

Le Siècle.

MUSÉE LITTÉRAIRE.

SIXIÈME SÉRIE.

PARIS. — IMPRIMERIE J. VOISVENEL, 16, RUE DU CROISSANT

Le Siècle.

MUSÉE LITTÉRAIRE

CHOIX DE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Sixième série

PAR

PAUL FÉVAL, VICTOR HUGO.



PARIS.

AU BUREAU DU SIÈCLE, 16, RUE DU CROISSANT.

ANCIEN HOTEL COLBERT.

1855.



Paul Féval.

LES
MYSTÈRES DE LONDRES

Première Partie.

LES GENTILSHOMMES DE LA NUIT.

CHAPITRE Ier.

PAR LE BROUILLARD.

Un soir de novembre, — un soir de dimanche, — le bon capitaine Paddy O'Chrane était attablé devant un gigantesque verre de grog, dans le parloir de la taverne *The Crown's Arms*.

Comme il y a dans Londres un demi-cent de tavernes qui portent pour enseigne les *Armes de la Couronne*, nous ne croyons pas inutile de spécifier que l'établissement dont nous parlons ouvre ses quatre fenêtres ornées de rideaux rouges et sa porte qui surmonte un raide perron de cinq marches, dans Water-Street, au quartier de la Tour.

Quant au capitaine Paddy, c'était un Irlandais de six pieds de long sur six pouces de diamètre, vêtu d'un frac bleu à boutons noirs, d'une culotte chamois bouclant sur des bas de filoselle, et chaussé de larges souliers non cirés.

De l'autre côté du parloir (*the parlour* *) s'asseyait un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie honnête et calme. Il portait un costume décent, sans prétentions à l'élégance, mais éloignant toute idée de gêne.

Ses yeux immobiles et dilatés avaient le regard fixe des yeux qui ne voient plus. Il venait parfois à la taverne, où il était connu sous le nom de Tyrrel l'Aveugle.

Mistress Burnett, la souveraine de céans, dont le trône était naturellement dans le comptoir, venait à de rares intervalles dire un mot gracieux au capitaine Paddy, qui, très évidemment, était un habitué de la maison.

Une fille de taverne se tenait debout entre les deux portes.

Cette fille eût fait sa fortune à ne rien faire, au temps où les artistes étaient des princes et payaient leurs modèles au poids de l'or. — Elle était admirablement belle. — Autour de son front, dont le profil rappelait la courbe idéale du dessin antique, il y avait comme une auréole de robuste et calme dignité. Ses longs cheveux d'un noir de jais, rompant la barrière de tulle que leur opposait la mentonnière d'une cornette, tombaient en larges boucles sur ses épaules demi-nues. Sa taille, magnifique en ses contours, gardait une grâce latente, mais exquise, parmi sa vigueur hautaine, et ajoutait à la fière perfection de son visage, comme un noble piédestal met en lumière la valeur d'une statue.

Le type juif dominait en ses traits, et sa carnation n'était point celle d'une Anglaise.

Elle était debout. Dédaigneuse du point d'appui que lui offrait le lambris, elle n'inclinait point sa superbe taille, dont les profils immobiles semblaient de marbre. Son œil noir

* Une taverne peut avoir plus, mais non pas moins de trois pièces : ***the parlour***, pour les gentlemen ; ***the bar***, le comptoir ; et ***the tap***, le cabaret, la salle commune où boivent les gens du peuple.

grand ouvert, restait terne et sans reflets comme l'œil d'une somnambule. Nul mouvement parmi les muscles de son visage.—La lumière croisée des lampes venait frapper la mate pâleur de son front et s'y absorbait comme un cristal dépoli.

C'était sur elle que se fixait sans cesse l'œil sans regard de l'aveugle, qui cependant savourait lentement et à petites gorgées un verre de vin sucré. Dans l'intervalle qui séparait chaque gorgée de la suivante, ses lèvres remuaient. Il semblait suivre un de ces intimes entretiens que les gens privés de la vue entament souvent avec eux-mêmes.

Dans la salle commune (*the tap*) une vingtaine d'individus dont le costume en désordre se rapprochait de celui des *watermen* (mariniers) de la Tamise, venaient d'arriver ensemble et buvaient, debout, le petit verre de gin pur.

—Susannah! dit le capitaine Paddy O'Chrane, mélangez-moi, mon cœur, pour douze sous de gin avec de l'eau froide, sans sucre... Vous mettrez une idée de citron, Susannah!

La belle fille à qui s'adressait cet ordre ne l'entendit point et ne bougea pas

— Je veux être damné si elle m'entendra! grommela le capitaine;—je vais me voir forcé d'appeler mistress Burnett!... Mistress Burnett!

La dame suzeraine de la taverne des *Armes de la Couronne* entra d'un pas majestueux et discret à la fois. Elle était fort rouge, fort courte, et portait un bonnet dont le fond de dentelle avait bien deux pieds anglais de haut.

— Je veux que Dieu me damne, mistress Burnett, reprit le capitaine, si je n'ai pas commencé par appeler Suky... mais le *Vanguard* tirerait une pièce de quarante-huit à son oreille, — le diable m'emporte, mistress Burnett! — sans la faire bouger plus qu'une souche.

— Suky! cria mistress Burnett d'une voix stridente.

Un imperceptible tremblement agita la paupière de l'aveugle. — La jeune fille ne bougea pas.

— Voyez, de par Dieu! mistress Burnett, dit le capitaine, je gage un shelling contre six pence, — de par tous les diables, oui!—qu'elle ne daignerait pas répondre au lord mayor en personne!...

Pendant que le capitaine parlait ainsi, mistress Burnett s'était élancée vers Susannah, dont elle avait rudement secoué le bras.

— Hé bien! fainéante; hé bien! dit-elle avec colère.

La belle fille recula d'un pas et devint pourpre. Une reine eût envié le geste involontaire avec lequel elle répondit à la brutale attaque de sa maîtresse. Ce fut un mouvement de hauteur si soudaine, de dignité si vraie, que la tavernière demeura bouche béante, incapable d'articuler un mot de plus.

L'aveugle, en ce moment, sourit et se frotta les mains, comme si une joyeuse pensée eût subitement traversé son esprit.

Mais Susannah reprit bien vite son attitude de morne indifférence. L'éclair de ses beaux yeux noirs s'éteignit. Mistress Burnett retrouva son courage.

— Donnez donc du pain à une malheureuse! dit-elle; prenez donc chez vous une mendiante toute nue!... Pour vous remercier, elle ruinera votre établissement, mécontentera vos pratiques...

— Mistress Burnett, interrompit de loin le capitaine, — du diable si je croyais causer tout ce bruit... Laissez là cette pauvre fille, de par Dieu!... et donnez-moi mon grog.

La tavernière obéit; mais, offensée du ton d'insolite brusquerie que prenait avec elle le capitaine, elle voulut s'en venger, et, par un geste commun aux femmes de bas lieu de tous les pays, elle porta son poing fermé jusque sous les narines de Susannah.

La belle fille se prit à sourire dédaigneusement.—L'aveugle avala d'une seule gorgée tout le reste de son eau-de-vie sucrée.

— Je ne donnerais pas ma soirée pour cent livres! murmura-t-il...

Cinq heures sonnèrent à la pendule de la taverne. Les individus qui buvaient dans le *tap* s'agitèrent en murmurant, et l'un d'eux, grand garçon taillé en Hercule, avança la tête jusqu'à la porte du parloir.

Le capitaine se leva vivement.

— Bien! Turnbull; bien! pitoyable drôle, grommela-t-il en boutonnant militairement son étroit frac bleu. Susannah!... Elle ne m'entendra pas, vous verrez. Mistres Burnett! je reviendrai ce soir, ma chère dame, ou le diable m'emporte! Faites préparer mon grog, je vous prie... Vous savez? du gin pour six pences, madame, mélangé avec de l'eau froide, sans sucre... une idée de citron!

Le capitaine prit sa canne et descendit les degrés de la taverne. Les *watermen* l'avaient précédé. Ils se dirigèrent de compagnie vers Lower-Thames-Street, la seule grande rue qui les séparât de la Tamise.— Les matelots allaient par petits groupes de trois ou quatre hommes, feignant l'ivresse et chantant à tue-tête. Paddy les suivait à une vingtaine de pas de distance.

En passant devant la porte de Custom-House*, où deux ou trois douaniers prenaient le brouillard en fumant des cigares de contrebande, Paddy porta la main à son chapeau.

— De joyeux drôles, monsieur Bittern, dit-il en montrant les matelots.

— De gais coquins, monsieur O'Chrane, répondit le douanier.

— Un diable de brouillard, ajouta Paddy.

— Un brouillard du diable, monsieur!

Paddy rejoignit ses matelots dans une ruelle déserte qui conduit à la Tamise, au bout de Rotoph-Lane. Ils longèrent la ruelle dans le plus profond silence et atteignirent un escalier en mauvais état et hors d'usage à cause de la proximité de Custom-House-Stairs (escalier de la douane). Le capitaine jeta tout autour de lui un regard perçant. Rien de suspect ne se montra, faut-il croire, car il fit un signe, et les matelots commencèrent à descendre sans bruit les degrés.

— Qui porte le manteau ce soir? demanda Paddy

Deux hommes sortirent des rangs.

— Saunie et Patrick?... reprit le capitaine.— Veillez bien, mes drôles... et nous autres, en barque!

Saunie et Patrick restèrent en haut des degrés, déplièrent de lourds manteaux de watchmen qu'ils portaient sous le bras, s'en enveloppèrent et se couchèrent immobiles sur le sol.

Le reste des matelots et le capitaine Paddy O'Chrane se partagèrent également entre trois bateaux à quille, noirs, effilés, et dont le plat-bord s'élevait très peu au-dessus de l'eau.

— Borde les avirons! dit à voix basse Paddy, qui commandait le *bateau-amiral*; — nage!

Les trois barques quittèrent silencieusement la rive, louvoyant et se frayant passage à grand'peine à travers les embarcations de tous genres qui encombrent les deux côtés du canal de la Tamise. Tantôt ils glissaient sous l'avant gigantesque d'un gros navire marchand; tantôt ils rangeaient un steamer éteint et désert; tantôt encore ils embarrassaient leurs rames dans le réseau d'amarres et de câbles qui les enveloppait de toutes parts.

Un brouillard dense, presque palpable, et tout imprégné des lourdes vapeurs de la houille, recouvrait le fleuve comme un immense linceul. C'est à peine si l'on voyait çà et là quelques feux lointains et rougis par la réfraction de la brume. Presque toutes les lumières des navires à l'ancre étaient éteintes. Personne sur les alléges, personne sur les embarcations de haut-bord.—De loin en loin seulement, un fanal oublié achevait de charbonner sa mèche noirâtre au-dessus d'un gardien endormi.

C'était un soir de dimanche. Les affaires dormaient. Au delà des navires abandonnés ou gardés par des somnambules, Southwark et la Cité montraient leurs gaz obscurcis et les croisées écarlates de leurs tavernes, d'où s'échappaient, à rares et cacophoniques bouffées, les chants de la lugubre ivresse du peuple de Londres.

Les trois bateaux de l'amiral Paddy O'Chrane avaient gagné

* La Douane, dont les derrières donnent sur Lower-Thames-Street.

enfin le canal central et commençaient à remonter le fleuve.

— Joli temps! Tomy, mon garçon, joli temps ou le diable m'emporte! dit le capitaine en passant sous une arche de New-London-Bridge.

— Joli temps, capitaine! répondit le robuste Tom Turnbull, mais la marée va atteindre son plein...

— Et la brise se lèvera au reflux, ajouta l'un des rameurs, dont l'exubérant embonpoint emplissait presque toute la largeur du bateau; — il faut nous presser. La brume ne tiendra pas.

— Pressons-nous, gros Charlie, pressons-nous, dit un petit garçon, jeune drôle fort précoce qui répondait au beau nom de Snail (limaçon). — Aussi bien, nous avons besoin de donner de nos nouvelles à Son Honneur; nos poches sont vides et la vie est durement chère, comme dit maître Bob Lantern...

— Silence, extrait de brigand, silence, mon fils bien-aimé, dit paternellement le capitaine. — Moins on parle de Son Honneur et mieux cela vaut... Mais que diable devient ce vil pendard, ce cher garçon de Bob Lantern?

— Marié, répondit Charlie; marié dans Saint-Gilles avec une créature de six pieds sans semelles... On ne le voit plus guère...

— Ah mais! s'écria le petit Snail, maître Bob est plus fin que nous. Il travaille pour son compte... Les dimanches au soir, il va dans les églises... Il y a de bons coups à faire dans les églises, savez-vous?...

— La paix, graine de pendu, la paix, mon enfant chéri! interrompit encore le capitaine; nous voici sous le pont de Blackfriars, où les policemen croissent en pleine terre... Charlie! tu vas toucher, gros oison!... scie à babord, scie!

Charlie obéit. Le bateau sortit de l'ombre épaisse qui régnait sous l'arche, et les deux rives apparurent de nouveau.

— Ho! ho! — s'écria Tom Turnbull, trois lumières! La besogne est au complet, et nous n'aurons pas trop de trois bateaux ce soir.

Les lumières dont parlait Tom se distinguaient parfaitement à travers la brume: l'une d'elles brillait entre le pont Whitefriars; la seconde se voyait du côté du fleuve, sous Temple-Gardens; la troisième, enfin, était dans Southwarck, à gauche des degrés d'Old Barge-House. — Toutes trois lançaient des rayons verts d'une grande intensité: néanmoins, au milieu des feux de toute sorte qui brillaient en plein air ou derrière les fenêtres, ces trois lumières devaient nécessairement passer inaperçues.

— Il faut nous séparer, dit le capitaine. Je me réserve pour ma part ce vieux coquin de Gruff, le meilleur de mes camarades, et son hôtellerie maudite du *Roi-George*, que Dieu bénisse!... A toi l'auberge des *Frères-Blancs*, Gibby... à toi Southwarck et l'hôtel de la *Jarretière*, Mitchell... et comportez-vous, misérables, comme de jolis chrétiens!

L'un des bateaux, en conséquence de cet ordre, nagea vers Southwarck; le second, coupant le courant de la Tamise en sens inverse, gagna la Cité. Celui du capitaine continua à remonter le fleuve.

— Pas de fanal jaune aujourd'hui, dit Turnbull; c'est drôle, en ce temps-ci où les gens du continent arrivent par bandes.

— C'est heureux, ou que je sois pendu! répliqua Paddy; je n'aime pas à voir le fanal jaune... Il me semble toujours entendre le dernier cri du pauvre diable qu'on égorge... Oui... c'est une faiblesse, mais quand je vois le fanal jaune, je change mon gin du soir pour de l'*old-tom** afin de me remonter le cœur... Tu ris, Tomy, coquin sans entrailles... Eh bien! je te dis, moi, que cela me coûte un shelling de plus, et que c'est un objet.

— Un mort de plus, un mort de moins, prononça Turnbull avec indifférence, — sur la quantité, cela ne fait rien.

— Rien de rien! ajouta en riant le petit Snail.

— Et puis, reprit le gros Charlie, il faut que tout le monde vive, capitaine. Si nos trois hôteliers ne faisaient pas de temps en temps leur métier d'assommeurs, que deviendraient Bishop et compagnie, nos bons frères de la Résurrection?

— Moi, j'aime la lanterne jaune! conclut le petit Snail.

— Dans un âge si tendre, murmura Paddy; ce cher enfant est déjà le plus venimeux reptile que je connaisse... Attention à toi, Charlie!

Le bateau, qui voguait maintenant seul, venait de quitter le milieu du fleuve pour s'engager dans ce dédale d'allèges, de barques pontées, de steamers grands ou petits et de *pleasure-boats* qui encombre les abords du rivage. Charlie jouait habilement de l'aviron, Turnbull saisit le gouvernail, et le bateau toucha sans encombre au-dessous de Temple-Gardens.

L'endroit où il s'était arrêté formait une sorte de petit havre, protégé par la saillie d'une haute maison construite en partie sur pilotis, en partie sur la terre ferme.

C'est cette maison qui portait le fanal aux rayons verts.

Paddy tâta l'un des énormes poteaux qui soutenaient la voûte, et trouva un fil de fer terminé par un anneau: il sonna.

Au bout de quelques instans, un grincement se fit entendre juste au-dessus du bateau. On eût dit la charnière d'une trappe jouant sur ses gonds rouillés.

— *Who's there?* (qui est là?) prononça une voix prudemment contenue.

— *Fellow*, mon brave, *fellow* (camarade), honnête et très digne Gruff, répondit le capitaine; — que Dieu me damne sans pitié si je ne suis pas bien aise de vous offrir le bonsoir! Comment se porte, je vous prie, votre respectable compagne?

Paddy fut interrompu par un très rude soufflet que lui donna un ballot qui se balançait au bout d'une corde dont l'autre extrémité pendait à la voûte.

— Bien, Gruff, triste coquin! gronda-t-il avec humeur. — Puisses-tu glisser toi-même, une belle nuit de brouillard comme celle-ci, par le trou de ta trappe!

Tout en maugréant, il s'effaça vivement et ses hommes détachèrent le ballot qu'ils jetèrent au fond de la barque. La corde remonta.

— Ça sent le musc, dit Tom; — il y a là une valise de gentleman, pour sûr... Charlie, amarre la soupape avant que la cale ne soit pleine.

— La soupape joue comme un charme, Tomy, mais je n'aimerais pas à prendre un bain ce soir, répondit le gros rameur.

Un second ballot vint se balancer à hauteur d'homme; il eut le même sort que le premier. La corde remonta pour redescendre encore. — Cinq ballots furent ainsi jetés dans la barque.

— *Good night!* (bonne nuit!) dit alors la voix d'en haut d'un ton bourru.

La corde disparut; la trappe se referma.

— Nage, Charlie, mon gros cygne! commanda le capitaine. Le brouillard a l'air de vouloir se lever... *Good night*, Gruff, vieux vampire, boucher nocturne, misérable tueur, bonne nuit!... mais voici le bateau de Whitefriars... Ohé!

— Ho!... six ballots, capitaine.

— Bien!... nagez, mes drôles! J'aperçois la barque de cet abject scélérat de Mitchell, notre bon camarade... Ohé!

— Ho!... deux petits paquets, capitaine.

— Deux petits paquets! répéta Paddy en haussant les épaules d'un air mécontent.

Les trois bateaux commencèrent à redescendre le fleuve. La marée était encore pour eux. Ils avançaient rapidement, et ils se retrouvèrent bientôt sous les arches monumentales de London-Bridge.

Le brouillard avait diminué d'intensité par l'effet d'une forte brise qui s'était levée avec le reflux. On voyait maintenant s'élancer de toutes parts une forêt de mâts sveltes et penchés en arrière, reliés par mille écheveaux de minces cordages; l'eau du fleuve commençait à répercuter vaguement les lointaines clartés du gaz.

— Le jeu se brouille, dit Turnbull. Nous sommes éclairés en plein par les réverbères du pont. On doit nous voir...

— Nage, Charlie, gros marsouin! commanda le capitaine.

* Gin de qualité inférieure et qui grise plus vite.

Encore un coup d'aviron, et nous nous cachons derrière ce trois-mâts de la Compagnie... S'il plaît à Dieu, nous arriverons à bon port, sinon...

Paddy s'interrompit, poussa un gros soupir et continua :

— L'eau doit être froide pour un bain, mes chéris !

La barque quitta le milieu du canal où les ténèbres se faisaient visibles, pour entrer sous l'ombre du trois-mâts. Charlie cessa de ramer. On était à cent brasses environ des degrés où s'était opéré l'embarquement. — Les deux autres bateaux arrivèrent et imitèrent l'exemple du premier : ils s'arrêtèrent.

— Miaule, Snail, méchant matou, dit le capitaine.

A l'instant même un miaulement aigu et merveilleusement modulé partit du fond du bateau.

Quelques secondes après, un sourd aboiement se fit entendre du côté du rivage.

— Malédiction ! grommela Paddy ; nous sommes barrés !... Mais, après tout, ce diable de Saunie aboie si bien, qu'on ne sait jamais si c'est lui ou quelque dogue galeux égaré par les rues... Miaule encore, Snail.

Le cri du chat fut imité une seconde fois. Un second aboiement lui répondit.

— Il n'y a pas à dire non ! murmura Turnbull ; — c'est Saunie... Le custom-boat est entre nous et les degrés.

— Brigands de douaniers ! ajouta Paddy ; — comme si nous faisions la contrebande, nous autres !... Allons, mes drôles ! il nous faut virer de bord et tâcher de prendre terre au-dessus du pont... Heureusement, la brise mollit et le brouillard revient... Nage partout !

Les trois bateaux s'ébranlèrent à la fois, mais, au moment où la barque de Paddy sortait de l'ombre, une masse noire doubla l'avant du trois-mâts de la Compagnie.

— Ho ! de la barque ! cria une voix impérieuse.

— Vire, Tomy !... nage, Charlie ! dit tout bas le capitaine.

Le bateau répondit aux efforts combinés des deux matelots et s'élança du côté du rivage, mais un lourd grapin mordit le plat-bord et arrêta instantanément la marche.

— Coupez-moi cela en deux temps, de par l'enfer ! mes jolis compagnons, dit le capitaine.

Tomy donna un furieux coup de hache.

— C'est une chaîne ! murmura-t-il avec dépit.

— Ho ! de la barque, ho ! répéta-t-on à ce moment.

Point de réponse.

La chaîne qui retenait le grapin se tendit, et le bateau fut violemment attiré vers la masse noire qui était une patache de la douane.

Le capitaine enfonça son chapeau et mit sa canne à sa ceinture.

— Attention ! dit-il. — Du diable si j'avais envie de prendre un bain ce soir... Détale, Charlie, tu pèses sur la soupape... Largue l'amarre, Tomy... Et sauve qui peut !

Ce fut un coup de théâtre.

Le fond de la barque s'ouvrit soudainement : hommes et ballots tombèrent à l'eau. — Le grapin de la douane n'amena qu'une coque vide et percée. Les deux autres barques, profitant de la bagarre, avaient gagné le débarcadère où l'équipage du bateau amiral arriva presque en même temps qu'eux.

— L'eau est froide, dit le capitaine en mettant le pied sur les degrés, — froide, ou le diable m'emporte !

Il n'avait perdu ni sa canne, ni son chapeau.

Snail se secoua comme un barbet mouillé, miaula, et se fourra sous le manteau de Saunie, — qui aboya.

Les autres chargèrent les ballots sur leurs épaules et remontèrent les ruelles sombres du quartier de la Tour, en ayant soin, cette fois, de ne point passer devant la douane.

Quant au bon capitaine Paddy O'Chrane, il s'en alla paisiblement chez lui mettre un autre frac bleu et une culotte chamois de rechange ; — après quoi il se rendit à la taverne des Armes de la Couronne.

Au moment où il entrait dans le parloir, une scène de violence, analogue à celle que nous avons rapportée déjà, avait lieu entre mistress Burnett et sa servante Susannah. Cette dernière opposait aux bruyantes et colériques démonstrations de sa maîtresse un calme qui ressemblait au dédain ou à l'apathie. Mistress Burnett n'avait jamais été fort renommée pour sa patience ; poussée à bout, elle leva sa main qui retomba brutalement sur la joue pâle de Susannah.

— Diable ! pensa Paddy, voilà qui va retarder mon grog !

L'aveugle n'avait pas bougé pendant notre excursion nautique et s'était fait servir un deuxième bowl de vin sucré. Il entendit sans doute le bruit du coup, car il se leva brusquement. Son col se tendit ; son visage, insignifiant d'ordinaire, exprima tout-à-coup une curiosité surexcitée jusqu'à la passion.

— Est-ce une virago ? pensa-t-il tout haut ; — est-ce une femme forte ?

Susannah avait éprouvé une secousse terrible. Ses traits livides se contractèrent. Un feu sombre brûla au fond de son œil. Sa robuste nature se révoltant d'instinct contre l'outrage, on put croire qu'elle allait bondir en avant et frapper ; tout son corps souple et musculeux se ramassa soudainement comme le torse généreux d'une jeune et gracieuse panthère qui va s'élancer sur sa proie.

— Hé ! hé ! se dit le capitaine, — je parie un shelling contre six pence que ma digne amie va recevoir son compte... Mon avis est qu'il n'y aura pas grand mal à cela.

Mistress Burnett eut la même pensée, car le carmin foncé de sa joue disparut ; elle trembla.

Mais la belle fille, comprimant sa fougueuse colère, croisa ses bras sur sa poitrine avec mépris.

L'aveugle laissa échapper un soupir de soulagement.

Susannah, sans dire un mot, traversa le comptoir à pas lents et descendit les degrés de la taverne.

Tyrrel jeta une couronne sur la table, oublia de demander sa monnaie, et sortit en tâtonnant.

— Allons ! dit le bon Paddy, ma digne amie l'a échappée belle !... Quant à Suky, grâce à ce diable de Tyrrel, elle aura du moins où coucher ce soir... Pourvu qu'il ne se casse pas le cou.

Tyrrel, en arrivant au bas du perron, entendit un pas léger dans la direction de Thames-Street. Il se mit en marche aussitôt.

Le pas de Susannah était ferme et frappait le sol à intervalles réguliers. Elle ne se hâtait point. A la lueur douteuse des reverbères, la beauté de ses formes atteignait une perfection presque fantastique. — Tyrrel la suivait sans hésiter, comme si un instinct mystérieux eût éclairé sa nuit profonde. Il ne tâtonnait plus.

En sortant de Lower-Thames-Street, Susannah prit le même chemin que nos matelots et entra dans le lane étroit qui mène au fleuve.

Tyrrel s'élança et la rejoignit.

— Où allez-vous, ma fille ? demanda-t-il avec sollicitude.

— A la Tamise ! répondit Susannah sans s'arrêter et sans presser le pas.

C'était le premier mot que Tyrrel l'entendit prononcer. Sa voix, douce et grave, participait de l'expression de son visage. Elle était belle, mais elle était morne.

— A la Tamise ! répéta Tyrrel. Songeriez-vous donc à mourir ?

— Oui, répondit Susannah.

— Pourquoi, ma fille ? pourquoi ?...

— Parce que je n'ai ni espoir pour l'avenir, ni asile pour le présent.

— Je vous donnerai un asile, Susannah, et je vous rendrai l'espoir.

Susannah ne s'arrêta pas.

— Bien souvent des gens sont venus vers moi pour me parler ainsi, dit-elle ; — ils voulaient m'acheter... Vous êtes comme eux, sans doute... je ne suis pas à vendre.

— A Dieu ne plaise, Suzannah !...

— J'aime un homme, reprit-elle ; c'est pour cela que je ne puis pas me vendre.

Tyrrel recula, étonné.

— Seulement à cause de cela ? demanda-t-il.

— Oui, répondit la belle fille avec fatigue.

Elle allait faire les quelques pas qui la séparaient encore de la Tamise, Tyrrel lui saisit le bras et lui dit avec une singulière émotion de curiosité :

— Vous n'auriez donc pas honte de vous vendre, Susannah ?

— Honte !... répéta-t-elle ; — non.

— Que vous a donc appris votre mère ? s'écria Tyrrel stupéfait.

— Rien... Je suis l'enfant d'une femme qui déserta mon berceau, et d'un juif qu'on a pendu à Newgate, parce qu'il avait volé.

Susannah prononça ces mots d'un ton simple et sans effort.

— Vous ignorez donc tout ? reprit Tyrrel.

— Non, répondit-elle ; — je sais vivre.

Puis, s'animant soudain, elle ajouta d'une voix vibrante :

— Mon père était bien riche avant d'être pendu... J'ai appris à me parer, à chanter, à danser, à parler les langues du continent ..

— Vrai ! Susannah ; dis-tu vrai ?... interrompit Tyrrel.

— Je vais mourir, répliqua froidement la jeune fille.

La lueur égarée de quelque lampe allumée dans une maison voisine vint éclairer vaguement le visage des deux acteurs de cette scène. Les traits exquis de Susannah avaient repris leur morne immobilité ; l'œil de Tyrrel, au contraire, brillait d'un éclat étrange.

— Et si on te rendait la vie que tu menais chez ton père, enfant ? demanda-t-il.

— Ma vie ! ma vie ! murmura la belle fille ; — ma vie d'autrefois !...

— Je te la rendrai, te dis-je.

Susannah sembla hésiter un instant, puis, se dégageant par un brusque mouvement, elle franchit la distance qui la séparait du fleuve en disant :

— Il y en a tant déjà qui m'ont parlé ainsi !... Non, mon cœur et mon corps, tout cela est à lui !

— Mais je ne demande ni ton cœur ni ton corps, enfant, s'écria Tyrrel ; — je suis aveugle !

Ces paroles arrivèrent aux oreilles de Susannah au moment où elle se balançait déjà, en équilibre, au-dessus de l'eau. Elle se rejeta en arrière.

— Ni mon cœur, — ni mon corps ! répéta-t-elle ; — aveugle !... Alors, que me voulez-vous ?

— Je veux ta volonté.

Susannah pencha sa belle tête sur son sein.

— Un jour, murmura-t-elle, je suis tombée, mourant de fatigue et de faim, sur le seuil de cette femme qui vient de me frapper... En échange de ma liberté, elle me donna du pain, rien que du pain !... Je puis bien être encore servante.

— Vous acceptez ?... demanda Tyrrel.

— Que faut-il faire ?

Tyrrel sortit de sa poche une bourse bien garnie qu'il mit dans la main de Susannah.

— Attendre, dit-il... Ecoutez bien ceci : Je vous achète, non pas pour moi qui suis faible, mais pour une association qui est terrible et forte... Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même et je sais ce que vous pouvez... Silence sur notre rencontre !... Fidélité, obéissance passive, voilà vos devoirs... Ce soir, retirez-vous où vous voudrez... Demain, à midi, frappez à la porte indiquée sur cette adresse (il lui remit une carte) ; la porte s'ouvrira, vous entrerez et vous ordonnerez, — car cette maison sera la vôtre... Adieu, Susannah. Vous me reverrez !

CHAPITRE II.

UNE QUÊTE A TEMPLE-CHURCH.

A l'heure où le capitaine Paddy O'Chrane échappait par un plongeon à la poursuite du police-boat, Stephen Mac-Nab, Écossais de naissance, médecin de profession et âgé de vingt-quatre ans moins deux mois, prit ses cousines sous le bras pour les conduire à l'église du Temple.

Les cousines de Stephen Mac-Nab allaient ainsi tous les premiers dimanches du mois à Temple-Church pour entendre le sermon du révérend John Butler et chanter des psaumes. L'aînée avait nom Clary, la cadette Anna. Leur père, l'un des juges de paix du comté de Dumfries, demeurait au château de Crewe, près de Lochmaben, et s'appelait Angus Mac-Farlane.

Clary et Anna étaient les deux plus jolies petites miss qu'on puisse voir. Leur aspect rappelait involontairement cette gravure où Thompson a traduit d'une manière toute gracieuse une des plus charmantes créations de notre grand romancier : Minna et Brenda Troïl. Elles n'avaient point pourtant la beauté nuageuse et hyperboréenne des vierges du Nord ; c'étaient bien deux filles de l'Ecosse méridionale, à la tournure gracieuse et dégagée, au sourire fin, à l'œil civilisé. Seulement, Clary avait le regard plus fier, le front plus hautain, le sourire plus mélancolique : c'était Minna ; Anna, au contraire, timide et rieuse à la fois, avait gardé, jeune fille, sa physionomie d'enfant ; elle ne voyait que joie et bonheur dans le lointain de sa vie à venir ; aucune pensée de tristesse n'avait plissé jamais son front insoucieux ; son grand œil noir, qui riait et chatoyait sous les longs cils châtains de sa paupière, ne connaissait de larmes que celles qui coulent sans amertume et se sèchent sur la joue sans laisser de trace à l'âme : c'était Brenda.

Toutes deux avaient été élevées dans les idées enthousiastes de la dévotion écossaise. Prier était leur occupation principale, et les choses de la religion remplissaient leur vie. La mère de Stephen Mac-Nab, leur tante, chez qui elles demeuraient, était comme elles Écossaise, et pieuse comme elles. Sa maison n'était fréquentée que par quelques bonnes mistresses charitables, mais peu divertissantes, et le révérend John Butler, qui s'était pris pour les deux sœurs d'une affection paternelle.

Quant à Stephen, c'était un brave jeune homme qui, après avoir étudié cinq ans la médecine, exerçait à Londres, en attendant que Royal-College voulût bien l'admettre au nombre de ses savans agrégés, — et pensait connaître à fond la vie. Il jouait passablement au whist, portait comme il faut le costume fashionable et n'était point trop odieusement pédant pour un docteur en herbe. Il aimait beaucoup ses deux cousines, savoir : Clary d'amour ou quelque chose d'approchant, et Anna d'amitié ; mais ces deux sentimens ne différaient pas assez en lui pour qu'il pût s'en rendre compte d'une façon arrêtée. En les définissant, nous anticipons sur leur développement, et si vous eussiez interrogé Stephen, il n'eût certes point pu vous en dire si long.

Quoi qu'il en soit, ce dimanche dont nous parlons, mistress Mac-Nab se trouvant souffrante, Stephen fut chargé de l'office de chaperon. Il descendit gaillardement le trottoir de Cheapside, et se sentit tout fier d'avoir au bras de si charmantes compagnes. Clary et Anna s'appuyaient de chaque côté sur son bras. Clary était silencieuse et pensive, souriant parfois, machinalement ou par complaisance, aux plaisanteries de son cousin. Anna écoutait de toutes ses oreilles, et ne se souvenait point d'avoir jamais rencontré un homme qui eût autant d'esprit que Stephen.

A mesure qu'on approchait de l'église, ce dernier perdait un peu de sa gaîté. Cinq années d'université avaient sensiblement émoussé l'ardeur de dévotion qu'il avait, lui aussi, apportée d'Ecosse. Il était toujours bon chrétien, mais un se

mon suivi de plusieurs psaumes lui semblait une perspective médiocrement attrayante.

— Mes chères cousines, dit-il tout-à-coup en quittant Fleet-Street pour entrer dans Inner-Temple, — je suis un détestable étourdi!

— Pourquoi cela? demanda Anna.

Clary n'avait pas entendu.

— Parce que j'ai oublié de visiter *un* de mes malades.

Stephen prononça ces mots avec une certaine emphase. Ce malade était son premier client.

— Vous le ferez demain, dit Anna.

— Demain?... Il sera peut-être trop tard.

Clary regarda Stephen en souriant et fit un signe de tête. Elle crut que son cousin venait de faire un calembour.

— C'est charmant, dit-elle.

Stephen leva sur elle son œil plein de suprise.

— Que trouves-tu donc de charmant à cela, Clary? s'écria Anna; Stephen prétend qu'il a une course importante à faire.... Nous resterons seules.

— Qu'importe?... mon cousin viendra nous retrouver.

— Sans doute! s'empressa de dire Stephen. Ce sera l'affaire d'un instant.

Ils arrivaient au perron de l'église. Anna quitta d'un air boudeur le bras de son cousin, et entra; Clary la suivit: Stephen resta sous la porte et se prit à réfléchir.

— Clary a de singulières distractions, pensa-t-il; et je trouve qu'elle fait fort aisément le sacrifice de ma protection... si j'entrais?...

Dût le lecteur prendre une opinion très défavorable de Stephen Mac-Nab, qui remplira dans ce récit un rôle recommandable, nous sommes forcés d'avouer qu'il n'avait aucune espèce de visite à faire dans l'intérêt de son client. Le sermon du révérend John Butler l'avait effrayé, voilà tout. C'était très mal, mais il y a des grâces d'état pour les médecins de vingt-quatre ans moins deux mois. — Donc, au lieu d'entendre le sermon, il avait projeté une bonne causerie au coin du feu, chez quelque ami du voisinage, ou bien une partie de billard, ou bien encore toute autre chose; mais la distraction de Clary lui donna à penser. Il franchit le seuil à son tour, et, se glissant derrière les piliers du chœur, il prit place à un endroit où, sans être vu, il pouvait espionner à son aise les deux sœurs. — Ceci était encore fort mal; mais il y avait eu des paroles prononcées touchant un mariage entre Stephen Mac-Nab et l'une de ses cousines, — à son choix; Stephen avait donc un peu le droit de se poser en observateur.

Temple-Church avait été rempli toute la journée. A cette heure, il n'y avait plus guère dans l'église que le petit troupeau du révérend John Butler, composé en presque totalité de femmes. Cette petite congrégation vaquait au service du soir dans le chœur; car Temple-Church, l'un des plus vieux débris de l'architecture gothique qui soit à Londres, conserve l'apparence et les distributions d'une église catholique.

Stephen ne vit rien d'abord. Les deux jeunes filles, à genoux au milieu d'un décuple rang de femmes, étaient absorbées par la prière. Le révérend John Butler, debout dans la petite chaire qui se colle à l'une des parois de l'abside, récitait un psaume que l'assistance répétait en chœur. Quand le prêtre se tut, il se fit un long silence, pendant lequel chacun se recueillit et continua mentalement l'oraison.—Puis tout le monde se leva.

Alors seulement Stephen put découvrir le visage des deux sœurs. Anna, avant de s'asseoir pour écouter la lecture, adressa un ou deux sourires bienveillans à ses compagnes. Clary n'imita point son exemple, mais elle tourna vers le pilier auquel s'adossait Stephen un regard indifférent et distrait. Au même instant, elle tressaillit vivement; sa tête se pencha; une pâleur subite chassa les fraîches couleurs de sa joue.

— Maladroit que je suis! se dit Stephen; — elle m'a reconnu!...

Et, par un mouvement instinctif, il se cacha derrière le pilier. Au bout de quelques secondes, il allongea de nouveau la tête avec précaution.

Clary avait gardé la même position. Bien que le ministre eût prononcé les premières paroles du sermon, elle ne s'était point assise. Une force mystérieuse semblait immobiliser chacun de ses membres, et son regard perçant et plein de feu ne se détachait pas du pilier.

— Voilà qui est étrange! pensa Stephen;—je ne l'avais jamais vue regarder ainsi.

Puis, quand il eut répété par deux fois le même manége, il se fit cette question qu'un autre se fût faite peut-être dès la première épreuve:

— Est-ce bien moi qu'elle regarde?

Pour s'en assurer, il fit rapidement le tour du pilier, et se trouva en face d'un homme, appuyé, comme lui-même l'était tout à l'heure, contre la pierre. Cet homme avait les yeux fermés; un vague sourire s'épanouissait sur sa lèvre.

Stephen tressaillit et pâlit à son tour. Il jeta un rapide regard vers Clary, mais celle-ci avait maintenant le dos tourné; elle venait de s'asseoir.—Ce fut Anna qui répondit à son regard par un coup d'œil reconnaissant, qui voulait dire:

— A la bonne heure! vous n'avez pas été longtemps dans votre course.

Alors Stephen se sentit venir au cœur une angoisse profonde et véritable, la première peut-être qu'il eût jamais éprouvée. Sa conscience, ce livre que chacun porte au dedans de soi, et qu'on ne feuillette guère qu'à son corps défendant, s'ouvrit et lui montra un nom écrit en lisibles caractères. Il perdit tout-à-coup ce calme insoucieux qui résulte de l'ignorance de soi-même. Clary, qu'il avait jusqu'alors aimée à ses heures, pour ainsi dire, et quand il n'avait rien de mieux à faire, Clary lui apparut comme le but de sa vie, la chose nécessaire à son bonheur. Plus d'hésitation; pas même une pensée pour Anna, pas même un soupçon qu'Anna eût pu jamais contrebalancer sa sœur. Il aimait Clary; il le savait, il ne se ressouvenait plus de ce temps lointain, qui était la minute précédente, et dont un abîme le séparait désormais, — de ce temps, disons-nous, où il méconnaissait sa passion. Son front brûlait, son cœur battait par violens soubresauts dans sa poitrine, ses yeux se troublaient et voulaient pleurer.

Or, pourquoi cette brusque révélation d'un amour latent jusqu'alors, et dont le germe existait à peine?

C'est que toute passion sommeille en face d'un but qu'on peut toucher en étendant la main; c'est que, pour sentir le prix d'un trésor, il faut avoir frayeur de le perdre; c'est que Stephen venait de se dire:

— Ce n'était pas moi qu'elle regardait!

Il resta quelques minutes anéanti sous ce coup de massue. Son naturel ferme et positif fit effort pour prendre le dessus et n'y put réussir. Il releva son œil plein de haine sur l'homme qu'il croyait son rival, et lui déclara, au fond du cœur, une guerre à mort.

Celui-ci n'avait garde de s'en douter. Ses yeux restaient fermés, sa bouche gardait son sourire.

Stephen fut violemment tenté de lui toucher le bras et de l'entraîner au dehors pour le provoquer et en finir d'un seul coup; mais quel motif donner à son cartel?—D'ailleurs, bien que Stephen fût ce qu'on appelle un homme brave et qu'il eût eu plusieurs duels durant ses cinq années d'école, il y avait en lui de l'Ecossais. L'épée et le pistolet lui semblaient être des moyens chanceux et peu sûrs dans une affaire de cette importance. Il était de ces gens avisés et logiques dans leurs rancunes, qui se battent volontiers pour un regard de travers, mais qui pensent que, pour réparer un tort grave, le duel est un expédient insuffisant et souvent dérisoire. Il se faisait cet argument digne d'un licencié d'Oxford: X... me blesse dans mes intérêts les plus chers; je le provoque; il me tue: suis-je vengé?

Ici le raisonnement acquérait une force nouvelle. L'individu adossé au pilier, et qui était, pour le moment, l'X du problème ci-dessus, semblait un modèle de souplesse et de vigueur musculaire. C'était un homme d'une trentaine d'années, au moins en apparence, d'une taille haute, élégante et de modèle aristocratique. Sa mise, d'une simplicité parfaite, mais d'un goût merveilleux, ressemblait à la mise des esclaves de la mode, comme un tableau de maître peut ressembler à la pâle copie d'un barbouilleur. Quant à son visage, il offrait un remarquable type de beauté mâle et intelligente; son front

haut, large et sans ride, mais traversé de haut en bas par une légère cicatrice presque imperceptible quand sa physionomie était au repos, s'encadrait d'une magnifique chevelure noire. On ne pouvait voir ses yeux ; mais, sous sa paupière baissée, on devinait leur puissance. Sa bouche, entr'ouverte maintenant par le sourire, était surmontée d'une fine moustache noire, à l'espagnole, et laissait voir une rangée de dents, petites et blanches, qui eussent fait honneur à la bouche d'une jolie femme. Cet ensemble de traits, un peu trop délicats peut-être, était relevé par deux sourcils tranchans et hardiment dessinés qui lui prêtaient un aspect de fermeté et de hauteur. Adossé au pilier, dans une attitude nonchalante, il avait l'air de dormir et de suivre en dormant un rêve joyeux ; sa physionomie reflétait au passage une série de sensations fugitives, mais agréables.

Stephen le contempla longtemps avec dépit. Le jeune médecin se savait joli garçon, mais il ne lui vint pas même à l'idée qu'on pût établir un parallèle entre lui et ce superbe étranger. Sa jalousie le lui montrait plus parfait encore qu'il ne l'était réellement. Pour lui, ce nonchalant dormeur prenait des proportions extraordinaires, fatales : c'était un de ces hommes au profil magnétique, qui viennent, dans les romans, tout exprès pour mettre à mal les vertus les plus inexpugnables ; c'était don Juan : et encore il est douteux que don Juan eût d'aussi beaux favoris ; — il est certain qu'il n'avait point un gilet aussi désirable.

Stephen ne pouvait pas même lui reprocher cette légère cicatrice qui coupait son front ; il ne la voyait pas, bien que la partie de l'église où il se trouvait resplendît d'une très vive lumière. Il fallait, en effet, pour que cette cicatrice apparût, blanche et tranchée, que le front se rougît sous l'effort d'une passion soudainement excitée. Or, en ce moment, le front du rêveur était pâle et uni comme celui d'un enfant.

En désespoir de cause, Stephen s'en prit à ses yeux fermés : il se les représenta rouges, éraillés ; puis, emporté par son espoir, il se frotta les mains en s'écriant :

— Il louche peut-être !

Cette bienfaisante idée le calma sensiblement, et, comme le sermon touchait à sa fin, il s'éloigna du beau rêveur pour observer plus commodément la conduite de Clary dans le mouvement qui allait avoir lieu parmi les congréganistes.

A peine était-il à son nouveau poste, que l'assistance se leva en masse : l'âme de Stephen passa dans ses yeux.

En se levant, Clary jeta un second regard vers le fameux pilier. Cette fois encore le regard fut long, perçant et plein de feu. Stephen eût donné six mois de sa vie pour une œillade semblable.— Il voulut voir comment y répondait le rêveur.

Chose étrange ! le rêveur rêvait toujours ; il n'avait point ouvert les yeux ; il n'était pour rien dans tout cela Stephen se sentit profondément humilié.

— Il ne la voit seulement pas ! murmura-t il en frémissant de rage ; — c'est elle qui aime et non lui !... Cet homme m'a vaincu sans le savoir !

Donc la chose n'était pas fort difficile. Cette conclusion implicite blessa vivement Stephen et lui fit venir la sueur froide. Il envia les héros du théâtre d'Adelphi, qui ont toujours des poignards dans leurs poches, afin de se suicider à l'occasion.

Cependant un soupir souleva la poitrine de Clary, qui se retourna à regret vers l'autel. Le ministre entonna un psaume, et un chœur de voix fraîches et pures étouffa bientôt sa voix chevrotante.

Le rêveur dressa voluptueusement l'oreille comme un lézard près duquel on joue de la flûte. Son sourire s'épanouit davantage, toute sa physionomie exprima un vague ravissement. Stephen le contemplait avec surprise. A mesure que le psaume avançait, la pose de l'inconnu devenait plus molle et plus sensuelle ; il semblait en proie à une ravissante extase.

— Pour nos malades ! dit en ce moment une voix douce derrière Stephen.

Il se retourna et reconnut Anna qui tenait la bourse de quêteuse, suivant la mode qui commence à revenir dans certaines congrégations protestantes.

Stephen, dans sa détresse, se crut en droit d'agir comme un fou ; il fouilla la poche de son gilet, et, pris d'un accès de prodigalité inqualifiable, il jeta bruyamment, l'une après l'autre, deux couronnes dans la bourse. — Anna le remercia par un gracieux sourire.

Après cet acte romanesque de générosité, Stephen se redressa et respira bruyamment, puis il jeta un regard triomphant vers son mystérieux rival.

— En cela, du moins,pensa-t-il, je te surpasserai, haïssable inconnu !

— Pour nos malades ! dit encore Anna en s'arrêtant devant le rêveur.

Celui-ci tressaillit et ouvrit à demi les yeux. A la vue d'Anna, il recula d'un pas en portant la main à son front comme on fait quand on se croit le jouet d'une illusion ; puis il demeura immobile, couvant la jeune fille du regard.

Anna, honteuse et rougissante, voulut s'éloigner ; mais le rêveur la retint d'un geste plein de grâce, et, sortant de sa poche un riche portefeuille, il prit une bank-note de dix livres qu'il déposa dans la bourse en s'inclinant profondément.

Stephen serra convulsivement les poings et se mordit la lèvre jusqu'au sang.

Il avait vu au coin de la bank-note distinctement gravé en lettres gothiques le mot *ten* (dix).

— Dix livres !... et moi dix shellings, grommela-t-il.

L'inconnu suivit quelque temps Anna du regard, tandis qu'elle continuait de quêter. Quand elle se fut perdue dans la foule, il redressa tout à coup sa riche taille, et jeta un coup d'œil autour de lui. Ce coup d'œil tomba indifférent et distrait sur Stephen.

— Il ne louche pas !... pensa ce dernier avec douleur.

Puis, se ravisant tout-à-coup, il ajouta :

— Mais où diable ai-je vu cette figure-là ?

Ce fut en vain qu'il fouilla ses souvenirs. Il dut bientô reconnaître qu'une vague ressemblance l'induisait sans doute en erreur.

L'inconnu ne louchait pas en effet, tant s'en fallait. Ses grands yeux, d'un bleu obscur, doublaient le charme de sa physionomie. Son regard était impérieux et plein de pensée : en même temps, l'émail qui entourait sa prunelle avait cette apparence sèche et mate qui indique, au dire de Lavater, une sensualité raisonnée et sans bornes.

Il faisait nuit déjà depuis longtemps. La partie du temple où se tenaient les congréganistes était brillamment éclairée, tandis que la nef et les bas-côtés disparaissaient, plongés dans une complète obscurité. Le bel inconnu, interrompu dans son rêve, quitta le pilier où il s'appuyait naguère et se dirigea lentement vers l'un des bas-côtés.

En même temps que lui s'ébranla un homme mal vêtu et de mine patibulaire, qui avait ouvert de grands yeux à la vue du billet de banque donné à la quêteuse. Cet homme, au lieu de suivre notre rêveur, prit le bas-côté opposé ; de telle sorte que, dans leur promenade circulaire, tous deux devaient se rencontrer au centre de la nef, c'est-à-dire à l'endroit le plus obscur et le plus désert.

Stephen avait vu cela, et une soudaine pensée traversa son esprit. Il était à Londres depuis assez longtemps pour savoir que notre civilisation est désormais si avancée que le commun des malfaiteurs se fait un jeu du sacrilége. Il crut deviner qu'un meurtre allait être tenté. Ce meurtre, au cas où ses soupçons eussent été fondés, aurait merveilleusement servi ses intérêts ; mais Stephen, bien qu'il ne fût point un héros de roman, était un homme d'éducation et d'honneur. Repoussant donc l'égoïste sentiment qui l'avait porté d'abord à se réjouir, il quitta sa place à son tour et s'enfonça sous l'ombre de la voûte, résolu à prêter, s'il en était besoin un loyal secours à l'inconnu.

Celui-ci marchait à pas lents. Il s'arrêtait parfois, revenait sur ses pas, puis recommençait sa promenade, comme s'il eût cherché, en connaisseur, le point précisément le plus favorable pour entendre, voilée et perdue dans le lointain, la sainte musique des psaumes. D'autres fois il levait la tête et admirait les mystérieuses guirlandes formées par les nervures de la voûte auxquelles arrivaient de pâles reflets des lumières de l'abside, tandis que la voûte elle-même restait plongée

dans l'obscurité. Il admirait la confuse forêt des hauts piliers éclairés sur une seule de leurs arêtes, et qui ressemblaient ainsi à une étroite bande de lumière jaillissant du sol et touchant la charpente. A chaque pas, c'était un nouvel aspect toujours plus saisissant et plus étrange. Ce gigantesque kaléidoscope, variant à l'infini ses sombres tableaux, reculait les limites de la plus bizarre fantaisie. Notre rêveur n'avait fait que changer son rêve. Celui-ci était plein de féeriques péripéties. Il s'y plongeait avec délices et allait toujours, oublieux de lui-même et du monde entier.

Stephen le suivit longtemps, mais la nef était plongée dans une obscurité si profonde, qu'à dix pas les objets disparaissaient complétement. Dans un de ces capricieux détours auxquels se livrait notre rêveur, Stephen le perdit tout-à-coup, et quoi qu'il fit, il ne put le découvrir de nouveau. Alors Stephen s'élança vers l'autre bas-côté pour arrêter le misérable auquel il supposait des projets sacriléges.— L'homme mal vêtu fut introuvable.

Stephen tomba dans une singulière perplexité : devait-il, sur un simple soupçon qui, au premier abord, pouvait paraître absurde à chacun, devait-il interrompre la cérémonie religieuse et faire éclairer la nef? Devait-il attendre un cri, un signe, qui lui dît où il fallait porter secours? Le premier moyen était assurément le plus sûr et le meilleur. Stephen n'osa l'employer. Il attendit, livré à une sorte d'oppression fiévreuse, et croyant ouir parfois le cri rauque et strangulé d'un homme frappé à mort.

La musique des psaumes continuait de monter, harmonieuse et sainte, vers la voûte.

C'était un contraste étrange et terrible entre les bruits mélodieux de l'abside et le mortel silence de la nef, entre l'éclat de l'une et la nuit profonde de l'autre, — surtout lorsqu'on venait à penser que de ce silence et de cette nuit pouvait sortir à chaque instant un soupir d'agonie.

Notre beau rêveur, cependant, ignorant le danger peut-être imaginaire et la sollicitude dont il était l'objet, poursuivait sa promenade enchantée. Il était arrivé à cet endroit de la nef que recouvrent d'épaisses nattes de jonc. C'étaient ces nattes qui, étouffant le bruit de ses pas, avaient fait perdre sa trace a Stephen. A cet endroit, les notes du chant religieux, brisées par la double barrière des piliers de l'abside et des colonnes du maître-autel, lui arrivaient mourantes et tout imprégnées d'une mélancolique harmonie. L'abside resplendissait en face de lui; le crucifix de marbre blanc semblait rayonner une lueur divine. Notre inconnu donnait son cœur sans réserve à toute cette poésie. — Il appelait les souvenirs des jours de sa jeunesse chrétienne. Il se reposait des fatigues d'une vie bien agitée peut-être, peut-être bien coupable, dans un extatique bonheur. Car, notre inconnu était ainsi fait : homme de volupté, il pouvait se faire chrétien une heure, afin de savourer les émotions sans rivales d'un vague et délicieux mysticisme. Il pouvait être bienfaisant parfois pour jouir du bonheur que donne la bienfaisance. C'était un homme tout de sensations, qui savait extraire une jouissance de chaque chose et de chaque événement; un homme capable à la fois du bien et du mal : généreux par caractère, franchement enthousiaste par nature, mais égoïste par occasion, froid par calcul et d'humeur à vendre l'univers pour un quart d'heure de plaisir.

Et l'énergie que d'autres dépensent pour se rapprocher d'un but constant, unique et dès longtemps convoité, il la prodiguait, lui, pour effleurer une jouissance éphémère, pour se passer une fantaisie, pour satifaire un caprice; le caprice satisfait cédait sa place à un nouveau désir, et alors c'étaient d'autres efforts, toujours couronnés de succès, parce qu'ils étaient puissans, mais toujours suivis d'une lassitude apathique à laquelle succédait une dévorante activité.

Bien que son existence n'eût été jusqu'alors qu'une longue suite de passions assouvies et de caprices réalisés, son cœur et ses organes avaient conservé une sensibilité virginale. Il prenait l'amour à petites gorgées, comme un gourmet hume son vin; sa haine, quand par hasard il haïssait, lui était chère; il n'eût point voulu de ces brutales vengeances dont les blessures s'adressent au corps et se font avec l'acier d'un poignard. Mais il était trop fort pour avoir souvent occasion de haïr : ceux qui ne le connaissaient point, l'admiraient et l'aimaient; ceux qui le connaissaient ne savaient pas lui résister et courbaient le front sous sa volonté de fer.

Ce jour-là, il avait caprice de rêverie, et s'en donnait à cœur joie. La poésie débordait autour de lui : il savourait la poésie comme un rhétoricien ou une femme auteur. Le lendemain il eût souri de dégoût en songeant à son bonheur de la veille.

Les congréganistes avaient entonné leur dernier psaume. Notre rêveur sentant qu'on allait éloigner la coupe de ses lèvres, voulait n'y point laisser une seule goutte : il s'étendit sur un banc pour regarder et écouter mieux.

En s'asseyant, il crut entendre un léger bruit derrière lui, et n'y prit point garde autrement, — mais bien peu de chose suffit pour faire virer sur son axe de brume cette girouette qu'on nomme la rêverie. Insensiblement et sans qu'il s'en doutât, d'autres idées envahirent le cerveau de notre inconnu. L'immense nef, ténébreuse et solitaire, s'offrit à lui tout-à-coup sous un aspect lugubre. Les derniers bruits de la musique sacrée lui semblèrent propres à étouffer un râle d'agonie. L'ombre pouvait cacher des malfaiteurs, et pendant qu'on priait Dieu là-bas, au milieu des lampes et des cierges allumés, Satan veillait peut-être dans la nuit, et guidait en riant les pas cauteleux d'un assassin.

Il donnait son esprit à ces nouvelles pensées, lorsqu'un autre bruit, léger encore, mais plus voisin, vint frapper son oreille. C'était comme le frôlement d'un corps contre la natte. L'inconnu demeura immobile; mais le rêve s'envola, et son esprit, rendu subitement au domaine de la réalité, examina froidement sa situation. Par un mouvement lent, continu, imperceptible, il tourna la tête, et vit une masse noirâtre s'avancer vers lui en rampant.

— Ce drôle m'a volé mon idée, pensa-t-il; — il veut m'assassiner.

Il ne bougea point encore, et attendit; au bout de quelques secondes, l'individu qui rampait ainsi et qui était l'homme mal vêtu de l'abside, se releva brusquement et fit un bond en avant; — mais son couteau, supérieurement dirigé pourtant, ne frappa que le dossier d'un banc. L'inconnu s'était prestement effacé. Quand l'assassin voulut se redresser, il sentit son poignet serré comme par un étau.

— Ouf! fit-il en laissant échapper un douloureux gémissement; — je croyais qu'il n'y avait au monde qu'un poignet comme celui-là!

Il approcha son visage de celui de l'inconnu. Leurs yeux étaient habitués à l'obscurité; ils se reconnurent en même temps.

— Bob Lantern! murmura notre beau rêveur.

— Grâce! Votre Honneur! s'écria l'assassin en tombant à genoux. — Je ne vous avais pas reconnu.

Son Honneur lâcha le bras de Bob Lantern. Ce dernier joignit aussitôt les mains en suppliant.

— Mon bon maître, dit-il, mon bon monsieur Edward, avec cet habit-là, vous avez la taille fine comme une demoiselle... Je ne vous reconnaissais pas.

— Est-ce une raison pour assassiner... dans une église?

— J'avais faim, mon bon monsieur... vous ne donnez pas souvent, et la vie est durement chère à Londres... si c'était comme là-bas, en Écosse...

— Silence! dit impérieusement monsieur Edward; — que font tes camarades?

— Pas grand'chose... la vie est durement chère...

— Venez demain, on vous paiera; mais, par le diable! plus de mauvais coups comme cela, maître Bob!

Monsieur Edward s'achemina vers l'arrière-chœur. Bob le suivit, les mains dans ses poches, de l'air d'un chien que vient de corriger son maître.

De guerre lasse, Stephen avait regagné l'abside où la congrégation se préparait au départ. Ce fut avec une inexprimable surprise qu'il vit l'inconnu revenir, escorté par l'homme mal vêtu. Le danger passé, toutes ses idées de dépit et de haine reprirent le dessus, et il se repentit presque de ses inquiétudes.

Monsieur Edward ne méritait plus en ce moment qu'on lui appliquât cette épithète de rêveur que nous lui avons si souvent donnée. Il marchait le front haut et la taille cambrée, comme un homme dégagé de toute préoccupation. Il s'arrêta un moment devant les congréganistes, et, jetant le gant avec lequel il avait touché Bob Lantern, il entreprit la longue et difficile opération de faire entrer ses doigts dans un autre.

Bob ramassa le gant et le mit dans sa poche. C'était une pauvre prise, mais il y a des gens qui n'aiment pas à voir se perdre une épingle, et Bob Lantern était homme à ramasser dans les poches d'autrui plutôt que de ne rien ramasser.

Tout en mettant son gant, monsieur Edward avisa la charmante quêteuse qui lui était apparue au sortir de son rêve, mais il n'aperçut point Clary, dont le regard ne le quittait pas un instant. Stephen, lui, par contre, ne voyait que Clary, et la jalousie lui faisait bouillir le sang.

Avant de partir, monsieur Edward mit le binocle à l'œil.

— Elle est décidément ravissante, murmura-t-il, en faisant signe à Bob de s'approcher.

Quand Bob fut à portée, il se pencha à son oreille et dit :

— Tu vois bien cette jolie enfant, là-bas, près de la chaire?

— J'en vois plusieurs.

— La plus jolie.

— C'est suivant les goûts.

— Celle qui ferme son livre de prières.

— La quêteuse?

— Précisément... Tu vas la suivre, et demain tu me diras de ses nouvelles.

Bob Lantern fit un signe affirmatif, et monsieur Edward ayant achevé de mettre son gant, effectua sa retraite. — Il passa tout près de Stephen, mais il ne prit pas garde au haineux regard que lui jeta le jeune médecin. Clary le suivit des yeux jusqu'à la porte.

A peine était-il parti, que Stephen s'élança vers Bob Lantern.

— Le nom de cet homme? dit-il.

— Quel homme? demanda Bob au lieu de répondre.

— L'homme qui vient de vous parler.

— Ce n'est pas un homme, dit Bob avec emphase, c'est un monsieur!

— Son nom?

— Je n'en sais rien.

Stephen plongea ses doigts dans sa poche et en retira un souverain, qu'il fit glisser dans la main de Bob Lantern.

— C'est différent, dit ce dernier qui mit la pièce d'or en lieu sûr ; — vous voulez savoir son nom?

— Oui ; dépêche!

— Je n'en sais rien.

Puis, exécutant cette manière de révérence, qui est, par tout pays, le mode de remercîment des gueux, il ajouta :

— Que Dieu vous bénisse, mon jeune monsieur!

Et il disparut.

CHAPITRE III.

L'AVÉNEMENT D'UN LION.

Ce même soir il y avait bal à Trevor-House. Lord James Trevor, grand seigneur de naissance et de fortune, avait joué un fort brillant rôle politique quelques années auparavant. Depuis l'avénement du ministère whig, il s'abstenait, et ses salons étaient le rendez-vous des notabilités du parti tory. Il était veuf et vivait avec sa sœur, lady Campbell, laquelle s'était bénévolement chargée de l'éducation de miss Mary Trevor, fille unique du comte.

Lady Campbell avait été charmante en 1820. En 183..., époque où se passe notre histoire, elle avait perdu une notable portion de sa beauté, mais non point le désir de plaire. Ce désir ne se traduisait point chez elle en ces façons mignardes et grotesques dont nos romanciers diplomates, qui sont de fins observateurs, affublent les coquettes du grand monde. Elle ne jouait pas de l'éventail plus qu'il n'était besoin pour se rafraîchir le visage; elle ne roulait pas à tout propos de languides et surprenans regards : elle ne condamnait point ses intimes à l'entraîner dans le rapide tourbillon de la valse. Sa coquetterie était autre et plus adroite. Femme d'esprit et d'excellent goût, elle avait jeté bas de bonne foi toute prétention extérieure à la jeunesse. Si bien que, à l'encontre du reproche qu'on fait d'ordinaire aux femmes de son âge, on était tenté de formuler contre elle cette invraisemblable accusation!

— Lady Campbell se vieillit!

Ce qui est une preuve éclatante, quoique détournée, de l'éternelle vérité de cette promesse de l'Écriture : « Quiconque s'abaisse sera relevé! »

Mais il ne suffit pas de se vieillir pour se faire pardonner de n'être plus jeune. Un écueil se présente qu'il faut nécessairement éviter sous peine d'être et de rester vieille de fait. Lady Campbell avait reconnu de loin cet écueil, et l'avait doublé en pilote accompli. Tout en s'abstenant des plaisirs de la jeunesse, elle les comprenait, elle les exaltait, et savait même au besoin avouer d'une façon charmante ce qu'elle appelait ses regrets, de sorte qu'on se demandait pourquoi elle prenait de si bonne heure sa retraite : question rare et flatteuse.

Lady Campbell était donc, dans le monde où elle vivait, une femme à part et dont l'âge restait hors de discussion ; elle trônait au milieu d'un cercle choisi, dont elle était la reine et l'oracle. Ses cavaliers servans étaient la fleur des jeunes gens à la mode. Quoi qu'elle pût faire, on ne la respectait point; on l'aimait.

C'était un glorieux résultat, mais peut-être l'honneur n'en devait-il point être attribué tout entier aux savantes manœuvres de lady Campbell. Indépendamment de sa puissance d'attraction, il y avait près d'elle un aimant dont nous ne devons point mettre en oubli le pouvoir.

Miss Mary Trevor avait dix-huit ans ; elle était belle de cette beauté suave, mais frêle et comme effacée, dont le type se trouve reproduit souvent dans les toiles de notre Reynolds, et qu'on entrevoit parfois derrière les stores d'un équipage blasonné ou sous la voûte noble de Westminster. Sa taille était haute et se courbait légèrement en avant, pour être trop élancée. Une blancheur diaphane et nacrée formait le fond de son teint, qui s'animait parfois d'une légère nuance rosée, mais n'atteignait jamais ce coloris, brillant symptôme de vigueur et de santé, que les connaisseurs appellent : *de la fraicheur*, et les Français : *la beauté du diable.* La transparence de son teint se remarquait surtout autour des yeux, où elle prenait un pâle reflet d'azur, au milieu du front et sur les tempes, où elle laissait voir un écheveau délié de petites veines bleues. Ses cheveux blonds, d'une finesse extrême, tombaient en légères boucles le long de sa joue. Ses yeux, d'un bleu tendre, se fermaient fréquemment à demi et semblaient alors nager dans un milieu humide et scintillant. Son sourire était celui d'un enfant, mais quand elle devenait sérieuse, une ride, tremblante et tenue, touchait de chaque côté le bout de ses lèvres et donnait à sa bouche une expression de dédain.

Miss Mary était ainsi par nature; l'éducation lui avait donné de nouveaux charmes. Elle savait parler et se taire; chacun de ses mouvemens dévoilait une grâce inaperçue; quoi qu'elle fît, elle faisait bien et à propos. Timide autant qu'il le faut et ignorant d'ailleurs ce que les femmes n'ont pas besoin de savoir, elle avait appris à paraître douter de soi-même, ce qui est la modestie des gens orgueilleux ; elle avait appris aussi à ne jamais douter de la valeur d'autrui, à ne point mentir, sauf les cas d'urgence, et à prolonger son sourire longtemps après qu'est oublié le mot qui l'a fait naître.

Miss Mary était l'ouvrage de lady Campbell. Faible d'esprit comme de corps, elle avait été entre les mains de son habile tante une argile molle et douce à modeler. Lady Campbell était avec raison fière de son œuvre et jalouse outre mesure du despotique pouvoir qu'elle exerçait sur sa nièce.

Miss Mary était fille unique. Son père avait trente mille

livres sterling de revenu, au dire du plus grand nombre, mais quelques-uns affirmaient que le chiffre réel de ses rentes allait beaucoup au delà.

On doit penser que l'héritière de cette fortune qui, pauvre, aurait pu être aimée pour elle-même, ne manquait point d'adorateurs.— Deux ans auparavant, en effet, à l'époque de sa première entrée dans le monde, elle avait été entourée tout d'abord d'une innombrable cour. A l'apparition d'un astre nouveau, chacun, si humble qu'il soit, se sent venir espoir : on a vu l'amour faire tant de miracles! Mais à mesure que l'astre s'élève sur l'horizon, le cercle s'éclaircit. Les humbles se rendent justice, à moins qu'ils ne préfèrent jaunir de tendresse à distance ; il ne reste plus que les forts. Puis, entre les forts, la lutte s'établit.— Ce serait un beau spectacle, s'il n'était commun et visible gratis dans tout salon où se trouve une héritière.

La lutte entre les forts a un résultat : la jeune fille choisit, ou sa famille pour elle. Alors les rangs se resserrent de nouveau ; les ambitions vaincues se taisent ; les humbles et les forts redeviennent égaux ; tous ont part aux rayons de l'astre, car l'astre, pour être désormais la propriété d'un seul, entre de droit dans le domaine de tous.

L'existence mondaine de miss Mary avait régulièrement suivi ces phases diverses. Le fort entre les forts avait été un jeune homme de fortune modeste, mais d'origine princière, fils cadet de feu le lord comte de Fife, et qui portait le nom de Franck Perceval. Miss Mary, ou plutôt lady Campbell le distingua, et tout le monde crut la bataille finie, mais tout-à-coup survint un nouveau champion qui rétabit la lutte et la mena rondement.

Aussi, faut-il le dire, ce champion n'était rien moins que Rio-Santo en personne.

La mode a bâti parfois d'étranges fables auxquelles se laisse prendre le vulgaire. Ainsi, pour citer un exemple, Londres et Paris ont cru naguère à l'existence de ce mythe qu'on appelait monsieur de Montrond. Les journaux en parlaient, beaucoup de gens prétendaient l'avoir vu, qui aux Tuileries, qui chez monsieur de Metternich, qui dans les salons du duc de Wellington, qui enfin dans quelque taverne borgne. Il était lié avec toute la diplomatie européenne et fréquentait tous les usuriers de l'univers.

C'étaient d'audacieuses inventions, voilà tout. Les meilleurs historiens révoquent en doute depuis mil huit cent quarante-trois l'existence de monsieur de Montrond et de son valet fantastique, qui était en même temps son propriétaire. Un curieux mémoire, qui doit être soumis sous peu à *Royal Society of littérature*, ne laissera aucun doute à cet égard.

Mais tout le monde a connu en 183., le marquis de Rio-Santo, l'éblouissant, l'incomparable marquis. Tout le monde se souvient de sa magnificence orientale ; tout le monde a pu savoir qu'il dépensait 5 millions chaque hiver, 500,000 fr. par mois, et qu'il n'était point nabab cependant !

Une année, décembre vint sans que Rio-Santo fût installé dans son palais de Pall-Mall ; décembre, puis janvier. Le jockey's-club se voila la face comme un seul sportman ; Hyde-Park prit le deuil, et le corps de ballet de Queen's-Théâtre dansa un pas funèbre en son honneur.— Etait-il mort ? Etait-il ruiné ? Nul ne pouvait le dire ; nul ne l'a jamais su. Et après tout, qu'importe ? Les gens comme Rio-Santo ont-ils besoin de vivre longtemps ? Ils passent un jour, une année dans une cité, puis ils s'en vont ; mais leur souvenir reste. Les gens qui porte des cravaches se découvrent avant de prononcer leur nom ; quand on parle d'eux, les ladies baissent les yeux en ébauchant un mélancolique sourire.

Le plus grand nombre pense que Rio-Santo reviendra quelque jour. Nous ne sommes point en mesure de donner aujourd'hui notre opinion à cet égard.

Toujours est-il qu'en 183., Rio-Santo arriva de Paris où il avait été pendant quatre ou cinq hivers de suite le roi du fashion. Il arriva suivi de son armée de laquais, de ses écuries, dont le moindre cheval valait trois ou quatre coursiers du célèbre pseudonyme, comte de Cambis ; de ses meutes royales et de plusieurs douzaines de baronnes qui se mouraient de rêverie pour l'amour de son teint pâle et de ses fulgurans yeux bleus.

D'ordinaire, Londres ne s'émeut qu'à bonnes enseignes. Les princes étrangers, les fils d'empereurs y passent parfaitement inaperçus ; les ténors les plus prodigieux y opèrent le transit de leur *ut* de poitrine sans exciter la moindre révolution. Pour faire beaucoup d'effet dans cette ville surprenante et civilisée, il faut être osage, bayadère, ou pour le moins bélier à quatre cornes. Rio-Santo n'était rien de tout cela. Ce n'était qu'un marquis. Pourtant trois jours après son arrivée, à tous les étages de toutes les maisons de toutes les rues de Londres, il faisait l'objet de toutes les conversations. Les palais du West-End parlaient de lui ; les boutiques d'Holborn et du Strand faisaient de nombreux cancans sur sa personne, les échoppes de Bishop's-Gate retentissaient de son nom estropié. Il était le sujet des conversations à Saint-James, dans Clare-Market, à Richmond et dans les bouges de Smithfield.

Et cependant personne ne pouvait se vanter d'avoir vu ce fameux marquis de Rio-Santo, dont tout le monde s'entretenait. Il passa dans la solitude de sa magnifique maison de Belgrave-Square les trois ou quatre premiers jours qui suivirent son arrivée en Angleterre. Mais qu'importe cela ? Il y avait dans les salons de l'une et l'autre aristocratie une vingtaine de jeunes seigneurs, merveilleusement couverts, qui chantaient ses louanges sur tous les tons et racontaient de lui des histoires à faire tomber un raout en syncope. Il y avait dans des réunions bourgeoises et jusque dans les *sociétés* d'arrière-boutique d'honnêtes demi-lions, jolis adolescens ornés d'éperons et maniant l'aune, qui génuflèchissaient au nom respecté de l'illustre marquis ; — enfin, au fin fond des tavernes, il y avait d'ignobles drôles qui, entre deux verres de gin, estropiaient ce même nom.— Pourquoi cela ? nous ne saurions le dire.

Or, quand les hommes parlent, les femmes enchérissent et caquettent. De là cet assourdissant concert, qui, du salon, de l'antichambre, de la boutique et de la mansarde, envoya au ciel nuageux de Londres le nom mille fois répété de Rio-Santo.

Et chacun se représentait ce mystérieux marquis suivant la pente naturelle de ses idées. Les maris, trompés par son nom et sa réputation, s'attendaient à lui voir le manteau rouge de Fra-Diavolo ou tout au moins le feutre à plume de Don Juan. Les femmes dotaient son visage inconnu de ce je ne sais quoi fatal que le fretin des romanciers donne à ses pauvres diables de héros. Les jeunes filles le voyaient en songe avec un œil rêveur, un front ravagé, un nez d'aigle et un sourire infernal,— mais divin. Les vielles servantes enfin se figuraient qu'il avait trois bagues de similor à chaque doigt, une canne en rhinocéros et des breloques valant trois mille livres sterling.

On doit penser combien ce mystère et cette incertitude ajoutaient au désir que chacun avait de connaître le marquis de Rio-Santo. Ce désir pourtant ne dépassait pas une certaine latitude sociale. Les gens de bas lieu, en effet, se contentent d'admirer de confiance les rois de la mode ; lorsqu'un courtaud aperçoit par hasard *le lion*, — nous disons *le lion* parce que ce monarque est toujours unique, et que les personnages communément appelés ainsi par le vulgaire nous semblent être tout au plus d'assez laids épagneuls, — il le méconnaît et passe, n'ayant point ce qu'il faut pour apprécier ses redoutables perfections ; la bonne envie que chacun avait de voir enfin Rio-Santo restait donc concentrée tout au plus dans les deux aristocraties rivales, et débordait seulement un peu sur le haut commerce. Comme s'il n'y eût point eu encore assez de motifs de rivalité, la politique se mit de la partie. Un bruit vague se mit à circuler dans les clubs ordinairement bien informés. On disait que le grand marquis était un envoyé secret d'une cour étrangère de premier ordre. Sa mission était, assurait-on, confidentielle et des plus importantes. Au reste, nul ne pouvait affirmer positivement le fai mais, justement à cause de cela, le fait passa pour positif matériellement prouvé.

Aussi ce fut à qui des whigs ou des tories aurait sa p mière visite. Trente invitations se croisèrent, signées de no renversans et dont le moindre avait derrière lui un palais

des millions. Rio-Santo ne se pressa point de choisir. Il se laissa désirer le temps convenable; puis un soir, après sa première excursion à Richmond, il se fit conduire à Derby-House.

Lady Ophélia Barnwood, comtesse de Derby, était veuve d'un chevalier de la Jarretière. Sa fortune aurait pu rivaliser avec la fortune des banquiers de Thames-Street; elle avait vingt-cinq ans, et passait pour être la plus charmante femme de King's-Road, qui est une rue très longue et toute peuplée de femmes charmantes.

Lorsqu'on annonça Rio-Santo, il courut une émotion muette parmi le double rang de femmes qui bordait les salons de la comtesse de Derby. Le premier rang frémit d'une délicieuse curiosité, le second rang, — la tapisserie, — avança ses cinquante visages de douairières par-dessus les frais minois du premier, à peu près comme fait la seconde ligne mettant le fusil en joue sur l'épaule du chef de file dans les feux de peloton. Rio-Santo entra. On le trouva bel homme, mais il y eut çà et là quelques petits désappointemens, parce que son ensemble n'était point suffisamment romanesque. De prime abord, on s'étonna que ce marquis, irréprochable à coup sûr, mais n'ayant rien de précisément extraordinaire, eût pu enlever pendant trois ans à notre compatriote, lord S*** le sceptre ou mieux la cravache du fashion parisien; on eût voulu lui voir une cravate plus ineffable, une démarche plus poétique, un regard plus impossible à définir. En somme, la première impression ne répondit pas tout-à-fait à l'attente générale. — Mais Rio-Santo parla. Le charme opéra d'autant mieux et plus vite, qu'il y avait eu contre ses séductions annoncées une sorte de réaction préalable. Les jeunes ladies laissèrent aller leur cœur au courant de sa parole électrique, et la tapisserie regretta le temps heureux où elle pouvait être électrisée.

Il y a par le monde un préjugé stupide entre tous les préjugés. On s'imagine que, pour être roi de la mode, il suffit d'être riche, beau, ferme sur la hanche, frivole de caractère et spirituel assez pour dire de jolis riens. On se trompe du tout au tout. La royauté de la mode est élective; ce trône-là ne se prend que par droit de conquête. Si l'on a vu parfois s'y asseoir des monarques fainéans, on compte, d'autre part, dans la liste princière du fashion, des noms que l'histoire prononce avec respect. Le premier lion connu, Alcibiade, n'était pas un personnage ordinaire. Plus tard, — et nous ne citons pas plusieurs dandys romains tous pleins de mérites, — nous trou- Clodius, nous trouvons César. Plus tard encore, nous rencontrons François de France, le roi chevalier, Essex, W. Raleigh, Walpole, lord Byron; et, de nos jours, l'homme de Londres, le comte d'Orsay, ne passe-t-il pas parmi les gens qui s'y connaissent pour une des têtes les plus vigoureusement organisées de notre siècle?

On dut reconnaître bientôt que Rio-Santo était un esprit d'élite; il savait causer, ce qui est rare, mais il savait parler aussi. Son intelligence, souple et forte, embrassait tout. C'était un homme grave et c'était un homme brillant. Son éloquence, pour peu qu'il le voulût, pouvait ne point tarir, et cependant il avait au suprême degré cet art qui est le premier de tous : l'art du silence.

En même temps, on fut ébloui du faste royal qu'il déploya, non pas en escompteur enrichi, mais en véritable grand seigneur.

De sorte que, au bout de quelques semaines, Rio-Santo fut à Londres ce qu'il avait été à Paris, l'homme par excellence, le roi, le dieu.

Vers l'époque de son arrivée en Angleterre, quelques nouvelles figures s'étaient introduites dans le grand monde, c'étaient tous gens de bon lieu, portant noms qui sonnaient comme il faut et menant un noble train de vie. Nous citerons, parmi ces nouveaux venus, le major Borougham, sir Paulus Waterfield, le docteur Muller, le cavalier Angelo Bembo. Ces messieurs connaissaient tous plus ou moins le marquis qu'ils avaient vu soit à Paris, soit ailleurs, mais aucun d'entre eux ne semblait être admis dans son intimité.

La première maîtresse de Rio-Santo à Londres fut, dit-on, la comtesse de De[illegible]. Jusque-là lady Ophélia avait eu la réputation la plus enviable pour une jeune veuve. C'était, selon le sentiment général, une femme de merveilleux goût, d'esprit fort délicat, mais de cœur sec; une coquette enfin, des plus dangereuses et des moins attaquables. C'était en outre, car la coquetterie n'exclut rien quand on sait s'en servir, c'était une femme de principes choisis, pensant haut et bien, dévote autant qu'il faut l'être, et portant sans reproches le nom de feu son époux, l'un des plus nobles et beaux de la vieille monarchie anglaise. Dans le monde, où tant de médisances se croisent avec tant de calomnies, lady Ophélia avait passé invulnérable; nulle tache, si petite qu'elle fût, n'avait terni le miroir vierge de sa renommée. Les hommes l'aimaient et la craignaient, ses rivales l'enviaient et la haïssaient. Rio-Santo vint : l'existence de la comtesse s'enveloppa tout-à-coup d'un mystère inaccoutumé, que les langues méchantes ne tardèrent pas à rendre suspect; elle eût pu se défendre, c'est-à-dire lever le voile et donner comme autrefois chaque heure de ses jours aux regards de la foule. — Mais il était vrai, elle aimait Rio-Santo; elle l'aimait de l'amour qu'inspirait à coup sûr ce terrible don Juan : amour fougueux, jeune, étourdi, sans prudence....

Rio-Santo, lui, aimait fort et vite. Sa passion brûlait trop pour durer. Il jeta aux pieds de lady Ophélia son cœur qui était sincère, son génie un moment dompté, son être entier, plus que son être, car il lui promit l'avenir. Mais Rio-Santo, s'il ne mentait jamais, se trompait, hélas! bien souvent. Il se donnait à l'amour sans réserve comme ces enfans qui prodiguent leurs jouets à leurs compagnons de plaisirs, pour ensuite les reprendre. Rio-Santo reprenait ainsi tout ce qu'il avait donné à l'amour. Et il n'avait pas plus de remords que ces enfans dont nous venons de parler, parce qu'il était toujours de bonne foi. — C'était, comme diraient certains poëtes, une magnifique nature.

Mais que Dieu vous garde, misses et miladies, de la rencontre de Rio-Santo!

CHAPITRE IV.

COMMENT L'AMOUR VIENT EN RÊVANT.

Tout Londres fashionable s'occupa pendant une semaine du mariage de Rio-Santo avec lady Ophélia Barnwood, comtesse de Derby. C'était un couple très bien assorti. Néanmoins le mariage n'eut pas lieu. Rio-Santo déclara tout haut qu'il avait échoué. Quelques-uns ajoutèrent foi à cette déclaration, d'autres pensèrent qu'il avait trop réussi.

Rio-Santo était alors tout-à-fait acclimaté dans notre capitale. La supériorité fantastique que lui avait d'abord prêtée la renommée, avait subi l'épreuve. Il était décidément digne de sa gloire. Les salons se l'arrachaient; c'était avec acharnement que les deux aristocraties se disputaient sa préférence. Il y avait des femmes charmantes de banquiers millionnaires qui se seraient compromises avec joie dans le légitime espoir de rendre jalouses les fières châtelaines de Belgrave-Square. La rivalité de coterie à coterie prenait tous les caractères d'une passion. — Le marquis passait, calme et serein, entre ces inimitiés profondes. Il fréquentait le West-End, parce que les mœurs du quartier noble caressaient doucement les penchans aristocratiques de sa nature; mais il ne dédaignait point la Cité, ni à plus forte raison les fêtes du parti whig. En somme, l'éclectisme n'est mauvais que dans la pédante et niaise philosophie de nos colléges; c'est un mot peu gracieux, mais nécessaire. La chose qu'il exprime est au fond de tout cœur voulant et sachant vivre. Entendu comme il faut, il n'exclut rien, pas même cette loyauté rigide et chevaleresque qui meurt pour la couleur d'un drapeau ou l'émail d'un écusson, — car nous ne prétendons point parler d'autre chose que de l'éclectisme sensuel qui prend son bonheur où il le trouve. Celui-là seul est une réalité. Hors de ce cercle, et dès qu'il ne s'applique plus au plaisir, nous disons : fi de l'éclectisme! Dans les arts, il est balourdise ou

pâleur; en politique, mensonge ou doctrine, ce qui est tout un; en philosophie, faiblesse et néant.

Rio-Santo n'était ni membre du parlement, ni artiste, ni docteur; il était peut-être pis que cela, mais du moins échappait-il à ces trois travers. Pour tout dire, il n'était rien de tout ce qu'on a coutume d'être dans notre société étiquetée comme une boutique d'apothicaire. Cela lui donnait incontestablement le droit de faire comme l'abeille : de choisir sans exclure.

Il avait pour métier ostensible d'être marquis, riche à millions et tout pétri de distinction. Nous ne savons pas de plus adorable métier que celui-là. Impossible de dire la prodigieuse dépense d'esprit et de diplomatie que firent les deux camps rivaux pour, chacun, l'attirer à soi. Il y eut des jeunes ladies qui se dévouèrent en vraies Romaines; il y eut des ladies d'un certain âge qui combinèrent des plans miraculeux. Une whiggesse de lettres alla jusqu'à lui proposer, à mots couverts, de l'illustrer à l'aide d'un roman en quatorze parties de six volumes in-octavo chacune. Rio-Santo apprécia le dévoûment des jeunes ladies, ignora les plans des douairières et fit don d'une pipe de Turquie à la whiggesse de lettres en la priant d'illustrer tout le monde, excepté lui.

Il menait cependant la vie la plus rigoureusement fashionable qu'on puisse imaginer. Lui seul donnait despotiquement le ton pour toutes choses. On citait ses mots avec une componction véritable. Quand il n'en laissait point échapper par hasard, de bonnes âmes se faisaient un devoir de lui en prêter. En parlant de lui, on était toujours sûr d'intéresser les femmes, et certains séducteurs émérites inventaient sur son compte de ravissantes histoires qu'ils allaient essayer, en guise de fausses clefs, à la porte de tous les boudoirs.

On l'affubla d'un nombre si exorbitant de bonnes fortunes, que le compte en passait toute vraisemblance. Mais il était discret, faut-il croire, car chaque aventure racontée gardait ce demi-voile d'incertitude nécessaire au succès d'une anecdote, et jamais on ne put citer aucune preuve convaincante à l'appui des jolies médisances dont il était le héros.

Règle générale : le lion qui vise au titre de bourreau des cœurs n'est pas un lion de franc aloi; c'est inévitablement quelque quadrupède vulgaire, — un âne peut-être, — revêtu de la peau du roi des animaux. Or, le marquis de Rio-Santo était un lion véritable, le lion le plus lion qui fût jamais. Il aimait à ses heures et derrière le rideau, se gardant bien de publier des choses qui perdent leur charme à se divulguer. Faire autrement est agir en fat. Rio-Santo ne se posait sans doute point cet axiome; il le prenait pour règle de conduite à son insu et parce que le bien, tout le bien, était en germe dans ce cœur héroïque. — Le mal y était aussi, mais seulement ce mal de fière essence d'où vient le crime hardi et les vices audacieux Quant aux penchans de bas lieu, quant à ce qui est purement honteux ou mélangé d'infamie et de ridicule, Rio-Santo était sans reproche.

Après la comtesse de Derby, il aima d'autres femmes sans doute. Nous aurions fort à faire s'il nous fallait établir à la rigueur le bilan de ses équipées.

Un jour, il rencontra miss Mary Trevor, et il pensa que cette enfant pâle, aux traits effacés, à la beauté presque nuageuse, était une fort insignifiante personne. Peut-être même n'en pensa-t-il pas si long. Mary, elle, se sentit mal à l'aise en présence de cet homme dont la bizarre renommée repoussait ses instincts de timide faiblesse. — Une seconde fois, ils se trouvèrent en présence. Miss Mary chanta. Sa voix douce, mais sans portée, effleura l'oreille de Rio-Santo comme vain bruit. Rio-Santo parla. Son organe vibrant et grave affecta douloureusement l'ouïe de miss Trevor. Pourquoi? Mary n'aurait point su le dire.

Une troisième fois enfin, c'était à un concert dans les salons de lady Ophélia, Rio-Santo ce soir-là était pâle, taciturne et jetait autour de lui, sans voir, ses yeux vaguement distraits. Miss Trevor, assise auprès de miss Diana Stewart, sa meilleure amie, dans une salle de jeu que n'avait pas encore envahie le bataillon des joueurs, causait tout bas. Diana était la cousine et avait été la compagne d'enfance de Franck Perceval, qu'un voyage retenait loin de miss Trevor, sa fiancée. Les deux jeunes filles, cela va sans dire, parlaient de lui. Rio-Santo, debout, appuyé contre une colonne en demi-relief dont la saillie le cachait à moitié, était à portée d'entendre et n'entendait pas. Mary lui tournait le dos et ne pouvait l'apercevoir. Insensiblement, les deux jeunes filles, qui d'abord avaient parlé tout bas, cessèrent de retenir leurs voix, parce qu'elles se croyaient loin de tout indiscret écouteur. Leur conversation monta comme un murmure jusqu'aux oreilles de Rio Santo. — Il n'y prit point garde, et continua de rêver, profitant avec une sorte d'avidité de ce moment de répit que lui laissait l'attention curieuse de la foule.

Car Rio-Santo était un déterminé rêveur. Non content des jouissances sans nombre que lui prodiguait la réalité, il appelait souvent à soi les puissances soigneusement cachées de son organisation éminemment poétique, et, bercé par les fantômes évoqués, il se laissait glisser sur la pente de quelque beau songe. Il avait pour cela ses jours, et, parmi tous les bonheurs qu'il effleurait incessamment de sa lèvre sensuelle, ce bonheur était peut-être le plus chéri, le plus jalousement aimé. C'était avec délices qu'il sentait approcher l'heure de sa voluptueuse extase; il s'y plongeait sans réserve et de tout cœur, trouvant, au fond, une ivresse calme et à la fois infinie, que les choses réelles ne savent point provoquer.

Il va sans dire que Rio-Santo ne choisissait point, d'ordinaire, le tumulte d'une fête pour s'endormir en ses illusoires voluptés, mais le concert et sa rêverie n'étaient point incompatibles pourtant. La mélodie de l'orchestre le conduisait en certaines galeries du palais féerique de son imagination, qu'il n'explorait point dans le silence. Ses songes étaient volontiers des souvenirs; la musique faisait surgir ces souvenirs joyeux où passaient, comme de douces ombres, les vagues ressentimens de ce suave amour qui, le premier, fit battre le cœur et souffla sa chaude haleine sur l'indifférence des jeunes années.

En ce moment dont nous parlons, Rio-Santo revait, et il rêvait d'amour. Il voyait dans ce lointain mirage que l'extase présente aux yeux de l'âme et qui semble une décoration théâtrale, il voyait une blonde enfant qui élevait vers lui son regard d'ange, confiant, tendre, timide.— L'orchestre accompagnait une mélodie brodée sur l'un de ces motifs simples et touchans que trouvent dans leurs sauvages bruyères les bardes inspirés de la verte Irlande. On eût dit que cet air avait un rapport direct et réel avec la jeune fille du rêve, et cela était possible, puisqu'il s'agissait d'un souvenir. — Le visage de Rio-Santo exprimait une sorte d'enchantement mêlé de mélancolie.

Lorsque l'orchestre couvrit de son dernier accord les dernières vibrations de la voix du chanteur, une larme filtra au travers des longs cils noirs demi-baissés de sa paupière

— Mary, murmura-t-il; ma douce Mary!...

— Pauvre Mary! s'écria au même instant miss Diana Stewart, la jeune fille avec qui s'entretenait miss Trevor. Puis elle ajouta avec un petit éclat de rire :

— Tu l'aimes donc bien?

A ce nom de Mary, Rio-Santo avait ouvert les yeux, et son regard était tombé d'aplomb sur le gracieux profil de miss Trevor. Les hommes, et, entre tous les hommes, ceux dont l'imagination sans frein ni règle a coutume d'errer où le caprice la conduit et de n'être jamais contrôlée, peuvent voir le même objet sous des faces diverses et même complétement opposées. L'impression du moment change, pour ainsi dire, le milieu à travers lequel ils regardent. Entre leur œil et ce qu'ils voient, il s'opère une sorte de réfraction mystérieuse qui peut embellir la laideur et qui peut enlaidir la beauté. Rio-Santo avait déjà vu miss Mary, et cependant il crut la voir pour la première fois. Peut-être le délicat et gracieux sourire de miss Trevor trouva-t-il sa place dans le rêve qui dominait Rio-Santo à ce moment; peut-être quelque ressemblance éloignée vint-elle en aide à ce nom de Mary, pour porter au comble l'illusion du marquis.— Pour cette raison ou pour d'autres, il sentit son cœur bondir et s'élancer vers cette charmante fille qui donnait à propos un corps à sa fantaisie du moment. Il la couva du regard comme une proie prochaine,

et, gâté par le succès, il ne s'occupa même pas des moyens de triompher.

Miss Trevor avait hésité un instant avant de répondre à la question de Diana.

— Je suis triste depuis son départ et j'attends son retour avec impatience, dit-elle enfin.

Rio-Santo savoura lentement l'harmonie de cette voix qu'il avait dédaignée la veille. Il admira sa douceur ; la faiblesse de son timbre le charma, parce qu'elle alla chercher en un coin obscur de sa mémoire quelque corde au repos depuis des années, parce qu'elle fit vibrer et sonner une note oubliée.

Il fit un mouvement. Miss Trevor se retourna, et sa joue pâle devint pourpre ; elle devina que sa réponse avait été entendue. Puis, saisie de nouveau par cet instinct de terreur qui l'avait prise déjà à la vue du marquis, elle frissonna de la tête aux pieds et serra le bras de Diana.

— Viens, dit-elle en entraînant son amie étonnée vers les salons où se tenait le concert.

— Y avait-il un serpent derrière ton fauteuil ? demanda gaîment miss Stewart.

— Il y avait un homme... murmura Mary.

Diana se retourna vivement à son tour et aperçut le regard ardent de Rio-Santo qui suivait la retraite de sa compagne. Elle devint sérieuse.

— Comme il te regarde ! dit-elle avec une naïve envie. — De son œil, jusqu'à toi, il y a comme un rayon de feu...

Marry trembla plus fort.

Rio-Santo quitta sa colonne et vint s'étendre dans le fauteuil occupé naguère par miss Trevor. Il y resta longtemps et ne rentra dans le concert que lorsque la foule des joueurs fit irruption dans la salle.

— Pauvre Mary ! murmura-t-il en se levant ; — depuis, je n'ai point aimé ainsi...

Quelques jours après, Rio-Santo fut présenté à lady Campbell et à lord Trevor. Lady Campbell était précisément faite pour apprécier toutes les qualités du beau marquis ; elle fut flattée de l'initiative qu'il avait prise auprès d'elle et prévit que son importance mondaine allait s'en augmenter considérablement. Trevor-House devint en effet tout-à-coup à la mode. Tout le monde y voulut être présenté, et les jeunes gentilshommes que nous avons vus arriver à Londres presque en même temps que Rio-Santo furent des premiers à solliciter cet honneur. Certes, le major Borougham, le docteur Muller, sir Paulus Waterfield et le beau cavalier Angelo Bembo étaient gens à ne trouver nulle part porte close.

A peine introduits chez lord Trevor, ils environnèrent lady Campbell et lui firent une cour assidue. Ces quatre gentilshommes n'étaient point sans avoir entre eux ces liaisons superficielles et d'occasion qu'on noue si aisément dans le monde, mais il ne régnait parmi eux aucune intimité apparente. Néanmoins, on aurait dit qu'ils se fussent donné le mot pour faire auprès de lady Campbell les affaires de Rio-Santo. C'était peut-être le hasard...

Rio-Santo, du reste, n'avait nullement besoin d'aide. Plus une femme était spirituelle, et moins elle avait chance d'échapper aux séductions de son esprit ; or, nous croyons l'avoir dit déjà, lady Campbell, en fait d'esprit délicat et choisi, ne le cédait à personne. Elle fut vite et bien subjuguée. Au bout de quelques jours, elle regarda Rio-Santo comme un ami de famille ; au bout d'un mois, elle ne vit plus que par ses yeux. Comme lady Campbell était, de fait, la tête de la maison de son frère, tout le monde y subit, plus ou moins, l'influence du marquis, — tout le monde, miss Trevor elle-même.

Nous devons dire néanmoins que Rio-Santo n'agit point directement sur miss Mary Trevor. Ce fut lady Campbell qui prit la peine, à son insu, de solliciter le malléable cœur de sa jolie nièce. Cette femme aimable, en effet, toute pleine des perfections du marquis, ne pouvait se taire. Sa chaude amitié, son admiration se faisaient jour par tous les pores. Elle présentait Rio-Santo à sa nièce comme un sujet d'étude, un motif d'analyse, un dernier type, qui, connu, compléterait sa science du monde. — Il était bon, disait elle, bon, quoique supérieur, ce qui fait de la bonté une chose sublime ; il faisait le bien, lui si puissant pour le mal ! Chaque mois, des sommes énormes tombaient de sa main dans la bourse de quelque ministre discret, et des centaines de malheureux avaient du pain... Il était inconstant, léger en amour ; qui disait cela ? Des rivaux ? mensonge ! Des femmes ? rancune ! Et d'ailleurs pourquoi le fatiguait-on de tant d'hommages ? Devait-il, de bon compte, faire sérieux état de toutes ces faveurs effrontément prodiguées ?...

Et d'autres choses encore. — Si bien que miss Trevor eut honte et regret de sa frayeur passée. Elle prit pour Rio-Santo une sorte d'admiration à laquelle se mêlait encore une crainte indéfinissable, mais qui n'était plus de la répulsion.

Elle savait que Rio-Santo l'aimait. Lorsqu'une femme sait cela, et que de l'aversion elle passe néanmoins à quelque chose de mieux que l'indifférence, on peut, suivant la croyance commune des observateurs au demi-cent, parier qu'elle aimera. C'est une question de temps. Nous verrons bien si, avec miss Mary, nos observateurs eussent doublé leur enjeu.

Il se répandit une fois dans Londres un bruit extravagant et dénué de toute vraisemblance. Ce bruit fit hennir le jockey's-club à gorge déployée, et pâmer tout ce qui pouvait prétendre au titre de gentleman d'un bout de la ville à l'autre. Les femmes en causèrent avec leurs sigisbés, les maris avec les amies intimes de leurs femmes, les grooms en baragouinèrent entre eux.

Rio-Santo, disait-on, voulait se marier !

Se marier comme le plus simple des mortels, faire une fin, briser son sceptre, couper ses éperons, changer sa poésie en prose, mettre un bonnet de coton par-dessus sa couronne.

C'était maladroitement inventé, ridicule, impossible ! — C'était vrai.

Lorsque ce bruit se répandit, Rio-Santo avait demandé la main de miss Mary Trevor.

Contre son habitude, il avait rencontré plusieurs obstacles dont le moindre n'était point à dédaigner. D'abord lady Campbell, qui était la loyauté même, refusa, malgré sa bonne envie, de prêter son aide au marquis. L'amour mutuel de Franck Perceval et de sa nièce était son ouvrage ; elle avait laborieusement préparé leur union. Abandonner les intérêts de Franck absent eût été trahison toute pure, et lady Campbell en était incapable. — En second lieu, lord James Trevor, vieux gentleman à la foi chevaleresque, avait donné sa parole à Franck. — En troisième lieu enfin, miss Trevor aimait ce même Franck Perceval.

Aussi essuya-t-il un refus triplement motivé.

Il ne s'émut point trop à l'intérieur, parce que sa longue habitude du succès ne lui permettait pas de désespérer ; mais il appela sur son visage une morne tristesse, baisa la main de lady Campbell avec découragement et se retira précipitamment comme un homme qui craint de se montrer faible contre le malheur.

En regagnant sa maison, il disposa dans sa tête la plus éblouissante corbeille de mariage qu'imagination surexcitée de jeune fille coquette ait jamais pu rêver.

Lady Campbell était désolée. Elle se repentait amèrement d'avoir donné sa parole à Franck, qui était un homme fort distingué assurément, mais qui n'était rien, comparé à Rio Santo. Mais les regrets sont chose oiseuse au dernier point, et lady Campbell n'avait pas coutume de perdre son temps. Elle s'ingénia ; ce fut en pure perte ; elle chercha des moyens et n'en trouva point. — Heureusement les femmes d'esprit subtil ont toujours à leur service une suprême ressource celle de se tromper elles-mêmes.

Lady Campbell, qui se désespérait, put croire naturellement que Mary se désolait. Ceci n'était pas rigoureusement exact, mais c'était possible. Une fois le chagrin de miss Trevor admis, ce chagrin pouvait s'interpréter de plusieurs manières ; le choix était permis : lady Campbell choisit. Elle se dit que sa nièce aimait, qu'elle aimait Rio-Santo, et que le refus subi par ce dernier causait toute la peine de la jeune fille.

Elle se dit cela plusieurs fois sans le croire, puis enfin elle

le crut. Le croyant, elle avait incontestablement le droit de faire partager son opinion à autrui; or, à qui communiquer ses impressions, si ce n'est à sa nièce chérie, à sa fille d'adoption?

A la première ouverture, Mary tomba de son haut. Mais lady Campbell était de si bonne foi, et elle avait tant d'éloquence ! Mary, faible et habituée à ne point questionner rigoureusement le fond de son cœur, habituée aussi à faire siennes sans examen toutes les idées de sa tante, Mary se laissa persuader.

Le fait peut sembler étrange, mais il se présente tous les jours

Désormais, lady Campbell fut à son aise. Elle recouvra toute sa sérénité. La position était bien changée, convenons-en. — Ce n'était plus d'elle qu'il s'agissait, mais de sa nièce. Elle eût été coupable d'écouter ses propres impressions au point de fausser les paroles données, mais sa nièce !... En conscience, par exagération de loyauté, on ne peut pas, comme cela, sacrifier le bonheur d'une jeune fille. Loin d'hésiter encore, elle se crut engagée d'honneur ; ce qui lui avait paru une faiblesse, lui sembla un étroit devoir ; elle s'avoua que, dans ces circonstances, il ne faut pas demeurer à moitié route et qu'il devenait pour elle obligatoire de soutenir Rio-Santo de son mieux.

Une chose ravissante, c'est que lady Campbell crut devoir faire en cette occasion à sa nièce un fort joli sermon sur l'inconstance. Mais, une fois cette satisfaction donnée à la morale, elle promit à miss Mary de servir ses nouvelles amours, et entonna, sans y penser, un cantique à la louange de Rio-Santo.

Miss Trever, à dire vrai, vivait alors dans une sorte d'étourdissement perpétuel, plein de fatigues et d'ennui. Rio-Santo avait fait sur elle une impression étrange et qu'elle ne savait point définir. Lady Campbell nommait cela de l'amour ; ce devait être de l'amour.

Et pourtant l'image de Franck Perceval restait au fond de son cœur. La pauvre Mary hésitait, ne savait et voulait à peine savoir. Accablée par l'infaillibilité de lady Campbell qui n'était point, pour elle, chose contestable, conseillée d'ailleurs par l'indolente faiblesse de son caractère, elle s'endormait en ce doute étrange, presque fantastique. Elle en souffrait silencieusement et sans chercher remède ; elle faisait effort quelquefois,—rarement,—non pour réagir, mais pour étouffer les murmures de son cœur et troquer contre le repos de l'apathie sa tranquillité perdue.

Restait à vaincre l'opposition que lord Trevor, fidèle comme l'acier et se souvenant de la parole donnée, ne manquerait point de faire à ce nouvel arrangement. Directement et de front, il n'y fallait point songer, mais ceci, soit dit entre le lecteur et nous, était la moindre chose. Quand on a réussi à se tromper soi-même, à escamoter la conscience d'une jeune fille, et à garder la paix du cœur, on peut raisonnablement espérer faire perdre la tête à un vieux gentilhomme dont le pied botté foula plus souvent les champs de bataille que les discrets tapis des officines diplomatiques.

Rio-Santo fut admis à déclarer ses sentimens à miss Mary Trevor, qui, durant toute la nuit suivante, rêva de Franck Perceval.

Il faut convenir que ce jeune nobleman avait mal choisi son temps pour voyager. Ainsi fait-on d'ordinaire à son âge, lorsque des parens, afin de prouver à tous leur sagesse supérieure, ajournent une union souhaitée, sous prétexte qu'il n'est pas temps encore.

Pauvre sagesse ! pauvre prétexte ! Il y a un moment pour être heureux. Quand on laisse passer ce moment en disant : *Il n'est pas temps,* ou toute autre fadaise, le diable rit et marque un point. Franck Perceval, accueilli par toute la famille Trevor, était le fiancé presque officiel de Mary, mais Mary était si jeune ! Dans un an, lui disait-on. Franck se demanda comment il pourrait attendre trois cent soixante-cinq jours sans mourir sept cent trente fois. Un de ses amis, — car, lorsqu'un homme doit se casser le cou, c'est toujours un ami qui l'y aide, — un de ses amis lui conseilla de prendre la poste et d'aller voir la Suisse. Franck alla voir la Suisse. Il y resta un an, ni plus ni moins, et il commanda des chevaux de poste à Genève, de manière à revoir Londres juste le trois cent soixante-cinquième jour.

On n'est pas plus exact que cela, et le hasard lui devait une de ces bonnes aubaines qu'il réserve parfois aux amans voyageurs : par exemple, trouver chez soi en arrivant une lettre de sa belle, reconnaître ses traits charmans dans la première figure rencontrée, etc., etc. — Franck espérait quelque chose de ce genre, car en remontant la Tamise, bien que la brume tombât, lorsqu'il passa au-dessus du tunnel, il interrogea du regard tout le long de la route les bateaux allant et revenant de Greenwich. Il ne vit rien que des figures inconnues, des chapeaux de cuir, des jaquettes de marin, et aussi, sur les tillacs des steamers, beaucoup de vieilles dames munies de petits chiens, ce qui l'intéressa médiocrement. — En revanche, au moment où il arrivait chez lui, la femme de charge de sa maison lui donna une lettre de huit jours de date qui l'invitait à passer la soirée chez lord James Trevor.

Franck n'eut que le temps de faire toilette. C'était ce soir-là même qu'avait lieu le bal à Trevor-House.

CHAPITRE V.

LE BAL

Trevor-House, seigneurial édifice situé dans Norfolk-Street, et l'un des rares palais particuliers de Londres que l'équerre de l'ingénieur-voyer n'ait point outrageusement nivelés, dresse, entre grille et jardin, la fière architecture de son corps de logis flanqué de deux ailes en saillies. La façade principale donne sur de magnifiques bosquets, au delà desquels s'étend une pièce de gazon qu'entoure un épais fourré d'arbustes destinés à cacher le mur qui sépare le jardin de Park-Lane ; ce jardin, d'une grande étendue, est rendu plus vaste encore par la savante ordonnance de son dessin. C'est, en somme, une splendide habitation qui fait regretter les magnificences des anciens jours et regarder en mépris les confortables masures qui composent Londres moderne.

Ce soir-là, les hautes croisées de la façade étaient brillamment illuminées, et les pauvres sentinelles chargées de garder la statue colossale d'Achille élevée en l'honneur du duc de Wellington, devaient voir, à travers les branches dépouillées des arbres, les feux des lustres adoucis par le diaphane écran des draperies. Ces sentinelles n'en avaient que plus froid aux pieds sans doute, car l'homme est si généreusement constitué, que le bonheur d'autrui double sa misère ; elles battaient la semelle avec humeur sur le sable de Hyde-Park et se passaient la langue le long de la moustache, en songeant que si Dieu était juste les lords monteraient quelquefois la garde, tandis que le soldat anglais boirait du punch glacé dans des verres de cristal, et mangerait les puddings qu'on sert dans les *sociétés*.

L'heure où l'on arrive au bal avait sonné, les salons s'emplissaient peu à peu, et l'orchestre conduit par Angelini, ce roi du quadrille, que le Français Jullien n'avait pas détrôné encore pour manier, à la place du sceptre métronomique, le gourdin mal taillé de sa royauté populacière, préludait en des accords indécis et timides. La danse n'avait pas commencé, mais le cordon de fauteuils placés autour des salles commençait à se garnir ; le salon principal surtout, où se tenait lady Campbell, présentait déjà un charmant coup d'œil, et semblait une corbeille à demi pleine qui n'attend plus que quelques fleurs.

On causait. Lady Campbell et miss Trevor, entourées d'un groupe nombreux qui se renouvelait sans cesse, saluaient, subissaient un compliment, répondaient, saluaient encore et recommençaient. Tel est l'agréable emploi des maîtresses de maison un soir de bal, de dix heures à minuit. Pour notre part, nous aimerions mieux faire faction durant

le même espace de temps au pied de la statue d'Achille. Mais les maîtresses de maison n'ont pas le choix.

— Faites-moi la grâce de me permettre, madame... dit le jeune vicomte de Lantures-Luces, en élevant la main de lady Campbell jusqu'à un demi-pouce de sa lèvre, et faisant le geste de baiser, — mademoiselle, faites-moi la grâce de me permettre... Vous avez là, je parle très sérieusement, un ravissant éventail !

— Vicomte, dit lady Campbell en souriant, — voici la septième fois que l'éventail de ma nièce vous ravit.

Le groupe qui entourait les deux dames à ce moment ne put faire moins que de rire beaucoup, parce que ce mot semblait prétendre à la saillie. Le vicomte de Lantures-Luces rit plus fort et plus longtemps que les autres.

— Adorable ! grasseya-t-il ; — sept fois... charmant ! sept fois charmant !...

Mais ici le groupe ne rit pas, ce qui surprit très fort le vicomte de Lantures Luces, lequel, désappointé, balbutia dans son jabot :

— Je parle très sérieusement !

Lady Campbell s'inclina trois ou quatre fois à droite et à gauche pour mettre à jour son compte-courant de saluts ; elle donna la main à lady Ophelia Barnwood, comtesse de Derby, qui entrait, et Mary embrassa Diana Stewart, dont la mère venait de se faire annoncer.

— Sir Paulus, dit lady Campbell à l'un des arrivans, nous conterez-vous quelque nouvelle ?

— Le bruit court, répondit sir Paulus Waterfield, que le marquis de Rio-Santo renouvelle ses équipages et le mobilier de sa maison.

— Parlez-vous sérieusement ? demanda le vicomte ; il n'y a pas trois mois qu'il a fait déjà maison nette.

— Le marquis a ses raisons pour cela.

— Ce cher Rio-Santo ne m'en a rien dit ! murmura le vicomte de Lantures-Luces dont la marotte était de se faire passer pour le Pylade du marquis.

— Et quelles raisons ?... commença lady Campbell.

— Un mariage, répondit le major Borougham. — C'est la grande nouvelle du moment.

Mary perdit le sourire de circonstance qu'elle avait fixé à demeure sur sa lèvre. Sa tête brûla tout-à-coup et ses mains eurent froid. — Lady Campbell la regarda en dessous.

— Comme elle l'aime !... pensa-t-elle.

Miss Trevor songeait à Franck Perceval qu'elle n'aimait plus, puisque c'était chose convenue, mais qui, du matin au soir, occupait sa pensée concurremment avec Rio-Santo ; car Mary en était arrivée à donner au marquis la moitié de son esprit, sinon la moitié de son cœur. Rio-Santo avait fait sur elle une impression malaisée à expliquer ; qui n'était point de l'amour, mais qui en avait souvent les symptômes. De sorte que, les conseils de lady Campbell aidant, Mary, connaissant mal et ne sachant point définir le sentiment que lui inspirait le marquis, pouvait douter, pouvait croire même, et prendre pour de l'amour sa préoccupation de chaque minute. — Mais, comme on le pense, cette croyance factice ne s'attaquait qu'à l'esprit de la jeune fille et ne pouvait entamer son cœur, qui neutre, en ces mystiques débats, gardait enfouie et latente sa tendresse première. Lady Campbell avait mis sa parole comme un épais bandeau entre le cœur de sa nièce et son intelligence. Le cœur, aveuglé, s'était engourdi en un apathique sommeil. Mary ne vivait plus que par la tête, et en ce sens elle était à sa tante, c'est-à-dire à Rio-Santo.

Et la tête, ainsi prévenue, restait hostile au cœur, silencieux, mais rempli par un souvenir. Mary, obsédée par la confusion épuisante qui était en elle, s'irritait contre sa mémoire trop fidèle, et repoussait l'image de Franck comme une obsession importune, lorsqu'elle ne l'accueillait pas avec caresses et transport.—Ainsi son âme errait, indécise, en une sorte de dédale où son libre arbitre seul aurait pu lui tenir lieu du fil d'Ariane, mais lady Campbell était là, serrant le bandeau sans cesse, et pesant sur le débile caractère de Mary de tout le poids de sa tyrannique supériorité.

Les femmes d'esprit sont ainsi faites : plutôt que de ne point gouverner autrui, elles renonceraient à se gouverner elles-mêmes. Ce qui serait souvent fort bien vu.

Donc, comme nous l'avons dit, lady Campbell eut un franc mouvement d'allégresse, en voyant le trouble de Mary qui révélait toute la vivacité de son amour. C'était du moins ce que pensait lady Campbell. Elle se trompait.—Le trouble de Mary ne révélait rien, sinon une crise de sa confuse et continuelle souffrance. Elle avait compris la portée de ce bruit qui courait sur le compte du marquis ; elle avait compris que l'heure où il faudrait agir et se décider approchait, et sa chancelante nature avait défailli au choc, subissant au centuple ce malaise qu'éprouve toute jeune fille au moment d'accueillir définitivement l'homme qui doit être son époux.

Lady Campbell eut pitié d'elle et ne demanda point le nom de la fiancée de Rio-Santo.

— Le marquis est bien changé, reprit le cavalier Angelo Bembo.

— C'est à ne le plus reconnaître ! ajouta le major Borougham.

Sir Paulus Waterfield dit quelque chose d'analogue, et le docteur Muller fit entendre un de ces grognemens gutturaux, au moyen desquels les larynx germaniques expriment leur approbation.

— Que trouvez-vous donc à ce cher marquis ?... demanda le vicomte de Lantures-Luces.

— Il est amoureux, répondirent en chœur les quatre gentlemen dont nous venons de prononcer les noms.

— Pour trois jours, ajouta le vicomte en jetant son claque sous le bras gauche.

— Pour la vie, dit gravement le major Borougham.

Miss Mary Trevor eut un tressaillement d'orgueil, mais un frisson d'angoisse : l'orgueil était à la fille d'Ève, et l'on n'eût pas trouvé peut-être dans tout Londres une seule femme qui pût s'en défendre en voyant mettre Rio-Santo à ses pieds ; l'angoisse était une vague protestation du cœur, un demi-réveil, un cri étouffé de la conscience.

Le vicomte de Lantures-Luces partit d'un éclat de rire aussi bruyant et aussi long que le lieu pouvait le permettre.

— Délicieux ! s'écria-t-il, — je parle très sérieusement.

On ouvrait le bal. Le cavalier Angelo Bembo prit la main de miss Trevor pour la conduire au quadrille. Il s'opéra un mouvement général dans les salons ; les groupes déplacés se mêlèrent ; lady Campbell, sans perdre sa cour masculine, se trouva entourée d'un cercle de dames, — de ces dames qui forment un moyen terme, une transition, entre la partie active et la partie passive d'un bal, entre la tapisserie et sa brillante bordure ; de ces dames enfin à qui la loi mondaine ne défend pas encore rigoureusement la danse, mais qui n'osent danser toujours. — Il y a des enchanteresses parmi ces dames, et c'est l'une d'entre elles qui a fourni au conteur français Balzac le type de sa femme de trente ans, laquelle, à l'heure où nous écrivons, croît en grâces, en séductions de toutes sortes, et accomplit sa quarante-cinquième année.

La conversation allait, frivole, médisante, spirituelle. Lady Campbell y mettait des mots charmans, le vicomte de Lantures-Luces des exclamations délectables, et le docteur Muller des notes enrouées et des germanicismes effrénés.

— Vraiment, lorsque notre marquis est absent, dit lady Campbell avec une imperceptible moquerie, — monsieur de Lantures-Luces est la providence de nos réunions.

— Pourquoi mettre le vicomte au second rang ? demanda une baronesse.

— Certes, ajouta une Très Honorable, — le marquis ne pourrait qu'être fier de la comparaison.

— Ah ! mesdames !... ah ! miladies !... balbutiait Lantures-Luces ; — de grâce... faites-moi quartier. Je suis trop l'ami de ce cher marquis pour prétendre...

— Point de modestie, vicomte !... Vous avez toujours en réserve quelque spirituelle histoire...

— Quelque anecdote piquante...

— Quelque médisance de bon goût...

— Ah! miladies!... ah! miladies!...Vous me flattez!...Je parle sérieusement.

Le vicomte s'évaporait en vaniteuse allégresse. Il n'y tenait plus; il était au ciel.

C'était un petit Français d'âge moyen, de taille commune, de visage ordinaire. Ses cheveux, crêpés et pommadés, s'enroulaient en fer à cheval au-dessus de son front étroit, suivant cette mode disgracieuse dite : *à la Louis-Philippe*. Son costume avait quelque chose de prétentieux et d'outré, bien qu'il ne ressemblât point toutefois aux costumes vainqueurs des jeunes dandies du commerce. C'eût été, en d'autres salons, une toilette de goût présentable ; mais, à Trevor-House, la suprême élégance de la simplicité bien entendue pouvait seule être de mise. — Nous croirions faire injure au lecteur en lui expliquant que ce mot simplicité est plus riche et comporte plus de luxe que le mot faste lui-même. — Pour compléter le signalement de monsieur le vicomte de Lantures-Luces, nous ajouterons seulement qu'il s'écoutait parler et grasseyait outrageusement, qu'il souriait en homme sûr de son sourire et portait un lorgnon-binocle en pincettes, qu'il maniait avec une certaine supériorité.

Sa noblesse était médiocre, sa fortune honnête; son esprit eût suffi peut-être à un homme très modeste, mais Lantures-Luces était très vaniteux. — Rio-Santo, dont il n'apercevait que les surfaces, lui tournait la tête. Il se damnait à vouloir imiter ce modèle inimitable. Dieu avait mis entre eux la distance qui sépare le héros du soldat, sinon une distance plus grande encore; mais Lantures-Luces n'avait garde de mesurer cet abîme. Rio-Santo n'était pour lui, à tout prendre, que l'homme disert, le causeur piquant, le cavalier élégant et beau par excellence. Ce qu'il y avait de puissance et de grandeur sous cette aimable enveloppe échappait totalement au binocle de monsieur de Lantures-Luces.

Le monde, qui devine tous les ridicules et saisit chaque travers par une sorte d'intuition où il y a de la magie, avait bien vite découvert la grotesque émulation du pauvre vicomte. On s'en divertissait fort, et le vicomte ne voyait goutte en ces moqueries voilées, que recouvrait toujours une couche suffisante de courtoisie. Loin de s'alarmer, il se réjouissait et se gonflait comme la grenouille de la fable, — mais il ne crevait point, parce que les sangles de son gilet l'empêchaient de se gonfler outre mesure.

La tournure que venait de prendre la conversation était donc pour lui un vrai triomphe. Il se défendait mollement contre la louange, et repassait déjà dans sa mémoire une anecdote préparée de longue main pour soutenir sa réputation de conteur.

—Allons, vicomte, reprit lady Campbell,— la modestie vous sied fort bien, mais il ne faut rien exagérer, pas même les vertus... Je gage qu'en ce moment même vous nous apportez quelque récit.

— Écoutez, écoutez! répéta-t-on de toutes parts.

Le vicomte se fit prier durant les trois quarts d'une minute.

— J'aurais voulu ne point vous dire cela, commença-t-il enfin; — je parle très sérieusement... parce que l'histoire regarde ce cher Rio-Santo...

— Le marquis!... Contez, de grâce! contez vite!

Ce fut un chœur de voix féminines qui prononça ces mots.

— C'est une vieille histoire, reprit le vicomte; mais je ne l'ai apprise qu'aujourdhui d'un Parisien de ma connaissance... C'est assez drôle, on pourrait même dire que c'est très drôle...

— Mais contez donc!

— Figurez-vous belles dames, que pendant le séjour de Rio-Santo à Paris, la comtesse de L... et la comtesse de P... étaient fort éprises de ce cher marquis... on pourrait même avancer qu'elles en étaient folles... Un jour le garde du bois de Boulogne entendit deux coups de feu dans le fourré. Il se précipita... et vit... je vous le donne en mille...

— Un assassinat?

— Non pas.

— Un tir à la cible?

— Encore moins... Un duel, mesdames!... un duel entre madame la comtesse de P... et madame la comtesse de L...

— Charmant! s'écria le chœur en éclatant de rire.

— Un duel entre deux comtesses! dit sir Paulus Waterfield,—il n'y a que Rio-Santo pour cela!

— Un tuel endre teux gondesses! répéta le docteur Muller; — che ne gonnais tarteifle! que ze ger Rio-Zanto bur zela!

— Attendez donc! le meilleur, c'est le motif du duel... Figurez-vous, belles dames, que la comtesse de P... et la comtesse de L... avaient conclu entre elles un accord : aussitôt que l'une d'elles aurait fait la conquête du marquis, l'autre devait céder la place et abandonner toutes prétentions.

— Mais c'est le monde renversé, interrompit lady Campbell.— Ne dirait-on pas qu'il s'agit de deux rivaux?... Ces deux femmes déshonorent leur sexe.

— Et déshonorent la noblesse! ajouta la baronesse.

— Non pas, non pas, mesdames! s'écria Lantures-Luces, le hasard veut que ce soient purement et simplement deux comtesses de l'Empire.

— A la bonne heure!

— Ces deux dames avaient donc passé un contrat, reprit le petit Français. Au bout de huit jours, la bataille sembla décidée : la voiture de madame de L... avait stationné pendant deux heures devant la porte de Rio-Santo. Madame de P... employa un jour à se désespérer; le lendemain, elle prit des informations et acquit la certitude que sa rivale avait fait, comme ces délicieux scélérats de la Régence qui compromettaient une femme en envoyant leur carrosse vide à sa porte... Madame de L... avait compromis Rio-Santo.

— Charmant! entonna le chœur.

—Jarmant! jarmant! appuya le docteur Muller.

— Vous comprenez, belles dames, reprit encore Lantures-Luces, que la comtesse de P... devint furieuse. La première fois qu'elle rencontra son ennemie dans les salons de l'autre côté de l'eau, elle lui dit : Madame, vous êtes un fat!

—Cette comtesse de P... n'était pas sans esprit, dit lady Campbell.

—La comtesse de L..., en vrai raffiné de l'Empire, lui répondit par un coup d'éventail sur la joue. — Assez! dit madame de P... Point de bruit... Votre arme? — Le pistolet. — Votre heure? — Midi...—A demain, porte Maillot, sans témoins, combat à mort! Elles se serrèrent la main, et tout fut dit.

— Quels dragons que ces dames!

— Ce Rio-Santo, dit sir Paulus,— change les agneaux en tigres.

— En digres et en bandères! ajouta le Germain...

Le quadrille prenait fin, le cavalier Angelo Bembo vint reconduire miss Trevor à sa place. A peine était-elle assise auprès de sa tante, que la voix sonore de l'huissier, dominant tout-à-coup les mille bruits de la fête, jeta par les salons le nom de l'Honorable monsieur Franck Perceval.

Miss Trevor perdit aussitôt les délicates couleurs que la danse avait fait monter à sa joue; elle devint plus pâle qu'un visage de marbre, et mit sa main sur son cœur qui défaillait.

Lady Campbell se pencha vers elle et lui dit tout bas :

—Du courage, ma fille! Le pauvre Franck se croit des droits; l'entrevue sera pénible... Mais vous étiez si jeune! votre cœur s'était trompé... Qui sait d'ailleurs, si M. Franck lui-même n'a pas changé?

Cette dernière parole, qui voulait être une consolation, amena une larme dans les yeux de miss Mary Trevor.

— Point de faiblesse! reprit lady Campbell; en voyant pleurer une femme, l'homme croit toujours à un reste de tendresse... Et vous ne l'aimez plus, n'est-ce pas? ajouta-t-elle avec une véritable sollicitude.

Mary ne répondit point.

— Comment pourriez-vous l'aimer encore? poursuivit lady Campbell.—Pauvre Franck! C'est un grand malheur pour lui que la venue à Londres de notre irrésistible marquis...

La spirituelle femme n'en dit pas davantage et se prit à penser que sans elle sa nièce aurait méconnu le cri de son cœur, qu'elle eût combattu vainement et dans le silence son amour pour le marquis, qu'elle eût épousé par timidité

Franck Perceval, qu'elle eût été malheureuse, peut-être coupable...

L'imagination est une chose sublime!

Lady Campbell n'avait jamais eu un si parfait contentement d'elle-même. — Quant à miss Trevor, jamais elle n'avait si cruellement souffert.

Franck Perceval fut accueilli par lord Trevor avec une franche et joyeuse cordialité. Le vieux lord vint lui-même le présenter à sa fille; mais ici la scène changea. Mary reçut son fiancé avec une froideur d'autant plus grande, que son cœur éveillé soudain s'élançait vers lui avec plus de force. Le nom seul de Franck avait violemment secoué sa torpeur et déchiré un lambeau du voile diabolique où l'on avait enveloppé son libre arbitre. La vue de Franck acheva cette cure métaphysique. La cataracte qui obstruait l'œil de Mary, — l'œil de son cœur, — tomba tout-à-coup : elle vit; elle fut étonnée, elle fut effrayée de voir clair ainsi au-dedans d'elle-même. Puis par une réaction nécessaire et soudaine, elle se révolta contre la main despotique qui l'avait aveuglée. Mais elle était faible, elle était domptée; l'esclave noir ne se redresse que la nuit, dans les grands bois où ne le suit point l'œil redouté du maître : lady Campbell était près de Mary.

Mary se courba de nouveau. Ses yeux à peine dessillés se refermèrent. Elle fit ce que fait l'esclave noir lorsque la nuit s'éclaire et qu'il entend le fouet du commandeur; elle étouffa sa volonté de se plaindre; elle redevint passive.

Voilà comment une excellente femme très spirituelle peut ne point valoir mieux qu'une femme très mauvaise et très stupide. Voilà comment la soumission poussée jusqu'au vasselage et privée d'examen peut ressembler comme deux gouttes d'eau à l'idiotisme, et jeter hors de la voie raisonnable les natures les plus choisies. Quel remède à cela? Le hasard. Et puis encore la rareté du fait, car les jeunes filles ne pèchent point d'ordinaire par trop d'obéissance.

Dieu sait que lady Campbell ne songeait point à mal. Celui qui lui aurait montré du doigt la plaie saignante qu'elle entretenait au cœur d'une personne chère, l'eût non-seulement étonnée, mais navrée. Mais qui donc eût soupçonné une chose si invraisemblable? Miss Trevor était une des plus brillantes filles qu'on puisse voir, et certes, dans toute cette foule dorée qui encombrait les salons de son père, il n'y avait que bien peu d'observateurs capables de comprendre ou de deviner l'excentricité poignante de sa situation.

Elle baissa les yeux sous le regard de Franck, et ne répondit à son compliment, prononcé d'une voix émue, qu'en balbutiant quelques paroles dépourvues de sens. Franck se sentit venir une cruelle crainte. Il voulut parler encore, mais lady Campbell lui toucha légèrement le bras du bout de son éventail.

— Vous avez fait un bon voyage? dit-elle.

Puis, changeant de ton subitement, elle se pencha à son oreille et lui glissa ces mots :

— Pas ce soir, je vous conjure; on a les yeux sur elle, sur nous!...

Franck ne comprenait point.

— Demain, continua lady Campbell d'une voix où il y avait trop de pitié pour que Franck se méprît plus longtemps; — demain, je vous expliquerai... croyez-moi toujours votre amie, cher Franck... la pauvre enfant a bien résisté... bien souffert...

— Quoi! milady! s'écria Franck; — dois-je penser?...

— Je vous en prie, monsieur Perceval, attendons à demain.

En même temps, lady Campbell prit la main de Franck qu'elle serra avec une sensibilité non feinte. Franck salua et s'éloigna la mort dans le cœur.

— Miss Trevor m'a fait l'honneur d'accepter ma main pour ce quadrille, dit le major Borougham aux premières notes de l'orchestre qui entamait un prélude

Mary demeurait immobile, anéantie.

— Vous voudrez bien excuser ma nièce, monsieur le major, répondit lady Campbell, qui avait l'œil à tout, — avant la fin du bal, elle se dédommagera en dansant avec vous.

Un singulier sourire erra sous la moustache du major Borougham.

— Rio-Santo vient bien tard! dit-il à l'oreille du docteur Muller.

Le docteur Muller répondit à voix basse, mais dans l'anglais le plus pur, sinon le plus choisi, et sans aucun accent germanique :

— Il compte sur cette bonne lady Campbell, et je veux que le diable m'emporte s'il n'a pas raison d'y compter... Sans elle, je ne répondrais pas de la petite...

— La petite se tâte... elle ne sait trop... Je crois qu'elle aime l'autre...

— Bah! elle a peut-être un cœur... mais des yeux?...

— Il y a la tante d'ailleurs!

La tante disait à sa nièce :

— Mon enfant, le plus fort est fait... Maintenant, le reste me regarde... Ah! si ce n'était pour vous, Mary, je me dispenserais de cette ambassade... Pauvre Franck!... Mais il s'agit de votre bonheur : je me dévouerai, ma chère fille.

Elle mit un baiser au front de miss Trevor, qui était froid et humide.

— Seriez-vous malade, mon amour? demanda-t-elle avec sollicitude.

— Je ne sais, répondit Mary, — je souffre... Je crois...

— Que croyez-vous, ma fille?

— Je crois que nous nous trompons toutes les deux... La vue de Franck..

— N'est-ce que cela? interrompit lady Campbell qui recouvra aussitôt sa sérénité; — fiez-vous à moi, ma fille, je m'y connais... Ah! vous êtes bien heureuse, Mary, que j'aie su lire au fond de votre cœur!...

Franck errait par les salons, cherchant à repousser loin de lui la crainte douloureuse qui opprimait sa pensée; il voulait espérer encore. Après tout, l'accueil de lord Trevor avait été aussi cordial qu'autrefois, et les paroles de lady Campbell pouvaient s'interpréter en plus d'un sens. Mais Mary! Était-il possible de se méprendre à cette froideur glaciale qui avait tout-à-coup succédé à son doux abandon d'autrefois? Le doute était-il permis encore? Franck essayait bien de combattre; mais l'évidence victorieuse réduisait ses efforts à néant.

Çà et là, ses amis l'arrêtaient pour lui presser la main et lui souhaiter la bienvenue.

— Quelles nouvelles du Simplon, lui demandait l'un?

— Vous me montrerez votre album, Franck, lui disait l'autre.

— Comme vous voilà triste! s'écriait un troisième. Est-ce que vous sauriez déjà?...

Franck interrompit vivement ce dernier.

— Quoi?... demanda-t-il avec une ardente anxiété.

— Pauvre garçon! murmura l'ami; — mais il n'y a rien d'officiel encore... Ce sont de simples bruits...

— Que disent-ils, ces bruits?

— Ils disent... Ils mentent peut-être... Ils disent que miss Trevor va épouser Rio-Santo.

Franck passa sa main sur son front.

— Quel est ce Rio-Santo? demanda-t-il.

L'ami le regarda stupéfait.

— Vous n'avez pas entendu parler de Rio-Santo, Franck?... De qui donc parle-t-on en Suisse?... Rio-Santo est un marquis, — un marquis comme il n'y en a point, — un marquis... Au revoir, Perceval, mon pauvre ami; j'aperçois là-bas sir Paulus qui me fait signe qu'il manque un quatrième au whist.

Franck demeura seul, étourdi par ce nouveau coup...

— Hé! bonjour, très cher! s'écria une voix de fausset à son oreille; — il y a un siècle qu'on ne vous a vu, et je disais hier... A qui donc disais-je cela? Ah! je le disais à ce cher marquis... Je lui disais : Il y a un siècle qu'on n'a vu Franck, je suis sûr qu'il fait des siennes en Suisse... Je parle sérieusement, je disais cela... Mais vous avez l'air chagrin, très cher... Je devine. On vient de me dire que Rio-Santo...

— C'est donc vrai! murmura Franck.

— Très cher, je n'en sais rien; mais ce diable de Rio-Santo sait si bien mener sa barque!... Et puis, très cher, il

a plus de millions que vous n'avez, vous, de cent livres de rentes... Ah! c'est un terrible champion!...

Le vicomte de Lantures-Luces, à ce dernier mot, pirouetta sur lui-même et s'en alla caqueter ailleurs.

Franck marchait sans voir et chancelait comme un homme ivre; il sentit un bras de femme se glisser sous le sien.

— Monsieur Franck Perceval, lui dit la comtesse de Derby, vous êtes malheureux, — bien malheureux! je vous plains... Car vous savez déjà sans doute...

— Je crois tout savoir, milady.

— Tout?... non, monsieur Perceval, vous ne savez pas tout... Ecoutez!... moi aussi je souffre; je voudrais soulager votre peine, et peut-être...

Il y a un démon de fatuité au fond du cœur de tout homme. Franck, malgré son accablement, comprit à faux et regarda lady Ophelia d'un air étonné.

Celle-ci se prit à sourire avec tristesse.

— Peut-être vous donnerai-je les moyens de combattre Rio-Santo, poursuivit-elle; car on ne peut pas vaincre Rio-Santo avec des armes ordinaires...

— Toujours Rio-Santo! pensa Franck qui se sentait monter au cœur une haine furieuse et sans limites.

— Venez me voir demain, poursuivit la comtesse de Derby, — les choses que je dois vous apprendre se disent à voix basse et portes closes, dans une chambre où l'on est deux... et encore celui qui parle est en péril, comme celui qui écoute... A demain, monsieur Franck Perceval!

Elle s'inclina gracieuse et souriante comme au sortir d'un entretien frivole. Franck n'eut pas tant de force. Sa détresse se lisait sur chacun de ses traits; il continua sa marche, cherchant un lambris où s'appuyer, un siége où tomber.

Miss Diana Stewart, sa cousine, l'aperçut et l'appela.

— Asseyez-vous près de moi, Franck, dit-elle; j'ai bien des choses à vous dire.... Oh! je savais que ce coup vous frapperait cruellement.

— Vous êtes son amie, murmura Franck qui avait peine à parler, — vous devez connaître le fond de son cœur... dites-moi...

— Je vous dirai tout ce que je sais, mon pauvre cousin; mais faites effort et rappelez votre courage...

— Diana, parlez-moi d'elle: j'attends.

— Elle souffre autant que vous, Franck, croyez-moi... Il se passe en elle quelque chose que je ne comprends pas, mais son cœur n'a point changé... Miss Trevor vous aime toujours.

Un souffle d'extatique bonheur passa par l'âme navrée de Franck.

— Mais ce mariage!... dit-il.

— On en parle; lady Campbell le désire... Mary ne s'y oppose pas.

— Elle ne s'y oppose pas! répéta automatiquement Franck.

— Rio-Santo les a ensorcelées!...

— Encore Rio-Santo!... Diana!... le connaissez-vous, ce Rio-Santo?...

— Je le connais, répondit miss Stewart qui baissa les yeux et rougit.

— Montrez-le-moi... dites moi ce qu'il est...

— C'est un homme à qui rien ne résiste, prononça tout bas la jeune fille; — un homme beau, noble, fort, et auquel les autres hommes ne peuvent ressembler que de loin... Malheur à ses rivaux, Franck!...

— Malheur à lui plutôt! interrompit Perceval qui se leva dans un moment d'exaltation terrible. — Montrez-le-moi, vous dis-je!... Ah! il faut que je le voie en face, cet homme; il faut!...

La voix monotone et sonore de l'huissier interrompit Franck et annonça emphatiquement:

— Don José-Maria-Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo....

Ce nom de Rio-Santo, ainsi pompeusement lancé à travers les salons, déchira l'oreille de Franck Perceval et retentit au-dedans de lui comme un discordant fracas. C'était au moment où il appelait ce rival inconnu, mais détesté déjà, que le sort lui jetait brusquement à la face. Franck, tremblant de colère et galvanisé par cette joie farouche qui prend les vaillantes natures à l'approche de l'ennemi, secoua tout-à-coup sa torpeur et fendit la foule d'un pas précipité. D'instinct il se posa à moitié chemin de la porte d'entrée à la partie du salon occupée par lady Campbell et miss Trevor. Il devinait que, tout d'abord, Rio-Santo passerait par là.

Rio-Santo, en effet, parut presque aussitôt.

C'était un homme de grande taille et d'héroïque prestance. Son visage, aux traits fins et délicatement arrêtés, avait cette expression de calme surhumain que nous avons admirée en quelques physionomies italiennes, mais à un moindre degré. Il était beau,—beau comme les peintres d'élite peuvent rêver un roi ou un dieu. Le pur ovale de sa joue n'était tatoué par aucun de ces dessins de barbe romantique dont la mode extravagante pénétrait alors jusque dans les plus hauts salons. Il portait seulement une légère moustache, noire comme le jais et retroussée à la manière des habitans de la Péninsule, Espagnols et Portuguais. Ses cheveux, bouclés naturellement, n'affectaient point de coiffure précise et groupaient au hazard leurs mèches gracieusement ondées, laissant à découvert un front large, plein de franchise et de fierté. Ses yeux charmaient et dominaient sous l'arc hardiment dessiné de ses noirs sourcils.

Une seule chose dans ce visage magnifique eût pu faire tache aux yeux d'un observateur sévère. Il y avait, dans le regard de Rio-Santo, dans les lignes épanouies de sa bouche, le cachet d'une sensualité qui, au repos, devait le bercer doucement dans des rêves de poète, mais qui, soudainement irritée, pouvait ne point connaître de frein et arriver, chez cet homme fort et passionné sans doute, aux excès de l'emportement et de la frénésie.

Mais quelle est la figure où certains observateurs ne découvrent pas mille motifs de soupçonner ou de craindre?

La démarche de Rio-Santo était royale, mais sa majesté échappait à l'emphase en s'alliant à une grâce inimitable. Il portait un costume sévère dans son irréprochable élégance. Trois ordres souverains brillaient sur sa poitrine.

Son nom prononcé souleva un murmure contenu dans la foule. Quelques ladies faussèrent les figures des quadrilles; d'autres oublièrent de donner réponse à une banale question de leur partner. Le murmure s'étouffa bientôt, mais l'émotion resta. Il y avait dans la fête un élément de plus, et chaque cœur féminin sentit grandir son instinct de coquetterie.

Franck Perceval ne pouvait être comparé au brillant marquis sous le rapport des avantages extérieurs. Il était beau, lui aussi, mais sa beauté ne consistait pas tant dans la régularité de ses traits que dans le noble reflet d'intelligence et de générosité qui éclairait son front loyal. Il y avait en lui quelque chose de chevaleresque; sa timidité était hautaine, mais sa hauteur était courtoise. En somme, il aurait été le roi de cette jeunesse élégante et choisie, si Rio-Santo n'eût pas existé.

Franck était beaucoup plus jeune que le marquis, bien que celui-ci fût de ces hommes auxquels l'âge ne laisse point de trace et que le temps semble oublier dans sa course. On n'aurait pu dire précisément combien d'années pesaient sur le front de Rio-Santo. Seulement on ne trouvait plus en lui cette fleur de jeunesse que gardaient les traits de Franck.

Celui-ci regarda fixement et longuement son rival, auquel il barrait l'étroit passage qu'avait ouvert la foule. Au premier aspect, il lui sembla que cette figure avait déjà frappé ses yeux, mais cette impression fut courte et fugitive; ce que Franck vit, ce qu'il remarqua avec une passionnée jalousie, ce fut l'extraordinaire beauté de Rio-Santo. Sa haine s'augmenta de toute la frayeur qui étreignit son âme. Car, en ces momens de détresse amoureuse où l'angoisse paralyse la réflexion, la beauté apparaît comme l'arme unique et souveraine: Franck se sentit vaincu, écrasé sous la beauté de son rival.

Il le regardait toujours et barrait toujours le passage. Rio-Santo ralentit d'abord son pas, puis il s'arrêta tout-à-fait, cherchant de l'œil lady Campbell et sa nièce. Il n'avait pas même aperçu Franck.

— Là-bas, marquis, là-bas ! s'écria l'officieux vicomte de Lantures-Luces en désignant l'angle du salon où s'asseyait lady Campbell : — ces dames se plaignent de votre retard... Eh bien ! Perceval, mon très cher, ayez donc la bonté de nous faire place, au marquis et à moi.

Franck ne bougea pas, et mit dans ses yeux, toujours fixés sur le marquis, l'expression du plus provoquant dédain.

Rio-Santo abaissa sur lui son regard serein, et ne répondit au muet défi de Franck que par un salut plein de courtoisie :

— Je tâcherai d'avoir l'honneur d'être présenté à monsieur Franck Perceval, dit-il avec simplicité.

Et, avant que Lantures-Luces eût empiré la situation par son empressement intempestif, le marquis fit un imperceptible signe de tête auquel répondit un personnage qui venait d'entrer et sur la route duquel chacun s'écartait avec cette condescendance ostensible et de mauvais goût qui est au fond de la courtoisie anglaise.

Ce personnage que nous connaissons, et à qui son élégant habit de bal ne pouvait enlever l'apparence insignifiante et bourgeoisement honnête que lui avait donnée la nature, marchait la tête haute et les yeux grands ouverts sans se détourner jamais pour éviter un choc ou saluer une connaissance.

C'était l'aveugle de la taverne des Armes de la Couronne.

Au geste de Rio-Santo, il changea de route et vint se planter devant Franck, auquel il fit ainsi perdre de vue le marquis.

— Rangez-vous, monsieur ! dit Franck avec colère.

L'aveugle se tourna vers lui, le couvrant de ses yeux fixes et morts.

— Est-ce à moi que vous parlez? demanda-t-il avec douceur.

— C'est à vous, monsieur, et je trouve étrange !...

— Là, là ! très cher, s'écria Lantures-Luces en éclatant de rire ; — sur quelle herbe avez-vous donc marché ce soir !.. N'allez-vous pas chercher querelle à sir Edmund Makensle, qui est aveugle ? ..

— Je vous fais mes excuses, murmura Franck qui se mordit les lèvres ; et il chercha des yeux Rio-Santo, tandis que l'aveugle murmurait bénignement :

— C'est moi, monsieur, qui vous demande pardon.

Rio-Santo avait disparu dans la foule.

— Serait-ce un lâche ?... se demanda Franck.

Il parcourait les salons du regard. Il trouvait étrange que le marquis eût saisi avec tant d'empressement l'occasion de s'esquiver que lui offrait le hasard.

— Serait-ce un lâche ! répéta-t-il ; — ah !... c'est qu'il me le faut brave !...

— Vous l'aurez tel qu'il vous le faut, mon jeune gentleman ! interrompit une voix railleuse à son oreille.

Franck se retourna vivement. Il n'y avait plus auprès de lui qu'un long personnage à figure exotique qui essuyait laborieusement les verres d'un gigantesque lorgnon.

— Qu'avez-vous dit? demanda le jeune homme avec hauteur.

— Ché n'ai bas tit, répondit flegmatiquement le long personnage, qui n'était autre que le docteur Muller.

— Vous m'avez adressé la parole, monsieur.

— Ché n'ai bas atressé la barole, tarteifle! répliqua le Germain en tournant le dos.

Franck crut s'être trompé ; ses oreilles avaient tinté ; sa fièvre lui avait fait ouïr des paroles que personne n'avait prononcées.— Il avait d'ailleurs autre chose à penser.

Rio-Santo venait de rejoindre lady Campbell et sa nièce. L'angle où elles s'asseyaient devint tout-à-coup le centre du bal. Tous les regards y convergèrent, et la cour de lady Campbell se trouva instantanément doublée. Il est probable que cette spirituelle femme avait dès longtemps constaté ce résultat inévitable de la présence de Rio-Santo, et que ledit résultat entrait pour quelque chose dans l'attachement qu'elle portait au beau marquis.

Elle le reçut comme une mère reçoit son fils, — un fils chéri et admiré.

— Mary devenait triste... dit-elle, tandis que Rio-Santo baisait la main de la jeune fille.

— N'y avait-il que mon absence pour causer la tristesse de miss Trevor? demanda Rio-Santo en souriant et sans intention.

Miss Mary essaya de sourire aussi, mais elle ne put. Son malaise se compliquait maintenant de la présence du marquis, lequel n'avait point perdu le mystique pouvoir de terreur qu'il avait exercé dès l'abord sur la jeune fille. Ce pouvoir s'était seulement combiné avec le charme que Rio-Santo savait opérer sur toute femme, et dont miss Trevor n'avait pu se défendre. Vis-à-vis de Rio-Santo, et lorsqu'elle était sous son regard, Mary perdait réellement toute conscience de ce qui se passait en elle. Eût-elle, en ces instans, pris le courage de secouer la domination morale de sa tante, nous ne savons ce qu'elle aurait pu répondre à cette question posée à bout portant : — Qui aimez-vous ?

De sorte que l'erreur de lady Campbell était rigoureusement excusable. Elle aussi subissait le charme. Pouvait-on lui imputer à mal l'erreur où tombait quelquefois miss Trevor elle-même ?

Ce soir-là, Rio-Santo fut plus empressé, plus tendre, plus éloquent encore qu'à l'ordinaire. Miss Mary, qu'une voix intérieure avertissait de se garder et de se souvenir, se laissait aller malgré elle aux enchantemens dont l'entourait cet homme qu'elle n'aimait pas, et oubliait Franck qu'elle aimait. C'était plus qu'une fascination, et miss Diana Stewart avait employé le mot propre : Mary était ensorcelée.

Lady Campbell écoutait Rio-Santo, lui donnait la réplique le plus spirituellement du monde, et trouvait encore le temps de s'extasier sur le bonheur de sa nièce. L'assistance plaçait son mot et admirait ; le vicomte de Lantures-Luces accomplissait des grimaces d'enthousiasme à chaque parole de son illustre modèle, et se promettait bien de les répéter à l'occasion. .

Franck se tenait debout dans une embrasure. Il était trop éloigné pour rien entendre, mais il voyait tout et buvait avec une poignante avidité la coupe amère de la jalousie. Il regardait, mettant son âme entière dans ses yeux, interprétant chaque geste, donnant à chaque mouvement une signification qui attisait sa fièvre et doublait sa souffrance. Lorsque Rio-Santo se penchait vers Mary et l'enveloppait de toute la magie de son regard, Franck croyait y lire un amour timide, mais éloquent dans son silence, et sa rage devenait agonie.

Et il restait là, passant de la colère au martyre ; il n'essayait point de fuir, parce que, — et nous ne copions pas ici une vaine fadeur dans les romans des *blue stockings*, — parce que l'homme qui aime chérit jusqu'à sa torture.

Et puis, en ces instans d'accablant supplice, la pensée de s'éloigner ne vient pas ; il semble que le mal dont on est témoin doive être moins grand. L'esprit calcule d'instinct et naïvement ; on se dit : En ma présence, ils n'oseront pas !... Eloigné, d'ailleurs, la torture ne s'augmenterait-elle pas de tous ces cruels détails que l'imagination malade se représente avec un si grand luxe de circonstances aggravantes ?

Les heures se passaient. — Une seule chose vint faire diversion à l'obsédant espionnage de Franck. Au moment où la conversation du groupe présidé par lady Campbell atteignait son plus haut degré d'animation, Rio-Santo, emporté sans doute par la chaleur de l'entretien, fronça un instant les sourcils. La lumière d'un candélabre tombait d'aplomb sur son visage. Franck, qui le regardait, tressaillit et se demanda pour la seconde fois où il avait vu cet homme. Mais les traits de Rio-Santo reprirent leur position normale, et Franck douta de nouveau. Le souvenir qui venait de traverser son esprit se liait à un événement si horrible; sa mémoire, sur une ressemblance réelle ou imaginaire, venait d'évoquer un si hideux tableau, que la haine elle-même, ou ce qui pis est, la jalousie, n'y pouvait donner place à la sereine et noble figure de Rio-Santo Franck pensa qu'il s'était trompé. Il le pensa d'autant plus fermement, qu'il y aurait eu folie à supposer le contraire. Un terrible malheur

l'avait frappé autrefois dans des circonstances étranges. L'homme qui avait joué le principal rôle dans ce drame effroyable, dont nous devrons compte au lecteur, cet homme et Rio-Santo se ressemblaient, — comme un misérable peut ressembler à un prince. — Franck rejeta loin de lui tout soupçon. Il avait assez de motifs récens de haïr, sans rattacher son aversion à de douteuses hypothèses, bâties sur de lointains outrages.

Aussi, rendit-il son âme tout entière à son courroux actuel. Sa colère ne se méprenait point; elle se concentrait sur le marquis, laissant à l'écart Mary dont il connaissait le caractère faible et subjugué.

Enfin Rio Santo se leva pour faire son tour de bal et rendre ses devoirs aux dames. Franck, qui attendait ce moment avec impatience, quitta son poste et l'aborda.

— Monsieur, dit-il avec ce calme affecté que l'homme du monde sait toujours mettre sur ses émotions les plus grandes; — vous manifestiez tout à l'heure le désir de m'être présenté.

Rio-Santo ne le reconnut pas de prime-abord. Lorsqu'il le reconnut, il sourit et lui tendit la main.

— Monsieur Perceval?... dit-il. — En effet, je ne pouvais que désirer faire la connaissance d'un homme dont lady Campbell m'a parlé souvent avec une affection de mère et que miss Trevor aime comme un frère chéri...

Franck prit la main de Rio-Santo et la serra fortement.

— En êtes-vous donc déjà à aimer tout ce qu'elle aime? demanda-t-il avec un sourire amer. — Monsieur, vous avez le beau rôle, et je tombe malgré moi dans ce ridicule personnage d'amant oublié qui gêne tout le monde, et que tout le monde prend en mépris ou en pitié... J'aime miss Mary Trevor, monsieur!

Rio-Santo ne retira point sa main.

— Je le savais, dit-il d'un ton plus froid, mais avec une mesure exquise; — lady Campbell me l'avait appris... j'espérais... nous espérions que l'absence...

— Pour qui parlez-vous, monsieur? interrompit Franck.

— Je parle pour moi, pour lady Campbell...

— Voilà tout, monsieur, voilà tout! interrompit encore Franck d'une voix impérieuse; — je vous déclare menteur si vous prononcez un autre nom!

— Et aussi pour miss Mary Trevor, prononça lentement Rio-Santo.

En même temps il retira sa main et mit un doigt sur sa bouche. Son regard restait calme; pas une ride ne vint à son front.

— Monsieur Perceval, reprit-il avec douceur, — je ne crois pas avoir été au devant de votre provocation. J'aurais voulu votre amitié, vous en avez décidé autrement, qu'il soit fait suivant votre volonté.

Franck rougit de plaisir.

— A demain donc, monsieur, dit-il; ma volonté est que l'un de nous meure, et je remercie Dieu de trouver en vous un cœur de gentilhomme... A demain!

Rio-Santo fit son tour de bal, rendit ses devoirs aux dames, et revint s'asseoir auprès de Mary.

— Je vous ai vu causer avec Franck Perceval, lui tout bas et d'un ton d'inquiétude lady Campbell.

— C'est un fort aimable cavalier, répondit Rio-Santo.

. . . .

CHAPITRE VI.

LA FILLE DU PENDU.

La carte donnée par Tyrrel l'aveugle à la belle fille de taverne Susannah, le soir précédent au bord de la Tamise, portait: *Wimpole-Street*, 9.

A midi, Susannah, exacte au rendez-vous, franchit la grille ouverte, monta les degrés de granit du perron et souleva le marteau de la porte du numéro 9 de Wimpole-Street.

C'était une maison de fort belle apparence. Susannah n'eut pas besoin de redoubler son appel. La porte s'ouvrit au moment même où le marteau de cuivre retombait. Un domestique à brillante livrée la reçut sans mot dire et la précéda dans la première pièce du rez-de-chaussée, où une suivante, qu'on eût prise volontiers pour une lady, était assise et semblait attendre.

A l'entrée de Suzannah, la suivante se leva précipitamment et accomplit une révérence à la française, aussi gracieuse, aussi prolongée, aussi parfaite enfin que jamais soubrette de théâtre en ait pu faire.

— Je vais annoncer madame la princesse à madame la duchesse, dit-elle ensuite en français. — Que madame la princesse veuille bien entrer au salon... à moins que madame la princesse ne préfère monter à son appartement... Madame la princesse est chez elle.

— Je le sais, répondit Susannah.

Elle entra dans un fort beau salon, meublé avec luxe et dans le style qu'on nomme *rococo* de l'autre côté du détroit. Elle se jeta dans un fauteuil. La femme de chambre sortit à reculons en faisant force révérences.

La belle fille de taverne avait reçu ce titre de princesse et ces marques de respect sans manifester le moindre étonnement. Elle avait quitté ses habits de la veille pour revêtir un costume élégant, mais bizarre et presque théâtral. Une robe de velours noir dessinait ses formes magnifiques; au lieu de chapeau, sa tête s'entourait d'un vaste voile de dentelle, jeté comme au hasard et dont les plis diaphanes laissaient voir, courant parmi sa chevelure, les facettes miroitantes d'un diadème de jais.

Au jour, comme à la lumière des lampes, elle était admirablement belle, mais on pouvait découvrir maintenant de la fatigue sous le fier repos des lignes de son visage; on devinait que l'angoisse seule, une angoisse cruelle et longue et vaillamment combattue, avait pu voiler d'un nuage d'apathie le feu natif de ses grands yeux noirs.

Au jour enfin, il y avait moins de vigueur et moins d'audace virile dans la physionomie et dans la pose de cette merveilleuse créature. Le dédain de la veille avait pris aspect de souffrance; c'était tant mieux pour ses charmes; trop de force étonne et repousse; l'homme qui l'eût aperçue ainsi aurait éprouvé une sorte d'égoïste bonheur à sentir la faiblesse aimée de la femme derrière ces hautaines perfections.

Son coude s'appuyait au bras sculpté du fauteuil, et sa tête se penchait sur sa main. Elle ne donnait pas un regard aux magnificences du salon où elle entrait ainsi de plain-pied, presque au sortir d'une taverne. Son œil ouvert tombait, lourd et distrait, sur le lambris qui lui faisait face et qu'elle ne voyait point. — On aurait pu la prendre pour une de ces vénustes filles des campagnes circassiennes que l'esclavage du harem stupéfie, qui deviennent de pierre et ne gardent que cette beauté matérielle, suffisante pour les brutales voluptés d'un pacha.

Mais, à la mieux considérer, on voyait que cet endurcissement, chez elle, n'affectait que les surfaces. Sous ce beau corps, immobile, froid, mort, il y avait une âme qui se taisait, qui sommeillait peut-être, — mais il y avait une âme.

Une porte du salon tourna doucement sur ses gonds, tandis que la draperie qui la masquait glissait le long d'une tringle dorée. Sur le seuil, se montra une figure de vieille

femme qui disparaissait presque au milieu d'un flot exubérant de rubans et de dentelles. Au centre de cette figure, dont les traits aquilins et bien dessinés luttaient encore contre « l'irréparable outrage des années, » deux yeux vifs, mobiles outre mesure, perçans et curieux, brillaient sous des paupières agitées d'un tremblement nerveux.

Il y avait beaucoup d'astuce dans ces yeux-là, et beaucoup d'astuce encore dans l'ensemble des traits qui les accompagnaient. Il y avait aussi une aménité de commande et une certaine joyeuseté qui n'était pas sans distinction.

La propriétaire de ces yeux et du reste était une petite femme frêle et maigre, enveloppée dans une ample douillette de satin.

Elle s'arrêta sur le seuil et braqua son regard sur la jeune fille. Ce regard dura longtemps. C'était celui d'une femme experte et connaisseuse. Examen fait, elle laissa échapper un sourire et un geste de satisfaction.

— Parfait ! murmura-t-elle ; — parfait !... Parlez-moi d'un aveugle pour déterrer les jolies femmes !

Elle toussa et laissa retomber la porte. Susannah se retourna lentement.

— Ma chère enfant, dit la vieille femme, je suis la duchesse douairière de Gèvres ; vous êtes, vous, la veuve de mon malheureux neveu, mort à la fleur de l'âge et que je regretterai toujours, le prince Philippe de Longueville... Embrassez-moi, chère nièce.

La vieille Française se pencha et baisa au front Susannah qui se laissa faire.

— Princesse, reprit-elle, vous vous souviendrez, j'espère, du nom de votre mari, que vous pleurez depuis six mois. Philippe de Longueville, ma chère belle, — Philippe — de — Longueville... Est-ce entendu?

Susannah leva ses grands yeux chargés de nonchalance sur sa nouvelle tante.

— Philippe de Longueville ! répéta-t-elle. — Autant ce nom-là qu'un autre.

— Fi ! Suzanne !... Vous vous appelez Suzanne ; nous enlevons la terminaison hébraïque... Fi ! mon enfant !... Pas plus de respect que cela pour le nom des descendans de Dunois !... Nous sommes bâtards du sang royal, ma chère belle, et cent poètes ont chanté plus ou moins bien notre illustre ancêtre !

La vieille Française déclama cette tirade avec une emphase moitié sérieuse, moitié comique.

— Princesse, poursuivit-elle en approchant un fauteuil où elle enfouit brusquement sa petite personne, — vous êtes ma nièce, je suis votre tante, il faut que nous nous aimions beaucoup... La loi de nature est formelle à cet égard... Vous êtes vraiment la plus belle fille que j'aie rencontrée depuis soixante ans que je suis sur la terre !... Mais on vous l'a déjà dit sans doute !... A propos, voici vos armes, ma chère nièce; ce cachet sera désormais le vôtre.

Elle mit au doigt de Susannah un large anneau enrichi de brillans, au chaton duquel était gravé l'écusson de France avec la brisure d'Orléans et la contrebrisure de bâtardise.

— Parlons affaires maintenant, reprit-elle. D'abord, veuillez lire cette lettre qui est à votre adresse.

Susannah prit la lettre et l'ouvrit. Voici qu'elle contenait :

« En quittant l'homme qui vous a sauvé la vie hier au soir, vous avez gagné Goodman's-Fields, quartier des Juifs. Là, vous avez tourné longtemps autour des ruines d'une maison démolie... »

— La maison de mon père ! interrompit Susannah.

« Vous êtes revenue ensuite par Leadenhall-Street; vous avez monté dans un fiacre au bout de Cornhill, auprès de la Banque, et vous vous êtes fait conduire à Warren's-Hôtel, Regent's-Street, où vous avez passé la nuit. Ce matin, vous êtes partie avec le jour, à pied ; vous avez acheté ce costume qu'il vous faudra changer contre un autre plus décent ; puis vous avez passé deux heures à attendre au coin de Clifford-Street une personne qui n'est pas venue... »

— Qui n'est pas venue ! répéta tristement Susannah.

« Vous aviez grand désir de la voir, pourtant ! continuait la lettre qui semblait répondre à l'interruption de Susannah ; — vous avez quitté Clifford-Street, puis vous êtes revenue, puis vous vous êtes éloignée de nouveau pour revenir encore...

» Rien n'est caché pour l'œil, ouvert désormais sur vos actions.

» ATTENDEZ. — Quand l'ordre viendra, soyez prête ; quand vous aurez obéi, silence ! »

Point de signature.

Susannah jeta la lettre et regarda la vieille femme en face.

— On m'a suivie, dit-elle ; à quoi bon ?... Ces gens se disent puissans ; que m'importe ?... Ils me menacent : c'est folie de menacer une femme qu'on a rencontrée sur le chemin de la mort.

Les yeux perçans de madame la duchesse douairière de Gèvres se baissèrent sous le regard de Susannah, comme les cornes d'un limaçon se renfoncent au contact inattendu d'un corps étranger. Elle se sentit instantanément dominée et garda le silence longtemps après que la voix ferme et grave de Susannah eut cessé de vibrer à son oreille.

— Dieu me pardonne, mon enfant, dit-elle enfin d'un ton soumis et tout-à-fait exempt de cette nuance de raillerie qui perçait dans ses premières paroles, — vous allez beaucoup trop loin. On vous a suivie peut-être... je penche à le croire, mais c'est pure sollicitude. On se dit puissant : on l'est, ma fille ; on l'est à un point que vous ne pouvez soupçonner... Quant aux menaces, fi donc ! je prends sur moi de vous affirmer que vous vous trompez... Point de menaces !... Vous servirez à l'accomplissement d'un projet... de plusieurs projets.., que sais-je ? Mais, en échange, vous aurez le luxe, vous aurez les plaisirs, vous aurez le bonheur...

— Le bonheur !... murmura la belle fille dont l'œil perdit sa morne fixité ; — il ne m'aime pas !

— Qui pourrait donc ne pas vous aimer, ma fille ?

— Il ne me connaît pas !

— Tant mieux !... Savez-vous tout ce qu'il y a de séductions nouvelles en vous depuis hier ?... Hier, vous n'étiez que belle ; aujourd'hui vous êtes riche et vous êtes princesse... Écoutez et croyez, Suzanne... A votre portée sont désormais des moyens dont la force est presque surnaturelle... De même que vous servirez cette puissance mystérieuse dont nous parlions tout-à-l'heure, de même cette puissance vous servira... Vous êtes dès aujourd'hui l'un des mille atomes qui la composent ; vous augmentez son irrésistible pouvoir, et ce pouvoir est à vous... Ce que vous souhaiterez s'accomplira ; ce qui vous apparaissait comme un rêve plein de démence deviendra réalité...

Susannah s'était levée à demi. Son beau visage perdait graduellement son expression de morne insensibilité. Son œil scintillait par intervalles sous l'arc violemment tendu de ses noirs sourcils. Ses narines s'ouvraient, son sein battait ; une sorte de courant magnétique semblait injecter la vie à flots dans chacune de ses artères.

Elle n'était plus belle, elle était sublime.

La Française, éblouie par ce rayonnement soudain, se taisait et la regardait.

— Ce que je souhaiterai s'accomplira... répéta Susannah avec effort ; — ce qui m'apparaissait comme un rêve deviendra réalité...

Elle leva les yeux au ciel, et deux larmes descendirent lentement le long de ses joues.

— Oh ! ce que je souhaite, reprit-elle en joignant les mains avec une inexprimable passion ; — ce qui est mon rêve, c'est son amour !... Sont-ils assez puissans pour me donner son amour ?

La Française se prit à sourire et attira vers elle les deux mains de Susannah.

— Ils peuvent tout, répondit-elle en donnant à sa voix contenue une mystérieuse emphase : — vous avez bien pleuré, n'est-ce pas ?

— Oh! bien pleuré! répondit Susannah.

— Vous oublierez ce que c'est que les larmes... Dites-moi... l'homme que vous aimez est sans doute puissant et riche?

— Je le crois pauvre... Il venait bien souvent emprunter à mon père, — du temps qu'il y avait de l'or dans la maison qui est maintenant démolie, à Goodman's-Fields.

— Quel est son nom?

— Brian de Lancester, répondit la belle fille avec un mouvement d'orgueil.

— Brian de Lancester! répéta la Française, qui ne put retenir une grimace de dédain, — le pauvre frère du riche comte de White-Manor!... Bon Dieu! ma fille... Et c'est pour monsieur de Lancester, le pauvre garçon, que vous avez tant pleuré!...

Susannah retira vivement ses mains, et son regard sévère renfonça les paroles dans le gosier de la duchesse douairière de Gèvres.

— Je l'aime, dit-elle en relevant sa tête avec cet air de reine que nous lui connaissons : — je suis fière de l'aimer.

— Vous avez raison, ma toute belle, répliqua timidement la vieille femme ; je suis Française et j'aime à rire : il ne faut jamais vous fâcher contre moi... Après tout, le Très Honorable monsieur Brian de Lancester héritera peut-être un jour de White-Manor et de la pairie... C'est lui que vous cherchiez au coin de Clifford-Street?

Susannah fit un signe de tête affirmatif.

— Pauvre chère enfant! s'écria la duchesse, — mais s'il avait passé devant vous il ne vous aurait pas aperçue ; — s'il vous avait aperçue, il ne vous aurait point remarquée ; — s'il vous avait remarquée, vous étiez perdue!... N'ouvrez pas ainsi vos beaux yeux étonnés, ma fille... perdue, je le répète!... Bon Dieu! pensez-vous que Brian de Lancester, tout original et fou qu'il est... je vous prie de m'excuser, — aille se prendre ainsi de passion pour les demoiselles qu'il rencontre par hasard au coin des rues?

— C'est vrai! murmura Susannah qui pâlit comme on fait après un danger évité.

— Ce n'est pas ainsi qu'il vous faut le rencontrer, princesse... c'est dans quelque splendide raout du West-End.... à Almack... au park, derrière les glaces de votre équipage armorié...

— C'est vrai, dit encore Susannah ; — le luxe, la richesse!.. il m'avait fait oublier tout cela... Hier, on m'a promis du luxe...

Elle se leva, et, comme si ses yeux se fussent dessillés tout-à-coup, elle promena son regard autour du salon. Ce qu'elle vit la fit sourire joyeusement, et sa joie était noble et belle comme sa douleur.

— C'est bien, reprit-elle ; — on m'a tenu parole. — Tout cela est presque aussi brillant que la maison de Goodman's, Fields, — qui est maintenant démolie, — avant que mon père fût pendu... Oh! je vivrai, ici, comme autrefois... je peindrai de belles fleurs, et je vous en donnerai, madame... je chanterai, puis je le verrai. — Quand le verrai-je?

Susannah avait prononcé ses premiers mots d'un ton rêveur et plein de doux ravissement ; ce fut d'une voix brusque et passionnée qu'elle fit cette dernière question.

La vieille femme réfléchit un instant, croisant ses petites mains ridées sur ses genoux, et fermant les yeux à demi :

— Vous le verrez ce soir, dit-elle enfin.

— Ce soir! s'écria Susannah qui bondit comme une jeune biche et parut en proie à une sorte de délire ; — ce soir!

Puis, reprenant son attitude de grâce exquise et hautaine, elle tendit sa main à la Française et lui dit avec une expression d'infinie gratitude :

— Merci ; je vous aimerai.

La vieille femme secoua lentement la tête.

— Ma pauvre enfant, dit-elle, vous l'aimez bien ; vous l'aimez trop!... Un tel amour est dangereux parce qu'il exclura la prudence... Saurez-vous avoir des secrets pour lui?

— Non, répondit Susannah, je lui dirai tout.

— Vous vous perdrez, ma fille!...

— Qu'importe?...

— Et vous le tuerez!

Susannah perdit son sourire et fronça le sourcil.

— Je ne menace pas, mon enfant, reprit la Française ; — votre colère est superflue ; je dis ce qui est... Écoutez : je connais, comme tout le monde, le caractère excentrique et audacieux du très honorable Brian de Lancester. Si vous dites un mot, il comprendra le reste, il devinera, il voudra combattre... Or, combattre contre eux c'est mourir. Il est seul ; l'association est si nombreuse qu'elle ne sait plus compter ses membres. Il est cadet de famille, simple gentilhomme et pauvre ; il y a parmi nous des lords et des gens dont l'opulence est passée en proverbe... Au premier choc, il sera brisé comme verre.

— Je me tairai, interrompit Susannah.

— Je le crois ; vous vous tairez, ma fille, poursuivit la douairière en attachant sur sa nièce improvisée un regard profond et scrutateur ; — vous vous tairez, car vous savez qu'il y a des yeux et des oreilles ouverts autour de vous... Vous saurez savourer le bonheur présent et ne point engager une lutte insensée... — Vous êtes la princesse de Longueville ; quels secrets peut-on vous demander? Vous lui donnerez votre amour ; n'est-ce donc pas assez pour un pauvre gentilhomme que l'amour de la veuve d'un prince qui a vingt ans, qui est plus belle qu'un ange et qui est plus riche qu'une reine?...

— Non, oh! non, ce n'est pas assez, dit Susannah ; — si j'étais véritablement reine, ce ne serait pas assez encore, car Brian est au-dessus de tout ; — mais je me tairai... Vous m'avez dit que je le verrais ce soir?

— Je vous tiendrai parole, ma fille.

La Française se leva et sonna. La femme de chambre parut, et, sur un ordre, apporta ce qu'il faut pour écrire.

— Il est trois heures, murmurait la duchesse douairière tout en traçant quelques mots sur le papier ; — nous avons trois heures encore ; c'est plus qu'il ne faut... Donnez ce billet à Joe, Mariette, et ordonnez-lui qu'il le porte en courant au docteur... Donnez cet autre à Dick ; il faut que le major l'ait dans une demi-heure... Faites aussi que Ned tienne prête pour six heures et demie la voiture de madame la princesse... Allez!

La femme de chambre sortit.

— Ma chère nièce, reprit la duchesse, — il y a ce soir une représentation allemande au théâtre de Hay-Market... Par extraordinaire, la fashion désertera aujourd'hui King's-Theatre. Commencez votre toilette, ma chère belle ; nous irons à la représentation allemande.

— Et Brian?

— Le Très Honorable Brian de Lancester y sera.

— Comment savez-vous?...

— Il y sera, ma fille.

CHAPITRE VII.

EDWARD AND C°.

Il y avait alors, un peu au-delà de l'angle formé par Finch Lane et Cornhill, une ruelle étroite, à peine mac-adamisée, du fond de laquelle on n'apercevait qu'une mince bande de ciel en demi-deuil. Cette ruelle longeait l'un des côtés d'une énorme maison carrée, qui donnait d'autre part sur Finch-Lane et aussi sur Cornhill, où s'étalait sa vaste façade.

Depuis, l'architecte Nash a passé par là. Son impitoyable niveau, heurtant les vieux murs de la maison carrée, l'a mise bas, ni plus ni moins que si c'eût été une baraque. A sa place, on a élevé des maisons de Londres, ce qui est tout dire.

Par compensation, la ruelle sans nom a disparu.

En ce temps, Finch-Lane était encore plus boueux et plus noir qu'aujourd'hui. La ruelle n'ajoutait pas peu à sa mau-

vaise renommée. On n'y voyait guère que de ces ombres de courtiers qui promènent autour de Royal-Exchange leur famélique et orgueilleuse misère. Ceci pendant le jour.

Pendant la nuit, des feux rougeâtres apparaissaient au fond de la ruelle. Des clameurs sortaient des sombres tavernes. On entendait le son fascinateur de l'or remué, la voix provocatrice des courtisanes et les rauques malédictions des querelles populaires.

Aucune des conditions qui font les excellens coupe-gorge ne manquait à ce lieu d'élite. Pauvre au milieu d'un quartier riche, sombre à deux pas d'une voie splendidement éclairée, il n'avait pas même à désirer le voisinage d'un bureau de police, cette suprême protection des retraites suspectes. Le poste de Bishop's-Gate veillait à quelques centaines de pas tout au plus, à portée d'entendre, presque à portée de voir.

La partie du rez-de-chaussée de notre grande maison qui donnait sur Cornhill était occupée par deux beaux magasins jumeaux. Le premier montrait derrière les glaces de ses croisées un magnifique assortiment de bijouterie ; l'autre contenait tous les divers objets qui constituent la toilette des deux sexes, depuis les bottines vernies, les bas à jour et les manchettes, jusqu'aux fracs confectionnés et aux cachemires de l'Inde.

Ces deux magasins, parfaitement achalandés, faisaient merveilles. — On lisait sur l'enseigne du bijoutier le nom de Falkstone ; sur celle du costumier, le nom de Bertram.

Sur Finch-Lane s'ouvrait, toujours dans la même maison, une boutique de changeur ; mais ici l'aspect était tout différent. Finch-Lane, rue étroite et encaissée, formait une espèce de moyen terme entre la grande artère et la noire allée dont nous avons parlé. Le jour y était déjà plus sombre, ce qui, joint à la disposition particulière des rideaux et grillages intérieurs, donnait à l'exchange-office une physionomie presque mystérieuse. Nonobstant, il ne s'y passait rien de fort extraordinaire, il faut le croire, car, tant que durait la journée, on y troquait des bank-notes contre de l'or et de l'or contre des bank-notes.

A côté du changeur, il y avait un brocanteur. Ici, une couche d'ombre de plus. On était moins près du street et plus avant dans le lane.— Le brocanteur allumait ses lampes vingt minutes avant le changeur.

Le changeur se nommait monsieur Walter; le brocanteur s'appelait Peter Practice.

Enfin, sur les derrières de la maison, dans l'étroite allée actuellement détruite, s'ouvraient huit ou dix fenêtres grillées, dont les carreaux, blanchis à la craie, ne laissaient point pénétrer les regards indiscrets à l'intérieur.

C'était là que se tenaient les bureaux de la maison de commerce Edward and C°.

Quel commerce faisait cette maison? Nul n'aurait pu le dire au juste, et ce mystère préoccupait fortement les petites marchandes de Finch-Lane et les grosses marchandes de Cornhill. On disait bien vaguement et sans savoir que Edward et C° tenaient entrepôt de marchandises étrangères.—Quelles marchandises ?

On voyait souvent des hommes arriver avec des paquets ; on voyait parfois des charriots s'arrêter à la porte. Ballots et paquets entraient; mais jamais, au grand jamais, on ne voyait rien ressortir.

C'était, on en conviendra, fort étrange.

Il y avait telle rouge mistress Brown, telle étique mistress Black, telle lymphatique mistress Krubb, qui se seraient passées de thé pendant trois quarts d'heure pour savoir ce que vendait la maison de commerce Edward and C°.

Mais elles auraient voulu encore savoir bien autre chose.

Pourquoi, par exemple, n'apercevait-on jamais ni commis ni maître dans cette maison extraordinaire ? Ceux qui avaient pénétré dans les bureaux soit sous prétexte de changer une bank-note sans escompte, soit sous tout autre prétexte usité commercialement, avaient vu des grillages ; derrière ces grillages d'impénétrables rideaux verts, voilà tout.

Un valet à livrée couleur de feu, qui se tenait à la porte d'entrée, était le seul être vivant qui montrât son visage dans ce singulier bureau

Pourquoi, en outre, — et ceci était vraiment fait pour harceler la curiosité des boutiquiers des alentours, — pourquoi le costumier, le bijoutier, le brocanteur et le changeur étaient-ils venus s'établir là en même temps tous les quatre, et en même temps que les bureaux de la maison Edward et C° s'installaient sur la ruelle sans nom ?

Peut-être, — beaucoup l'avaient pensé d'abord, — Edward and C° étaient-ils commanditaires de ces quatre marchands subalternes que nul ne connaissait du reste dans la Cité ; mais alors pourquoi ne se fréquentaient-ils point entre eux, et surtout pourquoi n'avaient-ils aucun rapport, ne fût-ce que de simple voisinage, avec les bureaux Edward et C°. ?

C'étaient là de graves questions, et ardues, et insolubles ! Mistress Brown, mistress Black et mistress Krubb, sans parler de mistress Dodd et aussi de mistress Bloomberry, leurs voisines, en causant tous les jours de la vie avec mistress Bull, mistress Footes et mistress Crosscairn, sans pouvoir avancer d'un pouce la solution du problème.

De temps en temps, tous les mois environ, on voyait s'ouvrir les larges croisées du premier étage donnant sur Cornhill. Un beau, un magnifique gentleman apparaissait alors derrière les soyeuses draperies des rideaux. Quel était ce gentleman ? Etait-ce le chef de la maison Edward et C° ?

Sur cette question encore toutes les mistresses susnommées jetaient leurs huit langues aux chiens.

Ce que l'on savait, c'est que Edward et C°, le brocanteur, le changeur, le costumier et le bijoutier étaient là depuis un an, qu'ils faisaient en apparence de très bonnes affaires, et qu'il n'y avait pas le plus petit mot à dire sur leur crédit.

Une fois, les huit marchandes et huit douzaines d'autres marchandes que nous aurions pu nommer ici, si fantaisie nous en fût venue, crurent avoir trouvé le mot de l'énigme. Elles avaient vu une trentaine d'hommes robustes et pauvrement couverts franchir le seuil d'Edward et C°. Evidemment, ces hommes étaient des matelots ; évidemment, ils venaient chercher de l'emploi ; évidemment, Edward et C° étaient des courtiers d'engagement.

Bon et lucratif et moral métier !

Excellent raisonnement !

Mais, au bout d'un mois, on vit revenir les mêmes hommes. Ces matelots s'engageaient bien souvent ! Au bout d'un autre mois, on les vit revenir encore, puis encore au bout du troisième mois.— Ce n'étaient pas des matelots.

Qu'était-ce donc ?

On alla jusqu'à parler de choses inouïes : — de ténébreuses associations, de criminels trafics, de brigands !... des sottises enfin dont les gens raisonnables auraient eu pudeur de s'occuper.

Quoi qu'il en soit, le lendemain du bal de Trevor-House était justement le jour choisi par les prétendus matelots pour rendre visite aux bureaux de la maison de commerce Edward et C°. Vers onze heures du matin, on les vit arriver par escouades et franchir la porte de la maison carrée qui donnait sur la petite ruelle.

Le valet en habit couleur de feu les reconnaissait, saluait et livrait passage.

Il y en avait trente-six. — Quand le trente-sixième fut passé, le valet ferma la porte à double tour et se retira.

Les trente-six nouveaux-venus étaient presque tous des gaillards robustes, à la mine déterminée. Quelques-uns portaient au visage ces ignobles traces que laissent les habitudes de débauche ; d'autres gardaient sur la joue d'honorables blessures, résultat d'une rencontre récente au pugilat ; d'autres enfin montraient une face nette et pleine entre la double haie de leurs épais favoris. Ceux-là n'avaient point l'air d'avoir balayé fort longtemps la boue de Londres, mais on n'eût point aimé à les rencontrer la nuit, en rase campagne, par les chemins déserts Ils avaient réellement des physionomies d'honnêtes et intrépides outlaws. Sauf le costume, les compagnons de Robin Hood devaient jadis avoir de ces tournures-là.

Un ou deux jeunes gens à peine sortis de l'enfance faisaient partie de la réunion.

La plupart d'entre eux ont déjà passé sous nos yeux, et le lecteur eût reconnu dans cette honorable assemblée bon nombre de nos nocturnes navigateurs de la Tamise.

Ainsi se trouvaient là le vigoureux Tom Turnbull, qui, à la lumière du jour, il faut le dire à sa louange, avait tout l'air d'un déterminé coquin, — le gros Charlie, rameur du bateau amiral commandé la veille au soir par le capitaine Paddy O'Chrane, — Patrik, Saunie l'aboyeur, Snail le miauleur, et les autres dont nous n'avons point prononcé les noms.

Il ne manquait là que le bon capitaine lui-même, son frac bleu à boutons noirs, sa culotte chamois et sa canne sauvée naguère du naufrage.

Le bureau où ils se trouvaient réunis était une grande pièce coupée en deux par un grillage, aux mailles duquel se collait un opaque rideau vert. Ce grillage avait de petites fenêtres. Au-dessus de l'une d'elles se lisait le mot : CAISSE.

Nos trente-six gaillards savaient lire assez pour déchiffrer ce mot magique.

Ils s'étaient assis en silence sur un banc de bois disposé comme un divan tout autour de la chambre. Le dernier venu seulement, ne trouvant point de place sur le banc, se tenait debout dans une embrasure et collait son nez aux vitres, dont la transparence se cachait sous une épaisse couche de craie.

Au premier aspect, on eût dit qu'il essayait de regarder à travers cette opaque barrière; mais, à le considérer mieux, on aurait pu reconnaître qu'un travail moins matériel occupait son esprit. L'index de sa main droite parcourait rapidement, l'un après l'autre, chacun des doigts de sa main gauche: il supputait, il additionnait. Cet homme était un calculateur en haillons.

En haillons n'est pourtant pas tout-à-fait le mot. Les diverses pièces du costume de cet homme tenaient encore, dans la plus rigoureuse acception du terme, mais elles ne tenaient pas beaucoup. Il avait un court paletot étriqué comme en portent les lightermen (bateliers d'alléges) sur une chemise bleue, un pantalon de drap noir, fendu au-dessus de la cheville et laissant voir des bas immodérément rapiécés. Sa coiffure consistait en un vieux chapeau de feutre à bords microscopiques, sa chaussure en souliers dont la semelle avait bien deux pouces d'épaisseur.

Malgré l'exhaussement produit par ces formidables galoches, notre homme était de fort petite taille, et ses membres, disgracieusement attachés offraient un ensemble dépourvu de toute symétrie. En revanche, chacun de ses membres, pris en particulier, avait un vigoureux dessin. Ses bras longs et musculeux se renflaient tout-à-coup au-dessous du coude, ses jambes contournées en dedans descendaient comme il faut sur un jarret de fer; la tête enfin se plantait gauchement, mais ferme entre deux épaules d'une largeur fort respectable.

Quant à son visage, on ne peut dire qu'il eût une expression commune. Le chapeau avait beau être petit, il ne laissait à découvert qu'un front large, tout au plus, comme trois doigts. De ce front partait, sans transition aucune, un nez aquilin, mince, pâle, fortement busqué, dont les étroites narines avaient peine à introduire la quantité d'air indispensable à la respiration. Point de barbe, si ce n'est, çà et là, quelques durs baliveaux de couleur roussâtre qui perçaient, à une ligne d'intervalle, la peau chagrinée de sa joue. Une bouche mince et rentrée, aux deux côtés de laquelle un sourire d'habitude avait creusé deux petites rides assez joviales. Un regard pénétrant, cauteleux parfois, parfois hardi sous les poils recourbés de sourcils roux et touffus. — Un ensemble de physionomie enfin exprimant à la fois une sorte de bonhomie native, une avidité sans limites et la dure insouciance qui trône sur presque tous les fronts des enfans de Londres populaire.

Tel était notre homme au repos. Quand il venait à se mouvoir, tout l'ensemble de sa personne s'enduisait d'une couche plus épaisse de laideur. La disgrâce de ses mouvemens atteignait à l'ignoble, et les rides mouvantes de sa bouche, se mêlant d'une façon rapide et bizarre, donnaient à sa figure un caractère d'audace cruelle et d'humble hypocrisie.

Avant de dire son nom, que le lecteur connaît, nous ajouterons un dernier trait qui a son originalité: partout, à son pantalon, à son paletot, à son gilet, et jusqu'à sa chemise, il avait des poches. Son paletot seul en comptait cinq. La principale, placée à un endroit où la coutume évite d'en mettre d'ordinaire, descendait de la ceinture à la hauteur de mi-cuisse, par devant, et se trouvait solidement doublée en cuir. Les autres, vastes et consciencieusement cousues, se dissimulaient de leur mieux.

Cet homme était Bob Lantern, notre assassin de Temple-Church.

Les trente-cinq compagnons de Bob Lantern étaient au complet depuis quelques minutes, lorsqu'une voix s'éleva derrière les rideaux verts.

— Êtes-vous là? demanda-t-elle.

— Nous sommes tous là, monsieur Smith, répondit Tom Turnbull, le vigoureux garçon qui semblait exercer une certaine influence sur le reste de la troupe.

— Nous sommes là! répéta en fausset le petit Snail.

On entendit, derrière le rideau, le bruit strident et sec du tourniquet d'une serrure à combinaisons.

— Etourdi que je suis! dit au même instant l'invisible monsieur Smith; — j'ai oublié de faire changer mon papier... Nicholas!

Et comme on n'arrivait pas assez vite à son appel, il secoua violemment une sonnette.

Nicholas, le valet en habit couleur de feu, entra aussitôt par une porte intérieure dans le réduit réservé où se tenait monsieur Smith. Celui-ci lui mit entre les mains une liasse de bank-notes.

— De la monnaie! dit-il; — tout de suite!

Nicholas sortit.

— Avez-vous entendu, vous autres? dit Tom Turnbull à voix basse; — de la monnaie!

— Eh oui! Tomy, mon mignon, répondit le gros Charlie en dirigeant sa salive noircie par le tabac au beau milieu d'un carreau blanchi, — on va nous chercher de la monnaie.

— Charlie a raison, appuya Snail, enfant demi-nu, dont les traits, flétris déjà, reflétaient, en gerbe, toutes les passions mauvaises.

— Tais-toi, Snail, méchant escargot, reprit rudement Charlie; — on sait que j'ai raison, bambin maudit!

— Oui, Charlie, grommela l'enfant; on sait cela, Charlie.

Tom Turnbull s'était levé. Puis, sans mot dire, il était monté sur le banc afin de voir par-dessus le grillage.

— Que diable fais-tu là, Tomy? demanda Charlie.

— Oui, Tomy, que diable fais-tu là? ajouta l'aigre voix du petit Snail.

Tomy retomba sur ses pieds au milieu de ses compagnons et mit un doigt sur sa bouche.

— Chut! siffla-t-il tout bas.

— Chut!!! imita Snail avec force gestes pour recommander le silence.

Charlie lui tira l'oreille.

— Je t'étoufferai quelque jour entre mes deux cuisses, méchant avorton, murmura-t-il; — et toi, Tomy, qu'as-tu à dire?

Snail miaula plaintivement.

Tomy rassembla toute la troupe en cercle autour de lui.

— Ici, — derrière, — à deux pas de nous, dit-il en coupant sèchement sa phrase, — il y a une caisse de fer, une caisse ouverte.

— Eh bien?...

— Dans cette caisse, point d'argent...

— Tant pis!

— Point d'or.

— Ah! bah!...

— Taisez-vous, pour l'amour de Satan! s'écria Tom Turnbull. — J'assomme le premier bavard!

Snail se retira prudemment au dernier rang.

— Point d'or! répéta Turnbull; savez-vous pourquoi il n'y a point d'or?...

— Non, Tomy; tu vas nous le dire.

— C'est que la place manque! c'est que, depuis le haut jusqu'en bas, il y a des bank-notes...

Tous les yeux brillèrent; un sourd murmure s'éleva.

— C'est que, reprit Tom, il y a là, — derrière, — à deux pas, de quoi faire chacun de nous millionnaire.

Le murmure grossit. Une avidité passionnée se peignit sur tous les visages. Tous les regards attaquèrent la grille.

— Patience! mes amis, patience! dit monsieur Smith qui prenait cela pour un signe d'ennui.

Monsieur Smith était assis devant son bureau et lisait tranquillement les colonnes immenses et serrées du journal le *Times*.

Impossible de vous faire son portrait. Ce pouvait être un fort bel homme, mais de larges lunettes vertes et un garde-vue d'une dimension extraordinaire masquaient presque entièrement son visage.

— Millionnaires! murmura le petit Snail; — c'est fameux d'être millionnaire!

— Millionnaire! répéta le gros waterman Charlie.

— Mes chéris, dit une voix qu'on n'avait point encore entendue, — il faut de la prudence.

—Bob Lantern! s'écria-t-on de toutes parts: — d'où diable sors-tu, Bob Lantern?

Bob Lantern avait quitté doucement la position qu'il occupait auprès de la fenêtre pour se joindre au groupe qui entourait maintenant Tom Turnbull.

Tout le monde s'était tourné de son côté. Il fit un signe de main pour réclamer le silence, cligna de l'œil et dit tout bas:

— Je ne fais jamais plus de bruit qu'il ne faut, mes chéris. Je suis là depuis que vous y êtes... Ah çà! j'ai été vous chercher ce matin, de la part de Son Honneur, mais si j'avais su que vous alliez faire comme ça les méchans!...

— Maître hypocrite! dit Tomy, tu vas nous aider tout le premier... Je te dis qu'il y a là des monceaux de bank-notes!...

— C'est durement tentant! riposta Bob Lantern qui passa sa langue sur sa lèvre. — Si on pouvait travailler tout doucement... je ne dis pas... Le capitaine Paddy ne va pas venir, au moins?

— Non, répondit Charlie.

— C'est durement tentant! répéta Bob qui se prit à réfléchir.

Il se glissa jusqu'à la grille qu'il ébranla avec précaution.

— Patience, mes amis, patience! dit monsieur Smith qui lisait toujours son journal.

— C'est fort, murmura Bob Lantern; c'est durement fort!

— Fort! répéta Tom Turnbull en haussant les épaules; — écoutez, vous autres, êtes-vous des hommes?

— Oui, Dieu me damne! répondit le petit Snail.

— Que faut-il faire? demandèrent les autres.

Tom ne répondit pas, mais il bondit en avant et lança sa botte massive dans la menuiserie qui soutenait le grillage.

Le grillage trembla, mais ne tomba pas.

— Qu'est cela! s'écria monsieur Smith d'une voix émue et courroucée.

Tom voulait redoubler. Bob Lantern l'arrêta.

— Tu fais trop de bruit, mon petit, dit-il; — il faut toujours s'arranger pour ne donner qu'un coup.

Et, sans prendre d'élan, sans faire en apparence de grands efforts, il frappa la serrure du grillage d'un coup si violent de son talon ferré que la serrure vola en éclats.

Cela fait, il se jeta de côté, laissant la foule se ruer dans le bureau réservé.

— Je n'ai donné qu'un coup, murmura-t-il avec satisfaction, — mais il était durement joli!

Lorsque nos trente-six assiégeans s'élancèrent dans l'enceinte réservée, monsieur Smith, averti par le premier coup de Tom Turnbull, essayait de se mettre en défense. Il avait roulé son bureau entre la porte et la caisse, et maintenant il tâchait de fermer cette dernière, mais, dans son trouble, il n'y pouvait point réussir. Un pan de sa redingote, pris dans la jointure rendait vains tous ses efforts.

— Ne vous donnez pas tant de peine, monsieur Smith, dit rudement Tom Turnbull; — l'affaire est faite, et, si vous êtes gentil, nous vous laisserons partager.

— Misérables! s'écria monsieur Smith, dont le garde-vue laissait voir un bas de visage plus pâle que celui d'un mort. — Avant de toucher à cette caisse, vous m'assassinerez sur place.

— Ça peut se faire, répondit froidement Tom Turnbull.

Un immense éclat de rire accueillit cette saillie.

— Ça peut se faire! répéta le petit Snail; — Dieu me damne! ça peut se faire.

Bob Lantern avançait le cou derrière la porte et plongeait son regard cauteleux et tout brillant d'intelligence jusqu'au fond de la caisse.

— Le fait est que le coup promet, murmura-t-il; mais j'ai vu de ces plaisanteries-là tourner durement mal...

L'intérieur du bureau réservé formait à peu près la moitié de la pièce. Il était meublé comme tous les bureaux. A droite s'ouvrait une porte qui communiquait à d'immenses magasins servant à la maison Edward et Ce; à gauche, un escalier tournant montait au premier étage.

Nos assaillans ne prirent point souci de remarquer tout cela. Ils avaient autre chose à faire. Tandis que Tom, Charlie et d'autres tournaient la table que monsieur Smith avait jetée comme un rempart au-devant de la caisse, un autre, plus agile ou plus pressé, sauta sur cette table en criant:

— A moi la première part!

— Bravo, Saunie! dit la foule.

Monsieur Smith cessa tout effort pour fermer la caisse.

— A toi la première part! répéta-t-il en mettant rapidement sa main dans son sein d'où il tira une paire de pistolets.

Il visa. Saunie chancela. Sa cervelle éclaboussa les assaillans, qui reculèrent.

— Ah! c'est comme ça! dit Bob Lantern en faisant retraite jusque auprès de la porte d'entrée.

Mais les autres n'imitèrent pas son exemple. Tom Turnbull et Charlie, s'élançant en même temps, renversèrent monsieur Smith. Turnbull chercha son couteau pour le lui mettre dans la gorge.

A ce moment, il se passa quelque chose d'étrange. Tous les assaillans, à l'exception de Turnbull et de Charlie, subitement saisis d'une panique terreur, firent comme Bob Lantern et se retirèrent lestement derrière le grillage, laissant le cadavre de Saunie étendu sur la table. Tous se cachèrent de leur mieux, la tête basse, et de l'air qu'ont les enfans surpris en faute par un professeur sévère.

Voici ce qui causait cette terreur:

Au bruit du coup du pistolet, amorti pour la rue, mais qui avait dû retentir fortement à l'intérieur de la maison carrée, un homme, masqué de noir, s'était montré au haut de l'escalier tournant et avait regardé en bas. Puis, sans mot dire, il avait descendu un à un les degrés de l'escalier.

Tous l'avaient vu, excepté Charlie et Tom, lesquels étaient sérieusement occupés.

L'homme masqué s'adressant au caissier, lui dit avec nonchalance:

— Pourquoi ce bruit, monsieur Smith? — J'ai besoin de repos... Que l'on fasse silence!...

Turnbull et Charlie lâchèrent prise en entendant cette voix, et levèrent la tête; puis ils reculèrent de plusieurs pas, tremblant de la tête aux pieds.

— Son Honneur!... dit Tom.

Charlie prit une posture suppliante.

— Ils sont durement pincés! murmura Bob Lantern dans son coin. — J'avais toujours pensé que ce diable d'escalier menait quelque part...

Son Honneur reprit à pas lents le chemin par où il était venu.

Charlie et Tom s'en allèrent piteusement rejoindre leurs camarades.

Monsieur Smith se releva et remit son bureau à sa place

— Il faudra me débarrasser de cela, dit-il froidement en montrant le cadavre de Saunie.

— Oui, monsieur Smith, répondit respectueusement Turnbull.

Comme si de rien n'eût été, monsieur Smith ouvrit le *Times* et reprit sa lecture à l'endroit où il l'avait interrompue, en attendant que Nicholas apportât la monnaie.

CHAPITRE VIII.

LES DEUX COTÉS DE LA RUE.

Les trente-cinq individus qui venaient de faire le siége de la caisse Edward and C° demeurèrent une minute ou deux sous l'impression de l'apparition qui avait mis fin à leur émeute. Cette impression était sans doute bien vive et profonde; car ils n'osaient plus souffler mot. Les plus turbulens étaient maintenant les plus timides. Turnbull se cachait derrière Charlie, lequel essayait vainement de mettre son embonpoint à l'ombre de la maigreur du petit Snail. — Personne ne pouvait se cacher derrière Bob Lantern, attendu que ce digne garçon s'était, pour ainsi dire, incrusté dans la muraille.

Au dehors, quelques petites marchandes et aussi quelques grosses marchandes avaient cru entendre quelque chose comme un coup de pistolet. Mistress Black s'en alla chez mistress Brown qu'elle conduisit chez mistress Krubb, laquelle se joignit à elle pour rendre visite à mistress Bloomberry. Chez cette dernière, mistress Dodd prit à témoin mistress Bull que la ruelle sans nom était habitée par le diable sous le pseudonyme d'Edward and C°. Mistress Footes et mistress Crosscairn affirmèrent que la chose n'était point absolument impossible.

On causa beaucoup et tous les doutes se noyèrent dans plusieurs décalitres de thé.

Au bout de trois minutes, Snail, qui n'aimait point à rester en place, fit un mouvement; Charlie se redressa; Tom Turnbull toussa discrètement. La glace était rompue.

— Pauvre Saunie!... murmura Tom Turnbull.

— Pauvre Saunie, répéta le petit Snail en faisant mine de pleurer; — il aboyait si bien!

Ce petit Snail était un extrait de bandit assez curieux à voir. Il paraissait avoir treize ans tout au plus; mais son visage pâle, flétri, jaune, ridé, ressemblait déjà à un visage de vieillard. Ses traits avaient une expression double : tantôt ils respiraient l'abrutissement le plus complet, tantôt ils s'illuminaient d'un rayon de malice véritablement diabolique. Il avait à peine la taille d'un enfant de onze ans, car ses membres grêles, sans muscles et dessinés tout d'une pièce, n'annonçaient nullement l'approche de la puberté. Comme tous les enfans, mauvais ou bons, il tâchait volontiers de se hausser jusqu'à l'importance d'un homme, et, par le fait, il avait descendu déjà assez de degrés de l'échelle du mal pour prétendre à quelque considération parmi son entourage.

— Pourquoi monsieur Smith ne nous a-t-il pas dit tout de suite que Son Honneur était là-haut? gronda Charlie en lançant au caissier un regard peu bienveillant, — nous serions restés tranquilles.

— Ça aurait pu s'arranger, dit tout bas Bob Lantern, si on n'avait pas fait de bruit... Quant à Son Honneur, celui là serait bien fin qui pourrait dire d'avance où il sera et où il ne sera pas...

— Tu le connais, toi, Bob? interrompit Tom Turnbull avec une ardente curiosité.

— Moi!... Mes chéris, la vie est durement chère, et je ne m'occupe que de mes petites affaires... Tant il y a que monsieur Smith a jeté bas Saunie comme il faut... On ne peut pas dire non.

— Pauvre Saunie! dirent encore quelques voix.

Et le petit Snail répéta lamentablement : — Il aboyait si bien!

Bob quitta son coin et s'approcha du cadavre qu'il tâta un instant en connaisseur.

— C'était un gaillard solide, reprit-il enfin. Ça fera un sujet passable, et on en aurait bien une guinée là-bas à la Résurrection... Qui veut m'aider à l'emporter?

— Que personne ne bouge! s'écria Turnbull. Ce corps est à moi.

— Pourquoi cela, Tom?

— Parce que, répondit Turnbull en essuyant une larme, Saunie était mon ami... c'est bien le moins que je profite de son pauvre corps!

Ce sentimental argument fut admis par tout le monde, et le corps de Saunie fut décerné à Turnbull, son meilleur ami, pour que ledit Turnbull le vendît une guinée aux résurrectionnistes.

Bob s'éloigna du cadavre avec une grimace de dépit.

A ce moment, Nicholas, le domestique à livrée couleur de feu, entra dans le bureau, sans se douter des malheurs que son retard avait manqué d'occasionner. A l'aspect du corps de Saunie et du grillage rompu, il ne manifesta aucune surprise, ce qui tendrait à faire croire qu'il voyait souvent d'étranges choses dans les bureaux d'Edward et C°.

Il remit à monsieur Smith un sac pesant que celui-ci vida sur son bureau qui fut en un instant couvert d'or.

Monsieur Smith fit trente-six petites piles de cinq guinées chacune. Ensuite, il prit dans l'un de ses tiroirs une pancarte où se trouvaient inscrits trente-six noms, et il fit l'appel. Chaque fois qu'il prononçait un nom, un homme se présentait qui recevait cinq guinées.

A l'appel du nom de Saunie, Turnbull et Bob Lantern se présentèrent à la fois.

— J'étais son meilleur ami! dit Turnbull avec emphase.

— Tu as déjà le cadavre! riposta Bob qui avança la main pour saisir l'or.

Turnbull ferma ses gros poings.

— N'y touche pas! dit-il, — ou je t'assomme!

Bob mit la main sous sa chemise et caressa la lame du couteau qui ne le quittait jamais. En même temps ses jambes torses se ramassèrent sous lui; ses yeux lancèrent un fulminant éclair. — Turnbull pâlit et crut sentir déjà le froid du couteau entre ses côtes.

Mais Bob Lantern se ravisa et regagna son coin d'un pas fort paisible. Il venait de voir monsieur Smith attirer à lui les cinq guinées et les rejeter parmi le tas d'or qui s'amoncelait à l'autre bout du bureau.

Turnbull le vit aussi. Son premier mouvement fut de s'élancer sur monsieur Smith. Il n'en fit rien.

— Sans la crainte de Son Honneur qui est le diable ou quelque chose de pire, grommela-t-il en refoulant au dedans de lui sa furieuse colère, — je t'enfoncerais tes lunettes vertes dans le crâne, misérable valet!

Monsieur Smith entendit peut-être. Il fit comme s'il n'avait point entendu.

La dernière pile de cinq guinées fut enlevée au moment où l'on prononçait le dernier nom de la liste.

— Maintenant, dit monsieur Smith en montrant le cadavre de Saunie, — débarrassez-moi de ces restes de brigand, et soyez plus sages une autre fois.

— Il faudrait un sac, monsieur Smith, répliqua Turnbull, et de la paille, — pour l'emballer... le pauvre cher garçon!

Monsieur Smith sonna Nicholas qui apporta un sac et de la paille. En deux tours de mains le malheureux Saunie, convenablement *emballé*, ressembla comme deux gouttes d'eau à un colis de roulage. En cet état, Tom Turnbull le chargea sur ses robustes épaules.

Il ne restait plus dans le bureau que monsieur Smith, Nicholas et Bob Lantern.

— Que fais-tu là? dit monsieur Smith à ce dernier.

— J'attends, répondit Bob; Son Honneur serait bien aise de me voir.

— Toi?...

Bob jeta son regard tout autour de la chambre avec une impertinence pleine de naïveté.

— Il n'y a que moi ici, mon bon monsieur Smith, répliqua-t-il.

— Et que peut te vouloir Son Honneur?

— Ceci ou cela, mon bon monsieur Smith... peut-être s'informer des nouvelles de ma famille... Une chose certaine, c'est qu'il m'attend.

—Nicholas, dit monsieur Smith, allez demander à Son Honneur s'il veut recevoir ce drôle.

— Non pas! interrompit Bob; je suis tout rond et n'aime point les façons .. Demandez tout bonnement à Son Honneur s'il veut causer un moment avec le pauvre Bob Lantern.

L'instant d'après, Bob montait l'escalier tournant qui conduisait au premier étage et mettait ses lourdes semelles crottées sur les tapis d'un beau salon. Il traversa le salon précédé par Nicholas; il traversa ensuite deux ou trois pièces somptueusement meublées où il eut occasion de faire disparaître une demi-douzaine de menus objets dans les vastes abîmes de sa poche de cuir.

— Ce sera pour Tempérance! pensait-il chaque fois qu'il s'appropriait ainsi quelque chose.

La dernière pièce où il entra était une sorte de grand boudoir donnant sur Cornhill. Auprès de l'une des fenêtres, dont les épais rideaux relevés laissaient pénétrer ce pâle soleil des matinées de décembre, notre beau rêveur de Temple-Church, demi-couché sur une bergère de velours, fumait une pipe orientale au long tuyau d'ambre. Il était pâle, défait, et sa pose indiquait cette indolence anormale qui est le résultat d'une nuit de lassitude. Il y avait un large cercle de bistre sous ses grands yeux bleus. Tout, jusqu'à la blancheur presque diaphane de sa main dégantée, dénotait chez lui une maladive fatigue.

Devant lui, un petit nègre, vivant pupitre, soutenait un livre ouvert, aux pages duquel monsieur Edward jetait de temps en temps son regard distrait.

A ses côtés, sur un fauteuil, il y avait un masque noir et un court pistolet à quadruple canon. Nous avons vu le masque; quant au pistolet, si les assaillans eussent essayé de faire résistance lorsque *Son Honneur* avait descendu l'escalier tournant, nous l'eussions, sans nul doute, entendu placer son mot dans l'entretien.

Au bruit des pas de Bob Lantern, monsieur Edward prit instinctivement son masque et s'en couvrit le visage d'un geste rapide, mais il le replaça soudain près de lui.

Bob s'avança, le corps en double, saluant gauchement de pas en pas, et reculant devant chaque rosace du tapis où il n'osait point poser le pied. Monsieur Edward fit un signe de tête qui renvoya le petit nègre.

— Que veux-tu? dit-il à Bob.

Celui-ci appela sur sa lèvre mince et hâlée un patelin sourire.

— Je viens, si ça est égal à Votre Honneur, pour lui présenter le bonjour et aussi pour la petite affaire que Votre Honneur sait bien.

Bob cligna de l'œil en prononçant ces derniers mots.

— Je ne sais rien, répondit monsieur Edward. Tâche de t'expliquer vite et clairement.

— Je vais tâcher, Votre Honneur... Comment! vous avez oublié déjà Temple-Church et la petite quêteuse?... Un joli brin de miss, sur mon âme et conscience!

Edward avait oublié, en effet, ou du moins sa pensée était ailleurs; mais ce peu de mots suffit à lui remettre en mémoire la scène de la veille. Les sensations qu'il avait éprouvées à Temple-Church avaient été si douces et à la fois si vives qu'il en ressentit comme un arrière-goût au dedans de lui même. Il mit la main sur ses yeux, pour rappeler par la pensée ces fugitives images.

— Oui, dit-il après une ou deux minutes de silence; — c'est une délicieuse enfant! Que de sainte ferveur il y avait dans son attitude! que d'ignorance dans son regard! que de modestie dans sa voix! — et que d'amour parmi tout cela!

—Le fait est, appuya Bob Lantern, que c'est, on peut dire, une miss fièrement comme il faut!

Edward laissa tomber sa main et regarda Bob Lantern.

— Je t'avais donné une commission, dit-il.

— Juste! c'est pour ça que j'ai pris l'avantage de venir saluer Votre Honneur... J'ai suivi la demoiselle... les demoiselles, car elles sont deux, — avec une manière de blanc-bec (*boy*), qui fait trois... A propos, il m'a demandé comment qu'on vous nomme?

— Qui?

— Le blanc-bec... Il m'a donné un beau souverain pour ma peine.

— Tu lui as dit?...

— Rien du tout, Votre Honneur, rien du tout... C'est bien payé, pas vrai?

— Et où demeure cette jeune fille?

— Ah! pour ça, Votre Honneur, vous n'aurez pas besoin de prendre un *cab* à l'heure pour lui rendre visite, et je me suis dit tout de suite : c'est comme un fait exprès!...

— Où demeure-t-elle? interrompit Edward avec impatience.

Bob Lantern renfonça son obséquieux sourire.

— A portée de la main, répondit-il, en face de vous, de l'autre côté de la rue.

Edward, par un mouvement instinctif, tourna vivement la tête et suivit le geste de Bob qui désignait, de l'autre côté de la rue, les fenêtres du second étage. Son mouvement fut si rapide, qu'une ravissante figure de jeune fille, qui se montrait à demi derrière un rideau curieusement soulevé, n'eut pas le temps de se cacher. Edward lui lança un regard où il y avait trois ou quatre déclarations, pour le moins. La jeune fille devint pourpre; ses yeux se fermèrent, — et le rideau tomba.

— C'est elle, dit Edward; je n'ai pu voir ses cheveux; mais c'est elle, j'en suis sûr... Comment sais-tu qu'elle demeure à cet étage?

— Je m'en vas vous dire, répondit Bob. Je ne peux pas frapper aux portes vu mon uniforme qui n'inspire pas de respect... Quant les deux misses et leur blanc-bec sont entrés là, je suis resté dans la rue, pas mal penaud comme ça. Puis il m'a poussé une idée. J'ai regardé en l'air : toutes les fenêtres étaient éclairées, excepté celles du second étage, où la lumière s'est allumée au bout de trois minutes... juste le temps que le bla c-bec ait battu le briquet.

Où la logique ne va t-elle pas se nicher!

Monsieur Edward trouva sans doute l'argument irréprochable, car il fit un signe de tête approbatif.

— C'est bien, dit-il; prie monsieur Smith de te payer

— J'aimerais mieux, si ça vous était égal, répondit Bob Lantern avec embarras, — recevoir ça de la main de Votre Honneur.

— Pourquoi?

— La vie est durement chère, et...

— Eh bien?

— Et monsieur Smith va me dire qu'il m'a déjà payé une fois.

Monsieur Edward lui jeta deux souverains et le congédia d'un geste.

Bob Lantern baisa les pièces d'or comme font les mendians de l'aumône qu'ils reçoivent.

— Que Dieu bénisse Votre Honneur! dit-il.

En se retirant, il ajouta:

— Quarante malheureux shellings, quand il donne des bank-notes de dix livres aux quêteuses; ça n'est pas juste... Peut-être bien que le blanc-bec serait plus généreux que ça!... J'ai durement envie de voir...

Monsieur Edward était resté dans sa bergère et regardait toujours la fenêtre aux vitres de laquelle se collaient maintenant les plis discrets d'un rideau. Il rappela vers lui les souvenirs de Temple-Church et tâcha de rebâtir par la pensée ce beau palais de magique poésie où il s'était si doucement endormi la veille. Parfois d'importunes idées venaient se jeter à la traverse de son rêve, mais il les repoussait et savourait jalousement les quelques gouttes de mystique poésie qu'il avait laissées au fond de la coupe. Il entendait de nouveau et mieux peut-être que dans la réalité la sacrée mé[illegible] des hymnes pieux; il revoyait plus angélique et plus

suave, en son cadre de brillans cheveux bruns, le visage de cette belle jeune fille, dont l'apparition avait si bien clos sa rêverie, lorsque, appuyé contre un pilier de l'église du Temple, il donnait son âme entière à des souvenirs de religion, d'amour candide et d'innocence...

Il était si absorbé dans cette laborieuse jouissance de songeur volontaire, qu'il ne vit point le rideau de la fenêtre qui lui faisait face se soulever de nouveau et le beau front de Clary Mac-Farlane montrer pour la seconde fois la moitié de sa courbe gracieuse. La jeune fille abaissa vers lui un de ces regards longs et perçans que Stephen Mac-Nab avait trouvés si étranges la veille au soir à Temple-Church. Son œil couvait, ardent et triste, le beau visage d'Edward, et semblait ne point pouvoir s'en détacher. Clary était plus pâle encore que la veille. Il y avait des traces de larmes sous sa paupière endolorie, et sa joue accusait une longue nuit d'hiver sans sommeil. Pourtant, à mesure qu'elle regardait Edward, toute sa physionomie s'illuminait graduellement; sa tristesse faisait place à la mélancolie, qui, elle-même, se transformait en austère et spirituel bonheur.

Clary était bien belle ainsi. Son âme chaste, mais passionnée, brillait au travers du feu de ses regards Son sein battait avec force, son haleine tombait, sèche et brûlante, sur le verre dont elle obscurcissait à peine la transparence ; sa lèvre devenait blanche et tressaillait en murmurant d'étranges paroles dont sa volonté n'était point complice.

Clary aimait Edward ; elle l'aimait de cet amour profond, exalté, délirant, que fomentent la solitude et la pureté quasi-claustrale des mœurs, chez ces généreuses natures dont la chaleur propre fermente parmi le repos comme une liqueur gazeuse trop soigneusement séparée du grand air. Loin du monde et suivant, les yeux fermés, le lit tout creusé où s'écoulait obscurément sa vie, elle n'avait nulle occasion de dépenser en des choses utiles ou en des choses frivoles le trop plein de vigueur engendré par l'exubérante sève de sa jeunesse. Cette vigueur amassée s'additionnait sans cesse avec elle-même et demandait issue.

Clary et sa sœur cadette Anna avaient passé leur enfance à Lochmaben, dont monsieur Mac-Farlane, leur père, était le principal magistrat. A l'âge où toute jeune fille a le plus grand besoin des caresses et des enseignemens d'une mère, Clary et Anna avaient perdu la leur. Monsieur Mac Farlane les garda pendant deux ou trois ans auprès de lui. Puis, tout-à-coup, — Clary était alors bien jeune, mais elle se souvenait vaguement, néanmoins, — la conduite de monsieur Mac-Farlane changea et s'entoura d'un mystère inusité. Des hommes inconnus prirent accès en sa maison ; il eut avec eux de longues, de fréquentes conférences ; il fit de secrets voyages dont personne ne connut jamais ni le but ni le motif.

Ce fut alors qu'il pria sa sœur, mistress Mac-Nab, que des relations de famille retenaient à Londres, de se charger de ses deux filles. Clary, lorsqu'elle songeait à cet événement, ne pouvait s'empêcher de penser que son père désirait s'affranchir de leur enfantine surveillance, et qu'il avait de mystérieuses raisons pour faire ainsi le vide autour de lui.

Lorsque cette proposition fut faite à la mère de Stephen, elle était veuve depuis peu de temps et restait accablée sous le coup d'une catastrophe terrible qui lui avait ravi son époux. Monsieur Mac-Nab était mort assassiné. Elle accueillit ses nièces avec douceur, mais sans empressement. Cependant, à mesure que sa douleur s'assoupissait, elle appréciait davantage le charmant naturel de ses nièces. Clary et Anna ne se ressemblaient point, mais elles étaient toutes deux également aimables et bonnes. Mistress Mac-Nab se prit pour elles d'une tendresse de mère.

Chaque fois que monsieur Mac-Farlane venait à Londres, et il faut avouer que ses visites n'étaient point très fréquentes, l'excellente dame tremblait qu'il ne lui vînt désir d'emmener avec lui ses deux filles. Elle avait grand tort de craindre; monsieur Mac-Farlane ne songeait guère à emmener ses filles. Le peu de temps qu'il restait se passait en courses faites à la hâte et qu'on expliquait en bloc par ce mot qui répond à tout : *affaires*, mot admirable et spécialement inventé pour déjouer toutes les tentatives de la curiosité. A chaque nouveau voyage, Clary et Anna remarquaient avec chagrin le rapide changement qui s'opérait chez leur père. Il devenait vieillard avant l'âge; à cinquante ans, son front pâle et ridé ne gardait pas une seule mèche de cheveux. — Les deux pauvres filles eussent voulu porter quelque consolation à cette douleur cachée dont les effets se montraient si palpables ; mais monsieur Mac-Farlane n'aimait point les questions. Clary et Anna, brusquement repoussées, n'insistaient plus et se bornaient à plaindre silencieusement leur père.

Stephen Mac-Nab faisait comme sa mère. Il aimait fort ses cousines. La mort de son père, dont il avait été témoin par hasard, avait d'abord ébranlé violemment ses jeunes facultés. Mais il était encore un enfant alors, et les années remirent son intelligence en son assiette. Seulement, le souvenir de son père mort, et celui de l'assassin étaient gravés en traits de sang dans sa mémoire. L'assassin, qu'il n'avait vu qu'un moment, par suite de la chute du masque qui couvrait son visage, ne se présentait pas à lui sous une forme bien arrêtée ; mais une circonstance restait, lumineuse et précise, au fond de ses souvenirs : c'était un homme grand, robuste, souple; à l'instant où la chute du masque avait découvert ses traits, il frappait;— en frappant, ses noirs sourcils se fronçaient et dessinaient en blanc, sur son front rougi, la ligne tremblée d'une longue cicatrice. Stephen voyait cela dans la veille comme lorsque le sommeil lui apportait ses songes. Il le voyait et frémissait alors d'un ardent désir de vengeance.

Stephen n'était pourtant rien moins que romanesque. Élevé à Londres, ce grand centre du monde matériel, ayant passé dix années de sa vie au collége et à l'université d'Oxford, parmi cette population ambitieuse, savante, sceptique, qui étudie pour parvenir, et à laquelle l'étude apprend de primesaut à rejeter toute poétique croyance, Stephen n'avait garde de s'égarer dans les sentiers perdus où l'imagination promène parfois la jeunesse. Il était Écossais, d'ailleurs, c'est-à-dire réfléchi, prudent et fort. Au premier moment, suivant la pente de sa nature et l'exemple de tout ce qui l'entourait, professeurs et camarades, il s'était dépouillé de toute croyance et et avait mis son âme à nu ; mais ce qui en lui était honnête et bon, avait regimbé contre le vide où nageait sa conscience. Il était redevenu chrétien, parce qu'il était homme de cœur.

A cela n'avaient pas peu contribué ses habitudes d'enfance, les conseils de sa mère, et surtout la douce société de ses jolies cousines.

Cet écueil une fois évité, Stephen, au sortir d'Oxford, fut ce qu'il devait être, c'est-à-dire un jeune médecin pourvu d'une instruction suffisante, doué d'un esprit estimable et positif, d'un cœur susceptible d'aimer bien, mais à l'abri de ces passions terribles qui usent ou brisent une vie, et incapable aussi de ces sentimentales tendresses que chantent nos élégiaques modernes, et qui nous semblent à nous, parmi la lourde atmosphère de prose où fonctionnent nos poumons essoufflés, une impossible et charmante chimère.

On a des connaissances à la douzaine qu'on fréquente assidûment; on a un ami, un seul, et c'est beaucoup, qu'on ne voit pas une fois tous les mois. Stephen était dans ce cas. Londres lui fournissait ces camarades qui aident à perdre le temps et qu'on oublie avec un sensible plaisir lorsqu'on n'a plus de temps à perdre. Stephen les voyait presque tous les jours, parce que sa profession de médecin lui laissait, hélas ! d'excessifs loisirs.

Mais il avait contracté, durant les premières années de son séjour à l'université, une liaison plus sérieuse : cette liaison, résistant à la séparation qui suit presque toujours entre jeunes gens de conditions diverses la première entrée dans le monde, était devenue bonne et solide amitié. Stephen et son ancien compagnon d'enfance s'aimaient d'autant plus peut-être que tout chez eux était différent, presque opposé : l'un était, en effet, fils de bourgeois, tandis que l'autre appartenait à la plus haute noblesse d'Angleterre. Le gentilhomme, hautain, énergique, romanesque et mettant son avenir entier dans un amour poussé jusqu'au culte, contrastait avec le *physician*, dont le caractère ne manquait pas de fermeté, dont le cœur possédait cette bravoure commune à tout ga-

lant homme, mais qui ne poussait rien à l'extrême et ne pouvait avoir aucune espèce de prétention au titre de héros.

L'ami de Stephen Mac-Nab était Franck Perceval.

La journée de la veille avait été un grand jour pour Stephen. Il avait fait un choix entre ses deux cousines qu'il croyait aimer jusque-là d'une affection égale. Son amour, qui faute d'obstacles était resté à l'état latent, venait de se révéler avec une sorte de violence. Cet amour, soudainement reconnu, changeait quelque peu sa manière d'être. Stephen était devenu rêveur depuis la scène de Temple Church. Il avait soupiré durant toute la nuit comme un jeune premier rôle de théâtre: il subissait enfin cette langueur que le premier amour met dans l'âme la moins suspecte de sensiblerie. — Et puis il était jaloux, ce qui dompte vertement les plus fanfarons!

Aussi était-il rentré chez sa mère dans un état de tristesse profonde. Il était invité ce soir-là à un bal du grand monde, au bal de lord James Trevor. Certes, un grand bal est chose attrayante pour un homme de l'âge de Stephen, surtout lorsque ce bal doit lui donner accès dans un monde nouveau, inconnu. Tel était le cas de notre jeune médecin. Né sur la frontière d'Écosse, dans le comté de Dumfries, où lord Trevor possédait de magnifiques propriétés, il recueillait en ceci l'héritage de l'estime qui avait autrefois entouré son père. Lord Trevor, en effet, auquel il avait été présenté depuis peu, l'avait accueilli comme on accueille le fils d'un ami, et s'était rangé de grand cœur parmi les futurs cliens du jeune docteur. Cette clientèle, outre qu'elle flattait Stephen, plus que nous ne saurions dire, lui donnait naturellement entrée à l'hôtel, et il avait reçu une lettre d'invitation qui l'avait fort occupé durant huit grands jours. Pourtant, l'heure étant venue où il fallait revêtir l'habit noir et chausser l'escarpin, Stephen demeura boudeur, dans son fauteuil, vis-à-vis de son feu presque éteint.

A dix heures, mistress Mac-Nab frappa doucement à sa porte.

— Eh bien! mon enfant, dit-elle, tu ne pars pas!

— J'aurais payé chacun de ces regards au prix de six mois de vie! répondit Stephen avec chaleur...

Cette réponse nous donne suffisamment la clef des pensées de Stephen. Il songeait à Clary et à ce détestable inconnu de Temple-Church, si beau, si riche, si dédaigneux!..

— Ne comptes-tu point aller au bal? demanda encore la vieille dame.

— A quoi bon! s'écria Stephen; — qu'irais-je faire parmi cette noblesse orgueilleuse qui se rira de moi ou ne me regardera pas!... Je déteste les nobles, ma mère!

Et il ajouta à part lui :

— Je suis sûr que ce vaniteux donneur de billets de banque est pour le moins un comte!

— Ah! Stephen, dit mistress Mac-Nab d'un ton de reproche, — tu oublies que ton pauvre père avait l'estime de tous les gentilshommes de notre comté... leur estime et leur amitié, reprit-elle avec un léger mouvement d'orgueil. — Notre famille n'est pas noble, mais elle vaut mieux que la bourgeoisie de Londres, mon fils, car le clan de Mac-Nab...

— Eh! qu'importe cela, ma mère! interrompit Stephen avec impatience.

Mistress Mac-Nab le regarda étonnée.

— Comme tu me parles, ce soir, mon enfant! dit-elle; il faut que tu aies quelque chose... Quant à ce bal, tu feras ce que tu voudras. Je n'étais pas venue seulement pour t'en parler. Voici une lettre... mais tu n'auras point de plaisir à la lire, car elle est, je crois, d'un bon gentilhomme.

— De Franck! s'écria vivement Stephen dont le front se rasséréna.

— J'ai appris à reconnaître son écriture, mon enfant, parce que ses lettres te donnent de la joie.

Stephen baisa sa mère d'un air qui demandait grâce pour sa mauvaise humeur.

— Il arrive aujourd'hui! dit il après avoir lu les premières lignes. — Il doit être arrivé!.. Pauvre Franck! lui aussi va être bien malheureux!..

— Lui aussi! répéta mistress Mac-Nab. Serais-tu donc malheureux, toi, Stephen?

Celui-ci s'efforça de sourire, et la bonne mère, rassurée, quitta son fils pour aller reposer.

A peine était-elle sortie, que deux coups légers furent frappés à la porte et une douce voix de jeune fille, passant par le trou de la serrure, apporta ces mots timidement prononcés :

— Merci, mon petit cousin!

Puis on entendit un pas de gazelle effleurer lestement les marches de l'escalier conduisant aux étages supérieurs.

Il faut savoir que la jolie Anna avait employé, depuis huit jours, toute son éloquence pour détourner Stephen d'aller au bal de Trevor-House. Elle aussi avait sa naïve jalousie. Elle comprenait vaguement de combien d'irrésistibles séductions une femme à la mode doit être entourée; son instinct de femme devinait l'ivresse qui saisit un jeune homme au seuil de ces chaudes salles où les sourires se croisent au milieu d'une atmosphère embaumée, où les regards se cherchent, se provoquent, s'interrogent, se répondent... et elle avait grande frayeur, la pauvre enfant, car elle aimait Stephen tant qu'elle pouvait.

Ce dernier avait brusquement dressé l'oreille et sa tête s'était inclinée vers la porte.

— C'est la voix d'Anna! murmura-t-il après un silence; c'est le pas d'Anna. Pauvre douce fille!... Ah! Clary ne viendra pas, elle! que lui importe que j'aille ou non au bal!...

Il mit sa tête entre ses mains.

— Qu'elle était belle, mon Dieu! reprit-il, et comme ce regard m'eût rendu fier! Oh! je l'aime; je l'aime depuis que j'ai peur de n'être pas aimé... Mais quel est donc cet homme? ajouta-t-il avec une violence soudaine; — où l'a-t-elle pu connaître?... Est-ce bien lui qu'elle regardait? Et si c'est lui, lui qui nous est étranger, qui n'a jamais passé le seuil de ma mère, que ne peut-on pas croire?...

CHAPITRE IX.

LE CENTRE D'UNE TOILE D'ARAIGNÉE.

Stephen Mac-Nab fut comme étourdi par la pensée qui venait de traverser son esprit. Son caractère était de ceux auxquels le soupçon vient aisément, et qui n'abandonnent point facilement le soupçon une fois conçu.

Mais ce soir, le premier vent d'amour qui soufflait sur son âme donnait un autre cours à ses idées. Il soupirait autant qu'un tome entier de Richardson ou qu'un lecteur endurci de miss Maria Porter. Or, les soupirs, ceci est fort connu et joli, amollissent les soupçons comme les premiers zéphirs fondent les frimas des prairies.

— Je suis fou! reprit-il après quelques minutes de silence; — elle est pure comme les anges dont elle a la beauté... Ah! je souffre bien!... Il faut que je voie le pauvre Franck. Nous nous plaindrons ensemble, si nous ne pouvons mutuellement nous consoler.

Il y avait plus d'un an que Stephen n'avait vu Franck. Encore, la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés, ç'avait été une entrevue courte, une causerie frivole. Ils étaient alors heureux tous les deux et tous les deux insoucians. Récemment, Stephen avait appris par hasard une partie des bruits qui couraient sur miss Marie Trevor. Il savait que, dans des cercles bien informés d'ordinaire, on parlait de son mariage prochain avec le fameux marquis de Rio-Santo comme d'une chose certaine et presque faite. C'était à cette circonstance qu'il avait fait allusion dans son entretien avec mistress Mac-Nab.

Franck et lui étaient donc désormais dans cette situation qui rend l'amitié doublement précieuse et fait des mutuels épanchemens un impérieux besoin. Aussi Stephen attendait-

il le lendemain avec impatience. La joie qu'il éprouvait à la pensée de revoir Franck étouffait un peu la voix de sa souffrance.

Il n'alla point au bal de Trevor-House.

Le lendemain, il se leva, souffrant encore, mais plus calme. Il y a toujours de la ressource chez ces caractères positifs qui n'attisent point soigneusement la cuisante brûlure de leurs peines, qui ne se complaisent pas plaintivement en leurs douleurs, et ne demandent qu'à être consolés.

Stephen avait passé tant bien que mal sa première nuit de martyre d'amour ; il n'avait aucune espèce d'envie de recommencer et se promettait bien de clore brusquement ce chapitre d'incertitudes et de doutes en demandant une explication à Clary Mac-Farlane. C'est ce qui s'appelle aller droit au but. Si tous les amoureux prenaient cette route bourgeoisement logique, aucun roman n'atteindrait la fin de son premier volume.

Ce qui serait une publique calamité.

Au déjeuner de famille, Clary était distraite et comme absorbée par de tyranniques pensers. Stephen ne manqua point de le remarquer ; mais il se contint et résolut d'attendre l'avis de Franck pour frapper le coup décisif.

Anna, au contraire, était joyeuse, et adressait à son cousin, qui n'y prenait point garde, les naïfs élans de sa reconnaissance. La pauvre enfant avait la ferme croyance que Stephen s'était privé du plaisir du bal pour l'amour d'elle, et ne savait point dissimuler son contentement.

Tout de suite après le déjeuner, et tandis que le thé fumait encore sur la table, Clary s'esquiva. Nous savons où elle se rendit ainsi. — Ce fut derrière le rideau qui, demi-soulevé, permettait à son regard de plonger dans le salon du premier étage de la maison carrée, de l'autre côté de Cornhill. Clary venait là tous les jours. Elle y venait bien souvent en vain, car les apparitions que Edward faisait en ses bureaux étaient courtes et peu fréquentes. Mais elle ne se lassait point d'y venir.

Ce jour-là elle y trouva ce qu'elle cherchait.

Nous n'essaierons point de peindre les impressions profondes et multiples qui se succédèrent dans l'esprit de la jeune fille, tant que dura sa muette contemplation. C'était à cette place qu'elle avait vu Edward pour la première fois ; c'était à cette place qu'elle venait l'attendre chaque jour ; c'était à cette place qu'elle souffrait, qu'elle était heureuse, qu'elle avait appris à aimer...

Elle restait là, charmée, sans s'apercevoir du passage des heures. Lorsque Edward, guidé par le geste de Bob Lantern, jeta les yeux vers elle, son cœur fut pris d une émotion douce et poignante à la fois. Elle eut froid ; ses jambes fléchirent, puis un flot de sang brûlant roula le long de ses veines jusqu'à sa joue, qui devint pourpre. Sa main lâcha le rideau.

Elle demeura longtemps ainsi, honteuse, émue jusqu'à la détresse, heureuse jusqu'au transport, derrière le frêle écran de mousseline qui la protégeait contre la fascination commencée. Elle avait grand désir de soulever encore la draperie, mais elle avait remords aussi de l'avoir soulevée déjà ; et peur et pudeur, — et puis encore la voix jusque-là si respectueusement écoutée de sa craintive dévotion, lui criait : Arrête !

Pauvre fille !

L'amour était à l'autre oreille, l'amour puissant, éloquent, irrésistible ! Nous ne savons ce qu'il disait, mais, quoiqu'il parlât tout bas, sa douce voix couvrait la voix menaçante de la conscience.

Clary avança timidement sa main blanche et déliée, puis elle la retira, puis elle l'avança encore Le rideau se souleva de nouveau, mais si peu !... Ce fut assez. Elle put voir celui dont la pensée emplissait sa vie. L'œil d'Edward, distrait et nageant dans le vide, ne cherchait plus sa fenêtre. Alors Clary eut moins peur et reprit sa position première.

Au bout de quelques minutes, ce qu'elle aurait pu prévoir, ce qu'elle désirait peut-être, arriva. La rêverie de monsieur Edward prit fin et son œil revint naturellement caresser la fenêtre.

Oh ! nous pouvons l'affirmer, Clary eut le ferme dessein de se cacher encore. Elle tira brusquement la mousseline, mais la mousseline s'accrocha ; un obstacle quelconque, une épingle oubliée sans doute, l'empêcha de tomber, — et la jeune fille resta sans voile en face du beau rêveur qui la contemplait passionnément.

— Clary ! cria la voix de mistress Mac-Nab à l'intérieur.

Clary n'entendait pas.

Edward mettait dans son regard d'enivrantes paroles. Muet, il disait : Je vous aime, plus tendrement que n'eût pu faire sa voix.

— Clary ! s'écria Stephen à son tour.

Clary n'entendait pas. — Sa tête se perdait ; son cœur s'élançait vers Edward, qui suppliait du geste maintenant et semblait demander pitié.

Deux larmes tremblèrent aux cils de la jeune fille et tombèrent brûlantes sur sa joue.

— Il m'aime, mon Dieu ! murmura-t-elle.

Edward, qui voyait sa victoire, posa sur sa bouche ses doigts réunis en faisceau et jeta un baiser à travers la rue.

Cette fois, l'épingle fut impuissante à retenir le rideau. Clary s'offensa. Le rideau tomba

Au même instant, deux portes qui donnaient entrée dans la chambre où se tenait la jeune fille s'ouvrirent brusquement.

— Clary ! Clary ! crièrent à la fois mistress Mac-Nab et Stephen qui entraient en même temps.

Clary trembla comme notre mère Eve, surprise par le Sauveur.

— Que faites-vous là, mon enfant ? demanda mistress Mac-Nab avec douceur ; — il y a cinq minutes que je vous appelle !

— Il y a donc ici quelque chose de bien intéressant, miss, dit sévèrement Stephen, — pour que vous n'ayez entendu ni ma voix ni la voix de ma mère ?...

La jeune fille balbutia et ne sut point répondre. Stephen, qui avait toujours en tête ses soupçons jaloux, s'élança vers la fenêtre et fit mine de soulever le rideau. Clary voulut l'arrêter d'un geste suppliant, mais Stephen ne tint compte de cette muette prière, et la draperie glissa en grinçant sur sa tringle.

Clary, Stephen et mistress Mac-Nab plongèrent à la fois leurs regards au dehors.

Il n'y avait plus personne aux fenêtres du premier étage de la maison carrée, dont chaque croisée montrait, closes, les doubles draperies de ses rideaux de soie.

Clary respira longuement, et Stephen refoula une exclamation de dépit. Quant à mistress Mac-Nab, il fallait pis que cela pour troubler son éternelle quiétude.

Edward avait quitté sa place au moment où Clary s'était de nouveau cachée derrière son rideau. Il se leva de l'air d'un homme que le jeu commence à fatiguer, et tira le cordon d'une sonnette.

Le petit nègre parut aussitôt.

— Va frapper sur le gong du salon du centre, dit-il.

— Combien de coups, maître ?

— Cinq coups.

Le petit nègre sortit par une porte autre que celle qui avait donné entrée à Bob Lantern.

Quelques secondes après, on entendit cinq coups sourds et prolongés retentir dans la direction suivie par le petit nègre. Monsieur Edward prit la même route et sortit du boudoir.

Il pénétra dans un salon de forme ronde, qui, autant qu'on pouvait s'orienter, tenait exactement le milieu de la maison carrée. Ce salon n'avait point de fenêtres et s'éclairait, à cette heure de midi, par un lustre allumé.

En revanche, il avait six portes dont cinq donnaient immédiatement sur des escaliers en spirale. C'était par la sixième que monsieur Edward avait pris entrée.

A son arrivée, le gong promenait encore le long des lambris sonores ses profondes et ondulantes vibrations. Le salon était désert.

Cinq chaises et un fauteuil étaient rangés autour d'un

vaste poêle, dont les bouches, ouvertes, échauffaient le salon de leurs brûlantes haleines.

Monsieur Edward se jeta nonchalamment sur le fauteuil.

Presque au même instant, les cinq portes s'ouvrirent. Les deux premières, percées dans la direction de Cornhill, donnèrent passage à une dame fort richement parée et à un gentleman de fashionable tournure. La troisième, qui tournait du côté de Finch-Lane, servit de chemin à un monsieur de mine bien honnête, vêtu en négociant de bon lieu et se présentant comme il faut. Par la quatrième, s'introduisit un petit homme tout jaune et tout maigre, dont le costume râpé s'usait à l'anguleux contact de ses jointures pointues.

La cinquième porte enfin donna passage à monsieur Smith paré de ses lunettes vertes et de son vaste garde-vue.

La belle dame venait des somptueux magasins de costumes de Cornhill, dont elle était souveraine et maîtresse sous le nom de mistress Bertram.

Le gentleman, monsieur Falkstone, était son voisin le bijoutier.

Le monsieur à prestance honnête tenait la boutique de changeur dans Finch-Lane. C'était monsieur Walter.

Le quatrième enfin n'était rien moins que le vieux Peter Practice, ancien *attorney* (procureur) ruiné, lequel trônait dans la poudreuse et sombre boutique de brocanteur qui venait, aussi sur Finch-Lane, après *l'exchange-office*.

De ces cinq personnages, mistress Bertram et Peter Practice étaient les seuls qui montrassent leurs visages tels que la nature les avait faits. C'était tant pis pour le vieux procureur, qui avait la laide mine d'un usurier retors et déhonté, mais c'était tant mieux pour mistress Bertram, laquelle était belle encore, bien qu'elle eût franchi dès longtemps les limites de la première jeunesse.

Les trois autres portaient de ces sortes de masques permis par notre civilisation. Ainsi, monsieur Smith avait son garde-vue; monsieur Walter, le changeur, partageait avec lui le bénéfice des lunettes vertes, auxquelles il joignait une perruque noire, qui ne laissait pas de contraster un peu avec le ton blanchâtre du duvet de la joue, aux endroits où ne passe point le rasoir; monsieur Falkstone, le brillant bijoutier, avait au contraire la joue bleue, ce qui ne l'empêchait point de porter de jolies moustaches blondes et une chevelure de la même couleur, admirablement frisée.

En somme, tout ceci pouvait être fort innocent. Monsieur Smith avait peut-être la vue faible; monsieur Walter avait sans doute appris dans Byron à chérir les brunes chevelures; quant à monsieur Falkstone et à sa fourrure d'emprunt, nous dirons que tous les coiffeurs de Londres déposeraient instantanément leurs bilans s'il n'était plus loisible aux jeunes dandies du commerce de se teindre la chevelure et la moustache.

Quoi qu'il en soit, les cinq nouveaux venus s'avancèrent d'un pas discret vers monsieur Edward et le saluèrent respectueusement.

Edward toucha la main de mistress Bertram et fit aux autres un signe de tête protecteur.

Mistress Bertram s'assit. Les quatre hommes restèrent debout jusqu'à ce qu'un geste royal d'Edward leur eût donné licence de prendre des siéges.

Ah! si mistress Brown, mistress Black, ou mistress Krubb avaient pu glisser un œil curieux au trou de quelque serrure, comme elles eussent appelé à grandes et glapissantes clameurs mistress Dodd et mistress Bull! comme elles en eussent conté à mistress Footes! comme elles eussent rendu jalouses mistress Crosscairn et même mistress Bloomberry!

Un silence de quelques minutes régna dans le singulier et mystérieux congrès. Monsieur Edward s'était renversé sur son fauteuil et semblait avoir mis en oubli la présence de ses partners. Ceux-ci se taisaient et attendaient.

Enfin, monsieur Edward mit la main au gousset dont il retira une montre splendide enrichie de diamans.

— Midi et demi! murmura-t-il. — Vais-je bien, Falkstone?

— Vous allez parfaitement, monsieur.

Peter Practice atteignit une montre d'argent, large et dodue, qu'il mit à l'heure de monsieur Edward.

— Si je vais bien, reprit ce dernier, je n'ai pas beaucoup de temps à vous donner... Venons tout de suite au fait: J'ai besoin de dix mille livres.

— Dix mille livres! répéta Peter Patrice en serrant convulsivement le large ventre de sa montre d'argent.

— Dix mille livres! répétèrent en chœur le changeur, le bijoutier, monsieur Smith et mistress Bertram.

— Pour ce soir, ajouta froidement monsieur Edward.

Toutes les têtes se baissèrent à la fois.

— Monsieur Walter, reprit encore Edward, pouvez-vous me les compter sur-le-champ?

— Je le puis, monsieur, mais...

— Mais quoi?

— En la monnaie que vous savez.

— Je n'en veux pas... Et vous, Falkstone?

— Les affaires languissent déplorablement, monsieur...

— Et vous, Fanny? interrompit Edward avec impatience en s'adressant à mistress Bertram.

— Ma caisse est à votre disposition, monsieur, répondit la belle marchande; — mais il s'en faut de beaucoup que cette somme s'y trouve.

— Je prendrai ce qu'il y a, Fanny... Vous êtes une bonne et charmante fille... Et vous, maître Practice?

— Je dirai à Votre Honneur, répondit l'ancien attorney, — je lui dirai clairement et sans ambages, je lui dirai ce que lui a dit mon honorable voisin monsieur Falkstone: les affaires languissent, elles languissent déplorablement; j'ajouterai même qu'elles ne vont pas du tout.

— Et la conclusion, maître Practice?

L'ancien procureur ouvrit par trois fois la bouche avant de prononcer la réponse suivante:

— Ma caisse, — telle qu'elle est, — et Dieu sait qu'elle n'est pas opulente, — mais enfin elle est ainsi, — est à la disposition de Votre Honneur.

Monsieur Edward réfléchit durant une minute.

— Quant à vous, Smith, dit-il ensuite, je sais ce que vous avez... Pardieu! messieurs, vous vous endormez, sur ma parole! Chaque fois que je vous demande une misère...

— Dix mille livres! soupira Peter Practice.

—Vous poussez d'interminables hélas, poursuivit Edward. Ceci est intolérable!... Vous laisse-t-on manquer de marchandises? N'avez-vous pas une part raisonnable? La police vous inquiète-t-elle? Tout le fashion de Londres n'a-t-il pas appris la route de vos magasins? — Et à qui devez-vous tout cela, s'il vous plaît? Marchandises, sécurité, vogue, c'est moi qui vous donne tout, et vous semblez hésiter à me satisfaire?

— A Dieu ne plaise! dit Falkstone.

— Vous savez bien, monsieur, que je suis toute à vous, murmura mistress Bertram.

— Vous, Fanny, je le crois, et je vous remercie... Mais ces messieurs...

— Nous sommes prêts, interrompit Falkstone.

— Je suis prêt, appuya Peter Practice, qui ajouta entre ses dents: — Mais je proteste en la forme due, déclarant agir *tanquam coactus* *, et non pas autrement, — dont acte, sous toutes réserves.

—A la bonne heure, reprit Edward en se levant.—Je compte sur vous pour ce soir... Comptez sur moi vous-mêmes et ne craignez rien. Je suis entre vous et la gêne comme entre vous et le danger. Adieu, Fanny.

Mistress Bertram repassa la porte par où elle était venue et qui conduisait au magasin de costumes, de même que chacune des trois autres conduisait à l'une des boutiques du rez-de-chaussée, la cinquième communiquant avec les bureaux Edward and Cº.

—Avez-vous quelque chose à me dire, Falkstone? demanda Edward.

— Votre affaire de cette nuit...? répondit le bijoutier en souriant.

* Comme contraint et forcé.

— Comme toujours, Falkstone, comme toujours... celui-là ne nous inquiètera pas de longtemps!

— C'est au mieux!... A qui remettrai-je mon contingent de fonds?

— Comme d'habitude, à mistress Bertram.

Falkstone salua et sortit.

— Mauvaises nouvelles, monsieur, dit le changeur Walter dès qu'il fut seul avec Smith et Edward ; — on m'a refusé hier trois de nos bank-notes et des bruits inquiétans commencent à courir dans la Cité.

— Que dit-on?

— On ne dit rien de précis, mais chacun entre en défiance; on ne prend plus une malheureuse bank-note de dix livres sans la retourner vingt fois en tout sens.

— N'aie pas peur, Walter, mon ami, dit Edward en souriant; — sous peu je te donnerai des bank-notes que personne ne refusera... va.

Le changeur, personnage posé s'il en fut, traversa le salon à pas comptés et disparut par la porte qui s'ouvrait sur l'escalier de sa boutique.

Smith fit doucement le tour du salon et ent'rouvrit toutes les portes pour voir s'il ne restait point d'indiscret écouteur. Cela fait, il revint vers Edward.

— Ami Smith, lui dit ce dernier, il faut être prudent à l'avenir et ne jouer du pistolet qu'à la dernière extrémité. C'est une arme bavarde, et nous ne sommes plus ici dans notre paradis terrestre du Teviot-Dale.... Mais c'est assez parler sur ce sujet; j'ai vu par moi-même que tu étais serré de près... J'espère que nos hommes n'en sont pas encore à refuser nos bank-notes?

— C'est selon, répondit monsieur Smith; nos fournisseurs, — il appuya sur ce mot en souriant, — prennent tout sans défiance, mais vos anciens gardes-du-corps du pays que vous venez de nommer ne veulent que de l'or... Ce sont d'intraitables coquins!

— Je les aime comme cela... Dis-moi... et l'affaire de Prince's-Street *?

— J'y suis allé ce matin. Paddy pousse son géant tant qu'il peut. Il le gorge de bœuf, il le sature de gin, et le géant travaille plus que dix hommes robustes ne pourraient le faire; mais il s'épuise...

— C'est bien long! dit Edward avec un soupir de dépit.

— Prince's-Street a quarante pieds de large! répliqua Smith, et notre éléphant creuse à vingt pieds de profondeur... Encore une huitaine, le géant crèvera comme un bœuf, mais le boyau sera fait.

— Dieu t'entende, bon Smith! alors ta caisse sera une vérité...

Monsieur Edward repoussa son fauteuil et mit ses doigts blancs dans une paire de gants parfumés.

— Adieu, dit-il; veille à ce que ce vieux Peter Practice s'exécute pour ce soir... Chaque fois qu'on lui demande mille guinées ou quelque chose comme cela, son cœur se fend.

Monsieur Edward prit l'escalier qui conduisait chez le bijoutier Falkstone, et y demeura quelques minutes comme pour marchander et choisir des joyaux; puis, sorta t comme un acheteur qui a fait ses emplettes, il franchit le marchepied d'un magnifique équipage, attelé de quatre chevaux, dont les pareils ne se fussent peut-être point trouvés à Londres, — fût-ce même dans les écuries sans rivales du marquis de Rio-Santo.

A peine était-il étendu sur les coussins, que l'équipage partit au galop, brûlant le pavé dans la direction des parages fashionables du West-End.

* Rue qui longe la Banque.

CHAPITRE X.

FAITS ET GESTES DE BOB LANTERN.

En sortant de la maison Edward and C°, Bob Lantern joua des jambes et des coudes le long du boueux trottoir de Cheapside, et descendit vers le quartier Saint-Giles. Cet honnête et digne garçon poussait très fort les enfans et mettait ses coudes noueux dans la poitrine des femmes, mais si quelque gentleman lui barrait le passage, il se hâtait de faire un circuit ou de s'effacer de son mieux. Telle est la chevaleresque coutume des bonnes gens de Londres.

Bob Lantern rasait les maisons et perçait le brouillard avec une agilité que ne semblaient point promettre ses formes disgracieuses et l'apathie ordinaire de ses mouvemens. Il eut bientôt franchi l'espace qui sépare Cornhill du fangeux labyrinthe qui porte le nom de Saint-Giles, et enfila une ruelle étroite et tortueuse où l'air s'épaississait, où le brouillard se faisait si lourd et si opaque qu'on voyait à peine devant soi, bien qu'il ne fût guère que midi.

Il poussa une porte de bois, dont les planches vermoulues et comme pulvérulentes se reliaient par des crampons de fer rouillé.

La maison où il entrait ainsi, comme presque toutes celles de cet immonde quartier, n'avait qu'un étage. Bob Lantern ne demeurait point au rez-de-chaussée; il n'habitait point non plus le premier : l'escalier qu'il prit fut celui de la cave.

A mesure qu'il descendait, une atmosphère chaude et pesante l'enveloppait; des miasmes fétides emplissaient sa poitrine. Un autre eût été révolté, peut-être suffoqué; mais Bob Lantern accueillit ces exhalaisons comme un cheval accueille la bonne odeur de l'écurie. Il poussa un grognement de bien-être, tâta sa poche pour s'assurer que son pécule avait résisté aux dangers du voyage, et souleva le loquet d'une porte en plein-cintre qui donnait entrée dans une manière de cellier chauffé à trente degrés centigrades par un poêle en fonte rempli de coke incandescent.

— Dieu me pardonne! Tempérance, dit-il en entrant, tu te brûles comme une vieille damnée que tu es.

Personne ne répondit. — Le poêle, rouge, ronflait comme un soufflet de forge.

— Tempérance! reprit Bob Lantern; — Tempérance! fille de Satan, me répondras-tu?

Un ronflement humain se mêla au ronflement du poêle, et une voix grondeuse prononça ces mots avec le lourd bégaiement du sommeil :

— Encore un verre, mistress Goose; le gin est bon, et c'est le vieux Bob qui paie.

Lantern bondit comme un tigre vers l'endroit de la cave où la voix s'était fait entendre. Un instant il disparut dans la profonde obscurité qui régnait partout où ne frappait point la lueur rougeâtre sortant de la porte du poêle, puis il revint traînant après lui un objet inerte, une sorte de paquet massif et d'un considérable volume.

Arrivé auprès du poêle, il lâcha prise. Le paquet s'affaissa immobile.

— Elle est ivre comme un tonneau de porter! s'écria-t-il avec colère; — Tempérance! sorcière maudite! Tempérance!

Tempérance! — c'était le nom du paquet, — ne bougea pas.

— Dieu me damne! reprit Bob; elle ne peut pas rester ici... je saurai bien l'éveiller, peut-être.

Il saisit le tisonnier brûlant et l'approcha des narines de Tempérance, qui tressauta violemment et se dressa, chancelante, sur ses pieds.

C'était une grande et forte femme de quarante ans, dont le teint ardent et les yeux rougis accusaient la passion favorite.

— J'ai soif! dit-elle d'une voix rauque en abaissant sur Bob son regard hébété.

— Ah ! tu as soif, éponge! riposta celui-ci qui brandit son tisonnier ; — tu as soif !... quand je travaille toute la journée pour gagner quelques misérables pences, tu as soif, tu bois et tu t'enivres... Dieu m'écrase ! Tempérance, quelque jour, je te briserai la tête contre le mur.

Malgré l'énergie brutale de ces menaces, il y avait de la tendresse dans la voix de Bob, tandis qu'il parlait ainsi.

— Eh! là ! là ! mon joli Bob, repartit la grande femme, — un verre de plus, un verre de moins... Pardieu! vois-tu, le gosier me brûle...

— Du gin plein l'estomac, du coke plein le poêle... me crois-tu donc riche pour aller de ce train-là, femme?

Tempérance avait fait machinalement le tour du poêle et s'était approchée d'une table où il y avait un verre et une cruche de genièvre, tous deux vides.

— Pas une goutte ! grommela-t-elle avec dépit. —Mon joli Bob, n'as-tu pas dans ta poche quelque demi-couronne pour faire plaisir à ta petite femme?

— Une demi-couronne, damnée!... une demi-couronne! C'est le gain d'un homme pour huit heures de travail... Tu me ruineras.....

— J'ai soif ! interrompit Tempérance, qui s'était accroupie derrière le poêle et commençait à se rendormir.

— Il faut pourtant que je la renvoie! murmura Bob ; — si elle savait... Femme, ajouta-t-il tout haut, je veux que le diable m'emporte si je puis te rien refuser... Tiens, voilà six pences... va boire.

— Six pences !... Mon joli Bob, encore six autres !

Lantern fronça ses sourcils fauves et leva son tisonnier d'un air menaçant. Tempérance, à qui l'idée de humer deux ou trois verres de gin rendait des jambes, déguerpit et remonta l'escalier en chantant.

Lantern la suivit doucement jusqu'à la porte de la rue, qu'il referma derrière elle. Cela fait, il revint en son réduit, dont il barricada soigneusement la porte.

— Est-il possible, murmura-t-il en allumant une lampe au feu du poêle, — qu'un bijou de femme comme cela ait des goûts de dépense semblables... Cinq pieds six pouces !... et des couleurs !... On ferait tout le quartier Saint-Giles, et Holborn, pardieu !... et Cheapside, ma foi !... et Cornhill !... et Whitechapel, ou le diable m'étrangle par dessus le marché ! sans trouver sa pareille... Je souhaite que le tonnerre me brûle s'il n'y a pas bien des lords qui la voudraient pour leur lady... A propos de lord, ma course d'hier soir pourra servir à deux fins... Le comte est un fier connaisseur, et cette petite quêteuse est bien la plus gentille fillette... pas pour moi : je préfère les femmes de taille; mais pour les gentlemen qui aiment à promener des maîtresses de cinq pieds... cinq pieds !

Lantern haussa les épaules et se dirigea vers un des angles de sa cave.

— De sorte que, poursuivit-il, le comte de White-Manor mordra comme il faut à l'hameçon... C'est une cinquantaine de guinées, — l'un dans l'autre, — que me vaudra cette colombe méthodiste... peut-être davantage... Ça tombera bien ! la vie est durement chère et Tempérance boirait la Tamise... Il faut dire qu'elle a des qualités...

Il tâta l'une des pierres de la muraille, qui céda sous la pression de son doigt.

— Et cinq pieds six pouces ! ajouta-t-il,—et même une idée de plus.

La pierre, sollicitée par sa base, bascula et tomba, laissant à découvert un trou large et profond. Lantern y plongea son regard. Il ne parlait plus. Une joie avide et passionnée faisait scintiller ses petits yeux derrière les poils recourbés de ses sourcils.

Il posa la lampe allumée par terre et s'en alla écouter à la porte.

Puis, en deux sauts, il regagna son trou et y jeta ses deux mains convulsivement ouvertes. Tout son corps eut un frémissement et le trou rendit un bruit d'or qu'on remue.

Le visage de Lantern, éclairé d'en bas par la lampe posée à terre, reflétait les énergiques élancemens d'une jouissance parvenue à son paroxysme. Il remuait l'or doucement d'abord, et comme on caresse une femme aimée, puis ses deux mains se crispèrent ; il murmura des mots étranges ; ses doigts semblèrent pétrir son trésor.

Nous ne saurions dire au juste combien de livres contenait cette caisse d'espèce originale, mais le trou était grand, et quelquefois les bras de Lantern disparaissaient dans l'or jusqu'au coude.

Il en retirait parfois de pleines poignées qu'il élevait follement au-dessus de sa tête pour les rejeter avec bruit dans le trou

Quand il se fut bel et bien soûlé de la vue et du contact de son trésor, il sortit de sa poche les sept souverains qu'il avait récoltés dans la maison de commerce Edward et compagnie, et les envoya rejoindre le reste.

— Pauvres petits amours ! soupira-t-il ;—c'était bien chaudement dans ma poche !.... N'ayez pas peur, je reviendrai vous voir ; je vous amènerai de la compagnie, s'il plaît à Dieu !

Il regarda encore, il toucha encore. L'excellent Bob avait grand'peine à se séparer de son cher pécule. Enfin, après avoir hésité longtemps, il replaça la pierre et l'enfonça si adroitement, que l'œil le plus exercé n'aurait pu la distinguer des autres pierres ses voisines.

— Tempérance a le nez fin quand elle n'est pas ivre, dit-il ; mais elle est toujours ivre, et je suis plus fin qu'elle, moi !... D'ailleurs, ajouta-t-il en défaisant les barricades intérieures de sa porte, — n'est-ce pas pour elle que je travaille, le cher cœur !

Quelques minutes après, Bob Lantern franchissait la dernière marche de son escalier et revoyait le jour, c'est-à-dire l'épais brouillard qui emplissait la ruelle. A quelques pas de chez lui, dans une taverne enfumée, il aperçut sa compagne Tempérance qui dormait, la tête sur une table.

— Quel dommage ! grommela-t-il avec regret ;—une femme de cinq pieds six pouces !

Il recommença la course précipitée que nous lui avons vu déjà fournir, et rasa les maisons avec une rapidité de locomotive.

Il était environ deux heures après midi.

Une fois hors du quartier Saint-Giles, Bob Lantern se lança dans Oxfort-Street, et, méprisant désormais les trottoirs, il éclaboussa les fiacres en galopant dans la boue. Sa course le mena au milieu de Portman-Square, devant une grande maison d'aspect opulent, dont, selon l'usage, une grille défendait la façade.

Entre la grille et la maison, des deux côtés du perron, une armée de grooms et de valets oisifs causaient et riaient.

Bob Lantern mit le pied sur la première marche de l'escalier.

— Que veut ce drôle? cria un apprenti jockey du poids de quinze kilogrammes.

— Mon bon petit monsieur Tulipp, répondit Bob, vous ne me remettez pas?

— Quelque mendiant !...

— Fi donc! s'écria Bob avec un beau mouvement de fierté.

Et il ajouta à part lui :

— Je ne mendie jamais que le soir, entends-tu, quart d'homme !... Mon bon petit monsieur, reprit-il tout haut, je suis votre serviteur Bob Lantern.

— C'est juste, s'écrièrent deux ou trois grooms, Bob Lantern, l'époux de mistress Tempérance...

— Pour vous servir, mes bons messieurs.

— Et que veux-tu?

— Vous offrir mes respects... et voir, si ça se peut, l'intendant de milord.

— L'intendant est en affaires.

— C'est son état et ça ne fait rien... Monsieur Paterson et moi nous sommes de vieilles connaissances, soit dit sans orgueil ; je suis sûr qu'il verra ma face avec plaisir.

— Oh! oh! master Bob! promettez-nous alors votre haute protection... Tulipp! va annoncer master Bob.

— Faites place à master Bob !

— A master B b Lantern !...

— Epoux de mistress Tempérance, la bien nommée !

— Pour vous servir, mes bons messieurs, pour vous servir, murmura Bob, qui passa tête nue et sans perdre son humble sourire au milieu des gros quolibets de cette valetaille.

Bob Lantern était un homme prudent.

L'apprenti jockey Tulipp voulut bien, pour cette fois seulement, descendre aux fonctions de groom, et précéda Bob dans l'escalier qui conduisait aux étages supérieurs.

— Tu attendras longtemps, puissant Bob, dit-il en ricanant, car il y a déjà bien du monde dans l'antichambre de monsieur Paterson.

— Que voulez-vous, mon bon petit monsieur Tulipp, répondit Bob, — la vie est durement chère, et j'ai grand besoin de travailler pour gagner mon pauvre pain ; mais, s'il faut attendre, j'attendrai.

Il y avait en effet foule nombreuse dans l'antichambre de l'intendant. C'étaient cinq ou six tenanciers de milord qui venaient renouveler leurs fermages, des fournisseurs, des cliens, dans le sens latin du mot, et une demi-douzaine de maquignons prenant le titre de maîtres de haras.

Tulipp entr'ouvrit la porte de monsieur Paterson et prononça le nom de Lantern

Les pauvres diables, qui attendaient là depuis plusieurs heures peut-être, plongèrent un avide regard par l'ouverture de la porte, afin de voir quel était l'importun dont la visite prolongée outre mesure leur barrait impitoyablement le seuil de monsieur l'intendant. Ils regardèrent de leur mieux, mais ils ne virent personne que monsieur Paterson lui-même, qui, demi-couché sur un fauteuil à bas dossier, appuyait ses gros pieds sur la grille de sa cheminée et se curait les dents avec un très grand soin.

Les fournisseurs, fermiers et maquignons pensèrent qu'ils ne voyaient pas tout.

— Lantern ! répéta monsieur Paterson sans regarder Tulipp... Ah diable ! Lantern, dis-tu... Qu'est-ce que c'est que Lantern ?

— C'est moi, s'il plaît à Votre Honneur, répondit Bob qui voulut s'avancer.

— Après nous, l'homme, après nous ! prononcèrent en chœur les fermiers, fournisseurs et maquignons.

— Il me semble que je connais cette voix, murmura Paterson ; — eh ! j'y suis ! ce Lantern est un coquin de mérite... fais entrer !

Il s'éleva un murmure parmi les fermiers, fournisseurs et maquignons qui firent mine de barrer le passage.

— Mes bons messieurs... commençait Bob avec son humilité ordinaire quand il parlait à plus fort que lui...

Mais il n'eut pas besoin de se mettre en frais d'éloquence. Tulipp, qui tenait encore à la main une longue brosse mouillée, se précipita vaillamment et distribua une pluie d'eau noire à droite et à gauche; maquignons, fournisseurs et fermiers se reculèrent en grognant.

Bob se hâta de profiter de la route frayée et passa, en saluant à la ronde.

— Ferme la porte, lui dit monsieur Paterson sans se tourner de son côté.

Bob ferma la porte.

— Avance ici, dit encore l'intendant.

Bob s'avança.

Monsieur Paterson était un homme de taille moyenne, légèrement obèse, dont les cheveux rares et parfaitement incolores encadraient un visage blafard. Au milieu de ce visage rayonnait un nez charnu, couleur de feu. Ce nez était prodigieux. On l'avait vu pâlir deux ou trois fois durant les cinquante années que monsieur Paterson avait passées sur terre; mais en ces cas, par une réaction explicable, ses joues jaunâtres d'ordinaire étaient devenues pourpres. Evidemment ce nez avait la propriété de déteindre sur le visage.

La physionomie de monsieur Paterson exprimait, en somme, un calme apathique, presque brutal. Ses yeux ne disaient rien. Sa bouche plate et pincée parlait avec grimaces et par soubresauts, comme si les mots eussent écorché son larynx en passant. Le type anglais se révélait chez lui surtout par l'excès de l'élément lymphatique.

Bob, en entrant, fit comme les patiens de l'antichambre ; il regarda tout autour de lui, mais il ne vit personne. Monsieur Paterson n'avait d'autre motif pour ne point recevoir que son bon plaisir et son cure-dent.

Au bout d'une minute environ, il leva les yeux sur Bob et haussa les épaules.

— Tu vends quelque chose, dit-il en cherchant une plaisanterie qu'il ne trouva pas ; — quelque chose comme?... Oui, par le diable! quelque chose qui... tu m'entends, méchant drôle!

Bob se mit à rire débonnairement.

— C'est plaisant ce que vient de dire Votre Honneur, murmura-t-il ; — le fait est que je vends quelque chose comme cela.

— Tu arrives mal; ta marchandise est en baisse ici.... Milord n'en veut plus.

— C'est fâcheux, repartit Bob avec froideur; fâcheux pour Sa Seigneurie, car, pour moi, voyez-vous, monsieur Paterson, je ne suis pas exposé à garder longtemps cette marchandise, — comme vous appelez cela, — en magasin.

— Elle est donc bien jolie ? demanda l'intendant.

— Un ange !... Et encore je voudrais parier qu'il n'y a pas beaucoup d'anges comme cela.

Monsieur Paterson haussa une seconde fois les épaules.

— Les maquignons vantent leurs chevaux, dit-il sentencieusement.

— Votre Honneur pourrait la voir.

— A quoi bon?... Milord est blasé, mon pauvre Jack Lantern.

— Bob Lantern, s'il plaît à Votre Honneur.... Ah ! milord est.... je n'ai pas bien compris.

— Blasé !... Tu ne saisis pas?... C'est un mot qui nous vient de France, comme les vins frelatés et les petits couteaux de deux pences... Il veut dire... ma foi ! c'est difficile à expliquer, honnête Jack...

— Bob, s'il plaît à Votre Honneur.

— Honnête Bob... c'est difficile... Dis-moi, as-tu quelquefois mangé plus de tranches de bœuf rôti que ton estomac n'en pouvait contenir ?

— Rarement, Votre Honneur, la vie est si durement chère !...

— Enfin cela t'est arrivé une fois ou cent fois, peu importe... eh bien ! ce jour-là tu étais blasé sur le bœuf.

— C'est-à-dire que je n'en voulais plus.

— Juste... milord ne veut plus d'anges.

— Parce qu'il en a trop consommé... je conçois cela... Mais à ce compte, ma femme Tempérance devrait être depuis longtemps blasée sur le gin... Quant à ce qui est de milord, c'est grand dommage pour Sa Seigneurie... fâché d'avoir dérangé pour rien Votre Honneur.

Lantern salua bien bas et prit le chemin de la porte. Au moment où il touchait le seuil, la voix de monsieur Paterson l'arrêta.

— Quel âge a-t-elle ? demanda celui-ci d'un air qui voulait être négligent.

— Quelque chose comme dix-sept ans... peut-être dix-huit ans... Ah ! Votre Honneur, c'est frais comme une cerise, c'est élancé comme une baguette de saule, c'est gracieux, c'est gentil, c'est blond, c'est modeste...

— Ta, ta, ta, ta! interrompit l'intendant; — où demeure-t-elle?

— Ceci fait partie de ce qu'on m'achète, répondit Lantern avec un ignoble sourire ; — la rue et le numéro, c'est la moitié de la chose... et d'ailleurs, milord est... je ne me souviens pas du mot, mais je sais que Sa Seigneurie est comme moi quand j'ai mangé trop de tranches de bœuf... elle n'a plus d'appétit.

— Ecoute, honnête John, reprit Paterson.

— Bob, s'il plaît à Votre Honneur.

— Jack, Job ou John, tout cela me plaît, mon garçon ;

mais ne m'interromps plus... on pourrait tenter un dernier essai... Si elle est aussi charmante que tu le dis...

— Mille fois plus charmante !

— Peut-être que milord ne pourrait la voir sans l'aimer.

— Je veux que Dieu me damne s'il le pourrait, Votre Honneur.

— Il faut essayer.

— C'est mon avis.

— Aussi bien, depuis que milord a changé de vie, mon crédit se perd. Croirais-tu bien, honnête Jack, que Sa Seigneurie m'a demandé l'autre jour quelques explications sur es affaires?

Bob prit un air profondément stupéfait.

— Est-ce bien possible ! dit-il sans rire.

— Ce n'est que trop vrai... il est temps de le remettre en sa route. Je verrai cette jeune fille.

— A la bonne heure !

— Je la verrai dès demain.

— Quand Votre Honneur voudra.

— Que te faut-il ?

Bob revint vers le foyer et mit son coude sur la tablette de la cheminée.

— Je vous dirai son nom, je vous dirai son adresse, et vous me compterez trente souverains d'or, répondit-il.

— Tu es fou, digne John ! s'écria l'intendant. Trente souverains pour une adresse !

— Et un nom... le nom et l'adresse de la plus jolie miss de Londres. Que faut-il de plus ? Votre Honneur n'a-t-il pas de l'argent pour faire le reste ?

— Mais, trente souverains !...

— C'est pour rien... Quand vous l'aurez vue, vous direz : Ce pauvre Bob Lantern est un sot. Cela vaut cent guinées.

— Tout autre que toi aurait pu rencontrer cette jeune miss.

— Londres est grand. Si Votre Honneur veut chercher, je ne m'y oppose pas.

Monsieur Paterson réfléchit un instant, puis il se leva sans mot dire et se dirigea vers son secrétaire. Bob le suivit d'un regard avide.

L'intendant ouvrit l'un des tiroirs et compta lentement trente souverains d'or.

— C'est cher, murmura-t-il, mais ce drôle ne m'a jamais trompé. C'est le plus fin limier de Londres pour ces sortes de choses... Et puis, en définitive, c'est milord qui paie... Approche ici, continua-t-il tout haut : si tu me trompes !...

— Allons donc ! interrompit Bob ; Votre Honneur se moque, je ne voudrais pas, pour si peu, perdre une pratique comme lui.

— Prends cela.

Bob ne se le fit point répéter. Il saisit l'or et le fit disparaître comme par enchantement dans une de ses vastes poches.

— Anna Mac Farlane, dit-il ensuite à voix basse, tandis que Paterson écrivait sous sa dictée, — 52, Cornhill, vis-à-vis de Finch-Lane : deux sœurs, une vieille tante ou mère... un blanc-bec qui doit être un frère ou un cousin.

— Je n'aime pas le blanc-bec ! grommela l'intendant.

— Ça gêne, mais... au besoin... j'entreprends aussi ces sortes d'affaires.

Lantern avait fait un geste atroce, à la signification duquel on ne pouvait point se méprendre. Monsieur Paterson le regarda en face et se prit à rire.

— Tu dois amasser des millions, digne Jack ! dit-il après un silence.

— Moi !... la vie est durement chère, Votre Honneur ; je n'ai pas un penny vaillant outre les trente souverains que je viens de recevoir... Adieu, Votre Honneur, et merci ! je reviendrai dans quinze jours voir si l'on a besoin de moi... à moins que le blanc-bec ne vous offusque par trop.

— Reviens demain, dit Paterson.

Bob fit un signe affirmatif et sortit. Les fermiers, les fournisseurs et les maquignons le regardèrent passer avec une hargneuse envie. Lui, sortit en les saluant humblement.

Quand il fut parti, la sonnette de l'intendant se fit entendre, et un valet vint annoncer aux patiens de l'antichambre que Son Honneur ne recevrait plus que le lendemain.

Bob reprit intrépidement sa course ; mais comme il était quatre heures après midi et que la nuit de Londres commençait, il eut soin de tenir sa main sur la poche qui renfermait ses trente souverains.

— Voilà une bonne affaire ! se disait-il ; je donnerai six pences à Tempérance.

Un monsieur bien couvert lui barra le trottoir, au moment où il retournait vers Finch-Lane ; Bob voulut passer à droite ou à gauche ; mais le monsieur l'arrêta d'un geste et lui dit avec un fort accent français :

— Mon ami, l'église Saint-Paul ?

— C'est une belle église, répondit froidement Lantern.

— Pourriez-vous m'indiquer la route ?

— Hé ! hé ! dit Bob, c'est malaisé ; mais pour deux shellings je le ferais.

— Deux shellings ! se récria le Français ; pour un mot !...

— Allons, je le ferai pour un shelling, puisque vous n'êtes pas un Russe, monsieur le Français...

Bob tendit la main. L'étranger y mit un shelling en grondant quelque parole peu flatteuse touchant l'hospitalité anglaise.

— C'est bon, dit Bob... Eh bien ! milord, ne changez point de chemin, faites cent pas tout droit devant vous et vous rencontrerez le portail de Saint-Paul.

— J'y allais donc ? demanda le Français.

— Directement, milord.

Bob passa de côté et se jeta dans la foule, laissant le Français partagé entre l'étonnement et le dépit.

— Maintenant, se dit Bob, irai-je chez le blanc-bec lui vendre le nom de monsieur Edward ?... Non. Il faut laisser aller les choses. Cela le mettrait en défiance et pourrait empêcher l'affaire de marcher convenablement... Ah ! ah ! ah ! le bon marché qu'a fait monsieur Paterson ! monsieur Edward lui soufflera la belle avant qu'il ait le temps de dire zest ! Cela le regarde.

En conséquence, Bob ne poursuivit point sa route vers Finch-Lane. Comme il n'était pas encore l'heure de se coucher, il voulut utiliser le reste de sa journée. Bob était un effréné travailleur.

— Ce soir, pensa-t-il, j'irai voir mes amis de la Résurrection... Leur besogne est durement désagréable, et ça n'est pas payé... Mais il faut bien gagner son pauvre pain... Dieu me damne ! le temps est bon pour mendier ce soir. Le brouillard est chaud et les vieilles femmes sortent de leur trou... Attention aux policemen !

Bob, en finissant ces mots, fit un haut-le-corps qui disloqua entièrement son torse et lui donna l'aspect le plus misérable que gueux puisse désirer. L'une de ses épaules se haussa, tandis que l'autre s'effaçait ; son bras gauche, tordu et retourné, joua merveilleusement la paralysie. Sa jambe gauche, volontairement raccourcie, boita et donna à toute sa personne un mouvement de tangage qui faisait compassion à voir.

Il jeta autour de lui un regard circulaire et cauteleux pour s'assurer que le trottoir était pur de tout agent de police.

Un second regard tria, parmi la foule, une vieille dame au grand chapeau noir qui ne pouvait être moins que la veuve d'un patron de barque ou d'un bosseman, décédé au service de l'état.

Bob se traîna vers elle en se balançant comme un sloop battu par la tempête.

— Respectable mistress, murmura-t-il derrière elle, — je n'ai pas mangé depuis cinq jours et demi.

La dame pressa le pas.

— O bonne mistress ! reprit Bob, ayez compassion d'un malheureux marin qu'une blessure reçue à la mémorable bataille de Trafalgar, sous les yeux du glorieux Nelson, empêche de travailler et réduit au triste métier de mendiant.

— Je n'ai rien, brave homme, dit la dame.

— Hélas ! reprit encore Bob, je tendrai donc encore aujourd'hui en vain cette main qui a touché celle du grand Nelson...

La dame regarda la main de Bob. Le nom de Nelson est toujours d'un effet puissant sur une oreille anglaise.

— Ayez compassion, bonne mistress, ou je vais mourir à vos pieds sur le pavé.

La dame fouilla dans son vaste sac et en retira une couronne qui sans doute devait servir, ce soir, à sa partie de whist. Bob baisa la couronne et promit à la dame les bénédictions de Dieu.

— Milady! s'écria-t-il en s'attachant aux pas d'une seconde victime qui, selon lui, avait une tournure tory, — ne laissez pas périr d'inanition un brave soldat de notre demi-dieu, Sa Grâce le puissant duc de Wellington... J'ai cinquante-trois blessures, noble lady, et Napoléon, — Napoléon en personne, je le jure sur mon salut, — m'a brisé la jambe d'un coup de botte forte...

Milady lui donna un shelling pour s'en débarrasser.

Bob continua ce jeu durant une heure environ avec diverses chances de succès. Il récolta ainsi un certain nombre de couronnes; mais il empocha grand nombre de rebuffades et une demi-douzaine de coups de canne que lui octroya un membre du parlement à pied, qu'il avait pris pour un fermier du comté de Galles.

Au moment où il allait quitter la partie, il aperçut une antique mistress dont l'aspect le tenta fortement. Bob ne savait point résister aux tentations de ce genre. Il aborda la vieille dame et commença un poétique récit de la bataille de Trafalgar. Au milieu de son récit, il sentit une lourde main se poser sur son épaule.

Bob ne prit point la peine de se retourner. Il connaissait la main des policemen.

Par un mouvement rapide comme l'éclair, il rendit à son torse sa forme accoutumée, et se baissant tout-à-coup, il fit lâcher prise à l'agent : avant que celui-ci eût pris une attitude de défense, les deux poings de Bob frappèrent en même temps sa poitrine qui sonna comme un tambour.

L'agent tomba dans la boue au grand plaisir des cokneys. Bob s'en alla, le cœur paisible. La soirée s'avançait. Il possédait bien encore quelques petites industries qu'il mettait en pratique à ses heures de loisir, mais, ce soir, il se sentait pris de tendres pensées à l'endroit de Tempérance, dont les cinq pieds six pouces ne lui avaient jamais semblé si pleins de charmes.

— Je verrai les gens de la Résurrection une autre fois, se dit-il. La journée n'a pas été mauvaise et je suis fatigué. — Bishop me ferait passer la nuit pour une guinée... Une guinée est quelque chose!... Mais Tempérance m'attend, la pauvre chère belle... Je veux que Dieu me damne si je ne donnerais pas dix shellings pour qu'elle ne s'enivrât que six fois par semaine!

Bob reprit donc le chemin de Saint-Giles par Holborn; il marchait maintenant le front haut et les mains dans les poches, comme fait tout honnête homme dont la conscience est tranquille et qui a reçu le prix d'un labeur honorable.

CHAPITRE XI.

MORS FERRO NOSTRA MORS.

Monsieur Frank Perceval ne portait point de titres. Ce n'était point dédain de sa noblesse; c'était au contraire un honnête et fier respect du nom historique de ses aïeux. Aux temps où l'état de gentilhomme donnait puissance et priviléges, il pouvait y avoir quelque grandeur à faire fi de sa naissance et à renier ses droits, mais, en notre siècle où noblesse ne fait plus qu'obliger, il n'y a guère que les lâches et peut-être encore les sots pour affecter le mépris d'une haute origine et jeter bas leur écusson comme on fait d'un vêtement passé de mode. Frank n'était point de ces gens-là, mais il n'était pas non plus de ceux qui croient ajouter à leur mérite intrinsèque en faisant graver sur leurs cartes de visites les feuilles de persil d'une couronne ducale ou les six rangs de perles fines d'un diadème de baron. Il n'y avait nul méchant et petit orgueil dans la hauteur qu'il mettait à porter bien son nom : Frank était un gentilhomme dans le vrai sens du mot.

Son frère aîné, le comte de Fife, avait hérité de presque toute la fortune paternelle, suivant la loi anglaise. Malgré cet inégal partage, le comte n'était pas assez riche pour servir une pension à son frère déshérité. Il était du reste bien en cour et tenait état de grand seigneur.

Frank était donc forcé de mener une existence modeste, eu égard au train de prince qu'avaient jadis affiché ses ancêtres. Il vivait de son faible patrimoine et d'une part de la fortune de sa mère qui habitait l'Ecosse avec la dernière de ses filles, âgée de douze ans. La comtesse douairière de Fife aimait Franck avec une sorte de passion. Il était son enfant préféré, pour lui d'abord, et aussi parce que son caractère, son âge et sa figure lui rappelaient l'aînée de ses filles morte malheureusement quelques années auparavant. Cette sœur, miss Harriett Perceval, et Frank étaient jumeaux.

Frank habitait à Londres Dudley-House, propriété de sa mère, située dans Castle-Street, auprès de Cavendish-Square. Il avait un seul domestique outre sa femme de charge, point d'équipages, point de chevaux.

La matinée était déjà fort avancée, lorsque Stephen Mac-Nab passa le seuil de Dudley-House. Il fut reçu par le vieux domestique de Frank.

— Bonjour, vieux Jack, dit notre jeune médecin; ton maître n'est-il point levé encore?

Jack était un digne, discret, honnête, fidèle et dévoué serviteur. Il y aurait eu en lui du Caleb si Frank Perceval eût été dans la position désespérée du maître de Rawenswood. Mais Frank était fort loin de cette magnanime misère dont notre Walter Scott nous a fait un si émouvant tableau. Sa pauvreté, toute relative, eût été pour bien d'autres de l'opulence. Aussi Jack gardait-il une tenue fort respectable; sa livrée, d'une propreté minutieuse, n'accusait point de trop longs services, et il y avait sur son visage un air de prospérité qui éloignait toute idée de famine.

Il aimait son maître avec passion et ne lui trouvait d'autre défaut que de ne s'appeler point à tout le moins sir Francis Perceval, — lui qui était Très Honorable, fils de comte, et dont la mère, miss Dudley, descendait des Stuarts et portait écartelé d'Ecosse et de Courtenay! Jack eût donné trois années de gages pour déterminer son maître à prendre un titre quelconque qui le dispensât, lui Jack, de dire à tout bout de champ : Son Honneur.

Son Honneur tout court. — Tandis que, de l'autre côté de la rue, il y avait un sir Marmaduke Twopenny qui était ancien marchand de goudron et *knight* * par contrebande. De sorte que son valet de chambre avait le droit d'écraser le pauvre Jack en disant vingt-deux fois par heure : — Son Honneur sir Marmaduke.

Jack était tenté de lui rompre les os, mais il hésitait à se compromettre avec cette noblesse de comptoir. Toute sa vengeance consistait à faire sonner ce nom de Twopenny de façon à montrer son incommensurable dédain, et à jurer par les neuf quartiers du grand écusson de Perceval.

Il connaissait Stephen depuis l'enfance, et savait toute l'amitié que lui portait Frank; à ces causes, il pardonnait un peu au jeune médecin de n'être point noble.

— Votre Honneur va faire bien plaisir à Son Honneur, dit-il en continuant sa besogne et avec une cordialité respectueuse. — Son Honneur parlait souvent de Votre Honneur dans nos voyages... Son Honneur est sorti ce matin de bonne heure, si Votre Honneur veut l'attendre, je lui ouvrirai le cabinet de Son Honneur.

Comme on voit, Jack avait quelque raison de souhaiter un titre à son maître. Cela lui eût réellement épargné une très

* Chevalier, dignité à vie.

énorme quantité de redites. La troisième personne demande impérieusement des distinctions sociales ; il n'y a point d'égalité possible devant la troisième personne.

Stephen se fit introduire dans le cabinet de Frank. C'était une chambre dont la description n'aurait point d'intérêt pour le lecteur. Beaucoup de livres, quelques objets d'art, deux ou trois portraits de famille et un grand écusson à quartiers portant, sur le tout, les armes propres de Dudley, composaient sa décoration.

Stephen s'assit auprès du feu.

— Rien n'a été changé ici, dit-il en souriant ; voici les auteurs que nous aimons tous deux, le portrait de la pauvre demoiselle Harriett.

Jack découvrit tristement son front.

— Voici, continua Stephen, la statuette de la duchesse de Berry... Franck est donc toujours un chevalier errant ?

— Je voudrais qu'il fût au moins chevalier, répondit Jack.

— Voici le grand écusson de Perceval.

— Plairait-il à Votre Honneur que je le lui blasonne ? interrompit vivement le vieux valet.

Et sans attendre la réponse de Stephen, il commença d'une voix rapide et monotone cette explication technique, si souvent entendue que les mots s'en étaient gravés un à un dans sa mémoire :

— Il est, s'il plaît à Votre Honneur, parti de trois traits, coupé de deux. Au premier, de Fairfax : burellé d'or et de sable au lion d'argent brochant sur le tout ; — au deuxième, d'Argyle : d'argent à la nef d'azur équipée et ramée de même ; — au troisième, d'Errol : d'argent à trois écus de gueules ; — au quatrième, de Dudley-Stuart : contrécartelé aux premier et quatrième d'argent à la fasce échiquetée d'argent et d'azur de trois tires, qui est Stuart ; aux deuxième et troisième, d'or à trois tourteaux de gueules, qui est Courtenay, et, sur le tout, échiqueté d'argent et d'azur de douze pièces à la bande d'hermines, qui est Dudley ; — au cinquième, de Douglas : d'argent au cœur sanglant de gueules, au chef d'azur, chargé de trois étoiles d'argent ; — au sixième...

Stephen bâilla et poussa un long soupir.

— J'ennuie Votre Honneur ? demanda timidement Jack ; — il n'y a plus que quatre quartiers et l'écusson en abîme...

— Tu me les décriras une autre fois, mon vieux Jack, dit Stephen.

— Je serai toujours aux ordres de Votre Honneur.

Jack répondit cela, mais il ajouta à part lui : — « On voit bien que Son Honneur n'est pas nobleman ! »

— Ton maître avait donc emporté ses armes ? reprit Stephen, qui voulait poursuivre l'entretien afin de ne point froisser le bon vieux valet.

— Certes, Son Honneur avait emporté ses pistolets de voyage...

— Je ne vois plus son épée...

— Votre Honneur se trompe, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi.

— Sa boîte de combat aussi n'est plus à sa place, poursuivit Stephen.

Jack pâlit et trembla.

— C'est vrai, balbutia-t-il ; Votre Honneur a raison... Que Dieu ait pitié de nous !

— Que veux-tu dire ? s'écria Stephen en se levant.

— Son Honneur est sorti de grand matin, répondit Jack d'une voix étouffée ; — si matin que j'étais encore au lit... Je ne l'ai pas vu... Il a emporté son épée... sa boîte de combat...

— Un duel !... interrompit Stephen.

— Et Son Honneur n'est pas encore revenu ! dit le vieux valet qui tomba faible sur un fauteuil.

Stephen se prit à parcourir la chambre à grands pas.

— Un duel ! répéta-t-il avec agitation ; — arrivé d'hier !... un duel ce matin !... Voilà qui est étrange !... Mais peut-être n'est-ce qu'une querelle sans importance qui n'aura pas de suites...

Jack secoua lentement sa tête grise.

— Tout ce qui touche à l'honneur de Perceval a de l'importance, dit-il, et mon maître n'est pas de ceux qui prennent leurs armes pour ne s'en point servir... et midi va sonner !... et il est parti depuis sept heures !...

Il mit son front entre ses mains.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, vous ne permettrez pas que le vieux Jack voie cela !

— Mon pauvre Jack, reprit Stephen, qui tâchait de se rassurer lui-même, — nous nous alarmons à tort. Franck n'a pu avoir de querelle sérieuse depuis hier.

— Son Honneur n'a vu personne et n'est sorti que pour aller au bal de lord Trevor...

— Lord Trevor ! s'écria Stephen frappé d'un trait de lumière.

Puis il ajouta avec accablement :

— Le marquis de Rio-Santo !

Jack le regardait sans comprendre.

— Le marquis, répéta-t-il avec dédain, le marquis de Rio-Santo ! Tous ces étrangers sont marquis pour le moins ; ils se croiraient déshonorés de n'être que baronnets.. Son Honneur ne connaît pas ce marquis-là, Votre Honneur.

— Rio-Santo ! dit encore Stephen ; ils se seront trouvés en présence... et où s'informer, bon Dieu ! où savoir ?...

— Où courir ? ajouta Jack ; par pitié, Votre Honneur, ayez compassion d'un pauvre vieillard, Je n'ai point compris vos paroles, mais j'ai cru deviner... Oh ! si vous savez où est mon maître, dites-le moi... Je courrai, dussé-je succomber en chemin ; j'essaierai de lui porter secours... Mon maître ! poursuivit-il en joignant les mains et avec des larmes dans les yeux ; — mon petit Francis que j'ai porté dans mes bras, que j'ai bercé, que j'aime !...

Stephen, dont l'inquiétude personnelle s'augmentait du désespoir du vieux Jack, s'approcha de la fenêtre et souleva machinalement le rideau.

Une voiture débouchait en ce moment à l'angle de Regent-Street.

— Hélas ! poursuivit Jack, — il y a comme une fatalité sur la noble maison... Presque tous les Perceval sont morts en duel de père en fils... et la devise qui entoure leur écu semble une éternelle et sanglante menace...

Stephen tourna la tête pour lire la devise.

— *Mors ferro nostra mors* ! murmura-t-il. (La mort par le fer est notre mort.)

Il est des instans où l'âme, malade, accueille sans combattre les plus superstitieux pressentimens. Stephen détourna les yeux de la devise avec horreur. Il lui sembla voir du sang sur les brillans émaux du grand écusson ; il lui sembla voir perler des larmes sous l'austère prunelle des nobles lords dont les portraits tapissaient le cabinet.

— *Mors ferro, nostra mors* ! répéta lentement le vieux Jack. — La dernière fois que j'entendis prononcer ces mots latins, ce fut de la bouche du père de Son Honneur, feu le comte de Fife. — Dieu ait l'âme de Sa Seigneurie ! — Il les prononçait, Votre Honneur, en accompagnant le cercueil de l'aîné de ses fils, mort en combat singulier.

Stephen n'entendait pas. La voiture s'était arrêtée devant le perron de Dudley-House. Deux hommes inconnus descendirent, qui, aidés du cocher, soulevèrent un objet inerte, étendu sur l'une des banquettes du fiacre.

Stephen poussa un cri déchirant.

— Frank ! mon pauvre Frank ! s'écria-t-il en s'élançant au dehors.

Le vieux Jack se précipita vers la fenêtre et jeta en bas son regard.

— Son Honneur ! murmura-t-il en tombant lourdement à la renverse : — *Mors ferro nostra mors* !

Il était évanoui.

Lorsqu'il recouvra ses sens, il gisait à la place même où il était tombé. Nul n'avait songé à le relever.

Il parcourut la chambre d'un regard terne et stupide. La chambre était déserte.

Le souvenir de ce qui s'était passé tournait confusément autour de sa mémoire et n'y voulait point entrer. Il avait la vague conscience d'un affreux et récent malheur ; mais il ne pouvait pas, il ne voulait pas peut-être éclairer ces propices ténèbres de son intelligence, parce qu'il sentait que la lumière y réveillerait trop de douleurs engourdies.

Tandis qu'il fuyait ainsi toute explication avec lui-même, ses yeux tombèrent sur l'écusson à quartiers, autour duquel courait la devise latine des Perceval. Ce fut un coup de foudre qui le frappa au cœur.

— Son Honneur! dit-il en un cri déchirant ; — un duel... du sang!... J'ai vu le cadavre de Frank Perceval!...

— Chut! fit une voix inconnue à la porte qui s'entrebâilla ; sur votre vie, taisez-vous!

La porte se referma.

Jack se mit sur ses genoux et rampa jusqu'au seuil.

— On n'entend rien, murmura-t-il en collant son oreille aux jointures de la porte : — rien! Que se passe-t-il, mon Dieu! Est-il vivant?... est-il...?

Jack n'eut point la force d'achever sa pensée.

Un faible bruit se fit dans la chambre voisine. C'était comme un grincement de deux morceaux d'acier qu'on frotte doucement l'un contre l'autre.

Jack se redressa et colla son œil à la serrure.

Il vit au milieu de la chambre le lit de son maître, qu'on avait retiré de l'alcôve pour avoir plus de jour. Sur le lit, Frank Perceval était étendu sans mouvement, les yeux clos, le visage livide, les membres affaissés, comme sont les membres d'un cadavre.

Çà et là, sur le sol, il y avait, épars, des linges tachés de sang.

Auprès de la fenêtre, Stephen Mac-Nab, assis, pâle et la tête penchée, se voilait le visage de ses deux mains.

Des deux côtés du lit, deux inconnus se tenaient debout : l'un, vêtu de noir, aux traits de marbre, impassibles et mornes, tenait le poignet de Franck ; l'autre avait retroussé ses manches. Ses mains pleines de sang tenaient un long instrument d'acier, dont le bout disparaissait sous la chemise rougie du pauvre Frank. Ce deuxième personnage n'était pas moins impassible que le premier. C'était lui qui avait entr'ouvert la porte pour ordonner le silence.

Jack ne respirait pas. Toute sa vie s'était concentrée dans sa faculté de voir.

L'homme habillé de noir, qui était sans nul doute un médecin, continuait de tâter le pouls de Frank. L'autre inconnu, l'aide du premier, suivant toute apparence, introduisait sa sonde, palpait, tâtait, et secouait la tête d'un air d'incertitude.

Il prononça quelques mots que Jack ne put entendre. L'homme noir y répondit par un haussement d'épaules accompagné d'un sourire étrange.

— Qu'a-t-il dit? se demanda le pauvre Jack, et que signifie ce sourire?... Est-ce un présage de salut?...

L'aide, à ce moment, retira la sonde ensanglantée et mesura froidement la profondeur de la blessure.

Jack n'y pouvait plus tenir. Il fit jouer doucement le pène. La porte s'entr'ouvrit. Les deux inconnus ne prirent pas garde. Jack put entendre, mais il ne pouvait plus voir.

CHAPITRE XII.

LA FIOLE.

Ce fut l'aide qui parla le premier :

— Une demi-ligne de plus, dit-il à voix basse, l'artère bronchiale était attaquée.

— Une demi-ligne! répéta l'homme noir du même ton ; — êtes-vous bien sûr, Rowley, que l'artère n'est pas touchée?

— Très sûr, monsieur; il s'en faut d'une grande demi-ligne.

Un instant de silence suivit ces paroles. Jack, qui n'entendait plus rien, voulut recommencer à voir et colla de nouveau son œil au trou de la serrure.

L'aide avait passé à son patron sa sonde ensanglantée. Sa main droite s'était introduite sous le revers de son habit. De l'autre main il tenait un paquet de charpie.

— De la charpie! pensa le pauvre Jack, dont un long soupir souleva la poitrine oppressée; — ils espèrent donc le sauver!

Il n'avait rien compris à l'entretien technique des deux praticiens, mais son sens droit et sain lui disait qu'un remède appliqué est déjà un gage d'espoir : on ne soigne que les vivans.

Il regardait toujours.

L'aide-chirurgien, avant de retirer la main qui se cachait sous les larges revers de son frac, jeta un coup-d'œil cauteleux du côté de Stephen Mac-Nab, qui demeurait toujours immobile et comme insensible. D'un signe de tête il le désigna au médecin. — Celui-ci se fit un garde-vue de sa main pour examiner Stephen avec attention.

Ce double mouvement étonna le vieux Jack. Pourquoi cette défiance? pourquoi ces précautions?...

Le docteur laissa retomber sa main et ouvrit la bouche pour parler. Jack remit son oreille à l'ouverture de la porte.

— Ce jeune homme ne voit rien, dit le docteur à voix basse; — faites ce que je vous ai ordonné.

Nouveau silence.

Lorsque Jack, de plus en plus intrigué, essaya de regarder encore par la serrure, il vit l'aide tirer de son sein une petite fiole dont il fit tourner prestement le bouchon de cristal. Il l'approcha de la charpie; mais, avant d'imbiber cette dernière, il jeta encore un regard vers Stephen.

Un regard tel, que le cœur de Jack bondit dans sa poitrine.

Stephen ne bougea pas. Le docteur fit un geste d'impérieux commandement. — Rowley versa une goutte du contenu de la fiole sur la charpie.

A ce moment, Stephen fit un mouvement.

Rowley trembla et pâlit. Au lieu d'appliquer la charpie sur la plaie, il la fit tomber à terre et la couvrit de son pied.

Ce terrible soupçon, qui grandissait depuis quelques secondes dans le cerveau de Jack, éclata tout-à-coup et se fit certitude. Il chercha des yeux une arme, et, apercevant un dirk écossais suspendu à la muraille, il s'en empara, poussa la porte et s'élança dans la chambre où gisait son maître :

— Votre Honneur! monsieur Stephen! s'écria-t-il, vous ne voyez pas ce qui se passe ici!

— Silence! dit Rowley avec force gestes et en montrant le blessé.

— Silence, toi-même, répondit Jack, misérable assassin!.. J'étais là, — il montrait la porte ; — j'ai tout vu!

Rowley fit instinctivement un pas vers la porte.

— Cet homme est-il un fou? demanda le docteur en s'adressant à Stephen; — faites-le sortir, monsieur, ou je ne réponds plus de la vie du Très Honorable monsieur Frank Perceval.

Stephen s'était levé. Il regardait tour-à-tour Jack et Rowley, qui avait réussi à reprendre son sang-froid.

— Taisez-vous, Jack! dit-il enfin ; — et vous, docteur, au nom de Dieu, achevez ce pansement, qui, je le crains, a été déjà trop retardé.

Jack se mit entre son maître et le docteur.

— Votre Honneur, dit-il d'un ton respectueux mais ferme, en s'adressant à Stephen, — je respecte vos ordres parce que vous êtes l'ami de Perceval, mais cet homme ne touchera plus mon maître, j'en jure par notre grand écusson!

— Ce valet est fou, répéta le médecin avec froideur. Il tue le très honorable gentleman en retardant nos soins, aussi positivement que s'il lui donnait au cœur un coup du poignard qu'il tient à la main.

Jack trembla de la tête aux pieds. Une sueur froide perça la peau de son crâne sous les mèches rares de ses cheveux gris, — mais il ne bougea pas.

— J'ai vu, dit-il d'une voix basse et profonde; — ne dou- [illegible] dire, monsieur Mac-Nab, car je jure

sur le souvenir de mon père mort, et je n'ai jamais menti... Un assassinat vient d'être tenté... ici... à l'instant... en votre présence... un assassinat sur un homme à l'agonie... Oh! je l'ai vu, vous dis-je! ces hommes ont voulu tuer Perceval!

Stephen attacha sur le docteur Moore un regard profond et scrutateur.

— Ce domestique est le plus digne homme que je connaisse, monsieur, dit-il; d'un autre côté, je sais que le docteur Moore est l'un des plus illustres membres de Royal-College, et je m'incline devant son profond savoir et ses précieuses lumières... mais ce gentleman est mon meilleur ami. . pardonnez donc mes doutes bizarres et souffrez que je vous serve d'aide dans le pansement que vous allez continuer : je suis licencié d'Oxford, monsieur.

Stephen retroussa vivement ses manches.

— Votre Honneur, dit Jack, prenez garde !...

Il s'approcha vivement du jeune homme et lui dit quelques mots à l'oreille.

Pendant qu'il parlait ainsi tout bas, Rowley se baissa doucement et ramassa la charpie qui était sous son pied.

Puis il regarda le docteur. Celui-ci remua imperceptiblement les prunelles. Rowley comprit et s'esquiva.

— C'est impossible! dit Stephen, répondant à la confidence du vieux valet.

—Impossible ! Votre Honneur?... Eh bien ! dussé-je fouiller le drôle jusqu'à la peau, je retrouverai cette fiole...

Il se retourna vers Rowley; Stephen l'imita. Ce fut alors seulement qu'ils s'aperçurent de sa fuite.

— Eh bien! Votre Honneur, s'écria Jack; — me croyez-vous maintenant?

Stephen attacha sur le docteur son œil perçant et sévère.

Le docteur Moore s'était croisé les bras sur la poitrine et demeurait immobile, suivant toute cette scène d'un calme et dédaigneux regard.

C'était un homme de quarante ans environ, d'une grande et riche taille. Son front demi-chauve avait de la hauteur et de l'intelligence. Son œil perçant et profond savait prendre à l'occasion un regard digne et ferme, mais il glissait aussi parfois, cauteleux et perfidement investigateur, entre les lignes rapprochées de ses longues paupières. L'ovale de son visage, trop évidé aux tempes, trop renflé à la mâchoire, avait un peu cette apparence piriforme qui, suivant les grands physionomistes Lavater et Gall, dénote l'astuce et la fausseté. Son nez droit et dont la base se relevait perpendiculairement au plan de la lèvre supérieure n'était séparé de la bouche que par un intervalle étroit et blême. La bouche ellemême rentrait et faisait ressortir la disgracieuse éminence d'un menton *en galoche* *. En somme, la partie inférieure de sa figure en déparait la partie supérieure, et son ensemble n'était point de ceux qui gagnent le cœur ou inspirent la confiance.

Le docteur Moore était l'un des plus influens et l'un des plus recommandables membres de Royal-College. Sa réputation était immense et le mettait à coup sûr au-dessus de tout soupçon. Dans le premier moment qui avait suivi l'entrée de Frank, Stephen, frappé au cœur, et qui eût sans doute combattu son affaissement moral si la présence du docteur Moore ne lui avait été un gage suffisant que tout ce qui pouvait être tenté le serait habilement et à propos, avait cédé à la douleur, et fait comme ces joueurs qui ferment les yeux pour ne les rouvrir que lorsque la fortune aura décidé. Il avait eu, nous l'avons vu, un rude réveil.

Ce que nous venons de raconter, du reste, en beaucoup de lignes, s'était passé en bien peu de minutes; lorsque Rowley, chassé, repassa la porte de Dudley-House, il n'y avait pas la huitième partie d'une heure qu'il y était entré.

C'était donc, en tout, dix minutes de perdues pour le pansement de Frank Perceval.

— Monsieur le docteur, dit Stephen dont le sang-froid naturel luttait victorieusement contre son indignation, — ce digne serviteur n'est point un fou... Il a bien vu, monsieur... la fuite de ce misérable en dit assez.

— Prétendez-vous m'accuser, monsieur ?

— Ne perdons pas le temps en vaines paroles, s'il vous plaît... Je prétends que vous opériez sur-le-champ le pansement de Frank Perceval.. sur-le-champ, entendez-vous !..

— Sur-le-champ ! répéta monsieur Moore. Ceci ressemble à un ordre, monsieur.

— C'en est un, prononça Stephen avec fermeté.

Les sourcils du docteur se froncèrent. Il recula d'un pas. Ses mains se plongèrent d'instinct dans les vastes poches de son frac noir. Toute sa personne prit un menaçant aspect.

Puis tout-à-coup son front se rasséréna, tandis qu'un sourire amer descendait sur sa lèvre.

— Monsieur le licencié d'Oxford, dit-il avec une gaîté forcée, préparez les bandages et la charpie... Je suis prêt à panser ce gentleman.

L'opération commença aussitôt.

Ce fut un singulier pansement que celui-là. Monsieur Moore, dominé sans cesse par le regard expert de son jeune confrère, y déploya toutes les ressources de pratique chirurgicale qui avaient tant contribué à mettre sa renommée audessus des réputations rivales.

Il opérait rapidement, sûrement, et mettait une sorte d'ostentation à n'omettre aucun des détails commandés par la clinique en pareilles occurrences.

Stephen, tout en exécutant ses ordres avec une minutieuse ponctualité, suivait chacun de ses mouvemens d'un œil plein de sollicitude, ce dont le docteur essayait de se venger en gardant son sourire railleur et amer.

Derrière lui se tenait Jack. Le vieux valet n'avait point mis bas ses inquiétudes. Il tenait toujours son dirk à la main et son œil interrogeait incessamment la physionomie de Stephen.

Il attendait, prêt à frapper sans miséricorde, au moindre signe du jeune médecin. Point de pitié à espérer de lui.— On pourrait même affirmer sans crainte de s'avancer trop qu'il eût été charmé de trouver le docteur en faute pour avoir occasion de venger le lâche assassinat tenté sur Perceval mourant. — Son front si bienveillant, si candide d'ordinaire, s'était ridé jusqu'à la naissance des derniers cheveux qui tenaient encore à la partie postérieure de son crâne. Ses yeux bleus, si bons, si soumis, avaient maintenant une expression d'impitoyable détermination, et scintillaient durement sous ses sourcils froncés. Il n'y avait plus de courtois sourire à sa lèvre; sa taille, courbée par l'habitude et par l'âge, s'était vaillamment redressée. Il était fort, en un mot, et résolu, et jeune!

Le docteur lui tournait le dos, mais voyait parfaitement son image réfléchie dans une glace. Peut-être cette menace vivante contribuait-elle à donner une précision mathématique à ses mouvemens.

Pourtant, à mesure que l'opération avançait, le cœur du vieux Jack s'amollissait sensiblement. Il gardait son apparence terrible, mais, au fond de l'âme, il redevenait lui-même. Lorsque Frank Perceval ouvrit pour la première fois les yeux, les sourcils de Jack se détendirent; l'éclair de son œil se voila sous une larme et ne revint plus.

Sa main serrait maintenant le manche du poignard sans colère. Il ne voyait plus dans monsieur Moore l'assassin, mais le sauveur.

Et il aimait tant Son Honneur, monsieur Frank Perceval!

Le pansement achevé, un fugitif incarnat revint aux lèvres blanchies du blessé. Jack se prit à rire sous ses larmes, et le dirk tomba de sa main.

— Que Dieu vous bénisse! murmura-t-il derrière le docteur Moore; — et que Dieu me pardonne si je me suis trompé toutà-l'heure en vous accusant.

Le docteur ne daigna ni se retourner ni lui répondre.

— Ce gentleman est sauvé, dit-il à Stephen. En des mains inexpérimentées sa blessure aurait pu devenir mortelle, mais à cette heure, toutes précautions humaines possibles sont prises... Je réponds de lui.

* Ces mots sont en français dans le texte.

Stephen s'inclina et choisit dans son portefeuille une bank-note de cinq livres qu'il présenta au docteur.

Monsieur Moore repoussa ce salaire sans affectation.

— Je n'ai plus rien à faire ici, dit-il en prenant sa canne et ses gants. — Je suppose, monsieur, qu'il ne vous plaît pas de me retenir davantage?

— Vous êtes libre, monsieur, répondit Stephen.

— Fort bien! répliqua monsieur Moore en se dirigeant vers la porte.

Il s'arrêta au moment de franchir le seuil, mit de nouveau ses deux mains dans les larges poches de son habit noir, et se retourna.

— Maintenant que vous me proclamez *libre*, reprit-il en appuyant sur ce dernier mot, — je veux bien vous faire savoir, mon jeune maître, que je l'ai toujours été... Dans notre profession, — vous pourrez le reconnaître plus tard, — on est souvent exposé à de périlleux guets-apens. Il est de la prudence la plus élémentaire de ne se laisser jamais prendre au dépourvu.

Le docteur sortit de ses poches ses deux mains dont chacune tenait par la crosse un fort pistolet.

— Ce sont là, poursuivit-il, des argumens qu'Oxford n'apprend point, mais que Londres enseigne, mon jeune maître. Je n'en connais point de plus péremptoires... Comme vous voyez, j'avais amplement de quoi vous forcer à me livrer passage et ne pouvais craindre beaucoup le coutelas rouillé de votre vieux highlander... Mais je n'ai pas voulu sortir d'ici sans opposer à un soupçon insensé une preuve matérielle de ma loyauté... J'ai sauvé ce gentleman parce que tel était mon bon plaisir.

Il remit ses pistolets à leur place.

— Et maintenant, adieu, mon jeune maître, dit-il encore. — Vous vous êtes fait en moi aujourd'hui un ennemi mortel... En ma vie, je n'ai rien oublié, je n'ai rien pardonné jamais... et je me suis vengé toujours.

La porte s'ouvrit, puis se referma sur le docteur Moore.

Stephen avait écouté froidement la première partie du discours du médecin. A la menace enfermée dans ses dernières paroles, il ne répondit que par un calme et silencieux salut.

Jack n'avait eu garde de donner attention à cet incident. Il s'était agenouillé auprès du lit de son maître, et baisait ses mains froides en pleurant.

Stephen revint, lui aussi, vers le lit de Frank Perceval.

— Que croire? murmura-t-il. — Un assassinat peut-il être raisonnablement supposé?... Dans quel but?... et surtout lorsque cet assassin est le docteur Moore... Jack! es-tu bien sûr d'avoir vu?...

— Sûr comme je vous vois, Votre Honneur, répondit Jack en se levant; — le brigand tenait d'une main la petite bouteille, de l'autre la charpie... Sur un geste de ce docteur, — qui est peut-être un brave homme après tout, — le coquin d'apothicaire a mouillé la charpie. Alors vous avez bougé; l'apothicaire a caché la fiole... le diable sait où... et jeté à terre la charpie qu'il a couverte de son pied... Tenez! elle doit être là encore.

Jack fit le tour du lit. Stephen le suivit.

— Non, reprit le vieux valet; — la charpie a disparu, mais on voit encore la marque...

— La marque?... interrompit Stephen; — où?

Jack lui montra une trace humide et large comme un shelling, produite par la pression du pied de Rowley sur la charpie mouillée.

Stephen se jeta vivement sur ses genoux pour examiner cette trace. En se baissant, il aperçut sous le lit une fiole microscopique dont il se saisit.

— La voilà! voilà la fiole! s'écria le vieux Jack.

Stephen la déboucha et l'approcha de ses narines. Sa tête se renversa violemment en arrière; — la fiole contenait de l'acide prussique.

CHAPITRE XIII.

LE PETIT LEVER.

Lady Ophelia Barnwood, comtesse de Derby, s'éveilla le lendemain du bal de Trevor-House, longtemps après le milieu du jour. Ses traits délicats portaient la trace des fatigues de la veille; ses yeux lassés ne voulaient point s'ouvrir, et les souvenirs de la fête voltigeaient confusément autour de son intelligence engourdie.

Il faisait froid, malgré un grand feu qui rougissait de sa lueur ardente le demi-jour de la chambre à coucher.

Lady Ophélia, au lieu de se lever, se coula, frissonnante, au plus profond de ses couvertures et voulut rappeler le sommeil.

Mais il est une heure où le sommeil fatigue, où le contact des draps agace les nerfs, une heure où il faut être debout, et agir, et vivre.

Cette heure était depuis longtemps sonnée. — Au lieu du sommeil appelé vinrent d'importunes pensées qu'on ne désirait point, des souvenirs, des regrets, des remords...

Elle vit passer devant elle comme en un mouvant tableau sa fraîche vie de jeune fille. Elle se vit alors que sa beauté, vierge comme son âme, éclipsait toutes beautés rivales; elle frémit d'aise à la pensée de ces doux triomphes de coquetterie enfantine qui sèment de fleurs le sol sous les pieds de la jeune et jolie miss entrant dans le monde; elle sourit à ses jeunes amours, si tendres, si rêveurs, si timides, — et si vite évanouis!

Elle se vit ensuite s'asseyant pour la première fois sur les soyeux coussins de l'équipage conjugal. Elle était lady, elle était comtesse. La fameuse devise: *Honni soit qui mal y pense!* courait autour de son écusson; elle avait des égales et point de supérieures.

Puis elle se vit dans les premiers mois du veuvage, du veuvage qui met une perle de plus à la couronne de toute jeune femme. Comme elle était enviée, adulée, détestée!... Comme elle était heureuse!

Puis encore, elle se vit faible, tremblante, vaincue, — et plus heureuse mille fois que tout-à-l'heure. Elle aimait. Elle aimait pour la première fois, à vingt cinq ans, à l'âge où l'amour unit l'énergie à la tendresse, à l'âge où l'on soupire encore, mais où les soupirs brûlent, à l'âge ardent et fort où l'âme et le corps rivalisent dans la plénitude de leur vigueur... Elle se vit passionnée, jalouse, subjuguée, et un vague ressentiment de jouissance passée fit battre son cœur et souleva son sein. Comme elles coulaient vite ces heures de volupté discrète! comme cette solitude partagée était pleine! comme ce silence rompu seulement par une voix amie était harmonieux et doux!

Hélas! les heures maintenant passaient tristes et lourdes, sa solitude était vide, le silence était mortel.

Solitude et silence pesaient sur l'âme comme un fardeau de plomb. Le bonheur avait fui. Tout était morne maintenant, morne, et maussade, et fastidieux, et repoussant. L'ennui, ce hideux cauchemar, planait dans l'atmosphère...

Lady Ophelia repoussa brusquement ses couvertures, sauta hors de son lit et mit ses petits pieds dans ses mules de satin.

Elle n'en avait peut-être jamais tant fait sans le secours de sa femme de chambre. Saisie tout-à-coup par le froid, elle passa hâtivement sa robe du matin et se réfugia dans un vaste fauteuil qui lui ouvrait ses bras rembourrés au coin de la cheminée.

Autre souvenir.

Naguère, à ce même moment, un coup discret était frappé à la porte extérieure de Barnwood-House. La femme de chambre, en entrant, annonçait que « Milord attendait au salon. » — Milord, c'était l'homme aimé, l'homme qu'on regrettait maintenant avec amertume et détresse: le marquis de Rio-Santo.

Hélas! hélas! tout était donc fini.

Ophelia tendit la main pour atteindre la sonnette. Au moment où son doigt touchait le cordon, un coup de marteau retentit à la porte extérieure; Ophelia se redressa tout-à-coup. Un éclair jaillit de son œil; un rayon d'espoir joyeux illumina son front.

— Si c'était lui! pensa-t-elle.

Mais cette espérance dura peu. Ophelia se souvint tout-à-coup des événemens de la veille. Ses traits se rembrunirent de nouveau.

— C'est le jeune monsieur Frank Perceval, se dit-elle; il vient au rendez-vous que je lui ai donné pour lui apprendre... Je ne veux pas dévoiler ce terrible secret, mon Dieu!... Non! je ne le veux pas!

Une femme de chambre entr'ouvrit doucement la porte.

— Milady est levée? dit-elle avec étonnement — Un gentleman sollicite l'honneur de présenter son respect à milady comtesse... Voici sa carte.

— Ce n'est pas monsieur Perceval, murmura Ophelia en jetant un coup d'œil sur la carte où était gravé le nom de Stephen Mac-Nab; — je ne puis recevoir, Jane...Attendez!... Tirez les rideaux; il y a quelque chose écrit au crayon sur cette carte.

Jane tira les rideaux, et un jour plus vif éclaira la chambre.

De la part du T. H. * *monsieur Frank Perceval*, lut Ophelia. — Que veut dire ceci?... Jane, faites qu'on introduise ce gentleman au salon, et revenez m'habiller... revenez vite!

— Que veut dire ceci? répéta lady Ophelia lorsque sa femme de chambre fut sortie; — de la part de monsieur Frank Perceval! A coup sûr, le pauvre jeune homme aura fait quelque coup de désespoir.

Jane rentra, et lady Ophelia lui ordonna de serrer seulement sa robe et de lisser ses cheveux. Encore ce fut à peine si elle lui donna le temps d'exécuter cet ordre.

— C'est bien, dit-elle; laissez, Jane.

Et elle gagna d'un pas rapide la porte de sa chambre à coucher.

Stephen attendait au salon. Le jeune médecin n'était pas habitué à causer tous les jours en tête-à-tête avec la veuve d'un chevalier de la Jarretière, mais il venait de quitter le lit où gisait son meilleur ami, et l'émotion ne laissait nulle place à cette petite souffrance de l'amour-propre en travail qu'on nomme déconcertement. Il salua la comtesse avec autant de liberté d'esprit qu'eût pu le faire un habitué d'Almack.

— Madame, dit-il, veuillez excuser ma visite. Je n'ai point eu l'honneur de vous être présenté, mais je remplis un devoir et viens m'acquitter d'un message de monsieur Frank Perceval.

La comtesse s'inclina et lui montra un siége.

— Monsieur Frank Perceval n'a pu venir lui-même? demanda-t-elle.

— Il n'a pu venir, milady, répondit Stephen avec tristesse, — et, pour l'empêcher de venir, il a fallu une impossibilité bien réelle...

— Que lui est-il arrivé, monsieur?

— Frank a été blessé en duel, madame.

— En duel! répéta la comtesse.

— Blessé grièvement.

— Et par qui, monsieur?

— Il ne m'a point dit le nom de son adversaire.

— Et vous n'avez nul soupçon?...

— Si fait, milady, les soupçons que j'ai valent une certitude... mais je viens vers vous pour Frank et je dois faire comme lui: oublier ce duel pour m'occuper d'une chose plus importante...

— Plus importante, monsieur! murmura la comtesse qui manifesta quelque malaise.

* Très-Honorable (*Most Honourable*). On qualifie ainsi les fils aînés de comtes vivans et, par courtoisie, les frères cadets de comte. — Les fils puînés de comte n'ont droit qu'au titre de *honourable*.

— Il y a deux heures à peine, reprit Stephen Mac-Nab, on a rapporté Frank à Dudley-House, évanoui, mourant... Un terrible événement, dont je ne puis vous rendre compte, a retardé les premiers secours, et bien peu s'en est fallu que mon malheureux ami ne mourût sous mes yeux, victime d'un assassinat...

— Vous me faites frémir, monsieur! dit la comtesse; un meurtre tenté sur un blessé!...

— Un empoisonnement, milady.

— Et... pensez-vous... pouvez-vous croire que l'adversaire de monsieur Perceval... ce serait horrible, monsieur!... ait été pour quelque chose dans cette lâche machination?...

Stephen ne répondit pas tout de suite; cette question, il ne se l'était point faite encore à lui-même, et un vague soupçon traversa son esprit. Mais rien ne donnait corps à ce soupçon et il répondit:

— Je ne puis le croire, madame.

Lady Ophélia respira.

— En tout cas, poursuivit Stephen, le danger est évité... Lorsque Frank a recouvré la parole, — il y a de cela une demi-heure, madame, — le premier mot qu'il a prononcé a été le nom d'une personne chère...

— Miss Trevor?...

Stephen salua et reprit:

— Le second a été votre nom, madame.

L'embarras de la comtesse redoubla.

— Mon nom? dit-elle. — Oui... Je pense savoir pourquoi... Hier, au bal de Trevor-House, j'avais prié monsieur Frank Perceval... Je suis réellement désolée que sa blessure l'empêche.....

— Il m'a envoyé en son lieu et place, madame, dit Stephen.

— Vous, monsieur!... Monsieur Perceval ne peut croire... Ce que j'avais à lui dire était complétement confidentiel...

— Je suis son meilleur ami.

— Je n'en doute pas, monsieur, mais je ne puis...

— Frank souffre bien, madame, et il attend! interrompit Stephen.

— Vous me navrez, monsieur!... Ecoutez...

La comtesse s'arrêta tout-à-coup et prêta l'oreille avidement. Le marteau de la porte extérieure avait faiblement retenti.

— C'est lui, murmura-t-elle, — c'est lui!

Son malaise devint une fiévreuse agitation.

— Monsieur, reprit-elle, cette entrevue doit finir à l'instant. Je refuse de vous prendre pour intermédiaire entre moi et monsieur Perceval... Ne me jugez pas à la légère, monsieur, car mes motifs sont bien graves, et veuillez ne point vous offenser, car ces motifs n'ont rien qui vous soit personnel...

Stephen s'était levé.

— J'espérais apporter une consolation au pauvre Frank... commença-t-il.

— Dites-lui, s'écria la comtesse, — dites-lui qu'il saura tout; dites-lui....

— Milord!... interrompit la femme de chambre qui entr'ouvrit la porte du salon.

— Ne lui dites rien, monsieur; je réfléchirai... Faites entrer milord au boudoir, Jane... Priez monsieur Perceval de m'excuser, monsieur... faites-lui savoir combien je prends part à son accident, et... veuillez me pardonner de rompre aussi brusquement cet entretien.

Stephen salua froidement et sortit.

La comtesse retomba, épuisée, sur son fauteuil.

— Non! murmura-t-elle; — oh! non!... je ne puis révéler ce secret... ce serait le perdre... Inspirez-moi, mon Dieu!

En descendant l'escalier, Stephen coudoya un homme dont le chapeau rabattu cachait en partie le visage. Cet homme lui jeta un regard de côté et tressaillit légèrement.

Ce fut lui que Jane introduisit presque aussitôt après dans le salon en annonçant:

— Milady, milord marquis!

Rio-Santo porta respectueusement à ses lèvres la main de la comtesse et se tint debout devant elle. Il y avait dans ses beaux traits quelque chose qui ressemblait au dévoûment, à la tendresse, à la passion même, mais ce quelque chose étai

un masque dont un observateur expert eût aperçu facilement les jointures, pour habilement soudées qu'elles fussent. — La comtesse savait bien observer, mais elle perdait sa science auprès de Rio-Santo.

Elle le regarda un instant en silence. Son œil, triste et voilé d'abord, s'éclaira graduellement jusqu'à exprimer une sorte de quiétude.

Le marquis sourit doucement et s'en alla s'appuyer au dossier de son fauteuil.

— Vous étiez bien belle hier, Ophelia, murmura-t-il à l'oreille de la comtesse.

Celle-ci se retourna, et son front toucha presque la bouche de Rio-Santo. Elle se baissa honteuse.

— Vous m'en voulez, reprit-il, vous avez raison, madame, car c'est être bien coupable que de vous causer du chagrin, même involontairement... Vous savez mon secret pourtant, tout mon secret!... N'est-ce donc pas aimer que de se confier ainsi sans réserve?...

— Vous avez été quinze jours sans me voir, dit tout bas la comtesse qui avait des larmes dans les yeux.

— Mais aujourd'hui, je viens, Ophelia, je viens sans calculer le danger, parce que je souffrais trop de l'absence... Croyez-moi, je regrette autant que vous, — plus que vous peut-être, — ces jours où nous étions heureux sans contrôle... Plus que vous je maudis cette fatalité qui me pousse en avant. — Personne n'échappe à sa destinée, madame. Il faut que j'atteigne mon but ou que je meure!

Rio-Santo s'était relevé. Son noble visage avait pris une expression de fierté indomptable, inflexible et sans bornes.

Lady Ophelia le contempla quelques secondes et joignit ses mains sur sa poitrine.

— Oh! je vous aime! murmura-t-elle; — Dieu n'a point pitié!.. Je vous aime plus que jamais!.. je vous aimerai toujours!

— Merci, madame, merci! dit Rio-Santo qui fléchit le genou. — Si vous saviez combien un mot de vous met en mon cœur de force, en ma tête de pensée... Vous êtes mon génie et mon espoir... Moi aussi, je vous aime! moi aussi je vous aimerai toujours!

Il s'assit sur un coussin aux pieds de la comtesse, qui passa ses deux mains dans les boucles lustrées de ses beaux cheveux noirs.

— Vous dites vrai, n'est-ce pas? murmura-t-elle; vous ne me trompez pas?.. Mon Dieu! cet amour que vous me donnez; cet amour, occulte et honteux, — qui est la part dont ne veut point ma rivale! — j'y tiens, Jose-Maria, j'y tiens plus qu'à la vie... plus qu'à l'honneur!... Oh! c'est moi qui ai tort de n'être qu'une pauvre femme et de n'avoir point à vous donner la puissance qui vous est due... c'est moi qui ai tort d'espérer et de croire que vous, — Rio-Santo, — vous vous abaisseriez jusqu'à moi.

— Folle! folle enfant! interrompit le marquis en couvrant de baisers la main blanche et pâle d'Ophelia.

Elle cessa de parler; ses yeux humides se séchèrent et devinrent brûlans. Sa respiration pénible et entrecoupée souleva par soubresauts les charmans contours de sa gorge.....

Il y avait maintenant de l'amour, de l'amour véritable dans l'œil ardent de Rio-Santo. — L'homme d'impressions soudaines cédait à l'impression du moment. Il était venu pour jouer une comédie, et, comme ces acteurs qui prennent au sérieux un rôle appris, il subissait au vrai sa fiction passionnée : il aimait.

Lady Ophelia savourait cet instant de bonheur et s'y cramponnait comme si elle eût craint de voir l'illusion s'enfuir.

— Oh! non... non! dit-elle enfin, sans savoir que sa pensée s'échappait au dehors; — je ne le trahirai pas!... Que m'importent ces gens et leurs souffrances?... Il m'aime maintenant... je ne dirai rien... rien!

Ses yeux fermés à demi ne voyaient plus. Sa pensée nageait vaguement en un rêve.

Rio-Santo, lui, avait saisi au passage chaque parole. Ses sourcils s'étaient froncés laissant apparaître au milieu de son front rougi la longue ligne blanche d'une cicatrice perpendiculaire. Ses lèvres tremblaient sans produire aucun son, et un frémissement colérique agitait chacun de ses membres.

Il prit la main de la comtesse et la serra sans doute bien fort, car la pauvre femme ouvrit les yeux en poussant un petit cri de douleur.

Elle pâlit en voyant la pose menaçante et les traits bouleversés du marquis.

— Qu'avez-vous, don José? demanda-t-elle.

— Madame, dit-il d'une voix sévère et contenue, il faut me répondre, entendez-vous!... me répondre clairement et sur-le-champ!... Que parlez-vous de trahir, et quel est cet homme que j'ai rencontré tout-à-l'heure sur mon chemin?

CHAPITRE XIV.

UN TÊTE-A-TÊTE.

Lady Ophelia, brusquement éveillée de son rêve, regardait le marquis avec effroi.

— Je vous attends, madame, dit-il froidement.

— Et que voulez-vous de moi, milord?

— Vous avez parlé de trahir, vous dis-je; vous en avez eu la pensée, madame, peut-être le dessein, et je viens de voir un homme sortir de chez vous. — Cet homme est l'ami de Frank Perceval.

— C'est vrai... il venait de sa part.

— De sa part! répéta Rio-Santo avec amertume; — je vous ai vue hier causer avec Perceval, madame; j'ai surpris entre vous des regards d'intelligence... Ne savez-vous pas que rien ne m'échappe et que, lorsque mes yeux sommeillent ou ne voient pas, cent regards sont là pour veiller à leur place?

— Je sais que vous êtes puissant, milord, répondit la comtesse en relevant sa jolie tête avec une fierté calme; — puissant pour le mal comme l'ange déchu... Mais je ne vous crains pas.

— Vous ne me craignez pas! répéta Rio-Santo, dont la voix éclata sourdement et s'emplit de menaces.

— Je vous aime, hélas! je vous aime! dit la comtesse après un silence et avec une expression soudaine de navrant désespoir.

Un sourire de triomphe plissa durant une seconde la lèvre de Rio-Santo, qui reprit d'une voix où il n'y avait plus de colère :

— Ophélie, il faut me pardonner ces mouvemens de brusque courroux où s'échappe ma secrète souffrance... Je suis malheureux, vous le savez... Deux passions se partagent mon âme et s'y livrent un combat qui me tue... mon amour pour vous...

La comtesse leva ses beaux yeux bleus au ciel.

— Mon amour pour vous, continua résolument Rio-Santo, et mon ambition sans limites... Cet homme, ce Frank Perceval s'est trouvé sur mon chemin; je me suis détourné. Sur l'honneur, milady, j'avais pitié de cet enfant, qui, après tout, n'était hier qu'un innocent obstacle... mais cet enfant m'a insulté comme un homme et j'ai dû le punir...

— C'est donc bien vous! interrompit la comtesse.

— Vous étiez instruite?... Ah! milady, ce que vous appelez votre amour a parfois toutes les allures de la haine!... Oui, — c'est moi .. mais tout en le punissant, j'ai encore eu pitié... au lieu de le tuer sans miséricorde, comme c'était mon droit et mon intérêt de le faire, je l'ai mis seulement hors de combat.

— Voilà qui est beau, milord, et généreux! dit la comtesse avec chaleur; — hélas! il y a encore en vous de nobles sentimens et c'est ce qui me perd!...

— A quoi m'a servi ma clémence? reprit Rio-Santo. Vous lui aviez donné rendez-vous hier... Il croyait trouver ici de quoi me nuire... Ne dites pas non, madame... Et sa première

pensée en retrouvant la vie qu'il me doit est de dépêcher vers vous un affidé. Mais qui donc vous pousse à me perdre, Ophelia?... Vous voulez vous venger... Je suis plus malheureux que vous!

— Non, milord, non, répondit la comtesse, je ne veux point me venger... Rien ne me pousse à vous perdre... Le hasard... ou plutôt votre impitoyable colère... m'a fait maîtresse d'un secret terrible... Je ne pense jamais à cette scène affreuse sans frémir... et parfois, il est vrai, ce mystère de sang pèse à ma conscience...

— Vous n'avez donc jamais été jalouse, milady? demanda Rio-Santo, qui mit en sa voix une expression insinuante et tendre.

— Je le suis, milord.

— Eh bien! ne comprenez-vous pas qu'un transport de jalousie?...

— Pas un mot de plus! interromptit la comtesse... Fi! milord.

Rio-Santo courba le front sous ce reproche. Il avait essayé le mensonge, et le mensonge lui faisait honte et dégoût, à lui que le crime n'épouvantait pas peut-être.

Il y avait entre lui et la comtesse bien des secrets d'amour, mais il y avait encore un autre secret. Ce secret révélé eût arrêté Rio-Santo dans ses projets les plus chers et mis en danger sa vie. Or, il venait d'acquérir la certitude que lady Ophelia, — soit vengeance, soit jalousie, soit tout autre motif, — avait eu la pensée de parler.

Dès la veille ses soupçons avaient été excités à cet égard. C'était le motif de sa visite.

Or, maintenant qu'il connaissait le péril, restait à le conjurer. Sa cause était mauvaise et sa position difficile. Il avait brusquement délaissé la comtesse, tout en conservant avec elle, devant le monde, ces rapports de courtoisie qu'un gentleman ne peut point mettre en oubli La recherche qu'il faisait de miss Trevor était patente et publique. Par lui, la comtesse avait perdu réputation, repos et bonheur.

Mais la comtesse l'aimait, ce qui compensait tout cela.

Le marquis, fort de son avantage et d'autant plus sûr de lui qu'il avait jeté tout-à-l'heure au dehors sa fougueuse colère, mit en usage toutes ses ressources et gagna la partie, — ou, du moins, il dut croire qu'il l'avait gagnée.

Parcourant successivement toute une gamme de transitions habiles, il passa de l'amertume à la tristesse, de la tristesse à la mélancolie, de la mélancolie à la tendresse, de la tendresse aux élans les plus chauds de la passion. Et comme il était doué de cette inestimable faculté de sentir à mesure qu'il parlait, de se créer pour ainsi dire une vérité à lui, factice et réelle en même temps, chacune de ces gradations empreintes de bonne foi, chacune de ces paroles respirant la franchise acquéraient une irrésistible éloquence.

On est fort lorsqu'on croit : Rio-Santo croyait.

Durant ce tête-à-tête, il passa de fait et de tout cœur par toutes les nuances qui séparent la colère de l'amour.

La comtesse écoutait, charmée ; la comtesse se plongeait avec délices dans cette mer de bonheur qu'elle croyait tarie ; la comtesse revivait, retrouvait sa jeunesse, son espoir et son joyeux amour.

Oh! comme elle eût accueilli quiconque lui aurait demandé alors le secret de son Rio-Santo!

Mais l'éloquence a ses périls ; elle est sujette à dépasser le but. Il n'y a que les rhéteurs pour ne se point tromper, et tel homme de génie, capable de galvaniser la grave somnolence de la chambre des lords ou de faire taire les bruyantes conversations qui assourdissent les échos du bas parlement, commettra quelque jour une *maladresse*, compromettra sa cause et servira ses adversaires. Au contraire, lord *** parlera pendant deux heures à la chambre haute sans faire plus de mal à ses amis qu'à ses ennemis, et l'honorable monsieur *** tonnera pendant trois sessions consécutives contre les catholiques d'Irlande sans compromettre le moins du monde ses nobles patrons qui l'estiment, l'aiment et l'apprécient comme doit l'être le plus fastidieux bavard des trois royaumes.

Rio-Santo était éloquent : il dépassa le but.

Voulant persuader et se faire fort de son amour, il lui arriva de dire que parfois, en lui, son ambition et sa tendresse pour lady Ophelia combattaient à armes égales,—son ambition, que pourtant il faisait à dessein si grande! son ambition, qu'il appelait de ce nom unique, mais qui, en réalité, servait un autre sentiment fort, fougueux, implacable, qui donnait à ses espoirs, à ses projets, à ses efforts une portée réellement gigantesque.

— En ces momens, poursuivit il, j'hésite et je souffre davantage... je sais qu'enrayer mes projets ce serait mourir, mais je me demande si mieux ne vaudrait pas mourir avec vous, Ophélie, que de vivre sans vous.

— Vous ne l'aimez donc pas, elle? demanda la comtesse.

— Mary?... Pauvre fille!... qui ne l'aimerait! dit Rio-Santo en affectant la pitié ; — je voudrais l'aimer comme elle le mérite, madame; mais entre elle et moi il y a votre image...

— Si je croyais que vous m'aimez, don José!... murmura la comtesse avec une expression étrange.

— Croyez le, croyez-le, Ophélie! s'écria le marquis, emporté par une passion soudaine et véritable ; — si mon but,— mon but qui m'entraîne et me tue, — disparaissait un jour à mes regards...

— Vous redeviendriez ce que vous fûtes pour moi, don José?

— Ai-je donc changé, madame?... Que faut-il vous dire pour vous convaincre?... Je reviendrais à vos pieds... qui sait?... guéri peut-être de ce mal d'ambition qui me consume.

— Peut-être!... répéta la comtesse qui se prit à rêver ; — et vous seriez tout à moi?

— Tout à vous, madame...

L'entretien continua, tendre et doux; les heures passèrent. Qui donc, à la place de Rio-Santo, n'eût point cru la victoire complète?

Pourtant, à dater de cet instant, la comtesse fut distraite ; une secrète pensée, espoir ou crainte, semblait absorber son attention.

— Je vais ce soir à Covent-Garden, dit-elle enfin. —Milord, m'y accompagnerez-vous?

— Je vous y conduirai, Ophelia; mais j'ai place dans la loge de lady Campbell.

— Si réduite que soit votre offre, milord, je l'accepte... Veuillez m'attendre un instant.

Elle sonna. Jane parut et reçut ordre de préparer la toilette de milady.

Rio-Santo resta seul dans le salon.

Il se jeta sur un sopha et tomba insensiblement dans l'une de ces rêveries aimées qui lui étaient si habituelles. Mais cette fois sa rêverie n'erra point au hasard et fut déterminée par un beau portrait en pied de lady Ophelia qui décorait le salon.

Ce portrait, frappant de ressemblance, représentait la comtesse à l'âge de vingt ans. Elle avait peu changé depuis lors, et tout au plus pouvait on dire qu'elle était moins belle. Seulement, un étroit demi-cercle bleuâtre courait maintenant au-dessous de ses yeux qui, dans le portrait, surmontaient sans transition de fraîches joues de jeune fille.

Lady Ophelia, — ou son portrait, — avait de charmans cheveux cendrés, ondoyans, fins, à reflets rares et comme nacrés, dont les bandeanx encadraient un front de dévelppement médiocre, mais singulièrement harmonieux de contours. Ses yeux, d'une couleur difficile à saisir et surtout à dépeindre, étaient doux, nobles, et gardaient maintenant une arrière-nuance de mélancolie sous l'agate délicatement marbrée de leurs prunelles. Le reste de ses traits avait au suprême degré la beauté anglaise, beauté digne et pure, dont le défaut est de manquer d'expression et de grâce. Mais ce défaut n'était point chez lady Ophelia, et d'ailleurs son regard eût donné de l'expression et du charme à la physionomie la plus insignifiante. Sa taille était moyenne et semblait grande à cause de la grâce noble qui régnait en son maintien. Elle avait des pieds de Française et ses mains atteignaient la suprême perfection du modèle aristocratique.

Tout cet ensemble où dominait énergiquement l'élément aristocratique « la race, » était un fidèle reflet du caractère

de lady Ophelia. Dans sa nature, prise à l'état normal, la distinction s'alliait à une sorte de fermeté courtoise et prévenante qui semble, en Angleterre, être le partage exclusif du sexe féminin. Il y avait certes entre elle et miss Mary Trevor quelques rapports éloignés de manières et d'éducation; le type de leurs deux visages était bien également cette beauté britannique, suave, effacée, tournant un peu à l'idéal, mais, outre la différence d'âge, il y avait de l'une à l'autre un large intervalle. Mary était la faiblesse, Ophelia était la force domptée; miss Trevor, la douce et pauvre enfant, ployait avant d'avoir combattu; lady Derby, vaincue, gardait sa fierté native et savait encore se redresser à l'occasion.

Ni l'une ni l'autre, du reste, n'avait de ces caractères qu'on puisse limiter précisément ou dépeindre d'une seule fois. Ils pouvaient se transformer ou tourner au souffle de ces vents capricieux qui apportent le calme ou la tempête dans l'atmosphère parfumée des salons. Faible, Mary pouvait se montrer forte quelque jour, par hasard, et lady Ophelia avait prouvé déjà qu'elle pouvait être faible.

Si nous avons été conduits à établir cette sorte de comparaison, c'est que Rio-Santo la faisait mentalement, tout en contemplant le portrait de lady Ophelia. Il était encore sous le charme de la récente entrevue, mais pas assez pour ne penser point à miss Mary Trevor.

Le lecteur se tromperait s'il prenait à la lettre les paroles prononcées par le marquis dans la chaleur du tête-à-tête. Rio-Santo s'était trompé lui-même lorsqu'il avait dit à lady Ophelia que l'ambition seule le mettait aux genoux de miss Trevor. Il aimait Mary; il l'aimait plus peut-être qu'il n'avait aimé lady Ophelia.

Quant à ce qu'il appelait son ambition, c'était, nous l'avons dit, un sentiment vigoureux, patient, indomptable, mais qui méritait peut-être un autre nom. Rio-Santo avait un vaste but; ses regards portaient haut; son bras était de force à atteindre jusqu'où portait son regard, et son cœur était plus robuste encore que son bras. Ce qu'il y avait au fond de son âme, nul ne le savait. Il marchait d'un pas ferme et sûr dans de ténébreux sentiers. Les moyens qu'il employait étaient étranges pour ne rien dire de plus. Sur la question de savoir si le but était de nature à excuser les moyens, le lecteur sera juge en définitive.

Après ce qui précède, il est à peine besoin d'ajouter que le marquis était allé beaucoup trop loin lorsqu'il avait dit à la comtesse : *Vous savez tous mes secrets.* La pauvre femme avait surpris par hasard l'un des anneaux d'une longue chaîne de mystères, et voilà tout. Ce secret isolé avait bien par lui-même une portée terrible, mais il n'ouvrait nulle voie à la découverte du reste.

La comtesse ignorait ses projets aussi complétement que personne. Il couvrait tout de ce mot : « Ambition, » qui n'excuse rien, mais qui explique. Ophelia croyait comprendre, regrettait et souffrait.

Tandis que Rio-Santo flottait entre deux images charmantes qui sollicitaient ensemble ou tour-à-tour sa mémoire, lady Ophelia faisait précipitamment sa toilette et pressait sa femme de chambre, laquelle s'étonnait grandement de voir brusquer ainsi une œuvre de cette importance.

— Je vous remercie, Jane! dit enfin lady Ophelia de cet air qui signifie textuellement : — C'est fini!

— Milady ne se fera pas coiffer?

— Non, Jane.

— Milady ne mettra même pas quelques fleurs dans ses beaux cheveux?...

— Non, Jane... Laissez-moi!... Attendez... donnez-moi, je vous prie, ce qu'il faut pour écrire...

— Milady oublie que milord...

Ophelia l'interrompit par un geste de nerveuse impatience, et Jane se hâta d'obéir.

— Allez! dit Ophélie, quand la femme de chambre eût apporté le nécessaire à écrire.

Jane sortit en jetant sur sa maîtresse un sournois regard d'étonnement.

— Il le faut!... il le faut!... murmurait la comtesse en trempant sa plume dans l'encrier, — ne m'a-t-il pas dit que s'il venait à échouer...

Elle s'arrêta et posa la plume.

— Mon Dieu! reprit-elle après un silence, — je ne sais... je ne sais...

Elle mit sa tête entre ses mains et réfléchit durant une minute, puis elle saisit de nouveau la plume et traça rapidement quelques lignes.

— Je prendrai sa parole, dit-elle, sa parole de gentilhomme!... Frank est un loyal cœur... Je lui ferai promettre... Ah! il le faut! je ne puis plus vivre ainsi, et cet espoir me rend insensée...

Elle plia la lettre qu'elle adressa : — *Au T. H. Frank Perceval*, etc.

Elle la laissa sur sa toilette et revint au salon.

— Vous jetterez à la poste, de suite, une lettre que vous trouverez sur ma toilette, Jane, dit-elle avant de sortir.

Un instant après, le bel attelage de Rio-Santo brûlait le pavé dans la direction de Covent-Garden.

Au moment où Rio-Santo descendait devant le péristyle du théâtre et offrait sa main à la comtesse, un homme lui toucha le bras, glissa un papier dans sa main et disparut aussitôt parmi la foule.

Rio-Santo, tout en montant les degrés, déplia le papier et lut à la dérobée :

« Côté gauche, n° 5. — Princesse de Longueville. »

— Occasion unique! murmura-t-il en jetant un oblique regard à la comtesse; — la princesse fera comme il faut son entrée dans le monde.

CHAPITRE XV.

THE PIPE AND POT.

Le théâtre royal de Covent-Garden est situé dans Bow-Street et donne du côté du nord dans Harte-Street. C'est un édifice vaste et médiocrement gracieux; son principal mérite est de n'avoir point été construit par les soins de l'inévitable et terrible monsieur Nash, ce qui est un heureux et grand hasard.

Ce monsieur Nash, en effet, maçon infatigable, a rebâti la moitié de Londres. On le retrouve partout, partout on reconnaît son équerre inflexible dans ces maisons rougeâtres, droites, guindées, comme des gentlemen que gênerait l'empois de leurs cravates. Monsieur Nash est le roi du plâtre, le dieu du fil à plomb. — Qu'il soit enterré dans un château de cartes!

Il est peut-être mort. — S'il est mort, qu'on jette en guise de fleurs des briques sur sa tombe, et que Dieu soit instamment prié de ne lui point donner de remplaçant en ce bas univers!

Bien qu'il soit situé sur les confins du quartier fashionable, à égale distance du Strand, de Holborn et d'Oxford-Street, le théâtre de Covent-Garden, comme presque tous les théâtres de Londres, est assez mal fréquenté.

Les gens *comme il faut* (*the gentle people*) vont au temple plus qu'au spectacle, et, de fait, Saint-Paul vaut infiniment mieux que Drury-Lane.

Quand le fashion n'a point d'occupation meilleure, les loges de Italian-opera-house s'emplissent. C'est la salle privilégiée, la seule enceinte admise. Une excursion à Drury-Lane est une exception, une caravane, une débauche. — Un voyage à Prince's-Theatre passe les bornes de l'excentricité la plus dévergondée. — Quant à Covent-Garden, on y joue les pièces de Shakspeare. De bonne foi, qui voulez-vous qui aille entendre les rapsodies du vieux Will?

Fi donc! à Londres, maintenant, nous avons mieux que tout cela! Shakspeare est bon tout au plus pour la *canaille*. *

* En français dans le texte.

Nous sommes, — et cela est tellement incontestable que le plus débonnaire cokney boxerait bel et bien avec quiconque prétendrait le contraire, — nous sommes le peuple le plus civilisé de l'univers. A cause de cela, voyez la logique! nous trouvons pitoyable tout ce qui se fait chez nous et ne savons admirer que les talens exotiques.

Ce qui ne nous empêche pas de nous vanter à tout propos de notre supériorité universelle.

Orgueil de paroles, orgueil grossier, vantard, maussade! Humilité d'actions, humilité involontaire, hélas! humilité forcée — Contraste ridicule!

Nous jouons le rôle de ce lord qui avait, jurait-il, le plus habile cuisinier, du monde entier et qui dinait tous les jours à la taverne.

Nos chanteurs sont Italiens ou Allemands ou Français; nos danseurs sont Français; nos artistes gravent des tableaux français; nous applaudissons des tragédies françaises jouées par une actrice du Théâtre-Français. — Quelque jour, Dieu me pardonne, nous traduirons Shakspeare en français afin de le pouvoir comprendre!

Et nous détestons les Français! Lorsque nous mettons un Français dans nos comédies ou drames indigènes, c'est toujours un malheureux, un faquin, un fanfaron couard, un fat loquace...

A cela, soit dit sans offenser nos compatriotes, on ne peut assigner qu'une raison. Tout débiteur déteste plus ou moins son créancier. Londres emprunte à Paris.

Indè iræ.

Ce soir-là, le théâtre royal de Covent-Garden donnait une représentation allemande. Ses acteurs ordinaires se reposaient pour céder leur place à une société d'artistes germaniques qui devaient chanter le *Freyschutz* de Carl Weber.

C'était une œuvre étrangère exécutée par des étrangers. La noblesse et le gentry * pouvaient donc venir l'admirer sans trop se compromettre.

Dès cinq heures et demie, il y avait foule aux alentours du théâtre. Les public-houses voisins, en s'illuminant, laissaient voir leur intérieur rempli de chalands, et les policemen commençaient à montrer leurs chapeaux à demi-calottes de cuir et leurs sceptres de plomb.

A Londres, quand les policemen se montrent, c'est que les voleurs ne sont pas loin. On serait tenté de croire que ces derniers les poursuivent. A coup sûr, du moins, ce ne sont pas les policemen qui poursuivent les voleurs.

Au nord du théâtre, dans Harte-Street, s'ouvre une rue courte et large qui mène dans Long-Acre. Tout le long des trottoirs de cette rue, dans Long-Acre et dans Harte-Street, des groupes nombreux stationnaient, s'abritant de leur mieux contre les flots de lumière qu'épandaient aux alentours les jets multipliés du gaz.

D'un groupe à l'autre allaient et venaient des jeunes femmes merveilleusement parées, lesquelles, après deux ou trois tours de trottoir, allaient se reposer dans quelque public-house, s'asseyant sans façon sur les genoux d'un habitué.

Dans la rue, ces malheureuses créatures semblaient mériter la qualification que nous venons de leur donner; elles avaient toutes l'air de *jeunes femmes*, mais lorsque, dans les tavernes, on pouvait les considérer de près, on reconnaissait que beaucoup d'entre elles n'avaient point franchi les limites de l'enfance. Il y avait là des courtisanes de treize ans, de quatorze ans, mêlées aux vétérans femelles de l'infamie.

Il se rencontrait parmi elles de ravissantes filles, des visages d'ange, des traits fins, des yeux pudiques. Quelques-unes rougissaient encore pour tout de bon. Mais il y avait de petits démons de quatorze ans qui en eussent remontré aux prostituées émérites du continent; il y en avait qui eussent distancé en fait de roueries les *lorettes* parisiennes, les *lorettes*, ces sirènes que nous a fait connaître, de ce côté du détroit, le crayon spirituel du peintre français Gavarni.

* La *noblesse*, proprement dite, en Angleterre, ne se compose que des lords et de leur famille. Le *gentry* vient après et comprend depuis le baronnet jusqu'au simple esquire. — Après le gentry vient le *public*.

En descendant Bow-Street, et tournant Russell-Lane, à droite du théâtre, on trouvait une autre population, ressemblant à la première comme les petits marchands peuvent ressembler à des négocians bien assis. Les groupes de Brydges-Street étaient composés de gens au costume hétéroclite et besogneux; les courtisanes, qui affluaient là en quantité plus grande, s'il est possible, que dans Long-Acre et Harte-Street, étaient vêtues d'oripeaux brillans et sans valeur. C'étaient aussi, pour la plupart, des enfans, mais des enfans surmenés, fourbus par la précocité du vice, et qui avaient évidemment escompté trop tôt la puissance de mal faire que Dieu laisse à l'homme. Là, les cabarets étaient plus sombres, les becs de gaz plus rares, l'alignement des maisons moins parfait.

Quiconque avait intérêt à se cacher pouvait le faire, — ce qui est précieux aux abords d'un théâtre pour une certaine industrie.

Enfin, au devant même du théâtre, dans une petite ruelle qui mène tortueusement à Drury-Lane, et que ses habitués chérissent sous le nom de Before-Lane (allée de devant), bien que ce ne soit point son étiquette officielle, un troisième système de rôdeurs établissait son quatier-général. — Ceux-là étaient en haillons, et l'allée complétement obscure où ils s'abritaient était en merveilleux rapport avec leur sale et misérable apparence.

Quelques pauvres filles dont la toilette ne jurait point trop avec ce boueux cloaque et la piteuse assemblée qui s'y cachait, s'égaraient parfois jusque dans Before-Lane, en rasant de près et la tête basse les trottoirs de Bow-Street. Elles trouvaient là encore des cabarets, car les cabarets ne manquent nulle part aux environs des théâtres de Londres, mais quelles cavernes, bon Dieu!

Un de ces public-houses, situé à égale distance de Bow-Street et de Drury-Lane, conservait une sorte d'apparence et semblait regretter des jours meilleurs. A l'extérieur, un débris d'enseigne pendait encore à une verge de fer rouillé; à l'intérieur, le comptoir supportait une douzaine de verres dont six au moins n'étaient que fêlés, et si le parloir n'avait plus de draperies, il possédait en revanche une tenture complète de toiles d'araignées. Quant au *tap*, c'était un monceau de décombres provenant de la chute d'un plafond; — nul n'entrait jamais dans le *tap*.

Cette taverne, la plus belle de l'allée, se nommait : *The Pipe and Pot.*

En ce moment, c'est-à-dire une demi-heure environ avant l'ouverture du théâtre, elle n'était occupée que par deux ou trois chalands à triste mine, buvant et fumant dans le parloir.

De temps à autre, quelqu'une de ces pauvres filles dont nous avons parlé entrait, montrait à la lueur douteuse d'un quinquet enfumé son visage d'enfant, usé, flétri, vieilli, et ressortait pour accomplir sur les trottoirs voisins sa faction d'infamie.

Puis, à mesure que l'heure du spectacle avançait, d'autres chalands arrivaient et prenaient un verre de gin dans le comptoir.

— Entrez, Mich, mon beau-frère, dit au dehors une petite voix aigre et cassée; — entrez le premier. Je suis un homme, que diable! et je sais la politesse.

Presque aussitôt deux couples traversèrent le comptoir et entrèrent dans le parloir.

C'était quelque chose de curieux que ces deux couples. Le premier était composé d'une petite fille pouvant avoir treize ans, laquelle donnait le bras à un fort garçon d'une quarantaine d'années. Cette petite fille résumait en elle tout ce que nous avons dit touchant ces prostituées en bas âge qui sont la honte la plus hideuse de Londres. Elle était frêle, maigre et d'une extrême pâleur que dissimulait mal une couche épaisse de rouge grossièrement appliquée. Sa taille, arrêtée avant terme dans sa croissance par des excès de tout genre, avait en petit les caractères d'une taille de femme faite. Sa figure, fatiguée, laissait deviner une beauté souillée en sa fleur, mais si bien souillée et dénaturée qu'il n'en restait plus que des traces à peine saisissables. Ses yeux, bordés par une paupière échauffée, avaient de ces regards hardis

qui ne connurent jamais la pudeur ; sa bouche s'ouvrait convulsivement pour laisser passer les rauques éclats d'une voix brisée et haletante.

Elle avait nom Loo-la-Poitrinaire

Son cavalier, qui se nommait Mich, n'avait rien de particulier dans sa tournure ni dans son visage. C'était tout simplement un vagabond de Londres, au grand corps développé par le bœuf et l'ale, aux cheveux roux, à la face enluminée. Le remarquable n'était point en lui, mais dans le contraste frappant qui existait entre lui et sa compagne. Loo, en effet, quoi qu'elle pût faire, pendait littéralement à son bras, auquel sa petite main se cramponnait de son mieux.

Le second couple était le contrepied exact de celui-ci. Il se composait d'une grande femme à l'air dur, insolent, maussade, et d'un tout petit garçon.

La grande femme était vêtue comme les porteuses à la mer, c'est-à-dire qu'elle avait un chapeau féminin, une redingote masculine et des bottes par-dessous ses jupons. Toutes les diverses parties de cet étrange uniforme étaient dans un état de délabrement convenable, et le chapeau surtout portait de nombreuses traces de coups de vent, — qui étaient peut-être des coups de poing. Elle se nommait Madge, avait passé la quarantaine et fumait dans une pipe courte à vaste fourneau.

Son cavalier n'était autre que le petit Snail, frère de Loo-la-Poitrinaire.

Bien que ce quadrille ne fût pas, à tout prendre, des plus brillans, son entrée fit révolution dans le personnel de « La Pipe et le Pot. » La tavernière, Peg Witch, horrible vieille comme il en croît dans les boues de Londres et non pas ailleurs, appela son aide Assy, et se précipita vers la case que les nouveaux arrivans venaient de choisir.

— Bonjour, sorcière Peg, dit Snail d'un ton de gentleman; bonjour, Assy-la-Rousse; saluez ma femme Madge et ma sœur Loo, pardieu! saluez mon beau-frère Mich... Et du gin ! et de l'ale ! et de tout ce qu'il y a dans votre sale bouge, damnées... C'est moi qui paie !

— Bien, mon petit monsieur Snail, répondit Peg en saluant à la ronde.

— Je ne suis pas petit ! s'écria Snail avec colère et en frappant la table boiteuse de son faible poing; — je suis plus grand que ma sœur Loo, qui est la femme de Mich... et Mich a cinq pieds six pouces... — Du gin, fiancée du bourreau !

Peg Witch salua de nouveau, sourit et s'en alla chercher à boire.

D'ordinaire, les reines de taverne ne dérogent point ainsi et restent inamovibles derrière le comptoir; mais l'étiquette était chose inconnue à *la Pipe et le Pot*, et Peg Witch n'était pas une femme comme il faut dans le genre de mistress Burnett des *Armes de la Couronne*, pour faire ainsi des façons avec ses pratiques.

— As-tu soif, Loo ? demanda Snail *.

— J'ai toujours soif, répondit Loo ;— donne-moi du tabac, Mich... Du diable si j'en ai un grain dans ma boite !...

— Vois-tu, Mich, reprit Snail, je veux te faire un sort puisque tu es l'amant de ma sœur, — à qui je tiens lieu de père, le nôtre étant un pauvre diable d'honnête homme.

— Ne parle pas du père, Snail ! dit Loo dont le front se couvrit d'un nuage ;—c'est un brave homme... Donne-moi du tabac, Mich.

— Bien, Loo, bien !... Le père est ce qu'il est... Mais pour ce qui regarde Mich, j'ai une place dans ma manche... Ma jolie Madge, voici le gin : un verre à la santé de votre homme !

Madge ôta sa pipe de sa bouche.

— Mon homme?... répéta-t-elle d'un air étonné.

—Quelle belle voix elle a, cette petite Madge ! s'écria Snail en caressant le menton barbu de la porteuse à la mer; — on dirait le basson des *Horse-guards*... C'est moi qui suis ton homme, ma gentille... Que diable ! n'est-ce pas vrai cela?

— C'est juste ! dit Madge, qui remit sa pipe à sa bouche.

— Et quel emploi veux-tu donc me donner, petit Snail ? demanda Mich.

— Je te brise les reins si tu m'appelles petit Snail, beau-frère... C'est entendu... Je veux te donner un emploi... Sais tu aboyer, Mich?

— Aboyer ?

— Oui... Moi je sais miauler... Ecoute.

Snail mit tout-à-coup sa tête sous la table, et l'on entendit un miaulement aigu, prolongé, tout plein d'atroces cadences chromatiques.

La grande Madge se leva, tant l'illusion fut complète; Mich regarda sous la table de la meilleure foi du monde, ce qui donna l'occasion à Loo de vider le verre de son amant d'un seul trait.

Ce ne fut pas tout, Peg Witch et Assy-la-Rousse s'élancèrent dans le comptoir, armées de manches de balais, pour chasser le prétendu matou qui poussait des cris si lamentables.

Le triomphe de Snail était complet.

— Du gin ! sorcière Peg ! dit-il, garde tes manches à balais pour le sabbat... ma sœur Loo étrangle de soif et ma jolie Madge a le gosier sec comme... allons ! comme n'importe quoi... Du gin !

— Donne-moi du tabac, Mich ! dit Loo dont la tête était déjà lourde d'ivresse.

— Tu vois si je sais miauler, beau-frère ! s'écria Snail. Sais-tu aboyer, toi ?

— Ce n'est pas un métier, cela, répondit le grand garçon en haussant les épaules.

— Oh ! ce n'est pas un métier !... combien gagnes-tu, Mich, à décharger les alléges sur le port ?

— Trois shellings, pardieu ! c'est connu

— Trois shellings... bien !... Et combien gagnes-tu dans ton métier de filou ?

— Parle bas, petit drôle...

— Je ne suis pas petit, de par le diable ! épais coquin que tu es... Combien gagnes-tu ?...

— C'est selon... pas grand'chose.

— A boire, Mich ! dit Loo; — et du tabac.

— Pas grand'chose, reprit Snail qui mit la main dans son gousset et en retira les guinées de Edward and C° ; — eh bien ! moi, voilà ce que je gagne, beau-frère, sans compter les aubaines.

— A miauler?... dit Mich dont les gros yeux exprimaient une stupéfaction complète.

— A miauler, mon beau-frère, à miauler comme un matou au mois de mars... Tiens, ma jolie Madge, je te donne une guinée... prends !

Madge en prit deux sans dire merci.

— Et moi ? demanda Loo.

— Toi, je te donne à boire... eh bien ! Mich?

— Je voudrais savoir aboyer, Snail.

— Il faut apprendre... Vois-tu, Mich, au lieu de battre la pauvre Loo quand elle ne t'apporte pas le soir une couronne, tu lui donnerais un bowl de grog bien chaud, pour sa poitrine qui la tue, pauvre fille !

Il y avait une nuance de sensibilité vraie dans ces paroles du petit Snail, qui reprit bientôt d'un air fanfaron :

— Quand tu sauras aboyer, beau-frère, ma protection te vaudra l'emploi de Saunie l'Ecossais ; — tu connais Saunie, le premier amant de Loo? — qui est mort aujourd'hui... par accident.

— Mort ! répéta Loo d'une voix rauque; — il n'y a plus de gin !

— Du gin, sorcière Peg ! ma sœur Loo a soif, et il faut humecter sa pauvre poitrine... Est-ce entendu, Mich?

— C'est entendu... Je remplacerai Saunie.

On apporta du gin. Le quadrille but, fuma et but encore durant un quart-d'heure environ. Au bout de ce temps, il se fit un mouvement dans la rue.

— L'ouverture ! dit Snail en se levant; — viens-tu, Mich?

* Commençant ici une série de scènes populaires, nous croyons devoir faire observer que le tutoiement est chose tout-à-fait inusitée à Londres, même parmi le peuple. Si donc, en traduisant, nous sommes conduits à employer cette formule, c'est pour nous conformer au génie de la langue française.

— Allons, Loo ! cria Mich ; — debout, paresseuse ! debout et travaillons !

Loo ouvrit ses yeux morts, puis les referma et mit sa tête sur la table.

— J'ai du feu là dedans ! murmura-t-elle en montrant sa poitrine maigre et haletante.

— Pauvre Loo ! dit Snail avec attendrissement. — Je te paie sa soirée deux shellings, Mich... Laisse-la ici !... Sorcière Peg, donnez du gin à la jolie Madge et à Loo tant qu'elles vous en demanderont... et que le diable vous confonde, sorcière Peg !

Snail sortit précipitamment avec Mich et enfila au pas de course Before-Lane. Les deux *beaux-frères* se trouvèrent bientôt devant la façade de Covent-Garden dont les portes s'ouvraient à ce moment.

CHAPITRE XVI.

INVENTAIRES DE POCHES.

Lorsque Snail et Mich, son *beau-frère*, arrivèrent devant le théâtre, la scène avait complétement changé d'aspect. Toute la population des tavernes, tous les divers groupes épars naguère dans Long-Acre, Harte-Street, Russell et Before-Lane, s'étaient rués à la fois devant la façade. Il y avait cohue factice, foule dont la moitié à peine représentait des spectateurs sérieux.

L'autre moitié se composait de voleurs et d'agens de police, les premiers *travaillant*, les autres regardant avec ce calme imperturbable qui sied si bien aux policemen de Londres.

C'était un pêle-mêle, un désordre étranges, et tels qu'on ne croirait point qu'il en pût exister dans une ville civilisée. Les voleurs *travaillaient* avec une adresse méritante, mais surtout avec un aplomb miraculeux. Les foulards changeaient de poche comme par enchantement. Les bourses tombaient des goussets percés dans des mains à propos tendues ; les montres s'en allaient avec les chaînes de sûreté et les breloques, et jusqu'aux clefs.

A ce moment où les portes viennent de s'ouvrir, c'est la foule qui entre, le *public*, ce qu'ailleurs on appelle les gens de rien. On ne voyait sous le péristyle que d'honnêtes boutiquiers et leurs moitiés. Le lecteur aurait pu y reconnaître, avec une satisfaction que nous sommes faits pour apprécier, mistress Crubb, mistress Black, mistress Brown et aussi mistress Bloomberry; peut-être mistress Dodd et mistress Bull étaient-elles perdues quelque part dans la cohue. Ce qu'il y a de certain, c'est que mistress Footes et mistress Crosscairn les cherchaient activement sans les pouvoir trouver.

Du reste, ces huit excellentes et discrètes personnes devaient se souvenir longtemps de la représentation allemande, car leurs huit tabatières passèrent dans la poche de hardis filous, qui eurent soin de ne point crier gare. Snail, pour sa part, en récolta deux et s'en servit pour entretenir l'amitié qui régnait entre lui et la jolie Madge.

Mais il y avait là, ma foi ! bien d'autres personnes de notre connaissance.

Voyez ! au plus fort de la foule, un homme se glisse. On dirait un serpent se coulant au centre d'une haie vive. Ses mains manœuvrent avec une rapidité prestigieuse. Où donc disparaissent, bon Dieu ! tous les objets qu'il s'approprie ? Il ne dédaigne rien : foulards, mouchoirs de coton, montres, pans d'habits qu'il coupe sans que leur propriétaire s'en doute le moins du monde ; tout lui est bon. Il trouve place pour tout : ses mains s'emplissent incessamment et sont toujours vides.

Suivez bien ! voici un policeman de mauvaise humeur qui le prend sur le fait, — *flagrante delicto*. — Notre homme se retourne et lui adresse un sourire très aimable.

— Bien charmé de vous rencontrer, monsieur Handcuffs, lui dit-il avec courtoisie ; — je pense que mistress Handcuffs est en bonne santé comme je le souhaite... Je vous cherchais depuis huit jours pour vous faire un petit présent.

Le policeman sourit à son tour, tend la main, et reçoit un souverain qu'il fait disparaître avec une adresse qui sent d'une lieue son ancien filou.

— Bien le bonsoir ! reprend notre homme, — et mes respects sincères à mistress...

Il poursuit paisiblement sa besogne interrompue. — Il prend, il prend toujours ! Encore une fois, quel est donc cet homme et dans quel gouffre s'enfouit le produit de sa piraterie ?

Eh ! qui serait-ce donc, lecteur, sinon notre ami Bob Lantern, qui a cinq poches à son paletot, quatre poches à son pantalon, trois à son gilet et nous ne savons combien à sa chemise ! qui, sinon l'honnête Bob, gagnant comme il peut sa pauvre vie, et travaillant pour Tempérance, — le cher cœur ! — que bien des lords voudraient avoir, et qui mesure cinq pieds six pouces au plus bas !

La vie est durement chère, et Bob n'a pas des représentations allemandes tous les jours.

Çà et là, se montrent aussi quelques-uns de nos émeutiers des bureaux Edward and C° ; mais la plupart, endimanchés et pourvus de grosses maîtresses fabuleusement altérées, boivent dans les tavernes voisines les guinées de monsieur Smith.

Nulle part vous ne découvririez les larges épaules et la haute taille de la belle Tempérance. Tempérance, modèle accompli de fidélité conjugale, comparable à Pénélope, à Creüse, supérieure à Lucrèce, ne se mêle point ainsi à la foule et boit solitairement une quantité incroyable de gin, dans l'atmosphère brûlante de sa cave de Saint-Gilles. Elle boit, la vertueuse épouse, voilà son seul et innocent passe-temps. Vous n'obtiendriez point ses faveurs au prix d'un trône.

Mais, à l'aide d'un pot d'*old-tom*, vous apporteriez très positivement le trouble au sein du ménage de Bob Lantern.

Passons des filous au *public*.

Au plus fort de la cohue, voici une tête maigre et longue qui dépasse toutes les autres têtes de quatre bons pouces pour le moins ; elle est grave, soutenue par un col de crin et s'emboîte entre deux épaules que recouvre un frac bleu.

Cette tête appartient à notre digne ami, le capitaine Paddy O'Chrane.

Le capitaine prend ce soir du loisir. Il vient de boire un bowl de *cold-without* *, préparé comme il faut par les mains de la fille qui a remplacé Susannah aux « *Armes de la couronne.* » Il a son plus bel habit bleu à boutons noirs, il a sa plus jaune culotte chamois ; il est en bonne fortune.

En bonne fortune avec mistress Dorothy Burnett elle-même. Nous ne la pouvons point voir, parce que son rouge et gros visage est à un pied au-dessous de la surface de la foule, mais elle est là, nous l'affirmons sur l'honneur, au bras du bon capitaine, qui a grand'peine à retenir les marques de sa légitime fierté.

On entrait, cependant, mais on entrait lentement, et les voleurs avaient tout le temps de faire à loisir leur récolte.

— Patience, ma chère mistress Burnett, patience, Dorothy ! disait le bon capitaine ; — encore un petit quart d'heure et nous nous prélasserons dans deux bonnes places de galerie que j'ai louées, — Dieu me damne, Dorothy ! — au prix de six shellings la pièce.

— Oh ! Paddy ! oh ! monsieur O'Chrane ! murmura mistress Burnett, — j'étouffe..., je donnerais six pences pour avoir de l'air !

Le capitaine, dont la tête recevait en plein le vent du soir qui ne pénétrait pas jusqu'à sa malheureuse compagne, enfouie dans la cohue, respira longuement et avec satisfaction.

— Où diable prenez-vous que l'air manque ici, Dorothy ?

* Mot à mot : froid-sans. — Les habitués des tavernes se servent de ce terme pour désigner le grog *froid-sans* sucre.

demanda-t-il; le vent vous siffle dans les oreilles... Ah! misérable drôle, je t'y prends!

Ces derniers mots s'appliquaient à un personnage dont le capitaine venait de saisir la main dans sa poche. Il tenait ferme, mais ne pouvait point se retourner à cause de la pression de la foule.

— Messieurs, dit-il à ses voisins de derrière, — agissez en vrais Anglais, de par Dieu!.. arrêtez-moi ce piteux coquin qui ne sait pas son métier, le diable m'emporte!

Personne ne répondit à cet appel, comme de juste. A Londres, la maxime: *Chacun pour soi* est appliquée avec une rigueur inflexible.

— Dorothy! s'écria le capitaine dont le poignet commençait à faiblir; dégagez votre bras, ou que Dieu vous confonde! et tâchez de m'aider à retenir ce bandit.

Mistress Burnett essaya de se retourner et réussit à souffler comme une machine à vapeur, voilà tout.

Le filou, pendant cela, usant par une pression continue la force du poignet de Paddy finit par lui faire lâcher prise et s'esquiva.

Le capitaine fouilla vivement sa poche.

— Le drôle n'en a pas eu le démenti! grommela-t-il; — je ne connais que ce coquin de Bob pour avoir un sang-froid pareil... moi qui avais justement besoin de lui parler... Mon amour, on m'a volé mon foulard.

— Monsieur O'Chrane, répondit la tavernière, — j'étouffe.

— Que le diable!... c'est-à-dire, mon amour, je vous plains sincèrement... Ce foulard m'avait coûté une demi-couronne dans Field-Lane, vous savez, mon amour?

— Eh bien! monsieur O'Chrane, je dis que Dieu vous a puni... Tous les foulards qu'on vend dans Field-Lane sont des foulards volés... J'étouffe, monsieur!... Et si vous achetiez vos mouchoirs dans d'honnêtes maisons, comme par exemple chez ma cousine mistress Crubb, ou bien encore...

— Ou bien encore chez le diable, madame!

— J'étouffe, monsieur!

Le capitaine Paddy O'Chrane et sa compagne mettaient à ce moment le pied sur le dernier degré du perron. Le supplice de la rouge tavernière touchait à son terme. Elle allait bientôt pouvoir respirer à pleine poitrine l'air fade et chaud qui, dans une salle de spectacle bien emplie, se dégage du parterre et va suffoquer le cintre. Cette perspective la soulageait par avance, de même que la vue du rivage guérit, dit-on, du mal de mer.

Parvenu au sommet du perron, le capitaine Paddy se dressa de toute sa hauteur, ce qui n'est pas peu dire, et jeta un regard circulaire dans la foule au-dessous de lui. Il ne vit point ce qu'il cherchait sans doute, car il gronda sourdement, releva son col de crin et se haussa sur ses pointes. Dans cette nouvelle position, il figurait assez bien un baliveau, débris oublié d'une futaie haut lancée, qui dresse son tronc maigre et droit au milieu d'un taillis trapu. Son regard erra longtemps parmi la foule sans plus de succès que la première fois.

— C'est une chose étonnante, sur ma parole! grommela-t-il en se laissant lourdement retomber sur ses talons; — étonnante ou le diable m'emporte!... Il n'y a pas un seul de ces pervers coquins dans la foule... Et à qui diable veut-on que je m'adresse, si ce n'est à ces chers garçons?

— Je sens un peu d'air, monsieur O'Chrane.

— Bien, Dorothy, fort bien... Moi, je sens encore une main dans ma poche; mais, de par tous les diables! celui-là ne m'échappera pas.

Le capitaine avait en effet saisi la main d'un second filou et la serrait à la broyer.

Un miaulement où il y avait de la douleur et de l'ironie se fit entendre derrière lui, et presque en même temps deux dents aiguës et tranchantes comme des dents de brochet s'enfoncèrent dans la chair de ses doigts.

— Snail, abominable matou! s'écria Paddy en faisant de convulsifs efforts pour se retourner, — de par l'enfer! je te tordrai le cou si tu ne lâches pas ma main!

— Fi! capitaine, fi! — de par l'enfer! — répondit Snail après avoir donné un dernier coup de dent; — n'avez-vous pas de honte de venir au spectacle sans foulard!... Baissez la tête que je vous dise quelque chose.

— Je veux mourir si cette maudite vipère ne m'a pas mordu jusqu'au sang! grommela Paddy qui pourtant se baissa; — qu'as-tu à me dire, Snail?

— J'ai à vous dire, capitaine... Tiens! c'est mistress Burnett des *Armes de la Couronne!*... Pas dégoûté, monsieur O'Chrane! J'ai à vous dire... De par Dieu! comme mistress Burnett est rouge, capitaine!

— J'étouffe! dit machinalement la pauvre tavernière, qu'un flux de foule avait rejetée dans son état de quasi-asphyxie.

— Elle étouffe, capitaine, répéta Snail; il faut donner des coups de poing dans le dos aux personnes qui étouffent... C'est connu!

Et Snail frappa bel et bien la grosse aubergiste entre les deux épaules.

— Oh! monsieur O'Chrane! oh!... râla-t-elle suffoquée à la fois par le manque d'air et la colère.

La cohue riait aux alentours.

— Là! dit Snail; la respectable dame est soulagée et me doit un verre de gin gratis pour le moins... Quant à vous, capitaine, ajouta-t-il tout bas, j'ai à vous dire qu'il y aura du *fun*, ce soir, pour sûr!

— Comment sais-tu cela, maître *scamp* (gamin)?

— Je sais cela... Hé! mais, je sais bien des choses, capitaine, allez... Et pour ce qui est du *lark* * de ce soir, comptez-y!... Tous les amis sont à faire l'amour et à boire dans les *flash-houses* de Drury-Lane et de Bow-Street. Turnbull mugit comme un bœuf dans le *spirit-shop*, auprès du *station-house*... ** Il boit comme un trou à la santé du pauvre Saunie qui est mort... Il y a eu convocation en grand, capitaine, et je parierais Madge contre mistress Burnett que nous allons danser ce soir le vrai bal des *larkers*!

Paddy et la dame de ses pensées touchaient presque au seuil du théâtre.

— C'est bon, petit tas de boue, c'est bon, cher et charmant enfant, dit le capitaine entre ses dents. — Tu pourrais bien avoir raison, et du diable si mistress Burnett ne serait pas mieux à son comptoir qu'ici... Enfin, n'importe! s'il y a bal, nous danserons.

— A bientôt, capitaine, reprit Snail; — je ne vous en veux pas, au moins, pour le foulard que vous avez oublié d'apporter... bien des respects à mistress Burnett!

— Et où vas-tu comme cela? demanda Paddy.

— A *the Pipe and Pot*, capitaine; si vous avez besoin de moi, venez. Vous trouverez là Madge, — ma femme, — ma sœur Loo, Mich, et d'autres.

— Bien, Snail, que le diable t'emporte, mon fils... Allons, Dorothy, mon amour, entrons, s'il vous plaît.

Dorothy ne demandait pas mieux. Elle lâcha un instant le bras du capitaine et passa le seuil. Paddy se préparait à la suivre, mais il était dit que cette soirée serait pour lui grosse d'incidens bizarres.

Au moment où il allait franchir le seuil, deux mains se posèrent lourdement sur ses épaules, et une voix inconnue murmura ces mots à son oreille:

— Je vous défends de vous retourner pour me voir, *gentleman of the night*!

Paddy s'arrêta et ne bougea pas. — La queue continua d'entrer et le sépara de mistress Burnett qu'il perdit de vue.

— Connaissez-vous lady B..., la maîtresse du duc d'York? demanda la voix.

— Oui, milord.

* *Fun* et *lark* dans l'argot populaire ont la même signification; mais *lark*, qui veut dire proprement *alouette*, est bien plus usité et employé par les gentlemen du plus haut ton. — Le fameux marquis de Waterford est, entre autres choses, un *larker*. Quant au *fun*, c'est une farce, un tapage, une *noce*, comme diraient parfois nos faubouriens.

** *Flash-house*, cabaret où il y a des filles de mauvaise vie; *spirit-shop*, débit de rhum, eau-de-vie et whiskey; *station-house*, corps-de-garde dont la destination est la même que notre *violon* national.

— Si elle vient, au premier acte, dans la loge de Sa Grâce, vous descendrez au foyer, tout de suite après le tombe du rideau.— Au foyer, un homme vous abordera et prononcera le mot. Vous ferez ce qu'il vous dira.

— Oui, milord.

— Si elle ne vient pas au premier acte, vous attendrez le second; si, au second, elle n'est pas venue, vous attendrez encore...

— Oui, milord... Et quelle sera, s'il vous plaît, ma besogne?

Les mains cessèrent de s'appuyer sur les hautes épaules de Paddy.

— Point de réponse! grommela-t-il. — Du diable si je ne donnerais pas un shelling ou deux pour voir la figure de ce mystérieux coquin, — que je respecte, comme c'est mon devoir.. Toujours des secrets! Je ne suis pas curieux; mais si je ne savais que milords de la Nuit sont plus puissans qu'il ne faut pour me faire pendre, je trouverais bien moyen de voir clair en tout ceci.

— Paddy! monsieur O'Chrane! cria une voix lamentable sous le péristyle intérieur du théâtre.

— Bien, Dorothy, mon amour, gros robinet à gin! répondit le capitaine; — Dieu me damne! il faut bien faire ses affaires.

Et le bon Paddy entra sans oser tourner la tête pour voir le propriétaire de cette voix mystérieuse qui venait de lui parler à l'oreille.

CHAPITRE XVII.

LA QUEUE DES ÉQUIPAGES.

La foule était entrée. Une pluie fine et glaciale commençait à tomber. Il n'y avait plus devant le théâtre que quelques gens de police. Les filous avaient regagné les cabarets où ils trafiquaient maintenant des objets volés, soit entre eux, soit avec des recéleurs que l'occasion attirait naturellement à cette foire ténébreuse.

Bob Lantern vendit le foulard du capitaine deux shellings, et Snail [illegible] trois couronnes de l'agrafe de mistress Burnett, qu'il s'était dextrement appropriée pendant sa conversation avec Paddy.

A presque tous les théâtres anglais, il y a trois entrées bien distinctes. La première, celle du *public*, a lieu à l'ouverture des bureaux; la seconde se fait une demi-heure après celle-ci: le *gentle-people* arrive en voiture: il y a queue d'équipages comme il y avait tout-à-l'heure queue de piétons.

Ici, l'avidité des coupeurs de bourses est violemment sollicitée, car la moindre aubaine serait excellente, et mieux vaudrait fouiller un seul de ces nobles goussets que vingt poches bourgeoises, mais les difficultés sont grandes et la plupart des voleurs ne se donnent même pas la peine de quitter les public-houses en entendant sur le pavé le tonnerre des équipages.

D'abord, il n'y a pas foule proprement dite; on ne se presse pas; on ne se pousse plus. Ensuite les grooms ont des cannes longues et flexibles qui prennent la mesure du dos d'un industriel suspect avec une facilité miraculeuse; ensuite, les policemen, si mous, si indolens lorsqu'il s'agit du *public*, s'éveillent un peu pour protéger milords et miladies. — Il ne faudrait point pourtant s'exagérer ce dernier obstacle, car, dormant ou éveillé, le policeman est presque toujours une fort maussade inutilité.

Quoi qu'il en soit, quelques voleurs, jeunes pour la plupart, hardis, adroits au degré suprême et à qui l'expérience, aidée de deux ou trois lustres passés à Newgate, n'a pas encore appris à dédaigner la chevaleresque maxime: « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire; » quelques filous impubères, disons-nous, se risquent entre les équipages, s'approchent des gentlemen sous un prétexte, avertissent les ladies qu'elles perdent quelque chose, etc., etc., et parviennent parfois à conquérir une cassolette, un mouchoir brodé, une montre, le tout assaisonné d'un nombre décent de coups de cannes.

Il va sans dire que Snail occupait une place distinguée parmi les jeunes aventuriers dont nous venons de parler.

La troisième entrée enfin, l'entrée à *demi-prix*, est un privilége accordé aux dernières classes du peuple. Elle a lieu de neuf à dix heures, et nous aurons à nous en occuper plus tard.

Une des premières voitures qui s'arrêta devant le péristyle de Covent-Garden fut celle de lady Campbell. Miss Mary Trevor et sa tante mirent pied à terre sans encombre et montèrent les degrés du perron.

— Avancez, cocher! prenez tour...

— Prends tour, maraud! s'écria au fond d'un autre équipage une voix flûtée et grasseyante; — ma toute belle, — je parle sérieusement, — ce drôle est capable de laisser passer avant nous cet ignoble *cab* *!

Le marche-pied tomba, la portière s'ouvrit et monsieur le vicomte de Lantures-Luces descendit avec précaution. Il tendit la main.

— Vicomte, je cherche mon flacon, dit une voix brève et cavalièrement timbrée à l'intérieur.

— En vérité, charmante, en vérité!...

Le vicomte bondit, rentra dans sa voiture et trouva le flacon. Cela fait, il redescendit et tendit de nouveau la main.

— Je suis sûre, vicomte, dit la voix cavalière, que vous avez égaré mon éventail!

Le vicomte rebondit, escalada le marche-pied et fut assez heureux pour trouver l'éventail demandé.

— Allons, *diva mia*! dit-il, donnez-moi votre main, je vous prie!

— C'est une chose terrible, vicomte! s'écria la voix cavalière avec pétulance; — mon mouchoir a disparu.

Lantures-Luces, avec une patience admirable, se replongea une troisième fois dans l'équipage, et remit le mouchoir aux mains d'une dame assise sur la banquette du fond — A quelque chose malheur est bon. S'il n'avait pas fait ce mouvement, ses breloques eussent passé dans la poche du petit Snail qui avait déjà la main dessus.

— Charmante, dit le vicomte en redescendant; — allez-vous me faire la grâce de me donner votre jolie main?

— Avancez donc, *by god*! cria le cocher du *cab*, lequel attendait, pour débarquer sa *pratique*, que ces façons eussent pris terme.

La pratique, paraîtrait-il, n'était pas moins impatiente que son cocher, car elle lui arracha le fouet des mains et allongea aux deux chevaux de Lantures-Luces un coup en estafilade qui indiquait un véritable bras de sportman.

Les deux chevaux se lancèrent, et l'automédon du vicomte ne put les empêcher de faire en avant deux ou trois pas qui laissèrent le passage libre. — La dame se mit à pousser des cris perçans.

— Qu'avez-vous, charmante? qu'avez-vous, cara mia? s'écria Lantures-Luces. — Vous êtes, monsieur, un brutal; je parle sérieusement. Voici ma carte, monsieur! — Il jeta sa carte dans le cabriolet.—Ne vous effrayez pas, chère belle... et veuillez me faire la grâce de me donner votre jolie main.

Cette fois, la dame exauça la prière du petit Français, mit sa main gantée dans la sienne, et, repoussant le marche-pied d'un coup de jarret qui fit violemment osciller la voiture, elle se trouva portée d'un seul bond à trois pas au delà de Lantures-Luces, sur l'une des dernières marches du perron.

Un groupe de dandies qui s'était rassemblé sous le péristyle se prit à battre des mains en disant:

— Brava! brava! la Briotta!

— Charmante! murmura Lantures-Luces étourdi; — ma parole d'honneur, charmante!... Je parle sérieusement

Snail, changeant de tactique, sollicita doucement un cordon

* Abréviation usitée pour désigner les cabriolets de place.

de soie qui correspondait au lorgnon du vicomte. Le lorgnon sortit à moitié du gousset.

Pendant cela, le gentleman du *cab* était descendu et comptait tranquillement avec son cocher.

La Briotta, légère et folle fille, prit un nouvel élan et s'en alla tomber au milieu du groupe fashionable.

— Diable! dit Lantures-Luces dont Snail venait de voler le binocle, et qui ne s'en apercevait pas, exclusivement occupé qu'il était de sa volage *diva*.

A ce même moment, Snail, en possession de son butin, voulut naturellement s'esquiver, mais un policeman, le bâton levé, lui barra le passage. De l'autre côté, le gentleman du *cab* s'avançait gravement vers Lantures-Luces, sans doute pour lui demander raison de son apostrophe.

Voici ce qui arriva.

Le policeman, impatienté des feintes de Snail qui cherchait passage en se jetant à gauche, puis à droite, laissa enfin retomber sa lourde baguette plombée. Snail l'évita en miaulant; la baguette s'en alla tomber d'aplomb sur l'épaule du gentleman.

— Goddam! dit stupidement l'agent de police.

Le gentleman recula d'un pas, boutonna d'un mouvement rapide son frac élégant et porta ses deux poings à la hauteur de l'œil. Le policeman eut l'air d'avoir envie de soutenir le choc, mais la lanterne d'un équipage ayant éclairé par hasard le visage de son adversaire, il s'enfuit comme s'il eût eu le diable à ses trousses.

— Hé! s'écria Lantures-Luces, c'est ce cher Brian de Lancester... Ah! ah! vive Dieu! messieurs, avez-vous vu quelque chose de plus drôle? comme ce policeman a pris ses jambes à son cou!... Très cher, je voudrais savoir boxer comme vous pour punir un manant qui a fouetté tout-à-l'heure mes chevaux, au risque de briser notre chère idole, Briotta la Diva!

— C'est moi, dit Brian qui redressait avec soin les revers déboutonnés de son frac.

— N'en parlons plus alors, très cher! s'empressa de dire Lantures-Luces; — que diable! vous êtes assez de mes amis pour vous permettre...

Le vicomte pirouetta.

— Bonsoir, Brian! s'écria l'Italienne en quittant le groupe de dandies pour s'élancer vers monsieur de Lancester; — il n'y a que vous d'amusant à Londres, mon ami...

— Pas flatteur! murmura Lantures-Luces; — non!... pas flatteur, ma foi!

— Venez-vous pour me voir danser? reprit l'Italienne en offrant à monsieur de Lancester une virile poignée de main.

— Je viens pour moi, madame, répondit Brian.

— Pas poli! pensa le vicomte; non!... pas poli, ma foi!

Le groupe de dandies fit grand fête à Brian de Lancester. La danseuse *plantant là* le vicomte qui l'avait amenée, se suspendit bon gré mal gré au bras de ce nouveau venu, qu allait en *cab*, mais qui semblait occuper dans l'échelle du fashion une magnifique et fort enviable position.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, maigre, mais bien constitué, d'une taille au-dessus de la moyenne, élancée à la ceinture et carrée aux épaules qui avançaient un peu et se portaient trop haut. Ses traits, admirablement modelés et dont les contours semblaient fouillés au ciseau, avaient cet aspect glacial et compassé des visages anglais de pur sang; mais, dans le regard grave de son œil vert de mer, veiné de noir, il y avait une audace sans mesure, tenant presque de l'effronterie, et quelque chose de froidement railleur, en opposition directe avec l'expression ordinaire d'un regard britannique. Son front haut, large, pur et noblement dessiné, relevait puissamment l'effet de cette physionomie qu'adoucissait une charmante chevelure blonde, molle, bouclée, et où n'avait certes jamais passé le fer indigne du coiffeur.

Pour beaucoup, Brian de Lancester n'eût point été un bel homme, mais certaines femmes le proclamaient un homme charmant, ce qui vaut mieux, et d'autres femmes, rendues plus discrètes par une position plus relevée, pensaient tout bas ce que les premières disaient tout haut. C'était, du moins, pour tout le monde, et cela se voyait de reste sur son visage, un homme énergique et hardi. C'était de plus, malgré son enveloppe de glace, un homme fougueux à sa manière, fougueux jusqu'à la passion, — mais ceci par intervalles et par boutades.

C'était encore un homme original: un *eccentric man*.

Dieu sait qu'il nous faudrait de longues pages, spéciales, étudiées, consciencieuses, éloquentes, pour expliquer, ne fût-ce que sommairement, le monde d'idées qui se cache sous ce mot sans prétention à l'euphonie et fort laid en soi : *eccentric man*. Le caractère du Très Honorable Brian de Lancester, pour ceux de nos lecteurs qui daigneront le suivre, expliquera mieux le mot et la chose que toute espèce de dissertation.

Lantures-Luces, Brian et les dandies entrèrent de compagnie. La danseuse alla prendre la porte réservée aux artistes.

Ce fut à ce moment que l'équipage de lady Ophelia s'arrêta devant le péristyle. L'homme qui avait parlé par derrière au capitaine Paddy et qui semblait guetter l'arrivée de quelqu'un, caché derrière l'angle saillant d'une maison, écrivit à la hâte quelques mots au crayon sur une page de ses tablettes, la remit à l'un des aventuriers qui croisaient sur la place avec un shelling et lui désigna Rio-Santo descendant de voiture. Comme nous l'avons vu, le message arriva à son adresse.

Madame la princesse de Longueville et sa tante, madame la duchesse douairière de Gèvres, étaient arrivées depuis quelques minutes.

Le premier acte était près de finir, et la salle de Covent-Garden présentait ce soir-là un fort brillant aspect. Toutes les loges, d'ordinaire désertes ou mal occupées, resplendissaient de magnifiques parures, et il y avait du beau monde jusques aux galeries.

Nous croyons absolument indispensable de donner ici quelques détails touchant la position de nos personnages dans la salle.

Dans la première loge, sur le théâtre, à gauche (répondant aux avant-scènes des théâtres de France), il n'y avait personne. Cette loge attendait S. A. R. milord duc d'York, dont elle était la propriété; la loge voisine était occupée par lady Campbell et sa nièce, la suivante par madame la princesse de Longueville et sa tante. De l'autre côté du théâtre, on voyait, dans la première loge, lady Ophelia et Rio-Santo; dans la seconde un vaste écran interceptait la vue des personnages qui pouvaient s'y trouver; la troisième était occupée par des dames.

Aux loges de face, nous eussions reconnu bien peu de visages. Mais nous pouvons dire tout de suite au lecteur que ce monsieur, pâle, sombre, ennuyé, fatigué, maussade, qui semble regarder fort attentivement le plafond de sa loge et ne point faire attention à autre chose, est milord comte de White-Manor, frère aîné de Brian de Lancester, et maître de l'honnête monsieur Paterson, l'intendant qui fait des affaires avec Bob Lantern.

Au rez-de-chaussée, à gauche, sous la loge du duc d'York, il y avait une immense baignoire, formée de deux loges dont on avait mis bas la cloison. Dans cette loge s'agitait monsieur le vicomte de Lantures-Luces, au milieu des dandies que nous avons rencontrés sous le péristyle.

Enfin, aux galeries supérieures, le bon capitaine Paddy O'Chrane, droit et raide, élevait sa titus à deux pieds et demi au-dessus des bandeaux pommadés de la rouge mistress Burnett, dont la robe détachée, grâce à Snail qui avait volé son agrafe, permettait à ses formes de se montrer dans toute leur effrayante exubérance.

Paddy, tout en répondant comme il convient à un Irlandais galant et bien appris aux questions de mistress Burnett touchant le spectacle et les acteurs, ne perdait pas un instant de vue la loge du duc d'York. Cette loge restait déserte, et le bon capitaine put croire un instant que l'entr'acte suivant se passerait pour lui dans les douceurs d'une conversation intime avec la tavernière aimée.

Mais au moment où le rideau se baissait, la porte de la loge s'ouvrit avec fracas, et lady B... y fit son entrée, couverte de diamans, sous les feux croisés de cent fashionables binocles braqués sur la personne de Sa Seigneurie.

Paddy poussa un profond soupir.

— Mon amour, dit-il, ma chère mistress Burnett, — que diable! — ne mangeriez-vous pas une orange avec plaisir?

— En avez-vous, monsieur O'Chrane?

— Je vais en aller chercher, madame, ou que je sois damné!

Et le capitaine quitta précipitamment sa place, laissant sa compagne stupéfaite d'un empressement aussi inusité.

— C'est une bonne pâte d'homme que ce monsieur O'Chrane, pensa-t-elle, — mais j'aurais mieux aimé un verre de rhum.

Paddy, au lieu d'aller chercher des oranges, descendit tout droit au foyer. Il n'avait pas fait trois pas encore, lorsqu'un homme, qu'il ne connaissait point, lui barra le passage et le toisa de la tête aux pieds.

— Capitaine Paddy?... murmura cet inconnu après examen fait.

Puis il lui toucha légèrement la poitrine de son doigt tendu en disant :

— *Gentleman of the night.*

Paddy s'inclina respectueusement.

L'inconnu le prit à l'écart dans une embrasure. Ils causèrent environ dix minutes.

— Il y a des *hommes de la famille* dans tous les cabarets des environs, dit le capitaine au bout de ce temps ; — je vous trouverai cela.

— Un homme adroit!...

— Une anguille!... Soyez sans inquiétude, milord.

L'inconnu mit un doigt sur sa bouche et se retira.

Paddy poussa un second soupir.

— Du diable si mistress Burnett ne serait pas mieux à son comptoir qu'ici, murmura-t-il ; — mais qui choisirai-je de ce boueux misérable de Bob, le pauvre ami, ou du cher enfant, le petit Snail... une immonde créature!... Lequel prendre?

CHAPITRE XVIII.

UN ENTR'ACTE.

Au tomber du rideau, un mouvement général eut lieu dans la salle, en même temps qu'un murmure s'élevait de toutes parts. Le parterre se mit à causer ; les galeries commencèrent une multiple et bruyante conversation ; les loges se firent des visites. Il n'y avait peut-être dans toute la salle que la pauvre mistress Burnett qui ne pût communiquer à personne les impressions qu'avait produites en elle la musique allemande et le talent de ses interprètes. Mais elle vivait d'espoir, et pensait que le galant capitaine Paddy O'Chrane reviendrait bientôt avec des oranges.

La loge la plus bruyante était, sans aucune espèce de comparaison, la grande baignoire qui contenait Lantures-Luces et les dandies. De cette loge partaient à chaque instant des exclamations qui s'efforçaient d'être originales et spirituelles, des épigrammes gros-salées et d'extravagantes offres de gageures. — Lantures-Luces se mêlait peu à la conversation. Il lui manquait deux choses : la signora Briotta, qu'il tâchait d'afficher et qui lui échappait par chaque tangente, et son lorgnon en paire de ciseaux, son cher lorgnon dont il sentait bien douloureusement la perte.

Rio-Santo, qui s'était rendu dans la loge de lady Campbell où il avait sa place, revint, en faisant ses visites, vers la comtesse. Il s'appuya sur le dos de son fauteuil et promena son binocle par la salle avec indifférence.

— Mais je ne me trompe pas! dit-il tout-à-coup avec un air de joyeux étonnement ; — voici madame la princesse de Longueville!

— Où? demanda la comtesse.

— Là-bas, madame ; à côté de miss... à côté de lady Campbell... Vous permettez que j'aille lui offrir mes hommages. Je l'ai beaucoup connue à Paris.

— Qu'elle est belle! dit involontairement Ophelia.

— Elle passait pour être la plus belle femme du faubourg Saint-Germain, qui est le lieu du monde où l'on rencontre le plus de belles femmes, répondit Rio-Santo en saluant pour se retirer.

La comtesse le suivit un instant de l'œil et reporta ses regards sur Susannah.

Celle-ci était réellement éblouissante. Elle portait une robe de velours bleu foncé dont la nuance ne se révélait que par les reflets d'azur qui couraient le long des arêtes de chaque pli et vers le sommet des profils. Cette couleur mate et sombre faisait ressortir la chaude carnation de ses épaules et mettait en relief les contours exquis de sa gorge demi-nue, sur laquelle une magnifique agrafe de diamans faisait glisser par intervalles de blanches et rapides lueurs. Ses beaux cheveux noirs, domptés par la main d'une camériste habile, tombaient maintenant en masses symétriques et comme affaissées sous le poids de leur luxuriante abondance. Çà et là, sous une boucle agitée, ou parmi les tresses qui s'enroulaient à quadruple tour sur son peigne d'or, on voyait scintiller l'éclair d'un diamant comme on voit par les nuits noires d'automne briller sous quelque massif de verdure le thorax phosphorescent d'un lampyre.

Et puis toute cette mort du désespoir ou de l'apathie avait disparu sans laisser de trace. La belle statue vivait maintenant ; elle vivait plus et mieux qu'autrui. Autour de son front de reine il y avait comme une auréole d'intime et vague jouissance. Son regard brûlait sous l'arc renversé de ses grands cils de soie. Sa pose n'avait plus seulement cette grâce immobile que peut chercher et trouver un sculpteur ; c'était un véritable réveil : Galathée avait frémi, mais elle avait frémi avant le baiser de Pygmalion.

Car ce divin sourire, il n'avait fallu que l'espoir pour le faire éclore ; ce feu de l'âme qui jetait son éclat jusqu'à l'œil, il n'avait fallu que l'espoir pour l'allumer.

Susannah attendait. — Et que le luxe lui semblait enivrant et doux! Et quels suaves enchantemens elle avait recueillis parmi cette harmonie d'Allemagne qui glisse, bruyante, vide, incomprise, sur le dur épiderme de nos tympans britanniques!

Elle n'avait point aperçu encore Brian qui écoutait distrait et froid, juste au-dessous d'elle, les pauvres lazzi de Lantures-Luces et les gageures folles de ses compagnons ; mais elle savait qu'elle allait le voir, lui parler.

Comment? — Susannah ne se demandait point cela. Elle pouvait, à l'occasion, rivaliser de perspicacité avec un diplomate, mais elle pouvait aussi parfois croire à l'aveugle comme les enfans. Ceci était un peu le résultat de sa nature et beaucoup celui de l'étrange école où le hasard avait mis son enfance.

Nous saurons l'histoire de Susannah.

La comtesse ne pouvait point détacher d'elle son regard.

— Qu'elle est belle, mon Dieu!... qu'elle est belle! murmura-t-elle encore.

La pauvre Ophelia rapportait tout à son unique pensée. Chaque femme lui était une rivale. La beauté de cette nouvelle venue lui mit au cœur un navrant effroi en même temps qu'une sorte de jalousie rétroactive.

— Il l'a connue, pensait-elle. — Et quel empressement à la revoir!

La loge de madame la princesse de Longueville s'ouvrit, et Rio-Santo entra.

Susannah leva sur lui un regard indifférent. Ce n'était pas lui qu'elle attendait. A ce regard, Rio-Santo répondit par un autre, perçant, froid et scrutateur. La belle fille, habituée à ne s'étonner de rien, ne put soutenir ce coup d'œil puissant et bizarre qui sondait, qui fouillait, qui retournait son âme. Un poids se suspendit à ses cils ; sa paupière tomba sous l'effort d'un trouble invincible. Elle sentit quelque chose comme de la crainte et du respect devant cet homme qu'elle n'avait jamais vu pourtant et dont elle ne connaissait point le nom.

Au moment où elle baissait les yeux, un nuage passa sur le front hautain de Rio-Santo. Il sembla chercher parmi ses abondans souvenirs — peut-être quelque ressemblance lointaine, peut-être...

Mais on perdrait sa peine à vouloir analyser sans cesse les mobiles impressions de cette nature où l'intelligence et

le cœur semblaient soutenir une lutte de hâtive vitesse, de cet homme qui dévorait la vie par les deux bouts et le milieu, jouissant avec les sens, avec la mémoire et avec l'espérance, appelant sans relâche le passé ou l'avenir pour prêter aide au présent, qui ne suffisait point à son appétit de vivre.

La vieille Française cependant s'agitait et faisait force démonstrations. Rio-Santo la salua d'une façon equivoque et qui contrastait étrangement avec la distinction habituelle et exemplaire de ses manières. Ensuite il s'avança vers Susannah, qui releva timidement ses grands yeux noirs. Il lui baisa la main

— Madame la princesse, dit-il, veut-elle bien me permettre de lui offrir mon respectueux hommage?

— Le marquis de Rio Santo, ma chère enfant, ajouta la duchesse de Gêvres en guise de présentation.

Susannah s'inclina et dit à voix basse :

— On m'a dit bien des choses, monsieur... Je me souviens de quelques-unes ; j'apprendrai les autres...

— Je ne vous comprends pas, madame, interrompit en souriant Rio-Santo. — J'étais venu pour vous parler de Paris. Quelles nouvelles de France, s'il vous plaît?

— Le marquis ne sait rien, mon ange ! glissa la duchesse à l'oreille de Susannah.

— Je croyais qu'il était le maître que je dois servir, balbutia la belle fille en rougissant.

La duchesse fit un signe d'énergique négation, et Susannah baissa de nouveau les yeux, mais pas assez vite pour qu'on n'y pût lire l'expression d'un doute.

Rio-Santo la contempla encore durant une minute.

— Madame, dit-il ensuite à la Française qu'il avait attirée au fond de la loge, — trouvez sur-le-champ un prétexte pour faire retraite... Il faut que cette jeune fille soit seule quand je reviendrai dans cette loge.

Cela dit, il salua Susannah et sortit.

Madame la duchesse douairière de Gêvres fut peut-être un peu blessée de ce brusque congé, mais il n'y parut point.

— Ma chère enfant, dit-elle, — j'aurais voulu rester près de vous pour vous guider et vous soutenir, mais je me sens sérieusement indisposée, et, à mon âge, il faut de la prudence... Je vais vous laisser seule, Susannah ; souvenez-vous bien de mes instructions... Obéissez aveuglément à tout homme, — fût-il un mendiant de la rue, — qui prononcera à votre oreille les paroles que je vous ai dites... N'oubliez pas que vous venez de France, et parlez comme la veuve du prince Philippe de Longueville, mon malheureux neveu... Quant au marquis, ma fille, plus d'indiscrétion, je vous supplie !... Le marquis n'est pas des nôtres, et...

— Madame, interrompit Susannah, ne verrai-je pas bientôt Brian de Lancester?

La vieille Française se prit à sourire.

— Patience, ma toute belle, patience ! répondit-elle ; vous le verrez bientôt, et vous le verrez longtemps... Au revoir, ma fille... courage !.. et bien du plaisir avec le Très Honorable Brian de Lancester !

Madame la duchesse douairière s'enveloppa dans sa douillette. Susannah resta seule.

Rio-Santo était revenu vers lady Ophelia. Il s'assit auprès d'elle et ouvrit la bouche pour parler, mais, — chose à coup sûr fort étrange, car il ne fallait pas peu pour intimider Rio-Santo, — il hésita et sembla chercher ses paroles.

C'est qu'il allait tenter une démarche hardie et peut-être sans précédent chez notre aristocratie, esclave de l'usage, et sanglée sans cesse dans l'étroit corset de l'étiquette nationale. C'est que, si grand que fût l'amour de la comtesse, les premières paroles de Rio-Santo devaient révolter en elle, il le savait, tous les instincts de sa fierté d'Anglaise et de lady. — Or, ce sont là choses périlleuses à soulever, car souvent, chez nos dames, ces instincts sont plus forts que l'amour.

Aussi, le marquis sentant, pour ainsi dire, le terrain trembler sous ses pas, hésitait et gardait le silence.

Les femmes qui aiment devinent. La comtesse vint à son secours.

— Auriez-vous quelque chose à me demander, milord? dit-elle.

— Oui, milady, répondit Rio-Santo, dont le malaise fut légèrement diminué par cette avance ; — j'ai une grâce à vous demander... un service, futile en apparence, et qui, en d'autres pays, serait la chose du monde la plus simple, mais qui, eu égard à vos mœurs anglaises...

— Ne savez-vous pas, milord, que je ne refuserai point!

Rio-Santo devait s'attendre à cette réponse, et pourtant elle lui causa une sensation pénible.

— Certes, madame, dit-il, je crois à votre bonté sans bornes. Je vous demanderais sans crainte un important service ; mais il est des bagatelles... Je crois, voyez-vous, que j'ai beaucoup trop tardé à vous dire ce dont il s'agit .... Madame la duchesse de Longueville, dont j'ai mis souvent à contribution, à Paris, la charmante hospitalité, se trouve seule ici avec sa tante, madame la duchesse de Gêvres, dont la mauvaise santé neutralise le bon vouloir... Tenez ! la voici seule maintenant dans sa loge, et je voudrais gager que madame la duchesse a été forcée de se retirer... Je serais bien heureux, milady, si vous daigniez me venir en aide pour acquitter envers la princesse ma dette de courtoisie... J'aurais l'honneur de vous la présenter...

— Ici, milord? interrompit Ophelia.

— Si vous voulez bien le permettre, milady.

— Non, milord... cela ne peut pas se faire ainsi... les convenances...

— Vous me refusez ! dit Rio-Santo avec reproche.

La comtesse se leva.

— Milord, dit-elle, veuillez me donner votre bras ; pour acquitter comme il faut votre dette, il est bon que les premiers pas soient épargnés à l'étrangère... Vous me présenterez à madame la princesse de Longueville, et j'aurai l'honneur de lui offrir ma loge, milord.

Rio-Santo baisa la main d'Ophelia avec une véritable reconnaissance, et la comtesse se trouva trop payée par le caressant amour qu'il mit dans son regard.

Quelques secondes après, la comtesse et Rio-Santo entraient dans la loge de Susannah. Celle-ci se leva, et, au grand étonnement du marquis, qui venait de la voir timide et embarrassée, elle fit les honneurs avec une grâce simple, mais parfaite. Elle répondit aux avances de la comtesse comme il convient, et de manière à soutenir la vieille réputation de cette noblesse de France qu'elle était censée représenter, et qui passe à raison ou à tort pour la plus courtoise de l'univers.

Si le marquis de Rio-Santo avait un intérêt personnel et sérieux à ouvrir pour Susannah les portes closes du grand monde britannique, il dut vivement s'applaudir. Le résultat dépassait toute attente — Deux dames, — une princesse et une comtesse, — présentées l'une à l'autre par un homme, — à Londres !

C'était un travail herculéen, un miracle accompli !

Et maintenant tout était dit. Le premier pas franchi, plus d'obstacles. Au bras de la comtesse de Derby, Susannah pouvait entrer partout, car elle portait titre de princesse ; et primer partout, car elle était belle entre les plus belles.

Mais, sans lady Ophelia, son titre de princesse eût été comme ces clefs d'or qui ne s'adaptent à aucune serrure. Il faut être présenté. C'est la règle, c'est l'axiome, c'est le pivot raide, éternel, lourd à virer, autour duquel tourne incessamment l'échafaudage entier de l'étiquette anglaise.

Mais, encore une fois, tout était dit. Susannah, la fille du juif pendu, entrait de plain-pied dans ce palais de l'aristocratie, au seuil duquel se damnent, sans le pouvoir jamais franchir, tant de plébéiens millionnaires.

Rio-Santo prit congé lorsqu'il eut ramené les deux dames à la loge de la comtesse.

Susannah s'assit. Tout aussitôt, les quinze ou vingt lorgnons de la grande loge du rez-de-chaussée se braquèrent impétueusement sur elle, et l'on entendit toutes sortes d'exclamations admiratives, jointes à des offres de parier : — qu'elle n'avait pas vingt ans, — qu'elle était Italienne, — qu'elle avait

plus de cheveux que la Briotta, — que son agrafe valait 2,000 livres, etc., etc.

Lantures-Luces aurait bien voulu parier et surtout parler, mais il avait perdu son binocle en paire de mouchettes. — Et qu'était Lantures-Luces sans son binocle en fer à papillottes?

— Je connais les cheveux de la Briotta! dit-il seulement avec discrétion ; — je parle sérieusement .. ce sont de beaux cheveux!... Je ne vois pas cette lady ; sans cela, je parierais tout ce qu'on voudrait. Mais j'ai confiance en ce cher Brian... Brian, vive Dieu! très cher, dites-moi votre avis sur les cheveux de cette belle inconnue... Voyons!

Brian de Lancester était dans l'ombre, au fond de la loge où il bâillait avec enthousiasme.

— Quelqu'un de vous a-t-il aperçu milord mon frère? demanda-t-il au lieu de répondre à la question de Lantures-Luces.

— Je n'ai pas mon lorgnon, très cher, répliqua ce dernier.

Les autres répondirent négativement, et l'un d'eux ajouta :

— Est-ce que vous voulez lui payer sa rente ce soir, Lancester ?

— Je suis venu pour cela, messieurs.

Il se leva et se pencha vers le devant de la loge.

— Une admirable femme! dit-il en apercevant Susannah.

— A la bonne heure! s'écria le vicomte; maintenant, je jurerais qu'elle est ravissante... J'ai une confiance aveugle en ce cher Brian.

— Au revoir, messieurs, dit celui-ci ; je vais chercher milord mon frère.

— Pauvre comte! reprit le dandy lorsque Brian fut parti ; — savez-vous, messieurs, qu'à la place de lord de White-Manor ce diable de Brian me rendrait fou !

— Il y aurait de quoi.

— Brian le mène bon train, pardieu! dit un autre, et c'est bien fait!

On se remit à parler sport, danseuses, ladies, gilets, champagne, cravaches, etc.

Susannah et la comtesse étaient restées seules et en présence. De la part d'Ophelia, il y avait certes bien des motifs de préventions défavorables contre cette femme qui lui était ainsi brusquement imposée, — que Rio-Santo avait connue et qu'il tenait tant à servir ; mais bien fou celui qui voudrait subordonner à des causes logiques ou seulement réelles ces sentimens spontanés, rapides, capricieux, qui sont en somme la femme, ou, si mieux l'on aime, la conscience de la femme : son cœur et son cerveau. — La comtesse fut invinciblement, et dès le premier abord, attirée vers Susannah; elles sympathisèrent tacitement avant d'avoir échangé d'autres paroles que les officielles banalités d'une présentation. Puis, lorsqu'elles se parlèrent, elles pensèrent toutes deux en même temps qu'elles s'aimeraient.

Elles causaient donc sans prendre souci de l'attention que la salle entière portait sur la nouvelle venue et sans s'inquiéter des exclamations diverses partant de la *loge infernale* *, comme l'appelait le petit Français Lantures-Luces, lorsque Brian de Lancester se pencha sur le devant de cette même loge pour regarder Susannah La belle fille l'aperçut et s'arrêta au milieu d'une phrase commencée. Tout son être fut instantanément immobilisé. Le regard de Brian la frappa au cœur, à la tête, partout, comme fait le choc magnétique d'une torpille touchant sous l'eau le corps nu d'un nageur.

La comtesse eut presque sa part du choc, tant il fut violent et subit; elle remarqua la pâleur de Susannah, et, suivant curieusement son regard, elle vit Brian qui sortait de la loge infernale.

— Elle l'aime, pensa-t-elle.

Car c'est là le premier, l'unique soupçon qui vienne à l'esprit d'une femme.

La comtesse garda désormais un discret silence et détourna la tête, laissant sa compagne s'isoler et se complaire en son émotion.

* Nom d'une loge de l'Opéra parisien où se rassemblent, dit on, les lions du boulevard de Gand.

Du reste, on peut affirmer que ce soupçon doubla tout d'un coup sa sympathie, par cela même qu'il mettait Rio-Santo hors de cause, écartant ainsi le seul motif de froideur qui pût contrecarrer la naissante bienveillance de la comtesse.

Susannah, elle, s'attendait à voir entrer Brian de Lancester dans la loge. Ce fut donc avec un pénible étonnement qu'elle l'aperçut vis-à vis d'elle, assis auprès de lady Campbell.

Elle baissa la tête et devint triste...

— Il va venir, dit une voix à son oreille ; — bientôt!

Susannah se retourna. Il n'y avait personne derrière elle, mais le vaste écran qui fermait la loge voisine se prit à osciller, et Susannah crut apercevoir, par l'ouverture que produisait à intervalles égaux le balancement de l'écran, l'insignifiant profil de l'aveugle Tyrrel.

Elle se pencha pour mieux voir, l'écran cessa d'osciller.

Cependant, le bon capitaine Paddy O'Chrane, au lieu d'acheter les oranges promises à la rouge et trop crédule tavernière des *Armes de la Couronne*, descendit à pas comptés le grand escalier du théâtre et gagna le péristyle.

Tout en descendant, il se grattait fréquemment l'oreille droite, signe certain d'embarras, et mâchonnait entre ses dents une sorte de jérémiade, où les épithètes les plus contradictoires hurlaient de surprise en se voyant accolées au même nom. — Incidemment et en guise de ponctuation, il priait le diable, selon son habitude, de le vouloir bien emporter.

Le diable faisait la sourde oreille, regardant à deux fois sans doute à se charger d'un Irlandais de six pieds de long sur six pouces de large, qui devait lui arriver tôt ou tard en enfer, franc de port.

Le capitaine traversa Bow-Street devant le théâtre et s'arrêta au coin de Before-Lane.

— Un homme adroit! murmurait-il ; du diable si c'est difficile à trouver à cette heure aux environs de Covent-Garden!... moi-même, j'ai vu le temps, de par Dieu! où j'étais aussi adroit qu'un autre... Mais un homme sûr... C'est autre chose!... Il y a ce coquin repoussant, mon vieil ami Bob, qui volerait la langue d'une femme bavarde avant qu'elle eût le temps de dire : Seigneur Dieu!...c'est, sur ma foi, la vérité pure!...Mais dites-lui donc de rapporter la langue... ou toute autre chose qu'il aurait volée...autant vaudrait lui redemander mon foulard!

Le capitaine hocha tristement la tête au souvenir de son foulard.

— Quant à ce pitoyable crapaud de Snail, l'aimable enfant, il est assurément impossible de trouver un animal plus pervers et plus nuisible... Il ira loin, je me fais sa caution, de par Satan! Mais c'est bien jeune pour travailler en public, sous la lumière du lustre... Il est dit,— ou que Dieu me foudroie! — que je ne pourrai pas conduire un soir mistress Burnett au théâtre sans qu'il arrive comme cela...

Le capitaine n'acheva pas. Il avait mis sans doute un terme à ses irrésolutions, car il enfila Before-Lane à grandes enjambées, *patageant* dans la boue et ressemblant de loin à un ibis d'Egypte trempant le bout de ses longues jambes dans l'historique et bienfaisant limon du Nil.

Il poussa du pied la porte chancelante de *The Pipe and Pot* et entra.

Le cabaret de Peg Witch avait une apparence beaucoup plus animée que naguère, et Assy-la-Rousse courait gauchement de table en table, ne sachant auquel entendre.

Madge, impassible, la pipe à la bouche, le chapeau sur la tête, fumait, buvait et ne disait rien.

Mich avait ses deux coudes appuyés sur la table. Sa tête était nue. Une tumeur sanglante apparaissait au-dessus de sa tempe et, de temps en temps, une goutte de sang pâle et blanchâtre coulait le long de ses cheveux trempés de sueur et tombait sur son épaule.

Snail buvait, miaulait, chantait, injuriait la sorcière Peg, baisait le rude menton de Madge et jetait le fond de son verre à la tête d'Assy-la-Rousse.

Dans un coin, Loo, stupéfiée par l'ivresse, dansait en

chantant un refrain monotone et sourd. Personne ne prenait garde à elle. La pauvre fille, épuisée par cet effort insensé, râlait et suait à grosses gouttes. Sa creuse poitrine haletait. Deux taches écarlates brillaient aux pommettes de ses joues livides.

De temps en temps, elle s'approchait de la table et demandait à boire.

Snail lui versait un plein verre de rhum. Elle buvait et recommençait à danser en tournant sur elle-même dans un espace étroit et tout encombré de débris.

Dans un autre coin, Bob Lantern, attablé devant un petit morceau de fromage moisi, achevait un très frugal repas qu'il arrosait de bière.

L'entrée d'un personnage important comme était le capitaine Paddy O'Chrane ne put manquer de faire sensation. Peg se leva à demi par respect, Assy-la-Rousse cassa un verre, Snail vagit comme un matou amoureux, Madge fit une sorte de salut militaire, Loo demanda à boire et Bob Lantern fit disparaître avec une rapidité magique certain foulard dans lequel il était en train de se moucher.

Il n'y eut que Mich qui ne bougea pas.

— Bonsoir, Peg, laide mégère, dit le capitaine; bonsoir, ma vieille amie... Servez-moi un verre de rhum, Assy; — vous devenez plus sale qu'une serviette de quinze jours, mon cher cœur!

Il fit quelques pas en avant et se trouva bientôt entre Snail et Bob. Ses irrésolutions recommencèrent de plus belle.

— Bonsoir, — ou que Dieu me damne! — capitaine, lui dit Snail.

— Mon bon monsieur O'Chrane, prononça respectueusement Bob, — je vous salue.

— Ma foi! va pour ce méchant reptile de Snail, le pauvre bijou! murmura Paddy; — cet odieux bandit de Bob est un estimable garçon, mais il me fait peur!

— Aurons-nous l'honneur de boire avec vous, capitaine? demanda Snail.

— Oui, de par Dieu! bambin digne de la roue, mon fils, je boirai avec toi... et avec le gros Mich, masse stupide, estimable drôle!... et, avec ta jolie Madge, comme tu l'appelles, quoique... Mais que me fait cela?... Et même avec Loo, la pauvre fille... Du diable, mon bien-aimé, si on peut boire en plus abominable compagnie... A vos santés!

— A la vôtre, monsieur O'Chrane, dit par derrière Bob Lantern, qui huma une gorgée de sa petite bière.

— Bien! pestilentiel scélérat, bien, Bob, mon camarade; je n'ai pas besoin de dire ce que je te souhaite... Maintenant, Snail, mon jeune ami, — de par l'enfer! — parlons sérieusement, si c'est possible.

Snail éclata de rire.

— L'entends-tu, ma jolie Madge! s'écria-t-il; — Loo, l'entends-tu?... Parler sérieusement un jour de paie, un soir de *fun*!... Allons donc, capitaine!

— Tu ne t'en repentiras pas, Snail.

— Je vous dis, moi, s'écria l'enfant qui avait, lui aussi, dans la tête plus de genièvre que n'en pouvait supporter sa pauvre cervelle, — je vous dis, capitaine, que je veux m'amuser.

— Eh! bouture de brigand, tu t'amuseras, mon fils... tu t'amuseras après!

— Mais vous ne savez donc pas qu'il y a eu un *regular row* * au *spirit-shop* de Bow-Street...

— Que m'importe cela, fils mineur de Satan?

— Ah! que vous importe?... Regardez l'oreille de Mich, mon beau-frère... Loo est ivre, la bonne fille, sans cela elle tirait bien!... Mich et Turnbull se sont disputés et battus comme d'honnêtes vivans, voyez-vous... Mais les policemen sont venus... Mich et Tom se sont donné rendez-vous ici pour ce soir... Il y aura du *fun*, et je ne m'en irais pas quand il s'agirait de la barbe de ma jolie Madge!...

— Mais, méchant avorton, s'écria le capitaine indigné, mais mon enfant chéri...

* Bagarre, bataille à coups de poings.

— Ecoutez! interrompit Snail, qui se ravisa tout-à-coup. — Mich est un bon garçon, quoiqu'il batte trop souvent la pauvre Loo... si je vais avec vous, donnerez-vous à Mich la place de Saunie l'aboyeur?

— Tout ce que tu voudras, bambin maudit!

— Bien sûr?...

— Bien sûr!

— Tu entends, Mich? tâche de ne pas te faire assommer, ce soir, beau-frère... Allons, capitaine!

Loo, épuisée, haletante, dansait toujours en chantant.

Paddy se hâta de prendre Snail au mot et tous deux gagnèrent la ruelle.

Bob se leva doucement et les suivit...

CHAPITRE XIX.

PENDANT QU'ON CHANTE.

Le capitaine Paddy attira Snail dans l'un de ces enfoncemens obscurs qui abondent sur toute la longueur de cette petite ruelle fangeuse, sombre et encaissée que les voleurs et les filles de mauvaise vie ont baptisée Before-Lane.

Avant d'ouvrir la bouche, il prit soin d'éclairer minutieusement ses alentours. Il ne vit personne; il commença :

— Mon cher enfant, dit-il d'une voix grave et dogmatique, — bien qu'on puisse affirmer que, chez vous, la perversité a devancé l'âge, et bien que vous ayez l'âme noire comme le trou le plus noir de cette ruelle maudite, vous n'avez jamais rempli jusqu'ici aucune mission importante... miauler n'est pas un métier, que diable! ajouta Paddy que son éloquence entraînait vers ses formules accoutumées; — tu ne peux pas, ignoble *scamp*, mon cher petit, — de par Dieu! — miauler toute ta vie Il faut se faire une position, un sort, ou le diable m'emporte!... Les caisses d'épargne (*saving's banks*) ne sont pas faites exclusivement pour les chiens... Je disais donc, — que le tonnerre m'écrase!.. Hem!.. hem!.. Je disais, vil espoir de Botany-Bay, mon pauvre cher garçon... je suis sûr que je disais... — de par l'enfer! je disais... Que disais-je, Snail, au bout du compte?

— Je ne sais pas, capitaine, répondit Snail.

— Tu ne sais pas, Snail! tu ne sais pas... ni moi non plus... mais je m'en souviendrai une autre fois... Veux-tu gagner dix guinées?

— Ça m'est égal, capitaine.

— Comment, ver de terre! comment, mon fils!... je te parle de dix guinées. . c'est de quoi boire bien des pots de gin, charmant petit coquin; c'est de quoi, sale reptile, payer bien des onces de tabac à ta jolie Madge, — qui est assurément la plus repoussante créature!... mais ne parlons pas de cela.

Depuis une seconde, Snail avait tourné la tête à demi et n'écoutait plus. Sans cela il eût sans doute très sévèrement relevé l'inconvenante sortie du capitaine à l'endroit de Madge, la belle porteuse à la mer.

Snail n'écoutait plus parce qu'il était fort occupé à suivre les mouvemens d'une masse noire et presque indistincte qui rampait le long des maisons, du côté de *The Pipe and Pot*. Cette masse avançait lentement, mais par un mouvement continu, vers l'enfoncement où avait lieu l'importante entrevue de Snail et du capitaine Paddy.

— Eh bien! limaçon d'enfer! reprit ce dernier, — qu'en dis-tu?

— C'est Bob! murmura Snail; — est-il curieux, au moins, ce diable de Bob!

— L'enfant est ivre ou fou, pensa Paddy; — Snail, mon fils, que viens-tu me parler de ce hideux mendiant de Bob Lantern, notre bon compagnon?...

— Le voilà, répondit Snail

— Où? demanda Paddy en tressaillant

Snail montra du doigt la masse noire, qui continuait de s'avancer lentement.

— C'est Bob, cela ! murmura le capitaine ; on peut dire que le cher garçon, la nuit comme le jour, ressemble à un tas de boue !.. Quant à toi, petite peste, Snail, cher trésor, je ne connais pas ton pareil .. Du diable, si j'avais vu cela, moi qui ai des yeux passables pourtant... Parlons bas... et laisse approcher ce cher ami : je lui dois quelque chose ; n'aie pas l'air de faire attention... Nous disions donc que tu as bonne envie, petit Snail, de gagner dix guinées.

— J'aimerais mieux gagner quinze guinées, capitaine.

— Quinze guinées soit, jeune sangsue ! je ne marchanderai pas... Ta besogne est simple et aisée. Tu vas aller chez un fripier où tu achèteras un habit complet de gentleman. Tu fourreras dans ce costume tes maigres os ; tu entreras au théâtre et tu t'asseoiras au foyer... Est-ce dit ?

— C'est dit... Bob n'est plus qu'à trente pas.

Le capitaine s'enfonça davantage dans l'angle où il se cachait.

— Laisse-le approcher, mon enfant... Au foyer, tu attendras... tu attendras jusqu'à ce qu'un gentleman vienne te toucher la main comme cela.

Il lui toucha le dessous des doigts d'une certaine façon.

— Mais, dit Snail, comment ce gentleman me reconnaîtra-t-il ?

— Est-ce que j'ai oublié cela ! s'écria Paddy ; — je me fais vieux ou le diable m'emporte ! graine de pendu, mon cher fils !.. Tu mettras à ta boutonnière un bout de ruban jaune.

— C'est bien... Bob n'est plus qu'à vingt pas.

— Laisse-le approcher, mon fils... Ce gentleman te dira ce qu'il faut faire et tu lui obéiras... Tiens, voilà cinq guinées pour ton costume d'homme comme il faut, et cinq guinées, diablotique d'enfant, pour te donner du cœur. Tu auras le reste après.

— Bien, capitaine... Bob n'est plus qu'à dix pas.

— Ah ! il n'est plus qu'à dix pas, grommela Paddy ; — le cher garçon !...

Et, changeant de ton tout-à-coup, il ajouta de manière à être entendu d'un bout de Before-Lane à l'autre :

— C'est la vérité, Snail, de par Dieu ! jeune scélérat... Ce sont les plus fins qu'on trompe le plus volontiers... Vois, par exemple, cet abject pendard de Bob, notre bon camarade, que nous estimons tous comme il le mérite, de par Satan !.. Eh bien ! Snail, mon fils, dangereuse teigne, Bob est trompé, indignement trompé par cette Tempérance dont il est fou, le pauvre diable !

Bob s'était arrêté court. Snail riait sous cape. Le capitaine serra vigoureusement la pomme de sa canne.

— Je veux que Dieu me damne, reprit-il, si ce n'est pas dommage ! Bob est une vivante ignominie, un monceau d'ordures ambulant ; mais, — de par l'enfer ! — c'est un honorable compère, après tout... Et quand on pense que sa femme l'abandonne pour ce grand drôle de Tom Turnbull !....

— Turnbull ! râla Bob avec rage.

— On a parlé ! s'écria Paddy qui s'élança hors de son trou ; — on a parlé, mort ! et sang ! — et damnation !... Qui a parlé ?... Un homme ici !... un homme aux écoutes !

Le capitaine prit sa canne à deux mains et frappa sur Bob à tour de bras. Celui-ci s'enfuit en hurlant.

Snail se tenait les côtes.

— Cela lui apprendra à me voler mes foulards ! murmura Paddy triomphant.

Mais sa vengeance avait été plus loin qu'il ne le pensait. Bob ne sentait pas les coups de canne, c'était au cœur qu'il était blessé.

Avant de rentrer à *The Pipe and Pot*, il s'appuya, chancelant, à la muraille et serra convulsivement sa poitrine à deux mains.

— Tempérance ! dit il ; — ah !... Tempérance !... et Turnbull !

Il ferma les poings et fit un geste de menace passionnée.

— Ah ! Turnbull !... répéta-t-il.

Quand il rentra au public-house, ce fut auprès de Mich qu'il alla s'asseoir.

Le capitaine Paddy, content du succès de sa comédie, quitta Snail et revint au théâtre de Covent-Garden.

Il oublia, — de par le diable ! — d'acheter des oranges à mistress Burnett, qui ne lui pardonna jamais ce *lapsus* de galanterie.

Snail s'en alla chez un fripier acheter son habit de gentleman.

Au moment où nous rentrons dans la salle sur les pas du bon capitaine, la représentation allait son train. Le second acte du *Freyschutz*, chanté bien ou mal par la troupe tudesque, s'achevait sans encombre. Ceci, à vrai dire, était la moindre chose. Nous autres, *Londonners*, nous donnerions, barbares que nous sommes, le plus bel opéra du monde pour la moitié d'un ballet. Nous n'avouons pas cela tous les jours, mais la vérité finit par trouver une fissure et jaillit tôt ou tard au dehors.

On attendait donc le ballet. Weber était le prétexte de la réunion ; les fines jambes de la signora Briotta en étaient le véritable but.

Pendant qu'on attendait, les visites se continuaient ; chaque loge occupée par des dames s'ouvrait de minute en minute et donnait asile à quelque gentleman qui venait présenter ses respects.

La comtesse de Derby reçut ainsi successivement Lantures-Luces, qui se fit un devoir d'affirmer à Susannah qu'elle avait un ravissant éventail, ceci, très sérieusement comme il eut soin de le dire ; le cavalier Angelo Bembo, sir Paulus Waterfield, le docteur Muller, le major Borougham et bien d'autres. Susannah se comporta comme si son enfance se fût passée dans ces pensions fashionables où les filles des lords apprennent à se *bien tenir*. Elle parla peu parce qu'elle était triste, mais elle parla bien, et lady Ophelia put remarquer en tout ce qu'elle disait une sorte de parfum poétique, étrange et séduisant à la fois. — Peut-être était-ce le charme de la langue française dont se servait habituellement Susannah et qu'elle parlait en véritable Parisienne.

Vers le milieu de l'acte, Brian de Lancester quitta la loge de lady Campbell. Le cœur de Susannah battit bien fort. Elle attendit, comptant chacun des pas que pouvait faire Brian dans le corridor circulaire. Elle le sentait venir.

L'attente dura une minute. Au bout de ce temps, un léger bruit se fit à la porte de la loge.

— Le voici ! dit la voix mystérieuse à l'oreille de Susannah ; — soyez heureuse, mais soyez prudente !...

La porte s'ouvrit. Brian de Lancester entra.

Il salua respectueusement lady Ophelia et se fit présenter à madame la princesse de Longueville.

Tandis qu'il s'entretenait avec la comtesse, Susannah le contemplait avidement, non point en dessous et à la dérobée, comme ont coutume de faire les jeunes filles, mais la tête haute et sans prendre souci de cacher la puissante attraction qui la portait vers lui.

Brian s'en aperçut peut-être, mais il faisait comme s'il ne s'en fût point aperçu.

— Vous n'étiez pas hier au bal de Trevor-House, dit la comtesse.

— Non, madame, répondit Brian ; malgré l'attrait d'un grand bal donné en dehors de la saison, j'ai dû vaquer à mes occupations et vendre toute la soirée des briquets phosphoriques à la porte de milord mon frère.

Ceci fut dit d'un ton fort simple et avec un grand sérieux. La comtesse ne put s'empêcher de sourire.

— Pauvre comte ! dit-elle ; vous êtes impitoyable pour lui, monsieur !... Mais vous n'avez pas vendu des briquets toute la nuit, je pense ?

— Non, madame ; jusqu'à onze heures seulement... A onze heures, il est arrivé un petit incident que je me ferai un plaisir de conter à Votre Seigneurie... J'étais tranquillement assis sur la première marche de l'escalier de l'hôtel, criant mes allumettes à pleine voix, lorsque l'intendant de mon frère, — un misérable qui se nomme Paterson, milady, — m'a fait, du haut du perron, sommation de déguerpir... Je lui ai naturellement demandé s'il voulait m'acheter un bri

quet de deux pences... Pour toute réponse, le maraud a lancé sur moi un groom qui m'a gratifié d'une douzaine de coups de canne.

— En vérité, monsieur ! s'écria la comtesse.

Susannah rougit.

— Comme j'ai l'honneur de l'affirmer à Votre Seigneurie, reprit monsieur de Lancester,— de bons coups de canne, sur ma parole !

— Et qu'avez-vous fait?

— Je ne suis pas riche, milady, malheureusement... J'ai tiré mon portefeuille, et je n'ai pu donner à ce groom qu'une misérable bank-note de cinq livres.

— Cinq livres pour des coups de canne, monsieur !

— Je les eusse payés cent guinées, madame, volontiers et de bon cœur, si mes moyens me l'avaient permis... Oh ! voyez-vous, milord mon frère a dû passer une pitoyable nuit !... J'avais là quelques bons amis qui m'ont servi de témoins, et j'ai porté plainte devant le magistrat... Il y aura plaidoirie, scandale, milady !... un frère frappé par le valet de son frère !... Je veux que mon avocat fasse pleurer l'auditoire à chaudes larmes... Il y a de quoi, n'est ce pas?... Mais veuillez me dire, de grâce, milady, si vous n'avez point aperçu le comte de White-Manor dans la salle.

—Certes, si je l'avais vu, je ne vous le dirais pas, monsieur, répondit la comtesse ;— j'ai vraiment pitié du pauvre lord.

— Merci, madame ! répliqua Brian avec une légère emphase ; — c'est quelque chose, lorsqu'on est le plus faible, que d'éloigner de soi la pitié du monde pour la renvoyer, accablante et moqueuse, à son adversaire !

Brian de Lancester se leva en prononçant ces derniers mots ; son œil brillait ; il y avait dans toute sa personne une énergie sérieuse qui faisait grandement contraste avec l'apparence frivole de ses paroles.

Susannah avait compris peu de chose à tout cet entretien. Prenant à la lettre tout ce qu'avait dit Brian, elle croyait deviner qu'il était malheureux. Son cœur bouillait d'indignation à la pensée de l'outrage subi par l'homme qu'elle plaçait tant au-dessus des autres hommes. Elle eût voulu le consoler et mettre son amour comme un baume sur cette blessure qu'elle voyait saigner à l'âme de Lancester.

La visite de ce dernier semblait terminée, et Susannah eut peur, car il allait se retirer comme il était venu, sans qu'elle fût pour lui, elle qui l'aimait tant, rien de plus qu'auparavant.

Et quand le reverrait-elle?

La porte de la loge s'ouvrit. Un visiteur entra. Brian, qui avait salué la comtesse et fait un pas vers la porte, se ravisa sou ain et vint sans façon s'asseoir auprès de Susannah.

La comtesse causait maintenant avec le nouveau venu.

Ce pouvait être un véritable tête-à-tête.

Brian fut quelques secondes avant de parler. Il couvrit Susannah d'un regard étrange, fixe, continu. La pauvre fille tremblait sous ce regard qui ployait sa vigoureuse nature, et la domptait et la faisait esclave. Un monde de pensées confuses se pressait dans son cerveau, et son cœur battait sourdement dans sa poitrine, comme s'il se fût gonflé tout-à-coup jusqu'à manquer d'espace et d'air.

— Vous êtes bien belle, madame, dit enfin Brian d'une voix grave et triste. — J'aurais mieux fait de ne point vous voir...

Il s'arrêta et prit la main de Susannah, qui ne la retira point.

— Je ne crains pas le ridicule, moi, poursuivit-il ; si l'on m'a trompé pour me railler ensuite, peu m'importe... Il me suffira de votre pardon que j'implore d'avance... On m'a dit que vous m'aimiez, madame.

— C'est vrai, répondit Susannah.

Brian de Lancester demeura comme étourdi à cette réponse inattendue. Ses yeux se baissèrent involontairement. Lorsqu'il les releva, deux larmes roulaient lentement sur la joue pâle de la belle fille.

Brian de Lancester était un Anglais dans toute la force du mot. L'émotion et lui ne se connaissaient guère. A cause de cela justement, lorsque l'émotion trouvait, par impossible, le chemin de son cœur, elle le prenait d'assaut pour ainsi dire. Il fut ému, ému puissamment, et le manteau de froideur où il s'enveloppait d'habitude se déchira comme par enchantement.

— Vous m'aimez ! répéta-t-il d'une voix altérée ; — hélas ! madame, me connaissez-vous ?... savez-vous ma folle vie ?... Moi, je ne vous aime pas, madame ; je ne veux pas vous aimer... ce serait cruauté, perfidie, pitié !...

Susannah le regarda et un sourire éclaira sa paupière où ses larmes achevaient de se sécher.

— Vous m'aimerez, dit-elle ; oh ! vous m'aimerez !... je le sens ; je le sais .. votre voix me le dit malgré vos paroles.

Brian ne répondit pas tout de suite ; il se complut un instant dans la contemplation de cette admirable créature qu'il pouvait faire sienne d'un mot ; il but à longs traits la passion qui jaillissait des yeux demi-clos de Susannah ; il fut vaincu.

— Oui, je vous aimerai, dit-il enfin d'une voix basse et profonde ; —je vous donnerai de moi tout ce que je puis donner, madame... Bien des personnes sages me croient fou, et moi-même, parfois, je ne sais trop que penser... Attendez !!!

Brian prononça ce mot d'un ton sec. Son œil, qui naguère s'attachait, passionné, sur le beau visage de Susannah, lança vers le fond de la salle un éclair plein d'amertume et de colère.

Il venait d'apercevoir dans une loge de face la figure somnolente et ennuyée de son frère le comte de White-Manor.

— Madame, reprit-il en faisant effort pour reprendre son masque de froideur, — si vous m'aimez encore dans dix minutes, je vous aimerai, moi, toute ma vie.

Il se leva et sortit précipitamment, laissant Susannah stupéfaite.

Lady Ophelia, la charmante femme, n'eut garde de remarquer cet incident, et donna son attention entière au finale du deuxième acte que l'on chantait en ce moment.

Monsieur de Lancester, cependant, descendit quatre à quatre les escaliers, et ne s'arrêta que dans la rue.

— Johnny ! cria-t-il.

Le *cab* qui l'avait amené stationnait à peu de distance. Un homme en descendit.

— Ma boîte et ma veste, Johnny ! reprit Brian, qui se dépouilla prestement de son élégant frac noir, en s'avançant vers le *cab*.

Johnny retira de la voiture une veste de garçon de taverne et un tablier blanc comme en portent les gens de service des foyers de théâtre. Brian de Lancester revêtit la veste, ceignit le tablier, prit sous son bras une boîte plate et carrée que lui tendait Johnny et remonta, toujours courant, les degrés de Covent-Garden.

CHAPITRE XX.

UN ECCENTRIC-MAN.

Brian de Lancester, fils puîné de feu Hugh de Lancester, comte de White-Manor, s'était trouvé de bonne heure dans cette situation fausse, presque intolérable, qui est en Angleterre le lot des cadets nobles non membres du clergé. Elevé au sein d'une opulence presque royale, il se trouva tout-à-coup, à la mort de son père, réduit à la portion congrue.

Son frère, grâce aux règles rigoureuses du partage noble, héritait à la fois de la pairie et des neuf dixièmes du patrimoine ; son frère devenait grand seigneur ; lui, au contraire, descendait à un état voisin de la médiocrité.

Brian avait mené jusque-là une vie d'imprévoyance et d'étourderie. L'avenir ne l'avait point préoccupé ; il avait refusé de céder aux observations de sa famille qui voulait le pousser dans l'Eglise, cet opulent pis-aller des cadets de grande maison ; il avait refusé parce qu'il connaissait trop le

clergé d'Angleterre, si puissant, si riche, si fainéant, si complétement inutile, concussionnaire et méprisable !

Brian avait en lui de nobles instincts et une singulière vigueur de volonté. Lorsque mourut son père, il n'était point trop tard pour entrer dans les ordres, mais il refusa de nouveau.

Tous ces millions mal acquis que les évêques et bénéficiaires anglicans extraient des sueurs du pauvre lui causaient horreur et dégoût. Il se serait cru irrevocablement souillé en posant le pied seulement sur le premier échelon de cette hiérarchie protestante, si monstrueuse dans son organisation, si vaine dans ses résultats.

Il continua de vivre oisif, mais non plus insoucieux. Une colère sourde grondait au dedans de lui contre cette suprême injustice de la loi, qui vient se mettre entre les fils d'un même père pour enrichir l'un aux dépens des autres, et rompre violemment le niveau parmi des enfans que Dieu avait faits égaux.

L'un des princes du fashion de Londres et membre fort influent des clubs de la jeune aristocratie, il ne déclamait point contre le droit d'aînesse, parce que les rancunes du vrai Saxon ne se traduisent point en vides paroles comme celles des gens de France ou d'Irlande, mais il amassait en lui sa haine et songeait déjà aux moyens de déclarer à cette loi qui le dépouillait une guerre à mort, — une guerre anglaise, patiente, légale, implacable.

Il mangeait, pendant cela, son petit bien fort galamment et assurait de mieux en mieux sa position d'homme à la mode, en ajoutant à ses autres mérites une nuance des plus foncées d'*eccentricity*.

C'est là un mot que les gens du continent ont traduit et dont ils abusent volontiers, comme de tout ce qui a rapport au fashion britannique, mais qu'ils ne comprennent point. L'*eccentricity* est, comme l'*humour*, un mot et une chose spécialement, uniquement anglais. Ce qu'il faut pour faire un *eccentric* passable se trouve dans le sang saxon, dans l'air épais de Londres, dans les brouillards de la Tamise, et non pas ailleurs.

Aussi l'*eccentricity*, comme tout ce qui est purement national, jouit en Angleterre d'une vogue immodérée.

Brian, dans sa jeunesse, accomplit de très méritantes excentricités. La plupart de ses exploits ont été attribués à d'autres, en vertu de l'éternelle maxime : *Sic vos non vobis*, mais il lui en reste assez pour sa gloire, et le chef actuel de la maison de Beresford, le très noble marquis de Waterford, qui fut son élève après avoir été son maître, ne parle jamais de lui que le chapeau bas et la cravache au port d'armes.

Il fit mieux, autrefois : il le copia, et les cockneys applaudirent frénétiquement à ces audacieux plagiats.

Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, ce fut Brian qui, en 183., fit paraître la première édition de ce *juggle* (mauvaise plaisanterie) qui a conquis depuis une célébrité européenne.

L'Honorable Pegasus Anticorn, membre du parlement, portait d'effrayantes moustaches, lesquelles moustaches eurent le malheur de déplaire à Brian de Lancester. Un matin, il se rendit au club et annonça son intention formelle de faire disparaître lesdites moustaches. L'Honorable Pegasus Anticorn en fut instruit dans la soirée, et se munit d'une paire de pistolets chargés à double charge, dans le but de mourir en défendant ses moustaches.

Le lendemain, le *Times* annonça que le Très Honorable Brian de Lancester couperait dans la journée les moustaches de l'Honorable Pegasus Anticorn, membre du parlement.

Celui-ci ajouta un sabre à ses pistolets.

Le surlendemain, on voyait dans Londres des affiches de six pieds de haut qui promettaient cent livres de récompense à quiconque apporterait au domicile du Très Honorable Brian de Lancester les moustaches de l'Honorable Pegasus Anticorn, membre du parlement.

Pegasus mit une cuirasse sous ses vêtemens.

Enfin, le jour suivant, le *Herald*, le *Chronicle* et le *Post* racontèrent que plusieurs gentlemen portant de grosses moustaches avaient été massacrés, au sein de leurs familles, par des bandits desireux de gagner les cent livres promises.

Pegasus réfléchit, fit venir un barbier et envoya ses moustaches à Brian avec un cartel. — Brian lui coupa l'oreille droite d'un coup de pistolet.

Nous pourrions remplir des volumes, des volumes in-folio, de tours semblables exécutés avec le sérieux britannique et véritablement sublimes d'invention et de gravité burlesques. Malheureusement nous avons autre chose à dire au lecteur.

Comme on le pense, ces plaisanteries coûtaient cher à Brian, qui n'en vit que plus tôt la fin de sa modeste légitime. Un incident hâta sa ruine complète : son frère, le riche comte de White-Manor, ou plutôt l'intendant de ce dernier, fit à Brian un procès que le pauvre *eccentric* perdit faute d'argent et de soins.

Les deux frères ne s'étaient jamais aimés de tendresse fort en housiaste et depuis la mort du feu comte, Brian, qui se regardait comme injustement spolié, gardait à son aîné une sourde rancune. Cette occasion la fit éclater soudain. Brian jura qu'il soutiendrait contre son frère une lutte à mort.

Et il tint parole. — Les armes qu'il choisit furent étranges ; mais il les mania terriblement et frappa sans relâche, de sorte que la blessure se fit, et une fois faite, resta saignante sans qu'il fût possible de la fermer jamais.

Le comte se repentit alors amèrement d'avoir poussé à bout cet homme que la faveur du monde rendait puissant et qui, sans passer certaines bornes, et comme en se jouant, jetait à pleines mains l'amertume sur sa vie ; mais il n'était plus temps.

Le comte se ravisa. Il proposa une rente faible, puis une rente plus forte, puis des milliers de livres ; — Brian lui demanda la moitié de son immense fortune. Le comte refusa.

Et la guerre continua, guerre merveilleuse du faible contre le fort [illegible] ; guerre où l'un des combattans, armé d'une épingle, piquait, piquait sans cesse un adversaire [illegible]...

Le comte prit le spleen et devint l'homme le plus malheureux des trois royaumes. — Brian, impitoyable dans son attaque de chaque jour, frappa encore, chercha les défauts de cette sensibilité qu'il avait lui-même [illegible], et fit comme s'il eût voulu introduire jusqu'au cœur son épingle qui piquait en vain maintenant l'épiderme.

Et, chose étrange, dans la lutte, ses auxiliaires étaient ceux que la nature et les lois auraient dû faire ses ennemis obligés. C'étaient tous de jeunes lords, des héritiers de pairies, des gens qui, dans un temps donné, devaient se trouver vis-à-vis de leurs cadets dans la position où était le pauvre comte en face de [illegible]. Mais n'en a-t-il pas été ainsi par tous les temps et par tous les pays ?

Ne se souvient-on plus de ces petits marquis, papillons étourdis, mouches prédestinées à la flamme, qui, dans les années qui précédèrent la révolution française, [illegible], cabalaient, conspiraient, faisaient [illegible], enfin, chacun se plaçait au grand échafaud qui devait être leur dernière [illegible] ?

Ainsi faisaient nos jeunes lords. Ils ne voyaient que le côté plaisant de la conduite de monsieur de Lancester ; ils ne comprenaient pas [illegible] poussé par le [illegible] droit [illegible] insensiblement [illegible] dans sa barbarie, [illegible] peut-être la ruine de la Grande-Bretagne.

Plus les bottes portées par Brian [illegible] de [illegible] sait. Le West-End [illegible] dans les colonnes du *Times* [illegible]

« Hier, le noble comte de Wh... M..., ayant voulu faire une promenade sur la [illegible] dans l'un des parterres [illegible] sa barque le Très Honorable Br... de L... [illegible]

« On dit que S. S. [illegible] a tourné la tête d'un autre côté pour [illegible] son père, et qu'elle a ordonné de conduire la barque à la rive.

« Nous vivons dans un temps bien étrange ! .. etc., etc. »

Ou bien encore :

« Par cette soirée si froide et si humide de dimanche dernier, quelques passans ont reconnu, couché sur la pierre des degrés de la maison du noble comte de Wh...e-M...r le Très Honorable Br... de Lan.....r, frère de Sa Seigneurie.

» On dit, — et nous sommes forcés de le croire, puisque les témoins qui l'attestent sont des gens graves et dignes de foi, — que Sa Seigneurie a fait chasser par ses valets son malheureux frère.. etc., etc.

Et tout le monde riait à gorge déployée, parce que tout le monde était dans le secret de la comédie. Il n'y avait à ne pas rire que Brian lui-même, lequel accomplissait son œuvre avec tout le sérieux d'un Anglais perpétrant une atroce plaisanterie, et le malheureux comte, qui perdait le boire et le manger, qui se desséchait, qui jaunissait, qui se *blasait*, comme disait ce coquin d'intendant Paterson, même sur la *marchandise* de l'honnête Bob Lantern.

C'était fort curieux. Le puissant lord n'osait se montrer dans aucun salon. Il promenait timidement son ennui dans les lieux où il espérait ne point rencontrer son bourreau; mais Brian semblait avoir une police à ses ordres. En quelque lieu que se cachât le comte, il trouvait toujours sur son chemin le visage glacial et railleur de Brian. — Brian, lui, au contraire, était de plus en plus à la mode. Ce duel prolongé semblait à tous les connaisseurs une *eccentricity* de premier mérite. On le fêtait, on se l'arrachait, il aurait été le LION, à coup sûr, si le marquis de Rio-Santo n'eût supérieurement porté la couronne royale du fashion.

Le rideau s'était baissé pour la seconde fois lorsque Brian de Lancester entra dans la salle, en costume de garçon de taverne. Il avait ouvert sa boîte et la tenait suspendue à son cou par un ruban.

Il fit d'abord le tour du parterre.

— Messieurs, disait il, achetez, s'il vous plaît, mes pastilles et offrez des bonbons à vos dames... C'est une mode de France... A Paris, on ne peut passer toute une représentation sans manger quelque petit morceau de sucre.

Bien peu achetèrent. Ce n'était pas la coutume, et à Londres on ne se permet que difficilement ce qu'on ne s'est pas permis déjà une fois au moins. — Lorsque Brian arriva devant la loge infernale, ce furent de bruyans bravos et d'enthousiastes applaudissemens.

Brian répéta fort gravement sa formule. Chacun voulut acheter des pastilles, et la boîte de l'*eccentric* eût été videe en un clin d'œil s'il ne l'eût refermée en disant:

— Assez, messieurs, assez; il faut qu'il en reste pour là-haut.

En prononçant ces derniers mots, il avait levé les yeux vers la loge où le comte de White-Manor demeurait immobile et ennuyé depuis le commencement de la représentation. Le comte ne s'émouvait pas le moins du monde et ne semblait point s'attendre à l'orage qui grondait au-dessus de sa tête.

— Je vous déclare, très cher, s'écria Lantures-Luces, que l'idée est ravissante, ma foi, au degré suprême!... Le fait est que chez nous, — là-bas, — à Paris, on vend des sucres d'orge aux grisettes... Je parle sérieusement... Mais comment diable, très cher, ferai-je à vous voir quand vous allez être là haut?... Je n'ai plus mon lorgnon... Pour en revenir à votre idée, vrai,—sans plaisanterie,—je la trouve ravissante.

Brian était déjà loin que le petit Français babillait encore.

Il monta aux galeries et promena de loges en loges sa boîte et ses pastilles. Partout on l'accueillait par des éclats de rire. Les dames elles-mêmes trouvaient le tour exquis. Dès qu'il était passé, on voyait les locataires des loges se pencher en dehors et le suivre d'un curieux et encourageant regard.

En sorte que lorsqu'il arriva devant la loge du comte de White-Manor, quatre ou cinq cents binocles étaient braqués sur les deux frères.

On attendait avec une joyeuse impatience. De vrai, cet intermède faisait grand dommage à la pièce, et le chef-d'œuvre de Weber avait tort devant cette héroïque boutade.

— De par Dieu! Dorothy, mon cher cœur, dit le capitaine O'Chrane à mistress Burnett, qui n'avait pu secouer encore sa mauvaise humeur, — je veux que je diable me berce si tous ces lords et ladies savent ce qu'ils font.. Ne regardent-ils pas comme on pourrait faire d'une bête curieuse ce vagabond en tablier blanc qui vend de la farine sucrée!...

— Ils regardent ce qu'ils veulent, je pense, monsieur O'Chrane, repondit la rancuneuse tavernière, — et vous pouvez voir que ces lords achètent à leurs ladies de cette farine sucrée, comme vous l'appelez... Tout le monde n'est pas comme vous, Dieu merci, monsieur O'Chrane.

— C'est bien, Dorothy, c'est très bien!.. mais, de par Satan! madame, vous êtes une...

— Que suis-je, monsieur O'Chrane?

Le capitaine enfila un chapelet de jurons qui n'eut pas moins de trois douzaines de patenôtres, mais il n'osa pas dire à mistress Burnett ce qu'elle était.

Brian de Lancester venait de s'arrêter devant la loge du comte de White-Manor. Il demeura quelques instans immobile pensant que sa seule présence attirerait l'attention de son frère; mais il était loin de compte. Le lord, plongé dans une sorte de somnolence chagrine, tournait le flanc au théâtre et regardait fixement d'un air absorbé la paroi de sa loge qui lui faisait face.

Brian, las d'attendre en vain, éleva sa boîte et en frappa doucement l'appui de la loge.

Le comte de White-Manor tourna les yeux avec impatience. — Lorsque son regard tomba sur Brian, il tressaillit de la tête aux pieds, comme on fait au choc d'un appareil voltaïque.Sa face devint verdâtre, ses yeux morts s'allumèrent, et sa lèvre se prit à trembler sans produire aucun son.

La salle entière faisait silence.

— Milord, mon frère, dit Brian d'une voix claire et sérieuse qui pénétra dans le plus éloigné recoin de la loge la plus reculée, — achetez une boîte de pastilles au fils de votre père, pour qu'il puisse, lui, acheter du pain!

La loge infernale applaudit. — Le parterre, sans savoir pourquoi, applaudit de même; — les galeries, imitant le parterre, crièrent bravo, et Paddy lui-même, dans l'innocence de sa bonne âme, poussa un « Dieu me damne! » approbateur.

Les loges où il y avait des dames furent moins bruyantes, mais plus d'un joli visage se cacha derrière son éventail pour sourire, et lady Campbell déclara que Brian de Lancester était un mauvais plaisant de la plus adorable espèce.

Lord de White-Manor, cependant, objet de toute cette outrageante curiosité, demeurait comme frappé de la foudre.

— Eh bien! milord mon frère? dit l'implacable Brian.

Le comte ouvrit la bouche comme s'il allait parler. Le silence se rétablit comme par enchantement.

Mais on n'entendit que la voix grêle du vicomte de Lantures-Luces qui disait:

— Je vous affirme sous serment, très chers, que je donnerais trois napoléons pour avoir mon lorgnon... Je parle sérieusement!... Je ne vois rien du tout!

Le comte, incapable de prononcer un mot, avait jeté à son frère un regard de sang et tiré le rideau de sa loge par un dernier effort. — On ne le voyait plus.

En ce moment même, il se fit dans les hautes galeries et au parterre un tapage infernal. Une foule nouvelle se rua tumultueusement sur les spectateurs déjà placés. On jura, on se battit; on prit d'assaut tous les siéges inoccupés.—Il était neuf heures et demie; c'était le moment de l'*entrée à moitié prix*: privilége bien cher à la populace de Londres, et dont elle abuse de la façon la plus grossièrement impudente que l'on puisse imaginer.

Brian put s'échapper à la faveur de cette bagarre. Johnny reprit sa boîte à pastilles et lui rendit en échange son costume fashionable.

Pendant cela une scène étrange se passait dans la salle.

A l'instant où le tumulte de l'entrée à demi-prix commençait à se calmer, on entendit dans l'une des loges d'avant-scène un cri de femme, un cri de détresse et de terreur.

Il partait de la loge qui touchait immédiatement la scène

et où lady B... attendait seule la venue de son illustre protecteur

Tous les regards, qui s'étaient précédemment portés vers le fond de la salle pour jouir de la confusion du comte de White-Manor, se tournèrent du côté du théâtre.

On vit lady B..., pâle, les traits décomposés, s'élancer impétueusement dans le couloir en criant au secours,— et, presque aussitôt, sur le devant de sa loge, se montra le visage inerte de Tyrrel l'aveugle que le monde connaissait sous le nom de sir Edmund Makensie.

CHAPITRE XXI.

LA LOGE NOIRE.

Snail fit les choses en conscience. Il dépensa ses cinq guinées chez un fripier de Long-Acre et en sortit costumé en gentleman des pieds à la tête. Rien n'y manquait : ni les escarpins vernis, ni les bas de soie, ni les gants blancs.

Avant d'entrer au théâtre, il retourna dans Before Lane et cacha ses habits, dont il avait fait un paquet, dans l'enfoncement même où avait eu lieu son entrevue avec le bon capitaine Paddy O'Chrane. A l'occasion, il eut grand désir de se montrer dans toute sa splendeur nouvelle aux habitués ébahis de *The Pipe and Pot*, dont les fenêtres rayonnaient une rouge et sombre lueur à cinquante pas de là, mais il sut résister à la tentation et prit sa course dans la direction de Covent-Garden.

C'était vers la fin du deuxième acte du *Freyschütz*. Il n'y avait au foyer qu'une demi-douzaine de ces habitués ultra-blasés qui ne font guère apparition dans la salle que durant l'entr'acte et s'enfuient dès que le rideau se lève. Les dames de vertu douteuse qui font foule en ce lieu durant les entr'actes avaient été porter ailleurs leurs provoquans sourires et le laisser-aller exagéré de leurs toilettes décolletées.—Snail se mit à faire les cent pas de long en large, renflant de son mieux sa maigre poitrine, cambrant ses reins et mâchant un cure-dent de plume qu'il avait acheté pour compléter sa tenue de gentleman.

Il regardait sous le nez tous ceux qu'il croisait en marchant, toussait, crachait, se mouchait, — le tout en vain. Personne ne prenait garde à lui.

Il avait pourtant arboré sur sa poitrine un large nœud de satin jaune qui ne ressemblait à aucune décoration connue.

S'était-on moqué de lui? — Snail commençait à le craindre. Il regrettait amèrement les bancs boiteux de *la Pipe et le Pot*, le menton barbu de la jolie Madge, et même le stupide regard de Mich, — son beau frère.

Il s'ennuyait.— Pas moyen même de miauler pour passer le temps!

En désespoir de cause, il s'approcha du comptoir et demanda un verre d'ale. — On lui servit une glace.

Snail n'avait jamais mangé, — ou bu, — de glace. Nous pensons que son mécontentement se serait exprimé d'une façon éminemment désagréable pour la nymphe du foyer, si un monsieur ne fût venu faire diversion à sa colère.

Ce monsieur lui mit le doigt sur la poitrine à l'endroit où miroitait le fameux nœud de satin jaune.

— Suivez-moi, dit-il à voix basse.

— Comment! suivez moi! répliqua Snail en redressant fièrement sa courte taille; — du diable si vous n'êtes pas un plaisant original, vous!

Le monsieur fronça le sourcil, mais Snail ne s'effrayait pas pour si peu.

— Suivez moi!... répéta-t-il encore; — je ne suis que les gens que je connais, voyez-vous, et je ne vous connais ni d'Ève ni d'Adam, de par l'enfer! comme dit mon brave ami, le capitaine O'Chrane.

Le nouveau venu le regarda un instant en souriant.

— Voilà un déterminé petit drôle, murmura-t-il.

Puis, prenant sa main tout-à-coup, il fit une croix avec son index sur la paume, et ajouta :

— *Gentleman of the night!*

— A la bonne heure! dit Snail avec importance; — vous parlez maintenant comme il convient... Mais vous sentez, milord, que, chargé comme je le suis d'une mission de haute confiance, je ne puis écouter le premier étourneau venu qui me dira : — Suivez moi!

— C'est juste... Comment vous appelle-t-on?

— Snail, milord... Et vous?

— Moi?... mon nom importe peu, mon jeune ami Snail, et le temps presse .. Venez avec moi.

Tous deux quittèrent le foyer au moment où la foule sortait par toutes les issues de la salle après le tomber du rideau. Ils parvinrent à grand'peine à se frayer un passage dans les couloirs soudainement remplis, et s'arrêtèrent à deux pas de la loge où se tenaient la comtesse Ophelia et madame la princesse de Longueville.

Le monsieur frappa trois doubles coups à la porte de la loge voisine. La porte s'ouvrit, et Snail, subitement poussé par les épaules, se trouva tout-à-coup dans une complète obscurité.

L'endroit où il se trouvait était évidemment une loge, fermée par un écran, mais si bien, si hermétiquement fermée, que nul rayon des mille jets de gaz épandus partout dans la salle voisine et resplendissante n'y pouvait pénétrer.

Un profond silence régna pendant une minute. Snail entendait seulement le bruit de plusieurs respirations contenues.—Il eut un frisson de peur.

— Je te sens trembler, enfant de *la famille*, dit une voix sourde et déguisée.— Si tu es un poltron, va-t'en!

— Dieu me damne! milord, répondit Snail, je suis un homme!... Seulement, j'aime assez à voir clair devant moi... Que faut-il faire, en définitive?

— Il faut te taire.

Snail, au même instant, se sentit prendre par le bras. On l'attira sur le devant de la loge. Une main toucha l'écran, au milieu duquel apparut aussitôt un point lumineux.

— Mets ton œil à ce trou, dit-on

Snail obéit. Sa vue, habituée déjà à l'obscurité de la loge, fut éblouie par les flots de lumière qui tombaient du lustre et montaient de la rampe. L'homme qui avait parlé sembla comprendre cela, et attendit quelques secondes avant de reprendre la parole.

— Regarde en face de toi; dans la première loge, sur le théâtre, dit-il ensuite.—Que vois-tu?

— Je vois une lady, pardieu! avec une robe de satin et des cliquans qui brillent partout sur elle.

— Vois-tu la main de cette lady?

— J'en vois une.

— Laquelle?

— Attendez que je m'oriente, milord... Sa main droite... Non! sa main gauche qui est appuyée sur le rebord de la loge... Ah! par saint Georges, les belles bagues! et que ma jolie Madge serait contente d'en avoir deux ou trois comme cela!

— Tais-toi... Nous disons que c'est bien la main gauche... Au doigt annulaire de cette main, tu dois voir une bague qui brille plus que les autres...

— Je crois bien, milord, je crois bien... On dirait un petit morceau de soleil!

— Ote-toi de là.

Le trou fut rebouché. Snail se retrouva dans une nuit profonde.

— La main gauche et le doigt annulaire, lui répéta-t-on en serrant fortement son bras.—Tu te souviendras bien?

— Oui, milord.

— Maintenant, approche ici.

On le poussa vers le côté droit de la loge. L'écran fut imperceptiblement soulevé et un rayon vif illumina la loge; mais deux mains avaient saisi la tête de Snail qui ne put se retourner pour voir quels étaient ses compagnons.

— Regarde ! lui dit-on encore, mais cette fois bien bas ; —que vois-tu ?

— Je vois les épaules d'une femme... Que Satan me brûle, milord si ce ne sont les plus belles épaules...

— Tais-toi !... Tu ne peux voir son visage?

— Non, milord.

— Attends.

On continua de tenir la tête de Snail immobile jusqu'à ce qu'il eût dit :

— Je la vois, milord ; je vois sa figure... Eh ! mais... j'ai vu cela déjà quelque part ..

— Silence !

L'écran tomba de nouveau la cloison de la loge. L'obscurité redevint complète. On lâcha la tête de Snail qui se secoua comme un barbet.

— Où diable ai-je vu cette belle lady?... se demandait-il.

Puis, tout-à-coup, frappé d'un souvenir, il ajouta :

— Niais que je suis !... C'est qu'elle ressemble à Susannah, la fille des *Armes de la Couronne*... Il faudra que je la montre au capitaine pour le faire rire ..

—Tu vas sortir, dit à ce moment la voix.—Tourne-toi vers la porte et ne regarde pas derrière toi.

La porte s'ouvrit ; on poussa Snail dehors comme on l'avait poussé dedans. Lors même qu'il aurait eu l'intention de désobéir à l'ordre qui contenaient les dernières paroles de la voix mystérieuse, il ne l'aurait pas pu, car la porte se referma vivement derrière lui.

Il se retrouva dans le couloir, à côté de l'homme qui l'avait accosté dans le foyer. Le grand jour lui rendit toute sa fanfaronne hardiesse.

— Eh bien ! milord, dit-il, je suis le serviteur très humble de leurs seigneuries et de la vôtre ; mais voilà une étrange façon de passer son temps ! Ces honnêtes gentlemen qui sont là dedans n'auraient qu'à descendre dans la cave de leurs maisons sans prendre la peine de venir au spectacle... Ils en verraient, ma foi, tout autant... Quant à moi, je suis bien satisfait de leurs manières, et j'aurais voulu voir un peu leur mine.

— Paix, enfant, paix !

— Milord, je suis un homme... Ma femme Madge et Mich sont là pour le dire... Un seul mot, s'il vous plaît : Son Honneur était-il dans cette loge du diable?

— Qui appelez vous Son Honneur?

— Le patron de Finch-Lane, pardieu !... celui qui paie... monsieur Edward.

— Il n'est pas là.

— Ah ! fit Snail ; — alors j'ai moins regret de n'avoir pas eu un bout de chandelle... C'est Son Honneur que je voudrais voir face à face.

— Quelques-uns l'ont vu ainsi malgré lui, jeune homme, dit le monsieur du foyer d'une voix grave et lente ; — mais ceux-là seront discrets ..

— On leur a fermé la bouche?...

Le monsieur fit un signe affirmatif.

— Avec des guinées, reprit Snail.

Le monsieur tira de son sein un petit poignard à lame évidée, adorablement travaillé.

— Non... pas avec des guinées, dit-il.

Snail devint silencieux et suivit d'un regard craintif la main du gentleman qui glissait le petit poignard sous le revers de satin de son gilet.

— Et maintenant, reprit celui-ci, te souviens-tu bien de ce que tu as vu?

— Parfaitement, milord. — En face, une lady, une main et une bague ; — de ce côté, une autre lady et ses épaules... de belles épaules, milord !

— Écoute !

L'inconnu le prit par la main et lui parla pendant dix minutes environ, répétant plusieurs fois les mêmes phrases, faisant, en un mot, comme ces maîtres d'école qui tâchent de mettre dans la dure tête d'un enfant une leçon difficile.

— Bien, milord, bien ! s'écria enfin Snail avec impatience ; — si vous me le répétez une fois de plus, que diable ! je n'y comprendrai plus rien... C'est convenu, compris, connu... Travaillons !

— Prends garde ! interrompit le monsieur, qui n'avait peut être pas en Snail une aussi grande confiance que Snail lui-même ; — il ne s'agit pas d'une bagatelle.

— Quand il s'agirait de cinq cents livres,—et une méchante bague ne peut valoir cela,— je serais sûr de moi, milord.

— Surtout retiens bien ceci : quand tu sortiras de cette loge (il montrait celle de la comtesse Ophélia), tu prendras cette petite porte au bout du corridor. L'escalier qui est derrière te conduira dans les coulisses ; j'y serai : c'est moi qui te montrerai le chemin de la rue.

Snail et son compagnon firent le tour de la salle par le couloir de service et se dirigèrent vers le côté occupé par lady B...

Un homme qui sortit sans bruit de la loge mystérieuse les suivit à une vingtaine de pas de distance.

Cet homme était Tyrrel l'aveugle.

Il laissait après lui dans la loge quatre gentlemen qui, l'œil appliqué à quatre trous pratiqués à l'écran et pareils à celui qui avait servi de lunette à Snail, regardaient avidement la loge de S. A. R. le duc d'York.

De l'autre côté du théâtre, on ne pouvait nullement se douter de ce manège. L'écran ne paraissait que bien peu, et seulement à l'endroit où se croisaient les rideaux de la loge. Néanmoins, cette loge hermétiquement fermée avait excité un instant les soupçons du commissaire chargé de la police du théâtre. Il donna mission à un agent de surveiller cette loge. L'agent, suivant l'immuable coutume de ses pareils, écouta, entendit et s'abstint.

C'était à peu près le moment où Brian de Lancester excitait l'attention de la salle entière. Quelques minutes après, comme nous l'avons dit, l'entrée à demi-prix eut lieu. Snail et son compagnon étaient alors à droite de la scène, derrière la loge où se tenait seule lady B...

— Attention! dit tout bas le guide de Snail.

Puis, presque aussitôt, à l'instant même où le tumulte atteignait son comble, il ajouta :

— En besogne !

Et il disparut.

Tyrrel l'aveugle prit sa place.

Snail frappa résolument à la porte de la loge du duc d'York. Il tenait à la main un papier.

—Milady, dit-il en saluant respectueusement,—milord-duc m'envoie vers Votre Seigneurie, et me charge de lui remettre ce message.

Il tendit la lettre. Lady B... avança la main pour la prendre. Mais, à l'instant où ses doigts rencontraient le papier, Snail les saisit violemment, et, avec un sang-froid inouï, fit effort pour arracher la bague qui entourait le doigt annulaire.

Il avait bien vu, il avait bien écouté; il ne se trompa point.

Lady B..., terrifiée par cette attaque étrange, ne put d'abord trouver de voix pour pousser un cri. Lorsque son gosier donna enfin passage à une plainte, Snail, vainqueur, repassait le seuil de la loge et s'esquivait avec la bague.

Lady B... éperdue, s'élança à sa poursuite,— mais, sur le seuil même, elle se heurta contre Tyrrel l'aveugle, ou mieux contre l'infortuné sir Edmund Makensie.

— Laissez moi passer, monsieur ! s'écria-t-elle ;—laissez!... Au voleur!...

Le pauvre aveugle fit en vérité de son mieux pour livrer passage, mais la fatalité s'en mêla. Il arriva entre lady B... et lui comme entre ces passans trop courtois qui, se rencontrant sur le trottoir, se rangent tous deux en même temps d'un côté, puis encore ensemble de l'autre, et ainsi de suite, de façon à se barrer la route durant une demi-heure. Chaque fois que lady B... se précipitait à droite, sir Edmund l'imitait; chaque fois qu'elle se jetait à gauche elle trouvait cet homme vraiment digne de pitié sur son passage.

— Elle n'est pas à moi! criait-elle en haletant comme une folle; — Son Altesse royale me l'a prêtée... confiée!... C'est un diamant de la couronne, mon Dieu !... un diamant qui vaut vingt mille livres !... Arrêtez-le !... Au secours!

Enfin, trouvant de la vigueur dans son désespoir, elle saisit les deux bras de sir Edmund Makensie qu'elle attira violemment au dedans de la loge. Puis elle s'élança, éperdue, par les corridors.

Sir Edmund, qui n'avait rien vu, rien compris, le pauvre homme, mit sa main sur l'appui de la loge et jeta dans la salle son œil sans regards. — Sa prunelle voilée se dirigea, par hasard sans doute, vers la loge fermée, et il fit un imperceptible signe de tête.— L'écran se baissa à demi.

Snail, cependant, profitant de son avance, avait fait tranquillement le tour de la salle et parcouru une seconde fois le couloir de service; nul ne songeait encore à le poursuivre.

Il entra dans la loge de la comtesse Ophelia qui était ouverte. La comtesse, penchée hors de sa loge, tâchait de voir ce qui se passait vis-à-vis d'elle et d'où venaient les cris de lady B...

Susannah, au contraire, regardait, pensive, la place que venait de quitter Brian, au fond de la salle, sous la loge du comte de White-Manor.

Snail toucha du doigt, par derrière, la peau satinée de son épaule nue et prononça tout bas :

— *Gentlewoman of the night!*

La belle fille se retourna en sursaut.

— Pardon, Votre Grâce, dit Snail, en souriant; — mettez ceci dans votre sein. C'est un dépôt confié par Leurs Seigneuries.

Susannah prit ce que lui tendait Snail et celui-ci disparut aussitôt par la petite porte du fond qui mène sur la scène.

Susannah mit l'objet qu'on venait de lui confier, et qui était entouré de papier, dans son sein.

Ce fut alors que lady B..., parvenant enfin à franchir l'obstacle que lui opposait l'aveugle Tyrrel, s'élança dans le couloir. Tout fut bientôt en émoi dans la salle. Il s'agissait d'un diamant de la couronne, disait-on, imprudemment confié à lady B..., d'un joyau valant un demi-million.

Ce qu'il y avait de police au dedans et au dehors s'agita. On chercha. On mit la main provisoirement sur une foule de bonnes gens portant la robe d'innocence.

Puis une inspiration subite vint au commissaire. Il se toucha le front et dit :

— J'ai notre affaire!

La pauvre lady B... prit un peu d'espoir.

Le commissaire, allongeant le pas, se dirigea, suivi d'un bataillon de policemen, vers la loge mystérieuse où Snail avait reçu ses instructions. Il rangea les agens moitié à droite, moitié à gauche.

— Ce sont des gens résolus, dit-il; tenez ferme!... Etes-vous prêts?

— Oui, monsieur, répondirent les agens qui serrèrent leurs rangs de façon à ne laisser point passer entre eux une souris.

— Attention!!! dit encore le commissaire.

En même temps il ouvrit la loge.

Personne ne sortit.

Les agens tenaient en arrêt leurs baguettes plombées, tout prêts à assommer le premier qui se présenterait.

Personne ne se présenta.

Mais la loge, malgré l'ouverture de la porte, gardait une obscurité assez grande pour qu'il pût s'y cacher quelqu'un. Le commissaire qui était,—par hasard,— un homme de courage, entra et fit jouer l'écran dans sa coulisse.

Des flots de clarté inondèrent la loge; elle était vide.

CHAPITRE XXII.

LE BALLET.

L'émotion passa des places fashionables aux galeries et loges supérieures. Chacun s'entretenait de lady B..., de Son Altesse Royale, et du diamant de la couronne.

— Voilà ce que c'est, dit mistress Crubb à mistress Footes, que de se déganter pour montrer ses bijoux!

— L'orgueil est un grand péché! ajouta mistress Black en faisant mine de rattacher son agrafe de cornaline, qui n'en avait pas besoin.

— Hélas! mesdames et voisines, soupira mistress Crosscairn;— la vanité a perdu bien des ladies.

L'entretien continua sur ce ton amusant et instructif entre ces dignes commerçantes. Plus d'un passage de la Bible fut cité par mistress Dodde, qui était presbytérienne, rétorqué mistress Bull, qui était épiscopale, et paraphrasé par mistress Bloomberry, qui était dissidente.

— Vingt mille livres! disait pendant cela la grosse Dorothy Burnett; — oh! monsieur O'Chrane, vingt mille livres!...

— Ni plus ni moins, Dorothy, mon cœur, à ce qu'il paraît; le diable m'emporte!... c'est une jolie affaire.

— Une jolie affaire, monsieur!... C'est un vol qui mérite la corde à coup sûr!

— Que Dieu me damne, Dorothy, la corde, comme vous dites!... oui, la corde, mon cœur, de par l'enfer!

— C'est le jour des vols! s'écria le petit Français Lantures-Luces en faisant irruption dans la loge de lady Campbell;— voulez-vous me permettre, milady?... miss, voulez-vous me permettre?... On ne pourrait trouver, je parle très sérieusement, dans tout Londres un plus ravissant éventail.

— Et a-t-on rejoint le voleur, vicomte? demanda lady Campbell.

— Le voleur, madame?... Je vous prie, parlez-vous de mon voleur ou de celui de lady B..., de mon lorgnon ou de sa bague?

— Eh! vicomte, on dit que le diamant valait vingt mille livres.

— Madame, Son Altesse Royale est riche, et je ne suis qu'un pauvre gentilhomme... mon lorgnon m'avait coûté deux guinées, à Paris, rue Richelieu, — Richelieu's-Street, madame!... Mais ceci n'est pas la plus triste nouvelle de la journée, je parle très sérieusement, et j'en sais une qui vous intéressera davantage... Ah! voilà ce cher marquis!... je ne vous avais pas reconnu... Comment allez-vous, très cher, je vous prie?

— Vous m'inquiétez, monsieur, dit lady Campbell; de quelle nouvelle voulez-vous parler?

— J'oubliais... mais vous la savez peut être, puisque ce cher marquis... non?... Eh bien! j'aurai l'avantage de vous l'apprendre... il s'agit du pauvre cher Frank... Frank Perceval, madame.

Depuis le commencement du spectacle, disons mieux, depuis le bal de la veille, miss Mary Trevor était plongée dans une sorte d'engourdissement moral qui la rendait insensible. Elle avait gardé durant toute la soirée un silence morne, et la présence de Rio-Santo avait été cette fois impuissante à galvaniser son apathie.

Lady Campbell la croyait malade, et l'accablait de petits soins auxquels miss Trevor ne prenait point garde.

Un observateur, au fait de ce qui se passait depuis quelques mois à Trevor-House, n'eût point été du même avis que lady Campbell. Il eût deviné ce soir, sinon auparavant, qu'un poids trop lourd pesait sur le cœur de cette pauvre enfant, un poids qui devait finir par l'écraser s'il n'était à temps soulevé et rejeté loin d'elle. Il eût deviné qu'une souffrance occulte minait sourdement cette pâle fille, dont la molle volonté ne savait pas repousser le poison qu'on lui offrait comme un remède.

Et il en eût été touché profondément, car la douce beauté de miss Trevor appelait l'intérêt en même temps que sa distinction exquise inspirait ce respect que tout Anglais garde à la véritable noblesse

Or, le marquis de Rio-Santo était un observateur, et un observateur assurément non vulgaire; en outre, il savait mieux que personne ce qui se passait à Trevor-House depuis quelques mois.

Aussi devinait-il tout ce que nous venons de dire; et bien plus encore, il devinait la nature de cette souffrance cachée; il la *savait.*— Il savait que le poids écrasant sous lequel gémissait le cœur de Mary, c'était l'incertitude, le doute, les ténèbres, incertitude apportée par autrui, doute factice, ténèbres laborieusement amassées autour d'elle.

Il savait que, livrée un jour à elle-même, un seul jour, elle se fût élancée là où l'appelait la vraie voix de son âme, cette voix qu'on avait étouffée, falsifiée, cette voix qui taisait maintenant le nom aimé pour prononcer de force un autre nom appris dans les larmes;—mais il savait que ce jour ne viendrait pas, ne pouvait pas venir; que lady Campbell veillait, sentinelle attentive; que l'illusion, mortelle qu'elle pût être, serait entretenue soigneusement, sans relâche, sans pitié...

Parce que lady Campbell, arrivée au sommet de ce monceau de sophismes échafaudés à prodigieuse dépense d'esprit, était désormais invinciblement persuadée.—Ceci d'autant mieux que sa persuasion venait d'elle-même, que c'était son esprit qui en avait imposé à son cœur, et que, pour une cervelle parvenue à ce point d'auto-sophistication (s'il est permis d'employer un terme aussi effrayant), l'évidence n'est plus qu'un paradoxe.

Y a-t-il au monde, en effet, des gens plus rigoureusement convaincus que les charlatans de bonne foi?

Rio-Santo savait tout cela.

Aimait-il donc assez passionnément miss Trevor pour se faire le complice clairvoyant de la cruauté aveugle de lady Campbell? Son amour était-il de ceux qui renversent toutes barrières et mettent, pour franchir un obstacle, le pied sur toutes choses?

Non. — Son amour était réel; mais, comparé à l'autre sentiment qui était en lui, qui était lui tout entier et plus que lui, son amour descendait à un plan inférieur. C'était un sentiment secondaire, sacrifié, un prétexte peut-être.

Ce pourquoi il eût brisé toutes barrières; ce pourquoi il eût posé le pied sur une chose sainte,—sur la tête d'un ami, —sur le cœur d'une amante,—afin de s'élancer mieux et plus loin, ce n'était pas de l'amour.

C'était ce qu'il appelait son ambition, ce qu'un artiste eût appelé son idée, un conquérant sa politique. — C'était une pensée vaste, un désir immodéré, une passion raisonnée.— C'était la contemplation d'un but, aperçu d'abord autrefois comme une lueur lointaine, et qui, à mesure qu'il avait monté dans la vie, avait grandi, grandi jusqu'à se faire soleil, jusqu'à brûler son imagination qu'il emplissait de rayons trop ardens.

Entre lui et le but, Mary était un degré.

Mais que le lecteur n'aille point se méprendre et jauger Rio-Santo à la mesure de ces bourgeois Lovelaces qui se font de l'amour un hameçon pour pêcher la fortune, qu'il ne le compare pas même à ces don Juans diplomatiques qui *arrivent par les femmes*, comme on dit, pour exprimer par des mots acceptables une ignominieuse idée. Rio-Santo n'était ni l'un ni l'autre, parce que sa passion dominante était pure de tout intérêt personnel.

Faut-il le dire d'ailleurs? eût-il eu le même but, il aurait encore été autre. Sa nature, qui semblait jetée dans un moule plus large que celui de son entourage, comportait une somme de sentimens plus considérable. Chez les autres hommes, tout ce qui n'est pas l'amour détruit ou combat l'amour, chez lui, point d'exclusion, deux passions de nature communément contraire existaient contemporainement et d'accord, occupant sa tête et son cœur, prenant chacune sa part sur sa vie et suivant leur cours sans que la plus puissante éteignît la plus faible.

Ceux qui l'ont connu, ceux que l'explosion de sa pensée fit trembler, comme eût pu faire l'éruption d'un volcan au milieu des deux millions d'habitans de Londres, pourraient dire tout ce qu'il y avait en lui de jeunesse, de charme, d'amour franc, sincère, de volupté entraînante et sans arrière-pensée.

Il méditait et calculait autant qu'un premier ministre, agissait davantage, et trouvait le temps de rêver comme un poète et d'aimer comme un fou.

Il aimait à tort, à travers; et comme si le hasard eût pris à tâche d'écarter toute ronce du sentier de sa vie, le remords d'amour était pour lui chose impossible. Son but lui épargnait le remords, non pas en voilant l'œil de sa conscience, mais en lui donnant une excuse pour chaque infidélité, en lui montrant chaque victime, lorsqu'elle appartenait à certaine catégorie, comme une dépouille opime, un trophée, une parcelle conquise du grand œuvre auquel il aspirait.

Ce n'était donc pas seulement l'amour qui le poussait vers miss Trevor. L'amour avait eu son moment, son jour; il l'avait adorée quelque soir au bal; il l'aurait possédée peut-être et vaincue comme il avait vaincu tant d'autres femmes, si une pensée plus sérieuse et haute ne se fût jetée à la traverse de sa fantaisie.

Il voulut faire de miss Trevor sa femme, et il la respecta.

Et, s'il avait eu la force de mâter ainsi son désir, si souverain d'ordinaire, qu'on juge s'il pouvait s'arrêter devant une irrésolution de jeune fille!

Peut-être espérait il vaincre cette irrésolution, car il est impossible de penser qu'il n'eût point la conscience du puissant attrait exercé par lui sur les femmes;— peut-être ne prenait-il point tant de souci.

Le but, il voyait le but: il marchait.

Lorsque monsieur le vicomte de Lantures-Luces prononça, dans la loge de lady Campbell, le nom de Frank Perceval, le petit Français dut être étonné de l'effet produit. Rio-Santo tressaillit comme un lion au repos qui sentirait l'aiguillon d'une guêpe à travers l'épaisse égide de son cuir; lady Campbell perdit son sourire et fronça le sourcil; miss Trevor releva soudainement sa jolie tête affaissée et tourna vers le vicomte un regard avidement interrogateur.

Lantures-Luces n'était guère habitué à un pareil succès. Il s'arrêta pour se faire désirer davantage.

— Eh bien! monsieur? dit miss Mary; — eh bien?

Rio-Santo quitta la place qu'il occupait derrière la jeune fille et se glissa auprès de Lantures-Luces.

— Je parle sérieusement, dit ce dernier; c'est une fâcheuse affaire.

— Au nom de Dieu, monsieur!... commença Mary, dont la détresse faisait pitié.

— Ne parlerez-vous pas? interrompit sèchement lady Campbell.

— Si fait, madame... Ce pauvre Frank s'est battu en duel.

— En duel! répéta Mary haletante.

— Et il a été blessé...

— Légèrement, monsieur, n'est-ce pas? interrompit encore lady Campbell avec un signe de tête qui demandait impérieusement une réponse affirmative.

— Je vous demande pardon, répondit Lantures-Luces; dangereusement, madame... fort dangereusement.

— Frank!... blessé!... murmura faiblement Mary, qui mit la main sur son front pâle et ferma les yeux.

— Quant au nom de son adversaire... reprit Lantures-Luces.

Il s'arrêta tout-à-coup: le marquis venait de lui serrer violemment le bras.

— Bien, très cher, je vous comprends, reprit-il; — mais serrez moins fort... ma discrétion est connue, je pense!... et d'ailleurs, j'ignore le nom de celui qui a blessé le pauvre Frank.

Lady Campbell et Rio-Santo échangèrent un regard; d'un côté, ce fut une question; de l'autre, un aveu.

Miss Trevor laissa glisser sa main le long de son corps et rouvrit les yeux.

— N'a-t-on pas dit que Frank Perceval est blessé? murmura-t-elle, — blessé dangereusement, mon Dieu!

Lady Campbell voulut lui prendre la main, mais Mary chancela sur son fauteuil et tomba de côté privée de connaissance.

Lantures-Luces se retira pour aller conter cet incident aux dandies de la loge infernale, et aussi pour voir de plus près et de plus bas la signora Briotta qui entrait en scène.

— Pauvre enfant! dit lady Campbell en mettant son flacon de sels sous les narines décolorées de sa nièce; — ah! milord, qu'avez-vous fait!

— Il m'avait insulté, madame, et il est mon rival!

— Rival malheureux, monsieur! car cet évanouissement prouve seulement que Mary se souvient du compagnon de sa jeunesse... Pauvre Frank!... Moi aussi, monsieur, je suis désolée... Veuillez demander ma voiture, milord, voici Mary qui reprend ses sens.

— Un seul mot, madame! dit le marquis d'un ton suppliant; — aurais-je perdu vos bonnes grâces en faisant ce que tout gentleman eût fait à ma place?

— Je ne sais, milord... je ne sais... Et si la pauvre Mary ne vous aimait pas, je crois... La voilà qui revient, monsieur!

Rio Santo baisa la main de lady Campbell et se dirigea d'un pas rapide vers l'entrée du théâtre.

— Il faut que demain tout soit fini! murmura-t-il; — cet événement doit hâter le dénoûment, et à tout prix je serai le mari de miss Trevor.

— Pauvre Frank! répétait pendant cela lady Campbell; — il doit être bien malheureux!... Mais je tremble en pensant que cette blessure aurait pu atteindre le marquis.... Quel coup affreux c'eût été pour cette chère enfant!...

La signora Briotta récoltait un nombre incalculable de bouquets et de bravos. Les galeries supérieures, silencieuses ou à peu près pendant la pièce, menaçaient de s'abîmer maintenant sous les trépignements de la multitude.

Nous jugeons à propos de taire au lecteur les réflexions diverses qu'échangèrent, à propos du talent de cette célèbre danseuse, mistress Brown, mistress Black, mistress Crubb, mistress Dood et mistress Bloomberry. Quant aux dires de mistress Bull, de mistress Footes et de mistress Crosscairn, nous croyons devoir les passer sous silence.

— De par l'enfer! Dorothy, ma chère dame, — que diable! dit le capitaine, voici une sauterelle assez drôle, je pense!

— Soyez sûr, monsieur O'Chrane, qu'elle est attachée au plafond par un fil de fer.

— Le croyez-vous, mon amour?

— Je vois le fil, monsieur O'Chrane... Tenez... chaque fois qu'elle saute en montrant... ce qu'elle devrait cacher, la Moabite! le fil remue.

— Il remue, de par Dieu! mon cœur, ou le diable m'emporte! s'écria le capitaine; — je veux être damné s'il ne remue pas!

— Vous sentez, reprit mistress Burnett avec suffisance, — que quand on est attaché au plafond comme une marionnette, il n'est pas bien malin de faire ainsi des sauts de brochet.

— Ma foi, Dorothy, que je sois pendu! vous avez raison, mon amour!

— Et dire qu'on fait payer cela quatre shellings! conclut logiquement la grosse tavernière des Armes de la Couronne, — et qu'il m'en coûte à moi une agrafe d'une livre!... J'ai connu bien des hommes qui, à votre place, m'auraient donné déjà une autre agrafe, monsieur O'Chrane... mais c'étaient des gens généreux et comme il faut.

Le capitaine reçut le choc sans broncher et répondit seulement:

— Je n'ai jamais douté, mon cœur, que vous n'ayez connu bien des hommes. Dans le nombre, que Dieu me damne! et sans me compter, il a pu naturellement se trouver quelque gentleman...

Dans la loge *infernale*, le petit Français Lantures-Luces se démenait comme un possédé. Il jetait des couronnes, il jetait des bouquets, il criait brava, il criait *délicieux* *, il criait *very well*!

Et, tout en travaillant ainsi, il trouvait encore moyen de parler immodérément.

Susannah et la comtesse de Derby se retrouvaient seules dans la loge de cette dernière. Les visites avaient pris fin. La comtesse, bonne et prévenante, parla de Brian, et Susannah écouta avec bonheur chacune de ses paroles. Quand lady Ophelia se tut, Susannah la remercia naïvement, livrant ainsi son secret et divulguant d'un mot son amour, comme si elle n'eût point su que, dans le monde, l'amour est chose qu'il faut cacher.

La comtesse lui prit la main en souriant.

— Je voudrais être votre amie, dit Susannah.

— Je suis la vôtre, madame, répondit Ophelia; — quand vous serez heureuse comme ce soir, venez vers moi; la vue de votre bonheur me consolera; quand vous souffrirez, venez encore, venez surtout: on souffre moins lorsqu'on est deux à souffrir.

Susannah la regarda étonnée.

— Vous, si brillante, si belle, murmura-t-elle, — vous parlez de souffrir!

— Que Dieu vous préserve, madame, dit Ophelia en essayant de sourire encore, — vous qui êtes plus brillante et plus belle, d'apprendre que, contre certaines souffrances, noblesse et beauté sont impuissantes à nous protéger.

Susannah pressa doucement la main de la comtesse entre les siennes.

— Je n'ai jamais aimé que vous et lui, pensa-t-elle tout haut; — celles qui ont une sœur sont heureuses...

Elles ne se séparèrent que sous le péristyle du théâtre, après le spectacle.

— La voiture de madame la princesse de Longueville! cria un groom à brillante livrée.

Susannah avait presque oublié son noble nom. La comtesse lui dit adieu pour monter elle-même dans son équipage.

Susannah s'élança dans le sien. — A peine y était-elle, qu'une main d'homme ferma la portière.

— Princesse, dit en même temps la voix de Tyrrel l'aveugle qui était assis à côté d'elle, — nous sommes loin d'hier soir et de la Tamise, n'est-ce pas?... Remettez-moi l'objet qu'on vous a confié.

Susannah tira de son sein, sans répondre, la bague, toujours enveloppée dans le papier où Snail l'avait mise, et la tendit à l'aveugle, qui la prit.

— C'est bien, dit-il. Demain, vous aurez de la besogne, madame. Il vous faudra soigner un malade et mettre un baiser sur le front d'un homme qui n'est pas le Très Honorable Brian... Mais c'est un Très Honorable aussi, et Perceval vaut Lancester...

CHAPITRE XXIII.

LA NUIT DE DEUX JEUNES FILLES.

Vers cette heure même, le comte de White-Manor rentrait à son hôtel.

Il descendit de son carrosse sans mot dire, monta lentement les degrés de sa maison et s'enferma dans sa bibliothèque.

Il était plus pâle qu'un mort, et ses yeux avaient ce regard vague, indécis, étonné, des hommes que menace la démence.

Il tomba de son haut dans un fauteuil, jeta son chapeau et mit sa tête entre ses mains.

* En français dans le texte.

C'était quelque chose d'étrange et de saisissant que l'émotion de cet homme, si froid d'ordinaire, si bien cuirassé contre toutes atteintes, si complétement bardé dans sa panoplie d'égoïsme anglais et aristocratique. La détresse avait trouvé le défaut du haubert; elle s'était enfoncée, poignard délié, dentelé, empoisonné, jusqu'au fond du cœur où une impitoyable main la tournait et retournait sans relâche.

Le comte souffrait horriblement. — Il souffrait d'autant plus que sa blessure était de celles qui, pour être trop petites et imperceptibles, échappent aux moyens ordinaires. Son ennemi, sorte de fantôme implacable, ne se pouvait point prendre corps à corps. Ses coups, perfidement ménagés, n'appelaient ni la vengeance des lois ni les mépris du monde. Au contraire, chaque fois qu'il frappait, le monde souriait et applaudissait.

Le comte avait encore dans les oreilles le bourdonnement odieux des rires de la multitude. Il croyait voir l'outrageant sourire des hommes et l'effort plus outrageant qu'avaient fait les ladies pour garder leur sérieux. — Ces éventails insolens derrière lesquels on s'était caché pour railler miroitaient devant ses yeux éblouis.

Et nul moyen de frapper à son tour, de rendre coups pour coups, blessures pour blessures!

Il était comme ce lion de la fable, emportant sous sa fourrure à l'épreuve le dard aigu d'une guêpe. Il se débattait, il rugissait, il se damnait.

Le comte de White-Manor était un homme de cinquante ans environ. Son visage offrait avec celui de son frère quelques traits éloignés de ressemblance, mais l'expression était tout autre. C'était de l'apathie chagrine, mêlée à ces colériques symptômes qui prennent corps et se burinent avec l'âge sur la figure de certains hommes à tempérament sanguin. La passion, une passion brutale et sans frein, avait dû brûler jadis dans ces yeux éteints maintenant. On devinait le vide, l'ennui, le dégoût qui suivent à coup sûr l'assouvissement monotone de tous désirs formés; mais il y avait parmi cet ennui que beaucoup regardent comme un mal imaginaire, il y avait de la souffrance vraie: la rage combattait l'apathie, l'ennui s'effaçait sous la morsure de l'angoisse.

Il avait été longtemps l'un des viveurs les plus dissolus de Londres. Dès 1825, O'Connel l'avait flétri de la qualification de *pourceau*, et jamais le grand tribun d'Irlande n'avait frappé mieux et plus juste. Le comte, en effet, n'avait du vice que le côté odieux, lourd, matériel. Ses séductions s'opéraient à prix d'or, par l'entremise de ces misérables dont le nom souille à la fois la plume qui l'écrit et l'œil qui l'épelle. Il se vautrait de sang-froid dans des orgies clandestines, presque solitaires, et n'avait pas même la banale excuse du plaisir, car il portait partout son ennui chronique, et faisait le mal même avec lassitude.

C'était, en un mot, la personnification haïssable et quelque peu outrée de notre aristocratie britannique, si magnifique par son passé, si puissante par ses richesses, — mais si honteusement inutile, à de nobles exceptions près, si dégradée par ses mœurs, si abâtardie par son égoïsme aveugle, et qui devrait craindre peut-être, il faut le dire en gémissant, de se heurter, quelque jour de pesante ivresse, contre le billot néfaste où périt jadis, innocente, résignée, chevaleresque, la vaillante noblesse de France sous le tranchant de la hache populaire.

Un homme pareil devait être inaccessible au remords. Dieu le punit par le spleen, qui est l'*atra cura* des bords de la Tamise, et son spleen fut incurable, parce que l'obsession qui le causait était réelle et non point imaginaire. — Il s'engourdit, sans espoir de guérir, sans force pour combattre, et réveillé seulement de temps à autre par l'atteinte poignante qui le touchait au vif.

Après avoir passé dix minutes dans un état d'immobilité complète, lord de White-Manor se leva brusquement. Sa face, naguère si pâle, était maintenant d'une rougeur apoplectique. Il sonna si violemment que le cordon, brisé, lui resta dans la main.

— Paterson!... Gilbert Paterson!... le coquin de Gilbert Paterson! dit-il au valet qui se présenta; — qu'il vienne ici... à l'instant!

— Il y a eu du Brian!... pensa le groom, qui s'élança vers l'appartement de l'intendant.

Celui-ci avait justement le cœur léger et la conscience tranquille. Son après dînée avait été employée comme il faut pour le bien de son maître. Il n'avait pas perdu de temps, s'était présenté chez mistress * Mac-Nab sous un prétexte, — les gens comme Gilbert Paterson ne manquent jamais de prétexte, — et avait vu Anna Mac-Farlane.

Il avait été ébloui de sa beauté.

C'était l'affaire de milord. Bob n'avait pas menti. Cette douce enfant, si charmante, si pure, si angélique, eût distrait Satan lui-même, à supposer que Satan ait le loisir de s'ennuyer comme un simple pair du royaume-uni de la Grande-Bretagne.

Paterson descendit donc avec empressement, et se présenta devant milord le sourire aux lèvres.

Le comte était encore debout. Il avait la bouche ouverte, l'œil fixe, et sa pâleur était revenue. Il laissa Paterson s'avancer jusqu'à lui.

L'intendant salua fort respectueusement, et ne prit point la peine, pour son malheur, d'examiner la physionomie de son maître, où il aurait lu, annoncé en lisibles caractères, l'orage qui le menaçait.

— Milord, commença-t-il, — je suis bien aise...

Le malheureux n'acheva pas. Un coup de poing, — un coup de poing de lord! — l'atteignit au creux de l'estomac et l'envoya tomber à l'autre bout de la chambre.

Le comte avait pratiqué, avec quelque succès autrefois le noble art du boxing. — Et il y paraissait encore.

Gilbert Paterson se releva suffoqué.

— Va-t'en! dit le comte; c'est toi qui es cause de cela, misérable!... Qui t'avait permis, scélérat! de faire donner des coups de fouet au frère d'un comte?... Il se venge!... il se venge sur moi!

Le comte se laissa retomber sur son siége.

— Mais, milord... voulut dire humblement Paterson.

— Tais-toi, de par le ciel, traître valet que tu es! s'écria lord de White-Manor; — va t'en... sur-le-champ! je ne veux pas que tu couches en ma maison... Demain tu emporteras ce qui est à toi et ce que tu m'as volé... Jusqu'à la nuit, tu pourras rester ici... mais tu ne dormiras plus sous mon toit.

Le comte appuya sa tête alourdie sur sa main.

— Tu es cause qu'il me tuera! murmura-t-il d'une voix sourde; — car il me tuera!... Va t'en!

Gilbert Paterson n'osa pas résister à cet ordre péremptoire. Il prit à peine le temps de se couvrir d'un manteau et sortit précipitamment de l'hôtel.

Il faisait un froid brumeux et humide. Paterson allait au hasard par les rues, absorbé par le récent souvenir de son expulsion, et ne pouvant point donner son attention à autre chose.

— Chassé! murmurait-il; — chassé au moment où je travaillais pour lui... Ah! milord, milord!... de manière ou d'autre, vous me le paierez! Chassé!... Mais croit-il donc qu'un homme d'affaires quitte ainsi une maison avec quelques misérables milliers de livres dans son portefeuille!... Il me fallait cinq ans encore pour faire honorablement ma fortune... Cinq ans! j'avais compté... que diable! C'est cinq ans que vous me volez, milord comte! cinq ans qui valent au plus bas dix mille livres! Je ne puis, en conscience, vous faire cadeau de cela!...

Il avait parcouru, sans savoir, une bonne partie du West-End et marchait maintenant, gesticulant et parlant tout seul, sur les larges trottoirs de High-Holborn.

— Chassé! répétait-il; — et le diable ne me fournira pas les moyens de rattraper ma place! Voyons! du calme!... Nous avons passé par des jours plus difficiles... Cherchons!

Il continua de marcher, mais en silence, le long de Holborn,

* En anglais, l'usage veut que le mot *mistress* soit indiqué par l'abréviation Mrs; mais comme dans notre langue cela pourrait signifier *messieurs*, nous continuerons à mettre mistress au long, afin d'éviter toute confusion.

puis le long de Cheapside. Il entra enfin dans Cornhill. — La course qu'il venait de fournir était longue. Sans raisonner et obéissant d'instinct à un impérieux besoin de repos, il s'assit sur une borne qui protégeait l'angle formé par la maison carrée sur Finch-Lane et Cornhill.

Là, il poursuivit ses réflexions.

De l'autre côté de Cornhill, en face de la boutique du bijoutier Falkstone, au second étage d'une petite maison neuve et blanche, on voyait briller une lumière à travers de diaphanes rideaux de mousseline. Cette maison était celle de mistress Mac-Nab, et la lumière brillait dans la chambre qui servait de retraite commune aux deux filles d'Angus Mac-Farlane.

Il était alors près de minuit. Clary dormait. Sa charmante tête s'appuyait sur son bras lisse et blanc que l'agitation d'un rêve avait mis, malgré le froid, hors des couvertures. Elle respirait par efforts inégaux, et parfois une plainte s'échappait de sa bouche entr'ouverte.

Anna était assise sur son séant. Sa toilette de nuit était faite depuis bien longtemps. Elle avait relevé ses cheveux, noué sa cornette et mis sur ses pures épaules le peignoir blanc, dont la percale festonnée laissait deviner vaguement la juvénile délicatesse de ses formes.

Et pourtant, elle n'avait point soufflé encore sa bougie pour allumer sa lampe de nuit. Elle n'avait pas cherché un refuge contre le froid piquant du soir sous le moëlleux abri de ses couvertures. Ses yeux brillaient et n'avaient nul symptôme de sommeil, bien que, d'ordinaire, à cette heure, elle fût endormie depuis longtemps.

Elle veillait et semblait attendre, inquiète, la venue de quelqu'un. Son oreille se tendait avidement dès qu'un bruit se faisait dans la rue, et, de temps en temps, elle joignait ses petites mains, comme si elle eût prié avec ferveur.

C'est que, depuis le matin, Stephen Mac-Nab n'était point revenu à la maison de sa mère On n'avait pas eu de ses nouvelles; il était minuit et Anna ne savait que croire.

Elle regardait de temps à autre sa sœur Clary, comme si elle eût envié son sommeil ou qu'elle eût voulu l'éveiller pour causer, pour faire deux parts de son inquiétude, pour ne pas garder seule sur le cœur le lourd poids qui l'écrasait.

Clary dormait toujours.—En dormant, elle murmurait d'indistinctes paroles, et lorsque la blanche clarté de la bougie tombait sur son visage, on voyait des gouttelettes de sueur perler, puis se sécher sur la peau brûlante de son front.

— Pauvre sœur! pensait Anna; voilà bien des nuits qu'elle souffre ainsi... Mais ne reviendra-t-il pas, mon Dieu!... Mon Dieu! faites qu'il revienne!

Un coup sec et vivement redoublé retentit à la porte de la rue.

Anna sauta hors de son lit. La porte de l'escalier était d'avance ouverte. La jeune fille, tremblant de froid et honteuse de son empressement, se pencha sur la rampe pour entendre et pour voir.

Mistress Mac-Nab parut bientôt sur l'escalier. Elle aussi veillait: l'amour d'une mère ne s'endort pas plus que la tendresse d'une amante. Elle reçut Stephen au moment où une servante ouvrait la porte de la rue, et l'accabla de caresses et de questions.

Stephen était bien triste. Anna ne put le voir qu'un instant, pendant qu'il montait la première volée de l'escalier; mais ce fut assez. Elle fut à la fois rassurée et désolée: rassurée dans sa vague petite jalousie, désolée du chagrin de son cousin.

Elle écouta.

Stephen était entré dans la chambre de sa mère. Tout ce qu'Anna put entendre fut le nom de Frank Perceval prononcé avec une douloureuse émotion par Stephen, et quelques exclamations de surprise de mistress Mac-Nab. Elle grelottait la pauvre enfant, sous son léger vêtement de nuit qu'un vent glacial soulevait à chaque instant, mais elle demeurait à son poste.

L'entrevue dura peu. Bientôt Stephen reparut sur l'escalier, et, au lieu de monter vers sa chambre, suivant son habitude, se dirigea vers la porte de la rue.

— Où va-t-il? se demanda Anna.

Elle ne devait point avoir de réponse à cette question. — Elle n'entendit même plus rien, si ce n'est un nom que Stephen prononça en embrassant sa mère.

Ce nom était le nom de Clary.

Anna sentit une larme aux cils alourdis de sa paupière.

— Clary! répéta-t-elle avec tristesse; — et moi?

La porte de la rue se referma. Mistress Mac-Nab remonta en murmurant:

— Pauvre jeune gentleman!... Stephen est un bon et généreux enfant! — Pauvre jeune monsieur Frank!...

Anna rentra dans sa chambre dont elle referma doucement la porte. Elle avait un poids plus lourd sur le cœur.

Clary dormait encore.

Au moment où Anna mettait le pied sur son lit, sa sœur s'agita violemment dans son sommeil. Elle haletait sous le poids d'un rêve pénible. Elle voulait parler, mais le cauchemar lui fermait la bouche.

— Clary! Clary! dit Anna.

Cette voix amie rompit en partie le charme.

— Stephen! Oh! Stephen! murmura Clary; — sauvez-moi!

Anna se couvrit le visage de ses mains, et des larmes abondantes ruisselèrent à travers ses doigts.

— Elle aussi!... murmura-t-elle.

Puis elle éveilla sa sœur par un baiser.

Clary se dressa, effrayée, sur son séant et jeta ensuite ses bras autour du cou d'Anna qui s'efforçait de sourire.

— C'est toi! dit-elle; — oh! merci!... Je faisais un rêve... Que je t'aime, Anna, et que ta vue est un doux réveil! — Un rêve terrible, ma sœur...

Elle s'interrompit et ajouta en soupirant:

— Terrible et doux à la fois... Il était là... il m'enlaçait de ses bras... Je ne pouvais résister... Il m'entraînait...

— Qui? demanda Anna dont les fins sourcils se rapprochèrent; — Stephen?

Clary secoua la tête.

— Non, répondit-elle; — Stephen essayait de me protéger contre lui.

— Contre qui? demanda encore Anna.

Clary la regarda, et l'expression de son beau visage changea subitement.

— Je ne sais, murmura-t-elle: — qu'ai-je dit?... J'ai parlé comme on fait quand on rêve...

— Tu as parlé de Stephen, ma sœur.

— Oui... c'est vrai... Ecoute, Anna.

Elle attira sa jeune sœur sur son sein et couvrit sa joue de baisers.

— J'ai deviné ton secret, reprit-elle; tu l'aimes... tant mieux! la dernière lettre de notre père annonce son arrivée prochaine... Nous le verrons bientôt, demain peut-être... Je lui parlerai, Anna; tu seras heureuse.

— Tu ne l'aimes donc pas, toi? dit Anna qui pleurait et souriait.

— Moi?... Je n'aime personne, Anna, répliqua vivement Clary; — personne, entends-tu... Et qui donc aimerais-je?

— Je croyais...

— Comme tu as froid, ma sœur!... Recouche-toi! recouche-toi bien vite... Pauvre Anna!... Que j'aurai de joie à te voir la femme de notre cousin, qui est si noble et si bon... Je voudrais que notre père fût à Londres déjà!

Les deux sœurs s'embrassèrent encore, et Anna regagna son lit. Les rôles changèrent alors. Au bout de quelques minutes, on aurait pu entendre l'égale et douce respiration d'Anna endormie.

Clary, au contraire, veillait maintenant; elle veillait, hélas! cette nuit comme toutes les autres nuits, lorsque quelque rêve ne venait point engourdir la fièvre de son unique et brûlante pensée...

Gilbert Paterson, cependant, avait eu le temps de réfléchir, mais il n'avait rien trouvé de passable, et demeurait depuis une heure sur sa borne, gelé, de mauvaise humeur, et ne sachant à quoi se résoudre.

Ce fut le bruit de la porte, refermée par Stephen, qui le tira enfin brusquement de sa chagrine préoccupation.

Il se leva et secoua ses membres raidis par l'humidité nocturne.

— Où diable suis-je ici?... Je ne peux pourtant pas coucher dans la rue... Voyons!

Il s'orienta et reconnut Cornhill. Puis ses yeux, élevés par hasard, rencontrèrent la lumière qui brillait au second étage de la maison de mistress Mac-Nab.

Cette vue sembla dissiper soudain les ténèbres de son cerveau. Il se frappa le front et sourit joyeusement.

— Pardieu! dit-il, voilà mon affaire!... Je veux en essayer dès demain... Quant aux moyens à employer, j'en sais plusieurs, mais à quoi bon s'exposer soi-même... j'ai de l'argent pour payer les autres.

Il remonta aussitôt Cheapside et se fit ouvrir un fiacre devant Saint-Paul.

— Où allons-nous, milord? demanda le cocher.

Gilbert Paterson demeura un instant indécis.

— Before-Lane, dit-il enfin.

Puis il ajouta à part soi :

— Ce sera bien le diable si, parmi les habitués de Peggy, je ne trouve pas ce qu'il me faut!

CHAPITRE XXIV.

LE TAP.

Jamais, au grand jamais on n'avait vu Bob Lantern s'occuper si activement d'une chose qui ne le regardait point. Les coups de canne du bon capitaine O'Chrane semblaient lui avoir communiqué un entrain extraordinaire, et, lorsque Snail, de retour de son expédition, revint à *The Pipe and Pot*, Bob travaillait des pieds et des mains à déblayer le *tap*, empli de décombres, pour faire plaisir, disait-il, à son ami l'honnête Mich.

L'honnête Mich ne paraissait point animé à son endroit d'une gratitude fort chaude.

Il avait toujours ses coudes sur la table et sa tête entre ses deux mains. Sa tumeur avait grossi et se montrait blanchâtre, veinée de sang, sous les mèches humides de ses épais cheveux roux.

Bob interrompait parfois son travail, dans lequel du reste il était aidé par trois ou quatre vagabonds à mines patibulaires, pour venir s'asseoir auprès de Mich.

— Bois un peu, mon garçon, lui disait-il; mais ne bois pas trop. Quand on a bu, on fait du bruit et pas de besogne... Je t'ai vu taper comme il convient quelquefois, sous London-Bridge; mais tu as affaire ce soir à un vigoureux drôle... Heureusement, Mich, mon honnête Mich, Tom Turnbull est une brute qui frappe en aveugle, et si tu t'es laissé toucher à la tempe, mon vieux c'est que tu avais bu...

— Tom ne viendra pas, répondait Mich, exprimant involontairement son espoir; — c'est un lâche!

— C'est un lâche, Mich, un vrai lâche, mais il viendra... Oh! j'irai le chercher, s'il ne vient pas, Dieu me damne!... par intérêt pour toi, Mich, mon garçon.

Quelqu'un qui eût observé le visage de Bob tandis qu'il soufflait ainsi ses paroles à voix basse dans l'oreille de Mich, aurait reculé de dégoût et d'effroi. La sueur perçait sous ses cheveux durs et bas plantés; ses yeux scintillaient cauteleusement derrière les poils abaissés de ses sourcils. Une convulsion périodique agitait les muscles de sa face, et, à chaque angle de sa bouche, il y avait un petit flocon d'écume qu'il essuyait sans cesse et qui, sans cesse, reparaissait.

Tout l'ensemble de sa physionomie exprimait avec une énergique hideur l'instinct de cruauté féroce, peureuse et terrible à la fois qui était quelque part au fond de sa nature, et que recouvrait d'ordinaire l'appétit insatiable et victorieux qui le poussait incessamment à la déprédation. Le masque de bonhomie que revêtait parfois son visage, dans la joie de l'avidité assouvie ou dans le besoin de tromper, s'était violemment déchiré et laissait voir à nu l'effrayant caractère de cette figure où tous les penchans mauvais qui peuvent vicier le cœur d'un homme avaient laissé tour-à-tour leur stigmate.

Ce n'était pas Satan, car Satan ose, et quelque farouche grandeur a survécu à sa chute; c'était un démon inconnu, ignoble, repoussant, odieux des pieds à la tête, un démon qui n'était pas tombé du ciel, mais engendré par l'enfer même... si ce n'est faire tort à l'enfer que de le comparer aux impurs et venimeux cloaques où naissent les truands de Londres!

En voyant cet œil sanglant éclairer sourdement l'anguleux pêle-mêle de lignes qui, se heurtant comme au hasard, donnaient en ce moment au laid visage de Bob une vigueur réellement diabolique, on se fût repenti d'avoir souri naguère à ses patelines et gauches allures. Le bouffon s'était fait hyène, et rien de plus atroce que ces transformations dont l'histoire nous fournit de si redoutables exemples!

Depuis deux heures il était là, tâchant d'échauffer le sang inerte de Mich, soufflant sans relâche l'esprit de colère et de discorde, prêchant, raillant, priant tour-à-tour.

Car, depuis deux heures, une haine furieuse bouillonnait au dedans de lui contre Tom Turnbull, — et il n'osait pas attaquer Tom lui-même face à face. Tom lui faisait peur. Qui ne sait ce que la peur ajoute de fiel à la haine?

Lorsqu'il quittait Mich, son champion, durant une minute, c'était pour préparer le *tap* qu'il avait marqué dans sa sagesse comme un lieu parfaitement convenable à la lutte annoncée. Le *tap* était vaste; son sol gardait le niveau, et la poudre épaisse qui le couvrait, annulant les dangers véniels de la chute, prolongerait le combat, et lui donnerait pour résultat presque certain une sanglante catastrophe.

Oh! quelle allégresse sauvage brillait sous les sourcils de Bob en traçant les deux lignes qui désignaient la place à prendre par les deux adversaires! Comme il se délectait aux mortels tableaux que voyait son imagination excitée! En ce moment, pour lui faire lâcher prise, il eût fallu le bras d'un géant, — ou bien encore l'appât de quelques guinées, car Bob, en ses plus folles colères, avait un côté sensible, tendre, éminemment vulnérable. Son avarice sans limites ne dormait jamais que d'un œil.

Snail avait repris son costume naturel et portait sous le bras ses habits d'emprunt arrangés en paquet. Il vint se rasseoir à sa place, vis-à-vis de Mich et à côté de Madge.

Il y avait deux heures qu'il était parti. Madge n'avait pas bougé; elle n'avait pas non plus ouvert la bouche, si ce n'est pour boire de temps en temps une gorgée de gin. Sa pipe brûlante et humide était toujours entre ses dents. Ni le tabac, ni le gin, ni le rhum n'avaient produit le moindre effet sur elle.

Au contraire, la pauvre petite Loo, brisée par l'ivresse et la fatigue, était tombée sans mouvement au milieu de son bal extravagant. On la voyait, étendue à terre, dans le coin même où elle dansait tout-à-l'heure. Ses forme grêles se dessinaient sous l'étoffe de sa robe, trempée d'ale et de sueur. Sa bouche ouverte respirait péniblement et rendait à chaque aspiration un râle rauque, haletant, affreux à entendre. Elle avait la tête renversée, et d'admirables cheveux blonds, seuls débris d'une beauté polluée en son germe, ruisselaient sur le sol autour d'elle. Ses joues hâves et creusées avaient deux taches de feu aux pommettes, et ses paupières demi-baissées laissaient voir l'émail terni de ses grands yeux.

Elle dormait.

Bob Lantern jeta en tapinois sur Snail un regard de rancune et se leva sans mot dire pour aider à déblayer le *tap*

— Ho hé! s'écria Snail, tout le monde dort il ici?.. ma jolie Madge ne me dit seulement pas bonsoir; Mich, mon beau frère, a l'air d'un bœuf à l'abattoir; ce vieil hypocrite de Bob me regarde et s'en va... et Loo... où diable est Loo, ma jolie Madge?

Madge étendit silencieusement la main vers le coin où gisait la pauvre petite fille.

— Tu es un gros coquin, Mich, dit Snail, de laisser comme cela ta femme... Que lui faudrait il, à Loo?.. un peu de gin, pardieu ! et elle serait gaillarde comme toi et moi.

Il fit le tour de la table et s'approcha de sa sœur.

— Pauvre Loo ! dit-il. Elle brûle comme un tison de coke!.. Elle étouffe comme cela, la tête en bas... Loo ! Loo !

Il la secoua, et la petite fille se leva à demi pour retomber lourdement à terre.

— Loo ! Loo ! répéta Snail en tâchant de la soulever.

Loo mit ses deux mains sur sa poitrine haletante.

— Oh ! oh ! dit-elle d'une voix creuse ; — j'ai du feu... du feu là dedans !

— Ton verre, Madge ! s'écria Snail.

Madge passa le verre plein de rhum à Snail, qui l'approcha des lèvres de sa sœur. Celle-ci le but d'un trait.

Elle ouvrit les yeux alors, se leva et se prit à rire.

— Du tabac ! dit-elle ;— j'ai fait un bon somme, pardieu!.. Qui veut danser avec moi ?

Le rhum venait d'engourdir pour un instant sa souffrance, et la pauvre fille se croyait guérie.

Elle voulut entraîner Mich, qui grogna et la repoussa rudement; puis elle s'en prit à la jolie Madge, qui pouvait en effet fort bien servir de cavalier ; puis enfin, elle s'en alla danser seule dans son coin.

Le verre de rhum avait réchauffé son ivresse. Ses longs cheveux blonds tombaient, épars et mêlés, sur son visage. Elle riait et grimaçait derrière ce voile, comme une enfant qu'elle était.

Et c'était chose faite pour serrer le cœur douloureusement que de voir cette précoce victime du vice secouer pour ainsi dire son agonie et trouver dans l'ivresse ce qu'il fallait de force pour épuiser son dernier souffle.

— Attention, Mich, mon garçon, dit Bob, qui vint s'asseoir auprès du lighterman, — j'entends du bruit dans la rue. Ce sont eux.

Mich se redressa et parut écouter attentivement. Son regard hébété se baissa comme par un mouvement subit de terreur.

— Les voilà ! les voilà ! s'écria Snail ;—Mich, de par Dieu ! lève-toi ! lève-toi comme un bon garçon... Tu as peur, je pense... Madge, n'a-t-il pas peur?

— Non, Snail, non, il n'a pas peur... Mich est un brave... N'est-ce pas, Mich ?

C'était Bob qui parlait ainsi, et tout en parlant, il interrogeait avidement la physionomie effrayée du lighterman.

— Du diable s'il ne tremble pas comme la feuille ! grommela t-il ;— il faut pourtant que ce coquin de Tom ait son compte !.. Ah ! Tempérance ! Tempérance !..

Bob grinçait des dents et serrait convulsivement les poings.

— Ma bonne mistress Witch, dit-il tout bas, avez-vous mis à chauffer ce que je vous ai dit?

— J'ai mis une mesure de rhum, monsieur Bob, j'ai mis deux mesures de gin, un quart de pinte d'eau-de-vie de France, une demi once de canelle et un verre de sherry.

— C'est cela, ma bonne dame... Est ce chaud ?

— Bouillant, monsieur Bob... Je vais vous le servir.

Peg Witch disparut un instant et revint presque aussitôt avec un bowl fumant, dont l'âcre vapeur la faisait tousser en chemin.

— Allons, Mich ! un verre de grog, mon fils ! cria joyeusement Bob... ça te donnera du cœur, mon garçon... Tu n'en manques pas, je le sais bien, pardieu ! — mais on n'en a jamais trop.

Bob versa le brûlant mélange à la ronde. Mich but son verre d'un trait ; Madge l'imita ; Snail fit la grimace, et jeta ce grog de nouvelle espèce qu'il déclara détestable.

— Le fait est, dit Madge, profitant du moment où elle avait ôté sa pipe pour boire,— le fait est qu'il n'est pas assez fort.

— Un autre verre, Mich ! reprit Bob.

Mich but un second verre.

Comme il achevait, un violent coup de pied lança la porte en dedans.

— Quand je vous disais que c'étaient eux ! s'écria Snail ; les voilà ! voilà le *fun* qui va commencer... le *fun*, vive le *fun* ! *The fun for ever* * !

En parlant, il s'était levé. — Bob versa un troisième verre à Mich, qui, dans son trouble, l'avala jusqu'à la dernière goutte.

Bob le regarda en face. L'inerte visage de Mich s'animait insensiblement. Ses paupières battaient ; les veines de son front se gonflaient.

Ce que voyant, Bob saisit le bowl à moitié plein encore et le brisa sur le carreau de la salle.

— Il en a assez! murmura-t-il, — et il ne faut pas que Turnbull en goûte!

Snail, cependant, s'était élancé vers les nouveaux arrivans. C'étaient Tom Turnbull, le gros Charlie, Mitchell, et deux ou trois autres des matelots nocturnes du bon capitaine Paddy. Tous, ils étaient ivres; seulement Turnbull l'était un peu plus que les autres.

Ils entrèrent en chantant, et couvrirent Peg Witch de malédictions en guise de salut. On leur fit place autour d'une table.

— Je suis ici, leur dit Snail, avec ma femme Madge, mes gais camarades ; mais je ne puis vous offrir à boire parce que Mich est mon beau-frère et boit avec moi... Allons-nous commencer la danse?

— Ah! Mich est ton beau-frère! répliqua Turnbull. C'est bien. Je vais l'assommer.

Bob avait suivi Snail tout doucement. Il donna une ronde poignée de main à Tom Turnbull.

— Allons, allons, mon vieux Tom, dit-il ; Mich est un bon garçon et va devenir notre camarade... Est-ce qu'on ne pourrait pas arranger cela ?

Tom, malgré son ivresse, regarda Bob d'un air soupçonneux.

— Puisque tu t'en mêles, toi, dit-il d'un air sombre, il y aura un crâne brisé ce soir... peut-être deux... que veux-tu ?

— Je veux vous calmer tous deux, mon vieux compagnon, reprit Bob en mettant dans sa voix une nouvelle dose de miel.

— Tu veux nous donner le diable au corps... c'est bien... j'ai mes seconds... va-t'en !

Bob s'en alla retrouver Mich. Celui-ci n'était plus le même homme. Son torse robuste s'était redressé. Il y avait une flamme sauvage dans son regard. Le grog infernal de Bob faisait son effet.

— Mon garçon, dit ce dernier, ce diable de Tom ne veut entendre à rien !

— Quel Tom ? demanda Mich, dont l'épaisse cervelle se troublait en même temps que son sang s'échauffait.

Bob pressa du doigt la tumeur qu'il avait au-dessus de l'oreille.

— Celui qui t'a fait cela, pardieu ! murmura-t-il ; le coquin de Tom Turnbull.

A ce nom, Mich tressaillit convulsivement et asséna sur la table un coup de poing qui fit sauter les verres et les cruchons.

— Où est-il ? où est il ? s'écria-t-il ; — ah ! je vais le tuer cette fois !

— Puisses-tu dire vrai ! pensa Bob.

Snail battait des mains et répétait sur tous les tons que le bal allait commencer. Il ne se trompait pas. Turnbull avait entendu la menace de Mich ; il se leva et l'appela par son nom. L'instant d'après, le *tap* présentait l'aspect d'un champ-clos. Tous les chalands de *The Pipe and Pot* étaient rangés en galerie autour de l'arène tracée par les soins de Bob Lantern. Derrière les hommes on voyait, montées sur des bancs apportés, Peg Witch, Assy-la-Rousse, et Loo qui chantait toujours d'une voix creuse et monotone.

Madge avait, bien entendu, sa place marquée parmi les

* Forme anglaise, sorte de vivat : *le fun pour toujours !*

hommes. Son chapeau, sa veste, ses bottes, sa pipe et sa barbe lui donnaient incontestablement droit à cet honneur.

Peg Witch et son aide-de-camp Assy avaient fermé la devanture de la taverne. Il était plus de minuit.

Mich et Turnbull étaient placés vis-à-vis l'un de l'autre, Turnbull assisté par le gros Charlie, Mich par Bob Lantern, son nouvel ami. — Snail et Mitchell tenaient, l'un du vulnéraire (c'est-à-dire de la sauge infusée dans de l'eau-de-vie), l'autre un pot de pommade contre les contusions. Ces deux baumes sortaient de la pharmacopée de Peg Witch, dont le bouge était fréquemment le théâtre de ces sortes d'ébats.

Les deux champions commencèrent à se mesurer du regard, tandis que Bob et Charlie discutaient les conditions du combat.

A ce moment, on frappa doucement à la porte de la rue.

— N'ouvre pas, Peg ! s'écria Mitchell, ou je t'étrangle ! ce sont les policemen.

La tavernière était allée mettre son oreille sur les planches mal jointes de la porte.

— Ouvrez, Peggy, ma bonne, dit une voix à l'extérieur. C'est un ancien ami qui vient vous voir et vous n'aurez pas à vous repentir de sa visite.

— Que Dieu me pardonne ! murmura Peg, c'est la voix de Gilbert Paterson, que je n'ai pas vu depuis dix ans, et qui est, dit-on, maintenant, l'homme d'affaires du riche comte de White-Manor... Seigneur ! c'est le dernier homme que j'aie aimé, pourtant.

— Peggy ! ma chère amie ! Peggy !

— Du diable si je n'ouvre pas, dit la tavernière mettant fin à ses incertitudes ; — en tout cas, Gilbert Paterson était un coquin ; il a droit d'entrer ici.

Elle tira les barres de la porte, et l'intendant du comte entra.... Il était enveloppé d'un vaste manteau. Son chapeau tombait sur ses yeux.

— Bonsoir, Peg, dit-il en changeant tout-à-coup de ton ; — bonsoir.

— Seigneur Dieu ! Gilbert, comme vous avez grossi, — et vieilli, — et grisonné, mon homme !

— Bien, Peg !... On se bat chez vous, ce soir ? j'attendrai que la bataille soit finie.

— Pour quoi faire ?

— J'ai besoin d'un coquin sans peur et sans entrailles, Peg !

— Pardieu ! Gilbert, vous aurez ici à choisir... Aidez-moi, je vous prie, à refermer ma porte.

Les lourdes barres furent remises en place. Paterson, qui avait l'air soucieux et fort abattu, s'assit tout seul à une table. Peg remonta sur son banc.

Une vive contestation s'était engagée sur la question de savoir si le combat serait à merci ou à mort. Turnbull penchait pour la première solution ; mais Mich, excité par Bob et surtout par le fameux grog, ne voulait entendre à rien.

Snail ne se possédait pas de joie.

De temps en temps, lorsque le fracas de la discussion se taisait, on entendait la voix rauque et monotone de Loo qui chantait.

On frappa une seconde fois à la porte de la rue.

— Peg ! noire damnée ! dit-on rudement au dehors ; ouvre, ou je mets le feu à ton repaire.

Peg reconnut sans doute la voix, car elle s'empressa de tirer les barres de sa porte.

Un homme de taille au dessus de la moyenne et d'une carrure herculéenne entra ; il était, comme Paterson, couvert d'un vaste manteau, dont le capuchon rabattu lui tenait lieu de coiffure.

— Bob est-il ici ? demanda-t-il.

— On est en train de se battre, répondit Peg.

— C'est bien !

Le nouvel arrivant se dirigea vers le *tap*.

— Jusqu'à la mort ! hurlait Mich en ce moment ; — je veux tuer ou être tué ! mille diables !

— Deux mille diables, mon garçon, tu dis bien, répondit l'homme au manteau qui, écartant la foule à droite et à gauche, s'avança entre les deux combattans ; la mort... vous en valez la peine tous les deux ; et, d'avance, j'achète deux guinées le corps du vaincu... Le marché vous va-t-il ?

Ce disant, il rejeta en arrière son capuchon.

— Bishop !... Bishop le *burkeur !* murmura l'assistance avec un frémissement de crainte.

CHAPITRE XXV.

BOUE ET SANG.

Thomas Bishop, le *burkeur* (*the burker* *), était un homme jeune encore. Il semblait de force à battre Turnbull et Mich réunis. A ses épaules d'une carrure réellement formidable pendaient deux bras longs, musculeux, renflés au-dessous du coude, dont la vigoureuse apparence eût fait honte aux bras de Milon de Crotone.

Sa figure courte et bouffie rappelait le museau d'un bouledogue. Il avait le nez rond, ouvert et retroussé ; la bouche démesurément large, et des yeux à fleur de tête sous un front fuyant caché en grande partie par une forêt de cheveux crépus.

Tout cela exprimait une brutalité franche, cynique, imperturbable.

Il parcourut l'assemblée du regard et fit un signe de tête à Bob Lantern.

— Apporte-moi une chaise et du rhum, Peg ! dit-il ensuite. Je n'aime pas à rester debout... Allons, mes camarades, que je ne vous gêne pas. Assommez-vous comme de jolis garçons... Je vais boire à votre santé.

L'arrivée de ce terrible personnage avait jeté quelque gêne dans le *fun*. Le *bal* perdait de sa gaîté. Snail ne criait plus. Loo, que son affaissement périodique ressaisissait, luttait, sur son banc, contre le sommeil. — Turnbull et Mich semblaient avoir envie d'ajourner la partie.

Mais ce n'était pas le compte de Bob. La vue de l'homme qu'il croyait son rival, de l'homme qu'on accusait d'avoir séduit Tempérance, exaltait terriblement sa colère. Il mit sa bouche sous l'oreille de Mich.

— Je sais un coup, mon garçon, murmura-t-il, un coup qui tuerait le diable ; à la quatrième passe, foi de Bob, je te l'enseignerai.

— Eh bien ! dit Bishop le burkeur en jetant deux guinées dans la poussière, entre les champions ; — commencez-vous, mes drôles ?... dépêchez : j'ai besoin de Bob... La partie est de quarante-deux shellings. Le gagnant les prendra ; le perdant... Que diable ! j'emporterai le perdant, qui n'aura plus besoin de grog !

— Monsieur Bob, dit Peg Witch, qui avait réussi à se faire jour, — il y a dans le parloir un gentleman qui voudrait vous parler... Il s'agit de gagner une bonne somme.

— Un gentleman ! répéta Bob : — à cette heure !... et une bonne somme ! Peggy, ma chère dame... dites-lui d'attendre ; ce sera bientôt fait... Allons, Mich !... en garde, mon fils !... rends-lui sur l'œil ce qu'il t'a donné sur la tempe.

* En 1829, à Édimbourg, un individu nommé Burke, qui avait été résurrectionniste (déterreur de cadavres), trouvant que ce métier ne suffisait pas à ses besoins, imagina un moyen plus expéditif pour se procurer les *sujets* qu'il revendait aux chirurgiens. Il assassina la nuit dans les rues, et les autorités d'Édimbourg ne parvinrent à mettre la main sur lui que lorsque la liste de ses victimes était déjà bien longue. Il fut condamné et exécuté, mais son abominable industrie trouva des imitateurs, surtout à Londres, où la grande quantité de praticiens jointe à la rareté des sujets dut naturellement exciter la cupidité des assassins. Comme le procès de Burke avait eu un grand retentissement et que la frayeur générale était au comble, on fit un verbe (*to burke*) du nom de ce misérable, et *burker* voulut dire tuer pour vendre le cadavre de la victime à un chirurgien

Bob toucha encore du doigt la tumeur de Mich.

— C'est dit! s'écria celui-ci en fermant les poings; — avance ici, Tom, que je te tue!

Tom se mit en garde.

Bishop le burkeur, assis au premier rang de la *galerie*, devant le reste des spectateurs, tenait d'une main son verre de rhum et de l'autre sa montre.

L'art de boxer est moins commun chez nous qu'on ne le pense généralement sur le continent. Néanmoins, il est vrai de dire que le *ring* * est descendu jusqu'à un certain point dans les mœurs populaires. En outre, le *Londonner* pur sang, c'est une justice à lui rendre, possède, infuse, la science du coup de poing. Dans leurs duels, les gens du peuple et les vagabonds imitent de leur mieux les règles officielles posées par les gladiateurs de profession. — Et Dieu sait qu'ils s'en trouvent mal; car ces règles, surtout celle qui consiste à multiplier les assauts en diminuant leur durée, est un véritable raffinement de barbarie.

— Je vais mesurer, dit Bishop; — une minute par coup, c'est assez... Allez!

— Allez! répétèrent Bob et Charlie.

Les deux champions se tâtèrent durant une seconde. Mich frappa le premier. Une fois la glace rompue, les coups se succédèrent drus comme grêle, tant il est vrai qu'en toute chose il n'y a que le premier pas qui coûte.

— Bien, Tom! Hardi, Mich, mon beau frère! criait Snail, au comble de la joie.—Du gin, sorcière Peg, pour ces braves garçons... Viens, Loo, viens apporter à boire à ton homme!

Il y avait, ma foi, de quoi s'enthousiasmer et de quoi se réjouir. Mich venait de briser le nez de Turnbull d'un monstrueux coup de poing, et Turnbull, pour ne point rester en arrière, lui avait martelé l'œil droit d'une terrible façon. Ils commençaient à s'échauffer; ils s'étaient rapprochés et les coups pleuvaient Dieu sait comme!

— *Draw*! (tirez) cria Bishop; — la minute est passée.

Bob et Charlie s'élancèrent, saisirent chacun son champion par les reins et le tirèrent violemment en arrière.

Peg et Loo apportèrent du gin, savoir, Peg un verre entier, Loo un verre dont elle avait bu la moitié en chemin. Mich avala le reste, et Bob lui frotta le tour de l'œil avec son vulnéraire.

— Oh! le vrai coup de poing! disait Snail; regarde, Loo, regarde l'œil de ton homme, ma sœur; dans dix minutes, il enflera... Je connais ça, moi qui suis un homme!... il sera gros comme une pomme de novembre!... Ça commence bien!... Vive Mich! vive Turnbull!... *The fun for ever*!

— Voilà un détestable *scamp*! gronda Bishop; — Snail, escargot sans coquille, tais toi, ou je vends ta chair au docteur Moore pour six pences!

— Bien! monsieur Bishop, murmura Snail qui regarda timidement la face de bouledogue du burkeur; — vous êtes plus fort que moi, pardieu! mais six pences, ce n'est pas un prix pour un homme!

— Est-ce qu'il y a de l'ouvrage un petit peu? demanda Bob à Bishop.

— De l'ouvrage et du bon, maître gueux! répondit le burkeur; mais nous avons le temps... En besogne, vous autres!

— Allez! dirent Bob Lantern et Charlie.

Le vulnéraire brûlait l'œil de Mich; la pommade, rudement appliquée par Mitchell, avait mis le nez de Tom dans un état pitoyable. Ils s'élancèrent l'un contre l'autre avec fureur et se choquèrent comme deux béliers. Mich fut renversé du premier coup: il se releva; un second coup le rejeta dans la poussière: il se releva encore.

On peut le dire, cette seconde minute fut héroïquement employée. Peu versés dans l'art fashionable du *boxing*, les deux champions s'occupaient plus de frapper que de parer, ce qui rendait leur combat atroce. Chacun d'eux avait maintenant le visage sanglant, et, sur ce fond rouge, des taches livides marquaient çà et là la place des coups les plus récens.

Ils frappaient en silence. Seulement Mich, qui était évidemment le plus faible, soufflait et râlait déjà.

L'assistance ne disait mot. On n'entendait que le bruit sourd des poings heurtant la chair, ou le son creux des poitrines martelées. Loo ne chantait plus, parce que, sur le comptoir, il y avait une pleine cruche de rhum. Personne n'était là pour empêcher Loo de boire, car l'intendant Paterson, enveloppé dans son manteau et tournant le dos au jour, ne semblait point d'humeur à s'occuper des affaires d'autrui.

— *Draw!* prononça encore Bishop le burkeur.

Les deux combattans furent séparés une seconde fois. Snail trépignait de joie. Il fallait la terrible présence du burkeur pour contenir les bruyans éclats de son allégresse.

— Oh!.. oh!... oh!... dit-il en tournant sur lui-même, — le beau bal! le beau *fun!* As-tu vu, ma jolie Madge? Turnbull a deux dents brisées... deux, pardieu! et Mich, mon beau-frère, a plus de cloches sur son visage que toutes les paroisses de Londres ensemble... Du rhum! Loo!... Peg! du rhum pour le grand Tom et mon beau frère, le brave Mich, que nous allons bientôt voir assommer!

Loo vint à la voix de Snail. Elle s'approcha, chancelante, et regarda Mich avec des yeux stupides.

— Va-t-on le tuer tout-à-fait? demanda-t-elle.

— Oui, Loo! oui, de par Dieu! Tu vas voir cela, ma sœur.

— Alors, dit Loo, je vais boire son rhum.

Elle but, et passa sa main sur ses yeux.

— Pauvre Mich, murmura-t-elle doucement, — comme il me battait!... Prends son tabac dans sa poche, Snail... J'ai cru souvent qu'il me tuerait... Oh! s'il avait pu me tuer!...

Elle mit ses deux mains sur sa poitrine et poussa un sourd gémissement.

— Du feu! reprit-elle; c'est du feu que j'ai là-dedans!

— Allez! dit le burkeur.

— Allez! répétèrent les deux seconds.

Tom et Mich, enragés par la souffrance, s'attaquèrent de nouveau en grinçant des dents. Cet assaut fut court: Bishop, par un raffinement de cruauté, ne laissa pas écouler la minute entière; mais il dura trop encore. Lorsqu'on sépara les deux combattans, ils étaient hideux à voir.

Mich, saisissant à deux mains le front de Tom, avait arraché avec ses ongles la peau du crâne qui tombait maintenant sur les yeux comme un sanglant et lourd bandeau. — Tom avait planté un coup de poing formidable sous l'œil gauche de Mich, et la tumeur, hâtée par la violence désespérée du coup, s'était faite instantanément.

On les baigna de vulnéraire; on les enduisit de pommade.

— Je n'y vois plus! mugit Turnbull avec un horrible juron.

— Je suis aveugle! hurla Mich, dont la rage atteignait au délire.

Snail tourna sur lui-même, et miaula dans l'impuissance où il était d'exprimer comme il faut l'intensité de son bonheur.

Tom et Mich disaient vrai tous deux. Le coup que le lighterman avait reçu sous l'œil au premier assaut avait fait cloche à la longue et lui bouchait maintenant l'œil droit; le dernier coup avait mis sous l'œil gauche une tumeur semblable et plus volumineuse. — De son côté, Tom était aveuglé par la peau de son front.

— Oh!... oh!... oh!... criait Snail; — en voilà un *fun* comme on n'en a jamais vu, pardieu! Comment vont-ils faire, les deux bons garçons? Mich, comment vas-tu faire pour tuer Tom? Tom, comment vas-tu faire pour assommer mon beau-frère?

— Allez! dit Bishop.

Tom et Mich restèrent immobiles.

— Arrachez-moi ce que j'ai sur l'œil! dit Mich dont le visage sans yeux exprimait pourtant une hideuse et brutale

* *The ring*, proprement la bague ou le cercle. C'est le mot usité à Londres pour exprimer ce qui a rapport au pugilat, de même que *the turf* (le gazon) comporte tout ce qui regarde les courses de chevaux, gageures y relatives, etc.

fureur. — Arrachez-le-moi, pour que je tue Tom, au nom du diable!

— Attachez cette loque qui me pend au front! enfer et damnation! cria Turnbull à son tour; — je veux l'écraser, le moudre, par Satan! l'écorcher, le broyer, le manger!!

— A la bonne heure! à la bonne heure! dit paternellement Bob Lantern. Voilà deux honnêtes amis!... Monsieur Bishop, vous avez votre trousse : un coup de lancette dans cette cloche qui bouche l'œil du pauvre Mich... ce ne sera rien... Où est Loo?

— Loo! Loo! cria Snail!

— Pas tant de bruit, Snail, mon gentil garçon... Le bruit ne sert à rien. . Une aiguille, mistress Peg, et du fil... Loo, ma belle, recouds le front de ce pauvre bon garçon de Turnbull.

— C'est cela! c'est cela! vocifèra l'incorrigible Snail; — une reprise perdue au cuir de Tom Turnbull... Oh! pour sûr, on n'a jamais rien vu de pareil!

Loo prit l'aiguille et le fil des mains de Peg, qui tremblait en les lui donnant, tant cette scène était de nature à terrifier les âmes les plus bronzées. Loo vint se mettre devant Turnbull, releva le lambeau sanglant d'une main ferme, et fit, suivant l'expression de Snail, une véritable *reprise perdue*. Pas un muscle chez elle ne bougea pendant l'opération. Tom hurlait et jurait comme un damné; elle n'y prenait pas garde. — Quand elle eut fini, elle coupa le fil et demanda à boire.

Bob l'embrassa dans un accès de tendre admiration.

Les misérables qui formaient la galerie s'écartèrent d'elle avec dégoût.

Elle rentra dans le comptoir où elle fit quelques pas en chancelant; puis elle prit sa poitrine à deux mains en râlant sa plainte ordinaire :

— Du feu!... j'ai du feu là-dedans!

Puis encore elle tomba inanimée sur le sol.

Pendant cela, Bishop, qui était à demi chirurgien, avait ouvert l'œil de Mich. Les deux champions se traînèrent l'un vers l'autre. La rage seule les soutenait désormais. — C'était horrible à voir!

— Assez! les pauvres diables en ont assez! dit une voix dans l'assemblée.

Tout le monde fit aussitôt chorus.

— Taisez-vous, drôles! cria Bishop d'une voix tonnante; pensez-vous que je les paierais, vivans, deux guinées?

— Ferme! Mich, mon bon fils, dit Bob à l'oreille du lighterman; — fais ce que je t'ai dit et ne t'inquiète pas du reste.

Turnbull se présenta comme à l'ordinaire, les poings en avant. Mich ne se mit point en garde et reçut sans sourciller un déluge de coups, puis, prenant son temps, il saisit Turnbull aux cheveux, l'amena en avant et lui cogna par deux fois la tête sur son genou relevé.

Turnbull, étourdi, perdu, chancela dès que Mich eut lâché prise; mais tout n'était pas fini, et la leçon de Bob était plus complète que cela. Tandis que Tom reprenait péniblement l'équilibre, Mich s'élança de toute sa force et ficha son crâne au beau milieu de la poitrine du malheureux Tom qui craqua sourdement.

Des flots de sang inondèrent au même instant le sol. Turnbull tomba comme une masse inerte. Mich, épuisé, se coucha dans la poussière auprès de lui...

Une demi-heure après, un silence profond régnait dans Before-Lane. Les planches pourries et mal jointes qui fermaient la clôture de *The Pipe and Pot* ne laissaient plus passer qu'une lueur terne et douteuse. A l'intérieur, tous les bruits divers avaient pris fin.

Snail s'en était allé, traîné par la jolie Madge, sa femme, qui se déclara satisfaite de sa soirée, et traînant la malheureuse Loo que le brouillard nocturne étouffait. Les autres chalands avaient suivi l'exemple de Snail, après avoir eu soin, toutefois, de jeter religieusement quelques lambeaux de toiles sur les corps, morts ou vivans, des deux vaillans gladiateurs.

Pourtant, il y avait encore du monde à *The Pipe and Pot*.

— Allons, Peg! dit Bishop le burkeur, débarrasse-nous de ta présence, ma vieille .. Allons, Assy! au lit!... et plus vite que cela!... nous avons à causer d'affaires!

Peg Witch et Assy-la-Rousse, qui s'occupaient à mettre un semblant d'ordre parmi les débris de toute sorte qui composaient le mobilier du public-house, n'attendirent pas un second ordre, et s'enfuirent en murmurant quelques paroles de soumission.

Bishop resta seul dans la pièce d'entrée. Bob s'était glissé dans le parloir.

— Votre Honneur, dit-il à Paterson dont il ne voyait pas le visage, a quelque chose à me commander?

— J'ai demandé à Peg Witch de me fournir un coquin sans peur et sans scrupule, commença Paterson; — eh! mais, c'est toi, Bob!... Peg a, ma foi! bien choisi...

— Allons, Bob! Ici, drôle! cria Bishop.

— Que Votre Honneur m'excuse, reprit Lantern; il paraît que je suis de sa connaissance... Je vais revenir tout-à-l'heure... Il y a là, de l'autre côté, un gaillard qui est durement capricieux..... Il ne fait pas bon l'impatienter, Votre Honneur.

— Bob, sale coquin! dit encore Bishop; — ici!

— J'attendrai, murmura l'intendant du comte White-Manor.

Bob se hâta de rentrer dans le comptoir.

— Me voici, mon bon monsieur Bishop, dit-il; j'ai là un gentilhomme qui m'attend, mais je vous donne la préférence, comme de juste.

— Comme de juste, répéta Bishop. Ce qu'on ne me donne pas, je le prends, ami Bob, et tu es un homme prudent. Quant à ce *gentilhomme* qui fréquente le bouge de la sorcière Peg, ce doit être un vertueux sujet du roi... Va fermer la porte, Bob, afin qu'il n'entende pas ce que je vais te dire.

Bob obéit.

— Ce que je vais te dire, reprit le burkeur avec une sorte d'embarras, — du diable si je le dirais à un autre... Je n'ai jamais fait semblable besogne... Mais tu n'as ni cœur ni âme, Bob, et pourvu qu'on paie bien...

— On paiera bien, monsieur Bishop? interrompit Bob dont l'œil s'alluma; — combien paiera-t-on?

— Il s'agit d'enlever une jeune fille... C'est diabolique, ma parole!... d'enlever une jeune fille vivante pour les expériences du docteur... Mais tu n'as pas besoin de savoir le nom du docteur.

— Et combien paiera-t-on? répéta Bob.

— Une jeune fille de dix-huit ans, vingt ans au plus, dix-sept ans au moins... bien constituée, de belle taille, sans défauts, comme ils disent... Une belle fille, enfin, Dieu me damne!

— Je le ferai, dit Bob; — combien paiera-t-on?

— Je sais bien que tu le feras, coquin sans entrailles... Moi, je ne pourrais pas... Burker, c'est bien, mais amener une pauvre fille, — une jolie fille, — vivante, à ce vampire de docteur Moore!...

— Ah! c'est le docteur Moore! dit Bob; — combien paiera-t-il?

— Cent livres... c'est diabolique, ma foi!

— C'est dit, monsieur Bishop; — touchez là!

Le burkeur fit un pas en arrière avec dégoût.

— Ne touchez pas, si vous voulez, dit Bob; la vie est durement chère. On gagne son pauvre pain comme on peut... Avez-vous sur vous de votre eau?

Bishop lui tendit un flacon, que Bob mit dans l'une de ses poches.

— Voilà qui est bien, reprit ce dernier. Je ne vous demande pas d'arrhes... Demain soir, l'enfant sera chez vous, monsieur Bishop.

— Que Dieu te confonde! dit le burkeur en prenant la porte.

— Cent livres! grommela Bob demeuré seul. — On ne gagne pas souvent cela d'un coup... Je lui donnerai la petite quêteuse de Temple-Church, pardieu!... C'est une métairie pour moi que cette jeune fille!... Le beau malheur! Elle sera bien soignée chez le docteur. Il la tuera tout doucement, sans douleur.. Mais comment l'attirer?... Bah! je sais qu'elle est

la fille du laird Angus Mac-Farlane: on peut faire bien des choses avec cela!... A l'autre maintenant!

Bob ouvrit la porte du parloir.

— Sommes-nous seuls? demanda l'intendant.

— Oui, Votre Honneur; le gentleman avec qui je causais tout-à-l'heure dans le comptoir est allé à ses affaires.

L'intendant se débarrassa de son manteau.

— Monsieur Paterson! dit Bob; — tiens, tiens! Il y a donc nouveau?

— Trop de nouveau, pardieu! répondit Paterson en soupirant: — il faudra bien, maître Bob, que tu nous débarrasses quelque jour de ce diable de Brian!...

— Quand vous voudrez, Votre Honneur; mais ça vous coûtera durement cher... Le Très Honorable n'a pas froid aux yeux et n'est pas d'humeur à se laisser faire... Je suis fâché, puisque nous parlons de ça, d'avoir laissé partir ce gentleman avec qui je m'entretenais... c'est sa partie.

— Ah!... dit Paterson avec un mouvement de crainte.

— Oui..., c'est monsieur Bishop... Vous savez?... Monsieur Bishop le burkeur, comme on l'appelle.

L'intendant ne put s'empêcher de frémir en pensant qu'il s'était trouvé si près de l'homme au seul nom de qui tout Londres tremblait.

— N'ayez pas peur, reprit Bob en souriant; — monsieur Bishop n'est plus là... et d'ailleurs, il n'est pas méchant... Moi, voyez-vous, pour en revenir, je ne travaille dans cette partie-là que par occasion et quand je n'ai pas d'autre moyen de gagner mon pauvre pain... Ah! Votre Honneur, que la vie est durement chère par le temps qui court!

Bob avait tout-à-fait quitté son air farouche pour redevenir le doucereux et patelin drôle que nous connaissons. Il y a temps pour tout. L'heure de la vengeance était passée; il s'agissait d'affaires maintenant.

— Laissons là Brian de Lancester pour aujourd'hui, dit brusquement monsieur Paterson, — son tour viendra, et, sur Dieu! je promets de lui payer ma dette... Écoute-moi bien, honnête Job...

— Bob, s'il plaît à Votre Honneur.

— Bob, soit!... Je ne sais pas ce que ce damné Brian a fait à milord ce soir, mais il est revenu du spectacle dans un état de fureur effroyable... Je l'ai abordé, — pour mon malheur, pardieu! afin de lui toucher deux mots de notre affaire... Tu sais, la petite miss de Cornhill...

— Anna Mac-Farlane?... je sais, Votre Honneur... j'en parlais il n'y a qu'un instant à ce gentleman.

— C'est une houri, ma foi! s'écria l'intendant... Je l'ai vue... Quels yeux, master John! quel teint! quelle bouche!...

— Ah! Votre Honneur, le fait est qu'on n'en trouve pas comme cela sous chaque pavé... Sa Seigneurie a mordu à l'hameçon?

— Milord!... Dieu me damne, honnête Jack...

— Bob, s'il plaît...

— Que le diable t'emporte!... Sa Seigneurie ne m'a pas écouté. Sa Seigneurie m'a traité de coquin...

— Si c'est une chose possible! murmura Bob avec onction.

— Sa Seigneurie m'a battu!.

— Battu! miséricorde!

— Sa Seigneurie m'a chassé!

— Chassé, Votre Honneur!

— Ce qui s'appelle chassé, ami John... ou Bob!...

— Ah! fit Bob en mettant de côté son sourire patelin, — vous n'êtes plus l'intendant de milord?

Paterson comprit.

— J'ai des économies, répliqua-t-il; ne crains rien. Il y a quinze ans que je fais les affaires de White-Manor.

— C'est juste, murmura Bob, qui s'inclina humblement.— Et que veut de moi Votre Honneur?

— Je veux ton aide, honnête Bob, toute ton aide. Il ne s'agit pas ici d'employer les moyens ordinaires... Je suis sûr que la petite charmerait milord du premier coup... Il me la faut.

— C'est durement malaisé, Votre Honneur, dit Bob en se grattant l'oreille,—durement malaisé tout de même... Je ne vois pas...

— Il me la faut, te dis-je!... Je ne quitte la maison qu'après-demain: il faut que demain soir...

— Y pensez vous?

— Tais-toi... Je ne marchanderai pas; ne prends pas la peine de te faire valoir... Si tu me l'amènes demain soir, je te compterai deux cents livres.

— Deux cents livres! répéta Bob avec un frémissement voluptueux.

— Deux cents livres... Si tu ne peux pas, dis-le... je m'adresserai à un autre.

— C'est durement joli!

— Eh bien?...

— Cinquante livres d'arrhes, Votre honneur, et, foi de Bob, la petite sera chez vous demain avant dix heures du soir.

Paterson tira son portefeuille et y prit cinq bank-notes de dix livres qu'il mit dans la main de Bob.

— Mon domestique veillera à la porte de la rue jusqu'à dix heures, reprit-il; tu monteras avec l'enfant... Ne va pas me manquer de parole!

— Tenez mes cent cinquante livres prêtes, Votre Honneur.

Paterson s'enveloppa dans son manteau et prit le chemin de la porte, qu'il ouvrit. Au lieu de descendre les degrés, il siffla et l'on entendit aussitôt le bruit d'une voiture dans Before-Lane.

— Ça ne se refuse rien! grommela Bob en descendant luimême dans la rue; — patience! quand une fois je serai gentleman et qu'on appellera Tempérance milady...

Il s'arrêta tout-à-coup.

— Tempérance! répéta-t-il d'une voix creuse; — c'est ici que j'ai entendu... Ah! coquin de Turnbull! je veux te faire un dernier cadeau!

Il remonta précipitamment les degrés de *The Pipe and Pot* et entra dans le *tap*. Le tap était complétement obscur. Bob se dirigea en tâtonnant, à travers les bancs renversés, vers le lieu du combat. Il heurta bientôt le corps d'un homme endormi. C'était Mich qui ronflait bruyamment, gémissant et grondant par intervalles. Bob tâta la poussière auprès de Mich et trouva bientôt les deux guinées de Bishop, qu'il mit en lieu de sûreté.

— On n'entend pas ce bœuf de Turnbull, murmura-t-il; est-ce qu'il serait mort? Voyons... je sens sa grosse tête sous la toile... Turnbull! Tom Turnbull!

Turnbull ne répondit point.

— Je vais le faire parler, moi, dit Bob.

Et il asséna un coup de son talon ferré sur le front du pauvre diable, à travers le linceul qui le recouvrait.

Turnbull poussa une faible plainte.

— Il est capable d'en revenir! reprit Bob, qui chercha son couteau sous ses haillons. — Ma foi! à la grâce du diable! je n'oserais pas tuer un homme ici... il fait trop noir.

L'instant d'après, il descendait Before-Lane dans la direction de Bow-Street. Il marchait, confiant, dans ce noir coupe-gorge où un honnête homme n'eût pas fait un pas sans trembler. Tout en marchant, il réfléchissait profondément.

— Diable! diable! se disait-il, c'est durement embarrassant: cent livres de Bishop, deux cents livres de l'intendant, voilà qui est joli... Mais la petite ne peut pas servir de *sujet* au docteur Moore et de jouet au comte en même temps. Il faut être juste: ça n'est pas possible... Et pourtant, j'ai promis à Bishop; j'ai promis à cette sangsue de Paterson... Manquer de parole à Bishop, ce serait risquer sa peau... faire faux-bond à Paterson, c'est perdre cent cinquante livres.... Diable! diable!

Le pauvre Bob se torturait en vain la cervelle pour sortir de ce pressant dilemme. Tout-à-coup il s'arrêta et frappa joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

— Sot que je suis! s'écria-t-il; elles sont deux... Elles sont deux, les pauvres chères filles!... la petite quêteuse à milord; sa sœur au docteur Moore... Ils seront contens tous les deux, et moi j'aurai tenu mes engagemens comme un honnête et loyal garçon... Voilà une famille de bénédiction!...

CHAPITRE XXVI.

UNE ÉTRANGE AVENTURE.

Lady B... ne dormit point cette nuit-là.

Le lendemain, elle reçut à son lever deux lettres à la fois.

Voici quel était le contenu de la première :

« Madame,

» Je vous envoie vingt mille livres en billets de la banque d'Angleterre. Je sais que ce matin même vous aurez le moyen de les échanger contre le diamant; mettez, je vous prie, ces moyens, quels qu'ils soient, en usage.

» S. M., mon royal frère, ne sait point pardonner de certaines faiblesses. J'aime mieux perdre de l'or que sa précieuse estime.

» Ceci, chère lady, est de votre part un malheur et non point une faute. Veuillez me croire toujours et plus que jamais votre soumis serviteur.

» FRÉDÉRICK. »

Cette lettre était de S. A. R. Frédérick de Brunswick, duc d'York et d'Albany, comte d'Ulster, évêque d'Osnaburg, etc., etc.

Lady Jane B..., jolie femme de trente ans ou quelque peu davantage, plia cette première lettre en poussant un grand soupir et ouvrit la seconde qui contenait ces mots :

« Milady,

» D'après le caractère honorable de Son Altesse Royale, sa position particulière et la démarche que nous avons tentée auprès de lui, nous sommes fondés à penser que vous recevrez ce matin vingt mille livres en billets de la banque d'Angleterre.

» Mettez, s'il plaît à Votre Seigneurie, cette somme dans un fiacre qui stationne en ce moment même devant la grille de votre maison, et faites-vous conduire,— seule,— devant Saint-Paul.

» Si vous tardez d'une heure, le diamant sera sur la route de Brighton,—et il nous sera fort malaisé de le faire revenir de France, quel que soit notre passionné désir d'être agréable à Votre Seigneurie. »

Point de signature.

Lady Jane B... agita violemment sa sonnette.

— Betty, dit elle à sa femme de chambre, allez voir ce qu'il y a dans la rue devant la porte de la maison... Allez!

— Ce qu'il y a, milady!...

— Allez, vous dis-je!

Betty sortit et revint quelques secondes après tout essoufflée.

— Milady, répondit-elle, il n'y a rien.

— Rien, Betty?.. Vous êtes sûre?

— Sûre, milady... Rien qu'un fiacre dont le cocher m'a regardée!...

— Un fiacre! répéta lady B... d'une voix étouffée; — sortez, Betty!

Lady Jane B... se prit à parcourir sa chambre à grands pas.

— Que faire? murmurait-elle avec agitation; — comment se fier à des gens de cette sorte? Qui sait si les vingt mille livres du prince n'auront pas le sort de la bague?.. Mais la lettre de Son Altesse Royale est positive : il attend de moi cette démarche : donc il a quelque raison d'avoir confiance... et, si je tarde, tout peut être perdu!

Elle sonna de nouveau et se fit habiller à la hâte.

— N'a-t-on rien apporté avec cette lettre? demanda-t-elle ensuite.

— Si fait, milady... J'ai mis sur la toilette de milady un petit coffret de palissandre...

— Donnez!

Betty apporta le coffret. Lady Jane l'ouvrit et le trouva plein de banknotes; elle le referma à clef.

— Portez cela dans le fiacre, dit-elle.

— Dans le fiacre, milady?

Lady Jane frappa du pied avec colère.

— Dans quel fiacre? reprit Betty... Ah! que milady me pardonne! dans le fiacre qui...

— Allez!

Quand Betty fut partie, lady B... jeta sur ses épaules un cachemire et s'élança sur les traces de sa servante, parce qu'elle venait de penser que le fiacre pourrait bien partir avec le coffret.

Il est de fait qu'en ce monde il se passe des choses plus étranges que celle-là.

Elle monta dans le fiacre et ferma la portière sur le nez de Betty, qui eût donné trois mois de gages pour savoir un peu ce qu'il y avait derrière ce mystérieux départ.

A peine lady B... était-elle dans le fiacre, que le cocher fouetta ses chevaux et prit le trot sans demander où il fallait aller.

On ne peut dire que lady Jane B... eût agi avec précipitation ou imprudence. Elle n'avait pas le choix; les circonstances l'avaient violemment et irrésistiblement poussée. Lorsqu'elle se trouva seule en cette voiture qui allait elle ne savait où, dont le cocher n'attendait point ses ordres, elle sentit revenir avec une énergie nouvelle tous ses doutes et toutes ses craintes.

Seule, avec un trésor, elle allait trouver des gens qui faisaient métier du vol. N'y avait-il pas tout à redouter?

Mais comment reculer maintenant? N'était-elle pas déjà trop engagée? et ce cocher ne refuserait-il pas d'entendre sa voix?

Lady B..., dans cette extrémité, fit ce qu'ont coutume de faire tous les caractères faibles : elle lassa son intelligence et sa volonté à force de balancer laborieusement le pour et le contre, puis elle s'endormit dans l'apathie de sa fatigue morale et laissa dériver les événemens à la grâce de Dieu

Le fiacre avait traversé le West-End et gagné Fleet-Street. Il poursuivit sa route par Ludgate-Hill et s'arrêta dans Church-Yard (cour de l'église), à gauche de la basilique de Saint-Paul.— Il y avait, non loin de là, un brillant équipage dont les portières fermées portaient pour écusson les armes de Dunois. Au moment où le fiacre s'arrêtait, le cocher de l'équipage descendit de son siége et ouvrit la portière. Le marchepied, abattu, permit à une toute petite vieille femme, emmitouflée dans une douillette de satin ouatée et bordée de fourrures, d'atteindre le pavé, sur lequel elle se prit à sautiller en évitant la boue avec une adresse de chatte.

Cette petite femme se dirigea vers le fiacre.

Le cocher de ce dernier véhicule descendit à son tour et ouvrit la portière.

La petite femme exécuta trois révérences à l'adresse de lady Jane, et dit avec un accent italien tout-à-fait extravagant :

— Zo souis la servante oumillissime de la Vostre Altesse, et si ladite Vostre Altesse veut bien permetterlomi, ze pousserai l'audace zousqu'à prendre place auprès de sa personne illustrissime.

Lady Jane B... jeta un regard étonné sur cette vivante caricature Elle s'attendait à une tragédie, et l'aventure commençait comme une farce grotesque. En certaines situations d'esprit, toute diversion soulage. Lady B... se sentit un poids de moins sur le cœur.

La petite femme, cependant, escalada lestement le marchepied du fiacre, et s'assit en face de lady B..., non sans se confondre en d'innombrables salutations.

—Zo souis, dit-elle, s'il plaît à la Vostre Rispettabile Echellenze, la contessa Cantacouzène, veuve d'un cousin-germain de la Saintete de Notre Pere en Rome... La Vostre Eminentissime Echellenze peut avoir en moi toute confiance, et croire que le mien cœur a pour elle oune tendresse realmente maternelle.

— Où me conduit-on? demanda lady B...

—Signora si!... Dieu m'est témoin que zo me zetterais au milieu d'un brasier ardent pour faire oune piccolissimo piacere à la Vostre Altesse illustrissime.

— Je vous demande, madame, où l'on me conduit, répéta lady B...

— Signora si!... z'atteste la mère de Dieu très glorieuse, et San Pietro di Roma, le béatissime patron de feu le mien époux, il conte Cantacouzène, que la Vostre Altesse a en moi la plus dévouée des esclaves.

Ce disant, la petite femme saisit la main de lady B... qu'elle porta brusquement à ses lèvres. Lady Jane tressaillit et la regarda effrayée. Elle n'osa point répéter sa question, convaincue que sa compagne raillait impitoyablement ou était folle.

Elle se sentit alors prendre de frayeurs nouvelles, et, involontairement, ses yeux se tournèrent vers l'une des portières comme pour appeler du secours. Le fiacre avait rétrogradé et longeait l'un des côtés de Lincoln's-inn-Fields. Lady B... reconnut parfaitement ce square et ses alentours.

Mais au moment où elle achevait de s'orienter, la petite femme tira de son manchon une main blanchette, frileuse, desséchée, et tira un cordon qui fit tomber sur la glace de la portière un rideau de laine rouge, impénétrable à l'œil.

D'instinct, lady Jane B... tourna son regard vers l'autre portière.

Mais c'est à peine si elle put apercevoir l'angle de Gate-Street. Les doigts agiles de la petite femme l'avaient prévenue, et un second rideau de laine tout aussi opaque que le premier intercepta le jour de cet autre côté.

Lady Jane B... retomba terrifiée au fond du fiacre. Elle se vit tout-à-coup séparée de ce monde vivant en plein soleil, surveillé par la loi et protégé par elle; elle se vit déjà à la merci de ce monde occulte et ténébreux dont elle avait entendu parler souvent et auquel elle avait à peine voulu croire, qui est l'ennemi de la loi et de tout ce que la loi protége.

Puis, rendue courageuse par l'excès de la peur, elle se redressa et voulut soulever l'un des rideaux.

Les doigts de la petite femme, froids et durs comme des doigts d'ivoire, s'incrustèrent dans la chair potelée de son bras.

— Que la Vostre Altesse ne prenne point tant de peine, dit la petite femme; — il n'est pas décent que le public puisse voir ainsi, dans ce modeste équipage, les nobles traits de la Vostre Echellence.

— Mais, au nom du ciel! s'écria lady Jane, où veut-on me mener?

— Signora, si!... les très nobles traits du radieux visage de la Vostre illustrissime Altesse... Je crois que la Vostre Altesse a parlé? J'aurais dû lui apprendre tout de suite que Dieu m'a enlevé l'usage de mes oreilles...

— Sourde! murmura lady B..., qui dut perdre dès lors tout espoir de la fléchir ou d'obtenir réponse.

— Signora, si! reprit la petite femme; — le mien noble époux, il comte Cantacouezèn disait... Mais qu'importe cela?... si la Vostre Sérénissime Echellenze a désir de descendre, je ne la retiens pas... à Dieu ne plaise!... seulement ladite Vostre Altesse s'en ira les mains vides...

Lady B... tâta précipitamment la banquette à l'endroit où elle avait déposé le coffret. Le coffret avait disparu.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle.

— Si, au contraire, reprit la petite femme avec une imperturbable aménité, — la Vostre Echellenze veut rester ici, il faut qu'elle veuille bien ne point toucher à ces rideaux qu'on a mis là exprès pour elle.

Ces derniers mots seuls furent prononcés d'un ton équivoque. Lady B..., dont l'œil commençait à s'habituer au jour douteux qui régnait dans l'intérieur du fiacre, porta ses regards sur l'étrange compagne que lui imposait la nécessité. Elle vit la petite femme, enfoncée, emmaillotée dans la soie et les fourrures de telle sorte qu'on ne pouvait apercevoir que ses yeux et son front. Ses yeux souriaient et rayonnaient une sorte de lueur propre comme les yeux des quadrupèdes de la race féline.

Lady B... frissonna et baissa ses paupières pour ne plus voir ces deux prunelles faiblement lumineuses qui brillaient diaboliquement dans l'obscurité.

La petite femme ne disait plus rien. — La course se poursuivait en silence. Lady B... écoutait avec une sorte de désespoir tout ce bruit du dehors, cette vie commune dont elle n'avait jamais apprécié les avantages et qu'elle eût payée maintenant à n'importe quel prix.

Elle se taisait, écrasée sous la domination de cette puissance mystérieuse qui avait mis le pied sur sa tête. — Elle savait désormais la plainte inutile, et elle n'osait point agir.

La course continuait. Le fiacre allait au milieu des bruits de toute sorte qui emplissent du matin au soir les rues de Londres. Cela dura longtemps. — Ensuite le bruit diminua, puis il cessa tout-à-coup. Les roues ne sautaient plus sur le pavé, elles glissaient à travers une boue gluante et tenace.

— Nous approchons! dit la petite femme.

Presque aussitôt après, le fiacre s'arrêta et la portière s'ouvrit.

— Là!... Votre Altesse peut maintenant regarder tant qu'elle le voudra, dit la petite femme avec un sourire aimable; — qu'elle daigne m'attendre une minute.

Le cocher présenta son bras; la contessa Cantacouzène descendit et sautilla dans la boue jusqu'à la maison voisine.

C'était une étrange maison.

Point de porte. Rien qui annonçât qu'on pût y pénétrer autrement que par escalade, et encore l'escalade eût été chanceuse, car toutes les fenêtres, fermées de forts contrevens, présentaient uniformément un rempart de bois inexpugnable.

Lady B..., empressée de profiter de la permission donnée, s'était penchée hors de la portière et avait jeté autour d'elle d'avides regards.

Elle ne reconnut rien. Devant elle était la maison dont nous avons parlé, haut et large édifice en assez piteux état et d'un aspect parfaitement lugubre. A droite et à gauche de cette maison, des masures en ruines et qui ne pouvaient évidemment être habitées; en face, de hauts murs, au-dessus desquels passaient de longues branches d'arbres dépouillées de leurs feuilles.

Le brouillard commençait à tomber. Les deux côtés de la rue étaient comme bouchés par une barricade de brume.

La course avaient duré bien longtemps. Ce lieu devait être fort éloigné de Saint-Paul; voilà tout ce que put conclure lady B... Encore cette conclusion n'était-elle rien moins que rigoureuse, car le fiacre, pour la tromper, avait pu tourner autour du point de départ et allonger à dessein la route.

De sorte que la permission octroyée à lady B... fut complétement illusoire. — S'il eût pu en être autrement, nous croyons pouvoir affirmer que la permission ne lui aurait point été donnée.

En désespoir de cause, elle attacha ses regards sur sa compagne de route.

Celle-ci se livrait à un manége fort étrange. Elle essayait, en se dressant sur la pointe du pied, d'atteindre un petit trou percé dans le volet d'une des fenêtres du rez-de-chaussée et n'y pouvait point parvenir. Enfin, elle appela le cocher, qui, la prenant à bras-le-corps, l'éleva jusqu'au trou désiré.

Elle y appliqua la bouche et poussa un petit cri d'appel.

— *Who's there?* (qui vive?) gronda une grosse voix derrière le volet.

— *Donna della notte, carissimo mio*, répondit la petite femme par le trou du volet.

La voix de l'intérieur se tut.

Lady B... ne pouvait distinguer les mots prononcés. Tout cela lui semblait atteindre les limites les plus bizarres de l'impossible. Elle se croyait presque le jouet d'un rêve fantastique et insensé.

— Eh bien! eh bien! reprit la petite femme d'un ton colère.

— Parlez-leur en bon anglais, pardieu! dit le cocher; — il y a là plus d'un brave garçon qui ne comprend pas votre français du diable!

— *Gentlewoman of the night!* prononça la petite femme d'assez bonne grâce.

Puis elle ajouta entre ses dents :

— Ma foi ! on me fait parler tant de langues, que je m'y perds, à la fin !

— *Well* ! répondit-on à l'intérieur. — *Take care* ! (gare !)

Le cocher et la petite femme se rangèrent. Ce soin n'était pas superflu. Les deux contrevens s'ouvrirent en effet brusquement, et l'appui de la fenêtre, qui était en bois peint de manière à figurer la pierre, s'abaissant au même instant comme le marchepied d'une voiture, livra un large et commode passage.

CHAPITRE XXVII.

LE PURGATOIRE.

Lorsque cette singulière maison, qui semblait si bien morte et inhabitée avec ses fenêtres hermétiquement closes et son mur rougeâtre sans traces de portes, donna tout-à-coup signe de vie et ouvrit ses flancs, pour ainsi dire, afin de livrer passage aux visiteurs qui se présentaient, lady Jane B... crut de plus en plus qu'elle rêvait. Ce fut la petite vieille femme qui se chargea de lui démontrer la réalité de tout ce qu'elle avait vu.

— Faites le tour, Joe, dit-elle au cocher, et allez nous attendre devant la grille.

Puis, s'avançant vers le fiacre, elle tendit sa main blanche et ridée à lady B...

—Que la Vostre Altesse veuille bien faire diligence, ajouta-t-elle en saluant profondément ;—cette entrée ne reste jamais longtemps ouverte.

Lady Jane descendit, et la vieille femme lui remit le petit coffre en palissandre qu'elle avait dextrement caché sous sa douillette.

— Voilà le bien de la Vostre Sérénissime Echellenze, dit-elle. J'ai voulu lui épargner la peine de s'en occuper tant qu'a duré le voyage.

Et comme lady Jane hésitait à s'engager dans les ténèbres épaisses et vides qui régnaient au-delà de la porte improvisée, la petite femme exécuta une cérémonieuse révérence et reprit :

— Que la Vostre Altesse veuille bien passer la première, et me permettre de lui faire les honneurs... zo souis de la maison.

Lady Jane, surmontant ses frayeurs, franchit le seuil. La petite vieille femme la suivit de près, et tout aussitôt un fracas de planches heurtées violemment l'une contre l'autre retentit derrière elles. Lady Jane se retourna. La porte avait disparu ; le mur s'était reformé. De toutes parts, à droite, à gauche, devant, derrière, une opaque et complète obscurité régnait autour d'elle.

— Où suis-je?... prononça-t-elle tout bas et d'une voix tremblante.

— A gauche! marchez à gauche, milady, dit la grosse voix qui avait répondu derrière les volets au mot d'ordre de la comtesse Cantacouzène ; — si vous faisiez un pas à droite, voyez-vous, du diable si je répondrais de votre cou !

— Eh bien ! la Vostre Altesse est-elle changée en statue ? demanda de loin la petite femme.

— Où êtes-vous, madame ? où êtes-vous ? s'écria lady Jane. Je ne puis vous suivre.

Eperdue, elle fit quelques pas au hasard ; un bras robuste la saisit tout-à-coup dans l'ombre.

— Elle y allait, ma foi ! elle allait droit au trou ! dit la grosse voix avec un rire brutal. — Quand je vous dis, milady du diable, d'appuyer sur la gauche si vous ne voulez pas faire un petit saut de quarante pieds... Allons ! à gauche, morbleu !

Lady Jane marcha dans cette nouvelle direction, machinalement, et avec ce calme factice que donne parfois la frayeur poussée à l'extrême.

Elle entendit, à dix ou douze pas en avant, une porte s'ouvrir. Au même instant, une lueur rougeâtre se montra, et un écho dissonnant, composé de mille bruits confus, arriva jusqu'à son oreille.

La porte qui donnait passage à tout cela, lueur et bruit, s'ouvrait au dessus d'un petit escalier de trois marches. La vieille femme était debout sur le plus haut degré.

—Que la Vostre Echellenze Sérénissime ne s'étonne de rien, dit-elle ; nous allons traverser un lieu qui n'est pas des plus agréables à voir, mais ce sera l'affaire d'un instant, et zo m'engaze à far rispettar la Vostre Très Illustre Altesse.

Lady Jane franchit les trois degrés et la porte. A peine fut-elle engagée dans un étroit corridor qui venait ensuite, que les bruits redoublèrent. C'était un pêle-mêle de voix, chantant, causant, criant, blasphémant.

En même temps, l'atmosphère changea subitement de température. Au lieu de l'humidité glaciale qui régnait dans la pièce d'entrée, c'était maintenant un air chaud, tout plein de vapeurs grasses et fades, qui arrivait par suffocantes bouffées.

Ces nauséabondes émanations agirent immédiatement sur le tempérament délicat et déjà fortement ébranlé d'ailleurs de la pauvre lady Jane. Elle s'arrêta, incapable de faire un pas de plus.

— Qu'y a-t-il? s'écria la petite femme ; — qu'a donc la Vostre Echellenze?... *Un piccolo disgusto* !... Ce ne sera rien !... Cette odeur, qui n'est pas séduisante, zo suis forcée d'en convenir, vient de la cuisine de ces pauvres gens... Il faut bien qu'ils mangent, et la Vostre Altesse ne peut ésizer qu'on les fasse mourir de faim.

Tout en parlant elle avait mis son flacon sous le nez de lady Jane.

— Oun poco de courage ! reprit-elle ensuite ; — la Vostre Echellenze a fait le plus difficile.

Lady Jane se remit en marche sans mot dire. Elle était d'une effrayante pâleur, mais son pas n'avait rien de faible ou de chancelant. L'état d'atonie morale où elle se trouvait lui sauvait en partie la détresse qu'eût éprouvée dans la même situation toute femme de sa caste.

Le bruit augmentait sensiblement et atteignait les bornes de la cacophonie la plus révoltante. C'était un sabbat véritable, et bientôt il éclata, diminué seulement par l'interposition d'une porte en assez triste état.

La petite femme ouvrit la porte.

Lady Jane se boucha aussitôt les oreilles ; puis elle retira ses mains de ses oreilles pour protéger ses narines contre l'horrible odeur qui venait de la suffoquer tout-à-coup.

Ses yeux s'étaient instinctivement fermés.

— Un pochissimo de courage ! répéta la petite vieille.

Lady Jane releva ses paupières avec effort.

Ce qu'elle vit, ce qu'elle entendit, ce qu'elle sentit ne se peut point décrire exactement. Le livre s'échapperait des mains du lecteur si nous nous permettions une peinture quelque peu fidèle.

Il est des teintes qu'il faut savoir adoucir *.

Le lieu où venait d'entrer lady B... était une grande salle carrée, sans meubles d'aucune espèce. Tout autour, le long des murailles, il y avait une sorte de litière composée de paille souillée, brisée, moulue, pour ainsi dire, par un trop long usage, et dont les débris se mêlaient çà et là à la poudre épaisse qui couvrait partout le sol. — Sur cette paille on voyait, étendue, toute une horrible population, sale, atrophiée, misérable, où tous les âges et sexes étaient représen-

* Nous croyons devoir rappeler au lecteur que nous ne faisons pas ici de l'imagination. Si invraisemblables qu'ils puissent paraître, tous ces détails, comme ceux déja publiés sur la grande *famille* des voleurs de Londres, sont historiques et d'une effrayante exactitude. (Voir plus bas la note sur les *Purgatoires.*)

tés. Il y avait là des jeunes femmes dont les traits, correctement dessinés par la main du Créateur, avaient pris, sous l'effort d'un vice en quelque sorte originel, une expression repoussante ; il y avait des jeunes filles taillées sur le modèle de la pauvre Loo, qui chantaient, demi-nues, couchées sur leur fumier, auprès d'un vase contenant à coup sûr quelque boisson enivrante; il y avait enfin des vieilles femmes dont aucun terme connu ne saurait rendre le repoussant aspect.

Les hommes étaient en nombre moindre, et peut-être moins hideux, parce que la dégradation de l'homme a des limites plus restreintes que la chute de la femme,—ou peut-être parce que la chute de la femme nous paraît toujours plus profonde en raison de l'idolâtre respect que nous inspira la première femme aimée, cet ange qui rayonne la candeur, l'amour, les douces consolations, au coin le plus précieusement chéri de notre mémoire ; —en raison surtout de la sainte auréole que nos souvenirs pieux mettent autour du front respecté de notre mère...

Mais pour être moins hideux, les hommes n'étaient pas pour cela comparables à ce que l'on voit de plus squallide au grand jour des rues. C'étaient toutes physionomies portant la damnation écrite en lisibles caractères : regards faux et avides, mouvemens cauteleux, poses d'un effronté cynisme. Fange, fange odieuse, incurable, fétide!

Tout cela, hommes, femmes, enfans, se vautrait pêle-mêle, criant, blasphémant, se plaignant, chantant, ou lançant parmi le fracas général les rauques éclats d'une gaîté lugubre.

Dans un coin de la salle, une douzaine de fourneaux étaient allumés et envoyaient par leurs bouches ardentes la délétère vapeur de la houille, laquelle, après avoir parcouru la salle en tous sens, s'échappait par une ouverture carrée pratiquée au plafond. A l'odeur de la houille se mêlait l'arôme fade d'une multitude de tranches de bœuf chauffant, bouillant ou grillant.

Puis c'étaient des odeurs mélangées à l'infini : de la bière, du gin, du porter, du rhum, du tabac...

Et point de fenêtres pour donner issue à ces émanations suffocantes, rendues plus infectes par l'haleine impure de plus de cent personnes entassées dans ce lieu immonde ; — rien que le trou de la cheminée.

Car la seule lumière qui éclairait cette géhenne provenait du coke embrasé des fourneaux et de quelques lampes fumeuses.

A l'entrée de lady B... et de sa compagne, ce fut un effroyable tintamarre dans toute la salle. Une douzaine de femmes à peine vêtues s'élancèrent vers elle en criant et l'entourèrent d'une ronde réellement satanique.

Les hommes hurlaient des blasphèmes et des obscénités. Les enfans attachaient leurs mains souillées à la soie éclatante de sa robe ou tiraient impitoyablement son magnifique cachemire.

— Mes enfans ! mes enfans ! disait la petite femme, — la paix ! la paix !... on vous fera repentir de votre audace.

Un immense chœur de ricanemens répondait à ces représentations vaines.

Lady Jane, pétrifiée, se soutenait debout, nous ne savons rop comment; ses yeux fixes ne voyaient plus. Ce mouvement, ce vacarme, tout cet infernal sabbat, en un mot, tournait confusément autour d'elle, sans éveiller dans son cerveau aucune sensation dont elle pût se rendre compte.

Elle ressentait à la tête une intense et sourde douleur, voilà tout; l'excès de son martyre lui en épargnait les affreux détails.

Au moment où le tumulte atteignait son comble, et où la petite femme ne pouvait plus suffire à protéger sa compagne, qui, à coup sûr, était incapable de se protéger elle meme, une voix mugissante sembla sortir tout-à-coup de l'une des murailles de la salle.

— Silence ! monceau d'ordures ! silence, mes bons garçons ! dit cette voix qui emplissait la salle comme le son du maître tuyau d'un orgue ; — de par le diable ! si vous ne restez pas tranquilles, je vous rogne le gin pour ce soir !

Cet ordre produisit un effet magique.

Les hommes se turent, les femmes regagnèrent vitement leur litière.

La voix mugissait encore le long des parois de la salle que déjà le silence s'était complétement établi

Malgré son état d'insensibilité propice, lady Jane avait reçu une sorte de choc moral du son de cette voix qui réellement n'avait rien d'humain. Elle porta d'instinct ses yeux vers l'endroit de la muraille d'où elle semblait sortir, et aperçut le pavillon béant d'un large conduit acoustique.

La petite femme s'était redressée d'un air victorieux.

— Zo savais bien que je les ferais taire, dit-elle ; — si la Vostre Echellenze veut prendre un petit peu de patienze, elle est au bout de ses aventures... Su *, *figliuola del Diavolo*, viens ici !

Une femme longue et maigre se leva de la litière et vint à cet appel. L'Italienne lui dit quelques mots, et Su, lui rendant le même service que tout-à-l'heure le cocher du fiacre, l'éleva jusqu'à la hauteur de la bouche de métal du conduit acoustique.

La petite femme y fourra sa tête embéguinée de dentelles et de soie.

— ***Hearken!*** (écoutez), cria-t-elle.

— ***We hearken*** (nous écoutons), répondit-on.

— Bien ! dit la petite femme ; — c'est moi la contessa Cantacouzène qui voudrais parler à quelqu'un là-haut.

— A qui ?

— A un simple gentleman, car j'amène avec moi une lady, et il ne faut pas que Leurs Seigneuries se montrent.

— C'est bien, dit-on encore.

Une minute environ se passa qui sembla un long siècle à la pauvre lady Jane. Elle restait là, debout, immobile et réduite en apparence à un état d'insensibilité complète.

Au bout de ce temps, une petite porte située immédiatement au dessous du conduit acoustique tourna sur ses gonds et un groom en livrée parut sur le seuil. La comtesse Cantacouzène prit lady Jane sous le bras et la fit entrer dans un couloir que trois portes situées à quelques pieds seulement l'une de l'autre et fortement garnies en fer séparaient de l'infernal cloaque qu'elle venait de quitter.

La troisième porte, ouverte, laissa voir le grand jour.

Lady Jane poussa un long soupir de soulagement et joignit les mains.

— Je croyais mourir là ! murmura-t-elle.

Elle aspira le grand air qui circulait librement dans une large et belle galerie où elle se trouvait maintenant ; elle l'aspira longuement et à pleine poitrine.

— Madame, demanda-t-elle ensuite avec une expression de terreur indicible, — me faudra-t-il repasser par cet enfer ?

— Que Votre Altesse se rassure, répondit la petite femme qui oublia sa surdité ; — nous prendrons pour nous retirer un chemin plus agréable... En tous cas, ce n'est pas un enfer, la Vostre Echellenze ; c'est tout bonnement un *purgatoire* (*)...

Lady Jane passa sa main sur son front, et, frissonnant soudain de la tête aux pieds au souvenir de ce qu'elle venait d'éprouver, elle murmura :

— Oh ! c'est horrible !... horrible !

— Le fait est, dit la petite femme, que ce n'est pas un lieu de plaisance... Mais nous faisons entrer par là les étranzers

* L'une des abréviations de Suzanne.

* *Purgatoire (a purgatory)*.— Les voleurs de Londres, presque tous affiliés à une société dont la vaste organisation laisse bien loin derrière elle la charbonnerie, la franc-maçonnerie et autres antiquités, servent l'association tant qu'ils le peuvent au grand jour, c'est-à dire tant qu'ils ne sont pas trop gravement compromis avec la police. Quand ils sont enfin forcés de se cacher et que ce sont des voleurs d'importance, la société pourvoit magnifiquement à leurs besoins ; quand ce sont des brigands [illegible], des escrocs vulgaires, des bandits de peu, ils trouvent asile dans de ténébreuses retraites où s'entassent avec eux pêle-mêle les voleurs malades et les familles des condamnés, soutenus aux frais de l'association. Ces retraites, dont nous n'avons pas osé faire un tableau complet, se nomment en argot des *purgatoires*, et les voleurs qui s'y confinent de peur de la prison, font preuve, a coup sûr, d'un goût détestable.

qui daignent nous honorer de leur visite... C'est une habitude, la Vostre Echellenze très illustre, et une précaution.

— Horrible! répéta involontairement lady Jane, dont les nerfs avaient de la peine à se remettre de la secousse ressentie.

Au bout de la galerie se trouvait un vaste escalier. La petite femme en monta lestement les marches, suivie de lady Jane, et toutes deux se trouvèrent bientôt dans une antichambre où se tenaient deux grooms en livrée.

— Annoncez Son Echellenze sérénissime ed Illoustrissime la signora Jane B..., dit la petite femme, et son houmilissime servante la contessa Cantacouzène, baronessa di Famagosta in Cipria, signora del Arcipelago ed altri luoghi... Annoncez!

Le domestique entr'ouvrit la porte et commença de son mieux à défiler cet emphatique chapelet de noms.

— Tais-toi, Trim, âne bâté! tais-toi! honnête garçon que tu es, que diable! interrompit une voix qui avait d'évidens rapports avec le terrible organe que le conduit acoustique avait vomi dans le *Purgatoire*, mais qui se réduisait maintenant à des proportions humaines, voire presque bourgeoises; — ne peux-tu faire entrer cette coquine de Maudlin sans tant de façon, de par le nom de Satan!

— Cet homme est d'une brutalité insupportable! murmura la petite femme; — que la Vostre Echellenze veuille bien se donner la peine d'entrer.

Lady Jane se vit introduite dans un assez grand salon, meublé avec une sorte de luxe. Au milieu de la pièce, une table ronde, recouverte d'un châle des Indes en guise de tapis, supportait des registres et papiers. Tout autour de la table, on voyait, rangés avec ordre, de riches et comfortables fauteuils.

Il n'y avait qu'un seul personnage dans cette pièce. Ce personnage, vêtu d'un habit bleu à boutons noirs, d'une culotte chamois bouclant sur des bas de filoselle et chaussé de larges souliers non cirés, mesurait six pieds de long sur six pouces de large. Ce n'était rien moins que notre digne et débonnaire ami, le capitaine Paddy O'Chrane, Irlandais et amant heureux de la belle tavernière des *Armes de la Couronne*.

— Bonjour, Maudlin, dit-il, en s'adressant à la petite femme; — bonjour, rusée saltimbanque, ma chère amie... Milady, je vous offre mon respect, de par Dieu!... C'est-à-dire... Excusez-moi, madame, ou que le diable m'emporte!

Le bon capitaine n'avait pas précisément de prétentions au titre de dandy, mais quel homme n'est bien aise de faire croire qu'il possède de belles manières? Paddy voulut affecter en cette occasion un laisser-aller de gentleman et se prit à faire le moulinet avec sa grosse canne d'une manière qui prouvait assurément beaucoup de savoir-vivre.

— Fi! monsieur! s'écria la petite femme; ne pouvez-vous garder la décence convenable devant des dames!...

— Bien, Maudlin, que diable! chatte rusée, mon amie, interrompit le capitaine; — nous connaissons nos devoirs, diminutif de sorcière... Que milady veuille bien m'excuser, par le trou de l'enfer!

Il avança un siége en inclinant, juste par le milieu, sa raide et longue taille.

— Asseyez-vous, ma chère lady, reprit-il. Dieu me damne! asseyez-vous... J'ai fréquenté, ou que Satan me berce! plus de duchesses et de pairesses, — ma foi! — qu'il n'en tiendrait en ce salon, et je sais comment on se conduit avec les femmes comme il faut... Asseyez-vous aussi, Maudlin, astucieuse femelle de paillasse, si cela vous fait plaisir... là!... et maintenant, de par Dieu! — que le tonnerre m'écrase! — parlons affaires: Que voulez-vous?

CHAPITRE XXVIII

AUX ÉCOUTES.

Lady Jane B... s'était assise. Elle en avait en vérité grand besoin après la série d'émotions qui venaient de l'assaillir.

Ce fut la contessa Cantacouzène qui prit la parole.

La petite femme, véhémentement mortifiée du sans-façon avec lequel le bon capitaine se permettait de la traiter, saisit cette occasion pour le remettre à sa place.

— Monsieur O'Chrane, dit-elle du bout des lèvres, c'est une chose bien simple et arrangée d'avance entre Leurs Seigneuries et moi. Votre rôle, monsieur O'Chrane, doit se borner à compter des bank-notes... Et peut-être devriez-vous davantage vous souvenir de ce que vous êtes lorsqu'il vous arrive d'avoir affaire à certaines personnes.

Le capitaine la regarda, étonné.

— A vous, Maudlin! s'écria-t-il; — est-ce de vous, rusée commère, que vous voulez parler, de par Dieu?...

— De grâce, monsieur O'Chrane, gardez le respect convenable...

— Du respect! que Satan me grille comme une tranche de bœuf!... du respect, Maudlin, sac à mensonges, ma vieille et chère amie... du respect!... Et, au fait, de par Satan! triste coquine, ma bonne, je n'ai aucune raison de vous refuser mon respect... Que vous vous appeliez la comtesse Kent-Mac-Ushem, que diable! ou la duchesse de...

— Silence, monsieur!

— Ou mistress Belzebuth, pardieu! marquise des sept péchés capitaux, que le tonnerre m'écrase! je n'y vois point d'empêchement. Maudlin, vieille pécheresse, mon estimable amie... Mais laissons cela... Vous me faites blasphémer comme un waterman ivre, fille de Satan, ma bonne, et je me vois forcé de faire de nouvelles excuses à milady, — que Dieu me damne!... Encore une fois que voulez-vous?

— Que la Vostre Altesse s'explique, dit la petite femme avec dépit: — je ne veux plus parler à ce brutal!

— Brutal, tonnerre du ciel!... Brutal! Maudlin, vagabonde, comédienne, femelle de paillasse!... Brutal, dites-vous, de par Dieu!... Eh bien! Maudlin, ma chère, vous pouvez le dire et le répéter, si bon vous semble. Je suis brutal avec vous, mais je sais me conduire avec les ladies... Voyons, milady, de par l'enfer! causons tous les deux comme une paire d'amis... Vous venez chercher un colifichet, un brimborion, une bague...

— Un brimborion d'un demi-million! murmura la petite femme.

— Je ne vous parle pas, Maudlin, effrontée bavarde... Vous venez chercher, milady, tonnerre du ciel! une bague qu'on vous a empruntée, pardieu! au théâtre de Covent-Garden... Le petit drôle qui a fait le coup est un misérable enfant, digne de toute notre estime, ma foi!... Quant à la bague, je l'ai dans ma poche, ou que le diable fasse tourner mon âme comme une toupie de six pences durant l'éternité tout entière!

Lady Jane B... tendit le coffret de palissandre au capitaine.

— Voici de quoi la racheter, monsieur, dit-elle d'une voix timide.

— Vous voyez, Maudlin, s'écria le capitaine; voici une véritable lady qui me salue en parlant, saltimbanque damnée... Merci, milady, merci, que diable! ma chère dame... cette petite boite est fort jolie, et je sais quelqu'un à qui elle fera un sensible plaisir... Combien y a-t-il dedans, s'il vous plaît?

— Vingt mille livres, monsieur.

— Voyez, Maudlin, si cette lady ne m'appelle pas monsieur, de par l'enfer! aussi souvent qu'il le faut... Il y a toujours avantage, ou que le diable me brûle! à converser avec des personnes de bonne compagnie.

Le capitaine ouvrit le coffret, mit sur son nez mince, maigre et busqué une paire de lunettes en pinces qu'il tira d'un

vieil étui de cuir, et se prit à compter minutieusement les bank-notes.

Tandis qu'il se livrait à ce travail, on entendit un sourd bourdonnement qui s'enfla rapidement et grandit jusqu'à devenir un mugissement rauque et assourdissant.

Ce bruit, d'une nature étrange et dont lady Jane ne se souvenait point d'avoir entendu jamais le pareil, arrivait aux oreilles, confus et comme mélangé de mille élémens divers, par une bouche de métal semblable à celle que nous avons vue dans le *Purgatoire.*

— Quarante, quarante-cinq, cinquante, grommela le capitaine; —dites à cette ruche immonde de rester en paix, Maudlin, je vous prie... cinquante-cinq, soixante...

La petite femme essaya d'obéir, mais sa courte taille la trahit encore une fois; elle ne put atteindre le pavillon du conduit acoustique.

— Soixante-cinq, reprit le capitaine; — montez sur une chaise, Maudlin, de par Dieu!... Soixante-dix... Milady, voici une bank-note de dix livres qui m'a tout l'air d'être de mauvais aloi.

Le vacarme redoublait cependant. On distinguait de menaçantes vociférations et d'horribles plaintes. — Le capitaine ne bougea pas. Il examina attentivement le billet suspect, le tâta, le fit passer devant le jour et secoua la tête d'un air mécontent.

— Du diable si cette bank-note est bonne! dit-il.

—Au nom du ciel, monsieur, dit lady Jane, épouvantée par les atroces clameurs que le conduit jetait, par torrens de vibrations, dans la salle, — que se passe-t-il ici?

— Ce n'est rien, milady, rien du tout, le diable m'emporte!.. Deux coquins qui s'égorgent là-bas probablement... Ne faites pas attention!

— Et ne pouvez-vous donc l'empêcher, monsieur?

— Si fait, milady, ma foi! pour peu que ce bruit vous gêne... mais voyez si vous n'auriez pas une autre bank-note dans votre portefeuille.

Paddy se leva, posa ses lunettes sur la table, écarta sans trop de façons la contessa Cantacouzène, qui se trouvait sur son passage, et mit sa bouche dans le conduit.

— Vous tairez-vous, rebuts de Newgate! cria-t-il; je suis tenté de vous mettre à la demi-ration pendant huit jours.

On n'entendit plus rien.

— Y a-t-il quelqu'un de tué? cria encore le capitaine.

— Jock et Billy, répondit la voix du *Purgatoire*.

— Deux! grommela Paddy; — que le diable les emporte!

Il revint vers la table où lady Jane, tremblante et rendue à ses craintes par ce funèbre incident, lui tendit silencieusement une bank-note de dix livres qu'elle venait de prendre dans son portefeuille.

Le capitaine poursuivit son addition, droit, raide, grave et les lunettes sur le nez.

Quand il eut essayé, tourné, retourné la dernière bank-note, il ôta ses lunettes et remit les billets dans le coffret.

— Vingt mille! grommela-t-il; — elles y sont, sur ma foi!... Cet avorton de Snail mérite bien ses dix livres... Milady, voici votre bague...

— Permettez! dit la petite femme qui s'élança et saisit la bague au moment où lady Jane avançait la main pour la prendre... Je me charge de la remettre à la Sienne Echellenze.

—Que prétendez-vous? demanda lady Jane avec inquiétude.

— Que la Vostre Altesse ne craigne rien... C'est un gage que ze garde zousqu'au moment où z'aurai l'honneur de prendre congé d'elle...

— Cela ne me regarde plus, dit stoïquement le capitaine; arrangez-vous, Dieu me punisse! comme vous voudrez... Milady, que diable! au plaisir de revoir Votre Seigneurie!... Bonsoir, Maudlin, aventurière éhontée, ma bonne amie...

La petite femme, sans répondre à cet irrévérencieux salut, prit le chemin de la porte avec lady Jane.

Dans l'antichambre, elle s'arrêta.

— Z'aurais, dit-elle, oune grâce à demander à la Vostre Echellenze.

— Quelle grâce, madame?

—La Vostre Altesse pousserait-elle la condescendance jusqu'à me permettre d'attacher ce voile sur son front?

Lady Jane ne répondit pas.

— C'est une petite formalité tout-à-fait indispensable, reprit la comtesse, —et si la Vostre Echellenze zouze à propos de refuser, nous serons forcées d'attendre la nuit pour sortir d'ici.

— La nuit! répéta lady Jane effrayée; la nuit ici, — mon Dieu!... Faites, madame, faites ce que vous voudrez et partons vite!

La petite femme déplia un voile de dentelle dont le tissu, rendu opaque par les broderies qui le surchargeaient, était en outre doublé de soie, et l'attacha fort adroitement sous le chapeau de lady Jane.

— Maintenant, dit-elle ensuite, je puis me rendre aux désirs de Votre Echellenze... partons!

Elles descendirent les marches d'un escalier.

Lady Jane voyait confusément le jour à travers le voile qui couvrait son visage, mais elle ne pouvait nullement distinguer les objets; au bas de l'escalier, le vent frais qui vint la frapper lui apprit seulement qu'elle sortait de la maison.

Quelques minutes après, elle se retrouvait assise sur la banquette du fiacre, dont les rideaux rouges étaient toujours fermés. La petite femme l'aida complaisamment à détacher son voile.

—La Vostre Altesse pardonnera, dit-elle, toutes ces petites précautions. Ce n'est pas que nous n'ayons en elle la plus absolue confiance, mais le hasard aurait pu faire... tandis que comme cela, comme la Vostre Echellenze Très Sereine n'a pas vu les abords de notre petit établissement, elle n'aura point sujet de commettre des indiscrétions involontaires.

Le fiacre marcha pendant une heure environ. La petite femme parla ou se tut, ce qui était tout un pour lady Jane. Celle-ci, en effet, éprouvait une sorte d'éblouissement tenace et prolongé. Tout ce qu'elle venait de voir tournait tumultueusement autour de son imagination frappée. Elle voyait s'agiter les hideuses figures du *Purgatoire*: la voix mugissante tonnait à son oreille; elle entendait cette autre voix mystérieuse qui avait monté de profondeurs inconnues, apportant les noms de deux hommes morts.

Le fiacre s'arrêta enfin; les deux rideaux de laine rouge s'abaissèrent. On était devant l'hôtel de lady Jane, qui demeurait immobile et semblait ne rien voir.

—Si la Vostre Echellenze veut descendre, dit la petite femme avec un salut respectueux, — voici sa maison.

Lady Jane ne bougea pas.

La contessa Cantacouzène se permit de lui prendre la main qu'elle pressa doucement.

—Voici le diamant de la Vostre Altesse très illustre, poursuivit-elle.

Lady Jane laissa tomber sur la bague son regard morne. Mais aussitôt qu'elle l'eut aperçue, la mémoire lui revint brusquement. Elle la saisit avec une avidité irraisonnée, sauta dans la rue sans le secours du cocher qui lui tendait la main, et monta précipitamment les degrés de sa maison, à la porte de laquelle elle frappa sans relâche jusqu'à ce qu'on lui eût ouvert.

Avant d'entrer, elle jeta derrière elle un regard d'indescriptible terreur.

— Addio! la Vostre Echellenze, addio! dit doucement la contessa Cantacouzène.

Puis elle ajouta, en s'adressant au cocher:

— Wimpole-Street, Joe! au galop! nous sommes en retard!

Joe fouetta ses chevaux à tour de bras: le fiacre sauta convulsivement sur le pavé, éclaboussant au loin les passans des trottoirs, et s'arrêta enfin devant le nº 9 de Wimpole-Street.

— Qu'on prépare la voiture, dit la petite femme au groom qui lui ouvrit; — où est ma nièce?

— Madame la princesse est dans son boudoir avec un gentleman, répondit la femme de chambre française.

— Ah!... et milord?

— Milord est en haut, madame la duchesse; je viens de l'in-

troduire... Annoncerai-je madame la duchesse à madame la princesse?

— Non... montez à ma chambre : je vais m'habiller.

La contessa Cantacouzène, qui était la petite duchesse de Gêvres, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi Maudlin, comme l'appelait le bon capitaine Paddy O'Chrane, gagna l'étage habité par sa nièce, la veuve de feu le regrettable prince Philippe de Longueville. Là, au lieu d'entrer par la principale porte de l'appartement, elle prit une sorte de guichet latéral qui s'ouvrait sur les marches mêmes de l'escalier, et entra dans un étroit corridor, au bout duquel se trouvait un cabinet noir. Vis-à-vis de la porte de ce cabinet, on voyait seulement une lueur douteuse, produite par quelques petits trous ménagés dans le verre noirci au vernis d'un large œil-de-bœuf.

La petite Française mit son œil à l'un de ces trous et vit, à trois pas d'elle, dans la chambre voisine, Brian de Lancester et la princesse assis, l'un près de l'autre, sur un sopha.

— Voilà qui est au mieux ! murmura-t-elle.

— Chut ! fit une voix dans l'ombre.

— Ah ! vous êtes là, milord ?.. Que disent ces tourtereaux?

— Ils se regardent, répondit milord.

— C'est fort spirituel ! répliqua la petite Française en ricanant.

Milord disait vrai. Susannah et Brian se regardaient. Il y avait longtemps déjà que monsieur de Lancester était là, et c'est à peine s'ils avaient échangé quelques rares paroles.

Brian n'était plus l'homme de la veille, distrait, occupé par une idée fixe et prêt à jouer devant une salle comble l'audacieuse comédie de sa vengeance. Il était grave, il était recueilli ; la passion qui s'imposait à lui, victorieuse, et à laquelle il ne se livrait qu'avec frayeur et doute, se lisait en lettres de feu dans ses regards charmés. Il craignait d'aimer trop et il avait raison de craindre, car il n'était point là en face de l'une de ces femmes, bourgeoises ou ladies, qu'on aime à ses loisirs, beaucoup ou peu, suivant les circonstances, qu'on idolâtre un jour de bonne humeur, qu'on rabroue un matin de spleen, qu'on reprend, qu'on quitte encore, et qui vous aident à tuer quelques-unes de ces heures ennemies, où les plus doux se maudissent eux-mêmes, lorsqu'ils n'ont personne autre à maudire.

Susannah était une femme qu'il fallait prendre au sérieux, une de ces femmes qui envahissent votre vie et font leur place si large en votre cœur que toutes autres choses importantes ou futiles s'effacent et s'oublient.

Elle aussi regardait Brian tant qu'elle pouvait et comme si elle eût redouté de perdre une parcelle du bonheur que lui donnait sa présence. Elle n'avait point changé depuis le soir précédent. Sa joie naïve ne se couvrait d'aucun voile de coquette pruderie. Elle laissait voir à nu son âme où il y avait tant d'amour que les paroles étaient inutiles et n'eussent fait qu'apâlir ce que disait son regard.

Ils étaient ainsi tous deux : Brian craintif et s'effrayant de la pente où l'entraînait une passion qui, née de la veille, tyrannisait déjà sa volonté ; Susannah, confiante, heureuse, oubliant de longs mois de souffrance dans l'extase de ce premier jour de bonheur.

— Vous m'avez vu hier, dit enfin Brian ; vous m'avez compris et vous voulez m'aimer encore ?

— Si je le veux ! murmura Susannah ; — que Dieu est bon de n'avoir point fait de vous un meurtrier !

Leurs mains se rencontrèrent. Brian mit celle de Susannah sur son cœur.

— Roi ou mendiant, saint ou criminel, il aurait fallu que je vous aimasse, Brian, reprit-elle ; et si vous ne m'aimiez pas, je mourrais.

— Je vous aime, oh ! je vous aime, madame ! s'écria Brian avec une impétuosité qui faisait grand contraste à son flegme habituel. — Devant vous, je ne puis que dire comme vous : il faut que je vous aime !... Je ne le voulais pas... ma vie n'est point de celles où l'amour ait une place commode... Je suis pauvre, et le peu que j'ai me vient d'une source étrange, précaire, ignorée... Je suis engagé dans une lutte folle qui doit me tuer quelque jour, et où la victoire même serait sans joie, madame... je suis enfin tout ce que ne sont point ceux qu'on aime et qui aiment...

— Et n'êtes-vous donc pas beau et noble, Brian, le plus noble et le plus beau ?

Monsieur de Lancester sourit avec tristesse.

— C'est joli ! dit tout bas la petite Française.

— C'est long, répliqua milord.

— Vous ne vous souvenez donc plus de vos belles années, Tyrrel ?

— Au diable, Maudlin !... le fait est que c'est une admirable fille !... Chut !... voilà ce fier-à-bras changé en tourtereau qui va roucouler !

— Nous serons malheureux, Susannah, dit Brian, et ce doit être une angoisse terrible que de vous voir malheureuse !... Mais maintenant, cette angoisse me semble préférable à celle de ne vous point voir... Ecoutez... vous savez quelle est ma vie, et avec quelles armes, profitant de la folle faveur du monde, j'attaque mon ennemi qui est mon frère .. Il me reste à vous dire mon secret... mon seul secret.

Susannah se serra contre lui, reconnaissante.

Tyrrel et la petite Française tendirent avidement l'oreille.

CHAPITRE XXIX.

COMÉDIE.

Tyrrel l'aveugle et la Française écoutaient.

— Je suis ruiné, reprit Brian de Lancester, si bien ruiné, madame, que mes ressources personnelles égalent à peine celles du plus pauvre mendiant.

— Je crois que je suis riche, moi, interrompit timidement Susannah.

— Et pourtant, poursuivit Brian, je vis comme mes pairs vivent ; j'étale un certain luxe... Le temps de faire des dettes est passé pour moi. Nul ne voudrait me prêter... D'où pensez-vous que je tire mes moyens de vivre, madame?

— Je ne sais, répondit Susannah, qui aurait voulu revenir bien vite aux paroles d'amour.

— Je vais vous le dire... Vous seule au monde le saurez... Une main mystérieuse, madame, me jette chaque mois une périodique aumône.

— C'était cela son grand secret ! grommela Tyrrel ; j'avais, pardieu ! mes raisons pour en savoir quelque chose.

— Ecoutez donc, milord, dit la curieuse petite femme.

— Chaque mois, continua Brian, par des moyens divers et toujours occultes, je reçois cent livres sterling.

— Et c'est cent livres de perdues, très honorable fou ! grommela encore Tyrrel ; — mais le Maître le veut et je m'en lave les mains.

— Ecoutez donc, milord ! répéta madame la duchesse douairière de Gêvres, comtesse Cantacouzène, etc.

— Ces dons sont périodiques, reprit Brian ; ils m'arrivent régulièrement et sans retard aucun. Ils ne m'ont jamais manqué, et, chose étrange ! le premier paiement a eu lieu le jour même où ma ruine étant consommée, je me suis demandé pour la première fois ce qu'il me restait à faire en ce monde.

Brian prononça ces mots à voix basse et avec tristesse.

— Vous avez donc été près de la mort, vous aussi? murmura Susannah, dont les grands yeux noirs étaient humides.

— Je ne sais, dit Brian qui baissa la voix encore et à tel point que Susannah fut obligée de se pencher vers lui pour entendre ; — je ne sais, madame... Mon cœur était plein de haine, et le désespoir conseille mal... Mais il est mon frère, après tout, et Dieu m'aurait fait la grâce sans doute de mourir avant de frapper... Oui, madame, oh ! je veux le croire ! et vous, croyez-le... croyez-le ! c'était près de la mort que j'étais, — et non pas près du crime !

Brian était pâle. Il y avait de l'égarement dans ses yeux fixes, et sa main froide tremblait par brusques secousses dans celles de Susannah.

— Brian, dit-elle avec un doux accent de prière, ne soyez pas triste auprès de moi, car je ne sais pas vous voir souffrir. Vous avez été malheureux, mon Dieu! vous, Brian!... qui donc a le droit de se plaindre!... Oh! que ne peut-on donner sa vie pour le bonheur de ceux qu'on aime!... Vous ne souffrirez plus.

A son tour, elle attira les mains de Lancester et les serra passionnément contre sa poitrine.

— Hélas! reprit-elle, que suis-je pour vous consoler?... Je n'ai que mon amour à vous donner, Brian, mais il est à vous, au moins, tout à vous! Si j'en distrais une part, c'est pour la reporter sur cette main discrète et amie qui...

— Ne parlons pas de cela! interrompit Lancester en fronçant le sourcil : je vous ai dit mon secret... gardez-le,—même vis-à-vis de moi!... Savez-vous ce que c'est pour un gentilhomme, madame, que d'accepter une aumône?

— Non, dit Susannah, qui baissa les yeux timidement sous le regard hautain de Brian. — Vous ai-je offensé?... Vous souriez... Merci! oh! merci! J'étais bien forte hier... aujourd'hui, Brian, vous pourriez me tuer d'une parole.

— Vous le voyez bien, madame, reprit celui-ci après un silence et en passant la main sur son front où perlaient quelques gouttes de sueur; — nous serons malheureux.

— Non!... Ecoutez! s'écria tout-à-coup Susannah dont le beau visage rayonna; — vous n'aurez plus besoin de recevoir... Je suis puissante, moi!... je l'avais oublié!... Brian, que je suis heureuse d'être riche!... Vous m'avez dit votre secret, je veux vous dire le mien : écoutez! écoutez!...

— Courez! courez, madame! murmura Tyrrel en poussant la petite Française;— il ne faut pas qu'elle prononce un mot de plus.

En même temps il saisit une chaise à deux mains et en frappa violemment le parquet. La chaise se brisa, — mais Susannah, effrayée de ce bruit, se leva ainsi que Brian. L'entretien était rompu.

— Qu'est cela, madame? demanda Lancester avec soupçon.

Avant que Susannah eût pu répondre, la porte s'ouvrit et le nom de madame la duchesse douairière de Gêvres fut lancé dans le salon. La petite femme, suivant de près son nom, entra bondissant, souriant et saluant.

— Ma chère enfant, dit-elle, la voiture est attelée : je vous attends.

Susannah jeta un regard de regret vers Brian qui s'inclina et prit congé.

— Vous savez ce qu'on attend de vous, ma chère belle? poursuivit la petite douairière lorsque Brian fut parti... C'est bien simple... moins que rien!... Si, par hasard, vous refusiez, m[illegible]le, vous perdriez les bonnes grâces de vos protecteurs, et Très Honorable Brian...

— Qu[illegible]-il à faire en ceci, madame? interrompit fièrement Susannah.

— Ne nous fâchons pas, mon amour.... et le Très Honorable Brian, disais-je, perdrait ses cent livres sterling.

— Quoi! s'écria Susannah en pâlissant,—vous savez cela!

— C'est effrayant, mon amour, tout ce que je sais! dit la petite femme d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant.

Elle jeta un châle sur les épaules de Susannah, la coiffa elle-même en un tour de main, et l'entraîna vers la grille où stationnait le brillant équipage aux armes de Dunois. Elles y montèrent toutes deux. Les nobles chevaux prirent le galop et ne s'arrêtèrent que dans Castle-Street, devant Dudley-House, demeure de Franck Perceval.

Madame la duchesse de Gêvres mit la tête à la portière.

— Tournez les chevaux du côté de Regent's-Street, dit-elle au cocher.

Celui-ci obéit.

— Ma chère belle, reprit la petite femme en s'adressant à Susannah et après avoir consulté sa montre,— nous avons vingt minutes d'avance... Ce n'est pas trop, car les gens que nous attendons ne peuvent être envoyés à heure fixe... Ils vont venir dans dix minutes, peut-être... peut-être dans deux heures... Mais ils vont venir.

Il s'était passé bien des choses durant cette matinée.

Le marquis de Rio-Santo, depuis le matin, n'avait pas quitté Trevor-House. Il y avait eu grand conseil entre lui et lady Campbell. Cette spirituelle femme, laissant à diverses reprises le marquis seul dans son boudoir, avait fait diverses excursions, soit dans l'appartement de miss Mary, sa nièce, soit dans celui de lord James Trevor, son frère.

Evidemment, c'était un moment de crise. L'heure de l'assaut avait sonné. On voulait emporter la place de vive force.

Le marquis avait, d'autorité, imposé silence à sa poésie, à ses velléités chevaleresques, comme on renvoie, en bonne stratégie, toutes les bouches inutiles à l'instant du combat.

Il était cuirassé, armé de toutes pièces, incapable de faiblir, prêt à tout.— Sa volonté avait marqué ce jour pour ses fiançailles officielles avec miss Mary Trevor. Il fallait que cela fût, n'importe par quels moyens et malgré tous obstacles.

Nous ne parlons pas de la pauvre Mary qui, malade de corps et faible de cœur, et indécise et trompée, répondit à la demande formelle de sa tante par des larmes auxquelles lady Campbell ne put manquer de donner une heureuse signification.

Nous parlons de lord James Trevor.

Cet excellent et loyal seigneur avait reçu dans la matinée une lettre qu'il n'avait communiquée à personne et après lecture de laquelle il était tombé en détestable humeur.

— Pauvre Mary! murmurait-il en parcourant les allées de son petit parc;— je n'aurais jamais cru cela de ce coquin de Frank!... Mais au fait, pourquoi le croire?... que signifie une lettre anonyme?... Rien du tout, pardieu! moins que rien!

En conséquence de cette proposition que nul de nos lecteurs ne songera sans doute à contredire, lord Trevor reprenait la lettre et la relisait fort attentivement.

Péché contre la logique auquel n'échappent point les gens les plus sages!

Et, lorsqu'il avait lu, il froissait la lettre avec colère et reprenait son monologue.

— Le fait est, disait-il, que Frank avait hier un air préoccupé, distrait... Il avait cet air-là, je m'en souviens fort bien... Oh! c'est une chose positive, il avait l'air... Pauvre Mary!... Mais, après tout, qu'importe! une lettre anonyme!.. Et pourquoi Frank n'aurait-il pas le droit, pardieu! d'avoir l'air qu'il lui plaît?

Et lord Trevor pestait d'autant mieux qu'il se croyait obligé de chercher des raisons de ne pester point.

Lady Campbell l'aborda dans un de ces momens et ne tarda pas à prononcer le mot *mariage* qui, dans son esprit, était alors le mot important.

— Ne me parlez pas de ce misérable Franck, milady! s'écria lord Trevor, qui pensait que mariage et Franck ne pouvaient aller l'un sans l'autre, lorsqu'il s'agissait de sa fille; — je veux mourir si sa conduite n'est pas une chose choquante au dernier point... Choquante et inexcusable, milady!

— Comment cela, mon frère?

— Comment cela?... Oui, très bien! comment cela!... Vous allez le défendre, n'est-ce pas!... Je ne veux rien entendre, milady... Je suis outré, outré positivement.

— Mais, milord...

— Non!... je suis outré, madame.

— Mais enfin, mon frère...

— C'est une chose qui passe toute croyance, milady, que vous veuillez vous obstiner à défendre Franck Perceval...

— Mais je ne le défends pas, milord.

— Ah!... A la bonne heure!... Et que voulez-vous me parler de mariage, alors, milady?

Lady Campbell hésita un instant. Certes, elle n'avait pu espérer un si heureux début. Son frère faisait la moitié du chemin, mais la transition était brûlante, et lady Campbell

connaissait trop la bonté de son frère pour se fier à cette rancune du moment, quelle qu'en pût être d'ailleurs la cause.

— Milord, répondit-elle d'un air mystérieux, c'est un grand secret.

— Je n'aime pas beaucoup les secrets, milady.

— Vous aimerez celui-là... Je vous le donne en mille.

— Je n'en veux pas, madame... A tout prendre, ce pauvre Franck...

— Fi! milord! vous dites le pour et le contre au même instant... J'aime Franck Perceval, je l'estime...

— Madame, vous ne savez pas ce que je sais, pardieu!

— C'est possible, répliqua lady Campbell en souriant, mais je sais ce que vous ne savez pas... Le marquis de Rio-Santo demande la main de votre fille, milord.

— C'est fort bien, milady... Je refuse la main de ma fille au marquis de Rio-Santo.

— Vous n'y pensez pas, mon frère...

— Si fait!

— Prenez au moins le temps...

— Ce serait en perdre, milady.

— Le temps de consulter votre fille, poursuivit lady Campbell.

— A quoi bon? demanda le vieillard dont les sourcils blancs se froncèrent.

— Les convenances l'exigent, mon frère, reprit lady Campbell; — il pourrait, en vérité, se faire...

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Enfin, milord, s'écria lady Campbell, que diriez-vous si ma nièce aimait le marquis de Rio-Santo?

Lord James Trevor recula d'un pas. Les veines de son front se gonflèrent. Ce n'était plus son petit courroux de tout-à-l'heure contre Franck Perceval, c'était une belle et bonne colère anglaise, grosse d'apoplexie, de goddem et de coups de poing, — quand les circonstances sont favorables à ce dernier exercice.

— Votre nièce, madame! répéta-t-il en bégayant; — ma fille!... miss Mary Trevor... c'est impossible!

— Cela est pourtant, milord.

— Cela est, de par Dieu!... Alors... j'appellerai ce Rio-Santo sur le terrain, madame!... Voilà ce que je ferai!

C'était une de ces bonnes et loyales natures, un de ces caractères « taillés dans le plein bloc » de la foi antique, qui brillent encore çà et là dans les rangs dégradés de notre aristocratie. Se dédire était pour lui la chose impossible, et comme il ne lisait pas fort assidûment les romans transcendans de nos bas-bleus modernes, il n'attribuait point à l'amour le droit de fausser une parole donnée. — Une chose eût pu seulement le déterminer à oublier Franck, — ç'aurait été l'oubli de Franck lui-même.

Mais il n'accusait plus Franck depuis que Franck était attaqué.

En un mot, il ne croyait pas un mot de cet amour subit de Mary pour un étranger. Les femmes spirituelles sont sujettes à passer pour folles; lord Trevor gratifia généreusement sa sœur de cette épithète et détruisit plusieurs plates-bandes à coups de pieds en souvenir de l'entretien qu'il venait de subir.

Lady Campbell, cependant, était revenue vers Rio-Santo pour lui rendre compte du mauvais résultat de son ambassade.

Rio-Santo parut éprouver à cette nouvelle un fort grand découragement.

— Il ne me reste plus qu'à me retirer, madame, dit-il; j'ai fait tout ce qu'un galant homme pouvait faire.

— Mais, marquis, s'écria lady Campbell, rien n'est désespéré... avec du temps...

— Attendre encore! dit le marquis avec amertume; — je ne le puis, madame... J'avais offert à miss Trévor mon amour et ma main... Un amour sérieux et une main sans tache, milady! Je suis repoussé...

— Mon frère reconnaîtra son erreur... et si ce n'est pour moi, milord, un peu de patience pour Mary qui vous aime!

— Ah si j'en étais sûr, soupira Rio-Santo.

— Que feriez-vous donc, milord?

— Ce que je ferais, madame! s'écria le marquis en s'animant soudain, — je passerais par-dessus toute considération: je foulerais aux pieds un vain scrupule... Je vous dirais... Mais j'y songe! je ne suis pas seul en cause. Avant tout, il faut que miss Trevor soit heureuse... Il faut que l'époux qu'on lui donnera soit digne d'elle...

Lady Campbell approcha son fauteuil.

— Pour elle, pour elle seulement, Dieu m'en est témoin, et non pas pour moi, je parlerai, reprit le marquis. — Ne pensez-vous pas, madame, qu'il serait affreux pour miss Trevor de partager avec une rivale le cœur de son époux?

— Vous me le demandez, milord!...

— C'est que le Très Honorable Franck Perceval a une maîtresse, madame, une belle maîtresse, — qu'il aime, — une femme qui n'est point de celles qu'on prend un matin, qu'on abandonne le soir et qu'on oublie le lendemain... La maîtresse du Très Honorable Franck Perceval est la plus belle créature que j'aie vue de ma vie, madame.

— Certes, marquis, balbutia lady Campbell avec embarras, — ceci est grave... Mais...

— Pardon si je vous devine... Quel homme n'a eu des maîtresses en sa vie, n'est-ce pas?... Moi-même...

Rio-Santo s'interrompit et fixa sur lady Campbell son regard grave et triste.

— Madame, reprit-il d'une voix basse, mais fermement accentuée, — j'ai eu des maîtresses avant d'aimer miss Trevor. Depuis que je l'aime, je n'en ai plus... Et monsieur Perceval!... C'est après avoir aimé Mary, c'est au moment où il revient tout exprès pour réclamer une parole donnée...

— C'est vrai! interrompit lady Campbell qui ne demandait pas mieux que d'être persuadée.

— Pour épouser Mary, madame! c'est à ce moment même qu'il amène de France une autre femme aimée aussi...

— Il l'a amenée de France, marquis!

— Vous l'avez vue, madame. — Monsieur Perceval est arrivé avant-hier; la princesse de Longueville s'est montrée à nous hier pour la première fois.

— C'est vrai! dit encore lady Campbell; — et c'est cette femme si jeune, si admirablement belle que vous m'avez fait voir hier?

— C'est elle, madame.

— Oh! Franck! Franck!... je n'aurais jamais cru cela de lui... Mais il ne s'agit pas de se plaindre; il faut agir.. Au nom de ma nièce, milord, je vous remercie .. Oh! rien n'est perdu maintenant! Je vais aller... je vais dire... attendez-moi, je vous supplie; cette fois, nous n'aurons pas un refus.

Lord James Trevor se promenait encore dans les allées de son petit parc, lorsqu'un groom accourut à lui tout essoufflé, disant que miss Mary, malade, désirait parler à son père.

Lord Trevor se hâta vers la maison.

Il trouva sa fille renversée sur un fauteuil, le visage couvert de ses mains. Elle sanglotait; des larmes filtraient à travers ses doigts pâles et coulaient sur ses vêtemens. Lady Campbell, inquiète, repentante peut-être, s'empressait autour d'elle.

— Voyez, milord, voyez, dit-elle; voici l'ouvrage de ce malheureux Franck... ce qu'il a fait est indigne, mon frère... Il a une maîtresse...

— Je le sais, madame, répondit froidement lord James Trevor en froissant le dernier débris de la lettre anonyme reçue le matin.

— La pauvre enfant ne l'aime plus... reprit lady Campbell.

— Qui dit cela? s'écria Mary en découvrant tout-à-coup son visage qui était d'une effrayante pâleur.

Elle ne pleurait plus. Ses yeux rougis, encore par les larmes récentes, étaient fixes et brûlans.

— Mon père, dit-elle d'une voix étrange parce qu'elle contrastait avec la douce et faible voix qu'on lui connaissait, — je l'aime... j'ai été folle pendant bien des jours.. je ne me savais plus moi-même... folle et bien malheureuse, mon père!...

— Pauvre enfant! murmura lady Campbell de la meilleure foi du monde, — elle a le délire.

Lord Trévor lui imposa silence d'un geste.

— Maintenant, on le calomnie! reprit Mary; — on dit qu'il en aime une autre... Ah! c'est affreux, mon père, de calomnier un blessé, un mourant peut-être!...

— Un mourant! répéta lord Trevor; — que signifie cela,

— Franck Perceval s'est battu, milord, répondit lady Campbell avec embarras.

— Je veux le voir, mon père, reprit encore Mary; — conduisez-moi vers lui... Nous saurons bien vite ce que valent ces accusations menteuses... Franck! mon noble Franck!... Ah! que j'ai souffert!...

Lord Trevor sonna.

Lord Trevor sonna.

— Faites atteler, dit-il, sur-le-champ!... Calmez-vous, Mary, poursuivit-il... j'ignorais tout cela... Je vais me rendre chez Perceval...

— Et moi, mon père?

— Vous?

Lord Trevor jeta un regard sur sa sœur.

— Tout ceci me semble fort obscur, murmura-t-il entre ses dents... Eh bien! miss, et vous aussi... préparez-vous.

Mary baisa avec effusion la main de son père.

Lady Campbell haussa les épaules et sortit en murmurant le mot *shocking*, blâme suprême des personnes qui ne savent point employer de plus énergiques exclamations.

Elle s'en alla, découragée, raconter ce nouvel échec à Rio-Santo, mais le marquis ne parut point partager, cette fois, sa peine.

— J'attendrai le retour de lord Trevor, dit-il d'un air dégagé... je veux connaître définitivement jusqu'où va mon malheur.

On entendit en ce moment le bruit des roues de la voiture sur le pavé de la rue.

Rio-Santo consulta sa montre à la dérobée, et un triomphant sourire releva les coins de sa lèvre.

— La partie s'engage comme il faut, murmura-t-il; — la gagnerai-je?...

CHAPITRE XXX.

DRAME.

Lord James Trevor et sa fille firent une partie de la route en silence. Mary, dans un accès de passion vraie, avait rompu d'un seul effort le réseau de sophismes qui s'interposait, comme un voile ténébreux, entre elle et son amour. Elle avait repris les rênes de sa conscience; son esclavage moral avait brusquement pris fin. Elle était elle-même; elle pensait avec sa propre intelligence, elle sentait avec son propre cœur.

Aussi, n'y avait-il plus de doute en elle, plus d'incertitude. Une seule image régnait despotiquement au fond de sa pensée. Pas un souvenir pour Rio-Santo, cet homme si beau, si séduisant, si supérieur aux autres hommes, ce demi-dieu qu'on lui avait si longtemps désigné du doigt en disant: Admirez! adorez!.. Rien pour lui! tout à Franck, tout au pauvre blessé qui n'avait point d'avocat, qui n'avait que des ennemis!

Mary renaissait donc de sa faiblesse mortelle. Tous les généreux instincts de la femme surgissaient en elle à la fois. Elle était forte en ce moment, et courageuse, et capable de vaincre en bataille rangée cette tyrannie domestique qu'elle venait de secouer en quelque sorte par surprise.

Un doux et délicat incarnat teignait la pâleur de sa joue. Son œil brillait d'un téméraire éclat. Sa gracieuse taille, redressée, avait quelque chose d'intrépide dans sa pose. Tout son être enfin, si frêle dans son aristocratique beauté, semblait se raidir pour la guerre prochaine, et menacer de loin la main oppressive sous laquelle s'était courbée si longtemps sa débile volonté.

Mary se complaisait dans cette force inaccoutumée et remerciait Dieu.

Cela dura un quart d'heure. Au bout de ce temps, un nuage passa sur le front de Mary. Elle prit tout-à-coup la main de son père et le regarda en face avec prière.

— Milord, dit-elle, mes souvenirs sont bien confus, et les cruelles paroles de lady Campbell, ma tante, me reviennent seulement comme ces choses qu'on entendit dans le pénible travail d'un rêve... Mais vous... je crois me rappeler... lorsqu'on a accusé Franck d'avoir une maîtresse, n'avez-vous pas dit: Je le sais?

Lord Trevor essaya de sourire.

— Oh! répondez-moi, milord, mon bon père! dit Mary d'une voix suppliante; je ne me trompe point, n'est-ce pas?

— Enfantillages que tout cela! grommela brusquement lord Trevor.

— Non! oh! non, mon père... Je l'aime tant!... je l'aime tant que, s'il m'avait oubliée pour une autre femme, je ne saurais point lui pardonner, milord.

Mary prononça ces mots d'une voix ferme, et son œil sec et brûlant interrogea de nouveau la physionomie de son père.

Celui-ci essaya encore de sourire, puis il fronça le sourcil, puis enfin il se donna au diable à demi-voix, lui d'abord et Frank ensuite, du meilleur de son cœur.

Mary lâcha sa main et appuya sa tête contre la paroi piquée de l'équipage. — En face des blessures qui venaient de ce côté, elle retrouvait toute son ancienne faiblesse.

L'équipage tourna l'angle de Regent's-Street.

La voiture aux armes de Dunois stationnait toujours devant Dudley-House, et la petite duchesse de Gêvres était toujours à la portière.

— Allons, ma belle! allons! s'écria-t-elle dès qu'elle aperçut l'équipage de Trevor; — c'est le moment.

Elle ouvrit elle-même la portière et poussa Susannah, qui ne prenait point la peine de cacher sa répugnance.

— Montez l'escalier, montez vite! reprit impérieusement la petite Française: — frappez!... Une fois dedans, on vous dira ce qu'il faut faire.

Susannah monta les degrés. — La duchesse de Gêvres fit un signe au cocher, qui tourna bride et lança ses chevaux au galop dans la direction de Tottenham-Court-Road.

L'équipage de lord Trevor s'arrêtait au même instant devant Dudley-House.

Mary n'avait pas perdu le plus mince détail de la scène que nous venons de raconter. Elle pressa fortement le bras de son père, qui, lui, n'avait rien vu, si ce n'est une voiture partant au galop de deux fort beaux chevaux.

— Milord, dit-elle d'une voix altérée, cette femme!...

— Quelle femme?

Mary étendit sa main vers Susannah, qui, à ce moment même, franchissait le seuil de Dudley-House.

— Diable!... murmura lord James, — cette femme, dites-vous, miss Mary?... Sur mon honneur, je ne la connais pas!

— Je la connais, moi! prononça sourdement miss Mary, dont la pâleur était revenue.

Tout son corps tremblait par fiévreuses secousses. Elle avait peine à respirer.

Lord Trevor n'était pas seulement à se repentir de l'avoir amenée. Depuis le commencement de la route, il se reprochait amèrement son imprudence, mais le mal était sans remède.

— Du courage, pardieu! dit-il enfin en cachant son émotion sous une brusquerie affectée.

Puis il ajouta en *à parte*:

— Ah! coquin de Franck! coquin de Franck!

— J'ai du courage, répondit Mary avec effort; — mais qu'allons-nous, milord?... Nous sommes venus pour voir Franck Perceval, et voici sa maison.

Lord Trevor se consulta durant une minute.

— Ma fille, reprit-il au bout de ce temps d'un ton affectueux, mais ferme, et qui n'admettait point de réplique, — j'ai agi précipitamment. Vous ne deviez point être ici... Du moins ne pousserai-je pas l'imprudence jusqu'à exposer da-

vantage une fille de Trevor... Vous resterez ici, miss Mary... Je verrai, moi, le Très Honorable Franck Perceval.

— Je ne vous ai jamais désobéi, mon père, répliqua Mary, dont la détresse augmentait à chaque instant ; — je me soumets à votre volonté .. Mais, au nom de Dieu! exaucez ma prière; promettez-moi de me dire... Je suis forte, allez! mon père! .. Promettez-moi de me dire si cette femme!...

Elle s'arrêta et mit sa main sur son cœur qui défaillait.

— Si cette femme, poursuivit-elle, a le droit de se mettre entre moi et Franck Perceval.

— Je vous le promets, répondit lord Trevor après avoir hésité.

— Sur l'honneur de votre nom, mon père!

— Sur l'honneur de mon nom...

Il y avait environ une demi-heure que le malheureux aveugle, sir Edmund Makensie, était au chevet de Franck Perceval. Stephen Mac Nab, qui avait passé toute la nuit précédente et la majeure partie de la journée auprès de son ami, profita de la présence de l'excellent sir Edmund et de l'offre obligeante qu'il fit d'attendre le retour du jeune médecin, pour aller donner de ses nouvelles dans Cornhill.

Il n'avait pas vu sa mère depuis le soir précédent, non plus que Clary, dont la pensée avait abrégé sa longue veille de la nuit passée. Du moment que sir Edmund était là, point d'inquiétudes, car le bon aveugle était connu de Franck depuis longtemps, et de la mère de Franck, — comme de tout le monde, en somme. Qui ne connaissait, à Londres, qui n'aimait le bon sir Edmund Makensie?

Franck l'avait bien un peu rudoyé l'avant-veille au bal de Trevor-House, mais Stephen ignorait le fait, et d'ailleurs le pauvre aveugle n'avait point de rancune.

Franck avait eu une nuit de fièvre. Il dormait maintenant.

Le vieux Jack vaquait à quelques soins dans la pièce du rez-de-chaussée.

Ce fut lui qui ouvrit la porte à Susannah.

— Le Très Honorable Franck Perceval? dit-elle.

— C'est ici, milady, répondit Jack; — mais on ne peut le voir.

— Il est malade, reprit Susannah, répétant à contre-cœur la leçon qu'on lui avait apprise ; — je le sais. C'est pour cela que je viens. Stephen Mac Nab a pensé qu'il était imprudent de laisser son ami seul avec un homme privé de la vue.

— Ce bon monsieur Stephen! murmura le vieux Jack, — il pense à tout... Ah! par le grand écusson de Perceval! — que vous pourrez voir si vous entrez dans le cabinet de Son Honneur, madame, — voilà un véritable ami. . Son Honneur dort ; mais excès de précaution ne nuit pas... S'il m'était permis de faire une supposition, je dirais à madame qu'elle est probablement l'une des cousines de monsieur Stephen... Une des misses Mac-Farlane.. Un bon vieux nom de laird écossais, ma foi!... Ah! je connais tout cela, moi!... Montez, madame, montez, et que Dieu vous bénisse comme tout ce qui porte intérêt à Perceval!

Susannah s'empressa de profiter de la permission.

— Comme tout cela grandit! murmura le vieux valet ; — j'ai vu cela courir sur le gazon de Greenwich... c'était haut comme le genou... une jolie miss, ma parole!... Ce doit être la petite Anna, je pense... à moins que ce ne soit la petite... comment se nomme-t-elle? Je me fais diablement vieux!... Ah! la petite Clary... Je demanderai à monsieur Stephen si c'est la petite Clary ou la petite Anna.

En entrant dans la chambre du malade, Susannah se trouva face à face avec Tyrrel l'aveugle. C'était la première fois qu'elle voyait son visage éclairé par la lumière du jour. Néanmoins, elle ne put le méconnaître un seul instant.

Tyrrel attacha sur elle ses grands yeux éteints et mornes.

— Qui est là? [illegible]

— Celle que vous attendez, répondit Susannah.

Tyrrel s'avança vers elle et chercha sa main qu'il trouva.

— Ma fille, reprit-il en comprimant sa voix, mais en prononçant chaque mot avec emphase ; — vous savez ce qu'on attend de vous. — N'allez pas hésiter au moment d'agir, car vous seriez perdue!...

— Toujours des menaces! interrompit Susannah.

— On peut vous menacer, ma fille, maintenant que vous êtes heureuse, dit l'aveugle en souriant débonnairement. — Ah! je vous le répète : nous sommes loin de la Tamise... et le Très Honorable Brian nous est un précieux gage de votre obéissance... A propos : nous reparlerons du Très Honorable Brian, ma fille. Vous avez été, aujourd'hui, bien près de vous trahir, et par conséquent bien près de le perdre.

— Quoi!... s'écria Susannah ; — vous savez?...

— Je sais tout... Prenez garde!!.. Mais vous serez prudente à l'avenir, sinon pour vous, du moins pour lui... Écoutez!

On entendit le marteau de la porte extérieure.

Tyrrel entraîna Susannah vers le lit, et la fit se pencher au chevet du malade.

— Un homme va entrer, dit-il, un vieillard. Au moment où il mettra le pied sur le seuil, vous ferez ce qui vous a été ordonné... Point de questions! ajouta-t-il impérieusement ; — vous avez signé un pacte, il faut l'accomplir.

Lord Trevor montait l'escalier en répondant de loin au vieux Jack.

— Blessé grièvement, pauvre garçon! disait-il; — après tout, je me trompe peut-être. Ce n'est pas le moment pour lui d'être en bonne fortune.

Il mit le pied sur le seuil et aperçut Susannah qui lui tournait le flanc. Il s'arrêta.

— Allons! murmura Tyrrel.

Susannah pâlit et ne bougea pas.

— Allons, au nom du diable! femme.... C'est sur Lancester que l'on se vengera!

Une larme de rage et de douleur jaillit, brûlante, de la paupière de Susannah.

En même temps, elle se pencha et mit un baiser sur le front de Frank Perceval.

Lord Trevor laissa échapper une douloureuse exclamation.

— Qui est là? demanda l'aveugle.

Au lieu de répondre, lord Trevor descendit brusquement les marches de l'escalier.

— Vous pouvez vous retirer, murmura Tyrrel à l'oreille de Susannah.— Merci.

Lord James Trevor, en passant près du vieux Jack, lui jeta quelques dures paroles et remonta dans son équipage qui partit aussitôt.

Susannah, honteuse, navrée, et sentant vaguement qu'elle venait de jouer entre des mains perfides le rôle d'un instrument funeste, s'esquiva sans répondre au vieux Jack qui lui demandait si, décidément, elle était miss Anna ou miss Clary Mac-Farlane.

Frank, cependant, s'était réveillé en sursaut au moment où la bouche de Susannah touchait son front. — Il avait vu, comme en un rêve, la sévère figure de lord Trevor sur le seuil et le ravissant visage de la belle fille qui se penchait à son chevet.

Il avait refermé les yeux en poussant une vague plainte.

Au bout de quelques secondes, il rouvrit les yeux et ne vit plus que le bon sir Edmund Makensie, tranquillement assis à son chevet.

— Je viens d'avoir une vision étrange, murmura-t-il ; — j'ai vu lord Trevor... et aussi une femme... J'ai fait plus que la voir... je sens encore à mon front le contact de sa bouche glacée... Ce n'était pas Mary!

— Mon cher sir Frank, dit le pauvre Edmund en soupirant bien fort ; — je ne puis vous dire si vous avez rêvé oui ou non... J'ai entendu marcher dans la chambre, mais, vous savez, mes yeux...

— Sonnez Jack, monsieur! interrompit Frank ;—vous avez entendu marcher, dites-vous?...

Jack parut aussitôt que la sonnette eut retenti.

— Qui est venu? demanda Frank avec agitation.

— Ne le savez-vous pas, Votre Honneur?... Je me disais bien qu'il fallait que vous n'eussiez pas reconnu lord Trevor pour l'avoir ainsi mécontenté.

— Lord Trevor! répéta Frank.

— Il vient de sortir, Votre Honneur, en jurant par Dieu et le diable qu'il ne vous reverra jamais.

— Ah ! dit Frank qui se leva sur son séant.

— Il n'y a pas jusqu'à la petite miss que vous aurez mécontentée aussi... Une jolie demoiselle, pourtant !... Elle vient de s'enfuir comme une...

— Mais quelle jeune fille ?... quelle demoiselle ?... de quoi me parles-tu ? s'écria Frank dont la tête se perdait.

— La cousine de monsieur Stephen, pardieu ! miss Anna — ou miss Clary — Mac-Farlane.

— Ah !.. dit encore Frank avec soulagement cette fois.

— Tenez ! voilà justement monsieur Stephen qui va nous dire...

Stephen entrait en effet ; il venait de quitter ses deux cousines. — Ce ne pouvait être ni Clary ni Anna.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Franck. — J'ai donc bien vu !... lord Trevor... le père de Mary !... était là... Une femme se penchait sur mon front... il l'a vue... et il a dit...

Frank n'acheva pas. Il retomba lourdement à la renverse et perdit connaissance.

— Mais quelle est donc cette femme... ou ce démon ? murmura le vieux Jack qui commençait à comprendre ; — sir Edmund... il est aveugle, pardieu ! il n'a rien vu !

Stephen, lui aussi, comprenait. Tout en donnant, avec son sang-froid habituel, tous les soins nécessaires à Frank, il réfléchissait. Mais sa tête se perdait dans un dédale d'hypothèses romanesques, seules admissibles en cette circonstance extraordinaire, et auxquelles son esprit positif ne pouvait que difficilement s'arrêter.

Quelle était cette femme ? Qui l'avait apostée ?... Etait-ce le second acte de la tragédie dont le docteur Moore et son aide Rowley avaient joué les premières scenes ?...

Vingt fois Stephen, oubliant la cécité du pauvre sir Edmund Makensie, se tourna vivement vers lui pour interroger, pour savoir, — mais le regard morne du malheureux aveugle arrêtait les paroles sur ses lèvres.

— Sir Edmund, dit-il enfin, Frank va reprendre ses sens, et j'ai besoin d'avoir avec lui un entretien secret... veuillez excuser...

— Je me retire, monsieur Mac Nab, répondit l'aveugle. — J'étais venu pour rendre un service, ajouta-t-il avec une tristesse si vraie que Stephen se sentit ému, — mais aujourd'hui comme bien souvent, monsieur, ma présence a été plus nuisible qu'utile... Que Dieu vous préserve du fléau dont je suis accablé, monsieur Mac Nab.

Stephen lui serra silencieusement la main. Sir Edmund sortit accompagné par le vieux Jack, qui guida jusqu'au seuil de la rue ses pas chancelans et fit appeler une voiture de place.

Lorsque Frank reprit ses sens, il se trouva entre Stephen et lady Ophelia, comtesse de Derby, qui semblait vouloir se retirer, mais que Stephen retenait de son mieux. Frank ne se rappela pas tout d'abord ce qui s'était passé.

— Mon ami, lui dit Stephen en interrogeant son pouls, vous êtes bien faible encore pour supporter les émotions qu'on vous prépare et que, comme médecin, je devrais écarter. Mais vous êtes menacé dans le bonheur de votre vie ; l'ami doit remplacer ici l'homme de l'art... Ecoutez-moi. Vous venez d'être frappé cruellement...

— Je me souviens, dit Frank d'une voix plaintive ; — oh ! n'est-ce donc pas un rêve ?

— Non, répliqua Stephen avec fermeté. — Ce que vous avez vu est réel. Il y a maintenant une barrière entre vous et miss Mary Trevor...

— Son père... ma dernière espérance ! murmura Perceval.

— Courage ami !... si je vous parle ainsi dans l'état où vous êtes, ne devinez-vous pas que j'ai un remède à votre mal ?... Rassemblez vos forces... voici une autre espérance à la place de celle qui vient de vous être enlevée... Madame la comtesse de Derby est ici, fidèle au rendez-vous... elle va parler...

— Non, monsieur ; non ! s'écria lady Ophelia qui se sentit faible en face du moment suprême ; — non... Ce secret n'est pas le mien... Je vous en supplie... permettez que je me retire...

Stephen lui adressa un regard de reproche.

— Non, monsieur ! répéta la comtesse ; — c'est impossible !

— Etes-vous donc venue, madame, dit amèrement le jeune médecin, — seulement pour contempler son agonie !

La comtesse, qui s'était retirée derrière le lit de Frank, revint se mettre à son chevet. — Le reproche avait produit son effet.

— Je veux parler au Très Honorable Frank Perceval et non pas à vous, monsieur, dit elle à Stephen après un silence et avec hauteur ; — je vous prie de vous éloigner...

Stephen approcha des lèvres de Frank une cuillère pleine de cordial, salua la comtesse d'un air de respectueuse gratitude et quitta la chambre aussitôt.

La comtesse de Derby hésita longtemps à prendre la parole après que Stephen fut parti. Lorsqu'elle ouvrit la bouche enfin, ce fut pour raconter en phrases entrecoupées et d'une voix intelligible à peine une histoire où le nom de Rio-Santo fut bien souvent prononcé.

Frank écoutait, la bouche béante, l'œil grand ouvert. Il revivait à force d'attention, et l'intérêt puissant du récit lui rendait de la force.

— Et c'est cet homme qui épouserait Mary ! s'écria-t-il lorsque la comtesse se tut.

Celle-ci lui prit la main. Elle avait les yeux pleins de larmes.

— C'est un homme que ni vous ni moi ne pouvons juger, monsieur, dit-elle à voix basse... Ce que vous venez d'entendre vous rend fort contre lui... N'en abusez pas... Souvenez-vous que j'ai votre serment... et que je l'aime !

La comtesse prononça ces derniers mots avec effort ; une épaisse rougeur couvrait son front, et Frank sentait trembler convulsivement sa main.

Avant qu'il eût pu répondre, elle se leva et sortit précipitamment.

— Stephen ! Stephen ! cria Frank que la fièvre en ce moment soutenait et rendait valide ; — de l'encre ! du papier !... Appelez Jack, Stephen... Oh ! tout n'est pas perdu !... Elle est bien malheureuse, Stephen, cette pauvre femme !... Voyons ! ce qu'il faut pour écrire. Je vais jouer ma dernière chance, et quelque chose me dit que cet homme ne me vaincra pas aujourd'hui comme hier !...

Jack montra sa tête chenue à la porte et mit bientôt après sur le lit de son maître encre, plumes et papier.

— Ecrirai-je sous votre dictée, Franck ? demanda Stephen.

— Non, non, ami ! répondit celui-ci avec chaleur ; — je vous dis que c'est ma dernière chance, mon dernier espoir...

— Son dernier espoir ! répéta le vieux Jack, dont l'honnête visage exprimait une douloureuse curiosité.

— Je veux tenter le sort par moi-même ! poursuivit Frank en s'échauffant de plus en plus ; — si j'échoue... ah ! si j'échoue, Stephen, je suis bien près de la mort... Je n'aurai qu'à me laisser choir pour n'avoir plus la fatigue de me relever.

Stephen ne répondit point.

Le vieux Jack secoua sa tête grise et leva au ciel ses regards humides.

Frank, cependant, faisait courir sa plume sur le papier avec une fievreuse rapidité. Quand il eut achevé, il tendit sa lettre à Jack.

— Pour lord Trevor, dit-il ; — ne reviens ici que lorsque tu la lui auras remise toi-même... entends-tu ?

— J'entends, Votre Honneur.

— Fallût-il pénétrer au milieu de son salon, forcer la porte !...

— Je ne reviendrai que quand lord Trevor aura la lettre de Votre Honneur, interrompit le vieux Jack avec simplicité. Votre Honneur a ordonné, c'est tout ce qu'il faut.

Lord James Trevor était remonté, furieux, dans son équipage.

Il avait d'abord obstinément refusé de répondre aux questions de sa fille ; mais Mary l'avait enfin sommé de tenir sa parole de gentilhomme, et le vieillard avait parlé.

— Je l'ai vu ! dit-il avec emportement ; — vu de mes yeux, en vérité !... Frank vous a oubliée, ma fille !

Mary s'attendait à ce coup depuis quelques minutes, et pourtant ce coup la brisa. Elle s'affaissa contre la paroi de la voiture, et ne prononça plus une parole.

Son père essaya de la tirer de cette morne insensibilité qui lui faisait peur. Mais tout fut inutile. Mary demeurait immobile et raide, ne pleurant point, paraissant à peine souffrir.

De temps à autre seulement, sa gorge se soulevait, et un soupir rapide se dégageait de l'oppression qui pesait sur sa poitrine.

Elle prit le bras de son père en descendant de voiture et entra avec lui au salon. — Dans le salon étaient lady Campbell et le marquis de Rio-Santo.

Ce dernier salua Mary d'un air de résignation digne et douloureuse ; il s'inclina froidement devant lord Trevor.

Lady Campbell interrogea de l'œil le front soucieux de son frère, puis le visage pétrifié de Mary. Elle devina.

— Milord, dit lord James à Rio-Santo d'un ton brusque et chagrin, — j'ai refusé ce matin de vous donner ma fille parce que je l'avais promise à un autre. Cet autre, que j'aurais mieux aimé pour gendre que vous, milord, m'a rendu ma promesse... de sorte que...

Lord James Trevor hésita.

— Que vous disais-je, cher marquis ? s'écria lady Campbell ; milord mon frère est un vieux soldat dont les complimens ont parfois une forme un peu étrange, mais, en définitive, vous voyez bien qu'il vous accorde...

— Permettez, madame ! je ne me prononce pas... miss Trevor est libre... qu'elle choisisse un époux, et que Dieu la fasse heureuse !

Mary en entrant était allée s'asseoir à côté de sa tante.

— Eh bien ! ma chère enfant ? dit celle-ci.

Mary la regarda sans comprendre d'abord, puis, tout-à-coup, elle eut par tout le corps un douloureux tressaillement et fondit en larmes.

— Toutes les jeunes filles sont ainsi faites, murmura lady Campbell en souriant. — On dirait que l'approche du bonheur les rend folles.

— Que je l'aimais ! dit miss Trevor parmi ses larmes. — Ah ! madame, madame, ajouta-t-elle en mettant son front brûlant sur la main de sa tante, — persuadez-moi, dites-moi encore que je ne l'aime plus !

Lady Campbell était visiblement embarrassée. Rio-Santo avait le cœur serré.

— Mary, dit-il à voix basse en se penchant jusqu'à son oreille, — il est donc vrai !... vous ne m'aimez pas !

Miss Trevor leva sur lui ses yeux chargés de larmes et lui tendit sa main, que Rio-Santo porta passionnément à ses lèvres.

— Il n'y a plus de passé pour moi, dit-elle avec une sorte de violence ; — je veux vous aimer, milord... n'aimer que vous... Je le veux !

— Enfin ! soupira lady Campbell qui ne crut pouvoir moins faire que de déposer un baiser sur le front de sa nièce.

Lord Trevor tendit sa main au marquis, en disant :

— Ma fille a parlé, milord : vous avez ma parole.

Mary [illegible] de ce moment de fièvre. Sa pâleur était revenue ; sa débile organisation, cédant enfin à tant de chocs divers, défaillait. Elle n'était pas tout-à-fait évanouie, mais ses yeux demi clos et ses oreilles, [illegible] passait un sourd tintement, n'envoyaient plus à son cerveau que de vagues et incertaines sensations.

On entendit en ce moment un tumulte dans la pièce voisine. C'était comme le bruit d'une dispute, et il semblait que les valets de lord Trevor voulussent défendre la porte à un intrus qui prétendait passer de vive force.

— Donnez votre lettre, disait un groom ; je la remettrai à milord.

— Je la remettrai moi-même, par saint Dunstan ! répondait une voix essoufflée.

Enfin la porte s'ouvrit tout-à-coup, et le vieux Jack, baigné de sueur et les habits en désordre, se précipita dans l'appartement, suivi de deux grooms emportés par leur élan.

Lord Trevor le reconnut tout de suite et détourna la tête.

— Une lettre pour Votre Seigneurie, dit le vieux Jack, — de la part de Son Honneur.

Lord Trevor repoussa la lettre.

— Prenez-la, milord, prenez-la ! s'écria Jack ; — prenez-la au nom de Dieu !... Mon maître se meurt !...

— Retirez-vous, dit sévèrement Trevor ; — je ne connais plus Frank Perceval.

Rio-Santo avait pâli légèrement à la vue du vieux valet ; à ce mot, il retrouva toute sa sérénité.

— Par pitié, milord !... voulut dire encore le fidèle Jack.

Lord Trevor prit la lettre et la déchira sans la lire.

Jack recula comme si on l'eût frappé lui-même au visage. Ses yeux brillèrent ; sa taille courbée se redressa.

Puis il baissa tristement le front, et jeta au vieux lord un regard de plaintif reproche.

— C'était sa dernière espérance !... murmura-t-il lentement et avec une indescriptible douleur ; — mon pauvre Frank n'a donc plus qu'à mourir !...

CHAPITRE XXXI.

LE PIÉGE.

Durant la majeure partie de la journée, on avait vu rôder dans Finch-Lane et sur les trottoirs de Cornhill un homme vêtu d'un costume écossais complet ; tartan, toque à plume, jambes nues et brodequins.

Mistress Crubb, qui l'avait aperçu la première, prit à peine le temps d'achever sa neuvième tasse de thé, tant elle était pressée d'apprendre à mistress Footes une chose aussi extraordinaire. Mistress Footes déclara les jambes de l'Écossais *choquantes*, mais mistresses Bloomberry, Brown, Bull et Dodd soutinrent, non sans quelque apparence de raison, que cette partie du vêtement masculin qui n'a point de nom dans la langue de nos dames * est mille fois plus *shocking* que la nudité elle-même. Mistress Black et mistress Crosscairn affirmèrent qu'il y avait du pour et du contre.

L'Écossais cependant ne s'écartait guère du coin de la maison carrée. Ce pouvait être un oisif, un pauvre diable d'étranger perdu dans l'immensité de Londres. Son visage se cachait presque sous les touffes de ses cheveux longs et mêlés. On ne voyait que ses yeux, petits et brillans, que recouvraient en partie les poils fauves d'une formidable paire de sourcils. Ces yeux semblaient avoir bonne envie de jouer l'indifférence ; mais ils ne pouvaient perdre la singulière mobilité qui leur était propre, non plus qu'une expression d'investigation continuelle et cauteleuse, qui est commune aux espions et aux voleurs.

Quand il pensait que personne ne faisait attention à lui, cet Écossais tournait tout-à-coup ses regards vers la maison de la mère de Stephen. Il semblait alors inquiet et chagrin, cela d'autant plus que sa faction durait plus longtemps. Il s'agitait, frappait du pied et imprimait à ses épaules ce mouvement ignoble que les mendians de tous les pays apprennent en revêtant la livrée de la misère, et qu'on n'a point accoutumé de voir sous le fier costume des montagnards d'Écosse.

Vers trois heures de l'après-midi, Stephen Mac-Nab, profitant, comme nous l'avons dit, de la présence du malheureux sir Edmund Makensie au chevet de Frank Perceval, vint rendre visite à sa mère.

En le voyant venir, l'Écossais s'enfonça dans Finch-Lane.

— Bon ! grommela-t-il avec mauvaise humeur ; — voici le blanc-bec à présent !... Il ne manquait plus que cela !... J'ai un diable de guignon aujourd'hui... Voilà la soirée qui s'ap-

* Les culottes ou *inexpressibles*. — Nous reparlerons des grotesques scrupules de la pudeur anglaise.

proche, et j'aurai durement de la peine à gagner mon pauvre pain...

Quand Stephen fut entré, l'Ecossais revint à son poste.

Une heure environ se passa. — Au bout de ce temps, la porte de la maison Mac-Nab s'ouvrit. Stephen sortit, tenant au bras sa mère qu'il conduisait chez le révérend John Butler, en retournant auprès de Perceval.

Les yeux de l'Ecossais se prirent à rire. Il secoua sa crinière et se frotta silencieusement les mains.

Il attendit que Stephen et sa mère eussent disparu dans la foule qui couvre incessamment les trottoirs de Cornhill. Quand il ne les vit plus, il traversa la rue et fit jouer à tour de bras le marteau de la maison Mac-Nab.

— Que voulez-vous ? lui demanda la servante qui vint ouvrir.

Bob, nos lecteurs l'ont reconnu sans doute, souleva sa toque à demi, et s'écria, en exagérant l'accent nasillard et confus des villageois de la frontière d'Écosse...

— C'est Son Honneur qui m'envoie pour dire un mot de quelque chose aux petites demoiselles.

— Qui appelez vous Son Honneur ?

— Son Honneur, Dieu me punisse ! reprit Bob en criant plus fort et en nasillant davantage ; — Son Honneur... le laird, pardieu !... Mais, oui, le laird Angus Mac-Farlane, du château de Crewe, ma foi !

Il arriva ce que Bob espérait. Les deux jeunes filles, attirées par les éclats de sa voix, s'étaient penchées sur la rampe de l'escalier.

—Mon père ! s'écria Clary ; c'est un envoyé de mon père !.. Bess, faites monter ce brave homme !

— Oh ! Dieu, mon Dieu ! dit Bob avec un joyeux éclat de voix lorsqu'on l'introduisit auprès des deux jeunes filles ;— oh ! comme elles ont grandi ! .. Effie, ma pauvre femme, ne les reconnaîtrait pas, quoiqu'elle soit, autant dire, leur nourrice à toutes deux !...

— Effie ! répondit Anna, la bonne Effie, notre mère !... Vous seriez le fermier Duncan de Leed, mon ami ?...

— Le mari de notre excellente Effie ! ajouta Clary en lui prenant la main...

— Eh ! oui donc ! mes belles petites, répliqua Bob avec bonhomie... Effie... la grosse Effie qui vous chantait la ronde des pêcheurs de saumon, ma foi !... Vous souvenez-vous de la ronde des pêcheurs de saumon ?

— Si nous nous en souvenons ! dit Anna les larmes aux yeux ; — nous n'avons rien oublié, ni la ronde, ni Effie, ni rien de tout ce que nous avons aimé en notre cher pays d'Écosse !

— Mais comme vous avez changé depuis ce temps-là, Duncan ! reprit Clary avec étonnement.

Bob s'essuya les yeux qu'il avait, bien entendu, parfaitement secs.

— Comme ça me fait plaisir de vous voir ! soupira-t-il au lieu de répondre ! — ah ! j'en raconterai de belles à ma pauvre vieille Effie !

— Et votre fille Elspeth, Duncan ? demanda Anna.

— Elspeth ! répéta Bob avec un geste admirable de douleur paternelle ; — pauvre fille !... voila six mois bientôt que nous la pleurons !... Mais je ne suis pas venu ici, ma foi, pour vous parler de mes affaires, non... Son Honneur vous attend...

— Mon père, interrompit Clary, serait-il donc à Londres ?...

Anna essuya une larme qu'avait fait couler le souvenir d'Elspeth, la compagne de son enfance, et se prit à sourire.

— Mon père ! dit-elle aussi ; — nous allons donc le voir !

— Tout aussitôt que vous voudrez, mes belles petites demoiselles, dit Bob ; — ah ! dam ! Son Honneur va être bien content... Combien voilà-t-il qu'il ne vous a vues ?

— Un an, répondit Anna.

— Un an ! ma foi ! c'est juste... Un an ! Je devrais le savoir puisque je lui avais fait la conduite jusqu'à la frontière... Voyons !... personne ne nous entend-il ici ?

Bob se tourna de tous côtés en affectant un grand air de mystère.

— Pourquoi ces précautions ? demanda Clary.

— Ah ! pourquoi ?... ma belle enfant, avec le laird, vous savez, — que Dieu bénisse Son Honneur ! — il ne faut point être curieuse... Je regarde autour de moi, parce que Son Honneur m'a dit : Prends garde !...

Bob s'arrêta et poursuivit d'un air innocent :

— Je prends garde... Voilà.

— Mais notre père !... où est notre père ? demandèrent ensemble les deux jeunes filles.

— Voilà ! répéta Bob en minaudant d'une façon burlesque ; — on a grande envie de voir le papa... de le caresser... de l'embrasser... Eh bien ! moi, je comprends ça, voyez-vous, mes belles petites demoiselles... Le laird est durement sévère... mais c'est un brave homme tout de même...

— Quand le verrons-nous ? interrompit Clary.

— Voilà ! répéta pour la troisième fois Bob qui baissa la voix tout-à-coup.

Il prit les mains des deux jeunes filles et les attira vers lui comme on fait quand on va dire un grand secret.

— Le laird est ici, murmura-t-il, — pour affaires... Il cache.. vous dire pourquoi, c'est impossible... Il vous tend... Le plus profond secret surtout, car il s'agit pour de la liberté... de la vie peut-être !

Les deux sœurs poussèrent un cri d'effroi.

— Silence ! reprit Bob ; le bruit attire les écouteurs... Je vous dis donc que le laird vous attend à l'hôtellerie du *Roi George*, auprès de Temple-Gardens... Tenez vous prêtes, mes belles petites. Dans un quart d'heure, je vais vous envoyer un fiacre.. Surtout, de la prudence !

— De sa vie ! dites-vous ? s'écria Clary, qui retrouva enfin la parole ; — vous dites qu'il s'agit de sa vie, mon Dieu !

— Eh ! eh !.. dit Bob ; — je vais peut-être bien loin ; — mais ses affaires sont tellement embrouillées, le pauvre cher homme !... En tous cas, mes belles petites, vous allez le voir, et, s'il le juge convenable, vous en saurez plus long que moi, qui ne sais pas grand'chose... Adieu, miss Anna !... Ah ! que ma grosse Effie serait aise de voir ces deux enfans-là !

Il se dirigea vers la porte.

— Dans dix minutes, vous aurez un fiacre, reprit-il ; n'allez pas causer, mes enfans !... Ce n'est pas ici une bagatelle, voyez-vous... Pas un mot à âme qui vive !

Bob ouvrit la porte, et mit un doigt sur sa bouche d'un air solennel ; puis, changeant tout-à-coup de visage, il fit un signe de tête amical aux deux sœurs et disparut.

Lorsqu'il fut parti, Anna et Clary se regardèrent.

— Comme il a changé ! dit Clary au bout de quelques minutes ; — je ne l'aurais pas reconnu !

— Il y a si longtemps ! dit Anna

— Autrefois, reprit l'aînée des deux jeunes filles,— il était moins gros et plus grand.

— Il paraît moins grand parce qu'il est plus gros, repartit la confiante Anna ; — quel bonheur, Clary, de revoir notre père !

— Oui, dit Clary ; — autrefois il n'avait pas ces étranges regards...

— Pauvre Elspeth ! interrompit Anna, mourir si jeune !

— Oui... pauvre Elspeth ! prononça machinalement Clary... Mais cet homme est-il bien Duncan de Leed ? ajouta-t-elle tout-à-coup.

Anna éclata de rire.

— Dépêchons-nous, ma sœur, dit-elle ; le fiacre va venir, et nous éviterons les questions de ma tante à qui nous ne saurions pas mentir.

Clary ne bougea pas. — Anna vint se mettre à ses côtés et appuya sa charmante tête sur l'épaule de sa sœur, qui demeurait immobile.

— Clary, dit-elle doucement, notre père nous attend... et vous savez, ma sœur... hier, vous m'avez dit que vous parleriez à notre père...

Le sourire d'Anna fut contagieux. Clary elle-même cessa de réfléchir et d'être sérieuse. Elle se tourna vers sa jeune sœur, dont elle baisa le front blanc et pur.

— Je suis folle ! murmura-t-elle avec un petit soupir ; — je vois des dangers partout... j'avais peur, Anna... Me voici plus raisonnable... Ce brave Duncan de Leed serait bien étonné s'il savait que je l'ai soupçonné un instant d'être...

— D'être quoi, ma sœur? demanda Anna voyant que Clary hésitait

— Une folie! s'écria gaîment celle-ci. Allons! nous parlerons de Stephen à notre père, n'est-ce pas?... Tu seras heureuse, Anna, très heureuse!... car Stephen t'aimera... Il t'aime... Qui donc pourrait te voir sans t'aimer? ajouta-t-elle en attirant la tête de l'enfant sur son sein; — toi, si bonne et si jolie, ma sœur!... C'est pour toi, pour toi seule, que je prie Dieu, maintenant que je n'espère plus...

Clary n'acheva pas. — Anna était devenue sérieuse à son tour et attachait sur sa sœur un regard triste et curieux à la fois.

— Tu n'espères plus! dit-elle; — que me caches-tu donc, Clary?... Ne t'ai-je pas toujours ouvert mon cœur tout entier, moi!...

— Petite folle! répondit Clary en essayant de sourire; il n'y a que ceux qui aiment pour avoir des secrets... et moi, je n'aime personne... Oh! non!

Leur toilette était finie. Clary mit sous son bras de beaux gants de chasse qu'elle avait brodés pour son père; Anna prit une poche à tabac en perles qu'elle avait faite à la même intention.

Puis, toutes deux partirent en un moment où la servante, occupée, ne prenait pas garde.

Un quart d'heure après, le fiacre les déposait dans Temple-Lane, devant l'auberge de master Gruff, avec lequel nous avons fait connaissance dès le premier chapitre de cette histoire, lors de l'excursion nautique du bon capitaine Paddy O'Chrane.

Maître Gruff et sa femme, mistress Gruff, étaient évidemment faits l'un pour l'autre, à supposer que la transcendante théorie des contrastes soit réellement la loi qui régit ce bas monde.

Maître Gruff était un gros petit homme rouge, bourru, renfrogné, porteur d'une paire de favoris jaunes effrayante à voir, et affligé d'un ventre exorbitant. Mistress Gruff était une grande femme sèche, maigre, noire, dont la physionomie souriante reculait les bornes connues de la prévenance et de l'aménité.

Elle ne rembarrait jamais que monsieur Gruff, son seigneur et maître, lequel, par un juste retour, ne s'adoucissait que pour elle et montrait les dents au reste de l'univers.

Leur hôtellerie était médiocrement achalandée; pourtant, au dire du voisinage, ils faisaient d'assez ronds bénéfices, et maître Gruff passait pour avoir un nombre convenable de milliers de livres inscrits sur les registres de la dette d'Angleterre.

Cela venait peut-être de la situation de son auberge qui, bâtie en partie sur pilotis, donnait d'un côté sur la Tamise, et de certaine trappe par laquelle nous avons vu descendre les mystérieux ballots qui formèrent la cargaison du capitaine Paddy, ce soir de dimanche où il prit un bain forcé dans la rivière...

Quoi qu'il en soit, master et mistress Gruff accueillirent les deux jeunes filles en gens parfaitement préparés à leur arrivée, ce qui ne contribua pas peu à rassurer Clary, dont les doutes étaient revenus en chemin.

— Les filles du laird sans doute? dit brusquement le tavernier; — entrez, entrez, mesdemoiselles; on va vous montrer la chambre de votre père.

— Et c'est un heureux père vraiment, ajouta mistress Gruff avec gracieuseté, — que celui qui possède de si charmantes filles. Entrez, mes belles demoiselles; je vais vous conduire moi-même à l'appartement du laird.

Les deux sœurs suivirent mistress Gruff sans défiance. Celle-ci les introduisit dans une assez vaste pièce du premier étage, dont les fenêtres donnaient sur la Tamise. Au milieu de cette pièce, il y avait une table dressée avec trois couverts.

— Son Honneur votre père, mes belles demoiselles, dit mistress Gruff avec un sourire tout aimable, — devrait être rentré déjà... Mais il a tant d'affaires quand il vient à Londres!... Ne vous impatientez pas: je voudrais gager qu'il sera ici dans dix minutes.

— Nous l'attendrons, dit Clary.

Anna, sans savoir pourquoi, regardait avec un effroi d'enfant ces hautes murailles humides et ces fenêtres dont les carreaux étaient rendus opaques par la poussière du dedans et l'épais brouillard du dehors.

Mistress Gruff se retira en saluant.

Dans la salle du rez-de-chaussée, elle trouva son mari causant avec Bob Lantern.

Celui-ci avait quitté son costume écossais.

— Ma bonne dame, dit-il, je vous confie ces deux petits anges... il faut en avoir bien soin.

— On a soin de tout le monde ici, gronda maître Gruff avec une grossière intention de sarcasme.

— Mon ami, dit doucement mistress Gruff, — taisez-vous!... Quant à ce qui est de ces deux chères colombes, monsieur Bob, fiez-vous à nous... Avez-vous votre eau?

Bob prit dans l'une de ses poches le petit flacon que lui avait donné Bishop le burkeur, la veille, à *The Pipe and Pot*, et le tendit à la maîtresse de l'auberge.

— Trois gouttes, ma bonne dame, murmura-t-il en souriant; — ni plus ni moins, vous savez?

— Je sais, monsieur Bob.

— A trois heures, je serai sous la trappe avec un bateau, reprit Bob Lantern; — n'allez pas les blesser en me les expédiant, maître Gruff... Ma marchandise, comme l'appelle ce coquin de Paterson, doit être livrée en bon état et sans avaries.

Deuxième partie.

LA FILLE DU PENDU.

CHAPITRE PREMIER.

L'HOTELLERIE DU ROI GEORGE.

Nous avons pris congé de nos lecteurs au moment où miss Mary Trevor, trompée comme son père par la scène muette jouée par Susannah au chevet de Frank Perceval, consentait à donner sa main au marquis de Rio-Santo.

Après cette scène, nous avions brusquement quitté les salons de Trevor-House pour la modeste chambrette des deux misses Mac Farlane, que Bob Lantern — le cher garçon, comme l'appelait le bon capitaine Paddy O'Chrane, — conduisit et laissa dans une chambre de l'hôtellerie du *Roi George*, bâtie sur pilotis le long des bords de la Tamise.

Master Gruff, nous l'avons dit, occupait dans sa maison une position analogue à celle du mari de la reine dans un état constitutionnel affranchi de la loi salique ; il avait le droit imprescriptible d'accomplir du matin au soir les volontés de sa femme, et Dieu sait que la tâche était lourde ! Mistress Gruff eût fait sur un trône une reine sèche, laide, noire et capricieuse au dernier degré ; à son comptoir, elle faisait une aubergiste passable, douce au chaland, souriant au public, terrible à son époux, lequel, par une sorte de bascule conjugale supérieurement établie, gagnait à chaque sourire une rebuffade, à chaque révérence une malédiction.

C'était un prix fait. Mistress Gruff aurait eu scrupule de ne point épancher avec soin sur lui la bile qu'elle épargnait à ses pratiques.

Il y avait une heure environ qu'Anna et Clary Mac-Farlane étaient arrivées à l'hôtel du *Roi George*. Elles étaient toujours assises devant la table préparée pour le dîner et attendaient impatiemment la venue de leur père.

De temps en temps un pas furtif se faisait entendre dans le corridor, et une étoffe de robe frémissait en frôlant la porte, comme si quelqu'un se fût approché de la serrure pour voir ou pour écouter.

Le vent du soir bruissait au dehors. On voyait parfois passer, — comme de noirs fantômes, derrière les carreaux poudreux de la haute fenêtre, — les épaisses spirales de la fumée des steamers remontant ou descendant le fleuve ; on entendait le cri triste et cadencé des *watermen*, tournant le cabestan de leur navire, le lointain grincement de la grue des *lightermen* (débardeurs), et le murmure plus lointain encore des mille voitures qui raient incessamment le pavé de Londres.

Ce n'était là rien de bien extraordinaire. Ces sons devaient être familiers aux oreilles des deux sœurs ; mais il est des instans où tout est matière à lugubre rêverie.

Anna et Clary avaient commencé d'abord par s'entretenir gaîment de leur père beaucoup, de Stephen un peu, et de ces doux châteaux que les jeunes filles sont si habiles à bâtir sur le sable mouvant de l'avenir ; — puis, la solitude aidant et aussi le monotone concert dont nous avons essayé de décrire les diverses parties, elles s'étaient insensiblement attristées. Un poids leur était venu sur le cœur.

La chambre où elles se trouvaient était vaste. Un grand lit à ciel et à rideaux fermés formait, avec les chaises, la table et un secrétaire de tournure antique, tout le mobilier de l'appartement qui, grâce à cette nudité, semblait plus vaste encore. La nuit était noire, et une seule bougie noyait sa lueur tremblante dans les ténèbres de cette pièce dont les sombres lambris n'avaient point de reflet.

Clary, sérieuse et pensive, regardait avec distraction la fenêtre où apparaissait à de longs intervalles la lueur rapide d'un paquebot lancé à pleine vapeur. Anna, réellement effrayée, mais n'osant pas se plaindre, avait mis sa tête entre ses mains, et tâchait de se croire dans la maison de sa tante sous la haute protection de son cousin Stephen Mac-Nab.

— Clary ! dit-elle enfin à voix basse et sans découvrir son visage.

Clary tourna vers elle son regard triste, mais calme.

— N'as-tu point peur ? reprit Anna ; — que cette chambre est sombre et froide, ma sœur !... Il doit être tard... Et cet homme, maintenant que j'y pense....—oh ! tu avais raison, Clary ! — cet homme qui nous a amenées ne ressemble pas au bon Duncan de Leed !

— Tu le reconnaissais si bien ! dit Clary en souriant.

— Je ne sais... Duncan n'a pas cet œil fauve qui sourit en cachette derrière de gros sourcils abaissés... Je voudrais quitter cette maison, Clary !

— Et notre père qui va venir, petite folle !. . Allons ! rassure-toi .. Que peut-on craindre à cette heure au milieu de Londres éveillé?

— Je ne sais, dit encore Anna d'une voix tremblante ; — j'ai peur... Jamais je n'ai eu si grand'peur !

Comme elle achevait ces mots, un bruit se fit à la porte, et la pauvre enfant se serra frissonnante contre sa sœur, dont le noble front ne perdit point sa sérénité.

La porte s'ouvrit. Mistress Gruff entra, munie de son plus avenant sourire et accompagnée de master Gruff, dont le visage renfrogné semblait enduit d'un couche toute nouvelle de mauvaise humeur.

Mistress Gruff portait un potage ; master Gruff tenait à la main une cruche de *scotch ale* (bière d'Ecosse), dont la

mousse eût réveillé le sentiment national chez un lowlander déchu depuis trois jours.

— Eh bien! mes belles demoiselles, dit mistress Gruff avec une révérence aimable. — le laird se fait attendre ce soir. Il nous avait promis d'être de retour à six heures au plus tard... C'est étonnant.

— C'est étonnant! gronda master Gruff en attachant son gros œil rouge sur Anna.

— Mon ami, dit tendrement mistress Gruff, — taisez-vous... posez votre cruche... et allez-vous-en!

Le bonhomme exécuta cet ordre en trois temps.

— Allons, allons, mes gentilles demoiselles, reprit gaîment l'hôtelière quand son mari fut parti, — le laird ne peut tarder désormais... Mangez et buvez en l'attendant, croyez-moi.

Clary fit un geste négatif.

— De la bière d'Écosse, mon enfant! s'écria mistress Gruff qui emplit les verres des deux sœurs; — de la vraie bière de Saint-Dunstan, sur ma parole! .. Il faut goûter cela, mes filles: cela sent le bon pays, ou je ne suis pas une chrétienne! .. Mais j'y pense! peut-être aimeriez-vous mieux un petit doigt de whisky?

— Nous attendrons notre père, dit Clary de manière à mettre un terme à ces patriotiques invitations.

Mistress Gruff accueillit ces froides paroles par un sourire angélique qui laissa voir une rangée de dents du plus beau brun.

— Ma jolie demoiselle, répondit-elle, ce sera bien certainement comme vous voudrez... mais la bière est bonne, sur mon salut!... aussi bonne que jamais bière brassée de l'autre côté du Solway.

Mistress Gruff salua et redescendit l'escalier.

— Monsieur Gruff, s'écria-t-elle en entrant dans la salle du rez-de-chaussée, — je souhaite que Dieu vous conserve pour ma punition en ce monde... Ne pouviez-vous m'aider à persuader ces péronnelles?..

— Vous m'avez dit de me taire... commença le rude hôtelier.

— Je vous le dis encore, riposta vertement sa douce femme. — Ah! monsieur Gruff, je donnerais une jolie somme à quiconque me dirait à quoi vous êtes bon en ce monde!... Je le ferais sur ma parole, monsieur!... Voyez-vous ce qui arrivera?... Ces donzelles ne boiront pas... elles resteront éveillées comme des chattes au mois d'avril... Monsieur, ne m'entendez-vous pas?

— Ma bonne amie...

— On se tait, monsieur, quand on ne sait dire que des sottises! .. Ah! je suis à plaindre, Dieu me voit!... Et que dira maître Bob qui nous a payés d'avance?... Lui rendrons-nous ses vingt livres, répondez-moi?

— Lui rendre ses vingt livres, Baby!

— Je vous le demande, master Gruff.

— Ma foi, Baby, je suppose. .

— Ne vous ai-je pas supplié de vous taire! s'écria l'avenante hôtesse; — pour Dieu! épargnez moi donc un peu..... Ah! si j'avais un autre mari!. . mais ce qui est fait est fait!

Cela était fait depuis une vingtaine d'années.

Master Gruff baissa timidement son terrible regard et n'osa plus risquer la moindre parole. Sa femme le contempla durant une minute avec un souverain mépris; puis, fatiguée sans doute de n'avoir point à qui parler, elle remonta tout doucement l'escalier qui conduisait à la chambre des deux jeunes filles.

Arrivée sur le carré, elle appliqua discrètement son œil à la serrure. Mistress Gruff portait une robe de soie agrafée jusqu'au menton, comme toute méthodiste de quelque vertu doit le faire. Cela nous explique ce frôlement qu'on entendait parfois de l'intérieur de la chambre, car le moindre défaut de mistress Gruff était d'être fort curieuse, et ce soir-là elle avait mis fréquemment son petit œil souriant à la serrure.

Par le trou elle voyait parfaitement, mais elle ne pouvait entendre, circonstance d'autant plus déplorable que les deux sœurs s'entretenaient justement d'elle.

L'effroi d'Anna s'était en effet un peu calmé et le sourire aimable de l'hôtesse n'avait pas peu contribué à ce résultat. Ravivée par la vue d'une figure qu'elle devait croire amie, la jeune fille avait repris tout-à-coup une bonne part de sa gaîté native. La pièce où elle se trouvait ne lui semblait plus si sombre, les bruits du dehors arrivaient à son oreille dépouillés de ce lugubre prestige que leur avait prêté naguère son imagination effrayée.

Une nuance d'inquiétude était venue assombrir au contraire le beau visage de Clary; on eût dit que la vue de la riante hôtesse avait troublé sa sérénité.

— Pourquoi avoir renvoyé cette bonne femme? dit enfin Anna; elle a l'air si doux et si poli!... Je n'ai plus peur... Maintenant je pourrais attendre jusqu'à minuit sans trembler.

— Jusqu'à minuit! répéta Clary dont les sourcils se froncèrent légèrement; — Dieu veuille que notre père arrive!... As-tu remarqué cette femme, ma sœur?

— Certes, Clary, et je l'aurais embrassée de toute mon âme... je commençais à étouffer de peur.

— Ne trouves-tu pas, reprit Clary comme si elle eût pensé tout haut, — qu'il y a dans son regard quelque chose d'étrange?

— D'étrange?... non, en vérité... Quelque chose de fort avenant...

— Son sourire m'a fait mal, dit Clary à voix basse.

— Il m'a fait grand bien à moi, ma sœur... Mais comme te voilà pâle... et sérieuse... et triste!... Craindrais-tu quelque chose, Clary?

La peureuse enfant perdit à ce mot toute sa gaîté et vint se serrer de nouveau contre sa sœur.

Clary ne répondit point.

— Méchante! dit Anna; j'étais rassurée et voilà que tu m'effraies encore!

Clary la regarda d'un air indécis, et lui prit les mains en s'efforçant de sourire.

— Notre père va venir, dit-elle.

— Oh! oui! notre bon père! s'écria Anna; nous allons le revoir... peut-être nous emmènera-t-il dans notre chère Écosse avec...

— Avec Stephen? acheva Clary en raillant doucement.

Anna devint toute rose.

— Avec ma tante, murmura-t-elle... et mon cousin, si... s'il lui plaît de venir.

— Cela lui plaira, chère sœur... Mais notre père tarde bien à rentrer!

Clary prononça ces derniers mots avec une inquiétude si réelle, que Anna se sentit involontairement frémir. La pauvre fille était habituée à subir d'instinct les impressions de sa sœur dans toutes les occasions où sa naïve et charmante gaîté ne protégeait point la faiblesse enfantine de son caractère. Elle interrogea le visage de Clary d'un regard anxieux, et sa frayeur passée revint tout-à-coup avec plus de violence.

Clary souffrait, et son malaise, pour n'être point de la même nature que celui d'Anna, avait aussi pour base une irrésistible frayeur. Le retard de son père lui semblait inexplicable: elle craignait pour lui d'abord; mais elle craignait aussi pour sa sœur et pour elle, car elle se souvenait de ses doutes récens sur le prétendu Duncan de Leed, et ces doutes, à mesure qu'elle réfléchissait davantage, prenaient corps dans son imagination, au point de ressembler presque à une certitude.

On parlait beaucoup, en ce temps, d'enlèvemens mystérieux, d'attentats impies, et la terrible renommée des *burkeurs*, résurrectionnistes, et autres spéculateurs de la mort, troublait bien souvent le sommeil des jeunes filles.

Clary avait donc quelque raison de craindre, perdue qu'elle était avec sa sœur dans une hôtellerie inconnue où elle avait été conduite par un homme désormais suspect; mais la crainte ne pouvait vaincre longtemps cette noble nature, et Clary reprit bientôt le dessus. Il lui suffit pour cela d'un regard jeté sur sa jeune sœur. La pauvre Anna, brisée par sa vague terreur, avait penché sa jolie tête sur sa main et semblait près de défaillir.

Clary prit sa main froide et la serra doucement entre les siennes.

— Ne dirait-on pas que nous sommes au fond d'une caverne

de brigands ! murmura-t-elle ;—j'ai voulu voir si tu étais plus brave qu'autrefois, Anna... Rassure-toi... nous sommes ici aussi bien gardées que dans notre maison... Ah ! que Stephen rirait, petite poltronne, s'il te voyait trembler ainsi

Anna releva la tête et crut que Clary n'avait plus peur, ce qui lui rendit soudain tout son courage.

—Tu as bien froid, reprit Clary ; veux-tu que nous dînions en attendant ?

— As-tu donc faim ici, toi, Clary ? demanda Anna avec admiration ; — moi j'ai encore un poids sur la poitrine... Ne pourrais-je avoir un peu d'eau ?

Ses joues pâles s'animèrent et sa petite bouche prit une expression d'espièglerie.

— Que vais-je parler d'eau ! s'écria-t-elle en saisissant le long verre en cornet où la bière d'Ecosse achevait de perdre sa mousse épaisse ; voici de quoi me donner du cœur, Clary ; buvons à la santé de notre père !

Elle but une grande gorgée.

Un faible bruit se fit à la porte.

— Elle est bonne, reprit Anna ; Effie de Leed n'en brassa jamais de meilleure... N'es-tu plus Ecossaise, Clary ?.. je te somme de répondre à ma santé.

Clary, heureuse d'entretenir sa sœur dans ces idées de gaîté, prit à son tour le verre qui était devant elle et but.

Cette fois on entendit fort distinctement le bruit d'un pas qui s'éloigna dans le corridor pour se perdre bientôt le long des degrés de l'escalier.

Ce pas appartenait à la douce mistress Gruff, dont l'œil discret n'avait pas quitté la serrure durant toute la scène que nous venons de raconter.

— Elles ont bu ! elles ont bu, les deux chères colombes ! s'écria-t-elle en s'élançant dans la salle basse où master Gruff ronflait auprès du feu en l'attendant ; — elles ont bu toutes les deux comme de braves filles de l'Ecosse !

Master Gruff s'éveilla en sursaut.

Dans toute autre circonstance moins favorable, cet aubergiste eût très positivement porté la peine de ce sommeil intempestif, car mistress Gruff était une femme sévère ; mais en ce moment, tout entière à sa joie, elle se montra clémente et se contenta de secouer rudement son époux.

— Qu'y a-t-il, ma bonne amie, qu'y a-t-il ? demanda le mari constitutionnel.

— Il y a, master Gruff, masse inutile et stupide ! — il y a, — effronté fainéant ! — il y a que les filles du laird ont bu l'eau de monsieur Bob.

— Elles ont bu, ma bonne amie ?

— Elles ont bu, et du diable si elles n'attendront pas maintenant patiemment la venue du laird,— qui chasse le coq à l'heure qu'il est dans les bruyères du Teviot-Dale.

— Il est bien tard pour chasser le coq, murmura master Gruff.

—Tard ou tôt, peu m'importe ! s'écria aigrement l'hôtesse ; —ce qui est certain, c'est que le laird est à deux cents milles de l'hôtellerie du *Roi George*, et que...

Tandis que mistress Gruff parlait encore, la porte de la rue s'ouvrit brusquement et un homme, soigneusement enveloppé dans un plaid écossais, entra dans la salle basse de l'auberge.

En entrant, il rejeta en arrière les draperies bariolées de son plaid.

Mistress Gruff n'acheva pas sa phrase commencée : elle tomba comme frappée de la foudre sur l'escabelle qui faisait face à celle de son mari.

— Le laird ! murmura-t-elle avec effroi : — c'est le diable qui l'amène !

CHAPITRE II.

DEUX ANGES AU BORD D'UN ABIME.

L'homme qui venait d'entrer dans la salle basse de l'hôtel du *Roi George* pouvait avoir une cinquantaine d'années et paraissait beaucoup davantage. En se débarrassant du plaid qui entourait ses épaules et couvrait en partie son visage, il laissa voir une de ces figures sanguines où la pâleur ne peut s'asseoir qu'après des années de martyre.

Cette figure était pâle, cependant.

Elle portait écrite en lisibles caractères sur chacun de ses traits toute une longue histoire de souffrances sans remèdes, d'indécisions cruelles, d'angoisses, d'aspirations et de mortels combats livré au fond du cœur par la sauvage énergie de passions indomptées.

Les menteurs habiles ont soin de se rapprocher le plus possible de la vérité dans leurs inventions. Ils obtiennent ainsi une sorte de *couleur locale* dont les gens sans défiance sont aisément les dupes. Bob Lantern, qui était un menteur de premier ordre, n'avait eu garde de mettre en oubli ce principe élémentaire du métier. Parmi tous les hôtels suspects où il eût trouvé des facilités égales pour l'accomplissement de son diabolique dessein, il avait choisi celui de master Gruff, parce que Angus Mac-Farlane y descendait réellement d'ordinaire dans ses voyages à Londres. Bob avait côtoyé ainsi la vérité de bien près,—de si près que le moindre hasard pouvait changer la vraisemblance en bonne et matérielle vérité.

Là était l'écueil. Bob avait compté sans le hasard, et le hasard, inopportun auxiliaire, se chargea de réaliser sa fiction. Bob se trouva avoir dit vrai bien malgré lui : le père et les filles étaient rassemblés sous le même toit.

L'homme qui venait d'entrer était en effet le laird Angus Mac-Farlane, du château de Crewe.

Il avait l'air triste et puissamment préoccupé ; mais cette tristesse n'était point de celles qu'un accident fortuit met sur un visage et que le premier bon vent de gaîté dissipe, c'était évidemment une tristesse chronique, fruit de longs et incessants soucis. Ses yeux grands et d'un pur modèle étaient creusés et rougis comme si ses mâles paupières eussent eu l'habitude des larmes. Son front plissé ne s'entourait plus que d'une diaphane couronne de cheveux étiolés ; sa bouche, dont les lignes se brisaient avec une régularité irréprochable, gardait à ses extrémités un pli profond, hiéroglyphe de souffrance, où il y avait bien de l'amertume et bien de la douleur.

Deux caractères contradictoires se disputaient pour ainsi dire l'expression de sa physionomie. C'était d'abord une énergie native dont le feu généreux réchauffait vivement par intervalles l'ensemble de ces traits ravagés ; — mais c'était aussi une lassitude désespérée, un découragement morne, quelque chose de cette fatigue accablante qui prend le soldat plusieurs fois terrassé.

Il avait combattu contre autrui ou contre lui-même, pour une cause juste ou non ; il avait combattu jusqu'à épuisement de forces, peut-être combattait-il encore. Mais il portait au front le signe de la défaite : c'était un soldat vaincu.

L'arrivée du laird en un pareil moment fut un véritable coup de foudre pour le digne couple. Mistress Gruff, comme nous l'avons dit, tomba sur une escabelle, tandis que son époux ouvrait de gros yeux stupides et tordait à pleines poignées les poils rigides de ses favoris roux.

Angus ne prit point garde à leur émotion. Il approcha du feu ses brodequins trempés de pluie et jeta sur la table sa toque ornée d'une branche d'if.

— Je suis las, dit-il, préparez ma chambre.

— Votre chambre ! répéta Gruff en grondant ; — votre chambre, Mac-Farlane !... Du diable si je m'attendais à vous voir ce soir... Oui, Mac-Farlane... ou Votre Honneur, comme

on vous appelle maintenant, ma foi ! — Du diable si je m'y attendais !

— Ma chambre est-elle prise ? demanda le laird.

— Prise ?... Dieu merci, Mac-Farlane, il y a plus d'une chambre au *Roi George*... et quant à la vôtre...

— Mon ami, taisez-vous ! interrompit doucement l'hôtelière qui avait eu le temps de se remettre et dont le sourire brilla d'un nouvel éclat. — Ah ! Votre Honneur a voulu nous surprendre... Et comment vous portez-vous ?... et quelles nouvelles du pays, s'il vous plaît ?

Ceci fut dit avec une volubilité très grande et d'un air qui voulait être joyeusement cordial.

— Je me porte mal, répondit froidement le laird, — et je ne sais point de nouvelles... Ne voulez-vous pas préparer ma chambre ?

Master Gruff allait prendre la parole, sa femme lui ferma la bouche d'un geste.

— On gagne sa vie comme on peut, Votre Honneur, dit-elle d'un ton insinuant où perçait pourtant une légère nuance de raillerie ; — tout le monde n'a pas reçu comme vous un héritage, un bel et bon château qui rapporte plus de livres que nous ne gagnons de shellings. Votre chambre nous sert à faire un petit commerce sur la Tamise, et en ce moment même nous y avons quelques ballots...

— Otez-les ! dit Mac-Farlane avec impatience.

— Il y a d'autres chambres, pardieu ! gronda Gruff avec mauvaise humeur.

— Mon ami, dit mistress Gruff, — il faut vous taire... Son Honneur a bien le droit de choisir la chambre qui lui plaît, je pense.. Prenez un peu de patience, monsieur Mac-Farlane... Dans une petite demi heure tout sera prêt... Vous ferai-je servir à dîner en attendant ?

— Je mangerai dans ma chambre, dit le laird ; — que vos gens se dépêchent, madame !

— Toute ma maison est aux ordres de Votre Honneur, répliqua mistress Gruff dont rien ne pouvait troubler l'inaltérable aménité ; — je cours et je reviens, monsieur Mac-Farlane... c'est l'affaire d'un petit quart d'heure.

Elle se leva et pinça fortement en passant le bras de son mari, qui étouffa un grognement de douleur.

—Tâchez de l'amuser, glissa-t-elle à son oreille,—et quand je tousserai là haut, montez.

Master Gruff fit un signe d'obéissance.

Angus Mac-Farlane s'assit sur l'escabelle que venait de quitter l'hôtesse et s'approcha du feu.

— Diablement froid, le temps aujourd'hui, Mac-Farlane, commença brusquement master Gruff, qui avait à cœur d'obéir à sa souveraine et d'*amuser* le laird ; — un froid de tous les diables !... Hum !... Vous me direz : c'est le temps de la saison... Mais il y a froid et froid... Hum !... hum !... et j'ai vu des jours d'hiver où le vent était doux comme... très doux, pardieu ! chacun sait cela... Voulez-vous prendre une prise d'*irish snuff* *, Mac-Farlane ?

Master Gruff tendit sa boîte ouverte et s'aperçut seulement alors que le laird ne l'écoutait pas. Il poussa un long soupir de soulagement.

— Le voilà parti ! murmura-t-il en souriant lourdement ; maintenant on pourrait lui voler sa main droite sans que la gauche s'en aperçût...C'est égal ! je voudrais bien que l'affaire fût faite là-haut...

Le laird avait croisé ses deux mains sur ses genoux. Sa tête se penchait en avant. Son œil morne et fixe semblait suivre la fumée épaisse et verdâtre qui s'échappait de la grille où mistress Gruff avait jeté de la poussière de houille avant de quitter la chambre, mais, en réalité, les yeux du laird ne voyaient ni la fumée, ni la grille, ni rien autre chose.

Il était absorbé dans ses pensées, et l'expression de son visage avait pris une teinte encore plus sombre que naguère. Ses sourcils s'étaient froncés ; sa respiration soulevait péniblement sa poitrine.

— Mac-Nab ! Mac-Nab ! murmura-t-il enfin d'une voix étouffée ; — pauvre frère !... Les rêves l'ont dit : mon sang doit te venger... mon sang doit le punir !...

Il s'arrêta et respira avec effort.

— J'attends du courage pour frapper, reprit-il plus bas, —j'attends... Pourquoi Dieu permet-il qu'on aime ceux qu'on devrait haïr ?...

— Ta ta ta ta ! grommela master Gruff en bâillant ;—Dieu permet bien que mistress Gruff et moi nous nous détestions de tout notre cœur...

L'hôtesse cependant avait monté l'escalier à pas de loup et s'était remise en observation près de la porte de la chambre occupée par les deux sœurs.

Derrière cette porte se passait une scène étrange et faite pour émouvoir le spectateur le plus indifférent. Mais mistress Gruff était depuis longtemps cuirassée contre la pitié. Elle avait remis son œil à la serrure et regrettait fort de ne pouvoir entendre les paroles prononcées et d'assister seulement à une pantomime.

C'était en vérité perdre la moitié du plaisir.

Voici ce qui avait lieu de l'autre côté de la porte :

La bière versée par mistress Gruff, — cette bonne bière de Saint-Dunstan,— contenait à dose assez forte l'eau que Bob Lantern avait reçue de Bishop-le-Burkeur à *The Pipe and Pot*. Cette eau n'était autre chose que le narcotique puissant dont les résurrectionnistes avaient le secret et qui servait à endormir les victimes de leur infernale industrie. A peine les deux sœurs eurent-elles bu quelques gorgées du *scotch ale*, que les effets du narcotique commencèrent à se faire sentir. Elles éprouvèrent un bien-être général et comme un soudain redoublement de vie. Anna se prit à chanter un doux air du pays ; Clary donna ses pensées à leur courant ordinaire, et, pour la première fois depuis bien des jours, une lueur d'espoir éclaira son âme.

Puis toutes deux sentirent le plancher de la salle onduler sous leurs pieds. Elles étaient entraînées par de lentes et molles oscillations semblables au tangage d'un grand vaisseau par une mer tranquille.

Anna ferma les yeux en souriant,—Clary devint pâle tout-à-coup et fit effort pour reprendre l'équilibre. Un vague soupçon de la vérité venait de traverser son esprit.

Alors l'état des deux sœurs présenta des symptômes directement opposés. Outre la différence de leurs tempéramens, il y avait désormais entre elles un abîme : Anna, la pauvre enfant, s'endormait heureuse, et Clary venait d'entrevoir vaguement l'horreur de leur situation.

Elle se raidit, parce que son cœur était fort. Un instant, elle se sentit si vaillante, qu'elle défia le sommeil. Debout, le sein soulevé, l'œil en feu, amazone armée pour combattre un invisible ennemi, elle était belle comme cette beauté guerrière que sait peindre la mâle poésie du Nord. Tout homme, en la voyant si noble au bord de l'abîme, eût senti son cœur serré par cette respectueuse douleur qui est la pitié plus l'admiration. Son aspect eût mis du dévoûment dans l'âme la plus vulgaire, et un lâche eût trouvé le courage de la défendre.

Mais cette vigueur factice exigeait une tension trop violente, et sa durée fut courte. Par hasard, les yeux de Clary tombèrent sur Anna dont la tête souriante s'appuyait déjà, renversée, au dossier de son fauteuil.

Ce fut comme un choc magnétique. Clary s'affaissa, inerte, sur son siége, et deux larmes coulèrent lentement le long de sa joue.

— Ma sœur ! ma pauvre Anna ! murmura-t-elle d'une voix déchirante.

Anna entendit ; ses lèvres s'entrouvrirent.

— Il y a bien longtemps que je l'aime, dit-elle de cette voix heureuse et recueillie des gens qui ont souffert et qui voient le bonheur ; — bien longtemps, Clary ! Hier, j'ai cru que tu l'aimais... Oh ! ma sœur, que j'ai pleuré pendant que tu dormais !...

Clary se pressa le front de ses deux mains crispées.

— Mon père ! mon père ! cria-t-elle avec violence, n'êtes-

* Tabac d'Irlande renommé par sa force et son odeur diabolique.

vous pas là pour secourir votre enfant!... Oh! que je sois perdue, moi, mon Dieu! — mais qu'elle soit sauvée!

Ce fut à ce moment que mistress Gruff, quittant la salle basse, vint se poser en observation derrière la porte. En voyant les deux sœurs immobiles, elle crut que tout était fini et fut sur le point de peser sur le pène, mais un mouvement d'Anna l'arrêta.

La plus jeune des deux sœurs se retourna en effet sur son fauteuil et tendit sa main dans le vide à un personnage imaginaire.

— Merci, merci, mon bon père, dit-elle; mon bonheur sera votre récompense... Stephen m'aime tant! ajouta-t-elle avec pudeur; — et moi... oh! moi... C'est demain la noce... Je me tairai jusqu'à demain.

Clary ne pouvait plus pleurer. Son angoisse atteignait au délire. Chacune des paroles d'Anna lui perçait le cœur.

Elle voulait parfois espérer encore et se disait que ses craintes n'avaient de fondement que dans sa timidité de jeune fille. Mais l'effet du narcotique était si palpable dans la personne d'Anna que le doute devenait impossible.

Et sur elle-même, l'effet, pour être moins complet, n'était-il pas en quelque sorte plus terrible? Elle résistait, mais elle était vaincue, vaincue en connaissance de cause; c'était un combat réel; l'ennemi, plus fort, étendait sur elle sa main de plomb et la domptait.

Néanmoins, elle ne cédait point encore, parce que, si puissant que fût le narcotique, la quantité prise par chacune des sœurs avait été trop faible pour avoir un résultat immédiatement décisif. Mistress Gruff s'impatientait et maugréait derrière la porte, craignant sans cesse qu'il ne prît fantaisie au laird de monter l'escalier.

— Si elles pouvaient boire encore, ces chères petites! se disait elle.

En ce moment, Anna, éveillée encore ou commençant à rêver peut-être, se reprit à chanter sa chanson d'Ecosse d'une voix faible et entrecoupée. Le premier son de cette voix aimée fit tressaillir Clary et rendit un peu de force à son désespoir. Elle se leva, au grand étonnement de mistress Gruff qui n'eut que le temps de donner un tour de clef à la serrure, et se dirigea vers la porte.

— Fermée! murmura-t-elle froidement comme si elle se fût attendue à cette circonstance.

Ses jambes fléchissaient sous elle et son beau col avait peine à soutenir le poids de sa tête alourdie. Elle traversa de nouveau la chambre en chancelant et s'approcha de la fenêtre.

Cette fenêtre, comme presque toutes celles de Londres, se composait de deux châssis superposés, destinés à glisser, l'un sur l'autre, de bas en haut. Clary essaya de soulever le châssis inférieur, comptant sans doute appeler du secours, mais la boiserie était bien pesante et dépourvue des contrepoids qui, d'ordinaire, permettent de faire jouer avec facilité ces disgracieuses et incommodes clôtures.

Clary, après deux ou trois efforts infructueux, laissa retomber ses bras le long de son corps et pencha la tête.

— Tâche, ma tourterelle; fatigue-toi, ma colombe, murmurait à part soi la bonne mistress Gruff; — plus tu travailleras, plus vite tu t'endormiras... Je connais ça, Dieu merci!

— Comme Clary est heureuse de mon bonheur! dit en ce moment Anna qui se souleva à demi, mais sans ouvrir les yeux. — Bonne sœur! je voudrais qu'elle aimât un homme comme j'aime mon Stephen, car cet homme l'aimerait... Elle est si belle, Clary!...

En écoutant ces mots, l'aînée des deux jeunes filles demeura debout, droite et raide, comme si son sang se fût tout-à-coup figé dans ses veines. Une pensée nouvelle venait de traverser son esprit; et cette pensée était accablante.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle en tombant sans force sur ses genoux; — je ne le verrai plus... et il m'aimait!

L'idée de la mort, car c'était la mort que Clary attendait, ne l'avait frappée jusque-là que par rapport à sa sœur; son cœur s'était navré à l'image d'Anna livrée aux funèbres attouchemens des experts de la Résurrection, cette infâme fabrique de cadavres, mais elle s'était oubliée elle-même.

Maintenant son désespoir s'accroissait de sa détresse personnelle. Son amour, ardent et jeune, passion soudaine, absolue, sans limites, que nous avons essayé de peindre dans la première partie de ce récit, venait brusquement rejeter au second plan la tendresse fraternelle. C'était vers lui, vers lui, son espoir, son Dieu, qu'allaient s'élancer désormais les dernières aspirations de son agonie. Plus de calme, plus de résignation; — des regrets, des pleurs, des cris de douleur infinie.

Elle s'agitait impuissante, la pauvre fille, sur la poussière humide du sol. Des cris déchirans s'échappaient de sa poitrine oppressée. Elle souffrait comme il n'est pas donné à notre périssable nature de souffrir deux fois en une vie.

Anna souriait toujours à son rêve, et murmurait par intervalles des paroles d'extatique bonheur.

Cependant, mistress Gruff, effrayée des plaintes de Clary qui pouvaient arriver jusqu'aux oreilles du laird, descendit lestement l'escalier et, du seuil, fit signe à son mari qui s'approcha aussitôt.

— Prenez votre violon, dit elle.

— Mon violon, ma bonne amie! répéta Gruff étonné.

— Taisez-vous!... Prenez votre violon, vous dis-je.

Un long cri se fit entendre au haut de l'escalier. — Master Gruff comprit.

Il saisit un violon poudreux et privé d'une de ses cordes, qui pendait au lambris, et passa de la résine sur l'archet.

— Il m'a semblé entendre un cri, dit Angus Mac-Farlane sortant de sa sombre rêverie.

— Un peu de patience, Votre Honneur, répondit l'hôtesse; — dans cinq minutes votre chambre sera prête.

Au même instant l'archet grinça sur les cordes du violon et rendit un son diabolique.

Mac-Farlane tira de sa poche un bonnet de tartan qu'il enfonça sur ses oreilles, tandis que Gruff écorchait le pibroch des Mac-Grégor.

De sorte que, aux derniers râles de la malheureuse Clary, vinrent se mêler les sons de cette dérisoire musique. Sa voix se brisa bientôt sous l'effort croissant d'un invincible sommeil.

— Edward! murmura-t-elle enfin dans un dernier sanglot; — Edward!... Je t'aimais... Je t'aime!... Oh! tu ne sauras même pas que je meurs en t'aimant!

Elle essaya de se traîner jusqu'à sa sœur, qui, gracieusement étendue dans son fauteuil, dormait avec un sourire d'ange sur les lèvres.

— Ils vont venir, pensait-elle, car elle ne pouvait plus parler, — ils vont venir!... Du sommeil nous passerons à la mort... Pauvre sœur!... elle n'aura point de tombe où Stephen puisse venir pleurer!... Et moi!... qui portera mon dernier soupir à Edward!...

Elle s'affaissa, paralysée, auprès de sa sœur et mit sa tête dans son sein en râlant cette plainte suprême:

— Qu'avons-nous fait, mon Dieu, pour mourir ainsi?

Elle ne bougea plus.

— Stephen! mon Stephen! dit Anna, qui entoura de ses jolis bras blancs le cou de sa sœur endormie; — que Dieu est bon et que nous sommes heureux!...

CHAPITRE III.

LA LANTERNE JAUNE.

Lorsque mistress Gruff vit, par le trou de la serrure, les deux jeunes filles immobiles et se tenant embrassées, elle retourna doucement la clef et poussa la porte.

Elles avaient, à son gré, tardé bien longtemps, et cette immobilité pouvait n'être point encore le sommeil. Aussi mistress Gruff, qui était une femme prudente, prit-elle la précaution de passer à plusieurs reprises la bougie devant leurs yeux pour se bien assurer qu'elles dormaient.

Ce manége, joint aux abominables sons du pibroch de Mac-Gregor, que le violon fêlé de master Gruff envoyait d'en bas par la porte ouverte, eût dessillé les yeux d'un mort. Les deux sœurs néanmoins ne bougèrent pas. La léthargie avait delement commencé. Mistress Gruff était en face de deux charmantes statues, incapables non-seulement de lui résister, mais de comprendre le péril.

Aussi la douce hôtesse mit-elle tout-à-coup de côté le sourire de commande qu'elle avait appelé sur ses lèvres à tout hasard. Son visage, qui d'ordinaire se couvrait incessamment d'un masque de mansuétude, reprit instantanément la repoussante expression que la nature lui avait infligée. L'hypocrisie tomba; sous l'hypocrisie parut une dureté froide, brutale, réfléchie, sans aucun mélange de pitié.

— Vingt livres! murmura-t-elle en examinant les deux pauvres filles d'un œil connaisseur;—maître Lantern fera un joli bénéfice, qu'il veuille les vendre mortes ou vivantes.. car nos chirurgiens ont de drôles de caprices, et ils paient cher pour fourrer l'acier de leur scalpel sous la peau d'un beau corps... Vingt livres!... Il pourrait bien nous donner quelque chose de plus... Ce sont là, ma foi, des morceaux sans défaut, et plus d'un lord viderait sa bourse dans la main d'une honnête femme qui se chargerait...

Mistress Gruff s'arrêta et se prit à réfléchir. Peut-être eut-elle un instant l'idée de couper l'herbe sous le pied de Bob et de lui voler sa *marchandise*, mais le souvenir d'Angus Mac-Farlane, dont la présence était une terrible menace, vint changer le cours de ses pensées. Elle s'éloigna des deux sœurs, gagna l'escalier, et toussa de cette façon aiguë et affectée qui, par tous pays, est un appel.

C'était le signal convenu. Le violon de master Gruff cessa subitement de se faire entendre, et le digne aubergiste fut bientôt en haut de l'escalier.

— Est-ce fait? demanda-t-il tout bas.

— Taisez-vous! répondit mistress Gruff par habitude;— que fait le laird?

— Pas de danger, ma bonne amie. Le laird est dans ses lubies de montagnard. Il cause tout seul de seconde vue et autres fadaises... Oh! continua master Gruff en s'arrêtant devant les deux sœurs et avec une véritable commisération, —les deux jolies petites créatures!

Mistress Gruff haussa les épaules.

— Quel dommage! reprit l'aubergiste, dont la voix attendrie contrastait avec son apparence néfaste;—quel dommage de faire du mal à ces pauvres anges!

Taisez-vous! dit aigrement mistress Gruff,—et posez le fanal

L'aubergiste s'éloigna en soupirant.

— Est-il possible, murmura l'hôtesse avec mélancolie, qu'une femme comme moi ait un mari pareil!... N'allait-il pas se lamenter sur le sort de ces péronnelles!... Vingt livres sont vingt livres, entendez-vous, machine sans intelligence; et parce que maître Bob Lantern fait son métier comme il faut... en voilà un homme, sur ma foi!... ce n'est pas une raison pour soupirer comme un bœuf qu'on égorge, non!... Ne répliquez pas; c'est inutile: je suis une pécheresse, et Dieu me fait porter ma croix en ce monde, maître Gruff, voilà ce qui est certain!

Celui-ci n'avait garde de répondre. Il avait vingt ans d'expérience par devers soi et connaissait le danger des discussions.

Il souleva d'un bras robuste le châssis de la fenêtre que la pauvre Clary n'avait point pu ébranler, et ouvrit une lanterne suspendue à la muraille extérieure. Mistress Gruff lui tendit une bougie allumée qu'il ficha sur un poinçon servant de bougeoir à l'intérieur de la lanterne, qui, en s'illuminant, jeta sur le mur des reflets d'un jaune vif et brillant.

De l'autre côté de la fenêtre se trouvait une seconde lanterne. Master Gruff ne l'alluma point; mais la clarté répandue par sa voisine permettait de voir que cette seconde lanterne était fermée par un vitrage vert.

Nous l'avons vue briller déjà certain soir de dimanche sur la Tamise, pendant le brouillard, et nous savons qu'elle servait de signal à l'escadrille du bon capitaine Paddy, qui venait charger les dépouilles des malheureux qu'exploitait le *petit commerce* des époux Gruff. Nous aurons à nous étendre plus tard sur les mérites de cette nocturne industrie.

Quant à la lanterne jaune, nous en avons dit déjà quelques mots. C'était aussi un signal, mais qui s'adressait aux spéculateurs de la mort. Il n'annonçait pas des dépouilles, mais des cadavres. Le bon capitaine Paddy avait quelque raison de frissonner en pensant à ce lugubre fanal, placé comme une enseigne au-dessus de cet antre où le crime industrieux vendait jusqu'à la chair de ses victimes.

Il n'y a que l'Angleterre au monde pour produire ces monstres rangés, de ces tigres économes qui tiennent en partie double les états de leurs forfaits, et apportent dans l'assassinat la rigoureuse logique des calculs commerciaux.

Maître Gruff lâcha le châssis inférieur de la fenêtre, qui glissa en grinçant le long des rainures humides et retomba bruyamment.

— J'ai cru voir la barque de Bob en avant de Whitefriars, dit l'aubergiste de son air chagrin et grondeur; — le limier flaire sa proie... Dans trois minutes il sera ici.

— C'est un homme entendu, celui-là! riposta l'hôtesse avec emphase, en couvrant son époux d'un long regard de mépris; — si vous aviez assez d'esprit pour comprendre que vous n'êtes qu'un sot, master Gruff, vous tâcheriez d'aller à son école... Mais Dieu vous a fait comme cela pour la punition de mes péchés...

Maître Gruff n'avait pas entendu cette mercuriale. Il s'était involontairement rapproché des deux sœurs et les contemplait avec compassion.

— J'ai fait bien du mal en ma vie, murmura-t-il, mais du diable si ce n'est pas une triste chose que de livrer deux beaux enfans comme cela à ce boucher de Bob...

— Que dites-vous? s'écria l'hôtesse dont le jaune visage devint pourpre de colère; — depuis quand vous mêlez vous de réfléchir?... Elles sont belles, c'est vrai, mais que nous fait cela?... Avons-nous des rentes pour passer notre temps à larmoyer sur le malheur d'autrui... Descendez voir si le laird s'impatiente et rapportez-moi un verre de whisky... Allons! plus vite que cela!

Maître Gruff obéit et se demanda s'il ne serait pas opportun de mettre quelque jour dans le whisky de sa femme trois ou quatre gouttes de l'eau de Bob Lantern, pour l'endormir comme il faut.

A cette question, le bon sens de maître Gruff répondit que mieux vaudrait, pendant qu'on y serait, doubler la dose et verser six ou huit gouttes, afin d'éviter tout péril de voir l'avenante hôtesse se réveiller jamais.

Il se promit d'y penser à loisir.

Au moment où il revenait annoncer que le laird restait toujours au coin du feu, perdu dans les brouillards de ses pensées, un coup de cloche résonna au-dessus de sa tête.

— Voilà maître Bob, dit l'hôtesse; — en besogne, tout de suite.

Ils se mirent à deux pour soulever la table, qu'ils transportèrent dans un coin de la pièce, et Gruff, saisissant à l'aide d'un crochet une corde qui s'enroulait à une poulie vissée dans l'une des poutres du plafond, la fit descendre jusqu'à terre.

Pendant cela, l'hôtesse séparait sans trop de précaution les deux sœurs, qui se tenaient toujours embrassées. Elle savait que désormais il n'y avait nulle chance de les éveiller.

Deux draps furent étendus à terre. Gruff et sa femme enveloppèrent dans l'un d'eux Clary, et la déposèrent dans une sorte de hamac préalablement fixé au bout de la corde.

D'ordinaire ce hamac ne servait point à des vivans.

Maître Gruff saisit un anneau de fer replié et rentrant dans le bois du plancher, justement à la place où se trouvait naguère la table servie; à force de bras, il souleva une lourde trappe, qui cria sur ses gonds rouillés, et laissa voir un trou noir et béant.

— *Who's there?* demanda-t-il tout bas

— *Fellow*! répondit au fond du trou la voix de Bob Lantern.

La poulie se prit à tourner, et le paquet blanc qui renfermait la pauvre Clary disparut dans le trou.

— Pas si fort! pas si fort! dit Bob Lantern avec inquiétude. — N'allez pas m'avarier cela, maître coquin! Laquelle est-ce?

— Du diable si j'ai songé à lui mettre une étiquette sur le dos! répondit Gruff d'un ton bourru; — c'est la première venue... La tenez-vous?

— Attendez!... pas d'imprudence!... C'est fragile, cela, maître assommeur... Là! je la tiens, cette chère enfant... A l'autre!

La corde remonta. Mistress Gruff, pendant cette première opération, avait eu le temps d'ensevelir Anna, qui se trouva prête ainsi à faire le voyage à son tour.

Mais, au moment où les deux époux la déposaient dans le hamac, un bruit de pas se fit à la porte, et le sombre visage du laird Angus Mac-Farlane parut sur le seuil.

Mistress Gruff terrifiée lâcha prise, et la tête d'Anna n'étant plus soutenue tomba hors du hamac et souleva en tombant le coin du drap qui la recouvrait. — Ses longs cheveux dénoués ruisselèrent aussitôt jusqu'à terre.

Le laird avait monté l'escalier, non point par l'effet d'un soupçon quelconque ou d'un mouvement de curiosité. La pente naturelle de ses pensées l'entraînait fort souvent loin des choses de ce monde, comme il arrive à tous les adeptes de cette superstition endémique en Ecosse, et que notre grand romancier a popularisée dans plusieurs de ses admirables récits : *la seconde vue*. Les malheurs et les fautes d'un passé orageux lui faisaient lire dans l'avenir d'autres malheurs et d'autres fautes, et c'était en grande partie ce perpétuel mélange de douleurs passées et de souffrances futures qui viciait son caractère au point de lui donner, aux yeux des indifférens, l'apparence d'un maniaque.

Il était venu là sans réfléchir et parce que, d'ordinaire, c'était là qu'il venait.

— Allez-vous-en! dit-il en entrant; — je veux être seul.

Mistress Gruff, malgré son agitation, avait eu la présence d'esprit de se placer prestement entre lui et Anna.

— Encore un ballot à descendre, Votre Honneur, dit-elle en rappelant le plus aimable de ses sourires, — et nous vous rendons votre appartement.

Le laird s'avança lentement vers l'intérieur de la chambre. La fixité morne de ses regards témoignait de reste qu'il ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui.

—Laisse aller, malheureux, laisse aller! murmura mistress Gruff en se tournant à demi vers son mari qui demeurait comme pétrifié.

— Vous ferez approcher un cab, dit le laird dont les idées semblèrent revenir aux choses de la vie; — je veux me rendre dans Cornhill pour voir mes filles.

— Comme elles vont être contentes, les pauvres chères demoiselles! osa dire l'hôtesse, qui ajouta en se tournant vers son mari: —Veux-tu bien lâcher la poulie, misérable!

Mais l'aubergiste restait frappé de stupeur. C'était à coup sûr un coquin désespéré; mais il était fort loin d'être à la hauteur de sa femme, et la présence de ce père auprès de ses deux filles sacrifiées le glaçait d'horreur et de crainte à la fois.

Le laird, cependant, était arrivé au milieu de la chambre, et mistress Gruff le séparait seule de sa fille, suspendue audessus de la trappe béante.

L'hôtesse était une femme de tête. En face de la crise imminente qui se préparait, elle avait repris tout son sang-froid. D'un coup-d'œil, elle toisa la situation, sans plus tenir compte de son mari, sur l'appui duquel il ne fallait point faire fonds. Elle calcula jusqu'à quel point il était prudent de jouer avec la préoccupation chronique du laird; elle fit la part de l'audace et la part de la prudence; bref, elle combina un de ces plans rapides, dont le mérite est dans leur simplicité vulgaire, qui servent tantôt à une jeune femme pour mettre son mari dans la position déplorable mentionnée par le psalmiste (*oculos habent et non videbunt*), tantôt à un diplomate pour escamoter une province, tantôt à notre Wellington pour gagner une bataille.

La chambre était éclairée par une seule bougie, demeurée sur la table à manger, mais dont la lumière tombait de loin, d'aplomb, sur le joli visage d'Anna.

Un pas de plus, le laird se trouvait face à face avec sa fille.

Gruff était pâle comme un linceul.

L'hôtesse, en ce moment décisif, saisit brusquement la corde de la cloche et la tira de toute sa force. La cloche tinta. Le laird, par un mouvement naturel, leva la tête pour voir d'où venait le bruit; pendant cela, mistress Gruff bondit en avant et éteignit la bougie.

Une complète obscurité régna dans la chambre, mais un cri terrible du laird prouva que la bougie, si rapide qu'eût été l'action de mistress Gruff, avait encore trop longtemps brûlé.

Au moment où s'évanouissait la dernière lueur, Angus avait vu le visage de sa fille. Ç'avait été seulement durant la vingtième partie d'une seconde, mais il l'avait vu, pâle, entouré de cheveux épars et penché au-dessus de la trappe ouverte.

Il ressentit au cœur une douleur si aiguë que ses jambes fléchirent et qu'il faillit tomber à la renverse. Ses prunelles se dilatèrent comme s'il eût essayé de voir encore. Puis, entraîné par la pente habituelle qui emportait presque constamment ses idées vers le merveilleux, il se demanda si ce n'était point là une vision.

Et qu'annonçait cette vision? Un affreux danger sans doute...

Il fit un pas, non point vers la pauvre Anna, mais vers la porte, pour courir dans Cornhill, se placer entre ses filles et le péril imaginaire.

Mistress Gruff, déconcertée d'abord par le cri du laird qui lui annonçait l'inutilité de son stratagème, reprit bien vite courage en voyant qu'il demeurait immobile. Elle revint vers la trappe, arracha la corde des mains de son mari et laissa jouer la poulie.

Anna tomba comme une masse au fond du bateau.

— Tonnerre du ciel! grommela Bob qui s'était tenu coi, devinant qu'il se passait là-haut quelque chose d'extraordinaire; — ce coquin de Gruff vous jette cela comme un paquet de chiffons...

— Nage! interrompit vivement l'hôtesse.

Et la lourde trappe se ferma avec fracas.

Ce bruit fit tressaillir violemment Angus Mac-Farlane et le rendit au sentiment de la réalité.

— Ma fille! s'écria-t-il en s'élançant vers l'endroit où il avait aperçu Anna; — j'ai vu ma fille!

— Votre fille! répéta l'hôtesse en tâchant de rire à gorge déployée; — entendez-vous, maître Gruff? — le laird a vu sa fille.

— Le laird a vu sa fille, dit automatiquement maître Gruff.

Mac-Farlane tâtonnait dans l'obscurité et ne trouvait partout que le sol.

— De la lumière! reprit-il impérieusement; — qu'on m'apporte de la lumière sur-le-champ!

— Volontiers, Votre Honneur, volontiers. Il n'y a pas besoin de vous fâcher pour cela.

Mistress Gruff ralluma la bougie au bec de gaz qui éclairait l'escalier.

Le laird jeta avidement ses regards autour de lui et pressa son front de ses deux mains.

Mistress Gruff se prit à sourire et dit doucement :

— Votre Honneur s'est endormi au coin du feu, en bas: auriez-vous fait un mauvais rêve?

— J'ai vu! murmura Angus avec détresse; — oh! j'ai bien vu... elle était là... endormie... ou morte!

Il se pencha pour désigner l'endroit. Un objet blanc frappa sa vue et il s'en empara vivement.

C'était un mouchoir de batiste portant les initiales C. M.-F., brodées au-dessus d'une branche d'if.

Le laird se redressa de toute sa hauteur; ses yeux lancèrent des flammes; il poussa un rugissement sourd.

— Et Clary aussi ! s'écria-t-il d'une voix creuse ; — toutes deux !... toutes deux à la fois !

Il y avait tant de redoutable menace sur le visage du laird, que l'hôtesse s'enfuit en tremblant et ferma la porte derrière elle, abandonnant son mari à la grâce de Dieu.

Angus s'avança lentement vers lui, prit à poignée la peau de sa poitrine et le terrassa sous lui comme il eût fait d'un enfant.

— Grâce ! grâce ! râla l'aubergiste à demi mort de terreur.

Angus dont les dents étaient serrées à se briser, se prit à trois fois pour prononcer ces paroles :

— Sont... elles... mortes ?

— Non, Votre Honneur, non, sur mon salut ! s'écria Gruff ; elles ont bu de l'opium, voilà tout.

Un long soupir s'échappa de la poitrine du laird.

— Écoute, dit-il, si tu mens, je vais te tuer... Où les mène-t-on ?

— Sur le nom de Dieu, je n'en sais rien, répondit Gruff.

Angus le traîna jusqu'à la fenêtre dont il souleva le châssis.

— Vois-tu ce bateau ? demanda-t-il.

Bob s'était attardé pour avoir voulu s'assurer si sa marchandise était ou non avariée ; sa barque était à peine à quarante brasses de la croisée. Gruff le désigna du doigt au laird.

Celui-ci monta sur l'appui de la fenêtre et s'élança dans la Tamise.

CHAPITRE IV.

UN ABORDAGE.

Maître Gruff se leva lentement, secoua la poussière qui couvrait ses vêtemens et tâta ses membres meurtris.

— Du diable, s'il n'a pas été bon enfant, grommela-t-il ; je m'attendais à pis que cela.

Il s'accouda sur l'appui de la croisée et tâcha de percer l'obscurité du regard pour voir ce qui allait se passer entre le laird et Bob Lantern.

— Ma foi, pensait-il, Bob paierait cher un aboiement qui le mettrait sur ses gardes, mais je ne suis pas un chien après tout, et puisque le hasard donne aux pauvres petites une chance de se sauver, je ne veux pas la leur ôter... Bravo, pardieu ! voici la lune et nous allons voir la chasse en grand.

Le brouillard s'était levé sous l'effort d'un vent de sud-est qui chassait rapidement devant lui les petits nuages blanchâtres qui pommelaient le ciel. La lune se montrait à intervalles courts et presque égaux, pour se cacher au bout de quelques secondes et se remontrer bientôt après entre deux nuages. La Tamise silencieuse, soulevée en petites vagues dont les rayons lunaires tiraient des milliers de paillettes, étendait sa vaste nappe au pied de l'hôtel du *Roi George*. Çà et là, des allèges et des embarcations de toutes sortes s'échelonnaient confusément le long de la rive. Un paquebot qui venait de passer laissait dans l'air une traînée de lourde vapeur.

Bob avait déjà dépassé les dernières embarcations à l'ancre et se trouvait dans l'espace libre qui occupe le milieu du courant. Le laird, au contraire, nageait encore parmi le pêle-mêle des barques amarrées.

Le laird était un puissant nageur. Il fendait l'eau par élans réguliers et gagnait rapidement du terrain sur la barque de Bob, lequel était sans défiance et ne se pressait point.

— Il le rattrapera, par ma foi ! se disait Gruff ; — l'eau et lui se connaissent, et je l'ai vu... c'était le bon temps... nageant pendant une heure, dans le Solway, auprès de son cheval essoufflé... Ah ! maître Bob va en voir de belles... Si le laird a seulement sur lui quelque chose qui ressemble à un dirk, il va le harponner comme un saumon... et je dis que ce sera bien fait.

— Qu'est-ce qui sera bien fait, maître sot ? demanda une voix aigre derrière lui.

— Vous étiez là, ma bonne amie ?... balbutia l'aubergiste déconcerté.

— J'étais là, maître Gruff... et n'avez-vous point de honte !... Vous êtes plus lâche qu'un lièvre, voyez-vous ! Dire qu'une pauvre femme comme moi ne peut pas compter sur son mari pour la défendre !... Vous m'eussiez laissé tuer par ce furieux, maître Gruff !

— Oh ! ma bonne amie !... se récria l'aubergiste.

— Taisez-vous ! ou plutôt, répondez !... Le vieux fou s'est jeté à l'eau ?

— Il s'est jeté à l'eau, Baby.

— Pour se noyer ?

Maître Gruff hésita.

— Il pourrait bien se faire qu'il se noyât, Baby, répondit-il enfin.

Mistress Gruff lui lança un regard de défiance, et le fit rudement tourner sur lui-même pour prendre sa place à la fenêtre.

— Le laird a des lubies, grommela-t-elle ; mais j'aurais parié qu'il eût au moins brisé le crâne de maître Gruff avant de penser à se noyer... Il avait les yeux d'un démon tout-à-l'heure, et j'aime autant, sur ma foi, qu'il soit dans la rivière que chez nous ! .. Et ce mouchoir, inutile créature que vous êtes ! Parlons de ce mouchoir ! Pourquoi avez-vous laissé tomber ce mouchoir ?

— Ce mouchoir, Baby, sera sorti de la poche de la petite demoiselle...

— Vous ruinerez notre maison, monsieur ! vous êtes une malédiction sur moi, une lourde malédiction, je ne puis le cacher. . Si le laird n'avait pas vu ce mouchoir, nous lui aurions... c'est-à-dire je lui aurais, car vous et rien c'est la même chose... je lui aurais fait accroire tout ce que j'aurais voulu... Ne rêve-t-il pas les yeux ouverts tant que dure le jour ?...

— Le fait est, Baby...

— Taisez-vous !... Ce mouchoir pouvait nous mettre sur les bras une triste affaire ; si le laird n'avait pas pris son parti en honnête montagnard, coutumier de la fièvre chaude... Mais la Tamise est profonde ici dessous, Dieu merci... Au nom du diable, vous m'avez trompée ! Je vois un homme sortir de l'ombre de cette gabarre... Ne mentez plus, maître Gruff, ou malheur à vous ! cet homme est-il le laird ?

— Oui, dit l'aubergiste à contre-cœur.

— C'est le laird ! s'écria l'hôtesse qui devint livide de peur et de rage ; — et ce bateau qui se traîne à vingt brasses de lui, est-ce le bateau de maître Bob ?

— Oui, dit encore l'aubergiste.

— Et vous ne l'avertissez pas, malheureux ! reprit mistress Gruff, dont les mains se crispèrent comme si elle eût voulu déchirer le visage de son mari ; — vous restez là comme une borne !... Le signal, tout de suite, le signal !

Maître Gruff eut, pour la première fois depuis bien des années, une velléité de faire résistance. Il hésita, se redressa et regarda sa femme en fronçant le sourcil : mais son regard se baissa aussitôt. La lumière du fanal jaune tombant d'aplomb sur le visage livide de la virago donnait à ses traits une expression de méchanceté si terrible, que Gruff sentit le frisson courir par tous ses membres.

— Demain, il y aurait du poison dans ma soupe ! pensa-t-il ; on ne se bat pas contre le diable.

— Eh bien ! reprit impérieusement l'hôtesse.

Maître Gruff se pencha hors de la fenêtre, éteignit le fanal et mit ses deux mains devant sa bouche.

Au même instant, un aboiement formidable, et dont les graves éclats durent à coup sûr traverser toute la largeur de la Tamise, se fit entendre. Maître Gruff remit ses mains dans ses poches : l'aboiement cessa.

— A la bonne heure ! s'écria l'hôtesse dans un accès de repoussante gaîté ; — embrassez-moi, gros méchant... Il n'y a pas deux dogues à Londres pour aboyer comme vous... Maintenant, maître Bob est averti et le vieux laird n'a qu'à se bien tenir... Je voudrais gager qu'il ne viendra jamais nous demander des explications sur ce qui s'est passé ce soir.

Mistress Gruff se tut et fit une petite place à son mari au-

près d'elle sur l'appui de la fenêtre. La scène devenait intéressante : au moment critique d'un drame, le plus déterminé bavard fait trêve.

Le laird et le bateau qu'il poursuivait restaient parfaitement en vue. La lune brillait de tout son éclat. La fenêtre de l'hôtel du *Roi George* était une manière d'avant-scène d'où l'on pouvait tout voir, sinon tout entendre.

Angus Mac-Farlane continuait de nager avec une énergie réglée qui prouvait que ses forces étaient loin d'être à bout. Il ne se dirigeait point directement vers le bateau, mais coupait la rivière en droite ligne afin de prendre avantage du courant au moment décisif.

L'aboiement de maître Gruff passa au-dessus de sa tête sans éveiller le moins du monde son attention. Il continua de couper le courant, ayant soin toutefois de modérer désormais la vigueur de ses élans pour arriver inaperçu sur sa proie.

Le bateau de Bob semblait désert ; il allait lentement à la dérive, gardant toujours la lisière du canal la plus voisine de la rive gauche. Bob lui-même s'était couché au fond de la barque, de manière à tenir seulement sa tête un peu au-dessus du bord.

Le trajet qu'il avait à faire était court. Il importait moins d'aller vite que d'arriver sans encombre, et Bob avait calculé dans sa sagesse qu'une barque, dérivant presque insensiblement dans cette partie de la rivière où le courant n'a point de force, avait mille chances pour une de n'être point remarquée.

Il avait étendu les deux sœurs de son mieux, et s'assurait de temps à autre qu'elles étaient aussi confortablement couchées que possible. Rien ne ressemble tant aux attentions d'un père pour ses filles que la sollicitude d'un trafiquant pour sa marchandise.

Au moment où l'aboiement retentit, il venait de dépouiller sa veste pour la mettre sous la tête d'Anna. Ces sons connus produisirent sur lui l'effet d'une secousse électrique. D'abord, il demeura immobile ; ensuite, élevant doucement la tête au-dessus du plat-bord, il jeta tout autour du bateau son regard perçant.

— Que diable veut dire cela ? murmura-t-il ; n'ai-je plus l'œil assez sûr pour apercevoir un police-boat par le clair de lune !... Allons ! c'est un chien véritable, un dogue pour tout de bon qui a la voix de ce revêche coquin de Gruff... Voilà un drôle qui doit rendre sa femme malheureuse !

A demi rassuré par l'examen qu'il venait de faire, il tourna cependant ses yeux, par l'effet de cette habitude de prudence excessive qui passe dans la nature des gens qui font du mal un métier, vers l'hôtel du *Roi George*. Le fanal jaune avait cessé de briller. Bob pâlit sous le bronze de sa peau. Ce n'était pas un dogue qui avait aboyé. On lui signalait un danger, et ce danger était d'autant plus redoutable pour lui qu'il n'en pouvait reconnaitre l'espèce.

Il se souleva de nouveau, et son œil, minutieusement investigateur, interrogea chaque point des alentours de la barque.

Aucun objet suspect ne frappa ses regards.

— Dieu me damne ! grommela-t-il avec une sérieuse inquiétude, — les marins parlent d'un certain *Voltigeur hollandais*, qui est un fantôme de vaisseau, et qui vous prend une frégate à l'abordage sans qu'on voie sa carcasse ni sa mâture... Y aurait-il quelque part autour de moi un fantôme de police-boat ? .. Ce serait durement gênant d'engager un combat naval à l'heure qu'il est... Et pourtant je veux mourir si je vois une coquille de noix seulement dans mes eaux...

Il s'interrompit, pencha la tête en avant et sembla vouloir doubler l'acuité de son regard. Il venait de distinguer un objet sombre, se mouvant à une quinzaine de brasses dans le sillage de sa barque.

— Oh ! oh ! dit-il, qu'avons-nous là ?... C'est un homme, sur ma foi, et un fier nageur... en voudrait-il à ma cargaison, par hasard ?

Bob quitta le centre de sa barque et se glissa doucement vers l'arrière En passant auprès de Clary, son coude heurta le bras de la jeune fille qui gémit faiblement.

Bob laissa échapper un blasphème.

— En voilà bien d'un autre ! gronda-t-il ; — on me les a mal endormies ! .. Si Tempérance n'était pas ivre huit heures sur douze, je l'aurais chargée de cela, quoique je n'aime pas à la fourrer dans toutes ces affaires, la pauvre chère belle... Mais elle est toujours ivre !

Bob poussa un soupir de regret et d'amour en pensant à ce coûteux défaut qui ternissait les cinq pieds six pouces de sa compagne, et s'accouda silencieusement sur l'arrière de la barque.

— Il a remué ! dit mistress Gruff à la fenêtre du *Roi George* ; — je suis sûre de l'avoir vu remuer dans son bateau... Ah ! ah ! nous allons voir quelque chose de joli.

Master Gruff ne répliqua point. L'intérêt de cette scène étrange l'avait gagné. Il était maintenant aussi curieux que sa femme d'en connaitre l'issue.

Voici quelle était la position précise des deux acteurs principaux.

Le laird nageait à environ quinze brasses du bateau, dont chacun de ses élans le rapprochait d'une manière sensible. Il ne savait point qu'il était découvert : les mouvemens de Bob lui échappaient, parce que la lune, brillant au-dessus du pont de Blackfriars, prenait le bateau à revers et laissait dans l'ombre tout le côté que pouvait apercevoir Angus. L'espoir de surprendre son ennemi et la conscience qu'il avait de son extrême habileté comme nageur doublaient ses forces. Il allait, silencieusement, n'élevant sa tête au-dessus de l'eau que pour respirer, et prenant déjà ses mesures pour sauter dans la barque à l'improviste.

Bob, se trouvant placé à contre jour, voyait au contraire parfaitement la partie de la Tamise où nageait le laird et pouvait en quelque sorte calculer exactement la minute où il atteindrait la barque. Mais le scintillement de l'eau soulevée par la poitrine d'Angus l'empêchait de distinguer les traits de son visage.

Evidemment cet homme le poursuivait. Voilà ce que Bob ne pouvait manquer de se dire. Mais pourquoi cette poursuite ? Dans quel but ce nageur inconnu prenait-il tant de peine ? Il ne pouvait y avoir trahison de la part de Gruff ou de sa femme, puisque le charitable avertissement qui venait de lui donner l'éveil était parti de la fenêtre de leur hôtel. D'ailleurs, ce mystérieux adversaire n'était point, suivant toute probabilité, un homme de police. Le dévoûment des policemen de Londres ne va pas jusqu'à suivre un bateau suspect à la nage par une froide nuit d'hiver.

Qui donc était-ce ?

Bob, incapable de répondre à cette question d'une manière satisfaisante ou seulement plausible, eut un instant l'idée de saisir ses avirons et de prendre chasse à tout hasard. Mais si cet homme était un ennemi, le simple bon sens disait qu'il crierait aussitôt qu'il se verrait découvert ; or, à part le danger d'éveiller ainsi l'attention de la police maritime, Bob avait tout près de lui un autre péril non moins difficile à éviter.

Clary, qui n'avait bu qu'une très petite quantité de narcotique, commençait à subir l'effet vivifiant de l'air frais. Elle s'agitait faiblement et poussait de petits gémissemens précurseurs d'un prochain réveil. Le moindre mouvement violent, le moindre bruit subit pouvaient déterminer une crise.

Bob se tint coi. Il continua de fixer ses yeux perçans et grands ouverts sur son ennemi inconnu, déterminé à prendre conseil des circonstances.

— Après tout, se dit-il, ce n'est peut-être qu'un voleur qui croit le bateau abandonné et qui veut en faire la visite... Le diable emporte le coquin !... Londres devient durement mal fréquenté... Il n'y a pas assez de place dans les rues pour les *swel mob* *, puisqu'on les rencontre jusque dans la Tamise !

En ce moment, dix brasses tout au plus le séparaient du laird. Celui-ci prit un élan moins prudemment mesuré que

* Mot intraduisible, composé de deux substantifs dont l'un signifie enflure, orgueil ; l'autre, foule, cohue, canaille Il désigne en argot les chevaliers d'industrie de bas étage.

les autres, et sa tête s'éleva tout entière au-dessus de l'eau Bob le reconnut.

— Tiens! tiens! murmura-t-il sans s'émouvoir le moins du monde; — qui diable se serait attendu à cela?.., J'aurais plutôt parié pour un policeman, ma parole!... C'est égal, il faut jouer serré, car c'est un dur gaillard, et, si je le manque du premier coup, gare à ma marchandise!

Il tâta sa chemise et mit la main sur son couteau, mais il ne le tira point et se glissa jusqu'aux avirons pour prendre l'un d'eux.

— Mon père, prononça faiblement Clary, sans ouvrir les yeux.

— Présent! grommela Bob. — Ne dirait-on pas qu'elle le sent venir?... Patience, ma belle petite, nous allons le recevoir comme il faut, ton père.

— Anna! balbutia encore Clary qui retomba dans son sommeil.

Bob revint se mettre à son poste. Le laird n'était plus qu'à trois ou quatre brasses. Au bout d'une minute, Bob se leva tout-à-coup sur ses pieds; l'aviron décrivit une courbe rapide; le laird disparut sous l'eau et ne se montra plus.

— Bien frappé! cria l'hôtesse avec enthousiasme. —Avez-vous vu, master Gruff?... Ce n'est pas vous qui auriez su faire un coup comme cela!...

— Angus Mac-Ferlane était une pratique, Baby, dit tristement l'aubergiste; je souhaite que Dieu ait pitié de son âme.

— Et que font à Dieu vos souhaits, maître Gruff?... Oh! le coup était beau, pardieu! Mais il était temps!... Voilà un nuage qui couvre la lune... Encore une minute et nous n'eussions rien vu.

Bob avait tranquillement remis l'aviron à sa place et se frottait silencieusement les mains en regardant la place où le laird avait disparu. Rien ne se montrait. L'eau s'était refermée sur sa proie.

— L'affaire est faite, se dit Bob. — J'aime mieux l'avoir expédié avec mon aviron que par un coup de couteau... J'ai mangé son pain autrefois à ce vieil Angus et bu sa bière... de bonne bière, ma foi!... et c'est toujours une chose triste que de jouer du couteau avec un camarade.

Au moment où Bob achevait de formuler cette sentence, dont nul ne voudra contester sans doute la haute moralité, il entendit un petit bruit à l'avant du bateau et se retourna nonchalamment.

Mais cette indifférence ne fut pas de longue durée. — Un râlement sourd s'échappa de la poitrine de Bob, qui tira son couteau en toute hâte et se mit sur ses pieds. Il venait de voir une longue forme noire se dresser à l'avant du bateau. Une seconde après, le laird et lui étaient en présence.

L'aviron avait tourné sans doute dans la main de Bob. Au lieu du tranchant, c'était la pelle qui avait porté, et le laird, excellent plongeur, fuyant sous le coup, avait profité de l'erreur de Bob pour tenter l'abordage du côté de la proue.

Bob avait son couteau; le laird tenait en main un poignard écossais: tous deux étaient robustes, et les chances paraissaient se balancer également entre eux.

Comme nous l'avons dit, la lune venait de glisser sous un nuage

Les deux adversaires demeurèrent environ une seconde en garde et s'observant avant de frapper.

— Va-t'en, dit enfin le laird d'une voix contenue; — mon poignard est plus long que ton couteau; mais les deux enfans vivent: j'entends la respiration de Clary... Va-t'en: tu aurais pu les tuer: je ne veux pas ta mort.

Bob eut grande envie de profiter de la permission. L'élément de prudence, ou pour mieux dire de poltronnerie native qui entrait pour une notable part dans la composition de son être moral, fut vivement sollicité vers cette porte ouverte que lui montrait une clémence inattendue. Mais la poltronnerie disparaissait en lui devant l'avarice, l'avarice dominait, victorieuse, dans cette âme de boue; tout sentiment autre, toute autre passion s'effaçait en présence de l'avarice excitée.

Bob songea que les deux sœurs représentaient un capital de trois cents livres, et il se résolut à mourir aussi gaillardement qu'eût pu le faire un homme de cœur.

—Je ne sais pas nager, dit-il avec ironie.

— Va-t'en! répéta le laird dont une indignation terrible faisait trembler la voix.

— Ecoutez! s'écria Bob, tout cela peut s'arranger...

Au moment même où il prononçait ces mots qui semblaient annoncer une sorte de capitulation, Bob s'élança sur le laird avec l'agilité du tigre, et lui porta un coup de couteau droit au cœur. Mais Angus était sur ses gardes; il para le coup. Une lutte courte, silencieuse, terrible, s'ensuivit. Au bout d'une minute Bob chancela, blessé d'un coup de poignard à la gorge. Angus le terrassa et lui mit un genou sur la poitrine.

Bob, en tombant, avait heurté de sa tête l'épaule de Clary, qui, demi-éveillée, se dressa sur son séant.

Le laird leva le bras pour frapper un dernier coup. En ce moment, la lune, dégagée du nuage qui la couvrait, jeta ses rayons sur le visage d'Angus, laissant dans l'ombre celui de Bob Lantern.

— Mon père! cria Clary, se croyant au terme d'un horrible rêve.

Le laird se retourna involontairement. Bob Lantern, profitant de ce mouvement, se releva d'un bond, et, sans perdre son temps à chercher son couteau qui lui avait échappé durant la lutte, il saisit le laird à la gorge et l'étreignit furieusement.

Clary cacha sa tête entre ses mains en poussant un cri d'angoisse.

Angus râlait sourdement. Bob, sans lâcher sa gorge qu'il étranglait entre ses doigts d'acier, attira violemment la tête d'Angus vers le plat-bord du bateau, et la précipita contre le bois à plusieurs reprises.

Puis il appliqua les reins du laird sur le bord, et, lâchant brusquement sa gorge, il le souleva par les jambes. Le corps du laird fit bascule et tomba, inerte, dans la Tamise.

— Cette fois, il ne reviendra pas! grommela Bob en saisissant les avirons pour s'éloigner du lieu du combat. — Voyons les petites, maintenant.

Anna ne s'était point éveillée. Clary ne dormait plus, mais elle gisait, en travers du bateau, privée de sentiment.

CHAPITRE V.

BELGRAVE-SQUARE.

Derrière les nobles jardins du palais de Buckingham, loin, bien loin de ces quartiers populeux où le commerce entasse ses servans faméliques, s'étend un square vaste et régulièrement dessiné, dont le parc intérieur n'affecte point cette forme ronde ou ovale qui jure si étrangement dans tout le reste de Londres avec les enclos de maisons tirés au cordeau parallélogrammatique.

Les constructions qui environnent ce beau tapis de verdure sont autant de palais. On ose à peine s'y loger quand on n'est que pair d'Angleterre. C'est là que les princes étrangers, venant visiter Londres, plantent leur tente et ces fiers édifices ont eu parfois des rois pour habitans.

Cette place a nom Belgrave-Square.

Don José-Maria Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo, occupait de tous ces palais le plus grand, le plus brillant, le plus magnifique, celui qui s'élève au nord du square, entre la place et la rue qui porte le même nom, devant le passage conduisant à Pembroke-Street.

Le luxe de cette aristocratique demeure était devenu proverbial; les plus somptueuses habitations du West-End lui cédaient le pas, et il fallait que la noblesse anglaise, si riche, si vaniteuse, si passionnée pour ce renom que donne dans le royaume-uni l'exagération d'un luxe poussé jusqu'à la folie, courbât le front devant le faste babylonien étalé par un étranger.

Rio-Santo, dont le goût artistique et capricieux ne pouvait point s'accommoder des bourgeois aménagemens de l'architecture anglaise, laquelle n'a qu'un seul plan pour tout édifice, qu'il soit basse-cour, palais ou chapelle, avait bouleversé comme à plaisir tout l'intérieur de sa maison. Chez lui, on voyait de larges escaliers de marbre comme en Italie, et non point de ces raides échelles cirées et recouvertes d'un maigre tapis que les lords semblent avoir empruntées aux magasins cossus de Fleet-Street. L'ornementation intérieure affectait ce style large et harmonieux qu'on admire à Paris ou à Gênes, et qui semble inconnu chez nous, où le comfortable étoufferait les inspirations du beau, lorsque même que le protestantisme n'étendrait pas sur toutes les choses extérieures le lourd et stupide niveau de son hypocrisie puritaine.

Qui n'a gémi parfois du plus profond de son cœur, en voyant cette ignoble menuiserie qu'un pasteur rougeaud et frileux fit élever quelque jour d'hiver au centre même de la nef royale de Westminster ! Londres avait là un de ces joyaux sans prix dont tout un peuple tire orgueil. L'Anglais, pour qui la vanité est si douce chose, pouvait dresser la tête et se complaire en lui, lorque son regard enfilait ces longues voutes étendues au-dessus de tant de merveilles.

Oh ! c'était vraiment beau, et digne, et splendide !— mais il faisait froid. L'église, trop petite autrefois pour la foule des catholiques, devenait bien grande pour le demi-cent d'épiscopaux qui viennent là, deux fois par semaine, nasiller des psaumes en famille. Les vieux vitraux des fenêtres ogives donnaient passage, à travers leurs plombages séculaires, à de terribles vents coulis. Les dalles humides pénétraient le cuir des socques des ladies et jusqu'à la double semelle en liége des dévots gentlemen.

C'était odieux.

Hélas ! on a remplacé les trois quarts des vitraux par de petites losanges de verre blanc admirablement équarries ! au milieu de la nef s'élève une baraque de bois marron, immense armoire qui peut garantir du froid le ministre et son troupeau poitrinaire, mais qui rompt toute harmonie, et semble un blasphème prémédité contre l'art.

N'est-ce pas là l'histoire de ce fat castillan qui, possesseur indigne de la glorieuse épée du Cid, la raccourcit d'un pied pour l'adapter à sa taille? Et n'aurait-on pu trouver dans Londres, pour bâtir cette cabane en planches, un lieu plus convenable que cet illustre Westminster, sépulture de tant de rois !

Mais il fallait qu'il en fût ainsi. Nos aises brutales et notre religion dominante le demandaient impérieusement. Le protestantisme hait tout ce qui est pompeux et noble ; il raille les traditions, dédaigne la poésie et se plaît seulement entre quatre murs vernis, près d'un poêle brûlant qu'entourent des banquettes rembourrées.

Nous avons cité l'abbaye de Westminster, parce que le sacrilége artistique atteint là des proportions si effrontées, qu'il n'y a pas besoin de donner un autre exemple. A cette citation, nous eussions pu en ajouter mille autres et prendre pour ainsi dire Londres en masse pour lui faire son procès de lèse-poésie.

On doit penser que Rio-Santo, avec ses instincts choisis et sa passion pour le beau, ne pouvait point suivre la mode anglaise. Alcibiade, dit l'histoire, se transformait instantanément et prenait en un jour les mœurs de chaque pays qu'il parcourait. Ceci ne fait point l'éloge d'Alcibiade. Il vaut mieux, à coup sûr, imposer le beau que de s'affubler complaisamment du laid.

Au rez-de-chaussée de la maison du marquis, trois superbes salons, séparés seulement par des portes battantes, s'alignaient sur Belgrave-Square. Derrière les salons, une série d'appartemens d'apparat régnait au-dessus des cuisines et touchait aux écuries, vastes constructions donnant sur Belgrave-Street. Au premier étage se trouvaient les appartemens privés du marquis. On parlait bien vaguement de leur féerique élégance, mais personne ne pouvait fournir là-dessus des détails fort précis, puisque, à Londres, l'œil du visiteur s'arrête au mur du salon comme devant une infranchissable barrière. Les amis seuls, et nous parlons de ces amis dont une longue intimité a fait des frères, peuvent pénétrer parfois au-delà.

C'était dans ce palais de Belgrave-Square que le marquis de Rio-Santo recevait tout ce que Londres renfermait d'éminent en quelque genre que ce fût. Les hauts fonctionnaires de l'état ne dédaignaient point de le visiter et nul n'ignorait qu'il entretenait un commerce fort suivi avec les ambassadeurs des grandes puissances. Ceci ne contribuait pas peu à entretenir l'opinion que sa présence à Londres avait un but politique.

Si ce but existait, on devait avouer du reste qu'il était bien soigneusement et habilement mis sous le voile. La vie de Rio-Santo était si complétement remplie par ces choses du monde que les uns disent frivoles et que les autres placent au-dessus des plus sérieuses, qu'il devait sembler impossible pour lui de trouver le temps nécessaire à de graves travaux. Il brillait trop et trop constamment au dehors, pour avoir le loisir d'agir derrière la toile.

Ce n'est pas un métier de fainéant que d'être lion. Il faut trôner du matin au soir et tenir ferme le sceptre de peur qu'une des mille mains gantées de frais, qui applaudissent sous le pavois, ne le ramasse à son profit. Le fashion ressemble à ces diètes de la vieille Pologne où le plus mince gentilhomme avait son vote et son sabre au côté pour soutenir son vote. Chaque gentleman sachant nouer comme il faut une cravate, connaissant le *turf*, n'ignorant pas le *ring*, et susceptible de perdre un millier de guinées à New-Market en pariant pour Lady-Waterloo, Sultan-Mahmond ou Child-of-the-Foundered, a droit à la cravache souveraine. Malheur au monarque régnant qui s'endort sur ses étriers : le fashion est un coursier rétif, et il ne lui faut pas même trois jours d'été, comme à nos bons voisins de France, pour opérer une révolution.

On pensait donc que Rio-Santo pouvait avoir une mission politique, mais on pensait aussi qu'il la négligeait fort, ce qui ajoutait une coudée ou deux à son piédestal. — Qu'y a-t-il, en effet, de plus réellement fashionable que d'avoir en main de graves intérêts et de ne s'en point occuper?

Il était huit heures du soir environ. Aucune lumière ne brillait dans les trois grands salons de Irish-House (c'était le nom que Rio-Santo avait donné, on ne savait pourquoi, à son palais). La porte d'entrée, au seuil de laquelle se tenaient d'ordinaire deux grooms de six pieds en grande livrée, était close. Le maître n'était point à la maison.

Dans l'un des appartemens situés sur le derrière et qu'éclairait doucement une lampe recouverte d'un globe de verre dépoli, un jeune homme était assis ou plutôt demi-couché sur le velours bleu d'une ottomane et jouait avec les longues soies d'un magnifique chien de race.

Au milieu de la chambre se tenait debout l'aveugle Tyrrel.

— Comment trouvez-vous Lovely, sir Edmund? demanda tout-à-coup le jeune homme.

Lovely était le nom du chien de race.

— Je trouve la question impertinente, signor Angelo Bembo, répondit l'aveugle ; — ne connaissez-vous pas mon infirmité ?

— C'est juste, sir Edmund, c'est juste, murmura Bembo, dont l'insoucieux et beau visage exprima une nuance de raillerie ; — votre infirmité est connue. C'est la plus belle plume de votre aile, et je suis sûr que vous ne la troqueriez pas contre mille livres sterling.

— Si fait, dit sèchement Tyrrel.

— En vérité?... Au fait, il vous resterait la ressource de vous faire sourd... cela peut servir... A bas ! Lovely.... Du diable si cette fille que vous avez déterrée je ne sais où n'est pas la plus belle créature qu'on puisse voir, sir Edmund.

— Vous trouvez, signor ?

— Oui, de par Dieu ! sir Edmund...Ne froncez pas le sourcil... je n'ai sur elle aucune prétention... fût-elle plus belle encore... et c'est difficile !... Du moment qu'elle a quelque rapport avec vous, elle devient pour moi aussi vénérable qu'une centenaire... Je vous estime fort tous, tant que vous êtes, voyez-vous, mais je ne vous aime pas.

— C'est pour nous un grand malheur, signor.

Le cavalier Angelo Bembo s'inclina.

— Je ne vous aime pas, reprit-il, et sans don José pour qui je me ferais tuer mille fois, il y aurait longtemps que j'aurais envoyé votre association à tous les diables!

— Ce serait pour nous une grande perte, signor, dit encore Tyrrel avec froideur.

— Grande ou non, il en serait ainsi, monsieur... Il y a parmi vous une douzaine de figures qui m'agacent les nerfs... la vôtre d'abord, sir Edmund... Ne vous fâchez plus, je vous supplie... Ensuite celle de ce docteur Moore, qui a l'air d'un vampire, sur mon honneur!... Ensuite, celle de ce froid fanfaron de major Boreughbam... un véritable Anglais, celui-là! Enfin, pour ne pas faire la liste trop longue, celle du prétendu docteur Muller, — *tont ché futrais foir le tiplôme, tarteifle!*

— Il faut le lui demander, signor; on dit qu'il coupe en deux la balle d'un pistolet à vingt pas sur la lame d'un rasoir.

— C'est adroit... Pour en revenir, je ne vaux pas mieux que vous, peut-être, et c'est une chose terrible à se dire, monsieur!... Mais au moins je passe mon temps à m'étourdir, et puis, je ne suis pas un homme, moi...

— Signor, interrompit Tyrrel, je pouvais penser cela, mais non pas le dire.

— Vengez-vous, sir Edmund; je vous en ai donné sujet... Je suis, pour continuer ma pensée, un pauvre esclave; je me suis donné sans réserve...

— On m'avait dit vendu, signor.

Angelo se leva brusquement et repoussa Lovely du pied.

— Donné, monsieur, donné! s'écria-t-il. Je suis gentilhomme, moi, entendez vous! et si j'ai mis ma volonté au service d'une volonté plus haute et plus forte, ce n'a pas été pour de l'or...

— Le bruit public peut se tromper, signor, dit Tyrrel avec une vindicative ironie.

— Le bruit public, dites-vous?... Ah! c'est que vous me toisez à votre aune, messieurs!... c'est que vous me croyez votre semblable, et que vous ne voyez en don José, mon ami, — mon maître, je l'avoue avec orgueil, — vous ne voyez en lui que le côté qu'il vous montre, à vous, vils instrumens de ses vastes desseins... Si vous saviez...

— Quoi? demanda Tyrrel en s'approchant avidement.

Angelo se mordit la lèvre jusqu'au sang.

— A bas, Lovely! grommela-t-il en rougissant; — que diable! maître Tyrrel ou sir Edmund, ne me regardez pas ainsi; vous ne verrez rien puisque vous êtes aveugle!... Que voulez-vous?... si vous ne m'aviez pas interrompu, — ce dont je vous remercie, monsieur, — j'allais dire quelque sottise.

— Le marquis a donc des desseins que nous ne connaissons pas? prononça sourdement l'aveugle.

— Ai-je dit cela?... C'est bien possible... Ce qu'il y a de certain, c'est que ces desseins me sont inconnus comme à vous... Don José m'aime, mais je ne suis pas son confident, et j'en remercie Dieu, car j'ai la langue légère... Tout ce que je sais, c'est que son cœur est grand, son intelligence forte et sa volonté indomptable... La réunion de ces trois choses s'appelle le génie, sir Edmund, et, avec du génie, on ne se borne pas à pêcher en eau trouble comme vous, quoiqu'on doive reconnaître que vous mettez la main sur de jolis poissons parfois... Comment se nomme cette belle fille, s'il vous plaît?

— Susannah, signor.

— Et qu'en comptez-vous faire?

— C'est une question.

L'aveugle se reprit à parcourir la chambre de long en large et parut bientôt absorbé dans ses réflexions.

Le cavalier Angelo Bembo le suivait d'un regard boudeur chagrin.

— Qu'avais-je besoin de parler à cet homme! murmura-t-il enfin avec humeur; — un mot de plus, et je trahissais un secret qui n'est pas le mien... un secret qu'on ne m'a pas confié, que j'ai deviné par hasard et que ma pauvre cervelle est trop étroite pour contenir!... Peut-être en ai-je déjà trop dit.

Angelo pouvait avoir vingt-deux ans. C'était un de ces beaux enfans au profil grec que les peintres d'Italie allaient chercher jadis au-delà des mers, dans les îles méditerranéennes, pour les jeter sur la toile avec des noms de dieux ou de héros mythologiques. Il y avait dans le regard de ses grands yeux noirs, perçans et doux à la fois, une vive intelligence et l'annonce d'un téméraire courage; mais l'ensemble de ses traits, quelque parfait qu'il fût dans son harmonie, laissait percer une sorte d'irritabilité féminine et aussi de capricieuse faiblesse mêlée à l'insouciance d'un enfant. Angelo devait être dans un bal un charmant cavalier, sur le terrain un fougueux adversaire; mais là où il fallait montrer de la force d'âme, de la prudence et de la longanimité virile, Angelo devait perdre son avantage.

Il était natif de Malte, où ses pères, Vénitiens d'origine, avaient tenu un fort grand état autrefois. La conquête anglaise avait ruiné sa famille, dont la chute avait commencé lors du passage du général Bonaparte allant conquérir l'Egypte.

Les Bembo avaient été obligés de quitter Malte par suite des vexations exercées contre eux par les agens de la colonisation anglaise, et Angelo, privé de ses parens presque au sortir de l'enfance, s'était trouvé jeté dans la vie sans fortune et sans appui.

Il commença gaillardement son tour d'Europe, comme font ces bandes d'Italiens qui, chassés par l'étouffante pression de la tyrannie étrangère, fuient leur patrie où ils ne trouvent plus que l'Autriche, et se lancent, les yeux fermés, dans la chanceuse existence de l'aventurier. — A Paris, Angelo rencontra le marquis de Rio-Santo, lequel régnait, comme nous l'avons dit, sur les plaisirs de la grande cité.

A Paris comme à Londres, Rio-Santo avait d'innombrables et mystérieuses relations dont les rameaux divers s'étendaient bien au-delà des frontières de France. Il serait prématuré de donner actuellement au lecteur la clef de ces gigantesques manœuvres, combinées depuis si longtemps et gardant toujours depuis lors, dans leurs divers rouages, le jeu et l'activité du premier essai. Trop de bizarres événemens nous séparent des péripéties finales, pour qu'il nous soit permis de risquer déjà une indiscrétion, si petite qu'elle pût être.

Le jeune Italien fut présenté à Rio-Santo, qui se prit pour lui d'un intérêt presque subit en écoutant le récit des persécutions qu'avait subies sa famille de la part de l'Angleterre. Angelo resta désormais auprès du marquis et le suivit lorsque ce dernier passa à Londres.

Là, ils se séparèrent en apparence. Angelo reprit pour le monde sa qualité de jeune gentilhomme italien et sa position indépendante. Son rôle fut de grossir le nombre des admirateurs désintéressés de Rio-Santo et d'augmenter ainsi son prestige. Nous l'avons vu dans l'exercice de ces fonctions au bal de Trevor-House.

Mais il avait toujours ses entrées privées au palais de Belgrave-Square. Rio-Santo l'aimait véritablement, et Angelo répondait à cette amitié par un dévoûment sans limites.

Tyrrel continuait de se promener. Angelo avait repris sa sérénité et souriait à quelque pensée d'amour sans doute, tandis que ses doigts blancs et effilés jouaient avec distraction sous les longues soies de Lovely.

Tout-à-coup le beau chien se dressa sur ses quatre pattes et poussa un hurlement joyeux. Puis il bondit vers l'une des portes de l'appartement qui s'ouvrit au même instant.

Rio-Santo entra, suivi du docteur Moore.

Il était pâle et semblait rendu de fatigue. Un large cercle bleu cernait ses yeux éteints.

— Bien, Lovely, bien! dit-il en repoussant le chien qui, peu habitué à ce traitement indifférent, se réfugia, triste, au pied de l'ottomane. — Bonsoir, Ange.

Il lui serra la main et l'attira tout contre lui.

— Allez prendre l'argent qui se trouve dans ma voiture, dit-il à voix basse; — il y a dix mille livres sterling... Cela vient de la maison de Cornhill... Vous les porterez dans ma caisse.

Angelo salua et sortit.

— Qu'y a-t-il, sir Edmund? demanda le marquis ensuite; — docteur, je vous prie de m'excuser; veuillez vous asseoir: je suis à vous.

— Je viens savoir, répondit l'aveugle, si mon invention a été suivie de succès.

— Vous êtes un homme habile, sir Edmund, répliqua froidement Rio-Santo. Tout a réussi, et vous avez gagné aujourd'hui cent guinées, que mon trésorier tient à votre disposition.

— Milord !... commença l'aveugle en s'inclinant.

— Est-ce tout? interrompit le marquis.

— Ce n'est pas tout, milord. J'avais à vous parler de cette jeune juive, Susannah.

— Susannah ! interrompit encore le marquis, mais cette fois avec douceur et comme si ce nom eût chatouillé agréablement son oreille.

L'aveugle ne put retenir un sourire qu'il fit disparaître bientôt comme s'il eût deviné le hautain regard que lui lança Rio-Santo.

— Parlez, reprit ce dernier en se jetant avec fatigue sur l'ottomane.

Tyrrel demeura debout et poursuivit.

— Cette jeune fille, milord, est belle, comme vous l'avez pu voir, et admirablement propre à soutenir le rôle qui lui sera confié. Mais elle aime, et je crains...

— Qui aime-t-elle? interrompit vivement le marquis.

— Ce fou de Brian de Lancester, répondit Tyrrel.

— Brian !... c'est un de nos instrumens, murmura le marquis trop bas pour que Tyrrel pût l'entendre, malgré toute sa bonne envie; — et parmi ces défauts que milords et miladies laissent en héritage à leurs enfans, il a gardé du moins un noble cœur... Je suis content qu'elle aime Brian de Lancester, sir Edmund.

— Vrai, milord! riposta l'aveugle.— En ce cas, je ne puis qu'être satisfait moi-même. Mais c'est une étrange fille...

— C'est une adorable enfant! dit Rio-Santo avec mélancolie.

— Adorable, à coup sûr, milord, puisque Votre Seigneurie le juge ainsi,—mais elle ne ressemble point aux autres femmes. La crainte n'a sur elle aucun empire, et j'ai peur que quelques indiscrétions...

— Elle l'aime donc bien, sir Edmund?...

— D'un amour ardent et passionné, milord... Je dirais d'un amour sublime, si je ne détestais les grands mots, que les poètes ont rendus ridicules.

— Vous êtes sévère, sir Edmund, — et ce Brian est bien heureux !

L'aveugle réprima un sourire, et Rio-Santo reprit après quelques secondes de silence:

— Le moment approche, sir Edmund, où tous ceux qui m'auront servi seront récompensés au-delà de leur espoir et à l'abri de toute inquiétude... Veillez sur Susannah, car il est vrai qu'une indiscrétion pourrait, sinon tout perdre, du moins remettre le succès en question, mais ne la séparez point de Brian... Cette jeune fille a su m'intéresser, sir Edmund, ne l'oubliez pas et agissez en conséquence.

Il cessa de parler. L'aveugle s'inclina profondément et sortit.

Rio-Santo resta seul avec le docteur Moore.

CHAPITRE VI.

DIPLOMATIE.

Après le départ de l'aveugle, le marquis demeura un instant pensif. Son beau visage, pâli par la fatigue, avait pris une expression attendrie. Deux ou trois fois il murmura le nom de Susannah, comme si ce nom eût fait vibrer au-dedans de lui une corde aimée.

— Ce sont ses yeux, murmura-t-il enfin, — mais plus fiers!... c'est son front, mais plus large; c'est toute sa beauté, mais plus hautaine et plus forte... Je voudrais la faire heureuse en souvenir de mon bonheur passé...

Il appela d'un geste le docteur Moore, qui s'était tenu à l'écart pendant son entretien avec Tyrrel. Le docteur s'approcha et se tint à son tour debout devant l'ottomane.

— Comment l'avez-vous trouvée? demanda Rio-Santo avec intérêt.

— Mal, milord, au plus mal! répondit monsieur Moore en secouant gravement la tête. — L'origine toute morale de sa souffrance rend le traitement difficile, pour ne pas dire impossible... Je ne saurais à cela qu'un remède...

— Lequel?

— Le bonheur.

Rio-Santo fit un geste d'impatience. Un nuage de tristesse passa sur son front.

— Ne pensez-vous donc pas que je pourrais la rendre heureuse? murmura-t-il.

— La question n'est pas là, milord, s'il m'est permis de vous le dire. Vous savez mieux que personne l'état de trouble moral où vit depuis longtemps déjà miss Mary Trevor... En ce moment, — nul ne peut savoir ce que couvre l'avenir, — en ce moment, elle aime le jeune Frank Perceval; elle l'aime passionnément, milord... l'obsession dirigée contre sa faible nature a pu décevoir sa raison et lui cacher l'état de son cœur, mais, par une réaction philosophiquement explicable...

— Au fait, monsieur, je vous prie! dit impatiemment Rio-Santo.

— Par une réaction explicable, continua lentement le docteur, son cœur se révolte, et c'est Frank Perceval qui, en définitive, récolte le fruit de tant de peines.

— Le croyez-vous réellement?

— J'en suis intimement convaincu, milord. D'après ce qui s'est passé aujourd'hui, votre mariage avec miss Mary est une chose certaine, arrêtée... Mais à l'heure même où je vous parle, miss Mary pense à Frank; miss Mary, brisée par des émotions que son tempérament débile ne sait point supporter, miss Mary mourante...

— Mourante, monsieur ! s'écria Rio-Santo en pâlissant.

— Mourante, milord... c'est-à-dire, je vais peut-être un peu loin. Miss Trevor peut vivre ainsi quelques mois encore...

— Fatalité ! murmura Rio-Santo avec colère et douleur; — pourquoi la pauvre enfant s'est-elle trouvée sur mon chemin?

— Miss Mary, disais-je, reprit le docteur dont le visage restait impassible et serein, — vit en la pensée de ce jeune Perceval. Cet amour la soutient, mais la tue... Ah ! milord, c'est un cas charmant et difficile, et du plus haut intérêt!

Rio-Santo ne l'entendait plus. Ses sourcils s'étaient froncés sous l'effort d'une muette et amère angoisse.

— Il le faut ! dit-il enfin ; ce mariage est une nécessité.

— Incontestablement, milord, incontestablement... mais voici épuisés désormais tous les moyens que l'état actuel de la science met à notre disposition... En apparence, le mal de lady Mary est une affection nerveuse qui atteint rapidement ses plus extrêmes limites. — Je l'ai traitée en conséquence: mes soins n'ont pas été couronnés de succès... Cela devait être. Le mal n'est pas de ceux que l'on combat à l'aide de calmans...

— Mais enfin, monsieur, n'y a-t-il plus d'espoir?

— Permettez, milord; si Votre Seigneurie a le temps de m'écouter jusqu'au bout, je répondrai implicitement à sa question... Et d'abord, je dois vous faire savoir qu'avant-hier j'ai fait l'essai d'un remède qui pouvait être souverain.

— Quel remède?

— J'ai voulu empoisonner l'Honorable Frank Perceval, répondit le docteur avec un incroyable sang-froid.

Rio-Santo bondit sur son siége et son front pâle se couvrit d'une épaisse rougeur.

— Vous avez voulu !... commença-t-il avec violence.

— Empoisonner Frank Perceval, milord, acheva Moore sans s'émouvoir.

Rio-Santo s'était levé. Son œil lança un éclair d'indignation, puis se fixa, lourd et sévère, sur le visage du docteur. Un instant, celui-ci soutint bravement ce regard, mais il y avait dans la supériorité de Rio-Santo quelque chose de fascinateur, d'irrésistible. Moore fronça le sourcil, balbutia un murmure, et finit par baisser les yeux.

— Je vous avais donné, monsieur, une mission de confiance, dit Rio-Santo d'un ton de maître; — je vous avais chargé de secourir Frank Perceval, dont j'avais épargné la vie, vous le savez, volontairement... Au lieu de le secourir, vous avez voulu l'assassiner, sans songer qu'un pareil acte, à part même son inexcusable infamie, pouvait jeter sur moi des soupçons odieux... C'est là un coup hardi, monsieur, et dont je pourrais vous faire repentir.

— Je savais qu'il était votre rival, milord, et je voulais...

— Les gens qui me servent n'ont plus de volonté, monsieur.

— Eh ! milord ! dit le docteur avec un geste d'impatience, — vous êtes puissant, nous le savons ; mais les besoins de l'association demandent impérieusement ce mariage, et je suis lord de la nuit tout comme Votre Seigneurie.

— Tout comme moi ! répéta le marquis avec un suprême dédain.

— Pardon, milord... tout comme vous.

Le docteur redressa une seconde fois sa raide taille, et rassembla tout son sang-froid pour relever les yeux sur Rio-Santo.

Il trouva le regard de ce dernier fixé sur lui et si plein de hautaine menace qu'il perdit de nouveau contenance.

— Vous le savez, milord, reprit-il en donnant à sa voix une subite expression d'humilité, — nous avons mis en vous une confiance illimitée. Nos réglemens ne vous lient pas ; vous avez des droits et pas de devoirs. A Dieu ne plaise que j'aie la prétention de me dire votre égal ! mais je vois ce mariage vous échapper... Et je ne connais point dans Londres d'autre pair d'Angleterre privé d'héritiers mâles et ne possédant qu'une fille.

Le marquis ne répondit pas tout de suite. Il fit un ou deux tours de chambre et revint se placer devant Moore.

— Si vous aviez réussi à empoisonner Perceval, dit-il, je vous jure sur l'honneur que je vous aurais fait pendre.

Moore tressaillit si visiblement, qu'il eût été manifeste pour pour tout observateur que la menace n'était pas une vaine rodomontade.

Rio-Santo se rejeta nonchalamment sur l'ottomane.

— Mais vous n'avez pas réussi, reprit-il; je vous fais grâce.

La pendule sonna huit heures en ce moment. Le marquis continua.

— Je n'ai plus que cinq minutes à vous accorder, monsieur, et vous n'avez pas répondu à ma question.

Moore eut un moment d'hésitation. Lui aussi, dans sa sphère, était un homme hautain et fort. Ce rôle de vassalité passive qui lui était imposé sans ménagement révoltait tous ses instincts d'orgueil, mais il était retenu, faut-il croire, par un lien bien étroit et bien puissant, car il s'inclina respectueusement et répondit :

— Une ressource nous reste, milord. Elle est précaire, je dois le dire, et qui sait d'ailleurs si elle ne soulèvera point quelqu'une des répugnances généreuses qui peuvent nous étonner parfois, mais que nous n'avons pas le droit de combattre, — à ce qu'il paraît.

— Expliquez-vous et dépêchez! dit Rio-Santo.

— Toute maladie a son antidote, milord ; la nature est complète : la science seule est insuffisante et bornée... Il faut expérimenter. Or, expérimenter sur miss Trevor...

— Gardez-vous en bien ! s'écria vivement le marquis.

— Je suis heureux de voir que vous devancez ma pensée, milord : reste à expérimenter sur autrui. Mais ici, ce n'est point un cadavre coupé par morceaux qui pourrait éclairer mon ignorance. Il faut que j'interroge la vie ; il faut que sur une jeune fille de l'âge de miss Mary je provoque artificiellement des phénomènes semblables à ceux qui constituent les symptômes de sa maladie...

— Mais c'est affreux, monsieur ! dit le marquis avec dégoût.

— Oui, milord... ces symptômes évoqués, il faut que je les combatte, — en tâtonnant, — à l'aveugle...

— Mais ce peut être encore un assassinat !

— Oui, milord : il y a dix chances contre une que la jeune fille dont je vous parle périra.

— Dans d'affreuses tortures ! après un long supplice !

— Oui, milord.

— Ne pouvez-vous trouver un autre moyen, monsieur ? dit Rio-Santo avec agitation.

— Si Votre Seigneurie le désire, je chercherai; mais le temps presse, et chaque heure de retard aggrave la position de miss Trevor.

Rio-Santo passa la main sur son front, où il y avait de grosses gouttes de sueur.

— Votre Seigneurie n'avait à me donner que cinq minutes, dit le docteur Moore ; — les cinq minutes sont écoulées.

— Sauvez Mary ! prononça Rio-Santo d'une voix à peine intelligible.

Le docteur se dirigea vers la porte.

— Ecoutez ! reprit le marquis ; — c'est pour de l'or que vous faites cela, monsieur ?

— Nous sommes à Londres, répondit Moore avec un demi-sourire, — et je suis Anglais : la question est inutile, milord.

Cette sanglante satire de tout un peuple alluma dans l'œil de Rio-Santo un de ces éclairs d'indignation qui donnaient à son visage la puissance et la majesté du masque de Jupiter Tonnant.

— Ville de boue ! nation infâme ! murmura-t-il. — Eh bien ! monsieur, si vous voulez gagner... gagner beaucoup... gagner une fortune, sauvez Mary en épargnant cette jeune fille.

Le docteur regarda Rio-Santo comme s'il ne l'eût jamais vu jusque-là.

— Je tâcherai, milord, dit-il.

En passant le seuil, il ajouta entre ses dents :

— Peut-il donc y avoir dans le même cœur de l'ange et du diable !... Cet homme a fait pis que nous !... et j'ai vu son œil devenir humide à la seule pensée des souffrances d'une jeune fille qu'il ne connaît pas !...

Rio-Santo tira le cordon de soie d'une sonnette. Un domestique souleva une portière faisant face à la porte qui avait donné issue au docteur Moore.

— Quelqu'un attend-il, Toby ? demanda Rio-Santo.

— Un gentleman enveloppé d'un manteau, milord... Il est entré tout seul par la porte de derrière...

— Introduisez ce gentleman.

La portière se souleva brusquement, et un homme de grande taille, dont le visage était en grande partie caché par les fourrures d'un vaste manteau, entra dans la chambre d'un pas lourd et en faisant sonner sur le tapis les éperons de ses bottes molles, admirablement vernies.

— Comment est la santé de Votre Grâce? demanda Rio-Santo en dessinant un salut de cour.

— Bien, bien, milord, répondit le nouveau venu, qui se débarrassa de son manteau et découvrit une figure osseuse, aux pommettes saillantes outre mesure, à la mâchoire chevaline, au front déprimé, fourré jusqu'aux sourcils d'une épaisse forêt de cheveux.

Il y avait dans cet ensemble de l'homme un peu et beaucoup du cheval : ces longues dents semblaient avoir faim d'avoine; entre ces larges épaules il y avait place pour cent coups de cravache, — ou de knout.

Sa Grâce était un Tartare.

Un prince tartare, ma foi ! Dimitri Nicolaewitsch, prince Tolstoï, ambassadeur du czar Nicolas auprès de Sa Majesté Britannique Guillaume IV.

Et quand on savait que c'était un prince, on était tenté vraiment de trouver de la noblesse dans sa brusquerie, qui ressemblait un peu pourtant à de la brutalité ; quand on l'en-

tendait nommer milord ambassadeur, on se sentait prêt à découvrir toutes sortes de choses fines, spirituelles, diplomatiques, dans le regard clignotant de ses petits yeux gris, qui étaient en observation, les matois, derrière le fourré touffu de deux gros sourcils crépus.

Par le fait, le prince Dimitri Tolstoï était un Tartare de mérite, soit dit sans raillerie aucune. Il avait su prendre, à Londres, une position de premier ordre, et y tenait pour ainsi dire la présidence effective du corps diplomatique.

Il se laissa tomber sur l'ottomane à côté de Rio-Santo.

— Marquis, dit-il, tout cela traîne en longueur et l'empereur mon maître s'impatiente.

— C'est une chose fâcheuse, milord, répondit Rio-Santo doucement.

Le prince réprima un geste d'impatience.

— Vous semblez prendre bien philosophiquement le mécontentement du czar, monsieur, dit-il.

— C'est une chose fâcheuse, milord, répéta Rio-Santo. Je ne puis rien dire de plus, et j'ai coutume de caractériser ainsi tous les événemens malheureux qu'il n'est point en mon pouvoir d'éviter.

— A la bonne heure, marquis, à la bonne heure! cela veut dire alors: c'est une nouvelle désastreuse, c'est un coup cruel...

— Cela veut dire, milord: c'est une chose fâcheuse, et rien de plus.

Le Russe fronça ses gros sourcils.

— Par saint Nicolas! monsieur, s'écria-t-il, vous en parlez bien à votre aise!... Ne semblerait-il pas que c'est là une de ces contrariétés qui peuvent arriver tous les jours... Quand Sa Majesté Impériale entre en courroux contre un de ses agens, monsieur, il faut que cet agent tremble et s'humilie...

— Je ne sais pas trembler, milord, interrompit Rio-Santo sans élever la voix, et j'ai trop peu d'orgueil pour avoir occasion de m'humilier jamais... Permettez-moi, d'ailleurs, de rectifier une expression qui vous est sans doute échappée; vous m'avez rangé au nombre des agens de Sa Majesté Impériale...

— Et qu'êtes-vous donc, s'il vous plaît, milord?

— Prince, il faudrait peut-être une bien longue histoire pour répondre à cette question; je n'ai point le loisir de la conter, ni vous celui de l'entendre. Je me bornerai donc à vous dire ce que je ne suis pas: — Je ne suis pas l'agent de votre maître, milord.

Le Russe laboura le tapis d'un violent coup d'éperon.

— Pardieu! monsieur, reprit-il sans plus dissimuler sa colère, voilà une audace étrange et à laquelle je ne pouvais pas m'attendre! Après avoir déposé entre vos mains des sommes énormes...

— Dont je remercie Votre Grâce sincèrement et du fond du cœur. Elles ont puissamment servi mes projets.

— Après m'être laissé prendre à de menteuses promesses...

— Pas un mot de plus, milord! dit Rio-Santo d'une voix brève et avec un regard souverain devant lequel l'orgueilleuse colère du Tartare tomba comme par enchantement.

— Pardon, milord, d'avoir interrompu Votre Grâce, reprit aussitôt Rio-Santo de son ton ordinaire. Vous alliez prononcer de ces paroles qui nécessitent un châtiment positif, et j'ai besoin de ne point perdre la coopération de Sa Majesté Impériale... Veuillez me bien comprendre, milord, et ne point rompre pour des motifs frivoles un pacte qui nous est mutuellement avantageux.

— A merveille! murmura Tolstoï; — nous allons traiter de puissance à puissance, à ce qu'il paraît: savoir, vous, monsieur le marquis, pour Votre Seigneurie, et moi pour l'empereur mon maître... c'est charmant!

— C'est vrai, du moins, milord, répliqua paisiblement Rio-Santo.

Le Russe joua de nouveau de l'éperon, et chercha une seconde querelle au tapis qui n'en pouvait mais.

— D'autant plus vrai, continua le marquis, que vos instructions, milord, renferment un paragraphe spécial qui me concerne.

— Comment savez-vous?...

— Permettez... Ces sommes dont vous faites tant de bruit ne complètent pas, additionnées, le contingent que vous étiez chargé de me remettre par Sa Majesté Impériale

— Qu'est-ce à dire, monsieur?...

— Vous êtes mon débiteur d'environ trois cent mille roubles, milord.

Le prince ouvrit la bouche et regarda Rio-Santo avec de grands yeux ébahis.

— De trois cent à trois cent cinquante mille, acheva tranquillement ce dernier; — j'ai les bordereaux dans ma caisse... Je suis sûr que Votre Grâce aura le bon goût de ne me point donner un démenti.

— Non, monsieur... non, sur ma parole! dit le prince avec agitation; — Sa Majesté m'avait, en effet, chargé... C'est une chose incroyable!... Soyez persuadé que mon intention... Mais, par le nom de l'empereur, vous avez donc un ambassadeur à Saint-Pétersbourg, monsieur?

Rio-Santo s'inclina gracieusement, en signe d'affirmation.

— Comme vous voyez, milord, dit-il, nous traitons de puissance à puissance: savoir, Votre Grâce avec moi; mon envoyé avec votre maître.

— Il y a de la diablerie là dedans... murmura le Tartare. En tout cas, monsieur le marquis, ajouta-t-il avec une certaine courtoisie, je vous dois des excuses... Je savais que le czar estimait votre haut mérite, mais j'ignorais...

— Laissons cela, milord.

— Quant aux trois cent cinquante mille roubles...

— Laissons cela encore... Je veux que Votre Grâce sache, afin d'être une bonne fois pour toutes fixée sur mon compte, que l'or de la Russie ne forme qu'une bien faible part de mes ressources... Et si vous aviez besoin, milord, pour le service de votre maître, de quelques avances... deux ou trois millions de francs... le double... ou même davantage, je vous prierais de me regarder comme étant très fort à votre disposition.

Rio-Santo dit cela d'un ton simple et sérieux qui ne permettait pas l'ombre d'un doute sur la sincérité de ses paroles.

Le prince, abasourdi de cette offre royale, quitta la posture cavalière qu'il avait prise sur l'ottomane, et mit ses pieds en dehors pour cacher ses éperons.

CHAPITRE VII.

POLITIQUE.

Le prince Dimitri Tolstoï, ambassadeur de Russie, garda pendant quelques secondes un silence embarrassé. Il contemplait Rio-Santo à la dérobée, comme s'il eût voulu deviner tout d'un coup le secret de cet homme, qui, soulevant un coin du mystère qui l'entourait, venait de se montrer à lui sous un jour si étrange.

— M'est-il permis d'adresser une question à Votre Seigneurie? lui demanda-t-il enfin.

— D'ordinaire, répondit Rio-Santo en souriant, Votre Grâce me questionne sans savoir si tel est mon bon plaisir... Faites, milord, je vous prie.

Tolstoï rougit, et ses petits yeux se baissèrent en même temps que la ligne de ses épais sourcils.

— Ceci est un reproche, dit-il, et je ne sais en vérité si je dois me permettre...

— Faites, milord, je vous supplie.

Le prince hésita un instant encore, puis, comme si cette question eût soulevé d'elle-même la chair épaisse de ses grosses lèvres, il reprit:

— Connaissez-vous personnellement l'empereur, monsieur le marquis?

— Oui, milord.

— Ah ! fit Tolstoï en couvrant son maintien d'une nouvelle couche de réserve courtoise.

— Nicolas Paulowitsch, continua Rio-Santo, m'a fait l'honneur d'écouter certains plans qui n'étaient alors dans ma tête qu'à l'état de vagues projets.. J'étais admis en sa présence, le soir, après la réception de la cour, — et bien souvent le jour naissant est venu mettre un terme à nos entretiens.

— En vérité, monsieur le marquis ! dit le prince en se faisant petit sur l'ottomane.

— Oui, bien souvent, reprit Rio-Santo qui semblait emporté par ses souvenirs. — Une fois, après une longue conversation où je m'étais laissé aller à tout l'enthousiasme de mon ardente religion politique, Sa Majesté daigna me prendre la main, et attacha sur ma poitrine cette croix que vous y voyez.

Il montrait la croix de commandeur de Saint-George de Russie, qui brillait entre les insignes de l'Aigle-Rouge de Prusse et ceux de l'ordre de Marie-Thérèse d'Autriche.

Le prince se leva à demi et redressa sa grande taille dans toute la rigueur d'une tenue d'étiquette.

— Nicolas Paulowitsch, reprit encore Rio-Santo, se souvient de moi, milord, et je lui garde moi-même une respectueuse place au fond de ma mémoire. Ma foi politique diffère de la sienne autant que le jour diffère de la nuit, — mais une passion commune nous rapproche, moi le faible particulier, et lui le puissant prince : nous nous rencontrons dans la même haine... Ah ! quels que soient ses torts envers le monde et la liberté, votre empereur a une âme robuste, prince, et une volonté royale !

Le marquis se tut et sembla revenir par la pensée à des temps déjà loin de lui. Tolstoï, raide, silencieux, restait immobile comme tout Russe bien élevé devant son supérieur.

Rio-Santo avait pris pour lui des proportions fantastiques, et cette main qui avait touché la main de Nicolas lui semblait rayonner une lueur surhumaine.

— Pardon, milord, dit tout-à-coup Rio-Santo en secouant sa rêverie. Nous voilà bien loin du motif de votre visite. Vous étiez venu me demander une explication...

— Une explication à vous, monsieur le marquis ! à Dieu ne plaise !

— Votre Grâce a une mémoire de cour ! répliqua Rio-Santo en souriant ; — il n'y a pas un quart d'heure que vous me demandiez compte comme à votre agent...

— Que Votre Seigneurie ne m'accable pas ! dit piteusement le prince ; — Sa Majesté l'empereur, mon auguste maître, ne m'avait point appris à quel homme j'aurais l'honneur insigne de transmettre les fonds qu'elle me faisait tenir, et je croyais...

— Que croyiez-vous, milord ?

— Votre Seigneurie ne peut-elle se contenter de mes sincères et respectueuses excuses ? murmura Tolstoï avec une humilité sous laquelle il y avait déjà bien de la rancune.

— Vous croyiez, reprit Rio-Santo, avoir affaire à l'un de ces aventuriers désespérés qui spéculent sur les passions secrètes des têtes couronnées, et parviennent, à force de mensonges, d'intrigues et de manœuvres, à soutirer aux princes quelque subvention, — opulente ou misérable, suivant qu'ils portent comme moi un noble nom et des cordons sur la poitrine, ou comme certains un nom de roture et un habit qui a vu de trop longs jours... Vous croyiez déroger, pour ainsi dire, en vous abouchant avec moi...

— Ah ! monsieur le marquis !... dit le prince.

— Vous vous demandiez, milord, s'il n'était pas intolérable et choquant de voir un homme comme Votre Grâce se déranger pour un petit marquis... de contrebande peut-être... En vérité, je ne puis vous en vouloir.

— Sur mon honneur, monsieur le marquis !...

— Mais ce qui a porté le comble à votre mauvaise humeur, prince, c'est que ce petit marquis n'a pas supplié Votre Grâce de lui prêter le soutien de ses hautes lumières... que, loin de là, il a eu la maladresse grande de garder pour lui ses plans et ses projets... J'avoue, milord, que les torts sont en ceci de mon côté... Mais, s'il faut le dire, ma vie est plus occupée que celle des autres hommes, parce que les plaisirs du monde et ces heures d'oisiveté forcée que la mode impose sont pour moi une étroite, une sérieuse obligation... Si j'étais forcé de m'ouvrir à tous ceux qui pensent avoir le droit de m'interroger, je manquerais l'heure du Park et passerais auprès de nos ladies pour un homme d'affaires... C'est une chose terrible, voyez-vous : on me prend déjà pour un diplomate.

Rio-Santo attira sous soi un des coussins de l'ottomane et y posa nonchalamment la tête.

Le prince se leva.

— Milord, dit-il en saluant avec raideur, je n'ai rien en moi, je le sais, qui puisse me valoir la confiance de Votre Seigneurie... Je confesse, avec franchise, que le mystère de votre conduite m'a puissamment intrigué jusqu'à présent, — non pas comme simple particulier, mais comme représentant de l'empereur mon maître. — Je savais que vous aviez entre les mains une mission de haut intérêt dont j'entrevoyais jusqu'à un certain point le but, sinon les moyens ; je vous faisais tenir des sommes qu'il m'était permis de regarder comme très considérables ; peut-être était-il naturel...

— Très naturel, prince ; et vous ne pouviez penser autre chose sinon que l'argent de votre souverain servait à entretenir ce luxe quasi-royal dont je m'entoure...

— Je n'ai pas dit cela, monsieur le marquis.

— Vous l'avez pensé, milord.

Tolstoï s'inclina de nouveau.

— Monsieur le marquis, dit-il en laissant définitivement percer sa mauvaise humeur, — j'ai voulu vous faire des excuses ; on ne peut exiger davantage d'un gentilhomme, et pourtant vous ne me tenez pas quitte, à ce qu'il paraît... Comme je ne vois pas bien le but d'utilité d'une explication poursuivie sur ce ton hostile ou tout au moins équivoque, je vais prendre congé de Votre Seigneurie, me déclarant à ses ordres toutes les fois qu'elle voudra bien m'entretenir.

Rio-Santo se souleva à demi.

— Vous aurai-je blessé sans le vouloir, milord ? demanda-t-il.

Il y a des Russes qui ont assez de cœur pour doubler sans encombre ces caps hérissés de pointes d'aiguilles qui foisonnent sur l'océan diplomatique Mais ces Russes-là sont rares. L'Italie, quelques terroirs d'Allemagne, quelques zones de la France méridionale, voilà des pays féconds où les Machiavels au petit pied croissent sans culture ! Le prince Dimitri Tolstoï ne sut point *amener* à temps, comme disent les marins. Voyant Rio-Santo faiblir, il eut la mauvaise idée de reprendre sa morgue première, et fit une réponse où l'élément tartare dominait au plus haut degré. Rio-Santo reprit avec sévérité :

— Brisons sur ce point, s'il vous plaît, milord. Vous êtes venu chez moi m'interroger comme aurait pu faire un supérieur envers son subordonné. J'ai dû rétablir la sincérité de nos positions respectives et prolonger la leçon, afin que Votre Grâce ne soit point exposée à l'oublier désormais... Maintenant, milord, s'il vous plaît de vous rasseoir et de m'écouter, j'aurai l'honneur de vous soumettre une proposition importante.

Le Russe essaya de sourire, mais cet effort malencontreux ne produisit qu'une assez maussade grimace sous laquelle perçait un violent dépit et une rancune contenue par la crainte, qui ne demandait qu'à se faire jour.

Il reprit place de mauvaise grâce sur l'ottomane.

— Il m'est revenu, milord, commença Rio-Santo en le couvrant de son regard brillant et serein, — que Votre Grâce exprime volontiers sur mon compte une opinion des plus sévères... Je serais, selon vous, exclusivement occupé d'intrigues galantes, de gageures insensées, de courses au clocher.. que sais-je ?... On m'a dit même que vous m'accusiez de passer de longues heures en profondes méditations sur la coupe d'un habit...

Tolstoï fit un geste de véhémente impatience.

— Vous m'avez annoncé, monsieur le marquis, interrom-

pit-il brusquement, que nous allions nous occuper de choses sérieuses.

— Votre interruption, milord, répliqua Rio-Santo, me prouve que vous regardez vous-même ces allégations comme de pitoyables plaisanteries... J'espère ne vous point faire changer d'avis dans la suite de cet entretien, et je suis assuré qu'il ne vous arrivera jamais de parler de moi légèrement à vos momens perdus... Venons au fait : j'ai un service à vous demander, milord.

Le prince leva sur Rio-Santo ses yeux gris étonnés et les replaça immédiatement sous l'abri de ses gros sourcils. Sa figure se rasséréna subitement. Depuis dix minutes, le marquis le tenait sur la sellette avec une rigueur inouïe, et il entrevoyait avec bonheur la possibilité d'une petite vengeance. Quelle que fût la demande de Rio-Santo, le Russe était bien déterminé d'avance à la repousser. C'est pourquoi il répondit sans hésiter :

— Monsieur le marquis, je suis tout à vous.

Rio-Santo ouvrit le tiroir d'une table en vieux laque et y prit un papier qu'il tendit à l'ambassadeur.

— Veuillez d'abord prendre connaissance de cet écrit, milord, dit-il.

Le Russe déplia le papier et en commença aussitôt la lecture. — Rio-Santo, pendant ce temps, avait tiré de son sein un portefeuille et s'occupait à mettre en ordre divers documens, sans prendre la peine de suivre sur la physionomie du prince l'effet produit par l'écrit que ce dernier avait entre les mains.

La physionomie du prince Dimitri Tolstoï méritait pourtant d'être observée en ce moment. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, ses sourcils s'abaissaient davantage sur ses yeux, tandis que son front, se plissant comme le corsage annelé d'un insecte, ramenait la racine rigide de ses cheveux jusqu'à la naissance de ses sourcils. De temps à autre, tout cela se détendait par un jeu de muscles instantané : la peau du front se déplissait, les cheveux remontaient, et l'œil gris, glissant un regard rapide sous les poils relevés des sourcils, semblait chercher sur la figure de Rio-Santo un commentaire au manuscrit confié.

La figure de Rio-Santo n'expliquait rien. Il lisait, lui aussi, et paraissait ne point songer au prince Dimitri Tolstoï

Parvenu à la fin de sa lecture, celui-ci laissa échapper une exclamation de surprise.

— C'est le plan de Napoléon ! murmura-t-il.

Rio-Santo ferma son portefeuille.

— Le plan de Napoléon, agrandi et approprié à l'état de paix européenne, continua le Russe en se parlant à lui-même.

— J'ai eu l'honneur de voir Sa Majesté l'empereur des Français à Sainte-Hélène, l'année qui précéda sa mort à jamais regrettable, répondit Rio-Santo ;— lui aussi haïssait ardemment tout ce que je hais... J'ai pu mettre à profit, milord, les enseignemens de sa haute et lumineuse parole. Ce projet,— qui n'est qu'une partie de mon plan, à moi,— me fut en effet suggéré par le grand homme que la poltronnerie brutale de Wellington, ce demi-dieu grotesque, et les rancunes de l'Europe tant de fois vaincue enchaînaient à ce mortel écueil où s'est usée sa vie... Ce projet a-t-il eu l'approbation de Votre Grâce ?

— Ce projet n'en a pas besoin, milord, répondit Tolstoï qui se mit aussitôt sur la réserve.

— Au contraire, milord, et je compte absolument sur vous pour en poursuivre effectivement l'exécution commencée.

— Sur moi ! répéta Tolstoï de ce ton amphibologique qui ne préjuge rien, n'entame rien, et laisse faculté entière de dire oui ou bien de dire non, suivant les circonstances.

— Sur vous, et sur vous seul, milord.

Tolstoï fit un salut tout aussi équivoque que sa précédente réponse.

— Sur vous, reprit Rio-Santo, parce que votre habileté connue vous a fait parmi le corps diplomatique une position importante, à laquelle ajoute le rang de la puissance que vous représentez.

— Mais, monsieur le marquis, d'autres que moi pourraient...

— Je ne le pense pas, milord.

— L'ambassadeur de France...

— Peut être aussi influent que vous, je n'en disconviens pas... mais je n'ai sur lui aucun moyen d'action, et sa cour reste en dehors de mes relations diplomatiques personnelles.

— C'est un malheur, monsieur le marquis, dit le Russe dont le visage prit une expression sèche et glacée.

Rio-Santo ne releva point ce mot, et Tolstoï continua après quelques secondes de silence :

— Quelque admiration que puisse m'inspirer ce produit de votre imagination très féconde, monsieur le marquis, quelque sympathie que j'éprouve naturellement pour un projet dont l'accomplissement servirait, je dois en convenir, au plus haut point la politique de l'empereur mon maître, je serai forcé, si Votre Seigneurie veut bien le permettre, de me tenir à l'écart dans cette circonstance.

— Oserai-je vous demander pourquoi, milord ?

— Parce que, monsieur le marquis, répondit Tolstoï dont le petit œil lança un rapide éclair de méchante moquerie,— parce que je suis un homme positif et non point un poète, parce que, malgré tout mon désir de vous être agréable, je ne puis voir dans votre plan qu'une très ingénieuse utopie, et que l'ambassade russe a mission de s'occuper exclusivement de réalité.

— Ainsi, vous me refusez votre concours, milord ?

— Vous m'en voyez sincèrement désolé, monsieur le marquis... Votre rêve, exécuté, serait à coup sûr une terrible estocade portée au cœur de l'ennemi commun... mais...

Tolstoï affecta une hésitation polie.

— Mais quoi ? demanda Rio-Santo doucement.

— Mais ce n'est qu'un rêve, monsieur le marquis, un rêve où il y a du génie beaucoup et quelque peu de fièvre... S'il m'était permis de donner mon humble opinion à Votre Seigneurie, je lui conseillerais de dormir là-dessus et de songer un peu à Napoléon, — qui est mort à Sainte-Hélène pour avoir voulu tenter ce que vous me proposez. Et pourtant, Napoléon, empereur, commandait à la plus vaillante nation qui soit au monde... et pourtant, Napoléon, guerrier sans rival, politique de premier ordre, avait eu l'initiative de votre projet, chose capitale pour réussir, vous ne pouvez l'ignorer, milord... De sorte que, en bonne justice, ce qu'il y a de génie dans votre rêve doit lui être attribué, tandis que la fièvre...

Tolstoï sourit, salua et se dirigea une seconde fois vers la porte.

— Vous êtes sévère, milord, dit Rio-Santo sans paraître chercher à le retenir ; — je me verrai forcé d'en appeler à l'empereur votre maître.

— A merveille, monsieur le marquis ; mais d'ici là...

— Combien croyez-vous qu'il faille de temps, milord, pour avoir une lettre de Sa Majesté Impériale ? interrompit Rio-Santo avec nonchalance.

Ce disant, il rouvrait son beau portefeuille et introduisait une clef microscopique dans la serrure de l'un des compartimens.

Tolstoï eut un mouvement d'inquiétude.

— Combien de temps ? balbutia-t-il ; je pense...

— Il faut une minute, milord, poursuivit Rio-Santo en relevant son regard hautain sur Tolstoï cloué au seuil ; — que Votre Grâce veuille bien s'approcher et lire... Cette fois, il ne s'agira plus d'un rêve.

Il tira de son portefeuille une large enveloppe cachetée aux armes de Romanoff, surmontées de la couronne impériale.

Tolstoï n'eut pas plus tôt aperçu ce cachet, qu'il courba la tête et croisa ses mains sur sa poitrine comme font, dit-on, les visirs turcs devant le cordon de soie qui va les étrangler.

— Lisez, milord, répéta Rio-Santo.

Le prince prit l'enveloppe et la porta jusqu'à ses lèvres avec cette affectation de mystique respect qui est au fond de

tous les rapports de sujet à prince en Russie. Il déplia lentement l'enveloppe sans rompre le fil de soie qui l'attachait, et en sortit un carré de papier auquel pendait le sceau privé de l'empereur.

Le papier était blanc, mais Tolstoï savait ce qu'il avait à faire et n'avait plus envie de se montrer récalcitrant. Il s'avança vers le foyer et approcha le papier de la flamme.

Au bout d'une demi-minute, des caractères tracés en encre verdâtre parurent sur la blancheur du papier.

Il n'y avait que deux lignes, écrites en chiffres, et une signature.

Tolstoï prit à son tour dans son portefeuille un papier froissé, fatigué par un long usage, et l'étendit sur la tablette de la cheminée, auprès du billet au cachet impérial. Le papier froissé était une clef chiffrée. Voici ce qu'épela milord ambassadeur :

« Notre volonté est que Dimitri Nicolaowitsch Tolstoï obéisse aux instructions que pourra lui donner don José-Maria Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo. »

Le prince tourna et retourna la missive dans tous les sens; il la compara minutieusement à la clef chiffrée, et finit par la remettre au marquis en disant :

— Milord, voilà qui est péremptoire. Usez de moi comme il vous plaira.

Une longue et sérieuse conférence s'ensuivit entre le marquis et l'ambassadeur. Ce dernier céda sur tous les points, et s'engagea formellement à travailler les divers chargés d'affaires résidant à Londres dans le sens des projets de Rio-Santo, puisque tel était le bon vouloir de Sa Majesté Impériale.

— Milord, dit le marquis en finissant, votre besogne sera facile. Cette tyrannie que nous voulons briser menace de peser bientôt sur le monde entier, et le monde entier, par conséquent, a intérêt à la secouer... Le poids de la volonté impériale exprimée par vous, son organe officiel, suffira seul à faire pencher la balance, car chacun des diplomates que vous allez voir et aussi chacun de leurs maîtres ont été sollicités à part et ne demandent qu'à se laisser faire... D'ailleurs, songez bien que d'autres mesures et des mesures plus terribles seront prises pour frapper le colosse partout à la fois... Un mot encore... Vous comprendrez désormais, j'espère, pourquoi je donne ma vie entière, — ma vie apparente, — à ces passe-temps frivoles dont vous m'avez fait si souvent un crime. Vous comprendrez pourquoi je me suis fait le roi de la mode, pourquoi je m'entoure d'un luxe oriental, c'est votre mot favori, milord, pourquoi j'occupe enfin tous les échos de West-End du bruit de mes intrigues amoureuses... C'est que... c'est que, Dieu me pardonne, milord, j'obéis en ceci à ma nature... Ensuite, c'est que Londres doit voir en moi le contraire de ce que je suis, ou, pour m'exprimer mieux, Londres ne doit me voir que sous l'un de mes aspects et croire que je suis tout simplement l'homme le plus élégant, le plus galant et celui qui possède les plus beaux chevaux des trois royaumes... On est mieux caché sous ce rôle que sous un masque, et mon manteau pailleté vaut bien les haillons du Romain Brutus... Or, Brutus jeta bas un trône, vous savez...

Le prince Dimitri Tolstoï se retira par la porte de derrière qui lui avait donné entrée.

Resté seul, Rio-Santo se laissa tomber, épuisé sur l'ottomane. Il était dix heures du soir environ. D'ordinaire, le marquis passait une grande partie de la nuit à rattraper le temps que lui volait le monde, mais, ce soir, la fatigue fut plus forte que sa volonté. Tandis qu'il essayait de réfléchir, sa tête se pencha sur les coussins de l'ottomane : il s'endormit.

Son sommeil fut agité et inquiet. La pendule, sonnant les douze coups de minuit, l'éveilla en sursaut. Il se leva, mais au premier pas qu'il fit son pied heurta contre le corps d'un homme étendu sans mouvement sur le tapis.

Ce n'était pas un malfaiteur, car le robuste et beau Lovely s'était couché auprès de lui et léchait son visage en aboyant plaintivement.

Rio-Santo se mit à genoux. L'homme qui gisait sur le tapis avait la face souillée de sang et ses cheveux mouillés tombaient, épars, autour de lui.

Son costume écossais était également trempé d'eau et taché de sang.

Rio-Santo poussa un cri de surprise en voyant les traits de cet homme. Il s'élança et saisit une bougie, car il ne pouvait en croire ses yeux. La bougie lui montra qu'il ne s'était point trompé.

— Angus ! Angus ! s'écria-t-il ; — mon frère !

Le laird ne bougea pas.

Rio-Santo le souleva et l'étendit sur l'ottomane ; — il y avait des larmes sous les fières prunelles du marquis.

— Angus ! Angus ! répéta-t-il.

Le laird ouvrit les yeux et promena autour de lui son regard éteint.

— Toutes deux ! toutes deux, mon Dieu ! râla-t-il d'une voix déchirante, toutes deux perdues !...

Puis ses yeux se refermèrent, et il tomba pesamment à la renverse.

CHAPITRE VIII.

SOLITUDE.

C'était une semaine environ après les événemens que nous avons racontés aux précédens chapitres.

Susannah se trouvait seule dans le petit salon où nous l'avons vue déjà s'entretenant avec Brian de Lancester. Elle tenait un livre à la main, et ses yeux humides erraient vaguement sur les plaques de givre, dont les scintillantes cristallisations recouvraient à l'extérieur les carreaux des croisées.

Il y avait dans sa pose plus de calme et dans son regard plus de réflexions que naguère. Son beau front n'était pas plus intelligent, mais on découvrait quelque chose en elle de moins indécis et de plus humain, pour ainsi dire. Elle était moins en dehors des conditions communes. On la pouvait comprendre mieux, et chacun de ses mouvemens ne ressemblait plus autant à un problème.

C'est que, depuis huit jours, Susannah avait fait bien des pas dans la vie. Sa muette existence de malheur avait pris fin brusquement. Deux âmes s'étaient trouvées pour accueillir et provoquer les naïfs élans de son âme. L'atmosphère d'ignorance et de morne douleur qui l'avait si longtemps oppressée, venait de laisser passer un rayon du soleil.

Depuis une semaine, elle voyait presque chaque jour lady Ophelia, comtesse de Derby et Brian de Lancester.

Lady Ophelia lui enseignait doucement la vie. Elle n'avait point essayé de surprendre le secret de Susannah, bien que, douée de cette magique baguette qui est aux blanches mains de toute femme du monde, elle eût deviné du premier coup d'œil qu'il y avait un mystère étrange sous ce titre de princesse, porté par une enfant, hautaine il est vrai, et noble, et superbe, et sachant soutenir comme il faut l'aigrette de diamant qui pesait sur sa noire chevelure, mais étrangère à ces mille façons convenues, à ces toutes petites règles qui sont la syntaxe de la grammaire mondaine; un mystère aussi sous ce veuvage d'une vierge : car Susannah était vierge d'âme et vierge de corps; lady Ophelia ne pouvait l'ignorer, elles avaient si souvent et si longuement parlé d'amour !

Et, tout en respectant le secret de Susannah, lady Ophelia s'en était fait une idée assez voisine de la réalité, pour entrer de plain saut dans la conscience de la belle fille, pour la comprendre, pour expliquer les extraordinaires écarts de son caractère, jugé au point de vue exclusif du monde, pour admirer même ce qu'il y avait de suave et de grand sous cette écorce sauvage que des regards moins amis n'auraient pas su percer.

Entre lady Ophelia et Susannah, il y avait une sorte de prédestination de tendresse mutuelle. Elle s'étaient aimées

de prime-abord et de cette romanesque façon que les poètes prennent la peine d'expliquer en beaucoup de vers, quoiqu'elle soit la chose du monde la plus naturelle et la plus commune. Au bout de huit jours elles étaient sœurs.

Lady Ophelia, moins jeune et plus experte des choses du monde, jouait le rôle de la sœur aînée, ce doux, ce patient mentor qui remplacerait une mère si une mère pouvait être remplacée. Susannah, plus ignorante, mais plus forte, et douée peut-être d'une intelligence supérieure, était l'élève en attendant qu'elle devînt la maîtresse.

C'était une chose étrange et charmante que les entretiens de ces deux jeunes femmes, où l'une découvrait en elle à chaque mot quelque sentiment inconnu ou non révélé ; où l'autre, pour qui la vie n'avait plus de secrets, s'étonnait, attendrie, en suivant au fond d'un cœur neuf et ardent le travail de l'initiation aux choses de la vie.

Car Susannah, comme notre mère Eve, arrivait à l'âge de la femme avec l'ignorance complète de l'enfant. Depuis huit jours seulement elle goûtait le fruit de la science du bien et du mal. Jusque-là, tout enseignement moral, de même que tout moyen de s'instruire par la comparaison ou l'observation, lui avait manqué. Elle était réellement sauvage au milieu de notre civilisation exagérée, et sa jeunesse, pour ne s'être point passée en un cachot, comme celle de Gaspard Hauser, avait été pourtant pareillement séquestrée. On avait mis, perfidement et dans un but, un voile épais au devant de ses yeux. On lui avait caché soigneusement tout ce qu'une femme doit savoir.

Et, depuis qu'avait cessé le pervers effort de cette tyrannie, — depuis que son père avait été pendu, — Susannah, jetée brusquement dans le dénûment le plus absolu, au milieu de Londres qui n'a de pitié pour aucun dénûment, Susannah s'était endormie, comme nous l'avons vu, en un apathique et fatal désespoir. La pauvre fille n'avait eu, pour lutter contre la misère, ni la religion qui console, ni l'honneur humain qui parfois soutient. Elle ignorait jusqu'au mot de religion, puisque son père, juif de nom et mécréant de fait, comme sont beaucoup de chrétiens, l'avait tenue rigoureusement éloignée de tout ce qui élève et forme le cœur.

On lui avait appris à chanter, à danser et à se parer.

Dès ses premières années, on avait attaché sur ses yeux un bandeau, afin que, devenue femme, elle pût tomber, sans savoir, dans la honte et entrer de plain-pied dans l'infamie.

Elle était, la pauvre fille, victime d'un patient et horrible travail. Bien des femmes que le monde idolâtre et respecte, bien des *saintes* de salon, bien des *anges* de boudoir fussent devenues démons à pareille école. Mais Susannah n'était pas bonne seulement à faire un mondain fétiche. C'était une simple et grande nature, en qui le vice pouvait s'asseoir par trahison, sans jamais entamer l'âme, et seulement comme ces usurpateurs d'un jour qui s'asseoient sur un trône et n'ont pas le temps d'en ternir le royal et légitime éclat.

Susannah était pure, bien qu'elle pût regarder sans dégoût la honte qu'elle ne connaissait pas. Susannah était pure, bien que huit jours seulement la séparassent du temps où elle ignorait la pudeur.

L'amour lui avait été une sauvegarde, l'amour et aussi peut-être, à son insu, ce flambeau divin que Dieu met au fond de toute âme : la conscience. — Mais la conscience le plus souvent n'est que l'austère écho de vertus apprises et d'une morale enseignée. Or, Susannah ne savait rien.

Donc, malgré notre défiance de l'amour qui, en thèse générale, est un assez mauvais conseiller, nous sommes forcés d'appliquer en sa faveur la fameuse règle du droit romain : — *Suum cuique*. Ce fut lui qui retint Susannah sur le bord du précipice. La religion, l'honneur humain même eussent fait mieux peut-être ; l'amour fit assez, ce qui est beaucoup.

A notre sens, on est bien sévère envers l'amour. Il perdit Troie, c'est vrai, mais il y a si longtemps ! Il a fallu tout le génie d'Homère pour qu'on se souvienne de cette vieille histoire.

Ce fut avec transport que Susannah but à cette coupe de science présentée par une main amie. Elle écouta, elle devina, elle déchira d'un doigt avide le rideau qui flottait devant son regard.

Elle lut avec une merveilleuse sagacité au fond du malheur de lady Ophelia, et lui donna de son cœur tout ce qui n'était pas à Brian.

Mais, en même temps qu'elle jouissait avec passion de l'horizon nouveau qu'on ouvrait devant son regard charmé, elle apprenait à craindre et à rougir, et à douter.

La pudeur avait surgi au dedans d'elle tout d'abord et avait mis sur son noble front une séduction de plus. — Puis elle avait entrevu ces barrières que la société inflexible jette sur la route fleurie du bonheur ; — puis l'exemple de lady Ophelia, si belle, si bonne, lui enseignait les périls qui entourent la femme : l'inconstance, les regrets, l'abandon.

Elle était seule, comme nous l'avons dit, dans le petit salon qui lui servait de boudoir. Sa toilette avait suivi en quelque sorte un changement analogue à celui de son être. Elle ne ressemblait point encore tout-à-fait à celle que nos ladies partagent fraternellement avec leurs femmes de chambre, mais elle n'affectait plus déjà cette bizarrerie audacieuse et presque théâtrale qui fait ressortir la beauté, mais en diminue le charme. Ses riches cheveux noirs roulaient leurs molles spirales le long de sa joue, retenus seulement par derrière au moyen d'un peigne d'écaille. Une robe de soie noire, fermée, emprisonnait les contours exquis de son sein et ne laissait place autour du cou qu'à une étroite fraise de dentelles.

Cette mise simple, à laquelle Susannah donnait une ravissante élégance, lui rendait en retour la jeunesse que cachait le luxe de ses autres parures. C'était bien maintenant une jeune fille. Quelque chose de doux, de tendre, de rêveur, courait autour de son front penché.

Vous l'eussiez mieux aimée ainsi.

Mais elle était si belle ! On l'aimait mieux toujours chaque fois qu'elle se montrait sous une face autre que la veille, parce que tout en elle était noble, gracieux, parfait et plein d'un irrésistible attrait.

Le livre qu'elle tenait demi-fermé dans sa main était un volume de Goldsmith, et son doigt tendu marquait la page où mistress Primrose * pleure sur la fuite de sa fille.

Susannah ne savait pas encore assez pour comprendre en son entier la sereine poésie qu'exhale cet inimitable récit. Ces calmes amours la touchaient, mais non point jusqu'à l'émotion, et les malheurs qui l'avaient accablée naguère étaient trop au-dessus de ceux de la famille du ministre pour qu'elle se pût ardemment intéresser à la fin de bail de l'honnête Primrose ou à ses embarras de ménage.

Mais la douleur de cette mère qui pleure sa fille, cette douleur si vraie, si profonde, si simplement et à la fois si habilement rendue par Goldsmith, la surprit au cœur. Des larmes lui vinrent dans les yeux. Elle ferma le livre.

Ce ne fut pas tout. Une fois la rêverie commencée, qui sait où s'arrêtera sa course? — Depuis longtemps Susannah ne songeait plus au livre, et pourtant ses yeux ne se séchaient point.

C'est que, pour la première fois, elle venait de comprendre et d'envier le bonheur de celles qui ont une mère. Avec la vivacité d'intuition qui lui était propre, elle venait de mesurer d'un coup d'œil tout ce qu'il y a de suaves jouissances, de joies infinies et de pures félicités dans l'amour d'une mère.

Jusque-là ç'avait été pour elle un mot, un mot s'alliant à des pensées d'amertume et de mépris. Sa mère, à elle, avait déserté son berceau ; elle s'était enfuie loin des sourires de son enfant, et n'avait point souci sans doute de ses regrets ou de son amour.

C'était ainsi du moins que la dépeignait le juif qui était le père de Susannah.

Elle n'avait songé jamais à révoquer en doute cette assertion, — mais maintenant, la pente nouvelle de ses idées la poussait impérieusement vers le pardon et la tendresse.

Oh ! qu'elle eût aimé sa mère, et que ce mot résonnait doucement à son oreille ! Elle l'excusait, puis elle se repen-

* *The Vicar of Wakefield* (*Le Ministre de Wakefield*.)

tait de l'avoir excusée et demandait pardon à son souvenir de l'avoir crue coupable. Elle la voyait heureuse et souriait à sa joie; elle la voyait souffrir et rêvait, comme on rêve le bonheur, le privilége de partager ses larmes.

Puis encore elle fronçait le sourcil et mettait sa tête entre ses mains. Trop de fois son père avait accusé cette femme pour qu'il fût permis de conserver une illusion. Le souvenir et le regret lui-même manquaient à la pauvre Susannah...

Rien dans son passé, rien que ténèbres, abandon, solitude!

Longtemps sa méditation roula entre la bonne et la mauvaise pensée comme le galet des grèves entre le flux et le reflux. Tantôt elle chérissait un fantôme, l'entourant de filiales caresses et d'idolâtres respects, tantôt elle repoussait la menteuse chimère et se raidissait, triste et fière, dans son abandon.

Les heures passèrent. — Susannah se reposa une dernière fois dans la consolante pensée de sa mère éloignée de son berceau par le hasard ou le malheur; puis son esprit, trop longtemps détourné de sa direction constante, revint tout-à-coup vers Brian de Lancester.

Brian tardait bien ce jour-là. D'ordinaire, la belle fille n'avait pas besoin de désirer sa présence, et jamais il ne s'était fait attendre si longtemps.

Le brillant *eccentric man*, en effet, s'endormait aux pieds de la princesse de Longueville. Il l'aimait d'autant mieux et plus fort que son cœur, à l'épreuve, s'était cru trop robuste pour être vaincu. Sa lutte passionnée contre son frère ou plutôt contre le droit d'aînesse faisait trève. La vue de Susannah présente et le souvenir de Susannah absente emplissaient sa vie.

Il y a souvent des trésors de jeunesse et de fougue dans ces âmes dont l'enveloppe de glace ne s'est point fondue aux tièdes amours de l'adolescence et qui ont passé, indifférentes, parmi les communes ardeurs de ce qu'on nomme *les belles années*. Il n'y a, pour savoir aimer follement et sans réserve, que ceux qui aiment tard, après avoir longtemps dédaigné. Brian devait revenir sans doute à l'idée qui dominait son existence, mais cette idée était maintenant moins forte que son amour; il l'eût reniée peut-être pour un sourire...

Il aimait en chevalier errant, en page, en esclave.

C'est toujours ainsi. Plus on est fort, plus on est violemment renversé. Une demi-défaite accuse un vice du cœur ou la faiblesse. Don Juan peut aimer à moitié, parce qu'il a jeté sa vie en prodigue autour de lui, mais, à part don Juan, il n'y a, pour ce faire, que des moitiés d'hommes, d'épais marchands, des avocats braillards ou de ces lords fourbus qui ont emprunté des millions pour acheter la goutte.

Susannah aurait pu le courber, pendant un temps du moins, sous l'une de ces tyrannies féminines dont nulle autre tyrannie ne peut approcher, mais Susannah n'avait garde. Elle aimait autant et plus que Brian. Elle aimait tant, que la tendresse de ce dernier, dépassant tout-à-coup ses plus délirans espoirs, l'attristait et l'effrayait.

Elle se demandait, elle, la parfaite créature, exquise de corps et d'âme, elle se demandait : — Que suis-je pour être aimée ainsi!

Ce n'était point modestie exagérée, puisque Susannah, fille de la nature, n'avait point appris à se rabaisser par devoir. C'était admiration immense, culte, pour ainsi dire, et persuasion que le monde ne contenait rien qui fût digne du cœur de Brian.

En outre, elle sentait maintenant, et chaque jour avec plus de vivacité, ce qu'il y avait de malheur sous les brillans dehors de sa position nouvelle. A mesure qu'elle s'initiait aux choses du monde, elle comprenait le vide et les dangers de cette existence à part qui lui était imposée. Elle se savait prisonnière, achetée, esclave. Elle devinait autour d'elle un mystérieux espionnage, et tremblait en songeant qu'à toute heure un homme pouvait venir et parler en maître.

Elle se souvenait, la pauvre fille, de la scène jouée au chevet de Perceval, et, bien qu'elle fît effort pour étouffer la voix de sa conscience à ce sujet, un vague murmure s'élevait souvent au dedans d'elle qui lui disait qu'elle était venue en aide à une ténébreuse intrigue, et que ce baiser mis au front d'un mourant avait fait couler bien des larmes...

Alors sa fière nature, soudainement révoltée, lui conseillait de jeter bas cette occulte tyrannie et de la fouler aux pieds. — Mais elle aimait tant! Ces hommes, si puissans, qui avaient amené Brian de Lancester à ses genoux, ne sauraient-ils pas la briser après l'avoir élevée! Et d'abord qu'était-elle sans eux, sinon toujours la malheureuse enfant n'ayant d'autre ressource que la mort?

Mourir! maintenant qu'elle avait goûté au bonheur!...

Elle n'osait pas. — Bien souvent, lorsque Brian était près d'elle, sa bouche s'ouvrait en même temps que son cœur : elle était sur le point de tout révéler à cet homme qui avait le droit de tout savoir. Mais ne lui avait-on pas dit que le danger n'était pas sur elle seule, et que le glaive mystérieux de l'association menaçait aussi la tête de Lancester?

Elle se taisait, certaine que, quelque part autour d'elle, il y avait une oreille ouverte pour entendre. Cette obsession tuait sa joie, empoisonnait ces instans que la présence de Lancester emplissait de tant de bonheur; — mais elle ne pouvait point se plaindre, et cachait, elle si hautaine et si franche, sa peine sous un sourire.

Sa souffrance ne devait point s'arrêter là. Lancester lui demanda sa main. Elle fut heureuse d'abord, bien heureuse, car elle ne vit dans le mariage qu'une union indissoluble et n'ayant pour terme que la mort. Que pouvait-elle rêver de plus beau? — Mais chaque jour, nous l'avons dit, amenait son enseignement. Elle interrogea; elle sut que le monde avait posé autour de cette union, qui lui semblait si belle et si simple, des règles qu'il ne faut point transgresser, et le frisson lui vint au cœur en pensant à ce qu'elle était réellement sous son titre de princesse. Elle eut peur encore pour Brian : elle ne pouvait avoir peur que pour lui.

Lui, revenait plus pressant chaque jour, et la pauvre Susannah ne savait comment se défendre. Elle était la princesse de Longueville. Qui jamais eût pu croire que son refus était délicatesse?

Brian dit un jour :

— Vous ne voulez pas descendre jusqu'à moi.

Ces paroles lui brisèrent le cœur, mais elle se tut encore.

Aujourd'hui, elle songeait à toutes ces choses en attendant Brian qui ne venait pas. Elle était bien triste. Le livre qu'elle lisait naguère s'était échappé de sa main. Ses douces larmes s'étaient séchées, et ses sourcils froncés tranchaient sur la pâleur de son front.

— Peut-être ne veut-il plus venir! murmura-t-elle.

Ses beaux yeux se levèrent au ciel, tandis que ses mains se joignaient avec force.

— Mon Dieu! mon Dieu! reprit-elle; — j'apprendrai à vous servir... Je sais vous prier déjà... ayez pitié de nous!...

La prière porte en soi espérance et consolation. Le front de Susannah reprit sa noble sérénité; il ne resta plus sur son regard qu'un voile léger de mélancolie.

Elle se leva et promena ses doigts sur le clavier d'un piano magnifique que la duchesse douairière de Gêvres avait fait placer dans son boudoir.

Les accords se succédèrent d'abord capricieusement et comme au hasard. Puis, parmi leur harmonieuse confusion, une mélodie s'éleva, pure, suave, religieuse.

Puis encore la voix de Susannah, suave aussi et plus pure que les notes limpides de l'instrument, maria son timbre merveilleux à l'harmonie. La chambre s'emplit d'un ravissant concert.

Elle disait un de ces chants de Palestrina, si plein de piété mystique et d'ardente prière, que nous ne savons ni faire, ni chanter, ni peut-être sentir, nous autres fils de la Tamise, assourdis par les brouillards et assourdis davantage par les grotesques psalmodies de nos Temples. En chantant, elle oubliait sa tristesse, et, se laissant aller à la poésie de sa nature, elle donnait son âme entière à son chant. La mélodie coulait charmante de ses lèvres; on eût cru entendre quelques-uns de ces magnifiques interprètes de l'art méridional, qui, profanes, se sanctifient au contact de l'inspiration et

jettent à flots harmonieux l'oraison et le recueillement sous les grandes voûtes des églises catholiques.

Son front rayonnait. Son regard, noyé dans une extase inspirée, semblait voir la madone à qui s'adressaient sa prière et son chant. Elle était belle comme ces saintes dont les peintres romains ont jeté jadis sur la toile les traits sublimes, belle comme un rêve de Raphaël, belle comme une vision de Dante.

Depuis une minute environ la porte s'était ouverte et Brian de Lancester avait paru sur le seuil, les cheveux épars, le visage couvert de sueur et les vêtemens en désordre. A la vue de Susannah, dont les traits lui étaient renvoyés par une glace suspendue vis-à-vis d'elle au lambris, Lancester laissa échapper un geste d'admiration muette. Puis il s'avança sur la pointe du pied et mit ses deux mains sur le dossier du fauteuil de Susannah.

CHAPITRE IX.

RUBY.

Susannah, qui n'avait point entendu le pas de Brian de Lancester, se complaisait en la poésie de son chant. Pauvre païenne, elle jetait vers le ciel la mélodie catholique, et sa voix allait à Dieu comme un suave encens. Les mots sonores du beau langage d'Italie coulaient de sa bouche mêlés aux notes cristallines du piano dont les touches, sollicitées par ses doigts habiles, rendaient à flots l'harmonie et couvraient le chant à demi, comme ces dentelles brillantes au travers desquelles un gracieux visage paraît plus gracieux encore.

Brian écoutait et tâchait de retenir son souffle, mais il n'y pouvait point réussir, parce qu'il venait de fournir une course violente. Sa poitrine se soulevait malgré, lui et l'effort qu'il faisait amenait à son front de grosses gouttes de sueur.

Mais il ne se sentait point lui-même. Susannah était si belle en ce moment! Il regardait, il écoutait : cette voix magnifique, ce chant divin, cette beauté splendide et inspirée, tout cela le plongeait en une admiration pleine d'extase.

Les dernières vibrations de la voix de Susannah s'éteignirent sous une gerbe d'accords. Puis le piano se tut à son tour. La belle fille releva ses yeux émus et rencontra, dans la glace, les regards ardens de Lancester.

Elle tressaillit et devint pourpre, non pas de honte, mais de plaisir. Brian lui mit un baiser sur la main.

Ils s'assirent l'un près de l'autre sur le sofa et demeurèrent quelques secondes sans parler. Susannah était heureuse parce qu'elle voyait Brian. Brian subissait encore l'impression récente : il admirait silencieusement et du fond de l'âme.

— Je vous attendais, milord, dit enfin Susannah ; — voici la première fois que vous venez si tard !

— Etait-ce pour moi, votre prière? demanda Brian comme s'il n'eût point voulu répondre ;—les anges doivent chanter comme vous, Susannah.

Susannah ne baissa point les yeux.

— Quand je prie, milord, dit-elle, c'est pour vous, — toujours!... Mais qui vous a retenu loin de moi? Je suis bien triste quand vous n'êtes pas là... Si, quelque jour, vous n'alliez pas venir!...

— Ce jour-là, je serais mort, milady.

L'œil de la belle fille jeta un éclair d'enthousiasme.

—Merci! dit-elle d'une voix recueillie. Je vous crois, Brian, et je suis fière de vous aimer.

Elle mit sa main dans la main de Brian, et reprit tout-à-coup :

—D'où venez-vous, milord?

Son regard effrayé parcourait Lancester des pieds à la tête avec étonnement, et, de fait, l'aspect de ce dernier avait de quoi surprendre.

Comme nous l'avons dit, ses cheveux épars couvraient en partie son visage. Son front était humide de sueur et à la sueur se mêlaient çà et là quelques gouttes de sang. Il y avait dans ses vêtemens un désordre d'autant plus étrange que son costume reculait d'ordinaire, tout en gardant la sévérité convenable, les plus extrêmes limites de la mode. Le drap fin de son habit noir était déchiré en plusieurs endroits; sa cravate desserrée ne tenait plus que par un nœud bâtard et dépourvu de tout style. De larges taches de boue maculaient le vernis de ses bottes, et la dentelle de son jabot, froissée, arrachée en plusieurs endroits, pendait, déshonorée, sur les revers égratignés de son gilet de satin. Son chapeau, qu'il avait déposé en entrant sur une chaise, n'avait plus forme admise, et l'on apercevait la peau lacérée de ses doigts à travers le chevreau collant de ses gants en lambeaux.

On eût dit qu'il sortait d'une orgie ou d'une lutte dangereuse, péniblement soutenue.

La question de Susannah, qui était à coup sûr fort naturelle, sembla jeter soudain Brian de Lancester hors du cercle sentimental où il s'allanguissait depuis quelques minutes. Il se leva brusquement et se plaça devant une glace.

— Pardon, milady, mille fois pardon, dit-il ; sur mon honneur, je ne croyais pas avoir été aussi maltraité.

— Mais, au nom du ciel ! milord, que vous est-il arrivé? s'écria Susannah sérieusement inquiète.

— Quelque chose de bien grave, répondit Lancester en souriant; tout ce qu'il peut arriver de plus grave, milady... Je viens de me rendre coupable du crime de haute trahison.

Ce mot n'avait aucune signification pour madame la princesse de Longueville.

— De haute trahison! répéta-t-elle, comme on fait lorsqu'on ne comprend point.

— Oui, milady, continua Brian, qui, d'un seul geste, avait rejeté en arrière sa belle chevelure bouclée et s'occupait à réparer sommairement le désordre de sa toilette, — mais cela ne m'excuse en rien, et je vous supplie de croire que si je m'étais vu dans un miroir avant de frapper à votre porte...

—Mais, milord, interrompit la princesse avec un léger mouvement d'impatience,—cela ne m'explique pas...

— C'est juste, répondit Brian, qui ne pouvait deviner jusqu'à quel point Susannah avait besoin d'être édifiée ;— vous voulez savoir, madame, en quoi j'ai pu insulter la majesté royale...

— Insulter la majesté royale! interrompit encore Susannah pour qui ces derniers mots étaient une sorte de clef à la première réponse de Brian ;—mais c'est affronter un terrible danger, milord.

— Oui, milady... danger de mort, dit négligemment Lancester;— et, puisque nous parlions de cela tout à l'heure, il eût pu se faire que je ne fusse pas revenu...

Susannah pâlit. Lancester reprit en souriant :

— Mais il n'y a de mort, madame, que mon pauvre coureur Ruby... Vous connaissiez Ruby? C'était un noble animal!... le roi du *steeple-chase!*... Il a fourni ce matin sa dernière course, milady, et je ne puis dire qu'il se soit rendu trop tôt... Ruby a distancé tout un escadron de horse-guards, sur ma foi!

— Et ne pensez-vous pas qu'il y ait à craindre encore? demanda la princesse dont le beau front conservait sa pâleur.

Brian la reconduisit au sofa et s'assit auprès d'elle.

— Je vais vous conter cela, madame, dit-il d'un ton caressant et enjoué.— D'abord, afin de rendre mon aventure excusable, il faut que vous sachiez que, depuis trois jours, je cherche dans Londres un objet introuvable...

— Quel objet, milord?

— Ceci est mon secret, madame, répondit gravement Lancester ;— je cherchais donc et je ne trouvais point. Chose terrible! car il me fallait cet objet; je le voulais... Ce matin, l'idée m'est venue qu'il me serait possible, peut-être, de l'emprunter,—de le voler, si mieux vous aimez, milady,—à notre

gracieux souverain, le roi Guillaume. C'était une heureuse pensée. J'ai fait seller Ruby,—pauvre Ruby!—et je suis parti au galop pour Windsor-Castle... A Windsor, le hasard s'est montré d'abord favorable. Le roi n'était pas au château. Toutes les portes m'ont été ouvertes et j'ai pu pénétrer dans une grande pièce toute pleine d'objets semblables à celui que je désirais...

Susannah avait le cœur trop haut pour être curieuse, mais qui ne sait que l'intérêt prend souvent les allures de la curiosité? Il s'agissait de Brian, d'ailleurs, et tout ce qui touchait Brian devenait pour Susannah la chose importante. Elle interrogeait sa physionomie d'un regard avide et saisissait chaque mot au passage, cherchant à deviner quel était cet objet précieux pour lequel on bravait témérairement la vengeance royale.

Brian fit semblant de ne point prendre garde à cette impatience.

— Il y en avait cent de ces objets, madame, reprit-il d'un ton fort sérieux; — il y en avait mille. Le choix m'était permis; mais, par une fatalité singulière, aucun n'était précisément ce que je cherchais... Il y en avait de toutes sortes : le mien n'y était pas.

— Ne voulez-vous point me dire de quoi vous parlez, milord? demanda la princesse avec une inflexion de voix caressante.

— C'est mon secret, dit encore Lancester, mais cette fois en souriant.—Voyant que ma recherche était vaine à Windsor, je me suis remis en selle et mon vaillant Ruby a recommencé sa course. Il allait comme le vent, madame, et, au bout d'une heure, j'ai aperçu les kiosques chinois et les pagodes de Kew... Ici, un obstacle se présentait. L'étendard royal flottait sur le château : le roi était à Kew.

A mesure que Brian avançait dans son récit, sa voix s'animait et sa physionomie, si grave d'ordinaire, prenait une expression de communicative gaîté. Susannah suivait la pente de cet enjouement inusité. Elle souriait au sourire de Brian, et se sentait être gaie parce qu'il se montrait joyeux.

— Quand le roi est au château, continua Lancester, les jardins et terrasses réservés sont fermés au public, surtout depuis l'équipée de ce fou qui tira un coup de pistolet à la jeune princesse Alexandrine-Victoria *, fille du feu duc de Kent, au beau milieu d'un *pleasure-ground* de Hampton-Court. On met des sentinelles à toutes les barrières et des gardes à pied font incessamment le tour des terrasses. — Pourtant, madame, il fallait que j'arrivasse au pied même du château, au delà des fossés, dans cette belle pelouse où s'élève la grande serre japonaise. C'était de toute nécessité.

— Mais pourquoi, milord, pourquoi?

— Vous le verrez, madame... Franchir les barrières, c'était un jeu, grâce à mon brave Ruby... pauvre Ruby!... Je suis parvenu sans encombre jusqu'au pied de la terrasse, dont me séparaient seulement encore le fossé et le revêtement... Ruby avait le pied sûr. Il est descendu dans le fossé; moi, je suis monté debout sur la selle, et d'un bond, je me suis trouvé sur le gazon,—à trente pas d'une sentinelle.

— C'était jouer votre vie, Brian! dit Susannah qui perdit son sourire.

— C'est le seul enjeu qui puisse donner pour moi de l'intérêt à une partie, madame, répondit Brian dont la gaîté se cacha un moment sous un nuage.

Et, comme la princesse lui adressa un regard tout plein de doux reproches, il ajouta :

— Je suis ingrat et j'ai entrevu du bonheur dans l'avenir. On ne perd pas comme cela ses vieilles habitudes, madame... Ma rancune contre la vie a duré si longtemps!... Maintenant, je vous aime, Susannah, et Dieu sait que la mort me serait bien amère puisqu'elle me séparerait de vous; mais je suis fait ainsi : entre moi et ce que je veux il n'y a point d'obstacle... Et je voulais entrer à Kew.

Ces derniers mots furent prononcés légèrement. Lancester reprit aussitôt avec sa gaîté première :

* La reine actuelle.

— Je vous demande pardon d'ailleurs, milady, d'avoir provoqué votre crainte et chassé pour un instant votre charmant sourire. La sentinelle dont il est question dormait, appuyée sur son fusil... C'était un honnête garde à pied qui avait sans doute passé la nuit à boire en l'honneur de Sa Très Gracieuse Majesté le roi Guillaume. Après avoir franchi le fossé, je m'avançai d'un pas grave vers les serres japonaises, afin de me donner l'air d'un habitué du château; mais, au détour d'une allée, je me suis trouvé face à face avec deux dames : c'étaient la princesse douairière Marie-Louise-Victoire de Kent et sa fille Alexandrine-Victoria. J'ai salué respectueusement, comme c'était mon devoir, et j'ai passé outre. Tandis que je m'éloignais, la jeune princesse, — une charmante enfant, madame, — me suivait d'un regard surpris, et je dois avouer que ma récente escalade avait déjà mis en ma toilette un certain désordre peu en harmonie avec l'étiquette de la résidence royale... En me retournant, je vis la jeune princesse courir au poste des gardes à pied, suivie par son auguste mère. C'était un détestable symptôme...

— Vous prîtes la fuite, milord?

— Je continuai mon chemin vers les serres, milady. J'y entrai. Mon choix fut long et laborieux. Quand je sortis, les allées étaient remplies de gardes... Milady, poursuivit Lancester avec une nuance d'embarras, j'ai presque honte d'avouer à une Française que nous autres gentilshommes anglais pratiquons pour la plupart, avec une certaine supériorité, l'art peu chevaleresque des athlètes antiques... Plusieurs gardes à pied sans armes se présentèrent pour me barrer le passage. Je les jetai l'un après l'autre sur le sable des allées, mais ce ne fut pas sans causer un énorme scandale. Les fenêtres du château s'étaient garnies de spectateurs. De toutes parts, les chefs criaient de me saisir à tout prix, mort ou vif. Avant d'atteindre le rebord de la terrasse, j'avais essuyé déjà le feu de deux sentinelles...

— Est-il possible! dit Susannah en pâlissant;— et n'êtes-vous point blessé, milord?

— Non, madame, répondit gaîment Lancester; ceci manque absolument à la partie dramatique de mon aventure. Je n'ai pas la plus petite blessure dont je puisse faire parade... et mon chapeau seul a reçu la balle assez bien dirigée d'un habit rouge.

Susannah se leva vivement et prit le chapeau, qui, en effet, était traversé de part en part à son milieu.

— Mon Dieu! murmura-t-elle; — avoir été si près de la mort! Et pourquoi, milord, au nom du ciel, pourquoi?

— Le reste de mon récit, reprit Lancester, consiste en une simple course de haies. Du rebord maçonné de la terrasse, je sautai sur le dos de mon pauvre Ruby, qui franchit l'escarpement du fossé comme s'il eût eu les ongles d'un chat sauvage, et prit aussitôt le galop... L'éveil était décidément donné. On me fit encore l'honneur de deux ou trois décharges, et en vérité je ne peux dire autre chose, sinon que le droit n'était pas de mon côté... Je devais avoir tout l'air d'un malfaiteur arrivé au château avec de fort mauvais desseins. —Mais Ruby ne discutait pas, il courait... Vous eussiez dit un tourbillon, madame. Il avait fait plus de trente milles dans la matinée, le noble animal! Ses naseaux fumaient, ses flancs haletaient, et sa course ne se ralentissait point. Je dépassais avec une rapidité qui tenait de la magie les horse-guards échelonnés pour me cerner. Je ne voyais plus en avant de moi qu'un seul piquet, composé de trois cavaliers, qui manœuvraient pour me couper. J'avais à ma droite la grille d'un parc. Ils venaient à gauche... Pour la première fois depuis que Ruby était à moi, madame, je lui mis mes éperons dans le flanc. Il fit un bond prodigieux : j'étais dans le parc, de l'autre côté de la grille.

— Tirez! cria-t-on derrière moi : tirez sur l'assassin de Sa Majesté!

On croyait, Dieu me pardonne, milady, que j'avais voulu assassiner le vieux roi! — Les trois horse-guards déchargèrent leurs fusils à travers les barreaux de la grille. Je sentis Ruby tressaillir sous moi, mais il ne s'arrêta pas... Seulement, à quatre milles de là, au milieu de Regent's-Park, lorsque déjà j'étais à l'abri de toute poursuite, le pauvre

Ruby s'affaissa tout-à-coup sur le sable d'une allée. Je voulus le relever : il était mort.

— Les horse-guards l'avaient atteint? dit Susannah qui frémit à la pensée de la mort passant si près de Brian.

— La balle d'un horse-guard l'avait atteint, madame, répéta tristement Lancester. — Pauvre Ruby!... Mais je rapporte ce que j'avais été chercher, ajouta-t-il en sortant de sa poche une boîte richement incrustée... Je suis content, madame.

Susannah ne parla pas, mais elle se pencha vivement pour voir enfin ce mystérieux objet pour lequel Lancester venait de jouer avec un si terrible péril. Celui-ci ouvrit la boîte en souriant. Elle contenait un camélia blanc, veiné de bleu.

Susannah mit la main sur son cœur et ses yeux devinrent humides.

— Oh! milord, milord!... dit-elle ;—c'était pour moi?

— Et pour qui donc, madame? répondit Lancester dont le regard se reposait, brillant de tendresse, sur l'œil abaissé de la princesse.

Elle prit le camélia et tendit son front, sur lequel Lancester mit un baiser.—C'est moi qui vous avais privée de l'autre fleur, Susannah, murmura-t-il ; — vous l'aviez pleurée... chacune de ses nuances était là ,—il montrait son cœur ;—beaucoup lui ressemblaient, mais il me fallait la pareille... Je l'aurais cueillie sous la bouche d'un canon, madame.

Lancester dit cela simplement et sans emphase. De la part d'un Français peut-être eût-ce été fanfaronnade ou délire; chez Brian c'était, appliqué à une petite chose il est vrai, un élan de cet enthousiasme sérieux qui remuerait le monde.

Susannah toucha la fleur de ses lèvres.

— Elle ne me quittera plus, milord, dit-elle.

L'autre fleur, — celle qu'on avait pleurée, était un camélia blanc veiné de bleu, en tout semblable au camélia sortant des serres royales. Susannah la portait, flétrie et desséchée qu'elle était depuis longtemps, dans un petit médaillon d'or. Elle l'avait montrée à Brian un jour, et celui-ci, soit maladresse, soit peut-être involontaire et méchant mouvement de jalousie, l'avait froissée entre ses doigts et réduite en poussière.

Il n'y a point de bagatelles pour les choses du cœur. A la vue de sa fleur perdue, Susannah fondit en larmes et Brian se repentit comme s'il eût commis un crime. Il chercha dans Londres de jardins en jardins et ne trouva rien qui ressemblât parfaitement au camélia du médaillon. De là sa bizarre idée de visiter les serres de Windsor et de Kew.

Susannah, elle, ne pensait plus à sa fleur. Son chagrin avait été tout entier dans cette angoisse momentanée qu'on éprouve à se séparer d'un symbole longtemps aimé. Mais sa vie nouvelle était trop pleine, et, disons-le, son caractère était trop sérieux pour qu'elle s'occupât plus d'un jour de sa pauvre fleur, seul reste de ses jeunes rêveries d'autrefois, dont sa récente misère la séparait comme un abîme. L'offrande de Brian la toucha profondément, mais non pas tant par souvenir de la fleur perdue que comme preuve d'un amour irréfléchi, fougueux, poussé presque jusqu'à la folie. Les circonstances qui entouraient cette offrande étaient précisément faites pour impressionner vivement sa nature énergique, hardie et soudaine en ses résolutions. La frivolité du but, rapprochée des dangers bravés, entourait l'aventure d'un romanesque prestige qu'eût peut-être pris en dédain une lady au cœur moulé par l'usage, mais qui devait électriser une âme neuve et non affadie encore par la débilitante atmosphère des salons.

Susannah tira de son sein le médaillon d'or et l'ouvrit pour y déposer la fleur. Brian lui arrêta la main.

— Quoi! dit-il avec tristesse, à la place de l'autre?

— J'aimerai celle-ci comme l'autre, milord.

— Comme l'autre! répéta lentement Brian de Lancester; — et, quelque jour peut-être, vous la montrerez à... à quelqu'un, milady... et celui-là prendra la fleur desséchée comme j'ai pris l'autre, moi... Ne m'avez-vous pas dit que l'autre était aussi un souvenir?...

Susannah rougit et baissa les yeux.

— Le souvenir d'un homme! acheva Lancester à demi-voix.

— D'un homme, oui, milord, répondit Susannah.

Brian lâcha sa main. Susannah referma le médaillon sur la fleur.

— D'un homme beau, et noble, et fier! ajouta la princesse avec un charmant sourire; —d'un homme que j'aimais, milord, ardemment et de toute mon âme, du seul homme que j'aie aimé jamais.

— Et cet homme, madame, demanda Brian les dents serrées,—c'était?...

— C'était vous, milord.

CHAPITRE X.

SENTINELLE ENDORMIE.

Brian de Lancester et Susannah s'entretenaient ainsi, oublieux du reste du monde ; Susannah ne songeait même plus à cet espionnage occulte, incessant, qui l'entourait de toutes parts.

Ceci n'empêchait point l'espionnage d'aller son train.

Derrière le vitrage noirci du cabinet obscur où nous avons vu naguère l'aveugle Tyrrel interrompre brusquement le premier tête-à-tête de Brian et de la princesse, madame la duchesse douairière de Gêvres, confortablement emmitouflée dans sa douillette de satin et les pieds réchauffés par la fourrure d'une chancelière, écoutait et regardait.

La position de Susannah n'était plus, vis-à-vis de Tyrrel et de la petite Française, tout-à-fait la même que lors de son arrivée dans la maison de Wimpole-Street; elle était toujours surveillée, mais la déférence et les respects avaient redoublé autour d'elle, et ces vagues menaces à l'aide desquelles on essayait autrefois de l'effrayer avaient pris fin. Ceci était le résultat des recommandations du marquis de Rio-Santo. Le marquis avait paru vouloir la prendre sous sa protection. Quels que fussent les motifs de cette bienveillance, et Tyrrel non plus que la petite Française n'étaient point gens à se faire scrupule de supposer le mal plutôt que le bien, le marquis avait parlé, cela suffisait.

De son poste d'observation, où elle se rendait du reste dès que Brian ou même la comtesse de Derby franchissaient le seuil de la maison, madame la duchesse douairière de Gêvres n'avait pas perdu un mot du romanesque récit de Lancester.

Elle avait bien ri, l'honnête vieille, dans le capuchon ouaté de sa douillette; elle avait ri d'excellent cœur aux dépens de Brian.

— L'*eccentric man* s'est fait troubadour! se disait-elle ;— il est encore plus amusant comme cela qu'autrefois... Si ce coquin de Tyrrel, — la langue me brûle chaque fois qu'il me faut l'appeler milord! —si ce coquin de Tyrrel était ici, nous pourrions causer un peu... Mais il paraît qu'il y a une grandissime affaire en train... Je saurai ce qu'il en est avant ce soir... Tyrrel lui-même n'est pas si fin qu'on ne puisse le faire parler en s'y prenant comme il faut.

Malgré les jouissances de sa curiosité satisfaite et les petits monologues à l'aide desquels madame la duchesse de Gêvres abrégeait le temps de sa faction, elle commençait à s'ennuyer singulièrement dans son cabinet noir, et bâillait à se démettre la mâchoire. Elle était doucement assise ou plutôt à demi couchée dans une bonne bergère; ses pieds étaient chauds, la nuit l'enveloppait et pesait sur ses yeux. Ajoutez à cela l'ennui.—On dormirait à moins, surtout lorsqu'on a le ferme vouloir de ne point s'endormir.

Madame la duchesse de Gêvres s'endormit.

Ce ne fut vraiment pas sa faute. D'abord elle ferma les

yeux, parce que, pensa-t-elle, pour entendre il suffit des oreilles. Assurément, madame la duchesse douairière de Gèvres avait raison en ceci. Une fois ses yeux fermés, elle suivit quelques minutes encore la conversation des deux amans, puis les mots tourbillonnèrent confus autour de ses oreilles Ce fut un moment pénible, mais enfin madame la duchesse prit le dessus et s'endormit assez profondément pour rêver qu'elle était aux écoutes.

Dès lors, sa conscience fut tranquille.

Ceci arriva au moment où Brian s'attristait à la pensée de partager avec autrui les souvenirs de Susannah ; de sorte que la petite Française n'entendit point la charmante réponse de sa prétendue nièce.

Elle perdit, ma foi, bien autre chose.

— Quoi! c'était moi, milady! s'écria Brian avec ravissement; — ce souvenir dont j'étais si jaloux venait de moi!... Mais est-ce possible! se reprit-il tout-à-coup en attachant sur Susannah un regard de doute; vous venez d'arriver en Angleterre, et je ne suis jamais allé en France, madame.

Susannah devint pâle et sa bouche s'ouvrit pour répondre, mais elle ne prononça pas une parole.

— Pour garder souvenir de quelqu'un, continua Brian avec cette naïveté d'expression qui est le propre du langage passionné, — il faut l'avoir vu, le connaître...

— Oh! milord, je vous connaissais! murmura Susannah.

— D'où me connaissiez-vous, madame?

Certes, la question était naturelle. Pourtant Susannah n'y pouvait point répondre sans dévoiler sa vie entière, et que de choses devaient la détourner de cette révélation!

Elle retournait entre ses doigts, sans savoir, le médaillon d'or qui était de forme antique, et portait sur son couvercle supérieur les traces d'un grattage opéré sans soin par une main malhabile. Sous le grattage, on apercevait encore quelques traits de la gravure primitive, et Brian, la première fois qu'il avait vu le médaillon, avait cru reconnaître les contours d'un écusson de forme anglaise avec deux aigles couronnés pour supports.

Ces supports étaient ceux des armoiries de Lancester.

Mais rien de commun en blason comme cette similitude de supports. Brian, versé jusqu'à un certain point, comme tout nobleman, dans la pratique héraldique, n'avait tiré aucune conséquence de ce rapport fortuit, sans aucun doute. Seulement il avait remarqué les débris d'une couronne de comte, aussi de forme anglaise *, qui timbrait l'écusson.

Au reste, ces détails insignifians n'étaient point restés dans sa mémoire.

L'embarras de Susannah était si visible et si voisin de la détresse que Brian ne put manquer de concevoir des soupçons. Ce fut de la glace jetée sur un feu ardent. Brian eut au fond du cœur un frémissement, puis il se sentit froid. Il redevint l'homme de naguère, l'Anglais tout enveloppé de flegme.

— Madame, dit-il, chacun a ses secrets et je ne me reconnais nul droit à pénétrer les vôtres... Vous daignez me dire que vous m'aimez, c'est beaucoup... c'est trop assurément, eu égard à ce que je mérite, et je vous prie d'excuser les indiscrètes questions...

— Brian!... Brian!... ne parlez pas ainsi! interrompit Susannah d'une voix navrée.

— Les indiscrètes questions, poursuivit froidement Lancester, que rien ne m'autorisait à vous adresser.

— Milord, dit Susannah en se levant pâle et hautaine, — ne raillez plus. Je ne mérite pas votre raillerie et je ne saurais pas la supporter... Il y a un grand danger suspendu sur nos têtes...

— Je ne vous comprends pas, madame la princesse...

— Je ne suis pas princesse, milord... Il faut que vous m'écoutiez maintenant!... Si j'avais été princesse, je serais déjà votre femme; si j'avais été princesse, et riche et puissante, comme vous et le monde avez pu le croire, il y a longtemps que ma noblesse et ma fortune seraient à vos pieds.

* La forme de l'écu, le timbre et surtout les couronnes de comte, vicomte et baron diffèrent quelque peu en Angleterre de celles usitées sur le continent.

Brian la regardait, confondu. — La voix de Susannah, jusque-là contenue, éclata tout-à-coup sonore et pleine d'un accent provocateur.

— Écoutez! écoutez! reprit-elle avec violence; — écoutez et ne m'accusez pas des malheurs qui vont fondre sur nous!... Je ne suis pas princesse, vous dis-je; je suis un instrument aveugle entre des mains puissantes... Je suis Susannah, milord, la fille d'Ismaïl Spencer, le juif, — qui fut pendu l'automne dernier devant Newgate.

Brian recula de trois pas.

— Ismaïl Spencer! murmura-t-il, — l'usurier Ismaïl!

— Ismaïl le faussaire, milord, Ismaïl le voleur!

La voix de Susannah se brisait. Néanmoins, elle prononça ces derniers mots avec éclat et de ce ton arrogant que prend un vaillant prisonnier de guerre pour commander le feu qui doit le mettre à mort. Puis elle promena autour d'elle son regard effaré, comme si elle se fût attendue à une catastrophe inévitable.

Un silence profond se fit. — Susannah retomba épuisée sur son fauteuil.

Brian, l'œil hagard et la pâleur au front, la regardait comme s'il eût cru faire un horrible rêve.

— Rien! dit enfin Susannah après quelques secondes de silence; — ils ne m'ordonnent pas de me taire... Ils ne m'ont pas entendue!

Brian semblait être devenu de marbre.

— Oh! milord! milord! s'écria la belle fille en s'élançant vers lui, — je vais pouvoir vous ouvrir mon âme sans crainte d'appeler sur vous la mort ou le malheur... Vous ne savez pas: ils m'avaient dit: — Si tu parles, chacune de tes paroles retombera sur la tête de Brian de Lancester... et je me taisais, milord... Et moi qui repoussais l'offre de votre main parce que je me savais indigne de vous, je vous laissais croire...

— Êtes-vous indigne de moi, Susannah? demanda tout-à-coup Brian d'une voix grave et profonde; — répondez, répondez vite, madame. Il faut qu'à cette heure je vous demande pardon à genoux ou que je vous dise adieu pour jamais.

Susannah demeura sans réponse encore durant une minute. L'instant était solennel pour la pauvre fille. Elle sentait à son angoisse que son avenir, son amour et tous ces espoirs de bonheur si chèrement caressés depuis quelques jours étaient en péril et dépendaient d'un mot. Mais son expérience d'une semaine ne lui en avait point appris assez pour qu'elle pût aller d'un coup d'œil au fond de la question de Lancester. Elle hésitait parce qu'elle ne savait pas et que, même au prix de son bonheur, elle n'eût point voulu tromper Brian.

— Répondez! dit encore ce dernier avec plus de sévérité.

— Milord, prononça bien bas la belle fille, — je suis pauvre, et mon père a été pendu.

Puis elle releva la tête et regarda son juge.

Lancester s'appuya sur la table du piano et pressa son front entre ses doigts.

— Que croire, mon Dieu! que croire! murmura-t-il; — Susannah! s'écria-t-il ensuite avec passion, tandis que tout son sang se précipitait à sa joue, — je vous aime encore... je vous aime davantage... Oh! ne me trompez pas par votre silence... Dites-moi, — par pitié, madame! — dites-moi ce que vous êtes... Ne me parlez plus de misère: je suis pauvre aussi... Ne me parlez plus de votre père: que m'importe votre père!... Vous, c'est vous que je veux connaître. Qu'êtes-vous Pourquoi ce faux titre? D'où vous viennent ces parures qu vous font si belle? De quel droit habitez-vous ces appartemens somptueux?... Pourquoi n'avez-vous pas besoin de mon aide?

— Je le voudrais, Brian. Au prix de mon sang, je voudrais être à vous et vous tout devoir, dit Susannah dont un rayon d'espoir éclaira le front désolé; — mais que vous dire, mon Dieu!... J'ai peur de ne vous point comprendre... Je ne sais rien de ce que savent les autres femmes... Me voilà qui espère, pauvre folle que je suis, parce que je vois de l'amour dans votre courroux... Mais vos questions m'épouvantent... Tout ce que je puis répondre, Brian, c'est que je n'aime que vous, et que jamais je n'ai aimé que vous!

Brian était tiraillé en sens contraires par le doute et l'émotion. Le noble visage de Susannah disait ce que n'exprimait point sa parole malhabile, — mais trop de témoignages l'accusaient. Brian eut honte de ce qu'il appelait sa faiblesse.

— Madame, dit-il d'une voix lente, pénible, et comme si chaque mot prononcé lui eût déchiré le cœur ; — on n'aime pas deux fois ainsi et jamais je ne donnerai comme à vous ma vie à une autre femme... Vous croire coupable est la plus amère souffrance que je puisse endurer en ce monde... J'ai douté, je vous ai interrogée lorsqu'un autre vous aurait repoussée avec mépris...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la belle fille qui se sentait défaillir.

Lancester eut pitié, il continua pourtant.

— Lorsqu'il vous suffisait d'un mot...

— Mais ce mot, je l'ignore, Brian ! interrompit Susannah dont les grands yeux se mouillèrent de larmes brûlantes. — Ne me condamnez pas ainsi, je vous en prie, au nom de votre mère !... car vous avez une mère, vous !... Si je me suis laissé appeler d'un nom qui n'est pas le mien, si j'ai souscrit un engagement ténébreux et dont la portée m'est encore inconnue, c'était pour vivre... et si je voulais vivre, Brian, moi que le tentateur a surprise penchée au-dessus de la mort, c'était pour vous !

Brian ne comprenait pas, mais cette voix, mais ces larmes lui allaient à l'âme, et il était à demi convaincu.

— Écoutez, reprit tout-à-coup Susannah dont le regard humide étincela au feu d'une inspiration soudaine, — je ne suis pas indigne de vous, Brian !

— Vrai ! dites-vous vrai ? s'écria celui-ci en faisant un pas vers elle.

La pauvre fille croyait avoir trouvé un talisman ; — cette nouvelle question lui rendit toute sa tristesse.

— Vous doutez encore ! soupira-t-elle avec abattement ; — je ne puis pas trouver le mot qui vous ferait me croire, milord.

C'étaient ces réponses étranges et dépourvues de signification convenue qui rejetaient sans cesse Brian hors de la confiance où il avait si ardent désir de rentrer. Une situation comme celle de Susannah ne se devine pas. Il faut être femme pour descendre au fond de ces mystères qui sortent si énergiquement des rainures où glisse uniformément la vie de chacun dans nos sociétés modernes. Un homme, — fût-il un *eccentric man*, — passe vingt fois auprès de ces existences exceptionnelles sans y découvrir autre chose que le parfum d'étrangeté qui s'en dégage à l'extérieur et qui est un charme pour tous. Peut-être était-ce cette nuance de bizarrerie qui avait déterminé dès l'origine la subite passion de Brian ; mais il ne s'en souvenait plus et s'obstinait à jauger sa maîtresse à l'aide de la commune mesure.

Heureusement, son amour était robuste et son cœur trop neuf pour garder un parti pris de sévérité. Aussitôt qu'il lui fut permis de douter, il espéra, et Susannah se désolait encore que sa cause était déjà gagnée.

Car il ne s'agissait, entre elle et Brian, comme l'avait dit ce dernier, que d'elle-même et non point des malheurs de sa naissance. En Angleterre, beaucoup de personnes, et surtout les hardis pionniers de la mode, n'admettent point de vice originel. En cela nous ne pouvons les blâmer.

Certains même vont beaucoup plus loin, et l'on a vu des lords aller chercher leurs épouses légitimes, — les mères de leurs héritiers présomptifs, — dans des lieux qu'il ne nous plaît pas de nommer. Ceci peut être fort original, mais la seule chose qu'il soit permis de dire à notre sens en faveur de Leurs Seigneuries, c'est que des goûts et des couleurs il ne faut point discuter légèrement.

Dix minutes environ après les dernières paroles de Susannah, Brian de Lancester était assis auprès d'elle sur le sofa. Le front hautain de l'excentrique n'avait point repris encore peut-être cette expression de calme bonheur qui lui avait valu de la part de madame la duchesse de Gêvres la qualification de *troubadour*, mais on n'y voyait plus, en revanche, ces rides néfastes qui avaient tant désolé Susannah, et celle-ci avait maintenant sous ses belles larmes un sourire.

C'est que Susannah avait trouvé le fameux mot exigé par Brian, — le talisman ; — elle avait dit :

— Entre nous, il n'y a que le supplice de mon père, et la distance de la fille d'un juif à un gentilhomme.

Et Brian, suivant l'éternelle coutume des amans, avait passé d'une extrémité à l'autre. Il ne voulait plus d'explications, il les repoussait ; elles lui faisaient pitié.

Mais, en ceci Susannah devait vaincre d'autant plus aisément que l'horreur des explications est un sentiment essentiellement passager. Rien d'obstiné au contraire comme le doute. Après la chaude générosité du premier élan, vient la réflexion froide : on ne combat plus, on écoute.

Et puis, Brian commençait à entrevoir sous l'ignorance désormais avérée de Susannah un mystère ; il voulait le pénétrer.

— J'ai appris bien des choses depuis que vous m'aimez, Brian, reprit la belle fille dont l'œil était humide encore, — mais je ne sais pas répondre encore à toutes les questions, — ni comprendre tous les soupçons, milord...

— Ne parlez plus ainsi, madame ! s'écria Lancester ; oubliez que je vous ai soupçonnée !... L'homme est faible et méchant, voyez-vous. Ceux qui se croient à l'abri des sots préjugés de la foule, ceux qui se targuent d'avoir un cœur noble et une raison pure de toute mondaine misère, sont des fanfarons pleins d'orgueil... Au premier choc, ils plient... J'aurais dû tomber à vos pieds lorsque vous m'avez dit : Je ne suis pas princesse ; j'aurais dû vous remercier à genoux de me donner votre confiance avec votre amour et d'avoir bravé, pour me répondre, le danger, — un danger que vous dites être terrible, — et qu'une main puissante tient suspendu sur votre tête... Ce péril, qu'il soit imaginaire ou réel, vous épouvantait...

— Pour vous, Brian, pour vous ! interrompit Susannah.

Lancester prit sa main qu'il appuya passionnément sur ses lèvres.

— Pour moi ! répéta-t-il ; — m'avez-vous pardonné, madame ?

Susannah ne lui répondit que par un regard où brillait son amour sans bornes.

— Ne savais-je pas que vous êtes pure ? reprit Brian avec colère contre lui-même ; — n'ai-je pas lu depuis huit jours dans votre cœur, qui est le plus haut, le plus parfait qui soit au monde ?... Ah ! quand je vous croyais princesse, j'étais soumis et tendre, et passionné, mon Dieu !... Et quand vous m'avez dit : Je suis pauvre, je suis la fille d'un criminel, je suis devenu, moi, sévère, impérieux, cruel... j'ai menacé.

— Mais vous avez eu pitié aussi, interrompit doucement Susannah ; — et puis vous m'aimez, vous me le dites : qu'importe le reste ?

Brian voulut répondre, elle mit un doigt sur sa bouche.

— Il faut nous hâter, dit-elle tout bas ; — n'avez-vous pas envie de savoir quel est ce danger dont vous parliez tout-à-l'heure ?

— J'ai besoin de connaître votre vie, répliqua Brian ; j'ai besoin de vous entendre parler de vous, pour savoir jusqu'à quel point je suis coupable.

— Pourquoi m'avoir interrompue tout-à-l'heure, alors ? reprit en souriant la belle fille : — je voulais tout vous dire... j'étais si joyeuse d'ouvrir mon âme entière à vos regards !... Au lieu de m'écouter, vous m'avez interrogée... vous m'avez demandé si j'étais digne de votre amour... Oh ! Brian, pouvais-je répondre, moi qui ne crois pas qu'il y ait au monde une femme digne de vous !

Lancester devint triste et baissa la tête. Il se repentait de ses soupçons comme d'un crime. Certes, sur dix Anglais, sur dix hommes pris en n'importe quel pays, neuf pour le moins ne se seraient pas contentés des explications vagues de Susannah, en présence du mystère de sa position, et pourtant Brian se croyait coupable d'avoir douté. Sa froideur, désormais échauffée jusqu'à l'exaltation, mettait dans son amour une fleur de délicatesse qu'on ne trouve plus en nos mœurs prudentes et réfléchies. — Cet homme-là, d'ailleurs,

devait faire toujours mieux ou plus mal qu'autrui, parce qu'il ne pouvait point faire comme autrui.

L'excentricité était sa nature, et non pas un manteau péniblement drapé, comme il arrive pour les trois quarts et demi des eccentric-gentlemen.

— Je ne vous interromprai plus, dit-il avec un regard où la passion s'alliait à un enthousiaste respect.

— Hâtons-nous donc, reprit Susannah. L'espionnage qui m'obsède a momentanément cessé, car, si l'on nous avait écoutés, la vengeance des hommes qui me traitent en esclave ne se serait pas fait attendre si longtemps... Je vais vous dire ma vie d'abord, Brian, toute ma vie... Je vous dirai ensuite ce que je sais sur cette association puissante et mystérieuse dont le pouvoir nous enveloppe et pourrait nous briser...

Dans le cabinet noir, la petite Française dormait sous la chaude ouate de sa douillette de satin. — Elle rêvait toujours qu'elle veillait et que Brian contait à Susannah l'ingénieuse histoire de Robinson Crusoé, jeté par la tempête dans une île déserte.

Il y avait longtemps que la petite Française n'avait lu *Robinson Crusoé*, aussi écouta-t-elle avec beaucoup d'intérêt le récit de ses aventures.

Susannah se recueillit un instant et commença :

CHAPITRE XI.

UN BAISER EN SONGE.

Il y avait derrière la maison de mon père, dit Susannah, dans Goodman's-Fields, un petit jardin où s'élevaient douze beaux arbres, — douze grands chênes, milord, comme ceux qu'on voit dans les parcs du roi. Il n'y avait que cela dans le jardin.

J'étais toute petite. — Du plus loin que je me souvienne, je me vois, jouant sur le gazon, au pied des grands arbres qui, plantés en rond, me cachaient les maisons environnantes et ne me laissaient apercevoir que le ciel gris de Londres, et parfois le soleil, empourpré par le brouillard.

Je jouais seule, toujours seule. — Il y avait des jours où, à travers les carreaux de nos croisées, je regardais en pleurant les jeunes filles qui riaient et se poursuivaient gaîment sur la belle pelouse du square. Comme elles semblaient heureuses, ces jeunes filles! leurs jolies joues roses souriaient toujours, et j'entendais derrière le grillage de ma prison leurs petits cris joyeux.

J'étais triste. Une ou deux fois, dans ce temps, je me souviens d'avoir pleuré amèrement, en devinant les bonheurs de la liberté. Mais je me résignai bien vite. J'étais forte, milord, plus forte qu'à présent, et je me consolais en pensant que ces jeunes filles auraient bien voulu peut-être vivre dans les salons dorés de mon père.

Je ne sortais jamais. — Il n'y avait dans la maison que mon père, une presbytérienne nommée Tempérance, qui s'enivrait du matin au soir, et un domestique du nom de Roboam.

Roboam était muet.

Tempérance remplissait auprès de moi l'office de femme de chambre ou de bonne, si mieux vous aimez. Elle avait défense de me parler, et mon père la menaça une fois de la tuer sans miséricorde, parce que, dans son ivresse, elle m'avait adressé devant lui quelques mots bizarres et dont le sens obscur glissa sur ma jeune intelligence.

Mais les mots eux-mêmes sont restés dans ma mémoire, comme les moindres incidens de cette époque de mon enfance. Il s'agissait d'un lord méchant et cruel... d'un comte, je pense... qui avait abandonné sa fille, et d'une pauvre femme qui pleurait son enfant de l'autre côté de la Clyde.

Maintenant que j'y songe, c'étaient sans doute des vers pris au hasard dans quelque ballade écossaise.

Tempérance n'eut garde de recommencer. Mon père lui faisait peur ; chaque fois qu'elle l'apercevait, elle tremblait comme la feuille, et ses joues rougies par le gin devenaient pâles. C'était une grande fille aux membres masculins, à la physionomie hébétée Son travail se bornait à m'habiller et à mettre en mouvement la balançoire où je me berçais durant des demi-journées entières sous les chênes du jardin.

Le reste du temps, elle buvait ou elle dormait. Je crois que c'était une créature sans fiel et capable d'une bonne action.

Roboam servait à table. Son mutisme n'était pas une infirmité de naissance, car il portait sur son visage ces traces d'une mutilation barbare que j'ai pu remarquer plus tard en Orient, chez les malheureux dont se servent les musulmans je ne sais pourquoi, et les juifs pour leurs secrets sacrifices.

C'était, du reste, un véritable esclave. Mon père le battait. — Il a fait pendre mon père.

Vous connaissiez mon père, milord. Je vous ai vu souvent venir dans la maison de Goodman's-Field. — Mais vous y vîntes seulement bien des années après l'époque dont je vous parle. Ismaïl Spencer était alors un jeune homme. Je ne puis me souvenir de lui qu'avec un sentiment de terreur. Je crois voir encore ses yeux perçans attachés sur moi avec leur expression d'indéfinissable raillerie. Il ne m'aimait pas, bien qu'il me jetât parfois en passant un sourire, et que, depuis lors, il ait passé de longues heures à me conter les enivrantes délices des mœurs orientales, à m'enseigner que le devoir de la femme est de plaire, de séduire et d'obéir...

Moi, je l'aimais. J'aimais Tempérance aussi, et j'avais pitié du pauvre muet Roboam.

Mon père restait quelquefois trois ou quatre jours sans me voir. Ce n'était pas qu'il fût absent, mais il se tenait alors dans une autre partie de la maison où il ne m'était point permis d'entrer. Je demeurais seule alors avec Tempérance et Roboam. Roboam sculptait de petits morceaux de bois dur dont j'appris la destination plus tard. Tempérance buvait du genièvre jusqu'à ce qu'elle tombât, inerte, sur le parquet.

Moi, je courais sous les grands arbres avec ma biche. — Je ne vous ai pas parlé de ma biche, Brian, ma pauvre Corah, qui était si douce, si belle, et qui m'aimait tant! Mon père l'avait amenée dans notre petit jardin, et Roboam lui fit une cabane en planches. J'eus bien peur d'abord, mais Ismaïl me poussa près d'elle et Corah se coucha, si gracieuse, à mes pieds, que j'osai tendre ma petite main pour la toucher.

Corah lécha ma main. — C'était la première fois de ma vie que je recevais une caresse. Je fus heureuse plus que je ne l'avais été jamais. Je me jetai au cou de Corah dont j'embrassai la joue fauve avec transport.

Mon père se prit à rire. Ce rire me glaça.

— Ce sera désormais votre compagne, Suky, me dit-il ; elle ne sortira plus de ce jardin.

Je devins triste. D'où venait-elle, cette charmante créature qu'on renfermait dans ma prison? Elle semblait à l'étroit entre les murs du jardin qu'elle parcourait en tous sens comme pour chercher une issue.

Sans doute hier encore elle était libre comme ces jeunes filles qui couraient joyeusement sur le gazon de Goodman's-Field. Moi, du moins, je n'avais jamais été libre.

Mon père sortit du jardin, Corah revint se mettre à mes pieds. Je lui parlais comme si elle eût pu me comprendre ; — elle ne savait pas répondre, Brian, mais elle savait pleurer. Au moment où le soleil se cachait derrière les murailles du jardin, elle se dressa sur ses pieds, poussa un gémissement et leva sa tête tant qu'elle put pour respirer l'air du dehors. Deux grosses larmes coulèrent sur les poils lisses et courts de sa joue.

Toute cette nuit-là, au lieu de dormir, je pensai aux choses que je ne pouvais atteindre, — au dehors, à la liberté,

dont j'ignorais le nom, mais que je comprenais vaguement, toute pleine de délices inconnues.

Puis, lorsque le sommeil vint, je rêvai que je jouais, moi aussi, sur le gazon d'un beau square, avec des jeunes filles que j'aimais et qui m'aimaient.

Susannah s'arrêta pensive. Brian qui jusque-là l'avait écoutée avec un muet étonnement, profita de ce moment de silence.

— Vous n'avez donc point connu votre mère, Susannah? demanda-t-il.

— Non, répondit la belle fille; mon père m'a parlé d'elle... c'était pour m'exhorter à la haïr...

Brian fit un geste de surprise.

— Haïr votre mère! répéta-t-il; — mais n'avez-vous pas de plus lointains souvenirs que les paroles de votre père?

— Non, dit encore la belle fille.

— N'y avait-il point de femme auprès de votre berceau?

— Tempérance, répondit Susannah, — qui buvait et qui dormait.

— Et quel âge aviez-vous au temps dont vous me parlez?

— Je ne sais... Il y a de cela dix ans, et je pense avoir dix-huit ans.

Brian se tut. Susannah se recueillit un instant, puis son beau visage s'éclaira d'un reflet de bonheur et elle reprit tout-à-coup :

— Que je vous raconte un mystérieux événement, milord, qui vint rompre à cette époque la monotonie de ma réclusion... ce fut peut-être un rêve... mon père et Tempérance me l'ont dit souvent... mais si ce fut un rêve, je n'en eus jamais depuis de si doux, et chacun de ses détails est resté gravé au fond de mon cœur... Longtemps, bien longtemps, lorsque je voulais être heureuse, je fermais les yeux et appelais à moi par la pensée ce rêve ou ce souvenir.

C'était un soir, Ismaïl n'était pas venu dans la partie de la maison habitée par moi depuis deux jours. Je me trouvais au parloir, où je m'étais endormie, la tête sur l'épaule de ma biche Corah. Quand je dormais ainsi, Corah restait immobile durant des heures entières et ne bougeait qu'à mon réveil... Cette fois pourtant, elle fit un mouvement qui souleva ma paupière et je vis... dormant toujours ou éveillée, je ne sais, — une femme qui se glissait dans le parloir, suivie de Tempérance.

Que cette femme était belle, milord, et qu'il y avait de bonté sur son doux visage! Mon cœur s'élança vers elle dès que je la vis; mais je n'osai bouger, retenue par la sauvagerie de l'enfance, augmentée chez moi par une continuelle solitude.

Je tins mes yeux demi-clos et fis semblant de sommeiller.

Tempérance et la belle dame s'arrêtèrent au milieu du parloir; — les flancs de Corah frémissaient sous moi, parce que Corah était sauvage aussi et qu'elle avait peur à la vue d'une étrangère...

J'étais trop enfant, n'est-ce pas, milord, pour inventer de pareils détails? Tempérance et mon père m'ont trompée. J'ai vu cette femme; j'ai senti Corah tressaillir : ce n'était pas un rêve!

Le regard de Susannah se releva sur Brian et interrogea son visage.

— Comme vous eussiez aimé votre mère! murmura Lancester avec émotion.

— Vous pensez donc que c'était un rêve? demanda tristement la belle fille.

— Je pense que Dieu a été miséricordieux envers moi et que je ne méritais pas votre amour, Susannah... Continuez, oh! continuez à me dire votre vie... Je commence à comprendre ce que vous êtes... je commence à deviner ce mystérieux et divin travail qui a fait croître un ange là où l'on n'avait jeté que des semences infernales...

— Hélas! milord, dit Susannah en secouant la tête, vous ne vous souvenez donc plus que je suis une malheureuse esclave entre les mains de gens pervers et forts, — un instrument funeste...

Brian lui prit la main et l'interrompit en souriant.

— Vous êtes une pauvre enfant trompée, répliqua-t-il; nous sommes à Londres, Susannah, à Londres où deux millions de regards sont ouverts, à Londres où le crime existe sans doute, mais où tout pouvoir occulte et presque magique comme celui dont vous m'avez parlé vaguement est impossible... Il y a des gens qui veulent se servir de vous dans un but que j'ignore et que nous devinerons, voilà la vérité... Mais ces gens n'étaient forts que de votre ignorance, madame...

— Prenez garde, milord!... j'ai vu des choses...

— Vous me direz tout cela, Susannah, reprit Brian. D'ailleurs, ajouta-t-il de ce ton badin qu'on prend avec les enfans pour s'accommoder à leurs chimériques frayeurs, — si ce sont des géans, nous les pourfendrons, madame, et si ce sont des diables, nous tâcherons de les exorciser.

Il se leva, ouvrit l'une après l'autre les deux portes du boudoir et constata que les deux pièces voisines étaient désertes.

— Et d'abord, reprit-il encore en revenant s'asseoir, — ne craignez plus ces fantastiques espions qui vous causent tant d'épouvante. Il n'y a que dans les vieux livres, madame, qu'on voit des murs ayant des oreilles.

Si madame la duchesse douairière de Gêvres n'eût point dormi en ce moment du sommeil de l'innocence, elle eût fait mentir à coup sûr la sentencieuse assurance de l'Honorable Brian de Lancester; mais la petite Française poursuivait en rêve les aventures à jamais célèbres de Robinson Crusoé. Elle était arrivée justement à ce passage où le téméraire navigateur se fait un chapeau de peau de bouc et un parasol de la même étoffe. Madame la duchesse de Gêvres le trouvait fort original sous ce costume, et pensait, avec quelque apparence de raison, que Crusoé se couvrant de fourrures pour éviter le soleil ressemblait un peu à Jean de Nivelle qui fait le plongeon de peur de la pluie.

C'était l'opinion de madame la duchesse douairière de Gêvres : mais Robinson était un homme de grand sens, et, jusqu'à plus ample informé, nous conservons pour lui, son bonnet et son parasol, notre considération la plus distinguée.

Susannah ne semblait point partager entièrement la confiance de Brian. Néanmoins, le seul fait d'avoir pu parler ainsi librement pendant la plus grande partie d'une heure lui prouvait que la surveillance se ralentissait. Elle reprit :

— Vous ne sauriez croire, Brian, combien je tiendrais à pouvoir penser que cette belle dame, à l'air si bienveillant et si doux, n'était point une vision. C'est le seul souvenir heureux que j'aie gardé de mon enfance.

Elle me regardait avec des yeux ravis.

— Qu'elle est jolie! disait-elle d'un air triste et joyeux à la fois.

Tempérance n'avait pas bu ce soir-là par extraordinaire.

— Madame, c'est tout votre portrait! répondit-elle.

On entendit un bruit de pas au bout du corridor sur lequel s'ouvrait le parloir.

— Allez-vous-en, madame, allez-vous-en! s'écria Tempérance qui devint pâle, malgré la couche empourprée que le gin avait mis sur sa joue; — au nom de Dieu, allez-vous-en!

La dame fit un mouvement pour se retirer; mais quelque chose la retint, et, repoussant les efforts de Tempérance qui voulait l'entraîner, elle s'élança vers moi et me pressa convulsivement contre son cœur.

Vous dire ce que j'éprouvai en cet instant serait impossible, milord. Mon âme se fondit; des larmes emplirent mes yeux : je ne voyais plus rien.

Oh! ce ne pouvait pas être un rêve; car, voyez, Brian, me voilà qui pleure à la seule pensée de ce baiser, l'unique baiser que j'aie senti, doux, sur mon front... Oh! oui! vous avez raison... Que j'aurais aimé ma mère, milord!

— Mais c'était elle! s'écria Lancester; c'était votre mère, milady... votre mère, qu'on avait sans doute éloignée de vous violemment...

Susannah joignit ses mains et jeta les yeux au ciel avec passion.

— Ma mère! répéta-t-elle comme si ce mot eût [illegible]

délicieusement ses lèvres au passage ; — ma mère !... j'aurais vu ma mère !

Elle se laissa glisser sur le rebord du sofa et tomba à genoux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, — faites qu'elle soit heureuse... bien heureuse... Et faites qu'avant de mourir je puisse encore sentir sur mon front les lèvres de ma mère !. .

— Ma vie est à vous, madame, dit Lancester en la relevant ; — le temps que je donnais à ma rancune ou à mes folies, je vous le donnerai désormais sans réserve... Nous chercherons... Et, si trouver votre mère est une chose possible, nous la retrouverons, Susannah.

Elle tourna vers lui son regard plein de larmes.

— Dieu m'exauce, reprit-elle, puisqu'il me donne votre aide, Brian... Dites-moi encore que nous la retrouverons...

— Sur mon honneur, j'y tâcherai, madame !.. Et puis, nous parlerons d'elle... Nous laisserons de côté tous vos souvenirs de douleur pour penser seulement à ce souvenir heureux et aux espoirs qu'il fait naître.

— Oh ! vous êtes bon, milord ! dit Susannah dont le regard humide s'emplit d'une reconnaissance infinie ;—oui... nous parlerons d'elle... nous chercherons...

Elle prononça ce dernier mot avec effort, puis elle se tut, perdant le sourire qui brillait sous ses larmes. Ses yeux se séchèrent tout-à-coup et devinrent brûlans.

— Non ! non !... reprit-elle avec un découragement amer ; — vous m'entraînez dans de folles illusions, milord... Ne sais-je pas bien que je n'ai point de mère... En vain j'essaie de donner un corps à ce souvenir unique et vague... La vérité revient, Brian... la vérité qui navre et qui désespère... ce n'était qu'un rêve !

— Je ne puis croire... commença Brian.

— Ecoutez !... lorsque cette bouche amie toucha mon front, je poussai un cri de joie et je tendis mes petits bras afin de rendre étreinte pour étreinte... Hélas ! mes bras se refermèrent sur le vide. — Il n'y avait plus au-dessus de moi de belle dame penchée pour me donner un baiser. — J'ouvris les yeux : une obscurité profonde était dans la chambre.

J'entendis s'éloigner, il est vrai, un pas furtif, mais ce devait être Tempérance.

Presque aussitôt la voix menaçante de mon père éclata à la porte du corridor. Je ne pouvais comprendre ce qu'il disait parce qu'il parlait à Tempérance dans une langue à moi inconnue... J'ai su depuis que c'était le patois de l'Irlande occidentale. — Tempérance répondait d'une voix tremblante. Ismaïl menaçait toujours.

Enfin la pauvre fille poussa des cris perçans, et, parmi les cris, j'entendis la main de mon père retomber sur elle lourdement et à plusieurs reprises.

Quand on ralluma la bougie, je vis Tempérance étendue sur le parquet, le visage sanglant et tuméfié. — Ismaïl la frappait souvent ainsi. Je m'approchai d'elle pour la consoler : mon père me repoussa rudement.

— Avez-vous bien dormi, Suky ? me demanda-t-il.

— Je ne dormais pas, monsieur, répondis-je, et j'ai vu...

— Vous me conterez votre rêve une autre fois, Suky... mais ne dormez plus ainsi sur le carreau : les soirées sont froides et, — vous voyez, — vous êtes cause que je suis obligé de châtier Tempérance.

— Quoi ! m'écriai-je, c'est pour moi !

— Ecoutez, Suky, reprit Ismaïl avec son méchant sourire ; — car lorsqu'il souriait, Brian, je me sentais toujours frémir et avoir peur ; — écoutez, ne dormez plus dans le parloir, ma fille... et... quand vous aurez comme cela des rêves, venez me les conter tout de suite... Le ferez vous, Suky ?

Une question de mon père, milord, c'était toujours un ordre ou une menace. Je courbai la tête et me mis à trembler.

— Le ferez-vous ? répéta Ismaïl en me secouant le bras.

— Je le ferai, monsieur.

— Oui, Suky ; vous êtes une bonne fille... Et d'ailleurs, si vous ne le faisiez pas, je tuerais votre biche.

Cette menace me serra le cœur et alluma en moi une indignation qui était au-dessus de mon âge. Je n'avais au monde, pour m'aimer, que ma pauvre Corah, milord. — Pour la première fois je regardai Ismaïl en face, et ses sourcils froncés ne me firent pas baisser les yeux.

— Si vous voulez tuer Corah, je la défendrai, répondis-je. Il me frappa doucement sur la joue.

— Bon sang ne peut mentir ! murmura-t-il, — ou quelque chose de ce genre, dont le sens proverbial, je pense, m'échappa en ce temps et n'est point encore pour moi bien précis.

— Suky, ajouta-t-il en reprenant son sérieux, si vous défendez votre biche quand je voudrai la tuer, ma fille, je vous tuerai toutes les deux

Brian tressaillit sur le sofa.

— Le misérable ! prononça-t-il involontairement.

— Il est mort, dit lentement Susannah ; — et il était mon père, milord... Quand il fut sorti, je m'approchai de Tempérance qui gisait sur le parquet et j'essayai de la relever.

— Du gin ! me dit-elle avec sa voix rauque et cassée.

J'allai chercher du genièvre. Elle but avidement et à plusieurs reprises.

Quand elle eut bu, elle se mit à chanter.

Je lui demandai instamment et à genoux quelle était cette belle lady qui s'était penchée sur moi pour m'embrasser.

Elle éclata de rire et but encore.

Puis, au lieu de se relever, elle s'étendit tout de son long dans la poussière en disant :

— Le juif me bat, mais il me laisse boire... Que me font les coups à moi, quand j'ai du gin ?

— Tempérance, bonne Tempérance ! m'écriai-je, — répondez-moi, par pitié.

— Quand j'ai du gin, je ne crains pas les coups, répéta-t-elle ; — qu'il frappe, le juif, je boirai !...

CHAPITRE XII.

CORAH

Bien des fois, depuis ce jour, reprit Susannah, j'ai interrogé Tempérance. Quand elle n'était pas ivre, elle m'écoutait en tremblant et ne voulait point me répondre... Quand elle était ivre, elle me regardait avec son rire stupide et chantait.

On ne me laissa plus dormir dans le parloir.

Vous dont l'enfance a été sans doute bien heureuse, milord, vous dont le père fut bon, et noble, et vertueux, vous qui fûtes rassasié des baisers de votre mère, vous ne comprendrez pas cela peut-être : un de mes plus passionnés désirs en ce monde est de revoir Tempérance, la pauvre créature avilie, — et si je désire la revoir, c'est pour lui faire encore une fois cette question jadis si souvent répétée :

— Etait ce un rêve ?

— Non, ce n'était pas un rêve, interrompit ici Brian de Lancester. Croyez-moi, Susannah, pendant que vous parliez, je réfléchissais, et le plus simple bon sens uni à l'expérience la plus commune suffit pour reconnaître qu'il y a eu tout ceci autre chose qu'un vain songe. Cet homme, votre père, madame, avait à vous tromper un intérêt dont je ne puis me rendre compte. Il avait gagné cette Tempérance à l'aide de la passion de cette malheureuse, et il l'avait domptée par la crainte de ses corrections brutales. Elle s'est tue parce qu'elle avait peur. Je jurerais sur mon salut, milady, que cette dame dont votre mémoire a gardé si énergiquement l'image était votre mère.

— Merci, milord, merci ! dit tout bas Susannah.

Puis elle ajouta, en se parlant à elle-même :

— Ma mère serait venue vers moi... pour ne jamais revenir ensuite ! Ah ! lequel vaut mieux de croire cela ou de s'en tenir au rêve ?... Hélas ! milord, reprit-elle, Ismaïl me l'a dit

bien souvent : c'est ma mère elle-même qui s'est enfuie loin de mon berceau...

Les jours s'écoulèrent, milord, puis les mois, puis les années. Je grandissais. Mon père disait que je devenais belle.

Nul changement cependant ne s'opérait dans ma vie. Je demeurais toujours confinée dans la maison de Goodman's-Fields, n'ayant d'autre société que le muet Roboam, Tempérance et ma biche. Les absences de mon père devenaient de plus en plus fréquentes. Je ne le voyais presque plus.

J'ai su depuis ce qu'il faisait durant ces absences. Il jouait sa vie contre de l'or. En commençant, il gagna beaucoup d'or; quand la chance tourna, il perdit la vie.

Que j'ai pleuré, milord, vers cette époque dont je vous parle! Il y avait près de deux ans que la pauvre Corah et moi nous nous aimions... Si vous saviez comme elle était belle, Corah, et bonne et douce! Comme elle comprenait, attentive, chaque mot qui sortait de ma bouche! Comme elle devinait mon silence! C'était mon unique amie et ma seule joie. Quand je venais à sourire, elle bondissait follement sur le gazon autour de moi : c'était du transport, du délire! Quand j'étais triste, — et c'était bien souvent comme cela, milord, — elle venait se coucher à mes pieds, fixait sur moi ses grands yeux fauves, et gémissait doucement... J'ai vu plus d'une fois une larme se balancer aux cils rougeâtres de sa paupière... Pauvre Corah!... Quand elle fut morte, il s'écoula bien du temps avant que je trouvasse une autre créature vivante pour compatir à ma tristesse.

Car elle mourut, milord. — Corah n'était pas comme moi fille du malheur. Elle avait connu la liberté. Les nerfs souples et puissans de ses jarrets si frêles en apparence avaient dévoré l'espace autrefois. C'était au fond des grands bois qu'on avait été la chercher pour l'emprisonner ensuite dans cet étroit jardin qui n'avait pas assez d'air pour sa libre poitrine.

Elle dépérissait, la petite sauvage, parce qu'il y avait un mur entre elle et l'horizon; parce que ses narines grandes ouvertes ne pouvaient plus humer la brise savoureuse qui court par les hautes herbes; parce que tout lui manquait, la fatigue, le mouvement, le soleil.

Le soir, à l'heure où l'atmosphère humide et froide fait retomber jusqu'au sol l'étouffante haleine des quatre cent mille cheminées de Londres, Corah se prenait à respirer péniblement; elle haletait, puis elle perdait le souffle. Le matin, les premiers rayons du soleil lui redonnaient un peu de vie. Mais le soleil est bien rare à Londres, et quand il fait défaut, quel manteau de deuil sur la ville!...

Vous le dirai-je, milord, j'étais un peu comme Corah. L'air pesant de ma prison oppressait de plus en plus ma poitrine. Mais il y avait dans ce mal nouveau une sombre joie : j'espérais mourir. — J'étais trop forte. La mort ne vint pas...

Un matin, en descendant au jardin, je trouvai ma pauvre Corah étendue sur le gazon; elle respirait péniblement et sa poitrine se soulevait par soubresauts convulsifs. — Mes jambes défaillirent sous moi : je devinai... Je me mis à genoux auprès de Corah. De grosses larmes coulaient silencieusement sur ma joue... Elle leva sur moi son œil mourant et tâcha de se redresser sur ses pieds pour me porter sa caresse accoutumée.

Elle retomba, milord, — et ce fut fini. Corah ne se releva plus...

Brian prit le mouchoir brodé de la belle fille et essuya une larme qui roulait lentement le long de sa joue. Elle essaya de sourire.

— C'est là une douleur bien frivole, n'est-ce pas, milord? reprit-elle. — Mais c'est que, après cette mort, il me faut franchir un espace de sept années pour retrouver dans ma vie un instant d'épanchement, un mouvement de tendresse, un regard ami, une caresse sincère... Sept ans, milord! et je suis bien jeune... Depuis huit jours, Dieu m'a comblée. Il a envoyé vers moi celui que j'aime et une angélique femme qui m'appelle sa sœur. Aussi, quoi qu'il arrive, je ne me plaindrai plus, Brian. Vous m'avez aimée huit jours et lady Ophelia m'a donné place en son cœur...

Je restai toute la journée auprès de Corah morte. Ce fut en vain qu'on voulut m'arracher de là. J'y voulais mourir.

Le soir, oh! ce fut une chose affreuse, milord! Tempérance introduisit un homme dans le jardin. Cet homme était hideux à voir; il portait, sur un corps difforme, de misérables haillons; lorsqu'il marchait, tous ses membres se disloquaient en d'ignobles contorsions.

Tempérance me dit :

— Miss Susannah, voici le joli mendiant Bob qui vient chercher la biche. Il faut monter à votre chambre, ou bien vous serez malade.

Je ne bougeai pas. Mais l'horrible mendiant s'avança tortueusement vers moi, et, saisie d'un invincible dégoût, je m'élançai dans le parloir.

Le mendiant Bob et Tempérance restèrent seuls auprès de ma pauvre Corah.

— Allons, mon joli Bob, dit Tempérance, chargez-moi ça sur vos épaules.

Bob se mit à genoux à la place même où j'étais un instant auparavant et passa ses mains sur le corps de ma biche.

— Elle est durement maigre, cette petite bête, grommela-t-il; mais si elle était morte d'un coup de couteau, on en tirerait bien trente shellings.

J'entendais et j'avais le frisson.

— Je vous la donne telle quelle pour un pot de gin, reprit Tempérance; — mais dépêchez, mon joli Bob.

— Du gin! gronda Bob, — toujours du gin!... une femme de cinq pieds six pouces!... Ecoutez, Tempérance, je vous apporterai une pinte de ginger-beer .. la petite bête ne vaut pas davantage.

— Va pour le ginger-beer! dit Tempérance, mais dépêchez!

Bob mit sa main dans son sein et en retira un long couteau dont la lame brilla aux dernières lueurs du crépuscule.

— Après ou avant, dit-il, peu importe!... Ce serait péché de perdre tant de livres de bonne viande : je vais l'arranger si bien que le marchand croira que je l'ai tuée avant sa mort...

Je l'entendis pousser un aigre éclat de rire, puis la lame de son couteau disparut dans la gorge de Corah...

Un cri d'horreur m'échappa. Je tombai à la renverse.

Quand je repris connaissance, mon père était au chevet de mon lit avec un médecin.

— Il faut soigner cette enfant, monsieur, disait ce dernier; elle est malade, fort malade! Il lui faut de l'air, de la liberté, les joies de son âge, ou bien...

Il n'acheva point, mais je compris, et j'eus un mouvement d'espoir.

— Pensez-vous que nous en soyons là déjà, docteur? répliqua Ismaïl. Elle est forte et belle, voyez... C'est l'effet d'une douleur passagère... Je lui donnerai une autre biche, et il n'y paraîtra plus.

Le médecin secoua la tête et s'en alla prendre, sur la tablette de la cheminée, un géranium dont les fleurs étiolées se penchaient, affaissées, sur leurs tiges.

— Les fleurs et les enfans ont besoin de soleil, dit-il; voici une pauvre plante qui sera morte demain... croyez-moi, monsieur, donnez de l'air pur aux poumons lassés de votre fille, ou elle fera comme la fleur.....

Le médecin salua et sortit. — J'avais fait semblant de dormir pendant toute la durée de cet entretien. Quand mon père fut seul, il s'assit auprès de moi et me tâta le pouls.

— Ces coquins de *physicians* deviennent poëtes! murmura-t-il avec mauvaise humeur; — les fleurs et les enfans!.... le fait est que Susannah est malade... Par Jacob! j'aime mieux faire un sacrifice que de la perdre! Cette enfant-là est ma fortune. De manière ou d'autre, elle me vaudra une bonne rente, et cela sans danger...

Le lendemain, milord, on me fit monter dans une voiture fermée qui roula un jour entier sans s'arrêter. Lorsque j'en descendis, il faisait nuit, et, le lendemain encore je m'éveillai dans une grande chambre où s'épandaient à flots les rayons du soleil levant.

Je sautai hors de mon lit et m'élançai vers la fenêtre. Des larmes me vinrent aux yeux, milord. J'avais devant moi un

vaste horizon, des bois, un lac, des montagnes. — Sur tout cela, les rayons obliques du soleil glissaient, jetant çà et là leur poussière d'or. C'était bien beau; c'était si beau que j'oubliais ma pauvre Corah. — Mais son image revint bientôt solliciter ma mémoire. Je la vis courant sous les grands arbres, côtoyant les vertes rives du lac ou couchée dans les herbes de la plaine. Et je pleurai encore, mais ce n'était plus de joie.

Mais j'étais une enfant, après tout. Toutes ces choses, si belles et si nouvelles pour moi, furent fortes contre mes regrets. Je me souvins de Corah, je m'en souviens encore, comme du seul être qui ait jeté quelque douceur dans la triste solitude où s'écoula mon enfance, et cependant, alors comme maintenant, ce souvenir dépouilla son amertume première. Je me représentais toujours Corah couchée à mes pieds, et léchant ma main qui lui portait du pain ou une caresse; je ne la voyais jamais mourante, et j'éloignais de ma mémoire le couteau de l'horrible mendiant Bob.

L'endroit où l'on m'avait ainsi conduite était bien loin de Londres. C'est tout ce que je puis dire, n'ayant jamais su ni son nom, ni sa position sur la carte. On me laissait sortir tant que je voulais, mais je n'avais point permission de parler aux étrangers, et Tempérance était toujours ma seule compagnie, Tempérance et Roboam le muet, qui m'accompagnait dans toutes mes courses à travers champs et se mettait comme un mur de pierre entre moi et les bons villageois qui me saluaient en passant.

Mon père était resté à Londres.

Lady Ophelia et vous, milord, m'avez parlé de Dieu depuis huit jours, et lady Ophelia m'a prêté un livre où sont écrites de hautes et consolantes paroles. Alors je ne connaissais point Dieu, et son nom ne m'était jamais venu à l'oreille que dans un blasphème d'Ismaïl ou dans les plaintes de Tempérance lorsque mon père la frappait. — J'ignorais tout ce qui a rapport à la religion. Hélas! j'ignore encore sur cela bien des choses!... et pourtant, dès ce temps, où mon intelligence d'enfant était plongée dans de complètes ténèbres, dès ce temps je sentais en moi quelque chose qui me portait invinciblement vers une adoration mystérieuse, vers un espoir qui n'était point de ce monde et dont le but brillait au-delà de la mort. C'était une aspiration vague et plus douloureuse que consolante, milord, parce qu'elle était environnée de pénibles efforts pour comprendre, efforts qui jamais ne pouvaient aboutir.

J'interrogeais parfois Tempérance, mais Tempérance ne m'entendait pas ou feignait de ne me point entendre. — En ces occasions, elle entonnait un stupide refrain, ou bien elle me disait qu'Ismaïl viendrait bientôt me chercher, et qu'alors j'aurais des robes de soie et de velours, des perles dans mes cheveux et des bagues de pierres précieuses à chacun de mes doigts.

Je comprenais cela. Pour tout ce qui était mauvais ou seulement frivole, je n'étais pas entièrement ignorante. Ismaïl m'avait répété jusqu'à satiété que j'étais belle, et souvent il m'avait revêtue d'atours brillans, comme pour exalter ma coquetterie naissante.

J'avais quitté Londres au commencement du printemps. On me laissa dans cette maison de campagne pendant toute la belle saison. Ces huit mois de liberté comparative produisirent sur moi un effet extraordinaire. J'étais forte avant de partir, et il avait fallu, pour me courber, toute l'écrasante pression de ma solitude au milieu de l'atmosphère impure de Londres. Aux champs, je me développai tout-à-coup. Mon corps devint robuste; mon cœur prit de la force, et mon intelligence, quoique toujours inculte, jeta quelques hardis regards, par-dessus les barrières imposées, sur ce monde qu'il ne m'était point permis de connaître.

J'appris à monter à cheval, j'appris à nager dans le lac, et le muet s'émerveilla souvent de mon adresse à manier le fusil de chasse qu'Ismaïl avait mis parmi mes bagages.

Hélas! milord, ce ne sont point ces choses qu'une femme doit savoir. J'ai appris depuis huit jours que ces pauvres talens vont mal à une jeune fille. Je les oublierai parce que je veux vous plaire, Brian.

Lancester s'inclina en souriant.

— N'oubliez rien, Susannah, dit-il, je vous aime comme vous êtes... J'aime tout ce qui est en vous: votre ignorance, et jusqu'à cette tyrannie qui pesa sur vos jeunes années et qui vous fit si différente des autres femmes... Oh! si vous m'aimez, nous serons bien heureux!

— Si je vous aime! répéta Susannah dont l'œil allangui par ses souvenirs lança tout-à-coup un jet de flamme. — Dieu sait que depuis longtemps ma vie est à vous, milord... Mais je vous dirai bientôt ce que je souffrais sans vous et pour vous qui ne me connaissiez pas... Je vous dirai comment, sans le savoir, vous avez changé mon apathique résignation en agonie, ma morne indifférence en martyre... Et je vous dirai aussi combien j'aimais ma souffrance, Brian, et quel étrange bonheur se mêlait à l'amertume de ma torture...

Vers l'automne, une lettre d'Ismaïl me rappela. Nous montâmes encore dans une voiture fermée qui entra dans Londres à la nuit. — Je suis une étrange créature, ou peut-être sommes-nous tous ainsi faits. J'eus du plaisir à revoir cette maison où l'ennui avait pesé si lourdement sur moi; j'eus du plaisir à m'asseoir auprès de la cabane vide de la pauvre Corah. Les grands arbres me parurent de vieux amis, et ma chambrette me sembla moins triste.

Je n'enviais plus les jeunes filles qui jouaient sur le gazon du square. Et, d'ailleurs, ce n'étaient plus les mêmes: elles avaient grandi comme moi, celles dont je jalousais autrefois les bruyans plaisirs. — Maintenant, que faisaient-elles, puisqu'on ne les voyait plus sur le square?... Peut-être étaient-elles recluses à leur tour?... Pauvres filles!

Je m'apitoyais sur leur sort, et je me disais qu'elles feraient comme ma biche Corah, parce qu'elles étaient prisonnières après avoir été libres.

En me revoyant, mon père sembla étonné.

— Comme vous voilà belle et grande, Susannah! dit-il avec une véritable admiration; — ce diable de docteur avait raison, avec sa fleur et son enfant... Allons, Susannah, ma fille, vous voilà une dame, et il va falloir vous traiter en conséquence. Aimez-vous les belles robes?

Je rougis de plaisir à cette question.

— Vous aurez de belles robes, reprit mon père, qui mit de la raillerie dans son sourire, — et des parures et des dentelles... Et puis, ma fille, vous verrez bientôt des figures nouvelles... Oh! vous allez vous divertir comme une reine, Susannah.

Je demeurai pensive après le départ d'Ismaïl. Ma curiosité s'était changée en crainte sauvage. L'idée de voir quelqu'un, de parler à quelqu'un qui ne serait ni mon père, ni Tempérance, ni Roboam, me faisait peur. — Mais d'un autre côté, les belles robes, les bijoux, les dentelles me tournaient la tête. Je pense que j'avais alors onze ans ou un peu plus. Il y a six ans de cela.

Le soir même de ce jour il arriva une sorte d'événement.

Tempérance était occupée à démêler mes cheveux pour faire ma toilette de nuit. Comme d'habitude, la malheureuse fille sentait le gin à soulever le cœur. Néanmoins, elle n'était point ivre tout-à-fait, mais seulement gaie de cette gaîté communicative et exaltée, si repoussante chez les créatures adonnées à son vice favori.

— Miss Susannah, me dit-elle tout à-coup en éclatant de rire, je suis chargée de vous embrasser... de vous embrasser sur les deux joues, pardieu! miss Susannah!... Je viens de pécher, ma foi, ma chère demoiselle! Le livre dit: Tu ne prendras point en vain le nom de Dieu... mais c'est mon joli Bob qui m'apprend à jurer ainsi... Que disais-je donc, miss Susannah, s'il vous plaît?

— Vous disiez que boire toujours est un vilain défaut, Tempérance, répliquai-je avec ma malice d'enfant.

— Disais-je cela? s'écria-t-elle; — oh! diable! Il faut que je sois ivre alors... Mais non, méchante enfant... Je disais qu'on m'avait chargée de vous embrasser et de mettre à votre cou ce brimborion que voici.

Avant que j'eusse le temps de répondre, elle planta un gros baiser sur chacune de mes joues, et me passa au cou un cordon de soie auquel pendait le médaillon où est notre fleur, Brian.

— Qu'est cela? m'écriai-je, et qui vous a chargée?...

— Chut!... interrompit Tempérance; — c'est un grand secret...

— Je vous en prie, ma bonne Tempérance, dites-moi qui m'envoie cette jolie boîte.

— C'est...

Elle s'arrêta pour éclater de rire.

— C'est une fée, reprit-elle avec sa grosse gaîté, — une fée qui rôde dans Goodman's-Field tous les soirs et qui me donne de quoi acheter du gin, quand... quand cela lui plaît, pardieu! miss Susannah!

CHAPITRE XIII.

LE MÉDAILLON.

Il me fut impossible, continua Susannah, de tirer rien autre chose de Tempérance, qui s'enfuit, me dit-elle, pour aller chercher la demi-pinte de gin que lui avait donnée la fée.

Elle me laissa le médaillon qu'elle avait suspendu à mon cou. Je le tournai en tous sens et admirai la délicatesse de son travail. A la place où se trouve maintenant ce grattage confus, — Susannah tenait le médaillon à la main en parlant ainsi, — on voyait une petite estampe, des armoiries, je pense, gravées avec une extrême délicatesse. Au-dessous de l'écusson, un mot avait été ajouté au poinçon, un seul mot, gravé d'une main tremblante...

Je ne savais pas lire encore, Brian, je ne pus déchiffrer ce mot, mais chacune des lettres qui le composaient burina sa forme au fond de ma mémoire, et plus tard je pus les épeler en mon souvenir.

Le mot écrit au-dessous de l'écusson était un nom, et ce nom, autant qu'une impression de ce genre peut arriver à la certitude, était Mary.

— Mary! répéta Brian comme s'il eût fouillé sa mémoire.

Un instant, il sembla poursuivre sa muette recherche; puis il ajouta brusquement :

— Mais il y a tant de Mary!...

— Et puis, je me trompe peut-être, reprit Susannah; car ce nom ou ce mot n'est resté que bien peu de temps sous mes yeux.

Brian, cependant, réfléchissait : une idée venait de germer vaguement en son esprit. Il se pencha sur le médaillon qu'il examina minutieusement, comme s'il eût voulu soulever l'épais réseau formé par les lignes ténues que le grattage avait mises sur l'estampe primitive. — Mais qui jamais a pu voir deux fois de suite la même figure dans les nuages? Dans la confusion, dans l'enchevêtrement de mille lignes jetées l'une sur l'autre au hasard, l'esprit aperçoit tout et n'aperçoit rien. — Brian chercha en vain les deux aigles qu'il avait reconnus aux deux côtés de l'écusson. Ces supports lui semblaient être des griffons, maintenant. La couronne de comte, seule, restait visible au-dessus des armoiries.

— Et c'est votre père qui a détruit cette gravure, milady? demanda-t-il.

— J'allais vous le dire, répondit Susannah. Pendant toute la soirée je m'occupai à contempler mon médaillon. Je ne sais pourquoi je le chérissais déjà bien plus que tous mes autres joyaux. J'établissais entre ce présent, fait par une main inconnue, et la vision dont je vous ai parlé, une involontaire et mystérieuse liaison. Ce devait être la même personne...

— Vous pensâtes à votre mère, Susannah?

La belle fille baissa la tête.

— Milord, dit-elle, je pensai à une femme douce et bonne qui m'aimait. Je ne pensai pas à ma mère, puisque je croyais que ma mère me détestait... Ne m'avait-elle pas abandonnée?... Non, Brian, je dois vous le dire, l'idée de mère n'éveillait en moi que de douloureux sentimens... Mon père m'avait dit tant de fois...

— Votre père, madame, interrompit Brian avec amertume et compassion, — voulait mutiler votre cœur et y effacer l'amour filial comme il a effacé les signes et le mot gravés sûr ce médaillon. Il est mort et il n'a pu réussir... Que Dieu lui pardonne!

— Oh! oui, milord, que Dieu lui pardonne si tel fut son projet!... car, parmi les cruels souvenirs qui forment tout mon passé, le plus amer et le plus cruel est celui-ci : J'ai souvent maudit ma mère...

J'étais encore à regarder mon cher médaillon, lorsque Ismaïl vint me faire sa visite du soir. J'essayai de le cacher dans mon sein; mais il aperçut ce mouvement et me saisit le bras.

— Oh! oh! s'écria-t-il, miss Suky, savons-nous déjà la route de notre sein, cette cachette dont on n'use guère à votre âge d'habitude? Montrez-moi cela, mon enfant... Ce ne peut être encore un billet doux, je pense!

— Ne me le prenez pas, monsieur, m'écriai-je; je vous en prie, ne me le prenez pas.

— Nous y tenons donc bien, miss Suky?... Voyons! Je vous le rendrai; mais il faut me le montrer tout de suite.

Il me dit cela de ce ton d'impérieuse raillerie auquel, pour mon malheur, j'ai su bien rarement résister.

Vous vous souvenez d'Ismaïl, milord?... Mais il ne vous ordonnait rien à vous, et, vis-à-vis des étrangers, ses traits gardaient toujours l'obséquieuse expression de l'escompteur israélite.

Dans l'intérieur de sa maison, c'était un homme terrible. Il me semble voir encore son pâle visage dont la partie inférieure était cachée par une barbe épaisse, noire, soyeuse, et si belle qu'on l'eût prise pour une frange de satin. Cette barbe n'était séparée des cheveux que par les pommettes de ses joues et son front étroit, dont ses sourcils de jais couvraient encore la meilleure partie. — Tempérance disait qu'il était beau. C'était en tout cas une effrayante beauté que la sienne, milord...

Et sa voix!... comme elle éclatait sourde, moqueuse, menaçante. — J'ai entendu depuis une voix semblable, Brian, une voix qui, la première fois que je l'entendis à mon oreille, me figea le sang dans les veines et me donna froid jusqu'à la moëlle des os. C'était la voix d'un homme...

Susannah baissa le ton et s'approcha de Brian.

— C'était la voix de l'homme qui est maintenant mon maître, milord, acheva-t-elle.

L'attention de Brian redoubla. Susannah reprit :

— Je n'en suis pas encore à vous parler de lui. Je veux vous dire seulement une chose étrange. Cet homme, qui s'est fait connaître à moi sous le nom de Tyrrel, et que lady Ophelia nomme sir Edmund Makensie...

— Sir Edmund Makensie! s'écria Lancester; — ce serait..

— Vous le connaissez, milord?

— A coup sûr, je le connais, madame... Qu'alliez-vous me dire sur sir Edmund Makensie?

— J'allais vous dire, milord... mais vous serez à même de juger si je suis ou non dans l'erreur, puisque vous le connaissez, — j'allais vous dire que sa voix a fait une fois sur moi un effet extraordinaire. Je l'avais entendu parler déjà avant cette circonstance, je l'ai entendu depuis, et il me semble que sa voix est maintenant déguisée, — tandis que cette fois, milord, cette seule fois, il parla naturellement, avec colère, avec passion, — et sa voix devint celle d'Ismaïl.

Brian sourit d'un air de doute.

— Je me suis trompée, n'est-ce pas? reprit Susannah. — Cela est possible, milord. Ma situation elle-même, ce jour-là, devait puissamment contribuer à mon erreur, car je me retrouvais, — comme autrefois dans la maison de Goodman's-Field, — sous la tyrannique volonté d'un homme qui me disait : Fais cela!... et j'étais obligée d'agir malgré mon cœur et malgré ma conscience... Oh! ce fut un douloureux moment! ajouta la belle fille dont une amère pensée sembla traverser l'esprit. — Il y avait là un mourant qui dormait, et

l'on me dit de le baiser au front... Je le baisai, milord, parce qu'on me menaçait de vous perdre... Dieu veuille qu'il n'en soit point résulté de mal!...

Brian la regarda avec inquiétude.

— Vos paroles deviennent pour moi des énigmes, Susannah, dit-il. — Au nom du ciel, expliquez-vous!

— Bientôt, milord, bientôt... Avant d'arriver à ce triste épisode, il y a d'autres épisodes bien tristes à vous raconter... Je vous parlais de Tyrrel parce que sa voix... Et maintenant que j'y pense, mon cœur se serre encore... Oh! c'était sa voix... c'était sa voix!

Susannah, en prononçant ces derniers mots, mit ses mains devant ses yeux comme pour repousser une effrayante vision.

— Madame, dit doucement Lancester, assez de malheurs réels ont pesé et pèsent encore sur votre vie, si courte pourtant, sans aller vous créer des fantômes... Quoi de commun entre le débonnaire visage de sir Edmund et la figure énergiquement méchante du juif Ismaïl?... Cette insignifiance des traits de sir Edmund, l'aveugle, peut n'être qu'un masque, puisque vous le dites mêlé à ces ténébreuses intrigues qui vous entourent; mais ce masque, Ismaïl eût en vain tenté de le mettre sur sa mobile physionomie. Tout en eux est différent, contraire même... D'ailleurs, madame, faut-il vous rappeler qu'Ismaïl est mort?

— Mort sur l'échafaud, mon Dieu! murmura Susannah; — je le sais... je l'ai vu... j'ai vu pendre mon père, milord!

Elle s'arrêta, tremblante, suffoquée, et fut quelques secondes avant de reprendre la parole.

Brian, pendant ce temps, songeait à ce sir Edmund dont il avait jusqu'alors déploré le malheur et qui se trouvait être, suivant Susannah, la tête d'une criminelle et mystérieuse entreprise. Il ne savait pas encore quels étaient le but et les moyens de cette entreprise, mais il rêvait déjà aux mesures à prendre pour arracher le masque de cet homme, qui faisait abus de son infirmité et trompait d'autant plus facilement le monde, qu'on le plaignait davantage et que la compassion fermait la porte aux soupçons.

Ceci était fort dangereux pour sir Edmund Makensie, car la position occupée dans le monde par Brian de Lancester le rendait l'un des plus dangereux ennemis qu'on pût avoir à combattre.

Et encore ce pauvre sir Edmund ne savait rien du péril qui le menaçait.

En vérité, cette petite Française, que nous la nommions Maudlin, la duchesse douairière de Gêvres ou la contessa Cantacouzène, cousine germaine par alliance de la Sainteté de Notre Père en Rome, était radicalement inexcusable de s'être ainsi endormie au bon moment! Si encore elle n'eût dormi que d'un œil comme font souvent, au dire des naturalistes, les chattes d'un certain âge, mais non! elle dormait de tout son cœur, poursuivant avec acharnement les aventures de Robinson Crusoé. Elle plantait du maïs, elle aiguisait de vieux clous pour en fabriquer de petits couteaux, elle creusait des canots dans des troncs d'arbres, elle apprenait toutes les langues de l'Europe à une multitude de perroquets; — bref, elle était fort occupée.

— Je vous disais, milord, reprit Susannah qui secoua brusquement le poids lourd que l'horreur de l'image récemment évoquée avait mis sur son esprit, — je vous disais que mon père m'ordonna péremptoirement de lui remettre l'objet caché dans mon sein. Je dus lui obéir, quelle que fût ma répugnance à me dessaisir de ce médaillon.

Il le prit, et aussitôt qu'il eut jeté les yeux sur le mot écrit au poinçon et sur les armoiries, une exclamation de colère lui échappa.

— Misérable Tempérance! murmura-t-il; — on ne peut décidément se fier à elle... Qui vous a donné ce bijou, miss Suky?

Je ne répondis point.

— Il est fort joli, ma fille, reprit-il; — voulez-vous m'en faire cadeau?

— Non, oh! non, monsieur! m'écriai-je, laissez-le moi! je vous supplie de me le laisser!

— Je vous le laisserai, Suky, si vous êtes une bonne fille, — c'est-à-dire si vous m'avouez que c'est Tempérance qui vous a donné ce bijou.

Dieu a mis en nous l'horreur instinctive du mensonge, milord, car, moi dont l'ignorance était complète à ce sujet comme sur tous les autres, ce premier mensonge eut grand'peine à tomber de mes lèvres. — Mais je savais que mon père frapperait Tempérance, et j'avais pitié d'elle.

— Non, monsieur, répondis-je avec embarras, ce n'est pas Tempérance.

— Serait-ce donc Roboam? s'écria-t-il en pâlissant.

— Oh! non, monsieur.

Cette fois la réponse partait du cœur. Ismaïl me regarda en dessous.

— Cela sait déjà mentir! murmura-t-il avec un narquois sourire; — l'éducation ne sera ni longue ni difficile à faire, je voudrais le parier... Cela suffit, miss Suky, ajouta-t-il tout haut. Je sais ce que je voulais savoir, et je vous rendrai votre bijou.

Il s'assit auprès de moi, tournant et retournant le médaillon entre ses doigts comme s'il eût voulu l'ouvrir. — Moi, je n'avais pas même soupçonné qu'il pût être creux.

Au bout de quelques minutes, durant lesquelles il m'entretint de choses frivoles, son doigt pressa par hasard le ressort du secret et le médaillon s'ouvrit.

Je poussai un cri de surprise.

— Ah! ah! Suky, dit-il, vous ne vous attendiez pas à cela.

— Qu'y a-t-il dedans, monsieur? demandai-je curieusement.

— Il y a de l'eau de Portugal, miss Susannah, — et quelques poils de chatte.

En prononçant ces mots qu'il accompagna d'un rire sec et forcé, il s'approcha de la grille où quelques morceaux de houille achevaient de se consumer, et y jeta un objet qu'il avait pris dans le médaillon.

Cet objet pétilla en touchant le coke, s'enflamma aussitôt et rendit un flocon de fumée épaisse. — Ce devait être une mèche de cheveux.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, vous m'aviez promis de me rendre...

— Chut! miss Suky, interrompit il; — nous autres fils d'Abraham, nous tenons toutes nos promesses, entendez-vous, et, pour ma part, plutôt que de manquer à ma parole, j'ai fait cinq fois déjà banqueroute... Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une banqueroute, miss Suky; je vous apprendrai cela quelque jour... et bien d'autres choses encore, pour peu que vous et moi ayons du loisir.

Il avait pris dans le médaillon un tout petit papier d'une extrême finesse qui accompagnait les cheveux. Il mit son lorgnon à l'œil et lut:

« A Susannah quand elle saura lire. »

— Bon! s'écria-t-il, voilà une naïveté ravissante!... Naturellement, Suky, vous ne vous seriez point avisée de lire avant d'avoir appris votre alphabet.

— Mais j'apprendrai, monsieur, interrompis-je; ce papier est à moi, rendez-le moi.

— Vous apprendrez, Suky, voilà ce qui est vrai; vous apprendrez dès demain à lire, à chanter, à danser... vous apprendrez tout ce qu'une belle fille doit apprendre pour captiver le cœur d'un homme... Quant au papier, c'est autre chose... Ne vous en inquiétez pas, et laissez-moi déchiffrer ce griffonnage.

Il commença en effet la lecture du billet enfermé dans le médaillon.

Le papier était très petit, milord: pourtant il contenait sans doute bien des choses, car mon père fut longtemps à le lire. — Tout en le lisant, il murmurait d'amères paroles et haussait les épaules avec dérision.

— Que c'est bien cela! s'écria-t-il enfin; — il y a là, pardieu! dans ce misérable chiffon de quoi faire fondre en larmes tout un bataillon de vieilles femmes!... Si la personne qui vous écrit ces fadaises était riche, Suky, je crois que nous pourrions nous arranger ensemble, car rien ne lui coûterait.

— Quelle est cette personne, monsieur? demandai-je d'une voix suppliante, — et que me veut-elle?

—Elle vous veut, miss Suky ; voilà tout. Quant à son nom, le voilà écrit en toutes lettres —Il me montrait le mot gravé sous l'écusson. — Quel dommage que vous n'ayez pas pris votre première leçon de lecture, n'est-ce pas?

— Quel est ce nom? demandai-je encore.

— C'est le nom...

Il hésita et reprit :

— C'est le nom d'un beau jeune homme qui se meurt d'amour pour vous, Suky... On le nomme Henry.

Je ne compris rien à cette réponse, comme bien vous le pensez, milord. — Pour savoir, à onze ans et demi, ce que c'est que l'amour, il faut avoir écouté aux portes des salons ou traversé souvent les antichambres.

—Et c'était Ismaïl qui vous parlait ainsi, madame! dit Lancester dont les sourcils s'étaient froncés; — votre père!...

— Je pense que c'était bien mal, milord, puisque ces mots semblent provoquer votre indignation ; — mais Ismaïl alla plus loin... Ce soir, pour la première fois, il prononça devant moi des paroles qui glissèrent d'abord, incomprises, sur le bouclier de mon ignorance, mais qui, souvent répétées et patiemment expliquées, finirent par pénétrer dans mon intelligence... Il y a huit jours, je vous aurais répété sans rougir tout ce que me disait Ismaïl, parce que je croyais que ces leçons étaient celles que chaque père donne à ses filles... Depuis huit jours, la lumière s'est faite en moi : je sais que, devant Dieu comme devant le monde, ces enseignemens sont infâmes et qu'ils atteignent, dans la bouche d'un père, les dernières limites de l'odieux.

— Quoi! madame, s'écria Brian, — faut-il donc que je suppose?...

— Laissez, milord, dit Susannah dont un sourire noble et pur éclaira la tristesse; — ne m'interrogez pas... Je ne comprendrais point vos questions peut-être... Je vous dirai tout, quoi qu'il m'en coûte, et je vous dirai dès à présent que, pour toutes ces choses qui concernent l'amour, je ne sais rien dans ma vie dont je puisse vouloir faire mystère à qui que ce soit au monde.

Brian de Lancester se sentit rougir et avoir honte, tant il y avait loin de cette ferme et digne candeur à la question qu'il avait été sur le point de formuler.

— Ismaïl avait toujours à la main le médaillon, reprit cependant Susannah. Il semblait hésiter à me le rendre. Tout-à-coup il tira de sa poche un outil pareil à celui dont se servait Roboam pour sculpter ses petits morceaux de bois, et vint brusquement se rasseoir auprès de moi.

Puis, à l'aide de son outil, il commença le grattage de l'écusson.

— Que faites-vous, monsieur? lui dis-je.

— Vous le voyez bien, Suky... Mais laissons cela, je vous prie, et parlons de choses sérieuses... J'ai un long discours à vous faire, voyez-vous, et j'aime à travailler en prêchant... Ecoutez-moi bien : — Vous êtes une charmante enfant, Susannah, et, si vous tenez ce que vous promettez, dans deux ou trois ans, — quatre ans au plus tard, — vous serez la plus belle fille de Londres... Cela vous fait-il plaisir?

— Eh! monsieur, répondis-je en sanglotant, vous effacez le nom de la presenne qui m'aime... A quoi me servira-t-il d'apprendre à lire?

— Vous tenez donc bien à savoir ce nom, Susannah?... Si vous êtes sage, je vous le dirai plus tard... Et d'ailleurs, ma fille, dans quelque temps, vous compterez par douzaine les gens qui vous aimeront... Sur ma foi, vous serez une heureuse créature, Suky... Je vous donnerai, moi, des parures à écraser les plus brillantes ladies... Vous serez l'astre qui éclairera Londres, vous serez la lionne... Autour de vous se pressera une foule compacte de soupirans... Tous vous demanderont votre cœur.... M'écoutez-vous, Suky?

Je suivais d'un œil triste l'œuvre de destruction à laquelle il se livrait tout en parlant.

— Vous m'écoutez; c'est bien! reprit-il. — Je vous disais qu'on vous demanderait un regard à droite, à gauche, de toutes parts, enfin, ma fille; la vie des femmes est ainsi faite, la vie des jolies femmes, au moins... Or, Suky, beaucoup se perdent par trop d'orgueil, beaucoup par étourderie... L'orgueil, que les sots et les hypocrites nomment la pudeur, vous conseillera de passer, froide et hautaine, parmi l'encens brûlé en votre honneur; — l'étourderie, que vous entendrez nommer dans le monde... quand vous irez dans le monde... la voix du cœur, vous dira d'aimer quelque jeune gentleman à la voix douce, au tendre sourire... Prenez garde, Susannah!.. oh! prenez garde, ma fille!.. Le devoir d'une femme... Mais voici votre bijou que je vous rends, suivant ma promesse.

Il me rendit, en effet, le médaillon vide et dans l'état où vous le voyez.

Puis il reprit d'une voix presque solennelle :

— Le devoir d'une femme est d'aimer, Susannah, d'aimer et de se donner sans réserve et sans combat... Vous comprendrez cela plus tard... Mais son devoir est aussi de choisir... et la meilleure règle pour se guider dans son choix, ma fille, c'est de ne repousser personne, — excepté ces misérables aventuriers qui n'ont en ce monde que leur figure et leur habit ; — c'est d'aller de l'un à l'autre... pourvu que l'un et que l'autre soient riches et soient généreux... A demain, Suky!

Brian demeurait comme pétrifié.

— Infamie! infamie!... murmura-t-il enfin.

Il se leva et fit quelques tours dans la chambre. — Lorsqu'il revint vers Susannah, son front s'était rasséréné.

— Madame, lui dit il d'un ton de conviction profonde, cet homme, — ce monstre! — n'était point votre père!...

CHAPITRE XIV.

LE BOUDOIR D'ISMAIL.

Brian de Lancester, en affirmant à Susannah que le juif Ismaïl n'était point son père, n'avait aucune preuve matérielle à l'appui de son assertion. Cette parole, qu'il avait prononcée avec tant de conviction et de chaleur, n'était que l'élan d'un cœur loyal et haut placé, refusant de croire à ce comble de l'infamie : un père soufflant l'esprit du mal dans l'âme de son enfant.

S'il y avait autre chose sous cette parole, c'était un vague soupçon excité par quelques parties du récit de la belle fille, mais ce soupçon lui-même n'avait point d'assises, et, en définitive, sauf l'invraisemblable monstruosité de la conduite d'Ismaïl, rien ne disait que Susannah ne fût point sa fille.

Elle le comprit sans doute, car elle ne releva point ce cri échappé au cœur de Brian, et attendit un mot, une preuve qui pût soutenir cette affirmation si soudaine.

— Il est des choses, milady, reprit Lancester répondant à la secrète pensée de Susannah,—il est des choses qu'on sent et qu'on ne peut point démontrer. — Je sens, — je sais, madame, — que ce médaillon venait de votre mère, je sais que cet homme ne peut être votre père... vous dire comment je le sais m'est impossible...

Susannah porta le médaillon à ses lèvres et le baisa longuement.

— Je veux vous croire, milord, dit-elle, pour ce qui est de la mystérieuse origine de ce médaillon... Il me sera désormais doublement cher, puisqu'il me parlera de tout ce que j'aime... de ma mère et de vous... de ma mère, dont vous me révélez l'amour, de ma mère, que vous me rendez pour ainsi dire, et que vous me montrez derrière un voile que je n'avais pas su entièrement soulever... Oh! merci pour elle et merci pour moi, milord... Voici que vous venez de m'apprendre que je ne vous aime pas assez encore!...

Elle leva sur Brian ses beaux yeux pleins de tendresse et de gratitude infinies.

— Quant à Ismaïl, reprit-elle encore ; vous vous trompez,

milord, il était mon père... Mais c'était un homme qui, autant que j'en puis juger par mes souvenirs, combinés avec le peu d'expérience acquise pendant ces derniers jours, avait des idées et des principes bien différens de ceux des autres hommes... Il ne croyait à rien ; il se raillait de tout et savait affubler d'un nom méprisant ou moqueur chacune des vertus admises par le monde... La chose la plus ridicule à ses yeux eût été justement la plus sainte aux vôtres, et, quand il se vantait orgueilleusement d'être juif, c'est qu'il attribuait à tous ceux qui suivent la loi de Moïse des sentimens pareils aux siens... Peut-être était-ce une calomnie... et cependant, lorsque j'ai vu, rassemblés, parfois, les frères d'Ismaïl, à Damas, à Paris, à Londres, j'ai pu me convaincre qu'Ismaïl n'était ni le plus avide ni le plus mécréant parmi eux.

Car j'ai vu bien des choses, milord, dans ces assemblées où mon père rassemblait ses compagnons autour du *pain et du vin*. — J'ai vu bien des choses que je ne saurais point raconter, soit parce qu'elles sont sorties de ma mémoire, soit parce qu'il me manquait, lorsque je les ai vues, ce qu'il fallait pour les comprendre ou m'y intéresser.

Mais j'ai vu aussi que ceux qu'Ismaïl appelait ses frères étaient le rebut de la nation juive. — Il y a dans Israël des hommes justes et bons. Je n'ai point connu ceux-là, parce qu'ils n'eussent pas voulu sans doute franchir le seuil déshonoré de la maison de Goodman's-Field.

A la suite de l'entretien que je vous ai rapporté tout-à-l'heure, Ismaïl me quitta, mais auparavant il me répéta que, le lendemain, commencerait pour moi une vie nouvelle.

Quelques minutes après, j'entendis dans le corridor des pleurs et des cris. C'était la voix de Tempérance qui expiait ainsi le crime de m'avoir remis le médaillon. Puis un silence se fit. —Depuis lors, je n'ai jamais revu Tempérance, et j'ai souvent frissonné à la pensée que peut-être...

Mais mon père l'avait chassée seulement, je veux le croire; pourquoi aurait-il tué cette malheureuse et inoffensive créature?

Lancester ne put retenir un mouvement de répulsion énergique à l'idée de ce meurtre possible commis sur la personne d'une femme, — si bas tombée d'ailleurs que fût une femme. Il avait beau se dire que dans tout ce récit il s'agissait d'un criminel qui avait payé sa dette à la justice humaine, son cœur se révoltait violemment à chaque instant, non-seulement à la pensée de tant de bassesse froide et réfléchie, mais encore en songeant que Susannah, la femme qu'il respectait à l'égal d'un ange, avait subi cette immonde tyrannie, — et en songeant aussi que lui-même autrefois avait pénétré bien souvent dans l'antre du juif, qu'il s'était assis sur son canapé, qu'il avait touché sa main peut-être, après quelqu'un de ces marchés usuraires où il escomptait ses dernières ressources.

Susannah, elle, n'éprouvait à rappeler ces brutales scènes qu'un sentiment de tristesse calme et morne, qui rendait à sa noble physionomie quelque chose de ce lourd voile d'apathie dont nous avons parlé au commencement de ce récit. — Il nous faudrait des mots nouveaux pour peindre d'un trait la situation nouvelle ou tout au moins étrange de cette âme qui, restée pure, était néanmoins comme blasée sur le mal,—tant le crime et le vice s'étaient montrés à elle effrontés, cyniques, raisonnés, depuis les jours de son enfance jusqu'à ce moment où elle respirait enfin un autre air que celui de la honte.

Dieu avait mis en Susannah un cœur robuste et une exquise sensibilité. Mais la sensibilité, pour être affectée, exige en quelque sorte l'imprévu, l'inconnu : le chirurgien qui pleure devant une scène de drame peut trancher sans sourciller les chairs d'un malade ou suivre avec le fer les traces d'une balle au travers d'une poitrine amie. Susannah ne se représentait Ismaïl que d'une certaine façon ; elle l'avait vu immuable et froid dans sa ténébreuse carrière ; elle ne le pouvait voir autrement et ne pouvait certes non plus s'émouvoir de se le rappeler ainsi. La douleur seule, une douleur d'habitude et sans élancemens était possible pour elle.

— Me voici arrivée, milord, à une autre période de mon histoire, reprit-elle. Ma vie changea tout-à-coup, sans transition aucune.

Le lendemain, ce fut une femme étrangère qui vint présider à mon lever. Ma sauvagerie me sollicitait à ne point lui adresser la parole; — mais, d'un autre côté, je voulais m'informer de Tempérance, et ce désir, augmenté par une vague inquiétude sur le sort de la pauvre fille, fut plus fort que ma timidité.

J'interrogeai la nouvelle venue, qui se prit à sourire et prononça quelques mots en une langue étrangère. Elle ne savait point l'anglais.

Elle commença aussitôt ma toilette. Les habits dont elle me revêtit n'étaient point mes habits de la veille. C'était une belle robe neuve, dont la ceinture de soie emprisonnait étroitement ma taille, libre jusque-là de tout lien. Elle peigna et frisa mes cheveux qui, pour la première fois, tombèrent en symétriques anneaux le long de mes joues.

Quand je me regardai dans la glace, milord, en sortant des mains de cette nouvelle caméristé, je poussai un cri de joie. Pour la première fois le sentiment de ma beauté surgit en moi. Je ne me reconnaissais pas. Je rougissais, je souriais, j'étais heureuse et fière, et honteuse. J'aurais voulu tout à la fois me montrer aux regards et voiler mon visage. — J'étais femme déjà, puisque j'éprouvais ce double et contradictoire sentiment de la femme : le désir de briller, le besoin de mettre un rempart entre soi et les regards de la foule.

Ce jour-là, dès le matin, je fus introduite dans une salle du premier étage de la maison de Goodman's-Field, que je ne connaissais pas. C'était un grand et magnifique appartement, tapissé de velours rouge et tout entouré de tableaux rares. Il y avait un beau piano, une harpe, des livres richement ornés sur le tapis des tables, et des albums ouverts sur le piano, sur les guéridons, partout.

Les tableaux étaient des sujets mythologiques, traités dans un sentiment de volupté abandonnée ; les albums... Milord, il y a huit jours que j'ai appris à rougir, et je ne puis vous dire ce qu'il y avait dans les albums.

Tout cela frappa mes yeux et produisit sur moi une première impression tout agréable. J'admirai les belles nymphes, couchées au milieu de paysages splendides ou montrant les contours divins de leur corps à travers l'eau cristalline des fontaines consacrées. Les albums étaient richement reliés; j'admirai leur dorure, mais ce qu'ils contenaient n'excita rien en moi, pas même la curiosité.

Je ne puis croire, milord, malgré tout ce qu'Ismaïl a tenté contre mon esprit et mon cœur, je ne puis croire que ces tristes recueils eussent été placés là exprès pour moi. Ismaïl était trop adroit pour cela.—Mais ce salon lui tenait lieu de boudoir; c'était la place naturelle de ces albums.

Le lendemain, du reste, ils avaient disparu.

Dieu m'a protégée en tout ceci, milord, et je lui rends grâces du fond du cœur. Tant qu'il n'y eut rien entre Ismaïl et moi, tant que mon âme resta sans défense aucune contre ses suggestions perfides, je fus couverte par mon âge;—puis, au moment où ses enseignemens eussent pu agir efficacement sur mes sens sinon sur mon cœur, vous êtes venu, milord, vous qui, sans le savoir, avez été ma protection, mon bouclier contre le mal, mon ange gardien !

Lancester joignit ses mains par un geste involontaire, et son mâle regard s'éleva, reconnaissant, vers le ciel.

— Et moi aussi, je remercie Dieu, madame ! prononça-t-il avec une religieuse gravité; — je remercie Dieu de m'avoir fait l'aveugle instrument de votre salut, et de vous avoir conservée pure, Susannah, dans l'antre même du vice et du crime.

Il prit sa main qu'il toucha respectueusement de ses lèvres, et poursuivit :

— Me pardonnerez-vous, madame ? Depuis une heure que vous parlez, j'ai plus souffert que durant une semaine de martyre... J'avais peur... peur toujours de voir le vice attaquer, — méchant qu'il vous était, — non pas votre âme, mais vos sens... J'avais peur de le voir entrer en vous par surprise, à la faveur des enseignemens de cet homme qui se disait votre père, — car il n'était pas votre père, milady !... Mais

vos dernières paroles ont déchargé mon cœur d'un poids écrasant... Et je dis encore merci à Dieu, merci à genoux et du fond de l'âme, pour vous avoir gardé votre robe d'innocence au milieu de ces affreux dangers... Oh ! Dieu est bon, madame, et je le servirai désormais !

— Nous le servirons, milord, nous prierons... et que je prierai ardemment, moi, en demandant au ciel qu'il vous fasse heureux !...

Je demeurai un instant seule dans le salon, et, s'il faut le dire, durant les quelques minutes que j'y passai, je me regardai bien des fois dans la glace. Ma robe neuve me tournait la tête, et j'aurais volontiers sauté de joie si je n'avais éprouvé un sentiment d'anxiété timide à la pensée des étrangers qui, sans doute, allaient être introduits auprès de moi.

— Bravo ! miss Suky, à la bonne heure ! s'écria mon père qui me surprit au moment où j'essayais de me voir tout entière au moyen des réflexions combinées de deux glaces ; — à la bonne heure, ma fille ! admirez-vous... Dans peu, Dieu merci, j'espère qu'il y aura bien des lords pour vous regarder et vous admirer.

La honte d'avoir été surprise ainsi, honte naturelle, je pense, milord, et qui nous vient à nous autres femmes indépendamment de toute leçon, amena le rouge à mon front.

— Pourquoi rougir, Suky ? reprit mon père ; à coup sûr ces couleurs vous rendent encore plus belle, mais ce que vous faites là est bien, et il n'en faut point rougir... Le premier, le plus grand, le seul mérite d'une femme, c'est sa beauté ; pourquoi lui serait-il défendu d'en tirer orgueil ?

Un personnage à mine obséquieuse, qui était entré derrière Ismaïl et se tenait auprès de la porte, se prit à sourire d'un air approbateur.

— Vous avez raison, mon bon monsieur Spencer, dit-il en s'inclinant respectueusement, — et mademoiselle Susannah a raison aussi.

Cet homme était un juif français, qui devait m'apprendre à parler sa langue et à danser suivant la mode de Paris. — En même temps, je devais apprendre l'italien et l'allemand, sous des professeurs juifs de ces divers pays qui, réunis, m'enseigneraient en même temps la musique.

Cela fut ainsi, milord. Dans mes journées désormais entièrement remplies, il n'y eut plus de place pour l'ennui ou pour la rêverie : à peine en resta-t-il une toute petite pour la réflexion.

Bien que je n'eusse point les mobiles étrangers qui, d'ordinaire, poussent les jeunes filles au travail, j'étudiai avec une bien grande ardeur. Tout ce qu'on me montrait était pour moi si complétement nouveau, que tout m'intéressait au degré suprême.

Est-il besoin de vous le dire, milord ? lorsque mon maître m'enseigna d'abord la lecture, base de toutes leçons, les premières lettres que j'appris furent ces lettres gravées au fond de ma mémoire et que mon père avait effacées du médaillon.

Je faillis me tromper, car la présence d'esprit d'Ismaïl avait été grande. Henry, pour qui ne sait pas lire, ressemble beaucoup à Mary, et c'était ce nom de Henry que mon père avait jeté comme au hasard en réponse à mes questions. Mais Dieu m'a donné une mémoire précise, et, en ce temps, elle gardait d'autant plus minutieusement les moindres souvenirs confiés qu'elle avait moins d'occasions de s'exercer.

Quand je sus épeler ce mot de Mary, je me crus savante ; — et je l'étais, milord, puisque, d'après votre raison comme d'après mes instinctifs et secrets espoirs, le nom dont je venais de conquérir la connaissance est celui de ma mère...

J'appris cependant tout ce qu'on voulut m'enseigner avec une rapidité dont mes maîtres s'étonnaient et dont s'applaudissait mon père. Une seule branche de mon éducation ne marchait point suivant ses désirs : c'était justement celle dont il s'était chargé.

Mon père, en effet, continuait en ce temps à s'entretenir fort souvent avec moi ; mais l'enseignement de mes maîtres contredisait fatalement le sien, malgré mes maîtres eux-mêmes. Il n'est point de livre, milord, si mauvais qu'on se le puisse représenter, qui ne contienne quelques maximes empruntées à la vraie morale. Or, mes professeurs étaient bien forcés de se servir de livres pour m'apprendre les langues.

Çà et là, je trouvais donc la vérité ou des lambeaux de vérité. Ce n'était pas assez pour me faire bonne systématiquement ; c'était assez pour me mettre en défiance contre les paradoxes inouïs de mon père.

On eût dit, milord, qu'il avait pris la triste tâche de retourner mon pauvre cœur pour en extraire tout sentiment noble ou vertueux. Je lui pardonne, hélas ! mais, maintenant que je mesure l'effrayante perversité de son œuvre, je tremble en songeant qu'il eût pu réussir dans son dessein de ravage insensé.

Il érigeait devant moi le mensonge en vertu, le mensonge et l'hypocrisie ; il racontait avec enthousiasme des traits de fraude audacieuse...

Mais Dieu me garde de m'appesantir sur ces repoussans détails, et qu'il me suffise de vous dire que tous les vices qui déshonorent notre pauvre nature étaient élevés par lui sur un perfide piédestal et offerts à mon admiration chaque jour !...

Quel pouvait être son but ?...

— Son but ! s'écria Brian de Lancester, qui, pâle et les dents serrées, comprimait à grand effort sa puissante indignation ; — son but, madame !... Oh ! je ne saurais vous le dire, car ceci dépasse tout ce que j'entendis jamais de haïssable et d'odieux... Il est mort !... La justice des hommes et la justice de Dieu sans doute aussi ont passé sur sa tête... La loi humaine l'a tué ; la vengeance divine le tient à présent dans sa main terrible... Mais, quelles que soient les tortures de ce double supplice, elles sont trop douces pour son détestable crime...

— Je prie Dieu qu'il ait pitié de lui, tous les soirs, depuis huit jours, milord, répondit Susannah avec un sourire de céleste miséricorde ; — je lui ai pardonné ; je ne vois plus en lui que mon père, et si je vous dis toutes ces choses qui l'accusent, Brian, c'est que je ne me crois point le droit de vous rien cacher...

Comme je vous l'ai déjà dit, ses leçons faisaient sur moi peu d'effet. Je ne haïssais point le vice, parce que j'ignorais la vertu, mais j'accueillais froidement sa parole, et les images séduisantes qu'il me traçait parfois avec une éloquence pleine d'entraînement n'impressionnaient en rien mon esprit ni mon cœur.

Il s'en étonnait, et cherchant la cause de cette inerte résistance ailleurs qu'en moi, enfant sans défense et sans volonté de repousser le poison offert et inconnu, il s'en prenait à mes maîtres qu'il croyait infidèles à ses instructions ; il les chassait et les remplaçait par d'autres plus dévoués... Il avait tort. Mes maîtres s'acquittaient de leur mission en conscience. Ils étaient juifs, et les gens de cette nation que fréquentait mon père, milord, étaient de ceux qui font leur prix d'abord, reçoivent, puis exécutent aveuglément. L'or leur fermait les yeux et faisait taire leur conscience. Ils eussent désobéi seulement si on eût omis de les payer.

Tels étaient les juifs qui servaient mon père, milord. Il n'est point de nation hélas ! et point de religion qui n'ait ainsi son misérable côté : — que de chrétiens m'ont traitée cruellement lorsque j'errais, mourante, dans l'inhospitalière solitude de Londres !...

Quoi qu'il en soit, Ismaïl avait beau changer les gens qui m'entouraient, je restais toujours la même, ardente à tout enseignement nouveau, et rétive à ses leçons. — Les quelques lambeaux de généreuses pensées que j'avais surpris dans les livres frivoles ou pernicieux qu'on mettait entre mes mains, me faisaient soupçonner un autre monde en dehors du cercle vicié où se passait ma vie. Je ne savais pas, mais je doutais, et il faut croire que le doute suffit, milord, quand il est étayé par quelques hauts instincts tombés de la main de Dieu, pour soutenir durant un temps la lutte contre le mal. On ne remporte pas la victoire, mais on n'est pas vaincu,

tant que l'âge n'est pas venu où la passion peut mettre son poids dans la balance.

Quand cet âge vint pour moi, milord, Dieu vous envoya sur mon chemin...

Au bout d'un an je savais le français et les autres langues. Je commençais à chanter en m'accompagnant du piano ou de la harpe; je dansais comme on danse sur les théâtres. J'étais telle enfin que mon père pouvait me désirer sous ces divers rapports.

Un soir, après mes leçons, il vint vers moi.

— Miss Suky, me dit-il, cette nuit je donne le pain et le vin à mes frères; vous leur devez amour et respect, car ce sont des hommes selon mon cœur, adroits, audacieux et habiles à tromper la sotte et méchante engeance qu'on nomme le monde... Je vais vous produire devant eux... Faites-vous bien belle, miss Suky, afin que tous mes frères m'appellent un heureux père.

C'était un ordre, je n'eus rien à répondre.

Au moment où je me dirigeais vers ma chambre, qui était toujours la même, à côté du parloir donnant sur le jardin, il me rappela.

— Ne seriez-vous pas bien aise de revoir Roboam? me demanda-t-il.

Il y avait un an que je n'avais vu le pauvre muet qu'on avait éloigné de moi en même temps que Tempérance; j'avais si peu de souvenirs, milord, que chacun d'eux m'était cher. Je témoignai de la joie à la pensée de revoir Roboam.

— Venez donc, me dit mon père en me prenant par la main.

Il me fit passer par la porte opposée de son *boudoir*, et, au lieu d'entrer dans la salle à manger qui faisait suite, il ouvrit une petite porte latérale percée dans l'entre-deux. — Je ne soupçonnais nullement l'existence de cette porte. — Nous traversâmes un corridor très étroit, éclairé par une lampe, et au bout d'une dizaine de pas, nous nous trouvâmes au pied d'un escalier raide comme une échelle, dont la cage se terminait par une lanterne.

— Montez, Suky, montez, reprit Ismaïl. C'est là-haut que demeure Roboam.

Je montai, sans aucun sentiment de frayeur, et n'éprouvant autre chose qu'une curiosité assez vive.

Arrivée au second étage, — qui devait être le troisième de la maison, puisque ce mystérieux escalier commençait au premier, mon père frappa doucement à une porte basse, qui s'ouvrit presque aussitôt. Avant d'entrer, il me regarda en souriant, mais cette fois sous sa raillerie il y avait de la frayeur.

— Miss Suky, me dit-il d'un air fanfaron et à la fois amer, — voici mon cabinet de travail... Je vais vous dire un secret, ma fille : le lendemain du jour où un homme pénétrerait jusqu'ici, votre père, Ismaïl Spencer, serait pendu, miss Susannah.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur, qu'être pendu? lui demandai-je.

Son sourire le trahit et une contraction nerveuse agita sa mâchoire.

— C'est une jolie chose, répondit-il; je vous promets de vous faire voir cela quelque jour...

CHAPITRE XV.

LE CABINET DE TRAVAIL.

Ces mots, qui devaient avoir plus tard, pour lui et pour moi une portée si terrible, poursuivit Susannah, ne me firent alors aucune impression. Où aurais-je pris l'idée des châtimens de la justice humaine, moi qui avais grand'peine à m'empêcher de croire que le crime mérite une récompense ici-bas?

La pièce que mon père appelait son cabinet de travail était un vaste laboratoire où les objets les plus dissemblables se trouvaient jetés pêle-mêle. A gauche en entrant, sur une grande table, je vis, rangés avec un certain ordre, un grand nombre de costumes divers. Il y avait des habits militaires de différens pays, des robes persanes, des burnous arabes, un uniforme complet de policeman, des habits de cour et des houppelandes de toile écrue comme en portent les gens du port.

A côté de la table, sur une toilette, étaient rangés des pots de pommade de nuances graduées, des fioles, des barbes postiches, et, sur une tête à perruque, s'étageaient les soyeux anneaux d'une magnifique chevelure blonde, qu'on eût dit avoir été arrachée tout d'une pièce à la tête d'un homme, tant elle était merveilleusement imitée.

Plus loin, dans un casier, il y avait une multitude d'outils grands et petits que j'ai su depuis être des instrumens de serrurerie.

Immédiatement après le casier venaient des armes. C'étaient des poignards de formes et dimensions diverses, des pistolets, et de ces courts fléaux de plomb dont la blessure est, dit-on, presque toujours mortelle

Je passais parmi tout cela, milord, comme un enfant au milieu des raretés d'une *exhibition* (musée) publique. Je regardais curieusement, mais sans émotion aucune, ces choses dont la moindre avait sa destination propre, adaptée à un genre particulier de crime.

Oh! je sais maintenant à quoi tout cela sert, tout, milord. Et ne vous étonnez pas de ma science : j'ai assisté au procès d'Ismaïl Spencer. J'ai vu apporter l'une après l'autre dans l'enceinte du tribunal toutes les *pièces* du cabinet de travail de mon père. Le juge se chargeait d'expliquer la destination de chaque instrument. — Chacun d'eux a contribué pour un peu à faire pendre mon père.

— Comment trouvez-vous cela, miss Suky? me demanda Ismaïl.

— Oh! monsieur, m'écriai-je, voilà un couteau tout pareil à celui du mendiant qui a égorgé ma pauvre Corah.

— Douze heures après sa mort!... ajouta mon père en ricanant. J'ai entendu parler de cela... Ce diable de Bob n'est pas juif... mais il ira loin.

Il y avait encore bien d'autres choses dans le cabinet secret de mon père, mais j'arrive tout de suite à l'objet de notre visite.

Tout au bout du cabinet, à droite de l'entrée, il y avait une case en planches à peu près semblable à celle qu'on voit dans les public-houses. Cette case formait un petit bureau où se tenait le muet Roboam.

Qu'il était changé, milord, depuis un an! Ses joues hâves et creuses se couvraient d'une barbe inculte et souillée; sa chevelure avait crû jusqu'à couvrir ses épaules. Il avait l'air d'un vieillard, sauvage, maladif, épuisé. — Les captifs doivent être ainsi après un demi-siècle de prison.

Il leva sur moi son œil morne et ne me reconnut point d'abord. Aussi, se remit-il aussitôt à la besogne que je vous expliquerai tout-à-l'heure.

— Eh bien! Roboam, lui dit mon père, tu ne reconnais pas miss Suky?

Le muet releva son regard d'un air étonné, — puis il poussa un grognement joyeux, et un doux sourire passa fugitivement parmi ses traits ravagés.

Il me fit un signe de tête amical et en même temps respectueux.

— Bon Roboam, lui dis-je, pourquoi ne vous voit-on plus?

Il regarda mon père d'un air craintif qui disait éloquemment l'immense poids de servitude dont ce dernier l'accablait. — Ce regard fut double, comme tout regard d'esclave. J'y démêlai une soumission forcée, et, sous cette soumission, de la haine.

Par quel pouvoir Ismaïl avait-il pu séquestrer cet homme, réduire son aversion au silence et se faire obéir? — Je ne l'ai jamais su, milord, mais on dit que des hommes forts et

courageux ont su dompter souvent des lions et des tigres, jouer avec eux et leur imposer même les caprices de leur volonté.

Voici quel était l'office de Roboam, dans ce laboratoire d'où il n'était point sorti une seule fois depuis un an.

Tout autour de lui, sur la table qui emplissait presque entièrement sa case, il y avait de petits papiers taillés en long, estampés diversement et couverts d'écritures. Çà et là, on voyait des outils de graveur, des encres de nuances différentes et de ces petits morceaux de bois dur sculptés dont je vous ai parlé déjà.

Roboam contrefaisait pour mon père les effets des principales maisons de commerce de Londres.

Ou plutôt il tâchait de les contrefaire, car la pauvre créature n'avait pu produire encore jusque-là d'imitation assez parfaite au gré d'Ismaïl, et Dieu sait combien de rudes et cruelles corrections avaient suivi chacune de ces tentatives imparfaites.

Ce n'était pas chose aisée pourtant, et il était permis d'échouer dans ce criminel et difficile labeur. Il fallait imiter plus de cent signatures, contrefaire autant de sceaux, copier autant d'estampilles; il fallait saisir et reproduire minutieusement ces mille nuances que les gens de commerce reconnaissent, à ce qu'il paraît, d'un coup d'œil et qui constituent des différences entre les papiers de telle ou telle grande maison, des signes auxquels il n'est point permis à un homme d'argent de se méprendre.

Et Roboam tâchait, le malheureux. — Du matin au soir il travaillait, retouchant ses matrices, corrigeant ses cachets, et habituant sa main à contourner hardiment et d'un trait les capricieux méandres d'un paraphe commercial.

Après chaque tentative, mon père venait inspecter le résultat; et mon père était un inspecteur sans pitié, milord. Son œil clairvoyant découvrait les plus imperceptibles défauts. Or, comme il s'agissait de jouer sa tête, aucun défaut, si petit qu'il fût, ne pouvait être excusé.

Alors Roboam, découragé, s'endormait dans un désespoir de brute domptée. Il brisait ses outils et se couchait tout de son long dans la poussière du laboratoire. Mon père prenait un bâton et frappait. Il frappait jusqu'à ce que Roboam vaincu par la douleur se levât et recommençât.

Voilà pourquoi Roboam était si pâle, et pourquoi son visage était devenu celui d'un vieillard.

Certes, le pauvre muet avait été pour moi un gardien rigide, mais de même que pour Tempérance il ne me restait de lui qu'un bon souvenir. Comparées aux maîtres qu'on m'avait donnés depuis un an, ces deux malheureuses créatures avaient tout l'avantage. L'un et l'autre m'avaient témoigné parfois de la sympathie, sinon de l'affection. — Je vous l'ai dit, milord, je les aimais.

Je lui tendis ma main qu'il saisit et porta à ses lèvres. — Puis il me montra d'un geste passionné la fenêtre ou plutôt l'air libre qui était derrière la fenêtre, et il fit mine de respirer longuement...

Pauvre Roboam!

Tout était servitude et captivité dans la maison de mon père. Le pauvre muet qui avait été mon geôlier portait des chaînes à son tour. Ismaïl garrottait ainsi tous ceux dont il avait besoin.

Au geste de Roboam, si expressif et si plein de détresse, à ce geste qui mendiait si énergiquement un peu de liberté, mes yeux se remplirent de larmes. — Ismaïl haussa les épaules et se prit à rire.

— Sur ma foi, miss Suky, dit-il, vous joueriez très passablement le rôle d'une jeune fille persécutée, vertueuse et compatissante, au théâtre royal de Hay-Market. Ceci n'est point un compliment, miss Suky, et nous verrons peut-être à vous lancer dans la carrière dramatique... Mais nous ne sommes pas montés si haut pour nous attendrir seulement, et si cette brute de Roboam veut à toute force respirer de l'air frais, il n'a qu'à faire un petit trou à la muraille... Voyons, Roboam, parlons sérieusement : avez-vous avancé la besogne aujourd'hui?

Roboam plongea sa main dans une caisse cachée derrière sa table et la retira toute pleine de billets qu'il tendit à mon père.

Celui-ci s'assit, prit son lorgnon et commença l'examen.

Cela faisait grand'pitié, milord, de voir le pauvre Roboam suivre d'un regard anxieux chacun des mouvemens de mon père. Son œil tâchait de lire sur l'impassible physionomie d'Ismaïl. — Il tremblait par instans, le malheureux; d'autres fois, il fronçait ses épais sourcils comme si une idée de lutte eût traversé son esprit. Mais les muscles de sa face se détendaient bientôt; son regard perdait jusqu'à l'inquiétude qui l'animait naguère. Il ne restait sur son visage devenu inerte que l'expression d'un découragement sans bornes.

Et pourtant il y avait quelque chose chez ce Roboam, milord. Son énergie, vaincue maintenant, avait dû être grande autrefois, et il avait fallu sans doute bien des coups de massue frappés sur cette robuste tête pour la courber ainsi sous le joug.

Mon père, cependant, prenait les effets de commerce un à un, les palpait, les lorgnait, les retournait et semblait vouloir compter chaque grain du papier.

— Du diable si ce coquin sans langue n'est pas bon à quelque chose! dit-il enfin; — voici la signature de Dawes, Peebles and sons, de Ludgate-Hill, imitée de main de maître... Tu auras une pinte de sherry ce soir, Roboam!... C'est bien.. C'est ma foi très bien!

Roboam reçut ces complimens sans sourciller. Un seul sentiment était encore en lui : la crainte..

Je me trompe, milord. Il y avait autre chose en Roboam. Il haïssait et il espérait se venger.

Mon père mit de côté une demi-douzaine de billets, et rendit le reste à Roboam.

— Voilà qui va mieux, lord Silence, lui dit-il; — beaucoup mieux. Tu arriveras à faire bien tout-à-fait, Roboam, et alors tu pourras te vanter d'être le muet le plus riche et le plus heureux qui soit au monde... Continue... il n'y a rien à dire sur Dawes, Peebles and sons, rien en vérité!... rien non plus sur Fauntlee de Thames-Street, rien sur Davys, Blount et Davys, les banquiers du roi, — dont le dieu d'Abraham protége la très gracieuse majesté!... Les autres laissent quelque chose à désirer... peu de chose, Roboam!.. Quelques mois de travail encore, et tu seras le maître de la Cité de Londres.

Il serra dans sa poche les cinq ou six effets de commerce qu'il avait mis à part, et se dirigea vers la porte.

— Adieu, Roboam, dis-je au pauvre muet; je reviendrai vous voir.

Il posa la main sur son cœur. — Mon père m'appela.

Roboam allongea la tête hors de sa case pour nous suivre jusqu'à la porte d'un regard jaloux. Nous allions au dehors, nous, et le pauvre muet restait cloué dans sa prison! — Hélas! milord, moi aussi j'étais prisonnière! Et pourtant je sortis le cœur navré.

— Voyez-vous, Suky, me dit mon père, de même que l'homme est fait pour dominer les animaux privés d'intelligence, de même, parmi les hommes, les esprits vigoureux doivent régner sur les esprits faibles ou obtus, de telle façon que les premiers soient les maîtres absolus des derniers... Vous avez pitié de Roboam, je le vois, et je vous blâme... D'abord, Suky, croyez-moi, la compassion est un pauvre sentiment; son moindre défaut est son inutilité... Ensuite, je suis le maître, il est l'esclave. Qu'importe qu'il meure à la tâche, s'il vous plaît! — Mais en voilà bien assez là-dessus... Ne parlez à personne de mon cabinet de travail, ma fille. Ces petits papiers que vous m'avez vu manier valent de l'or, beaucoup d'or; mais quand un homme de police les touche ou les voit, ils se changent en poison mortel... Or, si vous parliez de mon cabinet secret, Suky, les hommes de police viendraient et me tueraient...

Nous avions descendu l'escalier, et nous nous trouvions auprès de la porte dérobée qui communiquait avec le salon. J'entendis un bruit de voix de l'autre côté de la porte, et je me cachai, timide, derrière Ismaïl. — C'étaient déjà les invités de mon père qui s'entretenaient en l'attendant. Il me fit

passer par le boudoir et m'ordonna d'aller faire toilette.

Quand je rentrai, parée par les soins habiles de la femme de chambre française qu'Ismaïl avait attachée à mon service, un murmure s'éleva parmi les invités. Ils étaient douze et assis déjà autour de la table, couverte de mets recherchés. J'ai rarement vu, milord, une réunion de visages dont l'apparence fût plus respectable. Mon père était le plus jeune d'eux tous; les autres avaient des barbes blanches ou grisonnantes, — de ces belles barbes qui tombent si majestueusement sur la poitrine des sages de l'Orient.

Je me sentis saisie de respect à la vue de cette imposante assemblée.

— Asseyez-vous, Susannah, me dit mon père avec douceur; — mangez et buvez en compagnie de mes frères qui vous aiment.

En vérité, milord, ma frayeur passa. Les voix que j'entendais étaient graves et douces. La plus rigoureuse décence régnait dans le maintien de tous, et l'entretien ne roulait point sur ces sujets tant affectionnés par Ismaïl et qui m'étaient vaguement antipathiques. Ils causaient de commerce, d'argent, et parfois aussi des mœurs et coutumes de pays étrangers qu'ils avaient parcourus.

Des valets que je n'avais jamais vus chez mon père servaient à table et versaient le vin, dont les convives, sans exception, me parurent user avec une discrétion extrême.

Mais quand les viandes eurent disparu pour faire place au dessert, les valets couvrirent la table de flacons, et, sur un geste d'Ismaïl, disparurent en fermant les portes.

Alors la scène changea.

Quelques-unes de ces barbes vénérables qui m'avaient inspiré tant de respect tombèrent et laissèrent à nu des visages de jeunes hommes. En même temps, toutes les physionomies changèrent comme si un masque, collé sur chacune d'elles, eût été tout-à-coup arraché.

Un murmure de bien-être parcourut la ligne des convives. Ismaïl déboucha des flacons; les verres furent emplis jusqu'aux bords. — On but : les voix s'élevèrent, mais sans atteindre encore le diapason de l'orgie.

— Eh bien! dit Ismaïl, comment trouvez-vous miss Susannah, mes compères?

— Jolie, dit l'un.

— Charmante, ajouta un second.

— Admirable! enchérit un troisième, — surtout quand elle rougit comme à présent... Vous en ferez ce que vous voudrez, Ismaïl.

— Ceci n'est pas douteux, répondit mon père.

— Et qu'en comptez-vous faire? demanda le marchand Eliézer.

— Il faut distinguer, répliqua mon père; j'en compte faire beaucoup de choses, dont la moitié environ est mon secret. Le reste, je puis vous le dire.

— Nous écoutons, dirent les convives.

Les flacons circulèrent à la ronde, Ismaïl reprit :

— Ne pensez-vous pas, mes compères, que Susannah pourrait passer par tous pays pour la fille d'un lord?

— Pour la fille d'un prince! s'écria un jeune juif nommé Reuben, en frappant la table de son verre vide.

Les autres approuvèrent d'un signe de tête.

— Eh bien! mes compères, continua Ismaïl, sous peu j'aurai besoin de me faire lord, et Susannah, ma fille, sera l'une des pièces de mon déguisement... Ne faites pas de gros yeux, ami Eliézer. On peut parler ainsi devant Susannah, qui est une fille bien élevée.

Chacun alors me caressa du regard, et le revendeur Samuel murmura quelque chose qui ressemblait à un appel aux bénédictions du Dieu de Jacob.

— Voilà pour un point, continua Ismaïl en me touchant paternellement la joue du revers de sa main; — mais Susannah n'en demeurera pas là... J'ai besoin d'une sirène, savez-vous, mes compères, pour ramener les joueurs à mon *tophet* de Leicester-Square...

— Ça ne va pas bien? demanda Eliézer.

— Ça va très mal... Un mécréant a monté un *enfer* * dans Coventry-Street, à cent pas du mien... Les joueurs vont chez le mécréant, parce qu'ils y trouvent des femmes et de la musique... Chez moi on ne gagne pas assez souvent, voyez-vous, mes compères.

Un éclat de rire général accueillit ces dernières paroles.

— Cela fait deux usages auxquels me servira Susannah, poursuivit encore mon père... Il en est un troisième que je n'ai pas besoin de vous expliquer au long... Dieu merci, nos membres de la chambre haute aiment à se distraire de temps à autre, et je n'ai pas de préjugés...

Autre éclat de rire plus bruyant.

Des gouttelettes de sueur perlaient entre les sourcils froncés de Lancester.

— Milord, reprit Susannah, tous ces hommes me regardaient avec envie, comme ils eussent regardé une pièce d'étoffe fine, dont on peut tirer un bon prix. — Mon père jouissait de la jalousie générale et faisait parade de son trésor.

— Vous voyez, mes compères, continua-t-il en souriant, que Susannah n'est point pour moi une affaire de luxe. Et pourtant, je ne vous ai pas tout dit. Le principal usage auquel je la destine doit rester un secret; mais, croyez-moi, ce qu'on ne dit pas est toujours le meilleur, et il y a peut-être cinquante mille livres sterling sous ce mystère.

Les convives ouvrirent de grands yeux. Ismaïl tira négligemment de sa poche le portefeuille où il avait serré les billets contrefaits par Roboam.

— Mais buvons! s'écria-t-il, et parlons d'autre chose... Eliézer, mon frère, voulez-vous m'escompter un effet de Dawes, Peebbles and sons?

— L'argent est rare, dit Eliézer dont le front souriant devint tout-à-coup sérieux. — De combien est cet effet, mon frère Ismaïl?

— De quatre cent vingt-cinq livres et neuf shellings, Eliézer... Je vous laisserai volontiers les neuf shellings pour l'escompte.

— En vérité! murmura le vieux juif; neuf shellings et neuf livres avec pour l'escompte, mon compère... Je vous offre cela, parce que c'est vous... La commission, vous le savez, est de deux pour cent, ce qui fait huit livres dix shellings deux pences et demi.

— Soit! dit gaîment Ismaïl, — je vous aime, même lorsque vous m'écorchez vif, frère Eliézer... Voici l'effet en question, endossé par Mac-Duff et Staunton d'York.

Il passa l'effet à Eliézer, qui mit sur son nez mince et pointu une paire de lunettes en pinces.

Les autres convives, à qui mon père avait fait un signe d'intelligence, buvaient, souriaient et regardaient Eliézer en dessous.

Celui-ci faisait subir au billet un minutieux examen.

Au bout de deux ou trois minutes, il ôta ses lunettes, et tendit le papier à mon père.

— Réflexions faites, frère Ismaïl, je n'ai pas d'argent, dit-il d'un ton délibéré.

Mon père fronça les sourcils. Une violente contrariété se peignit sur son visage. — Les rieurs passèrent du côté d'Eliézer.

— Vous étiez disposé tout à l'heure... commença-t-il.

— J'ai changé d'avis, interrompit sèchement Eliézer.

— Pourquoi?

— Parce que le billet est faux, mon compère.

Ismaïl frappa violemment son poing contre la table. Les veines de son front se gonflèrent et deux rides se creusèrent au-dessus des coins de sa moustache.

— C'est vrai, dit-il en essayant de garder son calme; nos frères savent que je ne vous aurais point pris votre argent, Eliézer. Ils étaient prévenus : c'était une épreuve.

— A la bonne heure! murmura le vieux juif en humant lentement son verre de vin. — Alors, l'épreuve est défavorable, voilà tout. Celui qui a fait ce billet est un âne.

— Par où pèche-t-il?

* *Hell* (enfer), nom donné dans l'usage aux maisons de jeu.

— Par beaucoup d'endroits, mon frère. Il y a un anneau de trop au paraphe de Dawes, Peebles and sons...

— C'est vrai! murmura mon père.

— Il y a, continua Eliézer, un trait de plume tremblé dans la signature elle-même, et Peebles, qui signe d'ordinaire, a une main hardie et magnifique; jamais il n'eût fait un P aussi gauchement.

— C'est vrai! gronda Ismaïl dont la colère s'amassait terriblement.

— Il y a enfin, dit encore le vieux juif, une faute d'orthographe dans le corps du billet, et le commis de Peebles est une manière de grammairien...

— La faute d'orthographe y est! s'écria mon père avec une véritable rage; — elle y est, par Belzebuth!..: ah! ce misérable Roboam se moque de moi... je vais le tuer!

Il but coup sur coup deux grands verres de vin, et se tourna vers moi.

— Allez chercher cette brute de Roboam, miss Suky, me dit-il, allez-y tout de suite!

Je tremblais comme la feuille, mais je ne bougeai pas. J'aurais mieux aimé mourir, milord, que d'aller chercher le pauvre Roboam en ce moment.

Mon père, cependant, me répéta l'ordre d'une voix tonnante, et voyant que je n'obéissais pas, il leva la main sur moi dans le paroxysme de sa rage...

— Et il vous frappa, milady?... interrompit Brian qui était pâle et qui tremblait.

— Non, milord. Sa main retomba sans m'avoir touchée, puis il s'élança au dehors.

L'instant d'après, il reparut traînant Roboam par les cheveux.

CHAPITRE XVI.

ESCLAVAGE.

La physionomie de mon père était effrayante à voir au moment où il reparut sur le seuil. — Roboam, à demi mort d'épouvante, poussait des gémissemens inarticulés.

Mon père, bien qu'il ne fût pas plus robuste en apparence que le commun des hommes, possédait réellement des muscles d'athlète. Il lança Roboam avec tant de violence que le malheureux alla tomber à l'autre bout de la chambre. Les convives retournèrent paisiblement à leurs siéges pour voir avec plus de commodité ce qui allait se passer.

Roboam restait immobile et prosterné à l'endroit même où il était tombé. Son regard, effrayé, couvait la physionomie de mon père. Il était pâle comme un mort, et les mèches éparses de ses cheveux qui couvraient à moitié son front et ses joues leur donnaient une teinte encore plus livide.

Mon cœur se serrait de peur et de pitié, milord; j'interrogeai de l'œil les convives pour chercher un appui au pauvre Roboam. — Rien sur ces visages de marbre, si ce n'est un peu de curiosité froide et quelque impatience du dénoûment.

Le juif Eliézer était boiteux et s'appuyait en marchant sur une forte canne de bambou. Cette canne était appuyée au mur dans un angle du salon. Mon père, dont le regard parcourait en ce moment la chambre pour chercher une arme, aperçut le bambou et s'en saisit avidement. Sa colère atteignait son paroxysme. Il riait et rugissait par avant-goût de sa brutale vengeance.

— Dites-moi, frères, dites-moi, cria-t-il d'une voix entrecoupée, dites-moi ce que mérite un vil esclave qui expose son maître à la corde?

— C'est suivant les circonstances et les pays, répondit Samuel. En rase campagne, on fait ce qu'on veut; à Londres, il faut de la prudence, et une bonne bastonnade peut suffire à la rigueur.

— Une bastonnade me paraît concilier la prudence et la justice, appuya le vieil Eliézer avec gravité.

Ismaïl franchit en deux bonds l'espace qui le séparait de Roboam, et la lourde béquille rendit un bruit sec en tombant sur les reins du pauvre muet.

Il tendit ses deux mains en suppliant; Ismaïl les rabattit d'un second coup; puis, sa fureur augmentant à mesure qu'il frappait, il fit mouvoir son arme avec une rage aveugle, sans relâche ni trêve, pendant plus d'une minute.

On entendait le râle sourd de Roboam qui s'était affaissé sur lui-même et le bruit incessant du bois meurtrissant la chair.

Et, tout en frappant, Ismaïl s'excitait et disait:

— Ah! tu fais une boucle de trop au paraphe de Dawes Peebles and sons, brigand détestable!... ah! brute infâme, tu trembles en traçant le P de Peebles... Traître, maladroit, assassin, tu fais des fautes d'ortographe dans le corps d'un billet... Tout cela pour me faire pendre, abject et immonde bétail... Tiens! tiens! tiens! (et chaque fois, c'étaient d'effroyables coups, milord!) Tiens, misérable! tiens, Judas!...

Ismaïl s'arrêta, essoufflé; la canne de bambou s'échappa de sa main, et il tomba lui-même, épuisé, sur un siége.

J'avais fermé les yeux pour fuir autant que possible ce hideux spectacle. — Quand les coups cessèrent, j'entendis les convives chuchotter autour de moi.

— Il est mort, dit Samuel en ricanant.

— Le frère Ismaïl a un fameux poignet! ajouta un autre. Comme il y allait!...

— Je pense qu'il aura gâté mon bambou! grommela le vieil Eliézer avec mauvaise humeur.

J'ouvris les yeux, et je vis à la place où Roboam se tenait naguère à genoux une masse inerte qui ne donnait plus aucun signe de vie.

Mais tout à coup cette masse s'agita lentement, et Roboam se dressa sur ses pieds en face d'Ismaïl haletant. Il tenait à la main le terrible bambou. — Je crus que c'en était fait de mon père.

Par un mouvement instinctif et plus fort que ma volonté, je m'élançai entre Ismaïl et Roboam; — c'était mon père qui tremblait maintenant. Le muet, droit, le corps légèrement renversé en arrière, semblait prêt à frapper. Ses yeux lançaient de brûlans éclairs sous les poils mêlés de ses sourcils; les muscles de sa face se contractaient avec une menaçante énergie. Tout cet affaissement qui m'avait fait tant de pitié naguère avait disparu. Un feu viril avait remplacé cette lourde glace de la vieillesse que la souffrance et la captivité avaient jetée sur sa tête. Il était terrible et fort parce qu'il était libre.

Les convives cependant ne bougeaient pas. Ce dénoûment imprévu mettait de l'intérêt dans le drame. Ils regardaient.

— Pitié, bon Roboam! m'écriai-je, ayez pitié de mon père pour l'amour de moi!

Il dessina un geste impérieux et violent pour m'ordonner de m'écarter. Mais je lui résistai comme j'avais résisté à Ismaïl.

Celui-ci avait eu le temps de la réflexion, et il n'était point homme à négliger ce moment de répit que je lui procurais.

— Reuben, s'écria-t-il en allemand, langue que ne comprenait point Roboam, — prenez-le par le cou, mon frère, et je vous donnerai dix livres.

— Vous êtes témoins, dit Reuben aux convives.

— Nous sommes témoins; répondirent-ils; Ismaïl Spencer a promis dix livres.

Roboam avait eu un mouvement d'hésitation en entendant ces mots prononcés en une langue inconnue; — Reuben s'était levé doucement et s'avançait vers lui sur la pointe du pied.

J'ouvris la bouche pour le prévenir. Mais mon père me colla brusquement son mouchoir sur les lèvres.

Au même instant, les deux bras de Reuben se nouèrent autour du cou de Roboam, dont le visage devint pourpre aussitôt. Le bambou s'échappa de sa main; il poussa un hurlement sourd et ferma les yeux, sans essayer de faire davantage résistance.

— Lâchez-le, Reuben, dit mon père, il ne faut pas le tuer... Sa mort n'enlèverait pas une boucle au paraphe de Dawes, Peebles and sons... Lâchez-le ; sa rage est passée. Je le connais : il va se tenir tranquille.

— Cela vous regarde, frère Ismaïl, répondit Reuben qui lâcha le cou du malheureux Roboam.

Il y eut un mouvement d'effroi parmi les convives. Chacun s'attendait à voir le muet s'élancer sur mon père ; mais il n'en fit rien.

— A genoux ! lui cria rudement ce dernier.

Roboam se mit à genoux.

Mon père fit tournoyer au-dessus de sa tête le terrible bambou ; mais il ne frappa pas.

— Je te pardonne, dit-il, parce que tu es une brute. Je t'ai frappé comme j'eusse frappé un chien ou un cheval ; or, quand je frappe mon chien ou mon cheval, je m'arrête avant de tuer, non pour eux, mais pour moi, qui crains une perte... Remonte là-haut et travaille... travaille, entends-tu, ou malheur à toi !

Roboam se releva, courba la tête, et se dirigea vers la porte. Il ne se retourna que sur le seuil, et je frémis encore en songeant au regard qu'il darda en ce moment sur mon père.

Toute sa vengeance était dans ce regard. — Les convives de mon père le sentirent comme moi.

Le vieil Eliézer secoua la tête lorsque Roboam eut définitivement disparu.

— Cet animal sauvage vous étranglera quelque jour, père Ismaïl, murmura-t-il.

Mon père haussa les épaules avec dédain, et un sourire d'orgueilleuse supériorité vint à sa lèvre.

— Ne vous occupez pas de cela, mes compères, dit-il ; il faut être bien piètre écuyer pour ne savoir point éviter la ruade d'un cheval vicieux.

— Eh bien ! répliqua Reuben en riant, la dernière ruade était malaisée à parer, je pense, frère Ismaïl, puisque vous avez acheté mon aide au prix de dix livres.

Mon père lui jeta sa bourse.

— Buvez, mes frères, dit-il, ou allez-vous en ; ce sujet d'entretien me déplaît.

Les juifs mirent leurs sourires moqueurs dans leurs barbes et continuèrent à boire.

Ismaïl avait ses raisons, milord, pour braver ainsi la vengeance de Roboam. Il croyait connaître le pauvre muet, et, de fait, ce malheureux était dompté jusqu'au point de n'oser plus regimber à moins de circonstances extrêmes. En outre, il y avait entre eux un lien que je n'ai jamais su définir. Roboam avait au fond du cœur pour mon père un respect dévot, une sorte d'affection superstitieuse semblable à celle des Indiens pour leurs redoutables fétiches.

Il avait sous la main, dans le cabinet de travail, des armes à profusion, et il n'essaya jamais de s'en servir contre Ismaïl.

Dans nos voyages où il nous suivit constamment, en France, en Italie, dans l'Orient, il était libre et ne tenta jamais de s'enfuir.

Sa servitude était en quelque sorte volontaire. Mon père exerçait sur lui un pouvoir absolu et qui n'eût pas eu besoin du brutal appui de la force.

Nous restâmes environ six mois encore à Londres après la scène que je viens de vous conter, mais ma captivité cessa dès lors. Mon père me donna à entendre qu'une personne dont la rencontre était pour moi fort à craindre avait quitté la ville. En conséquence, il me fut permis de monter à cheval, d'aller au Park et parfois même de passer quelques heures au spectacle. — Partout, mon père m'accompagnait et remplissait auprès de moi l'ancien rôle de Roboam.

— Voyez comme tout le monde vous trouve belle, Suky, me disait-il ; dans deux ou trois ans, ces compliments qui tombent, sur votre passage, de la bouche de tant de nobles lords, iront droit à votre cœur... Vous aimerez, Suky, et vous serez heureuse.

Toute la maison de Goodman's-Fields était désormais à ma disposition ; seulement, les valets avaient ordre de ne me point parler.

Vous le dirai-je, milord, ce que j'aimais le mieux, en ce temps, c'était d'aller passer quelques heures dans la prison du pauvre Roboam. Ma présence le consolait, et j'étais heureuse du bien que je lui faisais.

Il me montra d'étranges choses en l'absence de mon père, et ce fut lui qui me fit connaître l'usage de ces essences et de ces pommades rangées sur la toilette du laboratoire.

Un jour, il se leva de la table où il travaillait sans relâche et tira longuement ses membres engourdis. Puis il secoua sa longue et inculte crinière, et se prit à sourire.

Vous savez, milord, combien est expressive la physionomie des gens privés de la parole. Le sourire de ce pauvre Roboam parlait naïvement et semblait dire :

— Ah ! miss Suky, je veux vous faire voir quelque chose de surprenant !

Il me prit par la main et me conduisit vers la toilette, devant laquelle il s'assit. — Son geste était plein d'emphase et ressemblait à ceux que prodiguent les escamoteurs avant de faire le plus curieux de leurs tours.

Il prit l'une après l'autre cinq ou six fioles qu'il flaira et mit à part, puis il me fit signe de fermer les yeux. — J'obéis pour lui complaire.

Je pense vous avoir dit, milord, que Roboam était un homme de l'Orient. Son teint brun et luisant avait une couleur particulière qui se rapprochait du reste un peu du teint d'Ismaïl. Ses cheveux étaient d'un noir de jais, ainsi que sa barbe.

Je demeurai environ deux minutes les yeux fermés. Au bout de ce temps, Roboam me toucha le bras en poussant un grognement rauque et guttural qui était sa manière de sourire.

J'ouvris les yeux.

Sur ma parole, je ne le reconnus point, milord, et je reculai de plusieurs pas, effrayée, tandis qu'il riait de tout son cœur.

Il s'était opéré en lui un changement qui tenait de la magie. Son teint si brun tout à l'heure avait pris une nuance terne et blafarde... Tenez, milord, la nuance du teint de l'aveugle Tyrrel que vous nommez sir Edmund Mackensie...

— Sir Edmund Mackensie ! répéta machinalement Brian de Lancester en l'esprit duquel semblait s'opérer un confus et pénible travail.

— Aucune comparaison ne saurait être plus frappante, reprit Susannah... entourés des pâles reflets de cette peau mate et comme farineuse, les yeux de Roboam avaient perdu leur sauvage éclat... il ressemblait à un homme d'Europe, à un Anglais, à un mendiant de Londres, abruti par la misère, cela d'autant plus que ses longs cheveux noirs tombaient maintenant en mèches incolores sur son front blanchi, et se mêlaient à la rude toison de sa barbe déteinte.

Pas un poil sur son visage, en un mot, qui eût conservé sa couleur naturelle...

— Et ce changement adoucissait l'expression de sa physionomie, madame ? demanda Brian avec réflexion.

— Ce changement, milord, l'adoucissait en ce sens qu'il lui ôtait tout caractère... ce rude visage était devenu tout-à-coup insignifiant et pareil à tous les visages des malheureux que nous rencontrons dans les rues.

— Ah ! prononça Brian d'un air distrait et comme un homme qui pense tout haut, — je voudrais bien entendre parler sir Edmund Mackensie, madame, lorsqu'il ne contrefait point sa voix.

Susannah leva sur lui son regard inquiet et interrogateur.

— C'est une idée folle, madame, répondit-il, qui vient de traverser mon esprit... Veuillez poursuivre... Mes pensées, depuis que je vous écoute, fermentent et me portent vers l'impossible... Mais nous rentrerons dans la réalité de la vie, Susannah, ajouta-t-il d'une voix tendre et en souriant doucement ; nous y rentrerons bientôt pour être heureux à la façon de tout le monde... Aujourd'hui se sera passé le dernier chapitre de vos bizarres aventures... Nous clorons, Dieu merci, ce fantastique roman le plus tôt possible... Et que vous serez une noble femme parmi le monde, Susannah, vous

dont le cœur a si longtemps résisté aux mortelles influences de cette atmosphère de vices et de crimes où s'est écoulée votre jeunesse...

La belle fille sembla se recueillir pour savourer mieux ces paroles d'espérance. Un divin sourire errait dans les pures lignes de sa bouche, et ses yeux humides rendaient grâces éloquemment du bonheur promis.

— Le pauvre Roboam jouissait naïvement de ma surprise, reprit-elle après quelques secondes de silence. Il me montrait ses cheveux, puis les fioles, pour me faire comprendre que les fioles contenaient de quoi changer instantanément la couleur des cheveux; puis il me montrait sa joue et la pommade, et son grognement guttural témoignait de sa joyeuse humeur.

Tout à coup je vis tressaillir les muscles de sa face. Il ne rougit pas parce qu'il ne pouvait plus rougir sous le masque dont il avait recouvert ses traits, mais son œil se tourna, terrifié, vers la porte.

Ismaïl était sur le seuil.

— Qu'est cela? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— C'est moi qui ai prié Roboam, monsieur... commençai-je.

— Mentez, Suky, mentez, ma fille, interrompit-il avec douceur; — vous ne sauriez trop vous exercer à ce métier-là... mais, par Belzébuth, il ne faut pas rougir pour si peu, miss Susannah... On ne rougit que de ce qui est mal, ma fille.

Il s'avança vers Roboam dont il tira rudement les cheveux.

— Quant à vous, maître Silence, lui dit-il, vous êtes encore plus laid comme cela que d'habitude... Ne tremble pas, brute que tu es; je ne t'en veux pas. Mon intention était de faire quelque jour cette expérience devant miss Suky, car il est bon qu'elle connaisse toutes les gentillesses de notre état... Vrai, coquin de Roboam, tu n'es pas si maladroit qu'on pourrait le croire... L'auriez-vous reconnu dans la rue, miss Suky?

— Non, monsieur.

Il se prit à sourire.

— Bien des gens paieraient pour avoir ma recette, dit-il avec un évident contentement de lui-même... Allons, lord Silence, à la besogne! Nous devons être à peu près au bout de nos peines.

Roboam retourna dans sa case et fit passer sous les yeux de mon père une certaine quantité de billets. Ils étaient parfaits, faut-il croire, car Ismaïl n'y trouva rien à redire.

— A la bonne heure! murmura-t-il; — nous allons pouvoir nous mettre en campagne... Cela formera Suky et la rendra tout à-fait digne d'appartenir à la pairie... Bien, Roboam, c'est très bien, cela... Je t'emmènerai avec moi et tu serviras de page à miss Susannah... Es-tu content?

Le muet montra ses longues dents blanches dans un franc sourire de joie. J'étais probablement la seule personne au monde pour qui il ressentît de l'attachement, — car je ne puis nommer attachement la chaîne qui le rivait à mon père, bien que la dernière action de sa vie puisse prouver qu'il l'aimait à sa façon.

Nous partîmes quelques jours après pour la France, milord. Je vis la grande mer, et j'éprouvai comme autrefois, à l'aspect des montagnes, un respectueux élan vers la divinité. — Mon père s'en aperçut sans doute, car il redoubla de sceptiques blasphèmes et tâcha de jeter son amère raillerie au travers de mon enthousiasme...

Ce fut en vain. Je grandissais et mon âme était de taille à contenir l'idée de Dieu. Cette idée, vague encore et tout environnée d'épaisses ténèbres, trônait néanmoins tenace, victorieuse, au centre de mon intelligence. On pouvait la fausser, mais non pas la détruire, et tous ses efforts pour l'étouffer ne faisaient que la développer davantage.

Je ne vous raconterai pas, milord, ce qui m'arriva en France, en Italie, en Orient. Nous restâmes quatre ans dans ces divers pays et je les connais comme si j'y étais née, surtout la France, — la belle France, où je voudrais tant vivre avec vous, milord! — Mais ce que j'y fis peut se dire en deux mots, parce que, durant quatre années, dans ces divers pays, je fis toujours la même chose.

J'aidai à tromper, Brian, je vous le dis la honte au cœur, et je trompais moi-même. Une chose, en effet, manquait absolument dans l'édifice de morale que je m'étais bâti à tâtons et sans secours. Je n'avais pas l'idée de la propriété : le vol ne m'épouvantait pas et le mot lui-même dont on se sert pour désigner ce crime, prononcé devant moi, n'aurait eu aucun sens réprobateur. J'aurais résisté à mon père et résisté énergiquement comme je le fis parfois en ma vie, s'il s'était agi de faire à autrui un mal physique. — Mais extorquer de l'or à l'aide d'une fraude ne me semblait point chose condamnable, et ma persuasion intime était que chacun en ce monde vise à ce résultat.

Vous voyez que les tristes enseignemens de mon père n'avaient pas été perdus complétement; — en un sens, je méritais déjà les mépris du monde, et qui sait, mon Dieu! où je me fusse arrêtée sur cette pente glissante, moi qui avais un bandeau sur la vue, et qui entendais sans cesse murmurer à mon oreille de perfides et empoisonnés conseils!...

Susannah baissa la tête et se tut.

Brian prit sa main qu'il effleura respectueusement de ses lèvres.

— Oh! relevez-vous, madame, dit-il d'une voix grave et basse où perçait son enthousiasme contenu; — relevez-vous, Susannah, et regardez qui que ce soit en face, vous qui ne craignez pas de mettre à nu votre belle âme, et qui n'avez point en votre conscience de recoins où cacher une part de vos souvenirs... Pourquoi rougir des crimes d'autrui, madame? Seriez-vous coupable si, plongée dans une obscurité profonde, vous heurtiez votre semblable sur le bord d'un précipice? Si l'on poussait votre main armée d'un poignard dans une poitrine humaine, seriez-vous coupable?... Oh! que c'est être sainte, madame, que de pleurer ainsi des fautes qu'on ne commit point! Je dis du fond du cœur : honte à qui verrait dans votre belle vie matière à blâmes ou à soupçons!... Moi je vous aime et je vous admire, Susannah!

— Merci, milord, merci! murmura celle-ci les larmes aux yeux; je savais que vous étiez bon, et noble, et généreux... mais je n'espérais pas tant, et l'indulgence était tout ce que je croyais pouvoir demander... Oh! moi aussi, je vous aime... chaque minute davantage!... Puisse Dieu permettre que vous m'aimiez toujours!...

Le but unique et constant de mon père durant tout ce long voyage fut l'escompte des faux effets de commerce fabriqués par Roboam; il réussit en grande partie, et vous n'avez pas été sans entendre parler de l'orage que causa sur la place de Londres ce vol collectif commis au préjudice des premières maisons de la Cité. — Partout où il passait, des lettres ou d'anciennes relations le mettaient en rapport avec des juifs livrés à quelque trafic ténébreux. Grâce à leur aide occulte, au noble nom dont il s'était affublé, grâce aussi, milord, je dois le dire, à l'appui machinal que je lui prêtais, il parvint à réaliser une somme considérable.

Quand nous quittâmes Damas pour revenir à Londres, mon père possédait plus de cinquante mille livres sterling.

J'étais une femme en ce temps déjà, milord. Des pensées sérieuses surgissaient dans mon esprit aux heures de la réflexion, et un vague besoin d'aimer et d'être aimée alanguissait ma rêverie.

Ismaïl me sentit mûre pour la partie la plus odieuse de ses desseins : il voulut trafiquer de mon corps et de mon cœur...

CHAPITRE XVII.

LA SIRÈNE.

En prononçant ces dernières paroles, le sein de la belle fille se souleva brusquement, et sa joue devint pâle, tandis que son œil noir lançait un fugitif éclair.

— C'eût été pour moi un moment bien terrible, milord, reprit-elle, si j'eusse deviné dès l'abord les intentions d'Ismaïl. Mais mon ignorance m'épargnait en partie l'angoisse de ma situation. Lorsque je compris enfin ce qu'on voulait de moi, j'étais forte : je vous aimais.

Et puis, mon père n'eut pas le temps...

Son premier soin en arrivant à Londres fut de remonter sur un pied splendide sa maison de jeu de Leicester-Square. Vous savez, milord, de quelle vogue jouit cet *enfer* durant la plus grande partie d'une année. On le nommait le Club-d'Or (*Golden Club*), et sa clientèle se composait exclusivement de la plus haute noblesse des Trois-Royaumes.

Mais mon père n'avait point abandonné pour cela sa maison de Goodman's-Field. Il y pratiquait l'usure, et son bureau d'escompte, établi dans les salles du rez-de-chaussée qui m'avaient servi si longtemps de demeure, ne désemplissait pas tant que durait le jour.

Ainsi, milord, cette pièce où vous êtes venu parfois emprunter de l'argent à Ismaïl était mon ancienne chambre. A la place même où était le comptoir de mon père se trouvait jadis mon petit lit d'enfant, et la première fois que je vous vis, à travers les carreaux de la fenêtre donnant sur le jardin, vous étiez assis à la place où je m'endormis, la tête appuyée sur l'épaule de ma pauvre Corah, ce soir où je vis ma mère en rêve...

C'était peu de temps après notre arrivée à Londres. Je me promenais dans le jardin, donnant déjà mon âme à ces vagues pensées qui emplissent les têtes de jeune fille. Les premiers souffles du vent de printemps arrivaient jusqu'à moi par fraîches bouffées, et quelques pauvres oiseaux, égarés par l'immensité de Londres, chantaient doucement sur les branches où pendaient déjà quelques grappes de clairs feuillages.

J'entendis du bruit dans l'antichambre. C'était vous, milord, qui veniez d'entrer.—Un hasard étrange...— ma destinée sans doute... me fit entr'ouvrir curieusement la porte du jardin afin de regarder.

Je vous vis et je vous trouvai bien beau

Mon père avait amené de France deux grands laquais qui vous barraient le passage. — Vous ne vous fâchâtes point, vos traits gardèrent leur indifférence hautaine, et pourtant ils se rangèrent dès que vous leur eûtes adressé quelques mots accompagnés d'un geste impérieux.

Je m'étonnai, milord, car j'avais vu souvent ces mêmes hommes résister insolemment à des visiteurs. Je m'étonnai surtout de ce pouvoir que vous aviez de forcer l'obéissance sans éclats de voix, sans menaces et sans colère.

Mon père aussi savait se faire obéir, mais seulement par la terreur.

C'était la première fois, milord, que je voyais un homme né pour commander. Votre voix tranquille apporta vers mon oreille des vibrations inaccoutumées; votre froid regard, qui semblait dédaigner le courroux en face de ces valets, mais qui appuyait, ferme et résolu, l'impérieux laconisme de votre ordre, me remplit d'admiration et de crainte.—C'étaient là pourtant, n'est-ce pas, choses qui n'eussent point surpris beaucoup de jeunes filles dans Londres, mais il ne faut pas oublier parmi quel entourage s'était passée ma jeunesse...

Et il faut bien penser aussi, Brian, que, dans les choses même de la vie commune, vous apportez des façons qui ne sont point celles d'autrui. Dieu vous a taillé sur un modèle à part ; vous êtes seul ainsi, reconnaissable toujours au milieu de la foule, ne trouvant nulle part votre semblable et surtout votre égal ; le premier partout, le premier toujours !...

Susannah s'interrompit.— Brian venait de mettre en souriant sur sa bouche le mouchoir brodé qu'il tenait encore à la main.

La belle fille répondit à ce sourire par un autre sourire tout plein de calme bonheur.

— Vous avez eu raison de m'arrêter, milord, reprit-elle. Je ne trouvais plus de paroles pour dire tout ce que sent mon cœur...

— Vous voulez donc me rendre fou d'orgueil, madame ! murmura Lancester.

— Je voudrais ouvrir devant vos yeux mon âme comme un livre, Brian, comme un livre dont toutes les pages pussent se lire à la fois et d'un regard, afin que vous vissiez qu'il n'y a rien en moi que vous.

— Et vous serez toujours ainsi, n'est-ce pas, Susannah ? dit Lancester avec cette magique douceur que l'amour heureux sait mettre dans la voix.

— Toujours ! répéta-t-elle.—Oh ! toujours, milord !

On commençait à sentir l'approche du crépuscule du soir. Ces courtes heures, durant lesquelles le soleil de janvier parvient à percer la brume épaisse suspendue au-dessus de Londres comme un pesant manteau, touchaient à leur terme. Le brouillard se faisait dense au dehors, et la saillie des meubles projetait une ombre sous laquelle on ne distinguait plus rien déjà.

Susannah poursuivit :

— Lorsque vous fûtes entré dans le bureau de mon père, milord, je me glissai le long du mur de la maison et me plaçai contre la fenêtre à un endroit d'où je pouvais vous voir sans être vue. Mon cœur battait bien fort et je ne savais pourquoi : mes yeux brûlaient comme lorsqu'on va pleurer, et pourtant j'avais au fond de l'âme une joie nouvelle et inconnue.

Tant que vous demeurâtes avec mon père, moi je restai à mon poste ; je regardais, quelque chose de vous venait jusqu'à moi, et je m'enivrais à ce mystérieux contact.

Savez-vous, milord, je vous aimai dès ce jour-là presque autant que je vous aime !

Quand vous repassâtes le seuil de la maison de mon père, quand je ne vous vis plus, j'eus froid et mes larmes devinrent amères.

Puis je m'assis sous un arbre et je me complus à caresser votre image qui était gravée en traits de feu dans ma mémoire.

— Avez-vous vu ce gentleman, miss Suky ? me demanda mon père.

— Oh ! oui, monsieur, répondis-je.

— Comme vous prononcez cela, Suky ! s'écria-t-il en riant ; —je gage qu'il vous a fait peur... C'est un fou, miss Susannah, qui a de quoi vivre pour deux ans encore et qui tâche de réduire ces deux ans à six mois.

— Comment l'appelle-t-on, monsieur ?

— Brian de Lancester.

Je pense que jamais musique n'affecta plus délicieusement mon oreille, milord... Brian !... oh ! votre nom est comme vous ; il est doux et beau et le cœur s'en souvient...

Il n'y eut plus guère pour moi de sommeil. Je pensai à vous cette nuit, et le jour vint que j'y pensais encore... Les autres nuits ce fut de même. — Et quand je m'endormais, Brian, je vous voyais en songe.

Oh ! combien de fois me suis-je vue comme à présent auprès de vous, la main dans votre main, souriant à votre sourire...

Mais je m'éveillais, milord, et c'est une chose cruelle que le réveil après un si beau rêve !

Susannah prononça ces derniers mots d'une voix tremblante. Son beau front s'était chargé de tristesse.

— Pauvre Ophely ! murmura-t-elle ; — on s'éveille aussi

parfois après le bonheur!... Elle est belle pourtant, n'est-ce pas, milord, belle et noble?...

— Belle et noble, en effet, répondit Lancester; la plus belle et la plus noble après vous, Susannah.

— Et il ne l'aime plus! acheva tout bas la belle fille.

— C'est qu'il ne l'a jamais aimée, madame... Monsieur le marquis de Rio-Santo est un ambitieux.

— Et vous, milord? s'écria naïvement Susannah.

Lancester secoua la tête en souriant.

— Moi, je suis un fou, madame, répondit-il.

Susannah l'interrogea du regard avec inquiétude, comme si elle eût craint qu'il y eût sous cette réponse de l'amertume ou de la raillerie; mais le franc visage de Brian semblait s'être déshabitué de cette expression flegmatique et moqueuse à la fois qui lui allait si bien dans ses équipées d'*eccentricman*. Il prenait, — que le Dieu des *larkers* le lui pardonne! — son tête-à-tête fort au sérieux; il aimait bonnement et simplement et beaucoup, comme un fils de squire à sa première passion, comme un clergyman de vingt ans, comme un poète.

— Je fus bien longtemps sans vous voir après cela, milord, reprit Susannah. Mon père vous avait prêté sans doute une forte somme. Vous ne revîntes pas de si tôt à la maison de Goodman's-Fields.

Mais je ne vous oubliais pas; je vous attendais.

Ce fut au Park que je vous rencontrai pour la seconde fois. Je vous reconnus de bien loin parmi tous les gentilshommes qui emplissaient les allées, et mon cœur se précipita vers vous. — Vous étiez monté sur un beau cheval alezan dont la fière allure excitait l'envie et l'admiration de vos rivaux...

— Ruby! interrompit Brian avec un soupir involontaire.

Susannah baisa le médaillon. — Ce fut une sorte de muette oraison funèbre pour le vaillant cheval.

— Vous alliez reprit-elle, gracieux cavalier avec votre éclatant costume de jockey, maîtrisant votre cheval qui dansait coquettement et frappait le sable en mesure du quadruple choc de son élastique sabot. Parfois un élan subit vous emportait soudain hors de vue, puis vous reveniez comme le vent, et votre cheval, courbant sa tête mutine, mettait l'écume du mors sur l'or bruni de son poitrail. . Vous aviez à votre boutonnière une fleur de camélia, — la fleur que j'ai gardée si longtemps en souvenance de vous, milord.

Tout à coup il se fit une clameur dans la foule. Une calèche, lancée au galop de quatre magnifiques chevaux, venait de renverser une pauvre femme qui gisait, sanglante, sur le sol.

— Tenez, Suky, tenez, dit mon père, regardez bien! voici White-Manor qui vient d'écraser une vieille... Du diable s'il se retourne pour la regarder, sur ma foi!

— Je vais la relever, monsieur! m'écriai-je en donnant un coup de cravache à mon cheval.

Mais Ismaïl le retint par la bride.

— Fadaises que tout cela, fadaises!... Si la vieille est morte, à quoi bon la relever? Si elle n'est pas morte, il se trouvera bien quelque sot pour lui porter aide...

Le *sot*, ce fut vous, milord... vous en souvenez-vous?...

— Je crois me rappeler vaguement... commença Brian.

— Oh! moi, je me souviens, Brian, et il me semble vous voir encore. Vous sautâtes à terre et vous prîtes dans vos bras la pauvre femme évanouie.

— Un flacon! un flacon, belles dames! criâtes-vous en agitant votre mouchoir.

— Dix équipages s'arrêtèrent, et bien des femmes jolies vous saluèrent avec un sourire. Au lieu d'un flacon il en tomba vingt à vos pieds En vous baissant pour en ramasser un, la fleur de votre boutonnière tomba. — Je m'élançai, Brian, et avant que mon père pût se rendre compte de mon action, la fleur était cachée déjà dans mon sein.

Vous soulevâtes la vieille femme et vous lui fîtes respirer des sels. . Puis, lorsqu'elle eut repris ses sens, vous lui donnâtes votre bourse, Brian.

— A la bonne heure! grommela Ismaïl; cela s'appelle dépenser son argent comme il faut... Mais, après tout, il n'est pas si fou qu'il en a l'air, et il sait très bien choisir parmi les vieilles femmes écrasées celles qui l'ont été par White-Manor. .

Brian rougit. — Au fond du cœur il reconnaissait la vérité du reproche. Certes, en toutes circonstances sa générosité native l'eût porté à secourir le malheur, mais le malheur causé par son frère avait des droits doubles à son aide, non point par sentiment fraternel, mais par antagonisme.

Il rougit, parce qu'il sentait ne pas mériter ici l'enthousiasme de Susannah Celle-ci reprit :

— Mon père ne pouvait pas concevoir qu'on fût généreux sans motif, poursuivit la belle fille Les gens comme vous, milord, étaient pour lui des énigmes dont il tâchait vainement à deviner le mot.

Ceci me fit vous aimer davantage, vous aimer trop, milord, car votre pensée devint une obsession. Partout et toujours vous étiez devant mes yeux. Sans cesse je voyais votre front haut et calme et l'audace tranquille de votre regard.

C'était une souffrance réelle et d'autant plus incurable que je ne cherchais point à la fuir. Je m'y complaisais. Je bâtissais, éveillée, des rêves qui me revenaient dans mon sommeil. Je désirais ardemment, mais aveuglément; j'espérais, sans pouvoir définir mon espérance.

En ces premiers temps de mon amour, je pleurais souvent, et quand mon père surprenait des larmes à mes yeux, il me disait :

— Patience, Suky, patience! Nous aurons soin de vous, ma fille, et sous peu je vous conduirai en un lieu où vous pourrez choisir.

Je pense comprendre à peu près maintenant le sens de ces brutales paroles. A cette époque, elles glissèrent sur mon oreille comme de vains sons.

Mon père tint promesse cependant et me mena un soir en un lieu où j'aurais pu choisir. Mais ce ne fut point dans ce but qu'il m'y conduisit tout d'abord. Il comptait sur moi pour jouer une sorte de comédie propre à servir une de ses spéculations.

Vous vous souvenez peut-être, milord, de ce repas nocturne où Ismaïl énuméra aux juifs, ses frères, les divers services qu'il espérait tirer de moi. Il avait dit ce soir-là qu'il lui manquait une sirène pour attirer les joueurs à son *hell* (enfer.) Ceci n'était pas exact, car les splendides salons du Golden-Club étaient toujours remplis de belles femmes, parées comme des reines; néanmoins, ces femmes ne suffisaient pas, faut-il croire, car Ismaïl voulut s'appuyer sur moi et me faire jouer mon rôle de sirène.

Il avait imaginé quelque chose d'imprévu et de théâtral, en rapport avec les magnifiques décorations du club. Dans le salon principal, il avait tendu une riche draperie derrière laquelle étaient placés ma harpe et mon piano. Devant la draperie, une haute et forte balustrade défendait le passage.

Lorsque j'entrai là pour la première fois, l'air chaud et parfumé de la salle agit vivement sur mes nerfs, en même temps que le bruit des conversations voisines effrayait ma timidité sauvage. — Mon père me fit asseoir au piano.

— N'ayez pas peur, miss Suky, me dit-il, et chantez de votre plus belle voix... personne ne peut vous voir.

Il disait vrai. La draperie interceptait complétement les regards.

Je passai mes doigts sur les touches de l'instrument, et quelques voix grondeuses de joueurs s'élevèrent de l'autre côté de la draperie.

— Voilà une mauvaise invention, Spencer, disait-on, faites taire ce piano qui nous rompt les oreilles.

— Allez toujours, Suky, me dit mon père.

Peu m'importait, milord, de plaire ou de déplaire aux gens qui étaient derrière le rideau. Je préludai encore durant quelques secondes; puis, je commençai un air d'opéra français que j'avais entendu dire à mademoiselle Falcon. Ma voix s'éleva d'abord, froide et méthodique, comme si j'eusse chanté devant mon professeur; mais je ne sais point résister à l'entraînement de la musique, moi, milord. La passion me prit. Je donnai, comme toujours, mon âme entière à mon chant.

J'oubliai ce qui m'entourait, j'oubliai le lieu où j'étais ; je chantai pour moi.

— A la bonne heure, miss Suky ! dit tout bas mon père, comme j'achevais la dernière note du finale

Au même instant, de frénétiques bravi éclatèrent dans la salle. C'était quelque chose d'étrange après les murmures boudeurs qui avaient accueilli les premières notes de mon chant.

— C'est Malibran, disait-on.

— C'est Catalani, qui a bu l'eau de Jouvence !

— C'est Pasta, qui a trouvé des notes de soprano au fond de son génie !

— Très chers ! s'écria une voix flûtée, c'est Grisi, plutôt... Vous ne connaissez pas encore Grisi... vous connaîtrez Grisi... je parle sérieusement.

Mon père se frottait les mains et riait silencieusement.

— Milords, dit-il enfin, ce n'est ni Malibran, ni Pasta, ni Grisi.

— Et qui est-ce donc, maître Spencer ?

— C'est la *Sirène*, milords.

Il y eut un chuchotement de l'autre côté du rideau ; mon père attendait la suite avec anxiété. Moi j'écoutais, milord, espérant vaguement que j'entendrais votre voix parmi les autres voix... Vous n'y étiez donc pas ce soir-là ?

— Je n'y étais pas, madame, mais j'ai entendu depuis, comme Londres entier, la mystérieuse et incomparable Sirène du Golden-Club... et je comprends maintenant pourquoi sa voix sans rivale descendait si profondément en mon âme... Je ne pouvais aimer de vous que ce que je connaissais, milady, et j'aimais votre voix.

— Que j'aurais chanté mieux et de meilleur cœur si j'avais su que vous m'écoutiez, milord !...

Au bout de quelques secondes, les chuchottemens s'élevèrent jusqu'à devenir de véritables clameurs. On voulait me voir et l'on demandait à grands cris l'ouverture de la balustrade.

— Milords, dit mon père, je suis désolé de refuser quelque chose à Vos Seigneuries, mais la Sirène ne se montrera pas.

— Cent livres, si vous voulez m'introduire seul, Ismaïl, dit une voix.

— Cinq cents livres ! dit une autre.

Mon père avait peine à contenir sa joie.

— C'est une affaire, par Belzébuth ! c'est une affaire, murmurait-il.

— Mille livres ! dit-on derrière le rideau.

— Pour aucun prix, milords, répondit Ismaïl ; — et permettez-moi d'engager Vos Seigneuries à reprendre leurs jeux... la Sirène n'est plus là.

— Reviendra-t-elle ?

— Demain, milords, la Sirène chantera.

En disant cela, mon père m'entraîna et me fit monter dans une voiture qui me ramena dans Goodman's-Fields.

Le lendemain, les salons du Golden-Club étaient trop étroits pour contenir la foule qui afflua dès la tombée de la nuit.

Je chantai. — On renversa la balustrade pour me voir. — Mais j'étais partie déjà, et le galop des chevaux de mon père m'emportait vers notre maison.

C'était en vérité un homme habile, milord. Il avait bien jugé la foule dorée qui composait sa clientèle. Ce mystère piqua au vif la curiosité blasée des nobles lords. On parla de moi dans Londres...

— C'est la vérité qu'on ne parla plus que de vous, madame, interrompit Brian, — des peintres qui ne vous avaient jamais [illegible] votre portrait, et les journaux de Paris nous renvoyèrent l'écho de votre renommée qui avait passé le détroit... Mais personne ne fut-il admis à vous voir ?

— Personne, milord ; — nul ne peut se vanter d'avoir aperçu la Sirène du Golden-Club. Mon père attendait et spéculait sur l'effet de la curiosité poussée jusqu'à la folie, il attendait le paroxysme de la vogue pour... pour me sacrifier, milord, je dois le croire. Il ne faisait du reste nullement mystère de ses desseins [illegible], mais il m'effrayaient peu parce que je n'en comprenais point la portée.

Nous avons, nous autres femmes, un cœur vain, léger et accessible surtout aux joies de l'orgueil. Comme j'eusse été occupée de ces bravi qui couvraient mon chant chaque soir si votre souvenir n'eût empli mon âme, Brian !... Et encore, s'il faut le dire, l'orgueil faisait taire parfois l'amour en moi, et le bruit des applaudissemens étouffait le cri de mon âme.

Je me pardonne aujourd'hui en pensant que votre applaudissement se mêlait parfois aux autres. C'était lui peut-être qui perçait mon enveloppe d'indifférence, et ce que je prenais pour de l'orgueil était une mystique joie d'amour...

— Susannah, me dit un soir mon père, vous allez être bien heureuse. Je veux faire de vous une lady, et parmi les lords qui vous applaudissent chaque jour, vous allez choisir, ma fille...

CHAPITRE XVIII.

LE CLUB-D'OR.

Mon père me dit cela, Brian, continua la belle fille : choisir entre tous ces lords ! Cette idée entra, confuse, en mon esprit. Je n'aurais pas su dire pourquoi elle me répugnait, et pourtant une vague et sourde souffrance me plongea dans l'abattement jusqu'à l'heure du départ. Je pensais à vous. Mon cœur vous appelait à son secours, et je me disais que vous seul pouviez me sauver de ce péril prochain et inconnu.

Je me plaçai, couverte d'une toilette éblouissante, dans la voiture de mon père et nous partîmes de Goodman's Field.

Tout le long de la route, mon père fut d'une gaîté folle ; mais la gaîté d'Ismaïl avait un arrière-goût d'amertume qui rendait triste et donnait à craindre.

Lorsque nous arrivâmes dans le Leicester-Square, il y avait déjà une longue queue d'équipages armoriés devant la porte du Club-d'Or.

— A la bonne heure, à la bonne heure ! murmura gaîment mon père, — vous n'aurez, pardieu ! que l'embarras du choix, miss Suky.

Nous dépassâmes le perron du club, afin d'entrer par la porte de service. Chaque soir il en était ainsi, parce que si j'avais monté le perron commun, mon incognito, auquel tenait tant mon père, aurait été bien vite dévoilé. En entrant dans la partie du salon située en deçà de la draperie, nous pûmes nous convaincre, au bruit assourdissant des conversations, que l'assemblée était plus nombreuse encore que de coutume.

— Ils causent, les tristes bavards, grommela mon père ; ils causent, voilà tout... Pour peu qu'on leur donnât concert ainsi tous les soirs, ils oublieraient que Golden-Club est une maison de jeu... Voyez plutôt s'ils entourent le tapis vert, Suky !

Je remarquai seulement alors que de très petits trous bordés de laiton, comme les œillets d'un corset, avaient été pratiqués de distance en distance dans la draperie. En approchant l'œil de ces trous, on voyait parfaitement tout ce qui se passait derrière le rideau.

— Regardez, Suky, me dit Ismaïl ; regardez tant que vous voudrez, par Jacob ou par Moïse, ou par Pharaon, roi d'Égypte, ou bien encore par Astaroth, ma fille.... Tout cela se vaut, et c'est une sotte habitude de prendre ainsi à témoin Dieu qui n'existe pas, le diable qui se moque de nous et des hommes dont les os sont depuis vingt siècles en poussière ! Regardez ! vous êtes ici pour cela !...

De l'autre côté de la toile, il y avait foule compacte et impatiente ; tous ces gens parlaient à la fois et parlaient de moi. Leurs regards se fixaient si ardemment curieux sur la draperie, que je reculai, confuse, comme s'ils eussent pu me voir.

— Eh ! là ! là ! miss Suky, n'ayez pas peur, reprit mon père. Les binocles de Leurs Seigneuries et de Leurs Grâces,

— car il y a là des ducs, miss Susannah, — s'arrêtent devant le rideau tout aussi bien que devant un mur... Ah! par Satan, ma fille, s'ils pouvaient deviner que vous êtes là et que vous les voyez, ils feraient bien autrement la roue... Vous ne savez pas, Suky, tous ces noblemen, jeunes et vieux, porteurs de belles chevelures blondes ou de perruques collées à leur crâne nu, sont fous de vous depuis le premier jusqu'au dernier... Il y a une sorte de gageure établie, et cela me va, sur ma foi, parce que je serai toujours le gagnant en définitive, — une sorte de gageure, disais-je, à qui demeurera maître de votre cœur... Voulez-vous que je vous donne mon avis sur ce point, Suky?

— Ces gentilshommes me connaissent-ils donc, monsieur? demandai-je au lieu de répondre.

— Non, Suky, grâce au diable!... ce serait perdre la moitié de votre prestige. Vous avez beau être belle, l'imagination de ces gens trouve moyen de vous embellir encore... Et puis, fiez-vous-en à moi, votre premier amant tracera de vous un tel portrait, pour faire enrager ses rivaux malheureux, que la moitié du haut parlement est capable de se brûler la cervelle pour l'amour de vous.. Je pense que cela vous flattera, ma fille.

— Elle est blonde, disait-on de l'autre côté du rideau, blonde et rose. Un ange, par Dieu!

— Vous n'y êtes pas, milord, répondait un autre, ce diable de Spencer arrive d'Orient... c'est une Circassienne... le plus beau sang de l'univers!... c'est une odalisque, une almée ravie au propre sérail de Mahmoud, une heure avant que le sultan lui eût fait sa première visite.

— On m'avait dit, reprit un troisième, que c'était une tête raphaélique, une vierge de Rome, une madone...

— Ecoutez-les, écoutez-les, Suky! répétait mon père qui riait de bon cœur.

Il devint tout à coup sérieux.

— Mais les voilà qui s'impatientent, reprit-il, et il ne faut pas jouer avec l'impatience des gens de cette sorte, miss Susannah On pourrait s'en trouver très mal, surtout quand on tient un *hell* non toléré... Voyons. Je ne voudrais pas violenter votre cœur, Suky... Je vais vous dire ce que sont les plus respectables parmi ces lords et vous choisirez ensuite.

— Pourquoi choisir, monsieur? lui demandai-je.

Il frappa du pied et fronça le sourcil.

— Il n'est plus temps de ne point comprendre, Susannah! dit-il d'une voix impérieuse et brève. Si c'est un jeu, mettez-y un terme, — et si réellement vous ne comprenez pas, laissez-vous faire, ou malheur à vous! — Allons, allons, petite folle, continua-t-il un instant après en reprenant son sourire, — vous gâtez la bonne humeur où j'étais ce soir... Approchez-vous, regardez et soyez sage. Y êtes-vous?... Attention, s'il vous plaît! — A tout seigneur tout honneur Veuillez regarder, je vous prie, ce bonhomme à cheveux blancs qui possède la physionomie la plus vénérable des Trois-Royaumes. Ce n'est rien moins que Sa Grâce le duc de Marlborough, moins célèbre que son glorieux homonyme dont parle la chanson, mais plus joueur... Il a perdu ici, un soir, quatre vingt mille livres, Suky, et il les a payées le lendemain. Que dites-vous de cela?

Je gardai le silence.

— Vous n'en dites rien?... A merveille, ma fille!... Tout auprès de Sa Grâce, vous voyez le jeune marquis de Danby, fils aîné du duc de Maitland... Sa Seigneurie est fort laide à coup sûr, miss Suky, mais elle est riche à millions de livres, ce qui est un point à considérer. Que dites-vous du marquis de Danby, Susannah?

— Il m'est indifférent qu'il soit riche ou non, monsieur.

— A merveille, miss Suky! c'est qu'il ne vous plaît pas... Tenez! celui-ci trouvera grâce peut être devant vous. C'est un des rois du sport, un eccentric de qualité supérieure, qui mange une fortune incalculable avec une originalité dont on ne saurait trop faire l'éloge... Personne ne pourrait se douter de cela, n'est-ce pas, Suky?... Vit-on jamais plus honnête et plus rouge visage, encadré dans une paire de favoris citron plus bourgeoise?... Eh bien? ma fille, l'autre jour, le comte de Ch....field, — c'est le nom de Sa Seigneurie, — a chassé un renard à courre par les rues de la Cité... C'était, ma foi, une chose étrange que d'entendre les cris des piqueurs le long de Leadenhall-Street, que d'ouïr les fanfares dans Cornhill et d'assister au débuché dans Church-Yard. — Le comte suivait, monté sur un fort beau cheval, et en costume de chasse... Vous serez bien aise d'apprendre, Suky, que le renard fut forcé auprès de Chancery-Lane, devant Temple-Bar... La pauvre bête eut le sort des cent mille malheureux qui, dans les mêmes parages, sont forcés chaque année par les attorneys braillards d'Inner-Temple... Vous sentez que, depuis ce jour, Sa Seigneurie a été un homme à la mode... On porte beaucoup de redingotes à la Ch.....field, Suky... Le comte vous plaît-il, ma fille?

— Ni plus ni moins qu'un autre, monsieur, répondis-je.

— Non?... Passons à un autre alors... Voici un gros bel homme dont certaines ladies raffolent... Il a des qualités, Suky, de grandes qualités. C'est un larker émérite, un espiègle du poids de cent cinquante kilogrammes. Il bat les policemen dans Londres et les watchmen * dans la Cité. Il détache, la nuit, les marteaux de cuivre des portes à force de frapper, et bat les laquais qui viennent ouvrir. Il boxe les *coal-heavers* (porteurs de charbon), il boxe jusqu'aux sordides *dustmen* (quelque chose de moins propre que les vidangeurs). Il y a bien longtemps que Daniel O'Connell, dans son éloquence peu courtoise, l'a baptisé du nom de pu... (*hog*) en compagnie du comte de White-Manor, son ancien camarade. — Mais tout cela ne peut l'empêcher d'être un fort galant homme, et je me fais un honneur de vous le présenter: — miss Suky, le premier marquis d'Irlande, Henry de la Poër Beresford, marquis de Waterford, comte de Tyrone, vicomte Tyrone, baron de la Poër, lord de Curraghmore, etc... Sa Seigneurie a-t-elle le don de vous plaire?

— Non, monsieur.

— Peste! miss Suky... vous êtes décidément difficile... Aimez-vous mieux ce don Juan au regard audacieux, le colonel Rabican? Je vous préviens, Susannah, que ce noble comte tue tous ses adversaires en duel, gagne à tous les jeux connus, et fait siennes les femmes de tous ses amis: c'est un lord de mérite... vous ne l'appréciez pas?... à la bonne heure! Voici, non loin de lui, son ennemi intime, lord William Bagget.. Ce lord n'est pas non plus sans quelques qualités. Dernièrement il a fait surprendre sa légitime épouse en *criminelle conversation* par son groom, caché sous un sofa, dans le but louable de tirer une bonne somme de la poche du séducteur... Mais lord Rabican n'est pas homme à se laisser faire ainsi. On a plaidé, miss Suky, très bien plaidé... Les avocats ont soulevé des monceaux d'immondices, — et les deux nobles lords siégent toujours à la chambre haute, entourés de l'estime universelle... Je vois que lord Bagget ne vous séduit pas; tant mieux! Il n'est pas riche... Attention! miss Susannah, s'il vous plaît, et ici ne refusons pas à la légère... Regardez ce seigneur assis entre deux dames et tenant dans sa main blanchette et ridée une tabatière enrichie de brillants. C'est lord Clankildare, ma fille, l'amant dévoué de tout le beau sexe répandu sur la surface du globe... Il met une grande quantité de souverains tous les mois aux pieds d'une Française d'un certain âge, qui joue tant bien que mal toutes sortes de rôles à un petit théâtre fashionable. — On dit que Sa Seigneurie a son cuisinier pour rival... C'est fort anglais... Réfléchissez, Susannah, vous ferez de lord Clankildare tout ce que vous voudrez.

— Je n'en veux rien faire, monsieur, répliquai-je avec colère.

— Vous aurez de l'esprit, Susannah, quelque jour, reprit mon père, ajoutant une couche d'amertume à son éternelle et impitoyable raillerie: — puisque vous le voulez, passons condamnation sur lord Clankildare... Je vous présente, pour mémoire seulement, l'Honorable John Tantivy**, frère de Sa

* Les policemen n'ont été introduits dans la Cité que par sir R. Peel, en 1839. Jusque-là les watchmen continuèrent de faire le guet dans l'étendue de la juridiction du lord-maire.

** *Tantivy:* Au grand galop.

Seigneurie lord Ross de Stablefool. C'est ce long personnage à figure d'ibis qui regarde de ce côté d'un air si langoureux, miss Suky... L'Honorable John est la crème des gentlemen-riders. Il vit d'asperges crues et de bouillon de coq pour ne garder justement que le poids convenable... Auprès de lui, je suis sûr que vous remarquez cet homme laid dont la mâchoire avance audacieusement comme pour former gouttière de chaque côté de sa joue. C'est un poète, miss Suky, un grand poète, qui fait des épopées divines et nationales; on le nomme sir Arcadius Bambastic, et il est fort apprécié par les gentlemen tourmentés d'insomnie..... Notez, miss Suky, que je ne vous propose pas sir Arcadius : il est pauvre.

L'impatience, cependant, gagnait évidemment tous les nobles lords. Il y avait une sorte de fièvre générale de l'autre côté du rideau. Les voix commençaient à s'élever et à se faire courroucées.

— Diable! diable! grommela mon père, il va falloir en finir... Comme vous pouvez le penser, miss Suky, je n'aurais pas perdu mon temps à vous *expliquer* Leurs Seigneuries comme on explique les figures d'un salon de cire, si je n'avais eu mes raisons pour cela... Voyez-vous, je veux bien vous le dire : celui sur qui j'ai jeté les yeux, celui que vous choisirez, — en toute liberté, miss Suky, — n'est pas encore arrivé... J'espère qu'il arrivera, et, au risque de mécontenter un peu mes nobles cliens, je veux l'attendre encore. . Ce soir, vous ne chanterez pas, Suky, et personne ici près n'aura le droit de s'en formaliser, lorsque j'irai annoncer que notre Sirène est en tête-à-tête avec milord ambassadeur...

Vous sentez, Brian, qu'il était impossible que je ne comprisse pas à la fin. Je n'aurais pu définir précisément ce qui faisait l'objet de ma crainte, peut-être ne le pourrais-je pas aujourd'hui davantage, mais ma crainte avait pris corps. Je redoutais positivement quelque chose, savoir le tête-à-tête promis avec l'homme qu'on nommait milord ambassadeur...

— Et ce tête-à-tête eut-il lieu, milady? demanda Brian, qui tâchait de paraître calme.

Susannah sourit doucement.

— Vous voilà qui avez peur aussi, vous, milord, dit-elle. — Attendez... je veux faire comme les auteurs de ces livres que vous me prêtez depuis huit jours et ménager mon histoire.

Mon père reprit après un silence :

— Suky, je n'ai point voulu dire qu'il vous soit interdit absolument de faire un choix parmi ces gentilshommes... Seulement, ce choix sera pour plus tard... Que vous semble, par exemple, de ce petit Français qui manie si drôlatiquement son binocle en paire de ciseaux ?... C'est monsieur le vicomte de Lantures-Luces, Parisien aimable, dont la cervelle tiendrait dans le coin de votre œil... Auprès de lui, vous voyez l'Honorable Noisy Trump..., membre whig de la chambre des communes. Il semble mal à l'aise, n'est-ce pas? C'est que nos *commoners*, Suky, sont de bien petits citoyens en présence des pairs du royaume. L'Honorable, voyez-vous, a honte d'être si peu... Mais, par le ciel! voici au contraire un fils d'Adam intimement convaincu de son importance. Voyez, Suky, voyez! Quelle fierté sublime dans ces gros yeux hébétés, quelle magnifique dignité dans la pose de cette taille courte et chargée d'embonpoint!... Ne riez pas, je vous prie! Ce gros bonhomme, dont la tournure est celle d'un chef de cuisine en retraite, n'est rien moins que Sa Grâce « par la divine Providence, » archevêque de ***. Sa Grâce a quatre ou cinq millions de revenus épiscopaux, et pair de [illegible] un pauvre révérend pour gouverner son église à sa place... C'est une chose superbe, Suky, quand on y pense, que cette équipée que les chrétiens nomment *la Réforme*... Figurez-vous, ma fille, que cette réforme a eu lieu pour diminuer les revenus du clergé et pour le rendre bon à quelque chose... Or, voici un évêque réformé qui touche par an dix fois autant qu'un cardinal et qui ne fait œuvre de ses dix doigts... Il siége au parlement, c'est vrai, mais nul ne l'entendit jamais que ronfler dans les nocturnes assemblées des nobles pairs... Manger, dormir, engraisser, voilà sa vie... Il est, du reste, [illegible], excellent père de famille, bien qu'il vienne de temps à autre faire un tour dans mon *hell*, et capable de prêcher pendant trois heures sans savoir le moins du monde sur quoi il parle. — Chacun s'accorde à reconnaître que c'est une des plus éclatantes lumières de l'Eglise anglicane... Je vous préviens, Suky, que, malgré le vénerable caractère de Sa Grâce, il ne vous est aucunement défendu de faire tomber sur lui votre choix : Sa Grâce n'est pas puritaine.

Je n'écoutais plus guère, milord. Mon imagination travaillait et cherchait à mesurer, à définir le danger prochain. Et plus je m'efforçais ainsi, plus mon cœur se serrait.

Ismaïl continuait sa railleuse galerie. Il me montra encore bien des lords, des grands seigneurs étrangers, des médecins célèbres, des hommes de loi en renom. — Je chancelais sur mes jambes affaiblies et je me sentais près de défaillir.

— Le voilà ! le voilà ! s'écria tout à coup mon père en me touchant l'épaule ; regardez, Suky.

Je regardai, milord, et je vous vis. .

— Moi ! interrompit Brian stupéfait.

— Vous veniez d'entrer... Je ne vis que vous !... Hélas! ce n'était pas vous que me montrait mon père.

— Oh! monsieur, m'écriai-je, émue d'une délicieuse espérance; — ne me trompez-vous point?... Est-ce à lui que vous voulez me donner ?

Ismaïl me regarda fixement.

— A lui, Suky, très certainement... Le connaissiez-vous donc déjà ?...

— Si je le connaissais, monsieur ! m'écriai je avec des larmes de joie dans les yeux.

— Ma foi, voilà qui est fort heureux ! murmura mon père entre ses dents ; — mais il faut avouer que les jeunes filles ont des lubies étranges !... Du diable, si j'aurais osé espérer que Sa Grâce..... enfin n'importe !... Je vais aller vous chercher milord ambassadeur, miss Suky.

Il se dirigea vers la porte.— Moi, je ne donnais plus nulle attention à ses paroles. Milord, je vous regardais, je m'enivrais de votre vue : j'étais heureuse...

Avant de franchir le seuil, Ismaïl se ravisa tout à coup et revint précipitamment vers moi.

— Ah çà ! miss Suky, me dit-il, nous ne faisons pas de quiproquo, j'espère ; je vous parle du prince Dimitri Tolstoï qui vient d'entrer au salon. C'est cet homme de grande taille, à la physionomie un peu... un peu caractérisée, miss Suky, à la poitrine couverte de crachats... Nous nous entendons bien, je pense ?

Je n'avais plus de voix pour répondre. L'homme qu'il me montrait était... Mais vous devez le connaître, Brian ?

— Je le connais, madame, répondit Lancester dont la respiration devenait pénible... De grâce, achevez !...

— Il me fit horreur et frayeur, milord. Je joignis les mains et je regardai mon père avec supplication.

— Ah !... dit ce dernier en fronçant le sourcil, nous jouions, je le vois, aux propos interrompus... Et de qui me parliez-vous, miss Suky, s'il vous plaît ?...

— Je vous parlais de Brian de Lancester, monsieur.

Mon père éclata en un rire sec et strident.

— Le frère du comte ! s'écria-t-il ;—ce serait, sur ma foi, une bonne plaisanterie... une excellente plaisanterie, par Belzébuth !... Si Brian avait quelque chose... Ah ! ah ! ah !.. lorsque j'y songe, je ne puis m'empêcher de rire... Mais il n'a pas le sou, miss Suky !...

— Pardon, madame, interrompit Brian ; ces paroles prononcées par Ismaïl à mon sujet semblent recouvrir un sens caché... S'est-il jamais expliqué à cet égard ?

— Jamais, milord.

Brian sembla vouloir faire une autre question ; mais il se reprit et ajouta :

— Veuillez poursuivre, madame.

— Mon père semblait, en effet, milord, continua Susannah, attacher une signification étrange au sentiment qui me portait vers vous.. Cela le faisait rire... et Ismaïl ne riait jamais que lorsqu'un méchant espoir traversait son esprit... Mais vous êtes plus à même que moi, milord, de conjecturer si cette circonstance cache encore quelque triste mystère.

—Vrai, Suky, reprit Ismaïl, ce serait très drôle... drôle au dernier point... Mais il n'a pas un sou vaillant, voyez-vous, et il n'y faut pas songer... Voyons! oubliez cette folie et préparez-vous à recevoir le prince Dmitri Tolstoï, ambassadeur de Russie.

— Et que peut me vouloir cet homme? demandai-je avec colère.

Un sourire cynique vint à sa lèvre.

— Ce que vous voulez à l'Honorable Brian de Lancester, miss Suky, répondit-il. — D'ailleurs, il vous le dira lui-même.

— Je ne veux pas le voir! m'écriai-je; monsieur, je ne le verrai pas!

— Vous le verrez, miss Suky! prononça-t-il de cette voix impérieuse et pleine de menaces qu'il employait avec le pauvre Roboam; —oh! par Belzébuth! vous le recevrez, et cela tout de suite.

Je souffrais bien, milord, et je me sentais perdre mes forces, pourtant je répondis encore résolument :

— Non, monsieur, je ne le recevrai pas.

Votre présence me donnait du courage, Brian...

Ismaïl me saisit le bras et le serra de façon que ses doigts d'acier s'incrustèrent dans ma chair. — Ses yeux avaient pris une expression de méchanceté sinistre et vraiment infernale. — Il approcha son visage tout contre le mien.

— Tu es à moi, dit-il d'une voix entrecoupée par la rage qui s'emparait de lui; — tu n'es qu'à moi... Je suis ton maître... Je pourrais te tuer, entends-tu?

Brian se leva sans savoir et mit ses deux mains sur sa poitrine haletante.

— Te tuer, poursuivit Susannah qui tremblait elle-même à ce terrible souvenir; — mais j'aime mieux te vendre, et il faut que je te vende.

Son œil flamboyant me brûlait.

— Ne résiste pas! reprit-il en secouant violemment mon bras, ou je te terrasserai sous mes pieds, comme j'ai fait une fois devant toi à Roboam, et je te battrai comme je l'ai battu.

Brian poussa un cri étouffé et retomba sur le sofa.

— Mais sur qui donc vous venger, madame!... murmura-t-il.

—

CHAPITRE XIX.

CINQ MILLE ROUBLES.

— Et j'étais là, madame, reprit Brian, si près de vous qui fléchissiez sous la menace d'un lâche... et je ne sentais rien en mon cœur... Oh! pourquoi ne m'appeliez vous pas à votre aide!

— J'étais brisée, milord, répondit Susannah, mais je ne fléchissais pas. —Vous me veniez en aide sans le savoir, car, comment eussé-je résisté à la brutale énergie d'Ismaïl si mon cœur ne se fût instinctivement appuyé sur vous? En moi, je n'avais pas de soutien, puisque j'ignorais la morale humaine, et que cette force divine que sait donner, dit-on, la foi religieuse aux plus débiles natures me manquait absolument. Hors de moi, pouvais-je espérer secours contre Ismaïl, moi qui n'avais au monde qu'Ismaïl pour protecteur?...

Si je résistai, ce fut à cause de vous et par vous. Ma force me vint de votre présence. — Absent, vous m'eussiez soutenue encore, car j'étais toute à vous et je comprenais vaguement que mon père, en me donnant à un autre, m'enlevait à vous pour toujours.

Pour toujours, milord! — Ce qui était alors en moi un soupçon confus est maintenant un sentiment précis et arrêté : si j'étais tombée dans le piége, vous ne m'auriez jamais connue.

Vous êtes déjà tant au-dessus de moi, Brian! au moins faut-il que je vous puisse donner mon âme et mon corps purs de toute tache, même involontaire. Si mon malheur eût été jusqu'à la souillure, je me tiendrais indigne et je m'éloignerais...

La dernière menace d'Ismaïl me raidit dans ma résistance.

— Vous pouvez me tuer, lui dis-je, mais non pas me faire céder.

— Eh bien! je te tuerai! s'écria-t-il l'écume à la bouche; — je te tuerai... Oh! mais pas tout d'un coup!... Tu mourras à petit feu, tout doucement, un peu tous les jours. . Malédiction! quel démon t'a donc soufflé la pudeur, misérable fille! J'ai passé quinze ans à nouer un bandeau sur ta vue, et voilà que tu n'es pas aveugle! J'ai passé quinze ans à courber patiemment ta volonté en obscurcissant ton intelligence, et voilà que ton esprit voit clair! Et voilà que ta volonté se redresse... Mais c'est à renier Satan et à croire qu'il y a un Dieu là haut!...

Il s'interrompit, passa son mouchoir sur sa bouche humide et appela péniblement à sa lèvre son froid sourire d'habitude.

— Me voilà aussi sot que vous, miss Suky, reprit-il avec un calme factice; — vrai, je fais du drame comme un bonhomme de lord qui voudrait forcer sa fille à épouser un bossu millionnaire... C'est pitoyable, sur ma foi!... Ecoutez! nous avons tort l'un et l'autre; parlons raison : je vous demande une chose bien simple; pourquoi me refusez-vous?

— Vous voulez me donner à un homme, monsieur, répondis-je, et je veux être à un autre homme.

Cette réponse faillit le rejeter dans toute sa fureur, mais il se contint.

— Vous voulez! répéta-t-il. Voici qui est bien péremptoire, miss Suky!... Vous oubliez que je suis votre père!

— Qu'importe cela? demandai-je.

Il se mordit violemment la lèvre.

— C'est juste, reprit-il; je n'ai pas le sens commun, ce soir... Cela importe peu assurément... Je voulais vous dire, miss Suky : Vous oubliez que je suis le plus fort.

— Non, monsieur.

— Alors, vous allez m'obéir?

— Non!

Il s'éloigna de moi brusquement et fit quelques tours dans la chambre.

Je profitai de ce moment de répit pour jeter un regard de l'autre côté du rideau. Vous étiez gai à votre manière, de cette gaîté qui laisse votre visage hautain et grave et qui amène le sourire sur toutes les figures qui vous entourent. — Vous parliez de votre frère; vous racontiez l'un des assauts de la lutte étrange où vous étiez engagé contre lui.

En ce moment, je dois l'avouer, milord, j'eus grand désir de prononcer votre nom et d'implorer votre secours. — Mais vous ne m'aviez jamais vue... et puis j'eus peur pour vous, parce que je savais le cœur de mon père.

Il revint vers moi et changea encore une fois de ton.

— Miss Susannah, me dit-il avec froideur et sarcasme, vous êtes une fille vertueuse, très certainement; mais moi, je suis un marchand honnête... Or, je vous ai vendue, j'ai été payé d'avance, et l'acheteur attend livraison... Donc, de gré ou de force, miss Suky, vous allez recevoir les hommages de Sa Grâce le prince Dimitri Tolstoï... Croyez-moi, conduisez-vous comme il faut avec lui; car les Russes ont des façons d'être galans auxquelles il faut prendre garde, et je ne répondrais pas .. Mais cela vous regarde... Dans dix minutes le prince sera ici; dans dix autres minutes une bonne serrure vous mettra tous les deux à l'abri des importuns... A bientôt, miss Susannah.

Il sortit précipitamment à ces mots.

— Vous n'étiez plus là, milord!...

— M'eussiez-vous appelé, madame? s'écria Brian qui se reprochait comme un crime le hasard de son absence.

— Je ne sais . Ma détresse était si profonde!... Mais vous

n'étiez plus là!... Je ne vis dans le salon que des visages inconnus, froids, et où l'égoïsme anglais avait buriné son stigmate... Et parmi eux je vis la sauvage figure de ce Russe dont me menaçait Ismaïl.

Peut-être ma terreur se plaçait-elle entre cet homme et moi ; mais il me parut hideux et terrible. Cette tête barbare au-dessus d'un frac brodé d'or ressortait pour moi, sur le fond de la foule, comme un épouvantail odieux.

Je voulus crier : je ne pus. Un poids écrasant était sur ma poitrine...

En ce moment, Ismaïl entra dans le salon de jeu et alla droit au prince. Il lui parla tout bas. — Le prince sourit. Son regard étincelant vint caresser le rideau.

Ce regard me sauva, milord. Il me fouetta d'une terreur si poignante que je pus secouer ma torpeur. Je me levai, je traversai la salle et les corridors en courant. Une minute après j'étais dans la rue...

Brian respira longuement.

— Je courus encore durant quelques secondes au hasard ; puis je m'affaissai, brisée, à l'un des angles de Leicester-Square.

Je ne savais où aller : j'étais transie de froid ; j'avais peur, seule ainsi au milieu de la nuit, au milieu de Londres inconnu ; — mais j'étais heureuse du danger évité. Je pensais à vous avec délices, milord ; il me semblait que je m'étais gardée à vous, et que, dans ma victoire, vous aviez votre part.

Ma victoire m'en devenait bien chère !...

Hélas ! je ne songeais pas que je n'avais d'autre asile que la maison d'Ismaïl, et que le danger, aujourd'hui évité, reparaîtrait demain aussi terrible. Je ne songeais pas que la volonté de fer d'Ismaïl une fois manifestée, ne saurait point fléchir, que son avidité affriandée devrait s'assouvir quand même, et que, sans défense aucune contre lui, j'étais fatalement condamnée à subir tôt ou tard sa tyrannie.

J'y songeais si peu, milord, que ma première action, sitôt que mon oppression calmée me permit de faire un mouvement, fut de me jeter dans une voiture de place et de me faire conduire à Goodman's Field.

— Quoi ! madame, s'écria Brian, vous rentrâtes dans cette retraite infâme?

— J'y rentrai, milord... Et n'épuisez pas pour si peu votre pitié... J'ai eu depuis des jours de si navrante misère, que j'ai pu regretter la maison d'Ismaïl...

Mon père n'était point encore de retour lorsque j'arrivai dans Goodman's-Field. Au lieu de gagner ma chambre comme d'habitude, je saisis un moment où les valets d'Ismaïl n'avaient point l'œil sur moi et je montai en courant au laboratoire de Roboam.

C'était le seul être qui eût pour moi un semblant d'affection. Je n'espérais point en lui qui était, comme moi, opprimé, mais j'allais, d'instinct, unir ma détresse à sa servitude.

Le pauvre muet était étendu tout habillé sur une natte au milieu de la chambre. C'était son lit. Il dormait.

Lorsque je l'éveillai, il fit un geste de vive surprise, et de fait, milord, ma présence à cette heure, jointe au désordre de ma riche toilette, devait à coup sûr l'étonner. — A l'aide de ses gestes qui valaient presque des paroles, il m'interrogea, et je lui contai, d'une voix entrecoupée par l'émotion, l'odieuse conduite d'Ismaïl et ma fuite du Golden Club.

Il courba la tête et sembla réfléchir.

Au bout de quelques minutes, il prit ma main et la baisa, puis il me conduisit dans sa case et me montra un enfoncement où il y avait juste la place de mon corps, puis encore il frappa du revers de ses doigts une assiette vide qui se trouvait sur la table.

Cela voulait dire, milord, dans le langage du pauvre muet, qu'il me cacherait dans sa case et qu'il partagerait ses repas avec moi.

C'était une folle pensée ; mon père en rentrant saurait bien vite que j'étais dans la maison, il me chercherait, et Roboam serait victime de sa compassion. Voilà ce que j'aurais dû me dire, et ce que se disait sans doute le pauvre Roboam, car il était abattu et résigné. — Mais j'étais incapable de porter si loin mon calcul, milord. Je me voyais échapper aux poursuites de mon père et à l'horrible nécessité de subir la présence de ce Russe, dont l'image se dressait, parmi les souvenirs de la soirée, comme un fantastique épouvantail. Cette idée me redonnait du courage et de la joie.

— Oui, répondis-je, oui, bon Roboam, je me cacherai là, et je resterai toujours avec vous.

Il fit un grave signe d'assentiment. — Je suis certaine maintenant, milord, qu'il avait la conscience d'un châtiment prochain et mortel.

Moi, j'étais rassurée. Le danger ne m'apparaissait plus que lointain et possible à éviter. J'étais d'autant plus exposée désormais, que je ne sentais plus ma position, et qu'une folle sécurité prenait la place de mon angoisse.

Et pourtant, milord, combien ici le péril était plus terrible ! Combien j'aurais dû trembler davantage si mon ignorance du monde n'eût pas été aussi complète ! Au Golden-Club, Ismaïl n'était qu'un trafiquant de vices, à peine toléré, le chef suspect et sans cesse surveillé d'un établissement que le genre seul de sa clientèle empêchait de tomber immédiatement sous le coup de la loi. Dans Goodman's-Field, il était roi, maître absolu, tyran sans contrôle. Derrière ma draperie, j'étais à dix pas d'une réunion d'hommes, dissolus sans doute, et pleinement livrés à la débauche, mais nobles après tout, et gardant au fond du cœur quelque chose de fier, sinon de vertueux. Ces hommes m'eussent défendue, réunis, ne fût-ce que par pudeur aristocratique, bien que pris à part, chacun d'eux eût peut-être abusé sans pitié de ma détresse ; ils se fussent mis avec ostentation entre moi et mon père ; ils eussent saisi avidement cette occasion de faire à grand bruit acte de gens de cœur. — Chez Ismaïl, au contraire, j'étais seule, seule dans un réduit dont les valets de la maison eux-mêmes ne soupçonnaient pas l'existence. Nulle oreille à portée de mes cris ; rien, milord, rien qu'un pauvre être, mutilé, abruti par l'esclavage, — dévoué pourtant, mais inerte et habitué depuis longues années à fléchir sous la volonté d'Ismaïl.

C'est ici, milord, que je devais mourir ou être vaincue, si mon salut n'était sorti d'une catastrophe impossible à prévoir... Pour me sauver, il fallait la perte de mon père. Dieu mit sur Ismaïl la lourde main de sa vengeance. Il fut terrassé au moment même où il me poussait au bord de l'abîme...

J'ignore ce qui se passa au Club-d'Or après mon départ. Tout ce que j'ai su, c'est que mon père ne rentra point cette nuit-là dans sa maison de Goodman's-Field. Peut-être que, ne pouvant me supposer assez aveugle pour m'être replacée de moi-même sous sa tyrannie, il employa la nuit à me chercher dans les environs de Leicester-Square.

Vers onze heures du matin, Roboam et moi nous entendîmes le coup du maître retentir à la porte de la maison. Je me cachai, tremblante, dans l'enfoncement qui devait être désormais ma retraite, et Roboam se plaça devant sa table de manière à me masquer.

Les valets dirent sans doute à mon père que j'étais dans ma chambre. Il avait à faire autre chose que de s'en assurer, et nous entendîmes bientôt son pas dans l'escalier dérobé. — Roboam m'ordonna le silence d'un geste emphatique et qui peignait énergiquement ses inquiétudes. Je demeurai immobile ; je retins mon souffle : mon père entra.

— Belle affaire ! grommelait-il en refermant la porte ; — jolie affaire, sur ma foi !... Le prince veut que je lui rende ses cinq mille roubles... Du diable si c'est une chose faisable que de rendre ainsi de l'argent donné !

Il tira un papier de sa poche et le déplia.

— Prépare du papier à calquer, toi ! reprit-il en s'adressant à Roboam avec sa rudesse accoutumée ; taille tes plumes et exerce tes doigts... je vais te donner tout à l'heure de la besogne.

Roboam obéit. Je sentais son siége trembler. — Il chercha [illegible] et ne le trouvait point. La frayeur lui faisait perdre la tête.

Mon père se promenait de long en large.

— C'est une chose diabolique ! murmurait-il ; — cette misérable enfant me fait manquer un marché d'or !... Retrouverai-je un sot Tartare comme Sa Grâce qui veut le bien me souscrire un effet de cinq mille roubles, d'avance et sans savoir ?... Cela promettait des millions, sur ma parole, car le prince a les siens et ceux de son maître, et la petite est belle à tourner trois cents têtes de Kosaks !... Où la vertu va-t-elle se nicher ! ajouta-t-il avec un ignoble blasphème ; — c'est ma faute ! j'aurais dû ne pas la perdre un instant de vue.. Quelqu'un lui aura donné de perfides conseils, quelqu'un lui aura soufflé cet orgueilleux mensonge qu'on nomme l'honneur d'une femme... l'honneur ! mais c'est qu'il y a en tout ceci de la fatalité !... celles à qui on enseigne l'honneur en prennent fort à leur aise, tandis qu'elle... Il faut dire aussi que Satan lui a fait rencontrer ce Brian de Lancester !... Qu'il revienne m'emprunter de l'argent, celui-là !... Ah çà ! mais les femmes devinent donc tout ! la pudeur comme l'amour... ou peut-être est-ce l'amour qui leur apprend la pudeur !... C'est diabolique !

Il s'approcha de Roboam et jeta sur sa table le papier qu'il tenait à la main.

— Tiens ! dit-il ; calque-moi cette signature. Nous nous en servirons à l'occasion, et Sa Grâce n'y gagnera rien .. Prends garde de gâter le billet, maître Silence !... s'il garde une trace, je te brise le crâne d'un coup de fléau.

Roboam prit le papier, qui était une obligation du prince Dimitri Tolstoï, — le prix stipulé pour la vente de ma personne, milord, — et se mit en devoir de calquer la signature.

Mon père reprit sa promenade et son monologue.

— Et si ce n'était que cela encore ! disait-il en s'échauffant par degrés ; — cinq mille roubles peuvent se retrouver... mais ce qu'elle a fait une fois elle pourra le recommencer ! elle le recommencera certainement, et tous les espoirs que j'avais fondés sur elle s'en iront en fumée... La misérable fille !... Et d'ailleurs, si elle ne me cède pas, comment dominer le comte !... Quelle portée auront mes menaces, si je n'ai pas derrière moi son infamie... ce que le monde appelle ainsi, du moins ; — son infamie patente, publique, et pouvant être portée à la connaissance de tous, du jour au lendemain !...

Que pouvaient signifier ces étranges paroles, milord ?... Ismaïl avait évidemment un but, autre et plus chèrement caressé que le simple trafic de ma jeunesse. Il y avait sous ces paroles une intrigue dont tous les fils m'échappent à la fois... Vous qui savez le monde, Brian, devinez-vous le secret d'Ismaïl ?

Lancester fut quelque temps avant de répondre.

— Je m'y perds, madame, dit-il enfin : — assurément cet homme que vous nommez votre père était capable de tout, et son intelligence servait merveilleusement ses mauvais desseins... Je pense... mais c'est un vague soupçon que rien ne justifie, si ce n'est la couronne de comte gravée sur votre médaillon... La seule chose dont je suis sûr, milady, parce que mon cœur et ma raison concordent à ce sujet, c'est que le juif Ismaïl n'était point votre père.

La belle fille secoua tristement la tête.

— Je ne sais si je dois dire : Dieu le veuille ! milord, répondit-elle. Ismaïl m'a fait bien du mal, et bien des crimes honteux pèsent sur sa mémoire, mais sa maison fut si longtemps mon asile !... Et puis, tout coupable que soit un père, ce doit être une grande faute que de renier son souvenir !...

Il continua durant quelques minutes encore à s'entretenir de choses que je ne pouvais point comprendre. Il parlait d'un lord puissamment riche, qui éloignerait de lui la honte à tout prix et qui prodiguerait la moitié de sa fortune pour ne pas voir traîner son écusson dans l'égout...

— Et il ne prononça point le nom de ce lord, madame ? interrompit Lancester.

— Non, milord... il l'appelait le comte... Peut-être, au reste, quelques mots lui échappèrent-ils qui auraient mis tout autre que moi sur la trace de sa pensée, mais moi je ne comprenais pas, et la scène affreuse qui suivit a mis du trouble dans mes souvenirs...

— Où en es-tu, maître Silence ? demanda-t-il tout-à-coup en s'adressant à Roboam.

Je sentis la chaise du malheureux qui tremblait violemment contre moi, et j'eus peur, parce que je devinai qu'il avait commis quelque erreur.

Mon père prit le papier que Roboam hésitait à lui rendre et poussa aussitôt un cri de rage.

— Scélérat ! s'écria-t-il ; brute maudite ! je t'avais dit de prendre garde !... Ah ! cette fois, tu vas me payer tous les comptes !

Voici ce qui était arrivé, milord. Le Russe à qui mon père avait fait la promesse que vous savez, avait donné d'avance une obligation de cinq mille roubles, croyant ne pouvoir payer trop cher la gloire de désarçonner ses rivaux du Golden-Club, en possédant le premier cette fameuse Sirène... C'était, comme vous voyez, un amour de confiance, une fantaisie de vaniteux barbare, puisqu'il ne m'avait jamais aperçue... Lorsque mon père, forcé par ma retraite à manquer de parole, lui avoua son embarras, le Russe exigea la restitution de son argent, et mon père, mettant à profit les quelques heures de délai que lui accordaient les convenances, se hâta d'ordonner à Roboam de contrefaire la signature de l'opulent étranger, afin de s'en servir sans doute à l'occasion. — Mais Roboam n'avait plus son sang-froid. Au lieu de prendre un poinçon à calquer, il se servit d'une sorte de burin qui trancha le papier partout où il passa.

Le billet qu'il rendit à mon père était percé à jour

Or, comment remettre au prince un papier portant d'aussi évidentes et ineffaçables preuves de fraude ?

Mon père se mettait chaque jour en fureur pour des riens, milord. La moindre bagatelle échauffait l'irritabilité sans frein de son caractère. Cette fois tout se réunissait pour porter au comble sa rage : ma fuite, ses espérances perdues, le péril auquel l'exposait l'erreur de Roboam...

Aussi n'était-ce plus un homme. Ses yeux sanglans roulèrent convulsivement dans leurs orbites distendues outre mesure. Les muscles de sa figure s'agitaient par de brusques tiraillemens ; sa barbe ondula, comme si un souffle de vent eût passé parmi ses mèches soulevées. Ses lèvres s'ouvraient, se refermaient, laissaient voir ses dents serrées qui glissaient en grinçant les unes contre les autres.

Je ne l'avais pas encore vu ainsi, et je pensai tout de suite que Roboam allait mourir.

Le pauvre muet, frappé d'une effrayante atonie, ne tremblait même plus. Les gouttes de sueur froide, qui tombaient abondantes le long de ses tempes, indiquaient seules encore qu'il y avait en lui de la vie.

Mon père, après être resté quelques secondes devant sa victime, comme s'il eût voulu la déchirer de ses propres mains, s'élança d'un bond vers son arsenal et choisit le plus gros, le plus lourd de ses fléaux de plomb.

Je sentis faiblement tressaillir le siége de Roboam, qui ne bougea pas néanmoins.

Mon père revint vers lui à pas comptés. Il semblait chercher de loin avec une joie cruelle l'endroit où il frapperait d'abord.

Je fermai les yeux, milord, comme cette nuit où Ismaïl avait frappé Roboam avec le bambou du vieux juif Eliezer. — Mais ici il n'y avait nul moyen d'échapper aux horreurs de cette scène.

Au premier coup que frappa Ismaïl, la chaise de Roboam sauta. Non seulement j'entendis le plomb tomber, lourd, sur la chair du patient, mais je ressentis le contre-coup de chaque assaut. — Il me semblait, milord, qu'on martelait mon cœur. Je souffrais... je ne puis pas vous dire combien je souffrais !

J'entendis et je sentis comme cela trois coups assénés avec furie. — Puis le bois de la chaise me choqua brusquement. Deux râlemens sauvages déchirèrent à la fois mes oreilles ; j'ouvris involontairement les yeux.

Roboam n'était plus auprès de moi. — L'intensité de la

douleur, la certitude de mourir sous les coups redoublés d'Ismaïl, peut-être aussi le désir de me proteger, tout cela réuni avait galvanisé l'apathique soumission du pauvre esclave. Il s'était relevé, d'autant plus terrible que sa colère avait été plus longtemps comprimée. D'un bond il avait franchi la table qui le séparait de mon père, et ils étaient tous deux en présence.

Ce fut un atroce combat, milord, une lutte odieuse, où l'un des champions, blessé, meurtri déjà, n'avait pour se défendre que ses mains désarmées, tandis que l'autre frappait avec une massue dont chaque coup pouvait être mortel.

Mais celui qui était sans armes avait à venger vingt années d'esclavage et de martyre.

Son visage fut en un instant couvert d'horribles contusions. Il ne tombait pas néanmoins, parce que chaque coup amorti, sinon paré, par sa main tendue, perdait une grande partie de sa force. — Il attendait.

Ismaïl, lui, frappait, comme toujours, en aveugle.

Leurs respirations haletantes se mêlaient et produisaient un son effrayant à entendre.

Au bout d'une minute ou deux, je vis avec épouvante Roboam baisser la main qu'il étendait pour parer. Le fléau décrivit en sifflant sa courbe impétueuse. Je crus le combat fini.

Le combat était fini en effet, milord, mais ce n'était pas Roboam qui était le vaincu. D'un mouvement rapide comme l'éclair, il avait évité le plomb mortel, et, profitant de l'instant où Ismaïl relevait son arme, il l'avait saisi à la gorge.

Mon père, suffoqué, ne jeta pas même un cri. Roboam fut obligé de le soutenir pour l'empêcher de tomber comme une masse inerte sur le sol.

Alors le muet se prit à rire en montrant ses longues dents blanches, aiguisées comme les dents d'une bête fauve. Son instinct sauvage, violemment surexité, revenait en ce moment avec une incroyable énergie.

Il traîna mon père jusqu'à l'autre bout du laboratoire, saisit une grosse corde et le garrotta, n'interrompant de temps à autre sa besogne que pour pousser un rauque éclat de rire.

Je voyais tout cela, milord, mais je ne pouvais ni me mouvoir ni produire aucun son. J'étais comme frappée de la foudre, et c'est à peine si mon esprit bouleversé conservait le pouvoir de sentir. Je regardais, stupéfiée, presque folle, comme si cette lutte avait eu des étrangers pour acteurs.

Quand Roboam eut lié mon père, il s'élança vers la porte et disparut avec un cri de sauvage triomphe.

Quelques minutes après, sanglant encore et le visage hideusement meurtri, le muet repassa le seuil. Il était suivi d'un magistrat et de deux constables qu'il venait de chercher et qui entrèrent sur ses pas dans le cabinet secret d'Ismaïl.

CHAPITRE XXI.

EN SURSAUT.

Avant l'arrivée du magistrat et des constables amenés par le muet Roboam, j'étais restée seule avec mon père.

Ismaïl était plein de vie, milord. En se voyant vaincu par son esclave, il avait feint la suffocation immédiate afin de le faire lâcher prise. Ensuite il s'était laissé garrotter parce qu'il ne pouvait deviner le dessein de Roboam. — Moi-même, maintenant que j'y pense, j'ai peine à concevoir comment cette idée avait pu germer dans l'esprit du muet, et je ne puis l'expliquer qu'en pensant qu'une terreur superstitieuse lui défendait, même en ce moment de suprême colère, de tuer Ismaïl de sa main.

En sortant, Roboam m'avait énergiquement défendu, à l'aide de son expressive pantomime, de détacher les liens de mon père.

Ce mouvement avait révélé ma présence à Ismaïl. Il changea de couleur, et sa mobile physionomie refléta rapidement plusieurs sentimens opposés : la colère d'abord, puis l'espoir.

Dès que Roboam eut refermé la porte, ce qu'il fit soigneusement et à double tour, mon père prononça doucement mon nom.

Je ne répondis pas, milord, et je ne bougeai pas. Je vous l'ai dit : j'étais littéralement foudroyée. Le plafond de la chambre eût craqué au-dessus de moi que je n'aurais pas pu faire un mouvement pour me sauver.

— Susannah ! répéta Ismaïl avec une inflexion de voix caressante.

Même silence de ma part et même immobilité.

Mon père fronça le sourcil et fit effort pour rompre ses liens. Mais Roboam avait noué les cordes avec cette vigueur que donne la colère, et les cordes ne cédèrent point.

Ismaïl retomba épuisé et courba la tête.

Dieu m'est témoin, milord, que j'aurais voulu le secourir. Non pas parce que je prévoyais le dénoûment préparé par Roboam à cette scène, mais parce qu'il souffrait...

J'étais impuissante, toujours — Il semblait qu'une main pesante et glacée comprimât mon cerveau. Je ne souffrais pas. — La mort doit être cela, Brian.

— Susannah, Susannah ! me dit Ismaïl après quelques minutes de silence, j'ai été bien cruel envers vous, ma fille... Je me repens... Je vous demande grâce... Pitié, Susannah, ces cordes m'entrent dans la chair... je souffre !

Je fis sur moi-même un si violent effort, que je domptai ma paralysie pour un instant et parvins à me soulever sur mes genoux. — Mais ce fut tout ; je m'appuyai, haletante, à la chaise vide de Roboam.

— Bien, Suky ! du courage, ma fille ! s'écria Ismaïl. Voici un couteau tout près de moi, — et je ne puis le saisir ! ajouta-t-il avec une rage soudaine... Ah ! je le tuerai sans pitié, le misérable !... mais non, Suky, oh ! non, je ne tuerai personne si vous me délivrez... Vous aimez Roboam : je lui rendrai sa liberté !... Savez-vous, ma fille... je vous donnerai la maison des champs où vous avez passé autrefois quelques mois, et là vous trouverez Brian de Lancester... Vous le verrez sans cesse... à toute heure, Suky... et Brian vous aimera !

— Brian ! répétai-je d'une voix si faible qu'il ne m'entendit point sans doute.

Il vit dès lors que j'étais incapable de le secourir, et une expression de colérique amertume remplaça la feinte douceur dont il avait masqué son visage.

— Oh ! que tu es bien une femme ! dit-il en donnant à ce dernier mot un son d'inexprimable dédain ; — inutile ou nuisible !... Quand on n'espère qu'en toi, tu ne veux pas... et quand tu veux, tu ne peux pas !

Je pense, milord, qu'Ismaïl savait dès ce moment le péril qui le menaçait, car de minute en minute son regard se tournait plus anxieux vers la porte. — Il voulut me donner le change.

— Vous ne savez pas ce qui nous attend ici, miss Susannah, reprit-il avec ce sérieux affecté qu'on emploie pour persuader les enfans ; — c'est une chose atroce, ma fille !... Roboam a fermé les deux portes... Nous n'avons ici nul moyen de nous faire entendre... Il nous laissera mourir de faim.

Cette idée effrayante ne produisit sur moi aucun effet. — On entendit des pas dans l'escalier dérobé.

— Ecoutez, Suky, dit-il alors en changeant de ton tout-à-coup ; — c'en est fait ! je suis perdu... Ce misérable s'est vengé comme un homme civilisé eût pu le faire .. Ecoutez ! des hommes vont venir... des juges... des personnes sages, ma fille, qui tordent la loi comme un câble et s'en servent pour etrangler de temps à autre un de leurs semblables... Ne dites point que je suis votre père ; ils vous mettraient en prison et vous ne pourriez plus m'être utile... Car vous

êtes bonne, Suky, et, quand vous aurez repris vos forces, vous ferez ce que vous pourrez pour m'empêcher de mourir....

— Oh ! oui, monsieur, répondis-je.

— Les voilà !... Il est fâcheux, Suky, que vous n'ayez pas pu vous remettre plus tôt... Mais il y a loin d'ici à Newgate, et j'espère...

La porte qui s'ouvrit lui coupa la parole.

Roboam se précipita dans la chambre et désigna avec une rapidité de gesticulation frénétique tous les objets suspects dont je vous ai parlé, milord.

Cette rapidité, qui prouvait que la colère du muet n'était point calmée, ne put être égalée que par la prestesse avec laquelle l'homme qui le suivait immédiatement parcourut la chambre du regard.

Cet homme était petit et maigre. Il portait sur le nez de lourdes lunettes de métal, et ses cheveux plats, collés à son front, semblaient habitués à se couvrir d'une perruque.

Derrière lui venaient deux forts auxiliaires, vêtus de ce singulier costume, moitié civil moitié militaire, que j'ai su depuis être celui des policemen.

Le petit homme était un commissaire de police.

Son premier coup d'œil lui avait suffi apparemment, car il prit une chaise et s'assit sans façon auprès d'Ismaïl, toujours garrotté, que Roboam venait de traîner triomphalement au milieu de la chambre.

— Monsieur Ismaïl Spencer, dit le petit homme avec un évident contentement de soi-même, je suis Robert Plound, esq., adjoint au commissaire de police de White-Chapel... Vous savez, le bureau de Lambert-Street, monsieur Spencer... Ah ! ah ! voilà une singulière officine, monsieur... singulière, Jem Wood, ajouta-t-il en se tournant vers les policemen; — très singulière, Peter Beloughby !... hein ?... Vous avez eu soin, monsieur Spencer, de rassembler ici des preuves si convaincantes, — de si belles preuves, oserai-je dire, — qu'il n'est aucun besoin de dresser acte pour le moment... Je vais tout bonnement mettre les scellés sur la porte de ce cabinet. Un cabinet fort surprenant, Jem ?... surprenant au dernier point, Beloughby ? — Et vous conduire en prison, monsieur Spencer, s'il vous plaît.

Mon père ne répondit point à cet étrange discours; — mais Roboam, qui se tenait debout derrière lui et dont toute l'attitude exprimait la joie sauvage d'une vengeance satisfaite, en accueillit la conclusion par ce cri rauque et affreux à entendre qui était son sourire.

— Drôle de garçon, ma foi ! dit Robert Plound en le regardant par-dessus ses lunettes; — drôle de garçon, Jem Wood, hein ?... S'il n'était pas particulièrement stupide de dire à un muet de se taire, je me croirais obligé de lui imposer silence, Peter Beloughby... Allons ! mettez monsieur Spencer à même de nous suivre, mes amis... Cet homme sans langue l'a, ma foi, garrotté comme s'il n'eût fait autre chose de sa vie.

On délia les jambes d'Ismaïl afin qu'il pût marcher. Ses poignets seuls demeurèrent dans l'état où les avait mis Roboam.

— Mon ami, dit le commissaire à ce dernier, je ne suis pas en peine de vous trouver quand il en sera temps. Ce que vous venez de faire dénote un excellent naturel et prouve que vous nous aiderez, lors de l'instruction, à mettre la corde autour du cou de monsieur Spencer... Mais, Jem Wood, et vous, Peter Beloughby, quelle est cette demoiselle ?

Les deux policemen me regardèrent.

— Ce doit être la fille de monsieur Spencer, reprit Plound, et je lui dois la justice de dire qu'il a là une fort jolie fille... Nous allons la conduire en prison.

Les deux policemen firent un pas de mon côté, mais Roboam s'élança au devant d'eux et me saisit dans ses bras.

— Hein ?... dit le petit commissaire : — cet homme sans langue prétendrait-il résister à la justice du royaume !...

Roboam multipliait ses gestes expressifs. Par un sentiment tout différent de celui de mon père, il se rencontrait avec lui dans la même idée, et sa pantomime m'appelait sa fille.

Le commissaire et les policemen ne comprenaient point.

— Qu'a-t-il, Jem Wood ?... demandait Robert Plound; — qu'a-t-il, Peter Beloughby, je vous prie ?... cet homme se démène comme un démoniaque, et, pour mon compte, je le trouve fatigant... Faites votre devoir, mes amis.

La figure de Roboam exprimait en ce moment une résolution terrible. Il se plaça, les poings fermés, au devant de moi, — et certes, milord, celui qui, sans armes, avait pu venir à bout d'Ismaïl armé, n'était pas un adversaire à dédaigner, même pour deux policemen et un commissaire-adjoint.

Robert Plound le sentit, car il annonça l'intention de parlementer.

— Au fait, reprit-il, tous ces gestes veulent dire quelque chose... Je voudrais en faire la gageure... Voyons, mon ami, expliquez-vous plus clairement.

Roboam prit ma main qu'il appuya contre son cœur.

— Ah diable !... dit le petit homme, c'est bien différent... Je ne comprends pas.

Ce fut alors que mon père ouvrit la bouche pour la première et la dernière fois durant toute cette scène.

— Ne voyez-vous pas que cette enfant est sa fille ! prononça-t-il en haussant les épaules.

— Merci, monsieur Spencer, merci ! vous avez, si j'ose m'exprimer de la sorte, tranché le nœud de la difficulté... Je me plais à reconnaître que l'homme sans langue a quelque apparence de raison de son côté... C'est bien, Jem Wood... c'est très bien, Peter Beloughby !... allons-nous-en !

On nous fit sortir les premiers, Roboam et moi, milord, puis, mon père, placé entre les deux policemen, passa pour la dernière fois le seuil de son cabinet secret.

Le commissaire appliqua sur la serrure une bande de parchemin qu'il scella.

Nous descendîmes l'escalier et nous arrivâmes dans cette pièce que mon père appelait son boudoir.

— Vous étiez bien logé, monsieur Spencer, dit Robert Plound; mais à qui diable iront tous ces beaux meubles quand vous aurez été pendu ?...

Mon père semblait être devenu de marbre. Il traversa le boudoir d'un pas ferme et disparut par la porte opposée. — Roboam et moi nous restâmes dans le boudoir.

Je ne savais pas bien encore, Brian, le sort qui attendait mon père. Son calme et surtout la liberté d'esprit pleine d'indifférence de cet homme qui venait de l'arrêter, ne me permettaient pas de penser qu'il pût s'agir de vie et de mort. — J'ai vu depuis un juge interrompre une sentence mortelle pour se retourner et recommander à un bas officier de la justice la côtelette et le pudding qui devaient faire son déjeuner. — J'ai vu les avocats rire entre eux et ramener sur les yeux les boucles de crin de leurs perruques blanches pour cacher les éclats d'une intempestive et blasphématoire gaîté, au moment même où la loi suspendait son glaive sur la tête d'un homme; — mais alors, milord, je n'étais pas si savante que cela.

Ce qu'il y avait de positif et de certain, c'est qu'Ismaïl était menacé d'un grand malheur et que Roboam en était la cause.

Je n'avais guère la force d'approfondir cette idée et encore moins celle de faire des reproches à Roboam. Mon atonie, un instant galvanisée par les prières d'Ismaïl et la présence inattendue de trois étrangers, était revenue plus accablante et plus complète. J'étais étendue dans un fauteuil et je ne sentais rien.

Il se passa plus d'une heure ainsi, milord, je pense. Quand je rouvris les yeux, je vis Roboam qui se promenait par la chambre, en proie à une incroyable agitation. — Qu'il était changé, milord, et quelle expression de profond repentir remplaçait le sauvage triomphe qui animait naguère sa physionomie. Il se frappait la poitrine et sanglotait comme un enfant.

Je vous l'ai dit, il y avait entre lui et mon père quelque lien mystérieux que la terrible exaltation de sa colère avait pu seule le porter à briser. Une fois sa colère passée, il mesurait sa faute et pleurait.

Dès qu'il me vit revenir à moi, il s'élança, tomba sur le tapis à mes pieds et couvrit mes mains de baisers. Puis,

frappant sur ses poches où il y avait de l'or, il m'entraîna vers la porte.

Je compris qu'il voulait me faire sortir de la maison de Goodman's-Fields et je n'opposai point de résistance. Rien ne m'importait en ce moment; votre nom prononcé à mon oreille, Brian, n'eût peut-être pas eu le pouvoir de raviver ma torpeur.

Hélas! sauf de courts intervalles où une souffrance trop insupportable allait me piquer au vif jusqu'au fond de l'âme, tel fut mon état durant une année. Pendant tout ce temps, j'ai été de pierre, milord, et j'en remercie Dieu, car s'il me fût resté un atome de sensibilité, je serais morte; et la vie m'est bien chère depuis huit jours!...

La nuit était tout-à-fait tombée, lorsque Susannah arriva à cette partie de son récit. Elle parlait depuis bien longtemps, et fut obligée de s'arrêter autant par fatigue qu'à cause de la douloureuse amertume des émotions rappelées.

La chambre n'était point parfaitement obscure, parce que l'éclairage du dehors frappait la surface blanche du plafond et envoyait aux objets de vagues et incertains reflets.

Habitués déjà à ces lueurs douteuses, interceptées de temps à autre par un flux de brouillard ou par l'une de ces éclipses instantanées de gaz si fréquentes dans Londres, Brian et Susannah se voyaient.

La belle fille, pâlie par la lassitude, avait sur ses traits une langueur qui la rendait plus charmante. Brian la regardait avec un ravissement extatique. Il repassait dans sa mémoire les traverses de cette vie si jeune encore et si cruellement éprouvée; il cherchait en soi de quoi compenser tant de douleurs et faisait à Susannah, dans son rêve, un féerique avenir...

Le bruit empêche de dormir, comme chacun sait; le mouvement aussi; mais lorsqu'on s'est endormi par le mouvement, l'immobilité réveille : ceci ne sera nié par aucun voyageur coutumier du sommeil en malle-poste ou en diligence. De même, quand on a pris sommeil par le bruit, le silence secoue l'engourdissement et chasse ce que les poètes nomment *les pavots* depuis des siècles.

Ce qui porterait à penser que le premier poète était un apothicaire.

Nous avions en vérité, besoin de cette transition habile pour arriver sans cahot à la petite Française, madame la duchesse douairière de Gêvres, que nous avons laissée, — il y a bien longtemps, — dormant d'un sommeil paisible dans le cabinet noir.

Madame la duchesse de Gêvres, si nous ne faisons point erreur, mettait en œuvre toute son industrie, au moment où nous l'avons quittée, pour tirer parti comme il faut des ressources incroyables offertes par l'île déserte de Robinson Crusoé, et vivre aussi confortablement que possible dans cette solitude.

Mais, voyez le néant des transitions! — Ce ne fut pas du tout le silence subit de Susannah qui fit sortir madame la duchesse de Gêvres de sa léthargie. Cette petite femme dormait si sérieusement, si résolument, si vaillamment, que Susannah aurait pu parler ou se taire, à son choix, pendant trois jours et trois nuits consécutives, sans troubler le repos de sa tante prétendue.

Pour l'éveiller, il ne fallut rien moins que l'une de ces péripéties bizarres et saisissantes dont fourmillent les aventures de Robinson Crusoé.

Ce ne fut au reste ni le naufrage, ni l'incendie de son canot, ni la contrariété de ne point pouvoir se fabriquer une pipe, qui mit madame la duchesse hors de son sommeil; ce ne fut point l'une de ces averses monstrueuses qui continuent sans interruption pendant trois mois en ces climats poétiques, mais incommodes, où est située l'île de Robinson Crusoé; ce ne fut pas même...

Mais disons tout de suite ce que ce fut.

Ce fut le pied, — le pied sur le sable, — le pied de sauvage, ce pied fameux qui a fait venir la chair de poule à plus de vingt millions de lecteurs, depuis que Robinson existe, — ce pied nu, avec les quatre doigts et l'orteil, pied d'anthropophage incrusté, gravé en creux sur la molle surface de la grève...

Oh! ce pied!... quand madame la duchesse de Gêvres vit ce pied, une sueur froide courut par tout son petit corps. Elle se fit un bouclier de son parasol en peau de kanguroo, et voulut se raidir contre le péril, mais ce fut en vain. — Le pied était là, menaçant, fatal, dessinant ses contours sinistres avec une correction de lignes éminemment diabolique...

Que faire contre ce pied?... madame la duchesse de Gêvres s'éveilla en sursaut.

Elle jeta autour d'elle son regard épouvanté et ne vit rien. Pas le plus petit palmier à chou, pas la moindre noix de coco. — Il faisait nuit, nuit noire.

Après s'être sommairement félicitée d'avoir échappé par miracle aux dangers du pied, madame la duchesse de Gêvres, qui était une femme de tête, se frotta les yeux et s'occupa de mettre de l'ordre dans ses idées.

Elle s'était endormie alors qu'il faisait grand jour : les deux amans, à cette heure, étaient en présence. — Y étaient-ils encore?... Et qu'avaient-ils pu se dire?

C'était là la question, et c'était une question effrayante.

— Sotte que je suis! murmura la petite femme avec un véritable regret; — j'ai dormi! j'ai dormi plus de deux heures!... Pendant ce temps ma chère nièce a pu lui dire tout à son aise ce qu'il ne devait point connaître... Ah! *lord*! si ce coquin de Tyrrell pouvait savoir cela!...

Comme elle prononçait ces mots, une main saisit son bras dans l'ombre et le serra fortement.

Elle étouffa un cri de terreur.

— Vous étiez là, milord! dit-elle.

— Le coquin de Tyrrel était là, madame la duchesse, comme vous voyez, répondit l'aveugle.

— Je vous jure...

— Taisez-vous!... Vous avez bien fait de dormir, Maudlin, et, en disant que je suis un coquin, vous ne vous avancez pas beaucoup, sotte bavarde... Seulement, assurez-vous que je ne suis pas là avant de le dire désormais...

— Milord...

— La paix, Maudlin!.. N'allez-vous pas penser que je vous en veux, sotte créature!... Je vous le répète : Vous avez bien fait de dormir... Si vous aviez veillé, Maudlin, vous eussiez entendu des choses, — que vous auriez comprises peut-être, car vous êtes avisée pour deviner ce qui ne vous regarde point, — et alors, il aurait fallu vous réduire au silence...

D'ordinaire, l'aveugle Tyrrel était fort loin de se montrer aussi communicatif. — La petite Française trouva aussi qu'il y avait dans ses paroles un ton de gaîté mêlée d'amertume qu'elle n'y avait jamais remarqué.

— Oui, reprit-il avec une sorte d'enjouement sarcastique; — madame la princesse a parlé, Maudlin, beaucoup a parlé... Et il a été question souvent d'un homme que j'ai connu assez particulièrement autrefois... Entre cet homme et moi, on a établi une comparaison qui pourrait avoir sur ma parole des suites très fâcheuses, si on ne se hâtait d'y mettre ordre... Qu'ont-ils dit avant que vous dormiez, Maudlin?

La petite femme recueillit ses souvenirs et raconta l'équipée romanesque de Brian dans les jardins royaux du château de Kew.

— Ah! c'est lui! s'écria-t-il; c'est ce maître fou qui a fait cet exploit!... mais on ne parle que de cela dans la ville, pardieu!... Ah! ah! voilà par exemple un heureux hasard, et cette bonne nouvelle vous absout complètement, Maudlin...

La chambre où se tenaient Susannah et Lancester s'était illuminée dans l'intervalle. Un valet venait d'y apporter des bougies.

— Mais écoutez, Maudlin, écoutez!... la voilà qui va recommencer, et la fin de son histoire vous intéressera sans danger pour moi... pour l'association, veux-je dire, comme bien vous pensez... Il s'agit d'une exécution capitale... Vous savez, la pendaison de Spencer?... J'y étais, Maudlin, mais placé de telle sorte que je ne jouissais pas du tout du spectacle... et je serai bien aise d'apprendre quelle figure fit le juif en cette circonstance.

Tyrrel prononça ces mots avec un ton de cynique fanfaronnade, mais il y avait une secrète horreur sous sa jactance, et la petite Française, à la faible lueur des bougies voisines passant à travers les trous du verre rendu opaque, crut voir des gouttelettes de sueur briller sur la blafarde pâleur du front de l'aveugle.

CHAPITRE XXII.

OLD-COURT.

Une chose étonnait grandement madame la duchesse de Gêvres. C'était la facilité avec laquelle l'aveugle, si sévère d'habitude, lui pardonnait aujourd'hui sa négligence.

— Et ne pensez-vous point, milord, demanda-t-elle avec cette tortueuse curiosité qui ne vise jamais droit au but et louvoie comme un vaisseau cinglant vent debout, — ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux clore cet entretien?...

— Non, Maudlin, non. Il sait maintenant ce qu'il ne devrait point savoir, et peu importe qu'il le sache plus ou moins... D'ailleurs, pendant que vous dormiez, je faisais mon plan, et ce vaillant chevalier sera désarçonné avant de pouvoir mettre la lance en arrêt... Mais écoutez, bavarde incorrigible!... Ecoutez ou rendormez-vous!.. Il est des choses qu'elle ne voudrait point dire à d'autres qu'à son amant et qu'il m'importe... qu'il nous importe de connaître.

Dès qu'il se tut, la voix de la belle fille arriva, distincte, dans le cabinet noir.

— Il me reste bien peu de choses à vous apprendre, milord, disait-elle. Vous me connaissez maintenant et, si je continue, c'est que je veux qu'il n'y ait point de lacune en mon histoire et que vous soyez près de moi comme serait un frère dont l'œil ne m'aurait jamais quittée depuis les jours de mon enfance.

Roboam loua un petit logement dans Faringdon-Street, non loin de la prison de Newgate, où mon père fut transféré au bout de deux jours. Il avait emporté avec lui beaucoup d'or en quittant la maison de Goodman's-Fields; mais nous vivions bien pauvrement, parce que cet or fut employé en grande partie par Roboam à soulager la captivité de mon père.

Assurément, le pauvre muet avait été bien cruellement poussé à bout, et nul de ceux qui savaient la barbare tyrannie dont le poids l'écrasait naguère n'aurait eu le droit de blâmer sa vengeance. Néanmoins, il se repentait amèrement. Libre maintenant, il était plus malheureux qu'au temps de son esclavage. Il regrettait sa chaîne.

Ismaïl seul aurait pu dire quel singulier pacte existait entre lui et le muet. Il est certain que Roboam l'aimait. Roboam eût donné son sang maintenant pour sauver la vie du maître impitoyable qui, durant vingt années, l'avait accablé de tant de tortures.

Mais il n'était pas en son pouvoir de défaire ce qui était fait.

Je ne pourrais dire au juste combien de jours s'écoulèrent entre l'arrestation d'Ismaïl et son procès.—Un matin, nous vîmes venir des gens de justice qui nous emmenèrent, Roboam et moi, dans Old-Bailey. On nous fit baiser un livre que je n'avais jamais vu dans la maison de Goodman's-Fields,'— la Bible, milord, — et l'on nous dit de jurer, après qu'un greffier eut récité la formule d'un serment.

Je jurai. — Roboam fit un signe équivalent à une affirmation.

Le greffier nous interrogea.

Roboam répondit négativement, par signes, à toutes les demandes qui lui furent faites. Moi, au contraire, je ne déguisai en rien la vérité. — Ainsi ce fut moi, milord, qui achevai l'œuvre de Roboam.

Le grand jury s'assembla un mardi dans la salle basse d'Old-Bailey, pour décider préalablement la question de savoir s'il y avait lieu ou non de poursuivre l'accusation intentée contre mon père. La délibération ne fut pas longue, et un verdict unanime renvoya mon père devant les juges du roi dans Old-Court.

J'étais présente lors de la délibération du grand jury, et je n'avais point vu mon père dans la salle ; mais, comme je sortais, protégée par Roboam, j'entendis une voix à mon oreille qui me disait :

— Comment vous portez-vous, Susannah?

Je me retournai. — C'était Ismaïl.

Il portait l'ignoble costume des prisonniers de Newgate et ses mains étaient entourées d'un cercle de fer. — Son visage était bien pâle; mais ses yeux fatigués gardaient leur expression d'amère et inflexible ironie...

— Oh ! monsieur... monsieur !... m'écriai-je.

— Chut, Suky ! dit rapidement mon père; Roboam doit se repentir de ce qu'il a fait, n'est-ce pas, et c'est lui qui m'envoie des secours?

— C'est lui, monsieur.

— Pauvre fou !... murmura-t-il.

Et il poussa du coude Roboam qui ne l'avait point aperçu encore.

Je crus que Roboam allait se prosterner devant lui, tant son visage exprima en ce moment un respect profond, superstitieux, sans bornes. Mon père l'arrêta d'un regard et lui dit tout bas :

— Tu m'as perdu, mais tu voudrais me sauver... c'est bien. — Fais que le docteur Moore vienne me voir dans ma prison, et recommande-lui de m'apporter un poignard.

Les gardes d'Ismaïl, évidemment gagnés, ne s'étaient point opposés à cette courte conversation ; mais, à ce moment, l'un d'eux craignant sans doute les réprimandes de ses chefs, lui ordonna avec rudesse de se remettre en marche. — Ismaïl me fit un petit signe de tête protecteur, absolument comme au temps de sa prospérité, puis il marcha, le front haut devant ses gardes.

Roboam m'entraîna rapidement et me fit traverser à pied, sans reprendre haleine, une suite interminable de rues, afin de s'acquitter immédiatement de sa commission. — J'écrivis au crayon sur une page de mes tablettes ce que demandait mon père, et Roboam monta chez le docteur.

Je crois, milord, que la demeure de ce docteur Moore est dans cette rue même et bien près d'ici, car la première fois que je suis entrée dans cette maison il m'a semblé en reconnaître les alentours...

— Eh bien ! demandai-je à Roboam lorsqu'il redescendit, le docteur ira-t-il à la prison de mon père?

Il me fit signe que monsieur Moore s'habillait pour partir. — C'était sans doute le médecin ordinaire d'Ismaïl ; c'était aussi sans doute un homme important; car j'ai su depuis que, malgré les ordres sévères qui nous défendaient à Roboam et à moi l'entrée de la prison d'Ismaïl, ce docteur Moore y avait pu pénétrer.

Le jour du procès définitif arriva. Dès le matin, Roboam et moi nous prîmes le chemin d'Old-Bailey. Je m'étais mis sur le visage un voile épais, parce que je savais qu'on me forcerait à parler devant beaucoup d'hommes réunis et que j'avais toujours ma timidité d'autrefois. Néanmoins cette timidité ne me tourmentait guère à l'heure dont je vous parle, milord. Je savais maintenant ce qui menaçait Ismaïl, et l'accablement du pauvre Roboam me gagnait.

Nous traversâmes d'abord le vestibule où se pressait une foule compacte de sollicitors, d'attorneys, de témoins et de bas officiers de la justice — Puis nous montâmes un escalier tournant en bois, raide comme une échelle, qui nous conduisit directement dans Old-Court.

L'affaire d'Ismaïl était capitale et, suivant ce que disaient autour de nous des gens de loi, elle aurait dû être jugée par

les juges du roi en personne ; mais il s'agissait d'un juif. Ce furent les magistrats de la Cité qui siégèrent.

Il y avait un juge, un assesseur, un greffier, et à droite du juge, sur un siége séparé par un large intervalle, un épais alderman qui dormait.

Old Court n'a rien en soi d'imposant ou de terrible comme vous pouvez le savoir, milord. C'est une salle de moyenne grandeur, en carré long, privée de toute majesté. Néanmoins, je me sentis trembler en y entrant, parce que je savais que ces hommes qui étaient devant moi allaient décider du sort de mon père.

Tout ce que je vis en cette circonstance est resté gravé au fond de ma mémoire en caractères ineffaçables.

On me plaça vis-à-vis du banc des juges qui s'appuyait à la muraille, tapissée en cet endroit d'une étoffe couleur de feu. Au milieu de ce banc, sous un dais de forme carrée, s'asseyait le magistrat principal, derrière lequel, fixée à la rouge tenture, pendait une épée nue.

A droite des magistrats et au delà de l'alderman endormi, une douzaine de gentlemen causaient gaîment de leurs affaires. C'étaient les jurés. — A gauche, étaient les avocats. Ce fut derrière leur banc que s'ouvrit la porte qui donna passage à mon père.

Derrière moi se tenait le public, et parmi le public, milord, je reconnus avec étonnement, cachés sous des costumes vulgaires, la plupart des nobles habitués du Golden-Club.

Il est bien difficile à un muet de faire comprendre à l'aide de sa pantomime des idees abstraites. Depuis quelques jours, Roboam s'efforçait auprès de moi et multipliait des gestes dont je ne pouvais saisir le sens. J'ai deviné depuis qu'il me recommandait de répondre négativement à toutes les questions du magistrat, mais alors j'ignorais complétement ce qu'il voulait dire. Le pauvre Roboam se désespérait. Il pouvait bien contrefaire avec une régularité scrupuleuse le corps d'un billet ou copier une signature, mais il ne savait point écrire, et lorsqu'il imitait les lettres de change de la Cité, il ne faisait que dessiner un modèle, sans se préoccuper du sens des mots.

J'arrivais donc dans le Old-Court, sans préparation aucune.

On me fit asseoir sur une sellette, relever mon voile et baiser une Bible. Puis le juge, l'attorney du roi et les avocats me pressèrent à l'envi et tour-à-tour de questions insidieusement posées.

Je répondis encore suivant la vérité, milord, et Roboam ne fut interrogé que par manière d'acquit. J'en avais dit assez pour faire condamner mon père.

Quand j'eus fini, avant de rabaisser mon voile, je tournai instinctivement les yeux vers lui. Il me fit un signe de tête amical, qu'il accompagna d'un sourire. Sa figure exprimait le calme le plus complet.

L'accusateur public se leva et fit signe à un valet de justice qui retira un tapis de serge, dont les vastes plis recouvraient une table encombrée d'objets divers. C'étaient tous les outils du laboratoire de Roboam, la toilette, les fausses clefs, les armes, les poinçons, burins, matrices, etc.

L'accusateur demanda à Ismaïl s'il reconnaissait ces objets.

— Je les reconnais, monsieur, répondit mon père en passant négligemment un petit peigne d'écaille parmi les flots soyeux de sa longue barbe noire ; — ce sont, je vous prie de le croire, d'excellens instrumens, qui m'ont coûté fort cher... les armes surtout décoreraient très passablement un cabinet de sportman... et vous aimez le sport, m'a-t-on dit, monsieur... Je suis mortifié que la loi m'empêche de disposer de ces bagatelles... je me serais fait l'honneur de vous les offrir.

Ismaïl se rassit. — L'accusateur ramena sa perruque grisâtre sur son rouge visage et lui lança un regard de colère, auquel Ismaïl répondit par un profond et ironique salut.

Les gentlemen jurés se prirent à rire.

L'huissier frappa de sa masse le plancher en criant d'une voix nasillarde et endormie :

— *Saëlen'ce !* *

— Je ne sais pas, milord, quelle était la secrète pensée de mon père, mais il est certain pour moi qu'un mystérieux espoir le soutenait, car, pas une seule fois, durant le cours du procès, il ne manifesta aucun désir d'être acquitté, aucune crainte de se voir condamner. Au contraire, à diverses reprises, il railla ses juges, provoqua le jury et n'épargna pas même à son défenseur la piquante amertume de ses sarcasmes.

Peut-être méditait-il un projet d'évasion ; peut-être comptait-il sur l'intervention des hommes puissans qui avaient si longtemps fréquenté son *enfer*.

Mais il comptait encore sur autre chose, car, au pied même de l'échafaud, il garda sa sérénité ; — et son sourcil ne se fronça même pas pour commettre l'acte abominable qui fut son dernier crime...

Il ne croyait à rien. Mourir, c'était pour lui passer le seuil du néant. Je pense, milord, que, vaincu et démasqué désormais, Ismaïl aimait mieux se reposer dans la mort que de recommencer avec des chances moindres sa laborieuse lutte contre le monde.

Il venait de se faire un ennemi de l'accusateur qui passait pour être, malgré son âge et son caractère public, un homme frivole et de vie peu exemplaire. Ce magistrat soutint l'accusation avec une passion inouïe, ne se bornant pas à démontrer ce qui était vrai, constant, et suffisant, hélas ! pour perdre mon père, mais bâtissant des hypothèses folles et passant à côté du crime réel pour combattre de chimériques monstruosités.

Chaque fois que l'attorney du roi s'arrêtait pour reprendre haleine, Ismaïl hochait la tête en guise d'approbation. L'alderman ronflait, les juges bâillaient, les jurés parlaient opium, coton et tiers consolidé ; l'huissier disait périodiquement :

— *Saëlen'ce !*

Toutes les pièces de conviction furent passées tour à tour en revue, et c'est alors que j'appris positivement l'usage de la plupart d'entre elles. Ces pièces prouvaient, milord, qu'Ismaïl, à part ses autres industries coupables, pratiquait aussi le vol avec fausses clefs et l'assassinat peut-être au besoin.

Mais ces faits ne pouvaient entrer dans la cause, parce que, suivant l'expression de l'un des juges, le *corps du délit* manquait.

En terminant, l'avocat de la couronne somma le jury, sur son salut éternel, de déclarer l'accusé coupable, le menaçant au cas contraire de toutes les vengeances célestes.

Le défenseur de mon père se leva. C'était un jeune homme, frais et rose, dont la perruque blanche * semblait un déguisement de carnaval.

— Mon jeune gentleman, lui dit mon père, je pense que vous allez parler pour votre propre satisfaction. Quant à moi, je me priverais volontiers de votre éloquent appui, mon jeune gentleman.

— Oh ! oh ! murmura le jury.

— *Saëlen'ce !* prononça l'huissier qui dormait debout.

L'alderman protesta contre cet ordre par un ronflement sonore.

Le défenseur ne sourcilla pas. — Il fit un signe protecteur à mon père et commença son plaidoyer en affirmant sur l'honneur qu'il allait rendre l'innocence de son client plus claire que le jour. Il fit cette annonce avec tant d'assurance, milord, que je me sentis venir un peu de joie au cœur, pensant que mon père allait être sauvé.

Mais cet espoir dura peu. Le jeune avocat parla pendant deux heures et ne dit pas un mot qui eût trait au procès. Il raconta les malheurs du peuple d'Israël en Egypte, fit le tableau des sept plaies et passa la mer Rouge avec Moïse. Ensuite, à propos de la contrefaçon des effets, il établit laborieusement que la gravure et la calligraphie sont des arts recommandables...

Ici, nous croyons devoir interrompre, pour un moment, le récit de Susannah. Cette partie de son histoire pourrait pa-

* A Londres, les avocats portent perruque à deux marteaux, de couleur gris-blanc.

raître en vérité invraisemblable à ceux qui n'ont point l'habitude de la justice de Londres, justice assurément fort respectable, mais dont les dehors atteignent les plus extrêmes limites du grotesque. Notre barreau compte de recommandables talens et nos hommes de loi ont une réputation européenne, que nous ne prétendons point contester. — Mais si l'on entre dans New-Court, par exemple, pendant la session, ne se croit-on pas tout-à-coup transporté dans le domaine de la farce et ne pense-t-on pas involontairement à cette comédie de France intitulée : *The litigious men* (les *Plaideurs* de Racine), où un avocat parle de la création du monde à propos du meurtre d'une poularde?... Si nos formes seules étaient surannées, s'il n'y avait que le costume de nos gens de loi à être ridicule, ce serait inconvénient secondaire et faute vénielle, mais la forme déteint sur le fond, et l'avocat, — que les dignes gentlemen nous pardonnent! — est plus ridicule encore que son costume

Qui ne rirait, ou mieux qui n'aurait compassion en voyant ces pauvres créatures, écrasées sous une perruque de filasse, suer sang et eau, se démener, marteler de leur poing fermé des tables innocentes, perdre haleine en d'incommensurables périodes, souffler, tousser, hoqueter, s'enrouer, tout cela pour endormir un alderman, ou impressionner un assesseur, borne immobile, statue mal taillée dans un bloc de sapin grossier, ou bien encore pour persuader les gentlemen jurés, — quelques marchands affairés qui continuent la Bourse à l'audience?

C'est burlesque, — et c'est profondément odieux, parce qu'il y a de l'autre côté de la salle un homme que ces marchands inattentifs vont déclarer coupable presque au hasard et que ces juges somnolens vont condamner à la déportation ou à la mort!...

— Quand le jeune avocat eut terminé sa plaidoirie, reprit Susannah, un murmure flatteur circula dans l'auditoire. C'était un début. On le déclara fort brillant. Et la famille du jeune *pleading counsellor*, assemblée pour fêter ses premières armes, applaudit en versant des larmes de joie.

L'huissier fut obligé de crier cinq ou six fois silence, pour modérer l'allégresse de ces bonnes gens, qui ne voyaient dans mon père qu'un *sujet* de plaidoirie, dont le héros de cette fête de famille avait tiré un glorieux parti...

C'étaient des guinées en perspective, milord, et cette famille était Londres entier en raccourci!

La représentation touchait à son terme. — Le magistrat qui siégeait sous l'épée de justice parla durant quelques minutes d'une voix indolente et ennuyée, puis il demanda à mon père s'il ne voulait rien ajouter.

Mon père ne répondit que par un salut cavalier, accompagné d'un mouvement de lèvres plein de bravade.

Les jurés quittèrent leurs places, se groupèrent et commencèrent une active conversation. Il serait odieux de penser, milord, qu'ils ne discutaient pas la grave question qui venait de leur être posée. — Et pourtant quelle indifférence sur tous ces visages, grand Dieu!

Au bout de dix minutes, l'un d'eux pirouetta sur ses talons et regagna son siége. Presque aussitôt après, un autre l'imita, puis un autre encore, de sorte que bientôt tous les jurés eurent repris leurs places, croisé leurs jambes et fiché leurs regards ennuyés au plafond.

Le chef du jury seul était resté debout. Sur la demande du président, il prononça le verdict, une main dans la poche de son pantalon et l'autre à son jabot. — Mon père était coupable à l'unanimité.

— Alors, milord, ce furent de nouveaux débats. L'attorney du roi et le défenseur ouvrirent de gros livres et se jetèrent à la face des citations latines, après quoi le magistrat leur imposa silence. — On réveilla l'alderman, qui se frotta les yeux, et les juges délibérèrent à leur tour.

Au moment où ils rendaient leur sentence, qui prononçait la peine de mort contre mon père, le bruit joyeux des félicitations adressées au jeune avocat devint si scandaleux que l'huissier fut obligé de jeter par la salle son monotone : *Saélen'ce!*

Mon père écouta l'arrêt sans manifester la moindre émotion. Roboam, au contraire, poussa un cri sourd et se frappa la poitrine avec désespoir. Mon père lui adressa un regard de pitié.

— Pauvre fou! dit-il encore; — au revoir, miss Suky!

Ses gardiens l'entraînèrent.

Nous regagnâmes notre maison de Faringdon-Street. Mon atonie était arrivée à son comble. J'éprouvais une insensibilité complète et générale. — Tout ce que je viens de vous raconter, milord, ne m'arracha pas une larme.

Deux jours après, je reçus une lettre par un exprès inconnu. Voici ce qu'elle contenait:

« Je comptais faire de vous une lady, Susannah; sans ce malheureux idiot de Roboam, la fashion de Londres eût élevé un trône à *la Sirène*, un trône dont les degrés auraient été d'or.

» Maintenant tout est fini. — Et cependant qui sait ce que l'avenir nous réserve à vous et à moi, Suky?...

» Vous souvenez-vous?... Une fois, je vous ai promis de vous faire voir ce que c'est qu'être pendu : venez jeudi dans Old-Bailey, ma fille, avant le lever du soleil... venez-y! c'est ma volonté, — ma dernière volonté! — je vous tiendrai alors ma promesse, miss Susannah.

» Que Roboam ne manque pas d'y venir, et qu'il épie mes moindres mouvemens. — J'aurai besoin de lui.

» Au revoir, Suky. — Je ne crois pas en Dieu; sans cela, je vous dirais : que Dieu vous bénisse! — Vous serez riche quand vous voudrez; parce que vous êtes belle... Tâchez de vouloir. »

CHAPITRE XXIII.

LA PORTE DE LA DETTE.

— Assurément, milord, dit à Tyrrell la petite Française, qui depuis quelques instans avait grande peine à retenir sa langue, — j'avais entendu parler de l'exécution de ce mécréant d'Ismaïl Spencer, mais je ne croyais pas qu'il fût aussi endurci que cela!... Écrire une lettre pareille à l'article de la mort... à sa propre fille!... Quant à moi, lorsque je sentirai venir ma dernière heure, je compte bien songer un peu à l'éternité.

— Ismaïl fit ce qu'il voulut, Maudlin, répondit Tyrrel, qui semblait prendre au récit de Susannah un intérêt extraordinaire; — vous ferez, vous, ce que vous voudrez... En attendant, écoutez!

La belle fille venait de reprendre la parole.

— La lettre de mon père, prononça-t-elle d'une voix dont la fatigue commençait à émousser le timbre sonore et pur, me causa un sentiment pénible. Voilà tout ce que je puis dire, milord. Le temps des poignantes émotions était passé. Tout glissait sur l'épais vêtement d'insensibilité dont s'enveloppait mon cœur.

Je lus à Roboam ce qui le concernait. Un éclair de joie passa sur le front contrit du pauvre muet. Je pense qu'il espérait trouver une occasion de servir Ismaïl et réparer ainsi, autant que possible, l'œuvre fatale de sa colère.

Il était onze heures de la nuit environ. C'était la veille du jour fixé par la lettre de mon père. Je venais de m'endormir de ce sommeil pénible et plein de tressaillemens qui faisait de mes nuits une longue fatigue, lorsque Roboam se précipita dans ma chambre.

A force de gestes, il me fit entendre qu'il était temps de partir. Je m'habillai précipitamment. Nous sortîmes.

Il n'y avait encore personne dans Farringdon-Street, non

plus que dans Fleet-Lane, que nous longeâmes pour déboucher dans Old-Bailey, vis-à-vis de la porte de la cour des sessions *. — Au moment où nous apercevions les noires murailles de Newgate, les douze coups de minuit sonnèrent dans Skinner-Street, au beffroi du Saint-Sépulcre.

Aucun mouvement ne se faisait dans cette rue large et d'apparence si lugubre qu'on nomme Old-Bailey. — On entendait seulement comme un murmure de gaies conversations dans l'air, tout le long des maisons qui font face à la cour et à la prison, et aussi dans les premiers bâtimens de Newgate-Street ayant vue sur Old-Bailey.

Je levai les yeux pour voir d'où partait ce joyeux murmure qui contrastait si cruellement avec le lieu et la scène annoncée. Je n'aperçus rien d'abord; mais bientôt mes regards, aguerris par l'obscurité, distinguèrent à toutes les fenêtres de toutes les maisons des gentlemen et des ladies ; des femmes du peuple étaient dans les greniers, et quelques enfans se cramponnaient aux saillies des boutiques.

Tous ces gens attendaient, milord. Ils avaient retenu leurs places. — On se plaint de faire queue une heure à Italian-Opera-House ; mais on peut bien patienter une nuit pour être sûr de voir pendre un homme.

Il en est ainsi, dit-on, à chaque exécution. Chaque fenêtre située convenablement se paie jusqu'à dix guinées, et le prix triple lorsqu'il s'agit de condamnés d'importance.

On riait. — Quelques gentlemen sifflaient, — quelques ladies fredonnaient l'air à la mode : — on tuait le temps.

Roboam et moi, nous nous étions assis sur un soliveau couché au milieu de la rue, vis-à-vis de Debt's-Gate (la porte de la Dette). — Roboam avait mis sa tête sur ses genoux. Moi je me tenais droite, immobile d'esprit comme de corps, et ne cherchant point à voir clair au fond des ténèbres de ma pensée.

Je ne souffrais pas ; je sommeillais moralement ; — seulement, j'avais bien froid et le pénétrant brouillard des nuits de Londres soulevait ma poitrine en une toux convulsive.

C'était là le seul bruit qui répondit aux gais chuchottemens des croisées.

Vers minuit et demi, une escouade d'ouvriers, conduite par des hommes de police, et suivie de trois ou quatre charrettes, tourna l'angle de Ludgate-Hill pour entrer dans Old-Bailey. Cette espèce de caravane s'avança silencieusement et s'arrêta juste en face de la porte de la Dette.

On nous repoussa rudement, Roboam et moi, jusqu'aux maisons situées vis-à-vis de la prison. — Le soliveau sur lequel nous venions de nous asseoir était le maître-poteau de la potence.

Les ouvriers s'occupèrent aussitôt activement à décharger les charrettes, qui contenaient des poutres, des planches et des pieux. On entendit bientôt retentir dans toutes les directions le bruit éclatant du marteau. — Les uns dressaient le plancher mobile de l'échafaud, les autres fichaient les pieux en terre et les reliaient par des madriers, pour former les barrières destinées à contenir la foule.

Tout cela se faisait à la hâte. On avait peur d'être surpris par le jour, et les chefs pressaient incessamment les retardataires.

A chaque coup de marteau, milord, je voyais le pauvre Roboam tressaillir. Il semblait qu'on lui frappât sur le cœur. Moi, j'écoutais, non pas indifférente, mais prostrée ; je commençais à ressentir à l'âme une sourde douleur, sans élancemens, une de ces douleurs qui engourdissent et peuvent pousser l'apathie jusqu'à la torpeur.

Ce qu'on faisait autour de moi agissait sur moi sans doute, mais à mon insu. Je ne me rendais nul compte de ce qui allait se passer. J'écoutais le bruit du marteau comme les gais propos qui tombaient des croisées, comme les grossiers lazzi des manœuvres, et le nom de mon père, prononcé bien souvent autour de moi, n'affectait pas autrement mon ouïe que la voix monotone du policeman exhortant les charpentiers à dresser solidement les barrières.

* Cour d'assises contenant la salle des grands jurys, Old-Court, New-Court, etc., etc.

Milord, bien des jours se sont passés ainsi pour moi, et, un soir, j'ai pris le chemin de la Tamise pour me tuer, sans plus d'émotion que si j'eusse gagné ma couche à l'heure accoutumée.

Je ne puis penser que cela soit la vie. J'avais en moi quelque chose de mort : le cœur peut-être. — Et pourtant, mon cœur vivait, puisqu'il avait des larmes pour votre souvenir...

La besogne avançait rapidement. Aucune lumière n'éclairait les travailleurs, qui n'avaient pour se guider que la lueur incertaine des becs de gaz disséminés sur la place ; mais ils étaient habitués à cette tâche, et leurs coups de marteau éveillaient sans relâche l'écho profond des vieux murs de Newgate.

Ismaïl devait entendre le bruit de ces préparatifs. — Couché sur la natte de jonc posée sur le sol nu qui sert de lit aux condamnés à mort, il pouvait compter une à une les planches qui, clouées, allaient former la plate-forme de son échafaud.

Je ne le sentais pas alors, milord, mais aujourd'hui cela me serre le cœur. — C'était une effrayante et lugubre chose que de voir tous ces hommes se mouvant dans l'ombre, empressés à élever le théâtre où l'un de leurs semblables allait mourir.

Et c'était une chose repoussante, un contraste hideux, une honte, que d'entendre, vis-à-vis de l'appareil de mort, ces douces voix de femmes parlant de choses frivoles, parlant d'amour peut-être !...

Il était deux heures du matin environ, lorsque les premiers flots de la foule apparurent confusément des deux côtés d'Old-Bailey. Une forte barrière défendait l'approche de l'échafaud dans la direction de Ludgate-Hill. Du côté de Newgate Street on pouvait s'avancer presque jusqu'au pied des charpentes.

Pendant une heure, la cohue s'accrut sans relâche. Les barrières, sollicitées par une pression qui devenait plus lourde de minute en minute, craquaient et menaçaient de fléchir. C'étaient de toutes parts des jurons populaires, de brutales railleries, d'impatientes clameurs.

Encore six heures d'attente ! — C'était acheter bien cher le plaisir promis ; mais ce n'était pas trop cher. Le plaisir devait être plus complet qu'à l'ordinaire et le drame gardait aux spectateurs une péripétie imprévue.

Nous étions, Roboam et moi, entre deux barrières, presque collés au mur de la maison qui fait face à la porte de la Dette. Une douzaine de personnes avaient seules pu pénétrer jusque-là. Un intervalle de quelques pieds et une chancelante barrière nous séparaient du gros de la foule. — Notre place était bien ardemment enviée, milord, et l'on se demandait, autour de nous, comment tant de bonheur nous était échu en partage !...

Susannah s'interrompit et passa sa main sur son front. Depuis quelques instans, sa voix était lente et pénible.

— Vous souffrez, madame, dit Lancester, avec inquiétude ; — remettez à un autre jour ce récit qui éveille en vous de trop navrans souvenirs.

— Non, milord, répondit Susannah. Il faut que vous sachiez tout aujourd'hui afin que je puisse rompre avec ce passé lugubre qui m'apparaît comme une sanglante vision.. Je souffre... Oh ! vous avez raison !... Je souffre aujourd'hui plus qu'en cette horrible nuit ; mais je suis forte, milord...

Les heures de la nuit se passèrent, et les premières lueurs du jour, — d'un sombre jour d'hiver, — vinrent éclairer la scène.

Ce que j'aperçus d'abord, juste en face de moi, ce fut une masse noire de forme carrée, au dessus de laquelle se dressait le bras menaçant du gibet ; — c'était l'échafaud auquel les ouvriers avaient mis la dernière main et que recouvrait entièrement une draperie noire.

Les ouvriers disparurent ; l'espace entre nous et l'échafaud demeura vide jusqu'à ce qu'une escouade d'hommes de police armés de leur baguettes vint l'occuper aux environs de huit heures.

A droite et à gauche, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, une foule immense ondulait, s'agitait, trépignait, transie par le glacial brouillard du matin. A mesure que s'éclairaient les

mille visages de cette formidable cohue, on y voyait un sentiment commun, l'impatience, l'impatience cynique, brutale de l'affreux spectacle attendu.

Les douces voix s'étaient tues aux fenêtres qui s'ouvraient au dessus de nous. Ici le respect humain remplaçait la pudeur. On avait honte en face de cette foule animée d'odieux instincts ; on avait honte de se montrer à elle et d'attendre comme elle. Quand je levai les yeux par hasard pour voir ceux dont j'avais entendu, pendant la nuit, les propos frivoles ou joyeux, je n'aperçus pas un visage de femme à découvert. C'étaient d'élégans chapeaux de paille d'Italie d'où tombaient des voiles de dentelles. — C'étaient çà et là, pour les plus hardies, des éventails relevés. — Les gentlemen avaient remonté les cols de leurs redingotes ou se cachaient derrière leurs binocles.

Mais la foule se vengeait de cette pudeur hypocrite et tardive. Une grêle de quolibets insultans montait de la rue et retombait indistinctement sur cette autre cohue, qui ne différait de la première que par le costume, et qui, sous son velours, cachait tout autant que l'autre sous ses haillons une soif sans bornes de sanglantes émotions et l'insensé désir d'épier la mort dans les suprêmes convulsions d'un homme à l'agonie. — Il y eut des voiles trop diaphanes et des éventails trop étroits. Plus d'un noble nom fut jeté en pâture au bruyant parterre qui s'agitait dans la boue, et telle lady courba la tête sous l'énergique réprobation de la justice populaire.

Mais ce fut de la part de ces dames délicatesse exagérée, je pense. Ne faisaient-elles pas ce que tout le monde fait à Londres? — Est-il permis de n'avoir pas vu pendre un homme en sa vie? — Et parce qu'on est jeune, riche, noble, belle, aimée, doit on se priver de ces poignantes jouissances qui mettent la populace en ivresse?

Oh! milord, ces voiles de dentelles et ces brillans éventails sont encore là devant mes yeux! Je vois sous ces masques gracieux de gracieux visages, et ces visages me répugnent et m'indignent plus encore que les faces hâlées, bronzées, avides de contempler la mort, avides franchement et crûment, qui grimaçaient de toutes parts autour de moi.

Si j'eusse entendu prononcer là le nom de lady Ophélia, j'aurais repoussé depuis, moi, pauvre fille, son amitié de grande dame et je ne lui aurais point permis de m'appeler sa sœur.

Sept heures et demie étaient sonnées depuis quelques minutes. Le moment approchait. — Un profond silence se fit dans la foule. La cohue fut prise de cette anxiété qui précède tout spectacle attendu, anxiété qui ressemble à du recueillement et qui n'est que le paroxysme de l'impatience. On se taisait dans la rue, on se taisait aux fenêtres, on se taisait sur les toits, où pullulait, pressée, une autre foule presque aussi nombreuse que celle de la rue.

A huit heures moins un quart, un carillon lent et lugubre tomba du clocher du Saint-Sépulcre. En même temps, deux hommes vêtus de noir montèrent les degrés de l'échafaud et déposèrent sur l'estrade une longue boîte de sapin. — La cloche sonnait le glas funèbre de mon père, et cette boîte, apportée par les hommes vêtus de noir, était le cercueil de mon père.... Il courut un frémissement dans la foule.

— Enfin! enfin! disait-on.

N'était ce pas là, milord, un digne complément à l'éducation que m'avait donnée Ismaïl, et ce que je voyais ici du monde, joint à ce que j'avais vu à Old-Court et au Club-d'Or, n'était-il pas une sorte de confirmation des enseignemens de mon père?...

Je pensai alors, — et je l'ai pensé longtemps, — que le mal seul habite au cœur de l'homme. Et il m'a fallu entendre votre noble parole, Brian, et celle de ma chère Ophélie, pour voir autre chose ici bas que l'enfer.

Le glas sonnait depuis dix minutes environ lorsque s'ouvrit la porte de la Dette. De cette porte à la plate forme de l'échafaud, on avait jeté une sorte de pont-levis incliné. — Tout le monde se dressa sur la pointe des pieds. Aux fenêtres toutes les têtes se penchèrent. Tous les regards s'élancèrent ardemment curieux au delà de cette porte qui venait de s'ouvrir.

Le premier personnage qui parut fut un ministre, portant une bible à la main Ce ministre était l'*ordinaire** de Newgate, qui franchit la plate-forme sans se retourner. Après lui venait Ismaïl. — Mon père était très pâle, milord, mais aucun trouble ne paraissait sur sa physionomie, qui gardait son expression de raillerie amère et sarcastique. Il franchit le pont-levis d'un pas ferme et s'arrêta au milieu de l'estrade.

Ses poignets étaient réunis à l'aide de menottes de fer, et une forte corde, qui liait ensemble ses coudes par derrière, achevait de rendre tout mouvement de ses bras impossible. Sur la saillie de ses coudes ainsi retenus, reposait une corde roulée, dont l'extrémité, terminée en nœud coulant, était passée autour de son col nu.

— Le voilà! le voilà! disait-on tout bas autour de nous.

— C'est un scélérat effronté!

— Il mangeait de la chair humaine dans une chambre où il n'y avait ni fenêtres ni portes, le mécréant!

— Ah! Dieu soit béni! celui-là méritait d'être pendu deux fois.

Toutes ces voix, réunies mais contenues, formaient un murmure sourd à peu près semblable au bruit du vent passant parmi les arbres d'une forêt. — Au-dessus de ma tête on parlait plus bas encore, mais j'entendis une voix de femme qui disait:

— Cet homme a de belles épaules.

Mon père s'était arrêté à quelques pieds de l'arbre du gibet, auprès du cercueil ouvert. Il se baissa pour le considérer de plus près, puis il le repoussa d'un coup de pied dédaigneux. Le cercueil glissa sur la sciure de bois dont était saupoudrée l'estrade jusqu'au bord de la plate-forme. — Mon père se redressa et parcourut la foule d'un regard assuré.

— Quel coquin endurci! disait-on dans la cohue.

— Il a quelque chose de romanesque dans le regard, murmura la voix de la fenêtre; — c'est un bel homme!

— Eh! milady, laid ou beau, répliqua la voix grondeuse et cassée d'un vieillard; ce ne sera bientôt plus que le cadavre d'un juif pendu!

L'ordinaire de Newgate avait cependant ouvert sa bible et en lisait, comme par manière d'acquit, quelque passage. Ismaïl ne l'écoutait pas. Au bout de quelques secondes, il fronça le sourcil et ordonna au prêtre de s'éloigner. Celui-ci dont la charité évangélique ne semblait pas très ardente, se le tint pour dit, mit sa bible sous son bras et fit retraite à gauche de la potence.

Je ne saurais vous dire, milord, d'où étaient sortis les exécuteurs, mais je les vis tout-à-coup sur l'estrade, derrière le condamné.

Le glas sonnait toujours à l'église du Saint-Sépulcre. — J'entendais dire autour de moi qu'une minute encore et tout serait fini!

Il courait par la foule comme un vent de fièvre. Tous ces visages d'Anglais, d'ordinaire si flegmatiques, agitaient chacun de leurs muscles en de bizarres contorsions. Les uns remuaient les mâchoires sans parler. D'autres avaient la bouche grande ouverte avec un stupide sourire sur la lèvre; d'autres, les sourcils froncés, les narines tendues, semblaient savourer laborieusement leur jouissance. — Oh! milord, je n'exagère point, et l'amertume de mes souvenirs ne se met pas ici à la place de la réalité: c'était du bonheur qu'il y avait dans tous ces yeux brûlans. Old Bailey était en fête, et nulle autre part dans Londres il n'y a tant d'heureux que devant Newgate le jour d'une exécution!

Mon père, cependant, après avoir parcouru des yeux la foule qui couvrait le bas d'Old-Bailey du côté de Ludgate-Hill, releva son regard vers les fenêtres où s'encadraient mille têtes avides et sembla y chercher quelqu'un. Son œil

* *The ordinary.* On nomme ainsi l'aumônier protestant de Newgate, chargé d'assister les condamnés à leurs derniers momens.

s'arrêta au coin de Fleet-Lane, et je crus remarquer que son front s'inclinait légèrement en un imperceptible salut.

Il reporta aussitôt son regard vers la rue, et nous aperçut enfin en face de lui.

Un éclair de joie sauvage illumina instantanément ses traits pâlis à la vue de Roboam, qui étendit ses bras vers lui en pleurant. — Mon père me fit, comme toujours, un signe de tête amical et sourit doucement en me regardant.

Roboam était réduit à un état de détresse qui arrachait la compassion. Toute la nuit, sa douleur s'était manifestée énergiquement, mais depuis l'apparition d'Ismaïl, c'était chez le pauvre muet une sorte d'agonie. Il râlait sourdement ; des larmes brûlantes coulaient de ses yeux, et sa main convulsivement crispée labourait sa poitrine.

L'exécuteur dit un mot à voix haute. On apporta une échelle qu'il appuya contre le bras traversier du gibet. Cette échelle, dont il gravit les degrés, lui servit à fixer en haut le bout de corde qui reposait naguère sur les coudes garrottés d'Ismaïl.

Cela fait, l'exécuteur redescendit; on ôta l'échelle.

La corde pendait maintenant au cou d'Ismaïl ; — un geste du bourreau, qui s'était placé auprès du ressort retenant la trappe dans une position horizontale, allait suffire pour le lancer dans l'éternité *.

A ce moment suprême où les conversations avaient cessé de toutes parts, où l'on n'entendait d'autre bruit que le pénible souffle de trois mille respirations haletantes, le soleil, levant son disque voilé par le brouillard derrière Old-Bailey, jeta un rougeâtre reflet aux fenêtres hautes des maisons situées vis-à-vis de Newgate.

Ismaïl tressaillit. — Il regarda d'abord ce rayon de soleil avec mélancolie, puis, voulant voir sans doute l'astre lui-même pour la dernière fois, il se retourna vivement ; — mais Newgate dressait derrière lui le sombre écran de ses murailles.

Mon père courba la tête. — Sa résolution parut sur le point de fléchir.

— *Cheer up* ! (courage !) cria en ce moment une voix grave et retentissante qui partait d'une fenêtre à l'angle de Fleet-Lane.

Tous les yeux se tournèrent de ce côté. — Mon père salua légèrement ; — puis sa tête se releva, hautaine, et, se tournant vers nous, il fit à Roboam un signe d'appel.

L'heure fatale allait sonner dans deux ou trois secondes.

Mais il n'en fallut qu'une à Roboam pour franchir d'un seul bond la barrière qui était devant lui, renverser les policemen placés sur son passage et sauter sur la plate-forme.

La foule, stupéfaite et vivement impressionnée par cet événement inattendu, le vit bientôt aux côtés d'Ismaïl, dont les fers, limés d'avance, cédèrent à un brusque mouvement.

La cohue, oublieuse de sa haine, cria bravo, parce que l'incident promettait d'être dramatique. Les mouchoirs s'agitèrent aux fenêtres, et la voix de Fleet-Lane répéta :

— *Cheer up* !

CHAPITRE XXIV.

THE LAUNCH INTO ETERNITY.

Le mouvement de Roboam avait été si rapide que nul n'avait songé à s'y opposer.—L'exécuteur, pétrifié, le regardait avec des yeux stupides et ne bougeait pas.—Ses aides étaient déjà en bas de l'échafaud.

* *The launch into eternity; le saut dans l'éternité.* Cette expression, qui dans la bouche de Susannah pourra sembler au lecteur emphatique et prétentieuse, n'a aucunement ce caractère à Londres. C'est une locution proverbiale.

Je ne sais pas, milord, si mon père eût pu essayer avec succès de s'enfuir. La foule paraissait le croire et éclatait en frénétiques acclamations. Des projectiles de toutes sortes commençaient à tomber sur la police. Il y avait menace d'émeute.

Mais mon père ne tenta point de s'enfuir. Ce n'était pas pour cela qu'il avait appelé Roboam. Au moment où celui-ci saisissait la corde pour lâcher le nœud coulant, Ismaïl, qui avait mis sa main dans son sein, en retira un court poignard, — le poignard apporté sans doute par le docteur Moore, et le plongea furieusement dans la poitrine de Roboam.

Roboam tomba raide mort, entre mon père et le bourreau *.

Ismaïl se tourna vers la fenêtre de Fleet-Lane, brandit le poignard sanglant avec triomphe, et cria :

— *Thank you* (merci), milord !

La foule avait poussé un long cri d'horreur.

En ce moment, huit heures sonnèrent au beffroi du Saint-Sépulcre. L'exécuteur, plutôt par habitude de son métier que par réflexion, car il semblait frappé de stupeur, pressa du pied le ressort. La trappe bascula, la corde se tendit, la moitié du corps d'Ismaïl disparut dans le trou.

Son visage se contracta, puis demeura immobile. — La corde tendue se détordait lentement et imprimait à ce corps qui n'était déjà plus qu'un cadavre un mouvement de rotation affreux à voir.

Je fermai les yeux, milord, mes jambes fléchirent. Je sentis comme une main de glace étreindre mon cœur.—Ensuite je ne vis plus, je ne sentis plus rien...

Susannah s'interrompit. Brian, le cœur serré par le récit de cet horrible drame, garda le silence.

Dans le cabinet noir, la petite Française tremblait de tous ses membres et murmurait des exclamations de terreur.—Tyrrel lui-même semblait ému outre mesure, et, en un moment où son corps vacilla, chancelant, comme s'il allait tomber, Maudlin sentit couler du front de l'aveugle sur sa main une goutte de sueur glacée.

— Oui, murmura-t-il enfin après un silence ; — ce fut ainsi !... Elle n'a rien oublié... pas même le coup de couteau... Roboam ne méritait pas le coup de couteau,— mais ce diable de docteur Moore... Vous m'écoutez, Maudlin !... Pourquoi épiez-vous mes paroles, misérable femme !... Ne savez-vous pas qu'on s'empoisonne par les oreilles quelquefois, et que des gens sont morts pour avoir trop entendu !

— Milord... balbutia la petite Française.

— Silence !.. N'a-t-elle pas dit que la corde tourna, Maudlin ?.. tourna lentement !.. On dut voir le cadavre suivre, inerte, le mouvement de cette corde maudite... Ce dut être affreux... affreux !

Il passa la main sous sa cravate, comme si le souffle lui eût manqué tout-à-coup.

— Une corde autour du cou, Maudlin, reprit-il d'une voix strangulée ; — vous figurez vous le mal que cela peut faire?

Maudlin le regardait étonnée.

— Ma foi, répondit-elle en riant, je n'ai jamais été pendue, milord, — et vous ?

Tyrrel se leva et redressa sa taille dans toute sa hauteur.

— Moi ? prononça-t-il avec égarement ; — moi ? .. Oh ! Maudlin, ce devait être hideux de voir ainsi tourner ce cadavre !...

Ces paroles étranges contrastaient tellement avec l'impassibilité habituelle de l'aveugle, que la petite Française eut un instant l'idée qu'une folie soudaine venait de le saisir. Mais au moment où cette idée lui traversait l'esprit, Tyrrel se rassit paisiblement et dit du ton le plus naturel :

— Sur ma foi, Maudlin, cet Ismaïl Spencer tourna comme un toton... Et chaque fois que j'ai vu pendre, cette pirouette posthume m'a toujours fait un effet d'enfer... Remarquez la pirouette, Maudlin, à la prochaine occasion.

* Une scène analogue eut lieu à Glascow en 1797. Lambeth Fisher M'Dougal, montagnard du clan de Dougal, assassina sur l'échafaud Fergus M'Dougal, son cousin.

—Lorsque je recouvrai connaissance, milord, reprit Susannah, le soleil était au-dessus de Saint-Paul. La funèbre décoration avait complètement disparu; la foule s'était écoulée et les charrettes des approvisionneurs montaient et descendaient comme de coutume le triste entonnoir d'Old-Bailey.

Je m'éveillai parce qu'un policeman venait de s'apercevoir que j'entravais la voie publique et me secouait rudement.— Il y avait deux heures que j'étais là. Plus de mille personnes avaient passé près de moi, mais vous savez, milord, qu'à Londres la charité se borne à ne point mettre le talon sur la tête du malheureux gisant sur le pavé. Faire un pas hors de son chemin est déjà beaucoup pour ces gens affairés, vassaux de l'avarice en qui l'égoïsme a pris des proportions si monstrueuses que leur univers est en eux et que leur âme myope ne voit goutte à deux pas de soi!... Ah! je sais Londres, milord! — J'y ai tant souffert!

Il me sembla que j'avais fait un rêve extravagant dans son horreur. D'instinct, je me dirigeai vers notre chambre de Farringdon-Street, mais avant d'y être arrivée, la conscience de ce qui s'était passé m'était déjà revenue.— Mon père et Roboam! — J'étais seule au monde, seule, milord, moi dont on avait prolongé l'enfance, moi qui ne savais rien, sinon quelques choses infâmes ou frivoles...

J'avais pensé à vous bien souvent depuis notre départ de Goodman's-Field, mais en ce moment l'idée de mon abandon m'accablait. — Moi aussi, comme le pauvre Roboam, je regrettais mes jours d'esclavage...

Je passai deux jours enfermée dans ma chambre. J'avais peur du dehors. Tout était pour moi l'inconnu, et l'inconnu effraie. — Au bout de ce temps, un espoir insensé traversa mon esprit. Cet espoir ne pouvait venir qu'à moi, milord, ignorante et dépourvue de toute notion sur la vie. Je résolus de vous chercher, afin de vous dire que je vous aimais.

Brian lui prit la main, qu'il serra doucement entre les siennes.

—Que n'êtes-vous venue, Susannah! interrompit-il.

—Je vous ai cherché pendant six mois, milord. Londres est bien grand, et vous vous cachiez parce que ceux qui vous avaient prêté de l'argent voulaient vous mettre en prison.

— C'est vrai, murmura Brian, c'est vrai! La main mystérieuse qui emplit ma bourse ne s'était pas mise encore entre moi et mes créanciers.

Tyrrel se prit à rire.

—Avez-vous entendu parler, Maudlin, demanda-t-il, de ces hardis coquins qui font pacte avec le diable?

—Pourquoi cette question, milord?

— Que l'enfer confonde votre curiosité incurable, Maudlin!... C'est ce beau seigneur qui me fait penser à cette vieille histoire... La main mystérieuse dont il parle est quelque chose comme le diable,—et vous savez que le diable finit toujours par tordre le cou à ses cliens tôt ou tard...

J'appris que vous demeuriez dans Clifford-Street, Brian, disait pendant cela Susannah;— voilà tout ce qu'on sut me dire. Durant six mois, je vins tous les jours dans Clifford-Street. Jamais je ne vous rencontrai. — Ce ne fut pas la patience qui me manqua, milord; quand je ne revins plus, c'est que je ne pouvais plus venir.

Un soir, au moment où je rentrais dans ma chambre solitaire, on me demanda le prix de mon loyer. Je n'avais plus rien. On me chassa.

Londres est brillant et splendide au commencement de la nuit. Je n'eus pas peur d'abord. L'indifférente et apathique somnolence qui s'emparait de moi dès qu'il ne s'agissait pas de vous me soutint alors comme elle me soutint bien souvent depuis.—J'allais le long des magasins luxueusement éclairés de Fleet-Street, j'allais sans penser et sans craindre. — Si près de l'opulence, mon Dieu! quelque chose vous empêche de redouter les dernières extrémités de la misère. De moins ignorans que moi s'y sont laissé prendre, je pense, et, à Londres, le malheureux qui meurt d'inanition se refuse jusqu'au bout à croire qu'une telle mort soit possible.

Et combien meurent pourtant ainsi chaque jour! — Mais tout abonde autour de votre agonie. — Il semble que vous n'auriez qu'à étendre la main pour prendre, qu'à ouvrir la bouche pour être rassasié. On espère toujours; la mort vient: on rend le dernier soupir à deux pas d'une table dont les miettes seules vous eussent suffi à prolonger votre vie...

Les miettes! Qui donc peut refuser de jeter à la misère exténuée ce dont nul ne veut plus?

On a ses chiens, milord...

Je descendais Fleet-Street au hasard, pensant à vous sans doute: n'était-ce pas alors comme aujourd'hui mon unique pensée? L'heure avançait. Quand j'eus dépassé Church-Yard, je vis les magasins se fermer les uns après les autres.

Pour la première fois je me demandai où j'irais chercher un asile.

Au coin de Cornhill un homme m'aborda; il me dit que j'étais belle, et me demanda si je voulais le suivre dans sa maison. J acceptai sans hésiter, et ne pris point la peine de dissimuler ma joie. — Mais en chemin cet homme me parla de telle sorte que je dus le quitter.

J'avais en moi quelque chose qui suppléait à mon ignorance, milord, c'était mon amour. L'idée de me vendre à autrui n'avait rien en soi qui me répugnât autrement que par rapport à vous. La honte vague et confuse qui soulevait mon sein ne m'eût point arrêtée. — Mais vous étiez là, toujours, entre moi et l'abîme. Une voix dans mon cœur me criait sans cesse: Mieux vaut mourir...

Minuit vint. Les passans se firent plus rares. Les magasins fermés ne présentaient plus que le sombre bois de leurs clôtures, au lieu des étincelantes clartés du gaz. J'avais faim, et j'étais accablée de fatigue: je me couchai au pied de la grille de Saint-Paul, et je m'endormis.

Avant le jour, je m'éveillai, glacée, paralysée, incapable de me mouvoir. Un watchman * passa: je l'appelai, et je lui dis que j'avais faim.

— Oh! oh! me dit cet homme en m'entraînant sous un réverbère, — vous êtes pourtant jolie, ma fille... Comment diable pouvez-vous avoir faim?

Je chancelais, et ma tête alourdie vacillait d'une épaule à l'autre.

— Mais peu importe, reprit le watchman, vous êtes peut-être une honnête fille, après tout, — bien que les honnêtes filles soient rares à Londres: — je vais vous conduire à une maison d'asile.

Il me prit sous le bras, et, me soutenant de son mieux, il me mena en effet dans la maison des pauvres de la Cité, où on me reçut sans difficulté aucune.

Des secours me furent immédiatement prodigués. Je me crus sauvée. Oh! combien je me repentais d'avoir pensé qu'à Londres nul n'avait de compassion pour ceux qui souffrent. Ici, je trouvais la compassion organisée, la charité soumise aux règles d'une vaste administration et exercée sur une immense échelle...

Voilà ce que je me disais, milord, et mon cœur était plein d'une gratitude infinie.

Mais le lendemain, vingt-quatre heures juste après l'instant de mon entrée, un des employés de la maison m'ouvrit la porte et me pria de sortir. Vingt-quatre heures! tel est le répit que la charité de Londres donne aux malheureux qui vont mourir. Vingt-quatre heures! le temps de se reprendre un peu à la vie, le temps de ressaisir à la hâte quelques forces pour lutter encore et souffrir quelques jours de plus!

C'est la loi.

— Vous êtes jeune et forte, me dit-on, travaillez!

Que j'aurais voulu obéir, milord, et travailler! Mais j'ai su depuis que des femmes fortes, habiles, et rompues au labeur depuis l'enfance, ne peuvent gagner à Londres de quoi acheter du pain. Moi, j'ignorais jusqu'à la signification précise du mot travail. — J'avais travaillé pour apprendre les langues, travaillé devant mon piano et devant ma harpe..... — Était-ce cela dont voulait parler l'homme de la maison d'asile?

Un jour se passa, puis deux jours. — La faim revint plus terrible... Oh! milord, au milieu de ces misères se place ici

* Il n'y avait encore alors que des watchmen dans la Cité.

pour moi un doux, un angélique souvenir. Le soir de ce deuxième jour, je marchais épuisée sur le trottoir de Cheapside, car je ne m'éloignais guère du centre de la Cité. La faim commençait à produire sur moi ses effets ordinaires, — ces effets que j'ai endurés si souvent! — Ma tête était lourde, mes yeux troublés ne voyaient plus la lumière du gaz qu'à travers un brouillard coloré de mille nuances changeantes; mon front se fendait aux élancemens d'une douleur aiguë.

Je sentais que j'allais tomber : j'étais tombée ainsi deux jours auparavant.

Au moment où je chancelais, n'apercevant plus autour de moi qu'un tourbillon lumineux et confus, une main me saisit par le bras et me soutint.

— Qu'a cette pauvre fille? demanda au même instant une douce voix.

En ces momens, tout choc, moral ou physique, rétablit pour un instant l'équilibre des sens. La surprise me rendit la faculté de voir. J'aperçus autour de moi deux jeunes misses qui donnaient le bras à un gentleman un peu plus âgé qu'elles. — Les suaves visages de ces deux charmantes filles sont encore devant mes yeux au moment où je vous parle, milord. Que de bonté dans leurs regards! que de tendre compassion dans leur sourire! Qu'elles étaient bonnes et qu'elles étaient jolies!

— Cette pauvre fille se meurt de faim! dit le gentleman après m'avoir attentivement examinée.

— De faim! répétèrent en tressaillant les deux enfans.

L'aînée me passa aussitôt ses bras autour de la taille; je vis des larmes dans les beaux yeux de la plus jeune.

— Oh! Stephen! s'écria cette dernière, il faut l'emmener chez votre mère.

— L'emmener tout de suite, ajouta l'aînée qui m'entraînait déjà.

Celui qu'elles appelaient Stephen les arrêta et continua de m'examiner froidement. Il y avait de la bonté dans ses traits, mais une bonté prudente, réfléchie, qui faisait contraste avec sa jeunesse.

— Cela ne se peut pas, Clary, dit-il enfin; — n'insistez pas, Anna, cela ne se peut pas! Nous ne pouvons emmener cette dame dans la maison de ma mère... mais nous pouvons, nous devons lui porter secours.

Il tira de sa poche une bourse, et me mit dans la main deux pièces d'or.

— Ce n'est pas assez, Stephen, ce n'est pas assez! s'écrièrent ensemble les deux jeunes filles; — tenez, tenez, mademoiselle!

Leurs bourses glissèrent en même temps dans la poche de ma robe.

Je baisai la main de la plus petite, et l'aînée me dit :

— Notre maison est là, au coin de Cornhill; — le numéro m'échappa; — quand vous aurez faim, venez!

— Oh! venez! répéta l'autre; — Stephen est un méchant, et sa bonne mère vous recevra...

Je n'ai jamais revu ces deux anges, milord. — Plus tard, quand la souffrance pesa sur moi de nouveau, je cherchai leur maison dans Cornhill, et je ne la sus point trouver. Mais leurs doux noms et leurs charmans visages sont dans mon cœur, et je prie Dieu de me mettre à même un jour de leur rendre tout le bien qu'elles m'ont fait.

Car ce fut pour moi une consolation suprême que de rencontrer par hasard un peu de bonté sur mon chemin. Cela me redonna de la force et de l'espoir; cela me montra l'avenir et le monde sous un aspect moins lugubre.

J'achetai du pain avec l'argent des deux jeunes filles. Quand je n'eus plus rien, je chantai dans Cheapside, le soir, devant une taverne où s'assemblaient des marchands de la Cité. On me donna d'abord plus qu'il ne me fallait; mais la foule se groupait autour de moi... — Les hommes de la police me défendirent de chanter.

Ce fut alors, Brian, que l'idée d'une mort volontaire s'empara pour la première fois de mon esprit. Je ne voulais pas accepter les offres de ces hommes qui spéculent sur la misère d'une femme, parce que j'étais à vous, et rien autre chose ne pouvait plus être mis entre moi et le dénûment. — Or, je savais maintenant ce qu'on souffre avant de mourir de faim, et la peur me poussait au suicide.

J'avais vu autrefois un pauvre enfant se noyer dans le lac aux bords duquel j'avais été heureuse durant quelques mois : je m'acheminai vers la Tamise.

Sur ma route, dans une petite rue nommée Water-Street, je m'arrêtai, fatiguée, et je m'assis sur les marches d'un public-house. La maîtresse de ce public-house m'aperçut, et sortit pour me chasser; mais elle avait besoin d'une servante; elle me trouva belle, et les belles servantes sont chose précieuse dans une maison comme *les Armes de la Couronne*.

Ici Susannah raconta sa vie durant trois mois passés aux *Armes de la Couronne*, les grossiers travaux auxquels on l'avait condamnée, les privautés des habitués du parloir, les brutales insultes des buveurs du *tap*, la tyrannie tracassière, acariâtre, patiente, de mistress Burnett elle-même, qui, pour le pain qu'elle lui donnait, croyait avoir le droit de la traiter en esclave.

Elle arriva ensuite à cette soirée du dimanche où mistress Burnett, exaspérée, la frappa au visage.

— Je repris mon chemin vers la Tamise, Brian, continua-t-elle, et ce fut au moment où j'allais commettre un crime, — que Dieu eût pardonné peut-être à mon ignorance et à mon malheur, — ce fut à ce moment que je rencontrai l'aveugle Tyrrel.

— Ah! ah! murmura la petite Française qui redoubla d'attention.

Tyrrel garda le silence.

— En ce temps-là, milord, reprit la jeune fille, je vous l'ai dit déjà, je ne remarquais rien; il y avait comme un voile sur ma vue; je n'étais sensible à rien autre chose qu'à votre souvenir, qui était tout à la fois mon unique consolation et ma plus amère souffrance; néanmoins, la figure de cet aveugle, qui venait parfois au public-house, m'avait légèrement frappée. Il me semblait de temps à autre que ses yeux, privés de lumière, se fixaient sur moi de préférence à tout autre objet...

Mais ce soir-là, au bord de la Tamise, j'éprouvai une hallucination étrange et terrible. Pendant que ce Tyrrel me retenait par le bras, la lueur d'une bougie allumée dans une maison voisine passa rapidement sur son visage, et je crus avoir vu....

La belle fille hésita.

— Achevez, madame, dit Lancester avec curiosité.

La petite Française pencha la tête en avant pour mieux entendre; mais en ce moment les deux mains de l'aveugle se collèrent sur ses oreilles et la rendirent sourde.

— Je crus avoir vu le spectre de mon père, milord! dit Susannah en frémissant.

Brian fit un mouvement de surprise.

— C'est étrange, murmura-t-il, — étrange!.. Oh! il y a là-dessous quelque ténébreux mystère... Je le pénétrerai, madame!

Tyrrel haussa les épaules avec mépris et retira ses mains, rendant ainsi l'usage de l'ouïe à Mme la duchesse de Gèvres.

Susannah, poursuivant son récit, raconta son arrivée dans Wimpole-Street, le luxe dont on l'avait tout-à-coup entourée et les menaces qui lui avaient été faites. Elle parla de la scène jouée au chevet de Perceval, et prononça même le fameux mot d'ordre : — *Gentleman of the night.*

Quand elle eut fini, elle se tourna vers Lancester, et fixa sur lui ses grands yeux noirs, dont les paupières se baissèrent bientôt, tandis qu'elle disait doucement :

— Vous savez tout maintenant, milord; je ne vous ai rien caché; je vous ai ouvert toute grande la porte de mon âme, et c'est à vous de me dire si je suis digne encore de vous aimer.

Brian ne répondit pas tout de suite. — Deux larmes glissèrent entre les cils de soie de la belle fille.

— Milord, murmura-t-elle, j'attends et je souffre...

Brian tressaillit et mit passionnément ses lèvres sur la main de Susannah.

— Madame, dit-il avec tendresse et respect, l'homme que vous aimez vous est redevable, et s'il a droit d'orgueil, c'est

vis-à-vis du reste du monde, et non envers vous qui êtes sa gloire. . Vous avez bien souffert... vous avez noblement souffert. L'or pur de votre cœur ne s'est point terni parmi tant et de si longues souillures .. Oh! Dieu vous a fait l'âme aussi belle que le visage, Susannah!...

Il mit un genou sur le tapis.

— Voulez-vous porter le nom de Lancester, madame? reprit il tout-à-coup avec cette galanterie exquise et rare dont certaines familles, en notre âge bourgeois, ont pu seules garder les chevaleresques traditions.

— Si je le veux, milord! balbutia Susannah; — si je veux être votre femme!...

Elle se pencha ravie et ne trouvant point de paroles pour exprimer sa joie.

— Venez, s'écria Brian, oh! venez, madame; ne restez pas un instant de plus sous ce toit impur... Madame la comtesse de Derby est votre amie; sa maison vous sera un asile convenable jusqu'au jour qui me donnera le droit de vous protéger moi-même... Venez!

Susannah se leva, radieuse.

— Je suis prête à vous suivre, Brian, dit-elle.

Ils se dirigèrent vers la porte. — Mais, au moment où Lancester mettait la main sur le bouton de la serrure, la porte s'ouvrit d'elle-même, et Tyrrel l'aveugle parut sur le seuil.

Derrière lui étaient quatre hommes vigoureux et d'apparence déterminée.

— Vous êtes entré seul dans cette maison, monsieur de Lancester, dit l'aveugle, — vous en sortirez de même.

Susannah effrayée se pendait au bras de Brian.

Celui-ci se dégagea doucement.

Un instant la pensée d'une lutte sembla lui traverser l'esprit. Son œil lança un terrible éclair, et il parut choisir parmi ses adversaires celui qu'il terrasserait le premier.

Mais il se ravisa, et répondit en contenant sa voix :

— Soit, sir Edmund, je sortirai seul... — A bientôt, madame, ajouta-t-il en se penchant rapidement à l'oreille de Susannah; vous ne m'attendrez pas long-temps, je vous jure!

Il passa vivement devant Tyrrel et ses acolytes, descendit l'escalier et s'élança au dehors. Une fois dans la rue, il monta en courant Wimpole-Street, et entra dans Marylebone. Une fois dans High-Street, il ne s'arrêta que devant le bureau de police.

Introduit sur-le-champ auprès du commissaire, Brian eut avec lui une courte conférence, à la suite de laquelle le magistrat mit à sa disposition un officier de police et une escouade de policemen.

Cette petite troupe, stimulée par Brian, descendit au pas de course vers Wimpole-Street. — Une demi-heure tout au plus s'était écoulée entre le départ de Brian et l'arrivée de l'escouade de police devant le numéro 9.

L'officier frappa, au nom du roi.

— Que Dieu bénisse sa très gracieuse Majesté, répondit une voix railleuse par l'une des fenêtres du premier étage.

La fenêtre se referma. — Au bout d'une demi-minute la porte s'ouvrit

La police fit aussitôt irruption dans la maison, tout en gardant les précautions convenables. Personne ne se présenta pour résister à ses investigations.

On fouilla le bâtiment de la cave aux combles.—On trouva les meubles ouverts et en désordre, comme après un départ précipité.

Pas un valet, du reste, pas un maître.

Plus de chevaux à l'écurie, plus de voiture sous la remise.

La maison était abandonnée.

Troisième Partie.

LA GRANDE FAMILLE.

CHAPITRE PREMIER.

VEILLE.

Au premier étage de la magnifique maison que le marquis de Rio-Santo habitait dans Belgrave-Square, se trouvait, outre son appartement privé, une suite de chambres meublées avec ce même luxe prodigue et à la fois de bon goût qui faisait d'Irish-House entier un tout homogène et réellement merveilleux. Ces pièces n'avaient point de destination propre; néanmoins elles n'avaient pas toujours été désertes depuis l'arrivée de Rio-Santo en Angleterre, et les bruits du fashion de Londres laissaient planer un vague mystère sur leur destination.

Un proverbe qui n'a pas le sens commun dit que la voix du peuple est la voix de Dieu; mais, si paradoxale que soit la *sagesse des nations*, elle n'a pas encore poussé l'extravagance jusqu'à formuler quelque vide et banal axiome touchant la voix des salons. S'il nous était permis de placer notre mot à ce sujet, nous qui n'avons aucune espèce de prétention au titre de fabricant de *pensées*, nous dirions que c'est la voix du diable.

Telle est notre opinion sincère et loyalement exprimée.

Quoi qu'il en soit, le West-End, qui s'occupait énormément de Rio-Santo, mâchait parfois à vide lorsque ce grand marquis ne faisait rien d'extraordinaire pendant vingt-quatre heures. Alors, appel aux imaginations! Deux mille âmes poétiques de ladies rêvaient quatre mille histoires bizarres, dont un nombre double de dandies se faisaient les éditeurs responsables. Entre deux épisodes de sport, le gentleman rider lui-même trouvait le temps de glisser sa version.

Un tailleur ferait sa fortune avec la millième partie de la publicité prodiguée ainsi à des contes sans queue et sans tête.

Pour ce qui regarde cette portion d'Irish-House, ordinairement inhabitée, dont nous parlons présentement, nous étonnerions profondément le lecteur si nous mettions sous ses yeux la moitié des hypothèses hasardées par les misses et les ladies du haut fashion sur ces chambres vides.

La moins hardie de ces suppositions fut émise par l'Honorable Cicely Kemp, fille cadette du comte de Drummolon-Castle, laquelle dit un soir, en secouant les longues boucles blondes qui jouaient le long de ses joues d'enfant, que Rio-Santo avait là un harem soigneusement colligé dans les cinq parties du monde.

L'honorable Cicely Kemp allait avoir dix-sept ans dans onze mois.

L'idée eut quelque succès, un succès d'estime; mais elle fut détrônée par la brillante invention de lady Margaret Wawerbembilwoodie, qui prétendit que le marquis possédait douze chambres de plain-pied, ornées chacune de vingt-quatre portraits de femme.

Ces deux cent quatre-vingt-huit portraits étaient ceux des principales maîtresses de Rio-Santo, suivant lady Wawerbembilwoodie.

On trouva le mot *principales* sublime. — De fait, ce mot donnait au calcul de lady Margaret une portée gigantesque.

Quoi qu'il en soit, c'est dans l'une de ces chambres où nul des nobles amis de Rio-Santo n'avait jamais pénétré, que nous le retrouvons.

Cette pièce n'avait aucun rapport avec l'idée que s'en faisaient les imaginations exaltées de nos ladies. On n'y voyait qu'un seul portrait de femme, et il n'y aurait point eu de place pour en mettre vingt-trois autres, car la chambre avait peu d'étendue, et deux grandes glaces, qui tranchaient sur les mats reflets d'une tenture de velours sombre, en occupaient presque toute la largeur.

Le portrait de femme était suspendu entre deux croisées dont les épais rideaux abaissaient leurs plis jusqu'à terre.

Vis-à vis du portrait il y avait un lit. Derrière les rideaux du lit on entendait la stridente respiration d'un être humain aux prises avec la fièvre.

Une lampe, recouverte d'un abat-jour, brûlait sur la table, et sa clarté voilée luttait contre les premiers rayons du jour, qui commençaient à donner de la transparence aux draperies rabattues des fenêtres.

Rio-Santo était assis au pied du lit, dans un fauteuil.

C'était une belle et douce femme que celle dont le portrait apparaissait vaguement aux lueurs ennemies de la lampe mourante et du jour naissant. Une expression de bonté touchante qui dominait dans sa physionomie n'en excluait ni la noblesse, ni même cet attrait fugitif et enviable que les experts appellent le *piquant*. Elle semblait fort jeune et portait le costume des misses du gentry à l'époque de nos dernières luttes contre la France.

Le costume de 1815, disgracieux en soi et fatal aux femmes ordinaires, comme le peuvent prouver surabondamment les divers portraits de ce temps, a néanmoins quelque chose de virginal et de naïf qui va bien aux beautés jeunes, riantes, suaves, dont le front d'enfant se couronne d'une candeur presque pastorale Ces cheveux courts et bouclés, ce corsage haut, sans plis, relevant le sein et s'ajustant à une robe dépourvue de draperies, cadrent mal avec les grands traits, et jettent du ridicule sur ces visages de reines qui ont besoin de l'éclat satiné des bandeaux, des reflets alternés des tresses ou de ces longues masses de boucles élastiques auxquelles peuvent seules suffire les opulentes chevelures de nos dames, et qu'on nomme pour cela des *anglaises* sur le continent. Il faut encore à ces visages les larges plis d'une robe disposée selon l'art, depuis que ne sont plus à la mode les lignes sévères de la draperie antique.

La jeune fille du portrait eût été plus belle encore peut-être avec notre costume moderne, mais sa toilette de 1815 lui allait bien. Ses cheveux, d'un brun clair et comme indécis, bouclaient, légers, presque transparens, sur le plus harmonieux front qu'on puisse voir. Ses yeux, sa bouche et son sourire étaient ceux d'un enfant, mais d'un enfant que fait rêver le premier vent d'amour, et qui va s'éveiller femme. Il y avait de la finesse et de la raison dans l'ingénuité de son regard, qui promettait une âme à la fois ferme et douce et tout un charmant ensemble de pureté, de soumission féminine, de franchise et de réflexion.

Un poète se fût en vérité pris d'amour pour cette ravissante fille, rien qu'à voir son portrait; mais il y avait le costume qui était une date. — Cette ravissante fille était une femme maintenant; quinze ou dix-huit années avaient passé sur la fraîcheur veloutée de ces joues, et peut-être y avait-il à présent des rides à ce front si brillant et si plein.

Chacun a pu rencontrer en sa vie de ces fugitives et indéfinissables ressemblances qui frappent vivement à un moment donné pour disparaître ensuite. On les cherche : elles n'existent plus, et l'on pourrait même dire que plus on les cherche, mieux elles nous échappent. De guerre las, on renonce; on se persuade que ce rapport entre deux objets qu'on voit actuellement dissemblables n'exista jamais. Ce fut une erreur de l'imagination, une fantasmagorie, un rêve... Puis, tout-à-coup, lorsqu'on n'y songe plus, la capricieuse ressemblance reparaît plus frappante; elle vous saute aux yeux; impossible de la méconnaître.

Qui peut produire cela? Bien des choses assurément. Le jour frappant les traits d'une certaine façon et mettant en relief certaines lignes d'ordinaire effacées, — le costume, la coiffure, un air de tête, un geste, un rien, — et aussi, et surtout, un sentiment passant subitement du cœur sur le visage. Il n'en faut pas davantage, et la ressemblance s'évanouit comme elle était venue. Fille du hasard, elle ne reviendra que si le hasard la ramène.

Aussi, nombre de gens se brisent la cervelle, se torturent la mémoire pour se rendre compte de ces passagères ressemblances qui les frappent soudain et qu'ils n'avaient jamais aperçues; ils se demandent laborieusement à qui ressemble cet homme, à qui ressemble cette femme, qui ressemble positivement à quelqu'un de leurs connaissances. Ils cherchent et ne trouvent point. Comment trouveraient-ils? Hier il y avait un abîme entre le modèle et la copie; demain, cet abîme, fortuitement comblé, sera recreusé plus profond. Ces deux visages, auxquels un jeu de lumière, un sourire, une boucle dérangée, donnent une mutuelle et surprenante analogie, sont notoirement dissemblables : c'est le blanc et le noir, le beau et le laid.

Ceci expliquerait parfaitement pourquoi la plupart des ressemblances sont tour-à-tour établies et contestées. Il n'en est point de si impossible à méconnaître, qui, proclamée, n'ait fait hausser les épaules et soulevé quelque protestation.

A coup sûr, si nous avions rassemblé dans la chambre où veillait monsieur le marquis de Rio-Santo toutes les jeunes femmes qui jouent un rôle dans notre histoire, et qu'un de nos lecteurs, admis dans ce huis-clos, eût pu les comparer l'une après l'autre au portrait récemment décrit, nous voudrions faire la gageure qu'aucune d'elles ne lui eût semblé avoir le moindre rapport avec la peinture...

Mais c'est que Susannah ne souriait guère en l'absence de Brian de Lancester, et nous supposons Brian de Lancester absent.

Appelons-le. — Dès qu'il paraît, le charmant visage de la belle fille s'éclaire, son œil s'allume, son front rayonne: on dirait qu'une divine auréole vient couronner sa beauté.

Cette auréole, c'est le sourire.

Or, maintenant, regardez Susannah souriante et regardez le portrait. N'y a-t-il pas entre ces deux figures de caractères si différens une frappante ressemblance? Le sourire commun les rapproche; on dirait deux sœurs à présent. Ce qu'il y a de doucement mélancolique dans le sourire du portrait concorde avec l'arrière-nuance de tristesse que la belle fille garde jusque dans son sourire. La rêverie de l'une est la gaîté de l'autre. Leurs traits diffèrent, et aussi l'expression de leurs traits, car l'une a la grâce débile de l'enfance et l'autre déjà le charme hautain et noble de la femme forte, mais chez toutes deux rayonne la naïveté du premier âge. Seulement, nous le répétons une fois encore, c'est la mélancolie de la jeune fille du portrait qui ressemble à la gaîté de Susannah.

Et comme la jeune fille du portrait paraît être de celles qui sourient franchement d'ordinaire, dans une demi-minute, Susannah ne lui ressemblera plus...

Ces choses sont fugitives. Elles importent peu. On les jugera certainement frivoles. — Bon Dieu ! miladies, que vous devenez sérieuses depuis qu'une demi-douzaine de professeurs français viennent vous enseigner, chaque saison, l'algèbre, l'histoire et l'astronomie ! Prenez garde, au nom du ciel ! le sérieux enlaidit, et lorsque ces professeurs indiscrets retournent en France, Paris entier, saisi d'une indicible horreur, apprend que lady Drummond compose des vers grecs avec une facilité lamentable; que la comtesse d'Aboyne résout des équations d'un degré fabuleux, et que miss Elmina Elliot, la rose fille du comte de Saint-Germain, partage ses gracieux loisirs entre la trigonométrie et le calcul différentiel.

Et Paris bat des mains avec moquerie, mesdames, et sa vieille jalousie, heureuse de se satisfaire en ceci, confond la plus belle moitié de notre joyeuse Angleterre sous l'odieuse, l'outrageante, l'abominable épithète de bas-bleu.

Or, si vous saviez, miladies, ce que c'est à Paris qu'un bas-bleu !...

Mais nous sommes dans Belgrave-Square où jamais bas-bleu parisien ne posa son pied crotté.

Vis-à-vis du portrait, comme nous l'avons dit, se trouvait un lit, dont les rideaux entr'ouverts laissaient passer le râle fiévreux d'un malade.

Lorsqu'un souffle de vent faisait monter tout-à-coup et briller davantage la flamme affaissée de la lampe, l'œil apercevait, au fond de l'alcôve, le masque hâve et amaigri d'un homme. Cet homme ne dormait pas, mais la souffrance qui pesait sur lui l'enchaînait, immobile, à sa couche. Ses yeux s'ouvraient par intervalles, tantôt ardens et rouges dans la profondeur de leurs caves orbites, tantôt abattus, éteints,

morts, sous le plomb d'une paupière laborieusement soulevée. Il eût été fort difficile de distinguer le détail de ses traits, car outre l'obstacle résultant du milieu obscur où se montrait vaguement cette figure ravagée, une barbe épaisse la couvrait presque entièrement.

Le marquis de Rio-Santo, assis dans un fauteuil à l'endroit où s'ouvraient les rideaux relevés, contemplait le malade avec inquiétude, et semblait être en proie à une fièvre presque aussi intense que la sienne.

Il était pâle et réduit à un état de complet épuisement. Ses paupières, bleuies par la fatigue, ressortaient entre la blancheur maladive de son front et la bordure enflammée de ses yeux. Son corps, trop exquis dans ses proportions pour n'être point doué d'une vigueur peu commune, s'affaissait sur lui-même, comme si toute force l'eût abandonné. Il respirait péniblement et sa physionomie exprimait une amère tristesse.

Sept heures sonnèrent à la pendule d'une chambre voisine. Rio-Santo fit un effort pour se retourner et regarda la fenêtre.

— Encore une nuit de veille après une journée d'oisiveté, murmura-t-il : — cet homme dit vrai... il me tuera !

Une convulsion soudaine du malade agita brusquement les couvertures.

— Toutes deux !... toutes deux ! cria-t-il d'une voix caverneuse.

Rio-Santo se leva et passa sur le front du malade un mouchoir imbibé d'eau fraîche et de vinaigre.

— Toutes deux !... toutes deux ! dit encore celui-ci dont la voix s'affaiblit pour s'éteindre en un murmure indistinct.

— Toutes deux ! répéta Rio-Santo comme s'il eût cherché à lire sur le visage du malade un commentaire à cette parole — Voilà six jours qu'il répète ces mots sans cesse.... Je ne puis deviner quelle est sa pensée...

Il joignit les mains et un découragement plus amer se peignit sur ses traits tout-à-coup.

— Oh ! ma pensée, à moi, reprit-il, ma pensée !... Moi qui depuis quinze ans n'avais pas perdu une heure, voilà que je perds six jours au moment où chacun de mes jours pourrait valoir une année !... Pauvre Angus ! Il souffre, — et il est son frère à elle que tant et de si longues traverses n'ont pu me faire oublier !... Il faut bien que je lui sois en aide moi-même, puisque l'intérêt de ma sûreté éloigne tous les secours de son lit de souffrances... Oh ! ce que je fais est nécessaire : — mais je donnerais un an de vie pour avoir le droit de quitter ce lit durant vingt-quatre heures !... Vingt-quatre heures ! Il aurait le temps de mourir douze fois !

Il se laissa retomber dans le fauteuil.

— Mon Dieu ! poursuivit-il après quelques secondes de silence et d'une voix que l'émotion faisait trembler ; — ceux-là sont bien heureux et doivent être bien forts qui, pour accomplir une noble tâche, s'efforcent au grand jour et n'usent que de moyens avouables... Ceux-là doivent avoir au cœur une indomptable puissance qui, rappelant leurs souvenirs, ne voient au fond de leur mémoire qu'actions loyales et généreux dévoûmens... mon but est grand... grand et sublime ! ajouta-t-il en relevant soudainement la tête ; — mais j'étais si faible ! Il y avait entre ce but et moi tant d'obstacles impossibles à franchir... Oh ! j'ai failli... et, une fois lancé hors de la route directe, je me suis laissé dériver au courant de mes passions folles... Je me suis reposé de mon gigantesque labeur en de gigantesques orgies..... Je n'ose regarder en arrière dans ma vie..... Pour rester fort, il faut que mon œil soit sans cesse fixé en avant..... il faut que, fuyant mon passé, je me réfugie dans l'avenir... il faut que je marche... Et voilà que je m'arrête, mon Dieu ! et voilà qu'un homme tombe en travers de ma route !... Un homme qui est mon frère et dont l'aspect soulève ma conscience... un homme qui connaît de mes secrets ce qu'il faudrait pour me perdre !...

— Je l'ai vu, je l'ai vu ! dit sourdement Angus Mac-Farlane à ce moment : — j'ai vu sa poitrine percée d'un trou rond et rouge... et la voix des rêves m'a dit : — C'est le sang de tes veines qui doit le mettre à mort !

Rio-Santo regarda le malade avec un vague effroi.

— Me mettre à mort, répéta-t-il lentement ; — ce serait un châtiment terrible que de mourir de ta main, Marc-Farlane !... mais je ne pourrais pas me plaindre...

Ces mots furent suivis d'un long silence. Rio-Santo, le visage caché entre ses deux mains, semblait absorbé par de navrantes pensées.

Le jour montait cependant, et la lampe, vaincue, perdait parmi la lumière du dehors les dernières lueurs de sa flamme expirante.

— Selle Billy, mon bon cheval noir, Duncan de Leed ! dit tout-à-coup le laird d'une voix sonore ; — il faut que je passe la rivière aujourd'hui, afin d'aller à Londres où je tuerai Fergus O'Breane, l'assassin de mon frère Mac-Nab !

Rio-Santo se découvrit le visage et fit un geste de muette résignation.

— Je vais seller votre cheval Billy, Mac-Farlane, répondit-il ; — mais Fergus O'Breane est votre frère aussi... Vous n'aurez plus de frère quand vous l'aurez tué.

— C'est vrai, murmura le laird qui frémit douloureusement sous ses couvertures ; c'est vrai !...

Puis il ajouta d'une voix si confuse que Rio-Santo ne put l'entendre.

— Plus de frère et plus de filles ! Je les ai vues !... toutes deux !... toutes deux !

Sa tête s'affaissa lourdement sur l'oreiller.

Rio-Santo se leva et tendit ses membres fatigués. Puis il se dirigea vers la fenêtre dont il sépara les rideaux.

Son œil se ferma en recevant immédiatement l'éclat du jour, et c'eût été, pour un témoin appelé à surprendre le secret de sa solitude, un spectacle douloureux que celui de l'anéantissement complet écrit en lisibles traits sur son visage, naguère encore si superbe.

Il semblait que le doigt de Dieu l'eût touché, comme Nabuchodonosor : il n'était plus que l'ombre de lui-même.

La chambre où il se trouvait donnait sur un étroit passage, conduisant des écuries de sa maison à Belgrave-Lane. Le passage était plein déjà de palefreniers et de grooms.

Rio-Santo les regardait, et il y avait de la jalousie dans son regard.

— Ils sont heureux ! murmura-t-il enfin ; — leur vie se passe sans autre fatigue que celle du corps... Ils ont des amis qui les suppléeraient au besoin et continueraient leur tâche fortuitement interrompue... Mais moi ! oh ! moi, je suis seul ! Mon œuvre est en moi, toute en moi ! Voici le seul homme à qui j'aie montré un coin de mon âme ; et cet homme a le transport... Et il épuise mes forces en des luttes insensées. Il me tue en détail avant de m'assassiner tout d'un coup, comme il le fera quelque jour dans sa folie.

Il releva vivement les manches de sa robe de chambre.

— Il meurtrit mes bras, poursuivit-il ; ses ongles ont déchiré ma poitrine !... La fièvre le rend fort... Hier, le souffle me manqua, et je crus que j'allais mourir sous sa furieuse étreinte... Mon Dieu ! mon Dieu ! pitié ! — non pas pour moi, mais pour tant de malheureux qui souffrent et dont je voulais être le sauveur...

— Rio-Santo ! reprit Angus avec raillerie ; — on l'appelle maintenant Rio-Santo... Je sais, moi, ce que c'est que ce Rio-Santo... C'est Fergus, le bandit du Teviot-Dale, Fergus l'assassin... Fergus, que je ne tue pas, parce que mon cœur est lâche devant un homme que j'ai aimé... Mais je prendrai du courage pour obéir à la voix de mes rêves. Selle mon cheval, Duncan de Leed !

Rio-Santo l'écoutait tristement. — C'était justement l'indiscret délire d'Angus Mac-Farlane qui rivait le marquis à son chevet. Rio-Santo n'avait point de confident, et nulle oreille ne devait entendre ces secrets enfouis que divulguait la fièvre.

Et il restait là, lui dont la partie, commencée quinze ans auparavant et conduite depuis avec une obstination patiente, infatigable, approchait du coup décisif, il restait là, au risque d'échouer en vue du port.

Il aimait Angus; — et, chez Rio Santo, tout sentiment était fort. Son amour seul, qui était fort aussi, s'éteignait dans l'inconstance.

Angus, après avoir prononcé ses dernières paroles, se retourna dans sa couche comme pour s'endormir. Rio-Santo respira. — Mais presque aussitôt un frémissement convulsif s'empara de tous ses membres, tandis que sa pâleur devenait plus livide.

Le laird venait de se dresser sur son séant.

Rio-Santo s'approcha du lit doucement; releva ses manches et serra la ceinture de sa robe, comme s'il se fût préparé à une lutte désespérée.

Le laird, cependant, souriant sous les poils hirsutes de sa barbe mêlée, arrondit sa main en cornet et fit le geste de boire un verre de whisky à petites gorgées.

Puis il entonna d'une voix joyeuse et retentissante:

Le laird de Killarwan
Avait deux filles;
Jamais n'en vit amant
De plus gentilles
Dans Glen-Girvan.

Il s'arrêta; ses paupières battirent: il reprit plus lentement:

Le laird, un beau matin,
De sa fenêtre,
Vit, dans le bois voisin,
Derrière un hêtre,
Bondir un daim.

Pendant ce second couplet, sa voix s'était assourdie; ses yeux, hagards, roulaient. — Rio Santo tremblait.

Angus reprit encore:

Le laird, en bon chasseur,
Suivit la trace,
Puis sonna son piqueur
Et dit: En chasse!
De tout son cœur.

Mac Farlane haletait; ses mains crispées déchiraient sa couverture; un voile sanglant descendait sur ses yeux démesurément ouverts. — Rio-Santo ramassa ses membres, comme s'il allait bondir en avant et attaquer un dangereux ennemi.

CHAPITRE II.

AGONIE.

La ronde de Killarwan a bien des couplets, et pas une fillette, entre le Tweed et la Clyde, ne serait embarrassée pour vous les chanter tous depuis le premier jusqu'au dernier.

C'est l'histoire naïvement contée d'un bon gentilhomme de la vallée de Girvan qui part pour la chasse, laissant en son manoir les deux plus jolies filles *que jamais vit amant*. Sa chasse le mène fort loin, par delà Pasley, tout auprès de Glasgow. Il reste quatre jours en route, crève son beau cheval rouan et ne fait en définitive rien qui vaille. — Hélas! quand il revient au château, les gens de la montagne ont ravagé sa moisson, brûlé ses granges et enlevé ses filles.

Les deux plus jolies filles de Glen-Girvan!

Si Rio-Santo eût pu entendre jusqu'au bout cette ballade, il aurait deviné sans doute la cause de cette violente douleur qui alimentait sans cesse le délire d'Angus. Il aurait compris le sens de cette exclamation si souvent répétée:

— Toutes deux! toutes deux!

Mais la fièvre ne laissait jamais au malheureux père le temps d'achever la ballade. Au bout de quatre ou cinq couplets, sa douleur arrivait à son paroxysme; il voyait l'effroyable tableau de l'enlèvement des deux pauvres enfans endormies au fond du bateau de Bob, — et il s'élançait pour les secourir.

Lorsqu'il commença le quatrième couplet, sa bouche écumait déjà et tout son corps frémissait sous l'effort d'une invincible horreur.

Rio-Santo ne connaissait que trop bien ces redoutables symptômes. Depuis six jours, il soutenait, soir et matin, et parfois plus souvent, des luttes acharnées contre le laird, qui, dans son transport, voulait sauter par la fenêtre, croyant trouver la Tamise derrière. Et Rio-Santo, épuisé par une veille continuelle, non moins que par ces étranges batailles où le laird déployait cette vigueur surhumaine des fiévreux, qu'il faut d'ordinaire plusieurs hommes robustes pour contenir, sentait venir l'instant où ses forces le trahiraient.

De sorte que, cloué devant ce péril auquel nul n'aurait voulu croire, il attendait, comme les gladiateurs antiques à l'amphithéâtre, il attendait l'étreinte suprême, — car il ne souhaitait pas la mort d'Angus, qui l'eût rendu pourtant à cette lutte bien autrement sérieuse, à cette lutte aimée, à laquelle il avait donné sa vie.

Rio Santo était fait ainsi. Là où des hommes honnêtes eussent montré le néant de l'honnêteté humaine en souhaitant vaguement une issue *quelconque* à cet écrasant combat, Rio-Santo se résignait et n'avait pas au fond du cœur l'ombre d'une égoïste pensée.

A Dieu ne plaise que nous mettions sans réserve au-dessus des cœurs honnêtes ces âmes ouvertes à tous vents extrêmes, puissantes pour le mal autant que pour le bien; qui ont en elles l'enfer et le ciel. — Nous constatons un fait purement et simplement, heureux d'échapper, à l'aide de notre insuffisance, modestement proclamée, à la nécessité de faire sur ce sujet, riche assurément en phrases rondes et sonores, une dissertation qui pourrait nous attirer comme à l'un de nos confrères de France les louanges intelligentes de quelque honorable *recorder* * (avocat-général), habitué aux fleurs abondantes et tant soit peu fanées de la rhétorique du Palais.

Le laird entonna d'une voix rauque et qui contrastait grandement avec la naïve bonne humeur des paroles ce quatrième couplet:

Le laird de Killerwan,
Par les bruyères
Courant comme le vent,
N'épargnait guères
Son cheval rouan.

Ces derniers mots, traînés sur un mode lugubre, furent suivis d'un râle déchirant. — Puis le laird rejeta violemment ses couvertures, mettant à nu ses jambes velues et d'une effrayante maigreur.

— Elles sont là! elles sont là! s'écria-t-il avec explosion; toutes deux... toutes deux dans le bateau!... Mais je suis bon nageur!...

Il voulut s'élancer vers sa fenêtre, suivant son habitude, par souvenir de cette autre fenêtre de l'hôtel du *Roi-George* donnant sur la Tamise. Une subite étreinte de Rio Santo le contint.

Alors, il poussa un cri terrible; ses yeux se rougirent jusqu'à paraître pleins de sang, son haleine brûla le visage du marquis, tandis que ses ongles labouraient furieusement sa peau.

Ce fut une lutte effroyable et comme on en voit parfois seulement dans ces maisons où des malheureux, pour un pauvre salaire, s'exposent aux attaques formidables des fous furieux. Angus, poussé par un délire qui atteignait son paroxysme, frappait, déchirait, mordait; on eût dit un tigre délivré de sa chaîne. — Rio Santo essayait vainement de le contenir. Ne pouvant rendre coup pour coup, et bornant sa

* Il ne nous appartient pas de rendre plus évidente qu'elle ne l'est dans le texte l'allusion faite ici par sir Francis Trolopp à un passage de certain réquisitoire.

résistance aux moyens de la plus stricte défensive, il recevait à chaque instant de terribles atteintes.

On entendait uniquement le râle furibond du malade et la respiration haletante du marquis.

En un instant, le lit fut inondé de sang. — Angus était sur son séant, une jambe hors du lit et l'autre étendue. Il avait un bras passé autour du cou de Rio-Santo qu'il serrait de toute sa force De l'autre main il frappait sans relâche. Le marquis employait tous ses efforts à le retenir dans cette position, parce qu'il comprenait que le pied du laird une fois à terre et trouvant un point d'appui, son assaut deviendrait irrésistible. Rio-Santo était robuste et sa situation désespérée lui rendit pour un instant sa vigueur native épuisée par six jours de martyre. Il réussit à renverser le laird sur l'oreiller, et crut en avoir fini avec cette crise. Le laird en effet demeura deux ou trois secondes immobile, mais, au moment où Rio-Santo reprenait haleine, Angus se redressa fougueusement, saisit à deux mains sa gorge et l'étrangla en poussant un sauvage cri de triomphe.

C'en était fait du marquis. Ses bras étaient retombés inertes le long de ses flancs. Il ne pouvait plus ni se défendre ni même crier pour appeler du secours. Il n'avait pas perdu connaissance, mais il se sentait à tel point impuissant et perdu sous l'atroce pression de ces mains d'acier, rivées autour de sa gorge, que l'instinct de la défense s'éteignit en lui.

L'angoisse de ce moment ne se peut point décrire. Rio-Santo se voyait mourir. Avec lui croulait l'édifice qu'il avait si laborieusement dressé, seul et de ses mains, depuis la pierre d'assises jusqu'au faite. Ses desseins si vastes et si mûrs s'évanouissaient comme de fous rêves. Et comme il n'avait point de confident, rien de lui, — rien ! — ne restait en ce monde. C'était une mort complète, plus qu'une mort, c'était un naufrage dans le néant. Nulle trace ne devait survivre à son trépas ; il allait disparaître tout entier comme ces hérétiques dont on brûlait les cadavres au temps de barbarie, pour ensuite disperser leurs cendres aux vents.

A cette heure suprême, il se repentit amèrement d'avoir donné sa vie à un dévoûment vulgaire.

Il ne maudit point cet homme dont la démence l'assassinait, mais il se maudit lui-même et regarda sa faiblesse en mépris. — Sa vie n'était pas à lui. En la jouant, il avait prévariqué ; en la perdant, il rendait d'un seul coup à son caractère les proportions humaines qu'il avait cru si longtemps dépasser. Il se refaisait homme, presque enfant ; il abandonnait un peuple pour tâcher vainement de sauver un maniaque !

Et lui, dont le rêve était de soulever le monde, tombait mort en une lutte où la victoire fût restée à quelque pauvre infirmier de Bedlam !

Toutes ces pensées et bien d'autres que nous ne pouvons point dire parce que ce n'est pas le lieu de détailler ici le plan auquel le marquis de Rio Santo donnait toutes ses heures depuis quinze années, envahirent son cerveau à la fois. A l'aide de cette intuition perçante et synthétique qui est propre à l'agonie, il vit d'un coup d'œil son œuvre, son œuvre presque achevée ; il la vit grande, glorieuse, magnifique en son ensemble et dans chacune de ses parties ; — il la vit ainsi, mais ce n'était plus qu'un songe décevant ! Cette œuvre, il l'avait cachée à tous les yeux ; elle était enfouie en lui-même ; elle n'existait qu'à la condition de sa propre existence...

Que n'eût-il pas donné pour un jour de sursis !

Mais son avenir n'avait plus que quelques secondes. — Angus riait et serrait toujours, piétinant joyeusement et poussant de temps à autre un triomphant hurrah.

Il croyait étrangler le ravisseur de ses filles.

L'espérance eût été désormais folie. Rio-Santo ferma les yeux de son esprit qui voyaient en arrière trop de choses regrettables, et tâcha de devancer l'apathie de la mort.

Mais ce fut en vain. L'horreur de son agonie atteignit son comble. — Il aperçut comme au travers d'un nuage tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il avait aimé. Lady Ophélia le caressait de son mélancolique et passionné sourire, Mary Trevor lui tendait sa main soumise, et une autre jeune fille vint pencher au dessus de lui son suave et charmant visage, tout imprégné de candeur enfantine et de gracieux amour...

Ce que nous décrivons ici avec la lenteur inhérente à la parole humaine, Rio Santo ne fut pas un quart de minute à l'éprouver. Toutes ces choses diverses, sérieuses et frivoles, toutes ces choses d'amour et d'ambition ou appartenant à un sentiment plus vaste, plus haut, moins personnel que l'ambition, passèrent devant ses yeux, rapides, vives, éblouissantes.

Il y eut un monde de sensation dans cette agonie de quelques secondes.

Jamais son plan et les détails de son plan, simple dans sa conception, mais compliqué à l'infini, eu égard à l'exécution, ne lui étaient apparus aussi lucides.

— La vie ! quelques jours de vie, mon Dieu ! pensait-il, et le succès ne peut m'échapper... Le but est là... sous ma main... je le touche !

On voit plus belles toujours et plus parfaites les choses qu'on va quitter pour jamais, et toute partie semble imperdable, qu'on est forcé d'abandonner avant le verdict du sort.

Rio-Santo, faible contre cette navrante épreuve, se réfugiait en d'autres souvenirs, amers aussi, mais conservant jusque dans leur amertume une saveur amie. Il remonta par la pensée le courant de son existence et s'en alla chercher, par delà les récentes impressions de ses labeurs ardens ou de ses passagères amours, une mémoire bénie, un souvenir lointain, un amour pur.

Bien des fois il avait mis cet amour cher encore sur les blessures qui atteignaient souvent son cœur parmi les hasards de sa vie aventureuse. C'était comme un baume souverain, comme un suprême remède.

Cette fois le remède agit encore. L'image évoquée parut et Rio-Santo sentit au dedans de soi une force calme...

Le laird, poursuivant sa victoire, venait de le renverser sur le tapis et pesait de tout son poids sur sa poitrine.

Rio-Santo, galvanisé un instant par ce surcroît de douleur physique, s'agita involontairement, puis redevint immobile.

Notre récit tourne ici fatalement en un cercle vicieux et notre plume hésite entre les deux tranchans d'un dangereux dilemme. Chaque phrase que nous ajoutons à la description de cette minute, vue, pour ainsi dire, au microscope, donne à notre peinture un cachet d'invraisemblance apparente. Comment penser que tant de choses se soient passées en si peu de secondes !

Mais comment penser aussi, avant de l'avoir vu, qu'un imperceptible insecte possède autant et plus de parties distinctes qu'un quadrupède de grande taille ? Comment soupçonner qu'il se trouve dans une gouttelette d'eau des monstres dont l'aspect bizarre recule les bornes de la plus extravagante fantaisie ?

Nul ne saurait, à coup sûr, calculer ce que le cœur de l'homme peut recevoir d'impressions diverses en une seconde, ni ce qu'un cerveau surexcité peut concevoir durant le même espace de temps. La sensibilité du cœur, l'élasticité de l'esprit se multiplient aux instans de crise dans des proportions inconnues, et, mieux que tout à l'heure, maintenant que nous avons posé ces prémisses, nous pouvons répéter pour répondre à tous reproches :

Il y a un monde entier de sensations et de pensées dans une agonie de quelques secondes.

L'esprit du lecteur ne doit donc point se révolter à la comparaison du temps matériel qu'il faut pour qu'un homme, privé de souffle, perde connaissance, et du travail intellectuel, multiple, subtil et qui semblerait demander des heures de méditation, que nous essayons de décrire chez le marquis de Rio-Santo mourant.

Il était renversé, la tête contre le tapis et les yeux volontairement fermés. En ce moment où toute chance de salut, si petite qu'on la puisse concevoir, lui était enlevée, il avait dit, comme nous l'avons vu, un douloureux adieu à ses rêves de grandeur, à ses gigantesques projets politiques, et appelait, parmi les convulsions mortelles qui précédaient l'immobilité

suprême, un souvenir aimé, une consolation pour remplacer l'espoir enfui.

Le laird serrait toujours, il serrait plus fort; — et pourtant sur le front de Rio-Santo, violet de sang et tout bariolé par le zig-zag des veines violemment engorgées, une vague expression de repos vint s'asseoir.

Ce fut comme la goutte d'eau fraîche donnée au martyr cloué sur la croix.

Le souvenir appelé venait de descendre, heureux et serein, au fond du cœur de Rio-Santo. Un visage charmant et jeune, portant sa chevelure d'un brun nuancé sur un front d'enfant, comme une auréole d'angélique ignorance, rayonnait dans sa mémoire. Ce visage, dont rien ne saurait dire les séductions naïves, était sans aucun doute l'original du portrait suspendu entre les deux fenêtres; mais combien il était plus beau que le portrait!

Il y avait entre eux en effet deux termes d'une progression dont tout amant connaît la magique puissance : il y avait d'abord la distance du portrait à l'original, de la froide copie à la beauté vivante dont le sein bat, dont l'œil pétille ou se voile, dont le sang court sous l'enveloppe lactée d'une douce peau; il y avait en outre la distance de la réalité au souvenir, de la prose à la poésie.

Rio-Santo, parmi son supplice, eut un véritable mouvement de bien-être, et certes il fallait que le coin de sa mémoire où vivait cette image chérie fût bien meublé de doux souvenirs, pour qu'un pareil effet pût se produire en cet horrible moment.

Car le laird se fatiguait de serrer, et serrait plus fort pour serrer moins longtemps.

Rio-Santo sentit monter dans sa poitrine son dernier soupir. — L'idée de cette pure enfant qui consolait son agonie s'alliait sans doute en lui à sa pensée du ciel, car le nom de Dieu vint expirer sur sa lèvre.

Puis, dans un suprême effort, sa voix étouffée jeta faiblement cet autre nom :

— Marie!

Angus-Mac Farlane tressaillit légèrement et lâcha prise aussitôt.

— Marie! répéta-t-il — qui parle de Marie?

Il pencha son oreille jusque sur la bouche de Rio-Santo. — Rio-Santo ne prononça pas le nom une seconde fois. — Il ne respirait plus.

Angus se redressa. — Quelque idée nouvelle passait au travers de sa cervelle dérangée par la fièvre.

— Que fais-je ici? murmura-t-il; — ah! ah! c'est bien! je vais aller dans Cornhill voir mes filles.. Elles doivent être bien belles maintenant!

Son œil retomba sur Rio-Santo. — Il fit en arrière un bond prodigieux qui le porta jusque auprès du portrait.

— Fergus! gronda-t-il avec épouvante et colère; — Fergus O'Breane!... Toujours l'image de Fergus mort et tué par moi!... La voix des rêves me le disait cette nuit encore.. Oh! je me souviens... la voix des rêves, qui est la voix de mon frère Mac-Nab, me disait : — C'est ton sang, le sang de tes veines qui doit le mettre à mort... Mon Dieu! ce doit être une horrible chose que de tuer un homme qu'on a aimé... Un homme qu'on aime!

Il détourna la tête avec horreur de ce qu'il croyait être une vision surnaturelle. Dans ce mouvement, son regard rencontra le portrait suspendu entre les deux croisées.

— Mary! murmura-t-il doucement; — je savais bien que j'avais entendu prononcer le nom de Mary... La voilà... ma bonne sœur Mary!... Elle ne me voit pas, car elle viendrait bien vite embrasser son vieux frère... oui, je suis vieux, moi... Et comme elle est jeune, elle! Elle a bien souffert aussi, pourtant.

Le froid du parquet se fit sentir à ses pieds sans chaussures, et il s'aperçut de sa nudité. Ses traits flétris, et auxquels une barbe hérissée donnait une apparence de sauvage férocité, peignirent tout-à-coup l'embarras d'un enfant pris en faute par un maître sévère. Il tendit ses bras décharnés vers le portrait et sourit avec flatterie.

— Mary, ma bonne sœur Mary, dit-il en marchant à reculons vers le lit, — ne me gronde pas... je vais me recoucher... J'ai bien soif... Je cherchais à boire... Pourquoi n'a-t-on pas sellé mon cheval noir, Mary? Je voulais partir pour Londres, afin de rendre visite à mes filles... Et aussi... Mais il ne faut pas que Mary sache cela, se reprit-il en baissant la voix, — et aussi pour tuer Fergus O'Breane, l'assassin de mon frère Mac-Nab...

Tout en parlant ainsi, il marchait toujours à reculons vers le lit. Son pied heurta l'épaule de Rio-Santo, qui gisait sans mouvement sur le tapis. Il poussa un cri d'horreur et demeura tremblant et comme saisi d'un frémissement général.

Puis il passa la main sur son front baigné de sueur.

— Toujours cette affreuse vision! dit-il, — toujours... Dieu le veut!

Il retomba comme une masse inerte sur le lit, la tête tournée vers la ruelle

Un profond silence régna dans la chambre.

Angus dormait épuisé par la lutte dont son esprit malade ne gardait point la conscience, mais qui avait produit chez lui une fatigue dont les effets se faisaient sentir à sa nature physique. — Rio-Santo, cadavre étendu sur le sol, n'avait plus aucune apparence de vie. Ses yeux s'étaient rouverts à demi et montraient, sous les poils recourbés de sa paupière, leur émail terne et vitreux. Sa bouche, ouverte aussi, laissait voir ses dents convulsivement serrées. Chacun de ses membres gardait, inerte, affaissé, la position prise aux derniers instans de la lutte, et ses beaux cheveux noirs se mêlaient, épars, au soyeux pelage du tapis.

Le sanglant soleil des matinées brumeuses de la Tamise jetait sur cette scène lugubre une lumière étrange, et rougissait hideusement la nudité velue du laird, étendu sur le lit.

Le portrait seul semblait vivre et jetait son heureux sourire sur le maniaque et sa victime.

Quelques minutes se passèrent ainsi.

Au bout de ce temps, si une oreille se fût trouvée ouverte dans la chambre, elle eût saisi un bruit vague, indécis, continu, qui semblait partir de la boiserie située à droite du portrait.

C'était quelque chose comme une clef introduite par une main malhabile dans une serrure inconnue.

Mais le lambris, de ce côté, n'offrait aucune trace de porte.

Le bruit cependant continuait et gardait la même apparence. C'était bien une serrure sollicitée par une clef maladroitement tournée.

Enfin le pène joua brusquement sous un effort dirigé au hasard. — Le lambris demeura immobile; ce fut seulement au bout d'une minute environ qu'on eût pu voir un panneau s'agiter lentement. Derrière ce panneau entr'ouvert se montra le pâle visage du docteur Moore.

Il était plus blême encore que de coutume et semblait épouvanté de l'indiscrétion audacieuse qu'il venait de commettre

Cette indiscrétion, du reste, n'eut point pour lui un résultat fort décisif; car, au moment même où il avançait la tête derrière le panneau, un bruit de pas se fit entendre au dehors vers la partie opposée de la chambre. Le docteur referma doucement la boiserie, manifestant par un hochement de tête significatif le dépit de sa curiosité trompée.

Presque aussitôt le cavalier Angelo Bembo s'élança dans la chambre, suivi du beau chien Lovely. — Lovely bondit jusqu'au panneau qui venait de se refermer et aboya bruyamment; puis, revenant vers le corps de son maître, il tourna tout autour de lui en poussant de plaintifs hurlemens.

CHAPITRE III.

PRÈS D'UN CADAVRE

Le cavalier Angelo Bembo avait pris la tête du marquis et la soutenait sur ses genoux. Il tâtait le cœur, qui ne battait plus ; il touchait le pouls immobile et repoussait ces mortels témoignages. Il n'y voulait point croire.

— Signore ! disait-il, signore !... ne refusez pas de me répondre !... Vous m'aviez défendu d'approcher de cette partie de la maison, et pourtant je veillais jour et nuit derrière cette porte... je vous désobéissais... et parce que j'ai quitté mon poste pendant quelques minutes !... Par pitié, répondez-moi !

Lovely flairait, tournait et gémissait.

— Tais-toi ! s'écria Bembo avec colère ; — tu pleures trop vite; il n'est pas mort... A bas, Lovely ! tu vois bien qu'il dort !... Don José, au nom de Dieu, répondez-moi, don José !

Bembo essaya de soulever le corps du marquis, mais son émotion lui enlevait toute force; il ne put. — Alors il s'étendit tout de son long sur le tapis et ramena la tête de Rio-Santo sur son sein.

Lovely se coucha aux pieds de son maître, l'œil humide, et mit son museau dans les longues soies du tapis.

Bembo était accablé : la conviction s'était faite en lui, malgré lui, et il se savait maintenant auprès d'un cadavre. Bembo avait le cœur jeune et chaud ; sa faible volonté, complétement inféodée à la volonté supérieure du marquis, n'avait point de ces regimbemens de vassal, qui protestent à tâtons contre le maître et poussent aveuglément à la révolte. Il aimait le marquis; il avait foi en lui. Son dévoûment, irréfléchi peut-être, était ardent et entier. Il admirait, il respectait sans mesure Rio-Santo, dont les grands et audacieux projets ne lui étaient pas tout à fait inconnus.

Depuis longtemps ses jours s'écoulaient auprès du marquis, et celui-ci, discutant sans cesse avec lui-même les chances et les dangers du jeu hardi qu'il tenait en main, avait laissé échapper une partie de son secret. La vive intelligence d'Angelo Bembo n'avait pas eu besoin d'indices bien graves d'ailleurs pour tomber sur la trace : c'était un de ces poétiques et subtils esprits qui devinent et bâtissent l'inconnu sur une toute petite pointe de réalité ; mais c'était aussi un timide et honnête cœur. Il n'avait point voulu aller au delà de ce que son imagination avait conjecturé à son insu et comme malgré lui ; habile à suivre un secret, il avait fermé ses oreilles et ses yeux, pour n'être point exposé à céder à quelque tentation de savoir plus, de deviner mieux et d'aller au fond de ce mystère dont il avait entrevu la surface.

Une confidence du marquis l'eût comblé de joie, l'eût rendu fier, et haussé peut-être à tel point dans sa propre estime, qu'il fût devenu homme fort tout-à-coup. Mais jusqu'à ce que Rio-Santo parlât, il ne se croyait point le droit de desceller sa pensée intime pour y porter un regard curieux.

Rio-Santo l'aimait et Rio-Santo était pour lui l'expression la plus choisie du beau, du noble, du grand. On n'admire pas autant que cela sans craindre un peu, et le cavalier Angelo Bembo mettait trop de bonne foi dans l'aveu de son infériorité pour ne se croire point réellement soumis aux devoirs d'un homme-lige.

Quant aux ténébreuses machinations qui s'agitaient dans la nuit autour de lui, sa partiale tendresse pour le marquis en faisait deux parts avec un tact admirable. Tout ce qui regardait Rio-Santo était, selon lui, bien fait, non-seulement excusable, mais licite. Rio-Santo, à ses yeux, était une véritable puissance belligérante; or, la guerre admet toutes sortes d'armes, et ne consiste pas exclusivement à faire abattre, en mesure, au bruit de l'ophycléide et du canon, quarante ou cinquante mille porteurs d'épée, glorieuses machines qui s'appellent soldats, sergens, capitaines, et auxquelles on ne permet point d'avoir une intelligence à eux, — tristes gladiateurs, mourant le plus souvent pour la plus grande renommée de chefs qu'ils méprisent, et dont le sang, héroïquement versé, profite à quelque vieux lord, dont trente ladies folles font couler en bronze les membres cagneux et qu'elles décorent du sobriquet d'Achille ou de César. La guerre se fait autrement parfois : elle tue alors moins bruyamment les pauvres gens que la politique revêt de beaux uniformes, pour mettre devant leurs yeux d'enfans vains et coquets quelque chose de chatoyant, un peu d'or, un peu de pourpre, qui puisse couvrir leur servage; mais elle arrive au but plus sûrement. Ce sont ces guerres silencieuses qui jettent bas les empires, et non plus ces meurtrières parades qui coûtent trop d'argent pour que l'on puisse dire qu'elles produisent à tout le moins un engrais, avantageux aux champs où se donna la bataille.

Rio-Santo, puissance armée pour la guerre, avait droit de stratagème. Le cavalier Bembo se servait de cette clef pour expliquer chacune de ses actions, et cette clef était souveraine.

Mais cette clef s'appliquait à Rio-Santo tout seul. Les autres membres de la mystérieuse association dont Bembo faisait partie sans participer activement à ses menées, n'avaient ni les mêmes prétextes qu'on pût alléguer en leur faveur, ni la même excuse à faire valoir. Ils ignoraient les grandes vues du maître ; ils se seraient peut-être opposés de tout leur pouvoir à l'exécution de ses vastes desseins. Entre ses mains, ils étaient des instrumens; son bras vigoureux avait su dompter leur instinct de révolte; ils le servaient en frémissant, parce qu'ils le savaient fort.

Mais, tout en le servant, ils suivaient l'ornière de leur misérable vie ; ils étaient bandits de tout leur cœur ; ils volaient par amour de la rapine, et leur coupable industrie, pour être organisée sur une immense échelle, gardait devant un esprit honnête sa souillure originelle.

Il n'y a guère, en effet, que nos diplomates et nos banquiers, casuistes recommandables et fort en crédit, pour établir une différence entre le vol d'une demi-couronne et le vol d'un million sterling.

Quelques lecteurs candides nous trouveront bien sévères vis-à-vis de ces diplomates et banquiers, et pourront penser, eux aussi, qu'il est plus excusable de voler un shelling qu'un millier de guinées. — Que Dieu soit béni s'il se trouve encore des lecteurs pour plaider si vertueusement une détestable cause ! Nous leur répondrons seulement que leur officieuse défense est plus sévère que notre accusation ; — car c'est le vol des millions qu'on excuse dans un certain monde, lorsqu'on ne l'y exalte pas.

Quant au misérable qui transgresse la loi pour quelques pences, fi donc ! Il n'y a point de corde assez rude pour le pendre !

Angelo Bembo méprisait profondément cette armée de malfaiteurs qui évolue dans la nuit de Londres et possède d'innombrables gradins hiérarchiques, depuis *swel-mob* * de bas lieu jusqu'à ses subalternes, perdus dans les boues de Saint-Gilles et de White Chapel ; depuis le filou irlandais, *gueusant* aux abords des chapelles catholiques, jusqu'au noble lord drapé dans son inviolabilité et votant à la chambre haute des lois dont il se rit le lendemain matin dans la société mêlée de sa taverne favorite. Angelo connaissait jusque dans ses plus minces détails cette plaie cancéreuse de la grande ville ; il savait que la *Famille* des voleurs de Londres, qui se recrute partout, en haut comme en bas, tient par une chaîne à laquelle il ne ma que aucun anneau la ville entière garrottée.

Il savait aussi que le marquis de Rio-Santo pouvait d'un geste mettre en mouvement les cent mille membres de cette redoutable famille.

Mais ce contact de l'homme qu'il respectait avec cette tourbe infâme pour laquelle, en aucune occasion, il ne prenait la peine de cacher son aversion dédaigneuse, ne le révoltait point.

Il y avait en lui parti pris d'admirer. — Et d'ailleurs, une fois le cas de guerre admis, une fois Rio-Santo posé en face

* Nous avons donné déjà la signification de ce terme : chevalier d'industrie.

de l'Angleterre comme un ennemi *légitime* (et nous pouvons affirmer que cette expression hasardée a du moins le mérite de rendre comme il faut la position du marquis vis-à-vis de l'Angleterre) une fois, disons-nous, le droit d'engager la bataille accepté, ce contact de Rio-Santo avec des gens tels que Tyrrel, le docteur Moore et d'autres encore, non pas plus criminels, mais enfoncés plus avant dans la fange, n'avait rien en soi que de normal, — suivant les lois éternelles de la guerre. En quel temps les grands capitaines se sont-ils privés du secours d'alliés suspects de brigandages? les lansquenets d'Allemagne, les routiers de France, les condottieri d'Italie, étaient autant coupe-jarrets que soldats, et l'un de nos princes à qui l'histoire donne des proportions héroïques, notre Richard, le chevalier, rival de Philippe de France, ne dédaigna point, dit-on, l'aide des archers de Robin-Hood, pour remonter en vainqueur les degrés du trône de ses pères. Or, Robin de Norwood était, n'en déplaise au chantre divin de Wilfrid d'Ivanhoe, l'un des plus sanguinaires bandits qu'ait produits l'Angleterre.

Sol fertile pourtant, terre classique des bandits sans pitié.

Angelo raisonnait ainsi, — ou peut-être autrement et beaucoup mieux, Toujours est-il qu'il arrivait à ce résultat de se persuader que Rio-Santo était impeccable.

En ceci, sa rancune maltaise contre les Anglais était bien pour quelque chose, mais ce qui plaidait surtout au fond de son âme pour le marquis, c'étaient les éblouissantes qualités de cet homme étrange dont la fascination devait opérer en effet avec une réelle violence sur la nature fougueuse et faible d'Angelo, véritable nature italienne, moins la cauteleuse arrière-pensée qui suit souvent, dans ces cœurs brûlans et mous comme la lave d'un volcan éteint à demi, le généreux élan de l'impression première.

Il était à Rio-Santo; son dévoûment n'avait point de bornes. Ni Rio-Santo, ni lui-même n'en connaissaient la portée, parce que le propre des grands dévoûmens est de ne point éclater bruyamment au dehors en protestations bavardes, et aussi d'être trop instinctifs et spontanés pour pouvoir prendre eux-mêmes leur mesure.

Depuis ce soir où le marquis avait donné audience au prince Dimitri Tolstoï, ambassadeur de Russie, il était resté enfermé dans Irish-House. La cause de cette réclusion subite et complète n'est point un mystère pour le lecteur. Rio-Santo, en s'éveillant du court sommeil qui l'avait surpris sur le sofa même que venait de quitter le prince, avait trouvé Angus Mac-Farlane sanglant, à demi-mort, étendu à ses pieds.

Cette circonstance seule peut avoir besoin d'être brièvement expliquée.

Après la furieuse attaque de Bob Lantern, qui l'avait lancé au milieu du courant de la Tamise, Angus Mac-Farlane, étourdi par ces chocs multipliés qui eussent broyé tout autre crâne que celui d'un bon Écossais, coula comme une masse inerte, incapable de faire effort pour se sauver. Mais ce moment d'atonie fut court. L'instinct du nageur prit le dessus avant même qu'Angus pût se rendre compte de sa situation, et quelques mouvemens mécaniques et provenant uniquement d'une longue habitude de dangers pareils, le ramenèrent à la surface.

Il respira longuement et se soutint au-dessus de l'eau, comme pourrait le faire un phoque, sans savoir qu'il nageait. Au bout d'une minute seulement, ses yeux recouvrèrent la puissance de voir. — La lune brillait encore au-dessus du pont de Blackfriars, et le courant de la Tamise montrait au loin sa nappe illuminée.

Angus Mac-Farlane regarda autour de lui. — Il ne savait pas ce qu'il cherchait, mais il cherchait quelque chose.

A ce moment, la barque de Bob glissait silencieusement sur l'eau des arches du pont, virait à babord et touchait terre un peu au-dessous de Brigde-Street, au débarcadère privé d'une grande maison d'Upper-Thames-Street.

Ces débarcadères, qui se ressemblent tous et qu'une voûte relie à la rue, ne sont point fort activement surveillés par la police du fleuve. Qui pourrait soupçonner Coventry and Sons ou Redgow and C° de faire la contrebande? A cause de cette négligence de la police, fondée, du reste, sur un sentiment louable et profondément gravé au cœur de tout Anglais, le respect dû aux millions, ces mêmes débarcadères servent parfois aux pires usages.

Sous la voûte, parmi les voitures de chargement de la maison de Coventry and Sons se trouvait un fiacre attelé de deux forts chevaux. — Ce fiacre attendait Bob. et lui avait servi déjà dans la soirée à transporter les deux filles du laird de leur maison de Cornhill à l'hôtel du *Roi George*.

— Ohé! cria Bob; monsieur Pritchard est-il là?

— Non, répondirent les chargeurs.

— Que Dieu le punisse! gronda Bob; — qui recevra mes balles de coton, alors?

Monsieur Pritchard était l'un des principaux commis de la maison Coventry.

— *Gee!* (hue!) cria un chargeur en allongeant un coup de fouet à ses chevaux.

Une lourde voiture se mit en mouvement sur les rails qui servaient à faciliter la montée de la voûte.

Pendant que les ligthermen juraient en compagnie des charretiers, et que les fers des chevaux glissant sur le pavé gluant, lançaient dans les ténèbres de la voûte des gerbes d'étincelles, le cocher du fiacre descendit doucement de son siége, ouvrit la portière et aida Bob Lantern à opérer le débarquement de ses deux balles de coton.

Une fois les deux sœurs dans la voiture, Bob repoussa du pied la barque en pleine eau, enjamba le marchepied et s'étendit sur les coussins en grommelant :

— On peut dire que j'aurai durement gagné mon pauvre argent, ce soir!

— Ohé! cria-t-il ensuite par la portière, au moment où le fiacre dépassait le seuil de la voûte, — vous direz à monsieur Pritchard que je suis bien son serviteur.

Les deux chevaux du fiacre prirent le galop dans Upper-Thames-Street.

Désormais Bob était à l'abri de toute mésaventure, — et Dieu seul pouvait venir en aide aux deux pauvres enfans dont il avait fait sa proie.

Le laird, cependant, reprenait peu à peu connaissance. Un instant la lumière se fit dans son esprit frappé. Il se souvint, un cri d'angoisse déchirante sortit en râlant de sa poitrine.

— Anna! Clary! prononça-t-il en se soulevant au-dessus de l'eau par un habile et puissant effort.

Il domina ainsi durant quelques secondes le courant de la Tamise, brillamment éclairée par la lune, enfin victorieuse dans sa lutte contre les nuages. Il ne vit rien. Par hasard, aucun bateau ne sillonnait en ce moment le fleuve.

Angus se laissa retomber anéanti. Puis une brume épaisse couvrit de nouveau son intelligence. Rendu aux puissances machinales de l'instinct, il nagea vers la rive et prit terre à cent pas au-dessus de la voûte où Bob Lantern venait de débarquer.

Le laird était venu à Londres pour voir le marquis de Rio-Santo à qui le liaient d'étroites et secrètes relations. Nous devons dire tout de suite que ses facultés se trouvaient fréquemment depuis plusieurs années hors de l'état normal. Il n'était pas fou, mais une idée fixe dominait son cerveau et tyrannisait sa volonté.

Il voulait voir Rio-Santo, parce qu'il l'aimait, et parce qu'une invincible force le poussait vers lui, — pour le tuer.

C'était la troisième fois qu'il quittait ainsi l'Écosse à l'insu de ses filles et qu'il venait à Londres depuis l'arrivée du marquis. Il connaissait le chemin de Belgrave Square, et savait les entrées d'Irish-House.

Une fois à terre, transi, sanglant, à demi-mort, il se dirigea, chancelant et forcé souvent de s'appuyer aux murs des maisons, vers Belgrave Square. La route est longue de Temple-Gardens à Pimlico. Il était près de onze heures lorsque le laird, épuisé, mit le pied dans Grosvenor-Place. Il ne tourna point du côté de Belgrave-Square. Sans se rendre compte de son action, il prit le chemin du *Lane* qui porte le même nom, parce qu'il avait coutume, ainsi que beaucoup d'autres, d'entrer par là dans Irish-House

Au milieu de Belgrave-Lane, en effet, il tourna l'angle d'un petit passage et s'appuya au mur, à côté d'une porte fermée.

Au bout de quelques minutes cette porte s'ouvrit et donna passage à un homme de grande taille, enveloppé dans son manteau. Cet homme, qui sortit en grommelant des paroles de colère et qui oublia de refermer la porte, n'était rien moins que Sa Grâce le prince Dimitri de Tolstoï, ambassadeur de S. M. l'empereur de toutes les Russies.

Angus Mac-Farlane poussa la porte et entra.

Ses vêtemens trempés d'eau le glaçaient; la fatigue l'accablait; son crâne ouvert saignait et le faisait horriblement souffrir. Il n'avait plus que le souffle.

Il se dirigea néanmoins, sans se tromper, au travers d'un labyrinthe de passages connus et parvint jusqu'au rez-de-chaussée d'Irish-House, à la porte de ce salon réservé où avait eu lieu l'entrevue du prince et du marquis.

Il entra et se traîna, rampant sur le tapis, jusqu'aux pieds de Rio-Santo endormi sur l'ottomane. — Là, ses forces l'abandonnèrent et il s'affaissa en murmurant les noms d'Anna et de Clary

Nous savons le reste.

Depuis ce jour, comme nous l'avons dit, Rio-Santo s'était confiné dans une chambre de son hôtel, située derrière le cabinet où il avait coutume de se retirer aux heures de travail.

La porte de cette chambre était rigoureusement défendue. — Aux heures des repas, on trouvait Rio-Santo dans son cabinet; les mets qu'on lui apportait étaient enlevés le lendemain presque intacts.

Depuis ce jour aussi, le cavalier Angelo Bembo rôdait sans cesse aux alentours de la chambre où était couché le laird. Il avait aperçu deux ou trois fois Rio-Santo sans pouvoir l'entretenir, et l'air de lassitude infinie, l'expression de découragement amer qui remplaçaient le calme hautain ordinairement assis sur le visage du marquis firent naître chez Bembo une inquiétude qui ne put manquer d'aller croissant chaque jour.

Un seul homme, le docteur Moore, avait parfois accès dans le cabinet de Rio-Santo. Le jeune Italien ne tourna donc point de ce côté l'espionnage de son dévoûment alarmé. — Il essaya de voir et d'écouter, par la porte donnant sur le corridor intérieur d'Irish-House, porte par où nous l'avons vu entrer tout à l'heure. Pendant longtemps il n'entendit rien et ne vit rien.

Un soir enfin, des bruits étranges parvinrent jusqu'à lui. Une voix rauque et monotone se prit à chanter le refrain populaire d'une ballade écossaise.

Puis un silence profond se fit.

Puis encore Bembo crut entendre un double râle et des gémissemens qui se confondaient. — Son inquiétude ne connut plus de bornes : il pesa doucement sur le pène; la porte s'entr'ouvrit.

Bembo crut rêver. Il vit don José aux prises avec une sorte de fantôme, vivant cadavre, dont les bras velus, noirâtres, étiques, faisaient de frénétiques efforts pour l'étrangler.

Le premier mouvement du jeune Italien fut de s'élancer au secours du marquis; mais celui-ci opposait à son fantastique adversaire une force si supérieure, que l'issue de cette lutte étrange ne pouvait être douteuse. Or, Bembo avait peur de se mettre ainsi violemment en tiers dans un secret d'une nature si bizarre.

[illegible] la porte.

[illegible] qui suivirent entre le malade et [illegible]. Dans les intervalles, il voyait celui-ci, dont les [illegible] étaient universelles, soigner le fiévreux avec l'habileté d'un médecin consommé et avec [illegible]

[illegible] cet homme?

Assurément, sans mériter reproche aucun de curiosité, il était permis de se faire cette question.

Mais il était malaisé d'y répondre.

Bembo, d'ailleurs, ne se préoccupait de ce secret qu'en tant qu'il intéressait le marquis. Il devinait que, sous cette veille extraordinaire au chevet d'un malade, il y avait quelque chose de grave, et ne se croyait point permis d'entrer plus avant dans ce mystère sans nécessité absolue.

Cependant Rio-Santo s'affaiblissait chaque jour. Il devenait plus pâle que l'homme de l'alcôve lui-même, et Bembo, dans son attentive sollicitude, voyait venir le moment où ces luttes solitaires sans cesse renouvelées présenteraient un danger réel.

Et il attendait, prêt à s'élancer lorsque son intervention, devenue indispensable, excuserait sa désobéissance aux ordres du marquis.

Il attendait, passant ses jours et bien souvent ses nuits aux environs de la porte fermée. — Mais il faut bien peu de chose pour faire manquer, en toutes choses, le moment opportun. La meilleure sentinelle peut s'endormir à son poste, et l'on a vu de parfaits soldats déserter leur faction durant quelques minutes.

Or, quelques minutes suffisent.

Pour quelques minutes d'oubli, Bembo se trouvait maintenant en présence du cadavre d'un homme pour lequel il eût donné tout son sang...

CHAPITRE IV.

LE COIN DU LORD.

Il y avait au bout de ce corridor où le cavalier Angelo Bembo passait à peu près sa vie depuis quelques jours, une fenêtre basse qui s'ouvrait sur une toute petite cour environnée d'un mur. Au delà de la cour était le passage communiquant avec Belgrave-Lane.

Dans Belgrave-Lane, juste en face de la fenêtre basse, s'élevait une maison en briques rouges, bronzées par les brouillards de Londres, tout imprégnées de la noire vapeur du coke. Cette maison, triste et abandonnée d'ordinaire, avait dans le quartier une mauvaise réputation. Le marchand de cigares de Grosvenor-Place racontait volontiers à qui voulait l'entendre qu'elle avait servi longtemps de *free and easy** à un noble lord. On y avait entendu souvent le bruit nocturne des orgies, et parfois, de ses étroites fenêtres, des plaintes de femme étaient tombées jusqu'à l'oreille du passant attardé dans l'allée de Belgrave.

Depuis quelques années on ne voyait plus guère s'ouvrir les contrevens rembourrés du *free and easy* que les commères du quartier de Pimlico appelaient le coin du lord (*lord's corner*). La maison demeurait inhabitée, et seulement, à de bien rares intervalles, ses croisées s'illuminaient quelque soir.

Le lord vieillissait sans doute, et ses fantaisies devenaient de moins en moins fréquentes.

On ne connaissait point, du reste, dans Pimlico le nom de Sa Seigneurie, dont les visites à la petite maison s'étaient faites de tout temps avec le plus grand mystère.

Le *lord's corner* était du reste admirablement situé pour l'usage que lui prêtait la voix commune. Rien ne dominait ses croisées, qui regardaient de biais une partie des derrières d'Irish-House. De là seulement aurait pu partir un coup d'œil indiscret. — On doit croire que Sa Seigneurie avait reconnu cet inconvénient; car, douze ou quinze ans

* Sous-entendu *house;* maison où l'on est libre et à l'aise (petite maison).

auparavant, on avait planté des arbres dans l'étroite cour qui séparait Irish-House du passage.

Et l'on disait que, pour le seul fait de la plantation de ces arbres, Sa Seigneurie avait payé trois mille guinées à l'ancien propriétaire d'Irish-House. Comme il y avait trois arbres, cela donnait vingt-six mille francs pour chaque pied.

On ne saurait acheter trop cher l'avantage de murer sa vie privée.

Les trois arbres, transportés à grands frais dans la petite cour et plantés lorsque leur crue était déjà fort avancée, avaient peu profité depuis lors. Ils étalaient au devant des fenêtres d'Irish-House leur maigre feuillage; l'hiver ils entrechoquaient leurs branchages étiques, voile transparent, suffisant pour dérouter le regard fixé sur Irish-House, mais incapable d'empêcher les curieux de cette dernière maison d'espionner à leur aide les *lord's corner*.

De sorte que, en définitive, Sa Seigneurie n'avait rien muré du tout.

L'arbre du milieu masquait la fenêtre basse située au bout du corridor intérieur d'Irish-House.

Tout en veillant sur Rio-Santo, le cavalier Angelo Bembo, dans les premiers jours surtout, allait et venait, passait parfois quelques heures dans sa chambre, située à l'étage supérieur, et sortait même durant de courts instans. Bien qu'il n'habitât point Irish-House, il avait conservé de telles habitudes auprès du marquis, que les gens de la maison ne pouvaient point s'étonner de sa continuelle présence. D'un autre côté, comme personne n'eût été assez osé pour pénétrer jusqu'au corridor malgré la défense du marquis, nul ne pouvait surprendre l'espionnage de Bembo.

Sans cela, c'eût été, depuis huit jours un précieux sujet d'entretien pour les cuisines et les écuries d'Irish-House, que cette bizarre fantaisie du signor Bembo d'élire ainsi domicile au cœur de l'hiver dans une froide galerie. — Il faut dire néanmoins que les cuisines et les écuries d'Irish-House n'étaient point à court de sujets d'entretien. Si bien séparés que soient maîtres et valets en Angleterre, les longues oreilles de la livrée savent toujours saisir quelques mots au passage, et les murs les plus épais n'ont pas, pourrait-on croire, le pouvoir d'arrêter l'œil curieux de la valetaille. Aussi grooms et valets, dans Irish-House, sans se rendre compte au juste du grand et mystérieux drame dont leur maître était le principal acteur, jasaient volontiers à perte de vue sur une foule de choses qui leur semblaient sortir de la rainure commune où glisse la vie de Londres.

Nous ne comptons point initier nos lecteurs aux ingénieuses conjectures qui se faisaient sur ce, autour des fourneaux souterrains et dans la chaude atmosphère des magnifiques écuries.

Un matin, — c'était le troisième jour que Bembo veillait, — le soleil s'était levé plus pur qu'à l'ordinaire et combattait victorieusement le rempart opaque que lui opposaient les lourdes vapeurs incessamment suspendues au-dessus de nos têtes. Bembo s'était accoudé sur l'appui de la fenêtre du corridor et suivait avec distraction les lignes indécises du profil d'Irish-House, dont le soleil projetait la silhouette élégante de l'autre côté de Belgrave-Lane.

Son regard parcourait ainsi, presque à son insu, la façade brunâtre du Lord's-Corner, qui, frappée d'aplomb par le soleil, empruntait à cette illumination inusitée un air de lugubre fête. L'arbre qui s'élevait entre lui et le *free and easy* touchait littéralement la fenêtre et ne pouvait par conséquent intercepter son regard. — Au [illegible] arbre pouvait le cacher d'autant plus facilement qu'il était plus proche et que les derrières d'Irish-House [illegible] être à contre jour.

Bembo venait d'assister à l'une de ces luttes silencieuses et terribles que précédait toujours le rauque chant du malade et que suivaient, pour les deux combattans, quelques heures de repos, fruit d'une lassitude mutuelle.

Bembo était bien triste : son grand œil noir dont, à ces heures de mélancolique rêverie, la prunelle avait une douceur tendre et presque féminine, se promenait sans voir sur les objets extérieurs.

Tout à coup sa distraction chagrine fit place à une expression d'étonnement.

Le soleil, en pénétrant dans l'une des chambres du Lord's-Corner, venait de lui montrer une jeune fille étendue dans un fauteuil et dormant.

Il y avait un an que Bembo venait presque tous les jours à Irish-House. Souvent il avait pu remarquer l'état de solitude et d'abandon de la petite maison de Belgrave-Lane, dont la destination mauvaise ne lui était point inconnue. Jamais il n'avait vu les contrevens s'ouvrir durant toute cette année.

Son premier mouvement fut exclusivement curieux; puis une nuance d'intérêt attendrit son regard : Angelo Bembo était tout jeune.

Mais ce fut une impression passagère et bien vite étouffée. — Que pouvait être la dormeuse, sinon l'une de ces femmes dont la vie est consacrée aux récréations nocturnes de milords du haut parlement, l'une de ces femmes que Leurs Seigneuries se passent de main en main, comme une espèce ayant cours, charmantes incarnations du vice, fleurs brillantes que de nobles caprices fanent avant le temps, et qui, fanées, tombent un jour des somptueux coussins d'un équipage dans la boue noire du ruisseau, — où nul ne s'avise de les relever.

Le cavalier Angelo Bembo détourna la tête.

Mais il y a de ces radieux visages dont l'empreinte reste obstinément sur la pupille, comme celle du soleil, longtemps après que l'œil s'est refermé.

Bembo voulut revenir à ses tristes pensées, mais entre sa tristesse et lui quelque chose d'éblouissant se posait. — Il voyait la gracieuse enfant du Lord's-Corner étendue en face de lui, et dans sa pose, aperçue ainsi au travers de son récent souvenir, il y avait une pudeur exquise, infinie...

Encore une fois, le cavalier Angelo Bembo était tout jeune.

Involontairement, sa tête se retourna et son regard chercha de nouveau la dormeuse.

Combien elle lui sembla plus belle!... Le soleil l'éclairait en plein et Bembo pensa que jamais le soleil n'avait éclairé front plus candide ni plus ravissant visage.

Il soupira bien douloureusement en pensant que tant de beauté s'alliait à tant de honte.

Puis il se dit que peut-être...

Il se dit cela, nous l'affirmons. Rien de plus, rien de moins.

C'était beaucoup. — Mais on ne se frotte pas au monde sans prendre quelque chose de son impitoyable malveillance. Bembo haussa les épaules et rentra dans l'ombre de son corridor.

Ce *peut-être* qu'il avait hasardé lui faisait honte. De fait, pas un dandy de la *Loge infernale* ne l'eût hasardé à sa place, et le vicomte de Lantures-Luces en eût ri de bon cœur. — Nous parlons sérieusement.

Nous ne saurions trop dire comment cela se fit, mais, trois minutes après, Bembo était de retour à la fenêtre et regardait la dormeuse de tous ses yeux.

Le fameux *peut-être* était positivement distancé. On ne songeait plus au peut-être; il n'y avait plus de peut-être. Mais Lantures-Luces cette fois se fût, sur notre honneur, pâmé de rire. Bembo, qui se reprochait tout à l'heure d'avoir douté, voguait maintenant en pleine certitude.

Et sa certitude était, le croirait-on? toute en faveur de la charmante dormeuse. Il aurait rompu des lances pour elle, il aurait juré sur sa tête...

Pourquoi? Pour rien. Bembo était tout jeune.

Ceux qui seraient tentés de prendre en pitié le cavalier Angelo Bembo sont instamment priés de garder leur compassion pour une occasion meilleure.

La dormeuse semblait tourmentée dans son sommeil. Deux ou trois fois elle étendit au devant d'elle deux petites mains blanches, d'un ravissant modèle, comme pour repousser un invisible ennemi. — C'étaient peut-être les rayons du soleil tombant sur son visage qui l'agitaient ainsi, et cependant,

même à cette distance, on pouvait voir sur ses jolis traits pâlis une expression de fatigue et de détresse.

Angelo pensa que parfois des jeunes filles sont violemment ravies à leurs parens, et livrées pour de l'or à la merci de quelques débauchés pervers.

Pour le coup, cette hypothèse dépassait toutes bornes permises. C'était de la poésie, du roman à la façon de Richardson, du nocturne à deux voix avec accompagnement de guitare...

La dormeuse, cependant, s'agita encore durant quelques secondes, puis elle s'éveilla en sursaut. Lorsque ses paupières se soulevèrent, ce furent les doux yeux d'Anna Mac-Farlane qui brillèrent à la lumière du soleil.

Elle sourit à son réveil, comme font tous les enfans, et mit ses deux mains devant ses yeux que blessaient les rayons trop ardens de la lumière. Ce geste fut mignon et gracieux; Bembo eut un sourire en le remarquant. Il se crut en même temps obligé de reconnaître que jamais il n'avait rien vu de charmant comme ces deux petites mains s'efforçant de voiler ce jeune et candide visage.

Anna, nous avons à peine besoin de le dire au lecteur, était là par les soins de Bob Lantern, soudoyé par l'intendant Paterson, et le Lord's-Corner appartenait à Sa Seigneurie le comte de White-Manor.

Il y avait deux jours déjà qu'elle s'était éveillée un matin, la pauvre douce enfant, dans cette chambre inconnue, des fenêtres de laquelle on ne voyait rien, sinon la toiture d'Irish-House et les branches noires de quelques arbres dépouillés; il y avait deux jours qu'elle n'avait vu Clary, sa sœur tant aimée, deux jours qu'elle n'avait vu Stephen. La pièce où elle se trouvait était belle, ornée de grandes glaces et de beaux tableaux aux cadres dorés. Son lit avait des tentures de soie, dont les miroitans reflets éblouissaient la vue. Sur les sofas on voyait d'opulentes étoffes de robes, sur la toilette des joyaux de haut prix.

Mais la pauvre Anna ne jetait sur toutes ces précieuses choses que des regards désolés. Elle avait peur. Les femmes qui la servaient lui faisaient frayeur, et lorsque ces femmes étaient absentes, elle s'effrayait davantage encore de sa solitude.

Elle avait bien pleuré depuis deux jours en songeant à Clary et à Stephen.

Du reste, elle ignorait encore dans quel but on l'avait enlevée. Personne autre que les deux femmes qui la servaient n'avait pénétré dans sa chambre.

La nuit, elle n'osait point s'étendre dans ce vaste lit à colonnes sculptées, dont la ruelle était occupée par une glace, où sa propre image réfléchie avait glacé d'épouvante la craintive enfant la première fois qu'elle s'en était approchée. Cet instinct précieux de défense que la nature met au cœur des femmes l'avertissait que, debout, elle était moins exposée au danger inconnu qui la menaçait.

Elle dormait sur ce fauteuil où Bembo venait de l'apercevoir. C'était sa couche.

Que les nuits lui semblaient longues! C'était alors qu'elle frissonnait, la pauvre fille, au moindre bruit du vent frôlant les fenêtres; c'était alors qu'elle croyait voir, à la lueur vacillante de sa lampe, les boiseries se mouvoir lentement, les portes closes glisser sur leurs gonds, et les rideaux du lit solitaire agiter les plis abondans de leurs draperies immobiles.

Elle appelait Clary, Clary et Stephen.

Hélas! Stephen la cherchait, mais c'était en cherchant Clary. — Et Clary, la noble fille, courbée sous la main de pierre d'un démon sans cœur et sans pitié, Clary se mourait assassinée.

Assassinée lentement, peu à peu. On la tuait à loisir. Elle buvait par petites gorgées la coupe amère du martyre. Un vampire était sur elle qui l'étreignait et suçait son jeune sang goutte à goutte...

Anna priait, confondant ses deux amours en sa naïve oraison, et envoyant à Dieu les noms unis de sa sœur et de Stephen. La prière la consolait et la soutenait; elle serait morte sans la prière.

En s'éveillant, ce matin, elle fut bien joyeuse : le soleil venait ainsi la visiter le matin des beaux jours dans Cornhill; elle se crut dans sa petite chambre, et se dit qu'elle avait fait un horrible rêve.

Cela dura tant que sa main blanche couvrit ses jolis yeux comme un bandeau.

Puis le cavalier Angelo Bembo, qui la dévorait du regard, la vit tout-à-coup tressaillir et se lever avec effroi. Elle venait de rentrer dans la réalité. — Clary n'était point là; sur sa tête appuyée ne se croisaient point les blancs rideaux de sa couchette. Ce rêve qu'elle avait fait, ce rêve affreux, c'était la vérité.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! murmura-t-elle en se laissant tomber sur ses genoux, n'enverrez-vous point Stephen à mon secours?

Angelo Bembo sentit ses yeux devenir humides.

Anna demeura longtemps à genoux. Faible fille qui n'avait vu la vie que comme une succession de jours calmes, sourians, heureux, elle ne savait rien contre le malheur, et se courbait, brisée, au premier souffle de la souffrance.

Depuis ce matin-là, le cavalier Angelo Bembo vint bien souvent s'accouder sur l'appui de la fenêtre basse. Rêveur et poète, et offrant dans sa nature chevaleresque quelques teintes affaiblies du multiple et fier caractère de Rio-Santo lui-même, Bembo n'avait point de bouclier contre ces impressions soudaines qui entrent au cœur à l'improviste. Il n'avait point aimé encore selon son âme, et ces liaisons passagères où sa beauté physique et son brillant esprit l'avaient entraîné dans les salons du West-End, avaient été pour lui un passe-temps, ou moins que cela, un appendice à sa toilette, un complément de tenue.

Car il est malséant, dans un certain monde, de rompre en visière aux coutumes établies et de se passer de maîtresse, — à moins qu'on ne soit l'heureux possesseur de quelque pur sang tellement hors ligne, qu'on puisse raisonnablement concentrer en lui seul toutes ses affections.

Or, Bembo n'était pas positivement un sportman, bien qu'il fût un écuyer modèle. Il s'était donc vu forcé de filer une demi-douzaine de vaudevilles avec un nombre égal de blondes patronesses d'Almack, lesquelles en leur vie filent autant de vaudevilles qu'elles ont de cheveux blonds dans leur gracieuse coiffure. Ces passions convenues, ces romans sus par cœur d'avance, l'avaient amusé ou ennuyé, nous n'en savons trop rien.

Son cœur s'était pris pourtant une fois ou deux, parce son cœur avait bonne envie de se prendre; mais Bembo était un cavalier de tact : il avait senti bien vite le ridicule de sa conduite. En vérité, nous le disons, de même qu'il n'y a pour pleurer aux drames de Shakspeare que les filles rougeaudes des petits merciers du Borough, de même il n'y a que l'héritier endimanché de quelque squire campagnard pour prendre au sérieux nos amours de bonne compagnie.

Si l'on était méchant, on pourrait affirmer qu'après cent cinquante intrigues nouées et dénouées de manière ou d'autre, l'âme d'une grande lady est toujours pure et virginale comme devant. Ce n'est pas avec l'âme que pèchent Leurs Seigneuries.

Bembo savait cela, quoiqu'il ne fût guère philosophe et que son esprit délicat n'eût aucune tendance vers la satire. — Aussi, ne trouvant point où placer son cœur avide d'aimer et n'ayant point de cheval au sabot duquel il pût mettre sa tendresse, il s'était donné entier au dévoûment et ne connaissait rien au monde, sinon don José son ami et son maître.

Mais ce ne pouvait être là son dernier mot. Il était jeune et n'avait point de parti pris contre les femmes : son esprit fin et choisi le rendait incapable de tomber dans ce banal travers.

Il était indifférent, voilà tout, indifférent comme le fils de Thésée et mille autres sujets de la fable et de l'histoire. Il attendait son Aricie.

Ce matin-là il commença d'être amoureux. Pendant les jours suivans il continua, jusqu'à ce qu'il fût bel et bien

épris. Sa situation s'y prêtait merveilleusement, du reste : il était triste et il était seul.

Ceci, pour beaucoup de lecteurs, diminuera le mérite de la longue veille du cavalier Bembo; une seconde de réflexion suffira pour les ramener à un sentiment moins sévère. Certes, la présence d'Anna si près de lui abrégea souvent ses heures de solitude; mais à l'âge d'Angelo on est entreprenant; il y a plaisir à renverser les obstacles. Angelo était d'ailleurs fils de ces heureux climats où l'escalade et les échelles de soie sont des vérités. Pourtant il demeurait à son poste.

C'était donc un sacrifice de plus, et son rôle y gagnait manifestement.

Un matin, Bembo vit quelque chose d'étrange. Le jour n'était pas encore bien dégagé des dernières ombres du crépuscule; Anna dormait dans son fauteuil. Une porte s'ouvrit au fond de la chambre, et deux hommes entrèrent. L'un deux tenait un bougeoir; l'autre, tout enveloppé dans un chaud carrick à fourrures, suivait d'un pas indolent.

On juge si Bembo ouvrit de grands yeux.

Le premier des deux nouveaux venus s'avança doucement et fit un geste de surprise en voyant Anna dans le fauteuil. Il la croyait sans doute au lit, et son visage, tandis qu'il se tournait vers son compagnon en souriant obséquieusement, exprimait à peu près ceci :

— Elle dort... peu importe que ce soit dans un fauteuil.

L'homme au carrick ne daigna point répondre, et l'autre, qui semblait être quelque chose comme son valet, sinon pis que cela, bien qu'il ne portât pas de livrée, haussa le flambeau pour faire tomber la lumière sur le visage d'Anna endormie.

Bembo ne perdait pas un geste de ces deux hommes, dont l'un s'appelait Gilbert Paterson, et l'autre Godfrey de Lancester, comte de White-Manor.

CHAPITRE V.

PAR LA FENÊTRE.

Le cavalier Angelo Bembo regardait de tous ses yeux, et sentait bouillonner son sang dans ses veines en songeant au dessein probable de ces deux hommes, qui violaient clandestinement la retraite de sa jeune fille.

Car elle était à lui. — Du moins c'était l'avis du cavalier Angelo Bembo.

Le comte cependant s'était arrêté, immobile, à trois ou quatre pas d'Anna, et tandis que Paterson parlait en gesticulant avec emphase, White-Manor promenait lentement son regard éteint tout autour de la chambre.

Bembo n'eut pas de peine à interpréter cette scène. Evidemment, le valet vantait les charmes infinis de la jeune fille, acquisition nouvelle sans doute, tandis que le pacha, — nous voulons dire le lord, — faisait des réflexions mélancoliques sur la fragilité des voluptés humaines.

Angelo avait un désir passionné de lui briser le crâne.

Du reste, il ne le reconnaissait point.

Quand Gilbert Paterson eut terminé son éloquente tirade, le comte poussa un long soupir, et secoua la tête en disant :

— Je voudrais qu'il y eût à chacune de ces fenêtres huit bons barreaux de fer...

— Oserai-je demander à Votre Seigneurie?... commença Paterson étonné.

— Quatre en travers et quatre debout, poursuivit le lord; et je voudrais, Gilbert, tenir ici, au lieu de cette petite sotte, le fils de mon père, qui, par le nom de Dieu! n'en sortirait pas avant le jour de sa mort!

Le comte prononça ces derniers mots avec une effrayante énergie. Ses yeux mornes s'allumèrent tout-à-coup pour lancer un éclair sinistre

Paterson courba la tête.

— Encore ce diable de Brian! grommela-t-il; milord ne sort pas de là!

— Mais le jour vient! s'écria tout-à-coup White-Manor; — si bien déguisé que je sois, je sais un démon qui me reconnaîtrait d'un coup d'œil... Viens!... viens, Gilbert... Brian de Lancester me guette peut-être au passage, pour me percer le cœur d'un coup de langue... Je ne suis pas en sûreté ici.

Le comte était pâle et frissonnait.

— Oh! j'en mourrai, je le sens! poursuivit-il d'une voix étouffée, — et il sera comte de White Manor.

Ce dernier mot donne la mesure exacte de la haine qui devait emplir le cœur de White-Manor.

Brian était son héritier légal.

Le comte se dirigea vers la porte

— Mais regardez-la, au moins, milord! dit Paterson désespéré; — voyez quelles mains, quels cheveux!... Y a-t il au monde une plus jolie taille que celle-là! y a-t-il des sourcils mieux arqués, un teint plus blanc, un front plus pur?...

Les marchands d'esclaves qui fournissent le harem doivent être de bien grands poètes!

Le comte revint machinalement vers Anna endormie, mit le lorgnon à l'œil, et contempla un instant avec la froideur stupide d'un eunuque de cent ans la ravissante enfant qui posait devant lui. Son lorgnon glissa d'un pied charmant à une ceinture mignonne, de la ceinture à la gorge, de la gorge aux cheveux, puis son lorgnon retomba.

— Je la trouve passable, murmura-t-il avec lassitude; — une autre fois, maître Gilbert... je reviendrai.

Le lord et son intendant sortirent.

Angelo Bembo était plus mort que vif. Il étouffait. Le départ de ces deux intrus soulagea sa poitrine d'un poids écrasant.

Il s'avoua depuis que jamais objet ne lui avait semblé plus effrayant, plus hideux, plus haïssable, que le lorgnon de l'homme au carrick bordé de fourrures.

Son imagination bâtit incontinent des plans superbes pour délivrer la pauvre recluse, — car il n'y avait plus à en douter, la charmante dormeuse du Lord's-Corner était là contre son gré; on la tenait prisonnière; elle était victime de quelque machination infernale.

Mais Rio-Santo...

Cette idée coupa court à tous projets de chevaleresques entreprises, et tomba comme un plomb glacé sur l'ardeur du beau cavalier Angelo Bembo. — Le marquis, bien qu'il ne demandât point d'aide, avait par le fait besoin de lui, et il était au marquis avant d'être à la pauvre belle inconnue.

Qu'elle lui parut plus touchante encore que d'ordinaire, lorsque ce matin-là, dès son réveil, elle se mit à genoux pour faire sa prière de chaque jour! Le cavalier Bembo était bon catholique, et gardait soigneusement serrée en un coin de son cœur cette foi ardente et naïve de la croyante Italie, qui est au cagotisme anglais ce qu'une madone de Raphaël, demi-nue et chaste pourtant, est au portrait gelé de telle honorable mistress, moitié d'un ministre, que le peintre a boutonnée jusqu'au menton pour constater authentiquement sa pudeur presbytérienne. Bembo, parmi sa vie aventureuse et frivole, avait conservé souvenir des enseignemens de sa mère; il savait encore prier Dieu et la Vierge en ce beau langage italien qu'on croirait fait uniquement pour le ciel. — En voyant Anna prosternée, il se sentit joyeux, parce qu'il crut en la protection divine, et il se dit que tout-à-l'heure quelque bon ange avait veillé sur la jeune fille endormie.

Hélas! la pauvre recluse avait grand besoin d'un bon ange pour veiller sur elle en effet. White-Manor avait dit : — Une autre fois! De lui-même, il n'eût certes point songé à mettre ce vague projet à exécution, mais près de lui était Gilbert Paterson; la sangsue ne peut vivre que de sang corrompu : il faut aux intendans des maîtres vicieux.

Paterson circonvint si adroitement le comte que celui-ci oublia pour un instant son idée fixe. Ses passions assoupies

s'éveillèrent, sollicitées par les habiles peintures de l'intendant. Il se souvint d'Anna endormie, et ce souvenir fut charmant.

Aussi, la nuit suivante, tourmenté par son insomnie chronique, il fit atteler et se rendit dans Belgrave-Lane. Le jour commençait à poindre lorsqu'il franchit le seuil du Lord's-Corner.—C'était ce même matin et à peu près au moment où nous avons retrouvé le marquis de Rio-Santo assis au chevet d'Angus Mac-Farlane.

Anna venait de s'endormir et rêvait peut-être, — et rêvait sans doute,— de Stephen ou de Clary, ou de tous les deux.

Le cavalier Angelo Bembo venait au contraire de s'éveiller, et quittait, meurtri, la natte étendue devant la porte de la chambre d'Angus, où il avait coutume de prendre de temps à autre de courts instans de repos.

Il mit son œil à la serrure. Le malade était immobile dans son lit et Rio-Santo immobile dans son fauteuil. Rien n'annonçait une crise.

Bembo s'en alla vers la fenêtre. Il était un peu sentinelle aussi de ce côté, car il avait fait dessein de protéger de son mieux la pauvre prisonnière.

Le moment était venu. — A l'instant où il appuyait ses coudes sur la barre de la fenêtre basse, Bembo vit, comme l'autre fois, une porte s'ouvrir au fond de la chambre de la recluse et deux hommes entrer. C'étaient les mêmes hommes: le valet et le maître.

Paterson, sans mot dire, tira les rideaux du lit et releva la couverture.

Puis il s'approcha d'Anna endormie comme s'il eût voulu la prendre dans ses bras et l'enlever.

Bembo avait sur le front de grosses gouttes de sueur froide.

Mais le comte fit un geste, et Paterson sortit après avoir salué respectueusement.

Le comte, au lieu de s'avancer vers la jeune fille, se baissa et ramassa un papier qui venait de tomber des couvertures mêmes du lit.

Ce geste ne rassura nullement Bembo dont la tête fermentait furieusement. —Le sacrifice allait être consommé; une minute de retard rendrait toute protection inefficace.

Bembo pressa son front entre ses mains. Un irrésistible mouvement le poussait vers cette maison maudite où un crime infâme allait s'accomplir, mais l'idée d'abandonner le marquis, ne fût-ce qu'un instant, l'arrêtait. La veille, en effet, il avait cru voir Rio-Santo faiblir dans sa dernière lutte avec le malade, et il savait que jamais sa présence n'avait été plus nécessaire.

Il revint vers la porte et plaça de nouveau son œil à la serrure. — Le marquis et le fiévreux étaient tous deux immobiles.

Ceci fut un grand malheur. Si Bembo, en effet, fût demeuré un instant de plus à la fenêtre, il n'eût point jugé nécessaire d'abandonner sa faction.

Voici ce qui se passa dans la chambre du Coin du lord.

Le comte s'était assis auprès de la table qui supportait la lampe. Il avait placé sur cette table le papier tombé du lit, et n'y songeait plus déjà. Il contemplait Anna endormie et la trouvait belle.

—Je voudrais quelqu'un pour m'aimer, pensa-t-il tout haut au bout de quelques secondes.

Puis il reprit avec une amertume étrange :

— Quelqu'un pour m'aimer... moi !.. Je suis riche et puissant... J'ai été jeune; on me disait beau... et qui donc m'a aimé jamais?... La seule femme que j'aie aimée, moi,— et je l'adorais ! — la femme à qui j'avais donné mon nom, mon cœur, tout!... cette femme-là ne m'aimait pas et me trompait... Un jour, penché sur le berceau de l'enfant que j'appelais ma fille... Et qu'elle était belle, ma fille !.. je pus penser qu'un autre !... Oh ! je chassai la mère, et je chassai l'enfant... J'eus raison !... je fis bien !... Aujourd'hui je ferais de même !

Il s'arrêta et un sourire cruel vint crisper sa lèvre.

— Il y a seize ans de cela, reprit-il; elle a dû bien souffrir, car j'avais donné l'enfant à un homme sans pitié... Il se sera mis comme un mur d'airain entre la mère et la fille... Tant mieux !... Tant mieux, si elle est morte dans les larmes !... Tant mieux, si elle vit encore pour pleurer et souffrir !

Le visage rouge et sanguin de White-Manor exprimait une cruauté sans bornes.

Tout-à-coup son regard s'adoucit en tombant sur Anna qui souriait à un rêve.

— Elle était ainsi, murmura-t-il, belle et heureuse, lorsque je la vis pour la première fois... Je l'enlevai... N'enlève-t-on pas tous les jours la femme qu'on aime, et n'était-ce pas miséricorde que d'offrir ma main à la fille d'un petit laird d'Ecosse !.. Elle ne m'aima pas, pourtant.,. Elle aimait un misérable Irlandais ! un mendiant catholique... Ah ! je n'ai jamais pu tenir cet homme sous mes pieds et l'écraser comme un vil insecte qui gêne !... Mais qu'importe tout cela?... Il y a seize ans !...

Il se leva brusquement.

— Allons ! s'écria-t-il en se versant un plein verre de blond sherry, dont Gilbert Paterson avait mis un flacon sur la table. — Allons, oublions le passé et le présent pendant une heure... Cette fille est belle .. et, par le nom de Dieu, mon frère n'aura pas du moins le pouvoir de me l'enlever !

Il replaça bryamment le verre sur la table.—Anna s'éveilla en sursaut et faillit mourir de frayeur.

Mais le comte n'était déjà plus à craindre pour elle. En remettant le verre sur la table, le papier, tombé des couvertures du lit, avait frappé ses yeux. Il l'ouvrit machinalement et devint plus pâle qu'un linceul.

Ses dents claquèrent, sa figure se contracta hideusement, et ses deux poings fermés menacèrent follement le vide.

—Encore lui ! râla-t-il avec effort ;— toujours lui !

Le papier contenait quelques mots tracés au crayon que nous transcrivons ici :

« Courage, milord mon frère ; je veille sur vos amours.
» BRIAN DE LANCESTER. »

Nous savons que, depuis huit jours, Brian avait autre chose à faire qu'à tourmenter le comte, mais il y avait bien longtemps que ce dernier n'avait utilisé sa mystérieuse retraite du Lord's-Corner. Le billet était là peut-être depuis plus d'un an. — Un piége à loup n'est-il pas tendu pendant des mois dans la forêt avant de faire son office ?..

Mais ce ne fut pas ainsi que l'entendit le comte. Il avait de son frère une si mortelle frayeur ! Il crut que Brian, invisible, le guettait, l'attendait au passage pour dévoiler ses hontes et le couvrir d'outrages !

Il crut que ses valets le trahissaient, que Paterson le trahissait, qu'il était entouré de dangers et d'ennemis.

Il retomba épuisé sur son siége.

Anna terrifiée n'osait point bouger, et attachait sur le comte ses yeux grand-ouverts par l'épouvante, comme les pauvres oiseaux, immobilisés par la prunelle fascinatrice d'un serpent.

Elle n'avait même plus la force de prier.

Le comte, lui, froissait le papier avec rage, murmurait des mots confus, et menaçait vainement l'ennemi qu'il ne pouvait atteindre.

Au bout d'une minute, il appela Paterson d'une voix tonnante.

Anna se fit petite sur son fauteuil, la pauvre enfant. — Paterson parut.

— Approche ici ! dit le comte qui saisit par le goulot son flacon de sherry.

Le flacon était en cristal taillé; ce pouvait être une arme redoutable.

Paterson lut son destin dans l'œil sanglant de son maître. Au lieu d'avancer, il recula vivement. Au moment où il repassait le seuil, le flacon de cristal siffla derrière son oreille et vint se briser en mille pièces à quelques pouces de sa tête sur le battant ouvert de la porte.

Anna ferma les yeux.

—Il y a encore le verre ! pensa Gilbert Paterson, qui ne

s'avisa point de rentrer; — mais Sa Seigneurie va tomber comme un bœuf égorgé dans trois secondes... Du diable si on peut savoir comment le prendre à présent!

Paterson ne se trompait pas. Lorsque Anna rouvrit les yeux, elle vit l'homme qui l'avait si fort épouvantée étendu sur le parquet et s'agitant en de faibles convulsions. Paterson et un groom essayaient de le soulever pour l'emporter dans sa voiture.

Le cavalier Angelo Bembo n'avait rien vu de tout cela. Après avoir reconnu que le marquis et son mystérieux malade reposaient tous les deux, il s'élança vers la partie supérieure de la maison où se trouvait son appartement, et chargea ses pistolets à la hâte. Cela lui prit quelques minutes. Avant de sortir, il voulut encore regarder dans la chambre où veillait Rio-Santo. Le marquis était maintenant debout et semblait regarder le fiévreux avec inquiétude. — Bembo se sentit fléchir dans sa résolution, car une crise approchait : il connaissait les symptômes.

Mais l'image de la pauvre Anna vaincue passa devant son regard. Son sang brûla. Il se dit :

— J'aurai le temps.

Il descendit rapidement l'escalier.—Au moment où il franchissait les dernières marches, il aurait pu entendre la rauque voix d'Angus Mac-Farlane entonnant le premier couplet de la ronde du laird de Killarwan.

C'était là un présage certain. La lutte allait commencer — Angelo était dans le petit passage qui conduit à Belgrave-Lane.

Il gagna la rue en courant, et ce fut pour voir qu'un providentiel hasard avait rendu pour cette fois son intervention superflue.

La porte du Lord's-Corner était ouverte. Un carrosse sans armoiries stationnait devant le seuil. A l'instant où Bembo arrivait dans la rue, armé et résolu à pénétrer dans la *petite maison* de gré ou de force, il vit deux valets descendre le perron, portant dans leurs bras l'homme au carrick bordé de fourrures. Ce dernier ne donnait aucun signe de vie.

Les deux valets le hisssèrent à grand'peine dans l'équipage où l'un d'eux monta avec lui. Presque aussitôt les chevaux furent lancés au galop.

La porte du Lord's-Corner se referma.

Bembo reprit hâtivement le chemin de son poste. Son absence avait duré en tout quelques minutes.

Lorsqu'il rentra dans le corridor, il aperçut de loin le beau chien Lovely qui grattait à la porte du malade en poussant de plaintifs gémissemens. Un froid mortel prit le cœur de Bembo, qui gagna d'un bond la porte et y appliqua son oreille.

Il régnait à l'intérieur un complet silence.

Lovely gémissait et flairait l'air qui sortait par les jointures.

Bembo ouvrit la porte. — Ses quelques minutes d'absence avaient suffi pour rendre inutiles six longs jours de veille Rio-Santo avait succombé.....

Il y avait un quart d'heure environ que le cavalier Angelo Bembo était dans la position que nous avons décrite en l'une des pages qui précèdent, portant sur sa poitrine la tête alourdie du marquis et abîmé dans cette stupéfaction qui sauve les premiers élans de la douleur. Lovely, couché le long des flancs de son maître, avait mis son museau sur son épaule et le regardait.

Tout à-coup le chien tressaillit brusquement et aboya. — En même temps, Bembo sentit sur le revers de sa main un souffle tiède, mais si faible!...

Rio-Santo vivait. Le cavalier Bembo baisa la main qui avait senti le souffle. Il était prêt à défaillir de joie.—Lovely, dressé sur ses quatre pattes tendues, regardait toujours son maître et gémissait doucement.

Lorsque Bembo voulut sentir encore ce bienheureux souffle qui venait de lui mettre à l'âme tant d'allégresse, Rio-Santo ne respirait plus. Bembo mit la main sur son cœur, le cœur ne battait plus.

—Il vit, mon Dieu! il vit! pensa le jeune Maltais en se pressant le front; mais il lui faudrait des secours... Tout de suite... Et comment faire?

Bembo, même en ce moment suprême, n'osait pas introduire des valets dans un lieu dont Rio-Santo avait défendu l'entrée. Il essaya de soulever le corps, mais son émotion l'énervait; il se sentit trop faible pour cette tâche.

Et pourtant il fallait agir.

Lovely, le noble et puissant animal, était là toujours. Le regard de Bembo tomba sur la gracieuse cambrure de ses reins vigoureux, et il n'hésita plus. — Il souleva Rio-Santo, dont il appuya les cuisses sur la croupe de Lovely. Le poids ainsi partagé devint supportable, et le beau Lovely se prit à marcher doucement vers la porte, comme s'il eût compris l'importance du fardeau confié.

Une fois dehors, Bembo ferma la porte à double tour. — Les valets, appelés, accoururent.

—Qu'on aille chercher un médecin! s'écria Bembo; — un médecin sur-le-champ.

Les valets étaient trop habitués à voir d'étranges choses se passer dans Irish-House pour manifester leur étonnement; mais le diable n'y perdit rien.

—Le docteur Moore est dans le cabinet de milord, répondit l'un d'eux.

Bembo fronça le sourcil. Le docteur Moore lui inspirait depuis longtemps une répulsion instinctive; mais le moment était mal choisi pour hésiter, et, sur l'ordre de Bembo, le marquis, toujours sans mouvement, fut transporté dans son cabinet, où on l'étendit sur une ottomane.

Le docteur Moore était là, en effet.—Quelques papiers dérangés sur le bureau et l'indolence affectée de Moore lui-même, assis d'un air ennuyé sur un fauteuil fort éloigné du bureau, auraient fait soupçonner à un observateur défiant qu'il venait de se livrer à quelque examen indiscret; mais Bembo, dans son trouble, n'était point l'homme qu'il fallait pour faire de semblables remarques.

A la vue de Rio-Santo, qui avait tout l'aspect d'un cadavre, le docteur ne manifesta ni empressement ni surprise.

Il se leva, approcha son siége de l'ottomane et prit le bras du marquis pour lui tâter le pouls. — Ensuite, il palpa doucement le tour de son cou et pesa sur son estomac.

— Sortez! dit-il aux valets qui attendaient, curieux et avides de savoir.

Les valets obéirent.

— Signore, reprit le docteur en s'adressant à Bembo, j'aime à être seul avec mes malades.

— Mais, monsieur le docteur!...

— Veuillez ne pas faire d'objection, signore!... Le temps presse... je pense que le temps presse beaucoup... Et je n'opère jamais que quand je suis seul.

— Au moins me direz-vous, s'écria Bembo, s'il reste quelque espoir!

— Je ne vous le dirai pas, signore.

Bembo eut un mouvement de violente colère; mais il se contint et se dirigea vers la porte.

— Signore! reprit le docteur au moment où Bembo passait le seuil.

Celui-ci se retourna.

—Emmenez ce chien, je vous prie, ajouta monsieur Moore; il me gêne.

Bembo saisit Lovely par son collier et l'entraîna malgré la résistance du noble animal, qui regardait tour-à-tour son maître et le médecin en hurlant plaintivement.

On eût dit qu'il se défiait.

La porte se referma sur Bembo. Le docteur Moore poussa le verrou et il se trouva seul en face de Rio-Santo évanoui.

CHAPITRE VI.

ARGOT

Le docteur Moore revint s'asseoir auprès de l'ottomane où Rio Santo gisait sans mouvement. Il souleva sa main qui, subitement lâchée, retomba inerte, et rebondit deux fois sur l'élastique coussin.

Un sourire étrange, tout plein d'un triomphant orgueil, vint à la lèvre pâle du docteur.

Il se leva, croisa ses bras sur sa poitrine et regarda longtemps le marquis sans mot dire.

— C'est une belle créature ! murmura-t-il enfin ; — quand ce cœur bat, il y a bien de la puissance dans ce regard éteint et morne à présent... Combien de fois ne m'a-t-il pas fait baisser les yeux !...

Le docteur fronça le sourcil.

— Combien de fois ! reprit-il avec amertume et colère, — ne m'a-t-il pas fallu courber le front sous son inflexible volonté.. Sans lui, je serais le premier parmi mes pairs ; sans lui je tiendrais ce sceptre occulte et redoutable qui, mieux que la machine d'Archimède, pourrait remuer le monde, — puisqu'il domine Londres et que Londres est le centre de l'univers... Oui... cet homme me fait obstacle ; sa supériorité m'écrase ; je parais débile et misérable auprès de sa vigueur... et voilà qu'aujourd'hui cet homme que je déteste et qui m'opprime est à ma merci !... Pour le tuer je n'aurais qu'à le laisser mourir !

Il sourit silencieusement, et, pour la seconde fois, son front rayonna un orgueil sinistre.

— Oui, milord, continua-t-il avec raillerie, vous êtes à moi. Il n'y a plus de Dieu pour vous. C'est moi qui suis votre Dieu... Ma clémence, voilà désormais votre espoir unique... ma clémence !

Il haussa les épaules et fit quelques pas en se promenant dans la chambre,

— Je crois que je vais le laisser mourir ! dit-il au bout de quelques minutes, en s'arrêtant devant le corps du marquis.

Puis il ajouta durement :

— Entends-tu, marquis, je te condamne !... Demain les lords de la nuit se réuniront pour choisir un nouveau chef... Edward, le fantastique Edward, le père de la grande Famille... Edward ne sera plus qu'un cadavre... Son Honneur, comme l'appellent les simples soldats de notre immense armée, aura trois pieds de terre sur le corps... Et que c'est lourd, milord, trois pieds de terre ! ajouta-t-il en ricanant... Oh ! la maison Edward and C° ne mourra pas pour cela ; Votre Seigneurie peut être tranquille. Elle aura toujours son comptoir dans Cornhill, ses mille dépôts dans Londres, et ses invalides dans les purgatoires de White-Chapel et de Saint-Gilles... Il y avait un Edward avant vous, milord, il y aura un Edward après vous... Edward, c'est le nom royal, comme autrefois Pharaon en Egypte... Demain, marquis, ce sera moi qui m'appellerai Edward... Que vous en semble ?

Il mit la main sur le cœur de Rio-Santo, et une ride plissa profondément la peau tendue de son front.

— Je croyais la strangulation plus complète que cela, reprit-il sans prononcer ses paroles, parce qu'il venait de découvrir que Rio-Santo était plein de vie ; — il faudra que je le tue, si je veux qu'il meure... Dans dix minutes il va respirer... Le corps de cet homme est comme son âme, à l'épreuve... Je me suis trop pressé de triompher... Que faire ?... Je me presse trop de craindre aussi ! voilà son cœur qui cesse de battre encore... Une organisation si parfaite ne meurt pas sans lutter... Mais elle meurt, en définitive...

Le docteur tira de sa poche une trousse de maroquin et y choisit une lancette acérée. Il trancha d'un coup de bistouri la manche de la robe de chambre du marquis et fit le geste de piquer sa veine.

— Il n'en faudrait pas davantage ! murmura-t-il.

Mais l'instrument reprit place dans la trousse, et le docteur s'assit la tête entre ses deux mains.

— J'hésite à le sauver comme j'hésite à le perdre ! pensa-t-il. Sa main est robuste... Qui sait si la mienne saurait tenir les rênes de ce fougueux attelage qui traîne notre fortune ?... Et, après tout, le principal n'est-il pas de parvenir ?

La lancette fut tirée une seconde fois de la trousse et soigneusement nettoyée. En touchant le chiffon de drap qui servait à l'essuyer, elle y laissa une trace rougeâtre, comme si elle eût été humectée d'un très violent corrosif.

Et son secret, d'ailleurs ! reprit encore Moore, dont l'œil s'alluma au feu d'un avide désir ; — s'il meurt, qui me dira son secret !... Cet homme ne cherche pas ce que nous cherchons... il vise plus haut... si haut que mon imagination ne peut pas même rêver ce qu'il tâche d'atteindre... Et il l'atteindra, pourtant, car il n'est point d'obstacle que son talon ne puisse briser... Je veux savoir ce qu'il cherche, moi ! poursuivit Moore en s'échauffant graduellement jusqu'à l'enthousiasme ; ce qui est notre but à nous n'est pour lui qu'un moyen ; nous nous arrêtons à son point de départ : nous cherchons l'or pour l'or, et lui... Par le ciel ! je connaîtrai sa pensée... Et alors, sa vie ne sera-t-elle pas toujours à moi comme elle l'est aujourd'hui ?... N'ai-je pas le temps ?... Fou que j'étais ! j'allais faire comme ces enfans stupides qui brisent leurs jouets pour savoir ce qu'ils recèlent... le secret d'un mort est trop bien gardé : marquis, nous ajournons votre sentence.

On frappa doucement à la porte du cabinet.

— Ils sont bien pressés ! grommela le docteur.

— Au nom du ciel, monsieur, ayez pitié de mon angoisse, dit à travers la porte la voix du cavalier Bembo ; — j'attends !

— Attendez ! répondit froidement monsieur Moore.

— Un mot, par grâce, un seul mot, monsieur !

Le docteur, au lieu de répliquer, cette fois, se dirigea à pas de loup vers la partie du cabinet opposée à la porte derrière laquelle attendait Bembo, et mit une petite clef dans la serrure d'une armoire.

— J'allais oublier le motif de ma visite, murmura-t-il ; — ce sera bien le diable si monsieur le marquis ne peut pas m'attendre encore quelques minutes.

Avant d'aller plus loin, nous croyons opportun de dire ici au lecteur que l'immense association qui porte à Londres le nom de la *Famille** (*the Family*) est constituée à peu de chose près comme la société qu'elle rançonne. Seulement elle est mieux constituée.

Il y a chez elle aussi le public, le gentry et la noblesse, — le peuple, les chevaliers et le sénat.

Il y a encore un chef, qui est roi dans toute la magnificence du terme, roi comme était Henri VIII ou Elisabeth de rogue mémoire, roi pour tout de bon.

Nous ne savons trop s'il est permis de donner l'ignoble nom d'*argot* à la langue convenue entres les divers membres de l'association. Ces membres sont, il est vrai, des voleurs, — mais ce sont de si hauts seigneurs que les bandits de Londres !

Toujours est-il que le langage de la *Famille* ressemble assez peu au langage de Shakspeare. Notre spirituel confrère et compatriote monsieur Charles Dickens en a donné dans plusieurs de ses charmans récits de nombreux échantillons. Nos revues fashionables en sont si pleines depuis quelque temps, qu'on pourrait les croire exclusivement rédigées par des *swell-mobs* et des *swindiers***. Ainsi, les personnages de ces écrivains de bon ton ne disent plus : — Qui paiera la dépense ? Ils *dégoisent (to chirp)* : —*Qui bouchera le trou****: Un penny pour eux est un *meg*, six pence un *tannar*, un

* L'existence de cette étrange association parfaitement connue de la police anglaise, est trop constante pour qu'il soit besoin d'en apporter des preuves. Nous faisons malheureusement ici de l'histoire.

** Chevaliers d'industrie de différens degrés. Le *swindler* est le plus souvent un dandy.

*** Argot : *To stump up*, boucher le trou, payer la dépense.

shelling un *bob*, une couronne un *bull*, un souverain un *coutter*, tout comme s'ils étaient des *smashers**, jurés, depuis leur plus tendre enfance.

Pour dire que leur héros a passé par la cour des débiteurs insolvables **, ils ont une foule de périphrases positivement ravissantes. Celui-ci a subi une lessive à blanc *(white washinh)*; celui-là a passé à la manufacture de savon de Portugal *(Portugal soap manufactory)*; un troisième a mis sur le vieil homme une chemise blanche *clean shirt)*.

Tout cela parce que la cour des débiteurs insolvables se trouve dans une rue qui a nom *Portugal-Street*.

Et aussi peut-être parce que tous ceux qui fréquentent cette cour, y compris les avocats et les juges, auraient réellement besoin d'un lavabo universel.

Nous pensons que le lecteur trouve cela très charmant.

Est-on pendu ? cela s'appelle « partir par le coche de huit heures » *(8 o'clock coach)*. L'expression est à coup sûr énergique et pittoresque au dernier point. Elle vient, dit-on, de ce que certain manant parvenu, passant dans sa voiture à l'angle de White-Hall, renversa l'éventaire d'une marchande d'oranges irlandaise, qui fumait paisiblement sa pipe en attendant le chaland. La marchande exaspérée remplit l'air de malédictions et dit entre autres choses :

— Dieu puisse-t-il permettre que je te voie emporté par la voiture de huit heures, misérable nabab !

L'histoire ajoute que quinze jours après, pour une chose ou pour une autre, le manant fut pendu.

Et au fait, sans cela l'histoire n'aurait point de dénoûment.

D'où il suit que l'histoire a raison.

Une chose terrible, c'est que nous n'avions nul besoin de relater ici toutes ces gentillesses, — tous ces *traits de mœurs*, comme on dirait de l'autre côté du détroit. Il est positif que le savon de Portugal, l'Irlandaise et sa pipe n'ont aucun rapport avec le sujet qui nous occupe.

Voilà le danger des transitions !

Ce que nous voulions dire se réduit à ceci : La *Famille*, à part les degrés particuliers d'une hiérarchie sans égale dans le monde entier, et compliquée jusqu'à l'infini, se compose de trois corps constitués : les *hommes*, les *gentlemen*; les *lords*. Il est probable que le titre de gentleman s'y acquiert par la force des choses; celui de lord est soumis à une sorte d'élection.

Au-dessus de tout cela est le *père*, que les *hommes* appellent *Son Honneur* ou désignent par un nom propre qui est sujet à changer, mais non point par la mort du titulaire. Ce nom est mis de temps à autre à la réforme comme un vieil habit. Vers 1811, Son Honneur s'appelait Jack, si bien que certains crurent alors avec quelque raison que c'était Jack Ketch*** lui-même ; plus tard, la dynastie des Edward commença. Des renseignemens sérieux nous permettent d'affirmer qu'en 1844 le *père* de la *Famille* est dans les ordres et possède plus d'un million de francs de bénéfices. Ses sujets le nomment le *Mandarin*.

Il est marié, du reste, selon la chair, à une respectable dame ; son ménage est excellent et il fait l'édification du clergé ritannique.

En 183..., Edward régnait, plutôt par droit de conquête que par droit de naissance très probablement. La *Famille* fit sous son règne de redoutables progrès. On vola des diamans de la couronne, on commit des larcins héroïques.

Londres entier fut tenté de fermer ses poches à double tour; mais comme à Londres chaque industrie, — nous parlons des industries honnêtes et pouvant être pratiquées par un lord-maire, — consiste à pomper le contenu des poches voisines pour emplir la sienne, on vit bien que cette mesure amènerait une stagnation déplorable dans tous les genres de commerce.

Il se trouva qu'en ce temps *Son Honneur* était un homme taillé dans de tout autres proportions que ses bien-aimés sujets. Les lords de la nuit, son conseil privé, découvrirent avec stupéfaction un beau jour que leur chef n'était point un voleur.

C'eût été une rumeur étrange dans la *Famille* si cette révélation fût descendue des lords aux gentilsommes et des gentilshommes aux simples goujats de l'armée. Saint-Gilles eût frémi jusqu'en ses fondemens de fange; Field-Lane eût vu frémir l'une après l'autre toutes ses guenilles dérobées; les chats écorchés * de Barbican auraient témoigné leur stupéfaction de quelque manière originale et surnaturelle qui est pour nous un secret, et le poisson rouge de la taverne de Shakspeare **, eût, nous n'en pouvons point douter, remué sa queue empaillée avec l'énergie voulue par la circonstance.

Mais milords de la nuit étaient des scélérats discrets.

Ils avaient en outre une raison de se taire : c'est qu'en définitive ils ne savaient rien.

Rio-Santo était pour eux un problème, voilà tout. Ils avaient découvert qu'entre eux et lui se creusait un abîme. Il voyait plus loin qu'eux et plus haut; leur sordide ambition n'était point son ambition.— Où marchait-il ?

Evidemment, Rio-Santo s'appuyait sur eux comme sur un bâton de voyage ; ils se voyaient être entre ses mains des instrumens vulgaires.—Quel était le but de sa course ?

Nul ne pouvait le savoir, nul ne pouvait seulement s'en douter, car Rio-Santo tenait le sceptre d'une main hautaine, et de lui au premier de ses sujets il y avait tous les degrés de son trône.

Il n'avait point de favori et point de confident.—En principe, il n'aurait dû être que le premier parmi ses pairs, mais sa vigoureuse volonté et les circonstances avaient donné à son pouvoir une extension exorbitante.

De roi constitutionnel, il s'était fait roi absolu.

Nous ne donnons point ceci pour une rareté.

Quelques-uns, parmi les patriciens de la Famille, se préoccupaient assez peu de cet état de choses. Ils touchaient de magnifiques dividendes : leur but était atteint. Mais il y en avait d'autres, et parmi ceux-ci nous devons compter le docteur Moore et l'aveugle Tyrrel, qui n'acceptaient point aussi volontiers le fait accompli.

Tyrrel avait été chargé par le marquis de quelques missions secrètes qui avaient bouleversé son intelligence, tant il avait travaillé pour en découvrir le pourquoi.

L'une de ces missions consistait à remettre cent livres sterling tous les mois à l'honorable Brian de Lancester, lequel ne faisait à coup sûr point partie de l'association. — Tyrrel avait pu se convaincre d'ailleurs que Rio-Santo ne connaissait point particulièrement l'honorable frère cadet du comte de White-Manor.

Et il se creusait journellement la cervelle pour deviner le motif de cette munificence dont l'à-propos lui échappait. C'était en vain, et ce devait être en vain toujours, parce que les motifs du marquis étaient trop en dehors du cercle d'idées où gravitait d'ordinaire la pensée de Tyrrel, pour que ce dernier tombât par hasard sur la vérité.

* Argot : Passeurs de fausse monnaie, sorte de courtiers aux gages des faux-monnayeurs.

** La *Cour des Insolvans* est établie dans l'intérêt des débiteurs malheureux pour les protéger contre l'absurde rigueur de la loi anglaise. — Quiconque se présente devant cette cour et affirme que son avoir ne dépasse pas deux guinées est mis en quelque sorte hors la loi et à l'abri de toute poursuite. — On juge si la *loyauté* anglaise doit abuser de cette porte, ouverte à la fraude.

*** Le bourreau de Londres.

* Au delà de Smithfield on arrive, par Long-Lane, à une rue habitée presque exclusivement par des Italiens qui font commerce de viande de chat. La loi anglaise ne peut rien, faut-il croire, contre ce singulier trafic qui se fait à la face du soleil.

** L'enseigne de Shakspeare se trouve dans Wych-Street, non loin du Strand. C'est un *rookery* (endroit fertile en gibier) bien connu des limiers de la police. On ne va jamais là qu'à coup sûr. — Avant 1810, l'enseigne portait un globe de verre contenant un oiseau et un poisson. Cette allégorie-avertissement faisait allusion à la prison, pour l'oiseau, et à la déportation, pour le poisson, personnification de l'Océan. Maintenant le globe de verre a disparu, mais le *spirit-shop* de Shakspeare existe encore et il existera tant que Londres aura des policemen et des voleurs.

Quant au docteur Moore, il avait plus de moyens pour soulever le voile. Rio-Santo l'avait admis, non pas à son intimité ou même à rien qui pût y ressembler, mais à une fréquence de rapports favorable à ses désirs curieux. Le docteur avait ses entrées à Irish-House ; il était le médecin de Mary Trevor, et jouait un peu entre le marquis et son ténébreux sénat le rôle que nos ministres jouent entre le roi et les chambres. Seulement, il n'aimait pas le marquis.

Mais on a vu des ministres n'aimer point leur roi de très grande passion, — et des rois mépriser de tout cœur leurs ministres.

C'était de plus en plus constitutionnel.

Malgré la fréquence des relations qui existaient entre Rio-Santo et Moore, le cœur du marquis était un livre clos pour le docteur. Moore, esprit subtil, audacieux, mais froid dans son audace, patient, hautain et sachant cacher sa hauteur sous l'obéissance, positif à l'excès, rompu au dol, avide plutôt qu'ambitieux, et capable d'entrer jusqu'au cou dans le crime sans s'émouvoir ou se passionner, ne ressemblait guère à l'aveugle Tyrrel, dont la nature, mauvaise aussi, puissante également, se mouvait par d'autres leviers et marchait avec d'autres allures ; mais il devait, comme Tyrrel, chercher les secrets de Rio-Santo dans une sphère trop restreinte ou trop basse ; il devait toiser le marquis à sa mesure, et le mépris systématique qu'il faisait de l'homme en général le rendait positivement incapable de pénétrer les desseins du marquis.

Quand un vaisseau poind en mer à l'horizon et que le matelot en vigie crie : Navire ! les passagers ouvrent de grands yeux et cherchent à voir. Ils ne voient rien. — Le navire approche. Les marins comptent ses mâts déjà et raisonnent sur son allure. — Les passagers cherchent encore et ne voient pas davantage. C'est qu'ils cherchent trop bas. Pour voir de loin, il faut regarder dans les nuages.

Moore regardait trop bas.

Il se figurait que Rio-Santo, dont il reconnaissait forcément la supériorité, visait à un but autre et plus grand que son but à lui, mais de la même nature en somme. Ce but, il l'enviait et voulait le deviner pour s'en prévaloir, pour le faire sien, et profiter seul de cette conquête, qu'il entrevoyait magnifique, et atteignant les dernières bornes de la convoitise humaine.

Le secret pénétré, il serait temps d'écarter Rio-Santo par ces moyens faciles et sûrs qu'un homme savant comme le docteur Moore a toujours à sa disposition.

Depuis six jours que Rio-Santo ne se montrait point, le désir inquiet de Moore s'était singulièrement accru ; cette absence devait avoir de bien graves motifs et couvrir peut-être d'étranges menées.

Moore venait chaque jour à Irish-House. C'était en vain. Rio-Santo ne se montrait point.

Le docteur, néanmoins, ne perdit pas tout-à-fait son temps pendant ces six jours. Introduit dans le cabinet du marquis, il épia, fureta, viola le secret des cartons fermés et mit ses regards curieux dans plus de paperasses qu'il n'en faudrait pour composer vingt volumes. — Mais ces papiers étaient, pour la plupart, écrits en chiffres, dont Moore n'avait point la clef. D'autres étaient couverts de caractères chinois, et le docteur reconnut sur quelques-uns l'idiome vulgaire de l'Affghanistan.

Pour le coup, c'était à en perdre l'esprit ! — Rio-Santo avait-il des lubies littéraires ? s'occupait-il de compiler une histoire générale des voyages ? — ou bien entretenait-il dans la Chine et dans les Indes des agens chargés de dévaliser, pour son compte, les innocens naturels de ces deux riches pays ?

Cette idée parut la plus raisonnable au docteur, et Rio-Santo grandit dans son estime.

On peut savoir beaucoup de langues et ne point connaître à fond le chinois vulgaire et le patois populaire du Sindhy. Tout ce que Moore put reconnaître dans les nombreux documens parcourus à la hâte, c'est qu'une mystérieuse fermentation était fomentée au sein du céleste empire, par des agens inconnus, contre le commerce de l'opium, l'une des branches les plus lucratives du trafic transocéanique de la compagnie des Indes, et qu'un esprit de révolte était soufflé dans les montagnes de l'Affghanistan.

Etait-ce de l'histoire contemporaine ou de l'histoire ancienne ? il ne sut point le deviner.

Un instant l'idée lui vint que Rio-Santo voulait monter quelque gigantesque entreprise commerciale ; mais cette idée ne tint pas contre la réflexion. Il n'y a point de commerce aussi lucratif que le vol pur et simple, puisque, à vrai dire, le commerce n'est qu'un vol frelaté.

En fin de compte, Moore dut s'avouer qu'il n'en savait pas beaucoup plus long que devant. Il se dit, pour se consoler, que, dans les tiroirs fermés à clef, il eût sans nul doute trouvé quelque révélation plus précise.

La chose n'était point impossible.

Quand il eut bien fouillé les cartons, il fouilla le cabinet lui-même, espérant découvrir quelque cachette. Du premier coup il crut avoir trouvé son fait. C'était le matin même de ce jour où recommence notre histoire.

Le lecteur peut se souvenir qu'au moment où le cavalier Angelo Bembo, de retour de son expédition chevaleresque, ouvrait la porte pour se précipiter au secours de Rio-Santo, un des lambris de la chambre d'Angus Mac-Farlane, qui venait de s'agiter et de laisser apercevoir le visage curieux du docteur Moore, se referma tout-à-coup.

Ce panneau donnait dans le cabinet du marquis. En l'ouvrant, Moore croyait avoir découvert une armoire secrète. Ce qu'il vit le jeta dans un extrême étonnement, et il n'en eut qu'un plus grand désir de voir mieux et davantage.

Ce fut dans la serrure de ce panneau qu'il mit une petite clef à l'instant où la voix suppliante du cavalier Angelo Bembo vint réclamer une consolante parole pour calmer son inquiétude.

Nous avons vu comment le docteur Moore lui répondit.

Il fit tourner doucement la petite clef dans la serrure et poussa sans bruit le panneau. Puis il avança la tête par l'ouverture, aussi timidement que la première fois et comme s'il eût craint de trouver derrière quelque menaçante apparition.

Mais la chambre du laird était silencieuse et vide ; on n'entendait même pas la respiration d'Angus Mac-Farlane, étouffée par les épais rideaux du lit.

Moore jeta un dernier regard sur Rio-Santo toujours immobile, et franchit le seuil.

Le premier objet qui le frappa en entrant fut le portrait suspendu entre les deux fenêtres. A son aspect, un étonnement extrême se peignit sur son visage. Il le contempla sous divers jours, fermant les yeux un instant pour les rouvrir ensuite et mieux voir. — A mesure qu'il regardait ainsi, un reste de doute, demeuré sur sa physionomie, s'évanouissait graduellement.

— C'est bien elle ! murmura-t-il enfin ; — et, sur ma parole, elle était bien faite pour tourner la tête de l'héritier présomptif d'un comte.... c'était une ravissante créature !... Oh ! pardieu ! j'ai beau vouloir douter, c'est bien elle !... Mais que fait ici le portrait de la comtesse de White-Manor ?...

CHAPITRE VII.

DÉLIRE.

Le docteur Moore resta encore quelques secondes plongé dans un singulier étonnement devant ce gracieux portrait

de femme, vêtu à la mode de 1815, que nous avons décrit en l'un des précédens chapitres.

— Je n'y comprends rien ! murmura-t-il ensuite ;— le portrait de la comtesse de White-Manor ici !... chez Rio-Santo ! ceci tourne au fabuleux, au diabolique... et j'y renoncerai !... Je me souviens de cette jolie tache qu'elle avait au-dessous de la lèvre... entre la lèvre et cette fossette mignonne que nos poètes lauréats affirmeraient avoir été creusée par la propre main des Grâces... Rio-Santo n'est ici que depuis un an... Il ne peut pourtant pas... Ma foi, je m'y perds !

Il pirouetta sur le talon et jeta en passant un regard distrait par la fenêtre.

— Hé ! hé ! hé ! fit-il en riant plus franchement que d'habitude : — le hasard est parfois souverainement spirituel !... Si je ne me trompe, voici de l'autre côté du lane le *free and easy* de White-Manor... le Lord's-Corner... Hé ! hé ! White-Manor était un fier séducteur dans son temps !... mais je jurerais que ce joli portrait n'a pas été fait pour Sa Seigneurie...et si son regard avait pu percer ce mur, hé ! hé !... c'est drôle, sur ma parole !... je pense qu'il n'eût point péché là-bas, vis-à-vis, si souvent et de si bon cœur.

Il jeta un dernier regard sur le portrait, fit encore un geste d'étonnement et se dirigea vers le lit.

— Ceci est un secret, se dit-il, et un secret de l'espèce la plus énigmatique assurément... Mais je ne m'attendais guère... et après tout que m'importe ?... Oh ! oh ! ajouta-t-il, en s'arrêtant tout-à-coup à deux pas du lit ; — il y a un homme!

Il venait d'apercevoir la jambe maigre et velue d'Angus Mac-Farlane, qui sortait à moitié des couvertures.

Le docteur était entré dans cette chambre avec une si ferme espérance de découvrir des choses étranges, impossibles à soupçonner, qu'il demeura une minute hésitant et comme saisi d'une puérile frayeur. Des idées folles traversèrent son cerveau surexcité. Il se sentit,lui si positif et si froid d'ordinaire, transporté tout-à-coup dans le monde inconnu de l'imagination.

Quel était l'homme étendu sur ce lit?

Au premier aspect, ceci ne paraît point avoir de rapport direct avec l'objet des recherches du docteur. Mais il pensait être sur le rebord d'une trame circulaire, et chaque fil, selon lui, pouvait le conduire au centre.

Il s'approcha du lit sur la pointe des pieds et souleva le rideau avec une sorte de solennité.

Il semblait que derrière la draperie dût se trouver la révélation soudaine du secret convoité si ardemment.

Angus tournait le dos au jour. Il était jeté presque en travers du lit et son front touchait la muraille.—Sans doute son crâne, torréfié par la fièvre, avait été chercher là un peu de fraîcheur.

Moore ne pouvait donc voir son visage.

Un instant il interrompit ses investigations. L'instinct de médecin se mit en travers de sa curiosité. Il prit le bras d'Angus et lui tâta le pouls.

— Fièvre cérébrale ! murmura-t-il ; congestion imminente. Pourquoi m'a-t-on appelé si tard?

Cette phrase consacrée lui échappa, tant est grande la force de l'habitude. Il l'accueillit au passage par un sourire.

— Mais personne ne m'a appelé ! reprit-il, et je n'ai pas mission de sauver cet homme... Je voudrais bien voir son visage !

Il mit un genou sur le lit et se guinda de façon à coller, lui aussi, sa tête au lambris. Dans cette position, il put voir les traits d'Angus. Son examen dura deux ou trois secondes.

— Je ne connais pas cet homme ! dit-il ensuite avec désappointement.

Puis se ravisant tout-à-coup, il ajouta :

— Mais si fait !... je crois me souvenir... Il est bien changé !... C'est cet honnête paysan d'Ecosse que Rio-Santo nous amena une fois au conseil... Le laird... j'ai oublié son nom... le laird qui tient notre château de Crewe, enfin... Et pourquoi diable Rio-Santo le laisse-t-il mourir là comme un chien !... Ma foi, cela m'est égal.

Le docteur se releva et secoua la tête d'un air de mauvaise humeur.

— Fou, que je suis ! murmura-t-il ; — j'ai beau chercher, je ne trouverai point. Le secret de ce marquis d'enfer est dans son cerveau et non point autre part... J'ai rencontré çà et là quelques pages dépareillées du livre de sa conscience... assez pour être sûr que sa vie ne fut qu'un long mystère; trop peu pour deviner le premier mot de son secret... — C'est tout : le reste est en lui.

On entendit en ce moment la voix éloignée de Bembo qui parlait encore à travers la porte extérieure du cabinet.

Moore ne se retourna même pas.

— Le signoretto est bien pressé, dit-il en riant; — allons ! je n'ai rien de mieux à faire que de le contenter. Remettons sur pied M. le marquis de Rio-Santo.

Comme il s'ébranlait pour rentrer dans le cabinet, le laird fit un mouvement. Il fallait bien peu de chose pour réveiller la curiosité déçue du docteur. Il resta.

Angus se retourna péniblement sur sa couche.

— L'eau me brûle ! dit-il tout bas. — Comme cette rivière bout ! sa source est en enfer !... La lune de Londres est rouge... Il y a du feu partout.

— Cet homme se sauvera tout seul ! murmura le docteur Moore avec une sorte de dépit médical, mauvais petit instinct, diminutif de passion méchante qui, par une des mille contradictions de notre nature, n'avait pu être étouffé par les grandes passions et les criminels instincts qui emplissaient l'âme du docteur. — La fièvre est un mal lunatique et bizarre. Quand on la combat, elle se raidit ; quand on la laisse elle s'éteint d'elle-même... Evidemment ce sauvage a dépassé la période mortelle... Demain, il sera en convalescence.

— Oh ! si j'étais dans mes belles eaux du Solway, reprit Angus, le brigand ne m'échapperait pas... Mais cette Tamise est chaude et lourde comme du plomb fondu... Ah ! ah !... ah !... elles disparaissent... toutes deux !... toutes deux !...

Il enfonça son front dans la plume des oreillers.

Moore mit la main sur son pouls et l'y laissa durant près d'une minute.

— Une crise, pensa t-il; peut-être deux, et ce sera fini... Ces misérables Ecossais ont le cerveau si bien fêlé que la fièvre passe à travers les fissures...

— Selle mon cheval noir, Duncan de Leed ! s'écria le laird dont la voix devint tout-à-coup retentissante ; — je vais passer l'eau et me rendre à Londres pour le tuer !

— Pour tuer qui ? dit involontairement le docteur.

Angus s'était levé sur son séant et attachait sur lui, du fond de ses caves orbites, des yeux effrayans à voir. Mais Moore était médecin. Ce sauvage regard ne l'émut point.

— Mon cheval ! mon cheval ! répéta impérieusement le laird, qui mit ses pieds nus sur le tapis.

Moore le laissa faire.

Angus roula ses yeux comme pour chercher aux alentours de son cerveau une idée enfuie.

— La voix des rêves ne peut pas mentir, reprit-il lentement, — et la loi de Dieu est sang pour sang, quoi qu'en disent les prêtres... Il me semble que j'ai vu Fergus O'Breane cette nuit... Pourquoi ne l'ai-je pas tué ?... J'aurai de la peine à le tuer, à cause de ma sœur Mary... Mais je le tuerai.

Ses mains se posèrent familièrement sur les deux épaules du docteur qui ne parut point très enchanté de cette marque de confiance.

— Te l'ai-je dit, ami Duncan? reprit encore Angus avec une solennité pleine d'effroi ; — lorsque je l'aperçois par la seconde vue, il a au milieu de la poitrine un trou rond et rouge... juste ce qu'il faut, Duncan, pour laisser passer la mort... Il est assis sur le gazon, au bord d'un chemin, — et bien pâle, Duncan de Leed !... pâle comme mon frère Mac-Nab assassiné par lui... Alors la voix des rêves perce la nuit et me dit à l'oreille : — C'est ton sang, le sang de tes veines qui vengera Mac-Nab !

— Mac-Nab ! répéta le docteur en lui-même ; je connais ce nom... Il me semble... Eh ! oui... ce jeune pédant que j'ai trouvé au chevet de Perceval... Stephen Mac-Nab ; mais ces

Ecossais n'ont jamais un nom en propre... Il y a peut-être tout un clan de Mac-Nab!...

— Qui donc m'a dit qu'il s'appelle maintenant Rio-Santo? s'écria soudainement le laird; — le marquis de Rio-Santo... est-ce toi, Duncan?

Moore avait tressailli au nom du marquis, et tendait les muscles de son ouïe.

— Ce n'est pas moi, murmura-t-il, espérant relier par cette réponse les idées fugaces du malade et l'entraîner en de moins obscures révélations.

— Rio-Santo! répéta Angus; — selle mon cheval, Duncan de Leed! selle mon bon cheval Billy!... je vais passer la frontière pour obéir à la voix des rêves.

— Et s'il plaît à Votre Honneur, dit le docteur en tâchant d'imiter l'accent et les formules d'Ecosse; — ce Rio-Santo est donc un assassin?

Le laird retira ses deux mains appuyées sur les épaules du docteur et le considéra avec défiance.

— Ceux qui disent cela, répondit-il, en ont menti... Que me voulez-vous?

L'œil du laird avait perdu son expression d'égarement. Il avait évidemment un instant lucide.

Mais cela dura peu. Il montra le poing au docteur, murmura une exclamation de colère et se replongea, tremblant de froid, entre ses couvertures.

— Comme la Tamise est froide, grommela-t-il en frissonnant; — la lune est verte à Londres, et ses rayons glacent... Oh! si j'étais dans le Solway!

Puis il entonna d'une voix endormie:

Le laird de Killarwan
Avait deux filles;
Jamais n'en vit amant
De plus gentilles
Dans Glen-Girvan.

— Deux filles! ajouta-t-il en sanglotant tout bas; — deux filles... Dieu ne veut pas qu'on ait deux filles!...

Le docteur Moore se pencha pour entendre le reste; mais la voix du malade s'éteignit tout à fait en un murmure inintelligible.

Moore attendit encore durant quelques secondes; puis il se frappa le front en disant:

— Et le marquis!... Sur ma parole, le marquis a eu le temps de mourir deux ou trois fois... Il faut se hâter.

Au moment où il se retournait pour gagner précipitamment le cabinet de Rio-Santo, il sentit la pression d'une main sur son bras, et regarda vivement en arrière croyant que le cavalier Bembo venait de le surprendre.

Mais, à peine eut-il porté son regard sur l'homme dont la main serrait son bras, qu'il poussa un cri de terreur et chancela comme s'il eût été prêt à défaillir.

Une épouvante sans bornes se peignit dans son regard. — Il voulut parler, mais son gosier, étranglé par la stupeur, refusa passage à tout son.

Enfin, ses genoux plièrent, et il tomba, prosterné sur le tapis, dans l'attitude d'un vaincu qui prie et demande grâce.

CHAPITRE VIII.

LA SAIGNÉE.

L'homme qui avait surpris le docteur Moore en flagrant délit d'espionnage, l'homme qui l'avait surpris au moment où, désertant le chevet d'un malade confié, — d'un mourant! — il se livrait à une sorte de visite domiciliaire, inexcusable par tous pays, mais inexcusable surtout dans les mœurs anglaises où chaque maison habitée est un sanctuaire que la loi elle-même n'a pas le droit de violer, cet homme n'était ni le cavalier Angelo Bembo ni aucun des serviteurs du marquis.

C'était le dernier homme dont le docteur pût raisonnablement redouter la surveillance.

C'était le malade confié lui-même, — le mourant, — Rio-Santo en personne.

Le docteur Moore était trop véritablement un maître dans la science médicale et méritait trop bien la première place que l'opinion publique lui décernait parmi les praticiens de Royal-College pour n'avoir point regardé comme possible, comme certain même le retour à la vie du marquis de Rio-Santo, à condition qu'on l'entourât à temps des soins convenables.

Mais ce qui le frappait de stupeur, c'était cette résurrection soudaine, spontanée, accomplie sans aide et sans secours.

Evidemment, dans son examen fait à la légère de l'état du marquis, il s'était trompé. Lui, si habile, si prudent d'ordinaire, il avait agi, dans une circonstance où sa propre vie était en jeu, avec l'étourderie d'un enfant. Ce qu'il avait pris pour un évanouissement par la strangulation presque parfaite n'était que cette paralysie passagère qui prend souvent en pleine santé les gens qui font abus de leurs facultés cérébrales, paralysie dont l'aspect effraie, et qui, souvent répétée, mène à l'idiotisme ou à la mort, mais dont les premières atteintes sont aisées à combattre à l'aide des notions de la clinique la plus élémentaire.

Le marquis avait été sous le coup d'une congestion cérébrale; il y était encore.

Mais cette immobilité, cette mort de tout à l'heure, était un phénomène nerveux, compliqué sans doute d'accidens sanguins dont la description précise et technique ne pourrait qu'effrayer ou ennuyer nos belles lectrices. — Tout écrivain se berce de la consolante idée qu'il est journellement dévoré par une très grande quantité de belles lectrices. — Cette mort n'était qu'apparente: c'était une léthargie.

Le docteur mesura sa situation d'un coup d'œil et il s'humilia.

Il était sous la main de Rio-Santo, non-seulement à cause de l'espionnage flagrant où le surprenait ce dernier, non-seulement à cause de l'abandon déloyal où il l'avait laissé, mourant, mais parce que chacune des paroles qui s'étaient échappées de sa bouche, à lui docteur Moore, avait été entendue par le marquis.

Il le savait et n'essayait même point d'espérer le contraire: la léthargie et ses variétés laissent le complet exercice des sens et de la réflexion.

Mais tandis qu'il s'humiliait ainsi, une résolution extrême surgissait parmi le trouble de ses pensées. Rio-Santo était devant lui et portait sur son visage les symptômes manifestes de cette désorganisation partielle du cerveau, dont les effets sont si divers.

Moore venait de deviner qu'il était muet.

Sa langue demeurait paralysée après le retour à la vie de toutes les autres parties de son corps. Il pensait lucidement; son intelligence était en parfait état, mais les muscles de sa langue étaient momentanément frappés de mort.

Cet accident est de ceux qui se présentent tous les jours. Moore, dans sa longue pratique de la médecine, en avait rencontré d'innombrables exemples. — Il était sûr de son fait.

Or, Rio-Santo privé momentanément de la parole et affaibli par le rude assaut dont il gardait les marques, était tout aussi bien au pouvoir du docteur que Rio-Santo étendu sur l'ottomane.

Moore eut l'idée de le tuer.

Rio Santo se tenait debout devant lui, l'œil fixe, le cou raide, et présentant plutôt l'aspect d'un fantôme que celui d'un homme. — La résistance qu'il opposerait serait sans doute bien faible et facile à surmonter. Quant aux obstacles du dehors, rien à craindre: Rio-Santo ne pouvait appeler.

Celui-ci, comme s'il eût voulu confirmer les pronostics du

docteur, releva la manche de sa robe de chambre, et, d'un geste significatif, montra la veine gonflée de son avant-bras.

— Vous voulez que je vous saigne, milord? demanda Moore.

Rio-Santo fit avec énergie un signe affirmatif.

Le docteur hésita. Quelque chose de sa révolution parut sans doute sur son visage, car Rio-Santo jeta instinctivement un regard vers le lit, comme pour voir s'il n'avait point secours à espérer de ce côté.

La faiblesse du corps abat la force de l'âme. — Heureusement pour le marquis, Moore ne surprit point ce regard de détresse. Ce regard eût mis fin à ses doutes.

Mais Rio Santo, si bas que fussent ses forces physiques, pouvait longtemps demeurer faible en face d'un danger. Il avait en lui un trésor de sang-froid et de courage que tant épreuves successives n'avaient point épuisé. Il se redressa vite et haut, bien qu'il eût la conscience parfaite de l'impuissance actuelle de sa nature physique.

Tandis que Moore hésitait encore, il se sentit serrer de nouveau le bras. Cette pression fut lente et persistante. — C'était quelque chose comme un ordre donné d'une voix ferme, mais sans colère.

Moore tira sa trousse et l'ouvrit.

Certes, on ne peut se rejeter ici sur le pouvoir fascinateur de la physionomie du marquis, car, en ce moment, sa physionomie immobile exprimait une complète insensibilité. Ses muscles raidis étaient au repos. Ses yeux ternes et marbrés de veines violettes sortaient, grossis et comme étonnés, de leurs orbites gonflées. Sa bouche, convulsivement crispée, refusait de s'ouvrir : tous ses traits, en un mot, avaient cette apparence stupide qu'amène après elle l'imminence de l'apoplexie.

Mais la volonté est aussi une puissance qui fascine et qui n'a besoin que de se manifester de manière ou d'autre, — lorsqu'elle est supérieure et forte, — pour dompter une résistance chancelante.

Et puis n'y a-t-il pas l'habitude du respect et de l'obéissance qui peut balancer un mauvais vouloir de révolte?

Le souvenir de la fière audace brillant d'ordinaire sur le beau visage du marquis vint s'interposer sans doute entre l'œil de Moore et ce masque inerte qui était devant lui maintenant. Il vit par la pensée ce regard flamboyer comme d'habitude, et menacer, et commander.

Il obéit.

Et, une fois le premier pas fait dans cette voie de soumission forcée, Moore redevint vassal. Il oublia toute pensée de de révolte; il s'effraya d'en avoir pu concevoir.

Au moment où il approchait la lancette du bras de Rio-Santo, celui ci lui arrêta la main et prit l'instrument qu'il approcha de ses yeux. — Ses yeux étaient troublés par le sang qui emplissait ses prunelles; il ne put voir ce qu'il voulait. Mais le docteur comprit, bien que le visage pétrifié du marquis ne pût servir de commentaire à son geste; il comprit et trembla, car ce geste lui disait plus clairement que tout le reste que Rio-Santo n'avait rien perdu de sa pantomime, alors qu'il avait essuyé cette même lancette sur son habit, dont le drap s'était instantanément rougi.

Il releva, lui aussi, sa manche sans mot dire et se piqua légèrement le bras.

Rio-Santo fit un signe d'approbation.— L'instant d'après, de sa veine ouverte s'élança un vigoureux jet de sang.

— Assez ! dit Rio-Santo au bout de quelques secondes.

Le docteur tressaillit violemment au son de cette voix. Il releva son regard attaché sur la saignée avec une véritable terreur. Rio-Santo parlait, Rio-Santo était de nouveau l'homme redoutable devant qui tout pliait.

Moore venait de briser lui-même la chaîne qui garrottait la parole de cet homme dont naguère il regardait l'impuissance en dédain. Il venait de lui rendre la faculté de commander, le pouvoir de punir.

Habile à réprimer ses impressions, il sut cacher sa crainte sous le voile du calme austère et impassible dont il couvrait d'ordinaire sa physionomie, mais il baissa involontairement les yeux devant Rio-Santo, dont le hautain regard avait repris vie, et dont le pâle visage recouvrait graduellement son expression accoutumée.

Cette transformation dont on pouvait suivre les phases, ce changement à vue, eût ravi de joie une mère ou une amante, mais il devait faire naître dans l'âme ennemie du docteur Moore une terrible arrière-pensée.

Car ce cadavre qui se redressait était celui d'un maître et d'un maître trahi.

Le sang coulait toujours. — Moore, absorbé par l'attention qu'il donnait au visage du marquis, dont chaque muscle reprenait tour-à-tour son expressive mobilité, ne songeait plus à la saignée.

— Assez, monsieur ! répéta Rio-Santo qui fronça le sourcil et porta la main à son cœur défaillant : — voulez-vous donc encore m'assassiner?

Moore ferma la saignée et croisa ses bras sur sa poitrine. — Il attendait son arrêt.

— Avancez-moi un fauteuil, dit Rio-Santo.

Moore se hâta d'obéir. Le marquis tomba pesamment sur le coussin et mit sa main sur ses yeux qui, affaiblis par les veilles, la crise et le sang perdu, se blessaient à l'éclat du grand jour.

Il demeura ainsi pendant trois ou quatre minutes.

Au bout de ce temps, il redressa la tête. Son front pâle avait décidément recouvré toute sa fière sérénité.

— Monsieur le docteur, dit-il sans affectation aucune, je vous remercie d'avoir violé le secret de cette retraite... grâce à vous, je sais maintenant que ce pauvre malade n'est plus en danger de mort.

Il montrait Angus, endormi sur le lit. Moore s'inclina automatiquement.

— Je pense que je ne me trompe point, ajouta Rio-Santo; vous avez dit que son état est désormais sans péril?

— Je l'ai dit, milord.

— Monsieur le docteur, reprit le marquis, je vous remercie d'avoir mis à nu devant moi le fond de votre âme, tandis que je gisais là-bas, mourant...

— Votre Seigneurie entendait?...

— Parfaitement, monsieur... Vous êtes jaloux de moi... vous voulez mon secret...

— Ah! milord!... voulut interrompre Moore dont la voix prit des notes suppliantes.

— Ne priez pas, monsieur, interrompit Rio-Santo qui s'épuisait en parlant, mais dont le calme vainqueur contrastait grandement avec sa faiblesse. — Ne priez pas ; c'est inutile. Je ne vous veux point de mal... Seulement, votre jalousie est insensée, et mon secret est de ceux qu'on ne devine pas... Il est comme ces pages écrites en langues inconnues que vous avez trouvées dans mon cabinet et que vous avez essayé en vain de déchiffrer; on aurait beau le tenir entre ses mains, il faudrait encore une clef pour le comprendre,—et cette clef, monsieur, Dieu, qui seul la donne, ne l'a point mise en vous.

Il y avait dans ces dernières paroles un mépris froid, absolu, sans bornes. L'orgueil de Moore se révolta sourdement au dedans de lui.

— Monsieur le docteur, reprit encore Rio-Santo, parlant toujours de cette voix lente et fatiguée qui donnerait de la froideur à une louange, mais qui ajoute à l'expression du dédain, — je vous remercie enfin et surtout de ne m'avoir point assassiné.

Moore recula de deux pas. Ce mot le sangla comme un coup de fouet au cœur. Il se crut perdu sans ressources.

Mais Rio-Santo continua :

— La mort m'eût été cruelle... bien cruelle ! Encore une fois, je ne vous veux point de mal... Mettez ce coussin sous mes pieds, monsieur le docteur.

Moore prit le coussin et le plaça sous les pieds du marquis.

— Excusez-moi, monsieur le docteur, poursuivit ce dernier, si j'abuse ainsi de votre complaisance... Allez ouvrir la porte extérieure de mon cabinet et dites à Ange... vous avez parlé bien durement à ce pauvre enfant tout à l'heure, monsieur !... dites-lui que vous m'avez sauvé la vie... Il vous pardonnera

votre insolence. — Dites aussi à mes gens... Quelle heure est-il, monsieur le docteur ?

Moore tira sa montre.

— Il est dix heures, milord.

— Dix heures, répéta Rio-Santo ; — le temps est précieux, mais la fatigue m'accable et il me faut au moins une demi-journée de repos... Dites à mes gens, monsieur, d'atteler pour quatre heures... Le cavalier Angelo Bembo m'accompagnera.

Le docteur demeura sans s'ébranler pendant une demi-minute, comme s'il eût attendu de nouveaux ordres, puis il se dirigea vers la porte.

— Quand vous aurez fait cela, monsieur le docteur, reprit Rio-Santo au moment où il s'éloignait, — vous reviendrez... J'ai quelques questions à vous faire.

Moore rentra dans le cabinet, qu'il traversa pour aller ouvrir la porte extérieure. En passant devant l'ottomane où il avait tenu Rio-Santo tout à l'heure, vaincu par le hasard, et si près de la mort qu'il était à peine besoin de le pousser pour l'y faire choir, le docteur haussa les épaules avec colère contre lui-même.

L'occasion était perdue.

Mais la haine de Moore, soudainement accrue par le fait même de sa trahison éventée, se promit revanche.

On dit que l'occasion ne vient pas deux fois. Ceci est bien vrai, mais importe peu aux gens habiles, parce que l'occasion qui ne vient pas, on peut la faire naître...

Moore ouvrit la porte extérieure du cabinet.

— Eh bien, monsieur, eh bien ? s'écria le cavalier Bembo.

— La vie de monsieur le marquis est hors de danger, signore, dit Moore qui saisit Lovely par son collier, pour l'empêcher de faire irruption dans l'appartement.

— Hors de danger ! répéta Bembo avec un communicatif élan de joie. — Je vous avais mal jugé, monsieur le docteur ; vous êtes un savant homme et un digne ami !... Je vous prie d'accepter mes excuses et de me croire tout à vous.

Le docteur s'inclina froidement et toucha la main que Bembo lui tendait.

— Signore, prononça-t-il tout bas et avec une expression équivoque, je n'ai pas fait tout ce que j'aurais voulu...

— Et ne puis-je voir don José ? demanda Bembo.

— Pas à présent... Sa Seigneurie vous charge de faire atteler pour quatre heures et compte sur vous pour l'accompagner.

Bembo sauta de joie.

— Sortir ! sortir déjà ! s'écria-t-il ; mais c'est une résurrection ! Ah ! docteur, vous êtes un homme habile !

— Je l'ai pensé longtemps, répondit Moore en secouant la tête ; — mais, croyez-moi, signore, le hasard est pour beaucoup dans les choses de ce monde...

Il salua et referma la porte.

Angelo se dit peut-être que le docteur était devenu bien modeste ; mais la joie l'affolait ; il se prit à courir vers les *mews* (écuries et remises), suivi de Lovely, qui comprenait sans doute, puisque lui aussi, oublieux de sa récente tristesse, gambadait et remplissait les galeries de ses aboiemens joyeux.

Moore, cependant, était revenu dans la chambre du laird.

Le bruit de ses pas réveilla Rio-Santo, qui commençait à s'assoupir dans son fauteuil.

— Voilà six jours que je n'ai rien fait, dit-il, rien vu, rien entendu... S'est-il passé quelque chose parmi vous, monsieur le docteur ?

— On s'est étonné de votre longue absence, milord, mais vos fidèles n'ont pas eu de peine à faire taire les mécontens... Milord, je ne sais ce que vous pensez de moi, mais je vous le dis du fond du cœur : — Bien fous sont ceux qui essaient de vous combattre !...

Rio-Santo mit sur lui son regard profond et tranquille.

— Et vous êtes un homme sage, vous, monsieur le docteur ! prononça-t-il avec simplicité.

— Chacun, en sa vie, a ses heures de démence, milord... Puisque nous parlons de moi, j'ai été doublement fou tout à l'heure... fou de vouloir vous tuer...

— Et fou de ne l'avoir point fait, interrompit Rio-Santo.

— Oui, milord, répondit le docteur ; — fou de ne l'avoir point fait.

Rio-Santo se retourna sur son fauteuil.

— C'est partie remise, monsieur, dit-il ; vous ne me pardonnerez point. — Moi, je n'ai pas le temps de m'occuper de vous... J'accepte votre aide comme par le passé ; je m'appuie sur vous pour un peu, et je le fais à coup sûr...

— Cette confiance, milord... commença le docteur Moore qui se sentit un instant l'envie de jouer au repentir.

— Confiance n'est pas le mot, interrompit don José. Ce que je voulais vous dire, c'est que, n'ayant point le loisir d'instruire votre procès, je vous écraserai désormais au moindre soupçon...

Le pied de Rio-Santo, repoussant violemment le coussin, tomba sur le tapis que son talon coupa.

— Veillez sur vous, monsieur ! acheva-t-il.

— Milord, milord ! s'écria Moore avec une émotion hypocrite, — en un moment comme celui-ci, une seule parole de bonté m'eût fait votre esclave pour la vie !

L'œil de Rio-Santo ne perdit point son expression de calme supériorité, mais les muscles de sa bouche, involontairement contractés, firent mouvoir légèrement les pointes relevées de sa fine moustache noire.

Moore jeta son masque ; il se vit percé à jour jusqu'au fond de l'âme. Son front courbé se releva ; son sourire froid et cynique reparut à sa lèvre, et il dit sans plus se contraindre :

— Eh bien ! milord, je veillerai sur moi... Je vous servirai, tout en vous haïssant. Je serai votre instrument et votre ennemi... Je ferai...

— Silence, monsieur ! interrompit encore Rio-Santo. Je sais tout cela. Vous ne risquez rien à me le dire et vous n'y gagnez rien non plus... Parlons de choses sérieuses, s'il vous plaît.

Moore sentit un flot de colère lui monter au cœur, en voyant le mépris absolu, complet, immense qu'on faisait de ses menaces comme de ses avances. Sa haine grandit encore, mais son respect s'accrut et une sorte de superstitieuse terreur s'empara de lui.

Rio-Santo lui sembla invulnérable.

— Un mot encore, pourtant, reprit celui-ci avec fatigue et d'un ton négligent ; — comme le hasard peut me livrer une seconde fois à vous sans défense et que vous pouvez d'ailleurs piquer à distance comme ces venimeux reptiles qui jettent leur salive à l'aventure, je veux vous dire un secret... Si vous m'eussiez tué ce matin, ce soir vous auriez dormi sur la paille de Newgate... Ne m'interrompez pas. Vous savez bien que je ne parle jamais à la légère... Il y a longtemps que je vous connais, docteur... Et entre vous et l'échafaud il n'y a que ma volonté depuis deux mois.

Moore tremblait, mais il voulut douter.

— Entre l'échafaud et moi, milord, dit-il en essayant vainement de mettre de la superbe dans son regard, — il y a un abîme que toute votre puissance ne saurait point combler.

— Écoutez, monsieur, parler trop me lasse et j'ai des questions importantes à vous faire... Le lord haut-shérif a entre les mains un paquet cacheté où se trouve votre condamnation ; — ne vous étonnez pas : je tiens ainsi plus ou moins tous les lords de la nuit, vos confrères... Sans cela, monsieur, il me faudrait mille vies !

— Mais que contient ce paquet ?

— Choisissez entre tous vos méfaits, docteur. Ce paquet contient la preuve de l'un d'eux, — la preuve irrécusable.

— Mais pourquoi le haut-shérif ne l'a-t-il pas encore ouvert ?

— Il faut vous pardonner tant de questions. La chose vous intéresse de bien près, en effet, docteur, mais ma condescendance n'ira pas jusqu'à vous faire réponse. Ce paquet est une mine, monsieur ; la traînée de poudre existe, soyez sûr... et ma mort y mettrait le feu.

— Mais...

— C'en est assez. Laissons cela..... Quelles nouvelles dit mis Mary Trévor ?

CHAPITRE IX.

CHEZ PERCEVAL.

Le docteur Moore fut longtemps avant de répondre à la question de Rio-Santo. Ce que ce dernier venait de lui dire avait une couleur d'étrangeté romanesque qui soulevait les doutes du docteur; mais, d'un autre côté, il y avait si longtemps qu'il s'était écarté du droit chemin pour prendre ces routes tortueuses du crime au bout desquelles se trouve l'opulence ou l'échafaud; il avait sur la conscience tant d'actes passibles des sanctions de la justice humaine, que la frayeur en lui combattait victorieusement le doute.

Il savait d'ailleurs que Rio-Santo entretenait des rapports, dont la nature échappait à chacun, avec tous les hauts fonctionnaires des Trois-Royaumes.

Le fait avancé par lui n'était donc pas impossible, et cela suffisait.

De sorte que, soit que le fait fût vrai, soit qu'il ne fût qu'un artifice inventé soudainement par le marquis, ce dernier avait réussi pleinement. Moore était désormais un assassin désarmé, un serpent privé de son venin.

Rio-Santo ne triomphait que fort modérément de cette victoire et gardait en son entier le calme de sa hautaine indifférence.

Au bout de quelques secondes, il répéta impérieusement sa question :

— Je vous ai demandé, monsieur, dit-il, quelles nouvelles vous avez à me donner de miss Mary Trevor.

Moore secoua brusquement sa préoccupation.

— Milord, répondit-il, je n'ai point de solution certaine à donner à Votre Seigneurie; hier j'avais commencé un traitement qui, suivant toute apparence, aurait sauvé miss Mary Trevor; mais dans la journée une crise est survenue... une crise terrible, milord... Je dois essayer sur l'*aut e*, avant de faire subir à miss Trevor un nouveau traitement en rapport avec sa situation nouvelle, et d'autant plus énergique que l'honorable héritière de lord James court un danger réel et prochain...

— Pauvre Mary! murmura Rio-Santo, il faut que je la voie.

— Non, milord... miss Mary a grand besoin de repos... d'un repos absolu... cette dernière journée a été trop rude pour son organisation affaiblie...

— Que s'est-il donc passé, monsieur? demanda vivement le marquis.

— Bien des choses, milord!... Et, quoi que puisse prétendre Votre Seigneurie, c'est grand dommage que ma charpie n'ait point touché la plaie de Perceval...

— Ah!... dit Rio-Santo; il s'agit de Perceval!

— De Frank Perceval, oui, milord, qui se porte mieux que vous et aussi bien que moi... Mon Dieu! un quart de pouce de plus, et Perceval serait couché maintenant dans la chapelle du château de Fife... C'eût été normal : de père en fils, tous ces gens-là meurent en duel... Mais vous avez relevé le fer... vous avez été généreux... c'était le droit incontestable de Votre Seigneurie... Maintenant...

— Monsieur, interrompit Rio-Santo, veuillez revenir au fait, je vous prie.

Moore avait insensiblement repris son assiette, hors de laquelle l'avait brusquement jeté la série de revers qu'il venait d'éprouver dans sa lutte inégale contre Rio-Santo. Il s'inclina avec un flegme passable où perçait quelque peu de sa hauteur native à travers une humilité de commande.

— J'oubliais que milord a sommeil, dit-il; — voici le fait: le caractère de la maladie de miss Trevor a changé... son affection nerveuse arrive à des symptômes si graves, si nouveaux pour mon expérience, que mes premiers essais sur l'autre ne peuvent plus me suffire.

— Sur l'autre? répéta Rio-Santo, qui entendait ce mot pour la deuxième fois sans le comprendre. De qui parlez-vous, monsieur?

— D'une ravissante fille, sur ma parole, milord! répondit Moore avec un étrange enthousiasme; d'un sujet vivant de la plus rare perfection!... Quelle jeunesse! quelle vigueur délicate et gracieuse! quelle beauté de formes, résumant toutes les séductions anatomiques de la femme!... Ah! par le ciel, milord, ce serait un plaisir sans prix que de mettre le scalpel dans ces chairs élastiques et fermes, que de désarticuler ces jointures... Mais Votre Seigneurie n'est pas médecin... Je parle de cette enfant dont je vous avais dit quelques mots dans notre dernière entrevue, de cette jeune fille qui devait me servir... Comment exprimerai-je cela devant un homme aussi délicat que vous, milord?... qui devait me servir de ballon d'essai, — de brouillon, — d'ébauche; — de cette jeune fille, en un mot, milord, que *nous* allons tuer pour sauver miss Mary.

Moore prononça ce *nous* avec une dureté sarcastique, et ne fit point mystère du bonheur qu'il avait à jeter sur le marquis une part de sa cruelle action. La lèvre de Rio-Santo eut un tressaillement convulsif.

— Elle est jeune et belle! murmura-t-il.

— Belle et jeune, assurément, milord!... Plus belle et plus jeune que miss Mary Trevor elle-même.

— Vous m'aviez promis de ne pas la tuer, monsieur! s'écria tout-à-coup le marquis en faisant peser son regard sur l'œil à demi clos du docteur Moore.

Mais cette fois le docteur soutint bravement son regard.

— Milord, dit-il avec un froid sourire, je suis dans la position de ce fou qui avait promis de boire la mer, et qui, sommé de tenir sa promesse, répondit : —Messieurs, je veux bien boire la mer; mais avez-vous songé à empêcher les fleuves d'augmenter sans cesse son volume?... Ni vous ni moi, milord, n'avons pu empêcher l'état de miss Trévor d'empirer déplorablement... La jeune fille m'a coûté cent livres : il faut bien qu'elle nous serve à quelque chose.

Rio-Santo recula son fauteuil et détourna ses yeux du docteur Moore, dont la prunelle rayonnait en ce moment un éclat diabolique.

— Après tout cependant, reprit ce dernier d'un ton dégagé, — Votre Seigneurie est en ceci le meilleur juge... Si elle trouve à propos de laisser périr miss Trevor...

Le marquis lui imposa silence d'un geste et passa sa main sur son front.

— Dieu ne peut point pardonner cela! dit-il d'une voix profondément altérée.

Moore haussa imperceptiblement les épaules.

— Choisir! poursuivit Rio-Santo; — choisir entre ma pauvre Mary et cette jeune fille inconnue... Choisir, quand le choix est un arrêt de mort... Elle est belle, dit-on; elle était heureuse sans doute... C'est affreux!... affreux!

Sa tête se pencha; son œil prit une expression vague où se miraient pour ainsi dire de mélancoliques pensées.

— Cela arrive dans Londres! murmura-t-il. — En sortant de Temple-Church, où elle avait porté à Dieu sa prière si suave et si pure, la pauvre enfant aurait pu rencontrer aussi quelques émissaires de ces horribles étaux où la misère vend à la science des lambeaux de chair humaine!... Elle aurait pu, — ma petite sainte qui souriait si doucement, et dont la voix montait si argentine vers le ciel, — elle aurait pu tomber sous la main des valets de cet homme... Par le nom de Dieu! s'écria-t-il avec violence, savez-vous comment je me vengerais de cela, monsieur?

L'œil de Rio-Santo flamboyait. Sa voix éclata si menaçante, que Moore se reprit à craindre.

— Entendez-vous? dit Rio-Santo, qui se leva haut et ferme sans garder trace de son récent accablement; — entendez-vous?

Moore, stupéfait et ne comprenant rien, balbutia quelques mots sans suite.

Rio-Santo lui saisit le bras.

— Je ne sais si je l'aime, monsieur, prononça-t-il avec une

sorte d'égarement; mais si c'était elle... Oh! je vous écraserais sans pitié.

Le marquis retomba sur son fauteuil. Le bras de Moore s'entourait d'un cercle violâtre à l'endroit où l'avait serré Rio-Santo.

— Milord, dit Moore en réprimant un soupir de souffrance, je crois comprendre Votre Seigneurie... Certes, il n'y a point d'apparence... Tout porte à penser que mon sujet n'a rien de commun avec votre maîtresse...

— Qui vous a dit qu'elle fût ma maîtresse, monsieur? interrompit brusquement le marquis. — Je l'ai vue, — une fois, — prier Dieu ; je l'ai entendue chanter des cantiques... si vous saviez comme elle est belle et près de ressembler aux anges... Une autre fois j'ai cru l'apercevoir derrière le rideau soulevé de sa fenêtre. Voilà tout... Je donnerais mon sang pour son bonheur...

Moore ne put retenir un geste de pitié dédaigneuse.

— Un commis de Cheapside ne parlerait pas autrement, pensa-t-il... — un commis sans barbe... — Il y a place pour toutes faiblesses dans ce cœur dont la force est si grande pourtant...

Pour mille raisons de science et autres, le docteur n'eût point été fâché de disséquer ce cœur. — Il ajouta tout haut :

— Tout porte à croire, disais-je, que cette jeune fille, à qui Votre Seigneurie porte un si chaud intérêt, n'est point celle que je tiens enfermée depuis six jours dans ma maison... Néanmoins, comme la chose n'est pas mathématiquement impossible, s'il vous plaisait de la voir, milord?...

— La voir! répéta le marquis en hésitant.

— Je dois dire à Votre Seigneurie, poursuivit Moore, que la petite est déjà bien entamée...

Rio-Santo détourna la tête avec dégoût.

— Bien changée, si mieux vous aimez, poursuivit encore le docteur; — j'ai dû l'attaquer par le jeûne absolu et la séquestration dans l'obscurité...

— Assez! assez! murmura le marquis, dont une sueur froide inonda les tempes, — assez, monsieur! vous me faites horreur!... Ah! vous avez raison, ce ne peut être elle!... Dieu l'aime sans doute et la protége... Mais, quelle que soit votre victime, pitié pour elle, pitié!

Moore prit bravement le bras du marquis et lui tâta le pouls.

— Sur mon honneur, milord, dit-il, vous n'êtes pas en état de supporter en ce moment de semblables émotions... Calmez-vous, je vous supplie... la nature chez vous réclame impérieusement le repos... Demain, ce soir, quand Votre Seigneurie le voudra, en un mot je lui dirai ce qui a rapport à Frank Perceval... à présent mon devoir est de me retirer.

Moore, à ces mots, couvrant ainsi sa retraite d'un beau semblant de zèle, sortit avec précipitation.

Rio-Santo le rappela faiblement, mais la fatigue l'accablait. A peine le docteur avait-il passé le seuil, que la tête alourdie du marquis se renversa sur le dossier de son siége. Il s'endormit aussitôt profondément.

Nous n'attendrons pas son réveil pour faire connaître au lecteur la suite du rapport du docteur Moore ; mais auparavant nous le conduirons, rétrogradant de quelques jours, au chevet de Frank Perceval.

Trois gros volumes nous séparent maintenant de ces événemens, racontés à la fin de la première partie de notre histoire. Néanmoins, tenant en naturelle aversion les *coups d'œil rétrospectifs*, nous risquerons tout au plus un résumé de quelques lignes.

C'était, si le lecteur s'en souvient, le surlendemain du bal de Trevor-House. Perceval, blessé dangereusement, sommeillait sous la garde perfide du *bon* sir Edmund Mackensie. Une comédie habilement nouée, et dont quelques scènes préalables se passaient à Trevor-House, eut son acte principal au chevet même du blessé. Susannah, dominée par Tyrrel, baisa le front de Perceval endormi au moment même où lord James Trevor mettait le pied dans la chambre.

Lord Trevor furieux descendit rejoindre sa fille qui l'attendait dans son équipage, devant la porte extérieure de là le consentement de Mary, trompée, au mariage avec le marquis de Rio-Santo.

Tout espoir n'était pas perdu cependant pour Frank Perceval. Lady Ophelia, poussée par ce sentiment irraisonné qui porte le naufragé à se retenir à tout objet, fût-ce la lame aiguisée d'un glaive, lady Ophelia était venue au rendez-vous donné la veille par elle.

Elle était venue, la pauvre femme aimante et subjuguée, ne sachant ce qu'elle allait faire, et cherchant seulement, comme ces folles d'amour des romans de chevalerie, à conquérir un philtre capable de retenir Rio-Santo près d'elle.— Ce philtre était un poison mortel; mais qu'est l'idée de la mort, pour soi ou pour autrui, parmi les chauds élancemens d'une âme qui adore, qui regrette et qui souffre! Ophelia aurait tant voulu mourir pour Rio-Santo!

Elle était venue, — et, sur le point de révéler ce secret qui devait ramener Rio-Santo à ses pieds, une terreur instinctive l'avait saisie. Elle eût voulu fuir : il n'était plus temps.

Elle parla. — Frank écrivit cette lettre que lord Trevor déchira sous les yeux du fidèle Jack, devant sa famille assemblée, rompant ainsi violemment toutes relations avec le pauvre Frank.

Ici recommence notre récit.

Après avoir écrit sa lettre, Frank mit sa tête sur l'oreiller. Il était bien triste encore, mais il avait de l'espoir. Lord James Trevor l'aimait depuis l'enfance et ne pourrait assurément refuser l'entrevue qu'il lui demandait. Frank, en effet, affirmait sur l'honneur dans sa lettre qu'il était complétement étranger à la scène jouée à son chevet par une femme inconnue, et ajoutait qu'il avait à faire à Sa Seigneurie des révélations de l'espèce la plus importante.

Comment penser que lord Trevor déchirerait la lettre avant de la lire!

— Jack doit être maintenant bien près de Trevor-House, dit-il au bout de quelques minutes; dans une demi-heure il sera de retour.

—Et toute cette ténébreuse machination s'en ira en fumée, ajouta Stephen.

Frank lui tendit la main.

— Ami, que Dieu le veuille! murmura-t-il, car le bonheur de ma vie est là...

— Bon espoir! dit Stephen en serrant la main que Perceval lui donnait; — je suppose que lady Ophelia...

— Pauvre femme! interrompit Frank; — elle est bien malheureuse, Stephen!... Elle a donné toute son âme à cet homme qui s'est abattu sur Londres pendant mon absence comme un damnable fléau... à cet homme dont le nom est dans toutes les bouches... que toutes les femmes aiment... et qui m'a deux fois vaincu!

— C'est une belle et noble créature, répondit Mac-Nab, dont la pensée s'en allait involontairement vers Clary Mac-Farlane; mais savez-vous, Frank, ce sont ces créatures d'élite dont le cœur se trompe... Le bonheur vulgaire les effraie, je pense... Il y a en elles une poésie décevante qui leur montre de hautes joies, — des joies dignes d'elles, — ailleurs que dans la vie commune... Elles quittent un jour le sentier battu, Perceval, et comme leur regard est au ciel, elles ne voient point le précipice ouvert sous leurs pas... J'en sais une, moi... oh! que Dieu la protége, car elle est noble et belle comme cette pauvre femme... et son œil trompé cherche loin d'elle, sans voir le cœur dévoué qui souffre à ses côtés!

— De qui parlez-vous, Stephen? demanda Perceval étonné.

— Que Dieu la protége! répéta le jeune médecin avec une tristesse passionnée, — et que Dieu me protége, moi aussi, Frank, car je l'aime comme vous aimez Mary Trevor.

— Et ne vous aime-t-elle point? dit Perceval qui rapprocha sa tête de celle de son ami.

— Je ne sais, répondit Mac-Nab.

Puis il ajouta tout de suite avec une nuance d'amertume:

— Je ne suis pas un héros de roman, moi! Je ressemble trop aux autres hommes! Je n'ai jamais rêvé de choses étranges et je vois le bonheur en une vie trop tranquille... C'est malgré moi que je l'aime, voyez-vous, Frank; sa sœur,

— la douce Anna qui m'aimerait peut-être, — voilà quel était mon lot... mais l'amour se fourvoie et ne sait point choisir... C'est Clary que j'aime! — et je l'aime comme un fou!

Franck se prit à sourire.

— Que vous êtes heureux, Stephen! dit-il; — et que vous êtes injuste, comme tous les gens heureux!... Je me souviens de miss Clary... et de la douce Anna, comme vous l'appelez... Miss Clary doit être bien belle... Anna doit être bien jolie... quel gracieux petit ange elle faisait autrefois!... En vérité, le choix était difficile... c'est là le seul malheur que je reconnaisse en votre situation. Une fois le choix fait... moi, je crois que j'aurais choisi Anna... mais non! peut-être eussé-je choisi Clary... une fois le choix fait, Stephen, il ne vous reste qu'à être heureux.

Stephen, gagné par cette gaîté de Perceval, fut presque tenté de croire à son bonheur.

—Taisez-vous, Franck, répondit-il doucement, vous parlez trop pour un malade... et pourtant, c'est une grande consolation que de vous entendre parler ainsi. Peut-être me trompé-je...

— Quoi! vous n'êtes pas bien sûr de ne pas aimer Anna? interrompit en riant Perceval.

Il avait un bon coup d'épée dans la poitrine et sa destinée se jouait en cet instant, mais quand la gaîté ne trouve-t-elle point où se faire une petite place entre deux vrais amis qui causent, — et qui causent d'amour?

Nous parlons, bien entendu, de deux vrais amis de vingt ans. Dix ans plus tard, l'amour n'est plus guère un élément de gaîté. C'est une source d'histoires pour les fats, d idylles pour les bergers, de regrets pour beaucoup, d'ennui pour tout le monde.

Le moule est brisé de ces charmans vieillards poudrés, parfumés, pomponnés, guillerets, amoureux, moqueurs, bretteurs, qui parlaient à soixante ans de leur *belle inhumaine* avec un excessif sérieux. L'émigration française nous en envoya les derniers types il y a un demi-siècle. Depuis, l'univers s'est fait homme d'affaires. Le beefsteack a remplacé le blanc-manger. Il y a sous l'amour des livres sterling. Une fois vingt-cinq ans passés, nous parlons de nos amourettes anciennes avec un dédain sublime, et les poètes seuls, maigre troupeau, voient la beauté d'une femme parmi les diamans de sa coiffure.

Mais nos lords? dira-t-on. — Nos lords! — Miséricorde! nos lords achètent ou nos lords violent. Nos lords ont des passions de bétail. Nos lords font queue et s'inscrivent à la porte de quelque actrice prostituée aux deux mondes, parce que les prix de cette dame sont fixes et se cotent chez le secrétaire de son théâtre.

Nos lords! — Mais vous êtes donc un Samoyède, un Birman, un Sioux, pour venir nous parler de la galanterie de nos lords!

Stephen mit son doigt sur la bouche de Perceval et reprit en souriant :

— Taisez-vous, Franck; je suis votre médecin, et je vous ordonne de vous taire. Pauvre Anna!... Je voudrais bien l'aimer...

— S'il faut vous le dire, Stephen, la peur me prend que vous les aimiez toutes deux.

Le front de Mac-Nab se rembrunit.

— Il y a trois jours, Frank, répondit-il, je ne savais point lire au fond de mon cœur. Il y a trois jours, vous m'eussiez parlé comme vous le faites à présent, que j'aurais ri avec vous de toute mon âme... J'étais bien heureux alors!... Mais dimanche, — le jour de votre arrivée à Londres, Frank, — j'ai vu clair tout à coup en dedans de moi-même... Moment plein de délices et à la fois plein d'angoisses!.. Clary m'est apparue comme si jusqu'alors mes yeux, en la regardant, eussent été frappés d'aveuglement... J'ai vu un ange là où il n'y avait auparavant qu'une jeune fille... J'ai brusquement ôté à la pauvre Anna la place égale que je lui donnais naguère en mon cœur... Car, vous l'avez dit tout à l'heure en riant, Perceval, avant cela je les aimais toutes deux... L'une et l'autre était pareillement ma sœur chérie... On m'eût embarrassé en me forçant de faire un choix... Que n'est-ce encore ainsi, mon Dieu!

Il y avait une singulière détresse dans la voix de Stephen. Frank le regardait avec étonnement.

— Est-ce donc là un malheur? dit-il, voyant que Stephen ne reprenait point la parole.

— Oh! oui, c'est un malheur, s'écria Stephen; — un grand malheur, Frank!... car, savez-vous d'où m'est venue cette révélation si soudaine?... savez-vous quelle voix m'a crié hautement tout à coup l'état de mon cœur?...

— Vous n'étiez pas si romanesque autrefois... voulut encore dire Perceval.

— Ne riez plus, Frank, interrompit Stephen en lui serrant fortement la main; — car la voix dont je vous parle, c'est la jalousie!

— La jalousie! répéta faiblement Perceval qui fit un retour sur lui-même et devint triste à son tour.

— J'ai un rival, reprit Stephen avec colère; — je le sais... quel est-il? je ne pourrais vous le dire... Cet homme ne l'aime pas, ne la connaît pas... elle ne lui a jamais parlé... Lorsque j'y pense, tout cela me semble une fable, voyez-vous... ma tête s'y perd!...

On entendit dans l'escalier le pas irrégulier et chancelant du vieux Jack. Perceval essaya de se soulever.

— Folie que tout cela, Stephen! s'écria-il brusquement, excité à la fois par la fièvre et l'impatience; — vous vous faites des fantômes... Clary vous aime, je voudrais le parier... Ecoutez! Jack n'est-il pas déjà aux dernières marches!... Allez lui ouvrir, ami... mais allez donc!... Il revient avec de bonnes nouvelles, l'excellent serviteur!... Comme il monte lentement!... J'ai de joyeux pressentimens, Stephen. Je vois du bonheur partout... Ah! ce vieux Jack n'arrivera jamais au haut de l'escalier, je pense!... Qu'il me tarde d'avoir la réponse de James Trevor!...

CHAPITRE X.

DEUX SOUVENIRS.

Stephen, suivant le désir de Frank dont l'impatience était arrivée à son comble, était allé ouvrir la porte de la chambre.

C'était le vieux Jack, en effet, qui montait lentement les degrés de l'escalier.

Il passa le seuil enfin et s'avança péniblement vers le lit de son maître.

— Quelles nouvelles, Jack? s'écria celui-ci; — parle donc, malheureux!... quelles nouvelles?

Jack s'appuya contre l'un des montans du lit et mit sa main sur son cœur. Il était pâle et son honnête visage exprimait un désespoir profond.

— N'as-tu point remis ma lettre? reprit Stephen avec colère.

— J'ai remis la lettre, Votre Honneur, répondit tout bas le vieux Jack.

— Eh bien?

Jack secoua sa tête chauve.

— Ne m'apportes-tu point de réponse?

— Perceval est plus noble que Trevor! prononça le vieux serviteur en relevant son front humide avec fierté. — Le père de Votre Honneur eût fait châtier cet homme par ses valets... Trevor! qu'est-ce donc que Trevor!... un baron du nord... un...

La tête de Perceval était retombée sur son oreiller.

— Mais acquittez-vous donc de votre message, quel qu'il soit! dit Stephen. — Cette incertitude le tue.

— Mon message! s'écria le vieux Jack que son courroux

grandissait d'une coudée; — par l'écusson de Perceval ! cet homme a déchiré la lettre de Son Honneur sans la lire.

Frank ferma les yeux en poussant un faible cri.

Stephen ne put retourner que le lendemain à la maison de sa mère, car, durant toute la nuit suivante, Frank, brûlé par la fièvre, fut en proie au délire et réclama les soins du jeune médecin.

Cette nuit fut, pour Mac-Nab, toute pleine de méditations chagrines et de décourageantes appréhensions. L'état de Frank était loin de présenter des symptômes rassurans. Sa fièvre était des plus intenses, et Stephen craignait que toutes ces émotions douloureuses éprouvées coup sur coup vinssent en aide à la blessure pour rendre inutiles tous les secours de l'art.

Mais, au demeurant, il y avait des chances de guérison prochaine, et ce n'était point là la plus navrante pensée de Stephen.

Il est des heures particulièrement propres à la rêverie, où l'âme insoucieuse se repose avec paresse en un demi-sommeil que bercent des désirs indécis et de nébuleux espoirs. Mais quand la douleur, une douleur intense et formée d'élémens divers, s'empare de vous à ces mêmes heures où la raison engourdie laisse pendre, lâches et flottantes, les rênes de l'imagination, l'âme ne sait point combattre, et fléchit, énervée, sous le faix lourd du découragement.

La nuit, le désespoir est plus amer, la souffrance plus cuisante; la nuit, la piqûre empoisonnée du soupçon sait mieux trouver l'endroit vulnérable du cœur. C'est la nuit que viennent ces bouffées d'angoisses qui montent du cœur à la tête et peuvent jeter un vaillant homme en la pensée lâche du suicide.

C'est un moment où se multiplient les forces de la sensibilité. L'âme y jouit mieux et y souffre davantage. La pensée court follement, exagérant tout, craintes, désirs, regrets, espérances, et donnant à toutes impressions une physionomie de fièvre et de démence.

La vie est triplée alors. L'homme froid se passionne; l'homme passionné délire.

Stephen était assurément plutôt froid que passionné, mais tout choc dégage son contingent d'électricité : depuis trois jours le jeune médecin, sans cesse rejeté hors de la voie de positive tranquillité où s'était jusque-là écoulée sa vie, s'échauffait à la lutte et perdait une partie de ce flegme, enveloppe des cœurs non éprouvés.

Son repos s'était changé en agitation; l'heureuse apathie où sommeillait naguère sa jeunesse faisait place au trouble de la passion. Il aimait; il était jaloux; il souffrait.

Il était minuit environ. Frank, assoupi, respirait avec peine et se plaignait faiblement. Sur une bergère, dans un coin de la chambre, le vieux Jack dormait et songeait. Il songeait sans doute à l'insulte récente subie par son jeune maître; car de colériques grondemens échappaient à son sommeil, et souvent il s'éveillait en sursaut avec le nom de Trevor sur les lèvres.

Derrière le lit, une veilleuse allumée éclairait vaguement les objets de sa lueur intermittente. A sa lumière on voyait tantôt briller, tantôt se voiler soudainement les nobles émaux du grand écusson de Perceval, et le cadre doré du portrait de miss Harriet, la sœur de Frank, morte à la fleur de l'âge, dont le visage mélancolique et pâle, sortant ainsi de l'ombre tout à coup, semblait une apparition.

Stephen avait d'abord donné son esprit tout entier à son ami malade et suivi avec attention les diverses phases de la fièvre. Puis sa pensée avait glissé, à son insu, des choses présentes aux choses du dehors. Le souvenir de Clary Mac-Farlane était venu emplir son cœur d'où le danger de Frank l'avait momentanément chassé.

Or, par un travail moral, produit naturel de la jalousie, Stephen ne pouvait plus voir sa cousine autrement que dans Temple-Church, préoccupée au milieu de la tranquille dévotion de ses compagnes et couvrant le magnifique inconnu d'un regard triste, ardent, passionné, d'un regard où il y avait tant d'amour, que Stephen se fût contenté, pour être bien heureux, d'une faible part de cette muette adoration.

Stephen avait les yeux ouverts; il veillait, mais dans la demi-obscurité où il se trouvait les images évoquées passaient devant ses yeux comme un songe.

Clary était là, devant lui, rendue plus belle par cet amour étrange qui faisait la peine de Mac-Nab. A côté de Clary était le beau rêveur de Temple-Church, dont Stephen ignorait le nom et que nous connaissons sous celui d'Edward.

Et la scène qui s'était passée à l'église du Temple se reproduisait avec une minutieuse exactitude; — et aujourd'hui comme alors, le premier mouvement de Stephen fut de s'écrier : — J'ai vu ce visage déjà quelque part.

Il y eut néanmoins cette différence :

A l'église, Stephen avait mis de côté sans façon cette idée comme insignifiante et ne devant pas attirer l'attention plus que tous ces hasards de ressemblance qui foisonnent dans une cité populeuse. Cette nuit il s'y arrêta. Sa haine avait grandi, et il sentait un vague besoin de donner à sa haine un motif autre que la jalousie. Peu à peu le souvenir lointain, mais précis, qu'il gardait d'un événement lugubre vint se placer en face des récens souvenirs de Temple-Church. Il compara ces deux souvenirs en présence, il les rapprocha. — Et ce travail fut fait avec une passion si intense que des gouttes de sueur vinrent sillonner son front.

Perceval, pendant cela, s'agitait sur sa couche; mais Stephen ne prenait point garde.

Il s'enfonçait de plus en plus dans sa minutieuse recherche. L'aversion est, dans ses souvenirs, aussi précise que l'amour, et Stephen eût pu dessiner de mémoire le beau rêveur de Temple-Church. Soit qu'il eût repoussé trop à la légère, l'autre soir à l'église, cette soudaine idée de ressemblance qui l'avait frappé tout d'abord, soit que les images se confondissent et se mêlassent après coup dans son cerveau, il est certain qu'il voyait maintenant Edward avec d'autres yeux.

Edward n'était plus pour lui seulement une connaissance de la veille. Le souvenir de ces traits, si remarquables dans leur mâle beauté, datait maintenant des jours de son enfance. Il avait vu autrefois...

Mais, tout d'abord, n'était-ce pas là chose impossible! Quinze années amènent des rides au front d'un homme et sèment quelques traits d'argent parmi sa chevelure. — Or, cet Edward semblait jeune et sa riche chevelure tombait en boucles d'ébène sur un front aussi pur que le front d'un adolescent.

Et pourtant c'était lui, — c'était bien lui! Quelque chose manquait, quelque chose dont Stephen ne pouvait se rendre compte, mais pour tout le reste les deux souvenirs, comparés, se rapportaient exactement l'un à l'autre, comme deux épreuves d'une même médaille.

Quinze années les séparaient. Le plus récent avait trait à une aventure commune et de tous les jours : la rencontre de Temple-Church. L'autre se mêlait à un drame odieux et sanglant, dont nous avons pu parler vaguement quelquefois dans le cours de ce récit, mais que le lecteur ne connaît point encore en détail.

Stephen s'affermissait en sa certitude, et, presque convaincu déjà, il cherchait le trait qui manquait au visage d'Edward pour être identiquement cet autre visage, gravé en caractères ineffaçables au fond de sa mémoire.

Frank s'agitait de plus en plus sous ses couvertures. Un fiévreux cauchemar oppressait sa poitrine.

Stephen n'avait garde de s'en apercevoir. Ses yeux s'étaient fermés sous l'effort de son investigation obstinée. Il retournait un à un les plis de sa mémoire, et se croyait sans cesse sur le point d'y saisir la circonstance oubliée.

Frank se prit à murmurer des mots confus. Sa langue, enchaînée par le cauchemar, tâchait désespérément de rompre ses liens.

—C'est lui! se dit Stephen pour la centième fois peut-être. — C'est bien lui... Ce que je cherche sur son visage, c'est...

— La cicatrice! s'écria Perceval en sursaut; — n'ai-je pas vu la cicatrice sur son front?...

Stephen s'était levé.

— La cicatrice! répéta-t-il; — oh! je me souviens...

— Sur son front rouge, reprit Frank, elle apparaissait blanche, et tranchée...

— Du sourcil gauche au sommet du front?... dit involontairement Stephen...

— Du sourcil gauche au sommet du front, répéta Perceval.

— Frank! s'écria Stephen; — vous le connaissez donc aussi. Au nom du ciel de qui parlez-vous?

Frank ne répondit point. Son sommeil l'avait repris.

Mac-Nab retomba sur son fauteuil.

— Voilà qui est étrange!... murmura-t-il.

Son esprit rassis et sage était décidément jeté hors de sa voie. Une atmosphère de roman le pressait de toutes parts. Autour de lui se succédaient à chaque instant des événemens bizarres, auxquels ni sa raison, ni les syllogismes appris, ni sa jeune expérience ne pouvaient servir de clef.

Il sentit son intelligence vaciller, confuse, son imagination se monta, et la nuit éclairée qui l'entourait s'emplit de singulières visions.

Ce mot prononcé par Frank pouvait avoir été dicté après tout par le hasard des rêves; mais Frank avait prononcé plus d'un mot.

Pour décrire ainsi cette cicatrice, il fallait l'avoir vue...

Stephen jeta un regard d'impatience sur Perceval endormi. S'il avait pu l'interroger, le faire parler, savoir!...

Mais comment penser à priver le pauvre blessé de ces quelques instans de repos?

Stephen fit effort pour calmer son trouble et voir clair dans le pêle-mêle de ses idées. Il avait du moins à présent le mot cherché de l'énigme. Ce qui manquait au visage d'Edward, c'était une cicatrice, précisément semblable à celle décrite par Perceval, une cicatrice longue et blanche, courant du sourcil gauche au sommet du front.

Il eut beau s'ingénier, le front d'Edward, tel qu'il se le rappelait, tel qu'il l'avait vu trois jours auparavant, à l'église du Temple, ne portait pas la moindre trace de cicatrice. — Un autre aurait pu se dire que le temps avait peut-être effacé ce stigmate, mais Stephen, médecin, savait de reste qu'une cicatrice au front est indélébile plus encore qu'en tout autre endroit de la figure ou du corps, à cause de la juxta-position de la peau et du crâne, séparés seulement par une mince lame de chair. Ne pouvant douter de ce côté, il se rejeta sur quelque jeu de lumière, sur le jour douteux répandu par les lampes; mais sa mémoire impitoyable lui répondait que le front du beau rêveur, appuyé contre le pilier de Temple-Church, était éclairé d'aplomb et très vivement, tandis que lui, Stephen, l'examinait avec une curiosité jalouse...

Il se disait tout cela. Et pourtant sa conviction restait la même, et, en dedans de lui, une voix criait sans relâche:

— C'est lui!

Ces voix intérieures ont tort souvent et passent inécoutées lorsqu'elles se mêlent de parler en plein soleil, devant la raison alerte à la réplique; mais la nuit, — une nuit de veille, parmi la solitude et le silence, l'âme se laisse prendre et l'oreille de l'esprit se fait superstitieuse.

Stephen était persuadé; le doute s'enfuit. La certitude entra en lui, amenant à sa suite l'horreur du passé, amenant aussi et surtout un immense effroi de l'avenir.

Car il s'agissait de Clary. C'était cet homme que Clary aimait. — Stephen n'avait jamais tant souffert.

Une fois revenue, l'idée de sa belle cousine le captiva tout entier bientôt. Il se la représenta tranquille sous le toit de mistress Mac-Nab. Parfois, il tressaillit à la douloureuse pensée qu'elle donnait à Edward absent sa veille ou son rêve; parfois il se reposa dans l'espoir que sa jalousie l'avait induit en erreur...

Puis la solitude et la nuit faisant surgir de nouveaux fantômes, il eut durant une minute une frayeur d'enfant. Il vint à songer que la maison de sa mère n'était gardée cette nuit que par des femmes, qu'il n'était point là pour veiller sur Clary et que peut-être...

Mais pour le coup il se railla lui-même et se fit honte de ses folles terreurs.

— Ne dirait-on pas que Cornhill, notre bonne rue si large, si bien éclairée, si amplement pourvue de policemen, est devenue tout-à-coup un repaire de brigands, parce qu'il m'arrive de m'absenter un soir pour veiller un ami malade! murmura-t-il en souriant à demi; — sur ma parole, je deviens pusillanime comme une vieille femme... Il ne me reste plus qu'à croire tous les contes à dormir debout que se récitent depuis cent ans les commères de la cité... Je redeviens enfant.

Il se leva, secoua la tête comme pour chasser toute trace de ses ridicules craintes et fit quelques tours dans l'appartement.

— Quand je frapperai demain à la porte de notre maison de Cornhill, se dit-il, comme pour changer le cours de sa conversation avec lui-même, — je parie que ce sera la douce voix de la pauvre Anna qui me souhaitera la bien-venue... Le premier visage que je verrai sera le joli visage d'Anna... Clary a autre chose à faire que de venir à ma rencontre... Pourquoi n'est-ce pas Anna que j'aime!

Ces derniers mots furent prononcés avec un gros soupir. — Le jour blanchissait derrière le givre des carreaux de la fenêtre.

Désespérant de trouver une veine de pensées qui le mît hors de sa tristesse, Stephen, mécontent de lui-même, revint s'asseoir au chevet de Perceval. Il attendait impatiemment le réveil de ce dernier pour lui demander l'explication de ces étranges paroles échappées à son sommeil.

Cette explication avait pour lui un intérêt facile à concevoir, et il lui tardait de connaître par quelle singulière coïncidence le même homme occupait le sommeil du malade et la veille du médecin.

Et puis, cette cicatrice qui avait tenu une si large place dans ses méditations de la nuit, il voulait savoir où Franck Perceval l'avait vue.

CHAPITRE XI.

LA NOUVELLE D'UN MALHEUR.

Franck Perceval dormait toujours, et Stephen Mac-Nab épiait impatiemment son réveil pour avoir l'explication de cette parole échappée à son rêve.

Mais cette explication ne devait point avoir lieu tout de suite.

Vers sept heures du matin, on frappa violemment à la porte extérieure de Dudley-House. Le vieux Jack ouvrit et revint aussitôt dire à Mac-Nab qu'une femme le demandait en bas, de la part de sa mère.

Stephen prit sommairement les mesures exigées par l'état de Perceval, et fit ses recommandations au vieux valet, qui écouta chacune de ses paroles comme un oracle et les grava de son mieux dans sa mémoire. Ensuite il descendit au parloir, où il trouva la servante de mistress Mac-Nab.

— Qu'y a-t-il donc, Bess? demanda-t-il.

— Ce qu'il y a, mister Mac-Nab! répondit la pauvre fille, dont Stephen remarqua seulement alors le trouble et l'affliction. — Ah! lord! ah! lord!... ne me demandez pas ce qu'il y a... Venez à la maison, plutôt! Venez bien vite, car la pauvre dame devient folle... C'est à fendre le cœur.

— Parlez-vous de ma mère? s'écria Stephen. Au nom de Dieu, qu'est-il arrivé?...

— Ah! lord! ah! lord! répéta dolemment Betty; c'est à fendre le cœur!... Les deux pauvres chères filles! On n'en eût point trouvé de pareilles dans la cité, mister Stephen! Ah! lord!

Le jeune médecin, au comble de l'inquiétude, saisit le bras de Betty et la somma impérieusement de s'expliquer. — Mais faites donc parler une Écossaise qui a fantaisie de gémir et

de pleurer! Betty mit son mouchoir sur ses yeux et se tordit les mains en criant :

— C'est à fendre le cœur! La pauvre femme devient folle!... Ah! lord!... folle à lier!

Stephen fit ce qu'il aurait dû faire tout d'abord. Il s'élança dans la rue, appela un cab, et se fit conduire au galop dans Cornhill.

Dès qu'il fut parti, Betty se ravisa. Il est notoire que, par tous pays, les vieilles servantes sont prises d'un fougueux désir de parler, dès qu'on ne veut plus les écouter; — les vieilles servantes et aussi une grande quantité de femmes d'âges et de conditions divers, — et encore un certain nombre de célibataires contrarians, — sans parler d'une foule d'hommes mariés bavards, tatillons, insipides, comme notre Dickens sait si bien les esquisser lorsqu'il jette son énergique pinceau pour saisir, en un moment de gaîté, le crayon des croquis comiques.

Nous ne savons plus quel auteur français a dit:

Les sots depuis Adam sont en majorité.

Ce vers aurait du bon s'il ne contenait pas une personnalité un peu leste contre notre premier père, lequel, du reste, en définitive, ne fit point acte d'homme d'esprit en mangeant cette moitié de pomme verte d'où nous sont venus tous nos malheurs.

Nous n'avons point l'intention de nous étendre sur cet événement à jamais regrettable, mais il est bien permis de laisser échapper une plainte en passant, quand on songe que sans ce fruit mangé hors de propos, nous serions tous jeunes, beaux, bons, doués de la science infuse et à l'abri de la chute des cheveux.

Or, figurez-vous seulement un monde sans perruques et sans professeurs!

Tel était le paradis terrestre....

— Stephen! mister Stephen! cria Betty en voyant partir son jeune maître; — oh! mister Stephen!... Ecoutez! écoutez! je vais tout vous dire... sur mon salut!... C'est un affreux malheur, mister Mac-Nab. Écoutez!...

Mais Stephen était déjà bien loin.

Betty essuya ses yeux.

— Je pense qu'il aurait pu attendre un peu, grommela-t-elle; et après tout il était bien naturel de tirer son mouchoir et de pleurer en pareille circonstance... Les petites filles sont maintenant Dieu sait où... Un autre aurait eu envie de savoir.. mais monsieur Stephen est fier de son latin et de son grec... Grand bien lui fasse, le pauvre jeune monsieur! Cela ne l'aidera guère à retrouver ses cousines... Oh! lord! quand on y songe, voilà un événement!

Bess reprit à son tour le chemin de Cornhill, désolée d'avoir manqué par sa faute l'occasion de compter une lugubre histoire.

L'entrée de Stephen dans la maison de sa mère fut quelque chose de navrant. Bess avait raison. La pauvre mistress Mac-Nab était presque folle. Durant toute la nuit, elle était restée debout sur la porte ouverte de sa maison, espérant toujours, attendant le retour de ses nièces qui ne devaient point revenir.

Au matin, elle était rentrée dans la maison; elle avait monté péniblement les deux étages qui menaient à la chambrette des jeunes filles, et là, saisie d'une sorte de transport, elle les avait appelées, appelées avec larmes, jusqu'à s'épuiser et tomber sans voix.

A la vue de Stephen, elle retrouva quelque force et put prononcer encore en pleurant les noms d'Anna et de Clary.

Stephen devina. Les paroles de mauvais augure de Betty l'avaient préparé à un malheur.

S'il n'eût point deviné, l'aspect des lits vides où n'avaient évidemment pas couché les deux sœurs l'aurait mis bien vite sur la voie.

Elles avaient disparu, voilà ce qui fut constant pour Stephen. Mistress Mac-Nab elle-même n'en savait pas davantage.

Stephen fut atterré dans ce premier instant. Le coup était trop rude après une longue nuit d'épreuves et d'insomnie. Il se couvrit le visage de ses deux mains et refoula ses sanglots qui voulaient éclater. Sa mère vint le serrer dans ses bras et murmura parmi ses larmes :

— Après Dieu, mon fils, je n'ai d'espoir qu'en vous.

Stephen se raidit à cet appel. Le premier instant de faiblesse passé, il retrouva cette énergie froide qui était au fond de sa nature, et qui est, aux heures de détresse suprême, la qualité la plus précieuse que l'homme puisse trouver en son cœur. Il secoua la molle langueur qui lui restait des rêves de la nuit, et se redressa dans sa vigueur native. Il était réellement plus fort et plus à l'aise en face d'un malheur positif, dont l'étendue, si grande qu'elle fût, se pouvait mesurer, que vis-à-vis de ces fantasques appréhensions, de ces angoisses fiévreuses qui le tourmentaient pour la première fois depuis douze heures. Le roman gênait Stephen, la poésie le déroutait; ici le hasard lui présentait à boire une coupe bien amère, mais ses pieds touchaient le sol, pour ainsi dire. Il en avait fini avec les hallucinations et les fantômes, il rentrait dans la vie.

Aussi, devant cette catastrophe terrible et assurément imprévue, il sentit son courage grandir et s'affermir. Sa tâche allait être de l'espèce de la plus rude: il lui faudrait non pas combattre, mais chercher, — chercher dans l'immensité de Londres! Il se sentit à la hauteur de sa tâche.

— Espérez en Dieu, ma mère, répondit-il, et comptez sur moi.

Mistress Mac-Nab n'était point à la maison lorsque les deux sœurs avaient été enlevées. Betty qui se trouvait seule à ce moment, craignant les reproches de ses maîtres, altéra les faits et dit que les deux jeunes misses s'étaient enfuies sans rien dire. Personne, selon elle, n'avait pénétré dans la maison.

Un seul espoir restait. Angus Mac-Farlane avait des façons si extraordinaires de se conduire en toute occasion, que mistress Mac-Nab avait pu supposer dès l'abord la possibilité d'un rendez-vous secret donné par lui à ses filles. Stephen partagea un instant cette idée. Si faible que soit une chance, quand elle est seule, il faut bien s'y accrocher; mais le jeune médecin ne put garder longtemps cette illusion. — Le laird, pour bizarre qu'il fût, ne se serait certes point joué ainsi de l'inquiétude de sa sœur, en retenant durant une nuit entière les deux jeunes filles. Et puis, nulle apparence ne donnait à penser que le laird fût à Londres.

Stephen sortit pour se rendre chez le commissaire de police de Bishopsgate.

Dans ces quartiers populeux et marchands, où le grand et le petit commerce se mêlent à dose presque égale, il y a une quantité très remarquable de commères. Aussi est-ce une chose passant toute croyance que la rapidité avec laquelle un événement malheureux s'y apprend, s'y répète, s'y transforme. En deux heures, cinq cents versions du même fait circulent, chaque marchande douée de quelque imagination y ajoute sa variante. Quand l'histoire a fait ainsi le tour du quartier, son héros lui-même ne la reconnaîtrait pas.

Un cab, par exemple, écrase un *lascar* * aux environs de Saint-Paul, c'est dans l'ordre. Dans Church-Yard, on parle du fait pendant trois minutes; — dans Cheapside, le malheureux lascar monte en grade et devient chien de race; c'est plus sérieux. Ecraser un chien de race! le cocher mérite l'amende, et la société cynophile, fondée pour la défense générale des intérêts des chiens errans, suivra sans doute cette affaire; — dans Cornhill, le chien de race se fait enfant de bonne maison; — dans Leadenhall-Street, l'enfant se change en vieille lady puissamment riche...

Ici l'histoire tourne à gauche et passe dans Houndsditch

* Beaucoup de ces pauvres gens qui fraient, pour un penny, des passages au milieu de la boue de Londres, sont des lascars, enlevés à leur pays par la presse anglaise. Partout où un capitaine a besoin de matelots, il prend ainsi des hommes, quitte à les rejeter, nus, sur le sol anglais au retour. Les lascars sont une des mille variétés de victimes que l'égoïsme anglais fait partout sur son passage. On s'en sert, puis on les laisse mourir de faim.

où elle subit une variante nouvelle. Puis elle voyage dans London-Wall et revient à Saint-Paul par Moorgate-Street.

Mais il n'est plus question ni du lascar ni du cab, et Church-Yard est fort étonné d'apprendre que le tilbury de lord Chesterfield a écrasé l'honorable John Slip, membre du parlement pour un bourg-pourri du comté de Lancastre, qui s'était laissé choir dans le ruisseau en sortant de l'*oysters-rooms* (salon où l'on mange des huîtres) de Temple-Bar.

Le récit est trop vraisemblable pour qu'on se refuse à y croire.

Lorsque Stephen mit le pied dans la rue, les commères de Cornhill et de Finch-Lane savaient déjà l'enlèvement des deux sœurs et le travestissaient à leur manière.

Comment le savaient-elles ?

Ceci est un profond mystère. — Qui pourrait dire comment mistress Footes savait que son voisin Richard Trim, le marchand de lunettes, portait un corset sous son caleçon ? Qui pourrait dire comment mistress Crosscairn avait découvert que les belles dents de monsieur Simpson, le lion du quartier, étaient *osanores* (le mot existe) et sortaient de la fabrique du dentiste voisin ?...

Les commères ont des yeux pour percer les murailles et des oreilles pour entendre ce qui ne se dit point.

Et puis il y avait Bess, la servante de mistress Mac-Nab.

Le conciliabule féminin se tenait ce jour-là au coin de Cornhill et de Finch-Lane qui faisait face à la maison carrée. On prenait le thé du matin chez mistress Bloomberry.

Mistress Black savait de source certaine que les deux pauvres chers cœurs s'étaient enfuis pour suivre leurs amans, — deux horse-guards, les deux plus beaux hommes du régiment.

Mistress Bull était désolée de contredire mistress Black, mais chacun savait que les amans des deux jeunes misses étaient des commis de la banque, deux beaux hommes, il n'y avait pas à dire non, mais dont l'un portait perruque et l'autre louchait de l'œil droit.

Mistriss Browne ne pouvait laisser passer cela. Les deux pauvres filles avaient été *burkées* sous sa fenêtre, — et sans la pluie qui tombait à torrens, il y aurait eu encore du sang sur le pavé.

C'était une chose étrange, selon mistress Dodd, que toutes les sottises qui se disaient à propos de la circonstance du monde la plus simple. (Murmures.) Ces dames avaient tort de murmurer. Il n'y avait point de personnalité dans ce que disait mistress Dodd. Seulement, elle s'étonnait que deux pauvres misses qui avaient *fait une faute*, ne pussent aller se noyer dans la Tamise sans mettre tout le quartier en émoi.

Mistress Crosscairn avait toujours pensé que mistress Dodd, sa voisine et amie, ne ménageait point assez ses paroles. Elle avait connu bien des femmes en sa vie qui s'étaient repenties avant de mourir de la légèreté de leurs discours.— Quant aux jeunes misses de l'autre côté de la rue, elles s'étaient engagées pour servir de *statues vivantes* à l'exhibition du Strand. — On pouvait aller y voir.

Mistress Crubb, mistress Footes et mistress Blomberry absorbaient en silence un nombre incalculable de tasses de thé, réservant sans doute leur opinion pour le dessert.

Lorsque Stephen passa sous les fenêtres, les huit dames se levèrent et le suivirent longtemps du regard. Ce fut un nouveau texte à bavardage.

En somme, les huit langues assemblées au coin de Cornhill s'accordèrent à reconnaître que c'était grand dommage de voir un si joli garçon se faire du chagrin pour de pareilles évaporées.

Stephen poursuivait son chemin vers Bishopsgate, et tâchait de voir clair dans l'énigme de la disparition des deux sœurs. La première idée qui lui vint fut que l'inconnu du Temple-Church était l'auteur de l'enlèvement. Sa raison regimba tout d'abord contre cette idée ; car, en admettant comme vrais ses soupçons jaloux, c'était Clary qui aimait cet homme et non point cet homme qui aimait Clary. D'ailleurs, pourquoi eût-il enlevé les deux sœurs ? — Assurément ces argumens étaient de ceux qui ne se réfutent point. Cependant Stephen ne mit point de côté cette idée, parce que les cerveaux les plus raisonnables ont leur recoin ténébreux ou passionné. Stephen, le positif, le sage Stephen, y voyait trouble dès que sa jalousie pouvait se mettre pour un peu ou pour beaucoup entre sa vue et l'objet observé.

En second lieu, Stephen se dit que ce pouvait être un enlèvement ordinaire, un enlèvement double, voilà tout. — Mais les deux sœurs étaient si pures ! et il savait si bien tous leurs petits secrets !

Ce pouvait être encore un de ces rapts assez communs à cette époque, commis par quelque pourvoyeur de la pairie.

Enfin ce pouvaient être les gens de la résurrection...

Stephen frémit de tous ses membres et n'acheva point de formuler cette dernière pensée.

Et néanmoins, il s'avoua qu'elle était la plus probable de toutes

Quelle que fût du reste la vérité, il pensa que l'œil investigateur de la police pourrait lui être d'un grand secours, et prit espoir de son entrevue avec le commissaire de Bishopsgate-Street.

On sait que la cité de Londres est un Etat dans l'Etat, ceci à tel point que si fantaisie prend à Sa Majesté d'entendre l'office à Saint-Paul, elle est obligée d'envoyer demander au lord-maire les clefs de la Cité, — laquelle n'a point de portes.

On apporte lesdites clefs, — qui sont fausses, si jamais clefs le furent, — à S. M., de l'autre côté de Temple-Bar, dans le Strand. Le roi, — ou la reine, les touche et passe.

Et les merciers de Freet-Street se drapent dans le contentement de leur stupide orgueil. Ne traitent-ils pas de puissance à puissance avec le souverain des Trois-Royaumes ?

Les commissaires de police de la Cité relèvent donc immédiatement du lord-maire, et non point de la police générale de Londres. Ce n'en sont pas moins des magistrats fort importans. Leur position est considérable sous tous les rapports et n'emporte point cette quasi-réprobation qui, de l'autre côté du détroit, s'attache à tout ce qui regarde la police. — A Londres, le bourreau est un gentleman. Point de préjugés dans cette noble ville. On n'y conspue que les gens qui ont faim.

Le commissaire de Bishopsgate-Street reçut Stephen du haut de sa grandeur. — Stephen avait attendu préalablement une heure et demie dans l'antichambre.

Il exposa sa demande et réclama comme de raison toute la diligence possible dans les recherches.

— Assurément, assurément, monsieur, répondit le commissaire ; — c'est un cas d'urgence... Inscrivez la réclamation de monsieur Mac-Nab, Robin Cross... c'est un cas d'urgence.. Mais du diable si nous n'en avons pas par dessus la tête, des cas d'urgence... Vous êtes prié de revenir dans quinze jours, monsieur.

— Dans quinze jours ! s'écria Stephen stupéfait ; — mais, monsieur...

— Ah !... qu'y a-t-il encore, monsieur Mac-Nab ?... Je vous ai dit dans quinze jours... Je suis votre serviteur.

— Ne pourrait-on ? ..

— Non, diable ! monsieur.

— Je serais prêt à faire tous les sacrifices...

— Oh !... Causez avec Robin Cross, monsieur, en ce cas.. J'ai la tête rompue... Je suis votre serviteur.

Robin Cross s'était levé. C'était une sorte de spectre, long et maigre, dont la figure coupante était prise entre deux touffes ébouriffées de favoris blanchâtres, comme la roue de verre d'une machine électrique entre ses deux coussins. Il fit à Stephen un obséquieux salut et le pria d'entrer avec lui dans un cabinet voisin.

— Toutes ces recherches nous coûtent un argent fou, voyez-vous, monsieur, lui dit-il ; — veuillez donc prendre la peine de vous asseoir... Un enlèvement !... les gens du dehors croient que nous avons une baguette pour retrouver les objets perdus. Un double enlèvement !... sont elles jolies, monsieur, je vous prie ?

— Qu'importe cela ! répondit brusquement Stephen.

— Permettez, mon cher monsieur!... je n'ai pas le dessein de vous offenser... Vous nous avez donné leur signalement exact; mais les signalemens ne disent rien... Je pourrais vous citer, par exemple, celui du fameux Fergus-le-Rouge, — vous savez, Fergus O'Breane, le bandit du Teviot-Dale, — qui ressemble trait pour trait à...

— De grâce, monsieur, venons au fait! interrompit Stephen avec impatience.

Peut-être Stephen ne se fût-il point pressé si fort d'interrompre, s'il eût pu deviner le nom qu'il arrêta sur la lèvre de Robin Cross.

— A la bonne heure, reprit celui-ci sans s'émouvoir. Je vous demandais si les deux demoiselles sont jolies.

— Elles sont jolies, monsieur.

— Hum! hum! fit Robin Cross en secouant la tête. Mon cher monsieur, cela vous coûtera une bonne somme.

— Je suis disposé à ne point marchander, dit Stephen.

— C'est fort honorable, monsieur... Voyez-vous, si elles étaient laides, la chose se ferait d'elle-même. Au bout de quatre jours, ceux qui les ont enlevées les jetteraient sur le pavé... Cela se fait ainsi, vous savez... Nous n'aurions que la peine de les ramasser... Pour dix guinées vous en seriez quitte... et encore ces dix guinées seraient de votre part une générosité, car la loi nous défend de rien exiger. Mais elles sont jolies... hum! hum! monsieur... très jolies peut-être...

Stephen leva les yeux au ciel avec impatience et dégoût. Cet homme le mettait au supplice.

— Elles sont très jolies, je le vois bien! reprit Robin Cross avec un douloureux soupir; — ah! mon cher monsieur, cela vous coûtera cinquante livres.

— Et pourrai-je être sûr?...

— De notre zèle?... Nous sommes connus pour cela, monsieur Mac-Nab! Fiez-vous à nous... Si nous ne retrouvons pas les chères demoiselles, c'est que la volonté de Dieu sera contre nous.

— Ecoutez, écoutez, monsieur! s'écria Stephen qui prit la main du commis et la pressa entre les siennes, dans un de ces momens de détresse où l'on achèterait l'ombre d'un espoir au prix d'une fortune; — vous chercherez, n'est-ce pas? Vous remuerez Londres entier...

— Londres est lourd, mon cher monsieur, grommela Robin Cross.

Stephen ne l'entendit pas et reprit avec une chaleur croissante :

— Vous les retrouverez, fussent-elles aux mains d'un homme puissant...

Robin Cross fit la grimace.

— Vous me les rendrez, monsieur, n'est-ce pas?... Moi, je vous donnerai cinquante livres, cent livres, davantage, tout ce que vous voudrez.

La grimace de Robin Cross se changea soudain en un sourire excessivement flatteur.

— Voilà qui est parler, mon jeune gentleman! dit-il en serrant à son tour la main de Stephen... Soyez tranquille, nous remuerons Londres, comme vous dites, nous ferons l'impossible... Vous serait-il désagréable de nous remettre quelque chose... ce que vous voudrez... pour les premiers frais?

Stephen mit sur la cheminée quatre ou cinq bank-notes de cinq livres.

— A la bonne heure! à la bonne heure! répéta Robin Cross; — vous serez content de nous, mon jeune gentleman!

Stephen descendit, plein d'espoir, l'escalier du bureau de police. Mais, une fois dans la rue, l'air frais dissipa l'espèce d'ivresse où il s'était laissé tomber à son insu. Il raisonna froidement; il pesa la valeur des promesses de ces hommes avides et mercenaires. — Son espoir s'évanouit.

Et pourtant il fallait agir. Les pauvres filles l'appelaient sans doute et demandaient secours. Mais comment agir seul? que faire?

Stephen allait, sans savoir, droit devant lui et ne s'inquiétait point de choisir sa route. En l'un de ces momens où l'on se répète à soi-même : il faut agir, il faut agir! Stephen leva les yeux et lut, au coin d'un pâté de maisons, le nom de Finsbury-Square.

Il devint pâle. Ce nom venait de rejeter à travers son esprit une lugubre idée, déjà repoussée avec horreur.

Stephen se savait là auprès d'un repaire de résurrectionnistes.

Il était médecin, ses études et les causeries de ses jeunes confrères lui avaient appris le chemin de ces magasins de chair humaine, que la police de Londres laisse exister moyennant finances, et que les gens graves appellent « un mal nécessaire. » Il n'ignorait point que le voisinage du grand cimetière des non-conformistes avait attiré aux environs de Finsbury-Square, dans Worship-Street, le plus hardi, le plus redoutable des trafiquans de la mort.

Le premier mouvement de Stephen fut de s'enfuir. — Puis une force irrésistible et mystérieuse le poussa à continuer sa route vers Worship-Street. L'angoisse a incessamment soif de certitude, et le malheur qu'on connaît semble moins amer que le malheur qu'on redoute...

Dans l'un de nos voyages sur le continent, il nous est arrivé de visiter une fois l'établissement connu à Paris sous le nom de la *Morgue*. Nous entrâmes dans ce petit édifice dont la vue seule donne froid au cœur, et autour duquel pourtant caquettent et rient, tant que dure le jour, des marchandes de légumes et de fruits, dont les éventaires s'adossent presque aux murailles grises de cette tombe temporaire.

Sur le seuil, lorsque nous entrâmes, il y avait une pauvre femme assise et tournant le dos à la salle d'exposition; elle sanglotait douloureusement et se levait parfois comme si elle eût voulu entrer et voir, mais une invincible terreur la rejetait sur la pierre qui lui servait de siége. De temps en temps elle murmurait d'une voix brisée :

— Mon enfant! mon pauvre enfant!

Elle resta là longtemps. — Au moment où nous ressortions, navré par l'affreux spectacle offert dans ces salles humides, la femme se leva comme une folle et s'élança les bras tendus à l'intérieur.

On entendit un cri déchirant. — Puis deux hommes de police emportèrent un corps sans vie.

La pauvre femme avait vu ce qu'elle craignait tant de voir, ce qu'elle n'avait pu s'empêcher de chercher.

Stephen Mac-Nab était comme la pauvre femme. Il craignait et il voulait à la fois; or, en cette situation de l'âme, plus la crainte est poignante, plus le désir est grand.

Il se trouva bientôt dans Worship-Street, devant une grande maison, dont l'extérieur ressemblait parfaitement à celui des autres maisons ses voisines.

Sur la porte, au-dessous du bouton de la sonnette, il y avait une petite plaque de cuivre, où on lisait ces mots :

BUREAU DE M. BISHOP.

Stephen mit la main sur le bouton de la sonnette. Puis il la retira pour l'y remettre encore. Son cœur battait comme lorsqu'on va défaillir.

C'était bien la position de la pauvre femme assise sur les marches de la *Morgue* de Paris...

CHAPITRE XII.

LE BUREAU DE M. BISHOP.

Tandis que Stephen hésitait, la main sur le bouton de cuivre de *M. Bishop-Office*, il y avait de l'autre côté de la rue un homme qui le contemplait avidement.

Cet homme, appuyé contre la grille d'une maison, portait le costume des mendians de Londres, — étrange costume, qui est en tout semblable à celui d'un gentleman, dont il ne diffère que par les souillures et la vétusté; costume mille fois plus triste et plus repoussant que les haillons des pauvres du continent, parce qu'il semble afficher une sorte de prétention à l'aisance et protester contre l'évidence de la misère.

Et cela est peut-être un calcul dans un pays où la misère est un arrêt de mort.

L'homme qui regardait Stephen pouvait avoir quarante ans, mais il paraissait être de dix ans plus âgé. Les lambeaux d'un habit noir flottaient sur ses épaules osseuses et dépourvues de chair. Son pantalon, également noir et rapiécé en mille endroits, se collait, flasque et humide, sur ses jambes d'une effrayante maigreur.

Il avait dû être beau de visage; du moins ses traits réguliers et ne manquant pas dans leur dessin d'une certaine finesse semblaient l'annoncer. Mais la faim ou la maladie, ou toutes les deux à la fois, avaient opéré parmi ces traits de tels ravages que leur ensemble ne pouvait plus inspirer que la pitié. Son front, étroit, saillant, bronzé par le manque habituel de coiffure, se couronnait d'une masse de cheveux incultes et comme desséchés. Sa barbe était coupée aux ciseaux, partout où la décence anglaise a déclaré *shoking* de laisser croître le poil. Nous pouvons affirmer ici en passant qu'aucune lady ne ferait l'aumône à un pauvre entaché de moustaches. Il est malheureusement vrai que ce pauvre y perdrait peu, vu que les ladies font rarement l'aumône. — Sa bouche avait cette expression d'amertume ulcérée que rend plus triste encore l'obligation de sourire. Ses yeux mornes, grossis, égarés, s'ouvraient à fleur de tête entre les cavités de son front déprimé au-dessus du sourcil, et de sa joue où saillait seulement la pointe enflammée d'une osseuse pommette.

Ces traits n'exprimaient rien, à vrai dire, rien que la misère poussée jusqu'à l'agonie, mais ils exprimaient la méchanceté ou la bassesse moins encore que toute autre chose. Le type irlandais y gardait seulement quelque chose de son astuce naïvement flagorneuse.

Et au fait, à Londres, où tout vice peut devenir un lucratif métier, il faut être honnête homme pour mourir de faim.

C'était la position de notre homme : il mourait de faim.— Cela est si commun chez nous que nous avons vraiment scrupule d'entretenir le lecteur de pareilles banalités.—Mais il faut bien tout dire; et puis, notre livre est fait un peu pour la France, où les gens qui périssent d'inanition peuvent avoir, assure-t-on, la chance de trouver çà et là un morceau de pain.

Nous n'affirmons point positivement ce dernier fait, de peur de passer parmi les charitables riverains de la Tamise, nos aimés compatriotes, pour un porteur de moustaches.

Chose à coup sûr effrayante et faite pour humilier davantage un cœur vraiment anglais, qu'une accusation de vol ou de faux en écriture authentique.

Notre pauvre homme regardait toujours Stephen avec une singulière expression d'avidité. Manifestement, il avait grand désir d'aborder le jeune médecin; mais quelque chose le retenait : la détresse est si timide à Londres, pour avoir été si souvent rebutée!

Enfin, tandis que Stephen hésitait encore lui-même, le mendiant * quitta doucement la grille où il s'appuyait et traversa la rue à pas de loup. Il arriva auprès de Stephen au moment où ce dernier se déterminait à peser enfin sur le bouton de la sonnette.

— Votre Honneur, dit-il avec timidité en tirant faiblement Mac-Nab par le pan de son habit! — oh! Votre Honneur!

Stephen se retourna vivement, honteux d'être surpris en ce lieu. A l'aspect du pauvre, son premier mouvement fut de s'irriter; mais le malheureux chancelait sur ses jarrets étiques. Les quelques pas qu'il venait de faire l'avaient épuisé.

— Que voulez-vous? demanda Stephen, qui réprima un geste de brusquerie.

— Oh! Votre Honneur! répondit le pauvre avec un fort accent irlandais; ne vous fâchez pas contre moi... je veux seulement vous dire que monsieur Bishop vend trop cher, et que vous vous arrangeriez avec moi à moitié meilleur marché.

Stephen se recula involontairement. La pauvreté, parmi ses mille malheurs, a celui d'être toujours facilement accusée. — Stephen avait d'ailleurs l'esprit aux idées lugubres, et les paroles de l'Irlandais lui parurent avoir une terrible portée.

— Est-ce que vous faites métier de vendre des cadavres! s'écria-t-il.

— Voulez-vous en acheter un? demanda tout bas l'Irlandais au lieu de répondre.

Stephen pensa tout de suite aux deux sœurs.

— Une jeune fille? prononça-t-il à travers ses dents convulsivement serrées.

L'Irlandais secoua mélancoliquement sa tête chevelue.

— Oh! Votre Honneur! dit-il, je ne suis pas un assassin comme monsieur Bishop... Et, quand je dis que monsieur Bishop est un assassin, je me trompe peut-être... je sais bien qu'on ne doit jamais mal parler des gens riches... mais pour ce qui est de moi, Votre Honneur, il n'y a qu'à me regarder pour voir que je n'aurais pas la force de burker un enfant...

Stephen regarda mieux le pauvre diable et eut pitié de son évidente détresse.

— Déterrez-vous donc les cadavres que vous vendez? demanda-t-il plus doucement.

Car ce fait de violer les sépultures est naturellement faute vénielle pour tout médecin anglais.

— Oh! non, Votre Honneur, répondit l'Irlandais; — je suis catholique.

— Alors, que me proposez-vous?

— Un corps qui n'a pas été mal bâti dans son temps, Votre Honneur...un peu maigre, mais sain... quarante ans, cinq pieds six pouces... dans une heure il peut être à vous. Si vous vouliez l'attendre huit jours, j'aimerais mieux ça, mais ne vous gênez pas.

— Mais où le prendrez-vous? balbutia Stephen stupéfait.

— Oh! ne vous embarrassez pas de cela, j'ai mon affaire.

— Il n'est donc pas mort?

— Pas tout-à-fait, dit l'Irlandais en souriant avec tristesse.

— Vous comptez le tuer?...

— Il le faudra bien...

— Mais enfin, malheureux, dit Stephen en frissonnant, quel est ce cadavre?

— S'il plaît à Votre Honneur, répliqua l'Irlandais avec une résolution froide,— ce cadavre est le mien.

A ce dernier mot, le pauvre chancela et s'assit sur les marches de l'escalier de Bishop.

Stephen le considéra avec attention. Il ne découvrit nulle trace d'aliénation mentale ou même de fièvre sur ce visage exténué. Ce comble de la misère humaine lui fit oublier pour un instant sa propre souffrance.

— Comment vous nomme-t-on? demanda-t-il en cherchant sa bourse.

— Oh! Votre Honneur, s'écria joyeusement l'Irlandais; —je vois bien que vous allez m'acheter... Je me nomme Donnor d'Ardagh et je puis vous conter en deux mots mon histoire... Nous autres Irlandais, voyez-vous, nous avons la passion de venir à Londres,— et Londres nous tue...

En voyant que Stephen l'écoutait, Donnor retrouva pour un instant la volubilité proverbiale des fils de la verte Erin et reprit avec rapidité :

— Oh! oui, Votre Honneur, Londres est mauvais pour les gens de l'Irlande... J'y vins, il y a bien longtemps, et je me mariai dans Saint-Gilles avec une jolie fille qui m'aimait. Nous étions pauvres, mais nous étions forts tous deux, et nous travaillions tant!... Il y a deux ans, nous vivions tranquilles avec cinq enfans dont les plus grands travaillaient

* *The poor man*, le pauvre. La mendicité est, comme on sait, rigoureusement interdite.

déjà... L'aîné, Patrick, était bien beau et bien robuste; il eût soutenu nos vieux jours, car il avait bon cœur... mais le roi eut besoin de matelots. Patrick fut *pressé* et mis sur un navire qui n'est pas revenu... Ma pauvre Nell pleura, tout en travaillant; puis elle cessa de travailler parce que son cœur était brisé... Le pain manqua dans notre *cellar* (cave) de Church-Street.... Georges, mon second fils, — un généreux et doux enfant, Votre Honneur! — eut pitié de sa mère malade et vola un remède chez un marchand de drogues. . Georges fut envoyé à Botany-Bay... Nell mourut.

Donnor étouffa un sanglot et poursuivit en haletant.

— Snail et Loo que nous avions été obligés d'envoyer aux manufactures pendant la maladie de Nell, devinrent ce qu'on devient dans ces réceptacles empoisonnés... Snail s'est engagé, dit-on, dans la *grande Famille*... Si vous saviez comme il était gentil et avisé, Votre Honneur! — et Loo, ma jolie Loo! l'amour de ma pauvre Nell!... Loo est devenue la honte de mon nom .. Elle n'a que treize ans, Votre Honneur: c'est Londres qu'il faut accuser et non pas la pauvre fille!...

Donnor courba la tête en pleurant, mais sans cesser de parler.

— Snail et Loo eussent été d'honnêtes cœurs, dit-il encore, — mais c'est à l'enfance que Londres s'attaque, et l'enfance ne sait pas... Maintenant Loo se meurt, tuée par le gin et la fatigue de son affreux métier, et Snail croît pour la potence... Oh!... Et ce sont mes enfans!... Les enfans de Nell, si pure et si bonne!... Maintenant, Votre Honneur, il me reste une petite fille toute nue, qui couche dans la cendre à la porte de mon ancien *c llar*... Je suis trop faible pour travailler, et je cherche à vendre mon corps pour deux livres et dix shellings.

— Mais, malheureux, dit Stephen, quand vous ne serez plus, pensez-vous que votre petite fille souffrira moins?...

— Oh! Votre Honneur, j'ai songé à tout, répondit Donnor avec un sourire d'enfant, un sourire dont aucun mot ne nous semble pouvoir peindre la simplicité sublime; — j'ai eu le temps de la réflexion. Il y a bien des jours que je cherche à me vendre... mais monsieur Bishop me trouve trop maigre... Il se trompe: j'ai encore de la chair!... Voyez-vous, Votre Honneur, Brien de Cork, le mercier de Bainbridge-Street, ne demande pas mieux que de prendre la petite fille chez lui, si je trouve deux livres pour le trousseau... Il me resterait encore dix shellings, dont cinq me serviraient à faire mettre une croix sur la tombe de Nell... Avec les cinq autres...

Donnor hésita.

— Oh! Votre Honneur, reprit-il avec embarras, je sais bien que ce n'est pas là une pensée de chrétien... et, s'il le faut, je pourrai rabattre ces cinq derniers shellings... Mais il y a si longtemps que je n'ai bu et mangé à ma soif et à ma faim!... Avant de mourir, Votre Honneur, j'aurais voulu m'asseoir à une table comme un homme, manger du pain et boire de l'ale... J'ai oublié le goût de tout cela.

Stephen demeura un instant sans voix devant cette suprême expression de la misère. Donnor crut qu'il trouvait ses prétentions exorbitantes.

— Je renoncerai aux cinq shellings, s'il le faut, continua-t-il avec un soupir. Je puis mourir à jeun comme j'ai vécu... pour l'autre couronne... La pauvre Nell n'a point de croix sur sa tombe... Ah! Votre Honneur! si vous marchandez, la petite fille ne saura pas où s'agenouiller pour pleurer sur sa mère! ..

L'œil de Stephen devint humide; son sang-froid ne put tenir contre ces dernières paroles.

— Donnor, dit-il, je suis bien malheureux, moi aussi... on a enlevé dans la maison de ma mère deux jeunes filles que j'aime comme mes sœurs.

— Ah! fit l'Irlandais qui jeta un coup d'œil significatif sur l'écriteau de monsieur Bishop.

— Allez manger et boire, reprit Stephen en lui mettant un souverain dans la main avec sa carte.. allez donner des habits à la petite fille... puis vous reviendrez me voir.

Donnor ne se pressa point d'être reconnaissant. Il savait trop Londres pour supposer un bienfait, et son regard interrogea la physionomie de Stephen avec défiance.

— Votre Honneur, dit-il après un silence, c'est encore une livre et cinq shellings.

On ne peut exiger qu'un homme dans la position de Stephen s'occupe longtemps du malheur d'autrui.

— Si vous pouvez me servir, je vous paierai, répliqua-t-il brièvement en congédiant l'Irlandais d'un geste. — Si vous ne pouvez m'être utile, je viendrai à votre secours... Allez, Donnor, et revenez me voir aujourd'hui dans Cornhill.

Donnor s'éloigna, ébahi. L'idée de gagner quelque argent, faible comme il était, autrement qu'en vendant son cadavre, ne pouvait plus entrer dans son intelligence, rompue à cette pensée de mort.

— Je vais toujours faire de mon mieux pour la petite fille, pensa-t-il.

Mais il ne remercia point Stephen.

Celui-ci pesa sur le bouton de la sonnette. La porte s'ouvrit.

Un valet à livrée rouge introduisit Mac-Nab dans un assez beau parloir, dont les lambris s'ornaient d'une multitude de mauvaises gravures représentant des scènes de sport, des assauts de pugilat et des combats au fleuret. Il y avait, jetés çà et là sur les tapis des tables, des gantelets de boxeur, des cravaches, des pipes, et plusieurs numéros du journal *the Grog*, feuille hebdomadaire illustrée, dont les colonnes s'ouvrent à tout haut fait de chasse, de sport, de jeu, de pugilat ou d'*eccentricity*.

Stephen demanda monsieur Bishop.

— Monsieur est dans son cabinet, répondit le groom. Si monsieur veut me dire son nom, je l'annoncerai.

Stephen se nomma. Le groom sortit et revint aussitôt en disant:

— Monsieur reçoit.

Stephen monta un étage et se trouva dans le cabinet de monsieur Bishop.

Nous avons décrit ce personnage dans la première partie de notre récit, lors du mémorable duel entre Tom Turnbull et Mich, le beau-frère du petit Snail. Nous ne recommencerons point ce portrait, trop peu séduisant assurément pour qu'on ait fantaisie de s'y reprendre à deux fois. Néanmoins nous serons forcés d'indiquer en passant quelques traits oubliés ou rendus autres par le changement de jour.

Bishop le burkeur était vêtu d'une robe de chambre de satin, dont les broderies changeantes avaient de rouges et magnifiques reflets. Sur son front se posait de côté un bonnet de forme écossaise, en tartan écarlate. Il était demi-couché sur une ottomane de velours, posée contre la muraille également tendue de velours. L'ottomane, les fauteuils, la tenture et aussi les rideaux rouges demi-fermés des croisées étaient rouges.

Tout ce rouge jetait sur la face du *burkeur* couché une couleur apoplectique effrayante à voir.

Auprès de lui un grand chien d'Écosse, au poil roussâtre, était étendu sur le tapis. L'émail de ses yeux, reflétant le jour ardent de ce réduit étrange, rayonnait une lueur réellement diabolique.

Monsieur Bishop était aussi dans son genre un *eccentric man*. Cet ameublement était de son invention.

Il fumait une longue pipe de Turquie, dont le fourneau à réservoir s'appuyait sur le sol, et envoyait vers le plafond des spirales de vapeur empourprée.

Stephen, en entrant dans cette chambre, eut d'abord une sorte d'éblouissement causé par la couleur insolite qui déteignait sur tous les objets.

La première chose qu'il aperçut parmi cet ardent chaos fut l'œil enflammé du chien d'Ecosse, qui gronda sourdement et fit scintiller l'éclair de ses prunelles.

Ensuite il distingua les contours d'une face de bouledogue, coiffée d'un bonnet de velours: c'était le burkeur. Stephen s'avança vers lui.

— Oh! oh! dit Bishop sans se déranger... c'est vous qu'on appelle Mac-Nab?... Je ne vous connais pas... Que voulez-vous?

— Je vous connais, moi, répondit Stephen dont tout le sang-froid était revenu, — et je veux voir vos sujets.

— Mes sujets! de par Dieu! s'écria Bishop avec un gros rire... je suis moi-même un fidèle sujet du roi... Où pensez-vous être, mon camarade, pour me parler de sujets?... Vous êtes si pâle que tout mon velours ne suffit pas à vous mettre du rouge sur le visage... Je pense que vous n'êtes pas venu ici pour vous moquer de moi?

— Je vous répète, répliqua Stephen, que je viens pour acheter un sujet.

— Du diable! gronda Bishop en se levant d'un bond et en saisissant le jeune médecin au collet: — Seriez-vous un homme de police, mon camarade?

Le chien d'Écosse tendit ses jarrets de devant et ramassa ceux de derrière comme s'il allait s'élancer à la gorge de Stephen.

CHAPITRE XIII.

LE CAVEAU.

Le mouvement de Bishop le burkeur avait été si soudain, si impossible à prévoir, que Stephen n'avait pu se mettre sur la défensive. D'ailleurs, à quoi bon se défendre? le burkeur était un homme d'une athlétique vigueur, et Stephen se trouvait là hors de portée de tout secours.

Le sang-froid était la seule arme qui pût vaincre en ce combat inopiné. A cet égard, Stephen était amplement pourvu.

— Je ne suis point un homme de police, répondit-il avec calme; il y a d'autres marchands que vous dans Londres, mister Bishop, et vos manières ne sont pas faites pour attirer les chalands.

Bishop lâcha prise à moitié.

— Un homme de police eût tremblé sous ma griffe, grommela-t-il, mais je ne connais pas ce garçon, après tout... Et pourtant je ne voudrais pas gâter mon commerce... Vous n'êtes pas peureux, mon jeune monsieur, ajouta-t-il tout haut; — j'aime les gens comme cela, moi... Mais pourquoi diable venez-vous me parler de sujets et de fadaises du même genre?... Je suis un honnête marchand d'ale, de porter, de gin, whiskey, d'usquebaugh, de tout ce qui peut se boire, enfin... Mais des sujets, que diable! je ne comprends rien à cela!.., Encore une fois, que voulez-vous?

Stephen, qui avait maintenant la liberté de ses mouvemens, tira son portefeuille et remit sa carte au burkeur.

— Ah! ah! s'écria celui-ci, vous êtes étourdi pour un homme de la science, mon jeune gentleman. Du diable si vous n'avez pas risqué vos os... Vous finissez par où vous auriez dû commencer... Ah! ah!... faites le mort, Turk, fils du diable!... On ne vient pas de cette façon dans mon office, de but en blanc, comme si je vendais des gants de France ou du sucre candi pour les petits enfans .. Je pense que vous m'excuserez, monsieur; un agent de police ressemble beaucoup à un homme, et je dois être sur le qui-vive... Voulez-vous accepter quelque chose... un verre de whisky ou de porto... un grog?

— Veuillez me pardonner, monsieur, reprit Stephen, je ne puis rien accepter.

Bishop fronça ses gros sourcils et s'étendit tout de son long sur l'ottomane.

— Rien?... pas même un doigt de sherry, monsieur Mac-Nab? reprit-il d'un ton de mauvaise humeur. — Eh bien! je dois dire que vous êtes le maître de faire comme bon vous semble, et je ne suis pas homme à me formaliser d'un refus... mais je ne voudrais pas vous voir me garder rancune, monsieur Mac-Nab... Vous serez peut-être une bonne pratique, après tout... Sur ma foi, vous en avez été quitte à bon marché, voyez-vous... et il m'est arrivé plus d'une fois de transformer un espion en un *sujet* de cinq ou six bonnes guinées.

Ici Bishop éclata de rire, et le chien Turk, émoustillé par la gaîté de son maître, mit de rouges étincelles dans les prunelles de ses gros yeux.

Bishop prit un flacon de gin posé sur une table au bout de l'ottomane, et s'en versa un grand verre. Le bleu pâle du genièvre s'empourpra sous les mille rayons de feu qui partaient de tous les coins de la chambre. Quand le burkeur approcha la liqueur de ses lèvres, on eût juré qu'il allait boire du sang.

— A votre santé, monsieur Mac-Nab, dit-il; vous avez l'air d'un homme comme il faut... Voyons... que puis-je faire pour vous être agréable?

Stephen, que n'avait pu émouvoir l'étreinte de l'athlétique boucher de chair humaine, se sentit venir la sueur froide à cette question, facile à prévoir pourtant. Le moment était arrivé. On allait lui ouvrir les portes de ce musée de la mort, où peut-être Anna et Clary...

Stephen chancela et s'appuya au dossier d'un fauteuil.

— Oh! sur ma foi, s'écria Bishop en se tenant les côtes, je crois que nous avons mal au cœur, mon jeune gentleman!... C'est attendrissant, je suis prêt à le jurer!... Eh! mais, si vous avez déjà le mal de mer, que sera-ce une fois que vous aurez mis le pied dans mon grand salon d'apparat!... Ah! ah! remettez-vous, monsieur Mac-Nab... avec du gin ou sans gin, comme vous voudrez... mais remettez-vous... Que diable! vous êtes venu pour quelque chose, c'est sûr...

— Je suis venu pour choisir et pour acheter, monsieur, dit avec effort Stephen, qui sentait le danger d'un plus long silence.

— C'est très bien, cela, monsieur Mac-Nab. — Et quel genre vous faut-il, je vous prie?

— L'explication serait longue et technique, repartit Stephen. J'aime mieux faire mon choix moi-même.

— C'est parler en brave garçon... Comment va le cœur?

— Je suis prêt à vous suivre.

Bishop cligna de l'œil d'un air de supériorité méprisante. L'émotion du jeune médecin, qui était visible et dont il ne savait point la source, lui faisait pitié.

—Vrai, monsieur Mac-Nab, reprit-il du bout de ses grosses lèvres, — vous me rappelez le temps où je suais à ruisseaux chaque fois qu'il me fallait passer la nuit au cimetière... car il faut être valet avant de devenir maître... Vous savez cela, vous qui avez étudié le grec et le latin dans plus de livres que je n'en ai vu de ma vie, Dieu merci!... J'ai manié longtemps la pioche et la pelle... J'ai besoin d'un verre de *ruine-bleue* *, voyez-vous, chaque fois que je pense à cela... C'est un rude métier, sur ma parole, et, par les nuits d'automne, on voit d'étranges choses dans les cimetières... Mais ne parlons pas de cela. Aussi bien, j'ai mes ouvriers maintenant, et du diable si j'ai touché une tombe depuis deux ans... Les nuits sont faites pour dormir ou pour boire: je bois ou je dors. Le doyen de Saint-Paul n'en peut dire davantage.

Bishop se leva et mit une forte corde de soie dans le collier de Turk, qu'il attacha solidement à un anneau fixé dans le lambris.

— Ceci est une mesure de précaution, monsieur Mac-Nab, murmura-t-il. Ce diable de Turk, quand on le laisse faire, vous détériore un sujet avant qu'on ait le temps de dire zest! Un bras est bien vite avalé, voyez-vous...

Stephen fit un geste de dégoût.

— Bien, bien, monsieur! grommela Bishop; je sais que vous avez le cœur sensible... Mais, après tout, un chien n'est pas un homme. Turk n'y voit pas plus de malice que vous lorsque vous mangez une côtelette.

— Dépêchons, monsieur, je vous prie! dit Stephen.

— Que votre volonté soit faite, mon jeune gentleman.

* *Blue ruin*, nom populaire du gin.

Bishop, ce dogue sauvage revêtu d'un corps d'homme, dont doivent assurément se souvenir les habitués de la cour des sessions, Bishop était la personnification la plus complète possible de la brutalité. Il n'était pas plus méchant qu'un autre, nous a dit souvent le vieux Noll-Brye, porte-clefs de Newgate, qui fut chargé spécialement de la garde du terrible burkeur avant sa condamnation; mais il avait quelque chose en lui qui le forçait à faire esclandre. Ainsi, monsieur Bishop (Noll-Brye ne parle jamais de ses *cliens* qu'avec les formules de la plus exquise courtoisie), monsieur Bishop enfonçait une porte d'un coup de talon, lorsqu'il lui aurait suffi d'un tour de clef pour arriver au même résultat. Au lieu de dépecer une volaille proprement et à loisir, comme fait un gentleman, il la déchirait avec ses mains et ses dents; au lieu de déboucher une bouteille, il brisait le goulot...

Il y a bien des choses dans la tête du vieux Noll-Brye, et nous pouvons affirmer qu'il en sait plus sur certains sujets que tous les membres réunis de la société phrénologique.

Il est vrai que ces derniers ne savent rien.

Bishop, cette fois, n'enfonça point de porte, mais il saisit avec violence un bouton de cristal fixé dans le velours du lambris, et, sous son effort, un des panneaux glissa brusquement le long d'une rainure, laissant à découvert un trou noir, d'où s'échappa une bouffée d'air humide.

— Donnez-vous la peine d'entrer! dit-il avec un éclat de sa gaîté grossière.

Stephen n'en était plus à l'hésitation. Son inquiétude, passant par toutes les phases de crainte et de désir, était de la fièvre à présent. Il s'élança résolument vers le trou.

— Un instant, s'écria Bishop en le repoussant assez rudement;—excusez mes façons, mon jeune monsieur; mais mieux vaut, je crois, jeter un homme de côté que de le laisser se casser le cou... Quand je vous ai dit d'entrer, c'était une manière de parler... c'est descendre qu'il fallait dire; car il n'y a qu'un trou d'une vingtaine de pieds de profondeur et une échelle... Permettez que je passe le premier.

Bishop se soutint au lambris et mit à reculons ses pieds sur l'échelle. Stephen le suivit.

— N'ayez pas peur, murmurait Bishop en descendant. — L'échelle est bonne, et vous la remonterez... Tous ceux qui l'ont descendue n'en peuvent pas dire autant, monsieur Mac-Nab... C'est l'échelle de la science, pardieu!... Elle ne garde guère que la docte poussière des bottes de Royal-College... Ah! ah! mon jeune gentleman, vous êtes venu un bon jour. Cette nuit même on a fait la ronde dans les cimetières de l'est et de Southwark... L'exhibition est au complet.

Stephen cessa de descendre.

— N'avez-vous là que des cadavres exhumés? demanda-t-il.

— Hé! hé! fit Bishop avec une affreuse coquetterie de marchand, — je ne dis ni oui ni non, monsieur Mac-Nab...Vous allez voir! vous allez voir!... La chose en vaut la peine... Et pourtant je veux bien vous avouer tout de suite qu'on me donne plus de mérites que je n'en ai... C'est comme pour les gens d'esprit, monsieur: on leur met sur le dos tous les bons mots qui se disent à vingt lieues à la ronde... — Un chat ne peut pas être assassiné la nuit dans les rues de Londres sans qu'on m'en fasse honneur... C'est Bishop, dit-on, Bishop le burkeur... Sur ma foi, ni Grey, ni Melbourne, ni Holland, le neveu de Fox, ni Stanley, ni Peel, ni Graham, le sot conformiste, ni Althorp, ni John Russel... — un assez bon diable, celui-là! — ni même le vieux Wellington n'est aussi connu que moi... Ceci est un fait, monsieur Mac-Nab... Et je ne vois pas quelle différence on peut faire entre la renommée d'un homme et la renommée d'un autre... Ah! ah! c'est long à venir, la réputation, monsieur: vous verrez cela dans votre partie; mais, quand cela vient, c'est pour tout de bon, et l'on n'en sait plus que faire... Bishop par-ci, Bishop par-là... Ah! ah! Bishop... Il n'y a que Croquemitaine pour valoir ce nom-là!

Le burkeur riait tant qu'il pouvait et faisait tressaillir l'échelle aux convulsions de sa gaîté sinistre.

— Eh bien! monsieur Mac-Nab, reprit-il sérieusement,— ce sont des sottises, voilà tout. On tue quand on a besoin de tuer, assurément... sans cela, en conscience, on serait un pauvre marchand... mais on n'assassine pas, comme les cokneys le croient, du soir au matin dans la rue. Diable, monsieur! si l'on s'avisait d'agir ainsi, la police serait forcée de donner signe de vie à la fin... son silence coûte bien assez cher comme cela, monsieur, et la moitié de mon bénéfice y passe... Je ne dis que l'exacte vérité! — Ah! ah! ne croyez-vous pas qu'elle se tait, comme dit ce pitoyable nigaud de commissaire-adjoint de Lambert-Street, monsieur Robert Plound, esq., «dans l'intérêt combiné de la science et de l'humanité?» Ma foi, c'est possible après tout, et je m'en moque... mais nous ne devons pas aller trop loin pourtant, dans l'intérêt combiné de nos épaules et de notre cou... hé! hé! .. La plaisanterie ne me semble pas trop mauvaise... Et puis, monsieur Mac-Nab, les corps burkés sont diablement chers... Nous ne faisons guère cet article-là, soit dit entre nous, qu'avec certitude de bons placemens et sur commande expresse... Nous voici en bas, monsieur.

Stephen souffrait horriblement. Son sang passait par des alternatives de froid glacial et de brûlante chaleur. A chaque instant sa bouche s'ouvrait pour dire à monsieur Bishop de se hâter, et il ne parlait point, parce qu'une irrésistible terreur paralysait sa langue.

Monsieur Bishop ouvrit une porte. Le regard avide du jeune médecin plongea tout à coup dans une grande salle voûtée de forme oblongue, éclairée par des lampes; tout autour de cette pièce, qui était une cave et tenait à peu près la place qu'occupent les cuisines et offices dans les maisons ordinaires, des tables de marbre inclinées s'alignaient.

Les murailles, blanchies à la chaux, renvoyaient plus blafarde la pâle lumière des lampes sur des formes humaines, raides, immobiles, couchées et ressortant avec une étrange énergie sur le marbre noir des tables.

Au milieu de la salle, une grande cassolette où brûlait de l'encens, tamisait ses minces jets de vapeur à travers les mille trous d'un couvercle d'argent.

Le contraste entre ce jour pâle épandant de toutes parts ses blanchâtres rayons et le jour empourpré du cabinet de Bishop était si grand, qu'on aurait pu le croire ménagé à dessein. Il semblait qu'en franchissant le seuil de cette cave mortuaire un voile sépulcral s'interposait tout à coup entre la vue et les objets. L'œil, habitué au rouge rayonnement des tentures de l'étage supérieur, gardait sur sa pupille comme une arrière-perception de couleur écarlate qui, se mêlant aux teintes blafardes du caveau, mettait des tons violets aux blancs contours de ces cadavres symétriquement endormis sur leurs sombres couches.

C'était une chose hideuse à voir que cette mort mise à nu, et nette, et parée de commerciales séductions.

Une essence sacrilége avait passé sur ces membres glacés, enlevant la sainte poussière des tombes. On avait tiré ces muscles raidis, peigné ces cheveux mêlés, entr'ouvert ces lèvres d'où le souffle suprême s'était enfui pour jamais.

Cette jeune fille, arrachée à la terre bénite, avait pris une pose lascive sur son lit de pierre. On avait déchiré son dernier voile et ses formes de vierge se prostituaient au regard, privées de la nuit tutélaire et chaste où sa mère la croyait endormie.

Ce vieillard montrait dans toute sa laideur l'effrayant ravage des années. On n'avait point laissé à cette ruine humaine un lambeau de linceul pour voiler son horreur.

Il y avait au moins dix tables et pas une n'était vide.

A peine la porte du caveau s'était-elle ouverte que la parole avait expiré sur la lèvre de Bishop. Ce n'était plus le même homme. Soit par l'effet du changement subit de jour, soit qu'il fût réellement ému, malgré l'affreuse légèreté de son récent discours, ses traits parurent se couvrir instantanément d'une mortelle pâleur.

Il saisit le bras de Stephen. Sa main était froide.

— Tout est blanc ici, murmura-t-il, tout est rouge là-haut... C'est pour oublier... Quand je n'ai pas de rouge autour de moi, monsieur Mac-Nab, tous les hommes me semblent être des cadavres.

Il essaya de sourire et poursuivit en ébauchant un blasphème :

— J'ai oublié la bouteille de gin, voyez-vous, et je ne vaux rien sans gin parmi ce troupeau de coquins morts... C'est pitoyable, mais c'est comme cela... Passons vite et choisissez.

Stephen ne se le fit pas répéter. Il s'élança et fit précipitamment le tour du caveau avant que Bishop fût seulement arrivé à moitié route.

Puis il se laissa tomber haletant sur ses deux genoux.

— Merci ! merci ! murmura-t-il.

C'était à Dieu qu'il parlait.

— Eh bien ! eh bien ! monsieur Mac-Nab, s'écria de loin Bishop dont la voix paraissait singulièrement troublée ; — vous ne m'attendez pas !... Dites-moi !... ce vieux grigou à barbe blanche a remué, sur ma parole !... il remue encore, tenez !... Ma foi, c'est un métier du diable après tout, monsieur Mac-Nab !

Stephen n'avait garde de répondre ; il était tout entier au bonheur de n'avoir point vu là ce qu'il craignait tant d'y voir.

Bishop le rejoignit en ayant soin de ne regarder ni à droite ni à gauche. Son pas était mal assuré. Lorsqu'il arriva au seuil, il poussa Stephen sans façon et se hâta de refermer la porte.

Cela fait, un bruyant soupir s'échappa de sa poitrine.

— Ah ! ah ! monsieur Mac-Nab, s'écria-t-il sans plus garder aucune trace de son trouble ; — les drôles ont beau me faire la grimace, ils sont à moi et je les vendrai !... Montez, monsieur, montez !... Un mur de six pieds d'épaisseur sépare toute cette clique de la rue, et il faudrait un miracle pour me les enlever... J'ai mes petits moyens, voyez-vous, et je ne vous ai pas tout montré... Un espion pourrait descendre mon échelle et n'y voir que du feu... Je vous dis la vérité, monsieur ! Il m'en a coûté plus de mille livres pour faire établir cela, mais c'est joliment fait, et en pressant un bouton seulement... Vous m'entendez, je pense !... les tables basculent et laissent voir... Pardieu ! devinez quoi, monsieur Mac-Nab ?... vous ne voulez pas deviner ?... ou vous ne pouvez pas peut-être ?... Eh bien ! elles laissent voir d'honnêtes tonneaux d'ale et de porter... des tonneaux ayant acquitté le droit et sur lesquels il n'y a pas le plus petit mot à dire... Montez, montez donc : j'ai soif.

Bishop reprit haleine et poursuivit : — Monsieur Mac-Nab, en définitive, comment trouvez-vous cela, s'il vous plaît ?... Vous ne dites mot... Ah ! ah ! ah ! vous avez eu peur, soyez franc ?

— Non, monsieur, répondit Stephen.

— Ni moi non plus, pardieu ! — Mais j'avais oublié ma bouteille de gin.

En rentrant dans le salon rouge, Bishop se hâta de réparer son oubli et but coup sur coup deux grands verres.

— C'est l'exacte vérité, monsieur Mac-Nab, dit-il ensuite ; — je ne changerais pas mon métier contre celui du pape... Voyons !... avez-vous fait votre choix ?

Stephen répondit brièvement que rien de ce qu'il avait vu ne pouvait servir à ses études du moment.

— Oh ! oh ! fit Bishop sans trop de mauvaise humeur ; — tant pis, monsieur, tant pis !... J'espère que vous avez été content de mon *exhibition* ?

Stephen fit un signe affirmatif.

— Cela suffit, monsieur Mac-Nab. Nous nous arrangerons une autre fois, car je pense que je puis compter sur votre pratique... Après cela, voyez-vous, ajouta-t-il en mettant de la malice dans son gros sourire, — mon avis est que vous êtes venu par pure curiosité... On ne voit pas comme cela en courant et d'un coup d'œil si, parmi dix morceaux, il ne s'en trouve pas un qui puisse convenir... mais n'importe !... je suis bien aise d'avoir fait votre connaissance, monsieur Mac-Nab.

Stephen salua et se dirigea vers la porte. Monsieur Bishop le reconduisit jusqu'au seuil. Arrivé là, il reprit avec un singulier mélange d'embarras et d'effronterie :

— L'idée me vient, mon jeune gentleman, que vous m'avez pris pour un sot en voyant ma conduite, là-bas... Le fait est que je ne suis pas à mon aise sans ma bouteille de gin... mais quand j'ai mon gin, voyez-vous, je me moque de tous ces pâles coquins comme du grand Mogol... Au plaisir de vous revoir, monsieur Mac-Nab.

Stephen était médecin, et les travaux de l'amphithéâtre émoussent un certain côté du cœur. Nous tomberions hors du vrai, si nous disions que la vue de cette boutique mortuaire avait fait sur lui une impression comparable à celle qu'eût éprouvée à sa place un homme du monde doué de la sensibilité la plus ordinaire ; néanmoins, en sortant de chez monsieur Bishop, il ouvrit sa poitrine avec joie à l'air libre du dehors.

Mais ce n'était pas l'idée de la mort qui l'oppressait, c'était l'idée du crime.

Un instant il se donna tout entier à la consolante pensée que les deux sœurs n'étaient point tombées sous la main d'un assassin ; mais la réflexion modéra bien vite sa joie. Bishop n'était pas le seul pourvoyeur des chirurgiens de Londres ; et les autres, moins riches ou moins audacieux, entouraient leur hideux commerce d'un mystère impénétrable.

Stephen n'avait donc aucun moyen d'acquérir à cet égard une complète certitude.

Lorsqu'il revint à la maison de Cornhill, Bess lui dit qu'un homme inconnu l'attendait dans le parloir. Cet homme parlait de deux jeunes filles enlevées...

Betty n'en put dire davantage. — Stephen l'écarta brusquement pour entrer dans le parloir.

CHAPITRE XIV.

L'ENSEIGNE DE SHAKSPEARE.

Stephen avait complétement oublié Donnor d'Ardagh, le pauvre Irlandais, et l'étrange marché qu'il lui avait proposé à la porte de Bishop le burkeur.

Eût-il songé encore à Donnor d'Ardagh, le commencement d'explication de Betty, affirmant que l'homme qui attendait dans la salle du rez-de-chaussée parlait de deux jeunes filles, eût rejeté Stephen à cent lieues du pauvre Irlandais.

En entrant dans le parloir, il reconnut Donnor, plutôt à son habit en lambeaux qu'à sa figure, car le pauvre Irlandais s'était assoupi en l'attendant, et son visage appuyé sur sa main, se cachait derrière les touffes en désordre de ses épais cheveux.

Stephen, qui s'élançait avec toute l'ardeur de sa curiosité inquiète, s'arrêta désappointé.

— Il n'y a que vous ici ? s'écria-t-il.

Donnor ne saisit point le sens de ces paroles, mais il s'éveilla en sursaut ; sa main s'appuya tout d'abord sur son estomac.

— Oh ! murmura-t-il ; — j'ai rêvé que je mangeais du pain !... Cela fait du bien, même en rêve, car je ne souffre plus de la faim...

Il aperçut Stephen et tressaillit de la tête aux pieds.

— Je n'ai pas rêvé, reprit-il ; — j'ai mangé... le prix de mon sang. — Me voilà, Votre Honneur, poursuivit-il avec une tristesse calme. — Je suis allé dans Saint-Gilles. La petite fille a des habits et j'ai acheté du pain... J'ai eu tort d'acheter du pain, ajouta-t-il en soupirant, car le pain est bon et donne envie de vivre... C'est égal ; me voilà.

Donnor s'était levé et se tenait debout, les bras croisés, en face de Stephen qui, harassé de fatigue, venait de se jeter dans un fauteuil.

— C'est bien, murmura ce dernier avec distraction. Je verrai à vous employer.

— Ecoutez, Votre Honneur, dit résolument Donnor, pas de retard !... Maintenant que je ne souffre plus, je me sens des idées de vivre... Je n'ai que quarante ans, après tout... finissons-en. J'ai une corde dans ma poche; vous n'aurez que le clou à fournir.

Stephen le regarda, étonné.

— Remettez-moi les vingt-cinq shellings que vous me devez, poursuivit Donnor, et montrez-moi le chemin de votre laboratoire... ce soir ce sera fait.

Le souvenir de ce qui s'était passé revint tout à coup à Stephen.

— J'ai besoin d'amis vivans, Donnor, dit-il avec un sourire involontaire, et je tâcherai de vous ôter l'envie de vous pendre... Mais avez-vous été toujours seul ici depuis votre arrivée?...

— Votre Honneur!... Votre Honneur! s'écria Donnor au lieu de répondre, dites-moi cela mieux et plus au long... Je suis un pauvre homme... il serait mal de me laisser croire... Ne voulez-vous donc point mon corps en échange de votre argent?

— Assurément non, mon ami, répliqua doucement Stephen.

— Oh!... fit Donnor étouffé par la surprise.

Puis il poursuivit avec un flot de volubilité sans pareille :

— J'aurais dû m'en douter... Et ne me l'aviez-vous pas dit déjà dans Worship-Street, Votre Honneur?... Mais je ne voulais pas vous comprendre, parce que j'ai bien souvent espéré... Et cela fait tant de mal d'espérer en vain!... Mais, oh! Votre Honneur! quand j'ai vu que vous demeuriez dans cette maison, d'où les deux petites demoiselles m'ont bien des fois jeté leur aumône...

— C'est donc vous qui avez parlé d'elles? interrompit Stephen.

— C'est moi, Votre Honneur.

— Vous les reconnaîtriez?...

— Entre mille, sur mon salut éternel!... J'ai parlé d'elles parce que vous m'avez dit dans Worship-Street que vous cherchiez deux jeunes filles enlevées... et j'ai eu peur...

— Ce sont elles que je cherche, Donnor.

— Ce sont elles! répéta l'Irlandais en joignant ses maigres mains qu'il éleva au-dessus de sa tête; — ce sont elles, les deux pauvres anges!... Et les avez-vous retrouvées, Votre Honneur?

Stephen secoua la tête avec tristesse.

— Oh! je les retrouverai, moi! s'écria Donnor en saisissant le bras de Mac-Nab; je les retrouverai, fussent-elles entre les griffes de ce démon à mille têtes, *la Famille*!... Snail et Loo, mes deux enfans, sont tombés au piége et font partie de cette honteuse armée qui assiége incessamment la nuit de Londres... Quand je mourais de faim, j'ai refusé l'argent qu'ils voulaient me donner, parce que la main du fils de mon père est pure, Votre Honneur, Dieu merci!... Mais pour vous, qui avez eu pitié de moi... pour les deux pauvres anges qui ont si souvent soulagé ma misère... oh! je ne sais pas ce que je ferais!...

— Merci, Donnor, merci dit Stephen; — mais qu'espérez-vous?

— La petite Loo a bon cœur, répondit l'Irlandais, et Snail est un garçon avisé... Votre Honneur, si *la Famille* est pour quelque chose dans l'enlèvement des deux demoiselles... Je le saurai... je saurai où elles sont... Et alors je reviendrai vers vous, afin de suivre vos ordres et de vous aider dans vos efforts.

Stephen lui serra la main, et Donnor, dont la physionomie, pétrifiée par la misère, s'illuminait maintenant au feu d'un enthousiaste dévoûment, dit encore avec cet accent de profonde reconnaissance que l'hypocrisie la plus habile ne sut jamais imiter :

— Vous avez donné une robe à la petite fille qui était toute nue dans Church-Street, Votre Honneur; vous avez promis une croix à la pauvre Nell : pour tout cela, je vous avais offert mon corps... Je vous donnerai ma vie, si je peux, Votre Honneur, à vous et aux demoiselles. Parce que vous trois tout seuls dans Londres entier avez eu pitié du pauvre Irlandais...

Il est certain que le lecteur a très grand désir de savoir ce que mistress Footes, mistress Crubb et mistress Bull, qui, bien entendu, se tenaient en observation à la fenêtre de mistress Bloomberry avec mistress Browne et mistress Crosscairn, pour surprendre quelque signe de désolation dans la maison de Mac-Nab, pensèrent de l'habit noir en lambeaux et des cheveux hérissés du pauvre Donnor d'Ardagh, mais certaines critiques nous ayant été faites touchant le rôle important que ces vertueuses dames jouent dans notre récit, nous nous bornerons à noter ici l'opinion de mistress Black et de mistress Dodd, qui ne pensèrent rien du tout.

Donnor descendit de toute la vitesse de ses jarrets le trottoir de Cornhill, en se dirigeant vers Saint-Paul. Il était toujours bien faible, et ses misérables jambes, appauvries par un jeûne chronique, flageolaient sous le poids de son corps efflanqué : un coup de poing de Tom Turnbull ou de Mich l'eût brisé littérallement comme un verre; mais sa figure avait perdu son aspect de morne immobilité. Il y avait du feu dans ses grands yeux expressifs et doux; le travail d'une marche rapide mettait de fugitives couleurs aux pommettes saillantes de ses joues creusées, et l'ensemble de son visage annonçait l'ardeur d'un courage bien au-dessus de ses forces.

Il allait le front haut, l'œil assuré, et tout en courant il s'entretenait avec soi-même, suivant l'habitude des gens qui vivent dans la solitude et n'ont point d'oreille amie à qui confier leurs pensées.

— Oh! le bon jeune gentleman! se disait-il avec la loquacité redondante des gens de sa nation; — oh! le brave cœur!.. et les pauvres chers anges! Oh! que Dieu, la Vierge et mon saint patron les protégent tous les trois!... Dire que le malheur s'est abattu justement sur cette pauvre maison, la seule dans Londres où j'aie trouvé de bonnes âmes pour avoir pitié de moi... Ah! Donnor, il faut travailler, chercher, mourir à la tâche... Et tu le feras, Donnor... Oui, oui, je le ferai.

Il s'arrêta, essoufflé, au bout de Fleet-Street, devant Temple-Bar.

— Mais où le trouver, maintenant, ce méchant enfant de Snail? pensa-t-il; — Dieu sait où il loge, s'il loge quelque part!.., Voyons : il y a le public-house de la femme Peg, dans Before-Lane... Mais c'est le soir, aux heures du spectacle... Il y a l'asile du Temple, — mais je n'ai pas le mot : on me refusera la porte... Et puis, Snail aime mieux boire et s'amuser que de dormir dans une cave... Ah! il y a le spirit-shop de Shakspeare, à deux pas d'ici... Mes pauvres jambes ont grand besoin de se reposer.

Donnor reprit sa course, passa sur la gauche de l'église de Saint-Clément et tourna dans Wych-Street où est situé le spirit-shop de Shakspeare, connu dans Londres entier pour être le rendez-vous des voleurs de toute sorte.

A cette époque, on voyait encore au-dessus de la devanture, badigeonnée d'éclatantes couleurs, la fameuse enseigne allégorique : un poisson et un oiseau dans un globe de verre.

Nous avons peine à croire que les habitués de *Shakspeare* eussent besoin de cet avertissement symbolique pour craindre Newgate et la déportation.

Ce célèbre *rookery* * était alors, comme il est encore aujourd'hui, un public-house d'assez belle apparence, situé au milieu de Wych-Street, à peu près à trois cents pas de l'église Saint-Clément. Ses chalands sont toujours, à l'exclusion de

* Nous avons déjà donné l'explication de ce terme qui littéralement veut dire : lieu où les grolles abondent. — Le mot *rook* a du reste passé de l'argot dans la langue, et on l'emploie volontiers pour signifier filou. — Ainsi *rookery* : repaire de filous.

toute autre classe de *citoyens*, des gens de police et des voleurs.

Ces deux castes, que le badaud croit ennemies mortelles, y vivent en parfaite intelligence, et se témoignent mutuellement ces égards que commande une estime réciproque.

Seulement de temps à autre un policeman en mauvaise humeur *croque* (arrête) un voleur sans défiance. — L'assistance ne s'en émeut point. C'est dans l'ordre, et ces petits malheurs peuvent arriver à tout le monde.

Nous parlons, comme de raison, du monde qui fréquente le public-house de Shakspeare.

La police de Londres verserait d'abondantes larmes si, par un malheur impossible à prévoir, ce *rookery* modèle venait à être détruit. Ce public-house, en effet, lui sert de *réservoir*. Elle n'a qu'à y plonger sa main crochue pour en retirer au hasard, de temps à autre, un plat tout préparé pour la cour des sessions. — Et, par tous pays, la police aime à faire preuve de zèle, sans renoncer aux douceurs du *far niente* habituel. Donnor entra brusquement dans le comptoir et passa le plus vite possible devant l'obèse préposé à la comptabilité du public-house. Celui-ci eut bien veilléité de lui refuser la porte du parloir, mais les voleurs de Londres sont sujets à revêtir de singuliers déguisemens, et notre homme se ravisa, craignant de mécontenter quelque bandit d'importance caché sous ces misérables haillons.

Il était alors quatre heures de l'après-midi environ. Le parloir du rookery était presque vide. Cependant deux ou trois cases étaient occupées, et, dans l'une d'elles, maître Snail, revêtu du fameux costume de gentleman qu'il avait acheté deux jours auparavant dans Harte-Street, sur l'ordre du bon capitaine Paddy O'Chrane, jouait gravement au whist avec Tom Turnbull et deux autres hommes de la Famille.

Tom Turnbull avait le front bandé à l'aide d'un mouchoir; mais, du reste, il ne gardait aucune trace de l'affreux combat soutenu par lui à *The Pipe and Pot*. Le gros Mich, moins heureux ou plus sensible, était entre les mains d'un chirurgien.

Dans une autre case, vis-à-vis d'un miroir suspendu à la muraille, la petite Loo faisait sa toilette pour la promenade du soir. Elle avait disposé en boucles les masses abondantes de ses cheveux blonds, et passait sur ses joues haves un tampon chargé de vermillon.

La lumière du jour, éclairant ses formes amaigries, rendait plus visibles et plus effrayans les ravages du vice sur cette misérable victime d'une précoce débauche. La pâleur livide de la pauvre enfant perçait sous son rouge, et aucun fard ne pouvait masquer le cercle bleuâtre, profond et large que l'ivresse, les veilles et la souffrance avaient tracé sous ses grands yeux abêtis.

Chaque fois qu'elle levait ses bras au-dessus de sa tête pour arranger sa chevelure, l'effort arrachait à sa poitrine malade un râle plaintif et rauque. — Elle s'arrêtait alors et buvait du gin.

Quand elle avait bu, un souffle de vie courait par ses petits membres courbaturés. Elle souriait à son miroir, et chantait d'une voix triste un lambeau de refrain obscène.

L'infortunée présentait à elle seule un tableau complet, funeste, honteux de la dégradation hâtive où meurt en son germe une partie de la jeunesse pauvre de Londres. Tout cœur honnête se fût empli d'une douleur profonde en voyant cette prêtresse impubère de la Vénus anglaise, usée par les repoussans labeurs de ses nuits d'infamie, combattant l'agonie par l'ivresse, et chantant, insoucieuse, parmi le râle déchirant de ses poumons en feu.

Mais il ne faudrait point ici mêler à la pitié le mépris ou la colère. Bien cruel et bien insensé celui qui conspuerait aveuglément la victime, au lieu de garder au bourreau son dédain tout entier, son courroux et sa haine! — L'homme qui sent donne une larme à ces tristes enfans que la main du vice a flétris et va tuer; l'homme qui pense cherche un remède à cette lèpre hideuse et mortelle; l'homme fort s'indigne et se retourne contre le monstre qui pollue ainsi sa propre race, contre ce peuple pourri jusqu'à la moëlle, contre cette capitale, grande prostituée experte à toutes hontes, dont la corruption colossale, mise à nu quelque jour, épouvantera tout le monde, et qui finira par s'écrouler, abîmée, comme Sodome ou Ninive, sous le fardeau trop lourd de son ignominie.

Or, il y avait à Londres en ce temps un homme qui sentait, qui pensait et qui était fort. Cet homme avait un coup d'œil perçant et juste; il vit l'excès du mal et leva pour le combattre un bras de puissance à renverser un empire. — Mais peut-être Dieu veut-il un cœur pur aux ministres de ses vengeances, et cet homme s'était fait bien souvent du crime une arme pour lutter, un moyen pour monter et se grandir à la taille de son gigantesque ennemi...

Pendant que la petite Loo se parait, en chantant et en buvant, des oripeaux fanés qui servaient à sa toilette du soir, Snail, à qui son costume de gentleman inspirait une fierté bien naturelle, poursuivait sa partie de whist avec ses trois camarades qui le trichaient.

— Trois et les honneurs! dit il en mêlant les cartes: — gagné triple, mon camarade Tom... Qui est ce qui dirait en me voyant jouer comme cela vis-à-vis de vous que vous avez presque tué Mich, mon beau-frère?... Mais je suis un homme, pardieu! et que le diable emporte Mich!

— Pauvre Mich! dit de loin Loo; — voilà trois jours qu'il ne m'a battue.

— Buvez, ma sœur Loo, buvez et chantez, voyez-vous, et ne nous empêchez pas de jouer tranquillement, nous autres hommes!

Le tour commença et s'acheva. On avait beau tricher Snail, il gagnait toujours.

— Honneurs égaux! marquez deux points seulement, Tom, dit-il... Ah çà, ma jolie Madge m'a conté cette nuit une histoire de tous les diables... Je veux mourir si j'y comprends un mot... Elle dit que milords de la nuit ont acheté Saunders l'éléphant, l'ancien géant du cirque d'Astley, pour creuser une mine sous le palais du roi.

— Ce n'est pas sous le palais du roi, répliqua Charlie, le gros waterman, c'est sous le magasin des joyaux de la couronne, dans la Tour.

— Bonne idée! s'écria Snail; — mais l'éléphant en aura long à percer, car le magasin est au milieu de la Tour; — et la Tour est large.

— Bah! dit Tom Turnbull, — fadaises que tout cela... faites attention à vos cartes, vous autres!

— On peut parler tout en jouant, je pense, mon camarade Tom Turnbull! repartit Snail avec importance; — allez voir si les gentlemen des clubs font un rob entier sans causer à leur aise... Voyez-vous, ma femme Madge raconte des choses très curieuses là-dessus: je voudrais qu'elle fût ici, mais elle s'est embarquée ce matin pour porter des légumes frais et de la viande au brick le *Kean*, qui a jeté l'ancre hier au-dessus de Greenwich... elle dit que Saunders fait autant de besogne à lui seul que douze hommes... et il est assez gros pour cela, mes garçons!

— Douze hommes comme toi, escargot bavard! grommela Tom.

— Comme moi ou comme vous, Turnbull... Il n'y a vraiment pas grande différence... nous sommes tous deux des gaillards!... Quant à ce Saunders, je donnerais, pardieu! une demi-guinée pour le voir à l'œuvre... Vous souvenez-vous? l'an dernier, au cirque d'Astley, il soulevait un cheval!

— Il soulevait ce qu'il voulait, fils cadet du diable!... fournis à pique!

— Je fournis à pique, Tom... et j'invite à trèfle mon camarade... C'est Paddy, le capitaine, savez-vous, qui est le cornac de l'éléphant... Je lui demanderai de me faire voir cela.

— Le fait est que ce doit être joli, dit Charlie; — mais, si on enlève les joyaux de la couronne, que nous en reviendra-t-il?... quelques shellings?... Ah! si Son Honneur n'était pas venu, Turnbull, nous aurions maintenant les bank-notes de monsieur Smith...

— Et quelle bamboche! s'écria Tom.

— Quel *fun*! dit Snail...

Loo toussa dans sa case et sa salive se teignit de sang.

— Je n'ai plus de gin, murmura-t-elle.

Puis elle ajouta en pressant de ses deux mains sa poitrine haletante :

— Le feu revient. . le feu!... C'est du feu que j'ai là-dedans.

Ce fut à ce moment que la porte du parloir, brusquement ouverte, donna passage à Donnor d'Ardagh.

— Tiens, tiens! s'écria Snail sans se déconcerter ; voilà le père!... Vous feriez bien d'ôter votre chapeau, Tom Turnbull... Ma sœur Loo, faites la révérence, je vous prie...

CHAPITRE XV.

DONNOR.

A l'aspect de Donnor d'Ardagh et de son habit noir en lambeaux, le premier mouvement des bandits assemblés dans le parloir du *rookery* fut de rire, mais l'honnête visage du pauvre Irlandais portait en lui quelque chose qui commandait l'intérêt, ce qui, joint aux paroles de Snail, fit taire les éclats de leur bruyant gaîté.

— Ah! c'est ton père, cela, Snail, dit Tom en touchant son chapeau : — diable!...

Le gros Charlie et l'autre joueur firent un signe de tête amical.

— Oui, c'est mon père, s'écria Snail, mon brave homme de père qui vient boire avec nous, pardieu !

Donnor avait continué de s'avancer d'un pas précipité tant qu'avait duré son élan ; mais sa course l'avait épuisé. Il se laissa tomber sur un banc et tâcha d'étancher à l'aide de ses mains la sueur de son front.

— Voulez-vous boire, *daddy* (papa)? demanda Snail ; — je vous présente ces trois gentlemen qui sont mes amis et mes camarades.

Les trois *gentlemen* firent trois saluts tels quels.

— Si ma femme Madge n'était pas sur l'eau, pardieu ! poursuivit Snail en relevant son col avec une gravité grotesque, — je vous la présenterais, daddy.

Donnor ne répondait point et regardait son fils avec un muet étonnement. Le ton de Snail avait été depuis le commencement de cette scène sans aucun mélange d'irrespectueuse raillerie. Le petit drôle était arrivé à ce point de pouvoir dire toutes ces sottises de la meilleure foi du monde.

— Je n'ai pas soif, dit enfin l'Irlandais avec effort ; — vous avez de beaux habits, Snail.

— Oui, daddy... je ne suis pas mécontent de mon tailleur... Je pense que ma toilette est celle de tous les gens comme il faut.

— Pauvre Nell ! murmura Donnor.

Snail n'entendit pas. S'il eût entendu, il n'eût point compris ce qu'il y avait d'amère douleur dans le souvenir évoqué d'une chaste épouse en face de la dépravation d'un fils.

— Daddy, reprit-il de ce ton de bonne amitié que prendrait un fils honnêtement parvenu en face de son père resté pauvre, — vous ne vous soignez pas assez ! Vous êtes maigre comme un paratonnerre, daddy... n'est-ce pas, Tom?... Que diable ! vous me ferez passer pour un mauvais fils !

— Laissons cela, enfant, dit Donnor avec une gravité pleine de tristesse; je ne suis point venu ici pour m'occuper de moi... Où donc est votre sœur Loo?

— Loo!.. pardieu ! j'y pense, daddy, vous avez raison... j'avais engagé Loo à venir vous faire la révérence comme c'est son devoir... Elle sera ivre, dad, peut-être, voyez-vous... C'est la moindre des choses... Il faut bien qu'elle humecte sa pauvre poitrine... Mais où diable est-elle? ajouta-t-il en parcourant le parloir du regard.

Loo avait disparu.

— Par exemple, voilà qui n'est pas bien, reprit Snail d'un ton sentencieux ; — voyez-vous, Tom, mon ami, je n'aurais jamais cru cela de ma sœur Loo... Que diable ! il faut savoir un peu se conduire... Loo ! ma sœur Loo !

— Assez, Snail, dit l'Irlandais, je vous parlerai seul.

— Du tout, daddy, du tout; il faut que Loo apprenne les bonnes façons... Elle est la sœur d'un gentleman et ne doit point agir comme une fille sans aveu... Loo ! ma sœur Loo !

On entendit le bruit étouffé d'une toux convulsive que l'on cherchait à réprimer.

— Eh ! je savais bien ! s'écria Snail ; — elle est tombée dans quelque coin... Si c'est comme cela, vous sentez, daddy, qu'il n'y a rien à dire... quand on est ivre...

— Cette toux est affreuse, murmura Donnor qui s'était levé.

— C'est une mauvaise toux, daddy... Mais avec du gin on la fait taire... Tenez! je vois le bout de sa robe.

Il s'élança et tira le bras de Loo cachée derrière la cloison d'une case. — La pauvre petite fille faisait résistance. L'abrutissement de ses facultés intellectuelles avait empêché le poison de l'exemple d'agir aussi efficacement sur elle que sur son frère Snail ; elle pouvait encore avoir honte devant son père qu'elle aimait.

C'était pour cela qu'elle s'était cachée.

Snail la fit sortir de force de sa case et la poussa au devant de Donnor en disant :

— Allons, Loo, par le diable, ma sœur, pas d'enfantillage ! Faites la révérence au daddy, Loo!

La petite fille, confuse, mit ses deux mains sur ses yeux humides.

— Père!... oh! père! murmura-t-elle en pleurant.

Donnor avait l'âme brisée. La vue de cette toilette caractéristique, de ces oripeaux d'infamie, la vue de ce fard plaqué sur des joues haves aux pommettes desquelles le gin et la consomption avaient mis seulement une étroite tache de sang, la vue de cette poitrine creuse et convulsivement soulevée, tout cela le navrait. Le doigt de la mort était sur cette enfant parée pour l'orgie. Elle haletait parmi ses larmes, et sa toux, contenue, amenait une salive rougeâtre à ses lèvres décolorées.

— Elle ressemblait à Nell pourtant autrefois, pensa Donnor. — Pauvre Nell ! Elle a bien fait de mourir !

Loo se tenait toujours devant son père, immobile et les yeux couverts de ses mains. Donnor lui mit au front un baiser en levant son regard humide vers le ciel.

— Que Dieu ait pitié de vous, ma fille, dit-il.

— Oh ! murmura Loo, je vous aime, daddy... et je pleure quand je pense à vous... Mais il me faut du gin pour éteindre le feu qui est là dedans.

Elle pressait à deux mains sa poitrine.

— Du feu, ajouta-t-elle, du feu, toujours !... Si vous saviez, daddy, comme je voudrais mourir !

Donnor fit un geste de muet désespoir.

— Diable ! dit le gros Charlie, — ça commence à m'ennuyer.

— Cet habit noir est un vrai rabat-joie, répliqua Tom Turnbull, — mais pas d'esclandre, vous autres. Il a l'air d'un brave homme.

— Vrai, dad, vous me faites pleurer comme un enfant, s'écriait pendant cela Snail, qui réellement s'était ému sans trop savoir pourquoi... Un gentleman ne doit pas pleurer, que diable ! et d'ailleurs j'ai donné mon mouchoir de batiste à ma jolie Madge... Allons, daddy! allons, Loo ! assez de jérémiades comme cela, ou que Dieu me damne!... et vive la joie.

Snail termina cette harangue éloquente par un formidable miaulement qui fit sauter à la fois tous les personnages présens. Malgré ses prétentions au titre de gentleman, Snail, enchanté de l'effet produit, allait redoubler, lorsqu'un regard de son père lui ferma la bouche.

— Du diable si on peut rire avec vous, daddy, grommela-t-il.

— J'ai à vous parler, Snail, dit doucement Donnor qui se souvenait du motif de sa visite.

— Me parler, dad ?... en particulier, je pense ?... Quelque secret de famille que le père veut me confier, ajouta-t-il en se tournant vers ses camarades... Je suis le fils aîné, voyez-vous... l'héritier présomptif, ma foi !

— Faites vos affaires, monsieur Snail, dit gravement Tom Turnbull.

— Gardez-moi mon jeu, reprit celui-ci... faites un mort... Je vais revenir ; — daddy, je suis à vous.

Donnor conduisit ses deux enfans à la case la plus éloignée et s'assit entre eux.

Turnbull se reprit à mêler les cartes.

— Le fait est, dit-il avec une sorte de sérieux, que si j'étais le père de deux vermines semblables, — et honnête homme, par hasard,— je les écraserais l'un contre l'autre, moi !

— Bah ! grommela Charlie, Loo n'a pas quinze jours à vivre, et Snail ne fera pas longtemps attendre le gibet... Tu perdrais ta peine, Turnbull.

Trois jours se passèrent. Le pauvre Donnor d'Ardagh, dans son zèle enthousiaste, avait promis à la légère plus qu'il ne pouvait tenir. Snail ne savait rien et n'avait nul moyen de savoir, malgré son intelligence réellement fort précoce. La grande *Famille*, en effet, n'avait garde de confier ses secrets à ses agens subalternes.— Snail avait juré foi d'homme qu'il allait donner satisfaction à son père sous vingt-quatre heures. Présomptueux, vain et ne manquant pas d'ailleurs d'une certaine bonne volonté, il tâcha peut-être, mais ne réussit point.

Au bout de ces trois jours, Stephen n'avait donc encore aucun indice qui pût le mettre sur la trace des deux sœurs. Il savait seulement qu'elles n'étaient point tombées sous les coups des assassins de la Résurrection. C'était une consolation négative, un prétexte d'espérer, un encouragement à continuer sans relâche les démarches et les recherches.

Donnor d'Ardagh se multipliait. Son zèle ardent lui donnait des forces. Il allait, tant que durait le jour, s'informant, furetant, épiant. Le soir venu, il rendait compte à Stephen des efforts de sa journée, et comme ses efforts avaient été vains, il s'accusait amèrement de son impuissance.

Dans l'univers entier, il n'y a peut-être pas deux peuples aussi essentiellement différens l'un de l'autre que les Anglais et les Irlandais. Autant les premiers sont dignes jusqu'à la morgue, réservés jusqu'à la froideur, personnels jusqu'à cet égoïsme qui s'accole à leur nom dans les deux mondes en façon de locution proverbiale, autant les autres sont d'abord facile, communicatifs, empressés, serviables et toujours prêts à se mettre à la disposition d'autrui.

Ces qualités aimables sont, il est vrai, accompagnées chez l'Irlandais d'une sorte d'exagération folle. Il parle de mettre sa main au feu pour un ami d'un jour, et vous jette à la tête, après un quart-d'heure de connaissance, l'offre brusque de sa bourse et de son cœur.

On peut prendre son cœur, qui est bon, quoique versatile, étourdi, oublieux.

Mais nous défions qui que ce soit de prendre sa bourse. — Ceci soit dit sans l'offenser, car, s'il en avait une, nous croyons sincèrement qu'il l'ouvrirait volontiers.

L'Anglais au contraire a une bourse, toujours, mais il ne l'ouvre point, si ce n'est pour prodiguer tout-à-coup, un jour où la fantaisie le talonne, son revenu de deux années avec le faste bruyant d'une ostentation grossière et brutale. — Si le *Times* enregistrait dans ses incommensurables colonnes les noms des gens charitables, les Anglais se ruineraient en aumônes.

Aussi, sont-ils très forts pour les associations de bienfaisance, où l'aumône se fait à grand bruit et où chacun a le droit de signer son offrande.

Il n'y aura pas beaucoup d'Anglais dans le royaume des cieux.

L'Anglais est loyal commerçant ; sa parole vaut sa signature, qui est bonne ; il ne s'engage jamais à la légère. L'Irlandais, malheureusement, ne suit point cette méthode. S'il fait un commerce, ce qui est rare, il joue au plus fin, promet sans tenir et laisse protester ses billets.

Mais, hors du commerce, l'Anglais reste toujours un marchand : il y a de l'usurier jusque chez les lords : l'Irlandais, au contraire, sait être homme. Tous les sentimens généreux sont en lui. Il aime, il se dévoue, et sa reconnaissance, lorsqu'elle parvient à percer l'atmosphère d'oubli et d'étourderie où nage son cœur d'enfant, revêt tous les caractères de la passion.

Si l'Angleterre atteignait enfin le but de ses désirs et parvenait à dominer le monde, l'univers se mourrait bientôt du spleen. Si l'Irlande devenait un peuple et prenait la tête des nations, quels gais *meetings* on verrait de tous côtés ! New-York trinquerait avec Berlin, Canton avec Paris, et la polka serait dansée, le jour et la nuit, sur toute la surface du globe.

On sait l'immense iniquité de la conduite de l'Angleterre vis-à-vis de l'Irlande. Ce compte-là se balancera quelque jour, et John Bull, qui s'engraisse de l'autre côté du canal Saint-Georges, sous l'espèce d'un millier d'épais bénéficiaires protestans, verra sa portion rognée. — Daniel O'Connel a déjà bien de la peine à empêcher de mordre les longues dents de l'Irlande, aiguisées par un jeûne de deux siècles.

En attendant, une chose qui mérite d'être notée, c'est la haine hargneuse de l'Anglais protestant contre l'Irlandais catholique. On dirait que les premiers pressentent le terme prochain de leur odieuse et usuraire tyrannie. — Quand le bourreau descend à la haine, c'est qu'il a grand'peur de sa victime.

Quant au mépris systématique, affiché longtemps par la métropole, les événemens se sont chargés eux-mêmes d'en faire justice.

Donnor d'Ardagh était un véritable Irlandais, mais les défauts particuliers à sa race étaient mitigés chez lui par une sorte de mélancolie native. Il n'en était pas exempt tout-à-fait, et peut-être avait-il montré plus d'une fois en sa vie l'oublieuse versatilité du caractère national. Mais ici la main de son bienfaiteur l'avait tiré d'une détresse si profonde ! C'était la vie qu'on lui avait donnée en aumône, — et puis tout-à-coup sa reconnaissance ardemment excitée s'était trouvée en face d'un malheur. Elle n'eut pas le temps de se refroidir. Donnor se mit à l'œuvre aussitôt. Faible, il travailla comme un homme fort. Une fois l'œuvre commencée, il la continua sans se lasser. Plus on sert, plus on veut servir, quand on a l'âme bonne. Le dévoûment se multiplie par lui-même dans sa course, et il est au cœur de l'homme une faculté sublime qui le pousse à aimer mieux à mesure qu'il sacrifie davantage.

Désormais la rainure était creusée. Donnor appartenait à Stephen plus complétement que si le jeune médecin eût accepté le fantastique marché proposé naguère devant la porte de l'office de monsieur Bishop, dans Worship-Street

Par malheur, le pouvoir du pauvre Irlandais était loin d'avoir les mêmes proportions que son zèle.

Stephen luttait avec son énergie calme et le sang-froid de son courage contre l'accablement qui le gagnait. Sa mère, brisée par ce coup affreux qui l'avait frappée à l'improviste, gardait le lit, et Mac-Nab partageait le temps que lui laissait l'activité de ses recherches entre le chevet de la vieille dame malade et celui de Frank Perceval.

Ce dernier était en voie de convalescence et le vieux Jack se délectait à constater chaque matin un peu de mieux.

— Celui-là au moins, disait-il, fera mentir la devise du grand écusson... une belle devise pourtant... *Mors ferro nostra mors !*... Mais pas agréable à mettre en action... Nous avons tiré de là Son Honneur : que Dieu soit béni !

Depuis cette nuit de veille qui avait précédé la fatale nouvelle, cette nuit où le monologue de Stephen, tourmenté à la fois par sa jalousie et ses souvenirs, s'était rencontré d'une façon si extraordinaire avec le rêve de Perceval, le jeune médecin n'avait point eu le temps d'entretenir son ami. Ses visites n'avaient été depuis trois jours que de courtes apparitions, où il se hâtait de faire son office de médecin, pour s'échapper aussitôt après et reprendre sa pénible tâche.

Il n'avait point cependant oublié son dessein d'interroger Perceval. Loin de là, son désir s'était accru parmi les circonstances funestes où il venait de passer, parce que l'enlèvement des deux sœurs se rattachait pour lui, par un lien vague du reste et qu'il ne savait point définir, au sujet de ses sombres méditations durant la nuit de veille.

Bien des fois, depuis trois jours, il s'était dit que l'inconnu de Temple-Church n'était point étranger à l'enlèvement.

Cette idée ne tenait point devant le raisonnement, car la conduite d'Edward durant cette soirée qui avait été comme le prologue des malheurs du pauvre Stephen, prouvait clairement qu'il ne connaissait point les deux sœurs. Et d'ailleurs, la connaissance admise, pourquoi le beau rêveur eût-il enlevé deux jeunes filles? Les larrons de sa tournure se contentent d'une proie à la fois et ne sont point si prévoyans que de se faire une réserve de maîtresses.

Mais Stephen avait beau se répéter toutes ces choses raisonnables, il n'y croyait point. Il y avait en lui parti pris de haïr le magnifique inconnu de Temple-Church, et les Ecossais sont presque aussi entêtés que les Gallois.

Le soir de ce troisième jour, il quitta sa mère à la brune et s'achemina vers Dudley-House, résolu à tenter de découvrir ce qu'il pouvait y avoir de commun entre le rêve de Perceval et sa préoccupation à lui.

Ce rapprochement étrange, cette rencontre du sommeil et de la veille pouvait n'être qu'un hasard. Mais...

Mais, en définitive, on expliquerait toutes choses avec ce mot hasard! Et toutes choses seraient assurément fort mal expliquées.

— Eh bien! ami, s'écria Perceval dès que Stephen fut entré dans la chambre, — quelles nouvelles aujourd'hui?

— Aucune! répondit tristement Stephen.

— Pauvre Mac-Nab! que je voudrais être debout pour vous aider dans vos recherches... Ah! chaque minute me montre plus grand le mal que m'a fait ce marquis de Rio-Santo!... Pensez-vous que je puisse me lever demain, Stephen?

Stephen lui tâta le pouls et l'examina.

— Peut-être, dit-il ensuite; — vous êtes mieux, Perceval; on ne peut plus craindre de vous faire parler... et j'ai d'importantes questions à vous faire.

— Des questions? répéta Frank étonné; — je suis prêt à vous répondre... mais que pouvez-vous avoir à me demander qui nécessite un début si solennel?

Stephen essaya de sourire.

— Mon Dieu! dit-il, ma tristesse déteint sur toutes mes paroles et sur toutes mes actions, Frank... mais ce que j'ai à vous demander n'est rien moins que solennel... Au contraire, il s'agit d'une circonstance futile et qui emprunte tout son intérêt à un souvenir terrible, l'assassinat de mon père, — qu'une rencontre récente est venue raviver en moi... Voici ce dont il s'agit, Perceval.

Stephen raconta ici en peu de mots ses sombres méditations, tandis qu'il veillait au chevet de son ami blessé. Il parla de sa jalousie, de l'inconnu de Temple-Church et de sa ressemblance avec l'assassin de son père.

— Quelque chose manquait à cette ressemblance, Frank, ajouta-t-il. Quelque chose dont je ne pouvais point me rendre compte... et c'est vous qui, en rêvant, avez mis fin à mes incertitudes.

— Comment cela? demanda Frank.

— Je cherchais le trait, — la chose, — qui manquait à cet homme pour ressembler parfaitement au meurtrier... et vous avez prononcé le nom de la chose qui manquait...

— Ah!... fit insoucieusement Perceval.

— Vous avez dit: la cicatrice...

— La cicatrice! répéta Frank, qui pâlit et se souleva à demi.

— Puis vous avez dépeint cette cicatrice...

— Ah! fit encore Perceval, mais non plus cette fois avec insouciance; — et... dites-moi, Stephen... ai-je prononcé le nom du marquis de Rio-Santo?

— Non, répondit Stephen qui, à son tour, s'étonna; — vous savez donc ce que je veux dire?

Frank tourna la tête vers le portrait de miss Harriet Perceval qu'éclairaient confusément les derniers rayons du jour.

— Oui, Stephen, oh! oui, murmura-t-il avec une douloureuse émotion; — je sais ce que vous voulez dire... Pauvre sœur!... Ce rêve me vient souvent... et c'est un horrible rêve!...

CHAPITRE XVI.

SUR LA GRAND'ROUTE.

Le regard que Frank Perceval avait jeté sur le portrait de sa sœur était si douloureux, ses dernières paroles étaient empreintes d'une tristesse si profonde, que Stephen garda un silence embarrassé, craignant d'avoir involontairement ravivé de cuisans souvenirs.

Il ne se trompait pas. Sa question venait de rouvrir une blessure plus cruelle que celle qu'avait faite l'épée du marquis de Rio-Santo.

Frank lui tendit la main et reprit:

— Vous êtes mon seul ami, Stephen, et je vous dois confiance... Mais il y a certaines douleurs qu'on recouvre d'un voile... certaines blessures qu'il ne faut point mettre à nu...

— Frank, interrompit Mac-Nab, excusez-moi, je vous en conjure, et ne dites pas un mot de plus.

— Je souffre bien, quand ce rêve envahit mon sommeil, reprit lentement Perceval qui sembla n'avoir point entendu l'interruption de Stephen; — pauvre Harriet!... elle était jeune... et belle... et heureuse, Stephen!... Approchez-vous de moi.. plus près encore, je veux vous dire pourquoi est morte ma sœur Harriet .. à vous seul, entendez-vous, Mac-Nab.

Il s'arrêta et parut un instant absorbé dans ses souvenirs. Stephen attendait.

— C'est un récit étrange! poursuivit Perceval, — étrange et tout plein d'aventures qui sembleraient être du domaine de l'imagination... Hélas! tout y est vrai pourtant... tout n'y est que trop vrai!... Parfois, je doute, tant mes souvenirs ressemblent aux folles fantaisies d'un songe... Mais mon doute se brise contre le marbre d'une tombe, Mac-Nab...

C'était il y a deux ans. Harriet, recherchée en mariage par Henry Dutton, lord Sherborne, qu'elle aimait, voulut passer la fin de la saison auprès de notre mère, et nous partîmes pour l'Ecosse dans les premiers jours de juillet.

Harriet était une noble enfant: nous nous aimions tous deux. — Vous le savez, Stephen, car je vous parlais toujours d'elle autrefois, — nous nous aimions tous deux plus encore que ne s'aiment un frère et une sœur dans la vie commune. Aussi, le voyage fut-il charmant et joyeux. Nous étions seuls dans une chaise bien attelée. Nous causions d'avenir, nous causions de nos amours, de lord Sherborne, de Mary Trevor... Oh! Stephen, le temps passait vite, et nous n'avions garde de maudire les mauvais chemins des comtés du nord.

Nous franchîmes la frontière. Il faisait un temps magnifique et, lorsque nous entrâmes dans Annan, dix heures du soir sonnaient au clocher de la vieille église.

— Allons jusqu'à Lochmaben, me dit Harriet.

Je faisais toujours avec plaisir ce qui semblait lui plaire, Stephen.

— Allons jusqu'à Lochmaben, répondis-je; nous demanderons à coucher à monsieur Mac-Farlane, l'oncle de mon ami Mac-Nab.

Les chevaux de notre chaise furent changés et nous nous remîmes en route, conduits par un postillon écossais.

D'Annan à Lochmaben, vous savez cela mieux que moi, Stephen, puisque c'est votre lieu de naissance, la route passe incessamment au travers de paysages admirables. Nous regardions, ma sœur et moi, charmés de minute en minute par des aspects nouveaux, sombres, gracieux ou grandioses, auxquels la blanche lumière de la lune prêtait de fantastiques séductions.

Mais nous avancions bien lentement, parce que les belles routes sont rares dans les contrées pittoresques. — Ma montre disait minuit que nous étions encore à plusieurs lieues de Lochmaben.

Néanmoins, nous étions sans inquiétude aucune. Harriet s'applaudissait même de ce retard qui prolongeait les plaisirs de cette belle nuit.

Pauvre sœur! cette nuit vit son dernier sourire.

Je venais de replacer ma montre dans mon gousset, lorsque notre chaise heurta violemment contre un objet placé en travers de la route. Elle surmonta ce premier obstacle, grâce à l'élan des chevaux, mais ce fut pour retomber lourdement, désemparée, dans une tranchée qui, à vingt pas plus loin, coupait la largeur du chemin.

Ni Harriet ni moi ne fûmes blessés. Le postillon défila d'assez bonne grâce une kyrielle de jurons écossais, et maudit les agens-voyers du gouvernement qui, sous prétexte de réparer les routes, creusent de véritables piéges où viennent se prendre les pauvres voyageurs.

Cette tranchée, Stephen, était en effet bien réellement un piége; mais j'ai tout lieu de croire qu'elle n'avait point été creusée par la main des agens du gouvernement. Quant au premier obstacle qui avait commencé le désarroi de notre équipage, c'était tout bonnement un tronc d'arbre, jeté à dessein en travers du chemin.

Nous descendîmes. Je fis asseoir sur le gazon Harriet, effrayée, et je voulus visiter la chaise. A mon avis, elle aurait pu marcher encore. Néanmoins, le postillon écossais nous déclara, en appuyant son dire de force sermens, que continuer le voyage ce serait exposer gratuitement notre vie.

Je n'avais nulle raison de me défier de cet homme, Stephen. Je le crus.

Les nuits sont fraîches de l'autre côté du Solway. Lorsque je revins vers Harriet, elle commençait à trembler de froid.

— Où passerons-nous la nuit, Frank? me demanda-t-elle.

C'était plus que je ne pouvais dire, et je renvoyai la question à notre postillon, qui me répondit :

— Il y a bien le château du laird, de l'autre côté de la montée, Votre Honneur; mais du diable si Duncan de Leed se dérangerait à cette heure de nuit pour nous ouvrir!...

— Vous étiez si près que cela de Crewe? interrompit ici Mac-Nab.

— Nous étions à un mille tout au plus du château de votre oncle, Stephen. Et encore, lorsque je dis un mille, c'est pour me conformer à la mesure de notre postillon, car je crois, moi, que nous en étions beaucoup plus près que cela.

— Poursuivez, dit Stephen. Je devinerai bien facilement par la suite de votre récit la place où s'arrêta votre chaise... Ne connais-je pas chaque pouce du terrain qui est entre Annan et Crewe?

Perceval reprit :

— Et n'y a-t-il aux environs que le château du laird? demandai-je au postillon.

J'ignorais alors que celui qu'on appelait le laird fût monsieur Mac-Farlane.

— Il y a bien encore la ferme de Leed, au nord du château, répondit le postillon; mais autant aller jusqu'à Lochmaben!... Je ne vois guère que la maison de Randal...

— La maison de Randal Graham!... s'écria Stephen.

— Vous connaissez cette maison, Mac-Nab? demanda Frank.

— Si je connais cette maison!... Oh! oui, je la connais... C'est là que fut assassiné mon père...

— C'est là que fut déshonorée ma sœur! prononça Perceval d'une voix profonde et contenue.

Il y eut, entre les deux jeunes gens, un moment de silence douloureux. Frank s'était mis sur son séant et croisait ses deux mains sous sa couverture. Son noble visage pâli par la souffrance avait une expression d'austère tristesse. — Stephen appuyait sa tête sur sa main.

— C'est là une étrange coïncidence, dit enfin Perceval.

Puis il ajouta brusquement en levant les yeux sur son ami :

— Stephen, répondriez-vous de votre oncle Mac-Farlane?

— Je ne vous comprends pas!... murmura le jeune médecin étonné.

— Vous avez foi en lui, je le vois, reprit Frank... c'est bien... Je vous prie de ne me point demander compte de ma question avant la fin de mon récit... Je crois, j'espère, que quelque clarté pourra jaillir pour tous les deux de cet entretien; car l'assassin de votre père, Stephen, doit être le bourreau de ma sœur.

— Je le crois comme vous, répliqua Stephen.

— La maison de Randal Graham, poursuivit Perceval, est, vous le savez, séparée de la route par un épais bouquet de chênes, et s'élève entre deux monticules boisés, sur la limite des ruines de l'ancienne abbaye de Sainte-Marie de Crewe... J'ignore du reste dans quelle position le château de votre oncle se trouve par rapport à la maison et aux ruines... jamais je ne suis revenu dans ce lieu funeste.

— Le château d'Angus Mac-Farlane, répondit Stephen, n'est autre chose que l'ancien corps de logis du couvent de Sainte-Marie Il s'élève au-delà des ruines, à un demi-mille de la maison de Randal.

— Ah! fit Perceval, dont le front se plissa; — l'Ecossais m'avait menti... Et, dites-moi, Stephen, savez-vous?.. Mais vous étiez bien jeune quand vous avez quitté le comté de Dumfries...

— Je connaissais les ruines comme cette chambre, Frank, et je n'ai rien oublié.

— Eh bien! vous pourrez peut-être me répondre... N'entendîtes-vous parler jamais de souterrains... de passages communiquant, à travers les ruines, entre la maison de Randal et le château de Crewe?

— Jamais, répondit Stephen.

— Où communiquent-ils alors? murmura Frank, comme en se parlant à lui-même.

Il ajouta tout haut :

— Y a-t-il donc, dans les environs, un autre château que celui de Crewe?

— Aucun, à plus de deux lieues à la ronde... Mais qui vous a parlé de l'existence de ces souterrains?

— Je les ai traversés, répliqua Frank; — ils sont longs et, dans leurs vastes détours, un homme peut aisément se perdre... Nous reviendrons sur ce sujet, Stephen. — Il était un peu plus de minuit lorsque nous arrivâmes au seuil de la maison de Randal. Ma sœur souffrait et avait peur par ces sauvages et sombres chemins que n'éclairait plus la lumière de la lune. Moi-même je me sentais tourmenté d'une vague inquiétude.

Le postillon frappa. Presque aussitôt nous entendîmes battre le briquet à l'intérieur et une voix nous cria : — Qui vive?

— Bien votre serviteur, monsieur Smith, répondit le postillon. C'est un jeune lord et sa lady, dont la chaise s'est brisée au-dessus du Trou de Roos, — que le ciel confonde les gens du roi payés pour entretenir les bonnes routes d'Ecosse! — brisée comme un verre, monsieur Smith.

— Et toi, qui es-tu? demanda la voix.

— Oh! moi, je suis le postillon Saunie, — Saunie d'Annan, — Saunie l'aboyeur, monsieur Smith.

La porte s'ouvrit. — Monsieur Smith, personnage dont la figure se cachait presque entièrement sous un vaste garde-vue de soie verte, nous accueillit par un froid et cérémonieux salut.

— Monsieur, lui dis-je, veuillez accueillir tout d'abord mes remercimens. Sans votre hospitalité...

— Jeune homme, interrompit monsieur Smith avec un son de voix cafard, — j'espère que ni vous ni la jeune dame n'êtes dans les lacs de la grande prostituée qui s'asseoit sur sept montagnes? *

— Nous ne sommes pas catholiques, monsieur.

— Dieu soit béni, jeune homme... Et j'espère que la jeune dame vous appartient chrétiennement, qu'elle est la chair de votre chair...

— Cette jeune dame est ma sœur, répondis-je.

— Ah! fit monsieur Smith, qui, sous son garde-vue, me parut faire subir à la pauvre Harriet un minutieux examen; — Maudlin!

— Qu'y a-t-il? cria de loin une voix flûtée.

— Faites préparer deux chambres séparées, dit monsieur Smith.

— Monsieur, voulus-je objecter, — ma sœur est faible et souffrante; je désirerais ne point la quitter.

— Fi! jeune homme, fi!... La nuit est l'heure de puissance du démon tentateur... La nuit...

— Quoi! monsieur, m'écriai-je avec indignation et dégoût, — oseriez-vous supposer?...

— Le cœur humain, jeune homme, déclama monsieur Smith en nasillant, est un sépulcre blanchi... La chair est faible... et si vous ne voulez point vous conformer aux règles de ma maison, allez-vous-en coucher au clair de lune.

Monsieur Smith salua gravement et se retira.

L'instant d'après un valet apporta quelques rafraîchissemens, auxquels Saunie, notre postillon, fit le plus grand honneur. Harriet et moi, nous touchâmes à peine aux mets qui nous furent présentés.

— Quel est donc ce monsieur Smith? demandai-je à Saunie.

— Oh! s'écria-t-il la bouche pleine, — c'est ce gentleman qui vous a parlé tout-à-l'heure avec une visière verte sur le nez.

— J'entends bien, mon brave, mais quel homme est-ce?

— Quel homme c'est? répéta Saunie d'un air innocent; — oh! c'est un homme comme vous et comme moi, milord... Je vais me coucher... Soyez tranquille; demain, la chaise marchera tout aussi bien qu'il le faudra pour vos besoins.

Harriet et moi nous suivîmes l'exemple de Saunie et nous nous retirâmes dans nos chambres. Elles étaient contiguës et séparées seulement par une porte close, à travers laquelle nous aurions pu causer. — Je pensai, qu'au demeurant, monsieur Smith aurait pu faire pis que cela.

J'entendis Harriet se mettre au lit, et sa douce voix me cria bonsoir!

J'étais las. Je me jetai tout habillé sur ma couche et je m'endormis presque aussitôt; — mais, vous savez, Stephen, de ce sommeil inquiet, léger, vivant, qui laisse aux organes la faculté de sentir.

Ce sommeil est perfide, mon Dieu! on entend et l'on croit rêver...

Ce fut ce qui m'arriva. Ma fenêtre était restée par hasard ouverte. A peine avais-je fermé les yeux qu'un bruit de voix contenues vint tourner autour de mes oreilles. — Aujourd'hui que je me rends compte des événemens, je pense que ces voix venaient du dehors et qu'on causait sous ma fenêtre.

— Elle est belle, disait une voix que je crus reconnaître pour celle de monsieur Smith, bien qu'elle eût dépouillé son accent de cafardise puritaine.

— Oui, répondait une autre voix, mais ce n'est pas la jeune duchesse de ***, et du diable si c'est la peine de jeter des chênes en travers de la route pour si peu de chose!... C'est prendre un lapin dans un piége à loup, ma foi!

— Elle est belle, dit encore monsieur Smith, et Son Honneur est au château.

— Je sais bien... Son Honneur n'en fera qu'une bouchée à — mais il devait y avoir cinq mille livres et des bijoux dans la chaise de Leurs Grâces, le duc et la duchesse de ***, tandis que dans la chaise de ceux-ci nous n'avons rien trouvé du tout... On ne creuse pas des tranchées pour cela, major, que diable!

— Eh! Paulus, mon ami, le chêne et la tranchée ne seront pas perdus, — bien que, après tout, le chêne soit trop mince et la tranchée mal faite, puisque la chaise de ce jeune sot est en parfait état; — Leurs Grâces y viendront à leur tour.

— Je ferai donner un coup de pioche à la tranchée, grommela Paulus.

— Moi, je vais m'occuper de la jeune dame, dit Smith, — ou le major; — Son Honneur aura là un dessert de son goût.

Stephen, j'entendais tout cela, tout et parfaitement. Pas un mot ne m'échappait. — Mais j'avais un voile sur l'intelligence et je croyais rêver... Cela vous est arrivé sans doute. Je croyais rêver, et pourtant je raisonnais vaguement; je me disais que ce rêve était évidemment produit par l'impression défavorable qu'avait faite sur moi monsieur Smith.

Cette lueur indécise qui éclaire l'esprit en ces momens, Stephen, sert à enraciner l'erreur, de telle sorte que l'action des objets extérieurs, les sons, les odeurs et jusque aux attouchemens se combinent d'eux-mêmes avec cet état de demi-somnambulisme et viennent en aide au sommeil.

Je n'entendis plus rien, et je m'endormis réellement en murmurant :

Ce que c'est que les rêves! je gage que celui-ci va revenir.

Il revint, Stephen. Ou plutôt le drame affreux dont je venais d'entendre la première scène se poursuivit près de moi.

Et mon oreille continua de saisir les sons avec une netteté singulière. Mais le sommeil de mon intelligence faussait les perceptions de mes organes éveillés.

J'entendis un bruit sourd dans la direction de la chambre d'Harriet, puis des cris étouffés, — des plaintes, — puis le silence se fit.

Toujours le rêve.

Nul bruit ne se faisait plus ouïr lorsque je fus éveillé en sursaut par un de ces chocs électriques qui viennent parfois secouer le sommeil. — On croit tomber en un précipice, trébucher au bord d'un gouffre, que sais-je?... Je sautai sur le parquet.

Toutes ces choses que j'avais entendues pendant mon sommeil revinrent à mon esprit et le remplirent d'une vague épouvante. Je ne croyais point encore à leur réalité, mais sait-on, par le trouble des nuits, le chemin que suit la peur pour entrer dans notre âme?

Je m'approchai doucement de la porte d'Harriet, je mis mon oreille à la serrure. — Rien!

Qu'attendais-je? qu'aurais-je voulu entendre? rien. Harriet dormait sans doute. — Et ce silence me fit frissonner.

— Harriet! prononçai-je doucement.

Rien encore.

— Harriet! Harriet! m'écriai-je

Toujours le même silence.

Alors ma tête et mon cœur s'emplirent de navrantes appréhensions. J'entrevis la vérité. Ce que j'avais pris pour un rêve s'était réellement passé auprès de moi.

Je criai, je frappai furieusement la porte à l'aide de mes poings fermés. — Nulle voix ne me répondit.

— L'ont-ils assassinée? me demandai-je, tandis qu'une sueur froide inondait mon front.

Je saisis la barre de fer de la fenêtre, et, m'en servant comme d'un levier, je jetai la porte d'Harriet en dedans. — La lune, pénétrant à travers une croisée sans rideaux, inondait la chambre de ses rayons.

Le lit de ma sœur était vide.

---

* Cette ambitieuse et absurde métaphore est restée dans le langage usuel des presbytériens d'Écosse. Elle veut dire tout bonnement l'Eglise romaine.

CHAPITRE XVII.

ROMAN.

On avait enlevé Harriet, poursuivit Perceval; ces plaintes que j'avais entendues dans mon sommeil, c'étaient les cris de détresse de ma pauvre sœur.

Je m'élançai vers le lit vide et je mis ma main entre les couvertures qui étaient chaudes encore.

Les ravisseurs ne pouvaient être loin; mais de quel côté diriger mes recherches?

La chambre où avait couché Harriet avait trois portes, l'une d'elles donnait sur ma propre chambre, la seconde, que je l'avais entendue fermer elle-même à double tour, était restée dans le même état; la troisième enfin ouvrait son étroit battant au pied du lit, vis-à-vis de la fenêtre...

Stephen mit la main sur le bras de Perceval.

— Je connais cette chambre, dit-il, qui fut aussi funeste pour moi que pour vous, Frank... C'est par cette petite porte, percée au pied du lit, que je vis s'introduire une fois deux hommes dont l'un portait un masque sur son visage... l'autre tenait en main un flambeau. Mon père dormait dans le lit où dormit plus tard votre malheureuse sœur... Mais continuez votre récit, Perceval, j'écoute.

Stephen tremblait en prononçant ces paroles. — Frank et lui étaient là en face l'un de l'autre, pâles tous deux et tous deux sous le coup de la même émotion, poignante et profonde. Il semblait que cette étrange coïncidence qui rattachait au même lieu les souvenirs de leurs malheurs les rapprochât en ce moment et serrât davantage la chaîne de leur mutuel dévoûment; mais il semblait aussi que cette circonstance mît une teinte plus lugubre sur la tristesse de chacun d'eux et assombrît davantage leur passé, en condensant sur un seul point deux catastrophes terribles, en additionnant deux douleurs.

— On m'a conté autrefois l'assassinat de monsieur Mac-Nab, Stephen, reprit Perceval, mais on me l'a conté vaguement. Vous m'en direz les détails... Peut-être, pour ces deux crimes commis au même lieu, n'y a-t-il qu'un seul coupable... Et je vous aime assez, Mac-Nab, pour vous donner partage en ma vengeance.

— Et vous êtes le seul homme au monde, Frank, répondit Stephen en lui serrant la main avec force, avec qui je puisse consentir à mettre en commun ma haine pour l'assassin de mon père... Que fîtes-vous après la disparition de votre sœur?

— Je demeurai un instant comme anéanti. Mes deux mains serrèrent convulsivement mon cerveau qui refusait de penser. Mon œil hagard et troublé parcourait la chambre en tout sens et croyait apercevoir partout l'image d'Harriet... Ce qui arrivait me semblait être impossible. Je me disais que nos lois ont purgé depuis longtemps les Trois-Royaumes de ces repaires de bandits dont l'audace effrayait nos pères. Je me disais... Puis l'évidence, l'évidence inexorable étouffait ce doute bienfaisant.

Un instant j'allai jusqu'à espérer que j'étais fou.

J'étais assis sur le pied du lit. Ce moment de trouble infini qui me rendait incapable de toute détermination dura environ une minute.

Au bout de ce temps, le besoin d'agir secoua ma torpeur; je me levai d'un bond et, sans réfléchir, je me jetai à corps perdu dans l'espace sombre qui se trouvait au delà de la petite porte ouverte.

En un autre moment je me serais tué sans doute, car la porte donnait sur un escalier de granit, dont les degrés hauts, étroits, usés, descendaient à une grande profondeur.

— Ah!... dit Stephen, comme s'il se fût attendu à une autre conclusion.

Puis il ajouta presque aussitôt :

— Ceci est étrange, Perceval. Derrière la porte dont vous parlez, je n'ai jamais vu, moi, qu'un mur de pierre.

— Je vous dis ce qui m'arriva, Stephen... et ce n'est pas la première fois du reste qu'on me parle de ce mur de pierre.. mais il y a dans mon récit des choses plus étranges encore. Attendez pour vous étonner.

Je m'étais élancé sans me douter le moins du monde de l'existence de cet escalier. A peine avais-je passé le seuil que le sol se déroba brusquement sous moi... Cet escalier dont je vous parle touche littéralement le seuil, Stephen.

— Entre le mur que j'ai vu, vu de mes yeux, Frank, répondit Mac-Nab, — mur tout rongé de mousse et qui semble aussi vieux que le monde, entre le mur et le seuil, il y a la place de deux hommes... Et je pense que c'était là que s'étaient cachés les meurtriers de mon père.

— Dieu sait que je n'ai pu me tromper, reprit Perceval, et chacune des circonstances de cette horrible nuit est gravée en traits de sang dans ma mémoire. — Je me laissai aller, mon élan m'emportait. Lancé ainsi sur cette pente raide et touchant à peine du pied, en passant, quelques degrés au hasard, je vins tomber sur la terre humide d'un souterrain, où je demeurai comme foudroyé durant quelques secondes.

Mais je n'étais qu'étourdi. L'instant d'après je me relevai sans blessure.

Une nuit complète m'entourait. — Au dessus de ma tête, à une très grande hauteur, apparaissait une faible lueur, reflet égaré des rayons de la lune qui passait par la petite porte que je venais de franchir.

Un instant, j'eus la pensée de remonter les degrés descendus, car comment croire que la voie où le hasard m'avait engagé me conduirait vers ma pauvre Harriet! Cette cave était peut-être sans issue. Je n'avais nulle idée de sa forme, nul soupçon de son étendue.

L'obscurité s'étendait de toutes parts comme un voile opaque autour de moi.

Mais au moment où je remettais le pied sur la première marche de l'escalier, un mouvement irréfléchi me porta une dernière fois à me retourner pour essayer encore de percer le mur de ténèbres où j'étais emprisonné.

Je vis un spectacle étrange, à la réalité duquel ma raison se refusa de croire tout d'abord. Je fermai les yeux pour échapper à la fantastique apparition qui venait de frapper ma vue, et qui, pour être bizarre jusqu'à l'impossible, m'affermissait dans l'idée que ma pauvre tête se perdait.

Mais quand je rouvris les yeux, je vis encore, je distinguai parfaitement, et, au lieu de remonter, je m'enfonçai aussitôt dans l'ombre du souterrain.

A une distance énorme, Stephen, distance dont je ne puis avoir une idée positivement exacte, mais qui rapetissait les objets au point de prêter à un homme la taille d'une poupée, je venais d'apercevoir une vive lueur, et autour de cette lueur, distincts et vivement éclairés, quatre ou cinq personnages qui marchaient, groupés, portant au milieu d'eux un objet de couleur blanche.

— Ma sœur! ma pauvre sœur! m'écriai-je.

Car, dès ce moment, je devinai, je sentis que l'objet blanc porté par ces hommes que la distance qui nous séparait me montrait comme autant de nains était ma sœur — ou le cadavre de ma sœur.

Dès lors, plus d'irrésolution. Il fallait les suivre quoi qu'il pût en résulter, les atteindre à tout prix.

La soudaineté de l'apparition à une telle distance prouvait que la route à suivre n'était point directe. Il n'y avait point deux manières d'expliquer ce fait. J'étais dans des galeries souterraines d'une étendue extraordinaire. La maison de Randal s'élevait sur l'une des extrémités de ces galeries, l'autre aboutissait Dieu savait où. Le groupe, composé de cinq hommes et de ma sœur Harriet, cheminait dans les galeries à la vive lueur des torches. Moi, je n'avais rien pour me diriger. — Celui qui conduisait le groupe connaissait sa route; moi, je l'ignorais complétement.

Mais qu'importait tout cela !

Une seule notion existait en moi : la certitude qu'il y avait des dangers à éviter, puisque la petite caravane n'avait point suivi la ligne droite et s'était montrée à moi tout-à-coup au détour d'une galerie dont la paroi m'avait caché jusqu'alors l'éclat des torches.

Vous sentez, Stephen, combien cette notion était vaine, puisqu'elle me disait le péril sans m'apprendre les moyens de l'éviter.

Ma boussole était le groupe et ses torches. J'apercevais toujours en effet la nocturne caravane, comme on voit les passans du haut de la lanterne de Saint-Paul lorsqu'on applique à son œil le gros bout de la longue-vue.

Certes, il y avait peu d'espoir.

Je pris ma course, néanmoins, les bras en avant, afin de ne me point briser du premier coup le crâne contre quelque saillie des parois inconnues du souterrain. Le sol de la galerie allait en descendant. Ma marche était rapide. En peu de temps je crus m'apercevoir que les hommes marchant devant moi grossissaient sensiblement à l'œil.

Mon courage redoubla.

Mais, à mesure que j'avançais, un bruit lointain et qui d'abord n'avait été qu'un sourd murmure arrivait plus distinct à mon oreille.

C'était quelque chose comme le bruit d'une chute d'eau tombant d'une considérable hauteur...

— Le torrent de Blackflood ! murmura Stephen.

— Je pensais que vous ne connaissiez point ces galeries, Mac-Nab ? dit Perceval qui regarda fixement son ami.

Stephen sourit avec amertume.

— Frank, dit-il, nous n'avons en ce monde vous que moi, moi que vous pour ami... Ne nous défions pas l'un de l'autre... Je crois deviner que vous soupçonnez mon oncle Mac-Farlane : je n'ai nulle raison pour être de votre avis, car je respecte et j'aime le père de ma pauvre Clary... — mais je ne le soutiendrais pas au prix d'un mensonge.

— Pardonnez-moi, Stephen, balbutia Perceval, honteux, mais trop loyal pour dissimuler après coup un involontaire mouvement de doute.

Stephen lui tendit la main.

— Je ne connais pas les souterrains dont vous parlez, poursuivit-il. Jamais je n'eus la moindre nouvelle de leur existence, et je crois pouvoir affirmer qu'ils sont ignorés dans le pays. — Mais, leur existence admise, — et je ne doute jamais de ce que vous avancez, Perceval, — s'ils sont traversés par un courant d'eau, ce doit être nécessairement le torrent de Blackflood, qui disparaît en effet brusquement sous la roche de Traqhair, au sud des ruines de Sainte-Marie de Crewe.

— Pardonnez-moi, Stephen, dit encore une fois Perceval ; — quant aux soupçons que je puis avoir sur monsieur Mac-Farlane, je vous en ferai juge...

Je fus longtemps avant d'atteindre l'endroit d'où partait ce bruit dont je vous ai parlé. Le sol du souterrain descendait toujours, par une pente douce, peu sensible à la vérité, mais continue. A mesure que j'avançais, je sentais sous mes pas un terrain plus gras et plus glissant.

Bientôt un air humide vint frapper mon visage. Le fracas de la chute redoublait. Il n'y avait plus à s'y tromper.

Quelques pas encore, et je vis une nappe blanche trancher parmi l'obscurité : c'était l'écume de la chute.

J'avançais toujours, malgré la pluie fine et froide qui commençait à me fouetter le visage. J'avançai jusqu'à ce que mes pieds touchassent l'écume phosphorescente du petit lac creusé par le poids des eaux du torrent de Blackflood, comme vous l'appelez.

Évidemment ce lac et cette chute étaient cause du détour pris par les gens que je poursuivais, détour qui m'avait caché d'abord la lumière de leurs torches. Mais quelle était cette route de traverse ? où la prendre ?

J'allai à droite, j'allai à gauche, et des deux côtés je trouvai, au bout de quelques pas, la paroi pleine et suintante du souterrain, qui était fort étroit en ce lieu.

Puis je revins vers la nappe d'écume, Stephen, et donnant mon âme à Dieu, je me plongeai dans le torrent.

Ce fut un rude travail. — Le courant m'emporta d'abord avec une force irrésistible ; mais je fis des efforts désespérés, parce que je connaissais le peu de largeur de la galerie et que je redoutais par-dessus tout d'aborder au loin, dans quelque autre boyau souterrain où ma course s'égarerait sans utilité pour ma sœur.

Heureusement le courant donnait surtout à l'endroit d'où j'étais parti. Après une douzaine de brasses, je me trouvai dans des eaux plus tranquilles. — Et il était temps, Stephen, car je voyais déjà un mur noir s'interposer entre mon œil et la moitié du groupe, point lumineux qui me servait toujours de boussole. — Si j'eusse dérivé de la largeur de mon corps, j'aurais perdu ma route.

Je touchai le bord opposé juste à l'angle de ce mur noir qui n'était autre chose que la paroi de la galerie, — et je repris ma course.

Le sol montait de ce côté comme il descendait de l'autre. Je courais de toute ma force afin de garder la chaleur à mes membres transis, auxquels se collait le drap alourdi de mon costume de voyage. — Le groupe devenait plus distinct ; j'approchais : je le gagnais...

Le groupe s'arrêta tout-à-coup. J'étais alors assez proche pour distinguer au devant de lui une porte percée dans le mur du souterrain. La porte s'ouvrit. — Les torches disparurent.

Oh ! Stephen, ce coup auquel je devais m'attendre me terrassa. — J'eus l'imprudence de faire plusieurs tours sur moi-même pour chercher au loin une lueur, quelque chose qui pût me guider : je ne vis rien, et, quand je m'arrêtai, impossible de me rendre compte de la direction à suivre ! Les torches avaient disparu : de quel côté ? je ne m'en souvenais plus. — Le bruit de la chute se faisait entendre encore ; mais mille fois brisé par les voûtes inégales du souterrain, il arrivait à mon oreille comme un sourd murmure, résonnant à droite aussi bien qu'à gauche, en arrière aussi bien qu'en avant.

J'étais perdu.

Je me laissai tomber sur mes genoux, sans force désormais et sans courage. Je me plaignais comme un enfant ; je pleurais comme une femme, et le blasphème, compagnon de toute faiblesse, se pressait sur ma lèvre...

Mais Dieu avait marqué cette nuit pour porter au comble mon martyre, et j'eusse été trop heureux de mourir, perdu dans la nuit de ces immenses galeries.

Au moment où mon désespoir me clouait, inerte, au sol humide du souterrain, j'entendis retentir au loin le pas lourd d'un homme, et une voix s'éleva, qui chantait des couplets campagnards.

Je me glissai hors de la voie et me tins debout contre le mur de la galerie. L'homme passa, chantant toujours. — Je pense que c'était Saunie, notre postillon, — je le suivis.

Saunie n'avait point de torche, mais il chantait, et d'ailleurs le bruit de son pas eût suffi à me guider.

Nous marchâmes quelques minutes encore. — J'estime avoir été en tout une demi-heure dans le souterrain. — Au bout de ce temps, j'entendis une porte tourner en grinçant sur ses gonds rouillés, et le bruit des pas de Saunie cessa tout-à-coup.

Je me trouvais seul encore et sans guide. Mais j'étais bien près du but, et quelque chose me semblait luire faiblement en avant de moi.

C'est ici, Stephen, que je pus juger ou plutôt conjecturer l'immense étendue de ce souterrain. La lueur que j'entrevoyais venait du dehors : c'était le reflet d'un reflet, car les rayons de la lune ne pouvaient pénétrer jusqu'en bas. Cette lueur frappait sur un pan de muraille maçonnée où se trouvait précisément la porte où Saunie, et avant lui sans doute les gens qui enlevaient ma sœur, avaient disparu.

De l'endroit où j'étais encore, je ne pouvais voir d'où venait la lueur ; mais en arrivant auprès de la porte, j'aperçus à une grande hauteur un trou qui me montra le ciel étoilé.

A mes côtés, les murs de la galerie cessaient. Je me trou-

vais dans une sorte de demi rond-point dont les aboutissans s'éclairaient vaguement à la lueur qui descendait du trou. — C'étaient douze ou quinze galeries semblables à celle que je venais de quitter.

Aussi larges et sans doute aussi longues.

On pourrait errer bien des jours, si la mort ne se mettait pas en travers, dans ce ténébreux labyrinthe, Stephen!...

D'en bas, à cette distance, le trou me semblait être recouvert d'une dentelle. Il doit y avoir une grille de fer sur son orifice, qui est comme le soupirail de ces gigantesques caves.

Mais vous le connaissez sans doute, Stephen, car il doit se montrer au ras du sol?

Mac-Nab hésita.

— Il y a, dit-il enfin, le *Greedy-Hole* (le trou gourmand), où l'ancien laird de Crewe fit, selon la chronique, jeter mille tombereaux de terre sans pouvoir le combler... J'y ai moi-même laissé tomber souvent de gros cailloux sans entendre jamais le bruit de leur chute.

— Et où est situé ce trou? demanda Perceval.

— A cinquante pas en avant du perron de Crewe, répondit le jeune médecin.

— De sorte que j'étais sous la cour du château, reprit lentement Perceval; de sorte que l'espace compris au delà de la porte doit être sous le château lui-même.

— Je le pense ainsi, murmura Stephen; — qu'y a-t-il donc au delà de cette porte?

— Il y a longtemps que je vous aurais confié cette lugubre histoire, ami, reprit Frank au lieu de répondre, si je n'avais au fond du cœur un soupçon terrible et que vient confirmer fatalement depuis une heure chacune de vos paroles.

Ne m'interrompez pas : j'ai l'intention de ne vous rien cacher.

Toutes ces choses, le rond-point, le soupirail, les galeries n'attirèrent que bien faiblement mon attention. Je n'étais pas là pour réfléchir ou regarder.

Je poussai la porte qui s'ouvrit d'elle-même et se referma sur moi.

Un bruit confus de chants et de rires vint frapper mon oreille.

En tâtonnant dans l'obscurité, je rencontrai une autre porte qui céda comme la première. — Un cri de stupéfaction s'échappa de ma poitrine, et je fermai les yeux, blessés par l'éclat éblouissant de mille bougies, dont la lumière se mirait aux facettes d'innombrables cristaux, et s'épandait en gerbes étincelantes, dont les feux croisés aveuglaient le regard.

CHAPITRE XVIII.

ORGIE.

L'endroit où je me trouvais ainsi introduit à l'improviste, continua Frank Perceval, était une vaste salle voûtée, dont l'éclairage splendide me frappa surtout à cause de l'obscurité profonde où je tâtonnais naguère.

La salle avait la forme d'une nef, et je pense qu'elle avait dû servir de chapelle catholique, soit au temps des premières persécutions subies par les chrétiens dans nos îles, soit à l'époque des persécutions plus modernes qu'amena la réforme après elle. Ses murs, formés d'énormes pierres humides, renvoyaient en ternes reflets l'éblouissante lumière des lustres.

Au bout de la nef, à la place où se trouve d'ordinaire le maître-autel d'une église, une estrade s'élevait sur laquelle des musiciens, vêtus de costumes éclatans et d'une magnificence théâtrale, composaient un orchestre complet.

Au centre était une vaste table, couverte de flacons et de mets recherchés, autour de laquelle s'asseyaient quarante ou cinquante moines, couverts de la robe austère des disciples de Saint-François. Tous avaient de longues barbes qui cachaient les trois quarts de leurs visages.

A côté de chacun de ces faux moines, il y avait une femme, belle et magnifiquement parée, les seins nus, la chevelure au vent et parsemée de diamans ou de fleurs.

Ces hommes et ces femmes buvaient en riant follement. L'antique chapelle s'emplissait des bruits insensés de l'orgie. — C'étaient des rires sans fin, de bruyans baisers, des chants, des blasphèmes.

Il y avait quelque chose de sinistre et d'impie dans la profanation d'un habit sacré qui n'est plus pour nous, protestans, qu'un vieux souvenir, il est vrai, mais qu'il faut au moins respecter ou couvrir du voile de l'oubli comme tout ce qui est mort...

C'était une insulte odieuse à ces voûtes catholiques, un outrage sans excuse et sans nom.

Ces femmes demi-nues dont la blanche peau ressortait sur la sombre bure des robes religieuses, ces brûlans sourires sous ces froides voûtes, ces chants joyeux dans ce tombeau, tout cela me frappa d'un saisissement étrange. Je crus au diable, au sabbat, à l'enfer!...

Cette joie n'était point la joie des hommes. — C'était une allégresse sauvage et sacrilége, soufflant par impétueuses bouffées, puis s'éteignant tout-à-coup en un mortel silence. — Puis encore les femmes souriaient, les instrumens chantaient, et les verres emplis se choquaient.

Je ne vis pas cela tout de suite. Mon premier regard n'aperçut que lumière, lumière éblouissante et prodiguée à l'infini. Pendant que j'avais les yeux fermés pour me soustraire à l'éclat blessant de tous ces feux qui miroitaient, étincelans devant moi, j'entendis une clameur tonnante, et je me sentis saisir par deux bras puissans dont l'étreinte me réduisit tout d'un coup à l'impuissance la plus complète.

L'instant d'après on me jetait, garrotté solidement, sur une pile de coussins entassés contre le mur de la chapelle.

C'est alors seulement, Stephen, que je pus voir les détails de cette incroyable fête.

S'il faut le dire, dans le premier moment ma surprise et ma curiosité furent excitées à un tel point, que je perdis le sentiment de mon malheur. Ma conscience se faussa; j'oubliai ma situation désespérée, et durant une minute je crus assister à la plus bizarre de toutes les représentations théâtrales.

On ne s'occupait de moi en aucune façon. La clameur qu'avait soulevée mon apparition soudaine s'était éteinte en un éclat de rire. Le moine qui venait de me terrasser avait repris sa place. — Je ne l'aurais pas su distinguer au milieu de ses compagnons.

Et l'orgie continuait.

Mon œil cependant glissait curieusement de l'un à l'autre de ces bandits déguisés en religieux. Il y avait parmi eux, Stephen, je vous jure, des physionomies énergiques et distinguées au plus haut degré. Il y avait des yeux expressifs, des fronts blancs et penseurs, de fins sourires, — et, par un singulier jeu du hasard, plusieurs de ces figures ne me semblèrent point inconnues. Je crus avoir rencontré déjà plusieurs d'entre elles sur mon chemin.

Où? — Stephen, il faut mettre cela peut-être sur le compte de mon trouble, mais je ne pouvais placer ces visages que dans les salons de la haute aristocratie, et ma mémoire s'obstinait à isoler leurs traits de cette barbe envahissante, leurs tailles de ces frocs empruntés, pour se les représenter revêtus du costume fashionable de nos soirées de Londres...

C'étaient là de bien frivoles pensées dans un moment si terrible, n'est ce pas? Je le confesse, ami, et je m'étonne de les avoir eues; mais elles s'imposaient à moi malgré moi...

Depuis, j'ai rarement mis le pied dans les salons de notre fashion. Pendant la première année qui suivit cette nuit fatale, je me tins à l'écart; mon cœur était en deuil. Pendant toute la seconde, j'ai voyagé loin de l'Angleterre.

Mais une fois, — la seule fois, je pense, où je me sois

trouvé dans un raout depuis lors, — il y a de cela un peu plus d'un an, je me trouvai face à face dans les salons du duc de Buccleugh avec un homme dont le regard me fit tressaillir. J'aurais juré que cet homme était un des faux moines du souterrain de Sainte Marie de Crewe...

— Eh bien? dit Stephen.

— Eh bien! reprit Frank, — cet homme était l'un des officiers les plus distingués de notre armée, le colonel sir George Montalt...

Et dimanche encore, après un an d'absence, au bal de lord James Trevor, n'ai-je pas cru reconnaître dans ce marquis de Rio-Santo...

Mais vous ne me comprendriez pas maintenant, Stephen, et je continue mon récit.

Presque toutes les femmes qui s'asseyaient à ce banquet nocturne étaient admirablement belles. C'étaient en outre de ces créatures dressées aux labeurs du mal, qui savent l'orgie et que l'ivresse n'abat point. Leur nombre dépassait quelque peu celui des hommes. Elles tâchaient à l'envi l'une de l'autre à se faire plus charmantes; leurs poses s'abandonnaient, lascives et molles; leurs sourires chatoyaient; leurs bouches demi-closes quêtaient l'amour, et mille voluptueuses promesses couvaient sous le feu voilé de leurs yeux alanguis.

Parfois le fracas général se taisait; l'orchestre disait doucement quelque chanson suave, et l'on n'entendait plus qu'un murmure. La débauche changeait d'aspect. Cinquante tête-à-tête chuchottaient autour de l'immense table : çà et là un bras blanc se pendait au fauve collet d'une pélerine de bure, et une bouche rose se cachait, avide, sous la noire toison d'une barbe de moine.

Et tout cela, Stephen, je vous le dis encore, sous des flots de lumière, entre les murs humides d'une vieille chapelle, dont les parois crevassées gardaient quelques lambeaux de fresques saintes, — sur un sol tout pavé de tombeaux!

Mon œil avait fait à peu près la moitié du tour de la table, lorsqu'il s'arrêta sur un personnage dont le grand air et l'évidente supériorité captivèrent aussitôt exclusivement mon attention. Cet homme semblait être le roi de ce peuple ténébreux, l'abbé de ce sacrilége monastère. Son siége, placé au centre de la table, était plus large et plus élevé que celui des autres convives. Il avait la forme d'un trône.

Jamais je ne vis rien d'aussi beau que cet homme, Stephen. Il portait une sorte de simarre de soie d'une couleur éclatante, dont les plis amples se drapaient avec majesté. Son visage, comme celui de ses compagnons, était en partie caché par une longue barbe : la sienne était noire et descendait en flots abondans jusque sur sa poitrine. Ce qu'on voyait de ses traits allait bien avec cette austère parure. Ses yeux, doux, penseurs, impérieux, terribles tour à tour, avaient réellement une puissance surhumaine. Son front était calme et jeune, parmi ces fronts bronzés ou rougis, et quand il souriait tout semblait s'éclairer autour de lui.

Malgré le sans-gêne de l'orgie, les convives témoignaient à cet homme un respect extraordinaire. Chacun s'inclinait en lui parlant et l'assemblée entière se levait pour porter sa santé. Vers lui se dirigeaient les plus doux sourires de toutes ces belles femmes, et dans ces sourires, convergeant vers un but unique, il y avait quelque chose de craintivement adorateur. — Ainsi doivent faire, Stephen, les almées du harem se disputant un regard du sultan.

On appelait cet homme *Son Honneur*.

Il répondait aux hommages de tous avec ce laisser-aller royal, apanage naturel du pouvoir absolu. Son sourire était courtois mais fier, et sa condescendance se mélangeait de hauteur.

Auprès de cet homme, sur le même siége et enlacée dans ses bras, il y avait une femme dont la toilette contrastait étrangement avec les toilettes environnantes. Dans ses longs cheveux blonds épars il n'y avait ni perles ni diamans, ni fleurs. A ses blanches épaules ne se rattachait point le corsage plissé d'une robe de satin ou de velours. — Elle était vêtue d'un peignoir de toile, garni d'une ruche de mousseline.

Il semblait qu'elle eût quitté sa couche à la hâte pour venir s'asseoir à la fête et présider l'orgie.

Je ne voyais point son visage. Elle me tournait le dos et appuyait paresseusement sa tête sur l'épaule de Son Honneur, qui élevait de temps en temps un verre de cristal taillé jusqu'à sa lèvre. — Et cette femme buvait.

A la vue de cette blonde enfant, Stephen, une douleur aiguë m'avait pris au cœur. Mon sang s'était figé dans mes veines, sous l'étreinte d'une indicible épouvante. — Car dans cette bacchante demi-nue qui trempait sa lèvre au verre d'un bandit et s'abandonnait à ses publiques caresses, j'avais cru reconnaître ma sœur...

— Oh! fit Stephen avec reproche.

— N'est-ce pas que c'était une folle pensée? s'écria Frank dont l'œil grand ouvert brilla d'un fiévreux éclat tout à coup; n'est-ce pas que c'était une insulte amère à l'angélique pureté de ma pauvre Harriet?... un inexcusable outrage au noble sang de Perceval?... une folie, une faiblesse, une lâcheté?...

— C'était au moins une idée que votre trouble seul pouvait enfanter, Perceval, dit Stephen.

— Oh! oui... mon trouble était grand... mon angoisse aussi... et l'idée était folle... folle et lâche!...

Je la rejetai de toute ma force. Je fermai les yeux pour les rouvrir, pour regarder encore et regarder mieux.

C'étaient bien ses beaux cheveux blonds, mon Dieu! et la gracieuse courbure de ses épaules...

Et puis, ce peignoir de nuit!... ma sœur n'avait-elle pas été arrachée à son sommeil?

— Ah! Frank!.... interrompit Stephen.

— Merci... merci, Mac-Nab! prononça péniblement Perceval en serrant la main de son ami; — vous êtes un généreux garçon et je vous aime... Oh! vous défendriez Harriet, vous, contre quiconque oserait l'accuser d'avoir mis son front de vierge sur l'épaule d'un brigand, n'est-ce pas?...

— Mais vous délirez, ami, s'écria Stephen. Sur l'honneur, je la défendrais, moi qui l'ai connue... Mais quelle bouche assez lâche s'ouvrirait pour l'accuser?

Frank haletait; ses yeux s'égaraient.

— La bouche qui s'ouvrirait pour cela, Stephen, prononça-t-il tout bas et avec un calme effrayant, — se refermerait pour toujours... car moi seul ai le droit d'accuser la fille des Perceval!

Stephen fut frappé de stupeur et garda le silence.

Frank reprit :

— C'était une torture affreuse que la mienne. J'étais là, cloué à ma place, ne pouvant ni agir ni même changer en certitude le doute qui m'accablait. La jeune fille me tournait toujours le dos, et bien que mes yeux avides ne la quittassent pas d'une seconde, je ne pus réussir une seule fois à entrevoir son visage.

Tout le reste avait disparu pour moi. Il n'y avait plus dans cette foule que la jeune fille et l'homme que l'on appelait *Son Honneur*.

Eux semblaient avoir fait comme moi. Ils s'étaient isolés. L'homme à la simarre de soie tenait la jeune fille embrassée, lui souriait passionnément et l'attirait sur son cœur.

La jeune fille répondait à ses caresses.

Et il y avait dans leurs gestes à tous deux un amour qui était bien loin de ressembler à cette lascive pantomine qui faisait le tour de la table. Le beau moine avait des façons délicates et courtoises; la jeune fille gardait de la candeur jusqu'en son abandon.

Oh! Stephen, que je l'eusse mieux aimée comme les autres, voluptueuse avec habitude et savoir, expériente des finesses de la débauche!...

Dites-moi, pensez-vous qu'une pauvre enfant, violemmen arrachée à sa couche et transportée par des souterrains immenses, inconnus, à la rouge lueur des torches, dans les bras d'hommes à l'effrayant aspect, puisse perdre tout d'un coup la raison et tomber en proie à la plus complète démence?

A cette brusque question, Stephen, qui ne comprenait que

trop, mais voulait obstinément ne point comprendre, interrogea Frank du regard.

— N'êtes-vous pas assez habile pour me dire cela, monsieur? ajouta durement Perceval.

— Sans doute, répondit enfin Stephen; — l'effroi, la stupeur... on a vu des exemples...

Frank l'interrompit d'un geste et pressa son front entre ses deux mains.

— Excusez-moi, Mac-Nab, dit-il ensuite; — ce souvenir me fait délirer... Et d'ailleurs qu'ai-je besoin d'avoir l'avis de la science? Elle ne connaissait point cet homme : si beau qu'il fût, la fascination n'avait pu opérer en une demi-heure...

— C'était donc elle? murmura Stephen.

Frank bondit sous ses couvertures.

— Elle! qui? s'écria-t-il; — prétendez-vous parler d'Harriet Perceval, monsieur?

Un éclair de fureur brilla dans son œil, et il se dressa sur son séant en face de Mac-Nab étonné.

Mais sa colère tomba comme elle était venue, et il dit encore, tandis qu'une larme roulait lentement sur sa joue pâlie :

— Excusez-moi, Stephen. — Vous êtes bon... vous ne m'en voudrez pas... Cette scène affreuse est là, devant mes yeux... Je vois cet homme, et je la vois aussi, la pauvre fille...

Mon Dieu! je l'aimais tant!...

Pourquoi vous le cacher encore? c'était elle! c'était ma douce Harriet, ma sœur bien-aimée, ma petite sœur, qui était pure comme les anges, Stephen!

Frank sanglotait.

— Et figurez-vous cela, reprit-il d'une voix que ses larmes rendaient presque inintelligible; — c'était déchirant!... Vous pleurez, vous aussi!... Mon Dieu! moi j'ai vu cela sans mourir!... Harriet, la malheureuse enfant, mettait ses bras autour du cou de cet homme qu'elle prenait pour Henry Dutton, son fiancé!... Elle se croyait sans doute à la fête des épousailles et voulait cacher dans le sein de son amant sa pudique rougeur de mariée...

Elle eût été si heureuse avec Henri, qui est un noble cœur!

Oh! Stephen, comment s'étonner que le réveil l'ait tuée après ce songe horrible!...

Mais vous ne savez pas tout. — Et c'est assez pleurer, car elle n'est pas vengée.

CHAPITRE XIX.

SABBAT.

Frank Perceval interrompit un instant son récit. La douleur, évoquée, était venue, trop violente pour son état de faiblesse, et il n'avait pu supporter le choc de ses souvenirs tout à coup ravivés.

Il reprit au bout de quelques instans.

— On semblait oublier ma présence et nul ne faisait attention à moi. Le festin nocturne suivait son cours. L'ivresse de chacun s'exaltait, et le bruit montait de temps à autre jusqu'à couvrir complétement les accords de l'orchestre.

Son Honneur s'animait lui-même de plus en plus. Le verre de cristal passait incessamment de sa lèvre aux lèvres de la jeune fille, dont les traits demeuraient toujours invisibles pour moi.

Il la regardait, Stephen, avec des yeux où s'allumait la flamme d'un désir qui grandissait sans cesse et s'exaltait jusqu'à la passion. — Moi, je tremblais sur la couche où l'on m'avait jeté.

Je me souviendrai toujours de cet instant d'angoisse suprême où le voile tomba, découvrant dans sa chute la poignante réalité. Ce fut une souffrance sans égale, mon Dieu! et moi qui, en ce moment, crains de voir s'évanouir ce qui me reste d'espoir de bonheur en ce monde, j'affirme que nul coup ne pourra jamais me briser si cruellement le cœur.

Nous sommes une illustre maison, Stephen, et une maison orgueilleuse. L'inflexible honneur des races chevaleresques me fut inoculé dès le berceau, et la honte est plus dure à qui fut élevé dans des pensées d'orgueil.

Et puis, et surtout, si vous saviez, je l'aimais tant!...

Ce fut dans l'un de ces instans de silence qui passaient à travers le fracas de la fête comme des *accalmies* parmi l'orage.

L'orchestre lui-même se taisait.

Je vis la jeune fille, dont pas un mouvement ne m'échappait, lever le verre à la hauteur de ses lèvres, et presque aussitôt une douce voix vint à moi, qui disait.

— Henry, mon cher lord, je bois à vous!

C'était la voix d'Harriet.

Je poussai un cri terrible, et je m'agitai en des efforts désespérés pour rompre mes liens. Cette voix me disait tout, — tout ce que je viens de vous dire, Stephen, — sa présence au bord de l'abîme et sa folie qui lui faisait prendre l'abîme pour un lit de fleurs.

Mes cris furent couverts par le choc des verres et les éclats des toasts. Le mot d'Harriet avait été un signal.

Cependant, comme je continuais, m'épuisant à faire arriver ma voix jusqu'à ma sœur, un des convives se leva et me fouetta en riant le visage avec sa serviette.

Une convulsion de rage me donna la force de rompre un de mes liens et je roulai à quelques pas des coussins.

— Voilà un diable de garçon! dit le moine; — comme il hurle!... Je pense que le plus convenable est de le bâillonner.

— Non! oh! non! m'écriai-je, suppliant; — laissez-moi, par pitié!... Si ma sœur entend ma voix, elle reviendra peut-être à elle-même...

— Hé! hé!... grommela le moine; — la chose est, pardieu, possible!... Et ce ne serait pas le compte de Son Honneur!...

Ce disant, il roula sa serviette que mes efforts impuissans ne purent l'empêcher de nouer solidement sur ma bouche.

J'essayais de crier encore. — Mais le misérable savait son métier : j'étais bâillonné.

Il me rejeta sur mes coussins, où je demeurai comme une masse inerte.

Les autres convives n'avaient point daigné se retourner.

— Milords et gentlemen, dit en ce moment l'un des faux moines que je reconnus aussitôt pour être monsieur Smith, le maître de la maison de Randal, — nous attendions ce soir une assez jolie capture, et puisque nous nous séparons demain, il est probable que le jeune duc de*** et sa lady passeront sans encombre sous le château... Mais à cela ne tienne, puisque nous avons fait une autre capture qui paraît être du goût de Son Honneur!

Un hurrah accueillit ce discours.

On but : le *speech* * commença.

Les harangues étaient faites dans une sorte d'argot dont le sens m'échappait le plus souvent; néanmoins, je comprenais quelques phrases çà et là, et ces phrases suffirent pour me convaincre que j'avais devant les yeux une partie des mem-

* *The speech*, la harangue, ou plutôt, pour exprimer mieux l'idée au prix d'un barbarisme manifeste, *la harangation*. — Dans tout repas anglais, que ce soit un festin ou une orgie, le *speech* trouve inévitablement sa place. C'est un ingénieux moyen de faire la part de l'ennui. — On harangue le maître de la maison, qui harangue ses convives, lesquels se haranguent entre eux. — Plus d'un honnête homme aimerait mieux dormir ou boxer, mais c'est la coutume, et, d'ailleurs, l'un n'empêche pas l'autre.

bres les plus notables d'une vaste association organisée pour le vol, la rapine et le meurtre, sans doute.

Son Honneur était le chef suprême de cette association, dont le siège permanent était à Londres, mais qui se ramifiait jusqu'à l'étranger, et dont les souterrains de Sainte-Marie de Crewe étaient tout à la fois le lieu de refuge en cas de danger et la *maison de plaisance*.

— Et n'avez-vous point essayé de mettre les magistrats sur la trace de cette redoutable bande? interrompit ici Stephen.

— Ami, répondit Perceval, je l'ai essayé; mais monsieur Mac-Farlane est juge de paix du comté de Dumfries... Il a été chargé de l'enquête, et, par deux fois, l'affaire s'est étouffée entre ses mains.

Stephen se repentit peut-être de son interruption. Il garda un silence embarrassé.

— Son Honneur, reprit Franck, d'après ce que je crus entendre, était à l'étranger depuis plusieurs années et ne faisait que de courtes apparitions en Angleterre. Mais cet état de choses allait cesser, et, l'année suivante, Son Honneur devait revenir habiter Londres, afin de mettre à exécution un gigantesque plan de déprédation.

De sorte que cet homme doit être maintenant ici, ajouta Perceval en fronçant le sourcil tout-à-coup.

Stephen tendit curieusement l'oreille, mais Frank ne donna point de conclusion à cette brusque sortie.

— Il me sembla, poursuivit-il, que certains orateurs faisaient allusion, dans leur *speech*, à des plans combinés longtemps à l'avance; et l'on but avec enthousiasme à la santé d'un certain Saunders l'Éléphant qui devait, à lui seul, remplir d'or toutes les caisses de la compagnie.

Ce nom de Saunders et celui de Fergus furent les seuls qu'on prononça en ma présence.

Le repas auquel j'assistais était au reste le dernier qu'on dût faire en Écosse. Les associés allaient se disperser, emportant les instructions qui avaient été discutées à loisir dans ce ténébreux congrès.

Ces choses, Stephen, vous paraîtront peut-être impossibles, incroyables — Hélas! pussé-je croire que tout cela n'est qu'un songe! pussé-je n'avoir point par devers moi une preuve accablante de la réalité de mes souvenirs!... Mais à quiconque voudrait douter, ami, je montrerais une tombe...

Son Honneur avait répondu brièvement et avec une singulière autorité de paroles aux diverses harangues des orateurs. Il semblait être fortement fatigué de leur éloquence, et se retournait sans cesse vers Harriet, comme s'il eût fait un crime à ses surbordonnés de lui voler ainsi quelques instans de son bonheur.

A la fin du dernier discours, il se leva et salua l'assemblée avec une royale courtoisie.

— Milords et gentlemen, dit-il en souriant, il y a temps pour tout. Nous avons délibéré toute la semaine, et discuté, et combiné... Maintenant réjouissons-nous!

Ce fut un tonnerre d'applaudissemens à ébranler les voûtes dix fois séculaires de l'antique chapelle

— Fergus! Fergus pour toujours! criait-on avec frénésie.

En même temps, sur un geste de Son Honneur l'orchestre se réveilla. Tous les instrumens qui le composaient éclatèrent à la fois, et la nef se remplit d'une bruyante et vive harmonie.

Quelques couples se levèrent. — Un mouvement de valse succéda au prélude. — Au bout de cinq minutes, la moitié des convives tourbillonnait autour de la table.

Au bout de cinq autres minutes, il ne restait plus sur les siéges que le chef de la bande et ma pauvre sœur.

Le reste, emporté par un mouvement de valse accéléré sans cesse, tournoyait, tournoyait en un cercle sans fin. Mon œil se fatiguait à les suivre... — Immobile, je sentais tour-à tour sur mon visage le vent parfumé des robes de velours et le frôlement rugueux des frocs de bure.

Et la danse allait, pressant à chaque tour sa rotation rapide. — Les femmes pâlissaient; les yeux des hommes devenaient de feu.

Son Honneur tenait toujours enlacée dans ses bras la jeune fille au peignoir blanc. Leurs bouches se touchaient: ils se parlaient tout bas, — et ma pauvre sœur, abusée, semblait bien heureuse.

Au moment où la valse atteignait le paroxysme de son étourdissante vitesse, le chef se pencha sur la main de ma sœur et y mit un baiser, puis, serrant autour de ses reins la ceinture de sa simarre, il enleva la pauvre fille dans ses bras vigoureux et descendit le marchepied de son trône.

L'orchestre ralentit aussitôt son mouvement pour jouer une de ces indolentes valses d'Allemagne dont les notes se balancent paresseusement et bercent l'âme tout comme les rêveuses élégies des poètes germaniques.

Ce fut alors seulement que je pus voir le visage de ma sœur. Car c'était bien elle, Stephen!... Oh! mon désespoir ne m'avait point trompé...

Elle souriait, la pauvre insensée, heureuse de danser son bal de fiançailles: elle souriait, et son sourire me déchirait le cœur.

Son Honneur l'entraîna, docile, et se mêla au mouvement des valseurs. — Peu à peu les rangs s'éclaircirent autour d'eux. Les autres valseurs, fatigués ou voulant voir, se rangèrent en galerie.

Bientôt Harriet et son cavalier restèrent seuls. — Je la vois encore, Stephen, passant auprès de moi, souriante et heureuse, auprès de moi qui gisais, terrassé, garrotté, privé de la parole... Je vois encore le gracieux balancement de sa taille souple, qui s'abandonnait, confiante, au bras robuste de cet homme...

Oh! cet homme!... je le hais! je le hais! Stephen!

Un murmure admirateur les suivait, car ils étaient beaux tous deux.

Harriet, cependant, perdait le souffle. — Elle appuya languissamment son front pâli sur l'épaule de Son Honneur, qui s'arrêta aussitôt pour la déposer, demi-pâmée, sur un large divan qui occupait le haut bout de la table.

L'orchestre continuait de chanter en sourdine le motif de la valse allemande.

Son Honneur se laissa tomber sur le divan auprès d'Harriet. C'était un signal. Un bruit strident se fit tout en haut de la voûte et les mille bougies s'éteignirent à la fois.

Tout demeura plongé dans une nuit profond. L'orchestre se tut.

Les cordes qui me liaient m'entrèrent dans la chair, tant fut désespéré l'effort que je tentai pour secourir ma sœur en ce moment suprême. Mais tout fut inutile. Je retombai vaincu, muet, anéanti.

Dieu me prit en pitié. Je perdis connaissance.

— Pauvre ami! murmura Stephen qui pressait douloureusement la main de Perceval entre les siennes.

Celui-ci était depuis quelques secondes dans un état de morne insensibilité. La voix de Mac-Nab le fit tressaillir.

— Où en étais-je? demanda-t-il brusquement; car il faut en finir avec ce cruel récit, Mac-Nab... Vous ai-je dit qu'après cette valse maudite le moine s'était assis près de ma sœur, et que les bougies, éteintes par un souffle d'enfer...? Oui! j'ai dû vous dire cela, car vous me plaignez trop pour ne pas savoir mon malheur... Monsieur, il s'agit ici d'une fille de Perceval... sur votre salut, jurez-moi que vous garderez mon secret!

— Oh! Frank! .. s'écria Stephen, avez-vous donc besoin de mon serment?

— Non! répondit Frank avec égarement; — vous ai-je demandé un serment à vous, Stephen?.., Non... Il faut avoir pitié de moi... Écoutez! je crois que j'aimais ma sœur plus encore que Mary... Mary, mon seul amour désormais... Oh! je le crois!

— J'ignore combien de temps dura mon évanouissement, ajouta-t-il presque aussitôt. Quand je repris mes sens, l'obscurité durait encore et un profond silence régnait dans la salle.

Au bout d'une heure environ, j'entendis du bruit dans la direction des galeries où j'avais erré durant la nuit. La porte

par où j'étais entré s'ouvrit et plusieurs hommes entrèrent, tenant en main des torches allumées.

Leur lumière éclaira vaguement les suites de l'orgie : moines et femmes dormaient pêle-mêle.

Mais ce ne fut point là ce que chercha mon regard. — Mes yeux se portèrent tout de suite avidement vers le divan où le chef s'était assis auprès de ma sœur.

Ma sœur était étendue sur les coussins ; elle sommeillait. — Quant au moine, debout, les bras croisés sur sa poitrine, il semblait absorbé dans de profondes méditations.

La lumière des torches le tira de sa rêverie. Son premier regard fut pour ma sœur, qu'il contempla un instant avec compassion et amour.

Il se pencha et lui mit un baiser au front.

Puis, se dépouillant de sa simarre de soie, il l'en couvrit comme d'un voile.

Y avait-il donc quelque délicatesse au fond du cœur de cet homme, Stephen ?

Cela fait, il s'avança jusqu'au milieu des dormeurs et cria d'une voix tonnante :

— Debout, gentlemen ! debout !

Les hommes se levèrent ; les femmes disparurent comme par enchantement.

La vieille nef avait complétement changé d'aspect. Eclairée maintenant, non plus par le candide éclat des bougies, mais par la lueur fumeuse et empourprée des torches, elle apparaissait rendue à sa vraie physionomie, vaste, sombre, mystérieuse. La table couverte de mets était tout ce qui restait de l'orgie de la veille. Les musiciens avaient suivi les femmes et il n'y avait plus dans la chapelle que les moines rassemblés en cercle autour de Son Honneur.

— Milords et gentlemen, dit-il, voici venu l'instant de la séparation... Je suis satisfait de vos œuvres... Quant à moi, j'ai bien des choses à faire encore sur le continent : mais une année me suffira pour cela, je pense... Dans un an, je reviendrai vers vous, avec quelques bons et fidèles amis... Jusque-là, ayez toujours présentes mes instructions ; n'oubliez rien et obéissez.

Les moines s'inclinèrent à la ronde.

— Tout est-il prêt ? demanda Son Honneur à l'un des porteurs de torche.

— Les voitures attendent sous le château, répondit celui-ci.

— Allons, messieurs, bonne chance et au revoir !

Il se fit un mouvement général vers la porte ; mais en ce moment, l'un des moines se dirigea vers le chef et me désigna du doigt en disant :

— Que faut-il faire de cela ?

Son Honneur laissa tomber sur moi son regard.

— Le frère de cette pauvre fille !... murmura-t-il.

— Faut-il...? poursuivit le moine dont un geste expressif acheva la pensée.

— Fi ! docteur, fi !... A quoi bon ce meurtre inutile ?

— Non pas inutile, milord, répondit le docteur en élevant la voix, et si nous consultions nos frères ..

C'était évidemment un appel. Les moines se rapprochèrent.

— Docteur, répondit le chef en redressant sa haute taille, il ne me plaît que vous discutiez avec moi... Retirez-vous, messieurs.

— Mais cet homme peut nous perdre ! s'écria le *docteur*.

— C'est vrai ! c'est vrai ! murmura-t-on dans la foule.

Son Honneur réprima un geste de violent courroux.

— Milords et gentlemen, dit-il, vous savez bien que notre retraite est introuvable... A l'heure qu'il est, l'issue qui a donné entrée à ce jeune homme n'existe plus... et puis, se souviendrait-il des mille détours des galeries...

— Il est bien venu une fois !... interrompit une voix dans la foule.

— Empêchez qu'on m'interrompe, je vous prie, messieurs ! Je vous demande la vie de ce jeune homme.

Un murmure courut dans la foule.

— J'aime cette jeune fille, qui est sa sœur, reprit le chef ; — que cette nuit ne soit pour elle qu'un souvenir d'amour...

Le murmure grossit.

— Qu'il n'y ait point auprès de mon image une pensée de deuil en sa mémoire.

— De par le diable ! milord, s'écria une rude voix, mettez-vous de pareilles fadaises en balance avec notre sûreté ?...

Vous ne vîtes jamais, Stephen, de transformation plus soudaine et plus terrible que celle qui s'opéra dans la calme et fière physionomie de Son Honneur. Ses yeux lancèrent un brûlant éclair, tandis que les muscles de sa face très saillaient violemment. Son front s'empourpra tout-à-coup et, parmi la couche de sang qui le rougissait uniformément, la ligne blanche d'une cicatrice se montra, si nette et si tranchée, qu'on l'aurait crue tracée au pinceau...

— Du sourcil gauche à la naissance des cheveux ?... interrompit Stephen.

— C'est vrai ! dit Frank ; — vous vous souvenez de mon rêve ?...

— Je me souviens de ce que j'ai vu, Perceval ! répondit lentement Stephen ; — je me souviens de l'assassin de mon père... Oh ! c'est lui ! c'est bien lui !

CHAPITRE XX.

PACTE ENTRE DEUX HAINES.

— Ecoutez, Frank, écoutez à votre tour, poursuivit Stephen ; car il faut que de tout cela il ressorte pour nous une certitude... Vous continuerez après votre récit... Oh ! croyez-moi, c'est lui, c'est le même homme qui, à douze années de distance, a mis le deuil dans nos familles... On ne peut pas s'y tromper, voyez-vous ; à part ce signe dont la main de Dieu a marqué son front pour le désigner à notre vengeance, c'est bien le même orgueil étrange au milieu de la honte, la même fierté parmi le crime, le même audacieux courage au sein de la bassesse.

J'étais bien enfant. Mon petit lit était placé à un angle de cette chambre de la maison de Randal où coucha votre malheureuse sœur, dans ce même lit où mon père, étendu, dormait, la nuit dont je vous ai parlé.

La porte par où vous descendîtes dans le souterrain s'ouvrit. Deux hommes parurent.

L'un d'eux déposa sur une table le flambeau qu'il tenait à la main, et vint me mettre un mouchoir sur la bouche. En même temps, il se plaça entre moi et le lit, de manière à m'empêcher de voir. Mais il ne s'y prit point adroitement, et mon regard put se glisser entre son bras et son flanc. Je vis tout.

L'autre homme, le plus grand, avait à la main deux poignards ; il s'avança droit vers le lit de mon père et l'appela tout haut par son nom. Mon père s'éveilla en sursaut. A la vue de cet étranger debout à son chevet, il poussa un cri.

— Silence, Mac-Nab, silence ! dit l'homme masqué, c'est moi.

— O'Breane ! murmura mon père en courbant la tête ; je m'y attendais !... Je jouais ma vie ; j'ai perdu !...

— Pas encore, Mac-Nab... Debout !... Tu sais bien que je n'assassine pas, moi !... Debout, te dis-je ! j'ai apporté deux poignards.

Mon père se leva lentement. Ma terreur était à son comble, mais je regardais toujours.

Quand mon père fut debout, celui qu'il nommait O'Breane lui tendit un des poignards. Mon père le prit et se mit en garde.

Le combat fut silencieux et court. Mon père tomba au bout de quelques secondes.

— Dans une heure je serai vengé! murmura-t-il.

O'Breane s'était penché pour frapper. En se relevant, son masque se détacha. Je vis son visage pendant une seconde, Frank... je vis son front rougi par l'ardeur de la lutte, et au milieu de son front une cicatrice blanche en tout semblable à celle que vous avez décrite.

— L'enfant vous a vu, milord! s'écria l'homme qui me tenait.

En même temps il leva sur moi son couteau; mais O'Breane, qui avait remis son masque, lui arracha l'arme des mains et se pencha sur mon berceau.

— Pauvre enfant! murmura-t-il d'une voix douce et pleine de pitié; Dieu sait que j'aurais voulu épargner ton père... Mais il était sur mon chemin... et il faut que je marche!

Il ouvrit la fenêtre. — Son compagnon et lui sautèrent dans la campagne.

A mes cris, la maison fut bientôt sur pied, et presque aussitôt des soldats arrivèrent de Dumfries. Ils avaient été appelés par mon père.

J'indiquai la petite porte. On l'ouvrit. Derrière était ce mur dont je vous ai parlé, Perceval; mur massif, inébranlable, sans ouverture aucune, et dont la construction remonte évidemment à plusieurs siècles.

— C'est étrange, murmura Frank; — et cette circonstance, dont je serai forcé de reparler encore à la fin de mon récit, n'est pas un des moindres mystères de ce lieu funeste, Stephen... Mais nous tâcherions vainement de le comprendre, et d'ailleurs, il y a en tout ceci quelque chose de plus étrange encore... Votre histoire ne ressemble pas seulement à la mienne, Mac-Nab, elle ressemble aussi à l'histoire de lady Ophelia...

— Quoi!... voulut s'écrier Stephen.

— Le secret de la comtesse de Derby ne m'appartient pas, interrompit Frank, et il ne m'est permis de m'en servir que d'une certaine façon et vis-à-vis de certaines personnes... Mais j'ai du moins le droit de m'en servir vis-à-vis de moi-même, et cette révélation qui concorde avec vos paroles, qui concorde avec mes souvenirs, éclaire mes doutes au point de les changer presque en certitude.

Stephen, je crois savoir le nom de l'homme masqué qui mit à mort votre père, et le nom du brigand qui déshonora ma sœur...

Coïncidence extraordinaire! comme si tout entre nous deux devait être semblable, il vous sauva la vie dans la chambre de Randal, et à moi, il me sauva la vie dans la chapelle.

Peut-être même m'a-t-il épargné une fois de plus que vous...

Mais le bienfait est trop mince pour couvrir l'offense.

— Ne me direz-vous point son nom? demanda Stephen.

— Ami, répondit Perceval, je vous dirai son nom... Mais écoutez ce qui advint de ma sœur.

La colère subite de leur chef fit sur les faux moines un effet magique. Ils reculèrent terrifiés, laissant entre eux et lui un large espace vide. Moi, je le regardais avec un étonnement où il y avait de l'admiration, et je ne pouvais m'empêcher de comparer cette superbe puissance, tournée vers le mal, à la puissance déchue de l'archange traître à Dieu.

Les murmures avaient cessé. Un silence profond régnait dans la chapelle.

— Ce jeune homme vivra, dit Son Honneur en contenant sa voix qui voulait éclater. — Je le veux!

Personne n'osa répondre.

Le beau visage de Son Honneur, sans perdre son expression de hauteur inflexible et dominatrice, était redevenu calme. Ses noirs sourcils traçaient sur son front, pâle maintenant, leur ligne ferme et pure dans sa hardiesse. La cicatrice avait disparu.

— Milords et gentlemen, dit-il, je ne vous retiens pas... Vous pouvez vous retirer.

L'assemblée entière s'inclina respectueusement et en silence. L'instant d'après il ne restait plus dans la chapelle avec le chef qu'un seul moine qu'il avait arrêté d'un geste.

— Docteur, lui dit-il, versez quelques gouttes d'opium sur les lèvres de cette pauvre fille qui dort là sous ma robe... c'est une belle et douce enfant... Elle doit être bien aimée, — et je voudrais... Mais c'est folie de regretter le passé, docteur.

Le moine avait pris dans un petit nécessaire qu'il portait sur lui une fiole dont il mouilla les lèvres de ma sœur.

— Et ce gentleman? demanda-t-il.

— Il faut que ce jeune homme s'endorme aussi, docteur

— S'il refuse de boire?

— Essayez.

Le docteur, dont la barbe postiche était un véritable masque, disposé de manière à cacher presque entièrement son visage, s'avança vers moi et détacha mon bâillon.

Son Honneur se promenait lentement le long de la table.

Je respirai avec effort.

— Voulez-vous boire? me dit le docteur.

Je saisis la fiole et je bus.

— Qui que vous soyez, m'écriai-je ensuite en m'adressant au chef, je vous proclame un lâche et un misérable... Je prends la vie que vous me donnez, mais c'est pour me venger... Oh! vous n'êtes pas si bien masqué que je ne puisse vous reconnaître...

— Vous l'entendez, milord? dit le docteur.

— Je l'entends, monsieur; mais ceux qui ont voulu se venger de moi sont morts...

Il s'approcha de ma couche à son tour et me regarda en face.

— Moi aussi, je vous reconnaîtrai, murmura-t-il, — et, s'il se peut, je vous épargnerai.

Si cet homme est celui que je crois, Stephen, il a tenu sa promesse; car, lundi dernier, ma vie était entre ses mains.

Stephen croyait bien comprendre, mais il voulait une certitude.

— Lundi dernier?... répéta-t-il.

Frank montra sa blessure.

— C'est lui qui a fait cela, murmura-t-il.

— Rio-Santo! s'écria Mac-Nab; je m'y attendais presque! mais je ne l'ai jamais vu, moi, cet homme, et je ne puis savoir... Oh! il faut que je le trouve! car vous ne savez pas jusqu'où le hasard a poussé la parité de nos malheurs à tous deux... vous ne savez pas jusqu'à quel point notre haine a mêmes motifs et même mesure... vous ne connaissez que la ressemblance de nos griefs passés... Eh bien! le présent aussi nous rapproche! cet homme qui se met entre vous et miss Trevor, c'est lui qui me ferme le cœur de Clary.

— Se peut-il?... interrompit Frank.

— C'est lui que Clary aime de cette tendresse inconcevable dont la source est un mystère comme tout ce qui entoure cet homme! .. c'est lui qui l'a enlevée, peut-être...

Stephen raconta ici en détail la scène de Temple-Church, et, à la description qu'il fit du beau rêveur, Frank ne put méconnaître le marquis de Rio-Santo.

— Oui, dit-il après un silence, vous avez des droits égaux aux miens, et Dieu veut que nous nous vengions ensemble...

Et cette ressemblance que vous avez trouvée entre l'homme de Temple-Church et l'assassin de votre père est une preuve de plus ajoutée à tant d'autres preuves. Car c'est sans nous être concertés que nous l'avons reconnu tous les deux...

Stephen se leva et se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous? lui demanda Frank.

— Je vais me battre avec le marquis de Rio-Santo, répondit le jeune médecin, que la colère mettait hors de son sang-froid naturel; — peut-être serai-je plus heureux que vous, Perceval... sinon... vous aurez à venger un frère avec votre sœur... Adieu!

— Restez! s'écria Frank avec reproche; voulez-vous donc profiter de ma blessure? Ah! Stephen!... voici la première fois que je vous trouve égoïste et injuste!

Stephen revint vers le lit et pressa entre ses mains la main de Perceval.

— Pardon, murmura-t-il, mais c'est que je n'ai point de nouvelles de Clary, Frank...

Celui-ci rejeta ses couvertures et mit ses deux pieds sur

le tapis d'un geste si rapide, que Stephen ne put songer à le prévenir.

— Voyez, ami, voyez! dit-il, je suis fort déjà, et je ne vous ferai pas longtemps attendre... Oh! ma pauvre Harriet! ajouta-t-il en étendant ses mains jointes vers le portrait de sa sœur; vous êtes au ciel où l'on pardonne... mais sur terre, on se venge... Oh! vous aimiez l'honneur, Harriet, et vous étiez d'Ecosse... Jusque sous l'œil de Dieu, vous sourirez au châtiment de cet homme.

Comme elle était belle, n'est-ce pas, Stephen? Avez-vous vu parfois tant de sereine candeur jointe à cette couronne de douce mélancolie qui descend sur son front de vierge, comme un présage de mort précoce... On dit dans nos montagnes, vous savez, que ces fronts célestes font envie aux anges et appellent le trépas...

Mon Dieu! que je l'ai pleurée!

Quelques mots achèveront mon récit, Mac-Nab, reprit-il en faisant violence à sa voix qu'étouffait une soudaine bouffée de douleur; — le chef et celui qu'il appelait le docteur se retirèrent. Je demeurai seul avec Harriet endormie.

On m'avait enlevé une partie de mes liens. Je me traînai jusqu'auprès de ma sœur et je soulevai le voile de soie qui la recouvrait.

Elle souriait tendrement, et, dans son rêve, elle prononçait le nom aimé d'Henry Dutton.

Pauvre sœur!

Je m'assis auprès d'elle. Le sommeil me gagnait. Je me sentis perdre connaissance au moment où je mettais un baiser sur son front.

Combien de temps restai-je sous le coup du narcotique, je ne saurais le dire au juste, mais il y a loin de Crewe à Dudley-Castle, qui est entre Peebles et Middleton. Il fallut sans doute plus d'un jour pour franchir cette distance, par les routes défoncées de l'Ecosse du sud. — Et pourtant, lorsque je m'éveillai, Stephen, je me trouvai en vue du château de ma mère. Le soleil se levait derrière les rians coteaux de Lauder. Nous étions, ma sœur et moi, dans notre chaise de voyage. Harriet dormait toujours.

La chaise était dételée; chevaux et postillons avaient disparu.

Je gagnai la grille du parc et j'appelai. Ma sœur fut transportée à la maison.

Elle s'éveilla. Son premier regard fut pour moi.

— Frank, dit-elle, je me souviens... je sais... Il faudra que je meure.

Depuis ce jour, Stephen, je n'entendis jamais ma pauvre Harriet prononcer une parole. Elle s'éteignit lentement, entre ma mère et moi, tuée par la conscience de sa honte. Parfois, tant que durèrent les beaux jours, elle allait s'asseoir dans le parc sous un chêne. Les heures passaient; elle demeurait immobile. — Ma mère la suivait en pleurant; elle se mourait à la voir ainsi mourir.

Quand vint l'automne, ses forces l'abandonnèrent. Elle ne pouvait plus aller au parc. Le souffle lui manquait.

Un soir, elle nous appela du geste, ma mère et moi, auprès de sa chaise longue. Nous nous assîmes à ses côtés. Elle mit ses mains dans les nôtres et se prit à sourire pour la première fois depuis six mois.

Puis elle leva ses grands yeux bleus vers le ciel.

Ma mère se laissa tomber sur ses genoux et pria. — Stephen, Harriet était morte!

Je n'avais pas attendu ce moment pour faire des démarches auprès de la justice, et le lendemain même de mon arrivée à Dudley-Castle j'avais écrit à votre oncle, monsieur Mac-Farlane, en sa qualité de magistrat du comté de Dumfries, une lettre précise, détaillée, où toute la partie de notre mystérieuse aventure qui n'avait point trait directement à l'honneur du nom de Perceval était mise au jour.

Votre oncle, Stephen, me répondit une lettre que j'ai le droit d'appeler évasive pour ne la point qualifier plus sévèrement, où il se défendait d'ouvrir une enquête sur un fait aussi étrange, romanesque, impossible...

J'insistai d'une façon pressante et péremptoire.

L'enquête eut lieu Elle s'ouvrit et se termina dans la maison de Randal Graham, entre les murs de cette chambre où avait couché ma sœur. L'acte fut clos séante tenante, parce que, dès les premières lignes, ma déclaration fut jugée erronée.

En effet, l'escalier que je désignais comme m'ayant servi à descendre dans les souterrains n'existait pas. A sa place, derrière la porte, s'élevait un mur de pierres d'une incontestable antiquité.

Quant aux souterrains eux-mêmes, vingt témoins déclarèrent qu'ils n'en avaient jamais entendu parler.

— J'aurais fait comme ces témoins, Frank, dit Stephen.

— Je vous crois, Mac-Nab; peut-être suis-je injuste envers monsieur Mac-Farlane... Et pourtant cette chapelle maudite se trouve juste au-dessous de son château de Crewe!... Mais il n'est pas temps pour nous d'éclaircir cette affaire, et nous avons d'autres choses à penser qu'à deviner des énigmes... Votre dessein est-il toujours de vous battre contre le marquis de Rio-Santo?

— Non, répondit Stephen.

Frank eut un mouvement de joie.

— Et moi, demanda-t-il vivement, pensez-vous que je sois bientôt de force à recommencer?

— Vous, Perceval? dit froidement Stephen; — pas plus que moi, vous ne croiserez le fer désormais avec cet homme. L'épée n'est une arme, ami, que contre un bras loyal... Avec monsieur le marquis de Rio-Santo il faut d'autres moyens... Ne devinez-vous pas maintenant que cette scène diabolique jouée à votre chevet pour tromper James Trevor est une invention de Sa Seigneurie?

— Vous penseriez!... commença Frank.

— Je pense autre chose encore, s'écria Stephen. Un doute que j'avais dû repousser devient pour moi une certitude... Reconnaîtriez-vous ce moine qu'on appelait le *Docteur* dans les souterrains de Crewe?

— Je ne sais... Pourquoi cela?

— Mon imagination va trop vite, murmura Stephen au lieu de répondre, et je ne puis croire après tout que le docteur Moore... un de nos premiers praticiens... s'en aille boire et danser avec des bandits sous les ruines de Sainte-Marie... Mais la tentative d'assassinat n'en reste pas moins constante... Et pourquoi le docteur Moore aurait-il voulu vous assassiner, Frank? ajouta le jeune médecin en s'adressant tout-à-coup à Perceval.

— Vous m'avez parlé de cela, Stephen; mais le marquis de Rio-Santo qui venait d'épargner ma vie...

— Oh! tout grand acteur, interrompit Mac-Nab, a des délicatesses infinies dans son jeu... Le marquis est un grand acteur, je pense... C'est, en tout cas, un ennemi redoutable, parce que toute arme lui est bonne...

— Nous n'avons contre lui que de la haine et des soupçons, dit Frank.

— Beaucoup de haine, et de terribles soupçons, Perceval!... Donnez-moi votre main... le pouls est bon... vous seriez en état de commencer dès ce soir la bataille!...

— Expliquez-vous, Stephen.

— Je vais sonner Jack... Il est sept heures et demie... Nous serons dans Regent-Street à huit heures..,

Jack parut sur le seuil.

— Habillez votre maître, lui dit Stephen.

Frank, étonné, se laissa faire. Il n'éprouvait d'autres ressentimens de sa blessure qu'une faiblesse assez grande.

Quand le vieux valet lui eut passé son habit, Stephen reprit:

— Faites approcher une voiture, Jack.

— Me direz-vous enfin quel est votre projet, Mac-Nab? demanda Frank

Stephen lui prit la main et la serra fortement.

— Ami, dit-il avec une fermeté calme, nous allons engager la lutte, à votre profit d'abord... Mon tour viendra... Il faut que vous ayez un entretien particulier avec miss Mary Trevor.

— Je le voudrais... je le voudrais au prix de mon sang, Stephen; mais...

— Veuillez m'écouter... cet entretien sera le premier coup

porté à l'ennemi commun... Le moyen de l'obtenir? Je n'en ai pas d'assuré; — mais lady Ophelia est jalouse, et nous nous rendons de ce pas chez lady Ophelia.

CHAPITRE XXI.

PETIT COMITÉ.

Il y avait ce même soir petite réception à Trevor-House. Lord James faisait son whist avec le docteur Müller, dont le flegme germain avait fait sa conquête, lord Stewart, et sir Arcadius Bombastic, le poète lauréat.

Lady Campbell était entourée de sa cour, à laquelle seulement faisaient défaut le marquis de Rio-Santo et le beau cavalier Angelo Bembo. Nous eussions reconnu autour d'elle grand nombre de physionomies : lady Stewart et sa fille, la jolie et gaie Diana, lady Margaret Wawerbenbilwoodie, baronnesse, la blonde Cicely Kemp, sir Paulus Waterfield, lord John Tantivy, le sportman, le vicomte de Lantures-Luces et bien d'autres encore.

Depuis cinq jours, Mary Trevor gardait la chambre: ce soir, elle était descendue au salon pour se réunir à miss Diana Stewart, sa meilleure amie.

La pauvre Mary était bien faible et bien changée. Sa frêle taille semblait se courber sous le poids d'une angoisse trop lourde, et l'on ne pouvait regarder sans compassion la diaphane pâleur de son teint.

Entre elle et son amie il y avait plein contraste. Miss Stewart était une Galloise au teint légèrement bruni, à l'œil foncé, à la bouche rose, un peu grande et s'épanouissant volontiers en un malin sourire qui la faisait charmante. Ses cheveux châtains avaient de ces reflets cendrés qui semblent particuliers à la beauté britannique, et devant lesquels s'éclipsent les tons si bruyamment admirés des chevelures espagnoles. Ses sourcils étaient noirs, arqués et allaient cacher le bout de leur ligne ténue jusque sous les boucles abondantes de sa coiffure. Ses joues avaient la fossette joyeuse des naïves coquettes de Caernarvon, et, sur l'ovale un peu rond de son visage, ses pommettes trouvaient encore moyen de saillir comme pour témoigner de son origine celtique.

Tout cela brillait de santé, de gaîté, de malice, de jeunesse, de vie et de bonté.

Mary faisait peine à voir auprès d'elle. Sa beauté plus distinguée et d'un type supérieur disparaissait effacée par l'éclat éblouissant de sa fraîche compagne. — Et puis il y avait tant de souffrance sur ses traits pâlis, tant de détresse dans son regard éteint! et ses yeux cernés gardaient la trace de tant de larmes!

Les deux jeunes filles causaient à l'écart. Le reste de l'assemblée entourait le foyer sous la présidence naturelle de lady Campbell.

La conversation allait, sautant d'une chose à une autre, effleurant mille sujets actuels ou passés. C'était une conversation, chose qui ne se définit point, mais qui amuse ou qui endort, selon les circonstances.

Lady Campbell tenait de sa main exercée les rênes de l'entretien, et, comme elle avait son idée fixe, l'entretien revenait périodiquement au marquis de Rio-Santo.

— Je ne l'ai pas vu au Park, le fait est, dit lord John Tantivy, — depuis... attendez... cinq jours, sur ma foi!

— On ne le voit nulle part, ajouta lady Margaret, pas plus au Park qu'ailleurs.

— C'est une éclipse totale! murmura distinctement le petit Français Lantures-Luces ; — je parle sérieusement.

— Cher, vous parlez toujours sérieusement, répliqua le sportman en remontant le carcan inflexible de sa cravate... Il y a cinq jours le marquis montait Kitty-Bell, sa jument blanche qui a gagné l'avant-dernier *handicap* à Epsom... Le jour précédent il montait... Vous y étiez, sir Paulus?

— J'y étais, milord... Mais il faut à coup sûr, miladies, que le marquis ne se montre nulle part pour s'exiler ainsi du cercle de milady (sir Paulus salua la sœur de lord Trevor), et il faut supposer qu'une indisposition...

— Du diable! grommela le sportman, — il me semble que ce baronnet de deux pence m'a répondu par-dessous la jambe!

L'Honorable Cicely Kemp agita gracieusement une incommensurable paire de grappes blondes qui ondoyaient de son front à ses épaules.

— Monsieur le marquis de Rio-Santo n'est pas malade, dit-elle en pinçant ses jolies lèvres roses, — et l'on raconte d'étranges choses sur sa grande maison de Belgrave-Square.

— Et que dit-on, mon amour? demanda vivement lady Margaret.

— Oh! madame, répondit l'Honorable Cicely Kemp, qui pinça de plus en plus ses lèvres ; — avant d'être mariées, les jeunes filles ne doivent point se montrer trop savantes sur ces sortes de sujets

Le sportman étouffa un éclat de rire dans sa cravate et pensa que *miss Frakita*, sa jument isabelle, n'aurait pas mieux répondu.

Lantures-Luces s'inclina d'un air aimable et dit :

— Miss, vous avez là un ravissant éventail ; — je parle...

— Sérieusement! acheva le vindicatif sportman.

— Lord John m'a deviné, mesdames... Vous le mettez en veine. Ah çà! ce très cher Rio-Santo n'est pas le seul transfuge... On ne voit plus du tout Brian de Lancester... Nos deux astres nous manquent à la fois.

— Vicomte, vous êtes toujours modeste, dit en souriant lady Campbell.

— Non pas, vraiment, madame, vous êtes trop bonne ; je parle... Allons, lord John! achevez.

Tantivy fit la grimace et grommela : Du diable! — Si Lantures-Luces eût été un pur sang, il aurait essuyé un châtiment exemplaire. Mais le sémillant petit Français n'aurait pu seulement faire, au trot, la moitié du tour de l'hippodrome de New-Market.

— Sérieusement! ajouta-t-il avec triomphe ; — lord John n'a pas voulu m'aider... Quelqu'une de vous, mesdames, a-t-elle entendu parler de ce cher Brian de Lancester?

— Pas depuis la fameuse comédie qu'il nous a donnée à Covent-Garden, répondit lady Campbell.

— A la suite de laquelle, ajouta lady Margaret, le comte de White-Manor a gardé le lit pendant deux jours.

— On dit qu'il est amoureux, murmura Cicely Kemp, en rougissant immodérément.

— *Shocking!* gronda *in petto* lady Margaret.

— L'amour est le seul vrai bien sur la terre, miladies, déclama de loin le poète lauréat ; — c'est une immatérielle effluve qui s'échappe d'un cœur pour aller charmer un autre cœur, un insaisissable souffle, un pollen de l'âme..

— Sir Argatius, interrompit tranquillement le docteur Müller ; il s'achit bas te bollen, mais te bigue... Che chue bigue, sir Argatius!... le falet te bigue!

Cette diversion fit oublier l'inconvenant adjectif employé par l'Honorable Cicely Kemp. Parler d'amour à dix-sept ans moins onze mois!..

— Figurez-vous, belles dames, reprit le vicomte de Lantures-Luces, que ce même soir Brian voulut me boxer...

— Bonne idée! pensa Tantivy.

— Sur le devant du théâtre. J'étais avec... avec une dame, miladies.

— Avec la signora Briotta, dit l'incorrigible Cicely Kemp; — elle danse bien ; mais elle a de vilaines rotules.

— Oh! madame! s'écria Lantures-Luces scandalisé.

— En d'autres termes, lui glissa Tantivy à l'oreille, la signora est couronnée, cher .. A la saison dernière, j'ai été

forcé de vendre *lady Aurora* et le pauvre *Presumption* pour cela

— Oh ! milord ! dit Lantures-Luces : — pouvez-vous comparer ?.. Mais on ne peut gagner beaucoup de savoir-vivre dans la compagnie du pauvre *Presumption* et de lady *Aurora*... Le fait est, mesdames, que Brian me mit le poing sur la gorge. Une seconde de plus, j'étais dans le ruisseau.

— C'est un terrible original ! dit lady Margaret avec admiration.

— Contez-nous donc cela, monsieur de Lantures-Luces, ajouta lady Campbell ; — convenez, mesdames, que sans le vicomte... et aussi lord John Tantivy, nous serions de pauvres abandonnées.

Les ladies s'inclinèrent.

— Allons, cher, contez ! dit le sportman, d'un air de résignation chagrine.

Nous devons prévenir le lecteur que lord John Tantivy possédait à cette époque de l'année une prestance à peu près présentable. Il ne commençait son fameux régime qu'au mois de février, afin d'être *entraîné* en avril pour les premières courses. En janvier donc, c'était un gentleman tout comme un autre, portant cheveux en coup de vent, cravate démesurément haute, empesée à outrance, frac étriqué, gilet classique, et favoris feuille-morte, hérissés naturellement.

Une seule particularité le distinguait des simples mortels, c'est qu'il se tenait en double sur sa chaise, et donnait à son torse un balancement continu, comme s'il eût eu entre les jambes *miss Fraskita, Hypoténuse* ou le pauvre *Presumption*.

Ce sportman avait inventé le trot perpétuel.

Monsieur le vicomte de Lantures-Luces se fit prier le temps convenable, déclara que, — sérieusement, — l'histoire ne valait point la peine d'être racontée, et finit par la dire tout au long, sans oublier la perte de son aimé lorgnon en paire de pincettes.

On proclama l'anecdote ravissante, et John Tantivy, tout seul, ne s'en divertit point immodérément.

— Du diable ! pensa-t-il, pour rendre cela drôle, il faudrait au moins qu'on lui eût brisé le visage d'un coup de poing !

— Je sais mieux que cela, mesdames, s'écria Lantures-Luces que les applaudissemens mettaient en goût ; — ce cher Brian, Dieu merci, fournirait, lui seul, tous les salons de Londres d'anecdotes !...

— Avec monsieur le marquis de Rio-Santo et vous, vicomte, dit la sœur de lord James d'un ton où une imperceptible nuance de moquerie se cachait sous la bonhomie la plus aimable, — il défraie en vérité tous nos entretiens... N'est-il pas vrai, mesdames ?

— Assurément, répartit lady Stewart.

— On parle de Paris ! ajouta lady Margaret Wawerbenbilwoodie ; — mais Paris nous envoie ce qu'il a de mieux.

— Ah ! mesdames !... ah ! miladies !... vraiment... vraiment... vraiment ! dit le petit Français en saluant à la ronde avec enthousiasme ; — vous me comblez !... Je ne mérite pas... non, ma foi ! — mais non... je parle...

— Tu parles trop, poney maudit ! pensa le sportman qui avait envie de conter un *steeple-chase* où vingt-deux chevaux avaient été tués, sans compter les gentlemen riders.

— Nous écoutons, reprit lady Campbell.

— Ma foi, mesdames, ce n'est pas du nouveau... Cela date de trois semaines au moins, mais les journaux n'en ont point parlé, que je sache... Voici l'histoire... Ce cher Brian avait dîné ce soir-là au club, en tête-à-tête avec le prince Dimitri Tolstoï, ambassadeur de Russie...

— Que je voudrais être ambassadrice ! pensa l'honorable Cicely Kemp.

— Sa Grâce, il faut que vous le sachiez, boit comme un Kosak et a le vin très mélancolique...

— Le vin ! s'écria de sa place sir Arcadius Bombastic ; — le vin, ce nectar précieux qu'un ciel marâtre a refusé à nos froides contrées, le vin, cette joie des forts, cette force des faibles, le vin que la mythologie nous montre sous la forme d'un beau jeune homme couronné de pampres verts, le sourire à la bouche, le bon mot aux lèvres...

— Tiaple ! mein herr Pompasdig ! interrompit le Germain en se livrant à d'extravagantes originalités de prononciation ; — fous médez du gœur sur tu garreau, afec fos bambres ferts !... C'est indoléraple, tarteifle !

— Sa Grâce, poursuivit Lantures-Luces, soupire au sixième verre de champagne, verse des larmes au douzième, sanglote au dix-huitième et ainsi de suite.

Lancester était justement ce jour-là dans ses idées noires. Il fit chorus avec le prince jusqu'au dix-huitième verre inclusivement. — Passé ce terme, mesdames, Sa Grâce a coutume de briser les assiettes et généralement tout ce qui se trouve sur la table... C'est une fantaisie nationale, une gentillesse hyperboréenne... Sa Grâce, du reste, solde le dégât le lendemain matin.

Brian refusa de le suivre sur ce terrain et désira se borner aux sanglots. De là discussion grave. On prit rendez-vous pour le lendemain à Greenwich. Un combat sans merci devait s'en suivre. Le prince était furieux.

De fait, mesdames, il n'y a que Brian au monde pour empêcher un Tartare de briser des assiettes à son gré.

— Et se battit-on ? demanda miss Cicely Kemp.

— Mon amour, un peu de patience ! répliqua lady Margaret.

— De guerre las, mesdames, reprit Lantures-Luces, le prince, qui voyait bien qu'il ne pourrait pas détruire ce soir la moindre vaisselle, se leva pour sortir. Brian le retint.

— Milord, lui dit-il, je ne connais rien de fastidieux comme un duel à l'épée, si ce n'est un duel au pistolet.

— Nous pourrons nous battre au sabre, lui répondit l'ambassadeur.

— Fi donc !... Il y aurait bien la lance... Aimeriez-vous la lance, milord ?

— Qu'est-ce à dire, monsieur ? s'écria le prince qui crut qu'on se moquait de Sa Grâce.

— Je vous demande, milord, si la lance vous plairait ?... Mais non ! cela ressemblerait à ces innocens tournois que donnent certains lords écossais... Asseyez-vous donc, prince ! Nous chercherons ensemble un moyen de nous tuer le moins sottement possible.

Sa Grâce se rassit. On apporta du champagne, et l'on but de plus belle. Le prince était ivre comme le premier marquis d'Irlande en ses bons jours.

Lancester, lui, boirait la tonne d'Heidelberg sans rien perdre de son sang-froid.

— Milord, dit-il au bout d'une demi-heure, il faut nous pendre.

— A la bonne heure ! s'écria le prince, pendons-nous, par saint Nicolas !... *Waiter* ! deux cordes, s'il vous plaît.

— Pourquoi deux, milord ?... c'est un duel, vous savez... il suffira d'une corde. Mais il faut des dés. Nous allons jouer à qui de nous deux pendra l'autre.

— Ah ! voilà bien une idée de Lancester, s'écria lady Margaret.

— Et y eut-il quelqu'un de pendu ? demanda l'honorable Cicely Kemp.

— Attendez donc, ma chère belle !...

— Le prince cria : bravo ! reprit Lantures-Luces. Brian et lui étaient désormais les meilleurs amis du monde. On apporta des dés. Brian perdit et fut condamné à être pendu.

Le prince Dimitri Tolstoï ne se possédait plus, tant il ressentait de joie.

Il était minuit environ. Brian et Sa Grâce sortirent du club, bras dessus bras dessous, et se dirigèrent vers Portland-Place. .

— Mais enfin, dit l'honorable Cicely Kemp, monsieur de Lancester n'a pas été pendu, puisque...

— De grâce, mon cher cœur, écoutez ! s'écria lady Campbell ; on ne conte pas une histoire comme monsieur de Lantures-Luces !...

— Ah ! madame ! balbutia le vicomte ; vous me comblez, sur ma parole, et je n'oserai plus...

L'honorable Cicely Kemp se pencha à l'oreille de lady Margaret.

— Madame, murmura-t-elle *ex abrupto*, voulez-vous me mener avec vous la prochaine fois que vous irez voir pendre?

Ce terrible à propos fit sauter lady Margaret sur son fauteuil.

— Fi! mon cher cœur, fi! répliqua-t-elle;—à votre âge!..

— Arrivé dans Portland-Place, devant l'hôtel du comte de White-Manor, poursuivit Lantures-Luces, — car vous pensez bien, mesdames, que le comte était pour quelque chose en tout ceci,—Brian ôta sa cravate et jeta bas son habit.

— Allons, prince, dit-il, mettez-moi, s'il vous plaît, la corde au cou.

— Le prince ne se fit pas prier.—On eut un peu de peine; mais avec de la bonne volonté, mesdames, on parvient à tout. —Quelques minutes après, Brian de Lancester se balançait, pendu à la barre d'une lanterne à gaz, et Sa Grâce le prince Dimitri Tolstoï se mourait de rire en le regardant.

—Comment! s'écria le chœur féminin, les choses allèrent jusque-là!

— Oui, miladies.

— Mais, objecta Cicely Kemp, monsieur de Lancester n'a pas été pendu tout-à-fait, en définitive?

— On dirait que vous le regrettez, mon amour! fit aigrement observer lady Margaret.

— Oh! non, madame, répondit l'honorable miss; — mais il faut bien qu'une histoire ait une fin.

— C'est là une vérité profonde énoncée en termes vulgaires, dit de loin sir Arcadius Bombastic; — toute histoire, comme tout drame, doit avoir une exposition, un nœud, un dénoûment... protase, épitase, péripétie...

— Brodase, ébidase, béribézie, répéta le docteur Müller; — c'est gonnu, mein herr Pompasdig... che choue la tame te drevle; tonnez-en ou goubez!

— Eh bien! dit lady Campbell en souriant, je parie que le vicomte n'est pas sans avoir une péripétie en réserve.

— Diables de mots! pensa le sportman; — pas mauvais pour un cheval pourtant... J'appellerai *Epitase* le poulain de *miss Fraskita*.

— Assurément, madame, répondit Lantures-Luces d'un air modeste; — mon histoire a une fin telle quelle... La voici:

Brian tenait la corde à deux mains, et avant de se lancer dans l'éternité, il maudissait son frère d'une voix retentissante. Sa harangue amenait peu à peu aux fenêtres les gens du quartier, de telle sorte qu'en mourant ce pauvre Lancester eût emporté du moins la consolation d'avoir poussé à fond une dernière botte au comte de White-Manor.

— Allons, Brian, allons, mon ami, disait cependant le prince, qui s'était assis sur le trottoir; — lâchez la corde comme un brave garçon! Ne me faites pas rester là... je sens que je m'enrhume!

Brian haranguait toujours, accusant son frère de sa mort et appelant sur lui la malédiction du ciel.

Sur ces entrefaites, des policemen passèrent. Les gens qui écoutaient aux fenêtres leur crièrent de secourir ce malheureux qui se pendait. — Brian se hâta de lâcher la corde, mais il n'était plus temps. Les policemen le dépendirent, malgré les courageux efforts du prince Dimitri Tolstoï, qui perdit deux dents à cette mémorable bataille.

Mais lorsque Brian se fut remis sur pied, les choses changèrent de face. Vous savez quel terrible homme est ce cher Brian, lorsqu'il se fâche, mesdames?.. Eh bien! il se fâcha tout rouge en voyant qu'on s'était permis de le dépendre. — Il y avait quatre policemen. Brian ne fit de chacun d'eux qu'une bouchée et les jeta sur le pavé l'un auprès de l'autre comme s'ils eussent été des soldats de plomb.

Ensuite il salua gravement Sa Grâce l'ambassadeur de Russie qui gisait, lui aussi, dans la boue, et s'en alla paisiblement se coucher.

—Délicieuse folie! dit lady Margaret.

— En vérité, miladies, ajouta la sœur de lord Trevor, s'il n'y a que monsieur de Lancester pour inventer et mettre à exécution ces fantastiques *eccentricities*, convenez qu'il n'y a que le vicomte pour les narrer comme il faut.

— Ah! madame! vraiment... vraiment! murmura Lantures-Luces, gonflé de satisfaction.

— Achille fut bien heureux de trouver un Homère! prononça sentencieusement le poète lauréat.

— Et que devint l'ambassadeur de Russie? demanda la bouche rose de Cicely Kemp.

— Eh! mon amour, qu'importe cela?... Que dit lord John Tantivy de cette charmante anecdote?

— Je dis, madame répondit le sportman avec gravité, que nous n'aurons bientôt plus la liberté de nos mouvemens dans Londres!... Voyez! voici quatre sots policemen qui empêchent un gentilhomme de se pendre, quand telle est son envie!... Autant vaudrait vivre en Turquie, sur ma foi!

— Tantivy parle sérieusement, mesdames, fit observer Lantures-Luces, à qui son triomphe donnait presque de l'esprit. — Pour répondre à madame, ajouta-t-il en saluant miss Kemp, — je dirai que le prince Dimitri Tolstoï n'est pas mort, et qu'il a payé un millier de livres aux journaux pour étouffer l'aventure.

On parla sur ce sujet encore durant quelques minutes, puis la conversation reprit sa course bondissante. Certes, lady Campbell avait au plus haut point la science du monde, mais quel est le pilote habile qui n'échoue pas une fois en sa vie quand la marée et le vent sont contraires? — Lady Campbell n'avait qu'un désir: c'était d'empêcher l'entretien de tomber sur Frank Perceval.

On y arriva fatalement, parce que, dans une soirée en petit comité, il faut parler de toutes choses,—de toutes.

L'Honorable Cicely Kemp qui jouait ici le rôle que le peintre français Gavarni donne à ses *Enfans terribles* dans ses ravissantes esquisses de mœurs, prononça le nom de Frank. Lady Margaret demanda ce qu'il devenait...

Lady Campbell jeta un coup d'œil inquiet vers sa nièce. — Le nom de Frank avait produit l'effet redouté. La pauvre Mary penchait sa tête pâlie sur l'épaule de Diana Stewart.

— Frank est toujours malade, répondit Lantures-Luces. Il ne sort pas et il ne reçoit pas.

— Permettez, cher, répliqua Tantivy, heureux de contredire son heureux rival; — il ne vous reçoit pas peut-être,— mais il sort. Je viens de le rencontrer dans Regent-Street, à la porte de la comtesse de Derby.

— Ah!... pensa tout haut lady Campbell; — sa première visite est pour lady Ophelia... Je ne les savais pas si liés.

— La comtesse de Derby cherche des distractions, dit Cicely Kemp, l'*enfant terrible*.

Au moment où elle achevait sa phrase, qui n'était peut-être qu'une répétition de ce qu'elle avait entendu dire à quelque lady ayant l'âge de raison, la porte du salon s'ouvrit à deux battans et un valet annonça:

— **Madame la comtesse de Derby!**

CHAPITRE XXII.

CURIOSITÉS DU COEUR.

Pendant la conversation éminemment frivole que nous avons rapportée au précédent chapitre, miss Mary Trevor et Diana Stewart s'étaient isolées du cercle principal et s'étaient fait, pour elles seules, une conversation bien différente de celle du gros de l'assemblée.

— Mary, disait Diana, qui était devenue sérieuse devant la détresse de son amie; ma bonne Mary, ne m'ouvrirez-vous point votre cœur?... Vous vous souvenez bien que nous nous sommes promis de n'avoir point de secret l'une pour

l'autre... moi, je n'ai point de secret; si j'en avais, vous le sauriez... Ne m'aimez-vous donc plus, Mary?

—Si, Diana... oh! je vous aime bien... comme autrefois... mieux qu'autrefois, depuis que ceux qui m'aimaient m'ont oubliée!... mais je n'ai pas de secret.

— Et pourquoi donc êtes-vous si pâle Mary?... Pourquoi ne savez-vous plus sourire?

— Savais-je donc sourire autrefois? murmura miss Trevor. —Diana, vous n'y songez pas.. moi, sourire!...

— Oh! oui, sourire! être heureuse, Mary...

Miss Trevor baissa la tête.

— Être heureuse! répéta-t-elle, comme si ce mot eût été pour elle un terme d'une langue inconnue.

— Vous l'étiez autrefois, Mary...

— Diana, je ne m'en souviens plus.

Mary laissa tomber ce mot tout bas. Il était l'expression simple et sincère d'un découragement si profond, que miss Stewart sentit ses yeux se mouiller de larmes.

— Chère Mary, dit-elle, ne parlez pas ainsi... Vous ne pouvez avoir oublié nos bonnes causeries au château de ma mère, et nos longues promenades dans les grands bois de Trevor-Castle!... Quels beaux rêves d'avenir nous faisions toutes deux!

— C'étaient des rêves, Diana!...

— Des rêves qu'on peut changer en réalité, Mary!... Tout n'est-il donc pas autour de vous comme autrefois! Voici mon cousin Frank revenu de son voyage...

— Il ne faut pas me parler de Frank, dit miss Trevor en fronçant légèrement ses délicats sourcils.

— Pourquoi, Mary? ne l'aimeriez-vous plus?

— Non.

Mary tourna la tête. Lorsqu'elle regarda de nouveau sa compagne, une sorte de sourire pénible à voir contractait son visage.

— Vous ne savez donc pas? reprit-elle; j'aime le marquis de Rio-Santo!

— Vous aussi! s'écria miss Stewart. — Oh! prenez garde, ma pauvre Mary! j'ai eu bien peur de l'aimer, moi!... Je crois que je l'ai aimé... je crois même...

Diana s'arrêta et devint plus rose que le satin du ruban qui nouait sa riche chevelure. — Puis tout-à-coup elle sourit de bon cœur.

— Mais moi, poursuivit-elle, j'aime à ma manière et n'en prends point de mélancolie... C'est le roi des hommes, après tout!... Ah! vous l'aimez, Mary... Eh bien! je ne puis dire combien je suis heureuse de vous voir plaisanter...

— Je ne plaisante pas, Diana; je mens.

Miss Stewart perdit son sourire et contempla son amie, dont la voix plaintive s'était emplie tout-à-coup d'amertume.

— Vous mentez?... répéta-t-elle sans comprendre.

— Je souffre! murmura miss Trevor.

Diana passa son bras autour de la frêle taille de sa compagne.

— Cela se voit trop, pauvre Mary! répliqua-t-elle en soupirant; mais votre pensée m'échappe... vos paroles n'ont plus le sens pour moi...

— Tant mieux, Diana! c'est que vous êtes heureuse.

— Je le serais, Mary, si je ne vous voyais point souffrir... Et je voudrais tant vous soulager!... mon Dieu! Mais je ne comprends plus votre cœur... Par pitié pour vous et pour moi, répondez-moi sans détour... N'aimez-vous plus Frank Perceval?

— J'épouse le marquis de Rio-Santo, Diana.

— On me l'avait dit... Je n'y voulais point croire... Pauvre Frank!

Mary aspira fortement l'odeur âcre et subtile de son flacon de sels.

— J'espère que je mourrai bientôt! dit-elle.

Les bras de miss Stewart retombèrent.

— Mourir! reprit-elle;—oh! vous l'aimez encore, Mary!..- Et comment l'auriez-vous oublié! Un noble cœur comme le vôtre ne change point et n'aime qu'une fois... Mais quelle tyrannie étrange force donc ainsi votre volonté? Lord Trevor est le meilleur des pères; lady Campbell...

— Écoutez! interrompit Mary avec un frisson de terreur.

— Qu'y a-t-il? demanda miss Stewart.

— N'entendez-vous pas?...

Diana écouta de toutes ses oreilles et n'entendit rien, si ce n'est la voix flûtée de monsieur le vicomte de Lantures-Luces, narrant, de l'agréable façon que nous avons rapportée, une *eccentricity* de Brian de Lancester.

Les nerfs de la pauvre Mary semblaient cependant violemment ébranlés.

— Oh! j'entends, moi! dit-elle, et ce bruit me fait peur... C'est une voiture, Diana, qui court sur le pavé de Park-Lane: si c'était la sienne!...

Il y avait une indicible épouvante dans la voix de miss Trevor.

— La voiture de qui? demanda Diana.

— La sienne!... je l'entends de bien loin: quelque chose de lui absent correspond avec mes pauvres nerfs et les torture. Ma tante dit que je l'aime... et je l'aime peut-être. Diana... n'aimez jamais, oh! jamais! Vous qui êtes si fraîche et si jolie, vous qui souriez si gaîment, Diana; vous qui chantez si doucement à votre harpe, vous qui dansez au bal avec une joie si franche, vous qui êtes libre partout et partout heureuse.. n'aimez jamais, cela fait trop souffrir!... On apprend à pleurer, Diana; on devient pâle et bien triste .. le chant irrite, la danse fatigue... et la nuit... oh! la nuit, Dieu qui n'a point pitié vous envoie des rêves de bonheur... Des rêves quand le bonheur est impossible et que l'angoisse vous guette au réveil!

Mary levait au ciel ses grands yeux sans larmes; sa voix était sourde et lente comme l'atteinte du désespoir.

— Pauvre Mary! soupira miss Stewart qui devinait vaguement l'étendue de cet étrange martyre.

— Il y a six jours qu'il n'est venu, reprit Mary Trevor; — sais-je, mon Dieu! si je désire qu'il revienne! Je souffre autant quand il est loin de moi, parce que sa pensée est toujours présente... Ah! j'espère que je mourrai bientôt!

— Mais autrefois, Mary, s'écria miss Stewart navrée, — quand vous aimiez Frank Perceval, vous ne souffriez pas ainsi!

Une lueur passagère éclaira le front pâle de miss Trevor.

— Autrefois, murmura-t-elle, — autrefois!... quand il devait venir, comme j'étais joyeuse! comme j'épiais la marche trop lente de l'aiguille sur le cadran de la pendule! Que j'étais pressée de le voir, heureuse de sa présence, attentive à sa noble parole, jalouse de chacun de ses regards!... Mais ce n'est pas là de l'amour, Diana... Ma tante m'a longuement expliqué tout cela... longuement et souvent... si souvent qu'une brume a couvert ma propre pensée .. L'amour, voyez-vous, est un supplice, et ce que j'éprouvais pour Frank était un sentiment tout plein d'espoir et de bonheur... Oh! c'est le marquis de Rio-Santo que j'aime!

Cette parole, qui semblait être une raillerie amère et désespérée, Mary la prononça d'un ton de morne conviction.

— Mais c'est de la folie, chère Mary! s'écria Diana; — vous avez mal compris lady Campbell, ou la fascination exercée par cet homme a troublé votre intelligence... Vous aimez Frank, vous ne l'avez jamais aimé davantage.

— Vous êtes une jeune fille, ma bonne Diana, dit miss Trevor en secouant la tête, — et vous n'entendez rien à ces choses... ni moi non plus, vraiment... j'en meurs sans les connaître.

Il y eut un instant de silence entre les deux amies. Monsieur de Lantures-Luces avait fini son récit. La conversation faisait trêve aussi de l'autre côté du salon. Diana contemplait sa compagne avec une douloureuse curiosité. Mary semblait méditer, ou, pour parler mieux, elle livrait son esprit sans défense aux assauts de sa tristesse accoutumée. Un nuage de mélancolie plus amère descendit tout-à-coup sur son front.

— Elle est bien belle, Diana, savez-vous, dit-elle, la femme qui m'a pris le cœur de Frank Perceval!

— Que dites-vous, Mary? répliqua vivement miss Stewart frappée d'un trait de lumière; — Frank aimer une autre femme!... Oh! que je voudrais ne me point tromper et croire que la jalousie seule fait votre tourment! Je vous rassure-

rais... car vous êtes dans l'erreur, Mary!... et qui sait si l'on n'a point calomnié le pauvre Frank auprès de vous?

— J'ai vu, répondit Mary; — elle est bien belle!

— Et qu'avez-vous pu voir! s'écria Diana, retrouvant toute sa pétulance. — Frank est mon cousin, et je ne souffrirai pas... Pardon, Mary! se reprit-elle; — [illegible] je pense comprendre à présent votre mal... Mais qui donc dans la maison de James Trevor est l'ennemi de Frank Perceval?

— C'est moi! répondit miss Trevor, dont l'œil eut un fugitif éclair de courroux.

— Vous, Mary!... Comment voulez-vous que je vous croie? Je vous sais si noble et si bonne!... Oh! tout cela est bien étrange, mon Dieu!... J'ai cru comprendre un instant; mais je vois maintenant que toutes ces choses bizarres sont au dessus de ma pauvre intelligence... Il y a comme un sort jeté sur vous!

— Peut-être, Diana... mais qu'importe?... Ne sais-je pas que je mourrai bientôt!

Ce fut en ce moment que la comtesse de Derby, annoncée, entra dans le salon de Trevor.

Jadis, avant l'arrivée de Rio-Santo à Londres, lady Ophelia était fort intimement liée avec lady Campbell. Depuis, sa liaison connue avec le marquis avait naturellement refroidi les rapports entre elle et la tante de Mary. Néanmoins, ces relations n'avaient point cessé; on ne rompt point volontiers tout à fait dans un certain monde, parce qu'une rupture fait parler toujours. Nous avons vu lady Ophelia au bal de Trevor-House.

Mais il était bien rare maintenant que lady Ophelia et lady Campbell se rendissent visite sans façon pour ainsi dire et les jours réservés aux intimes. Un mur d'étiquette s'était élevé entre elles deux. Elles ne s'aimaient pas.

Au contraire, lady Ophelia avait conservé pour Mary Trevor une sorte d'amitié ou plutôt de tendre compassion. Mary était sa rivale pourtant; mais l'âme véritablement noble de la comtesse de Derby ne pouvait prendre de haine contre ce débile et inoffensif adversaire que lui donnait le hasard. — Et puis son esprit exquis, mondain, subtil et savant à distinguer les nuances les plus imperceptibles, voyait clair ou à peu près au fond du cœur de Mary.

Elle devinait que sa véritable rivale n'était point la pauvre enfant, mais sa tante, lady Campbell, dont l'entêtement était une passion et qui aimait, — à en perdre l'esprit vraiment! — pour le compte et à la place de sa nièce.

Nous ne sachons pas qu'on ait fait encore de comédie sur ce sujet. La matière est un peu insaisissable; mais Sheridan ou mieux Fielding l'auraient su mettre à la portée de tout le monde. — Et quoi de plus comique, en effet, que ces excellentes personnes, arrivées à l'âge de la sagesse, qui poussent le dévoûment jusqu'à se charger d'avoir un cœur pour autrui?

Les lady Campbell, hélas! sont moins rares qu'on ne pense. Ce sont de vertueuses femmes, de spirituelles femmes, d'aimables femmes...

En vérité, cela est ainsi. Nul ne peut dire le contraire. — Et ces bonnes créatures, remplies de douceur d'âme, font plus de mal [illegible]

Elles sont oisives. Elles ont trop d'esprit et trop de cœur; elles emploient l'un et l'autre. Il le faut bien : c'est la loi de nature.

Avec un peu plus d'égoïsme, elles chercheraient le bonheur pour elles-mêmes; avec moins d'esprit, elles ne seraient plus [illegible].

Tournez cela d'une certaine façon, vous toucherez au grotesque et vous ferez rire; mais sur nos lèvres, à nous, le rire se glace. Sous ce burlesque travers il y a aussi de la tragédie.

Par les soins empressés, généreux, maternels de toute lady Campbell, il y a presque toujours quelque Mary Trevor qui pâlit, qui souffre et qui pleure...

La comtesse de Derby, avec son coup d'œil de grande dame, avait dès longtemps fait la part de la tante et de la nièce. A la première toute sa rancune, à l'autre sa compassion. Seulement, comme elle ne pouvait mesurer exactement l'extrême esclavage moral de miss Trevor, elle ne savait point au juste jusqu'où allait son martyre.

L'entrée de la comtesse de Derby causa quelque surprise parmi les habitués du salon de Trevor-House. Chacun d'eux savait parfaitement les termes où en étaient ensemble la belle visiteuse et la maîtresse de la maison. Le vicomte de Lantures-Luces caressa énergiquement la chaîne de son lorgnon; le sportman grommela : Du diable! et miss Cicely Kemp ouvrait déjà sa charmante bouche rose pour prononcer quelque énormité, *shoking* au premier chef, lorsque lady Margaret eut le bon esprit de lui imposer silence d'un geste.

Quant à lady Campbell, qui n'était certes pas la moins surprise, elle se leva souriante et courut à la rencontre de son ancienne amie avec un véritable transport de joie, ce qui donna occasion à lord John Tantivy de grommeler à part soi cette judicieuse réflexion :

— Deux jumens se battraient en pareil cas, et voilà celles-ci qui se caressent!

Le mot *celles-ci*, dans la conscience de lord John, n'impliquait du reste aucune comparaison blessante pour la plus belle moitié de l'espèce chevaline.

Les joueurs de whist s'étaient levés. Il y avait eu réception dans les règles.

Mais autant lady Campbell semblait empressée, ravie, autant la comtesse de Derby paraissait mal à l'aise et troublée. Et c'était une chose fort étrange, car lady Ophelia était renommée dans Londres entier pour son incomparable science du monde. Ses rivales copiaient sa tenue, désespérant de faire mieux en faisant autrement qu'elle.

Elle était très pâle. Ses beaux yeux gardaient quelques traces de fatigue ou peut-être de larmes. Son regard était distrait jusqu'à l'égarement.

— Je ne vois pas miss Trevor, dit-elle avant de s'asseoir; — serait-elle malade?

Mary était devant elle.

— Ah!... reprit lady Ophelia en l'apercevant; — vous êtes bien changée, chère Mary!

Elle la baisa au front, et, par un geste involontaire, sa main se glissa dans son sein. — Mais elle la retira vide et rougit, comme si elle eût été sur le point de faire une mauvaise action.

Puis elle s'éloigna brusquement de Mary pour aller s'asseoir au milieu du cercle.

— Madame, lui dit Lantures-Luces, je ne pense pas vous avoir vu jamais une aussi ravissante agrafe!

Il est juste d'ajouter que lady Ophelia n'avait point d'éventail que le petit Français pût admirer de préférence.

— N'allez-vous point, reprit-il, nous donner des nouvelles de ce cher Frank Perceval?

Lady Ophelia changea de couleur.

— Comme vous rougissez, milady! s'écria l'Honorable Cicely Kemp; — et comme vous pâlissez maintenant!

— Laissez, mon amour, laissez, murmura lady Margaret.

— Frank Perceval! balbutia lady Ophelia; — je ne sais... en vérité... monsieur...

— Lord John se sera trompé, interrompit le petit Français, qui avait bon cœur, après tout.

La comtesse ainsi avertie reprit, en faisant un effort pour se remettre :

— J'ai vu, en effet, l'Honorable Frank Perceval, monsieur. Il souffre toujours de sa blessure, et de plus... il souffre beaucoup, monsieur.

Mary serra le bras de miss Stewart. Elles s'éloignèrent. Lady Ophelia les suivit d'un regard inquiet.

Le reste de la visite, qui du reste ne se prolongea point, fut pénible, malgré les efforts de lady Campbell, qui fit preuve, mais en vain, d'admirables ressources de conversation. Évidemment, la comtesse souffrait, et, chose singulière, on eût dit que son malaise était quelque chose comme de la honte ou du remords.

Elle se leva enfin. Chacun s'empressa de l'imiter, car, contre l'habitude, sa présence pesait sur l'esprit de chacun.

Après avoir donné la main à lady Campbell et salué lord James, au lieu d'aller vers la porte, elle se dirigea précipitamment vers Mary, qui poussa un faible cri.

C'était de la surprise sans doute.

Cependant miss Cecily Kemp prétendit, malgré les *chut!* répétés de lady Margaret, que la comtesse avait tiré de son sein un papier et l'avait jeté sur les genoux de Mary en l'embrassant.

Lady Campbell darda un soupçonneux regard de ce côté. Elle ne vit rien.

Il est vrai que la blanche main de Diana Stewart s'était prestement avancée, puis retirée. — Par bonheur, l'Honorable Cecily Kemp n'avait point aperçu ce mouvement.

La comtesse de Derby n'était plus là.

Ce n'était rien, évidemment. Le cercle se reforma et glosa sur cette visite inattendue.

Pendant cela, Mary, tremblante et respirant à grand'peine, recevait en cachette, des mains de miss Stewart, une lettre sur l'adresse de laquelle elle avait reconnu d'un coup d'œil l'écriture de Frank Perceval.

Miss Cecily Kemp n'était pas sans avoir quelque peu de raison.

CHAPITRE XXIII.

LE RENDEZ-VOUS.

Frank Perceval s'était présenté seul à l'hôtel de la comtesse de Derby. Stephen l'avait attendu dans la voiture.

Il avait fallu bien des prières pour déterminer lady Ophelia, si véritablement douée de la délicatesse du cœur, et imbue de cette haute et digne réserve qui tient lieu de morale au peuple de nos salons, il avait fallu, disons-nous, bien des prières pour la déterminer à tenter la démarche équivoque qui clôt le précédent chapitre.

Remettre une missive clandestine à une jeune fille! — Ceci, dans nos mœurs hypocrites, qui se drapent pour la foule dans un austère manteau de pruderie et grimacent incessamment le faux puritanisme d'une chasteté poussée à l'extrême, dépasse réellement les bornes et doit sembler à chacun une révoltante énormité. Sur trois cents douzaines de ladies, pas une assurément ne laisserait passer ce fait, raconté, sans lever les yeux au ciel et détoner ce miaulement cacophonique, cet o-o-oh! prononcé sur trois notes uniformément fausses, qui est à Londres la suprême imprécation féminine. Le fameux *shoking* serait impuissant à rendre toute la ferveur de eur vertueuse indignation.

Nous sommes trop galans pour ne point faire chorus. Il faut miauler avec les ladies : hurler avec les loups est à peine aussi indispensable.

Sérieusement, le fait est grave en thèse générale, et nous sommes fort loin de l'approuver.

Mais le cas de lady Ophelia n'était point un cas ordinaire. Nous demandons pour elle au lecteur, non point la honte des circonstances atténuantes, mais une franche et complète absolution.

Ne savait-elle pas, en effet, quelle menace pesait sur l'avenir de miss Trevor, et ne connaissait-elle pas les droits de Frank à se poser en défenseur de la pauvre affligée?

Aussi, ses principaux scrupules n'avaient-ils point pris source dans la répugnance naturelle à toute âme fière pour une action équivoque. Si lady Ophelia eût jugé la démarche honteuse ou seulement blâmable au point de vue de l'honneur, rien au monde n'aurait pu la porter à l'accomplir. Son hésitation venait d'une tout autre cause. Elle craignait de nuire au marquis de Rio-Santo.

Elle avait révélé déjà le secret du marquis; elle s'en repentait, parce que, si certaine qu'elle pût être de la droiture de Frank, elle redoutait une lutte où elle-même aurait fourni des armes contre l'homme qu'elle aimait. Devait-elle donc aller plus loin et sonner la charge en quelque sorte, et commencer elle-même les hostilités?

Présentée sous cet aspect, la question était aisée à résoudre. Aux premiers mots de Frank, la comtesse se raidit et refusa.

Mais Frank avait sa leçon faite. Livré à lui-même, il n'eût été qu'éloquent, et son procès était perdu, car l'amour, qui [illegible] peut être vaincu sur le terrain de l'éloquence. — Stephen avait parlé; Frank se souvint et fut avocat : l'amour dérouté se tut.

Le secret confié par lady Ophelia n'appartenait qu'à elle seule, mais Frank était engagé d'honneur aussi à veiller sur Mary Trevor. Garder le silence était son devoir, tant que le silence serait possible. Mais les circonstances marchaient. Lord James, au cœur de qui le secret confié serait demeuré enfoui comme en une tombe, avait refusé toute explication. Deux routes restaient ouvertes; il n'y en avait pas une troisième.

Le premier expédient consistait à se rendre chez le marquis, la menace à la bouche, à le forcer d'abandonner sa recherche, à le dominer en lui montrant l'arme que l'indiscrétion de la comtesse avait forgée contre lui.

L'autre était plus simple. Il consistait à voir Mary.

Mais Mary ne sortait pas, et Frank ne pouvait se présenter à Trevor-House.

Tel fut, en substance, le plaidoyer de Perceval.

Le choix de lady Ophelia pouvait-il être douteux entre les deux branches de ce dilemme? Par le dernier moyen offert, Rio-Santo ignorait tout, et le secret demeurait entre Frank et Mary Trevor.

Elle se résigna. Frank écrivit une lettre. La comtesse fit atteler, et se rendit à Trevor-House.

Le trouble excessif où nous l'avons vue au moment de remettre à Mary le billet de Perceval était le résultat des deux causes dont nous venons d'entretenir le lecteur. Mais ici, sous les regards ennemis de lady Campbell, sa honte l'emportait sur sa crainte amoureuse. La comtesse avait le rouge au front; elle tremblait, — non plus pour Rio-Santo, mais pour elle-même.

Il ne tint pas à l'honorable Cicely Kemp que ses craintes ne fussent réalisées.

En sortant de Trevor-House, le front de la comtesse ruisselait de sueur. Elle se tapit, effrayée, en un coin de son équipage. Un poids écrasant était sur sa poitrine — Il lui semblait que Londres entier allait lire le lendemain sur son visage le crime de lèse-bienséance qu'elle venait de commettre.

Or, Londres, si débonnaire pour le vice accepté, convenu, normal, est sans pitié pour toute faute non définie.

On y peut tout faire, mais d'une certaine façon. Il faut se bien tenir et ne se vautrer que selon l'étiquette.

L'équipage s'arrêtait au perron de Barnwood-House, que la comtesse était encore tout émue.

— Je ne l'eusse pas fait! murmura-t-elle en frissonnant; — oh! non, je n'aurais pas osé, mon Dieu!... Mais la pauvre enfant était si pâle et semblait tant souffrir!...

La lettre de Frank ne contenait que quelques lignes. Elle assignait, en termes respectueux, mais fermes et pressans, un rendez-vous à miss Trevor chez son amie miss Diana Stewart, cousine de Frank Perceval.

Mary lut, et demeura un instant comme absorbée.

— Pensez-vous qu'un homme puisse aimer deux femmes, Diana? demanda-t-elle au bout de quelque temps.

— Ne savez-vous pas, Mary, répliqua étourdiment Diana, que monsieur le marquis de Rio-Santo n'en aime jamais moins de quatre à la fois?

Une larme roula sur la joue de miss Trevor.

— Frank est ainsi sans doute, murmura-t-elle; — il m'aime et il aime cette femme... Moi, je ne l'aime plus.

Elle tendit la lettre à miss Stewart.

— Écoutez, Diana, poursuivit-elle. Demain, quand il se rendra chez vous pour me voir, dites-lui que je suis bien heureuse... dites-lui que c'est plaisir de m'entendre chanter,

de me voir sourire... Dites-lui que vous avez peine à m'égaler en gaîté, tant je suis follement joyeuse...

Elle s'interrompit, épuisée. — Diana, qui ne comprenait point, jeta un coup d'œil sur la lettre.

— Quoi! Mary, s'écria-t-elle, avez-vous bien le courage de refuser ce pauvre Frank, blessé, souffrant?

— Souffre-t-il donc autant que moi? répliqua miss Trevor, dont la voix se brisait; — dites-lui... vous vous souvenez, n'est-ce pas, Diana?... dites-lui tout... Eh bien! quand je serai morte, il saura que j'aurai souffert... mais jusque-là qu'il me croie heureuse!

— Oh! Mary, pauvre Mary! murmura miss Stewart; — quelle maligne influence pèse donc sur vous! quelle main a donc serré sur vos yeux ce cruel bandeau qui vous fait aveugle!... Par pitié pour vous, ne repoussez pas la prière de Frank; — venez demain, ne fût-ce que pour lui dire un dernier adieu!

— Si vous l'aviez vue, Diana, répondit Mary, retrouvant quelque force en un soudain mouvement de jalousie; — si vous saviez combien elle est belle!... Non, oh! non, je n'irai pas!

Mary, comme toutes les natures débiles, était obstinée à l'excès, lorsqu'aucune influence supérieure ne pesait sur sa volonté. Miss Stewart n'essaya plus de la convaincre.

Le lendemain, à l'heure fixée, Frank Perceval accourut au rendez-vous. Diana était seule dans le salon de sa mère. Elle dut apprendre à son cousin la triste nouvelle du refus de Mary.

Mais Frank n'eut point le temps d'en manifester son chagrin. A peine Diana finissait-elle de parler, que miss Trevor entra sans se faire annoncer.

Elle était habillée de blanc, bien que ce fût le matin et qu'on fût au cœur de l'hiver. Un de ces gracieux chapeaux de paille d'Italie que nos ladies portent en toute saison enfermait sa chevelure, dont quelques boucles s'échappaient, amollies par l'humidité.

Elle traversa le salon de son pas souple et léger d'autrefois, et tendit la main à Diana, puis à Frank.

Puis elle s'assit entre eux, comme elle avait coutume de faire jadis avant le voyage de Perceval.

— Toute la nuit j'ai rêvé de vous deux, dit-elle; — rêvé tout éveillée, car je ne dors plus depuis bien longtemps... — J'ai pensé que ma chère Diana me croirait un méchant cœur, et j'ai voulu voir Frank... — je dirai mon cher Frank aussi, — ajouta-t-elle avec un sourire, pour l'assurer que Mary Trevor souhaite toujours son bonheur.

Elle prononça ces paroles d'une voix simple, ferme, et qu'aucune émotion ne troublait.

— Venez à mon secours, Frank, reprit-elle. Mon chapeau est trop lourd pour ma pauvre tête; il pèse sur mon front... Merci, Frank, poursuivit-elle avec une imperceptible amertume lorsque Perceval lui eut obéi, vous n'avez point oublié l'art de servir les dames, durant votre voyage.

Ses longs cheveux, libres désormais de tout lien, tombèrent en boucles légères sur ses épaules, et encadrèrent de leurs reflets d'or les pâles contours de son visage amaigri. Elle était belle encore, mais sa beauté semblait déjà n'appartenir plus à la terre. On eût dit une de ces blanches vierges que la nuageuse poésie d'Ossian nous montre, perçant la tombe et donnant leur forme impalpable au souffle du vent du nord qui les emporte, faisant flotter au loin leurs tresses blondes et les diaphanes draperies de leurs voiles.

Elle regarda tour-à-tour Perceval et miss Stewart, qui tous les deux demeuraient muets d'étonnement.

— Vous semblez triste, chère Diana, dit-elle; — et vous, Frank, vous êtes bien changé... Moi, je ne sais si je me meurs ou si je deviens folle.

Ces mots étranges furent prononcés, comme tout le reste, de ce ton dégagé qu'on prend pour échanger les lieux communs d'une conversation insignifiante; — mais elles tombèrent comme un plomb glacé sur le cœur de Frank et firent trembler Diana.

Mary ne prit point garde à la douloureuse impression qu'elle produisait, et secoua sa jolie tête avec une sorte de coquetterie enfantine.

— Diana, reprit-elle tout-à-coup, ne vous souvenez-vous plus de votre rôle?... Quand nous sommes ainsi tous les trois réunis, au bout de quelques minutes il vous prend envie d'essayer votre piano... Vous savez, chère Diana?... — Frank et moi nous restons seuls alors...

Miss Stewart restait immobile. Mary frappa son petit pied contre le tapis.

— Eh bien! Diana! s'écria-t-elle avec impatience: — tant que vous serez là, Frank ne me dira pas qu'il m'aime!...

Diana se leva, mue par une impulsion automatique, et se dirigea lentement vers son piano qu'elle ouvrit.

Mary donna sa main à Perceval, qui la contemplait douloureusement. Les fugitives couleurs que sa récente impatience avait amenées disparurent. Elle courba la tête sur sa poitrine et ne parla plus.

Diana passa machinalement ses doigts sur les touches de son piano, d'où s'élancèrent des gerbes de notes jaillissant au hasard.

Ce bruit inattendu fit sur Mary Trevor l'effet d'une commotion électrique. Elle tressaillit avec violence, releva brusquement sa tête affaissée, et retira sa main des mains de Perceval.

— Oh!... fit-elle avec un long soupir.

Puis, regardant Frank comme si elle l'apercevait seulement alors pour la première fois, elle s'éloigna de lui et ajouta:

— Que faites-vous ici, milord?

— Mary! ma chère Mary! s'écria Frank, qui préférait cette rigueur soudaine à l'étrange abandon que Mary venait de lui montrer; — Mary! au nom de Dieu, ne refusez pas de m'entendre... ne soyez pas cruelle comme votre père... ne me repoussez pas avant d'avoir écouté ma justification... Je vous aime toujours, Mary! je n'ai jamais aimé que vous!

Miss Trevor fit un visible effort pour garder le manteau de froideur dont elle s'enveloppait.

— Milord, dit-elle, vos paroles m'étonnent. Pourquoi vous justifier? Je ne vous accuse point... C'est donner aussi par trop d'importance à un passé qui est déjà bien loin de nous, et que nous sommes en train de renier tous les deux.

— Tous les deux, Mary!... Oh! non... non pas moi, du moins! Ce passé sera toujours mon plus cher souvenir... Mon Dieu! il est donc vrai que vous ne m'aimez plus?...

— C'est vrai, milord.

— Et vous pouvez dire cela sans émotion et sans regrets, Mary?

— Je le puis, milord, et je le dois, — parce que je suis la fiancée de monsieur le marquis de Rio-Santo.

CHAPITRE XXIV.

CONFIDENCE.

Le nom du marquis de Rio-Santo, prononcé par la bouche aimée de Mary Trevor, perça le cœur de Frank comme un coup de poignard; ses traits, fatigués par la fièvre et pâlis par les suites de sa blessure, exprimèrent éloquemment la navrante douleur qui prenait son âme, et il demeura un instant sans force pour répondre.

Le cœur de Mary s'élançait vers lui en ce moment. La pauvre enfant se reprochait la souffrance de Perceval. Elle se sentait aimée, et, libre un instant de l'obsession sophistique exercée sur elle par lady Campbell, elle se sentait aimer.

Mais un des principaux traits du caractère de Frank était

[illegible] et poussait [illegible] de ses [illegible]. Le premier moment de douleur passé, il [illegible] son orgueil [illegible].

[illegible] de ses idées changea. [illegible] par [illegible], il avait été sur le point [illegible] de sa visite. Il était venu pour accuser, et nous l'avons vu jus[illegible] à se défendre. [illegible] s'il eût [illegible] à Mary l'explication de [illegible] à Dudley-House, la pauvre enfant, attendrie déjà et re[illegible] du mal qu'elle venait de faire, [illegible] ite, — et avec quelle joie!

Mais il ne plut pas à Perceval de poursuivre [illegible] l'explication annoncée.

— Madame, dit-il de cette voix grave et ferme qui force l'attention, j'ignorais que vous [illegible] le marquis de Rio-Santo, [illegible] aurais été que plus empressé à tenter la démarche qui nous met en présence... Je ne parle plus pour moi, madame. Quoi [illegible] arrive, ma bouche [illegible] prières... Je tâcherai d'oublier [illegible] nirs d'amour qui étaient mon plus précieux trésor... Il n'y a plus entre nous de sermens, car ceux que vous m'aviez faits, je vous les rends, madame.

Mary écoutait, gardant l'attitude hautaine qu'elle avait prise au commencement de l'entretien, mais vaincue déjà au fond du cœur et retenant à grand'peine ses larmes, qui demandaient à couler.

Miss Stewart, toujours assise à son piano, laissait à l'aventure courir ses doigts sur le clavier et jouait, sans le savoir, le naïf refrain d'un chant gaëlique.

— Mais si j[illegible] s'adoucit, j'aime encore, et je n'ai rien fait, madame, qui puisse me faire perdre le droit de veiller sur vous et de détourner, autant qu'il est en moi, l'affreux malheur qu'on suspend au-dessus de votre tête...

— Je ne vous comprends pas, milord, balbutia Mary.

— Je vais [illegible] trouver en mes paroles de l'amertume ou des reproches... Le mouvement de colère excité en moi par votre accueil glacé est déjà bien loin de mon cœur... Vous avez souffert, Mary, souffert horriblement! et vous souffrez encore... Vous que j'avais quittée si pleine de jeunesse et de vie... Hélas! pauvre Mary, je vous pardonne...

— J'ai bien souffert, c'est vrai, milord... et je dois vous paraître bien changée, dit miss Trevor. — Depuis que je ne vous aime plus, mes jours sont sans joie et mes nuits se passent dans les larmes... Pourquoi?... Je ne sais... J'aime le marquis de Rio-Santo qui m'aime... Devrais-je être malheureuse?

— Pauvre Mary! répéta Frank, qui la contemplait les mains jointes, avec une indicible pitié; — vous aimez, dites-vous?... Non... Si vous aimiez, vous ne le diriez pas... vous auriez scrupule à me briser ainsi le cœur...

— Oh! non, milord, interrompit Mary dont les yeux devinrent humides; elle est plus belle que moi... Les larmes ne l'ont point pâlie... Oh! non, je n'ai pas scrupule à vous dire que je ne vous aime plus.

— Vous l'avez donc vue, vous aussi, madame? demanda Perceval.

— Je l'ai vue, milord... Sais-je pourquoi je me suis sentie mourir en la voyant?... Hélas! Frank, ma tête est faible comme mon cœur... J'ai cru peut-être que je vous aimais encore... Oui, je l'ai vue... elle montait les degrés de Dudley-[illegible]... Mon père l'a suivie... et je suis devenue la fiancée [illegible] de Rio-Santo.

Elle mit sa main sur son front et ferma les yeux.

— Mais c'est donc de force et par surprise que vous êtes à lui? s'écria Frank.

— Qui vous a dit cela, milord? demanda Mary en relevant la tête: — toute femme ne doit-elle pas être fière de l'amour du marquis de Rio-Santo?

Frank détourna les yeux sans répondre.

— Je suis une folle, reprit miss Trevor; je me suis désolée [illegible]rdiment, tandis que j'aurais dû me réjouir... Ne devais-je pas être heureuse de me voir oubliée, lorsque moi-même je n'aimais plus?

— Madame, dit Perceval qui secoua une seconde fois la mollesse que mettait en lui le retour de sa préoccupation amoureuse, — il ne m'est point donné de comprendre ce qui se passe au fond de votre cœur... Quant à ce qui me regarde, je n'ai jamais cessé de vous aimer, et je pourrais me justifier d'un mot...

— Justifiez-vous, murmura bien bas miss Trevor.

Frank lui prit la main et la baisa.

— Ils sont bien cruels, ceux qui ont ainsi aveuglé votre cœur loyal et bon, Mary, dit-il; — oh! oui, je vous ai toujours aimée... je vous aimerai toujours!

— Mais cette femme, milord?

— Je ne la connais pas, Mary... Cette femme a joué à mon chevet une perfide et infâme comédie... cette femme était apostée...

— Mais par qui, Frank?... Mon Dieu! pourquoi ne puis-je m'empêcher de le croire?... par qui?

— Par celui, sans doute, qui a tenté d'empoisonner ma blessure...

— Oh! Frank!... murmura la pauvre enfant avec horreur.

— Par l'homme qui, seul au monde, avait intérêt à ma mort ou à mon malheur.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! sanglota Mary, — ils ont voulu vous tuer, Frank, mon noble Frank!... Et moi qui vous repoussais!...

Elle s'interrompit. Son regard devint fixe et morne.

— Et moi qui suis maintenant sa fiancée! ajouta-t-elle. — C'en est assez, milord, je ne vous crois pas.

— Pauvre enfant! murmura Frank, dont l'émotion grandissait; qui donc a pu la réduire à ce point?...

— Ecoutez-moi, madame, reprit-il tout-à-coup. Je ne suis venu ici ni pour vous reprocher votre conduite, ni pour justifier la mienne... Je suis venu pour vous arrêter au bord d'un précipice... Ce que je vais faire pour vous, je le ferais pour toute autre, car, en le faisant, j'accomplis mon devoir de gentilhomme... Ecoutez-moi.

Mary le regarda craintivement, subjuguée par la solennité de ses paroles.

— Il est à Londres une noble femme qui a eu pitié de vous et de moi, madame, poursuivit Perceval. Elle m'a dit son secret, afin que je vous sauve. Voulez-vous jurer de ne point révéler ce secret, Mary?

— En quoi me regarde-t-il, milord?

— Il regarde le passé de l'homme qu'on veut vous donner pour époux.

— Milord, je ne puis rien entendre contre le marquis de Rio-Santo.

— Vous m'entendrez pourtant, Mary, s'écria Frank, vous m'entendrez, si je vous en prie...

Il passa son bras autour de la taille de miss Trevor dont le front s'éclaira.

— Vous m'entendrez, reprit Frank avec entraînement car vous m'aimez encore, Mary, malgré eux et malgré vous!

— C'est bien vrai! pensa tout haut la pauvre fille; — Frank, je vous aimais moins que cela autrefois!... Mais je suis sa fiancée...

Elle jeta ses deux bras autour du cou de Perceval avec l'abandon gracieux d'un enfant et se prit à le regarder avec un doux sourire.

— Il ne faut pas vous réjouir et il ne faut pas vous attrister, mon bien-aimé Frank, ajouta-t-elle; — voyez... je n'ai plus de force... Dieu qui est bon m'envoie la mort dans sa miséricorde...

— Non, vous ne mourrez pas, Mary! s'écria Frank dont une angoisse navrante vint serrer le cœur; — le bonheur vous rendra la vie... Et j'empêcherai bien, moi, cet odieux mariage de s'accomplir... Jurez, Mary, jurez de garder le secret de lady Ophelia.

— Elle est bonne et souffre, elle aussi, dit Mary; — je le jure.

Frank l'attira sur son sein.

— Mary, reprit-il à voix basse, vous savez que la comtesse a dû épouser monsieur le marquis de Rio-Santo?

— Je sais qu'elle l'aime, répondit Mary.

— Vous vous souvenez peut-être d'un étranger qui vint à Londres en même temps que le marquis, — et que je n'ai pu connaître, moi, par conséquent. — On le nommait le chevalier de Weber.

— Je m'en souviens, Frank... au bout de trois mois il partit pour l'Inde.

— Non, Mary... le chevalier alla plus loin que cela et ne reviendra point de son voyage... le chevalier fut assassiné.

Frank sentit la faible enfant tressaillir entre ses bras.

— Il était jeune, reprit-il, riche et brillant cavalier. A l'un des bals d'Almack de la saison dernière, il devint éperdu ment amoureux de la comtesse Ophelia, qui, engagée déjà dans sa liaison avec le marquis, dut repousser tout d'abord les avances de ce nouveau prétendant. — Weber ne se rebuta point. Il écrivit à la comtesse une lettre passionnée où il l'adjurait de ne point unir son sort à celui de Rio-Santo. Dans cette lettre, il parlait, à mots couverts, de dangers terribles, et s'offrait à révéler de vive voix, sur le compte du marquis, des faits tellement graves que la comtesse ne pourrait, sans folie, passer outre au mariage.

« Si je ne reçois point de réponse, milady, disait-il en terminant, je me rendrai demain, à onze heures du matin, à votre hôtel. »

La comtesse méprisa cette lettre et ne daigna point y faire réponse au premier moment. Le soir venu, cependant, elle se souvint de la dernière phrase et résolut de répondre, afin d'éviter la visite annoncée de monsieur le chevalier de Weber.

Pour répondre, il fallait l'adresse du chevalier. La comtesse chercha la lettre qu'elle avait jetée, ouverte, sur le tapis d'un guéridon. La lettre avait disparu. — Monsieur le marquis de Rio-Santo, tout seul, avait pénétré dans son boudoir ce jour-là...

Le cœur de Mary battait par soubresauts irréguliers contre la poitrine de Frank. Il eut une vague frayeur et lâcha sa taille pour s'éloigner et la considérer mieux. Mary était bien pâle, voilà tout. Elle ne semblait point souffrir plus qu'à l'ordinaire.

Diana Stewart jouait une valse brillante, dont la discrète harmonie s'élevait comme une barrière entre son oreille et la confidence de Perceval.

Celui-ci reprit :

— La comtesse passa une nuit inquiète et agitée.

Le lendemain, à dix heures, le marquis de Rio-Santo était chez elle.

Lady Ophelia ne m'a point raconté le détail de cette entrevue, madame. Tout ce que je sais, c'est que monsieur de Rio-Santo avait apporté deux épées sous son carrick, et que la comtesse, vaincue par ses impérieuses prières, le laissa seul au salon, après avoir donné ordre d'y introduire monsieur de Weber lorsqu'il se présenterait.

Madame, nul ne peut savoir au juste ce qui se passa entre le marquis et le chevalier, car leur entretien n'eut pas de témoins. La comtesse, qui était tombée demi-morte sur un sofa dans la chambre voisine, entendit seulement qu'ils conversaient à voix basse.

Le marquis ordonnait; le chevalier semblait se défendre et prier.

Puis il se fit un silence, puis encore la marquise entendit le grincement de deux épées qui se croisent.

Au bout d'une demi-minute l'un des deux combattans tomba lourdement sur le tapis. La comtesse s'élança; elle craignait pour monsieur de Rio-Santo.

Mais monsieur de Rio-Santo, lorsqu'elle ouvrit la porte, se tenait debout, immobile devant le chevalier étendu sans vie sur le carreau.

— Vous l'avez tué, milord ! s'écria-t-elle.

— Madame, répondit seulement monsieur de Rio-Santo, — il voulait se mettre entre nous deux!...

M'écoutez-vous, Mary?

Frank fit cette brusque question, parce que, depuis quelques secondes, toute la personne de miss Trevor avait pris un aspect étrange. Elle se tenait droite sur son siége; son sein, agité tout à l'heure, ne battait plus. Ses yeux grands ouverts n'avaient point de regard. Ainsi, habillée de blanc, immobile et n'ayant ni sur ses mains, ni sur son visage décolorés aucun de ces tons vivans qui accusent le mouvement du sang dans les veines, elle ressemblait à une charmante statue de marbre.

Elle ne répondit point à la question de Frank.

Effrayé, celui-ci voulut saisir sa main. Il la trouva glacée. Lorsqu'il lâcha prise, la main, au lieu de retomber brusquement, retourna, par une chute lente, graduée, insensible, à sa position première.

— Mary! Mary! s'écria Frank, — qu'avez-vous?... répondez-moi.

Même silence, même immobilité.

— Oh! Diana! dit Perceval, venez, je vous en conjure!... Mary est morte!

Miss Stewart ne fit qu'un bond de son piano jusqu'à son amie, et demeura sans voix à l'aspect de Mary.

— Morte! murmura-t-elle enfin; — c'est impossible... Voyez! son dos ne s'appuie pas même au fauteuil... Mary! Au nom de Dieu, Frank, que lui avez-vous donc fait?

— Je lui ai dit ce qu'est Rio-Santo, son fiancé, répondit Perceval... Oh! Diana! ce ne sont pas mes paroles qui l'ont brisée... le coup est plus ancien que cela... Pauvre douce martyre! Comme on a torturé cruellement son cœur! Dieu nous la rendra, j'espère... Mais qui donc accuser de ce lent supplice! quel bourreau assez impitoyable?...

— Ecoutez! interrompit Diana; — j'entends du bruit.. Il ne faut pas qu'on entre...

Elle s'élança pour défendre la porte, mais il était trop tard; elle n'arriva que pour se trouver face à face avec lady Campbell.

— Mary et Frank! s'écria celle-ci qui devint pâle de colère. — Quoi! miss Stewart, ajouta-t-elle en donnant à sa voix une inflexion d'amer dédain, — la maison de votre mère est-elle donc faite pour de pareils rendez-vous?

— Madame, répondit Diana en rougissant, le moment est mal choisi...

Elle désignait du geste miss Trevor, toujours immobile, raide et comme pétrifiée.

— Le moment est toujours opportun pour s'indigner contre une action vile et inexcusable, mademoiselle, reprit sèchement lady Campbell qui ne devinait point l'état de Mary.

— Ah! madame! madame! s'écria miss Stewart, incapable de contenir plus longtemps la pétulance de sa rancune; — Frank Perceval demandait tout à l'heure quel était le bourreau, — l'impitoyable bourreau! capable d'avoir ainsi torturé jusqu'à la mort cette douce et chère enfant!...

— C'est donc bien elle! murmura Frank, qui toisa lady Campbell d'un regard de haine.

Celle-ci prit un maintien de dignité hautaine, et passa tête levée devant Diana et Frank pour s'avancer vers Mary.

— Venez, mon enfant, dit-elle; sortons de cette maison où vous n'auriez point dû venir...

Comme Mary ne répondait point, elle voulut lui prendre la main, — mais au contact de ses doigts de marbre, elle poussa un cri, et tomba, terrifiée, sur un fauteuil.

Frank s'approcha d'elle à pas lents.

—Je vous l'avais laissée jeune, belle, heureuse, dit-il d'une voix où il y avait de l'indignation et des larmes; —heureuse, entendez-vous?... Et maintenant, la voilà qui se meurt?... Ah! les hommes ne vous jugeront point, madame... Que Dieu vous pardonne!...

CHAPITRE XXV.

CATALEPSIE.

Lady Campbell était une de ces femmes dont il faudrait retoucher le portrait à chaque page du récit. Son caractère avait beaucoup plus de bon que de mauvais, et le mal qu'elle faisait n'était point volontaire. Ses pareilles emplissent nos salons, où elles sont à juste titre aimées et souvent admirées. — Seulement il faut tâcher de ne leur point donner à garder des jeunes filles, parce que, nous l'avons dit, l'excès de leur bon vouloir les porte à empiéter sur le rôle de leurs élèves. Elles choisissent pour elles, aiment pour elles, et peut-être, qui sait? se marieraient volontiers pour elles.

Tant il est vrai que le dévoûment, chez les femmes, peut atteindre les proportions les plus héroïques.

Lady Campbell, au fond, ne méritait point les sévères paroles qui furent l'adieu de Perceval. Et pourtant, Perceval était en droit de les lui adresser. Ceci peut sembler contradictoire, mais c'est l'exacte vérité. La spirituelle femme avait tué sa nièce de bonne amitié, sans autre envie que de la rendre la plus heureuse de toutes les misses du West-End. Elle avait le cœur net, la conscience tranquille, et se votait *in petto* une couronne avunculaire.

Qu'avait-elle fait, sinon le bien ? Et avec quelle peine, bon Dieu ! Que de soins pour mener à bonne fin ce mariage !...

Aussi, les dernières paroles de Frank ne firent point sur elle l'impression qu'on en aurait pu attendre. Elle ne les comprit pas.

D'ailleurs, elle était en proie à une inquiétude si vraie, à une douleur si réelle en ce moment que son défaut d'intelligence ne doit point surprendre. Lady Campbell aimait véritablement Mary plus que toute autre chose au monde, et, à le bien prendre, son engouement pour le marquis de Rio-Santo n'était qu'un ricochet de sa tendresse pour Mary. Il y avait longtemps qu'ils étaient mariés dans son esprit.

Une fois Frank sorti, elle prit la main de miss Stewart.

— Ma chère enfant, dit-elle, je sais que vous êtes bonne et vous me pardonnerez ma vivacité de tout à l'heure... Je vous aime, puisque vous aimez ma pauvre Mary, et je n'ai pu vouloir vous offenser... Mais, de grâce, ne me cachez rien ! Que s'est-il passé entre eux ?

— Je l'ignore, madame, répondit Diana, — et si je le savais, je prierais Votre Seigneurie de remettre ses questions à un autre moment... Le plus pressé, je pense, est de porter secours à la pauvre Mary.

— C'est vrai, mon enfant... c'est vrai, mademoiselle, murmura lady Campbell : je vais faire transporter ma pauvre nièce à Trevor-House.

— Je crains que vous ne le puissiez pas, madame... En tout cas, il faudrait l'avis d'un médecin... Enverrai-je chercher celui de ma mère ?

—Non, chère belle, non... Puisque vous êtes assez bonne... envoyez chercher monsieur Moore, 10, Wimpole-Street... c'est monsieur de Rio-Santo qui nous l'a donné.

Un groom partit aussitôt pour Wimpole-Street, afin demander le docteur Moore, lequel occupait la maison immédiatement contiguë à celle qu'habitait Susannah, sous le nom de la princesse de Longueville.

En attendant la venue du docteur, lady Campbell et miss Stewart s'empressèrent, sans fruit, autour de Mary, pétrifiée. Ce mal étrange les remplissait de surprise et d'épouvante. Elles pensaient que miss Trévor vivait, mais elles n'en pouvaient point être certaines, car Mary n'avait ni souffle, ni pouls, ni chaleur.

Lady Campbell se désolait, accusait Dieu, le hasard, Frank, tout ce qui existe, elle-même exceptée.

Diana, agenouillée devant Mary, tenait une de ses mains froides et pleurait silencieusement.

Enfin le docteur Moore arriva. Ce praticien, que nul membre de Royal-College ne pourra méconnaître, malgré le nom d'emprunt que nous lui donnons dans ce récit, avait une sûreté de coup d'œil qui était presque passée en proverbe parmi ses confrères. Sa célébrité, comme *physician*, était grande, et ses ouvrages, peu nombreux, mais éminens, sont estimés à juste titre par toute l'Europe savante. Les jeunes adeptes de la science de guérir, feuilletant avec respect les doctes pages que ce médecin illustre (le mot n'est pas trop fort et s'accole bien souvent au véritable nom du docteur Moore dans les chaires médicales de Londres, de Paris et de Vienne), les jeunes élèves, disons-nous, ne se doutent guère que ces lumineux travaux furent le fruit de quelques rares instans dérobés à une vie de honte et de rapines. A quoi bon les en instruire? Si Dieu permet qu'un mauvais arbre produise par hasard des fruits savoureux et choisis, doit-on éloigner d'eux la main du passant qui veut les cueillir? Assurément, ce serait faire acte de prévention stupide, et, en ce monde où le bien et le mal se mêlent partout et toujours, il faut se garder d'imputer à crime au bien sa parenté fortuite avec le mal.

Nous pourrions dire à ce sujet des choses incontestables et nouvelles, autant qu'une chose peut-être nouvelle sous notre vieux soleil. Mais de certaines gens ont pris pour drapeau ce mot admirable : CHOISIR, et leur drapeau ne nous plaît pas. En conséquence, nous nous taisons, redoutant, à l'égal de la peste, d'être pris pour un éclectique.

D'un seul regard, le docteur Moore reconnut l'état de miss Trevor. Son impassible physionomie n'exprima ni surprise ni inquiétude, mais pour un observateur, l'accélération subite de son pas, d'ordinaire si mesuré, eût été une preuve de la gravité des circonstances.

— Monsieur, oh ! monsieur ! s'écria lady Campbell, — dites-nous bien vite ce que nous devons craindre et ce que nous pouvons espérer?

Le docteur lui recommanda le silence d'un geste.

Diana, qui s'était mise à l'écart, dévorait des yeux la muette physionomie de Moore et cherchait à deviner sa pensée : — mais, sur ces traits de bronze, il n'y avait rien d'écrit.

Le docteur fit rouler un fauteuil de manière à s'asseoir juste en face de Mary.

Cela fait, il se renversa en arrière et la considéra attentivement durant une minute.

— Milady, je vous prie de faire préparer sur-le-champ des sinapismes, dit-il sans cesser de regarder la malade ; — qu'on apporte avant cela un bassin et de l'eau.

Quelque chose se montra seulement alors sur la physionomie du docteur, qui s'éclaira d'intelligence profonde et de curiosité.

Il se leva et mit sa joue devant la bouche de Mary. Ce que n'avaient pu sentir Diana et lady Campbell, monsieur Moore le découvrit. Mary respirait ; un souffle imperceptible et froid vint frapper légèrement la joue du docteur. Il posa sa main dégantée sur la poitrine de la pauvre fille; le cœur battait, mais si peu qu'il fallait des doigts exercés pour apprécier ses faibles pulsations.

— C'est cela ! c'est bien cela ! murmura-t-il avec une sorte de satisfaction.

Lady Campbell et Diana s'embrassèrent, tant ces mots leur donnèrent de joie.

Le docteur se frotta les mains et se rassit.

On apporta le bassin rempli d'eau. — Le docteur tira sa trousse et prit une lancette.

— Voyons, dit-il.

Le bras raidi de la pauvre Mary fut tendu. Sa veine ouverte laissa tomber goutte à goutte quelques larmes de sang.

— C'est bien ! dit le docteur.

A peine avait-il lâché le bras de miss Trevor que ce bras, décrivant une courbe insensible, reprit sa position première.

— « Affection rare, mystérieuse, terrible, murmura Moore comme s'il eût fait une citation ; — qui semble porter dans

la vie tous les caractères de la mort; dans la mort, les principales conditions de la vie... » C'est bien cela !... de l'éther, miladies, de l'éther et de l'opium, s'il vous plaît !

Il fit avaler à Mary une petite dose d'éther et d'opium, et poursuivit:

— Remède de vieille femme !... Si cela réussit, il faudra déchirer ses diplômes... mais l'enfant résiste... bravo !... j'en étais sûr !

— Il va la sauver, madame, dit miss Stewart en joignant les mains.

— Oh! chère belle, répondit lady Campbell; — c'est monsieur de Rio-Santo qui nous l'a donné.

Une femme de chambre apportait en ce moment les sinapismes. Moore les appliqua, brûlans, sur les pieds délicats et mignons de miss Trevor. Puis il se rassit encore et recommença, le lorgnon à l'œil, son observation.

— Faites préparer un lit, s'il vous plaît, mesdames, dit-il au bout de quelques minutes; un lit dur, sans plumes, incliné... oh ! il y avait bien longtemps que j'avais envie de tomber sur un cas pareil !

Diana et lady Campbell se regardèrent étonnées.

— Les médecins sont tous ainsi, ma chère enfant, hasarda timidement lady Campbell.

— Venez! s'écria Moore à ce moment : — venez voir : c'est curieux, sur mon honneur, plus que toute autre chose au monde!... Voici des sinapismes qui eussent piqué le cuir d'un taureau, — il approcha de ses narines le linge chargé de moutarde; — farine excellente, eau qui brûlait : mes doigts en gardent la trace... Eh bien ! voyez !

— Ses pieds sont blancs comme de l'albâtre, mon cher monsieur, dit lady Campbell ; — est-ce bon signe?

— Je le crois bien, milady !... J'ai craint d'abord une hystérie ordinaire, mais c'est une belle et bonne catalepsie ! — Une catalepsie ! reprit-il avec un enthousiasme dogmatique, « affection rare, mystérieuse, madame, terrible ! qui semble porter dans la vie tous les caractères de la mort; dans la mort, les principales conditions de la vie... » Ah ! c'est la première fois que je vois cela depuis vingt-cinq ans que j'exerce !

— Cet homme est fou, milady ! s'écria miss Stewart effrayée.

Moore tressaillit et baissa les yeux.

— Madame, dit-il à Diana d'un ton de sévère reproche, — ceux qui se dévouent à la science pour lui donner tous les instans de leur existence, sont sujets à ne point connaître les lois transitoires et convenues qui régissent la vie du monde... Parfois, ils s'échappent à penser tout haut, et, comme leurs pensées sont au-dessus de l'intelligence vulgaire, ils entendent bien souvent murmurer autour d'eux : — Cet homme est fou ! — mais ils ne s'en émeuvent point, madame, parce qu'ils savent dédaigner l'outrage et pardonner à l'ignorance.

Diana, la pauvre fille, balbutia des paroles d'excuse, tandis que lady Campbell disait :

— Ah! ma chère belle! comment avez-vous pu mécontenter monsieur le docteur!

En tous pays, les grands mots sont une arme souveraine contre les enfans, les femmes et les neuf dixièmes des hommes faits. La science de *se draper* est la plus utile de toutes les sciences. Elle sert également au vicaire d'un mince bénéfice, au pédant professeur d'une université, aux *commoners*, aux lords, aux ministres.

Aux ministres surtout.

D'un ministre qui ne saurait pas *se draper*, la Chambre des Communes ne ferait qu'une bouchée.

Les Français ont un mot qui, entre autres acceptions, s'emploie pour exprimer d'une façon courtoise la perfection de cet art estimable. Ils disent *doctrinaire* * pour ne pas dire charlatan.

Nous faisons des vœux pour que cette locution polie trouve accueil en notre vocabulaire.

Mary Trevor, cependant, demeurait toujours immobile et pétrifiée. Ni la saignée, ni l'opium, ni l'éther, ni les sinapismes n'avaient produit le moindre effet sur sa torpeur.

Il y avait quelque chose de singulièrement effrayant dans l'aspect de cette vivante statue. D'ordinaire, l'idée de la mort est inséparable de l'idée d'affaissement. On se représente une personne morte, couchée, ou tout au moins appuyée. Un mort debout, c'est un spectre, c'est l'épouvantable et le surnaturel.

Mary n'était point debout, mais sa taille redressée gardait une posture qui eût été fatigante pour une femme robuste et en pleine santé. L'un de ses bras pendait le long de son corps ; l'autre, soulevé à quelques pouces de son siége, était resté tendu, bien que le fauteuil de Perceval où ce bras s'appuyait naguère eût été reculé. Sa tête était levée, mais non pas au point de tendre d'une manière visible les muscles de son cou. Elle regardait droit devant elle, si l'on peut appeler *regarder* avoir l'œil grand ouvert, les prunelles démesurément dilatées, mais dépourvues, en apparence, de la faculté de percevoir les images.

La catalepsie est un mal presque inconnu sur le continent. Certains auteurs des facultés de France et d'Allemagne ont été jusqu'à révoquer en doute son existence. Chez nous, sans être très commun, il se présente malheureusement assez souvent pour que personne ne puisse méconnaître ses étranges et mystérieux effets. Bizarre autant que terrible, cette affection, contre laquelle notre savant collége n'a point su trouver encore de remède, a eu son moment de vogue effrénée. C'était la maladie à la mode. Nos lions étaient cataleptiques les jours où ils n'avaient rien de mieux à faire, — le dimanche, par exemple; — une petite lady, veuve de son serin, tombait immédiatement en catalepsie. Vous entendiez ce mot partout, et lord John Tantivy, le sportman, mourra persuadé que Peppercorn, son cheval alezan, est décédé en état de catalepsie.

Ce Peppercorn était le fils de Royal-Cocoa et de Viscountess, la fameuse jument de lord Sandwich, qui inventa (le lord) les tartines connues sous le nom de *sandwiches* dans les cinq parties du monde.

Il n'est point de médecin à Londres qui n'ait eu occasion d'approcher en sa vie quelque prétendu cataleptique. Mais les vraies catalepsies ne se rencontrent pas tous les jours et sont excessivement *recherchées* par les amateurs. Autre chose est ce mal funeste, dont les symptômes épouvantent, dont la marche lente, sûre, obstinée conduit presque certainement à la mort, autre chose les syncopes volontaires ou non de quelque oisif qui veut se décorer d'une maladie excentrique.

N'a pas qui veut une catalepsie.

Le lecteur doit donc comprendre jusqu'à un certain point la joie du docteur Moore en face de ce cas précieux. C'était un joyau qu'il allait tailler, un mets nouveau qu'il allait goûter. — Sa première amputation ne l'avait pas réjoui davantage.

Or, souvenez-vous, messieurs, de votre premier rendez-vous d'amour, souvenez-vous, miladies, de votre premier cachemire, et vous n'aurez qu'une faible idée des voluptés infinies d'une première amputation..

Deux femmes de chambre soulevèrent Mary dans leurs bras et la portèrent sur le lit préparé suivant les ordres du docteur Moore. Celui-ci la coucha lui-même et parvint, après de grands efforts, à plier ses membres raidis.

— C'est une chose bien simple, murmura-t-il. La jeune fille était depuis longtemps dans un état tout à fait contre nature... et je connais bien des femmes plus fortes qu'elle qui n'eussent point résisté tant de jours. Son système nerveux était irrité à l'excès .. Sans cesse elle passait par des alternatives épuisantes de surexcitation et d'atonie. Bref, on lui faisait subir, d'une autre façon, un traitement analogue à celui qui me sert pour cette belle enfant que Bishop m'a vendue cent guinées, et sur laquelle j'expérimente dans Wimpole-Street... Aujourd'hui elle aura subi quelque choc violent... Le sang s'est [illegible] dans ses veines.. et le cerveau est resté frappé de paralysie... C'est cela, mais ce n'est pas tout. — Il faut chercher, scruter, découvrir...

* En français dans le texte.

Il essaya de fermer les paupières de Mary. Elles cédèrent sans trop de résistance à la pression de son doigt, mais elles se relevèrent lentement.

— Madame, reprit-il tout haut, j'aurais besoin de savoir de quelle nature est l'événement qui a précédé, — qui a produit sans doute, — l'évanouissement de miss Trevor.

— Ce n'est donc qu'un évanouissement, docteur?

— La mort est un évanouissement prolongé à l'infini, madame... Permettez-moi de vous répéter que j'aurais besoin de savoir...

— Je l'ignore, monsieur, je l'ignore absolument... Et, à moins que miss Stewart ne puisse vous le dire...

— Tout ce que je sais, répondit Diana, c'est qu'elle a causé fort longtemps avec Frank Perceval.

— A-ah !... fit le docteur, en prolongeant cet élastique monosyllabe.

— Dès ce matin, quand elle est venue, elle semblait égarée et paraissait en proie à d'étranges idées...

— Parfaitement, madame... Et... n'y avait-il pas un motif à sa venue?

Diana rougit et se tut.

— Madame, poursuivit Moore avec autorité, — miss Trevor est bien malade... il faut me répondre.

— Elle avait reçu une lettre de Frank, dit bien bas Diana.

— C'était donc un complot! s'écria lady Campbell.

— Ah !... fit encore le docteur; — l'Honorable Frank Perceval s'est guéri bien vite!... Je suis pour quelque chose dans cette cure, mesdames... Ainsi, nous ne pouvons savoir ce qui s'est passé entre miss Trevor et lui?

— Non, monsieur, répondit Diana.

Moore jeta sur elle son regard observateur.

— Mesdames, je vous rends grâces, dit-il en se retournant vers Mary.

Diana le considérait avec effroi et défiance. Quant à lady Campbell, son regard était attiré par une sorte de fascination vers l'œil vitreux et fixe de Mary. Elle ne pouvait se détacher de ces prunelles élargies sur lesquelles ne battaient plus les longs cils des paupières ouvertes, et ces prunelles lui semblaient parfois rouler lentement à droite et à gauche comme les yeux d'émail de ces Maures que fait mouvoir le balancier d'une pendule.

Elle était oppressée, et il y avait sur sa conscience quelque chose comme un regret ou un remords.

Le docteur se leva au bout de quelques minutes et salua en silence pour prendre congé.

— Oh! ne nous quittez pas ainsi, monsieur, s'écria lady Campbell; — dites-nous au moins qu'il y a de l'espoir!

— Miss Trevor n'est pas morte, madame, répondit froidement le docteur.

Il mit ses gants avec grand soin et ajouta :

— Je vais vous envoyer Rowley, mon aide-pharmacien, qui appliquera une ventouse entre les deux épaules de la malade... Je reviendrai ce soir!

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura lady Campbell avec accablement lorsque le docteur fut parti; — quel affreux malheur!... si près d'être heureuse!... Mais voyez donc, ma chère enfant, comme les yeux de Mary ont un effrayant regard... Oh! je mourrai, si je reste auprès de la pauvre fille!

— Madame, répondit miss Stewart, — si vous voulez, je veillerai seule...

Le docteur Moore cependant s'était jeté dans sa voiture et regagnait Wimpole-Street au galop.

— Faites descendre Rowley à mon cabinet, dit-il au groom qui lui ouvrit la porte de sa maison.

L'aide-chirurgien-pharmacien-assassin se présenta presque aussitôt.

— Eh bien! Rowley, demanda le docteur, — notre bel oiseau?

— Toujours en cage, monsieur, répondit le drôle en ricanant avec une sorte de bonhomie; — et du diable si la petite ne donnerait pas une de ses jambes pour courir à clochepied sur l'autre en toute liberté...

— Elle est toujours à la diète?

— Un joli petit morceau de pain d'une demi-once tous les deux jours.

— Et la chambre est bien noire?...

— Comme un four... J'en serais mort vingt fois pour une, moi, monsieur.

Moore haussa les épaules.

— Ah! reprit Rowley, ce n'est pas l'embarras, elle est bien changée, bien minée... mais elle tient bon! Ça me pique au jeu, moi!... Ce matin, je l'ai laissée s'endormir tout de bon, au lieu de l'éveiller au bout de dix minutes, — heure militaire! — comme c'est convenu... Quand elle a été bien endormie, je suis entré pour la voir... histoire d'un peu de curiosité, monsieur... Ah! ma foi, on peut dire que la chose a été bien menée! Elle n'a déjà plus que les os et la peau... Et de l'oppression, monsieur!... et des tressaillemens... Ah! ah! c'est une besogne diablement réussie!

Rowley tira sa montre.

— Dieu nous damne! s'écria-t-il; — elle a eu le temps de dormir treize minutes cette fois, la petite espiègle! Quel somme! Pour sa peine, je vais lui donner du porte-voix.

L'aide empoisonneur sortit à la hâte.

L'instant d'après, on entendit une voix tonnante mugir à l'étage supérieur. — Un faible cri de femme lui répondit.

CHAPITRE XXVI.

TÉNÈBRES.

Il y avait maintenant cinq jours que Clary Mac-Farlane était tombée entre les mains de Bob-Lantern, qui l'avait *cédée* à Bishop le burkeur. Celui-ci l'avait amenée au docteur Moore.

Le docteur Moore la tenait depuis lors enfermée dans sa maison de Wimpole-Street.

C'est là qu'elle s'était éveillée après le long sommeil factice provoqué par l'eau de monsieur Bishop, dont l'avenante et débonnaire mistress Gruff avait versé une dose honnête dans le fameux *scoth-ale* de l'hôtel du *Roi George*.

Son réveil ne s'était point fait longtemps attendre. Il y avait à peine un quart d'heure que l'aide Rowley avait refermé sur elle la porte de la chambre disposée pour la recevoir, lorsqu'elle ouvrit les yeux

Elle ne se rendit tout d'abord aucun compte de sa situation. Elle crut dormir encore d'un sommeil lourd et sans rêve, parce qu'une obscurité compacte, entière, impénétrable était autour d'elle. Ce fut le souvenir qui acheva de l'éveiller.

— Mon père! murmura-t-elle; — j'ai vu mon père...

La scène de la Tamise se représenta aussitôt à son esprit, mais vaguement, confusément, telle enfin que Clary l'avait aperçue pendant la courte trêve où son esprit avait recouvré ses facultés entre son sommeil léthargique et son évanouissement.

Une seule chose ressortait sur le fond ténébreux de sa mémoire, c'était la pâle figure d'Angus Mac-Farlane éclairée par les rayons de la lune.

Le souvenir des faits antérieurs fut plus vif et plus complet. Elle se rappela la vaste chambre de l'hôtel du *Roi George*, sa sœur endormie et l'angoisse de sa propre lutte contre le sommeil

Cette pensée l'accabla.

— Ma pauvre Anna! dit-elle en laissant tomber sa tête sur sa poitrine; — ils l'auront tuée... Mais pourquoi ne m'ont-ils pas tuée, moi?...

Elle s'interrompit brusquement. Une ombre d'espoir venait de descendre dans son cœur.

— Anna ! prononça-t-elle tout bas en étendant ses bras à droite et à gauche ; — si elle était ici !... Anna !

Ses bras rencontrèrent partout le vide et personne ne répondit.

— Oh ! pensa-t-elle, — Anna est morte... et moi?... Cette nuit profonde et ce silence... Et moi aussi... je suis morte... Pourquoi ne m'auraient-ils pas tuée?

Ce fut d'abord en elle une idée vague, — plutôt un espoir qu'une crainte ; — puis l'idée prit assiette en son esprit. Elle se crut transformée, sinon anéantie. Il lui sembla ne plus se reconnaître.

— La mort !... c'est donc cela ! reprit-elle ; — une nuit éternelle .. une nuit profonde, sans étoiles... Oh ! je me souviens ! j'ai blasphémé dans cette maison maudite... Qu'avons nous fait à Dieu, ai-je dit, pour mériter ce cruel martyre !... Je l'ai dit..: Et Dieu se venge !

Elle demeura un instant silencieuse et abattue. Au bout de quelques secondes, on aurait pu l'entendre ajouter d'une voix consolée :

— Anna, mon Anna chérie doit être au ciel...

Clary croisa ses bras sur sa poitrine ; le contact de sa propre chair la fit tressaillir.

— Mais non, je ne suis pas morte ! se dit-elle ; — on m'a mise vivante au tombeau. La nuit !... cette nuit brûle mes yeux... Combien de temps souffre-t-on ainsi avant de mourir !...

C'est que cette nuit ne ressemblait à rien de ce qu'on a coutume de voir dans la vie commune. Là, il n'est point d'obscurité si profonde que l'œil ne puisse s'y faire à la longue et entrevoir quelque objet dans l'ombre, quelque reflet perdu, quelque lueur. Notre nuit à nous donne passage toujours à quelque rayon consolateur. Si la lune manque au ciel, si la brume ou l'orage met un bandeau jaloux sur le regard diamanté des étoiles, il reste dans l'air un mystérieux rayonnement. Le brouillard luit ; l'orage a son flambeau dans la foudre, il semble que la nature ait horreur de la nuit autant que du vide.

Tout docteur de Cambridge est susceptible de nous répondre, en affirmant son dire sous serment, que la nature n'a point horreur du vide, et que la pesanteur seule de la colonne atmosphérique...

Mais tout beau ! gardons-nous de railler les docteurs de Cambridge, qui sont de terribles champions. L'un d'eux, le révérend Lewis Drake, passe pour soutenir habituellement ses thèses à coups de poing et avec une dangereuse supériorité.

L'obscurité complète ne peut être que factice. A cause de cela, elle pèse un poids de plomb sur toute créature vivante. L'homme la redoute. Sa continuité suffit à plier les natures les plus robustes. Comme toute chose inconnue ou contre nature, elle porte avec elle des terreurs instinctives, inévitables, sans bornes.

Les dangers les plus fantastiques y peuvent couver, inaperçus ; la mort s'y cache peut-être, — et point de défense possible...

Les malheureux que la main de Dieu frappe soudainement et qui deviennent aveugles sans passer par les misères lentes et préparatrices de quelque *optalgie*, éprouvent presque toujours une réaction morale qui met en péril leurs facultés intellectuelles. Et encore pourtant ceux-là sont-ils joints à la vie commune par des signes sensibles : ils entendent le bruit du monde ; leur main rencontre parfois la main d'un ami ; leur cœur est consolé par des paroles d'intérêt ou de tendre compassion.

Mais qu'on se représente un homme devenant à la fois sourd, aveugle et dépourvu des moyens d'exercer les trois autres sens. Que lui reste-t-il de ce qui constitue la vie? La pensée?

Hélas ! la pensée !

La pensée d'un homme empêché actuellement de sentir ne se borne-t-elle pas fatalement à deux exercices qui embrassent le passé et l'avenir? Y a-t-il autre chose en lui de possible que des regrets épuisans et des terreurs infinies !

Il y a pour quelques-uns l'espoir en Dieu, qui est une planche de salut dans tout naufrage. Oh ! certes, ce n'est pas nous qui pouvons mettre en doute l'efficacité de ce refuge suprême ; — mais le premier effet de la souffrance est de prostrer le cœur ou de l'aigrir. Il faut être un saint pour se faire de la prière résignée un bouclier contre la soudaine blessure du désespoir. Il faut être plus qu'un saint. Job se tordit longtemps sur son fumier, pleurant et blasphémant, avant d'entonner, du sein de sa misère, son sublime hosannah.

Clary Mac-Farlane n'était qu'une pauvre enfant, possédant il est vrai toute la force et tout le courage que peuvent avoir son âge et son sexe, mais sans défense contre cette écrasante oppression de la solitude absolue, multipliée par le silence et les ténèbres. Elle crut avoir vécu. — Et n'est-ce pas en effet une grande partie de la mort que cette complète absence de toute sensation? — Ne point voir, ne point ouïr, et tendre dans la nuit ses bras pour ne saisir que le vide !

Mais cette croyance qui, prolongée, eût été un bienfait véritable, puisqu'elle eût amené avec elle le repos ou du moins l'apathie, ne pouvait être que fugitive. La malheureuse enfant s'était sentie vivre bientôt à sa douleur même, et, de sa poitrine chargée de peine, un soupir profond s'échappa.

Ce fut un second réveil, et son amertume dépassa l'angoisse du premier. Clary fit un mouvement et sentit son siége vaciller. Ses membres fatigués eurent de douloureux élancemens. Un froid mortel courut par ses veines.

Mieux valait la mort.

Sa tête, alourdie, se pencha sur son sein. Un engourdissement sourd lui prit le cœur. Elle chancela sur son escabelle et fut prête à tomber inerte sur le sol.

Mais il y avait en elle assez de force pour soutenir un temps l'épouvantable lutte, et son martyre devait durer bien des heures.

Au lieu de fléchir ainsi tout d'un coup, elle se redressa au souffle intérieur de son énergie native. Son cœur battit. Elle se leva, voulant sonder jusqu'au fond sa détresse, et faire, autant que possible, l'inspection de sa tombe.

Au bout de trois ou quatre pas, sa main tendue rencontra un obstacle. C'était une barrière d'une singulière espèce, cédant sous la pression de la main, mais cédant jusqu'à un certain point seulement, au-delà duquel se trouvait une inébranlable clôture. On eût dit une muraille rembourrée, matelassée du sol au plafond.

Clary changea de route. Dans cette direction nouvelle un obstacle absolument pareil lui barra bientôt le passage.

A droite, à gauche, en tout sens, il en fut de même.

Elle était dans une sorte d'énorme boîte, rembourrée partout. — Dans quel but? Clary ne le devina point, mais lorsque enfin sa frayeur, augmentée, arracha de sa poitrine un cri aigu, ce cri s'étouffa pour ainsi dire à l'entour d'elle, n'eut point d'écho et mourut comme un murmure.

Ces murs matelassés étaient une précaution contre les bruits du dedans, un rempart contre les bruits du dehors. Grâce à eux, dans ce réduit terrible, le silence était complet comme la nuit. — Grâce à eux encore, les cris de la captive devaient mourir, emprisonnés avec elle.

Elle allait, tâtant toujours, et rencontrant toujours la molle uniformité de l'élastique tenture. Elle ne savait point où elle avait commencé de palper, et continuait sa tâche, espérant trouver une solution de continuité, un enfoncement, quelque chose qui ne fût point un étouffant linceul.

Elle fit ainsi bien des fois le tour de sa cellule, et s'arrêta enfin, perdue, et croyant avoir parcouru un immense espace.

Le temps qui s'écoulait n'avait pas pour elle plus de mesure que l'étendue, et les heures si lentes à passer sur l'angoisse, elle les comptait pour de longs jours.

Une fois son âme fut prise d'une colère fougueuse ; elle se révolta contre sa mortelle épouvante ; elle défia cette nuit sépulcrale qui l'enveloppait comme un suaire ; elle voulut vaincre ce silence ennemi ; elle appela au secours, elle cria jusqu'à ne plus pouvoir produire que des sons enroués. — Le premier éclat de sa voix était sorti puissant de sa poi-

trine, pour tomber, en quelque sorte, éteint à ses pieds. Ces murs préparés absorbaient si efficacement ses clameurs que son gosier, vaincu, perdit après quelques efforts le pouvoir de vibrer.

Elle se tut de force et malgré elle. Sa colère en augmenta; sa cervelle en feu fermenta; elle prit son élan, et, dans un mouvement de délire, elle précipita violemment son corps en avant.

Peut-être était-ce une de ces irréfléchies et soudaines tentatives de suicide dont la solitude, mauvaise conseillère, glisse la pensée à l'oreille du désespoir.

Mais la tête de Clary rebondit, sans blessure, sur la laine épaisse dont était recouverte la muraille opposée. En cette étrange prison, il n'était pas même possible de mourir tout d'un coup. Il fallait attendre et suivre sans la presser la marche paresseuse de l'agonie; il fallait s'éteindre lentement et boire, goutte à goutte, depuis les bords jusqu'à la lie, le profond calice du trépas.

Clary, cependant, étourdie par le choc, était tombée sur le sol où s'étendait, en guise de tapis, une abondante litière de paille. Elle demeura un instant sans pensée; ce fut un répit.—Lorsque les nuages de son esprit se dissipèrent lentement, elle se sentit plus calme et capable de prier.

Alors, durant quelques minutes, son ardente dévotion réchauffa son pauvre cœur endolori et glacé.— C'était le moment de l'*Hosannah de Job*.—Elle loua Dieu, la douce martyre, et donna son âme reposée aux austères espoirs de la religion.

Hélas! le voyageur a beau vouloir prolonger la halte sous les hauts dattiers de l'oasis qui tranche, verte, fraîche, riante, parmi les brûlantes immensités du désert, — il faut reprendre sa route. L'ombre est si bonne! l'herbe est si douce! la fontaine a de si chers murmures à l'oreille de l'homme qui naguère se mourait de soif sous un soleil assassin! Mais il faut partir.

Il faut quitter l'oasis aimée pour se replonger dans l'odieuse atmosphère du Sahara, ôter de l'herbe humide ses pieds un instant rafraîchis pour les mettre encore dans ce sable qui brûle, dire adieu à la bienfaisante fontaine et affronter encore les vents desséchans dont le souffle énerve comme l'haleine rouge d'un four enflammé.

Clary voulait, la pauvre fille, s'accrocher aux consolantes pensées du ciel. Le désespoir était autour de son âme comme les sables autour de l'oasis. Et l'esprit de l'homme est comme le voyageur: il ne peut point rester immobile.

Clary retomba bientôt dans ses navrantes angoisses. Elle passa et repassa vingt fois par les mêmes alternatives de colère, d'abattement, d'espoir. Elle pria; elle maudit; elle pleura...

Les vingt-quatre heures d'une journée s'écoulèrent.

Pas un bruit, si voilé qu'il fût, pas une lueur, si faible qu'on la puisse supposer, n'étaient venus jusqu'à la pauvre recluse. Les ténèbres qui l'entouraient n'étaient point de celles auxquelles l'œil s'habitue. Toujours la même nuit, opaque, lugubre, pesante!

Elle venait de prier. Sa torture faisait trêve un instant pour recommencer sans doute, lorsque la première atteinte de la faim se fit tout-à-coup sentir. Il y avait près de deux jours que Clary n'avait mangé.

Elle porta la main à son sein. Si un sourire d'ange eût pu éclairer cette obscurité absolue, Clary aurait vu les murs de sa prison, car elle sourit doucement et longuement à cette souffrance nouvelle.

Au bout de cette souffrance était la mort. Clary la salua de loin comme une généreuse amie dont les bras ouverts sont un suprême asile.

A mesure que l'inanition faisait en elle des progrès, ses idées changeaient; mille pensées confuses vinrent à se mouvoir à la fois dans son cerveau empli: pensées poignantes et pensées joyeuses tournant pêle-mêle avec une éblouissante rapidité.

En même temps, son corps affaibli prit une sensibilité exagérée. Elle eut des tressaillemens sans motifs, de folles envies de courir, de se rouler, de danser...

Elle s'agitait en tous sens sur sa litière de paille, et plus d'une fois de convulsifs et soudains éclats de rire troublèrent, par un contraste funeste, le silence mortel de ce tombeau.

La pauvre enfant était *entamée*, suivant l'effrayante expression du docteur Moore.

Son système nerveux commençait à céder aux sourdes attaques de la faim, de la nuit, du silence.— Tout-à-coup des bouffées de terreur indicible la clouaient raide, demi-morte, à sa couche; —l'instant d'après, un doux chant venait à sa lèvre; — puis elle se taisait, épouvantée par sa propre voix.

Puis encore, sa nuit s'éclairait pour un moment; de fantasques lueurs couraient en tout sens comme les épis de feu d'une gerbe d'artifice; — au loin passaient d'étranges visages, des formes livides, des spectres, enveloppés dans de blancs linceuls.

Elle criait faiblement. — La scène changeait. C'était un bal. Ses yeux se fermaient, blessés par l'éclat des bougies. La danse évoluait rapide autour d'elle. C'étaient de beaux cavaliers, des femmes demi-nues, des parfums, des fleurs, des diamans, des sourires...

Elle souriait, elle aussi, elle aspirait les parfums, elle buvait l'harmonie, jusqu'à ce qu'un tressaillement soudain de ses nerfs ébranlés vînt la replonger dans sa nuit; et la douleur physique, faisant irruption alors, elle serrait son estomac contracté entre ses deux mains et gémissait comme un enfant qui souffre durant son sommeil...

Oh! la science a des moyens puissans pour perdre encore plus que pour sauver. Si Dieu vous a condamné, la science ne saura point retarder l'instant fatal, et ses efforts n'aboutiront qu'à tourmenter votre dernière heure. Mais qu'elle est forte, s'il s'agit de nuire! Elle peut choisir entre tous les maux sous lesquels l'humanité se courbe; elle peut les copier, les reproduire, les faire naître...

Au moyen-âge les grands flattaient leurs barbiers. Nous savons des lords qui courtisent leur médecin, — des lords d'esprit, sur notre honneur!

Une autre journée se passa encore. Clary était si faible qu'elle ne pouvait plus se mouvoir sur sa couche. L'idée de Dieu avait fui. Mille pensées impossibles se succédaient dans son cerveau débilité.

Sa sœur, son père, Stephen, passaient devant ses yeux et passaient sans la voir. Elle voulait les appeler; sa voix s'arrêtait dans son gosier sec et enflé.

Puis une autre image encore se montrait dans le lointain.

Clary alors mettait ses deux mains sur ses yeux lassés de pleurer; des larmes abondantes ruisselaient à travers ses doigts, et sa voix mourante murmurait:

— Edward!... Edward!...

CHAPITRE XXVII.

HALLUCINATIONS.

C'était une affreuse agonie! Rien ne se peut comparer à ce lent, à ce mortel supplice. L'idée seule de cette impitoyable torture serre le cœur et amène le frisson.

On ne peut dire qu'avant cela Clary Mac-Farlane ignorât la souffrance. Depuis six mois elle souffrait, parce qu'un amour puissant, irrésistible, était entré dans son cœur malgré elle et froissait les scrupules dévots de sa conscience; elle souffrait encore parce que cet amour, caché à tous les yeux, rompait la confiance sans bornes qui avait existé jusque-là entre elle et sa sœur; elle souffrait, enfin, parce que cet amour, d'autant plus ardent qu'on tâchait davantage de

l'étouffer, brûlait, flamme silencieuse et solitaire, sans autre aliment que de vagues espoirs, un désir ignorant mais immense, et, de loin en loin, quelques heures de contemplation muette en face de l'homme aimé.

Mais cette souffrance était de celles qu'on chérit à l'égal du bonheur. C'est elle que les poëtes ont nommée le *doux martyre*. Elle met, certes, bien des larmes souvent dans les yeux des jeunes filles, mais quand plus tard, heureuses, elles se souviennent de ces larmes, leur regard se voile, leur sein se soulève, un souffle passe entre leurs lèvres épanouies en un mélancolique sourire. Ce souffle est un soupir. Elles regrettent.

Et, au lieu de ce doux mal d'amour qui porte avec lui sa consolation et ses joies, Clary se trouvait tout-à-coup plongée dans l'atroce réalité d'une détresse inouïe, sans exemple, et qu'elle n'aurait pu redouter sans folie deux jours auparavant.

Il y avait dans Londres une débile et malheureuse enfant qui se mourait d'un mal inconnu, et l'on avait pris Clary, forte, exubérante de sève, radieuse de beauté, on l'avait prise pour changer à plaisir sa force en défaillance, sa sève en atonie. On avait jeté la nuit d'une tombe comme un voile impénétrable sur les perfections de son corps; on pressait son âme entre la solitude et le silence; on la minait au physique en même temps qu'au moral; on appauvrissait de propos délibéré sa vaillante nature; on ruinait scientifiquement son tempérament et son esprit.

Cela, pour expérimenter ensuite, pour la traiter en cadavre voué aux études médicales.

D'ordinaire les membres de Royal-College essaient leurs remèdes sur des chiens.—Le docteur Moore avait désespéré sans doute de rendre une chienne hystérique.—Et puis, ce praticien illustre n'en était pas à cela près de tuer une femme en passant.

Nous l'avons entendu expliquer fort paisiblement son système au marquis de Rio-Santo.

Il attaquait Clary par la diète et la séquestration absolue dans l'obscurité.

Voilà tout, vraiment.—Comme ces termes de médecine arrangent les choses! la diète et la séquestration. Ceci n'est point très redoutable, n'est-ce pas? Mon Dieu, non.— Seulement, la diète, c'est la famine, et la séquestration un cachot.

Ces moyens sont absolument infaillibles pour arriver au point où en voulait venir le docteur. Toute femme, jeune et pubère, soumise au *traitement* infligé à Clary Mac-Farlane, eût été brisée comme elle. Ici, la force ne sauve pas; elle nuit, et les tempéramens les plus riches sont les plus facilement prostrés.

Il n'y a que la vigueur d'âme qui puisse résister un temps, mais l'âme est vaincue à son tour, elle finit par suivre, domptée, l'aberration des sens. L'intelligence souffre chez l'hystérique, faiblit, s'endort dans l'apathie, ou meurt, tandis que le corps lui survit misérablement dans l'idiotisme ou la folie.

Au bout des deux premiers jours de *diète et de séquestration*, Clary Mac-Farlane éprouvait déjà tous les symptômes d'une affection nerveuse fort avancée. Elle ne se rendait plus compte de son état qu'à des intervalles lucides devenant de plus en plus rares. La faim, qui était maintenant le principe le plus actif de sa souffrance, ne se bornait plus à tirailler son estomac en d'intolérables angoisses, elle envahissait le corps tout entier. Ses membres étaient rompus, ses reins courbaturés; sa tête tournait, et, devant ses yeux brûlans passaient de douloureux et rapides éblouissemens.

Parfois, elle se sentait mourir;—d'autres fois, elle pensait avec un désespoir amer qu'elle pourrait vivre ainsi bien longtemps encore. Elle n'osait plus prier. Entre elle et Dieu, qu'elle se représentait terrible, inexorable, suivant les idées de la dévotion écossaise, une image humaine se plaçait obstinément; sur sa lèvre, un nom était sans cesse qui, mêlé à l'oraison, l'eût rendue sacrilége.

C'était Edward, Edward qu'elle aimait, qui était tout pour elle, qui l'emplissait si bien et dominait si énergiquement les dernières et fugitives lueurs de sa pensée, que son âme pieuse en perdait le souvenir de Dieu...

Mais la justice divine peut-elle imputer à crime le trouble funeste des heures de l'agonie? L'âme qui chancelle aux limites de la vie peut-elle pécher encore?

La pauvre Clary, d'ailleurs, avait essayé de chasser cette image envahissante pour se retourner vers le ciel; mais elle n'avait pu. Edward était là, toujours là, paré de sa beauté presque surhumaine et paré encore des mille prestiges de l'absence et des regrets. Il était là, donnant son front rêveur à la religieuse lumière des lampes comme à Temple-Church, ou mollement couché dans une bergère, éclairé par un rayon du soleil levant, et lançant à travers la rue populeuse cet unique baiser dont Clary croyait sentir le souffle bienfaisant et frais sur sa lèvre ardente.

Lorsque cette image se voilait, c'est que Clary, insensible ou domptée par la douleur, ne pouvait plus penser. — Mais le souvenir adoré revenait bien vite. Il revenait, tantôt portant avec lui de navrans regrets, tantôt accompagné d'ineffables extases...

Ces maladies où le système nerveux et le cerveau sont attaqués présentent une série toujours nouvelle et inattendue de phénomènes étranges. Ce sont des souffrances inouïes, mais aussi des voluptés incomparables, des rêves comme l'opium en inspire aux illuminés de l'Orient. On est en enfer pour moitié, pour moitié en paradis, et ce contraste tue.

Clary, étendue sur sa couche de paille, eut durant sa longue nuit bien des visions terribles; elle en eut de charmantes, elle en eut où la douleur et la joie se mêlaient bizarrement.

Une fois le sourire la prit, un sourire heureux et tranquille au milieu d'une convulsion. Plus d'une fois les larmes l'avaient prise dans un sourire. Il n'y a point là de transition entre le bien et le mal; ils se disputent l'un l'autre, en des luttes folles, un dernier débris de vie que précipitent tour à tour vers un dénoûment mortel les dures atteintes de la souffrance et les mystérieuses caresses d'une meurtrière volupté.

Cette fois dont nous parlons, Clary s'était vue tout-à-coup entre les bras d'Edward qui traversait, au galop d'un magnifique cheval, les rues encombrées de Londres. A droite, au devant, à gauche, la foule s'écartait épouvantée. Le cheval volait; — Edward, ferme et calme sur la selle, arrondissait son bras autour de la taille affaissée de Clary. Elle sentait la douce pression de ce bras dont la main s'arrêtait juste sur son cœur.

Penchée en arrière, elle regardait Edward, comme on regarde lorsque les yeux se touchent presque, et que les prunelles se choquent en un magnétique contact. Son haleine montait jusqu'à la bouche d'Edward; elle le sentait avec tout son corps et défaillait d'allégresse.

Edward, lui aussi, la regardait et lui souriait. Clary voyait un monde dans ce sourire. C'était à la fois celui d'un maître qui descend jusqu'à aimer, et celui d'un chevalier qui adore et qui sert. Il était impérieux et royal, mais il était tendre et soumis.

Le beau cheval courait toujours. Ses quatre fers bondissaient, élastiques, sur le pavé retentissant. Les brunes maisons de Londres fuyaient comme emportées par un tourbillon...

De temps en temps le bras d'Edward se tendait pour remonter Clary sur la selle. Alors elle se sentait plus près e mieux. Ses yeux humides remerciaient, tandis qu'Edward se penchait en souriant et baisait le bout de ses cheveux.

Cette chimère de bonheur agissait si puissamment sur ses sens déçus, que de grosses gouttes de sueur inondaient ses tempes et que sa poitrine étouffée râlait avec effort...

Londres disparaissait déjà dans le lointain. C'étaient maintenant de belles campagnes qui riaient au soleil et déployaient à perte de vue les vastes richesses de leurs lumineux horizons. — Qu'on est bien pour aimer dans l'espace libre! Que l'air des solitudes soulève délicieusement un sein

oppressé de tendresse! Que l'amour est plus beau en face des larges splendeurs de la nature, et combien la nature s'embellit sous le regard enchanté de l'amour!

Clary se laissait aller mollement, ou se plongeait avec ardeur dans ce bonheur qui l'entourait de toutes parts Faible contre ces mortelles délices, elle leur donnait son dernier souffle d'un cœur prodigue. Son regard gisait du noble visage d'Edward aux magnificences du paysage, et revenait, fasciné, se perdre dans le regard de son amant.

Lui précipitait d'un bras infatigable la course rapide du beau cheval. Les horizons fuyaient comme naguère les maisons de Londres. Les aspects changeaient.— C'étaient tour-à-tour des monts, des lacs, des forêts, d'opulentes moissons gardées par quelques toits de chaume. — C'étaient, au loin, le sombre profil d'une cité, les tours grises d'un vieux château, la ligne d'azur d'un fleuve promenant son cours sinueux par les prairies.—Et, sur tout cela, le soleil versait ses flots d'or.

L'amour et le soleil, les deux flambeaux du monde! — On ne meurt pas de joie dans la vie réelle; mais Clary était en dehors des réalités. Sa détresse comme ses joies dépassaient les bornes humaines.—Elle allait mourir de bonheur...

Tout-à-coup, la course prit fin. Le beau cheval s'arrêta. Clary le chercha et ne le vit plus. — Le soleil abaissait lentement son disque rougi et se cachait derrière une montagne.

Clary était assise sur le gazon. Il lui semblait reconnaître le paysage des alentours. Elle regarda mieux. — C'était bien la sombre nature de l'Ecosse méridionale. C'était son pays; et tous les objets qu'avait aimés son enfance se groupaient autour d'elle: la maison qu'habitait son père avant d'acheter le château de Crewe, la ferme de Leed, les bois de Sainte-Marie, au milieu desquels s'élevait solitaire la petite maison de Randal Graham, le torrent de Blackflood et les ruines moussues du vieux couvent.

Auprès d'elle, assis également sur le gazon, était toujours Edward muet comme elle et parlant uniquement avec ses yeux charmés.

Elle mit sa tête sur l'épaule d'Edward; — il y avait à l'entour un repos suave, un calme infini. La brise des soirs passait en silence, toute chargée des frais parfums qu'exhalent les champs au coucher du soleil. La campagne se taisait, recueillie.

Les voluptés du jour étaient dépassées. Mieux vaut encore l'indécise clarté des soirs que ces éblouissans rayons du soleil de midi. Mieux vaut le repos que la course. Il faut à l'amour, pour atteindre l'apogée de ses sensuelles douceurs, la paresse et l'ombre.

Comme elle aimait ardemment et au-delà de ce que la parole sait peindre! Elle était pure et ne pouvait rêver que de pures tendresses, mais quel feu inconnu le délire mettait parmi ses virginales pensées! Elle aimait, elle aimait...

Un tressaillement douloureux vint agiter ses membres: ce n'étaient pas cette fois ses nerfs malades qui l'agitaient ainsi. C'était encore le songe. — Elle venait de voir, assise comme elle sur le gazon, de l'autre côté d'Edward, une femme.

Son cœur eut froid et saigna.

Cette femme, elle ne distinguait point ses traits et apercevait vaguement sa taille comme une forme indécise, dans l'obscurité croissante de la nuit. —Elle se serra contre Edward qui ne répondit point à son étreinte.

Clary, jalouse, atteinte dans son amour sans bornes, regarda de nouveau cette femme,—cette ombre,—sa rivale.

Elle reconnut sa sœur et prononça son nom avec désespoir.

Anna se retourna, souriante. — Edward regarda l'une, puis l'autre, comme s'il eût hésité, puis, repoussant Clary d'un geste froid, il se mit à genoux aux pieds d'Anna.

Clary, la pauvre fille, poussa une plainte déchirante, et tomba, raide, sur la paille de sa prison.

Alors, dans le cachot, le silence fut aussi complet que l'obscurité. On n'entendait même plus la faible respiration de la malheureuse captive.

Il n'était point probable que son rêve pût se réaliser jamais avec ses doux commencemens et sa fin éplorée, car l'avenir de Clary semblait ne point pouvoir s'étendre désormais au-delà de quelques heures; mais il contenait quelque chose de vrai cependant, et cette mystérieuse faculté de divination qui précède, dit-on, la mort, venait de révéler à Clary l'amour d'Edward pour sa sœur.

Le silence le plus complet régna dans sa cellule durant une demi-heure environ. Au bout de ce temps, on aurait pu saisir un faible bruit venant du plafond. En même temps, un rayon de forme conique traversa les ténèbres, mettant en lumière les atomes suspendus dans l'atmosphère épaisse de la prison.

Le rayon projeta d'abord sur la paille du sol un rond de lumiere, puis il se prit à marcher, comme pour éclairer successivement toute la surface du plancher. Après quelques tâtonnemens, Clary se trouva tout-à-coup illuminée.

Elle gisait sur la paille, privée de sentiment. Ces deux jours de torture l'avaient rendue presque méconnaissable. Son noble visage, amaigri par la souffrance et la faim, gardait en outre des traces de la convulsion qui l'avaient récemment agitée.

Un bourreau n'eût pu contempler sans pitié les effets de ce barbare supplice, exercé sur une créature si belle, si admirable encore dans sa misère! Un bourreau aurait eu compassion de ces pauvres mains blanches qui pressaient avec un geste de muet désespoir ce sein harmonieux qui ne battait plus, — de ces joues pâles et creusées par la souffrance, — de cet œil grand ouvert et terne, — de ces rides douloureuses qui se creusaient à l'entour d'une bouche d'enfant, si bien faite pour le sourire!...

Mais l'homme qui, d'en haut, dirigeait la lanterne n'eut pas pitié. Ce n'était pas un bourreau. C'était maître Rowley, l'aide-pharmacien au service du docteur Moore.

Il promena soigneusement la lueur de la lanterne sur toutes les parties du visage de miss Mac-Farlane, et dit, examen fait:

— Peuh!... après tout, ça ne vaut pas cent guinées!... Mais puisqu'elles sont payées, il ne faut pas les perdre... et je crois que l'enfant a envie de mourir comme cela, sans nous en demander permission...Peuh!... nous avons bien ressuscité un pendu: nous empêcherons bien la petite de nous fausser compagnie... Ta, ta, ta, ma fille, vous nous coûtez cent guinées, et vous vivrez encore un petit peu pour notre argent...

CHAPITRE XXVIII.

L'AIDE-PHARMACIEN.

Maître Rowley ferma soigneusement le guichet par où s'était introduite la lumière de sa lanterne, puis il se redressa sur ses pieds et laissa retomber un coin du tapis qui cacha entièrement le trou.

Maître Rowley était chez lui, au second étage de la maison du docteur Moore. Sa chambre, comme sa personne, était fort laide à voir. Une multitude effroyable de fioles de toutes tailles, la plupart couvertes de poussière, lui donnaient un aspect tout particulier, mais assez peu séduisant. Elle exhalait en outre un parfum de pharmacopée tellement âcre et saisissant qu'un honnête homme s'y fût empoisonné par le nez.

On ne peut point dire que maître Rowley engraissât positivement dans cette pestilentielle atmosphère. Il était maigre et noueux comme un cep de vigne en hiver; mais il s'y portait du moins à merveille. Cette infâme odeur de drogues et

de préparations diaboliques affectait très agréablement les narines de son nez mince et recourbé ; la vue de toutes ces fioles poudreuses réjouissait son œil gris caché derrière de rondes lunettes en pinces. C'était son arsenal et sa bibliothèque: c'était sa cave aussi, car maître Rowley mettait son gin dans des bouteilles à médecine, et ne buvait jamais plus gaillardement que lorsqu'il fourrait dans sa large bouche le goulot entier d'un flacon dont l'étiquette portait *Laudanum*, *acide hydro-cyanique* ou quelque autre titre infernal.

Il n'avait chez lui qu'un seul livre, c'étaient les *Toxicological Amusements* du docteur Venom. Ce volume, dont nos lecteurs ont entendu parler peut-être sous le titre mignon de *Récréations toxicologiques*, enseigne à empoisonner les chats, les serins, les taupes, les anguilles, — et les hommes, par occasion.

Maître Rowley en lisait un chapitre tous les soirs avant de se coucher. Cela l'endormait tout doucement comme aurait pu faire une ode en l'honneur de Wellington ou un discours imprimé de lord Stanley.

Ce maigre et jaune coquin était la pharmacie faite homme, le poison incarné. Il se trouvait mal à l'aise au grand air et ne respirait comme il faut que dans une atmosphère viciée. — Il y a, dit-on, des gens incombustibles ; nous pensons que maître Rowley était à l'épreuve du poison, et qu'il eût impunément avalé un beefsteack saupoudré d'arsenic en guise de poivre.

Il avait été spécialement chargé par Moore de la garde de Clary Mac-Farlane. Le docteur avait fixé lui-même deux jours pour terme à la diète absolue de la captive. Les deux jours étaient écoulés. Rowley avait voulu voir.

L'aspect de Clary, gisant évanouie sur la paille de la prison, ne fit sur lui aucune espèce d'impression. C'était la chose du monde la plus simple. Il ne fut pas même étonné, parce que, dans ses prévisions, cela devait arriver ainsi.

Il choisit dans son arsenal une demi-douzaine de fioles et descendit dans le cabinet du docteur. Le docteur était absent. Pour mille motifs, il ne laissait pénétrer jamais âme qui vive durant son absence dans le sanctuaire de ses savans et ténébreux travaux ; mais Rowley était une manière de corps sans âme et ne comptait point. Il appartenait d'ailleurs complétement à Moore, qu'il aimait en raison de son venin, comme il eût aimé un serpent à sonnettes.

— C'est une chose assez délicate, grommelait-il en gagnant le cabinet à son aise. — Perdre un sujet de cent guinées !... Mais aussi pourquoi donner cent guinées ? Il l'aurait eu pour cinquante... Et que de bonnes choses on aurait pu acheter avec les cinquante autres !

Maître Rowley se sentit venir l'eau à la bouche comme un gourmand qui parle de friandises. *Bonnes choses*, pour lui, signifiait naturellement drogues et poisons.

Il traversa le cabinet du docteur et ouvrit une porte qui tourna doucement sur ses gonds huilés. Cette porte était rembourrée par derrière et touchait presque une seconde clôture, également recouverte de laine, qui donnait entrée dans la prison de Clary.

Maître Rowley avait toujours à la main sa lanterne. Il en retira la bougie et la cellule se trouva subitement éclairée.

C'était une pièce fort petite, prise sur l'appartement particulier du docteur et préparée évidemment pour l'usage auquel on la faisait servir depuis trois jours. Les chapitres qui précèdent suffisent à peu près pour en donner une idée au lecteur. Ses murailles étaient, comme nous l'avons dit, soigneusement matelassées. Il y avait pour tout meuble une étroite escabelle.

La seule chose que nous devions ajouter, c'est que l'étoffe qui soutenait la laine le long des murailles était noire, afin sans doute de prévenir tout rayonnement intérieur.

C'était bien un tombeau. La lumière de la bougie, absorbée de tous côtés par la noire tenture, semblait n'avoir point la faculté d'éclairer. Elle avait donné du jour seulement à la blanche figure de Clary Mac-Farlane, qui se renversait sur le sol parmi les flots mêlés de sa riche chevelure.

Maître Rowley mit la bougie sur l'escabelle qu'il approcha de Clary.

— Bonjour, mon enfant, bonjour, dit-il ; — ce sont là de beaux cheveux, ma foi... et de belles dents... Mais cent guinées !... Au fait, ça ne me regarde pas... Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce diable de trou n'est pas un lieu de plaisance !

Il promena par dessous ses lunettes son regard tout autour de la chambre.

— Eh mais ! grommela-t-il, c'est de bonne étoffe noire, ma foi, dont on aurait pu faire habit, veste et culotte !... Et de la laine dessous, de quoi bourrer une demi-douzaine de traversins... Ta, ta, ta !... Tout cela, c'est de l'argent !

— Allons, mon enfant, allons, reprit-il après ces réflexions économiques ; — nous sommes donc en pamoison... Hé hé... notre petit cœur ne bat plus guère... Notre souffle ne ferait pas tourner un moulin, non !... Allons, mon enfant, respirons quelque chose de bon pour nous remettre.

Il flaira l'une après l'autre avec une évidente satisfaction toutes ses fioles et finit par en mettre une, ouverte, sous le nez de Clary.

C'était sans doute quelque préparation bien puissante, car Clary poussa tout de suite un gémissement faible et tordit convulsivement les brins de paille qui s'étaient engagés dans ses doigts.

— Bien, bien, mon enfant ! murmura maître Rowley qui avait eu la précaution de lui fermer les yeux ; voulez-vous manger un morceau ?

Clary était retombée dans son immobilité.

— Qui ne dit mot consent, reprit l'aide-pharmacien avec une sorte de bonhomie ; et, de fait, ma fille, vous devez avoir appétit... Attendez-moi un petit instant.

Il remit sa bougie dans la lanterne et sortit pour revenir aussitôt après avec un morceau de pain.

— Comme nous allons nous en donner, ma fille ! dit-il encore à Clary qui ne l'entendait pas...

Le morceau de pain fut mis par lui dans la main de Clary.

Puis il plaça de nouveau la fiole sous ses narines.

— En s'éveillant, elle va perdre son dîner, c'est une chose sûre ! se dit-il, mais elle cherchera... Allons, mon enfant.

Clary s'agita en de faibles tressaillemens, puis elle ouvrit les yeux. — Rowley souffla prestement sa bougie.

— O mon Dieu ! murmura la récluse, j'ai cru que je voyais !...

Elle entendit le bruit d'une porte qui se refermait, puis tout rentra dans le silence.

Galvanisée par ce son, le premier qu'elle eût entendu depuis trois jours, elle eut la force de s'élancer vers l'endroit d'où il était parti, mais elle ne trouva que l'uniforme matelas, qui, partout, recouvrait la muraille.

— Est-ce encore un rêve ? pensa-t-elle en retombant accablée.

Maître Rowley était remonté dans sa chambre, et avait ouvert doucement le guichet.

— Elle aura perdu son dîner, bien sûr ! se disait-il, suivant son idée de tout à l'heure ; et pourtant il faut bien qu'elle mange !... Je déclare que je suis très embarrassé.

Maître Rowley se gratta l'oreille durant une seconde. Il n'en faut pas davantage aux grands esprits pour concevoir un plan.

Quand il se fut gratté l'oreille, il dit bien doucement et avec la voix que devait prendre *compère le loup* avant de dévorer le petit Chaperon rouge :

— Cherchez, ma fille, cherchez !... Dieu qui donne la pâture aux oiseaux a mis à vos pieds un morceau de pain...

Clary leva vivement la tête et vit au-dessus d'elle une lueur indécise qui disparut aussitôt. C'était le guichet qui se refermait.

Maître Rowley n'avait pas calculé l'effet de ce coup de théâtre.

Pieuse jusqu'à l'exaltation, élevée dans les mystiques croyances de la dévotion écossaise, Clary Mac-Farlane prit au pied de la lettre les paroles de cette voix inconnue qui lui arrivait d'en haut. Toute son ardente dévotion, un instant assoupie par le découragement, se réveilla soudain au dedans d'elle. Elle se repentit amèrement d'avoir désespéré ; elle pria Dieu du fond du cœur, avec confiance, avec amour.

Puis elle tâta le sol autour d'elle, afin de trouver ce pain du miracle.

Elle le trouva et s'agenouilla pour rendre grâces à la main divine qui lui venait en aide. Sa foi, ranimée par la prière, plus encore que la nourriture insuffisante, avidement dévorée après un si long jeûne, lui redonnèrent du calme et presque de la force.

Plus de visions terribles ou folles, nous dirions presque plus d'effroi. La pensée du ciel éclairait sa nuit, et Dieu peuplait sa solitude. — Si le rayon de la lanterne sourde de maître Rowley eût pénétré en ce moment dans la prison de Clary, l'aide-empoisonneur eût été assurément fort étonné de l'effet produit par son petit morceau de pain.

Clary Mac-Farlane s'était assise à terre et appuyait ses reins à la paroi rembourrée de sa cellule comme au dossier d'un fauteuil. Elle était bien pâle encore, mais un calme sublime reposait sa physionomie. Ses yeux, élevés vers le ciel, reflétaient un religieux, un pur espoir, — et, par espoir, nous n'entendons point ce sentiment dont les aspirations vulgaires ont leur but en ce monde. Clary se savait ou se croyait condamnée à mourir. Son espoir était au delà des choses de la vie. C'était comme un avant-goût de cette quiétude sainte et sans bornes qui suit, pour le juste, les angoisses de la dernière heure.

Sa bouche, aux lèvres de laquelle un peu de sang était revenu, apâlissait l'éclat accoutumé de son corail pour prendre une teinte doucement rosée, et souriait un angélique sourire.

Elle était belle ainsi, belle jusqu'à la splendeur ; elle était belle et touchante. Dieu qu'elle implorait devait laisser tomber sur elle, son œuvre exquise, sa créature parfaite qui parmi les épreuves d'une lente agonie donnait son âme de vierge à la prière, un regard de paternel amour...

Les hommes l'eussent adorée ; les anges l'attendaient.

Ce repos dura plusieurs heures, — tant que Clary put prier. Au bout de ce temps un murmure sourd se fit en son cœur, troublant par de profanes interruptions la sainte voix de l'oraison.

Clary sentit le retour prochain de cette lutte terrible où elle avait failli succomber. Elle se redressa, vaillante, en face du supplice et ceignit ses reins pour le combat.

La tentation revint en effet, forte des faiblesses qui pressaient fatalement l'âme de la pauvre recluse, forte du silence, des ténèbres, de la solitude. — Clary revit Edward, toujours beau, dominateur, hélas! toujours aimé! Elle détourna la tête, mais de quelque côté que fussent ses yeux fascinés, Edward était là; il la suspendait à l'attraction de son sourire, il la rendait folle encore et se mettait obstinément entre elle et Dieu.

Ce fut une lutte épuisante, dont les détails ne se peuvent point raconter. Toutes les tortures se pressaient autour de ce pauvre cœur qui allait cesser de battre. Elle se souvenait de son rêve et voyait encore parfois l'ombre de sa sœur entre elle et cet homme qui tenait si bien sa pensée esclave, que le ciel invoqué luttait en vain pour l'affranchir.

Oh! qu'il était beau et digne d'amour! Comme sa tête fière dépassait superbement le vulgaire niveau de la foule! Comme son regard enivrait! Comme son sourire rayonnait la séduction tout autour de lui!

Clary résistait en vain. Elle était vaincue. Seulement sa défaite avait changé d'aspect. Elle ne s'élançait plus vers son vainqueur avec ce fiévreux entraînement de tout à l'heure; elle ne l'appelait plus de toutes les voix de son âme, heureuse de pécher, s'il était complice, heureuse de se perdre avec lui. Sa peine était austère et grave maintenant. Tout en cédant elle se repentait; tout en aimant, elle regrettait d'aimer. Dans sa fatale extase, il y avait d'énergiques retours vers Dieu. La lutte se prolongeait après la défaite, et Clary, cette fois, ne se réconciliait point avec sa faiblesse.

Et, de même qu'elle n'avait plus de joies délirantes, elle n'avait plus de désespoirs. Sa sœur Anna était toujours sa sœur chérie. L'angoisse des jalouses pensées était impuissante à fausser sa tendresse.

Anna! ce nom aimé eût été, comme le nom de Dieu, une égide contre l'obsédante attaque de l'amour, si l'amour n'eût atteint dans le cœur de Clary des proportions extraordinaires. Mais elle aimait, la pauvre enfant, si passionnément et si fort que tout s'effaçait devant sa tendresse.

La faim revenait, la faim et l'épuisement. Avec eux reparaissaient les principaux symptômes de sa fièvre nerveuse. Mais l'abattement dominait, et Clary, en un moment de trève, ferma les yeux et s'endormit de ce sommeil pénible qui ne repose point et prolonge les ennuis de la veille...

Le docteur Moore tardait bien! — Qui sait si Clary devait s'éveiller de ce douloureux et morbide sommeil? — Mais le docteur Moore passait une partie de ses jours à Irish-House, où il faisait laborieusement l'inventaire du cabinet secret du marquis de Rio-Santo.

Et Rowley avait inventé une préparation nouvelle, entièrement nouvelle, qui tuait un chien de quatre mois en trois secondes, cinq tierces et une fraction inappréciable. Rowley en inférait que cette potion tuerait un homme en un quart de minute. C'était un bien joli résultat. Rowley en perdait la tête.

Clary s'éveilla pourtant. En s'éveillant, elle se trouva couchée sur un lit au-dessus duquel se croisaient des rideaux de damas sombre, dans une chambre inconnue qu'éclairait faiblement une lampe à garde-vue, posée sur un guéridon fort éloigné du lit. En face du lit, il y avait une fenêtre dont les carreaux laissaient passer un oblique rayon de lune, qui, combattant victorieusement la lumière de la lampe, traçait une ligne blanchâtre sur le tapis.

Auprès du guéridon un homme était assis, qui tournait le dos à Clary et feuilletait lentement les pages d'un livre in-quarto.

Cet homme avait un long crâne chauve sur lequel glissait la lumière, et que bordaient, sur les tempes, deux touffes de cheveux larges et bien fournies, à peu près comme on voit la route battue dans les campagnes se border de chaque côté d'une haie vive.

Du lit on ne pouvait apercevoir que son profil perdu : une joue plate, d'où s'élançait la pointe aiguë d'un nez en bec d'ibis, un coin de sourcil et le quart d'une paire de lunettes.

Clary ne put guère voir toutes ces choses. C'était la faim qui l'avait éveillée. — Elle mit ses deux mains sur sa poitrine brûlante, en disant :

— Mon Dieu! que je souffre!

L'homme à l'in-quarto fit une corne à son volume qui était le tome premier des *Toxicological amusements*, et se retourna vers le lit, montrant en son entier la face patibulaire de maître Rowley, l'aide-pharmacien.

— Ah! diable! répondit-il; — ah! diable! mon enfant!.. nous souffrons, disons-nous?... Eh bien! ma colombe, nous allons avoir un médecin... et un fameux médecin...

— Du pain! murmura Clary; au nom du ciel, monsieur, un peu de pain!

— Ta ta ta! fit Rowley; — du pain, ma fille!... Nous ne donnons pas comme cela du pain à nos malades...

Les idées de Clary se coordonnèrent un peu en ce moment : elle voulut demander où elle était, s'informer; mais elle ne trouva plus de voix.

Rowley, lui, avait mis sous son bras le volume des *Récréations toxicologiques* et s'était approché du lit, la lampe à la main.

Clary ferma ses yeux accoutumés à l'obscurité. Rowley la contempla un instant.

— C'est très fort, une jeune fille! dit-il enfin avec conviction; — c'est excessivement fort!... Je suis sûr qu'une simple dose de laudanum aurait de la peine...

Il s'interrompit pour sourire.

— Ta ta ta! reprit-il en haussant les épaules; — le laudanum, aussi, est une vieillerie... Où vais-je chercher le laudanum!... Ah! je voudrais bien essayer ma trouvaille sur quelqu'un... Trois secondes, cinq tierces et une fraction!...

Les lèvres de Clary devenaient blanches et ses paupières tremblaient.

— Oh! oh! s'écria maître Rowley en remettant dans sa poche un petit flacon qu'il avait atteint et qu'il caressait depuis quelques instans avec amour; voici l'enfant qui va avoir une crise... C'est l'affaire du docteur.

CHAPITRE XXIX.

RÉVEIL.

Il est des choses que la plume se refuse à décrire. Nous en avons dit assez pour que le lecteur comprenne ou devine quelle dut être la conduite du docteur Moore auprès du lit de Clary Mac-Farlane. Il ne venait point là pour prêter à l'agonie le secours de sa science; il venait pour expérimenter, au risque de tuer.

Et l'expression dont nous nous servons ici est trop douce; elle n'accuse pas assez. Pour le docteur, en effet, la mort de Clary n'était point une chance, mais une certitude. Cela est si vrai qu'il se présenta devant son lit le visage découvert. — Or, le docteur Moore était un homme prudent. Pour agir ainsi en face de sa victime, il fallait qu'il fût bien sûr de son silence.

Nous avons vu représenter à Londres la traduction d'un drame, fameux de l'autre côté du détroit, où une reine de France, — une reine apocryphe, — détache son masque en présence de l'homme qui vient de la posséder. Mais derrière cet homme, il y a un poignard levé. D'une main, la reine se découvre le visage, de l'autre elle fait un signe et le poignard tue.

Ce drame n'était pas fait alors; le docteur Moore ne peut donc être accusé de plagiat; mais, en tout temps, le crime eut les mêmes allures, et son masque, en tombant, sert toujours de funèbre signal.

Le docteur avait condamné Clary, et cette sentence était sans appel. Elle devait traîner sa vie de tortures tout le temps nécessaire aux expériences de Moore, puis...

Nous n'entrerons point dans le détail des expérimentations du docteur Moore. A part la repoussante horreur de cette peinture, qui nous effraie, nous ne pourrions nous faire comprendre du lecteur qu'à l'aide d'un formidable déploiement de notes, expliquant, ligne par ligne, le langage technique que nous serions forcé d'employer.

Nos charmantes ladies trouveront peut-être l'excuse maussade. Il est certain que, si nous écrivions exclusivement pour les *sporting-gentlewomen*,— et les patronesses d'Almack, la fleur des Trois-Royaumes, en vérité,—nous ne croirions point devoir nous arrêter pour si peu. N'avons-nous pas vu, en 1827, lors du fameux procès du docteur Cootes-Campbell, accusé d'avoir inoculé à une jeune fille de douze ans, à l'aide d'une lancette, un virus de la plus terrible essence, tout exprès pour combattre le mal et se faire une *spécialité*, n'avons-nous pas vu le prétoire empli de robes de mousseline et de blanches coiffures! On vendait les billets d'entrée jusqu'à dix guinées, et il n'y en avait point au-dessous de cinq.

Oh! certes, belles ladies, ce n'est pas pour vous que s'arrête notre plume. Vous êtes des femmes fortes, et, si la *question* ordinaire et extraordinaire existait encore, vous vous ruineriez, mesdames, à retenir vos places aux côtés du tourmenteur. — Ce serait grand dommage pour les entreprises dramatiques. Queen's-Theatre tomberait à plat, — mais quelle fabuleuse fortune ferait le bourreau de Londres!

Si nous reculons devant un hideux tableau, c'est que ces lignes, avant d'être lues à Londres, passeront le détroit. — Or, on prétend que les ladies de France n'aiment point de passion les bonheurs de l'amphithéâtre, et laissent aux femmes de vie équivoque et aux commères, qui sont les mêmes par tous pays, l'exclusive jouissance des abords de la guillotine.

C'est incroyable! Nous sommes prêt à en convenir. Mais, que voulez-vous, miladies... il faut nous montrer clémens envers ces faibles Parisiennes, qui ne savent point prendre leur plaisir où vous trouvez le vôtre. Elles y viendront peut-être. Déjà, nous a-t-on rapporté, les dames qui fument commencent à manger des tranches de bœuf cru, tout comme Vos Seigneuries. Un peu de patience! l'anglophilie est fort à la mode en haut lieu. Nous arriverons, vous verrez, à mettre un peu de notre gros poivre parmi les mœurs fades et poudrées à blanc de cette pauvre France, qui, en ce moment, ne nous va pas à la cheville.

C'est pourquoi, miladies, *rule*, *Britannia*! l'Angleterre pour toujours! que Dieu nous bénisse! etc., etc.

Et, puissiez-vous fréquenter Old-Bailey pendant de longs jours encore!

Ce que nous venons de dire du docteur Cootes-Campbell, qui fut du reste *honorablement* acquitté, quoique sa culpabilité fût plus claire que le jour, pourrait nous dispenser d'appuyer sur la réalité du triste épisode dont nous tâchons en ce moment d'abréger les détails. Mais la chose est si atroce en soi, si en dehors des mœurs d'un peuple civilisé, d'un peuple surtout qui monte sur les toits pour proclamer à son de trompe sa fastueuse philanthropie, elle est enfin, il faut l'avouer en gémissant, si particulière à notre malheureux pays, qu'elle pourrait soulever au loin quelque incrédulité peut-être. — De grand cœur, nous voudrions que le doute fût permis. Mais les faits parlent. Les cas d'expérimentation sur le vif sont innombrables, et le nom des médecins cités pour ce fait devant la Thémis anglaise remplirait une longue page.

Nos médecins sont des hommes fort savans; nous connaissons parmi eux des gens parfaitement honnêtes; peut-être même, qui sait! dans le nombre, trouverait-on un cœur compatissant. — Mais il y a une chose terrible: c'est que le docteur Moore n'est point un portrait de fantaisie.

Tout Londres l'a connu sous un autre nom, et beaucoup parmi ceux qui l'ont connu, n'ont point ignoré ses expériences homicides. Et pourtant c'est un homme illustre; son nom est inscrit au Panthéon britannique...

Quoi d'étonnant à cela? Manger de la chair humaine est une fort laide habitude; mais on ne songe point à l'imputer à crime à certaines peuplades, desquelles on dit seulement: — ce sont des cannibales.

Le docteur Moore était un *physician*.

Qui ne sait que l'homme est porté à donner le fait pour l'excuse ou pour l'explication du fait? C'est là un des mille sophismes du sens commun.

Le docteur Moore passa cette nuit entière au chevet de Clary Mac-Farlane. Au moment où Rowley l'avait appelé, la pauvre enfant était en proie à une furieuse attaque de nerfs. Le docteur déploya auprès d'elle toutes les délicatesses de son expérience consommée. Il n'en fallait pas tant pour la sauver. — Mais Moore ne voulait point la sauver.

Vers le matin, il regagna son cabinet, où il jeta rapidement quelques notes sur le papier.

Clary dormait un bon et paisible sommeil.

— Qu'en faut-il faire? demanda maître Rowley qui pensait à sa préparation nouvelle.

— Il faut déterminer d'autres accidens, répondit le docteur avec réflexion. Cette nuit a été précieuse; — je suis content... Mais je ne connais qu'un côté de la maladie de miss Trevor.

Il médita durant quelques minutes et reprit:

— Faites porter son lit dans la chambre noire, Rowley... Désormais, elle aura perpétuellement besoin de sommeil... De temps en temps, vous ouvrirez le trou et vous l'éveillerez brusquement.

Rowley sortit. — A dater de ce moment, Clary fut vouée à ce barbare supplice que les agens de la république française infligèrent, dans la prison du Temple, au malheureux fils de Louis de Bourbon. Prise d'un lourd et irrésistible sommeil,

elle fut périodiquement éveillée en sursaut par les éclats d'une voix terrible qui tonnait au-dessus de sa tête.

Car maître Rowley faisait les choses en conscience. Il s'était muni d'un porte-voix.

Au bout de trois jours, Clary était arrivée à peu près à l'état désiré pour de nouvelles expériences. Sa riche et robuste nature, complétement désorganisée, ne conservait point de force. En revanche, sa sensibilité nerveuse, accrue jusqu'à toucher l'épilepsie, s'irritait encore, s'irritait sans cesse aux cruelles surprises de son périodique réveil.

Mais la maladie de miss Trevor changea tout à fait d'aspect, comme nous l'avons vu. Devant ce mal inconnu le docteur Moore s'arrêta indécis. Il ne pouvait pas plus le faire naître chez autrui que le combattre chez miss Trevor. Un instant, le docteur cessa de s'occuper de Clary qui lui devenait inutile, et la laissa aux soins de maître Rowley, qui partagea ses loisirs entre elle et les *toxicological amusements*.

Nous aurons occasion de voir si cette circonstance fut un soulagement pour la pauvre fille.

Nous savons maintenant ce qu'avait voulu dire le docteur Moore en parlant au marquis de Rio-Santo de symptômes nouveaux et d'une crise terrible éprouvée par miss Trevor. Leur conversation et les événemens qui la précédèrent avaient lieu le lendemain du jour où Frank Perceval et Diana se rencontrèrent dans la maison de lady Stewart.

Il y avait vingt-quatre heures que Mary était en catalepsie.

Pendant ces vingt-quatre heures, Moore avait épuisé tous les moyens que lui fournissaient son profond savoir et son expérience consommée.

Il avait essayé d'agir sur les sens par des épreuves extra-médicales; il avait organisé un concert dans la chambre de la malade, parce que certains auteurs prétendent que la musique est souveraine pour ces sortes d'affections. Hélas! nous ne voudrions pas désespérer les écrivains estimables qui font de petites comédies chantantes, mais la musique, comme moyen curatif, ne réussit guère qu'à l'Opéra-Comique.

Là, on guérit la folie avec une romance, la fièvre avec un solo de flûte, le choléra-morbus avec un air varié de trombone.

C'est fort ingénieux. — Mais nous avons maudit souvent la harpe de David et l'hypocondrie de Saül qui ont manifestement produit toutes ces billevesées.

Le mal de Mary résista obstinément. Telle nous l'avons vue dans le salon de lady Trevor, telle elle était restée, avec son blanc visage, immobile, ses yeux fixes et luisans comme du cristal, ses membres raidis, sa pose de statue.

Ce fut auprès d'elle que se rendit le docteur Moore en quittant le marquis. Nul changement ne s'était opéré dans l'état de miss Trevor depuis sa dernière visite. Diana Stewart et lady Campbell, qui ne la quittaient pas, étaient désespérées. Le docteur, suivant son habitude, ne répondit point à leurs questions et sortit en ordonnant quelque insignifiant remède, dont il n'attendait lui-même aucun effet.

En rentrant dans sa maison de Wimpole-Street, il appela Rowley comme la veille, et comme la veille, il lui demanda des nouvelles de Clary.

— Ma foi, répondit Rowley, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud et observer la nature vivante tant que dure la vie... La vie s'en va, monsieur; si vous voulez battre le fer, il faut vous hâter, car il refroidit.

— Y a-t-il quelque nouveau symptôme?

— Oui, oui... c'est certain, monsieur, il y a un nouveau symptôme... et demain il y en aura un autre encore...... Elle sera morte!

— Elle vit, n'est-ce pas? dit-il.

— Mais oui... un peu... Elle est évanouie... J'étais en train de la faire revenir quand vous m'avez appelé... J'y retourne.

Le docteur lui saisit le bras au moment où il se retirait.

— Laisse, dit-il à voix basse, — et prépare la pile voltaïque... la grande.

Rowley le regarda étonné. — Puis il s'en alla en murmurant :

— Ta ta ta! que de façons! On peut bien dire que la petite aura été traitée en cérémonie!...

Cependant l'heure à laquelle le marquis de Rio-Santo avait ordonné qu'on l'éveillât venait de sonner. Le cavalier Angelo Bembo se chargea de ce soin et dut pénétrer pour cela jusque dans la chambre du laird, où Rio-Santo s'était endormi.

Celui-ci était toujours sur le fauteuil où nous l'avons laissé. Au premier attouchement de Bembo, il ouvrit les yeux, mais il les referma aussitôt.

— Déjà! murmura-t-il avec lassitude; — Ange, ce sommeil m'a brisé.

— Prenez quelques heures de vrai repos, croyez-moi, milord, dit Bembo qui contemplait avec une sollicitude filiale les traits fatigués du marquis; — demain il sera temps de reprendre votre tâche...

Rio-Santo releva son regard sur le jeune Maltais et sourit avec caresses.

— Ma tâche! répéta-t-il doucement; — vous avez le coup d'œil aussi perçant qu'une femme jalouse, Ange... Vous savez tout, quoique vous n'interrogiez jamais... Tant que votre présence est inutile, on ne vous voit point, — mais à l'heure du péril vous êtes là...

— Sur mon honneur, don José, interrompit Bembo, je vous jure qu'il n'entrait pas un atome de curiosité indiscrète dans le sentiment qui me portait à veiller sur vous.

— Ne le sais-je pas! répliqua Rio-Santo en lui tendant sa main que Bembo serra timidement, — quand on n'a en ce monde qu'un seul ami, Ange, on le connaît et on le juge... Il est certain que, au moment où je tombais sous l'étreinte furieuse de cet homme, j'ai songé à vous. Un vague espoir m'a traversé l'esprit... Je me suis dit : mon bon Ange veille peut-être...

— Oh! milord! dit tristement Bembo, j'avais abandonné mon poste...

— J'entendais tout, lorsque j'étais là, étendu... Je sais que, depuis bien des heures, vous faisiez sentinelle... Noble et tendre cœur que vous êtes, Ange!... Quand je songe à votre dévoûment, voyez-vous, je crois que Dieu me protége et me garde la victoire.

Bembo était rouge de fierté. Son œil avait quelque chose de ce chevaleresque enthousiasme qu'excite dans l'âme fidèle d'un soldat la louange d'un souverain aimé.

— Car Dieu vous aime, Bembo, reprit le marquis dont le sourire se teignit de mélancolie; — entre Dieu et vous, il n'y a point de ces souvenirs qui cachent le ciel... Moi... oh! moi, ajouta-t-il tout à coup avec entraînement, — je voudrais bien, au prix de tout mon sang, tenir mon épée de combat d'une main pure comme la vôtre, mon jeune ami! c'est alors que je serais fort!...

Angelo gardait un respectueux silence. Rio-Santo reprit en modérant sa voix qui devint calme et profonde :

— Mais je suis fort quand même!... Et qu'importe, après tout, si l'œuvre est sainte, la main qui l'exécute!... Ah! je ne mérite pas les grandes joies du triomphe, je le sais : Moïse avait péché; Dieu ne permit point qu'il mît le pied sur la terre des promesses. . mais il la lui montra de loin au jour de sa mort; — Moïse mourut sur la terre de Moab, mais avant de se fermer, ses yeux avaient vu Chanaan.

Il joignit les mains avec une ardeur passionnée :

— Que je meure, mon Dieu! oh! que je meure! poursuivit-il; — mais, comme Moïse, l'œil sur le but atteint... que je meure dans la victoire!... que je meure sur la terre ennemie, mais que mon dernier regard voie luire au loin l'aurore des beaux jours de la patrie! Mourir! je veux bien mourir, pourvu que le poids de mon cadavre achève d'écraser l'Angleterre vaincue, et que mon âme, en quittant ce monde, salue avec ivresse le règne naissant de l'Irlande!

Bembo poussa un cri de surprise.

— L'Irlande! dit-il, la patrie!... Signore, signore! je savais bien, moi, que votre guerre contre l'Anglais était une guerre légitime!

Rio-Santo ramena les longs cils de ses paupières sur l'éclair enthousiaste de son œil, et parut un instant absorbé dans de hautes méditations.

— Ange, dit-il ensuite si doucement que l'inflexion de sa voix transformait presque le vrai sens de ses paroles, si un autre que vous savait la moitié de ce que vous savez, je le tuerais... Mais entre vous et les autres il y a un abîme; et je laisse mon cœur ouvert devant vous, sans craindre un larcin de confiance. Fussiez-vous mon fils ou mon frère, je n'en pourrais faire davantage, car mes secrets sont de ceux que le succès révèle ou que la mort scelle sous la pierre d'un tombeau.

— Merci, murmura Angelo, merci, milord! j'ignore votre vie, mais je connais votre grand cœur... Vos secrets sont à vous. Ce que j'en sais... et j'en sais bien peu!... m'emplit d'admiration et de respect... Ah! vous êtes Irlandais! Vous vaincrez, milord! Et puissiez-vous m'aimer assez pour me donner ma part du péril!

— Votre part est faite, signor Angelo Bembo, répondit le marquis d'un ton grave. Il y a longtemps que je compte sur vous.

L'œil du jeune Italien s'éclaira. Une question se pressa sur sa lèvre. Rio-Santo l'arrêta du geste.

— Vous aurez la première place au feu, Ange, reprit-il en souriant; mais nous n'en sommes pas là encore... J'ai pensé que vous voudriez bien me tenir aujourd'hui compagnie?

Angelo s'inclina.

— Envoyez-moi Ereb, continua le marquis. Je suis bien faible encore, mais il faut réparer le temps perdu.

Dès que Angelo fut parti, le marquis essaya de se lever. Sa faiblesse, en effet, était extrême. Il s'y prit à trois fois, retombant toujours lourdement sur le fauteuil. Enfin, il parvint à se dresser sur ses pieds et s'avança, en chancelant, vers le lit dont les rideaux fermés cachaient Angus MacFarlane.

Le laird dormait profondément.

— Pauvre frère! murmura Rio-Santo; — lui aussi souffre parce qu'il m'a aimé!... Ah! que j'ai hâte de vaincre pour avoir le droit de mourir!

Un bruit de pas annonça l'entrée d'Ereb dans le cabinet voisin. Rio-Santo laissa retomber les rideaux du lit d'Angus et quitta sa chambre.

Ereb était ce petit nègre que nous avons vu servant de pupitre au bel Edward dans le salon de la maison carrée de Cornhill. Il pouvait avoir quatorze ans, et ses formes admirables ressortaient sous leur enveloppe d'ébène, sans autre voile qu'un châle de cachemire rouge jeté comme un pagne autour de sa taille.

Rio-Santo le trouva debout, immobile, au milieu de son cabinet.

— A boire! dit le marquis en s'appuyant aux sculptures de son bureau.

Ereb prit une petite clef qu'il portait suspendue à son cou par un cordon de soie et ouvrit une cassette admirablement incrustée qui se trouvait sur l'un des degrés d'une étagère. De cette cassette il retira un verre de cristal et un flacon à demi-vide. Il versa de l'eau dans le verre et y mêla deux gouttes du contenu du flacon.

L'eau se couvrit de bulles frémissantes et devint couleur d'or.

Rio-Santo en but une gorgée.

— C'est bien, reprit-il. — Que mon valet de chambre prépare mes habits.

Il s'assit et vida le verre. — Quand il se releva, une minute après, il y avait du feu dans son regard éteint naguère et du sang sous la peau fine de ses joues. Sa riche taille se redressa d'elle-même dans toute sa fierté. Il marcha d'un pas ferme vers son cabinet de toilette.

Et quand, quelques minutes après encore, il ressortit vêtu avec cette noble élégance dont son nom était devenu le synonyme, vous n'eussiez point reconnu l'homme de tout à l'heure, le malade courbé sous la fatigue et la fièvre de sept nuits de veille.

C'était bien maintenant le superbe Rio-Santo, le roi de cette brillante armée qui évolue dans les salons dorés du West-End; c'était le cavalier beau par excellence, irrésistible, sans rival, même dans le souvenir prévenu des femmes ayant passé l'âge d'aimer; c'était le héros d'amour, toujours mêlé pour un peu aux doux rêves de toutes les ladies, l'homme qui ne trouvait point de cruelles, le sultan qui jetait le mouchoir dans Londres à l'aventure, l'idole dont on se disputait les regards, et dont les *faveurs* passaient sur une femme comme autrefois les fantaisies royales, sans attirer sur elle les mépris du monde!

C'était le demi-dieu, sous les pieds de qui le fashion entier se groupait, se foulait, se serrait, pour faire un vivant piédestal à sa gloire.

Et c'était aussi notre Rio-Santo à nous, l'homme calme vis-à-vis de ses haines impétueuses, l'homme fort sous son écrasant fardeau de pensées.

Il revivait; son front rayonnait. Sous l'éclair contenu de son œil il y avait un monde de promesses et de menaces.

Le cavalier Angelo Bembo lui présenta la main pour l'aider à franchir le bas marchepied de son équipage au devant duquel piaffaient follement quatre magnifiques chevaux.

Rio-Santo le regarda en souriant. Bembo, qui ne l'avait point encore examiné, recula, frappé d'une craintive admiration, tant il vit de force exubérante et de puissance indomptable dans ce corps exténué tout-à-l'heure.

— Oh! don José! dit-il, ce qui abat les hommes les plus robustes glisse sur vous sans laisser de traces... Je vous ai vu mourant... et vous voilà dispos, alerte, capable de braver d'autres fatigues où je m'épuiserais, moi, comme un enfant... Est-ce donc votre âme qui garde en réserve pour votre corps accablé ces trésors de vigueur surhumaine?

Rio-Santo sourit encore et monta d'un saut dans l'équipage.

Bembo reprit, en s'adressant à lui-même et avec l'accent d'une superstitieuse conviction :

— Vous vaincrez, milord, vous vaincrez!

Le pavé retendit et se parsema d'étincelles; — puis le noble équipage glissa, gracieux et léger, au ras du sol, autour des arbres dépouillés du square, pour entrer au galop dans la large voie de Grosvenor-Place.

CHAPITRE XXX.

NI MESSALINE NI MADELEINE.

L'équipage de monsieur le marquis de Rio-Santo traversa Green-Park, d'où le froid et la brume chassaient déjà les promeneurs, longea Picadilly et s'élança dans Regent-Street. Il s'arrêta devant Barnwood-House.

— Je vous rejoins dans un quart d'heure, Ange, dit le marquis avant de descendre. Faites promener la voiture dans la rue afin qu'on ne la voie point stationner à la porte de lady Ophelia.

La comtesse de Derby était seule et livrée à de bien tristes réflexions. Elle ignorait le fatal résultat de l'entrevue de Frank et de miss Trevor, et l'impression pénible qui lui était restée de sa démarche de la veille n'aurait point suffi à mettre sur son charmant visage ces signes d'amer découragement.

Elle était enfouie dans une chaude bergère vis-à-vis d'un feu mourant dont les vacillantes clartés déplaçaient l'ombre de ses traits et faisaient mentir souvent par de bizarres jeux de lumière la mélancolie désespérée qui était leur véritable expression.

Parfois, un brusque jet de flamme se mirait dans son œil fixe, en même temps qu'il accusait plus énergiquement l'ombre de ses sourcils, lui donnant ainsi l'apparence d'une soudaine colère; d'autres fois la flamme, en s'abaissant, estompait les coins de sa belle bouche et y traçait vaguement les signes du sourire.

Mais il n'y avait en réalité sur cette figure uniformément triste ni gaîté ni colère. Lady Ophelia souffrait et, lasse de combattre depuis si longtemps sa souffrance, elle n'essayait point de réagir.

Elle se laissait aller sur la pente de ses douloureuses pensées. Son âme les suivait, docile, partout où il leur plaisait de la conduire. Regrets et craintes venaient tour à tour; regrets et craintes étaient accueillis par ce cœur fatigué de battre, qui pleurait son passé dans un présent dépourvu de toutes joies et ne voyait point de consolations dans l'avenir.

Sa démarche de la veille était maintenant jugée. Elle avait voulu mettre un obstacle entre Mary Trevor et Rio-Santo, parce que Rio-Santo lui avait dit une fois qu'un échec essuyé par lui auprès de Mary le ramènerait heureux à ses pieds.

Il avait dit cela. — Mais Rio-Santo pouvait-il essuyer un échec? y avait-il des obstacles qu'il ne fût capable de renverser?

Lady Ophelia était la dernière personne au monde qui pût répondre à cette double question par l'affirmative. Rio Santo était pour elle un dieu.

Mais, avec toutes les inconséquences des rêveries du cœur, elle craignait tout-à-coup mortellement pour la sûreté de ce dieu. Devant ses craintes, il reprenait soudainement les proportions d'un homme, et elle se maudissait d'avoir livré son secret, — sa vie! — à la merci d'un ennemi.

Car, dans son entraînement insensé, elle avait été choisir justement pour confident de ce secret funeste le rival du marquis, l'homme dont l'intérêt était de le perdre à tout prix!

Cet homme était loyal. Elle connaissait son cœur, franc et sincère comme le cœur d'un chevalier des anciens jours; — mais cet homme aimait, il aimait ardemment et de toute son âme. Elle aussi était loyale, elle aussi était sincère! Et pourtant n'avait-elle pas trahi son serment, fait tant de fois à Rio-Santo, de taire la funèbre aventure du chevalier de Weber?

L'amour est comme l'ambition : il fait taire la conscience, et jette un voile d'oubli sur les plus saintes promesses.

Et si Frank Perceval allait oublier! si une indiscrétion!...

La pauvre Ophelia n'osait achever l'expression mental de cette terrible hypothèse. Elle ne pleurait point; mais sone gracieux corps, ramassé sur lui-même, dans une attitude de muette épouvante, semblait vouloir s'enfouir et se cacher dans la profondeur du vaste fauteuil.

Qu'elle se repentait douloureusement et comme elle se voyait coupable!..

Lorsque Joan, sa femme de chambre, annonça le marquis de Rio-Santo, toutes ces sombres idées s'envolèrent comme par enchantement. Elle se leva, radieuse, consolée, et fit un pas vers la porte. Mais elle ne fit qu'un pas; l'homme qui allait entrer, l'homme qu'elle aimait si ardemment, elle avait suspendu le déshonneur ou la mort au-dessus de sa tête.

Elle retomba sans courage sur son fauteuil.

Rio-Santo entra et sentit trembler la main qu'il élevait jusqu'à sa lèvre pour y mettre un baiser.

Cette émotion de la comtesse fut contagieuse. Rio-Santo, pris d'un trouble extraordinaire, laissa retomber la main sans la porter à sa bouche, et attacha sur lady Ophelia l'un de ces regards qui soumettent à la question les cœurs faibles ou subjugués.

Ophelia avait les yeux baissés, mais, au travers de ses paupières closes, elle sentait ce regard peser lourdement sur elle. Il semblait que sa conscience fût percée d'outre en outre par cet implacable et muet examen.

Le sourcil de Rio-Santo se fronça légèrement. Il vit une larme rouler dans les cils d'Ophelia. — Il savait ce qu'il voulait savoir, ce qu'il redoutait d'apprendre.

Il reprit la main de la comtesse, y déposa un froid baiser et se dirigea vers la porte.

— Oh! milord! milord! s'écria Ophelia dont les larmes contenues éclatèrent; ne me quittez pas ainsi!

Rio-Santo s'arrêta. Son regard était tout plein de tendresse et de pitié.

— Vous vous repentez bien, n'est-ce pas? dit-il. Oh! je le crois, madame; vous voudriez racheter à tout prix votre imprudence...

— Au prix de mon sang, milord! interrompit Ophelia qui joignit ses mains et leva sur lui un regard suppliant.

— Je le crois, pauvre Ophelia, je le crois, répéta Rio-Santo. Vous êtes bonne et vous m'aimez... Vos regrets sont sincères... mais on ne peut point retirer une parole prononcée ..

— Vous savez donc tout! murmura la comtesse.

— Je craignais tout, milady; je ne savais rien. C'est vous qui venez de vous trahir... Vous étiez si joyeuse naguère à ma venue! Votre sourire était si franc et si heureux!... Aujourd'hui, vous m'accueillez par des larmes...

Il s'arrêta, puis reprit avec calme;

— C'est un grand malheur, madame!

— Quoi! s'écria la comtesse désespérée, le danger est-il donc prochain, et votre vie!...

— Ma vie! interrompit Rio-Santo en souriant tristement; — il ne s'agit pas de ma vie, madame... Mais n'était-ce pas assez de monsieur de Weber?...

La comtesse sentit ses larmes se sécher sur sa joue qui brûla.

— Oh! milord! murmura-t-elle avec épouvante; — je crains de vous comprendre.

— Vous me comprenez, milady... votre indiscrétion a condamné un homme, mais il n'est pas en votre pouvoir, — il n'est pas au pouvoir de personne de me condamner, moi!

Ophelia se leva, et tomba sur ses deux genoux.

— Grâce, don José! grâce pour lui! dit-elle.

Rio-Santo la prit par la main et s'assit auprès d'elle.

— Pauvre Ophelia! murmura-t-il; que de peines vous a données mon amour!... Vous êtes bien la plus noble et la plus belle parmi toutes les femmes dont j'ai gardé souvenir... Je vous aime autant qu'autrefois, mieux qu'autrefois, madame, et il ne sera pas dit que vous aurez en vain plié le genou devant moi... Mettez-vous à votre secrétaire et prenez une plume, Ophelia, afin d'écrire à l'Honorable Frank Perceval.

La comtesse obéit aussitôt. Rio-Santo vint s'appuyer au dossier de son fauteuil.

— Je voudrais vous dire simplement: Perceval n'a rien à craindre de moi, reprit-il; — je le voudrais, madame, car vos moindres désirs s'imposent à moi comme feraient les ordres d'un maître... Mais je ne m'appartiens pas, et ce qui vous paraît être ma volonté n'est que ma destinée... N'ai-je pas été forcé un jour de quitter cette douce vie que je menais auprès de vous?... Ecrivez, je vous prie.

Lady Ophelia trempa sa plume dans l'encrier, et le marquis poursuivit :

— Écrivez à l'Honorable Frank Perceval que vous l'attendrez demain soir dans votre voiture, devant le théâtre de Saint-James, à l'angle de Duke-Street.. Demain soir, à neuf heures.

Ophelia écrivit.

— Et me rendrai-je devant Saint-Jame's-Theatre? demanda-t-elle.

— Votre équipage, milady, mais non pas vous... ce sera moi qui recevrai Frank Perceval.

Ophelia se retourna vivement et attacha sur Rio-Santo un regard inquiet.

— Je vous donne ma parole de gentilhomme, acheva le marquis, répondant à ce regard, — que la vie de Perceval sera respectée... Mettez l'adresse, madame, car nos heures sont comptées.

Lady Ophelia hésitait encore. Elle se souvenait du chevalier de Weber.

Pendant qu'elle hésitait, Rio-Santo regarda la pendule, et reprit son chapeau sur un meuble.

— Madame, dit-il en s'inclinant, un devoir bien impérieux peut seul me forcer à m'éloigner si vite... Vous semblez vouloir réfléchir ; réfléchissez. Demain, vous me ferez savoir vos volontés... Je vous ai dit le seul moyen de sauver la vie de l'Honorable Frank Perceval.

Il sortit et Ophelia demeura pensive. Elle avait certes de graves sujets de méditation. Les heures passèrent, inécoutées, et le timbre de la pendule jeta par deux fois ses métalliques vibrations autour d'elle sans la tirer de sa rêverie.

Pensait-elle donc au danger de Frank Perceval?

Hélas! lady Ophelia était une généreuse femme. Tout ce qu'un cœur peut enfermer de digne, de sensible, de bon, était dans le sien. Mais l'amour qui souffre n'a de pensées que pour soi. Ophelia avait oublié sa lettre et se perdait, émue, parmi les nombreux souvenirs d'un passé trop cher.

Ce fut cette lettre inachevée qui l'éveilla enfin. Ses souvenirs avaient plaidé à son insu, mais bien éloquemment, la cause du marquis, car elle signa la lettre sans plus hésiter, mit l'adresse et la jeta dans sa boîte de poste où Joan devait la prendre le lendemain.

— Ce sont ces doutes injustes et outrageans, murmura-t-elle, ce sont ces doutes qui l'éloignent de moi... Tous les hommes ont des duels... et monsieur de Weber est mort l'épée à la main... Oh! mais ce duel fut étrange, mon Dieu!...

Rio-Santo avait regagné depuis bien longtemps son équipage. Bembo put remarquer un nuage sur son front au moment où il s'asseyait sur les coussins de soie de la voiture, et, quand le cocher demanda la direction à prendre, le marquis répondit avec distraction :

— Je ne sais.

— Nous rentrons à Irish-House, sans doute? dit alors Angelo.

— Non... non... prononça le marquis dont une préoccupation puissante semblait absorber toutes les facultés ; — la nuit sera bien avancée, Ange, quand nous rentrerons dans Irish-House.

Puis s'adressant au cocher, il ajouta résolument :

— Cornhill, magasin Falkstone!

L'équipage s'ébranla aussitôt.

— Ange, reprit Rio-Santo avec de l'émotion dans la voix, — vous parliez de péril... le péril est venu.

— Tant mieux, milord! s'écria Bembo ; — par les saints anges, mes patrons, tant mieux!

Le marquis secoua lentement la tête.

— Ah! dit-il, si je n'avais pas perdu ces six jours!... Mais peut-être d'autres ont-ils travaillé pour moi. Je vais le savoir Ma correspondance secrète m'attend à la maison de commerce... Quoi qu'il en soit, l'instant est arrivé, Ange. Un mot imprudemment prononcé... Ah! ne confiez jamais votre secret à une femme, Bembo!... Un mot va précipiter le dénoûment... faible ou fort, il me faudra combattre.

— Je serai près de vous, milord! dit Bembo avec la chaude vivacité de son dévoûment.

— Merci... Je sais que votre vie est à moi, Ange.

Il lui prit la main qu'il tint longtemps dans les siennes, comme s'il se fût oublié lui-même parmi ses profondes méditations.

— Le sort en est jeté ; murmura-t-il enfin ; — que Dieu sauve l'Irlande!

— Que Dieu sauve l'Irlande! répéta Bembo presque joyeusement.

Le marquis tressaillit à cette voix étrangère qui reproduisait sa pensée, jusque-là si bien enfouie en lui. Son regard étincela et couvrit Bembo qui baissa les yeux sous cet extraordinaire éclat.

— Merci! dit encore Rio-Santo dont la voix s'emplit d'une mélancolique amertume ; vous m'avez fait peur, Ange, car ces mots prononcés à Londres retentissent comme un terrible cri de guerre... et quinze ans de fatigue, ami, m'ont acquis le droit donner moi-même le signal.

L'équipage s'arrêtait au coin de Finch-Lane et de Cornhill.

Rio-Santo reprit d'une voix brève et dégagée :

— Ainsi, vous voilà devenu mon aide-de-camp, caro... Je ne vous ai rien dit, mais je vous ai laissé deviner : c'est là aussi de la confiance...

— Je l'ai compris de la sorte, milord, et j'attends que vous usiez de moi.

— Vous n'attendrez pas longtemps, Bembo... je vous charge tout d'abord de réunir à la salle de White-Chapel tous les lords de la nuit, ce soir même... Je m'y rendrai dans deux heures... Il faut que je les trouve assemblés.

— Vous les trouverez, milord.

— Il faut aussi qu'à la même heure j'aie des renseignemens certains sur l'état de la mine de Prince's-Street... car nous aurons besoin de monceaux d'or, Bembo.

— Vous aurez des renseignemens précis dans deux heures.

— A bientôt donc! dit Rio-Santo qui s'élança hors de la voiture et tourna l'angle de Finch-Lane pour gagner cette petite ruelle boueuse où était l'entrée des magasins Edward and C°.

La voiture continua de stationner devant la boutique du bijoutier Falkstone.

Bembo sortit par l'autre portière et monta dans un cab.

Il n'y avait point de lumière dans les magasins d'Edward and C°, dont les contrevens étaient hermétiquement fermés : mais Ereb, le petit noir, qui avait quitté son siége derrière la voiture en même temps que Rio-Santo mettait pied à terre, tira de son sein une clef sans aile, à trou carré, à l'aide de laquelle il fit tourner une billette de cuivre, faisant saillie hors de la serrure de la porte principale. Des ressorts crièrent à l'intérieur comme si cette clôture grossière eût été fermée au moyen de ces systèmes à *combinaisons*, alors assez nouveaux, mais dont l'usage a pénétré depuis jusque dans les boutiques du petit commerce.

Un simple tour d'une seconde clef plus petite fit tourner la porte sur ses gonds.

— Va frapper sur le gong du salon du centre, dit Rio-Santo en entrant.

— Combien de coups?

— Un seul.

Le petit nègre prit les devans. Rio-Santo le suivit et pénétra bientôt dans ce salon sans fenêtres, percé de six portes où nous l'avons vu une fois déjà, sous le nom d'Édouard, en compagnie de monsieur Smith, de mistress Bertram, de monsieur Falkstone, du changeur Walter et de maître Peter Practice, ancien sollicitor et actuellement brocanteur et usurier.

Le gong n'avait pas encore fini de résonner que l'une des six portes s'ouvrit et donna passage à Fanny Bertram.

Les moralistes et les philosophes ont la pitoyable manie de de généraliser toutes choses, même leurs maigres observations sur le cœur de la femme. Ils ne savent pas, ces graves causeurs, que don Juan lui-même, malgré sa proverbiale expérience n'aurait point pu poser de règles certaines sur ce kaléidoscopique sujet : don Juan, eût-il expérimenté toutes les femmes moins une, et cette hypothèse est assurément exorbitante, n'aurait point été plus habile, et la dernière, l'inconnue, eût suffi à le déconcerter à l'occasion.

Fanny Bertram avait dû être, cinq ou six ans avant l'époque où se passe notre histoire, une créature merveilleusement belle. Elle était encore maintenant une de ces femmes qu'on suit longtemps de l'œil dans la rue et qui, aperçues une seule fois, gravent d'autorité leur gracieuse image en votre souvenir.

Ce qui la distinguait principalement, c'était une mollesse d'attitude, une mignardise de poses dont les séductions cachées ne sauraient se peindre ni sur la toile ni sur le papier. Sa taille souple et nonchalamment balancée appelait un amoureux appui ; sa tête paresseusement inclinée laissait, entre les masses de ses beaux cheveux noirs et les plis de sa guimpe, juste la place d'un baiser sur sa peau brune et comme veloutée ; ses yeux voilés par de longs cils arqués, lustrés, soyeux, semblaient, lorsqu'ils se fermaient à demi, nager humide sourire. Sa bouche, dans les harmonieux

mouvemens de sa parole lente, douce, musicale, montrait à peine une étroite bande d'émail blanc et nacré. Le rire seul eût pu découvrir en ses convulsions involontaires les deux rangs de perles qui soutenaient ces lèvres légèrement pâlies; mais Fanny Bertram, qui souriait souvent un mélancolique et distrait sourire, ne riait plus depuis bien longtemps.

C'était une créole des Antilles anglaises. Sa jeunesse, passée en une vie d'aventures et de plaisirs, avait laissé sur toute sa personne des traces impuissantes à détruire sa beauté, mais saisissables à l'œil le plus dépourvu d'expérience. Tout ce qu'on pouvait faire en sa faveur, c'était de se tromper sur l'origine de cette fatigue de corps et de cette pâleur du visage qui bleuissait aux alentours des yeux. — Et encore, comment se tromper? Tout en cette femme respirait les feux éteints ou assoupis de la volupté. C'était Vénus lasse d'amoureuses batailles.

C'était cela en apparence au moins, car la pauvre Fanny Bertram menait en réalité la vie d'une recluse, et passait ses jours dans son splendide magasin, si bien en dehors de toute affaire d'amour, que nul dandy de haut, de moyen, ou de bas étage ne pouvait se vanter d'avoir seulement baisé le bout de ses doigts pâles et menus.

Et voilà justement pourquoi nous avons pris à partie tout-à-l'heure moralistes et philosophes. Quant aux poètes, il est notoire qu'ils étudient le cœur de la femme en allant voir lever l'aurore.

Tout ce qui porte plume a la fatale habitude de commencer une foule de phrases par ces mots: Les femmes font, les femmes sont, les femmes disent... etc. C'est un non-sens. Philosophiquement, le mot femme n'a point de pluriel. Encore, lorsqu'on emploie le singulier, faut-il spécifier l'âge, la position et l'heure de la journée. La même femme ne se ressemble point à elle-même à six mois d'intervalle. Du soir au matin, parfois, elle change à n'être plus reconnaissable.

Et, téméraires que vous êtes, vous venez nous parler *des femmes* absolument comme vous pourriez parler, si la faim vous avait fait naturalistes, de testacés, de mammifères, d'ovipares ou de fossiles! Vous dissertez, vous louez, vous blâmez. De ce que vous connaissez, — ou croyez connaître, — de votre femme à vous, de vos maîtresses, vous concluez à l'inconnu, à la femme d'autrui, au *sexe*, comme on dit, lorsqu'on ne veut point se livrer à cette galante période: « la plus belle moitié du genre humain. »

Et, ce qui est mille fois plus déplorable, vous faites de l'histoire à propos du cœur féminin. Vous traduisez du latin ou du grec au lieu de regarder; vous citez au lieu d'observer, et c'est à l'aide d'un vers d'Horace que vous nous dites le caractère de Fanchon.

Horace ne connaissait point Fanchon, messieurs, et Fanchon ne connaît point Horace.

Messaline a existé, c'est vrai; des femmes ont ressemblé à Messaline, c'est malheureux. Que prouve cela? De quel droit faites-vous du nom de Messaline une qualification, un adjectif? N'êtes-vous pas sûr, ce faisant, d'insulter ou l'impératrice ou celle que vous lui comparez?

Pensez-vous que Madeleine, autre adjectif, vous sache beaucoup de gré des mentions honorables que vous lui donnez en vos périodes? — Elle s'est repentie; ne sauriez-vous lui faire grâce?

Voici une chose convenue: toute femme qui a péché se nomme Messaline ou Madeleine. Point de milieu: la débauche ou le repentir; tel est votre verdict.

Fanny Bertram se permettait de n'y point acquiescer. Elle n'était ni Messaline ni Madeleine. La débauche l'eût dégoûtée; le repentir n'allait point à sa nonchalante nature de créole. Son repos était de la lassitude, et si son âme se ravivait parfois et retrouvait des élans de jeunesse, elle s'élançait vers un souvenir.

Fanny n'aimait plus parce qu'elle avait trop aimé, ou peut-être parce que le dernier homme qu'elle avait aimé lui faisait prendre en mépris ceux qu'elle eût pu aimer encore.

Elle s'endormait dans son apathie tropicale, résignée à l'oubli de l'homme qui avait passé dans sa vie comme un météore. Après le bonheur qu'il lui avait jeté en courant, elle ne voulait plus d'autre bonheur.

Et pourtant, Fanny avait beaucoup péché avant d'être la maîtresse de monsieur le marquis de Rio-Santo, qui l'avait prise quelque jour pour la quitter le lendemain.

A présent elle se souvenait, et ce souvenir d'un jour emplissait sa vie. Il y avait bien longtemps qu'elle n'aimait plus le marquis de cet amour qui désire et rend jalouse, mais elle lui gardait son cœur. Moitié apathie, moitié sentiment, elle rompait d'elle-même, sans but moral, sans religion, sans nécessité, avec les joies de sa jeunesse.

Ce corps, où tout semblait être volupté, avait endormi ses sens et laissé son âme dans le passé.

Exception, direz-vous. — Il faut s'entendre. Là où il n'y a point de règle, il ne peut y avoir d'exception.

Nonobstant, si vous tenez absolument à classer, classez. L'occupation est à tout le moins innocente.

Fanny Bertram, lorsqu'elle entra dans « le salon du centre, » portait à la main une cassette incrustée, où son chiffre se mariait de tous côtés, en de capricieuses arabesques, au chiffre de Rio-Santo.

— Donnez, Fanny, donnez! s'écria celui-ci en saisissant vivement la cassette; — y a-t-il beaucoup de lettres?

— Il y en a beaucoup, répondit la créole, qui s'assit auprès du marquis.

— Et la clef?

— Laissez-moi ouvrir, Edward, votre main tremble...

La main de Rio-Santo tremblait en effet. Dès que Fanny eut fait tourner la clef dans la serrure, il souleva le couvercle et plongea son regard à l'intérieur.

Il y avait une vingtaine de lettres.— D'un seul coup d'œil, parmi ces vingt lettres, Rio Santo découvrit un pli de rude papier portant le cachet de la poste d'Irlande.

Il laissa échapper un cri de joie et déchira l'enveloppe.

CHAPITRE XXXI.

PRÉCIEUX MEUBLE.

Fanny Bertram restait toujours assise auprès de Rio-Santo, bien que la lettre d'Irlande, si ardemment désirée, ouverte maintenant, fût à portée de ses yeux.

Rio Santo, de son côté, ne songeait point à s'éloigner. Il lisait avidement et sans défiance. Lui qui se privait de tout appui pour n'avoir point de confident, laissait maintenant sans voile une portion de son secret, à quelques pouces du regard d'une femme!

C'est que pour les petites choses comme pour les grandes Rio-Santo avait un coup d'œil perçant et sûr. La confiance qu'il refusait à des dévouemens intelligens, à des affections passionnées ou chevaleresques, il la donnait à cette femme, morte à demi, cloîtrée dans son passé, végétant avec le souvenir de quelques jours de joie, indifférente au présent, captive encore, aimant toujours; mais si étrangement réconciliée avec sa chaîne, qu'elle n'en sentait plus les anneaux; si bien faite à l'oubli, qu'il n'y avait plus pour elle de jalousie; si vieille enfin, sous la voluptueuse enveloppe de sa beauté de créole, que son amour d'autrefois, passion sensuelle, violente, emportée et toute pleine de ces ardeurs folles que retrouvent de loin en loin les cœurs engourdis dans une vie de molles jouissances, s'était transformé au point d'égaler en abnégation la sainte tendresse d'une mère.

Et tout ceci à son insu. Fanny Bertram était une gracieuse et belle créature que vous n'eussiez point rencontrée sans vous sentir attiré vers elle; mais dans sa nature indolente,

il n'y avait pas un atome d'héroïsme. Si elle était arrivée à ce point que nous avons dit, c'est que sa passion première, sans cesse combattue par son apathie, n'avait gardé d'elle-même que ce qui ne gênait point : une tendresse douce, sobre, presque austère, dans laquelle on pût s'endormir et se laisser bercer paresseusement.

Point d'angoisses jalouses, — pas même cette féminine et petite envie qui prend capricieusement à l'estomac les coquettes qui n'ont plus de cœur. Point de désirs; — quelques regrets seulement, parce qu'il n'y a pas, sans regrets, de chers souvenirs.

Rio-Santo était seul au monde pour connaître Fanny Bertram, qui ne se connaissait point elle-même. C'était la femme qu'il lui fallait pour confidente, en ce sens qu'elle jouait merveilleusement le rôle d'une cassette organisée, d'une cassette dont lui, Rio-Santo, avait la clef.

Elle était le centre où venaient aboutir de presque tous les points du globe les rayons de sa vaste correspondance. A elle seule étaient adressées toutes ces lettres, grosses d'événemens et de hautes intrigues, dont la plus insignifiante eût motivé dix accusations capitales. — Le savait-elle? Tout porte à croire que non. L'eût-elle su, son rôle aurait été joué de même et parfaitement, car le courage est une qualité qui ne fait guère défaut à la femme.

Mais comment l'aurait-elle appris? La curiosité n'est-elle pas une fatigue? La charmante créole entassait les lettres dans son coffret sans même regarder l'adresse...

En vérité, le métier de don Juan a ses dangers, surtout quand on y joint celui de conspirateur. Il est fécond en déboires et amasse sur la tête d'un homme de terribles tempêtes, mais il a ses bénéfices et ses profits. — Ni vous ni moi n'eussions trouvé pour serrer nos lettres un meuble aussi admirablement discret que mistress Fanny Bertram.

Ni vous ni moi... mais parmi nos lecteurs il y aura peut-être un don Juan. Le siècle en produit énormément et de très jolis, surtout dans les classes estimables des jeunes premiers-rôles de théâtre et des perruquiers-coiffeurs.

Rio-Santo cependant dévorait sa lettre d'Irlande. A mesure qu'il lisait, son œil brillait davantage et son front s'éclairait de joie.

— Dix mille! s'écria-t-il enfin avec un éclat de voix enthousiaste; — dix mille braves et honnêtes cœurs!

Fanny, qui le regardait avec admiration comme on contemple un tableau aimé, une composition favorite, tressaillit à cette sortie soudaine.

— Voulez-vous donc faire la guerre à quelqu'un, milord? demanda-t-elle en souriant de sa frayeur.

Elle croyait être bien loin de la vérité.

Rio-Santo ne répondit point. Une pensée nouvelle venait de traverser son cerveau. Son front s'était rembruni tout à coup.

— Mais cette lettre a dix jours de date! murmura-t-il; — ces hommes doivent être arrivés... et je ne suis pas prêt, moi!

— Cette lettre m'est parvenue le jour même où je vous ai compté dix mille livres, dit la créole.

— Il doit y en avoir une autre.

Rio-Santo vida le coffret par terre. Deux lettres frappèrent aussitôt son regard. L'une de Londres, datée de ce jour même et dont l'adresse était écrite par la même main que la première lettre ouverte.— L'autre portait le timbre d'Irlande. L'écriture de cette dernière ne réveilla aucune idée de curiosité dans l'esprit de Rio Santo. Il décacheta celle de Londres.

Cette lettre était comme un corollaire de la première, qui annonçait le départ de dix mille Irlandais dirigés sur Londres par petits pelotons et par diverses routes; elle avisait le marquis de l'arrivée de cette espèce d'armée.

Rio-Santo, à cette heure, avait dans Londres dix mille soldats irlandais, c'est-à-dire intrépides et affamés, fougueux et prêts à tout.

Il se renversa sur son fauteuil, et Fanny Bertram l'entendit murmurer :

— Oh!... ces six jours perdus!...

— Que j'ai dû être heureuse tant que j'ai cru qu'il m'aimait! pensa la belle créole, dont le regard ne se détachait point du visage de Rio-Santo.

Celui-ci se redressa et passa rapidement en revue les autres lettres. Il y en avait de toutes sortes, et beaucoup étaient écrites en idiomes que les savans de Royal-Society auraient eu grande peine à expliquer. Mais Rio-Santo n'était membre d'aucune académie.

Il lut couramment toutes ces missives, et dans chacune d'elles il trouva une nouvelle heureuse pour ses desseins. Tout succédait à son gré ce jour-là. Chaque point du globe lui envoyait une arme contre son puissant ennemi.

Aussi, lorsqu'il aligna devant lui toutes ces lettres qui, comme un muet concert, semblaient lui promettre succès et victoire, un immense orgueil descendit dans son cœur. Son fier visage s'illumina d'un reflet de toute-puissance. Il se sentait, comme l'archange rebelle, de force à lutter contre Dieu même.

Fanny baissa les yeux avec un soupir.

— Comment ai-je pu ne point mourir, pensa-t-elle, le jour où j'ai compris qu'il ne m'aimait plus!...

Rio-Santo se leva et mit toutes les lettres en paquet. Ses doigts frémissaient à leur contact d'un belliqueux plaisir. Il sentait que, entre ses mains, elles étaient comme un faisceau de foudres, dont le redoutable choc suffirait à broyer un empire.

— A l'œuvre! dit-il, sans savoir qu'il parlait.

Au moment où il se dirigeait vers la porte conduisant aux bureaux d'Edward and C°, la douce voix de Fanny l'arrêta.

— Milord, disait-elle, vous avez oublié une lettre.

Rio-Santo revint précipitamment.

— C'est vrai, dit-il en baisant la main de Fanny qui devint pâle. —Vous êtes mon bon génie, Fanny... Vous veillez nuit et jour sur mes secrets sans chercher à les pénétrer jamais... Je n'ai point de meilleur ami que vous.

La créole voulut sourire; mais ses yeux se mouillèrent. On a beau se vieillir et mettre autour de son cœur un rempart de glace, l'âme a de soudains retours. Fanny, ce jour-là, se sentait malheureuse. Elle avait trop regardé Rio-Santo, confiante qu'elle était dans de longs mois de paresseuse apathie.

Elle tendit la lettre à Rio-Santo qui la prit et l'ouvrit.

— Oublier une lettre d'Irlande! murmura-t-il en souriant.

Sans s'arrêter à la première page, il chercha tout de suite la signature. A peine l'eut-il déchiffrée, qu'une expression de grave respect se répandit sur sa hautaine physionomie. Il se rassit et lut la lettre d'un bout à l'autre, à deux reprises.

Voici quel était le contenu de cette lettre :

« Milord,

» Bien que nos opinions diffèrent essentiellement, et quoique nous ayons des idées diamétralement contraires sur les moyens de rendre à notre chère Irlande le rang qui lui est dû parmi les nations, votre noble dévoûment, votre ardent amour de la commune patrie n'ont pu laisser froid l'homme dont tous les jours sont dévoués à l'Irlande, l'homme dont l'unique passion est le bonheur du peuple irlandais.

» Les différentes occasions que j'ai eues de discuter avec Votre Seigneurie m'ont rempli d'admiration pour la profondeur de vos vues, pour la justesse extraordinaire de votre coup d'œil et les puissantes ressources de votre audacieux esprit.

» Assurément, milord, si la guerre effective que Votre Seigneurie prétendait alors déclarer à *** pouvait avoir une issue favorable, ce serait entre les mains de Votre Seigneurie. Vous avez le génie pour préparer, la vaillance pour exécuter.

» Mais la lutte est trop inégale, milord. — Peut-être un jour viendra où les chances se balanceront entre les deux pays. Ce sera lorsque les honteux griefs de l'Angleterre, rendus patens aux yeux mêmes des Anglais, nous donneront des auxiliaires jusque dans les rangs de nos ennemis; ce sera lorsqu'un long cri de réprobation s'élèvera de tous les coins de l'Europe et viendra tomber comme un poids accu-

cateur sur ce gouvernement égoïste et misérable dont les proconsuls concussionnaires étendent leurs mains avides sur notre malheureuse patrie...

» Jusque-là, milord, il faut attendre. Vaincus, nous retomberons plus bas; vainqueurs, nous devrions compter avec ceux qui furent nos tyrans.

» Milord, vous ne m'avez jamais confié vos desseins, mais, connaissant comme je la connais votre haute intelligence, je ne puis penser autre chose sinon que vous prétendez armer l'étranger contre l'Angleterre. Croyez-vous que ce soit là servir l'Irlande, milord?...

» J'ose penser que je suis aussi fervent patriote que Votre Seigneurie; la seule différence qu'il y ait entre nous à cet égard, c'est que, si j'ai beaucoup d'amour pour mon pays, je suis exempt de toute haine systématique. A Dieu ne plaise que je veuille la perte de l'Angleterre, ce grand, ce robuste peuple! Milord! il n'est pas toujours nécessaire de détruire pour fonder.

» Je veux que l'Irlande soit libre, voilà tout; — vous, milord, vous voulez que l'Irlande, en conquérant sa liberté, mette le pied sur la métropole et la fasse esclave à son tour. Votre Seigneurie a beaucoup de haine.

» Dans la lettre que vous me faites l'honneur de m'adresser, vous me demandez ma coopération et mes conseils. Ma coopération, qu'elle soit puissante, comme vous le dites, ou faible, comme je le crois, ne peut vous être acquise, milord, que si vous suivez la voie légale et pacifique dans laquelle je suis moi-même engagé. L'Irlande a mis en moi sa confiance : je tâche de mon mieux à la mériter; mais, du jour où vous voudrez être des nôtres, milord, et marcher dans les rangs des soldats du Rappel, je ne serai plus que votre aide-de-camp ou votre ministre, parce que j'ai foi en vos capacités, et que, dans un génie comme le vôtre, il y a le salut de tout un peuple, — son salut et sa gloire!... »

—Le Rappel! murmura Rio-Santo avec impatience;—c'est un mot!

« Le Rappel! continuait la lettre, comme si elle eût pris soin de répondre à cette interruption; — attendez cinq ans, milord, attendez dix ans au plus, et les échos du monde entier vous renverront ce mot, grossi, menaçant, et si terrible que l'Angleterre tressaillera jusqu'en ses fondemens, à l'entendre seulement prononcer.

» Quant au conseil que veut bien me demander Votre Seigneurie, le voici: Ne laissez pas votre haine dominer votre patriotisme. Attendez.

» Je ne suis point suspect de trop de patience, milord. On m'accuse de toutes parts de violence, de passion, de fougue, et ces accusations disent vrai. Mon sang bout dans mes veines à la pensée de l'asservissement de l'Irlande, — mais en notre siècle, la loi est une arme plus tranchante que l'épée. Je veux vaincre selon la loi, avec la loi, par la loi. Ma violence, ma passion, ma fougue, tout cela peut se taire. Je sais attendre... »

Rio-Santo ferma brusquement la lettre et la rejeta, froissée, au fond du coffret.

Il ne nous convient pas d'écrire en toutes lettres sur ces pages frivoles le nom illustre qui signait cette missive. Ce nom, l'univers entier le connait; il excite un intérêt à la fois romanesque et grave; il est dans toutes les bouches et représente assurément la gloire la plus populaire de notre âge.

L'enthousiasme de Rio-Santo s'était glacé subitement au contact de cette raison froide. Il resta quelques minutes immobile, absorbé dans ses réflexions.

Fanny, la pauvre femme, se repentait de l'avoir contraint à lire cette lettre qui changeait sa joie en tristesse.

— Cet homme est un avocat! dit enfin le marquis avec amertume et colère.

Puis, se reprenant aussitôt, comme s'il se fût reproché ce mouvement :

— C'est un lumineux esprit, ajouta-t-il, et un grand citoyen, — mais il ne connait rien de mes ressources... Il ne sait pas...

Son sourire triomphant reparut, tandis qu'il pesait dans sa main ouverte le paquet de lettres naguère contenues dans le coffret.

— Il ne sait pas, poursuivit-il encore, que mon armée disperse chez tous les peuples alliés ou ennemis de l'Angleterre ses innombrables bataillons! Il ne sait pas que j'ai prêché partout,— partout! — la croisade contre la Grande-Bretagne!... Attendre, dit-il.. Mais j'ai attendu quinze ans... Il ne sait pas cela encore!.. Ah! il dit vrai en un point pourtant... je hais l'Angleterre presque autant que j'aime l'Irlande... Et c'est pour cela que ses voies légales et pacifiques ne me suffisent point; — c'est pour cela que je veux détruire pour édifier; — c'est pour cela qu'il me tarde, et que ma volonté est de ne plus attendre!...

Quelques minutes après, monsieur le marquis de Rio-Santo se faisait annoncer dans le salon de Sa Grâce le prince Dimitri Tolstoï, ambassadeur de Russie.

Le Russe venait d'achever sa toilette. Il partait pour la cour. Son costume de feld-maréchal étincelait d'or et de diamans, ce qui faisait ressortir davantage la sauvage barbarie de ses traits.

A la vue de Rio-Santo, il prit un air affable et ordonna de rentrer son équipage.

— Monsieur le marquis, dit il, l'honneur de votre visite me rend singulièrement joyeux. J'espère que nous allons causer longuement...

— Nous allons causer très longuement, milord, répondit Rio-Santo.

Le prince s'inclina gracieusement et conduisit son hôte jusqu'à la magnifique causeuse qui ouvrait auprès du foyer ses bras de velours.

Rio-Santo s'assit; le prince en fit autant.

— Monsieur le marquis, reprit ce dernier, notre affaire marche... J'ai suivi en tous points les instructions de Votre Seigneurie, et il ne m'étonnerait pas du tout que, d'ici à deux ou trois mois...

— Prince, interrompit doucement Rio-Santo, — avec ou sans le secours de Votre Grâce, tout sera fini dans deux ou trois jours.

CHAPITRE XXXII.

TARTARE.

Le prince Dimitri Tolstoï regarda Rio-Santo avec étonnement et de cet air qui semble dire : cet homme ne serait-il point fou?

— Assurément, milord, dit-il après un long silence, je suis désormais fort acquis à Votre Seigneurie, mais il n'est pas possible que vous ignoriez les lenteurs inhérentes aux négociations diplomatiques... Depuis six jours, j'ai commencé une série de démarches...

— Milord, il faut les continuer, interrompit Rio-Santo, mais, moi, je n'ai pas le temps d'attendre leurs résultats. Il me faut une avance sur ce résultat... Votre Grâce ne pense-t-elle pas qu'une promesse politique puisse s'escompter comme un effet de commerce?

— Si Votre Seigneurie daignait s'expliquer plus clairement...

— Vous ne comprendriez pas mieux, prince, parce que vous comprenez parfaitement... Mais Votre Grâce aurait le le temps de réfléchir... Réfléchissez, milord.

Le Russe avisa n'avoir rien de mieux à faire qu'à profiter de la permission. Au bout de quelques secondes, il reprit avec une mauvaise humeur non feinte :

— Sur ma foi, milord, dussé-je passer auprès de vous pour

un esprit obtus et aveugle, il est certain que je ne vous comprends pas.

— A Dieu ne plaise que je mette en doute la parole de Votre Grâce! je vais m'expliquer... entre complices, milord, on se doit la franchise.

Tolstoï retint un geste de violente dénégation.

— Complice ou... collaborateur, milord, reprit le marquis, le mot n'y fait rien, et je suis parfaitement convaincu que vous ne songez point à nier votre participation à une œuvre que l'empereur votre maître honore de sa haute approbation... Voici le fait. Je crois vous avoir dit déjà que l'attaque où vous allez m'aider n'est qu'une faible partie de mon système de bataille .. le principal n'est donc pas de réussir effectivement et complétement, mais d'arriver à un résultat qui, réel ou fictif, se puisse combiner avec d'autres armes et militer pour sa part dans la lutte qui va s'engager... Plus tard, que le succès entier vienne, que les états européens entourent l'Angleterre, ce gigantesque comptoir, d'une barrière infranchissable à ses produits, cela ne sera point inutile, car le colosse ne tombera pas tout d'un coup. — Mais, à présent, il s'agit d'un fantôme, d'une apparence, d'une menace... Commencez-vous à me comprendre, milord?

— Je comprendrai mieux, monsieur le marquis, si vous vous expliquez davantage.

— Soit... Je voudrais, milord, que cette mesure à laquelle Votre Grâce pense pouvoir amener, — dans deux ou trois mois, — messieurs les ambassadeurs des puissances, fût le sujet de toutes les conversations demain à Royal-Exchange.

— Quoi, monsieur! s'écria le prince en fronçant le sourcil; un pareil projet colporté à la Bourse!...

— Je le voudrais, milord.

— Mais Votre Seigneurie ne songe pas au danger de compromettre le nom de l'empereur.

— Si fait... le nom de l'empereur doit être prononcé. La chose me paraît absolument indispensable.

— La chose me paraît absolument impossible, répondit le prince d'une voix ferme et avec réflexion.

— Ce ne peut point être votre dernier mot, milord, car la lettre de l'empereur...

— Pensez-vous donc que Nicolas puisse consentir à l'imprudente démarche que vous me proposez? s'écria Tolstoï.

— Non, milord, non assurément, répondit le marquis avec une froideur négligente; — je ne puis penser cela. Sa Majesté Impériale est un trop excellent politique pour...

Le Russe se leva et repoussa son siége avec violence.

— Alors, dit-il, lâchant la bride à sa fureur rentrée de l'autre fois, et à sa colère actuelle, — alors, monsieur, votre proposition est un outrage manifeste...

— Fi, prince! fi donc! prononça gravement Rio-Santo. — Votre fidèle dévoûment ne peut susciter l'ombre d'un doute... Jamais Sa Majesté n'eut un plus sûr, — un plus irréprochable serviteur...

La colère de Tolstoï rentra une fois encore, et une sorte de terreur instinctive se peignit dans son regard, qu'il voila prestement derrière les poils fauves de ses épais sourcils.

— Milord, dit-il en se rasseyant, — j'avais cru... je pensais... j'accepte avec plaisir les explications de Votre Seigneurie.

— Et Votre Grâce tombe d'accord avec moi sur l'objet de ma visite?

Tolstoï interrogea d'un rapide regard la physionomie du marquis. Le calme complet et poussé jusqu'à l'indifférence qu'il y découvrit sembla changer de nouveau le cours de ses idées; il reprit son ton péremptoire.

— Non, milord, non, répondit-il. La lettre de Sa Majesté qui est entre vos mains...

— Est explicite, songez y, prince.

— Pas assez pour autoriser une trahison, milord!

Rio-Santo eut comme un sourire involontaire en répondant:

— Je conçois que Votre Grâce ait horreur de la pensée même d'une trahison...

— Qu'est-ce à dire, monsieur? s'écria encore Tolstoï en retrouvant sa pose de spadassin; — voilà deux fois que vos paroles ont un accent de raillerie...

— En aucune façon, milord... Veuillez vous rasseoir, je vous conjure, jamais je ne parlai plus sérieusement... Je conçois, disais-je, que Votre Grâce ait horreur de la pensée même d'une trahison, parce que je crois savoir que la trahison ne lui a point réussi autrefois.

Tolstoï devint blême de rage. Ses moustaches, se relevant de chaque côté en un rire amer et convulsif, laissèrent voir la longue rangée de ses dents aiguës et blanches comme les dents d'un animal sauvage. Il y eut dans la posture qu'il prit tout à-coup quelque chose de la pose menaçante du tigre prêt à s'élancer sur sa proie pour la dévorer.

— Qui vous a dit cela? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Personne... Je l'ai su, voilà tout.

— Comment l'avez vous su?

— C'est une anecdote, milord, répondit Rio-Santo en opposant à la brutale vivacité de Tolstoï l'excès d'une courtoisie cérémonieusement exagérée: — je me ferai un plaisir de la conter à Votre Grâce... C'était, autant qu'il m'en souvient, en 182.; je me trouvais à Pétersbourg sous le nom du comte Policeni...

— Policeni! répéta Tolstoï.

— Oui... J'ai porté comme cela un certain nombre de noms... Il y avait à cette époque un jeune gentilhomme assez bien en cour, le comte Dimitri Spraunskow, lequel, pour une cause ou pour une autre, fut accusé de haute trahison...

— Mais il fut jugé, milord, interrompit Tolstoï avec agitation, jugé et absous de cette calomnieuse accusation... Vous avez eu tort de compter sur ce triste souvenir.

— Le comte Dimitri fut acquitté faute de preuves, milord.

— La calomnie manque toujours de preuves, monsieur... Et, par saint Nicolas! le comte Spraunskow, devenu prince Tolstoï, n'en porte pas moins haut la tête, entendez vous, pour avoir été faussement accusé autrefois.

— Chacun porte la tête comme il l'entend, milord... Je disais donc que Votre Grâce fut acquittée faute de preuves.

— Qu'en prétendez-vous conclure, s'il vous plaît, monsieur? demanda superbement Tolstoï.

— Si Votre Grâce veut bien me le permettre, je prétends poursuivre mon anecdote... En ce même temps, le comte Spraunskow avait pour maîtresse une fort belle Italienne, — fort belle, milord, je dois en convenir, — appelée la signora Palianti...

— C'est vrai, murmura le Russe.

— Je ne sais comment cela se fit... Il paraîtrait que Spraunskow, prisonnier, se repentit d'avoir mis trop de confiance en sa belle maîtresse, qu'il craignit des aveux, pis que cela peut-être, la remise de certain dépôt... des pièces importantes... des preuves...

— Mais monsieur!... voulut interrompre l'ambassadeur.

— Permettez, milord, reprit paisiblement Rio-Santo; — des preuves, disais-je. Mon Dieu, oui... Il paraîtrait certain que la signora Palianti, qu'elle fût ou non du complot, possédait les écritures, — les états, — les livres en partie double de la conspiration... Car on en est encore là en Russie: c'est l'enfance de l'art. Oh! milord! ce ne serait point, je le gage, le prince Dimitri Tolstoï qui commettrait à présent pareille étourderie!...

— Monsieur! monsieur, me direz vous?...

— Permettez, milord... le comte Spraunskow, essayant de réparer une école par une maladresse, écrivit à Laura...

— Mais vous avez donc été son amant, monsieur? s'écria Tolstoï écumant.

— Pardieu! milord, répondit Rio-Santo avec une si parfaite aisance de grand seigneur que la fatuité du mot passa presque inaperçue; — ceci est la moindre des choses, et Votre Grâce ne peut exiger que je m'en souvienne au juste... Si j'ai eu ce bonheur, ce devait être du reste à l'époque dont nous parlons, car la lettre du comte passa sous mes yeux...

— Infamie! gronda Tolstoï; — pendant que j'étais captif!...

— Je ne pense pas avoir dit, interrompit Rio-Santo, que la signora eût attendu l'arrestation de Votre Grâce.

Il termina sa phrase par un léger salut, accompagné d'un bienveillant sourire.

Le Russe, vaniteux à l'excès comme tous les gens de sa nation, ressentit profondément ce dernier trait, qui le blessait dans l'une de ses plus chères prétentions. Il se leva une seconde fois tremblant de rage, et fit un pas vers le marquis.

Celui-ci, sans perdre son sourire, le couvrit de son regard souverain, dont le choc vainqueur sembla renfoncer la prunelle brûlante de Tolstoï sous la fauve toison de ses sourcils froncés.

Il s'arrêta, partagé entre sa fureur et un superstitieux mouvement de crainte. — L'idée traversa son esprit troublé que cet homme qui était là près de lui avait un pouvoir surnaturel.

Rio-Santo s'accouda au bras de sa causeuse.

— Oui, milord, poursuivit-il, la lettre du comte Spraunskow ne fut pas pour la signora toute seule. De ses mains elle passa dans les miennes....

— Et vous la lûtes, monsieur?

— J'eus cette indiscrétion, milord.

Tolstoï laissa échapper un blasphème et se prit à parcourir le salon à grands pas, en murmurant de sourdes imprécations. Rio-Santo ne semblait point prendre souci de cette furibonde promenade, durant laquelle le prince se donna le plaisir de briser contre le bronze doré du foyer une Taglioni de marbre qu'il avait achetée la veille une centaine de livres.

Cette exécution lui apporta un sensible soulagement.

— Ma foi, monsieur le marquis, dit il au bout de quelques secondes, d'un ton qui voulait être très dégagé, — je ne sais à quel jeu nous jouons ce soir; mais, au demeurant, que m'importe tout cela?... Vous ne pensez pas, je suppose, que je sois jaloux encore de la signora Palianti, et, quant à ma lettre, elle vous donne le droit de me regarder comme coupable, voilà tout.

— Permettez, milord, répartit Rio-Santo, dont la voix devint grave; — Votre Grâce fait erreur : ce n'est pas tout... Si c'était tout, mon anecdote serait dépourvue de sel et je me verrais forcé de la terminer par quelque banale maxime, comme celle-ci, par exemple : bien fou qui met son secret entre les mains d'une femme... J'ai mieux que cela, milord.

— Qu'y a-t-il encore? murmura le prince.

— Il y a que je suis venu visiter Votre Grâce dans un but, — que ma requête a été une fois déjà repoussée, — et que je reviens à la charge.

— C'est inutile, monsieur! dit Tolstoï avec impatience.

— Pardonnez moi, milord, c'est non seulement fort utile, mais absolument indispensable... Il faut vous dire que, du plus loin que je me souvienne, j'ai toujours été possédé d'une étrange manie... Je vous la recommande, du reste, milord, car je m'en suis constamment bien trouvé. Cette manie consiste à saisir toute occasion de pénétrer au fond d'un secret, sans savoir à quoi pourra servir cette connaissance acquise... Voyez-vous, milord, j'appelle cela ensemencer le hasard... et je ne connais point de champ aussi fertile que le hasard. La récolte s'y fait parfois attendre, — mais la semence oubliée germe un beau jour tout à coup, et la moisson dépasse les plus folles espérances.

Tolstoï avait le cœur serré par une vague inquiétude. Il sentait que Rio-Santo avait découvert en lui un point vulnérable, et ne savait où se porter à la parade. Il se tenait debout et les bras croisés devant le marquis toujours nonchalamment assis dans sa causeuse. Son anxiété croissante se peignait sur son rude visage avec une énergie naïve, terrible et plaisante à la fois.

Rio-Santo poursuivit d'une voix brève :

— Je ne veux point vous faire languir davantage, milord. Après avoir lu votre lettre, il me prit fantaisie de voir ces preuves confiées par vous à la signora Palianti...

— Imprudent! imprudent et fou! murmura le prince avec colère contre lui-même.

— Je n'eusse point osé appliquer ce dernier mot à Votre Grâce, reprit Rio-Santo. — La signora refusa d'abord de satisfaire ma curiosité. Je dois ajouter qu'elle résista longtemps à mes prières, cinq minutes pour le moins, milord. Mais, si vaillante qu'elle soit, toute défense a un terme. La signora céda. J'eus entre les mains ces fameuses pièces qui m'apprirent que vous étiez affilié aux sociétés secrètes d'Allemagne... Tudieu! milord, en Russie, vous jouez dans toute la rigueur des règles à ce terrible jeu des conspirations. Rien ne manquait à votre dépôt. On eût dit le dossier de Catilina... Harangues, sermens écrits avec du sang, et jusqu'à la classique liste des conjurés!...

Rio-Santo se prit à rire. Tolstoï rongeait son frein en silence.

— La liste y était, sur ma foi! continua le marquis, liste longue et bien remplie de nobles noms, parmi lesquels figurait honorablement le vôtre...

— Et que fit de tous ces chiffons Votre Seigneurie? demanda timidement Tolstoï qui avait peine à respirer.

— Je les rendis à la signora, milord.

Une bruyante bouffée d'air s'échappa de la poitrine du prince, qui releva la tête.

— Ah! vous les rendîtes à la signora? dit-il de cette voix contenue qui va devenir provocatrice et menaçante.

— Mon Dieu, oui, milord.

— Tous?...

— Presque tous.

Tolstoï recula comme s'il eût reçu un coup dans la poitrine.

— Milord, je n'en gardai qu'un, reprit Rio-Santo avec son implacable courtoisie; — un seul, le plus petit de tous, — trois lignes écrites et signées avec du sang.

— Le serment! balbutia Tolstoï anéanti.

— Précisément, milord.

— Le serment où je jurais... Mon Dieu! mon Dieu!

— Où vous juriez de mettre votre poignard dans la poitrine de Sa Majesté... La Jeune-Allemagne n'y va pas par quatre chemins.

— Mon Dieu! mon Dieu! répéta le pauvre Tartare, rendu plus faible qu'un enfant par ce choc mortel et imprévu.

— Milord, continua le marquis, je ne pouvais penser alors que le comte Spraunskow, prisonnier d'Etat et livrant des secrets de vie et de mort à une aventurière, deviendrait un jour la fleur des diplomates européens... Ce fut la force de l'habitude qui me poussa... J'ensemençai le hasard... La moisson est venue, comme vous voyez.

Tolstoï ne répondit pas tout de suite. Il s'était laissé tomber, accablé, sur un fauteuil. Il avait des éblouissemens. Mille images menaçantes et bizarres passaient devant ses yeux. Il voyait les sombres cachots des Casemates, les glaces de la Sibérie, le glaive étincelant du bourreau...

Au bout de quelques minutes, il fit rouler son fauteuil sur le tapis et s'approcha de Rio-Santo.

— Ainsi, dit-il à voix basse, vous avez cet écrit, monsieur le marquis?

— Ces choses-là se conservent, milord.

L'œil de Tolstoï, brillant tout-à-coup, sous la profonde saillie de ses sourcils, sembla toiser Rio-Santo et mesurer les chances d'une lutte désespérée. Rio-Santo, qui vit parfaitement ce regard, ne bougea pas.

— Vous l'avez, reprit le prince, — sur vous?

— Non pas, milord

Les dents de Tolstoï s'incrustèrent dans l'épaisseur charnue de sa lèvre. Son regard s'éteignit.

— Non pas! répéta Rio Santo en souriant; — Votre Grâce y songe-t-elle?... Je ne connais point de portefeuille assez vaste pour contenir tous les petits talismans dont j'ai fait ainsi collection durant le cours de ma vie... Votre serment est à sa place.

— Où? demanda le prince sans espoir d'obtenir une réponse.

— A Saint-Pétersbourg, milord.

Tolstoï leva sur Rio-Santo un regard de haine envenimée.

— Monsieur le marquis, dit-il en lui serrant convulsivement la main, que Dieu vous garde d'être jamais en mon pouvoir comme je suis au vôtre!... ordonnez : j'obéirai.

CHAPITRE XXXIII.

MAGASIN DE SODA-WATER.

Le marquis de Rio-Santo quitta sa pose paresseuse et changea de ton aussitôt.

— Nous n'avons plus que bien peu de temps pour parler affaires, milord, dit-il en consultant la pendule; — je vais vous dire ce que j'attends de votre bienveillante obligeance et ce qui en résultera.

— Eh! monsieur le marquis! répliqua le Russe avec une chagrine impatience, — quant au résultat, je me fie à Votre Seigneurie... Vous avez si bien *ensemencé le hasard*, que vous finirez par en venir à vos fins, malgré vos alliés eux-mêmes.

— Je ne prends point note de cet aveu, milord, dit sévèrement Rio Santo, — qui me porterait à penser que je dois compter décidément Votre Grâce au nombre de mes adversaires...

Tolstoï garda le silence.

— Milord, poursuivit le marquis en donnant de profondes vibrations aux notes graves et sonores de sa voix, — les Kutusow sont bien en cour et sont vos ennemis... celui qui mettrait entre leurs mains la lettre dont nous parlions tout-à-l'heure serait le bien-venu, qu'en dites-vous?

Les traits de Tolstoï se contractèrent à cette menace.

— Vous frappez un vaincu, monsieur le marquis, dit-il avec effort. Encore une fois, parlez : j'obéirai.

— Et vous n'aurez nulle peine à le faire, milord. Le bruit de l'interdit frappé sur les produits anglais se répandra de lui-même à la Bourse. Je me charge de cela. Votre rôle se bornera, lorsque quelque *haussiste* effaré viendra demander des renseignemens à votre hôtel, à nier maladroitement... vous savez, milord?... à répondre de telle façon que vos négations puissent équivaloir à un aveu.

— Cela suffit, dit le prince, vous serez satisfait.

— Et Votre Grâce ne désire-t-elle point savoir le but...

— Non, milord.

— Je me serais fait un plaisir de la mettre dans ma confidence... Le mouvement de baisse sera subit et violent, d'autant plus que d'autres bruits viendront se joindre à cette fatale nouvelle.

— Ah!... fit le prince que reprenait la curiosité diplomatique.

— Oui, milord... Le gouvernement a reçu aujourd'hui même et ces dernières semaines un faisceau de dépêches accablantes...

Rio-Santo tira son paquet de lettres et le parcourut tout en poursuivant :

— Trois établissemens de la Compagnie ont été saccagés par les Affghans...

— Bagatelle! dit le prince.

— Permettez... le Sindhy tout entier a pris les armes, poussé par des agens mystérieux qu'on pense être venus d'Europe...

— Ah! fit encore Tolstoï.

— Le Haut-Canada est en pleine révolte, et les troupes du roi y ont eu le dessous dans deux engagemens...

— Oh! oh!... et d'où vient cette révolte, milord marquis?

— Des meneurs... des gens venus d'Europe...

— Ah!... dit pour la troisième fois Tolstoï dont le regard se fit craintif et respectueux.

— Le céleste empereur, poursuivit Rio-Santo, vient de défendre le commerce de l'opium sur toutes ses côtes, sous peine de mort.

— Bravo! s'écria involontairement le Russe; — et qui diable a donné à ce magot une aussi excellente idée?...

— Des officieux, milords, des gens venus d'Europe.

— Vous êtes un grand politique, monsieur le marquis, murmura Tolstoï.

— Autre chose. Les États-Unis soulèvent des prétentions à propos de l'Orégon; ils parlent d'une guerre et en parlent très haut...

— Et c'est vous encore?

— Milord, c'est Votre Grâce qui, bénévolement, m'attribue tout cela. L'avidité seule des Américains suffit bien, je pense, pour expliquer ce résultat... On prétend cependant que des gens venus d'Europe...

Le Russe montra ses longues dents en un gros et franc éclat de rire.

— Monsieur le marquis, interrompit-il, tous ces gens venus d'Europe m'ont terriblement l'air d'être de vos commis-voyageurs politiques, envoyés là pour ensemencer le hasard.

— Le mot vous plaît, milord, à ce qu'il paraît, dit seulement le marquis; — ce n'est pas tout... Il s'est formé en Irlande un nombreux parti qui, laissant derrière lui les zélateurs de cette politique de paix, de pétitions inoffensives et de temporisation, dont l'apôtre est Daniel O'Connell, prétend secouer effectivement le joug et livrer ses droits méconnus aux chances d'une bataille.

— J'attendais ce dernier trait, dit Tolstoï; — Votre Seigneurie n'a rien oublié!

— Ces bonnes gens trouvent, milord, reprit Rio-Santo, que le grand agitateur se fie trop à ses moyens de procédure; ils disent que son âme généreuse, chrétienne, loyale, a peut-être trop de répugnance à en venir à l'*ultima ratio* des peuples opprimés; ils pensent que Daniel O'Connell, malgré son puissant et beau génie, se fait illusion en espérant conquérir la liberté d'un grand pays à la pointe de quelques subtilités légales. La loi anglaise est pour lui et contre lui; elle a des textes pour chacun, et, tandis qu'il temporise, un jury corrompu ne pourrait-il pas couper ses projets par la racine en fermant sur lui les portes d'une prison?...

— Ces bonnes gens parlent d'or, monsieur le marquis... Et n'y a-t-il point quelque autre chose?

— Non milord. C'est tout, sauf quelques petits désastres de détail qui passeront inaperçus dans la détresse du gouvernement.

Rio-Santo remit ses lettres dans sa poche.

— J'oubliais pourtant d'informer Votre Grâce, ajouta-t-il, que le crédit de la Compagnie est notablement ébranlé par la fuite simultanée d'une bonne moitié de ses comptables de l'Inde, chez lesquels a surgi comme une épidémie soudaine de banqueroutes...

— Oh!... oh!... oh!... cria le prince en se frottant les mains, — c'est le comble!... Par saint Nicolas! milord, si vous étiez un agent de Sa Majesté, au lieu de travailler dans un but inconnu, qui m'échappe et m'inquiète, je vous servirais comme votre valet de chambre!

— Je vous rends grâce, milord. Mais ce n'est pas là le comble... Le comble, c'est la petite opération de finances dans laquelle vous voulez bien m'aider... Un seul côté restait ouvert au crédit de l'Angleterre, l'Europe, où son commerce, violemment attaqué dans les quatre parties du monde, aurait pu essayer de refluer... De ce côté, je place Votre Grâce en sentinelle... Le coup que vous portez, sans trop vous déranger, complète le désastre..., la baisse de demain... ou d'après-demain, car un dernier renseignement qui doit fixer la date me fait défaut, aura toutes les allures d'une débâcle; — vous le croirez, milord, quand vous saurez que j'ai pour moi des porteurs pour cinq cent mille livres... Or, je sais que la Trésorerie n'a pas en caisse plus d'un million sterling...

— Il y a la Compagnie des Indes, dit le prince.

— La compagnie des Indes ne peut en ce moment porter secours à personne.

— Mais la Banque?

— La Banque ?... Milord, à l'heure dont je vous parle, la Banque sera des nôtres et ne paiera que pour nous.

— Comment cela? dit Tolstoï étonné.

Rio-Santo se leva.

— Milord, répliqua-t-il en saluant pour prendre congé, il n'est pas en mon pouvoir de vous contenter sur ce point... Demain, j'aurai l'honneur de vous faire tenir de mes nouvelles.

— Monsieur le marquis, j'attendrai vos ordres.

Tolstoï reconduisit son hôte jusqu'à la dernière marche de son perron. Il suivit de l'œil la voiture emportée par le galop de son fier attelage, et dans ce regard il n'y avait plus de haine.

— Inutile de combattre cet homme! murmura-t-il en regagnant lentement son salon! mieux vaut suivre son char... Allons! je vais me rendre à la cour... Par saint Nicolas! c'est peut-être bien ma dernière visite!

Au détour de la rue, l'équipage de Rio-Santo s'arrêta. Le cocher descendit de son siége et prit à pied le chemin d'Irish-House. Ereb monta sur le siége à sa place, et, sans demander la direction à prendre, lança les quatre chevaux au galop.

Pendant cela, le cavalier Angelo Bembo avait rempli une partie de son office et convoqué les lords de la Nuit. Cela fait, il se dirigea vers Prince's-Street (Bank).

A l'angle formé par cette rue et Poultry, vis-à-vis de l'embouchure de Cornhill, il y avait un petit rez-de-chaussée, propret et badigeonné à neuf, qui occupait pour moitié la place tenue maintenant par le beau magasin d'oranges et d'ananas ouvert sur Poultry et Prince's-Street.

Ce fut à ce rez-de-chaussée que Bembo s'arrêta.

Tout avait là un aspect honnête, sérieux, placide. C'était évidemment la demeure d'un quaker ou de l'un de ces presbytériens écossais de la vieille roche qui dînent d'un texte d'évangile, et rêvent, dans l'innocence de leur cœur, de têtes de rois coupées et autres frivolités bibliques.

On y faisait, seulement pour soutenir la chair et ne point livrer l'esprit aux suggestions du démon d'oisiveté, un tout petit commerce de soda-water.

Les chalands étaient rares. L'apparence grave, froide, taciturne du maître de la maison,—ou mieux des maîtres, car deux personnes se relayaient au comptoir, éloignait plutôt qu'elle n'appelait la pratique, et, n'eût été le garçon de cave, long et maigre Irlandais d'un passable caractère, la petite boutique se serait passée d'acheteurs.

Mais cela importait peu au saint Jedediah Smith, qui, insoucieux des petites affaires de ce monde, passait sa vie, comme il le disait, « en les choses de l'esprit, mortifiant la chair et appelant le courroux du Dieu fort sur la grande prostituée qui se couche sur sept collines. »

Ce style apocalyptique lui avait valu la pratique de mistress Footes, de mistress Bull et des cinq autres mistresses dont les noms harmonieux ont chatouillé agréablement plus d'une fois l'oreille des lecteurs de ce récit. La sixième, mistress Bloomberry, ne se fournissait point ailleurs; mais il est juste de dire qu'elle venait chez Jedediah Smith, attirée par les six pieds du garçon de cave, lequel avait réellement une fort galante tournure, avec son chapeau bas de cuve, son frac bleu tiré à quatre épingles, ses *inexpressibles* couleur chamois et ses puissans souliers à boucles non cirés.

Hélas! le long garçon de cave aimait ailleurs, et mistress Bloomberry, l'infortunée, buvait en vain d'atroces quantités d'eau gazeuse.

Bembo était pressé. Il entra précipitamment dans le parloir où monsieur Smith lisait à haute et nasillarde voix un chapitre de la Bible.

— Que voulez-vous? dit ce dernier en interrompant sa lecture, mais sans lever ses yeux protégés par un incommensurable garde-vue de soie verte.

— Major, répondit Bembo, je suis envoyé par monsieur Edward...

Monsieur Smith ferma prestement sa Bible.

— Chut, signor, chut! dit-il. Appelez-moi Jedediah Smith... Cette maison est publique, vous voyez.

— Eh bien! monsieur Jedediah Smith, reprit Bembo, je suis envoyé pour savoir positivement où en sont les travaux...

— Parlez plus bas, signore... Les travaux? Dieu a béni nos efforts et nous sommes désormais bien près du but.

— Milord désire une réponse plus précise que cela, dit Bembo.

— Milord sera satisfait, signore... Prenez la peine de vous asseoir un instant.

Jedediah Smith tendit sa bible in-quarto au cavalier Angelo Bembo, comme on a coutume de présenter une brochure ou un journal pour faire patienter et attendre. En même temps, il tira fortement le cordon d'une sonnette que l'on n'entendit point retentir.

Bembo s'était assis en prévenant qu'il était pressé.

Au bout d'une minute, on put ouïr un pas lourd, frappant à intervalles dignes et comptés les planches de l'escalier de l'office.

— Allons, *waiter*, allons! cria monsieur Jedediah Smith.

— Tonnerre du ciel! — que diable, — répondit une voix honnête et vigoureusement timbrée, me voici, insupportable commère, ma chère dame Bloomberry... car il n'y a que mistress Bloomberry au monde, vingt mille misères! pour venir, à cette heure indue, chercher sa pinte de *soda water*.

— Le livre a dit: Tu ne blasphémeras point! prononça monsieur Smith de sa voix la plus nasillarde.

— Dieu me damne, monsieur Smith! répliqua le bon capitaine Paddy O'Chrane, qui fit à ce moment son entrée, et dont le maigre corps sortit si lentement de la cage de l'escalier, qu'on put croire un instant qu'il n'en sortirait jamais; — Dieu me damne, monsieur! si le livre dit cela, c'est un bon livre, après tout, que la foudre m'écrase!... Mais je ne vois pas l'excellente madame Bloomberry, ce triste entonnoir à thé!

— Mistress Bloomberry n'est pas ici, Paddy, et je voudrais qu'elle n'y vînt jamais, car je soupçonne que l'aiguillon de la chair l'y amène...

— Du diable! fit le capitaine avec une grimace.

— Je vous ai appelé, reprit monsieur Smith, pour répondre à ce gentleman.

Paddy se tourna vers Bembo et lui offrit un salut militaire, tout en jetant sur la manche gauche de son habit bleu la serviette, signe distinctif de son apparente profession.

— Et que veut cet honorable gentleman? demanda-t-il.

Bembo lui répéta en peu de mots la question qu'il avait faite à monsieur Smith. Paddy se redressa et changea sa physionomie de garçon de cave contre l'air digne et conscient de son propre mérite que nous lui connaissons.

— De sorte que, par le nom de Satan! — que Dieu me punisse, — qu'il me punisse comme un païen! dit-il en jetant dédaigneusement sa serviette, je puis informer ce gentleman, — sur ma foi, — qu'il parle, non pas à un garçon de public-house mais bien au capitaine Paddy O'Chrane, ancien patron du sloop le *Hareng*, triple tempête! de la maison Gween et Gween de Carlisle, tonnerre du ciel!

— Il ne s'agit pas de cela, dit monsieur Smith: répondez au gentleman.

— Que je lui réponde, mort de mes os! que je lui réponde!... s'écria le capitaine; — eh bien! monsieur Smith, eh bien! je ne demande pas mieux, ou que je sois rôti sans miséricorde durant toute l'éternité!...

— Le livre dit: Tu ne blasphémeras point, murmura monsieur Smith par la force de l'habitude.

— A la bonne heure, monsieur, que diable! à la bonne heure! le livre ne dit rien; c'est vous qui le faites bavarder... Trou de l'enfer! je voudrais bien savoir, ma foi! — que Dieu me foudroie! — à qui cela peut porter préjudice, monsieur!... Quant à ce qui est de la question du gentleman, personne ne pouvait y répondre mieux que moi, j'en fais serment, si ce

n'est cette ignoble masse de chair, d'os, de porter et de gin, le digne Saunder l'Éléphant... Et encore... et encore, je veux être pendu si Saunder a ce qu'il faut de savoir-vivre et de bonnes manières pour répondre honnêtement à la question du gentleman.

Bembo frappa du pied avec impatience.

— Je suis pressé! répéta-t-il.

— Oh! diable! monsieur!... que ne le disiez-vous tout de suite!... Eh bien! la chose va tout doucement, Dublin n'a pas été bâti en un jour, par Dieu! Savez-vous qu'il y a loin d'ici à l'enceinte intérieure de la Banque?... Saunder est un stupide scélérat, mais c'est un honnête garçon... il travaille... et il boit en conscience.

— Mais enfin où en est la mine?

— La mine, monsieur?... je pense que vous voulez parler du trou, par Satan!... Ma foi, il est là, sous vos pieds et sous les miens, tempête!... et sous ceux de monsieur Smith, qui fait semblant de grignoter un petit morceau d'évangile, que le diable m'emporte!

— Ne puis-je y descendre avec vous? demanda Bembo.

— Si vous le pouvez?... Je crois que vous le pouvez, monsieur... Et pourtant, personne que moi y met le nez d'ordinaire... Qu'en dites vous, monsieur Smith?

—Ce gentleman vient de la part de Son Honneur, répondit monsieur Smith.

— Ah! que le démon couche avec moi! s'écria Paddy en ôtant respectueusement son chapeau bas de cuve, — je suis le serviteur du gentleman et de celui qui l'envoie... sur ma foi, c'est bien différent... Le trou est presque percé, monsieur, puisque Son Honneur veut le savoir, et, si la boussole ne ment pas, nous n'avons plus que trois pieds tout au plus pour déboucher comme d'honnêtes garçons dans les caves de la Banque... Et il était temps, pardieu! car cette pauvre bonne créature de Saunder, — le stupide coquin! — ne bat plus que d'une aile et sent le cimetière d'une lieue... Ah! voyez-vous, gentleman, voilà le neuvième mois qu'il fait la taupe sous terre et depuis ce temps-là il a avalé plus de *ruine bleue* qu'il n'en faudrait pour jeter bas dix chrétiens... Dieu puisse-t-il nous damner!... c'est à dire nous sauver, vous et moi, gentleman... ainsi que monsieur Smith lui-même!... Mais, j'y pense, puisque vous venez de la part de Son Honneur, la consigne n'est pas pour vous, et si vous aviez fantaisie de visiter le trou?...

Bembo ne put réprimer le premier mouvement de sa curiosité surexcitée.

— Ma réponse à milord en sera plus positive, dit-il; — j'accepte votre offre, monsieur.

Paddy O'Chrane redressa sa haute taille, poussa, pour dégager sa gorge, un Dieu me damne! retentissant, qui fit tressaillir monsieur Smith, et se dirigea, au pas ordinaire, vers le trou, dans lequel ses six pieds disparurent pouce à pouce.

Le cavalier Angelo Bembo le suivit.

Au bas de ce premier escalier se trouvait un petit magasin d'eau gazeuse, en tout semblable à ceux du commerce sérieux et ordinaire. Le capitaine Paddy traversa cet office sans s'arrêter et, à l'extrémité opposée, déplaça une vaste tonne qui masquait une porte.

Là commençait le *trou* percé par Saunder l'Éléphant.

— De par Satan! monsieur, dit le capitaine, excusez-moi si je passe le premier. Je suis chez moi.

CHAPITRE XXXIV.

SAUNDER L'ÉLÉPHANT.

Il y avait au cirque d'Astley, en 183., un clown nommé Saunder Mass ou Saunder l'Éléphant, qui faisait l'admiration de tous les cokneys de Londres par sa vigueur extraordinaire. Ce Saunder était originaire de Namur et s'appelait tout bonnement Alexandre. C'était un homme d'une taille colossale, un géant lymathique, lourd, stupide, une contrefaçon belge de Goliath. On citait de lui des tours de force tout à fait hors ligne: nous avons vu Snail affirmer que Saunder soulevait un cheval.

Nous ne nous rendons point positivement caution de la chose, appréhendant de faire tort à l'olympique mémoire de Milon de Crotone, mais vous eussiez trouvé à *The Pipe and Pot*, à l'enseigne de *Shakspeare* et même aux *Armes de la Couronne*, parmi les habitués de la rouge mistress Burnett, une foule de témoins pour attester sous serment la vérité du fait.

Quoi qu'il en soit, Saunder l'Éléphant était un des personnages les plus justement populaires à Londres, dans le printemps de 183., année qui précède l'époque où se passe notre histoire, quand tout-à-coup les honnêtes habitués du Cirque se virent privés de leur clown favori. Saunder disparut. Mais il disparut si bien et si complètemen que nul n'aurait su indiquer sa trace.

Ce fut un grave sujet d'étonnement pour les personnes qui eurent le loisir de s'occuper de cette éclipse subite. On en parla dans Southwark et de l'autre côté de l'eau. La Tamise coula pendant trois jours entre deux masses de badauds, s'entretenant de Saunder, et mistress Crosscairn fut l'écho de la cité tout entière, quand elle dit un soir à mistress Bull en étendant le beurre sur sa rôtie fumante:

— Je n'aurais jamais cru qu'un homme aussi gros que monsieur Saunder pût se perdre comme une épingle ou un peloton de fil.

— Ou un dé à coudre, ajouta ingénieusement mistress Bull.

Le directeur du Cirque en fit une grave maladie, et Gibby Gibbon, cabaratier de Lambeth, que l'énorme soif de Saunder faisait vivre, fut obligé de fermer son public-house.

Saunder l'Eléphant, tandis qu'on s'occupait ainsi de lui, passait son temps fort agréablement, en compagnie du capitaine Paddy O'Chrane, qui fit une petite débauche de trois jours à cette occasion, et changea ses douze sous de *cold-without* contre de grands verres de gin pur, afin de tenir à « cette masse ignoble, le digne et bon garçon Saunder. »

Ceci se passait dans la maison de Prince's-Street, qu'on venait de disposer en boutique d'eau gazeuse. Au bout de trois jours, le long festin auquel avait été convié Saunder l'Éléphant prit fin. Le capitaine lui mit en main une pince et divers instrumens d'acier, propres à fouiller la terre sans produire d'ébranlemens, et, dans l'office même, à la place où nous avons trouvé cette vaste tonne déplacée par Paddy, Saunder commença sa besogne.

Il avança fort lentement d'abord, car il n'avait aucune notion de ce genre de travail, et l'intelligence ne pouvait point chez lui, suppléer à l'habitude. En outre, par excès de précaution, et pour n'avoir nulle chance d'éveiller l'attention des voisins, il lui était interdit de frapper, et d'attaquer la terre ou les fondemens à l'aide de chocs violens, comme on fait d'ordinaire dans toute fouille. Il devait percer à la sourdine, comme le ver perce le fruit dans lequel il s'introduit; la force seule de ses bras d'athlète et le poids extraordinaire de son

corps devaient venir en aide à la patience et à la continuité du labeur pour avancer sa gigantesque tâche.

Saunder posait son instrument bien affilé et de pur acier contre le sol, puis il l'enfonçait en pesant dessus. C'était la manière d'agir la plus lente, mais la plus sûre. On n'entendait rien au dehors, on n'entendait rien, même dans le salon où monsieur Smith vint bientôt s'établir avec sa Bible et son garde-vue vert, ne faisant de courtes absences que les jours de paie de la maison de commerce Edward and C°.

Pour bien comprendre l'énormité de l'entreprise à laquelle on employait ainsi un seul homme, il faut savoir qu'il ne s'agissait point de percer un simple boyau où un être humain pût se glisser en rampant. C'était une galerie qu'il fallait à milords de la Nuit, une galerie où l'on pût marcher et courir.

Dès le commencement, le capitaine Paddy O'Chrane servit de mètre vivant. Une fois arrivée à la profondeur où elle devait être continuée parallèlement au plan de la rue, la galerie dut être creusée de façon à permettre à Paddy de s'y tenir debout. Cela faisait six bons pieds de hauteur.

Quant à la largeur, l'énorme corpulence du géant lui-même en donna naturellement la mesure. Partout où il passait, deux hommes pouvaient le suivre de front.

Une fois les fondations de la maison percées, la besogne marcha un peu plus vite. Saunder avait acquis de l'habitude. Chaque fois que sa houe sans manche et qu'il maniait à deux mains s'enfonçait dans le sol, un gros fragment de terre se détachait et tombait.

La nuit, des voitures venaient à la porte du magasin de soda-water et emportaient les déblais, enfermés dans de petites tonnes faciles à soulever, que Paddy montait lui-même du fond du trou.

Ceci était la partie la plus dangereuse de l'entreprise, car les voisins auraient pu s'étonner de ce mouvement extraordinaire dans un petit magasin connu pour la faiblesse de sa clientèle, mais les boutiques de Poultry ferment de bonne heure, et, dans Prince's-Street les grands murs de la Banque elle-même étaient de fort discrets vis-à-vis.

Quant aux watchmen qui faisaient encore alors la police de la Cité, il est à peine besoin de dire qu'ils voyaient et passaient.

Saunder avait dans son trou une existence parfaitement réglée. Il ne sortait jamais, bien entendu : c'était cette nécessité de la séquestration qui l'avait fait choisir, ou qui avait été du moins la principale cause du choix fixé sur lui. La première condition en effet d'une entreprise de ce genre est son inviolable et absolu secret ; or, quelle meilleure garantie du secret que la captivité de l'homme dont on peut craindre l'insdiscrétion ? — Saunder était là pour remplacer dix hommes dont il faisait la besogne et qu'on n'aurait pu enfermer comme lui sans employer la force.

Lui ne se plaignait en aucune façon de son sort. On peut dire qu'il était là de son plein gré, car la fascination n'a jamais été regardée comme violence. Saunder était enchaîné dans son trou à peu près comme Renaud dans les poétiques bosquets d'Armide. Seulement Armide manquait. — Un énorme pot de grès toujours plein de gin remplaçait cette charmante femme avec avantage.

En outre, Paddy O'Chrane, avec son éloquence sentencieuse et lardée de jurons artistement espacés, avait pris sur l'esprit grossier de l'*Eléphant* un excessif empire. Saunder avait une foi aveugle en tout ce que disait Paddy, et le bon capitaine n'avait garde de lui mettre en tête des pensées d'escapade.

Bien au contraire Il faisait valoir en termes qui eussent rendu jaloux nos plus énergiques orateurs de la Chambre basse le bonheur dont était entouré Saunder. Que lui manquait-il ? n'avait-il pas un bon lit dans son trou ? ne lui donnait-on pas pour ses repas des tranches de bœuf et du porter en abondance? Entre ses repas n'avait-il pas du gin à discrétion et d'excellent tabac de contrebande ? — Tout cela, sans parler de l'honneur de trinquer de temps à autre avec un gentleman de l'importance du capitaine Paddy O'Chrane, ancien patron du sloop le *Hareng*, frété par Gween and Gween de Carlisle !...

Il y avait un point pourtant sur lequel l'Eléphant et son cornac ne pouvaient point s'accorder. L'Eléphant voulait parfois savoir où devait aboutir son travail.

— Tonnerre du ciel ! répondait alors Paddy avec conviction ; — ce que nous trouverons fera ta fortune et la mienne, pesant coquin, — que diable ! — mon véritable ami... Tu auras, — ou que Dieu nous damne tous les deux ! — une maison à trois étages dans Lambeth, et toutes les porteuses à la mer, scélérat stupide, mon camarade bien-aimé, te feront la cour, aussi vrai que tu auras pour mille livres de gin dans ta cave, — et pour mille livres de porter, Saunder, — et pour mille livres de wisky, — et pour mille livres... que Satan te berce, mille misères !

Ceci était souverainement concluant. L'Eléphant se pourléchait à l'idée de toutes ces mille livres liquides, et les faces basanées des porteuses à la mer, rendues plus séduisantes par quelques mois de solitude, souriaient en dansant une gigue autour de ses gros yeux alanguis.

— Eh bien !... eh bien !... grondait-il ; — monsieur Paddy... nous boirons ensemble.

— Sans doute, épais butor, sans doute, mon digne ami. Nous boirons ensemble... ou tu boiras tout seul... Allons ! à la besogne, mon fils, que l'enfer te brûle !

Et Saunder enfonçait son outil en terre avec une ardeur nouvelle.

Il ne faudrait pas croire du reste qu'il travaillât outre mesure. On ne le pressait point et c'était sagement fait, car toute l'éloquence de Paddy se serait brisée contre son apathique paresse. Il avait ses heures de travail et ses heures de repos, et peu d'ouvriers auraient pu se vanter d'être aussi bien traités que lui sous ce rapport. — En somme, il ne travaillait guère que huit heures par jour.

Il dormait seize heures.

Ceci nous explique comment Paddy pouvait vaquer à d'autres occupations et trouver le temps encore de faire un doigt de cour à mistress Burnett des *Armes de la Couronne*.

Saunder dormait ordinairement huit heures de suite, après quoi, il travaillait sans se faire prier pendant quatre heures. C'était une habitude prise. Désormais, le géant était réglé comme une pendule. La tâche finie, il recommençait son somme, ou bien il fumait et buvait.

A coup sûr, cette vie n'était point aussi laborieuse que celle qu'il menait jadis au cirque d'Astley, et pourtant, à la longue, elle lui fut fatale. Ce repos presque constant, interrompu par un travail qui exerçait et fatiguait seulement certains muscles, vint en aide à l'action meurtrière de l'atmosphère humide et viciée du souterrain. L'abus excessif que Saunder faisait des liqueurs fortes contribua pour sa part à miner lentement son athlétique constitution. Bref, huit mois après l'ouverture de la tranchée, le géant, suivant l'expression du capitaine Paddy, *ne battait plus que d'une aile*. Un autre que lui n'aurait certes point résisté si longtemps à son terrible régime.

Saunder avait en hauteur un pied de plus que le capitaine. En largeur, on eût taillé dans sa corpulence quatre Paddy pour le moins. Il portait sur son torse massif une assez bonne figure dépourvue de tous intelligens instincts, mais exprimant une tranquillité d'âme aussi complète que possible. Il est à croire que, à part le gin et les porteuses à la mer, délices promises comme récompense de ses efforts, il y avait en lui un troisième élément de patience : c'était le légitime espoir d'acquérir le droit, sa tâche une fois finie, de dormir vingt-quatre heures par jour, pour peu que l'idée lui en prît.

Le travail avançait cependant, non pas rapidement, mais toujours, et personne dans Londres n'avait eu vent de cette entreprise extraordinaire. Le succès ne paraissait point douteux. Encore quelques tonnes de terre enlevées et un large chemin s'ouvrait du coin de Prince's-Street aux caves de la banque.

C'était un vaste boyau de forme semi-cylindrique, étan-

çonné à courts intervalles par des cercles de fer, et percé en certains endroits à plus de quarante pieds au-dessous du pavé de la rue. Le calcul des lords de la Nuit avait été juste. Malgré sa paresse, l'*Éléphant* avait accompli ce que six hommes n'auraient point pu faire, — et quelle difficulté de tenir six hommes enfermés durant neuf mois!

Le jour où Paddy O'Chrane introduisit le cavalier Angelo Bembo dans la galerie souterraine, c'en était presque fait. La boussole avait indiqué l'exacte direction à suivre, et Paddy, en pointant un plan de la Banque intérieure, avait reconnu depuis une quinzaine de jours environ, la nécessité de faire remonter la galerie.

Il conjecturait que quelques pieds seulement le séparaient des caves.

Bembo traversa la galerie, éclairée très suffisamment par les lampes, avec une extrême surprise. Il ne pouvait croire qu'un homme eût fait tout cela. Tandis qu'il regardait la voûte, nettement arrondie, le capitaine se retourna tout-à-coup.

— Chacun aime, sur mon âme et conscience, dit-il, — ma foi! — à donner aux gens les titres qui leur appartiennent... Êtes-vous simple gentleman, monsieur?

— Qu'importe cela? demanda Bembo.

— Ah! ah! du diable, voyez-vous!... moi je suis capitaine ou que Dieu me confonde, tonnerre du ciel!

— Moi, je ne suis rien du tout, répondit Bembo.

— Ah! ah!.. murmura Paddy en touchant son chapeau: — Votre Seigneurie se trahit, Satan me brûle!... Eh bien! le pauvre Saunder verra un lord avant de mourir, le pitoyable drôle, voilà tout.

Paddy se remit en marche, en ajoutant philosophiquement:

— Dieu peut me damner, par Belzébuth et ses cornes! mais il n'y a qu'un lord pour dire: Je ne suis rien du tout... Il faudra que je m'habitue, moi aussi... Mais non, mille tonneaux d'aspics et de sorcières!... on me prendrait au mot!

— On n'entend rien, dit Bembo; sans doute votre homme dort ou se repose?

— Mon homme! répéta Paddy; eh! eh! mon homme ne dort pas, sur ma parole la plus sacrée, non!... Mon homme travaille, si on peut dire qu'il soit un homme... Ce n'est pas son heure de dormir, sans cela vous l'entendriez ronfler, sur mon salut éternel!... Il fait plus de bruit en dormant qu'en travaillant... mais, Dieu me damne, milord! — et Dieu me damnera, mille infamies! — vous devez commencer à entendre sa musique.

Bembo prêta l'oreille et saisit les sons graves et sourds d'un râle éloigné.

— C'est sa manière de geindre, reprit le capitaine avec un juron d'élite qu'il ne nous est point permis d'écrire; — il faut croire que ça l'amuse, car il ne cesse pas... Tenez! voilà son lit et sa bouteille.

Paddy montrait un enfoncement pratiqué dans la paroi de la galerie, où se trouvait un véritable et bon lit. Quant à la *bouteille*, c'était une cruche de grès qui pouvait bien contenir six pintes.

Au bout de quelques pas, ils commencèrent à monter une pente assez raide, et bientôt le capitaine, s'arrêtant tout-à-coup, s'effaça contre la muraille.

— Si Votre Seigneurie, de par l'enfer! veut se donner la peine de regarder, dit-il, elle verra Saunder l'Éléphant, le plus gros coquin qui soit dans les Trois-Royaumes, — et le plus grand aussi, que Dieu nous damne!

Bembo leva les yeux et vit devant lui en effet un massif colosse qui, geignant et soufflant, relevait puis abaissait ses bras en mesure. Il n'avait point entendu le pas des visiteurs et continuait sa besogne sans se douter de leur présence.

La terre qu'il détachait par énormes fragmens à chaque effort tombait dans une caisse disposée au devant de lui et, de temps à autre, il vidait la caisse pleine dans une de ces tonnes dont nous avons parlé. A quelques pas derrière lui, sur une table, il y avait une pendule, une boussole, un niveau et quelques instrumens de calcul. C'était la place du capitaine Paddy O'Chrane.

Bembo contempla quelque temps avec une muette surprise cette machine humaine dont tout ce qui l'entourait disait l'extraordinaire puissance. Le géant était à demi nu. La lumière de la dernière lampe tombait d'aplomb sur ses épaules baignées de sueur. On voyait ses muscles saillir et s'effacer tour-à-tour, et les athlétiques proportions de son torse ressortaient, dépassant de si loin la mesure humaine que Bembo croyait rêver. Il attendait avec une sorte de curiosité craintive que le géant se retournât, tant il pensait voir de terrible énergie sur le visage porté par un tel corps.

Paddy jouissait à part lui de l'étonnement de son hôte. Saunder était à lui, et c'était, il faut l'avouer, un animal assez rare pour qu'on pût éprouver en le montrant aux gens un léger mouvement d'orgueil.

— Eh bien, milord?... dit-il enfin avec cette vaniteuse modestie du sportman qui exhibe son meilleur cheval à l'admiration d'un visiteur; — de par tous les diables, eh bien!... comment trouvez-vous mon petit Saunder?

— C'est inconcevable! murmura Bembo; — sans bruit..., sans chocs, il entame le sol...

— Comme si c'était un pudding, damnation! milord, n'est-ce pas? interrompit le capitaine. — On chercherait longtemps, je vous le jure sur l'honneur, par le nom de Dieu et par le nom du diable, — car il en faut pour tous les goûts, ou que j'aie le cou tordu par une femelle de démon, tempêtes! — on chercherait longtemps avant de trouver un coquin de sa taille aussi bien stylé... C'est moi qui l'ai dressé, milord.

— Il a l'air bien fatigué! dit Bembo.

— Voici l'heure où il se repose, milord.

Au moment où Paddy achevait ces mots, la petite pendule se prit à sonner onze heures. — L'Eléphant laissa aussitôt tomber son outil et poussa un long soupir de contentement.

— A la bonne heure, Saunder, à la bonne heure! s'écria Paddy d'un ton paternel; vous savez compter, gros fainéant, mon fils... buvez ce verre de gin, triste créature, pardieu! à la santé de Sa Seigneurie.

Saunder se retourna et Bembo faillit jeter un cri de surprise à la vue de la physionomie éteinte, souffrante, débonnaire, que montra le géant. Par derrière, on devait penser que Saunder avait un de ces visages qui font trembler les faibles et arrêtent l'homme le plus résolu; par devant, on ne trouvait en lui qu'un enfant de taille colossale, perdant par un absolu défaut d'intelligence et de volonté le bénéfice de sa force physique.

A l'aspect de Bembo, il porta sa main à son front découvert, comme s'il eût voulu soulever une coiffure absente. En Angleterre, où le chapeau d'un gentleman semble rivé à son crâne, ce geste est plus significatif que partout ailleurs. — En même temps, Saunder se prit à sourire innocemment et baissa les yeux comme aurait pu faire un enfant timide.

— Il est stylé, dit le capitaine avec une laconique emphase; — stylé et dressé, que Dieu me punisse!... dressé par moi.

Saunder avala d'un trait l'énorme verre de gin que lui présentait Paddy.

Sa figure blafarde et bouffie ne s'anima point. Seulement il murmura en passant la langue sur ses lèvres:

— Bon!... monsieur Paddy, bon!

— Je crois bien, gros ivrogne, mon ami, sac à gin stupide, répliqua doucement le capitaine; — je crois bien, de par l'enfer!... L'avez-vous assez regardé, milord?

Bembo fit un geste de pitié que Paddy interpréta comme une affirmation.

— Va te coucher, dit-il, misérable éponge, mon camarade... Dors bien, et, — que le diable t'emporte! — ne fais pas de mauvais rêves.

Saunder se glissa de son mieux entre Bembo et la muraille. L'instant d'après il ronflait comme un cyclope.

Paddy attira Bembo vers sa table et versa deux verres de gin.

— Milord, dit-il, vous avez tout vu... Je bois à la santé de Votre Seigneurie, que l'enfer m'attende!... et m'attende longtemps, par Dieu!

— Cela ne m'apprend pas où en est la besogne, répliqua Bembo.

Paddy prit son air le plus grave et sa parole la plus sentencieuse.

— Tonnerre du ciel! dit-il en montrant un petit papier gras couvert de chiffres assez mal alignés; pour ce qui est du calcul, que diable! nous autres marins ne sommes pas des manchots... Sur le sloop le *Hareng*, triple ouragan! — par ma foi! — j'ai fait des opérations plus difficiles que cela... Nous sommes sous les caves, milord, à dix pas du magot.

Comme Bembo n'avait nul moyen de vérifier cette assertion, et que le temps pressait, il retourna sur ses pas, suivi du capitaine qui lui fit courtoisement la conduite jusqu'à la rue, et lui souhaita cordialement la damnation éternelle.

Monsieur Smith était déjà parti.

Bembo remonta dans son cab et se fit mener de toute la vitesse du cheval dans White-Chapel-Road. Arrivé à l'angle d'Osborn-Street, il paya son cocher et descendit pour continuer sa route à pied jusqu'à Bakers-Row.

Arrivé là, il frappa vivement à la porte d'une vaste maison qui s'ouvrit aussitôt. Derrière la porte se tenaient deux hommes, sans armes apparentes, mais dont le vigoureux aspect disait suffisamment que, la porte ouverte, il restait encore une barrière à franchir.

— Qui demandez-vous, gentleman? dit l'un d'eux.

— Le conseil de la Famille, répondit Bembo.

— Qu'êtes-vous?

— Lord de la Nuit.

— Votre Seigneurie est en retard, dit l'autre portier, — ou sentinelle, — en s'écartant pour livrer passage. — Milords sont assemblés depuis une heure.

Bembo monta rapidement un grand escalier bien éclairé et fut bientôt introduit dans ce spacieux salon où lady Jane B...., au sortir de la cave empestée du *purgatoire*, avait échangé les vingt mille livres de son royal protecteur contre le diamant de la couronne.

Autour de la large table, recouverte d'un tapis vert qui occupait le centre du salon, une vingtaine d'hommes étaient assis.

Au milieu de la table, sur un fauteuil plus élevé, ressemblant à peu près à ce trône où s'asseyait dans la chapelle souterraine de Sainte-Marie de Crewe le moine à la simarre de soie, siégeait monsieur le marquis de Rio-Santo.

CHAPITRE XXXV.

LE CAVALIER ANGELO BEMBO.

Ce n'était pas seulement le trône qui ressemblait au siége du chef des faux moines de Sainte-Marie, il y avait, entre cette grave réunion d'aujourd'hui et l'assemblée des bandits attablés pour une orgie, d'autres points de comparaison.

Frank Perceval, introduit subitement dans ce salon brillamment éclairé, eût sans doute reconnu plus d'une physionomie, et, parmi ces voix, plus d'une l'aurait fait tressaillir.

Il y avait, comme nous l'avons dit, une vingtaine de personnages attablés. C'étaient, presque sans exception, des hommes d'apparence distinguée et possédant ce vernis que donne l'usage du monde aristocratique. Quelques uns avaient, il est vrai, pénétré dans ce monde à l'aide de faux titres et de noms supposés, mais la plupart y possédaient leurs entrées par droit de naissance.

Ils avaient descendu, marche à marche, l'échelle du vice, au bas de laquelle est le crime.

C'étaient, pour le plus grand nombre, des brigands de qualité. — Nous les passerons rapidement en revue, gardant seulement le silence sur leur chef, monsieur le marquis de Rio-Santo, dont l'histoire ne peut être faite en un chapitre.

A sa droite se tenait le docteur Moore, qu'on regardait généralement comme son confident et son ami. — Après le docteur Moore, que le lecteur connaît fort suffisamment, venait un gentleman de fière tournure et d'apparence militaire, qui parlait haut dans la discussion et prétendait parfois, mais en vain, tenir tête au marquis. C'était sir George Montalt, colonel du régiment de***, aussi célèbre pour ses nobles façons et la fastueuse générosité de son hospitalité que pour ses dettes innombrables. Sir George avait mangé, fort galamment du reste, une fortune d'un demi-million environ de livres, et ne possédait plus que ses biens substitués, ce qui ne l'empêchait point de jeter l'or par les fenêtres avec une profusion tout à fait chevaleresque. A cette profusion il fallait un aliment; — sir George s'était fait voleur après avoir été dupe.

Ceci est une bien vieille histoire.

Après lui venait le banquier Fauntlevy, qui devait occuper Londres entier peu de mois après et rassembler autour de son échafaud les plus belles fleurs de nos salons fashionables. Fauntlevy était l'ami intime de l'un des frères du roi; il avait la confiance de tout le West-End et la méritait, car il ne fit pas perdre un farthing à sa noble clientèle. Le commerce seul eut à se plaindre de lui et l'on n'avait rien à craindre de cet étrange et brillant larron dès qu'on portait un nom inscrit au *Peerage* ou même au *Baronetage* du Royaume-Uni.

C'était un beau jeune homme à la blonde chevelure, au sourire féminin, à la taille élégamment serrée dans un frac noir d'une coupe incomparable. Il était aussi fastueux que sir George, et sa maison de Pimlico faisait honte au palais de Saint-James.

Le dossier de son procès contenait quatorze mille faux. — Le frère du roi sollicita sa grâce et vint le visiter dans sa prison. Mais quatorze mille faux! Le ravissant banquier fut pendu.

Vous rencontreriez dans Londres, lecteur, plus d'une lady de trente et quelques années qui porte, en un petit médaillon, comme une relique sainte, une mèche de cheveux blonds, disposée de façon à figurer la date : 29 mai 183.. Ce sont des cheveux du beau Fauntlevy.

Au delà du banquier fashionable s'asseyait un personnage carré, puissamment barbouillé de tabac et respirant à pleine bouche l'odeur subtile et brûlante du rhum des Antilles. Ce personnage, à part la faiblesse qu'il avait de s'approprier le bien d'autrui, était un très saint homme. On parlait de lui depuis quelques mois pour être promu au bénéfice vacant de feu le doyen de Westminster, et, soit dit avec tout plein de respect pour le clergé protestant d'Angleterre, il n'y avait pas beaucoup moins de droits qu'un autre. — Ce révérend avait nom Peter Boddlesie. Il ne possédait alors qu'un mince bénéfice de deux cents livres, et ses supérieurs, avec lesquels il frayait, touchaient par mois des milliers de guinées.

Il fallait bien que le révérend Boddlesie trouvât moyen d'allonger honnêtement sa prébende.

Le clergé est ainsi constitué chez nous. Aux uns des millions, aux autres la famine. — Il ya des gens qui ont grand appétit et qui attendent, pour devenir des saints, un bénéfice convenable.

Le révérend Peter Boddlesie était un des membres les plus utiles de la Famille : nous n'avons pas besoin de dire comment.

Notre noblesse est comme notre clergé. — Après le révérend, nous trouvons un Honorable, John Peaton, fils cadet du marquis de ***. Ici encore, tout aux uns, rien aux autres.

John Peaton était un grand jeune homme dont les traits maladifs et fatigués n'exprimaient rien, sinon cette stupide apathie que la débauche et l'ivresse mettent si souvent sur le visage de nos jeunes lords. Il faisait sa partie à l'occasion, lorsque la Famille avait besoin d'un nobleman pour jouer quelque bout de rôle dans une intrigue; mais c'était un assez triste acteur. — En revanche, il étrillait un cheval mieux que pas un palefrenier et pouvait avaler vingt-quatre douzaines d'huîtres de suite, pourvu qu'il les accompagnât de six flacons de porto.

Autant l'Honorable John était inutile, autant son voisin se trouvait être indispensable à la société. Ce voisin, homme de quarante ans, regardant les gens de côté, à la dérobée, et doué depuis le menton jusqu'au sinciput de la physionomie d'un *observateur*, n'était rien moins que S Boyne, esq., surintendant du metropolitan-police. Grâce à lui et à l'un des sous-commissaires de la Cité, qui siégeait un peu plus bas, la Famille vivait en paix ou à peu près avec la police. Mais cette paix-là lui coûtait fort cher.

S. Boyne, esq., était peut-être le seul lord de la Nuit qui pût soutenir sans danger un avis contraire à celui de Rio-Santo. C'était une puissance dans le conseil, bien qu'il fût homme de peu en définitive. Néanmoins son opposition ne dépassait jamais certaines bornes, parce que S. Boyne, esq., avait de bonnes raisons pour être persuadé que Rio-Santo, — monsieur Edward, — avait en haut lieu des habitudes telles que, d'un mot, il eût pu mettre S. Boyne, esq., sur le pavé.

Or, S. Boyne, esq., se rendait justice. Il savait que, le jour où il perdrait ses fonctions de police, toute son influence disparaîtrait.

Assis à côté du magistrat, se prélassait un lord...

Un lord? — Mon Dieu, oui. Un véritable lord, portant couronne de vicomte au-dessus de son écusson normand, un noble lord, pouvant faire remonter ses preuves au-delà de la conquête, le petit-fils d'un compagnon de Guillaume, le chef d'une famille dont la devise dit : CRAIGNEZ HONTE, tout comme celle du duc de Portland.

Que voulez-vous! voilà ce qui arrive. On a un nom chevaleresque et une magnifique fortune, mais on a l'esprit faible, sinon vicieux *à priori*. On regarde autour de soi ; on ne voit, aussi loin que peut se porter la vue, que lords plongés jusqu'au cou dans une orgie sans fin, stupide, insensée, abrutissante.— On est lord : on a le droit de faire comme les lords. — On se jette à corps perdu dans leur vie, vie de duels, de dettes, de rapts, coupée par quelques séances de représentations gravement hypocrites.

L'or coule à flots, puis l'or s'épuise et manque.

Que faire?

Caton mourrait. D'autres s'arrêteraient et demanderaient au travail l'expiation d'une vie de folie. Eh bien ! quelques-uns meurent, non pas comme Caton, mais comme Clarence, noyé dans une tonne de Malvoisie. Quelques-uns se suicident, non par pudeur, mais par fatigue et lâcheté. — Les autres cherchent dans la politique une veine à exploiter, un marché à faire. Ils se vendent, bien ou mal, suivant qu'il leur reste un lambeau plus ou moins écorné de ce fier manteau de considération et d'honneur où s'enveloppaient leurs pères.

Et, quand ils ne peuvent pas se vendre, ce qui se rencontre, car on n'a pas toujours besoin à la Chambre haute d'un soudoyé de plus, ils cherchent...

On en a vu et combien, hélas ! vivre du jeu qui les avait ruinés, du sport qui les avait réduits à la mendicité.

Nobles bohémiens, ils s'en vont par le monde pêchant avec le propre hameçon qui les a pris jadis.

Lord Rupert Bel..., vicomte Clé..., n'avait pas pu se vendre.

A sa gauche, un gentleman rose et propre, portant sur un nez mince et blanc de belles lunettes d'or, touchait à peine son fauteuil et se dressait dans toute la rigide tenue de l'étiquette britannique. Ce gentleman était le personnage important de la séance, parce que sa qualité de sous-caissier central de la Banque le mettait à même de fournir tous les renseignemens nécessaires pour le grand acte de spoliation que méditait la Famille. Il s'appelait William Marlew et ne donnait ses bonnes grâces qu'à ceux qui l'appelaient sir William.

Après lui venaient plusieurs employés du gouvernement et un juge.

De l'autre côté de la table se trouvait la partie véritablement militante du conseil de la Famille Ceux que nous venons de nommer, à l'exception du docteur Moore, payaient plutôt de leur position que de leurs actes, les autres étaient de véritables bandits, agissant, combinant, et servant de tête aux cent mille bras de l'association.

Là, nous retrouvons le pauvre aveugle, sir Edmund Mackensie, monsieur Smith, dépouillé de son garde-vue vert et de son air cafard, qui n'eût point cadré avec son titre belliqueux de major Borougham ; sir Paulus Waterfield, le docteur Müller, dans la personne duquel nos lecteurs eussent reconnu le bijoutier Falkstone, et deux ou trois autres audacieux et intelligens coquins qui, comme monsieur Jedediah Smith et le docteur Müller, venaient en droite ligne de Botany-Bay.

Chacun, dans cette étrange assemblée, discutait gravement et avec une convenance qui eût fait grande honte à nos réunions parlementaires.

Lorsque Bembo fut introduit dans la salle, la parole était à William Marlew, sous caissier central de la Banque.

— J'affirme, déclamait-il avec une affectation de gravité pédantesque, — et, si j'ose le dire, je prétends que le moment est fort judicieusement choisi pour opérer la soustraction dont est cas... Je crois être, par ma position, à même de parler sur ce point avec une certaine autorité... je dirai même avec quelque consistance...

— Ecoutez! écoutez! murmura lord Rupert qui bâilla, se croyant à la Chambre haute.

— Je remercie le noble lord de sa bienveillante interruption, poursuivit le bureaucrate, et je maintiens... Bien plus! j'avance que les caves de notre administration n'ont jamais contenu autant de matières d'or, monnayées ou non..

Un murmure approbateur courut par l'assemblée, ce qui porta lord Rupert à répéter :

— Ecoutez! écoutez!

— Je remercie sincèrement Sa Seigneurie de son encouragement obligeant, et je dis... messieurs, ce sont des chiffres... la Banque n'a pas moins de vingt-cinq millions sterling en caves.

Comme si l'énoncé de cette somme monstrueuse (625 millions de francs) eût eu le pouvoir de percer les murailles pour arriver jusqu'à la tourbe impure qui croupissait non loin de là dans le Purgatoire, le tuyau acoustique se prit à vomir un sourd et frémissant murmure, auquel se joignit le murmure avide de l'assemblée.

— Vingt-cinq millions sterling! répéta l'aveugle Tyrrel dont les yeux scintillèrent.

— C'est un beau denier, dit S. Boyne, esq., en se frottant les mains.

— Bien employée, ajouta le banquier Fauntlevy, cette somme pourrait doubler en six mois dans le commerce.

— Et quelle sera la part de chacun de nous ? demanda d'un air tout content le révérend Boddlesie, futur doyen de Westminster.

— C'est une question d'arithmétique, monsieur, répondit le caissier ; — une simple division...

— Sir William, interrompit Rio-Santo, — veuillez nous dire quelle est la somme, en billets au porteur, que peuvent contenir les coffres de la Banque.

— Ceci me semble sans intérêt, milord, attendu que les billets ne représenteront plus bientôt que des valeurs absentes... Néanmoins, pour satisfaire Votre Seigneurie, je répondrai... permettez...

Marlew compta sur ses doigts et reprit :

— Les coffres et portefeuilles peuvent contenir, en billets dont je ne donnerais pas six pence, le double des valeurs en cave.

— C'est bien, monsieur, dit Rio-Santo.

Bembo venait de s'approcher de lui pour lui faire son rapport.

— Milords, reprit presque aussitôt le marquis, votre juste impatience va être enfin satisfaite... dans la nuit d'après-demain, nous serons introduits à la Banque.

La gravité de l'assemblée ne put tenir à cette bienheureuse annonce, et un joyeux hurrah fit retentir les lambris de la salle. Dans ce concert de clameurs triomphantes, on put distinguer le fausset aigrelet de l'homme de police, S. Boyne

esq., et la basse chantante de l'homme d'église, le révérend Boddlesie, lequel lança son chapeau en l'air et le rattrapa fort adroitement.

Les gens du Purgatoire entendirent sans doute ces acclamations, car le tuyau acoustique jeta dans la salle, en guise de réponse, un cri amer et railleur.

— Il est quelques mesures à prendre, continua Rio-Santo, pour lesquelles, je pense, le conseil me donnera plein pouvoir...

— Assurément! assurément! répondit-on de toutes parts.

Il n'y eut que lord Rupert qui fit une variante à cette réplique en disant:

— Ecoutez! écoutez!

— Sir William aura la bonté de se rendre sur les lieux, poursuivit encore Rio-Santo, pour pointer le plan des caves et donner à nos hommes toutes les indications nécessaires... car il faut de la célérité autant que de la prudence... Sir William indiquera en outre les dépôts de bank-notes, bien qu'il semble dédaigner ce butin...

— Une fois la banque ruinée... commença le caissier.

— C'est juste, monsieur, — mais vous ferez ce que je vous demande. — Quant aux mesures de précaution, cela regarde messieurs de la police; nous pouvons nous reposer sur leur zèle. Je me réserve d'ailleurs de mettre sur pied le ban et l'arrière-ban de la Famille pour faire émeute au besoin sur différens points et occuper la force armée... Ne vous étonnez donc point, milords, si tous nos hommes sont convoqués à la fois.

Le docteur Moore, qui n'avait pas encore prononcé une seule parole, jeta sur le marquis un regard perçant et furtif; ces derniers mots lui semblèrent couvrir un dessein secret. — L'aveugle et lui échangèrent un imperceptible signe d'intelligence.

Du moins, un observateur l'eût pensé ainsi; mais, en définitive, nous craindrions d'abuser de la confiance du lecteur en lui affirmant trop positivement que la qualité de lord de la Nuit donne aux aveugles la faculté de converser par signes.

Quoi qu'il en soit, si Moore et Tyrrel soupçonnaient que monsieur le marquis de Rio-Santo gardait pour lui-même une bonne partie de sa pensée, ils ne se trompaient nullement. Le pillage de la Banque n'était qu'un accessoire de son grand projet, un détail de son plan. Ces billets au porteur, dont le rose et blond caissier faisait fi, acquiéraient pour Rio-Santo une valeur sans prix, par cette circonstance que, entre ses mains, ils devenaient une arme et déterminaient tout d'un coup la banqueroute du premier établissement financier de l'Angleterre, la ruine de l'un des plus solides appuis du gouvernement.

Dans son projet, il ne s'agissait pas seulement d'enlever à la banque son fonds de garantie, il fallait l'obliger à proclamer la perte de ce fonds, à suspendre ses paiemens, à reconnaître enfin que toutes les bank-notes répandues à profusion sur tous les points des Trois-Royaumes n'étaient plus que de vains chiffons.

Quant à la réunion de tous les hommes de la Famille, c'était une autre affaire. Il s'agissait d'une émeute en effet, mais ce n'était pas tout-à-fait pour protéger l'enlèvement de l'or de la Banque. L'émeute devait porter plus haut et avoir un autre résultat.

Les lords de la Nuit se séparèrent, et eurent cette nuit-là sans doute de bien beaux rêves de fortune. Sir George Montalt et John Peaton se virent à la tête des plus belles meutes du royaume; lord Rupert fit courir à Epsom, comme dans son bon temps, et joua le whist à cent guinées la fiche; S. Boyne, esq., se fit meubler un somptueux hôtel dans le Strand et donna un cachemire d'un certain prix à mistress Boyne; Fauntlevy mit sous ses pieds la maison Rosthchild et prêta un million sans intérêt à S. A. R. le duc de..., frère du roi; enfin, le révérend Boddlesie, évêque de Londres, s'assit au parlement et y ronfla ministériellement, comme c'est le droit et le devoir de tout pair ecclésiastique...

Moore regagna sa maison de Wimpole-Street Durant toute cette journée, il ne s'était point occupé de Clary Mac-Farlane; cette nuit encore, il l'oublia pour se creuser la cervelle et tâcher de voir clair dans les projets de Rio-Santo. Pendant ces vingt-quatre heures, la pauvre Clary, dont on avait changé le régime, n'eut à souffrir que de sa solitude, de ses craintes et de ses regrets. Rowley avait reçu l'ordre de lui donner de la nourriture, afin qu'elle pût supporter mieux le choc galvanique auquel le docteur voulait la soumettre. Ce fut un répit, — un sursis entre ses tortures et le dernier acte de son martyre.

Le marquis de Rio-Santo remonta dans son équipage avec le cavalier Angelo Bembo. Il était si puissamment préoccupé qu'il n'avait même pas songé à s'informer auprès du docteur Moore de l'état présent de Mary Trevor.

Pendant toute la route, il garda le silence, murmurant seulement de temps à autre quelques paroles décousues où l'on n'eût pu saisir que des lambeaux de sa pensée.

Au moment où sa voiture s'arrêtait dans Belgrave-Square, il prit la main de Bembo et la serra fortement.

— Ange, dit il, l'heure approche J'aurai besoin de vous tout entier... S'il est au monde quelqu'un que vous aimiez, pensez à lui cette nuit et demain; car après ce terme vous êtes à moi, Ange, n'est-ce pas?

— Je suis à vous, don José, répondit Bembo, tout à vous.

Puis, quand Rio-Santo l'eut quitté pour se retirer dans son appartement, Bembo, resté seul, répéta lentement et avec mélancolie:

— S'il est au monde quelqu'un que vous aimiez... Pauvre fille!

Au lieu de monter à sa chambre, il se glissa doucement le long du corridor sur lequel s'ouvrait la chambre d'Angus Mac-Farlane, et vint s'accouder à l'appui de la fenêtre basse, situé vis-à-vis du *lord's-corner*.

Anna était toujours dans la chambre où nous l'avons vue, toujours aussi dans cette bergère qui lui servait de lit. — Mais elle était bien pâle et bien changée. Ses yeux rougis avaient dû beaucoup pleurer. Jusque dans le sommeil qui l'avait surprise, elle gardait une attitude douloureuse et comme épouvantée.

La lumière d'une bougie éclairait doucement son visage où passaient, visibles comme en un miroir, les enfantines appréhensions de ses rêves. — Bembo la contempla longtemps en silence.

— S'il est au monde quelqu'un que j'aime... murmura-t il enfin. Oh! oui... c'est un amour d'hier, qu'il faudra oublier demain... Un amour sans passé comme sans avenir... Mais je l'aime... je l'aime comme je n'ai point aimé encore et comme je n'aimerai plus.

C'était une de ces rares nuits où l'hiver de Londres revêt le manteau de frimas des contrées polaires. Le givre scintillait aux branches étiolées des arbres qui masquaient les derrières d'Irish-House et renvoyait, colorés bizarrement en d'innombrables nuances, les rayons assombris de la lune à son couchant. — La rue était déserte sous la fenêtre. On entendait seulement au loin dans Grosvenor-Place le roulement étouffé de quelque voiture attardée.

— Je n'ai que cette nuit, reprit Bembo, et cette nuit est déjà bien avancée... Pauvre douce enfant! je n'aurai pas même le temps de jouir du bonheur qu'aura sa mère à la revoir...

Une demi-heure après, la petite porte par où le prince Dimitri Tolstoï avait été introduit dans Irish-House s'ouvrit sans bruit et le cavalier Bembo traversa doucement la rue. — C'était à ce moment où Londres entier dort, où les voitures elles-mêmes cessent de tourmenter le pavé. Aucun son ne troublait le silence absolu de la nuit — Bembo mesura de l'œil la distance qui le séparait de la fenêtre où brûlait la bougie d'Anna, et tâcha de lancer sur le balcon une échelle de soie, relique d'une aventureuse et insouciante jeunesse, qu'il avait apportée.

Il n'y put point réussir.

Heureusement il était agile et homme d'expédiens. Son

poignard fiché entre les briques lui servit de marche-pied, et, moitié à l'aide de cet appui, moitié par le secours des saillies, il parvint à mettre sa main sur le balcon.

Les preux des anciens jours ne s'y prenaient pas autrement pour escalader les citadelles.

Une fois sur le balcon, il attacha solidement son échelle de soie aux barres de fer; car, après être monté, il s'agissait de redescendre, et de redescendre deux.

Anna Mac-Farlane s'éveilla en sursaut. Le poing de Bembo, enveloppé d'un mouchoir, venait de briser l'un des carreaux de la croisée. L'instant d'après, l'espagnolette, luxe rare à Londres, jouait en grinçant, et Bembo sautait dans la chambre.

L'air frais du dehors fit irruption à l'intérieur en même temps que Bembo, et la flamme de la bougie, vivement soufflée, se pencha, n'éclairant plus que vaguement les objets. Anna, qui avait fait d'abord un mouvement pour s'enfuir, s'élança en poussant un cri de joie et vint tomber entre les bras de Bembo étonné.

— Stephen! oh! mon cher Stephen! s'écria-t-elle, — Dieu vous envoie enfin à mon secours.

Un douloureux frisson courut par tous les membres de Bembo. Il se sentit presque défaillir à ce mot qui brisait d'un seul coup des espérances déjà bien chères.

— J'ai tant prié! reprit Anna d'une voix qui allait jusqu'au fond du cœur de Bembo; — j'ai tant prié, mon Stephen!... Dieu m'a exaucée... Je savais bien, allez, que mon salut me viendrait de vous.

La flamme de la bougie se redressa en un moment de calme. Anna découvrit son erreur, qui prenait sa source, non pas tant dans la ressemblance des deux jeunes gens que dans sa préoccupation, à elle, qui avait constamment Stephen pour objet. Elle se dégagea, effrayée, et se réfugia en courant à l'autre bout de la chambre. Là, elle se tapit, collée à l'angle du lambris.

Bembo ne la suivit point. Plus il la voyait belle et virginale et charmante dans son naïf effroi, plus son cœur se serrait.

— Stephen! murmura-t-il en lui-même; — où donc est ce Stephen qu'elle aime et qui l'abandonne aux mains des ravisseurs?... Oh! fou que je suis! voilà que je hais cet homme maintenant... Ne devais-je pas m'attendre à cela?... Elle est si belle!...

Il s'arrêta et acheva en un long soupir de regret:

— Mon Dieu! que je l'aurais aimée!

Anna, cependant, la pauvre enfant, s'effrayait de plus en plus à voir cet étranger immobile, qui la contemplait sans trêve et avait sur son visage une expression qu'elle ne savait point définir. Elle trembla d'abord un peu, puis bien fort; puis de grosses larmes vinrent à ses yeux; puis encore des sanglots éclatèrent, tandis qu'elle tombait, terrifiée, sur ses deux genoux, en disant:

— Je vous en prie!... je vous en prie, ayez pitié de moi!

Bembo tressaillit à cet appel qui vint changer le caractère de son émotion. Il eut pitié en effet, il eut cette douce et tendre pitié qui est l'un des déguisemens de l'amour, et qui peut mettre, par surprise, des larmes dans les yeux d'un homme.

— Je la rendrai à son Stephen, pensa-t-il en sentant son cœur s'amollir jusqu'à la faiblesse; — je lui dirai de la faire bien heureuse... L'aimera-t-il comme je l'aime?

Ce n'était pas une réponse. Anna joignit ses petites mains avec désespoir et chancela.

Bembo se précipita vers elle.

— Ne craignez rien, dit-il si doucement qu'Anna se sentit presque ravivée; ne craignez rien de moi, madame; ma présence ne doit point vous causer de frayeur.

Il lui prit la main et la releva en ajoutant avec tristesse:

— Entre nous deux, ce n'est pas vous qui avez sujet de craindre ou d'implorer.

Anna ne comprit point, mais elle se rassurait peu à peu à l'aspect de cette physionomie noble et franche, qu'elle n'avait vue jusque alors en quelque sorte qu'au travers du trouble de sa première épouvante.

— Comment êtes-vous ici, monsieur? demanda-t-elle pourtant avec un reste de défiance.

Bembo l'avait presque oublié. Cette question le rendit tout-à-coup au sentiment de la réalité. Il mesura les obstacles qui lui restaient à vaincre; il se souvint du lieu où il était. Les valets du lord, éveillés par hasard, n'auraient point de peine à s'opposer à sa sortie. Le moindre bruit, la moindre résistance de la pauvre recluse, pouvait refermer sur elle les portes du *lord's-corner*.

Oh! que Bembo eût trouvé bientôt un expédient sans ce malheureux nom de Stephen, jeté comme un voile pesant et froid sur ses ardens espoirs de tout-à-l'heure! — Mais la tristesse conseille mal. L'imagination replie ses ailes à son contact glacé. — Bembo garda durant une minute un silence plein d'embarras.

Cependant il fallait agir. Le front d'Anna se rembrunissait de nouveau et son regard disait éloquemment le retour de son inquiétude.

— Madame, dit enfin Bembo, je suis ici pour vous sauver.

Et, surmontant avec effort une instinctive répugnance, il ajouta, en tâchant de sourire;

— Ne devinez-vous pas?... je viens de sa part.

— De sa part! s'écria miss Mac-Farlane dont le visage exprima tout-à-coup une confiance sans bornes.

— De la part de Stephen, dit tout bas le cavalier Bembo.

Anna sauta de joie. Elle riait et pleurait en même temps. Bembo détourna la tête; elle ne s'en aperçut point.

— Vous venez me chercher; disait-elle; — je vais le revoir... revoir Clary... tout ce que j'aime... Merci! Oh! vous aussi, je vous aimerai!

Bembo souffrait cruellement; mais il eut la force d'employer jusqu'au bout son généreux stratagème.

— Venez! murmura-t-il; — Stephen vous attend.

Il souleva dans ses bras la jeune fille qui n'opposa point de résistance et commença à descendre l'échelle de soie avec précaution.

Bembo tournait le dos à Irish-House qu'Anna regardait au contraire.

La descente se faisait bien lentement, car l'échelle oscillait à chaque mouvement. A moitié chemin de la fenêtre au sol, Bembo crut entendre derrière lui, dans la maison de monsieur le marquis de Rio-Santo, le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait.

Il continua de descendre.

Quelques marches plus bas, il sentit Anna frémir entre ses bras.

— Voyez... voyez! dit-elle avec effroi; — un fantôme qui glisse parmi les branches de ces arbres...

Bembo essaya, mais en vain, de se retourner. — Anna regardait toujours le fantôme, qui descendait, lui aussi, le long de l'un des troncs d'arbres plantés derrière Irish-House. Arrivé au niveau du mur de la cour, il s'y cramponna et demeura un instant comme indécis.

C'était un homme demi-nu, dont on apercevait les membres étiques, et la poitrine velue, aux obliques rayons de la lune.

Anna se mourait de peur.

Enfin, Bembo mit le pied sur le dernier degré de l'échelle. — A ce même instant on entendit la chute d'un corps sur le pavé. C'était le fantôme qui venait de sauter dans la rue.

En sorte que nos deux fugitifs et cet homme touchèrent en même temps le sol et se trouvèrent en présence.

Bembo hésita. — L'homme s'appuya, épuisé, au mur qu'il venait de franchir, et une voix chevrotante s'éleva dans le silence de la nuit. Cette voix chantait:

Le laird de Killerwan,
Avait deux filles.
Jamais n'en vit amant
D'aussi gentilles
Dans Glen-Girvan.

— Mon père! s'écria Anna en se dégageant des bras de Bembo pour s'élancer vers le chanteur, — c'est la voix de mon père!

Angus, — c'était bien lui, — fit un pas vers sa fille dont il avait reconnu la voix; mais, presque aussitôt, saisi d'une mystérieuse horreur, il se recula, chancelant.

— Toujours les ombres de celles qui sont mortes! murmura-t-il avec détresse.

— Mon père! mon bon père! dit encore Anna.

— Laissez! laissez-moi! s'écria Angus; — je les ai vues...

Et comme Anna voulait mettre ses bras autour de son cou, il la jeta violemment sur le pavé et s'enfuit en criant:

— Toutes deux!... toutes deux!

Bembo le perdit de vue au détour de Belgrave-Lane. Il reprit dans ses bras Anna évanouie et l'emporta.

Le lendemain, monsieur le marquis de Rio-Santo trouva vide le lit du laird. Il ne put confier à personne ses inquiétudes, car, de toute cette journée, le cavalier Angelo Bembo ne se montra point à Irish-House.

CHAPITRE XXXVI.

ANGE GARDIEN.

Bien qu'Aristote n'ait point pris la peine de tracer des règles pour le roman, et qu'Horace ait jugé à propos de garder le silence à ce même sujet, nous avons tâché, dans notre profonde vénération pour les classiques, de nous rapprocher autant que possible de ces belles règles d'unité qu'ils ont posées comme étant la condition nécessaire de tout drame. Jusqu'ici nos personnages n'ont pas perdu de vue le dôme mystérieux de Saint-Paul de Londres; jusqu'ici, notre histoire a tourné dans le cycle étroit d'une semaine.

Mais le moment arrive où il nous faudra franchir tout-à-coup le temps et l'espace, où nous serons forcés de mettre des mois entre les scènes de notre drame, et où notre action prendra la poste pour élire domicile dans les sauvages bruyères de l'Écosse du sud. — Ceci est, à coup sûr, un grand malheur, et personne ne pourra nous blâmer d'en exprimer d'avance nos vifs et bien sincères regrets.

En attendant, nous avons repris un à un tous nos personnages mis à l'écart dans la deuxième partie de ce récit, où l'attention du lecteur est presque exclusivement portée sur Susannah et Brian de Lancester; nous avons suivi chacun d'eux dans leurs efforts bons ou méchans, dans leurs sentimens, dans leurs aventures, et le cours naturel de ces récits, convergeant au même but, nous ramène à cette journée où Brian de Lancester creva Ruby, son beau cheval, et affronta le feu des horse-guards pour rapporter une fleur aux pieds de Susannah.

Ce fut la veille de ce jour, en effet que monsieur le marquis de Rio-Santo fut mis en danger de mort par l'étreinte furieuse d'Angus Mac-Farlane; ce fut le matin même, vers trois heures après minuit, que le cavalier Bembo enleva la plus jeune des filles du laird à sa prison du *Coin-du-Lord*.

C'était par conséquent le soir de ce même jour que Frank Perceval devait se rendre devant Saint-Jame's-Theatre, au rendez-vous fixé par la comtesse Ophélie.

Mais il se passa bien des choses entre la réception de cette lettre et l'heure du rendez-vous, où monsieur le marquis de Rio-Santo devait attendre en vain son partner...

Il y avait un lien secret, un lien étroit entre le docteur Moore et l'aveugle Tyrrel. Ce dernier avait reçu du docteur un de ces bienfaits qui ne se paient point, et lui en gardait une sorte de reconnaissance. Leur intérêt, d'ailleurs, les rapprochait énergiquement: ils voulaient partager la succession du marquis de Rio-Santo. Tous deux demeuraient dans Wimpole Street: Tyrrel, au numéro 9, Moore, au numéro 10; leurs maisons se touchaient*.

Leurs maisons, en outre, communiquaient entre elles par un passage habilement masqué, passage dont rien ne pouvait faire soupçonner l'existence, par cela même que Moore et Tyrrel s'en servaient pour leurs relations habituelles, de telle sorte qu'on ne les voyait jamais entrer l'un chez l'autre.

Ce fut par cette voie que la maison du n° 9 fut évacuée tandis que Brian de Lancester allait chercher une escouade de police.

Moore était absent et n'avait point paru chez lui de toute la journée. La maison restait donc à la garde de Rowley, l'aide-empoisonneur, qui fit une débauche de *Toxicological amusements*, et laissa en repos la pauvre Clary Mac-Farlane. On l'avait retirée de sa prison, parce que le docteur avait besoin qu'elle reprît un peu de forces avant de la soumettre à la terrible épreuve du choc galvanique. Elle était couchée, faible encore et souffrante, dans une chambre attenant au cabinet du docteur.

Rowley avait reçu l'ordre exprès de mettre un terme à son jeûne, mais, nous l'avons dit, Rowley était absorbé dans la lecture attachante de ses chères *Récréations toxicologiques*.

Le passage qui reliait les deux maisons voisines aboutissait par un court corridor pris sur la largeur de la chambre-prison, au cabinet même du docteur. Ce fut donc là qu'entrèrent tout d'abord les fugitifs du n° 9. — Susannah n'avait point songé à opposer de résistance, parce qu'elle ignorait qu'on la faisait ainsi passer d'une maison dans l'autre.

A peine entré dans le cabinet du docteur, Tyrrel prit à part madame la duchesse douairière de Gêvres et lui dit:

— Allez dans White-Chapel-Road, Maudlin, et prévenez que ma maison est au pouvoir de la police... Quelqu'un pourrait y venir, voyez-vous, et serait pris comme dans une souricière... Moi, j'ai de la besogne ce soir, car il faut que ce fou de Brian ait la bouche fermée avant demain matin.

— C'est une méchante affaire, milord, répondit la petite Française d'un air chagrin. Nous avions là une jolie habitation...

Tyrrel haussa les épaules.

— Demain nous aurons peut-être un palais, Maudlin, répliqua-t-il; — et d'ailleurs, qu'y voulez-vous faire?... Allons! dépêchez!

Madame la duchesse de Gêvres jeta de côté un coup d'œil sur Susannah.

— La laisserons-nous seule ici? demanda-t-elle.

— Un tour de clef, Maudlin, un tour de clef, dit l'aveugle en se dirigeant précipitamment vers la porte; — surtout hâtez-vous... Moi, je vais m'occuper de l'amoureux... Vous entendrez parler de cela, madame la duchesse.

La Française s'approcha de Susannah qui s'était assise à l'écart.

— Mon cher amour, lui dit-elle, vous avez été bien imprudente... mais, à tout péché miséricorde... Je vais travailler pour vous et pour lui afin qu'il n'arrive point de mal de tout ceci... Adieu, mon cher amour.

Avant de sortir, elle se ravisa.

— Mais vous n'avez pas mangé de la soirée, chère belle, reprit-elle, et je serai peut-être longtemps absente. Je vais vous faire servir à souper.

— Je n'ai pas faim, dit Susannah.

— Mon Dieu! je connais cela, mon amour!... la peine, le désespoir... on n'a pas faim... mais on mange un blanc de poulet, mon cœur... un blanc ou deux... et l'on boit un petit verre de vin.

Madame la duchesse de Gêvres, qui semblait être aussi à l'aise chez le docteur Moore qui dans sa propre maison, sortit et reparut bientôt suivie d'un domestique porteur d'un plateau. Ce plateau contenait une collation complète. Le groom la déposa sur une table, puis la petite femme se retira définitivement cette fois en disant:

— Bon appétit, mon cher cœur!

La clef tourna deux fois dans la serrure, en dehors.

* A Londres, comme on sait, les numéros se suivent.

Susannah était seule.

Il y avait une demi-heure à peine que Lancester l'avait quittée. Depuis lors, les événemens s'étaient succédé avec une telle rapidité, qu'elle n'avait pu voir clair parmi le trouble de son intelligence. Elle restait sous le coup de cette terrible frayeur causée par l'apparition de Tyrrel au moment où elle se croyait déjà libre et heureuse. Elle n'en était pas même encore à se demander ce qui allait arriver, ce que ferait Lancester, ce qu'elle avait à espérer ou à craindre.

Elle avait mis sa tête entre ses mains et tâchait de débrouiller le chaos des tumultueuses pensées qui emplissaient son cerveau. — La première idée qui lui vint fut une crainte poignante. Elle se souvint des menaces que Tyrrel lui avait faites souvent, menaces qui avaient toujours Lancester pour objet. — Comme elle se jugea imprudente et coupable! comme elle regretta cet aveu qui entourait Brian d'ennemis invisibles, puissans, implacables! Ces périls inconnus qu'elle avait accumulés sur la tête de Lancester lui semblaient d'autant plus terribles qu'elle ne les pourrait point partager avec lui. Tandis qu'on l'entourerait d'embûches, elle serait à l'abri, elle!...

Savait-elle seulement si elle devait le revoir!

Susannah était forte de cœur; mais toute sa force l'abandonnait dès qu'il s'agissait de Brian. Son héroïque nature fléchissait alors tout d'un coup. Elle redevenait femme et faible femme.

Au bout de quelques minutes, de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

— Oh! mon Dieu! je l'ai tué! murmura-t-elle avec accablement.

Un faible gémissement se fit entendre derrière elle, comme un écho de sa plainte désespérée. Susannah n'y prit point garde et tâcha de prier.

Tandis qu'elle priait, les gémissemens redoublèrent. Susannah les entendit et se leva, car, dans son âme noble et généreuse, le désespoir lui-même ne pouvait étouffer la pitié. Elle prêta l'oreille attentivement. Les plaintes faiblissaient, puis revenaient plus déchirantes.

Susannah prit la bougie et poussa vivement la porte à laquelle s'adossait son siége. Le lit où gisait Clary défaillante était à dix pas de là.

Clary se tut aussitôt qu'elle vit la lumière. — Peut-être eut-elle peur d'avoir évoqué l'un de ses bourreaux. — Puis, lorsqu'elle aperçut, éclairé en plein par la bougie, l'éblouissant visage de la belle fille, elle se crut encore le jouet d'un rêve et ferma les yeux avec fatigue et découragement.

Elle avait vu, depuis trois jours, tant de visages d'anges, radieux et doux, pencher à son chevet leurs décevans sourires! elle avait tant de fois joint avec espoir ses mains amaigries et imploré en vain ces fantômes qu'appelait sa fièvre!...

Susannah, cependant, s'était avancée jusqu'au lit et avait abaissé vers la patiente son regard plein de commisération. Mais à peine ce regard eut-il rencontré les traits de Clary, que la physionomie de la belle fille exprima une émotion extraordinaire. Son œil devint humide et tendrement inquiet, comme l'œil d'une mère auprès du berceau de son enfant, son sein se souleva, et un sourire indécis, triste et joyeux à la fois, détendit l'arc harmonieux de sa lèvre.

Puis elle se laissa tomber à genoux sur le tapis, tandis que ses beaux yeux s'élevaient ver le ciel.

Clary rouvrit ses paupières endolories, parce qu'elle venait de sentir un baiser sur sa main. — Le songe continuait: ce fut là sa première pensée; mais qu'il était doux et vraiment celeste cette fois! Les anges de ses rêves passés n'étaient point aussi beaux que cette femme au sourire ami qui semblait être un bon génie d'espérance et de miséricorde.

Clary regardait, charmée, et ne gémissait plus.

— C'est bien vous, murmura enfin Susannah d'une voix contenue, qui frappa les oreilles de Clary comme l'accord voilé d'une musique lointaine, — c'est bien vous que je cherchais depuis si longtemps!

Un muet étonnement se peignit sur le visage de miss Mac-Farlane.

— Vous ne vous souvenez plus, reprit Susannah; — le bienfait accordé ne laisse point de traces dans les âmes généreuses... Mais le bienfait reçu!... Oh! je me souviens, moi, et, dès que j'ai su prier, j'ai prié pour vous et pour cet autre ange qui vous ressemble et qui, sans doute, est votre sœur... pour Clary, la noble fille, et pour Anna, la douce enfant.

— Qui donc êtes-vous, madame? demanda Clary.

— Vous ne savez pas mon nom... et vous ne me l'avez pas demandé, Clary, ce jour où votre bras soutint ma taille affaissée sur le trottoir de Cornhill, ce jour où vous secourûtes la pauvre fille inconnue qui se mourait de faim...

— De faim! répéta Clary en pressant douloureusement sa poitrine; — Oh!... moi aussi, je meurs de faim!

Susannah bondit hors de la chambre et revint aussitôt, portant la collation préparée pour elle. Ses yeux mouillés riaient un rire de naïf et gai bonheur.

— Je lui pardonne à cette femme tout ce qu'elle a fait contre moi, dit-elle, puisqu'elle m'a donné de quoi vous soulager, Clary.

Elle se remit à genoux sur le tapis et aida la pauvre malade à se soulever. Tandis que cette dernière mangeait avidement, s'interrompant seulement pour pousser de temps à autre un soupir arraché par la faiblesse, la belle fille la soutenait, lui souriait, lui disait de douces paroles et mettait sur ses mains pâles et presque diaphanes de caressans baisers de sœur.

Clary se ranimait, doublement réchauffée par les alimens et les consolantes douceurs de cette tendresse inespérée qui planait tout-à-coup au-dessus de son lit de souffrance. Elle se sentait heureuse et reconnaissante; elle revivait.

— Comme elle avait faim, la pauvre enfant! disait Susannah entre deux baisers; — si vous pouviez voir, Clary, les jolies couleurs qui reviennent à vos joues!... Vous voilà belle comme autrefois, maintenant!... Savez-vous que pour vous reconnaître il m'a fallu regarder à deux fois au fond de mon cœur où était votre image... Mais j'avais là gravé chacun de vos traits... ce beau front sérieux et pensif, cet œil si bon qui a souri à ma misère, cette bouche chère qui m'a dit autrefois de consolantes paroles... Vous aviez beau être pâle, Clary, ma chère Clary, quelque chose en moi s'est éveillé à votre approche; j'ai senti mon cœur s'élancer et tressaillir... Je vous aime si bien, ma petite sœur!...

Clary avait les yeux pleins de larmes.

— Merci!.. merci! murmura-t-elle.

Puis, saisie d'un involontaire et soudain effroi, elle ajouta en frissonnant:

— Mais vous ne pourrez toujours rester près de moi, madame, et quand vous ne serez plus là, ils me feront encore mourir de faim.

Susannah se redressa d'instinct, comme si elle eût voulu se mettre entre Clary et un danger subitement reconnu. Pour la première fois elle eut une vague idée de la position de miss Mac-Farlane et se demanda pourquoi cette pauvre enfant mourait de faim dans une maison où tout respirait l'opulence.

Elle fit questions sur questions; Clary essaya d'y répondre de son mieux; mais à elles deux elles n'avaient point ce qu'il fallait pour comprendre le premier mot de ce hideux mystère. Susannah, ignorante et n'ayant que de généreux instincts; Clary, âme pure et noble, devaient nécessairement s'ingénier en vain pour trouver le nœud de cette barbare intrigue.

Ce qui était constant, c'est que Clary avait souffert, cruellement souffert, et que ses terreurs n'étaient que trop justifiées.

— Les misérables! disait Susannah; — s'attaquer à vous, Clary!... à vous, ange de miséricorde et de douceur!... mais je vous défendrai, moi... je suis forte comme un homme!... Qu'ils viennent!...

Elle s'interrompit parce qu'elle avait vu Clary pâlir tout-à-coup et fermer les yeux avec effroi.

Avant qu'elle pût se retourner pour voir quelle était la cause de cette frayeur subite, une voix sèche et mécontente prononça tout auprès d'elle:

— Ta ta ta ta !

Elle tourna vivement la tête et vit un petit homme chauve au sommet de la tête, mais pourvu sur les tempes de deux énormes touffes de cheveux. Ce petit homme, le nez pris entre les pinces d'une grande paire de lunettes, avait un in-quarto sous le bras. — C'étaient maître Rowley et les *Toxicological amusements*.

Il s'était avancé à pas de loup, suivant sa coutume, et n'avait pas été médiocrement scandalisé en voyant les restes de l'abondant repas de Clary.

— Ta ta ta ta ! répéta-t-il avec une mauvaise humeur croissante ; — de quoi se mêle cette lady, je vous prie ?... La petite fille a mangé comme un ogre... Nous voilà bien, ma foi !... Et que dira le patron, s'il vous plaît ?... Je vous demande ce qu'il dira.

Maître Rowley s'adressait cette question à lui même et se tenait à respectueuse distance, parce qu'il avait entendu les dernières paroles de Susannah et qu'il ne se souciait point d'affronter sa colère.

La belle fille s'était placée entre le lit et lui, les bras croisés sur sa poitrine. Elle le regardait fixement.

— Bien ! bien ! grommela l'aide empoisonneur en reculant d'un pas ; — je n'ai pas peur de cette amazone, au moins... Et après tout, avec ma préparation, il ne faudrait que trois secondes, cinq tierces et une fraction pour l'arraisonner comme il convient. . C'est égal ; je voudrais l'éloigner d'ici avant l'arrivée du docteur.

Ce vœu du digne Rowley ne devait point être réalisé, car, presque aussitôt après, la porte s'ouvrit brusquement, et le docteur Moore, l'air sombre, les sourcils froncés, entra dans la chambre.

— Que signifie cela, monsieur ? dit-il durement en s'adressant à Rowley.

— Sir Edmund a passé par la petite porte, répliqua tout bas l'aide pharmacien, — et il a amené cela... cette lady... avec lui.

— Ce n'est point la place de cette lady, monsieur... Retirez vous, et priez-la de vous suivre.

— Monsieur, je ne sortirai pas, dit Susannah d'une voix basse et calme.

— Ta ta ta ta ! fit Rowley.

Le docteur s'avança jusqu'au lit.

— Madame, dit-il en faisant un effort pour refouler sa colère naissante au dedans de lui-même ; — j'ignore et je méprise les puériles formules de ce qu'on nomme la galanterie... Néanmoins, prévoyant un fâcheux dénoûment à tout ceci et voulant l'éviter, je me découvrirai devant vous, madame ; — il mit le chapeau à la main, — je m'inclinerai comme un fat et j'épuiserai tout mon fond de courtoisie en vous disant : je vous prie, madame, je vous supplie de vous retirer sur-le-champ.

Pour que le lecteur comprenne tout d'un coup la situation, il nous suffira de lui apprendre que le docteur quittait à l'instant même le chevet de miss Trevor et qu'il revenait en toute hâte pour tenter sur Clary la terrible expérience jusque-là retardée

Susannah tourna la tête vers Clary,

— Oh ! ne m'abandonnez pas ! dit la pauvre fille qui crut voir de l'hésitation dans ce mouvement.

— Vous abandonner ! s'écria Susannah en l'entourant de ses bras. Oh ! non, Clary ! Je ne connais point de force qui puisse me séparer de vous.

— Mauvaise tête ! grommela Rowley.

Le docteur laissa échapper une sourde exclamation.

— Madame !... madame !.. dit-il d'une voix tremblante ; — vous ne me connaissez pas ! .. Et vous ne savez pas quel crime vous avez commis à mes yeux en pénétrant dans cet appartement...

— Je sais qu'on a voulu faire périr cette enfant, répondit Susannah sans s'émouvoir, — et je veux veiller désormais sur elle.

La porte s'ouvrit encore. Cette fois, ce fut Tyrrel l'Aveugle qui entra. Personne ne prit garde à lui. Au lieu de gagner l'intérieur de la chambre, il demeura immobile et froid sur le seuil, tournant sur cette scène, avec une complète indifférence, sa prunelle morne et vitreuse.

Le docteur avait tressailli visiblement à la réponse de Susannah.

— Ah !... vous savez cela, madame ! murmura-t-il avec un menaçant effroi ; — eh bien ! je puis oublier que vous le savez... je puis vous pardonner peut être de le savoir. Mais sortez !... sur votre vie, sortez !

— Je ne sortirai pas, répéta la belle fille, dont l'œil serein et brillant d'un calme sublime, soutint sans se baisser le sinistre éclair du regard de Moore ; — et il faudra commencer par me tuer, monsieur, si vous en voulez à la vie de cette enfant.

Le docteur mit ses deux mains dans les vastes poches de son habit ; son visage, pâle d'ordinaire, avait du sang jusqu'au front et était terrible à voir.

— Hors d'ici ! dit-il à Rowley avec un éclat de rage ; — cette femme l'a voulu !...

Aucun des muscles du beau visage de Susannah ne se contracta. Seulement, elle éleva ses yeux vers le ciel, parce qu'elle vit bien qu'elle allait mourir.

Mais Tyrrel l'Aveugle s'était décidé enfin à prendre un rôle dans cette scène. Au moment où Moore, affolé par l'un de ces paroxysmes de fureur qui prennent surtout les hommes comme lui, dont la passion se cache hypocritement sous une enveloppe glacée, à l'instant, disons-nous, où il s'élançait vers Susannah toujours immobile, le bras robuste de Tyrrel l'arrêta court.

Le docteur essaya de se dégager. Ce fut en vain.

— Quoi ! s'écria-t-il enfin, épuisé par cette lutte d'un moment ; — tu oses me faire violence, toi !

— Mon idée est qu'il ne faut pas tuer cette femme, docteur, répondit paisiblement Tyrrel.

— Et si je le veux, moi !

— Je tâcherai de vous en empêcher.

— Pourquoi, misérable, pourquoi ! rugit le docteur avec toute la naïveté de la rage.

Clary était plus morte que vive. — Susannah, que la colère de Moore n'avait pu faire trembler, attachait maintenant sur Tyrrel un regard inquiet et craintif.

Celui-ci reprit sans rien perdre de son flegme :

— Docteur, pour plusieurs raisons... D'abord, cette femme est ma fille.

Susannah éprouva un imperceptible choc et devint plus pâle, mais elle ne manifesta point de surprise. — Moore, au contraire, recula étonné.

— Ah ! ah ! miss Suky, poursuivit Tyrrel en la couvrant de ce regard long, perçant et lourd dont la belle fille avait parlé tant de fois à Brian de Lancester ; — ne me connaissez-vous pas ?

— Je vous reconnais, monsieur, prononça tout bas Susannah, — et pourtant...

— Pourtant ne signifie rien, miss Suky, avec un savant homme comme monsieur le docteur... Vous m'avez vu pendre, n'est-ce pas ? Qui sait ? peut-être me verrez-vous pendre encore. . Docteur, ajouta Tyrrel en se tournant vers Moore, dont la colère avait pris le change à cette révélation, mais qui regardait toujours les deux jeunes filles avec une hésitation de mauvais augure ; — quand je dis : elle est ma fille... vous m'entendez bien ?... Au temps où j'avais nom Ismaïl Spencer, on l'appelait Susannah Spencer, voilà tout... et ce n'est pas précisément pour cela que je me suis mis entre vous deux.

— Pourquoi donc ? demanda Moore.

— C'est la moins bonne de mes raisons. L'autre, la voici :

monsieur le marquis de Rio-Santo m'a ordonné de veiller sur elle.

— Ah! fit le docteur qui baissa la tête.

— Formellement ordonné! acheva Tyrrel.

— Et cependant, continua Moore, elle sait... sa vie pourrait être ma condamnation!

Tyrrel s'inclina gravement.

— Qui se chargera de la réduire au silence?... reprit le docteur. Est-ce vous, Ismaïl?

Tyrrel jeta un oblique et furtif regard sur Susannah qui s'était affaissée sur le lit et baissait les yeux.

—Eh bien! oui, répondit-il en prenant tout-à-coup la bonhomie de son rôle de sir Edmund; — je me charge de cela, docteur.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

Quatrième Partie.

LE MARQUIS DE RIO-SANTO.

CHAPITRE PREMIER.

DEUX SOLEILS POUR UNE LUNE.

C'était à peu près à l'heure où l'Honorable Brian de Lancester, de retour devant le nº 9 de Wimpole-Street avec une petite troupe d'hommes de police, reconnaissait que sa courte absence avait suffi pour faire évacuer la maison.

La nuit était magnifique. L'humidité de la journée, frappée sur les pavés par un glacial vent du Nord, faisait de chaque rue un étincelant miroir, sur lequel les passans glissaient, trébuchaient et tombaient, à l'ineffable contentement de tous les Snails de la capitale de l'empire britannique.

Aux abords de Portland-Place, vers le milieu de la rue de Devonshire, il y avait, malgré le froid intense, une foule assez considérable, assemblée devant une porte ouverte. Cette foule était uniquement composée d'hommes, qui avaient entre eux une sorte de ressemblance, bien que quelques-uns portassent la livrée de la misère, tandis que d'autres étaient revêtus de fort décens costumes. C'étaient évidemment des confrères, car ils se pressaient, se foulaient, se poussaient, de la meilleure amitié du monde, et sans acception de costume.

Presque tous avaient sous le bras d'énormes liasses de journaux; les plus élégans seuls se privaient de cet ornement, mais ils étaient suivis d'un ou plusieurs grooms, chargés comme des mulets de la même denrée. — Tous causaient à la fois. Des cris étranges sortaient de cette cohue, et se mêlaient à de philosophiques réflexions, à des bons mots connus, à des éclats de rire.

Sur la porte ouverte, il y avait quatre ou cinq grooms en livrée, occupés incessamment à jeter aux assiégeans des paquets de papiers humides et exhalant cette odeur nauséabonde que Dieu a donnée au journal pour prévenir sans doute le public contre ses impudens mensonges, comme il a mis une crécelle au col annelé du serpent à sonnettes.

— Douze pour Pleydell et Browne! disait une voix dans la foule.

— Douze pour Pleydell et Browne! répétait l'un des grooms.

Ces mots couraient de bouche en bouche et arrivaient jusqu'à un buraliste dont on voyait la face parcheminée, fossile, à deux pouces de son registre.

Le buraliste griffonnait quelques mots et répétait encore d'une voix suraiguë :

— Douze pour Pleydell et Browne. — Allez!

Un paquet était livré.

— Quarante pour Gilbert du Strand!

— Vingt-cinq pour mistress Dodson!

— Deux cents pour Howard et Flower!

Et les feuilles pleuvaient, exhalant cette humide et âcre odeur dont nous venons de parler.— La vente était superbe. — A mesure que le commis fossile en constatait les résultats, le parchemin de son visage prenait de belles nuances dorées; et lorsque enfin Howard et Flower demandèrent deux cents numéros, le commis déposa sa plume de métal, dans le but de se frotter les mains.

Mais il n'en eut pas le temps. Les cris du dehors redoublèrent. Le buraliste reprit sa plume de fer en se promettant formellement de boire une pinte de porter en réjouissance avant de se coucher.

— Soixante-quinze pour Prior!

— Cinquante pour Goodridge!

— Quatre-vingts pour Samuel Lowther!

Et cent autres noms! et cent autres demandes, si bien que enfin une voix sortant des profondeurs du bureau prononça triomphalement ces paroles :

— Le tirage est épuisé, messieurs.

Ce fut un brouhaha universel.

— Faites un autre tirage! cria-t-on; — deux mille, trois mille, dix mille!... Nous prendrons tout!

— Les formes sont brisées, messieurs.

On voulut protester, mais les deux larges battans de la porte tournèrent prestement sur leurs gonds et la face jaunie du buraliste disparut à tous les yeux.

Ceci se passait à la porte de monsieur Timothy Overflow, éditeur du journal *The Moon* (*la Lune*), feuille du soir. La foule assemblée dans la rue était un *rush* * de newsmen ou marchands de journaux.

On sait qu'en Angleterre les feuilles publiques n'arrivent pas au lecteur de la même manière que sur le continent. A Londres, on ignore, ou à peu près, cet ami cher du caissier d'un journal, ce fermier de l'intelligence des rédacteurs, ce locataire de la prose, mauvaise ou bonne, alignée quotidiennement en énormes colonnes et précieuse assurément si

* Cohue, queue, presse.

la quantité peut remplacer la qualité : on ignore, en un mot, l'abonné.

Point de bail à long terme entre les gazettes et les liseurs. Chaque jour, ces derniers font leur choix entre tous les bavards et gigantesques *newspapers* de Londres, à peu près comme le gourmet parisien pointe les plats de son dîner sur la carte d'un restaurant. — Et, voyez le contraste ! l'Anglais qui papillonne lourdement du *Times* au *Sun*, du *Sun* au *Globe*, du *Globe* au *Courier*, s'en tient à sa tranche de bœuf dès qu'il s'agit de dîner, tandis que le Français, dont le palais volage passe en revue hebdomadairement tous les mets du *Cuisinier royal*, reste fidèle à son journal durant de longues années.

John-Bull n'aurait-il donc que la fidélité de l'estomac?...

Chez nous, la publication des journaux se fait par l'entremise de courtiers (*newsmen*) dont quelques-uns sont millionnaires. D'autres, en revanche, portent leur fortune avec eux, dans la poche rapiécée d'un vieil habit noir.

D'ordinaire, le journal *The Moon*, petite feuille du soir, faisait son apparition dans le silence le plus complet, et n'arrivait chez les newsmen que si on prenait le soin de l'y porter ; mais, ce jour-là, il y avait une nouvelle, — une grande nouvelle ! — Le tirage de toutes les feuilles du soir s'était trouvé insuffisant pour l'affluence des acheteurs. Chacun voulait savoir, lire par lui-même.

De longtemps, curiosité pareille n'avait été excitée. Et il y avait de quoi, vraiment : il ne s'agissait point d'une nouvelle vulgaire, de l'un de ces *puffs*, si communs chez nous que nos voisins nous ont pris ce mot pour l'introduire dans leur langage usuel. On ne parlait enfin ni du serpent de mer, ni de la fameuse génisse de Cornouaille, marchant à l'aide de douze pattes, ni de la brebis-ténor, ni de l'Américain incombustible, habitué à se nourrir de poudre fulminante, arrosée de plomb fondu. — Fi donc! sottises que tout cela, bonnes tout au plus pour les jours de famine où l'*éditeur* à bout d'imagination creuse en vain sa triste cervelle et ne trouve aucun plat nouveau, digne de rassasier la curiosité publique...

Cette fois c'était de l'histoire. Il y avait en jeu une personne royale.

Rien moins que cela, vraiment. — Un meurtre odieux, un assassinat impie avait été commis,— ou tenté pour le moins, — jusque sur la terrasse du château de Kew.

Et sur qui, bon Dieu ! — sur une gracieuse et douce enfant, qui, éventuellement, pouvait être appelée à succéder au trône, sur l'espoir des trois royaumes, sur la princesse Victoria, en un mot, la fille de S. A. R. le duc de Kent, et la nièce de S. M.

Qu'on reconnaissait bien là l'infernal esprit de radicalisme, et que c'était bien le cas d'acheter, à n'importe quel prix, pour dévorer les détails de cette atrocité éminemment curieuse, l'*Evening-Post*, le *Standard*, l'*Evening-Mail* et le *Moon* !

On espérait d'ailleurs trouver dans ces feuilles, ou dans l'une d'elles, le nom du misérable dont la main sacrilége, etc., etc.

Ce fut donc un terrible désappointement pour ceux des newsmen qui, arrivés trop tard, n'avaient pu se procurer le moindre numéro du *Moon*, si délaissé d'ordinaire. Il se forma immédiatement une sorte de bourse, devant la porte de monsieur Timothy Overflow. Les uns voulaient acheter de seconde main, argent comptant, quelques numéros de la bienheureuse feuille ; d'autres proposaient des échanges.

— Un shelling pour chaque exemplaire du *Standard!* disait l'un.

— Six pence de plus que le prix courant pour chaque *Evening-Post!* criait l'autre.

— Un *Times* pour un *Evening-Mail!*

— Deux *Suns* pour un *Moon!*

D'ordinaire, dans ces *rushes* de newsmen, les offres sont en sens contraire. Un *Times* est estimé quatre ou cinq *Standards*, et il faudrait bien une douzaine de *Lunes* pour payer un seul *Soleil*.

Ce qui est du reste plus conforme à la hiérarchie astrale.

Cependant, de chaque côté de la rue, les curieux affluaient. Les uns savaient déjà ce dont il s'agissait, les autres voulaient l'apprendre. Le *rush* des newsmen se trouva bientôt enclavé de toutes parts dans un autre *rush* plus nombreux et non moins bruyant, qui s'approchait, d'instinct, de cet amas de papier imprimé. Les récits les plus contradictoires couraient parmi cette foule bavarde et pressée de savoir.

— Oh! mon cher monsieur ! criait la voix aigre et chantante de mistress Crubb, laquelle, de cancans en histoires, avait roulé de Cornhill jusque-là ; — je vous jure sur mon salut que je suis bien informée... Mistress Footes le tient du beau-frère de mistress Crosscairn, qui est tondeur de gazon, monsieur, au *pleasure-ground* de Kew... C'était une amazone, montée sur un grand cheval... Elle a tiré sur la chère enfant vingt sept flèches empoisonnées, monsieur !

— Pas possible, madame !...

— Pas possible, monsieur!... Eh bien ! les Bleus de la garde sont venus, les braves beaux garçons, et ils l'ont hachée, elle et son grand cheval, monsieur, menu comme chair à pâté.

— Et ils ont bien fait, tonnerre du ciel ! — Que le diable nous larde ! — Tempêtes ! dit le capitaine O'Chrane qui, libre un instant par le sommeil de Saunder, promenait de ce côté les charmes extraordinaires de mistress Dorothy Burnett ; — ils ont bien fait, les misérables mangeurs de bœuf du roi !... Mais ne pourrait-on se procurer un journal pour trois pence, par le trou de l'enfer ?

— Trois pence !... un journal ! s'écria mistress Crubb ; un journal, trois pence!... Bonsoir, Dorothy, ma cousine... Je sais une femme, voyez-vous, qui donnerait un demi-souverain pour être à votre place... Oh ! capitaine O'Chrane, la pauvre mistress Bloomberry se noie dans votre soda-water... Et, quant au journal... Trois pence!... mistress Bull, aussi vrai qu'il fera jour demain, a payé un *Mail* dix-huit pences !... Ah ! c'est un grand événement, mon Dieu !

— Je vous dis, moi, glapissait une autre voix de femme qui pouvait bien appartenir à mistress Black ou à mistress Brown, — je vous dis que c'est un sauvage de l'exhibition de Regent-Street. Il a frappé la pauvre petite princesse, — que Dieu bénisse ! — d'un coup de massue sur la tête...

— Du tout ! riposta une basse-taille, c'est un catholique irlandais, un vil mendiant de l'autre côté du canal, un...

— Vous n'y êtes pas ! c'est un gentleman ! On a trouvé son cheval mort au milieu du parc du Régent... un cheval magnifique !

— Quelles fables on raconte dans Londres ! dit mistress Crubb en haussant les épaules

L'histoire des vingt-sept flèches empoisonnées lui semblait seule sans doute offrir un degré suffisant de vraisemblance.

— Que Dieu me damne ! cria le capitaine O'Chrane en redressant ses six pieds de manière à dominer la foule ; — quelqu'un de vous, marchands de papier noirci, veut-il me donner un journal pour quatre pence?

Nul ne lui répondit ; — mais, parmi les newsmen, les offres d'échange entre les journaux du matin et du soir se poursuivaient toujours, et ces mots arrivaient aux oreilles de la foule, répétés jusqu'à satiété :

— Une demi-couronne pour deux *Standards!*

— Un *Times* pour un *Mail !*

— Deux *Sun* pour un *Moon !*

Tandis que le *rush* des vendeurs de journaux bruissait, s'agitait, avide, passionné, criard, comme toute réunion mercantile, un homme qui, sauf son accoutrement hétéroclite, semblait être, lui aussi, un newsman, prenait l'avance sur ses confrères et vendait force numéros au public. On le voyait se glisser tortueusement dans la foule, donnant au premier venu sans marchander, et à moitié prix, les précieux exemplaires de ces feuilles qu'on se disputait si énergiquement devant la porte de monsieur Timothy Overflow.

Il semblait pressé surtout de vendre. Une fois la vente faite, sa main vidait l'argent reçu dans une énorme poche, ouverte sur le devant de son habit en lambeaux, et il dispa-

raissait. — Quand le paquet de journaux qu'il avait sous le bras était épuisé, il fouillait tantôt à droite, tantôt à gauche, dans les poches qui parsemaient son costume délabré, et en retirait toujours une liasse nouvelle.

— Que voulez-vous, mon excellent monsieur? disait-il; — que désirez-vous, ma belle dame?... Un *Standard*? voilà... Un *Evening Post*? tenez... Un *Moon*? Joli journal, mon gentleman, tenez! tenez! tenez!

Il passait. Les shellings et les six pence tombaient incessamment dans sa vaste poche.

— Par ici, marchand de mensonges, Satan et ses cornes! cria le capitaine O'Chrane au moment où il passait à portée.

— Voilà, gentleman.

— Par le trou du tophet! reprit Paddy étonné, c'est ce vil serpent de Bob, le bon garçon, qui s'est fait newsman, — ou que Dieu me punisse!

Bob lui tendit un *Mail* et reçut un shelling avec injonction de rendre huit pence.

Il mit sa main dans sa poche.

— Et, depuis quand, triste vermine, Bob, de par l'enfer! mon camarade...? commença Paddy.

Mais Bob était loin déjà. En un tour de main, il avait vendu un *Evening Post* à mistress Crubb, un *Moon* à la voix glapissante et un *Standard* à la basse-taille.

Ces quatre heureux possesseurs des feuilles tant désirées s'approchèrent ensemble d'un reverbère, pour étancher enfin à longs traits leur curiosité altérée. Le capitaine Paddy en oublia presque de maudire son camarade Bob, — ce vil coquin! — tant il avait bonne envie de lire.

Mais à peine la lumière du gaz vint-elle frapper sur les feuilles achetées, qu'une quadruple exclamation de désappointement se fit entendre.

— Dieu me damne! dirent la basse-taille et le capitaine.

— Ah! lord! crièrent la voix glapissante et mistress Crubb.

Le *Standard* de la basse-taille avait huit jours de date. Le *Moon* de la voix glapissante était du mois dernier. Le *Post* de mistress Crubb marquait un an d'âge, et l'*Evening Mail* du bon capitaine rendait un compte exact et détaillé de la bataille de Waterloo.

— Tonnerre du ciel! murmura Paddy en se grattant l'oreille, — ce pendard abject a plus d'esprit qu'il n'y en a dans les deux chambres, ou que je sois mis sur le gril par les propres griffes de Satan!

Les trois autres victimes, soutenues par le contralto puissant de mistress Dorothy Burnett, poussèrent en chœur un haro formidable qui trouva mille échos dans la foule, partout où Bob avait passé. On s'élança sur ses traces; on courut, on se fatigua.

Bob comptait ses shellings dans le tap-house du coin, bien paisiblement, suivant son habitude, et mettait six pences de côté pour faire une libéralité à Tempérance.

C'était là une petite spéculation de son invention. — Bob avait plusieurs des qualités qui font les grands hommes. Il voyait tôt, il exécutait vite. Pour deux couronnes, il avait acheté tout ce vieux papier qu'il venait de revendre dix guinées. — Etendez en tous sens cette innocente opération, et vous arriverez à l'un de ces magnifiques coups de filet opérés de temps à autre par la maison politico-commerciale de Saint-Swithin's-Lane*.

Conscience légère, prestesse d'esprit et de mains suffisent, à tous les jeux, pour neutraliser les chances mauvaises. Bob venait d'agir avec presque autant d'adresse et de moralité que ces honnêtes seigneurs qui font sauter la banque du tripot de Royal-Exchange (la Bourse), parce qu'ils sont les confidens du télégraphe, et gagnent ainsi leurs partners de vitesse. Eux et lui eussent été couronnés à Sparte du laurier excentrique que cette cité voleuse, républicaine et originale, partageait équitablement entre ses filous et ses demi-dieux.

Le commis fossile et jaune de monsieur Timothy Overflow regardait ces diverses petites scènes depuis une demi-heure par une fenêtre du premier étage. Ce commis n'était point un espiègle, mais il existe entre les employés de journaux et les newsmen une aversion chronique, passée à l'état de seconde nature. Ils se détestent parce qu'ils ont des rapports de tous les jours, parce qu'ils vivent les uns par les autres, parce qu'ils sont roues de la même machine. — Le fossile avait peut-être subi quelque mystification récente de la part de ses ennemis naturels. Toujours est-il que, depuis une demi-heure, il regardait avec mauvaise humeur ce tourbillon bavard qui s'agitait au-dessous de lui. Il avait de folles envies de lancer sur cette foule un projectile, une injure, quelque chose de blessant ou de nuisible.

Mais il avait peur des suites. Se sachant sec et fragile comme verre, il ne voulait point s'exposer à une partie de boxing, et refoulait prudemment ses velléités guerroyantes.

Pourtant sa fantaisie le talonnait toujours. — Le démon des haines mesquines, ce laid lutin qui a de l'esprit à la manière de certains critiques, lui souffla tout-à-coup une idée assez passable. Ces gens étaient là, se disputant ardemment quelques lambeaux de papier. Pourquoi? pour les vendre. — Le fossile se dit qu'à tout le moins ils ne les vendraient pas dans la rue de Devonshire.

Il descendit au rez-de-chaussée et revint bientôt à sa fenêtre, porteur du seul et dernier exemplaire du *Moon* qui restât dans les bureaux.

Presque aussitôt après, une voix lente, monotone, ponctuée tomba dans la rue, faisant taire à la fois les cris des newsmen et les commérages de la foule.

Voici ce qu'elle disait :

« Détails authentiques touchant l'assassinat horrible tenté sur la personne auguste de S. A. R. la princesse Victoria de Kent, nièce bien-aimée de Sa Majesté, le roi Guillaume notre gracieux souverain. »

— Qu'est-ce à dire? s'écria l'envoyé de Gilbert du Strand; — n'allez-vous pas lire l'article tout haut, monsieur Switch?

— Et pourquoi pas? ripostèrent dix voix dans la foule.

— Oui, pourquoi pas, de par Satan, — mille misères! appuya de loin le capitaine. — Ecoutez, Dorothy, écoutez, ma chère amie; ce triste oiseau qui perche là-haut va nous dire la chose tout au long, que Dieu fasse de nous tous une fournée de damnés!

Le fossile reprit :

« Ce matin, à onze heures trente-cinq minutes, un étranger de grande taille, monté sur un fort cheval...

— Ce journal ment! interrompit mistress Crubb. C'était une femme.

— Il dit vrai, madame : — Un étranger... c'est le sauvage de Regent-Street....

— Ou l'Irlandais, le sale mendiant!...

— Ou le gentleman... On parle de cheval!

— La paix, de par l'enfer! — Eternelle damnation! — Satan et ses cornes! — Tempêtes! gronda le capitaine.— Ecoutez bien, Dorothy, mon cher cœur, — que le démon m'étrangle!

« ... Sur un fort cheval alezan, continuait la voix imperturbable de monsieur Switch, — s'est introduit dans la *pleasure-ground* de Kew, bien que le drapeau royal flottât au dessus du clocher...

— Tempêtes! murmura Paddy; — voilà qui est intéressant ou que je meure du choléra ce soir, malédiction!... Un peu de silence.

— Allons, monsieur Switch, allons! disaient les newsmen, la plaisanterie n'est pas mauvaise, mais c'est assez comme cela. N'en lisez pas davantage!

« ... Au-dessus du clocher. Les gardes à pied chargés de veiller sur la terrasse ne l'ont aperçu que lorsqu'il était déjà auprès de la grande serre japonaise. — Suivant d'autres versions, c'est la princesse elle-même qui l'aurait découvert au moment où il braquait sur elle le canon d'un pistolet bourré jusqu'à la gueule.

* Rue où est situé le comptoir Rothschild.

— Jusqu'à la gueule ! répéta mistress Crubb; — ah ! lord !...
— La paix, tonnerre du ciel !... Ecoutez, Dorothy !

« ... Jusqu'à la gueule. A la vue de cette arme redoutable, la jeune princesse aurait poussé un cri d'épouvante...

— Ah ! lord ! je crois bien ! pauvre cher trésor !

« ... Et se serait élancée vers le palais en appelant au secours.

— Mais, monsieur Switch, c'est une infamie ! crièrent les newsmen. Vous nous avez vendu cela : vous n'avez pas le droit de le donner.

— De notre vie, nous n'achèterons plus un seul exemplaire du *Moon*, monsieur Switch.

— Et la *Lune* sera obligée de se coucher, monsieur Switch.

— Monsieur Switch, ce sera une éclipse de *lune*.

Monsieur Switch continuait :

« ... En appelant du secours. L'étranger de grande taille parut songer dès lors à faire retraite. Il se dirigea rapidement vers le glacis, au pied duquel il avait laissé son cheval...

— Laissons chanter ce vieux fou ! dit un newsman.

— Monsieur Switch, ajouta un autre en tournant le dos, nous vous ferons souvenir de cela.

— Que le diable vous emporte, monsieur Switch !

— Et vous aussi ! s'écria le capitaine, et moi aussi, misères ! et nous tous, éternelle damnation !... mais donnez-nous la paix, tonnerre du ciel ! méchans revendeurs de paperasses.

Les newsmen avaient vidé la place.

— Eh bien ! cria la foule ; après ? que devint l'étranger de grande taille ?

— Triple blasphème ! ajouta le capitaine ; — que devint-il, monsieur ? de par tous les diables !

Le fossile ferma doucement sa fenêtre et s'en alla boire sa pinte de porter avant de se coucher.

La cohue, désappointée encore de ce côté, se rua vers la porte et voulut la forcer. La basse-taille ne parlait de rien moins que de mettre le feu à la maison Quant au capitaine, nous craindrions d'être taxés d'exagération si nous rapportions en détail chacun des jurons ingénieux et variés qu'il improvisa pour la circonstance.

Au moment où la foule exhalait ainsi sa colère en un concert de malédictions, un cab déboucha de Wimpole-Street dans la rue de Devonshire, et fendit péniblement la presse. Celui qui occupait l'intérieur du cab ne se doutait guère qu'il était le héros de ce petit drame à tiroirs qui venait de se jouer en plein air, et la foule était loin de penser que l'*étranger de grande taille* fût en ce moment au milieu d'elle...

Le cab tourna dans Portland-Place et s'arrêta devant la demeure du comte de White-Manor.

Brian mit pied à terre aussitôt et franchit les marches de ce perron d'où le fouet des valets l'avait chassé un jour sur l'ordre de son frère.

Il souleva le marteau et heurta fortement.

Le groom qui vint ouvrir recula d'épouvante à son aspect, comme s'il eût aperçu le diable en personne.

— Veuillez prévenir le comte de White-Manor, dit Brian avec un calme impérieux, que M. de Lancester demande à Sa Seigneurie un instant d'audience.

CHAPITRE II.

DROIT D'AINESSE.

Londres entier connaissait l'inimitié des deux frères. A plus forte raison, un valet de White-Manor ne pouvait l'ignorer. — Le groom auquel s'adressait Lancester demeura un instant indécis, tant le fait d'une entrevue entre le comte et son cadet lui semblait chose extraordinaire, impossible.

Il obéit pourtant, lorsque Brian lui eut répété son injonction d'un ton péremptoire.

Au bout de quelques secondes il revint, et Brian fut introduit aussitôt dans le salon de réception.

Il se jeta dans un fauteuil. Ses idées étaient dans un grand trouble. Ce qui venait de se passer à la maison de Wimpole-Street, les révélations de Susannah, sa disparition soudaine, tout cela était trop près de lui encore et ne prenait point dans son intelligence cet aspect clair et compréhensible que donnent aux choses de la mémoire les réflexions de quelques jours. Il savait qu'un ennemi puissant, surtout parce qu'il était insaisissable, lui disputait maintenant Susannah ; il venait chercher auprès de son frère les moyens de combattre et de vaincre ce ténébreux ennemi. C'était là son but : retrouver Susannah et la protéger retrouvée. — Les moyens à prendre, non-seulement pour arriver à ce résultat, mais aussi pour amener son frère à le seconder, lui échappaient encore.

Mais ceci importait peu pour le moment. N'était-il pas fort de ses cent victoires remportées sur White-Manor ? N'avait-il pas pour lui la fatigue et l'ennui désespéré du comte, las de s'épuiser en une lutte contre nature, où le monde prévenu mettait tout l'odieux de son côté ?

Il y avait bien longtemps que Brian de Lancester n'avait mis le pied dans la maison de ses ancêtres. Depuis la mort de son père, ses différends continuels avec White-Manor l'avaient éloigné de l'hôtel de famille, devenu l'exclusive propriété de l'aîné. Tout préoccupé qu'il était par des pensées fort étrangères aux émotions domestiques, Brian se sentit monter au cœur un trouble grave et inconnu. Une voix, muette depuis des années, sembla lui désigner ce noble cordon d'austères portraits de famille qui courait autour des lambris, montrant alternativement les fiers visages de ses pères et les traits dignes, hautains et doux de ses aïeules décédées ; — et cette voix balbutiait au dedans de lui des reproches mêlés au nom détesté de son frère.

Brian avait l'âme d'un chevalier sous l'étrange enveloppe d'audacieux scepticisme où il se drapait pour le monde. — Il se repentit peut-être. — Du moins son front se courba comme s'il eût eu pudeur à soutenir les regards convergens de toutes ces générations assemblées, lui qui se présentait parmi elles avec des pensées hostiles à leur successeur légitime, à l'héritier du nom commun, à l'homme qui portait le titre transmis de père en fils intact et pur, au chef de la maison, en un mot, dont un cadre vide attendait le portrait à la suite de tous ces portraits vénérés.

Il se souvint que le feu comte de White-Manor avait uni en mourant sa main à celle de son frère. Il se souvint que la dernière parole de sa mère l'avait exhorté à l'amour et au pardon... Sa mère, dont les traits bénis, fixés sur la toile par un pinceau habile, semblaient encore lui sourire...

Une porte latérale s'ouvrit. Le lord White-Manor parut, appuyé sur le bras de son intendant, Gilbert Paterson.

Entre le comte et son cadet il y avait une fort grande différence d'âge. Le vigoureux tempérament de Brian et les excès de White-Manor avaient élargi cette différence au point de la changer en contraste frappant. Brian avait conservé, en effet, dans l'âge viril quelque chose de cette grâce juvénile, de cette souplesse élastique des membres, de cette soudaineté

expressive des mouvemens du visage qui reste généralement l'apanage des jeunes hommes. Sa nature physique était, comme sa nature morale, vierge, pour ainsi dire, et non entamée. Il était jeune d'apparence et de fait, bien plus jeune que ces lords de vingt ans que le trot d'un cheval fait pâlir et qui raniment tant bien que mal à l'aide d'excitans les appétits éteints de Leurs Seigneuries éreintées. Il était beau et fort et ardent; il y avait en lui, derrière cet aspect flegmatique que nos mœurs infligent à toutes physionomies, trop plein d'audace, trop plein d'amour et de fougue. — White-Manor, au contraire, était vieillard avant d'avoir franchi les limites de l'âge mûr. Son cœur, naturellement égoïste, était devenu de pierre; son corps, robuste autrefois, fléchissait sous le poids d'une précoce décrépitude. Ce n'était point pourtant un de ces frêles débris dont l'âge ou les excès ont ostensiblement miné le corps, et qui s'en vont courbés, chétifs, tremblottans, débiles, implorant de la foule un passage pour leurs pas chancelans; lord de White-Manor avait conservé la raideur de sa forte taille; il se tenait droit encore sur ses jambes alourdies, et son torse appauvri dissimulait ses pertes sous les mensonges habiles d'un costume fashionable. Mais, à chaque pas qu'il faisait, un tressaillement douloureux agitait sa face; son souffle était court et haletant; sous les artifices de sa chevelure empruntée, on découvrait quelques rares cheveux blancs, courant çà et là sur un crâne nu, ridé, aux reflets ternes et comme plombés; ses yeux s'éteignaient sous leurs paupières rougies, et il avait cette pâleur effrayante des apoplectiques, qui diapre de plaques livides le brûlant vermillon des joues.

C'était en quelque sorte une ruine d'organisation puissante.

Parfois, lorsque la colère réchauffait tout-à-coup et fondait le sang épaissi qui obstruait ses veines, il retrouvait pour un instant sa vigueur passée; il pouvait encore briser quelque chose, un homme ou un meuble, dans la fureur sauvage de ses emportemens.

Mais il payait vite et cher ces éclats insensés. La vie revenant soudain avec violence dans ce corps usé, glacé, raidi, le terrassait de son choc formidable. White-Manor tombait alors comme une masse inerte, ou bien, si le coup était moindre, son cerveau frappé s'engourdissait en une sorte d'abêtissement qui avait pour moitié les caractères de l'imbécillité, pour moitié les caractères de la folie.

Son avenir était compris, et il le savait, entre les cornes menaçantes de cet implacable dilemme : l'apoplexie ou la démence.

Lorsqu'il regardait en avant de lui, il se voyait paralytique ou fou et ne se voyait point autrement.

A l'approche du comte son frère, qui s'avançait lentement, toujours appuyé sur le bras de Gilbert Paterson, Brian se leva pour s'incliner cérémonieusement. Le comte lui rendit son salut en tâchant au contraire de fixer sur son visage une expression de cordiale bonhomie

Encore une fois, entre ces deux hommes, les rôles étaient renversés. La crainte était pour le puissant, la sécurité pour le faible. L'aîné, — le chef, — possesseur d'une fortune immense, avait peur de son cadet, lequel ne possédait rien au monde.

Et ceci en Angleterre où la hiérarchie de famille est une vérité, où la richesse est le trône et le sceptre et la couronne.

Les deux frères demeurèrent un instant immobiles et se contemplant en silence.

Le visage de Lancester était toujours froid et hautain; celui du comte prenait une apparence de plus en plus bienveillante et soumise, — mais on se fût étrangement fourvoyé si l'on eût jugé leurs pensées mutuelles à ces symptômes extérieurs.

Il y avait de la pitié dans le cœur de Lancester, une pitié sincère et croissante. Le comte de White-Manor était plus souffrant encore que d'habitude; il portait sur sa figure de tristes vestiges de la dernière attaque qui l'avait précipité la nuit de l'avant-veille sur le plancher du *lord's-corner*, dans la chambre d'Anna Mac-Farlane. Ses yeux, qui tâchaient de sourire, conservaient un regard fixe et stupéfait. Toute une moitié de son corps, rétive au mouvement des muscles, se traînait presque inerte, comme si elle eût été frappée d'un commencement de paralysie.

Brian ne put constater sans douleur le funeste changement opéré chez son frère depuis la dernière fois qu'il l'avait vu d'aussi près; — et il y avait longtemps de cela. Les ravages étaient si manifestes, le dépérissement se montrait si patent et si avancé, que Brian ne put retenir un geste de compassion. La voix du sang qui s'était fait entendre tout à l'heure au dedans de lui, pendant qu'il attendait, seul, la venue du lord, parla de nouveau et plus énergiquement. Un instant il fut sur le point de tendre les bras à son frère.

Mais un éclair de haine qui souleva furtivement le masque de bonhomie que White-Manor avait mis sur son visage, suffit pour arrêter Lancester. Il reprit sa froideur et attendit.

Dans l'âme du comte, on n'eût trouvé qu'aversion profonde, que désir de vengeance, que haine implacable et sans borne. Lui aussi était péniblement frappé de l'aspect de son frère; lui aussi éprouvait une amère surprise à contempler ces traits qu'il n'avait, depuis des années, aperçus que de loin, pour les fuir aussitôt comme un menaçant épouvantail. Mais qu'il y avait de distance entre sa surprise et celle de Brian!

Il eût voulu trouver ce dernier vieilli comme lui, brisé comme lui, — plus que lui! — Et il le revoyait toujours jeune, toujours fort, toujours plein de sève et de vie! Cette force et cette sève n'insultaient-elles pas à son épuisement; cette jeunesse ne raillait-elle pas sa décrépitude? N'était-ce point, de la part de cet homme sain de corps et d'esprit, un suprême outrage que de venir se poser devant un valétudinaire menacé de folie?

C'était bien là un dernier coup digne de tous les autres! L'ardent persécuteur était là pour jouir de l'agonie de sa victime; l'héritier venait supputer les jours, les quelques jours qui restaient entre lui et la possession d'incalculables richesses, des châteaux de White-Manor, des parcs, des étangs, des forêts de White Manor, du nom, du titre, de la pairie de White-Manor, — de tout!

Et nul moyen de lui ravir cet héritage, nul, si ce n'est de vivre! Mais la vie s'échappait. Le comte se sentait glisser, quoi qu'il en eût, vers la tombe. Il se voyait dépérir, aujourd'hui surtout qu'il comparait sa faiblesse à la vigueur de son frère.

Brian était devant lui, plus robuste que jamais. Il semblait faire parade de sa santé de fer. Il cambrait sa taille élégante et ferme; il carrait sa large poitrine; il semblait dire en un mot :

— Ne vous pressez pas, milord mon frère. Trépassez à l'aise et prenez votre temps pour mourir... Je puis attendre.

Odieuse pensée! White-Manor ne put l'avoir et garder en même temps ces faux semblans d'hospitalière bienveillance qu'il avait essayé d'abord de mettre en avant. Sa haine prit le dessus et flamboya dans son regard, tandis qu'un sourire amer relevait et faisait trembler les coins de sa lèvre.

Quiconque connaît les plus vulgaires secrets du cœur humain comprendra l'immensité de cette haine. Brian l'avait attaqué, Brian l'avait vaincu, et Brian était son héritier.

Celui-ci avait repris sa froideur. Il suivait avec une sorte de curiosité méprisante les efforts que faisait le comte pour rattacher son masque d'hypocrite bienveillance. Peu à peu il perdait jusqu'au souvenir de sa pitié première et ne retrouvait au dedans de lui que des pensées hostiles.

De sorte que, au bout de quelques secondes passées à s'observer mutuellement et avant qu'aucune parole eût été prononcée, les deux frères en étaient revenus à se mesurer de l'œil comme deux ennemis qui vont se prendre à la gorge.

White-Manor rompit le premier le silence.

— Que voulez-vous de moi, mon frère? dit-il d'une voix doucereuse que démentait énergiquement l'expression de son visage; — êtes-vous venu voir les progrès du lent supplice que vous me faites subir?... Je suis bien malade, Brian, vous devez être satisfait.

— Milord, répondit Lancester en s'inclinant, j'allais m'informer des nouvelles de la santé de Votre Seigneurie... Je

suis peiné de vous trouver malade... Quant à l'accusation que vous portez contre moi d'être cause de votre souffrance, je crois que Votre Seigneurie fait tort à sa joyeuse vie d'autrefois et me prête un pouvoir que je n'ai point...

— La vipère qui tue, monsieur, est obscure et faible. Un enfant peut l'écraser du pied.

Brian ne sourcilla pas, et le comte, regrettant aussitôt cette parole échappée à sa haineuse colère, balbutia d'un ton d'embarras :

— Je voulais dire... mais on ne se croit pas obligé, entre frères, de peser scrupuleusement ses expressions.

— Je suis de votre avis, milord, dit froidement Lancester. Entre frères qui s'aiment, on peut tout se dire. Je prie Votre Seigneurie de ne point se gêner.

White-Manor dissimula son trouble sous une grimace de malade, et fit signe à Gilbert de lui avancer un fauteuil.

— Veuillez donc reprendre votre siége, dit-il à Brian. Je vous demanderai, pour moi, la permission de m'asseoir... maintenant, comme il est trop vrai que nous n'avons point coutume de nous voir fréquemment, je vous prierai encore une fois de me dire le motif de votre visite.

— Je suis venu pour parler sans témoin à Votre Seigneurie, répondit Lancester en s'asseyant, — et j'attends qu'on nous laisse seuls tous deux.

White-Manor hésita visiblement. Son regard sembla de nouveau faire comparaison entre la force de son frère et sa propre faiblesse. Un effroi manifeste se peignit sur ses traits flétris.

— Seuls tous deux ! répéta-t-il. — Gilbert Paterson est un digne serviteur, mon frère ; d'habitude, il ne me quitte jamais.

— Vous n'étiez donc pas loin, milord, cette nuit où Gilbert Paterson, ce digne serviteur, lança vos valets armés de fouets contre le fils de votre père ?

— Ce fut une chose très regrettable, Brian, balbutia le comte ; — Gilbert fut sévèrement puni...

— Mais il ne fut pas chassé, interrompit Brian, dont la voix toujours libre et calme ne laissait rien percer de l'amertume qui soulevait son cœur. — Milord, vous êtes le maître en cette maison, et il me siérait mal de trouver mauvaises vos prédilections pour un serviteur...

— Voulez-vous que je le chasse ? dit vivement le lord.

— Pour un serviteur si digne, ajouta Lancester ; — que vous le chassiez ou non, peu m'importe, sur ma parole ! — Mais l'affaire qui m'amène est grave... très grave... pour moi, milord, — et pour vous. La présence de ce valet me gêne.

Le comte réfléchit pendant une minute, puis il se leva sans aide et gagna sa porte en disant :

— Suivez-moi, Gilbert... Brian, je suis à vous à l'instant, et nous serons seuls.

Quelques secondes après, en effet, le comte reparut, mais, au lieu de revenir s'asseoir en face de Brian, il prit un siége auprès de la table qui tenait le centre du salon, et, sur le riche tapis qui la recouvrait il déposa ostensiblement une paire de pistolets.

— Ceci vous prouve, Brian, dit-il de ce ton bref et dégagé des gens qui ont pris leur parti, — ceci vous prouve que nous allons causer sérieusement et franchement. Je vous hais, vous le savez bien ; j'ai peur de vous, il est possible que vous ne l'ignoriez pas. Je vous crois capable de tout, et voici deux témoins qui, pour être muets, rempliront néanmoins l'office de Gilbert Paterson... Je vous écoute.

Brian se prit à sourire avec pitié.

— Ah ! milord, dit-il, don Quichotte donnait des coups de lance aux moulins à vent ! C'était moins fou que de vouloir me combattre avec des pistolets, moi !... Ne comprenez-vous donc pas quelle aubaine ce serait pour moi d'être assassiné par Votre Seigneurie ?

— Non, monsieur, je ne comprends pas, répondit le comte d'un air sombre. Les morts ne raillent plus.

— Sur mon honneur, cela vaudrait mieux encore pourtant que de me pendre sous vos fenêtres... Non, non, milord, vos pistolets ne vous sauveront point de mes atteintes et il vous faudra d'autres armes pour soutenir la lutte, si vous repoussez la paix que je viens vous offrir.

— Quoi ! s'écria le comte dans un premier mouvement d'espoir, vous mettriez fin à votre implacable poursuite, Brian ?

— Je vous ferai grâce, milord mon frère, répondit celui-ci en abaissant sur White-Manor son regard indifférent et hautain ; — supposez, si vous voulez, que je vous prends en pitié ; supposez que la voix du sang a parlé, que je suis las de frapper ainsi sur un frère, las d'accabler un ennemi qui ne sait point se défendre, las enfin d'appeler les dédains du monde sur l'homme qui porte le nom vénéré de mon père...

— Ah !... fit avec défiance White-Manor, à qui la réflexion ramenait ses doutes ; — vous avez des façons bien rudes de proposer la paix, monsieur.

— C'est que vous me semblez avoir atteint les dernières limites de la misère, milord. C'est que, tout incapable que je suis de revenir vers vous les bras ouverts, comme on revient à un frère, il me prend fantaisie de clémence. Vous êtes tombé si bas ! vous avez tant de honte d'être vous-même ! vous avez tant d'effroi durant le jour d'entendre autour de vous ces perçantes clameurs du monde que ma voix apaise ou soulève, et ces clameurs bourdonnent, si railleuses, si amères, si poignantes, la nuit, parmi vos insomnies !... Je ne suis pas un bourreau, et il me plaît aujourd'hui de mettre un terme à vos tortures.

White-Manor était pourpre. Chacune de ces paroles tombait comme un coup de massue sur son orgueil ; cette pitié dédaigneuse l'écrasait. Un instant la colère monta en flots si abondans vers son cerveau, que sa main s'agita involontairement, tandis que son regard se tournait vers ses pistolets avec convoitise.

Brian, lui, pensait sans doute avoir parlé suffisamment, car il avait pris un album dont il feuilletait les pages avec distraction.

En ce moment, il était redevenu l'homme que nous avons jeté brusquement sur la scène au commencement de ce récit, l'homme froid, insoucieux, possédant et poussant à l'excès, extérieurement au moins, le flegme britannique. Aucune pensée d'amour n'était en lui pour fondre cette glaciale enveloppe. C'était Brian, le terrible persécuteur qui se faisait arme de tout et frappait sans relâche, Brian *l'eccentric man*, raisonnant la folie, marchant vers un but sérieux par d'extravagantes voies ; Brian qui, pauvre et sans priviléges, avait mis sous ses pieds un pair du royaume, protégé contre toutes attaques par un formidable faisceau de lois politiques, et si riche d'ailleurs que son or eût dû le faire invulnérable chez nous, où l'or est un bouclier magique.

La colère de White-Manor vint s'émousser et rebondir en quelque sorte contre ce flegme vainqueur. Il lui sembla impossible d'attaquer cet homme qui ne supposait pas même qu'on pût l'attaquer, et qui, dédaignant de suivre les mouvemens d'un ennemi armé, donnait son attention à de frivoles enluminures.

Les pistolets restèrent sur la table et le comte fit effort pour se recueillir.

— De sorte que, reprit il après un silence, vous m'insultez aujourd'hui par un reste d'habitude et pour la dernière fois ?

— Vous vous trompez, milord, répondit Lancester qui éloigna son album pour mieux voir l'effet d'un croquis ; — je n'insulte point Votre Seigneurie. Seulement je mets à nu les tristes extrémités où je la vois réduite.

— Vous faites, en un mot, comme ces marchands qui déprécient une denrée pour l'avoir à plus bas prix.

— Pas tout-à-fait... Le commerce ne me paraît point offrir d'objet de comparaison convenable... Je déprécie, moi, milord, pour avoir un prix meilleur.

— C'est donc un marché sans vergogne que vous venez me proposer ?

— C'est une capitulation, milord... Vos ancêtres et les miens tiraient rançon de leurs prisonniers de guerre.

— Et m'est-il permis, monsieur, de vous présenter la

contre-partie de ce tableau, peint avec de si sombres et habiles couleurs ?

— Assurément, milord, répondit Brian qui ferma son album et voulut bien devenir attentif.

— C'est de votre part beaucoup de condescendance, reprit le comte essayant de railler à son tour. — Monsieur, je suis très malheureux, il est vrai, très malheureux par votre fait ; mais vous qui parlez si haut, pensez-vous donc être dans une position meilleure ? Plus vous me dites misérable, et plus vous découvrez la profondeur de vos propres misères, car l'envie est un aveu,— un hommage ! — et vous êtes jaloux de moi. Vous êtes pauvre. Vous dont la prodigalité suffirait à dépenser une fortune royale, vous ne possédez pas un farthing... Moi, je suis pair du royaume, monsieur, et riche à millions... Je vous comprends, et devine, croyez-moi, l'objet de votre visite.—Vous trouvez que je vis bien longtemps !... Mais, par le nom de Dieu, mon frère, je vivrai encore assez de jours pour exercer rudement votre patience, et vous agissez en homme sage de venir à moi, pour faire la paix, comme vous dites, et trouver les moyens de rompre avec cette triste existence de famine et de dettes qui est la vôtre depuis si longtemps... Seulement il serait prudent à vous peut-être de prier au lieu de menacer.

Brian ne répondit point tout de suite, comme s'il eût voulu donner au comte le temps d'allonger sa harangue.

— Milord, répliqua-t-il enfin, il y a un peu de vrai dans tout ceci et beaucoup d'erreurs. Je suis pauvre et ne songe guère à le nier, mais le temps des dettes est passé pour moi : je n'ai plus de crédit.

— Voudriez-vous me faire croire que vous vivez de vos œuvres ? demanda White-Manor avec sarcasme.

— Non, milord : je ne sais rien faire.

— Et pourtant, vous vivez...

— Au grand déplaisir de Votre Seigneurie, c'est vrai. Mais je n'emprunte pas, on me fait l'aumône.

— Quoi ! s'écria White-Manor, en tressautant sur son fauteuil, — auriez-vous poussé la folie jusque-là ? auriez-vous oublié le nom que vous portez au point de mendier ?...

— Milord, interrompit Brian, je ferai observer à Votre Seigneurie que la mendicité est sévèrement interdite, même aux frères cadets des membres du haut Parlement, en faveur desquels le bon sens et l'humanité commandaient, selon moi, une exception... Je subis l'aumône et ne la provoque point... Mais ne trouvez-vous pas comme moi que c'est assez de paroles et qu'il faut en venir au fait. Pour une raison ou pour une autre, je viens vous offrir la paix ; la voulez-vous ?

— C'est suivant le prix où vous prétendez la mettre.

— Le prix ?... répéta Brian.

Il hésita. Evidemment cette question le trouvait au dépourvu.

— Que vous faut-il, monsieur ? demanda encore le comte.

— Milord, répondit enfin Brian d'une voix lente et grave, je ne sais pas au juste ce qu'il me faut... mais il me faut beaucoup... Il me faut la faculté de puiser à la caisse de Votre Seigneurie, jusqu'à concurrence... de mon bon plaisir, milord !

CHAPITRE III.

PITIÉ, MON FRÈRE !

A cette demande exorbitante, le comte demeura un instant stupéfait. Il regarda son frère en face comme pour chercher sur son visage une explication sensée de ces extravagantes paroles. Cet examen ne le dut point satisfaire, car les traits de Brian, calmes et résolus, donnaient une portée toute sérieuse à sa proposition.

— Mais c'est toute ma fortune que vous me demandez, monsieur ! s'écria enfin le comte avec plus d'étonnement que de colère ; — il est impossible que vous espériez m'amener à cela.

— Milord, c'est toute votre fortune en effet, répondit Brian ; — mais il se peut, songez-y, que je me borne au quart... à la moitié... on ne sait pas... Quant à l'espoir que Votre Seigneurie suppose impossible, jamais, sur ma parole, je n'en eus de plus réel et de mieux fondé...

Il s'arrêta et reprit presque aussitôt après d'un ton simple, posé, mais ferme :

— Il ne faut pas croire, milord, que je fais ici avec vous de la diplomatie, que je viens avec une arrière-pensée, que j'ai par devers moi, en un mot, quelque moyen vainqueur, à l'aide duquel je puisse éperonner Votre Seigneurie et la faire sauter le fossé en aveugle... Si j'étais homme à ne point dédaigner ces expédiens, peut-être pourrais-je en effet engager la bataille sur ce terrain, — car je connais votre passé, milord mon frère, beaucoup plus que vous ne le pensez...

— Mon passé, monsieur, voulut interrompre le comte, est celui d'un gentilhomme, et c'est en vain que vous essaieriez de m'effrayer par de vagues menaces. Je ne crains point qu'on éclaire ma vie...

— Si fait, milord, dit Brian, vous le craignez, — et vous avez raison de le craindre si vous n'avez point oublié que Votre Seigneurie eut une femme et une fille. — Une femme dont le monde a oublié le honteux martyre, une fille dont, morte ou vivante, l'œil de Dieu tout seul a pu suivre le mystérieux destin.

— Oseriez-vous supposer !... s'écria le comte.

— A coup sûr, je ne suppose rien de bon, milord mon frère. Mais brisons là. Encore une fois, je n'ai point à vous menacer ainsi par derrière. Mes armes sont autres et moins banales .. Pardieu ! milord, ce serait vous faire aussi la partie trop belle que d'entamer la lutte sur ce terrain connu !... Vous êtes riche assez pour faire mentir l'évidence, et les rieurs passeraient peut-être du côté de Votre Seigneurie... Non ! non ! point d'accusations ! C'est triste et c'est commun. Le monde m'applaudit à condition que je mènerai ce duel à son dénoûment sans grimacer ni perdre mon sang-froid... Je ne suis pas un avocat, milord comte, je suis un gladiateur.

White-Manor suivait avec tension et fatigue cet étrange discours dont le sens échappait pour une bonne part à son intelligence épaissie. Il attendait une conclusion, une attaque directe, et tâchait de se tenir prêt à la parade. Mais Brian laissait ses idées s'enchaîner suivant la fantasque logique de son esprit. Tandis que le comte faisait effort pour comprendre ses dernières paroles, il changea brusquement de sujet.

— On m'a conté aujourd'hui, reprit il, une histoire bizarre et touchante. Un instant, figurez-vous, milord, j'ai cru saisir de singuliers rapprochemens entre ces aventures et une pauvre fille abandonnée et certaines notions que je possède sur l'existence privée de Votre Seigneurie... A Dieu ne plaise ! ajouta-t-il, tout-à-coup avec émotion, qu'il en soit ainsi que je l'ai un moment soupçonné... Avez-vous ici un portrait de madame la comtesse de White-Manor, Godfrey ?

— Pourquoi cette question ? demanda le comte qui se troubla.

— C'est une question de fou, milord, répondit Lancester en souriant ; — depuis huit jours, voyez-vous, je crois que je redeviens enfant. J'ai quinze ans de moins ; mes idées se groupent de façon à produire d'invraisemblables rêves ; il y a un roman dans mon cerveau et mes espérances tiennent de la féerie... Parce que cette jeune fille fut confiée aux mains d'un misérable...

— Quelle jeune fille ? dit involontairement White-Manor.

Brian regarda son frère en face, et fronça le sourcil avec colère.

— Si je croyais !... commença-t-il impétueusement.

Mais il n'acheva pas et reprit d'un ton froid.

— Une jeune fille que je cherche, milord, une jeune fille que j'aime et qu'on m'a enlevée, une jeune fille que votre Seigneurie va m'aider à retrouver.

— Monsieur, dit le comte avec mauvaise humeur, ne jugerez-vous point à propos de me parler enfin autrement que par paraboles. Je souffre trop pour tâcher longtemps de deviner vos énigmes,

— Je vous prie de vouloir bien m'excuser, milord, répliqua Lancester en saluant. Venons au fait, puisque Votre Seigneurie le désire. Je vous disais, je crois, que je ne me présentais point devant vous, muni des armes ordinaires de la discussion. J'irai plus loin. J'ajouterai que je suis entré chez vous sans savoir au juste ce que j'allais vous demander...

— De sorte que, interrompit le comte, votre requête de tout-à-l'heure est une improvisation. Je vous engage, mon frère, à la mûrir quelque peu, à lui donner une forme, à la borner par exemple, — ceci est un conseil d'ami, — à un ou deux milliers de livres.

— Je vous disais en outre, poursuivit Brian comme s'il eût dédaigné de tenir compte de cette interruption, — que je suivrais, pour arriver à mon but, ma route habituelle, sans jamais descendre à ces pitoyables moyens qu'emploient entre eux les héros de tragédie. Je méprise presque autant la médisance, milord, que le poignard ou le poison. — En somme, je vous demandais un acte dûment rédigé. qui me permît de tirer à discrétion sur la caisse de Votre Seigneurie.

— Encore, monsieur !...

— Toujours, milord. J'ai absolument besoin de cela.

White-Manor se tenait à quatre pour ne pas rompre violemment cette entrevue ; mais la crainte que lui inspirait Brian contrebalançait sa colère. Il voulut essayer de la discussion, même sur cette inconcevable ouverture.

— Monsieur, dit-il, je devrais hausser les épaules et me taire, car c'est véritablement folie que de donner à vos paroles une sérieuse attention. Mais le fait est piquant, et, je vous prie, que prétendez-vous faire de ma fortune ?

— C'est pour cette jeune fille, milord, répondit Brian le plus simplement du monde.

— Et vous pensez que je me dépouillerai, moi, pour une inconnue ?...

— J'y compte, milord, positivement.

White-Manor s'agita sur son fauteuil en proie à une colère qui avait bien son côté comique. Pour lui, Brian était invulnérable, même dans cette discussion où il n'y avait point de foule railleuse à l'entour pour applaudir l'un des interlocuteurs et bafouer l'autre impitoyablement. Brian était invulnérable parce qu'il jetait sur le tapis son extravagante requête, appuyée par sa volonté seule et non point par des argumens qu'on pût à la rigueur discuter ou rétorquer. White-Manor, fermement résolu à ne point accorder le crédit exorbitant qu'on lui demandait, devait demeurer sans réponse, une fois son refus exprimé. La seule voie ouverte pour faire cesser ce conflit ridicule était évidemment de montrer la porte et d'user du droit rigoureux qu'a tout homme de demeurer en repos dans sa maison ; mais White-Manor n'avait garde. Au fond de cette situation bizarre, il y avait un élément réel de terreur, et les moyens bourgeois n'étaient point de mise vis-à-vis d'un importun comme Brian de Lancester. Le comte, après tout, malgré son formel dessein de se raidir, ne savait trop s'il ne devrait point plier en définitive. Il ignorait le fond de la pensée de Brian, et se trouvait dans la position d'un homme qui, les mains liées en face d'un ennemi implacable, le verrait tourner autour de lui et sourire, et danser comme font les sauvages autour du bûcher de leurs captifs sans pouvoir deviner de quel côté doit partir le trait mortel, sans pouvoir parer, prendre garde ou se défendre.

Brian pouvait pousser l'audace jusqu'à la folie, mais il y avait de la réflexion dans ses témérités, et, si soudains que fussent ses coups de tête, un calcul rapide et profond les devançait toujours. Ceux qui, en toutes choses, n'aperçoivent que les surfaces, les gens à courte vue, cette congrégation de myopes, en un mot, que l'on appelle le monde, n'étaient point éloignés de penser que Brian, aveuglé par sa haineuse fantaisie, frappait en enfant irrité, au hasard. Mais ici, comme souvent, le monde se trompait. Brian, dès le commencement de la guerre, avait une tactique et un but : tactique étrange, mais merveilleusement habile, but lointain, hors de portée peut-être, mais sans cesse convoité.

Son ennemi, ce n'était point alors son frère tout seul ; c'étaient son frère et le droit d'aînesse.

Maintenant, la pensée de Lancester subissait une transformation. L'amour y mêlait le contingent d'égoïsme que ce sentiment apporte partout et toujours après lui. Brian, l'heure dont nous parlons, n'était plus le pur champion d'une idée. Il lui fallait, au bout de la lutte, les dépouilles opimes et le triomphe seul n'enflammait plus ses désirs.

Bien plus, il en était venu à mettre à rançon son adversaire.

Mais ce changement ne portait que sur le but Ses moyens restaient les mêmes ; sa force n'avait point décru.

— Milord, reprit-il avec ce sans-façon sentimental des gens habitués à déverser le ridicule et à ne le point subir, — je vous demande pardon pour ma faiblesse : Je suis amoureux... Vous ne souriez pas ?... Tant mieux ! Je m'attendais à vous voir sourire... Je suis amoureux comme on ne l'est qu'une fois en sa vie, amoureux au point de sacrifier tout à mon amour, — tout, milord, jusques au but de ma vie entière !

White-Manor ne répondit point, mais son visage prit une apparence plus calme. Un espoir lui vint. La cuirasse d'un cœur qui aime a de nombreux défauts. White-Manor devint plus attentif et son œil éteint eut comme un éclair de pénétration hostile et cauteleuse.

Lancester ne songeait guère à le surveiller. — Le souvenir évoqué de son amour tout neuf et auquel son cœur ne s'habituait point encore, mettait de la joie et de la rêverie sur ses traits énergiques. Les obstacles et le péril disparaissaient pour lui en ce moment, tant il avait la ferme espérance de briser les uns et de conjurer l'autre. Il souriait doucement à l'image absente de Susannah, et ne tenait compte aucun de la présence de son frère.

— Oh ! oui, je l'aime ! murmura-t-il avec un tel élan de passion que White-Manor éleva son lorgnon pour le considérer mieux. — Je me suis senti vivre pour la première fois en savourant son premier sourire ; le son de sa voix a fait vibrer une corde muette en un coin ignoré de mon cœur. Elle m'a révélé toutes les joies que l'homme peut espérer ici bas et qne je dédaignais naguère, aveugle et misérable que j'étais. — C'est bien vrai, cela, milord. Mon avenir luit maintenant par de là quelques jours d'épreuves. J'espère, oh ! j'espère ardemment ! J'ai foi en Dieu ; mon âme rajeunit et s'épure... Savez-vous, milord ! je suis capable de ne vous plus haïr !

— Il faut en effet que vous aimiez beaucoup, dit froidement White-Manor.

— Beaucoup ! répéta Lancester, comme s'il eût trouvé le mot insuffisant et faible ; — davantage encore, Godfrey ! — savais-je hier qu'on pût aimer le quart de mon amour ?... J'aime avec réflexion, avec volonté et j'aimerais malgré moi si ma volonté se montrait rebelle. J'aime... Mais me comprenez-vous ?

A cette brusque question, les traits du comte s'épanouirent en une gaîté railleuse et grossière.

— Oui, monsieur, oui, monsieur ! répondit-il, et jamais, sur mon salut, confidence amoureuse ne m'a rendu plus aise... Ah ! vous aimez tant que cela, monsieur !

Le ton de White-Manor, hypocritement contenu, changea tout-à-coup avant que Brian pût répondre. Il poursuivit avec éclat :

— Et vous venez m'imposer d'insolentes conditions, me demander ma fortune, que sais-je, moi ! vous venez, la menace à la bouche, comme un bandit de grande route, me dire : Donne ou je frappe... Et vous aimez tant que cela !

Brian s'était tourné vers le lord, et le regardait, tranquille toujours, bien qu'il pressentît une violente attaque.

— Mais monsieur, mais monsieur ! reprit le comte qui bégayait de colère et de joie, — ne voyez-vous donc pas que mon esclavage cesse !... Ne voyez-vous pas que nos rôles changent, que je suis fort, que vous êtes faible !... Ah ! vous aimez... ah ! vous aimez !...

Le sang montait abondamment vers le cerveau du comte et mettait des marbrures noirâtres sur l'émail trouble de son œil. Sa voix s'embarrassait, ses lèvres épaissies avaient de convulsifs tressaillemens. Brian l'examinait en silence.

— Vous venez me dire cela, imprudent que vous êtes ! poursuivit White-Manor en prenant sur la table ses pistolets qu'il arma bruyamment. — Savez-vous que j'aurais donné mille guinées à quiconque m'en eût apporté la nouvelle !... Quand on aime tant, monsieur, on a peur de mourir, — et, par le nom de Dieu, les pistolets deviennent une arme dont on peut se servir maintenant contre vous !

Brian fit un geste de mépris et se dressa de toute sa hauteur, comme pour offrir un but plus large et plus sûr aux coups de son frère.

— Milord, dit-il, discuter sur ce ton ne convient point entre gentlemen, et vos façons me décident à brusquer le dénoûment de cette entrevue... Voulez-vous, oui ou non, signer l'obligation que je demande à Votre Seigneurie ?

— Non, mille fois non ! s'écria le comte. Je veux que vous sortiez de chez moi, reconduit par mes valets ; je veux que vous passiez sur-le-champ cette porte que je vous défends de franchir jamais... Je vous chasse, monsieur... Et, usant du droit de tout Anglais dont le domicile est violé par un espion ou par un voleur, je vous menace, si vous ne sortez pas à l'instant même, de vous jeter mort sur le carreau.

— Et moi, je vous mets au défi d'exécuter votre menace, dit Lancester qui croisa ses bras sur sa poitrine et s'avança lentement vers son frère en le couvrant d'un regard fixe et froid.

Le comte leva ses deux pistolets à la fois. Brian n'était plus qu'à trois pas de lui. Les traits apoplectiques de White-Manor exprimaient un farouche désir de tuer, combattu par la peur.

— N'avancez pas ! n'avancez pas !!! dit-il d'une voix suffoquée.

Brian fit les trois pas, nonobstant cet ordre menaçant, et sa main s'appuya, pesante, sur l'épaule de son frère, qui retomba, dompté, dans son fauteuil.

— Vous allez voir tout-à-l'heure, milord, dit Lancester d'un ton simple et imprégné d'une nuance de tristesse ; — vous allez voir si j'ai peur de mourir. Ce que je viens de faire ne peut servir de preuve. Je savais que vous n'oseriez pas !...

Il prit, l'un après l'autre dans les mains de son frère, qui n'opposa aucune résistance, les deux pistolets, et les jeta au loin sur le tapis, après avoir remis les batteries au repos. White-Manor était pâle et tremblait. Ses yeux, dégagés par un reflux soudain du sang qui les remplissait, avaient perdu leurs reflets rougeâtres et ne gardaient que leur effrayante fixité.

— Milord, reprit Lancester, vous vous êtes étrangement trompé. Cet amour dont vous avez accueilli si joyeusement la nouvelle était le plus grand malheur que vous pussiez redouter. Seul, j'aurais continué sans doute à combattre en vous le représentant et le bénéficiaire d'un principe odieux, injuste, contre nature ; mais je ne me serais point hâté. Aujourd'hui, je deviens pressant, intraitable... Il ne peut plus y avoir de moi à Votre Seigneurie ni pitié ni trêve. Je veux être riche, riche à millions... Je le veux !

— Vous le voulez !... répéta White-Manor avec une fureur impuissante.

— Je le veux !

Il y eut instant de silence après ce mot, prononcé par Brian d'un ton si plein d'autorité impérieuse et de péremptoire confiance que le comte baissa la tête en murmurant d'inintelligibles refus.

— Ne le faut-il pas, milord ? reprit Lancester au bout de quelques secondes ; — comme elle est la meilleure, la plus sainte, la plus belle, ne doit-elle pas être aussi la plus brillante, la plus enviée, la plus heureuse ?... Ah ! ne pensez pas que tout votre or puisse suffire à me rendre digne d'elle !... Si je vous le demande, c'est pour qu'aucune splendeur ne lui manque, c'est pour qu'elle marche l'égale en noblesse et en fortune de toutes ces femmes sur qui Dieu lui donna tant d'infinies supériorités... Milord, nous sommes les fils d'un même père. Vous avez joui un temps sans partage de la fortune commune : à mon tour désormais !

— Les lois sont pour moi, bégaya le comte, pris d'une sérieuse épouvante ; — les lois me protégeront...

— Non, milord ; entre nous deux les lois n'ont rien à faire... Pensez-vous donc que j'aie l'intention d'user de violence envers Votre Seigneurie ?... Fi, Godfrey ! ce serait pitoyable ! les lois alors interviendraient en effet, et vous couvriraient de leur aveugle égide... Ne sont-elles pas faites pour cela ?... Nous sommes deux frères. L'un de nous est usé par le vice ; les excès de tous genres ont paralysé son corps et son esprit ; c'est un être misérable, sans foi, sans cœur, réprouvé par son passé, supportant avec blasphèmes les restes d'une vie à charge aux autres comme à lui-même... celui-là est pair d'Angleterre. — L'autre est jeune, fort, éprouvé, sans reproches, mais il n'y avait place que pour un seul convive au banquet des priviléges politiques. Celui-là n'est rien. De quel droit, n'est-ce pas, prétendrait il se révolter ou seulement se plaindre ?... Ah ! vous avez raison : la loi le guette ; la loi le rejettera, brisé, dans son néant, s'il essaie de se relever ; la loi étouffera ses cris s'il ouvre la bouche La loi est pour vous qui l'avez faite, et la loi est toute-puissante... Mais vous le savez bien, milord, moi je ne me plains pas, moi je n'attaque pas. J'ai mes façons d'agir qui restent toujours dans les limites de la légalité la plus scrupuleuse... Par exemple, Votre Seigneurie sera de mon avis : Je ne connais point de loi qui défende à un Anglais d'ouvrir une fenêtre et de se briser le crâne contre les pavés de la rue.

Le comte regarda son frère d'un air hébété. Celui-ci se dirigea vers la fenêtre.

— Elle mourra si je meurs, poursuivit-il lentement et sans plus s'adresser à son frère. J'ai réfléchi. Non ! oh ! non, je ne veux pas l'unir à ma vie d'indigence et d'obscurité... Dussé-je la retrouver par mes propres forces, n'eussé-je point besoin d'or pour l'arracher aux mains de ses ténébreux ravisseurs, il me faudrait encore les millions que cet homme m'a volés pour la parer comme une idole et la montrer au monde si radieuse que le monde ébloui courberait le front et adorerait... Milord, continua-t-il tout haut, derrière cette fenêtre il y a foule... entendez-vous ?

Il se faisait en effet grand bruit dans Portland-Place. Une cohue compacte encombrait les trottoirs, s'entretenait de la grande nouvelle du jour, — de l'assassinat tenté à Kew sur la personne de S. A. R. la princesse Alexandrine-Victoria de Kent.

Lancester mit la main sur le ressort de la croisée.

— C'est une foule avide et curieuse, milord, reprit Lancester. Écoutez comme les voix se mêlent confuses, pressées, loquaces... Nous n'aurions pu choisir un public plus nombreux et plus convenable pour notre dernière comédie.

— Au nom du ciel, que prétendez-vous faire ? demanda le comte en se levant à demi.

— Restez, milord. — Je vous l'ai dit : il me la faut riche et heureuse... En outre, ce que vous ne savez pas, cette jeune fille aimée jusqu'à l'idolâtrie m'a été enlevée il y a une heure, enlevée par des hommes redoutables et puissans... oui... je dois les croire puissans... Votre or, — mon or, Godfrey, car depuis quinze ans vous avez mangé votre part du patrimoine de Lancester, mon or m'eût servi à la sauver d'abord, puis à lui créer ici bas un paradis... Vous me refusez : je vais la venger.

Brian pesa sur le ressort. Le châssis inférieur de la fenêtre monta en grinçant le long de ses rainures, laissant libre une large ouverture, par où le fracas de la rue s'élança dans le salon de White-Manor.

Le comte se leva, éperdu.

— Prenez garde, monsieur ! s'écria-t-il ; — vous êtes chez moi. Si vous jetez mon nom à cette foule, comme c'est votre dessein, sans doute, parmi des calomnies et des outrages, le châtiment suivra de près l'insulte...

Brian monta sur l'appui de la fenêtre.

— Vous ne me comprenez pas, milord, dit-il avec un calme hautain. Je ne prononcerai qu'un mot; ce mot ne sera point le nom de Votre Seigneurie.. Encore une fois, voulez-vous signer l'obligation que je vous demande.

— Non, répondit White-Manor.

— Eh bien, Godfrey, adieu ! Je vous jure sur mon salut que vous regretterez plus d'une fois cette parole avant de mourir !

Brian se pencha en équilibre au-dessus de la rue.

— Comme cette foule est épaisse ! murmura-t-il. Je voudrais gager qu'il y a là plus de mille hommes réunis. Parmi ces mille hommes, pas un n'ignore le nom du noble maître de cette maison ; pas un n'ignore non plus l'inimitié qui nous sépare... Car j'ai fait ce que j'ai pu pour nous rendre célèbres vous et moi, Godfrey.

— Vous annonciez le dénoûment de cette comédie, monsieur ! dit White-Manor d'un ton provoquant et railleur.

Car la menace qui tarde à se réaliser redonne courage aux cœurs les plus couards.

— Je vous prie de m'excuser, milord, répondit froidement Lancester ; — je cherche ici dessous une petite place pour me briser le crâne et n'en vois point de vide.

Le comte haussa les épaules.

— Prenez votre temps, dit-il en se rasseyant.

— Je vous rends grâce, milord... Comme je le disais à Votre Seigneurie, le fait de me voir tomber mort sur le trottoir de Portland-Place n'étonnera aucun de ces braves gens... ils nous connaissent.

— Qui donc oserait m'accuser d'un meurtre? prononça dédaigneusement White-Manor.

— Tout le monde, milord... mais je crois que j'aperçois le sol... Tout le monde, disais-je, car le cri de détresse d'un mourant est chose qu'on ne songe point à révoquer en doute...

— Miséricorde ! s'écria le comte qui comprit tout d'un coup et demeura comme frappé de la foudre ; — c'est une infâme perfidie, Brian !

— N'aviez-vous pas tout-à-l'heure le ferme vouloir de me brûler la cervelle?... Ce n'est pas même un mensonge... Et puis, au jeu que nous jouons, milord, on n'y regarde pas de si près... Je n'accolerai aucune épithète outrageante au noble nom de Votre Seigneurie ; je... mais la foule ne s'ouvre pas souvent, milord : il faut profiter du moment. Vous entendez, du reste, comme tout le monde, le mot que je prétends prononcer.

Brian fit un mouvement comme pour s'élancer.

— Arrêtez ! s'écria White-Manor ; — quel mot?...

— Je crierai : — PITIÉ, MON FRÈRE !!!

White-Manor tomba sur ses genoux. De grosses gouttes de sueur roulaient le long de ses tempes.

— Pitié ! prononça-t-il en un râle déchirant ; — c'est moi qui vous demande pitié.

CHAPITRE IV.

UN REVENANT.

White-Manor était vraincu. Son esprit paresseux avait tardé à comprendre, mais il comprenait à la fin la portée véritablement terrifiante de la menace de Lancester. Jusque alors il n'avait vu dans l'action de son frère qu'un suicide, et en avait éprouvé plus de joie que de douleur ; mais ce suicide allait le tuer lui-même, et le tuer après l'avoir rendu infâme aux yeux du monde.

Nul n'ignorait en effet la haine invétérée et profonde que se portaient les deux frères, et Brian, tombant d'une fenêtre de la maison du comte en criant pitié, passerait aux yeux de tous pour la victime d'un odieux assassinat.

White-Manor dut capituler. Il promit de signer tout, fût-ce sa ruine complète, et supplia Brian à mains jointes de ne point attenter à sa vie.

Certes, la situation était extraordinaire, et cette terrible *eccentricity*, connue du fashion de Londres, eût suffi toute seule à mettre en lumière le premier venu, un squire du sud, un lionceau de Birmingham, fabricant de lancettes ou non, un poète gallois, un M. P. * ivrogne et rouge, — n'importe qui, — et à lui donner du jour au lendemain une réputation colossale.

Monsieur le vicomte de Lantures-Luces, biographe juré de tous les élus de la mode, en aurait payé la primeur une guinée pour le moins.

De fait, il n'y avait peut-être pas au monde un autre moyen d'amener le comte de White-Manor à une concession aussi exorbitante. Quant à la moralité de l'acte, nous sommes en Angleterre, où l'opinion de Brian touchant le droit d'aînesse commence à recruter de nombreux adhérens. Or, une fois cette opinion admise, son argumentation devient inattaquable. Son frère avait joui quinze ans sans partage ; il n'était plus temps de partager.

Contre la loi du plus fort d'ailleurs, il est de jurisprudence morale que le plus faible a le droit de stratagème.

Et puis Brian aimait...

Il referma la croisée avec autant de calme qu'il l'avait ouverte, et tendit la main au comte pour l'aider à se relever. Tous deux s'avancèrent vers la table où White-Manor s'assit et traça convulsivement sa signature au bas d'une feuille de papier blanc.

— Tenez, monsieur, dit il d'une voix éteinte ; me voici désormais à votre discrétion... cela vous suffit-il?

— Milord, répondit Brian, je préférerais que Votre Seigneurie voulût bien écrire au-dessus de son seing une obligation en forme.

White-Manor reprit en frémissant la feuille de papier et se mit à la remplir. Tandis qu'il écrivait rapidement, l'une des portes du salon s'ouvrit sans bruit, et Paterson, foulant le tapis avec tout plein de précautions, traversa la pièce en ayant soin de décrire une large courbe autour du fauteuil de Lancester. Il arriva auprès de son maître avant que celui-ci l'eût aperçu, et déposa sur la table, devant ses yeux, un petit carré de papier sur lequel il y avait un nom écrit au crayon.

Le comte n'eut pas plutôt déchiffré ce nom, qu'il repoussa violemment son fauteuil en arrière, et regarda effrayé autour de lui.

— Les morts reviennent-ils donc? murmura-t-il avec une sorte d'horreur ; — ou ma tête se perd-elle?

— Ce gentleman qui a mis son nom sur le papier désire parler sur-le-champ à Votre Seigneurie, dit Gilbert Paterson.

— Est-il vivant? balbutia White-Manor sans se rendre compte de ce qu'il disait.

Paterson crut avoir mal entendu et répéta son message. L'agitation de White-Manor atteignait son comble.

— Il faut que je le voie ! dit-il enfin en se levant ; — il faut que je le voie tout de suite... Oh ! que Dieu ait pitié de moi ! Mes idées se troublent... J'ai vu mourir cet homme... Brian, excusez moi... Cet acte tel qu'il est vous suffirait amplement pour me tenir sous vos pieds comme un esclave... Mais je vais revenir, je vais le compléter, me perdre tout à fait... Attendez-moi... Sur mon âme, moi aussi, je me briserai le crâne, mais ce sera pour tout de bon !

* M. P., abréviation inévitable de membre du parlement.

Il se tourna vers Gilbert Paterson, qui l'écoutait avec une curiosité étonnée, et ajouta brusquement :

— Où est cet homme ?

— Dans le parloir, milord, répondit l'intendant.

Le comte se dirigea vers la porte d'un pas pressé que n'avaient point pris ses jambes depuis longtemps.

Brian resta seul.

Il attendit un quart d'heure, puis une demi-heure. Le comte ne revenait point. La patience n'était pas la qualité dominante de Lancester. Pour tuer le temps, il s'approcha de la table afin de lire l'acte commencé. Son regard tomba par aventure sur le carré de papier apporté par Gilbert Paterson, et il lut, écrit au crayon en toutes lettres, le nom d'Ismaïl Spencer.

Sa stupéfaction et son trouble furent presque aussi grands que ceux de son frère. Tous ces vagues soupçons éveillés en lui par le récit de Susannah se représentèrent soudain à son esprit. Il vit le comte mêlé au drame ténébreux de Goodman's-Fields ; il voulut s'élancer pour se mettre en tiers dans l'entrevue qui avait lieu tout près de lui. Mais il était trop tard déjà. Le comte reparut à ce moment, souriant et l'air presque joyeux.

— Pardon de vous avoir fait attendre, mon frère, dit-il. Je suis maintenant tout à vous.

Voici ce qui s'était passé dans le parloir.

Le comte, en quittant le salon où il laissait Brian, avait la tête aux trois quarts perdue. Le sacrifice inouï qu'il était forcé de faire, sa colère, tant de fois excitée durant son entretien avec Lancester, et tant de fois refoulée à grand'peine au dedans de lui-même, l'annonce enfin de cette extraordinaire visite d'un homme qu'il avait vu monter sur l'échafaud, vu de ses yeux, et tendre du poids de son corps inerte la fatale corde des suppliciés, tout cela se mêlait confusément en son intelligence frappée, et le jetait dans un état voisin de l'idiotisme.

Il entra dans le parloir l'œil fixe et morne, la bouche ouverte et n'ayant sur le visage d'autre expression qu'une vague épouvante. Gilbert Paterson entra derrière lui.

Mais l'homme qui attendait dans le parloir n'avait pas plus d'envie sans doute que Brian de jouir de la compagnie de maître Paterson ; car sa première parole fut pour lui ordonner de se retirer.

Gilbert hésita et regarda son maître ; mais son maître n'était guère en état d'exprimer sa volonté. La vue du personnage debout au milieu du parloir semblait l'avoir pétrifié ; il s'était laissé tomber sur un siége et fixait droit devant lui des yeux dépourvus de vie.

Tyrrel l'Aveugle réitéra son ordre en fronçant le sourcil. Gilbert n'osa résister et prit la porte en murmurant.

— Eh bien ! White-Manor, dit l'aveugle, je pense que vous ne vous attendiez guère à me revoir ?

— C'est donc bien vous, Spencer ? murmura machinalement le lord.

— En personne, par Moïse et le veau d'or, comte !...

White-Manor le parcourut depuis les pieds jusqu'à la tête d'un regard inquiet et craintif.

— Oh ! vous pouvez me regarder tant que vous voudrez, milord, reprit Tyrrel en déployant la large surface de sa poitrine ; — c'est bien moi... Ismaïl Spencer, votre serviteur très dévoué, qui, grâces en soient rendues au Dieu de Jacob, jouit d'une santé parfaite et se porte aussi solidement qu'âme qui vive.

— Mais... fit le lord.

— C'est ce que tout le monde me dit ! interrompit Tyrrel en roulant un fauteuil vers le comte ; — mais... mais... mais... Je suis devenu quelque chose comme une bête curieuse depuis que j'ai été pendu... Milord, il n'y a rien d'étonnant dans mon affaire, pourtant. Le docteur Moore vint me voir dans ma prison et me pratiqua au bas de la gorge une petite incision, dont il soutint les parois à l'aide d'un tuyau de plume... On appelle cela d'un nom fort bizarre... La pharyngotomie, je crois... Quand la corde me serra le cou, je respirai par dessous la corde, au moyen de mon incision... Mais ceci n'est rien, milord, et le docteur fit mieux que cela. Je vous le donne pour un homme habile... L'incision ne pouvait point, à la rigueur, empêcher la congestion cérébrale. Moore me dit : — Il faudrait que vous eussiez, au moment critique, au moment même, vous entendez bien, et non pas dix minutes auparavant, une forte jouissance, un énergique mouvement de joie. C'était difficile, White-Manor, n'est-ce pas ? Sur la planche même de l'échafaud, en face du cercueil ouvert qui attend votre cadavre, on ne peut guère...

Tyrrel souriait, mais il était pâle.

— Eh bien ! reprit-il avec cynisme, à force de chercher, nous trouvâmes un moyen, Moore et moi, de narguer la potence et de me rendre heureux, la corde au cou... Il y avait un misérable coquin de par le monde, que j'avais traité longtemps en esclave et qui avait fini par me trahir... Roboam, c'était son nom, milord, se repentait amèrement du mal qu'il m'avait fait. J'étais certain que, sur un geste d'appel, il renverserait tout obstacle pour s'approcher de moi... Le docteur me donna un poignard... Au moment suprême j'appelai Roboam qui s'élança vers moi et je le tuai...

Le comte fit un geste d'horreur.

— Cela établit énergiquement la circulation de mon sang, milord, poursuivit Tyrrel. La trappe bascula ; je fus pendu juste au bon moment... Après tout, ce pauvre diable de Roboam m'a été fort utile, comme vous voyez.

— Et qu'est-elle devenue ? demanda tout bas le comte avec une sorte de timidité.

— Elle ?... Ah ! milord, nous parlerons de cela une autre fois... Diable ! l'histoire serait longue et nous entraînerait fort loin...

— Vit-elle encore ? interrompit le comte.

— Si Votre Seigneurie le permet, je lui dirai tout ce qui la concerne, — *elle*, — en bloc et un autre jour... Elle était d'une fort belle santé, vous savez, mais les jeunes filles, souvent, se fanent tout-à-coup comme les fleurs...

— Elle est morte, Ismaïl ?

— Vous êtes curieux, White-Manor, dit Tyrrel avec un singulier accent de raillerie, — comme un bon père qui aurait perdu son enfant... Patience !... Aujourd'hui, s'il vous plaît, nous ne nous occuperons point de ces bagatelles... Je suis venu pour autre chose...

— Mais un mot, un seul mot ! insista le comte.

— Elle est morte... commença Tyrrel.

Le comte poussa un soupir équivoque, qui pouvait être pris très bien pour un soupir de soulagement.

— A moins qu'elle ne vive encore, acheva l'aveugle en riant ; — par le dieu d'Abraham, je veux être rependu si j'en sais quelque chose !... Mais parlons raison... Voilà un an, milord, que je me suis fait homme comme il faut. J'honore le West-End de mes visites très fréquentes, et si vous ne viviez pas en ermite, vous eussiez eu le plaisir de me rencontrer plus d'une fois dans nos nobles salons... On m'y connaît sous le nom de sir Edmund Makensie... Un brave gentleman, milord, jouissant d'une fortune honnête, doux, sociable, inoffensif, et ayant eu le malheur de perdre la vue au Lahore, d'où il arrive en directe ligne... car j'avais oublié de vous dire cela, milord : je suis aveugle.

Les yeux de Tyrrel qui, durant la première partie de cet entretien, avaient paru jouir d'une mobilité très ordinaire, se firent tout d'un coup ternes et morts, et gardèrent cette fixité lourde des yeux frappés de cécité. Le comte y fut pris, malgré l'air goguenard dont Tyrrel avait prononcé ces mots : « Je suis aveugle », et dit par manière d'acquit :

— Je vous plains, Spencer, je vous plains.

— Sir Edmund, s'il vous plaît, milord, répondit lestement le juif qui fit rouler ses prunelles avec une surprenante agilité. — Quant à votre commisération, je vous en tiens bon compte, mais je n'en ai que faire... ma cécité ne m'empêche pas de voir le triste changement opéré chez Votre Seigneurie...

— Vous n'êtes donc pas aveugle ?

— Il me fallait un masque, milord. — Et puis je ne sais rien de tel que d'être aveugle pour distinguer les choses qui échappent aux plus clairvoyans... Mais revenons à vous...

Vrai, White-Manor, vous n'êtes plus que l'ombre de vous-même.

— Je souffre beaucoup! dit le comte d'un air sombre.

— Cela se voit, milord... et je voudrais parier que ce diable de Brian...

— Brian! répéta le comte dont les traits se contractèrent; — il est là... il m'attend!... Ah! Ismaïl! Ismaïl! tu viens de prononcer le nom de mon bourreau.

Tyrrel se frotta les mains.

— Ah! il est là!... murmura-t-il.

— Tu es déjà bien avant dans les tristes secrets de ma vie, Ismaïl, reprit le lord, dont la tête se penchait sur sa poitrine avec découragement; — et d'ailleurs, que m'importe de parler?... cet homme m'a vaincu, m'a ruiné...

— Ruiné? dit Tyrrel en dressant l'oreille.

— Il vient de me faire signer un acte infâme! s'écria White-Manor d'un ton plaintif et presque larmoyant, — un acte qui me dépouille et le fait mon héritier de mon vivant...

Tyrrel respira.

— Bah! fit-il d'un air dégagé. — Après?

— Que voulez-vous de plus, Spencer?... Il ne manque à cet acte que quelques lignes. Je suis ruiné.

— Tudieu, milord! murmura Tyrrel d'une voix basse mais vibrante, — que vous béniriez Dieu, n'est-ce pas, si votre frère mourait ce soir de mort subite?

White-Manor cacha sa tête entre ses mains.

— Non!... non!... non!... dit-il par trois fois, les dents serrées par la rage qui voulait faire explosion; — c'est un démon d'astuce, Ismaïl... Mes mains sont liées... J'ai peur de sa mort qui jetterait sur ma tête une accusation d'assassinat!...

— Bah! fit encore Tyrrel; — à Londres, les morts s'oublient vite... Mais vous aimeriez mieux, peut-être, que Dieu laissât vivre son corps et frappât son esprit de folie!

— Fou! Brian, fou! s'écria le comte en élevant les mains avec ardeur; — oh! je donnerais la moitié des jours qui me restent!...

— Lieux communs, White-Manor! interrompit le juif; — il faut parler mieux et dire en bon anglais: — Je donnerais tant de livres sterling.

— La moitié de ma fortune, Spencer!

— Banalités, milord!... On vous demande un chiffre.

— Je donnerais... Mais c'est moi qui suis fou de vous écouter, Ismaïl!... fou de croire qu'un homme ait le pouvoir de dispenser la démence!... Il faut que je retourne vers Brian, qui s'impatiente peut être et que j'ai tant sujet de ménager... Si vous avez quelque chose à me dire, hâtez-vous.

— J'ai à vous dire, milord, que c'est justement pour entretenir Votre Seigneurie de l'Honorable Brian de Lancester que je suis venu ce soir dans Portland-Place. J'avais réellement une affaire à vous proposer... Quant à ma question de tout à l'heure, je n'insiste pas, parce qu'une trop forte somme nécessiterait un contrat, et que vous pourriez vous mettre trop facilement à l'abri derrière votre inviolabilité de pair, lors même que ma qualité de pendu ne me tiendrait pas les mains liées... Donc, je vous demande purement et simplement quatre mille livres en bank-notes, payables sur-le-champ.

— Pour quoi faire?

— Pour payer la folie de l'Honorable Brian de Lancester.

Le comte haussa les épaules avec impatience.

— Milord, dit le juif, ce n'est pas ici un jeu d'enfans. Faites apporter les bank-notes et je m'expliquerai... Je vous parle très sérieusement...

La gravité de Tyrrel fit une certaine impression sur le lord. — L'homme qui se noie, d'ailleurs, n'essaie-t-il pas souvent de s'accrocher au brin d'herbe de la rive, capable à peine de supporter la centième partie du poids de son corps? — White-Manor, loin d'en appeler à sa raison, tâcha de s'étourdir sur la bizarrerie des ouvertures du juif. Il repoussa la réflexion, et, content de jouer cette chance suprême, si faible qu'elle pût être, il agita une sonnette.

Paterson parut et reçut ordre d'apporter le portefeuille de son maître.

— Milord, reprit le juif lorsqu'il fut de nouveau seul avec le comte et en mettant la main sur les bank-notes étalées devant lui, — un homme jouissant de la plénitude de son bon sens peut être enfermé comme fou... Ce point de départ est fécond et vaut, lui seul, les quatre mille livres.

Le front de White-Manor s'était éclairé.

— C'est vrai, dit-il, mais il faudra du temps.

— Il faut du temps pour tout, milord, — plus ou moins, — ici, nous avons besoin d'une heure.

— Y pensez-vous?

— J'y pense depuis le coucher du soleil, milord, et j fais mieux que d'y penser, j'agis... A l'heure où je vo parle, l'Honorable Brian de Lancester est déjà sur la rou de Bedlam...

— Il est dans mon salon! interrompit White-Manor qui prit la métaphore au pied de la lettre.

Un sourire de pitié railleuse vint à la lèvre de Tyrrel.

— C'est peut-être que le salon de Votre Seigneurie, murmura-t-il, est une étape sur le chemin de Bedlam... Toujours est-il que je maintiens mon dire. Milord, veuillez m'écouter: ce matin, un maniaque s'est introduit au château royal de Kew et a tiré, dit-on, un coup de pistolet à la jeune princesse Victoria.

Le comte se souvint des voix qui s'étaient élancées en bruyant concert dans son salon, au moment où Lancester avait ouvert la fenêtre, et qui, toutes, dissertaient sur ce fait étrange.

— J'ai entendu parler de cela, répondit-il, et je crois deviner où vous en voulez venir. Mais comment établir que Brian...?

— L'Honorable Brian s'est chargé de cela tout seul, milord, interrompit Tyrrel, car c'est lui qui s'est introduit ce matin au château de Kew.

— Et qui a tiré sur la princesse?...

— On n'a pas tiré sur la princesse... mais on a maltraité des gardes, escaladé les murs de la terrasse, — tout cela pour prendre d'assaut la serre japonaise et y cueillir un camélia blanc veiné d'azur...

— Et vous êtes certain que c'était lui! dit le comte, dont un fougueux espoir venait galvaniser l'inertie.

— Parfaitement certain, milord.

White-Manor se leva vivement.

— Il faut agir! s'écria-t-il; — le dénoncer, requérir son arrestation!

— Asseyez-vous, milord, dit Tyrrel. Votre Seigneurie a fait déjà tout ce qu'il fallait faire, et, sur sa requête, douze hommes de police attendent à la porte de cet hôtel.

— Sur ma requête! balbutia le comte étonné.

— Ceci est un détail, milord, poursuivit le juif; — le temps pressait, et j'ignorais que Votre Seigneurie fût aussi merveilleusement disposée. Dans le doute, j'ai pris des mesures... Vous savez, White-Manor, que j'imite avec une certaine précision toutes sortes d'écritures... J'ai écrit en votre nom au commissaire de la police métropolitaine; je lui ai annoncé, avec toute la douleur convenable, que mon bien-aimé frère, l'Honorable Brian de Lancester, était fou, et que sa folie venait de mettre en danger une personne royale. En conséquence, et pour éviter d'incalculables malheurs, j'ai demandé main-forte.

— Admirable! s'écria le comte en se précipitant sur la main de Tyrrel qu'il serra entre les siennes avec un véritable transport. — Oh! je le tiens, cette fois, et, comme lui, je serai sans pitié!... Spencer, mon ami, mon sauveur! je doublerai la somme, je la triplerai!...

— Je rends grâces à Votre Seigneurie et commence pai mettre en poche l'unité, en attendant le double et le triple, dit Tyrrel. Maintenant, allez achever l'acte dont vous parliez tout à l'heure... Dépouillez-vous sans crainte, milord, vous aurez beau jeu contre un pensionnaire de Bedlam... et un pensionnaire au secret; car je me suis arrangé de façon à ce qu'il soit traité en fou d'importance.

CHAPITRE V.

A BEDLAM.

Tyrrel prit congé du comte après ces dernières paroles et descendit dans la rue où les policemen s'étaient mêlés à la foule. Auprès du trottoir et devant le perron, un intendant de police et un physician attendaient dans une voiture fermée, derrière laquelle deux constables faisaient faction.

Tyrrel jeta un coup d'œil satisfait sur ces imposans préparatifs. Brian ne pouvait point lui échapper, et le comte, prévenu désormais, n'aurait garde de nier sa signature. Quant aux quatre mille livres, Tyrrel les regardait seulement comme un à-compte sur les libéralités futures de Sa Seigneurie, car White-Manor, en se débarrassant de Brian, n'éloignait pas le plus dangereux ennemi de son coffre-fort. Tyrrel avait sur le comte une lettre de change dont il prétendait bien faire usage tôt ou tard.

Mais une chose l'embarrassait. C'était cette foule répandue à profusion dans toute la longueur de Portland-Place. Il importait à son plan que Bedlam fût pour Brian de Lancester un véritable tombeau ; or, il fallait pour cela que son arrestation se fît à petit bruit et comme à la dérobée. Ordonner aux policemen de faire évacuer la rue eût été une mesure dérisoire. Le droit et le prétexte manquaient à la fois.

Tyrrel fit quelques pas sur le trottoir, et son regard attentif parcourut en tous sens la cohue bavarde et turbulente. Il avisa bientôt, au bout d'un col de crin tissé, l'honnête visage du bon capitaine O'Chrane, lequel, malgré le peu de hauteur de son chapeau, dépassait les crânes vulgaires d'un bon demi-pied.

Tyrrel alla droit à lui et glissa quelques mots à son oreille.

— Tonnerre du ciel ! grommela Paddy avec une mauvaise humeur évidente ; — je veux servir de rôt à Beelzébuth, — misères ! — s'il est possible d'avoir un instant de repos !

Tyrrel s'était éloigné sans attendre la réponse. Suivant sa coutume, le capitaine n'avait pas même eu la satisfaction de voir l'homme qui lui jetait en passant un commandement mystérieux, appuyé du fameux mot d'ordre : — *Gentleman of the night!*

— Que vous a dit cet homme, monsieur O'Chrane ? demanda mistress Burnett qui se dressa sur ses pointes pour mettre sa tête à la hauteur des breloques du capitaine.

— Il m'a dit, Satan et ses cornes ! répliqua Paddy ; — de par le ciel ! madame... J'aurais honte d'être curieuse à ce point, Dorothy, mon cœur, à votre place, misères !.. Il m'a dit, tonnerre du ciel ! Le temps est froid, monsieur O'Chrane, — du diable ! — que Dieu vous bénisse !

Après cette réponse diplomatique, le capitaine, profitant de sa haute taille comme d'un observatoire naturel, promena majestueusement son regard tout autour de lui.

— Damnation ! grommela-t-il ; — je vais être obligé de jouer moi-même le rôle de commère, car je n'aperçois aucun de nos gens...

— Tonnerre du ciel ! misères ! — que Dieu nous damne sans pitié ! dit au-dessous de lui une voix aigre et enfantine, — bonjour, capitaine O'Chrane, ou que le diable m'emporte !

La main de Paddy s'abaissa et saisit une frêle épaule qui appartenait au gentleman Snail, lequel promenait dans Portland-Place sa femme, la jolie Madge, ornée de ses bottes, de ses jupons éclatans, surmontés d'une veste masculine et d'un chapeau de cuir posé sur un bonnet de grosse mousseline. Madge, toujours silencieuse et digne, tenait sa pipe éteinte entre ses dents, et ne prenait nulle part à l'agitation du public.

— Eh bien ! eh bien ! capitaine ! s'écria Snail ; — est-ce ainsi qu'on aborde un homme comme il faut, que la foudre m'écrase !

— La foudre passerait auprès de toi sans te voir, Snail, pitoyable *scamp*, mon petit ami, répliqua le capitaine ; — mais je suis charmé de te trouver là justement sous ma main, tempêtes !.. Car tu es, misérable enfant, fort avisé pour ton âge, et j'avais besoin... Ecoute ici.

Snail se haussa ; Paddy se baissa. Ce double mouvement les mit à peu près de niveau.

— C'est une nouvelle preuve de confiance que nous allons te donner, jeune immondice, mon fils, reprit le capitaine avec importance.— Il paraît que milords ont besoin de faire évacuer la rue...

— Pourquoi ? demanda Snail.

— Cinq cents blasphèmes ! limaçon maudit, mon enfant bien-aimé, ignoble petit drôle, je veux que le choléra me purge si je n'ai pas envie de te tirer les oreilles jusqu'au sang... Bonjour, Madge, triste virago, ma fille... Quant à toi, Snail, tas de boue gros comme le poing, je ferai quelque jour ta fortune, parce que tu vaux ton pesant d'or, extrait de bandit...

— Ma jolie Madge, interrompit Snail, écoutez le capitaine dire du bien de votre homme, — Satan et ses cornes !

— Bouchez plutôt vos oreilles, Madge, que vous soyez jolie, comme le dit cet escargot babillard, tempêtes ! ou laide, comme cela saute aux yeux, Dieu peut me damner !... Il le peut s'il le veut, de par tous les diables !... Donc, Snail, il s'agit d'éloigner d'ici tous ces stupéfaits badauds avec leurs commères, et, pour cela, je ne vois rien de mieux que de répandre le bruit de l'arrestation de ce vil coquin dont parlent les journaux du soir...

— L'assassin de la princesse ?...

— Précisément, diminutif de scélérat... Il doit y avoir çà et là dans la foule des gens de la Famille... Appelle-les, matou du diable, et dis-leur...

— C'est bon, capitaine, c'est bon, Dieu peut me damner ! interrompit Snail avec suffisance ; — je vous comprends. C'est facile... Mais, pour ma peine, tempêtes ! Vous me direz où se fait le trou de l'éléphant Saunder du cirque d'Astley...

La main du capitaine se ferma sur l'épaule de Snaïl qui poussa un cri de douleur et se perdit aussitôt dans la foule. L'instant d'après, on entendit deux ou trois miaulemens retentissans. Un mouvement se fit dans la cohue. On vit quelques hommes la parcourir en divers sens, puis ce cri partit de vingt endroits à la fois :

— Dans Hay-Market !... On cerne la maison de l'assassin dans Hay-Market !

Il sembla, trois minutes après, qu'un vent d'orage eût passé sur Portland-Place, balayant devant lui cokneys obèses et maigres commères du même coup. Tout le monde descendit en courant, en se poussant, en criant, vers Regent-Street, et il ne resta plus dans la rue que les policemen étonnés.

On apercevait encore dans le lointain la longue et raide taille du capitaine, chaque fois qu'il passait sous un bec de gaz. Il fermait la retraite, ne pouvant se résoudre à presser jusqu'à la course la gravité posée de son pas ordinaire.

— Allons donc, monsieur O'Chrane ! allons donc, au nom de Dieu ! lui disait en vain mistress Burnett qui cherchait à l'entraîner ; — nous arriverons trop tard, bien sûr, pour voir arrêter le scélérat.

— Mon cœur, répondait tranquillement Paddy, — ne me tirez pas ainsi le bras, je vous prie ; vous déchirez mon habit bleu, par le trou de l'enfer !... Voyez-vous, ma chère dame, mille misères ! Dorothy, mon amour, nous arriverons quand nous pourrons, ou Jédédiah Smith n'est pas le plus hypocrite coquin que je connaisse !... Quand à Snail, l'immonde reptile, je voudrais avoir un fils pareil, — Satan et sa queue, madame !

Pendant ce temps le comte de White-Manor avait regagné le salon où l'attendait Brian de Lancester. Comme nous l'avons dit, au moment où le lord franchissait le seuil, Brian venait de lire le nom inscrit sur le carré de papier apporté par l'intendant Paterson et en restait encore tout ému.

Aux premières paroles de son frère, il répondit brusquement :

— Vous venez de voir Ismaïl Spencer, milord ?

Le comte fut pris hors de garde.

— Moi ! balbutia-t-il ; — je... mais l'homme dont vous prononcez le nom est mort depuis un an...

Lancester prit le papier sur la table et le tendit à White-Manor.

— C'est vrai, murmura ce dernier après un silence et avec embarras ; — je viens de voir Ismaïl Spencer.

— Me serait-il permis de demander à Votre Seigneurie, reprit Brian, — de quel genre sont ses rapports avec cet homme ?

Cela n'est permis à personne, monsieur ! répliqua le comte en tâchant de voiler son trouble sous une apparence de dignité blessée.

— Milord, dit Brian d'un ton de grave tristesse, je me vois forcé d'insister sur ce point... Ce n'est pas, croyez-moi, pour blesser Votre Seigneurie ou la provoquer mal à propos que je répète ma question...

— Je n'y répondrai pas, monsieur, répondit précipitamment le comte, — ou plutôt... Eh bien ! oui.. je consens à vous dire, — puisque c'est votre plaisir de me courber ce soir à tous vos fantasques caprices, — je consens à vous dire que je me suis intéressé à la position bizarre et désespérée d'un malheureux que le hasard a soustrait aux suites ordinaires du châtiment suprême. Je...

— Ne m'en dites pas davantage, milord ! interrompit Brian avec une froideur sévère ; — pour ajouter foi aux paroles de Votre Seigneurie, il me faudrait oublier son mouvement de surprise à la vue du nom inscrit sur ce papier.

Le comte se mordit la lèvre.

— Eh ! monsieur ! s'écria-t-il, emporté par un irrésistible élan de colère, — vous pourrez adresser vos questions à Ismaïl Spencer lui-même, car vous ne serez pas longtemps sans le voir.

— Ces mots de Votre Seigneurie ressemblent à une menace, dit Brian, qui fixa sur le lord son regard perçant et investigateur.

— Une menace, monsieur !... se récria White-Manor en quittant tout à coup son air irrité pour reprendre un masque de bonhomie soumise ; vous savez bien qu'il y aurait, hélas ! folie de ma part à vous menacer... J'ai voulu dire purement et simplement ce que j'ai dit, savoir : que vous ne tarderez pas à rencontrer Ismaïl Spencer... et cela est bien simple, Brian, car il attend dans la rue...

— Qu'attend-il, milord ? dit Lancester voyant que le comte hésitait.

— Il attend... mon Dieu, je n'ai nulle raison pour vous le cacher, Brian, il attend que notre entrevue soit définitivement terminée pour revenir vers moi, car j'ai pensé tout à l'heure que vous vous impatientiez sans doute, et je l'ai remis après votre départ.

Brian se leva vivement.

— C'est une attention dont je dois vous remercier, milord, dit-il ; mais, je vous en prie, veuillez mettre le comble à vos bontés en achevant cet acte sur-le-champ... vous ne sauriez croire combien je suis pressé de me voir face à face avec cet Ismaïl Spencer.

Le comte n'eut garde de se faire prier. Il s'assit tout de suite à son bureau, s'efforçant à grand'peine de cacher son sourire joyeux sous la mauvaise humeur qui était pour lui de circonstance au moment de signer un acte équivalent à l'abandon de tous ses biens non substitués. En deux traits de plume il eut parfait le contrat.

— Mon frère, dit-il avec une résignation assez bien jouée, — vous avez peut-être abusé de vos avantages, mais entre nous Dieu jugera.

— Ainsi soit-il, milord, répondit Lancester.

— J'espère, reprit le comte, que vous serez clément envers moi désormais, et que les nobles dames du West-End tariront un peu sur les récits de vos triomphantes *eccentricities*. Celle-ci achève la bataille et doit être la dernière.

— Cela dépend de vous, milord.

— Jusqu'au revoir, mon frère !

Brian salua et sortit.

Le comte respira longuement et fit jouer le châssis de cette même fenêtre par où Brian avait voulu s'élancer, tête première, sur les dalles de Portland-Place. Il se pencha vivement et regarda au-dessous de lui.

A ce moment même la porte extérieure s'ouvrait, et Brian descendait les marches du perron.

Au bas du perron se tenait Tyrrel l'Aveugle.

Brian le reconnut tout de suite. — Il reconnut aussi pour des policemen les hommes qui entouraient la maison de son frère.

— Voilà qui se trouve à merveille ! dit-il à haute voix. Messieurs, je vous requiers de mettre la main sur cet homme.

En même temps il saisit Tyrrel au collet.

L'intendant de police et le médecin mirent la tête à la portière de la voiture.

— Vous le voyez, dit Tyrrel ; — il n'y a pas à s'y tromper... Faites votre devoir.

— Un moment ! répliqua l'intendant de police ; — monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Brian, pour quelle raison requérez-vous l'arrestation de sir Edmund Makensie ?

— Voyons ce qu'il va répondre, murmura le *physician-expert*.

— Je suppose, monsieur, dit Brian, que vous avez le droit de m'adresser cette question ?

— Diable ! grommela le médecin, il n'a pas l'air trop fou !

— Je suis magistrat, monsieur, repartit l'intendant de police.

— En ce cas, reprit Lancester, je vous apprendrai, monsieur, que cet homme à qui vous donnez le nom de sir Edmund Makensie n'est autre chose qu'un scélérat du plus bas étage, faisant partie d'une bande de voleurs...

— Vous voyez ! interrompit Tyrrel.

— Il est fou ! dit le médecin.

Les policemen se rapprochèrent et serrèrent le cercle autour de Brian.

— Auriez-vous donc des preuves de ce que vous avancez, monsieur ? demanda le magistrat.

— Votre devoir, monsieur, est d'arrêter cet homme, répondit Lancester avec calme. Les preuves regardent la justice du royaume et non point les employés de la police.

— Diable ! diable ! grommela encore le médecin ; — après tout, il se peut qu'il ne soit point fou.

— Et d'ailleurs, reprit Brian, cet homme se trouve naturellement sous le coup de la loi, car il a échappé par ruse ou par hasard à la sanction de la justice humaine. Cet homme a été pendu...

Un éclat de rire de Tyrrel, auquel se joignit bientôt la bruyante hilarité des hommes de police, interrompit brusquement Lancester.

— Décidément, il est fou ! prononça péremptoirement le médecin.

— Fou à lier, pour le malheur de notre maison ! cria de sa fenêtre le comte de White-Manor.

— Faites votre devoir ! dit le magistrat en se rejetant au fond de sa voiture.

Les policemen s'élancèrent tous à la fois, mais la voix de White-Manor avait révélé le piége à Brian, qui, lâchant le collet de Tyrrel, remonta d'un bond les marches du perron.

C'était un terrible champion que Brian de Lancester. Les premiers policemen qui se présentèrent furent lancés jusqu'au bas des marches par le robuste poing de l'excentrique qui martela leur poitrine comme un fléau de plomb. D'autres montèrent à l'assaut et tombèrent à leur tour, le visage sanglant, l'estomac fêlé. Chaque fois que le poing de Brian quittait la parade, chaque fois que son bras musculeux se tendait avec l'élasticité soudaine d'un ressort de métal, un homme était violemment précipité sur le trottoir et ne se

relevait point. Les rangs des assaillans s'éclaircissaient, leur ardeur diminuait. Tyrrel était obligé de les pousser de force, et le médecin répétait en suivant la lutte avec beaucoup d'intérêt :

— Diable ! diable ! voyez comme il ménage ses coups, le gaillard ! En définitive, je ne serais pas étonné qu'il ne fût pas fou.

Il n'y avait plus que cinq policemen debout au bas des marches, et aucun d'eux n'osait plus se hasarder à attaquer Brian. Tyrrel écumait de rage. White-Manor tremblait à sa fenêtre.

Brian boutonna son frac. Il fut évident pour tous qu'il allait s'élancer en avant et faire une trouée. Ce qui restait de policemen valides s'écarta des deux côtés du perron, ne se souciant guère d'affronter le choc.

Tyrrel se mit résolument à leur place.

— Milord, mon frère, s'écria en ce moment Lancester qui se tourna vers la fenêtre, — le piége était habilement tendu. Vous n'avez pas réussi, mais il n'y a point de votre faute, et je vous jure sur l'honneur que vous n'aurez pas à m'accuser d'ingratitude !

On entendit d'en bas claquer les dents du comte.

— Place ! continua Lancester qui se prit à descendre lentement les marches du perron, toujours en garde, et contenant du regard les policemen terrifiés. Place, Ismaïl Spencer, ou je vous tue !

Tyrrel ne bougea pas. Seulement sa main droite s'introduisit entre son gilet et sa chemise.

En ce moment on vit s'ouvrir doucement la porte de la maison de White-Manor. Un homme se coula en rampant le long des degrés du perron. A l'instant où Lancester arrivait en face de Tyrrel, et se renversait en arrière pour frapper, cet homme le saisit par les jarrets et le fit trébucher.

Les policemen se jetèrent aussitôt sur Brian qui fut garrotté en un clin d'œil.

L'homme qui avait rampé le long des marches se remit alors sur ses jambes et montra, à la lueur des réverbères, la face insolente et basse à la fois de l'intendant Gilbert Paterson.

Tyrrel ôta sa main de son sein. Il ne l'eût point retiré sans cet incident inattendu, et Brian aurait fait connaissance avec la courte lame du poignard que le juif portait constamment sur lui.

Le captif, solidement lié, fut hissé dans la voiture, entre le magistrat et le médecin, qui, réflexions faites et en dernière analyse, le déclara bien et dûment atteint de folie.

— A Bedlam ! dit le magistrat

Une voix étrange descendit de la fenêtre où s'était montré White-Manor, et répéta parmi les convulsions d'un rire insensé :

— A Bedlam ! à Bedlam !

La voiture partit au galop.

Tyrrel et Paterson rentrèrent ensemble chez le lord et pénétrèrent dans le salon.

White-Manor, l'œil hagard, le visage écarlate, s'agitait frénétiquement au milieu de la chambre, et tournait sur lui-même en une sorte de danse effrayante à voir.

En dansant, il riait à perdre haleine et répétait sans relâche :

— A Bedlam ! à Bedlam !

Tyrrel et Paterson s'installèrent chacun dans un fauteuil et se mirent à l'examiner curieusement.

— A défaut de Brian de Lancester, dit enfin Tyrrel, qui est-ce qui doit succéder à la pairie de White-Manor, s'il vous plaît, monsieur l'intendant ?

— L'honorable Algernon Murray d'Inverney-Castle, cousin-germain de Sa Seigneurie, répondit Paterson.

— Eh bien ! monsieur l'intendant, reprit Tyrrel, en échange du bon office que vous venez de me rendre, je vais vous donner un bon conseil... Allez, croyez-moi, dès ce soir, faire un doigt de cour à l'honorable Algernon Murray d'Inverney-Castle, cousin-germain de Sa Seigneurie, car Brian de Lancester ne sortira plus de Bedlam, — et le comte de White-Manor y entrera demain.

— Pensez-vous donc qu'il soit tout à fait fou ? demanda l'intendant.

Le comte, avant que Tyrrel pût répondre, poussa un dernier et rauque éclat de rire ; puis il tomba, épuisé, sur le tapis en répétant :

— A Bedlam ! à Bedlam ! à Bedlam !

CHAPITRE VI.

LA PETITE IRLANDE.

En 181., vingt ans avant l'époque où se passe notre histoire, il y avait à Londres, dans le quartier Saint-Giles, une pauvre famille composée de quatre membres : deux enfans, le père et la mère.

Le père avait nom monsieur Chrétien O'Breane. C'était un gentilhomme irlandais, dont la famille avait tenu jadis une position opulente dans la province de Connaught. Ses biens, comme ceux de tant d'autres, avaient passé peu à peu entre les mains d'un lord protestant, dont, en ces derniers temps, Chrétien O'Breane avait été le tenancier.

On sait quelle est la déplorable vie des tenanciers d'Irlande ! — Monsieur Chrétien O'Breane, vivant de peu et travaillant beaucoup, avait suffi jusqu'alors aux besoins de sa famille et donné à son fils une sorte d'éducation, parce que, outre les bénéfices de son exploitation, il possédait encore un petit coin de terre, reste bien modique, hélas ! de la fortune de ses aïeux.

Un jour, il prit fantaisie à l'intendant du lord, — lequel, bien entendu, mangeait à Londres ses revenus irlandais, — de contester à monsieur O'Breane le petit coin de terre qui était tout son patrimoine. Il y eut un procès. En Irlande, on aurait grand tort de dire que la justice a deux poids et deux mesures ; elle n'a ni poids ni mesure, ou plutôt sa balance, invariablement penchée du côté de l'Angleterre, laisse vide toujours le plateau qui regarde l'Irlande. Les causes s'instruisent au moyen d'une simple question : — Êtes-vous protestant ? Non ? — Vous avez tort : lâchez prise, de par le roi ! — Oui ? de par le roi encore, prenez, pillez, dévorez !

L'intendant du lord obtint gain de cause, et monsieur O'Breane fut violemment chassé de la terre qui nourrissait ses enfans. Cette terre produisait à peu près de quoi entretenir un chien de meute.

Au jour où nous écrivons ces lignes, l'Irlande entière s'agite et soumet au monde civilisé ses lamentables griefs. Elle ouvre ses haillons pour montrer à nu les plaies saignantes dont l'a couverte la main avide et barbare de l'Angleterre. En même temps elle se redresse, irritée, contre ses indignes oppresseurs. Des cours arbitrales s'assemblent et neutralisent les tristes effets de l'iniquité protestante

Mais alors l'opprimé courbait le front en silence. Cette mesure insuffisante, mais dont les résultats doivent grandir avec le temps, l'émancipation des catholiques, semblait une chimère impossible. Le désespoir était si grand qu'il entraînait l'apathie et endormait les victimes dans leur misère.

Comme monsieur Chrétien O'Breane avait eu la condamnable insolence de soutenir un procès contre son lord, on ne voulut point renouveler son bail, et, un beau jour, la porte de sa maison se ferma sur lui pour ne point se rouvrir.

Il y a une chose étrange. Tous les malheurs de l'Irlande viennent de Londres ; c'est de Londres que débordent sur la

malheureuse Erin ces flots d'insatiables spéculateurs qui, hommes d'affaires, hauts et bas dignitaires de l'Église anglicane, — cette maison de commerce cléricale, ce pieux et dévorant vampire, ce honteux monument d'hypocrite usure et de simonie organisée, — négocians, magistrats, arrivent affamés, pressés d'acquérir, déterminés à prendre de toutes mains, sans relâche comme sans scrupule, sur cette pauvre terre conquise, dont les fils semblent avoir oublié leur valeur antique et ne savent plus guère que menacer en vain dans de bavards meetings ou se plaindre à grands cris comme des femmes. C'est à Londres que sont les marquis et les vicomtes, nobles d'un jour, greffés sur de vieilles souches, marchands ou avocats affublés par décret de noms historiques * qui pompent de loin la plus pure vie du pays, et l'épuisent à force d'exactions. C'est de Londres que viennent ces lois si misérables, si lâches, qui aggravent chaque jour l'esclavage de plusieurs millions de chrétiens. C'est à Londres que siége ce parlement ennemi qui s'apitoie après boire et verse des larmes d'ivrogne sur les victimes de la traite, laquelle n'existe plus, mais qui s'acharne en revanche, sans commisération ni pudeur, sur le cadavre d'un peuple de frères à l'agonie. — Eh bien ! c'est vers Londres toujours que se tournent les regards de l'Irlandais à bout d'espérances. Londres rayonne un lointain et mystique espoir qui vient réchauffer le découragement, ranimer l'apathie et imposer silence aux cris sourds d'une longue famine. Londres est le port. Il semble à ces pauvres gens que, pour tant de mal accumulé, il doive y avoir compensation. C'est un sentiment irraisonné, une sorte de superstition : ils veulent aller à Londres, et pensent qu'une fois dans la grande ville leurs souffrances seront soulagées.

Et, au fait, les plus venimeux serpens portent avec eux l'antidote du poison qu'ils distillent. La vipère, la mortelle cobra capello, le redoutable serpent à sonnettes lui-même, ont quelque part, dans la tête, un remède souverain contre leur propre morsure. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de Londres ?...

Mais pour trouver le remède, hélas ! il faut commencer par broyer la tête du serpent.

Chrétien O'Bréane vint à Londres, muni de quelques chétives ressources, et s'établit avec sa femme et ses enfans dans Buckridge-Street, au centre de cette paroisse Saint-Giles, dont les misères sont devenues européennes, et qui noircit comme une large tache de boue les quartiers les plus opulens du Londres commercial.

Chaque grande ville à ses sentines et ses égouts où l'indigence, multipliée par le vice, entasse d'obscurs monceaux de douleurs et d'infamies, mais aucune ville ne peut disputer à Londres la palme des misères et de la honte. Ailleurs, — à Paris, ceux qui meurent de faim et ceux qui luttent contre la loi se confinent en de ténébreux cloaques, loin des lumineuses voies où s'écoule la vie fashionable. La rue aux Fèves est aux antipodes du boulevard de Gand et les bouges du faubourg Saint-Marcel ne sauraient vicier l'air pur du royal parterre des Tuileries. A Londres, tout se mêle en un désordre cynique et hideux. Partout le luxe effréné insulte brutalement à la détresse ; partout la pauvreté criminelle et armée guette le luxe au passage. — Entre deux *streets* somptueux, dont les trottoirs étincelant la nuit aux blanches lueurs du gaz sont gardés par une profusion de policemen, il y a le *lane* noir, désert, redouté. — Sous le réverbère, l'homme de police ; à l'ombre le bandit. Sur le trottoir, la foule égoïste, insoucieuse, repue ; sur le pavé, l'enfant ou le vieillard qui grelotte et qui a faim.

Et partout, encore une fois, partout ce monstrueux voisinage ! dans le West-End comme dans la Cité ; dans Pimlico aussi bien que sur les bords de ces *docks* fameux où s'amoncellent les richesses des cinq parties du monde.

On ferait une comparaison, prétentieuse peut-être, mais à coup sûr juste et sincèrement pittoresque dans son effrayante énergie, en disant que Londres ressemble à une courtisane lépreuse dont l'orgie aurait troué de toutes parts la robe brodée d'or, et qui, par chaque trou, montrerait au passant les horreurs de ses innombrables ulcères.

Or, le trou le plus large de cette tunique faux-brillantée, celui qui laisse voir la plaie la plus nue, la plus profonde, la plus honteusement gangrenée, s'ouvre sur le sein même de la grande courtisane : Saint-Giles, la PETITE IRLANDE, — comme si ce nom d'Irlande dût s'allier fatalement à tout excès de misère ! — est auprès de Soho-Square et de la place de Bedford, entre le riche Holborn et le noble Oxford-Street !

Saint-Giles n'a pas son pareil dans l'univers entier. C'est, qu'on nous passe l'expression, une sorte de phalanstère complet de la misère et du vice, ces deux élémens du crime. Là, toutes les souffrances et toutes les hontes atteignent le degré suprême ; là, l'homme revenu à l'état sauvage, ignorant Dieu, et n'ayant aucune notion du bien et du mal, s'engourdit dans sa fange ou se rue furieusement sur la civilisation qui l'entoure. Là il n'y a entre les deux sexes d'autre distinction que la force. La femme ne s'y prostitue même pas : elle est à qui l'assomme.

Cela est ainsi maintenant. — Or, des écrivains éloquens et généreux, qui tout récemment ont dévoilé les invraisemblables horreurs des *cellars* de Saint-Giles, prétendent qu'un commencement de progrès s'y fait sentir. Ils disent que Saint-Giles de 1844 ne ressemble déjà plus à Saint-Giles de 1820, par exemple.

Miséricorde ! miséricorde !

Qu'était-ce donc en 1820 ? Ces écrivains généreux, — on sait que l'Angleterre fourmille d'écrivains généreux, de charitables utopistes, d'orateurs très éloquens et très prolixes, voués, en paroles, au culte exclusif de la Pitié. L'Angleterre est la patrie classique de la philanthropie. Bien que le mot soit grec, l'idée est anglaise, et si la faim pouvait se conjurer avec de longues phrases, la faconde de messieurs tel et tel nourrirait aisément les Trois-Royaumes. — Ces écrivains généreux, disions-nous, sauraient-ils nous apprendre ce qu'il peut y avoir de plus nu que la nudité, de plus mortel que l'inanition, de plus vicieux que le vice, de plus repoussant que la boue ? Les malheureux, entassés dans des caves humides, se nourrissaient-ils donc plus mal encore que maintenant, ou plutôt, mourir de faim était-il plus affreux alors qu'aujourd'hui ? — Oh ! vous savez nous dire, messieurs, combien, dans ces boyaux infects décorés du nom de rue, sur les deux rives de ces ruisseaux noirs, épais, pestilentiels, combien de jeunes filles succombent à de hideuses maladies, combien d'enfans s'éteignent en leur berceau, empoisonnés par l'air du bouge paternel, combien d'hommes, dans la force de l'âge, tombent, exténués, sur la borne de la rue et rendent l'âme en tournant un regard jaloux vers vos somptueuses demeures, dont la fenêtre ne s'ouvre point, messieurs, pour jeter à l'agonisant le salut, sous la forme d'un morceau de pain. Ce sont là des choses curieuses et qui trouvent éditeurs. La philanthropie entendue ainsi, maintenant que l'horrible est à la mode, devient une triomphante spéculation. Vous êtes des hommes habiles, des commerçans distingués, — des philosophes ! Vous parlez beaucoup, vous ne faites rien ; vos lèvres seules sont charitables, et, en définitive, vos emphatiques sanglots se résolvent en joyeuses livres sterling.

Pourquoi pas ? En un pays où la religion elle-même est un commerce, où le protestantisme a établi un bureau de péage jusque sous les nobles voûtes du royal Westminster, n'est-il pas logique et convenable de trafiquer aussi de la pitié ?

Le mal est trop grand, dit-on, et trop profondément enraciné pour qu'on puisse espérer d'y porter remède. — Ceci veut dire que les gens de Saint Giles sont trop pauvres même pour acheter ces petites bibles mal imprimées, commentées, falsifiées, que nos sociétés évangéliques vendent pieusement aux sauvages et glissent entre un baril de rack et une partie d'opium ; ce qui fait trois poisons en bonne arithmétique. Ceci veut dire que l'opération ne présente nulle chance de gain, et que ces tristes familles, nourries de pelures de pommes

* En Angleterre, les titres ne meurent point. La pairie vacante est donnée avec le nom de l'ancien titulaire. Tout récemment, un attorney assez médiocre a été créé pair. Il porte le titre d'une des plus nobles familles d'Irlande.

de terre, ne pourraient point payer les leçons d'un professeur de morale.

Or, mieux vaut garder Saint-Giles et ses hontes que d'aventurer des capitaux.

L'argument nous semble victorieux. — Mais alors tirez un voile sur ces ignominies. Ne permettez pas à vos orateurs de poétiser le tableau de ces repoussantes misères ; n'étalez pas dans vos *reports* officiels une science du mal existant, si profonde, si munitieuse, si précise qu'elle accuse votre inaction et met à votre front, — au front de tout un grand peuple, — un stigmate d'infamie

Certes, pour qui connaît l'Angleterre, le cours actuel des choses est inévitable et normal. Nous ne sommes point du bois dont on fait les Vincent de Paul, et celui qui écrit ces lignes n'a pas même l'espoir d'éveiller la stérile commisération de quelques ladies ; car Saint-Giles n'est point un *mystere*, et vingt autres avant lui ont soulevé les haillons qui recouvrent ses plaies saignantes.

Nous décrivons ici pour décrire. A Londres, hélas ! l'homme de cœur désespère et Vincent de Paul lui-même, dont nous prononcions tout-à-l'heure le nom béni, perdrait courage devant les serrures perfectionnées de tous ces avares coffres-forts ! Ce qui précède n'est point et ne peut être un appel : nous savons trop jusqu'où va la surdité britannique ; ce sont quelques paroles émues, arrachées par le récent aspect d'une détresse incomparable.

Contrairement à l'opinion citée, nous pensons d'ailleurs, et les documens officiels sont avec nous, que la misère de Saint-Giles a grandi dans ces dernières années ; Saint-Giles lui-même s'est étendu comme s'étend une tache d'huile et a jeté les rameaux de son tronc putréfié le long des *lanes* obscurs qui descendent vers Covent-Garden. Saint-Giles empoisonne la moitié de Londres.

On a beau percer au travers de ses fanges de larges rues et arrondir, parmi ses pauvres demeures, l'ovale doré de la grille d'un square : à côté du square, le long de la rue, Saint-Giles existe. La brique, le plâtre, les maçons n'y feront rien.

Si Robert Peel, notre très habile ministre, était, ce qu'à Dieu ne plaise ! réduit à l'agonie, que penserait-il d'un médecin qui prendrait pour le soigner un fer à papillottes, qui mettrait du fard sur ses joues pâlies, et tâcherait de combattre le mal en disposant autour de son col amaigri l'irréprochable nœud d'une cravate empesée ?

Robert Peel enverrait ce docteur bizarre à tous les diables, malgré sa longue habitude du sang-froid parlementaire. Au moins, nous pensons qu'il le ferait.

Et pourtant voyez l'inconséquence ! Robert Peel imite ici ce fantasque docteur. Il fait la toilette d'un quartier agonisant. Des hommes souffrent et meurent, Robert Peel leur perce une rue ; ils se tordent dans les convulsions suprêmes, Robert Peel fait voter des fonds pour leur construire un square.

Si l'honorable baronnet n'était pas un homme très sérieux, ceci pourrait passer vraiment pour une atroce plaisanterie, car, quoi qu'on en puisse dire, les maçons et les pavés ne combattent que les ruines et la boue. Or, la boue est la moindre chose et les ruines seraient un paradis si l'on y mettait seulement un peu de pain. La misère, voilà la véritable plaie, la misère qui engendre le vice ! Pour l'éteindre, il ne suffit pas de dépenser des millions à balayer les souillures matérielles qu'elle amasse autour d'elle ; il faudrait ou une prodigue bienfaisance tout-à-fait en dehors de nos mœurs mercantiles et dont les avantages, du reste, se balanceraient par de nombreux dangers, ou un travail public libéralement organisé.

Mais avant tout cela et surtout, il faudrait quelque lumière jetée dans ces épaisses ténèbres. Il faudrait rendre à ce peuple abruti l'usage de son intelligence et de son âme. Il faudrait, en soutenant le corps, moraliser le cœur...

A Londres, où nous avons tant d'associations burlesques, tant de clubs inutiles, ne se fondera-t-il jamais une société dont le but soit sérieux et réellement chrétien ? La négrophilie est une belle chose, la tempérance est, pour un Anglais, une vertu presque sublime, mais la charité, la charité vraie, qui ne s'émeut pas seulement aux problématiques souffrances des Hottentots et des Malgaches, la charité n'aura-t-elle point, elle aussi, un apôtre ? Et devons-nous penser que les Pierre-l'Ermite anglais se borneront éternellement à rassembler mille ou douze cents paysans autour d'un baquet d'eau claire pour leur faire prêter des sermens d'ivrogne ?

En un mot, soulèverons-nous toujours des montagnes pour arriver à des résultats moitié beaux, moitié puérils, et ne naîtra-t-il point de ce côté du détroit quelque *eccentric man* héroïque, quelque père Mathews de la bienfaisance ?

A vrai dire, nous l'espérons à peine. L'*eccentricity* a des bornes, et l'homme qui voudrait forcer la cassette de nos lords ou de nos banquiers, dépasserait par cela seul ces limites convenues pour entrer de plain-pied dans l'extravagance.

En 181., comme aujourd'hui, Saint-Giles était, par excellence, le quartier des malheureux. Point n'est besoin d'ajouter qu'à ce titre seul il eût mérité le surnom de *Petite Irlande* ; mais ce surnom, qui n'a rien de métaphorique, lui vient en réalité du grand nombre d'Irlandais qui peuplent ses méphitiques celliers (*cellars*)*. Les étages supérieurs des maisons servent d'asile à des gens nécessiteux, mais en état de se procurer, à la rigueur, ce qui est indispensable à la vie. Nous parlons ici, bien entendu, en général, car il est telle masure pleine, de la cave aux combles, d'êtres humains demi-nus qui ont oublié jusqu'au goût du pain.

M O'Breane occupait une maison d'apparence un peu moins délabrée que les autres, et son faible pécule suffisait à lui assurer pour longtemps une sorte d'opulence relative.

C'était un homme de complexion faible et de caractère ardent. Il avait fondé sur son séjour à Londres tous ses espoirs de salut. Au bout d'un mois, il savait à quoi s'en tenir, et dès lors un découragement profond le saisit. Une seule chose pouvait encore l'émouvoir. C'était la pensée de l'Irlande et l'espérance de repasser un jour le canal Saint-Georges.

Et il en arrive toujours ainsi. Aussitôt que l'Irlandais est à Londres, il regrette passionnément sa verte Erin ; il rêve d'elle sans cesse ; autant il désirait voir Londres, autant il est empressé de le fuir dès qu'il a respiré sa pesante atmosphère.

Mais il était trop tard. Chrétien O'Breane avait déjà trop entamé la petite somme apportée ; il ne lui restait plus de quoi faire le voyage.

Mistress O'Breane, douce et laborieuse femme, dont la vie s'était passée au milieu des modestes travaux de son rustique ménage, ne voyait que par les yeux de son mari, n'aimait que lui au monde et ses enfans, et n'avait d'autre volonté que la sienne. Sa fille Élisabeth, gaie, vive, rieuse, légère de tête et peut-être de cœur, était la joie de monsieur O'Breane, dont le front chagrin se déridait seulement aux sourires de la jolie Betsy. — Betsy avait seize ans.

Le dernier membre de la famille, dont nous n'avons point parlé encore, était un garçon de dix-huit ans, idolâtré par mistress O'Breane, mais que le chef de la maison n'avait point en très grande estime. On ne peut dire pourtant que Chrétien n'aimât point son fils, car, autant qu'il était en lui, il s'était assidûment occupé de son éducation, mais l'enfant avait une tournure d'esprit étrange et dont les témérités soudaines effrayaient l'honnête Irlandais, qui regrettait amèrement parfois qu'un si beau garçon n'eût point l'esprit fait comme tout le monde.

Car en Irlande comme ailleurs les parens désirent ardemment que leurs enfans aient l'esprit fait comme tout le monde.

Le fils de Chrétien O'Breane se nommait Fergus. Dans Londres entier on n'eût point rencontré une tête plus artistiquement belle sur un corps plus harmonieux. Il avait, à cet âge de dix-huit ans, où la virilité n'arrête point encore le contour des lignes, cette beauté juvénile et sensuelle que le

* Dans les quartiers pauvres, les caves qui, ailleurs, servent de cuisine et d'office sont habitées par une ou plusieurs familles.

mot latin *formosus* décrit d'une manière complète et inimitable. Il avait mieux que cela Un avenir de vigueur extraordinaire perçait sous la grâce arrondie de ses membres. Les boucles molles et jetées au hasard de ses abondans cheveux cachaient à demi un front royal, tout plein de volonté, de force, de pensée. L'ensemble de ses traits enfin, sculptés si délicatement que les plus charmantes ladies eussent pu en être jalouses, avait, derrière une apparence d'insoucieux courage et de rêveuse poésie, une arrière-expression d'intelligence profonde, mêlée à une fierté sans limites.

Chrétien O'Breane, le digne homme, n'avait sans doute point aperçu tout cela L'eût-il aperçu, il s'en serait sincèrement désolé, car trop d'intelligence et de fierté est une dangereuse condition dans la vie d'un Irlandais.

Jusqu'alors, Fergus avait aidé son père dans les travaux les moins rudes de sa ferme, et tout récemment il avait été chargé de suivre les détails du procès intenté par l'homme d'affaires du lord. A Londres, parmi tous les métiers offerts à son choix, il prit celui de correcteur d'épreuves et entra en cette qualité dans la vaste typographie de Balderius et Mung, Oxford-Street

L'air de Londres, qui pesait si lourdement sur Mr et mistress O'Breane, semblait au contraire avoir donné une vie nouvelle à leurs deux enfans. Betsy travaillait tant que durait le jour devant sa fenêtre, en chantant bien gaîment, et, le soir venu, elle allait porter son ouvrage à l'exploitation de modes de High-Holborn. Jamais on ne l'avait vue si contente. Quant à Fergus, il travaillait lui aussi courageusement, lisait à ses heures de repos et gagnait déjà quelque argent dès le second mois de son séjour en Angleterre.

Il était, à vrai dire, le seul soutien de la famille, car l'industrie de monsieur O'Breane devenait à Londres tout-à-fait inutile. Aussi le plus cher espoir du digne couple était-il, à l'aide de Fergus, d'amasser la somme nécessaire pour retourner en Irlande. — On emmènerait Betsy qui épouserait là-bas quelque honnête catholique ; on reprendrait une ferme, et Fergus, qui ne valait rien pour travailler la terre, et qui semblait, le pauvre garçon, pouvoir devenir bon à quelque chose lorsqu'il s'agissait de livres et autres bagatelles, resterait à Londres, où Dieu le protégerait...

Mais l'argent venait bien lentement. Monsieur O'Breane fut pris à la longue du mal du pays, si mortel pour les Irlandais, et mistress O'Breane, par une mystérieuse affinité, se sentit également dépérir. Il y avait plus de vingt ans que ses joies comme ses souffrances étaient celles de son mari.

Fergus, qui avait compris tout de suite, et avec une intelligence bien au-dessus de son âge, les motifs et la portée de cette morne tristesse qui pesait sur la maison paternelle, redoubla d'énergie. Son père eut en ce temps une vague perception de sa valeur et entrevit le trésor de force et de bonté qu'enfermait le cœur de son fils Mais il ne fit que l'entrevoir, parce que, tout entier à ses doléances et courbé sous cette égoïste indifférence qui est au fond de la nostalgie, le vieux Chrétien ne donnait plus que peu d'attention aux choses qui n'étaient point lui-même ou la patrie.

Son caractère avait pris une teinte sombre et vindicative. En des jours plus heureux, lorsqu'il parlait de l'Angleterre, c'était bien avec l'amertume irlandaise et la haine naturelle à l'opprimé, mais cette amertume et cette haine étaient mitigées par ses préoccupations de chaque jour, et l'ardeur de son tempérament se dépensait au travail. Mais en ces heures de Londres, heures d'oisiveté forcée et de souffrances, sa rancune contre l'Angleterre s'échappait en plaintes éloquentes, dont l'énergie désespérée allait droit au cœur de Fergus.

Fergus écoutait silencieusement. Parfois, il pâlissait tout à coup, et dans son œil si doux d'ordinaire un éclair s'allumait qui faisait trembler mistress O'Breane.

Betsy, toute seule, restait gaie au milieu de cette tristesse. Chaque jour, elle avançait de quelques minutes l'heure de porter son travail. Depuis plusieurs semaines elle semblait avoir deviné la coquetterie. Ses beaux cheveux se bouclaient maintenant avec grâce autour de ses tempes, et sa robe, autrefois si chastement agrafée, montrait, par négligence peut-être, les blanches promesses d'une gorge de vierge.

Chaque soir, avant de partir, elle consultait plus d'une fois le petit miroir suspendu au mur de la chambre commune.

Une fois, Fergus revint après sa tâche achevée et ne trouva point sa sœur de retour. Fergus aimait Betsy passionnément.

Mistress O'Breane était inquiète. Chrétien souffrait plus que d'habitude.

On attendit. Betsy ne revenait point. — Betsy ne devait point revenir.

Ce fut, dans la pauvre maison, une nuit de désespoir et de larmes. Mistress O'Breane étouffait ses gémissemens ; Chrétien, dont la fièvre exaltait la colère, se répandait en invectives folles et accusait l'Angleterre de la perte de son enfant.

Car le matin approchait. Betsy était perdue.

Fergus gardait le silence. Il se tenait à l'écart, pâle, les sourcils froncés, respirant à peine.

Lorsque le jour parut, il embrassa sa mère et serra la main de son père.

— Je vais chercher Betsy, dit-il.

Il resta dehors durant tout le jour. Le soir, il revint seul, épuisé de lassitude et ne pouvant plus se soutenir.

On ne lui fit point de questions. Mistress O'Breane joignit ses mains, la pauvre mère, en tombant à genoux. Chrétien se leva sur son séant. Depuis la veille, sa fièvre avait fait d'effrayans progrès. Il y avait des symptômes de mort prochaine sur sa face hâve et déjà décharnée.

— Ils m'ont tout pris ! s'écria-t-il d'une voix creuse et qui tremblait de haine autant que de fièvre ; — tout ! mon pain et mon enfant !

— Notre enfant ! notre pauvre enfant ! murmura la mère désolée.

Fergus était allé s'asseoir à sa place de la veille et, comme la veille, il gardait un sombre silence.

— Les Saxons ! les Saxons ! reprit Chrétien dont la voix s'embarrassait et qui gesticulait follement ; — spoliateurs, ravisseurs, assassins !

Sa tête retomba lourdement sur l'oreiller. — Une convulsion agita le lit. — Puis une voix qui semblait sortir déjà de la tombe fit tressaillir douloureusement Fergus.

— Enfant ! disait-elle, ton père se meurt ; ta sœur est déshonorée. Debout ! et guerre à l'Angleterre !

Fergus se leva d'instinct à cet ordre étrange. — Un profond silence se fit.

Puis des sanglots déchirans éclatèrent. Mistress O'Breane, à demi folle, essayait de réchauffer les mains de Chrétien qui était mort.

Fergus s'agenouilla et pria.

Mistress O'Breane cessa bientôt de pleurer. Un calme extraordinaire vint éclairer son visage. Elle souleva les couvertures du lit et se coucha auprès de Chrétien.

Il y avait vingt ans qu'elle vivait de la vie de cet homme, son premier, son unique amour.

Au bout d'une heure, Fergus, qui était toujours à genoux et cachait entre ses mains sa tête brûlante, tressaillit de nouveau.

— Mon enfant bien-aimé, disait mistress O'Breane d'une voix si affaiblie qu'elle arrivait à l'oreille de Fergus comme un insaisissable murmure, ton père est mort, ta sœur est déshonorée, moi, je vais prier pour ta sœur et rejoindre ton père... Adieu !

Fergus poussa un cri déchirant et s'affaissa, écrasé par cette triple douleur.

Puis le silence régna encore, un silence lugubre, mortel, que cette fois nul ne vint rompre....

CHAPITRE VII.

PREMIÈRES AMOURS.

Il faisait jour déjà lorsque Fergus O'Breane s'éveilla de son long évanouissement, pour se retrouver seul dans cette chambre commune, silencieuse maintenant et où naguère encore se croisaient trois voix chéries, — seul en face de deux cadavres, seul ici, et désormais seul au monde.

Fergus était bien jeune, et son cœur avait une puissance d'aimer qui s'était dépensée tout entière jusqu'alors dans les affections saintes de la famille. Une immense douleur étreignit son âme, qui fléchit un instant sous cet épouvantable choc.

Mais Fergus possédait en lui une énergie encore ignorée, faute d'occasion de se produire, une force indomptable et presque surhumaine, une vigueur élastique, dont le ressort latent se raidit d'instinct contre cette première et terrible attaque du sort. Il fut étonné de se trouver vaillant en face de ce navrant malheur, et se reprocha presque le calme étrange qu'il gardait dans cette scène de suprême désolation.

Il se remit à genoux et tâcha de prier ; mais une voix mystique vint tinter à ses oreilles et murmura les dernières paroles de son père mourant :

— Debout! et guerre à l'Angleterre!

Il se releva d'un bond. — La ligne gracieuse de ses sourcils se fronça violemment ; une nuance de pourpre remplaça la pâleur de son beau visage et son œil jeta un brûlant éclair.

Ce n'était point là, et nul n'aurait pu s'y tromper, le fugitif courroux d'un enfant : c'était la haine d'un homme, et dans cette pauvre chambre du plus pauvre quartier de Londres se formait le nuage précurseur d'une tempête qui pouvait ébranler les Trois-Royaumes.

Fergus s'approcha du lit d'un pas ferme, et dessina lentement, du front à la poitrine, puis d'une épaule à l'autre, le signe sacré de l'oraison catholique.

— Mon père, murmura-t-il tête haute et la main étendue, — je fais serment de vous obéir.

Il trempa ses doigts dans le bénitier suspendu à la ruelle du lit et ferma les paupières ouvertes encore de Chrétien O'Breane. — Mistress O'Breane, elle, semblait dormir un heureux et paisible sommeil. Fergus la baisa au front et sortit pour aller chercher un prêtre.

De telles journées comptent pour de longues semaines dans la vie d'un homme. Lorsque Fergus se retrouva seul, après avoir accompagné pieusement son père et sa mère à leur dernier asile, il sentit éteinte ou assoupie en lui la fougue juvénile de l'adolescence. A sa place, brûlait au fond de son cœur une ardeur grave, sérieuse, puissante, et portée vers un but unique : l'obéissance aux dernières volontés de son père.

Dès lors commença pour lui une vie de labeur incessant. Enfant, il se prit corps à corps avec le gigantesque, sinon l'impossible.

Il étudia, soutenu par une activité patiente et chaude à la fois les rouages compliqués de la constitution britannique. Il disséqua le colosse afin de bien voir où était son cœur. Il essaya chacun de ses muscles, compara les mille artères qui lui portent la vie, reconnut les endroits faibles, mesura les plaies déjà saignantes qui s'ouvraient çà et là sur son corps, et se fit, par la seule énergie de sa volonté, puissamment expert en ces choses de haute politique qui éblouissent souvent l'intelligence exercée des hommes d'Etat les plus habiles.

Et pourtant il garda le silence. Aucun pamphlet ne tomba de sa plume. Que voulait-il donc faire de sa science?

Lui qui connaissait désormais si parfaitement les parties vulnérables, il ne fut même pas tenté de frapper, et pourtant la voix de son père mourant résonnait encore à son oreille, et, dans la solitude de ses nuits, ces mots occupaient sa veille comme ses rêves : — Guerre à l'Angleterre!

En ce temps, on eût pu le voir bien souvent errer, pensif et la tête inclinée, par les allées tortueuses de Saint-James-Park. Les ladies s'arrêtaient pour regarder ce jeune homme à la beauté presque mythologique, dont la démarche lente et gracieuse contrastait singulièrement avec le pas raide et la tournure guindée des *élégans* habitués de la promenade. Elles admiraient les délicates richesses de sa carnation, ses traits fins et auxquels on eût pu reprocher une douceur presque féminine, si l'arc aquilin de ses fiers sourcils n'eût donné à sa physionomie un caractère tout particulier de virilité hautaine.

Nul ne savait son nom. — A Londres, pays du positivisme, les femmes poussent néanmoins fort loin la manie de l'étrange et du mystérieux. Ce bel inconnu, triste, solitaire, et portant sans cesse un vêtement complet de deuil, excita bientôt un intérêt romanesque. Plus d'une noble dame le suivit souvent de l'œil tandis qu'il se perdait dans les sinuosités des allées, et l'on vit parfois, du fond d'un somptueux équipage, quelque blanche coiffure s'incliner doucement, quelque brillante prunelle jeter ses feux alanguis par cette mignarde et provoquante ouverture que laissent entre elles deux paupières savamment rapprochées, et dont les longs cils se ferment à demi.

Mais Fergus passait sans voir et toujours seul avec lui-même au milieu de cette brillante foule ; objet de l'attention de tous, il ne remarquait personne.

Car les gentlemen eux-mêmes daignaient, du haut de leur cravate, s'occuper aussi un peu du jeune Irlandais. On l'avait vu fréquemment appuyé contre la grille, s'absorber dans ses pensées et jeter sur le royal palais de Saint-James de longs, d'inexplicables regards.— Pourquoi ce jeune homme habillé de noir, que nul ne connaissait, qui ne connaissait personne, regardait-il ainsi le palais de Saint-James?

Tirer à cible sur le roi, sur les ministres, est à Londres une fantaisie si commune aux maniaques que la portion saine et raisonneuse des gentlemen habitués du Park ne pouvait penser autre chose, sinon que l'étranger vêtu de noir, —circonstance évidemment aggravante, — guettait l'instant favorable pour essayer son adresse sur S. M. le roi George.

Ces gentlemen étaient en deçà du vrai. Ce n'était point un homme, si haut placé qu'il pût être, ce n'était point S. M. le roi George que le jeune inconnu prétendait mettre à mort...

Fergus, du reste, ne leur donnait point plus d'attention qu'aux ladies. Sa réflexion était si profonde, l'intensité de son travail d'esprit était si grande, que ses yeux perdaient presque la faculté de voir.

Une fois pourtant il fut tiré brusquement de son incessante préoccupation. C'était dans le Parc-Vert. Au détour d'une allée, un cri perçant vint frapper l'oreille de Fergus. Ce cri, c'était une voix bien connue et autrefois bien chère qui le proférait. Il se détourna vivement. — Un équipage armorié rasait silencieusement le sable de l'allée ; à la portière une gracieuse tête se penchait, qui souriait, émue.

Fergus pâlit et fut prêt à défaillir. Puis un orageux mouvement de colère ramena violemment le sang à ses joues. Il prit son élan pour courir sur la trace de l'équipage, car il avait reconnu Betsy dans cette femme luxueusement parée, et, auprès d'elle, devait être assis son ravisseur.

Mais il ne fit qu'un pas et reprit froidement sa route en sens contraire. L'instinctif besoin de vengeance qui l'avait poussé d'abord vers le séducteur de Betsy s'éteignit dans la réflexion. Son rôle était autre que de châtier vulgairement un outrage en forçant l'insulteur à payer de sa personne. Et il était déjà si avant dans ce rôle qu'en descendant au fond de son cœur il n'y trouva plus de haine contre l'homme qui avait enlevé sa sœur ; de haine personnelle, bien entendu. Cette injure se fondait avec ses autres griefs. Le coupable

devenait une inséparable fraction de l'ennemi qu'il s'était fait [illegible] avait désigné son père.

Une idée peut être extravagante en somme et se raisonner admirablement dans ses détails. D'autre part, il n'y a point d'idée extravagante absolument parlant, ailleurs que dans le rayon des sciences mathématiques. Le succès met en tout de la logique. On a vu des rois, dit le populaire adage, épouser des bergères. Sixte-Quint fit un pauvre métier avant de monter sur le trône papal, et le grand empereur des Français naquit si loin de la pourpre, que l'espoir d'imiter son glorieux exemple passerait par tous les pays pour une bonne et belle *extravagance*. Nous pensons que, à part la quadrature du cercle et l'alchimie, rien n'est proprement extravagant sous le soleil.

Ceci posé, chacun garde licence de prendre en pitié Fergus O'Breane et son habit noir.

Assurément, suivant toute apparence, l'œuvre à laquelle il s'attaquait était tout à fait hors de proportion avec ses forces ; mais quelle proportion y a-t-il entre le grand chêne gisant, déraciné sur le sol, et le microscopique insecte dont la dent rongeuse a patiemment miné la base du colosse ?

Fergus voulait, il espérait aussi, puisque toute volonté suppose espoir, mais il ne voyait point les choses à travers le prisme des jeunes illusions. L'obstacle à soulever lui apparaissait tel qu'il était, pesant, inébranlable et scellé au sol par de profondes racines. S'il persistait en face d'un tel obstacle, c'est qu'il avait une grande opinion de lui-même, jointe à un grand courage.

Mais il ne se pressait point, et sa patience même était un menaçant présage.

Pour ceux qui savent ainsi attendre, en effet, les événemens se groupent et poussent au but par des voies détournées. Reculer, pour eux, c'est avancer souvent ; c'est du moins prendre champ pour s'élancer mieux et faire un plus large bond.

La vie nouvelle de Fergus n'eût offert à l'œil perçant des plus fins observateurs aucun symptôme politique. Rien de sa pensée, extravagante ou non, ne transpira au dehors. Son existence s'écoula, pareille à celle de tous les jeunes gens de son âge qui vivent de leur travail; elle arriva comme toutes les autres à une phase amoureuse et devint un roman. — Seulement, ce roman fut le premier chapitre d'une sérieuse histoire.

Il y avait un an que Fergus O'Breane était orphelin. Il allait chaque semaine prier, vers le soir, à la chapelle catholique de Belton, où son père et sa mère avaient reçu les dernières bénédictions de l'Eglise. Fergus était fervent chrétien. Il trouvait d'ailleurs de la consolation et du charme à remplir strictement les devoirs pieux dont la communion romaine recommande l'exercice à ses adeptes, au milieu de cette cité protestante, où les schismes se multiplient à l'infini, et où le culte, dans toutes ces sectes affublées de noms bizarres ou grotesques, affecte uniformément les sèches allures d'une raideur puérile ou glacée.

Fergus n'avait jamais aimé. Rien en lui ne pouvait faire soupçonner encore cet élément sensuel, inflammable à l'excès, cet entraînement soudain, atteignant du premier jet les limites extrêmes de la passion la plus exaltée, cette sensibilité exquise mais oublieuse, cette délicatesse de cœur unie à l'inconstance, qui devait faire de lui un homme dangereux entre tous, et qui devait joncher sa route dans la vie de plus de victimes que n'en fit jamais don Juan.

Jusqu'alors ses mœurs avaient été austères comme sa pensée. Enfant jusqu'à la mort de son père, il avait donné depuis lors toutes ses heures à la tâche qu'il s'était imposée. Or, à mesure qu'il étudiait pour agir, sa haine changeait de nature et devenait raisonnée d'instinctive qu'elle était. Il ne voulait plus se venger seulement pour obéir à son père : l'étude lui avait révélé les innombrables griefs de l'Irlande et sa querelle grandissait jusqu'à se faire nationale.

Il n'y avait nulle place pour l'amour au milieu de ses graves préoccupations. Fergus oubliait les vagues aspirations qui avaient embelli ses rêveries durant les derniers mois de la vie de son père. Le malheur et la vengeance étouffaient chez lui en son germe la fièvre vive de l'adolescent qui va s'éveiller homme, et il n'était pas de taille encore à mener de front les choses du cœur et de la tête.

Un soir de printemps, au moment où sortant de la chapelle de Belton, il tournait l'angle de Shorts-Gardens, un cabriolet de forme antique, traîné par un fort cheval de labour, vint se heurter violemment contre le trottoir et perdit une de ses roues. Le cheval, effrayé, s'arrêta un instant, puis s'élança de nouveau.

Un cri de femme partit du cabriolet à demi renversé.

Fergus n'avait point entendu cet appel. Son premier mouvement l'avait porté à la tête du cheval dont l'élan s'arrêta brusquement sous l'effort de sa main robuste.

Car Fergus, qui ne connaissait pas plus ses forces que son cœur, avait, sous sa grâce élégante, la puissance d'un athlète.

A l'instant où le cheval pliait les jarrets et rougissait le mors de son écume sanglante, un homme sauta sur le trottoir et tendit ses deux bras à l'intérieur du cabriolet.

— Ne vous effrayez pas, Mary, dit-il avec émotion. — Venez, venez vite, chère sœur, car cet enfant ne pourra longtemps contenir le cheval.

Celle qu'on appelait Mary ne répondit point. — Le cheval, cependant, comme s'il eût compris le dédain que son maître faisait de l'*enfant* qui le retenait, redressa les jarrets, et tâcha de bondir en avant. Mais la main de Fergus semblait être de fer, et l'animal dompté courba la tête et demeura immobile.

En même temps, la porte de la maison formant l'angle de Shorts-Gardens s'ouvrit, et un groom sortit qui s'empressa de venir prendre la place de Fergus.

Celui-ci se rajusta paisiblement et reprit sa route.

— Sur ma foi ! mon jeune monsieur, s'écria le maître du cabriolet, — voilà qui n'est pas agir comme il faut!... Vous voyez bien que je suis embarrassé par ma pauvre petite Mary, qui a perdu connaissance, je crois, la chère enfant, et que je ne puis courir après vous pour vous remercier... Vous lui avez peut-être sauvé la vie, après tout, et je voudrais...

— Monsieur, je vous tiens quitte de vos remercimens, répondit de loin Fergus.

— Oh ! oh ! en est-il ainsi ?... Eh bien ! vous autres Anglais, vous êtes faits comme cela, je n'ai rien à dire de plus... seulement j'aurais voulu serrer la main de l'homme qui a sauvé Mary... voilà tout.

Il y avait dans ces paroles deux choses qui allèrent droit au cœur de Fergus. D'abord, une franchise cordiale à laquelle il était bien difficile de résister, en second lieu, un fort accent écossais. Fergus n'eût point voulu toucher la main d'un Anglais.

Il revint sur ses pas, et sourit pour la première fois depuis la mort de son père, en voyant le maître du cabriolet ouvrir ses deux bras et en se sentant embrasser avec chaleur.

— Pardon, gentleman, pardon ! reprit l'Ecossais ; — mais vous êtes un brave cœur et j'aime tant ma petite Mary !... Maintenant que je vous tiens, je veux mourir si nous nous séparons sans boire ensemble un verre de vin de France à la santé de qui bon vous semblera. Aidez-moi, je vous prie, à tirer de là ma petite sœur.

L'Ecossais avait soulevé le tablier du cabriolet et ramené vers lui une forme de jeune fille, affaissée contre l'une des parois de la voiture. Fergus ne pouvait, en conscience, refuser de l'aider un peu. Ce fut en soutenant pour moitié les pas chancelans de Mary qui avait repris ses sens, mais ne pouvait marcher encore, qu'il entra pour la première fois sous un toit étranger depuis la mort de son père.

La jeune fille fut déposée sur un sofa, dans le parloir. L'Ecossais la baisa tendrement au front et se tourna vers Fergus dont il serra la main.

— Monsieur, dit-il, nous autres bons garçons du Teviot-Dale, nous ne faisons pas souvent de longues phases. Je suis le fils du fermier de Leed, entre Annan et Lochmaben ; j'ai nom Angus Marc-Farlane ; touchez là, et si aujourd'hui, demain ou plus tard, vous avez besoin d'un ami...

— Monsieur, interrompit Fergus, dont la réserve ne tombait pas ainsi du premier coup, — ce que j'ai fait ne me parait point mériter...

— Oh ! oh ! s'écria Mac-Farlane, les complimens ne signifient rien, monsieur... Et puis vous ne connaissez pas Toby... Toby, c'est mon cheval... Je ne savais personne, voyez-vous, qui fût capable d'arrêter ainsi ce diable de Toby en pleine course... Duncan ! apportez du vin et des verres... et faites descendre Mac-Nab... Non, non, monsieur, il ne faut pas croire que vous ayez fait là une chose facile ! moi qui ne suis pas une femmelette, je ne voudrais pas jurer de faire plier comme vous les jarrets de Toby !

Angus Mac-Farlane ne ressemblait guère alors au portrait que nous avons fait de lui dans le cours de cette histoire. C'était un beau garçon d'une trentaine d'années, au visage hardi, franc et joyeux. A de rares intervalles, un nuage passager qui venait assombrir son front sans motif était sans doute un symptôme précurseur de cette fièvre de la tête qui exalte et emplit de cruelles visions les cervelles écossaises, mais c'était un symptôme lointain et qui pouvait avoir une signification tout autre. A coup sûr, en ce temps de tranquillité modeste, nul médecin, si clairvoyant qu'il fût, n'aurait pu deviner la bizarre maladie qui menaçait déjà les facultés d'Angus Mac-Farlane.

Il avait appelé Mac-Nab, son beau-frère, qui habitait Londres avec lui depuis quelques semaines, afin de faire honneur à son hôte. Monsieur Mac-Nab avait épousé la sœur d'Angus. Nous savons de la propre bouche de Stephen, son fils, les détails de sa fin tragique, dans cette même chambre de la maison de Randal Graham, où la malheureuse Harriet Perceval devait être plus tard enlevée. Monsieur Mac-Nab pouvait avoir le même âge que son beau-frère. C'était un homme d'aspect intelligent et distingué, mais froid. Ses manières faisaient contraste avec les façons abandonnées et le joyeux sans gêne d'Angus. L'opinion générale lui donnait, parmi beaucoup d'autres mérites, une haute franchise et une entière loyauté, mais cette franchise était peu communicative et ne se jetait point à la tête du premier venu. Il remplissait les fonctions d'avocat près les cours de justice de Glasgow.

Quant à Mary Mac-Farlane, pour peu que le lecteur se souvienne de certain portrait suspendu entre deux fenêtres dans cette pièce d'Irish-House que nous connaissons sous le nom de « la chambre du laird, » portrait représentant une jeune fille habillée suivant la mode de l'époque de nos dernières guerres contre Napoléon, nous n'aurons besoin d'aucune description nouvelle. Mary était en effet l'original de ce portrait merveilleusement ressemblant ; seulement Mary était encore plus jolie, plus douce, plus souriante que son portrait. Elle allait avoir seize ans.

Fergus était là depuis un quart d'heure et ne l'avait point remarquée encore. Monsieur Mac-Nab venait d'entrer, et sur le récit d'Angus il avait adressé au jeune étranger de courtoises actions de grâce. Tout semblait être fini : la froideur polie de Mac-Nab contrebalançait la chaude cordialité de Mac-Farlane, et Fergus, repris de son idée fixe, avait hâte de mettre fin à cette inutile distraction.

Il allait prendre congé, après avoir complaisamment fait raison au toast d'Angus, qui n'en avait pas voulu démordre, lorsque Mary quitta le sofa où son frère l'avait déposée et s'avança vers le centre de la chambre. Fergus s'arrêta, comme si une invisible main l'eût cloué au parquet. Mary prit un verre sur le plateau et y versa quelques gouttes de vin.

— Il faut me faire raison à moi aussi, dit elle doucement; — je bois à la santé de ceux que vous aimez.

Fergus devint pâle et fût tombé à la renverse si Mac-Farlane ne l'eût soutenu par derrière.

— Madame !... madame ! murmura-t-il d'une voix que sa douleur soudainement réveillée rendait tremblante ; — ceux que j'aimais sont morts... et je n'aimerai plus... c'est-à-dire... je ne sais... peut-être... je bois à vous, madame !

Il avait saisi sur le plateau un verre qu'il vida d'un trait avec une précipitation pleine de trouble. Le sang était revenu à sa joue. Ses yeux se baissaient comme si un poids de plomb eût pesé sur sa paupière. Sa respiration haletait.

Monsieur Mac-Nab fronça le sourcil. Mary devint toute rose et demeura, les yeux baissés aussi, en face de Fergus.

Mac-Farlane éclata de rire.

— Bien ! bien ! dit-il : — je n'ai jamais vu un garçon aussi beau que vous, monsieur O'Breane... Tudieu ! Mac-Nab, j'aurais voulu que vous le vissiez courber la tête de Toby comme si c'eût été un poney des Higlands... J'espère, monsieur O'Breane, que nous aurons le plaisir de nous revoir.

Fergus leva les yeux sur Mary, répondit un oui à peine intelligible et se retira précipitamment.

Bien souvent, depuis un an, ses nuits se passaient sans que le sommeil vînt clore le travail continuel de son esprit. Cette nuit encore, il ne dormit point, mais ce ne furent pas ses pensées ordinaires qui présidèrent à son insomnie.

Fergus aimait. — Un instant, un seul, il voulut se raidir contre ce sentiment inconnu qui envahissait à la fois son cœur et sa tête. Mais il ne lui était pas donné, si fort qu'il fût contre toutes autres atteintes, de combattre l'amour. Ce premier mouvement de résistance fut l'instinctive protestation de sa haine un instant oubliée. Puis la vengeance se tut : la lutte prit fin, et Fergus se plongea tout entier, avec un abandon complet, avec une allégresse folle, dans cette première extase d'amour.

Cette nuit fut comme une révélation de sa vie à venir, vie partagée entre d'herculéens labeurs et de sensuelles délices. Il apprit tout d'un coup ces rêveries passionnées, cette fougue de désirs, cette victorieuse volonté de posséder qui devaient mettre tant de molles jouissances aux intermèdes de ses batailles. Un seul regard avait allumé ses sens et son cœur. Entre l'homme de cette nuit et l'homme de la veille il y avait désormais un abîme.

Et pourtant, parmi ses aspirations enflammées, combien ce premier amour était poétique et pur ! Fergus se donnait tout entier, sans réserves, sans arrière-pensée. Jamais tendresse de page n'eut de plus infinies délicatesses. C'était un servage, c'était un culte.

Mais Fergus devait aimer ainsi toujours. Son cœur, inconstant par nature, était à l'épreuve de ces satiétés desséchantes qui sont le propre de l'inconstance. Il devait rester jeune tout en vivant vite et beaucoup ; il devait impunément dépenser les trésors de son opulente organisation. Il était au moral ce que serait un prodigue jetant l'or sans cesse en des profusions folles, et ne pouvant point parvenir à ruiner son inépuisable héritage.

Oh ! ce fut une belle nuit, et Fergus s'en souvint. Si pleine de passions profondes et vraies dans leur passagère durée, que pût être, après, sa vie, cet amour était le premier amour. Sa trace devait rester au cœur, comme s'imprègne aux pores d'un vase neuf l'indélébile parfum de la liqueur versée.

Car le cœur a beau changer, sa mémoire n'a point d'inconstances. Pour mille tendresses on n'a qu'un souvenir, autour duquel les autres voltigent et passent, effacés à demi, pâles, inaperçus...

Fergus passa douze heures avec son délicieux rêve.

Le lendemain, dès le matin, Angus Mac-Farlane vint le visiter. — Il y a comme cela des sympathies. Mac-Farlane eût été l'ami de Fergus malgré Fergus.

Mais ce dernier n'avait garde de repousser l'amitié précieuse du frère de Mary. Entre eux, grâce à ce lien puissant, l'intimité marcha vite. L'amour alla le même train. Mary, naïve et simple enfant, ne pouvait résister longtemps à ce beau Fergus qui avait en quelque sorte, infuse, la science de la séduction. Elle aima comme elle était aimée, sans réserve.

Seulement elle devait aimer plus longtemps.

La maison de Mac-Farlane devint bientôt celle de Fergus. Fergus apprit tous les secrets du loyal Écossais et les motifs de sa présence à Londres. Parmi ses secrets, à lui, Fergus ne confia que son amour.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi. Mac-Nab gardait toujours, vis-à-vis d'O'Breane, sa politesse cérémonieuse et froide ; mais Mac-Nab, après tout, n'était pas le maître de la maison.

A part Fergus, il n'y avait qu'un seul étranger qui fût admis à voir fréquemment miss Mac-Farlane. C'était un jeune nobleman nommé Godfrey de Lancester, qui attendait la

mort de son vieux père pour devenir comte de White-Manor.

CHAPITRE VIII.

DUEL ANGLAIS.

Angus Mac-Farlane et son beau-frère Mac-Nab étaient à Londres pour soutenir un de ces inextricables procès que l'obscurité proverbiale des lois anglaises soulève sans cesse, et qu'une cour de justice juge tant bien que mal, à l'aide de poids multiples et fort divers, parmi lesquels il faut compter d'abord l'équité, puis le hasard, puis la faveur et les recommandations.

Assurément, nous n'avons en aucune façon la pensée d'accuser de vénalité la justice anglaise; néanmoins il faut bien reconnaître qu'à Londres l'argent gagne presque tous les procès Que cet argent ne passe pas immédiatement dans la poche des magistrats, c'est ce qu'on ne peut nier, mais ceci importe peu en définitive. Le mal, c'est qu'un homme pauvre et dépourvu de protecteur ne puisse faire valoir les droits les plus évidens. Il est de notoriété publique qu'un certain nombre de livres sterling habilement dépensées peuvent prolonger à Londres un débat judiciaire au delà de la durée commune de la vie humaine. Le droit est ici la moindre chose. Qui s'en occupe? La *forme* trône, sous l'espèce d'un magistrat mal coiffé, et préside à toutes contestations. Le fond devient détail et s'absorbe dans un luxe de formalités bizarres dont la moindre épuisera la bourse creuse d'un plaideur nécessiteux.

Et puis, chose incroyable, absurde, révoltante, les jugemens et arrêts prennent force de loi. Tout magistrat procède par voie réglementaire. Notre jurisprudence n'est pas seulement, comme partout ailleurs, un répertoire vénérable où le juge puise des inspirations et des conseils, un guide respecté, dont les décisions pèsent un grand poids dans la balance, mais peuvent à la rigueur être discutées, modifiées, rejetées. Notre jurisprudence est un recueil de lois particulières, parfaitement obligatoires dans leurs innombrables, contradictions. Le pour et le contre y sont impérieusement ordonnés et défendus. Tout s'y trouve, l'incontestable comme l'extravagant, et parmi ce dédale, la conscience du juge flotte, irrésolue, tandis que son esprit indécis rumine un arrêt qui deviendra loi à son tour et augmentera d'autant l'indigeste amas de notre tohu-bohu légal.

Il y a bien longtemps que d'éminens esprits caressent l'idée de nettoyer un jour ces étables d'Augias. Lord Brougham a fait entendre souvent sur ce sujet d'éloquentes et pressantes paroles, mais nous voulons gager que la fin du monde arrivera avant que notre fameux code national soit constitué.

A la moindre tentative, il y aurait émeute d'avocats, de sollicitors, d'attorneys, d'huissiers, de greffiers, de massiers. Les robes noires et les perruques poudrées descendraient sur la place publique, et la corporation estimable des clercs d'avoués mettrait le feu aux quatre coins de Londres.

Il s'agissait, dans le procès d'Angus Mac-Farlane, ou plutôt de son père, le fermier de Leed, d'une vaste étendue de terrains contestée par l'un des juges de paix du comté de Dumfries. Ceci était une circonstance mauvaise: un juge de paix!

Monsieur Mac-Farlane, dont la famille avait toujours possédé ces terres, qui composaient à peu près toute sa fortune, n'avait garde cependant de céder sans combattre. Le juge de paix était riche et bien appuyé; Angus et Mac-Nab furent envoyés à Londres, afin de suivre activement les intérêts de la famille.

Angus ne voyait qu'une chose à faire: se présenter devant le juge et déduire ses prétentions, mais Mac-Nab, avocat et rompu aux tortueux procédés de la chicane écossaise (car nous devons dire que, sous le rapport des ténèbres, des piéges et de la mauvaise foi, les *lawgers* de Londres le cèdent encore à ceux de Glasgow et d'Édimbourg), Mac-Nab voulut se précautionner d'un appui et engager la lutte d'une manière plus égale. D'anciennes relations de famille lui ouvrirent la maison du vieux comte de White-Manor, lequel était un digne seigneur. Mac-Nab lui fit toucher au doigt la justice de sa cause, et le comte prit l'affaire sous sa haute protection.

C'était bien le moins qu'on acceptât en échange l'honneur d'être visité de temps à autre par le fils aîné de Sa Seigneurie.

Godfrey de Lancester se présentait ainsi sous les auspices de monsieur Mac-Nab. Angus ne le voyait point de fort bon œil et Mary éprouvait pour lui une sorte d'instinctive aversion.

L'honorable Godfrey avait alors de trente à trente-cinq ans. Sa figure, assez belle, mais rougie par l'habitude des liqueurs fortes autant que par l'effet d'un tempérament sanguin à l'excès, offrait les caractères distinctifs du type saxon, reproduit avec une énergie presque brutale. L'égoïsme se lisait en grosses lettres sur ces traits écarlates et la violence perçait sous l'enveloppe compassée que le flegme britannique met uniformément autour de toutes les physionomies.

Angus pensait que l'honorable Godfrey était amoureux de sa sœur Mary. Mac-Nab prétendait le contraire.

Fergus, lui, avait les sympathies d'Angus et l'amour de Mary.

Les choses ne pouvaient demeurer longtemps ainsi sans qu'on parlât de mariage. Mac-Nab, dès qu'il eut connaissance des prétentions du jeune Irlandais, s'y opposa de tout son pouvoir, mais Mary jeta en pleurant ses deux jolis bras autour du cou de son frère, qui jura que le mariage se ferait.

Fergus et Mary furent fiancés.

Il y avait entre Fergus et l'Honorable Godfrey de Lancester une antipathie naturelle, qui se traduisait de la part du premier en dédaigneux silence et, du côté du nobleman, par de provoquans regards et des mouvemens de haine à peine dissimulés. Ils se rencontraient fort souvent dans la maison d'Angus, mais O'Breane avait pris l'habitude de céder la place et se retirait aussitôt qu'apparaissait l'héritier du lord. Par ce moyen, un éclat avait été jusqu'alors évité.

Le lendemain du jour où le mariage avait été résolu, la famille Mac-Farlane devait partir pour l'Écosse où l'appelait momentanément la conduite du procès; Fergus était seul dans le parloir où il attendait Mac-Farlane. Avant que ce dernier fût arrivé, on introduisit l'Honorable Godfrey de Lancester, dont le visage en désordre annonçait une violente colère toute prête à éclater. Fergus, suivant sa coutume, prit son chapeau et se dirigea vers la porte en silence.

— Dieu me damne! murmura brutalement Godfrey, ce rustre a du moins le bon esprit de prendre la porte de lui-même.

Fergus s'arrêta et regarda en face monsieur de Lancester, qui se jeta sur le divan et croisa ses jambes avec une nonchalance affectée.

— Je pense que c'est de moi que vous parlez, monsieur, dit Fergus.

— Cela pourrait, pardieu! bien être, jeune homme, répliqua Godfrey.

Fergus rougit, mais ne perdit point son calme.

— Monsieur, reprit-il, à la manière dont commence cet entretien, il me semble que mieux vaudrait le continuer au dehors...

Godfrey haussa les épaules et ne bougea pas.

— Car je suppose, poursuivit Fergus, et j'espère qu'il y

a autre chose que de la lâcheté derrière votre insolence.

— Allez! dit Lancester qui se leva en souriant. Je vous suis.

Fergus passa le premier et monsieur de Lancester le suivit en effet en boutonnant prestement les revers de son habit.

Comme ils entraient dans la rue, Fergus voulut prendre la parole.

— Plus loin! dit monsieur de Lancester qui tourna l'angle de Shorts-Gardens et entra dans Belton-Street.

Fergus le suivit à son tour. — Godfrey quitta le trottoir et vint se poser au milieu de la rue. C'était à cette époque encore un homme très robuste, et la posture qu'il prit, bien connue dans Londres où le pugilat est une science populaire aussi bien qu'aristocratique, fit ressortir davantage les vigoureuses proportions de son torse.

Il n'y avait dans la rue que de rares passans, affairés, qui foulaient le trottoir les mains dans leurs poches et l'œil fixé droit devant eux, comme il convient à des gens versés dans l'art de marcher en public et qui ne veulent point recevoir vingt coups de coude par minute.

— Allons, monsieur, dit Godfrey d'un ton provoquant, — s'il vous plaît de continuer ici notre entretien, je suis à vos ordres.

— Il me plaît, monsieur, répliqua Fergus en s'avançant, de vous demander compte de votre brutale insolence.

— Soit, jeune homme. Je vais vous rendre mes comptes... et je serai bien trompé, pardieu! si vous vous avisez de m'en demander jamais d'autres... Procédons par ordre : d'abord vous aimez miss Mac-Farlane, et cela ne me convient pas... Ensuite, je crois que miss Mac-Farlane vous aime... Enfin, on m'a dit que vous alliez l'épouser.

— C'est vrai, répondit Fergus.

— Non pas!... Avant cela, jeune homme, je vous briserai les côtes.

— Monsieur! monsieur! s'écria O'Breane dont la tête s'échauffait, — ma patience se lasse et je vais vous faire repentir...

Il ne put achever, parce qu'un coup de poing du nobleman l'atteignit en pleine poitrine et le jeta violemment à la renverse.

L'Honorable Godfrey de Lancester était le meilleur élève du fameux Holmes, de Covent-Garden, qui tint pendant près d'un quart de siècle le sceptre du *ring* à Londres, et dont le portrait en pied se voit encore dans tous les public-houses où s'assemblent les boxeurs.

Godfrey se remit en garde aussitôt et sourit avec satisfaction.

Les passans s'arrêtèrent des deux côtés de la rue, sur le trottoir. Un *boxing* dans la boue est une bonne fortune qui devient rare et dont les cokneys apprécient de plus en plus le charme. — Ici, le début promettait.

Fergus se releva, étourdi, furieux. Sans calculer son attaque et sans prendre plus de précaution que la première fois, il s'élança de nouveau. — Le bras de Godfrey, ramené à la hauteur de l'œil, se déploya. — Une seconde fois Fergus roula sur le pavé, où il demeura quelques secondes, immobile et comme anéanti.

Il va sans dire que personne ne bougea pour lui porter aide. — Quelques laconiques dialogues couraient seulement dans l'assistance qui augmentait sur le trottoir et envahissait déjà la rue

— Bonjour, monsieur Hobson. . Comment va?... voici un jeune gaillard qu'on est en train d'assommer... Comment est votre lady?

— Monsieur Sinclair, je vous salue... Le coup était bon... Le jeune homme a dû voir du feu... Votre lady se porte bien?

— Ce qui est sûr, c'est qu'il en a assez, je crois... Voyez, il ne bouge plus.

Quelques mains applaudirent. — Le coup était bon. — Godfrey, athlète émérite, en frappant un homme tout-à-fait étranger à l'art du pugilat, abusait assurément de son avantage et faisait aussi positivement acte de lâcheté qu'un soldat armé de toutes pièces qui se servirait de son épée contre un ennemi désarmé, mais, à Londres, nous ne saurions trop le répéter, on ne raisonne point ainsi. Le sens de la générosité y fait défaut à tous. Être le plus fort, voilà l'honneur; être le plus riche, voilà la gloire.

C'est au point qu'on serait fort embarrassé pour découvrir l'endroit précis où commencent les susceptibilités de nos gentlemen. — A la chambre basse, un député traite son collègue de roquet et lui dit que Robert Peel le fait marcher à coups de fouet. Le collègue trouve cela tout simple et riposte au préopinant en le traitant de caniche et en l'accusant d'avoir léché la botte de John Russell. — Et la chambre de rire!

En un mot, les instincts chevaleresques nous sont presque aussi complétement étrangers qu'aux Américains eux-mêmes.

Le coup *était bon*, qu'importait le reste? — Godfrey ne mettait point son talon sur la poitrine du vaincu, n'était-ce pas assez de grandeur d'âme?

Cependant monsieur Hobson et monsieur Sinclair se trompaient. Fergus n'en avait pas assez. Après quelques secondes d'immobilité, il se releva. Son visage était livide et, au milieu de cette pâleur, ses yeux rayonnaient un feu sombre.

Il ne se rua point comme naguère à la rencontre de son adversaire; il le mesura un instant du regard et s'avança vers lui à pas lents, les bras pendans, le corps et le visage complétement découverts.

Un frémissement de curiosité courut dans l'assistance. Chacun s'arrangea pour voir mieux et ne rien perdre du dénoûment, car il était évident pour tous que l'athlète allait pouvoir choisir une partie vulnérable. — Il y avait à espérer mort d'homme.

Le regard de Godfrey devint en effet attentif, et se darda, perçant, sur le point où la poitrine cède et se creuse en rejoignant l'estomac.

Fergus avançait toujours. — Godfrey visa et frappa de toute sa force. L'un de ses poings attaqua la poitrine de Fergus qui rendit un son creux, effrayant à entendre; l'autre toucha la naissance du front et fit jaillir en gerbes de minces filets de sang.

A la stupéfaction générale, Fergus ne tomba point sous ce double coup. Il ne chancela point; il ne recula point. Le choc s'émoussa sur sa chair comme s'il eût rencontré l'airain d'une colonne. — L'assemblée, dont l'avide intérêt était porté au comble, laissa échapper un sourd murmure en le voyant debout toujours et droit et ferme, avec une étoile sanglante au milieu de son front pâle.

Godfrey lui-même s'attendait si bien à le terrasser encore, sinon à le tuer du coup, qu'il ne mit point sa prestesse ordinaire à ramener ses poings à sa parade. Dans sa certitude du triomphe, il oublia la règle principale, le fondement de l'art. Quand il reconnut son erreur, il n'était plus temps de réparer la faute commise. Les deux mains de Fergus, — deux tenailles d'acier, — se refermaient sur ses bras qu'elles broyaient.

Le nobleman pâlit à son tour, car l'haleine de Fergus lui brûlait le visage, car les yeux de Fergus, ardens et sombres, fascinaient ses yeux déjà troubles et emplis de terreur. Il voulut dégager ses bras. Impossible! La pression des doigts de Fergus, égale, continue, patiente, lassait ses efforts impuissans, et avait la ténacité de ces anneaux de fer rivés aux poignets des condamnés.

Il se vit perdu. — La foule faisait silence. — On n'entendait que la voix de quelques hommes de police, qui, empêchés par la cohue, tâchaient de forcer la barrière humaine formée autour des combattans, et menaçaient en vain de leur baguette plombée.

Fergus semblait grandir dans sa colère. Sa belle taille se redressait avec une fierté terrible en face de son adversaire dompté. Ses traits doux et charmans avaient pris une sauvage et implacable puissance...

Il ramena les bras de Godfrey en arrière et les lâcha tout-à-coup pour jeter les siens autour des reins du nobleman terrifié, qui se sentit perdre plante. L'assistance vit les traits de monsieur de Lancester se contracter horriblement et en

tendit un sourd craquement d'os broyés. — Fergus alors lâcha prise et Godfrey s'affaissa, inerte, sur le sol.

— Il est mort! il est mort! cria-t-on de toutes parts.

Et la foule s'ébranla, non point encore pour secourir, mais pour toucher après avoir vu.

Ce mouvement livra passage aux hommes de police, qui, suivant la coutume de tous les gens de police de toutes les contrées de l'univers, parurent sur le lieu du désastre lorsqu'on n'avait plus besoin d'eux.

Lancester gisait immobile. — Quant à Fergus, qu'une indomptable volonté avait seule soutenu dans le dernier acte de ce drame, il s'appuyait au bronze d'un réverbère, épuisé, râlant, près de défaillir.

On le conduisit devant le magistrat, tandis que monsieur de Lancester était placé sur un brancard qui le ramena dans Portland-Place, chez son père, le lord de White-Manor.

Ceci s'était passé en plein soleil devant mille témoins.

Un mois après, Fergus O'Breane comparaissait devant le grand jury de la cour des sessions, comme accusé de tentative d'assassinat avec préméditation et guet-apens contre la personne de l'Honorable Godfrey de Lancester, héritier présomptif de la pairie de White-Manor.

Fergus était prisonnier depuis lors, parce qu'il n'avait point pu fournir caution.

C'est assurément une belle et noble prérogative du citoyen anglais que l'*habeas corpus*. Notre loi vient ici en aide à l'accusé innocent et lui épargne ces longues détentions préventives, ces mois, ces années de captivité que la justice de plusieurs pays du continent et notamment la justice française infligent sur un soupçon et comme à l'aveugle. Nous sommes ici évidemment en avance sur le chemin de la civilisation, et notre corps de droit, si confus qu'il puisse être, se montre exempt du moins de cette honteuse et flagrante contradiction du code français, qui, tout en proclamant bien haut que tout prévenu est réputé innocent avant sa condamnation, commence par le jeter en prison, sauf à l'acquitter ensuite.

Mais pourquoi faut-il que chez nous l'argent soit la condition expresse et fatale de l'exercice de tout droit? Cet *habeas corpus*, tant et si justement vanté, profite au riche et laisse le pauvre dans les fers.

Le pauvre qui tâche chaque jour, péniblement et par un travail sans trêve, à gagner son repas du soir, a-t-il donc des fonds en réserve pour le cas où le hasard, l'erreur, la perfidie feraient peser sur sa tête une accusation? N'est-ce point moquerie que de lui demander alors, à lui qui a faim et qui couche sur la cendre, une caution personnelle?

Certes, il faut une garantie à la justice. Mais l'argent est-il donc l'unique, l'éternelle garantie? Le malheur appellera-t-il donc toujours d'autre malheurs, et ne se lassera-t-on point de tracer autour de l'indigent un cercle vicieux de soupçons et d'impossibilités?...

Godfrey de White-Manor avait été bien près de succomber aux suites de la terrible étreinte de Fergus. Durant la première semaine, les médecins avaient eu peu d'espoir de le sauver; mais il avait pris le dessus et entrait en convalescence. Godfrey appartenait à une famille puissante et il était altéré de vengeance. Autour de son lit de malade un conciliabule se forma: des gens de lois se relayèrent à son chevet; on s'entendit; on combina les faits; on ourdit une trame à laquelle Fergus, seul, malade lui-même dans sa prison, et se croyant fort de son innocence, ne devait point échapper.

Fergus subit dans sa prison un luxe d'interrogatoires, et il dut voir dès l'abord qu'on ne l'accusait pas seulement d'avoir été acteur dans une rixe, accompagnée de violences. Il était jeune; il mit sa foi dans l'équité de ses juges et répondit suivant la vérité.

C'eût été pour lui une consolation bien grande que d'avoir des nouvelles de Mary et d'Angus. Mais il ne s'étonna point trop de leur silence. La famille de Mac-Farlane devait être en Écosse, et sans doute Mary et Angus ignoraient son malheur.

Il écrivit à Lochmaben; il ne reçut point de réponse.

Dans la solitude de sa prison, ses vastes plans de vengeance, un instant mis à l'écart, revinrent solliciter son esprit. La première fois qu'il tourna de ce côté les regards de son intelligence, il eut un accès de découragement profond, car depuis plusieurs mois il avait marché en arrière plutôt qu'en avant, et son projet lui apparaissait maintenant comme un rêve insensé.

Ce fut l'affaire d'une nuit. — Fergus était un de ces esprits hardis qui coulent en bronze leurs imaginations, et changent en combinaisons méditées froidement, étudiées profondément, le premier jet, téméraire et fou de leur pensée. Son projet avait déjà des racines assez fortes en lui pour que chacune de ses faces, passagèrement oubliée, revînt se présenter à son tour et subir l'examen. A mesure qu'il divisait et comptait ainsi les foudres composant le faisceau mis en réserve quelques mois auparavant, son enthousiasme lui était rendu Il revoyait les défauts de l'armure britannique: il retrouvait ses chances d'attaque et de victoire. L'avenir s'ouvrait pour lui de nouveau, et du fond de son humide cellule, sur le grabat misérable où s'étendaient ses membres malades, il poussa, plein d'ardeur et d'espoir, son cri de bataille:

— Guerre à l'Angleterre!

Hélas! quel néant d'un côté; de l'autre quelle colossale puissance!

Fergus n'avait même pas la liberté pour croiser sa frêle épée contre la massue du géant. Ses mains, faibles qu'elles étaient, avaient en outre des chaînes, et le colosse ennemi allait l'écraser dans sa marche, l'écraser sans le voir et sans connaître la guerre déclarée, comme le paysan cheminant la nuit écrase du pied, à l'aveugle, le scorpion dont la mortelle piqûre le menace.

Lorsque Fergus comparut devant le grand jury assemblé dans Old-Bailey, il n'y eut qu'une voix sur son affaire. Il fut renvoyé devant la cour.

Ce premier coup le surprit douloureusement; mais ceci n'était, après tout, qu'un préliminaire. Il avait été si brutalement attaqué; le cas de légitime défense était si manifeste, et tant de témoins avaient assisté à la querelle, qu'une condamnation lui semblait impossible.

Fergus, tout armé qu'il était contre l'Angleterre, ne connaissait pas encore tous les torts à redresser, toutes les hontes à purger. Rien n'est impossible à Londres, en fait de condamnation. Nos annales judiciaires sont les plus riches du monde entier en erreurs inexcusables et en sanglantes iniquités. Nous avons d'une part le tortueux dédale de nos lois, de l'autre le faux témoignage, organisé sur une échelle inconnue partout ailleurs. Lord Holland n'a-t-il pas dit, à l'occasion d'un procès célèbre, qu'entre le tribunal de Ponce-Pilate et la cour d'assises il choisirait le juge qui condamna Jésus-Christ?

Godfrey de Lancester et ses conseillers étaient mieux instruits que Fergus. Ils savaient que les *cellars* de Long-Lane et d'Aldergate-Street sont habités par une population famélique et misérable, dont l'unique industrie est le faux témoignage, et qui tient le parjure à des prix fort modiques depuis un pot de gin jusqu'à huit ou dix shellings. Toutes leurs mesures étaient prises. A l'audience, un bataillon serré d'hommes achetés vint déposer que Fergus avait attaqué le fils du lord traîtreusement et à main armée. Fergus croyait rêver. Il s'agitait sur son banc et criait: — Mensonge! Mais les témoins se succédaient sans relâche et déposaient tous dans les mêmes termes.

— Mensonge! mensonge! répétait machinalement Fergus.

L'huissier criait silence et l'attorney du roi avait peine à contenir l'indignation soulevée en lui par l'effronterie des dénégations de l'accusé.

Quant aux gentlemen jurés, ils tuaient le temps de leur mieux, et combinaient le menu de leur repas du soir.

Un dernier témoignage vint porter à l'accusé le coup de grâce.

L'homme qui l'apporta était une sorte de mendiant, âgé

d'une vingtaine d'années, et dont toute la personne présentait le plus repoussant aspect. Ses cheveux rudes et touffus à l'excès rejoignaient presque ses sourcils, dont les poils hérissés cachaient un œil cauteleux et méchant. Tous les penchans ignobles et mauvais se lisaient sur cette physionomie dont un sourire hypocrite et bonhomme complétait l'ensemble, faux jusqu'à la perfidie, bas jusqu'à l'abjection.

Il s'avança vers le tribunal d'un pas saccadé, inégal et dont chaque enjambée disloquait tous ses membres. Arrivé devant la barre, il salua le juge, les assesseurs, l'alderman, les jurés, le greffier, l'attorney du roi, les avocats, l'auditoire et le constable qui l'avait amené.

— Oh! Vos Honneurs, dit-il avant qu'on l'interrogeât, — mes bons lords, je jure sur l'évangile et sur tout, que je sais la vérité... Dieu ait pitié de moi à l'article de la mort! Je vais dire toute la vérité... Vos Honneurs m'ont condamné hier à la déportation pour une pauvre douzaine de foulards qu'on a trouvée dans ma poche... Mais je ne me plains pas, mes bons lords!... La vie est durement chère à Londres, et je trouverai peut-être là-bas, comme on dit, de l'autre côté de l'eau, à gagner honnêtement mon pauvre pain... Oh! oui! je n'ai point d'intérêt à tromper la justice, et je connais bien Fergus O'Breane, le scélérat!...

Fergus voulut répliquer. L'huissier cria silence.

— C'est cela, dit le témoin, faites-le taire, le brigand!... Vos Honneurs, est-il possible d'avoir l'âme assez noire pour assassiner le fils d'un lord! d'un lord qui a des millions de livres sterling!... Je le connais, allez! Il demeurait dans Saint-Giles avec son brigand de père!...

— Misérable! s'écria Fergus d'une voix tonnante.

— Faites-le taire! reprit le témoin, ou il va mentir comme un mécréant qu'il est... Il demeurait dans Saint-Giles avec sa mère et sa sœur, — une mendiante dont lord Fitz-Allan, — que Dieu bénisse Sa Seigneurie! — a fait une belle dame avec des diamans et des cachemires...

Fergus laissa échapper un sourd gémissement.

—Et bien souvent, poursuivit le témoin, sachant que j'étais un pauvre homme, il m'a proposé plein mon chapeau de couronnes si je voulais donner un coup de couteau au fils du lord.

— Sur mon salut! s'écria Fergus, je n'ai jamais parlé à ce malheureux!

— Silence! dit l'huissier.

— Oh! que si, Vos Honneurs, reprit encore le témoin, qui tâcha d'appeler sur son laid visage une expression de candeur; le brigand m'a parlé, aussi vrai que mon nom est Bob Lantern... et c'est le nom d'un pauvre bon garçon, mes chers lords! Il y a bien longtemps qu'il guettait le moment de faire son coup, et plus d'un honnête compagnon a passé pour moins que cela par les mains de Jack Ketch (le bourreau), j'en jure sur la Bible et sur tout, mes lords!

Bob Lantern s'en alla s'asseoir et cligna de l'œil en regardant l'avocat de Godfrey. Celui-ci lui fit un signe de tête protecteur. — Le jury déclara Fergus coupable à l'unanimité, et l'arrêt qui le condamna à la déportation fut regardé comme un acte de clémence; car, manifestement, il méritait d'être pendu.

Fergus sortit de l'audience, en proie à une sorte de torpeur. Il ne mesura point la portée du coup, tant la surprise engourdissait ses facultés. De retour dans sa prison, une fièvre violente s'empara de lui. Il perdit le sentiment de son malheur.

Quand il s'éveilla de ce long sommeil de son intelligence, plusieurs semaines le séparaient déjà du jour de sa condamnation. Il était en rade de Weymouth, sur le *hulk* (ponton) le *Cumberland*, prison flottante destinée aux déportés sur le point d'être embarqués pour l'Australie.

CHAPITRE IX.

LES PONTONS.

Fergus O'Breane était étendu sur une couchette étroite et inclinée dans une galerie basse d'étage et toute pleine de lits semblables au sien. De distance en distance s'échelonnaient des sentinelles, en costume de matelots, qui portaient le coutelas nu à la main.

Le lit de Fergus était placé près d'un sabord, mais il tournait le dos à la lumière et ne pouvait, en ce premier instant lucide, avoir aucune idée du lieu où il se trouvait.

La première figure qu'il aperçut à son chevet le fit douter de la réalité de tout ce qu'il voyait. Cette figure était celle de l'odieux mendiant dont le faux témoignage avait déterminé sa condamnation. Fergus cacha son visage entre ses mains pour chasser cette apparition de triste augure, et fit appel à ses souvenirs. Mais ses souvenirs se mêlaient confusément, et une brume épaisse emplissait sa mémoire. Il avait la vague conscience d'un malheur et n'eût point su définir l'espèce ou l'étendue de ce malheur.

— Je ne sais... je ne sais! murmura-t-il avec fatigue. Peut-être ai-je perdu la raison!...

— Oh! que non pas, mon joli jeune monsieur, répondit la voix de Bob, qui fit tressaillir le malade sous sa grosse couverture de laine grise; — vous avez seulement eu une petite fièvre de rien, avec quelque chose comme un peu de délire pendant un mois à six semaines... voilà tout.

Fergus rouvrit les yeux et ne put retenir un mouvement de dégoût en voyant le crasseux visage de Bob Lantern sourire à quelques pouces du sien.

Bob avait déjà dans ce temps des dispositions à devenir un philosophe. Il vit le mouvement, comprit et ne se fâcha point.

— Je conçois ça, reprit-il, mon joli garçon, je conçois ça. Ma figure vous donne mal aux nerfs à cause de l'histoire de Old-Court...

— Old-Court! répéta machinalement Fergus.

Puis, sa mémoire s'éclairant tout-à-coup, il poursuivit avec une soudaine violence:

— C'est toi, misérable!... Je me souviens!

Il essaya de se jeter hors de son lit; mais Bob, qui s'était levé fort tranquillement, le contint sans grande peine.

— Là, là! dit-il, mon joli monsieur, je conçois ça... Mais tenez-vous en repos... Voilà quinze jours que je suis votre garde-malade, et Dieu sait si j'observe comme il faut les ordonnances du jeune docteur Moore, l'aide-chirurgien du ponton....

— Nous sommes donc sur un ponton! s'écria Fergus.

— Sur le plus beau ponton de la rade... le *Cumberland*... qui fut démâté à La Hogue... Ah! monsieur Moore sait l'histoire du *Cumberland*!... et c'est un jeune gaillard qui ira loin!... je vous disais, mon joli garçon, que pour mes peines et soins j'ai bien mérité le pardon d'une pauvre plaisanterie.. Bien, bien, monsieur O'Breane! Je sais que vous allez vous récrier .. Mais, écoutez donc! La vie est si durement chère! Le fils du lord m'avait fait donner une livre...

— Et c'est pour une livre, malheureux!....

— Je tâchai bien d'avoir davantage, mais Gilbert Paterson est un matois compère... D'ailleurs, je ne mentais pas tout-à-fait. J'ai bien connu dans Saint-Giles monsieur Chrétien O'Breane, le digne homme... et mistress O'Breane, la sainte dame!... et la petite demoiselle... et vous aussi, mon joli garçon... Tout cela m'a souvent fait l'aumône lorsque je jouais l'épileptique sur le pavé de Bainbridge-Street...

Ah! ah! je parie que vous vous souvenez de l'épileptique? C'est un fameux métier, voyez-vous, monsieur O'Breane...

Bob s'interrompit brusquement et reprit d'un air piteux:

— Mais on a durement froid, l'hiver, dans les ruisseaux de Saint-Giles, après tout, et c'est bien le moins qu'on y gagne son pauvre pain.

Fergus était bien faible. Sa récente colère avait suffi à le briser. Il n'écoutait plus guère, et les paroles de Bob Lantern arrivaient à son oreille comme un murmure indistinct et confus. Celui-ci s'en aperçut et prit son bras qu'il serra pour éveiller son attention.

— Mon joli monsieur, poursuivit-il, écoutez-moi bien. Quand un service ne me coûte rien à rendre, j'oblige volontiers mon prochain... et d'ailleurs avec vous je me suis payé d'avance, comme vous pourrez le voir lorsque vous aurez la force de compter votre bourse... Voici ce dont il s'agit. Vous êtes ici sur le *Cumberland* à deux lieues de la côte, et sous peu de jours vous serez embarqué sur le *bay-ship* *.— Une fois là, pas moyen d'en sortir... mais, tant que nous restons en rade, il y a de la ressource... M'écoutez-vous?

Fergus fit un signe de tête affirmatif.

On entendit au même instant un bruit de pas et de voix à travers le plancher supérieur.

— Les voilà qui reviennent! continua Bob. Ma faction est finie et je n'ai que le temps de vous faire la leçon... Vos camarades de chambre ont envie de revoir le pays et craignent le mal de mer... Ils font un trou là, derrière votre couchette... Vous les gênerez si vous n'êtes pas avec eux, et quand on les gêne...

Bob termina sa phrase au moyen d'une pantomime éminemment expressive.

— Pour éviter tout désagrément de ce genre, reprit-il, le meilleur moyen est de passer pour un initié... ce n'est pas difficile... nous ne nous connaissons pas les uns les autres... Dès qu'on verra que votre tête est revenue, on vous dira... souvenez-vous bien de ceci... *Gentleman of the Night!*... histoire de savoir si vous êtes des bons... Répondez sans hésiter: *Son of the Family*, et dormez sur les deux oreilles.

Une échelle qui communiquait de l'entrepont au pont se prit en ce moment à osciller sous le poids de nombreux condamnés qui commencèrent à descendre par l'écoutille.

Les gardes qui, en l'absence des condamnés, s'étaient réunis et causaient, reprirent précipitamment leurs postes. Celui qui se plaça le plus près du lit de Fergus était un énorme garçon, énorme en longueur du moins, dont les bras et les jambes sortaient, osseux et maigres, de ses vêtemens notablement trop courts. Ce grand garçon avait une fort honnête figure et portait sur tous ses traits l'apparence d'un complet repos d'esprit.

La nuit tombait. Les condamnés, après une prière en commun, lue par une manière de ministre qui éteignit sa pipe pour la circonstance, plièrent soigneusement leurs vestes et se mirent au lit. Quelques minutes après, le capitaine, suivi d'un officier et d'un chirurgien, vint faire sa ronde.

Le chirurgien était monsieur Moore, jeune physician de grande espérance. Tel nous l'avons vu après vingt ans écoulés, tel il était alors. Seulement son front se couvrait d'une abondante chevelure, ce qui donnait de l'ampleur à la partie supérieure de sa tête et lui ôtait pour un peu cette face « en poire » étroite en haut, large aux mâchoires, qui dépara plus tard si énergiquement la régularité intelligente de ses traits.

La ronde s'arrêta devant la couchette dè Fergus et monsieur Moore lui tâta le pouls.

— N'a-t-il point parlé? demanda-t-il à Bob

— S'il n'a point parlé, Votre Honneur? répondit celui-ci d'un air innocent; — il a parlé de toutes sortes de choses, oh! oui... de jolies filles et de bonnes pommes de terre avec de l'ale...

— Le délire... murmura le capitaine.

Moore fit signe au grand garçon vêtu d'habits trop courts de s'approcher; celui-ci prit incontinent une pose militaire, et s'avança en tirant son jarret étique et en mesurant mathématiquement son pas.

— Avez-vous entendu parler cet homme? lui demanda Moore.

— Cet homme, tonnerre du ciel! répondit le bon Paddy O'Chrane qui était alors dans toute la fleur de sa jeunesse; — je n'écoute pas, ou que la foudre me brûle! ce que peuvent dire ces brigands maudits, les pauvres diables.

— Cet homme a dû parler et parler raisonnablement, reprit Moore. La crise de ce matin l'a sauvé.

— Tant mieux! dit le capitaine. Cela fera un de plus.

Il faut savoir que la loi anglaise, qui laisse mourir de faim les ouvriers honnêtes, a des entrailles de mère pour les criminels. Un chirurgien serait bien mal venu à réclamer une prime quelconque pour avoir sauvé un tisserand de soie de Spithead-Fields ou un lighterman des docks de Londres; mais s'il s'agit d'un voleur émérite, condamné à la déportation, la chose devient bien différente. Il y a prime pour le docteur et prime pour le commandant du ponton.

Ceci nous explique la joyeuse exclamation du capitaine.

L'officier qui accompagnait le commandant avait jusque alors éprouvé à l'aide d'un maillet les parois du ponton entre chaque couchette. On aurait pu remarquer que monsieur Moore se plaça dès l'abord à la tête du lit de Fergus et y demeura tout le temps de la visite, masquant ainsi la portion de paroi située entre le lit du malade et celui de son voisin de droite.

La ronde s'éloigna et l'officier ne toucha point le bois du ponton à cet endroit, soit par courtoisie pour le docteur, soit parce que l'état de Fergus ne permettait guère de penser à une tentative d'évasion de sa part.

On entendit le maillet retentir périodiquement, puis la ronde remonta sur le pont.

Bob avait gagné sa propre couchette, après avoir reçu les cordiales malédictions du matelot Paddy. Un infirmier vint apporter à Fergus un breuvage ordonné par monsieur Moore. Quand il fut parti, le silence s'établit dans l'entrepont.

Cela dura une demi-heure environ. — Le vaste dortoir était éclairé par quelques lampes suspendues à l'étage supérieur et dont la lueur insuffisante laissait tous les objets dans un tremblant demi-jour.

Les gardes, au nombre de quatre, se promenaient lentement dans la circonscription livrée à leur surveillance.

Fergus ne dormait pas; mais la potion qu'il venait de boire engourdissait jusqu'à un certain point son esprit et son corps. Il reposait, tout en conservant la conscience de ce qui se passait autour de lui. — Au bout d'une vingtaine de minutes, il entendit un imperceptible bruissement de fers sous les couvertures du lit de son voisin de droite, lequel était un homme vigoureux et de mine résolue, comme Fergus avait pu le remarquer lors de l'arrivée des condamnés dans l'entrepont. Ce bruit n'avait rien d'extraordinaire en un lieu où plus de cinquante captifs dormaient avec leurs fers aux pieds et aux mains; cependant il frappa une autre oreille que celle de Fergus, car le long matelot Paddy s'écria avec humeur:

— Jack, fils de Satan, triste rebut de Newgate, mon ami, que je sois damné si vous n'êtes pas le plus bruyant coquin que je connaisse... Et je connais bien des coquins, Jack, Dieu me punisse!... Écoutez-moi, drôle abject, éternelle damnation! — Que diable! — Si vous ne finissez pas, il y aura pour vous vingt-cinq coups d'étrivières... ni plus ni moins, Jack, ou que je sois pendu comme vous le serez quelque jour, mon camarade!

Paddy O'Chrane avait prononcé ces paroles à voix haute. Pendant qu'il parlait, le bruit de fers augmentait loin de se ralentir. C'était au point qu'on aurait pu croire que la harangue du maigre gardien n'avait d'autre objet que de couvrir ce même bruit.

Il appuya ses derniers mots d'un geste qui pouvait bien être une menace, mais qui eut pour résultat direct de faire tomber sur le lit de Jack un objet qui scintilla aux lueurs intermittentes des lampes. Jack saisit prestement cet objet et se

* Navire qui transporte les condamnés à la Nouvelle-Galles du Sud.

laissa glisser sur le plancher. — Ses fers restèrent sous sa couverture.

Il s'avança en rampant jusqu'à la couchette de Fergus, Paddy avait repris sa paisible promenade.

Fergus ne bougeait pas. Pendant une heure environ, à dater de ce moment, il entendit derrière lui, à quelques pouces seulement de son oreille, le grincement sourd d'une scie maniée avec d'infinies précautions. Au bout de ce temps, le sifflet du contre-maître retentit sur le pont supérieur. Jack regagna vivement son lit et se coula sous ses draps. L'objet brillant qui avait frappé déjà les regards de Fergus scintilla de nouveau sur la laine grise de la couverture. Le mince et long bras du gardien se tendit et l'objet disparut.

Au même instant, quatre matelots descendirent par l'écoutille. Ils venaient relever les sentinelles.

— Tom, mon camarade, tempêtes! dit Paddy O'Chrane à son successeur, — je vous recommande ce dangereux coquin, cornes du diable! de Jack Oliver, nous serons damnés, Tom!... S'il bouge, souvenez-vous que je lui ai promis vingt-cinq coups d'étrivières... Et là dessus, bon quart, Tom, que Satan nous brûle!

Le lendemain, les choses se passèrent exactement de même. Le jeune docteur Moore servit encore d'écran à la paroi du ponton située à droite du lit de Fergus, durant la visite du capitaine, et le maillet de l'officier fit partout son devoir, excepté là. Bob Lantern, qui remplissait à bord le rôle d'infirmier, emploi fort convenable à son caractère miséricordieux, fut sans doute retenu auprès d'un malade plus pressé, car il ne parut point au chevet de Fergus.

Quand la nuit fut venue, le matelot de garde placé au poste occupé la veille par Paddy O'Chrane se montra aussi peu clairvoyant que ce dernier, car le voisin de gauche de Fergus put exécuter une manœuvre exactement semblable à celle de Jack Oliver. Il passa en rampant sous la couchette d'O'Breane qui feignait de dormir profondément, et pendant plus d'une heure le grincement sourd de la scie se fit entendre à quelques pouces de son oreille.

Cela dura plusieurs semaines. — Fergus se remettait rapidement. Les soins ne lui manquaient pas. Sa nourriture était bonne et saine; on le laissait prendre l'air sur le pont tant qu'il voulait.

Fergus, ne l'oublions pas, était une tête d'homme dans ce troupeau humain. Il représentait une prime. C'était la prime qu'on soignait, qu'on choyait, qu'on laissait humer le bon air sur le pont.

Bob Lantern ne se montrait plus guère, parce qu'il était retenu dans la seconde batterie, où les malades affluaient. Fergus n'avait garde de regretter son absence, car la vue de ce patelin et incurable pendard agaçait ses nerfs irritables et lui enlevait le repos dont sa convalescence avait un si grand besoin.

Toutes les nuits, à tour de rôle, Jack et le voisin de gauche, qui avait nom Randal Graham, se relayaient sous les yeux du gardien pour avancer d'autant le percement de la paroi du ponton. Ce Randal Graham était un personnage assez remarquable et tranchait énergiquement au milieu de cette armée de scélérats, stupides ou infâmes, qui encombrait le ponton depuis la cale jusqu'à la batterie haute. C'était un homme de trente ans, portant sur son visage allongé outre mesure cette pâleur particulière aux gens dont les cheveux sont roux. Ses yeux bleus, à fleur de tête, recevaient en plein la lumière et n'avaient pour abri que l'arcade frontale, peu développée et plantée seulement, sur la ligne du sourcil, de poils rares et incolores. Le bas de sa figure, au contraire, malgré le règlement du bord qui veut que chaque prisonnier soit rasé tous les jours, disparaissait presque sous une moisson barbue, sans cesse coupée et sans cesse renaissante, dont les tiges avaient la dureté du chiendent. Ses traits étaient du reste aquilins et purement dessinés. Il y avait de l'intelligence et surtout de la volonté dans la courbe de son front, autour duquel se bouclaient ses cheveux d'un rouge d'acajou, et l'ensemble de sa physionomie ne manquait pas d'une certaine distinction. Randal était un montagnard d'Écosse. Il avait été condamné à quinze ans de déportation par la cour de Glasgow pour vol à main armée sur un grand chemin.

Fergus avait remarqué ce condamné en une circonstance fort commune sur les pontons, à bord du *bay-ship* et même dans la Nouvelle-Galles du Sud: nous voulons parler de la peine du fouet ou des étrivières, infligée aux pensionnaires de S. M. qui se montrent récalcitrans. Randal s'était rendu coupable de quelque faute contre la discipline, et l'un des midshipmen lui avait signé un bon au porteur de cinquante coups de lanière.

D'ordinaire, lorsque cette punition est infligée, le patient remplit l'air de ses cris et se débat sous le fouet en des convulsions désespérées. Randal, lui, se coucha sur le ventre, comme c'est la coutume, et tendit ses reins nus à l'exécuteur.

L'exécuteur était un lascar à mine sauvage dont le bras musculeux semblait une étude de bronze.

Il frappa. Chaque coup laissait une trace bleuâtre sur la peau de Randal, qui ne bougeait pas, qui ne criait pas. Le sang coula bientôt. Au cinquantième coup, que le lascar sangla en poussant un soupir de fatigue, les reins de Randal ne présentaient plus qu'une large plaie.

Il se releva, prit la lanière dans les mains du lascar et l'examina durant quelques secondes attentivement. Son visage gardait un calme extraordinaire et n'avait point perdu cette pâleur transparente et sous laquelle se montre un fugitif reflet, couleur de brique, teint d'une extrême délicatesse, que rougit la moindre émotion, et dont Van Dyck a laissé une immortelle et frappante reproduction dans son portrait peint par lui-même.

A cette occasion, le long matelot Paddy O'Chrane prit le diable à témoin, — le diable et ses cornes, — qu'il disait la vérité en mettant Randal Graham à la première place parmi les scélérats les plus endurcis.

Et il avait connu, ajoutait-il, — misères! — des scélérats bien endurcis.

Quoi qu'il en soit, Randal remit tranquillement la lanière sanglante au lascar, demanda de l'eau et se lava lui-même.

Depuis ce jour, Fergus avait pris une sorte de sympathie pour cet homme dont l'énergie avait soutenu si victorieusement une épreuve où les plus courageux faiblissent. Néanmoins, cette sympathie était tacite aussi bien qu'irraisonnée Fergus et Randal ne s'étaient jamais parlé.

Un soir, c'était Paddy O'Chrane qui était de faction et c'était au tour de Jack Oliver de travailler. Jack se mit en besogne comme d'habitude dès que le long matelot lui eut jeté l'instrument d'acier que Fergus avait vu scintiller sur les couvertures la première nuit de sa convalescence. Mais Jack ne travailla pas longtemps ce soir-là. Au bout d'une demi-heure à peine, le bruit sourd de la scie cessa tout-à-coup.

— Paddy! Randal! Roberts! cria Jack dans un moment de joie folle, — le trou est fait.

— C'est bon! répondit Randal avec indifférence: — laisse-moi dormir.

— Jack, misérable coquin! s'écria Paddy O'Chrane qui déchargea un énorme coup du plat de son coutelas sur la couchette vide d'Oliver: ne peux-tu dormir comme un chrétien, que Dieu me damne, sans rêver tout haut et bavarder, — je me donne au diable! — comme un demi-cent de commères!...

— Il a parlé d'un trou... dit l'un des gardiens d'un air soupçonneux.

Paddy déchargea un second coup sur le lit où Jack aurait dû être.

— Satan nous brûle! Peter Bridgewell, il a parlé de trou, triste sot, mon ami, je pense que vous pouvez avoir raison.

— Peut-être ont-ils percé... voulut interrompre le gardien.

— Peut-être, comme vous dites, Bridgewel, je souhaite que le démon nous étrangle!... Mais si vous faisiez attention à vous, Peter, tonnerre du ciel! vous verriez que Tom Bence vous a volé votre mouchoir dans votre poche, pendant que

vous me regardiez avec des yeux d'oison étonné, —que je sois pendu et vous aussi !

Jack profita du mouvement que fit Bridgewell en cherchant son mouchoir, pour se couler prestement sous ses couvertures.

Le lendemain, à l'heure de la promenade sur le pont, l'œil le plus exercé n'eût pu saisir aucun signe d'agitation parmi les condamnés. Cependant l'évasion était résolue et fixée à la nuit suivante. Bob Lantern, qui ne s'était montré de la semaine, reparut tout-à-coup ce jour-là.

— Oh ! mon joli monsieur, dit-il à Fergus, que vous voilà redevenu vaillant ! Monsieur Moore est un habile homme.

Il fit mine de s'éloigner, mais, saisissant un moment où personne ne l'observait, il s'approcha de Fergus et lui glissa rapidement ces paroles :

— C'est pour cette nuit... Si on ne vous tue pas, vous vous sauverez, et on ne vous tuera pas, si vous donnez le mot d'ordre.

Se sauver ! revoir l'Angleterre, Mary ! se retrouver à la fois en face de ses amours et de l'adversaire que cherchait son implacable haine !... Fergus voulut interroger Bob, mais Bob était une anguille qu'on ne saisissait point aisément. Fergus l'aperçut deux ou trois fois sur le pont, souriant aux uns, tournant autour de la poche des autres, et ne put jamais réussir à le joindre.

Il alla s'asseoir contre les bastingages et tourna son regard vers la côte dont les profils bleuâtres se détachaient sur le gris mat du ciel britannique. — Depuis quinze jours, toutes ses idées étaient revenues, idées de tendresse et de vengeance. Ces deux préoccupations se combattaient en lui et lassaient son esprit faible encore. Il aimait Mary autant qu'un homme ardent et jeune et vierge de tout attachement peut aimer une femme. L'inconstance de son caractère ne pouvait influencer l'entraînement de cette première passion puisqu'il ignorait lui-même encore cette inconstance. Il se croyait lié pour la vie et mettait tous ses espoirs de bonheur en Mary. L'idée qu'on pût devenir froid et oublier après avoir aimé si chaudement lui eût semblé alors mensonge ou folie.

Mais sa haine était bien forte aussi : sa haine demeurait entière, inébranlable, parmi les suaves rêveries de son amour. Ses récens malheurs et l'injustice de cette société brutalement inique, dont l'arrêt le rejetait meurtri, malgré son innocence, dans les rangs des plus éhontés scélérats, ajoutait des motifs personnels à sa passion de vengeance, et, plus que jamais, du fond de son cœur, s'élevait, menaçant, le cri de Chrétien O'Breane à l'agonie : — Guerre à l'Angleterre !

Toutes ces pensées roulaient confusément dans son cerveau, tandis qu'il regardait la côte. Il ne s'apercevait pas qu'un groupe de déportés s'était insensiblement formé autour de lui et le séparait complétement des sentinelles échelonnées sur le pont.

Ceux qui le serraient de plus près étaient Randal Graham et Jack Oliver, celui-ci cachait sous sa chemise un couteau de table aiguisé.

— Voilà un beau garçon qui n'est pas bavard, dit de loin Tom Bence : — Jack, mon ami, tâche donc de voir un peu de quelle couleur sont ses paroles.

Fergus leva les yeux et tressaillit en se voyant ainsi cerné. Son premier mouvement fut de chercher une issue, mais Randal lui tenait déjà les deux bras par derrière. — Il se souvint alors de la dernière recommandation de Bob et eut comme une vague idée de ces paroles prononcées à son chevet par le mendiant le jour où il s'était éveillé de son délire, mais ces paroles lui échappaient d'autant mieux qu'il tâchait davantage à les ressaisir.

Jack Oliver se planta devant lui.

— Si tu bouges, tu es mort, dit-il en posant la pointe de son couteau sur le cœur de Fergus : — si tu cries, je te tue !. Voyons si tu sais parler en bon anglais, *Gentleman of the Night* ?

Fergus hésita, bien que cette demande rafraîchît ses souvenirs et lui mît sa réponse, comme on dit vulgairement, sur le bout de la langue.

— Allons, Jack ! dit Tom Bence.

Oliver fronça le sourcil, mais à ce moment même, Fergus se sentit serrer le bras par derrière, et la voix de Randal murmura quelques mots à son oreille.

— *And son of the Family !* répondit-il aussitôt.

Oliver remit prestement son couteau sous sa chemise.

— Tiens ! tiens ! dit Tom Bence : — tout est pour le mieux, car on aurait eu de la peine à le faire disparaître comme il faut... Mais du diable si je n'ai pas cru...

— Il y a tout de même des choses durement étonnantes ! fit observer Bob en exécutant une heureuse tentative de soustraction dans la poche de Tom Bence, d'où il retira le mouchoir de Peter Bridgewell.

— Séparez-vous, Dieu nous punisse, rebuts de Newgate ! cria de loin le matelot O'Chrane : — je veux être pendu, comme vous le serez tous jusqu'au dernier quelque jour, si les étrivières ne jouent pas avant ce soir !

Les déportés se dispersèrent. Randal seul demeura appuyé contre le plat-bord, auprès de Fergus. Celui-ci voulut le remercier : car c'était Randal qui lui avait soufflé la réponse au mot d'ordre.

Mais à peine O'Breane eut-il ouvert la bouche, que l'Écossais lui jeta un regard d'indifférence glacée et tourna le dos pour s'éloigner lentement.

La nuit venue, la ronde eut lieu comme à l'ordinaire, et Fergus remarqua que les gardiens étaient cette fois tous les quatre de ceux qui se relayaient d'habitude devant sa couchette et jetaient la scie soit à Oliver, soit à Graham.

Dès que la ronde fut partie, il se passa une scène fort extraordinaire. Quatre déportés quittèrent leurs lits et s'approchèrent des gardiens qui tirèrent eux-mêmes de leurs poches de fortes cordes à l'aide desquelles ils se laissèrent lier solidement.

— Tonnerre du ciel ! murmurait pendant qu'on le garrottait le maigre et digne matelot Paddy, — je veux être pendu et, Satan me brûle ! j'en prends le chemin, tempêtes ! — si la *Famille* ne nous doit pas de bonnes rentes pour un si beau coup !... Serre plus fort, Jack, fangeux coquin, mon brave compagnon !... Et maintenant détalez, vile sequelle ! Il y a un canot qui vous attend à la bouée... Bon voyage, Dieu nous damne tous !... et que le diable vous emporte.

Les quatre gardiens se roulèrent en tous sens sur le plancher, sans doute pour mettre de la poussière à leur uniforme et faire croire à une lutte désespérée, puis l'évasion commença.

On retira la partie sciée de la paroi du ponton avec des précautions infinies. Trente condamnés étaient déjà à la mer qu'aucun bruit révélateur ne s'était fait encore. Il ne restait plus dans l'entrepont qu'une dizaine d'hommes, malades ou ne sachant point nager, Randal et Fergus.

— Allons ! mille misères ! dit O'Chrane, dépêchez-vous ! les cordes m'entrent dans la chair !

Fergus mit sa tête dans l'ouverture. Randal l'arrêta par derrière.

— Où allez-vous ? demanda-t-il.

Fergus, étonné de cette question, demeura sans réponse.

— Vous allez chercher, reprit lentement Randal, ce que vous aimez et ce que vous haïssez... Je sais votre histoire, votre amour qui est celui de tout le monde, vos espoirs de haine, qui sont ceux d'un grand homme ou d'un fou.

— Et comment le savez-vous ? dit Fergus qui ne connaissait nul confident de sa pensée.

— Vous aviez déjà le délire à Newgate, répondit Randal et j'étais votre compagnon de cachot... Ecoutez-moi... Mary Mac-Farlane, votre maîtresse, est la femme de l'Honorable Godfrey de Lancester...

Fergus s'appuya, tremblant, à sa couchette.

— Dites-vous vrai ? murmura-t-il.

— Je dis vrai... Je suis du pays de Mac-Farlane et je connais le noble Angus tout aussi bien que vous... Voilà pour votre amour. Quand à votre haine, il faut des monceaux d'or

pour combattre l'Angleterre, et à Londres où vous devrez vous cacher, c'est la misère qui vous attend!

— Dépêchez-vous, coquins stupides! cria Paddy.

Fergus fit encore un mouvement pour s'élancer à la mer. Randal l'arrêta une seconde fois.

— N'allez-vous donc point vous sauver vous-même? demanda Fergus.

— Non. Il me faut de l'or, à moi aussi... J'ai ma haine qui ressemble à la vôtre comme la raison peut ressembler à la démence... Je hais Londres. Autrefois, nous autres highlanders, nous étions des hommes vaillans, aux proportions héroïques et terribles... Londres a fait de nous des animaux curieux dont les enfans regardent les jambes nues et le plaid bariolé... Je veux être l'homme le plus riche de Londres... C'est là une vengeance.

— Et où pensez-vous trouver cette opulence?

— Là où fourmillent des hommes résolus, désespérés, avides...

Fergus baissa la tête et devint pensif.

— Par le trou de l'enfer! s'écria Paddy O'Chrane: — Voilà bien les deux plus imbéciles scélérats que je connaisse... A l'eau! tonnerre du ciel! à l'eau, Satan et ses cornes! à l'eau!

Fergus se tourna vers Randal et le regarda fixement.

— Y a-t-il beaucoup de ces hommes dont vous parlez à Botany-Bay? demanda-t-il.

— Beaucoup... des hommes intrépides, patiens, intelligens, indomptables... Des hommes qui peuvent assassiner, mais ne savent point trahir un serment... Des hommes qui, disciplinés et conduits par une haute pensée, renverseraient un empire...

Fergus jeta un dernier regard vers la côte d'Angleterre où quelques lumières brillaient dans le lointain, et ferma l'ouverture qui avait donné passage à ses compagnons.

Randal et lui s'étendirent sur leurs couchettes.

CHAPITRE X.

BOTANY-BAY.

Le bay-ship le *Van-Diemen*, portant à son bord cargaison complète de déportés à destination du port de Sidney, parmi lesquels se trouvaient Fergus O'Breane et Randal Graham, manœuvrait à la hauteur des îles du cap Vert.

Le capitaine du ponton le *Cumberland*, de Weymouth, n'avait point eu beaucoup de primes à toucher pour les déportés confiés à ses soins. En revanche, Paddy O'Chrane et ses trois compagnons avaient encaissé force coups de lanière, suivant la méthode appliquée encore aujourd'hui envers les libres sujets de sa majesté. La punition s'était bornée là, parce que Paddy, faisant usage de son éloquence ordinaire, avait prouvé clair comme le jour que son énergie seule avait empêché Fergus, Randal et ceux qui ne savaient point nager de se jeter à l'eau.

Quant au jeune docteur Moore, la *Famille* avait compensé pour lui et au-delà les libéralités philanthropiques du gouvernement.

C'est un véritable paradis flottant qu'un bay-ship bon voilier, portant nombreuse compagnie. Ici encore le capitaine et le chirurgien ont une prime pour chaque condamné rendu, sans avaries, aux établissemens de l'Australie. En conséquence, ces deux fonctionnaires rivalisent de soins et de tendresses envers les criminels confiés à leur sollicitude. Vous diriez deux excellens pères veillant jour et nuit au bien-être d'une nombreuse famille.

Un de nos recueils périodiques qui compte des hommes éminens dans toutes les spécialités parmi ses rédacteurs, le *London Magazine*, donnait, il y a quelques années, des détails d'un intérêt réel sur ces traversées de condamnés. Rien ne leur manque en vérité, ou plutôt ils ont tout à profusion. L'état, qui leur fait ces loisirs, n'y va pas de main morte. Ce que chacun d'eux dévore en un seul repas, suffirait a deux ouvriers robustes et pourvus d'un appétit normal. « Le dimanche, dit la revue précitée, on leur sert à diner une livre de roastbeef et une livre de plumpudding: le lundi, égale quantité de porc au milieu d'une purée de pois... Le vendredi, du bœuf, du riz et du plumpudding... A la nuit tombante, on verse à chacun d'eux *une demi-pinte de vin de Porto*... »

Que d'honnêtes gens, bon Dieu! voudraient avoir un pareil ordinaire!

Le vin de Porto surtout ne mêle-t-il pas une dose d'agréable à l'utile, représenté par le bœuf rôti et la purée de pois?

Certes, les citoyens d'un pays assez opulent pour convier ses malfaiteurs à de tels festins doivent mener une royale vie, car comment penser que le gouvernement songe à gorger des criminels avant de venir en aide à l'innocence indigente?

Evidemment ce serait là un éloquent appel au crime...

Et les choses vont ainsi pourtant, absolument ainsi. C'est le même pays qui entasse les provisions de toute sorte dans la cale des bay-ships et qui laisse périr cinquante mille malheureux dans les caves de Saint-Giles. Les hommes qui se régalent de plumpudding sur la route de Botany-Bay et ceux qui meurent de faim faute de trouver dans les ordures de Londres assez de pelures de pommes de terre sont Anglais les uns et les autres. Seulement les premiers ont l'inestimable avantage d'avoir commis un crime.

Il y a une chose surprenante, invraisemblable, miraculeuse, c'est qu'il se puisse trouver encore en Angleterre un homme pauvre et honnête à la fois.

Car il s'en trouve encore çà et là. — Mais la logique finit toujours par vaincre tôt ou tard. Cette exception anormale prendra fin, et il nous faudra, un jour venant, percer des meurtrières à nos maisons, pour nous défendre contre les candidats à la déportation.

Fergus O'Breane reprenait rapidement ses forces. Une fois la maladie domptée, sa jeune et riche nature réagit et sembla vouloir effacer la trace de ce temps d'arrêt en se développant plus vite et mieux. Fergus sentait chaque jour en lui-même une vigueur nouvelle: il sentait en même temps son intelligence grandir et sa volonté se rasseoir.

Comme en pleine mer les actions des condamnés sont contrôlées seulement eu égard à la sûreté du navire, il en résulte une liberté presque complète. Fergus et Randal purent donc aisément se rapprocher et nouer entre eux des rapports de tous les jours. Il y avait certes une large distance de Fergus à Randal, qui était en définitive un voleur de grand chemin. Mais Fergus avait découvert sous son esprit inculte et comme dépourvu de la science du bien et du mal, une sorte de hauteur native mêlée à un jugement droit et profondément perspicace. L'Ecossais avait en outre une hardiesse de pensée, qui, jointe à la fermeté spartiate que nous lui connaissons, pouvait, en quelque position qu'il se trouvât placé, le sortir des rangs vulgaires et porter sa tête au dessus de la foule.

Randal, comme on dit vulgairement, n'avait point jusqu'alors trouvé son maître. Tout obstacle avait plié sous la sauvage énergie de sa volonté. Lorsqu'il se rapprocha de Fergus, ce fut par un vague sentiment de pitié. Fergus était beau, et l'on sait quel prestige a la beauté pour les enfans de la nature. De plus, dans les cachots de Newgate, Randal avait reçu les involontaires confidences de sa fièvre, confidences sans portée précise, puisque le plan de Fergus n'était ni arrêté ni conçu, mais par cela même confidences plus étranges et faites davantage pour frapper l'esprit amant du merveilleux d'un montagnard d'Écosse. Lui aussi, d'ailleurs, avait son idée fixe, qui, sauf l'étendue, ressemblait pour un peu à la pensée de Fergus.

Comme nous l'avons vu dans leur premier entretien, Randal tint le haut bout. Il était l'homme qui conseillait et venait de rendre un service.

Quiconque lui eût demandé, après un mois écoulé depuis lors, pourquoi les rôles avaient changé, pourquoi Fergus avait pris sur lui un entier empire, pourquoi, lui, plus âgé, plus expérient, plus fort, soumettait son esprit à celui de son jeune compagnon, l'aurait à coup sûr trouvé sans réponse. Peut-être ne s'en apercevait-il point. Toujours est-il que le fait n'était pas contestable. Non seulement la supériorité n'était plus de son côté, mais l'égalité se rompait chaque jour davantage et, au bout d'un mois, si Randal eût interrogé sa conscience, il y aurait découvert les sentimens d'un serviteur subjugué, dévoué jusqu'à être enchaîné moralement à la destinée d'un ami de quelques jours, qui, par une série de transitions imperceptibles, mais rapides dans leurs successions incessantes, était devenu son maître.

Randal, après Mary Mac-Farlane, fut le premier qui subit ce charme occulte et irrésistible. Les autres suivirent. Quiconque approcha Fergus O'Breane et n'eut point pour le haïr de ces motifs auxquels, avant tout, les hommes obéissent : l'amour, l'ambition, la vengeance, fut attiré, séduit, subjugué. — Quiconque le prit en haine fut vaincu et brisé. Hommes et femmes s'élancèrent vers lui d'une ardeur égale. Il fut Dieu pour les unes, roi pour les autres, et de même que l'amour qu'on ressentait pour lui arrivait au délire, de même l'amitié qu'il inspirait s'alliait inévitablement au respect.

Il est un travers commun à tous les vastes esprits contre lequel Fergus eût échoué peut-être dès l'abord. Ceux qui rêvent de grandes choses ne peuvent s'aviser que de grands moyens : or, les grands moyens sont souvent hors de portée tout autant que le but. Randal se trouva sur le chemin de Fergus pour lui sauver cet écueil. Il mit son sens pratique parmi les fulminantes théories de ce terrible poète qui rêvait la chute d'un empire comme on rêve un drame ou une tragédie, sans penser qu'ici-bas il faut à toute œuvre un point de départ, et que le symbolique fils de Dédale, Icare, n'eût pas même pu essayer ses ailes de cire s'il ne fût monté au sommet d'une haute tour.

Randal Graham servit en quelque sorte de repoussoir au pénétrant mais trop audacieux génie de Fergus. Il lui montra les problèmes, ce qui fut une occasion de les résoudre.

Et, dès ce temps, comme toujours depuis, Fergus se servit de l'instrument que la destinée mettait entre ses mains. Il l'aima. Mais il ne l'éleva point à la dignité de confident. Chaque problème résolu resta en lui. Randal, ignorant et devant ignorer toujours le plan de la grande bataille, ne connut que les détails suggérés par lui-même, quelques projets d'escarmouche où il devait faire le coup de fusil en tirailleur.

La traversée fut longue. Durant les heures de promenade sur le pont, Fergus fut initié à la constitution de la Grande Famille Londonnienne, qui, à part ses cent mille adhérens, se rattache de manière ou d'autre, par des liens étroits ou larges, tous les *outlaws* des Trois-Royaumes.

Randal et lui parlèrent aussi de Mary bien souvent, de Mary et d'Angus pour lequel O'Breane se sentait un attachement de frère. Mary avait été enlevée à la ferme de Leed, en Écosse, par l'honorable Godfrey de Lancester qui l'avait épousée à Gretna-Green.

La perte de Mary était pour Fergus une cruelle souffrance, mais les labeurs de son intelligence lui sauvaient le désespoir. — Quant à l'héritier de White Manor, Fergus, à proprement parler, n'éprouvait point pour lui de haine, pas plus qu'il n'éprouvait de haine pour le séducteur de Betsy.

On eût dit que sa faculté de haïr était complétement absorbée ailleurs et ne pouvait plus être affectée par ces aversions d'homme à homme qui se taisaient devant le cri de guerre implacable et puissant poussé contre l'Angleterre elle-même.

Après une traversée de cinq mois, durant laquelle on n'avait relâché qu'une seule fois sur la côte du Brésil, le bayship arriva en vue de Sidney. Dès ce moment, Fergus et Randal avaient arrêté un projet d'évasion, dont l'exécution indéfiniment remise devait avoir d'importans résultats.

Le canon de Sidney avait annoncé l'entrée en rade du *Van-Diémen*, et le pavillon d'arrivée était hissé à la pointe de South-Head. La péniche du pilote royal accosta bientôt après le navire et le conduisit jusqu'au milieu du port. Là plusieurs formalités s'accomplirent, à la suite desquelles le maître du port prit dans son canot le capitaine et le chirurgien pour les conduire à la maison du gouvernement.

Le capitaine était à peine parti que cent barques quittèrent le bord à force de rames et entourèrent le *Van Diémen* en un clin d'œil.

Sur ces barques, joyeusement pavoisées, on riait, on chantait, on criait. C'était une immense clameur de bienvenue.

On voyait sur ces barques des hommes, des femmes, des enfans. Tout cela était gras et frais, tout cela regorgeait de santé. Un sourire béat embellissait uniformément toutes les physionomies. Cette population respirait la plénitude du bien-être matériel.

Aux temps du paganisme, il y avait comme cela, disent les poètes, un petit coin du globe où le malheur était inconnu. Ce lieu fortuné avait nom l'Arcadie. Il était habité par des bergers candides et des bergères roses, innocens, les uns et les autres, autant et plus que leurs brebis. L'enfance y était sainte, l'âge viril paresseux, mais irréprochable : la vieillesse, ornée de barbes blanches, s'y couronnait philosophiquement de pampres et buvait du verjus dans des coupes de pierre, comme il convient à des pasteurs de grand âge, élevés dans la crainte de Bacchus. Tout avait, en un mot, dans cette molle et douce Arcadie des temps mythologiques un enfantin parfum d'innocence et de naïveté. Volontiers croirions-nous que les loups n'y avaient point de dents.

Cette Arcadie mourut un beau jour, empoisonnée par sa propre fadeur. Flûtes à trois trous, pipeaux enrubannés, bergères joufflues, houlettes fleuries, tout cela descendit à la fois dans la tombe.

Nous autres qui sommes des chrétiens, mieux que cela, des chrétiens réformés, nous avons ressuscité l'Arcadie. Seulement, comme les mœurs ont changé, nos bergers mangent d'énormes tranches de bœuf, au lieu de sucer le sucre liquide du lotus; au lieu de boire du lait, ils s'enivrent de rack.

Notre Arcadie, nous en faisons serment, ne se mourra jamais de fadeur. Bergers et bergères y possèdent un parfum très suffisamment relevé. Ce n'est plus l'innocence, candide jusqu'à la niaiserie, c'est le crime obèse, prospère, qui se repose et s'engourdit dans l'abondance : c'est le serpent faisant la sieste et que le travail de la digestion endort : c'est Newgate, transformé tout-à-coup en paradis terrestre.

Le but est atteint, nous le pensons. Les mauvais instincts se taisent dans cette absence complète de besoins. Celui qui volait pour manger, qui assassinait pour vivre, ne vole plus et n'assassine plus.

Mais n'est-ce pas chose étrange et honteuse? Si la société, qui est forte, doit user parfois de clémence envers le crime, est-ce à dire qu'il faille descendre jusqu'à la faiblesse? N'a-t-elle pas l'air, en agissant ainsi, de capituler avec qui l'attaque, elle dont l'oreille se ferme toujours au malheureux dont la seule arme est la prière? Quoi! vous que la misère entoure et presse de toutes parts, vous dont les palais s'élèvent littéralement au sein de la fange, vous possédez au loin un lieu de refuge aussi vaste qu'opulent, un Chanaan dont la surface envelopperait dix fois l'Angleterre, un paradis où toute cette tourbe agonisante dont le râle inquiète votre sommeil, retrouverait aisément la force et la vie, et vous ne signez pas un seul passeport pour cette terre promise sans qu'on vous y force le pistolet sous la gorge! Vous repoussez ceux qui vous implorent, vous cédez à ceux qui menacent! Sous prétexte de punir vous récompensez, et pour mériter vos bienfaits, il faut obtenir de vos cours de justice un certificat de massacre et de pillage! Ah! c'est de l'égoïsme

sans doute, mais de l'égoïsme stupide encore plus qu'infâme, de l'égoïsme qui passe par la lâcheté pour atteindre la démence!

Qu'arrive-t-il? — Nous ne parlons plus de la misère affreuse qui vous assiége et que vous traitez à la manière des sauvages de la Louisiane, qui guérissent leurs malades à coups de tomahawk, de cette misère envahissante qui monte, qui monte sans cesse et vous étouffera quelque jour: nous parlons seulement des loisirs abondans et faciles prodigués à nos criminels. — Qu'arrive-t-il? Les condamnés sont de deux sortes: les uns font le mal par nécessité, les autres par goût. Le crime a ses pontifes, et la vocation, cette bizarre conseillère, entraîne là comme ailleurs. Sur les premiers, votre action est entière. Vous les gorgez: ils vous oublient: tant qu'ils trouveront leur potion assez forte, avec eux, vous aurez la paix. Leur but est atteint. Ils vous demandaient la bourse ou la vie, vous leur donnez la bourse, ils vous laisseront la vie.

Mais les autres, les fanatiques du mal, ces cœurs artistement pervers qui se plaisent uniquement en des trames diaboliques et nuisent pour nuire, comme un avare amasse pour amasser, pensez-vous les réduire? Ne savez-vous pas que, déportés une fois, ils reviennent: Par où? Qu'importe? Ils reviennent, voilà le fait, ils tombent des nuages, ils sortent de terre. Ils reviennent, en un mot, plus forts, plus ardens, plus savans dans le crime. Botany-Bay est une université comme Oxford, et Dieu sait que les bacheliers de l'une sont plus retors que les docteurs de l'autre, ils reviennent, et, vous ne l'ignorez pas, la déportation en a fait des démons véritables que nulle barrière n'arrête, que nulle force ne peut saisir, et qui vont augmenter ce ténébreux sénat des malfaiteurs de Londres qui rendrait, hélas! pour la vigueur d'esprit, la justesse et la pénétration du coup d'œil, cinquante points en cent à votre immobile pairie!

D'où il suit que la paix achetée, la capitulation subie, le *black-mail* payé ne désarment que les moins dangereux parmi vos ennemis.

L'arrivée du bay-ship est toujours un moment de fête pour la colonie. Les anciens complices se reconnaissent et se saluent. On se rappelle mutuellement ses hauts faits, on parle du bon temps.

Mais il y avait une autre raison, une raison spéciale pour que le *Van-Diemen* fût accueilli à merveille. Ce navire en effet portait, outre les condamnés, une cargaison entière de femmes que les premières maisons de Sidney et de Paramatta avaient commandées à leurs correspondans de Londres*. Chacun était pressé de voir ces nouvelles venues, et les matelots avaient grand'peine à empêcher les curieux de faire irruption sur le pont.

Le débarquement s'opéra quelques jours après seulement, parce que la coutume est que le surintendant des travaux publics vienne à bord quand les condamnés sont déjà restaurés par des vivres frais et habillés de neuf, pour choisir ceux d'entre eux qui doivent être employés par le gouvernement. Les déportés, aussitôt qu'ils eurent pris terre, se rangèrent en bataille et subirent l'inspection du gouverneur.

Ce gouverneur, gentleman estimable, qui, entrant à pleines voiles dans la pensée de ses maîtres, avait puissamment contribué à faire de Sidney un véritable lieu de plaisance, adressa des félicitations au capitaine, des complimens au docteur et une touchante allocution à ses nouveaux administrés. Cela fait, les industriels australiens s'approchèrent et firent leur choix, s'engageant à répondre pour tout condamné employé à leur service. Ceux des arrivans qui ne trouvèrent point de caution furent conduits en prison.

Les industriels dont nous avons parlé étaient, bien entendu, des libérés admis aux droits civiques de la Nouvelle-Galles du Sud, après expiration de leur peine, ou même avnat par rescrit du gouverneur; — ou bien encore de simples condamnés, *légitimés* par un mariage contracté dans la colonie.

N'est-ce point un diagnostic certain et positif de la renaissance de l'âge d'or que cette extrême faveur accordée à des mariages qui se fabriquent Dieu sait comme et se rompent avec la même facilité? Voici d'un côté un incorrigible coquin, de l'autre une créature ayant bu toutes les hontes. Tous deux sont aux fers. Ils se marient ensemble: ce seul fait les libère. Le coquin devient un honnête gentleman, la créature passe à l'état de lady respectable, et c'est avec considération que les soldats du gouvernement les relèvent, lorsque le rack les couche maritalement dans quelque ruisseau de Sidney.

Fergus et Randal, n'ayant point trouvé de caution à Sidney, furent dirigés tous les deux sur Paramatta.

La vie des condamnés à la Nouvelle-Galles du Sud est heureuse et uniforme. Randal et Fergus, placés chez le même maître, continuèrent à jeter les fondemens de leur œuvre. Au bout de six mois, le plan, suffisamment mûri, dut recevoir un commencement d'exécution: Randal se maria.

Il y avait à Paramatta une fileuse*, du nom de Maudlin Wolf, dont la vie était tout un roman. On pensait qu'elle était d'origine française, et son acte de condamnation la désignait en effet sous le nom de Madeleine Le Loup, dite la contessa Cantacouzène. A Londres, où elle avait élu sa résidence dès sa première jeunesse, elle avait été longtemps la Lionne. Sa beauté n'avait jamais dû être très grande, mais les dandies d'un certain âge gardaient encore un galant souvenir des grâces infinies de sa personne, et soutenaient que depuis la contessa il n'y avait point eu à Londres d'aventurière parfaite en tous points. Elle était bien faite et de tournure charmante, quoique sa taille fût beaucoup au-dessous de la moyenne, et possédait, paraîtrait-il, au degré suprême la science d'attirer à elle les cœurs les plus froids et de délier les cordons des bourses les plus solidement nouées.

Durant plusieurs saisons, elle éblouit Londres de son faste, et ruina plusieurs banquiers, enragés à jeter l'argent d'autrui par les fenêtres. Puis, au beau milieu de ses triomphes, impliquée dans la fameuse affaire des diamans de la duchesse de Devonshire, elle fut convaincue de recel et jetée sur un ponton.

Ce fut une perte pour la *Famille*, car Maudlin Wolff ou la contessa Cantacouzène était bien la plus adroite femme qu'on pût voir, et le résultat des services qu'elle avait rendus en livrant à l'association la caisse de ses opulens protecteurs ne se peut point calculer.

On ne se corrige pas facilement d'une paresse contractée parmi les molles douceurs d'un luxe effréné. A la Nouvelle-Galles du Sud, Maudlin expia cruellement sa prospérité passée. Si faible en effet que soit la tâche imposée à tout condamné, cette tâche devenait trop lourde pour les doigts délicats de la comtesse Cantacouzène. Durant les premiers temps de son séjour à Sidney, elle dépensa, pour se soustraire au travail, toutes les finesses de cette diplomatie féminine qui avait assuré son empire à Londres. Elle était jeune et jolie alors, le charme opéra. Quelque gros libéré la couvrit de sa protection intéressée.

Mais il y avait bien longtemps que Maudlin était dans la colonie. Les grâces de sa petite personne, grâces mignardes, gentilles, provocantes, mais qui avaient besoin pour plaire de s'allier à la jeunesse en toute sa fleur, diminuèrent insensiblement, puis disparurent. Maudlin comtesse eût encore dominé par l'adresse recherchée de son esprit, mais à Sidney cette monnaie n'a point cours.

On envoya Maudlin à Paramatta. Premier exil, première chute

Là il fallut travailler. Maudlin essaya, puis elle s'enfuit. — On la dirigea sur George's-River. Nouvelle révolte et nouvel exil.

Windsor! noble nom dont l'harmonie royale réveille sans doute un souvenir au cœur des criminels les plus endurcis!

* Ces commandes se font suivant la formule: — « Sur le vu de la présente, il vous plaira nous expédier cinquante femmes d'âges assortis, en bon état d'esprit et santé, dont passerez les frais en compte, etc. »

* A Paramatta, les condamnés cardent la laine, la filent, puis la tissent pour confectionner, avec l'étoffe qui en résulte, les habillemens des condamnés.

— La pauvre Maudlin devait descendre plus d'un degré encore de l'échelle de la misère. Windsor était en ce temps l'établissement le plus éloigné de Sidney, le plus triste et le moins habitable, mais, comme Maudlin y montrait encore des sentimens de révolte, on lui mit un collier de fer au cou et on la descendit dans les mines de Coal-River.

Elle resta un an dans les mines. Lorsque sa peine fut terminée, ses compagnes ne la reconnurent point : son visage avait pris d'innombrables rides ; sa taille était courbée : elle était vieille.

Cependant, son cœur restait jeune, et son esprit remuant, inquiet, actif outre mesure, gardait toute sa vivacité. Elle travailla pour ne point retourner aux mines ; mais il y avait au dedans d'elle une rancune profonde contre ses persécuteurs. Elle s'ingénia, elle se remua ; usant de l'astuce singulière qui faisait le fond de son esprit, elle parvint à susciter au gouvernement nombre de tracasseries.

A l'époque où Fergus et Randal arrivèrent à Sidney, Maudlin Wolf était un personnage avec lequel il fallait compter. Elle était liée avec tous les mécontens, avait la confiance des plus dangereux membres de la *Famille* déportés, et entretenait des relations occultes avec cette partie indisciplinée de la colonie, qui sera éternellement en guerre contre l'autorité.

On se disait cela ; on affirmait que Maudlin connaissait parfaitement la retraite de Smith le Méthodiste, qui avait tiré un coup de pistolet sur le gouverneur ; on prétendait qu'elle avait plus d'une fois passé les barrières et pris le chemin des Montagnes-Bleues pour porter des avis au tueur de bœufs sauvages Waterfield, lequel ruinait tous les bouchers de la colonie en massacrant des troupeaux entiers, et vendait la viande à si bas prix, que les ouvriers, repus, ne voulaient plus travailler. Le gouvernement recueillait ces bruits : mais Maudlin était insaisissable.

Ce fut Maudlin Wolf qu'épousa Randal Graham, — pour être libre d'abord, — et ensuite pour s'aboucher par son entremise avec Smith, Waterfield et quelques autres aventuriers audacieux dont il lui était important de s'assurer le concours.

CHAPITRE XI.

LE ROI LEAR ET LA REINE MAB.

Il y avait six hommes réunis autour d'un grand feu qui tenait le centre d'une étroite clairière située au milieu d'un bois épais. La nuit était sombre et sans lune. L'œil, en suivant la fumeuse spirale qui s'élançait du foyer, n'apercevait, sur le fond noir des ténèbres, que troncs hauts et sveltes, rougis d'un côté par l'éclat de la flamme, et couronnés à leurs cimes du grêle feuillage des forêts tropicales.

Devant la flamme, sur deux fourches fichées en terre, un troisième bâton, placé horizontalement, soutenait un énorme quartier de kanguroo de la grande espèce, lequel, rôti à demi, envoyait à la ronde les appétissantes effluves de son fumet savoureux.

Dans l'ombre, apparaissait vaguement, lorsqu'un souffle d'air faisait la flamme plus vive, le profil écrasé d'une hutte recouverte de branchages, aux parois de laquelle s'appuyaient deux ou trois de ces fusils aux canons noirs, veinés de sombres rubans d'acier, dont la fabrication anglaise avait seule alors le secret.

Les six hommes étaient rangés en demi-cercle. C'étaient d'abord Randal Graham et Fergus O'Breane, portant chacun autour de leur veste de déportés une ceinture chargée de pistolets.

Après eux, venait un jeune homme à mine posée, sérieuse, presque ascétique, qui tournait d'une main la broche improvisée où rôtissait le quartier de kanguroo et de l'autre caressait la reliure, rendue luisante par un long et fréquent usage, d'une petite bible, ornée de fermoirs de métal. On l'appelait le major, ou Smith le Méthodiste. Sous ce dernier nom, il avait été condamné, pour vol dans une église, à quinze ans de déportation.

L'homme qui s'asseyait sur l'herbe auprès du dévot méthodiste, avait une belle figure, entourée d'une barbe épaisse, ce qui indiquait suffisamment son métier de sauvage, car la barbe est proscrite à Botany-Bay aussi sévèrement qu'à Londres, et vous n'y trouveriez pas un seul scélérat honorablement établi qui n'eût le menton pelé avec un très grand soin. En ce pays bienheureux où deux douzaines de vols et trois ou quatre assassinats suffisent à peine à donner aux gens un relief convenable, la barbe est déclarée *shoking*. De fait, la barbe prête un aspect farouche, et les doux gentlemen de Botany-Bay n'ont pas besoin de cela.

Le sauvage, non rasé, voisin de monsieur Smith, se nommait Waterfield et avait quitté Sidney pour faire la guerre à ces myriades de bœufs, issus, dit-on, de trois animaux de cette espèce, apportés en 1790 par le premier gouverneur des possessions d'Australie, et qui, depuis cette époque, ont foisonné outre mesure. Ce Waterfield était grand, jeune et fort. Il poursuivait, depuis un an, son étrange commerce, malgré le gouverneur et les bouchers de la colonie. Ces derniers gentlemen avaient mis tout simplement sa tête à prix.

Le cinquième personnage était presque un vieillard. Sa physionomie, pensive et légèrement moqueuse, avait quelques rapports avec celle que les lithographes prêtent au diplomate français monsieur le prince de Talleyrand-Périgord. C'était la même pénétration de regard sous le voile prudent d'une paupière demi-fermée, la même finesse dans le jeu des lignes de la bouche, et presque le même cachet de distinction aristocratique. Nous devons dire tout de suite que le vieux Ned Braynes, plus connu sous le nom du *roi Lear*, n'avait nullement la prétention de pousser plus loin la ressemblance avec l'illustre ambassadeur.

C'était un coquin hardi, réfléchi, patient, infatigable. Ce nom de *roi Lear* qu'il a rendu célèbre dans le calendrier de Newgate, lui venait de son ancien métier * d'acteur. Les hommes de la *Famille* prononcent encore ce nom avec respect, et Noll Brye, le porte-clefs, se gratte souvent l'oreille en songeant aux bons tours de Mister Ned Braynes.

Le sixième et dernier enfin était un nègre chauve, appelé pour ce motif Absalon. Absalon avait un nez horriblement écrasé, des yeux blancs et noirs, d'énormes pommettes et quatre livres de lèvres.

Quand monsieur Smith oubliait de tourner la broche, Absalon le suppléait.

Ceci avait lieu dans les bois de palmiers et d'ignames d'Eagle-River, à cinq ou six milles sud-est de Paramatta et à seize milles environ du port de Sidney.

Nos six personnages semblaient être impatiens et inquiets. On attendait évidemment quelqu'un et il n'y avait guère que le nègre Absalon qui portât une entière attention à la cuisson du kanguroo.

— Savez-vous, monsieur Graham, dit tout-à-coup le tueur de bœufs, que je gagne cent guinées par mois dans la colonie ?

— Jusqu'à ce que la colonie vous fasse pendre, Paulus ; je sais cela, répondit Randal.

— Quant à moi, reprit monsieur Smith, je ne puis affirmer que je fasse ici de brillantes affaires, depuis que le démon m'a poussé à décharger mes pistolets sur le gouverneur... Mais il s'agit de savoir si, dans cette affaire, notre conduite sera exempte de péché ?. .

— Ouvrez votre Bible, major, répliqua Randal, et vous

* Edouard Braynes, de Birmingham, assassin du colonel Bories et de sir James Clafton de Clafton-Castle, commissaire du métropolitan police, avait joué la tragédie en province.

verrez que les fils d'Israël ne déméritèrent point le nom de peuple de Dieu en dépouillant les Philistins.

— C'est vrai ! murmura Smith ; mes scrupules vont souvent trop loin, monsieur Graham.

— Major, vous êtes un saint, dit le roi Lear, chacun sait cela, et ce fut pour ne point trop vous éloigner de l'autel que vous commites ce vol dans une église... Maintenant, Randal, mon ami, je trouve que votre femme tarde bien à venir !... La marée n'attend personne, et nous avons seize milles à faire cette nuit.

— Sans doute, sans doute, répondit Randal, mais par la même raison, Maudlin, la pauvre femme, avait seize milles aussi pour venir nous joindre.

Il se fit un instant de silence, pendant lequel on n'entendit que le murmure de la brise des nuits dans le feuillage, et le bruit tout particulier que fait l'opossum en se balançant au bout de sa longue queue, roulée autour d'une branche, pour communiquer à son corps un mouvement de fronde et franchir d'un saut l'espace qui sépare les arbres.

Absalon continuait de surveiller le rôt.

— Ah çà ! reprit Ned Braynes, je vous connais depuis longtemps, ami Randal, et j'ai confiance en vous. Quant à Waterfield, c'est un solide garçon, et personne ne peut nier que le major soit un bon chrétien. Nous voilà cinq honnêtes compagnons, le cœur sur la main ; car Absalon, prince du sang royal de Congo, n'est point déplacé auprès de gentilshommes de notre importance. Mais quel est le sixième, je vous prie?

Ceci allait directement à l'adresse de Fergus, qui n'avait point pris la parole encore.

— Le sixième est notre chef, roi Lear, répondit gaîment Randal.

Les quatre déportés considérèrent alors Fergus avec attention et défiance. Absalon lui-même écarquilla l'éblouissant émail de son œil pour le considérer mieux.

Fergus rougit. Son émotion était de la honte. Fergus se sentait monter au cœur un dégoût profond en voyant de près les hommes dont il lui fallait se faire des auxiliaires. Fergus, qui avait rêvé de royales batailles, perdait presque courage à la pensée de prendre pour soldats des assassins et des voleurs.

Cela devait être ainsi. Un sophiste se fût dit tout de suite que les compagnons du fondateur de Rome étaient aussi des voleurs et des assassins ; que les soldats de Spartacus étaient des esclaves souillés de tous les crimes ; mais Fergus n'était point un sophiste. Il sentait, et cette première revue de son étrange armée le rabaissait à ses propres yeux au rang d'un bandit vulgaire.

Mais son idée fixe avait déjà deux ans d'âge, et ce n'était pas une minute de dégoût qui pouvait le faire fléchir. Il se raidit bientôt, et sa volonté se redressa indomptable et forte comme toujours.

Les quatre condamnés avaient remarqué son émotion, et chacun d'eux était à cent lieues d'en deviner les motifs.

— Ah ! ah ! dit le roi Lear, ce beau garçon veut être notre chef?

— Quels sont ses droits? ajouta Waterfield avec un farouche mouvement d'envie.

— J'aurais cru, fit observer Smith en saluant Fergus comme eût pu faire un vrai gentleman, — que nous eussions été consultés pour le choix de notre chef. C'est là une chose, je pense, qu'il nous est permis de discuter.

— Edward Braynes, Paulus Waterfield, et vous, major ou Mr Smith, dit Randal en se levant, nous traitons ici une affaire sérieuse. Je vous connais tous et je connais ce gentilhomme. Sur ma parole, le meilleur d'entre nous ne lui va pas à la cheville : voilà mon opinion.

— Comment !... voulut s'écrier Waterfield.

— Je ne parle pas de vous, Paulus, interrompit froidement Randal ; vous êtes fort et ne craignez ni Dieu ni diable, mais voici Smith qui est fort aussi, qui ne craint rien non plus et qui a en outre l'avantage d'être le plus adroit hypocrite qui soit au monde... et pourtant, je placerais avant Smith notre joyeux roi Lear, qui tourne les gens à son gré, qui devine tout et n'est jamais en peine.

— Je te vois venir, Randal ! interrompit à son tour Edward Braynes en riant ; — nonobstant ce pompeux éloge, tu vas nous dire que tu me préfères ton protégé?...

— Vous n'y êtes pas, roi Lear !... vous oubliez Absalon, qui n'a pas son pareil pour rôtir un quartier de kangaroo et pour bien d'autres choses... Je vous préfère Absalon... je me préfère à Absalon... et je déclare que je suis un enfant auprès de Fergus O'Breane.

— Momeries que tout cela ! gronda Paulus, mécontent de la dernière place qui lui était assignée

— Nul ne vous défend, Waterfield, répliqua Randal, de continuer votre commerce durant les douze années qui vous restent à faire

— C'est comme cela ! s'écria le tueur de bœufs en rougissant de colère ; — et si je vous dénonçais, moi !

— Laissez, dit Fergus en passant devant Randal qui s'apprêtait à répliquer. — Que faut-il faire à cet homme pour lui prouver que je vaux mieux que lui?

Le tueur de bœufs sauta sur ses pieds en écumant de rage.

— Il faut me montrer que ton sang est plus rouge que le mien, mendiant d'Irlande ! s'écria-t-il. Par le nom du diable ! crois-tu que je ne sache écorcher que les bœufs?

Il avait violemment tiré de sa gaîne le long couteau qui lui servait à dépecer le produit de ses chasses et s'était jeté sur Fergus avec la rapidité de la pensée. En vain Randal voulut parer cette attaque perfide et soudaine. Le temps lui manqua et les deux adversaires roulèrent ensemble sur le sol. On les vit un instant se débattre confusément dans l'ombre. Puis l'un d'eux se releva.

C'était Fergus O'Breane. Il tenait à la main le couteau de Paulus.

Cette lutte avait été si subite et si rapide que les assistans, stupéfaits, demeuraient, sauf Randal Graham, à la place qu'ils occupaient naguère, immobiles et muets. Le nègre avait discontinué sa tâche et ouvrait de grands yeux étonnés

Ni lui ni les autres ne s'attendaient assurément à voir Fergus se relever le premier. Le visage du jeune Irlandais, animé par l'effort qu'il venait de faire, avait pris cette expression d'irrésistible puissance qui rayonna souvent autour de son front aux heures du danger suprême, comme une auréole surhumaine. Sa riche taille s'était tout-à-coup redressée : son œil flamboyait et jetait d'orgueilleux éclairs.

Les cinq déportés crurent que c'en était fait de Paulus Waterfield, et ne songèrent même pas à le secourir, tant ils se sentirent en cet instant dominés par la fière supériorité de Fergus. Mais celui-ci, au lieu de frapper, laissa tomber le couteau et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Tu vois bien, dit-il avec calme, que je vaux mieux que toi.

Waterfield se releva, meurtri, ramassa son arme, et sembla comparer mentalement l'élégante délicatesse des formes de Fergus avec ses membres à lui et son torse d'athlète.

— C'est vrai, dit-il avec une rudesse où se mêlaient à dose égale la franchise et le dépit ; — du diable si je sais comment cette main blanche au bout d'un bras de femme a pu broyer ma main et me faire lâcher prise. Mais cela est, n'en parlons plus... Il y a autre chose, ajouta-t-il en adoucissant sa voix : gentleman, vous avez épargné ma vie : j'y tiens peu; c'est égal, à l'occasion, vous pouvez compter sur Paulus Waterfield.

A peine ces dernières paroles étaient-elles prononcées qu'un éclat de rire aigu, malin et que n'aurait su produire le gosier d'aucun des six déportés, retentit presque au milieu d'eux et les fit tressaillir. En même temps, une forme humaine d'une extrême petitesse et d'apparence réellement fantastique se glissa entre Smith et le nègre et vint s'accroupir auprès du foyer.

— La reine Mab ! s'écria Edward Braynes.

— Maudlin ! dirent les autres, subitement rappelés au motif de leur réunion.

Maudlin s'était placée de l'autre côté du foyer de manière

à faire face à l'assemblée. Ses longs cheveux noirs, dénoués par la rapidité d'une course forcée, tombaient épars autour d'elle jusqu'à terre. Ses rides disparaissaient à la clarté vacillante du foyer dont les rouges reflets mettaient de vives couleurs à ses joues. La trace des souffrances et des années s'effaçait en ce moment sur son visage redevenu jeune. C'était une sorte de fugitif retour de son charme si puissant jadis parmi les joies de Londres et rompu dans la froide tombe de Coal-River. Elle retrouvait là pour quelques minutes, sans le savoir, dans ce fantastique demi-jour, l'attrait oublié de son pétillant regard et de son sourire de fée.

— Bravo ! dit-elle en riant toujours ; — bravo, Paulus ! à la place du gentleman, mon ami, je vous aurais abattu comme un bœuf enragé que vous êtes !... Bonsoir, mon vieux roi Lear ; bonsoir, major la Bible ; bonsoir, fils chevelu de David, honnête et digne Absalon ; bonsoir, Randal, mon cher mari... Vous voulez des nouvelles ? c'est bien ; mais je suis essoufflée et il m'est impossible de prononcer un seul mot.

Après cet exorde, prononcé d'un ton railleur et avec une volubilité qui démentait positivement ses dernières paroles, Maudlin Wolf ouvrit une boîte de ferblanc suspendue à un cordon passé en bandoulière autour de sa taille, et versa sur ses genoux, dans le creux de sa robe, une petite mesure d'avoine qu'elle bluta soigneusement.

— Voyons, Maudlin, soyez raisonnable, dit Randal. Qu'avez-vous à nous apprendre ?

— Il y a bien des petits cailloux dans cette avoine, mon mari, répondit gravement Maudlin. Le marchand qui me l'a vendue est un voleur.

— Un misérable voleur, reine Mab, appuya Ned Braynes ; — mais ne nous direz-vous point ?...

— Ne sommes-nous pas tous des voleurs ici, roi Lear ?... Je vous dirai tout ce que vous voudrez si vous me laissez respirer... Baby !

Elle prononça ce nom doucement et l'accompagna d'un coup de sifflet. Aussitôt après on entendit un bruit dans le fourré. Les lianes qui pendaient à la voûte des grands arbres et venaient s'entrelacer près du sol, s'écartèrent pour livrer passage à un charmant petit animal à peine plus gros qu'un chevreuil, qui bondit sur le gazon, vint fourrer sa gracieuse tête entre les genoux de Maudlin, et se mit à manger l'avoine préparée.

Les déportés connaissaient trop l'humeur de Maudlin, que le vieux Braynes, amateur éclairé de Shakspeare, avait surnommée la reine Mab, moins encore à cause de sa petite taille, que par allusion à son fantasque caractère, pour la presser davantage de s'expliquer. Ils prirent patience.

Maudlin attendit que Baby eût mangé sa portion d'avoine jusqu'au dernier grain.

— Couche-toi là, ma gazelle, dit-elle ensuite ; tu as fait quinze milles ce soir et tu en feras peut-être quinze autres...

— C'est donc pour cette nuit ? interrompit vivement Randal.

— Mon mari, vous êtes bien pressé, répliqua Maudlin. Il me semble que tout à l'heure vous étiez plus occupés de vous entr'égorger comme des bêtes sauvages que de délibérer en hommes raisonnables sur des affaires de vie et de mort... Tenez, votre viande est cuite. Mangez, croyez-moi... Qui sait si vous mangerez désormais du kanguroo en votre vie !

Le nègre chauve, avide de mettre à profit ce conseil, débrocha lestement le rôt et l'étendit devant lui sur un lit de feuilles. Smith déposa sa Bible pour planter son couteau dans la partie la plus tendre du filet de l'animal : il quitta l'esprit pour la chair. Les autres l'imitèrent.

Pendant qu'ils prenaient leur repas, Maudlin s'arrangea commodément sur l'herbe et trouva convenable d'expliquer enfin sa mission.

Elle le fit en termes clairs et précis, n'oubliant rien, et prouvant qu'il eût été difficile de faire choix d'un messager plus intelligent.

— Bravo, Maudlin ! bravo, reine Mab ! s'écria Ned Braynes, quand elle eut fini. On ne peut annoncer plus gaillardement une mauvaise nouvelle.

— Que le diable emporte ce croiseur ! dit Paulus.

— C'est une affaire manquée, murmura Randal, et il ne nous reste plus qu'à regagner Sidney.

Maudlin avait fixé son regard perçant sur Fergus, qui semblait rêver profondément.

— Le gentleman n'a pas parlé, dit-elle.

Cette question indirecte fit tressaillir Fergus.

— Voulez-vous m'obéir ? demanda-t-il brusquement.

— Oui ! répondit Randal.

Les autres hésitèrent. — Maudlin fronça le sourcil et frappa du pied en trépignant d'impatience.

— Pour ce qui est de moi, dit enfin le tueur de bœufs, je n'y ai point de répugnance ; car vous avez bon cœur et bon bras.

— Je vous obéirai, dit Smith à son tour, si vous nous expliquez...

— Je n'expliquerai rien.

— A la garde de Dieu ! s'écria Ned Braynes ; — je suis des vôtres, et je vous jure foi et hommage pour moi et pour le digne Absalon.

— Je ferai comme les autres, murmura Smith.

Ils se levèrent et Fergus reprit :

— Messieurs, je vous ordonne de monter à cheval. Il faut que nous soyons sur la côte avant la fin de la nuit.

Six chevaux étaient préparés et attendaient à peu de distance de la hutte du tueur de bœufs ; car l'expédition avait été combinée longtemps à l'avance, et c'était seulement l'obstacle imprévu annoncé par Maudlin qui avait amené de l'hésitation.

Quelques minutes après, tout le monde était en selle, Maudlin comme les autres. On partit au galop.

La nuit régnait encore lorsqu'ils arrivèrent en vue de la mer. Seulement une ligne moins sombre blanchissait à l'orient, détachant au loin en noir les hautes silhouettes des palmiers. L'aube ne pouvait tarder à paraître.

L'endroit du rivage où s'arrêta la cavalcade était complétement désert. Les chevaux furent attachés aux derniers arbres et la petite troupe gagna le bord de l'eau.

— Le signal ! dit Fergus.

Waterfield emboucha une corne de bœuf et sonna trois notes rauques et régulièrement espacées que les échos de l'intérieur se renvoyèrent l'un à l'autre, et qui s'en allèrent mourir au loin dans les bois.

Au même instant une lueur éclatante brilla au large, allumant çà et là les crêtes diamantées des vagues. Ce fut l'affaire d'une seconde. A peine allumée la lueur s'éteignit.

Les six déportés se couchèrent sur le rivage et attendirent.

CHAPITRE XII.

VINGT QUINTAUX DE CHAIR HUMAINE.

Il y avait dans le port de Sidney un bay-ship en partance pour l'Angleterre. Les six déportés que nous avons vus rassemblés dans les bois d'Eagle-River avaient fait dessein de s'en emparer.

Maudlin, dépêchée à Sidney pour savoir si les conjurés de cette ville avaient pu se procurer une barque et des armes, avait rapporté deux nouvelles au lieu d'une. La barque était prête et armée, mais il y avait en rade un croiseur de Sa Majesté.

Un croiseur qui s'était approché des côtes pour recruter son équipage, décimé par les corsaires français qui nous fi-

rent une guerre si cruelle durant les dernières années de l'empire. C'était la corvette la *Cérès* de dix-huit canons. Elle venait faire la presse des libérés.

Comme nous l'avons dit, les renseignemens donnés par Maudlin étaient précis. En ce qui concernait la corvette la *Cérès*, voici quels ils étaient.

Le lieutenant Naper, qui la commandait, avait, comme cela se pratique généralement en pareil cas sur toutes les côtes de la Nouvelle-Galles méridionale, envoyé demander au gouverneur un certain nombre de condamnés ayant fini leur temps et disposés à passer en Angleterre. Sur le refus du gouverneur, refus prévu à l'avance, — car nous ne saurions trop le répéter, la loi, en cette bienheureuse terre d'exil, est infiniment plus protectrice que dans la mère-patrie. Chez nous, il est permis d'appréhender au corps tout citoyen propre au service maritime ; là-bas, notre marine doit y regarder à deux fois avant de mettre la main sur un voleur ; d'où il suit naturellement que le crime est non-seulement un bénéfice clair et net, mais encore une condition d'inviolabilité. Quiconque aime le doux *far niente* et n'éprouve aucune vocation pour la glorieuse vie du matelot-malgré-lui, doit naître lord ou se faire bandit. Le premier moyen n'est pas à la portée de tout le monde ; on commence à sentir les avantages du second, et chaque trimestre Old-Court est forcé d'ouvrir une ou deux sessions extraordinaires. — Sur le refus du gouverneur, disions-nous, le lieutenant Naper s'arrangea comme il put. Deux de ses officiers débarquèrent à Sidney et s'abouchèrent avec le surintendant des travaux publics, qui avait la réputation d'être un homme spécial pour le racolage. Le surintendant reçut une bonne somme d'abord ; c'est là le principe de toute cordiale entente ; puis il promit trente matelots déterminés.

Le mode d'enrôlement devait être le plus simple du monde. Cinq ou six affidés du surintendant seraient employés dans la soirée à faire boire les futurs matelots qu'on voiturerait, ivres-morts, jusque sur la grève, à un demi-mille de Sidney, dans un endroit convenu. Trois notes sonnées sur la trompe serviraient de signal à la corvette qui mettrait incontinent sa chaloupe à la mer. Le reste irait tout seul et les trente bandits s'éveilleraient le lendemain, déchus et réduits à l'état de marins de Sa Majesté.

C'était une trahison ! Forcer, par surprise, des coquins émérites à jouer le rôle d'hommes vaillans et honnêtes !... Mais Londres est loin de Botany-Bay, et la plus tendre mère est impuissante à prévoir tous les dangers qui menacent ses enfans chéris.

Depuis le départ d'Eagle-River, Fergus O'Breane était silencieux et pensif, au milieu de ses compagnons qui s'entretenaient au contraire gaîment de temps à autre. A une lieue du rivage, il avait interrogé Maudlin à part durant quelques minutes.

En arrivant, comme nous l'avons rapporté, le tueur de bœufs avait donné le signal. La lumière aperçue au large venait de la *Cérès*.

— A quelle distance du rivage est mouillée la corvette ? demanda Fergus.

— Trois ou quatre milles, monsieur, répondit Maudlin

— Et le bay-ship ?

— Il est dans le port, amarré au môle.

— De façon que, dit le roi Lear, si nous nous emparons du bay-ship, nous serons coulés par la corvette.

Monsieur Smith poussa un profond soupir.

— Du diable ! grommela Paulus Waterfield, — moi, voyez-vous, je n'ai pas confiance dans l'affaire.

— Et nos gens ? demanda encore Fergus à Maudlin ; — où sont-ils ?

— A cinq cents pas d'ici, sous la pointe de Cow-Hill.

— Nous avons une demi-heure devant nous... êtes vous bien sûre, Maudlin, que ce soit ici le lieu précis du rendez-vous ?

— Parfaitement sûre, monsieur... et, puisqu'ils ont répondu au signal, c'est que le surintendant n'a pu tenir sa promesse.

Fergus réfléchit un instant.

— Messieurs, dit-il ensuite, le bay-ship est un pauvre bâtiment. Entre lui et la corvette il n'y a point à hésiter.

Waterfield éclata de rire ; Smith baissa la tête ; le nègre Absalon roula ses gros yeux, et le roi Lear fit un geste de surprise. — Maudlin, elle, battit des mains en criant bravo.

— Expliquez-vous, O'Breane, dit Randal d'un air inquiet.

— Et réfléchissez, ajouta le vieux Ned Braynes, que nous ne sommes pas des chevaliers errans.

— Le livre a dit : Tu ne céderas point au démon de l'orgueil, murmura Smith.

— Et le livre ne dit-il point aussi, s'écria Waterfield : — Quand cinq braves garçons ont affaire à un fou, ils le plantent là et retournent chez eux !

— Mon avis est que nous devons prendre la corvette la *Cérès*, répliqua froidement Fergus, — au lieu de nous embarrasser de ce bay-ship obèse où nous serions toujours à la merci du premier venu... Randal, je vous prie, allez à Cow-Hill, et ramenez sur-le-champ nos hommes.

Randal obéit sans répondre.

— Moi, je retourne à mes bœufs, dit Waterfield en se levant.

— Retournez à vos bœufs, monsieur... Une fois sur la corvette, nous avons dix-huit canons, et la mer est à nous.

— On a vu de ces damnables pirates qui devenaient riches à millions de livres ! soupira monsieur Smith qui avait l'eau à la bouche ; — mais c'est un métier bien criminel.

Waterfield se rassit et devint attentif.

— On peut se faire tuer pour des millions de livres, reprit le roi Lear après un silence ; — mais il faut des chances. Or, il me semble que tout est contre nous... La corvette doit être servie par deux cent cinquante hommes d'équipage ; elle en demande trente, il lui en reste deux cent vingt.

— Si elle était vide, répartit Fergus, je n'en voudrais pas, car nous serions incapables de la manœuvrer...

— Vous avez donc des intelligences à bord ?

— J'ai des intelligences à bord, répliqua Fergus sans hésiter.

Le vieux Ned le regarda en dessous.

— C'est possible après tout, murmura-t-il enfin ; — et puis, je suis bien vieux déjà pour devenir riche autrement qu'au métier de pirate... Je vous suivrai où vous irez, monsieur O'Breane.

La bande blanche qui tranchait à l'horizon commençait à se teindre en rose, mais les objets ne s'éclairaient point encore.

La barque où se trouvaient les conjurés arriva bientôt, sous la conduite de Randal Graham. Ils étaient au nombre de vingt-huit.

— Le roi Lear est un homme prudent, dit le tueur de bœufs ; — je veux bien être de l'affaire, mais ..

— Il ne me plaît pas, interrompit sévèrement Fergus, de discuter avec vous. Point de mais... Ceux qui sont avec moi doivent obéir, voilà tout.

— Bien ! bien ! monsieur, gronda Paulus déconcerté du peu de prix qu'on attachait à son aide. — Je ne suis pas un homme à me dédire, voyez-vous, et puisque j'ai tant fait que de venir jusqu'ici, je vous obéirai.

Les vingt-huit conjurés sautèrent sur la grève. C'étaient, pour le plus grand nombre, des hommes grands, vigoureux et d'apparence déterminée. Il y avait parmi eux de simples condamnés : mais la plupart étaient de ces indomptables et hardis scélérats qu'un premier châtiment n'arrête point, et qu'on tâche en vain d'enfouir dans les froides mines de Coal-River. Ils sont enchaînés, reclus, gardés ; ils vivent à deux cents pieds sous terre ; mais vienne une révolte, une tentative désespérée, vous les voyez surgir comme autant de démons. Ils assomment leurs gardiens avec les débris de leurs fers ; ils opèrent des miracles de force, de patience et de courage, et il est juste de dire que le plus vil coquin d'entre eux dépense en sa vie plus d'adresse et d'audace qu'il n'en faudrait pour faire une demi-douzaine de héros.

Le vieux Ned, Paulus et Smith le Méthodiste se mêlèrent à eux aussitôt. La nuit était fort noire encore, et pourtant on se reconnut de part et d'autre en un clin d'œil.

— Bonjour, Tom! bonjour, Samuel! bonjour, Toby, mes garçons, s'écria le roi Lear. A la bonne heure, pardieu! voici d'honnêtes compagnons!

Fergus avait pris à part Randal Graham.

— Vous connaissez ces hommes? dit-il.

— Presque tous, répondit Graham, mais du diable si je comprends votre fantaisie.

— Peut-on compter sur eux?

— C'est selon... si le tour leur plaît...

— Répondez, Randal! interrompit Fergus avec gravité. Nous jouons ici notre va-tout sur une seule chance... Sont-ils braves?

— Pour cela, oui... braves comme des diables, O'Breane... et obéissans à proportion.

— Faites-les ranger en cercle, dit Fergus. Le temps presse... Il me semble entendre déjà le bruit des rames.

Randal obéit, et Fergus se trouva bientôt au milieu des vingt-huit bandits.

— Gentlemen, dit-il, vous avez cinq minutes environ pour réfléchir. Voici ce dont il est question. La chaloupe du navire de guerre à l'ancre dans la rade sera ici dans un demi-quart d'heure. Elle vient chercher trente hommes qu'on doit lui livrer en ce lieu même, trente hommes abrutis par l'ivresse, qu'on embarquera comme des sacs de laine ou des futailles... Vous n'êtes que vingt-huit, mais ce nègre que voici et monsieur Waterfield compléteront le nombre... Voulez-vous passer ainsi à bord de la corvette?

— Diable d'idée! grommela le tueur de bœufs.

— Pour quoi faire? demandèrent deux ou trois autres voix.

— Ah! ah! dit le roi Lear, je comprends; c'est joli!

— Pour éviter les fatigues de l'abordage, répondit Fergus; pour arriver d'un coup et sans coup férir jusque sur le pont d'un joli navire, dont alors les dix-huit canons vous tourneront le dos.

Waterfield se frappa le front.

— Sur ma foi! s'écria-t-il, je crois que je comprends, moi aussi... Allons, mes braves! trois hurrahs pour notre commandant! Voilà un coup qui en vaut la peine!

Fergus arrêta de son mieux l'enthousiasme subit du tueur de bœufs, lequel n'avait plus besoin d'être stimulé. Quelques paroles achevèrent d'expliquer son plan, dont l'audace avait de quoi séduire ses étranges soldats. Le roi Lear y donna son approbation complète, et monsieur Smith insinua qu'une fois sur la corvette on pourrait se réconcilier avec le ciel en portant le flambeau de la vérité dans les contrées sauvages.

Ceci ne souleva point de discussion.

Sur l'ordre de Fergus, les vingt-huit nouveaux-venus, Waterfield et le nègre Absalon s'étendirent sur le sable, en désordre, après avoir caché leurs armes sous leurs habits.

Fergus, Randal, le roi Lear et Smith cachèrent également leurs armes, mais demeurèrent debout. Maudlin était assise sur un fragment de roc.

On entendait maintenant parfaitement le bruit des avirons de la chaloupe qui n'était plus qu'à une centaine de brasses.

— Ne bronchez pas! dit Fergus à voix basse; — il y va de notre vie à tous! ici, dans la chaloupe, sur le navire, vous êtes ivres-morts, vous dormez...

— Chacun de nous, interrompit le tueur de bœufs, a eu l'occasion de jouer ce rôle plus d'une fois au naturel... Soyez tranquille, commandant!

— Ho! cria-t-on de la chaloupe.

— Holà! riposta le roi Lear.

— Qui êtes-vous?

— Dieu me damne! qui êtes-vous vous-même?

— Midshipman de la corvette la *Cérès*.

— Nous sommes, nous, reprit le vieux Ned, quatre bons Anglais et la reine Mab, ma femme, tous de la maison de monsieur Cunning, le surintendant, qui offre ses complimens au lieutenant Naper.

— Et après?

— Et lui envoie ce que vous savez bien, monsieur le midshipman.

La chaloupe était seulement à quelques brasses de la côte. Un dernier et vigoureux coup d'aviron la fit aborder. Peu d'instans après un canot prit terre à son tour. Le midshipman, un maître et cinq ou six matelots sautèrent sur la grève.

— Nous ne vous attendions plus cette nuit, dit le jeune officier.

— Nous sommes en retard, c'est vrai, répliqua Ned qui, vu son âge, remplissait le rôle d'homme de confiance de l'intendant; — mais ces braves enfans portent bien le rack, voyez-vous, midshipman: il a fallu six heures d'horloge pour les mettre dans cet état.

— Combien y en a-t-il?

— Une vingtaine de quintaux, monsieur, en supposant que chacun d'eux pèse cent cinquante livres.

— Ah! Seigneur! sont-ils ivres! s'écria en ce moment avec admiration le maître qui venait de les examiner de près; — monsieur Jones, ajouta-t-il en s'adressant au midshipman, ce sont de beaux gaillards, ma foi.

Le jeune officier prit un air d'importance.

— Monsieur Cunning, dit-il, n'aurait pas osé tromper un officier du roi... Embarque!

Le maître prit aussitôt Waterfield par les épaules, tandis que deux matelots saisissaient chacun l'une de ses jambes.

— Un! compta le midshipman.

Waterfield tomba lourdement au fond de la chaloupe.

— A boire! balbutia-t-il d'une voix embarrassée.

Les matelots éclatèrent de rire.

— Deux! — trois! — quatre! — cinq! comptait le midshipman, à mesure qu'un des déportés tombait, jeté au fond de la chaloupe comme un ballot de marchandise; — dépêchez, Sam, mon garçon, le jour va venir... Six, — sept, — huit...

— Ils ont mis de tout, dit le maître; — jusqu'à un moricaud!

Absalon gronda quelques paroles indistinctes, et tomba au fond de la barque.

— Neuf, — dix, — onze, reprit le midshipman; — douze... Monsieur, je pense que vous allez nous suivre à bord. Le lieutenant Naper sera enchanté de vous voir.

— Sans doute, monsieur, sans doute, répondit Ned, — le lieutenant est bien aimable, et vous êtes un jeune officier bien élevé... Je vous suivrai avec mes trois camarades et ma femme qui a envie de voir un bâtiment du roi.

— Diable! murmura Sam; — les quatres drôles, encore passe; mais que ferons-nous de la dame?

Le midshipman lui imposa vivement silence, et reprit son compte: le compte y était.

— Sam, dit-il, donnez la main à la dame... Messieurs, montez, je vous prie. Ce sera un voyage de plus, Sam, voilà tout, ajouta-t-il, en s'adressant au maître; — nous garderons les quatre coquins, et nous renverrons la dame.

Ce midshipman était un bel enfant de quinze à seize ans, rose et blond, de fort bonne famille et pourvu d'une excellente éducation. Mais on oublie, dans nos écoles, d'enseigner à nos jeunes marins que la perfidie ne constitue point l'habileté et salit la bravoure. En somme, on a peut-être raison, et pendant qu'on leur enseignerait cet axoime banal, ils manqueraient d'apprendre la démonstration d'un théorème du plus haut intérêt. Déjà, on reproche à nos officiers d'être moins savans que ceux de France, que serait-ce, bon Dieu! si l'on s'avisait de leur faire des cours de morale.

Car être instruit signifie savoir l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie rectiligne, curviligne, transcendante, etc., etc., et non point connaître les principes les plus élémentaires de l'honnêteté. On ne relève pas le point, voyez-vous, avec des maximes de sagesse, et nos marins ne sont pas des quakers. Ils sont impertinens, ils ont l'humeur brutale; ils font la traite des blancs sous prétexte de philanthropie et protègent sous le même prétexte un affreux commerce de poison; ils insultent ceux qui sont faibles, bien qu'ils ne reculent point à l'occasion devant les forts; ils sont enfin, hélas! ce que nous sommes...

Sam donna la main à Maudlin Wolf qui s'embarqua dans le second canot, où étaient déjà les quatre prétendus serviteurs de l'intendant. Les deux embarcations prirent aussitôt le large.

Le midshipman, durant tout le voyage, examina ses qua-

tre hôtes avec curiosité. Fergus surtout sembla fixer son attention.

— Ce beau garçon, lui seul, vaut les trente brutes de la chaloupe, dit-il tout bas à maître Sam ; — décidément, le roi a besoin de lui.

— Grand besoin, monsieur Jones, répondit le maître en riant, et il suffira de la vieille dame, — la reine Mab, comme ils l'appellent, — pour porter à monsieur Cunning les complimens du lieutenant.

L'aube se faisait. La corvette se montrait, dessinant vaguement sur le ciel rose les traits noirs et déliés de ses agrès. On voyait sa mâture inclinée se balancer avec mollesse et lenteur. Sa carène se confondait avec le sombre azur de la mer, où l'aurore, indécise et voilée, ne mettait point encore de reflets.

Tout était à bord calme et silence, et ce fut seulement lorsque les deux embarcations entrèrent dans les eaux de la corvette qu'une voix descendit de la hune et prononça le qui vive !

L'instant d'après on bordait les palans. Les vingt quintaux de chair humaine furent successivement hissés sur le pont, où ils demeurèrent étendus, inertes, et incapables, en apparence, de faire un mouvement. — Puis ce fut le tour des quatre envoyés de monsieur Cunning, qui suivit immédiatement la reine Mab. L'ascension de cette dernière fut le prétexte de force gorges-chaudes de la part des marins de la *Cérès*. Quant l'Anglais plaisante, on sait cela dans tous les coins du monde, il ne ressemble pas mal à cet ours en belle humeur qui assomme ses amis à coups de pavé, sous prétexte de les débarrasser d'un moucheron qu'ils ont sur la joue. Or, nos matelots enchérissent sur l'ours encore et sont les plus redoutables *farceurs* de l'univers. La petite femme se balança longtemps, lancée d'une poulie à l'autre et s'éleva enfin tout d'un coup lancée comme une balle et demi-morte de frayeur.

Le second du bord, vieux loup court, trapu, à l'aspect dur et repoussant, montra sa tête à la grande écoutille.

— Est-ce fait? demanda-t-il.

— Oui, lieutenant, répondit le midshpman.

Le second monta tout-à-fait sur le pont et se fit apporter une lanterne pour passer l'inspection des nouveaux-venus. Tout en inspectant, il donnait çà et là quelques grands coups de pied aux prétendus ivrognes et leur promettait sous serment qu'ils ne boiraient que de l'eau tout le temps de la croisière.

— Et qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en désignant Fergus et ses compagnons.

— Ça, répondit le roi Lear, ce sont des gens à qui vous devez cent livres.

— Bien, bien ! grommela le second. — Pourquoi nous avoir amené ces drôles, monsieur Jones?

Le midshipman, au lieu de répondre, s'approcha de lui et murmura quelques mots à son oreille.

— Ah ! ah !... fit le second ; — eh ! eh !... Ah ! diable !... Allez chercher le commandant, monsieur Jones.

Il y avait sur le pont une quarantaine de matelots occupés diversement et la plupart sans armes. Le jour grandissait à vue d'œil. Le vieux Ned toucha le bras de Fergus.

— Eh bien? dit-il.

Fergus ne répondit pas. — Il était pâle. Un léger tremblement agitait sa lèvre.

— Eh bien! dit à son tour Randal, attendrez-vous que tout le monde soit sur le pont?...

Fergus ne répondit point encore. Quelque chose d'étrange se passait en lui. Était-ce de la crainte? Non. Mais César dut hésiter sans doute avant de franchir le Rubicon.

Fergus avait un poids sur le cœur. Lui, si ardent tout-à-heure, se sentait engourdi et glacé. Une serre d'airain étreignait sa conscience. — Le signal à donner était la mort d'un homme; Fergus hésitait.

Fergus hésitait ; non point parce que, en ce suprême instant, son entreprise lui apparaissait plus gigantesque et plus folle qu'aux jours où, dans le silence, il en mesurait de loin les chances et les dangers ; non point parce que, après ce premier combat inégal et téméraire, il lui faudrait engager d'autres luttes plus inégales, plus téméraires encore. Ceci était un point arrêté en lui-même. Les dangers, il les connaissait ; les obstacles, il les avait comptés et son œil perçant n'était point de ceux que peut tromper la distance. Il se présentait au combat, armé d'un ferme et inflexible vouloir. Pour lui, point de surprise possible. — Ce n'était point devant le Rubicon que Fergus hésitait.

Mais il fallait attaquer un homme par surprise, tuer avant d'avoir provoqué. Son bras devenait de plomb. — Sa nature était ainsi faite. On expliquerait à contre-sens son hésitation en disant : C'était le premier pas, et le premier pas coûte... Fergus, caractère immuable, était alors ce qu'il fut plus tard. Son esprit pouvait grandir, non point son cœur. Quinze ans de luttes sans merci ne devaient point flétrir cette fleur de délicatesse, cet héroïque honneur qui entrait, alliage étrange et adultère, dans ses actions les plus condamnables...

Randal, qui ne pouvait assurément comprendre ce scrupule, lui serra violemment le bras.

— O'Breane, avez-vous peur ? demanda-t-il.

— Non, répondit Fergus en cherchant enfin sous ses habits la crosse d'un pistolet, — j'ai honte.

En ce moment, les officiers de la corvette montèrent en masse par l'écoutille, et se dirigèrent vers le groupe formé par Fergus et ses trois compagnons.

— Mettez ces hommes à fond de cale, dit le lieutenant Naper après les avoir examinés ; — nos étrivières en feront d'excellens matelots.

Le sang revint aussitôt aux joues de Fergus qui se redressa et arma son pistolet. Il allait avoir à combattre et non plus à égorger.

— N'avancez pas, sur votre vie ! dit-il au second qui se dirigeait vers lui pour exécuter l'ordre de Naper.

Le jour, incertain encore, ne permit point au second de voir que Fergus était armé. Il continua de marcher sur lui le sabre levé.

— Ah ! s'écria Fergus avec un enthousiaste éclat de joie et comme si ses compagnons eussent pu comprendre sa pensée ; — ils ont toujours assez de perfidie et de lâcheté en réserve pour motiver l'attaque et faire regretter la pitié... A vous et à moi, Anglais !

Le second de la corvette la *Cérès* tomba le front fracassé par une balle.

Mais il avait vu le geste de Fergus et avait eu le temps de frapper. Une ligne longue et profonde se dessina en rouge sur le front d'O'Breane, courant du sourcil à la naissance des cheveux, et son visage fut inondé de sang.

Un cri formidable répondit à la détonation du pistolet. C'était le signal. Les *vingt quintaux* de chair humaine bondirent et se ruèrent comme des tigres sur l'équipage. Ce fut un élan furibond, irrésistible, contagieux. Le sang coula de toutes parts, et dès que le sang eut coulé, ces gens qu'on avait cru ivres d'alcool s'enivrèrent des chaudes vapeurs du carnage, de leurs propres clameurs, des détonations répétées de leurs armes, de l'épais parfum de la poudre, de tout ce qui est fièvre, rage, transport dans la mêlée.

On ne distinguait plus rien sur le pont. Le jour naissant reculait devant la fumée. Tout se confondait en un mouvement désordonné, incessant, au-dessus duquel planait un concert d'imprécations confuses.

Il y avait là, certes, un vent de mort et de colère. Les plus froids saillaient hors de leur réserve. Smith tuait, tuait, tuait et chantait des psaumes ; le roi Lear se battait comme un diable en déclamant des lambeaux de Shakspeare, et le nègre, dont les yeux flamboyaient comme les prunelles d'un chacal, se glissait, égorgeait, puis jetait par-dessus le fracas de la bataille le tonnant cri de guerre de sa race.

Maudlin Wolf, subissant l'entraînement commun, s'agitait à la place où on l'avait déposée, gesticulait, prise à la fois d'épouvante et de belliqueux élans. Tout son petit corps tremblait ; elle riait d'émotion et se tenait à quatre pour ne point s'élancer dans la mêlée. Enfin, la fièvre l'emporta ; elle saisit un couteau oublié auprès d'elle, sautilla dans le sang, en poussant des cris aigus, brandit un instant son arme trop lourde, et disparut derrière le nuage de fumée qui entourait les combattans.

CHAPITRE XIII.

JURONS ASSORTIS.

En comptant les officiers, le nombre des marins anglais attaqués sur le pont de la corvette la *Cérès* était double à peu près de celui des assaillans; mais la moitié d'entre eux, pour le moins, était sans armes. Cependant, la première surprise passée, ils se défendirent vigoureusement.

Le lieutenant Naper, qui était monté dans l'intention de commander l'appareillage, avait à la main son *speaking-trumpet* *; il s'élança dès l'abord vers la grande écoutille et jeta dans les batteries le cri de : — Tout le monde sur le pont !

Mais ce cri lui-même donna l'éveil aux assaillans qui étaient en ce moment les plus forts. Profitant de leur premier élan, ils rompirent la ligne des marins du roi et parvinrent à fermer les écoutilles.

Dès lors tout espoir de secours était enlevé aux Anglais, qui firent retraite et se formèrent sur le gaillard d'avant, au pied du mât de misaine.

— Rendez-vous ! cria Fergus, dont la valeur calme et brillante contrastait grandement avec la frénésie de ses compagnons.

Les Anglais répondirent par des injures. Fergus cria : En avant ! et s'élança le premier. La mêlée recommença, mais non plus bruyante comme la première fois. Les deux troupes avaient épuisé leurs munitions. On se battait maintenant corps à corps et en silence. Le seul bruit qui se fit entendre encore sur le pont étaient le grincement de l'acier contre l'acier et la voix aiguë de Maudlin Wolf qui, fatiguée et hors d'haleine, excitait sans cesse les combattans.

L'avantage restait aux assaillans. — Bientôt le lieutenant Naper tomba, blessé à mort par Fergus.

Ce qui restait d'Anglais mit aussitôt bas les armes.

On vit alors quelque chose d'étrange et de grotesque, la farce ridicule après le drame lugubre. Un matelot anglais, qui n'avait pu se joindre à temps au gros de ses compagnons, et s'en trouvait séparé par la ligne des vainqueurs, courait le long du plat-bord avec une extrême vitesse, à laquelle aidait la longueur réellement inusitée de ses jambes, minces outre mesure et sans courbe aucune à l'endroit du mollet. Le nègre chauve Absalon lui appuyait une chasse très active, courant pour le moins aussi vite que lui et le menaçant du coutelas qui avait dépecé le kanguroo. Ce n'était pas tout. Maudlin Wolf, piétinant dans le sang qui couvrait le pont, courait les cheveux au vent, excitant le nègre de la voix et du geste, et ne figurant pas mal le rôle que jouerait dans une chasse à courre un malheureux roquet qui ne pourrait suivre le galop des chevaux.

Ces trois personnages étaient si occupés l'un à fuir, les autres à le poursuivre, qu'ils ne s'aperçurent en aucune façon de la cessation des hostilités. Ils couraient, ils couraient, le nègre brandissant son couteau, la reine Mab jappant et le matelot exécutant une foule de passes habiles pour éviter ses acharnés persécuteurs.

Et, tout en fuyant, le matelot disait d'une voix grave, entrecoupée pourtant par la perte périodique de son souffle :

— Je suis des vôtres, Dieu me damne, nègre stupide, honnête garçon que vous devez être. Je... je suis, triple blasphème ! un homme de la *Famille*, madame, virago maudi e !..... Écoutez, moricaud, Satan et sa queue !... Et du diable si je devrais parler de Satan, car je crois que vous êtes Satan en personne, mon digne camarade !... Je fais serment, trou de l'enfer ! de ne plus jurer par Satan... écoutez !

— Courage, Absalon ! courage ! criait Maudlin épuisée.

— Tonnerre du ciel ! reprenait le matelot qui sentait le nègre sur ses talons ; — je vous dis que je suis un homme de la Famille, misère et damnation éternelle !... Moricaud, animal sans raison, mon camarade, n'écoutez pas cette furie maudite, qui est sans doute une excellente dame dans ses bons momens... Oh !... oh !... Dieu me punisse !... je n'en puis plus... oh ! oh !

— Nous le tenons ! nous le tenons ! dit Maudlin.

Le matelot fit encore quelques pas et tomba tout de son long en murmurant dévotement :

— Je recommande mon âme à Dieu, trou de l'enfer !... car je suis un homme mort, que je sois damné sans miséricorde !

Le nègre lancé à fond de train vint heurter du pied les longues jambes du matelot et tomba quelques pas plus loin. Maudlin se laissa choir à l'endroit où elle était en criant victoire.

Par bonheur pour l'honnête Paddy O'Chrane, il était tombé tout près de Randal Graham qui le reconnut sur-le-champ à l'invocation pieuse qu'il lançait en mourant vers le ciel. Randal le protégea contre le nègre qui s'était relevé furieux et n'en voulait pas démordre.

Paddy haletait et enfilait des myriades de blasphèmes inouïs d'une voix plaintive et défaillante.

— Merci, monsieur... Du diable si votre nom me revient ! dit-il ensuite en adressant à Randal un regard de cordiale reconnaissance ; — il y avait tant de coquins sur le *Cumberland*, triple misère !... Mais je me souviens très bien d'avoir vu là votre figure blême, éternelle damnation ! vos yeux sans sourcils, que le diable nous emporte !.... Qu'il emporte surtout au fin fond de l'enfer ce nègre à tête rase et cette mégère de deux pieds et demi !... et vos cheveux couleur d'acajou, monsieur. Je me souviens de tout cela, Dieu me foudroie !

Randal était retourné aux côtés de Fergus.

— Oh ! oh ! murmura Paddy, en reconnaissant ce dernier ; — voilà celui qui était malade, ou que je sois enterré tout vif entre le moricaud et la petite furie !... L'autre était son voisin de gauche, griffes de Satan !... un déterminé coquin, que j'ai vu recevoir cinquante coups corde sans broncher... Mille misères ! les voilà qui foulent aux pieds le pavillon d'Angleterre ! Ah ! les scélérats éhontés, — ce sont de dignes cœurs !

Fergus venait en effet de couper la drisse qui suspendait le pavillon à la corne d'artimon et les couleurs d'Angleterre étaient tombées à ses pieds. Sa physionomie, à cette heure du premier triomphe, était calme et recueillie. L'éclair de ses espoirs intimes rayonnait autour de son front, resplendissant de jeunesse et de beauté.

Il mit le pied sur l'écusson écartelé du royaume-uni, jeta au loin, dans le vide, un implacable regard de défi et murmura des paroles qui n'arrivèrent point aux oreilles de ses compagnons.

Puis, tranchant à l'aide de son poignard le troisième quartier des armes d'Angleterre, où la harpe d'or de l'Irlande se dresse sur un champ d'azur, il le serra dans son sein et trempa le reste dans le sang, jusqu'à teindre en rouge le drapeau tout entier.

Cela fait, il hissa lui-même à la corne cet étendard nouveau au milieu des hurrahs frénétiques des vainqueurs.

Il faisait grand jour, et le pont, couvert de cadavres, étalait ses horreurs aux vifs rayons du soleil levant. Les déportés, presque tous blessés, n'avaient perdu qu'un seul des leurs, et compensaient cette mort unique par l'acquisition heureuse du long matelot Paddy O'Chrane, lequel avait salué le drapeau rouge d'un juron à compartimens si artistement combiné, que Paulus Waterfield lui avait incontinent broyé la main, en signe de sympathie.

Environ trente matelots anglais étaient garrottés sur le gaillard d'avant.

Cependant, la situation des vainqueurs n'avait rien de bien rassurant. Ils étaient maîtres du pont, mais sous leurs pieds, dans les batteries, cent cinquante hommes restaient, cent cinquante ennemis frais, dispos et supérieurement armés.

* Trompette-parlante — porte-voix.

Evidemment la besogne n'était que commencée.

Fergus appela tous ses hommes autour du grand mât, et il se tint là une sorte de conseil. Les avis furent unanimes sur un point, savoir qu'il fallait s'emparer de la corvette. Comment? ici les orateurs furent beaucoup moins explicites. Paulus dit qu'il n'y avait qu'à ouvrir l'écoutille et à faire son devoir; Smith récita un texte du livre de Job, et Randal proposa de menacer les gens de la cale de saborder le navire à l'extérieur.

— Et ils vous menaceront, répliqua le vieux Ned, de mettre le feu à la soute aux poudres!... Nous sommes à deux de jeu, voyez-vous... Mais notre capitaine, — il s'inclina devant Fergus, — prétendait, si j'ai bonne mémoire, avoir des intelligences sur la *(...)érès*.

— C'est vrai, dit Waterfield.

Fergus rougit, mais le conseil n'eut pas le temps de s'en apercevoir.

— Tonnerre du ciel! s'écria Paddy, le digne gentleman avait raison, ou que Dieu nous punisse! de prétendre cela, vils coquins que vous êtes, ou plutôt, tempêtes! honorables et bons compagnons... car vous êtes de bons compagnons, je pense, sauf le nègre sans laine et la petite virago..... m'est-il permis de parler?

Fergus fit un signe d'affirmation.

— Eh bien! trou de l'enfer! voici le fait, reprit le long matelot en gesticulant avec lenteur et à contre-sens; — je suis Paddy O'Chrane, il faut que vous le sachiez, dussé-je être étranglé par la femelle de Satan... et j'ai manqué de l'être, feu éternel!... Paddy O'Chrane de Tipperary en Irlande, de l'autre côté du canal, je le jure sur ma part du paradis, cornes du diable!... J'aurais pu m'enrôler facilement dans les horse-guards, vu ma taille, tempêtes! qui est de six pieds passés sans semelle, soyez tous réprouvés et moi de même!... Mais j'ai mieux aimé vivre en chrétien, triple blasphème! que de m'engraisser du bœuf du roi comme un fainéant...

— Où veut en venir ce drôle? grommela le roi Lear.

— Drôle vous-même, vieux Ned, peste incorrigible! continua Paddy imperturbablement; — je vous connais bien, excellent vieillard... je vous ai donné, il y a trois ans, vingt-cinq coups d'étrivières sur le pont du *Cumberland*, Dieu puisse-t-il nous damner! qui est en rade de Veymouth, tempêtes! et d'où l'on m'a fait monter sur cette corvette d'enfer, Satan et ses griffes! où je viens de l'échapper belle, un millier de damnations!

— Mon ami, ne pourriez-vous faire trêve à vos blasphèmes? demanda doucement Smith. — Le livre a dit...

— Quel livre? mort de mes os!... J'ai demandé la permission de parler, je pense...

— Approchez! interrompit Fergus.

Le cercle s'ouvrit et le matelot fut introduit au centre de l'assemblée. Cet honneur le flatta évidemment, car il redressa sa longue taille et se campa sur la hanche d'un air à la fois vaniteux et ingénu qui allait merveilleusement à son honnête physionomie.

— Tâchez de répondre brièvement, lui dit Fergus: y a-t-il sur ce navire d'autres matelots que vous enrôlés de force?

— Quant à répondre brièvement, tonnerre du ciel! commença Paddy, — je suppose. .

Fergus frappa du pied. Paddy O'Chrane tourna les yeux vers lui et perdit comme par enchantement sa prolixe assurance.

— Oh! gentleman, balbutia-t-il, je répondrai de mon mieux à Votre Honneur... Tempêtes! je n'ai jamais vu de regard pareil... Il y a sur la corvette, quatre hommes, *pressés* comme moi sur le *Cumberland*... Ce n'est pas grand'chose... mais j'en connais bien une cinquantaine qui danseraient une gigue du meilleur de leur cœur autour de votre drapeau rouge... Et, tenez, ajouta-t-il vivement en se tournant vers l'avant où étaient garrottés les Anglais; — il n'y a pas besoin de chercher bien loin pour en trouver quelqu'un... Tenez! que Dieu nous damne tous... à l'exception de Votre Honneur... voici Sam, le maître de l'équipage, que je vous recommande comme le plus incurable de tous les mécréans, le bon garçon! et Gibby aussi, misères!... et encore Blunt-le-Manchot, un cent de sorcières!... Attendez!

Paddy arracha vivement des mains du tueur de bœufs étonné la hache qui lui avait servi dans le combat et marcha vers la grande écoutille à longues enjambées. Chemin faisant, il ramassa le porte-voix du malheureux lieutenant Naper.

Les déportés crurent qu'il allait ouvrir l'écoutille et s'élancèrent pour le prévenir; mais Fergus les retint.

— Laissez-le faire, dit-il.

Il avait déjà pris sur chacun assez d'empire pour que cet ordre fût exécuté sans murmures.

— Oui, oui, Lucifer et sa marmite! laissez-moi faire, répéta Paddy qui donna un coup de hache bien appliqué sur le coin du grand panneau; — vous allez voir!

Il asséna un second coup, puis un troisième. La cornière vola en éclats et ouvrit un trou large comme les deux mains. Paddy mit dans ce trou le pavillon de son porte-voix et s'agenouilla pour manœuvrer plus à l'aise.

— Je vais leur parler raison, Votre Honneur, à tous ces gentlemen, dit-il en clignant de l'œil; le diable peut nous rôtir!

Il emboucha le porte-voix et cria de toute sa force:

— Nous sommes tous massacrés jusqu'au dernier ici dessus, que je monte sur l'échafaud! Ces coquins enragés, — d'honnêtes seigneurs, Dieu nous damne! — que diable! — sont maîtres du pont depuis le guindeau jusqu'à l'habitacle... Tempêtes! comment vouliez-vous résister à deux cent brigands dont le plus petit a la tête au-dessus de moi!

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton d'épouvante à la fois si emphatique et si naturel, que le roi Lear applaudit d'instinct, tandis que les autres éclataient de rire.

Paddy ôta sa bouche du porte-voix.

— Un peu de silence! grommela-t-il avec mauvaise humeur; — si vous n'êtes pas aussi grand que moi, tonnerre du ciel! vous êtes plus gros, que nous ayons tous affaire au bourreau!... En tout cas, le conte vaut quelque chose, et je pense qu'on me fera second maître, pour le moins.

— Je m'en rends caution! s'écria le vieux Ned.

Paddy emboucha de nouveau son porte-voix:

— Les deux cents bandits parlent de mettre le feu au bâtiment si vous ne vous rendez pas tout de suite, écoutez bien cela, par le nom de Belzébuth!... Et ils le feraient comme ils le disent, car ce sont de braves gentlemen, incapables de mentir... Prenez le porte-voix de combat que j'ai fourbi moi-même avant-hier... Il est dans la cabine du lieutenant Naper... Pauvre lieutenant! triple blasphème! il a eu la tête fendue jusqu'au menton, que le diable l'emporte!... Prenez le porte-voix, ouvrez un sabord et criez: Quartier, Dieu nous damne!

Paddy se tut. Presque aussitôt après, un sabord s'ouvrit et le porte-voix résonna.

— Sont-ce des Français qui sont à bord? demandait-on d'en bas.

— Du diable! répliqua Paddy; fi donc!... ce sont des forbans comme vous et moi, Satan et ses griffes!... Deux cents beaux garçons, misères! qui sont affreux à faire envie au démon... Puisse-t-il nous griller tous tant que nous sommes!

— Nous promet-on la vie sauve? dit la voix du sabord.

— Si vous vous dépêchez, damnation! damnation pour les autres et pour moi, que diable! on vous traitera en amis... sinon, tempêtes!...

— Nous nous rendons; ouvrez l'écoutille, dit la voix.

Paddy voulut se relever. Fergus l'arrêta.

Bien qu'il fût naturel de penser que les pauvres diables bloqués dans les batteries, sans chef pour les encourager à la défense, et se croyant d'ailleurs en face d'une force supérieure et victorieuse, ne demandaient pas mieux qu'à se rendre tout de bon, néanmoins le petit nombre réel des assaillans nécessitait une extrême prudence.

— Annoncez-leur, dit Fergus, que vingt mousquets sont braqués sur l'ouverture de l'écoutille, qu'ils aient à se présenter sans armes et deux à deux. Ajoutez qu'au moindre signe de résistance des grenades seront lancées dans la batterie.

Paddy répéta docilement cet ordre, en le ponctuant à l'aide d'un choix très heureux de ses blasphèmes favoris.

Les déportés, le coutelas à la main, se rangèrent autour de l'écoutille qui fut ouverte et se tinrent à portée sans cependant s'approcher assez près de l'ouverture pour que les marins pussent voir d'en bas leur petit nombre et le genre de leurs armes.

Les deux premiers Anglais parurent à l'écoutille et furent liés en un clin d'œil.

— A deux autres! cria Paddy dans son porte-voix.

Deux autres marins vinrent à l'appel et subirent le même traitement.

Ces hommes arrivaient terrifiés à l'ouverture. Ils étaient accueillis par le mot : Silence! et ils n'avaient garde de désobéir en voyant sur leur poitrine la pointe affilée d'un couteau. Pas un seul d'entre eux ne cria.

Lorsque les derniers couples furent garrottés comme les autres, il se trouva sur le pont de la corvette la *Cérès* cent quatre-vingts marins anglais gardés par une trentaine de proscrits dont la plupart étaient la veille les valets de quelque scélérat réhabilité par son gain, bien ou mal acquis.

C'était quelque chose d'étrange que de voir la figure piteuse et désappointée de ces hommes, vaincus par une ruse grossière et d'une simplicité presque puérile. Ils comptaient avec dépit leurs vainqueurs, cherchaient en vain ces mousquets, ces terribles grenades, et maudissaient le bon Paddy O'Chrane de tout leur cœur.

Ils avaient tort. En tout ceci, le long matelot, bien qu'il fût fort éloigné d'avoir les formes charnues et rondelettes que les peintres de tous les pays sont convenus de donner aux anges, parce que les anges sont des créatures immatérielles, avait joué le rôle de ces célestes messagers de miséricorde. Grâce à lui, le sang déjà séché de la première mêlée ne s'était point couvert d'une nouvelle couche plus épaisse; il avait clos le carnage et sauvé la vie à bien des sujets du roi; il méritait une couronne civique.

Car le choc eût été meurtrier, ardent, terrible, entre la troupe de Fergus et les Anglais pourchassés dans leur retraite. Fergus aurait vaincu; il devait vaincre en des luttes plus inégales encore. — Mais combien serait-il resté d'hommes vivans après la bataille sur le pont de la corvette la *Cérès?* — Et combien de cadavres?

Certes, ce matelot long de six pieds montrait une ambition fort courte en taxant lui-même ses services à un emploi de second maître. Mais tel était le caractère de l'excellent et vertueux Paddy O'Chrane. Toute sa vie, faute de se faire valoir, il devait rester dans une position secondaire, et végéter dans la médiocrité bien qu'il marchât dans une voie où les richesses abondent...

Fergus, lui, pendant toute la dernière partie de cette scène, s'était tenu à l'écart. Son ardeur était tombée. Le rôle qu'il eût pu jouer n'était plus à sa taille. Lorsque les prisonniers furent tous rangés le long des bastingages, il fit le tour du navire et vint se replacer au pied du grand mât.

— Nous ne sommes plus d'aucun pays, dit il en étendant le doigt vers le rouge pavillon dont la brise développait les plis humides encore et alourdis; — ce drapeau est le signal de guerre contre tous... Nous combattrons pour de l'or, parce que l'or vous donnera des jouissances à vous, — à moi des armes pour une autre bataille... Je promets à quiconque restera près de moi de le faire riche ou mort... riche du bien de tous ceux qui croiseront notre route... Anglais, y a-t-il parmi vous quelqu'un qui veuille partager notre fortune?

Il se fit un frémissement dans le rang des prisonniers.

— Oui, tempêtes! il y en a, voulut commencer Paddy; je veux être cuit à petit feu si ces avides coquins...

— Silence! interrompit Fergus; — déliez les cordes qui retiennent les jambes de ces hommes.

On obéit. Les prisonniers se levèrent, empêchés seulement désormais par leurs mains liées derrière le dos.

— Choisissez, reprit Fergus, entre une vie libre sous un chef de votre choix et l'abrutissant esclavage sous lequel vous fléchissiez hier; choisissez entre la fortune et l'indigence... Que ceux qui veulent suivre notre sort fassent un pas en avant.

Il y eut un instant d'hésitation. — Sam, le maître d'équipage, s'ébranla le premier. D'autres le suivirent. Au bout d'une minute, la troupe des prisonniers était partagée par moitié.

— Préparez la chaloupe et le canot, dit Fergus.

Soixante à quatre-vingts matelots y furent entassés avec un nombre suffisant de rameurs. Cela se fit rapidement et en silence. Ceux qui s'éloignaient avaient hâte d'en finir; ceux qui restaient ne pouvaient vaincre un premier mouvement de honte.

La chaloupe et le canot firent aussitôt force de rames vers la pointe de Cow-Hill.

Lorsque les deux embarcations revinrent il n'y avait plus de captifs à bord de la *Cérès*. Toutes les mains étaient libres et travaillaient. Maître Sam, l'ancien maître, tenait le porte-voix et commandait, en vieux marin, les manœuvres de l'appareillage.

Le soleil était encore bien bas sur l'horizon lorsque la corvette, couvrant ses vergues de toile, s'inclina gracieusement au souffle de la brise de terre. Les marins débarqués avaient eu le temps de gagner Sidney et d'y porter l'étrange nouvelle. Une foule immense se pressait sur les quais.

Au moment où la *Cérès* sentant le vent tournait en sens divers sa proue effilée, comme une rapide cavale des steppes du nord, qui, indécise de la direction à prendre, ouvre ses naseaux fumans à droite, à gauche, en avant, pour s'élancer bientôt et dévorer l'espace, l'équipage entier, sauf les canonniers, se réunit au pied du mât d'artimon.

Les gens de Sidney purent distinguer parfaitement un homme de riche taille qui saluait en agitant son chapeau le pavillon rouge éployé à la brise. — Tous les marins se découvrirent à leur tour. — Des flocons de fumée coururent autour des flancs balancés de la corvette.

L'écho mourant d'un triple hurrah vint alors jusqu'aux oreilles des gens de Sidney et fut suivi d'une bruyante salve d'artillerie.

Le soir, de la hauteur de South-Head on apercevait à l'horizon un point blanchâtre semblable à un flocon d'écume. — Ce pouvait être l'aile de neige d'un goëland ou d'un oiseau-frégate.

Les soldats du poste de South-Head disaient que c'était la corvette la *Cérès*.

CHAPITRE XIV.

SUR LA MER.

Depuis un an il y avait dans la mer des Indes un mystérieux navire que nul croiseur n'avait pu approcher d'assez près pour le reconnaître. Il voguait sous tous pavillons. Tantôt on voyait au loin flotter à sa corne le lin sans tache du drapeau des rois de France, qui venaient de recouvrer, dans la personne de Louis de Bourbon, le légitime héritage de leurs aïeux : tantôt le royal-yacht montrait les seize pointes de ses doubles croix rouge et blanche, tranchant sur le canton d'azur du grand pavillon d'Angleterre; d'autres fois c'étaient les trois couleurs hollandaises, le double écusson accolé d'Espagne, ou les étoiles d'argent des États-Unis d'Amérique, semées sur leur champ azuré.

Un petit brick de l'Ile-de-France, qui s'était trouvé dans

ses eaux durant un ouragan, avait lu, à son couronnement de poupe, sous les sculptures d'un écusson effacé, le nom de : *La Sournoise*.

Ce petit brick était le seul qui pût donner un renseignement pareil. Peut-être d'autres avaient-ils approché de plus près la *Sournoise*, — mais ceux-là n'étaient point revenus au port

La *Sournoise* avait une honnête et fière allure de croiseur. Sa coque élégante arrondissait gracieusement sa proue et ne présentait point ce museau des écumeurs de mer, fluet, pointu, allongé outre mesure; sa mâture haute, symétrique, élancée, n'avait point pourtant l'élévation exagérée que donnent ordinairement à leur gréement les pirates, dont toute la force est dans la vitesse de leur marche.

On ne sut d'abord que penser. — Les Français prenaient la corvette la *Sournoise* pour un anglais; les Anglais pensaient qu'elle sortait d'un port de France. Les autres nations conjecturaient à l'avenant.

Puis un soupçon vint à la fois à tout le monde. La *Sournoise* était un forban.

Il y avait du vrai dans cette opinion, beaucoup de vrai. La *Sournoise* était un forban en effet, mais c'était aussi un navire de guerre, un beau croiseur, le plus charmant navire peut-être qui fût sorti jamais des chantiers de S. M. britannique.

C'était la corvette la *Cérès*, déguisée, grimée, si l'on peut parler ainsi, à laquelle ses nouveaux propriétaires avaient mis un masque et donné un nom de leur choix.

Il y avait environ dix-huit mois que Fergus O'Breane avait quitté, vainqueur, la rade de Sidney. Depuis lors, il avait mené constamment une vie de travaux et d'aventures. Cette faculté latente de séduction, nous dirions presque d'asservissement, que déjà nous avons signalée en lui, n'avait point tardé longtemps à agir sur l'équipage hétérogène de la corvette conquise. Au bout de quelques mois, il exerçait à son bord une sorte de pouvoir divin et au-dessus de tout contrôle. — Il y avait pourtant là d'indomptables natures : le tueur de bœufs Paulus Waterfield; Smith, dont le caractère froid et nuancé d'hypocrisie n'en était pas pour cela moins énergique; le roi Lear enfin, vieux soldat, blanchi dans une guerre sans fin contre la société, menant le crime gaîment, sceptique, beau diseur, et conservant quelque chose de la vive effronterie des coulisses, malgré tout le sang qui pesait sur sa conscience.

Quand à Randal Graham, depuis longtemps déjà il était à Fergus.

Mais, à part ces hardis scélérats, venus de Sidney, il y avait à bord de la *Sournoise* des marins, et l'on sait que les gens de mer n'accordent leur confiance, ceci absolument et sans exception, qu'à des marins valant mieux et sachant plus qu'eux-mêmes. L'homme, pour eux, n'est grand et respectable que s'il sait commander une manœuvre difficile et tenir comme il faut le porte-voix durant une tempête. Il ne sortent pas de là. La lisse de leur navire trace autour d'eux un cercle fatal au delà duquel rien n'existe, hormis des choses ridicules à leur point de vue, inutiles ou méprisables.

Or, Fergus n'était pas marin.

Quant à la manœuvre, il restait, sur son propre navire, en dehors de la hiérarchie active, et ne reprenait la première place qu'aux heures de combat.

C'était là une condition anormale, inouïe et singulièrement défavorable. Pour un matelot, le moindre maître d'équipage, sachant passablement la routine de son métier, est fort au-dessus d'un homme de génie incapable de faire une épissure ou de chanter au cabestan : qu'on juge ce que doit être ce même homme de génie pour un maître d'équipage.

Nonobstant cela, matelots, maîtres et officiers improvisés se ployèrent complétement à la volonté de Fergus. Ce fut d'abord, il est vrai, à contre-cœur et de mauvaise grâce; mais peu à peu le dévouement se mit de la partie. Puis, comme les marins n'ont point coutume de faire les choses à demi, ce fut de la part de tous une affection respectueuse et sans bornes.

Paddy O'Chrane, passé second maître en récompense de sa belle conduite le jour du combat en rade de Sidney, exprimait à sa manière l'admiration de l'équipage, autant que ce sentiment pouvait être exprimé.

— Voyez-vous, Absalon, misérable chauve, disait-il au nègre devenu son collègue et son ami ; — vous pouvez le répéter à qui bon vous semblera, je renie Dieu !... Son Honneur n'est pas un matelot, Absalon, que diable !... mais, pelé que vous êtes, je m'entends, soyons damnés tous les deux !

D'autres mois s'écoulèrent. — La *Sournoise*, désormais signalée au commerce et aux croiseurs, vit les obstacles redoubler autour d'elle, et ne dut bien souvent son salut qu'au sang-froid de maître Sam et à la rapidité incomparable de sa marche.

Il nous faudrait la plume d'or de Smollett ou le pinceau du grand romancier américain Fenimore Cooper pour retracer la vie de combats, de périls, de pillage qu'on menait à bord de la corvette la *Sournoise;* mais, nous fût-il donné de porter l'un ou l'autre des noms illustres que nous venons de citer, nous devrions nous abstenir, sous peine de voir notre titre accusé de mensonge. La nécessité qui nous a entraîné loin de Londres, notre centre, ne suffirait point à excuser une complaisante peinture de la vie d'un pirate, et pour avoir le droit de rester plus longtemps à bord de la *Sournoise*, il nous faudrait l'amarrer sous London-Bridge, ce qui présenterait de sérieuses difficultés

Nous nous bornerons, en conséquence, à certains faits qu'il est important de signaler pour l'intelligence de notre histoire

Fergus O'Breane ne s'était pas fait pirate pour être pirate. Il avait autre chose en tête qu'un pillage plus ou moins abondant, et chacune de ses actions, durant les quatre années qu'il courut les mers, fut une pierre ajoutée au gigantesque édifice dont il s'était constitué l'architecte.

Il va sans dire d'abord que ses attaques s'adressaient constamment de préférence aux navires anglais. La *Sournoise* pilla, coula ou fit sauter plus de bâtimens de la Compagnie des Indes, à elle seule, que tous les corsaires français ensemble.

Ce n'était là qu'un détail, moins qu'un détail, un hors-d'œuvre, car, si la Compagnie des Indes devait être attaquée dans le plan de Fergus, c'était par d'autres moyens plus efficaces encore, et qui saperaient par sa base l'existence de cette mercantile puissance, l'un des plus solides appuis de l'Angleterre.

Fergus mit à profit ses croisières dans l'océan Indien pour visiter tout le littoral. Laissant à Randal Graham le commandement de la corvette, il passait souvent à bord d'une prise, et faisait de longues excursions dans le golfe du Bengale, dans les mers de la Chine ou de l'Arabie. — Il avait les papiers de bord et se faisait aisément reconnaître, soit pour un capitaine marchand, soit pour un négociant faisant le commerce par lui-même.

De cette façon il inspecta l'un après l'autre et patiemment tous les comptoirs de la Compagnie, et pénétra même dans l'intérieur des terres chaque fois qu'un établissement important y appelait son examen. Ses études préliminaires lui avaient fait soupçonner de nombreux germes de dissolution; ces germes, il les toucha au doigt, et put ajouter une batterie nouvelle à son plan de bataille.

En Chine, il vit, ce qu'on soupçonnait à peine alors en Europe, d'innombrables vaisseaux de la Compagnie, chargés d'opium, jeter des cargaisons entières de ce poison sur les côtes. Il sut que cet odieux trafic ne rapportait pas moins de quatre millions sterling (cent millions) à l'Angleterre. — C'était là encore une arme à tourner contre l'ennemi.

Aux embouchures de l'Indus enfin, il constata une sourde fermentation parmi les peuplades asservies, et devina quelle explosion produirait l'approche de la moindre étincelle dans ces contrées où des centaines de petits princes, brutalement dépossédés, se cachaient ou rongeaient leur frein au service des vainqueurs.

Puis il regagnait la *Sournoise*, afin de ne point perdre, par de trop longues absences, l'empire qu'il exerçait sur ces hom-

mes énergiques et désormais dévoués dont il comptait faire les instrumens de sa colère.

Car sa colère avait grandi, loin de s'apaiser, et grandissait sans cesse. Partout, sur son chemin, il rencontrait l'Angleterre, avide, envahissante, perfide, abusant de sa force et cherchant de l'or dans le sang ou dans la sueur des peuples.

Partout! — pas un pouce de rivages sur ces mers immenses où le nom anglais ne fût connu, redouté, abhorré! —Partout le commerce de la Grande-Bretagne était venu, appuyé de canons, imposer ses transactions déloyales.

Il semblait que cette partie du globe, ayant démérité du ciel, eût été livrée à la main rapace de l'insatiable Angleterre. Partout, cette main avait laissé son empreinte: de la misère, des larmes, des ruines

Fergus contemplait avec joie ces ravages innombrables, ces griefs inouïs, que Dieu seul pourra nombrer et punir. Chez lui, l'allégresse étouffait la pitié, car il se réjouissait à voir sa haine si puissamment justifiée, à sentir le tressaillement muet de cinquante millions de cœurs opprimés répondre au cri de sa vengeance.

En quittant les mers de l'Inde, il ne fit que changer de théâtre, pour retrouver, à des intervalles plus éloignés, les mêmes haines comprimées encore, mais prêtes à éclater. — Au Cap, les *boers* hollandais; en Amérique, les deux Canada tout entiers, gémissant sous une horrible oppression, et poussant déjà ces cris de détresse qui devaient trouver bientôt un efficace et noble écho au fond d'un cœur français

Fergus s'aboucha avec les boers, parmi lesquels il recruta ses équipages, et passa plus d'un mois dans les deux Canada.

Ce fut en se rendant du Cap en Amérique qu'il toucha Sainte-Hélène.

On sait avec quelle ombrageuse rigueur les agens britanniques gardaient ce roc aride qui devait être le tombeau du plus glorieux souverain de notre âge. Hudson-Lowe que les Français maudissent si bruyamment n'était que le docile instrument de ses maîtres, et ce n'était pas sur un valet payé pour mal faire qu'eussent dû tomber les bavardes philippiques des poètes et orateurs du continent. Hudson-Lowe était le bras, à Londres ordonnait la tête, — à Londres, d'où descendit naguère le noble yacht portant notre auguste souveraine qui allait recevoir sur la terre de France d'officielles protestations d'amour et de respect.

Il y avait avec notre reine des ministres du roi George, des ministres de 1816.

Et les cendres de l'empereur Napoléon dormaient, depuis deux ans, sous le dôme des Invalides.

Les peuples n'ont-ils plus de mémoire? ou les journaux de France mentaient-ils lorsqu'ils nous apportaient les pompeux détails du triomphe posthume décerné à leur empereur?...

A Sainte-Hélène les Français, surtout en ces premières années, obtenaient bien difficilement la permission de rendre visite au captif impérial; mais il n'en était pas de même des Anglais. Fergus fut admis sous le nom d'un capitaine de vaisseau de la Compagnie dont il avait capturé le bâtiment.

Les rameurs de Fergus l'attendaient sous le môle. Il était parti le matin pour Longwood; le soleil était prêt de se coucher lorsqu'il revint. Pendant qu'il regagnait le navire à l'ancre dans la baie, son visage respirait un enthousiasme grave et son œil gardait encore l'expression recueillie d'un austère et religieux respect.

Fergus avait passé quatre heures avec le vaincu de Waterloo, avec ce demi-dieu dont la taille prend déjà pour nous les colossales proportions des héros antiques; il avait vu ce géant, dompté par la Providence et non point par les hommes, ce grand monarque, précipité de si haut et précipité si bas que le plus médiocre des capitaines européens, Arthur Wellesley, duc de Wellington, pouvait se faire peindre à cette heure en Achille et donner à Hector terrassé, dans son orgueil grotesquement stupide, les traits du captif de Sainte-Hélène!

Fergus avait puisé durant quatre heures aux trésors de l'intelligence la plus vaste, la plus lumineuse, la plus hardie qui ait peut-être jamais ébloui le monde.

Il revenait plein encore de cette parole imposante et magnifique dans l'emphase de son laconisme; il revenait, restauré d'une force nouvelle; il revenait, grandi à ses propres yeux, et calme, et affermi dans son dessein. — Que s'était-il passé entre l'obscur pirate et l'homme qui s'asseyait la veille sur le premier trône de l'univers?..

Aux questions empressées de son compagnon, Fergus répondait: — Je l'ai vu. .

Par une matinée brumeuse des derniers jours de novembre, un beau brick de commerce, engagé dans le canal Saint-Georges, doubla la pointe nord de l'île de Man et mit le cap sur l'Écosse.

Le vent et la marée le poussaient rapidement vers le Solway, et le soleil montrait encore son disque rouge bien au-dessus de l'horizon, lorsque les ancres du brick allèrent chercher un point d'assise au fond de l'eau presque en face de Dumfries.

Les matelots se rangèrent sur le pont et mirent chapeau bas, pour faire place à deux hommes qui venaient de monter par l'écoutille.

L'un de ces hommes était Fergus, l'autre Randal Graham.

La chaloupe était à la mer et les attendait. Ils descendirent tous les deux et aussitôt six rameurs commandés par Paddy O'Chrane firent force d'avirons vers la côte.

La chaloupe toucha terre. Fergus et Randal sautèrent sur la grève, à une demi-lieue au delà de Dumfries.

— Au revoir! dit Fergus aux matelots; — nous nous retrouverons.

Paddy ouvrit la bouche, mais aucun des jurons qu'il tenait en réserve pour les grandes circonstances ne lui parut propre à peindre son attendrissement, c'est pourquoi il se contenta de soulever son chapeau en murmurant:

— Monsieur... Satan et sa femme!.. que Dieu vous bénisse, soyons tous damnés!

Fergus fit un geste de la main. Paddy replaça son chapeau. La chaloupe s'éloigna.

Nos deux voyageurs s'engagèrent alors dans les terres. Ils étaient vêtus simplement et portaient leurs manteaux sur le bras. Pendant une heure environ ils marchèrent en silence, guidés par la connaissance parfaite que Randal semblait avoir du pays

Après avoir suivi les mille sinuosités d'un petit sentier qui montait tortueusement de la grève au sommet d'une falaise escarpée, ils arrivèrent à un plateau nu, couvert seulement çà et là d'une végétation étique et brûlée par les vents du large. De cette hauteur, l'œil s'élançait à une distance énorme, dominant au loin la pleine mer à l'occident, et au sud, de l'autre côté du golfe, les côtes dentelées du comté de Cumberland.

La brise s'était levée et l'on voyait le brouillard chassé par un vent d'ouest vers la partie la plus étroite de l'entonnoir du Solway.

Fergus et Randal s'arrêtèrent.

A perte de vue, du côté de l'Irlande, le brick de commerce qui les avait amenés montrait ses hautes voiles rougies par les rayons obliques du couchant

Fergus passa la main sur son front. Son regard se teignit de mélancolie.

— Encore un peu nous ne le verrons plus, dit-il; —la toile est tombée sur le premier acte de notre drame... Quel sera le second? .. Je crois le savoir, mais Dieu tout seul le sait... Voilà quatre ans que je travaille, Randal.

— Et depuis deux ans déjà, Fergus, vous êtes assez riche pour mener la vie d'un prince, répliqua Graham. — Assurément, à votre place, je prendrais du bon temps .. j'irais à Londres... j'écraserais de mon luxe cet impertinent Godfrey de Lancester...

— J'avais oublié Godfrey de Lancester, dit Fergus.

— Oui... vous êtes comme cela, reprit Randal; — je sais de vos secrets tout juste ce que vous avez voulu m'en dire et

parfois, comme aujourd'hui, je découvre par hasard un tout petit coin du mystère de votre cœur... Je ne me plains pas. Peut-être votre secret tout entier serait-il trop lourd à porter... je sais votre but... du moins, le but que vous vous proposiez il y a quatre ans.

— Il a pu changer, interrompit Fergus.

— Tant mieux!.. mais gardez tout cela pour vous, O'Breane, et usez de moi comme si vous n'aviez rien à m'apprendre.

— Merci, dit Fergus avec distraction.

Il regardait les côtes d'Angleterre, et son œil s'allumait insensiblement, jusqu'à devenir bientôt brûlant de haine et de menace.

— J'y viendrai!.. murmura-t-il; — je mettrai quelque jour le pied sur ton sol maudit!... mais pas avant de t'avoir entourée d'ennemis et de piéges... J'ouvrirai patiemment la tranchée avant de donner l'assaut... mais que c'est long, mon Dieu! et qu'il me tarde!..

Randal le considérait avec une curieuse attention. — Le visage de l'Écossais, dont le bas était maintenant caché par une barbe épaisse d'un rouge plus clair et à la fois plus ardent que ses cheveux, avait une expression mal aisée à définir. La lumière arrivant sans obstacle à sa prunelle bleue que ne protégeait point l'ombrage ordinaire des sourcils, y mettait un rayonnement particulier d'audace et de franchise, mais, sous cette hardiesse, il y avait en ce moment de doute une sorte d'hésitation involontaire, naïvement indécise entre la sollicitude paternelle d'un vieux serviteur pour son jeune maître et le respect d'un soldat pour son chef.

— La route est longue, dit-il enfin en secouant sa préoccupation pour reprendre l'insouciance naturelle à son caractère; — nous avons sept ou huit milles à faire pour arriver à Sainte-Marie de Crewe. Si vous m'en croyez, nous nous mettrons en marche.

Fergus tourna incontinent le dos à la mer et le voyage continua.

Le pays présentait cet aspect pittoresque et demi-sauvage des campagnes de l'Écosse. Le jour baissait rapidement, allongeant démesurément les ombres et donnant au paysage une physionomie de plus en plus sombre. Randal semblait se reconnaître parfaitement au milieu des mille routes qui se croisaient à chaque pas. Fergus le suivait, perdu dans ses pensées.

— Mais est-il possible, dit brusquement ce dernier, que personne ne connaisse l'existence de ces souterrains?

— Des peuples ont vécu mille ans avant de découvrir la mine d'or qui gisait sous leurs pieds, répondit Randal. — De mon temps, je puis vous affirmer que ces caves immenses étaient inconnues et si, au lieu d'aller dans les montagnes, j'étais resté caché là, les juges de Glasgow n'auraient point eu la peine de m'envoyer sur les pontons... Elles ont deux issues qui défieraient l'œil du plus malin. La première donne dans le salon d'apparat du château de Crewe... un noble édifice, ma foi, mais qui tombe en ruines et que vous pourrez acheter pour une misère... La seconde s'ouvre ou plutôt se ferme dans la propre maison qu'habitait mon père et qu'il habite peut-être encore. Cette seconde issue est masquée par un pan de muraille tournant autour d'une poutre qui lui sert de gonds... A voir ce vieux mur, Fergus, les constables réunis des Trois-Royaumes déclareraient que nul passage n'a pu exister là depuis des siècles... Les antiquaires d'Edimbourg, — je vous dis la pure vérité, — font remonter cette construction au temps d'Alfred-le-Grand.

— Et ces souterrains sont vastes?

— Mon père s'y est perdu dix fois en les parcourant pour y chercher les trésors des abbés de Sainte-Marie... C'est grand comme Saint-James-Park.

— Mais votre père, Randal, ne peut-il avoir révélé leur existence?

— Je vous dis que mon père y cherchait un trésor.

La nuit était tout-à-fait noire. Nos voyageurs laissèrent sur leur droite la ville d'Annan, dont les lumières brillaient au loin à travers les branches dépouillées des arbres et, quittant les sentiers où ils avaient marché jusque alors, ils s'engagèrent dans une route plus large et un peu mieux tracée qui servait de grand chemin entre Carlisle et Glasgow. Nos lecteurs connaissent cette route pour y avoir suivi déjà la chaise de poste de Frank Perceval conduite par Saunie l'aboyeur la nuit où se passèrent ces événemens étranges et terribles qui amenèrent la mort de la malheureuse Harriet.

Randal s'arrêta précisément à l'endroit où la chaise de poste de Frank se heurta contre un tronc d'arbre posé en travers du chemin.

— C'est ici, dit-il. La maison de mon père est de l'autre côté du bois.

Deux minutes après le bois était traversé et ils apercevaient les lumières de la maison de Randal. A leur approche, un chien aboya fortement.

— Oh! oh! murmura l'Ecossais, notre vieux Bill est mort, je pense; ce n'est pas la voix de Bill.

Sa voix tremblait légèrement tandis qu'il parlait ainsi. Quelques pas seulement le séparaient de la maison; il les franchit d'un saut et mit sa main sur le loquet de la porte.

— La porte est fermée en dedans, dit-il. Mon père ne fermait jamais notre porte!...

Il frappa. Une fenêtre s'ouvrit.

— Le vieux Randal Graham? demanda l'Ecossais d'une voix pleine d'émotion.

— Voilà deux ans qu'il est mort, répondit-on.

La fenêtre se referma, Randal baissa la tête.

— J'aurais voulu le faire riche sur ses vieux jours, murmura-t-il; mais le voilà mort et un étranger habite notre maison... Ah! me voilà seul au monde, Fergus, et plus à vous que jamais.

Fergus lui serra la main en prononçant quelques paroles de consolation

— Oui, oui, Mr O'Breane, reprit Randal. Nous devons tous mourir... mais j'aurais mieux fait de rester auprès de lui... Ah!... Et c'est Mac-Nab qui a notre maison!... Je l'ai bien reconnu... On dit que c'est un honnête homme, celui-là... Sa fenêtre s'est fermée pourtant sans qu'il ait offert un gîte aux voyageurs.

— Etes-vous bien sûr que ce soit Mr Mac-Nab? demanda Fergus.

— J'en suis sûr... et j'en serai plus sûr tout-à-l'heure, car il faut que je passe la nuit dans la maison de mon père et que je dise un bout de prière dans la chambre où il est mort... car il est mort! ajouta-t-il d'une voix où il y avait des sanglots contenus. Oui, oui... vous avez entendu cet homme?... Il est mort il y a deux ans... Allons, Fergus, en marche! je vais vous conduire à la ferme de Leed, puisque vous voulez voir Mac-Farlane, et puis je reviendrai ici, où mon père est mort... Et je n'aurai pas besoin, voyez-vous de demander l'hospitalité à ce Mac-Nab!

Il tourna la maison et se prit à marcher à grands pas dans un taillis parsemé de ruines. Fergus le suivit. Au bout de dix minutes, ils longèrent la muraille d'un parc au milieu duquel s'élevait un vaste édifice que Fergus conjectura être le château de Crewe. Puis ils redescendirent le versant de la colline et arrivèrent à la ferme de Leed.

Randal la montra du doigt à Fergus et s'enfuit en courant.

La porte de la ferme était ouverte. Fergus entra.

Dans la salle commune, autour d'une table servie, une jeune femme et deux charmantes petites filles prenaient leur repas du soir. Sous le manteau de la cheminée se tenait un homme, la tête cachée entre ses deux mains. Au bruit que fit Fergus en entrant, cet homme se redressa et montra un visage pâli au milieu duquel se mouvaient deux yeux éteints et comme égarés.

Fergus s'avança vers la jeune femme, tandis que les deux petits anges rougissaient et souriaient dans leur effroi enfantin, et demanda Mr Angus Mac-Farlane.

L'homme qui était sous le manteau de la cheminée se leva. Fergus ne se souvint point de l'avoir jamais vu.

CHAPITRE XV.

UNE RESSEMBLANCE.

La jeune femme à qui Fergus O'Breane s'était adressé en entrant dans la ferme de Leed était belle, mais portait sur son visage triste et doux des traces de souffrance. Quant aux deux enfans qui se tenaient à ses côtés, jamais têtes plus angéliques ne tombèrent du gracieux et naïf pinceau de Greuze. L'aînée avait trois ans, l'autre deux ans à peine. Elles souriaient et mettaient leurs jolies joues roses dans le sein de leur mère, épandant comme un suave rayon de joie parmi le lugubre aspect de cette maison où semblait régner le deuil.

La jeune femme répondit à la question de Fergus en désignant son mari, qui se tenait à l'écart sous le manteau de la cheminée.

Fergus le considéra longtemps avec attention.

— Y a t il donc une autre personne qui porte le nom d'Angus Mac-Farlane? demanda-t-il.

La jeune femme baissa les yeux avec un pénible sourire. Son mari s'avança lentement vers Fergus.

— Il n'y a qu'un seul homme pour porter le nom que vous venez de prononcer, monsieur, dit-il d'une voix sombre, — et c'est un de trop!... Ceux qui l'ont vu aux jours de son bonheur se retrouvent avec lui face à face et le méconnaissent... C'est qu'il a bien souffert!... Mac-Farlane, lui, reconnaît encore le visage de ses amis, mais il ne sait plus leur nom... Comment vous appelez-vous?

— Quoi! murmura Fergus dans son irrésistible étonnement, vous seriez Angus Mac-Farlane? Mais, en effet... quoique vous soyez bien changé...

— Comment vous appelez-vous? répéta le fermier.

Fergus prononça son nom.

Les traits flétris d'Angus Mac-Farlane s'animèrent d'une sorte de joie.

— Soyez le bien-venu, O'Breane, dit-il en lui tendant la main; — femme, embrassez votre frère et le mien... enfans, fêtez l'ami de votre père!... Il faut nous réjouir!... Il faut nous réjouir!...

Mistress Mac-Farlane prit ses deux petites filles par la main et les amena devant Fergus.

— Clary, et vous, Anna, dit-elle doucement, baisez l'ami de votre père.

Clary tendit son front en rougissant; Anna sourit et s'enfuit.

— Réjouissons-nous! répéta le fermier; — Amy! n'y a-t-il plus de vin de France dans les caves de Leed!... apportez du vin de France!... Que Duncan aille chercher mon frère Mac-Nab!... Il faut nous réjouir.

Le ton d'Angus contrastait si étrangement avec ces joyeuses paroles qu'une larme se balança aux paupières d'Amy, tandis qu'elle répondait:

— Vous aurez du vin de France, Mac-Farlane, et je vais envoyer Duncan chercher notre frère Mac-Nab.

Fergus l'arrêta d'un geste.

— Angus, dit-il, vous savez que monsieur Mac-Nab ne m'aime pas.

— C'est vrai... Pourquoi cela?

— Parce qu'il protégeait Godfrey de Lancester autrefois.

— White-Manor! s'écria le fermier qui chancela et tomba sur le siége qu'il venait de quitter, comme s'il eût reçu un coup dans la poitrine; — pourquoi me parle-t-on de White-Manor?.. Sortez, Amy! Emmenez les enfans!... Ah! Fergus O'Breane, je suis aise de vous voir. Nous allons causer de White-Manor.

Mistress Mac-Farlane se dirigea vers la porte avec Anna et Clary. Avant de s'éloigner de Fergus, elle lui dit à voix basse et avec un geste suppliant:

— Il s'est passé de douloureux événemens, monsieur... Et Dieu a mis un voile sur l'esprit de Mac-Farlane... Ménagez-le, je vous en prie!

Elle sortit. Fergus s'approcha du foyer et s'assit auprès de Mac-Farlane.

Angus, durant ces quatre années, avait vieilli de quinze ans. Son front s'était ridé. Sa franche et loyale physionomie avait revêtu une expression de sombre amertume et les mèches bouclées qui s'échappaient de son bonnet de tartan se mélangeaient presque également de cheveux blonds et de ces fils funestes qui ont le brillant et la dureté du cristal.

Fergus le contempla un instant avec tristesse et compassion. Angus et lui s'étaient aimés autrefois d'instinct et comme on devient amoureux d'une femme. Ce sont ces amitiés-là qui restent et qui, oubliées, renaissent toujours fortes et vives, parce qu'elles ont leur source ailleurs que dans l'estime, ailleurs que dans la convenance mutuelle des caractères et des sentimens, toutes choses raisonnées et par conséquent périssables, parce qu'elles ont leur source exclusivement dans le cœur.

Or, le cœur ne change jamais lorsque les sens ou l'intérêt ou l'ambition, ces conseillers mauvais et perfides, ne lui soufflent pas l'inconstance.

Et O'Breane, ainsi que Mac-Farlane, était au-dessus de l'intérêt. Quant à l'ambition, Angus ne la connaissait point; Fergus avait une passion autre et plus forte.

— Je croyais vous retrouver heureux, Mac-Farlane, dit le nouveau venu après un silence.

— Je suis heureux de vous revoir, frère Fergus, répondit le fermier qui semblait avoir repris un peu de calme; — je pleurai des larmes de colère, il y a quatre ans maintenant de cela, lorsque j'appris votre malheur... Fergus! mon noble frère Fergus accusé d'assassinat, — condamné pour assassinat! Car je ne sus votre accusation qu'avec le verdict du jury... Et ce fut la faute de Mac-Nab, qui ne vous aimait pas... Embrassons-nous, O'Breane, et dites-moi que vous m'aimez comme autrefois.

— Je suis toujours votre frère, Mac-Farlane... et, dans le projet qui occupe ma vie, vous avez votre place et votre rôle... et vous êtes en ce monde le seul homme à qui je montrerai le fond de mon cœur.

Angus passa la main sur son front.

— Des projets! murmura-t-il; — je n'en ai point, mai j'épouserai les vôtres, mon frère... Oh! que vous êtes jeune et beau, Fergus!... Mary vous aimait bien...

— Je n'osais vous parler de Mary, murmura O'Breane.

— Versez du vin! s'écria le fermier; — où est le vin de France?... Tendez votre verre, ami, et buvez!

Il s'était levé et avait mis un flacon débouché dans la main de Fergus.

Celui-ci trempa ses lèvres dans le verre; Angus l'acheva d'un trait et reprit:

— J'irai bientôt, moi aussi, à Botany-Bay.

— Pourquoi? demanda Fergus étonné.

— Parce que je tuerai le comte de White-Manor... Je ne sais où il se cache maintenant... je ne puis l'atteindre... Mais il reviendra, Fergus... J'avais tort de dire que je n'ai pas de projets: j'ai un projet.

O'Breane garda le silence.

— Versez du vin! reprit encore Angus; — nous sommes ici pour nous réjouir, par la mémoire de mon père!... Ah! Fergus, mon père vivait au temps où nous étions à Londres... et ma sœur était heureuse.

— Je vous prie, Mac-Farlane, dit Fergus, apprenez-moi tout ce qui touche la pauvre Mary... Je devine un malheur.

— Devinez dix malheurs, O'Breane!... Le bien de la famille nous a été enlevé par un procès inique... Mon père est mort... ma sœur... Combien de larmes une femme peut verser avant de mourir!

— Mary n'est-elle pas comtesse de White-Manor?

— Je le tuerai! prononça Angus avec une explosion de haine, comme si ce nom eût eu le pouvoir de tendre soudainement en lui toutes les fibres de la vengeance et de la colère; — oui... Mary est comtesse de White-Manor... elle l'était du moins...

— Est-elle donc morte! s'écria Fergus,

— Elle a un enfant, mon frère; elle ne peut pas mourir.

— Mais, au nom de Dieu, qu'y a-t-il alors?

— Buvez, Fergus! dit Mac-Farlane avec un rire convulsif et amer; — je le tuerai... Mac-Nab avait agi pour le mieux, je pense. Il croyait faire le bonheur de la pauvre Mary... oui, oui, mon frère, Mary s'est appelée la comtesse de White-Manor, parce que Mac-Nab voulait qu'elle fût riche et heureuse... buvez, O'Breane; il faut que nous fêtions votre retour... je ne sais si elle est riche, mais je sais bien qu'elle est malheureuse.... Pauvre Mary!... voilà huit mois maintenant que je reçus une lettre d'elle... vous la lirez, O'Breane... moi, je ne puis plus la lire... Je n'ai jamais rien aimé en ce monde autant que j'aimais Mary, mon frère, et c'est pour cela que je voulais la voir votre femme... Ah! c'eût été un jour heureux que le jour de votre mariage!

Angus se leva et ouvrit une armoire où il prit un portefeuille. Parmi les papiers qui s'y trouvaient, il en choisit un amolli et froissé par de fréquens contacts. Il le déplia d'une main tremblante.

— L'aimez-vous encore, mon frère? demanda-t-il brusquement.

— Je l'aimerai toujours, répondit Fergus.

Fergus ne mentait point et ne se trompait pas. Durant les quatre années qui viennent de s'écouler, l'amour, dont la part devait être désormais si grande dans son existence, avait sommeillé en lui. C'est à peine si, çà et là, il avait noué en passant quelqu'une de ces passagères intrigues, romans d'un jour dont l'oubli déchire les pages parcourues, et qui ne laissent point de trace au cœur. Il n'y avait donc en lui aucun souvenir autre que celui de Mary.— Plus tard, les souvenirs devaient abonder; son cœur, donné sans réserve, repris sans remords, allait glisser mollement sur la pente fleurie de l'inconstance, laissant derrière lui les larmes, mais regardant en avant toujours et ne voyant là que des sourires. Son âme et ses sens allaient faire excès de délices, comme pour compenser les puissans labeurs et les fatigues fécondes de son esprit. Il allait aimer partout, aimer beaucoup quoique vite, dompter sans efforts les résistances les plus fières, être heureux (dans le sens vulgaire du mot) assez pour remplir une longue page des seuls noms de ses maîtresses, et pousser si loin ses sensuelles débauches de cœur que tout cœur autre que le sien en fût resté mort, usé, pétrifié, blasé. Mais son cœur, à lui, parmi ces excès de bonheur, après ces folles gageures d'ardeurs prodiguées, d'amours jetées en largesses à toutes les femmes dignes et indignes, devait rester neuf et fort, et tout plein de jeunes élans,— et ne point perdre, aux mille frottemens d'une vie d'aventures, les délicatesses exquises de sa faculté de sentir.

Pour les hommes ainsi faits, le passé, rappelé aux heures de rêverie, a des joies incomparables et des voluptés que le plaisir présent ne sait point égaler. Leur mémoire est le ciel des musulmans. Là, dans la nuageuse atmosphère des extases, passent et sourient tour à tour les femmes autrefois aimées. Qu'elles sont belles! combien sont doux et charmans les mots qu'elles murmurent à l'oreille! Que de fierté dans ce maintien! que d'abandon naïf dans cette pose!... Oh! celle-ci sourit comme on ne vit jamais sourire! Cette autre baisse les yeux, mais est-ce assez du voile de ses longs cils pour cacher la passion qui brûle et languit dans sa noire prunelle? Tout est beau, tout est ravissement et délices, tout, jusqu'à cette perle balancée,— une larme, hélas! — qui se suspend aux paupières de la vierge vaincue...

Fergus ne se trompait point, en ce sens que, parmi ces souvenirs, évoqués souvent, celui de Mary devait être toujours le premier, le plus aimé, le plus pur, — le seul pur, peut-être.

Mac-Farlane revint vers le foyer.

— Elle vous aimait bien! dit-il; — mais pourquoi parler de cela?... Voici sa lettre... sa dernière lettre... Depuis je suis allé à Londres pour la chercher; je ne l'ai point trouvée

Fergus prit la lettre qu'on lui présentait. — En plusieurs endroits les caractères étaient à demi effacés par les larmes. Étaient-ce des larmes d'Angus ou des larmes de la comtesse de White-Manor?

Voici ce que disait la lettre :

« Mon chère frère,

» Quand j'ai appris par votre dernier message que votre intention était de venir à Londres pour me consoler, pour me protéger, mon cœur s'est élancé vers vous avec reconnaissance et tendresse. Oh! vous m'aimez, vous, Angus, et vous êtes tout seul ici bas pour m'aimer. Je pense que je retrouverais un peu de joie à vivre près de vous, à vous voir bien souvent, à sentir autour de moi les murs chéris de la maison de notre père...

» Mais il m'est défendu d'espérer ce bonheur, mon frère.

» Le soir même de la réception de votre lettre, j'ai quitté la maison que j'habitais depuis trois mois. Je l'ai fait pour éviter votre présence. J'ai besoin de force, et si je vous voyais je deviendrais faible.

» Mon bon frère, je vous aime, vous le savez bien; pardonnez-moi si je vous fuis.

» Je suis sous le coup d'une menace affreuse et terrible... Ma pauvre enfant, Mac-Farlane, mon enfant bien-aimée!... Si vous saviez!... »

— Où en êtes-vous, O'Breane? demanda Angus en ce moment. — Vous souvenez-vous combien elle était gaie autrefois?... J'ai son sourire devant les yeux... Cela fait du mal.

Il allonge a ses deux mains sur ses genoux et demeura l'œil fixe, la tête penchée sur son épaule...

Fergus poursuivit sa lecture.

« Si vous saviez, mon frère!... Vous êtes hardi et généreux; vous voudriez me défendre, attaquer ces hommes qui me font si malheureuse .. Angus, je vous connais, vous le voudriez... et ce serait un horrible malheur.

» J'aime mieux souffrir. Je suis heureuse de souffrir. L'idée qu'on tenterait de finir mon supplice me remplit d'angoisses... Ne vous fâchez pas contre moi, mon frère; si je m'éloigne de vous, c'est pour ma fille.

» La vengeance de milord a été bien cruelle! Vous savez qu'après la scène honteuse de Smith-Fields il m'a pris ma fille. — Mais vous ne savez pas tout, Angus. Hélas! c'est là un malheur qui ne se devine point.

» Ma fille, ma pauvre enfant chérie est entre les mains d'un scélérat sans foi ni cœur, qui l'élève loin du monde, d'un scélérat, choisi peut-être pour jeter dans son âme d'ange des germes de honte et de corruption... »

— Pauvre Mary! dit Fergus.

— Où en êtes-vous, O'Breane?...

— Il faut partir, frère!... à tout prix, il le faut!..

— Je sais où vous en êtes! murmura Angus en baissant la tête; — lisez encore...

« . . Ma fille est prisonnière, et son geôlier est un monstre d'avarice et de cynisme, qui raille impitoyablement mes larmes et lève sur moi un impôt périodique pour ne point frapper mon enfant... Moi, je reste à Londres, toujours à la charge de cet homme bienfaisant qui eut pitié de moi lorsque j'avais la corde au cou sur le marché de Smith-Fields.. Mon frère, qui me connaît, n'aura point à ce sujet de pensées mauvaises.

» Je reste à Londres parce que je suis plus près de ma fille, parce qu'il me semble que je veille sur elle... Je ne la vois point, hélas! cet homme prend mon or et me refuse impitoyablement la grâce d'embrasser mon enfant, ne fût-ce que durant son sommeil.

» Il obéit à milord mon mari...

» Je me cache, parce qu'il ne faut pas qu'un œil ami voie ma profonde détresse. Nul ne pourrait me voir, et vous moins que tout autre, mon noble Angus, sans essayer de me secourir et de me venger.

» Me venger!... Oh! savez-vous, Angus! cet homme me l'a dit... Et il le ferait, mon Dieu!... A la moindre tentative, il la tuerait. . »

En écrivant ce dernier mot, qui était presque illisible, la main de la comtesse de White-Manor avait tremblé violemment.

— Mais ce sont là des craintes folles! s'écria Fergus. Quel que soit cet homme et si profonde que puisse être sa perversité, pourquoi tuerait-il un enfant?... D'ailleurs, on peut agir avec prudence... le prévenir..

— J'ai écrit tout cela, mon frère, et il y a six mois que Mary a dû recevoir ma lettre... Elle ne m'a pas répondu : ses craintes ont été plus fortes que la raison.

Il y avait encore deux ou trois lignes. Fergus continua.

« Et puis, disait la pauvre femme, j'ai un espoir, un bien doux espoir, Mac-Farlane... Cet homme a mis auprès de ma fille un muet et une malheureuse créature, dont le cœur n'est point méchant... Un jour, peut-être, je parviendrai à la gagner, et alors il me sera permis d'entrer dans la chambre de Suky, de l'embrasser, de la serrer dans mes bras... Oh! que de bonheur, que de bonheur, mon frère! elle me sourira, croyant faire un doux rêve... N'est-ce pas que cet espoir suffit à excuser ma fuite?... n'est-ce pas que je serai alors la plus heureuse des mères?... »

Fergus ferma la lettre. Il y avait sur son noble visage une double expression de pitié tendre et de profonde indignation. Il leva les yeux sur Angus qui avait gardé la même posture, et qui, suivant d'instinct la lecture de ces lignes connues, avait deux grosses larmes sur la joue.

— Il faut la sauver, dit Fergus.

Mac-Farlane secoua la tête. Ses larmes se séchèrent et son front se rida.

— Il faut la venger! répondit-il.

Puis il ajouta en laissant éclater sa voix :

— Cet homme qui la martyrise et qui tue son enfant, je sais son nom qu'elle ne veut point me dire... C'est White-Manor... White-Manor, par lui-même ou par un de ses suppôts... Buvez, O'Breane! buvez, mon frère! vous ne savez pas tout encore.

— En effet, dit Fergus, certains mots dans la lettre de notre malheureuse sœur n'ont point de signification pour moi... Elle parle de la scène honteuse de Smith-Fields.

Angus était plus pâle qu'un mort.

— Vous voyez bien que ma main tremble trop pour verser le vin, murmura-t-il en essayant de sourire. — A boire, mon frère; j'ai soif... Ah! ah! vous voulez savoir ce qui se passa dans Smith-Fields?... Ecoutez donc, par le nom de mon père! Mais avant, regardez le couteau qui doit tuer tôt ou tard Godfrey de Lancester.

Il ficha violemment dans le chêne épais de la table son long dirck écossais, dont la lame vibra longtemps et rendit une plainte.

— Ecoutez! reprit Angus : — Il y a trois ans... deux ans et demi, les journaux racontèrent une évasion hardie, exécutée au dépôt de Botany-Bay... Votre nom était parmi ceux des fugitifs. — Ma sœur devint enceinte.

Deux mois après, les journaux encore annoncèrent que les évadés de Botany-Bay étaient à Londres depuis longtemps. Pour la seconde fois votre nom se trouvait dans leurs colonnes.

Un bruit courut; quelques-uns l'attribuèrent à Brian de Lancester, le frère de Godfrey, qui est tout jeune, mais qui, déjà, fait à son aîné une guerre sans merci. Ceux-là se trompaient : je connais l'honorable Brian, qui est un noble et généreux cœur... Toujours est-il que ce bruit rappelait vos fiançailles avec ma sœur, vos anciennes amours, et disait... Fergus, mon frère, sur votre honneur, combien y a-t-il de temps que vous êtes de retour en Angleterre?

— Douze heures, répondit Fergus.

— Ne voyez pas dans mes paroles, frère, poursuivit Angus avec hauteur, l'expression d'un soupçon indigne... Mary Mac-Farlane peut être malheureuse, et ne peut pas être coupable... Ce bruit disait que vous l'aviez revue.

Et sa grossesse avançait... et White-Manor, le misérable, ouvrait avidement l'oreille à toutes ces calomnies... Il se repentait sans doute, lui, le pair opulent, d'avoir donné son nom à une pauvre fille...

Voici ce qui arriva. Mary mit au jour un enfant. White-Manor se fit apporter le berceau dans son appartement et le considéra longtemps en silence. Puis on le vit parcourir à grands pas sa chambre en murmurant des paroles de menace. Il trouvait que l'enfant vous ressemblait, O'Breane.

— A moi! s'écria Fergus étonné.

— A vous.,. Mary vous avait tant aimé!... Quoi qu'il en soit de cette ressemblance, réelle ou imaginaire, les soupçons de Godfrey de Lancester en acquirent une force terrible... Ceci se passait à White-Manor, dans le Northumberland, tout près d'ici... Mais il y avait bien longtemps que Godfrey nous avait éloignés, Mac-Nab et moi; nous n'avions plus la permission de visiter notre sœur... Ah! Fergus, Mac-Nab est un honnête cœur, bien qu'il ait contre vous des préventions condamnables! Il s'est souvent repenti d'avoir prêté les mains à ce mariage... Mais que disais-je? Quand je parle de tout cela, ma pauvre tête se trouble et il fait nuit dans mon cerveau.

— La ressemblance... dit Fergus.

— Oui, oui, interrompit Mac-Farlane; je me souviens... La ressemblance! Mac-Nab et moi, nous n'avions donc aucune idée de ce qui se passait à White-Manor... Godfrey ne mit pas le pied dans la chambre de sa femme tant qu'elle garda le lit... Il ne revit point l'enfant et défendit qu'on le montrât à sa mère.

Au bout de quinze jours, Mary fit ses relevailles. Pauvre sœur! Elle avait demandé bien des fois avec larmes son enfant, et ne le voyant point venir, elle le croyait mort, sans sans doute... Mieux eût valu que l'enfant fût mort, en effet, O'Breane.

Ce jour, Godfrey de Lancester se rendit chez sa femme. Il était suivi de son âme damnée, un vil coquin du nom de Gilbert Paterson, qui portait un berceau entre ses bras. Mary faillit tomber à la renverse, tant elle ressentit de joie. Elle riait, elle pleurait et baisait les mains de Godfrey de Lancester.

Puis elle s'élança vers le berceau et voulut soulever le voile dont il était couvert pour dévorer de baisers cette frêle créature qui allait être désormais sa passion, son amour, sa vie. Godfrey la saisit brutalement par le bras et la força de s'arrêter. Gilbert mit le berceau sur une table, au milieu de la chambre.

— Madame, lui dit White-Manor en arrachant le voile du berceau, — cet enfant, qui est le vôtre, n'est pas à moi.

Mary le regarda, stupéfaite.

— Cet enfant est le fruit d'un crime, poursuivit Godfrey, que prenait un de ses accès de rage insensée; voyez, voyez, madame! et osez dire qu'il ne lui ressemble pas!

— A qui? demanda notre pauvre sœur.

— A mon assassin, madame, à l'homme que vous avez aimé, — à Fergus O'Breane.

— A Fergus! répéta Mary dont le front s'éclaira de joie.

Ce fut sa condamnation. — Godfrey, en apercevant ce mouvement involontaire, qu'il compta pour un aveu, devint blême de rage, et, dans sa fureur folle, leva la main comme pour écraser l'enfant.

— Milord! oh! milord! s'écria Mary en tombant sur ses genoux, épouvantée; — ne tuez pas votre enfant!

Godfrey se retint et se prit à sourire.

— Mon enfant! dit-il avec amertume; — je crois que je serais devenu bon si Dieu m'eût donné un enfant!...

Il dit cela, Fergus, le damnable hypocrite!...

Ma sœur voulut protester de son innocence, car elle venait seulement de comprendre ce dont elle était accusée, mais Godfrey lui ferma la bouche par un grossier sarcasme et reprit :

— Regardez bien cet enfant que vous appelez le mien, milady ; regardez-le bien longtemps et de tous vos yeux, car vous le voyez en ce moment pour la dernière fois!

Mary joignit les mains, brisée par ces cruelles paroles.

L'enfant était une charmante petite fille qui souriait doucement. Mary n'avait jamais vu de plus beau, de plus angélique visage... Ah! Fergus! c'est qu'il doit sembler angélique et beau, l'enfant qu'une jeune mère voit pour la première fois, l'enfant dont on va la séparer pour jamais.

Elle pleura, elle cria, elle se traîna aux pieds de White-Manor.

Celui-ci ne bougeait pas. Il semblait trouver un barbare plaisir à prolonger cette scène déchirante.

Enfin, lorsqu'il fut ivre de sanglots, il fit un geste. Gilbert emporta l'enfant.

Mary était sans mouvement sur le plancher. White-Manor la somma rudement de se relever. Elle se releva. Il la poussa devant lui de marche en marche jusque sur le perron du château.

Ici se trouvait encore Gilbert Paterson, qui avait à la main une corde de chanvre. Sous le perron, tous les domestiques et tenanciers de White-Manor étaient réunis. Au portail de la cour, il y avait une chaise attelée.

Gödfrey prit la corde des mains de Paterson, et...

Angus s'arrêta tout-à-coup et se leva en disant :

— Oh! je le tuerai, je le tuerai, Fergus! par la sainte mémoire de ma mère!...

Il tremblait et haletait. Les mots tombaient avec peine à travers ses dents serrées.

— Et que fit-il? demanda Fergus, qui tremblait aussi et dont le front se couvrait de sueur.

— Ah! s'écria Mac-Farlane avec un gémissement étouffé ; — ces Anglais sont lâches et n'ont point de pitié, mon frère... Mary était là, pâle et sans force... Il pesa sur sa main et la fit se mettre à genoux sur la pierre du perron. — Puis il passa la corde de chanvre autour de son cou en disant à haute voix :

— Qui d'entre vous veut acheter cette femme?

CHAPITRE XVI.

VENDRE SA FEMME.

Augus Mac-Ferlane jeta ces derniers mots avec une explosion de douleur et de colère. O'Breane s'était levé. Son beau visage rendait d'une autre façon les mêmes sentimens que celui du fermier.

— Je ne le haïssais plus, dit-il ; le courroux que je lui gardais s'était perdu dans une colère trop profonde et trop vaste pour ne point absorber tout autre ressentiment... Mais, pour vous, Angus, pour la pauvre Mary, je vois bien que je suis vulnérable encore... Où donc est-il, cet homme?

Angus prit la main d'O'Breane et la pressa entre les siennes.

— Merci, mon frère, répondit-il.

Puis il ajouta d'un ton de sarcasme amer et désespéré :

— Vous me demandez où il est?... Vous avez donc oublié les mœurs de nos lords depuis quatre ans que vous avez quitté l'Angleterre? Quand ils ont brisé de ce côté du détroit la vie de quelque créature sans défense, ils passent la mer et vont triompher à l'étranger. La cruauté n'a-t-elle pas aussi sa monotonie?.. Leurs Seigneuries se blasent et prennent le spleen... Leurs Seigneuries partent pour la France qui rit et se moque à les voir passer ; pour l'Italie, qui prend leurs guinées en échange de vieilles pierres et de toiles poudreuses... Que sais-je? White-Manor est à Naples ou à Paris, ou à Vienne... Le chercher serait inutile : je l'attends!

Mary vous avait aimé. Peut-être se souvenait-elle. C'était là un crime sans pardon. Pour le punir, Godfrey de Lancester, exhumant une lâche et barbare coutume dont l'Angleterre seule, parmi tous les peuples du monde, pouvait, dans sa brutalité nationale, concevoir l'ignominieuse idée, Godfrey de Lancester mettait sa femme, lady de White-Manor, — aux enchères, comme une pièce de bétail... Il y avait espoir qu'on en parlerait longtemps au Crockford's club..... C'était une plaisanterie aimable, une *eccentricity* qui tuait une femme. — En peut-on trouver de meilleures?

Lorsqu'il prononça ces mots : — Qui d'entre vous veut acheter cette femme? les valets et tenanciers firent silence. Mary était adorée de tous.

White-Manor répéta sa question avec colère.

— Elle est belle, ajouta-t-il, et je la donne pour trois shellings!

Nul ne répondit encore. — Mary, toujours agenouillée, avait les mains jointes et les yeux baissés.—Godfrey frappa du pied avec fureur.

— Faites place! s'écria-t-il ; — je vais la conduire à un autre marché.

Il tira la corde. Mary se leva. Les tenanciers se rangèrent en haie, des deux côtés de la cour, mornes et silencieux. Godfrey, tenant notre sœur en laisse, traversa lentement la foule et monta dans sa chaise.

Deux jours après, on déjeunait somptueusement dans Portland-Place à la maison des comtes de White-Manor. L'assemblée était nombreuse. Vers deux heures après midi, Godfrey se leva ivre et fit venir Mary.

Mary avait une robe de toile blanche et la corde au cou.

Et parmi tous ces noblemen qui garnissaient la table de White-Manor, il n'y eut pas un homme pour briser son verre sur le visage infâme de Godfrey de Lancester. — Pas un seul, Fergus! Ils laissèrent un misérable, ivre de sang et de rage, mettre la main lâchement sur une femme belle, jeune et sainte...

Godfrey prit la corde et descendit sur le trottoir. — Il traversa les rues de Londres depuis Portland-Place jusqu'au marché aux moutons de Smith-Fields, — quatre milles d'Écosse! — comme il avait traversé la foule de ses valets consternés dans la cour de White-Manor, tenant sa femme en laisse, sa femme qui pleurait et se mourait...

On s'assemblait sur leur passage. C'était un curieux spectacle ; — mais parmi les cinquante mille Anglais qui les coudoyèrent sur la route, il ne se trouva pas un homme pour crier infamie! et lapider le lâche avec les pavés du chemin!

Londres est fait ainsi : nobles et peuple...

— Nobles et peuple! interrompit Fergus avec une énergie d'indignation qu'Angus attribua tout entière à l'impression de son récit. — Londres et l'Angleterre!

Lorsqu'ils arrivèrent dans Smith-Fields, reprit Mac-Farlane, il y avait foule autour des barrières. C'était un vendredi, jour de marché des bêtes à cornes et des moutons. Godfrey fit entrer Mary dans l'un des parcs à brebis, qui se trouvait vide, et cria par trois fois :

— Cette femme est à vendre!... à vendre pour trois shellings!

Les marchands de bestiaux avaient pitié ; car Mary, notre sœur, était bien belle, et des ruisseaux de larmes coulaient sur sa joue pâlie.

Enfin, une voix grave et vibrante perça la foule et fit tressaillir le pauvre cœur de Mary dans sa poitrine.

— Laissez-moi passer! disait cette voix ; — je vais acheter pour trois shellings milady comtesse de White-Manor.

Un murmure courut par le marché de Smith-Fields, car nul ne savaitj usque-là les nobles noms des acteurs de cette

scène infâme. — Godfrey devint pourpre. Le son de cette voix l'avait frappé comme un soufflet sur la joue. Il sembla chercher au loin avec crainte et colère celui qui avait parlé.

Ce dernier ne tarda pas à paraître, se faisant jour vigoureusement à travers les rangs des assistans. Il était vêtu du grossier costume des marchands de bestiaux. A son aspect, Godfrey perdit contenance et fit un mouvement comme pour s'esquiver.—Mary ne m'a jamais dit dans ses lettres le nom de cet homme; mais, lorsque je suis allé à Londres, la rumeur publique m'a appris ce nom.

C'était le jeune Brian de Lancester, frère du comte.

Je le crus du moins et je le crois encore, bien que l'Honorable Brian n'ait jamais répondu à mes actions de grâces que par de froides et positives dénégations.

Quoi qu'il en soit, le prétendu marchand de bestiaux, que ce fût ou non Brian de Lancester, entra dans le parc où se tenait Godfrey et lui arracha des mains la corde qui retenait Mary. Celle-ci, à bout de forces, venait de perdre connaissance. Le marchand la saisit et la souleva d'une seule main. De l'autre, il fouilla dans sa poche, d'où il retira une pleine poignée de grosses pièces de cuivre qu'il jeta au visage de Godfrey en disant :

— Voici votre paiement, milord !

Un immense hurrah emplit la place de Smith-Fields.

Godfrey demeura pétrifié. Le choc des lourdes pièces d'un penny avaient laissé sur sa joue pâle et sur son front des taches violâtres; — car le marchand était un homme, Fergus. Sa main avait frappé rudement, comme eût pu faire la nôtre...

Fergus, dominé par l'intérêt puissant qu'il portait à ce récit, respira longuement.

— Que Dieu le bénisse, Mac-Farlane, dit-il, quel qu'il soit... Et si c'est vraiment le cadet de Lancester, je fais serment de lui payer notre dette quelque jour... Mais que devint Mary après cela?

— Après cela, répondit Angus, la foule s'ouvrit pour laisser passer le marchand et son fardeau; puis elle se referma, entourant White-Manor, dont le visage meurtri se contractait dans les convulsions d'une rage impuissante. Des huées s'élevaient de toutes parts; l'élan était donné, et lorsque les hommes de police arrivèrent sur le lieu de la scène, ce fut pour emporter le noble lord, couvert d'outrages et de boue, en proie à une furieuse attaque de son mal...

— Mais Mary, Mary! dit Fergus.

— Mary fut mise dans une voiture par le prétendu marchand de bestiaux... Depuis j'ai su par des lettres tous les détails de cette histoire... Je lui ai fait passer de l'argent souvent, mais voilà huit mois que j'ignore sa retraite; et, d'après son dernier message, elle est forcée de payer le misérable qu'on a fait geôlier de son enfant... Qui fournit à ses besoins?... Elle m'a parlé parfois d'une main généreuse et amie... Mais Brian de Lancester n'est pas riche...

— Mais, interrompit Fergus, si Brian, son beau-frère, a ses secrets et la protége, pourquoi ne lui vient-il pas en aide par rapport à sa fille?

— Parce qu'il ignore comme nous cette partie de son histoire, répondit Angus. Si c'est Brian, — et c'est lui, bien qu'il ait refusé de me faire l'aveu de ses bienfaits,— si c'est Brian, elle sait combien il est fougueux et hardi; elle craint par-dessus tout la menace du geôlier de sa fille..... Pauvre sœur! Ne la voyez-vous pas d'ici, Fergus!... Chaque fois qu'une idée de lutte ou de délivrance lui vient à l'esprit, elle la chasse avec épouvante et se répète ce mot que sa main tremblante a eu tant de peine à tracer : — Il la tuerait!

Il se fit un long silence entre les deux interlocuteurs. Fergus semblait méditer. Mac-Farlane, les coudes appuyés sur la table, le front à deux pouces de son dirk, fiché dans la planche de chêne, suivait le cours d'une sombre rêverie. Ce fut lui qui reprit le premier la parole.

— Allons, allons! dit-il avec un éclat joie forcée; buvez, mon frère Fergus! Nous sommes ici pour fêter votre bienvenue, pardieu!... Il y a des gens plus malheureux que nous!... J'ai une bonne femme qui m'aime et deux jolis petits anges qui sourient à mon réveil.... Ah! si la pauvre Mary était là!... Mais au diable la tristesse, O'Breane! mes yeux ont pleuré ce soir comme des yeux de vieille femme!... Je bois à votre santé.

Fergus lui prit la main au lieu de répondre au toast, et le regarda fixement.

— Il y a quatre ans que je travaille seul, dit-il avec lenteur, quatre ans que je donne tous mes instans à la même pensée, sans jamais verser dans un cœur ami le trop plein des doutes qui m'assaillent et des espérances qui me brûlent. ... Pendant ces quatre ans, j'ai compté sur vous, Mac-Farlane, qui êtes le seul homme auquel j'aie donné place en mon cœur... Je me suis dit, pour prendre courage, un jour viendra où la solitude de mes laborieuses méditations s'animera, un jour où ma pensée sortira hors de moi pour trouver un écho dans l'esprit de mon frère... Un jour viendra où nous serons deux pour soutenir le fardeau qui pèse sur moi tout seul... J'aurai un confident, un autre moi-même...

Fergus s'interrompit et ajouta tristement :

— J'ai nourri cet espoir pendant quatre ans!

— Et vous avez bien fait, O'Breane! s'écria Angus, car, pour vous, je suis prêt à tout.

Fergus secoua la tête et baissa les yeux.

— J'ai mal fait! dit-il à voix basse, car, au lieu de l'homme fort sur lequel je comptais, je retrouve un cœur courbé, flétri, sans courage...

Mac-Farlane recula d'un pas et leva sur lui un regard stupéfait.

— Ai-je bien entendu! murmura-t-il; — c'est au moment où je vous dis les malheurs dont fut accablée notre maison, que vous me reprochez ma souffrance!... Ah! Fergus! Fergus!... Vous m'aviez laissé jeune et robuste; vous revoyez mon front ridé, mon œil éteint, mes cheveux blanchis avant l'âge... C'est que j'ai bien souffert, mon frère O'Breane! Mais, oh! ce sera le comble de l'amertume si vous, vous que j'ai tant aimé, vous me trouvez à ce point dégradé par le malheur, que je sois désormais indigne de vous comprendre et de vous servir!

Mac-Farlane prononça ces dernières paroles à voix basse et d'un ton de douloureux reproche, Fergus fut ému jusqu'au fond de l'âme, mais il n'en laissa rien paraître.

— Les cheveux peuvent blanchir avant l'âge, prononça-t-il froidement, le front se rider, le regard s'éteindre, mais le cœur d'un homme ne doit point, si cruelle que soit l'épreuve, se courber sous le choc ou s'engourdir.

— Et qui vous a dit que mon cœur ait fléchi, Fergus O'Breane? demanda l'Ecossais en redressant brusquement sa haute taille.

Fergus arracha le poignard fiché dans le chêne de la table et l'y reposa à plat d'un air de mépris.

— Si quelqu'un autre que vous me l'eût dit, Mac-Farlane, répliqua-t-il, j'aurais contraint cet autre, mon genou sur la poitrine, à confesser qu'il en avait menti... Mais que penser d'un homme qui tire son poignard et proclame qu'il n'y a plus pour lui d'autre but dans la vie que de tuer? d'un homme qui consent à livrer son sang à la loi pour le sang d'un misérable sans âme et sans foi!... Par le nom de Dieu, frère Angus, votre bras est robuste assez encore, mais le cœur...

— O'Breane! O'Breane! interrompit l'Écossais d'une voix que la colère rendait tremblante déjà, — n'ajoutez pas un mot! .. Tout engourdi que soit mon cœur, il ne sait pas encore entendre patiemment des paroles d'outrage!...

— Bien cela, frère Angus! s'écria O'Breane en ressaisissant le bras que Mac-Farlane venait de lui arracher brusquement; — voyez! y a-t-il encore des rides à votre front? votre œil n'a-t-il pas repris son fier regard d'autrefois?... Voyez, mon frère.

Il avait entraîné Angus devant la glace suspendue au-dessus de la table à ouvrage d'Amy Mac-Farlane.

Angus se prit à sourire involontairement. O'Breane poursuivit avec sévérité :

— Les rides ont disparu... l'œil s'est rallumé... mais le cœur?...

— Il faut que je tue cet homme, O'Breane, dit Angus. — il le faut!

Fergus lâcha aussitôt le bras de l'Écossais et se dirigea vers le foyer, auprès duquel il avait déposé sa casquette de voyage et son manteau.

— Adieu donc, mon frère, dit-il ; mes heures sont comptées et je n'ai pas le temps de m'arrêter ici davantage.

Angus demeura un instant comme atterré, puis il se jeta, les bras ouverts, entre la porte et Fergus.

— O'Breane! s'écria-t-il en sanglotant comme un enfant ; — mon frère, ayez pitié de moi !... il faut bien que je venge ma pauvre sœur !... notre sœur Mary que vous aimez comme moi.. Ne me quittez pas ainsi... Oh! ce serait une heure de malédiction, Fergus, que celle où vous fuiriez, irrité, le toit de Mac-Farlane... Restez, restez, au nom de Dieu!

— Je ne suis pas irrité, mon frère répondit Fergus avec calme ; — la douleur n'est pas de la colère.

— Mais ne pouvez-vous me laisser le droit de venger cet outrage, au récit duquel je vous ai vu frémir tout à l'heure?.., sauf cette tâche, qui est sacrée, je suis à vous, Fergus, tout à vous !

— Frère, dit O'Breane d'un ton solennel, avec moi toute réserve est de trop, si légitime qu'elle puisse être... Ne vous ai-je pas dit que, depuis quatre années, j'attendais l'heure où je vous parle?... Et pourtant, depuis quatre années, je suis entouré d'hommes résolus jusqu'à la témérité, intelligens, dévoués jusqu'à l'abnégation... A chacun d'eux, je n'ai confié de mon secret que la portion nécessaire à l'exécution de mes ordres. Pour tous l'ensemble de mes plans est resté un mystère. Je vous attendais. Entre tous, je vous avais choisi. Je vous gardais chèrement votre moitié de travaux et de périls... Maintenant, je vais chercher ailleurs, car à celui qui partagera ma tâche il faut un cœur libre et une tête froide. Celui-là devra faire comme moi, se donner tout entier à la lutte engagée et jeter loin de lui avec dédain ses rancunes d'homme à homme et le poignard des vulgaires vengeances...

Et moi aussi, je me venge, Mac-Farlane! et moi aussi, je veux me venger !

Angus tressaillit à ce mot qui flattait sa passion, et ouvrit avidement l'oreille.

— Je venge ma sœur déshonorée, reprit Fergus, de cette voix éclatante et royale qui courbait toutes volontés sous la sienne ; — je venge mon père assassiné ! Je venge ma mère... ma sainte mère, qui, en fermant les yeux, me laissa seul pour pleurer tout ce que j'avais aimé et respecté... Mary comptera au nombre des victimes dont le cri éveille mon cœur sans cesse et ne lui laisse point de repos... Mary sera vengée comme ma sœur, comme mon père, comme ma mère, et vengée du même coup, car leur bourreau fut le sien...

— Godfrey de Lancester! s'écria Mac-Farlane étonné.

Fergus sourit avec hauteur.

— Godfrey de Lancester n'est qu'un homme, dit-il ; — pourquoi arracherais-je le poignard de votre main, s'il s'agissait de Godfrey de Lancester?

— Et de qui donc s'agit-il? demanda Angus, dont l'étonnement atteignait son comble.

— Ecoutez-moi, mon frère, répliqua O'Breane ; la réponse à votre question est justement mon secret, et ce secret n'est point de ceux qu'on puisse donner en garde à d'autres qu'à un complice.

— Complice!... répéta Angus, c'est donc un crime?

— Mon secret, poursuivit Fergus, porte en lui trop de périls pour y joindre sans motifs les dangers d'une vendette écossaise. L'homme à qui je le livrerai n'aura point comme vous un poignard, destiné à la poitrine d'un pair d'Angleterre. Il vivra en paix avec la loi ; il sera, s'il se peut, l'organe même de la loi, qui est une arme aussi, une arme et un masque.

— Je ne vous comprends pas, murmura Angus, qui semblait violemment combattu.

— Et comme c'était en vous, en vous seul, mon frère, continua encore Fergus, que je croyais trouver cet homme, je renfermerai en moi mon secret, au risque de briser mon cœur, trop étroit pour le contenir ; — dussé-je plier sous le faix, je poursuivrai seul ma tâche commencée, regrettant de m'être bercé bien longtemps d'un fol espoir et d'avoir compté sur une aide qui devait m'être refusée... Adieu !

Mac-Farlane s'attacha aux vêtemens de Fergus.

— Un mot! un seul mot! dit-il ; — Mary sera-t-elle vengée?

— Vengée... et sauvée peut-être, répondit Fergus.

— Je vous crois, O'Breane, prononça lentement l'Ecossais en tirant son poignard qu'il jeta loin de lui ; — voici devant vous le complice que vous cherchez... S'agit-il d'un crime?... avec vous, il me plaît d'être coupable...

CHAPITRE XVII.

CE QUE FERGUS O'BREANE AVAIT DANS LE COEUR ET DANS LA TÊTE.

Fergus tendit la main à Mac-Farlane, et s'éloigna aussitôt du seuil, qu'il avait été sur le point de franchir.

— Merci, mon frère, dit-il, merci du fond du cœur!... Vous allez tout savoir, maintenant... mon histoire, mes travaux, — mon *crime*, — qui est le meurtre d'un empire et le salut de la moitié du monde... Quand j'aurai parlé, vous me connaîtrez comme je me connais moi-même.

Ils s'assirent tous deux auprès du foyer presque éteint...

Fergus raconta la chute de sa famille, ruinée par les exactions éhontées des Anglais ; il raconta la venue à Londres de son père, l'enlèvement de sa sœur Betsy, et cette scène funèbre de la pauvre maison de Saint-Giles, où il était resté seul en face de deux cadavres.

Mac-Farlane l'aimait trop pour n'être pas vivement impressionné par ce récit auquel l'éloquence passionnée de Fergus prêtait une singulière puissance d'intérêt. Mac-Farlane, d'ailleurs, y reconnaissait sa propre histoire, assombrie encore et faite plus lugubre.

Lorsque Fergus, après avoir rappelé les dernières paroles de son père mourant, s'arrêta pour se recueillir et reprendre haleine, Angus se frappa le front comme si une lumière soudaine eût traversé son esprit.

— Vous voulez tuer le roi ! dit-il.

— Le roi n'est qu'un homme, répliqua Fergus, — et Chrétien O'Breane a dit : Guerre à l'Angleterre!

— L'Angleterre! répéta l'Ecossais ; — je veux bien mourir avec vous, Fergus.

— Mais moi, je ne veux pas mourir ! s'écria ce dernier, dont le front se dressait, rayonnant, dans la demi-obscurité de la vaste salle ; — je veux vaincre ! Pensez-vous donc que s'il se fût agi de choisir une victime, je serais venu vers vous, Angus?... Vous vous hâtez trop de comparer ma faiblesse à la force de mon adversaire. Il y a cinq ans que Chrétien O'Breane est mort. Pendant ces cinq ans, j'ai amassé des armes, et je ne suis plus l'enfant que vous rencontrâtes un soir auprès de la chapelle de Belton... J'ai sur mer quatre navires, et, de l'autre côté de l'Océan, des agens actifs, infatigables, qui sapent déjà par leur base plusieurs des arcs-boutans de la puissance anglaise... C'est peu que tout cela! direz-vous... Mac-Farlane, vous vous hâtez trop encore, puisqu'il me reste l'avenir... S'il vous plaît de comparer, comparez ce que j'ai tiré du néant à ce que je tirerai de mes ressources actuelles... suivez par la pensée les termes de cette progression gigantesque, dont la raison est mon inébranlable volonté. — Voyez! au premier échelon, tout en bas, tout en bas, vous trouvez un enfant faible et pauvre... quelques pas plus loin, l'enfant s'est fait homme et il est fort... quelques pas encore, l'homme a courbé tout un faisceau d'énergiques volontés sous la sienne; il a des millions dans ses

coffres ; il a dans la tête la science complète de ce qu'il hait, et peut désormais frapper à coup sûr...

L'homme en est là.—Demain, par un travail occulte, sa pensée rayonnera et trouvera un accès dans la politique européenne... L'homme se transformera ; pour approcher les têtes couronnées, il deviendra grand seigneur... Le grand seigneur amassera en un seul monceau toutes les haines vivaces et légitimes, tous les griefs sanglans suscités par l'avidité insatiable, par l'ambition perfide, par la lâche tyrannie de son ennemi... sa voix, écoutée, prêchera sourdement une immense croisade...

Puis le grand seigneur jettera son or et son velours, il redeviendra pour un instant l'Irlandais Fergus, afin de trouver le chemin du cœur de l'Irlande. Il la reverra, sa pauvre Irlande; ses trésors seront employés à soulager d'indicibles détresses, et sa main, toujours ouverte pour donner, étendra un doigt quelque jour vers l'orient, et montrera au loin Londres, d'où descend sur sa malheureuse Erin le torrent de toutes ses souffrances.

Et alors, il répétera le cri de son père à l'agonie : — Debout ! et guerre à l'Angleterre !

Fergus prononça ces derniers mots avec un vibrant éclat de voix. Mac-Farlane se leva sans le vouloir comme s'il eût obéi à un ordre d'en haut ; ses yeux brillaient, sa face flétrie rajeunissait au feu d'une ardeur enthousiaste.

— Mon frère Fergus, dit-il, tout frémissant de zèle ; — mon esprit n'est point de taille à embrasser l'ensemble de vos plans, et sa vue n'est pas assez perçante pour saisir les détails de votre grande idée... Mais mon cœur devine ce que mon esprit ne comprend pas et j'ai foi en vous, espoir et foi... Ah ! je ne vous connaissais pas, O'Breane... Vous vous étiez caché de moi... Et que suis-je en effet pour mériter tout seul votre confiance... Je vous dis merci du fond de l'âme... Voilà tout. J'étais à vous déjà tout entier.

Fergus avait la tête penchée et semblait se perdre dans l'une de ces méditations qui prenaient si souvent possession de son esprit. Mac-Farlane le mesurait de l'œil, comme s'il eût voulu découvrir l'invisible principe de domination qui émanait de toute sa personne, et pliait à sa loi les résistances les plus obstinées.

— Votre haine n'est pas à moi, reprit-il après un silence. Je n'aurais point su la concevoir, et c'est à peine si je puis apprécier les contentemens d'une vengeance si au-dessus des vengeances humaines... Votre ennemi est puissant ; les empires rivaux n'osent point lui faire la guerre, et mon jugement se confond à voir les audacieux préliminaires de votre grande bataille... Mais j'épouse votre haine et crois à votre victoire... Dieu a mis en vous sa force, mon frère, et vous m'apparaissez doué de la vaillance surnaturelle des merveilleux héros de nos poèmes écossais... Parlez, parlez encore ! je vous admire et je vous aime...

— Les empires tombent, dit Fergus, dont l'esprit suivait la pente de ses réflexions ; — les peuples ne meurent point. La main de Dieu seul peut mettre un lac fétide sur le tombeau d'une cité coupable... La vieille Angleterre disparaîtra ; la jeune Angleterre, — l'Irlande ! — étendra son sceptre sur Londres régénéré... Nos îles, à la glorieuse histoire, n'apparaîtront plus sur la carte du globe comme une tache de boue empoisonnée, qui s'étend, qui s'étend sans cesse, souillant le monde entier de sa contagieuse corruption... Là où fut Sodome, il y aura un peuple sain, clément dans sa victoire, parce qu'il s'y sentira fort... Le souffle de sa justice dispersera comme une poussière vile l'épaisse couche d'abus sans nom, de vénalités sordides et de solennelles iniquités où se vautrent à la face du ciel les suppôts de la Thémis anglaise... La liberté des cultes remplacera le monopole avide et honteux de cette Eglise protestante dont les apôtres millionnaires sont tombés au-dessous du dédain, et l'Irlande catholique, ouvrant à tous les saints les portes du temple, choisira un jour de beau soleil pour brûler sur l'échafaud d'Old-Bailey ces odieux registres où le prélat anglican tient, en partie double, les états de ses féodales redevances... Il n'y aura plus d'Ecossais, d'Irlandais et d'Anglais ; il y aura des frères, libres sous un roi...

— Mais ce n'est pas de la vengeance ! murmura Mac-Farlane, dont l'attention se suspendait aux calmes peintures de cette heureuse utopie.

— C'est la vengeance, répondit Fergus, dont le regard s'anima davantage, — moins le bandeau que la colère a coutume de mettre sur ses yeux !

Il s'interrompit et son front se plissa tout-à-coup.

— D'ailleurs, reprit-il avec tristesse, nous n'en sommes pas là encore, et la vengeance, la vengeance comme vous l'entendez, Angus, aura le pas sur tout le reste. Avant d'édifier, il nous faudra détruire ; il nous faudra déblayer le sol avant de poser, triomphans, la pierre angulaire des fondations nouvelles... Et qui sait si nous verrons le fruit de notre œuvre ?...La vie est courte ; notre tâche est lourde !... mon rêve a dépassé le but...

Nous en sommes à détruire. — Je vous ai dit vaguement quelles sont mes ressources actuelles. A part mes richesses déjà grandes, mes quatre navires, dont l'un est de force à soutenir un combat sérieux, me permettent d'entretenir des relations déjà nouées avec tout ce qui touche aux possessions d'outre-mer, et de miner ainsi une à une les sources dispersées où le colosse puise ses principaux élémens d'existence... Un jour viendra où, au grand étonnement de l'Europe, le pacifique empereur de la Chine fermera ses ports aux cargaisons empoisonnées dont la Compagnie des Indes inonde les provinces du Céleste Empire... Et la Compagnie chancellera sous ce coup, Mac-Farlane, car elle gagne cent millions chaque année à empoisonner systématiquement tout un peuple. — Puis ce seront les princes dépouillés de l'Indostan qui demanderont les armes à la main la justice longtemps refusée. Ces princes auront des fusils d'Europe, des officiers d'Europe ; je leur en fournirai... Au Cap, aux deux Canadas, aux Etats-Unis, partout mes agens sèment pour récolter plus tard... Peut-être attendrons-nous longtemps, — dix ans, — quinze ans !... Que sais-je ! mais la moisson viendra... En attendant, nous travaillerons, car notre tâche est à peine entamée... Moi, je ferai en Europe ce que j'ai fait par delà l'Océan, et il me faudra tout d'abord conquérir un nom et des titres, — un vrai nom et de vrais titres, mon frère, car il ne me plaît pas de risquer mon précieux enjeu sur les chances périlleuses qui entourent la vie d'un chevalier d'aventures... J'ai pu être présenté, il y a six mois, à S. M. don Juan de Bragance, empereur du Brésil. Ce prince tourne ses yeux vers l'Europe, et médite, je le sais, de rentrer dans l'héritage de ses pères... J'irai d'abord à sa cour ; je reviendrai avec lui en Portugal ; je le servirai ; il me donnera la grandesse... Ceci n'est point une éventualité, Mac-Farlane, il faut que cela soit.

Angus fit un grave signe d'assentiment. Sa rude et simple nature s'inclinait, si complétement subjuguée, devant l'intelligence supérieure d'O'Breane qu'il en était déjà venu à perdre l'idée de l'impossible, et à considérer la volonté de Fergus à l'égal de la destinée.

Celui-ci se leva, pris de cette sorte de fièvre qui saisit à coup sûr l'homme dont la tête fermente au choc de grandes pensées, que cet homme soit James Watt, Cromwell ou Milton, qu'il invente une merveille de mécanique, qu'il médite la chute d'un trône ou qu'il rêve un chef-d'œuvre poétique — fièvre féconde que tremblait la sibylle vaincue sur son trépied, mal sublime, dont l'atteinte inconnue au vulgaire est le privilége du génie.

Fergus se mit à marcher à grands pas, essuyant parfois son front brûlant, où perlaient et se séchaient aussitôt quelques gouttelettes de sueur. Le mouvement de sa marche rejetait un peu en arrière l'opulente couronne de cheveux noirs bouclés qui entourait son noble visage. Sa taille se redressait dans ses admirables et gracieuses proportions. — C'était bien là l'homme fait pour impressionner jusqu'à l'idolâtrie le cœur demi-sauvage du fermier écossais. Vigueur, audace, beauté incomparable et presque divine se trouvaient réunies en lui, et brillaient en ce moment du feu de l'inspiration, cette fière auréole qui sait embellir jusqu'à la laideur.

Le foyer était éteint. La lampe épandait par la vaste salle sa lumière inégale et insuffisante, éclairent çà et là les

murs nus, le plafond enfumé, les formes gothiques et surannées des meubles séculaires, dont les sculptures anguleuses se profilaient en noir sur l'enduit blanc des murailles. — Angus était assis sous le manteau de la cheminée, en face du siége vide de Fergus. Il suivait ce dernier du regard, et son regard exprimait une sorte de superstitieux respect, lorsque le visage d'O'Breane, sortant par hasard, et tout-à-coup de l'ombre, recevait les rayons plus vifs de la lampe et montrait, dans ces ténèbres soudainement illuminées, l'éclat réellement extraordinaire de sa souveraine beauté.

Et, tout en marchant, Fergus poursuivait le tableau de ses travaux à venir. Son plan, dont au premier aspect la gigantesque étendue cachait les détails, se déroulait précis, clair, logique, dans chacune de ses parties, autant qu'audacieux et vaste dans son ensemble.

Sa voix pénétrante et grave, qui semblait être l'organe de la persuasion, s'animait et montait jusqu'à l'enthousiasme.

— Partout! s'écriat-il enfin, partout mon cri de guerre doit trouver un écho! Le monde entier sera mon allié!... Est-il en Europe un coin de terre où le nom anglais ne soit abhorré?... Est-il un pays faible ou fort qui n'ait eu à souffrir de la perfide ambition de l'Angleterre?... On pardonne au conquérant glorieux le sang versé par son héroïque épée: mais le marchand cupide qui se bat pour mieux vendre, et qui, ses produits à la main, demande à tous la bourse ou la vie!... mais le trafiquant insatiable qui cimente avec du sang les fondemens de ses comptoirs!... il n'y a pour celui-là ni pardon ni prestige!... J'irai! En Portugal, je trouverai l'oppression commerciale organisée dès le règne de Jean IV et la colère accumulée depuis des siècles; — en Espagne, Gibraltar et la trahison de Saint-Domingue; — en Prusse, où l'Anglais n'a guère occasion de piller de l'or, il a volé de la gloire; j'y trouverai la rancune de cet effronté larcin d'honneur qui a mis sur la tête de Wellington les lauriers de Blücher; — en Russie... ah! Mac-Farlane, il y a des rivalités entre corsaires... je compte sur la Russie; — en Autriche, nous aurons pour nous les vieilles haines, mal recouvertes par un faux semblant d'entente diplomatique; — dans les Pays-bas, des haines toutes neuves additionnées avec d'anciennes colères; Saint-James intrigue sourdement et ronge peu à peu les liens qui retiennent la Belgique et la Hollande, afin de pourvoir quelque prince de Saxe-Cobourg; — en France, enfin, quel que soit le drapeau, une aversion instinctive et trop justifiée: la France révolutionnaire pense à Sainte-Hélène, la France royaliste se souvient de Quiberon!...

Partout un sentiment unique, universel! — Le jour où le nom anglais périra sera un jour de fête pour toutes les nations du globe.

Mais le monde est bien vieux. Nous ne sommes plus au temps où quelque pèlerin isolé soulevait les populations sur son passage, où la justice, soutenue par l'éloquence, créait d'innombrables armées... L'Irlande a jeté dès longtemps un long cri de détresse, l'Irlande souffre encore et l'univers dort en paix. — Je n'espérerais point, mon frère, s'il me fallait arracher hors du fourreau l'épée de l'Europe engourdie. J'espère, parce que l'Europe joue un rôle tout passif dans mon plan de bataille. Elle ne frappera point, mais elle tuera, — car c'est tuer aussi que de fermer à double tour la porte de son logis lorsqu'on entend crier au meurtre dans la rue...

Il en sera ainsi, mon frère, ajouta Fergus en s'arrêtant brusquement devant Mac-Farlane, qui baissa involontairement les yeux sous son regard de feu; — quelque chose me dit que Dieu est avec nous...

Fergus se tut. Mac-Farlane, saisi par le côté merveilleux de cette œuvre inouïe, admirait de bonne foi et aurait pris en grande pitié dans ce moment quiconque aurait douté du succès.

— Oui, oui, Dieu est avec vous, mon frère, murmura-t-il après un silence et d'un ton de craintif respect; — je le souhaite et je le crois. — Mais quelle part avez-vous pu garder au pauvre Mac-Farlane dans ces dangers où le fer ne sort point du fourreau? Je suis bien mal habile aux combats qui ne se mènent point par la force du bras... Ne vous souveniez-vous plus de ce que je suis, lorsque votre bon cœur a eu la pensée de me choisir pour confident?... Ne saviez-vous plus, — il faut bien vous dire cela, Fergus, — que ma tête est faible et que l'esprit de vertige s'asseoit parfois dans une cervelle troublée!...

— Je savais que le cœur de mon frère Angus est loyal, répondit O'Breane, — autant que sa bouche est discrète.

— Et ne faut-il pour servir vos projets qu'une bouche discrète et un cœur loyal?

Fergus hésita un instant.

— Un cœur loyal, dévoué, prêt à tout, répondit-il enfin.

— Mon frère, dit Mac-Farlane en posant sa main sur sa poitrine, — enseignez-moi donc ce que je dois faire.

Le premier mouvement d'O'Breane à cette réponse qui lui donnait, pour ainsi dire, sans réserve l'homme qu'il aimait fut de la reconnaissance et de la joie. — Puis un nuage passa sur son front et il regarda Angus d'un air indécis.

Angus eut un triste sourire.

— De loin yotre amitié vous a trompé, mon frère, murmura-t-il; — de près vous voyez mieux et vous ne savez plus trouver ce à quoi je suis bon...

— Ce n'est pas cela, Mac-Farlane! interrompit Fergus qui tâcha, mais en vain, de rejeter loin de lui une préoccupation évidemment pénible; — c'est que votre question m'a fait descendre en moi-même et perdre de vue les lignes fières et brillantes du tableau que je vous traçais tout-à-l'heure... Hélas! mon frère, ce tableau a son revers... Tout être faible, en face d'un puissant adversaire, l'attaque autrement que de front..... Vaincre, voilà le but: heureux le champion robuste qui a le choix des armes!... Nous qui sommes faibles, nous combattrons dans l'ombre, et nos moyens pour la plupart sont de ceux que l'honneur humain réprouve... Hier, j'étais un pirate: demain, que serai-je?... J'hésite, mon frère, parce que je vous aime. Si vous étiez comme moi seul au monde et sans famille, je n'hésiterais pas.

Angus fronça le sourcil.

— Vous m'avez demandé un cœur dévoué, prêt à tout, dit-il; je vous ai donné ce cœur. Pourquoi revenir sur ce qui est fait?

O'Breane lui prit la main et la serra fortement.

— Je n'hésite plus, mon frère, prononça-t-il avec lenteur et solennité; — à votre tour, je souhaite que vous n'hésitiez point... Ecoutez-moi. — Quand j'aurai suscité partout des ennemis à l'Angleterre, il faudra que je pénètre au cœur même de sa puissance et que, de ma main, je frappe le premier coup... Il me faut pour cela des intelligences à Londres; j'en aurai; mais il me faut aussi l'appui d'une vaste et coupable association, dont vous ignorez l'existence, et qui, dirigée par moi, deviendra une arme empoisonnée... Cette association, nommée la *Grande Famille*, rayonne de Londres sur les Trois-Royaumes et se compose, dit-on, de plus de cent mille affiliés.

Ce sont des voleurs, Mac-Farlane, des assassins, des faussaires. Vous aurez à devenir membre de cette association.

Angus tressaillit, — mais il répondit froidement.

— Je le ferai, mon frère.

— Ce n'est pas tout... Pour des raisons que vous connaîtrez plus tard, il m'importe que vous deveniez maître du château de Crewe...

— Je suis pauvre, interrompit le fermier.

— Je suis riche, dit O'Breane; — il m'importe en outre que le maître de Crewe soit un homme considérable dans le pays, à l'abri de tout soupçon, par sa position même... un magistrat...

— Ceci ne dépend point de moi, mon frère.

— La *Grande Famille* y pourvoira.

Angus était pâle et tenait les yeux baissés.

— Magistrat! murmura-t-il: — les magistrats font un serment... et mon père était un saint homme!...

— Faut-il vous rendre votre parole, Mac-Farlane?

— Je serai brigand et magistrat, mon frère... Le vieux Mac-Farlane est mort... il ne me verra pas.

— Songez-y, reprit Fergus, comme s'il eût voulu ôter à Angus tout prétexte de se dédire plus tard; — vous acceptez

une position à la fois périlleuse et méprisable selon le monde ; — vous serez hors la loi et vous serez l'organe de la loi... Et ici, et là, dévoué, *prêt à tout!*...

Angus passa sa main sur son front baigné de sueur.

— Avez-vous vu mes filles, Fergus? demanda-t-il avec égarement ; — elles seront bien belles et je les veux bien pures... Anna et Clary ! mes deux chers amours ! mais elles ne sauront point que leur père est un criminel, n'est-ce pas?

— Peut-être !... murmura Fergus qui devint pâle à son tour. — Frère, oh ! frère !... ma destinée me pousse !... Pardon si je vous ai tenté !... Refusez, refusez !

— Ma destinée à moi est de suivre la vôtre, dit stoïquement Mac-Farlane. — Vous êtes un loyal cœur, Fergus, et vous me montrez du doigt l'abime... Si je ferme les yeux, c'est de ma propre volonté !... Je serai dévoué, je serai prêt à tout !

Fergus courba le front, comme s'il eût regretté sa victoire.

En ce moment, où leur père signait un pacte redoutable, Anna et Clary dormaient dans le commun berceau. Leur mère, maladive et frêle créature, les regardait avec un sourire heureux et mélancolique à la fois. Son teint, d'une blancheur diaphane, prenait au-dessous des paupières ce reflet bleuâtre, signe funeste dont la consomption marque à l'avance ses nombreuses victimes, sous le ciel âpre de l'Écosse.

Amy Mac-Farlane se sentait mourir lentement. Elle regardait ces deux beaux petits anges, son espoir, son orgueil de mère, comme on regarde le trésor qui vous échappe...

Mais elle se résignait, pieuse et douce, à la volonté de Dieu. Elle espérait, non plus pour elle, pour ses filles, qui seraient belles, bonnes, heureuses.

Et, ce soir, on aurait pu l'entendre murmurer, tandis qu'une larme traversait son sourire

— Angus veillera sur elles...

CHAPITRE XVIII.

QUINZE ANS.

La soirée s'avançait. Il y avait plus de trois heures que Mac-Farlane et Fergus étaient ensemble. Fergus avait perdu les enthousiastes élans qui exaltaient son courage chaque fois que son esprit, franchissant les années d'épreuves ténébreuses et d'infimes préliminaires qui le séparaient du but, arrivait, par la pensée, aux heures de la lutte réelle et se voyait, puissance contre puissance, lui d'un côté, l'Angleterre de l'autre. Il était pris de ce dégoût amer et profond dont la pénétrante atteinte effleurait sa volonté sans pouvoir l'amollir, lorsqu'il se retrouvait face à face avec la honte des moyens à employer.

Et ici l'amertume de son dégoût était doublée, parce qu'il voyait là, près de lui, Angus, son ami, son frère, jeté brusquement hors de la voie commune, et livré aux chances d'une vie de dangers et de crimes.

Car Fergus ne se dissimulait rien. Il donnait aux choses leur nom véritable, et ne cherchait point dans des faux-fuyans de conscience un simulacre d'absolution. Il était franc avec lui-même, et choisissait un refuge plus volontiers dans sa fierté que dans d'hypocrites accommodemens.

Sa fierté lui montrait le but pour excuse, le but et la force disproportionnée de l'ennemi qui en défendait l'approche.

Mais Angus, pourquoi faire peser sur Angus une part du fardeau fatal ?..

O'Breane se disait cela ; mais il est dans la nature de l'homme que domine impérieusement une idée de tenir outre mesure au néophyte conquis à sa religion. Et puis Angus avait, lui aussi, sa volonté qui, pour être suggérée, n'en gardait pas moins sa force. Il s'était prononcé; sa superbe d'Écossais eût préféré mille fois la mort à la honte d'un dédit.

De telle sorte que ni pour l'un ni pour l'autre il n'y avait plus à rebrousser chemin.

Pour sentir son enthousiasme refroidi, Fergus, habitué d'ailleurs, durant ses cinq années de travaux solitaires, à de bien autres fluctuations, ne perdait rien de son obstinée persistance. Sa volonté dominait en lui toujours, inébranlable et forte, soit que l'ardeur de ses conceptions l'emportât au delà des bornes de la réalité présente, soit qu'il retombât, froissé, mais non vaincu, de toute la hauteur de ses espoirs.

Il fit effort sur lui-même et continua de dérouler devant Mac-Farlane ce que celui-ci devait indispensablement savoir de son plan d'action. Il fut convenu entre eux que les serviteurs même de Fergus ignoreraient le degré de confiance où il avait admis Mac-Farlane,

Il était environ minuit lorsqu'ils se séparèrent. Angus se retira dans l'intérieur de la ferme, laissant O'Breane dans la salle commune où un lit avait été dressé.

Mac-Farlane avait un poids sur le cœur. Dès qu'il fut hors de la présence de Fergus, son cerveau, faible et déjà sujet à ces sombres folies que les Ecossais nomment la « seconde vue, » et qui passent pour des avertissemens prophétiques, s'emplit tout-à-coup de funèbres visions. L'empire exercé sur lui par Fergus présent, subit une sorte de réaction mystérieuse. Il vit l'avenir en noir, et O'Breane dominer, comme un mauvais génie, cet horizon de malheurs.

Sa vie était avant ce jour triste et emplie par une pensée de vengeance, mais la vengeance est chose sainte pour le campagnard écossais, et toute chose sainte, qu'elle le soit en réalité ou par erreur, porte en elle encouragement et soutien. Maintenant, on le lançait brusquement sur une pente nouvelle, inconnue. On lui montrait çà et là sur la route à suivre, le mensonge, le crime, la honte, — et on lui disait : Va!

Et la bouche qui prononçait ce mot fatal avait des accens devant qui tombaient toutes résistances. C'était une bouche aimée et à la fois souveraine, d'où s'écoulaient des paroles qui avaient le charme de la prière et la puissance du commandement.

Mais une fois hors du rayon où s'exerçait le prestige, Angus se révolta et s'irrita. Toutes ces vastes combinaisons dont les mille replis s'étaient montrés un instant à lui, éclairés par la lucide éloquence d'O'Breane, lui échappèrent de nouveau et plus complétement Il ne vit plus rien que ténèbres, et son esprit superstitieux s'effraya et se cabra.

Et pourtant, il n'avait point la pensée de revenir en arrière. Semblable à ces enfans dont la fougue obstinée se raidit, soutenue par l'orgueil contre l'évidence de la raison, il donnait cours à sa vaine colère, et c'était tout. Il se fût indigné contre quiconque lui eût offert de rompre le pacte conclu, — contre Fergus lui-même.

Angus était un de ces hommes faibles en qui le vulgaire voit à coup sûr des hommes forts. Son énergie indisciplinée n'avait point d'assises; sa volonté vacillait; son courage était celui du sanglier forcé dans sa bauge. Mais son état ordinaire, qui était une sorte de fièvre sourde et sombre, avait toutes les apparences de ce feu mystérieux qui consume certaines âmes, trop à l'étroit dans le corps qui les recèle.

C'était un cœur loyal et généreux. Il y avait au fond de sa nature une gaîté rustique que le malheur comprimait de son poids écrasant, mais il y avait aussi un vague amour du lugubre et du merveilleux, mal endémique des campagnes d'Écosse et qu'ignorent les obèses fermiers de l'Angleterre, — mal étrange qui, dans l'ordre intellectuel, produit également les chansons larmoyantes du sépulcral Young, les rêveries quasi-sublimes d'Ossian, et les pages ravissantes où sir Walter Scott projette ses inimitables fantasmagories, — et qui, dans l'ordre moral, enfante d'épileptiques enthousiastes, des fous à foison et des sorciers de village.

Pourquoi Fergus avait-il choisi un tel homme, entre tous, pour être son confident unique et privilégié?

La sympathie... Il faut que le lecteur nous pardonne de n'avoir point à lui donner de meilleure raison. Nous avons fouillé, pour répondre à cette question, toute métaphysique, Loke et Bacon, Stewart, Hume et Berkeley, Kant et Leibnitz; nous avons même ouvert avec précaution les in-octavo éclectiques de M. Cousin. Peine inutile. Loke et Bacon, Stewart et Hume, Leibnitz et Kant n'ont pas écrit une seule ligne sur cet intéressant sujet. Quant au professeur français...

Mais notre qualité d'Anglais nous oblige à une excessive réserve. Nous devons éviter tout ce qui pourrait ressembler à de la prévention nationale, bien qu'une *revue* de Paris à qui son grand âge, ses infirmités et l'opération douloureuse qu'elle vient de subir, donnent un caractère hargneux, bien excusable dans sa position, nous ait fait l'honneur, —dit-on, —d'élever sa voix chevrotante pour anathématiser notre ouvrage.

La sympathie, disions-nous. — Fergus aimait Mac-Farlane.

Celui-ci, en sortant de la chambre commune, prit le chemin de son appartement; mais, avant de s'y retirer, il entra, suivant son habitude, dans la chambre où reposaient ses filles; Amy Mac-Farlane y était encore. Elle s'était endormie, la tête appuyée sur le rebord du berceau, et le bruit pénible à entendre de sa respiration oppressée couvrait le souffle égal et tranquille des deux enfans qui sommeillaient joue contre joue, confondant, au creux de loreiller, les blonds anneaux de leurs chevelures et leurs sourires jumeaux.

Angus toucha d'un même baiser les deux petites bouches unies; puis il étendit le bras pour éveiller Amy. Mais son regard tomba sur le visage de la jeune femme, éclairé vivement par la lampe posée auprès d'elle. Amy dormait un sommeil de fièvre. Un point ardent tachait la pâleur de sa joue, et la sueur de ses tempes affaissait les mèches amollies de ses cheveux.

Ce n'est pas en Ecosse que l'on peut ignorer le fatal enseignement de ces symptômes.

Le bras d'Angus resta suspendu. Un frisson poignant lui traversa le cœur. — Bien des fois peut-être, il avait observé la figure de sa femme durant son sommeil; bien des fois il avait entendu son souffle haletant, vu la nuance menaçante de ses pommettes et la froide sueur de ses tempes. Il avait éprouvé, sans doute alors, un mouvement de crainte et de tristesse. — Cette nuit, ce fut de l'épouvante et du désespoir.

Il reporta son regard désolé sur les petites filles endormies, et un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine.

Puis il sentit en lui quelque chose d'étrange et qu'il prit pour de la folie. Ce fut un élan de haine furieuse contre Fergus O'Breane.

— Je ne pouvais pas me donner! murmura-t-il; — je ne m'appartiens pas... Amy me dira en mourant... car je vais rester seul... Amy, ma pauvre femme, me dira : Je te les confie; elles n'ont que toi; tu seras leur père et leur mère... Et que lui répondrai-je, moi? car on ne ment pas à ceux qui vont mourir!

Il pressa son front entre ses mains, puis il fit un pas pour s'élancer vers la salle où il avait laissé Fergus. Mais il ne fit qu'un pas.

— Mon frère m'a dit le danger, reprit-il; mon frère ne m'a rien caché. C'est de mon plein gré que je suis à lui... Amy ne mourra pas... J'ai le temps... Un homme ne reprend pas sa parole.

Fergus, pendant cela, resté seul dans la salle d'entrée, s'était donné à ses réflexions habituelles. La fatigue du voyage appela le sommeil, qui le surprit au milieu de sa méditation.

Les heures passèrent. — Son repos fut si profond qu'il ne céda point au bruit que fit la porte extérieure, fermée seulement au loquet, suivant les vieux us écossais, en tournant sur ses gros gonds rouillés.

Un homme entra. La nuit touchait à sa fin. Le nouvel arrivant, qui grelottait de froid, commença par vider d'un seul trait le reste du flacon du vin de France entamé par Angus. Cela fait, il ralluma le feu éteint et s'établit sous le manteau de la cheminée.

Lorsque Fergus s'éveilla, le jour était déjà clair. Il se trouva en face d'un grand feu auprès duquel Randal Graham fumait paisiblement un cigare rapporté de Cuba en ligne directe.

— Monsieur Mac-Nab vous a-t-il donc refusé l'hospitalité? demanda Fergus étonné.

— Monsieur Mac-Nab est un avocat prudent, répondit Graham; — je le crois capable de refuser tout ce qu'il n'est pas contraint d'accorder. Mais il ne m'a rien refusé, O'Breane, parce que je ne lui ai rien demandé.

— Je pensais que vous comptiez...

— Oui, oui... dire une prière dans la chambre du vieux Graham qui est mort; — Randal ôta son bonnet; — c'est une chose faite et c'était une chose due... Mais du diable si j'avais besoin pour cela de la permission de Mac-Nab ou de personne! je sais d'autres chemins pour entrer dans la maison de mon père que la porte où la fenêtre, O'Breane... J'ai bonne mémoire... J'avais passé dix ans dans la montagne avant de passer devant les assises de Glascow, ce qui fait quinze années depuis que j'ai quitté la maison et ses alentours, mais j'ai retrouvé ma route comme si je l'avais faite hier.

— Tant mieux, dit Fergus. Vous retrouverez également ce souterrain?

— Egalement, c'est le mot, interrompit Randal; — j'ai fait d'une pierre deux coups, O'Breane, et au lieu de prendre ma route à travers champs, je l'ai abrégée en passant par le souterrain de Sainte-Marie.

— Et qu'y avez-vous vu? demanda vivement Fergus.

— Ah! ah! commandant! s'écria Randal; c'est comme un fait exprès. Il semblerait que le diable nous prépare les voies... Tout y est! de belles salles voûtées pour nos ouvriers, un dortoir à cinquante pieds sous terre, et jusqu'à un courant d'eau, le torrent de Blackflood, pour tourner la roue d'un moulin à papier!... Sur ma foi! nos bank-notes sont à demi fabriquées, et je voudrais parier que nous ferions l'Ecosse entière, et l'Angleterre, et l'Irlande, avant de trouver un endroit pareil!

— Et les issues? dit Fergus.

— Ceci est une autre affaire, répondit Randal en secouant la tête; — mais j'aurai plus tôt fait de vous raconter mon voyage... En vous quittant, je suis entré dans la cabane d'un vieux camarade de mon père, Evan de Leed, dont le fils Duncan était valet de Mac-Farlane, au temps où Mac-Farlane avait des valets... car il paraît qu'Angus est pauvre comme Job à cette heure... Duncan m'a donné un verre d'ale sans me reconnaître; moi je lui ai emprunté, sans l'en prévenir, une lanterne et un briquet. Le parc de Crewe a des murs en ruines; le château ne vaut guère mieux que les murs du parc: on y entre comme chez soi. Je suis arrivé dans le grand salon avant d'avoir trouvé une porte fermée... C'est un château à refaire. Quelque dix à quinze mille livres sterling... un détail. — Dans le salon, je n'ai pas eu de peine à reconnaître le bouton de la porte masquée qui donne sur l'escalier des souterrains, mais j'ai eu de la peine à le faire jouer. Tudieu! j'ai lieu de croire que depuis quinze ans personne n'a pris ce chemin pour se rendre à notre maison... Le bouton a cédé, pourtant; j'ai allumé ma lanterne et je suis descendu... Quant aux galeries souterraines, je vous ai tout dit. Elles sont de taille à loger une armée, et nous pourrons y fabriquer jusqu'au papier de nos bank-notes... Mais il y fait froid, O'Breane, s'interrompit Randal en approchant son siége du foyer par un mouvement involontaire; — je suis revenu ici perclus... Dans le souterrain, je me suis orienté à l'aide de mes souvenirs, ravivés par le bruit lointain du torrent de Blackflood, et j'ai mis enfin le pied sur la première marche de l'escalier qui conduit à la maison de Randal.

De ce côté notre secret n'est pas si bien gardé, O'Breane. J'ai trouvé le pan de muraille qui masque l'entrée en de-

hors, et je n'ai point eu de peine à le faire virer sur son axe massif.

J'ai poussé une porte. — J'étais dans la chambre où je voulais dire une prière pour le repos éternel du vieux Graham.

Mais cette chambre était habitée. — Mac-Nab y dormait dans le propre lit de mon père. Dans une petite couchette, un enfant sommeillait. — Un bel enfant, sur ma foi! frais comme une rose et l'air hardi... Mais on en fera un avocat, — un médecin, — un procureur : les honnêtes gens font des métiers pitoyables!... ceci nous importe peu.

Ce qui est plus important, c'est que, suivant toutes probabilités, Mac-Nab connaît le souterrain.

— Ne peut-on l'éloigner? dit Fergus.

— J'ai pensé à autre chose... J'avais sur moi mon couteau... Mais j'avais vu tant de fois mon vieux père endormi sur ce lit... Et puis j'étais venu pour faire une prière. Je me suis mis à genoux.

Au demeurant, Mac-Nab n'a pas pour habitude, je pense, de se promener dans les souterrains, et s'il lui prend envie de nous espionner, il y a le trou de Blackflood qui, tout en faisant tourner notre moulin, pourra nous débarrasser sans bruit d'un témoin trop curieux.

— Cherchez un autre moyen, Graham, répliqua Fergus : Mac-Nab est le frère d'un homme que j'aime.

— Nous chercherons... Reste le château... D'un jour à l'autre, quelque lord, amateur des histoires de l'auteur de *Wawerley*, s'engouera de sa situation pittoresque et l'achètera... c'est immanquable... D'un autre côté, je ne puis devenir propriétaire dans ce pays où le hasard pourrait me faire reconnaître. Il faudrait trouver un homme...

— Cet homme est trouvé, répondit O'Breane.

— Ah!... fit Randal en souriant. — Il paraît que vous aussi vous avez travaillé cette nuit?...

Un mois après cet entretien, Angus Mac-Farlane achetait, au grand étonnement de toute la contrée, le château de Crewe et ses dépendances.

Cet achat n'épuisa point ses finances, paraîtrait-il, car il fit à l'antique manoir des réparations considérables et y transporta le domicile de sa famille, laissant la ferme de Leed à Duncan, son ancien serviteur.

D'où lui venait cette subite opulence? — En tous cas, elle n'avait point amené le bonheur avec elle. Angus, que les paysans du voisinage s'habituèrent à appeler « le laird, » devenait de plus en plus sombre et taciturne. Il s'éloigna de son frère Mac-Nab.

Le lecteur sait maintenant, sans que nous ayons besoin d'entrer dans des explications nouvelles, ce qu'étaient ces faux moines rassemblés pour une orgie dans les souterrains de Sainte-Marie-de-Crewe, cette nuit où la malheureuse Harriet Perceval fut enlevée; il sait également d'où venait au caissier de la maison carrée, au coin de Cornhill, dans Finch-Lane, cette profusion de billets de banque qui poussa Tom Turnbull et ses compagnons à donner l'assaut au bureau du paisible monsieur Smith.

Les souterrains de Sainte-Marie devinrent en effet une fabrique de fausses bank-notes et en même temps un lieu de réunion et d'asile pour les membres les plus considérables de la Famille, que les circonstances forçaient à s'exiler de Londres. Ce fut comme le *Purgatoire* des Lords de la Nuit.

Les choses néanmoins n'allèrent point ainsi tout de suite. Il fallut plusieurs années pour en arriver là, et Randal seul, durant cet intervalle, eut, en son propre nom, des relations avec la Famille de Londres. Fergus voulait, non pas se présenter, mais s'imposer à cette mystérieuse puissance. C'était en grand seigneur qu'il voulait aborder les négociations, et son humble nom d'O'Brane lui semblait un obstacle à la réalisation de ses projets de dictature, parce qu'il y avait dans l'association des hommes haut placés suivant le monde, des magistrats, des officiers de l'armée britannique et jusqu'à des lords.

Ce fut donc seulement lorsqu'il eut conquis, comme nous allons le voir, un nom noble et un titre sonore qu'il entra en communication directe avec la Famille.

Parmi les lords de la Nuit, le jeune docteur Moore, qui commençait à bâtir sa réputation de grand médecin, en même temps qu'il entrait plus avant dans les ténébreuses machinations de la Famille, aurait seul pu le reconnaître. Mais il avait vu Fergus malade et couvert de l'uniforme des déportés à bord du ponton le *Cumberland*, et ses souvenirs à ce sujet ne pouvaient être bien précis.

Il ne le reconnut point. — Ce nom d'O'Breane passa pour un sobriquet. Fergus prit rapidement une telle influence sur les principaux membres de l'association, qu'on le choisit pour chef suprême.

Dès ce temps-là, Angus Mac-Farlane était juge de paix du comté, de sorte que les souterrains de Sainte-Marie se trouvaient être bien gardés

Pendant les années qui suivirent le retour de Fergus en Europe, il mena une vie double. Tantôt l'un de ses navires le transportait à quelque cour étrangère, où il suivait patiemment le fil de ses négociations et tissait un coin de la trame où devait se prendre l'Angleterre; tantôt il reparaissait tout-à-coup en Ecosse où la terreur publique lui attribuait, sous le nom de Fergus-le-Rouge, des exploits de brigandage extraordinaires. La terreur publique se trompait. Fergus avait à faire autre chose que de se battre sur les grands chemins. On lui mettait sur la conscience les hauts faits de ses lieutenans, et Randal Graham, l'ancien bandit, ne contribua pas peu à grossir la renommée d'O'Breane.

Le premier voyage de Fergus le conduisit au Brésil. C'était vers l'année 1820, et S. M. l'empereur était sur le point de partir pour le Portugal. Fergus s'était ménagé de longue main dans cette cour, sous un nom commercialement respectable, de hautes relations, au premier rang desquelles était Léopoldine, archiduchesse d'Autriche, impératrice du Brésil. Fergus avait la science infuse des nobles façons et les marchands anglais fraient avec les princes. — L'impératrice le couvrit de son auguste protection, et les langues méchantes de la cour eurent occasion de faire remarquer que Fergus était le plus beau cavalier qu'on eût vu jamais au Brésil.

Ce fut peut-être à cause de cela, mais ce fut aussi à cause des services réels qu'il rendit à Jean VI, que ce prince l'éleva par une rapide succession de faveurs au plus haut rang de la noblesse.

En 1822, un an après la restauration de la maison de Bragance, Fergus O'Breane, l'orphelin de Saint-Giles, était grand de Portugal de première classe, grand'croix de l'ordre du Christ et marquis de Rio-Santo dans Paraïba.

Fergus était en outre substitué par rescrit royal aux nom et titre d'une noble famille éteinte, les Alarcaon, de Coïmbre.

De sorte que, quand nous avons entendu annoncer, dans les fiers salons du West-End, don José-Maria Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo, ce n'était point là le nom d'un aventurier vulgaire, anobli par la grâce de sa fraude et se pavanant sous un titre dérobé; c'était un grand seigneur de légitime fabrique, un marquis de par accolade royale, un haut personnage, sur la poitrine duquel brillaient, acquises et méritées, les décorations européennes les plus enviables et les moins prodiguées.

En quittant le Portugal, Fergus revint en Ecosse. — Ce fut à ce voyage qu'eut lieu le meurtre de Mac-Nab.

Mac-Nab avait employé toute son influence d'honnête homme et de beau-frère pour pénétrer le secret d'Angus Mac-Farlane et le détourner d'une voie qu'il soupçonnait d'être périlleuse et déloyale. Angus avait résisté.

Au bout de plusieurs années et justement pendant le séjour en Ecosse du nouveau marquis de Rio-Santo, Mac-Nab découvrit par hasard une partie des mystères du souterrain de Sainte-Marie. Il en avertit Angus. Celui-ci refusa d'agir et se renferma dans le silence, disant seulement à Mac-Nab :

— Prenez garde!

Mac-Nab était un homme courageux; il écrivit aux autorités voisines. — La nuit suivante, Fergus O'Breane en personne s'introduisit dans la chambre de Mac-Nab, escorté de Bob Lantern, qui était l'un des ouvriers de Randal. — Nous

savons par quel chemin ils parvinrent tous deux jusqu'au lit du père de Stephen.—Derrière eux, des hommes de la Famille étaient venus qui firent pivoter le pan de muraille et assujettirent les forts crampons de fer qui servaient de serrure à cette porte titanesque.

Les souvenirs de Stephen, du reste, étaient assez précis pour que nous n'ayons pas besoin de raconter une seconde fois la scène. Seulement, une prévention bien naturelle le portait à charger les détails du meurtre qui ne fut point un assassinat, mais bien un véritable duel, — autant qu'on peut appeler ainsi une lutte où l'un des deux adversaires est mis en demeure de se défendre et n'a point la faculté de refuser le combat.

Or, il y avait, à part la dénonciation récente de Mac-Nab, plus d'une cause de duel entre lui et Fergus. Nous ne prétendons point excuser ce dernier, mais n'était-ce pas Mac-Nab qui avait introduit Godfrey de Lancester chez Mac-Farlane? N'était-ce pas Mac-Nab qui était la cause première, bien qu'indirecte, de la déportation de Fergus et du malheureux mariage de la pauvre Mary?

Mac-Nab avait tellement la conscience de ces griefs, qu'il se sentit perdu au seul aspect de Fergus O'Breane. Il accepta le combat comme une chance suprême. Les armes étaient en sa faveur. C'était le dirk, au maniement duquel les Ecossais sont proverbialement habiles.

Au premier choc il tomba, en effet, comme nous l'a dit Stephen.—Mais O'Breane lui donna le temps de se relever. Une seconde fois, il fut terrassé et Fergus se remit en garde sans blessures.

Ce ne fut qu'au troisième assaut qu'il reçut le coup mortel.

Ce meurtre et la mort d'Amy Mac-Farlane, qui arriva peu de temps après, aggravèrent l'humeur sombre du laird et le jetèrent dans un état voisin de la démence. Ses superstitieuses idées prirent sur lui un empire absolu. Il se complut dans les lugubres extases de la *seconde vue*, et sentit grandir en lui un désir irraisonné de vengeance contre O'Breane, meurtrier de son frère, contre O'Breane qu'il appelait le bourreau de sa femme.

Car la pauvre Amy avait été bien malheureuse durant les dernières années de sa vie. Sa pénétration de femme avait vite découvert qu'un secret pesait lourdement sur la conscience de son mari; puis elle avait deviné, deviné à peu près, —assez pour trembler et gémir amèrement sur l'avenir réservé à ses deux filles qui croissaient, toujours plus jolies, auprès de son lit de douleur.

Et Angus accusait O'Breane de ces inquiétudes suprêmes de la pauvre mère.

Mais il l'accusait seulement lorsqu'il était seul et trop loin pour subir cet empire absolu que possédait sur lui Fergus. Lorsqu'il le revoyait, sa haine s'enfuyait, honteuse, et il se la reprochait comme une trahison.—C'était une lutte étrange et permanente qui se livrait en lui entre un fougueux instinct de vengeance et une tendresse dévouée, mêlée d'admiration et de respect

Fergus, lui, poursuivait ardemment son œuvre. La Russie, l'Autriche, l'Espagne, la France le virent passer tour à tour, occupé d'une pensée unique qu'il cachait sous le brillant manteau de don Juan.—Les femmes l'admiraient comme un dieu, et lui s'endormait si souvent aux pieds des femmes, que nul n'aurait pu croire à l'existence d'une pensée haute, patiente, implacable derrière ce front couronné de baisers, comme se couronnait de roses, sur le lit incliné des festins, le front parfumé des prêtres de la Mollesse antique.

D'autres fois, il passait la mer et parcourait les rudes campagnes de l'Irlande. Son cœur se soulevait à la vue des indescriptibles misères de cette malheureuse contrée. Il allait prêchant la croisade, par lui ou par ses agens. —Daniel O'Connell l'écoutait un jour et admirait la hauteur de ses vues, tout en réprouvant, par la nature même de son esprit, patient plutôt que hardi, et passionné pour les luttes légales que rendent possibles les ténèbres de la législation anglaise tout en réprouvant, disons-nous, la forme factieuse de sa pensée, au fond de laquelle il voyait avec effroi la guerre civile.

Quinze années s'écoulèrent dans ces labeurs divers et de tous les jours.

Au bout de quinze ans, la tranchée était mûre pour l'assaut. Les établissemens de l'Inde, travaillés sourdement, chancelaient sur leur base sapée; la Chine mettait à mort les marchands d'opium; les deux Canada se soulevaient à l'envi et répondaient à l'appel de Papineau; le Cap s'effrayait aux menaces des boërs hollandais sous les armes; les Antilles souffraient et tournaient leurs regards vers la France; le Sindhy enfin poussait son cri de guerre, auquel devait répondre le cri de mort de douze mille soldats anglais.

Les Etats-Unis, d'un autre côté, parlaient haut et présentaient, dans les plis de leur robe républicaine, la paix ou la guerre avec une provoquante indifférence.

D'un autre côté encore l'Europe, — la France exceptée, — menaçait, se plaignait, demandait la révision des traités de commerce machiavéliques qui ouvrent tous les marchés du monde, sans compensation, aux produits abondans de l'industrie anglaise.

A l'intérieur, enfin, un orage terrible grondait en Irlande; le pays de Galles refusait l'impôt, préludant ainsi à l'étrange guerre que firent plus tard au fisc les *filles de Rebecca*; le chartisme, cette plaie terrible, était constitué, et, jusques aux portes de Londres, la population inquiète des tisserands de soie de Spitaels-Fields poussait, dans d'innombrables *meetings*, des cris de haine contre la métropole.

Fergus se dirigea vers Londres.—L'instant était venu de frapper le colosse au cœur.

Et lorsqu'il entra dans la capitale de l'empire britannique, il n'y eut point assez de fêtes pour le bien recevoir. Il n'eut qu'à se montrer, le brillant lord, pour gagner tous les amours, toutes les admirations, pour devenir l'idole de la gigantesque cité ..

Mais le vieil Homère, dans sa divine sagesse, ne nous montre-t-il pas les sujets de Priam prosternés autour du cheval de bois dont les flancs perfides recélaient la ruine d'Ilion?

CHAPITRE XIX.

UN FANTOME.

Nous savons désormais quel était monsieur le marquis de Rio-Santo, ce qu'il avait fait et sur quels moyens il comptait pour lutter, lui tout seul, contre l'Angleterre. Nous sommes par conséquent à même de déterminer ce qui, dans son projet, était fou et ce qui était sage. Sur cette question, nous jugeons parfaitement superflu d'énoncer notre opinion personnelle.

Il nous reste à dire avant de reprendre, où nous l'avons laissé, le fil rompu des événemens, que Mac-Farlane et Fergus firent tous leurs efforts pour trouver à Londres la comtesse de White-Manor et son enfant. Ces efforts devaient être inutiles. Mary était introuvable et ne donnait point de ses nouvelles. Fergus et Mac-Farlane continuaient leurs recherches sans espoir de succès, lorsqu'un jour, deux ans avant l'époque où commence notre drame, Mary revint d'elle-même en Ecosse.

Sa fille était morte. Rien ne la retenait plus à Londres.

Angus l'interrogea, mais Mary, qui était bien changée de corps et d'esprit, ne répondit qu'une seule chose à ses questions :

—Ma fille est morte!

Quant à l'homme qui l'avait recueillie et soutenue, elle ne voulut point s'expliquer, et lorsque Mac-Farlane lui demanda enfin pourquoi elle avait choisi un étranger pour appui :

— C'est qu'il me laissait mon secret, répliqua-t-elle. Sa réserve généreuse était la sûreté de mon enfant... Mais ma fille est morte... à quatorze ans !... Son geôlier me l'a dit !

— N'a-t-il pu vous tromper ? hasarda Angus.

— Lui ?... c'est un homme bien cruel et qui n'a point de pitié ! Mais il n'y a point d'homme assez cruel pour dire à une mère : — Ta fille est morte ! quand ce n'est pas la vérité.

Mary ne voulut voir personne, Fergus moins que tout autre. Elle se confina dans une pièce écartée du château de Crewe et passa ses jours à pleurer et à prier.

Quand Mac-Farlane, son frère, était pris des accès de son mal, Mary le soignait avec dévouement et douceur ; elle seule pouvait le dompter dans ces momens funestes, car Mac-Farlane avait conservé pour elle une tendresse sans bornes.

Personne ne savait dans le pays la présence de Mary au château de Crewe ; elle était arrivée une nuit et n'avait plus repassé le seuil du vieux manoir, si ce n'est par quelque soirée bien sombre et pour diriger sa promenade solitaire vers les ruines désertes de Sainte-Marie. Les paysans des environs fuyaient ce lieu que souillait le souvenir des moines papistes, et si quelqu'un eût distingué la forme blanche de la comtesse, errant parmi les ruines, il l'aurait prise pour une apparition maudite, et se serait éloigné à toutes jambes en estropiant quelque formule d'exorcisme biblique.

Pour ce qui regarde nos autres personnages, nous n'avons nul besoin de les suivre dans les détails de leur vie passée. Il en est un pourtant qui mériterait une mention spéciale, et le lecteur serait sans doute flatté d'apprendre par quelle succession d'événemens romanesques l'honnête Paddy O'Chrane était devenu, de simple matelot, patron du sloop le *Hareng*, frété par Gween and Gween de Carlisle. Ce serait là une curieuse histoire, pleine d'aperçus nouveaux et d'enseignemens psychologiques. Le lecteur y trouverait des jurons inconcevables et un choix de blasphèmes entièrement inédits. Mais des raisons sérieuses et qui doivent rester un mystère jusqu'à la consommation des siècles nous obligent à ne point faire usage des immenses matériaux péniblement amassés par nous et qui nous eussent mis à même de faire, — mieux que personne au monde, — la biographie complète et raisonnée du bon capitaine.

Cela dit, afin d'éviter tous reproches, nous rentrons dans notre récit.

Pendant qu'avait lieu l'entrevue de Brian de Lancester avec son aîné, le lord de White-Manor, Frank Perceval et Stephen Mac-Nab étaient réunis chez la mère de ce dernier dans la maison de Cornhill. Tous deux étaient tristes et abattus. Le premier acte d'hostilité tenté par eux contre Rio-Santo avait été suivi d'un résultat si déplorable que leur courage faiblissait. Depuis lors, en effet, comme nous le savons, Mary Trevor, prise d'un horrible mal, avait un pied dans la tombe.

Tous les jours Frank allait frapper à la porte de lady Stewart, et tous les jours Diana désolée venait lui dire que la pauvre Mary restait pétrifiée et anticipait sur la mort qui ne pouvait manquer de la frapper bientôt.

Cette maladie de Mary, affreuse en soi, mettait en outre Rio-Santo à l'abri de toutes attaques. Frank Perceval, lié par le serment fait à lady Ophelia, ne pouvait agir que sur Mary, et Mary était incapable de l'entendre.

Stephen, lui, n'avait point fait de serment, mais son impuissance n'en était pas moins réelle. A quels magitrats s'adresser ? Comment accuser le marquis d'avoir enlevé Anna et Clary ? Qui accueillerait cette délation dénuée de preuves ? Qui croirait ce fait dont Mac-Nab doutait lui-même ?

Et pourtant il fallait sortir de cette position désastreuse. La trace des deux sœurs ne se trouvait point. Donnor d'Ardagh, le pauvre Irlandais, était à bout de recherches. Il y avait mille raisons de désespérer.

Stephen, sans en donner connaissance à Perceval, s'était rendu plusieurs fois dans Belgrave-Square, et avait tenté de joindre monsieur le marquis de Rio-Santo, déterminé à employer tous les moyens pour lui arracher une explication. Mais ici encore la route se trouvait barrée dès les premiers pas. La porte d'Irish-House était rigoureusement défendue : Rio-Santo veillait nuit et jour au chevet d'Angus Mac-Farlane.

Les deux amis étaient assis en face l'un de l'autre, auprès de la table de travail de Stephen. La chambre, meublée avec simplicité, présentait cet aspect sévère et quelque peu repoussant des retraites des praticiens de Londres. Ces gentlemen, en effet, étalent dans leurs boudoirs un luxe de débris humains fort attrayant, nous n'en doutons pas, pour des regards scientifiques, mais qui blesse énergiquement la vue des simples mortels. Sur le bureau, deux petits squelettes d'homme et de femme, admirablement modelés en cire, montraient l'effrayante spirale de leur torse à jour, leur crâne à compartimens, et gardaient, suivant la mode, une pose académique d'un fort bel effet. Sur la cheminée, dans des vases de cristal, remplis d'esprit de vin, deux embryons nageaient en regard l'un de l'autre, sans paraître trop enorgueillis des splendeurs de leurs cercueils. A droite, à gauche, partout, des pièces anatomiques pendaient aux murailles. Ici c'était un bras, là une colonne vertébrale, plus loin un tibia, plus loin encore une paire de rotules. Au-dessus de la glace qui ornait la cheminée, une mâchoire, manifestement irlandaise, montrait ses longues dents blanches qui semblaient affamées.

Stephen était un médecin modeste. Chez un *physician* à la mode, nous eussions rencontré bien d'autres jolies choses. — Cela s'explique : nos dames raffolent de l'anatomie : on ne pend pas tous les jours, et il faut se distraire.

Frank et Stephen causaient. Leur entretien était morne et entremêlé de longs intervalles de silence. Ils s'aimaient, et leur affection éprouvée comportait un dévouement mutuel, mais le découragement amène après lui une sorte de marasme au fond duquel est l'apathie, et l'apathie est l'égoïsme. Frank et Stephen, tout en voulant mettre en commun leur peine, tiraient à eux l'entretien, chacun de son côté. Ils jetaient à tour de rôle dans la conversation des paroles qui ne se répondaient point.

— J'ai écrit à Lochmaben, disait Stephen. Je ne sais pourquoi je l'ai fait, Frank, car espérer serait folie...

— C'est un affreux malheur, Mac-Nab, répondait Frank ; — qui se fût attendu jamais à cela !

— Et pas un indice... Rien !

— Rien !... pas un mouvement !... à peine un souffle !

Frank avait la tête et le cœur pleins de la pensée de miss Trevor. Stephen songeait à Clary. Ils ne s'entendaient plus.

Mais ils recommençaient à s'entendre, et retrouvaient tout l'élan de leur bonne amitié d'enfance, dès que le nom détesté de Rio-Santo, prononcé par hasard, venait secouer leur somnolence. Leurs mains se cherchaient. Ils redevenaient eux-mêmes, et chacun d'eux, parmi sa propre douleur, donnait place à la souffrance de son ami.

La pendule marquait neuf heures moins un quart. — Dans un intervalle de silence, un bruit de pourparlers monta du rez-de-chaussée jusqu'à eux, et Frank crut entendre prononcer son nom.

— N'est-ce pas la voix de Jack ? demanda-t-il.

Stephen s'éveilla comme en sursaut et prêta l'oreille.

— C'est la voix de Jack, répondit-il. — Puissiez-vous avoir d'heureuses nouvelles, Frank !

Perceval était déjà sur l'escalier d'où il ordonnait au vieux serviteur de monter en toute hâte.

— Bien ! bien ! monsieur, dit en bas la voix aigre-douce de Betty, la servante de mistress Mac-Nab. — Monsieur Stephen m'avait défendu de laisser monter ; mais, puisque ce n'est plus lui qui commande dans la maison de sa mère, je m'en lave les mains après tout... Montez, l'ami, si vos vieilles jambes sont de cet avis. Allez retrouver ce gentleman, — qui agit sans façon dans le logis d'autrui, ma parole !

Jack s'empressa de profiter de la permission et monta dès que Betty cessa de lui défendre le passage.

— Qu'y a-t-il de nouveau? s'écria Perceval avec vivacité.

— Deux lettres, Votre Honneur, répondit le vieux Jack essouflé.

Frank tendit avidement la main, et Jack, d'autant plus long à inspecter la profondeur de ses poches qu'il se hâtait davantage, finit par trouver les deux missives, dont son maître s'empara sur-le-champ.

Frank ouvrit la première venue et rentra dans la chambre de Stephen, où Jack voulut le suivre, mais, à peine le vieux valet eut-il aperçu les squelettes, imités et véritables, qui ornaient ce réduit scientifique, qu'il recula brusquement de plusieurs pas et demeura coi dans un coin du palier.

Frank avait parcouru rapidement les six ou huit lignes que renfermait la première lettre, et son émotion n'avait point diminué.

— Et après, Jack, et après? dit-il.

La porte s'était refermée d'elle-même, grâce à un système de poids fort répandu à Londres. Jack n'avait garde d'entendre et tremblait dans son coin. Nous pouvons affirmer, pourtant, que Jack, malgré sa tête chauve, eût vaillamment fait sa partie, le dirk à la main, contre un homme. — Mais il s'agissait de squelettes, et Jack avait peur pour deux raisons. D'abord, parce que la dévotion protestante a horreur de l'anatomie à laquelle des ministres ignorans et bigots attachent une idée de sacrilége, et ensuite parce que Jack était Ecossais, et, comme tel, enclin à toutes les frayeurs irraisonnées de la superstition. Ces squelettes avaient pour lui une mauvaise odeur de sorcellerie et Mac-Nab prenait tout-à-coup à ses yeux les proportions d'un nécromancien.

Tandis qu'il était là, tremblant et scandalisé, un incident vint porter son effroi au comble. Quelque chose d'affreux et de sinistre, — qui ressemblait à un être humain, — glissa auprès de lui en râlant sourdement.

C'était un corps long, maigre, efflanqué, surmonté d'une tête hérissée.

Cela passa si près de Jack qu'il crut sentir sur son visage le souffle d'une haleine ardente, — un souffle diabolique, manifestement, et qui ne pouvait appartenir qu'à un fantôme sorti de l'enfer.

Jack n'eut pas même la force de crier. — Le fantôme glissa et disparut par la porte de la chambre habitée naguère par les deux misses Mac-Farlane.

— Jack! Jack! criait pendant cela Frank avec impatience.

Jack, partagé entre le besoin de prononcer la formule de l'exorcisme et celui de répondre à son maître, ne fit ni l'un ni l'autre.

— Où êtes-vous, Jack! cria encore Perceval en ouvrant la porte, cette fois.

La lumière des lampes qui éclairaient la chambre de Stephen, passant par cette issue, éclairèrent le palier et vinrent frapper d'aplomb sur le blême visage du vieil Ecossais. Perceval, trop préoccupé pour remarquer cette pâleur, saisit Jack par le bras et l'attira brusquement vers lui, de sorte que le malheureux valet se trouva au milieu des redoutables objets qui avaient causé sa première frayeur.

Il mit sa main devant ses yeux. Ses dents claquaient comme une paire de castagnettes.

— Eh bien! lui dit Frank, eh bien!... n'as-tu rien à me rapporter?

— Oh! murmura Jack en frissonnant, c'est le diable, Votre Honneur!

Frank frappa du pied avec colère. Jack, pour la première fois de sa vie, ne prit point garde au courroux de son maître et se mit à tourner sur lui-même pour trouver une position où sa vue ne fût pas blessée par les os dépouillés d'une préparation anatomique.

Ceci était difficile, et Jack pouvait tourner longtemps sans arriver à la solution du problème.

Perceval lui saisit le bras de nouveau et le força de demeurer en place.

— Tu as dû voir quelqu'un? demanda-t-il.

— Oh! oui, Votre Honneur, répondit Jack, qui songeait au fantôme; — j'ai vu...

— Que t'a-t-on dit?

— Sur mon salut, il ne m'a pas parlé, Votre Honneur!..... S'il m'avait parlé, je serais mort sur le coup!

— La lettre est positive, pourtant! s'écria Frank, dont l'esprit, tout entier à une idée fixe, ne voyait dans cette réponse qu'une négation pure et simple.

Et rouvrant le billet avec vivacité, il lut à haute voix :

« Forcée de ne point quitter le chevet de notre chère malade, je n'ai pas le temps, mon cousin, de vous dire sur quoi se fonde la lueur d'espérance que nous venons de concevoir. Néanmoins, je veux que vous soyez heureux de ce qui nous semble de la joie, en comparaison de notre mortel découragement, et je charge le porteur... »

— Ah! Votre Honneur! excusez-moi, interrompit Jack, un peu rassuré par l'immobilité prolongée des squelettes; — je vois bien maintenant qu'il s'agit de Lucy, la femme de chambre de miss Diana Stewart... je crois...

Jack s'arrêta et tendit l'oreille. Il avait cru saisir, du côté de la porte, un bruit étrange semblable à un gémissement sourd.

— Écoutez! écoutez! murmura-t-il; s'il allait venir!...

— Cet homme est ivre! dit Mac-Nab avec impatience.

Jack tourna vers le jeune médecin son honnête et candide visage où se lisait, parmi les symptômes d'une irrésistible frayeur, le courroux excité par l'accusation injuste qui venait de le frapper.

— Non, Votre Honneur, dit-il, je ne suis pas ivre; — mais cette maison n'est pas bonne pour un chrétien... et je ne suis pas un saint, Votre Honneur, pour être exempt de la crainte du démon.

Frank et Stephen se regardèrent.

— Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose d'extraordinaire, reprit ce dernier.

— Jack, mon ami, dit Perceval d'un ton presque suppliant, — remettez-vous, je vous en conjure!... Vous ne savez pas tout ce que me fait souffrir votre lenteur.

Le vieux valet joignit les deux mains.

— Oh! Perceval! oh! Votre Honneur! s'écria-t-il; ayez pitié de moi!... Je vais tâcher... Et que m'importe le démon, après tout! ajouta-t-il en quittant son air contrit pour jeter sur les squelettes un regard provocateur; — je suis un misérable poltron... Écoutez... La femme de chambre de miss Stewart avait grande envie de voir Votre Honneur... Voici ce qu'elle m'a dit en me donnant le billet... La demoiselle a fait un mouvement...

— Un mouvement! s'écria Stephen.

Frank le contint d'un geste.

— Un mouvement, répéta Jack; mais si faible, que miss Stewart ne sait trop si ses yeux ont mal vu... Ce qui est sûr, c'est que... Dieu ait pitié de nous! s'interrompit ici le vieux valet en tombant sur un siége; — le démon est derrière cette porte!

Une seconde plainte, plus déchirante et plus lugubre, venait d'arriver aux oreilles de Jack, et cette fois les deux amis l'avaient entendue.

Stephen se leva, mais un profond silence se faisait maintenant.

— Après! après! dit Perceval

— N'avez-vous pas entendu? murmura Jack, dont tous les membres frissonnaient; — cette voix est-elle la voix d'un homme?

— Après, te dis-je, malheureux! s'écria Frank; — je t'ordonne de parler.

Jack serra convulsivement son front chauve entre ses mains pour rappeler ses idées enfuies, et reprit avec effort :

— Après, Votre Honneur?... je me souviens... Les yeux de la demoiselle ont changé de direction... Que Dieu me protége! Quand on a vu ce que j'ai vu ce soir, on doit être bien près de mourir!... Pardonnez-moi, Votre Honneur... Comme

le médecin de miss Trévor était absent, on a fait venir un autre docteur, et ce docteur a dit qu'une crise...

Jack n'acheva pas et se laissa choir la face contre terre.

Un cri long, douloureux, sauvage venait de retentir dans la direction de l'escalier.

Frank fit un geste de colère, car rien ne pouvait l'impressionner en ce moment, sinon le retard apporté aux explications de Jack. — Stephen, étonné plus que nous ne saurions dire, avait ouvert la porte de sa chambre.

Il entendit comme un bruit de sanglots étouffés partant de l'appartement d'Anna et de Clary.

Puis une voix pleine de larmes, une voix d'homme, basse, étouffée, se prit à chanter, avec un accent de douleur infinie, une ballade familière aux oreilles écossaises du jeune médecin. — La ballade était ainsi :

Le laird de Killarwan
Avait deux filles.
Jamais n'en vit amant
D'aussi gentilles
Dans Glen-Girvan...

CHAPITRE XX.

LE LAIRD.

Le vieux Jack dut s'étonner fort en voyant que le démon savait la ronde du Laird de Killarwan et la chantait en pur écossais. Mais il n'eut pas beaucoup de temps à donner à sa surprise, car Frank et Stephen s'étant précipités dehors, il demeura seul dans la chambre qui n'était plus éclairée que par la lueur du foyer.

Ce fut pour le vieux Jack un moment bien terrible. Il était toujours à genoux, dans la posture où l'avait jeté ce cri formidable poussé de l'autre côté de la porte. Il voulut se lever pour suivre les deux amis, mais, chose faite pour glacer le sang dans les veines, les deux squelettes du bureau, colorés subitement d'une lueur rougeâtre, semblaient se mouvoir en de soudains tressaillemens. Les bras, les jambes, appendus aux lambris, avaient une apparence de vie et jetaient leurs ombres plus ou moins loin, soit qu'ils se soulevassent, mus par une puissance au-dessus de la nature, soit qu'ils s'affaissassent de nouveau, inertes, contre la muraille.

Jack resta cloué au tapis. Ses yeux, dilatés par la terreur, ne pouvaient point se fermer. Il regardait malgré lui ; il regardait toujours.

Les squelettes rougissaient, blanchissaient et s'agitaient.

Ce n'était plus d'ailleurs les squelettes qu'il voyait, c'étaient d'horribles choses évoquées par sa peur, des visions effrayantes, hideuses, qu'on ne sait point décrire assis devant un bureau, à la lumière du soleil, mais devant lesquelles chacun a frissonné, enfant ou homme, au moins une fois en sa vie, par quelque nuit de fièvre ou de solitude.

Jack souffrait jusqu'à se mourir ; son crâne dépouillé fondait en eau ; son pauvre vieux corps tressaillait, sécoué par des frémissemens pleins d'angoisses.

S'il n'eût pas été affolé déjà par la frayeur lorsque les deux amis quittèrent la chambre, il aurait deviné peut-être que la sombre lueur du foyer donnait seule aux objets de sa crainte cette apparence rougeâtre, et que les soudaines intermittences de la flamme suffisaient à mettre un semblant de vie sur ces ossemens inanimés ; mais à présent son esprit, frappé violemment, était incapable de réfléchir.

Il subissait comme réels les effets de cette vulgaire fantasmagorie ; il serait mort sur place, si, comme il arrive d'ordinaire en ces occasions, l'excès même de son épouvante n'eût galvanisé tout-à-coup sa torpeur.

Au moment, en effet, où la peur atteignait chez lui son plus douloureux paroxysme, l'échafaudage de coke élevé sur la grille du foyer, miné lentement par le progrès de la combustion, s'abîma subitement et lança dans le tuyau de la cheminée une flamme ardente, accompagnée de myriades d'étincelles. Durant une seconde, la chambre entière fut brillamment illuminée. Chaque objet apparut distinct, et, comme c'est le propre des choses soudainement éclairées de paraître s'approcher de l'œil qui les regarde, voilées à demi par l'ombre, Jack crut voir les squelettes s'élancer vers lui de toutes parts.

Il se leva, éperdu, franchit les escaliers en courant, au risque de se briser le crâne, et ne s'arrêta que sur le seuil de Dudley-House, où il s'assit, épuisé.

Frank, nous l'avons dit, avait suivi Stephen. Tous deux entrèrent, tenant chacun à la main un flambeau, dans la chambre occupée naguère par Anna et Clary Mac-Farlane. Ils aperçurent tout d'abord un homme debout entre les deux lits.

C'était le laird Angus, vêtu à peine et dont la chemise en lambeaux portait des taches de sang qui semblaient avoir été lavées par une immersion récente. Tout en lui était désordre et souffrance. Ses cheveux se hérissaient autour de son front souillé ; sa barbe, au contraire, trempée d'eau, se collait à sa joue ou retombait en mèches lourdes au-dessous de son menton. Son visage, portant les traces cicatrisées de sa lutte avec Bob Lantern, avait en outre des marques nouvelles, des contusions et des plaies où le sang n'avait pas eu le temps de sécher. Sa pâleur était extrême et des larmes coulaient lentement de ses yeux dans les creux profonds de ses joues.

A la vue des deux amis, il cessa de chanter, et, montrant alternativement les deux lits vides, il dit en s'adressant à Stephen :

— Toutes deux !. .

Angus Mac-Farlane avait en ce moment sa raison. Il avait suffi du choc moral produit par la soudaine apparition de Stephen et de Frank pour dissiper les dernières brumes qui flottaient autour de son intelligence ébranlée. Sa fièvre avait pris fin.

Mac-Nab demeurait interdit et stupéfait. Il croyait reconnaître son oncle, mais il voulait douter. — Perceval n'avait jamais vu Anguis Mac-Farlane.

— J'avais confié mes deux filles à ma sœur, dit le laird, après un silence que Perceval avait été plusieurs fois sur le point de rompre pour manifester son étonnement ; — je viens chercher mes deux filles... Faites venir votre mère, Stephen.

Stephen fit signe à Frank de s'éloigner, mais ce dernier ne comprit point ou ne voulut point comprendre. Son regard se fixait obstinément, malgré lui, sur les traits ravagés de cet homme qui se trouvait mêlé, innocent ou coupable, au souvenir de l'attentat odieux commis dans les souterrains de Sainte-Marie de Crewe, sur la personne de la malheureuse Harriet. Car Angus venait d'en dire assez pour que Frank ne pût point le méconnaître.

— Dites à votre mère, reprit le laird avec une sorte de calme sévère, qu'il y a plus d'un an que je n'ai embrassé mes deux filles... Clary doit être bien belle... Anna ressemble toujours à ma pauvre Amy qui est morte, je pense ?.. Allez, Stephen Mac-Nab, allez, mon neveu ! — car je ne puis penser que mes deux filles soient enlevées, perdues, comme je le craignais, lorsque je vous vois tranquille et en repos dans la maison de votre mère.

— Ma mère souffre, monsieur, répondit Stephen, et vos reproches la tueraient.

— Ah ! elle souffre ! dit Angus dont la voix se brisa ; — souffre-t-elle autant que moi ?... Les a-t-elle vues dans le bateau ?... Dieu l'a-t-il retenue, enchaînée par la fièvre sur un lit de douleur, au moment où il fallait agir et porter secours ?... Et puis...

Angus passa le revers de sa main sur son front ; un éclair de délire brilla de nouveau dans son œil.

— Et puis, poursuivit-il en baissant la tête, — sa conscience lui crie-t-elle jour et nuit comme à moi : Ceci est un châtiment de Dieu !..

Stephen se tourna vivement vers Perceval.

— Ami, lui dit-il d'une voix brève et ferme, — vous ne pouvez rester ici. Vos soupçons, si vous en gardez, ne vous donnent pas le droit d'entendre une confession que le délire va souffler à ce vieillard... Quoi qu'il ait fait, — eût-il commis un crime ! — ma maison lui est un inviolable asile.

Une rougeur épaisse monta aux joues de Frank.

— Je vous demande pardon, Stephen, murmura-t-il ; le trouble où m'a jeté cette lettre... Et le souvenir de ma pauvre sœur... Mais je ne prétends point surprendre les secrets de votre parent...

Stephen lui serra la main, tandis qu'il se dirigeait vers la porte. Avant de franchir le seuil, Frank s'arrêta et regarda fixement Mac-Nab. L'expression fugitive de trouble qui venait de se manifester sur son visage avait fait place à une tristesse grave et profonde.

— Je vais voir par moi-même, dit-il, si la lueur d'espoir qui me reste a grandi ou s'est déjà évanouie... Croyez-moi, Stephen, le secret de notre vengeance est entre les mains de cet homme... Protégez-le contre tous ; mais, de ses révélations, il me faut la part qui m'appartient, entendez-vous !.. Je l'exige.

— Sur mon honneur, vous saurez tout ce qui regarde miss Harriet, répondit Stephen.

Frank sortit, tenant à la main la lettre ouverte de miss Diana Stewart. Quant à la seconde lettre apportée par le vieux Jack, Frank l'avait mise avec distraction dans sa poche et n'y songeait plus. — Cette lettre, écrite la veille par lady Ophelia sous la dictée de monsieur le marquis de Rio-Santo, donnait rendez-vous à Perceval pour neuf heures, devant le théâtre de Saint-James. — Il était neuf heures et demie.

Frank se jeta dans une voiture de place et se fit conduire à l'hôtel de lady Stewart, afin d'apprendre par lui-même les détails qu'il n'avait pu tirer du vieux Jack.

Stephen, lui, revint vers son oncle qu'il trouva assis au pied du lit d'Anna. Le laird avait les mains croisées sur la couverture ; sa tête s'était courbée. Dans cette position, il tournait le dos à Stephen, mais celui-ci pouvait deviner à l'affaissement de son attitude ce qu'il y avait de douleur en son âme et sur son visage.

Stephen n'avait pas attendu l'avertissement de Perceval pour penser que l'heure de la révélation était venue. Mais, en ce moment, son esprit ne se tournait point vers la vengeance, et un mot échappé au laird exaltait, à l'exclusion de tout autre sentiment, son désir de connaître le sort de Clary. Sa haine contre Rio-Santo, haine à la fois instinctive et réfléchie, cédait le pas à l'amour et à l'impatience de savoir. On eût en vain cherché au dedans de lui, à cette heure, le sang-froid dont les signes extérieurs restaient sur son visage. Son cœur battait violemment comme s'il eût voulu s'élancer au dehors.

Néanmoins il gardait encore assez de sa prudence naturelle pour ne point aborder sans précaution un sujet qui pouvait replonger l'intelligence du laird dans des ténèbres à peine dissipées. Stephen avait eu le temps de constater l'état d'Angus et savait d'ailleurs qu'une émotion d'un genre quelconque, soudainement poussée à l'extrême, pouvait appeler un de ces accès qui, indépendamment même de toute maladie, étendaient comme un voile épais sur l'intelligence de son oncle.

— Mac-Farlane, dit-il, vous êtes seul avec le fils de votre frère.

Angus se tourna lentement vers lui et l'examina durant quelques secondes en silence.

— Vous êtes un homme, mon neveu, murmura-t-il ; — du moins, vous avez la taille d'un homme... Je ne vous avais jamais regardé... Vous ressemblez à votre père... Mais Mac-Nab, je le jure sur sa mémoire, n'aurait pas abandonné deux pauvres filles confiées à ses soins.

— Mon oncle ! mon oncle ! interrompit Stephen, la douleur vous rend bien injuste ! J'aime Anna comme une sœur e C'ary plus que moi-même... Mais, au nom du ciel, ne tardez pas davantage, et dites-moi ce qu'elles sont devenues.

— Ce qu'elles sont devenues ! répéta le laird dont le pâle visage se couvrit de rougeur ; — ah ! ce qu'elles sont devenues !... Qu'est devenu votre père, mon neveu ?... e les ai vues dans le bateau, — toutes deux... et je n'ai pas pu les secourir !

Angus montra l'énorme cicatrice, non encore refermée complètement, que le coup d'aviron de Bob avait laissée à son front.

— Dieu a fait de moi un vieillard avant l'âge, reprit-il ; — mes filles étaient là et je n'avais qu'un homme à combattre...

— Quel homme ? interrompit Stephen.

— Je le connais peut-être, répondit le laird ; — car je connais plus d'un assassin, mon neveu... Mais la fièvre a bouleversé ma mémoire... Je me souviens seulement du doux visage de ma pauvre Anna qui dormait la tête renversée sur les planches du bateau, et de la voix de ma belle Clary... car c'est sa voix, mon neveu, qui a détourné mon attention, au moment où j'allais mettre mon dirk dans la poitrine du ravisseur... Je me souviens de cela !

Il se fit un silence. — Stephen désespérait, car, évidemment, le laird ignorait le sort de ses deux filles. Pourtant il les avait vues, et ses indications pouvaient mettre sur la voie, en supposant qu'il pût ou qu'il voulût s'expliquer d'une façon précise. Tandis que Stephen cherchait le moyen d'interroger, sans augmenter le désordre qui régnait dans l'esprit ébranlé de son oncle, celui-ci reprit la parole.

— Je vais retourner chez Fergus, dit-il.

— Fergus ! répéta mentalement Stephen à qui ce nom remit en mémoire le récit de Perceval et l'orgie des souterrains de Crewe.

Le laird continuait pendant cela.

— Fergus est tout puissant et il m'aime... J'attendrai pour le tuer qu'il m'ait rendu mes filles... si mes filles ne sont pas mortes... car j'ai revu mon Anna ce matin... et les songes ne me montrent jamais que ceux qui sont morts ou ceux qui vont mourir...

— Et où l'avez-vous vue, mon oncle ? demanda Stephen.

— Je ne sais... J'avais vu comme cela mon frère Mac-Nab la nuit de sa mort... Tenez ! tenez ! tenez ! prononça-t-il par trois fois en dardant son regard égaré dans le vide ; — je vois Fergus... Fergus qui meurt... Ah ! voilà bien des fois déjà que je le vois ainsi !...

Angus s'était levé ; ses traits bouleversés exprimaient une profonde horreur. Stephen voulut lui tâter le pouls et fut repoussé avec rudesse.

La fièvre revenait

— Taisez-vous, mon neveu, taisez-vous, reprit le laird à voix basse et en s'appuyant au lit d'Anna. — Il ne faut pas que mon frère Fergus sache que je veux le tuer... Il ne me rendrait pas mes deux filles...

— Mais vous savez donc... voulut dire Stephen.

— Taisez-vous ! répéta Angus avec emphase ; — mon frère est généreux et grand. Je me souviens à présent qu'il a passé ses jours et ses nuits à mon chevet naguère... car c'est dans sa maison, — tout cela me revient, — que j'ai cherché un asile en sortant de la Tamise... la première fois que j'ai manqué périr dans la Ta[illegible] la seconde fois... c'est tout-à-l'heure... Ecoutez, écoutez, mon neveu, pendant que je vois clair encore dans ma tête... les deux pauvres anges ont été, je ne sais comment, il y a huit jours, conduites dans l'hôtellerie du *Roi George*, Temple-Gardens... Là, je les ai vues jeter comme des balles de laine dans une barque... j'ai sauté par la fenêtre... la Tamise était froide... l'homme qui les enlevait m'a vaincu... Ce matin, je suis retourné à l'hôtellerie du *Roi George* et j'ai demandé mes enfans... mes deux filles chéries qu'Amy m'avait confiées en mourant, mon neveu... Vous souvenez-vous d'Amy Mac-Farlane, comme elle était sainte et belle !... Ah ! ah ! Gruff et sa femme se sont mis à rire quand j'ai demandé mes enfans... à rire, mon neveu... à rire... à rire !

Angus s'était redressé de toute la hauteur de sa taille. Sa prunelle enflammée s'arrondissait dans le cercle de ses paupières distendues convulsivement ; ses poings étaient fermés et ses dents se touchaient en grinçant.

— A rire !!! cria-t-il une dernière fois avec un éclat de voix terrible.

Puis se prenant à parler tout bas.

— Nous étions dans la chambre où est le trou, poursuivit-il comme si Stephen eût connu les êtres de l'hôtel du *Roi George* ;— tous trois... Gruff riait, sa femme riait ; moi, j'avais dans les yeux des larmes qui me brûlaient... J'étais à l'endroit où j'avais trouvé le mouchoir brodé de Clary. Gruff jouait avec son couteau pour me faire peur ; la mégère brandissait le *poker* (tisonnier) du foyer... Oh ! mon neveu, n'auriez-vous point fait comme moi ?

— Qu'avez-vous fait, monsieur ? balbutia Stephen.

Le laird écarta sa chemise et découvrit sa poitrine, percée de plusieurs coups de couteau portés d'une main mal assurée ; puis il montra sous ses cheveux, parmi d'anciennes blessures, une blessure toute fraîche.— Et il reprit :

—Ici le couteau, là le *poker*... Moi, j'ai mis ma main droite dans les cheveux de Gruff, ma main gauche dans les cheveux de sa femme, et j'ai choqué leurs deux têtes l'une contre l'autre, comme cela, mon neveu !...

Il fit un geste qui ne fut que trop compris par Stephen.

— J'étais fort en ce moment, continua-t-il ; oh ! oui... bien fort !... Les têtes ont craqué comme deux calebasses qu'on brise... Voyez-vous cela, mon neveu ?... L'homme et la femme n'ont pas poussé un seul cri.

Stephen recula de plusieurs pas.

— Les auriez-vous tués ! murmura-t-il.

— Je me suis endormi entre eux deux, mon neveu, dit Angus au lieu de répondre, car j'étais bien las et tout mon corps ne forme qu'une plaie...

— Mais ils n'étaient que blessés, n'est-ce pas ? demanda encore Stephen.

— Voyez ! repartit Angus ; voyez mon neveu !... Peut-on vivre longtemps avec tant de blessures ?

Ce disant, il se tâtait le crâne et la poitrine, trouvant partout en effet des cicatrices anciennes ou des plaies récentes. Stephen se rapprocha de lui.

— Je vais vous panser, dit-il.

Angus eut un éclat de gaîté insensée.

— Oh ! oh ! me panser ! s'écria-t-il ; — avez-vous du vin de France, Mac-Nab ?... J'étais autrefois un joyeux buveur !... Qu'importe le sang qu'on perd si celui qui reste est chaud encore ?... Ah ! voyez-vous, mon neveu, il me reste assez de sang pour tuer Fergus...

Il s'interrompit et passa sa main sur son front.

— Et plût à Dieu, reprit-il à voix basse, que mon sang se figeât dans mes veines avant que j'eusse le temps de le tuer ! Savez-vous, mon neveu ? la vengeance accomplie est un doux oreiller... J'ai dormi tout le jour... Ce soir, quand je me suis éveillé, la lune entrait par la fenêtre ouverte dans la chambre de l'hôtellerie du *Roi George* ; la lune éclairait à ma droite le visage blême de maître Gruff, à ma gauche le front broyé de sa femme.

— Vous les avez donc tués ! dit Stephen.

— Taisez-vous, Mac-Nab... Je ne me suis servi ni de poison, ni de corde, ni de fer... ce n'est pas un meurtre, cela !... Et puis, n'avaient-ils pas ri tous deux, les infâmes, quand je leur parlais de mes pauvres filles, vendues par eux !... C'était à mon tour de rire, — et la lune riait avec moi, mon neveu ! — Ah !... et la lune faisait rire leurs bouches blanches qui ne respiraient plus... J'ai eu peur, parce que j'étais couché entre deux damnés !

Angus frissonnait. — Mac-Nab l'écoutait, irrésistiblement saisi par ce récit étrange, et gardant un vague espoir d'entendre quelque révélation soudaine...

— Car ils sont damnés ! poursuivit le laird, damnés tous deux, et, quelque part dans un coin de la chambre où n'arrivait point la lueur pâle de la lune, je voyais se dilater et rougir la prunelle ardente de Satan...

Moi qui suis à l'enfer, mon neveu, j'ai peur du démon... Je sais qu'il m'attend, et l'œil des songes me le montre bien souvent planant au-dessus de ma couche.

J'ai soulevé la trappe par où Clary et Anna furent descendues dans le bateau. Ma tête était en feu... J'ai vu, — était-ce la fièvre, Mac-Nab ? — J'ai vu les bras des deux cadavres s'allonger et me saisir... Satan a jeté un cri dans l'ombre... nous sommes tombés tous trois dans le fleuve.

Le fleuve scintillait. La lune y mettait des millions de paillettes qui dansaient autour de mon œil et me rendaient fou.— Je nageais, je nageais,— mais Gruff nageait aussi, et la mégère nageait aussi ; j'étais entre eux ; leurs corps glacés glissaient le long de mon corps .. Oh !... Et d'autres cadavres encore flottaient parmi les paillettes de la rivière... Il y avait Anna et Clary, qui effleuraient l'eau, vêtues de longs voiles blancs et se tenaient embrassées... Et Mac-Nab, — ton père, enfant ! — dont le cœur saignait et rougissait l'eau... Et Fergus, mon autre frère, avec ses beaux cheveux noirs autour de son front pâle... et d'autres encore, aussi loin que pouvait s'étendre ma vue... Partout des cadavres aimés, autour desquels jouaient follement des myriades d'étincelles.

Je nageais, je nageais !... J'espérais fuir. Impossible !... Si je fermais les yeux pour ne plus voir, je sentais le bras des morts sur mon bras, le flanc des morts le long de mes flancs... Si je m'arrêtais, ils s'arrêtaient, ils m'entouraient, fixant sur moi leurs orbites où il n'y avait point d'yeux...

La sueur ruisselait sur le front du laird, qui haletait.

— Ce n'était pas la fièvre ! reprit-il d'une voix encore plus basse, — Oh ! non, j'ai vu tout cela, mon neveu... Je souffrais... mais le sang du cœur de Fergus rougissait l'eau tout autour de moi... c'était du sang partout... du sang rouge... une mer de sang.

Pitié, pitié, Fergus !... pitié, mon frère !...

Angus tomba sur ses genoux et tendit ses bras en avant.

— Pitié ! murmura-t-il encore avec horreur et désespoir.

Puis, laissant retomber ses bras le long de son corps, et fixant sur Stephen ses yeux abêtis, il ajouta brusquement :

— Après !... voilà ce qui est arrivé, mon neveu... Le démon a mis un crêpe noir sur la lune ; les étincelles et le sang ont disparu à mes regards... je n'ai plus vu que les formes blêmes des morts, enchâssées dans l'eau noire... J'ai voulu nager encore, — mais les damnés se sont rués sur moi... Mes jambes et mes bras sont devenus de pierre sous leur étreinte glacée... Et l'eau s'est refermée au-dessus de ma tête.

J'aurais bien voulu mourir... mais des mariniers de la Tamise m'ont ramené sur les bords... Pourquoi ?... mon neveu, c'est que mon sang doit tuer Fergus...

Mon frère Fergus que j'aime !...

— Et pourquoi voulez-vous tuer votre frère Fergus, Mac-Farlane ? demanda Stephen doucement.

— Pourquoi je veux tuer Fergus ! s'écria le laird, étonné qu'on lui fit une pareille question ;— c'est Mac-Nab qui me demande pourquoi je veux tuer mon frère Fergus ?... La voix des rêves est donc muette pour vous, mon neveu ?... Vous n'avez donc jamais revu votre père à l'heure nocturne des visions ?...

— Expliquez-vous, monsieur ! dit vivement Stephen qui était devenu pâle ;—au nom de Dieu, expliquez-vous !

Angus ne tint compte de cette prière, et, suivant toujours la pente de sa mystique manie, il continua :

— Moi, je le vois toutes les nuits... Il me dit : Sang pour sang !... Et je sais bien que je le reverrai ainsi jusqu'à ce que j'aie tué Fergus O'Breane.

—O'Breane ! s'écria Stephen en saisissant la main du laird avec violence.

Ce nom était pour lui toute une révélation ; son père avait appelé ainsi, la nuit du meurtre, l'homme masqué porteur de deux poignards.

Stephen s'était mis à genoux auprès du laird.

— Et vous savez où il est, n'est-ce pas ? reprit-il avec une ardeur contenue ;—vous me direz où se cache cet O'Breane ?

Angus s'étendit sur le tapis et appuya sa tête contre le lit d'Anna.

—Je suis las, murmura-t-il d'une voix chargée de sommeil.

— Mon oncle !... Mac-Farlane ! disait Stephen, un mot, par pitié, un seul mot!...

Angus ferma les yeux.

— C'est un cœur généreux et vaillant, dit-il comme en un rêve ; — c'est un esprit grand et lumineux... Je me souviens... sa parole entrait dans la nuit de ma pauvre cervelle et l'éclairait comme un vif rayon de soleil... Je sais tous ses projets... tous ! Il m'appelait son frère et ouvrait pour moi seul le mystérieux trésor de sa conscience... Ses plans sont vastes comme le monde... Qui a prononcé le nom de Fergus O'Breane ?... C'est plus qu'un homme... c'est presque un Dieu... Maudit soit celui qui l'arrêtera dans sa course !... Ecoutez ! la voix des songes parle... Ecoutez !... le maudit, ce sera toi, Angus !... Ce sera ton sang... ton sang et ta chair !...

CHAPITRE XXI.

MAC-NAB.

Stephen profita de l'abattement profond où tomba Angus Mac-Farlane après ses dernières paroles pour laver ses plaies et le panser de son mieux. Le laird avait dit vrai, son corps était littéralement couvert de contusions et de blessures. Les unes provenaient de sa lutte contre Bob Lantern, d'autres plus récentes étaient le résultat de sa fuite d'Irish-House et du chemin périlleux qu'il avait pris pour en sortir. D'autres enfin avaient été reçues dans le combat, sans nul doute long et acharné, qu'il avait engagé dans l'hôtellerie du *Roi George* contre Gruff et sa femme. Ce dernier combat, qu'il racontait à sa manière et dont sa mémoire troublée ne gardait que le résultat funeste, avait dû présenter de terribles dangers, car il était sans armes, tandis que ses adversaires étaient armés tous deux, et, avant de broyer l'une contre l'autre, avec la vigueur que donne la manie, les têtes de maître Gruff et de sa femme, il avait soutenu de nombreux et terribles assauts. — Ceci d'autant plus sûrement que les hôteliers du *Roi George* étaient puissamment intéressés à se défaire d'un témoin de leur crime.

Lorsque Stephen eut achevé son pansement, il approcha des lèvres d'Angus un flacon de cordial, car sa haine, à demi éclairée, sollicitait ardemment une révélation plus complète, et il voulait rendre au laird la faculté de parler.

Il ne faut pas oublier que Stephen, avant cette entrevue, avait des soupçons que les récentes paroles d'Angus venaient seulement de confirmer, soupçons qui allaient même bien au delà des demi-révélations du laird, puisqu'ils attaquaient la personne de M. le marquis de Rio-Santo.

Stephen recommença son interrogatoire, mais, sachant par expérience qu'une question directe glisserait certainement sur l'intelligence ébranlée de son oncle, et soupçonnant vaguement d'ailleurs des liens mystérieux et inexplicables entre Mac-Farlane et cet homme que poursuivait son idée fixe, il prit une route détournée.

— Mon oncle, dit-il dès que Angus fut en état de l'entendre, — nous allons désormais unir nos efforts pour retrouver mes deux cousines, et j'espère que nous réussirons.

Le laird secoua la tête.

— Je souffre bien, murmura-t-il ; mon cœur saigne encore plus que les plaies de ma poitrine et de mon crâne, Mac-Nab... Je les ai vues dans le bateau et je les ai vues en songe... elles sont mortes.

— Elles vivent, Mac-Farlane ! s'écria Stephen en lui prenant les deux mains ; — moi aussi j'ai travaillé pour elles depuis huit jours, et l'accusation que vous portiez contre mon indolence n'était point méritée... J'ai cherché par moi-même et par d'autres, et si je n'ai point trouvé leur trace, j'ai du moins acquis la preuve...

— Quelle preuve ? interrompit le laird dans un éclair de logique, — Londres est vaste, et qui sait où se peuvent cacher deux cadavres ?

— J'ai cherché, vous dis-je, répliqua Stephen, j'ai cherché avec l'ardeur patiente d'une mère qui a perdu son enfant... Clary ne doit-elle pas être ma femme ?

Angus quitta sa pose somnolente et regarda fixement le jeune médecin.

— Mon neveu, répondit-il, je ne vous connais pas... Clary vous aimait-elle ?

— Hélas ! monsieur, répondit Stephen, nous n'en sommes pas à discuter les préliminaires du mariage... Clary est une douce et noble fille... son cœur a des secrets que les événemens ne m'ont point donné le temps de pénétrer... Mais revenons au triste sujet qui doit occuper notre attention tout entière... Vos deux filles vivent ; quelque chose au dedans de moi me le crie... J'en suis sûr.

Angus jeta ses bras autour du cou de Stephen.

— Merci ! balbutia-t-il les larmes aux yeux ; — merci, mon neveu... Mac-Nab aussi m'a souvent consolé autrefois quand le désespoir alourdissait mon front... Puissiez-vous dire vrai !... et si vous dites vrai, que Dieu vous fasse heureux de toute la joie qui fut refusée au frère de votre mère !

— Du courage, Mac-Farlane ! du courage ! reprit Stephen empressé à profiter de ce bon mouvement d'émotion ; — je sais autre chose encore... je sais qu'il existait entre Clary et un homme puissant un lien mystérieux...

— Un lien mystérieux !... répéta le laird étonné.

— Quelque chose que ni vous ni moi ne saurions comprendre, poursuivit Stephen, — quelque chose de romanesque et d'étrange, qui ne peut jeter l'ombre d'un doute sur la pureté angélique de ma pauvre Clary... Mais cet homme est puissant, vous dis-je, et Clary est bien belle !...

— Et vous pensez que cet homme a enlevé ma fille, mon neveu ? demanda froidement le laird.

— Je le pense, monsieur.

— Et Anna ?

Stephen demeura un instant sans réponse, parce qu'il ne pouvait s'attendre, dans l'état où se trouvait Mac-Farlane, à l'inflexible logique de cette objection.

— Anna... balbutia-t-il enfin.

— Pensez-vous, monsieur, interrompit brusquement le laird, que cet homme les ait enlevées toutes les deux ?

Stephen hésita encore.

— Je le pense, monsieur, répondit-il une seconde fois.

Les sourcils d'Angus se froncèrent.

— Et vous savez le nom de cet homme, monsieur ?

Stephen fit un signe affirmatif.

Le laird, qui s'était levé, recula d'un pas et le couvrit d'un regard de mépris.

— Mac-Nab était un avocat, dit-il, comme en se parlant à lui-même, mais c'était un brave cœur... Comment se fait-il que son fils soit un lâche ?

Et comme Stephen voulait se récrier, il lui ferma la bouche d'un geste

— Il y avait deux jeunes filles à la garde de votre mère, monsieur, poursuivit-il d'une voix indignée ; — ces deux jeunes filles, dont l'une était votre fiancée, ont été enlevées. Vous savez le nom du ravisseur, et vous voilà tranquille auprès de moi !...

— Mon oncle ! s'écria Stephen, vous ne savez pas !...

— Que puis-je apprendre ?... J'ai beau vous regarder, je ne vois point sur vous de blessure... Vous n'avez pas osé tirer vengeance de l'outrage...

— Monsieur, interrompit Stephen avec autorité, il faut m'écouter au lieu de verser sur moi, à l'aveugle, le mépris et l'insulte... A qui donc fait défaut ce courage banal qui consiste à prendre une épée et à jouer sa vie sur la chance d'un

duel ?... Quant au meurtre sans combat, vous l'avez dit, monsieur, mon père était un brave cœur, et je prétends marcher sur ses traces... Croyez-moi, à Londres et contre certains hommes, le fer est une arme impuissante, à laquelle il faut s'adresser seulement en désespoir de cause, et lorsque tous autres moyens ont échoué... J'ai essayé de lutter, mais je suis faible et cet homme est fort... Non, non ! sur mon honneur, ce n'est pas le courage qui m'a manqué... mais quelle route prendre? quel magistrat accueillerait une accusation vague, dénuée de preuves, intentée par un obscur *physician* contre le grand seigneur le plus opulent des Trois-Royaumes... Vous souriez de pitié, Mac-Farlane; vous pensez toujours que l'épée vaut mieux que les tribunaux... Eh bien ! moi aussi, puisqu'il faut le dire, j'ai songé à l'épée : je suis allé, la colère dans le cœur, frapper aux portes du palais de cet homme. L'entrée m'a été refusée. Je l'ai attendu, assis sur la pierre du seuil, et il n'est point venu. Je lui ai adressé des lettres de défi ; ces lettres sont restées sans réponse.

— C'est donc un prince? murmura le laird.

— J'aimerais mieux que ce fût un prince, répondit Stephen.

— Mais qui est-ce enfin ? s'écria le laird étonné; — quel est son nom ?

Mac-Nab, avant de répondre, fixa sur son oncle un regard perçant et scrutateur; puis, sans le quitter du regard, il prononça le nom du marquis de Rio-Santo.

La face d'Angus devint livide; ses yeux se baissèrent; ses lèvres remuèrent convulsivement sans produire aucun son.

Stephen respira longuement. Le coup avait porté. Il savait ce qu'il voulait savoir.

Aussi écouta-t-il avec avidité, mais sans manifester le moindre étonnement, les paroles que le laird laissa échapper dans son trouble.

Il venait de toucher, non point par hasard, mais par suite d'une tactique mise en œuvre de sang-froid, le point où aboutissaient et se reliaient tous ses soupçons. Le voile à demi déchiré qui s'interposait encore entre Rio-Santo et sa haine achevait brusquement de se rompre.

Angus s'était assis, atterré, sur le lit d'Anna. Il répéta deux ou trois fois à voix basse le nom de Rio-Santo, comme s'il eût tâché de faire entrer dans son cerveau une idée toujours rebelle.

Puis il joignit ses mains sur ses genoux et pencha sa tête en avant.

— Cela n'est pas possible ! murmura-t-il ; — Fergus déshonorer les filles de Mac-Farlane !... Pourquoi songer plus longtemps à ce mensonge odieux?... Je suis armé pour le tuer; mais je défends qu'on le calomnie... Par le nom de Dieu ! enfant, si tu n'étais pas le fils de ma sœur, je t'aurais puni déjà d'avoir accusé faussement devant moi Fergus O'Breane !

— Je sais tous les égards que je dois à l'assassin de mon père, dit Stephen avec une amertume froide.

— C'est vrai ! balbutia Angus, qui tressaillit comme s'il eût mis le pied sur un serpent.

— Et je vous ai parlé seulement, poursuivit Stephen, de monsieur le marquis de Rio-Santo.

— C'est vrai, dit encore le laird. — Je vous prie de m'excuser, mon neveu... Mais, répondez-moi, je vous le demande en grâce... Qui vous fait penser que le marquis de Rio-Santo soit le ravisseur de mes filles?

— Je le sais, voilà tout, répliqua Stephen.

Angus posa un doigt sur son front et parut réfléchir profondément.

— Moi, je vous dis que c'est impossible ! s'écria-t-il au bout de quelques secondes; — je le connais... je le connais !... Mac-Farlane est le seul homme qu'il aime!

— Mais connaissait-il les filles de Mac-Farlane ? demanda Stephen avec un sourire cruel.

— Oh ! c'est vrai ! c'est vrai ! dit pour la troisième fois Angus, dont les yeux se mouillèrent. — Le tuer, ce n'était rien... mais le haïr !...

— Sur mon honneur, Mac-Farlane, s'écria Stephen s'émouvant enfin, — vous le haïrez et ne le tuerez pas... C'est moi seul que ce soin regarde.

— Taisez-vous, mon neveu... je le tuerai... La voix des rêves ne peut mentir... Quant à concevoir contre lui de la haine, mon cœur est trop habitué à l'aimer... Il y a vingt ans que je l'aime... et pourtant... Oh ! mes enfans ! mes enfans !..

Angus se couvrit le visage de ses mains.

— Mes filles sont belles, reprit-il tout-à-coup. — Ah ! sa vie entière est là pour l'accuser... Des femmes... des femmes !... Je vous crois, Stephen, c'est lui !... Ne lui fallut-il pas toujours quelque sourire de vierge pour bercer son insomnie ?... Mes filles sont belles !... Ah ! je le hais, je le hais !

Il se leva et se prit à parcourir la chambre à grands pas.

— Et puis, je me souviens, à présent, dit-il. Cet homme du bateau était des leurs... Je vois sa figure hideuse... j'ai son nom maudit sur la lèvre... Et Gruff lui-même !... L'hôtel du *Roi-Georges* était un de leurs repaires... Ma belle Clary !... ma douce Anna !... Stephen ! Stephen ! nous allons nous venger !...

Il fit encore une fois le tour de la chambre, puis il vint s'asseoir en face de Mac-Nab. L'expression de sa physionomie était complétement changée. Malgré ses blessures, malgré le désordre extrême de sa barbe et de ses cheveux, il régnait sur son visage un calme imposant et terrible à la fois.

— Vous aviez raison, mon neveu, dit-il avec lenteur ; — contre monsieur le marquis de Rio-Santo le fer est une arme insuffisante et dérisoire.. c'était bon lorsque je l'aimais... A présent il ne s'agit plus d'une vengeance fatale, d'un châtiment commandé. . Mon bras frappera, poussé par ma volonté... Ecoutez-moi... Les magistrats qui n'eussent point accueilli votre accusation, accueilleront la mienne, je vous le jure; car la mienne ne sera pas une accusation ordinaire, et fera trembler sur son trône Sa Majesté le roi d'Angleterre... Ah ! je sais d'étranges choses, mon neveu... de belles choses, sur ma parole ! avec lesquelles on peut tuer un homme comme si l'on avait en main la foudre de Dieu... Avez-vous des amis ?

— J'en ai un, répondit Stephen.

— Que le ciel vous le garde, mon neveu !... Avez-vous des serviteurs ?

— S'il s'agit d'une expédition, je puis me procurer des hommes sûrs et dévoués.

— Il s'agit d'une expédition, en effet, dit le laird, et il nous faut des hommes dévoués et sûrs.

— Alors, repartit Stephen, suivez-moi, mon oncle. Ces préparatifs ne peuvent se faire dans la maison de ma mère, qui souffre et a besoin de repos.

Ils descendirent ensemble l'escalier, et la vieille Betty s'étonna fort en voyant sortir avec Stephen un personnage à figure étrange et à coup sûr effrayante, auquel elle n'avait point ouvert la porte de la rue, car le laird était entré inaperçu dans la maison de sa sœur, sur les pas du valet de Frank.

Stephen appela un cab. Une demi-heure après, l'oncle et le neveu descendaient au seuil de Dudley-House.

Frank venait de rentrer, le cœur joyeux. Il avait vu miss Diana Stewart et avait appris de sa bouche ce que le vieux Jack n'avait pu parvenir à lui expliquer. Mary revivait. Contre toutes les prévisions de la science, le mal mystérieux et terrible dont elle était frappée semblait céder peu à peu. Le docteur Moore ne l'avait point vue depuis deux jours, de sorte qu'elle évitait, comme par miracle, et la catastrophe redoutée, et l'application du remède mortel (le choc galvanique) que ce praticien voulait essayer sur elle.

Angus, Stephen et Frank passèrent la majeure partie de la nuit à tenir conseil.

Le lendemain, une vingtaine d'hommes, parmi lesquels était Donnor d'Ardagh, furent introduits à Dudley-House, où ils reçurent de l'argent et des ordres.

Vers cinq heures du soir, ces mêmes hommes, armés sous leurs vêtemens, vinrent se poster dans Belgrave-

Square, divisés par petits groupes, devant la façade d'Irish-House.

Stephen et Perceval, enveloppés dans leurs manteaux, attendaient à l'un des angles de la grille du square.

Angus Mac-Farlane venait de les quitter pour franchir le riche perron de l'hôtel de monsieur le marquis de Rio-Santo.

CHAPITRE XXII.

ANNA.

La maison du cavalier Angelo Bembo donnait dans Hyde-Park-Corner. C'était une petite habitation mignonne et qui n'avait certes point pris naissance sous la lourde équerre d'un architecte anglais. On reconnaissait dans sa construction un sentiment d'harmonie et d'art, tout-à-fait étranger à nos maçons de Londres. — Peut-être était-ce l'œuvre d'un de ces pauvres exilés d'Italie, vaincus au jeu puéril et mélodramatique des conspirations du carbonarisme, expiant par la misère l'innocent plaisir d'avoir juré haine à tous les tyrans, sur un poignard, en compagnie de plusieurs agens de police, dans une cave de Naples ou de Rome, pousses étiolées et chétives d'un tronc jadis vaillant, débris enfin, — mais débris poétiques, beaux par eux-mêmes comme hommes, et beaux encore par le sens exquis de tout ce qui est art et beauté.

Il y avait en effet dans cette petite maison, qui semblait avoir froid et grelotter, la pauvrette, sous la lourde humidité de notre atmosphère, comme un ressouvenir des pures lignes des *ville* florentines. Elle était elle-même une exilée d'Italie, déplacée parmi les brumes de nos contrées, comme les fils affadis et frivoles de l'Italie conquise sont déplacés parmi notre vie positive et la prose pesante de nos affaires.

Bembo avait choisi cette habitation d'instinct et comme on se rapproche d'un ami retrouvé. C'était un souvenir de sa patrie.

Lorsque Angelo ne passait point ses jours auprès du marquis de Rio-Santo, dans Irish House, il se retirait dans un petit salon, meublé avec un goût exquis, et dont les croisées donnaient sur une terrasse, dominant les ombrages de Hyde-Park. — Sur la terrasse, dont le dôme en vitrage prêtait quelque force aux pâles rayons du soleil britannique, croissaient de belles fleurs, exilées aussi, et répandant, sous le ciel étranger, les languissantes effluves de leurs parfums amoindris.

Tout autour de la salle pendaient de ces toiles, obscures à l'œil vulgaire, mais resplendissantes de génie et qui gardent, après des siècles écoulés, le lumineux reflet de la pensée du maître. — Bembo avait choisi ces tableaux lui-même. — Un gentleman eût passé devant eux cinquante fois sans y voir autre chose que des couleurs ternies, entourées d'un cadre doré, si Bembo n'eût établi leur authenticité.

Mais Bembo ayant établi leur authenticité, le même gentleman ne pouvait rassasier son lorgnon de leur vue, et Dieu sait qu'il eût donné mille livres du plus médiocre.

Car Raphaël mourrait de faim chez nous s'il n'avait point en poche son acte de naissance. En revanche, un peintre d'enseignes à bière, muni du passeport de Raphaël, gagnerait très positivement des millions.

Nous sommes des barbares en cravates blanches et en bottes vernies, et la plus sublime comme la plus sincère expression de l'Angleterre artistique est ce touriste qui, dans son admiration éclairée, brisa une des colonnes du temple de Diane, afin d'en rapporter un petit morceau à Londres.

On sait du reste qu'en Italie on est obligé de garder à vue les antiques afin d'empêcher John-Bull de leur enlever un doigt ou un orteil pour la décoration de sa cheminée.

Parmi les tableaux qui ornaient les lambris, on remarquait deux admirables portraits, dont l'un représentait Andrea Bembo, sénateur, membre du conseil des Dix et provéditeur de l'archipel au seizième siècle; l'autre, coiffé de la barrette écarlate, représentait le cardinal Pietro Bembo, le fameux historien de Venise.

En face des fenêtres, il y avait un lit de jour; autour duquel retombaient abondamment les plis moelleux d'un rideau de soie.

Ce fut là que le cavalier Angelo Bembo conduisit Anna Mac-Farlane, après l'avoir enlevée du *lord's corner*.

Telle n'avait point été d'abord l'intention d'Angelo, qui voulait ramener la jeune fille à sa famille; mais, Anna, brisée de fatigue, n'avait pu supporter sans s'évanouir le choc violent, résultat de sa chute contre le pavé de Belgrave-Lane lorsque le laird, dans sa folie, la prenant pour une funeste apparition, l'avait précipitée loin de lui. Bembo fut obligé de la prendre dans ses bras et de la transporter ainsi dans sa propre demeure. Il ignorait en effet complétement ce qu'était Anna, où elle habitait et quel était le nom de sa famille.

Anna recouvra ses sens au bout de quelques minutes et poussa un long soupir. — Bembo était assis à l'autre bout de la chambre; Anna, étendue sur le lit de jour, ne pouvait l'apercevoir.

Elle se leva vivement sur son séant et jeta autour d'elle un regard étonné. Ce n'était point la vue des objets nouveaux dont elle était entourée qui causait cette première surprise; c'était uniquement le fait de se trouver couchée, elle qui passait ses nuits depuis huit jours dans un fauteuil, afin de ne point approcher de ce grand lit à rideaux antiques, dont elle avait une si providentielle frayeur.

Puis l'ameublement de la chambre vint à frapper ses yeux. Elle n'était plus dans cette grande pièce aux vastes fenêtres, dont les hautes boiseries lui avaient semblé si souvent se mouvoir à la lueur douteuse de sa bougie. — Où était-elle?

Une vague expression d'effroi passa dans son regard. Puis sa bouche, dont la pâleur se teignait peu à peu de nuances plus rosées, s'épanouit en un sourire d'enfant. — Elle se souvenait.

— C'était peut-être mon bon ange! murmura-t-elle; — j'avais bien prié Dieu hier au soir... c'est Dieu qui l'a envoyé... Que les anges sont beaux, et que leur voix est douce!

Elle appuya sa jolie tête souriante sur sa main. Il n'y avait pas en elle l'ombre d'un sentiment de crainte ou de défiance.

— Je ne rêve pas, reprit-elle en fixant tour à tour ses grands yeux sur les peintures italiennes et sur les draperies des fenêtres; — je n'ai jamais rien vu de tout cela... Il m'a délivrée. Je voudrais le voir pour lui dire merci...

Bembo qui écoutait avec ravissement, immobile et retenant son souffle, n'eut garde de répondre à cet appel. — Les traits d'Anna se voilèrent d'un léger nuage.

— Je croyais qu'il n'y avait point d'homme aussi beau que Stephen, dit-elle avec une sorte de regret; — je me trompais... Stephen est auprès de lui ce que sont les autres hommes auprès de Stephen... Mon Stephen!... Qu'il me tarde de le revoir!

A cette conclusion inattendue, Bembo poussa un profond soupir et refoula l'espoir qui envahissait déjà son âme.

La voix d'Anna devenait lente et paresseuse; ses longs cils battaient sa joue, comme si leur poids eût été trop lourd pour sa paupière; ses yeux perdaient leur éclat et son sourire prenait cette fixité que donne à toute expression de visage l'imminence du sommeil.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait mis sa tête sur son coussin, et ses membres mignons, brisés par la fatigue de huit nuits, avaient tant besoin de repos!

— Je ne dirai pas à Clary que je l'ai pris pour un ange, murmura-t-elle en rougissant légèrement; — Clary me raillerait... Oh! je ne le dirai pas non plus à Stephen! ajouta-t-elle vivement. — Je ne sais... J'ai peur de me retrouver face

à face avec lui... Son regard a des feux qui sont doux, mais qui blessent... Stephen ne sait pas regarder ainsi...

Son bras s'affaissa doucement, et sa tête toucha le coussin, tandis qu'elle balbutiait encore :

— Non!... non! je ne dirai pas que je l'ai pris pour un ange...

Le coussin se creusa, faisant un cadre de velours au pur et blanc ovale du visage de l'enfant endormie.

Bembo attendit quelques minutes. Anna ne parlait plus.— On n'entendait que sa respiration égale et douce.

L'aube commençait à dessiner au dehors le grêle feuillage des plantes exotiques qui croissaient sur la terrasse.

Bembo se leva enfin et traversa la chambre sans bruit.

Il était pâle, mais son front rayonnait une joie recueillie. Il s'arrêta au pied du lit de repos et joignit ses mains avec adoration. — Anna dormait déjà profondément. Sa bouche entr'ouverte montrait deux lignes de pur émail entre lesquelles passait sans bruit le souffle frais de son haleine. Les belles masses de ses cheveux dénoués se confondaient avec le velours des coussins qui repoussait, comme le fond obscur mis à dessein sous un médaillon d'albâtre, les suaves contours de son corps de vierge.

Bembo subissait une sorte d'attraction matérielle dont les effets, lents mais sensibles, le rapprochaient peu à peu de la tête du lit. Sa volonté n'était pour rien dans ce mouvement. Il glissait comme si le tapis eût présenté une pente. —Avant qu'il se fût aperçu de ce déplacement, ses deux mains jointes reposaient sur le velours, tout près de la petite main d'Anna qui, retournée par un de ces bizarres effets de sommeil où le repos complet s'obtient dans des positions gênées et contre nature, offrait sa paume ouverte à demi et semblait attendre une autre main pour la serrer. Et comme cette torsion du poignet, de la part d'une personne debout et éveillée, ne peut s'exécuter que par derrière, le geste d'Anna endormie avait l'air d'un naïf appel de coquette villageoise, faisant un signal d'amour à la dérobée.

Greuze a dû peindre quelque part cette main espiègle, arrondissant ses doigts potelés derrière une fine taille de jeune fille, le sourire aux lèvres et l'œil au guet, tandis qu'une vieille mère tourne ses fuseaux à l'écart, et qu'un amoureux épie l'instant favorable pour déposer dans le creux de la main une lettre attendue ou un rapide baiser.

Bembo se pencha; sa lèvre effleura ces doigts roses dont le modèle exquis ressortait sur la sombre couverture du lit de repos. — Puis Bembo rougit et son front devint triste. — Il recula d'un pas.

Puis encore, il se mit à genoux comme pour demander pardon.

Le jour grandissait, et jetait sa lumière croissante sur ce groupe charmant de jeunesse et de candeur, charmant d'amour et de beauté.

Bembo inclinait en avant son noble et gracieux visage. Ses yeux, tour à tour brillans ou voilés de tendresse, semblaient rivés au sourire d'Anna.

C'étaient deux créatures choisies, faites pour s'aimer, deux têtes angéliques comme les sait rêver le poète à l'heure d'élite où l'inspiration l'élève jusqu'à oublier la terre et comprendre les choses du ciel.

Bembo était bien heureux et ne rêvait point de joie plus grande. Elle était là, devant lui, à sa garde, et il l'avait sauvée. L'avenir en ce moment n'existait point pour lui, l'avenir non plus que le passé. Sa vie entière était le présent, l'amour suave et calme, la quiétude du bonheur.

Il ne pensait point et ne voulait point penser. Son esprit était un riant chaos, et le souvenir et l'espoir se taisaient pour ne point troubler les doux repos de l'heure présente.

Les heures passaient. — Le soleil de midi vint frapper le vitrage de la terrasse. Les fleurs ouvrirent leurs corolles assoupies et mirent dans l'air leurs pénétrans parfums.

Bembo, lorsqu'il sentit l'odeur des myrtes et des orangers, tressaillit légèrement; ses traits s'animèrent, ses lèvres eurent un sourire.

Il se leva pour s'étendre dans un vaste fauteuil qui était au pied du lit de jour. Son regard s'était alangui, sa tête se renversait mollement sur le dossier de son siége; ses narines voluptueusement distendues, respiraient avec ivresse les parfums que la terrasse envoyait vers lui par chaudes bouffées.

Et il contemplait toujours Anna par la fente paresseuse de ses paupières closes à demi.

Il y avait en lui autre chose maintenant que du bonheur et du repos, il y avait des désirs et de l'espoir. — Ces fleurs et leurs parfums lui parlaient de l'Italie.

Oh! que d'amour sous ce beau ciel bleu de la Sicile et des Calabres, où l'exil avait conduit son enfance! que d'amour sur ces rivages dorés de l'Adriatique, la mer fiancée à ses aïeux!... Bembo n'était plus déjà en Angleterre; il se perdait avec Anna dans les bois d'orangers de Malte-la-Vaillante; ses yeux éblouis caressaient le marbre des palais de Palerme ou de Venise, et Anna était encore près de lui...

Ce furent de doux rêves qui durèrent tout le jour, car la jeune fille, engourdie par sa longue fatigue, ne s'éveilla qu'après le coucher du soleil.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, tout était autour d'elle comme avant son sommeil. La lampe allumée brûlait sur une table et Bembo ne se montrait point. — Le souvenir des événemens de la matinée lui revint vaguement. Elle se leva, ravivée, et rajusta devant une glace les plis froissés de sa robe.

La glace lui montra Angelo, assis derrière le lit, et immobile.

Elle se retourna vivement et baissa les yeux en rougissant. Puis elle traversa la chambre tout-à-coup et vint s'asseoir auprès de Bembo.

— Je n'ai pas peur de vous, dit-elle doucement; je sais que vous êtes bon... Tout le temps que j'ai dormi, je vous ai vu près de moi... C'était bien vous... J'avais beau changer de rêve, vous étiez toujours là.

Elle s'arrêta court et reprit avec une nuance de tristesse :

— Vous m'avez empêchée de rêver à Stephen.

Bembo la contemplait avec ravissement et trouble. C'était de son côté que se trouvait la crainte.

— Le jour va sans doute bientôt paraître, poursuivit Anna qui ne savait pas combien de temps avait duré son sommeil; — y a-t-il loin d'ici Cornhill?

— Je suis prêt à vous conduire auprès de votre mère, répondit Bembo tristement.

— Je n'ai plus de mère, dit Anna qui perdit son sourire; — mais ceux qui m'aiment m'attendent... ma sœur... ma pauvre tante... mon cousin Stephen... Partons vite!

— C'est dans Cornhill que vous voulez vous rendre? demanda Bembo.

— Ne le savez-vous pas? murmura la jeune fille étonnée.

Bembo rougit et garda le silence.

— Vous m'avez dit, reprit Anna, que vous veniez de la part de mon cousin Stephen?

— J'ai menti, madame, répondit Bembo dont le regard devint suppliant; — je ne connais pas votre cousin Stephen.

Anna se leva, mais son joli visage exprima seulement de la surprise sans aucun mélange de frayeur.

— Vous ne connaissez pas Stephen! dit-elle; — mais moi, me connaissez-vous?

Bembo faisait effort pour garder son sang-froid. — Son rêve était fini.

— Je ne sais pas votre nom, madame, répliqua-t-il.

— Je m'appelle Anna... Vous en souviendrez-vous?

— Il n'est pas en mon pouvoir de l'oublier! murmura Bembo qui baissa la tête.

— Et vous, reprit la jeune fille en se rasseyant, — dites-moi votre nom pour que je l'apprenne à Clary et à Stephen.

— Pas à Stephen, dit Bembo.

Il prononça son nom; la douce voix d'Anna le répéta à plusieurs reprises.

— Je ne l'oublierai pas! poursuivit-elle; — il est beau comme...

Elle s'interrompit brusquement et devint rouge depuis le front jusqu'aux seins. — Puis elle demeura silencieuse. — Bembo souffrait.

Au bout d'une minute, Anna mit sa main dans la sienne.

— Reconduisez-moi chez ma tante, dit-elle, — qu'importe que vous veniez de la part de Stephen ou de la part de Dieu?

Bembo quitta son siége aussitôt.

— Comme Clary vous aimera! dit encore Anna, tandis qu'ils traversaient le salon pour gagner la porte; — Clary et Stephen!... Vous viendrez bien souvent nous voir dans Cornhill, n'est-ce pas?

Bembo secoua lentement la tête.

— Quoi! s'écria la jeune fille avec tristesse; — vous ne voulez donc plus me voir?... Vous m'avez délivrée, je le vois bien, parce que vous êtes bon, sans me connaître et comme vous auriez fait pour la première venue... Venez vite, monsieur; je ne veux pas fatiguer votre bienfaisance.

Pourquoi Anna parlait-elle ainsi? Quiconque lui eût adressé cette question l'aurait certes fort embarrassée.

Quant à Bembo, il avait résolu de cacher soigneusement ce qui était au fond de son cœur, et le nom de Stephen, souvent prononcé, venait raffermir sans cesse sa volonté chancelante. — A quoi bon trahir son amour? Anna aimait ailleurs; elle était sans doute fiancée.—Et d'ailleurs, ce soir, demain au plus tard, Rio-Santo allait venir lui demander sa vie à lui qui était à Rio-Santo avant d'être à l'amour.

Ces deux motifs de se taire étaient de nature à influencer puissamment son caractère loyal et chevaleresque.—Mais résiste-t-on jamais jusqu'au bout, quelque motif qu'on ait pour résister, lorsqu'on a vingt ans et que l'amour est de la partie?

Et puis, Bembo, il faut le dire, était là en face d'une tentation de l'espèce le plus irrésistible. Beaucoup faiblissent lorsqu'ils n'ont qu'à se retenir d'attaquer, et Bembo, lui, avait pour ainsi dire à se défendre. La naïve reconnaissance d'Anna prenait toutes les allures d'un penchant naissant et qui s'ignore. Point n'eût été besoin d'être aussi fat que les cinq sixièmes de nos gentlemen à la mode, pour voir dans l'expression trop vive de cette reconnaissance toute autre chose qu'un pur et simple mouvement de gratitude.

Mais il n'y avait pas un atome de fatuité dans le caractère du cavalier Angelo Bembo.

S'il céda, c'est qu'il aimait passionnément et qu'il était à bout de forces; c'est que sa froideur de quelques minutes, si péniblement soutenue, avait épuisé son courage, c'est que son cœur s'élançait vers Anna trop énergiquement pour qu'il pût davantage le retenir.

Aux dernières paroles d'Anna, qui étaient un véritable reproche, Bembo s'arrêta et la regarda fixement. — Il fut quelques secondes avant de répondre, laissant voir sur son expressive et mobile physionomie l'effort du combat qu'il se livrait au dedans de lui-même.

— Madame, dit-il enfin, il y a une semaine que je vis avec vous, que je vis par vous. Je vous ai délivrée parce que je vous aime... et parce que je vous aime, je vous vois aujourd'hui pour la dernière fois.

— Vous m'aimez, Angelo! répéta miss Mac-Farlane avec son charmant sourire; je suis heureuse que vous m'aimiez.

— Vous ne me comprenez pas, murmura Bembo.

— C'est vrai, dit Anna; je comprends qu'on délivre une personne qu'on aime et qu'on voit souffrir... mais pourquoi l'éviter?

— Pour ne plus l'aimer, répondit Angelo.

La figure d'Anna prit un aspect pensif.

— J'ai peur de vous comprendre maintenant, dit-elle tout bas.

— C'est que vous me comprenez, Anna... Et vous voyez bien qu'il me faut vous quitter.

— Oh! oui, murmura miss Mac-Farlane dont la tête se pencha sur sa poitrine; — je ne pourrais pas vous aimer autrement que comme votre sœur... J'aime Stephen... je suis bien sûre de l'aimer.

Elle prononça ces derniers mots d'une voix distraite, puis elle reprit comme si elle se fût éveillée tout-à-coup :

— Je suis bien sûre de l'aimer... j'en suis bien sûre.

Les yeux d'Anna étaient baissés et il y avait une sorte de doute dans cette affirmation répétée sans motif.

Bembo avait beau n'être point fat, il savait le monde. — Il eut en ce moment un vague espoir, parce qu'il crut comprendre qu'Anna ne connaissait point le fond de son propre cœur.

Elle lui tendit encore sa main, et répéta d'une voix bien triste :

— Reconduisez-moi dans Cornhill.

Bembo la fit monter en voiture.—De Pimlico jusqu'à Cornhill Anna ne prononça pas une parole; mais plus d'une fois Bembo crut l'entendre soupirer douloureusement.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la porte de mistress Mac-Nab, Bembo descendit de voiture afin d'offrir sa main. Anna sauta résolument sur le trottoir, puis elle s'arrêta indécise.

— Adieu, madame, dit Bembo.

— Adieu, murmura la jeune fille.

Bembo crut voir une larme briller dans ses yeux à la lueur des réverbères.

Elle hésita encore durant un instant.

— Adieu! adieu! répéta-t-elle ensuite précipitamment.

Elle souleva le marteau de la porte et entra sans se retourner.

Bembo était remonté dans la voiture.

Il était alors environ dix heures.—Stephen venait de sortir avec Angus Mac-Farlane pour se rendre chez Frank Perceval, ainsi que nous l'avons dit.

Mistress Mac-Nab était seule. Nous n'essaierons point de peindre la joie de la pauvre dame, mais nous dirons qu'Anna répondit par des larmes aux embrassemens de sa tante. — Et pourtant elle ne savait point encore le sort de Clary.

Pensait-elle au beau cavalier Angelo Bembo, qui l'aimait, qui l'avait sauvée et qu'elle ne pouvait plus revoir?

CHAPITRE XXIII.

LE CABINET DU DOCTEUR

Tyrrel l'Aveugle et le docteur Moore étaient réunis dans le cabinet de ce dernier. Il était dix heures du matin environ.

Moore écrivait à son bureau. Tyrrel prenait le thé auprès de la cheminée.

C'était le lendemain des événemens racontés aux précédens chapitres.

— Docteur, dit Tyrrel en achevant sa tasse de thé avec une grimace de dégoût,—je ne puis jamais boire ni manger quelque chose sortant des mains de ce diable de Rowley sans penser à mon heure dernière... C'est un triste chef de cuisine que vous avez là, sur ma parole! Vous ne m'avez pas dit votre avis sur mon histoire de Brian de Lancester.

— C'est fort adroit, répondit Moore avec distraction; — vous en vouliez à cet étourdi de Lancester?

— Il y avait de quoi, docteur, il y avait de quoi... Si Brian, — que Dieu le confonde! — n'était point venu flairer mon coffre-fort dans Goodmands-Fields, Suky n'en serait point tombée amoureuse, partant, elle aurait pris pour amant Sa Grâce le prince Dimitri Tolstoï, — d'où il suit que je n'aurais point essayé de contrefaire, pour cinq mille misérables roubles, la signature de Sa Grâce, — en sorte que je n'aurais point eu occasion d'assommer ce pauvre diable de Roboam, qui n'aurait eu garde de me lier et d'aller cherché le magistrat: conséquence rigoureuse, je n'aurais pas été pendu. — Or, docteur, si charmant que soit votre antidote contre la corde, je vous jure qu'on passe dans Old-Bailey un quart d'heure pitoyable... Outre cela, j'ai une vieille dent, voyez-

vous, contre l'honorable fou... C'est lui qui soutenait de ses deniers la comtesse de White-Manor à Londres, et si elle l'avait cru, j'aurais été forcé bien vite de plier bagage... Mais la sotte femme avait si grande frayeur de moi que jamais Brian ni personne n'a pu tirer d'elle mon nom ou la retraite de sa fille... Je lui avais dit que je tuerais l'enfant...

— Je ne savais pas, interrompit Moore, que Brian eût été l'amant de la femme de son frère.

— Son amant! s'écria Tyrrel; — Lancester l'amant de la comtesse! Ah! docteur, vous pensez à quelque diablerie, je veux le gager, mais vous ne pensez pas à ce que vous dites... Brian est un fou d'espèce chevaleresque... Il ne parlait jamais à la comtesse qu'avec le ton qu'on prend avec une reine, et...

— Assez! dit Moore; — cela m'est égal.

— A la bonne heure... j'en dis autant pour ma part... Quant aux deux jeunes filles, vous m'avez demandé mon plan: le voici... Nous les expédierons toutes deux de compagnie à notre maison de plaisance de Crewe, avec Maudlin et deux beaux garçons... Dans un an, elles nous reviendront formées, sinon... Il sera toujours temps, docteur.

Moore fit un signe d'affirmation indifférente.

— Ah çà! reprit Tyrrel, vous ne m'avez pas raconté les détails de votre partie avec monsieur le marquis de Rio-Santo.

Le front du docteur se plissa tout-à-coup à cette question.

— J'ai fait ce que j'ai pu, répondit-il.

— Et qu'avez-vous pu, docteur?

— Rien!

Moore prononça ce mot d'un ton sec, comme s'il eût voulu éloigner tout d'un coup ce sujet d'entretien. Néanmoins, il y revint de lui-même, et ajouta en haussant les épaules:

— Et après tout, que nous rapporterait la mort de cet homme?

— Bien! bien! murmura Tyrrel; les raisins sont trop verts... Docteur, poursuivit-il à voix haute, mon avis a toujours été qu'on trouverait difficilement un chef aussi avisé que le marquis... Mais vous vouliez occuper son poste, et je conçois cela; or, ce que vous voulez, j'ai pris l'habitude de le vouloir... Quant à son secret, nous le lui prendrons bien quelque jour...

— Son secret! répéta Moore dont les yeux brillèrent.

Au moment où Tyrrel ouvrait la bouche pour répondre, le front étroit et luisant de maître Rowley se montra sur le seuil. L'aide empoisonneur avait sous le bras droit son in-quarto favori, et tenait une lettre dans la main gauche.

A son aspect, Tyrrel se boucha précipitamment le nez, ce qui porta l'aide-pharmacien à grommeler entre ses dents avec dédain son éloquente déclamation:

— Ta, ta, ta, ta!

Ce soin rempli, Rowley traversa tout doucement l'espace qui le séparait de son maître, et mit devant lui la lettre qu'il tenait à la main.

— Allons, maître, allons! dit Tyrrel avec impatience.

Rowley comprit parfaitement qu'on l'invitait à porter ailleurs ses parfums de laboratoire; mais, au lieu de sortir, il tira prestement de sa poche un petit flacon de forme allongée et marcha sur Tyrrel.

Celui-ci, d'instinct, saisit le poker pour se mettre en défense.

— Ta, ta, ta, ta! fit Rowley en riant de bon cœur, je vous demande pardon, gentleman... je n'avais pas remarqué que vous interceptiez à l'aide de vos doigts le libre passage de l'air dans le tuyau naturel formé par les cavités de vos narines... Ta, ta!... ce qui donnait à votre voix, gentleman, un son nasal et enrhumé, symptôme particulier de l'indisposition connue sous le nom de coryza...

Il fit grincer tout-à-coup le bouchon de verre de sa fiole et l'approcha du nez de Tyrrel qui éternua bruyamment.

— Dieu vous bénisse! gentleman; si vous aviez été enrhumé du cerveau, cela vous aurait fait grand bien, comme vous voyez...

Moore en ce moment froissa la lettre qu'il venait de lire et laissa échapper une sourde exclamation de colère.

— Sortez! dit-il à Rowley.

Celui-ci fit un grand et humble salut. Puis il se dirigea vers la porte tout doucement, et murmura, sur le seuil, en lançant à Tyrrel une triomphante œillade:

— Ta, ta, ta, ta!

— Qu'y a-t-il donc, docteur? demanda Tyrrel.

— Il y a que la fatalité s'en mêle! s'écria Moore avec une véritable rage; — je ne suis plus rien... pas même un médecin habile, à ce qu'il paraît.

Il rajusta la lettre froissée, qui était de lady Campbell, et lut par saccades rapides:

« Monsieur le docteur,

» Vous partagerez, j'en suis convaincue, la joie que nous ressentons. Depuis deux jours que nous sommes privées de l'honneur de vous voir, il s'est passé d'heureuses choses à Stewart-House. Le mal affreux dont ma nièce était frappée a cédé hier matin. Aussitôt, nous avons mandé, à cause de votre absence, le docteur Hartwell, médecin ordinaire de lady Stewart... »

— Hartwell! interrompit ici Moore avec un sourire amer; — un empirique!... un ignorant!... un pédant!...

— Un âne, dit froidement Tyrrel; — voyons la fin.

Moore était assurément un homme d'une grande pénétration, mais il n'existe point sur la surface entière du globe un médecin que la jalousie ne travaille et n'aveugle. Pour ne point chagriner trop les médecins, nous ajouterons que notre observation s'applique également et rigoureusement aux hommes de loi, aux jolies femmes, aux artistes, aux aéronautes, et par dessus tout à l'irritable et vain troupeau des poètes. Moore était médecin; il se voyait blessé au vif dans son orgueil de médecin; le dépit lui mettait un voile sur la vue, et il était incapable de saisir ce qu'il y avait de sarcastique dans l'interruption de Tyrrel.

— Un âne! répéta-t-il avec toute la bonne foi de la colère; — vous avez trouvé le mot, Ismaïl, — où en étais-je? Cette sotte lettre me met hors de moi, sur ma parole!

« ... Médecin ordinaire de lady Stewart... »

— Cela ne prouve pas en faveur du goût de milady, sur ma foi!...

« De lady Stewart... Monsieur Hartwell est arrivé sur-le-champ. »

— Je le crois bien, pardieu!... les gens comme lui sont toujours disponibles!...

«... Sur-le-champ, et a commencé une série d'applications dont le succès a été complet. Notre chère Mary revit; Dieu a eu pitié de nous, en faisant de monsieur Hartwell l'instrument de sa miséricorde!... »

— C'est-à-dire, s'écria Moore, que ce misérable Hartwell est venu là juste à point pour profiter des effets de mon traitement... Mais il y a un *post-scriptum*... Je n'ai pas lu le *post-scriptum*.

« *P. S.* Vous comprendrez, monsieur le docteur, qu'en ces conjonctures, il serait désormais inutile de quitter vos importans travaux pour visiter miss Trevor, qui peut se passer de vos soins. »

Moore déchira la lettre avec fureur.

— Un congé! s'écria-t-il; — un congé en forme!... Craignait-elle donc que je retournasse chez elle après cette lettre impertinente?... Oh! cela est fait pour moi, Ismaïl!... Une catalepsie parfaitement caractérisée, qui se résout d'elle-même et comme une syncope ordinaire!... C'est un hasard diabolique!

— Cette miss Trevor est la fiancée de Rio-Santo? dit Tyrrel.

— Oui... j'aurais parié dix mille livres qu'elle était perdue!... C'est sa fiancée en effet... Cela fait partie de son grand projet, — de son secret; — il veut acquérir par ce ma-

riage l'éventualité d'une pairie... Pourquoi?... C'est ce que nous ignorons.

— C'est ce que nous saurons, docteur, avec de la patience et du temps.

Moore ne répondit point, mais Tyrrel put l'entendre murmurer entre ses dents convulsivement serrées :

— Une catalepsie qui finit comme une migraine!... Hartwell, le misérable! qui va se vanter partout d'avoir guéri une catalepsie!...

Il se fit dans la chambre voisine un bruit de pas lourds, et la voix grave de notre honnête ami le capitaine Paddy O'Chrane s'éleva, montée à peu de chose près jusqu'au diapason de l'impatience.

— Que Dieu me damne! disait-elle, tête à perruque obtuse, mon digne monsieur, je vous répète pour la sixième fois : *Gentleman of the Night!*

— Ta, ta, ta, ta! répondait le bénin fausset de Rowley.

— Ta, ta, ta, ta! tempêtes!... Ta, ta, ta, ta! trois millions de blasphèmes!... que veut dire ta, ta, ta, ta! puant coquin que vous êtes, de par Satan, monsieur, et ses cornes, misères!... Soyons pendus tous les deux!... Je vous répète, que l'enfer me brûle! *Gentleman of the Night*... Laissez-moi passer!

Tyrrel n'eut point de peine à reconnaître cette voix et ce style énergique. Il se levait pour aller à la rencontre du capitaine, lorsqu'un dernier ta, ta, ta, ta! prononcé par Rowley, fut suivi d'un bruit de lutte, parmi lequel s'élevaient çà et là des blasphèmes du choix le plus heureux.

Presque en même temps un violent coup de pied ouvrit à la fois les deux battans de la porte, et Rowley, lancé avec la raideur d'un boulet de canon, vint tomber à plat-ventre au milieu de la chambre, accompagné dans sa chute par le tome Ier des *Toxicological Amusements*.

Le capitaine Paddy O'Chrane se courba pour ne point heurter son chapeau contre la saillie de la porte et fit gravement son entrée.

— Que signifie tout ce bruit, monsieur? demanda Moore en fronçant le sourcil.

— Que Dieu nous damne tous! répondit O'Chrane en soulevant son chapeau, j'ai l'honneur de saluer respectueusement Vos Seigneuries... Pour ce qui est du bruit, je ne suis pas homme à faire du bruit, Satan et sa femme, milords!... et je connais plus d'un garçon paisible qui, à ma place, eût brisé ce crâne chauve comme une coque de noix, trou de l'enfer, — que diable!

Rowley demeurait à terre, immobile, aplati, complétement terrifié. Il ne songeait même pas à relever son in-quarto bien-aimé, dont la reliure en parchemin était déplorablement écornée.

Paddy le toisait de cet air tranquille et dépourvu d'orgueil qui va si noblement aux triomphateurs.

Le visage irrité du docteur annonçait l'imminence d'une violente sortie. Ce savant homme était ce matin-là d'une humeur détestable. Tyrrel voulut s'interposer.

— Eh bien, Paddy?... commença-t-il.

Mais Moore se leva brusquement.

— Qu'est-ce à dire! s'écria-t-il; — allons-nous parlementer avec ce rustre?... Sortez, monsieur!

Paddy redressa aussitôt sa longue et raide taille, fit un demi-tour et se dirigea vers la porte au pas accéléré en disant :

— Comme il vous plaira, tonnerre du ciel!

— Mais il venait sans doute porteur d'un message, dit Tyrrel en s'élançant vers le capitaine; asseyez-vous à votre bureau, docteur, et laissez-moi traiter cette affaire... Qui vous amène, Paddy?

Celui-ci s'arrêta, fit un second demi-tour et jeta vers Moore un rancuneux regard.

— Ce n'est pas, répondit-il avec son merveilleux don de dire à chacun des injures sans perdre un atome de sa bonhomie flegmatique; — ce n'est pas l'envie de voir le jaune visage de ce respectable lord qui m'amène, ou je veux être damné!... Quand je serai trop vieux, cornes d'un bouc! pour gagner mon beefsteak du matin, mon roastbeef du midi, mon pudding de cinq heures et mon *cold-without* du soir, misères! je me mettrai entre les mains de Sa Seigneurie, afin qu'elle m'envoie, damnation éternelle! au plus juste prix dans l'autre monde... C'est son métier, Dieu nous punisse! je pense.

Moore avait tourné le dos et tâchait de ne point entendre.

— Voyons, capitaine, dit Tyrrel sévèrement, venons au fait, je vous prie.

— Venons au fait, milord... Je veux bien avoir affaire à vous, qui êtes un homme sachant vivre, bien que, — c'est la vérité, feu de l'enfer! — bien que vous ressembliez trait pour trait à un juif que j'ai vu pendre devant Newgate, — et qui avait la figure d'un triste coquin, milord... Vous ne dites pas, vous, à un gentilhomme de sortir!... vous ne traitez pas de rustre, soyons damnés vous et moi, que diable! et tout le monde! un homme qui a commandé honorablement le sloop le *Hareng* frété par...

Tyrrel frappa du pied et prit cet air terrible qui faisait jadis trembler Susannah et Roboam. — Paddy O'Chrane le considéra curieusement.

— Par Gween et Gween de Carlisle, milord, acheva-t-il sans se presser; je crois, tonnerre du ciel! que Votre Seigneurie éprouve quelque contrariété?...

Tyrrel croisa ses bras sur sa poitrine et prit un air de résignation.

— En somme, dit-il, vous êtes venu pour quelque chose... Y a-t-il du nouveau dans White-Chapel?

— Je veux mourir si je le sais, milord, mourir comme un chien, dans le ruisseau!... Quant à être venu pour quelque chose, par la corde qui peut nous serrer le cou quelque jour, si c'est la volonté du diable, — misères! — Vous devinez juste... Je suis venu parce qu'il n'y a personne au *Purgatoire*... personne d'honnête, s'entend; car il y a une centaine de démons et autant de furies qui hurlent dans le trou comme des bien heureux... je suis venu, parce qu'il faut que je parle à un lord de la Nuit, ayant des nouvelles de la plus haute importance à communiquer, — que le diable nous emporte! — et que j'ignore, comme tout le monde, où est la maison de Son Honneur.

Paddy remonta son col de crin, non sans mettre dans ce mouvement toute la dignité qu'il comporte, et tendit son maigre et long jarret revêtu d'un fourreau de couleur chamois.

— Et quelles sont ces nouvelles? dit Moore sans se retourner.

— Que Dieu nous punisse! répondit O'Chrane, il serait bien osé à un rustre de ma façon de parler à un personnage vénérable comme est Votre Seigneurie... Milord, ajouta-t-il en s'adressant à Tyrrel, Jédédiah Smith, l'hypocrite coquin, auquel je dois respect comme à mon supérieur, m'envoie vers vous afin que vous sachiez où nous en sommes du trou de Prince's-Street.

— Et où en sommes-nous? dit Moore vivement.

Paddy, au lieu de répondre, se baissa tranquillement et saisit par l'épaule le malheureux Rowley, qui se frottait les côtes sur le tapis, en constatant le dommage éprouvé par son in-quarto chéri. Paddy le releva, lui imprima un mouvement de rotation et lui fit passer le seuil du cabinet en un clin d'œil, de telle sorte que Rowley, lorsqu'il s'arrêta, étourdi, au milieu de la chambre voisine, crut voir les quatre murailles tourner autour de lui, et ne put exprimer sa stupéfaction que par son ta, ta, ta, ta, prononcé, il est vrai, d'une façon particulière et faite pour donner à penser à ceux qui l'auraient entendu.

Paddy avait fermé la porte du cabinet.

— Jédédiah Smith, dit-il sans plus de préambules, — vous fait savoir, milords, que la besogne est achevée.

Moore se leva et ne prit point la peine de cacher sa joie.

— Quoi! s'écria-t-il, la galerie est achevée?...

— Tout-à-fait achevée? ajouta Tyrrel en se frottant les mains.

— Oui, milords, et, — cornes de Belzébuth! — il était temps, je vous le jure sur ma part du paradis, ou sur toute autre

chose moins chanceuse, soyons tous damnés !... le pauvre bon garçon de Saunder est à moitié mort à l'heure où je vous parle.

— On l'enterrera, dit Moore.

— Sans doute, charlatan du diable ! grommela Paddy scandalisé :— j'en dis autant de tes pratiques.

L'annonce de l'entier percement de la communication établie entre le magasin de soda-water de Prince's-Street et les caves de Royal-Exchange était, comme on sait, impatiemment attendue par tous les lords de la Nuit. Il y avait longtemps que les membres influens de la Famille comptaient sur cet immense coup de filet pour emplir jusqu'aux bords la caisse commune. Tyrrel et Moore se firent donner tous les détails nécessaires. — L'Éléphant était parvenu la nuit précédente au niveau des caves, et un coup de pioche donné sans précaution avait jeté en dehors du tunnel une pierre Le trou produit par la chute de cette pierre communiquai avec l'un des celliers de la Banque.

Comme s'il eût attendu ce moment, Saunder était tombé comme une masse devant le trou, haletant et baigné d'une sueur froide. Paddy, qui aimait l'Éléphant comme un gardien de ménagerie aime le lion ou le tigre qu'il est chargé de nourrir, avait essayé de le relever pour le conduire jusqu'à son lit. Peine inutile : pour soulever Saunder, il eût fallu un cric ou une machine à mâter.

De sorte que le malheureux géant était couché, mourant, sur la terre froide de la galerie.

Tout ce qu'avait pu faire pour lui le charitable Paddy O'Chrane, ç'avait été de mettre à sa portée l'énorme cruche de gin.

Lorsque le capitaine eut fini son rapport, il aligna quatre jurons en guise de paraphe final et se tut.

Tyrrel et Moore se mirent aussitôt à écrire des lettres sur le bureau.

— Mon brave garçon, dit Moore, il faut que vous portiez sur-le-champ ce billet dans Belgrave-Square, à monsieur le marquis de Rio-Santo.

O'Chrane prit la lettre.

— Je porterai cela où l'on voudra, tonnerre du ciel ! répondit-il, — mais où diable Votre Seigneurie a-t-elle appris que je fusse un brave garçon ?... J'ai connu de vrais lords, Satan et sa queue ! qui m'appelaient tout au long capitaine...

Toute la maison du docteur fut mise en réquisition pour porter à leur adresse des lettres semblables à celle dont on venait de charger Paddy. Rowley lui-même fut dépêché vers S. Boyne, esq., en toute hâte, avec injonction de trouver, coûte que coûte, cet honorable employé de la police métropolitaine.

Madame la duchesse de Gêvres, que son titre ne rendait point fière et qu'on trouvait toujours prête dans les grandes occasions, comme si elle se fût appelée encore Maudlin Wolf, reçut mission de se rendre à la Banque, pour faire tenir une lettre de Tyrrel à sir William Marlew, le sous-caissier central.

Restés seuls, Moore et Tyrrel rapprochèrent leurs siéges et commencèrent une conversation à voix basse, bien que personne ne fût là pour surprendre le mystère de leurs paroles. Cet entretien fut long. Quand ils se levèrent, Tyrrel dit en mettant sa main sur le bras du docteur :

— Quoi qu'il arrive, croyez-moi, laissez-le mener complétement cette affaire... après, on pourra voir.

— Mais s'il a le dessein, comme je le crois, objecta Moore, de faire de la Famille et de nous-mêmes les instrumens de ses desseins secrets... si tous ces monceaux d'or ne tournaient qu'à son profit ?...

— Si tous ces monceaux tournent à son profit, docteur, répondit en riant Tyrrel, vous avez tout ce qu'il faut pour lui faire rendre gorge... Maintenant, partons vite pour White-Chapel, s'il vous plaît, ou nous arriverons en retard.

Ils sortirent ensemble. Tyrrel ferma derrière lui toutes les portes à double tour.

Quelques secondes après leur départ, la porte qui donnait du cabinet dans la chambre où Clary avait été confinée, et que Tyrrel n'avait point fermée parce qu'elle n'avait aucune communication avec le dehors, s'ouvrit doucement pour livrer passage à Susannah.

La belle fille traversa vivement le cabinet et pesa sur le pène de l'autre porte par où Moore et Tyrrel étaient sortis.

Elle secoua la tête en souriant.

Puis elle disparut pour revenir bientôt avec Clary Mac-Farlane, dont elle soutenait avec une gracieuse et charmante sollicitude la démarche chancelante.

CHAPITRE XXIV.

LA CHAINE.

Clary Mac-Farlane était bien changée. Les traces du long et cruel martyre qu'on lui avait fait subir se voyaient sur son visage pâle et amaigri ; sa taille, naguère si charmante en ses juvéniles proportions, se pliait, affaissée ; elle marchait avec peine et lenteur.

Elle était belle encore ainsi pourtant, mais belle de cette beauté qui serre le cœur et fait compassion. — Si Angus, son père, l'eût aperçue en ce moment, il se fût rappelé avec larmes les derniers jours de la pauvre Amy Mac-Farlane. Amy était ainsi, blanche et faible et bien belle encore, alors que déjà son pied trébuchait sur le bord de sa tombe.

Mais Amy souriait à sa mort prochaine et n'avait de pleurs, la sainte et douce femme, que pour l'avenir de ses enfans. Mourante, elle gardait sur ses traits ce calme suave et serein des jours de son bonheur.— Clary, elle, avait quelque chose d'égaré dans les yeux ; l'horrible choc imprimé à son système nerveux mettait à ses traits des tressaillemens soudains et douloureux. Sa bouche s'ouvrait parfois pour prononcer des paroles inexplicables.

Et le dépérissement physique et moral de cette enfant naguère si belle était plus frappant et semblait plus complet auprès de la splendide jeunesse de Susannah, qui, robuste dans sa grâce exquise, éblouissante de sève, rayonnait l'intelligence généreuse, la noblesse de l'âme et tous les charmes choisis et toutes les victorieuses séductions qui peuvent couronner, comme une auréole divine, le front virginal d'un chef-d'œuvre de Dieu.

La tristesse éprouvée à l'aspect de Clary se fût changée en attrait irrésistible et délicieux à la vue de Susannah, parce qu'elle était là comme un bon génie veillant sur la faiblesse et la souffrance, parce que son sourire, bienfaisant, tendre, consolateur, semblait descendre comme un baume sur la blessure cachée de la maladie, parce que chaque fois que Susannah parlait, bien doucement et comme parle une jeune mère, penchée sur le berceau de son enfant, la pauvre Clary se prenait à revivre.

Elles entrèrent toutes deux dans le cabinet du docteur Moore. Susannah, les deux bras passés autour de la ceinture de Clary, la soutenait et lui donnait courage. Presque à chaque pas, la belle fille mettait au front pâle de miss Mac-Farlane un baiser caressant, et courbant son langage à ces formes mignardes qu'on emploie pour calmer les enfans qui souffrent, elle tâchait de rendre quelque ressort à l'esprit immobilisé de Clary.

— Voilà que vous marchez toute seule, chère petite sœur, dit-elle en franchissant le seuil du cabinet. Je n'ai presque plus besoin de vous soutenir... Savez-vous, Clary, que nous sommes maîtresses ici toutes deux ?... on nous a enfermées ; mais j'espère bien trouver une route qu'ils n'ont point songé

à barricader... Asseyez-vous, ma belle Clary, et reprenez haleine.

Miss Mac-Farlane se laissa tomber dans le fauteuil de Tyrrel avec un soupir de lassitude. Son œil, languissant et agrandi par la maigreur de ses joues, se tourna vers Susannah et eut une fugitive expression de reconnaissance, pour redevenir morne aussitôt.

— J'étais à ses côtés, murmura-t-elle, — et j'étais bien heureuse, car il m'aimait... Anna est venue... Il s'est mis aux genoux d'Anna... Mon cœur s'est brisé!...

Sa bouche se contracta et son œil trembla comme il arrive au moment où les larmes sont près de jaillir.

— Mais j'aime encore Anna! poursuivit-elle; — je ne lui dirai pas qu'elle m'a tuée...

La belle fille s'assit auprès d'elle et l'attira sur son cœur.

— Et vous faites bien de l'aimer, ma chère petite sœur, dit-elle, car elle est bonne comme vous... pauvre enfant! Ne voyez-vous pas que tous ces tristes souvenirs qui vous font tant de mal ne sont que des rêves!... Ils ont torturé votre âme, les cruels, encore plus que votre corps... Ecoutez-moi, Clary, ma belle Clary, vous allez être libre... Ne songez plus aux tristes visions qui ont tourmenté votre solitude... Tout cela n'est que mensonge, ma sœur.....

— Je l'ai vu, murmura miss Mac-Farlane en frissonnant.

Puis elle ajouta d'une voix sourde :

— Je sais une longue histoire... Notre nourrice nous la contait en Ecosse... La jeune fille s'appelait Blanche et le fils du laird avait nom Bertram... Bertram de Jedburg... Blanche aimait le fils du laird...

Clary s'interrompit et baissa les yeux.

— Après? dit Susannah en riant.

— Après? répéta Clary qui releva ses paupières et fixa son regard dans le vide; — oh! chacun sait ce qui arriva... Blanche aimait le fils du laird... Blanche l'aimait tant qu'elle le tua.

La tête de Clary se pencha sur sa poitrine. Sa main qui était dans celles de Susannah devint humide et glacée.

La belle fille redoubla de caresses et de douces consolations. Il y avait en elle une force de persuasion si pénétrante qu'elle agit à la longue sur le cœur fermé de la pauvre Clary. Le charme opéra. Miss Mac-Farlane, ramenée un instant à la vie, jeta ses deux bras autour du cou de Susannah et lui dit merci en pleurant.

Susannah profita de ce moment lucide.

— Vous voilà reposée, ma petite sœur, dit-elle; — ne voulez-vous point venir embrasser Anna?

— Anna! répéta Clary; — qui sait ce qu'elle est devenue, mon Dieu!... Oh! venez, madame, venez bien vite, et tâchons de la retrouver.

Miss Mac-Farlane s'était levée d'elle-même. Susannah se hâta de la soutenir, et lui fit quitter la direction de la porte principale, vers laquelle Clary avait fait déjà quelques pas en chancelant.

— Nous sommes enfermées de ce côté, dit-elle; — venez, je sais une autre issue .. mais hâtons-nous, car nous ne retrouverions point peut-être cette occasion perdue...

Elles avaient traversé la chambre dans sa longueur. Susannah, soutenant toujours d'une main Clary Mac-Farlane, mit son doigt sur un bouton de cuivre qui semblait destiné à retenir les plis d'une draperie. Elle pesa sur le bouton de toute l'énergie de sa force presque virile. Un grincement se fit sous la tenture, et une porte masquée qui communiquait avec la maison abandonnée du numéro 9 de Wimpole-Street, s'ouvrit toute grande.

— Victoire! s'écria la belle fille, qui souleva entièrement Clary et la porta sans s'arrêter jusqu'au seuil du numéro 9.

Une demi-heure après, un fiacre s'arrêta dans Cornhill devant la maison de mistress Mac-Nab. Susannah sauta sur le trottoir et regarda la façade avec des larmes dans les yeux.

— Oh! que je l'ai bien souvent cherchée! murmura-t-elle; — à présent, je n'en oublierai plus le chemin.

Elle frappa. Ce fut Anna qui vint ouvrir.

La belle fille la baisa au front avant qu'Anna étonnée pût se reconnaître, puis elle lui montra le fiacre.

— Votre sœur est là-dedans, Anna, dit-elle.

— Ma sœur! s'écria la jeune fille en s'élançant au dehors.

Susannah la vit franchir le marche-pied du fiacre et mettre sa tête dans le sein de Clary. Elle resta une seconde immobile et les yeux humides, puis elle traversa rapidement Cornhill et monta dans un cab qui partit au galop pour l'hôtel de lady Ophelia, comtesse de Derby.

Anna voulut se retourner pour rendre grâce à l'inconnue qui lui ramenait sa sœur. Elle ne vit plus personne sur le seuil. Seulement, une douce voix vint à son oreille parmi le fracas de la rue.

— Je reviendrai, disait cette voix.

Anna regarda du côté d'où partait le son. Elle vit une tête se pencher à la portière d'un cab au galop, — une belle tête avec un sourire de madone.—Puis la foule se mit entre deux; les grands omnibus passèrent : Anna ne vit plus rien

Ce soir-là les deux petits lits blancs qui s'alignaient, jumeaux, au fond de l'alcôve commune, dans la chambrette occupée par les deux sœurs, s'affaissèrent sous leur fardeau accoutumé. Mistress Mac-Nab allait de l'un à l'autre, embrassant Clary, embrassant Anna, et remerciant Dieu avec larmes.

— Bess, disait-elle, oh! Bess, où est mon Stephen?... Trouvez-moi mon Stephen sur-le-champ afin qu'il les voie toutes deux... toutes deux retrouvées!

—Il n'y a pas à dire, répondait Betty;—c'est de la chance, car une des deux aurait pu rester en chemin pour sûr... C'était là un événement, quand j'y pense!... Ah! lord! tout le quartier en a jasé pendant huit jours... Quant à mister Stephen, ajouta-t-elle d'un air pincé, — Dieu sait où il est à l'heure où nous parlons et ce qu'il fait, madame!... Il n'est point rentré cette nuit et l'homme avec qui je l'ai vu sortir hier au soir,—je ne voudrais pas porter de jugement téméraire,—avait la tournure de tout ce qu'on voudra, excepté celle d'un honnête gentleman... Mais depuis quand m'appartiendrait-il de juger les actions de mister Stephen, par exemple!...

La vieille dame n'écoutait pas ou ne voulait pas écouter; elle se donnait toute à sa joie. N'étaient-elles pas là toutes les deux, celles qu'elle avait tant pleurées?...

Elles étaient là.—Mais l'attentat de Bob-Lantern n'était point resté sans résultat. Nous savons l'état de la malheureuse Clary.—Que de jours de repos et de bonheur il allait falloir pour effacer les traces funestes de son martyre?

Anna aussi était changée. Heureusement le changement opéré en elle n'était point d'une nature aussi douloureuse. Au physique, un peu de fatigue; au moral...

C'était un grand secret pour tous et pour elle même. Anna ne se l'avouait point;—le savait-elle?

Question ardue.—Ce qui est certain, c'est que cette nuit-là son sommeil agité n'évoqua point l'image de Stephen.—Ou si Stephen apparut dans ses songes, le jeune médecin avait pris, par une transformation étrange à coup sûr, et que nos lectrices ne sauront point expliquer, des traits de héros de roman, de grands yeux noirs qui languissaient et parlaient d'amour, un regard soumis, un doux sourire, une taille... la taille souple et noble, gracieuse et fière, du beau cavalier Angelo Bembo...

Tyrrel et le docteur Moore, en quittant Wimpole-Street, s'étaient rendus hâtivement dans White-Chapel-Road, afin d'assister au conseil des lords de la Nuit.

La séance fut, comme on le pense bien, remplie et fort intéressante. La noble assemblée était en fièvre. On n'y comptait guère que par millions sterling, et si quelqu'un eût ouvert la bouche pour parler d'une dizaine de milliers de guinées ou autres bagatelles, nous ne savons à quelle extrémité se seraient portés contre cet importun orateur le jonc à pomme d'émeraude de lord Rupert Bel..., vicomte Clé..., la cravache de l'Honorable John Peaton, ou même le poing révérend de Peter Boddlesie, le futur doyen de Westminster.

Naturellement, le personnage important de la séance était derechef William Marlew, sous-caissier central de la Banque d'Angleterre.

Ce gentleman, dont les talens oratoires et arithmétiques

nous sont suffisamment connus, calcula sur ses doigts qu'il faudrait douze cents hommes et trois nuits pour vider les caves de Royal-Exchange. — Peut-être se trompait-il en plus ou en moins, mais il n'y a pas d'apparence, parce qu'il était membre-correspondant de l'académie des sciences de Chandernagor et vice-président du Logarithms's club. — En tous cas, son calcul fut accepté comme sincère et véritable.

Restait à savoir comment on introduirait douze cents hommes à la Banque.

Il va sans dire que la *Famille* était amplement représentée dans le corps, fameux par sa probité farouche, des gardiens de caves. Là ne gisait point la difficulté. — Mais douze cents hommes !...

Douze cents hommes et trois nuits !

S. Boyne, esq., le banquier Fauntlevy, sir Georges Montalt et bien d'autres essayèrent d'éclairer la question, mais ils éprouvèrent un échec complet, malgré le loyal et parlementaire appui de lord Rupert qui prononça fort à propos en cette circonstance le fameux :

— Ecoutez ! écoutez !

— Et pourtant, dit le révérend Peter Boddlesie en voyant que tout le monde hésitait, il est de notre honneur de ne pas laisser une pièce de six pences dans les caves.

— Evidemment, appuya Marlew.

Chacun se tourna vers le chef, — monsieur Edward, — comme si sa cervelle infaillible eût dû avoir en réserve des solutions pour toutes les difficultés.

Le marquis de Rio-Santo était à son poste, au trône de la présidence, mais il ne prenait point part à la discussion, et s'entretenait fort activement avec sir Paulus, Bembo, Smith, Falkstone et le docteur Muller, qui n'était autre que notre connaissance l'Ecossais Randal Graham. Ces cinq lords étaient la *camarilla* du marquis, et nous retrouvons parmi eux, sauf le nègre chauve Absalon, qui commandait alors une barque d'observation dans les mers de la Chine, et le joyeux *roi Lear*, mort plein d'âge et de vertus quelques années auparavant, tous nos conjurés du bois d'Eagle-River.

— Messieurs, dit Rio-Santo, soit qu'il lui plût de répondre à l'interpellation muette de ses pairs, soit qu'il jugeât venu le moment de clore la séance, — je dois vous prévenir que, usant des pouvoirs à moi conférés par vous naguère, j'ai mis sur pied aujourd'hui le ban et l'arrière-ban de la Famille. — Il serait trop long de vous détailler les rôles divers que nos hommes auront à jouer cette nuit sur tous les points de Londres : j'ai pris à ce sujet l'avis des deux honorables membres de la police qui font partie de cette assemblée.

S. Boyne esq., et le commissaire de la Cité s'inclinèrent en signe d'affirmation.

— Il faut, en cas de malheur, reprit le marquis, que l'attention des agens du gouvernement soit détournée, et je me bornerai à vous apprendre que tout est disposé dans Londres pour qu'une émeute formidable éclate au premier signal.

— Mais les vingt-cinq millions sterling, s'il plaît à Votre Seigneurie ? insinua le révérend Peter Boddlesie, qui ne perdait pas aisément de vue le solide.

Cette interruption ne déplut à personne.

— Ecoutez ! écoutez ! dit lord Rupert.

— Les vingt-cinq millions sterling seront à nous, monsieur, répondit Rio-Santo — Bien que le temps me presse, je consens à vous faire savoir ce que j'ai réglé à cet égard. — Il y aura *rush* de nos hommes au bout de Prince's-Street et dans Lokbury, dans Cornhill, dans Cheapside et dans King-William-Street, — partout enfin aux abords de notre tunnel. Un passage restera ouvert néanmoins dans Threadneedle-Street, au bout duquel nos fourgons attelés en poste devront stationner. Le gaz sera éteint devant le magasin de soda-water et dans le carrefour. — Sir William Marlew se tiendra à l'intérieur de la Banque avec ceux des gardiens qui nous appartiennent... Je dois dire à sir William que tout dépend ici de son aplomb et de sa célérité. Il aura sous ses ordres le nombre d'hommes qu'il jugera à propos de fixer, mais je l'invite à ne point dépasser vingt ou trente, parce que la confusion est ici l'obstacle le plus redoutable.

— Vingt ou trente ! se récria Marlew. — Pensez-vous donc, milord, que vingt-cinq millions sterling, qui font six cent vingt-cinq millions, argent de France, et qui, évalués en dollars de l'Union...

— Je pense, monsieur, interrompit le marquis, que notre tunnel n'est pas aussi large que Regent-Street... la circulation, si on devait se servir des moyens ordinaires, y serait lente ; le moindre embarras la rendrait impossible. Tout retard est fatal dans une entreprise comme la nôtre. J'ai avisé. — Vous n'aurez à vous occuper, sir William, que de l'intérieur de la Banque et du transport des objets à l'orifice intérieur de notre galerie.

Rio-Santo cessa de s'adresser au sous-caissier central et se tourna vers le gros de l'assemblée.

— Voici ce que j'ai décidé, poursuivit-il, sauf votre approbation, messieurs. Pour éviter les allées et venues dans un boyau étroit, où il faudrait agir et marcher avec un ensemble que nous ne pouvons point attendre de nos hommes, j'ai pensé à établir une double chaîne communiquant des caves de la Banque à Prince's-Street. De cette façon, notre proie, passant de main en main et sans interruption, arrivera bien plus sûrement à sa destination...

— Hurrah ! cria John Peaton ; — ma parole d'honneur, l'idée est forte !

— Permettez !... dit le révérend Boddlesie, qui ne comprenait pas parfaitement.

— Je propose de voter, séance tenante, des remerciemens au très noble marquis, dit le pair d'Angleterre. — Ce sera, s'il m'est permis d'employer une image poétique devant Vos Seigneuries, ce sera un fleuve d'or ayant sa source dans les caves de la Banque...

— Et son embouchure dans nos poches, interrompit l'Honorable John Peaton ; — l'idée est très forte... je voudrais être à demain.

— Mais... commença Peter Boddlesie.

John Peaton voulut bien entreprendre, pour le futur doyen de Westminster, l'explication de l'image poétique du noble lord. Il s'approcha et dota le nez bourgeonné de sa Révérence d'une large croquignole.

— Passez à votre voisin, dit-il.

— Mais, milord !... s'écria l'homme d'église en prenant la pose classique du boxeur.

— Passez à votre voisin ! répéta l'Honorable John, qui savait à fond l'art de la plaisanterie anglaise.

Nous pensons que le révérend Boddlesie dut dire « Dieu me damne ! » ou quelque chose d'approchant.

— Eh bien ! monsieur, reprit John Peaton, nos hommes feront ce que vous ne voulez pas faire. Au lieu d'une croquignole, on leur donnera un lingot ou un sac de cinq cents souverains qu'ils passeront à leur voisin...

— Ah !... fit Peter Boddlesie d'un air de doute.

Puis, comprenant tout-à-coup, il donna un grand coup de poing sur la table et tendit cordialement la main à John Peaton.

— Devant le magasin de soda-water, reprenait pendant cela Rio-Santo, au bout de Prince's-Street, se trouvera la tête de nos fourgons, protégée par une cohue de nos hommes. Aussitôt chargé, chaque fourgon prendra le galop par Threaneedle-Street, pour gagner Leaden-Hall, puis White-Chapel-Road, — où nous avons, nous aussi, nos caves, messieurs.

— Et qui sera chargé de surveiller le transport ? demanda Moore.

— Vous, monsieur, et sir Edmund Mackensie, répondit Rio-Santo. — Les autres emplois sont à la volonté des gentlemen ici présens, sauf messieurs de la police, dont le rôle est tracé. Il serait bon que chacun payât de sa personne et soutînt les groupes.

— Et, milord, demanda encore le docteur, où sera pendant ce temps Votre Seigneurie ?

— Là où il y aura du danger et du travail, monsieur, répliqua Rio-Santo. — A onze heures de nuit précises, il fau-

que la besogne commence dans le tunnel. Jusque là, Prince's-Street doit rester désert. Mes ordres sont donnés. La police aura suffisamment à faire dans d'autres quartiers, pour qu'elle ne songe point à nous inquiéter.

Rio-Santo se leva. Les lords de la Nuit se séparèrent, laissant seulement au lieu de la réunion Jédédiah Smith, avec ordre d'ouvrir les portes du *Purgatoire* à la tombée de la nuit, afin que la tourbe amassée là, loin du jour, fît irruption au dehors et augmentât d'autant au moment de la crise le désordre général.

Rio Santo remonta dans sa voiture avec Bembo et Randal Graham.

Derrière, dans une autre voiture, Falkstone et Paulus Waterfield suivirent la même route, de sorte que les deux équipages arrivèrent en même temps dans Belgrave-Square.

Il était alors quatre heures du soir. Les abords d'Irish-House étaient déserts. Stephen et Perceval ne devaient venir se poster dans Belgrave-Square qu'une heure plus tard.

Lorsque le marquis et ses trois compagnons entrèrent dans le salon d'Irish-House, il y avait deux hommes assis auprès du foyer. — L'un de ces deux hommes, auprès duquel se courbait, caressant et confiant, le beau chien Lovely, était le laird Angus Mac-Farlane.

Angus avait la tête penchée sur sa poitrine ; il semblait profondément absorbé dans ses réflexions et ne remua point à l'entrée des nouveaux arrivans.

L'autre étranger, au contraire, se leva et salua gravement monsieur le marquis de Rio-Santo. C'était un homme chargé de vieillesse, à la physionomie ouverte et pensive, au large front demi-chauve, où la méditation avait creusé de profondes rides.

Il y avait en lui du tribun et il y avait de l'apôtre. On n'eût point su dire si cet énergique visage avait derrière lui l'âme ferme et douce d'un conseiller de paix ou le cœur ardent d'un prédicateur de la guerre.

Rio-Santo s'avança vivement vers lui et toucha sa main avec un mélange de cordialité et de respect.

— Soyez le bien venu, monseigneur, dit-il, je vous attendais.

CHAPITRE XXV.

AVANT LA BATAILLE.

L'étranger salué par le marquis de Rio-Santo du titre de monseigneur répondit à cet accueil à la fois respectueux et cordial par une cordialité pareille et un respect au moins égal. Il y avait, en effet, sous la fougue énergique de son mâle visage, une sorte d'humilité chrétienne. — Le prêtre inspiré, qui le premier souleva l'Europe catholique au moyen-âge pour la précipiter à la conquête du sépulcre saint, devait avoir ce regard à la fois modeste et brûlant, ce front vaste, courbé sous une pensée d'abnégation pénitente et tout resplendissant pourtant de volonté puissante, indomptable, absolue.

Ceux qui connaissent l'Irlande et les chefs généreux du mouvement qui l'entraîne, malgré la robuste opposition d'un grand homme à commencer une lutte acharnée contre ses avides et déloyaux oppresseurs ; ceux qui savent que Daniel O'Connell tout seul sert de digue au torrent, et peut retarder le déchaînement des haines légitimes et des justes colères qui s'accumulent depuis si longtemps de l'autre côté du canal Saint-Georges ; ceux, en un mot, qui, ne s'arrêtant pas à la surface des événemens et aux paroles des hommes, voient plutôt dans le grand tribun irlandais un bouclier pour l'Angleterre qu'un instrument de châtiment et de représailles, ceux-là devineront le nom et le haut caractère du personnage nouveau que nous mettons en scène. — Les autres admettront sur notre parole qu'il avait droit au titre de monseigneur, et qu'il avait droit aussi au respect de tous.

Car il nous semblerait mal-séant et téméraire de jeter à la curiosité frivole que notre histoire a pu éveiller çà et là le nom d'un homme vivant, vénéré, placé par sa position, par son âge et par ses fonctions d'une nature spéciale, dans dans une sphère tout autre que celle où s'agitent les acteurs mauvais ou bons de notre drame, parmi les événemens duquel il ne fera que passer d'ailleurs.

— J'ai vu partir mes pauvres enfans, dit le vieillard en tenant toujours la main du marquis et en le regardant fixement ; — je n'ai pas eu le courage de les retenir... Vous les appeliez, milord, et n'êtes-vous pas aussi leur père ?... N'est-ce pas à votre bienfaisance inépuisable qu'ils doivent en grande partie leur vie et celle de leur famille ?... Mais, au nom du ciel, quel est votre dessein ?

— Ils sont dix mille, n'est-ce pas, monseigneur ? demanda Rio-Santo.

— Ils sont dix mille, milord, et d'autres seraient venus, sans les dépenses du voyage. Je ne sais si cela est un bien, mais nos paysans du Connaught perdent confiance aux promesses du grand libérateur... Ils espèrent en vous qui leur donnez du pain au lieu de lever la dîme sur leur misère... J'espère en vous, moi aussi, milord, mais je voudrais avoir l'assurance que votre courage ne vous entraînera point, vous et mes pauvres enfans d'Irlande, à une guerre inégale, dont le monde condamnerait les moyens, et que Dieu lui-même...

— Monseigneur, attendez à demain, interrompit Rio-Santo avec une certaine émotion dans la voix ; — la lettre qui m'annonçait la venue de nos frères d'Irlande me disait aussi votre arrivée... Demain, je vous expliquerai... Demain, vous saurez tout

— Et d'ici à demain, milord ?... demanda le vieillard.

Tout en causant à voix basse, ils s'étaient éloignés du foyer autour duquel s'asseyait maintenant le reste des assistans : savoir, Waterfield, Randal et Bembo en un seul groupe, et Angus à l'écart, gardant sa contenance sombre et absorbée.

Bembo, lui aussi, était triste et préoccupé. Il passait avec distraction ses doigts effilés dans les longues soies du beau Lovely et ne prêtait nulle attention à ses deux compagnons, qui échangeaient çà et là quelques paroles.

— Signore, dit enfin Paulus, on prétend que vous en savez plus long que nous sur bien des choses. Pourriez-vous nous apprendre quel est ce *monseigneur* avec qui s'entretient le marquis ?

Bembo n'entendit pas, — ou ne voulut pas répondre. Hormis Rio-Santo lui-même, il méprisait et détestait tout ce qui faisait partie de l'association.

Waterfield savait maintenant mettre une couche de flegme sur sa fougue brutale d'autrefois ; mais dès que l'œil du monde n'était plus fixé sur ses actions, il redevenait pour un peu le rude tueur de bœufs d'Eagle-River.

— Eh ! signore, reprit-il avec un sourire de grossier sarcasme, — laissez là Lovely, votre rival dans les bonnes grâces de Sa Seigneurie, et répondez à ceux qui vous parlent.

Bembo releva lentement sur lui son grand œil noir, tout plein d'indifférence et de dédain, — puis il se reprit à carasser en silence la soyeuse fourrure de Lovely.

— Qui se ressemble s'assemble ! grommela Paulus.

Un faible sourire courut parmi le bouquet de poils bruns qui ombrageait la lèvre du cavalier.

— Monsieur, dit-il, d'autant qu'il n'y a point ici beaucoup de choix, mis à l'écart don José, son compagnon et ce gentleman, ajouta-t-il en saluant le laird, — je vous remercie de ne m'avoir point comparé à pire que Lovely.

Son regard moqueur, complétant sa pensée, glissa de Paulus à Randal et de Randal à Paulus.

Ce dernier fit un brusque mouvement de colère. Randal avait les yeux fixés sur le laird.

— La paix ! murmura-t-il en serrant le bras de Paulus.

— Eh bien ! Mac-Farlane, ajouta-t-il tout haut, — qui diable vous a comme cela fêlé le crâne ?

Cette question détourna l'attention de Waterfield et de Bembo lui-même qui n'avait fait qu'entrevoir le laird la veille au moment où ce dernier s'évadait d'Irish-House, et qui ne le reconnut point. Bembo remarqua seulement alors, ainsi que Paulus, les blessures sans nombre qui couvraient le crâne et le visage de Mac-Farlane.

Celui-ci prit le poker et tisonna le feu.

— Il y a maintenant quinze ans qu'il vint un soir à la ferme de Leed, murmura-t-il en fixant ses yeux égarés sur Randal ; — ce fut une nuit de malheur. Il m'ensorcela... Depuis, je suis un malfaiteur... Ah ! laisser tuer, c'est tuer... Je suis l'assassin de Mac-Nab... Et maintenant... mes enfans ! mes enfans !

Il laissa retomber sa tête sur sa poitrine

— Je veux mourir, dit Randal à voix basse, si ce maniaque n'a pas quelque chose dans la tête... Je le connais... Il médite quelque diable de coup !

— Que peut-il faire ? dit Paulus en haussant les épaules.

Bembo s'était levé et avait gagné une embrasure donnant sur la place de Belgrave. La terre et les arbres dépouillés du square étaient couverts de neige. Bembo remarqua, non sans surprise, sur ce fond uniformément blanc, plusieurs formes noires, tantôt immobiles, tantôt s'agitant sans changer de place, comme un homme qui piétine. — Ces objets, du reste, étaient fort indistincts parce qu'il faisait sombre déjà et que le gaz n'était point allumé encore.

Bembo ne put empêcher une vague inquiétude de se glisser au dedans de lui.

Il tourna les yeux vers monsieur de Rio-Santo afin de lui montrer ces ombres qui, ainsi rassemblées et immobiles sur la neige, par une température glaciale, ne pouvaient être ni des passans, ni des promeneurs, — mais le marquis était tout entier à son interlocuteur.

Or, à part le marquis, il n'y avait là que Lovely auquel Angelo voulût bien adresser la parole, et Lovely, pour intelligent qu'il pût être, n'eût vraisemblablement point compris les craintes du cavalier.

Ces formes noires qui tranchaient sur la neige étaient Donnor d'Ardagh et ses compagnons apostés là par Stephen. Le jeune médecin et Franck Perceval se tenaient un peu plus loin et se trouvaient cachés par la courbe du parc intérieur du Square.

Rio-Santo et son interlocuteur revinrent à pas lents vers le foyer.

— Songez-y, milord, disait le vieillard d'une voix solennelle ; — l'épée de Dieu doit être sans tache et les voies de la Providence, pour être mystérieuses et détournées souvent, ne côtoient jamais le chemin de l'enfer. . Vous êtes puissant et votre cœur a conçu un dessein généreux et noble. Mais que les moyens soient purs autant que le but est grand !... A demain donc, milord ; je compte sur votre promesse ; demain je saurai si mes pauvres enfans, qui ont retrouvé dans votre Saint-Giles de Londres une misère plus grande encore que la misère de l'Irlande elle-même, peuvent vous donner leurs bras et leurs cœurs, suivre votre route en aveugles et mourir chrétiens en mourant avec vous.

— Demain, monseigneur, répondit Rio-Santo, je n'aurai plus rien de caché pour vous.

Il reconduisit le vieillard jusqu'à la porte extérieure d'Irish-House, et ceux qui se fussent trouvés à portée l'auraient vu baiser dans l'ombre la main qu'il avait pressée tout à l'heure entre les siennes.

Au moment de repasser seul le seuil du salon, il s'arrêta et s'appuya pensif au montant de la porte.

— Demain ! murmura-t-il au bout de quelques secondes. Ah ! cet homme dit vrai : l'épée du Seigneur doit être pure et sans tache... mais ce que j'ai fait de bon, placé dans la balance, l'emportera peut-être sur mes fautes... Et puis j'ai travaillé vingt ans !

Il secoua si brusquement la tête que les anneaux de sa riche chevelure s'agitèrent comme les mèches frissonnantes de la crinière d'un lion. Son front se releva. — Lorsqu'il entra dans la chambre, on n'eût point deviné, sous la résolution hautaine et indomptable brillant dans son regard, qu'un vent d'hésitation et d'angoisses venait de passer sur son âme.

— Mon frère Angus, dit-il au laird en lui tendant la main, — je suis bien heureux de vous trouver ici. Vous eussiez manqué à cette réunion, où sont rassemblés tous ceux qui ont une portion de mon secret. — A vous, mon frère, je vous l'ai donné tout entier, il y a bien longtemps.

— Il y a quinze ans, — la nuit, — à la ferme de Leed, prononça Mac-Farlane d'une voix sourde.

En même temps, il répondit avec une vigueur convulsive à la pression de la main du marquis.

Randal Graham hocha la tête d'un air de crainte et de doute.

— Ecoutez-moi, amis, reprit Rio-Santo dont l'œil rayonnait l'enthousiasme et l'audace ; — écoutez-moi. L'heure est venue de ne vous plus rien cacher... Il y a vingt ans que j'ai déclaré, moi tout seul, la guerre à l'Angleterre, au nom de mon père mort et de l'Irlande opprimée... Il y a vingt ans que je frappe sans relâche... Cette nuit, je vais livrer bataille rangée et décider le destin de la guerre d'un seul coup... Je vous ai choisis pour mes lieutenans.

— Merci, dit Bembo.

Randal et Paulus se rapprochèrent ; le premier, homme intelligent et énergique, s'était donné sciemment au marquis ; l'autre était subjugué. L'audace supérieure de Rio-Santo avait opéré sur lui complétement. Il était dévoué autant et plus que si son dévouement instinctif eût eu sa source dans la tête ou dans le cœur.

Quant au laird, il croisa ses bras sur sa poitrine et dit froidement :

— Ah ! c'est pour cette nuit ? C'est bien, mon frère Fergus. Je suis content d'être venu.

— Tout est prêt, reprit Rio-Santo ; — les mesures patiemment combinées depuis si longtemps vont aboutir à la fois... Ne croyez pas aller au combat en victimes dévouées ; la victoire est sûre, — plus sûre que si je m'appelais Ferdinand ou Nicolas, et que j'eusse derrière moi les soldats de l'Autriche ou de la Russie... A l'heure où je vous parle, l'Irlande armée attend le signal de la guerre ; le pays de Galles, prêt à se soulever, dissimule la vaste conspiration de ses paysans sous des mascarades grotesques, et fourbit ses armes, tandis qu'on le croit occupé à couvrir de caricatures les murailles neuves des barrières de l'octroi ; Birmingham et les comtés manufacturiers s'agitent pour la charte du peuple : — il y a là cinquante mille soldats qui n'attendent qu'un cri parti de Londres pour serrer leurs rangs et marcher. — Autour de Londres, enfin, d'innombrables meetings ont proclamé aussi la charte du peuple, et ce nom nouveau de *chartistes* a fait trembler les ministres du roi dans le conseil...

A Londres... Ah ! c'est à Londres que nous sommes forts ! Aujourd'hui même de fatales rumeurs ont épouvanté la bourse. L'Angleterre se croit menacée d'un second blocus continental. Il semble que l'esprit de Napoléon, perçant le marbre de sa tombe lointaine, ait traversé les mers pour souffler des pensées de haine et de guerre à tous les cabinets européens... On a peur, savez-vous ; le commerce se trouble ; les capitaux, ce sang des veines de l'Angleterre, vont cesser de couler ; le colosse va tomber en paralysie... Et c'est à ce moment même qu'une attaque formidable et soudaine va fondre sur lui... Tandis que la Compagnie des Indes est meurtrie encore des coups sans nombre qui l'ont frappée, tandis qu'elle déplore la perte de ses comptoirs, de ses navires et les cent millions annuels que le récent édit de l'empereur de la Chine contre l'opium va enlever de ses coffres, tandis qu'elle enrôle de nouveaux soldats pour soutenir les mille petites guerres que lui font, séparés ou unis, les rajahs spoliés de l'Indostan, tandis qu'elle s'épuise, en un mot, à se défendre contre des attaques lointaines, la guerre et le pillage sont à ses portes...

— Et tout cela, c'est toi qui l'as fait ou qui le feras, n'est-ce pas, mon frère Fergus ? dit le laird.

— C'est moi, moi tout seul, répondit Rio-Santo dont le regard eut un vif éclair d'orgueil.

— Et nous, que faut-il faire ? demanda Bembo qui tremblait d'impatience et d'ardeur.

— Mon frère Fergus est bien fort ! reprit le laird avant que Rio Santo pût répondre ; — quand il parle, on obéit... N'ai-je pas oublié, parce qu'il m'a dit : oublie ! ma haine contre le bourreau de ma sœur ?... Ah ! je suis content d'être venu !

Rio-Santo lui prit les mains et les serra entre les siennes.

— Merci, mon frère, dit-il avec émotion ; — et moi aussi je suis heureux de toucher votre main à l'heure du danger, à vous que j'ai choisi entre tous pour épancher mon cœur et pour aimer.

La main du laird trembla légèrement ; ses cicatrices se rougirent jusqu'à paraitre sur le point de saigner.

Rio-Santo poursuivit :

— La Compagnie, c'est la moitié de l'Angleterre... L'autre moitié, les parties nobles de ce grand corps, le cœur et la tête, le gouvernement en un mot, sont minés avec la même énergie, seront frappés avec la même violence... En ce moment, les chambres du Parlement sont assemblées ; on s'y tait ; on craint d'apporter à la tribune de mortelles révélations ; whigs et tories, par un tacite accord, laissent de côté le dédale d'embarras et d'obstacles où ce qu'ils nomment la fatalité a poussé l'Angleterre... Ils ne disent pas que Papineau, l'illustre agitateur de l'Amérique du Nord, préside la chambre d'assemblée du bas Canada, et combat victorieusement leur domination sur une contrée aussi grande que l'Europe... Ils ne disent pas que les Etats-Unis menacent, — et que de tous les points du globe à la fois s'élève une tempête qui s'avance, qui s'avance obscurcissant au loin l'horizon e couvrant déjà ce fier soleil de l'Angleterre, dont le sol tremble sous les pas de ses fils...

Oh ! s'ils ne le disent pas, ils le savent. Il faudrait de la santé, de la jeunesse, de la sève pour résister à ces attaques du dehors, — et tout est caduc, usé, vieilli. — Le paupérisme, envenimé par le vice, étend partout sa large plaie. Point de travail. Des monceaux d'or et pas de pain...

Au lieu de force, enfin, pour se raidir et faire face au péril, rien que faiblesse et apathie, produites par ce triple cancer : les pauvres, le chartisme, l'Irlande.

Comme si Dieu eût voulu montrer au monde, par un exemple sensible, que les peuples sont comme les hommes, et que les débauches politiques ont, comme les orgies privées, le châtiment des lèpres honteuses.

Eh bien ! c'est sur ce corps épuisé que vont tomber, aujourd'hui, nos coups. . Nous sommes en force...Nous serions trop forts, sur ma parole, et je rougirais presque d'attaquer, si notre cause n'était pas si sainte, — car nos soldats seront vingt contre un dans la mêlée... Comptez avec moi notre armée : Spitael-Fields a dû vomir, ce soir, dans Londres, ses milliers de tisserands audacieux, turbulens, irrités par la baisse récente des salaires ; Saint-Giles a ouvert ses bouges et jeté dehors ses innombrables hôtes, comme une inondation furieuse que nulle digue ne saurait retenir ; l'Irlande nous a envoyé dix mille soldats qui attendent mes ordres ; la *Famille* enfin, dont je me suis fait le chef pour diriger ses puissantes ressources contre l'ennemi, la Famille, dont les membres ne pourraient point se compter, servira mes desseins sans le savoir... Que dites-vous de mon armée ?

— Je dis qu'on croit vous deviner parfois, milord, répondit Bembo, comme ces enfans qui n'ayant jamais vu la mer immense, agrandissent en tous sens l'étang de leur village et se disent : la mer est ainsi ; — mais votre pensée reste toujours au-dessus de ce qu'on imagine, autant que l'Océan sans limites est au-dessus de l'étang élargi.

— C'est une vaste combinaison ! ajouta Randal d'un air pensif.

— Dieu me damne ! dit Waterfield, il n'y avait pas besoin de tout cela pour mettre à la raison quelques centaines de horse-guards, de life-guards et de grands coquins rouges, bleus ou blancs.

Le laird releva doucement sa tête

— Oui, oui, murmura-t-il, mon frère Fergus fait tout ce qu'il veut .. Il y a douze ans que Mac-Nab est mort et je ne l'ai pas encore vengé... Quand on peut arrêter la vengeance d'un homme sans le tuer, on est aussi fort que le destin... Mais la voix des rêves sait-elle mentir ?... Il y a maintenant Mac-Nab et mes deux filles... Je suis content d'être venu !

Ces dernières paroles se perdirent, indistinctes et confuses, dans le bruit du tisonnier frappant avec force les masses de coke enflammé qui rougissaient la grille.

Nul n'y prit garde, si ce n'est peut-être Randal, qui regardait toujours Mac-Farlane d'un air inquiet et soupçonneux.

Rio-Santo, qui avait parlé jusqu'alors avec entrainement et chaleur, se recueillit un instant et reprit d'une voix calme :

— Voici maintenant, amis, quels sont vos postes de bataille : — Ange, vous allez vous rendre sur-le-champ au coin de Saint-James-Street qui est en ce moment encombré de foule. Il y a là des hommes de la Famille en grand nombre et cinq cents Irlandais armés sous leurs habits. Les chefs ont un mouchoir autour de leur chapeau. Ils attendent leur commandant : vous vous ferez reconnaitre avec le mot d'ordre qui est ERIN, — puis vous attendrez, vous rapprochant le plus possible du palais de Buckingham, où est le roi.

— Et qu'attendrai-je ? demanda Bembo.

— Vous attendrez qu'un coup de canon vous donne le signal d'attaquer le palais de Sa Majesté.

— C'est bien, dit Bembo ; — vous pourrez compter sur moi, milord.

— Vous, Paulus, poursuivit le marquis, vous allez vous rendre dans White-Hall et vous charger à la fois de l'amirauté, de la trésorerie et des horse-guards... Vous trouverez là des chefs subalternes qui vous attendent, et les hommes ne vous manqueront pas.

— Le mot d'ordre est le même ? dit Paulus.

— Le même, ainsi que le signal.

— Ma foi, O'Breane, — ou, milord, si cela vous convient mieux, — s'écria l'ancien tueur de bœufs, il faut vous dire que je me moque de la verte Irlande comme des antipodes, mais je ferai tout ce que vous voudrez... C'est une chose convenue.

— Vous, Randal, poursuivit encore Rio-Santo, vous aurez les deux chambres du Parlement, et spécialement les ministres que vous ferez prisonniers. — Smith et Falkstone, qui sont prévenus, cerneront les bureaux de la Compagnie des Indes et Somerset-House. — Les autres établissemens du gouvernement auront affaire à nos Irlandais et à l'émeute.

— Et vous, milord ? demanda Randal.

— Moi, répondit le marquis, je vous donnerai le signal avec les vieux canons de la Tour de Londres où je sais les moyens de m'introduire.

— Ah !... murmura le laird qui écoutait, immobile et les yeux baissés.

— Vous, mon frère Angus, répliqua Rio-Santo, vous me suivrez partout. Ce n'est pas en ce moment qu'il faut nous séparer.

— Je suis content, dit le laird.

Rio-Santo regarda la pendule qui marquait huit heures, et se leva.

— Il est temps de nous séparer, messieurs, reprit-il ; — au revoir, Ange, que Dieu vous protége, mon fils chéri. — Au revoir, ami Randal, et vous, mon brave Waterfield... j'espère que nous nous retrouverons bientôt.

— Puissiez-vous ne pas vous tromper, milord ! murmura Bembo avec émotion. Je vous dis du fond du cœur que le moment où je vous reverrai sera l'un des plus beaux de ma vie.

Il serra la main que lui tendait Rio-Santo. Randal et Paulus en firent autant, et tous trois sortirent par la porte de derrière qui donnait sur Belgrave-Lane, afin de se rendre à leurs postes.

Angus et le marquis restèrent seuls.

Ce dernier passa sous ses habits une riche paire de pistolets et glissa dans son sein un court poignard à lame mate

et brunâtre, historiée sur ses trois plans jusqu'à la moitié de sa longueur et profondément cannelée de là jusqu'à la pointe.

Tandis qu'il était ainsi occupé, le laird, pâle et chancelant sur ses jambes, traversait le salon dans la direction de la fenêtre qu'il ouvrit.

— Est-ce que vous vous trouvez mal, Angus ? demanda Rio-Santo.

Le laird avait sur le front de grosses gouttes de sueur.

— Oui, mon frère O'Breane, balbutia-t-il ; — oh ! oui... je me trouve mal... parce que je vous aime encore... je vous aime... si vous saviez comme je vous aime !

Le laird se pressait la tête à deux mains et sa voix sanglotait.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! reprit-il ; la force me manque... Je ne veux pas aller avec vous... non !... La voix des rêves...

— Encore ! interrompit le marquis avec un sourire ; — votre fièvre n'est-elle pas finie ?...

— Ma fièvre ! répéta Angus dont les yeux s'égaraient ; — écoutez !... sais-je pourquoi je vous aime ?... Tout à l'heure j'étais résolu... Maintenant... Ah ! mon frère, n'allez pas, je vous en prie, n'allez pas !

Rio-Santo se méprit. Il crut que cette terreur soudaine avait trait aux dangers inhérens à la lutte qu'il était sur le point d'engager.

— Fi ! Mac-Farlane, dit-il ; ce sont là des craintes de femme... Si je meurs, ne mourrez-vous pas avec moi ?

Il s'avança vers la fenêtre et voulut prendre la main du laird. — Celui-ci, en proie à une émotion insurmontable, se jeta dans ses bras en pleurant.

Les ombres noires s'agitèrent sur la neige, comme s'agitent des soldats en bataille au commandement préparatoire de « Garde à vous ! »

CHAPITRE XXVI.

LE DERNIER PAS.

A peine Angus Mac-Farlane eut-il touché la joue du marquis de Rio-Santo qu'il se rejeta violemment en arrière. Il y avait de l'horreur sur son visage, et ses yeux, vaguant dans le vide, devenaient égarés de plus en plus.

— Judas ! Judas ! balbutia-t-il ; j'ai baisé mon frère sur la joue...

Le marquis avait regagné la cheminée et agité une sonnette.

— Faites atteler sur-le-champ, dit-il au groom qui se présenta ; — je veux mon tilbury et mon meilleur cheval.

Le valet sortit. — Quelques minutes après, Rio-Santo descendait le perron d'Irish-House, traînant littéralement le laird après lui.

Au bas du perron, il y avait un élégant tilbury attelé d'une jument dont lord John Tantivy fût devenu amoureux fou à la première vue.

Le noble animal piaffait, durcissant sous son sabot la neige nouvellement tombée et relevant par brusques secousses sa nerveuse encolure.

— Montez, Mac Farlane, dit Rio-Santo.

Le laird demeura immobile.

Le long de la grille du square, il se fit un mouvement lent et presque imperceptible parmi les hommes qui attendaient là depuis plus de trois heures. Ils se glissèrent doucement, suivant le trottoir adhérent à la grille et se trouvèrent bientôt en face du perron d'Irish-House.

Frank Perceval et Stephen, qui étaient postés plus loin, au delà du coin du petit parc de forme carrée qui tient le milieu du square, traversèrent la chaussée et gagnèrent le trottoir dépendant des maisons. Une fois là, ils s'avancèrent avec précaution vers le tilbury.

Rio-Santo, qui avait fait le tour de l'attelage pour donner une caresse à sa jument favorite, revint en ce moment et reprit le bras du laird en disant :

— Allons, mon frère, allons

Mac-Farlane arracha brusquement son bras à l'étreinte du marquis et fit un pas en arrière.

— Non, non, non ! dit-il par trois fois. — Qu'importe la voix des rêves ?...

Rio-Santo le regarda fixement.

— Qu'avez-vous donc, Angus ? demanda-t-il ; le temps presse... Ne voulez-vous pas venir avec moi ?

— Je veux... mon frère ! oh ! mon frère Fergus, ayez pitié de moi !... remontez ce perron... Rentrez !... rentrez bien vite... je vais tout vous dire... Si vous saviez !...

Rio-Santo hésita un instant, — non point qu'il eût l'ombre d'une crainte pour lui-même, mais parce qu'il aimait Angus autant que jadis, et voulait savoir le motif de ce trouble extraordinaire. Mais un incident de ce genre ne pouvait l'arrêter longtemps. Il consulta sa montre et mit le pied sur la marche du tilbury.

— Restez ou venez, mon frère, dit-il, à votre choix ; mais hâtez-vous de choisir ; car mes minutes sont comptées.

Angus jeta un regard autour de soi à la dérobée et vit les formes noires avancer de tous côtés et se disposer, par une lente manœuvre, de façon à entourer le tilbury.

Il s'élança sur le marchepied après Rio-Santo.

— Eh bien ! oui, dit-il ; — partons... mais partons, vous dis-je !... Lancez votre cheval... au galop... plus vite que le galop !

Rio-Santo saisit les rênes, et levant la tête pour choisir la direction, il aperçut pour la première fois deux ou trois hommes au beau milieu de la chaussée.

Alors il eut une vague idée de soupçon.

— Mais allez donc, frère, au nom de Dieu ! criait Angus, dont l'émotion semblait croître.

Le marquis avait eu le temps de jeter autour de lui un regard circulaire.

Il avait vu à droite, à gauche, sur la chaussée, sur les trottoirs, partout enfin, des hommes disséminés qui semblaient attendre.

— Voilà qui est étrange, murmura-t-il.

— Oh ! mais allez donc, mon frère !... dit Angus, dont tous les membres tremblaient.

Rio-Santo releva les yeux sur lui et vit ses traits décomposés exprimer le paroxysme d'une horrible angoisse.

— Milord, milord, dit en ce moment un groom en descendant précipitamment les marches du perron ; — ces hommes qui entourent de loin Votre Seigneurie sont armés ; j'en suis sûr... j'ai vu...

— Oui ! oui ! interrompit Angus ; — passez-leur sur le corps, mon frère... votre cheval est-il bon ?...

Rio-Santo mesura d'un regard rapide le terrain à parcourir et les intervalles laissés libres par ceux qu'on lui désignait comme des ennemis.

— Clary, ma belle Clary ! dit-il doucement.

La jument raidit ses jarrets, releva le col et ramena ses oreilles attentives.

— Clary ! balbutia le laird en mettant sa main sur son cœur qui défaillait.

Rio-Santo tendit les rênes et reprit à demi voix :

— Hop ! Clary ! hop ! ma belle !

La jument partit effleurant la neige.

— Clary ! Clary ! répéta le laird. — Ah ! ah ! Clary !... J'avais oublié... Qu'as-tu fait de Clary, Fergus O'Breane ?

Il s'était levé, et arrachant les rênes des mains du marquis il les tira de toute sa force et au point de faire reculer le tilbury déjà lancé au galop jusque sous le perron d'Irish-House.

Les hommes apostés par Stephen et Frank, ainsi que les

deux jeunes gens eux-mêmes, étaient restés indécis jusqu'à cet instant, attendant vainement le signal convenu entre eux et le laird.

Ils s'ébranlèrent tous à la fois au moment où ce dernier faisait rétrograder la voiture qui se trouva étroitement cernée en un clin d'œil.

— Ah ! mon frère Fergus, reprit Mac-Farlane d'une voix éclatante; — qu'as-tu fait de Clary?... et qu'as-tu fait d'Anna?

Ces plaintes furieuses étaient pour Rio-Santo une énigme.

Sa première idée fut qu'il était entouré d'hommes de police, et que Smith, — ou un autre, — l'avait trahi.

Il demeurait assis, tranquille en apparence, sur les coussins du tilbury, tandis que Mac-Farlane, debout auprès de lui, gesticulait, l'écume à la bouche, et semblait être en proie à un furibond accès de frénésie.

Deux hommes tenaient déjà la bride du cheval.

La lumière des deux lanternes à gaz posées devant le perron d'Irish-House et entre lesquelles se trouvait maintenant le tilbury tombaient d'aplomb sur le visage hautain et pâle de monsieur le marquis de Rio-Santo. Stephen n'eut point de peine à reconnaître en lui le magnifique étranger de Temple-Church.— Mais, entre l'homme de Temple-Church, son ennemi d'hier, et l'assassin de son père, voué depuis des années à sa vengeance, il y avait toujours cette différence matérielle qui avait dérouté si longtemps les soupçons de Stephen. Le jeune médecin avait maintenant le témoignage du laird, il ne doutait plus ; — mais il cherchait toujours, sur ce noble front que la brusque attaque d'Angus venait de découvrir, un autre témoignage physique, irrécusable : la cicatrice gravée si profondément dans ses souvenirs d'enfant.

Frank de même. — C'était monsieur le marquis de Rio-Santo qui était là devant lui ; c'était l'homme détesté, le rival heureux, le tyran impitoyable de la pauvre Mary, mais était-ce aussi le bourreau d'Harriet?

Monsieur le marquis de Rio-Santo, lui, ne faisait nul effort ostensible pour se dégager. Il regardait d'un air de surprise calme ces gens inconnus, ameutés autour de sa voiture, et semblait attendre une explication.

Mais c'est que le visage de monsieur le marquis de Rio-Santo, si habile à exprimer tous sentimens et toutes nuances de sentimens, savait être à l'occasion un masque discret. Il restait serein et tranquille, mais derrière cette sérénité factice, derrière ce calme, résultat d'un effort désespéré, il y avait une terrible angoisse.

Dans une heure toutes les forces réunies de la capitale des Trois-Royaumes n'auraient point suffi peut-être à comprimer son redoutable essor; maintenant quelques hommes pouvaient lui barrer le chemin. — N'est-ce pas assez d'un passant qui met le pied sur la traînée de poudre, ou d'une goutte d'eau mouillant par hasard la mèche qu'on allume, pour prévenir ces chocs gigantesques dont l'ébranlement calculé creuse des gouffres et nivelle les montagnes ; — mais si l'étincelle a touché une fois la mine, quelle armée ou quel déluge pourrait arrêter l'explosion?

Les derniers événemens que nous avons racontés s'étaient succédé, rapides comme la pensée. Il ne s'était pas passé dix secondes entre le changement subit du laird et l'irruption des gens de Stephen Mac-Nab.

Point n'est besoin d'expliquer que le laird, chancelant d'esprit et ne trouvant point dans son cerveau troublé une ferme base où asseoir ses idées, avait subi à l'improviste et au beau milieu de ses pensées de vengeance, les effets de cette puissance dominatrice que monsieur le marquis de Rio-Santo exerçait partout autour de lui. Il avait oublié sa haine pour ne se souvenir que de cette tendresse fraternelle et presque passionnée qui le liait à Fergus O'Breane. — Mais le nom de Clary, résonnant à son oreille, avait rompu le charme.

Il s'était souvenu de sa colère, et ce retour avait eu lieu avec d'autant plus de violence que le laird avait été plus près de perdre l'occasion de punir et de se venger.

Il se faisait un complet silence autour de la voiture arrêtée.

—La porte d'Irish-House s'était ouverte; sur le perron étaient rangés huit ou dix grooms en livrée qui regardaient.

Le laird tenait d'une main les rênes ; de l'autre il serrait le revers de la redingote de Rio-Santo.

Il haletait et ne pouvait plus parler.

Rio-Santo le repoussa doucement.

— Messieurs, dit-il d'une voix qui vibra, calme et sonore au milieu du silence, — j'ai nom don José-Maria Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo. Je suis grand de Portugal de première classe et chargé d'une mission diplomatique près le gouvernement anglais. Si vous êtes des gentlemen, je vous prie, après cette explication que je ne vous devais pas, de lâcher la bride de mon cheval et de me faire place ; — si vous êtes des hommes de police, je vous somme de vider le pavé, vous tenant quittes de toute excuse pour cette insulte brutale et contraire au droit des gens.

Nul ne bougea parmi les hommes qui faisaient cercle sur la chaussée, mais Frank et Stephen quittèrent à la fois le trottoir et vinrent se placer l'un à droite, l'autre à gauche du marquis.

— Il n'y a pas assez longtemps, dit Frank d'une voix sous laquelle bouillait sa colère, — que monsieur de Rio-Santo et moi nous sommes vus de près, pour que j'aie besoin de lui décliner mes noms et titres...

Le marquis se pencha pour mieux voir.

— L'Honorable Frank Perceval ! murmura-t-il avec amertume ; — on dit que les gens à qui l'on fait l'aumône de la vie deviennent d'implacables ennemis... que me voulez-vous, monsieur?

— Je veux vous demander compte, milord, répondit Frank qui se contenait à peine, — d'un crime lâche et sans nom.

Il s'éleva sur la pointe des pieds et prononça tout bas :

— Je suis le frère d'Harriet Perceval, milord,

— Et l'amant malheureux de Mary Trevor, ajouta ironiquement le marquis ; — je vous déclare, monsieur, que je n'ai point eu l'honneur de connaître milady votre sœur.

— C'est vrai, dit Frank ; vous l'avez tuée sans la connaître.

Il y avait dans cette laconique accusation un accent si profond de haine sans borne et à la fois d'amère douleur, que le marquis allait demander des explications, lorsqu'il sentit une main se poser sur son bras.

Il se retourna et se trouva en face de Stephen.

— Moi, je suis le fils de Mac-Nab, dit seulement ce dernier.

Rio-Santo tressaillit de la tête aux pieds.

— Mac-Nab ! mon frère Mac-Nab ! prononça lugubrement le laird ; — sang pour sang !... Je suis content d'avoir fait ce que j'ai fait !

Il y eut un court moment de silence. — Le marquis semblait changé en statue. Son regard immobile se fixait lourdement en avant...

Qui pourrait dire ce qui se passait en cet homme à cette heure suprême? Il avait travaillé vingt ans, surmonté des obstacles que d'autres eussent réputés infranchissables ; il avait remué le monde ! — Et maintenant, au dernier pas, un précipice...

Se disait-il que ce châtiment était justice et que ses crimes seuls s'élevaient contre lui?

Ou bien se disait-il que Dieu le punissait de sa clémence, qu'il avait sauvé par deux fois la vie de ce frère qui le trahissait, et aussi épargné l'existence de ces deux hommes qui demandaient son sang?...

Il n'eut pas longtemps du reste pour réfléchir.

— Monsieur, dit Stephen avec froideur, veuillez descendre, s'il vous plaît ; vous comprendrez que toute résistance serait désormais folie, et qu'il vaudra mieux pour vous nous épargner la triste nécessité d'employer la violence.

Les grooms et laquais du marquis étaient tous Anglais. Ils contemplaient la scène avec un très beau flegme et ne s'émouvaient pas beaucoup plus que s'il se fût agi du grand Turc. On les voyait échelonnés sur le perron, avec leurs vestes écarlates. Deux ou trois d'entre eux portaient de longues

cannes dont on eût pu faire arme au besoin. — Nous affirmons que si une pauvre balayeuse de rues irlandaise eût embarrassé le chemin par mégarde, les vaillans serviteurs l'eussent chargée à fond et mise en fuite.

— Taisez-vous, mon neveu Mac-Nab! s'écria le laird dont le désordre augmentait; —vous parlez mal!... Ah! quand on hait, il faut haïr beaucoup... Il a tué votre père!... Il a enlevé mes deux filles...

— Moi!... voulut interrompre le marquis.

— Clary et Anna!... toutes deux!... toutes deux!... ah! Il me faut de la violence à moi!... ah!...

Il se rua en criant sur Rio-Santo, et le saisit à la gorge.

Durant un instant, une lutte confuse s'établit, dans laquelle on ne distinguait qu'imparfaitement les mouvemens des deux adversaires. Mac-Nab et Perceval s'élancèrent à la fois pour s'interposer.

A ce moment Rio-Santo qui venait de dégager sa gorge des étreintes insensées du laird, releva la tête. Son œil brillant renvoyait, étincelans, les rayons du gaz; — un rouge sombre et uniforme, résultat des efforts d'Angus ou de la colère, avait remplacé la mate pâleur des traits du marquis; — ses sourcils étaient froncés, et, sur le fond empourpré de son front, une ligne livide, profondément tranchée, courait du sourcil à la naissance des cheveux.

Frank et Stephen poussèrent un double cri :

— La cicatrice!

Mais ce n'était jamais pour peu que Rio-Santo fronçait le sourcil. —On avait perdu de vue ses mouvemens durant une seconde · une seconde lui suffit.

Le laird, violemment renversé, vint tomber dans les bras de Stephen, et une voix impérieuse s'éleva;

— Lâchez la bride, sur votre vie!

Les deux hommes qui retenaient le cheval n'obéirent point. Deux détonations retentirent coup sur coup.

— Hop, Clary! hop, ma belle! dit le marquis.

La jument docile obéit au frein, libre désormais, car les deux hommes avaient roulé dans la neige.

Le tilbury partit comme un trait. Clary avait distancé aux dernières courses d'Epsom le fameux Tippoo-Saëb, sur lequel Sa Seigneurie le comte de Chesterfield avait parié et gagné trois contre un durant deux saisons.

— Cent guinées à qui l'arrêtera! cria Stephen exaspéré en s'élançant sur les traces de Rio Santo.

Donnor d'Ardagh brandit un long couteau qu'il tenait à la main.

— Oh! Votre Honneur, dit-il, Donnor va l'arrêter pour rien... Le lord a un bon cheval, c'est sûr, mais l'on pave à l'entrée de Belgrave-Street, et les lords ne remarquent pas ces choses-là... Il va être obligé de revenir. Si la petite voiture me passe sur le corps, Votre Honneur, je pense que vous aurez soin de l'enfant qui est dans Saint-Giles.

Donnor était déjà loin. Il arriva au coin de Belgrave-Street bien avant tous les autres, et au moment où le marquis, arrêté par l'obstacle indiqué, revenait au grand galop pour enfiler l'autre côté du Square.

On le vit se précipiter tête première. — La course du tilbury ne se ralentit point. Seulement Donnor, cramponné au brancard, se laissait traîner et ne lâchait point prise malgré les efforts du marquis.

Au bout d'une centaine de pas, Clary broncha.

— Hop, ma belle! dit Rio-Santo.

Clary bondit en avant, puis broncha encore. — Au bout de dix pas, elle s'abattit, morte.

Donnor se coucha, épuisé, dans la neige, en poussant un long cri de victoire. — Il était parvenu à mettre son couteau tout entier dans le ventre de la belle jument.

— Oh! Votre Honneur! dit-il à Stephen qui accourait; — je n'avais encore fait rien qui vaille pour payer le pain que vous m'avez donné et les habits de la petite fille.

CHAPITRE XXVII.

EFFET DU FROID SUR UNE ÉMEUTE.

Les deux brancards du tilbury s'étaient brisés dans la chute et monsieur le marquis de Rio-Santo avait été lancé rudement sur le sol. Il demeura quelques secondes étourdi du choc, mais il se releva néanmoins avant que le gros de ses adversaires fût à portée de le saisir.

Il était debout au milieu de la chaussée, et tenait à la main son poignard.

Toutes les fenêtres de Belgrave-Square s'étaient ouvertes au double coup de pistolet. Les valets étaient descendus dans la rue; les maîtres tâchaient de voir sans se déranger.

Quelques groupes débouchaient des rues voisines, empressés et curieux.

Ceux des assaillans qui arrivèrent d'abord à portée du marquis s'arrêtèrent sans l'attaquer, car la lumière éclatante du gaz éclairait sa pose déterminée et montrait, comme eût fait le plein jour, les détails de son corps souple et vigoureux.— Ce furent Stephen et Perceval qui s'élancèrent sur lui les premiers.

— Quoi! tous deux en même temps! dit le marquis avec raillerie.

Il avait évité le choc de Frank et tenait le poignard levé sur Stephen, qui venait de trébucher contre un éclat de brancard.

Mais il ne frappa point.

Une clameur lointaine et confuse se faisait entendre dans la direction de Chapel-Street.

— Rendez-vous, milord, dit Stephen qui avait eu le temps de se relever; — vous voyez bien que toute résistance est inutile.

— Je vois que vous êtes vingt contre un, messieurs, répondit Rio-Santo. Par tous pays, ce serait lâcheté; à Londres, c'est prudence d'habitude... Je me rends à l'Honorable Frank Perceval.

Tout en parlant, il prêtait attentivement l'oreille. Le bruit augmentait du côté de Chapel-Street. C'était comme un murmure immense, grossissant par intervalles, puis s'éteignant pour renaître, gronder un instant et s'assourdir encore.

Monsieur de Rio-Santo avait jeté son poignard, et se tenait, sans armes, entre Stephen et Perceval.

— Milord, lui dit ce dernier, le moment serait mal choisi pour s'irriter de vos reproches ou relever sévèrement l'amertume outrageante que vous y mêlez. Je veux dire néanmoins à Votre Seigneurie que vingt chasseurs peuvent sans honte acculer le sanglier dans sa bauge... Veuillez nous suivre, s'il vous plaît.

Toute la troupe se mit en marche à l'instant vers Chapel-Street, afin de gagner le bureau de police de Westminster.

Le visage du marquis avait perdu son caractère de calme hautain et provoquant, pour prendre une expression de froideur indifférente. Nul n'aurait su deviner en ce moment ce qui se passait au dedans de lui. — Peut-être était-il pris de cette apathie lourde qui suit la défaite. C'était du moins ce que devaient croire ceux qui ne connaissaient de lui que l'extérieur et n'avaient pu mesurer jamais la force cachée de son âme.

Peut-être encore avait-il quelque mystérieux motif d'espérer.

Toujours est-il que, chaque fois qu'une clameur plus sonore arrivait de Grosvenor-Place par Chapel-Street, le marquis pressait le pas involontairement, comme s'il eût voulu devancer la marche de ses gardiens. — On arrivait à l'angle de Belgrave-Square. Il n'était pas difficile de conjecturer qu'un rassemblement très considérable encombrait Gros-

venor-Place. La petite troupe continuait néanmoins de marcher.

On eût pu voir la physionomie du marquis s'éclairer d'une lueur de contentement tôt dissimulé, lorsqu'il se vit dans Chapel-Street que remplissaient déjà les cris de la foule.

— Hâtons-nous, dit Stephen, ou nous trouverons le passage obstrué.

— On dirait une émeute! ajouta l'un des hommes qui l'accompagnaient.

C'était une émeute en effet. — C'était l'aile d'une armée immense qui faisait à cette heure déjà ruisseler par les rues de Londres ses innombrables bataillons. — C'étaient les gens de Saint-Giles, les voleurs de la Famille et les Irlandais qui, suivant une direction donnée, se précipitaient le long des parcs jusqu'à Buckingham-Palace.

Une fois à portée de cette foule, dont il était l'âme, Rio-Santo n'avait à prononcer qu'un mot pour être sauvé. Voilà pourquoi son front s'éclairait malgré lui; voilà pourquoi il pressait le pas et eût payé chacune des enjambées qui le séparaient encore de Grosvenor-Place au prix d'une semaine de sa vie.

Mais il y avait sur sa route un obstacle vivant, un homme que Dieu semblait avoir choisi entre tous pour doubler l'amertume du calice. — Angus Mac-Farlane avait assisté au conseil secret tenu dans le salon d'Irish-House. Il savait, lui aussi, ce qu'était cette foule dont les clameurs arrivaient au marquis comme un présage de salut.

Froissé encore de sa chute, il se traîna sur la neige jusqu'à l'entrée de Chapel-Street et cria d'arrêter.

Rio-Santo pâlit à cette voix naguère aimée et qui était maintenant celle de son plus implacable ennemi.

Le laird parla. Stephen et Frank changèrent aussitôt la direction de leur marche, et comme le marquis refusait de faire un pas en sens contraire, on le saisit à bras le corps et on l'entraîna malgré lui.

Dans Belgrave-Street, on trouva des policemen attirés enfin par la double détonation. Rio-Santo fut remis entre leurs mains et arriva au bureau de police de Westminster escorté par tous ceux qui avaient contribué à son arrestation.

Pendant cela, Londres, la ville antipathique aux émeutes, parce que les émeutes font fermer les boutiques, s'effrayait et se repliait au fond de ses noires maisons, comme fait un escargot dans sa coquille à l'approche du danger.

L'émeute grossissait, grossissait. — Où allait-elle? — Dans quel but s'armait la foule? — Au profit de qui se faisait la révolution?

Quelques rideaux de fenêtre s'entr'ouvraient. Les gentlemen regardaient et, à l'aspect de ce soulèvement colossal qui mettait dans la rue autant de têtes d'hommes que de pavés, ils se demandaient ce qu'allait devenir Londres, la ville mal gardée par excellence, où il n'y a de troupes que ce qu'il faut pour parader les jours de fête devant Saint-James, la cité tranquille, organisée pour le lucre et la paix, inhabile à la guerre et défendue seulement par quelques centaines de horse-guards, les plus splendides cavaliers de carton du monde entier.

La foule allait se recrutant sans relâche, tantôt grondant sourdement, tantôt emplissant l'air de clameurs tonnantes. — Elle allait, broyant et fondant la neige glacée sous ses pieds.

Et cette foule n'avait point de drapeau. Elle ne criait ni pour les whigs alors au pouvoir, ni pour les tories, ni pour les radicaux. C'était une colère terrible d'autant plus qu'elle était mystérieuse, inexplicable.

Buckingham-Palace était cerné; White-Hall et ses abords où sont entassées les administrations publiques étaient pris d'avance, tant le nombre des assaillans éloignait toute idée de résistance. Les membres épouvantés des deux chambres du Parlement se taisaient pour écouter ce peuple ameuté aux portes, et dont les clameurs désordonnées eussent couvert leur vide éloquence.

Oh! tout était prévu, tout, — hormis la part que la main cachée de la Providence prendrait à l'événement

Londres se trouvait attaqué à la fois, comme l'Angleterre, par toutes ses parties vulnérables. C'était bien le même génie qui avait ordonné le plan de cette double bataille...

Mais le signal ne venait pas. Les lieutenans de Rio-Santo impatiens de l'impatience commune, attendaient; — le canon de la Tour se taisait.

Qui ne connaît les allures étourdies, aveugles, folles, brutales, de ce monstre sans tête qu'on appelle l'Emeute? Il passe, renversant devant lui tout obstacle, se fortifiant par le combat, grandissant à chaque goutte de sang qu'il verse, capable d'opérer des miracles, s'il a flairé une fois l'odeur aimée de la mort. Il passe, plein d'ardeur et de joie, pourvu qu'on lui donne des hommes à tuer ou des palais à démolir. — Ecoutez! si vous l'entendez rugir bien fort, et jeter au ciel les hurlemens de sa hideuse allégresse, c'est qu'il a martelé des colonnes de marbre ou broyé des membres de chair, c'est qu'il danse sur des ruines ou chauffe ses pieds dans le sang.

Mais si vous ne jetez rien sur sa route, à quelle curée voulez-vous qu'il s'anime? On ne s'enivre point longtemps à vide. Crier ne peut suffire toujours; il faut, pour rester en goguette, boire si l'on est homme, égorger si l'on est peuple.

Et le signal ne venait pas.

Le monstre avait les pieds dans la neige fondue. On le forçait à rester en place, et il grelottait tout bas.

Ah! si quelque cri eût retenti au-dessus de cette foule stupide, si on lui eût montré le but en disant: Frappe! elle aurait repris goût au passe-temps, et alors malheur au but indiqué, soldat ou monument; mais rien. — Les lieutenans de Rio-Santo attendaient.

Les heures s'écoulaient. Il tombait une neige épaisse. — L'émeute eut froid.

Or, l'émeute se dissipe comme elle se forme. — Qui sait d'où vient l'orage et qui sait où il va? — Vers dix heures du soir, les policemen parcouraient les rues de Londres où le passage de la cohue n'avait laissé qu'un surcroît de boue.

En un seul endroit, l'émeute n'avait point cédé, c'était à l'angle de Prince's-Street et de Poultry. Nous savons que là, le *rush* avait un but et que point n'était besoin d'un signal pour commencer le pillage de la Banque.

Le moment était fixé. A onze heures on devait entamer les opérations.

Mais le laird avait eu le temps de parfaire sa déclaration au bureau de police de Westminster. Vers dix heures, par Threadneedle-Street, laissé libre, déboucha un bataillon de gardes à pied, qui prit place tranquillement devant la porte du magasin de soda-water.

Les gens de la Famille les regardèrent. Paddy blasphéma, Snail miaula.

A minuit, tout dormait dans la ville, sauf une douzaine de maçons occupés à murer aux flambeaux la porte du magasin de soda-water.

Heureusement, et monsieur Smith en remercia chaudement le ciel, il ne restait absolument personne dans le souterrain.

Personne, excepté Saunder l'Eléphant, qui se trouvait ainsi muré avec les restes de son souper de la veille et sa jarre de gin.

Il était tard déjà lorsque Susannah quitta Clary Mac-Farlane qu'elle venait de sauver, sur le trottoir de Cornhill, devant la maison de mistress Mac-Nab.

Elle se fit aussitôt conduire dans Regent-Street, chez la comtesse de Derby.

Il y avait deux jours que la belle fille avait été séparée violemment de Brian de Lancester, au moment même où elle venait de lui conter son histoire. Depuis lors, elle ignorait complétement ce qu'était devenu Brian. N'osant point se rendre seule à la demeure du cadet de Lancester, ce qui eût contrarié les idées de convenance et de pudeur qu'elle avait apprises si rapidement dans son court passage parmi le monde, elle songeait naturellement à chercher des nouvelles auprès de lady Ophelia, son unique amie.

Pendant ces deux jours, l'inquiétude avait tenu peu de place dans les pensées de Susannah. Elle s'était donnée tout

entière à ce bienfaisant rôle de protectrice que l'état de souffrance de la pauvre Clary lui commandait. Ce rôle était à sa taille; elle s'y complaisait. Il y avait dans sa nature forte et riche un fonds inépuisable de miséricordieuse bonté. La plus tendre mère se fût déclarée vaincue en voyant les soins amoureux, les délicates sollicitudes, dont la belle fille avait entouré Clary « sa petite sœur » comme elle l'appelait. Le propre de Susannah était d'aimer jusqu'au dévouement, dans l'amitié; dans l'amour, jusqu'à l'adoration. L'image de Dieu charitable se retrouvait entière dans cette âme pure et noble, autant que l'imparfait miroir du cœur de la fille d'un homme peut refléter les perfections divines.

Dès que Clary fut rendue à sa famille et ne réclama plus ses soins, le souvenir de Brian de Lancester revint dominer Susannah. Dix fois, sur la route de Cornhill à Regent-Street, elle fut sur le point d'ordonner au cocher de tourner bride et de la conduire dans Cliffort-Street, à la maison de Lancester, mais elle se retint. Lancester lui-même n'avait-il pas paru d'avance improuver cette démarche lorsqu'il lui avait dit que la demeure de lady Ophelia était son asile naturel?

Susannah prit patience dès qu'elle crut obéir à la volonté de Brian.

Elle trouva la comtesse de Derby seule et souffrante.

Lady Ophelia, faite autrefois à la vie calme et vraiment digne, il faut le dire, des membres de l'aristocratie anglaise qui sont restés fidèles aux mœurs antiques de leur race, se trouvait depuis longtemps déjà hors de la voie austère qu'elle n'aurait dû quitter jamais. Sa liaison avec le marquis de Rio-Santo avait mis une tache à sa renommée; mais, innocente ou coupable (car, en définitive, le monde qui ne juge que sur apparences ne peut point juger sans appel), elle avait gardé du moins jusqu'alors intacte toute cette portion de l'existence que n'affectent point les choses de l'amour. Mais depuis quelques jours cette portion réservée de sa vie se trouvait brusquement entamée. Elle avait livré à Perceval les secrets du marquis; elle avait, par suite de cette révélation, exécuté, sous des yeux malveillans et jaloux, une démarche qui, dans les mœurs anglaises, appelle sur son auteur découvert les foudres de l'excommunication fashionable : nous voulons parler du billet remis à Mary-Trevor à la dérobée; elle avait enfin, et ceci était tout récent, écrit à Franck Perceval, sous la dictée du marquis de Rio-Santo, une lettre dont les résultats possibles la faisaient frémir.

Tout cela pesait un poids bien lourd sur sa conscience honnête et délicate. Attaquée déjà depuis longtemps par les chagrins d'un amour méconnu et trompé, par les angoisses d'une jalousie qui tyrannisait ses nuits et ses jours, la pauvre femme devait faiblir sous ce triple fardeau. Sa santé déjà chancelante fléchit tout-à-coup.

Susannah la trouva couchée sur une chaise-longue, pâle, affaissée, et le découragement peint sur le visage.

A la vue de la belle fille, Ophelia eut un sourire presque joyeux.

—Je croyais que vous m'abandonniez, dit-elle, et je suis bien heureuse de vous voir.

Susannah lui prit la main et la serra doucement entre les siennes.

—Comme vous voilà pâle et changée, chère lady! répliqua-t-elle;—vous souffrez?

La comtesse mit la main sur son cœur.

—Oui, répondit-elle, je souffre... et mon mal n'est point e ceux qu'un médecin puisse aisément guérir... Je vous onterai mes peines, Susannah... Mais vous, que vous est-il onc arrivé?

—Moi, je ne puis vous dire que je vous conterai mes peines, Ophelia, repartit la belle fille en souriant tristement;—mes peines sont un secret et ce secret ne m'appartient pas... Depuis que je ne vous ai vue, j'ai bien souffert aussi, mais j'ai eu bien de la joie... Ce sera pour moi un jour heureux, chère lady, que celui où je pourrai vous ouvrir mon cœur, comme je l'ai fait à Brian de Lancester dont je vais devenir la femme.

La comtesse se souleva sur sa chaise-longue et attira Susannah auprès d'elle.

—Je savais bien que vous m'apportiez une consolation, dit-elle avec une amitié charmante;—ce m'est une chose si douce de vous voir heureuse, Susannah!.. Et moi qui connais monsieur de Lancester, je le sais noble et bon,—aussi bon et noble que vous avez pu le rêver dans l'ardeur de votre jeune amour... Tant mieux! oh! tant mieux, chère lady! vous, au moins, vous désapprendrez à souffrir!

Elle baisa au front Susannah qui se penchait vers elle en rougissant et en souriant.

—Je viens vous demander un asile, Ophelia, reprit cette dernière;—si je ne puis vous dire mon secret, il faut bien pourtant que je vous apprenne l'embarras où je suis... je n'ai plus de retraite...

—Quoi! s'écria étourdiment Ophelia;—madame la duchesse de Gêvres?...

Susannah garda le silence.

—Pardon, chère lady, poursuivit la comtesse; je vous remercie d'avoir compris que ma maison est à vous comme je le suis moi-même.

Ceci fut dit avec une franche effusion,—et pourtant le front de lady Ophelia devint pensif aussitôt qu'elle eut cessé de parler.

Il faudrait être d'humeur singulièrement austère et chagrine pour n'avoir point pitié de cette curiosité instinctive et plus rapide que l'éclair qui vient mêler chez la femme un petit désir aigu et subtil comme la pointe d'un dard de guêpe aux plus purs épanchemens du cœur. A tout prendre, d'ailleurs, ce petit désir ne gâte rien; il est involontaire comme tout désir et plus involontaire qu'un autre désir, parce qu'il est plus soudain. Le blâmer serait superflu. Dès qu'on le discute, il a cessé d'être; il n'existe qu'à la condition de passer inaperçu.

Car sitôt qu'on l'aperçoit on le rejette avec honte ou bien l'on s'y complaît à loisir. Dans le premier cas, justice est faite; dans le second, le petit désir sur lequel nous appelons l'indulgence masculine n'est déjà plus lui-même; il rentre dans cette curiosité détestable et vulgaire, vice commun aux sots des deux sexes et qui ne mérite à coup sûr ni pitié ni pardon.

Lady Ophelia n'était point suspecte de sottise, et l'élément bourgeois n'entrait pas pour un atome dans sa hautaine nature; mais elle était femme. A son insu et avec une magique promptitude, son esprit distrait groupa une foule d'indices. Elle se souvint de cette étrange ignorance de toutes choses qu'avait si souvent montrée la belle fille, de son arrivée subite, des demi-confidences échappées aux heures d'épanchemens. Elle rapprocha ces circonstances diverses du haut titre porté par Susannah, veuve et ne paraissant point initiée aux mystères du mariage, et vint enfin à se demander comment la princesse de Longueville se trouvait avoir besoin d'une retraite.

Ce travail mental dura juste le quart d'une seconde.

Le résultat fut que la comtesse de Derby eut un très vif mouvement de colère contre elle-même et qu'elle embrassa la belle fille avec un redoublement de tendresse.

—Je connaissais toute votre bonté, chère lady, reprit Susannah qui rougit encore et se troubla;—je viens donc vous demander un asile... En outre...

—En outre?... répéta doucement la comtesse.

—Il y a deux jours que je n'ai vu monsieur de Lancester, acheva la belle fille en relevant la tête comme pour protester contre sa rougeur.

Lady Ophelia se leva vivement et sans trop d'effort pour prendre une sonnette d'or qui se trouvait hors de sa portée.

—Voyez, Susannah, dit-elle gaîment, vous m'avez guérie... Joan, ajouta-t-elle en s'adressant à sa femme de chambre qui se présentait à l'appel de la sonnette, apportez-moi ce qu'il faut pour écrire.

Joan mit sur le lit un élégant et léger pupitre de maroquin. La comtesse trempa sa plume dans l'encre.

—Il faut lui faire une surprise, chère belle, dit-elle tout

bas. Je ne veux point lui dire que vous êtes ici, et demain, quand il se présentera...

— Non, oh! non, Ophelia, interrompit Susannah ;—dites-lui que je suis avec vous... Une nuit est bien longue et il doit me croire entourée de périls...

— Comme vous prononcez ce mot, Susannah!... Des périls!... mais il y a des périls de toute sorte... Je vais dire à monsieur de Lancester que vous êtes à l'abri sous mon aile.

Sa plume courut le long de trois ou quatre lignes sur le papier.

— Joan, reprit-elle en fermant la lettre, il faut que Tom porte sur-le-champ ce billet dans Cliffort-Street, à l'Honorable Brian de Lancester, et qu'il me rende la réponse tout de suite. Je l'attends.

Joan sortit. — La belle fille adressa à son amie un regard de reconnaissance.

Puis l'entretien continua. La comtesse se sentait réellement soulagée. Il ne faut souvent que le son d'une voix aimée pour dissiper ces lourdes vapeurs que condensent autour de l'âme la solitude et l'abandon.

Susannah regardait bien souvent l'aiguille de la pendule.

Et chaque fois qu'il en était ainsi, lady Ophelia souriait avec mélancolie, parce qu'elle avait souvenir sans doute de bien des regards d'impatience et d'espoir, jetés par elle sur cette même pendule, dans des circonstances pareilles.

Enfin, Joan reparut au seuil. Elle avait une lettre à la main.

— Donnez, donnez! dit la comtesse.

Susannah était pâle d'émotion.

Joan tendit la lettre à sa maîtresse qui la reconnut pour celle qu'elle venait d'écrire à l'instant et qui n'avait point été décachetée.

— Que signifie cela? demanda-t-elle.

— S'il plaît à Votre Seigneurie, répondit Joan, l'Honorable Brian de Lancester est absent de sa maison depuis trois jours et n'a point donné depuis lors de ses nouvelles.

Susannah chancela et s'appuya tremblante au dos du lit de jour.

CHAPITRE XXVIII.

LUNATIC-ASYLUM.

Vers deux heures de l'après-midi, le lendemain, monsieur le vicomte de Lantures-Luces se fit annoncer chez la comtesse de Derby.

Lady Ophelia était levée et se tenait dans son boudoir avec madame la princesse de Longueville, qui avait passé la nuit à Barnwood-House.

Le nom du petit Français, jeté au milieu de l'entretien des deux jeunes femmes, eût produit en toute autre circonstance peut-être un désagréable effet, mais ce jour-là il fut accueilli sans humeur et presque avec joie. On avait besoin de savoir, et le vicomte avait une valeur intrinsèque égale à celle de quinze journaux.

Aussitôt que lady Ophelia eut donné l'ordre de l'introduire, monsieur de Lantures-Luces franchit lestement le seuil, non sans *évaporer* d'un dernier coup de poing les anneaux crêpés de sa coiffure. Il entra, tête baissée, le chapeau dans la main droite, et la gauche sur la garde de son lorgnon en paire de ciseaux.

— Madame la comtesse, dit-il en violant la main d'Ophelia,—veut-elle bien permettre?...

Puis il ajouta en faisant une brusque évolution du côté de Susannah :

— Voulez-vous bien permettre, madame la princesse?

Ces deux mains baisées, il laissa errer un instant son œil vert à l'aventure, cherchant évidemment un éventail qu'il pût trouver ravissant;—le malheur voulait qu'il n'y eût pas d'éventail dans le boudoir, ce qui porta Lantures-Luces à entamer la conversation de la manière suivante :

— Belle dame, dit-il, je n'avais pas encore remarqué cette délicieuse agrafe...

— Si fait, vicomte, répondit Ophelia; déjà trois fois vous l'avez déclarée ravissante.

— Parlez-vous sérieusement? balbutia le petit Français. —Eh bien, belle dame, c'est le propre des choses charmantes de paraître toujours nouvelles... Et, à propos de nouvelles, — je pense que Votre Seigneurie voudra bien excuser ce léger jeu de mots; — nous avons moisson complète de nouvelles en ce moment...

— Que se passe-t-il donc, monsieur? demanda vivement lady Ophelia.

— Belle dame! voici ce que je me suis dit, poursuivit le vicomte, en prenant possession formelle du fauteuil qu'il n'avait fait qu'effleurer jusque-là;—je me suis dit : la charmante comtesse se confine en ses salons de Barnwood-House, dont le merveilleux goût est chose proverbiale; — je parle très sérieusement; — Sa Seigneurie ne voit rien, n'entend rien, ne sait rien ; je vais, ma foi, tenter la fortune et tâcher d'être admis à lui offrir mes respects... De cette façon...

— Mais vous parliez de nouvelles, vicomte?

— Assurément, belle dame... Tout d'abord, puisque vous semblez être impatiente d'entendre ma revue, je vous dirai une chose qui ne peut manquer de vous intéresser... Mary Trevor est revenue à la vie...

— Était-elle donc en danger de mort? demanda la comtesse.

Lantures-Luces pensa tomber à la renverse, tant il lui sembla prodigieux qu'on pût ignorer un fait ayant six jours de date.

— Quoi! belle dame!... quoi, milady!... s'écria-t-il; — je ne m'attendais pas... Mais, au fait, tant mieux! J'aurai l'avantage de vous apprendre ce singulier événement dans ses plus minutieux détails... Figurez-vous, belles dames... car madame la princesse ignore peut-être aussi ce fait... Oui?... ah! ah! ma foi, tant mieux!... Figurez-vous. .

Ici le petit homme raconta longuement, à sa manière, ce que nous savons de l'étrange maladie de miss Mary Trevor, puis il ajouta :

— C'était une catalepsie! une vraie catalepsie... Moore, —vous savez, ce cher docteur, — prétendait que jamais cataleptique ne revient à la vie... Erreur, belles dames; tel que vous me voyez, j'ai été vingt-neuf jours en catalepsie... Pendant ce temps je n'ai avalé qu'une cuillère à café de bouillon de coq... Mais ceci importe peu. Ce qui est certain, c'est que miss Trevor est sauvée, malgré Moore et la faculté, je parle sérieusement, belles dames... Sauvée et debout, et marchant comme vous et moi.

— Voici une bonne nouvelle, vicomte, dit Ophelia. Pauvre Mary! je suis heureuse d'apprendre sa guérison en même temps que sa maladie.

— Belle dame, vous avez un adorable cœur!... Mais là ne s'arrête pas l'histoire. Mary, revenue à la vie, a parlé tout autrement que naguère... On croyait, et moi tout le premier, qu'elle avait une inclination très prononcée pour ce cher marquis de Rio-Santo... Eh bien! pas du tout. Elle aime Frank Perceval, — un fort charmant garçon, madame, mais qui ne va pas à la cheville du marquis.

— Ceci est encore une bonne nouvelle, murmura la comtesse.

— Lady Campbell en sèche de dépit! poursuivit Lantures-Luces;— mais savez-vous, belles dames, que cette catalepsie est un mal éminemment pastoral et poétique, puisqu'elle ramène les jeunes ladies infidèles à leurs premières amours...

J'espère que la plaisanterie ne vous semblera point dépasser les bornes des convenances... Mais ce n'est pas là la grande nouvelle... Il s'agit de notre cher Brian de Lancester...

Susannah laissa tomber ses deux bras et devint si parfaitement immobile qu'on eût pu la prendre pour une statue.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda la comtesse.

— Je pourrais, sans risque aucun, vous le donner en mille, belle dame, mais j'ai toujours regardé comme étant d'un goût pitoyable la coutume de faire languir ses auditeurs... Voici le fait; il est presque incroyable... Brian est fou.

Susannah tressaillit, mais garda le silence.

— Y pensez-vous, vicomte! se récria Ophelia.

— J'y pense avec un chagrin réel, milady... Ce pauvre Brian!... Les journaux d'avant-hier l'accusaient d'avoir tiré un coup de pistolet sur la princesse Victoria de Kent...

— Il n'en est rien, je pense?...

Lantures-Luces haussa les épaules d'un air capable.

— Il y a pis que cela, madame! répliqua-t-il; — le fait est... et je le sais de bonne source, comme tout ce que je sais,—que Brian a escaladé de vive force, il y a trois jours, la serre japonnaise du château de Kew.

— Pour quoi faire? bon Dieu!

Susannah respira et mit sa main sur son cœur.

— Pour conquérir un camélia, belle dame, un camélia qu'il aurait eu pour six pence chez le premier venu de nos marchands de fleurs.

— Et il n'a point donné d'autre symptôme de folie? dit Susannah dont le front rayonnait de bonheur et d'orgueil au souvenir du récit de Lancester.

— Belle dame, répondit Lantures-Luces, vous êtes exigeante; je suppose que Votre Grâce ne trouvera pas le mot trop fort... Brian aurait, dit-on, essuyé le feu des gardes à cheval et crevé Ruby, — un coureur de cinq cents guinées,—pour un camélia de six pence... Il me semble...

— Mais si cette fleur avait pour lui un prix dont vous ne pouvez vous rendre compte, monsieur?

— Ah!... fit le petit Français; s'il faut parler sérieusement, je ne vois pas...

— Et qu'est devenu l'Honorable Brian de Lancester, en définitive? interrompit la comtesse.

— Je ne saurais vous dire, belle dame, répondit Lantures-Luces,—dans quel hôpital de lunatiques (*lunatic-asylum*) le gouvernement l'a fait enfermer.

Susannah perdit à ce mot ses brillantes couleurs.

— Enfermé, dit-elle, il serait prisonnier!

—Oui, oui, milady, la chose, quant à cela, est positivement officielle... Il faut avouer que l'*eccentricity* passait les bornes permises... mais le bon de l'histoire, c'est que le même jour, White-Manor, le frère aîné de Brian, est tombé fou furieux lui aussi... Il y a comme cela des épidémies de famille... Tel que vous me voyez, moi, j'ai eu deux petits neveux, les fils de ma demi-sœur,—qui sont morts de la coqueluche à vingt-quatre heures de distance... je parle sérieusement.

Susannah penchait sa tête sur son sein et n'écoutait plus.

— Sa Seigneurie le comte de White-Manor a été transporté tout de suite à Denham-Park, l'*asile* des fous grands seigneurs... Peut-être Brian y est-il aussi... Je tâcherai de savoir cela.

Le petit Français se leva. Il était au bout de son recueil, et avait hâte d'aller donner ailleurs une seconde représentation avant l'heure du dîner.

Lorsqu'il fut parti, la comtesse essaya de diminuer l'impression produite sur Susannah par le récit qu'elle venait d'entendre, mais ce fut peine inutile. La belle fille, au lieu de prendre espoir, devenait de plus en plus triste.

— Il faut que je le cherche, Ophely, dit-elle enfin en se levant;—je crois deviner qu'il est en ce moment la victime de quelque perfide machination.—Je savais cette téméraire équipée du château royal de Kew; il me l'avait lui-même racontée... mais c'était pour moi, cette fleur, chère lady... est-on fou parce qu'on aime?

— Vous êtes heureuse, Susannah! ne put s'empêcher de dire la comtesse qui fit sur elle-même un involontaire et pénible retour.

— Heureuse! répéta Susannah; — oh! oui, bien heureuse d'être aimée!... Mais vous ne savez pas, chère Ophely, les ennemis redoutables et cruels que cet amour lui a faits!... Ils sont sans pitié; toute arme leur est bonne et ils sont bien puissans... Peut-être souffre-t-il à cette heure, seul et m'accusant de l'oublier!... Il faut que j'aille à son aide...

La comtesse ne trouva point de paroles pour combattre cette résolution, qui eût été la sienne en pareille circonstance. Ne pouvant accompagner Susannah dans ses recherches, à cause de son excessive faiblesse, elle lui donna des instructions et des lettres pour les directeurs des principaux *asiles* et maisons de santé des environs de Londres, car elles avaient jugé probable qu'on n'avait point osé enfermer Brian dans l'un des dépôts de la ville.

Susannah partit ce jour-là même.

Il n'y a point dans tout l'univers un pays qui puisse rivaliser avec les îles Britanniques pour la *production* en fait de folie. En cela comme pour l'excès de la misère, comme pour la fréquence exagérée des crimes de toute nature, l'Angleterre est évidemment une contrée fertile entre toutes, un monstre de fécondité. C'est à peine si l'on peut dire que la folie y soit une exception, tant ses diverses variétés s'y multiplient chaque jour avec abondance, décimant les familles et jetant sur les trottoirs aux risées de la populace les scènes inattendues de ses lugubres comédies.

Des physiologistes ont pensé qu'il y avait dans la race anglo saxonne, croisée depuis des siècles avec la race normande, un germe endémique de démence.—Il est certain que ce peuple, à part l'avarice et l'amour immodéré de la possession, n'obéit point aux mobiles communs aux autres nations. L'Anglais est attiré presque à coup sûr vers ce qui est bizarre; il y a en lui un élément d'inquiétude maladive, de tristesse sans cause et par conséquent sans remède qui le suit partout et le désigne aux antipathies du reste du monde. Il veut ardemment parfois, mais il ne sait point jouir de sa volonté accomplie. C'est un grand enfant maussade, obstiné, possédant la science infuse des affaires dans le sens le plus large du mot, mais arrivant tout naturellement à l'absurde dès que le travail n'occupe plus ses loisirs.

Il y a dix à parier contre un qu'un Anglais qui n'est ni homme d'état ni marchand est fou ou sera fou demain.

Ce qui n'empêche point les marchands et surtout les hommes d'état...

Mais soyons clémens une fois en ces pages, et n'assimilons pas à la démence complète les enfantines faiblesses du vainqueur de Waterloo.

Il faut penser que tous les sentimens mauvais et dont le principe est l'égoïsme, l'ambition, l'avarice, la convoitise, ont chez nous une portée si âpre, si envahissante, que nos cerveaux trop faibles n'y savent point résister.

Et puis nos brouillards, dont le spleen est la fleur, ont peut-être pour fruits la folie.

Toujours est-il que le fait est constaté officiellement. Nos comtés produisent, année commune, deux fois autant de fous que les provinces de France. Dans les bonnes années, la proportion double.

Aussi, par un sentiment louable sans doute, mais où perce bien un peu d'égoïsme, nous mettons nos fous dans des palais. — Cela nous réjouit de voir en passant ces philantropiques demeures, où, le cas échéant, une très jolie cellule nous attend.

Un dernier trait, tout-à-fait à la louange de nos mœurs. Sur dix maniaques, il y en a communément cinq ou six qui ont noyé leur esprit dans le gin.

Il entrait dans notre plan de passer en revue d'une manière détaillée les principales maisons de fous de l'Angleterre, et Dieu sait que nous eussions eu fort à faire! Mais, arrivé à un point de notre tâche où le dénoûment, longtemps attendu, ne peut plus souffrir de retard, nous avons pensé que ces détails, si curieux et intéressans qu'ils puissent être, arrêteraient

la marche de notre drame et prendraient ici physionomie de hors-d'œuvre.

Nos études sur ce sujet, d'ailleurs, ne sauraient être perdues. Il est toujours à propos, hélas! de parler folie, crime, misère, dès qu'il s'agit de la *joyeuse* Angleterre.

Susannah, conduite par l'idée qu'elle ne trouverait point Brian dans Londres, se rendit directement à Wakefield, dans le comté d'York. La maison de Wakefield est l'*asile* modèle. Des commissions d'hommes pratiques et de savans viennent, pour le visiter, de tous les pays où la civilisation atteint de certaines limites. La France, les Etats-Unis nous envient cet établissement et les cinquante épreuves qu'on va en tirer dans les divers comtés. La jalousie ne raisonne pas. Wakefield suffirait pour contenir tous les fous de la France.

Tous ceux du moins qui sont enfermés.

Et nos cinquante autres *asiles* logeraient convenablement les maniaques des cinq parties du monde, mises à part les possessions britanniques.

Susannah quitta Wakefield pour se rendre à l'asile d'York; de là elle gagna Hanwell, situé à huit milles de Londres seulement sur la route d'Uxbridge. A la vue de la tranquille et magnifique vallée où s'élève le vaste édifice, Susannah pensa peut-être comme bien d'autres que c'était là non point un hôpital, mais un temple païen érigé en l'honneur de la Folie divinisée.

A Hanwel non plus qu'à Wakefield Susannah ne trouva nul indice qui pût la guider sur la trace de Brian; — elle visita sans plus de succès tous les autres établissemens publics et privés, tous jusqu'à la *Retraite* des Amis (quakers) du comté d'Yorck.

Une fois pourtant elle crut être au bout de ses recherches. Ce fut dans l'opulente et aristocratique maison de santé fondée à Denham-Park par monsieur Benjamin Rotch, ancien membre du Parlement. Lorsque Susannah prononça en arrivant le nom de Lancester, on lui répondit qu'en effet un gentleman de ce nom était au château depuis deux jours. Susannah, joyeuse et impatiente, supplia les employés de la maison de l'introduire auprès de ce gentleman. On lui ouvrit la grille d'un jardin ombreux où quelques hommes d'aspect tranquille et distingué se promenaient gravement.

— Attendez, milady, lui dit-on, le gentleman va venir avec ses gardiens.

Ce mot gardien a une consonnance farouche et néfaste qui ne le cède qu'à celle du mot geôlier. L'imagination de Susannah vit tout de suite autour de son amant chargé de chaînes des hommes à mine terrible, — des gardiens.

Et pourtant le lieu ne prêtait point aux inventions sombres. Ces frais et calmes ombrages appelaient bien plutôt des idées de paix et de bonheur.

La belle fille s'assit sous un berceau et attendit. — En attendant, elle ne put s'empêcher d'écouter la conversation de trois ou quatre de ces hommes graves dont le maintien respectable l'avait frappée à son entrée dans le park.

L'un d'eux prétendait être Napoléon, l'autre Luther, le troisième la lune et le quatrième une momie d'Egypte, restée depuis deux mille ans dans un parfait état de conservation.

Ils étaient du reste fort courtois et cachaient soigneusement la pitié qu'ils avaient les uns pour les autres. — C'étaient des fous d'excellent ton.

Au bout de quelques minutes, Susannah vit s'avancer vers elle un vieillard d'apparence souffreteuse et méchante à la fois, dont les gestes saccadés et le regard stupide peignaient énergiquement la folie. A ses côtés, étaient deux gentlemen de tournure éminemment fashionable, qui soutenaient ses pas et le comblaient d'attentions toutes filiales.

Le vieillard était l'homme qu'attendait Susannah; les gentlemen étaient des gardiens.

Nous disons la vérité pure : on rencontre à Almack bien des gentilshommes que le docteur Conolly * n'eût point agréés pour être gardiens dans sa maison de santé.

— Milady désire parler à milord? dit l'un des deux gentlemen.

— Non, monsieur, non, répondit Susannah tristement; — je croyais... ceci est le résultat d'une erreur.

Elle saluait pour se retirer, lorsqu'il arriva une chose étrange. Le comte de White-Manor avait tressailli faiblement au son de sa voix. Au moment où elle s'inclinait, il trompa par un bond subit la surveillance de ses gardiens et saisit le bras de la belle fille avec une extrême violence.

Les gardiens hésitèrent. Le cas était périlleux. Le moindre mouvement pouvait exalter la fureur du comte et mettre la vie de Susannah en danger.

Pendant qu'ils se glissaient doucement, essayant de se rapprocher du lord, celui-ci avait penché son visage abruti jusque sur la charmante figure de Susannah et la considérait avidement.

— Non! — non! — non! murmura-t-il à trois fois, je ne suis pas le père de l'enfant, madame!... Ah! si Dieu m'eût donné un enfant, je crois que je serais devenu bon.

Il entendit derrière lui les pas étouffés de ses gardiens et se retourna vivement.

— N'approchez pas! dit-il avec force.

Susannah avait dégoût et frayeur.

— Gilbert! reprit le lord, qui eut un éclat de rire sinistre, — apporte la corde... la corde de chanvre... L'enfant ressemble au mendiant d'Irlandais... il n'est pas à moi!

Il fit mine de saisir un objet que lui présentait un être invisible, et passa deux ou trois fois sa main fermée autour du cou de Susannah, comme s'il y eût enroulé une corde.

Les autres fous, disséminés dans le jardin, commençaient à s'assembler pour examiner curieusement cette scène. Comme chacun d'entre eux était accompagné de plusieurs gardiens, il y avait foule.

— Voyez! voyez! dit le lord, comme elle est restée jeune et belle!... moi, je suis vieux... N'est-ce pas injuste?... Il y a vingt ans qu'elle m'a trahi... Oh! je m'en souviens bien... Mais y a-t-il vingt ans ou était-ce hier?... Je ne sais... qu'importe!... vingt ans après comme le lendemain, la vengeance est bonne... Gentlemen! qui d'entre vous veut m'acheter cette femme?

Napoléon braqua sa main arrondie en longue-vue sur cette scène extraordinaire; Luther en accusa le pape; la lune menaça de se cacher sous un nuage, et la momie d'Egypte déclara que depuis deux mille ans elle n'avait rien vu de pareil.

Les deux gardiens de White-Manor le saisirent en ce moment.

Lorsqu'il sentit ses bras contenus par une force supérieure, il jeta sur la belle fille un regard envenimé de haine et dit :

— Ton enfant!... Tu voudrais bien embrasser ton enfant, n'est-ce pas! Ecoute! Elle est morte!... elle est morte! elle est morte!!..

Il prononça ces derniers mots avec un ricanement pénible, chancela entre les bras de ses gardiens et tomba, foudroyé par une attaque de son mal.

— Qu'on emporte cet homme! dit l'empereur Napoléon en puisant le tabac historique dans la poche de son gilet.

Luther récita un psaume en langue vulgaire afin de narguer le saint-siége. La lune annonça qu'elle entrait dans son troisième quartier, et la momie d'Egypte supplia qu'on la reconduisît aux pyramides.

Puis tous les quatre reprirent leur promenade en se disant que c'est chose attristante de rencontrer ainsi un fou sur son chemin.

Susannah était restée à la même place, frappée d'une sorte de stupeur. Elle savait que cet homme était un fou; pourtant, sa vue et ses paroles avaient produit sur elle une impression qu'elle essayait en vain de chasser...

---

* Alors directeur de Denham-Park, maintenant médecin en chef d'Hanwell, homme d'une expérience précieuse et d'un très grand savoir.

CHAPITRE XXIX.

LE CABANON.

Susannah fut quelque temps avant de se remettre du choc subi dans les jardins de Denham-Park.—Elle avait achevé sa tournée. Lorsqu'elle revit Londres, son absence durait depuis trois jours.

A Londres, elle commença sans retard de nouvelles recherches. Elle vit Saint-Lukes, le pauvre hospice d'Old-Street, Bethnal-Green, réceptacle immonde où s'entassent les aliénés qui n'ont point de ressources, horrible lieu s'il en fut, et rendu plus horrible peut-être par la gaîté intempestive et contre nature de son directeur. Ce brave homme, au milieu des affreuses misères qui l'entourent, semble être le plus heureux gentleman des Trois-Royaumes. Il plaisante, il rit, il confectionne de déplorables jeux de mots et donne complet gain de cause à ceux qui prétendent que la gaîté des Anglais est mille fois plus odieuse encore que leur tristesse.

Enfin, Susannah visita Bethlem-Hospital (Bedlam). On lui montra des centaines d'insensés, mais on lui déclara que nul ne pouvait être admis à voir les aliénés au secret.

Les aliénés au secret ! Chacun sait que l'Angleterre est un pays très libre. Mais que vous semble de cette alliance de mots : *aliénés au secret?* — On prétend que Bedlam, hospice pour moitié, pour moitié prison, sert d'oubliettes au cabinet de Saint-James. De fait, il faut bien qu'il y ait quelque chose sous cette énormité : des aliénés au secret !

Ce doit être, en vérité, une horrible captivité : comment traduire ces mots : aliénés au secret, autrement que *gens sains d'esprit, séquestrés sous prétexte de folie?* Une fois l'idée sur cette voie, l'imagination s'effraie et refuse de se figurer les détails d'un supplice moral long, incessant, implacable et que les langues humaines n'ont point de mots pour décrire.

Susannah sortit, persuadée que Brian de Lancester était sous les verrous de Bedlam.

Elle ne se trompait point. Lancester avait été conduit à Bedlam sur la requête de son frère, ou plutôt sur la requête signée par Tyrrel. La couleur politique qu'on n'avait point manqué de donner à son arrestation et le mystère qui continua de couvrir durant les jours suivans, faute de gens intéressés à soulever le voile, le prétendu acte d'agression contre la jeune héritière de la couronne furent cause qu'on remplit à la lettre les instructions de White-Manor et de Tyrrel. Brian fut traité en criminel d'Etat qu'on ne veut point juger et dont on veut se défaire, ou tout au moins qu'on veut ensevelir dans l'oubli.

Qu'on nous permette de constater en passant combien est élastique et précieuse cette accusation de folie, jetée ainsi à l'improviste à la tête d'un homme réputé dangereux, pour quelque cause que ce soit. Si nous nous taisions à ce sujet, on pourrait croire que comptant outre mesure sur la crédulité du lecteur, nous avons prétendu transporter dans Londres moderne les oubliettes du moyen-âge, ou tout au moins la Bastille française telle que la dépeignent les beaux esprits de taverne et de comptoir. Mon Dieu, non ! nous ne disputons nullement à l'Angleterre ses libertés tant vantées ; seulement, nous affirmons qu'il est à Bedlam plus d'un malheureux qui demande avec larmes Newgate, — la déportation, — l'échafaud !

Mais cela n'attaque aucune des libertés anglaises. Ces malheureux sont suppliciés de la façon la plus constitutionnelle.

Ils sont fous, légalement fous. Un docteur les a déclarés fous ; un jury d'enquête a constaté leur folie. Leur folie est chose démontrée aussi rigoureusement qu'une proposition géométrique.

Or, cependant il se trouve qu'ils ne sont pas fous.

— Comment cela? — Hélas ! quel est le cerveau bien organisé où une idée chère, approfondie, choyée, ne domine pas toutes les autres idées? C'est l'endroit sensible. De ce côté l'intelligence s'exalte au moindre choc, l'esprit se passionne, la tête s'échauffe et se monte...

Pour un comité d'enquête, la sagesse c'est le sang-froid.— Si le hasard ou la perfidie porte l'interrogatoire sur ce terrain, la cause est jugée.

Tyrrel avait fait en sorte que l'interrogatoire de Brian de Lancester roulât sur le droit d'aînesse, et Brian, placé en face de gens prévenus, avait dû passer pour maniaque au premier chef.

Et en effet, ne s'était-il pas avisé de dire que le droit d'aînesse est une institution oppressive, barbare, dénaturée? N'avait-il pas été jusqu'à prétendre que cette coutume immorale et fondée sur les grossiers rudimens d'une politique à l'état d'enfance, doit amener dans un temps donné la désorganisation de la famille et la ruine de cette même aristocratie dont elle semble étayer si énergiquement les priviléges?

Folie ! folie complète, incurable et du plus bizarre acabit ! manie plus étrange que de se croire Napoléon ou la lune !...

Ce fut l'avis du comité d'enquête.

Susannah ne savait rien de tout cela. Lorsqu'elle revint à Barnwood-House, après quatre jours d'absence, lady Ophelia l'embrassa les larmes aux yeux.

— J'ai fait ce que j'ai pu, chère Susannah, lui dit-elle. Dès qu'il m'a été possible de sortir, j'ai pris des renseignemens et je l'ai trouvé...

— Où est-il? demanda la belle fille.

— A Bedlam... Mais le difficile n'était pas de le trouver.. Je n'ose vous dire cela, chère lady... Monsieur de Lantures-Luces ne nous avait point trompées... Il est à Bedlam sous la double accusation de folie et de crime d'Etat...

— Mais, interrompit Susannah, on n'aura pas de peine à prouver...

Elle s'arrêta, découragée par un regard d'Ophelia.

— Tout se fait à la requête du comte de White-Manor, dit cette dernière, — et le comte est puissant.

— Mais le comte est fou ! s'écria Susannah.

— C'est un faux bruit, assure-t-on...

— C'était un bruit fondé, milady ! J'ai vu le comte de White-Manor à Denham-Park, et le hasard m'a rendue témoin de l'un de ses effrayans accès.

Ophelia appuya sa jolie tête sur sa main et devint pensive. Susannah la regardait avidement, cherchant une lueur d'espoir sur ces traits délicats et fins dont la souffrance n'avait pu déranger l'exquise harmonie.

— Brian est l'héritier de la pairie, murmura enfin la comtesse.

C'était un anneau détaché de la chaîne de ses réflexions. — Elle se leva sans ajouter une parole et se mit à son secrétaire pour écrire. Mais à peine eut-elle tracé deux ou trois lignes qu'elle jeta la plume et repoussa le papier.

— Non, non, dit-elle ; il faut que je la voie moi-même... Brian est l'héritier de la pairie, et peut-être...

— Par pitié, chère lady, interrompit Susannah, donnez-moi ma part de vos espoirs.

Ophelia lui prit les deux mains et la baisa au front en souriant.

— Vous ne connaissez pas encore assez nôtre monde pour me comprendre, chère belle, répliqua-t-elle avec une sorte de gaîté ; — l'héritier d'un lord qui se porte bien est un assez mince personnage ; mais quand le lord tombe malade, on compte avec son héritier...

Tout en parlant, elle jetait rapidement sur ses épaules une élégante écharpe et disposait ses cheveux sous son chapeau sans le secours de sa femme de chambre.

— Lady Jane B..., reprit-elle, m'a refusé son appui ce matin, mais Sa Seigneurie ne savait pas que le comte de White-Manor est fou...

— Et que peut une femme en tout ceci, Ophelia?

— Une femme, chère belle!... lady Jane n'est pas une femme, c'est un whig.. Elle a l'oreille du lord président du conseil des ministres et le cœur de S. A. R. le duc de... Si je puis persuader à lady Jane que monsieur de Lancester votera avec le cabinet, la victoire est à nous

— Oh! tâchez! tâchez, chère lady! s'écria Susannah à qui cette explication n'apprenait rien du tout.

Ophelia ouvrit la porte pour sortir.

— Ma voiture est tout attelée, dit-elle; prenez patience, Susannah. Dans une demi-heure je suis de retour.

Une minute après, la comtesse s'asseyait sur les moelleux coussins de son équipage

Pendant que ses chevaux allongeaient sur le pavé sourd des larges rues du West-End ce trot choisi, national, inimitable, qui est l'orgueil des hôtes de nos écuries, quadrupèdes et sportmen, la charmante lady combinait son plan d'ambassade. Elle savait merveilleusement le monde; elle était spirituelle et adroite autant que pût l'être jamais fille d'Eve, et elle tenait par un petit coin l'intérêt des gens qu'elle allait solliciter.

La pauvre Susannah attendait. Oh! que cette demi-heure lui sembla longue! elle se rappelait minutieusement les moindres gestes, les moindres paroles de la comtesse; tantôt un flux d'espoir montait à son cœur et la rendait heureuse, tantôt un découragement profond venait prostrer son âme. Elle se souvenait d'avoir vu des larmes dans les yeux de lady Ophelia, et ce souvenir lui était toute une révélation du sort de Brian. Elle avait deviné qu'on avait refermé sur lui la porte de Bedlam, comme on laisse retomber le marbre sur un cercueil...

Lady Ophelia la trouva agenouillée sur le tapis, les mains jointes et le visage baigné de larmes.

— Victoire! s'écria-t-elle, en se jetant à son cou. La voix d'un lord ne saurait s'acheter trop cher... Victoire, chère belle!

Susannah demeura un instant comme étourdie de son bonheur. Puis elle pressa la main de lady Ophelia sur sa bouche, ne trouvant point de mots pour exprimer l'élan passionné de sa reconnaissance.

— Maintenant, c'est à vous d'agir, Susannah, reprit la comtesse en lui rendant gaîment ses caresses; — il faut porter cette lettre au médecin en chef de Bedlam... C'est une *prière* du premier lord du conseil privé... Une prière de Sa Grâce vaut quelque chose de plus qu'un ordre... C'est la liberté de monsieur de Lancester.

— Sa liberté, répéta Susannah en joignant les mains; — oh! donnez, donnez bien vite.

Il y avait en ce moment à Bedlam, dans l'un des salons du corps de logis affecté à l'administration, trois graves gentlemen assemblés.

L'un d'eux, le docteur Bluntdull, alors médecin en chef de Bedlam, arrivait à la conclusion d'un très long discours, et disait:

— En cet état, messieurs et chers confrères, la folie de l'honorable gentleman me parait être prouvée au-delà du nécessaire, soit par les thèses extravagantes qu'il a soutenues dans ses interrogatoires, soit par l'acte inoui auquel l'a poussé le dérangement de ses facultés. Je ne crois point devoir prendre la peine de résumer l'un après l'autre mes principaux argumens...

— Non, non, monsieur, interrompirent précipitamment les deux autres gentlemen.

— Et, finalement, en présence de ces symptômes impossibles à méconnaître, en présence de cette aliénation mentale manifeste et sortant pour ainsi dire par tous les pores de l'Honorable Brian de Lancester, je conclus...

— Une lettre pressée pour monsieur le docteur, dit en ce moment un gardien qui entr'ouvrit la porte.

— Fort bien!... Je conclus, disais-je...

— Il y a une lady, qui attend la réponse dans le parloir, interrompit encore le gardien.

— Très bien!... Je conclus, disais-je donc...

— La lettre porte le sceau du conseil privé, ajouta le gardien qui entra tout-à-fait.

— Ah!... ah! bah! dit monsieur Bluntdull; — le sceau du conseil... Vous permettez, messieurs... Je vais conclure à l'instant.

Monsieur Bluntdull ouvrit la lettre et braqua son binocle sur les quatre lignes qu'elle contenait. Tandis qu'il lisait, son visage n'exprimait rien du tout. C'était la manière d'être habituelle du visage de ce savant homme.

— Ah!... ah! bah! murmura-t-il quand il eut terminé.. Peter, dites à cette lady que je lui offre mes complimens respectueux et que je suis dans une minute aux ordres de Sa Seigneurie... Pour en revenir, messieurs, me fondant sur les motifs énoncés ci-dessus, je conclus à ce que notre rapport déclare que si jamais homme eut le plein et complet usage de toutes ses facultés, c'est le Très Honorable Brian de Lancester.

Les deux autres médecins firent un bond sur leurs siéges.

— Mais vous disiez... commença l'un d'eux.

— Nous devions croire... voulut ajouter l'autre.

Monsieur Bluntdull se leva et arrêta d'un geste la discussion.

— C'est mon avis, prononça-t-il avec emphase en frappant involontairement la lettre ouverte du revers de sa main.

Les deux médecins regardèrent la lettre, puis se regardèrent. C'étaient des praticiens nécessiteux qui gravitaient, satellites modestes, dans l'orbite dont monsieur Bluntdull était l'astre principal.

— Je vois, reprit ce dernier, que nous nous entendons à merveille... Rédigez le rapport, messieurs, dans ce sens, je vous prie... Pendant cela, je vais prendre sur moi d'ouvrir les portes de l'hospice à l'Honorable Brian de Lancester...

— Quoi! si tôt que cela! murmura l'un des médecins.

— Monsieur, répondit doctoralement Bluntdull, il n'est jamais trop tôt quand il s'agit de rendre à la société un membre distingué à tous égards et fait pour être son plus bel ornement.

Il sortit. — Les deux médecins subalternes se regardèrent de nouveau, hochèrent la tête en chœur et unirent leurs lumières pour rédiger le rapport.

Que ne peut une prière, timbrée du sceau du conseil, sur l'âme sensible d'un comité médical d'enquête!...

Brian de Lancester était depuis trois jours dans l'un de ces cabanons grillés où l'on enferme les fous furieux, — les fous *agités*, comme cela se dit à Bedlam. Il était littéralement chargé de liens. Chacun de ses membres adhérait étroitement aux parties correspondantes d'un meuble massif et de forme bizarre, qui porte le nom de « chaise de force » et qui, avec son poids énorme et son système compliqué de courroies, défierait les forces d'un Hercule.

Ce que Brian avait souffert durant ces trois longs jours, il faudrait des volumes pour le décrire.

A sa droite, à sa gauche, il y avait des cabanons semblables au sien. Dans ces cages, rugissaient horriblement nuit et jour des bêtes furieuses, de ces fous comme on en trouve peut-être par tous pays, mais qui abondent dans les *asiles* d'Angleterre, créatures qui n'ont plus rien d'humain, brutes dont la bouche écume, dont la gorge râle, et dont l'œil sanglant roule fouetté par la rage, comme s'il allait s'élancer hors de son orbite enflammée, damnés qui se tordent en hurlant et donnent dès ici bas une idée de l'enfer...

On dit qu'Oxford, l'assassin de la reine Victoria, enfermé *par grâce* à Bedlam, est devenu fou au bout de deux semaines.

Brian de Lancester était une nature énergique, mais exaltée. Ce supplice atroce aurait à coup sûr produit sur lui le même résultat. Sa forte volonté l'avait néanmoins soutenu durant ces trois jours de tortures. Il n'était point abattu. Tel nous l'avons vu pendant le cours de ce récit, tel nous l'aurions retrouvé dans son cabanon de Bedlam. Seulement, l'effort qu'il avait fait pour ne point faiblir dans la lutte se lisait sur son visage amaigri et couvert de pâleur, et son œil

avait pris, dans sa sombre expression de résolution désespérée, quelque chose de hagard.

Susannah lui apparut, au sein de son ineffable misère, comme une radieuse vision. Il crut rêver d'abord et ferma es yeux pour garder quelques secondes de plus une illusion chère.— Il ne fallut rien moins que la voix positivement terrestre et peu angélique du docteur Bluntdull pour le rappeler au sentiment de la réalité.

Le docteur, en effet, ne croyant pouvoir trop faire après la lettre du ministre, avait introduit lui-même Susannah dans la cellule.

—Votre serviteur, milord, votre serviteur, dit-il ;— hum ! voici, je pense, une fâcheuse histoire... Après cela,—n'est-ce pas ? — hum ! trois fois vingt-quatre heures ne font pas un siècle ?

Lorsque Brian ouvrit les yeux, il vit Susannah agenouillée auprès de lui et qui tâchait en vain de dénouer les courroies de la chaise de force.

— Ne prenez pas cette peine, milady, pousuivit le docteur; —on va défaire l'appareil.

On défit l'appareil.

Brian se mit sur ses pieds et frémit comme un lion captif qui revoit le désert et secoue sa crinière au vent libre des solitudes.

Il redressa sa taille ; ses yeux brillèrent ; sa bouche eut un sourire que ni plume ni pinceau ne saurait retracer.

Puis il prit la main de Susannah qui tenait l'ordre d'*exeat* et l'entraîna sans mot dire.

— Ah !... ah ! bah ! grommela monsieur Bluntdull, il aurait pu me remercier.

La voiture qui portait Susannah et Brian roulait dans la direction du West-End. Brian regardait Susannah en silence et avec des yeux ravis.

— Merci, dit-il en prenant sa main, sur laquelle il mit un long baiser ;—merci, mon ange sauveur !

— Que vous avez dû souffrir, Brian ! murmura la belle fille ; et c'est moi qui suis cause...

Lancester fronça le sourcil.

— C'est vrai, répliqua-t il à voix basse.

— Ce sont donc bien eux qui vous ont jeté dans ce cachot ?

— Ce sont eux... eux et milord mon frère... mais me voilà libre, et j'ai un moyen de m'acquitter envers vous, ma Susannah... Il est une chose que votre noble cœur souhaite par dessus tout en ce monde..

— Quoi ! dit la belle fille en pâlissant ; sauriez-vous ? ..

Elle s'arrêta et balbutia d'une voix à peine intelligible :

— Ma mère !...

Brian souleva sa main qu'il tenait serrée entre les siennes, et lui en ferma la bouche en se jouant. Il souriait et se sentait heureux d'entendre ce mot si tôt venu et qui lui donnait à voir toute la belle âme de Susannah.

Mais cette joie passa comme un éclair.

—Ne m'interrogez pas, répliqua-t-il, et dites-moi quelle retraite a choisie l'homme que vous appelez Tyrrel l'Aveugle.

— Oh ! milord, s'écria Susannah tremblante, au nom de Dieu ! n'affrontez plus sa colère !

— Sa colère ne peut plus rien contre moi, milady, et il faut que je le voie.

Susannah hésita.

— Il faut que je le voie, reprit Brian, sur-le-champ.

Ceci fut dit d'un ton si grave que la belle fille n'osa plus résister. Elle indiqua la demeure du docteur Moore.

Brian mit aussitôt la tête à la portière et ordonna au cocher de se rendre au nº 10 de Wimpole-Street.

— Milady, je vous prie de m'attendre ici, dit-il au moment où la voiture s'arrêtait ; — je vais bientôt revenir... Si je ne revenais pas...

Il s'interrompit et reprit presque aussitôt :

— Veuillez consulter votre montre... Si je ne revenais pas dans une demi-heure, vous vous feriez conduire au bureau de police de High-Street et vous prieriez le magistrat de venir constater un meurtre.

— Oh ! milord ! milord ! ayez pitié de moi, s'écria Susannah.

Brian ne répondit pas et descendit sur le trottoir ; l'instant d'après, il franchissait désarmé le seuil de la maison du docteur.

Ce fut l'aide-pharmacien Rowley qui l'introduisit. Rowley, comme on le pense bien, n'ouvrit point du premier coup la porte du sanctuaire. Il examina le nouveau-venu dans tous les sens, et prononça sur divers tons le fameux ta, ta, ta, ta, avant de se déterminer. Mais les trois jours passés à Bedlam avaient mis sur le visage de Brian des signes de souffrance si peu équivoques, que Rowley vit en lui un client et un client très pressé.

— J'ai l'honneur de vous engager à vous asseoir, monsieur, dit-il avec beaucoup d'amabilité ;— je vais prévenir le docteur.

— C'est inutile, répliqua Brian qui prit un siége.

Rowley, qui était déjà à moitié chemin de la porte, fit une pirouette sur ses talons démesurément saillans, et se remit à examiner sans façon ce client extraordinaire qui disait : c'est inutile, lorsqu'on lui parlait de faire venir le docteur.

Le résultat matériel de cet examen fut un ta, ta, ta, ta ! énergique, accompagné d'un grattement d'oreille singulièrement significatif

— Monsieur est peut-être un membre de Royal-College ? dit-il ensuite avec une légère amertume ; — nous en voyons, Dieu merci, tous les jours de nouveaux... Ta, ta !... j'ai l'honneur de vous demander ce qu'il y pour votre service.

— Dites à maître Tyrrel, répondit Brian, qu'un gentleman désire lui parler en particulier.

— Maître Tyrrel, répéta Rowley, maître Tyrrel... connais pas...

— Maître Spencer, si mieux vous aimez.

— Je connais beaucoup de Spencer, monsieur... Il y en a un qui s'est établi l'an dernier pharmacien dans Ludgate-Hill... mais ..

— Je suis pressé, monsieur ! interrompit Brian. Quel que soit le nom sous lequel se cache cet homme, Tyrrel, Spencer ou Edmund Makensie, je veux...

— Et que lui voulez-vous, s'il vous plaît, gentleman ? dit la voix de Tyrrel qui passait en ce moment le seuil.

Brian se retourna. — Tyrrel ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il recula de trois pas et changea de couleur.

— Ah !... fit-il seulement dans sa stupéfaction profonde.

Puis il ajouta entre ses dents :

— Décidément, le diable s'en mêle !

Ceci se rapportait à une série de déboires éprouvés depuis peu par Tyrrel ; la fuite de Susannah et de Clary qu'il s'était chargé de garder, la triste issue du complot contre la Banque, etc., etc.—Tyrrel était en veine de malheur.

— Nous avons un long compte à régler ensemble, maître Ismaïl, lui dit Brian.

Le juif, faisant effort pour se remettre, s'avança lentement et chassa Rowley d'un geste

— Les comptes les plus longs finissent par se débrouiller, milord, répondit-il, quand on sait s'y prendre comme il faut... Que réclamez-vous de moi ?

— Je veux savoir le nom du père de Susannah, d'abord.

— Ensuite ?

— Ce nom, d'abord, vous dis-je ! prononça impérieusement Lancester.

— Moi, je vous disais : ensuite ? repartit le juif qui poussa du pied un fauteuil en face de Brian et s'y assit, — parce qu'il m'en coûtait d'entamer l'entrevue par un refus... Je ne veux pas vous dire le nom du père de Susannah.

— Prenez garde, Ismaïl !...

Le juif haussa les épaules et prit cet air provoquant des gens qui veulent tâter le terrain et savoir les ressources de leur adversaire.

— Eh ! milord, vous vous moquez, dit-il ; — prendre garde ! Je passe ma vie à prendre garde. La prudence est la première condition du commerce que je fais... Mais vous, n'avez-vous

point songé à prendre garde, lorsque vous avez passé le seuil de cette maison ?

— Si fait, répondit simplement Brian.

Tyrrel attendit durant quelques secondes, espérant que Lancester allait s'expliquer ; mais Lancester garda le silence, ce qui porta le juif à réfléchir

— Milord, reprit-il après une pause, vous me demandez là un secret qui est à vendre.

— Je ne refuse pas de le payer, dit Brian.

— C'est que vous êtes bien pauvre, milord ! ajouta Tyrrel en souriant ; plus pauvre que vous ne pensez... La main qui s'ouvrait dans l'ombre pour mettre tous les mois cent guinées à votre disposition, est aujourd'hui la main d'un pauvre prisonnier.

— Vous sauriez !. . s'écria vivement Lancester.

— Ce secret-là n'est pas à vendre, milord, interrompit Tyrrel avec gravité ; — donc, continua-t-il, vous voilà nu comme un mendiant... Mais, d'un autre côté, il y a une fortune de prince suspendue au-dessus de votre tête... suspendue par un cheveu... Ne prenez pas la peine de m'interroger avec menaces comme c'est l'intention de Votre Seigneurie : il me plaît de m'expliquer clairement sur ce point... White-Manor est épileptique et fou.

— Milord mon frère serait fou ! dit Brian dont la voix exprimait une tristesse non feinte.

Tyrrel éclata de rire.

— On dirait que vous n'avez pas fait de votre mieux pour amener ce résultat ! répliqua-t-il avec raillerie.

Brian courba la tête, non pas sous le sarcasme de ce misérable, mais sous le reproche de sa conscience.

— Si vous voulez, reprit le juif, je vous dirai en détail de quoi se meurt Godfrey de Lancester, qui était à Denham-Park pendant qu'on vous gardait à Bedlam .. Figurez-vous que le pauvre comte a une drôle de folie. Il croit vous voir sans cesse, — et cela le tue.

— Assez ! prononça tout bas Brian.

— Oui, oui, c'est assez ! continua le juif en feignant de se méprendre ; — on mourrait à moins, en vérité !... Ah ! Votre Seigneurie a bien mené son duel avec le comte !...

— Assez, te dis-je ! s'écria Lancester avec violence. Je suis venu pour savoir le nom du père de Susamah ; je le saurai de gré ou de force.

— Il y a comme cela bien des choses que je voudrais savoir et qu'on ne me dit pas, répliqua froidement Tyrrel : — par exemple, je serais excessivement curieux d'apprendre quelle est la puissante fée qui vous a ouvert les portes de Bedlam...

Lancester se leva.

— Maître Ismaïl, dit-il en tâchant de garder son calme, — on ne gagne pas deux fois, croyez-moi, la partie que vous avez jouée contre le gibet jadis

— C'est mon avis, milord.

— Je vous donne ma parole de nobleman, reprit Brian, que si vous ne m'apprenez pas le nom du père de Susannah, je me rends chez le magistrat en sortant d'ici, et que...

— Votre menace pèche par sa base, milord, car il n'est pas très certain que je vous laisse sortir d'ici !

— Alors, maître Ismaïl, préparez votre antidote contre la corde. J'ai prévu le cas.

Tyrrel couvrit soudainement son visage de ce masque bénin et bonhomme que nous lui avons vu au commencement de ce récit. Ses yeux brillans s'éteignirent et se fixèrent, mornes, dans le vide, comme des yeux d'aveugle.

— Votre Seigneurie, dit-il humblement, vient de remporter une facile victoire sur un pauvre homme... qu'elle daigne se rasseoir... Je suis entièrement à ses ordres et prêt à lui apprendre ce qu'elle désire si ardemment savoir.

Brian se rassit.

Tyrrel le regarda un instant d'un air soumis. Puis ses prunelles s'allumèrent graduellement jusqu'à prendre cet éclat réellement diabolique sous lequel tremblait jadis la pauvre Susannah. En même temps sa lèvre mince se relevait en un sourire amer et cruel.

— C'est vous qui êtes cause que j'ai été pendu, milord, dit-il d'une voix brève et stridente, qui, frappant inopinément l'oreille de Lancester, donna un tressaillement à ses nerfs. — Sans vous, il y a longtemps que je serais riche à millions... Susannah était ma fortune : vous m'avez volé Susannah !... Vous avez pris de triomphantes précautions, je pense, pour vous mettre à l'abri de mon poignard... Eh ! milord, bien fou serais-je si je vous tuais autrement que selon votre fantaisie... Vous venez chercher un nom ; j'ai refusé de vous le dire d'abord, pour jouer avec votre angoisse, pour me railler un peu de cette lutte naïve que l'espoir livre en vous à la crainte... Car ce nom, milord, il y a bien des jours que vous l'avez deviné !

Brian, pâle comme un spectre, avait le front couvert de sueur et haletait.

— Sur mon honneur, balbutia-t-il ; — non, je ne puis croire... non !

— Vous mentez, nobleman, reprit Tyrrel avec une joie hideuse ; — ce nom, je n'ai même pas besoin de le prononcer... votre conscience vous le crie... Eh bien ! vous ne vous trompez pas. Il est son père, milord, elle est sa fille, et vous ne serez jamais son époux.

Brian poussa un gémissement étouffé, puis, se levant avec effort, il se dirigea en chancelant vers la porte, tandis que Tyrrel lui jetait avec un ricanement haineux ces dernières paroles :

— Il y aurait pourtant moyen d'arranger tout cela, milord ; — devenez mon frère en religion... La loi de Moïse bénit ces sortes de mariages...

Brian pressa le pas et s'enfuit. — Il ouvrit la portière de la voiture, mais il n'y monta pas. Susannah, qui s'apprêtait à le recevoir, joyeuse, jeta un cri de terreur à la vue de ses traits bouleversés.

— Milady, murmura-t-il d'une voix brisée ; — Susannah !.. Allez... je ne puis vous suivre en ce moment... Adieu !

Il fit un signe au cocher qui se penchait pour demander ses ordres. La voiture partit.

Brian demeura un instant immobile, cloué au sol ; — puis on le vit s'éloigner, jeté tantôt à droite, tantôt à gauche par le flot des passans...

Le soir, Susannah reçut une lettre qui contenait seulement ces mots, avec la signature de Brian :

« Je ne vous verrai plus, Susannah, parce que je vous aime et que je suis le frère de votre père. Oubliez que nous eussions pu être heureux. De loin, moi, je veillerai sur vous, et vous aurez une consolation, car je vous rendrai votre mère. »

Susannah lut à travers ses larmes, et tomba, navrée, entre les bras de la comtesse.

CHAPITRE XXX.

LE VERDICT.

Nous laissons passer six semaines et nous nous retrouvons au mois de février 183.. — C'est vers cette époque que le Londres aristocratique s'anime. Les fenêtres des somptueux hôtels du West-End s'ouvrent, donnant passage à la fois aux regards des oisifs et à l'air extérieur qui va renouveler l'atmosphère des salons, clos durant les trois quarts de l'année. Les équipages sont déjà plus nombreux au Park ; on parle de l'arrivé de Duprez, des débuts de Carlotta Grisi ou des Elssler. English-Opera-House s'agite et se pare pour recevoir tous ces brillans talens que la France et l'Europe prêtent pendant quelques mois, chaque printemps, à notre sol infécond pour l'art. — La SAISON va commencer.

La *saison*, c'est Almack, c'est la cour, ce sont les soirées étouffantes des théâtres, les lectures pédantes, les promenades à Hyde-Park, cette foire des équipages, la plus magnifique qui soit au monde; ce sont les courses, les joûtes ruineuses des tripots; c'est le faste qui lutte contre le spleen, c'est le bruit qui se prend corps à corps avec l'ennui.

La *saison*, c'est encore pour la noblesse et le *gentry* anglais, si orgueilleusement prodigues à l'extérieur et si honteusement ladres dans les détails domestiques, le moment douloureux où l'on dépense en quelques semaines les trois quarts et demi du revenu annuel, où l'on jette l'or par la fenêtre pour *paraître*, quitte à pousser jusqu'à ses plus fabuleuses limites la lésine du foyer pendant les longs mois qu'on doit passer à la campagne.

Tel gentleman, nous le savons, donne libéralement une guinée au groom du manoir où il s'est reposé quelques heures, qui se dispute avec son propre laquais pendant une demi-journée pour un shelling; telle lady ajoute une banknote de cinq livres aux honoraires de sa modiste, qui rogne les modestes appointemens de sa femme de chambre et la met à l'hôpital en cas de maladie..

La cour d'assises de Middlesex tenait ses séances depuis une semaine environ dans Old-Bailey

Il était onze heures du matin. Une foule immense se pressait aux abords de la cour de justice; jamais la curiosité publique n'avait été plus vivement excitée. Les policemen avaient peine à défendre les issues du prétoire, dont les places réservées se vendaient jusqu'à dix livres sterling.

C'est qu'il s'agissait d'un procès de toute beauté. Les journaux avaient donné à l'affaire un retentissement gigantesque, dont elle était digne à coup sûr.

Le beau, le brillant, le fameux marquis de Rio-Santo s'asseyait depuis deux jours sur la sellette des criminels.

C'est une justice à rendre à notre fashion de dire qu'il n'abandonne point volontiers ceux de ses membres qui tombent sous le coup de la loi. Bien au contraire, nous sommes autorisés à penser que nos charmantes ladies ont un faible pour les héros de cour d'assises. Ceci est une conséquence directe de leur amour immodéré des *eccentricities* de tous genres. Et, au fait, notre philosophie politique étant ce qu'elle est, nous demandons qu'elle différence logique on peut établir entre un héros et un voleur.—Le missionnaire dont tous nos journaux hurlent les louanges au moment où nous terminons ces pages, monsieur Pritchard, l'apôtre-Figaro de Taïti, n'est-il pas sur la grande route qui mène à notre Panthéon?

Lords et belles dames faisaient donc *rush* ici tout comme les petites marchandes de Poultry et les redoutables femelles des watermen. C'était une mêlée épouvantable et nous eussions eu beaucoup de peine à distinguer dans la foule nos amis et connaissances.—Néanmoins, à force de chercher, le visage évaporé du petit Français Lantures-Luces aurait frappé nos regards, auprès du profil équestre de lord John Tantivy.—Un peu plus loin, huit chapeaux de paille ornés de rubans extraordinaires recélaient les huit chefs de nos aimables commères de Finch-Lane, mistress Dood, mistress Bull, mistress Crosscairn et autres dont nous avons oublié les noms harmonieux. Ces huit recommandables personnes venaient de prendre le thé chez mistress Bloomberry, laquelle était bien triste, parce qu'elle n'avait pu vaincre la froideur du beau capitaine Paddy O'Chrane. Nonobstant sa tristesse, mistress Bloomberry jouait de la langue aussi énergiquement que ses compagnes, et nous avons un vif regret de passer sous silence les choses remarquables qui furent dites en cette circonstance par ces fleurs de la cité de Londres.

Tout auprès de la porte d'entrée il y avait une femme vêtue de deuil, dont le visage se cachait derrière un voile noir épais.

La foule roulait comme une mer et grondait davantage C'était un odieux concert de voix glapissantes et gutturales, prononçant les mots chargés de consonnes de la langue anglaise, et parcourant dans tous les sens les notes déchirantes et fausses de notre mélopée familière.

Vers onze heures et un quart, les constables, soutenus par quelques policemen, ouvrirent un passage à la voiture de l'accusé.

Les dix mille spectateurs se guindèrent sur leurs pointes et ne virent rien du tout.

Monsieur le marquis de Rio-Santo, portant sur son noble visage un air de distraction et d'indifférence, descendit au seuil d'Old-Bailey.

En ce moment la femme vêtue de noir souleva son voile et découvrit les traits pâlis de lady Ophelia, comtesse de Derby. Les yeux du marquis se tournèrent vers elle par hasard, et dès qu'il l'eut aperçue l'expression de sa physionomie changea complétement. Tout ce qu'il peut y avoir de plus tendre dans le respect, de plus affectueux dans la reconnaissance vint animer son regard, qui caressa un instant avec amour le front baissé de lady Ophelia. C'était un remercîment muet, mais éloquent, où il y avait de l'admiration émue et le témoignage d'une ardente gratitude.

Ophelia laissa retomber son voile, mais pas assez vite pour cacher un mélancolique sourire, traversé par deux larmes silencieuses qui roulèrent lentement sur sa joue.

Nous qui l'avons vue, brillante et fière, passer, au bruit des complimens adulateurs et des mondaines flatteries, parmi la foule envieuse de ses rivales vaincues, nous aurions eu grand'-peine à la reconnaître ce jour-là, seule, les pieds sur le sordide pavé d'Old-Bailey, et tenant sa place aux premiers rangs de la cohue brutale qui guettait l'arrivée de l'accusé. Elle était si changée d'ailleurs! Il y avait dans son œil fatigué de pleurer tant de découragement et d'angoisse!

Oh! le marquis avait raison de remercier et d'admirer. Cette femme qu'il avait délaissée aux jours de bonheur venait de lui donner tout ce qui lui restait ici-bas. Elle avait déchiré pour lui le voile mystérieux où s'enveloppait jusqu'alors sa faiblesse; elle avait montré à tous son amour et ses larmes, bravant ainsi, bravant sans remords ni regret l'implacable vengeance d'un monde qui ne sait point pardonner une faute avouée, parce qu'il épuise son indulgence à fêter le vice hypocrite. Elle avait, dans le zèle hardi de son dévouement, lassé la patience des juges; elle s'était jetée aux pieds des ministres; elle avait pleuré, humiliant chaque jour sa superbe de grande dame; elle avait prié à genoux devant ses rivales.

Et, partout repoussée, couverte partout de mépris impitoyables, elle s'était redressée, forte sous les dédains. Sa pauvre âme, saturée d'amertume, n'avait point fléchi dans sa tâche. Patiente devant le sarcasme, humble devant l'insulte, elle avait répondu à tous les outrages: —Pitié pour lui, pitié pour lui!

En ce moment, sans doute, sa présence en un tel lieu eût été un précieux sujet de récréation pour Tantivy et ses amis qui hennissaient, pour tuer le temps, des plaisanteries de mauvais goût, et peut-être l'excès de souffrance de la pauvre Ophelia eût fini par attirer l'attention de la foule, si une femme qu'elle ne connaissait point ne lui eût offert son aide. La comtesse en effet, à l'instant où Rio-Santo franchissait pour la dernière fois le seuil d'Old-Bailey, sentit son cœur défaillir et chancela sur ses jambes subitement engourdies.—Un bras se glissa autour de sa taille et la soutint doucement.

Ophelia se retourna, celle qui lui portait secours était une femme de grande et riche taille, vêtue de deuil comme elle et comme elle voilée.

Cette femme, soutenant toujours Ophelia, perça la foule et gagna l'une des rues adjacentes.

— Que Dieu vous récompense, milady! murmura-t-elle alors en mettant un flacon de sels sous les narines de la comtesse; j'aurais bien voulu faire ce que vous avez fait... mais je ne suis qu'une pauvre femme et vous êtes une noble lady... Que Dieu vous récompense!

—Qui êtes-vous? demanda la comtesse.

— Je me nomme Fanny Bertram, répondit la femme voilée.—Je l'ai aimé comme vous l'aimez... Vous verrez, vous aussi, qu'on ne peut point l'oublier!... Et je sais que vous avez prié pour lui, pleuré pour lui... Merci, merci madame, et soyez bénie!

Fanny Bertram toucha de ses lèvres la main de la comtesse et se perdit dans la foule.

Monsieur le marquis de Rio-Santo était devant ses juges. On supposait que cette séance terminerait les débats et amènerait le verdict du jury.

Le principal témoin, Angus Mac-Farlane, du château de Crewe, manquait au procès. Toutes les recherches pour le trouver avaient été vaines : on ne savait ce qu'il était devenu.

Frank et Mac-Nab étaient là pour le remplacer. — Auprès d'eux, témoin bénévole, s'asseyait Sa Grâce, le prince Dimitri Tolstoï, ambassadeur de Russie, dont le témoignage avait plus d'une fois foudroyé Rio-Santo durant le cours des débats.

On conviendra que le Tartare, par sa nation, par son caractère et par le pitoyable rôle qu'il avait joué naguère vis-à-vis du marquis, avait parfaitement le droit de se montrer lâche, perfide et sans pitié.

Il était de ces hommes, nombreux en tous pays, et fort honorés d'ailleurs, qui lèchent les pantoufles du vainqueur et mettent le talon de leur botte sur le front du vaincu.

Au dehors, la foule s'était décimée, mais il restait encore sur le pavé une cohue honnête et capable d'étouffer çà et là une femme, un enfant, un vieillard.

La plupart des gens qui avaient quitté le pavé n'étaient pas d'ailleurs très loin et attendaient, dans quelque public-house environnant l'issue du procès et la sortie du condamné,—car la condamnation ne soulevait pas l'ombre d'un doute.

La Famille entière était en émoi. Aucun de ses membres, à l'exception du marquis, n'avait été mis en cause, parce que la déposition de Mac-Farlane, faite au bureau de police de Westminster, ne mentionnait que le marquis, tout en promettant des révélations ultérieures et une liste des principaux lords de la Nuit. — A dater de cette soirée même on avait perdu la trace du laird, qu'on supposait avoir été assassiné par la Famille.

Mais le marquis tout seul suffisait bien à occuper l'attention générale. Les hommes de la Famille savaient désormais qu'il était ce chef mystérieux, dirigeant dans l'ombre leurs mouvemens et régnant sur eux en monarque absolu. Chacun avait tâché de le voir, chacun l'avait vu, et l'aspect vraiment royal de cet homme étrange avait fait sur tous une profonde impression.

Pendant que le procès suit son cours, nous retrouvons les personnages subalternes de notre drame assemblés dans le spirit-shop de Jack Gibbet, Fleet-Lane, à quelques pas d'Old-Bailey.

Nous avons trop souvent décrit dans ce récit la distribution intérieure des public-houses de bas étage, pour avoir besoin de dresser la carte du spirit-shop de Fleet-Lane. C'était un bouge dans le genre de *la Pipe et le Pot;* seulement il y avait un parloir réservé pour les clercs de sollicitors et les bas-officiers de la justice, qui étaient les gentlemen de l'endroit.

A une table de ce parloir réservé, tout près de la porte du parloir commun, le capitaine Paddy O'Chrane prenait ses douze sous de gin mélangé d'eau froide, sans sucre, avec une idée de citron. Il était seul. — Non loin de lui, Snail, Madge, Loo et Mich dont la figure en triste état gardait les marques du terrible poing de Turnbull, occupaient la première case du parloir commun. A la table suivante, Bob Lantern et Tempérance partageaient maritalement une cruche de porter. — Enfin, dans un coin éloigné, Donnor d'Ardagh prenait son repas du matin. Il était enfoncé dans l'angle de sa case et nul n'avait remarqué sa présence.

On avait parlé d'abord du procès, puis, ce sujet épuisé, on en était revenu au grand événement du pillage manqué de la Banque et aux incidens qui en étaient résultés.

— C'eût été un *fun* fameux! dit Snail; — moi et ma sœur Loo nous nous étions postés au coin de Poultry... Mais voyez donc comme Loo souffle, la pauvre fille!... Mich, donnez à boire à votre femme, mon beau-frère!

Mich versa un verre de gin que Loo voulut avaler, mais la pauvre enfant ne put le porter jusqu'à ses lèvres. Le verre s'échappa de sa main tremblante et se brisa sur le carreau

— Signe de mort, dit Mitchell.

— Bah! s'écria Snail; — versez un autre verre, Mich : c'est moi qui paie...

Loo s'était levée, haletante et les deux mains sur sa poitrine qui la brûlait. Elle se coucha tout de son long sur un banc.

— Voyez, Tempérance, dit paternellement Bob Lantern à sa femme; — voyez où conduit l'abus des liqueurs fortes, mon trésor.

— Oh! mon joli Bob, répondit Tempérance en caressant l'affreux menton du mendiant; je n'ai pas bu ce matin la valeur d'une pauvre pinte de gin!...

— Et après tout, reprit Snail, il se pourrait bien que ce fût signe de mort; car Son Honneur est dans une mauvaise passe... Mais pour en revenir à moi et à ma sœur Loo, quand les soldats arrivèrent .. Écoutez cela, ma femme Madge et vous verrez si votre mari est un homme, que l'enfer me brûle!.. Quand les soldats arrivèrent, il y eut des sots qui voulurent les attaquer... Les soldats chargèrent et nous ramenèrent bon train jusqu'au purgatoire de White-Chapel, qui était vide, puisque tous les oiseaux avaient pris leur volée... Joé, qui était de garde, fit jouer le ressort de l'entrée donnant sur le *lane;* le mur du rez-de-chaussée s'ouvrit comme vous avez pu voir et moi aussi, — et ma sœur Loo de même, — des murailles enchantées s'ouvrir au théâtre d'Adelphi... Nous nous jetâmes dans la salle basse; les soldats nous suivirent... Ah! ah! vous allez voir!... Nous autres qui savions le chemin, nous courûmes à gauche, mais les pauvres diables de soldats s'arrêtèrent dès que la porte se fut refermée derrière eux... Ils s'arrêtèrent et ne dirent mot.

Le lecteur doit se reporter, pour comprendre le récit des prouesses de Snail, à la description de l'entrée secrète du *Purgatoire*, que nous avons faite lorsque lady Jane B... vint dans ce repaire, conduite par la contessa Cantacouzène, pour racheter le diamant de la couronne dérobé à Covent-Garden.

Snail poursuivit :

— Fumez ma pipe, ma jolie Madge; vous me la rendrez quand j'aurai fini... Il faisait noir, pardieu! comme dans un four... Je me mis à marcher tout doucement pour arriver jusqu'au trou de précaution qui est entre la rue et la porte de la salle... Une fois au bord du trou, je dis : Allons, camarades, allons!... Te souviens-tu de cela, ma sœur Loo?

Loo ouvrit ses yeux éteints et les referma aussitôt sans répondre.

— Loo est malade, reprit Snail; — ce ne sera rien, si on lui donne à boire... Les soldats m'entendirent et s'élancèrent... Ah! ah! le trou est profond!... Ceux-là ne diront pas où est situé le Purgatoire!

— Je veux être bouilli, dit le capitaine, bouilli dans la chaudière de Satan, — que diable! — si cet enfant-là n'est pas le plus fin de nous tous.

— Ecoutez, ma femme Madge! s'écria Snail, — écoutez ce qu'on dit de votre homme, un million de blasphèmes!

— Ça dut mécontenter durement les soldats, fit observer Bob, — de mourir comme ça au fond d'un trou... Combien étaient-ils?

— Une douzaine, ami Bob.

— A supposer que chacun eût seulement trois shellings dans sa poche. . et un soldat du roi peut bien avoir trois shellings... cela fait près de deux guinées de perdues!

Bob soupira ce calcul en *a parte*.

— Oh! oh! je souffre, mon Dieu! râla en ce moment la petite Loo. — Ma sainte mère, priez pour moi!

Donnor d'Ardagh, qui était seul dans sa case, tressaillit douloureusement au son de la voix de sa fille et se rapprocha involontairement. Snail, de son côté, s'était levé, tenant en main un plein verre de gin.

— Ouvre la bouche, ma sœur Loo, dit-il.

La petite fille obéit, et Snail lui fit boire le gin jusqu'à la dernière goutte.

Loo roula un instant ses yeux enflés subitement et se dressa sur ses pieds comme si elle eût reçu un choc galvanique.

— A boire encore ! à boire ! cria-t-elle de sa voix enrouée.

Et l'ivresse lui montant au cerveau avec violence, elle se prit à valser en chantant comme toujours son monotone refrain. — C'était pitié ! La malheureuse enfant perdait le souffle à cet effort insensé. — Donnor d'Ardagh, debout et appuyé contre la boiserie de sa case, la regardait les larmes aux yeux.

— Bonjour, dad, dit Snail, qui l'aperçut de loin ; — Madge, saluez le père de votre homme !

Le capitaine Paddy mit sa tête et son long col hors du parloir réservé.

— Quelqu'un parmi vous, demanda-t-il, abjecte espèce, mes bons garçons, peut-il me dire s'il est vrai que Mr et mistress Gruff aient disparu de l'hôtel du *Roi George?*

— Moi, capitaine, moi, Satan et ses cornes ! répondit Snail ; je puis vous dire cela et bien d'autres choses, pardieu !... Ecoutez, vous autres ; il y a une histoire... C'était encore la fameuse nuit. En sortant du Purgatoire où j'avais mis les soldats dans le trou, je me dis : Snail, un gentleman comme vous doit avoir été spécialement signalé à la police... C'était mon avis, que diable !... Je laissai ma sœur Loo s'en aller toute seule à la maison, et je pris le bord de l'eau pour me rendre en toute sûreté à l'hôtel du *Roi George*, où je voulais me cacher... Voilà qu'en arrivant au pont de Black-Friars... c'est drôle, vous allez voir... j'aperçois un grand diable de fou qui regardait l'eau par-dessus le parapet en chantant une vieille chanson écossaise. Je m'approchai... Il m'entendit et s'élança sur moi comme un furieux.

— Regarde, me dit-il, regarde... les vois-tu?... Voilà Gruff et sa femme... voilà Clary... Clary et Anna !... Voilà, oui, oui, le voilà ! voilà mon frère Fergus !

Il me montrait la Tamise, où il n'y avait rien du tout... N'est-ce pas que c'est drôle ?

— Après, bandit en herbe, après ? dit le capitaine.

— Après?... ma foi, si je n'eusse pas été un homme, il m'aurait fait peur ! reprit Snail ; — mais, Dieu merci, je ne connais pas beaucoup de gentlemen qui soient aussi braves que moi... après?... Du diable ! s'il ne se mit pas à pleurer comme une fontaine.

— Morts... ils sont tous morts ! disait-il ! — je les ai tous tués !

Et au moment où j'y pensais le moins, il me lâcha et s'élança par-dessus le bord dans la Tamise. — Moi, je sais nager, mais il faisait froid, et d'ailleurs ce n'était qu'un fou. — Je regardai. Je le vis sortir de l'ombre du pont et flotter comme s'il n'eût pu s'enfoncer sous l'eau, car il ne nageait pas... Au bout de quelques secondes, sa voix s'éleva de nouveau et vint jusqu'à moi... il chantait... attendez ! quelque chose de drôle :

Le laird de Killarwan
Avait deux filles.
Jamais n'en vit amant
D'aussi gentilles
Dans Glen-Girvan...

Et d'autres couplets dont je ne me souviens plus... Il chanta longtemps... puis sa voix s'éteignit et je ne vis plus rien sur l'eau.

— Mais Gruff? petit-fils de Satan !

— Patience, capitaine, tonnerre du ciel !... Quand le fou fut noyé, je poursuivis ma route vers l'hôtel du *Roi George*. La porte était ouverte... Personne dans la salle basse... En haut... ma foi ! le fou disait peut-être vrai : il se peut qu'il vît dans la Tamise les corps de Gruff et de sa femme, car en haut, il y avait du sang, et voilà tout.

— Il se perd comme cela dans l'eau, murmura Bob, pour plus de cent livres de *sujets* chaque année !

— De sorte que, cornes de Belzébuth ! dit le capitaine, Gruff et sa femme sont morts... C'étaient de braves compagnons, bien qu'on puisse affirmer que l'univers entier ne renfermait point de scélérats plus pervers...

On entendit à cet instant le bruit de la chute d'un corps sur le carreau du public-house. — Chacun se retourna vers Loo qu'on avait oubliée.

Elle était étendue, baignée de sueur, sur le sol.

— Je brûle !... je brûle ! murmurait-elle ; — ôtez-moi... oh ! par pitié ! ôtez-moi le feu que j'ai là-dedans !

Elle pressait à deux mains sa maigre poitrine.

Donnor d'Ardagh s'était élancé vers elle. Il se mit à genoux.

— Ce ne sera rien, dad, dit Snail.

— Le daddy ! prononça faiblement Loo — Dieu est bon de m'avoir donné la vue de mon père à cette heure... Oh ! daddy ! je vous en prie... éteignez ce feu, ce feu que j'ai là-dedans !

— Buvez, ma sœur Loo, reprit l'intrépide Snail, ce ne sera rien.

La petite fille secoua la tête et repoussa le verre de gin, à l'inexprimable étonnement de Tempérance, qui fit un geste involontaire pour s'en emparer.

— Daddy, murmura Loo, — cela me fait grand bien de vous voir... Que faut-il dire à ma mère de votre part?... Je vais vers ma bonne mère... Oh ! le feu s'est éteint... je ne souffre plus.

Elle ferma les yeux. — Ses traits hâves et flétris eurent un doux sourire d'enfant qui s'endort.

— Voilà qui est passé ! dit Snail.

Donnor, toujours à genoux, se pencha sur le front de Loo immobile et y mit un baiser en pleurant. — Puis il joignit les mains comme pour prier. — Puis encore il étendit sur Loo sa houpelande de toile.

— Pourquoi tout cela, daddy ? demanda Snail.

— Parce qu'elle est morte, enfant, répondit Donnor.

En même temps, il souleva dans ses bras le pauvre petit corps de Loo et sortit à pas précipités.

Il y eut dans le public-house un moment de silence lugubre.

— Voyez, Tempérance, murmura Bob, — voilà une terrible leçon !

— Oh ! oui, mon gentil garçon, répondit la grande femme, — et voyez, c'est comme cela que je mourrai, si vous ne me donnez pas six pences pour acheter du gin !

— Ma femme Madge, dit Snail en tâchant de ne point pleurer, — je suis un gentleman et ne voudrais pas me comporter comme un enfant... Mais je pense qu'il est permis de regretter sa sœur... Ma pauvre Loo ! ma pauvre Loo ! Je ne pleure pas, Madge !

Snail se tourna brusquement vers la muraille, parce qu'une larme mouillait sa paupière et qu'il avait honte.

Le silence qui régnait dans le public-house n'avait pas encore pris fin, lorsqu'on entendit au dehors un long et bruyant bourdonnement.

Tous les membres de la Famille se levèrent d'un mouvement commun et se dirigèrent vers la porte.

— C'est le verdict ! disait-on, c'est le verdict !

— C'est le verdict ! répéta Tom Turnbull, qui entrait en ce moment et repoussa la porte d'un coup de pied qui faillit la mettre en pièces

— Et quel est ce verdict, Tom, mon camarade? demanda Paddy O'Chrane, oubliant de blasphémer dans son empressement.

Les autres gens de la Famille, au lieu de sortir, entourèrent aussitôt Tom Turnbull.

Celui-ci se jeta sur un banc et demeura un instant silencieux. Son rude et grossier visage exprimait une émotion profonde combattue par les habitudes d'un caractère insouciant et cynique.

— Je ne le connais que d'hier, dit-il enfin avec brusquerie ; mais si, en donnant ma peau, j'espérais le sauver, je la donnerais.

— Il est condamné?... balbutia le capitaine, ému, lui aussi, pour la première fois depuis bien des années.

— A mort ! répondit Turnbull.

CHAPITRE XXXI.

LE CASSE-COU.

Fergus O'Breane, sujet anglais, se disant don José Maria Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo, grand de Portugal, etc., avait été déclaré coupable sur la question de l'assassinat de monsieur James Mac-Nab, esq., avocat près les cours de justice de Glasgow, — coupable aussi sur la question d'association illicite et de complicité dans une tentative de pillage de la Banque.

Quant à la question de haute trahison, le solliciteur de la couronne l'avait préalablement écartée par ordre supérieur.

Les Etats n'aiment point à constater qu'il soit possible de conspirer contre eux.

Fergus O'Breane avait déclaré accepter l'arrêt prononcé d'après la sentence du jury, — déclarant en outre avoir commis les actes qui motivaient ce verdict et ne se point repentir de les avoir commis.

On avait fixé un bref délai pour son exécution publique, par la corde, devant Newgate, et Londres tout entier se promettait d'assister à cette pendaison fashionable.

Mais Fergus O'Breane, à part ses autres dires qui furent jugés hardis, téméraires et subversifs par tout ce qui portait perruque dans les Trois-Royaumes, avait déclaré à haute et intelligible voix, dans l'enceinte même d'Old-Bailey, devant les juges, aldermen, greffiers, avocats, etc., etc., stupéfaits de tant d'audace, — qu'il ne serait jamais pendu.

Ceci, du reste, fut regardé comme une pure rodomontade, et les nobles salons du West-End se préparèrent sérieusement à donner une dernière marque de sympathie au LION, au roi de la mode, à l'astre éblouissant de tant de belles nuits de fêtes, en venant en masse, gantés de frais, fardés, parés, — au sortir du bal peut-être, — le voir pendre haut et court.

Il était environ dix heures du soir. C'était le surlendemain de la condamnation de monsieur le marquis de Rio-Santo. Anna et Clary Mac-Farlane étaient couchées toutes les deux et toutes les deux immobiles. Mais, tandis qu'Anna dormait déjà profondément, on eût pu voir l'œil de Clary grand ouvert et brillant d'un éclat fiévreux, se fixer avec inquiétude sur le lit de sa sœur, comme pour constater son sommeil.

Après le premier moment de joie, causée par le retour inespéré des deux sœurs, tout était redevenu bien triste dans la maison de mistress Mac-Nab; on n'avait point tardé à s'apercevoir qu'Anna et Clary, quoique différemment affectées, étaient blessées toutes les deux. Anna, enfant douce et naïve naguère, avait maintenant un secret; mistress Mac-Nab surprenait souvent à ses jolis yeux, autrefois si bien habitués au sourire, des traces de larmes. — Quant à Clary, son esprit et son cœur semblaient frappés du même coup funeste. Elle souffrait, la pauvre fille, un mal silencieux, inconnu, et ses facultés mentales ne voulaient point se rasseoir. Stephen l'entourait de soins; Anna tâchait de sourire pour égayer cette longue et morne tristesse. C'était en vain. Le choc avait été trop violent. C'étaient des semaines et des mois de bonheur qu'il eût fallu pour remède à cette maladie de l'âme et du corps.

Et Clary ne pouvait pas être heureuse, puisqu'elle aimait ardemment et sans mesure un absent, un inconnu, un homme qu'elle ne devait peut-être plus revoir.

Le jour, elle passait de longues heures assise derrière le rideau de sa croisée, regardant sans relâche les fenêtres de la maison carrée, guettant un mouvement des draperies, un signe qui lui annonçât la présence d'Edward.

Mais elle n'apercevait rien. — Et, quand Stephen ou mistress Mac-Nab venait la chercher pour l'enlever aux tristes rêveries de sa solitude, elle les suivait, obéissante, silencieuse, morne...

Elle quittait sa croisée comme on quitte un ami doux à sentir près de soi, qui sait engourdir votre peine sinon vous consoler. Elle la quittait pour y revenir bien vite et pour guetter encore.

Une fois, mistress Mac-Nab monta l'escalier plus vite que d'habitude et lui dit avec cette gaîté que savent prendre les mères auprès de leurs enfans qui souffrent :

— Venez, Clary, venez, mon enfant, je veux vous montrer le portrait du fameux marquis de Rio-Santo.

Mistress Mac-Nab ne savait rien des soupçons conçus par Stephen contre le marquis, relativement à l'enlèvement des jeunes filles. Elle avait acheté à sa porte une de ces lithographies plus ou moins ressemblantes, qui se vendent dans Londres à cent mille exemplaires pendant et après chaque procès célèbre. Elle s'était dit : Cela distraira Clary.

Clary la suivit aussitôt comme d'habitude et descendit au parloir où Anna, debout devant la lithographie déployée, admirait déjà ces nobles traits, dont le maladroit crayon d'un artiste infime n'avait pu détruire entièrement la magnifique harmonie.

Du premier coup d'œil, Clary reconnut Edward. Son cœur se gonfla de joie, mais elle renferma en elle-même son émotion et ne changea point de visage.

— Voyez, Clary, dit mistress Mac-Nab ; — ce gentleman a voulu tuer le roi, les ministres et tous les membres du Parlement... Le révérend Josuah Butler qui sait toutes ces choses me l'a encore dit hier... N'a-t-il pas l'air d'un grand scélérat, mon enfant ?

Clary ne répondit pas.

— Il est bien beau ! murmura sa sœur ; — je ne croyais pas qu'il pût y avoir d'homme aussi beau que cela !

Clary se prit à sourire et lui serra doucement la main. — Puis, tout-à-coup elle eut un frisson et prononça tout bas :

— Ne met-on point à mort ceux qui veulent tuer le roi ?

— Oui, oui, ma pauvre fille, répondit mistress Mac-Nab ; — sans doute, on les met à mort... C'est aujourd'hui même qu'on va juger ce brigand...

— Où juge-t-on ? demanda Clary.

Il y avait bien longtemps que Clary n'avait prononcé tant de paroles.

Anna et mistress Mac-Nab échangèrent un regard d'espoir.

— On juge dans Old-Bailey, chère fille, répondit cette dernière.

Clary passa un doigt sur son front.

— Je sais où est Old-Bailey, dit-elle après un silence ; — et, quand on a jugé, où met-on ceux qui vont mourir ?

— A la prison de Newgate, mon amour.

— Je sais où est Newgate, dit encore Clary ; — madame, ajouta-t-elle, en s'adressant à sa tante qu'elle nommait sa mère autrefois, — voulez-vous me donner ce portrait ?

— Ce portrait et tout ce que vous voudrez, chère enfant.

Clary saisit aussitôt la lithographie et remonta précipitamment l'escalier de sa chambre.

Ce jour et le lendemain, elle parut moins triste et on la vit plus d'une fois sourire.

— Nous la sauverons ! disait mistress Mac-Nab.

— Dieu vous entende, ma mère ! répondait Anna

Le soir dont nous parlons, c'est-à-dire le surlendemain de la condamnation du marquis, Clary avait passé la plus grande partie du jour à sa fenêtre, profitant de tout instant où la tendresse de sa sœur n'épiait point ses mouvemens pour contempler le portrait du marquis.

Lorsqu'elle le regardait, il y avait en elle comme un flux de vie. Ses beaux yeux retrouvaient ce feu voilé, cette ardeur pudique où, pour la première fois, Stephen vit se refléter, à l'église du Temple, le mystérieux amour qui, inconnu de tous et soigneusement enfoui dans le cœur de la vierge, fut pourtant l'une des causes les plus efficaces des événemens de ce récit. Sa taille se redressait dans toute sa richesse d'au-

trefois. Elle redevenait la gracieuse et vivante jeune fille, toute pleine de sève et de chaleur, que nous avons vue, distraite, hélas ! déjà par la pensée d'Edward, chanter des psaumes et prier Dieu dans le chœur de Temple-Church.

La brune venue, Clary devint pensive et devança de beaucoup l'heure habituelle de se mettre au lit. Elle pria sa sœur de faire comme elle, et Anna, toujours disposée à suivre les moindres volontés de la malade, se coucha vers neuf heures.

A dix heures, elle dormait.

Clary retenait son souffle et gardait de son côté une immobilité complète. Mais elle ne dormait pas, et ses yeux grands ouverts, comme nous l'avons vu , épiaient le sommeil d'Anna.

Au bout de quelques minutes, elle souleva ses couvertures par un mouvement presque insensible et sortit doucement du lit.— Elle était tout habillée.

Anna ne s'éveilla point. Clary prit à la main ses bottines afin de marcher sans bruit, ouvrit la porte et descendit l'escalier.

Elle oublia d'embrasser sa sœur.—Il y avait sur son cœur comme sur son esprit un voile épais et lourd, au travers duquel son amour seul pouvait pénétrer.

Lorsqu'elle arriva au rez-de-chaussée, la vieille Betty veillait encore et vaquait à quelques travaux d'office. Clary se glissa dans le parloir et s'y cacha.

Elle attendit patiemment que Betty fût couchée ; puis, lorsqu'elle jugea que la vieille servante devait être endormie, elle prit la clef de la porte extérieure qu'elle ouvrit, et se trouva seule, à onze heures et demie de la nuit, sur le trottoir désert de Cornhill.

—Je sais bien où est Newgate ! murmura-t-elle ; —je le savais autrefois.

Elle essaya de s'orienter et demeura un instant indécise au seuil même de la maison de sa tante. Puis, soudainement entraînée par quelque incertaine lueur qui traversa son intelligence troublée, elle prit sa course et disparut à l'angle de Poultry.

A cette même heure, l'honnête, minutieux et incorruptible porte-clefs, Noll-Brye, venait de visiter en personne le cachot où le marquis de Rio-Santo attendait, couché sur la paille, l'exécution de sa sentence. Il va sans dire qu'on prenait à l'égard du noble prisonnier des précautions d'autant plus multipliées qu'il avait manifesté en plein prétoire l'intention d'éviter l'échafaud. Or, l'échafaud ne s'évite, lorsqu'on a passé le seuil de ce lugubre cabanon nommé « la chambre de l'attente, » que par le suicide ou l'évasion.

L'autorité, qui craignait également l'un et l'autre, avait placé dans le cabanon même où Rio-Santo était aux fers, un homme sûr et vigoureux, présenté par le propre intendant du métropolitan-police, S. Boyne, esq.

C'est ici ou jamais le cas de dire que trop de précaution nuit.

L'homme sûr et vigoureux, cautionné par S. Boyne, esq., était l'Ecossais Randal Graham, choisi par la Famille pour conduire au dedans de Newgate une tentative d'évasion que les lords de la Nuit, S. Boyne en tête, favoriseraient au dehors.

Mais ceux qui connaissent Newgate savent qu'une évasion de la *chambre d'attente* présente d'énormes difficultés.

—Etes-vous prêt, milord? dit Randal lorsque le pas lourd du vieux Noll Brye eut cessé de se faire entendre au dehors.

— Je suis prêt, répondit Rio Santo qui se souleva sur son lit de paille.

Randal s'approcha de la fenêtre donnant sur la rue de Newgate et lança à travers les massifs barreaux de fer une demi-couronne qui rendit un son argentin en tombant sur le pavé.

Aussitôt, de l'angle de Giltspur-Street, un miaulement aigu se fit entendre.

—Ils sont là, dit Graham. Allons, O'Breane, voici le moment de nous séparer... Ecoutez ..Il est certain que je n'eusse pas fait pour mon père ce que je vais faire pour vous... Si vous ne me revoyez plus, il faudra penser quelquefois au pauvre Randal, O'Breane.

—J'y penserai comme à un ami cher et dévoué, répondit le marquis avec émotion ; — mais pourquoi parler ainsi, Graham? Nous nous reverrons certainement.

Randal secoua la tête.

—Je connais le *casse-cou*, dit-il ;— autant vaudrait se jeter du haut de la tour de Saint-Dunstan sur le pavé... Mais vous avez raison, Fergus, reprit l'Ecossais en affectant une gaîté subite ; — on en revient, après tout, puisque Jack Shepar en est bien revenu.

—Je n'ai jamais vu ce casse-cou, comme vous l'appelez, murmura Rio-Santo ; — y a-t-il donc vraiment danger de mort?

—Oui et non, O'Breane, oui et non.. Si on avait des ailes, on pourrait s'en tirer comme il faut... C'est un escalier de soixante marches, taillé à pic et au bas duquel s'élève le mur de pierre d'une maison... S'il fallait s'y risquer en plein jour, le cœur manquerait, mais il fait nuit... Allons, Fergus ! à la besogne.

—Mais, dit encore celui-ci,—qui vous force à prendre ce périlleux chemin ?

—Ma foi, milord, répliqua l'Ecossais, vous devez penser que ce n'est pas par choix que je le prends... Les shérifs, voyez-vous, tiennent à Votre Seigneurie comme à la prunelle de leurs yeux. Ils ont établi des postes à toutes les issues. Il y en a dans Ludgate-Hill, dans Fleet-Lane et au bout de Cheapside... Un seul point nous reste ouvert, c'est Skinner-Street et la cour de l'Arbre-Vert, qui sont gardés par des policemen du choix de monsieur Boyne. Or, une fois dans Green-Arbour-Court, il faut en sortir.

Rio-Santo mit son front entre ses mains et réfléchit durant quelques secondes.—Au bout de ce temps, il se leva, laissant sur la paille ses fers minés d'avance, et serra la main de Randal.

—Merci, dit-il. Pour moi, je n'accepterais pas votre dévouement,—mais j'ai entamé le combat, et ma défaite creuserait davantage l'abîme où souffrent mes frères...

—A la besogne ! répéta Randal ;—je vous dirai, moi, que je me moque de vos Irlandais comme du shah de Perse, et que si je donne mon sang pour quelqu'un, c'est pour vous tout seul, O'Breane !

Il déboutonna rapidement son habit et détacha une corde de soie roulée autour de ses reins. Cela fait, il arracha sans efforts deux des barreaux de la fenêtre qu'il avait limés lui-même dans la soirée. — L'un de ces barreaux, passé en travers de ceux qui restaient, servit à fixer solidement la corde.

Randal prit ces diverses mesures avec sang-froid et précision, de même qu'il avait parlé de Green-Arbour et du casse-cou sans emphase, de même encore qu'il avait énoncé son intention de mourir pour Rio-Santo d'un ton simple, dépourvu d'enthousiasme et d'exaltation.

Et pourtant, à moins qu'on ne remonte au gouffre de Curtius ou au saut de Leucate, jamais chance de mort plus certaine n'avait été bravée par un homme avec connaissance de cause et préméditation. Le casse-cou de Green-Arbour-Court présente une rampe effrayante à mesurer de l'œil ; on ne le descend qu'avec lenteur et en prenant des précautions qui n'empêchent pas les accidens de s'y multiplier tous les jours.

Randal prétendait descendre cet escalier à cheval par une nuit sombre.

Comme il l'avait dit, au bas de l'escalier se dressait et se dresse encore un mur de pierres qui semble placé là pour ôter jusqu'à la plus mince possibilité de tenter avec succès l'entreprise méditée par Randal.

Son but était de frayer un passage au marquis de Rio-Santo, d'éloigner les différens postes qui veillaient aux alentours de Newgate en les attirant sur sa propre trace. Or, pour agir efficacement en ce sens, il fallait conduire la chasse

le plus loin possible, et la cour de Green-Arbour est tout près de la prison.

Randal espérait peut-être *en revenir*, pour employer son style, mais nous devons dire qu'il ne se faisait point illusion et que la perte du temps employé par les policemen à reconnaître son cadavre, — au cas où il resterait mort au pied du casse-cou, — entrait positivement en ligne de compte dans son calcul, touchant les probabilités de l'évasion du marquis.

On peut trouver des dévouemens plus chaleureux et plus bavards que le sien, mais point de plus entier, point de plus réfléchi.

Quand la corde de soie fut solidement fixée, Randal se tourna vers le marquis et lui tendit la main.

— Au revoir, dit-il. Profitez du moment et souvenez-vous de moi.

Il se glissa lestement entre les barreaux et fut à terre en un clin d'œil.

La sentinelle de la porte de la Dette entendit le bruit de sa chute et cria : Qui vive?

Au lieu de répondre, Randal prit sa course vers Giltspur-Street. A l'angle de cette rue, un cheval était préparé.—Randal sauta en selle.

— Alerte! cria la sentinelle : — Le condamné s'évade!

L'effet de ce cri fut magique. Les pierres des maisons voisines semblèrent se transformer instantanément en hommes de police. Randal tourna par Skinner-Street, ne poussant son cheval qu'autant qu'il le fallait pour n'être pas atteint, et se gardant bien de le mettre au galop. Le policeman qui faisait sentinelle à l'entrée de Green-Arbour-Court joua une scène que nous connaissons déjà, pour l'avoir vu représenter dans l'entrepont du *Cumberland*, lors de l'évasion des *convicts*, en rade de Weymouth, par Paddy O'Chrane et ses compagnons. Le policeman, à l'approche de Randal, se laissa choir sur le pavé, en criant miséricorde, comme s'il eût reçu un choc violent.

Randal passa, poursuivi de près par tous les surveillans échelonnés autour de Newgate. Arrivé au milieu de la cour, il frappa de ses deux talons le ventre de son cheval. On le vit, à la lueur de l'unique lanterne suspendue au bout de l'obscur passage, partir comme un trait et disparaître au haut du casse-cou.

Les policemen s'arrêtèrent. — Ils entendirent le sabot du cheval heurter les premières marches de l'escalier.—Puis ce fut un bruit sourd, le roulement d'un corps lancé avec violence sur une rampe âpre.— Puis enfin ce fut un son étouffé, pesant, suivi d'un mortel silence.

Il courut un frisson d'horreur parmi les hommes de police.

Après un moment d'hésitation, ils détachèrent la lanterne de la cour et commencèrent à descendre l'escalier avec précaution. Dès les premières marches ils rencontrèrent des traces de sang. Au bas du casse-cou, dans la ruelle étroite et sans nom qui redescend dans la street, ils trouvèrent un sanglant et informe pêle-mêle. Le cheval avait été littéralement broyé.

Mais il n'y avait là que les débris du cheval. Les hommes de police eurent beau chercher, ils ne découvrirent rien qui ressemblât à un cadavre humain. Rien, pas même un lambeau de vêtement.

Ils se regardèrent, désappointés, puis ils battirent les ruelles environnantes, au-dessous du casse-cou.

Ils ne songèrent point à battre Green-Arbour-Court lui-même, parce qu'il était réellement peu probable que le prisonnier eût remonté après sa chute les soixante marches du *break neck*.

Pendant cela, Newgate-Street restait complétement désert, et il n'y avait plus dans Old-Bailey que la sentinelle de la porte de la Dette.

Quand nous disons désert, nous parlons seulement par rapport aux gens de la police, car il se trouvait aux environs de la prison plusieurs personnes que la fuite de Randal n'avait point éloignées. C'étaient d'abord les hommes de la Famille, cachés dans Giltspur-Street, et le cavalier Bembo, qui tenait par la bride un excellent et vigoureux cheval de selle.

C'était ensuite une jeune femme vêtue de noir qui se tenait immobile à l'angle de Skinner-Street.

Au moment où Randal avait piqué des deux, cette jeune femme venait d'arriver par Ludgate-Hill et Old-Bailey. Elle avait examiné le visage du fugitif à la lueur des réverbères et avait murmuré :

— Ce n'est pas lui!

Puis son regard, où il y avait de l'égarement, s'était promené le long des murailles noires de la prison.

— Je savais bien que je trouverais Newgate, murmura-t-elle; mais comment arriver jusqu'à lui!... Comme ces pierres sont tristes... Et qu'il doit faire froid derrière ces grands murs!...

Clary, — c'était elle, — serra autour de sa taille en frissonnant les plis de son écharpe et ramena son voile sur son visage.

A ce même instant, monsieur le marquis de Rio-Santo, suivant le même chemin que Randal Graham, se laissait couler le long de la corde de soie et atteignait le sol sans accident. Aussitôt qu'il eut touché terre, il se glissa vers Giltspur-Street.

— A vous, signore! dit une voix sous l'enfoncement d'une porte.

Bembo détacha en toute hâte la bride du cheval et la tendit à Rio-Santo.

— Qui vive? cria la sentinelle d'Old-Bailey.

— En selle, milord ; en selle, dit Bembo.

Rio-Santo lui ouvrit ses bras et le jeune Italien s'y jeta tout attendri.

— Qui vive? dit encore la sentinelle.

Rio-Santo enfourcha son cheval et tourna, au pas, l'angle de Giltspur-Street.

Clary leva son voile et le reconnut.

Sans dire une parole, elle s'élança vers lui et s'attacha aux plis de son manteau. — L'angle de la rue interceptait la lumière du gaz. Le marquis abaissa son regard sur cette femme vêtue de noir et crut reconnaître la comtesse.

— Est-ce vous, Ophelia? murmura-t-il.

— C'est moi, répondit faiblement Clary.

— Vous voulez me dire adieu?...

— Je veux aller où vous allez... Je veux vous suivre toujours.. toujours.

Rio-Santo se pencha, puis se releva, entourant de son bras la taille flexible de la pauvre Clary...

Puis, au moment où la sentinelle criait son dernier qui vive, le marquis enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, qui bondit sous son double fardeau et partit comme un trait

---

CHAPITRE XXXII.

LA VOIX DES RÊVES.

Le cheval du marquis de Rio-Santo allait comme le vent. Le voyage se faisait en silence ; mais Clary, forcée de se serrer contre Edward, était heureuse.

C'était son rêve, son beau rêve qu'elle avait fait durant sa captivité chez le docteur Moore.

Elle respirait avec délices l'air froid de la nuit qui venait frapper son front brûlant. Elle regardait fuir de chaque côté comme de féeriques chimères les masses sombres des maisons et les brillantes lignes dessinées par le gaz.

Où allait-elle? — Ah! ceci importait peu. — Dût Edward la conduire où le fantôme de Bürger conduit la pauvre Lénore, Clary n'eût point cessé de sourire.

On perdit bientôt de vue les maisons de Londres. — Au premier village de la route d'Ecosse, le marquis descendit de cheval. Une chaise de poste était préparée par les soins de Bembo. Le marquis y monta avec Clary.

Ce fut un étrange voyage. Monsieur le marquis de Rio-Santo n'avait pas tardé à s'apercevoir de sa méprise et aussi de l'état où se trouvait sa belle compagne. Quelques mots de Clary le mirent sur la voie, et il apprit en même temps son nom et sa qualité de sœur d'Anna, la charmante quêteuse de Temple-Church. Le marquis avait éprouvé pour la plus jeune des filles du laird, sans la connaître, un de ces fougueux et passagers amours qui avaient chez lui la durée d'un caprice et la force d'une passion; mais dès qu'il sut la naissance d'Anna, sa tendresse devint autre et se partagea également entre les deux sœurs.

Il avait pardonné à Angus dont il connaissait le faible esprit. Les filles d'Angus étaient les siennes.

Durant toute la route, il traita miss Mac-Farlane comme un père eût traité un enfant chéri. Mais, par l'effet involontaire de l'impression vive et profonde produit sur lui naguère par la vue d'Anna, le marquis, dans l'entretien décousu et bizarre qu'il eut avec Clary, prononça plusieurs fois le nom de sa jeune sœur. Chaque fois, ce nom tombait comme un fardeau sur le cœur de Clary. — Elle était alors jalouse comme dans son rêve, et le complet bonheur qu'elle ressentait de la présence d'Edward se changeait en amère angoisse.

Rio-Santo se rendait à Sainte-Marie de Crewe, où devaient le rejoindre Waterfield, Smith, Falkstone, Bembo et Randal, — si Randal était encore de ce monde. Malgré le tendre intérêt que lui inspirait Clary Mac-Farlane, cette créature si belle et si malheureuse, dont la folie était de l'aimer, Rio-Santo donnait bien souvent son esprit, comme on le pense, aux graves intérêts qu'il avait en main. Infatigable et non vaincu pour n'avoir pu vaincre lui-même, il combinait de nouveaux plans de bataille et recommençait sur nouveaux frais cette longue et implacable guerre qu'il avait déclarée à l'Angleterre.

En somme, son plan subsistait. L'échec qu'il venait d'éprouver retardait ses coups et ne les parait point.

Il avait toujours par devers lui, à part même sa volonté ferme et son génie, des ressources accumulées pendant quinze ans.

Le fait seul d'avoir recouvré sa liberté, le replaçait redoutable et robuste comme devant, en face de son ennemi, étonné encore de son audacieuse attaque.

Cependant il ne se dissimulait point que, dans semblable guerre, n'avoir pu vaincre du premier coup est une condition fatale dont il faut éluder les résultats. Il ne comptait pas frapper une seconde fois tout de suite un adversaire puissant et sur ses gardes.

Savoir attendre est le propre des hommes forts, et Rio-Santo avait attendu vingt ans déjà.

Et pendant ces vingt ans, il avait calculé son assaut de telle sorte que, sans la trahison de son meilleur ami, nul ne peut dire quelle portion des institutions anglaises, quelle parcelle de l'Angleterre elle-même eût résisté à l'explosion.

Or, la mine n'était point comblée; elle demeurait chargée et le jour devait revenir où l'on pourrait y mettre le feu.

Tandis que le marquis roulait en lui ces pensées, Clary le regardait avec admiration; elle ne bougeait pas et s'enfonçait à plaisir dans son extase.

On franchit la frontière d'Ecosse. Là s'arrêtaient les relais ménagés par la Famille. Le marquis fut obligé de monter à cheval de nouveau et de prendre Clary en croupe.

Mars commençait. C'était une de ces journées où le printemps et l'hiver se disputent l'atmosphère incertaine. Le soleil avait jeté dans l'air une chaleur molle et inusitée sous laquelle les arbres avaient ouvert leurs bourgeons avant l'heure et qui avait relevé les touffes affaissées du gazon cette riche fourrure de la terre.

La nuit descendait, précédée par une brise tiède qui déroulait au ciel les ondes orageuses de grands nuages gris, épais, changeans et tourmentés par les mystérieux conflits des électricités contraires. — Clary, dont le système nerveux n'avait point encore repris son assiette, subissait énergiquement les effets de cette température anormale. Elle avait d'abord éprouvé une excitation générale, un flot de vie et de bien-être avait coulé dans ses veines, puis la réaction était venue; sa fine taille s'était affaissée sous le poids d'un malaise invincible.

En un certain moment Rio-Santo sentit les bras qui l'entouraient faiblir et se relâcher. Il se retourna sur la selle. Clary était pâle comme une statue de marbre et avait les yeux fermés.

Il restait alors à peine un demi-mille à faire pour arriver au château de Crewe. Néanmoins, le marquis crut devoir arrêter son cheval et déposer Clary sur le bord du chemin. — La terre était bien froide. Le marquis étendit son manteau sur l'herbe et déboucla la selle de son cheval dont il fit un oreiller à Clary, après avoir eu la précaution d'ôter des fontes ses pistolets qu'il jeta sur le gazon.

Clary demeura d'abord immobile.

Puis elle rouvrit les yeux et jeta autour d'elle des regards charmés.

Elle reconnaissait l'Écosse et ces lieux souvent visités lui rappelaient son enfance; — mais il lui rappelaient encore un autre souvenir... le rêve, le rêve douloureux où elle avait vu Edward entre elle et sa sœur Anna.

— Elle n'est pas là aujourd'hui, murmura-t-elle avec une joie inquiète; — dites, Edward... elle ne doit point venir, n'est-ce pas?

Rio-Santo comprenait que la pauvre fille était en proie aux premières atteintes d'une hallucination, mais il ne savait point ce dont elle voulait parler.

— Nous sommes seuls, répondit-il, — tout près de la maison de votre père, Clary.

— Mon père! répéta miss Mac-Farlane: — Oui, oui, Edward... La ferme de Leed est de l'autre côté de la montagne... C'est là que nous serons bien heureux...

Elle s'arrêta et reprit en baissant la tête:

— Si ma sœur ne vient pas, comme l'autre fois!

Elle garda le silence durant quelques secondes et appuya son front brûlant sur la main que le marquis lui tendait.

— L'autre fois! poursuivit-elle. Oh! si vous saviez combien j'ai souffert, Edward!... J'avais été heureuse tout le jour, comme aujourd'hui, heureuse de vous voir et d'entendre votre voix, heureuse de m'appuyer sur vous... Que sais-je?... Et la nuit venait comme maintenant... Ah! oui.. c'est bien cela!... Nous étions ici, je pense... Vous, à la place où vous êtes... moi, à celle où je suis... Mon Dieu! Mon Dieu! va-t-elle venir encore?

— Non, chère enfant, répondit à tout hasard Rio-Santo; — je vous promets qu'elle ne viendra pas.

— Merci... merci, murmura Clary. — Pourait-elle aimer autant que moi?...

Ce dernier mot expira dans son gosier et fut suivi d'un cri plaintif. — Tout son corps tressaillit violemment et ses yeux s'ouvrirent, démesurément distendus par une subite et inexplicable épouvante.

— Pitié!... pitié! dit-elle d'un ton bref et saccadé; — la voilà... Pitié!... Ne vous mettez pas à ses genoux comme l'autre fois... Ne me repoussez pas ainsi... Edward!... Oh! que vous êtes cruel de m'oublier et de l'aimer!...

— Clary!... ma chère Clary, disait le marquis en essayant de la calmer.

Mais la jeune fille, dominée de plus en plus par son délirant transport, haletait, s'agitait, sanglotait. — Le marquis avait peine à contenir ses convulsifs efforts.

— Vous me repoussez? reprit-elle d'une voix pleine de larmes déchirantes; — vous lui souriez... vous la serrez contre votre cœur... Ah! prenez garde!... C'est ici... C'est ici que Blanche tua Bertram de Jedburgh... pour un baiser.

Elle joignit les mains avec angoisse.

— Pour un baiser! répéta-t-elle... Ah!.. vous aussi!... vos lèvres touchent les siennes!...

Un éclair de fureur désordonnée scintilla dans son œil. Elle se rejeta soudainement en arrière et sa main rencontra par hasard le canon froid de l'un des pistolets...

Son geste fut rapide comme la pensée.

Une détonation se fit dans le silence de la campagne solitaire.

Monsieur le marquis de Rio-Santo tomba frappé par la balle en pleine poitrine.

Clary, la pauvre insensée, poussa un cri de terreur et s'en fuit.

La prophétie du laird se trouvait accomplie ; la voix des rêves avait dit vrai : c'était, suivant l'emphase du langage biblique, si fort usité chez les Écossais, *le sang de ses veines, la chair de sa chair* qui mettait à mort son frère Fergus.

L'horizon n'était pas entièrement éteint encore. — Monsieur le marquis de Rio-Santo, immobile et renversé la face tournée vers le ciel, ne poussait pas une plainte. Mais aux dernières et incertaines lueurs du crépuscule on aurait pu lire sur ses nobles traits l'expression d'une douleur amère et sans bornes.

Il se sentait mourir, — et il mourait vaincu.

Le seul homme qu'il eût aimé l'avait trahi. Il tombait sous les coups de la seule femme qu'il eût respectée.

N'est-ce pas un châtiment sans nom que d'être puni, non pour ses fautes, mais pour le bien qu'on a fait ?...

Le voile de la nuit s'épaissit. Bientôt on ne distingua plus ce cadavre qui se confondait avec la verdure sombre de l'herbe du chemin.

Mais lorsque la lune, passant par-dessus la cime des taillis voisins, vint éclairer de nouveau la scène, on vit à sa blanche lueur, une femme agenouillée auprès du corps de monsieur de Rio-Santo.

Cette femme priait.

Elle semblait avoir passé depuis longtemps les limites de la jeunesse, et pourtant elle était bien belle encore. Il y avait autour de son front pâle comme une auréole de résignation sainte...

Cette femme était Mary Mac-Farlane, comtesse de White-Manor, qui venait de reconnaître dans le cadavre étendu sur le gazon Fergus O'Breane, son premier, son unique amour.

Quand elle eut achevé sa prière, elle mit la main sur le cœur de Fergus, qui ne battait plus.

La lune montait à l'horizon et tombait d'à-plomb sur les traits du mort.

Il n'y avait plus de douleur sur ces traits. Les paupières abaissaient leurs longs cils de soie sur des joues calmes. La ligne des sourcils ne tremblait pas ; la bouche semblait s'être close en un sourire.

En ce sourire rêveur, heureux, tout plein de mystérieuses joies, qui venait parfois naguère à la lèvre de monsieur le marquis de Rio-Santo, lorsqu'il isolait sa pensée de la foule et se repliait sur lui-même.

Avait-il, dans sa suprême extase, entrevu la porte du ciel ?...

Mary Mac-Farlane se pencha et lui mit au front un baiser de sœur. — La lune voguait, nef éclatante, parmi l'azur du firmament ; la brise chantait doucement dans le feuillage. — Cette mort était tranquille et belle, entourée des splendeurs silencieuses de la nuit et des élans purs de la prière.

Il nous faut franchir un long espace de temps pour arriver au moment où se calma la tempête soulevée dans la vie de nos personnages par le passage à Londres de monsieur le marquis de Rio-Santo.

Le choc subi par quelques-uns d'entre eux, tels que Mary Trevor, Clary Mac-Farlane et la comtesse de Derby, laissa des traces indélébiles. Elles avaient, toutes les trois, essuyé de trop près les terribles rayons de l'astre pour perdre jamais son souvenir. La comtesse de Derby s'expatria et vint en France chercher l'obscurité, sinon le repos.

Mary Trevor, à la suite d'une convalescence longue et pénible, recouvra sa frêle beauté d'Anglaise et toutes ses aristocratiques perfections. Comme elle n'avait jamais cessé d'aimer Frank Perceval, elle revint vers lui avec franchise et avec bonheur dès que lady Campbell, cette spirituelle femme d'un certain âge, fit trêve de sophismes et d'obsessions. Mary Trevor est maintenant lady de Fife, Perceval ayant succédé à la pairie de son frère.

La pauvre Clary fut moins heureuse : Stephen, sa mère, et Anna se retirèrent avec elle au château de Crewe, héritage laissé par le laird Angus Mac-Farlane, qui s'était volontairement noyé dans la Tamise après avoir livré son frère Fergus aux magistrats. Là, Clary fut entourée de plus de soins et d'amour qu'il n'en faudrait pour vaincre le plus tenace des spleens, mais elle avait été trop cruellement éprouvée. Stephen épuisa pour elle tous les secrets de son art ; il l'aima d'autant plus qu'elle souffrait davantage ; Anna, la douce et charmante fille, lui prodigua les soins de sa caressante amitié, — et enfin, Susannah de Lancester que Brian avait rendue à sa mère, la comtesse de White-Manor, la couvrit de sa tendresse bienfaisante et riche en consolations. Mais il fallut de longs mois pour que ces efforts combinés aboutissent à un résultat.

Clary restait *frappée*, pour employer un mot vulgaire que la langue académique ne saurait point traduire.

A la longue néanmoins, les glaces de son esprit se fondirent à la douce chaleur de tant d'amours réunis. Clary recouvra la raison et ne garda qu'une profonde et invincible mélancolie que Stephen, son mari, ne put jamais guérir.

Avait-elle conservé souvenir du meurtre commis par elle dans sa folie ? Nous ne le pensons point. Nul témoin n'avait assisté à cette sanglante catastrophe, qui était un secret entre la nuit et Dieu. — Mais elle se souvenait d'Edward vivant.

La comtesse de White-Manor jouissait avec ivresse de la présence de sa fille qu'elle avait tant et si longtemps pleurée. Elle ne voulait point la quitter, et si une larme discrète s'échappait des beaux yeux de Susannah à la pensée de Brian, cette larme était bien vite séchée par les baisers passionnés de sa mère.

La belle fille reconnaissante et charmée par cette tendresse inconnue, n'oubliait point son bonheur brisé ; mais elle se résignait parce qu'elle était forte, et remerciait la miséricorde de Dieu qui faisait luire dans les ténèbres de sa détresse le doux et radieux sourire d'une mère.

Avec sa mère, elle apprenait la vie, les choses de la terre et du ciel. Son cœur noble et grand se dilatait aux enseignemens de la morale divine. — Peu à peu, ses larmes se séchèrent ; — et, quand elle pleurait encore parfois, il n'y avait plus d'amertume dans ses larmes, parce qu'elle mettait son espoir maintenant au delà de la route étroite et bornée que nous parcourons ici bas.

En somme, il y avait dans la famille Mac-Farlane, composée de la comtesse, de Susannah, des deux filles du laird et de Stephen, un calme serein et reposant, sous lequel la résignation ressemblait au bonheur.

Anna seule, la plus gaie de toutes autrefois, avait des heures de douloureuse rêverie qu'elle cachait soigneusement à ses sœurs. — Mais un jour on vit arriver au château de Crewe un étranger de noble apparence, et Anna retrouva son joli sourire. Cet étranger était le chevalier Angelo Bembo, qui demanda et obtint la main de la plus jeune des misses Mac-Farlane.

Bembo était complétement dégagé de tous liens avec la *Famille*, dont il n'avait fait partie que pour obéir à Rio-Santo. Néanmoins, avant d'épouser Anna, il dut lui avouer qu'il ne s'appartenait pas entièrement et que, un jour venant, — peut-être, — il aurait à exposer sa vie pour une cause qui devait rester un secret

Nous expliquerons tout-à-l'heure ce qu'était, suivant nous, le secret d'Angelo Bembo.

Susannah revit une fois Brian de Lancester ; ce fut à l'oc-

casion de la mort du comte de White-Manor qui décéda en état de folie à la maison de santé de Denham-Park Brian baisa la main de sa nièce, qui était froide et pâle comme une main d'albâtre. Il notifia sa prise de possession de la pairie et partit sans avoir couché sous le même toit que Susannah.

Brian souffrait et n'avait point de mère dont la tendresse pût le consoler. Il était seul. Les gens comme lui repoussent la foule et n'ont point d'amis.

Son amour n'était pas de ceux qui s'éteignent par l'oubli. C'était un amour jeune dans un cœur viril. Brian ne devait point s'en guérir.— Il essaya de tout; il arriva au dégoût de toutes choses. — A l'heure où nous écrivons, Brian étonne parfois la chambre des lords par des jets soudains d'excentrique éloquence. Le discours qu'il a prononcé en 1841 sur les partages nobles a fait tressaillir le sac de laine du chancelier d'Angleterre et les perruques blanchâtres de tous les nobles pairs. Brian ne sera jamais un homme d'état; il est, à sa façon, un grand orateur.

Maintenant, nous dirons un mot des personnages secondaires de notre récit:

Le prince Dimitri-Tolstoï a été rappelé en 1837, parce que la jeune reine l'a trouvé trop laid de beaucoup.— Il s'est fait ermite sur ses vieux jours, et enseigne la diplomatie à des petits Kosaks.

Monsieur le vicomte de Lantures-Luces a fait une fin. Il a épousé un très grand bas-bleu, qui, abusant de sa force musculaire, le contraint à écouter plusieurs centaines de vers, tous les jours, sans bâiller ni dormir. Il se dit malheureux, —parlant, hélas ! fort sérieusement.

Bishop le burkeur a été pendu, comme chacun sait, pour le meurtre d'un enfant de six ans, opéré *sur commande.*

Snail n'a point épousé Madge et s'est fait policeman pour revenir à la vertu.

Rowley, dans une saison où les chiens étaient hors de prix, a voulu essayer une de ses « préparations » sur un Irlandais, et continue à Botany-Bay l'intéressante lecture des *Toxicological Amusements.*

Le docteur Moore s'était retiré à Denham-Park. Ses amis le disaient fou. Il composait de très savans ouvrages et déterminait les accidens nerveux chez les chats. — Il est mort. Royal-College a fait frapper une médaille à sa gloire.

Tyrrel l'Aveugle est banquier dans Thames-Street. Il a soumissionné un chemin de fer et remue des millions,—ceci, grâce au Dieu d'Abraham.

Mistress Crubb, mistress Black et mistress Bull sont veuves; mistress Brown et mistress Dodd sont remariées; mistress Footes s'est faite missionnaire et sage-femme; mistress Crosscairn et mistress Blomberry sont mortes pleines de vertu et de thé.

L'honorable Cicely Kemp a été durant six ou sept mois encore un enfant terrible. — Au bout de ce temps, elle a eu un secret et est devenue une femme charmante, au dire même de lady Margaret Wawerbenbilwoodie.

Paddy O'Chrane, ex-capitaine du brick le *Hareng*, frété par Gween and Gween de Carlisle, a épousé mistress Burnett, et trône, en qualité de mari de la reine, au comptoir des *Armes de la Couronne.*

Pour trouver le reste de nos personnages, nous devons retourner dans les maisons de fous.— Il serait en effet contre toute vraisemblance de faire un drame anglais où la folie n'eût point sa large part.

Bob Lantern est à St-Lukes. Son trésor, caché dans la cave de St-Giles, lui a timbré la cervelle. Il se croit lord-maire et ne vole plus qu'à ses momens lucides. — Tempérance, en femme chrétienne, a suivi le sort de son époux. Le gin lui a enlevé la raison,—le gin et aussi le rhum, il faut être juste.

A Bedlam, nous retrouvons le révérend Peter Boddlesie que le mauvais succès de l'entreprise contre la Banque a rendu fou.

A Denham-Park, outre le docteur Moore, nous avons lord John Tantivy, qui ne répond plus qu'au nom de *miss Fraskita*: l'Honorable sportman se croit jument et ne se trompe que de sexe.

Sir Arcadius Bombastic, le poète lauréat, n'est pas enfermé, — mais il achève une céleste épopée.

Enfin, on nous a dit sous le sceau du plus profond secret que lady Campbell est dans une maison de santé des environs de Londres où elle conclut entre personnages imaginaires un nombre immodéré de chimériques mariages.

Il y a quelque temps, messieurs de la Banque imaginèrent de creuser de nouvelles caves pour faire semblant de regorger de lingots. Ces fouilles amenèrent la découverte d'un long souterrain percé sous Prince's-Street et aboutissant à l'angle de Poultry. Dans ce souterrain, il y avait des ossemens et une jarre : le tout intrigua fort les savans.

La société royale des Antiquaires ne put faire moins que d'opérer une descente en masse dans cette prodigieuse excavation.

Les ossemens furent examinés; la jarre fut mesurée, jaugée, dessinée.

A l'unanimité, Royal-Society décida que cette jarre, qui était une amphore, avait servi de carafe à Galgacus, au temps de la tyrannie romaine.

Quant aux ossemens, les uns prétendirent qu'ils appartenaient à un individu du genre homme, ce qui prouvait surabondamment l'existence d'une race de géans dans l'île à une époque indéterminée.— Les autres affirmèrent reconnaître positivement les restes mortels d'un mastodonte, ou éléphant fossile.

Le *Times* imprima la savante délibération de Royal-Society.

— Tonnerre du ciel! Dorothy, mon amour, dit le capitaine en lisant ce paragraphe; — c'était tout bonnement Saunder et sa bouteille, — soyons damnés tous les deux!

. . . .

. . . .

Tout romancier est plus ou moins superstitieux. Nous avons rendu compte de la mort de monsieur le marquis de Rio-Santo, telle que la rapportent nos renseignemens, mais ceux qui ont connu Fergus O'Breane gardent un espoir mystérieux auquel notre esprit se rallie involontairement.

Randal Graham, qui s'était jeté à bas de son cheval avant d'arriver au casse-cou de Green-Abour-Court la nuit de l'évasion, et qui est plein de vie, attend dans la maison de son père. Il reçoit parfois des messages lointains dont nul ne sait la source.

D'un autre côté, nous avons vu Bembo déclarer à sa fiancée qu'il ne s'appartient pas. — Il attend comme Randal.

Qu'attendent-ils, eux dont le dévouement au marquis était si complet et si profond?...

De temps en temps, lorsque la politique tortueuse du cabinet de Saint-James s'endort et oublie de jeter entre les peuples des semences périodiques de haine, les nations s'entendent: un murmure de réprobation universelle s'élève; un nuage sombre s'amoncelle menaçant et obscurcit l'horizon britannique.

C'est la ruine qui se cache derrière ce nuage, — et parfois il nous semble que du sein de cet orage va surgir, terrible et fort, et tenant en main la foudre, le génie de la tempête, — Fergus l'Irlandais, le champion d'une haine immortelle.

A-t-il suffi de la main d'une jeune fille pour abattre ce géant qui, seul dans la balance, pesait autant qu'un empire?...

Dieu a-t-il brisé ce levier puissant comme un instrument vulgaire?...

Peut-être. — Peut-être aussi la lave s'amasse-t-elle au cratère du volcan éteint, attendant l'étincelle qui doit rallumer l'incendie.

Peut-être, lorsque l'heure du châtiment aura sonné, reconnaîtra-t-on le combattant infatigable, debout, le pied sur la poitrine de l'Angleterre vaincue, et agitant, aux acclamations de l'univers, l'étendard relevé de l'Irlande.

FIN DES MYSTÈRES DE LONDRES.

Paris.—Typ. Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46.

Victor Hugo.

HAN D'ISLANDE.

Han d'Islande est un livre de jeune homme, et de très jeune homme.

On sent en le lisant que l'enfant de dix-huit ans qui écrivait *Han d'Islande* dans un accès de fièvre, en 1821, n'avait encore aucune expérience des choses, aucune expérience des hommes, aucune expérience des idées, et qu'il cherchait à deviner tout cela.

Dans toute œuvre de la pensée, drame, poème ou roman, il entre trois ingrédiens: ce que l'auteur a senti, ce que l'auteur a observé, ce que l'auteur a deviné.

Dans le roman en particulier, pour qu'il soit bon, il faut qu'il y ait beaucoup de choses senties, beaucoup de choses observées, et que les choses devinées dérivent logiquement et simplement et sans solution de continuité des choses observées et des choses senties.

En appliquant cette loi à *Han d'Islande*, on fera saillir aisément ce qui constitue avant tout le défaut de ce livre.

Il n'y a dans *Han d'Islande* qu'une chose sentie, l'amour du jeune homme, qu'une chose observée, l'amour de la jeune fille. Tout le reste est deviné, c'est-à-dire inventé. Car l'adolescence qui n'a ni faits, ni expérience, ni échantillons derrière elle ne devine qu'avec l'imagination. Aussi *Han d'Islande*, en admettant qu'il vaille la peine d'être classé, n'est il guère autre chose qu'un roman fantastique.

Quand la première saison est passée, quand le front se penche, quand on sent le besoin de faire autre chose que des histoires curieuses pour effrayer les vieilles femmes et les petits enfans, quand on a usé au frottement de la vie les aspérités de sa jeunesse, on reconnaît que toute invention, toute création, toute divination de l'art doit avoir pour base l'étude, l'observation, le recueillement, la science, la mesure, la comparaison, la méditation sérieuse, le dessin attentif et continuel de chaque chose d'après nature, la critique consciencieuse de soi-même; et l'inspiration qui se dégage, selon ces nouvelles conditions, loin d'y rien perdre, y gagne un plus large souffle et de plus fortes ailes. Le poète alors sait complétement où il va. Toute la rêverie flottante de ses premières années se cristalise en quelque sorte et se fait pensée. Cette seconde époque de la vie est ordinairement pour l'artiste celle des grandes œuvres. Encore jeune et déjà mûr. C'est la phase précieuse, le point intermédiaire et culminant, l'heure chaude et rayonnante de midi, le moment où il y a le moins d'ombre, et le plus de lumière possible.

Il y a des artistes souverains qui se maintiennent à ce sommet toute leur vie, malgré le déclin des années. Ce sont là les suprêmes génies. Shakspeare et Michel-Ange ont laissé sur quelques-uns de leurs ouvrages l'empreinte de leur jeunesse, la trace de leur vieillesse sur aucun.

Pour revenir au roman dont on publie ici une nouvelle édition, tel qu'il est, avec son action saccadée et haletante, avec ses personnages tout d'une pièce, avec ses gaucheries sauvages, avec son allure hautaine et maladroite, avec ses candides accès de rêverie, avec ses couleurs de toute sorte juxtaposées sans précautions pour l'œil, avec son style cru, choquant et âpre, sans nuances et sans habiletés, avec les mille excès de tout genre qu'il commet presque à son insu chemin faisant, ce livre représente assez bien l'époque de la vie à laquelle il a été écrit, et l'état particulier de l'âme, de l'imagination et du cœur dans l'adolescence, quand on est amoureux de son premier amour, quand on convertit en obstacles grandioses et poétiques les empêchemens bourgeois de la vie, quand on a la tête pleine de fantaisies héroïques qui vous grandissent à vos propres yeux, quand on est déjà un homme par deux ou trois côtés et encore un enfant par vingt autres, quand on a lu Ducray-Duminil à onze ans, Auguste Lafontaine à treize, Shakspeare à seize, échelle étrange et rapide qui vous a fait passer brusquement, dans vos affections littéraires, du niais au sentimental, et du sentimental au sublime.

C'est parce que, selon nous, ce livre, œuvre naïve avant tout, représente avec quelque fidélité l'âge qui l'a produit que nous le redonnons au public en 1833 tel qu'il a été fait en 1821.

D'ailleurs, puisque l'auteur, si peu de place qu'il tienne en

littérature, a subi la loi commune à tout écrivain grand et petit, de voir rehausser ses premiers ouvrages aux dépens des derniers et d'entendre déclarer qu'il était fort loin d'avoir tenu le peu que ses commencemens promettaient, sans opposer à une critique peut-être judicieuse et fondée des objections qui seraient suspectes dans sa bouche, il croit devoir réimprimer purement et simplement ses premiers ouvrages tels qu'il les a écrits, afin de mettre les lecteurs à même de se décider, en ce qui le concerne, si ce sont des pas en avant ou des pas en arrière qui séparent *Han d'Islande* de *Notre-Dame de Paris*.

Paris, mai 1833.

PREMIÈRE ÉDITION.

L'auteur de cet ouvrage, depuis le jour où il en a écrit la première page, jusqu'au jour où il a pu tracer le bien heureux mot FIN au bas de la dernière, a été le jouet de la plus ridicule illusion. S'étant imaginé qu'une composition en quatre volumes valait la peine d'être méditée, il a perdu son temps à chercher une idée fondamentale, à la développer bien ou mal dans un plan bon ou mauvais, à disposer des scènes, à combiner des effets, à étudier des mœurs de son mieux ; en un mot, il a pris son ouvrage au sérieux.

Ce n'est que tout-à-l'heure, au moment où, selon l'usage des auteurs de terminer par où le lecteur commence, il a fait élaborer une longue préface, qui fût comme le bouclier de son œuvre, et contînt, avec l'exposé des principes moraux et littéraires sur lesquels repose la conception, un précis plus ou moins rapide des divers événemens historiques qu'elle embrasse, et un tableau plus ou moins complet du pays qu'elle parcourt ; ce n'est que tout-à-l'heure, disons-nous, qu'il s'est aperçu de sa méprise, qu'il a reconnu toute l'insignifiance et toute la frivolité du genre à propos duquel il avait si gravement noirci tant de papier, et qu'il a senti combien il s'était, pour ainsi dire, mystifié lui-même, en se persuadant que ce roman pourrait bien, jusqu'à un certain point, être une production littéraire, et que ces quatre volumes formaient un livre.

Il se résout donc sagement, après avoir fait amende honorable, à ne rien dire dans cette espèce de préface, que monsieur l'éditeur aura soin en conséquence d'imprimer en gros caractères. Il n'informera pas même le lecteur de son nom ou de ses prénoms, ni s'il est jeune ou vieux, marié ou célibataire, ni s'il a fait des élégies ou des fables, des odes ou des satires, ni s'il veut faire des tragédies, des drames ou des comédies, ni s'il jouit du patriciat littéraire dans quelque académie, ni s'il a une tribune dans un journal quelconque : toutes choses, cependant, fort intéressantes à savoir. Il se bornera seulement à faire remarquer que la partie pittoresque de son roman a été l'objet d'un soin particulier ; qu'on y rencontre fréquemment des K, des Y, des H et des W, quoiqu'il n'ait jamais employé ces caractères romantiques qu'avec une extrême sobriété, témoin le nom historique de *Guldenlew*, que plusieurs chroniqueurs écrivent *Guldenloëwe*, ce qu'il n'a pas osé se permettre ; qu'on y trouve également de nombreuses diphthongues variées avec beaucoup de goût et d'élégance ; et qu'enfin tous les chapitres sont précédés d'épigraphes étranges et mystérieuses, qui ajoutent singulièrement à l'intérêt, et donnent plus de physionomie à chaque partie de la composition.

Janvier 1823.

DEUXIÈME ÉDITION.

On a affirmé à l'auteur de cet ouvrage qu'il était absolument nécessaire de consacrer spécialement quelques lignes d'avertissement, de préface, ou d'introduction à cette seconde édition. Il a eu beau représenter que les quatre ou cinq malencontreuses pages vides qui escortaient la première édition, et dont le libraire s'est obstiné à déparer celle-ci, lui avaient déjà attiré les anathèmes de l'un de nos écrivains les plus honorables et les plus distingués (1), lequel l'avait accusé de prendre *le ton aigre-doux* de l'illustre Jedediah Cleishbotham, maître d'école et sacristain de la paroisse de Gandercleugh ; il a eu beau alléguer que ce brillant et judicieux critique, de sévère pour la faute, deviendrait sans doute impitoyable pour la récidive ; et présenter, en un mot, une foule d'autres raisons non moins bonnes pour se dispenser d'y tomber, il paraît qu'on lui en a opposé de meilleures, puisque le voici maintenant écrivant une seconde préface, après s'être tant repenti d'avoir écrit la première. Au moment d'exécuter cette détermination hardie, il conçut d'abord la pensée de placer en tête de cette seconde édition ce dont il n'avait pas osé charger la première, savoir, *quelques vues générales et particulières sur le roman.* Méditant ce petit traité littéraire et didactique, il était encore dans cette mystérieuse ivresse de la composition, instant bien court, où l'auteur, croyant saisir une idéale perfection qu'il n'atteindra pas, est intimement ravi de son ouvrage à faire ; il était, disons-nous, dans cette heure d'extase intérieure, où le travail est un délice, où la possession secrète de la muse semble bien plus douce que l'éclatante poursuite de la gloire ; lorsqu'un de ses amis les plus sages est venu l'arracher brusquement à cette possession, à cette extase, à cette ivresse, en lui assurant que plusieurs hommes de lettres très haut, très populaires et très puissans, trouvaient la dissertation qu'il préparait tout à fait méchante, insipide et fastidieuse ; que le double et pieux apostolat de la critique dont ils se sont chargés dans diverses feuilles publiques, leur imposant le devoir pénible de poursuivre impitoyablement le monstre du *romantisme* et du mauvais goût, ils s'occupaient, dans ce moment même, de rédiger pour certains journaux impartiaux et éclairés, une critique consciencieuse, raisonnée et surtout piquante de la susdite dissertation future. A cet terrible avis, le pauvre auteur

Obstupuit, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit :

c'est-à-dire qu'il n'a trouvé d'autre expédient que de laisser dans les limbes, d'où il se préparait à la tirer, cette dissertation, *vierge non encor née*, comme parle Jean-Baptiste Rousseau, sur laquelle grondait une si juste et si juste critique. Son ami lui conseilla de la remplacer tout simplement d'une manière d'*avant propos des éditeurs*, dans lequel il pourrait se faire dire très décemment, par ces messieurs, toutes les douceurs qui chatouillent si voluptueusement l'oreille d'un auteur ; il lui en présenta même plusieurs modèles empruntés à quelques ouvrages très en faveur, les uns commençant par ces mots : *Le succès immense et populaire de cet ouvrage*, etc. ; les autres par ceux-ci : *La célébrité européenne que vient d'acquérir ce roman*, etc. ; ou : *Il est maintenant superflu de louer ce livre, puisque la voix universelle déclare toutes les louanges fort au-dessous de son mérite*, etc.,

(1) M. C. Nodier, *Quotidienne* du 12 mars.

Quoique ces diverses formules, au dire du discret conseiller, ne fussent pas sans quelque vertu tentative, l'auteur de ce livre ne se sentit pas assez d'humilité et d'indifférence paternelle pour exposer son ouvrage au désenchantement et à l'exigence du lecteur qui aurait vu ces magnifiques apologies, ni assez d'effronterie pour imiter ces baladins des foires, qui montrent, comme appât à la curiosité du public, un crocodile peint sur une toile, derrière laquelle, après avoir payé, il ne trouve qu'un lézard. Il rejeta donc l'idée d'entonner ses propres louanges par la bouche complaisante de messieurs ses éditeurs. Son ami lui suggéra alors de donner pour passeport à son vilain brigand islandais quelque chose qui pût le mettre à la mode et le faire sympathiser avec le siècle, soit plaisanteries fines contre les marquises, soit amers sarcasmes contre les prêtres, soit ingénieuses allusions contre les nonnes, les capucins, et autres monstres de l'ordre social. L'auteur n'eût pas mieux demandé; mais il ne lui sembla pas, à vrai dire, que les marquises et les capucins eussent un rapport très direct avec l'ouvrage qu'il publie. Il eût pu, à la vérité, emprunter d'autres couleurs sur la même palette, et jeter ici quelques bonnes pages bien philanthropiques, dans lesquelles, — en côtoyant toutefois avec prudence un banc dangereux, caché sous les fleurs de la philosophie, qu'on nomme le banc du *tribunal correctionnel*, — il eût avancé quelques-unes de ces vérités découvertes par nos sages pour la gloire de l'homme et la consolation du mourant; savoir, que l'homme n'est qu'une brute, que l'âme n'est qu'un peu de gaz plus ou moins dense, et que Dieu n'est rien; mais il a pensé que ces vérités incontestables étaient déjà bien triviales et bien usées, et qu'il ajouterait à peine une goutte d'eau à ce déluge de morales raisonnables, de religions athées, de maximes, de doctrines, de principes qui nous inondent pour notre bonheur depuis trente ans, d'une si prodigieuse façon, qu'on pourrait, — s'il n'y avait irrévérence, — leur appliquer les vers de Régnier sur une averse :

> Des nuages en eau tombait un tel degoust,
> Que les chiens altérés pouvoient boire debout.

Du reste, ces hautes matières ne se rattachaient pas encore très visiblement au sujet de cet ouvrage, et il eût été tout embarrassé de trouver une liaison qui l'y conduisît, quoique l'art des transitions soit singulièrement simplifié depuis que tant de grands hommes ont trouvé le secret de passer sans secousse d'une échoppe dans un palais, et d'échanger sans disparate le bonnet de *police* contre la couronne civique.

Reconnaissant donc qu'il ne saurait trouver dans son talent ni dans sa science, *par ses ailes ou par son bec*, comme dit l'ingénieuse poésie des Arabes, une préface intéressante pour les lecteurs, l'auteur de ceci s'est déterminé à ne leur offrir qu'un récit grave et naïf des améliorations apportées à cette seconde édition.

Il les préviendra d'abord que ce mot, *seconde édition*, est ici assez impropre, et que le titre de *première édition* est réellement celui qui convient à cette réimpression, attendu que les quatre liasses inégales de papier grisâtre maculé de noir et de blanc, dans lesquelles le public indulgent a bien voulu voir jusqu'ici les quatre volumes de *Han d'Islande*, avaient été tellement déshonorées d'incongruités typographiques par un imprimeur barbare, que le déplorable auteur, en parcourant sa méconnaissable production était incessamment livré au supplice d'un père auquel on rendrait son enfant mutilé et tatoué par la main d'un Iroquois du lac Ontario.

Ici, *l'esclavage* du suicide en remplaçait *l'usage* ; ailleurs, le manœuvre-typographe donnait à un *lien* une voix qui appartenait à un *lion* ; plus loin il ôtait à la montagne du Dofre-Field ses *pics*, pour lui attribuer des *pieds*, ou lorsque les pêcheurs norwégiens s'attendaient à amarrer dans des *criques*, il poussait leur barque sur des *briques*. Pour ne pas fatiguer le lecteur, l'auteur passe sous silence tout ce que sa mémoire ulcérée lui rappelle d'outrages de ce genre :

Manet alto in pectore vulnus.

Il lui suffira de dire qu'il n'est pas d'image grotesque, de sens baroque, de pensée absurde, de figure incohérente, d'hiéroglyphe burlesque, que l'ignorance industrieusement stupide de ce prote logogriphique ne lui ait fait exprimer. Hélas! quiconque a fait imprimer douze lignes dans sa vie, ne fût-ce qu'une lettre de mariage ou d'enterrement, sentira l'amertume profonde d'une pareille douleur!

C'est donc avec le soin le plus scrupuleux qu'ont été revues les épreuves de cette nouvelle publication, et maintenant l'auteur ose croire, ainsi qu'un ou deux amis intimes, que ce roman restauré est digne de figurer parmi ces splendides écrits en présence desquels *les onze étoiles se prosternent, comme devant la lune et le soleil* (1).

Si messieurs les journalistes l'accusent de n'avoir pas fait de corrections, il prendra la liberté de leur envoyer les épreuves, noircies par un minutieux labeur, de ce livre régénéré; car on prétend qu'il y a parmi ces messieurs plus d'un Thomas l'incrédule.

Du reste, le lecteur bénévole pourra remarquer qu'on a rectifié plusieurs dates, ajouté quelques notes historiques, surtout enrichi un ou deux chapitres d'épigraphes nouvelles; en un mot, il trouvera à chaque page des changemens dont l'importance extrême a été mesurée sur celle même de l'ouvrage.

Un impertinent conseiller désirait qu'il mît au bas des feuillets la traduction de toutes les phrases latines que le docte Spiagudry sème dans cet ouvrage, pour l'intelligence, — ajoutait ce quidam, — de ceux de messieurs les maçons, chaudronniers ou perruquiers qui rédigent certains journaux où pourrait être jugé par hasard *Han d'Islande*. On pense avec quelle indignation l'auteur a reçu cet insidieux avis. Il a instamment prié le mauvais plaisant d'apprendre que tous les journalistes, indistinctement, sont des soleils d'urbanité, de savoir et de bonne foi, et de ne pas lui faire l'injure de croire qu'il fût du nombre de ces citoyens ingrats, toujours prêts à adresser aux dictateurs du goût et du génie ce méchant vers d'un vieux poète :

> Tenez-vous dans vos peaux et ne jugez personne;

que pour lui, enfin, il était loin de penser que la *peau du lion* ne fût pas la véritable peau de ces populaires seigneurs.

Quelqu'un l'exhortait encore, — car il doit tout dire ingénument à ses lecteurs, — à placer son nom sur le titre de ce roman, jusqu'ici enfant abandonné d'un père inconnu. Il faut avouer qu'outre l'agrément de voir les sept ou huit caractères romains qui forment ce qu'on appelle son nom, ressortir en belles lettres noires sur de beau papier blanc, il y a bien un certain charme à le faire briller isolément sur le dos de la couverture imprimée, comme si l'ouvrage qu'il revêt, loin d'être le seul monument du génie de l'auteur, n'était que l'une des colonnes du temple imposant où doit s'élever un jour son immortalité, qu'un mince échantillon de son talent caché et de sa gloire inédite. Cela prouve qu'on a au moins

(1) Alcoran.

l'intention d'être un jour un écrivain illustre et considérable. Il a fallu, pour triompher de cette tentation nouvelle, toute la crainte qu'a éprouvée l'auteur de ne pouvoir percer la foule de ces noircisseurs de papier, lesquels, même en rompant l'anonyme, gardent toujours l'*incognito*.

Quant à l'observation que plusieurs amateurs d'oreille délicate lui ont soumise touchant la rudesse sauvage de ses noms norwégiens, il la trouve tout-à-fait fondée; aussi se propose-t-il, dès qu'il sera nommé membre de la société royale de Stockholm ou de l'académie de Berghen, d'inviter messieurs les Norwégiens à changer de langue, attendu que le vilain jargon dont ils ont la bizarrerie de se servir, blesse le tympan de nos Parisiennes, et que leurs noms biscornus, aussi raboteux que leurs rochers, produisent sur la langue sensible qui les prononce, l'effet que ferait sans doute leur huile d'ours et leur pain d'écorce sur les houppes nerveuses et sensitives de notre palais.

Il lui reste à remercier les huit ou dix personnes qui ont eu la bonté de lire son ouvrage en entier, comme le constate le succès vraiment prodigieux qu'il a obtenu : il témoigne également toute sa gratitude à celles de ses jolies lectrices qui, lui assure-t-on, ont bien voulu se faire d'après son livre un certain idéal de l'auteur de *Han d'Islande;* il est infiniment flatté qu'elles veuillent bien lui accorder des cheveux rouges, une barbe crépue et des yeux hagards; il est confus qu'elles daignent lui faire l'honneur de croire qu'il ne coupe jamais ses ongles; mais il les supplie à genoux d'être bien convaincues qu'il ne pousse pas encore la férocité jusqu'à dévorer de petits enfans vivans; du reste, tous ces faits seront fixés lorsque sa renommée sera montée jusqu'au niveau de celle des auteurs de *Lolotte et Fanfan* ou de *Monsieur Botte*, hommes transcendans, jumeaux de génie et de goût, *Arcades ambo;* et qu'on placera en tête de ses œuvres son portrait, *terribiles visu formæ*, et sa biographie, *domestica facta*.

Il allait clore cette trop longue note, lorsque son libraire, au moment d'envoyer l'ouvrage aux journaux, est venu lui demander pour eux quelques petits articles de complaisance sur son propre ouvrage, ajoutant, pour dissiper tous les scrupules de l'auteur, *que son écriture ne serait pas compromise, et qu'il les recopierait lui-même*. Ce dernier trait lui a semblé touchant. Comme il paraît qu'en ce siècle tout lumineux chacun se fait un devoir d'éclairer son prochain sur ses qualités et perfections personnelles, chose dont nul n'est mieux instruit que leur propriétaire; comme, d'ailleurs, cette dernière tentation est assez forte, l'auteur croit, danc le cas où il y succomberait, devoir prévenir le public de ne jamais croire qu'à demi tout ce que les journaux lui diront de son ouvrage.

Avril, 1823.

HAN D'ISLANDE.

I.

> L'avez-vous vu ? qui est-ce qui l'a vu ? Ce n'est pas moi. Qui donc ? Je n'en sais rien.
>
> STERNE, *Tristram Shandy*.

— Voilà où conduit l'amour, voisin Niels, cette pauvre Guth Stersen ne serait point là étendue sur cette grande pierre noire, comme une étoile de mer oubliée par la marée, si elle n'avait jamais songé qu'à reclouer la barque ou à raccommoder les filets de son père, notre vieux camarade. Que saint Usulph le pêcheur le console dans son affliction !

— Et son fiancé, reprit une voix aiguë et tremblotante, Gill Stadt, ce beau jeune homme que vous voyez tout à côté d'elle, n'y serait point, si, au lieu de faire l'amour à Guth et de chercher fortune dans ces maudites mines de Rœraas, il avait passé sa jeunesse à balancer le berceau de son jeune frère aux poutres enfumées de sa chaumière.

Le voisin Niels, à qui s'adressait le premier interlocuteur, interrompit : — Votre mémoire vieillit avec vous, mère Olly; Gill n'a jamais eu de frère, et c'est en cela que la douleur de la pauvre veuve Stadt doit être plus amère, car sa cabane est maintenant tout-à-fait déserte ; si elle veut regarder le ciel pour se consoler, elle trouvera entre ses yeux et le ciel son vieux toit, où pend encore le berceau vide de son enfant, devenu grand jeune homme, et mort.

— Pauvre mère ! reprit la vieille Olly, car pour le jeune homme, c'est sa faute ; pourquoi se faire mineur à Rœraas ?

— Je crois en effet, dit Niels, que ces infernales mines nous prennent un homme par ascalin de cuivre qu'elles nous donnent. Qu'en pensez-vous, compère Braall ?

— Les mineurs sont des fous, repartit le pêcheur. Pour vivre, le poisson ne doit pas sortir de l'eau, l'homme ne doit pas entrer en terre.

— Mais, demanda un jeune homme dans la foule, si le travail des mines était nécessaire à Gill Stadt pour obtenir sa fiancée ?...

— Il ne faut jamais exposer sa vie, interrompit Olly, pour des affections qui sont loin de la valoir et de la remplir. Le beau lit de noces en effet que Gill a gagné pour sa Guth.

— Cette jeune femme, demanda un autre curieux, s'est donc noyée en désespoir de la mort de ce jeune homme ?

— Qui dit cela ? s'écria d'une voix forte un soldat qui venait de fendre la presse. Cette fille, que je connais bien, était en effet fiancée à un jeune mineur écrasé dernièrement par un éclat de rocher dans les galeries souterraines de Storwaadsgrube, près Rœraas ; mais elle était aussi la maîtresse d'un de mes camarades ; et comme avant-hier elle voulut s'introduire à Munckholm furtivement pour y célébrer avec son amant la mort de son fiancé, la barque qui la portait chavira sur un écueil, et elle s'est noyée.

Un bruit confus de voix s'éleva. — Impossible, seigneur soldat ! criaient les vieilles femmes ; les jeunes se taisaient, et le voisin Niels rappelait malignement au pêcheur Braall, sa grave sentence : « Voilà où conduit l'amour ! »

Le militaire allait se fâcher sérieusement contre ses contradicteurs femelles ; il les avait déjà appelées *vieilles sorcières de la grotte de Quiragoth*, et elles n'étaient pas disposées à endurer patiemment une si grave insulte, quand une voix aigre et impérieuse, criant : *Paix, paix, radoteuses !* vint mettre fin au débat. Tout se tut, comme lorsque le cri subit d'un coq s'élève parmi le glapissement des poules.

Avant de raconter le reste de la scène, il n'est peut-être pas inutile de décrire le lieu où elle se passait ; c'était, — le lecteur l'a sans doute déjà deviné, — dans un de ces édifices lugubres que la pitié publique et la prévoyance sociale consacrent aux cadavres inconnus, dernier asile de morts qui la plupart ont vécu malheureux ; où se pressent le curieux indifférent, l'observateur morose ou bienveillant, et souvent des amis, des parens éplorés, à qui une longue et insupportable inquiétude n'a plus laissé qu'une lamentable espérance. A l'époque déjà loin de nous, et dans le pays peu civilisé où j'ai transporté mon lecteur, on n'avait point encore imaginé, comme dans nos villes de boue et d'or, de faire de ces lieux de dépôt des monumens ingénieusement sinistres et élégamment funèbres. Le jour n'y descendait pas, à travers une ouverture de forme tumulaire, le long d'une voûte artistement sculptée, sur des espèces de couches où l'on semble avoir voulu laisser aux morts quelques-unes des commodités de la vie, et où l'oreiller est marqué comme pour le sommeil. Si la porte du gardien s'entr'ouvrait, l'œil, fatigué par des cadavres nus et hideux, n'avait pas, comme aujourd'hui, le plaisir de se reposer sur des meubles élégans et des enfans joyeux. La mort était là dans toute sa laideur, dans toute son horreur ; et l'on n'avait point encore essayé de parer son squelette décharné de pompons et de rubans.

La salle où se trouvaient nos interlocuteurs était spacieuse et obscure, ce qui la faisait paraître plus spacieuse encore ; elle ne recevait de jour que par la porte carrée et basse qui s'ouvrait sur le port de Drontheim, et une ouverture gros-

sièrement pratiquée dans le plafond, d'où une lumière blanche et terne tombait avec la pluie, la grêle ou la neige, selon le temps, sur les cadavres couchés directement au dessous. Cette salle était divisée dans sa largeur par une balustrade de fer à hauteur d'appui. Le public pénétrait dans la première partie par la porte carrée; on voyait dans la seconde six longues dalles de granit noir, disposées de front et parallèlement. Une petite porte latérale servait, dans chaque section, d'entrée au gardien et à son aide, dont le logement remplissait les derrières de l'édifice, adossé à la mer. Le mineur et sa fiancée occupaient deux des lits de granit : la décomposition s'annonçait dans le corps de la jeune fille par les larges taches bleues et pourprées qui coulaient le long de ses membres sur la place des vaisseaux sanguins. Les traits de Gill paraissaient durs et sombres; mais son cadavre était si horriblement mutilé, qu'il était impossible de juger si sa beauté était aussi réelle que le disait la vieille Olly.

C'est devant ces restes défigurés qu'avait commencé, au milieu de la foule muette, la conversation dont nous avons été le fidèle interprète.

Un grand homme, sec et vieux, assis les bras croisés et la tête penchée sur un débris d'escabelle dans le coin le plus noir de la salle, n'avait paru y prêter aucune attention jusqu'au moment où il se leva subitement en criant : Paix, paix, radoteuse! et vint saisir le bras du soldat.

Tout le monde se tut : le soldat se retourna et partit d'un brusque éclat de rire à la vue de son singulier interrupteur, dont le visage hâve, les cheveux rares et sales, les longs doigts et le complet accoutrement de cuir de renne, justifiaient amplement un accueil aussi gai. Cependant un murmure s'élevait dans la foule des femmes, un moment interdites : — C'est le gardien du *Spladgest* (1). — Cet infernal concierge des morts! — Ce diabolique Spiagudry! — Ce maudit sorcier...

— Paix, radoteuses, paix! si c'est aujourd'hui jour de sabbat, hâtez-vous d'aller retrouver vos balais; autrement ils s'envoleront tout seuls. Laissez en paix ce respectable descendant du dieu Thor.

Puis Spiagudry, s'efforçant de faire une grimace gracieuse, adressa la parole au soldat :

— Vous disiez, mon brave, que cette misérable femme ....

— Le vieux drôle! murmura Olly; oui, nous sommes pour lui de *misérables femmes*, parce que nos corps, s'ils tombent en ses griffes, ne lui rapportent de la taxe que trente ascalins, tandis qu'il en reçoit quarante pour la méchante carcasse d'un homme.

— Silence, vieilles! répéta Spiagudry. En vérité, ces filles du diable sont comme leurs chaudières, lorsqu'elles s'échauffent, il faut qu'elles chantent; dites-moi, vous, mon vaillant roi de l'épée, votre camarade, dont cette Guth était la maîtresse, va sans doute se tuer du désespoir de l'avoir perdue?...

Ici éclata l'explosion longtemps comprimée.

— Entendez-vous ce vieux païen? crièrent vingt voix aigres et discordantes; il voudrait voir un vivant de moins, à cause des quarante ascalins que lui rapporte un mort.

— Et quand cela serait? reprit le concierge du Spladgest, notre gracieux roi et maître Christiern V, que saint Hospice bénisse, ne se déclare-t-il pas le protecteur né de tous les ouvriers des mines, afin, lorsqu'ils meurent, d'enrichir son trésor royal de leurs chétives dépouilles?

— C'est faire beaucoup d'honneur au roi, répliqua le pêcheur Braal, que de comparer le trésor royal au coffre-fort de votre charnier, et lui à vous, voisin Spiagudry.

— Voisin! dit le concierge, choqué de tant de familiarité; votre voisin! dites plutôt votre hôte, car il se pourrait bien faire que quelque jour, mon cher citoyen de la barque, je vous prêtasse pour une huitaine de jours un de mes six lits de pierre.

Au reste, ajouta-t-il en riant, si je parlais de la mort de ce soldat, c'était simplement pour voir se perpétuer l'usage du suicide dans les grandes et tragiques passions que ces dames ont coutume d'inspirer.

— Eh bien! grand cadavre gardien de cadavres, dit le militaire, où en veux-tu donc venir avec ta grimace aimable qui ressemble si bien au dernier éclat de rire d'un pendu?

— A merveille, mon vaillant! répondit Spiagudry, j'ai toujours pensé qu'il y avait plus de facultés spirituelles sous le casque du gendarme Thurn, qui vainquit le diable avec le sabre et la langue, que sous la mitre de l'évêque Isleif, qui a fait l'histoire d'Islande, ou sous le bonnet carré du professeur Schœnning, qui a décrit notre cathédrale.

— En ce cas, si tu m'en crois, mon vieux sac de cuir, tu laisseras là les revenus du charnier, et tu iras te vendre au cabinet de curiosités du vice-roi, à Berghen. Je te jure, par saint Belphégor, qu'on y paie au poids de l'or les animaux rares; mais, dis, que veux-tu de moi?

— Quand les corps qu'on nous apporte ont été trouvés dans l'eau, nous sommes obligés de céder la moitié de la taxe aux pêcheurs. Je voulais donc vous prier, illustre héritier du gendarme Thurn, d'engager votre infortuné camarade à ne point se noyer, et à choisir quelque autre genre de mort; la chose doit lui être indifférente, et il ne voudrait pas faire tort en mourant au malheureux cénobite qui donnera l'hospitalité à son cadavre, si toutefois la perte de Guth le pousse à cet acte de désespoir.

— C'est ce qui vous trompe, mon charitable et hospitalier concierge, mon camarade n'aura point la satisfaction d'être reçu dans votre appétissante auberge à six lits. Croyez-vous qu'il ne se soit pas déjà consolé avec une autre valkyrie de la mort de celle-ci? Il y a, par ma barbe, bien longtemps qu'il était las de votre Guth.

A ces mots, l'orage que Spiagudry avait un moment détourné sur sa tête revint fondre plus terrible que jamais sur le malencontreux soldat.

— Comment! misérable drôle, criaient les vieilles, c'est ainsi que vous nous oubliez! mais aimez donc maintenant ces vauriens-là!

Les jeunes se taisaient encore, quelques-unes même trouvaient, bien malgré elles, que ce mauvais sujet avait assez bonne mine...

— Oh! oh! dit le soldat, est-ce donc une répétition du sabbat? le sublime Belzébuth est bien effroyable s'il est condamné à entendre de pareils chœurs une fois par semaine!

On ne sait comment cette nouvelle bourrasque se serait passée, si l'attention générale n'eût été entièrement absorbée par un bruit venu du dehors. La rumeur s'accrut progressivement, et bientôt un essaim de petits garçons demi-nus, criant et courant autour d'une civière voilée et portée par deux hommes, entra tumultueusement dans le Spladgest.

— D'où vient cela? demanda le concierge aux porteurs.

— Des grèves d'Urchtal.

— Oglypiglap! cria Spiagudry.

Une des portes latérales s'ouvrit, un petit homme de race lapone, vêtu de cuir, se présenta, fit signe aux porteurs de le suivre; Spiagudry les accompagna, et la porte se referma avant que la foule curieuse eût eu le temps de deviner, à la longueur du corps posé sur la civière, si c'était un homme ou une femme.

Ce problème occupa tout entière toutes les conjectures, quand Spiagudry et son aide reparurent dans la seconde salle, portant un cadavre d'homme, qu'ils déposèrent sur l'une des couches de granit.

— Il y a longtemps que je n'avais touché d'aussi beaux habits, dit Oglypiglap; puis, levant la tête et se haussant sur la pointe des pieds, il accrocha au-dessus du mort un élégant uniforme de capitaine. La tête du cadavre était défigurée et ses autres membres couverts de sang. Le concierge l'arrosa plusieurs fois avec un vieux seau à demi brisé.

— Par saint Belzébuth! cria le soldat, c'est un officier de mon régiment; voyons : serait-ce le capitaine Bollar.... de douleur d'avoir perdu son oncle? Bah! il hérite. — Le baron Randmer? il a risqué hier sa terre au jeu, mais demain il

(1) Nom de la morgue de Drontheim

regagnera avec le château de son adversaire.—Serait-ce le capitaine Lorry, dont le chien s'est noyé? ou le trésorier Stunck, dont la femme est infidèle? — Mais, vraiment, je ne vois point dans tout cela de motif pour se faire sauter la cervelle.

La foule croissait à chaque instant. En ce moment un jeune homme qui passait sur le port, voyant cette affluence de peuple, descendit de cheval, remit la bride aux mains du domestique qui le suivait, et entra dans le Spladgest. Il était vêtu d'un simple habit de voyage, armé d'un sabre et enveloppé d'un large manteau vert; une plume noire, attachée à son chapeau par une boucle de diamans, retombait sur sa noble figure et se balançait sur son front élevé, ombragé de longs cheveux châtains; ses bottines et ses éperons, souillés de boue, annonçaient qu'il venait de loin.

Lorsqu'il entra, un homme petit et trapu, enveloppé comme lui d'un manteau, et cachant ses mains sous des gants énormes, répondait au soldat :

— Et qui vous dit qu'il s'est tué? Cet homme ne s'est pas plus suicidé, j'en réponds, que le toit de votre cathédrale ne s'est incendié de lui même.

Comme la bisaiguë fait deux blessures, cette phrase fit naître deux réponses.

— Notre cathédrale! dit Niels, on la couvre maintenant en cuivre. C'est ce misérable Han qui, dit on, y a mis le feu, pour faire travailler les mineurs, parmi lesquels se trouvait son protégé Gill Stadt, que vous voyez ici.

— Comment diable! s'écria t de son côté le soldat, m'oser soutenir à moi, second arquebusier de la garnison de Munckholm, que cet homme là ne s'est pas brûlé la cervelle!

— Cet homme est mort assassiné, reprit froidement le petit homme.

— Mais écoutez donc l'oracle! Va, tes petits yeux gris ne voient pas plus clair que tes mains sous les gros gants dont tu les couvres au milieu de l'été.

Un éclair brilla dans les yeux du petit homme : — Soldat! prie ton patron que ces mains-là ne laissent pas un jour leur empreinte sur ton visage.

— Ha! sortons! cria le soldat enflammé de colère. Puis, s'arrêtant tout à-coup : Non, dit-il, car il ne faut point parler de duel devant des morts.

Le petit homme grommela quelques mots dans une langue étrangère, et disparut.

Une voix s'éleva : — C'est aux grèves d'Urchtal qu'on l'a trouvé.

— Aux grèves d'Urchtal? dit le soldat; le capitaine Dispolsen a dû y débarquer ce matin, venant de Copenhague.

—Le capitaine Dispolsen n'est point encore arrivé à Munckholm, dit une autre voix.

— On dit que Han d'Islande erre actuellement sur ces plages, reprit un quatrième.

—En ce cas il est possible que cet homme soit le capitaine, dit le soldat, si Han est le meurtrier; car chacun sait que l'Islandais assassine d'une manière si diabolique, que ses victimes ont souvent l'apparence de suicides.

— Quel homme est-ce donc que ce Han? demanda-t-on.

— C'est un géant, dit l'un.

— C'est un nain, dit l'autre.

— Personne ne l'a donc vu? reprit une voix.

— Ceux qui le voient pour la première fois le voient aussi pour la dernière.

— Chut! dit la vieille Oly; il n'y a, dit-on, que trois personnes qui aient jamais échangé des paroles humaines avec lui : ce réprouvé de Spiagudry, la veuve Stadt, et...—mais il a eu malheureuse vie et malheureuse mort,—ce pauvre Gill, que vous voyez ici. Chut!

— Chut! répéta t-on de toutes parts.

— Maintenant, s'écria tout-à-coup le soldat, je suis sûr que c'est en effet le capitaine Dispolsen; je reconnais la chaîne d'acier que notre prisonnier, le vieux Schumacker, lui donna en don à son départ.

Le jeune homme à la plume noire rompit le silence : — Vous êtes sûr que c'est le capitaine Dispolsen?

— Sûr, par les mérites de saint Belzébuth! dit le soldat.

Le jeune homme sortit brusquement.

— Fais avancer une barque pour Munckholm, dit-il à son domestique.

— Mais, seigneur, et le général?....

— Tu lui mèneras les chevaux. J'irai demain; suis-je ton maître ou non? Allons, le jour baisse et je suis pressé, une barque.

Le valet obéit et suivit quelque temps des yeux son jeune maître, qui s'éloignait du rivage.

II.

> Je m'assiérai près de vous, tandis que vous raconterez quelque histoire agréable pour tromper le temps.
>
> MATHURIN, *Bertram.*

Le lecteur sait déjà que nous sommes à Drontheim, l'une des quatre principales villes de la Norwége, bien qu'elle ne fût pas la résidence du vice roi. A l'époque où cette histoire se passe,—en 1699, — le royaume de Norwége était encore uni au Danemark et gouverné par des vice-rois, dont le séjour était Berghen, cité plus grande, plus méridionale et plus belle que Drontheim, en dépit du surnom de mauvais goût que lui donnait le célèbre amiral Tromp.

Drontheim offre un aspect agréable lorsqu'on y arrive par le golfe auquel cette ville donne son nom; le port assez large, quoique les vaisseaux n'y entrent pas aisément en tout temps, ne présentait toutefois alors que l'apparence d'un long canal, bordé à droite de navires danois et norwégiens, à gauche de navires étrangers, division prescrite par les ordonnances. On voit dans le fond la ville assise sur une plaine bien cultivée, et surmontée par les hautes aiguilles de sa cathédrale. Cette église, un des plus beaux morceaux de l'architecture gothique, comme on peut en juger par le livre du professeur Shœnning, — si savamment cité par Spiagudry, — qui la décrivit avant que de fréquens incendies ne l'eussent ravagée, portait sur sa flèche principale la croix épiscopale, signe distinctif de la cathédrale de l'évêché luthérien de Drontheim. Au-dessus de la ville, on aperçoit dans un lointain bleuâtre les cimes blanches et grêles des monts de Kole, pareilles aux fleurons aigus d'une couronne antique.

Au milieu du port, à une portée de canon du rivage, s'élève, sur une masse de rochers battus des flots, la solitaire forteresse de Munckholm, sombre prison qui renfermait alors un captif célèbre par l'éclat de ses longues prospérités et de ses rapides disgrâces.

Schumacker, né dans un rang obscur, avait été comblé des faveurs de son maître, puis précipité du fauteuil de grand-chancelier de Danemarck et de Norwége sur le banc des traîtres, puis traîné sur l'échafaud, et de là jeté par grâce dans un cachot isolé à l'extrémité des deux royaumes. Ses créatures l'avaient renversé, sans qu'il eût droit de crier à l'ingratitude. Pouvait-il se plaindre de voir se briser sous ses pieds les échelons qu'il n'avait placés si haut que pour s'élever lui-même?

Celui qui avait fondé la noblesse en Danemarck voyait, du fond de son exil, les grands qu'il avait faits se partager ses propres dignités. Le comte d'Ahlefeld, son mortel ennemi, était son successeur comme grand chancelier; le général Arensdorf disposait, comme grand maréchal, des grades militaires; et l'évêque Spollyson exerçait la charge d'inspecteur des universités. Le seul de ses ennemis qui ne lui dût pas son élévation, était le comte Ulric Frédéric Guldenlew, fils naturel du roi Frédéric III, vice-roi de Norwége; c'était le plus généreux de tous.

C'est vers le triste rocher de Munckholm que s'avançait assez lentement la barque du jeune homme à la plume noire. Le soleil baissait rapidement derrière le château-fort

isolé, dont la masse interceptait ses rayons, déjà si horizontaux que le paysan des collines lointaines et orientales de Larsynn pouvait voir se promener près de lui, sur les bruyères, l'ombre vague de la sentinelle placée sur le donjon le plus élevé de Munckholm.

III.

> Ah! mon cœur ne pouvait être plus sensiblement blessé!... Un jeune homme sans mœurs... il a osé la regarder! ses regards souillaient sa pureté. Claudia! cette seule pensée me met hors de moi.
>
> LESSING.

— Andrew, allez dire que dans une demi-heure on sonne le couvre-feu. Sorsyll relèvera Duckness à la grande herse et Maldivius montera sur la plate-forme de la grosse tour. Qu'on veille attentivement du côté du donjon du Lion de Slesvig. Ne pas oublier à sept heures de tirer le canon pour qu'on lève la chaîne du port; — mais non, on attend encore le capitaine Dispolsen; il faut au contraire allumer le fanal et voir si celui de Walderhog est allumé, comme l'ordre en a été donné aujourd'hui; surtout qu'on tienne des rafraîchissemens prêts pour le capitaine. — Et, j'oubliais, — qu'on marque pour deux jours de cachot Toric-Belfast, second arquebusier du régiment; il a été absent toute la journée.

Ainsi parlait le sergent d'armes sous la voûte noire et enfumée du corps de garde de Munckholm, situé dans la tour basse qui domine la première porte du château.

Les soldats auxquels il s'adressait quittèrent le jeu ou le lit pour exécuter ses ordres; puis le silence se rétablit.

En ce moment, le bruit alternatif et mesuré des rames se fit entendre au dehors. — Voilà sans doute, enfin, le capitaine Dispolsen! dit le sergent en ouvrant la petite fenêtre grillée qui donne sur le golfe.

Une barque abordait en effet au bas de la porte de fer.

— Qui va là? cria le sergent d'une voix rauque.

— Ouvrez! répondit-on; paix et sûreté.

— On n'entre pas : avez-vous droit de passe?

— Oui.

— C'est ce que je vais vérifier; si vous mentez, par les mérites du saint mon patron, je vous ferai goûter l'eau du golfe!

Puis, refermant le guichet et se retournant, il ajouta : — Ce n'est point encore le capitaine!

Une lumière brilla derrière la porte de fer; les verrous rouillés crièrent; les barres se levèrent, elle s'ouvrit, et le sergent examina un parchemin que lui présentait le nouveau venu.

— Passez, dit-il. Arrêtez, cependant, reprit-il brusquement, laissez en dehors la boucle de votre chapeau. On n'entre pas dans les prisons d'Etat avec des bijoux. Le règlement porte que « le roi et les membres de la famille du roi, » le vice-roi et les membres de la famille du vice-roi, l'évê» que et les chefs de la garnison sont seuls exceptés. » Vous n'avez, n'est-ce pas, aucune de ces qualités?

Le jeune homme détacha, sans répondre, la boucle proscrite, et la jeta pour paiement au pêcheur qui l'avait amené; celui-ci, craignant qu'il ne revînt sur sa générosité, se hâta de mettre un large espace de mer entre le bienfaiteur et le bienfait.

Tandis que le sergent, murmurant de l'imprudence de la chancellerie qui prodiguait ainsi les droits de passe, replaçait les lourds barreaux, et que le bruit lent de ses bottes fortes retentissait sur les degrés de l'escalier tournant du corps de garde, le jeune homme, après avoir rejeté son manteau sur son épaule, traversait rapidement la voûte noire de la tour basse, puis la longue place d'armes, puis le hangar de l'artillerie où gisaient quelques vieilles coulevrines démontées que l'on peut voir aujourd'hui dans le musée de Copenhague, et dont le cri impérieux d'une sentinelle l'avertit de s'éloigner. Il parvint à la grande herse, qui fut levée à l'inspection de son parchemin. Là, suivi d'un soldat, il franchit, suivant la diagonale, sans hésiter et comme un habitué de ces lieux, une de ces quatre cours carrées qui flanquent la grande cour circulaire, du milieu de laquelle sort le vaste rocher rond où s'élevait alors le donjon, dit *château du Lion de Slesvig*, à cause de la détention que Rolf-le-Nain y fit subir jadis à son frère, Joatham le-Lion, duc de Slesvig.

Notre intention n'est pas de donner ici une description du donjon de Munckholm, d'autant plus que le lecteur, enfermé dans une prison d'état, craindrait peut-être de ne pouvoir *se sauver au travers du jardin*. Ce serait à tort, car le château du Lion de Slesvig, destiné à des prisonniers de distinction, leur offrait, entre autres commodités, celle de se promener dans une espèce de jardin sauvage assez étendu, où des touffes de houx, quelques vieux ifs, quelques pins noirs, croissaient parmi les rochers autour de la haute prison, et dans un enclos de grands murs et d'énormes tours.

Arrivé au pied du rocher rond, le jeune homme gravit les degrés grossièrement taillés qui montent tortueusement jusqu'au pied de l'une des tours de l'enclos, laquelle, percée d'une poterne dans sa partie inférieure, servait d'entrée au donjon. Là, il sonna fortement d'un cor de cuivre que lui avait remis le gardien de la grande herse.—Ouvrez, ouvrez! cria vivement une voix de l'intérieur, c'est sans doute ce maudit capitaine!...

La poterne qui s'ouvrit laissa voir au nouvel arrivant, dans l'intérieur d'une salle gothique faiblement éclairée, un jeune officier nonchalamment couché sur un amas de manteaux et de peaux de rennes, près d'une de ces lampes à trois becs que nos aïeux suspendaient aux rosaces de leurs plafonds, et qui, pour le moment, était posée à terre. La richesse élégante et même l'excessive recherche de ses vêtemens constrastaient avec la nudité de la salle et la grossièreté des meubles; il tenait un livre entre ses mains et se détourna à demi vers le nouveau venu.

— C'est le capitaine? salut, capitaine! Vous ne vous doutiez guère que vous faisiez attendre un homme qui n'a point la satisfaction de vous connaître; mais notre connaissance sera bientôt faite, n'est-il pas vrai? Commencez par recevoir tous mes complimens de condoléance sur votre retour dans ce vénérable château. Pour peu que j'y séjourne encore, je vais devenir gai comme la chouette qu'on cloue à la porte des donjons pour servir d'épouvantail, et quand je retournerai à Copenhague pour les fêtes du mariage de ma sœur, du diable si quatre dames sur cent me reconnaissent! Dites-moi, les nœuds de ruban rose au bas du justaucorps sont-ils toujours de mode? a-t-on traduit quelques nouveaux romans de cette Française, la demoiselle Scudéry? je tiens précisément la *Clélie*; je suppose qu'on la lit encore à Copenhague. C'est mon code de galanterie, maintenant que je soupire loin de tant de beaux yeux...—car, tout beaux qu'ils sont, les yeux de votre jeune prisonnière, vous savez de qui je veux parler, ne me disent jamais rien. Ah! sans les ordres de mon père!... Il faut vous dire en confidence, capitaine, que mon père, n'en parlez pas, m'a chargé de... vous m'entendez, auprès de la fille de Schumacker; mais je perds toutes mes peines, cette jolie statue n'est pas une femme; elle pleure toujours et ne me regarde jamais.

Le jeune homme, qui n'avait pu encore interrompre l'extrême volubilité de l'officier, poussa un cri de surprise : — Comment! que dites-vous? chargé de séduire la fille de ce malheureux Schumacker!...

— Séduire, eh bien, soit! si c'est ainsi que cela s'appelle à présent à Copenhague; mais j'en défierais le diable. Avant-hier, étant de garde, je mis, exprès pour elle, une superbe fraise française qui m'était envoyée de Paris même. Croiriez-vous qu'elle n'a pas levé seulement les yeux sur moi, quoique j'aie traversé trois ou quatre fois son appartement en faisant sonner mes éperons neufs, dont la molette est plus

large qu'un ducat de Lombardie? — C'est la forme la plus nouvelle, n'est-ce pas?

— Dieu, Dieu! dit le jeune homme en se frappant le front!.. mais cela me confond.

— N'est-ce pas? reprit l'officier, se méprenant sur le sens de cette exclamation. Pas la moindre attention à moi! c'est incroyable, mais c'est pourtant vrai.

Le jeune homme se promenait, violemment agité, de long en large et à grands pas.

— Voulez-vous vous rafraîchir, capitaine Dispolsen? lui cria l'officier.

Le jeune homme se réveilla. — Je ne suis point le capitaine Dispolsen.

— Comment! dit l'officier d'un ton sévère, et se levant sur son séant; et qui donc êtes-vous, pour oser vous introduire ici, et à cette heure?

Le jeune homme déploya sa pancarte. — Je veux voir le comte Griffenfeld... je veux dire votre prisonnier.

— Le comte! le comte! murmura l'officier d'un air mécontent. — Mais, en vérité, cette pièce est en règle; voilà bien la signature du vice-chancelier Grummond de Knud : « Le » porteur pourra visiter, à toute heure et en tout temps, » toutes les prisons royales. » Grummond de Knud est frère du vieux général Levin de Knud, qui commande à Drontheim, et vous saurez que ce vieux général a élevé mon futur beau-frère...

— Merci de vos détails de famille, lieutenant. Ne pensez-vous pas que vous m'en avez déjà assez raconté!

— L'impertinent a raison, se dit le lieutenant en se mordant les lèvres.

Holà, huissier! huissier de la tour! conduisez cet étranger à Schumacker, et ne grondez pas si j'ai décroché votre luminaire à trois becs et à une mèche. Je n'étais pas fâché d'examiner une pièce qui date sans doute de Scio'd-le-Païen ou de Havar-le-Pourfendu; et d'ailleurs on ne suspend plus aux plafonds que des lustres en cristal.

Il dit, et pendant que le jeune homme et son conducteur traversaient le jardin désert du donjon, il reprit, martyr de la mode, le fil des aventures galantes de l'amazone Clélie et d'Horatius le Borgne.

IV.

BENVOLIO.

Où diable ce Romeo peut-il être? Il n'est pas rentré chez lui cette nuit.

MERCUTIO.

Il n'est pas rentré chez son père : j'ai parlé à son domestique.

SHAKSPEARE.

Cependant un homme et deux chevaux étaient entrés dans la cour du palais du gouverneur de Drontheim. Le cavalier avait quitté la selle en hochant la tête d'un air mécontent; il se préparait à conduire les deux montures à l'écurie, lorsqu'il se sentit saisir brusquement le bras, et une voix lui cria :

— Comment! vous voilà seul, Poël! et votre maître? où est votre maître?

C'était le vieux général Levin de Knud, qui, de sa fenêtre, ayant vu le domestique du jeune homme et la selle vide, était descendu précipitamment et fixait sur le valet un regard plus inquiet encore que sa question.

— Excellence, dit Poël en s'inclinant profondément, mon maître n'est plus à Drontheim.

— Quoi! il y était donc? il est reparti sans voir son général, sans embrasser son vieux ami! et depuis quand?

— Il est arrivé ce soir et reparti ce soir.

— Ce soir! ce soir! mais où donc s'est-il arrêté? où est-il allé?

— Il a descendu au Spladgest, et s'est embarqué pour Munckholm.

— Ah! je le croyais aux antipodes : mais que va-t-il faire à ce château? qu'allait-il faire au Spladgest? Voilà bien mon chevalier errant! C'est aussi un peu ma faute, pourquoi l'ai-je élevé ainsi? J'ai voulu qu'il fût libre en dépit de son rang...

— Aussi n'est-il point esclave des étiquettes, dit Poël.

— Non, mais il l'est de ses caprices. Allons, il va sans doute revenir. Songez à vous rafraîchir, Poël. — Dites-moi, et le visage du général prit une expression de sollicitude, dites-moi, Poël, avez-vous beaucoup couru à droite et à gauche?

— Mon général, nous sommes venus en droite ligne de Berghen. Mon maître était triste.

— Triste! que s'est-il donc passé entre lui et son père? Ce mariage lui déplaît il?

— Je l'ignore. Mais on dit que sa sérénité l'exige.

— L'exige! vous dites, Poël, que le vice-roi l'exige! Mais pour qu'il l'exige, il faut qu'Ordener s'y refuse.

— Je l'ignore, excellence. Il paraît triste.

— Triste! savez-vous comment son père l'a reçu?

— La première fois, c'était dans le camp, près Berghen. Sa sérénité a dit : Je ne vous vois pas souvent, mon fils. — Tant mieux pour moi, mon seigneur et père, a répondu mon maître, si vous vous en apercevez. Puis il a donné à sa sérénité des détails sur ses courses du nord; et sa sérénité a dit : C'est bien. Le lendemain, mon maître est revenu du palais, et a dit : On veut me marier; mais il faut que je voie mon second père, le général Levin. — J'ai sellé les chevaux et nous voilà.

— Vrai! mon bon Poël, dit le général d'une voix altérée, il m'a appelé son second père?

— Oui, votre excellence.

— Malheur à moi si ce mariage le contrarie, car j'encourrai plutôt la disgrâce du roi que de m'y prêter. Mais cependant, la fille du grand-chancelier des deux royaumes!... A propos, Poël, Ordener sait-il que sa future belle-mère, la comtesse d'Ahlefeld, est ici incognito depuis hier, et que le comte y est attendu?

— Je l'ignore, mon général.

— Oh! se dit le vieux gouverneur, oui, il le sait, car pourquoi aurait-il battu en retraite dès son arrivée?

Ici le général, après avoir fait un signe de bienveillance à Poël, et salué la sentinelle qui lui présentait les armes, rentra inquiet dans l'hôtel d'où il venait de sortir inquiet.

V.

On eût dit que toutes les passions avaient agité son cœur, et que toutes l'avaient abandonné; il ne lui restait rien que le coup d'œil triste et perçant d'un homme consommé dans la connaissance des hommes, et qui voyait d'un regard où tendait chaque chose.

SCHILLER, *les Visions.*

Quand, après avoir fait parcourir à l'étranger les escaliers en spirale et les hautes salles du donjon du Lion de Slesvig, l'huissier lui ouvrit enfin la porte de l'appartement où se trouvait celui qu'il cherchait, la première parole qui frappa les oreilles du jeune homme fut encore celle-ci : — Est-ce enfin le capitaine Dispolsen?

Celui qui faisait cette question était un vieillard assis le dos tourné à la porte, les coudes appuyés sur une table de travail et le front appuyé sur ses mains. Il était revêtu d'une simarre de laine noire, et l'on apercevait au-dessus d'un lit placé à une extrémité de la chambre, un écusson brisé autour duquel étaient suspendus les colliers rompus des ordres de l'Eléphant et de Dannebrog; une couronne de comte renversée était fixée au-dessous de l'écusson, et les deux

fragmens d'une main de justice liés en croix complétaient l'ensemble de ces bizarres ornemens. — Le vieillard était Schumacker.

— Non, seigneur, répondit l'huissier; puis il dit à l'étranger : Voici le prisonnier; et les laissant ensemble, il referma la porte, avant d'avoir pu entendre la voix aigre du vieillard, qui disait : Si ce n'est pas le capitaine, je ne veux voir personne.

L'étranger, à ces mots, resta debout près de la porte; et le prisonnier, se croyant seul, — car il ne s'était pas un moment détourné, — retomba dans sa silencieuse rêverie.

Tout-à coup il s'écria : — Le capitaine m'a certainement abandonné et trahi ! Les hommes. . les hommes sont comme ce glaçon qu'un Arabe prit pour un diamant; il le serra précieusement dans son havresac, et quand il le chercha, il ne trouva même plus un peu d'eau...

— Je ne suis pas de ces hommes, dit l'étranger.

Schumacker se leva brusquement. — Qui est ici ? qui m'écoute ? Est-ce quelque misérable suppôt de ce Guldenlew?...

— Ne parlez point mal du vice roi, seigneur comte.

— Seigneur comte ! est-ce pour me flatter que vous m'appelez ainsi ? Vous perdez vos peines; je ne suis plus puissant.

— Celui qui vous parle ne vous a jamais connu puissant, et n'en est pas moins votre ami.

— C'est qu'il espère encore quelque chose de moi : les souvenirs que l'on conserve aux malheureux se mesurent toujours aux espérances qui en restent.

— C'est moi qui devrais me plaindre, noble comte; car je me suis souvenu de vous, et vous m'avez oublié. — Je suis Ordener.

Un éclair de joie passa dans les tristes yeux du vieillard, et un sourire qu'il ne put réprimer entr'ouvrit sa barbe blanche comme le rayon qui perce un nuage.

— Ordener ! soyez le bienvenu, voyageur Ordener. Mille vœux de bonheur au voyageur qui se souvient du prisonnier !

— Mais, demanda Ordener, vous m'aviez donc oublié ?

— Je vous avais oublié, dit Schumacker, reprenant son air sombre, comme on oublie la brise qui nous rafraîchit et qui passe; heureux lorsqu'elle ne devient pas l'ouragan qui nous renverse.

— Comte de Griffenfeld, reprit le jeune homme, vous ne comptiez donc pas sur mon retour?

— Le vieux Schumacker n'y comptait pas; mais y il a ici une jeune fille qui me faisait remarquer aujourd'hui même qu'il y avait eu, le 8 mai dernier, un an que vous étiez absent.

Ordener tressaillit.

— Quoi! grand Dieu ! serait-ce votre Ethel, noble comte ?

— Et qui donc?

— Votre fille, seigneur, a daigné compter les mois depuis mon départ ! Oh ! combien j'ai passé de tristes journées ! j'ai visité toute la Norwége, depuis Christiania jusqu'à Wardhus; mais c'est vers Drontheim que mes courses me ramenaient toujours.

— Usez de votre liberté, jeune homme, tant que vous en jouissez. Mais dites-moi donc enfin qui vous êtes. Je voudrais, Ordener, vous connaître sous un autre nom. Le fils d'un de mes mortels ennemis s'appelle Ordener.

— Peut-être, seigneur comte, ce mortel ennemi a-t-il plus de bienveillance pour vous que vous n'en avez pour lui.

— Vous éludez ma question; mais gardez votre secret; j'apprendrais peut être que le fruit qui désaltère est un poison qui me tuera.

— Comte ! dit Ordener d'une voix irritée. Comte ! reprit-il d'un ton de reproche et de pitié !...

— Suis-je contraint de me fier à vous, répondit Schumacker, à vous qui prenez toujours en ma présence le parti de l'implacable Guldenlew ?...

— Le vice-roi, interrompit gravement le jeune homme, vient d'ordonner que vous seriez à l'avenir libre et sans gardes dans l'intérieur de tout le donjon du Lion de Slesvig. C'est une nouvelle que j'ai recueillie à Berghen, et que vous recevrez sans doute incessamment.

— C'est une faveur que je n'osais espérer, et je croyais n'avoir parlé de mon désir qu'à vous seul. Au surplus, on diminue le poids de mes fers à mesure que celui de mes années s'accroît, et, quand les infirmités m'auront rendu impotent, on me dira sans doute : Vous êtes libre

A ces mots le vieillard sourit amèrement; il continua :

— Et vous, jeune homme, avez-vous toujours vos folles idées d'indépendance?

— Si je n'avais point ces folles idées, je ne serais pas ici.

— Comment êtes-vous venu à Drontheim ?

— Eh bien ! à cheval.

— Comment êtes-vous venu à Munckholm ?

— Sur une barque.

— Pauvre insensé ! qui crois être libre, et qui passes d'un cheval dans une barque. Ce ne sont point tes membres qui exécutent tes volontés; c'est un animal, c'est la matière; et tu appelles cela des volontés !

— Je force des êtres à m'obéir.

— Prendre sur certains êtres le droit d'en être obéi, c'est donner à d'autres celui de vous commander. L'indépendance n'est que dans l'isolement.

— Vous n'aimez pas les hommes, noble comte ?

Le vieillard se mit à rire tristement. — Je pleure d'être homme, et je ris de celui qui me console. — Vous le saurez si vous l'ignorez encore, le malheur rend défiant comme la prospérité rend ingrat. Ecoutez, puisque vous venez de Berghen, apprenez-moi quel vent favorable a soufflé sur le capitaine Dispolsen. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose d'heureux, puisqu'il m'oublie.

Ordener devint sombre et embarrassé.

— Dispolsen, seigneur comte ? C'est pour vous en parler que je suis venu dès aujourd'hui. — Je sais qu'il avait toute votre confiance ..

— Vous le savez ? interrompit le prisonnier avec inquiétude. Vous vous trompez. Nul être au monde n'a ma confiance. — Dispolsen tient, il est vrai, entre ses mains mes papiers, des papiers même très importans. C'est pour moi qu'il est allé à Copenhague, près du roi. J'avouerai même que je comptais plus sur lui que sur tout autre, car dans ma puissance je ne lui avais jamais rendu service.

— Eh bien ! noble comte, je l'ai vu aujourd'hui...

— Votre trouble me dit le reste; il est traître.

— Il est mort.

— Mort !

Le prisonnier croisa ses bras et baissa la tête, puis relevant son œil fixe vers le jeune homme :

— Quand je vous disais qu'il lui était arrivé quelque chose d'heureux ?...

Puis son regard se tourna vers la muraille où étaient suspendus les signes de ses grandeurs détruites, et il fit un geste de la main comme pour éloigner le témoin d'une douleur qu'il s'efforçait de vaincre.

— Ce n'est pas lui que je plains, ce n'est qu'un homme de moins. — Ce n'est pas moi : qu'ai-je à perdre ? Mais ma fille, ma fille infortunée !... je serai la victime de cette infâme machination; et que deviendra-t-elle si on lui enlève son père?...

Il se retourna vivement vers Ordener.

— Comment est il mort ? où l'avez-vous vu ?

— Je l'ai vu au Spladgest; on ne sait s'il est mort d'un suicide ou d'un assassinat.

— Voici maintenant l'important. S'il a été assassiné, je sais d'où le coup part; alors tout est perdu. Il m'apportait les preuves du complot qu'ils trament contre moi; ces preuves auraient pu me sauver et les perdre... Ils ont su les détruire !... — Malheureuse Ethel !...

— Seigneur comte, dit Ordener, je vous dirai demain s'il a été assassiné.

Schumacker, sans répondre, suivit Ordener qui sortait, d'un regard où se peignait le calme du désespoir, plus effrayant que le calme de la mort.

Ordener était dans l'antichambre solitaire du prisonnier, sans savoir de quel côté se diriger. La soirée était avancée et la salle obscure; il ouvrit une porte au hasard et se trouva dans un immense corridor, éclairé seulement par la lune, qui courait rapidement à travers de pâles nuées. Ses lueurs nébuleuses tombaient par intervalles sur les vitraux étroits et élevés, et dessinaient sur la muraille opposée comme une longue procession de fantômes, qui apparaissait et disparaissait simultanément dans les profondeurs de la galerie. Le jeune homme se signa lentement, et marcha vers une lumière rougeâtre qui brillait faiblement à l'extrémité du corridor.

Une porte était entr'ouverte; une jeune fille agenouillée dans un oratoire gothique, au pied d'un simple autel, récitait à demi voix les litanies de la Vierge; oraison simple et sublime où l'âme qui s'élève vers la Mère des sept Douleurs ne la prie que de prier.

Cette jeune fille était vêtue de crêpe noir et de gaze blanche, comme pour faire deviner en quelque sorte, au premier aspect, que ses jours s'étaient enfuis jusqu'alors dans la tristesse et dans l'innocence. Même en cette attitude modeste, elle portait dans tout son être l'empreinte d'une nature singulière. Ses yeux et ses longs cheveux étaient noirs, beauté très rare dans le Nord; son regard élevé vers la voûte paraissait plutôt enflammé par l'extase qu'éteint par le recueillement. Enfin, on eût dit une vierge des rives de Chypre ou des campagnes de Tibur, revêtue des voiles fantastiques d'Ossian, et prosternée devant la croix de bois et l'autel de pierre de Jésus.

Ordener tressaillit et fut prêt à défaillir, car il reconnut celle qui priait.

Elle pria pour son père, pour le puissant tombé, pour le vieux captif abandonné, et elle récita à haute voix le psaume de la délivrance.

Elle pria encore pour un autre; mais Ordener n'entendit pas le nom de celui pour qui elle priait; il ne l'entendit pas, car elle ne le prononça pas; seulement elle récita le cantique de la Sulamite, l'épouse qui attend l'époux, et le retour du bien-aimé.

Ordener s'éloigna dans la galerie; il respecta cette vierge qui s'entretenait avec le ciel; la prière est un grand mystère, et son cœur s'était rempli, malgré lui, d'un ravissement inconnu, mais profane.

La porte de l'oratoire se ferma doucement, et une lumière et une femme blanche dans les ténèbres vinrent de son côté. Il s'arrêta, car il éprouvait une des plus violentes émotions de la vie; il s'adossa à l'obscure muraille; son corps était faible, et les os de ses membres s'entrechoquaient dans leurs jointures, et, dans le silence de tout son être, les battemens de son cœur retentissaient à son oreille.

Quand la jeune fille passa, elle entendit le froissement d'un manteau, et une haleine brusque et précipitée.

— Dieu! cria-t-elle...

Ordener s'élança: d'un bras il la soutint, de l'autre il chercha vainement à retenir la lampe, qu'elle avait laissée échapper, et qui s'éteignit.

— C'est moi, dit il doucement.

— C'est Ordener! dit la jeune fille, car le dernier retentissement de cette voix, qu'elle n'avait pas entendue depuis un an, était encore dans son oreille.

Et la lune qui passait éclaira la joie de sa charmante figure; puis elle reprit, timide et confuse, et se dégageant des bras du jeune homme:

— C'est le seigneur Ordener.

— C'est lui, comtesse Ethel...

— Pourquoi m'appelez-vous comtesse?

— Pourquoi m'appelez-vous seigneur?

La jeune fille se tut et sourit; le jeune homme se tut et soupira. Elle rompit la première le silence:

— Comment donc êtes-vous ici?

— Faites-moi merci, si ma présence vous afflige. J'étais venu pour parler au comte votre père

— Ainsi, dit Ethel d'une voix altérée, vous n'êtes venu que pour mon père.

Le jeune homme baissa la tête, car ces paroles lui semblaient bien injustes.

— Il y a sans doute déjà longtemps, continua la jeune fille d'un ton de reproche, il y a sans doute déjà longtemps que vous êtes à Drontheim? Votre absence de ce château n'a pu vous paraître longue, à vous.

Ordener, profondément blessé, ne répondit pas.

— Je vous approuve, dit la prisonnière d'une voix tremblante de douleur et de colère; mais, ajouta-t-elle d'un ton fier, j'espère, seigneur Ordener, que vous ne m'avez pas entendue prier?

— Comtesse, répondit enfin le jeune homme, je vous ai entendue.

— Ah! seigneur Ordener, il n'est point courtois d'écouter ainsi.

— Je ne vous ai pas écoutée, noble comtesse, dit faiblement Ordener; je vous ai entendue.

— J'ai prié pour mon père, reprit la jeune fille en le regardant fixement, et comme attendant une réponse à cette parole toute simple.

Ordener garda le silence.

— J'ai aussi prié, continua-t-elle, inquiète et paraissant attentive à l'effet que ces paroles allaient produire sur lui, j'ai aussi prié pour quelqu'un qui porte votre nom, pour le fils du vice-roi, du comte Guldenlew. Car il faut prier pour tout le monde, même pour ses persécuteurs...

Et la jeune fille rougit, car elle pensait mentir; mais elle était piquée contre le jeune homme, et elle croyait l'avoir nommé pendant sa prière: elle ne l'avait nommé que dans son cœur.

— Ordener Guldenlew est bien malheureux, noble dame, si vous le comptez au nombre de vos persécuteurs; il est bien heureux cependant d'occuper une place dans vos prières.

— Oh! non, dit Ethel troublée et effrayée de l'air froid du jeune homme, non, je ne priais pas pour lui... J'ignore ce que j'ai fait, ce que je fais. Quant au fils du vice-roi, je le déteste, je ne le connais pas. Ne me regardez pas de cet œil sévère: vous ai-je offensé? ne pouvez-vous rien pardonner à une pauvre prisonnière, vous qui passez vos jours près de quelque belle et noble dame, libre et heureuse comme vous!...

— Moi, comtesse!... s'écria Ordener.

Ethel versait un torrent de larmes; le jeune homme se précipita à ses pieds.

— Ne m'avez-vous pas dit, continua-t-elle souriant à travers ses pleurs, que votre absence vous avait semblé courte?

— Qui, moi, comtesse?..

— Ne m'appelez pas ainsi, dit-elle doucement, je ne suis plus comtesse pour personne, et surtout pour vous...

Le jeune homme se leva violemment, et ne put s'empêcher de la presser sur son cœur dans un ravissement convulsif.

— Eh bien! mon Ethel adorée, nomme-moi ton Ordener...

— Dis-moi, et il attacha un regard brûlant sur ses yeux mouillés de larmes; dis-moi, tu m'aimes donc?...

Ce que dit la jeune fille ne fut pas entendu, car Ordener, hors de lui, avait ravi sur ses lèvres avec sa réponse cette première faveur, ce baiser sacré qui suffit aux yeux de Dieu pour changer deux amans en époux.

Tous deux restèrent sans paroles, parce qu'ils étaient dans un de ces momens solennels, si rares et si courts sur la terre, où l'âme semble éprouver quelque chose de la félicité des cieux. Ce sont des instans indéfinissables que ceux où deux âmes s'entretiennent ainsi dans un langage qui ne peut être compris que d'elles; alors tout ce qu'il y a d'humain se tait, et les deux êtres immatériels s'unissent mystérieusement pour la vie de ce monde et l'éternité de l'autre.

Ethel s'était lentement retirée des bras d'Ordener, et, aux lueurs de la lune, ils se regardaient avec ivresse; seulement, l'œil de flamme du jeune homme respirait un mâle orgueil et un courage de lion; tandis que le regard demi-voilé de la jeune fille était empreint de cette pudeur, honte angélique, qui, dans le cœur d'une vierge, se mêle à toutes les joies de l'amour.

— Tout à l'heure, dans ce corridor, dit-elle enfin, vous m'évitiez donc, mon Ordener?

— Je ne vous évitais pas, j'étais comme le malheureux aveugle que l'on rend à la lumière après de longues années, et qui se détourne un moment du jour.

— C'est à moi plutôt que s'applique votre comparaison, car, durant votre absence, je n'ai eu d'autre bonheur que la présence d'un infortuné, de mon père. Je passais mes longues journées à le consoler, et, ajouta-t-elle en baissant les yeux, à vous espérer. Je lisais à mon père les fables de l'Edda, et quand je l'entendais douter des hommes, je lui lisais l'Evangile, pour qu'au moins il ne doutât pas du ciel; puis je lui parlais de vous, et il se taisait, ce qui prouve qu'il vous aime; seulement, quand j'avais inutilement passé mes soirées à regarder de loin sur les routes les voyageurs qui arrivaient, et dans le port les vaisseaux qui abordaient, il secouait la tête avec un sourire amer, et je pleurais. Cette prison, où s'est jusqu'ici passée toute ma vie, m'était devenue odieuse, et pourtant mon père, qui jusqu'à votre apparition l'avait toujours remplie pour moi, y était encore; mais vous n'y étiez plus, et je désirais cette liberté que je ne connaissais pas.

Il y avait dans les yeux de la jeune fille, dans la naïveté de sa tendresse, dans la douce hésitation de ses épanchemens, un charme que des paroles humaines n'exprimeraient pas. Ordener l'écoutait avec cette joie rêveuse d'un être qui serait enlevé au monde réel, pour assister au monde idéal.

— Et moi, dit-il, maintenant, je ne veux plus de cette liberté que vous ne partagez pas!

— Quoi, Ordener! reprit vivement Ethel, vous ne nous quitterez donc plus?

Cette expression rappela au jeune homme tout ce qu'il avait oublié.

— Mon Ethel, il faut que je vous quitte ce soir. Je vous reverrai demain, et demain je vous quitterai encore, jusqu'à ce que je revienne pour ne plus vous quitter.

— Hélas! interrompit douloureusement la jeune fille, absent encore!...

— Je vous répète, ma bien-aimée Ethel, que je reviendrai bientôt vous arracher de cette prison, ou m'y ensevelir avec vous.

— Prisonnière avec lui! dit-elle doucement. Ah! ne me trompez pas, faut-il que j'espère tant de bonheur!...

— Quel serment te faut-il? que veux-tu de moi? s'écria Ordener; dis-moi, mon Ethel, n'es-tu pas mon épouse?... Et, transporté d'amour, il la serrait fortement contre sa poitrine.

— Je suis à toi, murmura-t-elle faiblement.

Ces deux cœurs nobles et purs battaient ainsi avec délices l'un contre l'autre, et n'en étaient que plus nobles et plus purs.

En ce moment un violent éclat de rire se fit entendre auprès d'eux. Un homme enveloppé d'un manteau découvrit une lanterne sourde qu'il y avait cachée, et dont la lumière éclaira subitement la figure effrayée et confuse d'Ethel et le visage étonné et fier d'Ordener.

— Courage, mon joli couple! courage! mais il me semble qu'après avoir cheminé si peu de temps dans le pays du Tendre, vous n'avez pas suivi tous les détours du ruisseau du Sentiment, et que vous avez dû prendre un chemin de traverse pour arriver si vite au hameau du Baiser.

Nos lecteurs ont sans doute reconnu le lieutenant admirateur de mademoiselle de Scudéry. Arraché de la lecture de la *Clélie* par le beffroi de minuit, que les deux amans n'avaient pas entendu, il était venu faire sa ronde nocturne dans le donjon. En passant à l'extrémité du corridor de l'orient, il avait recueilli quelques paroles, et vu comme deux spectres se mouvoir dans la galerie à la clarté de la lune. Alors, naturellement curieux et hardi, il avait caché sa lanterne sous son manteau et s'était avancé sur la pointe du pied près des deux amans, que son brusque éclat de rire venait d'arracher désagréablement à leur extase.

Ethel fit un mouvement pour fuir Ordener, puis, revenant à lui comme par instinct et pour lui demander protection, elle cacha sa tête brûlante dans le sein du jeune homme.

Celui-ci releva la sienne avec un orgueil de roi :

— Malheur, dit-il, malheur à celui qui vient de t'effrayer et de t'affliger, mon Ethel!

— Oui, vraiment, dit le lieutenant, malheur à moi si j'avais eu la maladresse d'épouvanter la tendre Mandane!

— Seigneur lieutenant, dit Ordener d'un ton hautain, je vous engage à vous taire.

— Seigneur insolent, répliqua l'officier, je vous engage à vous taire.

— M'entendez-vous, reprit Ordener d'une voix tonnante? achetez votre pardon par le silence.

— *Tibi tua*, répondit le lieutenant, prenez vos avis pour vous: achetez votre pardon par le silence.

— Taisez-vous! s'écria Ordener avec une voix qui fit trembler les vitraux; et, déposant la tremblante jeune fille sur un des vieux fauteuils du corridor, il secoua énergiquement le bras de l'officier.

— Ho, paysan! dit le lieutenant, moitié riant, moitié irrité, vous ne remarquez pas que ce pourpoint que vous froissez si brutalement est du plus beau velours d'Abingdon.

Ordener le regarda fixement.

— Lieutenant, ma patience est plus courte que mon épée.

— Je vous entends, mon brave damoisel, dit le lieutenant avec un sourire ironique, vous voudriez bien que je vous fisse un tel honneur; mais savez-vous qui je suis? Non, non, s'il vous plaît, *prince contre prince*, *berger contre berger*, comme disait le beau Léandre.

— S'il faut dire aussi : lâche contre lâche! reprit Ordener, assurément je n'aurai point l'insigne honneur de me mesurer avec vous.

— Je me fâcherais, mon très honorable berger, si vous portiez seulement l'uniforme.

— Je n'en ai ni les galons ni les franges, lieutenant, mais j'en porte le sabre.

Le fier jeune homme, rejetant son manteau en arrière, avait mis sa toque sur sa tête et saisi la garde de son sabre, lorsque Ethel, réveillée par ce danger imminent, se précipita sur son bras, et s'attacha à son cou avec un cri de terreur et de prière.

— Vous faites sagement, ma belle damoiselle, si vous ne voulez pas que le jouvencel soit puni de ses hardiesses, dit le lieutenant, qui, aux menaces d'Ordener, s'était mis en garde sans s'émouvoir; car Cyrus allait se brouiller avec Cambyse, pourvu toutefois que ce ne soit pas faire trop d'honneur à ce vassal que de le comparer à Cambyse.

— Au nom du ciel, seigneur Ordener, disait Ethel, que je ne sois pas la cause et le témoin d'un pareil malheur!... Puis, levant sur lui ses beaux yeux, elle ajouta : Ordener, je t'en supplie!...

Ordener repoussa lentement dans le fourreau la lame à demi tirée, et le lieutenant s'écria :

— Par ma foi, chevalier, j'ignore si vous l'êtes, mais je vous en donne le titre parce que vous paraissez le mériter; moi et vous agissons suivant les lois de la bravoure, mais non suivant celles de la galanterie. La damoiselle a raison, des engagemens comme celui que je vous crois digne de nouer avec moi, ne doivent pas avoir des dames pour témoins, quoique, n'en déplaise à la charmante damoiselle, ils puissent avoir des dames pour causes. Nous ne pouvons donc ici convenablement parler que du *duellum remotum*; et, comme l'offensé, si vous voulez en fixer l'époque, le lieu et les armes, ma fine lame de Tolède ou mon poignard de Mérida seront à la disposition de votre hachoir sorti des forges d'Ashkreuth, ou de votre couteau de chasse trempé dans le lac de Sparbo.

Le *duel ajourné* que l'officier proposait à Ordener était en usage dans le Nord, d'où les savans prétendent que la coutume du duel est sortie. Les plus vaillans gentilshommes proposaient et acceptaient le *duellum remotum*. On le remettait à plusieurs mois, quelquefois à plusieurs années, et durant cet intervalle les adversaires ne devaient s'occuper ni

en paroles, ni en actions, de l'affaire qui avait amené le défi. Ainsi, en amour, les deux rivaux s'abstenaient de voir leur maîtresse, afin que les choses restassent dans le même état : on se reposait à cet égard sur la loyauté des chevaliers ; comme dans les anciens tournois, si les juges du camp, croyant la loi courtoise violée, jetaient leur bâton dans l'arène, à l'instant tous les combattans s'arrêtaient; mais, jusqu'à l'éclaircissement du doute, la gorge du vaincu restait à la même distance de l'épée du vainqueur.

— Eh bien! chevalier, dit Ordener après un moment de réflexion,... un messager vous instruira du lieu.

— Soit, répondit le lieutenant; d'autant mieux que cela me donnera le temps d'assister aux cérémonies du mariage de ma sœur, car vous saurez que vous aurez l'honneur de vous battre avec le futur beau-frère d'un haut seigneur, du fils du vice-roi de Norwége, du baron Ordener Guldenlew, lequel, à l'occasion de cet illustre hyménée, comme dit Artamène, va être créé comte de Danneskiold, colonel et chevalier de l'Eléphant; et moi-même, qui suis le fils du grand-chancelier des deux royaumes, je serai sans doute nommé capitaine...

— Fort bien, fort bien, lieutenant d'Ahlefeld, dit Ordener avec impatience, vous n'êtes point encore capitaine, ni le fils du vice-roi colonel... et les sabres sont toujours des sabres.

— Et les rustres toujours des rustres, quoi qu'on fasse pour les élever jusqu'à soi, dit entre ses dents l'officier.

— Chevalier, continua Ordener, vous connaissez la loi courtoise. Vous n'entrerez plus dans ce donjon, et vous garderez le silence sur cette affaire.

— Pour le silence, rapportez-vous-en à moi, je serai aussi muet que Mucius Scévola lorsqu'il eut le poing sur le brasier. Je n'entrerai non plus dans le donjon, ni moi, ni aucun argus de la garnison; car je viens de recevoir un ordre d'y laisser à l'avenir Schumacker sans gardes, ordre que j'étais chargé de lui communiquer ce soir, ce que j'aurais fait si je n'avais passé une partie de la soirée à essayer de nouvelles bottines de Cracovie. — Cet ordre, entre nous, est bien imprudent. — Voulez-vous que je vous montre mes bottines?

Pendant cette conversation, Ethel, les voyant apaisés, et ne comprenant pas ce que c'était qu'un *duellum remotum*, avait disparu, après avoir dit doucement à l'oreille d'Ordener : *A demain.*

— Je voudrais, lieutenant d'Ahlefeld, que vous m'aidassiez à sortir du fort.

— Volontiers, dit l'officier, quoiqu'il soit un peu tard, ou plutôt de bien bonne heure. Mais comment trouverez vous une barque?

— Cela me regarde, dit Ordener.

Alors, s'entretenant de bonne amitié, ils traversèrent le jardin, la cour circulaire, la cour carrée, sans qu'Ordener, conduit par l'officier de ronde, éprouvât d'obstacle; ils franchirent la grande herse, le hangar de l'artillerie, la place d'armes, et arrivèrent à la tour basse, dont la porte de fer s'ouvrit à la voix du lieutenant.

— Au revoir, lieutenant d'Ahlefeld! dit Ordener.

— Au revoir, répondit l'officier. Je déclare que vous êtes un brave champion, quoique j'ignore qui vous êtes, et si ceux de vos pairs que vous amenerez à notre rendez-vous auront qualité pour prendre le titre de parrains, et ne devront pas se borner au nom modeste d'assistans.

Ils se serrèrent la main; la porte de fer se referma, et le lieutenant retourna, en fredonnant un air de Lulli, admirer ses bottes polonaises et le roman français.

Ordener, resté seul sur le seuil, quitta ses vêtemens, qu'il enveloppa de son manteau et attacha sur sa tête avec le ceinturon de son sabre; puis, mettant en pratique les principes d'indépendance de Schumacker, il s'élança dans l'eau froide et calme du golfe, et commença à nager au milieu de l'obscurité, vers le rivage, en se dirigeant du côté du Spladgest, destination où il était toujours à peu près sûr d'arriver, mort ou vif.

Les fatigues de la journée l'avaient épuisé; aussi n'aborda-t-il que très péniblement. Il se rhabilla à la hâte, et marcha vers le Spladgest, qui se dessinait dans la place du port comme une masse noire; car depuis quelque temps la lune s'était entièrement voilée.

En approchant de cet édifice, il entendit comme un bruit de voix; une lumière faible sortait par l'ouverture supérieure. Etonné, il frappa violemment à la porte carrée : le bruit cessa, la lueur disparut. Il frappa de nouveau : la lumière en reparaissant, lui laissa voir quelque chose de noir sortir par l'orifice supérieur et se blottir sur le toit plat du bâtiment. Ordener frappa une troisième fois avec le pommeau de son sabre, et cria : Ouvrez, de par sa majesté le roi! ouvrez, de par sa sérénité le vice-roi!

La porte s'ouvrit enfin lentement, et Ordener se trouva face à face avec la longue figure pâle et maigre de Spiagudry, qui, les habits en désordre, l'œil hagard, les cheveux hérissés, les mains ensanglantées, portait une lampe sépulcrale, dont la flamme tremblait encore moins visiblement que son grand corps.

VI.

PIRRO.

Jamais!

ANGELO.

Quoi! je crois que tu veux faire l'homme de bien. Misérable! si tu dis un seul mot...

PIRRO.

Mais, Angelo, je t'en conjure, pour l'amour de Dieu...

ANGELO.

Laisse faire ce que tu ne peux empêcher.

PIRRO.

Ah! quand le diable vous tient par un cheveu, il faut lui abandonner toute la tête... Malheureux que je suis!

Emilia Galotti.

Une heure environ après que le jeune voyageur à la plume noire fut sorti du Spladgest, la nuit étant tout-à-fait tombée et la foule entièrement écoulée, Oglypiglap avait fermé la porte extérieure de l'édifice funèbre, tandis que son maître arrosait pour la dernière fois les corps qui y étaient déposés. Puis tous deux s'étaient retirés dans leur très peu somptueux appartement, et tandis qu'Oglypiglap dormait sur son petit grabat, comme l'un des cadavres confiés à sa garde, le vénérable Spiagudry, assis devant une table de pierre couverte de vieux livres, de plantes desséchées et d'ossemens décharnés, s'était plongé dans les graves études qui, bien que réellement fort innocentes, n'avaient pas peu contribué à lui donner parmi le peuple une réputation de sorcellerie et de diablerie, fâcheux apanage de la science à cette époque.

Il y avait plusieurs heures qu'il était absorbé dans ses méditations; et prêt enfin à quitter ses livres pour son lit, il s'était arrêté à ce passage lugubre de Thormodus Torfœus :

« Quand un homme allume sa lampe, la mort est chez lui avant qu'elle soit éteinte... »

— N'en déplaise au savant docteur, se dit-il à demi-voix, il n'en sera pas ainsi chez moi ce soir.

Et il prit sa lampe pour la souffler.

— Spiagudry! cria une voix qui sortait de la salle des cadavres...

Le vieux concierge trembla de tous ses membres. Ce n'est pas qu'il crût, comme tout autre peut-être à sa place, que les tristes hôtes du Spladgest s'insurgeaient contre leur gardien. Il était assez savant pour ne pas éprouver de ces terreurs imaginaires; et la sienne n'était si réelle que parce qu'il connaissait trop bien la voix qui l'appelait.

— Spiagudry! répéta violemment la voix, faudra-t-il, pour te faire entendre, que j'aille t'arracher les oreilles?

— Que saint Hospice ait pitié, non de mon âme, mais de mon corps! dit l'effrayé vieillard; et, d'un pas que la peur pressait et ralentissait à la fois, il se dirigea vers la seconde

porte latérale, qu'il ouvrit. Nos lecteurs n'ont pas oublié que cette porte communiquait à la salle des morts.

La lampe qu'il portait éclaira alors un tableau bizarrement hideux. D'un côté, le corps maigre, long et légèrement voûté de Spiagudry; de l'autre, un homme petit, épais et trapu, et vêtu de la tête aux pieds de peaux de toutes sortes d'animaux encore teintes d'un sang desséché, et debout au pied du cadavre de Gill Stadt, qui avec ceux de la jeune fille et du capitaine, occupait le fond de la scène. Ces trois muets témoins, ensevelis dans une sorte de pénombre, étaient les seuls qui pussent voir, sans fuir d'épouvante, les deux vivans dont l'entretien commençait.

Les traits du petit homme, que la lumière faisait vivement ressortir, avaient quelque chose d'extraordinairement sauvage. Sa barbe était rousse et touffue, et son front, caché sous un bonnet de peau d'élan, paraissait hérissé de cheveux de même couleur; sa bouche était large, ses lèvres épaisses, ses dents blanches, aiguës et séparées; son nez, recourbé comme le bec de l'aigle; et son œil gris-bleu, extrêmement mobile, lançait sur Spiagudry un regard oblique, où la férocité du tigre n'était tempérée que par la malice du singe. Ce personnage singulier était armé d'un large sabre, d'un poignard sans fourreau, et d'une hache à tranchans de pierre, sur le long manche de laquelle il était appuyé : ses mains étaient couvertes de gros gants de peau de renard bleu.

— Ce vieux spectre m'a fait attendre bien longtemps, dit-il, se parlant à lui-même; et il poussa une espèce de rugissement comme une bête des bois.

Spiagudry aurait certainement pâli d'effroi, s'il eût pu pâlir.

— Sais-tu bien, poursuivit le petit homme en s'adressant à lui directement, que je viens des grèves d'Urchtal? Avais-tu donc envie, en me retardant, d'échanger ta couche de paille contre une de ces couches de pierre?

Le tremblement de Spiagudry redoubla; les deux seules dents qui lui restaient s'entrechoquèrent avec violence.

— Pardonnez, maître, dit-il en courbant l'arc de son grand corps jusqu'au niveau du petit homme, je dormais d'un profond sommeil...

— Veux-tu que je te fasse connaître un sommeil plus profond encore?

Spiagudry fit une grimace de terreur, qui seule pouvait être plus plaisante que ses grimaces de gaîté.

— Hé bien! qu'est ce? continua le petit homme. Qu'as-tu? Est-ce que ma présence ne t'est pas agréable?

— Oh! mon maître et seigneur, répondit le vieux concierge, il n'est certainement pas pour moi de bonheur plus grand que la vue de votre excellence.

Et l'effort qu'il faisait pour donner à sa physionomie effrayée une expression riante eût déridé tout autre que des morts.

— Vieux renard sans queue, mon excellence t'ordonne de me remettre les vêtemens de Gill Stadt.

En prononçant ce nom, le visage farouche et railleur du petit homme devint sombre et triste.

— Oh! maître, pardonnez, je ne les ai plus, dit Spiagudry; votre grâce sait que nous sommes obligés de livrer au fisc royal les dépouilles des ouvriers des mines, dont le roi hérite en sa qualité de leur tuteur né.

Le petit homme se tourna vers le cadavre, croisa les bras, et dit d'une voix sourde : — Il a raison. Ces misérables mineurs sont comme l'eider (1). On lui fait son nid, on lui prend son duvet.

Puis, soulevant le cadavre entre ses bras et l'étreignant fortement, il se mit à pousser des cris sauvages d'amour et de douleur, pareils aux grondemens d'un ours qui caresse son petit; à ces sons inarticulés, se mêlaient par intervalles, quelques mots d'un jargon étrange que Spiagudry ne comprenait pas.

Il laissa retomber le cadavre sur la pierre, et se tourna vers le gardien.

— Sais-tu, sorcier maudit, le nom du soldat né sous un mauvais astre qui a eu le malheur d'être préféré à Gill par cette fille?

Et il poussa du pied les restes froids de Guth Stersen.

Spiagudry fit un signe négatif.

— Eh bien! par la hache d'Ingolphe, le chef de ma race, j'exterminerai tous les porteurs de cet uniforme; et il désignait les vêtemens de l'officier. — Celui dont je veux la vengeance se trouvera dans le nombre. J'incendierai toute la forêt pour brûler l'arbuste vénéneux qu'elle renferme. Je l'ai juré du jour où Gill est mort; et je lui ai donné déjà un compagnon qui doit réjouir son cadavre. — O Gill! te voilà donc là sans force et sans vie, toi qui atteignais le phoque à la nage, le chamois à la course; toi qui étouffais l'ours des monts de Kole à la lutte; te voilà immobile, toi qui parcourais le Drontheimhus, depuis l'Orkel jusqu'au lac de Smiasen, en un jour; toi qui gravissais les pics du Dofre-Field comme l'écureuil gravit le chêne; te voilà muet, Gill, toi qui, debout sur les sommets orageux de Kongsberg, chantais plus haut que le tonnerre. O Gill! c'est donc en vain que j'ai comblé pour toi les mines de Faroër; c'est en vain que j'ai incendié l'église cathédrale de Drontheim; toutes mes peines sont perdues, et je ne verrai pas se perpétuer en toi la race des enfans d'Islande, la descendance d'Ingolphe l'Exterminateur; tu n'hériteras pas de ma hache de pierre; et c'est toi au contraire qui me lègues ton crâne pour y boire désormais l'eau des mers et le sang des hommes.

A ces mots, saisissant la tête du cadavre,

— Spiagudry, dit-il, aide-moi. Et arrachant ses gants, il découvrit ses larges mains, armées d'ongles longs, durs et retors comme ceux d'une bête fauve.

Spiagudry, qui le vit prêt à faire sauter avec son sabre le crâne du cadavre, s'écria avec un accent d'horreur qu'il ne put réprimer : — Juste Dieu, maître!... un mort!

— Hé bien! répliqua tranquillement le petit homme, aimes-tu mieux que cette lame s'aiguise ici sur un vivant?

— Oh! permettez-moi de supplier votre courtoisie... Comment votre excellence peut-elle profaner?... — Votre grâce... Seigneur, votre sérénité ne voudra pas...

— Finiras-tu? ai-je besoin de tous ces titres, squelette vivant, pour croire à ton profond respect pour mon sabre?

— Par saint Waldemar, par saint Usuph, au nom de saint Hospice, épargnez un mort!...

— Aide-moi, et ne parle pas des saints au diable.

— Seigneur, poursuivit le suppliant Spiagudry, par votre illustre aïeul saint Ingolphe! ..

— Ingolphe l'Exterminateur était un réprouvé comme moi.

— Au nom du ciel! dit le vieillard en se prosternant, c'est cette réprobation que je veux vous éviter.

L'impatience transporta le petit homme. Ses yeux gris et ternes brillèrent comme deux charbons ardens.

— Aide-moi! répéta-t-il en agitant son sabre.

Ces deux mots furent prononcés de la voix dont les prononcerait un lion, s'il parlait. Le concierge, tremblant et à demi mort, s'assit sur la pierre noire, et soutint de ses mains la tête froide et humide de Gill, tandis que le petit homme, à l'aide de son poignard et de son sabre, enlevait le crâne avec une dextérité singulière.

Quand cette opération fut terminée il considéra quelque temps le crâne sanglant, en proférant des paroles étranges; puis il le remit à Spiagudry pour qu'il le dépouillât et le lavât, et dit en poussant une espèce de hurlement :

— Et moi, je n'aurai pas en mourant la consolation de penser qu'un héritier de l'âme d'Ingolphe boira dans mon crâne le sang des hommes et l'eau des mers.

Après une sinistre rêverie, il continua :

— L'ouragan est suivi de l'ouragan, l'avalanche entraîne l'avalanche, et moi je serai le dernier de ma race. Pourquoi Gill n'a-t-il pas haï comme moi tout ce qui porte la face humaine? Quel démon ennemi du démon d'Ingolphe l'a poussé sous ces fatales mines à la recherche d'un peu d'or?

(1) Oiseau qui donne l'édredon. Les paysans norwégiens lui construisent des nids où ils le surprennent et le plument.

Spiagudry, qui lui rapportait le crâne de Gill, l'interrompit.

— L'excellence a raison : l'or lui-même, dit Snorro Sturleson, s'achète souvent trop cher.

— Tu me rappelles, dit le petit homme, une commission dont il faut que je te charge; voici une boîte de fer que j'ai trouvée sur cet officier, dont tu n'as pas, comme tu le vois, toutes les dépouilles; elle est si solidement fermée, qu'elle doit renfermer de l'or, seule chose précieuse aux yeux des hommes; tu la remettras à la veuve Stadt, au hameau de Thoctree, pour lui payer son fils.

Il tira alors de son havresac de peau de renne un très petit coffre de fer; Spiagudry le reçut, et s'inclina.

— Remplis fidèlement mon ordre, dit le petit homme en lui lançant un regard perçant; songe que rien n'empêche deux démons de se revoir; je te crois encore plus lâche qu'avare, et tu me réponds de ce coffre ..

— Oh! maître, sur mon âme...

— Non pas! sur tes os et sur ta chair.

En ce moment, la porte extérieure du Spladgest retentit d'un coup violent. Le petit homme s'étonna, Spiagudry chancela, et couvrit sa lampe de sa main.

— Qu'est-ce? s'écria le petit homme en grondant... — Et toi, vieux misérable, comment trembleras tu donc quand tu entendras la trompette du jugement dernier?

Un second coup plus fort se fit entendre.

— C'est quelque mort pressé d'entrer, dit le petit homme.

— Non, maître, murmura Spiagudry, on n'amène point de morts passé minuit.

— Mort ou vivant, il me chasse. — Toi, Spiagudry, sois fidèle et muet; je te jure, par l'esprit d'Ingolphe et le crâne de Gill, que tu passeras dans ton auberge de cadavres tout le régiment de Munckholm en revue.

Et le petit homme, attachant le crâne de Gill à sa ceinture et remettant ses gants, s'élança avec l'agilité d'un chamois, et à l'aide des épaules de Spiagudry, par l'ouverture supérieure, où il disparut.

Un troisième coup ébranla le Spladgest, et une voix du dehors ordonna d'ouvrir au nom du roi et du vice-roi. Alors le vieux concierge, à la fois agité par deux terreurs différentes, dont on pourrait nommer l'une de *souvenir*, et l'autre d'*espérance*, s'achemina vers la porte carrée, et l'ouvrit.

VII.

> Cette joie à laquelle se réduit la félicité temporelle, elle s'est fatiguée à la poursuivre par des sentiers âpres et douloureux, sans avoir jamais pu l'atteindre.
>
> *Confessions de saint Augustin.*

Rentré dans son cabinet après avoir quitté Poël, le gouverneur de Drontheim s'enfonça dans un large fauteuil, et ordonna, pour se distraire, à l'un de ses secrétaires de lui rendre compte des placets présentés au gouvernement.

Celui-ci, après s'être incliné, commença :

« 1° Le révérend docteur Anglyvius demande qu'il soit » pourvu au remplacement du révérend docteur Foxtipp, di- » recteur de la bibliothèque épiscopale, pour cause d'inca- » pacité. L'exposant ignore qui pourra remplacer ledit doc- » teur incapable; il fait seulement savoir que lui, docteur » Anglyvius, a longtemps exercé les fonctions de biblio- » thécaire... »

— Renvoyez ce drôle à l'évêque, interrompit le général.

— « 2° Athanase Munder, prêtre, ministre des prisons, » demande la grâce de douze condamnés pénitens, à l'occa- » sion des glorieuses noces de sa courtoisie Ordener Gul- » denlew, baron de Thorvick, chevalier de Dannebrog, fils » du vice roi, avec noble dame Ulrique d'Ahlefeld, fille de » sa grâce le comte grand-chancelier des deux royaumes. »

— Ajournez, dit le général. Je plains les condamnés.

— « 3° Fauste-Prudens Destrombidès, sujet norwégien, » poète latin, demande à faire l'épithalame desdits nobles » époux. »

— Ah! ah! le brave homme doit être vieux, car c'est le le même qui en 1674 avait préparé un épithalame pour le mariage projeté entre Schumacker, alors comte de Griffenfeld, et la princesse Louise-Charlotte de Holstein-Augustenbourg, mariage qui n'eut pas lieu.— Je crains, ajouta le gouverneur entre ses dents, que Fauste-Prudens soit le poète des mariages rompus.— Ajournez la demande et poursuivez. On s'informera, à l'occasion dudit poète, s'il n'y aurait pas un lit vacant à l'hôpital de Drontheim.

— « 4° Les mineurs de Guldbranshal, des îles Faroër, » du Sund-Moër, de Hubfallo, de Rœraas et de Kongsberg » demandent à être affranchis des charges de la tutelle » royale »

— Ces mineurs sont remuans. On dit même qu'ils commencent déjà à murmurer du long silence gardé sur leur requête. Qu'elle soit réservée pour un mûr examen.

— « 5° Braall, pêcheur, déclare, en vertu de l'Odelsrecht(1), » qu'il persévère dans l'intention de racheter son patri- » moine. »

— « 6° Les syndics de Nœs, Lœvig, Indal, Skongen, Stod, » Sparbo et autres bourgs et villages du Drontheimhus sep- » tentrional, demandent que la tête du brigand, assassin et » incendiaire Han, natif, dit-on, de Klipstadur en Islande, » soit mise à prix — S'oppose à la requête Nychol Orugix, » bourreau du Drontheimhus, qui prétend que Han est sa » propriété. Appuie la requête Benignus Spiagudry, gardien » du Spladgest, auquel doit revenir le cadavre. »

— Ce bandit est bien dangereux, dit le général, surtout lorsqu'on craint des troubles parmi les mineurs. Qu'on fasse proclamer sa tête au prix de mille écus royaux.

— « 7° Benignus Spiagudry, médecin, antiquaire, sculp- » teur, minéralogiste, naturaliste, botaniste, légiste, chi- » miste, mécanicien, physicien, astronome, théologien, gram- » mairien... »

— Eh mais! interrompit le général, est-ce que ce n'est pas le même Spiagudry que le gardien du Spladgest?

— Si vraiment, votre excellence, répondit le secrétaire :— « ... concierge, pour sa majesté, de l'établissement du *Splad-* » *gest*, dans la royale ville de Drontheim, expose que c'est » lui, Benignus Spiagudry, qui a découvert que les étoiles » appelées fixes n'étaient pas éclairées par l'astre appelé so- » leil; *item*, que le vrai nom d'Odin est *Frigge*, fils de *Fri-* » *dulphe*; *item*, que le *lombric marin* se nourrit de sable; » *item*, que le bruit de la population éloigne les poissons » des côtes de Norwége, en sorte que les moyens de subsis- » tance diminuent en proportion de l'accroissement du peu- » ple; *item*, que le golfe nommé Otte-Sund s'appelait autre- » fois *Limfiord* et n'a pris le nom d'*Otte-Sund* qu'après qu'O- » thon-le-Roux y eut jeté sa lance; *item*, expose que c'est par » ses conseils et sous sa direction qu'on a fait d'une vieille » statue de Freya, la statue de la Justice qui orne la grande » place de Drontheim, et qu'on a converti en diable, repré- » sentant le crime, le lion qui se trouvait sous les pieds de » l'idole; *item*... »

— Ah! faites-nous grâce de ses éminens services. Voyons, que demande-t il?

Le secrétaire tourna plusieurs feuillets, et poursuivit :

« ... Le très humble exposant croit pouvoir, en récompense » de tant de travaux utiles aux sciences et aux belles-lettres, » supplier son excellence d'augmenter la taxe de chaque ca- » davre mâle et femelle de dix ascalins, ce qui ne peut qu'ê- » tre agréable aux morts en leur prouvant le cas qu'on fait » de leurs personnes... »

Ici la porte du cabinet s'ouvrit, et l'huissier annonça à haute voix *la noble dame comtesse d'Ahlefeld*.

En même temps, une grande dame, portant sur sa tête une

(1) *Odelsrecht*, loi singulière qui établissait parmi les paysans norwégiens des sortes de *majorats*. Tout homme qui était contraint de se défaire de son patrimoine pouvait empêcher l'acquéreur de l'aliéner, en déclarant tous les dix ans à l'autorité qu'il était dans l'intention de le racheter.

petite couronne de comtesse, richement vêtue d'une robe de satin écarlate, bordée d'hermine et de franges d'or, entra, et, acceptant la main que le général lui offrait, vint s'asseoir près de son fauteuil.

La comtesse pouvait avoir cinquante ans. L'âge n'avait, en quelque sorte, rien eu à ajouter aux rides dont les soucis de l'orgueil et de l'ambition avaient depuis si longtemps creusé son visage. Elle attacha sur le vieux gouverneur son regard hautain et son sourire faux.

— Eh bien! seigneur général, votre élève se fait attendre. Il devait être ici avant le coucher du soleil.

— Il y serait, dame comtesse, s'il n'était, en arrivant, allé à Munckholm.

—Comment, à Munckholm! j'espère que ce n'est pas Schumacker qu'il cherche?...

— Mais cela se pourrait.

— La première visite du baron de Thorvick aura été pour Schumacker!

— Pourquoi non, comtesse? Schumacker est malheureux.

— Comment, général! le fils du vice-roi est lié avec ce prisonnier d'État!

— Frédéric Guldenlew, en me chargeant de son fils, me pria, noble dame, de l'élever comme j'eusse élevé le mien. J'ai pensé que la connaissance de Schumacker serait utile à Ordener, qui est destiné à être aussi puissant un jour. J'ai en conséquence, avec l'autorisation du vice-roi, demandé à mon frère Grummond de Knud un droit d'entrée pour toutes les prisons, que j'ai donné à Ordener.—Il en use.

— Et depuis quand, noble général, le baron Ordener a-t-il fait cette utile connaissance?

— Depuis un peu plus d'un an, dame comtesse; il paraît que la société de Schumacker lui plut, car elle le fixa assez longtemps à Drontheim; et ce n'est qu'à regret et sur mon invitation expresse qu'il en partit l'année dernière pour visiter la Norwège.

— Et Schumacker sait-il que son consolateur est le fils d'un de ses plus grands ennemis?

— Il sait que c'est un ami, et cela lui suffit, comme à nous.

— Mais vous, seigneur général, dit la comtesse avec un coup d'œil pénétrant, saviez-vous en tolérant, et même en formant cette liaison, que Schumacker avait une fille?

— Je le savais, noble comtesse.

— Et cette circonstance vous a semblé indifférente pour votre élève?

— L'élève de Levin de Knud, le fils de Frédéric Guldenlew est un homme loyal. Ordener connaît la barrière qui le sépare de la fille de Schumacker; il est incapable de séduire, sans but légitime, une fille, et surtout la fille d'un homme malheureux.

La noble comtesse d'Ahlefeld rougit et pâlit; elle tourna la tête, cherchant à éviter le regard calme du vieillard comme celui d'un accusateur.

— Enfin, balbutia-t-elle, cette liaison, général, me semble, souffrez que je le dise, singulière et imprudente. On dit que les mineurs et les peuplades du nord menacent de se révolter, et que le nom de Schumacker est compromis dans cette affaire.

— Noble dame, vous m'étonnez! s'écria le gouverneur. Schumacker a jusqu'ici supporté tranquillement son malheur. Ce bruit est sans doute peu fondé.

La porte s'ouvrit en ce moment, et l'huissier annonça qu'un messager de sa grâce le grand-chancelier demandait à parler à la noble comtesse.

La comtesse se leva précipitamment, salua le gouverneur, et, tandis qu'il continuait l'examen des placets, se rendit en toute hâte à ses appartemens, situés dans une aile du palais, en ordonnant qu'on y envoyât le messager.

Elle était depuis quelques momens assise sur un riche sopha, au milieu de ses femmes, quand ce dernier entra. La comtesse en l'apercevant fit un mouvement de répugnance qu'elle cacha soudain sous un sourire bienveillant. L'extérieur du messager ne semblait pourtant pas repoussant au premier abord : c'était un homme plutôt petit que grand, et dont l'embonpoint annonçait toute autre chose qu'un messager. Cependant, en l'examinant, son visage paraissait ouvert jusqu'à l'impudence, et la gaîté de son regard avait quelque chose de diabolique et de sinistre. Il s'inclina profondément devant la comtesse, et lui présenta un paquet scellé avec des fils de soie.

— Noble dame, dit-il, daignez me permettre d'oser déposer à vos pieds un précieux message de sa grâce votre illustre époux, mon vénéré maître.

— Est-ce qu'il ne vient pas lui-même? et comment vous prend-il pour messager? demanda la comtesse.

— Des soins importans diffèrent l'arrivée de sa grâce, cette lettre est pour vous en informer, madame la comtesse: pour moi, je dois, d'après l'ordre de mon noble maître, jouir de l'insigne honneur d'un entretien particulier avec vous.

La comtesse pâlit; elle s'écria d'une voix tremblante :

— Moi! un entretien secret avec vous, Musdœmon?

— Si cela n'affligeait en rien la noble dame, son indigne serviteur serait au désespoir.

— M'affliger! non sans doute, reprit la comtesse s'efforçant de sourire; mais cet entretien est-il si nécessaire?

Le messager s'inclina jusqu'à terre.

— Absolument nécessaire! la lettre que l'illustre comtesse a daigné recevoir de mes mains doit en contenir l'injonction formelle.

C'était une chose singulière que de voir la fière comtesse d'Ahlefeld trembler et pâlir devant un serviteur qui lui rendait de si profonds respects. Elle ouvrit lentement le paquet et en lut le contenu. Après l'avoir relu: — Allons, dit-elle à ses femmes d'une voix faible, qu'on nous laisse seuls.

— Daigne la noble dame, dit le messager fléchissant le genou, me pardonner la liberté que j'ose prendre et la peine que je parais lui causer.

— Croyez au contraire, repartit la comtesse avec un sourire forcé, que j'ai beaucoup de plaisir à vous voir.

Les femmes se retirèrent.

— Elphège, tu as donc oublié qu'il fut un temps où nos tête-à-tête ne te répugnaient pas?

C'était le messager qui parlait à la noble comtesse, et ces paroles étaient accompagnées d'un rire pareil à celui du diable lorsqu'au moment où le pacte expire il saisit l'âme qui s'est donnée à lui.

La puissante dame baissa sa tête humiliée.

— Que ne l'ai-je en effet oublié! murmura-t-elle.

— Pauvre folle! comment peux-tu rougir de choses que nul œil humain n'a vues?

— Ce que les hommes ne voient pas, Dieu le voit.

— Dieu! faible femme! tu n'es pas digne d'avoir trompé ton mari, car il est moins crédule que toi.

— Vous insultez peu généreusement à mes remords, Musdœmon.

— Eh bien! si tu en as, Elphège, pourquoi leur insultes-tu toi-même chaque jour par des crimes nouveaux?

La comtesse d'Ahlefeld cacha sa tête dans ses mains; le messager poursuivit :

— Elphège, il faut choisir: ou le remords et plus de crimes, ou le crime et plus de remords. Fais comme moi, choisis le second parti, c'est le meilleur, le plus gai du moins.

— Puissiez-vous, dit la comtesse à voix basse, ne pas retrouver ces paroles dans l'éternité!

— Allons, ma chère, quittons la plaisanterie.

Alors Musdœmon s'asseyant près de la comtesse, et passant ses bras autour de son cou :

— Elphège, dit-il, tâche de rester, par l'esprit du moins, ce que tu étais il y a vingt ans.

L'infortunée comtesse, esclave de son complice, tâcha de répondre à sa repoussante caresse. Il y avait dans cet embrassement adultère de deux êtres qui se méprisaient et s'exécraient mutuellement, quelque chose de trop révoltant, même pour ces âmes dégradées. Les caresses illégitimes qui avaient fait leur joie, et que je ne sais quelle horrible convenance les forçait de se prodiguer encore, faisaient maintenant leur torture. Etrange et juste châtiment des affections coupables! leur crime était devenu leur supplice.

La comtesse, pour abréger ce tourment adultère demanda

enfin à son [illegible], en s'[illegible] de ses bras, [illegible] message [illegible] t'avait chargé?

— D'Ahlefeld [illegible] de voir son pouvoir s'[illegible] par [illegible] Gadlnew [illegible] tre [illegible]...

— Notre [illegible]! s'écria [illegible] la comtesse, [illegible] sur [illegible] et de [illegible].

— Eh bien! [illegible] le messager, je crois qu'[illegible] peut m'[illegible] moins autant que lui. Je disais donc que ce [illegible] son [illegible] ri, si [illegible] renversé. Du fond de sa prison, [illegible] favori est encore presque aussi redouté [illegible] dans son [illegible] obscurs, [illegible] : [illegible], il y a [illegible] mois que les négociations [illegible] Hurn Plen [illegible] pas, [illegible] *[illegible]* [illegible] Disp[illegible], [illegible] de [illegible] plu [illegible] la chancellerie [illegible] de [illegible] propriété de Schumacker. On [illegible] [illegible], mais [illegible] que [illegible] pour [illegible] d'E[illegible] c'est [illegible] qu'il [illegible] à lui [illegible] tous travaillons.

Tu [illegible] Elphège, [illegible] d'ins[illegible] *incognito* les provinces du [illegible] par [illegible] du résultat qu'[illegible] Vardoës [illegible] de Schumacker, [illegible] qu'il [illegible] Dispolsen [illegible] Munckholm, rap[illegible] Schumacker ses [illegible] mes [illegible] ou [illegible] nous [illegible] dans les gorges de Kole quelques [illegible], chargés de se défaire de lui, après l'avoir dé[illegible] de ses papiers. Mais si, comme on l'assure, Dispolsen est venu de Berghen par mer, nos peines seraient perdues de ce côté-là. — Pourtant j'ai recueilli en arrivant je ne sais quels bruits d'un assassinat d'un capitaine nommé Dispolsen. — Nous verrons. — Nous sommes en attendant à la recherche d'un brigand fameux, Han, dit d'Islande, que nous voudrions mettre à la tête de la révolte des mines. Et toi, ma chère, quelles nouvelles d'ici me donneras-tu ? Le joli oiseau de Munckholm a-t-il été pris dans sa cage ? La fille du vieux ministre a-t-elle enfin été la proie de notre *falco fulvus*, de notre fils Frédéric?...

La comtesse, retrouvant sa fierté, se récria encore : — Notre fils!...

— Ma foi, quel âge peut il avoir? Vingt quatre ans. Il y en a vingt-six que nous nous connaissons, Elphège.

— Dieu le sait, s'écria la comtesse, mon Frédéric est l'héritier légitime du grand-chancelier.

— Si Dieu le sait, répondit le messager en riant, le diable peut l'ignorer. Au reste, ton Frédéric n'est qu'un étourneau indigne de moi, et ce n'est pas la peine de nous quereller pour si peu de chose. Il n'est bon qu'à séduire une fille. Y est-il parvenu au moins?

— Pas encore, que je sache.

— Mais, Elphège, tâche donc de jouer un rôle moins passif dans nos affaires. Celui du comte et le mien sont, tu le vois, assez actifs. Je retourne dès demain vers ton mari. Pour toi, ne te borne pas, de grâce, à prier pour nos péchés, comme la Madone que les Italiens invoquent en assassinant. — Il faut aussi que d'Ahlefeld songe à me récompenser un peu plus magnifiquement qu'il ne l'a fait jusqu'ici. Ma fortune est liée à la vôtre, mais je me lasse d'être le serviteur de l'époux, quand je suis l'amant de la femme, et de n'être que le gouverneur, le précepteur, le pédagogue, quand je suis presque le père...

En ce moment minuit sonna, et une des femmes entra, rappelant à la comtesse que d'après la règle du palais, toutes les lumières devaient être éteintes à cette heure. La comtesse, heureuse de terminer un entretien pénible, rappela ses suivantes.

— [illegible] comtesse, dit [illegible] en se retirant de conserver l'espérance de la revoir demain, et de [illegible] mon profond respect.

VIII.

Il faut absolument que tu l'aies massacré; tu [illegible]

[illegible]

— [illegible], dit Ordener à Spiagudry, je com[illegible] les cadavres [illegible] qui étaient chargés d'en ouvrir la porte.

— Pardonnez, seigneur, répondit le concierge ayant encore [illegible] répétant son excuse banale, je... je dormais profondément.

— [illegible] car [illegible] tout à l'heure [illegible] distinctement.

Spiagudry se troubla.

— Vous avez, seigneur étranger, vous avez entendu?...

— [illegible] ; mais qu'importe? je ne suis pas [illegible] de vos affaires, mais pour vous occuper des miennes. Entrons.

Spiagudry ne se souciait guère d'introduire le nouveau-venu près du corps de Gill, mais ces dernières paroles le rassurèrent un peu, et d'ailleurs, pouvait-il résister?

Il laissa donc passer le jeune homme, et refermant la porte :

— Benignus Spiagudry, dit-il, est à votre service pour tout ce qui concerne les sciences humaines. Cependant, si, comme votre visite nocturne semble l'annoncer, vous croyez parler à un sorcier, vous avez tort, *ne famem credas*; je ne suis qu'un savant. — Entrons, seigneur étranger, dans mon laboratoire.

— Non pas, dit Ordener, c'est à ces cadavres qu'il faut nous arrêter.

— A ces cadavres! s'écria Spiagudry, recommençant à trembler. Mais, seigneur, vous ne pouvez les voir.

— Comment! je ne puis voir des corps qui ne sont déposés là que pour être vus! Je vous répète que j'ai des renseignemens à vous demander sur l'un d'eux : votre devoir est de me les donner. Obéissez de gré, vieillard, ou vous obéirez de force.

Spiagudry avait un profond respect pour les sabres, et il en voyait briller un à côté d'Ordener. — *Nihil non arrogat armis*, murmura-t il, et fouillant dans le trousseau de ses clefs, il ouvrit la grille à hauteur d'appui, et introduisit l'étranger dans la seconde section de la salle.

— Montrez-moi les vêtemens du capitaine, dit celui-ci.

En ce moment, un rayon de la lampe tomba sur la tête sanglante de Gill Stadt.

— Juste Dieu! s'écria Ordener, quelle abominable profanation!

— Grand saint Hospice, ayez pitié de moi! dit à voix basse le vieux concierge.

— Vieillard, poursuivit Ordener d'une voix menaçante, êtes-vous si loin de la tombe, pour violer le respect qu'on lui voue, et ne craignez-vous pas, malheureux, que les vivans ne vous apprennent ce que l'on doit aux morts?

— Oh! s'écria le pauvre concierge, grâce, ce n'est pas moi... si vous saviez...! et il s'arrêta, car il se rappela ces mots du petit homme : *Sois fidèle et muet*. — Avez-vous vu quelqu'un sortir par cette ouverture? demanda-t-il d'une voix éteinte?

— Oui. Est-ce ton complice?

— Non, c'est le coupable, le seul coupable! j'en jure par toutes les réprobations infernales, par toutes les bénédictions célestes, par ce corps même si indignement profané!...

Et il s'était prosterné sur la pierre devant Ordener. Tout hideux qu'était Spiagudry, il y avait cependant dans son désespoir, dans ses protestations, un accent de vérité qui persuada le jeune homme.

— Vieillard, dit-il, relève toi, et si tu n'as point outragé la mort, du moins n'avilis point la vieillesse.

Le concierge se releva. Ordener continua :

— Quel est le coupable ?

— Oh ! silence, noble jeune seigneur, vous ignorez de qui vous parlez. Silence ! et Spiagudry se répétait intérieurement : *Sois fidèle et muet.*

Ordener reprit froidement :

— Quel est le coupable ? Je veux le connaître.

— Au nom du ciel, seigneur ! ne parlez pas ainsi, taisez-vous, de peur ..

— La peur ne me fera point taire et te fera parler.

— Excusez-moi, pardon, mon jeune maître ! dit le désolé Spiagudry, je ne puis...

— Tu le peux, car je le veux. Tu nommeras le profanateur !

Spiagudry chercha encore à tergiverser.

— Eh bien ! noble maître, le profanateur de ce cadavre est l'assassin de cet officier.

— Cet officier est donc mort assassiné ? demanda Ordener, ramené par cette transition au but de sa recherche.

— Oui, sans doute, seigneur.

— Et par qui ? par qui ?

— Au nom de la sainte patronne que votre mère invoquait en vous donnant le jour, ne cherchez pas à savoir ce nom, mon jeune maître, ne me forcez pas à le révéler.

— Si l'intérêt que j'ai à le connaître avait besoin d'être accru, vous y ajouteriez, vieillard, l'intérêt de la curiosité. Je vous commande de me nommer ce meurtrier.

— Eh bien ! dit Spiagudry, remarquez ces profondes déchirures produites par de longs ongles et tranchans sur le corps de ce malheureux... Elles vous nomment l'assassin.

Et le vieillard montrait à Ordener de longues et fortes égratignures sur le cadavre nu et lavé.

— Comment ! dit Ordener, est-ce quelque bête fauve ?

— Non, mon jeune seigneur.

— Mais, à moins que ce ne soit le diable...

— Chut ! prenez garde de trop bien deviner. N'avez vous jamais entendu parler, poursuivit le concierge à voix basse, d'un homme ou d'un monstre à face humaine, dont les ongles sont aussi longs que ceux d'Astaroth qui nous a perdus, ou de l'Antéchrist qui nous perdra ?...

— Parlez plus clairement.

— Malheur ! dit l'Apocalypse...

— C'est le nom de l'assassin que je vous demande.

— L'assassin... le nom... seigneur, ayez pitié de moi, ayez pitié de vous.

— La seconde de ces prières détruirait la première, quand bien même des motifs graves ne me forceraient pas à t'arracher ce nom. N'abuse pas plus longtemps...

— Eh bien ! vous le voulez, jeune homme, dit Spiagudry se redressant et d'une voix haute : ce meurtrier, ce profanateur est Han d'Islande.

Ce nom redoutable n'était pas ignoré d'Ordener. — Comment ! reprit-il, Han ! cet exécrable bandit !

— Ne l'appelez pas bandit, car il vit toujours seul.

— Alors, misérable, comment le connaissez-vous ? Quels crimes communs vous ont donc rapprochés ?

— Oh ! noble maître, daignez ne pas croire aux apparences. Le tronc de chêne est-il vénéneux parce que le serpent s'y abrite ?

— Point de vaines paroles, un scélérat ne peut avoir d'ami qu'un complice.

— Je ne suis point son ami, et moins encore son complice ; et si mes serments ne vous ont pas persuadé, seigneur, veuillez daigner considérer que cette profanation détestable m'expose, dans vingt-quatre heures, quand on viendra relever le corps de Gill Stadt, au supplice des sacriléges, et me jette dans la plus épouvantable inquiétude où innocent se soit jamais trouvé.

Ces considérations d'intérêt personnel firent encore plus sur Ordener que la voix suppliante du gardien, auquel elles avaient probablement inspiré en bonne partie sa pathétique, quoique inutile résistance au sacrilége du petit homme. Ordener parut méditer un moment, pendant lequel Spiagudry cherchait à lire sur son visage si ce repos deciderait la paix ou ramènerait la tempête.

Enfin il dit d'un ton sévère, mais calme : — Vieillard, soyez véridique. Avez vous trouvé des papiers sur cet officier ?

— Aucun, sur mon honneur.

— Savez vous si Han d'Islande en a trouvé ?

— Je vous jure par saint Hospice que je l'ignore

— Vous l'ignorez ? savez-vous où se cache ce Han d'Islande ?

— Il ne se cache jamais, il erre toujours.

— Soit ; mais enfin quelles sont ses retraites ?

— Ce païen, répondit le vieillard à voix basse, a autant de retraites que l'île de Hitteren a de récifs, que l'étoile de Sirius a de rayons.

— Je vous engage de nouveau, interrompit Ordener, à parler en termes positifs. Je vais vous donner l'exemple ; écoutez. Vous êtes mystérieusement lié avec un brigand dont vous soutenez ne pas être le complice. Si vous le connaissez, vous devez savoir où il s'est maintenant retiré. — Ne m'interrompez pas. — Si vous n'êtes pas son complice, vous n'hésiterez pas à me conduire à sa recherche.

Spiagudry ne put contenir son effroi.

— Vous, noble seigneur, vous, grand Dieu ! plein de jeunesse et de vie, provoquer, rechercher ce démoniaque ! Quand Ingiald aux quatre bras combattit le géant Nyctolm, du moins avait-il quatre bras.

— Eh bien ! dit Ordener en souriant, s'il faut quatre bras, ne serez-vous pas mon guide ?...

— Moi ! votre guide ? Comment pouvez-vous vous railler ainsi d'un pauvre vieillard qui a déjà presque besoin d'un guide lui-même ?

— Écoutez, reprit Ordener, n'essayez pas vous-même de vous jouer de moi. Si cette profanation, dont je veux bien vous croire innocent, vous expose au châtiment des sacriléges, vous ne pouvez rester ici. Il vous faut donc fuir. Je vous offre ma sauvegarde, mais à condition que vous me conduirez à la retraite du brigand. Soyez mon guide, je serai votre protecteur ; je dis plus ; si j'atteins Han d'Islande, je l'amènerai ici mort ou vif. Vous pourrez prouver votre innocence, et je vous promets de vous faire rentrer dans votre emploi. — Voilà, en attendant, plus d'écus royaux qu'il ne vous en rapporte par an.

Ordener, en gardant la bourse pour la fin, avait observé dans ses argumens la gradation voulue par les saines lois de la logique. Cependant ils étaient par eux-mêmes assez forts pour faire rêver Spiagudry. Il commença par prendre l'argent.

— Noble maître, vous avez raison, dit-il ensuite, et son œil, jusqu'alors indécis, se releva sur Ordener. Si je vous suis, je m'expose quelque jour à la vengeance du formidable Han. Si je reste, je tombe demain entre les mains du bourreau Orugix... Quel est donc déjà le supplice des sacriléges ?... — N'importe. — Dans les deux cas, ma pauvre vie est en péril ; mais comme, d'après la juste observation de Sæmund Sigfusson, autrement dit *le sage*, *inter duo pericula œqualia, minùs imminens eligendum est*, je vous suis. — Oui, seigneur, je serai votre guide. Veuillez ne pas oublier toutefois que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous détourner de votre aventureux dessein.

— Soit, dit Ordener. Vous serez donc mon guide. Vieillard, ajouta-t-il avec un regard expressif, je compte sur votre loyauté.

— Ah ! maître, répondit le concierge, la foi de Spiagudry est aussi pure que l'or que vous venez de me donner si gracieusement

— Qu'il n'en soit pas autrement, car je vous prouverais que le fer que je porte n'est pas de moins bon aloi que mon or. — Où pensez-vous que soit Han d'Islande ?

— Mais, comme le midi du Drontheimhus est plein de troupes qu'on y a envoyées sur je ne sais quelle réquisition

du grand chancelier, Han doit s'être dirigé vers la grotte de Walderhog ou le lac de Smiasen. Notre route est par Skongen.

— Quand pouvez-vous me suivre?

— Après la journée qui commence, quand la nuit sera close et le Spladgest fermé, votre pauvre serviteur commencera près de vous les fonctions de guide, pour lesquelles il privera les morts de ses soins. Nous chercherons un moyen de cacher pendant tout le jour, aux yeux du peuple, la mutilation du mineur.

— Où vous trouverai-je ce soir?

— Sur la grande place de Drontheim, s'il convient au maître, près la statue de la Justice, qui fut jadis Freya, et me protégera sans doute de son ombre en reconnaissance du beau diable que j'ai fait sculpter sous ses pieds.

Spiagudry allait peut-être répéter verbalement à Ordener les considérations de son plan et au gouverneur, si celui-ci ne l'eût interrompu.

— Il suffit, vieillard, le traité est conclu.

— Conclu, répéta le concierge.

Il achevait ce mot, quand une espèce de grondement se fit entendre comme au-dessus d'eux. — Le concierge tressaillit : Qu'est cela ? dit-il.

— N'y a-t-il ici, dit Ordener également surpris, d'autre habitant vivant que vous?

— Vous me rappelez mon vicaire Oglypiglap, reprit Spiagudry rassuré par cette idée; c'est lui sans doute qui ronfle bruyamment. Un Lapon qui dort, selon l'évêque Arngrim, fait autant de bruit qu'une femme qui veille.

En parlant ainsi, ils s'étaient approchés de la porte du Spladgest. Spiagudry l'ouvrit doucement.

— Adieu, mon jeune seigneur, dit-il à Ordener, le ciel vous tienne en joie. A ce soir. Si votre chemin vous conduit devant la croix de saint Hospice, daignez prier pour votre misérable serviteur, Benignus Spiagudry.

Alors refermant en hâte la porte autant de crainte d'être aperçu que pour garantir sa lampe des premières brises du matin, il revint près du cadavre de Gill, et s'occupa d'en tourner la tête de manière à en cacher la blessure.

Il avait fallu bien des raisons pour décider le timide concierge à accepter l'offre aventureuse de l'étranger. Dans les motifs de sa téméraire détermination entraient : 1° la crainte d'Ordener présent ; 2° celle du bourreau Orugix ; 3° une vieille haine pour Han d'Islande, haine qu'il osait à peine s'avouer à lui-même, tant la terreur la comprimait ; 4° l'amour pour les sciences, auxquelles son voyage serait si utile; 5° la confiance en son esprit rusé, pour se dérober aux regards de Han ; 6° un attrait tout spéculatif pour certain métal que contenait la bourse du jeune aventurier, et dont paraissait aussi remplie la boîte de fer volée au capitaine et destinée à la veuve Stadt, message qui maintenant courait grand risque de ne jamais quitter le messager.

Une dernière raison enfin, c'était l'espérance bien ou mal fondée de rentrer tôt ou tard dans la place qu'il allait abandonner. Que lui importait d'ailleurs que le brigaad tuât le voyageur ou le voyageur le brigand? A ce point de sa rêverie, il ne put s'empêcher de se dire à haute voix : — Cela me fera toujours un cadavre.

Un nouveau grondement se fit encore entendre, et le malheureux concierge frissonna.

— Ce ne sont vraiment point là les ronflements d'Oglypiglap, se dit-il; ce bruit vient du dehors. — Puis, après un moment de réflexion : — Je suis bien simple de m'effrayer ainsi, c'est sans doute le dogue du port qui se réveille et qui aboie.

Alors il acheva de disposer les membres défigurés de Gill; puis, refermant toutes les portes, vint se délasser sur son grabat des fatigues de la nuit qui finissait, et prendre des forces pour celle qui se préparait.

IX.

JULIETTE. [illegible]

ROMÉO. [illegible]

SHAKSPEARE.

Le fanal du château de Munckholm venait de s'éteindre, et, à sa place, le matelot entrant dans le golfe de Drontheim voyait le casque du soldat de garde briller de loin, comme une étoile mobile, aux rayons du soleil levant, quand Schumacker, appuyé sur le bras de sa fille, descendit comme de coutume dans le jardin circulaire qui environnait sa prison. Tous deux avaient eu une nuit agitée, le vieillard par l'insomnie, la jeune fille par des rêves délicieux. Ils se promenaient depuis quelque temps en silence, quand le vieux prisonnier attacha sur la belle jeune fille un regard triste et grave :

— Vous rougissez et souriez, ma chère Ethel; vous êtes heureuse, car vous ne rougissez pas du passé, et vous souriez à l'avenir.

Ethel rougit plus fort, et cessa de sourire.

— Monseigneur et père, dit-elle, embarrassée, j'ai apporté le livre de l'Edda.

— Eh bien! lisez, ma fille, dit Schumacker; et il retomba dans sa rêverie.

Alors le sombre captif, assis sur un rocher [illegible] ombragé d'un sapin noir, écouta la douce voix de sa fille sans entendre sa lecture, comme un voyageur altéré se plaît au murmure de la source où il puise la vie.

Ethel lui lut l'histoire de la bergère Allanga, qui refusa un roi jusqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il était un guerrier. Le prince Regner Lodbrog n'obtint la bergère qu'en revenant vainqueur du brigand de Klipstadur, Ingolphe l'Exterminateur.

Soudain un bruit de pas et de feuillage froissé vint interrompre sa lecture et arracher Schumacker à sa méditation. Le lieutenant d'Ahlefeld sortit de derrière le rocher où ils étaient assis. Ethel baissa la tête en reconnaissant l'interrupteur éternel, et l'officier s'écria :

— Sur ma foi, ma belle damoiselle, le nom d'Ingolphe l'Exterminateur vient d'être prononcé par votre charmante bouche. Je l'ai entendu, et je présume que c'est en parlant de son petit-fils, Han d'Islande, que vous êtes remontée jusqu'à lui. Les damoiselles aiment beaucoup à parler des brigands. Sous ce rapport, on conte d'Ingolphe et de sa descendance des choses singulièrement agréables et effrayantes à entendre. L'exterminateur Ingolphe n'eut qu'un fils, né de la sorcière Thoarka, ce fils n'eut également qu'un fils, né de même d'une sorcière. Depuis quatre siècles, cette race s'est ainsi perpétuée pour la désolation de l'Islande, toujours par un seul rejeton, qui ne produit jamais qu'un rameau. C'est par cette série d'héritiers uniques, que l'esprit infernal d'Ingolphe est arrivé de nos jours sain et entier au fameux Han d'Islande, qui avait sans doute tout-à-l'heure, le bonheur d'occuper les pensées de la damoiselle.

L'officier s'arrêta un moment. Ethel était dans le silence de l'embarras; Schumacker, celui de l'ennui. Enchanté de les trouver disposés sinon à répondre, au moins à écouter, il continua :

— Le brigand de Klipstadur n'a d'autre passion que la haine des hommes, d'autre soin que celui de leur nuire.

— Il est sage, interrompit brusquement le vieillard.

— Il vit toujours seul, reprit le lieutenant.

— Il est heureux, dit Schumacker.

Le lieutenant fut ravi de cette double interruption, qui semblait sceller un pacte de conversation.

— N[illegible] de ces sages et de ce[illegible]! [illegible] le zéphir malintentionné qui a apporté en Norwége le [illegible] des démons d'Islande. J'ai [illegible] intentionné, car c'est, assure-t-on, à un évêque [illegible] Han de Klipstadur. Si [illegible], quelques paysans islandais, ayant pris sur les montagnes de B[illegible] le petit Han [illegible] le lieutenant de B[illegible]; mais l'évêque de S[illegible] s'y opposa, et prit [illegible], espérant faire un chrétien du [illegible]. Le bon évêque employa [illegible] moyens pour [illegible] [illegible] sur un trône d'airain, à [illegible]. Voilà [illegible] vieilles [illegible] du pays, comment [illegible] porté en Norwége cet Islandais. [illegible] de F[illegible] et nos [illegible] de Golyn [illegible] village [illegible] dominait; le pont de [illegible] croulant du haut des rochers sous le passage des voyageurs; la cathédrale de Drontheim incendiée; les fanaux côtiers éteints durant les nuits orageuses, et une foule de crimes et de meurtres ensevelis dans les lacs de Sparbo ou de Smiasen, ou cachés sous les grottes de Wal[illegible] et de Rylass, et dans les gorges du Doire F[illegible], ont attesté la présence de cet Arimane incarné dans le Drontheimhus. Les vieilles prétendent qu'il lui pousse un poil de la barbe à chaque crime : en ce cas sa barbe doit être aussi touffue que celle du plus vénérable mage assyrien. La belle damoiselle saura cependant que le gouverneur a plus d'une fois essayé d'arrêter la crue extraordinaire de cette barbe...

Schumacker rompit encore le silence.

— [illegible] efforts pour s'emparer de cet homme, dit-il avec un [illegible] de triomphe et un sourire ironique, ont été vains? J[illegible] la grande chancellerie.

L'officier ne comprit pas le sarcasme de l'ex-grand chancelier.

— Han a jusqu'ici été aussi imprenable qu'Horatius surnommé [illegible]. Vieux soldats, [illegible] miliciens, campagnards, montagnards, tout meurt ou fuit devant lui. C'est un démon qu'on ne saurait éviter ni atteindre : ce qui peut arriver de plus heureux à ceux qui le cherchent, c'est de ne pas le trouver.

La gracieuse damoiselle est peut-être surprise, continua-t-il en s'asseyant familièrement près d'Éthel, qui se rapprocha de son père, de tout ce que je sais de curieux touchant cet être surnaturel. Ce n'est pas sans intention que j'ai recueilli ces singulières traditions. Il me semble, et je serais heureux que ma charmante damoiselle partageât mon avis, que les aventures de Han pourraient fournir un roman délicieux, dans le genre des sublimes écrits de la damoiselle Scudéry, l'*Artamène* ou la *Clélie*, dont je n'ai encore lu que six volumes, mais qui n'en est pas moins un chef-d'œuvre à mes yeux. Il faudrait, par exemple, adoucir [illegible], orner nos traditions, modifier [illegible] noms barbares. Ainsi Drontheim, qui deviendrait *Durtinianum*, verrait ses forêts se changer, sous ma baguette magique, en [illegible] délicieux, arrosés de mille petits ruisseaux, bien autrement poétiques que nos vilains torrens. Nos cavernes noires et profondes [illegible] place à des grottes charmantes, [illegible] de rocailles dorées et de coquillages d'azur. Dans l'une de ces grottes habiterait [illegible], Han de Thulé... [illegible] d'*Han d'Islande* [illegible] — [illegible]... — [illegible] — [illegible] de

Thulé, se serait enfin échappé du palais du pontife, sur un [illegible] deux dragons... — Il faudrait être un pauvre esprit pour [illegible] la mesquine tradition du trône d'arbre. — Arrivé sous le ciel de Durtinianum, et séduit par ce pays charmant, il en aurait fait le lieu de sa résidence et le théâtre de ses crimes. Ce ne serait pas chose aisée que de faire une peinture agréable des brigandages de Han. On pourrait [illegible] l'horreur par quelque amour ingénieusement imaginé. La bergère Alci[illegible], en promenant un jour [illegible] bois de [illegible] et d'oliviers, serait aperçue par le géant, qui céderait soudain au pouvoir de ses yeux. Mais Alci[illegible] aimerait le beau [illegible] officier des [illegible]. Le géant s'irriterait [illegible], et le combat [illegible] des [illegible] du géant. Vous [illegible], aimable damoiselle, tout ce qu'une pareille [illegible] de charme dans les [illegible]. Je parierais mes bottes de Cracovie contre une paire de [illegible], traité par la damoiselle [illegible], ferait raffoler toutes les dames de Copenhague...

Ce mot arracha Schumacker de la sombre rêverie où il était resté enseveli pendant la dépense inutile de bel esprit que venait de faire le lieutenant.

— Copenhague? dit-il brusquement; seigneur officier, que s'est-il passé de nouveau à Copenhague?

— Rien, sur ma foi, que je sache, répondit le lieutenant, sinon le consentement donné par le roi au mariage important qui occupe en ce moment les deux royaumes.

— Comment! reprit Schumacker; quel mariage?

L'apparition d'un quatrième interlocuteur arrêta la réponse sur les lèvres du lieutenant.

Tous trois levèrent les yeux. Le visage sombre du prisonnier s'éclaircit, la physionomie frivole du lieutenant prit une expression de gravité, et la douce figure d'Éthel, pâle et confuse pendant le long soliloque de l'officier, se ranima de vie et de joie. Elle soupira profondément, comme si son cœur eût été allégé d'un poids insupportable, et son sourire triste et furtif s'élança au-devant du nouveau-venu. — C'était Ordener.

Le vieillard, la jeune fille et l'officier étaient devant Ordener dans une position singulière : ils avaient chacun un secret commun avec lui, aussi se gênaient-ils réciproquement. Le retour d'Ordener au donjon ne surprit ni Schumacker ni Éthel, qui l'attendaient; mais il étonna le lieutenant, autant que la présence du lieutenant surprit Ordener; celui-ci aurait pu craindre quelque indiscrétion de l'officier sur la scène de la veille, si le silence prescrit par la loi courtoise ne l'eût rassuré. Il ne pouvait donc que s'étonner de le voir paisiblement assis près des deux prisonniers.

Ces quatre personnages ne pouvaient rien se dire réunis, précisément parce qu'ils auraient eu beaucoup à se dire isolément. Aussi l'accueil que reçut Ordener fut-il absolument muet.

Le lieutenant partit d'un éclat de rire.

— Par la queue du manteau royal, mon cher nouveau-venu, voilà un silence qui ne ressemble pas mal à celui des sénateurs gaulois, quand le romain Brennus... — Je ne sais, en honneur, déjà plus qui était romain ou gaulois, des sénateurs ou du général. N'importe! puisque vous voilà, aidez-moi à instruire cet honorable vieillard de ce qui se passe de nouveau. J'allais, sans votre subite entrée en scène, l'entretenir du mariage illustre qui occupe en ce moment Mèdes et Persans.

— [illegible] mariage? dirent en même temps Ordener et Schumacker.

— A la coupe de vos vêtemens, seigneur étranger, s'écria le lieutenant en frappant des mains, j'avais déjà pressenti que vous veniez de quelque autre monde. Voici une question qui change en certitude mon soupçon. Vous êtes sans doute [illegible] sur les bords de la Nubie, dans un char [illegible] deux griffons ailés; car vous n'auriez pu parcourir la Norwége sans entendre parler du fameux mariage du fils du vice-roi avec la fille du grand chancelier.

Schumacker se tourna vers le lieutenant.

— Quoi ! Ordener Guldenlew épouse Ulrique d'Ahlefeld ?

— Comme vous dites, répondit l'officier, et cela sera conclu avant que la mode des vertugadins à la française soit passée à Copenhague.

— Le fils de Frédéric doit avoir environ vingt-deux ans ; car j'étais depuis un an renfermé dans la forteresse de Copenhague quand le bruit de sa naissance parvint jusqu'à moi. Qu'il se marie jeune, continua Schumacker avec un sourire amer ; au moment de la disgrâce on ne lui reprochera pas du moins d'avoir ambitionné le chapeau de cardinal.

Le vieux favori faisait à ses propres malheurs une allusion que le lieutenant ne comprit pas.

— Non certes, dit-il en éclatant de rire. Le baron Ordener va recevoir le titre de comte, le collier de l'Éléphant et les aiguillettes de colonel, qui ne se concilient guère vraiment avec la barrette de cardinal.

— Tant mieux, répondit Schumacker. Puis, après une pause, il ajouta, secouant la tête comme s'il eût vu sa vengeance devant lui : — Quelque jour peut-être on lui fera un carcan de son collier, on lui brisera sur le front sa couronne de comte, on lui battra les joues de ses aiguillettes de colonel.

Ordener saisit la main du vieillard :

— Dans l'intérêt de votre haine, seigneur, ne maudissez pas le bonheur d'un ennemi avant de savoir si ce bonheur en est un pour lui.

— Eh ! mais, s'écria le lieutenant, qu'importent au baron de Thorvick les anathèmes du bonhomme ?...

— Lieutenant ! s'écria Ordener, il lui importe un peu plus que vous ne pensez... — Peut-être. — Et, poursuivit-il après un moment de silence, votre fameux mariage est moins certain que vous ne le croyez.

— *Fiat quod vis*, reprit le lieutenant avec une salutation ironique ; le roi, le vice-roi et le grand-chancelier ont, il est vrai, tout disposé pour cette union ; ils la désirent, ils la veulent ; mais, puisque cela déplaît au seigneur étranger, qu'importe le grand-chancelier, le vice-roi et le roi !

— Vous avez peut-être raison, dit Ordener d'un air sérieux.

— Oh ! sur ma foi ! et le lieutenant se renversa sur le dos en éclatant de rire, cela est trop plaisant. Je voudrais pour beaucoup que le baron de Thorvick fût ici pour entendre un devin aussi bien instruit des choses de ce monde décider de sa destinée. Mon docte prophète, croyez-moi, vous n'avez pas encore assez de barbe pour être bon sorcier.

— Seigneur lieutenant, répondit froidement Ordener, je ne pense pas qu'Ordener Guldenlew épouse une femme sans l'aimer.

— Eh ! eh ! voilà le livre des maximes. Et qui vous dit, seigneur du manteau vert, que le baron n'aime pas Ulrique d'Ahlefeld ?

— Et, s'il vous plaît, à votre tour, qui vous dit qu'il l'aime ?

Ici le lieutenant fut entraîné, comme il arrive souvent par la chaleur de la conversation, à affirmer un fait dont il n'était pas sûr.

— Qui me dit qu'il l'aime ? la question est amusante ! J'en suis fâché pour votre divination ; mais tout le monde sait que ce mariage n'est pas moins un mariage de passion que de convenance.

— Excepté moi, du moins, dit Ordener d'un ton grave.

— Excepté vous, soit ; mais qu'importe ! vous n'empêcherez pas que le fils du vice-roi ne soit amoureux de la fille du chancelier !

— Amoureux ?

— Amoureux fou !

— Il fallait en effet qu'il fût fou pour en être amoureux.

— Holà ! n'oubliez pas de qui et à qui vous parlez. Ne dirait-on pas que le fils du comte vice-roi n'a pu s'éprendre d'une damoiselle, comme vous ici, ce rustaud ?

En parlant ainsi, Ordener s'était levé. Éthel, qui vit le regard d'Ordener s'enflammer, se précipita devant lui.

— Oh ! dit-elle, de grâce calmez-vous ; n'écoutez pas ces injures. Que nous importe que le fils du vice-roi aime la fille du chancelier ?

Cette douce main posée sur le cœur du jeune homme, en apaisa la tempête ; il abaissa sur son Éthel un regard enivré, et n'entendit plus le lieutenant qui, reprenant sa gaîté, s'écriait : — La damoiselle remplit avec une grâce infinie le rôle des dames sabines entre leurs pères et leurs maris. Mes paroles étaient peu mesurées ; j'oubliais, poursuivit-il en s'adressant à Ordener, qu'il existait entre nous un lien de fraternité, et que nous ne pouvions plus nous provoquer. — Chevalier, donnez-moi la main. Convenez-en : vous aviez aussi oublié que vous parliez du fils du vice-roi à son futur beau-frère, le lieutenant d'Ahlefeld.

A ce nom, Schumacker, qui avait tout observé jusque-là d'un œil d'indifférence et d'impatience, s'élança de son siége de pierre en poussant un cri terrible.

— D'Ahlefeld ! un d'Ahlefeld devant moi ! serpent ! comment n'ai-je pas reconnu dans le fils son exécrable père ! Laissez-moi paisible dans mon cachot ; je n'ai point été condamné au supplice de vous voir. Il ne me manque plus, comme il l'osait souhaiter tout à l'heure, que de voir un Guldenlew près du fils d'Ahlefeld... Traîtres ! lâches ! que ne viennent-ils eux-mêmes jouir de mes larmes de démence et de rage ? Race ! race abhorrée ! fils d'Ahlefeld, laisse-moi !

L'officier, d'abord étourdi de la vivacité de ces imprécations, retrouva bientôt sa colère et la parole :

— Silence, vieil insensé ! auras-tu bientôt fini de me chanter les litanies des démons ?...

— Laisse, laisse-moi, poursuivit le vieillard, et emporte ma malédiction, pour toi et la misérable race de Guldenlew qui va s'allier à la tienne !

— Pardieu ! s'écria l'officier furieux, tu me fais un double outrage !...

Ordener arrêta le lieutenant, qui ne se connaissait plus.

— Respectez un vieillard, votre ennemi, lieutenant ; nous avons déjà des satisfactions à nous rendre, je vous ferai raison des offenses du prisonnier.

— Soit, dit le lieutenant, vous contractez une double dette ; le combat sera à outrance, car j'aurai mon beau-frère et moi à venger. Songez qu'avec mon gant vous ramassez celui d'Ordener Guldenlew.

— Lieutenant d'Ahlefeld, répondit Ordener, vous embrassez le parti des absens avec une chaleur qui prouve de la générosité. N'y en aurait-il pas autant à prendre pitié d'un malheureux vieillard à qui l'adversité donne quelque droit d'être injuste ?

D'Ahlefeld était de ces âmes chez qui on éveille une vertu avec une louange. Il serra la main d'Ordener, et s'approcha de Schumacker, qui, épuisé par son emportement même, était retombé sur le rocher dans les bras d'Éthel éplorée.

— Seigneur Schumacker, dit l'officier, vous avez abusé de votre vieillesse, et j'allais peut-être abuser de ma jeunesse, si vous n'aviez trouvé un champion. J'étais entré ce matin pour la dernière fois dans votre prison, car c'était pour vous dire que désormais vous pourriez rester, d'après l'ordre spécial du vice-roi, libre et sans gardes dans le donjon. Recevez cette bonne nouvelle de la bouche d'un ennemi.

— Retirez-vous, dit le vieux captif d'une voix sourde. Le lieutenant s'inclina, et obéit, intérieurement satisfait d'avoir conquis le regard approbateur d'Ordener.

Schumacker resta quelque temps les bras croisés et la tête courbée, enseveli dans ses rêveries ; tout à coup il releva son regard sur Ordener, debout et en silence devant lui.

— Eh bien ? dit-il.

— Seigneur comte, Dispolsen est mort assassiné.

La tête du vieillard retomba sur sa poitrine. Ordener poursuivit.

— Son assassin est un brigand fameux, Han d'Islande.

— Han d'Islande ! dit Schumacker.

— Han d'Islande ! répéta Éthel.

— Il a dépouillé le capitaine, continua Ordener.

— Ainsi, dit le vieillard, vous n'avez point entendu parler d'un coffret de fer, scellé des armes de Griffenfeld ?

— Non, seigneur.

Schumacker laissa tomber son front sur ses mains.

— Je vous le rapporterai, seigneur comte; fiez-vous à moi. Le meurtre a été commis hier matin, Han a fui vers le nord. J'ai un guide qui connaît ses retraites, j'ai souvent parcouru les monts du Drontheimhus. J'atteindrai le brigand.

Ethel pâlit. Schumacker se leva, son regard avait quelque chose de joyeux, comme s'il comprenait encore la vertu chez les hommes.

— Noble Ordener, dit il, adieu. Et levant une main vers le ciel, il disparut derrière les broussailles.

Quand Ordener se retourna, il vit, sur le roc bruni par la mousse, Ethel, pâle comme une statue d'albâtre sur un piédestal noir.

— Juste Dieu, mon Ethel! dit-il se précipitant près d'elle et la soutenant dans ses bras, qu'avez vous?

— Oh! répondit la tremblante jeune fille d'une voix qu'on entendait à peine, oh! si vous avez, non quelque amour, mais quelque pitié pour moi, seigneur, si vous ne me parliez pas hier tout-à-fait pour m'abuser, si ce n'est pas pour causer ma mort que vous avez daigné venir dans cette prison; seigneur Ordener, mon Ordener, renoncez, au nom du ciel, au nom des anges, renoncez à votre projet insensé! Ordener, mon bien-aimé Ordener, poursuivit-elle, et ses larmes s'échappaient avec abondance, et sa tête s'était penchée sur le sein du jeune homme, fais moi ce sacrifice. Ne poursuis pas ce brigand, cet affreux démon, que tu veux combattre. Dans quel intérêt y vas-tu, Ordener? Dis-moi, quel intérêt peut t'être plus cher que celui de la malheureuse que tu nommais hier ta bien-aimée épouse? ..

Elle s'arrêta suffoquée par les sanglots. Ses deux bras étaient attachés par ses mains jointes au cou d'Ordener, sur les yeux duquel elle fixait ses yeux supplians.

— Mon Ethel adorée, vous vous alarmez à tort. Dieu soutient les bonnes intentions, et l'intérêt pour lequel je m'expose n'est autre que le vôtre. Ce coffret de fer renferme...

Ethel l'interrompit.

— Mon intérêt! ai-je un autre intérêt que ta vie? Et si tu meurs, Ordener, que veux-tu que je devienne?

— Pourquoi penses-tu que je mourrai, Ethel?...

— Ah! tu ne connais donc pas ce Han, ce brigand infernal? Sais-tu à quel monstre tu cours? Sais tu qu'il commande à toutes les puissances des ténèbres? qu'il renverse des montagnes sur des villes? que son pas fait crouler les cavernes souterraines? que son souffle éteint les fanaux sur les rochers? Et crois tu, Ordener, résister à ce géant aidé du démon, avec tes bras blancs et ta frêle épée?

— Et vos prières, Ethel, et l'idée que je combats pour vous! Sois-en sûre, mon Ethel, on t'a beaucoup exagéré la force et le pouvoir de ce brigand. C'est un homme comme nous qui donne la mort jusqu'à ce qu'il la reçoive.

— Tu ne veux donc pas m'écouter? mes paroles ne sont rien pour toi? Que veux-tu, dis-moi, que je devienne si tu pars, si tu vas errer de périls en périls, exposant, pour je ne sais quel intérêt de la terre, tes jours qui sont à moi, les livrant à un monstre?...

Ici les récits du lieutenant apparurent de nouveau à l'imagination d'Ethel, accrus de tout son amour et de toute sa terreur. Elle poursuivit, d'une voix entrecoupée par les sanglots:

— Je te l'assure, mon bien-aimé Ordener, ils t'ont trompé ceux qui t'ont dit que ce n'était qu'un homme. Tu dois me croire plus qu'eux. Ordener, tu sais que je ne voudrais pas te tromper. On a mille fois essayé de le combattre, il a détruit des bataillons entiers. — Je voudrais seulement que d'autres te le dissent, tu les croirais et tu n'irais pas.

Les prières de la pauvre Ethel auraient sans doute ébranlé l'aventureuse résolution d'Ordener, s'il n'eût été aussi avancé. Les paroles échappées la veille au désespoir de Schumacker revinrent à sa mémoire, et le raffermirent.

— Je pourrais, ma chère Ethel, vous dire que je n'irai pas, et n'en pas moins exécuter mon projet; mais je ne vous tromperai jamais, même pour vous rassurer. Je ne dois pas, je le répète, balancer entre vos larmes et vos intérêts. Il s'agit de votre fortune, de votre bonheur, de votre vie peut-être, de ta vie, mon Ethel .. — Et il la pressait doucement dans ses bras.

— Et que me fait tout cela? reprit-elle éplorée. Mon ami, mon Ordener, ma joie, tu sais que tu es toute ma joie, ne me donne pas un malheur affreux et certain pour des malheurs légers et douteux. Que me font ma fortune, ma vie?..

— Il s'agit aussi, Ethel, de la vie de votre père.

Elle s'arracha de ses bras.

— De mon père? répéta-t-elle à voix basse et en pâlissant.

— Oui, Ethel. Ce brigand, soudoyé sans doute par les ennemis du comte Griffenfeld, a en son pouvoir des papiers dont la perte compromet les jours, déjà si détestés, de votre père. Je veux lui reprendre ces papiers avec la vie.

Ethel resta quelques instans pâle et muette; ses larmes s'étaient taries, son sein gonflé respirait péniblement, elle regardait la terre d'un œil terne et indifférent, de l'œil dont le condamné la regarde au moment où la hache se lève derrière lui sur sa tête.

— De mon père! murmura-t-elle.

Puis elle tourna lentement les yeux sur Ordener.

— Ce que tu fais est inutile; mais fais le.

Ordener l'attira sur son sein.

— Oh! noble fille, laisse ton cœur battre sur le mien. Généreuse amie! je reviendrai bientôt. Va, tu seras à moi; je veux être le sauveur de ton père, pour mériter de devenir son fils. Mon Ethel, ma bien-aimée Ethel!...

Qui pourrait dire ce qui se passe dans un noble cœur qui se sent compris d'un noble cœur? Et si l'amour unit ces deux âmes pareilles d'un lien indestructible, qui pourrait peindre ces inexprimables délices? Il semble alors que l'on éprouve, réunis dans un court moment, tout le bonheur et toute la gloire de la vie, embellie du charme des généreux sacrifices.

— O mon Ordener, va, et si tu ne reviens pas, la douleur sans espoir tue. J'aurai cette consolation.

Ils se levèrent tous deux, et Ordener plaça sur son bras le bras d'Ethel, et dans sa main cette main adorée; ils traversèrent en silence les allées tortueuses du sombre jardin, et arrivèrent à regret à la porte de la tour qui servait d'issue. Là, Ethel, tirant de son sein de petits ciseaux d'or, coupa une boucle de ses beaux cheveux noirs.

— Reçois-la, Ordener; qu'elle t'accompagne, qu'elle soit plus heureuse que moi.

Ordener pressa religieusement sur ses lèvres ce présent de la bien-aimée. Elle poursuivit.

— Ordener, pense à moi, je prierai pour toi. Ma prière sera peut-être aussi puissante auprès de Dieu que tes armes devant le démon.

Ordener s'inclina devant cet ange. Son âme sentait trop pour que sa bouche pût parler. Ils restèrent quelque temps sur le cœur l'un de l'autre. Au moment de la quitter, peut-être pour jamais, Ordener jouissait, avec un triste ravissement, du bonheur de tenir une fois encore toute son Ethel entre ses bras. Enfin déposant un chaste et long baiser sur le front décoloré de la douce jeune fille, il s'élança violemment sous la voûte obscure de l'escalier en spirale, qui lui apporta un moment après le mot si lugubre et si doux: Adieu!...

X.

> Tu ne la croirais pas malheureuse, tout ce qui l'entoure annonce le bonheur. Elle porte des colliers d'or et des robes de pourpre. Lorsqu'elle sort, la foule de ses vassaux se prosterne sur son passage, et des pages obéissans étendent des tapis sous ses pieds. Mais on ne la voit point dans la retraite qui lui est chère; car alors elle pleure, et son mari ne l'entend pas..... — Je suis cette malheureuse, l'épouse d'un homme honoré, d'un noble comte, la mère d'un enfant dont les sourires me poignardent.
>
> MATURIN, *Bertram*.

La comtesse d'Ahlefeld venait de quitter l'insomnie de la

nuit pour celle du jour. A demi couchée sur un sopha, elle rêvait aux arrière-goûts amers des jouissances impures, au crime qui use la vie par des joies sans bonheur et des douleurs sans consolation. Elle songeait à ce Musdœmon, que de coupables illusions lui avaient jadis peint si séduisant, si affreux maintenant qu'elle l'avait pénétré et qu'elle avait vu l'âme à travers le corps. La misérable pleurait, non d'avoir été trompée, mais de ne pouvoir plus l'être; de regret, non de repentir: aussi ses pleurs ne la soulageaient-ils pas. En ce moment sa porte s'ouvrit; elle essuya en hâte ses yeux, et se retourna irritée d'être surprise, car elle avait ordonné qu'on la laissât seule. Sa colère se changea à l'aspect de Musdœmon en une terreur qu'elle apaisa pourtant en le voyant accompagné de son fils Frédéric.

— Ma mère! s'écria le lieutenant, comment donc êtes-vous ici? Je vous croyais à Bergen. Est-ce que nos belles dames ont repris la mode de courir les champs?

La comtesse accueillit Frédéric avec des embrassemens auxquels, comme tous les enfans gâtés, il répondit assez froidement. C'était peut-être la plus sensible des punitions pour cette malheureuse. Frédéric était son fils chéri, le seul être au monde pour lequel elle conservât une affection désintéressée; car, souvent dans une femme dégradée, même quand l'épouse a disparu, il reste encore quelque chose de la mère.

— Je vois, mon fils, qu'en apprenant ma présence à Drontheim, vous êtes accouru sur-le-champ pour me voir.

— Oh! mon Dieu non. Je m'ennuyais au fort, je suis venu dans la ville, où j'ai rencontré Musdœmon, qui m'a conduit ici.

La pauvre mère soupira profondément.

— A propos, ma mère, continua Frédéric, je suis bien content de vous voir. Vous me direz si les nœuds de ruban rose au bas du juste-au-corps sont toujours de mode à Copenhague. Avez-vous songé à m'apporter une fiole de cette huile de Jouvence qui blanchit la peau? Vous n'avez pas oublié, n'est-ce pas, le dernier roman traduit, ni les galons d'or vierge que je vous ai demandés pour ma casaque couleur de feu, ni ces petits peignes que l'on place maintenant sous la frisure pour soutenir les boucles, ni... —

La malheureuse femme n'avait rien apporté à son fils, que le seul amour qu'elle eût au monde.

— Mon cher fils, j'ai été malade, et mes souffrances m'ont empêchée de songer à vos plaisirs.

— Vous avez été malade, ma mère? Eh bien, maintenant vous sentez-vous mieux?... A propos, comment va ma meute de chiens normands? Je parie qu'on aura négligé de baigner tous les soirs ma guenon dans l'eau de rose. Vous verrez que je trouverai mon perroquet de Bilbao mort à mon retour... Quand je suis absent, personne ne songe à mes bêtes.

— Votre mère, du moins, songe à vous, mon fils, dit la mère d'une voix altérée.

Ç'aurait été l'heure inexorable où l'ange exterminateur lancera les âmes pécheresses dans les châtimens éternels, qu'il aurait eu pitié des douleurs auxquelles était en ce moment livré le cœur de l'infortunée comtesse. — Musdœmon riait dans un coin de l'appartement.

— Seigneur Frédéric, dit-il, je vois que l'épée d'acier ne veut pas se rouiller dans le fourreau de fer. Vous ne vous souciez pas de perdre dans les tours de Munckholm les saines traditions des salons de Copenhague. Mais pourtant, daignez me le dire, à quoi bon cette huile de Jouvence, ces rubans roses et ces petits peignes? à quoi bon ces apprêts de siége, si la seule forteresse féminine que renferment les tours de Munckholm est imprenable?

— En honneur! elle l'est, répondit Frédéric en riant. Certes, si j'ai échoué, le général Schack y échouerait. Mais comment surprendre un fort où rien n'est à découvert, où tout est gardé sans relâche? Que faire contre des guimpes qui ne laissent voir que le cou, contre des manches qui cachent tout le bras, en sorte qu'il n'y a que le visage et les mains pour prouver que la jeune demoiselle n'est pas noire comme l'empereur de Mauritanie? Mon cher précepteur, vous seriez un écolier. Croyez-moi, le fort est inexpugnable quand la Pudeur y tient garnison.

— En vérité! dit Musdœmon. Mais ne forcerait-on pas la Pudeur à capituler, en lui faisant donner l'assaut par l'Amour, au lieu de se borner au blocus des Petits Soins?

— Peine perdue, mon cher, l'Amour s'est bien introduit dans la place, mais il y sert de renfort à la Pudeur.

— Ah! seigneur Frédéric, voilà du nouveau. Avec l'Amour pour vous...

— Et qui vous dit, Musdœmon, qu'il est pour moi?...

— Et pour qui donc? s'écrièrent à la fois Musdœmon et la comtesse, qui jusqu'alors avait écouté en silence, mais à qui les paroles du lieutenant venaient de rappeler Ordener.

Frédéric allait répondre, et préparait déjà un récit piquant de la scène nocturne de la veille, quand le silence prescrit par la loi courtoise lui revint à l'esprit et changea sa gaîté en embarras.

— Ma foi, dit il, je ne sais pour qui... mais... quelque rustaud, peut-être... quelque vassal...

— Quelque soldat de la garnison? dit Musdœmon en éclatant de rire.

— Quoi! mon fils, s'écriait de son côté la comtesse, vous êtes sûr qu'elle aime un paysan, un vassal?... Quel bonheur si vous en étiez sûr!

— Eh! sans doute, j'en suis sûr. Ce n'est point un soldat de la garnison, ajouta le lieutenant d'un air piqué. Mais je suis assez sûr de ce que je dis pour vous prier, ma mère, d'abréger mon très inutile exil dans ce maudit château.

Le visage de la comtesse s'était éclairci en apprenant la chute de la jeune fille. L'empressement d'Ordener Guldenlew à se rendre à Munckholm se présenta alors à son esprit sous des couleurs toutes différentes. Elle en fit les honneurs à son fils.

— Vous nous donnerez tout à-l'heure, Frédéric, des détails sur les amours d'Ethel Schumacker: ils ne m'étonnent pas; fille de rustre ne peut aimer qu'un rustre. En attendant, ne maudissez pas ce château qui vous a procuré hier l'honneur de voir certain personnage faire les premières démarches pour vous connaître.

— Comment! ma mère, dit le lieutenant ouvrant les yeux... quel personnage?

— Trêve de plaisanteries, mon fils. Personne ne vous a-t-il rendu visite hier? Vous voyez que je suis instruite.

— Ma foi, mieux que moi, ma mère. Du diable si j'ai vu hier autre visage que les mascarons placés sous les corniches de ces vieilles tours!

— Comment, Frédéric, vous n'avez vu personne?

— Personne, ma mère, en vérité!

Frédéric, en omettant son antagoniste du donjon, obéissait à la loi du silence; et d'ailleurs ce manant pouvait-il compter pour quelqu'un?

— Quoi! dit la mère, le fils du vice-roi n'est pas allé hier soir à Munckholm?

Le lieutenant éclata de rire.

— Le fils du vice-roi! En vérité, ma mère, vous rêvez ou vous raillez.

— Ni l'un ni l'autre, mon fils. Qui donc était hier de garde?

— Moi-même, ma mère.

— Et vous n'avez point vu le baron Ordener?

— Eh non! répéta le lieutenant.

— Mais songez, mon fils, qu'il a pu entrer incognito, que vous ne l'avez jamais vu, ayant été élevé à Copenhague tandis qu'on l'élevait à Drontheim: songez à ce qu'on dit de ses caprices, du vagabondage de ses idées. Êtes-vous sûr, mon fils, de n'avoir vu personne?

Frédéric hésita un instant.

— Non, s'écria-t-il, personne! je ne puis dire autre chose.

— En ce cas, reprit la comtesse, le baron n'est sans doute pas allé à Munckholm?

Musdœmon, d'abord surpris comme Frédéric, avait tout écouté attentivement. Il interrompit la comtesse.

— Noble dame, permettez... Seigneur Frédéric, quel est, de grâce, le nom du vassal aimé de la fille de Schumacker?

Il répéta sa question; car Frédéric, qui depuis quelques momens était devenu pensif, ne l'avait pas entendue.

— Je l'ignore... ou plutôt... Oui, je l'ignore.

— Et comment, seigneur, savez-vous qu'elle aime un vassal?

— L'ai je dit? un vassal? Eh bien! oui, un vassal...

L'embarras de la position du lieutenant s'accroissait. Cet interrogatoire, les idées qu'il faisait naître en lui, l'obligation de se taire, le jetaient dans un trouble dont il craignait de n'être plus maître...

— Par ma foi, sire Musdœmon, et vous, ma noble mère, si la manie d'interroger est à la mode, amusez-vous à vous interroger tous deux. Pour moi, je n'ai rien de plus à vous dire.

Et, ouvrant brusquement la porte, il disparut, les laissant plongés dans un abîme de conjectures. Il descendit précipitamment dans la cour, car il entendait la voix de Musdœmon qui le rappelait.

Il remonta à cheval, et se dirigea vers le port, d'où il voulait se rembarquer pour Munckholm, pensant y trouver peut-être encore l'étranger qui jetait dans de profondes réflexions l'un des plus frivoles cerveaux d'une des plus frivoles capitales.

— Si c'était Ordener Guldenlew, se disait-il; en ce cas, ma pauvre Ulrique... Mais non, il est impossible qu'on soit assez fou pour préférer la fille indigente d'un prisonnier d'Etat à la fille opulente d'un ministre tout-puissant. En tout cas, la fille de Schumacker pourrait n'être qu'une fantaisie, et rien n'empêche, quand on a une femme, d'avoir en même temps une maîtresse: cela même est de bon ton. — Mais non, ce n'est pas Ordener. Le fils du vice-roi ne se se vêtirait pas d'un simple juste-au-corps usé; et cette vieille plume noire sans boucle, battue du vent et de la pluie! et ce grand manteau dont on pourrait faire une tente! et ces cheveux en désordre, sans peignes et sans frisure! et ces bottines à éperons de fer, souillées de boue et de poussière? Vraiment ce ne peut être lui. Le baron de Thorwick est chevalier de Dannebrog; cet étranger ne porte aucune décoration d'honneur; si j'étais chevalier de Dannebrog, il me semble que je coucherais avec le collier de l'ordre. Oh non! il ne connaît seulement pas la *Clélie*. Non, ce n'est pas le fils du vice-roi.

XI.

> Si l'homme pouvait conserver encore la chaleur de l'âme quand l'expérience l'éclaire; s'il héritait du temps sans se courber sous son poids, il n'insulterait jamais aux vertus exaltées, dont le premier conseil est toujours le sacrifice de soi-même.
>
> Madame DE STAEL, *de l'Allemagne*.

— Hé bien! qu'est-ce? Vous, Poël! qui vous a fait monter?

— Son excellence oublie qu'elle vient de m'en donner l'ordre.

— Oui, dit le général... Ah! c'était pour que vous me donnassiez ce carton.

Poël remit au gouverneur le carton, que celui-ci aurait pu prendre lui-même en étendant un peu le bras.

Son excellence replaça machinalement le carton sans l'ouvrir, puis elle feuilleta quelques papiers avec distraction.

— Poël, je voulais aussi vous demander... Quelle heure est-il?

— Six heures du matin, répondit le valet au général, qui avait une horloge sous les yeux.

— Je voulais vous dire, Poël... Qu'y a-t-il de nouveau dans le palais?

Le général continua sa revue des papiers, écrivant d'un air préoccupé quelques mots sur chacun d'eux.

— Rien, votre excellence, sinon que l'on attend encore mon noble maître, dont je vois que le général est inquiet.

Le général se leva de son grand bureau et regarda Poël d'un air d'humeur.

— Vous avez de mauvais yeux, Poël. Moi, inquiet d'Ordener! Je sais le motif de son absence; je ne l'attends pas encore.

Le général Levin de Knud était tellement jaloux de son autorité, qu'elle lui eût semblé compromise si un subalterne eût pu deviner une de ses secrètes pensées et croire qu'Ordener avait agi sans son ordre.

— Poël, poursuivit il, retirez-vous.

Le valet sortit.

— En vérité, s'écria le gouverneur resté seul, Ordener use et abuse. A force de plier la lame on la brise. Me faire passer une nuit d'insomnie et d'impatience! exposer le général Levin aux sarcasmes d'une chancelière et aux conjectures d'un valet! et tout cela pour qu'un vieil ennemi ait les premiers embrassemens qu'il doit à un vieil ami. Ordener! Ordener! les caprices tuent la liberté. Qu'il vienne, qu'il arrive maintenant, du diable si je ne l'accueille pas comme la poudre accueille le feu! Exposer le gouverneur de Drontheim aux conjectures d'un valet, aux sarcasmes d'une chancelière! Qu'il vienne!...

Le général continuait d'apostiller les papiers sans les lire, tant sa mauvaise humeur le préoccupait.

— Mon général! mon noble père! s'écria une voix connue...

Ordener serrait dans ses bras le vieillard, qui ne songea pas même à réprimer un cri de joie.

— Ordener! mon brave Ordener! Pardieu! que je suis aise!... — La réflexion arriva au milieu de cette phrase. — Je suis aise, seigneur baron, que vous sachiez maîtriser vos sentimens. Vous paraissez avoir du plaisir à me revoir; c'est sans doute pour vous mortifier que vous vous en êtes imposé la privation depuis vingt-quatre heures que vous êtes ici.

— Mon père, vous m'avez souvent dit qu'un ennemi malheureux devait passer avant un ami heureux. Je viens de Munckholm.

— Sans doute, dit le général, quand le malheur de l'ennemi est imminent. Mais l'avenir de Schumacker...

— Est plus menaçant que jamais. Noble général, une trame odieuse est ourdie contre cet infortuné! Des hommes nés ses amis veulent le perdre. Un homme né son ennemi saura le servir...

Le général, dont le visage s'était par degrés entièrement adouci, interrompit Ordener.

— Bien, mon cher Ordener. Mais que dis-tu là? Schumacker est sous ma sauvegarde. Quels hommes? quelles trames?...

Ordener aurait été bien empêché de répondre clairement à cette question. Il n'avait que des lueurs très vagues, que des présomptions très incertaines sur la position de l'homme pour lequel il allait exposer sa vie. Bien des gens trouveront qu'il agissait follement; mais les âmes jeunes font ce qu'elles croient juste et bon par instinct et non par calcul; et d'ailleurs dans ce monde, où la prudence est si aride et la sagesse si ironique, qui nie que la générosité soit folie? Tout est relatif sur la terre, où tout est borné; et la vertu serait une grande démence, si derrière les hommes il n'y avait Dieu. Ordener était dans l'âge où l'on croit et où l'on est cru. Il risquait ses jours de confiance; le général accueillit de même des raisons qui n'auraient pas résisté à une discussion froide.

— Quelles trames! quels hommes! mon bon père. — Dans quelques jours j'aurai tout éclairci; alors vous saurez tout ce que je saurai. Je vais repartir ce soir.

— Comment! s'écria le vieillard, tu ne me donneras encore que quelques heures! Mais où vas-tu? pourquoi pars-tu, mon cher fils?

— Vous m'avez quelquefois permis, mon noble père, de faire une action louable en secret.

— Oui, mon brave Ordener; mais tu pars sans trop savoir pourquoi, et tu sais quelle grande affaire te demande...

— Mon père m'a laissé un mois de réflexion, je le consa-

cre aux intérêts d'un autre. Bonne action donne bon conseil ; d'ailleurs, à mon retour nous verrons.

— Quoi! reprit le général d'un ton de sollicitude, ce mariage te déplairait-il? on dit Ulrique d'Ahlefeld si belle! dis-moi, l'as-tu vue?

— Je crois qu'oui, dit Ordener; il me semble qu'elle est belle, en effet.

— Eh bien! reprit le gouverneur.

— Eh bien, dit Ordener, elle ne sera pas ma femme.

Ce mot froid et décisif frappa le général comme un coup violent. Les soupçons de l'orgueilleuse comtesse lui revinrent à l'esprit.

— Ordener, dit-il en hochant la tête, je devrais être sage car j'ai été pécheur. Eh bien, je suis un vieux fou! Ordener le prisonnier a une fille...

— Oh! s'écria le jeune homme, général, je voulais vous en parler. Je vous demande, mon père, votre protection pour cette faible et opprimée jeune fille.

— En vérité, dit gravement le gouverneur, tes instances sont vives.

Ordener revint un peu à lui.

— Et comment ne le seraient-elles pas pour une infortunée prisonnière à laquelle on veut arracher la vie, et, ce qui est bien plus précieux, l'honneur?...

— La vie! l'honneur! mais c'est moi pourtant qui gouverne ici, et j'ignore toutes ces horreurs! Explique-toi.

— Mon noble père, la vie du prisonnier et de sa fille sans défense est menacée par un infernal complot...

— Mais ce que tu avances est grave, quelle preuve en as-tu?

— Le fils aîné d'une puissante famille est en ce moment à Munckholm; il y est pour séduire la comtesse Ethel; il me l'a dit lui-même.

Le général recula de trois pas.

— Dieu, Dieu! pauvre jeune abandonnée! Ordener, Ordener! Ethel et Schumacker sont sous ma protection. Quel est le misérable? quel est la famille?

Ordener s'approcha du général et lui serra la main.

— La famille d'Ahlefeld.

— D'Ahlefeld! dit le vieux gouverneur; oui, la chose est claire, le lieutenant Frédéric est encore en ce moment à Munckholm. Noble Ordener, on veut t'allier à cette race. Je conçois ta répugnance, noble Ordener!

Le vieillard, croisant les bras, resta quelques momens rêveur, puis il vint à Ordener et le serra sur sa poitrine.

— Jeune homme, tu peux partir; ta protection ne sera pas absente pour tes protégés; je leur reste. Oui, pars; tu fais bien de toute manière. Cette infernale comtesse d'Ahlefeld est ici, tu le sais peut-être?...

— *La noble dame comtesse d'Ahlefeld,* dit la voix de l'huissier qui ouvrait la porte.

A ce nom Ordener recula machinalement vers le fond de la chambre, et la comtesse, entrant sans l'apercevoir, s'écria:

— Seigneur général, votre élève se joue de vous; il n'est point allé à Munckholm.

— En vérité! dit le général.

— Eh! mon Dieu! mon fils Frédéric, qui sort du palais, était de garde au donjon, et n'a vu personne.

— Vraiment, noble dame? répéta le général.

— Ainsi, continua la comtesse en souriant d'un air de triomphe, général, n'attendez plus votre Ordener.

Le gouverneur resta grave et froid.

— Je ne l'attends plus en effet, dame comtesse.

— Général, dit la comtesse en se détournant, je croyais que nous étions seuls... Quel est...?

La comtesse attacha son regard scrutateur sur Ordener, qui s'inclina.

— Vraiment, poursuivit-elle... — Je ne l'ai vu qu'une fois... — mais... — sans ce costume, ce serait... — Seigneur général, c'est le fils du vice-roi?

— Lui-même, noble dame, dit Ordener s'inclinant de nouveau.

La comtesse sourit.

— En ce cas, permettrez-vous à une dame qui doit bientôt être plus encore pour vous, de vous demander où vous êtes allé hier, seigneur comte?..

— Seigneur comte! je ne crois pas avoir eu le malheur de perdre déjà mon noble père, dame comtesse.

— Ce n'est certes point là ma pensée. Mieux vaut devenir comte en prenant une épouse qu'en perdant un père.

— L'un ne vaut guère mieux que l'autre, noble dame.

La comtesse, un peu interdite, prit cependant le parti d'éclater de rire.

— Allons, on m'avait dit vrai; sa courtoisie est un peu sauvage. Elle se familiarisera pourtant avec les présens des dames, quand Ulrique d'Ahlefeld lui passera au cou la chaîne de l'ordre de l'Eléphant.

— Véritable chaîne, en effet! dit Ordener.

— Vous verrez, général Levin, reprit la comtesse dont le rire devenait embarrassé, que votre intraitable élève ne voudra non plus tenir d'une dame son rang de colonel.

— Vous avez raison, dame comtesse, répliqua Ordener, un homme qui porte l'épée ne doit pas devoir ses aiguillettes à un jupon.

La physionomie de la grande dame se rembrunit tout-à-fait.

— Ho! ho! d'où vient donc le seigneur baron? Est-il bien vrai que sa courtoisie ne soit pas allée hier à Munckholm?

— Noble dame, je ne satisfais pas toujours à toutes les questions. — Mais, général, nous nous reverrons...

Puis, serrant la main du vieillard et saluant la comtesse, il sortit, laissant la dame stupéfaite de tout ce qu'elle ignorait, seule avec le gouverneur, indigné de tout ce qu'il savait.

XII.

..... L'homme qui est en ce moment assis près de lui, qui rompt avec lui son pain et boit à sa santé la coupe qu'ils ont partagée ensemble, sera le premier à l'assassiner.

SHAKSPEARE, *Timon d'Athènes.*

Que le lecteur se transporte maintenant sur la route de Drontheim à Skongen, route étroite et pierreuse qui côtoie le golfe de Drontheim jusqu'au hameau de Vygla; il ne tardera pas à entendre les pas de deux voyageurs qui sont sortis de la porte dite de Skongen à la chute du jour, et montent assez rapidement les collines étagées sur lesquelles serpente le chemin de Vygla.

Tous deux sont enveloppés de manteaux. L'un marche d'un pas jeune et ferme, le corps droit et la tête levée; l'extrémité d'un sabre dépasse le bord de son manteau, et, malgré l'obscurité de la nuit, on peut voir une plume se balancer au souffle du vent sur sa toque. L'autre est un peu plus grand que son compagnon, mais légèrement voûté; on voit sur son dos une bosse, formée sans doute par une besace que cache un grand manteau noir dont les bords profondément dentelés annoncent les bons et loyaux services. Il n'a d'autre arme qu'un long bâton dont il aide sa marche inégale et précipitée.

Si la nuit empêche le lecteur de distinguer les traits des deux voyageurs, il les reconnaîtra peut-être à la conversation que l'un d'eux entame après une heure de route silencieuse, et par conséquent ennuyeuse.

— Maître! mon jeune maître! nous sommes au point d'où l'on aperçoit à la fois la tour de Vygla et les clochers de Drontheim. Devant nous, à l'horizon, cette masse noire, c'est la tour; derrière nous, voici la cathédrale, dont les arcs-boutans, plus sombres encore que le ciel, se dessinent comme les côtes de la carcasse d'un mammouth.

— Vygla est-il loin de Skongen? demanda l'autre piéton.

— Nous avons l'Ordals à traverser, seigneur; nous ne serons pas à Skongen avant trois heures du matin.

— Quelle est l'heure qui sonne en ce moment ?

— Ju le Dieu, maître ! vous me faites trembler. Oui, c'est la cloche de Drontheim, dont le vent nous apporte les sons. Cela annonce l'orage. Le souffle du nord-ouest amène les nuages.

— Les étoiles en effet ont toutes disparu derrière nous.

— Doublons le pas, mon noble seigneur, de grâce. L'orage arrive, et peut-être s'est-on déjà aperçu à la ville de la mutilation du cadavre de Gill et de ma fuite. Doublons le pas.

— Volontiers. Vieillard, votre fardeau paraît lourd ; cédez-le moi, je suis jeune et plus vigoureux que vous.

— Non, en vérité, noble maître, ce n'est point à l'aigle à porter l'écaille de la tortue. Je suis trop indigne que vous vous chargiez de ma besace.

— Mais, vieillard, si elle vous fatigue ?... Elle paraît pesante. Que contient-elle donc ? Tout-à-l'heure vous avez bronché, cela a résonné comme du fer.

Le vieillard s'écarta brusquement du jeune homme.

— Cela a résonné, maître ! oh non ! vous vous êtes trompé. — Elle ne contient rien... que des vivres, des habits... Non, elle ne me fatigue pas, seigneur.

La proposition bienveillante du jeune homme paraissait avoir causé à son vieux compagnon un effroi qu'il s'efforçait de dissimuler.

— Eh bien ! répondit le jeune homme sans s'en apercevoir, si ce fardeau ne vous fatigue pas, gardez-le.

Le vieillard, tranquillisé, se hâta néanmoins de changer la conversation.

— Il est triste de suivre la nuit en fugitifs une route qu'il serait si agréable, seigneur, de parcourir le jour en observateurs. On trouve sur les bords du golfe, à notre gauche, une profusion de pierres runiques, sur lesquelles on peut étudier des caractères tracés, suivant les traditions, par les dieux et les géans. A notre droite, derrière les rochers qui bordent le chemin, s'étend le marais salé de Sciold, qui communique sans doute avec la mer par quelque canal souterrain, puisque l'on y pêche le lombric marin, ce poisson singulier qui, d'après les découvertes de votre serviteur et guide, mange du sable. C'est dans la tour de Vygla, dont nous approchons, que le roi païen Vermond fit rôtir les mamelles de sainte Etheldera, cette glorieuse martyre, avec du bois de la vraie croix, apporté à Copenhague par Olaüs III, et conquis par le roi de Norwége. On dit que depuis on a essayé inutilement de faire une chapelle de cette tour maudite ; toutes les croix qu'on y a placées successivement ont été consumées par le feu du ciel...

En ce moment un immense éclair couvrit le golfe, la colline, les rochers, la tour, et disparut avant que l'œil de deux voyageurs eût pu discerner aucun de ces objets. Ils s'arrêtèrent spontanément, et l'éclair fut suivi presque immédiatement d'un coup de tonnerre violent, dont l'écho se prolongea de nuage en nuage dans le ciel, et de rocher en rocher sur la terre.

Ils levèrent les yeux : toutes les étoiles étaient voilées ; de grosses nues roulaient rapidement les unes sur les autres, et la tempête s'amassait comme une avalanche au-dessus de leurs têtes. Le grand vent sous lequel couraient toutes ces masses n'était point encore descendu jusqu'aux arbres, qu'aucun souffle n'agitait, et sur lesquels ne retentissait encore aucune goutte de pluie. On entendait en haut comme une rumeur orageuse qui, jointe à la rumeur du golfe, était le seul bruit qui s'élevât dans l'obscurité de la nuit, redoublée par les ténèbres de la tempête.

Ce tumultueux silence fut soudain interrompu, près des deux voyageurs, par une espèce de rugissement qui fit tressaillir le vieillard.

— Dieu tout-puissant ! s'écria-t-il en serrant le bras du jeune homme, c'est le rire du diable dans l'orage, ou la voix de... —

Un nouvel éclair, un nouveau coup de tonnerre lui coupèrent la parole. La tempête commença alors avec impétuosité, comme si elle eût attendu ce signal. Les deux voyageurs resserrèrent leurs manteaux pour se garantir à la fois de la pluie qui s'échappait des nuages par torrens, et de la poussière épaisse qu'un vent furieux enlevait par tourbillons à la terre encore sèche.

— Vieillard, dit le jeune homme, un éclair vient de me montrer la tour de Vygla sur notre droite ; quittons la route et cherchons-y un abri.

— Un abri dans la Tour-Maudite ! s'écria le vieillard, que saint Hospice nous protége ! Songez, jeune maître, que cette tour est déserte.

— Tant mieux, vieillard, nous n'attendrons pas à la porte.

— Songez quelle abomination l'a souillée !...

— Eh bien ! qu'elle se purifie en nous abritant. Allons, vieillard, suivez-moi. Je vous déclare qu'en une pareille nuit je tenterais l'hospitalité d'une caverne de voleurs.

Alors, malgré les remontrances du vieillard, dont il avait saisi le bras, il se dirigea vers l'édifice, que les fréquentes lueurs des éclairs lui montraient à peu de distance. En approchant, ils aperçurent une lumière à l'une des meurtrières de la tour.

— Vous voyez ! dit le jeune homme, que cette tour n'est pas déserte. Vous voilà rassuré, sans doute.

— Dieu ! bon Dieu ! s'écriait le vieillard, où me menez-vous, maître ? Ne plaise à Saint Hospice que j'entre dans cet oratoire du démon !

Ils étaient au bas de la tour. Le jeune voyageur frappa avec force à la porte neuve de cette ruine redoutée.

— Tranquillisez-vous, vieillard, quelque pieux cénobite sera venu sanctifier cette demeure profanée, en l'habitant.

— Non, disait son compagnon, je n'entrerai pas. Je réponds que nul ermite ne peut vivre ici, à moins qu'il n'ait pour chapelet une des sept chaînes de Belzébuth.

Cependant une lumière était descendue de meurtrière en meurtrière, et vint briller à travers la serrure de la porte.

— Tu viens bien tard Nychol ! cria une voix aigre : on dresse la potence à midi, et il ne faut que six heures pour venir de Skongen à Vygla. Est-ce qu'il y a eu surcroît de besogne ?

Cette question tomba au moment où la porte s'ouvrait. Celle qui l'ouvrait, apercevant deux figures étrangères, au lieu de celle qu'elle attendait, poussa un cri d'effroi et de menace, et recula de trois pas.

L'aspect de cette femme n'était pas lui-même très rassurant. Elle était grande, son bras élevait au-dessus de sa tête une lampe de fer dont son visage était fortement éclairé. Ses traits livides, sa figure sèche et anguleuse, avaient quelque chose de cadavéreux, et il s'échappait de ses yeux creux des rayons sinistres pareils à ceux d'une torche funèbre. Elle était vêtue depuis la ceinture d'un jupon de serge écarlate, qui ne laissait voir que ses pieds nus, et paraissait souillé de taches d'un autre rouge. Sa poitrine décharnée était à moitié couverte d'une veste d'homme de même couleur, dont les manches étaient coupées au coude. Le vent, entrant par la porte ouverte, agitait au-dessus de sa tête ses longs cheveux gris à peine retenus par une ficelle d'écorce, ce qui rendait plus sauvage encore l'expression de sa farouche physionomie.

— Bonne dame, dit le plus jeune des nouveaux-venus, la pluie tombe à flots, vous avez un toit et nous avons de l'or.

Son vieux compagnon le tirait par son manteau, et s'écriait à voix basse :

— O maître ! que dites vous là ? Si ce n'est pas ici la maison du diable, c'est l'habitacle de quelque bandit. Notre or nous perdra, loin de nous protéger.

— Paix ! dit le jeune homme ; et tirant une bourse de sa veste, il la fit briller aux yeux de l'hôtesse, en répétant sa prière.

Celle-ci, revenue un peu de sa surprise, les considérait alternativement d'un œil fixe et hagard.

— Etrangers ! s'écria-t-elle enfin, comme n'ayant pas entendu leur voix, vos esprits gardiens vous ont-ils abandonnés ? que venez-vous chercher parmi les habitans maudits de

la Tour-Maudite? Etrangers! ce ne sont point des hommes qui vous ont indiqué ces ruines pour abri, car tous vous auraient dit : Mieux vaut l'éclair de la tempête que le foyer de la tour de Vygla. Le seul vivant qui puisse entrer ici n'entre dans aucune demeure des autres vivans, il ne quitte la solitude que pour la foule, il ne vit que pour la mort. Il n'a de place que dans les malédictions des hommes, il ne sert qu'à leurs vengeances, il n'existe que par leurs crimes. Et le plus vil scélérat, à l'heure du châtiment, se décharge sur lui du mépris universel, et se croit encore en droit d'y ajouter le sien. Etrangers! vous l'êtes, car votre pied n'a pas encore repoussé avec horreur le seuil de cette tour; ne troublez pas plus longtemps la louve et les louveteaux; regagnez le chemin où marchent tous les autres hommes, et si vous ne voulez pas être fuis de vos frères, ne leur dites pas que votre visage ait été éclairé par la lampe des hôtes de la tour de Vygla.

A ces mots, indiquant la porte du geste, elle s'avança vers les deux voyageurs. Le vieux tremblait de tous ses membres, et regardait d'un air suppliant le jeune, lequel, n'ayant rien compris aux paroles de la grande femme, à cause de l'extrême volubilité de son débit, la croyait folle et ne se sentait d'ailleurs nullement disposé à retourner sous la pluie, qui continuait de tomber à grand bruit.

— Par ma foi, notre bonne hôtesse, vous venez de nous peindre un personnage singulier avec lequel je ne veux pas perdre l'occasion de faire connaissance.

— La connaissance avec lui, jeune homme, est bientôt faite, et plus tôt terminée. Si votre démon vous y pousse, allez assassiner un vivant ou profaner un mort.

— Profaner un mort! répéta le vieillard d'une voix tremblante et se cachant dans l'ombre de son compagnon.

— Je ne comprends guère, dit celui-ci, vos moyens, au moins très indirects; il est plus court de rester ici. Il faudrait être fou pour continuer sa route par un pareil temps.

— Mais bien plus fou encore, murmura le vieillard, pour s'abriter contre un pareil temps dans un pareil lieu.

— Malheureux! s'écria la femme, ne frappez pas au seuil de celui qui ne saurait ouvrir d'autre porte que celle du sépulcre.

— Dût la porte du sépulcre s'ouvrir en effet pour moi avec la vôtre, femme, il ne sera pas dit que j'aurai reculé devant une parole sinistre. Mon sabre me répond de tout. Allons, fermez la tour, car le vent est froid, et prenez cet or.

— Eh! que me fait votre or? reprit l'hôtesse; précieux dans vos mains, il deviendra dans les miennes plus vil que l'étain. Eh bien, restez donc pour de l'or. Il peut garantir des orages du ciel, il ne sauve pas du mépris des hommes. Restez; vous payez l'hospitalité plus cher qu'on ne paie un meurtre. Attendez-moi un instant ici, et donnez-moi votre or. Oui, c'est la première fois que les mains d'un homme entrent ici chargées d'or sans être souillées de sang.

Alors, après avoir déposé sa lampe et barricadé la porte, elle disparut sous la voûte d'un escalier noir, percé dans le fond de la salle.

Tandis que le vieillard frissonnait, et, invoquant, sous tous ses noms, le glorieux saint Hospice, maudissait de bon cœur, mais à voix basse, l'imprudence de son jeune compagnon, celui-ci prit la lumière, et se mit à parcourir la grande pièce circulaire où ils se trouvaient. Ce qu'il vit en approchant de la muraille le fit tressaillir, et le vieillard, qui l'avait suivi du regard, s'écria :

— Grand dieu! maître, une potence!

Une grande potence était en effet appuyée au mur, et atteignait au cintre de la voûte haute et humide.

— Oui, dit le jeune homme, et voici des scies de bois et de fer, des chaînes, des carcans; voici un chevalet et de grandes tenailles suspendues au dessus.

— Grands saints du paradis! s'écria le vieillard, où sommes nous?

Le jeune homme poursuivit froidement son examen.

— Ceci est un rouleau de corde de chanvre; voilà des fourneaux et des chaudières; cette partie de la muraille est tapissée de pinces et de scalpels; voici des fouets de cuir garnis de pointes d'acier, une hache, une massue...

— C'est donc ici le garde-meuble de l'enfer! interrompit le vieillard épouvanté de cette terrible énumération.

— Voici, continua l'autre, des siphons en cuivre, des roues à dents de bronze, une caisse de grands clous, un cric... En vérité ce sont de sinistres ameublemens. Vieillard, je regrette que mon imprévoyance vous ait amené ici avec moi.

— Vraiment, il est bien temps.

Le vieillard était plus mort que vif.

— Ne vous effrayez pas; qu'importe le lieu où vous êtes? j'y suis avec vous.

— Belle défense! murmura le vieillard, chez qui une plus grande terreur affaiblissait la crainte et le respect pour son jeune compagnon; un sabre de trente pouces contre une potence de trente coudées!

La grande femme rouge reparut, et, reprenant la lampe de fer, fit signe aux voyageurs de la suivre. Ils montèrent avec précaution un escalier étroit et dégradé pratiqué dans l'épaisseur du mur de la tour. A chaque meurtrière, une bouffée de vent et de pluie venait menacer la flamme tremblante de la lampe, que l'hôtesse couvrait de ses mains longues et diaphanes. Ce ne fut pas sans avoir plus d'une fois trébuché sur des pierres roulantes, que l'imagination alarmée du vieillard prenait pour des os humains épars sur les degrés, qu'ils arrivèrent au premier étage de l'édifice, dans une salle ronde pareille à la salle inférieure. Au milieu, suivant l'usage gothique, brillait un vaste foyer, dont la fumée s'échappait par une ouverture percée dans le plafond, non sans obscurcir très sensiblement l'atmosphère de la salle, et dont la lumière, jointe à celle de la lampe de fer, avait été aperçue dès deux voyageurs sur le chemin. Une broche, chargée de viande encore fraîche, tournait devant le feu. Le vieillard se détourna avec horreur.

— C'est à ce foyer exécrable, dit-il à son compagnon, que la braise de la vraie croix a consumé les membres d'une sainte.

Une table grossière était placée à quelque distance du foyer. La femme invita les voyageurs à s'y asseoir.

— Etrangers, dit elle en plaçant la lampe devant eux, le souper sera bientôt prêt, et mon mari va sans doute se hâter d'arriver, de peur que l'Esprit de Minuit ne l'emporte en passant près de la Tour-Maudite.

Alors Ordener, — car le lecteur a sans doute déjà deviné que c'était lui et son guide Benignus Spiagudry, — put examiner à son aise le déguisement bizarre pour lequel ce dernier avait épuisé toutes les ressources de son imagination fécondée par la peur d'être reconnu et repris. Le pauvre concierge fugitif avait échangé ses habits de cuir de renne, contre un vêtement noir complet, laissé jadis dans le Spladgest par un célèbre grammairien de Drontheim, qui s'était noyé du désespoir de n'avoir pu trouver pourquoi *Jupiter* donnait *Jovis* au génitif. Ses sabots de coudrier avaient fait place aux bottes fortes d'un postillon écrasé par ses chevaux, dans lesquelles ses jambes fluettes étaient tellement à l'aise, qu'il n'aurait pu marcher sans le secours d'une demi-botte de foin. La vaste perruque d'un jeune et élégant voyageur français assassiné par des voleurs aux portes de Drontheim, cachait sa calvitie, et flottait sur ses épaules pointues et inégales. L'un de ses yeux était couvert d'un emplâtre, et, grâce à un pot de fard qu'il avait trouvé dans les poches d'une vieille fille morte d'amour, ses joues pâles et creuses s'étaient revêtues d'un vermillon insolite, agrément auquel la pluie avait fait participer jusqu'à son menton. Avant de s'asseoir, il plaça soigneusement sous lui le paquet qu'il portait sur son dos, s'enveloppa de son vieux manteau, et tandis qu'il absorbait toute l'attention de son compagnon, la sienne paraissait entièrement concentrée sur le rôti que surveillait l'hôtesse, et vers lequel il lançait de temps en temps des regards d'inquiétude et d'horreur. Sa bouche laissait par intervalles échapper des mots entrecoupés : — Chair humaine!... — *horrendas epulas!...* — Anthropophages!... — Souper de Moloch!... — *Nec pueros coram populo Medea trucidet...* —

Où sommes-nous? Atrée... — Druidesse... — Irmensul... Le diable a foudroyé Lycaon...

Enfin il s'écria :

— Juste ciel! Dieu merci! j'aperçois une queue!

Ordener, qui, l'ayant considéré et écouté attentivement, avait à peu près suivi le fil de ses idées, ne put s'empêcher de sourire : — Cette queue n'a rien de rassurant. C'est peut-être un quartier du diable.

Spiagudry n'entendit pas cette plaisanterie; son regard s'était attaché au fond de la salle. Il tressaillit et se pencha à l'oreille d'Ordener.

— Maître, regardez, là, au fond, sur ce tas de paille; dans l'ombre...

— Hé bien? dit Ordener.

— Trois corps nus et immobiles... trois cadavres d'enfans!...

— On frappe à la porte de la tour, s'écria la femme rouge, accroupie près du foyer.

En effet, un coup suivi de deux autres plus forts s'était fait entendre dans le bruit de l'orage toujours croissant.

— C'est enfin lui! c'est Nychol! et prenant la lampe, l'hôtesse descendit précipitamment.

Les deux voyageurs n'avaient pas encore repris leur conversation, quand ils entendirent dans la salle basse un bruit confus de voix, au milieu duquel s'élevèrent enfin ces paroles prononcées avec un accent qui fit tressaillir et trembler Spiagudry :

— Femme, tais-toi, nous resterons. Le tonnerre entre sans qu'on lui ouvre la porte.

Spiagudry se serra contre Ordener.

— Maître! maître! dit-il faiblement, malheur à nous!...

Un tumulte de pas se fit entendre dans l'escalier, puis, deux hommes, revêtus d'habits religieux, entrèrent dans la salle, suivis de l'hôtesse effarée.

L'un de ces hommes était assez grand, et portait l'habit noir et la chevelure ronde des ministres luthériens; l'autre, de petite taille, avait une robe d'ermite nouée d'une ceinture de corde. Le capuchon rabattu sur son visage ne laissait apercevoir que sa longue barbe noire, et ses mains étaient entièrement cachées sous les larges manches de sa robe.

A l'aspect de ces deux personnages pacifiques, Spiagudry sentit s'évanouir la terreur que la voix étrange de l'un d'eux lui avait causée.

— Ne vous alarmez pas, chère dame, disait le ministre à l'hôtesse, des prêtres chrétiens se rendent utiles à qui leur nuit; voudraient-ils nuire à qui leur est utile? nous implorons humblement un abri. Si le révérend docteur qui m'accompagne vous a parlé durement tout à l'heure, il a eu tort d'oublier cette modération de la voix, recommandée par nos vœux. Hélas! les plus saints peuvent faillir. J'étais égaré sur la route de Skongen à Drontheim, sans guide dans la nuit, sans asile dans la tempête. Ce révérend frère, que j'ai rencontré, éloigné comme moi de sa demeure, a daigné me permettre de venir avec lui vers la vôtre. Il m'avait vanté votre bonté hospitalière, chère dame; sans doute il ne s'est pas trompé. Ne nous dites pas comme le mauvais pasteur : *Advena, cur intras?* Accueillez-nous, digne hôtesse, et Dieu sauvera vos moissons de l'orage, Dieu donnera dans la tempête un abri à vos troupeaux, comme vous en aurez donné un aux voyageurs égarés!

— Vieillard, interrompit la femme d'une voix farouche, je n'ai ni moissons ni troupeaux.

— Eh bien! si vous êtes pauvre, Dieu bénit le pauvre avant le riche. Vous vieillirez avec votre époux, respectés, non pour vos biens, mais pour vos vertus; vos enfans croîtront, entourés de l'estime des hommes, et seront ce qu'aura été leur père.... —

— Taisez-vous! cria l'hôtesse. C'est en restant ce que nous sommes que nos enfans vieilliront comme nous dans le mépris des hommes, transmis sur notre race de génération en génération. Taisez-vous, vieillard! La bénédiction se tourne en malédiction sur nos têtes.

— O ciel! reprit le ministre, qui donc êtes-vous? dans quels crimes passez-vous votre vie?

— Qu'appelez-vous crimes? qu'appelez-vous vertus? nous jouissons ici d'un privilége : nous ne pouvons avoir de vertus, ni commettre de crimes.

— La raison de cette femme est égarée, dit le ministre se tournant vers le petit ermite, qui séchait sa robe de bure devant le foyer.

— Non, prêtre! répliqua la femme, sachez où vous êtes. J'aime mieux faire horreur que pitié. Je ne suis pas une insensée, mais la femme du.... —

Le retentissement prolongé de la porte de la tour sous un coup violent empêcha d'entendre le reste, au grand désappointement de Spiagudry et d'Ordener, qui avaient prêté une attention muette à ce dialogue.

— Maudit soit, dit la femme rouge entre ses dents, le syndic haut-justicier de Skongen, qui nous a assigné pour demeure cette tour voisine de la route! peut-être n'est-ce pas encore Nychol.

Elle prit néanmoins la lampe.— Après tout, si c'est encore un voyageur, qu'importe! le ruisseau peut couler où le torrent a passé.

Les quatre voyageurs restés seuls s'entreregardaient aux lueurs du foyer. Spiagudry, d'abord épouvanté par la voix de l'ermite, et rassuré ensuite par sa barbe noire, eût peut-être recommencé à trembler s'il eût vu de quel œil perçant celui-ci l'observait en dessous de son capuchon.

Dans le silence général, le ministre hasarda une question :

— Frère ermite, je présume que vous êtes un des prêtres catholiques échappés à la dernière persécution, et que vous regagniez votre retraite lorsque, pour mon bonheur, je vous ai rencontré; pourriez-vous me dire où nous sommes?

La porte délabrée de l'escalier en ruines se rouvrit avant que le frère ermite eût répondu.

— Femme, vienne un orage, et il y aura foule pour s'asseoir à notre table exécrée, et s'abriter sous notre toit maudit.

— Nychol, répondit la femme, je n'ai pu empêcher...

— Et qu'importe tous ces hôtes, pourvu qu'ils paient! l'or est tout aussi bien gagné en hébergeant un voyageur qu'en étranglant un brigand.

Celui qui parlait ainsi s'était arrêté devant la porte, où les quatre étrangers pouvaient le contempler à leur aise. C'était un homme de proportions colossales, vêtu, comme l'hôtesse, de serge rouge. Son énorme tête paraissait immédiatement posée sur ses larges épaules, ce qui contrastait avec le cou long et osseux de sa gracieuse épouse. Il avait le front bas, le nez camard, les sourcils épais; ses yeux, entourés d'une ligne de pourpre, brillaient comme du feu dans du sang. Le bas de son visage, entièrement rasé, laissait voir sa bouche grande et profonde, dont un rire hideux entr'ouvrait les lèvres noires comme les bords d'une plaie incurable. Deux touffes de barbe crépue pendantes de ses joues sur son cou donnaient à sa figure, vue de face, une forme carrée. Cet homme était coiffé d'un feutre gris, sur lequel ruisselait la pluie, et dont sa main n'avait seulement pas daigné toucher le bord à l'aspect des quatre voyageurs.

En l'apercevant, Benignus Spiagudry poussa un cri d'épouvante, et le ministre luthérien se détourna frappé de surprise et d'horreur, tandis que le maître du logis, qui l'avait reconnu, lui adressait la parole.

— Comment, vous voilà! seigneur ministre! en vérité je ne croyais pas avoir l'amusement de revoir aujourd'hui votre air piteux et votre mine effarouchée.

Le prêtre réprima son premier mouvement de répugnance. Ses traits devinrent graves et sereins.

— Et moi, mon fils, je m'applaudis du hasard qui a amené le pasteur vers la brebis égarée, afin, sans doute, que la brebis revînt enfin au pasteur.

— Ah! par le gibet d'Aman, reprit l'autre en éclatant de rire, voilà la première fois que je m'entends comparer à une brebis. Croyez-moi, père, si vous voulez flatter le vautour, ne l'appelez pas pigeon.

— Celui par lequel le vautour devient colombe console,

mon fils, et ne flatte pas. Vous croyez que je vous crains, et je ne fais que vous plaindre.

— Il faut en vérité, messire, que vous ayez bonne provision de pitié; j'aurais pensé que vous l'aviez épuisée tout entière sur ce pauvre diable, auquel vous montriez aujourd'hui votre croix pour lui cacher ma potence.

— Cet infortuné, répondit le prêtre, était moins à plaindre que vous; car il pleurait, et vous riez. Heureux qui reconnaît, au moment de l'expiation, combien le bras de l'homme est moins puissant que la parole de Dieu.

— Bien dit, père, reprit l'hôte avec une horrible et ironique gaîté. Heureux celui qui pleure! Notre homme d'aujourd'hui, d'ailleurs, n'avait d'autre crime que d'aimer tellement le roi qu'il ne pouvait vivre sans faire le portrait de sa majesté sur de petites médailles de cuivre, qu'il dorait ensuite artistement pour les rendre plus dignes de la royale effigie. Notre gracieux souverain n'a pas été ingrat, et lui a donné en récompense de tant d'amour un beau cordon de chanvre, qui, pour l'instruction de mes dignes hôtes, lui a été conféré ce jour même sur la place publique de Skongen, par moi, grand chancelier de l'ordre du Gibet, assisté de messire, ici présent, grand aumônier dudit ordre.

— Malheureux! arrêtez, interrompit le prêtre. Comment celui qui châtie oublie-t-il le châtiment! Ecoutez le tonnerre... —

— Hé bien! qu'est-ce que le tonnerre? un éclat de rire de Satan.

— Grand Dieu! il vient d'assister à la mort, et il blasphème!...

— Trève aux sermons, vieux insensé, cria l'hôte d'une voix tonnante, et presque irritée, sinon vous pourriez maudire l'ange des ténèbres qui nous a réunis deux fois en douze heures sur la même voiture et sous le même toit. — Imitez votre camarade l'ermite qui se tait, car il a bonne envie de retourner dans sa grotte de Lynrass. Je vous remercie, frère ermite, de la bénédiction que tous les matins, à votre passage sur la colline, je vous vois donner à la Tour-Maudite; mais, en vérité, jusqu'ici vous m'aviez semblé de haute taille, et cette barbe si noire m'avait paru blanche. — Vous êtes bien cependant l'ermite de Lynrass, le seul ermite du Drontheimhus?...

— Je suis en effet le seul, dit l'ermite d'une voix sourde.

— Nous sommes donc, reprit l'hôte, les deux solitaires de la province. — Holà! Bechlie, hâte un peu ce quartier d'agneau, car j'ai faim. J'ai été retardé au village de Burlock par ce maudit docteur Manryll, qui ne voulait me donner que douze ascalins du cadavre; on en donne quarante à cet infernal gardien du Spladgest, à Drontheim.

Hé! messire de la perruque, qu'avez-vous donc? vous allez tomber à la renverse. — A propos, Bechlie, as-tu terminé le squelette de l'empoisonneur Orgivius, ce fameux magicien? Il serait temps de l'envoyer au cabinet de curiosités de Berghen. As-tu dépêché l'un de tes petits marcassins au syndic de Lœvig pour réclamer ce qu'il me doit? quatre doubles écus pour avoir fait bouillir une sorcière et deux alchimistes, et enlevé plusieurs chaînes des poutres de son tribunal, qu'elles déparaient; vingt ascalins pour avoir dépendu Ismaël Typhaine, juif dont s'était plaint le révérend évêque; et un écu pour avoir remis un bras de bois neuf à la potence de pierre du bourg.

— Le salaire, répondit la femme d'une voix aigre, est resté dans les mains du syndic, parce que ton fils avait oublié la cuiller de bois pour le recevoir, et qu'aucun valet du juge n'a voulu le lui remettre en main propre.

Le mari fronça le sourcil.

— Que leur cou me tombe entre les mains, ils verront si j'aurai besoin d'une cuiller de bois pour les toucher. Il faut pourtant ménager ce syndic. C'est à lui qu'est renvoyée la requête du voleur Ivar, qui se plaint de ce que la question lui a été donnée, non par un tortionnaire, mais par moi, alléguant que, n'ayant pas encore été jugé, il n'est pas encore infâme. — A propos, femme, empêche donc tes petits de jouer avec mes tenailles et mes pinces; ils ont dérangé tous mes instrumens, si bien que je n'ai pu m'en servir aujourd'hui. — Où sont-ils, ces petits monstres? continua l'hôte, en s'approchant du tas de paille où Spiagudry avait cru voir trois cadavres; les voilà couchés là; ils dorment, malgré le bruit, comme trois pendus.

A ces paroles, dont l'horreur contrastait avec la tranquillité effrayante et l'atroce gaîté de celui qui les prononçait, le lecteur a peut-être déjà deviné quel est l'habitant de la tour de Vygla. Spiagudry, qui, dès son apparition, le reconnut pour l'avoir vu figurer souvent dans de sinistres cérémonies sur la place de Drontheim, se sentit près de défaillir d'épouvante, en songeant surtout au motif personnel qu'il avait depuis la veille pour craindre ce terrible fonctionnaire. Il se pencha vers Ordener, et lui dit d'une voix presque inarticulée: *C'est Nychol Orugix, bourreau du Drontheimhus!* Ordener, d'abord frappé d'horreur, tressaillit, et regretta la route et la tempête. Mais bientôt je ne sais quel sentiment de curiosité indéfinissable s'empara de lui, et, tout en plaignant l'embarras et l'épouvante de son vieux guide, il prêtait son attention entière aux paroles et à l'habitude de vie de l'être singulier qu'il avait sous les yeux, comme on écoute avidement le grondement d'une hyène ou le rugissement d'un tigre amenés du désert dans nos villes. Le pauvre Benignus était loin d'avoir l'esprit assez libre pour faire de son côté des observations psychologiques. Caché derrière Ordener, il se ramassait dans son manteau, portait une main inquiète à son emplâtre, attirait sur son visage le derrière de sa perruque flottante, et ne respirait que par gros soupirs.

Cependant l'hôtesse avait servi sur un grand plat de terre le quartier d'agneau rôti, pourvu de sa queue rassurante. Le bourreau vint s'asseoir en face d'Ordener et de Spiagudry, entre les deux prêtres; et sa femme, après avoir chargé la table d'une cruche de bière miellée, d'un morceau de *rindebrod* (1) et de cinq assiettes de bois, s'assit devant le feu, et s'occupa d'aiguiser les pinces ébréchées de son mari.

— Çà! révérend ministre, dit Orugix en riant, la brebis vous offre de l'agneau. Et vous, seigneur de la perruque, est-ce le vent qui a ainsi ramené votre coiffure sur votre visage?

— Le vent, seigneur, balbutia le tremblant Spiagudry.

— Allons, enhardissez-vous, mon vieux. Vous voyez que les seigneurs prêtres et moi nous sommes bons diables. Dites-nous qui vous êtes et quel est votre jeune compagnon le taciturne, et parlez un peu. Faisons connaissance. Si vos discours tiennent tout ce que promet votre vue, vous devez être bien amusant.

— Le maître plaisante, dit le concierge contractant ses dents et clignant son œil pour avoir l'air de rire, je ne suis qu'un pauvre vieux...

— Oui, interrompit le jovial bourreau, quelque vieux savant, quelque vieux sorcier...

— Oh! seigneur maître, savant oui, sorcier non.

— Tant pis. Un sorcier compléterait notre joyeux *sanhédrin*. — Seigneurs mes hôtes, buvons pour rendre la parole à ce vieux savant, qui va égayer notre souper. A la santé du pendu d'aujourd'hui, frère prédicateur! Eh bien! père ermite, vous refusez ma bière?

L'ermite avait en effet tiré de dessous sa robe une grande gourde pleine d'une eau très claire, dont il remplit son verre.

— Parbleu! ermite de Lynrass, s'écria le bourreau, si vous ne goûtez pas de ma bière, je goûterai de cette eau que vous lui préférez.

— Soit, répondit l'ermite.

— Otez d'abord votre gant, révérend frère, répliqua le bourreau; on ne verse à boire qu'à main nue.

L'ermite fit un signe de refus.

— C'est un vœu, dit-il.

— Versez toujours, dit le bourreau.

A peine Orugix eut-il porté son verre à ses lèvres, qu'il le repoussa brusquement, tandis que l'ermite vidait le sien d'un trait.

(1) Pain d'écorce dont se nourrit la classe indigente en Norwége.

— Par le calice de Jésus! révérend ermite, quelle est cette liqueur infernale? je n'en ai point bu de pareille, depuis le jour où je faillis me noyer dans ma navigation de Copenhague à Drontheim. En vérité, ermite, ce n'est pas de l'eau de la source de Lynrass; c'est de l'eau de mer...

— De l'eau de mer! répéta Spiagudry avec une épouvante qu'augmentait la vue du gant de l'ermite.

— Hé bien! dit le bourreau se tournant vers lui avec un éclat de rire, tout vous alarme donc ici, mon vieux Absalon, jusqu'à la boisson même d'un saint cénobite qui se mortifie?

— Hélas! non, maître... Mais de l'eau de mer!... Il n'y a qu'un homme...

— Allons, vous ne savez que dire, sire docteur; votre trouble parmi nous vient d'une mauvaise conscience ou du mépris...

Ces mots prononcés d'un ton d'humeur ramenèrent Spiagudry à la nécessité de dissimuler sa terreur. Pour amadouer son redoutable hôte, il appela à son secours sa vaste mémoire, et rallia le peu de présence d'esprit qui lui restait.

— Du mépris, moi du mépris pour vous, seigneur maître! pour vous, dont la présence dans une province donne à cette province le *merum imperium* (1)! pour vous, maître des hautes œuvres, exécuteur de la vindicte séculière, épée de la justice, bouclier de l'innocence! pour vous qu'Aristote, livre six, chapitre dernier de ses *Politiques*, classe parmi les *magistrats* et dont Paris de Puteo, dans son traité *de Syudico*, fixe le traitement à cinq écus d'or, comme l'atteste ce passage : *Qui que aureos maniroito!* pour vous, seigneur, dont les confrères à Cronstadt acquièrent la noblesse après trois cents têtes coupées! pour vous, dont les terribles, mais honorables fonctions, sont remplies avec orgueil, en Franconie, par le plus nouveau marié, à Reutlingue par le plus jeune conseiller, à Stedien par le dernier bourgeois installé! Et ne sais-je pas encore, mon bon maître, que vos confrères ont en France droit de *havadium* sur chaque malade de Saint-Ladre, sur les pourceaux et sur les gâteaux de la veille de l'Epiphanie! Comment n'aurais-je pas un profond respect pour vous, quand l'abbé de Saint-Germain-des-Prés vous donne chaque année, à la Saint-Vincent, une tête de porc, et vous fait marcher en tête de sa procession.

Ici la verve érudite du concierge fut brusquement interrompue par le bourreau.

— C'est par ma foi la première nouvelle que j'en ai! Le docte abbé dont vous parlez, révérend, m'a jusqu'à présent fraudé de tous ces beaux droits que vous peignez d'une façon si séduisante. — Sires étrangers, poursuivit Orugix, sans m'arrêter à toutes les extravagances de ce vieux fou, il est vrai que j'ai manqué ma carrière. Je ne suis aujourd'hui que le pauvre bourreau d'une pauvre province. Hé bien! j'aurais dû certes faire un plus beau chemin que Stillisson Dickoy, ce fameux bourreau de Moscovie. Croiriez-vous que je suis le même qui fut désigné, il y a vingt-quatre ans, pour l'exécution de Schumacker?

— De Schumacker! du comte de Griffenfeld! s'écria Ordener.

— Cela vous étonne, seigneur le muet. Hé bien! oui, de ce même Schumacker qu'un singulier hasard replace encore sous ma main, dans le cas où il plairait au roi de lever le sursis. — Vidons cette cruche, messires, et je vais vous conter comment il se fait qu'après avoir débuté avec tant d'éclat, je finisse si misérablement.

J'étais, en 1676, valet de Rhum Stuald, bourreau royal de Copenhague. Lors de la condamnation du comte de Griffendeld, mon maître étant tombé malade, je fus, grâce à mes protections, choisi pour le remplacer dans cette honorable exécution. Le 5 juin, — je n'oublierai jamais ce jour, — dès cinq heures du matin, aidé du maître des basses œuvres (2), je dressai sur la place de la Citadelle un grand échafaud que nous tendîmes de noir, par respect pour le condamné. A huit heures la garde-noble entoura l'échafaud, et les hulans de Slesvig continrent la foule qui se pressait sur la place. Quel autre à ma place n'eût été enivré! Debout, et le sabre en main, j'attendais sur l'estrade. Tous les regards étaient fixés sur moi : j'étais en ce moment le personnage le plus important des deux royaumes. Ma fortune, disais-je, est faite, car que pourraient sans moi tous ces grands seigneurs qui ont juré la perte du chancelier? Je me voyais déjà exécuteur royal en titre de la capitale; j'avais des valets, des privilèges... Ecoutez! l'horloge du fort sonne dix heures. Le condamné sort de sa prison, traverse la place, monte à l'échafaud d'un pas ferme et d'un air tranquille. Je veux lui lier les cheveux, il me repousse, et se rend à lui-même ce dernier service. « Il y avait longtemps, dit il en souriant au prieur de Saint-André, que je ne m'étais coiffé moi-même. » Je lui offre le bandeau noir, il l'éloigne de ses yeux avec dédain, mais sans me marquer de mépris. — « Mon ami, me dit-il, voilà peut-être la première fois qu'un espace de quelques pieds rassemble les deux officiers extrêmes de l'ordre judiciaire, le chancelier et le bourreau. » Ces paroles sont restées gravées dans ma tête. Il refuse encore le coussin noir que je voulais mettre sous ses genoux, embrasse le prêtre et s'agenouille, après avoir dit d'une voix forte qu'il mourait innocent. Alors je brisai d'un coup de masse l'écusson de ses armoiries, en criant, comme de coutume : *Cela ne se fait pas sans juste cause.* Cet affront ébranla la fermeté du comte : il pâlit, mais il se hâta de dire : *Le roi me les a données; le roi peut me les ôter.* Il appuya sa tête sur le billot, les yeux tournés vers l'est; et moi je levai mon sabre des deux mains... Écoutez bien! — En ce moment un cri arrive jusqu'à moi. — *Grâce, au nom du roi! grâce pour Schumacker!* Je me retourne; c'était un aide-de-camp qui galopait vers l'échafaud en agitant un parchemin. Le comte se relève d'un air, non joyeux, mais seulement satisfait. Le parchemin lui est remis. — « Juste Dieu! s'écrie-t-il, la prison perpétuelle! leur grâce est plus dure que la mort. » Il descend, abattu comme un voleur, de l'échafaud où il était monté serein. Pour moi, cela m'était égal. Je ne me doutais guère que le salut de cet homme était ma perte. Après avoir démoli l'échafaud, je rentre chez mon maître, encore plein d'espérances, quoiqu'un peu désappointé d'avoir perdu l'écu d'or, prix de la chute de la tête. Ce n'était pas tout. Le lendemain je reçois un ordre de départ et un diplôme d'exécuteur provincial pour le Drontheimhus! Bourreau de province, et de la dernière province de Norwége! Or, sachez, messires, comment de petites causes amènent de grands effets. Les ennemis du comte, afin de se donner un air de clémence, avaient tout disposé pour que la grâce arrivât un moment après l'exécution. Il s'en fallut d'une minute : on s'en prit à ma lenteur, comme s'il eût été décent d'empêcher un personnage illustre de s'amuser quelques instans avant de mourir! comme si un exécuteur royal qui décapite un grand chancelier, pouvait le faire sans plus de dignité et de mesure qu'un bourreau de province qui pend un juif! A cela se joignit la malveillance. J'avais un frère que même je crois avoir encore; il était parvenu, en changeant de nom, dans la maison du nouveau chancelier, le comte d'Ahlefeld. A Copenhague, ma présence importuna le misérable. Mon frère me méprise, parce que sera peut-être moi qui le pendrai un jour.

Ici le disert narrateur s'interrompit pour donner passage à sa gaîté, puis il continua :

— Vous voyez, chers hôtes, que j'ai pris mon parti. Ma foi, au diable l'ambition! j'exerce ici honnêtement mon métier : je vends mes cadavres, ou Becblie en fait des squelettes, que m'achète le cabinet d'anatomie de Berghen. Je ris de tout, même de cette pauvre femelle qui a été bohémienne et que la solitude rend folle. Mes trois héritiers grandissent dans la crainte du diable et de la potence. Mon nom est l'épouvantail des petits enfans du Drontheimhus. Les syndics me fournissent une charrette et des habits rouges. La Tour-Maudite me garantit de la pluie comme ferait le palais de l'évêque. Les vieux prêtres que l'orage pousse chez moi me prêchent, les savans me flagornent. En somme, je suis aussi heureux qu'un autre : je bois, je mange, je pends et je dors.

Le bourreau n'avait pas mené à fin ce long discours pour

(1) *Droit de sang*, d'avoir un bourreau.
(2) Charpentier des échafauds.

l'entremêler de bière et de bruyantes explosions de rire.

— Il tue et il dort! murmura le ministre : l'infortuné!

— Que ce misérable est heureux! s'écria l'ermite.

— Oui, frère ermite, dit le bourreau, misérable comme vous, mais certes plus heureux. Tenez, le métier serait bon si l'on ne semblait prendre plaisir à en ruiner les bénéfices. Croiriez-vous que je ne sais quelles fameuses noces ont fourni à l'aumônier nouvellement nommé de Drontheim l'occasion de demander la grâce de douze condamnés qui m'appartiennent?...

— Qui vous appartiennent! s'écria le ministre.

— Oui, sans doute, père. Sept d'entre eux devraient être fouettés, deux marqués sur la joue gauche, et trois pendus, ce qui fait en somme douze... Oui, douze écus, et trente ascalins, que je perds si la grâce est accordée : comment trouvez-vous, sires étrangers, cet aumônier qui dispose ainsi de mon bien? Ce maudit prêtre s'appelle Athanase Munder. Oh! si je le tenais!...

Le ministre se leva, et dit d'une voix égale et d'un air tranquille :

— Mon fils, c'est moi qui suis Athanase Munder.

A ce nom la colère s'alluma dans tous les traits d'Orugix, il s'élança brusquement de son siége. — Puis son regard irrité rencontra le regard calme et bienveillant de l'aumônier, et il vint se rasseoir lentement, muet et confondu.

Il se fit un moment de silence; Ordener, qui s'était levé de table prêt à défendre le prêtre, le rompit le premier.

— Nychol Orugix, dit-il, voici treize écus pour vous dédommager de la grâce des condamnés...

— Hélas! interrompit le ministre, qui sait si je l'obtiendrai? il faudrait que je pusse parler au fils du vice-roi, car cela dépend de son mariage avec la fille du chancelier.

— Seigneur aumônier, répondit le jeune homme d'une voix ferme, vous l'obtiendrez. Ordener Guldenlew ne recevra pas l'anneau nuptial que les fers de vos protégés ne soient rompus.

— Jeune étranger, vous n'y pouvez rien; mais Dieu vous entende et vous récompense!

Cependant, les treize écus d'Ordener avaient achevé ce que le regard du prêtre avait commencé. Nychol, entièrement apaisé, avait repris sa gaîté.

— Tenez, révérend aumônier, vous êtes un brave homme, digne de desservir la chapelle de Saint-Hilarion; j'en disais de vous plus que je n'en pensais. Vous marchez droit dans votre sentier, ce n'est pas votre faute s'il croise le mien. Mais celui auquel j'en veux, c'est le gardien des morts de Drontheim, ce vieux magicien, concierge du Spladgest... Quel est son nom déjà? Spliugry?... Spadugry?... Dites-moi, mon vieux docteur, vous qui êtes une Babel de science, vous qui connaissez tout, vous ne pourriez pas m'aider à trouver le nom de ce sorcier, votre confrère?... Vous avez dû le rencontrer quelquefois, les jours de sabbat, chevauchant en l'air sur un balai?

Certes, si le pauvre Benignus avait pu s'enfuir en ce moment sur quelque monture aérienne de ce genre, le narrateur de cette histoire ne doute pas qu'il ne lui eût confié avec bien de la joie sa frêle machine épouvantée. Jamais l'amour de la vie ne s'était développé avec autant de force chez lui, que depuis qu'il percevait de tous ses organes l'imminence du danger. Tout ce qu'il voyait l'effrayait; les souvenirs de la Tour-Maudite, l'œil hagard de la femme rouge, la voix, les gants et la boisson du mystérieux ermite, l'aventurière intrépidité de son jeune compagnon, et, par-dessus tout, le bourreau; ce bourreau, dans le repaire duquel il tombait en fuyant chargé d'un crime. Il tremblait si fort que tout mouvement volontaire était chez lui paralysé, surtout lorsqu'il vit la conversation se tourner sur lui, et qu'il entendit l'apostrophe du formidable Orugix. Comme il ne se souciait guère d'imiter l'héroïsme du prêtre, sa langue embarrassée se refusa assez longtemps à répondre.

— Hé bien! reprit le bourreau, savez-vous le nom de ce concierge du Spladgest? Est-ce que votre perruque vous rend sourd?

— Un peu, seigneur... — Mais, dit il enfin, je ne sais pas ce nom, je vous jure.

— Il ne le sait pas! dit la voix redoutée de l'ermite. Il a tort d'en faire serment. Cet homme se nomme Benignus Spiagudry.

— Moi! moi! grand Dieu! s'écria le vieillard avec terreur.

Le bourreau éclata de rire.

— Et qui vous dit que c'est vous? c'est de ce païen de concierge que nous parlons. En vérité, ce pédagogue s'effraie de rien. Que serait ce donc si ses grimaces si drôles avaient une cause sérieuse? Ce vieux fou serait amusant à pendre. — Ainsi, vénérable docteur, poursuivit le bourreau que les terreurs de Spiagudry égayaient, vous ne connaissez pas ce Benignus Spiagudry?

— Non, maître, dit le concierge un peu rassuré par son *incognito*, je ne le connais pas, je vous assure. Et puisqu'il a le malheur de vous déplaire, je serais, maître, bien fâché, vraiment, de connaître cet homme.

— Et vous, seigneur ermite, reprit Orugix, vous paraissez le connaître?

— Oui, vraiment, répondit l'ermite. C'est un homme grand, vieux, sec, chauve...

Spiagudry, justement alarmé de cette prosopographie, raffermit en hâte sa perruque...

— Il a, continua l'ermite, les mains longues comme celles d'un voleur qui n'a pas rencontré de voyageur depuis huit jours, le dos courbé...

Spiagudry se redressa de son mieux.

— Du reste, on pourrait le prendre pour un des cadavres qu'il garde, s'il n'avait les yeux aussi perçans...

Spiagudry porta la main à son emplâtre protecteur.

— Merci, père, dit le bourreau à l'ermite; en quelque lieu que je le trouve, je reconnaîtrai le vieux juif.

Spiagudry, qui était très bon chrétien, révolté de cette intolérable injure, ne put réprimer une exclamation.

— Juif, maître!... Puis il s'arrêta tout court, tremblant d'en avoir trop dit.

— Eh bien, juif ou païen, qu'importe, s'il a des relations avec le diable, comme on le dit.

— Je le croirais volontiers, reprit l'ermite avec un sourire sardonique que son capuchon ne cachait pas entièrement, s'il n'était pas si poltron. Mais comment pourrait-il pactiser avec Satan? il est aussi lâche que méchant. Quand la peur le prend, il ne se connaît plus.

L'ermite parlait lentement, comme s'il eût composé sa voix; et la lenteur même de ses paroles leur donnait une expression singulière.

— *Il ne se connaît plus!* répéta intérieurement Spiagudry.

— Je suis fâché qu'un méchant soit lâche, dit le bourreau, il ne vaut pas la peine d'être haï. Il faut combattre un serpent, on ne peut qu'écraser un lézard.

Spiagudry hasarda quelques paroles pour sa défense.

— Mais, seigneurs, êtes-vous sûrs que l'officier public dont vous parlez soit tel que vous le dites? A-t il donc une réputation?...

— Une réputation! reprit l'ermite; la plus exécrable réputation de la province!

Benignus désappointé se tourna vers le bourreau.

— Seigneur maître, quels torts lui reprochez-vous? car je ne doute pas que votre haine ne soit légitime.

— Vous avez raison, vieillard, de n'en pas douter. Comme son commerce ressemble au mien, Spiagudry fait tout ce qu'il peut pour me nuire.

— Oh! maître, ne le croyez pas!... — Ou, s'il en est ainsi, c'est que cet homme ne vous a pas vu comme moi, entouré de votre gracieuse femme et de vos charmans enfans, admettant les étrangers au bonheur de votre foyer domestique. S'il eût joui, comme nous, de votre aimable hospitalité, maître, ce malheureux ne pourrait être votre ennemi.

Spiagudry achevait à peine cette adroite allocution, quand la grande femme, jusqu'alors muette, se leva, et dit d'une voix aigrement solennelle :

— La langue de la vipère n'est jamais plus venimeuse que lorsqu'elle est enduite de miel.

Puis elle se rassit, et continua de fourbir ses pinces, travail dont le bruit rauque et criard, remplissant les intervalles de la conversation, faisait, aux dépens des oreilles des quatre voyageurs, l'office des chœurs dans une tragédie grecque.

— *Cette femme est folle, vraiment,* se dit tout bas le concierge, ne pouvant s'expliquer autrement le mauvais effet de sa flatterie.

— Bechlie a raison, docteur aux blonds cheveux, s'écria le bourreau ! Je vous tiens pour langue de vipère si vous continuez de justifier plus longtemps ce Spiagudry...

— A Dieu ne plaise, maître ! s'écria celui-ci, je ne le justifie nullement.

— A la bonne heure. Vous ignorez d'ailleurs jusqu'où il pousse l'insolence. Croiriez-vous que l'impudent a la témérité de me disputer la propriété de Han d'Islande ?

— De Han d'Islande ! dit brusquement l'ermite...

— Hé oui. Vous connaissez ce fameux brigand ?...

— Oui, dit l'ermite.

— Eh bien, tout brigand revient au bourreau, n'est-il pas vrai ? Que fait cet infernal Spiagudry ? il demande qu'on mette à prix la tête de Han...

— Il demande qu'on mette à prix la tête de Han ? interrompit l'ermite.

— Il en a l'audace ; et cela, uniquement pour que le corps lui revienne, et que je sois frustré de ma propriété.

— Voilà qui est infâme, maître Orugix ; oser vous disputer un bien qui vous appartient si évidemment !

Ces mots étaient accompagnés du sourire malicieux qui effrayait Spiagudry.

— Le tour est d'autant plus noir, ermite, qu'il me faudrait une exécution comme celle de Han pour me tirer de mon obscurité, et me faire la fortune que ne m'a pas faite celle de Schumacker.

— En vérité, maître Nychol ?

— Oui, frère ermite, le jour de l'arrestation de Han, venez me voir, et nous immolerons un pourceau gras à mon élévation future.

— Volontiers ; mais savez-vous si je serai libre ce jour-là ? D'ailleurs, vous aviez tout-à-l'heure envoyé au diable l'ambition.

— Eh ! sans doute, père, quand je vois que, pour détruire mes espérances les mieux fondées, il suffit d'un Spiagudry et d'une requête de mise à prix.

— Ah ! reprit l'ermite d'une voix étrange, Spiagudry a demandé la mise à prix !

Cette voix était pour le pauvre homme comme le regard du crapaud pour l'oiseau.

— Seigneurs, dit-il, pourquoi juger témérairement ? cela n'est pas sûr, peut-être est-ce un faux bruit...

— Un faux bruit ! s'écria Orugix, la chose n'est que trop certaine. La demande des syndics est en ce moment à Drontheim, appuyée de la signature du concierge du Spladgest. On n'attend que la décision de son excellence le général gouverneur.

Le bourreau était si bien instruit, que Spiagudry n'osa poursuivre sa justification : il se contenta de maudire intérieurement, pour la centième fois, son jeune compagnon. Mais que devint-il lorsqu'il entendit l'ermite, qui depuis quelques momens paraissait méditer, s'écrier soudain d'un ton railleur :

— Maître Nychol, quel est donc le supplice des sacriléges ?

Ces paroles firent sur Spiagudry le même effet que si on lui avait arraché son emplâtre et sa perruque. Il attendit avec anxiété la réponse d'Orugix, qui acheva de vider son verre.

— Cela dépend du genre de sacrilége, répondit le bourreau.

— Si le sacrilége est la profanation d'un mort ?

Pour le coup, le tremblant Benignus s'attendit à voir son nom sortir d'un moment à l'autre de la bouche de l'inexplicable ermite.

— Autrefois, dit froidement Orugix, on l'enterrait vivant avec le cadavre profané.

— Et maintenant ?

— Maintenant on est plus doux.

— On est plus doux ! dit Spiagudry, respirant à peine.

— Oui, reprit le bourreau de l'air satisfait et négligent d'un artiste qui parle de son art ; on lui imprime d'abord, avec un fer chaud, une S sur le gras des jambes...

— Et ensuite ? interrompit le vieux concierge, contre lequel il eût été difficile d'exécuter cette partie de la peine.

— Ensuite, dit le bourreau, on se contente de le pendre.

— Miséricorde ! s'écria Spiagudry ; de le pendre !

— Hé bien, qu'a-t-il ? il me regarde de l'air dont le patient regarde le gibet.

— Je vois avec plaisir, disait l'ermite, que l'on est revenu à des principes d'humanité.

En ce moment, l'orage, qui avait cessé, permit d'entendre très distinctement au dehors le son clair et intermittent d'un cor.

— Nychol, dit la femme, on est à la poursuite de quelque malfaiteur, c'est le cor des archers.

— Le cor des archers ! répéta chacun des interlocuteurs avec un accent différent, mais Spiagudry avec celui de la plus profonde terreur.

Ils achevaient à peine cette exclamation quand on frapp à la porte de la tour.

XIII.

Il ne faut qu'un homme, un signal ; les élémens d'une révolution sont tout prêts. Qui commencera ?... Dès qu'il y aura un point d'appui, tout s'ébranlera.

BONAPARTE.

Lœvig est un gros bourg situé sur la rive septentrionale du golfe de Drontheim, et adossé à une chaîne basse de collines nues et bizarrement bariolées par diverses sortes de cultures, pareilles à de grands pans de mosaïque appuyés à l'horizon. L'aspect du bourg est triste ; la cabane de bois et de jonc du pêcheur, la hutte cônique bâtie de terre et de cailloux où le mineur invalide passe le peu de vieux jours que ses épargnes lui permettent de donner au sommeil et au repos ; la frêle charpente abandonnée que le chasseur de chamois revêt à son retour d'un toit de paille et de murs de peaux de bêtes, bordent des rues plus longues que le bourg parce qu'elles sont étroites et tortueuses. Sur une place où l'on ne voit plus aujourd'hui que les vestiges d'une grosse tour, s'élevait alors l'ancienne forteresse bâtie par Hordale Fin-Archer, seigneur de Lœvig et frère d'armes du roi païen Halfdan, et occupée en 1698 par le syndic du bourg, lequel en eût été l'habitant le mieux logé, sans la cigogne argentée qui venait tous les étés se percher à l'extrémité du clocher pointu de l'église, pareille à la perle blanche au sommet du bonnet aigu d'un mandarin.

Le matin même du jour où Ordener était arrivé à Drontheim, un personnage était débarqué, également incognito, à Lœvig. Sa litière dorée, quoique sans armoiries, ses quatre grands laquais armés jusqu'aux dents, avaient soudain fait le sujet de toutes les conversations et de toutes les curiosités. L'hôte de la *Mouette d'Or*, petite taverne où le grand personnage était descendu, avait pris lui-même un air mystérieux, et répondait à toutes les questions : *Je ne sais pas*, d'un air qui voulait dire : *Je sais tout, mais vous ne saurez rien.* Les grands laquais étaient plus muets que des poissons, et plus sombres que les bouches d'une mine. Le syndic s'était d'abord renfermé dans sa tour, attendant dans sa dignité la première visite de l'étranger ; mais bientôt les habitans l'avaient vu avec surprise se présenter inutilement à la *Mouette d'Or*, et le soir épier un salut du voyageur appuyé sur sa fenêtre entr'ouverte. Les commères inféraient de là que le personnage avait fait connaître son haut rang au seigneur syndic. Elles se trompaient. Un messager ex-

pédié par l'étranger s'était présenté chez le syndic pour y faire viser son droit de passe, et le syndic avait remarqué sur le grand cachet de cire verte du paquet qu'il portait, deux mains de justice croisées soutenant un manteau d'hermine surmonté d'une couronne de comte imposée à un écusson autour duquel pendaient les colliers de l'Éléphant et de Dannebrog. Cette observation avait suffi au syndic, qui désirait vivement obtenir de la grande chancellerie le haut syndicat du Drontheimus. Mais il avait perdu ses avances, car le noble inconnu ne voulait voir personne.

Le second jour de l'arrivée de ce voyageur à Lœvig tirait à sa fin, lorsque l'hôte entra dans sa chambre en disant, après une inclination profonde, que le messager attendu par sa courtoisie venait d'arriver.

— Eh bien, dit *sa courtoisie*, qu'il monte.

Un instant après, le messager entra, ferma soigneusement la porte, puis, saluant jusqu'à terre l'étranger qui s'était à demi tourné vers lui, attendit dans un silence respectueux qu'il lui adressât la parole.

— Je vous espérais ce matin, dit celui-ci; qui donc vous a retenu?

— Les intérêts de votre grâce, seigneur comte : ai-je un autre souci?

— Que fait Elphège? que fait Frédéric?

— Ils sont bien portans...

— Bien, bien! interrompit le maître, n'avez-vous rien de plus intéressant à m'apprendre? Quoi de nouveau à Drontheim?

— Rien, sinon que le baron de Thorvick y est arrivé hier.

— Oui, je sais qu'il a voulu consulter ce vieux Mecklembourgeois Levin sur le mariage projeté : savez-vous quel a été le résultat de son entrevue avec le gouverneur?

— Aujourd'hui à midi, heure de mon départ, il n'avait point encore vu le général.

— Comment! arrivé de la veille! vous m'étonnez, Musdœmon; et avait-il vu la comtesse?

— Encore moins, seigneur.

— C'est donc vous qui l'avez vu?

— Non, mon noble maître; et d'ailleurs je ne le connais pas.

— Et comment, si personne ne l'a vu, savez-vous qu'il est à Drontheim?

— Par son domestique, qui est descendu hier au palais du gouverneur.

— Mais lui, est-il donc descendu ailleurs?

— Son domestique assure qu'en arrivant il s'est embarqué pour Munckholm, après être entré dans le Spladgest.

Le regard du comte s'enflamma.

— Pour Munckholm! pour la prison de Schumacker! en êtes-vous certain? J'ai toujours pensé que cet honnête Levin était un traître. Pour Munckholm! qui peut l'appeler là? va-t-il demander aussi des conseils à Schumacker? va-t-il...?

— Noble seigneur, interrompit Musdœmon, il n'est pas sûr qu'il y soit allé.

— Quoi! et que me disiez-vous donc? vous jouez-vous de moi?

— Pardon, votre grâce, je répétais au seigneur comte ce que disait le domestique du seigneur baron. Mais le seigneur Frédéric, qui était hier de garde au donjon, n'y a point vu le baron Ordener.

— Belle preuve! mon fils ne connaît pas le fils du vice-roi. Ordener a pu entrer au fort *incognito*.

— Oui, seigneur, mais le seigneur Frédéric affirme n'avoir vu personne.

Le comte parut se calmer.

— Cela est différent : mon fils l'affirme-t-il en effet?

— Il me l'a assuré à trois reprises; et l'intérêt du seigneur Frédéric est ici le même que celui de sa grâce.

Cette réflexion du messager rassura complétement le comte.

— Ah! dit-il, je comprends. Le baron en arrivant aura voulu se promener un peu sur le golfe, et le domestique se sera persuadé qu'il allait à Munckholm. En effet qu'irait-il faire là? j'étais bien sot de m'alarmer. Cette nonchalance de mon gendre à voir le vieux Levin prouve au contraire que son affection pour lui n'est pas si vive que je le craignais. Vous ne croiriez pas, mon cher Musdœmon, poursuivit le comte avec un sourire, que je m'imaginais déjà Ordener amoureux d'Ethel Schumacker, et que je bâtissais un roman et une intrigue sur ce voyage à Munckholm. Mais, Dieu merci, Ordener est moins fou que moi. — A propos, mon cher, que devient cette jeune Danaë entre les mains de Frédéric?

Musdœmon avait conçu les mêmes alarmes que son maître touchant Ethel Schumacker, et les avait combattues sans pouvoir les vaincre aussi aisément. Cependant, charmé de voir son maître sourire, il se garda bien de troubler sa sécurité, et chercha au contraire à l'accroître, afin d'accroître cette sérénité si précieuse dans les grands pour leurs favoris.

— Noble comte, votre fils a échoué près de la fille de Schumacker; mais il paraît qu'un autre a été plus heureux.

Le comte l'interrompit vivement.

— Un autre! quel autre?

— Eh! mais, je ne sais quel serf, paysan ou vassal...

— Dites-vous vrai? s'écria le comte, dont la figure dure et sombre était devenue radieuse.

— Le seigneur Frédéric me l'a affirmé, ainsi qu'à la noble comtesse.

Le comte se leva, et se mit à parcourir la chambre en se frottant les mains.

— Musdœmon, mon cher Musdœmon, encore un effort, et nous sommes au but. Le rejeton de l'arbre est flétri : il ne nous reste plus qu'à renverser le tronc. — Avez-vous encore quelque bonne nouvelle?

— Dispolsen a été assassiné.

Le visage du comte se dérida entièrement.

— Ah! vous verrez que nous marcherons de triomphe en triomphe. A-t-on ses papiers? a-t-on surtout ce coffret de fer?...

— J'annonce avec peine à votre grâce que le meurtre n'a point été commis par les nôtres. Il a été tué et dépouillé sur les grèves d'Urchtal, et l'on attribue cet exploit à Han d'Islande.

— Han d'Islande! reprit le maître, dont le visage s'était rembruni; quoi! ce brigand célèbre que nous voulons mettre à la tête de nos révoltés!

— Lui-même, noble comte; et je crains, d'après ce que j'en ai entendu dire, que nous n'ayons de la peine à le trouver; en tout cas, je me suis assuré d'un chef qui prendra son nom et pourra le remplacer. C'est un farouche montagnard, haut et dur comme un chêne, féroce et hardi comme un loup dans un désert de neige; il est impossible que ce formidable géant ne ressemble pas à Han d'Islande.

— Ce Han d'Islande, demanda le comte, est donc de haute taille?

— C'est le bruit le plus populaire, votre grâce.

— J'admire toujours, mon cher Musdœmon, l'art avec lequel vous disposez vos plans. Quand éclate l'insurrection?

— Oh! très incessamment, votre grâce; en ce moment peut-être. La tutelle royale pèse depuis longtemps aux mineurs; tous saisissent avec joie l'idée d'un soulèvement. L'incendie commencera par Guldbransbal, s'étendra à Sund-Moër, gagnera Kongsberg. Deux mille mineurs peuvent être sur pied en trois jours; la révolte se fera au nom de Schumacker; c'est en ce nom que leur parlent nos émissaires. Les réserves du Midi et la garnison de Drontheim et de Skongen s'ébranleront; et vous serez ici justement pour étouffer la rébellion, nouveau et insigne service aux yeux du roi, et le délivrer de ce Schumacker si inquiétant pour son trône. Voilà sur quelles indestructibles bases s'élèvera l'édifice que couronnera le mariage de la noble dame Ulrique avec le baron de Thorvick.

L'entretien intime de deux scélérats n'est jamais long, parce que ce qu'il y a d'homme en eux s'effraie bien vite de ce qu'il y a d'infernal. Quand deux âmes perverses s'étalent réciproquement leur impudique nudité, leurs mutuelles laideurs les révoltent. Le crime fait horreur au crime même;

et deux méchans qui conversent avec tout le cynisme du tête-à-tête, de leurs passions, de leurs plaisirs, de leurs intérêts, se sont l'un à l'autre comme un effroyable miroir. Leur propre bassesse les humilie dans autrui; leur propre orgueil les confond; leur propre néant les épouvante; et ils ne peuvent se fuir, se désavouer eux-mêmes dans leur semblable; car chaque rapport odieux, chaque affreuse coïncidence, chaque hideuse parité trouve en eux une voix toujours infatigable qui la dénonce à leur oreille sans cesse fatiguée. Quelque secret que soit leur entretien, il a toujours deux insupportables témoins: Dieu, qu'ils ne voient pas; et la conscience, qu'ils sentent.

Les conversations confidentielles de Musdœmon étaient d'autant plus fatigantes pour le comte qu'il mettait toujours sans ménagement son maître de moitié dans les crimes entrepris ou à entreprendre. Bien des courtisans croient adroit de sauver aux grands l'apparence des mauvaises actions; ils prennent sur eux la responsabilité du mal, et laissent même souvent à la pudeur du patron la consolation d'avoir semblé résister à un crime profitable. Musdœmon, par un raffinement d'adresse, suivait la marche contraire. Il voulait paraître conseiller rarement et toujours obéir. Il connaissait l'âme de son maître comme son maître connaissait la sienne; aussi ne se compromettait-il qu'en compromettant le comte. La tête que le comte aurait le plus volontiers fait tomber, après celle de Schumacker, c'était celle de Musdœmon; il le savait comme si son maître le lui eût dit, et son maître savait qu'il le savait.

Le comte avait appris ce qu'il voulait apprendre. Il était satisfait. Il ne lui restait plus qu'à congédier Musdœmon.

— Musdœmon, dit-il avec un sourire gracieux, vous êtes le plus fidèle et le plus zélé de mes serviteurs. Tout va bien et je le dois à vos soins. Je vous fais secrétaire intime de la grande chancellerie.

Musdœmon s'inclina profondément.

— Ce n'est pas tout, poursuivit le comte, je vais demander pour vous une troisième fois l'ordre de Dannebrog; mais je crains toujours que votre naissance, votre indigne parenté..

Musdœmon rougit, pâlit, et cacha les altérations de son visage en s'inclinant de nouveau.

— Allez, dit le comte lui présentant sa main à baiser, allez, seigneur secrétaire intime, rédiger votre *placeat*. Il trouvera peut-être le roi dans un moment de bonne humeur.

— Que sa majesté l'accorde ou non, je suis confus et fier des bontés de votre grâce.

— Dépêchez-vous, mon cher, car je suis pressé de partir. Il faut tâcher encore d'avoir des renseignemens précis sur ce Han.

Musdœmon, après une troisième révérence, entr'ouvrit la porte.

— Ah! dit le comte, j'oubliais... En votre qualité nouvelle de secrétaire intime, vous écrirez à la chancellerie pour qu'on envoie sa destitution à ce syndic de Lœvig, qui compromet son rang dans le canton par une foule de bassesses envers les étrangers qu'il ne connaît pas.

XIV.

Le religieux qui visite à minuit [illegible],
Le chevalier qui dort [illegible],
Celui qui meurt au son redouté de la trompette,
Celui qui meurt au bruit pacifique des oraisons,
Sont l'objet de [illegible] prodigues également,
A l'homme pieux sous le casque ou sous la tonsure.

Hymne à saint Anselme.

— Oui, maître, nous devons en vérité un pèlerinage à la grotte de Lynrass. Eût-on cru que cet ermite, que je maudissais comme un esprit infernal, serait notre ange sauveur, et que la lance qui semblait nous menacer à tout moment nous servirait de pont pour franchir le précipice?

C'est en ces termes assez burlesquement figurés que Benignus Spiagudry faisait éclater aux oreilles d'Ordener sa joie, son admiration et sa reconnaissance pour l'ermite mystérieux. On devine que nos deux voyageurs sont sortis de la Tour-Maudite. Au point où nous les retrouvons, ils ont même déjà laissé assez loin derrière eux le hameau de Vygla, et suivent péniblement une route montueuse, entrecoupée de mares ou embarrassée de grosses pierres que les torrens passagers de l'orage ont déposées sur la terre humide et visqueuse. Le jour ne paraît pas encore; seulement les buissons qui couronnent les rochers des deux côtés du chemin se détachent du ciel déjà blanchâtre comme des découpures noires, et l'œil voit les objets, encore sans couleurs, reprendre par degrés leurs formes à cette lumière terne et en quelque sorte épaisse, que le crépuscule du nord verse à travers les froids brouillards du matin.

Ordener gardait le silence, car depuis quelques instans il s'était doucement livré à ce demi sommeil que le mouvement machinal de la marche permet quelquefois. Il n'avait pas dormi depuis la veille où il s'était donné au repos, dans une barque de pêcheur amarrée au port de Drontheim, le peu d'heures qui avaient séparé sa sortie du Spladgest de son retour à Munckholm. Aussi, tandis que son corps s'avançait vers Skongen, son esprit s'était envolé au golfe de Drontheim, dans cette sombre prison, sous ces lugubres tours qui renfermaient le seul être auquel il pût dans le monde attacher l'idée d'espérance et de bonheur. Éveillé, le souvenir de son Éthel dominait toutes ses pensées; endormi, ce souvenir devenait comme une image fantastique qui illuminait tous ses rêves. Dans cette seconde vie du sommeil, où l'âme existe un moment seule, où l'être physique avec tous ses maux matériels semble s'être évanoui, il voyait cette vierge bien-aimée, non plus belle, non plus pure, mais plus libre, plus heureuse, plus à lui. Seulement, sur la route de Skongen, l'oubli de son corps, l'engourdissement de ses facultés ne pouvaient être complets; car de temps en temps une fondrière, une pierre, une branche d'arbre, heurtant ses pieds, le rappelaient brusquement de l'idéal au réel. Il relevait alors la tête, entr'ouvrait ses yeux fatigués, et regrettait d'être retombé de son beau voyage céleste dans son pénible voyage terrestre, où rien ne le dédommageait de ses illusions enfuies, que l'idée de sentir contre son cœur cette boucle de cheveux qui lui appartenaient en attendant qu'Éthel tout entière fût à lui. Puis ce souvenir ramenait la charmante image fantastique, et il remontait mollement, non dans son rêve, mais dans sa vague et opiniâtre rêverie.

— Maître, répéta Spiagudry d'une voix plus forte, qui, jointe au choc d'un tronc d'arbre, réveilla Ordener, ne craignez rien. Les archers ont pris sur la droite avec l'ermite en sortant de la tour, et nous sommes assez loin d'eux pour pouvoir parler. Il est vrai que jusqu'ici le silence était prudent.

— Vraiment, dit Ordener en bâillant, vous poussez la prudence un peu loin. Il y a trois heures au moins que nous avons quitté la tour et les archers.

— Cela est vrai, seigneur; mais prudence ne nuit jamais. Voyez, si je m'étais nommé au moment où le chef de cette infernale escouade a demandé *Benignus Spiagudry*, d'une voix pareille à celle dont Saturne demandait son fils nouveau-né pour le dévorer; si, même en ce moment terrible, je n'avais eu recours à une taciturnité prudente, où serais-je, mon noble maître?

— Ma foi, vieillard, je crois qu'en ce moment-là nul n'eût pu obtenir de vous votre nom, eût-on employé des tenailles pour vous l'arracher.

— Avais-je tort, maître? si j'avais parlé, l'ermite, que saint Hospice et saint Usbald le solitaire bénissent! l'ermite n'aurait pas eu le temps de demander au chef des archers si son escouade n'était pas composée de soldats de la garnison de Munckholm, question insignifiante, faite uniquement pour gagner du temps. Avez-vous remarqué, jeune seigneur, après la réponse affirmative de ce stupide archer, avec quel sourire singulier l'ermite l'a invité à le suivre, en

lui disant qu'il connaissait la retraite du fugitif Benignus Spiagudry?

Ici, le concierge s'arrêta un moment comme pour prendre de l'élan, car il reprit soudain d'une voix larmoyante d'enthousiasme :

— Bon prêtre ! digne et vertueux anachorète, pratiquant les principes de l'humanité chrétienne et de la charité évangélique ! Et moi qui m'effrayais de ses dehors, assez sinistres à la vérité ; mais ils cachent une si belle âme ! Avez-vous encore remarqué, mon noble maître, qu'il y avait quelque chose de singulier dans l'accent dont il m'a dit *au revoir !* en emmenant les archers ? Dans un autre moment, cet accent m'eût alarmé ; mais ce n'est pas la faute du pieux et excellent ermite. La solitude donne sans doute à la voix ce timbre étrange ; car je connais, seigneur, — ici la voix de Benignus devint plus basse, — je connais un autre solitaire, ce formidable vivant que... Mais non, par respect pour le vénérable ermite de Lynrass, je ne ferai pas cet odieux rapprochement. Ses gants n'ont également rien d'extraordinaire ; il fait assez froid pour qu'on en porte, et sa boisson salée ne m'étonne pas davantage. Les cénobites catholiques ont souvent des règles singulières ; celle-là même, maître, se trouve indiquée dans ce vers du célèbre Urensius, religieux du mont Caucase :

Rivos despiciens, maris undam potat amaram.

Comment ne me suis-je pas rappelé ce vers dans cette maudite ruine de Vygla ! un peu plus de mémoire m'aurait épargné de bien folles alarmes. Il est vrai qu'il est difficile, n'est-ce pas, seigneur, d'avoir ses idées nettes dans un pareil repaire, assis à la table d'un bourreau ! d'un bourreau ! d'un être voué au mépris et à l'exécration universelle, qui ne diffère de l'assassin que par la fréquence et l'impunité de ses meurtres, dont le cœur, à toute l'atrocité des plus affreux brigands, réunit la lâcheté que du moins leurs crimes aventureux ne leur permettent pas ! d'un être qui verse à boire de la même main qui fait jouer des instrumens de torture, et crier les os des misérables entre les ais rapprochés d'un chevalet ! Respirer le même air qu'un bourreau ! Et le plus vil mendiant, si ce contact impur l'a souillé, abandonne avec horreur les derniers haillons qui protégeaient contre l'hiver ses maladies et ses nudités ! Et le chancelier, après avoir scellé ses lettres d'office, les jette sous la table des sceaux, en signe de dégoût et de malédiction ! En France, quand le bourreau est mort à son tour, les sergens de la prévôté aiment mieux payer une amende de quarante livres que de lui succéder ! Et à Pesth, le condamné Chorchill, auquel on offrait sa grâce avec l'office de bourreau, préféra le rôle de patient au métier de bourreau ! N'est-il pas connu, seigneur, noble jeune seigneur, que Turpin, évêque de Maestricht, fit purifier une église où était entré le bourreau ; et que la czarine Petrowna se lavait le visage chaque fois qu'elle revenait d'une exécution ? Vous savez également que les rois de France, pour honorer les gens de guerre, veulent qu'ils soient punis par leurs camarades, afin que ces nobles hommes, même lorsqu'ils sont criminels, ne soient pas flétris par l'attouchement d'un bourreau. Et enfin, ce qui est décisif, dans la *Descente de saint George aux Enfers*, le savant Melasius Iturham ne donne-t-il pas au brigand Robin Hood le pas sur le bourreau Phliparcass ? — Vraiment, maître, si jamais je deviens puissant, — ce que Dieu seul peut savoir, — je supprimerai les bourreaux et rétablirai l'ancienne coutume et les vieux tarifs. Pour le meurtre d'un prince, on paiera, comme en 1150, quatorze cent quarante doubles écus royaux ; pour le meurtre d'un comte, quatorze cent quarante écus simples ; pour celui d'un baron, quatorze cent quarante bas écus ; le meurtre d'un simple noble sera taxé à quatorze cent quarante ascalins, et celui d'un bourgeois...

— N'entends-je pas le pas d'un cheval qui vient à nous ? interrompit Ordener.

Ils tournèrent la tête, et comme le jour avait percé dans le long sentier que suivaient Ordener et Spiagudry, ils purent distinguer en effet, à cent pas en arrière, un homme vêtu de noir, agitant un bras vers eux, et pressant de l'autre un de ces petits chevaux d'un blanc sale que l'on rencontre souvent, domptés ou sauvages, dans les montagnes basses de la Norwége.

— De grâce, maître, dit le peureux concierge, pressons le pas, cet homme noir m'a tout l'air d'un archer.

— Comment, vieillard, nous sommes deux, et nous fuirions devant un seul homme !

— Hélas ! vingt éperviers fuient devant un hibou. Quelle gloire y a-t-il à attendre un officier de justice ?

— Et qui vous dit que c'en est un ? reprit Ordener, dont les yeux n'étaient pas troublés par la peur. Rassurez-vous, mon brave guide ; je reconnais ce voyageur. — Arrêtons-nous.

Il fallut céder. Un moment après, le cavalier les aborda ; et Spiagudry cessa de trembler en reconnaissant la figure grave et sereine de l'aumônier Athanase Munder.

Celui-ci les salua en souriant, et arrêta sa monture, en disant d'une voix que son essoufflement entrecoupait :

— Mes chers enfans, c'est pour vous que je reviens sur mes pas ; et le Seigneur ne permettra sans doute pas que mon absence, prolongée dans une intention de charité, soit préjudiciable à ceux auxquels ma présence est utile.

— Seigneur ministre, répondit Ordener, nous serions heureux de pouvoir vous servir en quelque chose.

— C'est moi, au contraire, noble jeune homme, qui veux vous servir. Daigneriez-vous me dire quel est le but de votre voyage ?

— Révérend aumônier, je ne puis.

— Je désire qu'en effet, mon fils, il y ait de votre part impuissance et non défiance. Car alors malheur à moi ! malheur à celui dont l'homme de bien se défie, même quand il ne l'a vu qu'une fois.

L'humilité et l'onction du prêtre touchèrent vivement Ordener.

— Tout ce que je puis vous dire, mon père, c'est que nous visitons les montagnes du Nord.

— C'est ce que je pensais, mon fils, et voilà pourquoi je viens à vous. Il y a dans ces montagnes des bandes de mineurs et de chasseurs, souvent redoutables aux voyageurs.

— Eh bien ? dit Ordener.

— Eh bien ! je sais qu'il ne faut pas essayer de détourner de sa route un noble jeune homme qui va chercher un danger ; mais l'estime que j'ai conçue pour vous m'a inspiré un autre moyen de vous être utile. Le malheureux faux-monnayeur auquel j'ai porté hier les dernières consolations de mon Dieu avait été mineur. Au moment de la mort, il m'a donné ce parchemin sur lequel son nom est écrit, disant que cette passe me préserverait de tout danger, si jamais je voyageais dans ces montagnes. Hélas ! à quoi cela pourrait-il servir à un pauvre prêtre qui vivra et mourra avec des prisonniers, et qui d'ailleurs, *inter castra latronum*, ne doit chercher de défense que dans la patience et la prière, seules armes de Dieu ! Si je n'ai pas refusé cette passe, c'est qu'il ne faut point affliger par un refus le cœur de celui qui, dans peu d'instans, n'aura plus rien à recevoir et à donner sur la terre. Le bon Dieu daignait m'inspirer, car aujourd'hui je puis vous apporter ce parchemin, afin qu'il vous accompagne dans les hasards de votre route, et que le don du mourant soit un bienfait pour le voyageur !

Ordener reçut avec attendrissement le présent du vieux prêtre.

— Seigneur aumônier, dit-il, Dieu veuille que votre désir soit exaucé ! Merci. Pourtant, ajouta-t-il, mettant la main sur son sabre, je portais déjà mon droit de passe à mon côté.

— Jeune homme, dit le prêtre, peut-être ce frêle parchemin vous protégera-t-il mieux que votre épée de fer. Le regard d'un pénitent est plus puissant que le glaive même de l'archange. Adieu ; mes prisonniers m'attendent. Veuillez prier quelquefois pour eux et pour moi.

— Saint prêtre, reprit Ordener en souriant, je vous ai dit que vos condamnés auraient leur grâce ; ils l'auront.

— Oh ! ne parlez pas avec cette assurance, mon fils. Ne

tentez pas le Seigneur. Un homme ne sait pas ce qui se passe dans le cœur d'un autre homme, et vous ignorez encore ce que décidera le fils du vice-roi. Peut-être, hélas ! ne daignera-t-il jamais admettre devant lui un humble aumônier. Adieu, mon fils ; que votre voyage soit béni, et que parfois il sorte de votre belle âme un souvenir pour le pauvre prêtre et une prière pour les pauvres prisonniers.

XV.

Sois le bien-venu, Hugo ; dis-moi, toi..... as-tu jamais vu un orage aussi terrible ?
MATURIN, *Bertram*.

Dans une salle attenante aux appartemens du gouverneur de Drontheim, trois des secrétaires de Son Excellence venaient de s'asseoir devant une grande table noire, chargée de parchemins, de papier, de cachets et d'écritoires, et près de laquelle un quatrième tabouret resté vide annonçait qu'un des scribes était en retard. Ils étaient déjà depuis quelque temps méditant et écrivant chacun de leur côté, quand l'un d'eux s'écria :

— Savez-vous, Wapherney, que ce pauvre bibliothécaire Foxtipp va, dit-on, être renvoyé par l'évêque, grâce à la lettre de recommandation dont vous avez appuyé la requête du docteur Anglyvius ?

— Que nous contez-vous là, Richard ? dit vivement celui des deux autres secrétaires auquel ne s'adressait point Richard, Wapherney n'a pu écrire en faveur d'Anglyvius, car la pétition de cet homme a révolté le général quand je la lui ai lue.

— Vous me l'aviez dit en effet, reprit Wapherney ; mais j'ai trouvé sur la pétition le mot *tribuatur*, de la main de Son Excellence.

— En vérité ! s'écria l'autre.

— Oui, mon cher ; et plusieurs autres décisions de Son Excellence dont vous m'aviez parlé sont également changées dans les apostilles. Ainsi, sur la requête des mineurs, le général a écrit *negetur*...

— Comment ! mais je n'y comprends rien : le général craignait l'esprit turbulent de ces mineurs.

— Il a peut-être voulu les effrayer par la sévérité. Ce qui me le ferait croire, c'est que le placet de l'aumônier Munder, pour les douze condamnés, est également mis au néant...

Le secrétaire auquel Wapherney parlait se leva ici brusquement.

— Oh ! pour le coup, je ne peux vous croire. Le gouverneur est trop bon et m'a montré trop de pitié envers ces condamnés pour...

— Eh bien ! Arthur, reprit Wapherney, lisez vous-même.

Arthur prit le placet, et vit le fatal signe de réprobation.

— Vraiment, dit-il, j'en crois à peine à mes yeux. Je veux représenter le placet au général. Quel jour son excellence a-t-elle donc apostillé ces pièces ?

— Mais, répondit Wapherney, je crois qu'il y a trois jours.

— Ç'a été, reprit Richard à voix basse, dans la matinée qui a précédé l'apparition si courte et la disparition si mystérieusement subite du baron Ordener.

— Tenez, s'écria vivement Wapherney avant qu'Arthur eût eu le temps de répondre, ne voilà-t-il pas encore un *tribuatur* sur la burlesque requête de ce Benignus Spiagudry !...

Richard éclata de rire.

— N'est-ce pas ce vieux gardien de cadavres qui a également disparu d'une manière si singulière ?

— Oui, reprit Arthur : on a trouvé dans son charnier un cadavre mutilé, en sorte que la justice le fait poursuivre comme sacrilége. Mais un petit Lapon qui le servait, et qui est resté seul au Spladgest, pense, avec tout le peuple, que le diable l'a emporté comme sorcier.

— Voilà, dit Wapherney en riant, un personnage qui laisse une bonne réputation !

Il achevait à peine son éclat de rire, quand le quatrième secrétaire entra.

— En honneur, Gustave, vous arrivez bien tard ce matin. Vous seriez-vous marié par hasard hier ?

— Eh non ! reprit Wapherney : c'est qu'il aura pris le chemin le plus long, pour passer, avec son manteau neuf, sous les fenêtres de l'aimable Rosily.

— Wapherney, dit le nouveau-venu, je voudrais que vous eussiez deviné. Mais la cause de mon retard est certes moins agréable ; et je doute que mon manteau neuf ait produit quelque effet sur les personnes que je viens de visiter.

— D'où venez-vous donc ? demanda Arthur.

— Du Spladgest.

— Dieu m'est témoin, s'écria Wapherney laissant tomber sa plume, que nous en parlions tout-à-l'heure ! Mais si l'on peut en parler par passe-temps, je ne conçois pas comment on y entre.

— Et bien moins encore, dit Richard, comment on s'y arrête. Mais, mon cher Gustave, qu'y avez-vous donc vu ?

— Oui, dit Gustave, vous êtes curieux, sinon de voir, du moins d'entendre ; et vous seriez bien punis si je refusais de vous décrire ces horreurs, auxquelles vous frémiriez d'assister.

Les trois secrétaires pressèrent vivement Gustave, qui se fit un peu prier, quoique son désir de leur raconter ce qu'il avait vu ne fût pas intérieurement moins vif que leur envie de le savoir.

— Allons, Wapherney, vous pourrez transmettre mon récit à votre jeune sœur, qui aime tant les choses effrayantes. J'ai été entraîné dans le Spladgest par la foule qui s'y pressait. On vient d'y apporter les cadavres de trois soldats du régiment de Munckholm et de deux archers, trouvés hier à quatre lieues dans les gorges, au fond du précipice de Cascadthymore. Quelques spectateurs assurent que ces malheureux composaient l'escouade envoyée, il y a trois jours, dans la direction de Skongen, à la recherche du concierge fugitif du Spladgest. Si cela est vrai, on ne peut concevoir comment tant d'hommes armés ont pu être assassinés. La mutilation des corps paraît prouver qu'ils ont été précipités du haut des rochers. Cela fait dresser les cheveux.

— Quoi ! Gustave, vous les avez vus ? demanda vivement Wapherney.

— Je les ai encore devant les yeux.

— Et présume-t-on quels sont les auteurs de cet attentat ?

— Quelques personnes pensaient que ce pouvait être une bande de mineurs, et assuraient qu'on avait entendu hier, dans les montagnes, les sons de la corne avec laquelle ils s'appellent.

— En vérité ! dit Arthur.

— Oui ; mais un vieux paysan a détruit cette conjecture, en faisant observer qu'il n'y avait ni mines ni mineurs du côté de Cascadthymore.

— Et qui serait-ce donc ?

— On ne sait ; si les corps n'étaient entiers, on pourrait croire que ce sont quelques bêtes féroces, car ils portent sur leurs membres de longues et profondes égratignures. Il en est de même du cadavre d'un vieillard à barbe blanche, qu'on a apporté au Spladgest avant-hier matin, à la suite de cet affreux orage qui vous a empêché, mon cher Léandre Wapherney, d'aller visiter, sur l'autre rive du golfe, votre Héro du coteau de Larsynn.

— Bien ! bien ! Gustave, dit Wapherney en riant ; mais quel est ce vieillard ?

— A sa haute taille, à sa longue barbe blanche, à un chapelet qu'il tient encore fortement serré entre ses mains, quoiqu'il ait été trouvé du reste absolument dépouillé, on a reconnu, dit-on, un certain ermite des environs ; je crois qu'on l'appelle l'ermite de Lynrass. Il est évident que le pauvre homme a été également assassiné ; mais dans quel but ? On n'égorge plus maintenant pour opinion religieuse, et le vieil ermite ne possédait au monde que sa robe de bure et la bienveillance publique.

— Et vous dites, reprit Richard, que ce corps est déchiré, ainsi que ceux des soldats, comme par les ongles d'une bête féroce?

— Oui, mon cher; et un pêcheur affirmait avoir remarqué des traces pareilles sur le corps, d'un officier, il y a plusieurs jours, assassiné, vers les grèves d'Urchtal.

— Cela est singulier, dit Arthur.

— Cela est effroyable, dit Richard.

— Allons, reprit Wapherney, silence et travail, car je crois que le général va bientôt venir. — Mon cher Gustave, je suis bien curieux de voir ces corps; si vous voulez, ce soir en sortant nous entrerons un moment au Spladgest.

XVI.

> Elle eût été si facilement heureuse dans une simple cabane dans une vallée des Alpes; quelques occupations domestiques auraient suffi pour satisfaire des désirs bornés et remplir sa douce vie; mais moi, l'ennemi de Dieu, je n'ai pas eu de repos que je n'aie brisé son cœur, que je n'aie fait tomber en ruines sa destinée... Il faut qu'elle soit la victime de l'enfer.
>
> GOETHE, *Faust*.

En 1675, c'est-à-dire vingt-quatre années avant l'époque où se passe cette histoire, hélas! ç'avait été une fête charmante pour tout le hameau de Thoctree, que le mariage de la douce Lucy Pelnyrh, et du beau, du grand, de l'excellent jeune homme Caroll Stadt. Il est vrai de dire qu'ils s'aimaient depuis longtemps; et comment tous les cœurs ne se seraient-ils pas intéressés aux deux jeunes amans le jour où tant d'ardens désirs, tant d'inquiètes espérances allaient enfin se changer en bonheur! Nés dans le même village, élevés dans les mêmes champs, bien souvent, dans leur enfance, Caroll s'était endormi après leurs jeux sur le sein de Lucy; bien souvent, dans leur adolescence, Lucy s'était, après leurs travaux, appuyée sur le bras de Caroll. Lucy était la plus timide et la plus jolie des filles du pays, Caroll le plus brave et le plus noble des garçons du canton; ils s'aimaient, et ils n'auraient pas mieux pu se rappeler le jour où ils avaient commencé d'aimer, que le jour où ils avaient commencé de vivre.

Mais leur mariage n'était pas venu comme leur amour, doucement et de lui-même. Il y avait eu des intérêts domestiques, des haines de famille, des parens, des obstacles; une année entière ils avaient été séparés, et Caroll avait bien souffert loin de sa Lucy, et Lucy avait bien pleuré loin de son Caroll, avant le jour bienheureux qui les réunissait, pour désormais ne plus souffrir et pleurer qu'ensemble.

C'était en la sauvant d'un grand péril que Caroll avait enfin obtenu sa Lucy. Un jour il avait entendu des cris dans un bois; c'était sa Lucy qu'un brigand, redouté de tous les montagnards, avait surprise, et paraissait vouloir enlever. Caroll attaqua hardiment ce monstre à face humaine, auquel le singulier rugissement qu'il poussait comme une bête féroce avait fait donner le nom de *Han*. Oui, il attaqua celui que personne n'osait attaquer; mais l'amour lui donnait des forces de lion. Il délivra sa bien-aimée Lucy, la rendit à son père, et le père la lui donna.

Or, tout le village fut joyeux le jour où l'on unit ces deux fiancés. Lucy, seule, paraissait sombre. Jamais pourtant elle n'avait attaché un regard plus tendre sur son cher Caroll; mais ce regard était aussi triste que tendre, et, dans la joie universelle, c'était un sujet d'étonnement. De moment en moment, plus le bonheur de son ami semblait croître, plus ses yeux exprimaient de douleur et d'amour. — O ma Lucy, lui dit Caroll après la sainte cérémonie, la présence de ce brigand, qui est un malheur pour toute la contrée, aura donc été un bonheur pour moi! On remarqua qu'elle secoua la tête, et ne répondit rien.

Le soir vint: on les laissa seuls dans leur chaumière neuve, et les danses et les jeux redoublèrent sur la place du village, pour célébrer la félicité des deux époux.

Le lendemain matin, Caroll Stadt avait disparu: quelques mots de sa main furent remis au père de Lucy Pelnyrh par un chasseur des monts de Kole, qui l'avait rencontré avant l'aube, errant sur les grèves du golfe. Le vieux Will Pelnyrh montra ce papier au pasteur et au syndic, et il ne resta de la fête de la veille que l'abattement profond et le morne désespoir de Lucy.

Cette catastrophe mystérieuse consterna tout le village, et l'on s'efforça vainement à l'expliquer. Des prières pour l'âme de Caroll furent dites dans la même église où, quelques jours auparavant lui-même avait chanté des cantiques d'actions de grâces sur son bonheur. On ne sait ce qui retint à la vie la veuve Stadt. Au bout de neuf mois de solitude et de deuil, elle mit au monde un fils, et, le jour même, le village de Golyn fut écrasé par la chute du rocher pendant qui le dominait.

La naissance de ce fils ne dissipa point la douleur sombre de sa mère. Gill Stadt n'annonçait en rien qu'il dût ressembler à Caroll. Son enfance farouche semblait promettre une vie plus farouche encore. Quelquefois un petit homme sauvage, — dans lequel des montagnards qui l'avaient vu de loin affirmaient reconnaître le fameux Han d'Islande, — venait dans la cabane déserte de la veuve de Caroll, et ceux qui passaient alors près de sa cabane en entendaient sortir des plaintes de femme et des rugissemens de tigre. L'homme emmenait le jeune Gill, et des mois s'écoulaient; puis il le rendait à sa mère, plus sombre et plus effrayant encore.

La veuve Stadt avait pour cet enfant un mélange d'horreur et de tendresse. Quelquefois elle le serrait dans ses bras de mère, comme le seul bien qui l'attachât encore à la vie; d'autres fois elle le repoussait avec épouvante en appelant Caroll, son cher Caroll. Nul être au monde ne savait ce qui bouleversait son cœur.

Gill avait passé sa vingt-troisième année; il vit Guth Stersen, et l'aima avec fureur. Guth Stersen était riche, et il était pauvre. Alors, il partit pour Rœraas afin de se faire mineur et de gagner de l'or. Depuis lors sa mère n'en avait plus entendu parler.

Une nuit, assise devant le rouet qui la nourrissait, elle veillait, avec sa lampe à demi éteinte, dans sa cabane, sous ces murs vieillis comme elle dans la solitude et le deuil, muets témoins de la mystérieuse nuit de ses noces. Inquiète, elle pensait à son fils, dont la présence, si vivement désirée, allait lui rappeler, et peut-être lui apporter bien des douleurs. Cette pauvre mère aimait son fils, tout ingrat qu'il était. Et comment ne l'aurait-elle pas aimé? elle avait tant souffert pour lui!

Elle se leva, alla prendre au fond d'une veille armoire un crucifix rouillé dans la poussière. Un moment elle le considéra d'un œil suppliant; puis tout à coup, le repoussant avec effroi: — Prier! cria-t-elle; est-ce que je puis prier?... Tu n'as plus à prier que l'enfer, malheureuse! c'est à l'enfer que tu appartiens.

Elle retombait dans sa sombre rêverie, lorsqu'on frappa à la porte.

C'était un événement rare chez la veuve Stadt; car, depuis longues années, grâce à ce que sa vie offrait d'extraordinaire, tout le village de Thoctree la croyait en commerce avec les esprits infernaux. Aussi nul n'approchait de sa cabane. Et grâce aux superstitions de ce siècle et de ce pays d'ignorance! elle devait au malheur la même réputation de sorcellerie que le concierge du Spladgest devait à la science!

— Si c'était mon fils, si c'était Gill! s'écria-t-elle; et elle s'élança vers la porte.

Hélas! ce n'était pas ce fils. C'était un petit ermite vêtu de bure, dont le capuchon rabattu ne laissait voir que la barbe noire.

— Saint homme, dit la veuve, que demandez vous? Vous ne savez pas à quelle maison vous vous adressez.

— Si vraiment! répliqua l'ermite d'une voix rauque et trop connue. Et arrachant ses gants, sa barbe noire et son capu-

chon, il découvrit un atroce visage, une barbe rousse et des mains armées d'ongles hideux.

— Oh! cria la veuve, et elle cacha sa tête dans ses mains.

— Hé bien? dit le petit homme, est-ce que, depuis vingt-quatre ans, tu ne t'es pas encore habituée à voir l'époux que tu dois contempler durant toute l'éternité?

Elle murmura avec épouvante : L'éternité!...

— Écoute, Lucy Pelnyrh, je t'apporte des nouvelles de ton fils.

— De mon fils! où est-il? pourquoi ne vient-il pas?...

— Il ne peut.

— Mais dites-moi, reprit-elle. . Je vous rends grâce, hélas! vous pouvez donc m'apporter du bonheur!

— C'est le bonheur en effet que je t'apporte, dit l'homme d'une voix sourde; car tu es une faible femme, et je m'étonne que ton ventre ait pu porter un pareil fils. Réjouis-toi donc. Tu craignais que ton fils ne marchât sur ma trace : ne crains plus rien.

— Quoi! s'écria la mère avec ravissement, mon fils, mon bien-aimé Gill est donc changé?

L'ermite regardait sa joie avec un rire funeste.

— Oh! bien changé, dit-il.

— Et pourquoi n'est-il pas accouru dans mes bras? Où l'avez-vous vu? que faisait-il?

— Il dormait.

La veuve, dans l'excès de sa joie, ne remarquait ni le regard sinistre, ni l'air horriblement railleur du petit homme.

— Pourquoi ne l'avoir pas réveillé, ne lui avoir pas dit : Gill, viens voir ta mère?

— Son sommeil était profond.

— Oh! quand viendra-t-il? apprenez-moi, je vous en supplie, si je le reverrai bientôt.

Le faux ermite tira de dessous sa robe une espèce de coupe d'une forme singulière.

— Hé bien! veuve, dit-il, bois au prochain retour de ton fils!

La veuve poussa un cri d'horreur. C'était un crâne humain. Elle fit un geste d'épouvante et ne put proférer une parole.

— Non, non! cria tout à coup l'homme avec une voix terrible, ne détourne pas les yeux, femme; regarde. Tu demandes à revoir ton fils?... Regarde, te dis-je? car voilà tout ce qui en reste.

Et, aux lueurs de la lampe rougeâtre, il présentait aux lèvres pâles de la mère le crâne desséché de son fils.

Trop de malheurs avaient pesé sur cette âme pour qu'un malheur de plus la brisât. Elle leva sur le faux ermite un regard fixe et stupide.

— Oh! la mort!... dit-elle faiblement : la mort! laissez-moi mourir.

— Meurs si tu veux!... Mais souviens-toi, Lucy Pelnyrh, du bois de Thoctree, souviens-toi du jour où le démon, en s'emparant de ton corps, a donné ton âme à l'enfer! Je suis le démon, Lucy, et tu es mon épouse éternelle! Maintenant, meurs si tu veux.

C'était une croyance, dans ces contrées superstitieuses, que des esprits infernaux apparaissaient quelquefois parmi les hommes pour y vivre des vies [illegible]. Entre autres fameux scélérats, Han d'Islande avait cette effrayante renommée. On croyait encore que la femme qui, par séduction ou par violence, était la proie d'un de ces démons à forme humaine, devenait irrévocablement par ce seul malheur sa compagne de damnation.

Les événemens que l'ermite rappelait à la veuve parurent réveiller en elle ces idées.

— Hélas! dit-elle douloureusement, je ne puis donc échapper à l'existence!... Et qu'ai-je fait? car tu le sais, mon bien-aimé Caroll, je suis innocente. Le bras d'une jeune fille n'a point la force du bras d'un démon.

Elle poursuivit; ses regards étaient pleins de délire, et ses paroles incohérentes semblaient nées du tremblement convulsif de ses lèvres.

— Oui, Caroll, depuis ce jour je suis impure et innocente; et le démon me demande si je me le rappelle, cet horrible jour! — Mon Caroll, je ne t'ai point trompé; — tu es venu trop tard; j'étais à lui avant d'être à toi, hélas! — Hélas! et je serai punie éternellement. Non, je ne vous rejoindrai pas, vous que je pleure. A quoi bon mourir? J'irai avec ce monstre, dans un monde qui lui ressemble, dans le monde des réprouvés! et qu'ai-je donc fait? Mes malheurs dans la vie seront mes crimes dans l'éternité.

Le petit ermite appuyait sur elle un regard de triomphe et d'autorité...

— Ah! s'écria-t-elle tout à-coup en se tournant vers lui, ah! dites-moi, ceci n'est-il pas quelque rêve affreux que votre présence m'apporte? car, vous le savez, hélas! depuis le jour de ma perte, toutes les fatales nuits où votre esprit m'a visitée ont été marquées pour moi par d'impures apparitions, d'effrayans songes et des visions épouvantables.

— Femme, femme, reviens à la raison. Il est aussi vrai que tu es éveillée, qu'il est vrai que Gill est mort.

Le souvenir de ses anciennes infortunes avait comme effacé en cette mère celui de son nouveau malheur : ces paroles le lui rendirent.

— O mon fils! mon fils, dit-elle; et le son de sa voix aurait ému tout autre que l'être méchant qui l'écoutait. Non, il reviendra; il n'est pas mort : je ne puis croire qu'il est mort.

— Hé bien! va le demander aux rochers de Rœraas, qui l'ont écrasé, au golfe de Drontheim, qui l'a enseveli.

La veuve tomba à genoux, et cria avec effort : — Dieu, grand Dieu!

— Tais-toi, servante de l'enfer!

La malheureuse se tut. Il poursuivit :

— Ne doute pas de la mort de ton fils. Il a été puni par où son père a failli. Il a laissé amollir son cœur de granit par un regard de femme. Moi, je t'ai possédée, mais je ne t'ai jamais aimée. Le malheur de ton Caroll est retombé sur lui. — Mon fils et le tien a été trompé par sa fiancée, par celle pour qui il est mort.

— Mort! reprit-elle, mort! Cela est donc vrai? — O Gill, tu étais né dans mon malheur, tu avais été conçu dans l'épouvante et enfanté dans le deuil; ta bouche avait déchiré mon sein; enfant, jamais tes caresses n'avaient répondu à mes caresses, tes embrassemens à mes embrassemens; tu as toujours fui et repoussé ta mère, ta mère si seule et si abandonnée dans la vie! Tu ne cherchais à me faire oublier mes maux passés, qu'en me créant de nouvelles douleurs; tu me délaissais pour le démon auteur de ton existence et de mon veuvage; jamais, durant de longues années, Gill, jamais une joie ne m'est venue de toi; et cependant aujourd'hui ta mort, mon fils, me semble la plus insupportable de mes afflictions, aujourd'hui ton souvenir me semble un souvenir d'enchantement et de consolation. Hélas!

Elle ne put continuer; elle cacha sa tête dans son voile de bure noire, et on l'entendait sangloter douloureusement.

— Faible femme! murmura l'ermite; puis il reprit d'une voix forte : Dompte ta douleur, je me suis joué de la mienne; écoute, Lucy Pelnyrh, pendant que tu pleures encore ton fils j'ai déjà commencé à le venger. C'est pour un soldat de la garnison de Munckholm que sa fiancée l'a trompé. Tout le régiment périra par mes mains.—Vois, Lucy Pelnyrh.

Il avait relevé les manches de sa robe, et montrait à la veuve ses bras difformes teints de sang.

— Oui, dit-il en poussant une sorte de rugissement, c'est aux grèves d'Urchtal, c'est aux gorges de Cascadthymore, que l'esprit de Gill doit se promener avec joie. — Allons, femme, ne vois-tu pas ce sang? Console-toi donc.

Puis tout-à-coup, comme frappé d'un souvenir, il s'interrompit :

— Veuve, ne t'a-t-on pas remis de ma part un coffre de fer? — Quoi! je t'ai envoyé de l'or et je t'apporte du sang, et tu pleures encore! Tu n'es donc pas de la race des hommes?

La veuve, absorbée dans son désespoir, gardait le silence.

— Allons! dit-il avec un rire farouche, muette et immobile! tu n'es donc pas non plus de la race des femmes?

Lucy Pelnyrh ! et il secouait son bras pour qu'elle l'écoutât : est-ce qu'un messager ne t'a pas apporté un coffre de fer scellé ?

La veuve, lui accordant une attention passagère, fit un signe de tête négatif, et retomba dans sa morne rêverie.

— Ah ! le misérable ! cria le petit homme, le misérable infidèle ! Spiagudry, cet or te coûtera cher !

Et, dépouillant sa robe d'ermite, il s'élança hors de la cabane, avec le grondement d'une hyène qui cherche un cadavre.

XVII.

Seigneur, je peigne mes cheveux, je les peigne en pleurant, parce que vous me laissez seule, et que vous vous en allez dans les montagnes.

La Dame au Comte, romance.

Ethel, cependant, avait déjà compté quatre jours longs et monotones, depuis qu'elle errait seule dans le sombre jardin du donjon de Slesvig ; seule dans l'oratoire, témoin de tant de pleurs et confident de tant de vœux, seule dans la longue galerie où, une fois, elle n'avait pas entendu sonner minuit. Son vieux père l'accompagnait quelquefois, mais elle n'en était pas moins seule, car le véritable compagnon de sa vie était absent.

Malheureuse jeune fille !... Qu'avait fait cette âme jeune et pure pour être déjà livrée à tant d'infortune ? Enlevée au monde, aux honneurs, aux richesses, aux joies de la jeunesse, aux triomphes de la beauté, elle était encore au berceau qu'elle était déjà dans un cachot ; captive près d'un père captif, elle avait grandi en le voyant dépérir ; et pour comble de douleurs, pour qu'elle n'ignorât aucun esclavage, l'amour était venu la trouver dans sa prison.

Encore si elle eût pu avoir son Ordener auprès d'elle, que lui eût fait la liberté ? Eût-elle su seulement s'il existait un monde dont on la séparait ? Et d'ailleurs, son monde, son ciel, n'eussent-ils pas été avec elle dans cet étroit donjon, sous ces noires tours hérissées de soldats, et vers lesquelles le passant n'en aurait pas moins jeté un regard de pitié ?

Mais, hélas ! pour la seconde fois, cet Ordener était absent ; et au lieu de couler près de lui des heures bien courtes, mais toujours renaissantes, dans de saintes caresses et de chastes embrassemens, elle passait les nuits et les jours à pleurer son absence, et à prier pour ses dangers. Car une vierge n'a que sa prière et ses larmes.

Quelquefois elle enviait ses ailes à l'hirondelle libre, qui venait lui demander quelque nourriture à travers les barreaux de sa prison. Quelquefois elle laissait fuir sa pensée sur le nuage qu'un vent rapide enfonçait dans le nord du ciel ; puis tout-à-coup elle détournait sa tête, et voilait ses yeux, comme si elle eût craint de voir apparaître le gigantesque brigand, et commencer le combat inégal sur l'une des montagnes lointaines dont le sommet bleuâtre rampait à l'horizon ainsi qu'une nuée immobile.

Oh ! qu'il est cruel d'aimer alors qu'on est séparé de l'être qu'on aime ! bien peu de cœurs ont connu cette douleur dans toute son étendue, parce que bien peu de cœurs ont connu l'amour dans toute sa profondeur. Alors, étranger en quelque sorte à sa propre existence, on se crée pour soi-même une solitude morne, un vide immense ; et pour l'être absent, je ne sais quel monde effrayant de périls, de monstres et de déceptions ; les diverses facultés qui composaient notre nature se changent et se perdent en un désir infini de l'être qui nous manque : tout ce qui nous environne est hors de notre vie. Cependant on respire, on marche, on agit, mais sans la pensée. Comme une planète égarée qui aurait perdu son soleil, le corps se meut au hasard : l'âme est ailleurs.

XVIII.

Sur un grand bouclier ces chefs impitoyables
Épouvantent l'enfer de serments effroyables ;
Et près d'un taureau noir qu'ils viennent d'égorger
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger.

Les Sept Chefs devant Thèbes.

Les rivages de Norwége abondent en baies étroites, en criques, en récifs, en lagunes, en petits caps tellement multipliés qu'ils fatiguent la mémoire du voyageur et la patience du topographe. Autrefois, à en croire les discours populaires, chaque isthme avait son démon qui le hantait, chaque anse sa fée qui l'habitait, chaque promontoire son saint qui le protégeait ; car la superstition mêle toutes les croyances pour se faire des terreurs. Sur la grève de Kelvel, à quelques milles au nord de la grotte de Walderhog, un seul endroit, disait-on, était libre de toute juridiction des esprits infernaux, intermédiaires ou célestes. C'était la clairière riveraine dominée par le rocher sur le sommet duquel on apercevait encore quelques vieilles ruines du manoir de Ralph ou Radulphe-le-Géant. Cette petite prairie sauvage, bordée au couchant par la mer, et étroitement encaissée dans des roches couvertes de bruyères, devait ce privilége au nom seul de cet ancien sire norwégien, son premier possesseur. Car quelle fée, quel diable, ou quel ange eût osé se faire l'hôte ou le patron du domaine autrefois occupé et protégé par Ralph-le-Géant ?

Il est vrai que le nom seul du formidable Ralph suffisait pour imprimer un caractère effrayant à ces lieux déjà si sauvages. Mais à tout prendre, un souvenir n'est pas si redoutable qu'un esprit ; et jamais un pêcheur, attardé par le gros temps, en amarrant sa barque dans la crique de Ralph, n'avait vu le follet rire et danser, parmi des âmes, sur le haut d'un rocher, ni la fée parcourir les bruyères dans son char de phosphore traîné par des vers luisans, ni le saint remonter vers la lune après sa prière

Si pourtant, la nuit qui suivit le grand orage, les houles de la mer et la violence du vent eussent permis à quelque marinier égaré d'aborder dans cette baie hospitalière, peut-être eût-il été frappé d'une superstitieuse épouvante, en contemplant les trois hommes qui, cette nuit-là, s'étaient assis autour d'un grand feu, allumé au milieu de la clairière. Deux d'entre eux étaient couverts des grands chapeaux de feutre et des larges pantalons des mineurs royaux. Leurs bras étaient nus jusqu'à l'épaule, leurs pieds cachés dans des bottines fauves ; une ceinture d'étoffe rouge soutenait leurs sabres recourbés et leurs longs pistolets. Tous deux portaient une trompe de corne suspendue à leur cou. L'un était vieux, l'autre était très jeune ; et l'épaisseur de la barbe du vieillard, la longueur des cheveux du jeune homme, ajoutaient quelque chose de sauvage à leurs physionomies, naturellement dures et sévères.

A son bonnet de peau d'ours, à sa casaque de cuir huilé, au mousquet fixé en bandoulière à son dos, à sa culotte courte et étroite, à ses genoux nus, à ses sandales d'écorce, à la hache étincelante qu'il portait à la main, il était facile de reconnaître, dans le compagnon des deux mineurs, un montagnard du nord de Norwége.

Certes, celui qui eût aperçu de loin ces trois figures singulières, sur lesquelles le foyer, agité par les brises de mer, jetait des lueurs rouges et changeantes, eût pu être à bon droit effrayé, sans même croire aux spectres et aux démons ; il lui eût suffi pour cela de croire aux voleurs, et d'être un peu plus riche qu'un poëte.

Ces trois hommes tournaient souvent la tête vers le sentier perdu du bois qui aboutit à la clairière de Ralph, et d'après celles de leurs paroles que le vent n'emportait pas, ils semblaient attendre un quatrième personnage.

— Dites donc, Kennybol, savez-vous qu'à cette heure-ci nous n'attendrions pas aussi paisiblement cet envoyé du

comte Griffenfeld dans la prairie voisine, la prairie du lutin Tulbytilbet, ou là-bas dans la baie de Saint-Cuthbert?...

— Ne parlez pas si haut, Jonas, répondit le montagnard au vieux mineur, béni soit Ralph-le-Géant qui nous protége! Me préserve le ciel de remettre le pied dans la clairière de Tulbytilbet! l'autre jour j'y croyais cueillir de l'aubépine, et j'y ai cueilli de la mandragore, qui s'est mise à saigner et à crier, ce qui a failli me rendre fou.

Le jeune mineur se prit à rire.

— En vérité, Kennybol! je crois, moi, que le cri de la mandragore a bien produit tout son effet sur votre pauvre cerveau.

— Pauvre cerveau toi-même! dit le montagnard avec humeur; voyez, Jonas, il rit de la mandragore. Il rit comme un insensé qui joue avec une tête de mort.

— Hum! repartit Jonas. Qu'il aille donc à la grotte de Walderhog, où les têtes de ceux que Han, démon d'Islande, a assassinés, reviennent chaque nuit danser autour de son lit de feuilles sèches, en entrechoquant leurs dents pour l'endormir.

— Cela est vrai dit le montagnard.

— Mais, reprit le jeune homme, le seigneur Hacket, que nous attendons, ne nous a-t il pas promis que Han d'Islande se mettrait à la tête de notre insurrection?

— Il l'a promis, répondit Kennybol; et avec l'aide de ce démon, nous sommes sûrs de vaincre toutes les casaques vertes de Drontheim et de Copenhague

— Tant mieux! s'écria le vieux mineur; mais ce n'est pas moi qui me chargerai de faire la sentinelle la nuit près de lui...—

En ce moment, le craquement des bruyères mortes sous des pas d'hommes appela l'attention des interlocuteurs; ils se détournèrent, et un rayon du foyer leur fit reconnaître le nouveau-venu.

— C'est lui! — C'est le seigneur Hacket! — Salut, seigneur Hacket; vous vous êtes fait attendre. — Voilà plus de trois quarts d'heure que nous sommes au rendez-vous...—

Ce seigneur *Hacket* était un homme petit et gras, vêtu de noir, dont la figure joviale avait une expression sinistre.

— Bien, mes amis, dit-il; j'ai été retardé par mon ignorance du chemin et les précautions qu'il m'a fallu prendre. — J'ai quitté le comte Schumacker ce matin; voici trois bourses d'or qu'il m'a chargé de vous remettre.

Les deux vieillards se jetèrent sur l'or, avec l'avidité commune aux paysans de cette pauvre Norwége. Le jeune mineur repoussa la bourse que lui tendait Hacket.

— Gardez votre or, seigneur envoyé; je mentirais si je disais que je me révolte pour votre comte Schumacker: je me révolte pour affranchir les mineurs de la tutelle royale; je me révolte pour que le lit de ma mère n'ait plus une couverture déchiquetée comme les côtes de notre bon pays, la Norwége.

Loin de paraître déconcerté, le seigneur Hacket répondit en souriant:

— C'est donc à votre pauvre mère, mon cher Norbith, que j'enverrai cet argent, afin qu'elle ait deux couvertures neuves, pour les bises de cet hiver.

Le jeune homme se rendit par un signe de tête, et l'envoyé, en orateur habile, se hâta d'ajouter:

— Mais gardez-vous de répéter ce que vous venez de dire inconsidérément, que ce n'est pas pour Schumacker, comte de Griffenfeld, que vous prenez les armes.

— Cependant... cependant, murmurèrent les deux vieillards, nous savons bien qu'on opprime les mineurs, mais nous ne connaissons pas ce comte, ce prisonnier d'Etat...

— Comment! reprit vivement l'envoyé; pouvez-vous être ingrats à ce point! vous gémissiez dans vos souterrains, privés d'air et de jour, dépouillés de toute propriété, esclaves de la plus onéreuse tutelle! Qui est venu à votre aide? qui a ranimé votre courage? qui vous a donné de l'or, des armes? N'est-ce pas mon illustre maître, le noble comte de Griffenfeld, plus esclave et plus infortuné encore que vous? Et maintenant, comblés de ses bienfaits, vous refuseriez de vous en servir pour conquérir sa liberté, en même temps que la vôtre?...

— Vous avez raison, interrompit le jeune mineur, ce serait mal agir.

— Oui, seigneur Hacket, dirent les deux vieillards, nous combattrons pour le comte Schumacker.

— Courage, mes amis! levez-vous en son nom, portez le nom de votre bienfaiteur d'un bout de la Norwége à l'autre. Écoutez, tout seconde votre juste entreprise; vous allez être délivrés d'un formidable ennemi, le général Levin de Knud, qui gouverne la province. La puissance secrète de mon noble maître, le comte de Griffenfeld, va le faire rappeler momentanément à Berghen. — Allons, dites-moi, Kennibol, Jonas, et vous, mon cher Norbith, tous vos compagnons sont-ils prêts?

— Mes frères de Guldbranshal, dit Norbith, n'attendent que mon signal. Demain, si vous voulez...

— Demain, soit. Il faut que les jeunes mineurs, dont vous êtes le chef, lèvent les premiers l'étendard. Et vous, mon brave Jonas?

— Six cents braves des îles Fa-roër, qui vivent, depuis trois jours, de chair de chamois et d'huile d'ours, dans la forêt de Bennalag, ne demandent qu'un coup de trempe de leur vieux capitaine Jonas, du bourg de Lœvig.

— Fort bien. Et vous, Kennybol?

— Tous ceux qui portent une hache dans les gorges de Kole, et gravissent les rochers sans genouillères, sont prêts à se joindre à leurs frères les mineurs, quand ils auront besoin d'eux.

— Il suffit. Annoncez à vos compagnons, pour qu'ils ne doutent pas de vaincre, ajouta l'envoyé en haussant la voix, que Han d'Islande sera le chef...

— Cela est-il certain? demandèrent-ils tous trois ensemble, et d'une voix où se mêlaient l'expression de la terreur et celle de l'espérance.

L'envoyé répondit:

— Je vous attendrai tous trois dans quatre jours, à pareille heure, avec vos colonnes réunies, dans la mine d'Apsyl-Corh, près le lac de Smiasen, sous la plaine de l'Étoile-Bleue. Han d'Islande m'accompagnera.

— Nous y serons, dirent les trois chefs. Et puisse Dieu ne pas abandonner ceux qu'aidera le démon!

— Ne craignez rien de la part de Dieu, dit Hacket en ricanant. — Ecoutez, vous trouverez, dans les vieilles ruines de Crag, des enseignes pour vos troupes. — N'oubliez pas le cri: *Vive Schumacker! Sauvons Schumacker!* — Il faut que nous nous séparions; le jour ne va pas tarder à paraître. Mais auparavant, jurez le plus inviolable secret sur ce qui se passe entre nous.

Sans répondre une parole, les trois chefs s'ouvrirent la veine du bras gauche avec la pointe d'un sabre; ensuite, saisissant la main de l'envoyé, ils y laissèrent couler chacun quelques gouttes de sang.

— Vous avez notre sang, lui dirent-ils. Puis le jeune s'écria:

— Que tout mon sang s'écoule comme celui que je verse en ce moment; qu'un esprit malfaisant se joue de mes projets, comme l'ouragan d'une paille; que mon bras soit de plomb pour venger une injure; que les chauves-souris habitent mon sépulcre; que je sois, vivant, hanté par les morts; mort, profané par les vivans; que mes yeux se fondent en pleurs comme ceux d'une femme, si jamais je parle de ce qui a lieu, à cette heure, dans la clairière de Ralph le-Géant. Daignent les bienheureux saints m'entendre.

— *Amen*, répétèrent les deux vieillards.

Alors ils se séparèrent, et il ne resta plus dans la clairière que le foyer à demi éteint dont les rayons mourans montaient par intervalles jusqu'au faîte des tours ruinées et solitaires de Ralph-le-Géant.

XIX.

THÉODORE.
Tristan, fuyons par ici.
TRISTAN.
C'est une étrange disgrâce.
THÉODORE.
Nous aura-t-on reconnus?
TRISTAN.
Je l'ignore, et j'en ai peur.
LOPE DE VEGA, *le Chien du Jardinier.*

Benignus Spiagudry se rendait difficilement compte des motifs qui pouvaient pousser un jeune homme bien constitué et paraissant avoir encore longues années de vie devant lui, tel que son compagnon de voyage, à se porter l'agresseur volontaire du redoutable Han d'Islande. Bien souvent, depuis qu'ils avaient commencé leur route, il avait abordé adroitement cette question, mais le jeune aventurier gardait, sur la cause de son voyage, un silence obstiné. Le pauvre homme n'avait pas été plus heureux dans toutes les autres curiosités que son singulier camarade devait naturellement lui inspirer. Une fois, il avait hasardé une question sur la famille et le nom de son jeune *maître*. « Appelez-moi Ordener, » avait répondu celui-ci; et cette réponse, peu satisfaisante, était prononcée d'un ton qui interdisait la réplique. Il fallait donc se résigner; chacun a ses secrets; et le bon Spiagudry lui-même ne cachait-il pas soigneusement, dans sa besace et sous son manteau, certaine cassette mystérieuse sur laquelle toutes recherches lui eussent semblé fort déplacées et fort désagréables ?

Ils avaient quitté Drontheim depuis quatre jours, sans avoir fait beaucoup de chemin, tant en raison du dégât causé dans les routes par l'orage, que de la multiplicité des voies de traverse et détours que le concierge fugitif croyait prudent de prendre pour éviter les lieux trop habités. Après avoir laissé Skongen à leur droite, vers le soir du quatrième jour ils atteignirent la rive du lac de Sparbo.

C'était un tableau sombre et magnifique que cette vaste nappe d'eau réfléchissant les derniers rayons du jour et les premières étoiles de la nuit dans un cadre de hauts rochers, de sapins noirs et de grands chênes. L'aspect d'un lac, le soir, produit quelquefois, à une certaine distance, une singulière illusion d'optique; c'est comme si un abîme prodigieux, perçant le globe de part en part, laissait voir le ciel à travers la terre.

Ordener s'arrêta, contemplant ces vieilles forêts druidiques qui couvrent les rivages montueux du lac comme une chevelure, et les buttes crayeuses de Sparbo, répandues sur une pente ainsi qu'un troupeau épars de chèvres blanches. Il écoutait les bruits lointains des forges (1), mêlés au sourd mugissement des grands bois magiques, aux cris intermittens des oiseaux sauvages, et à la grave harmonie des vagues. Au nord, un immense rocher de granit, encore éclairé par le soleil, s'élevait majestueusement au-dessus du petit hameau d'Oëlmœ, puis sa tête se courbait sous un amas de tours ruinées, comme si le géant eût été fatigué du fardeau.

Quand l'âme est triste, les spectacles mélancoliques lui plaisent: elle les rembrunit de toute sa tristesse. Qu'un malheureux soit jeté parmi de sauvages et hautes montagnes, près d'un sombre lac, d'une noire forêt, au moment où le jour va disparaître, il verra cette scène grave, cette nature sérieuse, en quelque sorte à travers un voile funèbre; il ne lui semblera pas que le soleil se couche, mais qu'il meurt.

(1) Les eaux du lac de Sparbo sont renommées pour la trempe l'acier.

Ordener rêvait, silencieux et immobile, quand son compagnon s'écria :

— A merveille, jeune seigneur! Il est beau de méditer ainsi devant le lac de Norwége qui renferme le plus de pleuronectes!

Cette observation et le geste qui l'accompagnait eussent fait sourire tout autre qu'un amant séparé de sa maîtresse pour ne la revoir peut-être plus. Le savant concierge poursuivit :

— Pourtant, souffrez que je vous enlève à votre docte contemplation pour vous faire remarquer que le jour décline, et qu'il faut nous hâter si nous voulons arriver au village d'Oëlmœ avant le crépuscule.

La remarque était juste. Ordener se remit en marche, et Spiagudry le suivit en continuant ses réflexions mal écoutées sur les phénomènes botaniques et physiologiques que le lac de Sparbo présente aux naturalistes.

— Seigneur Ordener, disait-il, si vous en croyiez votre dévoué guide, vous abandonneriez votre funeste entreprise; — oui, seigneur, et vous vous fixeriez ici sur les bords de ce lac si curieux où nous pourrions nous livrer ensemble à une foule de doctes recherches, par exemple à celle de la *stella canora palustris*, plante singulière que beaucoup de savans croient fabuleuse, mais que l'évêque Arngrim affirme avoir vue et entendue sur les rives du Sparbo. Ajoutez à cela que nous aurions la satisfaction d'habiter le sol de l'Europe qui renferme le plus de gypse, et où les sicaires de la *Thémis* de Drontheim pénètrent le moins. Cela ne vous sourit il pas, mon jeune maître? Allons, renoncez à votre voyage insensé; car, sans vous offenser, votre entreprise est périlleuse sans profit, *periculum sine pecunià*, c'est-à-dire insensée, et conçue dans un moment où vous auriez mieux fait de penser à autre chose.

Ordener, qui ne prêtait aucune attention aux paroles du pauvre homme, n'entretenait la conversation que par ces monosyllabes insignifians et distraits que les grands parleurs prennent pour des réponses. C'est ainsi qu'ils arrivèrent au hameau d'Oëlmœ, sur la place duquel un mouvement inusité se faisait en ce moment remarquer.

Les habitans, chasseurs, pêcheurs, forgerons, sortaient de toutes les cabanes et accouraient se grouper autour d'un tertre circulaire, occupé par quelques hommes, dont l'un sonnait du cor en agitant au-dessus de sa tête une petite bannière blanche et noire.

— C'est sans doute quelque charlatan, dit Spiagudry, *ambubaiarum collegia*, *pharmacopolæ*, quelque misérable qui convertit l'or en plomb et les plaies en ulcères. Voyons; quelle invention de l'enfer va-t-il vendre à ces pauvres campagnards? Encore si ces imposteurs se bornaient aux rois, s'ils imitaient tous le Danois Borch et le Milanais Borri, ces alchimistes qui se jouèrent si complétement de notre Frédéric III (1); mais il leur faut le denier du paysan non moins que le million du prince.

Spiagudry se trompait; en approchant du monticule, ils reconnurent, à sa robe noire et à son bonnet rond et aigu, un syndic environné de quelques archers. L'homme qui sonnait du cor était le crieur des édits.

Le gardien fugitif, troublé, murmura à voix basse :

— En vérité, seigneur Ordener, en entrant dans cette bourgade, je ne m'attendais guère à tomber sur un syndic. Me protége le grand saint Hospice! que va-t-il dire?

Son incertitude ne fut pas longue, car la voix glapissante du crieur des édits s'éleva tout-à-coup, religieusement écoutée par la petite foule des habitans d'Oëlmœ :

— « Au nom de sa majesté, et par ordre de son excellence » le général Levin de Knud, gouverneur, le haut-syndic du

(1) Frédéric III fut la dupe de Borch ou Borrichius, chimiste danois, et surtout de Borri, charlatan milanais, qui se disait le favori de l'archange Michel. Cet imposteur, après avoir émerveillé de ses prétendus prodiges Strasbourg et Amsterdam, agrandit la sphère de son ambition et la témérité de ses mensonges : après avoir trompé le peuple, il osa tromper les rois. Il commença par la reine Christine à Hambourg, et termina par le roi Frédéric à Copenhague.

» Drontheimhus fait savoir à tous les habitans des villes, » bourgs et bourgades de la province, que, 1° la tête de Han, » natif de Klipstadur, en Islande, assassin et incendiaire, » est mise au prix de mille écus royaux. »

Un murmure éclata dans l'auditoire. Le crieur poursuivit :

— « 2° La tête de Benignus Spiagudry, nécroman et sacri» lége, ex-gardien du Spladgest de Drontheim, est mise au » prix de quatre écus royaux.

» Cet édit sera publié dans toute la province, par les syn» dics des villes, bourgs et bourgades, qui en faciliteront » l'exécution. »

Le syndic prit l'édit des mains du crieur, et ajouta d'une voix lugubre et solennelle :

« La vie de ces hommes est offerte à qui voudra la prendre. »

Le lecteur se persuadera aisément que cette lecture ne fut pas écoutée sans quelque émotion par notre pauvre et malencontreux Spiagudry. Nul doute même que les signes extraordinaires d'effroi qui lui échappèrent en ce moment n'eussent appelé l'attention du groupe qui l'environnait si elle n'eût été entièrement absorbée par la première partie de l'édit syndical.

— La tête de Han à prix ! s'écria un vieux pêcheur qui était venu traînant ses filets humides. Ils feraient tout aussi bien, par saint Usulph, de mettre à prix également la tête de Belzébuth.

— Pour garder la proportion entre Han et Belzébuth, il faudrait, dit un chasseur, reconnaissable à sa veste de peau de chamois, qu'ils offrissent seulement quinze cents écus du chef cornu du dernier démon.

— Gloire soit à la sainte mère de Dieu ! ajouta en roulant son fuseau une vieille dont le front chauve branlait. Je voudrais voir la tête de ce Han, afin de m'assurer que ses yeux sont deux charbons ardens, comme on le dit.

— Oui, sûrement, reprit une autre vieille, c'est seulement en la regardant qu'il a brûlé la cathédrale de Drontheim. Moi, je voudrais voir le monstre tout entier, avec sa queue de serpent, son pied fourchu et ses grandes ailes de chauve-souris.

— Qui vous a fait ces contes, bonne mère ? interrompit le chasseur d'un air de fatuité. J'ai vu, moi, ce Han d'Islande dans les gorges de Medsyhath ; c'est un homme fait comme nous, seulement il a la hauteur d'un peuplier de quarante ans.

— Vraiment ? dit avec une expression singulière une voix dans la foule.

Cette voix, qui fit tressaillir Spiagudry, était celle d'un petit homme dont le visage était caché sous un large feutre de mineur, et le corps couvert d'une natte de jonc et de poil de veau-marin.

— Sur ma foi, reprit, avec un rire épais, un forgeron qui portait son grand marteau en bandoulière, qu'on offre pour sa tête mille ou dix mille écus royaux, qu'il ait quatre ou quarante brasses de hauteur, ce n'est pas moi qui me chargerai d'aller y voir.

— Ni moi, dit le pêcheur.

— Ni moi, ni moi, répétèrent toutes les voix.

— Celui pourtant qui en serait tenté, reprit le petit homme, trouvera Han d'Islande demain dans la ruine d'Arbar, près le Smiasen, après-demain dans la grotte de Walderhog.

— Brave homme, en êtes-vous sûr ?

Cette question fut faite à la fois par Ordener, qui assistait à cette scène avec un intérêt facile à comprendre pour tout autre que Spiagudry, et par un autre petit homme, assez replet, vêtu de noir, d'un visage gai, et qui était sorti, aux premiers sons de la trompe du crieur, de la seule auberge que renfermait la bourgade.

Le petit homme au grand chapeau parut les considérer un instant tous deux, et répondit d'une voix sourde :

— Oui.

— Et comment le savez-vous pour pouvoir l'affirmer ? demanda Ordener.

— Je sais où est Han d'Islande, comme je sais où est Bénignus Spiagudry ; ni l'un ni l'autre ne sont loin d'ici en ce moment.

Toutes les terreurs se réveillèrent dans le pauvre concierge ; osant à peine regarder le mystérieux petit homme, et se croyant mal caché sous sa perruque française, il se mit à tirer le manteau d'Ordener, en disant à voix basse : — Maître, seigneur, au nom du ciel, de grâce, par pitié, allons-nous-en, sortons de ce maudit faubourg de l'enfer. . — Ordener, surpris comme lui, examinait attentivement le petit homme, qui, tournant le dos au jour, paraissait soigneux de cacher ses traits.

— Ce Bénignus Spiagudry, s'écria le pêcheur, je l'ai vu au Spladgest de Drontheim. C'est un grand. — C'est celui dont on offre quatre écus.

Le chasseur éclata de rire.

— Quatre écus ! Ce n'est pas moi qui chasserai celui-là. On paie plus cher la peau d'un renard bleu.

Cette comparaison, qui dans tout autre temps eût fort désobligé le savant concierge, le rassura cette fois. Il allait néanmoins adresser une nouvelle prière à Ordener pour le décider à poursuivre leur chemin, quand celui-ci, sachant ce qui lui importait de savoir, le prévint, en sortant du rassemblement qui commençait à s'éclaircir.

Quoiqu'ils eussent, en arrivant au hameau d'Oëlmœ, l'intention d'y passer la nuit, ils le quittèrent tous deux, comme par une convention tacite, sans même s'interroger sur le motif de leur départ précipité. Celui d'Ordener était l'espérance de rencontrer plus tôt le brigand, celui de Spiagudry le désir de s'éloigner plus vite des archers.

Ordener avait l'esprit trop grave pour rire des mésaventures de son compagnon. Ce fut d'une voix affectueuse qu'il rompit le premier le silence.

— Vieillard, quelle est donc déjà cette ruine où l'on pourra trouver demain Han d'Islande, à ce qu'affirme ce petit homme qui paraît tout savoir ?

— Je l'ignore... Je l'ai mal entendu, noble maître, dit Spiagudry, qui en effet ne mentait pas.

— Il faudra donc, continua le jeune homme, se résigner à ne le rencontrer qu'après-demain à cette grotte de Walderhog ?

— La grotte de Walderhog ! seigneur ! c'est en effet la demeure favorite de Han d'Islande.

— Prenons-en le chemin, dit Ordener.

— Tournons à gauche, derrière le rocher d'Oëlmœ ; il faut moins de deux journées pour arriver à la caverne de Walderhog.

— Connaissez-vous, vieillard, reprit Ordener avec ménagement, ce singulier homme qui semble si bien vous connaître ?

Cette question réveilla dans Spiagudry les craintes qui commençaient à s'affaiblir à mesure qu'ils s'éloignaient de la bourgade d'Oëlmœ.

— Non vraiment, seigneur, répondit-il d'une voix presque tremblante. Seulement, il a une voix bien étrange.

Ordener chercha à le rassurer.

— Ne craignez rien, vieillard, servez-moi bien, je vous protégerai de même. Si je reviens vainqueur de Han, je vous promets non-seulement votre grâce, mais encore l'abandon des mille écus royaux qui sont offerts par la justice.

L'honnête Bénignus aimait extraordinairement la vie, mais il aimait l'or prodigieusement. Les promesses d'Ordener furent comme des paroles magiques ; non seulement elles bannirent toutes ses frayeurs, mais encore elles réveillèrent en lui cette sorte d'hilarité risible, qui s'épanchait en longs discours, en gesticulations bizarres et en savantes citations.

— Seigneur Ordener, dit-il, quand je devrais subir à ce sujet une controverse avec Oliver-Bilseuth, autrement dit le *Bavard*, non, rien ne m'empêcherait de soutenir que vous êtes un sage et honorable jeune homme. Quoi de plus digne et de plus glorieux en effet, *quid citharâ, tubâ, vel campanâ dignius*, que d'exposer noblement sa vie pour délivrer son pays d'un monstre, d'un brigand, d'un démon en qui tous les démons, les brigands et les monstres semblent réunis ?... Qu'on ne m'aille pas dire qu'un sordide intérêt vous guide ?

le noble seigneur Ordener abandonnera le salaire de son combat au compagnon de son voyage, au vieillard qui l'aura conduit seulement à un mille de la grotte de Walderhog; car, n'est-il pas vrai, jeune maître, que vous me permettrez d'attendre le résultat de votre illustre entreprise au hameau de Surb, situé à un mille du rivage de Walderhog, dans la forêt? Et quand votre éclatante victoire sera connue, seigneur, ce sera dans toute la Norwége une joie pareille à celle de *Vermund-le-Proscrit*, quand du sommet de ce même rocher d'Oelmœ que nous côtoyons maintenant il aperçut le grand feu que son frère *Halfdan* avait allumé en signe de délivrance, sur le donjon de Munckholm...

A ce nom, Ordener interrompit vivement :

— Quoi ! du haut de ce rocher on aperçoit le donjon de Munckholm ?

— Oui, seigneur, à douze milles au sud, entre les montagnes que nos pères nommaient les *Escabelles de Frigga*. A cette heure, on doit voir parfaitement le phare du donjon.

— Vraiment ! s'écria Ordener, qui s'élançait vers l'idée de revoir encore une fois le lieu où était tout son bonheur. Vieillard, il y a sans doute un sentier qui conduit au sommet de ce rocher ?

— Oui, sans doute ; un sentier qui prend naissance dans le bois où nous allons entrer, et s'élève, par une pente assez douce, jusqu'à la tête nue du rocher, sur laquelle il se continue en gradins taillés dans le roc par les compagnons de Vermund-le-Proscrit, au château duquel il aboutit. — Ce sont ces ruines que vous pouvez voir au clair de la lune.

— Hé bien, vieillard, vous allez m'indiquer le sentier ; c'est dans ces ruines que nous passerons la nuit, dans ces ruines, d'où l'on voit le donjon de Munckholm.

— Y pensez-vous, seigneur? dit Bénignus. La fatigue de cette journée...

— Vieillard, j'aiderai votre marche ; jamais mon pas ne fut plus ferme.

— Seigneur, les ronces qui obstruent ce sentier depuis si longtemps abandonné, les pierres dégradées, la nuit...

— Je marcherai le premier.

— Peut-être quelque bête malfaisante, quelque animal impur, quelque monstre hideux. .

— Ce n'est pas pour éviter les monstres que j'ai entrepris ce voyage.

L'idée de s'arrêter si près d'Oelmœ déplaisait fort à Spiagudry; celle de voir le phare de Munckholm, et peut-être la lumière de la fenêtre d'Ethel, enchantait et entraînait Ordener.

— Mon jeune maître, dit Spiagudry, abandonnez ce projet, croyez-moi : j'ai le pressentiment qu'il nous portera malheur.

Cette prière n'était rien, devant ce que désirait Ordener.

— Allons, dit-il avec impatience, songez que vous vous êtes engagé à me bien servir. Je veux que vous vous m'indiquiez ce sentier ; où est-il ?

— Nous allons y arriver tout-à-l'heure, dit le concierge forcé d'obéir.

En effet, le sentier s'offrit bientôt à eux ; ils y entrèrent, mais Spiagudry remarqua, avec un étonnement mêlé d'effroi, que les hautes herbes étaient couchées et brisées, et que le vieux sentier de Vermund-le-Proscrit paraissait avoir été foulé récemment.

XX.

LEONARDO.

... Le roi vous demande.

HENRIQUE.

Comment cela ?

LOPE DE VEGA, *la Fuerza lastimosa*.

Devant quelques papiers épars sur son bureau, parmi lesquels on distingue des lettres nouvellement ouvertes, le général Levin de Knud paraît rêver profondément. Un secrétaire debout près de lui semble attendre ses ordres. Le général tantôt frappe de ses éperons le riche tapis qui s'étend sous ses pieds, tantôt joue d'un air distrait avec la décoration de l'Éléphant, suspendue à son cou par le collier de l'ordre. De temps en temps il ouvre la bouche pour parler, puis s'arrête, se frotte le front, et jette un nouveau coup d'œil sur les dépêches décachetées qui couvrent la table.

— Comment diable !... s'écrie-t-il enfin.

Cette exclamation concluante est suivie d'un instant de silence.

— Qui se serait jamais figuré, reprend-il, que ces démons de mineurs en viendraient là ?... Il faut nécessairement que de secrètes instigations les aient poussés à cette révolte. — Mais, savez-vous, Wapherney, que la chose est sérieuse? Savez-vous que cinq à six cents coquins des îles Feroër, commandés par un certain vieux bandit nommé Jonas, ont déjà déserté les mines ; qu'un jeune fanatique, appelé Norbith, s'est également mis à la tête des mécontents de Guldbranshal ; qu'à Sund-Mœr, à Hubfallo, à Kongsberg, ces mauvaises têtes, qui n'attendaient qu'un signal, sont déjà peut-être soulevées ? Savez-vous que les montagnards s'en mêlent, et qu'un des plus hardis renards de Kole, le vieux Kennybol, les commande? Savez-vous enfin que, d'après un bruit général dans le nord du Drontheimhus, s'il faut en croire les syndics qui m'écrivent, ce fameux scélérat dont nous avons fait mettre la tête à prix, le formidable Han, dirige en chef l'insurrection ? Que direz-vous de tout cela mon cher Wapherney? hem !

— Votre excellence, dit Wapherney, sait quelles mesures...

— Il y a encore dans cette déplorable affaire une circonstance que je ne puis m'expliquer ; c'est que notre prisonnier Schumacker soit, comme on le prétend, l'auteur de la révolte. C'est ce qui semble n'étonner personne, et c'est enfin ce qui m'étonne le plus. Il me paraît difficile qu'un homme près duquel se plaisait mon loyal Ordener, soit un traître. Cependant, les mineurs, assure-t-on, se lèvent en son nom ; son nom est leur mot d'ordre, leur cri de ralliement ; ils lui donnent même les titres dont le roi l'a privé... — Tout cela semble certain... — Mais comment se fait-il que la comtesse d'Ahlefeld connût déjà tous ces détails il y a six jours, au moment où les premiers symptômes réels de l'insurrection se manifestaient à peine dans les mines ? — Cela est étrange. N'importe, il faut pourvoir à tout. Donnez-moi mon sceau, Wapherney.

Le général écrivit trois lettres, les scella, et les remit au secrétaire.

— Faites tenir ces messages au baron Vœthaün, colonel des arquebusiers, actuellement en garnison à Munckholm, afin que son régiment marche en hâte aux révoltés. — Voici, pour le commandant de Munckholm, un ordre de veiller plus soigneusement que jamais sur l'ex-grand-chancelier. Il faudra que je voie et que j'interroge moi-même ce Schumacker. — Enfin, envoyez cette lettre à Skongen, au major Wolhm, qui y commande, afin qu'il dirige une partie de sa garnison vers le foyer de l'insurrection. — Allez, Wapherney, et qu'on exécute promptement ces ordres.

Le secrétaire sortit, laissant le gouverneur plongé dans ses réflexions.

— Tout cela est fort inquiétant, pensait-il. Ces mineurs révoltés là-bas, cette intrigante chancelière ici, ce fou d'Ordener... on ne sait où ! — Peut-être il voyage au milieu de tous ces bandits, laissant ici sous ma protection ce Schumacker, qui conspire contre l'État, et sa fille, pour la sûreté de laquelle j'ai eu la bonté d'éloigner la compagnie où se trouve ce Frédéric d'Ahlefeld, qu'Ordener accuse... — Hé ! mais, il me semble que cette compagnie pourra bien arrêter les premières colonnes des insurgés ; elle est bien placée pour cela. Walhstrom, où elle tient garnison, est près du lac de Smiasen et de la ruine d'Arbar. C'est un des points que la révolte gagnera nécessairement... — A cet endroit de sa rêverie, le général fut interrompu par le bruit de la porte qui s'ouvrait.

— Hé bien, que voulez-vous, Gustave ?

— Mon général, c'est un messager qui demande votre excellence.

— Allons! qu'est-ce encore? quelque désastre!... Faites entrer ce messager.

Le messager, introduit, remit un paquet au gouverneur.

— Votre excellence, dit-il, c'est de la part de sa sérénité le vice-roi.

Le général ouvrit précipitamment la dépêche.

— Par saint Georges! s'écria-t-il avec un mouvement de surprise, je crois qu'ils sont tous fous? Ne voilà-t-il pas le vice-roi qui m'invite à me rendre près de lui, à Berghen! C'est, dit-il, pour affaire pressante, et d'après l'ordre du roi...—Voilà une affaire pressante qui choisit bien son moment. — « Le grand-chancelier, qui visite actuellement le » Drontheimhus, suppléera à votre absence. —» C'est un suppléant auquel je ne me fie guère...— « L'évêque l'assistera.. »— En vérité, Frédéric choisit là de bons gouverneurs pour un pays révolté : deux hommes de robe, un chancelier et un évêque!—Allons cependant, l'invitation est expresse, c'est l'ordre du roi... il faut s'y rendre. Mais avant mon départ je veux voir Schumacker, et l'interroger. — Je sens bien qu'on veut m'engloutir dans un chaos d'intrigues, mais j'ai pour me diriger une boussole qui ne trompe jamais.... — c'est ma conscience.

XXI.

Il semble que tout prenne une voix pour l'accuser de son crime.

Caïn, tragédie.

— Oui, seigneur comte, c'est aujourd'hui même, dans la ruine d'Arbar, que nous pourrons le rencontrer. Une foule de circonstances me font croire à la vérité de ce renseignement précieux que j'ai recueilli hier soir par hasard, comme je vous l'ai conté, dans le village d'Oëlmœ.

— Sommes-nous loin de cette ruine d'Arbar?

— Mais c'est auprès du lac de Smiasen. Le guide m'a assuré que nous y serions avant le milieu du jour.

Ainsi s'entretenaient deux personnages à cheval et enveloppés de manteaux bruns, lesquels suivaient de grand matin une de ces mille routes sinueuses et étroites qui traversent en tous sens la forêt située entre les lacs de Smiasen et de Sparbo. Un guide des montagnes, muni de sa trompe et armé de sa hache, les précédait sur son petit cheval gris, et derrière eux marchaient quatre autres cavaliers armés jusqu'aux dents, vers lesquels ces deux personnages tournaient de temps en temps la tête, comme s'ils craignaient d'en être entendus.

— Si ce brigand islandais se trouve en effet dans la ruine d'Arbar, disait celui des deux interlocuteurs dont la monture se tenait respectueusement un peu en arrière de l'autre, c'est un grand point de gagné, car le difficile était de rencontrer cet être insaisissable.

— Vous croyez, Musdœmon? Et s'il allait rejeter nos offres?

— Impossible, votre grâce! de l'or et l'impunité, quel brigand résisterait à cela!

— Mais vous savez que ce brigand n'est pas un scélérat ordinaire. Ne le jugez donc pas à votre mesure; s'il refusait, comment rempliriez-vous la promesse que vous avez faite dans la nuit d'avant hier aux trois chefs de l'insurrection?

— Hé bien, noble comte, dans ce cas, que je regarde comme impossible, si nous avons le bonheur de trouver notre homme, votre grâce a-t-elle oublié qu'un faux Han d'Islande m'attend dans deux jours à l'heure fixée, au lieu du rendez-vous assigné aux trois chefs, à l'Etoile-Bleue, endroit d'ailleurs assez voisin de la ruine d'Arbar?

— Vous avez raison, toujours raison, mon cher Musdœmon, dit le noble comte; et ils retombèrent tous deux dans leur cercle particulier de réflexions.

Musdœmon, dont l'intérêt était de tenir le maître en bonne humeur, fit pour le distraire une question au guide.

— Brave homme, quelle est cette espèce de croix de pierre dégradée qui s'élève là-haut, derrière ces jeunes chênes?

Le guide, homme au regard fixe, à la mine stupide, tourna la tête et la secoua à plusieurs reprises en disant :

— Oh! seigneur maître, c'est la plus vieille potence de Norwége : le saint roi Olaüs la fit construire pour un juge qui avait fait un pacte avec un brigand.

Musdœmon aperçut sur le visage de son patron une impression toute contraire à celle qu'il espérait des paroles simples du guide.

— Ce fut, poursuivit celui-ci, une histoire bien singulière, la bonne mère Osie me l'a contée : le brigand fut chargé de pendre le juge...

Le pauvre guide ne s'apercevait pas, dans sa naïveté, que l'aventure dont il voulait égayer ses voyageurs était presque un outrage pour eux. Musdœmon l'arrêta.

— Assez, assez, lui dit-il, nous connaissons cette histoire.

— L'insolent! murmura le comte, il connaît cette histoire! ah! Musdœmon, tu me paieras cher tes impudences.

— Sa grâce ne parle-t-elle pas? dit Musdœmon d'un air obséquieux.

— Je pensais aux moyens de vous faire enfin obtenir l'ordre de Dannebrog. Le mariage de ma fille Ulrique et du baron Ordener sera une bonne occasion.

Musdœmon se confondit en protestations et en remerciemens.

— A propos, reprit sa grâce, parlons de nos affaires. Croyez-vous que l'ordre de rappel momentané que nous lui destinons soit parvenu au Mecklenbourgeois?

Le lecteur se rappelle peut être que le comte avait l'habitude de désigner sous ce nom le général Levin de Knud, qui était en effet natif du Mecklenbourg.

— Parlons de nos affaires! se dit intérieurement Musdœmon choqué, il paraît que mes affaires ne sont pas *nos affaires*. — Seigneur comte, répondit il à haute voix, je pense que le messager du vice roi doit être en ce moment à Drontheim, et qu'ainsi le général Levin n'est pas loin de son départ.

Le comte prit une voix affectueuse.

— Ce rappel, mon cher, est un de vos coups de maître; c'est une de vos intrigues les mieux conçues et les plus habilement exécutées.

— L'honneur en appartient à sa grâce autant qu'à moi, répliqua Musdœmon, soigneux, comme nous l'avons déjà dit, de mêler le comte à toutes ses machinations.

Le patron connaissait cette pensée secrète de son confident, mais il voulait paraître l'ignorer. Il se mit à sourire.

— Mon cher secrétaire intime, vous êtes toujours modeste; mais rien ne me fera méconnaître vos éminens services. La présence d'Elphège et l'absence du Mecklenbourgeois assurent mon triomphe à Drontheim. Me voici le chef de la province, et si Han d'Islande accepte le commandement des révoltés, que je veux lui offrir moi-même, c'est à moi que reviendra, aux yeux du roi, la gloire d'avoir apaisé cette inquiétante insurrection, et pris ce formidable brigand.

Ils parlaient ainsi à voix basse, quand le guide se retourna.

— Mes seigneurs maîtres, dit-il, voici, à notre gauche, le monticule sur lequel *Biord-le-Juste* fit décapiter, aux yeux de son armée, *Vellon à la langue double*, ce traître qui avait éloigné les vrais défenseurs du roi et appelé l'ennemi dans le camp, pour paraître avoir seul sauvé les jours de Biord...

Tous ces souvenirs de la vieille Norwége ne semblèrent pas du goût de Musdœmon, car il interrompit brusquement le guide.

— Allons, allons, bonhomme, taisez-vous et continuez votre chemin sans vous détourner; que nous importe ce que

des masures ruinées ou des arbres morts vous rappellent de sottes aventures ! vous importunez mon maître avec vos contes de vieilles femmes.

Il disait vrai.

XXII.

Voici l'heure où le lion rugit,
Où le loup hurle à la lune,
Tandis que le laboureur ronfle,
Épuisé de sa pénible tâche.
Maintenant les tisons consumés brillent dans le foyer;
La chouette, poussant son cri sinistre,
Rappelle aux malheureux, couchés dans les douleurs,
Le souvenir d'un drap funèbre.
Voici le temps de la nuit,
Où les tombeaux, tous entr'ouverts,
Laissent échapper chacun son spectre,
Qui va errer dans les sentiers des cimetières.

SHAKSPEARE, *le Songe d'Été.*

Retournons sur nos pas. Nous avons laissé Ordener et Spiagudry gravissant avec assez de peine, au lever de la lune, la croupe du rocher courbé d'Oelmœ. Ce rocher, chauve à l'origine de sa courbure, était appelé alors par les paysans norwégiens, le *Cou de Vautour*, dénomination qui représente en effet assez bien la figure qu'offre de loin cette masse énorme de granit.

A mesure que nos voyageurs s'élevaient vers la partie nue du rocher, la forêt se changeait en bruyère. Les mousses succédaient aux herbes ; les églantiers sauvages, les genêts, les houx, aux chênes et aux bouleaux ; appauvrissement de végétation qui, sur les hautes montagnes, indique toujours la proximité du sommet, en annonçant l'amincissement graduel de la couche de terre dont ce qu'on pourrait appeler *l'ossement* du mont est revêtu.

— Seigneur Ordener, disait Spiagudry, dont l'esprit mobile était comme sans cesse entraîné dans un tourbillon d'idées diverses, cette pente est bien fatigante, et pour vous avoir suivi il faut tout le dévoûment... — Mais il me semble que je vois là, à droite, un magnifique *convolvulus*; je voudrais bien pouvoir l'examiner. Pourquoi ne fait-il pas grand jour ?

Savez-vous que c'est une chose bien impertinente que d'évaluer un savant tel que moi quatre méchans écus ? Il est vrai que le fameux Phèdre était esclave, et qu'Esope, si nous en croyons le docte Planude, fut vendu dans une foire comme une bête ou une chose. Et qui ne serait fier d'avoir un rapport quelconque avec le grand Esope?...

— Et avec le célèbre Han? ajouta Ordener en souriant.

— Par saint Hospice, répondit le concierge, ne prononcez pas ce nom ainsi ; je me passerais bien, je vous jure, seigneur, de cette dernière conformité. Mais ne serait-ce pas une chose singulière, que le prix de sa tête revînt à Benignus Spiagudry, son compagnon d'infortune?—Seigneur Ordener, vous êtes plus noble que Jason, qui ne donna pas la toison d'or au pilote d'Argo ; et certes, votre entreprise, dont je ne devine pas positivement le but, n'est pas moins périlleuse que celle de Jason.

— Mais, dit Ordener, puisque vous connaissez Han d'Islande, donnez-moi donc quelques détails sur lui. Vous m'avez déjà appris que ce n'est pas un géant, comme on le croit le plus communément.

Spiagudry l'interrompit

— Arrêtez, maître ! n'entendez-vous point un bruit de pas derrière nous?

— Oui, répondit tranquillement le jeune homme. Ne vous alarmez pas ; c'est quelque bête fauve que notre approche effarouche, et qui se retire en froissant les halliers.

— Vous avez raison, mon jeune César ; il y a si longtemps que ces bois n'ont vu d'êtres humains ! Si l'on en juge à la pesanteur des pas, l'animal doit être gros. C'est un élan ou un renne ; cette partie de la Norwége en est peuplée. On y trouve aussi des chatpards. J'en ai vu un, entre autres, qu'on avait amené à Copenhague ; il était d'une grandeur monstrueuse. Il faut que je vous fasse la description de ce féroce animal. . —

— Mon cher guide, dit Ordener, j'aimerais mieux que vous me fissiez la description d'un autre monstre non moins féroce, de cet horrible Han ..

— Baissez la voix, seigneur ! Comme le jeune maître prononce paisiblement un tel nom ! Vous ne savez pas .. — Dieu, seigneur, écoutez !

Spiagudry se rapprocha, en disant ces mots, d'Ordener, qui venait d'entendre en effet très distinctement un cri pareil à l'espèce de rugissement qui, si le lecteur se le rappelle, avait si fort effrayé le timide concierge dans cette soirée orageuse où ils avaient quitté Drontheim.

— Avez-vous entendu? murmura celui-ci, tout haletant de crainte...

— Sans doute, dit Ordener, et je ne vois pas pourquoi vous tremblez. C'est un hurlement de bêtes sauvages, peut-être tout simplement le cri de l'un de ces chatpards dont vous parliez tout-à-l'heure. Comptiez-vous traverser à cette heure un pareil endroit, sans être averti en rien de la présence des hôtes que vous troublez? Je vous proteste, vieillard, qu'ils sont plus effrayés encore que vous.

Spiagudry, en voyant le calme de son jeune compagnon, se rassura un peu.

— Allons, il pourrait bien se faire, seigneur, que vous eussiez encore raison. Mais ce cri de bête ressemble horriblement à une voix... Vous avez été fâcheusement inspiré, souffrez que je vous le dise, seigneur, de vouloir monter à ce château de Vermund. Je crains qu'il ne nous arrive malheur sur le *Cou de Vautour.*

— Ne craignez rien tant que vous serez avec moi, répondit Ordener.

— Oh ! rien ne vous alarme ; mais, seigneur, il n'y a que le bienheureux saint Paul qui puisse prendre des vipères sans se blesser. — Vous n'avez seulement pas remarqué, quand nous sommes entrés dans ce maudit sentier, qu'il paraissait frayé depuis peu , et que les herbes foulées n'avaient même pas eu le temps de se relever depuis qu'on y avait passé.

— J'avoue que tout cela me frappe peu, et que le calme de mon esprit ne dépend pas du plus ou moins de courbure d'un brin d'herbe. Voici que nous allons quitter la bruyère, nous n'entendrons plus de pas ni de cris de bêtes ; je ne vous dirai donc plus, mon brave guide, de rassembler votre courage, mais de ramasser vos forces, car le sentier, taillé dans le roc, sera sans doute plus difficile que celui-ci.

— Ce n'est pas, seigneur, qu'il soit plus escarpé, mais le savant voyageur Suckson conte qu'il est souvent embarrassé d'éclats de roches ou de lourdes pierres qu'on ne peut soulever, et qu'il n'est pas aisé de franchir. Il y a entre autres, un peu au delà de la poterne de Malaër, dont nous approchons, un énorme bloc triangulaire de granit que j'ai toujours vivement désiré voir. Schœnning affirme y avoir retrouvé les trois caractères runiques primitifs... —

Il y avait déjà quelque temps que les voyageurs gravissaient la roche nue ; ils atteignirent une petite tour écroulée, à travers laquelle il fallait passer, et que Spiagudry fit remarquer à Ordener.

— C'est la poterne de Malaer, seigneur. Ce chemin creusé à vif présente plusieurs autres constructions curieuses, qui montrent quelles étaient les anciennes fortifications de nos manoirs norwégiens. Cette poterne, qui était toujours gardée par quatre hommes d'armes, était le premier ouvrage avancé du fort de Vermund. A propos de *porte* ou *poterne*, le moine Urensius fait une remarque singulière ; le mot *janua*, qui vient de *Janus*, dont le temple avait des portes si célèbres, n'a-t-il pas engendré le mot *janissaire*, gardien de la porte du sultan ? il serait assez curieux que le nom du prince le plus doux de l'histoire eût passé aux soldats les plus féroces de la terre.

Au milieu de tout le fatras scientifique du concierge, ils

avançaient assez péniblement sur des pierres roulantes et des cailloux tranchans, mêlés de ce gazon court et glissant qui croît quelquefois sur les rochers. Ordener oubliait la fatigue en songeant au bonheur de revoir ce Munckholm, si éloigné; tout-à-coup Spiagudry s'écria :

— Ah! je l'aperçois! cette seule vue me dédommage de toute ma peine. Je la vois, seigneur, je la vois !...

— Qui donc? dit Ordener, qui pensait en ce moment à son Ethel.

— Hé! seigneur, la pyramide triangulaire dont parle Shœnning! Je serai, avec le professeur Shœnning et l'évêque Isleif, le troisième savant qui aura eu le bonheur de l'examiner. Seulement il est fâcheux que ce ne soit qu'au clair de lune.

En approchant du fameux bloc, Spiagudry poussa un cri de douleur et d'épouvante à la fois. Ordener, surpris, s'informa avec intérêt du nouveau sujet de son émotion, mais le concierge archéologue fut quelque temps avant de pouvoir lui répondre.

— Vous croyiez, disait Ordener, que cette pierre barrait le chemin ; vous devez, au contraire, reconnaître avec plaisir qu'elle le laisse parfaitement libre.

— Et c'est justement ce qui me désespère ! dit Bénignus d'une voix lamentable.

— Comment?

— Quoi ! seigneur, reprit le concierge, ne voyez vous pas que cette pyramide a été dérangée de sa position ; que la base, qui était assise sur le sentier, est maintenant exposée à l'air, tandis que le bloc est précisément appuyé contre terre, sur la face où Shœnning avait découvert les caractères runiques primordiaux?... Je suis bien malheureux !

— C'est jouer de malheur, en effet, dit le jeune homme.

— Et ajoutez à cela, reprit vivement Spiagudry, que le dérangement de cette masse prouve ici la présence de quelque être surhumain. A moins que ce ne soit le diable, il n'y a en Norwége qu'un seul homme dont le bras puisse...

— Mon pauvre guide, vous revenez encore à vos terreurs paniques. Qui sait si cette pierre n'est pas ainsi depuis plus d'un siècle?

— Il y a cent cinquante ans, à la vérité, dit Spiagudry d'une voix plus calme, que le dernier observateur l'a étudiée. Mais il me semble qu'elle est fraîchement remuée ; la place qu'elle occupait est encore humide. Voyez, seigneur... —

Ordener, impatient d'arriver aux ruines, arracha son guide d'auprès de la pyramide merveilleuse, et parvint, par de sages paroles, à dissiper les nouvelles craintes que cet étrange déplacement avait inspirées au vieux savant.

— Ecoutez, vieillard, vous pourrez vous fixer au bord de ce lac, et vous livrer à votre aise à vos importantes études, quand vous aurez reçu les mille écus royaux que vous rapportera la tête de Han.

— Vous avez raison, noble seigneur ; mais ne parlez pas si légèrement d'une victoire bien douteuse. Il faut que je vous donne un conseil pour que vous vous rendiez plus aisément maître du monstre... —

Ordener se rapprocha vivement de Spiagudry.

— Un conseil! lequel?

— Le brigand, dit celui-ci à voix basse et en jetant des regards inquiets autour de lui, le brigand porte à sa ceinture un crâne dans lequel il a coutume de boire. Ce crâne est celui de son fils, dont le cadavre est celui pour la profanation duquel je suis poursuivi...

— Haussez un peu la voix et ne craignez rien, je vous entends à peine. Eh bien ! ce crâne.

— C'est de ce crâne, dit Spiagudry en se penchant à l'oreille du jeune homme, qu'il faut tâcher de vous emparer. Le monstre y attache je ne sais quelles idées superstitieuses. Quand le crâne de son fils sera en votre pouvoir, vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

— Cela est bien, mon brave homme ; mais comment se rendre maître de ce crâne?

— Par la ruse, seigneur, pendant le sommeil du monstre, peut-être...

Ordener l'interrompit.

— Il suffit. Votre bon conseil ne peut me servir, je ne dois pas savoir si un ennemi dort. Je ne connais pour combattre que mon épée.

— Seigneur, seigneur, il n'est pas prouvé que l'archange Michel n'ait pas usé de ruse pour terrasser Satan.

Ici, Spiagudry s'arrêta tout-à-coup, et étendit ses deux mains devant lui, en s'écriant d'une voix presque éteinte :

— O ciel ! ô ciel ! qu'est-ce que je vois là-bas? Voyez, maître, n'est-ce pas un petit homme qui marche dans ce même sentier, devant nous ?

— Ma foi, dit Ordener en levant les yeux, je ne vois rien.

— Rien, seigneur? — En effet, le sentier tourne, et il a disparu derrière ce rocher. — N'allons pas plus loin, seigneur, je vous en conjure.

— En vérité, si ce personnage prétendu a si vite disparu, cela n'annonce pas qu'il ait l'intention de nous attendre ; et s'il fuit, ce n'est pas pour nous une raison de fuir.

— Veille sur nous, saint Hospice ! dit Spiagudry, qui, dans toutes les occasions périlleuses, se souvenait de son patron favori.

— Vous aurez pris ajouta Ordener, l'ombre mouvante d'une chouette effrayée par un homme.

— J'ai pourtant bien cru voir un petit homme ; il est vrai que le clair de lune produit souvent des illusions singulières. C'est à cette lumière que Baldan, sire de Merneugh, prit le rideau blanc de son lit pour l'ombre de sa mère ; ce qui le décida à aller, le lendemain, déclarer son parricide aux juges de Christiania, qui allaient condamner le page innocent de la défunte. Ainsi, l'on peut dire que le clair de lune a sauvé la vie à ce page.

Personne n'oubliait mieux que Spiagudry le présent dans le passé. Un souvenir de sa vaste mémoire suffisait pour bannir toutes les impressions du moment. Aussi l'histoire de Baldan dissipa-t-elle sa frayeur. Il reprit d'une voix tranquille :

— Il est possible que le clair de lune m'ait trompé de même.

Cependant ils atteignaient le sommet du Cou-de-Vautour, et commençaient à revoir le faîte des ruines, que la courbure du rocher leur avait cachées pendant qu'ils montaient.

Que le lecteur ne s'étonne pas si nous rencontrons souvent des ruines à la cime des monts de Norwége. Quiconque a parcouru des montagnes en Europe n'aura pas manqué de remarquer fréquemment des restes de forts et de châteaux, suspendus à la crête des pics les plus élevés, comme d'anciens nids de vautours ou des aires d'aigles morts. En Norwége surtout, au siècle où nous sommes transportés, ces sortes de constructions aériennes étonnaient autant par leur variété que par leur nombre. C'étaient tantôt de longues murailles démantelées, se roulant en ceinture autour d'un roc; tantôt des tourelles grêles et aiguës surmontant la pointe d'un pic, comme une couronne ; ou, sur la tête blanche d'une haute montagne, de grosses tours groupées autour d'un grand donjon, et présentant de loin l'aspect d'une vieille tiare. On voyait près des frêles arcades ogives d'un cloître gothique, les lourds piliers égyptiens d'une église saxonne; près de la citadelle à tours carrées d'un chef païen, la forteresse à créneaux d'un sire chrétien ; près d'un château fort ruiné par le temps, un monastère détruit par la guerre. Tous les édifices, mélange d'architectures singulières et presque ignorées aujourd'hui, construits hardiment sur des lieux en apparence inaccessibles, n'y avaient plus laissé que des débris, pour rendre en quelque sorte à la fois témoignage de la puissance et du néant de l'homme. Peut-être s'était-il passé dans leur enceinte bien des choses plus dignes d'être racontées que tout ce qu'on raconte à la terre ; mais les événemens s'écoulent, les yeux qui les ont vus se ferment ; les traditions s'éteignent avec les ans, comme un feu qu'on n'a point recueilli ; et qui pourrait ensuite pénétrer le secret des siècles?

Le manoir de Vermund-le-Proscrit, où nos deux voyageurs arrivaient en ce moment, était un de ceux auxquels la su-

perstition rattachait le plus d'histoires surprenantes et d'aventures miraculeuses. A ses murailles de cailloux noyés dans un ciment devenu plus dur que la pierre, on reconnaissait aisément qu'il avait été bâti vers le cinquième ou sixième siècle. De ses cinq tours, une seulement était encore debout dans toute sa hauteur; les quatre autres, plus ou moins dégradées, et couvrant de leurs débris le sommet du rocher, étaient liées entre elles par des lignes de ruines, lesquelles indiquaient également les anciennes limites des cours dans l'enceinte du château. Il était très difficile de pénétrer dans cette enceinte, obstruée de pierres, de quartiers de rochers, et d'arbustes de toute espèce, qui, rampant de ruine en ruine, surmontaient de leurs touffes les murailles tombées, ou laissaient pendre jusque dans le précipice leurs longs bras flexibles. C'est à ces tresses de rameaux que venaient souvent, dit on, se balancer, au clair de lune, des âmes bleuâtres, esprits coupables de ceux qui s'étaient volontairement noyés dans le Sparbo; ou que le farfadet dulac attachait le nuage qui devait le remmener au leverdusoleil. Mystères effrayans dont avaient été plus d'une fois témoins de hardis pêcheurs, quand, pour profiter du sommeil des chiens de mer (1), ils osaient, la nuit, pousser leur barque jusque sous le rocher d'Oëlmœ, qui s'arrondissait dans l'ombre, au-dessus de leur tête, comme l'arche rompue d'un pont gigantesque.

Nos deux aventuriers franchirent, non sans peine, la muraille du manoir, à travers une crevasse, car l'ancienne porte était encombrée de ruines. La seule tour qui, ainsi que nous l'avons dit, fût restée debout, était située à l'extrémité du rocher. C'était, dit Spiagudry à Ordener, celle du sommet de laquelle on apercevait le fanal de Munckholm. Ils s'y dirigèrent, quoique l'obscurité fût en ce moment complète. La lune était entièrement cachée par un gros nuage noir. Ils allaient gravir la brèche d'un autre mur, pour pénétrer dans ce qui avait été la seconde cour du château, quand Bénignus s'arrêta tout court, et saisit brusquement le bras d'Ordener, d'une main qui tremblait si fort, que le jeune homme lui-même en était ébranlé.

— Quoi donc? dit Ordener surpris.

Bénignus, sans répondre, pressa son bras plus vivement encore, comme pour lui commander du silence.

— Mais... reprit le jeune homme.

Une nouvelle pression, accompagnée d'un gros soupir mal étouffé, le décida à attendre patiemment que ce nouvel effroi fût passé.

Enfin Spiagudry, d'une voix oppressée :

— Eh bien! maître, qu'en dites-vous?

— De quoi? dit Ordener.

— Oui, seigneur, continua l'autre, du même ton; vous vous repentez bien maintenant d'être monté ici!

— Non, en vérité, mon brave guide, j'espère bien monter plus haut encore. Pourquoi voulez-vous que je m'en repente?

— Comment, seigneur, vous n'avez donc point vu?...

— Vu! quoi?

— Vous n'avez point vu!... répéta l'honnête concierge, avec un accès toujours croissant de terreur.

— Mais non vraiment! répondit Ordener d'un ton d'impatience; je n'ai rien vu, et je n'ai entendu que le bruit de vos dents que la peur faisait claquer violemment.

— Quoi! là, derrière ce mur, dans l'ombre... ces deux yeux flamboyans comme des comètes, qui se sont fixés sur nous... vous ne les avez point vus?

— En honneur, non.

— Vous ne les avez point vus, errer, monter, descendre, et disparaître enfin dans les ruines?

— Je ne sais ce que vous voulez dire. Qu'importe, d'ailleurs?

— Comment! seigneur Ordener, savez-vous qu'il n'y a en Norwége qu'un seul homme dont les yeux rayonnent ainsi dans les ténèbres?...

(1) Les chiens de mer sont redoutés des pêcheurs, parce qu'ils attraient les poissons.

— Allons, qu'importe encore? Quel est donc cet homme aux yeux de chat? Est-ce Han, votre formidable Islandais? Tant mieux s'il est ici! cela nous épargnera le voyage de Walderhog.

Ce *tant mieux* n'était point du goût de Spiagudry, qui ne put s'empêcher de révéler sa pensée secrète par cette exclamation involontaire :

— Ah! seigneur, vous m'aviez promis de me laisser au village de Surb, à un mille du lieu du combat.

Le bon et noble Ordener comprit et sourit.

— Vous avez raison, vieillard; il serait injuste de vous mêler à mes dangers. Ne craignez donc rien. Vous voyez ce Han d'Islande partout. Est-ce qu'il ne peut pas y avoir dans ces ruines quelque chat sauvage, dont les yeux soient aussi brillans que ceux de cet homme?

Pour la cinquième fois, Spiagudry parvint à se rassurer, soit que l'explication d'Ordener lui parût en effet naturelle, soit que la tranquillité de son jeune compagnon eût quelque chose de contagieux.

— Ah! seigneur, sans vous je serais dix fois mort de peur en gravissant ces roches. — Il est vrai que, sans vous, je ne l'aurais pas tenté.

La lune, qui reparut, leur laissa voir l'entrée de la plus haute tour, au bas de laquelle ils étaient parvenus. Ils y pénétrèrent en soulevant un épais rideau de lierre, qui fit pleuvoir sur eux des lézards endormis et de vieux nids d'oiseaux funèbres. Le concierge ramassa deux cailloux qu'il choqua, en laissant tomber les étincelles sur un tas de feuilles mortes et de branches sèches recueillies par Ordener. En peu d'instans une flamme claire s'éleva, et dissipant les ténèbres qui les entouraient, elle leur permit d'observer l'intérieur de la tour.

Il n'en restait plus que la muraille circulaire, qui était très épaisse et revêtue de lierre et de mousse. Les plafonds de ses quatre étages s'étaient successivement écroulés au rez-de-chaussée, où ils formaient un amas énorme de décombres. Un escalier étroit et sans rampe, rompu en plusieurs endroits, tournait en spirale sur la surface intérieure de la muraille, au sommet de laquelle il aboutissait. Aux premiers pétillemens du feu, une nuée de chats-huans et d'orfraies s'envolèrent lourdement, avec des cris étonnés et lugubres, et de grandes chauves-souris vinrent par intervalle effleurer la flamme de leurs ailes couleur de cendre.

— Voici des hôtes qui ne nous reçoivent pas très gaîment, dit Ordener; mais n'allez pas vous effrayer encore.

— Moi, seigneur, reprit Spiagudry, en s'asseyant près du feu, moi craindre un hibou ou une chauve-souris! Je vivais avec des cadavres, et je ne craignais pas de vampires. Ah! je ne redoute que les vivans! Je ne suis pas brave, j'en conviens; mais je ne suis pas superstitieux. — Tenez, si vous m'en croyez, seigneur, rions de ces dames aux ailes noires et aux chants rauques, et songeons à souper.

Ordener ne songeait qu'à Munckholm.

— J'ai bien là quelques provisions, dit Spiagudry en tirant son havre-sac de dessous son manteau; mais si votre appétit égale le mien, ce pain noir et ce fromage rance auront bientôt disparu. Je vois que nous serons obligés de rester encore fort loin des limites de la loi du roi français Philippe-le Bel : *Nemo audeat comedere præter duo fercula cum potagio.* Il doit bien y avoir au sommet de cette tour des nids de mouettes ou de faisans; mais comment y arriver par un escalier branlant qui ne pourrait tout au plus porter que des sylphes?

— Cependant, reprit Ordener, il faudra bien qu'il me porte; car je monterai certainement au faîte de cette tour.

— Quoi! maître, pour avoir des nids de mouettes? Ne faites pas de grâce, cette imprudence. Il ne faut pas se tuer pour mieux souper. Songez d'ailleurs que vous pourriez vous tromper, et prendre des nids de chats-huans.

— C'est bien de vos nids que je m'embarasse! Ne m'avez-vous pas dit que du haut de cette tour on apercevait le donjon de Munckholm?

— Cela est vrai, jeune maître, au sud! Je vois bien que le désir de fixer ce point important pour la science géogra-

phique a été le motif de ce fatigant voyage au château de Vermund. Mais daignez réfléchir, noble seigneur Ordener, que le dévoir d'un savant zélé peut être quelquefois de braver la fatigue, mais jamais le danger. Je vous en supplie, ne tentez pas cette méchante ruine d'escalier, sur laquelle un corbeau n'oserait se percher.

Bénignus ne se souciait nullement de rester seul dans le bas de la tour. Comme il se levait pour prendre la main d'Ordener, son havre sac, placé sur les pointes de ses genoux, tomba dans les pierres, et rendit un son clair.

— Qu'est ce donc qui résonne ainsi dans ce havre-sac? demanda Ordener.

Cette question sur un point si délicat pour Spiagudry, lui ôta l'envie de retenir son jeune compagnon.

— Allons, dit-il sans répondre à la question, puisque, malgré mes prières, vous vous obstinez à monter au haut de cette tour, prenez garde aux crevasses de l'escalier.

— Mais, reprit Ordener, qu'y a-t-il donc dans votre havre-sac, pour lui faire rendre ce son métallique?

Cette insistance indiscrète déplut souverainement au vieux gardien, qui maudit le questionneur du fond de l'âme.

— Eh! noble maître, répondit-il, comment pouvez-vous vous occuper d'un méchant plat à barbe de fer, qui retentit contre un caillou? — Puisque je ne puis vous fléchir, se hâta-t-il d'ajouter, ne tardez pas à redescendre, et ayez soin de vous tenir aux lierres qui tapissent la muraille. Vous verrez le fanal de Munckholm entre les deux Escabelles de Frigge, au midi.

Spiagudry n'aurait pu rien dire de plus adroit pour bannir toute autre idée de l'esprit du jeune homme. Ordener, se débarrassant de son manteau, s'élança vers l'escalier, sur lequel le concierge le suivit des yeux, jusqu'à ce qu'il ne le vît plus que glisser, comme une ombre vague, au plus haut de la muraille, à peine éclairée à son sommet par la lueur agitée du foyer et le reflet immobile de la lune.

Alors, se rasseyant et ramassant son havre-sac :

— Mon cher Bénignus Spiagudry, dit il, pendant que ce jeune lynx ne vous voit pas, et que vous êtes seul, hâtez-vous de briser l'incommode enveloppe de fer qui vous empêche de prendre possession, *oculis et manu*, du tresor renfermé sans doute dans cette cassette. Quand il sera délivré de cette prison, il sera moins lourd à porter et plus aisé à cacher.

Déjà, armé d'une grosse pierre, il s'apprêtait à briser le couvercle du coffre, quand un rayon de lumière tombant sur le sceau de fer qui le fermait, arrêta tout-à-coup le concierge antiquaire.

— Par saint Willebrod-le-Numismate, je ne me trompe pas, s'écriait-il en frottant vivement le couvercle rouillé, ce sont bien là les armes de Griffenfeld. J'allais faire une grande folie de rompre ce sceau. Voilà peut-être le seul modèle qui reste de ces armoiries fameuses brisées en 1676 par la main du bourreau. Diable! ne touchons pas à ce couvercle. Quelle que soit la valeur des objets qu'il cache, à moins que, contre toute probabilité, ce ne soient des monnaies de Palmyre ou des médailles carthaginoises, il est certainement plus précieux encore. Me voici donc seul propriétaire des armes maintenant abolies de Griffenfeld! — Cachons soigneusement ce trésor. — Aussi bien je trouverai peut-être quelque secret pour ouvrir la cassette sans commetre de vandalisme. Les armoiries de Griffenfeld! Oh oui! voilà bien la main de justice, la balance sur champ de gueules... Quel bonheur!

A chaque nouvelle découverte héraldique qu'il faisait en dérouillant le vieux cachet, il poussait un cri d'admiration ou une exclamation de contentement.

— Au moyen d'un dissolvant, j'ouvrirai la serrure sans briser le sceau. Ce sont sans doute les trésors de l'ex-chancelier. — Si quelqu'un, tenté par l'appât des quatre écus syndicaux, me reconnaît et m'arrête, il ne me sera pas difficile de me racheter. — Ainsi, cette bienheureuse cassette m'aura sauvé...

En parlant ainsi, son regard se leva machinalement. — Tout-à-coup son visage grotesque passa en un clin d'œil de l'expression d'une joie folle à celle d'une terreur stupide. Tous ses membres tremblèrent convulsivement. Ses yeux devinrent fixes, son front se rida, sa bouche demeura béante, et sa voix s'éteignit dans son gosier, comme une lumière qu'on souffle.

En face de lui, de l'autre côté du foyer, un petit homme était debout, les bras croisés. A ses vêtemens de peaux ensanglantées, à sa hache de pierre, à sa barbe rousse, et à ce regard dévorant fixé sur lui, le malheureux concierge avait reconnu du premier coup d'œil l'effrayant personnage dont il avait reçu la dernière visite au Spladgest de Drontheim.

— C'est moi! dit le petit homme d'un air terrible. — Cette cassette t'aura sauvé! ajouta-t-il avec un affreux sourire ironique. Spiagudry! est-ce ici le chemin de Thoctree?

L'infortuné essaya d'articuler quelques paroles.

— Thoctree!... Seigneur... Mon seigneur maître... j'y allais...

— Tu allais à Walderhog, répondit l'autre d'une voix de tonnerre.

Spiagudry terrifié ramassa toutes ses forces pour faire un signe de tête négatif.

— Tu me conduisais un ennemi; merci! ce sera un vivant de moins. Ne crains rien, fidèle guide, il te suivra.

Le malheureux gardien voulut pousser un cri, et put à peine faire entendre un murmure vague et confus.

— Pourquoi t'effraies-tu de ma présence? Tu me cherchais. — Ecoute, ne crie pas, ou tu es mort.

Le petit homme agita sa hache de pierre au-dessus de la tête du concierge; il poursuivit d'une voix qui sortait de de sa poitrine comme le bruit d'un torrent sort d'une caverne :

— Tu m'as trahi.

— Non, votre grâce, non, excellence... dit enfin Benignus pouvant à peine articuler ces paroles suppliantes.

L'autre fit entendre comme un rugissement sourd.

— Ah! tu voudrais me tromper encore! Ne l'espère plus. — Ecoute, j'étais sur le toit du Spladgest quand tu as scellé ton pacte avec cet insensé; c'est moi dont tu as deux fois entendu la voix. C'est moi que tu as encore entendu dans l'orage sur la route; c'est moi que tu as retrouvé dans la tour de Vygla; c'est moi qui t'ai dit : *Au revoir!*..

Le concierge épouvanté jeta un regard égaré autour de lui, comme pour appeler du secours. Le petit homme continua :

— Je ne voulais pas laisser échapper ces soldats qui te poursuivaient. Ils étaient du régiment de Munckholm. Pour toi, je ne pouvais te perdre. — Spiagudry, c'est moi que tu as revu au village d'Oëlmœ sous ce feutre de mineur; c'est moi dont tu as entendu les pas et la voix, dont tu as reconnu les yeux en montant à ces ruines; c'est moi!

Hélas! l'infortuné n'en était que trop convaincu; il se roula à terre aux pieds de son formidable juge, en s'écriant d'une voix déchirante et étouffée : — Grâce!...

Le petit homme, les bras toujours croisés, attachait sur lui un regard de sang, plus ardent que la flamme du foyer.

— Demande ton salut à cette cassette dont tu l'attends, dit-il ironiquement.

— Grâce, seigneur!... Grâce! répéta le mourant Spiagudry.

— Je t'avais recommandé d'être fidèle et muet, tu n'as pu être fidèle; à l'avenir je te proteste que tu seras muet.

Le concierge, entrevoyant l'horrible sens de ces paroles, poussa un long gémissement.

— Ne crains rien, dit l'homme, je ne te séparerai pas de ton trésor.

A ces mots, dénouant sa ceinture de cuir, il la passa dans l'anneau de la cassette, et la suspendit ainsi au cou de Spiagudry, qui fléchissait sous le poids.

— Allons! reprit l'autre, quel est le diable auquel tu désires donner ton âme! hâte toi de l'appeler, afin qu'un autre démon dont tu ne te soucierais pas ne s'en empare point avant lui.

Le désespéré vieillard, hors d'état de prononcer une pa-

role, tomba aux genoux du petit homme, en faisant mille signes de prière et d'épouvante.

— Non, non! dit celui-ci ; écoute, fidèle Spiagudry, ne te désole pas de laisser ainsi ton jeune compagnon sans guide. Je te promets qu'il ira où tu vas. Suis-moi : tu ne fais que lui montrer le chemin. — Allons!

A ces mots, saisissant le misérable dans ses bras de fer, il l'emporta hors de la tour comme un tigre emporte une longue couleuvre; et un moment après il s'éleva dans les ruines un grand cri, auquel se mêla un effroyable éclat de rire.

XXIII.

> Oui, l'on peut bien montrer à l'œil éploré de l'amant fidèle l'objet éloigné de son idolâtrie. Mais, hélas! les scènes de l'attente... des adieux!... les pensées... les souvenirs doux et amers... les rêves enchanteurs des êtres qui aiment! qui peut les rendre?
>
> MATURIN, *Bertram*.

Cependant l'aventureux Ordener, après avoir vingt fois failli tomber dans sa périlleuse ascension, était parvenu sur le haut du mur épais et circulaire de la tour. A son arrivée inattendue, de noires chouettes centenaires, brusquement troublées dans leurs ruines, s'enfuirent d'un vol oblique, en tournant vers lui leur regard fixe, et des pierres roulantes, heurtées par son pied, tombèrent dans le gouffre en bondissant sur les saillies des rochers avec des bruits sourds et lointains.

En tout autre instant, Ordener eût longtemps laissé errer sa vue et sa rêverie sur la profondeur de l'abîme, accrue de la profondeur de la nuit. Son œil, observant à l'horizon toutes ces grandes ombres dont une lune nébuleuse blanchissait à peine les sombres contours, eût longtemps cherché à distinguer les vapeurs parmi les rochers, et les montagnes parmi les nuages; son imagination eût animé toutes les formes gigantesques, toutes les apparences fantastiques que le clair de lune prête aux monts et aux brouillards. Il eût écouté de loin la plainte confuse du lac et des forêts, mêlée au sifflement aigu des herbes sèches que le vent tourmentait à ses pieds, entre les fentes des pierres; et son esprit eût donné un langage à toutes ces voix mortes que la nature matérielle élève pendant le sommeil de l'homme et le silence de la nuit. Mais, quoique cette scène agît à son insu sur son être entier, d'autres pensées le remplissaient. A peine son pied s'était-il posé sur le faîte de la muraille, que son œil s'était tourné vers le sud du ciel, et qu'une joie indicible l'avait transporté en apercevant, au-delà de l'angle des deux montagnes, un point lumineux rayonner à l'horizon comme une étoile rouge. — C'était le fanal de Munckholm.

Ceux-là ne sont pas destinés à goûter les vraies joies de la vie, qui ne comprendront pas le bonheur qu'éprouva le jeune homme. Tout son cœur se souleva de ravissement; son sein gonflé, palpitant avec force, respirait à peine. Immobile, l'œil tendu, il contemplait l'astre de consolation et d'espérance. Il lui semblait que ce rayon de lumière, venant au sein de la nuit du séjour qui contenait toute sa félicité, lui apportait quelque chose de son Éthel. Ah! n'en doutons pas, à travers les temps et les espaces, les âmes ont quelquefois des correspondances mystérieuses. En vain le monde réel élève ses barrières entre deux êtres qui s'aiment; habitans de la vie idéale, ils s'apparaissent dans l'absence, ils s'unissent dans la mort. Que peuvent en effet les séparations corporelles, les distances physiques sur deux cœurs liés invinciblement par une même pensée et un commun désir? — Le véritable amour peut souffrir, mais non mourir.

Qui ne s'est point arrêté cent fois durant les nuits pluvieuses sous quelque fenêtre à peine éclairée? Qui n'a point passé et repassé devant une porte, erré avec délices autour d'une maison? Qui ne s'est point brusquement détourné de son chemin pour suivre le soir, dans les détours d'une rue déserte, une robe flottante, un voile blanc tout-à-coup reconnu dans l'ombre? Celui qui ne connaît pas ces émotions peut dire qu'il n'a jamais aimé.

En présence du fanal lointain de Munckholm, Ordener méditait. A sa première joie avait succédé un contentement triste et ironique; mille sentimens divers se pressaient dans son âme tumultueuse. — Oui, se disait-il, il faut que l'homme gravisse longtemps et péniblement pour voir enfin un point de bonheur dans l'immense nuit. — Elle est donc là!... elle dort, elle rêve, elle pense à moi peut-être... mais qui lui dira que son Ordener est maintenant triste et isolé, suspendu dans l'ombre au-dessus d'un abîme?... — Son Ordener, qui n'a plus d'elle qu'une boucle de cheveux sur son sein, et une lueur vague à l'horizon!... Puis laissant tomber un coup d'œil sur les rayons rougeâtres du grand feu allumé dans la tour, qui s'échappaient au dehors à travers les crevasses de la muraille : — Peut-être, murmura-t-il, de l'une des fenêtres de sa prison, jette-t-elle un regard indifférent sur la flamme lointaine de ce foyer...

Tout à-coup un grand cri et un long éclat de rire se firent entendre, comme au-dessous de lui, sur le bord de l'abîme; il se détourna brusquement, et vit l'intérieur de la tour désert. Alors, inquiet pour le vieillard, il se hâta de descendre; mais à peine avait-il franchi quelques marches de l'escalier, qu'un bruit sourd, pareil à celui d'un corps pesant qui serait tombé dans les eaux profondes du lac, monta jusqu'à lui.

XXIV.

> Le comte don Sancho Diaz, seigneur de Saldana, répandit d'amères larmes dans sa prison. Plein de désespoir, il exhalait ses plaintes dans sa solitude contre le roi Alphonse.
>
> « O tristes momens! où mes cheveux blancs me » rappellent combien d'années j'ai déjà passées » dans cette prison horrible. »
>
> *Romances espagnoles*.

Le soleil se couchait : ses rayons horizontaux dessinaient sur la simarre de laine de Schumacker et sur la robe de crêpe d'Éthel, l'ombre noire des barreaux de leur fenêtre. Tous deux étaient assis près de la haute croisée en ogive, le vieillard sur un grand fauteuil gothique, la jeune fille sur un tabouret à ses pieds. Le prisonnier paraissait rêver dans sa position favorite et mélancolique. Son front chauve et ridé était appuyé sur ses mains, et l'on ne voyait de son visage que sa barbe blanche qui pendait en désordre sur sa poitrine.

— Mon père, dit Éthel qui cherchait tous les moyens de le distraire, mon seigneur et père, j'ai fait cette nuit un songe d'heureux avenir... — Voyez, levez les yeux, mon noble père, regardez ce beau ciel.

— Je ne vois le ciel, répondit le vieillard, qu'à travers les barreaux de ma prison, comme je ne vois votre avenir, Éthel, qu'à travers mes malheurs.

Puis sa tête, un moment soulevée, retomba sur ses mains, et tous deux se turent.

— Mon seigneur et père, reprit la jeune fille un moment après, et d'une voix timide, est-ce au seigneur Ordener que vous pensez?

— Ordener? dit le vieillard, comme cherchant à se rappeler de qui on lui parlait... Ah! je sais qui vous voulez dire. Hé bien?

— Pensez-vous qu'il revienne bientôt, mon père? il y a longtemps déjà qu'il est parti. Voici le quatrième jour...

Le vieillard secoua tristement la tête.

— Je crois que lorsque nous aurons compté la quatrième année depuis son départ, nous serons aussi près de son retour qu'aujourd'hui.

Éthel pâlit.

— Dieu ! croyez-vous donc qu'il ne reviendra pas?

Schumacker ne répondit point. La jeune fille répéta sa question avec un accent suppliant et inquiet.

— N'a-t-il donc pas promis qu'il reviendrait? dit brusquement le prisonnier.

— Oui, sans doute, seigneur ! reprit Éthel empressée...

— Hé bien ! comment pouvez-vous compter sur son retour? n'est-ce pas un homme ! Je crois que le vautour pourra retourner au cadavre, mais je ne crois pas au retour du printemps dans l'année qui décline.

Ethel, voyant son père tomber dans ses mélancolies, se rassura ; il y avait dans son cœur de vierge et d'enfant une voix qui démentait impérieusement la philosophie chagrine du vieillard.

— Mon père, dit-elle avec fermeté, le seigneur Ordener reviendra : ce n'est pas un homme comme les autres hommes.

— Qu'en savez-vous, jeune fille?

— Ce que vous en savez vous-même, mon seigneur et père.

— Je ne sais rien, dit le vieillard. J'ai entendu des paroles d'un homme qui annonçaient des actions d'un Dieu. — Puis il ajouta, avec un rire amer : J'ai réfléchi sur cela, et j'ai vu que c'était trop beau pour y croire.

— Et moi, seigneur, j'y ai cru, précisément parce que c'était beau.

— Oh ! jeune fille, si vous étiez ce que vous deviez être, comtesse de Tongsberg et princesse de Wollin, entourée, comme vous le seriez, d'une cour de beaux traîtres et d'adorateurs intéressés, cette crédulité serait d'un grand danger pour vous.

— Mon père et seigneur, ce n'est pas crédulité, c'es confiance.

— On s'aperçoit aisément, Ethel, qu'il y a du sang français dans vos veines. — Cette idée ramena le vieillard, par une transition imperceptible, à des souveniers, et il continua avec une sorte de complaisance : — C.. ceux qui ont dégradé votre père plus qu'il n'avait été élevé ne pourront empêcher que vous ne soyez fille de Charlotte, princesse de Tarente, et que l'une de vos aïeules ne soit Adèle ou Edèle, comtesse de Flandre, dont vous portez le nom.

Ethel pensait à toute autre chose.

— Mon père, vous jugez mal le noble Ordener.

— Noble, ma fille !... quel sens donnez-vous à ce mot? J'ai fait des nobles qui ont été bien vils.

— Je ne veux point dire, seigneur, qu'il soit noble de la noblesse qui se donne.

— Est-ce donc que vous savez s'il descend d'un *jarl* ou d'un *hersa* (1)?

— Je l'ignore comme vous, mon père. Il est peut-être, poursuivit-elle en baissant les yeux, le fils d'un serf ou d'un vassal. Hélas ! on peint des couronnes et des lyres sur le velours d'un marche-pied. Je veux dire seulement d'après vous, mon vénéré seigneur, qu'il est noble de cœur.

De tous les hommes qu'elle avait vus, Ordener était celui qu'Ethel connaissait le plus et le moins tout ensemble. Il était apparu dans sa destinée, pour ainsi dire, comme ces anges qui visitaient les premiers hommes, en s'enveloppant à la fois de clartés et de mystères. Leur seule présence révélait leur nature, et l'on adorait. Ainsi Ordener avait laissé voir à Ethel ce que les hommes cachent le plus, son cœur ; il avait gardé le silence sur ce dont ils se vantent assez volontiers, sa patrie et sa famille ; son regard avait suffi à Ethel, et elle avait eu foi en ses paroles. Elle l'aimait, elle lui avait donné sa vie, elle n'ignorait rien de son âme, et ne savait pas son nom.

— Noble de cœur ! répéta le vieillard, noble de cœur ! Cette noblesse est au-dessus de celle que donnent les rois : c'est Dieu qui la donne. Il la prodigue moins qu'eux... — Ici le prisonnier leva les yeux vers ses armoiries brisées, en ajoutant : — Et il ne la reprend jamais.

— Aussi, mon père, dit la jeune fille, celui qui garde l'une se console-t-il aisément d'avoir perdu l'autre.

Cette parole fit tressaillir le père et lui rendit son courage. Il reprit d'une voix ferme :

— Vous avez raison, jeune fille. Mais vous ne savez pas que la disgrâce jugée injuste par le monde est quelquefois justifiée par notre intime conscience. Telle est notre misérable nature : une fois malheureux, il s'élève en nous-mêmes, pour nous reprocher des fautes et des erreurs, une foule de voix qui dormaient dans la prospérité.

— Ne parlez pas ainsi, mon illustre père, dit Ethel profondément émue ; car, à la voix altérée du vieillard, elle sentait qu'il avait laissé échapper le secret de l'une de ses douleurs. Elle leva ses yeux sur lui, et, baisant sa main froide et ridée, elle reprit doucement : — Vous jugez bien sévèrement deux hommes nobles, le seigneur Ordener et vous, mon vénéré père.

— Vous décidez légèrement, Ethel ! On dirait que vous ne savez pas que la vie est une chose grave.

— Ai-je donc mal fait, seigneur, de rendre justice au généreux Ordener ?

Schumacker fronça le sourcil d'un air mécontent.

— Je ne puis vous approuver, ma fille, d'attacher ainsi votre admiration à un inconnu, que vous ne reverrez jamais, sans doute.

— Oh ! dit la jeune fille, sur laquelle ces paroles glacées tombaient comme un poids, ne croyez pas cela. Nous le reverrons. N'est-ce pas pour vous qu'il a entrepris son voyage? n'est-ce pas pour vous qu'il va affronter ce danger?

— Je me suis, comme vous, je l'avoue, laissé prendre d'abord à ces promesses. Mais non, il n'ira pas, et alors il ne reviendra pas vers nous.

— Il ira, seigneur, il ira.

Le ton dont la jeune fille prononça ces mots était presque celui de l'offense. Elle se sentait outragée dans son Ordener. Hélas ! elle était trop sûre dans son âme de ce qu'elle affirmait.

Le prisonnier reprit, sans paraître ému :

— Hé bien ! s'il va combattre ce brigand, s'il se dévoue à ce danger, il en sera de même : il ne reviendra pas.

Pauvre Ethel !... combien une parole dite avec indifférence peut quelquefois froisser douloureusement la plaie secrète d'un cœur inquièt et déchiré ! Elle baissa son visage pâle, pour dérober au regard froid de son père les deux larmes qui s'échappaient malgré elle de ses paupières gonflées.

— O mon père, murmura-t-elle, au moment où vous parlez ainsi, peut-être ce noble infortuné meurt-il pour vous !

Le vieux ministre secoua la tête en signe de doute.

— Je ne le crois pas plus que je ne le désire ; et d'ailleurs, où serait mon crime? J'aurais été ingrat envers ce jeune homme, comme tant d'autres l'ont été envers moi.

Un soupir profond fut la seule réponse d'Ethel ; et Schumacker, se penchant vers son bureau, continua de déchirer d'un air distrait quelques feuillets des *Vies des Hommes illustres* de Plutarque, dont le volume, déjà lacéré en vingt endroits et surchargé de notes, était devant lui.

Un moment après le bruit de la porte qui s'ouvrait se fit entendre ; et Schumacker, sans se détourner, cria sa défense habituelle : — Qu'on n'entre pas ! laissez-moi : je ne veux pas qu'on entre.

— C'est son excellence le gouverneur, répondit la voix de l'huissier.

En effet, un vieillard, revêtu d'un grand habit de général, portant à son cou les colliers de l'Eléphant, de Dannebrog et de la Toison-d'Or, s'avança vers Schumacker, qui se leva à demi en répétant entre ses dents : Le gouverneur ! le gouverneur ! — Celui-ci salua avec respect Ethel, qui, debout près de son père, le considérait d'un air inquiet et craintif.

Peut-être, avant d'aller plus loin, n'est-il pas inutile de rappeler en quelques mots les motifs de cette visite du général Levin à Munckholm. Le lecteur n'a pas oublié les fâcheuses nouvelles qui tourmentaient le vieux gouverneur, au

1 Les anciens seigneurs en Norwège, avant que Griffenfeld fondât une noblesse régulière, portaient les titres de *hersa* (baron), ou *jarl* (comte). C'est de ce dernier mot qu'est formé le mot anglais *earl* (comte).

chapitre XX de cette véritable histoire. En les recevant, la nécessité d'interroger Schumacker s'était d'abord présentée à l'esprit du général ; mais il n'avait pu s'y décider sans une extrême répugnance. L'idée d'aller tourmenter un infortuné prisonnier, déjà livré à tant de tourments, et qu'il avait vu si puissant, de scruter sévèrement les secrets du malheur, même coupable, déplaisait à son âme bonne et généreuse. Cependant, le service du roi l'exigeait ; il ne devait pas quitter Drontheim sans emporter les nouvelles lueurs qui pouvaient jaillir de l'interrogatoire de l'auteur apparent de l'insurrection des mineurs. C'était donc le soir qui devait précéder son départ, qu'après un entretien long et confidentiel avec la comtesse d'Ahlefeld, le gouverneur s'était résigné à voir le captif. En se rendant au château, l'idée des intérêts de l'Etat, du parti que ses nombreux ennemis personnels pourraient tirer de ce qu'on nommerait sa négligence, et peut-être aussi d'astucieuses paroles de la grande chancelière, avaient fermenté dans sa tête, et l'avaient ramené à la fermeté. Il était donc monté au donjon du Lion de Slesvig avec des projets de sévérité ; il se promettait d'être avec le conspirateur Schumacker, comme s'il n'avait jamais connu le chancelier Griffenfeld, de dépouiller tous ses souvenirs et jusqu'à son caractère, et de parler en juge inflexible à cet ancien confrère de faveur et de puissance.

Cependant, à peine entré dans l'appartement de l'ex-chancelier; le visage vénérable, quoique morose, du vieillard l'avait frappé ; la figure douce, quoique fière d'Ethel l'avait attendri ; et le premier aspect des deux prisonniers avait déjà dissipé la moitié de sa sévérité.

Il s'avança vers le ministre tombé, et lui tendit involontairement la main en disant, sans s'apercevoir que l'autre ne répondait pas à sa politesse :

— Salut, comte de Griffenf... — C'était la surprise d'une vieille habitude. Il se reprit précipitamment : — Seigneur Schumacker !... — Puis il s'arrêta, tout satisfait et tout épuisé d'un tel effort. Il se fit une pause. Le général cherchait dans sa tête quelles paroles assez sévères pourraient dignement répondre à la dureté de ce début.

— Hé bien, dit enfin Schumacker, vous êtes le gouverneur du Drontheimhus ?

Le général, un peu surpris de se voir questionné par celui qu'il venait interroger, fit un signe affirmatif.

— En ce cas, reprit le prisonnier, j'ai une plainte à vous faire.

— Une plainte ! laquelle ? laquelle ? et le visage du noble Levin prenait une expression d'intérêt. Schumacker continua d'un air d'humeur :

— Un ordre du vice-roi prescrit qu'on me laisse libre et tranquille dans ce donjon !...

— Je connais cet ordre.

— Seigneur gouverneur, on se permet pourtant de m'importuner et de pénétrer dans ma prison.

— Qui donc ! s'écria le général ; nommez-moi celui qui ose...

— Vous, seigneur gouverneur.

Ces paroles, prononcées d'un ton hautain, blessèrent le général. Il répondit d'une voix presque irritée :

— Vous oubliez que mon pouvoir, lorsqu'il s'agit de servir le roi, ne connait point de limites.

— Si ce n'est, dit Schumacker, celles du respect qu'on doit au malheur. Mais les hommes ne savent pas cela.

L'ex-grand chancelier parlait ainsi, comme s'il se fût parlé à lui-même. Il fut entendu du gouverneur.

— Si vraiment ! si vraiment ! J'avais tort, comte de Griff... seigneur Schumacker, veux je dire ; je devais vous laisser la colère, puisque j'ai la puissance.

Schumacker se tut un instant.

— Il y a, reprit-il ensuite, dans votre visage et dans votre voix, seigneur gouverneur, quelque chose d'un homme que j'ai connu jadis. Il y a bien longtemps ; il n'y a que moi qui me souvienne de ce temps-là ; c'était dans ma prospérité. — C'était un certain Levin de Knud, du Mecklenbourg. Avez-vous connu ce fou ?

— Je l'ai connu, répliqua le général sans s'émouvoir.

— Ah ! vous vous le rappelez. Je croyais qu'on ne se souvenait des hommes que dans l'adversité.

— N'était-ce pas un capitaine de la milice royale ? poursuivit le gouverneur.

— Oui, un simple capitaine, bien que le roi l'aimât beaucoup. Mais il ne songeait qu'aux plaisirs et ne montrait pas d'ambition. C'était une tête singulièrement extravagante. Conçoit-on une pareille modération de désirs dans un favori ?

— Mais cela peut se concevoir.

— Je l'aimais assez, ce Levin de Knud, parce qu'il ne m'inquiétait pas. Il était l'ami du roi comme d'un autre homme. On eût dit qu'il ne l'aimait que pour son plaisir particulier, et nullement pour sa fortune.

Le général voulut interrompre Schumacker ; mais celui-ci continua avec quelque opiniâtreté, soit par esprit de contrariété, soit que le souvenir réveillé en lui lui plût en effet.

— Puisque vous avez connu ce capitaine Levin, seigneur gouverneur, vous savez sans doute qu'il eut un fils, lequel même est mort tout jeune. Mais vous souvenez-vous de ce qui se passa à la naissance de ce fils ?

— Je me souviens bien plus encore de ce qui se passa à sa mort, dit le général en cachant ses yeux de sa main et d'une voix altérée.

— Mais, poursuivit l'indifférent Schumacker, c'est un fait connu de peu de personnes, et qui vous peindra toute la bizarrerie de ce Levin. Le roi voulait tenir l'enfant sur les fonts de baptême : croiriez-vous que Levin refusa ? Il fit bien plus encore : il choisit pour le parrain de son fils un vieux mendiant qui se traînait aux portes du palais. Je n'ai jamais pu comprendre le motif d'un pareil acte de démence.

— Je vais vous le dire, répondit le général. En choisissant un protecteur à l'âme de son fils, ce capitaine Levin pensait sans doute qu'un pauvre est plus puissant auprès de Dieu qu'un roi.

Schumacker réfléchit un instant, et dit :

— Vous avez raison.

Le gouverneur voulut encore ramener la conversation au but de sa visite. Mais Schumacker l'arrêta.

— De grâce, s'il est vrai que ce Levin du Mecklenbourg ne vous soit pas inconnu, laissez-moi parler de lui. De tous les hommes que j'ai vus dans mes temps de grandeur, c'est le seul dont le souvenir ne m'apporte ni dégoût ni horreur. S'il poussait la singularité jusqu'à la folie, il n'en était pas moins, par ses nobles qualités, un homme tel qu'il y en a bien peu.

— Je ne pense pas de même. Ce Levin n'avait rien de plus que les autres hommes. Il y en a beaucoup même qui valent mieux que lui.

Schumacker croisa les bras en levant les yeux au ciel.

— Oui, voilà bien comme ils sont tous ! on ne peut louer devant eux un homme digne de louange, qu'ils ne cherchent aussitôt à le noircir. Ils empoisonnent jusqu'au plaisir de louer justement. Il est cependant assez rare.

— Si vous me connaissiez, vous ne m'accuseriez pas de noirceur envers le gén...., c'est-à-dire le capitaine Levin.

— Laissez-moi, laissez-moi, dit le prisonnier ; pour la loyauté et la générosité il n'y a jamais eu deux hommes comme ce Levin de Knud, et dire le contraire, c'est à la fois le calomnier, et louer démesurément cette exécrable race humaine !

— Je vous assure, reprit le gouverneur cherchant à calmer la colère de Schumacker, que je n'ai eu contre Levin de Knud aucune intention perfide...

— Ne dites pas cela. Bien qu'il fût insensé, tous les hommes sont loin de lui ressembler. Ils sont faux, ingrats, envieux, calomniateurs. Savez-vous que Levin de Knud donnait aux hôpitaux de Copenhague plus de la moitié de son revenu ?...

— J'ignorais que vous en fussiez instruit.

— C'est cela ! s'écria le vieillard d'un air triomphant. Il espérait pouvoir le flétrir en toute sûreté, dans la confiance que j'ignorais les bonnes actions de ce pauvre Levin !

— Mais non, mais non...

— Pensez-vous que je ne sais pas encore qu'il fit donner le régiment que le roi lui destinait à un officier qui l'avait blessé en duel, lui, Levin de Knud, parce que, disait-il, l'autre était plus ancien que lui ?

— Je croyais cependant cette action secrète ..

— Dites-moi donc, seigneur gouverneur du Drontheimhus, est-ce que pour cela elle en est moins belle? Parce que Levin cachait ses vertus, est-ce une raison pour les nier? Oh ! que les hommes sont bien tous les mêmes ! oser confondre avec eux le noble Levin, lui qui, n'ayant pu sauver un soldat convaincu d'avoir voulu l'assassiner, fit une pension à la veuve de son meurtrier !

— Et qui n'en eût pas fait autant?

Ici Schumacker éclata.

— Qui? vous! moi ! tous les hommes, seigneur gouverneur! Parce que vous portez le brillant costume de général et des plaques d honneur sur votre poitrine, croyez-vous donc à votre mérite ? Vous êtes général, et le malheureux Levin sera mort capitaine. Il est vrai que c'était un fou, et qu'il ne songeait pas à son avancement.

— S'il n'y a point songé lui même, la bonté du roi y a songé pour lui.

— La bonté ! dites la justice ! si pourtant on peut dire la justice d'un roi. Hé bien ! quelle insigne récompense lui a-t-on donnée ?

— Sa majesté a payé Levin de Knud bien au-delà de son mérite.

— A merveille ! s'écria le vieux ministre en frappant des mains. Un loyal capitaine vient peut-être, après trente ans de service, d'être nommé major, et cette haute faveur vous porte ombrage, noble général ! Un proverbe persan a raison de dire que le soleil couchant est jaloux de la lune qui se lève.

Schumacker était tellement irrité que le général put à peine faire entendre ces paroles : — Si vous m'interrompez sans cesse... vous m'empêchez de vous expliquer...

— Non, non, poursuivit l'autre, j'avais cru, seigneur général, saisir, au premier abord, quelques traits de ressemblance entre vous et le bon Levin, mais, allez ! il n'en existe aucun.

— Mais, écoutez-moi...

— Vous écouter ! pour que vous me disiez que Levin de Knud est indigne de quelque misérable récompense...

— Je vous jure que ce n'est pas...

— Vous en viendriez bientôt, je vous devine, vous autres hommes, à me soutenir qu'il est comme vous tous, fourbe, hypocrite, méchant...

— En vérité, non.

— Que sais-je ? peut-être qu'il a trahi un ami, persécuté un bienfaiteur, comme vous l'avez tous fait? .. ou empoisonné son père, ou assassiné sa mère?...

— Vous êtes dans une erreur... Je suis loin de vouloir...

— Savez-vous que ce fut lui qui détermina le vice-chancelier Wind, ainsi que Stihel, Vinding et le justicier Lasson, trois de mes juges, à ne point opiner pour la peine de mort? Et vous voulez que je vous entende de sang froid le calomnier ! Oui, c'est ainsi qu'il a agi envers moi, et pourtant je lui avais toujours fait plutôt du mal que du bien ; car je suis semblable à vous, vil et méchant.

Le noble Levin éprouvait, durant cet étrange entretien, une émotion singulière Objet à la fois des outrages les plus directs et de la louange la plus sincère, il ne savait quelle contenance faire à d'aussi rudes complimens, à tant de flatteuses injures. Il était choqué et attendri. Tantôt il voulait s'emporter ; tantôt remercier Schumacker Présent et inconnu, il aimait à voir le farouche Schumacker défendre en lui et contre lui un ami et un absent ; seulement, il eût voulu que son avocat mît un peu moins d'amertume et d'âcreté dans son panégyrique. Mais, au fond de l'âme, les éloges furieux donnés au capitaine Levin le touchaient plus que les injures adressées au gouverneur de Drontheim ne le blessaient. Attachant sur le favori disgracié son regard bienveillant, il prit le parti de lui laisser exhaler son indignation et sa reconnaissance. Celui-ci, enfin, après une longue déclamation contre l'ingratitude humaine, tomba épuisé sur son fauteuil, dans les bras de la tremblante Ethel, en disant d'une voix douloureuse : — O hommes ! que vous ai-je donc fait, pour vous être fait connaître à moi ?

Le général n'avait pas encore pu arriver au sujet important de sa descente à Munckholm. Toute sa répugnance à tourmenter le captif d'un interrogatoire lui était revenue ; à sa pitié et à son attendrissement se joignaient deux raisons assez fortes : l'état d'agitation où était tombé Schumacker ne laissait pas espérer qu'il pût répondre d'une façon satisfaisante ; et d'ailleurs, en envisageant l'affaire en elle-même, il ne semblait pas au confiant Levin qu'un pareil homme pût être un conspirateur Néanmoins, comment partir de Drontheim sans avoir interrogé Schumacker? Cette nécessité fâcheuse de sa position de gouverneur vainquit une fois encore toutes ses hésitations, et ce fut ainsi qu'il commença, en adoucissant le plus possible l'accent de sa voix :

— Veuillez calmer un peu votre agitation, comte Schumacker...

C'était d'inspiration que le bon gouverneur avait trouvé cette qualification, comme pour concilier le respect dû au jugement de dégradation avec les égards réclamés par le malheur du dégradé, en unissant son titre nobiliaire à son nom roturier. Il continua.

— C'est un devoir pénible pour moi que de venir...

— Avant tout, interrompit le prisonnier, permettez-moi, seigneur gouverneur, de vous reparler d'une chose qui m'intéresse beaucoup plus que tout ce que votre excellence peut avoir à me dire. Vous m'avez assuré tout à-l'heure qu'on avait récompensé ce fou de Levin de ses services. Je désirerais vivement savoir comment.

— Sa majesté, seigneur de Griffenfeld, a élevé Levin au rang de général, et depuis plus de vingt ans ce fou vieillit paisiblement, honoré de cette dignité militaire et de la bienveillance de son roi.

Schumacker baissa la tête :

— Oui, ce fou de Levin, auquel il importait si peu de vieillir capitaine, mourra général, et le sage Schumacker, qui comptait mourir grand chancelier, vieillit prisonnier d Etat.

En parlant ainsi, le captif couvrit son visage de ses mains, et de longs soupirs s'échappaient de sa vieille poitrine. Ethel, qui ne comprenait de l'entretien que ce qui attristait son père, chercha sur-le-champ à le distraire.

— Mon père, voyez donc là-bas, au nord, on voit briller une lumière que je n'ai pas remarquée les soirées précédentes.

En effet, la nuit, qui était tout-à-fait tombée, faisait ressortir à l'horizon une lumière faible et lointaine qui semblait partir du sommet de quelque montagne éloignée. Mais l'œil et l'esprit de Schumacker ne se dirigeaient pas incessamment comme ceux d'Ethel vers le nord; aussi ne répondit-il point. Le général seul fut frappé de l'observation de la jeune fille. — C'est peut être, se dit-il en lui-même, un feu allumé par les révoltés ; et cette idée lui rappelant avec force le but de sa présence, il adressa la parole au prisonnier :

— Seigneur Griffenfeld, je suis fâché de vous tourmenter ; mais il faut que vous subissiez...

— J'entends, seigneur gouverneur, ce n'est pas assez de passer mes jours dans ce donjon, de vivre flétri et abandonné, de n'avoir plus à moi que des souvenirs amers de grandeur et de puissance, il faut encore que vous violiez ma solitude pour scruter mes douleurs et jouir de mon infortune. Puisque ce noble Levin de Knud, que plusieurs traits extérieurs de votre personne m'ont rappelé, est général comme vous, il eût été trop heureux pour moi qu'on lui donnât le poste que vous occupez ; car ce n'est pas lui, je vous jure, seigneur gouverneur, qui fût venu tourmenter un infortuné dans sa prison.

Durant le cours de cet entretien bizarre, le général avait été plus d'une fois sur le point de se nommer afin de le faire cesser. Ce reproche indirect de Schumacker lui en ôta le pouvoir. Il s'accordait si bien avec ses sentimens intérieurs, qu'il lui inspira comme un sentiment de honte de lui-même.

Il essaya néanmoins de répondre à la supposition accablante de Schumacker. Chose étrange! par la seule différence de leur caractère, ces deux hommes avaient changé réciproquement de position. Le juge était en quelque sorte réduit à se justifier devant l'accusé.

— Mais, dit le général, si le devoir l'y eût contraint, ne doutez pas que Levin de Knud...

— J'en doute, noble gouverneur! s'écria Schumacker; ne doutez pas vous-même qu'il n'eût rejeté, avec toute la généreuse indignation de son âme, l'emploi d'épier et d'accroître les tortures d'un malheureux captif! Allez, je le connais mieux que vous; en aucun cas il n'eût accepté des fonctions de bourreau. — Maintenant, seigneur général, je vous écoute. Faites ce que vous appelez votre devoir : que veut de moi votre excellence?

Et le vieux ministre attachait son regard fier sur le gouverneur. Toute la résolution de celui-ci était tombée. Ses premières répugnances s'étaient réveillées, et réveillées invincibles.

— Il a raison, se disait-il en lui-même; venir tourmenter un malheureux sur de simples soupçons! Qu'on en charge un autre que moi.

L'effet de ces réflexions fut prompt; il s'avança vers Schumacker étonné, lui serra la main, puis sortant précipitamment :

— Comte Schumacker, dit-il, conservez toujours la même estime à Levin de Knud.

XXV.

LE LION.
Hoh!
THÉSÉE.
Bien rugi, lion!
SHAKSPEARE, *le Songe d'Été*.

Le voyageur qui parcourt de nos jours les montagnes couvertes de neige dont le lac de Smiasen est entouré comme d'une ceinture blanche, ne trouve plus aucun vestige de ce que les Norwégiens du dix-septième siècle appelaient la *Ruine d'Arbar*. On n'a jamais pu savoir de quelle construction humaine, de quel genre d'édifice provenait cette *ruine*, si l'on peut lui donner ce nom. En sortant de la forêt qui couvre la partie méridionale du lac, après avoir gravi une pente semée çà et là de pans de murs et de restes de tours, on arrive à une ouverture voûtée qui perce le flanc du mont. Cette ouverture, aujourd'hui entièrement obstruée par des éboulemens de terre, était l'entrée d'une espèce de galerie creusée à vif dans le roc, laquelle traversait la montagne de part en part. Cette galerie, éclairée faiblement par des soupiraux coniques, pratiqués dans sa voûte de distance en distance, aboutissait à une sorte de salle oblongue et ovale, creusée à moitié dans la roche et terminée en une espèce de maçonnerie cyclopéenne. Autour de cette salle, on observait dans des niches profondes des figures de granit grossièrement travaillées. Quelques-uns de ces simulacres mystérieux, tombés de leurs piédestaux, gisaient pêle-mêle sur les dalles avec d'autres décombres informes couverts d'herbes et de mousses, à travers lesquels serpentaient le lézard, l'araignée et tous les insectes hideux qui naissent de la terre et des ruines.

Le jour ne pénétrait dans ce lieu que par une porte opposée à la bouche de la galerie. Cette porte avait, vue d'un certain côté, la forme ogive, mais grossière, sans âge et sans date, et évidemment donnée à l'architecte par le hasard. On aurait pu donner à cette porte, bien qu'elle fût de plain-pied, le nom de fenêtre, car elle s'ouvrait sur un précipice immense; et l'on ne comprenait pas où pouvaient conduire trois ou quatre marches d'escalier suspendues sur l'abîme en dehors et au-dessous de cette singulière issue.

Cette salle était l'intérieur d'une espèce de tourelle gigantesque, qui, de loin, vue du côté du précipice, semblait un des pitons de la montagne. Cette tourelle était isolée, et, comme on l'a déjà dit, nul ne savait à quel édifice elle avait appartenu. On apercevait seulement au-dessus, sur un plateau inaccessible au plus hardi chasseur, une masse qu'on pouvait prendre, à cause de l'éloignement, pour une roche courbée ou pour le débris d'une arcade colossale. — Cette tourelle et cette arcade écroulée étaient connues des paysans sous le nom de *Ruines d'Arbar*. On ne savait pas plus l'origine du nom que l'origine du monument.

C'est sur une pierre située au milieu de cette salle elliptique, qu'un petit homme vêtu de peaux de bêtes, et que nous avons déjà eu occasion de rencontrer plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage, est assis. Il tourne le dos au jour, ou plutôt au vague crépuscule qui pénètre dans la sombre tourelle pendant le soleil éclatant de midi. Cette lueur, la plus forte qui puisse éclairer naturellement l'intérieur de la tourelle, ne suffit pas pour qu'on puisse distinguer de quelle nature est l'objet vers lequel le petit homme se tient courbé. On entend quelques gémissemens sourds, et l'on pourrait juger qu'ils partent de ce corps, aux mouvemens faibles qu'ils semble faire de temps en temps. Quelquefois le petit homme se redresse, et il porte à ses lèvres une sorte de coupe, dont la forme paraît être celle d'un crâne humain, pleine d'une liqueur fumante dont on ne peut voir la couleur et qu'il savoure à longs traits.

Tout-à-coup il se lève brusquement.

— On marche dans la galerie, je crois; est-ce déjà le chancelier des deux royaumes?

Ces paroles sont suivies d'un éclat de rire horrible, qui se termine en rugissement sauvage, auquel répond soudain un hurlement parti de la galerie.

— Oh! oh! reprend l'hôte de la Ruine d'Arbar, ce n'est pas un homme; mais c'est toujours un ennemi : c'est un loup.

En effet, un grand loup sort subitement de dessous la voûte de la galerie, s'arrête un moment, puis s'approche obliquement vers l'homme, le ventre à terre et fixant sur lui des yeux ardens qui étincellent dans l'ombre. Celui-ci, toujours debout et les bras croisés, le regarde.

— Ah! c'est le vieux loup au poil gris! le plus vieux loup des forêts du Smiasen. — Bonjour, loup; tes yeux brillent tu es affamé, et l'odeur des cadavres t'attire. — Tu attireras aussi bientôt les loups affamés.—Sois le bien-venu, loup du Smiasen; j'ai toujours eu envie de te rencontrer. Tu es si vieux qu'on dit que tu ne peux mourir.—On ne le dira plus demain.

L'animal répondit par un hurlement affreux, fit un soubresaut en arrière et s'élança d'un bond sur le petit homme.

Celui-ci ne recula point d'un pas. Aussi prompt que l'éclair, de son bras droit il étreignit le ventre du loup, qui, debout en face de lui, avait jeté ses deux pattes de devant sur ses épaules; de la main gauche, il garantit son visage de la gueule béante de son ennemi, en lui saisissant le gosier avec une telle force, que l'animal, contraint de lever la tête, put à peine articuler un cri de douleur.

— Loup du Smiasen, dit l'homme triomphant, tu déchires ma casaque, mais ta peau la remplacera.

Au moment où il mêlait à ces paroles de victoire quelques mots d'un jargon bizarre, un effort convulsif du loup à l'agonie le fit trébucher contre les pierres qui parsemaient la salle. Ils tombèrent tous deux, et les rugissemens de l'homme se confondirent avec les hurlemens de la bête.

Obligé dans sa chute de lâcher le gosier du loup, le petit homme sentait déjà les dents tranchantes s'enfoncer dans son épaule, quand, en se roulant l'un sur l'autre, les deux combattans heurtèrent une énorme masse blanche velue qui gisait dans la partie la plus ténébreuse de la salle.

C'était un ours, qui se réveilla de son lourd sommeil en grondant.

A peine les yeux paresseux de ce nouveau personnage se furent-ils assez ouverts pour qu'il pût distinguer la lutte, qu'il se précipita avec fureur, non sur l'homme, mais sur le loup, qui en ce moment triomphait à son tour; le saisit vio-

lemment de sa gueule par le milieu du corps, et dégagea ainsi le combattant à face humaine.

Ce dernier, loin de se montrer reconnaissant d'un si grand service, se releva tout ensanglanté, et, s'élançant sur l'ours, lui donna un vigoureux coup de pied dans le ventre, comme un maître à son chien lorsqu'il a commis quelque faute.

— Friend ! qui est-ce qui t'appelle ? De quoi te mêles-tu ?

Ces mots étaient entrecoupés d'interjections furibondes et de grincemens de dents.

— Va-t'en ! ajouta t-il en rugissant.

L'ours, qui avait reçu à la fois un coup de pied de l'homme et un coup de dent du loup, fit entendre une sorte de murmure plaintif ; puis, baissant sa lourde tête, il lâcha l'animal affamé, qui se jeta sur l'homme avec une rage nouvelle.

Pendant que la lutte continuait, l'ours rebuté retourna à la place où il dormait, s'assit gravement en laissant errer sur les deux ennemis furieux un regard indifférent, et garda le plus paisible silence, en passant alternativement chacune de ses pattes de devant sur l'extrémité de son museau blanc.

Mais le petit homme, au moment où le doyen des loups du Smiasen était revenu à la charge, avait saisi le mufle sanglant de la bête; puis, par un effort inouï de force et d'adresse, il était parvenu à emprisonner la gueule tout entière dans sa main. Le loup se débattait avec des élancemens de rage et de douleur ; une écume livide tombait de ses lèvres comprimées, et ses yeux, comme gonflés de colère, semblaient sortir de leur orbite. Des deux adversaires, celui dont les os étaient broyés par des dents aiguës, les chairs déchirées par des ongles brûlans, ce n'était pas l'homme, mais la bête féroce; celui dont le hurlement avait l'accent le plus sauvage, l'expression la plus farouche, ce n'était point la bête fauve, mais l'homme.

Enfin celui-ci, ramassant toutes ses forces épuisées par la longue résistance du vieux loup, serra le museau de ses deux mains avec une telle vigueur, que le sang jaillit des narines et de la gueule de l'animal ; ses yeux de flamme s'éteignirent et se fermèrent à demi ; il chancela et tomba inanimé aux pieds de son vainqueur. Le mouvement faible et continuel de sa queue et les tremblemens convulsifs et intermittens qui couraient par tout son corps annonçaient seuls qu'il n'était pas encore tout-à-fait mort.

Tout-à-coup, une dernière convulsion ébranla l'animal expirant, et les symptômes de vie cessèrent.

— Te voilà mort, loup cervier ! dit le petit homme en le poussant du pied avec dédain; est-ce que tu croyais vieillir encore après m'avoir rencontré? tu ne courras plus à pas sourds sur les neiges en suivant l'odeur et les traces de ta proie ; te voilà toi-même bon pour les loups ou les vautours ; tu as dévoré bien des voyageurs égarés autour du Smiasen durant ta longue vie de meurtre et de carnage ; maintenant tu es mort toi-même, tu ne mangeras plus d hommes ; c'est dommage.

Il s'arma d'une pierre tranchante, s'accroupit sur le corps chaud et palpitant du loup, rompit les jointures des membres, sépara la tête des épaules, fendit la peau dans toute sa longueur sur le ventre, la détacha comme on enlève une veste, et en un clin d'œil le formidable loup du Smiasen n'offrit plus qu'une carcasse nue et ensanglantée. Il jeta cette dépouille sur ses épaules meurtries de morsures, en tournant au dehors le côté nu de la peau humide et tachée de [illegible] veines de sang.

— Il faut bien, grommela-t-il entre ses dents, se vêtir de la peau des bêtes, celle de l'homme est trop mince pour préserver du froid.

Pendant qu'il se parlait ainsi à lui-même, plus hideux encore sous son [illegible], l'ours, [illegible] de son inaction, s'était approché comme furtivement de l'autre objet couché dans l'ombre dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, et bientôt il s'éleva de cette partie ténébreuse de la [illegible] — Le petit homme se [illegible]

— Friend [illegible] d'une voix menaçante, [illegible] Friend ! — Ici, viens ici !

Et, ramassant une grosse pierre, il la jeta à la tête du monstre, qui, tout étourdi du choc, s'arracha lentement à son festin, et vint, en léchant ses lèvres rouges, tomber pantelant aux pieds du petit homme, vers lequel il élevait sa tête énorme en courbant son dos, comme pour demander grâce de son indiscrétion.

Alors, il se fit entre les deux monstres, car on peut bien donner ce nom à l'habitant de la *Ruine d'Arbar*, un échange de grondemens significatifs. Ceux de l'homme exprimaient l'empire et la colère, ceux de l'ours la prière et la soumission.

— Tiens, dit enfin l'homme, en montrant de son doigt crochu le cadavre écorché du loup, voici ta proie : laisse-moi la mienne.

L'ours, après avoir flairé le corps du loup, secoua la tête d'un air mécontent et tourna son regard vers l'homme qui paraissait son maître.

— J'entends, dit celui-ci, cela est déjà trop mort pour toi, tandis que l'autre palpite encore. — Tu es raffiné dans tes voluptés, Friend, autant qu'un homme ; tu veux que ta nourriture vive encore au moment où tu la déchires ; tu aimes à sentir la chair mourir sous ta dent ; tu ne jouis que de ce qui souffre ; nous nous ressemblons ; — car je ne suis pas homme, Friend, je suis au-dessus de cette espèce misérable, je suis une bête farouche comme toi. — Je voudrais que tu pusses parler, compagnon Friend, pour me dire si elle égale ma joie, la joie dont palpitent tes entrailles d'ours quand tu dévores des entrailles d'homme ; mais non, je ne voudrais pas t'entendre parler, de peur que ta voix ne me rappelât la voix humaine.— Oui, gronde à mes pieds, de ce grondement qui fait tressaillir dans la montagne le chevrier égaré ; il me plaît comme une voix amie, parce qu'il lui annonce un ennemi. Lève, Friend, lève ta tête vers moi ; lèche mes mains de cette langue qui a bu tant de fois le sang humain.—Tu as, ainsi que moi, les dents blanches, cependant ce n'est point notre faute si elles ne sont pas rouges comme une plaie nouvelle ; mais le sang lave le sang. — J'ai vu plus d'une fois, du fond d'une caverne noire, les jeunes filles de Kole ou d'Oëlmœ laver leurs pieds nus dans l'eau des torrens, en chantant d'une voix douce ; mais je préfère à ces voix mélodieuses et à ces figures satinées ta gueule velue et tes cris rauques : ils épouvantent l'homme.

En parlant ainsi, il s'était assis et abandonnait sa main aux caresses du monstre, qui, se roulant sur le dos à ses pieds, les lui prodiguait de mille manières, comme un épagneul qui déploie toutes ses gentillesses sur le sopha de sa maîtresse.

Ce qui était encore plus étrange, c'est l'attention intelligente avec laquelle il paraissait recueillir les paroles de son patron. Les monosyllabes bizarres dont celui-ci les entremêlait semblaient surtout compris de lui, et il manifestait cette compréhension en redressant subitement sa tête, ou en roulant quelques sons confus au fond de son gosier.

—Les hommes disent que je les fuis, reprit le petit homme, mais ce sont eux qui me fuient ; ils font par crainte ce que je ferais par haine... Cependant tu sais, Friend, que je suis aise de rencontrer un homme quand j'ai faim ou soif.

Tout-à-coup il aperçut dans les profondeurs de la galerie une lumière rougeâtre poindre et s'accroître par degrés, en colorant faiblement les vieux murs humides.

— En voici un justement. Quand on parle d'enfer, Satan montre sa corne.

— [illegible] Friend, ajouta-t-il en se tournant vers l'ours ; holà, lève-toi.

L'animal se dressa sur-le-champ.

— Allons, il faut bien récompenser ton obéissance en satisfaisant ton appétit.

En parlant ainsi, l'homme se courba vers ce qui était couché à terre. On entendit comme un craquement d'os brisés par la hache ; mais il ne s'y mêlait plus ni soupirs ni gémissemens.

— Il paraît, murmura le petit homme, que nous ne sommes plus que deux qui vivons dans cette salle d'Arbar. — Tiens, ami Friend, achève ton festin commencé.

Il jeta vers la porte extérieure dont nous avons parlé ce

qu'il avait détaché de l'objet étendu à ses pieds. L'ours se précipita sur cette proie si avidement, que le coup d'œil le plus rapide n'eût pu distinguer si ce lambeau n'avait pas en effet la forme d'un bras humain, revêtu d'un morceau d'étoffe verte de la nuance de l'uniforme des arquebusiers de Munckholm.

— Voici que l'on approche, dit le petit homme, l'œil fixé sur la lumière qui croissait de plus en plus. — Compagnon Friend, laisse-moi seul un instant... Hé ! dehors !

Le monstre obéissant s'élança vers la porte, descendit à reculons les marches extérieures et disparut, emportant dans sa gueule sa proie dégouttante, avec un hurlement de satisfaction.

Au même instant, un homme assez grand se présenta à l'issue de la galerie, dont les profondeurs sinueuses reflétaient encore une lumière vague. Il était enveloppé d'un long manteau brun, et portait une lanterne sourde, dont il dirigea le foyer lumineux droit au visage du petit homme.

Celui-ci, toujours assis sur sa pierre et les bras croisés, s'écria :

— Sois le mal-venu, toi qui viens ici amené par une pensée et non par un instinct !

Mais l'étranger, sans répondre, paraissait le considérer attentivement.

— Regarde-moi, poursuivit-il en dressant la tête, tu n'auras peut-être pas dans une heure un souffle de voix pour te vanter de m'avoir vu.

Le nouveau-venu, en promenant sa lumière sur toute la personne du petit homme, paraissait plus surpris qu'effrayé.

— Hé bien, de quoi t'étonnes-tu ? reprit le petit homme avec un rire pareil au bruit d'un crâne qu'on brise ; j'ai des bras et des jambes ainsi que toi, seulement mes membres ne seront pas, ainsi que les tiens, la pâture des chatpars et des corbeaux.

L'étranger répondit enfin d'une voix basse, quoique assurée, et comme s'il craignait seulement d'être entendu du dehors.

— Écoutez, je ne viens pas en ennemi, mais en ami...

L'autre l'interrompit :

— Pourquoi alors n'as-tu pas dépouillé la forme d'homme ?

— Mon intention est de vous rendre service, si vous êtes celui que je cherche...

— C'est-à-dire, de tirer un service de moi. Homme, tu perds tes pas. Je ne sais rendre de service qu'à ceux qui sont las de la vie.

— A vos paroles, répondit l'étranger, je vous reconnais bien pour l'homme qu'il me faut ; mais votre taille... Han d'Islande est un géant : ce ne peut être vous.

— C'est la première fois qu'on en doute devant moi.

— Quoi ! ce serait vous ! Et l'étranger se rapprochait du petit homme. Mais, on dit que Han d'Islande est d'une stature colossale ?...

— Ajoute ma renommée à ma taille, et tu me verras plus haut que l'Hécla.

— Vraiment ! Répondez-moi, je vous prie ; vous êtes bien Han, natif de Klipstadur, en Islande ?

— Ce n'est point avec des paroles que je réponds à cette question, dit le petit homme en se levant ; et le regard qu'il lança sur l'imprudent étranger fit reculer celui-ci de trois pas.

— Bornez-vous, de grâce, à la résoudre avec ce regard, répondit-il d'une voix presque suppliante, et en jetant vers le seuil de la galerie un coup d'œil où se peignait le regret de l'avoir franchi. Ce sont vos seuls intérêts qui me conduisent ici...

En entrant dans la salle, le nouveau venu, n'ayant fait qu'entrevoir celui qu'il abordait, avait pu conserver quelque sang-froid ; mais quand l'hôte d'Arbar se fut levé, avec son visage de tigre, ses membres ramassés, ses épaules sanglantes, à peine couvertes d'une peau encore fraîche, ses grandes mains armées d'ongles, et son regard flamboyant, l'aventureux étranger avait frémi, comme un voyageur ignorant, qui croit caresser une anguille et se sent piquer par une vipère.

— Mes intérêts ? reprit le monstre. Viens-tu donc me donner avis qu'il y a quelque village à incendier, ou quelque arquebusier de Munckholm à égorger ?...

— Peut-être. — Écoutez. Les mineurs de Norwége se révoltent. Vous savez combien de désastres amène une révolte.

— Oui, le meurtre, le viol, le sacrilége, l'incendie, le pillage...

— Je vous offre tout cela.

Le petit homme se mit à rire.

— Je n'ai pas besoin que tu me l'offres, pour le prendre.

Le ricanement féroce qui accompagnait ces paroles fit de nouveau tressaillir l'étranger. Il continua néanmoins :

— Je vous propose, au nom des mineurs, le commandement de l'insurrection.

Le petit homme resta un moment silencieux. Tout-à-coup sa physionomie sombre prit une expression de malice infernale.

— Est-ce bien en leur nom que tu me le proposes ? dit-il.

Cette question sembla déconcerter le nouveau-venu ; mais, sûr d'être inconnu de son redoutable interlocuteur, il se remit aisément

— Pourquoi les mineurs se révoltent-ils ? demanda celui-ci.

— Pour s'affranchir des charges de la tutelle royale.

— N'est-ce que pour cela ? reprit l'autre avec le même ton railleur.

— Ils veulent aussi délivrer le prisonnier de Munckholm.

— Est-ce là le seul but de ce mouvement ? répéta le petit homme avec cet accent qui déconcertait l'étranger.

— Je n'en connais point d'autre, balbutia ce dernier.

— Ah ! tu n'en connais point d'autre !

Ces paroles étaient prononcées du même ton ironique. L'étranger, pour dissiper l'embarras qu'elles lui causaient, s'empressa de tirer de dessous son manteau une grosse bourse qu'il jeta aux pieds du monstre...

— Voici les honoraires de votre commandement.

Le petit homme repoussa le sac du pied.

— Je n'en veux pas. Crois tu donc que si j'avais envie de ton or ou de ton sang, j'attendrais ta permission pour me satisfaire ?

L'étranger fit un geste de surprise et presque d'effroi.

— C'était un présent dont les mineurs royaux m'avaient chargé pour vous.

— Je n'en veux pas, te dis-je. L'or ne me sert à rien. Les hommes vendent bien leur âme, mais ils ne vendent pas leur vie. On est forcé de la prendre.

— J'annoncerai donc aux chefs des mineurs que le redoutable Han d'Islande se borne à accepter leur commandement ?

— Je ne l'accepte pas.

Ces mots, prononcés d'une voix brève, parurent frapper très désagréablement le prétendu envoyé des mineurs révoltés.

— Comment ! dit-il.

— Non ! répéta l'autre.

— Vous refusez de prendre part à une expédition qui vous présente tant d'avantages !

— Je puis bien piller les fermes, dévaster les hameaux, massacrer les paysans ou les soldats, tout seul.

— Mais songez qu'en acceptant l'offre des mineurs l'impunité vous est assurée.

— Est-ce encore au nom des mineurs que tu me promets l'impunité ? demanda l'autre en riant.

— Je ne vous dissimulerai pas, répondit l'étranger d'un air mystérieux, que c'est au nom d'un puissant personnage, qui s'intéresse à l'insurrection.

— Et ce puissant personnage, lui-même, est-il sûr de n'être pas pendu ?

— Si vous le connaissiez, vous ne secoueriez pas ainsi la tête.

— Ah ! Hé bien ! quel est-il donc ?

— C'est ce que je ne puis vous dire. — Le petit homme s'avança et frappa sur l'épaule de l'étranger, toujours avec le même rire sardonique :

— Veux-tu que je te le dise, moi?

Un mouvement échappa à l'homme au manteau ; c'était à la fois de l'épouvante et de l'orgueil blessé. Il ne s'attendait pas plus à la brusque interpellation du monstre, qu'à sa sauvage familiarité.

— Je me joue de toi, continua ce dernier. Tu ne sais pas que je sais tout. Ce puissant personnage, c'est le grand chancelier de Danemarck et de Norwége, et le grand chancelier de Danemarck et de Norwége, c'est toi.

C'était lui en effet. Arrivé à la Ruine d'Arbar, vers laquelle nous l'avons laissé voyageant avec Musdœmon, il avait voulu ne s'en remettre qu'à lui-même du soin de séduire le brigand, dont il était loin de se croire connu et attendu. Jamais, par la suite, le comte d'Ahlefeld, malgré toute sa finesse et toute sa puissance, ne put découvrir par quel moyen Han d'Islande avait été si bien informé. Était-ce une trahison de Musdœmon? C'était Musdœmon, il est vrai, qui avait insinué au noble comte l'idée de se présenter en personne au brigand ; mais quel intérêt pouvait-il tirer de cette perfidie? — Le brigand avait-il saisi sur quelqu'une de ses victimes des papiers relatifs au projet du grand chancelier? Mais Frédéric d'Ahlefeld était, avec Musdœmon, le seul être vivant instruit du plan de son père, et, tout frivole qu'il était, il n'était pas assez insensé pour compromettre un pareil secret. D'ailleurs, il était en garnison à Munckholm, du moins le grand chancelier le croyait. — Ceux qui liront la suite de cette scène, sans être, plus que le comte d'Ahlefeld, à même de résoudre le problème, verront quelle probabilité on pouvait asseoir sur cette dernière hypothèse.

Une des qualités les plus éminentes du comte d'Ahlefeld, c'était la présence d'esprit. Quand il s'entendit si rudement nommer par le petit homme, il ne put réprimer un cri de surprise, mais en un clin-d'œil sa physionomie pâle et hautaine passa de l'expression de la crainte et de l'étonnement à celle du calme et de l'assurance.

— Eh bien, oui! dit-il, je veux être franc avec vous ; je suis en effet le chancelier. Mais soyez franc aussi...

Un éclat de rire de l'autre l'interrompit.

— Est-ce que je me suis fait prier pour te dire mon nom et pour te dire le tien !

— Dites-moi avec la même sincérité comment vous avez su qui j'étais?

— Ne t'a-t-on donc point dit que Han d'Islande voit à travers les montagnes ?

Le comte voulut insister : — Voyez en moi un ami...

— Ta main, comte d'Ahlefeld ! dit le petit homme brutalement. Puis il regarda le ministre en face, et s'écria : — Si nos deux âmes s'envolaient de nos corps en ce moment, je crois que Satan hésiterait avant de décider laquelle des deux est celle du monstre.

Le hautain seigneur se mordit les lèvres ; mais, placé entre la crainte du brigand et la nécessité d'en faire son instrument, il ne manifesta pas son mécontentement.

— Ne vous jouez pas de vos intérêts ; acceptez la direction de l'insurrection, et confiez-vous à ma reconnaissance.

— Chancelier de Norwége, tu comptes sur le succès de tes entreprises, comme une vieille femme qui songe à la robe qu'elle va se filer avec du chanvre dérobé, tandis que la griffe du chat embrouille sa quenouille.

— Encore une fois, réfléchissez avant de rejeter mes offres.

— Encore une fois, moi, brigand, je te dis à toi, grand chancelier des deux royaumes, NON.

— J'attendais une autre réponse, après l'éminent service que vous m'avez déjà rendu.

— Quel service? demanda le brigand.

— N'est-ce point par vous que le capitaine Dispolsen a été assassiné? répondit le chancelier.

— Cela se peut, comte d'Ahlefeld ; je ne le connais pas. Quel est cet homme dont tu me parles ?

— Quoi! est-ce que ce ne serait point dans vos mains par hasard que serait tombé le coffret de fer dont il était porteur?

Cette question parut fixer les souvenirs du brigand.

— Attendez, dit-il, je me rappelle en effet cet homme et sa cassette de fer. C'était aux grèves d'Urchtal.

— Du moins, reprit le chancelier, si vous pouviez me remettre cette cassette, ma reconnaissance serait sans bornes. Dites-moi, qu'est devenue cette cassette, car elle est en votre pouvoir?

Le noble ministre insistait si vivement sur cette demande, que le brigand en parut frappé.

— Cette boîte de fer est donc d'une bien haute importance pour ta grâce, chancelier de Norwége?

— Oui.

— Quelle sera ma récompense si je te dis où tu la trouveras?

— Tout ce que vous pouvez désirer, mon cher Han d'Islande.

— Eh bien! je ne te le dirai pas.

— Allons, vous riez! Songez au service que vous me rendrez.

— J'y songe précisément.

— Je vous assurerai une fortune immense, je demanderai votre grâce au roi.

— Demande-moi plutôt la tienne! dit le brigand. Écoute-moi, grand chancelier de Danemark et de Norwége, les tigres ne dévorent pas les hyènes. Je vais te laisser sortir vivant de ma présence, parce que tu es méchant et que chaque instant de ta vie, chaque pensée de ton âme, enfante un malheur pour les hommes et un crime pour toi. Mais ne reviens plus, car je t'apprendrais que ma haine n'épargne personne, pas même les scélérats. Quant à ton capitaine, ne te flatte pas que ce soit pour toi que je l'ai assassiné : c'est son uniforme qui l'a condamné, ainsi que cet autre misérable, que je n'ai pas non plus égorgé pour te rendre service, je t'assure.

En parlant ainsi, il avait saisi le bras du noble comte, et l'avait entraîné vers le corps couché dans l'ombre. Au moment où il achevait ses protestations, la lumière de la lanterne sourde tomba sur cet objet. C'était un cadavre déchiré et revêtu en effet d'un habit d'officier des arquebusiers de Munckholm. Le chancelier s'approcha avec un sentiment d'horreur. Tout à coup son regard s'arrêta sur le visage blême et sanglant du mort. Cette bouche bleue et entr'ouverte, ces cheveux hérissés, ces joues livides, ces yeux éteints, ne l'empêchèrent pas de le reconnaître. Il poussa un cri effrayant :

— Ciel! Frédéric! mon fils!

Qu'on n'en doute pas, les cœurs en apparence les plus desséchés et les plus endurcis, recèlent toujours dans leur dernier repli quelque affection ignorée d'eux-mêmes, qui semble se cacher parmi des passions et des vices, comme un témoin mystérieux et un vengeur futur. On dirait qu'elle est là pour faire un jour connaître au crime la douleur. Elle attend son heure en silence. L'homme pervers la porte dans son sein et ne la sent pas, parce qu'aucune des afflictions ordinaires n'est assez forte pour pénétrer l'écorce épaisse d'égoïsme et de méchanceté dont elle est enveloppée ; mais qu'une des rares et véritables douleurs de la vie se présente inattendue, elle plonge dans le gouffre de cette âme comme un glaive, et touche le fond. Alors l'affection inconnue se dévoile à l'infortuné méchant, d'autant plus douloureuse qu'elle était moins sensible ; parce que l'aiguillon du malheur a dû remuer le cœur bien plus profondément pour l'atteindre. La nature se réveille et se déchaîne ; elle livre le misérable à des désolations inaccoutumées, à des supplices inouïs ; il éprouve réunies en un instant toutes les souffrances dont il s'était joué durant tant d'années. Les tourmens les plus opposés le déchirent à la fois. Son cœur, sur qui pèse une stupeur morne, se soulève en proie à des tortures convulsives. Il semble qu'il vienne d'entrevoir l'enfer dans sa vie, et qu'il se soit révélé à lui quelque chose de plus que le désespoir.

Le comte d'Ahlefeld aimait son fils sans le savoir. Nous disons son fils, parce qu'ignorant l'adultère de sa femme, Frédéric, l'héritier direct de son nom, avait ce titre à ses yeux. Le croyant toujours à Munckholm, il était bien loin

de s'attendre à le retrouver dans la tourelle d'Arbar, et de le retrouver mort! Cependant il était là, sanglant, décoloré; c'était lui, il n'en pouvait douter. On peut se figurer ce qui se passa en lui, quand la certitude de l'aimer pénétra dans son âme inopinément avec la certitude de l'avoir perdu. Tous les sentimens que ces deux pages décrivent à peine fondirent sur son cœur ensemble comme des éclats de tonnerre. Foudroyé, en quelque sorte, par la surprise, l'épouvante et le désespoir, il se jeta en arrière et se tordit les bras, en répétant d'une voix lamentable : — Mon fils ! mon fils !

Le brigand se mit à rire; et ce fut une chose horrible que d'entendre ce rire se mêler aux gémissemens d'un père devant le cadavre de son fils.

— Par mon aïeul Ingolphe! tu peux crier, comte d'Ahlefeld, tu ne le réveilleras pas.

Tout-à-coup son atroce visage se rembrunit, et il dit d'une voix sombre :

— Pleure ton fils, je venge le mien.

Un bruit de pas précipités dans la galerie l'interrompit; et au moment où il retournait la tête avec surprise, quatre hommes de haute taille, le sabre nu, s'élancèrent dans la salle; un cinquième, petit et replet, les suivait portant une torche d'une main et une épée de l'autre. Il était enveloppé d'un manteau brun, pareil à celui du grand-chancelier.

— Seigneur! cria-t-il, nous vous avons entendu, nous accourons à votre secours. Le lecteur a sans doute déjà reconnu Musdœmon et les quatre domestiques armés qui composaient la suite du comte.

Quand les rayons de la torche jetèrent leur lumière vive dans la salle, les cinq nouveaux-venus s'arrêtèrent frappés d'horreur; et c'était en effet un spectacle effrayant. D'un côté, les restes sanglans du loup; de l'autre, le cadavre défiguré du jeune officier; puis ce père aux yeux hagards, aux cris farouches, et près de lui l'épouvantable brigand, tournant vers les assaillans un visage hideux, où se peignait un étonnement intrépide.

En voyant ce renfort inattendu, l'idée de la vengeance s'empara du comte et le jeta du désespoir dans la rage.

— Mort à ce brigand! s'écria-t-il en tirant son épée. Il a assassiné mon fils!... Mort! mort!

— Il a assassiné le seigneur Frédéric? dit Musdœmon, et la torche qu'il portait n'éclaira point la moindre altération sur son visage.

— Mort! mort! répéta le comte furieux; et ils s'élancèrent tous six sur le brigand. Celui-ci, surpris de cette brusque attaque, recula vers l'ouverture qui donnait sur le précipice avec un rugissement féroce, qui annonçait plutôt la colère que la crainte.

Six épées étaient dirigées contre lui, et son regard était plus enflammé, et ses traits étaient plus menaçans qu'aucun de ceux des agresseurs. Il avait saisi sa hache de pierre, et, contraint par le nombre des assaillans à se borner à la défensive, il la faisait tourner dans sa main avec une telle rapidité, que le cercle de rotation le couvrait comme un bouclier. Une multitude d'étincelles jaillissaient avec un bruit clair de la pointe des épées, lorsqu'elles étaient heurtées par le tranchant de la hache; mais aucune lame ne touchait son corps. Toutefois, fatigué par son précédent combat avec le loup, il perdait insensiblement du terrain, et il se vit bientôt acculé à la porte ouverte sur l'abîme.

— Mes amis! cria le comte, du courage! jetons le monstre dans ce précipice.

— Avant que j'y tombe, les étoiles y tomberont, répliqua le brigand.

Cependant les agresseurs redoublèrent d'ardeur et d'audace en voyant le petit homme forcé de descendre une marche de l'escalier suspendu au-dessus du gouffre.

— Bien, poussons! reprit le grand chancelier; il faudra bien qu'il tombe; encore un effort! Misérable! tu as commis ton dernier crime.—Courage, compagnons !

Tandis que de sa main droite il continuait les terribles évolutions de sa hache, le brigand, sans répondre, prit de la gauche une trompe de corne suspendue à sa ceinture, et, la portant à ses lèvres, lui fit rendre à plusieurs reprises un son rauque et prolongé, auquel répondit soudain un rugissement parti de l'abîme.

Quelques instans après, au moment où le comte et ses satellites serrant toujours le petit homme de près, s'applaudissaient de lui avoir fait descendre la seconde marche, la tête énorme d'un ours blanc parut au bout rompu de l'escalier. Frappés d'un étonnement mêlé d'effroi, les assaillans reculèrent.

L'ours acheva de gravir l'escalier lourdement en leur présentant sa gueule sanglante et ses dents acérées.

— Merci, mon brave Friend! cria le brigand; et profitant de la surprise des agresseurs, il se jeta sur le dos de son ours qui se mit à descendre à reculons, montrant toujours sa tête menaçante aux ennemis de son maître.

Bientôt, revenus de leur première stupéfaction, ils purent voir l'ours, emportant le brigand hors de leur atteinte, descendre dans l'abîme, ainsi que sans doute il en était monté, en s'accrochant à de vieux troncs d'arbres et à des saillies de rochers. Ils voulurent faire rouler des quartiers de pierre sur lui; mais avant qu'ils eussent soulevé du sol une de ces vieilles masses de granit qui y dormaient depuis si longtemps, le brigand et son étrange monture avaient disparu dans une caverne.

XXVI.

Non, non, ne rions plus. Voyez-vous, ce qui me paraissait si plaisant a aussi son côté sérieux, très sérieux, comme tout dans l'univers! Croyez-moi; ce mot hasard est un blasphème; rien sous le soleil n'arrive par hasard; et ne voyez-vous pas ici le but marqué par la Providence ?

LESSING, *Emilia Galotti.*

Oui, une raison profonde se dévoile souvent dans ce que les hommes nomment hasard. Il y a dans les événemens comme une main mystérieuse qui leur marque, en quelque sorte, la voie et le but. On se récrie sur les caprices de la fortune, sur les bizarreries du sort, et tout-à-coup il sort de ce chaos des éclairs effrayans, ou des rayons merveilleux; et la sagesse humaine s'humilie devant les hautes leçons de la destinée.

Si, par exemple, quand Frédéric d'Ahlefeld étalait dans un salon somptueux, aux yeux des femmes de Copenhague, la magnificence de ses vêtemens, la fatuité de son rang et la présomption de ses paroles; si quelque homme, instruit des choses de l'avenir, fût venu troubler la frivolité de ses pensées par de graves révélations : s'il lui eût dit qu'un jour ce brillant uniforme qui faisait son orgueil causerait sa perte; qu'un monstre à face humaine boirait son sang comme il buvait, lui, voluptueux insouciant, les vins de France et de Bohême; que ses cheveux, pour lesquels il n'avait pas assez d'essences et de parfums, balaieraient la poussière d'un antre de bêtes fauves; que ce bras, dont il offrait avec tant de grâce l'appui aux belles dames de Charlottenbourg, serait jeté à un ours comme un os de chevreuil à demi rongé; comment Frédéric eût-il répondu à ces lugubres prophéties? par un éclat de rire et une pirouette; et ce qu'il y a de plus effrayant, c'est que toutes les raisons humaines auraient approuvé l'insensé.

Examinons cette destinée de plus haut encore. — N'est-ce pas un mystère étrange que de voir le crime du comte et de la comtesse d'Ahlefeld retomber sur eux en châtiment? Ils ont ourdi une trame infâme contre la fille d'un captif; cette infortunée rencontre par hasard un protecteur qui juge nécessaire d'éloigner leur fils, chargé par eux d'exécuter leur abominable dessein. Ce fils leur unique espérance, est envoyé loin du théâtre de sa séduction; et à peine arrivé dans son nouveau séjour, un autre hasard vengeur lui fait rencontrer la mort. Ainsi c'est en voulant entraîner une jeune

fille innocente et abhorrée dans le déshonneur, qu'ils ont poussé leur fils coupable et chéri dans le tombeau. C'est par leur faute que ces misérables sont devenus des malheureux.

XXVII.

> Ah ! voilà notre belle comtesse !... Pardon, madame, si je ne puis aujourd'hui profiter de l'honneur de votre visite... Je suis en affaires ; une autre fois, chère comtesse, une autre fois ; mais, pour aujourd'hui, je ne vous retiens pas plus longtemps ici.
>
> *Le prince à Orsina.*

Le lendemain de sa visite à Munckholm, de grand matin, le gouverneur de Drontheim ordonna qu'on attelât sa voiture de voyage, espérant partir pendant que la comtesse d'Ahlefeld dormirait encore : mais nous avons déjà dit que le sommeil de celle-ci était léger.

Le général venait de signer les dernières recommandations qu'il adressait à l'évêque, aux mains duquel le gouvernement devait être remis par *interim*. Il se levait, après avoir endossé sa redingote fourrée, pour sortir, quand l'huissier annonça la noble chancelière.

Ce contre-temps déconcerta le vieux soldat, accoutumé à rire devant la mitraille de cent canons, mais non devant les artifices d'une femme. Il fit néanmoins d'assez bonne grâce ses adieux à la méchante comtesse, et ne laissa percer quelque humeur sur son visage que lorsqu'il la vit se pencher vers son oreille avec cet air astucieux qui voulait seulement paraître confidentiel.

— Hé bien, noble général, que vous a-t-il dit ?

— Qui ? Poël ? il m'a dit que la voiture allait être prête ..

— Je vous parle du prisonnier de Munckholm, général.

— Ah !...

— A-t il répondu à votre interrogatoire d'une manière satisfaisante ?

— Mais.... oui vraiment, dame comtesse, dit le gouverneur, dont on devine l'embarras.

— Avez-vous la preuve qu'il ait trempé dans le complot des mineurs ?

Une exclamation échappa à Levin.

— Noble dame, il est innocent !

Il s'arrêta tout court, car il venait d'exprimer une conviction de son cœur, et non de son esprit.

— Il est innocent ! répéta la comtesse d'un air consterné, quoique incrédule ; car elle tremblait qu'en effet Schumacker n'eût démontré au général cette innocence qu'il était si important aux intérêts du grand-chancelier de noircir.

Le gouverneur avait eu le temps de réfléchir ; il répondit à l'insistance de la grande chancelière d'un ton de voix qui la rassura, parce qu'il décelait le doute et le trouble :

— Innocent... — Oui, — si vous voulez ..

— Si je veux, seigneur général ! et la méchante femme éclata de rire.

Ce rire blessa le gouverneur.

— Noble comtesse, dit-il, vous permettrez que je ne rende compte de mon entretien avec l'ex grand-chancelier qu'au vice-roi.

Alors il salua profondément, et descendit dans la cour où l'attendait sa voiture.

— Oui, se disait la comtesse d'Ahlefeld rentrée dans ses appartemens, pars, chevalier errant, que ton absence nous délivre du protecteur de nos ennemis Va, ton départ est le signal du retour de mon Frédéric. — Je vous le demande un peu, oser envoyer le plus joli cavalier de Copenhague dans ces horribles montagnes ! heureusement il ne me sera pas difficile maintenant d'obtenir son rappel.

A cette pensée, elle s'adressa à sa suivante favorite.

— Ma chère Lisbeth, vous ferez venir de Berghen deux douzaines de ces petits peignes que nos élégans portent dans leurs cheveux ; vous vous informerez du nouveau roman de la fameuse Scudéry, et vous veillerez à ce qu'on lave régulièrement tous les matins dans l'eau de rose la guenon de mon cher Frédéric

— Quoi ! ma gracieuse maîtresse, demanda Lisbeth, est-ce que le seigneur Frédéric peut revenir ?

— Oui, vraiment ; et pour qu'il ait toujours plaisir à me revoir, il faut faire tout ce qu'il demande ; je veux lui ménager une surprise à son retour.

Pauvre mère !

XXVIII.

> ..... Bernard suit en courant les rives de l'Arlança. Il est semblable à un lion qui sort de son antre, cherchant les chasseurs, et déterminé à les vaincre ou à mourir.
>
> Il est parti, l'Espagnol vaillant et déterminé !
>
> C'est d'un pas rapide, une grosse lance au poing, dans laquelle il met ses espérances, que Bernard suit les ruines de l'Arlança.
>
> *Romances espagnoles.*

Ordener, descendu de la tour d'où il avait aperçu le fanal de Munckolm, s'était longtemps fatigué à chercher de tous côtés son pauvre guide Bénignus Spiagudry. Longtemps il l'avait appelé, et l'écho brisé des ruines avait seul répondu. Surpris, mais non effrayé de cette inconcevable disparition, il l'avait attribuée à quelque terreur panique du craintif concierge, et après s'être généreusement reproché de l'avoir quitté quelques instans, il s'était décidé à passer la nuit sur le rocher d'Oëlmœ pour lui donner le temps de revenir. Alors il prit quelque nourriture, et s'enveloppant de son manteau, il se coucha près du foyer qui s'éteignait, déposa un baiser sur la boucle de cheveux d'Ethel, et ne tarda pas à s'endormir ; car on peut dormir avec un cœur inquiet quand la conscience est tranquille.

Au soleil levant, il était debout, mais il ne retrouva de Spiagudry que sa besace et son manteau laissés dans la tour, ce qui semblait l'indice d'une fuite très précipitée. Alors, désespérant de le revoir, du moins sur le rocher d'Oëlmœ, il se détermina à partir sans lui, car c'était le lendemain qu'il fallait attendre Han d'Islande à Walderhog.

On a appris dans les premiers chapitres de cet ouvrage qu'Ordener s'était de bonne heure accoutumé aux fatigues d'une vie errante et aventurière. Ayant déjà plusieurs fois parcouru le nord de la Norwége, il n'avait plus besoin de guide maintenant qu'il savait où trouver le brigand. Il dirigea donc vers le nord-ouest son voyage solitaire, dans lequel il n'eut plus de Bénignus Spiagudry pour lui dire combien de quartz ou de spath renfermait chaque colline, quelle tradition s'attachait à chaque masure, et si tel ou tel déchirement du sol provenait d'un courant du déluge ou de quelque ancienne commotion volcanique.

Il marcha un jour entier à travers ces montagnes qui, partant comme des côtes, de distance en distance, de la chaîne principale dont la Norwége est traversée dans sa longueur, s'étendent en s'abaissant graduellement jusqu'à la mer, où elles se plongent ; de sorte que tous les rivages de ce pays ne présentent qu'une succession de promontoires et de golfes, et tout l'intérieur des terres qu'une suite de montagnes et de vallées, disposition singulière du sol, qui a fait comparer la Norwége à la grande arête d'un poisson.

Ce n'était point une chose commode que de voyager dans ce pays. Tantôt il fallait suivre pour chemin le lit pierreux d'un torrent desséché, tantôt franchir sur des ponts tremblans de troncs d'arbres les chemins mêmes, que des torrens nés de la veille venaient de choisir pour lits.

Au reste, Ordener cheminait quelquefois des heures en-

tières sans être averti de la présence de l'homme dans ces lieux incultes autrement que par l'apparition intermittente et alternative des ailes d'un moulin à vent au sommet d'une colline, ou par le bruit d'une forge lointaine, dont la fumée se courbait au gré de l'air comme un panache noir.

De loin à loin, il rencontrait un paysan monté sur un petit cheval au poil gris, à la tête basse, moins sauvage encore que son maître; ou un marchand de pelleteries assis dans son traîneau attelé de deux rennes, derrière lequel était attachée une longue corde, dont les nœuds nombreux, en bondissant sur les pierres de la route, étaient destinés à effrayer les loups.

Si alors Ordener demandait au marchand le chemin de la grotte de Walderhog : — Marchez toujours au nord-ouest, vous trouverez le village d'Hervalyn, vous franchirez la ravine de Dodlysax, et cette nuit vous pourrez atteindre Surb, qui n'est qu'à deux milles de Walderhog.— Ainsi répondait avec indifférence le commerçant nomade, instruit seulement des noms et de la position des lieux que son métier lui faisait parcourir.

Si Ordener adressait la même question au paysan, celui-ci, imbu profondément des traditions du pays et des contes du foyer, secouait plusieurs fois la tête et arrêtait sa monture grise, en disant : — Walderhog! la caverne de Walderhog! les pierres y chantent, les os y dansent, et le démon d'Islande y habite ; ce n'est sans doute point à la caverne de Walderhog que votre courtoisie veut aller?

— Si vraiment, répondait Ordener.

— C'est donc que votre courtoisie a perdu sa mère, ou que le feu a brûlé sa ferme, ou que le voisin lui a volé son cochon gras?

— Non, en vérité, reprenait le jeune homme.

— Alors c'est qu'un magicien a jeté un sort sur l'esprit de sa courtoisie.

— Bonhomme, je vous demande le chemin de Walderhog.

— C'est à cette demande que je réponds, seigneur. Adieu donc. Toujours au nord! je sais bien comment vous irez, mais j'ignore comment vous reviendrez.

Et le paysan s'éloignait avec un signe de croix.

A la triste monotonie de cette route se joignait l'incommodité d'une pluie fine et pénétrante qui avait envahi le ciel vers le milieu du jour et accroissait les difficultés du chemin. Nul oiseau n'osait se hasarder dans l'air, et Ordener, glacé sous son manteau, ne voyait voler autour de sa tête que l'autour, le gerfaut ou le faucon-pêcheur, qui, au bruit de son passage, s'envolait brusquement des roseaux d'un étang avec un poisson dans ses griffes.

Il était nuit close, quand le jeune voyageur, après avoir franchi le bois de trembles et de bouleaux qui est adossé à la ravine de Dodlysax, arriva à ce hameau de Surb dans lequel Spiagudry, si le lecteur se le rappelle, voulait fixer son quartier général. L'odeur de goudron et la fumée de charbon de terre avertirent Ordener qu'il approchait d'une peuplade de pêcheurs. Il s'avança vers la première hutte que l'ombre lui permit de distinguer. L'entrée, basse et étroite, en était fermée, suivant l'usage norwégien, par une grande peau de poisson transparente, colorée en ce moment par la lumière rouge et tremblante d'un foyer allumé. Il frappa sur l'encadrement de bois de la porte, en criant : — C'est un voyageur!

— Entrez, entrez, répondit une voix de l'intérieur. Au même instant une main officieuse leva la peau de poisson, et Ordener fut introduit dans l'habitacle conique d'un pêcheur des côtes de Norwége. C'était une sorte de tente ronde de bois et de terre, au milieu de laquelle brillait un feu où la flamme pourpre de la tourbe se mariait à la clarté blanche du sapin. Près de ce feu le pêcheur, sa femme et deux enfans vêtus de haillons étaient assis devant une table chargée d'assiettes de bois et de vases de terre. Du côté opposé, parmi des filets et des rames, deux rennes endormis étaient couchés sur un lit de feuilles et de peaux, dont le prolongement semblait destiné à recevoir le sommeil des maîtres du logis, et des hôtes qu'il plairait au ciel de leur amener. Ce n'était pas du premier coup d'œil que l'on pouvait distinguer cette disposition intérieure de la hutte, car une fumée âcre et pesante qui s'échappait avec peine par une ouverture pratiquée à la sommité du cône, enveloppait tous ses objets d'un voile épais et mobile.

A peine Ordener eut-il franchi le seuil, que le pêcheur et sa femme se levèrent et lui rendirent son salut d'un air ouvert et bienveillant. Les paysans norwégiens aiment les voyageurs, autant peut-être par le sentiment de curiosité si vif chez eux, que par leur penchant naturel à l'hospitalité.

— Seigneur, dit le pêcheur, vous devez avoir faim et froid, voici du feu pour sécher votre manteau, et d'excellent rindebrod pour apaiser votre appétit. Votre courtoisie daignera ensuite nous dire qui elle est, d'où elle vient, où elle va, et quelles sont les histoires que racontent les vieilles femmes de son pays.

— Oui, seigneur, ajouta la femme, et vous pourrez joindre à ce rindebrod excellent, comme le dit mon seigneur et mari, un morceau délicieux de stock-fish salé, assaisonné d'huile de baleine. — Asseyez-vous, seigneur étranger.

— Et si votre courtoisie n'aime pas la chère de Saint-Usulph (1), reprit l'homme, qu'elle veuille bien prendre patience un moment, je lui réponds qu'elle mangera un quartier de chevreuil merveilleux ou au moins une aile de faisan royal. Nous attendons le retour du plus fin chasseur qui soit dans les trois provinces. N'est-il pas vrai, ma bonne Maase?

Maase, nom que le pêcheur donnait à sa femme, est un mot norwégien qui signifie *mouette*. Celle-ci n'en parut nullement choquée, soit que ce fût son nom véritable, soit que ce fût un surnom de tendresse.

— Le meilleur chasseur! je le crois, certes, répondit-elle avec emphase. C'est mon frère, le fameux Kennybol! Dieu bénisse ses courses! Il est venu passer quelques jours avec nous, et vous pourrez, seigneur étranger, boire dans la même tasse que lui quelques coups de cette bonne bière. C'est un voyageur comme vous.

— Grand merci, ma brave hôtesse, dit Ordener en souriant; mais je serai forcé de me contenter de votre appétissant stock-fish et d'un morceau de ce rindebrod. Je n'aurai pas le loisir d'attendre votre frère, le fameux chasseur. Il faut que je reparte sur-le-champ.

La bonne Maase, à la fois contrariée du prompt départ de l'étranger, et flattée des éloges qu'il donnait à son stock-fish et à son frère, s'écria :

— Vous êtes bien bon, seigneur... mais comment! vous allez nous quitter si tôt?

— Il le faut.

— Vous hasarder dans ces montagnes à cette heure et par un temps semblable?

— C'est pour une affaire importante.

Ces réponses du jeune homme piquaient la curiosité native de ses hôtes autant qu'elles excitaient leur étonnement.

Le pêcheur se leva et dit :

— Vous êtes chez Christophe-Buldus Braall, pêcheur, du hameau de Surb.

La femme ajouta :

— Maase Kennybol est sa femme et sa servante.

Quand les paysans norwégiens voulaient demander poliment son nom à un étranger, leur usage était de lui dire le leur.

Ordener répondit :

— Et moi, je suis un voyageur qui n'est sûr ni du nom qu'il porte, ni du chemin qu'il suit.

Cette réponse singulière ne parut pas satisfaire le pêcheur Braall.

— Par la couronne de Gormon-le-Vieux, dit-il, je croyais qu'il n'y avait en ce moment en Norwége qu'un seul homme qui ne fût pas sûr de son nom. C'est le noble baron de Thorvick, qui va s'appeler maintenant, assure-t-on, le comte de Danneskiold, à cause de son glorieux mariage avec la fille du chancelier. C'est du moins, ma bonne Maase, la plus fraîche nouvelle que j'aie apportée de Drontheim.—Je vous féli-

(1) Patron des pêcheurs.

cite, seigneur étranger, de cette conformité avec le fils du vice-roi, le grand comte Guldenlew.

— Puisque votre courtoisie, ajouta la femme avec un visage enflammé de curiosité, paraît ne pouvoir rien nous dire de ce qui lui touche, ne pourrait-elle pas nous apprendre quelque chose de ce qui se passe en ce moment; par exemple, de ce fameux mariage dont mon seigneur et mari a recueilli la nouvelle?

— Oui, reprit celui-ci d'un air important, c'est ce qu'il y a de plus nouveau. Avant un mois, le fils du vice-roi épouse la fille du grand chancelier.

— J'en doute, dit Ordener.

— Vous en doutez, seigneur! Je puis vous affirmer, moi, que la chose est sûre. Je la tiens de bonne source. Celui qui m'en a fait part l'a apprise du seigneur Poël, le domestique favori du noble baron de Thorvick, c'est-à-dire du noble comte de Danneskiold. Est-ce qu'un orage aurait troublé l'eau, depuis six jours? Cette grande union serait-elle rompue?

— Je le crois, répondit le jeune homme en souriant.

— S'il en est ainsi, seigneur, j'avais tort. Il ne faut pas allumer le feu pour frire le poisson, avant que le filet ne se soit refermé sur lui. Mais cette rupture est-elle certaine? de qui en tenez-vous la nouvelle?

— De personne, dit Ordener. C'est moi qui arrange cela ainsi dans ma tête.

A ces mots naïfs, le pêcheur ne put s'empêcher de déroger à la courtoisie norwégienne par un lárge éclat de rire.

— Mille pardons, seigneur. Mais il est aisé de voir que vous êtes en effet un voyageur, et, sans doute, un étranger. Vous imaginez-vous donc que les événemens suivront vos caprices, et que le temps se rembrunira ou s'éclaircira selon votre volonté?

Ici, le pêcheur, versé dans les affaires nationales, comme tous les paysans norwégiens, se mit à expliquer à Ordener pour quelles raisons ce mariage ne pouvait manquer: il était nécessaire aux intérêts de la famille d'Ahlefeld; le vice-roi ne pouvait le refuser au roi, qui le désirait. On affirmait en outre qu'une passion véritable unissait les deux futurs époux; en un mot, le pêcheur Braall ne doutait pas que cette alliance n'eût lieu; il eût voulu être aussi sûr de tuer, le lendemain, le maudit chien de mer qui infestait l'étang de Master-Bick.

Ordener se sentait peu disposé à soutenir une conversation politique avec un aussi rude homme d'Etat, quand la survenue d'un nouveau personnage vint le tirer d'embarras.

— C'est lui, c'est mon frère! s'écria la vieille Maase; et il ne fallait rien moins que l'arrivée d'un frère pour l'arracher de l'admiration contemplative avec laquelle elle écoutait les longues paroles de son mari.

Celui-ci, pendant que les deux enfans se jetaient bruyamment au cou de leur oncle, lui tendit la main gravement.

— Sois le bien-venu, frère. — Puis, se tournant vers Ordener: — Seigneur, c'est notre frère, le renommé chasseur Kennybol, des montagnes de K[illegible]le.

— Je vous salue tous cordialement, dit le [illegible] en ôtant son bonnet de peau d'ours. Frère, je fais mauvaise chasse sur vos côtes, comme tu ferais sans doute mauvaise pêche dans nos montagnes. Je crois que je remplirais encore plutôt ma gibecière [illegible] dans les forêts brumeuses de la reine Mab. Sœur Maase, vous êtes la première [illegible] à laquelle j'ai pu dire bonjour depuis aujourd'hui. — Tenez, amis, Dieu vous maintienne en paix! c'est pour ce méchant coq de bruyère que le premier chasseur du Drontheimhus a couru les clairières jusqu'à cette heure, et par ce temps.

En parlant ainsi il tira de sa carnassière et déposa sur la table une gélinotte blanche, en affirmant que cette bête maigre n'était pas digne d'un [illegible].

— Mais, ajouta-t-il entre [illegible], [illegible] arquebuse de Kennybol, tu chasseras bientôt de plus gros gibier. Si tu n'abats [illegible], tu auras à percer des casaques vertes et des justaucorps rouges.

Ces mots, à demi entendus, frappèrent la curieuse Maase.

— Hem! demanda-t-elle, que dites-vous donc là, mon bon frère?...

— Je dis qu'il y a toujours un farfadet qui danse sous la langue des femmes.

— Tu as raison, frère Kennybol, s'écria le pêcheur. Ces filles d'Eve sont toutes curieuses comme leur mère. — Ne parlais-tu pas de casaques vertes?

— Frère Braall, répliqua le chasseur d'un air d'humeur, je ne confie mes secrets qu'à mon mousquet, parce que je suis sûr qu'il ne les répétera pas.

— On parle dans le village, poursuivit intrépidement le pêcheur, d'une révolte des mineurs. Frère, saurais-tu quelque chose de cela?...

Le montagnard reprit son bonnet, et l'enfonça sur ses yeux, en jetant un regard oblique sur l'étranger; puis il se baissa vers le pêcheur, et dit d'une voix brève et basse: — Silence!

Celui-ci secoua la tête à plusieurs reprises. — Frère Kennybol, le poisson a beau être muet, il n'en tombe pas moins dans la nasse.

Il se fit un moment de silence. Les deux frères se regardaient d'un air expressif; les enfans tiraient les plumes de la gélinotte déposée sur la table; la bonne femme écoutait ce qu'on ne disait pas, et Ordener observait.

— Si vous faites maigre chair aujourd'hui, dit tout-à-coup le chasseur, cherchant visiblement à changer de conversation, il n'en sera pas de même demain. Frère Braall, tu peux pêcher le roi des poissons, je te promets de l'huile d'ours pour l'assaisonner.

— De l'huile d'ours! s'écria Maase. Est-ce qu'on a vu un ours dans les environs?... Patrick, Regner, mes enfans, je vous défends de sortir de cette cabane... Un ours!

— Tranquillisez-vous, sœur, vous n'aurez plus à le craindre demain. Oui, c'est un ours en effet que j'ai aperçu à deux milles environ de Surb; un ours blanc. Il paraissait emporter un homme, ou un animal plutôt. — Mais non, ce pouvait être un chevrier qu'il enlevait, car les chevriers se vêtissent de peaux de bêtes. — Au reste, l'éloignement ne m'a pas permis de distinguer... Ce qui m'a étonné, c'est qu'il portait sa proie sur son dos et non entre ses dents.

— Vraiment, frère?

— Oui, et il fallait que l'animal fût mort, car il ne faisait aucun mouvement pour se défendre.

— Mais, demanda judicieusement le pêcheur, s'il était mort, comment était-il soutenu sur le dos de l'ours?

— C'est ce que je n'ai pu comprendre. Au reste, il aura fait le dernier repas de l'ours. En entrant dans ce village je viens de prévenir six bons compagnons; et demain, sœur Maase, je vous apporterai la plus belle fourrure blanche qui ait jamais couru sur les neiges d'une montagne.

— Prenez garde, frère, dit la femme, vous avez remarqué en effet de singulières choses. Cet ours est peut-être le diable...

— Etes-vous folle? interrompit le montagnard en riant; le diable se changer en ours! En chat, en singe, à la bonne heure, cela s'est vu; mais en ours! ah! par saint Eldon l'Exorciseur, vous feriez pitié à un enfant ou à une vieille femme avec vos superstitions!

La pauvre femme baissa la tête.

— Frère, vous étiez mon seigneur avant que mon vénéré mari jetât les yeux sur moi, agissez comme votre ange gardien vous inspirera d'agir.

— Mais, demanda le pêcheur au montagnard, de quel côté as-tu donc rencontré cet ours?

— Dans la direction du Smiasen à Walderhog.

— Walderhog! dit la femme avec un signe de croix.

— Walderhog! répéta Ordener.

— Mais, mon frère, reprit le pêcheur, ce n'est pas toi, j'espère, qui te dirigeais vers cette grotte de Walderhog?

— Moi! Dieu m'en garde! C'était l'ours.

— Est-ce que vous irez le chercher là demain? interrompit Maas avec terreur.

— Non vraiment; comment voulez-vous, mes amis, qu'un ours même ose prendre pour retraite une caverne où...?

Il s'arrêta, et tous trois firent un signe de croix.

— Tu as raison, répondit le pêcheur, il y a un instinct qui avertit les bêtes de ces choses-là.

— Mes bons hôtes, dit Ordener, qu'y a-t-il donc de si effrayant dans cette grotte de Walderhog?

Ils se regardèrent tous trois avec un étonnement stupide, comme s'ils ne comprenaient pas une pareille question.

— C'est là qu'est le tombeau du roi Walder? ajouta le jeune homme.

— Oui, reprit la femme, un tombeau de pierre qui chante.

— Et ce n'est pas tout, dit le pêcheur.

— Non, continua-t-elle, la nuit on y a vu danser les os des trépassés.

— Et ce n'est pas tout, dit le montagnard.

Tous se turent, comme s'ils n'osaient poursuivre.

— Hé bien, demanda Ordener, qu'y a-t-il donc encore de surnaturel?

— Jeune homme, dit gravement le montagnard, il ne faut pas parler si légèrement quand vous voyez frissonner un vieux loup gris tel que moi.

Le jeune homme répondit en souriant doucement :

— J'aurais pourtant voulu savoir tout ce qui se passe de merveilleux dans cette grotte de Walderhog; car c'est là précisément que je vais.

Ces mots pétrifièrent de terreur les trois auditeurs.

— A Walderhog! ciel! vous allez à Walderhog? — Et il dit cela, reprit le pêcheur, comme on dirait : Je vais à Lœvig vendre ma morue! ou à la clairière de Ralph pêcher le hareng! — A Walderhog! grand Dieu!

— Malheureux jeune homme! s'écriait la femme, vous êtes donc né sans ange gardien! aucun saint du ciel n'est donc votre patron! hélas! cela est trop vrai, puisque vous paraissez ne savoir même pas votre nom.

— Et quel motif, interrompit le montagnard, peut donc conduire votre courtoisie à cet effroyable lieu?

— J'ai quelque chose à demander à quelqu'un, répondit Ordener.

L'étonnement des trois hôtes redoublait avec leur curiosité.

— Écoutez, seigneur étranger; vous paraissez ne pas bien connaître ce pays : votre courtoisie se trompe sans doute, ce ne peut être à Walderhog qu'elle veut aller.

— D'ailleurs, ajouta le montagnard, si elle veut parler à quelque être humain, elle n'y trouverait personne...

— Que le démon, reprit la femme.

— Le démon! quel démon?...

— Oui, continua-t-elle, celui pour qui chante le tombeau et dansent les trépassés.

— Vous ne savez donc pas, seigneur, dit le pêcheur en baissant la voix et en se rapprochant d'Ordener, vous ne savez donc pas que la grotte de Walderhog est la demeure ordinaire de...

La femme l'arrêta.

— Mon seigneur et mari, ne prononcez pas ce nom, il porte malheur.

— La demeure de qui? demanda Ordener.

— D'un Belzébuth incarné, dit Kennybol.

— En vérité, mes braves hôtes, je ne sais ce que vous voulez dire. On m'avait bien appris que Walderhog était habité par Han d'Islande...

Un triple cri d'effroi s'éleva dans la chaumière. — Hé bien! — Vous le saviez... — C'est ce démon!

La femme baissa sa coiffe de bure en attestant tous les saints que ce n'était pas elle qui avait prononcé ce nom.

Quand le pêcheur fut un peu revenu de sa stupéfaction, il regarda fixement Ordener, comme s'il y avait en ce jeune homme quelque chose qu'il ne pouvait pas comprendre.

— Je croyais, seigneur voyageur, quand j'aurais dû vivre une vie encore plus longue que celle de mon père, qui est mort âgé de cent vingt ans, n'avoir jamais à indiquer le chemin de Walderhog à une créature humaine douée de sa raison et croyant en Dieu.

— Sans doute, s'écria Maase, mais sa courtoisie n'ira pas à cette grotte maudite; car, pour y mettre le pied, il faut vouloir faire un pacte avec le diable!

— J'irai, mes bons hôtes, et le plus grand service que vous pourrez me rendre sera de m'indiquer le plus court chemin.

— Le plus court pour aller où vous voulez aller, dit le pêcheur, c'est de vous précipiter du haut du rocher le plus voisin dans le torrent le plus proche.

— Est-ce donc arriver au même but, demanda Ordener d'une voix tranquille, que de préférer une mort stérile à un danger utile?

Braall secoua la tête, tandis que son frère attachait sur le jeune aventurier un regard scrutateur.

— Je comprends, s'écria tout-à-coup le pêcheur, vous voulez gagner les mille écus royaux que le haut-syndic promet pour la tête de ce démon d'Islande.

Ordener sourit.

— Jeune seigneur, continua le pêcheur avec émotion, croyez-moi, renoncez à ce projet. Je suis pauvre et vieux, et je ne donnerais pas ce qui me reste de vie pour vos mille écus royaux, ne me restât-il qu'un jour.

L'œil suppliant et compatissant de la femme épiait l'effet que produirait sur le jeune seigneur la prière de son mari.

Ordener se hâta de répondre :

— C'est un intérêt plus grand qui me fait chercher ce brigand que vous appelez un démon : c'est pour d'autres que pour moi...

Le montagnard, qui n'avait pas un moment quitté Ordener du regard, l'interrompit.

— Je vous comprends à mon tour, je sais pourquoi vous cherchez le démon islandais.

— Je veux le forcer à combattre, dit le jeune homme.

— C'est cela, dit Kennybol, vous êtes chargé de grands intérêts, n'est-ce pas?

— Je viens de le dire.

Le montagnard s'approcha du jeune homme d'un air d'intelligence, et ce ne fut pas sans un extrême étonnement qu'Ordener l'entendit lui dire à l'oreille, à demi-voix :

— C'est pour le comte Schumacker de Griffenfeld, n'est-il pas vrai?

— Brave homme, s'écria-t-il, comment savez-vous?..

Et en effet, il lui était difficile de s'expliquer comment un montagnard norwégien pouvait savoir un secret qu'il n'avait confié à personne, pas même au général Levin.

Kennybol se pencha vers lui : — Je vous souhaite bon succès, reprit-il du même ton mystérieux; vous êtes un noble jeune homme de servir ainsi les opprimés.

La surprise d'Ordener était si grande qu'il trouvait à peine des paroles pour demander au montagnard comment il était instruit du but de son voyage.

— Silence, dit Kennybol en mettant son doigt sur sa bouche, j'espère que vous obtiendrez de l'habitant de Walderhog ce que vous désirez; mon bras est dévoué comme le vôtre au prisonnier de Munckholm. — Puis élevant la voix, avant qu'Ordener eût pu répliquer : Frère, bonne sœur Maase, poursuivit-il, recevez ce respectable jeune homme comme un frère de plus. Allons, je crois que le souper est prêt...

— Quoi! interrompit Maase, vous avez sans doute décidé sa courtoisie à renoncer à son projet de visiter le démon?

— Sœur, priez pour qu'il ne lui arrive point de mal. C'est un noble et digne jeune homme. Allons, brave seigneur, prenez quelque nourriture et quelque repos avec nous. Demain je vous montrerai votre chemin, et nous irons à la recherche, vous de votre diable, et moi de mon ours.

XXIX

> Compagnon, eh! compagnon, de quel compagnon es-tu donc né? de quel enfant des hommes es-tu provenu pour oser ainsi attaquer Fafnir?
>
> *Edda.*

Le premier rayon du soleil levant rougissait à peine la plus haute cime des rochers qui bordent la mer, lorsqu'un

pêcheur, qui était venu avant l'aube jeter ses filets à quelques portées d'arquebuse du rivage, en face de l'entrée de la grotte de Walderhog, vit comme une figure enveloppée d'un manteau ou d'un linceul descendre le long des roches et disparaître sous la voûte formidable de la caverne. Frappé de terreur, il recommanda sa barque et son âme à saint Usulph, et courut raconter à sa famille effrayée qu'il avait aperçu l'un des spectres qui habitent le palais de Han d'Islande rentrer dans la grotte au lever du jour.

Ce spectre, l'entretien et l'effroi futur des longues veillées d'hiver, c'était Ordener, le noble fils du vice-roi de Norwége, qui, tandis que les deux royaumes le croyaient livré à de doux soins auprès de son altière fiancée, venait, seul et inconnu, exposer sa vie pour celle à qui il avait donné son cœur et son avenir, pour la fille d'un proscrit.

De tristes présages, de sinistres prédictions l'avaient accompagné à ce but de son voyage; il venait de quitter la famille du pêcheur, et en lui disant adieu, la bonne Maase s'était mise en prières pour lui devant le seuil de sa porte. Le montagnard Kennybol et ses six compagnons, qui lui avaient indiqué le chemin, s'étaient séparés de lui à un demi-mille de Walderhog, et ces intrépides chasseurs qui allaient en riant affronter un ours, avaient longtemps attaché un œil d'épouvante sur le sentier que suivait l'aventureux voyageur.

Le jeune homme entra dans la grotte de Walderhog, comme on entre dans un port longtemps désiré. Il éprouvait une joie céleste en songeant qu'il allait accomplir l'objet de sa vie, et que dans quelques instans peut-être il aurait donné tout son sang pour son Éthel. Près d'attaquer un brigand redouté d'une province entière, un monstre, un démon peut-être, ce n'était point cette effrayante figure qui apparaissait à son imagitation; il ne voyait que l'image de la douce vierge captive, priant pour lui, sans doute, devant l'autel de sa prison. S'il se fût dévoué pour toute autre qu'elle, il aurait pu songer un moment, pour les mépriser, aux périls qu'il venait chercher de si loin; mais est ce qu'une réflexion trouve place dans un jeune cœur au moment où il bat de la double exaltation d'un beau dévouement et d'un noble amour?

Il s'avança, la tête haute, sous la voûte sonore dont les mille échos multipliaient le bruit de ses pas, sans même jeter un coup d'œil sur les stalactites, sur les bazaltes séculaires qui pendaient au dessus de sa tête parmi des cônes de mousses, de lierre et de lichen; assemblages confus de formes bizarres, dont la crédulité superstitieuse des campagnards norwégiens avait fait plus d'une fois des foules de démons ou des processions de fantômes.

Il passa avec la même indifférence devant ce tombeau du roi Walder, auquel se rattachaient tant de traditions lugubres, et il n'entendit d'autre voix que les longs sifflemens de la bise sous ces funèbres galeries.

Il continua sa marche sous de tortueuses arcades, éclairées faiblement par des crevasses à demi obstruées d'herbes et de bruyères. Son pied heurtait souvent je ne sais quelles ruines, qui roulaient sur le roc avec un son creux, et présentaient, dans l'ombre, à ses yeux, des apparences de crânes brisés, ou de longues rangées de dents blanches et dépouillées jusqu'à leurs racines.

Mais aucune terreur ne montait jusqu'à son âme. Il s'étonnait seulement de n'avoir pas encore rencontré le formidable habitant de cette horrible grotte.

Il arriva dans une sorte de salle ronde, naturellement creusée dans le flanc du rocher. Là aboutissait la route souterraine qu'il avait suivie, et les parois de la salle n'offraient plus d'autre ouverture que de larges fentes, à travers lesquelles on apercevait les montagnes et les forêts extérieures.

Surpris d'avoir ainsi infructueusement parcouru toute la fatale caverne, il commença à désespérer de rencontrer le brigand. Un monument de forme singulière, situé au milieu de la salle souterraine, appela son attention. Trois pierres longues et massives, posées debout sur le sol, en soutenaient une quatrième, large et carrée, comme trois piliers portent un toit. Sous cette espèce de trépied gigantesque s'élevait une sorte d'autel, formé également d'un seul quartier de granit, et percé circulairement au milieu de sa face supérieure. Ordener reconnut une de ces colossales constructions druidiques qu'il avait souvent observées dans ses voyages en Norwége, et dont les modèles les plus étonnans peut-être sont, en France, les monumens de Lokmariaker et de Carnac. Edifices étranges qui ont vieilli, posés sur la terre comme des tentes d'un jour, et où la solidité naît de la seule pesanteur.

Le jeune homme, livré à ses rêveries, s'appuya machinalement sur cet autel, dont la bouche de pierre était brunie, tant elle avait bu profondément le sang des victimes humaines.

Tout-à-coup, il tressaillit; une voix, qui semblait sortir de la pierre, avait frappé son oreille :

— Jeune homme, c'est avec des pieds qui touchent au sépulcre, que tu es venu dans ce lieu.

Il se leva brusquement, et sa main se jeta sur son sabre, tandis qu'un écho, faible comme la voix d'un mort, répétait distinctement dans les profondeurs de la grotte :

— Jeune homme, c'est avec des pieds qui touchent au sépulcre, que tu es venu en ce lieu.

En ce moment, une tête effroyable se leva de l'autre côté de l'autel druidique, avec des cheveux rouges et un rire atroce.

— Jeune homme, répéta-t-elle, oui, tu es venu dans ce lieu avec des pieds qui touchent au sépulcre.

— Et avec une main qui touche une épée, répondit le jeune homme sans s'émouvoir.

Le monstre sortit entièrement de dessous l'autel, et montra ses membres trapus et nerveux, ses vêtemens sauvages et sanglans, ses mains crochues et sa lourde hache de pierre.

— C'est moi, dit-il, avec un grondement de bête fauve.

— C'est moi, répondit Ordener.

— Je t'attendais.

— Je faisais plus, repartit l'intrépide jeune homme, je te cherchais.

Le brigand croisa les bras.

— Sais-tu qui je suis?

— Oui.

— Et tu n'as point peur?

— Je n'en ai plus.

— Tu as donc éprouvé une crainte en venant ici? et le monstre balançait sa tête d'un air triomphant.

— Celle de ne pas te rencontrer.

— Tu me braves, et tes pas viennent de trébucher contre des cadavres humains!

— Demain, peut être, ils trébucheront contre le tien.

Un tremblement de colère saisit le petit homme. Ordener, immobile, conservait son attitude calme et fière.

— Prends garde! murmura le brigand; je vais fondre sur toi, comme la grêle de Norwége sur un parasol.

— Je ne voudrais point d'autre bouclier contre toi.

On eût dit qu'il y avait dans le regard d'Ordener quelque chose qui dominait le monstre. Il se mit à arracher avec ses ongles les poils de son manteau, comme un tigre qui dévore l'herbe avant de s'élancer sur sa proie.

— Tu m'apprends ce que c'est que la pitié, dit-il.

— Et à moi, ce que c'est que le mépris.

— Enfant, ta voix est douce, ton visage est frais, comme la voix et le visage d'une jeune fille : — quelle mort veux-tu de moi?

— La tienne.

Le petit homme rit.

— Tu ne sais point que je suis un démon, que mon esprit est l'esprit d'Ingolphe l'Exterminateur.

— Je sais que tu es un brigand, que tu commets le meurtre pour de l'or.

— Tu te trompes, interrompit le monstre, c'est pour du sang.

— N'as-tu pas été payé par les d'Ahlefeld pour assassiner le capitaine Dispolsen?

— Que me dis-tu là! Quels sont ces noms!

— Tu ne connais pas le capitaine Dispolsen, que tu as assassiné sur la grève d'Urchtal?...

— Cela se peut, mais je l'ai oublié, comme je t'aurai oublié dans trois jours.

— Tu ne connais pas le comte d'Ahlefeld, qui t'a payé pour enlever au capitaine un coffret de fer ?

— D'Ahlefeld ! Attends ; oui, je le connais. J'ai bu hier le sang de son fils dans le crâne du mien.

Ordener frissonna d'horreur.

— Est-ce que tu n'étais pas content de ton salaire ?

— Quel salaire ? demanda le brigand.

— Ecoute : ta vue me pèse ; il faut en finir. Tu as dérobé, il y a huit jours, une cassette de fer à l'une de tes victimes, à un officier de Munckholm ?

Ce mot fit tressaillir le brigand.

— Un officier de Munckholm ! dit-il entre ses dents ; puis il reprit, avec un mouvement de surprise : — Serais-tu aussi un officier de Munckholm, toi ?...

— Non, dit Ordener.

— Tant pis ! Et les traits du brigand se rembrunirent.

— Ecoute, reprit l'opiniâtre Ordener où est cette cassette que tu as dérobée ?

Le petit homme parut méditer un instant.

— Par Ingolphe ! voilà une méchante boîte de fer qui occupe bien des esprits. — Je te réponds que l'on cherchera moins celle qui contiendra tes os, si jamais ils sont recueillis dans un cercueil.

Ces paroles, en montrant à Ordener que le brigand connaissait la cassette dont il lui parlait, lui rendirent l'espoir de la reconquérir.

— Dis-moi ce que tu as fait de cette cassette. Est-elle au pouvoir du comte d'Ahlefeld ?

— Non.

— Tu mens, car tu ris.

— Crois ce que tu voudras. Que m'importe !

Le monstre avait en effet pris un air railleur qui inspirait de la défiance à Ordener. Il vit qu'il n'y avait plus rien à faire que de le mettre en fureur, ou de l'intimider, s'il était possible

— Entends-moi, dit-il en élevant la voix ; il faut que tu me donnes cette cassette.

L'autre répondit par un ricanement farouche.

— Il faut que tu me la donnes ! répéta le jeune homme d'une voix tonnante.

— Est-ce qu es accoutumé à donner des ordres aux buffles et aux ours ? répliqua le monstre avec le même rire.

— J'en donnerais au démon, dans l'enfer.

— C'est ce que tu seras à même de faire tout à l'heure.

Ordener tira son sabre, qui étincela dans l'ombre comme un éclair. — Obéis !

— Allons, reprit l'autre en secouant sa hache, il ne tenait qu'à moi de briser tes os et de sucer ton sang quand tu es arrivé ; mais je me suis contenu ; j'étais curieux de voir le moineau franc fondre sur le vautour.

— Misérable, cria Ordener, défends-toi !

— C'est la première fois qu'on me le dit, murmura le brigand en grinçant les dents.

En parlant ainsi, il sauta sur l'autel de granit, et se ramassa sur lui-même, comme le léopard qui attend le chasseur au haut d'un rocher, pour se précipiter sur lui à l'improviste.

De là, son œil fixe plongeait sur le jeune homme, et semblait chercher de quel côté il pourrait le mieux s'élancer sur lui. C'en était fait du noble Ordener, s'il eût attendu un instant. Mais il ne donna pas au brigand le temps de réfléchir, et se jeta impétueusement sur lui, en lui portant la pointe de son sabre au visage.

Alors commença le combat le plus effrayant que l'imagination puisse se figurer. Le petit homme, debout sur l'autel, comme une statue sur son piédestal, semblait une des horribles idoles qui, dans les siècles barbares, avaient reçu dans ce même lieu des sacrifices impies et de sacriléges offrandes.

Ses mouvemens étaient si rapides que de quelque côté qu'Ordener l'attaquât, il rencontrait toujours la face du monstre et le tranchant de sa hache. Il aurait été mis en pièces dès les premiers chocs s'il n'avait eu l'heureuse inspiration de rouler son manteau autour de son bras gauche, en sorte que la plupart des coups de son furieux ennemi se perdaient dans ce bouclier flottant. Ils firent ainsi inutilement, pendant plusieurs minutes, des efforts inouïs pour se blesser l'un et l'autre. Les yeux gris et enflammés du petit homme sortaient de leur orbite. Surpris d'être si vigoureusement et si audacieusement combattu par un adversaire en apparence si faible, une rage sombre avait remplacé ses ricanemens sauvages. L'atroce immobilité des traits du monstre, le calme intrépide de ceux d'Ordener contrastaient singulièrement avec la promptitude de leurs mouvemens et la vivacité de leurs attaques.

On n'entendait d'autre bruit que le cliquetis des armes, les pas tumultueux du jeune homme et la respiration pressée des deux combattans, quand le petit homme poussa un rugissement terrible Le tranchant de sa hache venait de s'engager dans les plis du manteau. Il se raidit ; il secoua furieusement son bras, et ne fit qu'embarrasser le manche avec le tranchant dans l'étoffe, qui, à chaque nouvel effort, se tordait de plus en plus à l'entour.

Le formidable brigand vit donc le fer du jeune homme s'appuyer sur sa poitrine.

— Ecoute-moi encore une fois, dit Ordener triomphant ; veux-tu me remettre ce coffre de fer que tu as lâchement volé ?

Le petit homme garda un moment le silence, puis il dit au milieu d'un rugissement :

— Non, et sois maudit !

Ordener reprit, sans quitter son attitude victorieuse et menaçante :

— Réfléchis !

— Non ; je t'ai dit que non, répéta le brigand.

Le noble jeune homme baissa son sabre.

— Eh bien ! dit-il, dégage ta hache des plis de mon manteau, afin que nous puissions continuer.

Un rire dédaigneux fut la réponse du monstre.

— Enfant, tu fais le généreux, comme si j'en avais besoin !

Avant qu'Ordener surpris eût pu tourner la tête, il avait posé son pied sur l'épaule de son loyal vainqueur, et d'un bond il était à douze pas dans la salle.

D'un autre bond il était sur Ordener. Il s'était suspendu à lui tout entier, comme la panthère s'attache de la gueule et des griffes aux flancs du grand lion. Ses ongles s'enfonçaient dans les épaules du jeune homme ; ses genoux noueux pressaient ses hanches, tandis que son affreux visage présentait aux yeux d'Ordener une bouche sanglante et des dents de bête fauve prêtes à le déchirer. Il ne parlait plus ; aucune parole humaine ne s'échappait de son gosier pantelant : un mugissement sourd entremêlé de cris rauques et ardens exprimait seul sa rage. C'était quelque chose de plus hideux qu'une bête féroce, de plus monstrueux qu'un démon : c'était un homme auquel il ne restait rien d'humain.

Ordener avait chancelé sous l'assaut du petit homme, et serait tombé à ce choc inattendu, si l'un des larges piliers du monument druidique ne se fût trouvé derrière lui pour le soutenir. Il resta donc à demi renversé sur le dos, et haletant sous le poids de son incommode ennemi. Qu'on pense que tout ce que nous venons de décrire s'était passé en aussi peu de temps qu'il faut pour se le figurer, et l'on aura quelque idée de ce que présentait d'horrible ce moment de lutte.

Nous l'avons dit, ce noble jeune homme avait chancelé, mais il n'avait pas tremblé. Il se hâta de donner une pensée d'adieu à son Ethel. Cette pensée d'amour fut comme une prière : elle lui rendit des forces. Il enlaça le monstre de ses deux bras ; puis, saisissant la lame de son sabre par le milieu, il lui appuya perpendiculairement la pointe sur l'épine du dos. Le brigand atteint poussa une clameur effrayante, et d'un soubresaut, qui ébranla Ordener, il se dégagea des bras de son intrépide adversaire, et alla tomber à quelques pas en arrière, emportant dans ses dents un lambeau du manteau vert qu'il avait mordu dans sa fureur.

Il se releva, souple et agile comme un jeune chamois, et le combat recommença pour la troisième fois, d'une manière beaucoup plus terrible encore. Le hasard avait jeté près du lieu où il se trouvait un amas de quartiers de rochers, entre lesquels les mousses et les ronces croissaient paisiblement depuis des siècles. Deux hommes de force ordinaire auraient à peine pu soulever la moindre de ces masses. Le brigand en saisit une de ses deux bras et l'éleva au dessus de sa tête en la balançant vers Ordener. Son regard fut affreux dans ce moment. La pierre, lancée avec violence, traversa lourdement l'espace : le jeune homme n'eut que le temps de se détourner. Le quartier de granit s'était brisé en éclats au pied du mur souterrain avec un bruit épouvantable, que se renvoyèrent longtemps les échos profonds de la grotte.

Ordener étourdi avait à peine eu le temps de reprendre son sang froid, qu'une seconde masse de pierre se balançait dans les mains du brigand. Irrité de se voir ainsi lapider lâchement, il s'élança vers le petit homme, le sabre haut, afin de changer de combat ; mais le bloc formidable, parti comme un tonnerre, rencontra, en roulant dans l'atmosphère épaisse et sombre de la caverne, la lame frêle et nue sur son passage : elle tomba en éclats comme un morceau de verre, et le rire farouche du monstre remplit la voûte.

Ordener était désarmé.

— As-tu, cria le monstre, quelque chose à dire à Dieu ou au diable avant de mourir?

Et son œil lançait des flammes, et tous ses muscles s'étaient raidis de rage et de joie, et il s'était précipité avec un frémissement d'impatience sur sa hache laissée à terre dans les plis du manteau... — Pauvre Ethel !

Tout-à coup un rugissement lointain se fait entendre au dehors. Le monstre s'arrête. Le bruit redouble ; des clameurs d'hommes se mêlent aux cris plaintifs d'un ours. Le brigand écoute. Les cris douloureux continuent. Il saisit brusquement la hache et s'élance, non vers Ordener, mais vers l'une des crevasses dont nous avons parlé et qui donnaient passage au jour. Ordener, au comble de la surprise de se voir ainsi oublié, se dirige comme lui vers l'une de ces portes naturelles, et voit, dans une clairière assez voisine, un grand ours blanc réduit aux abois par sept chasseurs, parmi lesquels il croit même distinguer ce Kennybol dont les paroles l'avaient tant frappé la veille.

Il se retourne. Le brigand n'était plus dans la grotte, et il entend au dehors une voix effrayante qui criait : Friend ! Friend ! je suis à toi ! me voici !

XXX.

Pierre le bon enfant aux dés a tout perdu.
REGNIER.

Le régiment des arquebusiers de Munckholm est en marche à travers les défilés qui se trouvent entre Drontheim et Skongen. Tantôt il côtoie un torrent, et l'on voit la file des baïonnettes ramper dans les ravines comme un long serpent dont les écailles brillent au jour ; tantôt il tourne en spirale à l'entour d'une montagne qui ressemble alors à ces colonnes triomphales autour desquelles montent des bataillons de bronze.

Les soldats marchent les armes basses et les manteaux déployés, d'un air d'humeur et d'ennui, parce que ces nobles hommes n'aiment que le combat ou le repos. Les grosses railleries, les vieux sarcasmes qui faisaient hier leurs délices ne les égaient pas aujourd'hui : l'air est froid, le ciel est brumeux. Il faut au moins, pour qu'un rire passager s'élève dans les rangs, qu'une cantinière se laisse tomber maladroitement du haut de son petit cheval barbe, ou qu'une marmite de ferblanc roule de rocher en rocher jusqu'au fond d'un précipice.

C'est pour se distraire un moment de l'ennui de cette route que le lieutenant Randmer, jeune baron danois, aborda le vieux capitaine Lory, soldat de fortune. Le capitaine marchait, sombre et silencieux, d'un pas pesant, mais assuré ; le lieutenant, leste et léger, faisait siffler une baguette qu'il avait arrachée aux broussailles dont le chemin était bordé.

— Hé bien, capitaine, qu'avez-vous donc? vous êtes triste?

— C'est qu'apparemment j'en ai sujet, répond le vieil officier sans lever la tête.

— Allons, allons, point de chagrin : regardez-moi, suis-je triste? et pourtant je gage que j'en aurais au moins autant sujet que vous

— J'en doute, baron Randmer ; j'ai perdu mon seul bien, j'ai perdu toute ma richesse.

— Capitaine Lory, notre infortune est précisément la même. Il n'y a pas quinze jours que le lieutenant Alberick m'a gagné d'un coup de dé mon beau château de Randmer et ses dépendances. Je suis ruiné : me voit-on moins gai pour cela?

Le capitaine répondit d'une voix bien triste :

— Lieutenant, vous n'avez perdu que votre beau château ; moi, j'ai perdu mon chien.

A cette réponse, la figure frivole du jeune homme resta indécise entre le rire et l'attendrissement.

— Capitaine, dit-il, consolez-vous ; tenez, moi, qui ai perdu mon château...

L'autre l'interrompit.

— Qu'est-ce que cela ? d'ailleurs, vous regagnerez un autre château.

— Et vous retrouverez un autre chien.

Le vieillard secoua la tête.

— Je retrouverai un chien ; je ne retrouverai pas mon pauvre Drake.

Il s'arrêta : de grosses larmes roulaient dans ses yeux et tombaient une à une sur son visage dur et rude.

— Je n'avais, continua-t-il, jamais aimé que lui ; je n'ai connu ni père ni mère ; que Dieu leur fasse paix, comme à mon pauvre Drake ! — Lieutenant Randmer, il m'avait sauvé la vie dans la guerre de Poméranie ; je l'appelai Drake pour faire honneur au fameux amiral. — Ce bon chien ! il n'avait jamais changé pour moi, lui, selon ma fortune. Après le combat d'Oholfen, le grand général Schack l'avait flatté de la main en me disant : Vous avez là un bien beau chien, sergent Lory ! — car à cette époque je n'étais encore que sergent.

— Ah ! interrompit le jeune homme en agitant sa baguette, cela doit paraître singulier d'être sergent.

Le vieux soldat de fortune ne l'entendait pas ; il paraissait se parler à lui-même, et l'on entendait à peine quelques paroles inarticulées s'échapper de sa bouche.

— Ce pauvre Drake ! être revenu tant de fois sain et sauf des brèches et des tranchées pour se noyer, comme un chat, dans le maudit golfe de Drontheim ! — Mon pauvre chien ! mon brave ami ! tu étais digne de mourir comme moi sur le champ de bataille.

— Brave capitaine, cria le lieutenant, comment pouvez-vous rester triste ? nous nous battrons peut-être demain.

— Oui, répondit dédaigneusement le vieux capitaine, contre de fiers ennemis !

— Comment ! ces brigands de mineurs ! ces diables de montagnards !

— Des tailleurs de pierres, des voleurs de grands chemins ! des gens qui ne sauront seulement pas former en bataille la tête de porc ou le coin de Gustave-Adolphe ! voilà de belle canaille en face d'un homme tel que moi, qui ai fait toutes les guerres de Poméranie et de Holstein ! les campagnes de Scanie et de Dalécarlie ! qui ai combattu sous le glorieux général Schack, sous le vaillant comte de Guldenlew !...

— Mais vous ne savez pas, interrompit Randmer, qu'on donne à ces bandes un redoutable chef, un géant fort et sauvage comme Goliath, un brigand qui ne boit que du sang humain, un démon qui porte en lui tout Satan...

— Qui donc ? demanda l'autre.

— Eh! le fameux Han d'Islande!

— Brrr! je gage que ce formidable général ne sait seulement pas armer un mousquet en quatre mouvemens, ou charger une carabine à l'impériale!

Randmer éclata de rire.

— Oui, riez! poursuivit le capitaine. Il sera fort gai en effet de croiser de bons sabres avec de viles pioches, et de nobles piques avec des fourches à fumier! voilà de dignes ennemis! mon brave Drake n'aurait pas daigné leur mordre les jambes!...

Le capitaine continuait de donner un cours énergique à son indignation, lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée d'un officier qui accourait vers eux tout essoufflé. — Capitaine Lory! mon cher Randmer!

— Hé bien! dirent-ils tous deux à la fois...

— Mes amis.. je suis glacé d'horreur.. D'Ahlefeld! le lieutenant d'Ahlefeld! le fils du grand chancelier! vous savez, mon cher baron Randmer, ce Frédéric... si élégant, si fat!...

— Oui, répondit le jeune baron, très élégant! Cependant, au dernier bal de Charlottenbourg, mon déguisement était d'un meilleur goût que le sien... — Mais que lui est-il donc arrivé?

— Je sais de qui vous voulez parler, disait en même temps Lory, c'est Frédéric d'Ahlefeld, le lieutenant de la troisième compagnie, qui a les revers bleus. Il fait assez négligemment son service.

— On ne s'en plaindra plus, capitaine Lory.

— Comment? dit Randmer.

— Il est en garnison à Walstrohm, continua froidement le vieux capitaine.

— Précisément, reprit l'autre, le colonel vient de recevoir un messager... Ce pauvre Frédéric!

— Mais qu'est-ce donc? capitaine Bollar, vous m'effrayez.

Le vieux Lory poursuivit :

— Brrr! notre fat aura manqué aux appels, comme à son ordinaire; le capitaine aura envoyé en prison le fils du grand-chancelier; et voilà, j'en suis sûr, le malheur qui vous décompose le visage!

Bollar lui frappa sur l'épaule.

— Capitaine Lory, le lieutenant d'Ahlefeld a été dévoré tout vivant.

Les deux capitaines se regardèrent fixement, et Randmer, un moment étonné, se mit tout-à-coup à rire aux éclats.

— Ah! ah! capitaine Bollar, je vois que vous êtes toujours mauvais plaisant. Mais je ne donnerai pas dans celle-là, je vous en préviens.

Et le lieutenant, croisant ses deux bras, donna un libre essor à toute sa gaîté, en jurant que ce qui l'amusait le plus, c'était la crédulité avec laquelle Lory accueillait les amusantes inventions de Bollar. Le conte, disait-il, était vraiment drôle, et c'était une idée tout-à-fait divertissante que de faire dévorer tout cru ce Frédéric qui avait de sa peau un soin si tendre et si ridicule.

— Randmer, dit gravement Bollar, vous êtes un fou. Je vous dis que d'Ahlefeld est mort. Je le tiens du colonel: — Mort!

— Oh! qu'il joue bien son rôle! reprit le baron toujours en riant; qu'il est amusant!

Bollar haussa les épaules, et se tourna vers le vieux Lory, qui lui demanda avec sang-froid quelques détails.

— Oui vraiment, mon cher capitaine Bollar, ajouta le rieur inextinguible, contez-nous donc par qui ce pauvre diable a été ainsi mangé. A-t-il fait le déjeuner d'un loup, le goûter d'un buffle, ou le souper d'un ours?

— Le colonel, dit Bollar, vient de recevoir en route une dépêche qui l'instruit d'abord que la garnison de Walhstrom se replie vers nous, devant un parti considérable d'insurgés...

Le vieux Lory fronça le sourcil.

— Ensuite, poursuivit Bollar, que le lieutenant Frédéric d'Ahlefeld, ayant été, il y a trois jours, chasser dans les montagnes, du côté de la ruine d'Arbar, y a rencontré un monstre, qui l'a emporté dans sa caverne, et dévoré.

Ici le lieutenant Randmer redoubla ses joyeuses exclamations.

— Oh! oh! comme ce bon Lory croit aux contes d'enfans! C'est bien, gardez votre sérieux, mon cher Bollar; vous êtes admirablement drôle. Mais vous ne nous direz pas quel est ce monstre, cet ogre, ce vampire, qui a emporté et mangé le lieutenant comme un chevreau de six jours!

— Je ne vous le dirai pas, à vous, murmura Bollar avec impatience; mais je le dirai à Lory, qui n'est pas follement incrédule. — Mon cher Lory, le monstre qui a bu le sang de Frédéric, c'est Han d'Islande.

— Le colonel des brigands! s'écria le vieux officier.

— Hé bien! mon brave Lory, reprit le railleur Randmer, a-t-on besoin de savoir l'exercice à l'impériale, quand on fait si bien manœuvrer sa mâchoire?

— Baron Randmer, dit Bollar, vous avez le même caractère que d'Ahlefeld; prenez garde d'avoir le même sort.

— J'affirme, s'écria le jeune homme, que ce qui m'amuse le plus, c'est le sérieux imperturbable du capitaine Bollar.

— Et moi, répliqua celui-ci, que ce qui m'effraie le plus, c'est la gaîté intarissable du lieutenant Randmer.

En ce moment un groupe d'officiers qui paraissaient s'entretenir vivement, se rapprocha de nos trois interlocuteurs.

— Ah! pardieu! s'écria Randmer, il faut que je les amuse de l'invention de Bollar. — Camarades, ajouta-t-il en s'avançant vers eux, vous ne savez pas? ce pauvre Frédéric d'Ahlefeld vient d'être croqué tout vivant par le barbare Han d'Islande. —

En achevant ces paroles, il ne put réprimer un éclat de rire, qui, à sa grande surprise, fut accueilli des nouveaux-venus presque avec des cris d'indignation.

— Comment! vous riez! — Je ne croyais pas que Randmer dût répéter de cette manière une semblable nouvelle. — Rire d'un pareil malheur! —

— Quoi! dit Randmer troublé, est-ce que cela serait vrai?

— Eh! c'est vous qui nous le répétez! lui cria-t-on de toutes parts. Est-ce que vous n'avez pas foi en vos paroles?

— Mais je croyais que c'était une plaisanterie de Bollar... —

Un vieux officier prit la parole.

— La plaisanterie eût été de mauvais goût; mais ce n'en est malheureusement pas une. Le baron Vœthaün, notre colonel, vient de recevoir cette fatale nouvelle.

— Une affreuse aventure! c'est effrayant, répétèrent une foule de voix.

— Nous allons donc, disait l'un, combattre des loups et des ours à face humaine!

— Nous recevrons des coups d'arquebuse, disait l'autre, sans savoir d'où ils partiront; nous serons tués un à un, comme de vieux faisans dans une volière.

— Cette mort d'Ahlefeld, cria Bollar d'une voix solennelle, fait frissonner. Notre régiment est malheureux. La mort de Dispolsen, celle de ces pauvres soldats trouvés à Cascadthymore, celle de d'Ahlefeld, voilà trois tragiques événemens en bien peu de temps.

Le jeune baron Randmer, qui était resté muet, sortit de sa rêverie.

— Cela est incroyable, dit il; ce Frédéric, qui dansait si bien!

Et après cette réflexion profonde, il retomba dans le silence, tandis que le capitaine Lory affirmait qu'il était très affligé de la mort du jeune lieutenant, et faisait remarquer au second arquebusier, Toric Belfast, que le cuivre de sa bandoulière était moins brillant qu'à l'ordinaire.

XXXI.

Chut! chut! voilà un homme qui descend de là-haut par le moyen d'une echelle.

. . . .

— Oh! oui, c'est un espion.

—Le ciel ne pouvait m'accorder une plus grande faveur que celle de pouvoir vous livrer... ma vie. Je suis à vous; mais dites-moi, de grâce, à qui appartient cette armee.

— Au comte de Barcelone.

— Quel comte?

. . . .

— Qu'est-ce donc?

— Général, voilà un espion de l'ennemi.

— D'où viens-tu?

— Je venais ici..... bien éloigné de songer à ce que je devais y trouver; je ne m'attendais pas à ce que je vois.

Lope de Vega, *la Fuerza lastimosa.*

Il y a quelque chose de sinistre et de désolé dans l'aspect d'une campagne rase et nue, quand le soleil a disparu; lorsqu'on est seul, qu'on marche en brisant du pied des tronçons de paille sèche, au cri monotone de la cigale, et qu'on voit de grands nuages déformés se coucher lentement sur l'horizon, comme des cadavres de fantômes.

Telle était l'impression qui se mêlait aux tristes pensées d'Ordener, le soir de son inutile rencontre avec le brigand d'Islande. Etourdi un moment de sa brusque disparition, il avait d'abord voulu le poursuivre; mais il s'était égaré dans les bruyères, et il avait erré toute la journée dans des terres de plus en plus incultes et sauvages, sans rencontrer trace d'homme. A la chute du jour, il se trouvait dans une plaine spacieuse, qui ne lui offrait de tous côtés qu'un horizon égal et circulaire, où rien ne promettait un abri au jeune voyageur exténué de fatigue et de besoin.

Encore, si ces souffrances corporelles n'eussent pas été aggravées par les tristesses de son âme; mais c'en était fait! il avait atteint le terme de son voyage, sans en remplir le but. Il ne lui restait même plus ces folles illusions d'espérances qui l'avaient entraîné à la poursuite du brigand; et maintenant que rien ne soutenait plus son cœur, mille pensées décourageantes, qui n'y trouvaient point place la veille, venaient l'assaillir. Qu'allait-il faire? comment revenir vers Schumacker sans lui apporter le salut d'Ethel? de quelle effrayante nature étaient les malheurs que la conquête de la fatale cassette eût prévenus? Et son mariage avec Ulrique d'Ahlefeld! S'il pouvait du moins enlever son Ethel à cette indigne captivité; s'il pouvait fuir avec elle, et emporter son bonheur dans quelque lointain exil!. .—

Il s'enveloppa de son manteau et se coucha sur la terre. Le ciel était noir; une lueur orageuse apparaissait par intervalles dans les nues comme à travers un crêpe funèbre, et s'éteignait; un vent froid tournait sur la plaine. Le jeune homme songeait à peine à ces signes d'une tempête violente et prochaine; et d'ailleurs, quand il eût pu trouver un asile où fuir l'orage et se reposer de ses fatigues, en eût-il trouvé un où fuir son malheur, et se reposer de ses pensées?

Tout-à-coup des sons confus de voix humaines arrivèrent à son oreille. Surpris, il se souleva sur le coude, et aperçut, à quelque distance de lui, comme des ombres se mouvoir dans l'obscurité. Il regarda; une lumière brilla au milieu du groupe mystérieux, et Ordener vit, avec un étonnement facile à concevoir, chacune de ces figures fantasmagoriques s'enfoncer successivement dans la terre. — Tout disparut.

Ordener était au-dessus des superstitions de son temps et de son pays. Son esprit grave et mûr ignorait ces crédulités vaines, ces terreurs étranges qui tourmentent l'enfance des peuples, de même que l'enfance des hommes. Il y avait cependant dans cette apparition singulière quelque chose de surnaturel qui lui inspira une religieuse défiance de sa raison; car nul ne sait si les esprits des morts ne reviennent pas quelquefois sur la terre.

Il se leva, fit un signe de croix, et se dirigea vers le lieu où la vision avait disparu. De larges gouttes de pluie commençaient à tomber; son manteau se gonflait comme une voile, et la plume de sa toque, tourmentée par le vent, battait son visage.

Il s'arrêta tout-à-coup. — Un éclair venait de lui montrer devant ses pas une sorte de puits large et circulaire, où il se serait infailliblement précipité sans la lueur bienfaisante de l'orage. Il s'approcha du gouffre. Une lumière vague y brillait à une profondeur effrayante, et répandait une teinte rougeâtre sur l'extrémité inférieure de cet immense cylindre creusé dans les entrailles de la terre. Ce rayon, qui semblait un feu magique allumé par les gnomes, accroissait, en quelque sorte, l'incommensurable étendue des ténèbres que l'œil était contraint de traverser pour l'atteindre.

L'intrépide jeune homme, penché sur l'abîme, écouta. Un bruit lointain de voix monta à son oreille. Il ne douta plus que les êtres qui avaient étrangement paru et disparu à ses yeux, ne se fussent plongés dans ce gouffre, et il sentit un désir invincible, parce qu'il était sans doute dans sa destinée, d'y descendre après eux, dût-il suivre des spectres dans une des bouches de l'enfer. D'ailleurs, la tempête commençait avec fureur, et ce gouffre lui présentait un abri contre elle. Mais comment y descendre? quel chemin avaient pris ceux qu'il voulait suivre, si ce n'étaient pas des fantômes? —Un second éclair vint à son secours, et lui fit voir à ses pieds l'extrémité supérieure d'une échelle qui se prolongeait dans les profondeurs du puits. C'était une forte solive verticale, que traversaient horizontalement, de distance en distance, de courtes barres de fer destinées à recevoir les pieds et les mains de ceux qui oseraient s'aventurer dans ce gouffre.

Ordener ne balança pas. Il se suspendit audacieusement à la formidable échelle, et s'enfonça dans l'abîme, sans savoir même si elle le conduirait jusqu'au fond, sans songer qu'il ne reverrait peut-être plus le soleil. Bientôt, dans les ténèbres qui couvraient sa tête, il ne distingua plus le ciel qu'aux éclairs bleuâtres qui l'illuminaient fréquemment. Bientôt la pluie abondante, qui battait la surface de la terre, n'arriva plus à lui qu'en rosée fine et vaporeuse. Bientôt le tourbillon de vent qui s'engouffrait impétueusement dans le puits, se perdit au-dessus de lui en long sifflement. Il descendit, il descendit encore, et à peine paraissait-il s'être rapproché de la lumière souterraine. Il continua sans se décourager, en évitant seulement d'abaisser son regard dans le gouffre, de peur d'y être précipité par un étourdissement.

Cependant, l'air de plus en plus étouffé, le bruit de voix de plus en plus distinct, le reflet pourpré qui commençait à colorer la muraille circulaire du puits, l'avertirent enfin qu'il n'était pas loin du fond. Il descendit encore quelques échelons, et son regard put voir clairement, au bas de l'échelle, l'entrée d'un souterrain éclairée d'une lueur tremblante et rouge, tandis que son oreille était frappée par des paroles qui attirèrent toute son attention.

— Kennybol n'arrive pas, disait une voix du ton de l'impatience.

— Qui peut le retenir? répétait la même voix après un moment de silence.

— Nous l'ignorons, seigneur Hacket, répondait-on.

— Il a dû passer la nuit chez sa sœur Maase Braall, du village de Surb, ajoutait une autre voix.

— Vous le voyez, reprenait la première, je tiens, moi, tous mes engagemens... Je devais vous amener Han d'Islande pour chef; je vous l'amène.

Un murmure, dont il était facile de deviner le sens, répondit à ces paroles. La curiosité d'Ordener, déjà éveillée par le nom de ce Kennybol, qui lui avait tant causé de surprise la veille, redoubla au nom de Han d'Islande.

La même voix reprit:

— Mes amis, Jonas, Norbith, si Kennybol est en retard,

qu'importe! nous sommes assez nombreux pour ne plus rien craindre; avez-vous trouvé vos enseignes dans les ruines de Crag?

— Oui, seigneur Hacket, répondirent plusieurs voix.

— Eh bien! levez l'étendard, il en est temps! Voici de l'or! voici votre invincible chef. Courage! marchez à la délivrance du noble Schumacker, de l'infortuné comte de Griffenfeld!

— Vive! vive Schumacker! répétèrent une foule de voix, et le nom de Schumaker se prolongea d'échos en échos dans les replis des voûtes souterraines.

Ordener, conduit de curiosité en curiosité, d'étonnement en étonnement, écoutait, respirant à peine. Il ne pouvait croire ni comprendre ce qu'il entendait. Schumacker mêlé à Kennybol, à Han d'Islande! Quel était ce drame ténébreux dont, spectateur ignoré, il entrevoyait une scène? De qui défendait-on les jours! de qui jouait-on la tête?

— Ecoutez, reprit la même voix, vous voyez l'ami, le confident du noble comte de Griffenfeld...

C'était la première fois qu'Ordener entendait cette voix. Elle poursuivit :

— ... Accordez-moi votre confiance, comme il m'accorde la sienne. Amis, tout vous favorise; vous arrivez à Drontheim sans rencontrer un ennemi.

— Seigneur Hacket, interrompit une voix, marchons. Peters m'a dit avoir vu dans les défilés tout le régiment de Munckholm en marche contre nous.

— Il vous a trompé, répondit l'autre avec autorité. Le gouvernement ignore encore votre révolte, et sa tranquillité est telle, que celui qui a repoussé vos justes plaintes, votre oppresseur, l'oppresseur de l'illustre et malheureux Schumacker, le général Levin de Knud, a quitté Drontheim pour aller dans la capitale assister aux fêtes du fameux mariage de son élève Ordener Guldenlew avec Ulrique d'Ahlefeld.

Qu'on juge de l'émotion d'Ordener. Dans ce pays sauvage et désert, sous cette voûte mystérieuse, entendre des inconnus prononcer tous les noms qui l'intéressaient, et jusqu'au sien propre! Un doute affreux s'éleva dans son cœur. Serait-il vrai? était-ce en effet un agent du comte de Griffenfeld dont il entendait la voix? Quoi! Schumacker, ce vieillard vénérable, le noble père de sa noble Ethel, se révoltait contre le roi son seigneur, soudoyait des brigands, allumait une guerre civile! et c'était pour cet hypocrite, pour ce rebelle, qu'il avait, lui, fils du vice roi de Norwége, élève du général Levin, compromis son avenir, exposé sa vie! c'était pour lui qu'il avait cherché et combattu ce brigand islandais avec lequel Schumacker paraissait être d'intelligence, puisqu'il le plaçait à la tête de ses bandits! Qui sait même si cette cassette, pour laquelle lui, Ordener, avait été sur le point de donner son sang, ne contenait pas quelques-uns des indignes secrets de cette trame odieuse? Ou plutôt le vindicatif prisonnier de Munckholm ne s'était-il pas joué de lui? Peut être il avait découvert son nom; peut être, et combien cette pensée fut douloureuse pour le magnanime jeune homme, n'avait il désiré, en le poussant à ce fatal voyage, que la perte du fils d'un ennemi!...

Hélas! lorsqu'on a longtemps porté le nom d'un malheureux en vénération et en amour; quand, dans le secret de sa pensée, on a juré à son infortune un attachement inviolable, c'est un moment bien amer que celui où l'on reçoit son salaire d'ingratitude, où l'on [illegible] de la générosité, et qu'il faut renoncer à ce bonheur si pur et si doux du dévouement. On a vieilli [illegible] plus triste des vieillesses, on est devenu vieux d'expérience, et l'on a perdu la plus belle des illusions de la vie, qui n'a de beau que les illusions.

Telles étaient les désolantes pensées qui se pressaient confusément dans l'âme d'Ordener. Le noble jeune homme eût voulu mourir dans ce fatal moment; il lui semblait que toute la félicité de sa vie lui échappait. Il y avait bien dans les assertions de celui qui parlait comme envoyé de Griffenfeld, des choses qui lui paraissaient mensongères ou douteuses; mais comme elles n'étaient destinées qu'à abuser de malheureux campagnards, Schumacker n'en était que plus coupable à ses yeux : et ce Schumacker était le père de son Ethel!...

Ces réflexions agitèrent d'autant plus violemment son cœur qu'elles s'y précipitèrent toutes à la fois. Il chancela sur les barreaux qui le soutenaient, et continua d'écouter; car on attend parfois avec une impatience inexplicable et une affreuse avidité les malheurs que l'on redoute le plus.

— Oui, poursuivit la voix de l'envoyé, vous êtes commandé par le formidable Han d'Islande. Qui osera vous combattre? Votre cause est celle de vos femmes, de vos enfans indignement dépouillés de votre héritage, d'un noble infortuné, depuis vingt ans plongé injustement dans une infâme prison. Allons, Schumacker et la liberté vous attendent. Guerre aux tyrans!

— Guerre! répétèrent mille voix; et l'on entendit dans les détours du souterrain un long bruit d'armes se mêler aux sons rauques de la trompe des montagnes.

— Arrêtez! cria Ordener. Il avait descendu précipitamment le reste de l'échelle. L'idée d'épargner un crime à Schumacker et tant de malheurs à son pays s'était emparée impérieusement de tout son être. Mais, au moment où il était apparu sur le seuil du souterrain, la crainte de perdre, par d'imprudentes déclamations, le père de son Ethel, et peut être son Ethel elle-même, avait remplacé tout autre sentiment en lui; et il était resté là, pâle et jetant un regard étonné sur le tableau singulier qui s'offrait à sa vue.

C'était comme une immense place d'une ville souterraine, dont les limites se perdaient derrière une foule de piliers qui soutenaient les voûtes. Ces piliers brillaient comme des pilastres de cristal aux rayons d'un millier de torches que portait une multitude d'hommes bizarrement armés et répandus confusément dans les profondeurs de la place. On eût dit, à voir tous ces points lumineux et toutes ces figures effrayantes errer dans les ténèbres, une de ces assemblées fabuleuses dont parlent les vieilles chroniques, de sorciers et de démons qui portaient des étoiles pour flambeaux, et illuminaient la nuit les vieux bois et les châteaux écroulés.

Un long cri s'éleva : — Un étranger! Mort! mort!

Cent bras étaient déjà levés sur Ordener. Il porta la main à son côté pour y chercher son sabre... — Noble jeune homme! dans son généreux élan il avait oublié qu'il était seul et désarmé.

— Attendez, attendez! cria une voix; la voix de celui en qui Ordener voyait l'envoyé de Schumacker. C'était un petit homme gras, vêtu de noir, à l'œil gai et faux. Il s'avança vers Ordener.

— Qui êtes-vous? lui dit-il.

Ordener ne répondit pas : il était saisi de toutes parts, et il n'y avait pas une place sur sa poitrine où ne s'appuyât la pointe d'une épée ou le canon d'un pistolet.

— Est-ce que tu as peur? demanda le petit homme avec un sourire.

— Si ta main était sur mon cœur au lieu de ces épées, dit froidement le jeune homme, tu verrais qu'il ne bat pas plus vite que le tien, en supposant que tu aies un cœur.

— Ah! ah! dit le petit homme, il fait le fier! hé bien! qu'il meure. Et il tourna le dos.

— Donne-moi la mort, répliqua Ordener; c'est tout ce que je veux te devoir.

— Un instant, seigneur Hacket, dit un vieillard à barbe touffue, qui se tenait appuyé sur un long mousquet. Vous êtes ici chez moi, et j'ai seul le droit d'envoyer ce chrétien raconter aux morts ce qu'il a vu ici.

Le seigneur Hacket se mit à rire : — Ma foi, mon cher Jonas, comme il vous plaira! Peu m'importe que cet espion soit jugé par vous, pourvu qu'il soit condamné.

Le vieillard se tourna vers Ordener :

— Allons, dis-nous qui tu es, toi qui souhaitais si audacieusement de savoir qui nous sommes.

Ordener garda le silence. Étonné des étranges partisans de ce Schumacker, pour lequel il aurait si volontiers donné son sang, il n'éprouvait en ce moment qu'un désir infini de la mort.

— Sa courtoisie ne veut pas répondre, dit le vieillard. Quand le renard est pris, il ne crie plus. Tuez-le.

— Mon brave Jonas, reprit Hacket, que la mort de cet homme soit le premier exploit de Han d'Islande parmi vous.

— Oui, oui! crièrent une foule de voix. Ordener étonné, mais toujours intrépide, chercha des yeux ce Han d'Islande, auquel il avait si vaillamment disputé sa vie le matin même, et vit, avec un redoublement de surprise, s'avancer vers lui un homme d'une stature colossale, vêtu du costume des montagnards. Ce géant fixa sur Ordener un regard atrocement stupide, et demanda une hache.

— Tu n'es pas Han d'Islande! dit Ordener avec force.

— Qu'il meure! qu'il meure! cria Hacket d'une voix furieuse.

Ordener vit qu'il fallait mourir. Il mit la main dans sa poitrine, afin d'en tirer les cheveux de son Ethel et de leur donner un dernier baiser. Ce mouvement fit tomber un papier de sa ceinture.

— Quel est ce papier? dit Hacket; Norbith, prenez ce papier.

Ce Norbith était un jeune homme dont les traits noirs et durs avaient une expression de noblesse. Il ramassa le papier et le déploya.

— Grand Dieu! s'écria-t-il, c'est la passe de mon pauvre ami Christophorus Nedlam, de ce malheureux camarade qu'ils ont exécuté, il n'y a pas huit jours, sur la place publique de Skongen, pour fausse monnaie.

— Hé bien! dit Hacket avec l'accent d'une attente trompée, gardez ce chiffon de papier. Je le croyais plus important. Vous, mon cher Han d'Islande, expédiez votre homme.

Le jeune Norbith se plaça devant Ordener, et s'écria:

— Cet homme est sous ma protection. Ma tête tombera avant qu'il tombe un cheveu de la sienne. Je ne souffrirai pas que le sauf-conduit de mon ami Christophorus Nedlam soit violé.

Ordener, si miraculeusement protégé, baissa la tête et s'humilia; car il se rappelait combien il avait dédaigneusement accueilli en lui-même le vœu touchant de l'aumônier Athanase Munder: — *Puisse le don du mourant être un bienfait pour le voyageur!*

— Bah! bah! dit Hacket, vous dites là des folies, mon brave Norbith. Cet homme est un espion: il faut qu'il meure.

— En effet, dit le vieux Jonas, Norbith a raison. Comment voulez-vous qu'on tue cet étranger, seigneur Hacket? il a la passe de Christophorus Nedlam.

— Mais c'est un espion, c'est un espion, reprit Hacket.

Le vieillard se plaça près du jeune homme, devant Ordener, et tous deux dirent gravement:

— Il a la passe de Christophorus Nedlam, qui a été pendu à Skongen.

Hacket vit qu'il fallait céder; car tous les autres commençaient à murmurer, en disant que cet étranger ne pouvait mourir, puisqu'il portait le sauf-conduit de Nedlam le faux-monnayeur.

— Allons, dit il entre ses dents avec une rage concentrée, qu'il vive donc. Au reste, c'est votre affaire.

— Ce serait le diable que je ne le tuerais point, dit Norbith triomphant.

En parlant ainsi, il se tourna vers Ordener.

— Ecoute, poursuivit-il, tu dois être un bon frère puisque tu as la passe de Nedlam mon pauvre ami. Nous sommes les mineurs royaux. Nous nous révoltons pour qu'on nous délivre de la tutelle. Le seigneur Hacket, que tu vois, dit que nous prenons les armes pour un certain comte de Schumacker; mais moi je ne le connais pas. Etranger, notre cause est juste. Ecoute, et réponds-moi comme si tu répondais à ton saint patron. Veux-tu être des nôtres?

Une pensée passa dans l'esprit d'Ordener.

— Oui, répondit il.

Norbith lui présenta un sabre, qu'il reçut en silence.

— Frère, dit le jeune chef, si tu veux nous trahir, tu commenceras par me tuer.

En ce moment le son de la trompe retentit sous les arceaux de la mine, et l'on entendit des voix éloignées qui disaient: Voilà Kennybol!

XXXII.

Il y a des pensées dans la tête qui vont jusqu'aux cieux.

Romances espagnoles.

L'âme a quelquefois des inspirations subites, des illuminations soudaines, dont un volume entier de pensées et de réflexions n'exprimerait pas mieux l'étendue, ne sonderait pas plus la profondeur, que la clarté de mille flambeaux ne rendrait la lueur immense et rapide de l'éclair.

On n'essaiera donc pas d'analyser ici l'impulsion impérieuse et secrète qui, à la proposition du jeune Norbith, jeta le noble fils du vice-roi de Norwége parmi des bandits qui se révoltaient pour un proscrit. Ce fut tout à la fois, sans doute, un généreux désir d'approfondir cette ténébreuse aventure, mêlé à un dégoût amer de la vie, à un insouciant désespoir de l'avenir; peut-être je ne sais quel doute de la culpabilité de Schumacker, inspiré par tout ce qu'offraient de louche et de faux les apparences diverses qui avaient frappé le jeune homme, par un instinct inconnu de la vérité, et surtout par son amour pour Ethel. Enfin, ce fut certainement une révélation intime du bien qu'un ami clairvoyant de Schumacker pourrait lui faire, au milieu de ses aveugles partisans.

XXXIII.

Est-ce là le chef? ses regards m'effraient, je n'oserais lui parler.

MATHURIN, *Bertram.*

Aux cris qui annonçaient le fameux chasseur Kennybol, Hacket s'élança précipitamment au devant de lui, en laissant Ordener avec les deux autres chefs.

— Vous voilà enfin, mon cher Kennybol! Venez que je vous présente à votre formidable chef, Han d'Islande.

A ce nom, Kennybol, qui arrivait pâle, haletant, les cheveux hérissés, le visage inondé de sueur, et les mains teintes de sang, recula de trois pas.

— Han d'Islande!

— Allons, dit Hacket, rassurez-vous! il vient pour vous seconder. Ne voyez en lui qu'un ami, qu'un compagnon...

Kennybol ne l'entendait pas.

— Han d'Islande ici! répéta-t-il.

— Hé! oui, dit Hacket, en réprimant un rire équivoque; allez-vous en avoir peur?

— Quoi! interrompit pour la troisième fois le chasseur, vous m'affirmez... Han d'Islande dans cette mine!...

Hacket se tourna vers ceux qui l'entouraient: — Est-ce que notre brave Kennybol est fou? Puis, s'adressant à Kennybol: — Je vois que c'est la crainte de Han d'Islande qui vous a retardé.

Kennybol leva la main au ciel: — Par Etheldera, la sainte martyre norwégienne, ce n'est pas la crainte de Han d'Islande, seigneur Hacket, mais bien Han d'Islande lui-même, je vous jure, qui m'a empêché d'être ici plus tôt.

Ces paroles firent éclater un murmure d'étonnement parmi la foule de montagnards et de mineurs qui entouraient les deux interlocuteurs, et jetèrent sur le front de Hacket le même nuage que l'aspect et le salut d'Ordener y avaient déjà fait naître un moment auparavant.

— Comment! que dites-vous? demanda-t-il en baissant la voix.

— Je dis, seigneur Hacket, que sans votre maudit Han l'Islandais, j'aurais été ici avant le premier cri de la chouette.

— En vérité! Que vous a-t-il donc fait?

— Oh! ne me le demandez pas; je veux seulement que ma barbe blanchisse en un jour, comme le poil d'une hermine, si l'on me surprend de ma vie, puisqu'il est vrai que je vis encore, à la chasse d'un ours blanc.

— Est-ce que vous avez failli être dévoré par un ours?

Kennybol haussa les épaules, en signe de mépris :

— Un ours! voilà un redoutable ennemi! Kennybol dévoré par un ours! Pour qui me prenez-vous, seigneur Hacket?

— Ah! pardon, dit Hacket en souriant.

— Si vous saviez ce qui m'est arrivé, mon brave seigneur, interrompit le vieux chasseur en baissant la voix, vous ne me répéteriez point que Han d'Islande est ici.

Hacket parut de nouveau un moment déconcerté. Il arrêta brusquement Kennybol par le bras, comme s'il craignait qu'il n'approchât davantage du point de la place souterraine où l'on apercevait, au-dessus des têtes des mineurs, la tête énorme du géant.

— Mon cher Kennybol, dit-il d'une voix presque solennelle, contez-moi, je vous prie, ce qui a causé votre retard. Vous sentez qu'au moment où nous sommes tout peut être d'une haute importance.

— Cela est vrai, dit Kennybol après un moment de réflexion.

Alors, cédant aux instances réitérées de Hacket, il lui raconta comment il avait, le matin même, aidé de six compagnons, poussé un ours blanc jusqu'aux environs de la grotte de Walderhog, sans s'apercevoir, dans l'ardeur de la chasse, qu'il était si près de ce lieu redoutable; comment les plaintes de l'ours aux abois avaient attiré un petit homme, un monstre, un démon, qui, armé d'une hache de pierre, s'était jeté sur eux à la défense de l'ours. L'apparition de cette espèce de diable, qui ne pouvait être autre que Han, le démon islandais, les avait glacés tous sept de terreur; enfin, ses six malheureux camarades avaient été victimes des deux monstres, et lui, Kennybol, n'avait dû son salut qu'à une prompte fuite, qui n'avait pas été entravée, grâce à son agilité, à la fatigue de Han d'Islande, et, avant tout, à la protection du bienheureux patron des chasseurs, saint Sylvestre. — Vous voyez, seigneur Hacket, dit-il en terminant son récit encore plein de son épouvante, et orné de toutes les fleurs de la rhétorique des montagnes, vous voyez que si je viens tard, ce n'est pas moi qu'il faut accuser et qu'il est impossible que le démon d'Islande, que j'ai laissé ce matin avec son ours, s'acharnant sur les cadavres de mes six pauvres camarades dans la bruyère de Walderhog, soit maintenant, comme notre ami, dans cette mine d'Apsyl Corh, à notre rendez-vous. Je vous proteste que cela ne se peut. Je le connais, à présent, ce démon incarné; je l'ai vu!

Hacket, qui avait tout écouté attentivement, prit la parole et dit d'une voix grave :

— Mon brave ami Kennybol, quand vous parlez de Han d'Islande ou de l'enfer, ne croyez rien impossible. Je savais tout ce que vous venez de me dire...

L'expression de l'extrême étonnement et de la plus naïve crédulité se peignit sur les traits sauvages du vieux chasseur des monts de Kole. — Comment?

— ... Oui, poursuivit Hacket, sur le visage duquel un observateur plus adroit eût peut-être démêlé quelque chose de triomphant et de sardonique, je savais tout, excepté pourtant que vous fussiez le héros de cette triste aventure. Han d'Islande me l'avait contée en me suivant ici.

— Vraiment! dit Kennybol; et son regard attaché sur Hacket venait de prendre un air de crainte et de respect.

Hacket continua avec le même sang-froid : — Sans doute; mais maintenant soyez tranquille, je vais vous conduire à ce formidable Han d'Islande.

Kennybol poussa un cri d'effroi

— Soyez tranquille, vous dis-je, reprit Hacket. Voyez en lui votre chef et votre camarade; gardez-vous seulement de lui rappeler en rien ce qui s'est passé ce matin. Vous comprenez?

Il fallut céder, mais ce ne fut pas sans une vive répugnance intérieure qu'il consentit à se laisser présenter au démon. Ils s'avancèrent vers le groupe où étaient Ordener, Jonas et Norbith.

— Mon bon Jonas, mon cher Norbith, dit Kennybol, que Dieu vous assiste!

— Nous en avons besoin, Kennybol, dit Jonas.

En ce moment, le regard de Kennybol s'arrêta sur celui d'Ordener, qui cherchait le sien.

— Ah! vous voilà, jeune homme, dit-il en s'approchant vivement de lui et lui tendant sa main ridée et dure, soyez le bien-venu. Il paraît que votre hardiesse a eu bon succès?

Ordener, qui ne comprenait pas que ce montagnard parût le comprendre si bien, allait provoquer une explication, quand Norbith s'écria :

— Vous connaissez donc cet étranger, Kennybol?

— Par mon ange gardien, si je le connais! Je l'aime et je l'estime. Il est dévoué comme nous tous à la bonne cause que nous servons.

Et il lança vers Ordener un second regard d'intelligence, auquel celui-ci se préparait à répondre, lorsque Hacket, qui était allé chercher son géant, que tous ces bandits semblaient fuir avec effroi, les aborda tous quatre en disant :

— Mon brave chasseur Kennybol, voici votre chef, le fameux Han de Klipstadur!

Kennybol jeta sur le brigand gigantesque un coup d'œil où il y avait plus de surprise encore que de crainte, et se pencha vers l'oreille de Hacket :

— Seigneur Hacket, le Han d'Islande que j'ai laissé ce matin à Walderhog était un petit homme...

Hacket lui répondit à voix basse :

— Vous oubliez, Kennybol! un démon!

— Il est vrai, dit le crédule chasseur, il aura changé de forme; et il se détourna en tremblant pour faire furtivement un signe de croix.

IX.

> Le masque approche : c'est Angélo lui-même; le drôle entend bien son métier; il faut qu'il soit sûr de son fait.
>
> LESSING.

C'est dans une sombre forêt de vieux chênes, où pénètre à peine le pâle crépuscule du matin, qu'un homme de petite taille en aborde un autre qui est seul, et qui paraît l'attendre. L'entretien suivant commence à voix basse.

— Daigne votre grâce me pardonner si je l'ai fait attendre! Plusieurs incidens m'ont retardé.

— Lesquels?

— Le chef des montagnards, Kennybol, n'est arrivé au rendez-vous qu'à minuit; et nous avons en revanche été troublés par un témoin inattendu.

— Qui donc?

— C'est un homme qui s'est jeté comme un fou dans la mine au milieu de notre sanhédrin. J'ai pensé d'abord que c'était un espion, et j'ai voulu le faire poignarder; mais il s'est trouvé porteur de la sauvegarde de je ne sais quel pendu fort respecté de nos mineurs, et ils l'ont pris sous leur protection. Je pense, en y réfléchissant, que ce n'est sans doute qu'un voyageur curieux ou un savant imbécile. En tous cas, j'ai disposé mes mesures à son égard.

— Tout va-t-il bien du reste?

— Fort bien. Les mineurs de Guldbranshal et de Fa-roër, commandés par le jeune Norbith et le vieux Jonas; les montagnards de Kole, conduits par Kennybol, doivent être en marche en ce moment. A quatre milles de l'Étoile-Bleue, leurs compagnons de [illegible] et de Sund Mor les join-

dront; ceux de Kongsberg et la troupe des forgerons du Smiasen, qui ont déjà forcé la garnison de Walhstrom de se retirer, comme le noble comte le sait, les attendent quelques milles plus loin. — Enfin, mon cher et honoré maître, toutes ces bandes réunies feront halte cette nuit à deux milles de Skongen, dans les gorges du Pilier-Noir.

— Mais votre Han d'Islande, comment l'ont-ils reçu?

— Avec une entière crédulité.

— Que ne puis-je venger la mort de mon fils sur ce monstre! Quel malheur qu'il nous ait échappé!

— Mon noble seigneur, usez d'abord du nom de Han d'Islande pour vous venger de Schumacker; vous aviserez ensuite au moyen de vous venger de Han lui-même. Les revoltés marcheront aujourd'hui tout le jour, et feront halte ce soir, pour passer la nuit dans le défilé du Pilier-Noir, à deux milles de Skongen.

— Comment! vous laisseriez pénétrer si près de Skongen un rassemblement aussi considérable?... — Musdœmon!...

— Un soupçon, noble comte! Que votre grâce daigne envoyer, à l'instant même, un messager au colonel Vœthaun, dont le régiment doit être en ce moment à Skongen, informez-le que toutes les forces des insurgés seront campées cette nuit sans défiance dans le défilé du Pilier-Noir, qui semble avoir été créé exprès pour les embuscades...

— Je vous comprends; mais pourquoi, mon cher, avoir tout disposé de façon que les rebelles soient si nombreux?

— Plus l'insurrection sera formidable, seigneur, plus le crime de Schumacker et votre mérite seront grands. D'ailleurs, il importe qu'elle soit entièrement éteinte d'un seul coup.

— Bien! mais pourquoi le lieu de halte est-il si voisin de Skongen?

— Parce que, dans toutes les montagnes, c'est le seul où la défense soit impossible. Il ne sortira de là que ceux qui sont désignés pour figurer devant le tribunal.

— A merveille! — Quelque chose, Musdœmon, me dit de terminer promptement cette affaire. Si tout est rassurant de ce côté, tout est inquiétant de l'autre. Vous savez que nous avons fait faire à Copenhague des recherches secrètes sur les papiers qui pouvaient être tombés au pouvoir de ce certain Dispolsen?...

— Hé bien, seigneur?

— Eh bien, je viens d'apprendre à l'instant que cet intrigant avait eu des rapports mystérieux avec ce maudit astrologue Cumbysulsum...

— Qui est mort dernièrement?

— Oui; et que le vieux sorcier avait en mourant remis à l'agent de Schumacker des papiers...

— Damnation! il avait des lettres de moi, un exposé de notre plan!..

— De votre plan, Musdœmon!

— Mille pardons, noble comte, mais aussi pourquoi votre grâce avait-elle été se livrer à ce charlatan de Cumbysulsum?... le vieux traître!

— Écoutez, Musdœmon, je ne suis pas comme vous un être sans croyance et sans foi. — Ce n'est pas sans de justes raisons, mon cher, que j'ai toujours eu confiance dans la science magique du vieux Cumbysulsum.

— Que votre grâce n'a-t-elle eu autant de [illegible] fidélité que de confiance en sa science! [illegible] ne nous alarmons pas, mon noble maître. Dispolsen est mort, ses papiers sont perdus; dans quelques [illegible] question de ceux [illegible]

— En tout cas, [illegible] moi?

— Ou jusqu'à moi, protégé par votre grâce?

— Oh! oui, [illegible] sur moi; [illegible] ceci : je [illegible] m'attendre [illegible] min de D[illegible] doute. A[illegible] les Cumbysulsum [illegible] sur moi à la vie et à la mort!

— Je prie votre grâce de croire... — Diable!

Ici ils s'enfoncèrent tous deux dans le bois, dans les détours duquel leurs voix s'éteignirent peu à peu; et bientôt après on n'y entendit plus que le bruit des pas de deux chevaux qui s'éloignaient.

XXXV.

> ... Battez, tambours! ils viennent!
>
> ... Ils ont fait serment tous, et tous le même serment, de ne pas rentrer en Castille sans le comte prisonnier, leur seigneur.
>
> Ils ont sa statue de pierre dans un chariot, et sont résolus à ne retourner en arrière qu'en voyant la statue s'en retourner en arrière.
>
> Et en signe que celui qui ferait un pas en arrière serait regardé comme un traître, ils ont tous levé la main et prêté leur serment.
>
> . . . .
>
> Et ils marchent vers Arlançon, aussi vite que peuvent aller les bœufs qui traînent le chariot; ils ne s'arrêtent pas plus que le soleil.
>
> Burgos reste désert : seulement les femmes et les enfans y sont demeurés : il en est ainsi dans les environs.
>
> Ils vont causant ensemble du cheval ou du faucon, et se demandant s'il faut affranchir la Castille du tribut qu'elle paie à Léon.
>
> Et avant d'entrer dans la Navarre, ils rencontrent sur la frontière...
>
> *Romances espagnoles.*

Pendant que la conversation qu'on vient de lire avait lieu dans une des forêts qui avoisinent le Smiasen, les révoltés, divisés en trois colonnes, sortirent de la mine de plomb d'Apsyl-Corh, par l'entrée principale, qui s'ouvre de plain-pied sur un ravin profond.

Ordener, qui, malgré ses désirs de se rapprocher de Kennybol, avait été rangé dans la bande de Norbith, ne vit d'abord qu'une longue procession de torches, dont les feux, luttant avec les premières lueurs du jour, se réfléchissaient sur des haches, des fourches, des pioches, des massues armées de pointes de fer, d'énormes marteaux, des pics, des leviers, et toutes les armes grossières que la révolte peut emprunter au travail, mêlées à d'autres armes régulières, qui annonçaient que cette révolte était une conspiration : des mousquets, des piques, des sabres, des carabines et des arquebuses. Quand le soleil eut paru, et que la lumière des torches ne fut plus que de la fumée, il put mieux observer l'aspect de cette singulière armée, qui s'avançait en désordre, avec des chants rauques et des cris sauvages, pareille à un troupeau de loups affamés qui vont à la conquête d'un cadavre. Elle était partagée en trois divisions, ou plutôt en trois foules. D'abord marchaient les montagnards de Kole, commandés par Kennybol, auquel ils ressemblaient tous par leur costume de peaux de bêtes, et presque par leur mine farouche et hardie. Puis venaient les jeunes mineurs de Norbith et les vieux de Jonas, avec leurs grands feutres, leurs larges pantalons, leurs bras entièrement nus et leurs visages noirs, qui tournaient vers le soleil des yeux stupides. Au-dessus de ces bandes tumultueuses flottaient pêle-mêle des bannières couleur de feu, sur lesquelles on lisait différentes devises telles que : *Vive Schumacker! — Délivrons notre libérateur! — Liberté aux mineurs! Liberté au comte de Griffenfeld! — Mort à Guldenlew! — Mort aux oppresseurs! Mort à d'Ahlefeld!* — Les rebelles paraissaient plutôt considérer ces enseignes comme des fardeaux que comme des ornemens, et elles passaient de main en main quand les porte-étendards étaient fatigués ou voulaient mêler le son discordant de leur trompe aux psalmodies et aux vociférations de leurs camarades.

L'arrière-garde de cette étrange armée se composait de

dix chariots traînés par des rennes et de grands ânes, destinés sans doute à porter les munitions; et l'avant-garde, du géant amené par Hacket, qui marchait seul, armé d'une massue et d'une hache, et bien loin duquel venaient, avec une sorte de terreur, les premiers rangs commandés par Kennybol, qui ne le quittait pas des yeux, comme pour pouvoir suivre son chef diabolique dans les diverses transfigurations qu'il lui plairait de subir.

Ce torrent de rebelles descendait ainsi, avec une rumeur confuse et en remplissant les bois de pins du bruit de la trompe des montagnes du Drontheimhus septentrional. Il fut bientôt grossi par les diverses bandes de Sund-Moër, de Hubfallo, de Kongsberg, et la troupe des forgerons du Smiasen, qui présentait un contraste bizarre avec le reste des révoltés. C'étaient des hommes grands et forts, armés de pinces et de marteaux, ayant pour cuirasses de larges tabliers de cuir, ne portant pour enseigne qu'une haute croix de bois, qui marchaient gravement et en cadence, avec une régularité plus religieuse encore que militaire, sans autre chant de guerre que les psaumes et les cantiques de la Bible. Ils n'avaient de chef que leur porte-croix, qui s'avançait sans armes à leur tête.

Tout ce ramas d'insurgés ne rencontrait pas un être humain sur son passage. A leur approche le chevrier poussait son troupeau dans une caverne, et le paysan désertait son village : car l'habitant des plaines et des vallées est partout le même; il craint la trompe des bandits de même que le cor des archers.

Ils traversèrent ainsi des collines et des forêts semées de rares bourgades, suivirent des routes sinueuses où l'on voyait plus de traces de bêtes fauves que de pas d'hommes, côtoyèrent des lagunes, franchirent des torrens, des ravins, des marais. Ordener ne connaissait aucun de ces lieux. Une fois seulement, son regard, se levant, rencontra à l'horizon l'apparence lointaine et bleuâtre d'une grande roche courbée Il se pencha vers un de ses grossiers compagnons de voyage :— Ami, quel est ce rocher là-bas, au sud, à droite?

— C'est le Cou-de-Vatour, le rocher d'Oëlmœ, répondit l'autre.

Ordener soupira profondément.

XXXVI.

Ma fille, Dieu vous garde et vous veuille benir.
RÉGNIER.

Guenon, perroquets, peignes et rubans, tout était prêt chez la comtesse d'Ahlefeld pour recevoir le lieutenant Frédéric. Elle avait fait venir à grands frais le dernier roman de la fameuse Scudéry. On l'avait par son ordre revêtu d'une riche reliure à fermoirs de vermeil ciselé, et placé entre les flacons d'essence et les boîtes de mouches, sur l'élégante toilette à pieds dorés, ornée de mosaïque de bois, dont elle avait meublé le boudoir futur de son cher enfant Frédéric. Quand elle eut ainsi parcouru le cercle minutieux de ces petits soins maternels, qui l'avaient un moment distraite de la haine, elle songeait qu'elle n'avait plus autre chose à faire que de nuire à Schumacker et à Ethel. Le départ du général Levin les lui livrait sans défense.

Il s'était passé depuis peu dans le donjon de Munckholm une foule de choses sur lesquelles elle n'avait pu obtenir que des données très vagues. — Quel était le serf, vassal ou paysan, qui, à en croire les paroles très ambiguës et très embarrassées de Frédéric, s'était fait aimer de la fille de l'ex-chancelier?—Quels étaient les rapports du baron Ordener avec les prisonniers de Munckholm?—Quels étaient les motifs incompréhensibles de l'absence si singulière d'Ordener, dans un moment où les deux royaumes n'étaient occupés que de son prochain mariage avec cette Ulrique d'Ahlefeld qu'il paraissait dédaigner?— Enfin, que s'était-il passé entre Levin de Knud et Schumacker?...— L'esprit de la comtesse se perdait en conjectures. Elle résolut enfin, pour éclaircir tous ces mystères, de hasarder une descente à Munckholm, conseil que lui donnaient à la fois sa curiosité de femme et ses intérêts d'ennemie.

Un soir, qu'Ethel, seule dans le jardin du donjon, venait de graver, pour la sixième fois, avec le diamant d'une bague, je ne sais quel chiffre mystérieux sur le pilier noir de la poterne qui avait vu disparaître son Ordener, cette porte s'ouvrit. La jeune fille tressaillit. C'était la première fois que cette poterne s'ouvrait depuis qu'elle s'était refermée sur lui.

Une grande femme pâle, vêtue de blanc, était devant elle. Elle présentait à Ethel un sourire doux comme du miel empoisonné, et il y avait, derrière son regard paisible et bienveillant, comme une expression de haine, de dépit et d'admiration involontaire.

Ethel la considéra avec étonnement, presque avec crainte. Depuis sa vieille nourrice, qui était morte en ses bras, c'était la première femme qu'elle voyait dans la sombre enceinte de Munckholm.

— Mon enfant, dit doucement l'étrangère, vous êtes la fille du prisonnier de Munckholm?

Ethel ne put s'empêcher de détourner la tête; quelque chose en elle ne sympathisait pas avec l'étrangère, et il lui semblait qu'il y avait du venin dans le souffle qui accompagnait cette douce voix. Elle répondit :

—Je m'appelle Ethel Schumacker. Mon père dit qu'on me nommait, dans mon berceau, comtesse de Tongsberg et princesse de Wollin.

— Votre père vous dit cela!... s'écria la grande femme avec un accent qu'elle réprima aussitôt. Puis elle ajouta : — Vous avez éprouvé bien des malheurs!

— Le malheur m'a reçue à ma naissance dans ses bras de fer, répondit la jeune prisonnière; mon noble père dit qu'il ne me quittera qu'à ma mort.

Un sourire passa sur les lèvres de l'étrangère, qui reprit, du ton de la pitié :

— Et vous ne murmurez pas contre ceux qui ont jeté votre vie dans ce cachot? vous ne maudissez pas les auteurs de votre infortune?

— Non, de peur que notre malédiction n'attire sur eux des maux pareils à ceux qu'ils nous font souffrir.

— Et, continua la femme blanche avec un front impassible, connaissez-vous les auteurs de ces maux dont vous vous plaignez?

Ethel réfléchit un moment, et dit :

— Tout s'est fait par la volonté du ciel.

— Votre père ne vous parle jamais du roi?

— Le roi?... c'est celui pour lequel je prie matin et soir sans le connaître.

Ethel ne comprit pas pourquoi l'étrangère se mordit les lèvres à cette réponse.

— Votre malheureux père ne vous nomme jamais, dans sa colère, ses implacables ennemis, le général Arensdorf, l'évêque Spollyson, le chancelier d'Ahlefeld?...

— J'ignore de qui vous me parlez.

— Et connaissez-vous le nom de Levin de Knud?

Le souvenir de la scène qui s'était passée la surveille entre le gouverneur de Drontheim et Schumacker, était trop récent dans l'esprit d'Ethel, pour que le nom de Levin de Knud ne la frappât point.

— Levin de Knud? dit-elle; il me semble que c'est cet homme pour lequel mon père a tant d'estime et presque tant d'affection.

— Comment! s'écria la grande femme.

—... Oui, reprit la jeune fille, c'est ce Levin de Knud que mon seigneur et père défendait si vivement avant-hier contre le gouverneur de Drontheim.

Ces paroles redoublèrent la surprise de l'autre. — Contre le gouverneur de Drontheim! Ne vous jouez pas de moi, ma fille. Ce sont vos intérêts qui m'amènent. Votre père prenait contre le gouverneur de Drontheim le parti du général Levin de Knud?

— Du général ! Il me semble que c'était du capitaine... Mais non ; vous avez raison. Mon père, poursuivit Ethel, paraissait conserver autant d'attachement à ce général Levin de Knud, qu'il témoignait de haine au gouverneur du Drontheimhus.

— Voilà encore un étrange mystère ! dit en elle-même la grande femme pâle, dont la curiosité s'allumait de plus en plus.—Ma chère enfant, que s'est-il donc passé entre votre père et le gouverneur de Drontheim ?

L'interrogatoire fatiguait la pauvre Ethel, qui regarda fixement la grande femme.

— Suis-je donc une criminelle, pour que vous m'interrogiez ainsi ?

A ce mot si simple, l'inconnue parut interdite, comme si elle sentait le fruit de son adresse lui échapper. Elle reprit néanmoins, d'une voix légèrement émue :

— Vous ne me parleriez pas ainsi, si vous saviez pourquoi et pour qui je viens...

— Quoi ! dit Ethel, viendriez-vous de sa part ? m'apporteriez-vous un message de lui ?...

Et tout son sang rougissait son beau visage ; et tout son cœur s'était soulevé dans son sein, gonflé d'impatience et d'inquiétude.

—. . De qui ? demanda l'autre.

La jeune fille s'arrêta au moment de prononcer le nom adoré. Elle avait vu luire dans l'œil de l'étrangère un éclair de sombre joie qui semblait un rayon de l'enfer. Elle dit tristement :

— Vous ne savez pas de qui je veux parler.

L'expression de l'attente trompée se peignit pour la seconde fois sur le visage bienveillant de l'autre.

— Pauvre jeune fille ! s'écria t-elle, que pourrais-je faire pour vous ?

Ethel n'entendait pas. Sa pensée était derrière les montagnes du septentrion, à la suite de l'aventureux voyageur. Sa tête s'était baissée sur son sein, et ses mains s'étaient jointes comme d'elles-mêmes.

— Votre père espère-t-il sortir de cette prison ?

Cette question, que l'inconnue répéta deux fois, ramena Ethel à elle-même.

— Oui, dit-elle, et une larme roula dans ses yeux.

Ceux de l'étrangère s'étaient animés à cette réponse.

— Il l'espère, dites-moi ! et comment ? par quel moyen ?... quand ?...

— Il espère sortir de cette prison, parce qu'il espère sortir de la vie.

Il y a quelquefois dans la simplicité d'une âme douce et jeune une puissance qui se joue des ruses d'un cœur vieilli dans la méchanceté. Cette pensée parut agiter l'esprit de la grande femme ; car l'expression de son visage changea tout-à-coup ; et, posant sa main froide sur le bras d'Ethel :

— Ecoutez-moi, dit-elle d'un ton qui était presque de la franchise ; avez-vous entendu dire que les jours de votre père sont de nouveau menacés d'une enquête juridique ? qu'il est soupçonné d'avoir fomenté une révolte parmi les mineurs du nord ?...

Ces mots de *révolte* et d'*enquête* n'offraient pas d'idée claire à Ethel ; elle leva son grand œil noir sur l'inconnue : — Que voulez-vous dire ?

— Que votre père conspire contre l'Etat ; que son crime est presque découvert ; que ce crime entraîne la peine de mort...

— Mort ! crime !... s'écria la pauvre enfant.

— Crime, et mort, dit gravement la femme étrangère.

— Mon père ! mon noble père ! poursuivait Ethel. Hélas ! lui qui passe ses jours à m'entendre lire l'Edda et l'Evangile ! lui, conspirer ! Que vous a-t-il donc fait ?

— Ne me regardez pas ainsi ; je vous je répète, je suis loin d'être votre ennemie. Votre père est soupçonné d'un grand crime, je vous en avertis. Peut-être, au lieu de ces témoignages de haine, aurais-je droit à quelque reconnaissance ?

Ce reproche toucha Ethel.

— Oh ! pardon, noble dame ! pardon ! Jusqu'ici quel être humain avons-nous vu qui ne fût de nos ennemis ? J'ai été défiante envers vous ; vous me le pardonnez, n'est-ce pas ?

L'étrangère sourit.

— Quoi ! ma fille ! est-ce que jusqu'à ce jour vous n'avez pas encore rencontré un ami ?

Une vive rougeur enflamma les joues d'Ethel. Elle hésita un moment.

— Oui... Dieu connaît la vérité. Nous avons trouvé un ami, noble dame... Un seul !

— Un seul ! dit précipitamment la grande femme. Nommez-le moi, de grâce ; vous ne savez pas combien il est important... C'est pour le salut de votre père... Quel est cet ami ?

— Je l'ignore, dit Ethel.

L'inconnue pâlit.

— Est-ce parce que je veux vous servir que vous vous jouez de moi ? Songez qu'il s'agit des jours de votre père. Quel est, dites, quel est l'ami dont vous me parliez ?

— Le ciel sait, noble dame, que je ne connais de lui que son nom, qui est Ordener.

Ethel dit ces mots avec cette peine que l'on éprouve à prononcer devant un indifférent le nom sacré qui réveille en nous tout ce qui aime.

— Ordener ! Ordener ! répéta l'inconnue avec une émotion étrange, tandis que ses mains froissaient vivement la blanche broderie de son voile.

— Et quel est le nom de son père ? demanda-t-elle d'une voix troublée.

— Je ne sais, répondit la jeune fille. Qu'importe sa famille et son père ! Cet Ordener, noble dame, est le plus généreux des hommes.

Hélas ! l'accent qui accompagnait cette parole avait livré tout le secret du cœur d'Ethel à la pénétration de l'étrangère.

L'étrangère prit un air calme et composé, et fit cette demande sans quitter la jeune fille du regard :

— Avez-vous entendu parler du prochain mariage du fils du vice-roi avec la fille du grand chancelier actuel, d'Ahlefeld ?

Il fallut recommencer cette question, pour ramener l'esprit d'Ethel à des idées qui ne semblaient point l'intéresser.

— Je crois que oui, fut toute sa réponse. Sa tranquillité, son air indifférent, parurent surprendre l'inconnue.

— Hé bien ! que pensez-vous de ce mariage ?

Il lui fut impossible d'apercevoir la moindre altération dans les grands yeux d'Ethel tandis qu'elle répondait : — En vérité, rien. Puisse leur union être heureuse !

— Les comtes Guldenlew et d'Ahlefeld, pères des deux fiancés, sont deux grands ennemis de votre père.

— Puisse, répéta doucement Ethel, l'union de leurs enfans être heureuse !

— Il me vient une idée, poursuivit l'astucieuse inconnue. Si les jours de votre père sont menacés, vous pourriez, à l'occasion de ce grand mariage, faire obtenir sa grâce par le fils du comte vice-roi.

— Les saints vous récompenseront de tous vos soins pour nous, noble dame ; mais comment faire parvenir ma prière jusqu'au fils du vice-roi ?

Ces paroles étaient prononcées avec tant de bonne foi, qu'elles arrachèrent à l'étrangère un geste d'étonnement.

— Quoi ! est-ce que vous ne le connaissez pas ?

Ce puissant seigneur ! s'écria Ethel ; vous oubliez qu'aucun de mes regards n'a encore franchi l'enceinte de cette forteresse.

— Mais vraiment, murmura entre ses dents la grande femme, que me disait donc ce vieux fou de Levin ?... Elle ne le connaît pas. — Impossible cependant ! dit-elle en élevant la voix ; vous devez avoir vu le fils du vice-roi, il est venu ici.

— Cela se peut, noble dame : de tous les hommes qui sont venus ici je n'ai jamais vu que lui, mon Ordener...

— Votre Ordener ! interrompit l'inconnue.—Elle continua, sans paraître s'apercevoir de la rougeur d'Ethel : — Con-

naissez-vous un jeune homme au visage noble, à la taille élégante, à la démarche grave et assurée ; son œil est doux et austère, son teint frais comme celui d'une jeune fille, ses cheveux châtains...—

— Oh ! s'écria la pauvre Ethel, c'est lui, c'est mon fiancé, mon adoré Ordener ! dites-moi, noble et chère dame, m'apportez-vous de ses nouvelles ?... Où l'avez-vous rencontré ? Il vous a dit qu'il daignait m'aimer, n'est-il pas vrai ? Il vous a dit qu'il avait tout mon amour. Hélas ! une malheureuse prisonnière n'a que son amour au monde... Ce noble ami ! il n'y a pas huit jours, je le voyais encore à cette même place, avec son manteau vert, sous lequel bat un si généreux cœur, et cette plume noire qui se balançait avec tant de grâce sur son beau front...—

Elle n'acheva pas. Elle vit la grande femme inconnue trembler, pâlir et rougir, et crier d'une voix foudroyante à ses oreilles :

— Malheureuse ! tu aimes Ordener Guldenlew, le fiancé d'Ulrique d'Ahlefeld, le fils du mortel ennemi de ton père, du vice-roi de Norwége!

Ethel tomba évanouie.

XXXVII.

CAUPOLICAN.

Marchez avec tant de précaution que la terre elle-même n'entende pas le bruit de vos pas..... Redoublez de soins, mes amis... Si nous arrivons sans être entendus, je vous réponds de la victoire.

TUCAPEL.

La nuit a tout couvert de ses voiles ; une obscurité effrayante enveloppe la terre. Nous n'entendons aucune sentinelle, nous n'avons point aperçu d'espions.

RINGO.

Avançons !

. . . .

TUCAPEL.

Qu'entends-je? serions-nous découverts ?

LOPE DE VEGA, *l'Araque dompté.*

— Dis-moi, Guldon Stayper, mon vieux camarade, sais-tu que la bise du soir commence à me rabattre vigoureusement les poils de mon bonnet sur le visage.

C'était Kennybol, qui, détachant un moment son regard du géant qui marchait en tête des révoltés, s'était tourné à demi vers l'un des montagnards que le hasard d'une course désordonnée avait placé près de lui.

Celui-ci secoua la tête, et changea d'épaule la bannière qu'il portait, avec un long soupir de lassitude.

— Hum ! je crois, notre capitaine, que dans ces maudites gorges du Pilier-Noir, où le vent se précipite comme un torrent, nous n'aurons pas tout-à-fait aussi chaud cette nuit qu'une flamme qui danse sur la braise.

— Il faudra faire de tels feux que les vieilles chouettes en soient éveillées au haut des rochers, dans leurs palais de ruines. Je n'aime pas les chouettes ; dans cette horrible nuit où j'ai vu la fée Ubfem, elle avait la forme d'une chouette.

— Par saint Silvestre ! interrompit Guldon Stayper en détournant la tête, l'ange du vent nous donne de furieux coups d'ailes ! — Si l'on m'en croit, capitaine Kennybol, on mettra le feu à tous les sapins d'une montagne. D'ailleurs ce sera une belle chose à voir qu'une armée se chauffant avec une forêt.

— A Dieu ne plaise, mon cher Guldon ! et les chevreuils ! et les gerfauts ! et les faisans ! fais cuire le gibier, à merveille ; mais ne le fais pas brûler.

Le vieux Guldon se mit à rire.

— Notre capitaine, tu es bien toujours le même démon Kennybol, le loup des chevreuils, l'ours des loups, et le buffle des ours !

— Sommes nous encore loin du Pilier-Noir ? demanda une voix parmi les chasseurs.

— Compagnon, répondit Kennybol, nous entrerons dans les gorges à la nuit tombante ; nous voici dans un instant aux Quatre-Croix.

Il se fit un moment de silence, pendant lequel on n'entendit que le bruit multiplié des pas, le gémissement de la bise, et le chant éloigné de la bande des forgerons du lac Smiasen.

— Ami Guldon Stayper, reprit Kennybol après avoir sifflé l'air du chasseur Rollon, tu viens de passer quelques jours à Drontheim ?

— Oui, notre capitaine, mon frère Georges Stayper le pêcheur était malade, et j'ai été le remplacer pendant quelque temps dans sa barque, afin que sa pauvre famille ne mourût pas de faim pendant qu'il serait mort de maladie.

— Eh ! puisque tu arrives de Drontheim, as-tu eu occasion de voir ce comte, le prisonnier.... Stumacher.... Gleffenhem.... quel est son nom déjà ? cet homme enfin au nom duquel nous nous révoltons contre la tutelle royale, et dont tu portes sans doute les armoiries brodées sur cette grande bannière couleur de feu ?

— Elle est bien lourde ! dit Guldon. — Tu veux parler du prisonnier du château fort de Munckholm, le comte...? enfin soit. Et comment veux-tu, notre brave capitaine, que je l'aie vu ? Il m'aurait fallu, ajouta-t-il en baissant la voix, les yeux de ce démon qui marche devant nous sans pourtant laisser derrière lui l'odeur du soufre, de ce Han d'Islande, qui voit à travers les murs, ou l'anneau de la fée Maab, qui passe par le trou des serrures. — Il n'y a en ce moment parmi nous, j'en suis sûr, qu'un seul homme qui ait vu le comte.... le prisonnier dont tu parles.

— Un seul ?... Ah ! le seigneur Hacket ? Mais ce Hacket n'est plus parmi nous. Il nous a quittés cette nuit pour retourner...

— Ce n'est point le seigneur Hacket que je veux dire, notre capitaine.

— Et qui donc?

— Ce jeune homme au manteau vert, à la plume noire, qui est tombé au milieu de nous cette nuit...

— Eh bien ?

— Eh bien ! dit Guldon en se rapprochant de Kennybol, c'est celui-là qui connait le comte... ce fameux comte, enfin, comme je te connais, notre capitaine Kennybol.

Kennybol regarda Guldon, cligna de l'œil gauche en faisant claquer ses dents, et lui frappa sur l'épaule avec cette exclamation triomphale qui échappe à notre amour-propre, quand nous sommes contens de notre pénétration : — *Je m'en doutais !*

— Oui, notre capitaine, poursuivit Guldon Stayper en replaçant l'étendard couleur de feu sur l'épaule délassée, je te proteste que le jeune homme vert a vu le comte...—je ne sais comment tu l'appelles, celui donc pour qui nous allons nous battre... — dans le donjon même de Munckholm, et qu'il ne paraissait pas attacher moins d'importance à entrer dans cette prison, que toi ou moi à pénétrer dans un parc royal.

— Et comment sais-tu cela, notre frère Guldon ?

Le vieux montagnard saisit le bras de Kennybol, puis, entr'ouvrant sa peau de loutre avec une précaution presque soupçonneuse :— Regarde ! lui dit-il.

— Par mon très saint patron ! s'écria Kennybol, cela brille comme du diamant !

C'était en effet une riche boucle de diamans, qui attachait le grossier ceinturon de Guldon Stayper.

— Et il est aussi vrai que c'est du diamant, repartit celui-ci en laissant tomber le pan de sa casaque, qu'il est vrai que la lune est à deux journées de marche de la terre, et que le cuir de mon ceinturon est du cuir de buffle mort.

Mais les traits de Kennybol s'étaient rembrunis, et avaient passé de l'étonnement à la sévérité. Il baissa les yeux vers la terre en disant avec une sorte de solennité sauvage :

— Guldon Stayper, du village de Chol Sœ, dans les montagnes de Kole, ton père, Medprath Stayper, est mort à cent deux ans, sans avoir rien à se reprocher, car ce ne sont pas des forfaitures que de tuer par mégarde un daim ou un élan du roi. — Guldon Stayper, tu as sur ta tête grise cinquante-sept bonnes années, ce qui n'est jeunesse que pour le hibou. — Guldon Stayper, notre camarade, j'aimerais mieux pour toi que les diamans de cette boucle fussent des grains de mil, si tu ne l'as pas acquise légitimement, aussi légitimement que le faisan royal acquiert la balle de plomb du mousquet.

En prononçant cette singulière admonestation, il y avait dans l'accent du chef montagnard à la fois de la menace et de l'onction.

— Aussi vrai que notre capitaine Kennybol est le plus hardi chasseur de Kole, répondit Guldon sans s'émouvoir, et que ces diamans sont des diamans, je les possède en légitime propriété.

— Vraiment ! reprit Kennybol avec une inflexion de voix qui tenait le milieu entre la confiance et le doute.

— Dieu et mon patron béni savent, reprit Guldon, que c'était un soir, au moment où je venais d'indiquer le Spladgest de Drontheim à des enfans de notre bonne mère la Norwége, qui apportaient le corps d'un officier trouvé sur les grèves d'Urchtal. — Il y a de ceci huit jours environ. — Un jeune homme s'avança vers ma barque : — « *A Munckholm !* » me dit-il. Je m'en souciais peu, notre capitaine : un oiseau ne vole pas volontiers autour d'une cage. Cependant le jeune seigneur avait la mine haute et fière, il était suivi d'un domestique qui menait deux chevaux ; il avait sauté dans ma barque d'un air d'autorité : je pris mes rames, — c'est-à-dire les rames de mon frère. C'était mon ange qui le voulait. En arrivant, le jeune passager, après avoir parlé au seigneur sergent, qui commandait sans doute le fort, m'a jeté pour paiement, et Dieu m'entend, notre capitaine, oui, cette boucle de diamans que je viens de te montrer, et qui eût dû appartenir à mon frère Georges, et non à moi, si, à l'heure où le jeune voyageur, que le ciel assiste, m'a pris, la journée que je faisais pour Georges n'eût été finie. — Cela est la vérité, capitaine Kennybol.

— Bien.

Peu à peu la physionomie du chef reprit autant de sérénité que son expression, naturellement sombre et dure, le lui permettait, et il demanda à Guldon, d'une voix radoucie :

— Et tu es sûr, notre vieux camarade, que ce jeune homme est le même qui est maintenant derrière nous avec ceux de Norbith ?

— Sûr. Je n'oublierais pas, entre mille visages, le visage de celui qui a fait ma fortune. D'ailleurs, c'est le même manteau, la même plume noire... —

— Je te crois, Guldon.

— Et il est clair qu'il allait voir le fameux prisonnier ; car, si ce n'eût pas été pour quelque grand mystère, il n'eût point récompensé ainsi le batelier qui l'amenait ; et d'ailleurs, maintenant qu'il se retrouve avec nous...

— Tu as raison.

— Et j'imagine, notre capitaine, que le jeune étranger est peut-être bien plus en crédit auprès du comte que nous allons délivrer, que le seigneur Hacket, qui ne me semble bon, sur mon âme, qu'à miauler comme un chat sauvage.

Kennybol fit un signe de tête expressif.

— Notre camarade, tu as dit ce que j'allais dire. Je serais, dans toute cette affaire, bien plus tenté d'obéir à ce jeune seigneur qu'à l'envoyé Hacket. Que saint Silvestre et saint Olaüs me soient en aide, si le démon islandais nous commande, je pense, camarade Guldon, que nous le devons beaucoup moins au corbeau bavard Hacket, qu'à cet inconnu.

— Vrai ! notre capitaine ?... demanda Guldon.

Kennybol ouvrait la bouche pour répondre, quand il se sentit frapper sur l'épaule. C'était Norbith.

— Kennybol, nous sommes trahis ! Gormon Woëstrœm vient du sud. Tout le régiment des arquebusiers marche contre nous. Les hulans de Slesvig sont à Sparbo ; trois compagnies de dragons danois attendent des chevaux au village de Lœvig. Tout le long de la route, il a vu autant de casaques vertes que de buissons. Hâtons-nous de gagner Skongen ; ne faisons point halte avant d'y être entrés. Là, du moins, nous pourrons nous défendre. Encore, Gormon croit-il avoir vu des mousquetons briller à travers les broussailles, en longeant les gorges du Pilier-Noir.

Le jeune chef était pâle, agité ; cependant son regard et le son de sa voix annonçaient encore l'audace et la résolution.

— Impossible ! s'écria Kennybol.

— Certain ! certain ! dit Norbith.

— Mais le seigneur Hachet...

— Est un traître ou un lâche. Sois sûr de ce que je dis, camarade Kennybol... Où est-il, ce Hacket ?... —

En ce moment le vieux Jonas aborda les deux chefs. Au découragement profond empreint dans tous ses traits, il était facile de voir qu'il était instruit de la fatale nouvelle.

Les regards des deux vieillards, Jonas et Kennybol, se rencontrèrent, et tous deux se mirent à hocher la tête comme d'un mutuel accord.

— Hé bien ! Jonas ? hé bien ! Kennybol ? dit Norbith.

Cependant le vieux chef des mineurs de Fa-roër avait passé lentement sa main sur son front ridé, et il répondait à voix basse au coup d'œil du vieux chef des montagnards de Kole :

— Oui, cela est trop vrai, cela est trop sûr. C'est Gormon Woëstrœm qui les a vus.

— Si la chose est ainsi, dit Kennybol, que faire ?

— Que faire ? répliqua Jonas.

— J'estime, camarade Jonas, que nous agirions sagement de nous arrêter.

— Et plus sagement encore, notre frère Kennybol, de reculer.

— S'arrêter ! reculer ! s'écria Norbith. Il faut avancer !

Les deux vieillards tournèrent vers le jeune homme un regard froid et surpris.

— Avancer ! dit Kennybol. Et les arquebusiers de Munckholm !

— Et les hulans de Slesvig ! ajouta Jonas.

— Et les dragons danois ! reprit Kennybol.

Norbith frappa la terre du pied :

— Et la tutelle royale ! et ma mère, qui meurt de faim et de froid !

— Démons ! la tutelle royale ! dit le mineur Jonas avec une sorte de frémissement.

— Qu'importe ! dit le montagnard Kennybol.

Jonas prit Kennybol par la main.

— Notre compagnon le chasseur, vous n'avez pas l'honneur d'être pupille de notre glorieux souverain Christiern IV. Puisse le saint roi Olaüs, qui est au ciel, nous délivrer de la tutelle !

— Demande ce bienfait à ton sabre ! dit Norbith d'une voix farouche.

— Les paroles hardies coûtent peu à un jeune homme, camarade Norbith, répondit Kennybol, mais songez que si nous allons plus loin, toutes ces casaques vertes...

— Je songe que nous aurons beau rentrer dans nos montagnes, comme des renards devant les loups, on connaît nos noms et notre révolte ; et, mourir pour mourir, j'aime mieux la balle d'une arquebuse que la corde d'un gibet.

Jonas remua la tête de haut en bas en signe d'adhésion.

— Diable ! la tutelle pour nos frères ! le gibet pour nous ! Norbith pourrait bien avoir raison.

— Donne-moi la main, mon brave Norbith, dit Kennybol ; il y a danger des deux côtés. Il vaut mieux marcher droit au précipice qu'y tomber à reculons.

— Allons ! allons donc ! s'écria le vieux Jonas, en faisant sonner le pommeau de son sabre.

Norbith leur serra vivement la main.

— Frères, écoutez ! Soyez audacieux comme moi, je serai prudent comme vous. Ne nous arrêtons aujourd'hui qu'à Skongen : la garnison est faible, et nous l'écraserons. Fran-

chissons, puisqu'il le faut, les défilés du Pilier-Noir, mais dans un profond silence. Il faut les traverser, quand même ils seraient surveillés par l'ennemi.

— Je crois que les arquebusiers ne sont pas encore au pont de l'Ordals, avant Skongen... Mais, n'importe. Silence!

— Silence!... soit, répéta Kennybol.

— Maintenant, Jonas, reprit Norbith, retournons tous deux à notre poste. Demain peut-être nous serons à Drontheim, malgré les arquebusiers, les hulans, les dragons, et tous les justaucorps verts du midi.

Les trois chefs se quittèrent. Bientôt le mot d'ordre *silence!* passa de rang en rang, et cette bande de rebelles, un moment auparavant si tumultueuse, ne fut plus, dans ces déserts, rembrunis par les approches de la nuit, que comme une troupe de fantômes muets, qui se promène sans bruit dans les sentiers tortueux d'un cimetière.

Cependant la route qu'ils suivaient se rétrécissait de moment en moment, et semblait s'enfoncer par degrés entre deux remparts de rochers qui devenaient de plus en plus escarpés. A l'instant où la lune rougeâtre se leva au milieu d'un amas froid de nuages qui déroulaient autour d'elle leurs formes bizarres avec une mobilité fantastique, Kennybol s'inclina vers Guldon Stayper :

— Nous allons entrer dans le défilé du Pilier-Noir. Silence!

En effet, on entendait déjà le bruit du torrent qui suit entre les deux montagnes tous les détours du chemin, et l'on voyait au midi l'énorme pyramide oblongue de granit, qu'on a nommée le *Pilier Noir*, se dessiner sur le gris du ciel, et sur la neige des montagnes environnantes; tandis que l'horizon de l'ouest, chargé de brouillards, était borné par l'extrémité de la forêt du Sparbo, et par un long amphithéâtre de rochers, étagés comme un escalier de géants.

Les révoltés, contraints d'allonger leurs colonnes dans ces routes tortueuses étranglées entre deux montagnes, continuèrent leur marche. Ils pénétrèrent dans ces gorges profondes sans allumer de torches, sans pousser de clameurs. Le bruit même de leurs pas ne s'entendait point au milieu du fracas assourdissant des cascades et des rugissemens d'un vent violent qui ployait les forêts druidiques, et faisait tournoyer les nuées autour des pitons revêtus de glaces et de neige. Perdue dans les sombres profondeurs du défilé, la lumière souvent voilée de la lune ne descendait pas jusqu'aux fers de leurs piques, et les aigles blancs qui passaient par intervalles au-dessus de leurs têtes, ne se doutaient pas qu'une aussi grande multitude d'hommes troublât en ce moment leurs solitudes.

Une fois le vieux Guldon Stayper toucha l'épaule de Kennybol de la crosse de sa carabine : — Capitaine! notre capitaine! je vois quelque chose reluire derrière cette touffe de houx et de genêts.

— Je le vois également, répondit le chef montagnard; c'est l'eau du torrent qui réfléchit les nuages.

Et l'on passa outre.

Une autre fois Guldon arrêta brusquement son chef par le bras :

— Regarde, lui dit-il, ne sont ce pas des mousquetons qui brillent là-haut dans l'ombre de ce rocher?

Kennybol secoua la tête, puis après un moment d'attention : — Rassure-toi, frère Guldon. C'est un rayon de la lune qui tombe sur un pic de glace.

Aucun sujet d'alarme ne se présenta plus autour d'eux, et les diverses bandes, paisiblement déroulées dans les sinuosités du défilé, oublièrent insensiblement tout ce que la position du lieu présentait de danger.

Après deux heures de marche souvent pénible, au milieu des troncs d'arbres et des quartiers de granit dont le chemin était obstrué, l'avant garde entra dans le montueux bouquet de sapins qui termine la gorge du Pilier-Noir, et au-dessus duquel pendent de hauts rochers noirs et moussus.

Guldon Stayper se rapprocha de Kennybol, affirmant qu'il se félicitait d'être enfin sur le point de sortir de ce maudit coupe-gorge, et qu'il fallait rendre grâce à saint Silvestre de ce que le Pilier Noir ne leur avait pas été fatal.

Kennybol se mit à rire, jurant qu'il n'avait jamais partagé ces terreurs de vieilles femmes : car pour la plupart des hommes, quand le péril est passé, il n'a point existé, et l'on cherche alors à prouver, par l'incrédulité que l'on montre, le courage qu'on n'aurait peut-être pas montré.

En ce moment, deux petites lueurs rondes, pareilles à deux charbons ardens, qui se mouvaient dans l'épaisseur du taillis, appelèrent son attention.

— Par le salut de mon âme! dit il à voix basse, en secouant le bras de Guldon, voilà, certes, deux yeux de braise qui doivent appartenir au plus beau chatpart qui ait jamais miaulé dans un hallier.

— Tu as raison, répondit le vieux Stayper, et s'il ne marchait pas devant nous, je croirais plutôt que ce sont les yeux maudits du demon d'Isl...

— Chut! cria Kennybol. — Puis, saisissant sa carabine : — En vérité, poursuivit-il, il ne sera pas dit qu'une aussi belle pièce aura passé impunément sous les yeux de Kennybol.

Le coup était parti avant que Guldon Stayper, qui s'était jeté sur le bras de l'imprudent chasseur, eût pu l'arrêter... — Ce ne fut pas la plainte aiguë d'un chat sauvage qui répondit à la bruyante détonation de la carabine; ce fut un affreux grondement de tigre, suivi d'un éclat de rire humain, plus affreux encore.

On n'entendit pas le retentissement du coup de feu se prolonger, et mourir d'écho en écho dans les profondeurs des montagnes; car à peine la lumière de la carabine eut-elle brillé dans la nuit, à peine le bruit fatal de la poudre eut il éclaté dans le silence, qu'un millier de voix formidables s'élevèrent inattendues sur les monts, dans les gorges, dans les forêts, qu'un cri de *vive le Roi*! immense comme un tonnerre, roula sur la tête des rebelles, à leurs côtés, devant et derrière eux, et que la lueur meurtrière d'une mousqueterie terrible, éclatant de toutes parts, les frappant, et les éclairant à la fois, leur fit voir, parmi de rouges tourbillons de fumée, un bataillon derrière chaque rocher, et un soldat derrière chaque arbre.

XXXVIII.

Aux armes! aux armes capitaines!
Le Captif d'Ochali.

Qu'on veuille bien recommencer avec nous la journée qui vient de s'écouler, et se transporter à Skongen, où, tandis que les insurgens sortaient de la mine de plomb d'Apsyl-Corh, est entré le régiment des arquebusiers, que nous avons vu en marche au trentième chapitre de cette très véridique narration.

Après avoir donné quelques ordres pour le logement des soldats qu'il commandait, le baron Vœthaün, colonel des arquebusiers, allait franchir le seuil de l'hôtel qui lui était destiné près de la porte de la ville, quand il sentit une main lourde se poser familièrement sur son épaule. Il se retourna.

C'était un homme de petite taille, dont un grand chapeau d'osier, qui couvrait ses traits, ne laissait apercevoir que la barbe rousse et touffue. Il était soigneusement enveloppé des plis d'une espèce de manteau de bure grise, qui, à un reste de capuchon qu'on y voyait pendre, paraissait avoir été une robe d'ermite, et ne laissait apercevoir que ses mains, cachées sous de gros gants.

— Brave homme, demanda brusquement le colonel, que diable me voulez-vous?

— Colonel des arquebusiers de Munckholm, répondit l'homme avec une expression bizarre, suis-moi un instant, j'ai un avis à te donner.

A cette étrange invitation, le baron resta un moment surpris et muet.

— Un avis important, colonel, répéta l'homme aux gros gants.

Cette insistance détermina le baron Vœthaün. Dans le moment de crise où se trouvait la province, et avec la mission qu'il remplissait, aucun renseignement n'était à dédaigner.

— Allons, dit il.

Le petit homme marcha devant lui, et dès qu'ils furent hors de la ville il s'arrêta : — Colonel, as tu bonne envie d'exterminer d'un seul coup tous les révoltés?

Le colonel se prit à rire :

— Mais ce ne serait point mal commencer la campagne.

— Hé bien ! fais placer dès aujourd hui en embuscade tous tes soldats dans les gorges du Pilier-Noir, à deux milles de cette ville; les bandes y camperont cette nuit. Au premier feu que tu verras briller, fonds sur eux avec les tiens. La victoire sera aisée.

— Brave homme, l'avis est bon, et je vous en remercie. Mais comment savez-vous ce que vous me dites?

— Si tu me connaissais, colonel, tu me demanderais plutôt comment il se pourrait faire que je ne le susse point.

— Qui donc êtes-vous?

L'homme frappa du pied.

— Je ne suis point venu pour te dire cela.

— Ne craignez rien. Qui que vous soyez, le service que vous rendez sera votre sauve-garde. Peut-être étiez-vous du nombre des rebelles?..

— J'ai refusé d'en être.

— Alors, pourquoi taire votre nom, puisque vous êtes un fidèle sujet du roi?...

— Que m'importe!

Le colonel voulut tirer encore quelques éclaircissemens de ce singulier donneur d'avis.

— Dites-moi, est il vrai que les brigands soient commandés par le fameux Han d'Islande?...

— Han d'Islande! répéta le petit homme avec une inflexion de voix extraordinaire.

Le baron recommença sa question. Un éclat de rire, qui eût pu passer pour un rugissement, fut toute la réponse qu'il put obtenir. Il essaya plusieurs autres questions sur le nombre et les chefs des mineurs : le petit homme lui ferma la bouche.

— Colonel des arquebusiers de Munckholm, je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire. Embusque-toi dès aujourd'hui dans le défilé du Pilier-Noir avec ton régiment entier, et tu pourras écraser tout ce troupeau d'hommes.

— Vous ne voulez pas me dévoiler qui vous êtes; ainsi vous vous privez de la reconnaissance du roi; mais il n'en est pas moins juste que le baron Vœthaün vous témoigne sa gratitude du service que vous lui rendez.

Le colonel jeta sa bourse aux pieds du petit homme.

— Garde ton or, colonel, dit celui-ci. Je n'en ai pas besoin; et, ajouta-t-il, en montrant un gros sac suspendu à sa ceinture de corde, s'il te fallait un salaire pour tuer ces hommes, j'aurais encore, colonel, de l'or à te donner en paiement de leur sang.

Avant que le colonel fût revenu de l'étonnement où l'avaient jeté les inexplicables paroles de cet être mystérieux, il avait disparu.

Le baron Vœthaün retourna lentement sur ses pas, en se demandant ce qu'on devait ajouter de foi aux avis de cet homme. Au moment où il rentrait dans son hôtel, on lui remit une lettre scellée des armes du grand chancelier. C'était en effet un message du comte d'Ahlefeld, où le colonel retrouva, avec une surprise facile à concevoir, le même avis et le même conseil que venait de lui donner aux portes de la ville l'incompréhensible personnage au chapeau d'osier et aux gros gants.

XXXIX.

> Cent bannières flottaient sur les têtes des braves, des ruisseaux de sang coulaient de toutes parts, et la mort paraissait préférable à la fuite. Un barde saxon aurait appelé cette nuit la fête des épées; le cri des aigles fondant sur leur proie, ce bruit de guerre aurait été plus flatteur à son oreille que les chants joyeux d'un festin de noces.
>
> WALTER SCOTT, *Ivanoë.*

On n'entreprendra pas de décrire ici l'épouvantable confusion qui rompit les colonnes déjà désordonnées des rebelles, quand le fatal défilé leur montra soudain toutes ses cimes hérissées, tous ses antres peuplés d'ennemis inattendus. Il eût été difficile de distinguer si le long cri, formé de mille cris, qui s'échappa de leurs rangs ainsi inopinément foudroyés, était un cri de désespoir, d'épouvante ou de rage. Le feu terrible que vomissaient sur eux de toutes parts les pelotons démasqués des troupes royales, s'accroissait de moment en moment; et avant qu'il fût parti de leurs lignes un autre coup de mousquet que le funeste coup de Kennybol, ils ne voyaient déjà plus autour d'eux qu'un nuage étouffant de fumée embrasée à travers lequel volait aveuglément la mort; où chacun d'eux, isolé, ne reconnaissait que soi-même, et distinguait à peine de loin les arquebusiers, les dragons, les hulans, qui se montraient confusément au front des rochers et sur la lisière des taillis, comme des diables dans une fournaise.

Toutes ces bandes, ainsi éparses dans une longueur d'environ un mille, sur un chemin étroit et tortueux, bordé d'un côté d'un torrent profond, de l'autre, d'une muraille de rochers, ce qui leur ôtait toute facilité de se replier sur elles-mêmes, ressemblaient à ce serpent que l'on brise en le frappant sur le dos, lorsqu'il a déroulé tous ses anneaux, et dont les tronçons vivants se roulent longtemps dans leur écume, cherchant encore à se réunir.

Quand la première surprise fut passée, le même désespoir parut animer, comme une âme commune, tous ces hommes naturellement farouches et intrépides. Furieux de se voir ainsi écraser sans défense, cette foule de brigands poussa une clameur comme un seul corps, une clameur qui couvrit un moment tout le bruit des ennemis triomphans; et quand ceux-ci les virent sans chefs, sans ordre, presque sans armes, gravir, sous un feu terrible, des rochers à pic, s'attacher des dents et des poings à des ronces au-dessus des précipices, en agitant des marteaux et des fourches de fer, ces soldats si bien armés, si bien rangés, si sûrement postés, et qui n'avaient pas encore perdu un seul des leurs, ne purent se défendre d'un mouvement d'effroi involontaire.

Il y eut plusieurs fois de ces barbares qui parvinrent, tantôt sur des ponts de morts, tantôt en s'élevant sur les épaules de leurs camarades, appliqués aux pentes des rocs comme des échelles vivantes, jusqu'aux sommets occupés par les assaillans; mais à peine avaient-ils crié : *Liberté !* à peine avaient-ils élevé leurs haches ou leurs massues noueuses; à peine avaient-ils montré leurs noirs visages, tout écumans d'une rage convulsive, qu'ils étaient précipités dans l'abîme, entraînant avec eux ceux de leurs hasardeux compagnons qu'ils rencontraient dans leur chute suspendus à quelque buisson ou embrassant quelque pointe de roches.

Les efforts de ces infortunés pour fuir et pour se défendre étaient vains; toutes les issues du défilé étaient fermées; tous les points accessibles étaient hérissés de soldats. La plupart de ces malheureux rebelles expiraient en mordant le sable de la route, après avoir brisé leurs bisaiguës ou leurs coutelas sur quelque éclat de granit; quelques-uns, croisant les bras, l'œil fixé à terre, s'asseyaient sur des pierres au bord du chemin, et là ils attendaient, en silence et

immobiles, qu'une balle les jetât dans le torrent. Ceux d'entre eux que la prévoyance de Hacket avait armés de mauvaises arquebuses, dirigeaient au hasard quelques coups perdus vers la crête des rochers, vers l'ouverture des cavernes d'où tombaient sans cesse sur eux de nouvelles pluies de balles. Une rumeur tumultueuse, où l'on distinguait les cris furieux des chefs et les commandemens tranquilles des officiers, se mêlait incessamment au fracas intermittent et fréquent des décharges, tandis qu'une sanglante vapeur montait et fuyait au-dessus du lieu de carnage, jetant au front des montagnes de grandes lueurs tremblantes; et que le torrent, blanchi d'écume, passait comme un ennemi entre ces deux troupes d'hommes ennemis, emportant avec lui sa proie de cadavres.

Mais, dès les premiers momens de l'action, ou plutôt de la boucherie, c'étaient les montagnards de Kole, commandés par le brave et imprudent Kennybol, qui avaient le plus souffert. On se souvient qu'ils formaient l'avant-garde de l'armée rebelle, et qu'ils étaient engagés dans le bois de pins qui termine le défilé. A peine le malencontreux Kennybol eut il armé son arquebuse, que ce bois, peuplé soudain, en quelque sorte par magie, de tirailleurs ennemis, les enferma d'un cercle de feu; tandis que, du sommet d'une hauteur en esplanade dominée par quelques grandes roches penchées, un bataillon entier du régiment de Munckholm, formé en équerre, les foudroyait sans relâche d'une mousqueterie épouvantable. Dans cette horrible crise, Kennybol, éperdu, jeta les yeux vers le mystérieux géant, n'attendant plus de salut que d'un pouvoir surhumain, tel que celui de Han d'Islande; mais il ne vit point le formidable démon déployer soudain deux ailes immenses, et s'élever au-dessus des combattans en vomissant des flammes et des foudres sur les arquebusiers; il ne le vit point grandir tout-à-coup jusqu'aux nuages, et renverser une montagne sur les assaillans; ou frapper du pied la terre, et ouvrir un abîme sous le bataillon embusqué. Ce formidable Han d'Islande recula comme lui dès la première bordée d'arquebusades, et vint à lui d'un visage presque troublé, demandant une carabine, attendu, disait il avec une voix assez ordinaire, qu'en un pareil moment sa hache lui était aussi inutile que la quenouille d'une vieille femme.

Kennybol étonné, mais toujours crédule, remit son propre mousqueton au géant avec un effroi qui lui faisait presque oublier la crainte des balles qui pleuvaient autour de lui. Espérant toujours un prodige, il s'attendit encore à voir son arme fatale devenir entre les mains de Han d'Islande aussi grosse qu'un canon, ou se métamorphoser en un dragon ailé lançant du feu par les yeux, la gueule et les narines. Il n'en fut rien, et l'étonnement du pauvre chasseur fut au comble quand il vit le démon charger comme lui la carabine de poudre et de plomb ordinaire, la mettre en joue à sa manière, et lâcher tout simplement son coup, sans même l'ajuster aussi bien que lui, Kennybol, l'aurait pu faire. Il le regarda avec une morne stupeur répéter cette opération toute machinale plusieurs fois de suite; et, convaincu enfin qu'il fallait renoncer à un miracle, il songea à tirer ses compagnons et lui-même du mauvais pas où ils se trouvaient, par quelque moyen humain. Déjà son pauvre vieux camarade Guldon Stayper était tombé à ses côtés, criblé de blessures; déjà tous les montagnards, épouvantés et ne pouvant fuir, cernés de toutes parts, se serraient les uns contre les autres, sans songer à se défendre, avec de lamentables clameurs Kennybol comprit et vit combien cet amas d'hommes donnait de sûreté aux coups de l'ennemi, dont chaque décharge lui enlevait une vingtaine des siens. Il ordonna à ses malheureux compagnons de s'éparpiller, de se jeter dans les taillis qui longent le chemin, beaucoup plus large en cet endroit que dans le reste de la gorge du Pilier-Noir, de se cacher sous les broussailles, et de riposter de leur mieux au feu de plus en plus meurtrier des tirailleurs et du bataillon. Les montagnards, pour la plupart bien armés, parce qu'ils étaient tous chasseurs, exécutèrent l'ordre de leur chef avec une soumission qu'il n'eût peut-être pas obtenue dans un moment moins critique; car, en face du danger, les hommes en général perdent la tête, et alors ils obéissent assez volontiers à celui qui se charge d'avoir du sang-froid et de la présence d'esprit pour tous.

Cette mesure sage était loin cependant d'être la victoire, ou seulement le salut. Il y avait déjà plus de montagnards étendus hors de combat qu'il n'en restait debout, et, malgré l'exemple et les encouragemens de leur chef et du géant, plusieurs d'entre eux, s'appuyant sur leurs mousquets inutiles, ou s'étendant auprès des blessés, avaient pris obstinément le parti de recevoir la mort sans avoir la peine de la donner. On s'étonnera peut-être que ces hommes, accoutumés tous les jours à braver la mort en courant de glaciers en glaciers à la poursuite des bêtes féroces, eussent si tôt perdu courage; mais qu'on ne s'y trompe pas, dans les cœurs vulgaires le courage est local; on peut rire devant la muraille, et trembler dans les ténèbres ou au bord d'un précipice; on peut affronter chaque jour les animaux farouches, franchir des abîmes d'un bond, et fuir devant une décharge d'artillerie. Il arrive souvent que l'intrépidité n'est qu'habitude, et que, pour avoir cessé de craindre la mort sous telle ou telle forme, on ne l'en redoute pas moins.

Kennybol, entouré des monceaux de ses frères expirans, commençait lui-même à désespérer, quoiqu'il n'eût encore reçu qu'une légère atteinte au bras gauche, et qu'il vît le diabolique géant continuer son office de mousquetaire avec l'impassibilité la plus rassurante. Tout à coup il aperçut, dans le fatal bataillon rangé sur la hauteur, se manifester une confusion extraordinaire, et qui ne pouvait être certainement causée par le peu de dommage que lui faisait éprouver le très faible feu de ses montagnards. Il entendit d'affreux cris de détresse, des imprécations de mourans, des paroles d'épouvante, s'élever de ce peloton victorieux. Bientôt la mousqueterie se ralentit, la fumée s'éclaircit, et il put voir distinctement d'énormes quartiers de granit tomber sur les arquebusiers de Munckholm du haut de la roche élevée qui dominait le plateau où ils étaient en bataille. Ces éclats de rocs se suivaient dans leur chute avec une horrible rapidité; on les entendait se briser à grand bruit les uns sur les autres, et rebondir parmi les soldats, qui, rompant leurs lignes, se hâtaient de descendre en désordre de la hauteur, et fuyaient dans toutes les directions.

A ce secours inattendu, Kennybol tourna la tête: — le géant était pourtant encore là! Le montagnard resta interdit, car il avait pensé que Han d'Islande avait enfin pris son vol, et s'était placé au haut de ce rocher d'où il écrasait l'ennemi. Il leva les yeux vers le sommet d'où tombaient les formidables masses, et ne vit rien. Il ne pouvait donc supposer qu'une partie des rebelles étaient parvenus à ce redoutable poste, puisqu'on ne voyait point briller d'armes, puisqu'on n'entendait point de cris de triomphe.

Cependant le feu du plateau avait entièrement cessé; l'épaisseur des arbres cachait les débris du bataillon, qui se ralliait sans doute au bas de la hauteur. La mousqueterie des tirailleurs était même devenue moins vive. Kennybol, en chef habile, profita de cet avantage bien inespéré; il ranima ses compagnons, et leur montra à la sombre lueur qui rougissait toute cette scène de carnage, le monceau de cadavres entassés sur l'esplanade parmi les quartiers de rocs qui continuaient de tomber d'intervalle en intervalle. Alors les montagnards répondirent à leur tour par des clameurs de victoire aux gémissemens de leurs ennemis; ils se formèrent en colonne et, bien que toujours incommodés par les tirailleurs épars dans les halliers, ils résolurent, pleins comme d'un courage nouveau, de sortir de vive force de ce funeste défilé.

La colonne ainsi formée allait s'ébranler; déjà Kennybol donnait le signal avec sa trompe, au bruit des acclamations *Liberté! liberté! plus de tutelle!* quand le son du tambour et du cor, sonnant la charge, se fit entendre devant eux; puis le reste du bataillon de l'esplanade, grossi de quelques renforts de soldats frais, déboucha à portée de carabine d'un tournant de la route, et montra aux montagnards un front hérissé de piques et de baïonnettes, soutenu de rangs nombreux dont l'œil ne pouvait sonder la profondeur. Arrivé ainsi à l'improviste en vue de la colonne de Kennybol, le

bataillon fit halte, et celui qui paraissait le commandeur agita une petite bannière blanche en s'avançant vers les montagnards, escorté d'un trompette.

L'apparition imprévue de cette troupe n'avait point déconcerté Kennybol. Il y a un point, dans le sentiment du danger, où la surprise et la crainte sont impossibles. Aux premiers bruits du cor et du tambour, le vieux renard de Kole avait arrêté ses compagnons. Au moment où le front du bataillon se déploya en bon ordre, il fit charger toutes les carabines et disposa ses montagnards deux par deux, afin de présenter moins de surface aux décharges de l'ennemi. Il se plaça lui-même en tête, à côté du géant, avec lequel, dans la chaleur de l'action, il commençait presque à se familiariser, ayant osé remarquer que ses yeux n'étaient pas précisément aussi flamboyans que la fournaise d'une forge, et que les prétendues griffes de ses mains ne s'éloignaient pas autant qu'on le disait de la forme des ongles humains.

Quand il vit le commandant des arquebusiers royaux s'avancer ainsi comme pour capituler, et le feu des tirailleurs s'éteindre tout à fait, bien que leurs cris d'appel qui retentissaient de toutes parts, décelassent encore leur présence dans le bois, il suspendit un instant ses préparatifs de défense.

Cependant l'officier à la bannière blanche était parvenu au milieu de l'espace qui divisait les deux colonnes ; il s'arrêta, et le trompette qui l'accompagnait sonna trois fois la sommation. Alors l'officier cria d'une voix forte, que les montagnards entendirent distinctement, malgré le fracas toujours croissant dont le combat remplissait derrière eux les gorges de la montagne :

— Au nom du roi ! la grâce du roi est accordée à ceux des rebelles qui mettront bas les armes, et livreront leurs chefs à la souveraine justice de sa majesté !

Le parlementaire avait à peine prononcé ces paroles, qu'un coup de feu partit d'un taillis voisin. L'officier frappé chancela ; il fit quelques pas en élevant sa bannière, et tomba en s'écriant : — Trahison!

Nul ne sut de quelle main venait le coup fatal.

— Trahison ! lâcheté ! répéta le bataillon des arquebusiers avec des frémissemens de rage. Et une effroyable salve de mousqueterie foudroya les montagnards.

— Trahison ! reprirent à leur tour les montagnards, furieux de voir leurs frères tomber à leurs côtés ; et une décharge générale répondit à la bordée inattendue des soldats royaux.

— Sur eux ! camarades ! mort à ces lâches ! Mort ! crièrent les officiers des arquebusiers.

— Mort ! mort ! répétèrent les montagnards.

Et les combattans des deux partis s'élancèrent les sabres nus, et les deux colonnes se rencontrèrent presque sur le corps du malheureux officier, avec un horrible bruit d'armes et de clameurs.

Les rangs enfoncés se mêlèrent. Chefs rebelles, officiers royaux, soldats, montagnards, tous, pêle-mêle, se heurtèrent, se saisirent, s'étreignirent, comme deux troupeaux de tigres affamés qui se joignent dans un désert. Les longues piques, les baïonnettes, les pertuisanes étaient devenues inutiles ; les sabres et les haches brillaient seuls au-dessus des têtes ; et beaucoup de combattans, luttant corps à corps, ne pouvaient même plus employer d'autres armes que le poignard ou les dents.

Une égale fureur, une pareille indignation animait les montagnards et les arquebusiers ; le même cri *trahison ! vengeance !* était vomi par toutes les bouches. La mêlée en était arrivée à ce point où la férocité entre dans tous les cœurs, où l'on préfère à sa vie la mort d'un ennemi que l'on ne connaît pas ; où l'on marche avec indifférence sur des amas de blessés et de cadavres, parmi lesquels le mourant se réveille, pour combattre encore de sa morsure celui qui le foule aux pieds.

C'est dans ce moment qu'un petit homme, que plusieurs combattans, à travers la fumée et les vapeurs du sang, prirent d'abord, à son vêtement de peaux de bêtes, pour un animal sauvage, se jeta au milieu du carnage, avec d'horribles rires et des hurlemens de joie. Nul ne savait d'où il venait, ni pour quel parti il combattait, car sa hache de pierre ne choisissait pas ses victimes, et fendait également le crâne d'un rebelle et le ventre d'un soldat. Il paraissait néanmoins massacrer plus volontiers les arquebusiers de Munckholm. Tout s'écartait devant lui ; il courait dans la mêlée comme un esprit, et sa hache sanglante tournoyait sans cesse autour de lui, faisant jaillir de tous côtés des lambeaux de chair, des membres rompus, des ossemens fracassés. Il criait *vengeance !* comme tous les autres, et prononçait des paroles bizarres, parmi lesquelles le nom de *Gill* revenait souvent. Ce formidable inconnu était dans le carnage comme dans une fête.

Un montagnard sur lequel son regard meurtrier s'était arrêté vint tomber aux pieds du géant dans lequel Kennybol avait placé tant d'espérances déçues, en criant :

— Han d'Islande, sauve-moi !

— Han d'Islande ! répéta le petit homme. Il s'avança vers le géant.

— Est-ce que tu es Han d'Islande? dit-il.

Le géant pour réponse leva sa hache de fer. Le petit homme recula, et le tranchant, dans sa chute, s'enfonça dans le crâne même du malheureux qui implorait le secours du géant.

L'inconnu se mit à rire.

— Ho ! ho ! par Ingolphe ! je croyais Han d'Islande plus adroit.

— C'est ainsi que Han d'Islande sauve qui l'implore ! dit le géant.

— Tu as raison.

Les deux formidables champions s'attaquèrent avec rage. La hache de fer et la hache de pierre se rencontrèrent ; elles se heurtèrent si violemment, que les deux tranchans volèrent en éclats avec mille étincelles.

Plus prompt que la pensée, le petit homme désarmé saisit une lourde massue de bois, laissée à terre par un mourant, et, évitant le géant qui se courbait pour le saisir entre ses bras, il asséna, à mains jointes, un coup furieux de massue sur le large front de son colossal adversaire.

Le géant poussa un cri étouffé, et tomba. Le petit homme triomphant le foula aux pieds, en écumant de joie.

— Tu portais un nom trop lourd pour toi, dit-il. Et, agitant sa massue victorieuse, il alla chercher d'autres victimes.

Le géant n'était pas mort. La violence du coup l'avait étourdi, il était tombé presque sans vie. Il commençait à rouvrir les yeux, et à faire quelques faibles mouvemens, lorsqu'un arquebusier l'aperçut dans le tumulte, et se jeta sur lui en criant : *Han d'Islande est pris ! victoire !*

— *Han d'Islande est pris!* répétèrent toutes les voix avec des accens de triomphe ou de détresse. Le petit homme avait disparu.

Il y avait déjà quelque temps que les montagnards se sentaient succomber sous le nombre ; car aux arquebusiers de Munckholm s'étaient joints les tirailleurs de la forêt, et des détachemens de hulans et de dragons démontés, qui arrivaient de moment en moment de l'intérieur des gorges, où la reddition des principaux chefs rebelles avait arrêté le carnage. Le brave Kennybol, blessé au commencement de l'action, avait été fait prisonnier. La capture de Han d'Islande acheva d'abattre tout le reste du courage des montagnards. — Ils mirent bas les armes.

Quand les premières blancheurs de l'aube éclairèrent la cime aiguë des hauts glaciers encore à demi submergés dans l'ombre, il n'y avait plus dans les défilés du Pilier-Noir qu'un morne repos, qu'un affreux silence parfois entremêlé de faibles plaintes dont se jouait le vent léger du matin. De noires nuées de corbeaux accouraient vers ces fatales gorges de tous les points du ciel ; et quelques pauvres chevriers ayant passé pendant le crépuscule sur la lisière des rochers, revinrent effrayés dans leurs cabanes, affirmant qu'ils avaient vu dans le défilé du Pilier-Noir, une bête à face humaine, qui buvait du sang, assise sur des monceaux de morts.

XL.

Brûle donc qui voudra sous ces feux couverts!
BRANTÔME.

— Ma fille, ouvrez cette fenêtre : ces vitraux sont bien sombres ; je voudrais voir un peu le jour.

— Voyez le jour, mon père ! la nuit approche à grands pas.

— Il y a encore des rayons de soleil sur les collines qui bordent le golfe. J'ai besoin de respirer cet air libre à travers les barreaux de mon cachot. — Le ciel est si pur !

— Mon père, un orage vient derrière l'horizon.

— Un orage, Ethel ! où le voyez-vous ?

— C'est parce que le ciel est pur, mon père, que j'attends un orage.

Le vieillard jeta un regard surpris sur la jeune fille.

— Si j'avais pensé cela dès ma jeunesse, je ne serais point ici. — Puis il ajouta d'un ton moins ému : — Ce que vous dites est juste, mais n'est pas de votre âge. Je ne comprends point comment il se fait que votre jeune raison ressemble à ma vieille expérience.

Ethel baissa les yeux, comme troublée par cette réflexion grave et simple. Ses deux mains se joignirent douloureusement, et un soupir profond souleva sa poitrine.

—Ma fille, dit le vieux captif, depuis quelques jours, vous êtes pâle, comme si jamais la vie n'avait échauffé le sang de vos veines. Voilà plusieurs matins que vous m'abordez avec des paupières rouges et gonflées, avec des yeux qui ont pleuré et veillé. Voilà plusieurs journées, Ethel, que je passe dans le silence, sans que votre voix essaie de m'arracher à la sombre méditation de mon passé. Vous êtes auprès de moi plus triste que moi ; et, cependant, vous n'avez pas, comme votre père, le fardeau de toute une vie de néant et de vide qui pèse sur votre âme. L'affliction entoure votre jeunesse, mais ne peut pénétrer jusqu'à votre cœur. Les nuages du matin se dissipent promptement. Vous êtes à cette époque de l'existence, où l'on se choisit dans ses rêves un avenir indépendant du présent, quel qu'il soit. Qu'avez vous donc, ma fille? Grâce à cette monotone captivité, vous êtes à l'abri des malheurs imprévus. Quelle faute avez-vous commise?— Je ne puis croire que ce soit sur moi que vous vous affligiez : vous devez être accoutumée à mon irrémédiable infortune. L'espérance, à la vérité, n'est plus dans mes discours ; mais ce n'est pas un motif pour que je lise le désespoir dans vos yeux.

En parlant ainsi, la voix sévère du prisonnier s'était attendrie presque jusqu'à l'accent paternel. Ethel, muette, se tenait debout devant lui : tout-à-coup, elle se détourna d'un mouvement presque convulsif, tomba à genoux sur la pierre, et cacha son visage dans ses mains, comme pour étouffer les larmes et les sanglots qui s'échappaient tumultueusement de son sein.

Trop de douleur gonflait le cœur de l'infortunée jeune fille. Qu'avait-elle donc fait à cette fatale étrangère, pour lui révéler le secret qui détruisait toute sa vie? Hélas ! depuis que le nom de son Ordener lui était connu tout entier, la pauvre enfant n'avait pas encore pu livrer ses yeux au sommeil, ni son âme au repos. La nuit elle n'éprouvait d'autre soulagement que celui de pouvoir pleurer en liberté. C'en était donc fait ! il n'était point à elle, celui qui lui appartenait par tous ses souvenirs, par toutes ses douleurs, par toutes ses prières ; celui dont elle s'était crue l'épouse sur la foi de ses rêves. Car la soirée où Ordener l'avait si tendrement serrée dans ses bras n'était plus dans sa pensée que comme un songe. Et en effet, ce doux songe, chacune de ses nuits le lui avait rendu depuis. C'était donc une tendresse coupable que celle qu'elle conservait encore malgré elle à cet ami absent ! Son Ordener était le fiancé d'une autre ! et qui peut dire ce qu'éprouva ce cœur virginal quand le sentiment étrange et inconnu de la jalousie vint s'y glisser comme une vipère? quand elle s'agita pendant les longues heures de l'insomnie sur son lit brûlant, se figurant son Ordener, peut-être, en ce moment même, dans les bras d'une autre femme plus belle, plus riche et plus noble qu'elle? Car, se disait-elle, j'étais bien folle de croire qu'il avait été chercher la mort pour moi : Ordener est le fils d'un vice roi, d'un puissant seigneur, et moi, je ne suis rien qu'une pauvre prisonnière ; rien,que l'enfant méprisé d'un proscrit. Il est parti, lui qui est libre ! et parti, sans doute, pour aller épouser sa belle fiancée, la fille d'un chancelier, d'un ministre, d'un orgueilleux comte !...

— Mais il m'a donc trompée, mon Ordener ? ô Dieu ! qui m'eût dit que cette voix pût tromper?... Et la malheureuse Ethel pleurait et pleurait encore, et elle voyait devant ses yeux son Ordener, celui dont elle avait fait le dieu ignoré de tout son être, cet Ordener paré de l'éclat de son rang, marchant à l'autel au milieu d'une fête, et se tournant vers l'autre avec ce sourire qui était jadis sa joie.

Cependant, au sein de son inexprimable désolation, elle n'avait pas un moment oublié sa tendresse filiale. Cette faible fille avait fait les plus héroïques efforts pour dérober son malheur à son infortuné père ; car c'est ce qu'il y a de plus douloureux dans la douleur que d'en comprimer l'explosion extérieure, et les larmes qu'on dévore sont bien plus amères que celles qu'on répand. Il avait fallu plusieurs jours pour que le silencieux vieillard s'aperçût du changement de son Ethel, et les questions presque affectueuses qu'il venait de lui adresser avaient enfin fait jaillir tout-à-coup ses larmes trop longtemps renfermées dans son cœur.

Le père regarda quelque temps sa fille pleurer avec un sourire amer, et en secouant la tête.

— Ethel, dit-il enfin, toi qui ne vis pas parmi les hommes, pourquoi pleures-tu ?

Il achevait à peine ces paroles que la noble et douce fille se releva. Elle avait, par je ne sais quelle puissance, arrêté les larmes dans ses yeux, qu'elle essuyait avec son écharpe.

— Mon père, dit-elle avec force, mon seigneur et père, pardonnez-moi : c'était un moment de faiblesse.

Puis elle leva sur lui des regards qui s'efforçaient de sourire.

Elle alla au fond de la chambre chercher l'*Edda* vint se rasseoir près de son père taciturne, et ouvrit le livre au hasard. Alors, calmant l'émotion de sa voix, elle se mit à lire ; mais sa lecture inutile passait sans être écoutée, ni d'elle, ni du vieillard.

Celui-ci fit un geste de la main.

— Assez, assez, ma fille.

Elle ferma le livre.

— Ethel, ajouta Schumacker, songez-vous quelquefois à Ordener?...

La jeune fille, interdite, tressaillit.

— Oui, continua-t-il ; à cet Ordener, qui est parti.

— Mon seigneur et père, interrompit Ethel, pourquoi nous occuper de lui ? Je pense comme vous, qu'il est parti pour ne pas revenir.

— Pour ne pas revenir, ma fille ! Je n'ai pu dire cela. Je ne sais quel pressentiment m'avertit au contraire qu'il reviendra.

— Telle n'était point votre pensée, mon noble père, quand vous me parliez avec tant de défiance de ce jeune homme.

— En ai-je donc parlé avec défiance?

— Oui, mon père, et je me range en cela de votre avis ; je pense qu'il nous a trompés.

— Qu'il nous a trompés, ma fille ! Si je l'ai jugé ainsi, j'ai agi comme tous les hommes qui condamnent sans preuve... Je n'ai reçu de cet Ordener que des témoignages de dévouement.

— Et savez-vous, mon vénérable père, si ces paroles cordiales ne cachaient pas des pensées perfides?

— D'ordinaire, les hommes ne s'empressent point autour du malheur et de la disgrâce. Si cet Ordener ne m'était point attaché, il ne serait pas ainsi venu dans ma prison sans but.

— Etes-vous sûr, reprit Ethel d'une voix faible, qu'en venant ici, il n'ait eu aucun but?

— Et lequel? demanda vivement le vieillard.

Ethel se tut.

L'effort était trop grand pour elle, de continuer à accuser le bien-aimé Ordener, qu'elle défendait autrefois contre son père.

— Je ne suis plus le comte de Griffenfeld, poursuivit celui-ci. Je ne suis plus le grand chancelier de Danemark et de Norwége, le dispensateur favori des grâces royales, le tout-puissant ministre. Je suis un misérable prisonnier d'Etat, un proscrit, un pestiféré politique. C'est déjà du courage que de parler de moi sans exécration à tous ces hommes que j'ai comblés d'honneurs et de biens; c'est du dévouement que de franchir le seuil de ce cachot, si l'on n'est pas un geôlier ou un bourreau; c'est de l'héroïsme, ma fille, que de le franchir en se disant mon ami. — Non, je ne serai point ingrat comme toute cette race humaine. Ce jeune homme a mérité ma reconnaissance, ne fût-ce que pour m'avoir montré un visage bienveillant et fait entendre une voix consolatrice.

Ethel écoutait péniblement ce langage, qui l'eût ravie quelques jours plus tôt, lorsque cet Ordener était encore dans son cœur son Ordener. Le vieillard, après s'être arrêté un moment, reprit d'une voix solennelle:

— Ecoutez-moi, ma fille, car ce que je vais vous dire est grave. Je me sens dépérir lentement; la vie se retire peu à peu de moi; oui, ma fille, ma fin approche.

Ethel l'interrompit par un gémissement étouffé.

— O Dieu, mon père! ne parlez pas ainsi; de grâce! épargnez votre pauvre fille! Hélas! est-ce que vous voulez l'abandonner aussi? Que deviendra-t-elle, seule au monde, quand votre protection lui manquera?

— La protection d'un proscrit! dit le père en remuant la tête. — Au reste, c'est à cela que j'ai pensé. Oui, votre bonheur futur m'occupe plus encore que mes malheurs passés. — Ecoutez-moi donc, et ne m'interrompez plus. Cet Ordener ne mérite pas d'être jugé aussi sévèrement par vous, ma fille, et j'avais cru jusqu'ici que vous n'aviez point tant d'aversion pour lui. Ses dehors sont francs et nobles, ce qui ne prouve rien à la vérité; mais je dois dire qu'il ne me paraît pas peut-être sans quelques vertus, bien qu'il lui suffise de porter une âme d'homme pour renfermer en lui le germe de tous les vices et de tous les crimes. Toute flamme donne sa fumée.

Le vieillard s'arrêta encore une fois, et, fixant son regard sur sa fille, il ajouta:

— Averti intérieurement de l'approche de ma mort, j'ai médité sur lui et sur vous, Ethel; et s'il revient, comme j'en ai l'espérance... je vous le donne pour protecteur et pour mari.

Ethel pâlit, trembla: c'était au moment où son rêve de bonheur venait de s'envoler pour jamais, que son père essayait de le réaliser. Cette pensée si amère: *J'aurais donc pu être heureuse!* vint rendre à son désespoir toute sa violence. Elle resta un moment sans pouvoir parler, de peur de laisser échapper les larmes brûlantes qui roulaient dans ses yeux.

Le père attendait.

— Quoi! dit-elle enfin d'une voix éteinte, vous me le destiniez pour mari, mon seigneur et père, sans connaître sa naissance, sa famille, son nom?

— Je ne vous le *destinais* point, ma fille; je vous le *destine*.

Le ton du vieillard était presque impérieux; Ethel soupira.

— ... Je vous le destine, dis-je: et que m'importe sa naissance? je n'ai pas besoin de connaître sa famille, puisque je connais sa personne. Songez-y: c'est la seule ancre de salut qui vous reste. Je crois qu'il n'a heureusement pas pour vous la même répugnance que vous montrez pour lui.

La pauvre jeune fille leva les yeux au ciel.

— Vous m'entendez, Ethel; je le répète, que me fait sa naissance? il est sans doute d'un rang obscur, car on n'enseigne pas à ceux qui naissent dans les palais à fréquenter les prisons. Oui, et ne manifestez pas d'orgueilleux regrets, ma fille; n'oubliez pas qu'Ethel Schumacker n'est plus princesse de Wollin et comtesse de Tongsberg; vous êtes redescendue plus bas que le point d'où votre père s'est élevé. Soyez donc heureuse si cet homme accepte votre main, quelle que soit sa famille. S'il est d'une humble naissance, tant mieux, ma fille: vos jours du moins seront à l'abri des orages qui ont tourmenté les jours de votre père. Vous coulerez, loin de l'envie et de la haine des hommes, sous quelque nom inconnu, une existence ignorée, bien différente de la mienne, car elle s'achèvera mieux qu'elle n'aura commencé...

Ethel était tombée à genoux devant le prisonnier.

— O mon père!... grâce!

Il ouvrit ses bras avec surprise.

— Que voulez-vous dire, ma fille?

— Au nom du ciel, ne me peignez pas ce bonheur, il n'est pas fait pour moi!

— Ethel, reprit sévèrement le vieillard, ne vous jouez pas de toute votre vie. J'ai refusé la main d'une princesse du sang royal, d'une princesse de Holstein-Augustenbourg, entendez-vous cela? Et mon orgueil a été cruellement puni; vous dédaignez celle d'un homme obscur, mais loyal; tremblez que le vôtre ne soit aussi tristement châtié.

— Plût au ciel, murmura Ethel, que ce fût un homme obscur et loyal!

Le vieillard se leva et fit quelques pas dans l'appartement avec agitation.

— Ma fille, dit-il, c'est votre pauvre père qui vous en prie et qui vous l'ordonne. Ne me laissez pas à ma mort une inquiétude sur votre avenir; promettez-moi d'accepter cet étranger pour époux.

— Je vous obéirai toujours, mon père; mais n'espérez pas son retour.

— J'ai pesé les probabilités, et je pense, d'après l'accent dont cet Ordener prononçait votre nom...

— Qu'il m'aime! interrompit Ethel amèrement; oh! non, ne le croyez pas.

Le père répondit froidement:

— J'ignore si, pour employer votre expression de jeune fille, il vous aime; mais je sais qu'il reviendra.

— Abandonnez cette idée, mon noble père. D'ailleurs, vous ne voudriez peut-être pas qu'il fût votre gendre, si vous le connaissiez.

— Ethel, il le sera, quels que soient son nom et son rang.

— Eh bien! reprit-elle, si ce jeune homme, en qui vous avez vu un consolateur, en qui vous voulez voir un soutien pour votre fille, — mon seigneur et père, si c'était le fils d'un de vos mortels ennemis, du vice-roi de Norwége, du comte Guldenlew?...

Schumacker recula d'un pas:

— Que dites-vous, grand Dieu! Ordener! cet Ordener!... cela est impossible!

L'indicible expression de haine qui venait de s'allumer dans les yeux ternes du vieillard, glaça le cœur tremblant d'Ethel, qui se repentit vainement de la parole imprudente qu'elle venait de prononcer.

Le coup était porté. Schumaker resta quelques instans immobile et les bras croisés: tout son corps tressaillit comme s'il avait été sur un gril ardent; ses prunelles flamboyantes sortaient de leur orbite, et son regard, fixé sur les dalles de pierre, paraissait vouloir les enfoncer. Enfin quelques paroles sortirent de ses lèvres bleues, prononcées d'une voix aussi faible que celle d'un homme qui rêve.

— Ordener!... Oui, c'est cela, Ordener Guldenlew! — C'est bien. Allons! Schumacker, vieux insensé, ouvre-lui

donc tes bras, ce loyal jeune homme vient pour te poignarder.

Tout-à-coup, il frappa le sol du pied, et sa voix devint tonnante.

— Ils m'ont donc envoyé toute leur infâme race pour m'insulter dans ma chute et dans ma captivité ! j'avais déjà vu un d'Ahlefeld : j'ai presque souri à un Guldenlew ! — Les monstres ! Qui eût dit cela de cet Ordener, qu'il portait une pareille âme et un pareil nom ! Malheur à moi ! malheur à lui !

Puis il tomba anéanti sur son fauteuil; et tandis que sa poitrine oppressée se dégonflait par de longs soupirs, la pauvre Ethel, palpitante d'effroi, pleurait à ses pieds.

— Ne pleure pas, ma fille, dit-il d'une voix sinistre, viens, oh ! viens sur mon cœur.

Et il la pressa dans ses bras.

Ethel ne savait comment s'expliquer cette caresse dans un moment de rage, lorqu'il reprit :

— Du moins, jeune fille, tu as été plus clairvoyante que ton vieux père. Tu n'as point été trompée par le serpent aux yeux doux et venimeux. Viens, que je te remercie de la haine que tu m'as fait voir pour cet exécrable Ordener.

Elle frémit de cet éloge, hélas ! si peu mérité.

— Mon seigneur et père, dit-elle, calmez vous.

— Promets-moi, poursuivait Schumacker, de vouer toujours les mêmes sentimens au fils de Guldenlew ; jure-le-moi.

— Dieu défend le serment, mon père...

— Jure-le, ma fille, répéta Schumacker avec véhémence. N'est-il pas vrai que tu conserveras toujours le même cœur pour cet Ordener Guldenlew?

Ethel n'eut pas de peine à répondre : — Toujours.

Le vieillard l'attira sur sa poitrine.

— Bien, ma fille, que je te lègue au moins ma haine pour eux, si je ne puis te léguer les biens et les honneurs qu'ils m'ont ravis. Ecoute, ils ont enlevé à ton vieux père son rang et sa gloire, ils l'ont traîné d'un échafaud dans les fers, comme pour me souiller de toutes les infamies en me faisant passer par tous les supplices. Les misérables ! Et c'est à moi qu'ils devaient le pouvoir qu'ils ont tourné contre moi ! Oh ! que le ciel et l'enfer m'entendent, et qu'ils soient tous maudits dans leur existence, et maudits dans leur postérité !

Il se tut un moment; puis, embrassant sa pauvre fille, épouvantée de ses imprécations :

— Mais, mon Ethel, toi qui es ma seule gloire et mon seul bien, dis-moi, comment ton instinct a-t-il été plus habile que le mien? Comment as-tu découvert que ce traître portait l'un des noms abhorrés qui sont écrits au fond de mon cœur avec du fiel ? Comment as-tu pénétré ce secret?

Elle rassemblait ses forces pour répondre, quand la porte s'ouvrit.

Un homme vêtu de noir, portant à sa main une verge d'ébène et à son cou une chaîne d'acier bruni, parut sur le seuil, environné de hallebardiers également vêtus de noir.

— Que me veux-tu? demanda le captif avec aigreur et étonnement.

L'homme, sans lui répondre et sans le regarder, déroula un long parchemin, auquel pendait, à des fils de soie, un sceau de cire verte, et lut à haute voix :

— « Au nom de sa majesté notre miséricordieux souverain » et seigneur, Christiern, roi !

» Il est enjoint à Schumacker, prisonnier d'Etat dans la » forteresse royale de Munckholm, et à sa fille, de suivre le » porteur dudit ordre. »

Schumacker répéta sa question :

— Que me veux-tu ?

L'homme noir, toujours impassible, se mit en devoir de recommencer sa lecture.

— Il suffit, dit le vieillard.

Alors, se levant, il fit signe à Ethel, surprise et épouvantée, de suivre avec lui cette lugubre escorte.

XLI.

Un signal lugubre est donné; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte, et l'avertir qu'on a besoin de lui.

JOSEPH DE MAISTRE.

La nuit venait de tomber ; un vent froid sifflait autour de la Tour-Maudite, et les portes de la ruine de Vygla tremblaient dans leurs gonds, comme si la même main les eût secouées toutes à la fois.

Les farouches habitans de la tour, le bourreau et sa famille, étaient réunis autour du foyer allumé au milieu de la salle du premier étage, qui jetait des rougeurs vacillantes sur leurs visages sombres et sur leurs vêtemens d'écarlate. Il y avait dans les traits des enfans quelque chose de féroce comme le rire de leur père, et de hagard comme le regard de leur mère. Leurs yeux, ainsi que ceux de Bechlie, étaient tournés vers Orugix, qui, assis, sur une escabelle de bois, paraissait reprendre haleine, et dont les pieds, couverts de poussière, annonçaient qu'il venait d'arriver de quelque lointaine expédition.

— Femme, écoute ; écoutez, enfans. Ce n'est pas pour apporter de mauvaises nouvelles que j'ai été absent deux jours entiers. Si, avant un mois, je ne suis pas exécuteur royal, je veux ne savoir pas serrer un nœud coulant ou manier une hache. Réjouissez-vous, mes petits louveteaux, votre père vous laissera peut-être pour héritage l'échafaud même de Copenhague.

— Nychol, demanda Bechlie, qu'y a-t-il donc ?

— Et toi, ma vieille bohémienne, reprit Nychol avec son rire pesant, réjouis-toi aussi ! tu peux t'acheter des colliers de verre bleu pour orner ton cou de cigogne étranglée. Notre engagement expire bientôt ; mais va, dans un mois, quand tu me verras le premier bourreau des deux royaumes, tu ne refuseras pas de casser une cruche avec moi.

— Qu'y a-t-il donc, qu'y a-t-il donc , mon père? demandèrent les enfans, dont l'aîné jouait avec un chevalet tout sanglant, tandis que le plus jeune s'amusait à plumer vivant un petit oiseau qu'il avait pris à sa mère dans le nid même.

— Ce qu'il y a, mes enfans ?... — Tue donc cet oiseau, Haspar, il crie comme une mauvaise scie; et d'ailleurs il ne faut pas être cruel. Tue-le. — Ce qu'il y a ? Rien, peu de chose vraiment, sinon, dame Bechlie, qu'avant huit jours d'ici l'ex-chancelier Schumacker, qui est prisonnier à Munckholm, après avoir vu mon visage de si près à Copenhague, et le fameux brigand d'Islande Han de Klipstadur, me passeront peut-être tous deux à la fois par les mains.

L'œil égaré de la femme rouge prit une expression d'étonnement et de curiosité.

— Schumacker ! Han d'Islande ! comment cela, Nychol ?

— Voilà tout. J'ai rencontré hier matin, sur la route de Skongen, au pont de l'Ordals, tout le régiment des arquebusiers de Munckholm, qui s'en retournait à Drontheim d'un air très victorieux. J'ai questionné un des soldats, qui a daigné me répondre, parce qu'il ignorait sans doute pourquoi ma casaque et ma charrette sont rouges, j'ai appris que les arquebusiers revenaient du Pilier-Noir, où ils avaient mis en pièces des bandes de brigands, c'est-à-dire de mineurs insurgés. Or, tu sauras, Bechlie la bohémienne, que ces rebelles se révoltaient pour Schumacker, et étaient commandés par Han d'Islande. Tu sauras que cette levée de boucliers constitue pour Han d'Islande un bon crime d'insurrection contre l'autorité royale, et pour Shumacker un bon crime de haute trahison; ce qui amène tout naturellement ces deux honorables seigneurs à la potence ou au billot. Ajoute à ces deux superbes exécutions, qui ne peuvent manquer de me rapporter au moins quinze ducats d'or chacune, et de me faire le plus grand honneur dans les deux royaumes, celles, moins importantes à la vérité, de quelques autres...

— Mais quoi! interrompit Bechlie, Han d'Islande a donc été pris?

— Pourquoi interrompez-vous votre seigneur et maître, femme de perdition? dit le bourreau. Oui, sans doute, ce fameux, cet imprenable Han d'Islande a été pris, avec quelques autres chefs de brigands, ses lieutenans, qui me rapporteront bien aussi chacun douze écus par tête, sans compter la vente des cadavres. Il a été pris, vous dis-je, et je l'ai vu, puisqu'il faut satisfaire entièrement votre curiosité, passer entre les rangs des soldats...

La femme et les enfans se rapprochèrent vivement d'Orugix.

— Quoi! tu l'as vu, père? demandèrent les enfans.

— Taisez-vous, enfans. Vous criez comme un coquin qui se dit innocent. Je l'ai vu. C'est une espèce de géant : il marchait les bras croisés, enchaînés derrière le dos, et le front bandé. C'est que, sans doute, il a été blessé à la tête. Mais, qu'il soit tranquille, avant peu je l'aurai guéri de cette blessure.

Après avoir mêlé à ces horribles paroles un horrible geste, le bourreau continua : — Il y avait derrière lui quatre de ses compagnons, également prisonniers, blessés de même, et qu'on menait comme lui à Drontheim; où ils seront jugés, avec l'ex-grand chancelier Schumacker, par un tribunal où siégera le haut syndic, et que présidera le grand chancelier actuel.

— Père, quel visage avaient les autres prisonniers?

— Les deux premiers étaient deux vieillards, dont l'un portait le feutre de mineur, et l'autre le bonnet montagnard. Des deux autres, l'un était un jeune mineur, qui marchait la tête haute, en sifflant; l'autre... — Te souviens-tu, ma damnée Bechlie, de ces voyageurs qui sont entrés dans cette tour il y a une dizaine de jours, la nuit de ce violent orage?

— Comme Satan se souvient du jour de sa chute, répondit la femme.

— Avais-tu remarqué parmi ces étrangers un jeune homme qui accompagnait ce vieux docteur fou à grande perruque? un jeune homme, te dis-je, vêtu d'un grand manteau vert et coiffé d'une toque à plume noire?

— En vérité, je crois l'avoir encore devant les yeux, me disant: *Femme, nous avons de l'or...*

— Hé bien! la vieille, je veux n'avoir jamais étranglé que des coqs de bruyère, si le quatrième prisonnier n'est pas ce jeune homme. Sa figure m'était, à la vérité, entièrement cachée par sa plume, sa toque, ses cheveux et son manteau d'ailleurs, il baissait la tête. Mais c'est bien le même vêtement, les mêmes bottines, le même air... — Je veux avaler d'une bouchée le gibet de pierre de Skongen, si ce n'est pas le même homme! Que dis-tu de cela, Bechlie! Ne serait-il pas plaisant qu'après avoir reçu de moi de quoi soutenir sa vie, cet étranger en reçût également de quoi l'abréger, et qu'il exerçât mon habileté après avoir éprouvé mon hospitalité?

Le bourreau prolongea quelque temps son gros rire sinistre; puis il reprit :

— Allons, réjouissez-vous donc tous, et buvons; oui, Bechlie, donne-moi un verre de cette bière qui râpe le gosier comme si l'on buvait des limes, que je le vide à mon avancement futur. — Allons, honneur et santé au seigneur Nychol Orugix, exécuteur royal en perspective! — Je t'avouerai, vieille pécheresse, que j'ai eu de la peine à me rendre au bourg de Nœs pour y pendre obscurément je ne sais quel ignoble voleur de choux et de chicorée. Cependant, en y réfléchissant, j'ai pensé que trente-deux ascalins n'étaient pas encore à dédaigner, et que mes mains ne se dégraderaient en exécutant de simples voleurs et autres canailles de ce genre, que lorsqu'elles auraient décapité le noble comte ex-grand chancelier et le fameux démon d'Islande. — Je me suis donc résigné, en attendant mon diplôme de maître royal des hautes-œuvres, à expédier le pauvre misérable du bourg de Nœs; et voici, ajouta-t-il, en tirant une bourse de cuir de son havre-sac, voici les trente-deux ascalins que je t'apporte, la vieille.

En ce moment, le bruit du cor se fit entendre à trois reprises différentes, en dehors de la tour.

— Femme! cria Orugix en se levant, ce sont les archers du haut-syndic.

A ces mots, il descendit en toute hâte.

Un instant après il reparut, portant un grand parchemin, dont il avait rompu le sceau.

— Tiens, dit-il à sa femme, voilà ce que le haut-syndic m'envoie. Déchiffre-moi cela, toi qui lirais le grimoire de Satan Ce sont peut-être déjà mes lettres de promotion : car, puisque le tribunal aura un grand chancelier pour président et un grand chancelier pour accusé, il conviendrait que le bourreau qui exécutera son arrêt fût un bourreau royal.

La femme reçut le parchemin, et, après y avoir quelque temps promené ses yeux, elle lut à haute voix, tandis que les enfans jetaient sur elle un regard hébété et stupide :

— « Au nom du haut syndic du Drontheimhus! — Il est » ordonné à Nychol Orugix, bourreau de la province, de se » transporter sur-le-champ à Drontheim, et de se munir de » la hache d'honneur, du billot et des tentures noires. »

— C'est là tout? demanda le bourreau d'une voix mécontente.

— C'est là tout, répondit Bechlie.

— *Bourreau de la province!* murmura Orugix entre ses dents.

Il resta un moment jetant sur le parchemin syndical des regards d'humeur.

— Allons, dit-il enfin, il faut obéir et partir. Voici pourtant qu'on me demande la hache d'honneur et les tentures noires. — Tu auras soin, Bechlie, d'enlever les gouttes de rouille qui ont délustré ma hache, et de voir si la draperie n'est pas tachée en plusieurs endroits. En somme, il ne faut pas se décourager, ils ne veulent peut-être m'accorder d'avancement que comme salaire de cette belle exécution. Tant pis pour les condamnés, ils n'auront pas la satisfaction d'être mis à mort par un exécuteur royal.

XLII.

ELVIRE.

Qu'est devenu le pauvre Sanche?... il n'a point paru dans la ville.

NUNO.

Sanche aura su se mettre à couvert.

LOPE DE VEGA, *Le meilleur Alcade est le roi.*

Le comte d'Ahlefeld, traînant une ample simarre de satin noir doublée d'hermine, la tête et les épaules cachées par une large perruque magistrale, et la poitrine chargée de plusieurs étoiles et décorations, parmi lesquelles on distinguait les colliers des ordres royaux de l'Eléphant et de Dannebrog; revêtu, en un mot, du costume complet de grand chancelier de Danemarck et de Norwége, se promenait d'un air soucieux dans l'appartement de la comtesse d'Ahlefeld, seule avec lui en ce moment.

— Allons, il est neuf heures, le tribunal va entrer en séance; il ne faut pas le faire attendre, car il est nécessaire que l'arrêt soit rendu dans la nuit, afin qu'on l'exécute demain matin au plus tard. Le haut-syndic m'a assuré que le bourreau serait ici avant l'aube. — Elphége! avez-vous ordonné qu'on apprêtât la barque qui doit me transporter à Munckholm?

— Monseigneur, elle vous attend depuis une demi-heure au moins, répondit la comtesse en se soulevant sur son fauteuil.

— Et ma litière est-elle à la porte?

— Oui, monseigneur.

— Allons!... — Vous dites donc, Elphége, ajouta le comte

en se frappant le front, qu'il existe une intrigue amoureuse entre Ordener Guldenlew et la fille de Schumacker?

— Très amoureuse, je vous jure! répliqua la comtesse en souriant de colère et de dédain.

— Qui se fût imaginé cela? — Pourtant, je vous assure que je m'en étais déjà douté.

— Et moi aussi, dit la comtesse. — C'est un tour que ce maudit Levin nous a joué.

— Vieux scélérat de Mecklenbourgeois! murmura le chancelier; va, je te recommanderai à Arensdorf. — Si je pouvais le faire disgracier! — Eh! mais, écoutez donc, Elphége, voici un trait de lumière.

— Quoi donc?

— Vous savez que les individus que nous allons juger dans le château de Munckholm sont au nombre six: — Schumacker, que je ne redouterai plus, j'espère, demain à pareille heure; ce montagnard colosse, notre faux Han d'Islande, qui a juré de soutenir le rôle jusqu'à la fin, dans l'espérance que Musdœmon, dont il a déjà reçu de fortes sommes d'argent, le fera évader. — Ce Musdœmon a des idées vraiment diaboliques! — Les quatre autres accusés sont les trois chefs des rebelles, et un quidam qui s'est trouvé, on ne sait comment, au milieu du rassemblement d'Apsyl-Corh, et que les précautions prises par Musdœmon ont fait tomber dans nos mains. Musdœmon pense que cet homme est un espion de Levin de Knud. Et, en effet, en arrivant ici prisonnier, sa première parole a été pour demander le général; et quand il a appris l'absence du Mecklenbourgeois, il a paru consterné. Du reste, il n'a voulu répondre à aucune des questions que lui a adressées Musdœmon.

— Mon cher seigneur, interrompit la comtesse, pourquoi ne l'avez-vous pas interrogé vous-même?

— En vérité, Elphége, comment l'aurais-je pu au milieu de tous les soins qui m'accablent depuis mon arrivée? Je me suis reposé de cette affaire sur Musdœmon, qu'elle intéresse autant que moi. D'ailleurs, ma chère, cet homme n'est d'aucune importance par lui-même: c'est quelque pauvre vagabond. Nous n'en pourrons tirer parti qu'en le présentant comme un agent de Levin de Knud, et, comme il a été pris dans les rangs des rebelles, cela pourra prouver entre le Mecklenbourgeois et Schumacker une connivence coupable, qui suffira pour provoquer, sinon la mise en accusation, du moins la disgrâce du maudit Levin.

La comtesse parut méditer un moment.

— Vous avez raison, monseigneur... Mais cette fatale passion du baron de Thorvick pour Ethel Schumacker...

Le chancelier se frotta le front de nouveau; puis tout-à-coup haussant les épaules:

— Ecoutez, Elphége, nous ne sommes plus ni l'un ni l'autre jeunes et novices dans la vie, et pourtant nous ne connaissons pas les hommes! Quand Schumacker aura été une seconde fois flétri par un jugement de haute trahison, quand il aura subi sur l'échafaud une condamnation infamante; quand sa fille, retombée au-dessous des derniers rangs de la société, sera souillée à jamais publiquement de tout l'opprobre de son père, pensez-vous, Elphége, qu'alors Ordener Guldenlew se souvienne un seul instant de cette amourette d'enfance, que vous nommez passion, d'après les discours exaltés d'une jeune folle prisonnière; et qu'il balance un seul jour entre la fille déshonorée d'un misérable criminel, et la fille illustre d'un glorieux chancelier? Il faut juger les hommes d'après soi, ma chère; où avez-vous vu que le cœur humain fût ainsi fait?

— Je souhaite que vous ayez encore raison. — Vous ne trouverez cependant pas inutile, n'est-il pas vrai, la demande que j'ai faite au syndic pour que la fille de Schumacker assiste au procès de son père, et soit placée dans la même tribune que moi. Je suis curieuse d'étudier cette créature.

— Tout ce qui peut nous éclairer sur cette affaire est précieux, dit le chancelier avec flegme... Mais, dites-moi, sait-on où est Ordener en ce moment?

— Personne au monde ne le sait; c'est le digne élève de ce vieux Levin, un chevalier errant comme lui. Je crois qu'il visite en ce moment Ward-Hus...

— Bien, bien, notre Ulrique le fixera. Allons, j'oublie que le tribunal m'attend...

La comtesse arrêta le grand chancelier.

— Encore un mot, monseigneur. — Je vous en ai parlé hier, mais votre esprit était occupé, et je n'ai pu obtenir de réponse. Où est mon Frédéric?

— Frédéric! dit le comte avec une expression lugubre et en portant la main sur son visage.

— Oui, répondez-moi, mon Frédéric! Son régiment est de retour à Drontheim sans lui. Jurez-moi que Frédéric n'était pas dans cette horrible gorge du Pilier-Noir. Pourquoi votre figure a-t-elle changé au nom de Frédéric? Je suis dans une mortelle inquiétude.

Le chancelier reprit sa physionomie impassible.

— Elphége, tranquillisez-vous. Je vous jure qu'il n'était point dans le défilé du Pilier-Noir... D'ailleurs, on a publié la liste des officiers tués ou blessés dans cette rencontre...

— Oui, dit la comtesse calmée, vous me rassurez. Deux officiers seulement ont été tués, le capitaine Lory et le jeune baron Randmer, qui a fait tant de folies avec mon pauvre Frédéric dans les bals de Copenhague! Oh! j'ai lu et relu la liste, je vous assure. Mais, dites-moi, monseigneur, mon fils est donc resté à Walhstrom?...

— Il y est resté, répondit le comte.

— Hé bien, cher ami, dit la mère avec un sourire qu'elle s'efforçait de rendre tendre, je ne vous demande qu'une grâce, c'est de faire revenir vite mon Frédéric de cet affreux pays...

Le chancelier se dégagea péniblement de ses bras supplians.

— Madame, dit-il, le tribunal m'attend. Adieu, ce que vous me demandez ne dépend pas de moi.

Et il sortit brusquement.

La comtesse demeura sombre et pensive.

— Cela ne dépend pas de lui! se dit-elle; et il lui suffirait d'un mot pour me rendre mon fils! — Je l'ai toujours pensé, cet homme-là est vraiment méchant.

XLIII.

Est-ce ainsi qu'on traite un homme de ma charge? est-ce ainsi qu'on perd le respect dû à la justice.

CALDERON, *Louis Perez de Galice.*

La tremblante Ethel, que les gardes ont séparée de son père à la sortie du donjon du Lion de Slesvig, a été conduite, à travers de ténébreux corridors jusqu'alors inconnus d'elle, dans une sorte de cellule obscure, qu'on a refermée sur son entrée. Du côté de la cellule opposé à la porte est une grande ouverture grillée, à travers laquelle pénètre une lumière de torches et de flambeaux. Devant cette ouverture est une banquette sur laquelle est placée une femme voilée et vêtue de noir, qui lui fait signe de s'asseoir auprès d'elle. Elle obéit en silence et interdite.

Ses yeux se portent au-delà de l'ouverture grillée. Un tableau sombre et imposant est devant elle.

A l'extrémité d'une salle tendue de noir, et faiblement éclairée par des lampes de cuivre suspendues à la voûte, s'élève un tribunal noir arrondi en fer-à-cheval, occupé par sept juges vêtus de robes noires, dont l'un, placé au centre sur un siége plus élevé, porte sur sa poitrine des chaînes de diamans et des plaques d'or qui étincellent. Le juge assis à la droite de celui-ci se distingue des autres par une ceinture blanche et un manteau d'hermine, insigne du haut-syndic de la province. A droite du tribunal est une estrade couverte d'un dais, où siége un vieillard, revêtu d'habits pontificaux; à gauche, une table chargée de papiers, derrière laquelle se tient debout un homme de petite taille, coiffé d'une énorme perruque, et enveloppé des plis d'une longue robe noire.

On remarque, en face des juges, un banc de bois entouré de hallebardiers qui portent des torches, dont la lueur, réfléchie par une forêt de piques, de mousquets et de pertuisanes, répand de vagues rayons sur les têtes tumultueuses d'une foule de spectateurs, pressés contre la grille de fer qui les sépare du tribunal.

Ethel observait ce spectacle, comme si elle eût assisté éveillée à un rêve; cependant elle était loin de se sentir indifférente à ce qui allait se passer sous ses yeux. Elle entendait en elle comme une voix intime qui l'avertissait d'être attentive, parce qu'elle touchait à l'une des crises de sa vie. Son cœur était en proie à deux agitations différentes en même tems : elle eût voulu savoir sur-le-champ en quoi elle était intéressée à la scène qu'elle contemplait, ou ne le savoir jamais. Depuis plusieurs jours, l'idée que son Ordener était perdu pour elle, lui avait inspiré le désir désespéré d'en finir d'une fois avec l'existence, et de pouvoir lire d'un coup d'œil tout le livre de sa destinée. C'est pourquoi, comprenant qu'elle entrait dans l'heure décisive de son sort, elle examina le tableau lugubre qui s'offrait à elle, moins avec répugnance qu'avec une sorte de joie impatiente et funèbre.

Elle vit le président se lever en proclamant, au nom du roi, que *l'audience de justice était ouverte*.

Elle entendit le petit homme noir, placé à la gauche du tribunal, lire, d'une voix basse et rapide, un long discours où le nom de son père, mêlé aux mots de *conspiration*, de *révolte des mines*, de *haute-trahison*, revenait fréquemment. Alors elle se rappela ce que la fatale inconnue lui avait dit, dans le jardin du donjon, de l'accusation dont son père était menacé; et elle frémit quand elle entendit l'homme à la robe noire terminer son discours par le mot de *mort*, fortement articulé.

Epouvantée, elle se tourna vers la femme voilée, pour laquelle un sentiment qu'elle ne s'expliquait pas lui inspirait de la crainte :

— Où sommes-nous? qu'est ce que tout ceci? demanda-t-elle timidement.

Un geste de sa mystérieuse compagne l'invita au silence et à l'attention. Elle reporta sa vue dans la salle du tribunal.

Le vieillard vénérable, en habits épiscopaux, venait de se lever; et Ethel recueillit ces paroles, qu'il prononça distinctement :

— Au nom du Dieu tout-puissant et miséricordieux, — moi Pamphile-Eleuthère, évêque de la royale ville de Drontheim et de la royale province du Drontheimhus, je salue le respectable tribunal qui juge au nom du roi, notre seigneur après Dieu;

Et je dis — qu'ayant remarqué que les prisonniers amenés devant ce tribunal étaient des hommes et des chrétiens, et qu'ils n'avaient point de procureurs, je déclare aux respectables juges que mon intention est de les assister de mon faible secours, dans la cruelle position où le ciel les a voulu mettre.

Priant Dieu de daigner donner sa force à notre infirme faiblesse, et sa lumière à notre profonde cécité.

C'est ainsi que moi, évêque de ce royal diocèse, je salue le respectable et judicieux tribunal.

Après avoir parlé ainsi, l'évêque descendit de son trône pontifical, et alla s'asseoir sur le banc de bois destiné aux accusés, tandis qu'un murmure d'approbation éclatait parmi le peuple.

Le président se leva, et dit d'une voix sèche : — Hallebardiers, qu'on fasse silence! — Seigneur évêque, le tribunal remercie votre révérence, au nom des prisonniers. — Habitans du Drontheimhus, soyez attentifs à la haute justice du roi : le tribunal va juger sans appel. — Archers, qu'on amène les accusés.

Il se fit dans l'auditoire un silence d'attente et de terreur; seulement toutes les têtes s'agitaient dans l'ombre, comme les sombres vagues d'une mer orageuse, sur laquelle le tonnerre s'apprête à gronder.

Bientôt Ethel entendit une rumeur sourde et un mouvement extraordinaire se prolonger au-dessous d'elle, dans les sinistres avenues de la salle; puis l'auditoire se rangea avec un frémissement d'impatience et de curiosité; des pas multipliés retentirent; des hallebardes et des mousquets brillèrent; et bientôt six hommes enchaînés et entourés de gardes pénétrèrent, la tête nue, dans l'enceinte du tribunal. Ethel ne vit que le premier de ces six prisonniers : c'était un vieillard à barbe blanche, vêtu d'une simarre noire; c'était son père.

Elle s'appuya défaillante sur la balustrade de pierre qui était devant sa banquette; les objets roulaient sous ses yeux comme dans un nuage confus, et il lui semblait que son cœur palpitait à son oreille. Elle dit d'une voix faible : O Dieu, secourez moi!

La femme voilée se pencha vers elle et lui fit respirer des sels qui la réveillèrent de sa léthargie.

— Noble dame, dit-elle ranimée, de grâce, un mot de votre voix pour me convaincre que je ne suis pas ici le jouet des fantômes de l'enfer.

Mais l'inconnue, sourde à sa prière, avait retourné sa tête vers le tribunal; et la pauvre Ethel, qui avait retrouvé quelque force, se résigna à l'imiter en silence.

Le président s'était levé et avait dit d'une voix lente et solennelle :

— Prisonniers, on vous amène devant nous pour que nous ayons à examiner si vous êtes coupables de haute trahison, de conspiration, de révolte par les armes contre l'autorité du roi notre souverain seigneur. Méditez maintenant dans vos consciences, car une accusation de lèse-majesté pèse sur vos têtes.

En ce moment un rayon de lumière tomba sur le visage d'un des six accusés, d'un jeune homme qui tenait sa tête penchée sur sa poitrine, comme pour dérober ses traits sous les boucles pendantes de ses longs cheveux. Ethel tressaillit, et une sueur froide sortit de tous ses membres : elle avait cru reconnaître... — mais non, c'était une cruelle illusion; la salle était faiblement éclairée, et les hommes s'y mouvaient comme des ombres : à peine distinguait-on le grand Christ d'ébène poli placé au-dessus du fauteuil du président.

Cependant ce jeune homme était enveloppé d'un manteau qui de loin paraissait vert, ses cheveux en désordre avaient des reflets châtains, et le rayon inattendu qui avait dessiné ses traits... Mais non, cela n'était pas, cela ne pouvait être! c'était une horrible illusion.

Les prisonniers étaient assis sur le banc où était descendu l'évêque. Schumacker s'était placé à l'une des extrémités; il était séparé du jeune homme aux cheveux châtains par ses quatre compagnons d'infortune, qui portaient des vêtemens grossiers, et au nombre desquels on remarquait une espèce de géant. L'évêque siégeait à l'autre extrémité du banc.

Ethel vit le président se tourner vers son père.

— Vieillard, dit-il d'une voix sévère, dites-nous votre nom, et qui vous êtes.

Le vieillard souleva sa tête vénérable.

— Autrefois, répondit-il en regardant fixement le président, on m'appelait comte de Griffenfeld et de Tongsberg, prince de Wollin, prince du Saint Empire, chevalier de l'ordre royal de l'Eléphant, chevalier de l'ordre de Dannebrog, chevalier de la Toison d'Or d'Allemagne et de la Jarretière d'Angleterre, premier ministre, inspecteur-général des universités, grand chancelier de Danemarck et de...

Le président l'interrompit.

— Accusé, le tribunal ne vous demande ni comment on vous a nommé, ni ce que vous avez été, mais comment on vous nomme, et ce que vous êtes.

— Hé bien, reprit vivement le vieillard, maintenant je m'appelle Jean Schumacker, j'ai soixante-neuf ans, et je ne suis rien, que votre ancien bienfaiteur, chancelier d'Ahlefeld.

Le président parut interdit.

— Je vous ai reconnu, seigneur comte, ajouta l'ex-chancelier, et comme j'ai cru voir qu'il n'en était pas de même à mon égard de votre côté, j'ai pris la liberté de rappeler à votre grâce que nous sommes de vieilles connaissances.

— Schumacker, dit le président d'un ton où l'on sentait

l'accent de la colère concentrée, épargnez les momens du tribunal.

Le vieux captif l'interrompit encore :

— Nous avons changé de rôle, noble chancelier ; autrefois c'était moi qui vous appelais simplement *d'Ahlefeld*, et vous qui me disiez *seigneur comte*.

— Accusé, répliqua le président, vous nuisez à votre cause en rappelant le jugement infamant dont vous êtes déjà flétri.

— Si ce jugement est infamant pour quelqu'un, comte d'Ahlefeld, ce n'est pas pour moi.

Le vieillard s'était levé à demi en prononçant ces paroles avec force. Le président étendit la main vers lui.

— Asseyez-vous. N'insultez pas devant un tribunal, et aux juges qui vous ont condamné, et au roi qui vous a donné ces juges. Rappelez-vous que sa majesté a daigné vous accorder la vie ; et bornez-vous ici à vous défendre.

Schumacker ne répondit qu'en haussant les épaules.

— Avez-vous, demanda le président, quelques aveux à faire au tribunal touchant le crime capital dont vous êtes accusé ?

Voyant que Schumacher gardait le silence, le président répéta sa question.

— Est-ce que c'est à moi que vous parlez ? dit l'ex grand chancelier. Je croyais, noble comte d'Ahlefeld, que vous vous parliez à vous même. De quel crime m'entretenez-vous ? Est-ce que j'ai jamais donné le baiser d'Iscariote à un ami ? Ai-je emprisonné, condamné, déshonoré un bienfaiteur ? dépouillé celui à qui je devais tout ? J'ignore, en vérité, seigneur chancelier actuel, pourquoi l'on m'amène ici. C'est sans doute pour juger de votre habileté à faire tomber des têtes innocentes. Je ne serai point fâché en effet de voir si vous saurez aussi bien me perdre que vous perdez le royaume, et s'il vous suffira d'une virgule pour causer ma mort, comme il vous a suffi d'une lettre de l'alphabet pour provoquer la guerre avec la Suède (1).

A peine achevait-il cette raillerie amère, que l'homme placé devant la table à gauche du tribunal se leva.

— Seigneur président, dit-il après s'être incliné profondément, seigneurs juges, je demande que la parole soit interdite à Jean Schumacker, s'il continue d'injurier ainsi sa grâce le président de ce respectable tribunal.

La voix calme de l'évêque s'éleva :

— Seigneur secrétaire intime on ne peut interdire la parole à un accusé...

— Vous avez raison, révérend évêque, s'écria le président avec précipitation. Notre intention est de laisser le plus de liberté possible à la défense. — J'engage seulement l'accusé à modérer son langage, s'il comprend ses véritables intérêts.

Schumacker secoua la tête et dit froidement :

— Il paraît que le comte d'Ahlefeld est plus sûr de son fait qu'en 1677.

— Taisez-vous, dit le président ; et s'adressant sur-le-champ au prisonnier voisin du vieillard, il lui demanda quel était son nom.

C'était un montagnard d'une taille colossale, dont le front était entouré de bandages, qui se leva en disant :

— Je suis Han, de Klipstadur, en Islande.

Un frémissement d'épouvante erra quelque temps dans la foule, et Schumacker, soulevant sa tête pensive déjà retombée sur sa poitrine, jeta un brusque regard sur son formidable voisin, dont tous les autres co-accusés se tenaient éloignés.

— Han d'Islande, demanda le président, quand le trouble fut dissipé, qu'avez-vous à dire au tribunal ?

De tous les spectateurs, Ethel n'avait pas été la moins frappée de la présence du brigand fameux, qui, depuis si longtemps, lui apparaissait dans toutes ses terreurs. Elle attacha avec une avidité craintive son regard sur le géant monstrueux que son Ordener avait peut-être combattu, dont il avait peut-être été la victime. Cette idée se retourna dans son cœur sous toutes ses formes douloureuses. Aussi, entièrement absorbée par une foule d'émotions déchirantes, elle entendit à apeine la réponse qu'adressa t au président, dans un langage grossier et embarrassé, ce Han d'Islande, en qui elle voyait presque le meurtrier de son Ordener. Elle comprit seulement que le brigand se déclarait le chef des bandes rebelles.

— Est-ce de vous-même, demanda le président, ou par instigation étrangère que vous avez pris le commandement des insurgés ?

Le brigand répondit :

— Ce n'est pas de moi-même.

— Qui vous a provoqué à ce crime ?

— Un homme qui s'appelait Hacket.

— Quel était ce Hacket.

— Un agent de Schumacker, qu'il nommait aussi comte de Griffenfeld

Le président s'adressa à Schumacker :

— Schumacker, connaissez-vous ce Hacket ?

— Vous m'avez prévenu, comte d'Ahlefeld, repartit le vieillard ; j'allais vous adresser la même question.

— Jean Schumacker, dit le président, vous êtes mal conseillé par votre haine. Le tribunal appréciera votre système de défense.

L'évêque prit la parole.

— Seigneur secrétaire intime, dit-il en se tournant vers l'homme de petite taille ; qui paraissait faire les fonctions de greffier et d'accusateur, ce Hacket est-il parmi mes cliens ?

— Non votre révérence, répondit le secrétaire.

— Sait-on ce qu'il est devenu ?

— On n'a pu le saisir : il a disparu.

On eût dit qu'en parlant ainsi le seigneur secrétaire intime composait sa voix.

— Je crois plutôt qu'il s'est évanoui, dit Schumacker.

L'évêque continua :

— Seigneur secrétaire, fait-on poursuivre ce Hacket ? A-t-on son signalement ?

Avant que le secrétaire intime eût pu répondre, un des prisonniers se leva ; c'était un jeune mineur d'un visage âpre et fier.

— Il serait aisé de l'avoir, dit-il d'une voix forte. Ce misérable Hacket, l'agent de Schumacker, est un homme de petite stature, d'une figure ouverte, mais ouverte comme une bouche de l'enfer... — Tenez, seigneur évêque, sa voix ressemble beaucoup à celle de ce seigneur qui écrit là sur cette table, et que votre révérence appelle, je crois, *secrétaire intime*. Et même, si cette salle était moins sombre, et que le seigneur secrétaire intime eût moins de cheveux pour lui cacher le visage, j'assurerais presque qu'il y a dans ses traits quelque ressemblance avec ceux du traître Hacket.

— Notre frère dit vrai ! s'écrièrent les deux prisonniers voisins du jeune mineur.

— Vraiment ! murmura Schumacker avec une expression de triomphe.

Cependant le secrétaire avait fait un mouvement involontaire, soit de crainte, soit de l'indignation qu'il ressentait d'être comparé à ce Hacket. Le président, qui lui-même avait paru troublé, se hâta d'élever la voix.

— Prisonniers, n'oubliez pas que vous ne devez parler que lorsque le tribunal vous interroge ; et surtout n'outragez pas les ministres de la justice par d'indignes comparaisons.

— Cependant, seigneur président, dit l'évêque, ceci n'est

(1) Il y avait eu en effet de très graves différends entre le Danemarck et la Suède, parce que le comte d'Ahlefeld avait exigé, dans une négociation, qu'un traité entre les deux États donnât au roi de Danemarck le titre de *rex Gothorum*, ce qui semblait attribuer au monarque danois la souveraineté de la *Gothie*, province suédoise ; tandis que les Suédois ne voulaient lui accorder que la qualité de *rex Gotorum*, dénomination vague qui équivalait à l'ancien titre des souverains danois, *roi des Gots*.

C'est à cette *h*, cause, non d'une guerre, mais de longues et menaçantes négociations, que Schumacker faisait sans doute allusion.

qu'une question de signalement. Si le coupable Hacket offre quel[illegible] de ressem[illegible]ance avec le secrétaire, cela pou[illegible].

Le [illegible] l'interrompit.

— Han [illegible]slande, vo[illegible]s qui avez eu tant de rapports avec Hacket, dites-nous, pour satisfaire le révérend évêque, si cet homme ressemble en effet à notre très honoré secrétaire intime.

— Nullement, seigneur, répondit le géant sans hésiter.

— Vous voyez, seigneur évêque, ajouta le président.

L'évêque prononça d'un signe de tête qu'il était satisfait; et le président, s'adressant à un autre accusé, prononça la formule usitée : — Quel est votre nom?

— Wilfrid Kennybol, des montagnes de Kole.

— Etiez-vous parmi les insurgens?

— Oui, seigneur : la vérité vaut mieux que la vie. J'ai été pris dans les gorges maudites du Pilier-Noir. J'étais le chef des montagnards.

— Qui vous a poussé au crime de rébellion?

— Nos frères les mineurs se plaignaient de la tutelle royale, et ce a était tout simple, n'est-ce pas, votre courtoisie? Vous n'auriez qu'une hutte en boue et deux mauvaises peaux de renard, que vous ne seriez pas fâché d'en être le maître. Le gouvernement n'a pas écouté leurs prières. Alors, seigneur, ils ont songé à se révolter, et nous ont prié de les aider. Un si petit service ne se refuse pas entre frères qui récitent les mêmes oraisons et chôment les mêmes saints. Voilà tout.

— Personne, dit le président, n'a-t-il éveillé, encouragé et dirigé votre insurrection?

— C'était un seigneur Hacket, qui nous parlait sans cesse de délivrer un comte prisonnier à Munckholm, dont il se disait l'envoyé. Nous le lui avons promis, parce qu'une liberté de plus ne nous coûtait rien.

— Ce comte ne s'appelait-il pas Schumacker ou Griffenfeld?

— Justement, votre courtoisie.

— Vous ne l'avez jamais vu?

— Non, seigneur; mais si c'est ce vieillard qui vous a dit tout à l'heure tant de noms, je ne puis faire autrement que de convenir...

— De quoi? interrompit le président.

— Qu'il a une bien belle barbe blanche, seigneur, presque aussi belle que celle du père du mari de ma sœur Maase, de la bourgade de Surb, lequel a vécu jusqu'à cent vingt ans.

L'ombre répandue dans la salle empêcha de voir si le président paraissait désappointé de la naïve réponse du montagnard. Il ordonna aux archers de déployer quelques bannières couleur de feu, déposées devant le tribunal.

— Wilfrid Kennybol, dit-il, reconnaissez vous ces bannières?

— Oui, votre courtoisie : elles nous ont été données par Hacket, au nom de Schumacker. Le comte fit distribuer aussi des armes aux mineurs; car nous n'en avions pas besoin, nous autres montagnards, qui vivons de la carabine et de la gibecière. Et moi, seigneur, tel que vous me voyez, attaché ici comme une méchante poule qu'on va rôtir, j'ai plus d'une fois, du fond de nos vallées, atteint de vieux aigles, lorsqu'au plus haut de leur vol ils ne semblaient que des alouettes ou des grives.

— Vous entendez, seigneurs juges, observa le secrétaire intime; l'accusé Schumacker a fait distribuer par Hacket des armes et des drapeaux aux rebelles?

— Kennybol, reprit le président, n'avez-vous plus rien à déclarer?

— Rien, votre courtoisie, sinon que je ne mérite pas la mort. Je n'ai fait [illegible] assistance, en bon frère, aux mineurs, et j'ose affirmer à toutes vos courtoisies que le plomb de [illegible] chasseur que je suis, n'a jamais [illegible].

Le président, [illegible] plaidoyer, interrogea les deux compagnons de Kennybol. C'étaient des chefs de mineurs. Le plus vieux, qui déclara se nommer Jonas, répéta, en d'autres termes ce qu'avait avoué Kennybol. L'autre, qui était ce jeune homme dont les yeux avaient saisi tant de ressemblance entre le secrétaire intime et le perfide Hacket, dit s'appeler Norbith, confessa fièrement sa part dans la révolte, mais refusa de rien révéler touchant Hacket et Schumacker. Il avait, disait-il, prêté serment de se taire, et ne se souvenait plus que de ce serment. Le président eut beau l'interroger par toutes les menaces et par toutes les prières, l'obstiné jeune homme resta inflexible. D'ailleurs il assurait ne point s'être révolté pour Schumacker, mais seulement parce que sa vieille mère avait faim et froid. Il ne niait point qu'il n'eût peut-être mérité la mort; mais il affirmait que l'on commettrait une injustice en le condamnant, parce qu'en le tuant on tuerait aussi sa pauvre mère, qui ne l'avait pas mérité.

Quand Norbith eut cessé de parler, le secrétaire intime résuma en peu de mots les charges accablantes qui pesaient jusqu'à ce moment sur les accusés, surtout sur Schumacker. Il lut quelques unes des devises séditieuses inscrites sur les bannières, et fit ressortir contre l'ex-grand chancelier l'unanimité des réponses de ses complices, et jusqu'au silence de ce jeune Norbith, lié par un serment fanatique. — Il ne reste plus, ajouta-t-il en terminant, qu'un accusé à interroger, et nous avons de hautes raisons de le croire un agent secret de l'autorité qui a si mal veillé à la tranquillité du Drontheimhus. Cette autorité a favorisé, sinon par sa connivence coupable, du moins par sa fatale négligence, l'explosion de la révolte qui va perdre tous ces malheureux, et rendre à l'échafaud ce Schumacker, que la clémence du roi en avait si généreusement sauvé.

Ethel, qui de ses craintes pour Ordener était revenue, par une cruelle transition, à ses craintes pour son père, frémit à ce langage sinistre, et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, quand elle vit son père se lever, en disant d'une voix tranquille : — Chancelier d'Ahlefeld, j'admire tout ceci. Avez-vous eu la prévoyance de faire mander le bourreau?

L'infortunée crut en ce moment qu'elle épuisait sa dernière douleur : elle se trompait.

Le sixième accusé venait de se lever; noble et superbe, il avait écarté les cheveux qui couvraient son visage, et aux questions que le président lui avait adressées, il avait répondu d'une voix ferme et haute :

— Je m'appelle Ordener Guldenlew, baron de Thorvick, chevalier de Dannebrog.

Un cri de surprise échappa au secrétaire :

— Le fils du vice-roi!

— Le fils du vice-roi! répétèrent toutes les voix, comme si la salle eût eu en ce moment mille échos.

Le président avait reculé sur son siége; les juges, jusqu'alors immobiles dans le tribunal, se penchaient tumultueusement les uns vers les autres, ainsi que des arbres qui seraient battus à la fois de côtés opposés. L'agitation était plus grande dans l'auditoire : les spectateurs montaient sur les corniches de pierre et les grilles de fer; la foule entière parlait comme d'une seule bouche; et les gardes, oubliant de réclamer le silence, mêlaient leurs paroles de surprise à la rumeur universelle.

Quelle âme assez accoutumée aux soudaines émotions de la vie, pourrait concevoir ce qui se passa dans l'âme d'Ethel? Qui pourrait rendre ce mélange inouï de joie déchirante et de délicieuse douleur? Cette atteinte inquiète, qui était à la fois de la crainte et de l'espérance, et n'en était cependant pas? — Il était devant elle, sans qu'elle fût devant lui! c'était lui qu'elle voyait et qui ne la voyait pas! c'était son bien-aimé Ordener, son Ordener, qu'elle avait cru mort, qu'elle savait perdu pour elle, son ami qui l'avait trompée et qu'elle adorait comme d'une adoration nouvelle. Il était là; oui, il était là. Un vain songe ne l'abusait pas; oh! c'était bien lui, cet Ordener, hélas! qu'elle avait rêvé plus souvent encore qu'elle ne l'avait vu. — Mais apparaissait-il dans cette enceinte solennelle comme un ange sauveur ou comme un fatal génie? Devait-elle espérer en lui ou trembler pour lui? — Mille conjectures oppressaient à la fois sa pen-

sée et l'étouffaient à la fois comme une flamme que trop d'aliment éteint; toutes les idées, toutes les sensations que nous venons d'indiquer parcoururent son esprit comme un éclair, au moment où le fils du vice-roi de Norwége prononça son nom. Elle fut la pr mière à le reconnaître, et les autres ne l'avaient pas encore reconnu, qu'elle était évanouie.

Elle reprit bientôt ses sens, pour la seconde fois, grâce aux soins de sa mystérieuse voisine. Pâle, elle rouvrit ses yeux dans lesquels les larmes s'étaient subitement taries. Elle jeta avidement sur le jeune homme, toujours debout et calme dans le tumulte général, un de ces regards qui embrassent tout un être; et le trouble avait cessé dans le tribunal et le peuple, que le nom d'*Ordener Guldenlew* retentissait encore à son oreille. Elle remarqua avec une douloureuse inquiétude qu'il portait son bras en écharpe, et que ses mains étaient chargées de fers: elle remarqua que son manteau était déchiré en plusieurs endroits, que son sabre fidèle ne pendait plus à sa ceinture. Rien n'échappa à sollicitude; car l'œil d'une amante ressemble à l'œil d une mère. Elle environna de toute son âme celui qu'elle ne pouvait couvrir de tout son corps; et, il faut le dire à la honte et à la gloire de l'amour, dans cette salle qui renfermait son père et les persécuteurs de son père, Ethel ne vit plus qu'un seul homme.

Le silence s'était rétabli peu à peu. Le président se mit en devoir de commencer l'interrogatoire du fils du vice-roi.

— Seigneur baron, dit-il d'une voix tremblante...

— Je ne m'appelle point ici *seigneur baron*, répondit Ordener d'une voix ferme, je m'appelle *Ordener Guldenlew*, comme celui qui a été comte de Griffenfeld s'appelle *Jean Schumacker*.

Le président resta un moment comme interdit.

— Hé bien! donc, reprit il, Ordener Guldenlew, c'est sans doute par un hasard malheureux que vous êtes amené devant nous. Les rebelles vous auront pris voyageant, vous auront forcé de les suivre, et c'est ainsi, sans doute, que vous avez été trouvé dans leurs rangs.

Le secrétaire se leva :

— Nobles juges, le nom seul du fils du vice-roi de Norwége est un plaidoyer suffisant pour lui. Le baron Ordener Guldenlew ne peut être un rebelle. Notre illustre président a parfaitement expliqué sa fâcheuse arrestation parmi les rebelles. Le seul tort du noble prisonnier est de n'avoir pas dit plus tôt son nom. Nous demandons qu'il soit mis sur-le-champ en liberté, abandonnant toute accusation à son égard, et regrettant qu'il se soit assis sur le banc souillé par le criminel Schumacker et ses complices.

— Que faites-vous donc? s'écria Ordener.

— Le secrétaire intime, dit le président se désiste de toute poursuite à votre égard.

— Il a tort, répliqua Ordener, d'une voix haute et sonore; je dois être ici seul accusé, seul jugé, et seul condamné. — Il s'arrêta un moment, et ajouta d'un accent moins ferme: — Car je suis seul coupable.

— Seul coupable! s'écria le président.

— Seul coupable! répéta le secrétaire intime.

Une nouvelle explosion de surprise se manifesta dans l'auditoire. La malheureuse Ethel frémit; elle ne songeait pas que cette déclaration de son amant sauvait son père. Elle avait devant les yeux la mort de son Ordener.

— Hallebardiers, qu'on fasse silence! dit le président, profitant peut être du moment de rumeur pour rallier ses idées et reprendre sa présence d'esprit.

— Ordener Guldenlew, reprit-il, expliquez-vous.

Le jeune homme resta un instant rêveur, puis soupira avec effort, puis prononça ces paroles d'un ton calme et résigné :

— Oui, je sais qu'une mort infâme m'attend; je sais que la vie pourrait m'être belle et glorieuse. Mais Dieu lira au fond de mon cœur! à la vérité, Dieu seul! — Je vais accomplir le premier devoir de mon existence; je vais lui sacrifier mon sang, mon honneur peut-être; mais je sens que je mourrai sans remords et sans repentir. Ne vous étonnez pas de mes paroles, seigneurs juges; il y a dans l'âme et dans la destinée humaine des mystères que vous ne pouvez pénétrer, et qui ne sont jugés qu'au ciel. Ecoutez moi donc, et agissez envers moi selon vos consciences, quand vous aurez absous ces infortunés, et surtout ce déplorable Schumacker, qui a déjà, dans sa captivité, expié bien plus de crimes qu'un homme n'en peut commettre. — Oui, je suis coupable, nobles juges, et seul coupable. Schumacker est innocent : ces autres malheureux ne sont qu'égarés. L'auteur de la rebellion des mineurs, c'est moi.

— Vous! s'écrièrent à la fois et avec une expression étrange, le président et le secrétaire intime.

— Moi! et ne m'interrompez plus, seigneurs. Je suis pressé de terminer, car en m'accusant je justifie ces infortunés. C'est moi qui ai soulevé les mineurs au nom de Schumacker; c'est moi qui ai fait distribuer aux rebelles des bannières; qui leur ai envoyé, au nom du prisonnier de Munckholm, de l'or et des armes. Hacket était mon agent.

A ce nom de *Hacket*, le secrétaire intime fit un geste de stupeur. Ordener continua :

— J'épargne vos momens, seigneurs. J'ai été pris dans les rangs des mineurs, que j'avais poussés à la révolte. J'ai seul tout fait. Maintenant, jugez : si j'ai prouvé mon crime, j'ai prouvé également l'innocence de Schumacker et celle des pauvres miserables que vous croyez ses complices.

Le jeune homme parlait ainsi, les yeux levés au ciel. Ethel, presque inanimée, respirait à peine; il lui semblait seulement qu'Ordener, tout en justifiant son père, prononçait bien amèrement son nom. Les discours du jeune homme l'étonnaient et l'épouvantaient, sans qu'elle pût les comprendre. Dans tout ce qui frappait ses sens, elle ne voyait clairement que le malheur.

Un sentiment du même genre paraissait préoccuper le président. On eût dit qu'il ne pouvait croire à ce qu'il entendait de ses oreilles. Il adressa néanmoins la parole au fils du vice-roi :

— Si vous êtes en effet l'unique auteur de cette révolte, dans quel but l'avez-vous excitée?

— Je ne puis le dire.

Un frisson saisit Ethel, lorsqu'elle entendit le président répliquer d'une voix presque irritée :

— N'aviez-vous point une intrigue avec la fille de Schumacker?

Mais son Ordener, enchaîné, avait fait un pas vers le tribunal, et s'était écrie, avec l'accent de l'indignation :

— Chancelier d'Ahlefeld, contentez-vous de ma vie que je vous livre; respectez une noble et innocente fille. Ne tentez pas de la déshonorer une seconde fois.

La pauvre Ethel, qui avait senti son sang remonter à son visage, ne comprit pas ce que signifiaient ces mots, *une seconde fois*, sur lesquels son défenseur appuyait avec énergie; mais à la colère qui se peignait sur les traits du président, on eût dit qu'il les comprenait.

— Ordener Guldenlew, n'oubliez pas vous-même le respect que vous devez à la justice du roi et à ses suprêmes officiers. Je vous réprimande au nom du tribunal. — A présent, je vous somme de nouveau de me déclarer dans quel but vous avez commis le crime dont vous vous accusez.

— Je vous répète que je ne puis vous le dire.

— N'était-ce pas, reprit le secrétaire, pour délivrer Schumacker?

Ordener garda le siledce.

— Ne soyez pas muet, accusé Ordener, dit le président; il est prouvé que vous entreteniez des intelligences avec Schumacker, et l'aveu de votre culpabilité accuse, plus qu'il ne justifie, le prisonnier de Munckholm. Vous alliez souvent à Munckholm, et certes vous attachiez à ces visites plus qu'un intérêt de curiosité ordinaire. Témoin, cette boucle de diamans.

Le président prit sur le bureau, et montra à Ordener une boucle de brillans qui y était déposée. — La reconnaissez-vous pour vous avoir appartenu?

— Oui. — Par quel hasard...?

— Hé bien! Un des rebelles l'a remise, avant d'expirer, à notre secrétaire intime, en déclarant qu'il l'avait reçue de vous en paiement, pour vous avoir transporté du port de

Drontheim à la forteresse de Munckholm. Or, je vous le demande, seigneurs juges, un pareil salaire donné à un simple matelot, n'annonce-t-il pas quelle importance l'accusé Guldenlew attachait à parvenir jusqu'à cette prison, qui est celle de Schumacker?

— Ah! s'écria l'accusé Kennybol, ce que dit sa courtoisie est vrai, je reconnais la boucle; c'est l'histoire de notre pauvre frère Guldon Stayper.

— Silence, dit le président, laissez répondre Ordener Guldenlew.

— Je ne cacherai pas, repartit celui-ci, que je désirais voir Schumacker. — Mais cette boucle ne signifie rien. On ne peut entrer avec des diamans dans le fort; le matelot qui m'avait amené s'était plaint, dans la traversée, de sa misère; je lui ai jeté cette boucle, que je ne pouvais garder sur moi... —

— Pardon, votre courtoisie, interrompit le secrétaire intime, le règlement excepte de cette mesure le fils du vice-roi. Vous pouviez donc... —

— Je ne voulais pas me nommer.

— Pourquoi? demanda le président.

— C'est ce que je ne puis dire.

— Vos intelligences avec Schumacker et sa fille prouvent que le but de votre complot était de les délivrer.

Schumacker qui, jusqu'alors, n'avait donné d'autre signe d'attention que de dédaigneux mouvemens d'épaules, se leva :

— Me délivrer! Le but de cette infernale trame était de me compromettre et de me perdre, comme il l'est encore. Croyez-vous qu'Ordener Guldenlew eût avoué sa participation au crime, s'il n'eût été pris parmi les révoltés? Oh! je vois qu'il a hérité de la haine de son père pour moi. Et quant aux intelligences qu'on lui suppose avec moi et ma fille, qu'il sache, cet exécré Guldenlew, que ma fille a hérité aussi de ma haine pour lui, pour la race des Guldenlew et des d'Ahlefeld!

Ordener soupira profondément, tandis qu'Ethel désavouait tout bas son père, et que celui-ci retombait sur son banc, palpitant encore de colère.

— Le tribunal jugera, dit le président.

Ordener, qui, aux paroles de Schumacker, avait baissé les yeux en silence, parut se réveiller :

— Oh! nobles juges, écoutez. Vous allez descendre dans vos consciences : n'oubliez pas qu'Ordener Guldenlew est coupable seul; Schumacker est innocent. Ces autres infortunés ont été trompés par Hacket, qui était mon agent. J'ai fait tout le reste.

Kennybol l'interrompit :

— Sa courtoisie dit vrai, seigneurs juges; car c'est elle qui s'est chargée de nous amener le fameux Han d'Islande, dont je souhaite que le nom ne me porte pas malheur. Je sais que c'est ce jeune seigneur qui a osé l'aller trouver dans la caverne de Walderhog, pour lui proposer d'être notre chef. Il m'a confié le secret de son entreprise au hameau de Surb, chez mon frère Braal. Et, pour le reste encore, le jeune seigneur dit vrai : nous avons été abusés par ce Hacket maudit; d'où il suit que nous ne méritons pas la mort.

— Seigneur secrétaire intime, dit le président, les débats sont clos. Quelles sont vos conclusions?

Le secrétaire se leva, salua plusieurs fois le tribunal, passa quelque temps la main entre les plis de son rabat de dentelle, sans quitter un moment des yeux les yeux du président. Enfin, il fit entendre ces paroles d'une voix sourde et lugubre :

— Seigneur président, respectables juges! l'accusation demeure victorieuse. Ordener Guldenlew, qui ternit à jamais la splendeur de son glorieux nom, n'a réussi qu'à prouver sa culpabilité sans démontrer l'innocence de l'ex-chancelier Schumacker, et de ses complices Han d'Islande, Wilfrid Kennybol, Jonas et Norbith. — Je demande à la justice du tribunal que les six accusés soient déclarés coupables du crime de haute-trahison et de lèse-majesté, au premier chef.

Un murmure vague s'éleva de la foule. Le président allait proclamer la formule de clôture, quand l'évêque réclama un moment d'attention.

— Doctes juges, il est convenable que la défense des accusés se fasse entendre la dernière. Je souhaiterais qu'elle eût un meilleur organe; car je suis vieux et faible, et je n'ai plus en moi d'autre force que celle qui me vient de Dieu. — Je m'étonne des sévères requêtes du secrétaire intime. Rien ici ne prouve le crime de mon client Schumacker. On ne peut établir contre lui aucune participation directe à l'insurrection des mineurs; et puisque mon autre client Ordener Guldenlew déclare avoir abusé du nom de Schumacker, et, de plus, être l'unique auteur de cette condamnable sédition, toutes les présomptions qui pesaient sur Schumacker s'évanouissent : vous devez donc l'absoudre. Je recommande à votre indulgence chrétienne les autres accusés, qui n'ont été qu'égarés, comme la brebis du bon pasteur; et même le jeune Ordener Guldenlew, qui a du moins le mérite, bien grand devant le Seigneur, de confesser son crime. Songez, seigneurs juges, qu'il est encore dans l'âge où l'homme peut faillir, et même tomber, sans que Dieu refuse de le soutenir ou de le relever. Ordener Guldenlew porte à peine le quart de ce fardeau de l'existence qui pèse déjà presque entier sur ma tête. Mettez dans la balance de vos jugemens sa jeunesse et son inexpérience, et ne lui retirez pas si tôt cette vie que le Seigneur vient à peine de lui donner.

Le vieillard se tut, et se plaça près d'Ordener, qui souriait; tandis qu'à l'invitation du président, les juges se levaient du tribunal, et passaient en silence le seuil de la formidable salle de leurs délibérations.

Pendant que quelques hommes décidaient de six destinées dans ce terrible sanctuaire, les accusés immobiles étaient restés assis sur leur banc entre deux rangs de hallebardiers. Schumacker, la tête sur sa poitrine, paraissait endormi dans une rêverie profonde; le géant promenait à droite et à gauche des regards où se peignait une assurance stupide; Jonas et Kennybol, les mains jointes, priaient à voix basse, tandis que leur camarade Norbith frappait par intervalles la terre du pied, ou secouait ses chaînes avec des tressaillemens convulsifs. Entre lui et le vénérable évêque, qui lisait les psaumes de la pénitence, se tenait Ordener les bras croisés et les yeux levés au ciel.

Derrière eux on entendait le bruit de la foule, qui avait impétueusement éclaté à la sortie des juges. C'était le fameux captif de Munckholm, c'était le redoutable démon d'Islande, c'était surtout le fils du vice-roi, qui occupaient toutes les pensées, toutes les paroles, tous les regards. La rumeur, mêlée de plaintes, de rires et de cris confus, qui s'échappait de l'auditoire, s'abaisait et s'élevait comme une flamme qui ondoie sous le vent.

Ainsi se passèrent plusieurs heures d'attente, si longues que chacun s'étonnait qu'elles fussent contenues dans la même nuit. De temps en temps on jetait un regard vers la porte de la chambre des délibérations; mais on n'y voyait rien, que les deux soldats qui se promenaient avec leurs pertuisanes étincelantes devant le seuil fatal, comme deux fantômes muets.

Enfin, les torches et les lampes commençaient à pâlir, et quelques rayons blancs de l'aube traversaient les vitraux étroits de la salle, quand la porte redoutable s'ouvrit. — Un silence profond remplaça sur le champ, comme par magie, tout le tumulte du peuple, et l'on n'entendit plus que le bruit des respirations pressées et le mouvement vague et sourd de la foule en suspens.

Les juges, sortant à pas lents de la chambre des délibérations, reprirent place au tribunal, le président à leur tête.

Le secrétaire intime, qui avait paru absorbé dans ses réflexions pendant leur absence, s'inclina :

— Seigneur président, quel est l'arrêt que le tribunal, jugeant sans appel, a rendu au nom du roi? Nous sommes prêts à l'entendre avec un respect religieux.

Le juge placé à droite du président se leva, tenant un parchemin dans ses mains :

— Sa grâce notre glorieux président, fatigué par la longueur de cette audience, daigne nous charger, nous, haut-

syndic du Drontheimhus, président naturel de ce tribunal respectable, de lire à sa place la sentence rendue au nom du roi. Nous allons remplir ce devoir honorable et pénible, rappelant à l'auditoire de se taire devant l'infaillible justice du roi.

Alors la voix du haut-syndic prit une inflexion solennelle et grave, et tous les cœurs palpitèrent :

— « Au nom de notre vénéré maître et légitime seigneur » Christiern, roi ! — voici l'arrêt que nous, juges du haut » tribunal du Drontheimhus, nous rendons dans nos con- » sciences, touchant Jean Schumacker, prisonnier d'Etat; » Wilfrid Kennybol, habitant des montagnes de Kole ; Jonas, » mineur royal ; Norbith, mineur royal ; Han, de Klipstadur, » en Islande; et Ordener Guldenlew, baron de Thorvick, » chevalier de Dannebrog ; tous accusés des crimes de haute- » trahison et de lèse majesté au premier chef; Han d'Islande » étant de plus prévenu des crimes d'assassinat, d'incen- » die et de brigandage.

» 1°. Jean Schumacker n'est point coupable.

» 2°. Wilfrid Kennybol, Jonas et Norbith sont coupables; » mais le tribunal les excuse, parce qu'ils ont été égarés.

» 3°. Han d'Islande est coupable de tous les crimes qu'on » lui impute.

» 4°. Ordener Guldenlew est coupable de haute trahison » et de lèse-majesté au premier chef. »

Le juge s'arrêta un moment comme pour prendre haleine. Ordener attachait sur lui un regard plein d'une joie céleste.

— « Jean Schumacker, continua le juge, le tribunal vous » absout et vous renvoie dans votre prison.

» Kennybol, Jonas et Norbith, le tribunal réduit la peine » que vous avez encourue à une détention perpétuelle et à » une amende de mille écus royaux chacun.

» Han, de Klipstadur, assassin et incendiaire, vous serez » ce soir conduit sur la place d'armes de Munckholm, et » pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive.

» Ordener Guldenlew, traître, après avoir été dégradé de » vos titres devant ce tribunal, vous serez conduit ce soir au » même lieu, avec un flambeau à la main, pour y avoir la tête » tranchée, le corps brûlé, et pour que vos cendres soient » jetées au vent et votre tête exposée sur la claie.

» Retirez-vous tous. Tel est l'arrêt rendu par la justice » du roi. »

A peine le haut-syndic avait-il achevé cette funèbre lecture, qu'on entendit dans la salle un cri. — Ce cri glaça les assistans plus même que l'effrayant appareil de la sentence de mort; ce cri fit pâlir un moment le front serein et radieux d'Ordener condamné.

XLIV.

C'était le malheur qui les rendait égaux.
CHARLES NODIER.

C'en est donc fait : tout va s'accomplir, ou plutôt tout est déjà accompli. Il a sauvé le père de celle qu'il aimait, il l'a sauvée elle-même, en lui conservant l'appui paternel. La noble conspiration du jeune homme pour la vie de Schumacker a réussi : maintenant le reste n'est rien; il n'a plus qu'à mourir.

Que ceux qui l'ont cru coupable ou insensé le jugent maintenant, ce généreux Ordener, comme il se juge lui-même dans son âme avec un saint ravissement. Car ce fut toujours sa pensée, en entrant dans les rangs des rebelles, que, s'il ne pouvait empêcher l'exécution du crime de Schumacker, il pourrait du moins en empêcher le châtiment, en l'appelant sur sa propre tête.

— Hélas ! s'était-il dit, sans doute Schumacker est coupable; mais aigri par sa captivité et son malheur, son crime est pardonnable. Il ne veut que sa délivrance; il la tente, même par la rébellion.—D'ailleurs que deviendra mon Ethel si on lui enlève son père; si elle le perd par l'échafaud, si un nouvel opprobre vient flétrir sa vie, que deviendra-t-elle, sans soutien, sans secours, seule dans son cachot, ou errante dans un monde d'ennemis? Cette pensée l'avait déterminé à son sacrifice; et il s'y était préparé avec joie : car le plus grand bonheur d'un être qui aime est d'immoler son existence, je ne dis pas à l'existence, mais à un sourire, à une larme de l'être aimé.

Il a donc été pris parmi les rebelles, il a été traîné devant les juges qui devaient condamner Schumacker, il a commis son généreux mensonge, il a été condamné, il va mourir d'une mort cruelle, d'un supplice ignominieux, il va laisser une mémoire souillée; mais que lui importe, au noble jeune homme? il a sauvé le père de son Ethel.

Il est maintenant assis sur ses chaînes dans un cachot humide, où la lumière et l'air ne pénètrent qu'à peine par de sombres soupiraux ; près de lui est la nourriture du reste de son existence, un pain noir, une cruche pleine d'eau Un collier de fer pèse sur son cou, des bracelets, des carcans de fer pressent ses mains et ses pieds. Chaque heure qui s'écoule lui emporte plus de vie qu'une année n'en enlève aux autres mortels.—Il rêve délicieusement.

— Peut-être mon souvenir ne périra-t-il pas avec moi, du moins dans un des cœurs qui battent parmi les hommes? peut-être daignera-t-elle me donner une larme pour mon sang? peut être consacrera-t-elle quelquefois un regret à celui qui lui a dévoué sa vie? peut-être, dans ses rêveries virginales, aura-t-elle parfois présente la confuse image de son ami ! Qui sait d'ailleurs ce qui est derrière la mort? Qui sait si les âmes délivrées de leur prison matérielle ne peuvent pas quelquefois revenir veiller sur les âmes qu'elles aiment, commercer mystérieusement avec ces douces compagnes encore captives, et leur apporter en secret quelque vertu des anges et quelque joie du ciel?...—

Toutefois, des idées amères se mêlaient à ces consolantes méditations. La haine que Schumacker lui avait témoignée au moment même de son sacrifice, oppressait son cœur. Le cri déchirant qu'il avait entendu en même temps que son arrêt de mort, l'avait ébranlé profondément : car, seul dans l'auditoire, il avait reconnu cette voix, et compris cette douleur. Et puis, ne la reverra-t-il donc plus, son Ethel ? ses derniers momens se passeront-ils dans la prison même qui la renferme, sans qu'il puisse encore une fois toucher la douce main, entendre la douce voix de celle pour qui il va mourir?—

Il abandonnait ainsi son âme à cette vague et triste rêverie, qui est à la pensée ce que le sommeil est à la vie, quand le cri rauque des vieux verrous rouillés heurta rudement son oreille, déjà en quelque sorte attentive aux concerts de l'autre sphère où il allait s'envoler.—C'était la lourde porte de fer de son cachot, qui s'ouvrait en grondant sur ses gonds. Le jeune condamné se leva tranquille et presque joyeux, car il pensa que c'était le bourreau qui venait le chercher, et il avait déjà dépouillé l'existence comme le manteau qu'il foulait à ses pieds.

Il fut trompé dans son attente : une figure blanche et svelte venait d'apparaître au seuil de son cachot, pareille à une vision lumineuse. Ordener douta de ses yeux, et se demanda s'il n'était pas déjà dans le ciel. C'était elle, c'était son Ethel.

La jeune fille était tombée dans ses bras enchaînés; elle couvrait les mains d'Ordener de larmes, qu'essuyaient les longues tresses noires de ses cheveux épars; baisant les fers du condamné, elle meurtrissait ses lèvres pures sur les infâmes carcans : elle ne parlait pas, mais tout son cœur semblait prêt à s'échapper dans la première parole qui passerait à travers ses sanglots.

Lui, — il éprouvait la joie la plus céleste qu'il eût éprouvée depuis sa naissance. Il serrait doucement son Ethel sur sa poitrine, et les forces réunies de la terre et de l'enf

n'eussent pu en ce moment dénouer les deux bras dont il l'environnait. Le sentiment de sa mort prochaine mêlait quelque chose de solennel à son ravissement, et il s'emparait de son Ethel comme s'il en eût déjà pris possession pour l'éternité.

Il ne demanda pas à cet ange comment elle avait pu pénétrer jusqu'à lui. Elle était là, pouvait-il penser à autre chose? D'ailleurs il ne s'en étonnait pas. Il ne se demandait pas comment cette jeune fille, proscrite, faible, isolée, avait pu, malgré les triples portes de fer, et les triples rangs de soldats, ouvrir sa propre prison et celle de son amant; cela lui semblait simple; il portait en lui la conscience intime de ce que peut l'amour.

A quoi bon se parler avec la voix quand on se peut parler avec l'âme? Pourquoi ne pas laisser les corps écouter en silence le langage mystérieux des intelligences? — Tous deux se taisaient, parce qu'il y a des émotions qu'on ne saurait exprimer qu'en se taisant.

Cependant la jeune fille souleva enfin sa tête appuyée sur le cœur tumultueux du jeune homme.

— Ordener, dit-elle, je viens te sauver; et elle prononça cette parole d'espérance avec une angoisse douloureuse.

Ordener secoua la tête en souriant.

— Me sauver, Ethel! Tu t'abuses; la fuite est impossible.

— Hélas! je le sais trop. Ce château est peuplé de soldats, et chacune des portes qu'il faut traverser pour arriver ici, sont gardées par des archers et des geôliers qui ne dorment pas. — Elle ajouta avec effort: Mais je t'apporte un autre moyen de salut.

— Va, ton espérance est vaine. Ne te berce pas de chimères, Ethel; dans quelques heures un coup de hache les dissiperait trop cruellement...

— Oh! n'achève pas! Ordener! tu ne mourras pas. Oh! dérobe-moi cette affreuse pensée, ou plutôt, oui, présente-la-moi dans toute son horreur, pour me donner la force d'accomplir ton salut et mon sacrifice.

Il y avait dans l'accent de la jeune fille une expression indéfinissable. Ordener la regarda doucement:

— Ton sacrifice! que veux-tu dire?

Elle cacha son visage dans ses mains, et sanglota en disant d'une voix inarticulée: — O Dieu!...

Cet abattement fut de courte durée; elle se releva: ses yeux brillaient, sa bouche souriait. Elle était belle comme un ange qui remonte de l'enfer au ciel.

— Ecoutez, mon Ordener, votre échafaud ne s'élèvera pas. Pour que vous viviez, il suffit que vous me promettiez d'épouser Ulrique d'Ahlefeld...

— Ulrique d'Ahlefeld! ce nom dans ta bouche, mon Ethel!

— Ne m'interrompez pas, poursuivit-elle avec le calme d'une martyre qui subit sa dernière torture; je viens ici envoyée par la comtesse d'Ahlefeld. On vous promet d'obtenir votre grâce du roi, si l'on obtient en échange votre main pour la fille du grand chancelier. Je viens ici vous demander le serment d'épouser Ulrique, et de vivre pour elle. On m'a choisie pour messagère, parce qu'on a pensé que ma voix aurait quelque puissance sur vous.

— Ethel, dit le condamné d'une voix glacée, adieu; en sortant de ce cachot, dites qu'on fasse venir le bourreau.

Elle se leva, resta un moment devant lui debout, pâle et tremblante; puis, ses genoux fléchirent, elle tomba à genoux sur la pierre, en joignant les mains.

— Que lui ai je fait? murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Ordener, muet, fixait son regard sur la pierre.

— Seigneur, dit-elle, se traînant à genoux jusqu'à lui, vous ne me répondez pas? Vous ne voulez donc plus me parler?... Il ne me reste plus qu'à mourir.

Une larme roula dans les yeux du jeune homme.

— Ethel, vous ne m'aimez plus.

— O Dieu! s'écria la pauvre jeune fille, serrant dans ses bras les genoux du prisonnier, je ne l'aime plus! Tu dis que je ne t'aime plus, mon Ordener. Est-il bien vrai que tu as pu dire cela?

— Vous ne m'aimez plus, puisque vous me méprisez.

Il se repentit à l'instant même d'avoir prononcé cette parole cruelle: car l'accent d'Ethel fut déchirant, quand elle jeta ses bras adorés autour de son cou, en criant d'une voix étouffée par les larmes:

— Pardonne-moi, mon bien aimé Ordener, pardonne-moi comme je te pardonne! Moi! te mépriser, grand Dieu! n'es-tu pas mon bien, mon orgueil, mon idolâtrie? — Dis-moi, est-ce qu'il y avait dans mes paroles autre chose qu'un profond amour, qu'une brûlante admiration pour toi? Hélas! ton langage sévère m'a fait bien du mal, quand je venais pour te sauver, mon Ordener adoré, en immolant tout mon être au tien.

— Hé bien, répondit le jeune homme radouci en essuyant les pleurs d'Ethel avec des baisers, n'était-ce pas me montrer peu d'estime que de me proposer de racheter ma vie par l'abandon de mon Ethel, par un lâche oubli de mes sermens, par le sacrifice de mon amour? — Il ajouta, l'œil fixé sur Ethel, — de mon amour, pour lequel je verse aujourd'hui tout mon sang.

Un long gémissement précéda la réponse d'Ethel.

— Ecoute-moi encore, mon Ordener, ne m'accuse pas si vite. J'ai peut être plus de force qu'il n'appartient d'ordinaire à une pauvre femme. — Du haut de notre donjon on voit construire dans la place d'Armes l'échafaud qui t'est destiné. O Ordener, tu ne connais pas cette affreuse douleur de voir lentement se préparer la mort de celui qui porte avec lui notre vie! La comtesse d'Ahlefeld, près de laquelle j'étais quand j'ai entendu prononcer ton arrêt funèbre, est venue me trouver au donjon, où j'étais rentrée avec mon père. Elle m'a demandé si je voulais te sauver, elle m'a offert cet odieux moyen; mon Ordener, il fallait détruire ma pauvre destinée, renoncer à toi, te perdre pour jamais, donner à une autre cet Ordener, toute la félicité de la délaissée Ethel, ou te livrer au supplice; on me laissait le choix entre mon malheur et ta mort: je n'ai pas balancé.

Il baisa avec respect la main de cet ange.

— Je ne balance pas non plus, Ethel. Tu ne serais pas venue m'offrir la vie avec la main d'Ulrique d'Ahlefeld, si tu avais su comment il se fait que je meurs.

— Quoi? quel mystère! ..

— Permets-moi d'avoir un secret pour toi, mon Ethel bien-aimée. Je veux mourir sans que tu saches si tu me dois de la reconnaissance ou de la haine pour ma mort.

— Tu veux mourir! Tu veux donc mourir! O Dieu! et cela est vrai! et l'échafaud se dresse en ce moment, et aucune puissance humaine ne peut délivrer mon Ordener qu'on va tuer! Dis-moi, jette un regard sur ton esclave, sur ta compagne, et promets-moi, bien-aimé Ordener, de m'entendre sans colère. Es-tu bien sûr, réponds à ton Ethel comme à Dieu, que tu ne pourrais mener une vie heureuse auprès de cette femme, de cette Ulrique d'Ahlefeld?... en es-tu bien sûr, Ordener? elle est peut-être, sans doute même, belle, douce, vertueuse; elle vaut mieux que celle pour qui tu péris. — Ne détourne pas la tête, cher ami, mon Ordener. Tu es si noble et si jeune pour monter sur un échafaud! Hé bien! tu irais vivre avec elle dans quelque brillante ville où tu ne penserais plus à ce funeste donjon; tu laisserais couler paisiblement tes jours sans t'informer de moi; j'y consens, tu me chasserais de ton cœur, même de ton souvenir, Ordener. Mais vis, laisse-moi ici seule, c'est à moi de mourir. Et, crois-moi, quand je te saurai dans les bras d'une autre, tu n'auras pas besoin de t'inquiéter de moi; je ne souffrirai pas longtemps.

Elle s'arrêta: sa voix se perdait dans les larmes. Cependant on lisait dans son regard désolé le désir douloureux de remporter la victoire fatale dont elle devait mourir.

Ordener lui dit: — Ethel, ne me parle plus de cela. Qu'il ne sorte en ce moment de nos bouches d'autres noms que le tien et le mien.

— Ainsi, reprit-elle, hélas! hélas! tu veux donc mourir?

— Il le faut. J'irai avec joie à l'échafaud pour toi: j'irais avec horreur à l'autel pour toute autre femme. Ne m'en parle plus: tu m'affliges et tu m'offenses.

Elle pleurait en murmurant toujours: — Il va mourir, ô Dieu! et d'une mort infâme!

Le condamné répondit avec un sourire : — Crois-moi, Ethel, il y a moins de déshonneur dans ma mort que dans la vie telle que tu me la proposes.

En ce moment, son regard, se détachant de son Ethel éplorée, aperçut un vieillard vêtu d'habits ecclésiastiques qui se tenait debout dans l'ombre, sous la voûte basse de la porte : — Que voulez-vous ? dit-il brusquement.

— Seigneur, je suis venu avec l'envoyée de la comtesse d'Ahlefeld. Vous ne m'avez point aperçu, et j'attendais en silence que vos yeux tombassent sur moi.

En effet, Ordener n'avait vu que son Éthel, et celle-ci, voyant Ordener, avait oublié son compagnon.

— Je suis, continua le vieillard, le ministre chargé...

— J'entends, dit le jeune homme. Je suis prêt.

Le ministre s'avança vers lui.

— Dieu est prêt aussi à vous recevoir, mon fils.

— Seigneur ministre, reprit Ordener, votre visage ne m'est pas inconnu. Je vous ai vu quelque part.

Le ministre s'inclina.

— Je vous reconnais aussi, mon fils.—C'était dans la tour de Vygla. Nous avons tous deux montré ce jour-là combien les paroles humaines ont peu de certitude. Vous m'avez promis la grâce de douze malheureux condamnés, et moi je n'ai point cru en votre promesse, ne pouvant deviner que vous fussiez ce que vous êtes, le fils du vice-roi; et vous, seigneur, qui comptiez sur votre puissence et sur votre rang, en me donnant cette assurance...

Ordener acheva la pensée qu'Athanase Munder n'osait compléter.

— Je ne puis aujourd'hui obtenir aucune grâce, pas même la mienne; vous avez raison, seigneur ministre. Je respectais trop peu l'avenir, et il m'en a puni, en me montrant sa puissance supérieure à la mienne.

Le ministre baissa la tête.

— Dieu est fort, dit il. Puis il releva ses yeux bienveillans sur Ordener en ajoutant : — Dieu est bon.

Celui-ci, qui paraissait préoccupé, s'écria après un court silence :

— Écoutez, seigneur ministre, je veux tenir la promesse que je vous ai faite dans la tour de Vygla. Quand je serai mort, allez trouver à Berghen mon père, le vice-roi de Norwége, et dites-lui que la dernière grâce que lui demande son fils, c'est celle de vos douze protégés. Il vous l'accordera, j'en suis sûr.

Une larme d'attendrissement mouilla le visage vénérable d'Athanase.

— Mon fils, il faut que de nobles pensées remplissent votre âme, pour savoir, dans la même heure, rejeter avec courage votre propre grâce et solliciter avec bonté celle des autres; car j'ai entendu vos refus, et, tout en blâmant le dangereux excès d'une passion humaine, j'en ai été profondément touché. Maintenant je me dis : *Unde scelus ?* Comment se fait-il qu'un homme qui approche tant du vrai juste se soit souillé du crime pour lequel il est condamné?

— Mon père, je ne l'ai point dit à cet ange, je ne puis vous le dire. Croyez seulement que la cause de ma condamnation n'est point un crime.

— Comment? expliquez-vous, mon fils.

— Ne me pressez pas, répondit le jeune homme avec fermeté. Laissez-moi emporter dans le tombeau le secret de ma mort.

— Ce jeune homme ne peut être coupable, murmura le ministre. Alors il tira de son sein un crucifix noir, qu'il plaça sur une sorte d'autel grossièrement formé d'une dalle de granit adossée au mur humide de la prison. Près du crucifix il posa une petite lampe de fer allumée, qu'il avait apportée avec lui, et une Bible ouverte.

— Mon fils, priez et méditez. Je reviendrai dans quelques heures. — Allons, ajouta-t il, se tournant vers Éthel, qui, pendant tout l'entretien d'Ordener et d'Athanase avait gardé le silence du recueillement, il faut quitter le prisonnier. Le temps s'écoule...

Elle se leva radieuse et tranquille; quelque chose de divin enflammait son regard :

— Seigneur ministre, je ne puis vous suivre encore. Il faut auparavant que vous ayez uni Éthel Schumacker à son époux Ordener Guldenlew.

Elle regarda Ordener : — Si tu étais encore puissant, libre et glorieux, mon Ordener, je pleurerais et j'éloignerais ma fatale destinée de la tienne —Mais maintenant, que tu ne crains plus la contagion de mon malheur; que tu es, ainsi que moi, captif, flétri, opprimé; maintenant que tu vas mourir, je viens à toi, espérant que tu daigneras du moins, Ordener, mon seigneur, permettre à celle qui n'aurait pu être la compagne de ta vie, d'être la compagne de ta mort : car tu m'aimes assez, n'est-il pas vrai, pour n'avoir pas douté un instant que je n'expire en même temps que toi?

Le condamné tomba à ses pieds et baisa le bas de sa robe.

— Vous, vieillard, continua-t-elle, vous allez nous tenir lieu de familles et de pères, ce cachot sera le temple, cette pierre, l'autel. Voici mon anneau, nous sommes à genoux devant Dieu et devant vous. Bénissez-nous et lisez les paroles saintes qui vont unir Ethel Schumacker à Ordener Guldenlew, son seigneur.

Et ils s'étaient agenouillés ensemble devant le prêtre, qui les contemplait avec un étonnement mêlé de pitié.

— Comment, mes enfans! que faites-vous?

— Mon père, dit la jeune fille, le temps presse. Dieu et la mort nous attendent.

On rencontre quelquefois dans la vie des puissances irrésistibles, des volontés auxquelles on cède soudain comme si elles avaient quelque chose de plus que les volontés humaines. Le prêtre leva les yeux en soupirant :

— Que le Seigneur me pardonne si ma condescendance est coupable ! Vous vous aimez, vous n'avez plus que bien peu de temps à vous aimer sur la terre; je ne crois pas manquer à nos saints devoirs en légitimant votre amour.

La douce et redoutable cérémonie s'accomplit. Ils se levèrent tous deux sous la dernière bénédiction du prêtre; ils étaient époux.

Le visage du condamné brillait d'une douloureuse joie : on eût dit qu'il commençait à sentir l'amertume de la mort, à présent qu'il essayait la félicité de la vie. Les traits de sa compagne étaient sublimes de grandeur et de simplicité, elle était encore modeste comme une jeune vierge, et déjà presque fière comme une jeune épouse.

— Ecoute-moi, mon Ordener, dit-elle : n'est-il pas vrai que nous sommes maintenant heureux de mourir, puisque la vie ne pouvait nous réunir? Tu ne sais pas, ami, ce que je ferai : — je me placerai aux fenêtres du donjon de manière à te voir monter sur l'échafaud, afin que nos âmes s'envolent ensemble dans le ciel. Si j'expire avant que la hache ne tombe, je t'attendrai, car nous sommes époux, mon Ordener adoré, et ce soir le cercueil sera notre lit nuptial.

Il la pressa sur son cœur gonflé et ne put prononcer que ces mots, qui étaient l'idée de toute son existence :

— Ethel, tu es donc à moi !...

— Mes enfans, dit la voix attendrie de l'aumônier, dites-vous adieu. Il est temps.

— Hélas !... s'écria Ethel. Toute sa force d'ange lui revint, et elle se prosterna devant le condamné : — Adieu ! mon Ordener bien-aimé; mon seigneur, donnez-moi votre bénédiction.

Le prisonnier accomplit ce vœu touchant, puis il se retourna pour saluer le vénérable Athanase Munder. Le vieillard était également agenouillé devant lui.

— Qu'attendez-vous, mon père? demanda-t-il surpris.

Le vieillard le regarda d'un air humble et doux : — Votre bénédiction, mon fils.

— Que le ciel vous bénisse et appelle sur vous toutes les félicités que vos prières appellent sur vos frères les autres hommes, répondit Ordener d'un accent ému et solennel.

Bientôt la voûte sépulcrale entendit les derniers adieux et les derniers baisers; bientôt les durs verrous se refermèrent bruyamment, et la porte de fer sépara les deux jeunes époux qui allaient mourir après s'être donné rendez-vous dans l'éternité.

XLV.

À qui me livrera Louis Perez, mort ou vif, je lui donne deux mille écus.

CALDERON, *Louis Perez de Galice.*

— Baron Vœthaün, colonel des arquebusiers de Munckholm, quel est celui des soldats qui ont combattu sous vos ordres au Pilier-Noir qui a fait Han d'Islande prisonnier ? Nommez le au tribunal, afin qu'il reçoive les mille écus royaux promis pour cette capture.

Ainsi parle au colonel des arquebusiers le président du tribunal. Le tribunal est assemblé, car, selon l'usage ancien de Norwége, les juges qui prononcent sans appel doivent rester sur leurs siéges jusqu'à ce que l'arrêt qu'ils ont rendu soit exécuté. Devant eux est le géant, qu'on vient de ramener, portant à son cou la corde qui doit le porter à son tour dans quelques heures.

Le colonel, assis près de la table du secrétaire intime, se lève. Il salue le tribunal et l'évêque, qui est remonté sur son trône.

— Seigneurs juges, le soldat qui a pris Han d'Islande est dans cette enceinte. Il se nomme Toric Belfast, second arquebusier de mon régiment.

— Qu'il vienne donc, reprend le président, recevoir la récompense promise.

Un jeune soldat en uniforme d'arquebusier de Munckholm se présente.

— Vous êtes Toric Belfast ? demande le président.

— Oui, votre grâce.

— C'est vous qui avez fait Han d'Islande prisonnier ?

— Oui, avec l'aide de saint Belzébuth, s'il plaît à votre excellence.

On apporte sur le tribunal un sac pesant.

— Vous reconnaissez bien cet homme pour le fameux Han d'Islande, ajoute le président, montrant le géant enchaîné ?

— Je connaissais mieux le minois de la jolie Cattie que celui de Han d'Islande; mais j'affirme, par la gloire de saint Belphégor, que si Han d'Islande est quelque part, c'est sous la forme de ce grand démon.

— Approchez, Toric Belfast, reprit le président. Voici les mille écus promis par le haut-syndic.

Le soldat s'avançait précipitamment vers le tribunal, quand une voix s'éleva dans la foule : — Arquebusier de Munckholm, ce n'est pas toi qui as pris Han d'Islande !

— Par tous les bienheureux diables ! cria le soldat en se retournant, je n'ai en propriété que ma pipe à la minute où je parle ; mais je promets de donner mille écus d'or à celui qui vient de dire cela, s'il peut prouver ce qu'il a dit.

Et, croisant les deux bras, il promenait un regard assuré sur l'auditoire. — Hé bien ! que celui qui vient de parler se montre donc !

— C'est moi ! dit un petit homme qui fendait la presse pour pénétrer dans l'enceinte.

Ce nouveau personnage était enveloppé d'une natte de jonc et de poil de veau marin, vêtement des Groënlandais, qui tombait autour de lui comme le toit conique d'une hutte. Sa barbe était noire, et d'épais cheveux de même couleur, couvrant ses sourcils roux, cachaient son visage, dont tout ce qu'on distinguait était hideux. On ne voyait ni ses bras ni ses mains.

— Ah ! c'est toi ? dit le soldat avec un éclat de rire. Et qui donc, selon toi, mon beau sire, a eu l'honneur de prendre ce diabolique géant ?

Le petit homme secoua la tête, et dit avec une sorte de sourire malicieux : — C'est moi !

En ce moment, le baron Vœthaün crut reconnaître en cet homme singulier le mystérieux qui lui avait donné à Skongen l'avis de l'arrivée des rebelles : le chancelier d'Ahlefeld, l'hôte de la ruine d'Arbar ; et le secrétaire intime, un certain paysan d'Oëlmœ, qui portait une natte pareille, et lui avait si bien indiqué la retraite de Han d'Islande. Mais, séparés tous trois, ils ne purent se communiquer leur impression fugitive, que les différences de costume et de traits qu'ils remarquèrent ensuite eurent bientôt effacée.

— Vraiment, c'est toi ! répondit le soldat ironiquement. — Sans ton costume de phoque du Groënland, au regard que tu me lances, je serais tenté de reconnaître en toi un autre nain grotesque, qui m'a de même cherché querelle dans le Spladgest, il y a environ quinze jours ; c'était le jour où on apporta le cadavre du mineur Gill Stadt...

— Gill Stadt ! interrompit le petit homme en tressaillant.

— Oui, Gill Stadt, affirma le soldat avec indifférence, l'amoureux rebuté d'une fille qui était la maîtresse d'un de nos camarades, et pour laquelle il est mort comme un sot.

Le petit homme dit sourdement :

— N'y avait-il pas aussi au Spladgest le corps d'un officier de ton régiment ?

— Précisément ; je me rappellerai toute ma vie ce jour là, j'ai oublié l'heure de la retraite dans le Spladgest, et j'ai failli être dégradé en rentrant au fort. Cet officier, c'était le capitaine Dispolsen...

A ce nom le secrétaire intime se leva.

— Ces deux individus abusent de la patience du tribunal. Nous prions le seigneur président d'abréger cet entretien inutile.

— Par l'honneur de ma Cattie, je ne demande pas mieux, dit Toric Belfast, pourvu que vos courtoisies m'adjugent les mille écus promis pour la tête de Han, car c'est moi qui l'ai fait prisonnier.

— Tu mens ! s'écria le petit homme.

Le soldat chercha son sabre à son côté.

— Tu es bien heureux, drôle, que nous soyons devant la justice, en présence de laquelle un soldat, fût-il arquebusier de Munckholm, doit se tenir désarmé comme un vieux coq.

— C'est à moi, dit froidement le petit homme, qu'appartient le salaire, car sans moi on n'aurait pas la tête de Han d'Islande.

Le soldat furieux jura que c'était lui qui avait pris Han d'Islande lorsque, tombé sur le champ de bataille, il commençait à rouvrir les yeux.

— Hé bien, dit son adversaire, il se peut que ce soit toi qui l'aies pris ; mais c'est moi qui l'ai terrassé ; sans moi tu n'aurais pu l'emmener prisonnier : donc les mille écus m'appartiennent.

— Cela est faux, répliqua le soldat, ce n'est pas toi qui l'as terrassé, c'est un esprit vêtu de peaux de bêtes.

— C'est moi !

— Non, non.

Le président ordonna aux deux parties de se taire ; puis, demandant de nouveau au colonel Vœthaün si c'était bien Toric Belfast qui lui avait amené Han d'Islande prisonnier ; sur la réponse affirmative, il déclara que la récompense appartenait au soldat.

Le petit homme grinça des dents, et l'arquebusier étendit avidement les mains pour recevoir le sac.

— Un instant ! cria le petit homme. — Sire président, cette somme, d'après l'édit du haut-syndic, n'appartient qu'à celui qui livrera Han d'Islande.

— Eh bien ! dirent les juges.

Le petit homme se tourna vers le géant : — Cet homme n'est pas Han d'Islande.

Un murmure d'étonnement parcourut la salle. Le président et le secrétaire intime s'agitaient sur leurs siéges.

— Non, répéta avec force le petit homme, l'argent n'appartient pas à l'arquebusier maudit de Munckholm, car cet homme n'est point Han d'Islande.

— Hallebardiers, dit le président, qu'on emmène ce furieux, il a perdu la raison.

L'évêque éleva la voix : — Me permette le respectable président de lui faire observer qu'on peut, en refusant d'entendre cet homme, briser la planche du salut sous les pieds du

condamné ici présent. Je demande au contraire que la confrontation continue.

— Révérend évêque, le tribunal va vous satisfaire, répondit le président; et s'adressant au géant : — Vous avez déclaré être Han d'Islande; confirmez-vous devant la mort votre déclaration?

Le condamné répondit : — Je la confirme, je suis Han d'Islande.

— Vous entendez, seigneur évêque?

Le petit homme criait en même temps que le président :

— Tu mens, montagnard de Kole! tu mens! Ne t'obstine pas à porter un nom qui t'écrase : souviens-toi qu'il t'a déjà été funeste.

— Je suis Han, de Klipstadur, en Islande, répéta le géant, l'œil fixé sur le secrétaire intime.

Le petit homme s'approcha du soldat de Munckholm, qui, comme l'auditoire, observait cette scène avec curiosité.

— Montagnard de K le, on dit que Han d'Islande boit du sang humain. Si tu l'es, bois en. — En voici.

Et à peine ces paroles étaient-elles prononcées, qu'écartant son manteau de natte, il avait plongé un poignard dans le cœur de l'arquebusier, et jeté le cadavre aux pieds du géant.

Un cri d'effroi et d'horreur s'éleva; les soldats qui gardaient le géant se reculèrent. Le petit homme, prompt comme le tonnerre, s'élança sur le montagnard découvert, et d'un nouveau coup de poignard il le fit tomber sur le corps du soldat. Alors, dépouillant sa natte de jonc, sa fausse chevelure et sa barbe noire, il dévoila ses membres nerveux, hideusement revêtus de peaux de bêtes, et un visage qui répandit plus d'horreur encore parmi les assistans que le poignard sanglant dont il élevait le fer dégouttant de deux meurtres.

— Hé! juges, où est Han d'Islande?

— Gardes, qu'on saisisse ce monstre! cria le président épouvanté.

Il jeta dans la salle son poignard.

— Il m'est inutile, s'il n'y a plus ici de soldats de Munckholm.

En parlant ainsi, il se livra sans résistance aux hallebardiers et aux archers, qui l'entouraient, se préparant à l'assiéger comme une ville. On enchaî a le monstre sur le banc des accusés, et une litière emporta ses deux victimes, dont l'une, le montagnard, respirait encore.

Il est impossible de peindre les divers mouvemens de terreur, d'étonnement et d'indignation qui, pendant cette scène horrible, avaient agité le peuple, les gardes et les juges. Quand le brigand eut pris place, calme et impassible, sur le banc fatal, le sentiment de la curiosité imposa silence à toute autre impression, et l'attention rétablit la tranquillité.

L'évêque vénérable se leva.

— Seigneurs juges, dit-il...

Le brigand l'interrompit :

— Évêque de Drontheim, je suis Han d'Islande, ne prends pas la peine de me défendre.

Le secrétaire intime se leva.

— Noble président...

Le monstre lui coupa la parole :

— Secrétaire intime, je suis Han d'Islande; ne prends pas le soin de m'accuser.

Alors, les pieds dans le sang, il promena son œil farouche et hardi sur le tribunal, les archers et la foule, et l'on eût dit que tous ces hommes palpitaient d'épouvante sous le regard de cet homme désarmé, seul et enchaîné.

— Écoutez, juges, n'attendez pas de moi de longues paroles. Je suis le démon de Klipstadur. Ma mère est cette vieille Islande, l'île des volcans. Elle ne formait autrefois qu'une montagne, mais elle a été écrasée par la main d'un géant qui s'appuya sur sa cime, en tombant du ciel. Je n'ai pas besoin de vous parler de moi; je suis le descendant d'Ingolphe l'Exterminateur, et je porte en moi son esprit. J'ai commis plus de meurtres et allumé plus d'inc ndies que vous n'avez à vous tous prononcé d'ar êts iniques dans votre vie. J'ai des secrets communs avec le chancelier d'Ahlefeld. — Je boirais tout le sang qui coule dans vos veines avec délices. Ma nature est de haïr les hommes, ma mission de leur nuire. Colonel des arquebusiers de Munckholm, c'est moi qui t'ai donné avis du passage des mineurs au Pilier Noir, certain que tu tuerais un grand nombre d'hommes dans ces gorges; c'est moi qui ai écrasé un bataillon de ton régiment avec des quartiers de rochers : je vengeais mon fils. — Maintenant, juges, mon fils est mort; je viens ici chercher la mort L'âme d'Ingolphe me pèse, parce que je la porte seul et que je ne pourrai la transmettre à aucun héritier. Je suis las de la vie, puisqu'elle ne peut plus être l'exemple et la leçon d'un successeur. J'ai assez bu de sang : je n'ai plus soif. — A présent, me voici : vous pouvez boire le mien.

Il se tut : et toutes les voix répétèrent sourdement chacune de ces effroyables paroles.

L'évêque lui dit : — Mon fils, dans quelle intention avez-vous donc commis tant de crimes?

Le brigand se mit à rire. — Ma foi, je te jure, révérend évêque, que ce n'était pas, comme ton confrère l'évêque de Borglum, dans l'intention de m'enrichir (1). Quelque chose était en moi, qui me poussait.

— Dieu ne réside pas toujours dans tous ses ministres, répondit humblement le saint vieillard. Vous voulez m'insulter, je voudrais pouvoir vous défendre.

— Ta révérence perd son temps. Va demander à ton autre confrère l'évêque de Scalholt, en Islande. Par Ingolphe, ce sera une chose étrange que deux évêques aient pris soin de ma vie, l'un près de mon berceau, l'autre près de mon sépulcre. — Évêque, tu es un vieux fou.

— Mon fils, croyez vous en Dieu?

— Pourquoi non? Je veux qu'il soit un Dieu pour pouvoir blasphémer.

— Arrêtez, malheureux! vous allez mourir, et vous ne baisez pas les pieds du Christ!

Han d'Islande haussa les épaules.

— Si je le faisais, ce serait à la manière du gendarme de Roll, qui fit tomber le roi en lui baisant le pied.

L'évêque se rassit, profondément ému.

— Allons, juges, poursuivit Han d'Islande, qu'attendez-vous? Si j'avais été à votre place et vous à la mienne, je ne vous aurais point fait attendre si longtemps votre arrêt de mort.

Le tribunal se retira. Après une courte délibération, il rentra dans l'audience, et le président lut à haute voix une sentence qui, selon les formules, condamnait Han d'Islande *à être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuivît*.

— Voilà qui est bien, dit le brigand. Chancelier d'Ahlefeld, j'en sais assez sur ton compte pour t'en faire obtenir autant. Mais vis, puisque tu fais du mal aux hommes. — Allons, je suis sûr maintenant de ne point aller dans le Nysthiem (2).

Le secrétaire intime ordonna aux gardes qui l'emmenaient de le déposer dans le donjon du Lion de Slesvig, pendant qu'on lui préparerait un cachot, pour y attendre son exécution, dans le quartier des arquebusiers de Munckholm.

— Dans le quartier des arquebusiers de Munckolm! répéta le monstre avec un grognement de joie.

(1) Quelques chroniqueurs affirment qu'en 1525 un évêque de Borglum se rendit fameux par divers brigandages. Il soudoyait des pirates, disent-ils, qui infestaient les côtes de Norwége.

(2) Selon les croyances populaires, le *Nysthiem* était l'enfer de ceux qui mouraient de maladie ou de vieillesse.

XLVI.

> Cependant le cadavre de Ponce de Léon, qui était resté auprès de la fontaine, ayant été défiguré par le soleil, les Maures des Alpuxares s'en emparèrent et le portèrent à Grenade.
>
> E. H., *le Captif d'Ochali.*

Cependant avant l'aube du jour dans lequel nous sommes déjà assez avancés, à l'heure même où la sentence d'Ordener se prononçait à Munckholm, le nouveau gardien du Spladgest de Drontheim, l'ancien lieutenant et le successeur actuel de Benignus Spiagudry, Oglypiglap avait été brusquement réveillé sur son grabat par le retentissement de la porte de l'édifice sous plusieurs coups violens. Il s'était levé à regret, avait pris sa lampe de cuivre dont la faible lumière blessait ses yeux endormis et était allé, en jurant de l'humidité de la salle des morts, ouvrir à ceux qui l'arrachaient si tôt à son sommeil.

C'étaient des pêcheurs du lac de Sparbo qui apportaient, sur une litière couverte de joncs, d'algues et de limoselle des marais, un cadavre trouvé dans les eaux du lac.

Ils déposèrent leur fardeau dans l'intérieur de l'édifice funèbre, et Oglypiglap leur donna un reçu du mort afin qu'ils pussent réclamer leur salaire.

Resté seul dans le Spladgest, il commença à déshabiller le cadavre, qui était remarquable par sa longueur et sa maigreur. Le premier objet qui se présenta à ses yeux, quand il eut soulevé le voile dont il était enveloppé, fut une énorme perruque.

— En vérité, se dit-il, cette perruque de forme étrangère m'a déjà passé par les mains, c'était celle de ce jeune élégant français... Mais, continua-t-il en poursuivant ses opérations, voici les bottes fortes du pauvre postillon Cramner que ses chevaux ont écrasé, et... — que diable est ce que cela signifie? — l'habit noir complet du professeur Symgramtax, ce vieux savant qui s'est noyé dernièrement. — Quel est donc ce nouveau-venu qui m'arrive avec la dépouille de toutes mes vieilles connaissances?

Il promena sa lampe sur le visage du mort, mais inutilement; les traits, déjà décomposés, avaient perdu leur forme et leur couleur. Il fouilla dans les poches de l'habit, et en tira quelques vieux parchemins imprégnés d'eau et souillés de vase : il les essuya fortement avec son tablier de cuir, et parvint à lire sur l'un d'eux ces mots sans suite à demi effacés : — « Rudbeck; Saxon le grammairien; Arngrim, évêque de Holum. — Il n'y a en Norwége que deux comtés, Larvig et Jarlsberg, et une baronnie... — On ne trouve de mines d'argent qu'à Kongsberg; de l'aimant, des aspestes, qu'à Sondmoër; de l'amethyste, qu'à Guldbranshal; des calcédoines, des agates, du jaspe, qu'aux îles Faroër. — A Noukahiva, en temps de famine, les hommes mangent leurs femmes et leurs enfans. — Thormodus Thorlacius; Isleif, évêque de Scalholt, premier historien islandais. — Mercure joua aux echecs avec la Lune, et lui gagna la soixante-douzième partie du jour. — Malstrom, gouffre. — *Hirundo, hirudo.* — Cicéron, pois chiche : gloire. — Frode le savant. — Odin consultait la tête de Mimer, sage (Mahomet et son pigeon, Sertorius et sa biche.) Plus le sol... moins il renferme de gypse... »

— Je ne puis en croire encore mes yeux! s'écria-t-il laissant tomber le parchemin; c'est l'écriture de mon ancien maître Benignus Spiagudry!...

Alors, examinant de nouveau le cadavre, il reconnut les longues mains, les cheveux rares, et toute l'habitude du corps de l'infortuné.

— Ce n'est pas à tort, pensa-t-il en secouant la tête, qu'on a lancé contre lui une accusation de sacrilége et de nécromancie. Le diable l'a enlevé pour le noyer dans le Sparbo. — Ce que c'est que de nous! qui eût jamais pensé que le docteur Spiagudry, après avoir si longtemps gardé les autres dans cette hôtellerie des morts, viendrait un jour de loin s'y faire garder lui-même!

Le petit Lapon philosophe soulevait le corps pour le porter sur l'une de six couches de granit, lorsqu'il s'aperçut que quelque chose de lourd était attaché par un lien de cuir au cou du malheureux Spiagudry.

— C'est sans doute la pierre avec laquelle le démon l'a précipité dans le lac, murmura-t-il.

Il se trompait : c'était une petite cassette de fer, sur laquelle, en la regardant de près, après l'avoir soigneusement essuyée, il remarqua un large fermoir en écusson.

— Il y a sans doute quelque diablerie dans cette boîte, se dit-il : cet homme était sacrilége et sorcier. Allons déposer cette cassette chez l'évêque : elle renferme peut-être un démon.

Alors, la détachant du cadavre, qu'il déposa dans la salle d'exposition, il sortit en toute hâte pour se rendre au palais épiscopal, murmurant en chemin quelques prières contre la redoutable boîte qu'il portait.

XLVII.

> Est-ce un homme ou un esprit infernal qui parle ainsi? Quel est donc l'esprit malfaisant qui te tourmente? Montre-moi l'ennemi implacable qui habite ton cœur.
>
> MATURIN.

Han d'Islande et Schumacker sont dans la même salle du donjon de Sleswig. L'ex-chancelier absous se promène à pas lents, les yeux chargé de pleurs amers; le brigand condamné rit de ses chaînes, environné de gardes.

Les deux prisonniers s'observent longtemps en silence : on dirait qu'ils se sentent tous deux et se reconnaissent mutuellement ennemis des hommes.

— Qui es-tu? demande enfin l'ex-chancelier au brigand.

— Je te dirai mon nom, reprit l'autre, pour te faire fuir. Je suis Han d'Islande.

Schumacker s'avance vers lui :

— Prends ma main! dit-il.

— Est-ce que tu veux que je la dévore?

— Han d'Islande, reprend Schumacker, je t'aime parce que tu hais les hommes.

— Voilà pourquoi je te hais.

— Ecoute, je hais les hommes, comme toi, parce que je leur ai fait du bien, et qu'ils m'ont fait du mal.

— Tu ne les hais pas comme moi : je les hais, moi, parce qu'ils m'ont fait du bien, et que je leur ai rendu du mal.

Schumacker frémit du regard du monstre. Il a beau vaincre sa nature, son âme ne peut sympathiser avec celle-là.

— Oui, s'écrie-t-il, j'exècre les hommes, parce qu'ils sont fourbes, ingrats, cruels. Je leur ai dû tout le malheur de ma vie.

— Tant mieux! — je leur ai dû, moi, tout le bonheur de la mienne.

— Quel bonheur?

— Le bonheur de sentir des chairs palpitantes frémir sous ma dent, un sang fumant réchauffer mon gosier altéré; la volupté de briser des êtres vivans contre des pointes de rochers, et d'entendre le cri de la victime se mêler au bruit des membres fracassés. — Voilà les plaisirs que m'ont procurés les hommes.

Schumacker recula avec épouvante devant le monstre dont

il s'était approché presque avec l'orgueil de lui ressembler. Pénétré de honte, il voila son visage vénérable de ses mains; car ses yeux étaient pleins de larmes d'indignation, non contre la race humaine, mais contre lui même. Son cœur noble et grand commençait à s'effrayer de la haine qu'il portait aux hommes depuis si longtemps en la voyant reproduite dans le cœur de Han d'Islande comme par un miroir effrayant.

— Hé bien! dit le monstre en riant, ennemi des hommes, oses-tu te vanter d'être semblable à moi?

Le vieillard frissonna : — O Dieu! plutôt que de les haïr comme toi, j'aimerais mieux les aimer.

Les gardes vinrent chercher le monstre, pour l'emmener dans un cachot plus sûr. Schumacker, rêveur, resta seul dans le donjon; mais il n'y restait plus d'ennemi des hommes.

XLVIII.

> . . . . Quand le méchant m'épie,
> Me ferez-vous tomber, Seigneur, entre ses mains?
> C'est lui qui sous mes pas a rompu vos chemins.
> Ne me châtiez point: car mon crime est son crime.
>
> A. DE VIGNY.

L'heure fatale était arrivée; le soleil ne montrait plus que la moitié de son disque au-dessus de l'horizon. Les postes étaient doublés dans tout le château fort de Munckolm; devant chaque porte se promenaient des sentinelles silencieuses et farouches. La rumeur de la ville arrivait plus tumultueuse et plus bruyante aux sombres tours de la forteresse, livrée elle-même à une agitation extraordinaire. On entendait dans toutes les cours le bruit lugubre des tambours voilés de crêpes; le canon de la tour basse grondait par intervalles; la lourde cloche du donjon se balançait lentement avec des sons graves et prolongés, et, de tous les points du port, des embarcations chargées de peuple se pressaient vers le redoutable rocher.

Un échafaud tendu de noir, autour duquel s'épaississait et se grossissait sans cesse une foule impatiente, s'élevait dans la place d'armes du château, au centre d'un carré de soldats. Sur l'échafaud se promenait un homme vêtu de serge rouge, tantôt s'appuyant sur une hache qu'il tenait à la main, tantôt remuant un billot et une claie que portait l'estrade funèbre. Près de là était préparé un bûcher devant lequel brûlaient quelques torches de résine. Entre l'échafaud et le bûcher, on avait planté un pieu auquel était suspendu un écriteau : *Ordener Guldenlew, traître.* — On apercevait, de la place d'Armes, flotter au haut du donjon de Slesvig un grand drapeau noir.

C'est dans ce moment que parut devant le tribunal, toujours assemblé dans la salle d'audience, Ordener condamné. L'évêque seulement était absent : son ministère de défenseur avait cessé.

Le fils du vice-roi était vêtu de noir, et portait à son cou le collier de Dannebrog. Son visage était pâle, mais fier. Il était seul; car on était venu le chercher pour le supplice avant que l'aumônier Athanase Munder fût revenu dans son cachot.

Ordener avait déjà consommé intérieurement son sacrifice. Cependant l'époux d'Ethel songeait encore avec quelque amertume à la vie, et eût peut-être voulu pouvoir choisir pour sa première nuit de noces une autre nuit que celle du tombeau. Il avait prié et surtout rêvé dans sa prison. Maintenant il était debout devant le terme de toute prière et de tout rêve. Il se sentait fort de la force que donnent Dieu et l'amour.

La foule, plus émue que le condamné, le considérait avec une attention avide. L'éclat de son rang, l'horreur de son sort, éveillaient toutes les envies et toutes les pitiés. Chacun assistait à son châtiment, sans s'expliquer son crime. Il y a au fond des hommes un sentiment étrange qui les pousse, ainsi qu'à des plaisirs, au spectacle des supplices. Ils cherchent avec un horrible empressement à saisir la pensée de la destruction sur les traits décomposés de celui qui va mourir, comme si quelque révélation du ciel ou de l'enfer devait apparaître, en ce moment solennel, dans les yeux du misérable; comme pour voir quelle ombre jette l'aile de la mort planant sur une tête humaine; comme pour examiner ce qui reste d'un homme quand l'espérance l'a quitté. Cet être, plein de force et de santé, qui se meut, qui respire, qui vit, et qui, dans un moment, cessera de se mouvoir, de respirer, de vivre, environné d'êtres pareils à lui, auxquels il n'a rien fait, qui le plaignent tous, et dont nul ne le secourra; ce malheureux, mourant sans être moribond, courbé à la fois sous une puissance matérielle et sous un pouvoir invisible; cette vie que la société n'a pu donner, et qu'elle prend avec appareil, toute cette cérémonie imposante du meurtre judiciaire, ébranlent vivement les imaginations. Condamnés tous à mort avec des sursis indéfinis, c'est pour nous un objet de curiosité étrange et douloureuse, que l'infortuné qui sait précisément à quelle heure son sursis doit être levé.

On se souvient qu'avant d'aller à l'échafaud, Ordener devait être ramené devant le tribunal, pour être dégradé de ses titres et de ses honneurs. A peine le mouvement excité dans l'assemblée par son arrivée eut-il fait place au calme, que le président se fit apporter le livre héraldique des deux royaumes, et les statuts de l'ordre de Dannebrog.

Alors, ayant invité le condamné à mettre un genou en terre, il recommanda aux assistans le silence et le respect, ouvrit le livre des chevaliers de Dannebrog, et commença à lire d'une voix haute et sévère :

« Christiern, par la grâce et miséricorde du Tout-Puissant,
» roi de Danemarck et de Norwége, des Vandales et des
» Goths, duc de Slesvig, de Holstein, de Stormarie et de
» Dytmarse, comte d'Oldenbourg et de Delmenhurst, savoir
» faisons qu'ayant rétabli, sur la proposition de notre grand
» chancelier, comte de Griffenfeld (la voix du président
» passa si rapidement sur ce nom, qu'on l'entendit à peine),
» l'ordre royal de Dannebrog, fondé par notre illustre aïeul
» saint Waldemar,

» Sur ce que nous avons considéré que cet ordre vénéra-
» ble ayant été créé en souvenir de l'étendard Dannebrog,
» envoyé du ciel à notre royaume béni,

» Ce serait mentir à la divine institution de l'ordre, si
» quelqu'un des chevaliers pouvait impunément forfaire à
» l'honneur et aux saintes lois de l'Eglise et de l'Etat,

» Nous ordonnons, à genoux devant Dieu, que quiconque,
» parmi les chevaliers de l'ordre, aura livré son âme au
» démon par quelque félonie ou trahison, après avoir été
» blâmé publiquement par un juge, sera à jamais dégradé
» du rang de chevalier de notre royal ordre de Dannebrog. »

Le président referma le livre.

— Ordener Guldenlew, baron de Thorvick, chevalier de Dannebrog, vous vous êtes rendu coupable de haute trahison, crime pour lequel votre tête va être tranchée, votre corps brûlé, et votre cendre jetée au vent. Ordener Guldenlew, traître, vous vous êtes rendu indigne de prendre rang parmi les chevaliers de Dannebrog, je vous invite à vous humilier, car je vais vous dégrader publiquement au nom du roi.

Le président étendit la main sur le livre de l'ordre, et s'apprêtait à prononcer la formule fatale sur Ordener, calme et immobile, lorsqu'une porte latérale s'ouvrit à droite du tribunal. Un huissier ecclésiastique parut, annonçant sa révérence l'évêque du Dronth imhus.

C'était lui en effet. Il entra précipitamment dans la salle, accompagné d'un autre ecclésiastique qui le soutenait.

— Arrêtez, seigneur président, cria-t-il avec une force qui

semblait n'être plus de son âge! arrêtez! Le ciel soit béni! j'arrive à temps.

L'assemblée redoubla d'attention, prévoyant quelque nouvel événement. Le président se tourna vers l'évêque avec humeur :

— Votre révérence me permettra de lui faire remarquer que sa présence est inutile ici. Le tribunal va dégrader le condamné, qui touche au moment de subir sa peine.

— Gardez-vous, dit l'évêque, de toucher à celui qui est pur devant le Seigneur. Ce condamné est innocent.

Rien ne peut se comparer au cri d'étonnement qui retentit dans l'auditoire, si ce n'est le cri d'épouvante que poussèrent le président et le secrétaire intime.

— Oui, tremblez, juges, poursuivit l'évêque avant que le président eût eu le temps de reprendre son sang-froid; tremblez! car vous alliez verser le sang innocent.

Pendant que l'émotion du président se calmait, Ordener s'était levé consterné. Le noble jeune homme craignait que sa généreuse ruse ne fût découverte, et qu'on n'eût trouvé des preuves de la culpabilité de Schumacker.

— Seigneur évêque, dit le président, dans cette affaire le crime semble vouloir nous échapper, en passant de tête en tête. Ne vous fiez pas à quelque vaine apparence. Si Ordener Guldenlew est innocent, quel est donc alors le coupable?

— Votre grâce va le savoir, répondit l'évêque. — Puis, montrant au tribunal une cassette de fer qu'un serviteur portait derrière lui : — Nobles seigneurs, vous avez jugé dans les ténèbres; dans cette cassette est la lumière miraculeuse qui doit les dissiper.

Le président, le secrétaire intime et Ordener parurent frappés en même temps à l'aspect de la mystérieuse cassette. L'évêque poursuivit :

— Nobles juges, écoutez-nous. Aujourd'hui, au moment où nous rentrions dans notre palais épiscopal, afin de nous reposer des fatigues de la nuit, et de prier pour les condamnés, on nous a remis cette boîte de fer scellée. Le gardien du Spladgest l'avait, nous a-t-on dit, apportée ce matin à notre palais pour qu'elle nous fût remise, affirmant qu'elle renfermait sans doute quelque mystère satanique, attendu qu'il l'avait trouvée sur le corps du sacrilége Benignus Spiagudry, dont on a retiré le cadavre du Sparbo.

L'attention d'Ordener redoubla. Tout l'auditoire se taisait religieusement. Le président et le secrétaire courbaient la tête comme deux condamnés. On eût dit qu'ils avaient tous deux oublié leur astuce et leur audace. Il y a un moment dans la vie du méchant où sa puissance s'en va.

— Après avoir béni cette cassette, continua l'évêque, nous en avons brisé le sceau, qui portait, comme vous pouvez le voir encore, les anciennes armoiries abolies de Griffenfeld. — Nous y avons trouvé en effet un secret satanique.—Vous allez en juger, vénérables seigneurs. Prêtez-nous toute votre attention; car il s'agit du sang des hommes, et le Seigneur en pèse chaque goutte.

Alors, ouvrant la formidable cassette, il en tira un parchemin au dos duquel était écrite l'attestation suivante :

« Moi, Blaxtham Cumbysulsum, docteur, je déclare, au » moment de mourir, remettre au capitaine Dispolsen, pro» cureur, à Copenhague, de l'ancien comte de Griffenfeld, la » pièce suivante, entièrement écrite de la main de Turiaf » Musdœmon, serviteur du chancelier comte d'Ahlefeld, » afin que le susnommé capitaine en fasse l'usage qu'il lui » plaira.—Et je prie Dieu de me pardonner mes crimes.— » A Copenhague, le onzième jour du mois de janvier mil » six cent quatre-vingt-dix neuf.

» CUMBYSULSUM. »

Le secrétaire intime tremblait d'un tremblement convulsif. Il voulut parler et ne le put. L'évêque cependant remettait le parchemin au président pâle et agité.

— Que vois-je? s'écria celui-ci en déployant le parchemin. — *Note au noble comte d'Ahlefeld, sur le moyen de se défaire juridiquement de Schumacker*!... — Je vous jure, révérend évêque...

Le parchemin tomba des mains du président.

— Lisez, lisez, seigneur, poursuivait l'évêque. Je ne doute pas que votre indigne serviteur n'ait abusé de votre nom, comme il a abusé de celui du malheureux Schumacker. Voyez seulement ce qu'a produit votre haine peu charitable pour votre prédécesseur tombé. Un de vos courtisans a machiné en votre nom sa perte, espérant sans doute s'en faire un mérite auprès de votre grâce.

En montrant au président que les soupçons de l'évêque, qui connaissait tout le contenu de la cassette, ne tombaient pas sur lui, ces paroles le ranimèrent. Ordener respirait également : il commençait à entrevoir que l'innocence du père de son Ethel allait éclater en même temps que la sienne propre. Il éprouvait un profond étonnement de cette destinée bizarre qui l'avait conduit à la poursuite d'un formidable brigand pour retrouver cette cassette, que son vieux guide Bénignus Spiagudry portait sur lui; en sorte qu'elle le suivait pendant qu'il la cherchait. Il méditait aussi la grave leçon des événemens qui, après l'avoir perdu par cette fatale cassette, le sauvaient par elle.

Le président, rappelant son sang-froid, lut alors, avec les signes d'une indignation que partageait tout l'auditoire, une longue note, où Musdœmon expliquait en détail l'abominable plan que nous lui avons vu suivre dans le cours de cette histoire. Plusieurs fois le secrétaire intime voulut se lever pour se défendre; mais à chaque fois la rumeur publique le repoussait sur son siége. Enfin l'odieuse lecture se termina au milieu d'un murmure d'horreur.

—Hallebardiers, qu'on saisisse cet homme! dit le président, désignant du doigt le secrétaire intime.

Le misérable, sans force et sans parole, descendit de son siége, et fut jeté sur le banc d'infamie, parmi les huées de la populace.

—Seigneurs juges, dit l'évêque, frémissez et réjouissez-vous. La vérité, qui vient d'être portée à vos consciences, va encore vous être confirmée par ce que l'aumônier des prisons de cette royale ville, notre honoré frère Athanase Munder, ici présent, va vous apprendre.

C'était en effet Athanase Munder qui accompagnait l'évêque. Il s'inclina devant son pasteur et devant le tribunal, puis, sur un signe du président, il s'exprima ainsi :

—Ce que je vais dire est la vérité. Me punisse le ciel si je profère ici une parole dans une intention autre que celle de bien faire! — J'avais déjà, d'après ce que j'avais vu ce matin dans le cachot du fils du vice-roi, pensé en moi-même que ce jeune homme n'était point coupable, quoique vos seigneuries l'aient condamné sur ses aveux. Or, j'ai été appelé, il y a quelques heures, pour donner les derniers secours spirituels au malheureux montagnard qui a été si cruellement assassiné devant vous, et que vous aviez condamné, respectables seigneurs, comme étant Han d'Islande. Voici ce que m'a dit ce moribond : « Je ne suis point Han d'Is» lande; j'ai été bien puni d'avoir pris ce nom. Celui qui » m'a payé pour jouer ce rôle est le secrétaire intime de la » grande chancellerie; il se nomme Musdœmon, et il a ma» chiné toute la révolte sous le nom de *Hacket*. Je crois » qu'il est le seul coupable dans tout ceci. » Alors il m'a demandé ma bénédiction et recommandé de venir en toute hâte reporter ses dernières paroles au tribunal. — Dieu est témoin de ce que je dis. Puissé-je sauver le sang de l'innocent, et ne point faire verser celui du coupable.

Il se tut, saluant de nouveau son évêque et les juges.

— Votre grâce voit, seigneur, dit l'évêque au président, que l'un de mes clients n'avait point saisi à tort tant de ressemblance entre ce Hacket et votre secrétaire intime.

— Turiaf Musdœmon, demanda le président au nouvel accusé, qu'avez-vous à alléguer pour votre défense?

Musdœmon leva sur son maître un regard qui l'effraya. Toute son assurance lui était revenue. Il répondit après un moment de silence :

— Rien, seigneur.

Le président reprit d'une voix altérée et faible : — Vous vous avouez donc coupable du crime qui vous est imputé? Vous vous avouez auteur d'une conspiration tramée à la fois contre l'Etat et contre un individu nommé Schumacker?

— Oui, seigneur, répondit Musdœmon.

L'évêque se leva.

— Seigneur président, pour qu'il ne reste aucun doute dans cette affaire, que votre grâce demande à l'accusé s'il a eu des complices.

— Des complices! répéta Musdœmon.

Il parut réfléchir un moment. Un horrible malaise se peignit sur le front du président — Non, seigneur évêque, dit-il enfin.

Le président jeta sur lui un regard soulagé qui rencontra le sien.—Non, je n'ai point eu de complices, répéta Musdœmon avec plus de force. J'avais tramé tout ce complot par attachement pour mon maître, qui l'ignorait, pour perdre son ennemi Schumacker.

Les regards de l'accusé et du président se rencontrèrent encore.

— Votre grâce, reprit l'évêque, doit sentir que, puisque Musdœmon n'a point eu de complices, le baron Ordener Guldenlew ne peut être coupable.

— S'il ne l'était pas, révérend évêque, comment se serait-il avoué criminel?

— Seigneur président, comment ce montagnard s'est-il obstiné à se dire Han d'Islande au péril de sa tête? Dieu seul sait ce qui existe au fond des cœurs.

Ordener prit la parole.— Seigneurs juges, je puis vous le dire, maintenant que le vrai coupable est découvert. Oui, je me suis faussement accusé, pour sauver l'ancien chancelier Schumacker, dont la mort eût laissé sa fille sans protecteur.

Le président se mordit les lèvres.

— Nous demandons au tribunal, dit l'évêque, que l'innocence de notre client Ordener soit proclamée par lui.

Le président répondit par un signe d'adhésion; et, sur la demande du haut-syndic, on acheva l'examen de la redoutable cassette, qui ne renfermait plus que le diplôme et les titres de Schumacker mêlés à quelques lettres du prisonnier de Munckholm au capitaine Dispolsen, lettres amères sans être coupables, et qui ne pouvaient effrayer que le chancelier d'Ahlefeld.

Bientôt le tribunal se retira, et après une courte délibération, tandis que les curieux rassemblés dans la place d'Armes attendaient avec une impatience opiniâtre le fils du vice-roi condamné, et que le bourreau se promenait nonchalamment sur l'échafaud, le président prononça, d'une voix presque éteinte, l'arrêt qui condamnait à mort Turiaf Musdœmon, et réhabilitait Ordener Guldenlew, le réintégrant dans tous ses honneurs, titres et priviléges.

XLIX.

Combien me vendrais-tu ta carcasse, mon drôle?
Je n'en donnerais pas, en honneur, une obole.

Saint Michel à Satan, Mystère.

Ce qui restait du régiment des arquebusiers de Munckholm était rentré dans son ancienne caserne, bâtiment isolé au milieu d'une grande cour carrée dans l'enceinte du fort. A la nuit tombante, on barricada, suivant l'usage, les portes de cet édifice, où s'étaient retirés tous les soldats, à l'exception des sentinelles dispersées sur les tours et du peloton de garde devant la prison militaire adossée à la caserne. Cette prison, la plus sûre et la mieux surveillée de toutes les prisons de Munckholm, renfermait les deux condamnés qui devaient être pendus le lendemain matin, Han d'Islande et Musdœmon.

Han d'Islande est seul dans son cachot Il est étendu sur la terre, enchaîné, la tête appuyée sur une pierre : quelque faible lumière vient jusqu'à lui à travers une ouverture quadrangulaire grillée, pratiquée dans l'épaisse porte de chêne qui sépare son cachot de la salle voisine, où il entend ses gardiens rire et blasphémer, au bruit des bouteilles qu'ils vident et des dés qu'ils roulent sur un tambour. Le monstre s'agite en silence dans l'ombre, ses bras se resserrent et s'écartent, ses genoux se contractent et se déploient, ses dents mordent ses fers.

Tout-à-coup il élève la voix, il appelle; un guichetier se présente à l'ouverture grillée. — Que veux-tu? dit-il au brigand.

Han d'Islande se soulève : — Compagnon, j'ai froid; mon lit de pierre est dur et humide; donne-moi une botte de paille pour dormir, et un peu de feu pour me réchauffer.

— Il est juste, reprend le guichetier, de procurer au moins ses aises à un pauvre diable qui va être pendu, fût-il le diable d'Islande. Je vais t'apporter ce que tu me demandes... — As-tu de l'argent?

— Non, répond le brigand.

— Quoi! toi, le plus fameux voleur de la Norwége, tu n'as pas dans ta sacoche quelques méchans ducats d'or?

— Non, répond le brigand.

— Quelques petits écus royaux?

— Non, te dis-je!

— Pas même quelques pauvres ascalins?

— Non, non, rien : pas de quoi acheter la peau d'un rat ou l'âme d'un homme.

Le guichetier hocha la tête : — C'est différent : tu as tort de te plaindre; ta cellule n'est pas aussi froide que celle où tu dormiras demain, sans t'apercevoir, je te jure, de la dureté du lit.

Cela dit, le guichetier se retira, emportant une malédiction du monstre, qui continua de se mouvoir dans ses chaînes, dont les anneaux rendaient par intervalles des bruits faibles, comme s'ils se fussent lentement brisés sous des tiraillemens violens et réitérés.

La porte de chêne s'ouvrit; un homme de haute taille, vêtu de serge rouge, et portant une lanterne sourde, entra dans le cachot, accompagné du guichetier qui avait repoussé la prière du prisonnier. Celui ci cessa tout mouvement.

— Han d'Islande, dit l'homme vêtu de rouge, je suis Nychol Orugix, bourreau du Drontheimhus; je dois avoir demain, au lever du jour, l'honneur de pendre ton excellence par le cou à une belle potence neuve, sur la place publique de Drontheim.

— Es-tu bien sûr en effet de me pendre? répondit le brigand.

Le bourreau se mit à rire : — Je voudrais que tu fusses aussi sûr de monter droit au ciel par l'échelle de Jacob, que tu es sûr de monter demain au gibet par l'échelle de Nychol Orugix.

— En vérité? dit le monstre avec un malicieux regard.

— Je te répète, seigneur brigand, que je suis le bourreau de la province.

— Si je n'étais moi, je voudrais être toi, reprit le brigand.

— Je ne t'en dirai pas autant, reprit le bourreau; puis, se frottant les mains d'un air vain et flatté : — Mon ami, tu as raison, c'est un bel état que le nôtre. Ah!... ma main sait ce que pèse la tête d'un homme.

— As-tu quelquefois bu du sang? demanda le brigand.

— Non; mais j'ai souvent donné la question.

— As-tu quelquefois dévoré les entrailles d'un petit enfant vivant encore?

— Non; mais j'ai fait crier des os entre les ais d'un chevalet de fer; j'ai tordu des membres dans les rayons d'une roue; j'ai ébréché des scies d'acier sur des crânes dont j'enlevais les chevelures; j'ai tenaillé des chairs palpitantes, avec des pinces rougies devant un feu ardent; j'ai brûlé le sang dans des veines entr'ouvertes, en y versant des ruisseaux de plomb fondu et d'huile bouillante.

—Oui, dit le brigand pensif, tu as bien aussi tes plaisirs.

— En somme, continua le bourreau, quoique tu sois Han d'Islande, je crois qu'il s'est encore envolé plus d'âmes de mes mains que des tiennes, sans compter celle que tu rendras demain.

— En supposant que j'en aie une.— Crois-tu donc, bourreau du Drontheimhus, que tu pourrais faire partir l'esprit d'Ingolphe du corps de Han d'Islande, sans qu'il emportât le tien?

La réponse du bourreau commença par un éclat de rire.

— Ha, vraiment! nous verrons cela demain.

— Nous verrons, dit le brigand.

— Allons, dit le bourreau, je ne suis pas venu ici pour t'entretenir de ton esprit, mais seulement de ton corps. Ecoute-moi! — Ton cadavre m'appartient de droit après ta mort; cependant la loi te laisse la faculté de me le vendre; dis-moi donc ce que tu en veux.

— Ce que je veux de mon cadavre? dit le brigand.

— Oui, et sois consciencieux.

Han d'Islande s'adressa au guichetir : — Dis-moi, camarade, combien veux-tu me vendre une botte de paille et un peu de feu?

Le guichetier resta un moment rêveur : — Deux ducats d'or, répondit-il.

— Hé bien, dit le brigand au bourreau, tu me donneras deux ducats d'or de mon cadavre.

— Deux ducats d'or! s'écria le bourreau. Cela est horriblement cher. Deux ducats d'or un méchant cadavre! Non, certes! je n'en donnerai pas ce prix.

— Alors, répondit tranquillement le monstre, tu ne l'auras pas!

— Tu seras jeté à la voirie, au lieu d'orner le musée royal de Copenhague ou le cabinet de curiosités de Berghen.

— Que m'importe?

— Longtemps après ta mort, on viendrait en foule examiner ton squelette, en disant : *Ce sont les restes du fameux Han d'Islande!* on polirait tes os avec soin, on les rattacherait avec des chevilles de cuivre; on te placerait sous une grande cage de verre, dont on aurait soin chaque jour d'enlever la poussière. Au lieu de ces honneurs, songe à ce qui t'attend, si tu ne veux pas me vendre ton cadavre; on t'abandonnera à la pourriture dans quelque charnier, où tu seras à la fois la pâture des vers et la proie des vautours.

— Eh bien! je ressemblerai aux vivans, qui sont sans cesse rongés par les petits et dévorés par les grands.

— Deux ducats d'or! répétait le bourreau entre ses dents, quelle prétention exorbitante! Si tu ne modères ton prix, mon cher Han d'Islande, nous ne pourrons traiter ensemble.

— C'est la première et probablement la dernière vente que je ferai de ma vie; je tiens à faire un marché avantageux.

— Songe que je puis te faire repentir de ton opiniâtreté. Demain tu seras en ma puissance.

— Crois-tu?

Ces mots étaient prononcés avec une expression qui échappa au bourreau.

— Oui, et il y a une manière de serrer le nœud coutant... tandis que si tu deviens raisonnable, je te pendrai mieux.

— Peu m'importe ce que tu feras demain de mon cou! répondit le monstre d'un air railleur.

—Allons,ne pourrais-tu te contenter de deux écus royaux? Qu'en feras-tu?

— Adresse-toi à ton camarade, dit le brigand en montrant le guichetier; il me demande deux ducats d'or pour un peu de paille et de feu.

— Aussi, dit le bourreau, apostrophant le guichetier, avec humeur, par la scie de saint Joseph! il est révoltant de faire payer du feu et de méchante paille au poids de l'or. Deux ducats!

Le guichetier répliqua aigrement :

— Je suis bien bon de n'en pas exiger quatre! — C'est vous, maître Nychol, qui êtes aussi arabe que le chiffre 2, de refuser à ce pauvre prisonnier deux ducats d'or de son cadavre, que vous pourrez vendre au moins vingt ducats à quelque savant ou à quelque médecin.

— Je n'ai jamais payé un cadavre plus de quinze ascalins, dit le bourreau.

— Oui, repartit le guichetier, le cadavre d'un mauvais voleur ou d'un misérable juif, cela peut être; mais chacun sait que vous tirerez ce que vous voudrez du corps de Han d'Islande.

Han d'Islande hocha la tête.

— De quoi vous mêlez-vous? dit Orugix brusquement; est-ce que je m'occupe, moi, de vos rapines, des vêtemens, des bijoux que vous volez aux prisonniers, de l'eau sale que vous versez dans leur maigre bouillon, des tourmens que vous leur faites éprouver pour tirer d'eux de l'argent? — Non! je ne donnerai point deux ducats d'or.

— Point de paille et point de feu, à moins de deux ducats d'or, répondit l'obstiné guichetier.

— Point de cadavre à moins de deux ducats d'or, répéta le brigand immobile.

Le bourreau, après un moment de silence, frappa la terre du pied :

— Allons, le temps me presse. Je suis appelé ailleurs. — Il tira de sa veste un sac de cuir qu'il ouvrit lentement, et comme à regret. — Tiens, maudit démon d'Islande, voilà tes deux ducats. Satan ne donnerait certes pas de ton âme ce que je donne de ton corps.

Le brigand reçut les deux pièces d'or. Aussitôt le guichetier avança la main pour les reprendre.

— Un instant, compagnon, donne-moi d'abord ce que je t'ai demandé.

Le guichetier sortit, et revint un moment après, apportant une botte de paille fraîche et un réchaud plein de charbons ardens qu'il plaça près du condamné.

— C'est cela, dit le brigand en lui remettant les deux ducats, je me chaufferai cette nuit. — Encore un mot, ajouta-t-il d'une voix sinistre : — Le cachot ne touche-t-il pas à la caserne des arquebusiers de Munckholm?

— Cela est vrai, repartit le guichetier.

— Et d'où vient le vent?

— De l'est, je crois.

— C'est bon, reprit le brigand.

— Où veux-tu donc en venir, camarade? demanda le guichetier.

— A rien, répondit le brigand.

— Adieu, camarade, à demain de bonne heure.

— Oui, à demain, répéta le brigand.

Et le bruit de la lourde porte qui se refermait empêcha le bourreau et son compagnon d'entendre le ricanement sauvage et goguenard qui accompagnait ces paroles.

L.

Espérais-tu finir par un autre trépas?

ALEX. SOUMET.

Jetons maintenant un regard dans l'autre cachot de la prison militaire adossée à la caserne des arquebusiers, qui renferme notre ancienne connaissance Turiaf Musdœmon.

On s'est peut-être étonné d'entendre ce Musdœmon, si profondément rusé, si profondément lâche, livrer avec tant de bonne foi le secret de son crime au tribunal qui l'a condamné, et cacher avec tant de générosité la part qu'y a prise son ingrat patron, le chancelier d'Ahlefeld. Qu'on se rassure cependant : Musdœmon n'était point converti. Cette généreuse

bonne foi était peut-être la plus grande preuve d'adresse qu'il eût jamais donnée. Quand il avait vu toute son infernale intrigue si inopinément dévoilée et si invinciblement démontrée, il avait été un instant étourdi et épouvanté. Cette première impression passée, l'extrême justesse de son esprit lui fit sentir que, dans l'impuissance de perdre désormais ses victimes désignées, il ne devait plus songer qu'à se sauver. Deux partis à prendre se présentèrent à lui : se décharger de tout sur le comte d'Ahlefeld qui l'abandonnait si lâchement, ou prendre sur lui tout le crime qu'il avait partagé avec le comte. Un esprit vulgaire se fût jeté sur le premier, Musdœmon choisit le second. Le chancelier était chancelier, d'ailleurs rien ne le compromettait directement dans ces papiers qui accablaient son secrétaire intime ; puis il avait échangé quelques regards d'intelligence avec Musdœmon, il n'en fallut pas davantage pour déterminer celui-ci à se laisser condamner, certain que le comte d'Ahlefeld faciliterait son évasion, moins encore par reconnaissance pour le service passé, que par besoin de ses services futurs.

Il se promenait donc dans sa prison, qu'éclairait à peine une lampe sépulcrale, ne doutant pas que la porte ne lui en fût ouverte dans la nuit. Il examinait la forme de ce vieux cachot de pierre, bâti par d'anciens rois dont l'histoire sait à peine les noms, s'étonnant seulement qu'il eût un plancher de bois, sur lequel ses pas retentissaient profondément comme s'il eût couvert quelque cavité souterraine. Il remarquait un gros anneau de fer scellé dans la clef de la voûte en ogive, et auquel pendait un lambeau de vieille corde rompue. Et le temps s'écoulait, et il écoutait avec impatience l'horloge du donjon sonner lentement les heures, en traînant ses tintemens lugubres dans le silence de la nuit.

Enfin, un mouvement de pas se fit entendre en dehors du cachot ; son cœur battit d'espérance. L'énorme serrure cria, les cadenas s'agitèrent, les chaînes tombèrent ; et quand la porte s'ouvrit, son front rayonna de joie.

C'était le personnage en habits d'écarlate que nous venons de voir dans le cachot de Han. Il portait sous son bras un rouleau de corde de chanvre, et était accompagné de quatre hallebardiers vêtus de noir, et armés d'épées et de pertuisanes.

Musdœmon était encore en robe et en perruque de magistrat. Ce costume parut faire effet sur l'homme rouge. Il le salua comme accoutumé à le respecter.

— Seigneur, demanda-t-il au prisonnier avec quelque hésitation, est-ce à votre courtoisie que nous avons affaire ?

— Oui, oui, répondit en hâte Musdœmon confirmé dans son espoir d'évasion par ce début poli, et ne remarquant point la couleur sanglante des vêtemens de celui qui lui parlait.

— Vous vous nommez, dit l'homme les yeux fixés sur un parchemin qu'il avait déployé, Turiaf Musdœmon ?

— Précisément. Vous venez, n'est-ce pas, de la part du grand chancelier ?

— Oui, votre courtoisie.

— N'oubliez pas, quand vous aurez terminé votre mission, d'exprimer à sa grâce toute ma reconnaissance.

L'homme aux habits rouges leva sur lui un regard étonné.

— Votre.. reconnaissance ?...

— Oui, sans doute, mes amis ; car il me sera probablement impossible de la lui témoigner moi-même tout de suite.

— Probablement, répondit l'homme avec une expression ironique.

— Et vous sentez, poursuivit Musdœmon, que je ne dois pas me montrer ingrat pour un pareil service.

— Par la croix du bon larron ! s'écria l'autre en riant lourdement, on dirait, à vous entendre, que le chancelier fait pour votre courtoisie toute autre chose.

— Sans doute, il ne me rend encore en ce moment qu'une justice rigoureuse !..

— Rigoureuse, soit ! — mais enfin vous convenez que c'est justice. C'est le premier aveu de ce genre que j'entends depuis vingt-six ans que j'exerce. Allons, seigneur, le temps se passe en paroles ; êtes-vous prêt ?

— Je le suis, dit Musdœmon joyeux faisant un pas vers la porte.

— Attendez, attendez un moment, cria l'homme rouge se baissant pour déposer à terre son rouleau de corde.

— Musdœmon s'arrêta : — Pourquoi donc toute cette corde ?

— Votre courtoisie a raison de me faire cette question ; j'en ai là, en effet, bien plus qu'il ne m'en faut ; mais, au commencement de ce procès, je croyais avoir bien plus de condamnés.

En parlant ainsi, l'homme dénouait son rouleau de corde.

— Allons, dépêchons, dit Musdœmon.

— Votre courtoisie est bien pressée..... — est-ce qu'elle n'a pas encore quelque prière ?...

— Point d'autre que celle que je vous ai déjà adressée, de remercier pour moi sa grâce. — Pour Dieu, hâtons-nous, ajouta Musdœmon, je suis impatient de sortir d'ici. Avons-nous beaucoup de chemin à faire ?

— De chemin ! reprit l'homme au vêtement d'écarlate, se redressant et mesurant plusieurs brasses de corde déroulées, la route qui nous reste à faire ne fatiguera pas beaucoup votre courtoisie ; car nous allons tout terminer sans mettre le pied hors d'ici.

Musdœmon tressaillit. — Que voulez-vous dire ?

— Que voulez-vous dire vous-même ? demanda l'autre.

— O Dieu ! dit Musdœmon, pâlissant comme s'il entrevoyait une lueur funèbre ; qui êtes vous ?

— Je suis le bourreau.

Le misérable trembla ainsi qu'une feuille sèche que le vent secoue. — Est ce que vous ne venez pas pour me faire évader ? murmura-t-il d'une voix éteinte.

Le bourreau partit d'un éclat de rire : — Si fait vraiment ! pour vous faire évader dans le pays des esprits, où je vous proteste qu'on ne pourra plus vous reprendre.

Musdœmon s'était prosterné la face contre terre : — Grâce ! ayez pitié de moi... Grâce !...

— Sur ma foi, dit froidement le bourreau, c'est la première fois qu'on me fait une pareille demande. — Est-ce que vous me prenez pour le roi ?

L'infortuné se traînait à genoux, souillant sa robe dans la poussière, frappant le plancher de son front, un moment auparavant si radieux, et embrassant les pieds du bourreau avec des cris sourds et des sanglots étouffés.

— Allons, paix ! reprit le bourreau, je n'avais point encore vu la robe noire s'humilier devant ma veste rouge.

Il repoussa du pied le suppliant. — Camarade, prie Dieu et les saints ; ils t'écouteront mieux que moi.

Musdœmon resta agenouillé, le visage caché dans ses mains et pleurant amèrement. Cependant le bourreau, se haussant sur la pointe des pieds, avait passé la corde dans l'anneau de la voûte ; il la laissa pendre jusque sur le plancher, puis l'arrêta par un double tour, puis prépara un nœud coulant à l'extrémité qui touchait à terre. — J'ai fini, dit-il au condamné quand ces menaçans apprêts furent terminés, en as-tu fini de même avec la vie ?

— Non, dit Musdœmon se levant, non, cela ne se peut ! Vous commettez quelque horrible méprise. Le chancelier d'Ahlefeld n'est point assez infâme... Je lui suis trop nécessaire.. Il est impossible que ce soit pour moi que l'on vous ait envoyé. Laissez-moi fuir, craignez d'encourir la colère du chancelier...

— Ne nous as-tu point déclaré, répliqua le bourreau, que tu étais Turiaf Musdœmon ?

Le prisonnier demeura un moment silencieux : — Non, dit il tout-à-coup, non, je ne me nomme point Musdœmon ; je me nomme Turiaf Orugix

— Orugix ! s'écria le bourreau, Orugix !

Il arracha précipitamment la perruque qui cachait le visage du condamné, et poussa un cri de stupeur : — Mon frère !

— Ton frère ! répondit le condamné avec un étonnement mêlé de honte et de joie, serais tu...?

— Nychol Orugix, bourreau du Drontheimhus, pour te servir, mon frère Turiaf.

Le condamné se jeta au cou de l'exécuteur, en l'appelant *son frère, son frère chéri*. Cette reconnaissance fraternelle n'eût pas dilaté le cœur de celui qui en eût été témoin. Turiaf prodiguait à Nychol mille caresses forcées avec un sourire affecté et craintif, auquel Nychol répondait par des regards sombres et embarrassés; on eût dit un tigre flattant un éléphant au moment où le pied pesant du monstre presse son ventre haletant.

— Quel bonheur, frère Nychol !.. Je suis bien joyeux de te revoir.

— Et moi, j'en suis fâché pour toi, frère Turiaf.

Le condamné feignait de ne point entendre, et poursuivait d'une voix tremblante : — Tu as une femme et des enfans, sans doute ? Tu me mèneras voir mon aimable sœur, embrasser mes charmans neveux...

— Signe de croix du démon ! murmura le bourreau.

— Je veux être leur second père... Écoute, frère, je suis puissant, j'ai du crédit... —

Le *frère* répondit d'un accent sinistre : — Je sais que tu en avais !.. — A présent ne songe plus qu'à celui que tu as sans doute su te ménager près des saints.

Toute espérance disparut du front du condamné. — O Dieu ! que signifie ceci, cher Nychol ? Je suis sauvé, puisque je te retrouve. — Songe que le même ventre nous a portés, que le même sein nous a nourris, que les mêmes jeux ont occupé notre enfance ; souviens-toi, Nychol, que tu es mon frère !

— Jusqu'à cette heure, tu ne t'en étais pas souvenu, répondit le farouche Nychol.

— Non, je ne puis mourir de la main de mon frère ! ..

— C'est ta faute, Turiaf. — C'est toi qui as rompu ma carrière ; qui m'as empêché d'être exécuteur royal de Copenhague; qui m'as fait jeter, comme bourreau de province, dans ce misérable pays. Si tu n'avais point ainsi agi en mauvais frère, tu ne te plaindrais pas de ce qui te révolte aujourd'hui. Je ne serais point dans le Drontheimhus et ce serait un autre qui ferait ton affaire. — Nous en avons dit assez, mon frère, il faut mourir.

La mort est hideuse au méchant, par le même sentiment qui la rend belle à l'homme de bien ; tous deux vont quitter ce qu'ils ont d'humain ; mais le juste est délivré de son corps comme d'une prison, le méchant en est arraché comme d'une forteresse. Au dernier moment, l'enfer se révèle à l'âme perverse qui a rêvé le néant. Elle frappe avec inquiétude sur la sombre porte de la mort, et ce n'est pas le vide qui lui répond.

Le condamné se roula sur le plancher en se tordant les bras avec une plainte plus déchirante que la lamentation éternelle d'un damné. — Miséricorde de Dieu ! saints anges du ciel, si vous existez, ayez compassion de moi ! Nychol, mon Nychol, au nom de notre mère commune, oh ! laisse-moi vivre !

Le bourreau montra son parchemin.

— Je ne puis : l'ordre est précis.

— Cet ordre ne me concerne pas, balbutia le désespéré prisonnier ; il regarde un certain Musdœmon, ce n'est pas moi : je suis Turiaf Orugix.

— Tu veux rire, dit Nychol en haussant les épaules. Je sais bien qu'il s'agit de toi. D'ailleurs, ajouta-t-il durement, tu n'aurais point été hier, pour ton frère, Turiaf Orugix ; tu n'es pour lui aujourd'hui que Turiaf Musdœmon.

— Mon frère ! mon frère ! reprit le misérable, hé bien ! attends jusqu'à demain ! il est impossible que le grand chancelier ait donné l'ordre de ma mort. C'est un affreux malentendu. Le comte d'Ahlefeld m'aime beaucoup. Je t'en conjure, mon cher Nychol, la vie !... Je serai bientôt rentré en faveur, et je te rendrai tous les services...

— Tu ne peux plus m'en rendre qu'un, Turiaf, interrompit le bourreau. J'ai déjà perdu les deux exécutions sur lesquelles je comptais le plus, celles de l'ex-chancelier Schumacker et du fils du vice-roi. J'ai toujours du malheur. Il ne me reste plus que Han d'Islande et toi. Ton exécution, comme nocturne et secrète, me vaudra douze ducats d'or. Laisse-moi donc faire tranquillement : voilà le seul service que j'attends de toi.

— O Dieu !... dit douloureusement le condamné.

— Ce sera le premier et le dernier, à la vérité ; mais en revanche, je te promets que tu ne souffriras point. Je te pendrai en frère. — Résigne-toi.

Musdœmon se leva ; ses narines étaient gonflées de rage, ses lèvres vertes tremblaient, ses dents claquaient, sa bouche écumait de désespoir.

— Satan !... j'aurai sauvé ce d'Ahlefeld ! j'aurai embrassé mon frère ! et ils me tueront ! et il faudra mourir la nuit, dans un cachot obscur, sans que le monde puisse entendre mes malédictions, sans que ma voix puisse tonner sur eux d'un bout du royaume à l'autre, sans que ma main puisse déchirer le voile de tous leurs crimes ! Ce sera pour arriver à cette mort que j'aurai souillé toute ma vie ! — Misérable ! poursuivit-il, s'adressant à son frère, tu veux donc être fratricide ?

— Je suis bourreau, répondit le flegmatique Nychol.

— Non ! s'écria le condamné. Et il s'était jeté à corps perdu sur le bourreau, et ses yeux lançaient des flammes et répandaient des larmes, comme ceux d'un taureau aux abois. Non, je ne mourrai pas ainsi ! Je n'aurai point vécu comme un serpent formidable, pour mourir comme le misérable ver qu'on écrase ! Je laisserai ma vie dans ma dernière morsure ; mais elle sera mortelle.

En parlant ainsi, il étreignait en ennemi celui qu'il venait d'embrasser en frère. Le flatteur et caressant Musdœmon se montrait en ce moment ce qu'il était dans son essence. Le désespoir avait remué le fond de son âme ainsi qu'une lie, et après avoir rampé comme le tigre il se redressait comme lui. Il eût été difficile de décider lequel des deux frères était le plus effroyable, dans ce moment où ils luttaient, l'un avec la stupide férocité d'une bête sauvage, l'autre avec la fureur rusée d'un démon.

Mais les quatre hallebardiers, jusqu'alors impassibles, n'étaient pas restés immobiles. Ils avaient prêté assistance au bourreau, et bientôt Musdœmon qui n'avait d'autre force que sa rage, fut contraint de lâcher prise. Il alla se jeter à plat ventre contre la muraille, poussant des hurlemens inarticulés, et émoussant ses ongles sur la pierre.

— Mourir ! démons de l'enfer !.. mourir sans que mes cris percent ces voûtes, sans que mes bras renversent ces murs !...

On le saisit, sans éprouver de résistance. Son effort inutile l'avait épuisé. On le dépouilla de sa robe pour le garrotter. En ce moment, un paquet cacheté tomba de ses vêtemens.

— Qu'est cela ? dit le bourreau.

Une espérance infernale luisait dans l'œil hagard du condamné. — Comment avais-je oublié cela ? murmura-t-il. — Écoute, frère Nychol, ajouta-t-il d'une voix presque amicale, ces papiers appartiennent au grand-chancelier. Promets-moi de les lui remettre, et fais ensuite de moi ce que tu voudras.

— Puisque tu es tranquille maintenant, je te promets de remplir ta dernière intention, quoique tu viennes d'agir envers moi comme un mauvais frère. Ces papiers seront remis au chancelier, foi d'Orugix.

— Demande à les lui remettre toi-même, reprit le condamné en souriant au bourreau, qui, par sa nature, comprenait peu les sourires. Le plaisir qu'ils causeront à sa grâce te vaudra peut-être quelque faveur.

— Vrai, frère ! dit Orugix. Merci. Peut-être le diplôme d'exécuteur royal, n'est-ce pas ? Eh bien ! quittons-nous bons amis. Je te pardonne les coups d'ongles que tu m'as donnés ; pardonne-moi le collier de corde que tu vas recevoir de moi.

— Le chancelier m'avait promis un autre collier, répondit Musdœmon.

Alors les hallebardiers l'amenèrent garrotté au milieu du cachot ; le bourreau lui passa le fatal nœud coulant autour du cou. — Turiaf, es-tu prêt ?

— Un instant ! un instant ! dit le condamné, auquel sa terreur était revenue : de grâce, mon frère, ne tire pas la corde avant que je ne te le dise.

— Je n'aurai pas besoin de tirer la corde, répondit le bourreau.

Une minute après il répéta sa question : — Es-tu prêt?

— Encore un instant : hélas ! il faut donc mourir !

— Turiaf, je n'ai pas le temps d'attendre. En parlant ainsi, Orugix invitait les hallebardiers à s'éloigner du condamné.

— Un mot encore, frère ! n'oublie pas de remettre le paquet au comte d'Ahlefeld.

— Sois tranquille, répliqua le frère. Il ajouta pour la troisième fois : — Allons, es-tu prêt ?

L'infortuné ouvrait la bouche pour implorer peut-être encore une minute de vie, quand le bourreau impatient se baissa. Il tourna un bouton de cuivre qui sortait du plancher. — Le plancher se déroba sous le patient; le misérable disparut dans une trappe carrée, au bruit sourd de la corde qui se tendait soudainement avec d'effrayantes vibrations, causées, en partie, par les dernières convulsions du mourant. On ne vit plus que la corde qui s'agitait dans la sombre ouverture, d'où s'échappaient un vent frais et une rumeur pareille à celle de l'eau courante.

Les hallebardiers eux-mêmes reculèrent frappés d'horreur. Le bourreau s'approcha du gouffre, saisit de la main la corde qui vibrait toujours, et se suspendit sur l'abîme, s'appuyant des deux pieds sur les épaules du patient. La fatale corde se tendit avec un son rauque et demeura immobile. Un soupir étouffé venait de sortir de la trappe.

— C'est bon, dit le bourreau remontant dans le cachot. Adieu, frère.

Il tira un coutelas de sa ceinture.

— Va nourrir les poissons du golfe. Que ton corps soit la proie de l'eau tandis que ton âme sera celle du feu.

A ces mots, il coupa la corde tendue. Ce qui en resta suspendu à l'anneau de fer revint fouetter la voûte, tandis qu'on entendait l'eau profonde et ténébreuse rejaillir de la chute du corps, puis continuer sa course souterraine vers le golfe.

Le bourreau referma la trappe comme il l'avait ouverte. — Au moment où il se redressait, il vit le cachot plein de fumée.

— Qu'est-ce donc? demanda-t il aux hallebardiers ; d'où vient cette fumée ?

Ils l'ignoraient comme lui. Surpris, ils ouvrirent la porte du cachot; les corridors de la prison étaient également inondés d'une fumée épaisse et nauséabonde. Une issue secrète les conduisit, alarmés, dans la cour carrée, où un spectacle effrayant les attendait.

Un immense incendie, accru par la violence du vent d'est, dévorait la prison militaire et la caserne des arquebusiers. La flamme poussée en tourbillons rampait autour des murs de pierre, couronnait les toits ardens, sortait comme d'une bouche des fenêtres dévorées ; et les noires tours de Munckholm, tantôt se rougissaient d'une clarté sinistre, tantôt disparaissaient dans d'épais nuages de fumée.

Un guichetier qui fuyait dans la cour leur apprit en peu de mots que le feu était parti, pendant le sommeil des gardiens de Han d'Islande, du cachot du monstre, auquel on avait eu l'imprudence de donner de la paille et du feu.

— J'ai bien du malheur, s'écria Orugix à ce récit : voilà encore sans doute Han d'Islande qui m'échappe. Le misérable aura été brûlé ! et je n'aurai même plus son corps que j'ai payé deux ducats !

Cependant, les malheureux arquebusiers de Munckholm, réveillés en sursaut par cette mort imminente, se pressaient en foule à la grande porte, embarrassée de funestes barricades ; on entendait du dehors leurs clameurs d'angoisse et de détresse ; on les voyait se tordre les bras aux fenêtres en feu, ou se précipiter sur les dalles de la cour, évitant une mort dans une autre. La flamme victorieuse embrasait tout l'édifice, avant que le reste de la garnison eût eu le temps d'accourir. Tout secours était déjà inutile. Le bâtiment était heureusement isolé : on se borna à enfoncer à coups de hache la porte principale ; mais ce fut trop tard, car au moment où elle s'ouvrit, toute la charpente embrasée du toit de la caserne s'écroula avec un long fracas, sur les infortunés soldats, entraînant, dans sa chute, les combles et les étages incendiés. L'édifice entier disparut alors dans un tourbillon de poussière enflammée et de fumée ardente, où s'éteignaient quelques faibles clameurs.

Le lendemain matin, il ne s'élevait plus dans la cour carrée que quatre hautes murailles noires, et chaudes encore, entourant un horrible amas de décombres fumans qui continuaient à se dévorer les uns les autres, comme des bêtes dans un cirque. Quand toute cette ruine fut un peu refroidie, on en fouilla les profondeurs : sous une couche de pierres, de poutres et de ferrures tordues par le feu, reposait un amas d'ossemens blanchis, et de cadavres défigurés ; avec une trentaine de soldats, pour la plupart estropiés, c'était ce qui restait du beau régiment de Munckholm.

Lorsqu'en remuant les débris de la prison, on arriva au cachot fatal d'où l'incendie était parti, et que Han d'Islande avait habité, on y trouva les restes d'un corps humain, couchés près d'un réchaud de fer, sur des chaînes rompues. On remarqua seulement que parmi ces cendres il y avait deux crânes, quoiqu'il n'y eût qu'un cadavre.

LI.

SALADIN.

Bravo, Ibrahim !... tu es vraiment un messager de bonheur ; je te remercie de ta bonne nouvelle.

LE MAMELOUCK.

Hé bien ! il n'en est que cela?

SALADIN.

Qu'attends-tu ?

LE MAMELOUCK.

Il n'y a rien de plus pour le messager de bonheur?

LESSING, *Nathan le Sage*.

Pâle et défait, le comte d'Ahlefeld se promène à grands pas dans son appartement ; il froisse dans ses mains un paquet de lettres qu'il vient de parcourir, et frappe du pied le marbre poli et les tapis à franges d'or.

A l'autre bout de l'appartement se tient debout, quoique dans l'attitude d'une prostration respectueuse, Nychol Orugix, vêtu de son infâme pourpre, et son chapeau de feutre à la main.

— Tu m'as rendu service, Musdœmon, murmure le chancelier entre ses dents resserrées par la colère !

Le bourreau lève timidement son regard stupide : — Sa grâce est contente ?...

— Que veux-tu, toi ? dit le chancelier se détournant brusquement.

Le bourreau, fier d'avoir attiré un regard du chancelier, sourit d'espérance : — Ce que je veux, votre grâce ? La place d'exécuteur à Copenhague, si votre grâce daigne payer par cette haute faveur les bonnes nouvelles que je lui apporte.

Le chancelier appelle les deux hallebardiers de garde à la porte de son appartement : — Qu'on saisisse ce drôle, qui a l'insolence de me narguer.

Les deux gardes entraînent Nychol stupéfait et consterné, qui hasarde encore une parole : — Seigneur...

— Tu n'es plus bourreau du Drontheimhus ! j'annule ton diplôme ! reprend le chancelier poussant la porte avec violence.

Le chancelier ressaisit les lettres, les lit, les relit avec rage, s'enivrant en quelque sorte de son déshonneur, car ces lettres sont l'ancienne correspondance de la comtesse avec Musdœmon. C'est l'écriture d'Elphége Il y voit qu'Ulrique n'est pas sa fille, que ce Frédéric si regretté n'était peut-être pas son fils. Le malheureux comte est puni par le même orgueil qui a causé tous ses crimes. C'est peu d'avoir vu sa vengeance fuir de sa main ; il voit tous ses rêves

ambitieux s'évanouir, son passé flétri, son avenir mort. Il a voulu perdre ses ennemis ; il n'a réussi qu'à perdre son crédit, son conseiller, et jusqu'à ses droits de mari et de père.

Il veut du moins voir une fois encore la misérable qui l'a trahi. Il traverse les grandes salles d'un pas rapide, secouant les lettres dans ses mains, comme s'il eût tenu la foudre. Il ouvre en furieux la porte de l'appartement d'Elphége. Il entre...

Cette coupable épouse venait d'apprendre subitement du colonel Vœthaün l'horrible mort de son fils Frédéric. — La pauvre mère était folle.

CONCLUSION.

Ce que j'avais dit par plaisanterie, vous l'avez pris sérieusement.

Romances espagnoles, le roi Alphonse à Bernard.

Depuis quinze jours, les événemens que nous venons de raconter occupaient toutes les conversations de Drontheim et du Drontheimhus, jugés selon les diverses faces qu'ils avaient présentées au jour. La populace de la ville, qui s'était vainement attendue au spectacle de sept exécutions successives, commençait à désespérer de ce plaisir ; et les vieilles femmes, à demi aveugles, racontaient encore qu'elles avaient vu, la nuit du déplorable embrasement de la caserne, Han d'Islande s'envoler dans une flamme, riant dans l'incendie, et poussant du pied la toiture brûlante de l'édifice sur les arquebusiers de Munckholm ; lorsque, après une absence qui avait semblé bien longue à son Ethel, Ordener reparut dans le donjon du Lion de Slesvig, accompagné du général Levin de Knud et de l'aumônier Athanase Munder.

Schumacker se promenait en ce moment dans le jardin, appuyé sur sa fille. Les deux jeunes époux eurent bien de la peine à ne point tomber dans les bras l'un de l'autre; il fallut encore se contenter d'un regard. Schumacker serra affectueusement la main d'Ordener, et salua d'un air de bienveillance les deux étrangers.

— Jeune homme, dit le vieux captif, que le ciel bénisse votre retour !

— Seigneur, répondit Ordener, j'arrive. Je viens de voir mon père de Berghen, je reviens embrasser mon père de Drontheim.

— Que voulez-vous dire ? demanda le vieillard étonné.

— Que vous me donniez votre fille, noble seigneur.

— Ma fille ! s'écria le prisonnier, se tournant vers Ethel rouge et tremblante.

— Oui, seigneur, j'aime votre Ethel ; je lui ai consacré ma vie : elle est à moi.

Le front de Schumacker se rembrunit :

— Vous êtes un noble et digne jeune homme, mon fils ; quoique votre père m'ait fait bien du mal, je le lui pardonne en votre faveur, et je verrais volontiers cette union. Mais il y a un obstacle...

— Lequel, seigneur ? demanda Ordener presque inquiet.

— Vous aimez ma fille ; mais êtes-vous sûr qu'elle vous aime ?...

Les deux amans se regardèrent, muets de surprise.

— Oui, poursuivit le père. J'en suis fâché ; car je vous aime, moi, et j'aurais voulu vous appeler mon fils. C'est ma fille qui ne vous aime pas. Elle m'a déclaré dernièrement son aversion pour vous. Depuis votre départ, elle se tait quand je lui parle de vous, et semble éviter votre pensée, comme si elle la gênait. Renoncez donc à votre amour, Ordener. Allez, on se guérit d'aimer comme de haïr.

— Seigneur, — dit Ordener stupéfait.

— Mon père !... dit Ethel, joignant les mains.

— Ma fille, sois tranquille, interrompit le vieillard : ce mariage me plaît, mais il te déplaît. Je ne veux pas torturer ton cœur, Ethel; depuis quinze jours je suis bien changé, va. Je ne forcerai pas ta répugnance pour Ordener. Tu es libre.

Athanase Munder souriait :— Elle ne l'est pas, dit-il.

— Vous vous trompez, mon noble père, ajouta Ethel enhardie. Je ne hais pas Ordener.

— Comment ! s'écria le père.

— Je suis, reprit Ethel... Elle s'arrêta. Ordener s'agenouilla devant le vieillard.

— Elle est ma femme, mon père ! Pardonnez-moi comme mon autre père m'a déjà pardonné, et bénissez vos enfans.

Schumacker, étonné à son tour, bénit le jeune couple incliné devant lui.

— J'ai tant maudit dans ma vie, dit-il, que je saisis maintenant sans examen toutes les occasions de bénir. Mais à présent expliquez-moi...

On lui expliqua tout. Il pleurait d'attendrissement, de reconnaissance et d'amour.

— Je me croyais sage, je suis vieux, et je n'ai pas compris le cœur d'une jeune fille !

— Je m'appelle donc Ordener Guldenlew, disait Ethel, avec une joie enfantine.

— Ordener Guldenlew, reprit le vieux Schumacker, vous valez mieux que moi ; car dans ma prospérité je ne serais certes pas descendu de mon rang pour m'unir à la fille pauvre et dégradée d'un malheureux proscrit.

Le général prit la main du prisonnier, et lui remit un rouleau de parchemins.

— Seigneur comte, ne parlez pas ainsi. Voici vos titres que le roi vous avait déjà renvoyés par Dispolsen. Sa majesté vient d'y joindre le don de votre grâce et de votre liberté. Telle est la dot de la comtesse de Danneskiold, votre fille.

— Grâce !... liberté ! répéta Ethel ravie.

— Comtesse de Danneskiold ! ajouta le père.

— Oui, comte, continua le général, vous rentrez dans tous vos honneurs, tous vos biens vous sont rendus.

— A qui dois-je tout cela ? demanda l'heureux Schumacker.

— Au général Levin de Knud, répondit Ordener.

— Levin de Knud ! Je vous le disais bien, général gouverneur, Levin de Knud est le meilleur des hommes. Mais pourquoi n'est il pas venu lui-même m'apporter mon bonheur ? où est-il ?

Ordener montra avec étonnement le général, qui souriait et pleurait : — Le voici !

Ce fut une scène touchante que la reconnaissance de ces deux vieux compagnons de puissance et de jeunesse. Le cœur de Schumacker se dilatait enfin. En connaissant Han d'Islande, il avait cessé de haïr les hommes ; en connaissant Ordener et Levin, il se prenait à les aimer.

Bientôt de belles et douces fêtes solennisèrent le sombre hymen du cachot. La vie commença à sourire aux deux jeunes époux qui avaient su sourire à la mort. Le comte d'Ahlefeld les vit heureux, ce fut sa plus cruelle punition.

Athanase Munder eut aussi sa joie. Il obtint la grâce de ses quatorze condamnés, et Ordener y ajouta celle de ses anciens confrères d'infortune, Kennybol, Jonas et Norbith, qui retournèrent libres et joyeux annoncer aux mineurs pacifiés que le roi les délivrait de la tutelle.

Schumacker ne jouit pas longtemps de l'union d'Ethel et d'Ordener ; la liberté et le bonheur avaient trop ébranlé son âme : elle alla jouir d'un autre bonheur et d'une autre liberté. Il mourut dans la même année 1699, et ce chagrin vint frapper ses enfans, comme pour leur apprendre qu'il n'est point de félicité parfaite sur la terre. On l'inhuma dans l'église de Veer, terre que son gendre possédait dans le Jutland, et le tombeau lui conserva tous les titres que la captivité lui avait enlevés. De l'alliance d'Ordener et d'Ethel naquit la famille des comtes de Danneskiold.

FIN DE HAN D'ISLANDE.

Publication du journal **LE SIÈCLE**

OEUVRES CHOISIES

DE M. EUGENE SUE

LE

MORNE-AU-DIABLE

I

LE PASSAGER.

Vers la fin de mai 1690, le trois-mâts *la Licorne* partit de La Rochelle pour la Martinique. Le capitaine Daniel commandait ce navire, armé d'une douzaine de pièces de moyenne artillerie, précaution défensive nécessaire : nous étions alors en guerre avec l'Angleterre, et les pirates espagnols venaient souvent croiser au vent des Antilles, malgré les fréquentes poursuites de nos flibustiers.

Parmi les passagers de *la Licorne*, très peu nombreux d'ailleurs, on remarquait le révérend père Griffon, de l'ordre des frères prêcheurs. Il retournait à la Martinique desservir la paroisse du Macouba, dont il occupait la cure depuis quelques années, à la grande satisfaction des habitans et des esclaves de ce quartier.

La vie tout exceptionnelle des colonies, alors presque continuellement en état d'hostilité ouverte contre les Anglais, les Espagnols ou les Caraïbes, mettait les prêtres des Antilles dans une position particulière. Ils devaient non-seulement prêcher, confesser, communier leurs ouailles, mais aussi les aider à se défendre lors des fréquentes descentes de leurs ennemis de toutes nations et de toutes couleurs.

La maison curiale était, comme les autres habitations, également isolée, et exposée à des surprises meurtrières ; plus d'une fois le père Griffon, aidé de ses deux nègres, retranché derrière une grosse porte d'acajou crénelée, avait repoussé les assaillans par un feu vif et nourri.

Autrefois professeur de géométrie et de mathématiques, possédant d'assez grande connaissances théoriques en architecture militaire, le père Griffon avait donné d'excellens avis aux gouverneurs successifs de la Martinique sur la construction de quelques ouvrages de défense.

Ce religieux savait en outre à merveille la coupe des pierres et des charpentes ; instruit en agriculture, excellent jardinier, d'un esprit inventif, plein de ressources, d'une rare énergie, d'un courage déterminé, c'était un homme précieux pour la colonie et surtout pour le quartier qu'il habitait. La parole évangélique n'avait peut-être pas dans sa bouche toute l'onction désirable ; sa voix était dure, ses exhortations rudes, mais le sens moral en était excellent, et la charité n'y perdait rien. Il disait la messe assez vite et fort à la flibustière. On le lui pardonnait en songeant que l'office avait souvent été interrompu par une descente d'Anglais hérétiques ou de Caraïbes idolâtres, et qu'alors le père Griffon, sautant de la chaire où il prêchait la paix et la concorde, s'était un des premiers mis à la tête de son troupeau pour le défendre.

Quant aux blessés et aux prisonniers, une fois l'engagement terminé, le digne prêtre améliorait leur position autant qu'il le pouvait, et pansait avec toute sorte de soins les blessures qu'il avait faites.

Nous n'entreprendrons pas de prouver que la conduite du père Griffon fût de tout point canonique, ni de résoudre cette question si souvent controversée : « Dans quelles occasions les clercs peuvent-ils aller à la guerre ? » Nous n'invoquerons à ce sujet ni l'autorité de saint Grégoire, ni celle de Léon IV ; nous dirons simplement que ce digne

prêtre faisait le bien et repoussait le mal de toutes ses forces. D'un caractère loyal et généreux, ouvert et gai, le père Griffon était malicieusement hostile et moqueur envers les femmes. C'était de sa part de continuelles plaisanteries de séminaire sur les filles d'Ève, sur ces tentatrices, sur ces diaboliques alliées du serpent. Nous dirons, à la louange du père Griffon, qu'il y avait dans ses railleries, d'ailleurs sans aucun fiel, un peu de rancune et de dépit; il plaisantait joyeusement sur un bonheur qu'il regrettait de ne pouvoir même désirer; car, malgré la licence extrême des habitudes créoles, la pureté des mœurs du père Griffon ne se démentit jamais.

On aurait peut-être pu lui reprocher d'aimer un peu la bonne chère; non qu'il en abusât (il se bornait à jouir des biens que Dieu nous donne), mais il aimait singulièrement à s'entretenir de recettes merveilleuses pour cuire le gibier, assaisonner le poisson, ou conserver dans le sucre les fruits parfumés des tropiques; quelquefois même l'expression de sa sensualité devenait contagieuse, lorsqu'il racontait certains repas à la *boucanière* faits au milieu des forêts ou sur les côtes de l'île. Le père Griffon possédait, entre autres, le secret d'un *boucan* de tortue dont le récit pittoresque suffisait pour éveiller une faim dévorante chez ses auditeurs. Malgré son formidable et fréquent appétit, le père Griffon observait scrupuleusement ses jeûnes, qu'une bulle du pape rendait d'ailleurs beaucoup moins rigoureux aux Antilles et aux Indes qu'en Europe. Il est inutile de dire que le digne prêtre aurait abandonné le repas le plus exquis pour remplir ses devoirs religieux envers un pauvre esclave; que personne n'était plus que lui pitoyable, aumônier et sagement ménager, regardant le peu qu'il possédait comme le bien des malheureux.

Jamais ses consolations, ses secours ne manquaient à ceux qui souffraient; une fois sa tâche chrétienne accomplie, il travaillait gaiement et vigoureusement à son jardin, arrosait ses plantes, sarclait ses allées, émondait ses arbres, et, le soir venu, il aimait à se reposer de ces salutaires et rustiques labeurs en jouissant, avec une intelligente friandise, des richesses gastronomiques du pays. Ses ouailles ne laissaient jamais vide son cellier ou son garde-manger. Le plus beau fruit, la plus belle pièce de la chasse ou de la pêche lui étaient toujours fidèlement envoyés; il était aimé, il était béni; on le prenait pour arbitre dans toutes les discussions, et son jugement décidait en dernier ressort de toutes les questions.

L'extérieur du père Griffon répondait parfaitement à l'idée qu'on pourrait se faire de lui, d'après ce que nous venons de dire de son caractère. C'était un homme de cinquante ans au plus, robuste, actif, quoique un peu replet; sa longue robe de laine blanche à camail noir dessinait ses larges épaules; un calotte de feutre couvrait son front chauve. Son visage coloré, son triple menton, ses lèvres épaisses et vermeilles, son nez long et fortement aplati à son extrémité, ses petits yeux vifs et gris, lui donnaient une certaine ressemblance avec Rabelais; mais ce qui caractérisait surtout la physionomie du père Griffon était une rare expression de franchise, de bonté, de hardiesse et d'innocente raillerie.

Au moment où commence ce récit, le frère prêcheur, debout à l'arrière du bâtiment, causait avec le capitaine Daniel. A la facilité avec laquelle il conservait sa perpendiculaire malgré le violent roulis du navire, on voyait que le père Griffon avait depuis longtemps le *pied marin*. Le capitaine Daniel était un vieux loup de mer; une fois au large, il abandonnait la direction de son navire à ses seconds ou à son pilote, et s'enivrait régulièrement tous les soirs. Faisant très fréquemment le voyage de la Martinique à La Rochelle, il avait déjà ramené d'Amérique le père Griffon. Aussi ce dernier, habitué à l'ébriété du digne capitaine, surveillait assez attentivement la manœuvre; car, sans posséder la science nautique du père Fournier et autres de ses confrères religieux, il avait assez de connaissances théoriques et pratiques en marine.

Plusieurs fois le religieux avait fait la traversée de la Martinique à Saint-Domingue et à la côte Ferme, à bord des bâtimens flibustiers, qui prélevaient toujours une sorte de dîme sur leurs prises en faveurs des églises des Antilles. La nuit approchait; le père Griffon aspirait avec plaisir l'odeur du souper, que l'on préparait à l'avant; le domestique du capitaine vint prévenir les passagers que le repas était prêt: deux ou trois d'entre eux, qui avaient résisté au mal de mer entrèrent dans la dunette. Le père Griffon dit le *Benedicite*. On venait à peine de s'asseoir à table, lorsque la porte de la cabine s'ouvrit brusquement, et on entendit ces mots, prononcés avec l'accent gascon le plus renforcé:

— Il y aura bien, je l'espère, illustre capitaine, une toute petite place pour le chevalier de Croustillac.

Tous les convives firent un mouvement de surprise, et cherchèrent à lire sur la figure du capitaine l'explication d'une si singulière apparition.

Le capitaine restait béant, regardant son nouvel hôte d'un air presque effrayé.

— Ah çà! qui êtes-vous? je ne vous connais pas. D'où diable sortez-vous donc, monsieur? — s'écria-t-il enfin.

— Si je sortais de chez le diable, ce bon père... (et le gascon baisa la main du père Griffon), ce bon père me renverrait bien vite en me disant: *Vade retro Satanas!...*

— Mais d'où venez-vous, monsieur? — s'écria le capitaine, stupéfait de l'air confiant et souriant de cet hôte inattendu, — on n'arrive pas ainsi à bord... vous n'êtes pas sur mon rôle d'équipage... vous n'êtes pas tombé du ciel, peut-être.

— Tout à l'heure c'était de l'enfer, maintenant c'est du ciel que je viens. Mordioux! je ne prétends pas à une origine si divine ou si infernale, illustre capitaine... Je...

— Il ne s'agit pas de cela; répondez-moi, — s'écria le capitaine; — comment êtes-vous ici?

Le chevalier prit un air majestueux.

— Je serais indigne d'appartenir à la noble maison de Croustillac, une des plus anciennes de la Guyenne, si je mettais la moindre hésitation à satisfaire à la légitime curiosité de l'illustre capitaine.

— Enfin, c'est bien heureux! — s'écria ce dernier.

— Ne dites pas que cela est bien heureux, capitaine, dites que cela est juste. Je tombe à votre bord comme une bombe: vous vous étonnez, rien de plus naturel... vous me demandez comment je suis embarqué, c'est votre droit; je vous l'explique, c'est mon devoir... Complétement satisfait de mes explications, vous me tendez la main en me disant: «C'est très bien, chevalier, mettez-vous à table avec nous»; je vous réponds: « Capitaine, ça n'est pas de refus, car je meurs d'inanition; bénie soit votre offre bienfaisante! » Ce disant, je me glisse entre ces deux estimables gentilshommes; je me fais petit, petit, pour ne pas les gêner; au contraire, car le roulis est si violent que je les cale...

En parlant ainsi, le chevalier avait exécuté ses paroles à la lettre; profitant de l'étonnement général, il s'était placé entre deux convives, et se trouva bientôt muni du verre de l'un, du couvert de l'autre, de l'assiette d'un troisième, un profond ébahissement rendant ses voisins étrangers aux choses d'ici-bas. Tout ceci fut exécuté avec tant de prestesse, de dextérité, de confiance, de hardiesse, que les convives de l'illustre capitaine de *la Licorne*, et l'illustre capitaine lui-même, ne songèrent qu'à jeter un regard de plus en plus curieux et étonné sur le chevalier de Croustillac.

Cet aventurier portait fièrement un vieux justaucorps de ratine autrefois verte, mais alors d'un bleu jaunâtre; ses chausses, éraillées, étaient de la même nuance; ses bas, jadis écarlates, mais alors d'un rose fané, semblaient, en quelques endroits, brodés de fil blanc; un feutre gris complétement râpé; un vieux baudrier, garni de larges passemens de faux or couleur de cuivre rougi, supportait une longue épée sur laquelle le chevalier s'était appuyé en entrant d'un air de capitan. Monsieur de Croustillac était un homme de haute taille et d'une maigreur excessive; il paraissait âgé de trente-six à quarante ans. Ses cheveux, sa moustache et ses sourcils étaient d'un noir de jais, sa figure os-

seuse, brune et hâlée. Il avait un long nez, de petits yeux fauves d'une vivacité extraordinaire, et la bouche énorme; sa physionomie révélait à la fois une assurance imperturbable et une vanité outrée.

Monsieur de Croustillac avait en lui une de ces croyances fabuleuses qu'on ne trouve guère que chez les méridionaux. Il s'aveuglait tellement sur son mérite et sur ses grâces naturelles, qu'il ne croyait pas de femmes capables de lui résister : la liste de ses bonnes fortunes de tous genres eût été interminable. Si les mensonges les plus foudroyans ne lui coûtaient guère, on ne pouvait lui refuser un véritable courage et une certaine noblesse de caractère. Cette valeur naturelle, jointe à son aveugle confiance en lui, le précipitaient quelquefois au milieu des positions les plus inextricables, au milieu desquelles il donnait toujours tête baissée, et dont il ne sortait jamais sans horions ; car, s'il était aventureux et hâbleur comme un Gascon, il était opiniâtre et têtu comme un Breton.

Jusqu'alors sa vie avait été à peu près celle de tous ses confrères en bohème. Cadet d'une pauvre famille de Gascogne, d'une noblesse douteuse, il était venu chercher fortune à Paris; tour à tour bas officier d'une compagnie d'enfans perdus, prévôt d'académie, baigneur étuviste, maquignon colporteur de nouvelles satiriques et de gazettes de Hollande, il s'était plus d'une fois donné pour protestant, feignant de se convertir à la foi catholique, afin de toucher les cinquante écus que monsieur Pélisson payait à chaque néophyte sur la caisse des conversions. Cette fourberie découverte, le chevalier fut condamné au fouet et à la prison. Il subit le fouet, échappa à la prison, se déguisa au moyen d'un énorme emplâtre sur l'œil, ceignit une formidable épée dont il battit le pavé, et embrassa la profession d'enjôleur de provinciaux au profit de quelques maisons brelandières, dans lesquelles il conduisait ces innocens agneaux, qui n'en sortaient jamais que tondus à vif. On doit dire, à la louange du chevalier, qu'il restait toujours étranger à ces friponneries, et, comme il le disait lui-même, s'il tendait l'hameçon, il ne mangeait pas le poisson.

Les édits sur les duels étaient alors très sévères.

Un jour, le chevalier rencontra sur son passage un spadassin très connu, nommé Fontenay Coup-d'Épée. Ce dernier coudoie violemment notre aventurier en lui disant :

— Gare... je suis Fontenay Coup-d'Épée.

— Et moi, Croustillac Coup-de-Canon, — dit le Gascon en mettant sa rapière au vent.

Fontenay fut tué, et Croustillac obligé de fuir pour échapper aux recherches.

Le chevalier avait souvent entendu parler des incroyables fortunes qui se réalisaient aux Iles. Il partit pour La Rochelle, espérant de s'y embarquer pour l'Amérique. Il voyagea tantôt à pied, tantôt sur des chevaux de retour, tantôt en charrette. Une fois arrivé, Croustillac devait, non-seulement payer son passage à bord d'un bâtiment, mais encore obtenir de l'intendant de marine la permission de s'embarquer pour les Antilles. Ces deux choses étaient aussi difficiles l'une que l'autre; les migrations des protestans, auxquelles Louis XIV voulait s'opposer, rendaient la police des ports extrêmement sévère, et le voyage de la Martinique ne coûtait pas moins de huit à neuf cents livres. Or, de sa vie l'aventurier n'avait possédé la moitié de cette somme.

Arrivant à La Rochelle avec dix écus dans sa poche, vêtu d'un sarrau, et portant au bout du fourreau de son épée son justaucorps et ses chausses soigneusement empaquetés, le chevalier alla se loger, en fin compagnon, dans une pauvre taverne ordinairement fréquentée par des matelots. Là, il s'enquit d'un bâtiment en partance, et il apprit que *la Licorne* devait mettre à la voile sous peu de jours. Deux maîtres de ce bâtiment hantaient la taverne que le chevalier avait choisie comme centre de ses opérations. Il serait trop long de raconter par quels prodiges d'astuce et d'adresse, par quels impudens et fabuleux mensonges, par quelles folles promesses Croustillac parvint à intéresser à son sort le maître tonnelier, chargé de l'arrimage des tonneaux d'eau douce dans la cale; qu'il suffise de savoir que cet homme consentit à cacher Croustillac dans un tonneau vide, et à l'amener ainsi à bord de *la Licorne*.

Selon l'usage, les délégués de l'intendant et les greffiers de l'amirauté visitèrent scrupuleusement le navire au moment de son départ, pour s'assurer que personne ne s'y était embarqué en fraude. Le chevalier se tint coi au fond de sa barrique, rangée parmi les futailles de la cale, et il échappa ainsi aux recherches minutieuses des gens du roi. Son cœur bondit d'aise lorsqu'il sentit le navire se mettre en marche ; il attendit quelques heures avant que d'oser se montrer, sachant bien qu'une fois en haute mer le capitaine de *la Licorne* ne reviendrait pas au port pour y ramener un passager de contrebande.

Il avait été convenu, entre le maître tonnelier et le chevalier, que ce dernier n'expliquerait jamais par quel moyen il était parvenu à s'introduire à bord. Un homme moins impudent que notre aventurier se serait timidement tenu à l'écart parmi les matelots, attendant avec assez d'inquiétude le moment où le capitaine Daniel découvrirait cet embarquement frauduleux. Croustillac, au contraire, alla hardiment au but ; préférant la table du capitaine à la gamelle des marins, il ne mit pas un moment en doute qu'il dût s'asseoir à cette table, sinon de droit, du moins de fait. On le voit, son audace l'avait servi. Tel était l'hôte improvisé sur lequel les convives de *la Licorne* jetaient des regards curieux.

II

LA BARBE-BLEUE.

— Allez-vous enfin, monsieur, m'expliquer comment vous vous trouvez ici ? — s'écria le capitaine de *la Licorne*, trop impatient de savoir le secret du Gascon pour le faire sortir de table.

Le chevalier de Croustillac se versa un grand verre de vin, se leva, et dit à haute voix :

— Je proposerai d'abord à l'illustre compagnie de porter une santé qui nous est chère à tous, celle de notre glorieux monarque, celle de Louis le Grand, le plus adorable des princes.

Dans ces temps de despotisme inquiet, il eût été impolitique, dangereux même pour le capitaine, d'accueillir froidement la proposition du chevalier. Maître Daniel, et à son exemple les passagers, répondirent donc à son appel. Tous répétèrent en chœur :

— A la santé du roi ! à la santé de Louis le Grand !

Un seul convive resta silencieux. C'était le voisin du chevalier. Croustillac le regarda en fronçant le sourcil.

— Mordioux ! monsieur, n'êtes-vous donc pas des nôtres ? — lui dit-il; — seriez-vous l'ennemi de notre monarque bien-aimé ?

— Point du tout, point du tout, monsieur; j'aime et je vénère ce grand monarque. Mais comment boirais-je ? vous avez pris mon verre, — répondit timidement le passager.

— Comment ! mordioux ! c'est pour un si frivole motif que vous vous exposez à passer pour un mauvais Français ? — s'écria le chevalier en haussant les épaules. — Est-ce que nous manquons de verres ici ? Laquais !... laquais !... allons donc ! un verre à monsieur ! Mon cher ami... à la bonne heure ! maintenant debout, et redisons tous : A la santé du roi !... de notre grand roi !

Le toast porté, on se rassit. Le chevalier profita de ce mouvement pour faire donner une assiette et un couvert à son voisin. Puis, découvrant un potage placé devant lui, il dit effrontément au père Griffon :

— Mon révérend, vous offrirai-je de ce potage aux pigeonneaux?

— Mais, corbleu! monsieur, — s'écria le capitaine, outré des libertés du chevalier, — vous vous mettez bien à votre aise.

Celui-ci interrompit maître Daniel et lui dit d'un air grave :

— Capitaine, je sais rendre à chacun ce qui lui est dû : le clergé est le premier ordre de l'Etat; je me conduis donc en chrétien en servant d'abord le révérend père que voici; je ferai plus, je saisirai cette occasion de rendre hommage, dans sa respectable et sainte personne, aux vertus évangéliques qui distinguent et distingueront toujours notre Eglise.

En disant ces mots, le chevalier servit le père Griffon. De ce moment il devenait assez difficile au capitaine d'expulser l'aventurier de sa table; il n'avait pu refuser le toast du chevalier, ni l'empêcher de faire les l'honneurs des mets qui se trouvaient à sa portée. Pourtant il continua son interrogatoire.

— Allons, monsieur! vous êtes bon gentilhomme, soit! vous êtes bon chrétien, vous aimez le roi comme nous l'aimons tous, cela est très bien. Maintenant, dites-moi comment diable il se fait que vous soyez ici à manger mon souper?

— Mon père! — s'écria le chevalier, — je vous prends à témoin, ainsi que l'honorable compagnie...

— A témoin de quoi, mon fils? — dit le père Griffon.

— A témoin de ce que vient de dire le capitaine.

— Comment! qu'ai-je dit? — s'écria maître Daniel.

— Capitaine! vous avez dit, vous avez reconnu, proclamé à la face de la société que j'étais bon gentilhomme!...

— Je l'ai dit, sans doute, mais...

— Que j'étais bon chrétien!

— Oui, mais...

— Que j'aimais le roi!

— Oui, parce que...

— Eh bien! — reprit le chevalier, — j'en prends de nouveau à témoin l'illustre compagnie... quand on est bon chrétien, quant on est bon gentilhomme, quand on aime bien son roi, que peut-on vous demander de plus? Mon révérend, vous servirai-je de ce hochepot?

— J'en accepterai, mon fils, car mon mal de mer, à moi, c'est l'appétit; une fois embarqué, ma faim redouble.

— Je suis ravi, mon père, de cette conformité d'organisation, car je ne me sens pas d'autre indisposition qu'une faim dévorante...

— Eh bien! mon fils, puisque notre bon capitaine vous met à même de satisfaire cette faim, je vous dirai, pour me servir de vos propres paroles, que c'est justement parce que vous êtes bon gentilhomme, bon chrétien et affectionné à notre bien-aimé souverain, que vous devez aller au-devant de la question que vous fait maître Daniel au sujet de votre séjour extraordinaire à bord de son bâtiment.

— Malheureusement, voilà qui m'est impossible, mon père.

— Comment! impossible? — s'écria le capitaine courroucé.

Le chevalier prit un air de componction solennelle, et répondit en montrant le père Griffon :

— Le révérend père peut seul entendre ma confession et mes aveux : ce secret n'est pas seulement le mien; ce secret est grave, bien grave, — ajouta-t-il en levant les yeux au ciel avec contrition.

— Et moi!... je pourrais vous forcer à parler, — s'écria le capitaine, — quand je devrais vous faire attacher un boulet à chaque pied et vous mettre à cheval sur une barre de cabestan jusqu'à ce que vous disiez la vérité.

— Capitaine, — reprit le chevalier avec un calme imperturbable, — je n'ai jamais souffert une menace, un clin d'œil... une moue... un signe... un zeste... un rien qui me parût insultant... mais vous êtes roi à votre bord, par cela même que je suis dans votre royaume, et je me reconnais pour votre sujet... vous m'avez admis à votre table (je continuerai à être toujours digne de cette faveur); pourtant, ce n'est pas une raison pour m'infliger arbitrairement les plus mauvais traitemens; néanmoins, je saurai m'y résigner, les supporter, à moins que ce bon père, l'appui du faible contre le fort, ne daigne intercéder auprès de vous en ma faveur, — répondit humblement le chevalier.

La position du capitaine devenait embarrassante, car le père Griffon ne put s'empêcher de dire quelques mots en faveur de l'aventurier qui se mettait si brusquement sous sa protection, et qui promettait de révéler sous le sceau de la confession le secret de son séjour à bord de *la Licorne*. La colère du capitaine se calma un peu; le chevalier, d'abord flatteur, insinuant, devint jovial, plaisant, bouffon : il fit, pour amuser les convives, toutes sortes de tours d'adresse; il mit des couteaux en équilibre sur le bout de son nez, il construisit des pyramides de verres et de bouteilles avec une habileté surprenante, il chanta de nouveaux noëls, il imita le cri de différens animaux. Enfin, Croustillac sut tellement divertir le capitaine de *la Licorne*, assez peu difficile d'ailleurs sur le choix de ses amusemens, qu'à la fin du souper il dit au Gascon en lui frappant sur l'épaule :

— Allons! chevalier, après tout, vous voici à mon bord; il n'y a pas moyen de faire que vous n'y soyez pas; vous êtes un gai compagnon, il y aura toujours pour vous un couvert à ma table, et on trouvera bien à vous accrocher un hamac dans quelque coin du faux-pont.

Le chevalier se confondit en remercîmens et en protestations de reconnaissance, se rendit au gîte qu'on lui avait assigné, et s'endormit bientôt d'un profond sommeil, parfaitement rassuré sur sa condition pendant la traversée, quoiqu'un peu humilié d'avoir été obligé de souffrir les menaces du capitaine et d'être descendu jusqu'aux complaisances pour s'assurer de la bienveillance de maître Daniel, qu'il traita mentalement de bête brute et d'ours marin.

Le chevalier voyait dans les colonies un véritable Eldorado. Il avait tellement entendu vanter la magnifique hospitalité des colons, trop heureux, disait-on, de retenir des mois entiers les Européens qui venaient les voir, qu'il avait fait ce raisonnement statistique fort simple :

« Il y a environ cinquante ou soixante riches habitations à la Martinique et à la Guadeloupe; leurs propriétaires, qui s'ennuient comme des morts, sont ravis de pouvoir garder auprès d'eux des gens d'esprit, de joyeuse humeur et de ressources; je suis essentiellement de ces gens-là; je n'aurai donc qu'à paraître pour être choyé, fêté, adoré; en admettant que j'accorde six mois à chaque habitation l'une dans l'autre, elles sont au nombre de soixante environ, cela me fait donc une moyenne de vingt-cinq à trente ans de joyeuse et excellente vie parfaitement assurée, et encore je ne parle que de la chance la moins favorable. Je suis dans la pleine maturité de mes agrémens; je suis aimable, je suis spirituel, j'ai toutes sortes de talens de société; comment croire que les opulentes héritières des colonies seront assez aveugles, assez stupides pour ne pas profiter de mon occasion, et s'assurer ainsi du plus charmant mari que jeune fille ou veuve agaçante ait jamais rêvé dans ses nuits d'insomnie? »

Telles étaient les espérances du chevalier; on verra si elles furent déçues. . . . .

. . . .

Le lendemain matin, Croustillac tint sa promesse et se confessa au père Griffon. Quoique assez véridiques, ses aveux n'apprirent rien de bien nouveau au révérend sur la position de son pénitent, qu'il avait à peu près devinée. Tel fut à peu près le résumé de la confession du chevalier : il avait dissipé son patrimoine et tué un homme en duel; poursuivi par les lois, se trouvant sans ressources, il avait

pris le parti désespéré d'aller chercher fortune aux Iles; ne possédant pas de quoi payer son passage, il avait eu recours à la compassion du tonnelier qui l'avait introduit et caché à bord dans une barrique vide.

Cette apparente sincérité rendit le père Griffon assez favorable à l'aventurier; mais il ne lui dissimula pas que l'espoir de trouver la fortune aux colonies était un leurre; il fallait y arriver avec des capitaux assez considérables pour y former le plus mince établissement; le climat était meurtrier, les habitans se défiaient généralement des étrangers, et les traditions de généreuse hospitalité laissées par les premiers colons étaient complétement oubliées, autant par l'égoïsme des habitans que par la gêne où ils se trouvaient par suite de la guerre avec l'Angleterre, qui portait une grave atteinte à leurs intérêts. En un mot, le père Griffon conseillait au chevalier d'accepter l'offre du capitaine, qui lui avait proposé de le ramener à La Rochelle après avoir touché à la Martinique.

Selon le religieux, Croustillac devait trouver en France mille ressources qu'il ne pouvait espérer de rencontrer dans ce pays à demi barbare, la condition des Européens étant telle aux colonies que jamais, par égard pour leur dignité de blancs, ils n'occupaient d'emplois trop subalternes. Le père Griffon ignorait que son pénitent avait tellement exploité les ressources de la France, qu'il s'était vu forcé de s'expatrier. Dans certaines circonstances, personne n'était d'ailleurs plus facile à abuser que le bon religieux; sa pitié pour le malheur nuisait à sa pénétration habituelle.

La vie passée du chevalier de Croustillac ne lui paraissait pas d'une blancheur immaculée; mais cet homme était si insouciant de sa détresse, si indifférent de l'avenir qui le menaçait, que le père Griffon finit par prendre à cet aventurier plus d'intérêt peut-être qu'il n'en méritait, et qu'il lui proposa de l'héberger dans sa maison curiale de Macouba, tant que *la Licorne* resterait à la Martinique, offre que Croustillac se garda bien de refuser.

Le temps se passait: maître Daniel ne cessait d'admirer les talens prodigieux du chevalier, chez lequel il découvrait chaque jour de nouveaux trésors de prestidigitation.

Croustillac avait fini par mettre dans sa bouche des bouts de bougie allumée, et par avaler des fourchettes. Ce dernier trait avait porté l'engouement du capitaine jusqu'à l'enthousiasme; il avait formellement offert au Gascon une place à vie à son bord, pourvu qu'il lui promît de charmer toujours aussi agréablement les loisirs de la navigation de *la Licorne*. Nous dirons enfin, pour expliquer les succès de Croustillac, qu'à la mer les heures semblent bien longues, que les moindres distractions sont précieuses, et que l'on est alors bien aise d'avoir toujours à ses ordres une espèce de bouffon d'une bonne humeur imperturbable.

Quand au chevalier, il cachait sous ce masque riant et insoucieux une triste préoccupation; le terme de la traversée s'approchait; le langage du père Griffon avait été trop sensé, trop sincère, trop juste, pour ne pas vivement impressionner notre aventurier, qui avait compté mener joyeuse vie aux dépens des colons. La froideur que lui témoignèrent plusieurs habitans qui, se trouvant au nombre des passagers, retournaient à la Martinique, acheva de ruiner ses espérances. Malgré les talens qu'il développait et dont ils s'amusaient, nul de ces colons ne fit la plus légère avance au chevalier, quoiqu'il répétât sans cesse qu'il serait ravi de faire dans l'intérieur de l'île une longue exploration.

Le terme du voyage arrivait, les dernières illusions de Croustillac étaient détruites; il se voyait réduit à la déplorable alternative de naviguer à tout jamais avec le capitaine Daniel, ou de revenir en France affronter les rigueurs des gens du roi. Le hasard vint tout à coup offrir à l'esprit du chevalier le plus éblouissant mirage, et éveiller en lui les plus folles espérances. *La Licorne* n'était plus qu'à deux cents lieues environ de la Martinique, lorsqu'elle rencontra un bâtiment de commerce français venant de cette île et faisant voile pour la France. Ce bâtiment mit en panne et envoya un canot à bord de *la Licorne* pour avoir des nouvelles d'Europe; aux colonies, tout allait assez bien depuis quelques semaines; on n'avait pas vu un seul bâtiment de guerre anglais. Quelques autres communications échangées, les deux navires se séparèrent.

— Pour un bâtiment d'une telle valeur (les passagers avaient évalué son chargement à 400,000 francs environ), il n'est guère bien armé, — dit le chevalier, — ce serait une bonne capture pour les Anglais.

— Ah! bah! — reprit un passager d'un air d'envie, — la Barbe-Bleue peut bien perdre ce bâtiment-là.

— Pardieu! oui; il lui resterait assez d'argent pour en acheter et en armer d'autres.

— Une vingtaine même si elle le voulait, — dit le capitaine Daniel.

— Oh! vingt.... c'est beaucoup, — reprit un passager.

— Ma foi! sans compter sa magnifique plantation de l'Anse-aux-Sables, et sa mystérieuse maison du Morne-au-Diable, — reprit un autre, — ne dit-on pas qu'elle a pour cinq ou six millions d'or et de pierreries... enfouis dans quelque cachette.

— Ah! voilà... enfouis on ne sait où, — reprit le capitaine Daniel, — mais pour sûr elle les a, car moi je tiens du vieux père l'Ouvre-l'Œil, qui avait été une fois voir le premier mari de la Barbe-Bleue, au Morne-au-Diable, lequel mari était, disait-on, jeune et beau comme un ange, je tiens de l'Ouvre-l'Œil que la Barbe-Bleue, ce jour-là, s'amusait à mesurer dans un couï (1) des diamans, des perles fines et des émeraudes; or, toutes ces richesses sont encore en sa possession, sans compter qu'on dit que son troisième et dernier mari était puissamment riche, et que toute sa fortune était en poudre d'or.

— Les uns la disent si avare qu'elle ne dépense pas pour elle et les siens 10,000 francs par année, — reprit un passager.

— Quant à cela, ça n'est pas sûr, — reprit maître Daniel, — personne ne peut savoir comment elle vit, puisqu'elle est étrangère à la colonie, et qu'il n'y a pas quatre personnes qui aient mis le pied au Morne-au-Diable.

— Certes, et l'on fait bien: ce n'est pas moi qui aurais la curiosité d'y aller, — dit un autre; — le Morne-au-Diable ne jouit pas pour cela d'une assez bonne renommée... On dit qu'il s'y passe des choses... des choses...

— Ce qui est certain, c'est que le tonnerre y est tombé trois fois.

— Cela ne m'étonnerait pas; l'on entend, dit-on, des bruits étranges autour de cette habitation.

— On dit qu'elle est bâtie en manière de forteresse inaccessible au milieu des rochers de la Cabesterre.

— Cela se conçoit, si la Barbe-Bleue a tant de trésors à garder.

Croustillac écoutait cette conversation avec une excessive curiosité. Ces trésors, ces diamans miroitaient singulièrement à son imagination.

— Mais de qui parlez-vous donc ainsi, mes gentilshommes? — demanda-t-il enfin.

— Nous parlons de la Barbe-Bleue!

— Qu'est-ce que la Barbe-Bleue?

— La Barbe-Bleue? Eh bien! c'est la Barbe-Bleue...

— Mais, enfin, est-ce un homme ou une femme? — dit le chevalier.

— La Barbe-Bleue?

— Oui! oui! — dit impatiemment Croustillac.

— Eh! mon Dieu! c'est une femme!

— Comment! une femme? Et pourquoi l'appelle-t-on la Barbe-Bleue?

— Pourquoi? Parce qu'elle se débarrasse de ses maris, comme l'homme à la barbe bleue du nouveau conte se débarrassait de ses femmes.

(1) Espèce de calebasse assez profonde.

— Et elle est veuve !... c'est une veuve !... ce serait une veuve ! comment !... — s'écria le chevalier avec un battement de cœur inexprimable : — une veuve ! — répéta-t-il en joignant les mains,—une veuve! riche à éblouir! à donner le vertige par le seul calcul de ses richesses... une veuve !!!

— Une veuve, si veuve qu'elle l'est pour la troisième fois depuis trois ans, — dit le capitaine.

— Et elle est aussi riche qu'on le dit?

— Mais, oui! c'est connu, tout le monde le sait, — dit le capitaine.

— Riche à millions !! riche à armer des bâtimens de 400,000 livres!... riche à avoir des sacs de diamans et d'émeraudes et de perles fines!...—s'écria le Gascon, dont les yeux étincelaient, dont les narines se gonflaient, dont les mains se crispaient.

— Mais on vous répète qu'elle est riche à acheter la Martinique et la Guadeloupe, si cela lui faisait plaisir, — reprit le capitaine.

— Et vieille?... très vieille?... — demanda le chevalier avec inquiétude.

Son interlocuteur regarda les autres passagers d'un air interrogatif, et dit :

— Quel âge peut bien avoir la Barbe-Bleue?

— Ma foi! je n'en sais rien, — dit l'un.

— Tout ce que je sais, — reprit un autre,— c'est que, lorsque je suis arrivé dans la colonie, il y a deux ans, elle en était déjà à son second mari, et qu'elle entamait le troisième.... qui ne lui a pas seulement duré un an.

— Pour ce qui est du troisième mari, on ne dit pas qu'il soit mort, mais il a disparu, — reprit un autre.

— Il est si bien mort, au contraire, qu'on dit avoir vu la Barbe-Bleue en grand deuil de veuve, — dit un passager.

— Sans doute, sans doute, — ajouta un troisième interlocuteur ; — la preuve qu'il est mort, c'est que le desservant de la paroisse de Macouba, en l'absence du révérend père Griffon, a dit une messe des morts pour lui.

— Au reste, il ne serait pas étonnant qu'il eût été assassiné, — dit un autre.

— Assassiné... par sa femme, sans doute, — reprit-on avec une unanimité qui prouvait peu en faveur de la Barbe-Bleue.

— Non pas par sa femme !

— Ah ! ah ! voilà du nouveau.

— Pas par sa femme? et par qui donc alors?

— Par des ennemis qu'il avait à la Barbade.

— Par des colons anglais ?

— Oui, par des Anglais, puisqu'il était, dit-on, Anglais lui-même...

— Toujours est-il, mon gentilhomme, que le troisième mari est mort?... et bien mort?... — demanda le chevalier avec anxiété.

— Oh ! pour mort.... oui, oui, — répéta-t-on en chœur.

Croustillac respira ; un moment comprimées, ses espérances reprirent leur vol audacieux.

— Mais l'âge de la Barbe-Bleue, le sait-on ? — reprit-il.

— Pour son âge, je puis vous satisfaire : elle doit avoir environ... de vingt... oui, c'est à peu près cela, de vingt... à soixante ans, — dit le capitaine Daniel.

— Mais vous ne l'avez donc pas vue ? — dit le chevalier impatienté de cette plaisanterie.

— Vue !! moi ? et pourquoi diable voulez-vous que j'aie vu la Barbe-Bleue ? — demanda le capitaine.— Est-ce que vous êtes fou ?

— Comment ?

— Entendez-vous... mes compères..., — dit le capitaine à ses passagers ; — il me demande si j'ai vu la Barbe-Bleue?

Les passagers haussèrent les épaules.

— Mais, — reprit Croustillac, — qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ma question ?

— Ce qu'il y a d'étonnant ? — dit maître Daniel.

— Oui.

— Tenez... vous venez de Paris, vous, n'est-ce pas ? et c'est bien moins grand que la Martinique.

— Sans doute !

— Eh bien ! avez-vous vu le bourreau à Paris?

— Le bourreau ? non... mais quel rapport ?...

— Eh bien ! une fois pour toutes, sachez qu'on est aussi peu curieux de voir la Barbe-Bleue qu'on est curieux de voir le bourreau... mon gentilhomme. D'abord, parce que la maison qu'elle habite est située au milieu des solitudes du Morne-au-Diable, où l'on ne se soucie pas de s'aventurer... puis, parce qu'une assassine n'est pas d'une agréable société, et puis parce que la Barbe-Bleue a de trop mauvaises connaissances.

— De mauvaises connaissances ? — fit le chevalier.

— Oui, des amis... des amis de cœur... pour ne pas dire plus, qu'il ne fait pas bon rencontrer le soir sur la grève, la nuit dans les bois, ou au coucher du soleil sous le vent de l'île, — dit le capitaine.

— L'Ouragan... le capitaine flibustier, d'abord... — dit un des passagers d'un air d'effroi.

— Puis Arrache-l'Ame... le boucanier de Marie-Galande, — dit un autre.

— Puis Youmaalë... le Caraïbe anthropophage de l'anse aux Caïmans, — reprit un troisième.

— Comment ! — s'écria le chevalier, — est-ce que la Barbe-Bleue serait à la fois en coquetterie réglée avec un flibustier, un boucanier et un cannibale... Peste!... Quelle matrone !

— Comme vous dites, mon gentilhomme... elle passe pour une matrone, une *buonaroba*, comme disent les Espagnols.

III

L'ARRIVÉE.

Ces singulières révélations sur le moral de la Barbe-Bleue parurent impressionner assez le chevalier. Après quelques momens de silence, il demanda au capitaine :

— Quel est cet homme, ce flibustier qu'on appelle l'Ouragan ?

— Un mulâtre de Saint-Domingue, dit-on, — reprit maître Daniel, — l'un des plus déterminés flibustiers des Antilles ; il est venu habiter la Martinique depuis deux ans, dans une maison isolée, où il vit maintenant en bourgeois; on dit qu'il se servait, lorsqu'il faisait sa course, de pirogues à soupape.

— Qu'est-ce qu'une pirogue à soupape ? — demanda le chevalier.

— C'est une grande embarcation, noire, longue et mince comme un serpent ; au fond de son arrière, près du gouvernail, il y a une large soupape qui s'ouvre à volonté. Dès qu'un navire était en vue, on dit que l'Ouragan s'embarquait dans une pareille pirogue, avec une cinquantaine de flibustiers armés de coutelas et de pistolets, voilà tout : la pirogue marchait à rames, parce qu'en se privant de voiles elle pouvait s'approcher plus près de l'ennemi sans être aperçue ; la pirogue piquait donc droit au navire : si ledit navire se défiait et se défendait, son artillerie n'avait guère de prise sur l'avant de la pirogue, avant étroit et tranchant comme le coupant d'une hache : quant à la mousqueterie de l'ennemi, l'Ouragan n'y croyait pas, dit-on. Lorsqu'il abordait le navire qu'il voulait enlever, l'Ouragan, qui gouvernait toujours, ouvrait sa soupape, l'embarcation commençait à couler à fond par l'arrière, ce qui obligeait nécessairement les plus engourdis à s'élancer sur le pont du bâtiment ennemi, afin d'échapper à la noyade ; une fois à l'abordage, les flibustiers poignardaient tout ce

qui résistait, et jetaient à la mer tout ce qui ne résistait pas. L'Ouragan conduisait sa prise à Saint-Thomas, où il vendait l'huître et sa coquille (c'est ainsi que les pirates appellent le bâtiment et ses marchandises), et il partageait l'argent avec ses compagnons. Quand il n'avait plus le sou, l'Ouragan faisait construire une nouvelle pirogue à soupape, la faisait bénir par un prêtre, et recommençait sa course. On dit que, quand il est en bonne humeur, il calcule avec la Barbe-Bleue le nombre des Espagnols et des Anglais qu'il a tués ou noyés, lui et ses flibustiers; il dit que cela ne va pas loin de trois à quatre mille. Voilà ce que c'est que l'Ouragan, mon gentilhomme.

— Et vous croyez que ce matamore n'est pas indifférent à la Barbe-Bleue? — demanda négligemment le chevalier.

— On dit que tout le temps que l'Ouragan ne passe pas chez lui, il le passe au Morne-au-Diable.

— Cela prouve au moins que la Barbe-Bleue n'aime guère les Céladons de bergerades, — dit le chevalier. — Ah çà! mais le boucanier?

— Ma foi! — s'écria un passager, — je ne sais si je n'aimerais pas mieux encore avoir pour ennemi l'Ouragan que le boucanier Arrache-l'Ame!

— Peste! voilà du moins un nom qui promet, — dit Croustillac.

— Et qui tient, — dit le passager, — car le boucanier, je l'ai vu...

— Et il est... terrible?

— Il est au moins aussi farouche que les sangliers ou les taureaux qu'il chasse. Je puis vous en parler. Il y a un an environ, je suis allé à son boucan de la grande-Tari, au nord de la Martinique, lui acheter des peaux de bœufs sauvages; il était tout seul avec sa meute de vingt chiens courans, qui avaient l'air aussi méchans et aussi sauvages que lui; quand je suis arrivé, il se frottait le visage avec de l'huile de palme, car il n'y avait pas un seul endroit de sa figure qui ne fût bleu, jaune, violet ou pourpre.

— J'y suis, — dit le chevalier, — les nuances irisées d'un coup de poing sur l'œil, mais... en grand.

— Juste, mon gentilhomme. Je lui demandai ce qu'il avait; voici ce qu'il me raconta: « Mes chiens, menés par mon *engagé* (1), me dit-il, avaient lancé un taureau de deux ans; il me passe, je lui envoie une balle à l'épaule; il bondit dans un hallier; mes chiens arrivent, il fait tête et m'en découd deux. Pendant que je rechargeais en double, mon engagé arrive, tire et manque le taureau. Mon garçon, se voyant désarmé, veut couper le jarret du taureau, mais le taureau l'éventre et le foule aux pieds. Placé comme j'étais, je ne pouvais tirer l'animal, de peur d'achever mon engagé; je prends mon grand couteau de boucan et je me jette entre eux deux; je reçois un coup de corne qui m'ouvre la cuisse; un second me casse ce bras-là (il me montre son bras gauche, qui, en effet, était serré contre son corps avec une liane); le taureau continue de me charger; comme il ne me restait que la main droite de bonne, je prends mon temps, et, au moment où l'animal baisse la tête pour me découdre, je le saisis aux cornes, je l'abaisse à ma portée, je lui saute aux lèvres avec mes dents, et je ne démords pas plus qu'un boule-dogue anglais, pendant que mes chiens lui travaillaient les côtes. »

— Mais c'est une vraie mâchoire que cet homme-là? — dit dédaigneusement Croustillac. — S'il n'a pas d'autres moyens de plaire, mordioux! je plains sa maîtresse...

— Je vous disais bien que c'était une espèce d'animal sauvage, reprit le narrateur; mais je continue mon récit: « Une fois mordu aux lèvres, ajouta le boucanier, un taureau est bien bas. Au bout de cinq minutes, épuisé par la perte du sang, car mes balles avaient porté, le taureau tombe à genoux et se renverse; mes chiens montent sur lui, le prennent à la gorge et l'achèvent. La lutte m'avait affaibli, je perdais beaucoup de sang; pour la première fois de ma vie, je m'évanouis, ni plus ni moins qu'une petite femme... Vous allez voir que mal m'en a pris! Ne voilà-t-il pas mes chiens qui, pendant mon évanouissement, s'amusent à dévorer mon engagé!!! tant ils sont mordans et bien dressés! — Comment, dis-je tout effrayé à Arrache-l'Ame, parce que vos chiens ont dévoré votre engagé, cela prouve qu'ils sont bien dressés? » Et je vous avoue, monsieur, — ajouta le passager qui racontait au Gascon la prouesse du boucanier, — je vous avoue que je regardais avec un certain effroi ces féroces animaux, qui tournaient et rôdaient autour de moi en me flairant d'une façon très peu rassurante.

— Le fait est que ce sont là des mœurs tant soit peu brutales, — dit Croustillac, — et l'on serait mal venu à parler à cet homme des bois le langage de la belle galanterie... Mais quelle diable de conversation peut-il avoir avec la Barbe-Bleue?

— Dieu me préserve d'aller les écouter! — dit le narrateur.

— Une fois qu'Arrache-l'Ame à la Barbe-Bleue a dit: « J'ai mordu un taureau au nez, et mes chiens ont dévoré mon engagé, » — reprit le Gascon, — la conversation doit devenir languissante, et, mordioux! on ne fait pas tous les jours manger un homme aux chiens pour avoir un sujet d'entretien.

— Ma foi! monsieur, on ne sait pas, — dit un auditeur, — ces gens-là sont capables de tout!

— Mais, — dit impatiemment Croustillac, — un pareil animal ne doit pas savoir ce que c'est que les petits soins, le parler fleuri qui subjugue les belles...

— Non, certainement, — reprit le narrateur (que nous soupçonnons fort d'exagérer les faits), — car il sacre, il jure à faire abîmer l'île, et il a une voix... une voix... qui ressemble au beuglement d'un taureau.

— C'est tout simple: à force de les fréquenter, il aura pris leur accent, — dit le chevalier; — mais la fin de votre histoire, je vous prie.

— M'y voici. Je demandai donc au boucanier comment il osait soutenir que des chiens qui dévoraient un homme était bien dressés. « Sans doute, reprit-il; mes chiens sont dressés à ne jamais donner un coup de dent à un taureau lorsqu'il est mis bas, car je vends les peaux, et il faut qu'elles soient intactes; une fois l'animal mort, ces pauvres bêtes, si affamées qu'elles soient, ont le courage de le respecter et d'attendre la curée; or, ce matin, ils avaient une faim d'enfer: mon engagé était à moitié tué et couvert de sang. Il était très dur avec eux: ils ont sans doute commencé par lécher ses blessures: puis, comme on dit, l'appétit leur sera venu en mangeant; ça leur a mis l'eau à la bouche, à ces pauvres bêtes! finalement ils ne m'ont laissé que les os de mon engagé. Sans la morsure d'un serpent à tête d'agouti, qui pince fort, mais qui n'est pas venimeux, je serais peut-être encore évanoui. Je reviens à moi, j'arrache le serpent de ma jambe droite où il s'était enroulé, je le prends par la queue, je le fais tourner comme qui dirait une fronde, et je lui écrase la tête sur un tronc de goyavier. Je me tâte, je n'avais presque rien... la cuisse fendue et le bras cassé; je bande la plaie de ma cuisse avec une feuille de balisier bien fraîche, attachée avec une liane. Quant à mon aileron gauche, il était brisé entre le coude et le poignet; je coupe trois petits bâtons et une longue liane, et je ficelle mon bras cassé comme une carotte de tabac; une fois pansé, je cherche mon engagé, car je ne m'étais pas encore aperçu du tour... je l'appelle, il ne répond pas; mes chiens étaient couchés à mes pieds, ils faisaient les innocens, les sournois! et me regardaient en remuant la queue, comme si de rien n'était; enfin je me lève, et qu'est-ce que je vois à vingt pas, la carcasse de mon engagé! je le connais à sa corne à poudre et à sa gaîne à couteaux. Voilà tout ce qu'il en restait. C'était pour en revenir à ce que je vous disais, ajouta Arrache-l'Ame en terminant son horrible histoire, et pour vous prouver que mes chiens étaient bien mordans et bien dressés; car il ne manque pas un poil à la peau du taureau. »

(1) Apprenti boucanier.

— Allons, allons, le boucanier vaut le flibustier, — dit Croustillac. — Tout ce que je vois là-dedans, c'est que la Barbe-Bleue est furieusement à plaindre de n'avoir eu jusqu'ici que le choix entre de pareilles brutes... — Et le Gascon ajouta avec compassion :—C'est tout simple; cette pauvre femme-là n'a pas d'idée de ce que c'est qu'un aimable et galant gentilhomme. Quand on a toute sa vie mangé du lard et des fèves, on ne se figure pas qu'il peut exister quelque chose d'aussi parfait, d'aussi délicat qu'un faisan ou un ortolan... Allons, mordioux! je vois qu'il m'était destiné d'éclairer la Barbe-Bleue sur une infinité de choses, et de lui dévoiler un monde tout nouveau... Quant au Caraïbe, il doit être digne de figurer à côté de ses farouches rivaux?

— Oh! pour le Caraïbe, — dit un des passagers, — je puis en parler à bon escient. J'ai fait cet hiver, dans son balaou, la traversée de l'anse au Sable à Marie-Galande. J'avais hâte d'arriver dans ce dernier endroit : la rivière des Saintes était débordée, il m'aurait fallu faire un détour énorme pour trouver un endroit guéable. Au moment de m'embarquer, je vis à l'avant du balaou d'Youmaalë une espèce de figure brune; je m'approche, qu'est-ce que je vois? Jésus, mon Dieu! une tête et deux bras desséchés en manière de momie, qui formaient la figure d'ornement de sa pirogue. Nous partons; le Caraïbe, silencieux comme un sauvage qu'il était, pagayait sans mot dire. Arrivé à la hauteur de l'îlot des Crabes, où avait échoué quelques mois auparavant un brigantin espagnol, je lui demande : « N'est-ce pas là où a péri le bâtiment espagnol? » Le Caraïbe me fait signe que c'est là... Il est bon de vous dire qu'à bord de ce navire se trouvait le révérend père Simon, des Missions étrangères. Sa réputation de sainteté était telle qu'elle était parvenue jusque chez les Caraïbes; le brigantin avait péri corps et biens, du moins on le croyait. Je dis donc au Caraïbe : « C'est là qu'est mort le père Simon, tu en as entendu parler? » Il me fit un nouveau signe de tête affirmatif... car ces gens-là regardent à prononcer une parole de trop. « C'était un excellent homme? » ajoutai-je. « *J'en ai mangé*, » me répondit ce malheureux idolâtre, avec une sorte de satisfaction orgueilleuse et farouche.

— C'est une manière comme une autre de goûter quelqu'un, — dit Croustillac, — et de partager ses principes.

— D'abord, — reprit le passager, — je ne compris pas ce que voulait dire cet horrible anthropophage; mais, lorsque je l'eus fait s'expliquer, j'appris qu'ensuite de je ne sais quelle cérémonie sauvage, le missionnaire et deux matelots qui s'étaient sauvés sur un îlot désert avaient été surpris par les Caraïbes et ensuite dévorés... Comme je reprochais à Youmaalë cette atroce barbarie, en lui disant qu'il était affreux d'avoir sacrifié ces trois malheureux Français à leur rage sanguinaire, il me répondit sentencieusement et d'un ton approbatif, comme s'il eût voulu me prouver qu'il comprenait la force de mes argumens en classant sinon la valeur, du moins la saveur de trois différens peuples : « Tu as raison : Espagnol, jamais; Français, souvent; Anglais, toujours. »

— Ce qui prouve que l'Anglais est incomparablement plus délicat que le Français, et que l'Espagnol est coriace en diable, — dit Croustillac; — mais, avec ces gourmandises-là, il finira un jour par manger la Barbe-Bleue de caresses... si tout ceci est vrai...

— Tout est vrai, mon gentilhomme.

— Il en résulte alors positivement que cette jeune ou vieille veuve n'est pas insensible aux agrémens féroces de l'Ouragan, d'Arrache-l'Ame et de l'anthropophage.

— C'est la voix publique qui l'en accuse.

— Ils la fréquentent donc souvent?

— Tout le temps que l'Ouragan ne passe pas en flibuste, tout le temps qu'Arrache-l'Ame ne passe pas à son boucan, tout le temps qu'Youmaalë ne passe pas dans les bois, ils le passent auprès de la Barbe-Bleue.

— Sans jalousie les uns des autres?

— On dit que la Barbe-Bleue est une manière de femme aussi despotique et aussi impérieuse que le sultan des Turcs... et qu'elle leur défend d'être jaloux.

— Mordioux! quel sérail elle s'est choisi là... Mais, allons, allons, messieurs, vous me savez Gascon, vous savez qu'on nous accuse d'exagérer, et vous voulez railler...

Le capitaine Daniel répondit d'un air sérieux qui ne pouvait être feint :

— A notre arrivée à la Martinique, demandez au premier créole venu ce que c'est que la Barbe-Bleue, et que saint Jean, mon patron, me maudisse si on ne vous dit pas ce qu'on vient de vous dire à propos de cette femme et de ses trois amis, le flibustier, le boucanier et le Caraïbe!

— Et de ses immenses richesses... m'en parlerait-on aussi? — demanda le chevalier.

— On vous dira que l'habitation qui dépend du Morne-au-Diable est une des plus belles du pays, et que la Barbe-Bleue possède un comptoir au fort Saint-Pierre, et que ce comptoir, tenu par un homme à elle, en expédie chaque année cinq ou six bâtimens comme celui que nous avons rencontré tout à l'heure.

— Je vois ce que c'est, alors, — dit le chevalier d'un air railleur. — La Barbe-Bleue est une femme blasée sur les richesses et sur les plaisirs de ce monde; pour se distraire, elle est capable de boucaner, de flibuster, voire même de cannibaler, si le cœur lui en dit.

— Si cela lui plaît, il y a toute apparence qu'elle ne se gêne guère, — dit le capitaine.

A ce moment, le père Griffon monta sur le pont; Croustillac lui dit :

— Mon père, je disais tout à l'heure à ces messieurs qu'on nous accuse, nous autres Gascons, de faire des bourdes, mais ce qu'on dit de la Barbe-Bleue est-il vrai?

La figure du père Griffon, ordinairement placide ou joyeuse, se rembrunit tout d'un coup; et il répondit gravement à l'aventurier :

— Mon fils, ne prononcez jamais le nom de cette femme.

— Comment! mon père, il serait vrai? Elle remplacerait ses défunts maris par un flibustier... un boucanier... et un anthropophage...

— Assez, assez, mon fils... je vous prie, ne parlons pas du Morne-au-Diable et de ce qui s'y passe.

— Mais, mon père... cette femme est-elle aussi riche qu'on le dit? — reprit le Gascon, dont les yeux brillaient de convoitise, — a-t-elle d'immenses trésors? est-elle belle? est-elle jeune?

— Que le ciel me préserve de m'en informer!

— Est-il vrai que ses trois maris aient été tués par elle, mon père? Si cela est vrai... comment la justice a-t-elle laissé de pareils crimes impunis?

— Il est des crimes qui peuvent échapper à la justice des hommes, mon fils, mais ils n'échappent jamais à la justice de Dieu. Je ne sais d'ailleurs si cette femme est aussi coupable qu'on le dit : mais, encore une fois, mon fils, n'en parlons plus... je vous en conjure, — dit le père Griffon, que cet entretien affectait péniblement.

Tout à coup le chevalier se campa fièrement sur sa hanche, enfonça son vieux feutre sur sa tête, caressa sa moustache, se dressa sur ses orteils comme un coq qui se prépare au combat, et s'écria avec une audace dont un Gascon était seul capable :

— Messieurs, dites-moi le quantième de ce mois.

— Le 13 juillet, lui répondit le capitaine.

— Eh bien! messieurs, — reprit l'aventurier, — que je perde mon nom de Croustillac, que mon blason soit à jamais entaché de félonie, si dans un mois d'ici, jour pour jour, malgré tous les boucaniers, tous les flibustiers et tous les anthropophages de la Martinique et de l'univers, la Barbe-Bleue n'est pas la femme de Polyphème de Croustillac!

Le soir, au moment où il allait se retirer dans l'entrepont, l'aventurier fut pris en particulier par le père Griffon; celui-ci tâcha, par tous les moyens possibles, de pénétrer si le Gascon en savait plus qu'il ne paraissait savoir

à l'endroit de la Barbe-Bleue. L'insistance extraordinaire avec laquelle Croustillac s'était occupé d'elle et des gens qui l'entouraient avait éveillé les soupçons du bon père. Après s'être entretenu longtemps à ce sujet avec le chevalier, le religieux fut à peu près certain que Croustillac n'avait parlé ainsi que par outrecuidance et par vanité.

— Il n'importe, — dit le père Griffon d'un air pensif en voyant le chevalier s'éloigner, — je ne perdrai pas cet aventurier de vue... il a l'air fou et évaporé, mais les traîtres savent prendre tous les masques... Hélas!—ajouta-t-il tristement,—ce dernier voyage m'impose de grands devoirs envers ceux qui habitent le Morne-au-Diable. Maintenant leur secret est pour ainsi dire le mien... mais j'ai dû faire ce que j'ai fait, ma conscience le voulait... puissent-ils jouir longtemps encore du bonheur qu'ils méritent en échappant aux piéges qu'on leur tend!... Ah! ce sont de dangereux ennemis que les rois... et on paye souvent bien cher le triste honneur d'être né sur les marches d'un trône!... Hélas!—reprit le bon père avec un profond soupir,—pauvre et angélique femme!... cela me navre d'entendre ainsi parler d'elle... mais il serait impolitique de la défendre... Ces bruits font la sûreté des nobles créatures auxquelles je m'intéresse si vivement. — Après de nouvelles réflexions, le père Griffon se dit : — J'avais un instant pris cet aventurier pour un secret émissaire de l'Angleterre, mais je me suis sans doute trompé... Malgré cela, je surveillerai cet homme... Mais, au fait, j'y songe, je lui offrirai l'hospitalité... de cette manière aucune de ses démarches ne m'échappera; en tout cas, je préviendrai mes amis du Morne-au-Diable de redoubler de prudence, car je ne sais pourquoi l'arrivée de ce Gascon m'inquiète.

Nous devons nous hâter d'avertir le lecteur que les soupçons du père Griffon à l'égard de Croustillac n'étaient pas fondés : le chevalier n'était rien autre qu'un pauvre diable de chevalier d'industrie, tel que nous l'avons dépeint. L'excellente opinion qu'il avait de lui-même était la seule cause de son impertinente gageure d'être avant un mois l'époux de la Barbe-Bleue.

IV

LA MAISON CURIALE.

La Licorne était mouillée à la Martinique depuis trois jours. Le père Griffon, ayant quelques affaires à terminer avant que de retourner dans sa paroisse du Macouba, n'avait pas encore quitté le fort Saint-Pierre. Le chevalier de Croustillac se trouvait transplanté aux colonies avec trois écus dans sa poche. Le capitaine et les passagers avaient regardé comme une fanfaronnade l'engagement pris par l'aventurier d'être avant un mois l'époux de la Barbe-Bleue.

Loin d'avoir abandonné ce projet, le chevalier y persistait de plus en plus depuis son arrivée à la Martinique; il avait pu s'informer des richesses de la Barbe-Bleue, et se convaincre que si l'existence de cette femme bizarre était entourée du plus profond mystère et le sujet des plus folles exagérations, il était du moins avéré qu'elle était colossalement riche... Quant à sa figure, à son âge, à son origine, comme personne n'était à cet égard aussi instruit que le père Griffon, on n'en pouvait rien dire. Elle était étrangère à la colonie. Son intendant l'avait précédée dans l'île pour acheter une plantation magnifique et faire bâtir l'habitation du Morne-au-Diable, située au nord et dans la partie la plus inaccessible et la plus déserte de la Martinique.

Au bout de quelques mois, on apprit que le nouvel habitant et sa femme étaient arrivés : un ou deux colons, poussés par la curiosité, s'aventurèrent dans les solitudes du Morne-au-Diable; ils furent reçus avec une hospitalité royale, mais ils ne purent voir les maîtres de la maison.

Six mois après cette visite, on apprit la mort de ce premier mari, mort qui eut lieu pendant un petit voyage que les deux époux avaient fait à la Terre-Ferme. Au bout d'une année d'absence et de veuvage, la Barbe-Bleue revint à la Martinique avec un second époux. Ce dernier mari fut, dit-on, tué par accident, au milieu d'une promenade qu'il faisait tête à tête avec sa femme; le pied lui avait manqué, et il était tombé dans un de ces abîmes sans fond qu'on rencontre fréquemment au milieu du sol volcanisé des Antilles.

Telle était du moins l'explication que sa femme avait donnée de cette mort mystérieuse. L'on ne savait rien de très positif sur le troisième mari de la Barbe-Bleue et sur sa mort. Ces trois morts si rapprochées, si fatales, les bruits étranges qui commençaient à courir sur cette femme, éveillèrent l'attention du gouverneur de la Martinique, qui était alors monsieur le chevalier de Crussol; il partit avec une escorte pour le Morne-au-Diable; arrivé au pied de la montagne boisée au sommet de laquelle s'élevait la maison d'habitation, il trouva un mulâtre qui lui remit une lettre.

Après l'avoir lue, monsieur de Crussol parut saisi d'étonnement; puis, ordonnant à son escorte de l'attendre, il suivit seul l'esclave. Au bout de quatre heures, le gouverneur revint avec son guide, et reprit immédiatement le chemin de Saint-Pierre. Quelques personnes de son escorte remarquèrent qu'il était très pâle, très agité. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, qui arriva treize mois, jour pour jour, après sa visite au Morne-au-Diable, on ne lui entendit pas prononcer une fois le nom de la Barbe-Bleue. Monsieur de Crussol se confessa très longuement au père Griffon, qu'il avait fait venir du Macouba. On observa qu'en quittant le pénitent le père Griffon avait la figure bouleversée.

Depuis ce temps, l'espèce de fatale et mystérieuse renommée de la Barbe-Bleue augmenta de jour en jour. La superstition vint se joindre à la terreur qu'elle inspirait, et l'on ne prononça plus son nom qu'avec épouvante; on croyait fermement qu'elle avait assassiné ses trois maris, et qu'elle n'échappait à la vindicte des lois qu'à force d'or, en achetant par de riches présens l'appui des différens gouverneurs qui se succédèrent. Personne n'était donc tenté d'aller troubler la Barbe-Bleue au milieu des sites sauvages et solitaires qu'elle habitait, surtout depuis que le Caraïbe, le boucanier et le flibustier étaient devenus, disait-on, les commensaux, ou même les consolateurs de la veuve. Quoique ces hommes n'eussent légalement commis aucun crime, on faisait des récits fabuleux sur leur férocité; ils avaient, dit-on, déclaré qu'ils poursuivraient d'une haine et d'une vengeance implacables tous ceux qui tenteraient de parvenir auprès de la Barbe-Bleue.

A force d'être répétées et exagérées, ces menaces portèrent leur fruit. Les habitans se soucièrent peu d'aller, peut-être au péril de leur vie, pénétrer les mystères du Morne-au-Diable. Il fallait avoir l'audace désespérée d'un Gascon aux abois pour essayer de surprendre le secret de la Barbe-Bleue, et prétendre l'épouser. Tel était pourtant l'irrévocable dessein du chevalier de Croustillac; il n'était pas homme à renoncer si facilement à l'espoir, si insensé qu'il fût, de se marier à une femme riche à millions; belle ou laide, jeune ou vieille, peu lui importait. Pour réussir, il comptait sur sa bonne mine, sur son esprit, sur son amabilité, sur son air à la fois galant et fier, car le chevalier continuait d'avoir de lui-même une excellente opinion; il comptait encore sur son adresse, sur sa ruse et son courage.

En effet, un homme alerte et déterminé, qui n'a rien et qui ne craint rien, qui croit en lui et son étoile, qui se dit comme disait Croustillac :

« En risquant de mourir pendant une minute, car la mort ne dure que cela, je puis vivre dans le luxe et l'opulence; »

un tel homme peut opérer des miracles, surtout lorsqu'il se propose un but aussi magnifique, aussi stimulant que celui que se proposait Croustillac.

Selon ce qu'il s'était proposé, le père Griffon, après avoir terminé quelques affaires qui le retenaient à Saint-Pierre, offrit au chevalier de l'accompagner au Macouba et d'y rester jusqu'au moment où *la Licorne* ferait voile pour la France. Le Macouba n'étant éloigné que de quatre ou cinq lieues du Morne-au-Diable, le chevalier, qui avait dépensé ses trois écus et qui se trouvait sans ressources, accepta l'offre du révérend, sans toutefois l'informer encore de sa résolution à l'égard de la Barbe-Bleue : il ne voulait la lui révéler qu'au moment de l'exécuter.

Après avoir pris congé du capitaine Daniel, le chevalier et le prêtre s'embarquèrent dans une pirogue. Favorisés par une bonne brise du sud, ils firent voile pour le Macouba. Croustillac paraissait indifférent aux sites magnifiques et nouveaux pour lui qu'offraient les côtes de la Martinique vues de la mer; cette végétation tropicale, dont la verdure, d'une crudité de ton presque métallique, se détachait sur un ciel enflammé, le touchait peu.

L'aventurier, les yeux machinalement fixés sur le sillage scintillant que la pirogue laissait après elle, croyait y voir pétiller les vives étincelles des diamans de la Barbe-Bleue : les petites herbes vertes et brillantes, détachées des prairies sous-marines que paissent les grandes tortues et les lamentins, rappelaient au Gascon les émeraudes de la veuve, tandis que quelques gouttes d'eau qui s'irisaient au soleil en tombant des rames lui faisaient songer aux sacs de perles fines que possédait la terrible habitante du Morne-au-Diable.

Le père Griffon était aussi profondément absorbé : après avoir songé à ses amis du Morne-au-Diable, il pensait, avec un mélange d'inquiétude et de joie, à son petit troupeau de fidèles, à son jardin, à sa simple et pauvre église, à sa maison, à sa vieille haquenée favorite, à son chien, à ses deux nègres, auxquels il rendait la servitude presque douce. Et puis, faut-il le dire? il pensait aussi à certaines conserves de ramiers qu'il avait faites quelques jours avant son départ, et dont il ignorait le sort. En trois heures le canot arriva au Macouba.

Le père Griffon n'était pas attendu; la pirogue mouilla dans une petite anse, non loin de la rivière qui arrose ce quartier, l'un des plus fertiles de la Martinique. Le père Griffon s'appuya sur le bras du chevalier. Après avoir quelque temps, suivi la grève où venaient se rouler les hautes et pesantes lames de la mer des Antilles, ils arrivèrent au bourg du Macouba, à peine composé d'une centaine de maisons construites en bois, et couvertes de roseaux ou de planchettes de palmier.

Le bourg s'élevait sur un plan demi-circulaire qui suivait la courbure de l'anse du Macouba, petit port où venaient mouiller plusieurs pirogues et bateaux de pêche. L'église, long bâtiment en bois du milieu duquel s'élevaient quatre poutres surmontées d'un petit auvent où pendait la cloche; l'église, disons-nous, dominait le bourg et était elle-même dominée par des mornes immenses, recouverts d'une puissante végétation, qui s'élevaient en amphithéâtre de verdure. Le soleil commençait à décliner rapidement. Le prêtre gravit la seule rue qui coupât le bourg de Macouba dans sa largeur et qui conduisait à l'église. Quelques petits nègres absolument nus se roulaient dans la poussière, ils s'enfuirent à l'aspect du père Griffon, en poussant de grands cris; plusieurs femmes créoles, blanches ou métisses, vêtues de longues robes d'indienne et de madras de couleurs tranchantes, accoururent aux portes; en reconnaissant le père Griffon, elles témoignèrent leur surprise et leur joie; jeunes et vieilles vinrent lui baiser respectueusement les mains en lui disant en créole :

— Bien béni soit votre retour! bon père, vous manquiez au Macouba.

Quelques hommes sortirent ensuite et entourèrent le père Griffon des mêmes témoignages d'attachement et de respect. Pendant que le curé causait avec les habitans des événemens qui avaient pu arriver au Macouba depuis son départ, et qu'il donnait des nouvelles de France à ses paroissiens, les ménagères, craignant que le père ne trouvât pas de provisions au presbytère, étaient rentrées choisir, l'une un beau poisson, l'autre une belle volaille, celle-là un quartier de chevreau bien gras, celle-ci des fruits ou des légumes, et plusieurs négrillons avaient été chargés de porter à la maison curiale cette dîme volontaire. Le prêtre regagna son logis, situé à mi-côte, à quelque distance du bourg, dominant la mer.

Rien de plus simple que sa modeste case de bois, recouverte en roseaux et élevée seulement d'un rez-de-chaussée. Des stores de toile très claire garnissaient les fenêtres et remplaçaient les vitres, qui étaient d'un grand luxe aux colonies. Une vaste pièce, formant à la fois salon et salle à manger, communiquait avec la cuisine, bâtie en retour; à gauche de cette pièce principale était la chambre à coucher du père Griffon, ainsi que deux autres petits réduits s'ouvrant sur le jardin, et destinés aux étrangers ou aux autres curés de la Martinique qui venaient quelquefois demander l'hospitalité à leur confrère. Un poulailler, une écurie pour la haquenée, le logement des deux nègres, et quelques autres hangars, complétaient cette habitation, meublée avec une simplicité rustique.

Le jardin avait été soigneusement entretenu. Quatre grandes allées le partageaient en autant de carrés, dont les bordures se composaient de thym, de lavande, de serpolet, d'hysope et autres herbes odoriférantes. Ces quatre carrés principaux étaient subdivisés en plusieurs planches destinées aux légumes et aux fruits, mais entourées de larges plates-bandes de fleurs d'agrément. Enfin, de deux petits cabinets de verdure couverts de jasmin d'Arabie et de lianes odorantes, on découvrait à l'horizon la mer et les terres élevées des autres Antilles.

On ne pouvait rien voir de plus frais, de plus charmant que ce jardin, dans lequel les plus belles fleurs se mêlaient à des fruits et à des légumes magnifiques. Ici une couche de melons côtelés, couleur d'ambre, était entourée d'une bordure de grenadiers nains, taillés comme du buis à un pied de terre, et couverts à la fois de fleurs pourpres et de fruits si lourds et si abondans qu'ils touchaient à terre. Plus loin, une planche de bois d'Angole aux longues gousses vertes, aux fleurs bleues, était entourée d'un rang de frangipaniers blancs et roses d'une odeur suave; des plants de carottes, d'oseille de Guinée, de guingambo, de pourpier, étaient encadrés d'un quadruple rang de tubéreuses des plus riches couleurs; enfin un carré d'ananas qui parfumaient l'air avait pour bordure une haie de magnifiques cactus à calice orange à longs pistils d'argent.

Derrière la maison s'étendait un verger composé de cotiers, de bananiers, de goyaviers, d'avocatiers, de tamariniers et d'orangers, dont les branches courbaient sous le poids des fleurs et des fruits. Le père Griffon parcourait les allées de son jardin avec un bonheur indicible, interrogeant du regard chaque fleur, chaque plante, chaque arbre. Ses deux nègres le suivaient; l'un s'appelait Monsieur, l'autre Jean. Ces deux bonnes créatures pleuraient de joie en revoyant leur maître, ne répondaient à aucune de ses questions, tant ils étaient émus, et ne pouvaient que se dire l'un à l'autre en levant les mains au ciel :

— Bon Dieu! li ici, li ici!

Le chevalier, insensible à ces joies naïves, suivait machinalement le curé; il brûlait du désir de demander à son hôte si, à travers les bois qui s'élevaient au loin en amphithéâtre, on pouvait apercevoir le chemin du Morne-au-Diable. Après avoir examiné son jardin, le bon prêtre alla voir sa haquenée, qu'il appelait Grenadille, et son gros dogue anglais, qu'il appelait Snog; lorsqu'il ouvrit la porte de l'écurie, Snog manqua de renverser son maître en sautant autour de lui. Ce n'étaient pas des aboiemens, c'étaient des hurlemens de joie, des emportemens de tendresse si violens, que le nègre Monsieur fut obligé

de prendre le chien par son collier, et de le retenir à grand'peine, pendant que le prêtre caressait Grenadille, dont la robe luisante, dont le ferme embonpoint témoignaient des bons soins de Monsieur, particulièrement chargé de l'écurie.

Après cette visite minutieuse de son petit domaine, le père Griffon conduisit le chevalier dans la chambre qui lui était destinée : un lit entouré d'une moustiquaire de gaze, un canapé de paille, un grand coffre de bois d'acajou, une table, tel était l'ameublement de cette chambre, qui s'ouvrait sur le jardin. Pour tout ornement, on voyait un christ suspendu au milieu de la boiserie à peine dégrossie.

— Vous trouverez ici une pauvre et modeste hospitalité, — dit le père Griffon au chevalier; — mais elle vous est offerte de grand cœur.

— Et je l'accepte avec reconnaissance, mon père, — dit Croustillac.

A ce moment, Monsieur vint avertir le curé qu'il était servi, et le père Griffon précéda le chevalier dans la salle à manger.

V

LE PÈRE GRIFFON.

Une grande verrine, où brillait une bougie de cire jaune, éclairait la table; le couvert était mis sur une nappe de grosse toile bien blanche; il n'y avait pas d'argenterie. Les fourchettes d'acier et les cuillères de bois d'érable étaient d'une merveilleuse propreté; une botterine de verre bleuâtre contenait environ une pinte de vin des Canaries; dans un grand pot d'étain moussait l'*oagou*, boisson fermentée faite avec le marc des cannes à sucre; enfin, une amphore de terre sigillée tenait l'eau aussi fraîche que si elle eût été à la glace.

Une belle dorade grillée dans ses écailles, à la mode caraïbe, un perroquet rôti de la grosseur d'un faisan, deux plats de crabes de mer cuits dans leur carapace et arrosés de jus de citron, une salade et des pois verts, avaient été symétriquement arrangés, par le nègre Jean, autour d'un surtout composé d'une grande corbeille de jonc caraïbe, où s'élevait une pyramide de fruits, qui avait pour base un melon d'Europe, un pastèque et un melon d'eau, et pour sommet un ananas; enfin, pour hors-d'œuvre, des tranches de choux-palmistes confits dans du vinaigre et de très petits poissons blancs conservés dans une saumure pimentée pouvaient ranimer l'appétit des convives ou exciter leur soif.

— Mais, mon père, vous me traitez avec une magnificence royale, — dit le chevalier au père Griffon ; — c'est la terre promise que votre île !

— Excepté le vin des Canaries, dont on m'a fait présent, tout ceci, mon fils, vient du jardin que je cultive, ou de la pêche et de la chasse de mes deux noirs, car les provisions de mes paroissiens m'ont été inutiles, grâce à la prévoyance de Monsieur et de Jean, qui savaient mon arrivée par un patron de barque du fort Saint-Pierre. Vous servirai-je de ce perroquet, mon fils? — dit le père Griffon au chevalier, qui avait paru trouver le poisson fort à son goût.

Croustillac hésita quelque peu et regarda le curé d'un air indécis.

— Je ne sais pourquoi il me semble bizarre de manger du perroquet, — dit le chevalier.

— Essayez, essayez, — dit le père Griffon en mettant une aile d'aras sur son assiette. — Voyez : un faisan a-t-il une chair plus grasse, plus rebondie, plus dorée? Il est cuit à merveille. Et puis, sentez-vous quel parfum?

— On dirait des quatre épices, — dit le chevalier en ouvrant ses larges narines.

— Cela vient tout bonnement de ce que ces oiseaux sont très friands des baies du bois d'Inde qu'ils trouvent dans les forêts; ces baies ont à la fois le goût de la cannelle, du girofle et du poivre, et la chair du gibier participe de la senteur de ces aromates. Et ce jus, comme il est moiré! Ajoutez-y un peu de suc d'orange, et vous me direz si le Seigneur ne comble pas ses créatures en leur faisant de tels dons.

— De ma vie je n'ai rien mangé de plus tendre, de plus délicat, de plus gras, de plus savoureux, — répondit le chevalier, la bouche pleine et en fermant à demi les yeux avec sensualité, s'écoutant pour ainsi dire manger.

— N'est-ce pas? — dit le bon père, qui, son couteau et sa fourchette à la main, regardait son hôte avec une orgueilleuse satisfaction.

Le repas terminé, Monsieur plaça un pot de tabac et des pipes à côté de la botterine de vin des Canaries. Le père Griffon et Croustillac restèrent seuls. Après avoir versé un verre de vin au chevalier, le curé lui dit :

— A votre santé, mon fils.

— Merci, mon père, — dit le chevalier en approchant son verre. — Portez aussi la santé de ma future; cela sera pour moi de bon augure.

— Comment! de votre future? — reprit le curé; — que voulez-vous dire?

— Je parle de la Barbe-Bleue, mon père.

— Ah! toujours cette joyeuseté! Franchement, je croyais les gens de votre pays plus inventifs, mon fils, — dit le père Griffon en souriant avec malice, et il vida son verre à petits coups.

— Je n'ai de ma vie parlé plus sérieusement, mon père. Vous avez entendu le serment que j'ai fait à bord de *la Licorne*.

— L'impossibilité relève de tout serment, mon fils. Parce que vous auriez juré de combler l'Océan, seriez-vous engagé par cette promesse?

— Comment! mon père? le cœur de la Barbe-Bleue serait-il un abîme sans fond comme l'Océan?—s'écria gaiement Croustillac.

— Un poëte anglais a dit de la femme : « Perfide comme l'onde, » mon fils.

— Quant aux perfidies des femmes, mon digne hôte, — dit le chevalier avec suffisance, — nous savons les conjurer... et nous essayerons de nouveau notre puissance conjuratrice sur la Barbe-Bleue.

— Vous ne le tenterez même pas, mon fils; je suis bien tranquille.

— Permettez-moi de vous dire, mon père, que vous vous trompez. Demain, au point du jour, je vous demanderai un guide pour me conduire au Morne-au-Diable, et j'abandonnerai le reste de l'aventure à mon étoile.

Le chevalier parlait avec un accent de conviction si sérieuse, que le père Griffon posa brusquement le verre qu'il allait porter à ses lèvres, et regarda le chevalier avec autant d'étonnement que de défiance. Jusqu'alors il avait réellement cru qu'il s'agissait d'une plaisanterie ou d'une fanfaronnade.

— Comment! mon fils, vous avez sincèrement cette résolution ! mais c'est une folie, mais...

— Pardonnez-moi, mon bon père, de vous interrompre, — dit le chevalier; — mais vous voyez devant vous un cadet de famille qui a tenté toutes les fortunes, épuisé toutes les ressources, et à qui rien n'a réussi. La Barbe-Bleue est riche, très riche, j'ai tout gagner, rien à perdre.

— Rien à perdre!

— La vie, peut-être, direz-vous? D'abord j'en fais bon marché; et puis, si barbare que soit ce pays, si impuissante qu'y soit la justice, je ne puis croire que la Barbe-Bleue oserait me traiter tout d'abord comme un de ses trois maris; vous sauriez que j'ai été victime... et vous lui demanderiez compte de ma mort. Je ne risque donc rien que de voir mes hommages repoussés. Eh bien! s'il en est ainsi,

si elle me repousse, je continuerai de faire les délices du capitaine Daniel dans ses traversées, en avalant des bougies allumés et en mettant des bouteilles en équilibre sur le bout de mon nez ; certes, cette condition est honorable et récréative, mais je préférerais une autre existence. Ainsi donc, quoi que vous me disiez, mon père, je suis résolu à tenter l'aventure et à aller au Morne-au-Diable. Je ne sais quel pressentiment secret me dit que je réussirai, que je suis à la veille de voir ma destinée se résoudre de la manière la plus éblouissante... l'avenir me semble couleur de rose et or ; je ne rêve que palais et magnificence, richesse et beauté : il me semble (pardonnez-moi cette comparaison païenne) que l'Amour et la Fortune viennent me prendre par les mains en me disant : « Polyphème Croustillac, le bonheur t'attend. » Vous me direz peut-être, mon père, — ajouta le chevalier en jetant un regard railleur sur son justaucorps fané, — que je suis assez piètrement vêtu pour me produire en cette belle et galante compagnie de la Fortune et du Bonheur ; mais la Barbe-Bleue, qui doit-être connaisseuse, devinera tout de suite, sous cette enveloppe, le cœur d'un Amadis, l'esprit d'un Gascon et le courage d'un César.

Après être resté un moment silencieux, le curé, au lieu de sourire des plaisanteries du chevalier, lui répondit d'un ton presque solennel :

— Votre résolution est bien prise ?

— Invariablement et absolument prise, mon père.

— Écoutez-moi donc : j'ai reçu la confession du chevalier de Crussol, le dernier gouverneur de cette île ; celui qui, lors de la disparition du troisième mari de cette femme, s'était rendu seul au Morne-au-Diable.

— Eh bien ! mon père ?

— Tout en respectant le secret de sa confession, je puis, je dois vous dire que, si vous persistez dans votre projet insensé, vous vous exposerez à de grands et inévitables périls. Sans doute, si vous perdiez la vie, votre mort ne demeurerait pas impunie ; mais il n'y aurait aucun moyen de prévenir le sort fatal au-devant duquel vous voulez courir. Qui vous oblige à aller au Morne-au-Diable ? l'habitante de ce séjour veut y vivre solitaire ; les abords de cette demeure sont tels que vous ne pourriez les franchir sans violence ; or, en tous pays, et surtout dans celui-ci, ceux qui violent la propriété d'autrui s'exposent à de grands dangers, dangers d'autant plus vains, que toute tentative d'union avec cette veuve est impossible, lors même que vous seriez aussi riche que vous êtes pauvre, lors même que vous seriez d'une maison princière.

Ces paroles révoltèrent l'incommensurable amour-propre du Gascon, et il s'écria :

— Mon père, cette femme est femme... et je suis Croustillac !

— Qu'est-ce que cela veut dire, mon fils ?

— Que cette femme est libre, qu'elle ne m'a pas vu... et qu'un regard... un seul regard, peut changer complétement ses résolutions.

— Je ne le pense pas.

— Mon révérend, j'ai la plus grande, la plus aveugle confiance dans votre parole ; je sais toute son autorité... mais il s'agit du beau sexe... et vous ne pouvez connaître le cœur des femmes comme je le connais ; vous ne savez pas de quels inexplicables caprices elles sont capables ; vous ne savez pas que ce qui leur plaît aujourd'hui leur déplaît demain, et qu'elles veulent aujourd'hui ce qu'elles ne voulaient pas hier... Les femmes, mon révérend, les femmes !... avec elles il faut oser pour réussir... Si ce n'était votre robe, je vous raconterais de curieuses témérités, d'audacieuses entreprises, dont j'ai été bien amoureusement récompensé.

— Mon fils !

— Je comprends votre susceptibilité, mon père, et, pour en revenir à la Barbe-Bleue, une fois en présence, je la traiterai non-seulement avec effronterie, avec hauteur... je la traiterai en conquérant... je n'ose dire en lion qui vient fièrement enlever sa proie.

Ces réflexions du chevalier furent interrompues par un accident imprévu. Il faisait très chaud, la porte de la salle à manger qui donnait sur le jardin était restée entr'ouverte, le chevalier, tournant le dos à cette porte, était assis dans un fauteuil dont le dossier de bois n'était pas très élevé. On entendit un sifflement assez aigu, et un coup sec vibra dans la partie pleine du siége du chevalier. A ce bruit, le père Griffon bondit sur sa chaise, courut prendre son fusil à un râtelier placé dans sa chambre, et se précipita dehors en s'écriant :

— Jean ! Monsieur ! prenez vos fusils ! A moi, mes enfans, à moi ! voici les Caraïbes !

VI

L'AVERTISSEMENT.

Tout ceci s'était passé si rapidement, que le chevalier restait ébahi.

— Debout ! — lui cria le père Griffon, — debout ! ! les Caraïbes ! les Caraïbes ! ! ! Regardez au dossier de votre fauteuil, et ne restez pas près de la lumière !

Le chevalier se leva vivement, et vit en effet un flèche de trois pieds de long profondément enfoncée dans le dossier de son fauteuil. Deux pouces plus haut, le chevalier était transpercé entre les deux épaules. Croustillac saisit son épée qu'il avait déposée sur une chaise, et courut sur les pas du curé. Celui-ci, à la tête de ses deux noirs armés de fusils et précédé de son chien dogue, cherchait l'agresseur de tous les côtés ; malheureusement la porte de la salle à manger donnait sur le verger treillagé; la nuit était sombre : sans doute, celui qui avait lancé cette flèche était déjà loin ou bien caché dans la cime de quelque arbre touffu; *Snog* aboyait et quêtait avec ardeur ; le père Griffon rappela ses deux noirs qui s'aventuraient trop imprudemment hors du verger.

— Eh bien ! mon père, où sont-ils? — dit le chevalier en brandissant son épée, — faut-il les charger ? une lanterne... donnez-moi une lanterne ! nous allons visiter le verger et les environs de la maison.

— Non, non, pas de lanterne ! mon fils ! elle servirait de point de mire aux assaillans, s'il y en a plusieurs, et vous seriez trop exposé, vous recevriez quelque flèche en plein corps! Allons, allons, — dit le curé en désarmant son fusil après quelques momens d'attente, — ce n'est qu'une alerte, et remercions le Seigneur de la maladresse de cet idolâtre, car il s'en est fallu de peu que vous ne fussiez atteint, mon fils. Ce qui m'étonne, et j'en rends grâce à Dieu, c'est qu'on vous ait manqué ; un Caraïbe assez hardi pour s'aventurer ainsi doit avoir le coup d'œil juste et la main sûre.

— Mais quel mal avez-vous fait à ces sauvages, mon père ?

— Aucun. J'ai été souvent dans leur carbet de l'île des Saintes, et ils m'ont toujours parfaitement accueilli : aussi, je ne comprends pas le but de cette attaque... Mais voyons donc cette flèche ; je reconnaîtrai bien, à son empennure, si c'est une flèche caraïbe.

— Il faut faire bonne garde cette nuit, mon, et père pour cela... fiez-vous à moi, — dit le Gascon. — Vous voyez que ce n'est pas seulement à l'endroit de l'amour que j'ai de la résolution.

— Je n'en doute pas, mon fils, et j'accepte votre offre. je vais faire fermer les fenêtres avec les volets à meurtrières, et barrer solidement la porte. *Snog* nous servira de sentinelle avancée. Oh ! ce ne serait pas la première fois que cette maison de bois soutiendrait un siége : une douzaine de pirates anglais l'ont attaquée, il y a deux ans; mais, avec mes nègres et le procureur fiscal de la Cabes-

terre, qui se trouvait par hasard chez moi, nous avons rudement étrillé ces hérétiques.

En disant ces mots, le père Griffon rentra dans la salle à manger, arracha avec assez de peine la flèche, qui tenait au fauteuil par un fer barbelé, et s'écria avec étonnement.

— Il y a un papier attaché à l'empennure de cette flèche! — Puis, en le déployant, il y lut ces mots d'une magnifique écriture bâtarde : « Premier avertissement au chevalier de « Croustillac. Au révérend père Griffon, respect et attache- » ment. »

Le curé regarda le chevalier sans dire une parole. Celui-ci prit le papier et lut à son tour.

— Qu'est-ce que cela signifie? — s'écria-t-il.

— Cela signifie que je ne me trompais pas en parlant de la sûreté de coup d'œil des Caraïbes. Celui qui a lancé cette flèche vous tuait s'il eût voulu. Voyez ce fer barbelé, empoisonné sans doute : il est entré d'un pouce dans le dossier de ce fauteuil de bois de fer; si vous aviez été atteint, vous étiez mort. Quelle adresse n'a-t-il pas fallu pour guider ainsi cette flèche !

— Peste! mon père... je trouve ceci d'autant plus merveilleusement adroit, que je ne suis pas touché, — dit le Gascon. — Mais que diable ai-je fait à ce sauvage?

Le père Griffon se frappa le front.

— Quand je vous le disais! — s'écria-t-il.

— Quoi, mon révérend?

— « Premier avertissement au chevalier de Croustillac. »

— Eh bien?

— Eh bien! cet avis vient du Morne-au-Diable.

— Vous croyez, mon père?

— J'en suis certain. On a su vos projets, l'on veut vous forcer d'y renoncer.

— Comment les aura-t-on sus?

— A bord de *la Licorne*, vous ne les avez pas cachés. Quelques passagers, en débarquant il y a trois jours à Saint-Pierre, en auront parlé, ce bruit sera venu jusqu'au comptoir de la Barbe-Bleue, tenu par l'homme d'affaires, et il en aura instruit sa maîtresse.

— Je suis forcé d'avouer, — reprit le chevalier en réfléchissant, — que la Barbe-Bleue a de singuliers moyens de correspondance! c'est une drôle de petite poste.

— Eh bien! mon fils, j'espère que la leçon vous profitera, — dit le curé. Puis il ajouta, en s'adressant aux deux noirs, qui apportaient les volets crénelés et les leviers pour les assujettir : — C'est inutile, mes enfans; je vois maintenant qu'il n'y a rien craindre.

Les deux noirs, habitués à une obéissance passive, remportèrent leur attirail défensif. Le chevalier regardait le père Griffon avec étonnement.

— Sans doute, — reprit celui-ci, — la parole des habitans du Morne-au-Diable est sacrée; je n'ai maintenant rien à craindre d'eux, ni vous non plus mon fils, puisque vous êtes averti, et que vous renoncerez nécessairement à cette folle entreprise.

— Moi, mon père?

— Comment...

— Que je devienne à l'instant aussi noir que vos deux nègres si j'y renonce!

— Que dites-vous?... malgré cet avertissement?

— Eh! qui me dit d'abord que cet avertissement vient de la Barbe-Bleue? ne peut-il pas venir d'un rival?... du boucanier, du flibustier, du Caraïbe? car j'ai de quoi choisir parmi les galans de la beauté du Morne-au-Diable.

— Eh bien! qu'importe?

— Comment qu'importe, mon révérend? Mais je tiens à montrer à ces drôles ce que c'est que le sang de Croustillac. Ah! ils croient m'intimider!... mais ils ne savent donc pas que cette épée que voilà... s'agiterait toute seule dans son fourreau! que sa lame rougirait d'indignation, si je renonçais à mon entreprise!

— Mon fils, c'est de la folie... de la folie!

— Et pour quel pleutre, pour quel bélître passerait le chevalier de Croustillac, aux yeux de la Barbe-Bleue, s'il était assez lâche pour se rebuter de si peu?

— De si peu! mais deux pouces plus haut vous étiez tué.

— Mais comme on a tiré deux pouces plus bas, et que je ne suis pas tué, je consacrerai ma vie à dompter le cœur rebelle de la Barbe-Bleue et à vaincre mes rivaux, fussent-ils dix, vingt, trente, cent, dix mille! — ajouta le Gascon avec une exaltation croissante.

— Mais si l'on a agi par l'ordre de la maîtresse du Morne-au-Diable?

— Si l'on a agi par son ordre, elle verra, la cruelle! que je brave la mort qu'elle m'envoie. pour arriver jusqu'à son cœur... Elle est femme... elle sera sensible à la valeur. Je ne sais pas si c'est une Vénus, mais je sais que, sans faire tort au dieu Mars, Polyphème-Amador Croustillac est terriblement martial... Or, de la beauté au courage, il n'y a que la main.

Il faut se figurer l'exagération et la prononciation gasconne du chevalier, pour avoir une idée de cette scène. Le père Griffon ne savait s'il devait rire ou s'effrayer de l'opiniâtre détermination du chevalier. Le secret de la confession l'empêchait de parler, d'entrer dans aucun détail sur le Morne-au-Diable; il ne pouvait que supplier le chevalier de renoncer à sa funeste entreprise : ce qu'il tenta, mais en vain.

— Puisque rien ne peut vous ébranler, mon fils, il ne sera pas dit du moins que j'aurai été, même indirectement, le complice de votre entreprise insensée. Vous ignorez où est situé le Morne-au-Diable; ni moi ni mes nègres, et, je vous l'affirme, nul de mes paroissiens, ne voudra vous servir de guide; je les prierai de vous refuser. D'ailleurs, la réputation du Morne-au-Diable est telle, que personne ne se souciera d'enfreindre mes recommandations.

Cette déclaration du père Griffon sembla donner à réfléchir au chevalier; il baissa d'abord la tête en silence, puis il reprit résolûment :

— Je le sais, le Morne-au-Diable est éloigné de quatre lieues d'ici; il est situé dans le nord de l'île. Mon cœur me servira de boussole et me guidera vers la dame de mes pensées... avec l'assistance du soleil et de la lune.

— Mais, malheureux insensé! — s'écria le père Griffon, — il n'y a pas de chemin tracé dans les forêts où vous allez vous engager; les arbres sont si touffus, qu'ils vous cacheront la position du soleil... vous vous égarerez.

— J'irai tout droit devant moi, j'arriverai toujours quelque part... votre île n'est pas si grande (soit dit sans humilier la Martinique, mon père); alors je reviendrai sur mes pas, et je chercherai jusqu'à ce que je trouve le Morne-au-Diable.

— Mais le sol de ces forêts est souvent impraticable; elles sont infestées des serpens les plus dangereux. Je vous dis que vous y aventurer c'est braver mille morts...

— Eh! mon père, qui ne risque rien n'a rien. S'il y a des serpens, eh bien! je mettrai des échasses, comme les habitans de nos landes!

— Allez donc marcher avec des échasses au milieu des lianes, des ronces, des rochers, des arbres déracinés par le temps! Je vous dis que vous ne savez pas ce que sont nos forêts.

— Si l'on pensait toujours au péril, mon révérend, on ne ferait jamais rien de bon. Est-ce que vous pensez au mal de Siam quand vous soignez ceux de vos paroissiens qui en sont attaqués?

— Mais mon but est pieux, à moi, je puis affronter la mort en faisant mon devoir... tandis que vous y courez certainement pour une vanité.

— Une vanité! mon révérend! une commère qui a des écuelles remplies de diamans, des sacs pleins de perles fines. et peut-être encore cinq à six millions de biens! Peste! quelle vanité!

Il n'y avait pas à espérer de vaincre une pareille opiniâtreté : le curé ne l'essaya pas. Il conduisit son hôte dans la

chambre qu'il lui destinait, bien décidé à mettre tous les obstacles possibles à la fantaisie du chevalier. Inébranlable dans sa résolution, Croustillac s'endormit profondément. Une ardente curiosité était venue augmenter son entêtement naturel et sa confiance imperturbable dans sa destinée ; plus cette confiance avait été jusqu'alors trompée, plus l'aventurier croyait que « l'heure promise » devait arriver pour lui.

Le lendemain matin, au point du jour, il s'éveilla, et alla sur la pointe du pied jusqu'à la porte du père Griffon. Le curé dormait encore, ne croyant pas le chevalier capable de s'aventurer sans guide dans un pays inconnu. Il se trompait.

Croustillac, pour échapper aux instances et aux reproches de son hôte, partit au moment même. Il ceignit sa formidable épée, arme assez incommode pour traverser les buissons : il enfonça son feutre sur sa tête, prit une gaule à la main pour effaroucher les serpens, et, le jarret ferme, le nez au vent, le cœur un peu palpitant, il quitta la demeure hospitalière du curé de Macouba, et se dirigea vers le nord en suivant pendant quelque temps la lisière d'un bois extrêmement touffu. Il lui fallut bientôt quitter cette lisière, qui, formant un angle vers l'orient, se prolongeait indéfiniment dans cette direction.

Le chevalier, au moment d'entrer dans la forêt, hésita un instant; il se rappela les sages conseils du père Griffon, il songea aux dangers qu'il allait courir. Mais, évoquant aussitôt par la pensée les trésors de la Barbe-Bleue, il fut ébloui des monceaux d'or, de perles, de rubis, de diamans, qu'il crut voir étinceler et fourmiller à ses yeux. Il se figura l'habitante du Morne-au-Diable d'une beauté achevée. Entraîné par ce mirage, il entra résolûment dans la forêt, en soulevant un épais rideau de lianes qui retombaient du haut des arbres après s'y être enlacées.

Le chevalier n'oublia pas de battre les buissons avec sa gaule, en criant à haute voix :

— Dehors, les serpens... dehors!

Excepté les cris du Gascon, on n'entendait aucun bruit.

Le soleil allait bientôt se lever; l'air, rafraîchi par l'abondante rosée de la nuit et par la brise de mer, était imprégné des odeurs fortes et aromatiques des fleurs tropicales. La forêt était encore presque plongée dans les ténèbres au moment où le chevalier y pénétra. Pendant quelque minutes, le profond silence qui régnait dans cette solitude imposante ne fut troublé que par les coups de gaule que le chevalier donnait sur les buissons en répétant :

— Dehors, les serpens... dehors !

Peu à peu les cris du Gascon, qui s'éloignait de plus en plus, devinrent moins distincts ; puis ils cessèrent tout à fait. Le morne et profond silence qui régnait alors fut subitement interrompu par une espèce de hurlement sauvage qui n'avait rien d'humain. Ce bruit et les premiers rayons du soleil qui jaillirent à l'horizon comme une gerbe enflammée semblèrent éveiller les habitans de ces grands bois. Ils y répondirent sur tous les tons ; le tapage devint infernal : les glapissemens des singes, les miaulemens des chats-tigres, les sifflemens des serpens, les grognemens des sangliers, les beuglemens des taureaux, éclatèrent de toutes parts avec un ensemble effrayant ; les échos de la forêt et des mornes se renvoyèrent ces sons discordans... on eût dit une bande de démons répondant à l'appel d'un démon supérieur.

VII

LA CAVERNE.

Pendant que le chevalier cherche la route du Morne-au-Diable à travers la forêt, nous conduirons le lecteur vers la partie la plus septentrionale de la côte de la Martinique. La mer déferlait avec une majestueuse lenteur au pied de grands rochers presque à pic, qui défendaient naturellement cette partie de l'île en formant une sorte de muraille perpendiculaire de deux cents pieds de haut; le continuel ressac des vagues rendait ces parages si dangereux, qu'une embarcation ne pouvait risquer d'aborder en cet endroit sans être infailliblement brisée.

Le site dont nous parlons était d'une simplicité sauvage, grandiose; une ceinture de rochers âpres, nus, d'un rouge fauve, se dessinait sur un ciel d'un bleu de saphir ; leur base disparaissait au milieu d'un brouillard de neigeuse écume, soulevée par le choc incessant d'énormes montagnes d'eau, qui s'abattaient sur ces récifs en tonnant comme la foudre. Le soleil dans toute sa force jetait une lumière éblouissante, torride, sur cette mer granitique ; il n'y avait pas le plus léger nuage sur ce ciel d'airain. A l'horizon apparaissaient, à travers une vapeur brûlante, les terres élevées des autres Antilles.

A quelque distance de la côte où brisaient les lames, la mer était d'un azur sombre, et calme comme un miroir. Un objet d'abord imperceptible, tant il offrait peu de surface au-dessus de l'eau, s'approchait rapidement de cette partie de l'île appelée la Cabesterre.

Peu à peu on put distinguer un *balaou*, pirogue longue, légère, étroite, dont l'arrière et l'avant sont également coupés en taille-mer ; cette embarcation non voilée s'avançait à force de rames. A chaque banc on distinguait parfaitement un homme qui nageait vigoureusement. Quoique pendant l'espace de trois lieues la côte fût aussi inabordable qu'en cet endroit, l'on ne pouvait douter que le balaou se dirigeât pourtant vers ces rochers.

Le dessein de ceux qui s'approchaient ainsi semblait inexplicable. Bientôt la pirogue fut engagée au milieu des vagues énormes qui déferlaient sur les récifs. Sans la merveilleuse adresse du pilote, qui évitait les masses d'eau dont l'arrière de cette frêle barque était incessamment menacé, elle eût été bientôt submergée. A deux portées de fusil des rochers, le balaou mit en travers, en profitant d'une intermittence dans la succession des lames, embellie ou moment de calme qui revient périodiquement après que sept ou huit lames ont déferlé. Deux hommes, qu'à leurs vêtemens on reconnaissait facilement pour des marins européens, assurèrent leur toque sur leur tête, et se jetèrent hardiment à la nage, pendant que leurs compagnons, virant de bord à la fin de l'*embellie*, regagnèrent le large, et disparurent après avoir de nouveau bravé la fureur et l'élévation des vagues avec une merveilleuse habileté.

Pendant ce temps, les deux intrépides nageurs, tour à tour soulevés ou précipités au milieu de lames énormes qu'ils coupaient adroitement, arrivaient au pied des rochers au milieu d'une nappe d'écume. Ils paraissaient courir à une mort certaine, et devoir être brisés sur les récifs. Il n'en fut rien. Ces deux hommes paraissaient connaître parfaitement la côte : ils se dirigèrent vers un endroit où la violence des eaux avait creusé une immense grotte naturelle. Les vagues, s'engouffrant sous cette voûte avec un bruit horrible, retombaient ensuite en cataracte dans un bassin inférieur, large, creux et profond.

Après quelques sourdes ondulations, les lames s'apaisaient et formaient ainsi, au milieu des parois d'une caverne gigantesque, un petit lac souterrain dont le trop plein retournait à la mer par quelque conduit caché. Il fallait une grande témérité pour s'abandonner ainsi à l'impulsion des vagues furieuses qui vous précipitaient dans l'abîme ; mais cette submersion momentanée était plus effrayante que dangereuse : l'ouverture de la caverne était si vaste qu'on ne risquait pas de se briser contre les rochers, et la nappe d'eau vous jetait ensuite au milieu d'un étang paisible, entouré d'une grève de sable fin et battu.

Pour ainsi dire tamisée à travers la chute d'eau qui bouillonnait à l'entrée de cette voûte énorme, la lumière y ar-

rivait faible, douce, bleuâtre comme celle de la lune. Les deux nageurs, haletans, étourdis et meurtris par le choc des vagues, sortirent du petit lac et abordèrent sur sa grève, où ils se reposèrent quelque temps. Le plus grand de ces deux hommes, quoique vêtu du costume d'un simple marin, était le colonel Rutler, partisan exalté du nouveau roi d'Angleterre, Guillaume d'Orange, sous les ordres duquel il avait servi alors que le beau-fils de l'infortuné Jacques II n'était encore que stathouder de Hollande.

Le colonel était grand et robuste : sa figure avait une expression d'audace, presque de cruauté ; ses cheveux, dont quelques mèches raides ou mouillées passaient à travers sa toque de marin, étaient d'un rouge ardent; d'épaisses moustaches de même nuance cachaient presque une large bouche surmontée d'un nez crochu comme le bec d'un oiseau de proie. Rutler, homme fidèle et résolu, servait son maître avec un dévouement aveugle. Guillaume d'Orange lui avait témoigné sa confiance en le chargeant d'une mission aussi difficile que périlleuse, ainsi qu'on le verra plus tard. Le marin qui accompagnait le colonel était petit, mais vigoureux, actif et déterminé. Le colonel lui dit en anglais, après un moment de silence :

— Es-tu bien sûr, au moins, John, qu'il y a un passage pour sortir d'ici ?

— Ce passage existe, colonel, soyez tranquille.

— Pourtant, je n'aperçois rien.

— Tout à l'heure, colonel, lorsque votre vue sera habituée à cette espèce de jour couleur de clair de lune, vous vous baisserez à plat ventre, et là, à droite, tout au bout d'un long conduit naturel dans lequel on ne peut avancer qu'en rampant, vous distinguerez la lueur du jour, qui y pénètre par une crevasse du roc.

— Si le chemin est sûr, il n'est pas commode.

— Si peu commode, colonel, que je défierais bien au master du brigantin *le Roi des Eaux*, qui vous a amené à la Barbade, d'entrer avec son gros ventre dans le boyau qui nous reste à traverser. C'est tout au plus si j'ai pu autrefois m'y glisser, moi ; il est large comme un tuyau de cheminée.

— Et il aboutit?...

— Au fond d'un précipice qui sert de défense au Morne-au-Diable : car de trois côtés ce précipice est à pic, et il est aussi impossible de le descendre que de le gravir ; quand à son quatrième côté, il n'est pas tout à fait impraticable, et, en s'aidant des aspérités du roc, on peut arriver par ce chemin jusqu'aux limites du parc de l'habitation de la Barbe-Bleue.

— Je comprends : ce passage souterrain nous conduit au fond d'un abîme dominé par le Morne-au-Diable.

— Justement, colonel ; c'est comme si nous étions au fond d'un fossé dont un des côtés intérieurs serait à pic, et l'autre en talus ; quand je dis en talus, c'est une manière de parler, car, pour atteindre au sommet du rocher, il nous faudra rester plus d'une fois suspendus à quelque liane entre le ciel et la terre. Mais, arrivés au faîte, nous nous trouverons à l'extrémité du parc du Morne-au-Diable; une fois là, nous nous blottirons dans quelque trou en attendant le moment d'agir.

— Et le moment d'agir ne tardera pas. Allons, allons, allons, pour connaître si bien les êtres, il faut en effet que tu aies servi la Barbe-Bleue!

— Je vous l'ai dit, colonel, j'étais venu de la Côte-Ferme avec elle et son premier mari ; au bout de trois mois ils m'ont renvoyé, alors je suis parti pour Saint-Domingue, et je n'ai plus entendu parler d'eux.

— Et elle, la reconnaîtrais-tu bien ?

— De taille, de tournure, oui, mais pas de figure, car nous sommes partis de la Côte-Ferme la nuit, et, une fois débarquée, on l'a transportée en litière jusqu'au Morne-au-Diable. Quand par hasard elle sortait pendant le jour, elle mettait son masque; les uns disaient qu'elle était belle comme un ange, les autres qu'elle était laide comme un monstre. Je ne puis pas dire qui se trompe, car moi et mes camarades nous ne mettions jamais le pied dans l'intérieur de la maison, le service particulier se faisait par des mulâtresses toujours muettes comme des poissons.

— Et lui ?

— Il était beau, grand, mince, élancé ; il avait trente-six ans environ ; brun, des yeux et une moustache noirs, le nez aquilin.

— C'est lui, c'était bien lui, — se disait le colonel à mesure que John faisait ce signalement. — C'est ainsi qu'on l'a toujours dépeint. Et l'on ne sait pas comment il est mort ?

— On a dit qu'il était mort en voyage, on n'en a pas su davantage.

— Et l'on n'a jamais eu de doutes sur sa mort ?

— Ma foi ! non, colonel, puisque la Barbe-Bleue s'est remariée deux fois depuis.

— Et ces deux maris, les as-tu vus ?

— Non, colonel, car j'arrivais de Saint-Domingue lorsqu'il y a huit jours vous m'avez engagé pour cette expédition, sachant que je pouvais vous servir. Vous m'avez promis cinquante guinées si je vous introduisais dans l'île malgré les croiseurs français, qui depuis la guerre ne laissent aucun bâtiment approcher des côtes... *abordables*... s'entend : aussi notre balaou n'a pas été gêné, car, grâce aux rochers à pic de la Cabesterre, personne ne s'imagine qu'on puisse s'introduire dans l'île de ce côté, et on n'y veille pas.

— Et puis, ainsi, personne ne peut soupçonner notre présence dans l'île; et, selon ce que tu m'as dit, la Barbe-Bleue a une espèce de police qui l'instruit de l'arrivée de tous les étrangers.

— Du moins, colonel, on disait dans le temps que les gens qui tiennent ses comptoirs à Saint-Pierre ou à Fort-Royal étaient aux aguets, et que pas un étranger débarquant à la Martinique n'échappait à leur surveillance.

— Tout est donc pour le mieux : tu auras tes cinquante guinées. Mais, encore une fois, tu es bien sûr que ce conduit souterrain...

— Soyez donc tranquille, colonel; j'y ai passé, vous dis-je, avec le nègre pêcheur de perles, qui m'a le premier conduit ici.

— Mais, pour sortir du précipice, il t'a fallu traverser le parc du Morne-au-Diable ?

— Sans doute, colonel, puisque c'était la curiosité de voir ce parc, dans lequel nous ne pouvions jamais entrer, qui m'avait fait accepter l'offre du pêcheur de perles ; étant de la maison, je savais la Barbe-Bleue et son mari absens ; j'étais donc bien sûr de pouvoir sortir par le jardin après être sorti du précipice : c'est ce que nous avons fait, non pas sans risquer de nous rompre le cou mille fois ; mais, que voulez-vous ! je mourais d'envie de voir l'intérieur de cette habitation qui nous était défendue. De fait, c'est un vrai paradis. Ce qui a été très amusant, c'est la surprise de la mulâtresse qui servait de portière ; quand elle nous a vus, moi et le noir, elle ne pouvait pas concevoir comment nous avions fait pour entrer; nous lui avons dit que nous avions échappé à sa surveillance. Elle nous a crus ; aussi nous a-t-elle mis à la porte le plus vite possible, et elle s'est tue pour n'être pas chassée par ses maîtres.

Après quelques momens de silence, le colonel dit brusquement à John :

— Ce n'est pas tout, maintenant il n'y a plus à reculer, je dois tout te dire.

— Quoi donc, colonel ?

— Une fois introduits dans le Morne-au-Diable, nous aurons un homme à surprendre et à garrotter : quoi qu'il fasse pour se défendre, il ne faudra pas qu'il lui tombe un cheveu de la tête, à moins qu'il ne nous force absolument à défendre notre vie ; alors, — ajouta le colonel avec un sourire sinistre, — alors... deux cents guinées pour toi, que nous réussissions ou non.

— Mille diables ! vous attendez un peu tard pour me

dire cela, colonel. Mais maintenant le vin est tiré, il faut le boire.

— Allons, je ne me suis pas trompé, tu es un brave.

— Ah çà ! mais cet homme que vous cherchez est-il fort et courageux?

—Mais,—dit Rutler après avoir réfléchi quelques minutes,—figure-toi à peu près le premier mari de la veuve, un homme grand et mince.

— Diable ! celui-là était mince, c'est vrai ; mais une baguette d'acier aussi est mince, ce qui ne l'empêche pas d'être furieusement forte. Voyez-vous, colonel, cet homme-là savait mieux que personne comment on se sert du plomb et du fer ; il était si vigoureux que je l'ai vu prendre un nègre insolent par la ceinture et le jeter à dix pas de lui, comme il eût fait d'un enfant, quoique ce nègre fût plus grand et plus robuste que vous. Ainsi donc, colonel, si l'homme que vous cherchez ressemble à celui-là, nous aurons du mal à le bâter, comme on dit...

— Moins que tu ne le crois. Je t'expliquerai ça.

— Et puis, — dit John, — si par hasard le flibustier, le boucanier ou le Caraïbe, qui, dit-on, fréquentent la veuve, sont aussi là, ça commencera à devenir gênant.

— Écoute-moi : d'après ce que tu m'as dit, il y a au bout du parc un bois où l'on peut se cacher.

— Oui, colonel.

— Excepté le boucanier, le flibustier ou le Caraïbe, personne n'entre dans l'habitation particulière de la Barbe-Bleue ?

— Personne, colonel, excepté les mulâtresses de service.

— Et aussi excepté l'homme que je cherche, bien entendu : j'ai mes raisons pour croire que nous l'y trouverons.

— Bien, colonel.

— Alors, rien de plus simple; nous nous embusquons au plus épais du bois, jusqu'à ce que mon homme vienne de notre côté.

— Ce qui ne peut manquer d'arriver, colonel, car le parc n'est pas grand, et quand on s'y promène il faut forcément passer près d'un bassin de marbre, non loin duquel nous serons très bien cachés.

— Si notre homme ne se promène pas, une fois la nuit venue, nous attendons qu'il soit couché, et nous le surprenons au lit.

— Cela serait plus sûr, colonel, à moins que votre homme n'appelât à son secours un des consolateurs de la Barbe-Bleue.

— Sois donc tranquille : pourvu qu'avec ton aide je puisse mettre la main sur lui, alors, fût-il entouré de cent personnes armées jusqu'aux dents, il est à moi, j'ai un moyen sûr de le forcer à m'obéir. Ceci me regarde. Tout ce que je te demande, c'est de me conduire dans un endroit d'où je puisse sauter sur lui à l'improviste.

— C'est convenu, colonel.

— Alors, marchons, — dit Rutler en se levant.

—A vos ordres, colonel; seulement, au lieu de marchons, c'est rampons qu'il faut dire. Mais voyons donc, — ajouta John en se baissant, — si l'on aperçoit toujours la lumière du jour. Oui, oui, la voilà, mais comme ça paraît loin! A propos, colonel, si, depuis que je suis venu ici, le conduit avait été bouché par un éboulement, nous ferions, à l'heure qu'il est, une singulière figure ! condamnés à rester ici et à mourir de faim, à moins de nous dévorer mutuellement. Impossible de sortir par le gouffre, vu qu'on ne peut pas remonter une chute d'eau comme une truite remonte une cascade.

— C'est vrai, — dit Rutler en frémissant, — tu m'épouvantes : heureusement il n'en est rien. Tu as toujours le sac?

— Oui, oui, colonel ; les courroies sont solides, et la peau de lamentin imperméable. Nous trouverons là-dedans nos poignards, nos pistolets et notre cartouchière aussi secs que s'ils sortaient d'un râtelier d'armes.

— Allons, John, en route, passe le premier, — dit le colonel, — il nous faut le temps de faire sécher nos habits.

— Cela ne sera pas long, colonel ; une fois au fond du précipice, nous serons comme dans un four ; le soleil y donne en plein.

John, se mettant à plat ventre, commença à se glisser dans un passage si étroit, qu'il put à peine s'y introduire. Les ténèbres y étaient profondes, au loin seulement on distinguait une pâle lueur. Le colonel suivit John en se traînant sur un sol humide et fangeux. Pendant quelque temps les deux Anglais s'avancèrent ainsi, rampant sur les genoux, sur les mains et sur le ventre, dans l'obscurité la plus complète. Tout à coup John s'arrêta brusquement, et s'écria d'une voix altérée par l'épouvante :

— Colonel...!

— Que veux-tu ?

— Ne sentez-vous pas une odeur forte ?

— Oui, cette odeur est fétide.

—Ne bougez pas ! c'est un serpent... *fer-de-lance !* nous sommes perdus...!

— Un serpent ! — s'écria le colonel avec effroi.

— Nous sommes morts. Je n'ose pas avancer... l'odeur devient de plus en plus forte, — murmura John.

— Tais-toi... Écoute.

Dans une mortelle angoisse, les deux hommes retinrent leur respiration. Tout à coup, à quelques pas, ils entendirent un bruit continu, précipité, comme si l'on eût battu le sol humide avec un fléau.

L'odeur nauséabonde et subtile que répandent les gros serpens devint de plus en plus pénétrante.

— Le serpent est en fureur, il s'est *lové;* c'est de sa queue qu'il bat ainsi la terre, — dit John d'une voix affaiblie. — Colonel, recommandons notre âme à Dieu.

— Il faut crier pour l'effrayer, — dit Rutler.

— Non, non, il se jettera tout de suite sur nous, — dit John.

Les deux hommes restèrent quelques momens dans une horrible attente. Ils ne pouvaient ni se retourner ni changer de position ; leur poitrine touchait au sol, leur dos touchait au roc. Ils n'osaient faire un mouvement de recul dans la crainte d'attirer le reptile à leur poursuite. L'air, de plus en plus imprégné de l'odeur infecte du serpent, devenait suffocant.

— Ne trouves-tu pas sous ta main une pierre pour la lui jeter ? — dit tout bas le colonel.

A peine avait-il dit ces mots que John poussa des cris terribles, et se débattit avec violence en s'écriant :

— A moi ! à moi ! je suis mort.

Éperdu de terreur, Rutler voulut se redresser, mais il se frappa violemment le crâne aux parois de l'étroit passage. Alors, rampant en arrière aussi rapidement qu'il le put à l'aide de ses genoux et de ses mains, il tâcha de fuir à reculons, pendant que John, aux prises avec le serpent, poussait des hurlemens de douleur et d'épouvante. Tout à coup ses cris devinrent sourds, inarticulés, gutturaux, comme si le marin eût été étouffé. En effet, le serpent, furieux, après avoir, dans l'obscurité, mordu John aux mains, à la gorge, au visage, essayait d'introduire sa tête plate et visqueuse dans la bouche entr'ouverte de ce malheureux, et le mordait aux lèvres et à la langue ; et cette dernière blessure l'acheva. Le serpent, ayant assouvi sa rage, dénoua rapidement ses horribles nœuds et prit la fuite.

Le colonel sentit un corps flasque et glacé effleurer sa joue ; il se tint immobile. Le serpent glissa rapidement le long des parois du conduit souterrain et s'échappa. Ce danger passé, le colonel resta quelques momens pétrifié de terreur; il écoutait les derniers râlemens de John ; son agonie fut rapide. Rutler l'entendit faire quelques soubresauts convulsifs, et ce fut tout. Son compagnon était mort.

Alors Rutler s'avança vers John et le saisit par la jambe. Cette jambe était déjà raide et froide, tant le venin du serpent fer-de-lance est rapide. Un nouveau sujet d'effroi

vint assaillir le colonel. Le reptile ne trouvant pas d'issue dans la caverne pouvait revenir par le même chemin; Rutler croyait déjà entendre un léger frôlement derrière lui; il ne pouvait fuir en avant, le corps de John bouchait complétement le passage, fuir en arrière c'était s'exposer à rencontrer le serpent.

Pourtant, dans son épouvante, le colonel saisit le cadavre par les deux jambes, afin de l'entraîner jusqu'à l'entrée du conduit souterrain et de déblayer ainsi la seule issue par laquelle il pût sortir de cette caverne. Ses efforts furent vains.

Soit que sa vigueur fût paralysée par la gêne de sa position, soit que le poison eût déjà fait gonfler le corps, Rutler ne put parvenir à le tirer à lui. Ne voulant, n'osant croire que cette unique et dernière chance de salut lui fût enlevée, il trouva le moyen de détacher sa ceinture et de l'attacher aux pieds du mort, puis, la prenant entre ses dents et s'aidant de ses deux mains, il se mit à tirer avec toute l'énergie du désespoir. A peine il put imprimer un léger mouvement à ce cadavre. Sa terreur augmenta; il chercha son couteau, dans le projet insensé de dépecer le corps de John : il reconnut bientôt l'inutilité de cette tentative.

Les pistolets et les munitions du colonel étaient dans un sac de peau de lamentin que portait John sur les épaules; il voulut au moins essayer d'enlever le sac à son compagnon; il y parvint après des difficultés inouïes, puis il regagna à reculons l'entrée du conduit. Une fois dans la caverne, il se sentit faiblir, mais l'air le ranima, il se plongea le front dans l'eau froide et s'assit sur la grève. Il avait presque oublié le serpent. Un long sifflement lui fit lever la tête, il vit le reptile se balançant à quelques pieds au-dessus de lui, à demi enlacé dans les roches qui formaient la voûte du souterrain.

Le colonel retrouva son sang-froid à la vue du danger; restant presque immobile et n'agissant que des mains, il déboucha le sac, y prit un pistolet et l'arma. Heureusement la charge et l'amorce étaient intactes.

Au moment où le serpent, irrité par le mouvement de Rutler, se précipita sur lui, ce dernier l'ajusta, tira, et le reptile tomba à ses pieds la tête fracassée. Il était d'un noir bleuâtre, tacheté de jaune, et avait huit à neuf pieds de long. Délivré de cet ennemi, encouragé par ce succès, le colonel voulut tenter un dernier effort pour dégager la seule issue par laquelle il pût sortir. Il rampa de nouveau dans le conduit; malgré sa vigueur, ses efforts inouïs, il ne put parvenir à déranger le cadavre de John.

De retour dans la caverne, il la parcourut en tous sens et ne trouva aucune autre issue. Il ne pouvait espérer de secours du dehors, ses cris ne pouvaient être entendus. A cette horrible pensée, ses yeux tombèrent sur le serpent, il y vit une ressource momentanée; il savait que quelquefois les nègres affamés mangeaient de ces chairs répugnantes, mais non malsaines. La nuit vint, il se trouva dans de profondes ténèbres. Les lames mugissaient et se brisaient à l'entrée de la caverne, la chute d'eau se précipitait avec fracas dans le bassin inférieur. Une nouvelle frayeur vint assaillir Rutler. Il savait que les serpens se rejoignent et s'accouplent souvent pendant la nuit; guidé par la voie, le mâle ou la femelle du reptile qu'il avait tué pouvait venir à sa recherche.

Les transes du colonel devinrent affreuses. Le moindre bruit le faisait tressaillir, malgré son caractère énergique; il se demanda, dans le cas où il sortirait par un miracle de cette horrible position, s'il continuerait l'entreprise qu'il avait commencée. Tantôt il croyait voir dans cette aventure un avertissement du ciel; tantôt il s'accusait de lâcheté, et attribuait ses folles appréhensions à l'état de faiblesse dans lequel il se trouvait.

Nous abandonnerons le colonel dans cette position difficile, pour conduire le lecteur au Morne-au-Diable.

VIII

LE MORNE-AU-DIABLE.

La lune, brillante et pure, jetait une clarté presque égale à celle du soleil d'Europe, et permettait de distinguer parfaitement, au sommet d'une roche assez élevée et entourée de bois de toutes parts, une habitation construite en briques et d'une architecture bizarre. On ne pouvait y arriver que par un étroit sentier, formant une spirale autour de cette espèce de cône. Ce sentier était bordé, d'un côté, par des masses de granit presque perpendiculaires; de l'autre, par un précipice dont en plein jour même on n'apercevait pas le fond.

Ce chemin dangereux aboutissait à une plate-forme traversée par une muraille de briques d'une grande épaisseur et garnie de meurtrières. Derrière cette espèce de glacis s'élevaient les murailles d'enceinte de l'habitation, dans laquelle on entrait par une porte de chêne très basse. Cette porte communiquait à une vaste cour carrée, occupée par les communs et par d'autres bâtimens. Cette cour traversée, on arrivait à un passage voûté qui conduisait au sanctuaire, c'est-à-dire au pavillon habité par la Barbe-Bleue. Aucun des noirs ou des métis qui formaient le nombreux domestique de l'habitation ne dépassait les limites de cette voûte. Le service de la Barbe-Bleue se faisait par l'intermédiaire de plusieurs mulâtresses, qui seules communiquaient avec leur maîtresse.

La maison s'élevait sur le versant opposé à celui par lequel on montait au faîte du morne. Ce versant, beaucoup moins rapide et disposé en plusieurs terrasses naturelles, se composait de cinq ou six gradins immenses qui, de tous côtés, aboutissaient à des précipices. Par un phénomène assez fréquent dans les îles volcanisées, un étang de deux arpens environ de circonférence occupait presque toute l'étendue d'un des gradins supérieurs. L'eau en était limpide et pure. La maison de la Barbe-Bleue était séparée de ce petit lac par une étroite chaussée de sable uni, brillant comme de l'argent.

Cette maison n'avait qu'un étage. Au premier aspect, elle semblait seulement construite d'écorces d'arbres; son toit de bambous, très incliné, se plongeant de cinq ou six pieds en dehors du mur extérieur, s'appuyait sur des troncs de palmiers enfoncés en terre, et formait ainsi une sorte de galerie autour de la maison. Un peu au-dessus du niveau de ce lac descendait, en pente douce, une pelouse de gazon aussi frais, aussi vert que celui des plus belles prairies d'Angleterre : cette rareté inouïe aux Antilles était due à d'invisibles irrigations qui partaient de l'étang et répandaient dans ce parc une délicieuse fraîcheur. A cette pelouse, ornée çà et là de corbeilles de fleurs équinoxiales, succédait un jardin composé de massifs d'arbustes variés; l'inclinaison du terrain était telle qu'on n'apercevait pas leurs tiges, mais seulement leurs cimes émaillées des plus vives nuances; enfin, après les arbustes venait, sur un gradin plus bas encore, un vaste bois d'orangers et de citronniers couverts de fleurs et de fruits. Au jour, ainsi vu de haut, on eût dit un tapis de neige odorante semée de boules d'or.

A l'extrême horizon, les tiges élancées des bananiers, des cocotiers, formaient une clôture splendide et dominaient le précipice, au fond duquel aboutissait le conduit souterrain dont nous avons parlé, et où était alors engagé le colonel Rutler. Maintenant, entrons dans l'une des pièces les plus reculées de l'habitation : nous y trouverons une jeune femme âgée de vingt à vingt-trois ans : mais ses traits sont si enfantins, sa taille si mignonne, sa fraîcheur si juvénile, qu'on lui donnerait à peine seize ans.

Vêtue d'une tunique de mousseline à larges manches, elle est à demi couchée sur son sofa d'étoffe des Indes de couleur brune à fleurs d'or; elle appuie son front pur et blanc sur une de ses mains, qui disparaît à demi dans une forêt de grosses boucles de cheveux blond-cendré, car cette jeune femme est coiffée presque à la Titus; une foule de soyeux anneaux tombent en profusion sur son cou, sur ses épaules de neige, et encadrent sa délicieuse petite figure, ronde, ferme et rose comme celle d'un enfant. Un gros livre relié en maroquin rouge, placé sur le bord du divan où elle est étendue, est ouvert devant elle. La jeune femme y lit avec attention, à la clarté de trois bougies parfumées, que supporte un petit candélabre de vermeil enrichi de ciselures exquises.

Les cils de la jolie lectrice sont si longs qu'ils projettent une ombre légère sur ses joues, où l'on remarque deux gracieuses fossettes; son nez est d'une délicatesse rare, sa bouche purpurine est moins grande que ses beaux yeux bleus; sa physionomie est empreinte d'une ravissante expression d'innocence et de candeur. Du bas de sa tunique de mousseline sortent deux pieds de Cendrillon, chaussés de bas de soie blancs et de pantoufles mauresques en satin cerise, côtelées d'argent, qui tiendraient dans le creux de la main. La position de cette jeune femme laisse deviner les formes les plus accomplies, quoiqu'elle soit de petite taille.

Grâce à la largeur de sa manche, qui est retombée, l'on peut admirer le ravissant contour d'un bras rond, poli comme l'ivoire, et marqué au coude d'une charmante fossette. La main qui feuillette le livre est digne du bras, ses ongles très longs ont la pureté luisante de l'agate. L'extrémité des doigts est nuancée d'un si vif incarnat, qu'on les dirait colorés du henné des Indiens. L'ensemble de cette délicieuse créature rappelle la suave idéalité de la Psyché, adorable réalisation de ce moment de beauté si fugitif qui passe avec la première fleur de l'adolescence. Certaines organisations conservent pourtant assez longtemps cette primeur juvénile, et, nous l'avons dit, quoique âgée au plus de vingt-trois ans, la Barbe-Bleue était du nombre de ces natures privilégiées; car c'était la Barbe-Bleue!...

Nous ne cacherons pas plus longtemps au lecteur le nom de l'habitante du Morne-au-Diable, nous dirons de plus qu'elle s'appelait Angèle. Hélas! ce nom céleste, cette physionomie candide ne contrastent-ils pas singulièrement avec la réputation diabolique dont jouissait cette veuve de trois maris, qui, disait-on, avait autant de consolateurs qu'elle avait eue d'époux? La suite des événemens permettra de condamner ou d'innocenter la Barbe-Bleue.

A un bruit léger qu'elle entendit dans la pièce voisine, Angèle redressa vivement sa tête, comme une gazelle aux aguets, et s'assit sur le bord du sofa en rejetant ses cheveux en arrière par un mouvement de grâce. Au moment où elle se levait en s'écriant :

— C'est lui! — un homme soulevait la portière de cette chambre. Le fer ne court pas plus vite à l'aimant qu'Angèle ne courut au-devant du nouveau venu. Elle se précipita dans ses bras, l'enlaça avec une sorte de tendre fureur, l'accabla de caresses, de baisers passionnés, en s'écriant avec joie : — Mon tendre ami! mon bon Jacques!

Cette première effusion passée, le nouveau venu prit Angèle dans ses bras, comme on prend un enfant, et regagna le sofa avec son précieux fardeau. Alors Angèle s'assit sur un des genoux de Jacques, prit une de ses mains dans les siennes, lui passa son joli bras autour du cou, approcha sa figure de la sienne, et le contempla avec une joie avide... Hélas! hélas! les médisans de la Martinique avaient-ils donc raison de suspecter la moralité de la Barbe-Bleue? L'homme qu'elle accueillait avec cette ardente familiarité avait le teint cuivré d'un mulâtre : il était grand et svelte, agile et robuste; ses traits nobles et gracieux ne rappelaient en rien le type nègre; une forêt de cheveux d'un noir de jais entourait son front, ses yeux étaient grands et d'un noir de velours; sous ses lèvres minces, rouges et humides, brillaient des dents du plus bel émail. Cette beauté à la fois charmante et virile, cet ensemble de force et d'élégance, rappelaient les nobles proportions du Bacchus indien, ou de l'Antinoüs,

Le costume du mulâtre était celui que certains flibustiers adoptaient alors généralement, lorsqu'ils étaient à terre. Il portait un justaucorps de velours grenat foncé, à boutons d'or ouvragés; de larges chausses à la flamande, de pareille étoffe, et ornées de boutons pareils qui serpentaient le long de sa cuisse, étaient soutenues par une ceinture de soie orange, où était passé un poignard richement travaillé; enfin de grandes guêtres de peau blanche, piquées et brodées en soie de mille couleurs, à la mexicaine, lui montaient jusqu'au-dessous du genou et dessinaient une jambe du plus beau galbe. Rien de plus piquant, de plus joli que le contraste que présentaient Jacques et Angèle ainsi groupés. D'un côté, cheveux blonds, teint d'albâtre, joues rosées, grâces enfantines et gentillesse : de l'autre, teint bronzé, cheveux d'ébène, air mâle et hardi.

La blancheur de la robe d'Angèle se dessinait sur la couleur sombre des vêtemens de Jacques, et l'on pouvait mieux apprécier encore les contours de la taille fine et souple de la Barbe-Bleue. Attachant ses grands yeux bleus sur les yeux noirs du mulâtre, la jeune femme se plaisait à rabattre le collet brodé de la chemise de Jacques, pour mieux admirer son cou hâlé, qui, par sa couleur et sa forme, pouvait rivaliser avec le plus beau bronze florentin. Après avoir assez prolongé cette inconvenante exhibition, Angèle donna au mulâtre un bruyant baiser au-dessous de l'oreille, lui prit la tête entre ses deux petites mains, ébouriffa malicieusement sa noire chevelure, lui donna une petite tape sur la joue et s'écria :

— Voilà comme je vous aime, monsieur l'Ouragan. A un léger bruit qu'on entendit derrière la tapisserie qui servait de portière, Angèle dit :

— Est-ce toi Mirette? que fais-tu là?

— Maîtresse, je viens d'apporter des fleurs... et je vais les arranger dans les caisses.

— Elle nous entend... — dit Angèle en faisant un signe mystérieux au mulâtre; puis elle s'amusa encore en riant comme une folle à ébouriffer la chevelure de monsieur l'Ouragan.

Monsieur l'Ouragan se prêtait complaisamment aux gentils caprices d'Angèle, et la contemplait avec amour. Il lui dit en souriant :

— Enfant! parce que vous avez constamment seize ans, vous vous croyez tout permis!

Puis il ajouta d'un air gravement railleur :

— Et qui dirait pourtant, à voir cette petite mine si rose, si ingénue, que je tiens sur mes genoux la plus insigne scélérate des Antilles?

— Et qui dirait que cet homme qui parle d'une voix si douce est ce féroce capitaine l'Ouragan, la terreur des Anglais et des Espagnols! — s'écria Angèle en éclatant de rire.

Nous devons avertir le lecteur que le mulâtre et la veuve s'exprimaient dans le meilleur français et sans le moindre accent étranger.

— Quelle différence! — s'écria ce dernier en souriant, — ce n'est pas moi qu'on accuse d'horribles et mystérieuses aventures, ce n'est pas moi qu'on appelle la Barbe-Bleue.

A ces mots qui devaient lui rappeler les plus sinistres souvenirs, la petite veuve, d'un geste plein de coquetterie mutine, donna la plus mignarde de toutes les chiquenaudes sur le bout du nez du capitaine l'Ouragan, lui montra d'un geste la porte de la chambre voisine pour l'avertir qu'on pouvait l'entendre, et dit d'un air malicieusement boudeur :

— Voilà pour vous apprendre à parler des trépassés.

— Fi! le monstre! — dit le capitaine en riant aux éclats, — et les remords, donc, madame?

— Donne-moi un baiser par remords, donc, et j'en aurai...

— Que Lucifer me soit en aide! Il n'y a que les femmes

pour être aussi criminelles... Ah! ma chère, que vous êtes bien nommée... vous me faites frémir... Si nous soupions?

Angèle frappa sur un gong; la jeune métisse, qui avait entendu la conversation précédente, entra. Elle portait une robe de guinée blanche à raies écarlates, et avait des anneaux d'argent aux bras et aux jambes.

— Mirette, as-tu fini de ranger les fleurs là-dedans? — lui dit la Barbe-Bleue.

— Oui, maîtresse.

— Tu nous écoutais?

— Non, maîtresse.

— D'ailleurs, ça m'est égal... je parle, c'est pour qu'on m'entende... Fais-nous donner à souper, Mirette. — Puis, s'adressant au capitaine : — Quel vin veux-tu?

— Du vin de Xérès, mais glacé. C'est un caprice... — Mirette sortit un moment, et revint bientôt procéder aux préparatifs du couvert. — A propos, — dit l'Ouragan, — j'oubliais de te prévenir d'un très grand événement.

— Quoi donc? un de mes défunts qui revient?

— Ma foi! à peu près.

— Comment!... Ah! monsieur Jacques, monsieur Jacques, pas de mauvaises plaisanteries! — dit Angèle en prenant un air effrayé.

— Non, ce n'est pas un défunt, un spectre, mais un prétendant bien vivant qui ne demande qu'à être ton mari.

— Il veut m'épouser?

— Il veut t'épouser.

— Ah! le malheureux! il s'ennuie donc bien de vivre! — s'écria Angèle en éclatant de rire. Mirette, à ces mots, se signa, tout en surveillant le service des deux autres mulâtresses, qui apportaient des bouteilles de verre de Bohême couvertes d'arabesques d'or, et des piles d'assiettes de magnifique porcelaine du Japon. La Barbe-Bleue continua : — Mon amoureux n'est donc pas de ce pays?

— Non certes! car, malgré vos richesses, ma chère, je vous défierais bien de trouver un quatrième mari, grâce à votre infernale réputation.

— Et d'où sort-il donc, cet épouseur, mon cher Jacques?

— Il vient de France.

— De France?... il vient de France pour m'épouser? diable!

— Angèle, vous savez que je n'aime pas vous entendre jurer, — dit le mulâtre avec un sérieux comique.

— Pardon, monsieur l'Ouragan, — dit la jeune femme en baissant les yeux d'un air hypocrite. — Cette exclamation signifiait que je trouvais très étonnante la nouvelle que vous me donniez... Il paraît que ma réputation commence à parvenir en Europe.

— N'ayez pas cette vanité, ma chère. C'est à bord de *la Licorne* que ce digne paladin a entendu parler de vous, et, sur la seule évaluation de vos richesses, il est devenu amoureux, mais amoureux fou... de vous... voilà qui rabaissera, je l'espère, votre orgueil?

— L'impertinent! et quel homme est-ce... Jacques?

— Le chevalier de Croustillac.

— Tu dis?

— Le chevalier de Croustillac.

— C'est là le nom de... mon prétendant?...

Et Angèle partit d'un fou rire que rien ne put arrêter, et le mulâtre partagea bientôt son hilarité.

Tous deux se calmaient à peine lorsque Mirette rentra, précédant deux autres métisses qui apportaient une table splendidement servie en vaisselle de vermeil. Les deux esclaves posèrent la table près du divan; le capitaine se leva pour prendre un siége, pendant qu'Angèle, agenouillée sur le bord du sofa, découvrait les plats les uns après les autres, et furetait la table avec des gestes et des mines de chatte gourmande.

— As-tu faim, Jacques?... moi je dévore, — dit Angèle. Et pour prouver sans doute la vérité de cette assertion, elle entrouvrit ses lèvres de corail et montra deux rangées de petites dents qu'elle fit claquer par deux fois.

— Angèle, ma chère, vous êtes décidemment très mal élevée, — dit le capitaine en lui servant une tranche de dorade au coulis de jambon, d'une odeur appétissante.

— Capitaine l'Ouragan, si je vous reçois à ma table, ce n'est pas pour être grondée, — dit Angèle en faisant une imperceptible et mutine grimace au mulâtre. Puis elle ajouta, tout en attaquant bravement sa tranche de dorade et en becquetant dans son pain comme un oiseau : — N'est-ce pas, Mirette, que s'il me gronde je ne le recevrai plus?

— Non, maîtresse, — dit Mirette.

— Et je donnerai sa place à Arrache-l'Ame, le boucanier?

— Oui, maîtresse.

— Ou à Youmaalë, le Caraïbe?

— Oui, maîtresse.

— Voyez-vous cela, monsieur? — dit Angèle.

— Allez, allez, ma chère, je ne suis pas jaloux, vous le savez; la beauté est comme le soleil, elle luit pour tout le monde.

— Puisque vous n'êtes pas plus jaloux que ça, je vous pardonne. Servez-moi de ce que vous avez devant vous. Qu'est-ce que ça, Mirette?

— Maîtresse, des prigues frits dans la graisse de ramier.

— Qui vaut au moins la graisse de caille, — dit l'Ouragan, — mais il faut ajouter un jus de limon pendant que la friture est toute chaude.

— Voyez-vous, le gourmand!... Ah çà! et mon épouseur? je l'oubliais. Donnez-moi à boire, Mirette.

Le flibustier, tout corsaire qu'il était, prévint la métisse, et versa du vin de Xérès glacé à Angèle.

— Faut-il que je vous aime... pour boire cela, moi qui préfère les vins de France. — Et la Barbe-Bleue but très résolûment trois doigts de vin de Xérès qui donna un nouvel éclat à ses lèvres roses, à ses yeux bleus, et anima ses joues rondelettes d'une teinte incarnate. — Ah! çà! mon épouseur... mon épouseur, — reprit-elle, — comment est-il? Est-il gentil? est-il digne d'aller rejoindre les autres?...

Mirette, malgré sa soumission passive, ne put s'empêcher de tressaillir en entendant sa maîtresse parler ainsi, quoique la pauvre esclave dût être habituée à ces abominables plaisanteries, et sans doute à de bien plus grandes énormités.

— Qu'est-ce que tu as, Mirette?

— Rien, maîtresse.

— Si... tu as quelque chose.

— Non, maîtresse.

— Tu serais peut-être fâchée de me voir remariée... Je n'en aurais pas pour longtemps, va, mon enfant. — Puis, s'adressant au capitaine l'Ouragan : — Et le chevalier de... de... Comment dis-tu ce nom?

— Le chevalier de Croustillac.

— Tu l'as vu?

— Non; mais sachant ses projets, et qu'il voulait à toute force, et malgré les représentations du bon père Griffon, parvenir jusqu'ici, j'ai prié Youmaalë le Caraïbe, — dit l'Ouragan en regardant Angèle d'une manière singulière, — de lui adresser un petit avertissement pour l'engager à renoncer à ses projets.

— Et vous avez donné cet ordre sans me prévenir, monsieur? Et si je voulais, moi, ne pas le rebuter, ce prétendant! Car, enfin, Croustillac, ça doit être un Gascon, et je n'ai jamais été mariée à un Gascon, moi!

— Oh! c'est le plus fameux Gascon qui ait jamais gasconné sur la terre; avec cela, une figure inimaginable, une assurance inouïe; du reste, assez de courage.

— Et l'avertissement de Youmaalë? — demanda Angèle.

— N'a rien fait du tout; il a glissé sur l'âme inébranlable de ce capitan comme une balle sur les écailles d'un crocodile. Il est parti ce matin, bravement, au point du jour, à travers la forêt, avec ses bas de soie roses, sa rapière au côté, et une gaule pour chasser les serpens. Il y est sans doute encore à cette heure, car le chemin du Morne-au-Diable n'est pas connu de tout le monde.

— Jacques! une idée! — s'écria la veuve avec joie, —

faisons-le venir ici pour nous amuser... pour le tourmenter. Ah ! il est amoureux de mes trésors et non pas de moi!... ah! il veut m'épouser, ce beau chevalier errant ! Nous allons bien voir... Eh bien! tu ne ris pas de mon projet, Jacques? qu'as-tu donc? D'abord, monsieur, vous savez que je ne peux pas être contrariée, je me fais une fête d'avoir ici mon Gascon. S'il n'est pas mordu par les serpens ou dévoré par les chats-tigres, je veux l'avoir demain ici... Tu mets demain en mer... tu diras au Caraïbe ou à Arrache-l'Ame de me l'amener. — L'Ouragan, au lieu de partager la gaieté de la Barbe-Bleue, selon son habitude, était sérieux, pensif, et semblait réfléchir profondément. — Jacques ! Jacques !... ne m'entends-tu pas ? — s'écria Angèle avec impatience, en frappant du pied. — Je veux mon Gascon, j'y tiens, je le veux. — Le mulâtre ne répondit rien ; il décrivit de l'index de sa main droite un cercle au-dessus de sa tête, et regarda la jeune femme d'un air significatif. Celle-ci comprit ce signe mystérieux. Sa figure exprima tout à coup la tristesse et la crainte; elle se leva brusquement, courut au mulâtre, se mit à genoux près de lui, et s'écria d'une voix touchante : — Tu as raison, mon Dieu ! tu as raison... je suis folle d'avoir eu cette pensée, je te comprends!

— Relève-toi, calme-toi, Angèle, — dit le mulâtre. — Je ne crois pas que cet homme soit à craindre; mais enfin c'est un étranger... il peut venir d'Angleterre ou de France, et.....

— Je te dis que j'étais folle... que je plaisantais, mon bon Jacques... j'oubliais ce que je ne devrais jamais oublier... c'est affreux !

Et les beaux yeux de la jeune femme s'inondèrent de larmes; elle baissa la tête, prit la main du mulâtre, sur laquelle elle pleura en silence pendant quelques minutes. L'Ouragan baisa tendrement le front et les cheveux d'Angèle, et lui dit avec tendresse :

— Je m'en veux beaucoup d'avoir éveillé ces cruels souvenirs; j'aurais dû ne te rien dire, m'assurer qu'il n'y avait aucun danger à t'amener cet imbécile comme un jouet... et alors...

— Jacques, mon ami, — s'écria tristement Angèle en interrompant le mulâtre, — mon amant, y penses-tu ? pour un caprice d'enfant, exposer... ce que j'ai de plus cher au monde.

— Voyons, voyons, calme-toi, — dit le mulâtre en la relevant et en la faisant asseoir près de lui, — ne vas pas t'effrayer; le père Griffon s'est informé de ce Gascon, il ne paraît que ridicule... Pour plus de sûreté, j'irai demain lui en parler au Macouba ; et puis je dirai à Arrache-l'Ame, qui doit justement chasser de ce côté, de tâcher de découvrir ce pauvre diable dans la forêt, où il se sera sans doute égaré. S'il est dangereux, — dit le mulâtre en faisant un signe à Angèle, car les esclaves étaient toujours là, attendant la fin du souper, — s'il est dangereux, le boucanier nous en débarrassera, et le guérira de l'envie de te connaître; sinon... comme tu n'as guère de distraction ici... il te l'amènera.

— Non, non, je ne veux pas... — dit Angèle. — Toutes les pensées qui me viennent maintenant à l'esprit sont d'une tristesse mortelle; mes inquiétudes renaissent.

Angèle, voyant que le mulâtre ne mangeait plus, se leva, le flibustier l'imita et lui dit :

— Rassure-toi, mon Angèle, il n'y a rien, rien à craindre... Viens au jardin, la nuit est belle, la lune resplendissante... Dis à Mirette d'apporter mon luth ; pour te faire oublier ces pénibles idées, je te chanterai ces ballades écossaises que tu aimes tant.

En disant ces mots, le mulâtre passa un de ses bras autour de la taille d'Angèle, et, la tenant ainsi embrassée, il descendit quelques marches qui conduisaient au jardin. Au moment de sortir de l'appartement, la Barbe-Bleue dit à son esclave :

— Mirette, apporte ce luth dans le jardin, allume la lampe d'albâtre de ma chambre à coucher... Je n'aurai pas besoin de toi... N'oublie pas de dire à Cora et aux deux métisses que c'est demain leur jour de service...

Puis elle disparut, appuyée sur le bras du mulâtre. Cette dernière recommandation d'Angèle était motivée par l'habitude qu'elle avait, depuis son dernier veuvage, d'alterner de trois jours en trois jours le service de ses femmes.

Mirette porta au jardin un très beau luth d'ébène incrusté d'or et de nacre. Au bout de quelques instans, on entendit le flibustier moduler avec une grâce infinie quelques-unes des ballades écossaises que les chefs de clans royalistes chantaient de préférence pendant le protectorat de Cromwell. La voix du mulâtre était à la fois douce, vibrante et mélancolique. Mirette et les deux esclaves l'écoutèrent pendant quelques minutes avec ravissement. Aux dernières strophes, la voix du flibustier s'émut, quelques larmes semblèrent s'y mêler... puis les chants cessèrent.

Mirette entra dans la chambre de Barbe-Bleue pour allumer une lampe renfermée dans un globe d'albâtre, qui jetait sur tous les objets une lumière douce et voilée. Cette chambre était splendidement tendue d'étoffe des Indes fond blanc, émaillée de fleurs en broderie; une moustiquaire de mousseline, d'un tissu semblable à une toile d'araignée, enveloppait un immense lit de bois doré à dossier de glace, qui apparaissait ainsi comme au travers d'un léger brouillard.

Après avoir exécuté les ordres de sa maîtresse, Mirette se retira discrètement, et dit aux deux esclaves avec un malin sourire :

— Mirette allume la lampe pour le capitaine... Cora pour le boucanier... et Noün pour le Caraïbe...

Les deux vieilles esclaves secouèrent la tête d'un air d'intelligence, et toutes trois sortirent après avoir soigneusement fermé et verrouillé les portes qui conduisaient des bâtimens extérieurs à la maison particulière de la Barbe-Bleue.

IX

LA NUIT.

Nous avons laissé le chevalier de Croustillac alors qu'il s'enfonçait dans la forêt au milieu des cris de tous les animaux qui la peuplaient.

Un moment étourdi de ce vacarme, le Gascon poursuivit bravement sa route, s'orientant toujours vers le nord, du moins autant qu'il le pouvait grâce à son peu de connaissances astronomiques. Ainsi que le père Griffon l'en avait prévenu, on ne trouvait aucun chemin frayé à travers ces bois; des détritus de végétaux, de grandes herbes, des lianes, des troncs d'arbres, des broussailles inextricables, encombraient le sol ; les arbres étaient si touffus, que l'air, la lumière et le soleil pénétraient difficilement sous ces épaisses voûtes de verdure, où il régnait une humidité chaude presque suffocante, produite par la fermentation de l'humus végétal qui recouvrait la terre à une assez grande épaisseur.

Les violens parfums des fleurs tropicales saturaient cette atmosphère étouffante; aussi le chevalier éprouvait-il une sorte d'ivresse, de pesanteur : il marchait d'un pas moins délibéré, il se sentait la tête lourde; les objets extérieurs lui étaient presque indifférens. Il n'admirait plus les colonnades de feuillée qui s'étendaient à perte de vue dans la pénombre de la forêt. Il jetait un coup d'œil distrait sur le plumage étincelant et varié des périques, des aras, des colibris, qui poussaient mille cris joyeux, becquetaient des insectes aux ailes d'or, ou concassaient entre leurs becs les baies aromatiques du bois d'Inde. Les gambades des singes qui se balançaient aux souples guirlandes des passiflores, ou qui sautaient d'arbre en arbre, lui arrachaient

à peine un sourire. Complétement absorbé, il n'avait que la force de songer au terme de son dangereux voyage... Il n'avait de pensée que pour la Barbe-Bleue et ses trésors.

Au bout de quelques heures de marche, il commença de s'apercevoir que ses bas de soie étaient une chaussure incommode pour traverser une forêt. Une énorme branche de raquette épineuse avait fait un large accroc à son pourpoint; ses chausses n'étaient pas irréprochables, et, plus d'une fois, sentant sa longue rapière s'embarrasser dans quelques plantes rampantes, il s'était involontairement retourné pour châtier l'importun qui prenait la liberté de le retenir. Soit hasard, soit grâce aux fréquentes évolutions de sa gaule, dont il battait incessamment les broussailles, le chevalier eut le bonheur de ne pas rencontrer un serpent sous ses pas.

Vers midi, harrassé de fatigue, il s'arrêta pour cueillir quelques bananes, et monta sur un arbre assez peu élevé, pour y déjeuner plus à son aise. Il découvrit avec une douce surprise que les feuilles de cet arbre, roulées en cornets, contenaient une eau claire, fraîche et parfaite au goût; le chevalier but quelques cornets de cette eau, mit dans ses poches les bananes qui lui restaient, et continua sa route.

D'après son estime, il devait avoir fait environ quatre lieues, et ne plus être éloigné du Morne-au-Diable. Malheureusement, l'estime du chevalier n'était pas d'une extrême précision, du moins quant à la direction qu'il croyait avoir prise, car il évaluait justement le chemin parcouru. Il se trouvait donc, à midi, un peu plus éloigné du Morne-au-Diable qu'il n'en était éloigné en entrant dans la forêt.

Pour ne pas perdre le soleil de vue (on l'apercevait à peine à travers l'épaisseur du feuillage), il eût été nécessaire d'avoir presque constamment les yeux levés au ciel. Or, le chemin était presque inextricable, et il fallait sans cesse veiller aux serpens; ainsi partagée entre le ciel et la terre, l'attention du chevalier avait pu s'égarer quelque peu. Néanmoins, comme il lui était impossible de croire qu'il se fût trompé d'une seconde dans ses calculs, il reprit courage, presque certain d'arriver au terme de sa course. Vers les trois heures du soir, il commença de soupçonner le Morne-au-Diable de s'éloigner à mesure qu'il s'en approchait. Croustillac était harrassé, mais la crainte de passer la nuit dans la forêt l'aiguillonnait; à force de marcher, de marcher, il arriva enfin à une sorte de fondrière assez creuse, qui s'enfonçait entre deux gorges de rochers. Le chevalier respira, s'épanouit.

— Mordioux! — s'écria-t-il en s'éventant avec son feutre, — me voici donc enfin au Morne-au-Diable! Il me semble que je m'y reconnais, quoique je n'y sois jamais venu. Je ne pouvais d'ailleurs pas me perdre, j'avais l'amour pour boussole; on irait ainsi aux antipodes sans dévier d'un cheveu. C'est tout simple, mon cœur tourne vers l'or et la beauté, comme l'aimant vers le pôle; car si la Barbe-Bleue est riche, elle doit être belle : et puis une femme qui se débarrasse aussi lestement de trois maris doit aimer le changement; or je serai du fruit nouveau pour elle... Et quel fruit! Après tout, les trois défunts n'ont eu que ce qu'ils méritaient, puisqu'ils me font place. Ce qui me rassure à l'endroit du physique de la Barbe-Bleue, c'est qu'il n'y a qu'une très jolie femme qui puisse se permettre ces irrégularités, ces façons un peu cavalières de dénouer le lien conjugal. Mordioux! je vais la voir, lui plaire, la séduire. Pauvre femme! elle ne se doute pas que son vainqueur est à sa porte! Si... si!... je parie que son petit cœur bat bien fort à ce moment. Elle me pressent, elle me devine; son attente ne sera pas trompée; elle va être éblouie... le bonheur lui arrive sur les ailes de l'amour.

En disant ces mots, le chevalier jeta un coup d'œil sur sa toilette; il ne put s'empêcher de trouver qu'elle était un peu en désordre : ses bas, primitivement pourpre, puis rose pâle, s'étaient zébrés d'une multitude de rayures vertes depuis son voyage dans la forêt; son pourpoint s'était aussi orné de plusieurs *crevés* bizarrement placés, mais le Gascon fit tout haut cette réflexion, sinon très modeste, du moins très consolante :

— Mordioux! Vénus en sortant de l'onde n'avait point de pourpoint; la Vérité n'en avait pas non plus en sortant de son puits. Or, puisque la beauté et la vérité apparaissent sans voiles, je ne vois pas pourquoi l'amour... D'ailleurs la Barbe-Bleue doit être femme à me comprendre!

Absolument rassuré, le chevalier hâta le pas, gravit le revers de la fondrière, et se trouva dans un endroit de la forêt beaucoup plus sombre et beaucoup plus fourré que celui qu'il venait de quitter. D'autres auraient perdu courage, Croustillac s'écria au contraire :

— Mordioux! ceci est très habile; cacher son habitation au plus épais du bois est d'une femme de tête! je suis sûr... plus je m'empêtre dans ces ronces, plus j'approche de la maison... je me regarde comme arrivé. Barbe-Bleue, Barbe-Bleue, enfin je te tiens!

Le chevalier conserva cette précieuse illusion tant que le jour dura, ce qui ne fut pas long : il n'y a pas de crépuscule sous les tropiques.

Bientôt le chevalier vit avec étonnement les rares clartés qui traversaient le sommet des arbres s'éteindre peu à peu, et en s'éteignant donner une apparence fantastique aux grandes masses de la forêt. Pendant quelques momens elle resta dans une demi-obscurité, çà et là éclairée par les vifs rayons du soleil, qui semblait rouge comme une fournaise, car il se couchait dans le vent, ainsi qu'on le dit aux Antilles. Pendant un moment, cette végétation d'une verdure si puissante et si crue se teignit de pourpre : le chevalier croyait voir la nature à travers un vitrail rouge, ce qu'on apercevait du ciel était comme une lave en fusion.

— Mordioux! — s'écria le chevalier, — je ne me trompais pas, je suis près de ce morne infernal, cette réverbération me le prouve. Lucifer rend sans doute visite à Barbe-Bleue, qui, pour le recevoir, fait allumer tous les fourneaux de sa cuisine.

Peu à peu les tons ardens du ciel se refroidirent; ils devinrent d'un rouge pâle, violacé, et finirent par se fondre dans l'azur foncé de la nuit. Dès que l'ombre envahit la forêt, les cris plaintifs des anolis, les sinistres glapissemens des chouettes célébrèrent le retour des ténèbres. La brise de mer, qui se lève toujours après le coucher du soleil, passa comme un souffle immense sur la cime des arbres; toutes les feuilles frissonnèrent. Ces mille bruits vagues, lointains, sans nom, qu'on n'entend pour ainsi dire que la nuit, commencèrent à soudre de toutes parts.

— Mordioux! — s'écria le chevalier, — c'est à se couper la figure!!! Penser que je ne suis qu'à cent pas peut-être du Morne-au-Diable, et que me voici obligé de dormir à la belle étoile!

Croustillac, craignant les serpens, se dirigea vers un énorme acajou qu'il avait remarqué; à l'aide des lianes dont cet arbre était enveloppé de toutes parts, il parvint à atteindre une espèce de fourche formée par deux maîtresses branches; il s'y installa assez commodément, ramena son épée entre ses genoux, et se mit à souper avec des bananes qu'il avait heureusement gardées dans ses poches. Il ne ressentait aucune des frayeurs que tant d'hommes, même braves, auraient pu éprouver dans une position si critique. D'ailleurs, dans les cas extrêmes, le chevalier avait toutes sortes de raisonnemens à son usage; tantôt il s'écriait :

— Mordioux! le sort s'acharne contre moi! il choisit bien... il ne peut se commettre. Au lieu de s'adresser à quelque faquin, à quelque pleutre, que fait-il? il avise le chevalier de Croustillac, en disant : Voilà mon homme, il est digne de lutter contre moi.

Dans la circonstance dont il s'agit, le chevalier vit une autre combinaison providentielle non moins flatteuse pour lui.

— Mon bonheur est certain, — se dit-il, — les trésors de la Barble-Bleue vont être à moi, c'est une dernière épreuve que ledit sort me fait subir; j'aurais mauvaise grâce de me révolter... Il ne serait pas d'un galant homme

de se plaindre. Je ne mériterais pas l'inestimable récompense qui m'attend.

A l'aide de ces réflexions, le chevalier combattit victorieusement le sommeil; il craignait, en y cédant, de se laisser choir du haut de son arbre; il finit par être enchanté des légères traverses qu'il avait à surmonter pour arriver jusqu'à la Barbe-Bleue. Elle lui saurait gré de son courage, pensait-il, et serait sensible à son dévouement. Dans ses accès de chevaleresque vaillance, le chevalier regrettait même de n'avoir eu jusqu'alors aucun ennemi sérieux à combattre, et de n'avoir lutté que contre des broussailles, des épines et des troncs d'arbres. A ce moment, un bruit étrange attira l'attention de l'aventurier; il prêta l'oreille et s'écria :

— Qu'est-ce que ceci? On dirait que des chats viennent ici faire leur sabbat. Je le disais bien, puisque voici des chats, la maison ne doit pas être éloignée.

Croustillac se trompait. Ces chats n'étaient pas domestiques, mais sauvages, et jamais chats-tigres ne furent plus féroces; ils continuèrent de faire un vacarme infernal. Pour les faire cesser, le chevalier prit sa gaule et frappa sur l'arbre. Les chats, au lieu de fuir, se rapprochèrent avec un redoublement de cris rauques et furieux. Depuis très longtemps, les bois étaient parcourus par des bandes de ces animaux, qui le cédaient à peine aux jaguars en grosseur, en force et en voracité; ils avaient attaqué et dévoré de jeunes chevreaux, des chèvres, et jusqu'à de jeunes génisses.

Pour expliquer au lecteur les intentions hostiles des bêtes carnassières qui rôdaient autour du chevalier, que la subtilité de leur odorat leur avait fait éventer, il faut retourner à la caverne où est demeuré le colonel Rutler. On sait que le cadavre de John, mort d'une piqûre de serpent, obstruait complétement le passage souterrain par lequel on pouvait seulement sortir de la caverne. Des chats-tigres, étant descendus dans le précipice, dépistèrent le cadavre de John, s'en approchèrent d'abord timidement, puis, bientôt enhardis, ils le dévorèrent. Le colonel les entendit et ne sut que penser de ces cris féroces; au jour, grâce à l'avidité de ces animaux, l'obstacle qui empêchait Rutler de sortir avait complétement disparu; il ne restait dans l'étroit souterrain que les ossemens de John, et le colonel pouvait facilement les déplacer.

Après cette horrible curée, les chats-tigres, affriandés, mais non rassasiés par ce régal nouveau pour eux, se sentirent en goût de chair humaine; ils abandonnèrent le fond du précipice, regagnèrent les bois, éventèrent le chevalier, et leur férocité carnassière s'exaspéra. Pendant quelque temps la crainte les retint, mais, encouragé par l'immobilité de Croustillac, l'un des plus hardis et des plus affamés grimpa lestement sur l'arbre, et le Gascon vit tout à coup près de lui deux gros yeux brillans et verdâtres qui luisaient au milieu de l'obscurité. Au même instant, il se sentit mordre vigoureusement au mollet; il retira brusquement sa jambe, mais le chat-tigre le retint en enfonçant ses griffes dans la chair, et fit entendre un grondement sourd, furieux, qui fut le signal de l'attaque; les assaillans grimpèrent de tous côtés, le chevalier ne vit autour de lui que des yeux flamboyans, et se sentit mordre en plusieurs endroits à la fois.

Cette attaque avait été si imprévue, les assaillans étaient d'une si singulière espèce, que Croustillac, malgré son courage, resta un moment stupéfait; mais les morsures des chats, et surtout son indignation profonde d'avoir à combattre de si ignobles ennemis, réveillèrent sa fureur.

Il saisit le plus acharné (celui du mollet) par la peau du dos, et, malgré quelques coups de griffes, il le lança rudement contre un tronc d'arbre et lui brisa les reins. Le chat poussa des cris affreux. Le chevalier traita de la même manière un autre de ces forcenés qui lui était sauté sur le dos et entreprenait de lui dévorer la joue. La troupe hésita; Croustillac se saisit de son épée comme d'un poignard, en transperça quelques autres, et mit fin à cette attaque d'un nouveau genre en s'écriant :

— Mordioux! pourvu que la Barbe-Bleue ne sache pas que le bravo Croustillac a failli être dévoré par les chats, ni plus ni moins qu'une volaille pendue au croc d'un garde-manger!

La fin de la nuit se passa paisiblement, le chevalier sommeilla quelque peu; au point du jour, il descendit de son arbre, et vit à ses pieds cinq de ses adversaires de la nuit; il se hâta de quitter ce lieu témoin d'exploits dont il rougissait, et, persuadé que le Morne-au-Diable ne pouvait être loin, il se remit en route. Après avoir aussi vainement marché que la veille, les tiraillemens d'estomac, causés par une faim canine, annoncèrent au chevalier qu'il devait être environ midi. Qu'on juge de son ravissement, lorsque la brise lui apporta une délicieuse odeur de rôti, mais si suave, mais si pénétrante, mais si appétissante, que le chevalier ne put s'empêcher de passer légèrement sa langue sur ses lèvres. Il doubla le pas, ne doutant pas, cette fois, d'être arrivé au terme de ses tribulations. Pourtant il ne voyait aucune trace d'habitation; et comment concilier cette solitude apparente avec le fumet exquis dont son odorat était de plus en plus chatouillé! Marchant très légèrement, il parvint inaperçu et sans être entendu près d'une sorte de clairière où il s'arrêta un moment; le spectacle qu'il avait sous les yeux méritait d'exciter son attention.

X

UN BOUCAN.

Au milieu d'un épais fourré, on voyait un large espace déblayé formant un carré long; à l'une des extrémités s'élevait un ajoupa, sorte de hutte de branchages appuyée au tronc d'un palmier et recouverte de longues feuilles vernissées de balisier et de cachibou. Sous cet abri, qui pouvait parfaitement garantir des rayons du soleil ceux qui s'y retiraient, un homme était étendu sur un lit de feuilles; à ses pieds, une vingtaine de chiens courans dormaient couchés. Ces chiens eussent été blancs et orangés, si leur couleur primitive n'avait pas disparu sous le sang dont ils étaient couverts; leur tête et leur poitrail étaient surtout complétement ensanglantés par les suites d'une copieuse curée.

Le chevalier ne put distinguer que vaguement la physionomie de l'homme à demi caché dans le lit de feuilles fraîches. Non loin de l'ajoupa était un feu couvert, où cuisait doucement, à la boucanière, un marcassin d'un an. Qu'on se figure une espèce de gril formé par quatre fourches enfoncées en terre, sur lesquelles on avait posé des traverses, et sur ces traverses des gaulettes, le tout de bois vert. Le marcassin, recouvert de sa peau et de ses soies, était étendu sur le dos, le ventre ouvert et vidé; des lianes attachées à ses quatre pieds le retenaient dans cette position, que l'ardeur du feu aurait pu déranger. Ce gril était élevé audessus d'une fosse de quatre pieds de long sur trois de large et de profondeur, remplie de charbon embrasé; le marcassin boucanait à la chaleur égale de ce brasier ardent et concentré. La cavité du ventre de l'animal était à demi pleine de jus de limon et de pimens coupés, qui, se combinant avec la graisse que la chaleur faisait lentement dissoudre, formaient une sorte de sauce intérieure d'un fumet très appétissant.

Cet énorme rôti était presque cuit; sa peau commençait à rissoler et à se fendre; ce qu'on voyait de sa chair à travers la sauce était du rose le plus vif. Enfin, une douzaine de grosses ignames, d'une pulpe jaune et savoureuse, cuisaient sous la cendre et répandaient une excellente odeur.

Le chevalier ne se possédait plus; emporté par son appétit, il entra dans l'enceinte en brisant quelques broussailles; un ou deux chiens s'éveillèrent et coururent sur lui d'un air menaçant. L'homme qui dormait se leva brusquement, regarda autour de lui d'un air étonné, pendant que la meute entière manifestait des intentions assez hostiles à l'endroit du chevalier, en se hérissant et en montrant des dents formidables. Croustillac se rappela l'histoire de l'engagé du boucanier Arrache-l'Ame, dévoré par ses chiens; mais il ne s'intimida pas; il leva sa gaule d'un air menaçant, en disant :

— Au chenil! valets, au chenil!

Ces termes, empruntés à la vénerie d'Europe, ne firent aucune impression sur les chiens; ils prirent même une attitude assez menaçante pour que le chevalier leur allongeât quelques coups de gaule. Leurs yeux brillèrent de férocité; ils allaient se précipiter sur Croustillac, sans l'intervention du boucanier, qui sortit de l'ajoupa un long fusil à la main, en s'écriant dans une espèce de patois moitié nègre, moitié français :

— Qui touche à mes chiens? Qui es-tu, toi que voilà?

Le chevalier mit bravement la main à sa rapière, et dit au boucanier :

— Vos chiens veulent me mordre, mon garçon, et je les fouaille... Ils veulent jouer des dents sur moi comme j'en jouerais moi-même si j'avais devant moi un morceau de cet appétissant marcassin, car je suis égaré dans la forêt depuis hier matin, et j'ai une faim d'enfer...

Le boucanier, au lieu de répondre au chevalier, restait stupéfait de l'étrange accoutrement de cet homme, qui, une gaule à la main, voyageait à travers une forêt en bas de soie rose, en habit de taffetas et en baudrier brodé. De son côté, Croustillac, malgré son appétit, contemplait le boucanier avec non moins de curiosité. Ce chasseur était de taille moyenne, mais agile et vigoureux; pour tout vêtement, il avait un caleçon court et une chemise qui flottait comme une blouse. Ses vêtemens étaient tellement imbibés du sang des taureaux ou des sangliers que les boucaniers écorchaient pour vendre les peaux et fumer leurs chairs (branches principales de leur commerce), que la toile en paraissait goudronnée, tant elle était noire et raide. Une ceinture de peau de taureau, garnie de ses poils, serrait la chemise autour des reins du boucanier; à cette ceinture pendait, d'un côté, une gaîne à compartimens, renfermant cinq ou six couteaux de diverses longueurs et de diverses formes; de l'autre côté, une gargoussière.

Le chasseur avait les jambes nues depuis le genou; ses chaussures étaient sans couture et d'une seule pièce, grâce au procédé que voici, et dont usaient toujours les boucaniers. Après avoir écorché un taureau ou quelque grand sanglier, ils levaient avec précaution la peau d'une des extrémités de devant, depuis le poitrail jusqu'au genou, en la rabattant comme un bas que l'on déchausse; puis, après l'avoir complétement détachée de l'os, ils la prenaient et enfonçaient leur pied dans cette peau souple et fraîche, plaçant le gros orteil à peu près à l'endroit qui recouvre la rotule de l'animal; une fois chaussés, ils nouaient avec un nerf ce qui dépassait le bout du pied, et coupaient le surplus; ensuite ils montaient et tiraient le reste de la peau jusqu'à mi-jambe, où ils l'attachaient avec une courroie. En se séchant, cette espèce de brodequin prenait la forme du pied, restait toujours douce, souple, durait très longtemps, était imperméable et à l'épreuve de la morsure des serpens.

Le boucanier, qui examinait curieusement Croustillac, s'appuyait sur un fusil à long canon de très fort calibre, que l'on appelait fusil de boucan; ces armes se fabriquaient à Dieppe et à Saint-Malo. La figure de ce chasseur était grossière et commune; il portait un bonnet de peau de sanglier; sa barbe était longue, hérissée; son regard farouche. Croustillac lui dit résolûment :

— Ah çà! camarade, refuserez-vous à un gentilhomme affamé un morceau de ce rôti?

— Ce n'est pas à moi, — dit le boucanier.

— Comment! et à qui donc appartient-il?

— A maître Arrache-l'Ame, qui a son magasin de peaux et de viandes boucanées à la pointe aux Caïmans.

— Ce rôti appartient à maître Arrache-l'Ame! — s'écria le chevalier assez surpris du hasard qui le rapprochait de l'un des adorateurs heureux de la Barbe-Bleue, si les médisances étaient vraies. — Ce rôti appartient à Arrache-l'Ame! — reprit encore Croustillac...

— Il lui appartient, — répondit laconiquement l'homme au long fusil. A ce moment, on entendit un coup de feu qui retentit longtemps dans la forêt.—C'est le maître,—dit l'engagé.

Les chiens reconnurent sans doute l'approche du chasseur, car ils se mirent à pousser des hurlemens de joie, et ils s'élancèrent à travers les broussailles pour courir au devant du boucanier. Averti du retour de son maître, l'engagé, que nous appellerons Pierre, tira l'un de ses plus grands couteaux, s'approcha du marcassin, et, pour bien humecter la venaison, il fit d'assez profondes scarifications dans les chairs, sans toutefois endommager la peau, car l'abondant mélange de jus de citron, de piment et de graisse qui remplissait la cavité abdominale du marcassin se fût écoulé. Chacune de ses incisions faisait exhaler des bouffées de parfums si appétissans, que le chevalier, aspirant cette odeur exquise, oubliait presque la prochaine apparition d'Arrache-l'Ame. Enfin celui-ci parut, suivi de ses chiens, serrés et pressés autour de lui.

Maître Arrache-l'Ame était grand et robuste. Son teint, naturellement blanc, était hâlé par le soleil et par la vie sauvage qu'il menait; son épaisse barbe noire tombait sur sa poitrine; ses traits étaient réguliers, mais âpres et durs. Quoique moins sordides que ceux de son engagé, ses vêtemens étaient à peu près de la même forme. Comme lui, il portait à sa ceinture une gaîne garnie de plusieurs couteaux; seulement ses jambes, au lieu d'être à demi nues, étaient entourées jusqu'aux genoux par des bandes de peau de sanglier attachées avec des nerfs, et il portait de gros souliers de cuir non tanné. Son large sombrero à l'espagnole était surmonté de deux ou trois plumes d'aras rouges; enfin, la garde et les capucines de son fusil à la boucanière étaient d'argent. Telle était la différence qui distinguait le costume et l'armement de maître Arrache-l'Ame de celui de son engagé.

Lorsqu'il entra dans la clairière, il tenait son fusil sous le bras, et plumait négligemment un ramier qu'il venait de tuer; trois autres oiseaux pareils étaient suspendus à sa ceinture par un lacet; il les jeta à Pierre, qui se mit à les plumer et à les vider avec une dextérité merveilleuse. Ces ramiers, de la grosseur d'une perdrix, étaient ronds, fins et gras comme des cailles. A mesure que Pierre en avait préparé un, il lui coupait le cou, les pattes, et le mettait cuire dans la sauce épaisse et abondante qui remplissait le ventre du marcassin. Lorsque maître Arrache-l'Ame eut fini de plumer le sien, il l'y jeta aussi. Pierre lui demanda :

— Maître, faut-il fermer la marmite?

— Ferme! — dit le maître.

Ausitôt Pierre coupa les lianes qui tenaient les membres du marcassin dans le plus grand écart possible; la cavité du ventre se referma presque complétement, et les ramiers commencèrent à *mijoter* dans cette daubière d'un nouveau genre. Pendant tout le temps de cette préparation culinaire, le boucanier n'avait pas paru s'apercevoir de la présence du chevalier, qui, le jarret tendu, le nez au vent, la main sur la garde de son épée, se préparait à répondre fièrement aux interrogations qu'on allait lui faire, et peut-être même à interroger lui-même maître Arrache-l'Ame. Ce dernier, après avoir coupé le cou et les pattes du ramier qu'il avait plumé, essuya tranquillement son couteau et le remit dans sa gaîne.

Pour expliquer l'indifférence du boucanier, nous devons dire au lecteur que rien n'était plus commun que de voir des habitans venir visiter les boucans par curiosité.

Les boucaniers avaient, dans leurs habitudes, beaucoup de ressemblance avec les Caraïbes. Comme eux, ils se piquaient d'une loyale hospitalité; comme eux, ils permettaient à tout venant qui avait faim et soif de prendre part à leurs repas; mais, comme les Caraïbes, ils regardaient une invitation comme une formalité superflue; le repas préparé, mangeait qui voulait. Après s'être débarrassé de sa ceinture et de son fusil, Arrache-l'Ame s'étendit sous l'ajoupa, tira une gourde cachée au frais sous la feuillée, et but un coup d'eau-de-vie pour se préparer au dîner.

Croustillac était toujours dans la même position, le nez au vent, le jarret tendu, la main sur la garde de sa rapière. Le rouge lui monta au front; il ne trouvait rien de plus insultant que l'indifférence absolue d'Arrache-l'Ame à son égard. La Barbe-Bleue avait-elle, par l'intermédiaire du capitaine flibustier, prescrit au boucanier d'agir ainsi dans le cas où il rencontrerait le chevalier? L'insouciance du chasseur de taureaux était-elle réelle? C'est ce que nous ne pouvons encore apprendre au lecteur. La position de Croustillac n'en était pas moins délicate et difficile; malgré son audace, il ne savait comment entamer la conversation. Enfin, faisant un effort sur lui-même, il dit au boucanier, en s'avançant vers l'ajoupa :

— Est-ce que vous êtes aveugle, mon camarade?

— Réponds, Pierre, on te parle, — dit négligemment Arrache-l'Ame à son engagé.

— Non!... C'est à vous que je parle, — dit le Gascon avec impatience.

— Non! — fit le boucanier.

— Comment, non? — s'écria le chevalier.

— Vous dites camarade, je ne suis pas votre camarade; mon engagé l'est peut-être...

— Mordioux!

— Je suis maître boucanier, vous ne l'êtes pas; il n'y a que mes frères les chasseurs qui soient mes camarades, — dit Arrache-l'Ame en interrompant Croustillac.

— Et comment faut-il vous appeler pour avoir l'honneur d'une réponse? — s'écria le chevalier avec colère.

— Si vous venez m'acheter des peaux ou de la viande boucanée, appelez-moi comme vous voudrez; si vous venez voir un boucan, regardez; si vous avez faim, quand le marcassin sera cuit, mangez.

— Ce sont de véritables brutes, de vrais sauvages, — pensa le chevalier; — il serait fou à moi de m'offenser de ces grossièretés; je meurs de faim, je suis égaré, cet animal peut me donner à dîner, et, si je m'y prends adroitement, m'indiquer la route du Morne-au-Diable; ménageons-le. — Puis, contemplant cet homme à demi barbare, avec ses vêtemens souillés de sang, Croustillac se dit à lui-même en haussant les épaules : — Et c'est un pareil sanglier qu'on donne pour amant à la belle, à l'adorable Barbe-Bleue... Mordioux! ce serait à devenir sanglier soi-même.

Pierre, l'engagé, voyant sans doute le marcassin cuit à point, s'occupait activement de mettre le couvert; il étendit par terre, sous l'ajoupa, plusieurs larges feuilles de balisier du vert le plus tendre et le plus frais pour servir de nappe; il cueillit ensuite une large feuille de cachibou, fit quatre trous à son bord, y passa une liane, la serra, et forma ainsi une espèce de bourse dans laquelle il exprima le jus de plusieurs limons qu'il alla cueillir et auquel il mêla du sel et du piment écrasé entre des pierres. Cette sauce s'appelait de la pimentade, elle était d'une force extrême, et les boucaniers et les flibustiers en faisaient toujours usage. En face de cette sauce, et dans une autre feuille, il plaça les ignames cuites sous la cendre; leur enveloppe un peu brûlée s'était fendue et laissait voir une pulpe jaune comme de l'ambre.

Le chevalier était assez inquiet de savoir ce qu'on boirait, car il avait une soif ardente; il vit bientôt revenir l'engagé avec une grosse calebasse remplie d'un liquide rose et limpide. C'était le suc de l'érable vineux, qui découle en abondance de cet arbre lorsqu'on l'incise profondément. Cette boisson, fraîche, salubre, a le goût d'un léger vin de Bordeaux mêlé de sucre et d'eau. Enfin, après avoir mis cette calebasse sur les feuilles qui servaient de nappe, l'engagé rompit une grosse branche d'abricotier couverte de fruit et de fleurs, et la planta en terre au milieu des feuilles de balisier, en manière de surtout.

— Ces rustres ne sont pas si sots qu'ils le paraissent, — pensa le chevalier. — Voici un repas dont dame nature fait seule les frais, et qui satisferait, j'en suis sûr, les plus gourmets.

Croustillac attendait avec impatience le moment de s'attabler; enfin l'engagé, ayant regardé le ventre du marcassin d'un œil exercé, dit au boucanier

— Maître, c'est cuit.

— Mangeons, — dit celui-ci.

Au moyen d'une fourchette de bois coupée à un chêne, l'engagé piqua d'abord un des ramiers, le mit sur une feuille fraîche et l'offrit au boucanier; puis, s'étant servi à son tour, il laissa la fourchette dans le ventre du marcassin. Le chevalier, voyant qu'on ne s'occupait pas de lui, prit un ramier, une igname, revint s'asseoir près du maître et de l'engagé boucaniers; comme eux il se mit à manger du meilleur appétit. Le ramier ainsi cuit était délicieux, les ignames parfaites et comparables aux plus délicieuses pommes de terre. Les ramiers expédiés, Pierre alla couper de longues et épaisses aiguillettes de marcassin pour lui et pour son maître. Le chevalier l'imita, et trouva cette chair exquise, grasse, succulente, d'un haut et excellent goût, encore relevé par la pimentade.

Plusieurs fois Croustillac se désaltéra comme ses convives en puisant à la calebasse remplie du suc d'érable, et il termina son repas en mangeant une demi-douzaine d'abricots d'un merveilleux parfum et très supérieurs aux abricots d'Europe. Pierre apporta ensuite une gourde d'eau-de-vie; le maître en but quelques gorgées et la passa à son engagé; celui-ci en usa de même, puis la reboucha soigneusement, au grand désappointement du chevalier, qui avançait déjà la main pour la saisir.

Cette manière d'agir n'était pas grossièreté de la part des boucaniers : ils faisaient, ainsi que les Caraïbes, une très grande distinction entre les dons naturels qui, ne coûtant rien, appartenaient pour ainsi dire à tous, et les choses acquises à prix d'argent, qui appartenaient exclusivement à ceux qui les possédaient. L'eau-de-vie, la poudre, le plomb, les armes, les peaux, la venaison boucanée pour être vendue, étaient de ce nombre; les fruits, le gibier, le poisson tombaient au contraire dans la communauté. Néanmoins le chevalier fronça le sourcil, moins par gourmandise que par fierté. Il fut sur le point de se plaindre du manque d'égards de l'engagé; mais réfléchissant qu'après tout il devait à Arrache-l'Ame un excellent repas, et que ce dernier pouvait seul le mettre sur la route du Morne-au-Diable, il contint sa mauvaise humeur, et dit au boucanier d'un air joyeux :

— Mordioux! mon maître, savez-vous que vous faites grande et bonne chère?

— On mange ce qu'on trouve; les sangliers et les taureaux ne manquent pas encore dans l'île, et le commerce de peaux ne va pas mal, — dit le boucanier en chargeant sa pipe.

XI

MAITRE ARRACHE-L'AME.

Plus le chevalier examinait maître Arrache-l'Ame, moins il pouvait croire que cet homme à demi barbare fût dans les bonnes grâces de la Barbe-Bleue. Le boucanier, ayant allumé sa pipe, s'étendit sur le dos, mit ses deux mains sous sa tête, et tout en fumant, les yeux fixés sur

le toit de l'ajoupa, avec une apparence de profonde béatitude disgestive, il dit au chevalier :

— Vous êtes venu ici en litière avec vos bas roses ?

— Non, mon brave ami, je suis venu à pied, et je serais venu sur la tête pour contempler le plus fameux boucanier de toutes les Antilles, dont le nom est venu jusqu'en Europe.

— Si vous aviez besoin de peaux, — reprit le boucanier, — j'ai une douzaine de peaux de taureaux, si belles qu'on les prendrait pour du buffle... J'ai aussi un chapelet de jambons de sanglier boucanés comme on ne boucane pas à la Tortue.

— Non, non, vous dis-je, mon brave ami. L'admiration, l'unique admiration m'a guidé, mordioux ! Je suis arrivé de France, il y a cinq jours, par *la Licorne*... et ma première visite a été pour vous, dont je connaissais le mérite.

— Vraiment ?

— Aussi vrai que je m'appelle le chevalier de Croustillac... car vous ne serez peut-être pas fâché de savoir à qui vous avez affaire. Mon nom est Croustillac...

— Tous les noms me sont indifférens, à moi, excepté celui *acheteur*.

— Et admirateur... mon brave ami... admirateur n'est-il donc rien ? moi qui viens exprès d'Europe pour vous voir !

— Vous saviez donc me trouver ici ?

— Pas précisément, mais la Providence s'en est mêlée ; et, grâce à elle, j'ai rencontré le fameux Arrache-l'Ame. Décidément, il est stupide, — pensa le chevalier. — Je n'ai rien à redouter d'un pareil rival ; si les autres ne sont pas plus dangereux, il me sera trop facile de me faire adorer de la Barbe-Bleue ; mais il faut que je sache le chemin du Morne-au-Diable ; il serait, palsambleu ! piquant de m'y faire conduire par cet ours... — Il reprit donc tout haut : — Mais, mon brave chasseur, hélas ! toute gloire s'achète ; j'ai voulu vous voir, je vous ai vu.

— Eh bien ! allez-vous-en, — dit le boucanier en lançant une bouffée de fumée de tabac.

— J'aime votre rude franchise, digne Nemrod ; mais, pour m'en aller, il faudrait connaître un chemin quelconque, et je n'en sais aucun.

— D'où venez-vous ?

— Du Macouba, où j'ai couché chez le révérend père Griffon.

— Vous n'êtes qu'à deux lieues du Macouba, mon engagé vous y conduira.

— Comment, à deux lieues ! — s'écria le chevalier, — c'est impossible. Comment ! j'ai marché hier depuis le point du jour jusqu'à la nuit, et depuis ce matin jusqu'à cette heure, et je n'aurais fait que deux lieues ?

— On a vu des sangliers, mais surtout les jeunes taureaux, ruser ainsi et faire beaucoup de chemin presque sans changer d'enceinte, — dit le boucanier.

— Votre comparaison étant empruntée à l'art de la vénerie, art noble s'il en est, elle ne peut choquer un gentilhomme ; donc, admettons que j'aie rusé, ainsi qu'un jeune taureau, comme vous dites ; mais il ne s'ensuit pas que je veuille retourner au Macouba, et je compte sur vous pour m'enseigner la route que je dois suivre.

— Où voulez-vous donc aller ?

Ici le chevalier fut un moment indécis, il ne savait que répondre ; devait-il avouer franchement son intention de se rendre au Morne-au-Diable ? Croustillac trouva un biais, et répondit :

— Je voudrais passer par le chemin du Morne-au-Diable.

— Le chemin du Morne-au-Diable ne conduit qu'au Morne-au-Diable et...

Le boucanier n'acheva pas, mais ses traits rembrunis devinrent presque menaçans.

— Et... où conduit-elle encore, la route du Morne-au-Diable ? — demanda le chevalier.

— Elle conduit les pécheurs aux enfers et les saints au paradis.

— Ainsi un curieux, un voyageur qui aurait la fantaisie d'aller au Morne-au-Diable ?...

— N'en reviendrait pas.

— Au moins, de la sorte, on ne risque pas de s'égarer au retour, — dit le chevalier avec sang-froid. — C'est bien, mon brave ami ; alors indiquez-moi cette route.

— Nous avons mangé sous le même ajoupa, nous avons bu au même couï ; je ne veux pas causer volontairement votre mort.

— Ainsi, me conduire au Morne-au-Diable, ou... me tuer ?...

— Ce serait la même chose.

— Quoique votre dîner ait été parfait et votre connaissance très agréable, mon brave Nemrod, vous me les feriez presque regretter, puisque cela vous empêche de satisfaire mon désir. Mais quel danger me menacerait donc ?

— Tous les dangers de mort qu'un homme peut braver.

— Tous ces dangers-là n'en font qu'un, vu qu'on ne meurt qu'une fois, — dit négligemment le Gascon. Le boucanier regarda attentivement le chevalier, et parut frappé de son courage ainsi que de l'air de franchise et de bonne humeur qui paraissait en lui malgré ses rodomontades. Le chevalier continua : — Jamais le chevalier de Croustillac n'a connu la peur, tant qu'il a eu sa sœur à côté de lui.

— Quelle sœur ?

— Celle-ci, qui, mordioux ! n'est pas vierge, — s'écria le Gascon en tirant son épée et la brandissant. — Les baisers qu'elle donne sont cuisans, et les plus hardis ont regretté d'avoir fait connaissance avec elle.

— Miaou !... miaou !... — fit l'engagé, qui écoutait cette scène.

Ce cri fit tressaillir le Gascon et lui rappela ses exploits de la nuit. Il rougit de colère, s'avança sur l'engagé l'épée haute, pour le châtier du plat de sa lame ; mais Pierre se releva dextrement et se mit hors de portée, pendant que le boucanier riait aux éclats. Cette hilarité exaspéra le chevalier, qui dit à Arrache-l'Ame :

— Mordioux ! si vous osez attaquer un homme comme un taureau, en garde !

— Regardez votre épée, la lame est tachée de sang et couverte de poils de chats-tigres ; c'est pour cela que Pierre a crié : Miaou !

— En garde ! — répéta le chevalier furieux.

— Quand j'aurai quatre pattes, des griffes et une queue, je me battrai avec vous, — dit le boucanier en se levant tranquillement.

— Je te marquerai au visage, alors, — s'écria le chevalier en marchant sur Arrache-l'Ame.

— Tout doux ! patte de velours, minet, patte de velours ! — dit le boucanier en riant et en parant avec le canon de son fusil une botte furieuse que lui porta le chevalier exaspéré. L'engagé allait venir au secours de son maître, mais celui-ci l'arrêta en s'écriant : — Ne bouge pas, je réponds de ce redoutable compagnon ; chat échaudé craint l'eau froide, comme on dit. Je vais lui donner une bonne leçon.

Ces sarcasmes redoublèrent la rage du chevalier ; il oublia que son adversaire se défendait avec un fusil, et il lui fournit quelques coups désespérés, que le boucanier parait, en faisant preuve d'une merveilleuse adresse et d'une rare vigueur, en se servant d'un lourd fusil comme d'un bâton. Pendant ce combat inégal, le boucanier poussait l'insolence jusqu'à faire entendre ce cri sourd que font les chats quand ils sont en colère, et qu'ils jurent, comme on dit. Ce dernier outrage mit le comble à la fureur du Gascon ; mais, contre son attente, il trouvait dans le boucanier un gladiateur de première force sur l'escrime, et eut bientôt le chagrin de se voir désarmer : son épée sauta à dix pas. Le boucanier se précipita sur le

Gascon, son fusil levé comme une massue ; il saisit le chevalier au collet, et s'écria :

— Ta vie est à moi ; je vais te briser la tête comme un œuf.

Croustillac le regarda sans sourciller, et répondit froidement :

— Et vous aurez trois fois raison, mordioux! car je suis un triple traître. — Le boucanier recula d'un pas.—J'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ; vous étiez sans armes, et je vous ai attaqué; brisez-moi la tête, mordioux! brisez, vous en avez le droit, Croustillac est déshonoré!

— Cela n'est pas le langage d'un assassin ni d'un espion, — pensa le boucanier ; puis, tendant la main au chevalier, il ajouta d'une voix rude : — Allons, touchez là... nous nous sommes assis sous le même ajoupa, nous nous sommes battus ensemble, nous sommes frères.

Le chevalier allait mettre sa main dans celle du boucanier, mais il se ravisa, et lui dit gravement :

— Franchise pour franchise. Avant de vous donner la main, il faut que je vous déclare une chose.

— Quoi ?

— Je suis votre rival !

— Rival, qu'est-ce que c'est que ça ?

— J'aime la Barbe-Bleue, et je suis décidé à tout pour parvenir jusqu'à elle et pour lui plaire.

— Touchez là, frère.

— Un moment ; je dois vous déclarer que, lorsque Polyphème Croustillac veut plaire, il plaît ; quand il plaît, on l'aime... et, quand on l'aime, on l'aime à la rage, à la mort.

— Touchez là, frère.

— Je ne toucherai là que lorsque vous m'aurez dit si vous m'acceptez loyalement pour rival.

— Sinon ?

— Sinon, cassez-moi la tête, vous en avez le droit ; nous sommes seuls, votre engagé ne vous trahira pas ; mais je ne renoncerai pas à l'espoir, à la certitude de plaire à la Barbe-Bleue.

— Ah ! c'est différent.

— Une dernière question, — dit le chevalier. — Vous allez souvent au Morne-au-Diable ?

— Je vais souvent au Morne-au-Diable.

— Vous y voyez la Barbe-Bleue ?

— J'y vois la Barbe-Bleue.

— Vous l'aimez ?

— Je l'aime.

— Elle vous aime ?

— Elle m'aime.

— Vous ?

— Moi.

— Elle vous aime ?

— Comme une enragée...

— Elle vous l'a dit ?

— Elle me l'a prouvé.

— Enfin... la Barbe-Bleue... ?

— Est ma maîtresse.

— Foi de boucanier

— Foi de boucanier !

— Allons, — se dit le chevalier, — il n'y a pas plus de discrétion chez les barbares que chez les gens civilisés ! Qui dirait, à voir un pareil butor, qu'il est fat ? — Puis il reprit tout haut : — Eh bien ! alors, je vous le répète, cassez-moi la tête, car, si vous me laissez la vie, je ferai tout pour arriver au Morne-au-Diable, et j'y arriverai ; je ferai tout pour plaire à la Barbe-Bleue, et je lui plairai, je vous en préviens. Ainsi donc, encore une fois, cassez-moi la tête, ou résignez-vous à voir en moi un rival, bientôt rival heureux.

— Je vous dis de toucher là, frère.

— Comment ! malgré ce que je vous dis ?

— Oui.

— Cela ne vous effraye pas ?

— Non.

— Il vous est égal que j'aille au Morne-au-Diable ?

— Je vous y conduirai moi-même.

— Vous ?

— Aujourd'hui.

— Et je verrai la Barbe-Bleue ?

— Vous la verrez tant que vous voudrez.

Le chevalier, pénétré de la confiance que lui témoignait le boucanier, ne voulut pas en abuser ; il lui dit d'un ton solennel :

— Écoutez, boucanier, vous êtes généreux comme un sauvage : ceci soit dit sans vous offenser ; mais, mon digne ami, mon loyal ennemi, vous êtes aussi ignorant comme un sauvage ; élevé au milieu des forêts, vous n'avez pas une idée de ce que c'est qu'un homme qui a passé sa vie à plaire, à séduire ; vous ne savez pas les ressources merveilleuses que cet homme trouve dans ses séductions naturelles ; vous ne savez pas l'influence irrésistible d'un mot, d'un geste, d'un sourire, d'un regard ! Cette pauvre Barbe-Bleue ne le sait pas non plus, d'après ce qu'on dit de ses trois maris. C'étaient trois pleutres, trois bélîtres, dont elle s'est débarrassée avec raison. Pourquoi s'en est-elle débarrassée ? parce qu'elle cherchait un idéal, un être inconnu, le rêve de ses rêves... Or, mon brave ami, toujours soit dit sans vous offenser, vous ne pouvez pas vous abuser au point de croire que vous réalisez ce rêve de la Barbe-Bleue ; vous ne pouvez vraiment pas vous prendre pour un Céladon, pour un sylphe...

Le boucanier regarda Croustillac d'un air hébété, et ne parut pas le comprendre ; il lui dit en montrant le soleil :

— Le soleil baisse, nous avons quatre lieues à faire avant d'arriver au Morne-au-Diable ; en route.

— Ce malheureux-là n'a pas la moindre conscience du danger qu'il court, c'est pitié que d'abuser de son aveuglement ; c'est battre un enfant, c'est tirer un faisan posé, c'est tuer un homme endormi ; foi de Croustillac ! il me donne des scrupules. — Et il reprit tout haut : — Vous ne comprenez donc pas, mon brave ami, que cet homme aussi séduisant qu'irrésistible dont je vous parle... c'est moi ?

— Ah ! bah ! c'est impossible...

— Votre étonnement n'est pas flatteur... brave chasseur... mais si je vous parle ainsi de moi-même, c'est que l'honneur m'ordonne de vous dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Vous ne comprenez donc pas qu'une fois que la Barbe-Bleue m'aura vu, elle m'aimera, et qu'elle ne vous aimera plus, mon pauvre Arrache-l'Ame ? Comprenez donc que ce serait une lâcheté, une trahison de ma part, que de ne pas vous en prévenir, au point où vous en êtes avec la Barbe-Bleue... Je vous le répète, du moment où je mettrai les pieds au Morne-au-Diable, du moment où elle m'aura vu, où elle m'aura entendu, ce sera fait de votre amour. Maintenant que je vous ai prévenu, loyalement prévenu... voyez si vous voulez risquer.

— Touchez là, frère, — dit le boucanier, parfaitement insensible aux menaces que lui faisait le chevalier. — Partons, nous arriverons à la nuit au Morne-au-Diable, et les sauts du précipice ne sont pas commodes à cette heure-là.

— Allons... vous vous entêtez... soit... mais je vous ai prévenu, ce sera de la bonne guerre, — dit le chevalier.

Le boucanier, sans répondre au chevalier, dit à son engagé :

— Ramène les chiens à la case, et tiens prêtes les deux douzaines de peaux de taureau qu'on doit venir chercher demain de la Basse-Terre ; je ne rentrerai pas cette nuit.

— C'est le compte, — dit tout bas l'engagé d'un air fin ; — il découche toujours de la case une nuit sur trois.

Pendant que le boucanier attachait son ceinturon, le chevalier se dit à lui-même, en regardant le chasseur avec un sentiment de pitié :

— Ma foi ! puisqu'il se met de gaieté de cœur le lacet au cou, puisqu'il n'écoute pas mes avertissemens, qu'il s'ar-

range, mordioux ! Il paraît que les amans ont, sous ce rapport, juste autant d'intelligence que les maris. Mais comment la Barbe-Bleue, si elle est jolie... il faut qu'elle soit jolie... peut-elle s'accommoder d'un rustre pareil? Pauvre petite... cela est tout simple !... elle ne sait pas le dédommagement que le sort lui réserve... Vive Dieu! Croustillac, ton étoile se lève, — ajouta le chevalier après quelques minutes de réflexion.

— Allons, frère, en route... — dit le boucanier ; — mais, avant, Pierre va vous envelopper les jambes avec un reste de peau qu'il a là ; nous avons à traverser une mauvaise savane pour les serpens.

Le chevalier remercia le boucanier, non sans hausser les épaules avec compassion, en se disant :

— Le malheureux! il me chausse, et moi je le coifferai.

Cette stupide plaisanterie devait être punie, et bien fatale à Croustillac, qui suivit son guide avec une nouvelle ardeur, car il allait enfin voir la Barbe-Bleue.

XII

LE MARIAGE.

Après quatre heures de marche, le chevalier et le boucanier arrivèrent assez près du Morne-au-Diable. La route était si difficile et si embarrassée, que les deux compagnons purent à peine échanger quelques paroles. Croustillac devenait pensif à mesure qu'il approchait de l'habitation de la Barbe-Bleue ; malgré la bonne opinion qu'il avait de lui-même, malgré ses consolantes réflexions sur la nudité allégorique de Vénus et de la Vérité, il regrettait que sa bonne mine naturelle ne fût point relevée par de riches vêtemens. Il se hasarda donc, après maintes hésitations, à faire le mensonge suivant au boucanier :

— Je vous avouerai, mon loyal et digne rival, que mes gens et mes malles étant restés à Saint-Pierre, je me trouve, comme vous voyez, assez peu galamment troussé... pour me présenter devant la reine de nos pensées.

— Qu'est-ce que ça veut dire, — demanda le boucanier.

— Cela veut dire, brave Nemrod, que j'ai l'air d'un mendiant, que mon justaucorps et mes chaussures, qui étaient hier presque neufs, sont à cette heure abominablement outragés, et paraissent avoir au moins... six mois d'existence.

— Six mois? Oh ! oh ! ils ont l'air diablement plus âgés que cela, frère.

— C'est ce qui prouve combien votre diable de soleil est torréfiant! En une journée, il a dévoré la couleur de ces habits, qui étaient hier du vert céladon le plus frais, le plus tendre et le plus coquet... tandis qu'à cette heure...

— Ils sont à peu près couleur de grenouille morte, — dit le boucanier. — C'est comme votre baudrier, notre soleil affamé on a mangé l'or, il n'a laissé que le fil rouge.

— Qu'importe le baudrier, si l'épée sort librement et vaillamment du fourreau? — dit fièrement Croustillac. Puis, se radoucissant, il ajouta : — C'est justement parce que je suis momentanément dans un équipage indigne de ma qualité, que je voudrais savoir si je ne trouverais pas à me vêtir plus convenablement au Morne-au-Diable.

— Ah çà ! est-ce que vous croyez que la Barbe-Bleue tient une boutique de friperie? — dit le boucanier.

— Me préserve le ciel de l'accuser de cet ignoble trafic ! Mais enfin on pourrait, par hasard... et cela n'aurait rien d'étonnant, on pourrait, par hasard, dis-je, avoir oublié, dans le coin d'un vestiaire, quelques habits provenant d'un des défunts de notre infante.

— Eh bien? — fit le boucanier.

— Eh bien! — reprit imperturbablement le chevalier, — quoiqu'il m'en coûte beaucoup de me parer de ce qui ne m'appartient pas, et surtout de ce qui peut m'habiller fort mal, je m'en accommoderai pourtant, à défaut de mes somptueux vêtemens restés à Saint-Pierre... et au risque d'être abominablement défiguré, peut-être, par ces habits de hasard, — ajouta-t-il dédaigneusement. Le boucanier ne put s'empêcher de rire aux éclats de la singulière idée de son compagnon. Croustillac rougit de colère et dit : — Mordioux ! vous êtes bien gai, mon compagnon !

— Je ris, parce que je vois que je ne suis pas le seul à trafiquer des peaux, — dit Arrache-l'Ame. — Pardieu ! nous sommes vraiment frères! si je dépèce le cuir du taureau, vous ne faites pas fi de la dépouille d'un des maris de la veuve. Mais nous voici arrivés au pied du morne; attention, frère, il faut avoir le jarret ferme et le coup d'œil sûr pour gravir ce sentier escarpé : si vous le trouvez trop rude, vous pouvez vous arrêter ici, je vous enverrai un guide pour vous reconduire au Macouba.

— M'arrêter ici?... au terme du voyage?... après mille traverses? au moment de voir et de subjuguer cette enchanteresse Barbe-Bleue? — s'écria le chevalier, — vous perdez la tête!... Allez, allez, mon camarade, ce que vous ferez, je le ferai, — dit le chevalier.

En effet, grâces à ses longues jambes, à son agilité naturelle, à son sang-froid, Croustillac suivit le boucanier dans le chemin périlleux qui conduisait à l'habitation, à travers les effroyables précipices du Morne-au-Diable. A un cri de reconnaissance du boucanier, l'échelle de la plate-forme descendit ; il y monta avec son compagnon, et tous deux entrèrent dans les bâtimens extérieurs. Arrivés au passage voûté qui conduisait à l'habitation particulière de la veuve, le boucanier dit un mot à l'oreille d'une vieille mulâtresse. Celle-ci prit le chevalier par la main, et le conduisit à un escalier pratiqué dans l'épaisseur de la voûte. Croustillac hésitait à suivre l'esclave ; le boucanier dit :

— Allez, allez, frère, vous ne pouvez vous présenter ainsi devant la veuve ; je viens de dire un mot à la vieille Jeannette, elle va vous donner les moyens d'être plus brillant qu'un soleil. Moi je vais annoncer votre arrivée à la Barbe-Bleue.

Ce disant, le boucanier disparut par le passage voûté. Croustillac, guidé par la mulâtresse, arriva dans une chambre très élégamment et très comfortablement meublée.

— Mordioux ! — s'écria l'aventurier en se frottant les mains et en marchant à grand pas, — ceci s'annonce bien! Pourvu que je puisse paraître à mon avantage ; pourvu qu'un des défunts de la veuve ait eu seulement taille e figure humaines, et que ses habits ne me *déflorent* pas trop, je parais... je plais... je séduis la veuve, et cette bête brute de boucanier, débusqué par moi du cœur de la Barbe-Bleue, retourne demain, peut-être même ce soir, dans ses forêts.

Croustillac vit bientôt entrer chez chez lui plusieurs nègres. L'un était courbé sous le poids d'un énorme paquet. L'autre apportait sur un plateau d'argent ciselé une écuelle de vermeil, où fumait un consommé le plus appétissant du monde ; deux carafes de cristal, l'une remplie d'un vin vieux de Bordeaux, couleur de rubis; l'autre de vin de Madère, couleur de topaze, flanquaient l'écuelle et complétaient cette légère réfection offerte au chevalier de la part de madame. Pendant qu'un des esclaves plaçait devant le chevalier une petite table d'un bois précieux incrustée d'ivoire, le nègre portant le paquet étalait sur le lit un habit complet de velours noir, orné de riches boutonnières brodées en or.

Ce qu'il y avait de singulier dans ce justaucorps, c'est que sa manche gauche était de satin cerise ; cette manche fermait au-dessus du poignet par une sorte de large parement de buffle ; du reste, à l'exception de cette étrangeté, cet habit était élégamment coupé; des bas de soie très fins, des rhingraves, de magnifiques dentelles, un large feutre orné d'une grosse tresse d'or et de belles plumes blanches,

de vaient compléter la transfiguration de l'aventurier. Pendant que le chevalier s'ingéniait à deviner pourquoi la manche gauche de ce justaucorps de velours noir était de satin cerise, deux nègres préparaient un bain daus un cabinet de toilette voisin de la chambre ; l'autre esclave vint demander à Croustillac, en assez bon français, s'il voulait être rasé et peigné ; Croustillac y consentit.

Parfaitement rafraîchi et délassé par un bain aromatique, bien enveloppé par les esclaves dans des peignoirs de fine toile de Hollande qui exhalaient les plus suaves odeurs, l'aventurier s'étendit voluptueusement sur un moelleux divan, pendant que les nègres valets de chambre l'éventaient avec d'énormes plumeaux. Le chevalier, malgré sa confiance aveugle dans sa destinée, qui, selon lui, devait être d'autant plus belle qu'elle avait été jusque-là plus misérable, le chevalier croyait quelquefois rêver; ses plus folles espérances étaient dépassées; en jetant un coup d'œil complaisant sur les riches habits qu'il allait revêtir et qui devaient le rendre fatalement irrésistible, il sentit presque un remords à l'endroit du boucanier, qui venait si imprudemment de mettre le loup dans la bergerie de son amour.

Cette pensée d'un précieux *phébus* fit sourire Croustillac; il se préparait à éblouir la Barbe-Bleue par un ravissant jargon de ruelle, qui devait victorieusement l'emporter sur le langage de ses sauvages adorateurs. Tout à coup, une horrible appréhension vint obscurcir les riantes visions du Gascon; il craignit pour la première fois que la Barbe-Bleue ne fût d'une laideur repoussante ; il eut la modestie de penser que peut-être aussi ce serait trop exiger du sort que de vouloir que la Barbe-Bleue fût d'une beauté idéale. Croustillac se montra donc d'assez bonne composition ; il se dit, avec la conviction d'un homme qui sait sagement modérer et borner ses prétentions :

—Pourvu que la veuve n'ait pas plus de quarante à cinquante ans, pourvu qu'elle ne soit ni borgne ni audacieusement bossue, pourvu qu'il lui reste quelques dents et plusieurs cheveux, ma foi ! son vin est si bon, sa vaisselle est si splendide, ses gens si soigneux, que si elle justifie de trois à quatre millions, mordioux! je consens... à courir les risques de mes devanciers, et à rendre la veuve heureuse, foi de Croustillac ! vu que j'aime mieux subir toutes les conséquences de mon métier de mari... que de retourner, à bord de *la Licorne*, avaler des bougies allumées, pour la plus grande joie de cet animal amphibie de maître Daniel ! Ainsi donc, la Barbe-Bleue fût-elle laide, fût-elle mûre, elle est millionnaire, je me charge de la bonne dame, et je serai pour elle si superlativement aimable, que, loin de m'envoyer rejoindre les autres défunts, elle n'aura pas d'autre idée que celle de me conserver précieusement et d'embellir ma vie par toutes sortes de délicieuses imaginations... Allons... allons... Croustillac, — reprit l'aventurier avec une nouvelle exaltation, — je te le disais bien : ton étoile se lève d'autant plus étincelante qu'elle a été plus longtemps obscurcie !... Oui... elle se lève.

En disant ces mots, le chevalier appela un des noirs qui attendait ses ordres dans la pièce voisine, et, avec son aide, revêtit l'habit de velours noir à manche cerise.

Le Gascon était grand, mais osseux et maigre ; les vêtemens qu'il portait avaient été faits pour un homme aussi de haute taille, mais large de poitrine et mince de corsage; aussi le justaucorps dessinait-il quelques plis majestueux autour du torse de Croustillac, et les bas cerise se drapèrent non moins majestueusement autour de ses longues jambes sèches et nerveuses. Le chevalier ne s'occupa pas de ces légères imperfections de son costume : il jeta un dernier regard sur le miroir de Venise que lui présentait l'esclave, ajusta ses cheveux noirs et rudes, retroussa sa longue moustache, suspendit sa formidable épée à un riche baudrier de buffle qu'on lui avait apporté, se coiffa fièrement du feutre à tresses d'or et à plumes blanches, et, piaffant dans sa chambre d'un air triomphant, il attendit impatiemment l'heure d'être présenté à la veuve. Cet instant désiré arriva bientôt.

La vieille mulâtresse qui avait reçu l'aventurier vint le chercher, le pria de la suivre, et l'introduisit dans le bâtiment reculé que nous connaissons déjà. Le salon où Croustillac dut attendre quelques minutes était meublé avec un luxe dont jusque-là il n'avait eu aucune idée ; de superbes tableaux anciens, des porcelaines magnifiques, des curiosités d'orfévrerie du plus grand prix, encombraient, pour ainsi dire, des meubles aussi précieux par la matière que par le travail ; un luth et un théorbe, dont les ornemens d'ivoire et d'or étaient d'une finesse de sculpture extraordinaire, attirèrent l'attention de Croustillac, qui fut ravi de penser que sa *future épouse* était musicienne.

— Mordioux! — se dit le chevalier, — serait-il donc possible que la maîtresse de tant de richesses fût belle comme le jour !... Non, non, je serais trop heureux... quoique je mérite un tel bonheur...

Qu'on juge de l'étonnement, pour ne pas dire du saisissement du Gascon, lorsqu'il vit entrer Angèle. La petite veuve était éblouissante de jeunesse, de grâce, de beauté, de parure; vêtue et coiffée à la mode du siècle de Louis XIV, elle portait une robe de tabis bleu céleste, dont le long corsage semblait brodé de diamans, de perles et de rubis, tant cette profusion de pierreries était disposée avec goût. Croustillac, malgré son audace, recula d'un pas à cette apparition. De sa vie il n'avait rencontré une femme si ravissamment jolie, si royalement parée; il ne pouvait en croire ses yeux, il contemplait la Barbe- Bleue d'un air ébahi.

Nous devons dire à la louange du chevalier qu'il eut un louable retour de modestie, malheureusement aussi rapide que sincère. Il pensa qu'une si charmante créature hésiterait peut-être à se marier avec un aventurier tel que lui; mais, se rappelant les impertinentes et glorieuses confidences du boucanier, il se dit qu'après tout un homme en valait un autre, et il reprit bientôt son imperturbable assurance. Croustillac fit coup sur coup trois de ses plus respectueuses révérences; puis, il se redressa de toute sa hauteur pour faire valoir la noblesse de sa taille, avança une de ses longues jambes, retira l'autre quelque peu en arrière, et se hancha d'un air conquérant, en tenant son feutre de la main droite et appuyant sa main gauche sur la garde de son épée.

Sans doute il allait débiter quelque galant compliment à la Barbe-Bleue, car déjà il portait une main à son cœur en ouvrant sa large bouche, lorsque la petite veuve, ne pouvant retenir la violente envie de rire que lui causait la figure hétéroclite du chevalier, donna un libre cours à sa bruyante hilarité. Cette explosion ferma la bouche à Croustillac, et il tâcha de sourire, espérant ainsi de complaire à la Barbe-Bleue. Cette galante tentative se traduisit par une grimace si grotesque, qu'Angèle tomba assise sur un sofa, oublia toute convenance, toute dignité, s'abandonna étourdiment à un accès de fou rire ; ses beaux yeux bleus, toujours si brillans, se voilèrent de joyeuses larmes; ses joues rondelettes se colorèrent d'un vif incarnat, et leurs charmantes fossettes se creusèrent à ce point que la veuve aurait pu y cacher, tout entier, le bout rosé de son petit doigt.

Croustillac, très embarrassé, restait immobile devant la jolie rieuse, tantôt fronçant les sourcils d'un air courroucé, tantôt, au contraire, tâchant de dilater sa longue et maigre figure par un sourire forcé. Pendant ces jeux successifs de physionomie, qui n'étaient pas faits pour mettre un terme à l'hilarité de la Barbe-Bleue, le chevalier se disait *in petto* que, pour une meurtrière, la veuve n'avait pas un aspect bien sombre ni bien terrible. Néanmoins, la vanité de notre aventurier s'accommodait assez difficilement du singulier effet qu'il produisait. Faute de raisons meilleures, il finit par se dire qu'avant toutes choses il fallait frapper l'imagination des femmes, qu'il fallait d'abord les étonner, les révolutionner, et que, sous ce rapport, sa première entrevue avec la Barbe-Bleue ne laissait rien à désirer. Lorsqu'il vit la veuve un peu calmée, il lui dit résolûment, en superbe phébus :

— Je suis sûr que vous riez, madame, de toutes les ten-

tatives désespérées que je fais pour retenir en vain mon pauvre cœur qui vole à tire-d'aile à vos pieds... C'est lui qui m'a entraîné ici, je n'ai fait que la suivre malgré moi... oui, madame, malgré moi ; je lui disais : La!... la!... tout beau ! mon cœur, tout beau !... il ne suffit pas pour plaire à une divine beauté, d'être passionnément amoureux. Mais mon petit... ou plutôt mon grand étourdi de cœur me répondait toujours, en m'attirant vers vous de toutes ses forces... comme s'il eût été d'acier et que le Morne-au-Diable eût été d'aimant, mon cœur, dis-je, me répondait : Rassurez-vous, maître, tendre et vaillant comme vous l'êtes, de l'amour que vous ressentez naîtra l'amour qu'on ressentira ; mais, pardon, madame, le langage de mon cœur me paraît furieusement impertinent... c'est sans doute cette impertinence qui vous fait rire de nouveau ?

— Non, monsieur, non ; votre présence m'égaye à ce point parce que vous ressemblez, ah!... ah!... ah!... d'une façon étrange à mon second mari ; vous avez absolument le même nez, ah !... ah !... et, en vous voyant entrer, j'ai cru voir un spectre, ah !... ah !... ah !... qui venait me reprocher, ah !... ah !... ah !... sa fin cruelle... ah!... ah!...

Ici les éclats de rire d'Angèle redoublèrent. Le chevalier n'ignorait pas les antécédens qu'on reprochait à la Barbe-Bleue, mais il ne put cacher son profond étonnement en entendant cette charmante et mignonne créature s'avouer homicide avec une si incroyable audace... Néanmoins le chevalier reprit son sang-froid habituel et répondit galamment.

— Je suis trop heureux, madame, de vous rappeler un de vos défunts, de réveiller par ma présence un de vos souvenirs quel qu'il soit. Seulement, — ajouta Croustillac d'un air galant, — il est d'autres ressemblances que je voudrais avoir avec le défunt... dont la mémoire vous égaye si fort...

— Cela veut dire que vous voudriez m'épouser ? — lui demanda la Barbe-Bleue. A cette brusque question, le chevalier resta un moment stupéfait. Angèle continua : — Je m'y attendais ; Arrache-l'Ame, que par abréviation j'appelle mon petit Rache-l'Ame, m'avait prévenue de votre bon vouloir pour moi; peut-être a-t-il voulu me causer une fausse joie? — ajouta la veuve en regardant coquettemen le chevalier.

Croustillac marchait de surprise en snrprise.

— Comment ! s'écria-t-il, le boucanier vous a dit, madame...

— Que vous veniez exprès de France pour m'épouser ; est-ce vrai ? Voyons, parlez franchement, ne me trompez pas. Oh ! d'abord, je n'aime pas à être contrariée... Je vous en préviens, si j'ai mis dans ma tête que vous soyez mon mari... vous serez mon mari...

— Madame, je vous en supplie, ne me prenez pas pour une buse... pour une grue... pour une pécore... si je reste sans voix... c'est l'émotion, l'étonnement... — Et Croustillac regardait autour de lui avec inquiétude, comme pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un rêve. — Que je crève comme un mousquet, madame, si je m'attendais à un tel accueil.

— Eh ! mon Dieu ! il n'est pas besoin de faire tant de façons, — reprit la veuve, — on m'a dit que vous vouliez m'épouser ; est-ce vrai ?

— Aussi vrai que vous êtes la plus éblouissante beauté que j'aie jamais rencontrée ! — s'écria impétueusement le chevalier en portant la main à son cœur.

— Vraiment ? oh ! vraiment, vous êtes bien décidé à me prendre pour femme? — s'écria la petite veuve en frappant joyeusement dans ses mains.

— J'y suis tellement décidé, adorable veuve, que ma seule crainte maintenant est de ne pas voir réaliser ce vœu qui, de ma part, je le confesse, est un vœu exorbitant... un rêve titanique, et...

— Mais taisez-vous donc ! — dit la Barbe-Bleue en interrompant le chevalier avec une naïveté enfantine. — A quoi bon ces grands mots ?... Vous me demandez ma main. pourquoi ne vous la donnerais-je pas ?...

— Comment ! madame, je pourrais croire ?... Ah ! tenez, belle insulaire, j'ai eu bien des triomphes dane ma vie..., des princesses m'ont avoué leur flamme... des reines ont soupiré en me regardant... mais jamais, madame, jamais je n'ai éprouvé un ravissement pareil... Oui, madame... vous pouvez vous applaudir, vous pouvez vous vanter d'avoir porté à leur comble ma surprise, ma joie et ma reconnaissance... Répétez encore, je vous en supplie, répétez ces mots charmans ! vous consentez à me prendre pour mari, moi, Polyphème de Croustillac ?

— Je vous le répéterai tant que vous voudrez, rien n'est plus simple; vous comprenez bien que j'ai trop de peine à trouver des maris pour ne pas saisir avec avidité l'offre que vous me faites.

— Ah ! madame, — riposta galamment le chevalier, — au risque de passser pour un impertinent, je me permettrai de vous contredire formellement... Non, non, jamais je ne croirai qu'il vous soit difficile de trouver des maris ; je dirai plus... je suis convaincu que vous n'avez eu, depuis votre veuvage, que l'embarras du choix... mais c'est tout simple, vous n'avez pas voulu choisir... Vous aviez trop bon goût, madame, — dit audacieusement Croustillac, — vous attendiez...

— Je pourrais vous tromper et vous laisser croire cela... chevalier, mais vous êtes trop galant homme pour que je vous abuse... Au point où nous en sommes, — ajouta Angèle d'un air gracieux et confidentiel, — au point où nous en sommes, je puis tout vous dire... Écoutez-moi donc : la première fois que je me suis mariée, je n'ai eu qu'à choisir, c'est vrai. Oh ! mon Dieu ! les épouseurs se présentaient en foule, et j'ai choisi... très bien choisi... Lors de mon second mariage... ce n'était déjà plus même la chose... On avait jasé sur la mort singulière de mon premier mari, et les épouseurs commençaient à réfléchir avant que de se déclarer... Pourtant, comme je ne suis pas sotte, à force de grâce, de câlinerie, de coquetterie, je finis par happer un second époux... Hélas ! ça n'avait pas été sans peine... Mais pour le troisième, oh ! pour le troisième, vous n'avez pas idée de tout le mal que j'ai eu ; vrai, c'était à en désespérer.

— Ah ! madame, que n'étais-je là ?

— Sans doute, chevalier, mais vous n'y étiez malheureusement pas. On avait jasé sur la mort du premier, jugez si on jasa sur le second. On commençait à se défier de moi, — ajouta la veuve en secouant sa jolie petite tête avec une expression de mélancolie ingénue, — que voulez-vous ! le monde est si tracassier, si médisant ! les hommes sont si bizarres !

— Le monde est un sot, le monde est un imbécile égoïste ! — s'écria Croustillac plein de pitié pour cette victime de la calomnie. — Les hommes sont des lâches et des niais, qui croient à toutes les billevesées qu'on leur raconte.

— C'est bien vrai ce que vous me dites là. Vous n'êtes pas comme cela vous... ami ?

— Elle m'appelle ami ! — dit Croustillac transporté. Et il reprit : — Non certes, non, je ne suis pas comme cela.

— Sans doute, — dit la veuve, — vous, quelle différence ! Aussi, tenez, vous me gâtez en acceptant si gentiment ma proposition.

— Dites que je me ravis moi-même au-delà des bornes du bonheur possible, madame.

— Si, si, vous me gâtez, — ajouta la veuve avec un sourire enchanteur, en jetant un regard reconnaissant sur le chevalier, — je vous assure que vous me gâtez ; vous êtes si facile, si accommodant ! aussi, un jour, comment vous remplacerai-je, ami ?

— Me remplacer ?

— Oui... après vous, ami ?

— Après moi, madame ?

— Mais, sans doute, après vous ?

— Madame, je ne comprends pas, je ne veux pas comprendre.

— Mais c'est tout simple, cependant; comment voulez-vous que je puisse espérer de trouver quelqu'un qui se marie aussi facilement que vous? Oh! non, non, les hommes comme vous sont rares!

— Comment! madame, après moi! —s'écria Croustillac abasourdi de cette prévision, — vous songez déjà à mon successeur.

— Oui, ami, oui, — répondit la veuve avec une petite mine sentimentale la plus touchante du monde; — oui, lorsque vous ne serez plus, il me faudra encore me remettre en quête, chercher, demander, trouver un cinquième mari. Peut-être même ne réussirai-je pas. Jugez donc: veuve en quatrièmes noces! Vous oubliez cela: c'est un fait pourtant, voyez-vous, ami. Après vous je serai veuve en quatrièmes noces.

— Je n'oublie pas du tout cela, madame, — dit le Gascon un peu refroidi, et se demandant s'il n'avait pas affaire à une folle; — je n'oublie certe pas que, dans le cas où j'aurais eu l'honneur de vous épouser, vous seriez veuve en quatrièmes noces, si vous me perdiez; seulement, il me paraît que vous assignez un terme un peu court à mon amour.

— Hélas! oui, ami, — dit la veuve d'un ton attendri, — un an... et un an, c'est bien court. Un an! cela passe vite quand on s'aime, — ajouta-t-elle en lui jetant un regard véritablement assassin.

— Un an, madame, un an! — s'écria le chevalier. Mais bientôt, songeant que les paroles de la Barbe-Bleue cachaient peut-être un piége, qu'elle voulait sans doute l'éprouver pour juger de son courage, il s'écria d'un ton chevaleresque: — Eh bien! soit, madame, que mon bonheur dure un an, un jour, une heure, une minute, il n'importe! je brave tout, pourvu que je puisse dire que j'ai été assez heureux pour obtenir votre main.

— Vous êtes un véritable chevalier, — dit la veuve ravie,— je n'attendais pas moins de vous; ceci est bien convenu; seulement, je préviendrai mon petit Rache-l'Ame, pour la forme, s'entend, car, mariée ou non, je serai toujours pour lui ce que j'étais.

— Mais, madame, — dit Croustillac avec un certain embarras, — me serait-il permis, serait-il indiscret de vous demander... ce que vous êtes à ce chasseur de taureaux... et quelle est auprès de vous sa position; ou plutôt voudriez-vous m'expliquer par quelle intimité vous vous croyez obligée de lui parler de vos projets?

—Certainement... et à qui dirai-je cela si ce n'est à vous, maintenant, ami? Je vous avouerai que Rache-l'Ame est un de mes bien-aimés.

Ici Croustillac fit une grimace si singulière, en toussant deux ou trois fois, qu'Angèle partit d'un éclat de rire. Croustillac, un moment interdit, fit cette réflexion pleine de sagesse:

— Je suis fou! Rien de plus simple: elle avait une espèce de goût pour ce grossier personnage, ma vue la décide à me le sacrifier; elle y met des égards... malheureux boucanier que tu es! Seulement... pourquoi diable vient-elle me dire qu'au bout d'un an il faudra qu'elle s'occupe de me trouver un successeur?...

— Tenez, voici justement mon petit Rache-l'Ame,— dit la veuve, — nous allons lui parler de nos projets, et nous souperons ensuite comme trois amis.

— C'est égal, — se dit Croustillac en voyant entrer le boucanier, — voilà une petite femme qui peut se vanter d'être singulièrement originale.

XIII

LE SOUPER.

Lorsque le boucanier entra, le chevalier le reconnut à peine. Arrache-l'Ame avait quitté ses vêtemens de chasse; il portait une casaque et de larges chausses d'étoffe appelée *guinée*, soierie épaisse et rayée alternativement de blanc et de ponceau: sa barbe noire tombait sur une chemise d'une blancheur éclatante, qui était fermée comme un pourpoint par une rangée de petits boutons de corail; une écharpe de soie ponceau, des bas de même couleur, et des souliers de daim à large bouffettes de rubans, complétaient l'habillement presque élégant du boucanier, et faisaient valoir sa taille robuste et élevée; à la lumière éclatante des bougies, son teint semblait mois hâlé que pendant le jour: ses cheveux noirs, naturellement bouclés, tombaient négligemment sur ses épaules; enfin ses mains étaient restées parfaitement belles, malgré son rude métier de chasseur. A la vue du boucanier ainsi transformé et presque méconnaissable, malgré le caractère dur que sa barbe épaisse donnait toujours à sa physionomie, le chevalier se dit:

— J'aime mieux que ce personnage ait au moins figure humaine: il eût été par trop humiliant pour Polyphème de Croustillac de triompher d'un rival aussi laid que celui-ci m'avait paru d'abord; seulement, quoique je ne redoute pas ce Nemrod, je trouve que la Barbe-Bleue a de singulières façons d'agir; n'aurait-elle pas pu lui donner congé ailleurs qu'en ma présence? Je n'aime pas à abuser ainsi cruellement de mes avantages, à écraser un pauvre rival... car, mordioux! un homme est un homme: ce pauvre boucanier va se trouver dans une pitoyable position. Mais tenons-nous ferme, montrons bien à la Barbe-Bleue que je ne suis pas dupe de ses confidenees sur ses défunts, et que je ne crains pas, moi, de mourir comme eux.

Croustillac terminait cette réflexion, lorsque la petite veuve dit ingénument au boucanier, en lui montrant l'aventurier d'un signe de tête triomphant:

—Eh bien! monsieur le chevalier demande ma main!... Vois-tu que tu avais tort de me soutenir que je ne trouverais jamais un quatrième épouseur? Aussi tu penses si j'ai bien vite accepté la proposition du chevalier: c'était une trop belle occasion pour ne pas la saisir.

Le boucanier ne répondit pas sur-le-champ. Croustillac mit machinalement la main à la garde de son épée, pour ne pas être pris sans défense dans le cas où le chasseur, exaspéré par la jalousie, voudrait se livrer à quelque violence. Quelle fut la surprise de l'aventurier, lorsqu'il entendit Arrache-l'Ame répondre en se carrant dans son fauteuil:

— Je t'ai toujours dit, ma belle, ce que t'a dit le camarade l'Ouragan: Épouse,.. mille diables!!! épouse... si tu en trouves l'occasion. Pour toi... les épouseurs sont rares! car on ne sait pas ce que tu en fais; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne te durent guère!... Quant à moi, je me doute à peu près de ton petit manége... Je t'ai vu plus d'une fois préparer certains breuvages de tes petites mains blanchettes.

— Oh! fi, fi, vilain bavard! — dit Angèle en menaçant le boucanier du bout de son petit doigt.

— Enfin, est-ce vrai? — reprit le boucanier. — Quel est le secret de cette poudre grise dont j'ai seulement fait prendre une pincée à l'engagé que mes chiens ont mangé plus tard. Quelle infernale préparation était cela?

— Eh bien! madame, cette poudre grise? — demanda Croustillac, — pourrait-on en savoir les vertus mirifiques?

— Oh! l'indiscret! — s'écria Angèle en regardant le boucanier d'un air fâché. — Monsieur le chevalier va me prendre pour une enfant; de quoi aurai-je l'air à ses yeux, lorsqu'il saura que je m'amuse à de telles puérilités?

— Ne craignez rien à ce sujet, madame, — dit Croustillac; — je serais ravi, je vous le jure, d'avoir de nouvelles preuves de votre candeur enfantine. Eh bien! digne Nemrod, cette poudre grise?...

— En vérité, je vais être toute honteuse, — dit Angèle en baissant les yeux et faisant une adorable petite moue.

— Figurez-vous donc, — reprit le boucanier, — que j'ai fait prendre à mon engagé une seule pincée de poudre dans un verre d'eau-de-vie.

— Eh bien? — dit Croustillac avec intérêt.

— Eh bien! pendant deux jours, il avait des accès de gaieté telle, qu'il riait du soir jusqu'au matin, et du matin jusqu'au soir...

— Jusqu'ici, — dit Croustillac, — je ne vois pas grand mal...

— Mais, attendez donc, — dit le chasseur; — il ne faut pas croire que cela l'amusait, mon engagé... il souffrait comme un damné, les yeux lui sortaient de la tête, et il disait, en riant aux éclats, qu'il n'y avait pas de torture pareille à celle qu'il endurait... Le troisième jour, la douleur était si vive, qu'il est tombé comme en faiblesse, et il s'en est ressenti bien longtemps, allez, de la pincée de poudre grise de madame! Il ne faudra donc pas vous étonner si vous entendez dire que le second mari de madame était gai comme un pinson, et qu'il est mort très joyeusement...

— Oh! mon Dieu! si on ne peut pas faire une espiéglerie... sans que l'on vous la reproche, — dit Angèle en se dandinant sur sa chaise comme une petite fille capricieuse.

— Dites donc, camarade, elle appelle ça une espièglerie, — dit le chasseur. — Figurez-vous que, grâce à la poudre grise de madame, son second défunt riait si fort, que le sang lui sortait par le nez, par les yeux et par les oreilles... Mais, pour ce qui est de rire, il riait comme s'il eût vu la chose la plus bouffonne du monde... ce qui ne l'empêchait pas de dire... comme mon engagé... qu'il aurait mieux aimé être brûlé à petit feu que d'endurer cette gaieté-là; aussi a-t-il trépassé en riant à gorge déployée et en jurant comme un damné.

— La!... vous voici bien avancé! — dit la Barbe-Bleue en haussant les épaules. Puis, s'approchant de l'oreille du Gascon, elle dit: — Ami, sois tranquille... j'ai perdu le secret de la poudre grise...

Le chevalier, en voulant sourire, fit une sinistre grimace; il avait quitté la France au moment où l'effroyable affaire des poisons était dans tout son retentissement, et l'on ne parlait que de poudre de succession, poudre de vieillesse, poudre de veuvage, etc. On citait même avec effroi les noms de quelques empoisonneuses; or, la poudre de gaieté de la Barbe-Bleue pouvait faire faire de lugubres réflexions au chevalier; aussi se dit-il, en jetant un regard défiant sur Angèle:

— Cette créature donnerait-elle en effet dans la chimie et dans la soufflerie? ce récit serait-il vrai?

— Qu'avez-vous donc, frère? — dit le boucanier, frappé du silence de Croustillac.

— Voyez-vous, vous me l'avez effarouché, — dit la veuve.

— Non, belle dame... non, — dit Croustillac; — je pensais qu'il devait être très agréable de mourir ainsi... de rire.

— Ma foi! vous avez raison, frère... il vaut mieux cette mort-là que celle du dernier défunt... — Et le boucanier fit un mouvement d'horreur.

— Il paraît que le trépas de celui-ci a été plus sérieux que l'autre, — dit Croustillac en affectant de prendre un air dégagé.

— Quant à cette histoire-là, camarade, je ne vous la raconterai pas, vous auriez peur...

— Moi... peur? — Et le Gascon haussa les épaules.

La Barbe-Bleue se pencha encore à l'oreille du chevalier, et lui dit:

— Laissez-le faire, ami; cette histoire-là, au moins, en vaut la peine... Je vais bien attraper Arrache-l'Ame. — Puis, s'adressant au boucanier: — Eh bien! voyons... dites... dites donc! ne vous arrêtez pas en si beau chemin... vous voyez bien que le chevalier vous écoute de toutes ses oreilles; voyons, parlez; je ne veux pas qu'il achète, comme on dit, chat en poche...

— Vous voulez dire tigresse en poche, — reprit en riant le boucanier. — Eh bien! mon gentilhomme, — dit-il à Croustillac, — figurez-vous que ce troisième mari-là était un beau brun, trente-six ans, Espagnol de naissance: nous l'avions empaumé à la Havane.

— Mais, mon Dieu! dis dons vite, Arrache-l'Ame; le chevalier s'impatiente.

— Ce ne fut pas de la poudre grise qu'il goûta, celui-là, — reprit le boucanier, — mais une goutte, une seule goutte d'une jolie liqueur verte, contenue dans le plus petit flacon que j'aie vu de ma vie, car il est fait d'un seul rubis creusé.

— Mais c'est tout simple, — dit Angèle, — la force de cette liqueur est telle, qu'elle dissoudrait ou briserait tout flacon qui ne serait pas fait d'un rubis ou d'un diamant.

— Vous jugez d'après cela, chevalier, — dit le chasseur, — de l'agrément que cette liqueur a dû procurer à notre troisième mari. Certes, je ne suis ni tendre ni peureux, mais, après tout, on a toujours de la peine à s'habituer à voir un homme qui vous regarde avec des yeux verdâtres, lumineux, et retirés si profondément dans leur orbite, qu'ils vous font l'effet de vers luisans au fond d'un souterrain.

— Le fait est, — dit Croustillac, qui n'avait pu réprimer un léger frisson, — le fait est que, la première fois, cela doit paraître singulier...

— Ce n'est rien encore, ami... Écoutez la suite, — dit tout bas la veuve d'un air parfaitement satisfait d'elle-même.

Le boucanier continua:

— Ça n'était que son état ordinaire, à ce pauvre cher homme, d'avoir les yeux comme des vers luisans; mais où ça devenait affreux, c'est lorsque madame nous donnait un gala, à moi, à l'Ouragan et au Cannibale. Elle trempait une plume de colibri dans le petit flacon de rubis, elle faisait venir le malheureux Espagnol, et lui passait cette plume sur les sourcils... Alors, on eût dit que des sourcils de ce malheureux sortaient des milliers d'étincelles; ses yeux verdâtres, si retirés au fond du crâne, s'avançaient... s'avançaient... en roulant dans leur orbite comme deux globes de feu, et jetaient des clartés si vives et si continues, qu'elles suffisaient pour éclairer notre festin, pendant lequel le défunt se tenait debout et immobile comme une statue de granit, disant d'une voix lamentable: « Mon cerveau fond pour alimenter les lampes de mes yeux... les lampes de mes yeux! » Ce qui fait que le pauvre cher homme n'y voyait que du feu, — dit le boucanier en riant aux éclats de cette cruelle plaisanterie. — Et, comme faute d'huile la lampe s'éteint, — ajouta-t-il, — le mari de madame a été rejoindre ses prédécesseurs, pour vous laisser la place libre...

— Ce que dit Arrache-l'Ame est vrai, — dit la Barbe-Bleue en minaudant. — Il est très indiscret, comme vous voyez, mais il n'est pas menteur... ni moi non plus. Vous le voyez, ami... j'ai de singuliers caprices, de ridicules fantaisies, je le sais... mon Dieu! je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis. Avant tout, je veux être franche et ne rien vous cacher... Vous allez me demander pourquoi mes maris sont seuls victimes de mes enfantillages? Rien de plus simple, je n'ai de pouvoir que sur eux... et il faut encore que je les prévienne du sort qui les attend... C'est ce qui me rend si difficile à marier... C'est à ces con-

ditions-là seulement que l'Homme rouge signe mon contrat, et alors, ce contrat signé par lui acquiert une vertu aussi merveilleuse que mystérieuse. Hélas !... ami... puisse-t-il bientôt signer au nôtre ! J'ai imaginé deux nouvelles préparations qui ne sont rien auprès des autres, et dont j'attends des effets véritablement magiques.

Depuis quelque temps, Croustillac éprouvait une sensation étrange, qu'il attribuait aux suites de ses fatigues du jour et de la veille; c'était comme un engourdissement de la pensée, qui lui ôtait presque la force de combattre par le raisonnement les étranges récits de la veuve et du boucanier. Sans croire à ces fabuleuses inventions, il en était pourtant effrayé comme on le serait d'un mauvais songe. Le chevalier ne savait s'il veillait ou s'il rêvait; il regardait tour à tour le boucanier et la Barbe-Bleue d'un air stupide, presque épouvanté ; cependant, ayant honte de sa crédulité, il se leva brusquement et marcha quelque temps avec agitation , comme si le mouvement avait dû dissiper la torpeur dont il se sentait accablé.

Croustillac ne voulait pas servir de jouet à ces deux personnages, et il regrettait presque de s'être imprudemment embarqué dans cette folle aventure. Il dit donc résolûment à la Barbe-Bleue :

— Allons, allons, vous voulez railler, madame, ne vous gênez pas, j'entends la plaisanterie... Je ne vous crois pas aussi féroce et aussi magicienne que vous voulez le paraître ; demain, j'en suis sûr, je saurai le secret de cette comédie... qui, à cette heure, je l'avoue... me donne une espèce de cauchemar.

Ces mots, dits par le chevalier sans autre but que de montrer aux habitans du Morne-au-Diable qu'il ne voulait pas être leur dupe, produisirent sur la Barbe-Bleue un effet singulier. Elle jeta un regard effrayé au boucanier, et dit à Croustillac avec hauteur :

— Je ne raille pas, monsieur ; vous êtes venu ici dans l'intention de m'épouser ; je vous offre ma main , je vous dirai à quelles conditions; si elles vous agréent, nous terminerons dans huit jours. Il y a une chapelle ici : le révérend père Griffon, de la paroisse de Macouba, viendra nous unir. Si mes propositions ne vous conviennent point, vous quitterez cette maison , où vous n'auriez pas dû venir. — A mesure que la Barbe-Bleue parlait, sa physionomie perdait son caractère malin et enjoué; elle devenait triste, presque menaçante. — Une comédie ! — répéta-t-elle, — si je croyais que vous prissiez tout ceci pour un jeu, vous ne resteriez pas une minute de plus dans cette maison, monsieur ! — ajouta-t-elle d'une voix altérée, qui trahissait une profonde émotion.

— Non... le chevalier ne peut pas prendre ceci pour un jeu, — reprit le boucanier en jetant au Gascon un regard scrutateur.

Croustillac, naturellement impatient et vif, éprouvait un dépit réel de ne pouvoir pénétrer ce qu'il y avait de vrai ou de feint dans cette singulière aventure; il s'écria donc :

— Eh ! mordioux ! madame, que voulez-vous que je pense?... Je rencontre le boucanier dans la forêt, je lui fais part du désir que j'ai de vous connaître; il me dit aussi nettement que vous venez de me le dire vous-même qu'il a le bonheur d'être dans vos bonnes grâces...

— Ensuite, monsieur?

—Ensuite, madame, quoi que je lui aie dit, le boucanier consent à m'amener ici, où l'on m'accueille avec la plus splendide hospitalité, je le reconnais. Je suis introduit près de vous; instruite de mes vœux, vous m'offrez votre main avec empressement, vous faites part de mes espérances à votre ami le chasseur de taureaux.

— Eh bien ! monsieur ?

— Madame, jusque-là tout allait à peu près bien... Mais voici maintenant que le boucanier veut me faire entendre, d'accord avec vous, que je suis destiné à faire un quatrième défunt et à succéder à l'homme qui meurt de rire ou à celui dont les yeux servent de flambeaux à vos orgies !

— C'est la vérité, — dit le boucanier.

— Comment, c'est la vérité ! — reprit Croustillac en retrouvant sa vivacité un moment engourdie, — est-ce que nous sommes au pays des songes? Est-ce que l'on prend le chevalier de Croustillac pour une buse ? Est-ce que je suis de ces esprits faibles qui croient au diable? Je ne suis pas un oison, et je ne demande pas vingt-quatre heures pour démêler ce que cachent toutes ces bizarreries.

Angèle devint très pâle, jeta au boucanier un nouveau regard d'angoisse et de crainte indéfinissables, et répondit au chevalier avec une indignation contenue :

— Eh ! qui vous dit, monsieur, que tout ce qui se passe ici soit naturel ? Savez-vous pourquoi, moi, jeune, riche, je vous offre ma main dès le premier moment où je vous vois? savez-vous à quel prix je mettrais cette union? Vous vous croyez un esprit fort : qui vous dit que certains phénomènes ne dépassent pas la portée de votre intelligence? Savez-vous qui je suis? savez-vous où vous êtes ? savez-vous par suite de quel mystère étrange je vous offre ma main ? Une comédie !.. — répéta la Barbe-Bleue avec amertume, en regardant encore le boucanier d'un air effrayé ; — puissiez-vous ne pas être forcé de reconnaître que tout ceci n'est pas un jeu, monsieur. Il ne faut pas croire que vous ayez été amené ici par votre bon ange, au moins.

— Et puis surtout, qui vous dit enfin que vous sortirez jamais d'ici? — ajouta froidement le boucanier.

Le chevalier recula d'un pas, tressaillit et s'écria :

— Mordioux ! pas de violence... au moins... ou sinon...

— Ou sinon que feriez-vous? — dit la Barbe-Bleue avec un sourire qui parut au Gascon d'une implacable cruauté.

Croustillac se souvint trop tard des portes qui s'étaient refermées sur lui, des voûtes épaisses qu'il avait eues à traverser pour arriver dans cette maison diabolique ; il se voyait à la merci de la veuve, du boucanier et de leurs nombreux esclaves. Il se repentit de nouveau, et plus sérieusement encore, de s'être aveuglément engagé dans cette entreprise. Pourtant Croustillac, en contemplant la figure enchanteresse de la Barbe-Bleue, ne pouvait croire cette jeune femme capable de quelque sanglante perfidie. Néanmoins, les singuliers aveux qu'elle venait de lui faire, les bruits terribles qui couraient sur elle, les menaces du boucanier, commençaient à faire quelque impression sur le chevalier. Une mulâtresse vint annoncer que le souper était servi. Pendant les sombres réflexions de l'aventurier, Angèle avait eu à voix basse un entretien de quelques secondes avec le boucanier; elle en fut sans doute satisfaite, et surtout rassurée, car peu à peu son front s'éclaircit, et le sourire reparut sur ses lèvres.

— Allons, brave paladin, — dit-elle gaiement au chevalier, — n'ayez plus peur de moi; ne me prenez pas pour le diable, et faites honneur au modeste souper qu'une pauvre veuve est trop heureuse de vous offrir.

En disant ces mots, elle offrit gracieusement sa main à Croustillac. Le souper fut servi avec une somptuosité, avec une recherche qui ne pouvaient laisser aucun doute au chevalier sur l'énorme fortune de la veuve. Seulement, nous dirons au lecteur que la vaisselle de vermeil n'était pas écussonnée des armes d'Angleterre, ainsi que l'étaient les objets qui servaient seulement au petit couvert de la Barbe-Bleue. Malgré l'enjouement et la grâce idéale de la veuve, malgré les saillies joviales du boucanier, le souper fut assez triste pour Croustillac ; son assurance habituelle avait fait place à une sorte de vague inquiétude. Plus Angèle lui semblait charmante, plus elle déployait de séductions, plus le luxe qui l'entourait était éblouissant, plus l'aventurier sentait augmenter sa méfiance. Malgré leur absurdité, les étranges récits du boucanier revenaient sans cesse au souvenir de Croustillac, ainsi que les contes de la poudre grise qui faisait mourir de rire, de la liqueur du flacon de rubis qui changeait les yeux en lampes ardentes. Quoique ces récits n'eussent pas plus de réalité qu'un mauvais rêve passé, le Gascon, dans la craiate d'un ragoût infernal, ne put s'empêcher de s'inquiéter des mets et des vins qu'on lui servait. Il observait attentivement la veuve

et le boucanier; leurs manières n'avaient rien de choquant; Arrache-l'Ame se comportait envers la Barbe-Bleue avec cette sorte de familiarité convenable qu'un mari a pour sa femme devant un étranger.

« Mais alors, — se demandait le chevalier, — comment allier cette réserve avec le cynisme de la petite veuve, qui avouait si cavalièrement que le Caraïbe et le flibustier partageaient ses bonnes grâces avec le boucanier sans que ce dernier témoignât la moindre jalousie? »

Le Gascon se demandait encore quel était le but de la Barbe-Bleue en lui offrant sa main, et à quel prix elle mettrait cette union? Malgré son outrecuidance, il avait trop de perspicacité pour n'avoir pas remarqué l'émotion vive, sincère de la veuve, lorsque celle-ci s'était indignée de ce l'aventurier l'avait crue capable de railler et de jouer la comédie en lui offrant sa main? En cela, Croustillac ne s'était pas trompé; la Barbe-Bleue avait été péniblement émue; elle aurait été au désespoir de voir le Gascon prendre pour un jeu ou pour une comédie tout ce qui se passait au Morne-au-Diable. Elle s'était rassurée en voyant la vague inquiétude que la physionomie du chevalier révélait malgré lui. En effet, il se perdait en vaines conjectures. Jamais il ne s'était trouvé dans une position assez étrange pour que l'idée d'une influence ou d'un pouvoir surnaturel se fût présenté à son esprit.Malgré lui, il se demanda s'il n'y avait rien que de très humain dans ce qu'il voyait et ce qu'il entendait.

Par cela même qu'il ressentait les premières et sourdes angoisses d'une terreur superstitieuse, Croustillac en était davantage frappé. Il n'osait s'avouer que des hommes plus énergiques, plus sages ou plus savans que lui, avaient, dans ce siècle et récemment encore, ajouté foi à la présence réelle du démon. Et puis enfin l'aventurier avait été jusqu'alors beaucoup trop indifférent en matière de religion pour ne pas croire au diable tôt ou tard. Cette première crainte ne fit que traverser rapidement l'esprit du chevalier, mais elle devait y laisser pour l'avenir une ineffaçable empreinte; pourtant il se rasséréna peu à peu en voyant la jolie veuve faire honneur au souper; elle se montrait par trop friande pour être un esprit des ténèbres.

Le souper terminé, les trois convives rentrent dans le salon; la Barbe-Bleue dit au chevalier d'une voix solennelle :

— Demain, je vous apprendrai à quelles conditions je vous offrirai ma main; si vous refusez, vous quitterez le Morne-au-Diable. Pour vous donner une preuve de ma confiance en vous, je consens à ce que vous passiez la nuit dans l'intérieur de cette maison, quoique je n'accorde jamais cette faveur à des étrangers. Arrache-l'Ame vous conduira dans l'appartement qui vous est destiné.

En disant ces derniers mots, la veuve rentra dans sa chambre. Croustillac resta soucieux et absorbé.

— Eh bien! frère, — lui dit le boucanier, — décidément, comment la trouvez-vous?

— Quelle est votre intention en me faisant cette question, monsieur? Est-ce un sarcasme? — s'écria le chevalier.

— Mon intention est seulement de savoir comment vous trouvez notre hôtesse.

— Hum... hum!.. sans vouloir en médire, vous avouerez que c'est une femme qu'il est assez difficile de classer à la première vue, — dit Croustillac avc une certaine amertume. — Vous ne vous étonnerez donc pas si je veux réfléchir avant de me prononcer. Demain je vous répondrai, si je parviens à me répondre à moi-même.

— A votre place, moi, — dit le boucanier, — je ne réfléchirais pas. J'accepterais les yeux fermés tout ce qu'elle me proposerait, et je l'épouserais; car, ma foi! on ne sait qui vit, qui meurt; les goûts changent avec l'âge. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

— Ah çà! mordioux! où voulez-vous en venir avec vos proverbes et vos paraboles? — s'écria le Gascon courroucé. — Pourquoi ne l'épousez-vous pas alors, vous qui parlez?

— Moi?

— Oui, vous!

— Parce que je ne me soucie pas de mourir de rire ou d'être changé en lampe ardente.

— Et croyez-vous que je m'en soucie, moi?

— Vous?

— Oui. Pourquoi plus que vous aimerais-je à voir signer l'Homme rouge à mon contrat? comme dit cette femme bizarre.

— Alors ne l'épousez pas, vous en êtes le maître; ça vous regarde.

— Certainement cela me regarde, et je l'épouserai si je veux, mordioux! — s'écria le chevalier, qui commençait à craindre que sa raison s'égarât au milieu de ce chaos de pensées étranges.

— Voyons, frère, calmez-vous, — dit le boucanier, — ne vous fâchez pas, vous auriez tort. Est-ce que je n'ai pas tenu ma parole? Je vous amène au Morne-au-Diable, la plus jolie femme du monde vous offre sa main, son cœur et ses trésors : que voulez-vous de plus?

— Je veux comprendre tout ce qui se passe ici, je veux comprendre tout ce qui m'arrive depuis deux jours, tout ce que j'ai vu et entendu ce soir! — s'écria Croustillac exaspéré, — je veux savoir si je veille ou si je rêve!

— Vous n'êtes pas dégoûté, frère; peut-être cette nuit ferez-vous un songe qui vous éclairera. Ah çà! il est tard, la chasse a été rude, suivez-moi.

En disant ces mots, le boucanier prit une bougie et fit signe au chevalier de le suivre. Ils traversèrent plusieurs pièces somptueusement meublées, et une petite galerie au bout de laquelle ils trouvèrent une chambre très élégante dont les croisées s'ouvraient sur le délicieux jardin dont nous avons parlé.

— Vous avez été soldat ou chasseur, frère, — dit le boucanier, vous saurez donc, je l'espère, vous passer de serviteurs; aucun homme, si ce n'est moi, ou l'Ouragan, ou le Caraïbe, ne passe la première porte de cette demeure : notre belle hôtesse a fait une exception en votre faveur, mais cette exception doit être la seule. Sur ce, frère, que Dieu ou le diable vous ait en bonne garde!

Le boucanier sortit en enfermant Croustillac à double tour. Le chevalier, assez contrarié, ouvrit une fenêtre qui donnait sur le petit parc; elle était garnie d'un treillis de mailles d'acier qu'il était impossible de briser, mais qui ne cachait en rien la vue du délicieux jardin que la lune éclairait alors d'une douce clarté. Croustillac, assez peu rassuré, interrogea les boiseries et le plancher de sa chambre pour s'assurer qu'ils ne cachaient pas de piége; il regarda sous son lit, sonda le plafond avec la pointe de son épée; il ne trouva rien de suspect. Néanmoins, pour plus de prudence et de sûreté, le chevalier résolut de se coucher tout habillé, après avoir placé sa fidèle rapière dans la ruelle et à sa portée. Malgré sa résolution de veiller, les fatigues et les émotions de la journée plongèrent bientôt l'aventurier dans un profond sommeil. . . . . . .

Angèle, assise dans un salon dont nous avons parlé, disait au boucanier :

— Malheureusement, cet homme est moins sot et moins crédule que nous le pensions... Pourvu qu'il ne soit pas dangereux!

— Non, non, rassure-toi, — dit le boucanier. — Il a voulu faire l'esprit fort... mais nos deux histoires l'ont frappé; il se souviendra longtemps de cette soirée... et qui mieux est, il en parlera; crois-moi, toutes les exagérations qu'il racontera rajeuniront les récits mystérieux que l'on fait sur le Morne-au-Diable.

— Ah! — s'écria la veuve encore effrayée à ce souvenir, lorsque cet aventurier a dit que tout ceci était une comédie, et qu'il pénétrerait bien ces apparences... malgré moi j'ai été épouvantée...

— Il n'y a rien à craindre, vous dis-je, madame Barbe-Bleue, — reprit gaiement le boucanier en se mettant aux genoux d'Angèle et la regardant avec tendresse. — Votre diabolique réputation est trop bien établie pour qu'elle

souffre la moindre atteinte ; mais avouez que j'ai eu de l'imagination, et que ma poudre grise et ma liqueur verte ont fait merveille...

— Et mon Homme rouge qui signe à mon contrat, — dit Angèle en éclatant de rire, — pour quoi comptes-tu cela ?

— A la bonne heure... voilà comme je t'aime, rieuse et folle, — dit le boucanier. — Lorsque je te vois triste et rêveuse, je crains toujours que cette retraite ne te pèse...

—Voulez-vous bien vous taire, monsieur *Rache-l'Ame !* Est-ce que j'ai l'air de m'ennuyer auprès de vous? Seriez-vous jaloux de vos rivaux ? Demandez-leur si je les aime mieux que vous !... Ne m'avez-vous pas procuré le divertissement et le régal de ce Gascon, à qui j'ai dû le plus délicieux accès de gaieté? j'en étais inconvenante. Enfin, excepté mes sottes appréhensions, cette soirée n'eût-elle pas été charmante... ne l'est-elle pas, puisque vous êtes là, vos yeux sous mes yeux, monsieur mon amant ?... Ah ! mais j'y pense, il fait un clair de lune superbe... Allons faire une bonne promenade au dehors...

— Dehors de la maison ?

— Oui... nous irons sur le grand pic, tu sais... d'où l'on découvre au loin la mer ?... Par cette belle nuit, ce sera magnifique.

— Allons, enfant capricieux, prenez votre mante, — dit le boucanier en se levant.

— Allons, monsieur Barbe-Noire, prenez votre sombrero espagnol, et préparez-vous à me porter dans vos bras hors de tous les mauvais pas, car je suis paresseuse.

— Allons, madame Barbe-Bleue... mais vous ne voulez donc pas que nous allions visiter notre hôte ?

— Je suis sûre que le pauvre diable fait quelque horrible rêve... Ah çà ! demain nous lui donnons un guide et nous le renvoyons ?

— Non, gardons-le encore un jour ; je te dirai ce qu'en pense le père Griffon : les distractions sont rares, il t'amusera...

— Dieu ! la belle nuit, — dit Angèle, qui était allée soulever un des rideaux de la fenêtre. — Je me fais une joie de notre promenade.

Après s'être fait ouvrir les portes extérieures du Morne-au-Diable, le boucanier et la veuve sortirent de l'habitation. . . . .

Contre son attente, Croustillac passa une nuit excellente. Lorsqu'il s'éveilla, le lendemain matin, le soleil était déjà dans toute sa force; on avait eu la précaution de baisser les stores extérieurs qui garnissaient les fenêtres de sa chambre, pour adoucir l'éclat du jour. Le chevalier s'était couché tout habillé, il descendit de son lit et alla vers la croisée, dont il souleva un peu le store.

Quel fut son étonnement ! A l'extrémité d'une longue allée bordée de tamariniers qui formaient une voûte presque impénétrable au jour, il vit la Barbe-Bleue se promenant, nonchalamment appuyée au bras d'un Caraïbe d'une haute et vigoureuse stature. Ce Caraïbe était complétement roucoué, selon l'usage, c'est-à-dire peint d'une sorte de composition luisante d'un rouge brun; ses cheveux, lisses et noirs, séparés au milieu de son front, tombaient le long de ses joues; sa barbe semblait soigneusement épilée; ses traits parfaitement réguliers avaient ce caractère de calme sévère particulier aux sauvages ; à son col brillaient de larges croissans de carracolis (sorte de métal dont les Indiens avaient, disait-on, seuls le secret, et qui se composait d'or, de cuivre et d'argent). Ces bijoux, d'un vermeil éclatant, étaient curieusement travaillés et incrustés de pierres vertes, minéral précieux, couleur de malachite, et auquel les Indiens attribuaient toutes sortes de vertus merveilleuses.

Le Caraïbe se drapait dans une vaste pagne de coton blanc bordée d'une frange bleue; les plis larges, simples, majestueux de cette espèce de manteau auraient pu servir de modèle à un statuaire. A l'exception du cou, du bras droit nu jusqu'à l'épaule, et de la jambe gauche, cette pagne de coton enveloppait complétement le Caraïbe ; autour des poignets, il avait aussi des bracelets de carracolis incrustés de pierres vertes ; sa jambe était à demi cachée par une sorte de brodequin à sandales fait de bandes d'étoffes de coton de couleurs vives et tranchantes, d'un effet très pittoresque.

Angèle et Youmaalë, car c'était lui, marchaient lentement et s'avançaient directement en face de la fenêtre à l'abri de laquelle le Gascon les épiait. Une ceinture rose serrait autour de la fine taille de la veuve un long peignoir de mousseline blanche ; ses cheveux blonds bouclaient autour de son jeune et frais visage, que l'aventurier n'avait pas encore vu au jour. Aussi ne se lassait-il pas d'admirer ce teint pur et blanc, ces joues d'un rose si transparent, ces yeux d'un bleu si limpide. La veille, Angèle avait apparu à Croustillac dans l'éclat de la plus brillante parure; mais bientôt distrait par les bizarres confidences de la Barbe-Bleue et du boucanier, l'admiration du chevalier s'était trouvée mêlée de dépit, d'impatience et de crainte, et il avait été beaucoup plus ébloui que touché de la beauté d'Angèle; mais lorsqu'il la vit le matin si naïvement jolie, il ressentit une impression profonde, il fut ému, il oublia le Morne-au-Diable et l'anthropophage, pour ne songer qu'à la ravissante créature qu'il avait devant les yeux.

L'amour... oui, un véritable amour envahit brusquement le cœur de l'aventurier... jusqu'alors fort peu amoureux. Si rapide, si instantané que paraisse le développement de cette brusque passion, elle n'était pas moins sincère. Sans doute, la veille, Croustillac avait été sous le coup d'agitations trop vives, d'étonnemens trop soudains, de préoccupations trop étranges, pour apprécier sainement la Barbe-Bleue ; calmé par le repos et par le sommeil, le passé lui semblait un songe, il croyait voir Angèle pour la première fois. En admirant cette taille qui se dessinait si souple et si parfaite sous un peignoir de mousseline blanche, il oubliait la robe de tabis constellée de pierreries, dont il avait été si épris la veille; il cherchait en vain sur la physionomie ingénue et charmante qu'il avait sous les yeux les sourires diaboliques de la femme singulière qui faisait de si funèbres plaisanteries... sur ses trois défunts maris... Enfin le pauvre Croustillac aimait... Peut-être était-ce lui et non la Barbe-Bleue qui avait changé... mais avec l'amour vinrent toutes sortes de jalousies cruelles.

En voyant Angèle et Youmaalë se promener familièrement, l'aventurier ressentit des angoisses, des inquiétudes nouvelles, jointes à une curiosité poignante. Hélas! pour lui, quel spectacle! Tantôt Angèle abandonnait le bras du Caraïbe pour courir avec une ardeur et une joie enfantines après de beaux insectes aux élytres d'or et d'azur, ou pour cueillir quelque belle fleur parfumée; puis elle revenait bientôt auprès d'Youmaalë, qui, toujours calme, presque solennel, semblait avoir pour la jeune femme une tendresse grave et protectrice. Quelquefois le Caraïbe donnait à la veuve sa main à baiser. Angèle, heureuse et fière de cette faveur, portait cette main à ses lèvres d'un air à la fois respectueux et passionné... on eût dit une femme caraïbe habituée à vivre en esclave soumise et dévouée devant son maître. Youmaalë tenait une fleur magnifique que la veuve lui avait donnée. Il laissa tomber cette fleur. Angèle se baissa précipitamment, la ramassa et la lui rendit, sans que le sauvage fît un geste pour la prévenir ou pour la remercier de son attention.

— Stupide et grossier animal ! — s'écria Croustillac indigné. — Ne dirait-on pas un sultan ! Comment cette créature adorable peut-elle se résoudre à baiser la main de ce cannibale, qui n'a pu faire d'autre éloge du vertueux père Simon qu'en disant qu'il en avait mangé. Hier, un boucanier, aujourd'hui un anthropophage, demain sans doute un flibustier. Mais c'est donc une Messaline que cette femme ! — ajouta Croustillac, à la fois désespéré et effrayé de sentir se développer rapidement en lui les germes d'une passion réelle.

La veuve et le Caraïbe s'étant de plus en plus rappro-

chés de la fenêtre d'où le chevalier les épiait, il entendit leur entretien. Youmaalë parlais français avec le léger accent guttural naturel à sa race ; ses paroles étaient rares et brèves. Croustillac saisit ces mots d'une conversation commencée.

— Youmaalë, — disait la petite veuve, qui, s'appuyant sur le bras du Caraïbe, le regardait tendrement, — Youmaalë, vous êtes mon maître, j'obéirai ; n'est-ce pas mon devoir, mon doux devoir, de vous obéir ?

— C'est ton devoir, — dit le Caraïbe, qui tutoyait Angèle, mais qu'Angèle ne tutoyait pas. La dignité de l'homme le voulait ainsi.

— Youmaalë, ma vie est votre vie, ma pensée est à vous, — reprit Angèle ; — vous me diriez de mettre sur mes lèvres le suc mortel de cette pomme de mancenillier, que je le ferais pour vous montrer que je vous appartiens, comme votre arc, comme votre case, comme votre pirogue vous appartiennent.

En disant ces mots, Angèle montrait au silencieux Caraïbe un fruit jaunâtre qu'elle tenait à la main, et qui renfermait le poison le plus violent et le plus subtil. Youmaalë, après avoir pendant quelques momens regardé Angèle d'un œil perçant, fit un geste impératif en élevant l'index de sa main droite. A ce signe muet, la veuve approcha si rapidement le fruit mortel de ses lèvres, que, sans un mouvement plus rapide encore du Caraïbe, elle lui eût peut-être donné cette fatale preuve d'obéissance passive au moindre caprice du maître. Un mouvement d'épouvante fugitif comme l'éclair contracta l'impassible physionomie du Caraïbe, à l'instant où la veuve approcha la mancenille de ses lèvres ; mais il reprit aussitôt son sang-froid, abaissa la main d'Angèle, baisa gravement la jeune femme au front, en lui disant d'une voix sonore et douce :

— C'était bien !...

A ce moment les deux promeneurs se trouvaient si près de la fenêtre de Croustillac, que celui-ci, craignant d'être surpris aux écoutes, se retira brusquement dans sa chambre en s'écriant :

— Quelle peur elle m'a faite avec son poison !... Et cet animal sauvage, qui a l'air d'un homard autant pour la couleur de la peau que pour la lenteur des mouvemens, qui lui dit : « C'était bien ! » lorsque cette adorable femme, sur un signe de lui, allait peut-être s'empoisonner, car. une fois affolées, les femmes sont capables de tout. — Puis, après quelques momens de cruelles réflexions, le Gascon s'écria : — Voilà ce qui est inexplicable... qu'une femme soit affolée d'un homme, cela se conçoit ; de deux, ça s'est vu, mais c'est déjà une énormité ; mais c'est impossible qu'elle en aime trois à la fois, ça tombe dans la monstruosité, dans le Bas-Empire !... Comment ! la Barbe-Bleue joindrait au boucanier et au flibustier l'affreux ragoût de ce cannibale qui mange des missionnaires, sans compter que par là-dessus elle me propose de m'épouser ! Allons donc, mordioux ! ce serait à en perdre la tête : décidément je ne veux pas rester ici : non, non, mille fois non ; ce que je vois me fait trop de mal ; je pourrais devenir assez sot pour me sérieusement éprendre de cette femme, je perdrais tous mes avantages, le véritable amour vous rend bête comme une oie ; depuis tout à l'heure je ne me sens déjà plus la résolution que j'avais en arrivant ici ; mon cœur s'amollit, je me sens enclin à des sensibleries ridicules. Fuyons, fuyons ; c'était une folie, un rêve : je suis né gueux, j'ai été gueux, je mourrai gueux ; je quitterai cette maison, j'irai retrouver le digne capitaine de *la Licorne*. Après tout, — dit Croustillac avec un découragement singulier pour un homme de ce caractère, — il est de pires conditions que celle d'avaler des bougies allumées pour récréer maître Daniel.

Le chevalier fut interrompu dans ses tristes réflexions par la vieille mulâtresse qui vint gratter à sa porte et le prévenir que le nègre, qui la veille lui avait servi de valet de chambre, l'attendait dans le bâtiment extérieur. Croustillac suivit l'esclave, se fit peigner, raser, s'habilla, et revint attendre la Barbe-Bleue dans le même salon où il l'avait déjà attendue la veille. La veuve parut bientôt.

XIV

L'AMOUR VRAI.

En voyant la Barbe-Bleue, malgré lui Croustillac rougit comme un écolier.

— J'ai été bien maussade hier, n'est-ce pas ? — dit Angèle au chevalier avec un sourire enchanteur, — je vous ai donné une mauvaise opinion de moi en permettant à Arrache-l'Ame de raconter toutes sortes de folies ; mais ne parlons plus de cela. A propos, Youmaalë le Caraïbe est ici.

— De ma fenêtre je l'ai vu avec vous, madame, — dit amèrement l'aventurier ; et il pensa :—Elle n'a pas, en vérité, la moindre vergogne ! Quel dommage ! avec une si adorable figure ! Allons, Croustillac, sois ferme.

— N'est-ce pas qu'il est très beau, Youmaalë ! — demanda la veuve d'un air triomphant.

— Hum... hum !.. il est très beau pour un sauvage, — répondit le chevalier avec dépit ; — mais, puisque nous voilà seuls, madame, expliquez-moi donc comment vous pouvez, du jour au lendemain (ne vous choquez pas de cette question, que les circonstances m'obligent de vous poser), comment pouvez-vous du jour au lendemain changer ainsi d'amoureux ?

— Oh ! mon Dieu ! — dit ingénument la veuve, — l'un vient, l'autre s'en va : c'est tout simple.

— L'un vient, l'autre s'en va... c'est fort simple, en effet, envisagé sous le point de vue... Mais, madame, la nature et la morale ont des lois...

— Ils m'aiment bien tous les trois, pourquoi ne les aimerais-je pas tous les trois ?

Ces réponses étaient faites avec une si parfaite candeur, que le chevalier se dit :

— Il faut nécessairement que cette malheureuse-là ait été élevée dans quelque désert, dans quelque caverne ; elle n'a pas la moindre notion du bien et du mal ; ce serait absolument une éducation à faire. — Il reprit tout haut avec un certain embarras : — Dussé-je passer pour un indiscret, pour un fâcheux, madame, je dois vous dire que ce matin, pendant votre promenade avec le Caraïbe, je vous ai vue et entendue ; comment se fait-il que sur un signe de lui vous ayez osé, au risque de vous empoisonner, porter à vos lèvres le fruit mortel du mancenillier ?

— Youmaalë me dirait : « Meurs, » que je mourrais, — répondit la veuve avec exaltation.

— Mais le boucanier, le flibustier, que diraient-ils si vous mouriez pour le Caraïbe ?

— Ils diraient que j'ai bien fait.

— Et s'ils vous demandaient de mourir pour eux ?

— Je mourrais pour eux.

— Comme pour Youmaalë ?

— Comme pour Youmaalë.

— Vous les aimez donc tous trois également ?

— Oui, puisque tous trois m'aiment également.

— C'est une idée fixe, il n'y a pas moyen de la faire sortir de là, — pensa le Gascon, — je m'y perds : son accent est trop innocent pour être feint. Il se peut que la médisance ait calomnié l'affection peut-être fraternelle que cette jeune femme porte à ces trois bandits ! Pourtant le boucanier m'a donné à entendre... Après tout, j'aurai peut-être mal compris, et puisque je veux la quitter, j'aime mieux la croire innocente que coupable, quoiqu'elle me semble, mordioux ! furieusement difficile à innocenter. — Il reprit : — Une dernière question, madame : quel était

le but des atroces plaisanteries que vous et le flibustier avez faites hier sur deux de vos maris, dont l'un serait mort de rire, et dont l'autre aurait été changé en lampe ardente, grâce à l'intervention de l'Homme rouge, qui aurait, toujours selon la même plaisanterie, signé à votre contrat? Vous sentez bien, madame, que, si poli que je sois, il m'est extrêmement difficile de paraître prendre ces folies au sérieux.

— Ce ne sont pas des folies.

— Comment! vous voulez que je croie...

— Oh! il faudra bien que vous croyiez cela, et bien d'autres choses, enfin que vous vous rendiez à l'évidence, — dit la veuve avec un accent singulier.

— Et quand m'expliquerez-vous ce beau mystère, madame?

— Lorsque je vous aurai dit à quel prix je mets ma main.

— Ah! elle recommence la même plaisanterie! — se dit le Gascon. — Ayons l'air d'être sa dupe pour voir jusqu'où elle ira; je voudrais même qu'elle allât très loin, pour que mon sot amour fût complétement éteint. — Il reprit tout haut : — Et n'est-ce pas aujourd'hui que vous me direz à quel prix vous mettez votre main, madame?

— Oui.

— Et à quelle heure?

— Ce soir, au lever de la lune.

— Pourquoi à ce moment, madame?

— C'est un secret que vous saurez encore avec les autres.

— Et si je vous épouse, vous ne voulez pas me donner décidément plus d'un an à vivre!

La Barbe-Bleue soupira, et dit tristement en secouant sa jolie tête :

— Hélas! non, pas plus d'un an.

— Ayons toujours l'air d'être sa dupe, — se dit le Gascon; et il ajouta : — Et c'est par votre volonté que mes jours seront sitôt comptés?

— Non, oh! non, — s'écria la veuve.

— Ainsi, personnellement vous ne me haïssez pas, — dit Croustillac.

A cette question, la physionomie de la Barbe-Bleue changea complétement d'expression et devint sérieuse et grave; elle redressa fièrement sa petite tête, et le chevalier fut frappé de l'air de noblesse et de bonté qui se répandit sur tous ses traits.

— Écoutez-moi, — lui dit-elle d'une voix affectueuse mais protectrice : — Parce que certaines circonstances de ma vie m'obligent à une conduite souvent étrange, parce que j'abuse peut-être de ma liberté, il ne faut pas croire que je méconnaisse les gens de cœur. — Croustillac regardait la veuve avec une incroyable surprise; ce n'était plus la même femme. A ce moment, la Barbe-Bleue lui paraissait une grande femme. Il fut tellement intimidé, qu'il ne trouva pas une parole. La Barbe-Bleue reprit : — Vous me demandez si je vous hais, monsieur? nous ne sommes pas encore dans des termes où les sentimens, soit bons, soit mauvais, peuvent atteindre de telles extrémités; mais je suis loin de vous haïr... vous êtes certainement très vain, très fanfaron, très outrecuidant...

— Madame!

— Mais vous êtes bon, mais vous êtes brave, mais vous seriez, j'en suis sûre, capable d'un généreux dévouement; vous êtes pauvre, d'une naissance obscure...

— Madame, le nom des Croustillac en vaut bien un autre! — s'écria le chevalier ne pouvant vaincre le démon de l'orgueil.

La veuve continua sans paraître avoir entendu le chevalier :

— Si vous étiez né riche et puissant, vous eussiez fait un noble emploi de votre puissance et de votre richesse; la misère aurait pu vous conseiller beaucoup plus mal qu'elle ne l'a fait, car vous avez souffert et enduré de nombreuses privations.

— Mais, madame...

— La pauvreté vous a trouvé insouciant et résigné, la fortune vous eût trouvé prodigue et bienfaisant; en un mot, ce qui est rare, vous n'avez pas été plus perverti par l'indigence que vous ne l'eussiez été par la prospérité! Si la somme de vos bonnes qualités ne l'avait pas emporté de beaucoup sur vos étourderies de jeunesse, cette maison ne vous aurait pas été ouverte, soyez-en bien certain, monsieur. Si la proposition que j'aurai à vous faire ce soir ne vous convenait pas... je suis sûre, du moins, que vous n'emporterez pas un méchant souvenir de la Barbe-Bleue. Veuillez m'attendre ici, — ajouta-t-elle en souriant, — je vais donner un coup d'œil au repas de Youmaalë, car il est d'usage chez les Caraïbes que les femmes seules s'occupent de ce soin, et je voudrais que, sous ce rapport du moins, Youmaalë se crût encore dans son carbet...

Ce disant, la veuve sortit. Cet entretien fut, comme on dit vulgairement, le coup de grâce du malheureux chevalier. Lorsque la veuve avait rapidement analysé le caractère de Croustillac, elle s'était exprimée d'une manière pleine de bienveillance, de grâce et de dignité. Elle s'était enfin montrée sous un aspect si nouveau, qu'il renversait toutes les suppositions du Gascon. Les simples et affectueuses paroles d'Angèle, le doux et noble regard qui les avait accompagnées, rendirent Croustillac plus fier, plus heureux qu'il ne l'eût été des complimens les plus outrés. Il se sentit, avec un mélange de joie et de crainte, si décidément, si éperdument amoureux de la veuve, qu'elle eût été pauvre, abandonnée, qu'il se serait vaillamment et généreusement dévoué pour elle.

Autre irrécusable symptôme d'un véritable amour.

L'étourdissante présomption du chevalier tomba tout à coup; il comprit combien son rôle avait été ridicule, et, comme si le propre des sentimens vrais était toujours de nous rendre meilleurs, plus sensés, plus sagaces... à travers le chaos de contradictions que devaient nécessairement soulever les aveux et la conduite d'Angèle, le chevalier pressentit que ces apparences devaient cacher un grave et sérieux mystère; il se dit que l'intimité de la Barbe-Bleue avec ses bien-aimés, comme elle les appelait, voilait sans doute un autre secret, et que cette jeune femme avait été nécessairement calomniée d'une manière indigne; il se dit encore avec assez de vraisemblance qu'Angèle n'aurait pas fait montre d'un effroyable cynisme devant un étranger, sans quelque motif d'une haute importance. Par suite de cette réhabilitation de la Barbe-Bleue dans l'esprit de Croustillac, elle devint à ses yeux complétement innocente du meurtre de ses trois maris.

Enfin, l'aventurier commençait à croire, tant l'amour le métamorphosait, que la solitaire du Morne-au-Diable pouvait bien avoir voulu se moquer de lui; et il se proposait d'éclaircir ce soupçon le soir même, lorsque la veuve lui dirait à quel prix elle mettait sa main. Une chose embarrassait Croustillac : comment la veuve pouvait-elle être instruite de la vie qu'il avait menée? Mais il se souvint qu'à quelques détails près il n'avait fait à personne un mystère de la plupart des antécédens de sa vie, à bord de *la Licorne*, et que l'homme d'affaires qui tenait le comptoir de la veuve à Saint-Pierre avait pu faire causer les passagers du capitaine Daniel. Enfin, avec une sagesse et un bon sens qui faisaient honneur au nouveau sentiment qu'il ressentait, Croustillac se posa ces deux hypothèses :

— Ou la Barbe-Bleue a voulu se divertir, et ce soir elle me dira franchement : « Monsieur le chevalier, vous avez été un curieux impertinent; aveuglé par la vanité, poussé par la cupidité, vous avez donné votre parole d'être mon mari au bout d'un mois; j'ai voulu vous tourmenter un peu, et jouer le rôle de férocité qu'on me prête; le boucanier, le flibustier et le Caraïbe sont trois de mes serviteurs, en qui j'ai une entière confiance; et, comme j'habite seule une maison très isolée... chacun d'eux vient à son tour veiller sur moi... Sachant les bruits absurdes qui circulent, j'ai voulu m'amuser de votre crédulité; ce matin même, j'avais vu, du bout de l'allée, que vous étiez à m'épier, et la comédie de la pomme de mancenillier avait été

convenue avec Youmaalë; quant au baiser qu'il m'a donné sur le front... » — Ici le chevalier fut un moment assez embarrassé pour justifier cet accessoire du rôle qu'il supposait joué par la veuve; mais il résolut la question en se disant que, dans les usages caraïbes, cette familiarité ne devait sans doute pas être inconvenante. Le chevalier se promettait d'être satisfait de cette explication; et, se rendant justice (un peu tard à la vérité), il renoncerait à une espérance insensée, prierait la veuve d'oublier la conduite qu'il avait tenue, lui baiserait la main, lui demanderait un guide, reprendrait son pauvre vieux justaucorps vert fané et ses bas roses, et attendrait un sort plus heureux en partageant la chambre du digne capitaine de *la Licorne*.

Si, au contraire, la veuve avait des vues sérieuses sur le chevalier (ce qu'il ne pouvait que difficilement admettre, alors qu'il ne s'aveuglait plus sur son mérite), dût-il payer ce bonheur de sa vie, il accepterait avec reconnaissance, bien décidé seulement à se charger personnellement de la garde de sa femme, et à renvoyer le boucanier à son boucan, le Caraïbe à son carbet et le flibustier à sa flibuste; à moins que la veuve ne préférât venir avec lui habiter la France.

Nous devons dire, à la louange du pauvre Croustillac, qu'il s'arrêtait à peine à cette dernière espérance; il considérait sa première interprétation de la conduite de la veuve comme beaucoup plus sage et plus probable. Enfin, par une réaction naturelle du moral sur le physique, les airs triomphans et matamores du chevalier cessèrent en même temps que son outrecuidance... Sa physionomie, n'étant plus boursouflée par une vanité grotesque, devint sinon belle, du moins presque intéressante, car elle n'exprimait plus que les bonnes qualités du chevalier, la résolution, la bravoure, nous dirions la loyauté, car il était impossible de mettre plus de franchise dans ses hâbleries que n'en mettait le Gascon.

Pendant que le chevalier de Croustillac attend avec impatience le soir de cette journée qui promet d'être si fertile en événemens, puisque la Barbe-Bleue doit lui signifier ses dernières intentions, nous conduirons le lecteur au Fort-Royal de la Martinique, port principal de l'île, et résidence habituelle du gouverneur. Il s'agit d'un nouvel incident qui se rattache impérieusement à notre récit. La rade de Saint-Pierre, où avait abordé *la Licorne*, était destinée au mouillage des bâtimens marchands, comme la rade du Fort-Royal était destinée aux bâtimens de guerre.

A peu près à la même heure où Youmaalë faisait sa promenade au Morne-au-Diable avec la Barbe-Bleue, le gardien de la vigie élevée au-dessus de l'hôtel du gouverneur de la Martinique (au Fort-Royal) signalait une frégate française; aussitôt le guetteur envoya son aide avertir le sergent d'artillerie commandant la batterie du fort, afin que l'on pût saluer, comme de coutume, le pavillon du roi, l'usage étant de tirer une salve de dix coups de canon pour tous les bâtimens de guerre lorsqu'ils viennent au mouillage. Au grand étonnement du gardien, qui se repentit alors d'avoir dépêché son aide au sergent, il vit la frégate mettre en panne en dehors de la rade et descendre une chaloupe à la mer: cette embarcation fit force de rames vers l'entrée du port, pendant que la frégate louvoyait au large en l'attendant.

Cette manœuvre était si extraordinaire, que le gardien se rendit auprès du capitaine des gardes du gouverneur, et le prévint de ce qui se passait, afin que l'on pût faire contremander la salve des batteries de terre. Cet ordre donné, le capitaine alla instruire à l'instant le gouverneur de la singulière évolution de la frégate. Une heure après, la chaloupe du bâtiment français abordait au Fort-Royal, et mettait à terre un personnage vêtu en homme de condition, accompagné du lieutenant de la frégate; il entra chez le gouverneur, monsieur le baron de Rupinelle.

Le lieutenant remit au baron une lettre du capitaine commandant *la Fulminante*. Son navire avait ordre d'attendre sous voile le résultat de la mission dont était chargé monsieur de Chemeraut, et de repartir immédiatement; on devait prendre à la hâte quelques vivres frais et de l'eau pour les gens de l'équipage. Le lieutenant alla s'occuper activement des rafraîchissemens de la frégate; monsieur de Chemeraut et le gouverneur restèrent seuls. Monsieur de Chemeraut était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, d'un teint sombre et olivâtre qui faisait paraître plus clairs encore ses yeux vert de mer; il portait une perruque noire et un justaucorps brun galonné d'or. Sa physionomie était intelligente, sa parole nette, brève; son coup d'œil perçant, scrutateur; sa bouche, pour ainsi dire sans lèvres, tant elles étaient minces et rentrées, ne souriait jamais; s'il lançait quelques sarcasmes, ce qui lui arrivait quelquefois, sa figure devenait encore plus sérieuse que d'habitude; il avait d'ailleurs les formes les plus polies et les habitudes de la meilleure compagnie. Son courage, sa discrétion, son sang-froid étaient tels, que monsieur de Louvois l'avait jadis très souvent employé dans les missions les plus difficiles et les plus périlleuses.

Monsieur de Chemeraut offrait un contraste frappant avec le gouverneur, monsieur le baron de Rupinelle, gros homme pansu, pesant, n'ayant qu'un soin, qu'une pensée: celle de se préserver de la chaleur; sa figure était grasse, pleine, pourprée; ses yeux, extraordinairement ronds, lui donnaient toujours un air étonné. Le baron, probe et brave, mais parfaitement nul, devait son emploi à la toute-puissante protection de la famille Colbert, à laquelle il était allié par sa mère. Pour recevoir dignement le lieutenant de la frégate et monsieur de Chemeraut, le baron avait quitté, bien à regret, une casaque de coton blanc, et un chapeau de paille caraïbe, pour se coiffer d'une énorme perruque blonde, endosser un justaucorps dit *à brevet*, espèce d'uniforme bleu galonné d'or, et se charger d'un lourd baudrier et d'une épée. La chaleur était extrême, et le gouverneur maudissait l'étiquette dont il était victime

— Monsieur, — lui dit monsieur de Chemeraut, qui paraissait parfaitement insensible à l'élévation de cette température tropicale, — pouvons-nous parler sans crainte d'être entendus?

— Il n'y a aucun danger à cet égard, monsieur: cette porte ouverte donne dans mon cabinet, où il n'y a personne, et cette autre dans la galerie, déserte aussi.

Monsieur de Chemeraut se leva, alla regarder dans les deux pièces, et referma soigneusement les deux portes.

— Pardon, monsieur, — dit le gouverneur, — mais si nous restions seulement avec ces deux fenêtres ouvertes...

— Vous avez raison, monsieur le baron,—dit monsieur de Chemeraut en interrompant le gouverneur, et en allant fermer pareillement les fenêtes, — ceci est plus prudent; on pourrait nous entendre du dehors.

— Mais, monsieur, si nous restons sans aucun courant d'air, nous allons étouffer ici. Cela va devenir une véritable étuve.

— Ce que je dois avoir l'honneur de vous dire, monsieur le baron, ne durera pas longtemps; mais il s'agit d'un secret d'État de la dernière importance, et la moindre indiscrétion pourrait compromettre la réussite de la mission que je viens remplir par ordre du roi. Vous m'accorderez donc la grâce de nous enfermer ainsi jusqu'à la fin de notre entretien.

— Si c'est l'ordre de Sa Majesté, je dois me soumettre, monsieur, — dit monsieur de Rupinelle avec un long soupir, et en s'essuyant le front; — je saurai me dévouer pour son service.

— Veuillez d'abord jeter les yeux sur le pouvoir de Sa Majesté, — dit monsieur de Chemeraut; et il prit un papier dans une petite cassette qu'il portait avec un soin tout particulier, et qu'il n'avait voulu confier à personne.

XV

L'ENVOYÉ DE FRANCE.

Pendant que le gouverneur lisait sa dépêche, monsieur de Chemeraut regarda d'un air complaisant un objet renfermé dans la cassette, et se dit :

— Si j'ai occasion de l'employer, ce sera parfait; mon idée est excellente.

— Ce pouvoir, monsieur, est parfaitement en règle ; je dois exécuter tous les ordres que vous me donnerez, — dit le gouverneur en regardant monsieur de Chemeraut avec une profonde surprise. Puis il ajouta : — Il fait si chaud, monsieur, que je vous demanderai la permission d'ôter ma perruque, malgré la bienséance.

— Mettez-vous à votre aise, monsieur le baron, mettez-vous à votre aise, je vous en conjure.—Le gouverneur jeta sa perruque sur la table, et sembla respirer plus facilement. — Maintenant, monsieur le baron, veuillez répondre à plusieurs questions que je vais avoir l'honneur de vous faire.

Et monsieur de Chemeraut prit dans sa cassette des notes, où étaient sans doute rédigées les demandes qu'il devait adresser au gouverneur.

— Il y a, non loin de la paroisse du Macouba, au milieu des bois et des rochers, une sorte de maison forte appelée le Morne-au-Diable?

— Oui, monsieur, et même cette maison ne jouit pas d'une très bonne renommée. Monsieur le chevalier de Crussol, mon prédécesseur, y fit une visite pour savoir à quoi s'en tenir sur ces bruits-là ; mais j'ai en vain cherché ses dépêches à ce sujet dans les minutes de sa correspondance.

Monsieur de Chemeraut continua :

— Cette maison est habitée par une femme, par une veuve, monsieur le baron?

— Tellement veuve, monsieur, qu'on l'a surnommée, dans le pays, la Barbe-Bleue, à cause de la rapidité avec laquelle ont successivement disparu trois maris qu'elle a eus. Mais... oserai-je vous faire observer que cette cravate m'échauffe horriblement, monsieur? — ajouta le malheureux gouverneur,—nous n'en portons pas habituellement ici, et, si vous le permettiez...

— Faites, monsieur le baron, le service du roi n'en souffrira pas. Monsieur le chevalier de Crussol, votre prédécesseur, dites-vous, avait commencé une sorte d'enquête au sujet de la disparition des trois maris de la Barbe-Bleue?

— On me l'a dit, monsieur, car je n'ai trouvé aucune trace de cette enquête.

— Monsieur le commandeur de Saint-Simon, qui a rempli les fonctions de gouverneur après la mort de monsieur de Crussol, et avant mon arrivée ici, ne vous a-t-il pas remis, monsieur le baron, une lettre confidentielle dudit monsieur de Crussol?

— Oui... oui, monsieur... — dit le gouverneur en regardant monsieur de Chemeraut avec un profond étonnement.

— Cette lettre, monsieur le baron, avait été écrite par monsieur de Crussol, peu de temps avant sa mort?

— Oui, monsieur...

— Cette lettre était relative à l'habitante du Morne-au-Diable, n'est-il pas vrai, monsieur le baron?

— Oui, monsieur, — dit le gouverneur, de plus en plus surpris de voir monsieur de Chemeraut si bien informé.

— Dans cette lettre, monsieur de Crussol vous affirmait, sur l'honneur, que la femme surnommée la Barbe-Bleue était innocente des crimes dont on l'accusait?

—Oui, monsieur... Mais comment pouvez-vous savoir ?...

Monsieur de Chemeraut interrompit le gouverneur, et lui dit :

— Permettez-moi de vous faire observer, monsieur, que le roi m'ordonne de vous faire des questions, et non pas des réponses... J'avais donc l'honneur de vous demander si, dans cette lettre, feu monsieur de Crussol ne vous garantissait pas la parfaite innocence de la veuve surnommée la Barbe-Bleue?

— Oui, monsieur...

— Vous affirmant, sur sa foi de chrétien, et au moment de paraître devant Dieu, ainsi que sur sa parole de gentilhomme, que vous pouviez, sans nuire au service du roi, laisser cette femme libre et paisible...

— Oui, monsieur...

— Et qu'enfin le révérend père Griffon, des frères Prêcheurs, homme d'une piété reconnue et du caractère le plus honorable, vous serait encore caution de ladite femme, si vous l'exigiez?

— Oui, monsieur... et, en effet, dans un entretien confidentiel très particulier... et très secret...

— Que vous avez eu avec le père Griffon, monsieur le baron, ce religieux vous a confirmé ce que vous avait avancé monsieur de Crussol dans sa dernière lettre? et vous lui avez formellement promis de ne pas inquiéter ladite veuve?

Le gouverneur regardait monsieur de Chemeraut avec ébahissement, ne comprenant pas comment il était si bien instruit. L'espèce d'émotion que lui causait cet interrogatoire, jointe à la raréfaction de l'air, faillit étouffer le baron. Après une légère hésitation, il dit résolûment à monsieur de Chemeraut :

— Ma foi! monsieur, à la guerre comme à la guerre. Je vous demanderai la permission d'ôter mon justaucorps... Ces passemens d'or et d'argent pèsent cent livres, je crois.

— Otez, ôtez, monsieur le baron, l'habit ne fait pas le gouverneur, — dit gravement monsieur de Chemeraut en s'inclinant; puis il continua : — Grâce aux recommandations de monsieur de Crussol et du révérend père Griffon, l'habitante du Morne-au-Diable n'a plus été inquiétée, monsieur le baron? Vous n'avez pas visité cette maison, malgré les bruits étranges qui l'entouraient?

— Non, monsieur... je vous avoue que les recommandations de personnes aussi respectables que le père Griffon et feu monsieur de Crussol m'ont suffi... Et puis le chemin du Morne-au-Diable est impraticable... des roches nues et déchirées... il y en a pour deux ou trois heures à monter à travers des abîmes; or, ma foi! je vous l'avoue, monsieur, faire une pareille course par un soleil des tropiques, — dit le baron en essuyant son front qui ruisselait à la seule pensée de cette ascension, — faire une pareille course par un soleil des tropiques m'a paru complétement inutile... puisque moralement j'avais la conviction que les bruits susdits n'avaient aucun fondement... Je ne crois pas, monsieur, avoir en cela eu quelque tort.

— Permettez-moi, monsieur le baron, de vous adresser encore quelques questions.

— A vos ordres, monsieur.

— La femme surnommée la Barbe-Bleue a un comptoir à Saint-Pierre ?

— Oui, monsieur.

— L'homme d'affaires de cette femme est chargé d'expédier ses navires, qui sont toujours destinés pour la France?

— Cela, monsieur, est très facile à vérifier dans les registres des déclarations de partance des capitaines.

— Et ce registre?

— Est là, dans ce casier.

— Veuillez vous donner la peine de le feuilleter, monsieur le baron, et de relever quelques dates que je vais avoir l'honneur de vous demander.

Le gouverneur se leva, monta péniblement sur une chaise, prit un gros volume relié en vélin vert, et le posa

sur son bureau; puis, comme si le mouvement eût redoublé la chaleur qu'il ressentait et épuisé ses forces, il dit à monsieur de Chemeraut :

— Monsieur, vous avez sans doute été soldat... Vous devez comprendre qu'on vive un peu à la cavalière; or, sans plus de façon, et tout en vous demandant pardon de la liberté grande, j'ôterai ma veste, s'il vous plaît... elle est de tabis brodé, et aussi pesante qu'une cuirasse.

— Otez... ôtez toujours, monsieur le baron, ôtez tout ce qu'il vous plaira, — répondit monsieur de Chemeraut avec un impitoyable sérieux; — il me reste si peu à vous dire que vous n'aurez pas besoin, je l'espère, de vous dévêtir davantage... Voulez-vous vous assurer d'abord de ce fait, que les navires affrétés par notre veuve l'ont toujours été pour la France ?

— Oui, monsieur, — dit le gouverneur en ouvrant son registre; puis, en suivant du bout du doigt les indications des tableaux, il dit : — Pour La Rochelle... pour La Rochelle... pour Bordeaux... pour Bordeaux... pour La Rochelle... pour La Rochelle... pour le Havre-de-Grace. Vous le voyez, monsieur, les navires ont toujours été destinés pour la France.

— C'est à merveille, monsieur le baron... D'après le mouvement assez considérable de navires de commerce qui partent de ce comptoir, il résulte que la Barbe-Bleue (nous adopterons ce surnom populaire) peut mettre un bâtiment en mer très rapidement.

— Sans doute, monsieur...

— N'a-t-elle pas un brigantin toujours prêt à mettre à la voile... et qui peut en deux heures être rendu à l'anse aux Caïmans, non loin du Morne-au-Diable, où se trouve un petit havre? — dit monsieur de Chemeraut en consultant encore ses notes.

— Oui, monsieur... ce brigantin s'appelle *le Caméléon;* la Barbe-Bleue l'a dernièrement mis, d'ailleurs très généreusement, à mon service (par l'intermédiaire de maître Morris, son homme d'affaires), pour donner la chasse à un pirate espagnol... et c'est un ancien capitaine flibustier, appelé l'*Ouragan*, qui commandait le brigantin...

— Nous reparlerons à l'instant de ce flibustier, monsieur le baron... Mais ce pirate?...

— A été coulé bas à la hauteur des Saintes...

— Pour en revenir à ce flibustier... monsieur le baron, il fréquente souvent la maison de la Barbe-Bleue?...

— Oui, monsieur.

— Ainsi qu'un autre assez mauvais drôle, boucanier de son métier?

— Oui, monsieur, — dit le baron d'un ton sec et très décidé à se renfermer dans le rôle secondaire que lui imposait monsieur de Chemeraut.

— Un Caraïbe aussi quelquefois s'y rend?

— Oui, monsieur.

— La présence de ces gens dans l'île date-t-elle de loin, monsieur le baron ?

— Je l'ignore, monsieur; ils étaient établis ici à mon arrivée à la Martinique. On dit que le flibustier a autrefois fait la course dans le nord des Antilles et dans la mer du Sud. Comme beaucoup de capitaines qui ont gagné quelque chose à la flibuste, il a acheté ici une petite habitation à la pointe de l'île, où il vit seul.

— Et le boucanier, monsieur le baron?

— De telles gens sont aujourd'hui ici, demain ailleurs, selon que la chasse est plus ou moins abondante; quelquefois il reste un mois absent, il en est de même du Caraïbe.

— Ces renseignemens s'accordent parfaitement avec ceux que l'on m'avait donnés; d'ailleurs, je ne vous parle de ces gens-là, monsieur le baron, que pour mémoire. Ils sont beaucoup trop subalternes et beaucoup trop en dehors de la mission que j'ai à remplir pour mériter de nous occuper plus longtemps... Ce sont tout au plus des instrumens passifs, — ajouta monsieur de Chemeraut en se parlant à lui, — et c'est sans doute très indirectement même qu'ils se relient à cette grave affaire. — Puis, après quelques momens de réflexion, il reprit tout haut : — Maintenant, monsieur le baron, une dernière question. Votre police secrète ne vous a pas appris que des Anglais aient tenté de s'introduire dans l'île depuis la guerre?

— Deux fois, depuis peu de temps, monsieur, nos croiseurs ont donné la chasse à un bâtiment suspect venant de la Barbade et tâchant de s'approcher des côtes du Vent... seuls endroits où l'on puisse aborder dans l'île; ailleurs, les côtes sont trop accores pour que l'atterrissement soit possible.

— Très bien, — dit monsieur de Chemeraut. — Après un moment de silence, il reprit : — Dites-moi, monsieur le baron, combien faut-il de temps pour se rendre d'ici au Morne-au-Diable?

— Il est environ onze heures, les chemins sont difficiles; on ne pourrait guère y arriver avant la nuit tombante.

— Eh bien donc! monsieur le baron, — dit monsieur de Chemeraut en tirant sa montre, — dans deux heures d'ici, c'est-à-dire à une heure de relevée, vous aurez la bonté d'ordonner à une trentaine de vos gardes les plus déterminés de bien s'armer, de se munir d'une bonne échelle, d'un ou deux pétards d'artillerie tout faits, et de se tenir prêts à me suivre et à m'obéir comme à vous-même.

— Mais, monsieur, si vous voulez aller au Morne-au-Diable, il faudrait partir tout de suite pour y arriver de jour.

— Sans doute, monsieur le baron, mais comme je désire y arriver en pleine nuit, vous trouverez bon que je ne parte que dans deux heures.

— C'est différent, monsieur.

— Pouvez-vous aussi me procurer une litière fermée?

— Oui, monsieur, j'ai la mienne.

— Et cette litière pourrait-elle arriver jusqu'au Morne-au-Diable, monsieur le baron?...

— Jusqu'au pied de la montagne seulement, mais pas plus loin, car on dit qu'il est impossible à un cheval de gravir ces roches entassées et crevassées.

— Très bien; veuillez alors, monsieur le baron, me faire préparer cette litière, ainsi qu'une monture pour moi; je la laisserai au pied du morne.

— Oui, monsieur.

— Je vous préviens, monsieur le baron, qu'il est de la dernière importance que le but de cette entreprise soit parfaitement ignoré; tout serait perdu si on était prévenu de ma visite au Morne-au-Diable; nous n'instruirons donc l'escorte de sa destination qu'une fois hors du Fort-Royal, et nous ferons, je l'espère, autant de diligence que les chemins le permettront. En un mot, monsieur le baron, — ajouta monsieur de Chemeraut d'un air confidentiel, qu'il n'avait pas eu jusqu'alors, — le mystère est d'autant plus indispensable qu'il s'agit d'un secret d'État et de l'avenir de deux grands peuples...

— A cause de la Barbe-Bleue? — dit le gouverneur en interrogeant d'un regard curieux la physionomie sérieuse et froide de monsieur de Chemeraut.

— A cause de la Barbe-Bleue.

— Comment! — répéta le baron, — la Barbe-Bleue est pour quelque chose dans un secret d'État, dans le repos de deux grands peuples?

Monsieur de Chemeraut, qui n'aimait pas se répéter, fit un signe affirmatif et reprit :

— Je vous prierai aussi, monsieur le baron, de vouloir bien veiller à ce que la chaloupe de la frégate ne quitte pas le débarcadère, afin que je puisse retourner à bord et remettre à la voile sans m'arrêter ici une seconde, si, comme je l'espère, ma mission a un bon succès... Ah! j'oubliais; il faut que la litière soit autant que possible susceptible d'être parfaitement fermée.

— Mais, monsieur, c'est donc une prisonnière que vous allez chercher?

— Monsieur le baron, — dit monsieur de Chemeraut en se levant, — mille pardons de vous répéter encore que le roi m'a ordonné de vous faire des questions et non des...

— Bien, parfaitement bien, monsieur, — dit le gouverneur. — Puis-je maintenant ouvrir les fenêtres, monsieur? — demanda le baron qui étouffait dans cet appartement.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, monsieur le baron, — dit monsieur de Chemeraut. Le gouverneur se leva. — Ainsi, monsieur le baron, — lui dit monsieur de Chemeraut, — il est bien convenu que vous ne préviendrez le guide qui doit me conduire à ma destination qu'au moment de notre départ.

— Mais d'ici là, monsieur, si je le fais mander, que lui dirai-je?

Monsieur de Chemeraut parut étonné de la naïveté du gouverneur, et lui dit :

— Quel est ce guide, monsieur?

— Un de mes noirs, qui travaille à l'habitation du roi, à une bonne lieue d'ici. C'est un drôle qui s'est enfui si souvent marron, qu'il est plus habitué aux retraites inaccessibles de l'île qu'aux grandes routes.

— Cet esclave est-il sûr, monsieur le baron?

— Très sûr, monsieur, il n'aurait aucun intérêt à vous égarer. D'ailleurs, je le préviendrai que s'il vous égare il aura le nez et les oreilles coupés.

— Il est impossible qu'il résiste à une pareille considération, monsieur le baron. Maintenant, pour répondre à votre objection, que faire de ce nègre jusqu'au moment de notre départ pour l'occuper?...

— Mais j'y pense! une idée! — s'écria le baron d'un air triomphant; — on pourrait le fouetter, ça le dérouterait; il croirait qu'on ne l'a fait venir ici absolument que pour ça!

— Ce serait, certes, un excellent moyen, monsieur le baron, d'opérer une diversion dans ses idées; mais il suffira, je pense, de le tenir enfermé jusqu'au moment de notre départ. Ah! j'oubliais encore, monsieur le baron; je vous prierai de veiller à ce que l'on porte à bord, pendant mon absence, tout ce que l'on pourra trouver de plus délicat en volailles, légumes, gibier, vins exquis, confitures, etc., etc.; vous ne regarderez aucunement à la dépense, j'acquitterai tous ces frais.

— Je vous comprends, monsieur : il faut rassembler, en fait de rafraîchissemens, tout ce qu'il est possible de conserver à bord pendant les premiers jours d'une traversée, absolument comme s'il s'agissait de l'embarquement d'une personne de grande distinction, — dit le gouverneur d'un air curieux.

— Vous me comprenez à merveille, monsieur le baron. Mais, j'y songe, ce noir, notre guide, a vu au moins les dehors de l'habitation du Morne-au-Diable?

— Sans doute, monsieur, et il fait d'assez étranges récits sur cette maison et sur la solitude où elle est bâtie.

— Eh bien! monsieur le baron, voici une occupation toute trouvée pour cet esclave; ordonnez qu'on le conduise près de moi en attendant l'heure de notre départ, je l'interrogerai sur ce que je veux savoir.

— Je vais donc l'envoyer querir à l'instant, — dit le gouverneur en sortant.

— Que Dieu ou le diable mène cette affaire à bon port! — dit monsieur de Chemeraut lorsqu'il fut seul. — Heureusement je n'ai pas besoin de l'aide de cette pécore de gouverneur; le plus difficile n'est pas fait, mais il n'importe, je me fie à mon étoile. L'affaire de Fabrio-Chigi était bien autrement difficile; et puis enfin l'espoir, sinon d'une couronne, du moins presque d'un trône... l'ambition de diriger le mouvement d'un grand peuple, le désir de rentrer en grâce auprès du roi son parent, ne voilà-t-il pas des raisons capables de déterminer la volonté la plus rebelle? Et puis enfin, si ces raisons-là ne suffisent pas... — dit monsieur de Chemeraut après quelques momens de silence en frappant sur la cassette, — voici un autre argument qui sera peut-être plus décisif. . . . .

Deux heures après, monsieur de Chemeraut partait pour le Morne-au-Diable à la tête de trente gardes du gouverneur armés jusqu'aux dents. Une litière attelée de deux mules suivait le petit détachement, que précédait le guide. Cet esclave s'était assez longuement entretenu avec monsieur de Chemeraut, et, ensuite de cet entretien, celui-ci avait fait ajouter aux deux échelles et aux pétards portés sur un cheval de bât un paquet de fortes cordes garnies de crampons de fer, et deux haches à marteau. De plus, monsieur de Chemeraut avait donné ordre au lieutenant de la frégate de lui envoyer deux excellens matelots, choisis parmi les quinze marins formant l'équipage de la chaloupe qui attendait, au débarcadère du Fort-Royal, l'issue de l'expédition. Cette petite troupe se mit donc en marche, précédée du guide noir, qui, flanqué des deux marins, marchait à peu de distance de monsieur de Chemeraut. Après avoir suivi assez longtemps le bord de la mer, la petite troupe gravit une colline assez haute, et s'enfonça bientôt dans l'intérieur de l'île.

Nous laisserons monsieur de Chemeraut s'avancer lentement vers le Morne-au-Diable, et nous irons rejoindre le père Griffon au Macouba, et le colonel Rutler au fond du précipice où il était arrivé par le passage souterrain, lorsque les chats-tigres, en dévorant le cadavre de John, eurent enlevé l'obstacle qui avait jusque-là retenu l'envoyé anglais dans la caverne du Caraïbe.

XVI

L'ORAGE.

Monsieur de Chemeraut quittait à peine le Fort-Royal à la tête de son escorte, qu'un jeune mulâtre de quinze ans environ, après l'avoir suivi pendant quelque temps, caché dans les ravins ou dans les savanes, et voyant la troupe prendre la route du Morne-au-Diable, avait pris en toute hâte le chemin du Macouba. Grâce à sa parfaite connaissance du pays et de certains chemins non frayés, cet esclave arriva très promptement à la paroisse du père Griffon. Il était environ quatre heures de l'après-midi; le bon curé faisait la sieste, fraîchement étendu dans un de ces hamacs de jonc si merveilleusement tissés par les Caraïbes. Le jeune mulâtre eut toutes les peines du monde à décider les deux noirs du curé à éveiller leur maître; enfin Monsieur s'y décida, après avoir longtemps hésité, tant le sommeil du religieux semblait doux et profond.

— Qu'est-ce? que veux-tu? — dit le père Griffon.

— Maître, c'est un jeune mulâtre qui arrive en hâte du Fort-Royal, il veut vous parler à l'instant.

— Un mulâtre du Fort-Royal! — dit le père Griffon en sautant de son hamac, — qu'il entre! qu'il entre! Que veux-tu, mon enfant? — ajouta-t-il en s'adressant au jeune esclave, — est-ce que tu viens de la part de maître Morris?

— Oui, mon père. Voici une lettre de lui. Il m'a dit de suivre une escorte de troupes partie ce matin du Fort-Royal, de m'assurer si elle prenait le chemin du Morne-au-Diable, et de venir vous le dire, mon père. La lettre de maître Morris vous expliquera le reste.

— Eh bien! mon enfant, cette troupe?...

— S'est enfoncée dans la vallée des Goyaviers, a pris les ravines des roches Noires... elle ne peut aller qu'au Morne-au-Diable.

Le père Griffon, tout troublé, décacheta la lettre, et sembla désolé de son contenu. Il la relut par deux fois avec les marques du plus grand étonnement, puis il dit au mulâtre :

— Va vite me chercher Monsieur.

Le mulâtre sortit.

— Un envoyé de France est arrivé, il a longtemps causé avec le gouverneur, et je crains qu'il ne soit parti avec sa troupe pour le Morne-au-Diable, — me dit maître Morris, — s'écria le religieux en marchant à grands pas. — Maître

Morris n'en sait pas, n'en peut pas savoir davantage. Mais moi, moi, je frémis en songeant aux conséquences de cette visite. Sans doute ce mystère est pénétré. Et comment, comment? qui a pu les mettre sur la voie? ce secret n'est-il pas mort avec monsieur de Crussol. Sa lettre est ma garantie. N'ont-ils pas rassuré le gouverneur actuel et fait cesser toute poursuite contre cette malheureuse femme? — Puis, relisant encore la lettre de maître Morris, le religieux ajouta : — Une frégate française qui reste en panne en dehors de la rade... un envoyé qui confère pendant deux heures avec le gouverneur, et qui, ensuite de cette conférence, part pour le Morne-au-Diable avec une escorte, c'est plus qu'un soupçon, c'est une certitude. Ils viennent l'enlever... Mon Dieu! serait-il vrai? Mais, encore une fois, ce secret que maintenant moi seul connais... car je le connais seul, oh! oui, seul, à moins qu'un épouvantable sacrilége... Mais non, non, — dit le père en joignant les mains avec effroi, — une telle pensée de ma part est un crime. Non, c'est impossible... j'aime mieux croire à l'indiscrétion de la seule personne qui ait un intérêt de vie ou de mort dans ce mystère, qu'à la trahison la plus impie. Non, encore une fois, non, c'est impossible ; mais il faut que je parte à l'instant pour le Morne-au-Diable. Peut-être pourrai-je devancer cet envoyé qui est parti du Fort-Royal avec une escorte. Oui, en me pressant, j'y parviendrai peut-être. J'y retrouverai le malheureux Gascon, ils n'ont rien à en craindre. Sa bizarre apparition à bord m'avait fait un moment redouter que ce pauvre diable ne fût un secret émissaire de Londres ou de Saint-Germain; mais je l'ai, comme on dit, retourné dans tous les sens, j'ai prononcé devant lui et à l'improviste certains noms qui, s'il eût été dans le secret, l'auraient fait certainement tressaillir, quelque cuirassé qu'il fût, et il est resté impassible. Je connais trop les hommes pour m'être trompé : le chevalier n'est qu'un fol aventurier, un enfant perdu chez lequel, après tout, les bonnes qualités l'emportent sur les mauvaises.

A ce moment Monsieur entra.

— Selle-moi tout de suite Grenadille.

— Oui, maître.

— Détache Colas.

— Oui, maître.

— N'oublie pas de mettre mon grand manteau de voyage derrière ma selle.

— Oui, maître. — Le noir sortit, puis il rentra presque aussitôt, disant : — Maître, faudra-t-il armer Colas?

— Sans doute, sans doute, je passe par la forêt.

En attendant que sa jument fût sellée, le religieux continuait de marcher avec agitation; tout à coup il s'écria presque avec effroi, frappé d'une idée subite :

— Mais si je m'étais trompé, mais si cet aventurier, sous cette feinte étourderie, cachait quelque plan froidement arrêté, quelque sinistre dessein? Mais non, non, la ruse et la dissimulation ne peuvent atteindre à une si odieuse perfection. Pourtant, si sa mission coïncidait avec celle de cet homme qui vient de partir avec une escorte? Et moi, moi qui leur ai répondu de cet aventurier; moi qui, dans ma lettre d'hier, ai presque approuvé leur détermination à son égard, pensant comme eux que ce que dirait le Gascon, ce qu'il raconterait des mystères du Morne-au-Diable ne pourrait que servir les vues de celle qui l'habite. Pourtant, si je m'étais trompé! si j'avais contribué à introduire un dangereux ennemi!... Mais non, il aurait déjà agi s'il était instruit du secret. Et encore... non, non... peut-être attendait-il l'arrivée de cette frégate et de cet émissaire pour agir? peut-être est-il d'accord avec lui? Oh! je suis dans une inquiétude mortelle.

Ce disant, le père Griffon sortit précipitamment pour hâter les préparatifs de son départ. Monsieur finissait de seller Grenadille, et Jean terminait l'armement de Colas.

Quelques mots sont nécessaires pour présenter au lecteur le nouvel acteur dont nous n'avions pas eu jusqu'ici occasion de parler. Colas était un sanglier privé d'une merveilleuse intelligence, dont le père Griffon se faisait toujours accompagner et précéder lors de ses excursions à travers les bois. Grâce à leur peau couverte de soies rudes, à leur épaisse cuirasse de graisse, où s'arrête et se fige, dit-on, le venin des serpens, les sangliers et même les porcs domestiques font, aux colonies, une guerre acharnée aux reptiles. Colas était un de leurs plus intrépides adversaires. Son armement se composait d'une muselière de fer percée de petits trous, et terminée par une sorte de croissant très tranchant. On défendait ainsi le bout de la hure du sanglier, seule partie qui fût vulnérable, et on lui donnait une arme formidable contre les serpens. Colas précédait toujours Grenadille de quelques pas, lui frayant la route et faisant fuir les reptiles qui auraient pu piquer la haquenée.

Le père Griffon, qui ne s'était pas attendu au brusque départ de Croustillac (l'aventurier avait, on le sait, quitté le presbytère sans faire ses adieux à son hôte), le père Griffon voulait confier Colas au chevalier, lorsqu'il eut vu celui-ci absolument décidé à s'aventurer dans la forêt; le religieux pensait que le sanglier privé épargnerait quelques dangers à Croustillac; mais la disparition matinale de ce dernier rendit vaine la prévoyance du père Griffon. Après avoir recommandé la maison à ses deux noirs, sur la fidélité desquels il savait d'ailleurs pouvoir compter, le curé du Macouba enfourcha Grenadille, siffla Colas, qui répondit par un grognement joyeux, et, nouveau saint Antoine, le bon père commença de prendre en hâte le chemin qui conduisait au Morne-au-Diable, craignant d'arriver trop tard, et aussi de rencontrer en route monsieur de Chemeraut, qu'il n'aurait pu alors que difficilement devancer. . . . .

Le lecteur se souvient que, grâce à la voracité des chats-tigres qui avaient dévoré le cadavre de John, le colonel Rutler avait pu sortir de la caverne du pêcheur de perles par le conduit souterrain. Pour faire comprendre l'extrême importance et la difficulté de l'entreprise que le colonel allait tenter, nous rappellerons au lecteur que le parc de l'habitation de la Barbe-Bleue s'avançait du sud au nord, comme une espèce d'isthme entouré d'abîmes. A l'est et à l'ouest, ces abîmes étaient presque sans fond, car, dans ces parties-là, les derniers arbres du jardin surplombaient à pic une muraille granitique d'une hauteur énorme, et baignée par les eaux profondes et rapides de deux torrens. Mais, au nord, le parc aboutissait à une pente très escarpée, mais dangereusement praticable. Néanmoins, ce côté du jardin était à l'abri de toute surprise, car, pour escalader ces rochers, moins perpendiculaires que ceux de l'est ou de l'ouest, il aurait fallu d'abord descendre au fond de l'abîme par le revers opposé, entreprise physiquement impossible à tenter, même à l'aide d'une corde d'une longueur démesurée, ce revers étant tantôt à pic, tantôt brisé par des angles de rochers saillans et rentrans.

Le colonel Rutler ayant, au contraire, passé par le conduit souterrain, était arrivé tout d'abord au fond du précipice; il ne lui restait à tenter qu'une périlleuse ascension pour parvenir dans l'intérieur du Morne-au-Diable. Il lui fallait une heure environ pour gravir ces rochers; ne voulant pénétrer dans le parc de l'habitation qu'à la nuit close, il attendit, pour se mettre en marche, que le soleil commençât de décliner. Le colonel avait poussé hors du conduit le squelette de John. Ce fut auprès de ces débris humains, dans une sauvage et profonde solitude, au milieu d'un véritable chaos d'énormes masses granitiques entassées par les convulsions de la nature, que l'émissaire de Guillaume d'Orange passa quelques heures, tapi dans l'enfoncement d'un rocher, afin d'échapper à l'ardeur torréfiante du soleil.

Le morne silence de cet abîme solitaire n'était çà et là interrompu que par le grondement de la mer qui tonnait au loin. Bientôt l'ardente clarté du soleil devint rougeâtre; les grands angles de lumière qu'elle dessinait sur le faîte des rochers, où l'on apercevait les derniers arbres du parc de la Barbe-Bleue, s'amoindrirent peu à peu, une vapeur sombre commença d'envahir le fond de l'abîme où se te-

nait Rutler... Le colonel jugea qu'il était temps de partir. Malgré sa rare énergie, cet homme de fer se sentait atteint, malgré lui, d'une sorte de crainte superstitieuse; l'horrible mort de son compagnon l'avait vivement frappé, le jeûne forcé auquel il était soumis depuis la veille (il n'avait pu se résigner à manger du serpent), réagissant sur son cerveau, éveillait en lui des idées étranges, sinistres... mais, surmontant ces faiblesses, il commença son escalade.

D'abord, Rutler trouva assez de points d'appui pour pouvoir gravir assez rapidement le premier tiers de la hauteur du rocher. Là, de sérieuses difficultés se rencontrèrent; il les surmonta avec une courageuse opiniâtreté; le colonel, au moment où le soleil disparaissait tout à fait à l'horizon, atteignit le faîte du rocher; épuisé de fatigue et de besoin, il tomba presque évanoui au pied des derniers arbres du parc du Morne-au-Diable. Heureusement, parmi ces arbres se trouvaient quelques cocotiers; une grande quantité de noix de cocos jonchait le sol; Rutler en ouvrit une avec son poignard, le liquide frais que renferment ces fruits apaisa sa soif ardente, et leur pulpe nourrissante apaisa sa faim.

Cette réfection inattendue retrempant ses forces, le colonel s'avança résolûment dans le bois; il marchait avec d'excessives précautions, se guidant d'après les indications que John lui avait données, afin de rencontrer le bassin de marbre blanc, non loin duquel il voulait s'embusquer. Après avoir assez longtemps erré dans l'obscurité, sous une haute futaie d'orangers, Rutler entendit au loin le léger bruissement que faisait une gerbe d'eau en retombant dans un bassin; bientôt il arriva sur la lisière du bois d'orangers, et, à la faible clarté des étoiles, car la lune ne se levait que fort tard, il aperçut une large vasque de marbre blanc, située au centre d'un rond-point entouré d'arbres de tous côtés; le colonel, écartant quelques touffes épaisses de *canna indica*, roseaux énormes qui poussaient en abondance dans ce sol humide, se cacha parfaitement à quelques pas du bassin, et attendit les événemens. . . . .

Pour résumer les chances de salut et de perte auxquelles semblent exposés les mystérieux habitans du Morne-au-Diable, nous rappellerons au lecteur : que monsieur de Chemeraut était parti du Fort-Royal dans la matinée, et s'avançait en toute hâte; que le père Griffon avait quitté en hâte le Macouba, afin de devancer l'envoyé de France; que le colonel Rutler s'était secrètement introduit dans l'intérieur du jardin. Disons maintenant ce qui, depuis le matin, s'était passé entre Youmaalë, la Barbe-Bleue et le chevalier de Croustillac.

XVII

LA SURPRISE.

Nous avons laissé l'aventurier sous le coup imprévu d'une passion aussi subite que sincère, et attendant avec impatience l'explication, peut-être même les espérances que la Barbe-Bleue devait lui donner. Après avoir pris son repas, qui lui fut respectueusement servi par Angèle, au grand désespoir du chevalier, le Caraïbe alla gravement s'asseoir au bord du petit lac, à l'ombre épaisse d'un palétuvier qui croissait sur sa rive; puis, mettant les coudes sur ses genoux, appuyant son menton dans la paume de ses mains, Youmaalë, semblant regarder l'espace, resta longtemps immobile, dans cette sorte de paresse contemplative si chère aux peuples sauvages. Angèle était rentrée chez elle. Le chevalier se promenait pensif dans le parc, jetant quelquefois un coup d'œil jaloux et courroucé sur le Caraïbe.

Impatienté du silence et de l'immobilité de son rival, espérant peut-être en tirer quelques renseignemens, Croustillac vint se placer auprès d'Youmaalë. Celui-ci ne parut pas l'apercevoir. Croustillac toussa, s'agita; même immobilité de la part du Caraïbe. Enfin, le chevalier, dont la patience n'était pas la vertu favorite, lui toucha légèrement l'épaule en lui disant :

— Que diable regardez-vous donc là depuis deux heures? le soleil va bientôt se coucher, et vous n'avez pas encore fait un mouvement.

Le Caraïbe retourna lentement la tête du côté du chevalier, le regarda fixement, sans cesser d'appuyer son menton dans la paume de ses mains, puis il reprit la position qu'il avait, et resta muet. L'aventurier rougit de colère, et lui dit :

— Mordioux!... quand je parle j'aime qu'on me réponde.

Même silence de la part du Caraïbe.

— Ces grands airs-là ne m'imposent pas! — s'écria Croustillac, — je ne suis pas de ceux que l'on mange tout vivans, je pense?

Même silence.

— Mordioux! — s'écria l'aventurier, — savez-vous qu'à la longue, tout cannibale que vous êtes, je pourrais bien vous faire prendre un bain dans ce lac, en manière de leçon de politesse, et à cette fin de vous civiliser, monsieur le sauvage?

En disant ces mots, le chevalier s'approcha du Caraïbe d'un air menaçant. Youmaalë se leva gravement, jeta un regard dédaigneux sur le chevalier, puis lui montra du doigt une énorme souche de bois d'acajou à racines contournées, qui formait le siége rustique sur lequel il était assis.

— Eh bien! après? — demanda le chevalier, — je vois cette souche, je ne comprends pas votre signe, à moins qu'il ne signifie que vous êtes aussi sourd, aussi muet, aussi impassible que cette souche.

Sans lui répondre, le Caraïbe se baissa, prit le tronc d'arbre entre ses bras nerveux, le jeta dans l'étang, et, d'un geste significatif, sembla dire à Croustillac : Voilà comme je puis vous traiter. Puis Youmaalë s'éloigna lentement, sans que sa physionomie eût, pendant cette scène, révélé la moindre émotion. Le chevalier était resté stupéfait de cette preuve de force extraordinaire; car ce bloc d'acajou lui avait paru et était en effet si pesant, que deux hommes auraient pu difficilement accomplir ce que venait de faire le Caraïbe. Son étonnement passé, le chevalier courut sur les pas du sauvage et s'écria :

— Est-ce à dire que vous m'auriez jeté dans le lac comme vous avez jeté cette souche?

Le Caraïbe, sans s'arrêter dans sa marche grave et silencieuse, baissa la tête en manière de signe affirmatif.

— Après tout, — se dit Croustillac en s'arrêtant, — ce mangeur de missionnaire ne manque pas de bon sens; je l'ai menacé le premier de le jeter à l'eau, et, d'après ce que je viens de voir de sa vigueur, je suis forcé de convenir que j'aurais eu de la peine, et puis c'eût été une manière déloyale de se débarrasser d'un rival... Ah! cette soirée tarde bien à venir! Dieu merci! voici le soleil couché, bientôt la nuit sera venue, la lune levée, et je saurai mon sort; la veuve me dira tout, je pénétrerai enfin tous ces profonds mystères qui me sont cachés... Ruminons encore ce sonnet, que je reserve pour un grand effet... Il est destiné à peindre la beauté de ses yeux... Peut-être n'a-t-elle jamais entendu de sonnet... Peut-être sera-t-elle sensible au bel esprit... Mais non, non, je n'aurai pas ce bonheur...

Croustillac commença à déclamer ces vers en marchant à grands pas :

— Ce ne sont pas des yeux... ce sont plutôt des dieux!
Ils ont dessus les rois la puissance absolue.
Dieux... non... ce sont des cieux...

L'aventurier ne put terminer ce vers; Mirette vint le

prévenir que sa maîtresse l'attendait pour souper. Le Caraïbe ne soupant pas, Croustillac fit ce repas tête à tête avec la veuve; elle semblait rêveuse et parlait peu, plusieurs fois elle tressaillit involontairement.

— Qu'avez-vous, madame? — dit Croustillac, qui était lui-même préoccupé.

— Je ne sais... de singuliers pressentimens, mais je suis folle. C'est votre physionomie taciturne qui me donne des vapeurs, — ajouta-t-elle avec un sourire forcé;—voyons, égayez-moi donc un peu, chevalier. Youmaalë est sans doute à cette heure en adoration devant certaines étoiles, et je suis étonnée de ne pas le voir, mais il dépend de vous de me faire oublier sa présence.

— Voilà une merveilleuse occasion de placer mon sonnet, — se dit le Gascon. — Si j'osais, madame, je vous réciterais quelques petits vers qui pourraient peut-être... vous distraire...

— Des vers... Comment! vous êtes poète, chevalier?

— Tous les amoureux le sont... madame.

— C'est-à-dire que vous êtes amoureux... pour avoir le droit d'être poète.

— Non, — dit tristement Croustillac, — je suis amoureux pour avoir le droit de souffrir...

— Et de chanter votre douloureux martyre... Voyons les vers...

— Ces vers, madame, font tout ce qu'ils peuvent pour peindre deux yeux bleus... bleus... et beaux... tout comme les vôtres... c'est un sonnet...

— Voyons ce sonnet.

Et Croustillac récita les vers suivans, d'un ton tour à tour langoureux et passionné :

— Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux!
Ils ont dessus les rois la puissance absolue.
Dieux... non; ce sont des cieux... ils ont la couleur bleue
Et le mouvement prompt comme celui des cieux.

— Il faudrait pourtant choisir, chevalier, — dit la Barbe-Bleue. — Sont-ce des yeux, des dieux ou des cieux?

Croustillac reprit avec un merveilleux à propos :

— Cieux... non; mais deux soleils clairement radieux,
Dont les rayons brillans nous offusquent la vue.
Soleils... non; mais éclairs de puissance inconnue,
Des foudres de l'amour signes présagieux.

— Décidément, chevalier, je voudrais savoir à quoi vous vous arrêtez... Soleils... je l'avoue... me plaisait assez... dieux aussi...

Croustillac continua avec une molle langueur :

— Ah! s'ils étaient des dieux feraient-ils tant de mal?
Si des cieux... ils auraient leur mouvement égal;
Deux soleils ne se peut, le soleil est unique...

— Ah! mon Dieu!... chevalier, voici que vous me ravissez maintenant toutes ces charmantes comparaisons... il ne me reste plus qu'éclairs...

Croustillac secoua la tête...

— Éclairs... non; car ceux-ci durent trop et trop clairs;
Toutefois, je les nomme, afin que je m'explique,
Des YEUX... des DIEUX... des CIEUX... des SOLEILS... des ÉCLAIRS.

— A la bonne heure... au moins, chevalier, — dit Angèle en riant, — vous me rendez mon bel écrin de comparaisons, et je n'ai qu'à choisir... aussi je garde tout... dieux... cieux... soleils... éclairs...

L'aventurier regarda un moment la Barbe-Bleue en silence, puis il dit avec un accent de tristesse si vraie que la petite veuve en fut frappée :

—Vous avez raison... madame... ce sonnet est ridicule... vous faites bien de vous en moquer... Que voulez-vous!.. j'ai du malheur... je suis bien puni de ma folle présomption... de mon étourderie...

— Ah! chevalier... chevalier, vous oubliez mes recommandations... je vous ai dit de m'égayer... de m'amuser...

— Et si je souffre, moi?... et si, malgré mes dehors grotesques, je ressens un chagrin cruel... comment puis-je faire le bouffon?

L'aventurier prononça ces paroles sans emphase, mais d'un ton pénétré, d'une voix émue... Angèle le regarda avec étonnement, et elle fut presque touchée de l'expression de la physionomie du chevalier. Elle se reprocha d'avoir pris pour jouet cet homme qui, après tout, ne paraissait pas manquer de cœur, de courage et de bonté; ces réflexions ramenèrent la jeune femme dans un cercle de pensées mélancoliques. Malgré l'effort passager qu'elle avait fait pour être gaie et pour rire du sonnet du Gascon, elle se sentait agitée par d'inexplicables pressentimens, obsédée par des craintes vagues, comme si elle avait eu l'instinct des dangers qui grondaient autour d'elle. Croustillac était tombé dans une rêverie douloureuse... Angèle leva les yeux sur lui, elle en eut pitié; elle ne voulut pas prolonger plus longtemps la mystification dont il était victime; elle sortit brusquement de table, et lui d'un air sérieux :

— Venez, nous causerons dans le jardin, monsieur, et nous irons retrouver Youmaalë. Son absence me tourmente. Je ne sais, mais je me sens oppressée comme si un violent orage allait éclater sur cette maison.

La veuve sortit du salon, le chevalier lui offrit son bras, tous deux descendirent en se promenant les différentes rampes du jardin. L'aventurier était si touché de l'état d'anxiété où il voyait Angèle, il conservait si peu d'espérance... qu'il osait à peine lui rappeler la promesse que celle-ci lui avait faite. Enfin, il lui dit avec embarras :

— Vous m'avez promis, madame, de m'expliquer le mystère de...

La Barbe-Bleue interrompit le chevalier et lui dit :

— Écoutez-moi, monsieur; que ce soit faiblesse d'esprit ou prévision, je me sens de plus en plus agitée, il me semble qu'un malheur me menace; pour rien au monde je ne voudrais à cette heure, et dans la disposition d'esprit où je suis, prolonger à vos dépens une plaisanterie qui n'a que trop duré.

— Une plaisanterie, madame?

— Oui, monsieur; mais, je vous en prie, descendons encore cette terrasse. Ne voyez-vous pas Youmaalë là-bas?

— Non, madame; la nuit est claire pourtant, mais je n'aperçois personne... Vous me disiez donc, madame, qu'une plaisanterie...

— Oui, monsieur, j'avais su par le père Griffon, notre ami, que vous aviez l'intention de venir me proposer votre main; j'ai envoyé le boucanier à votre rencontre... en le chargeant de vous amener ici... Je vous ai accueilli avec l'intention, je vous l'avoue, et je vous en demande pardon, de m'amuser un peu à vos dépens...

— Mais, madame... ce soir même vous deviez m'expliquer le mystère de votre triple veuvage... la mort de vos maris, la présence successive du flibustier, du...

Angèle interrompit encore le Gascon en lui disant :

— N'entendez-vous pas marcher?... N'est-ce pas Youmaalë?

— Je n'entends rien,— dit Croustillac navré de voir ses espérances ruinées, quoique pourtant il s'attendît à tout depuis qu'un véritable amour avait éteint sa sotte et ridicule vanité.

— Avançons encore, — reprit la Barbe-Bleue, — le Caraïbe est peut-être dans le bois d'orangers près du bassin.

— Mais, madame, ce mystère?

— Ce mystère, — reprit Angèle, — s'il en est un... ne peut pas... ne doit pas être pénétré par vous... ma promesse de vous découvrir ce soir ce secret était une plaisanterie dont j'ai honte maintenant, je vous le répète... et si j'avais tenu cette folle promesse, c'eût été en vous rendant le jouet d'une autre mystification plus coupable encore!

— Ah ! madame, — dit vivement le chevalier, — c'est bien cruel !

— Que voulez-vous de plus, monsieur ? je m'accuse et vous en demande pardon, — dit Angèle d'une voix douce et triste. — Oubliez les folies que je vous ai dites; ne pensez plus à ma main, qui ne peut appartenir à personne, mais souvenez-vous quelquefois de la recluse du Morne-au-Diable, qui est peut-être à la fois... et bien coupable et bien innocente... Et puis enfin, — ajouta-t-elle en hésitant, — comme souvenir de la Barbe-Bleue... vous me permettrez, n'est-ce pas, de vous offrir quelques-uns de ces diamans dont vous étiez si épris avant de m'avoir vue...

Le chevalier rougit à la fois de dépit et de chagrin ; le sentiment vrai qu'il ressentait pour Angèle lui faisait considérer comme injurieuse une offre qu'il eût auparavant sans doute acceptée sans le moindre scrupule.

— Madame, — dit-il avec autant de fierté que d'amertume, — vous m'avez accordé l'hospitalité pendant deux jours ; demain je partirai; la seule grâce que je vous demande, c'est de me donner un guide. Quant à votre proposition, elle me blesse... doublement.

— Monsieur...

— Oui, madame... car vous me croyez assez vil pour oublier à prix d'argent un humiliant procédé...

— Monsieur... telle n'est pas mon intention...

— Madame, je suis pauvre, je suis ridicule, je suis vain, je suis ce qu'on appelle un homme d'expédient, mais j'ai mon point d'honneur à moi !

— Mais, monsieur...

— Mais, madame, en retour de l'hospitalité que m'aurait offerte un habitant, j'aurais pu mettre mon esprit et ma complaisance à sa disposition ; c'eût été un marché comme un autre... pire qu'un autre peut-être, soit : quant on se met dans la dépendance d'un plus heureux que soi, on doit se contenter de tout... J'ai amusé le capitaine de *la Licorne* pour le payer du passage qu'il m'a donné sur son navire... nous sommes quittes. J'ai fait là un misérable métier, madame, je le sais mieux que personne, car mieux que personne j'ai souvent connu le malheur...

— Pauvre homme ! — dit tout bas la veuve attendrie.

— Je ne dis pas cela pour être plaint, madame, — reprit fièrement Croustillac, — je voulais seulement vous faire comprendre que si par nécessité j'ai pu accepter le rôle d'un commensal complaisant, jamais je n'ai reçu d'argent comme compensation d'ue outrage. — Puis il ajouta d'un ton profondément ému et pénétré : — Puissiez-vous, madame, toujours ignorer le mal que m'a fait cette proposition, moins encore parce qu'elle était bien humiliante que parce qu'elle m'était faite par vous... Mon Dieu ! vous vous seriez amusée de moi... que je l'aurais souffert sans me plaindre... mais m'offrir de l'argent pour me dédommager de vos railleries... Ah ! madame, vous me faites connaître une des peines de la misère que j'ignorais encore... — Après un moment de silence, il reprit avec une nouvelle amertume : — Au fait... pourquoi m'auriez-vous traité autrement ? qui suis-je ? sous quels auspices suis-je entré ici ? Les vêtemens que je porte ne m'appartiennent seulement pas... Pourquoi se gêner avec moi, n'est-ce pas, madame ?

Ces derniers mots du pauvre Croustillac eurent un accent de douleur et de honte si sincère que la jeune femme, touchée de ces paroles, regretta vivement l'offre indiscrète qu'elle avait faite; elle baissa la tête, et marcha ainsi pendant quelque temps auprès de Croustillac. La veuve et Croustillac arrivèrent ainsi près du bassin de marbre blanc dont on a parlé. La jeune femme tenait toujours le bras de l'aventurier. Après quelques minutes de réflexion, elle lui dit :

— Vous avez raison... j'ai eu tort... je vous ai mal jugé, monsieur... la réparation que je vous offrais était presque une injure... Ne croyez pas, je vous en prie, que j'aie voulu un instant vous humilier... rappelez-vous ce que je vous disais ce matin... de votre courage, de ce qu'il devait y avoir de généreux dans votre cœur... Eh bien ! cela... je le pense encore... Vous m'aimez, dites-vous... si cet amour est sincère... il ne peut m'offenser... il serait mal à moi de répondre à un sentiment toujours flatteur par un procédé blessant... Allons, — ajouta-t-elle avec une grâce charmante, — la paix est-elle faite ? me gardez-vous encore rancune ?... dites-moi que non, afin que je puisse vous demander de passer ici quelques jours... comme mon ami... sans crainte d'être refusée.

— Ah ! madame ! — s'écria Croustillac transporté, — ordonnez... disposez de moi... je suis votre serviteur... votre esclave... votre chien... Ces bonnes paroles que vous venez de me dire me font tout oublier... Votre ami... vous m'avez appelé votre ami... Ah ! madame, pourquoi ne suis-je qu'un pauvre cadet de Gascogne !... Je ne serai jamais assez heureux pour pouvoir vous prouver mon dévouement.

— Qui sait ?... mais j'ai une réparation à vous faire... Attendez-moi là, il faut que j'aille voir où est Youmaalë, et chercher quelque chose... un présent... oui... monsieur le chevalier, un présent... que je vous défierai bien de refuser cette fois...

— Mais, madame...

— Vous répliquez... Ah ! mon Dieu ! quand je pense pourtant... que vous vouliez être mon mari... Attendez-moi là... je reviens.

Et ce disant, Angèle, qui tout en causant était parvenue jusqu'au bassin de marbre, remonta légèrement l'allée du parc, et disparut du côté de la maison.

— Que veut-elle dire ? Que veut-elle faire ? — se demanda Croustillac en regardant machinalement l'eau du bassin. Puis il ajouta avec exaltation : — C'est égal, je suis à elle à la vie, à la mort; elle m'a appelé son ami ; je ne la reverrai plus sans doute, mais c'est égal, je l'adore ; ça ne fait de mal à personne... et, je ne sais, mais on dirait que ça me rend meilleur... Il y a deux jours, j'aurais accepté ces diamans... Aujourd'hui... cela me fait honte... C'est étonnant comme l'amour vous change...

Croustillac fut tout à coup interrompu dans ses réflexions philosophiques. Le colonel Rutler, à la faible clarté de la nuit, avait vu l'aventurier se promener avec la Barbe-Bleue; il avait entendu ces derniers mots d'Angèle à Croustillac : « *mon mari... attendez-moi là.* » Rutler ne douta pas que le Gascon ne fût l'homme qu'il cherchait; il sortit tout à coup de sa cachette, s'élança sur le chevalier, lui jeta un voile sur la figure, profita de son saisissement pour le renverser à terre; puis, lui passant un nœud coulant autour des mains, il eut bientôt maîtrisé sa résistance, grâce à sa rare vigueur. Le chevalier fut ainsi terrassé, garrotté et bâillonné en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Ceci fait, le colonel lui mit un poignard sur la gorge en lui disant :

— Milord-duc, vous êtes mort... si vous faites un mouvement, ou si vous appelez madame la duchesse à votre secours... Au nom de Guillaume d'Orange, roi d'Angleterre, je vous arrête comme coupable de haute trahison... et vous allez me suivre...

XVIII

MILORD-DUC.

Brusquement attaqué par un adversaire d'une force extraordinaire, Croustillac ne tenta pas même de résister. Le voile dont on lui avait entouré la figure lui ôtait presque la respiration. A peine pouvait-il pousser quelques cris inarticulés. Rutler se pencha à son oreille, et lui dit en anglais, avec un accent hollandais très prononcé :

— Milord-duc, je puis vous débarrasser de ce voile :

mais prenez garde... Si vous appelez du secours, vous êtes mort. Sentez-vous la pointe de mon poignard?

Le malheureux Croustillac, n'entendant pas l'anglais, mais sentant la pointe du poignard, s'écria :

— Parlez français! parlez français...!

— Je comprends que Votre Grâce, qui a été élevée en France, préfère cette langue, — reprit Rutler qui crut que son accent hollandais rendait ses paroles peu intelligibles, et il ajouta : — Vous m'excuserez donc, monseigneur, si je ne m'exprime pas très bien en français... J'avais l'honneur de dire à Votre Grâce qu'au moindre cri je serais obligé de la tuer. Il dépend aussi de vous, milord-duc, d'avoir ou non la vie sauve... en empêchant madame la duchesse, votre femme, d'appeler du secours si elle revient.

— Il est évident qu'on me prend pour un autre,—pensa le chevalier. — Mordioux! dans quel diable de guêpier me suis-je fourré? Quel est ce nouveau mystère!... et à qui en a ce Flamand brutal, avec son éternel poignard et son milord-duc? Après tout, encore est-il bon de n'être pas pris pour un homme de peu. Et la Barbe-Bleue qui serait duchesse... et qui passe pour ma femme!

— Écoutez, milord, — me dit Rutler après quelques momens de silence, — pour la plus grande commodité de Votre Grâce, je puis vous délivrer du voile qui vous entoure; mais, je vous le répète, au moindre cri de madame la duchesse, à la moindre manifestation de vos esclaves pour vous défendre... je me verrai forcé de vous tuer... j'ai promis au roi mon maître de vous ramener mort ou vif.

— J'étouffe!... ôtez-moi d'abord ce voile... je ne crierai pas! — murmura Croustillac, pensant que le colonel allait reconnaître son erreur.

Rutler ôta le voile qui enveloppait la figure de l'aventurier... Celui-ci vit un homme agenouillé près de lui et le menaçant d'un poignard. La nuit était claire, le chevalier distingua parfaitement les traits du colonel; ils lui étaient absolument inconnus.

— Monseigneur, rappelez-vous votre promesse! — lui dit Rutler, qui ne manifesta pas le moindre étonnement lorsque le visage de l'aventurier fut découvert.

— Comment... il ne s'aperçoit pas de sa méprise! — pensa le chevalier stupéfait.

— Maintenant, milord-duc,—reprit le colonel en aidant Croustillac à s'asseoir assez commodément auprès du bassin de marbre, maintenant, milord-duc, pardonnez-moi la rudesse de mon attaque, mais j'ai dû agir ainsi...

Croustillac ne répondit rien; partagé entre la crainte et la curiosité, il brûlait de savoir à qui s'adressaient ces mots: *milord-duc*. Naturellement aventureux, ne pouvant que gagner, sans doute, à être pris pour un autre, surtout pour le mari de la Barbe-Bleue, le chevalier se résolut de jouer, autant qu'il le pourrait, le rôle qu'on lui prêtait, espérant peut-être ainsi pénétrer le secret des habitans du Morne-au-Diable. Il répondit néanmoins :

— Et vous êtes sûr, monsieur, que c'est bien moi que vous cherchez?

— Que Votre Grâce n'essaye pas de me tromper, — dit brusquement Rutler. — Il est vrai que je n'ai pas eu l'honneur de vous voir jusqu'à ce jour, milord-duc, mais j'ai entendu votre conversation avec madame la duchesse... Quel autre que vous, monseigneur, se promènerait à cette heure avec elle; quel autre que Votre Grâce serait revêtu de ce justaucorps à manche rouge, illustré par James Syllon, qui vous a peint dans ce costume.

— Aussi trouvais-je cet habillement très bizarre, — pensa Croustillac.

— Ce n'est pas à moi, milord-duc, de m'étonner de vous retrouver sous ces vêtemens, qui doivent cependant vous rappeler des souvenirs... des souvenirs bien cruels... — — ajouta Rutler d'un air sombre.

— Des souvenirs cruels! — répéta Croustillac.

— Milord-duc, — dit le colonel, — deux ans avant la fatale journée de Bridge-Water, revêtu de cet habit de votre charge, ne fîtes-vous pas hommage à votre royal père du faucon de Lancastre.

— A mon royal père?... un faucon? — dit le chevalier tout abasourdi.

— Je comprends l'embarras de Votre Grâce, ne croyez pas que je veuille rappeler ces tristes discussions, dont vous avez été si sévèrement, permettez-moi de vous dire, milord, si justement puni.

— Je vous permets de tout me dire, monsieur, je vous y engage même très instamment, — répondit le Gascon; et il ajouta tout bas: — Peut-être ainsi apprendrai-je quelque chose.

—Les momens sont précieux, — reprit Rutler, — il faut que je me hâte d'apprendre à Votre Grâce ce que j'attends de sa soumission aux ordres de mon maître Guillaume d'Orange, roi d'Angleterre.

— Dites, monsieur, surtout ne craignez pas d'entrer dans les plus grands détails.

— Pour faire comprendre à Votre Grâce ce qui me reste à exiger d'elle, il est bien nécessaire d'établir nettement votre position, milord-duc, tel pénible que soit ce devoir.

— Établissez, monsieur... établissez franchement. Ne nous déguisons rien... Nous sommes des hommes et des soldats, nous devons savoir tout entendre.

— Vous avouerez qu'en ce moment vous ne pouvez m'échapper.

— C'est vrai.

— Que votre vie est entre mes mains.

— C'est encore vrai.

— Mais ce qui doit être pour vous d'une très grande considération, milord-duc, c'est que si, en essayant de m'échapper ou en refusant d'obéir aux ordres dont je suis porteur... vous me mettiez dans la dure nécessité de vous tuer...

— Dure nécessité pour tous deux... monsieur.

— Que Votre Grâce fasse bien attention à mes paroles — et le colonel accentua très fortement les mots suivans: — Je pourrais d'autant plus impunément vous tuer... milord-duc, que vous ÊTES DÉJA MORT... et que l'on n'aurait ainsi aucun compte à rendre de votre sang.

Le chevalier regarda Rutler d'un air stupide, croyant avoir mal entendu.

— Vous dites, monsieur,—reprit-il, —que vous pouvez d'autant plus impunément me tuer?...

— Que Votre Grâce est déjà morte... — dit Rutler avec un sourire sinistre.

Croustillac le regarda de nouveau attentivement, croyant avoir affaire à un fou; puis il reprit après un moment de silence :

— Si je vous ai bien entendu, monsieur, vous tenez à me faire comprendre que vous pouvez me tuer impunément, sous le prétexte, assez spécieux, j'en conviens, que je suis déjà mort?

— Mais, certainement... milord-duc, c'est tout simple.

— Vous trouvez cela tout simple, monsieur?

— Je ne pense pas, milord-duc, que vous puissiez nier... ce qui est connu de tout le monde, — dit Rutler avec une certaine impatience.

— Il me semble pourtant qu'à la rigueur... et sans passer pour un homme d'un entêtement outrageux et qui a la rage de contredire tout le monde... je pourrais jusqu'à un certain point nier que je sois mort.

— Je n'aurais jamais cru, milord-duc, que vous pussiez plaisanter sur ce terrible moment, qui a dû vous laisser pourtant de bien affreux souvenirs,—dit le colonel avec un sombre étonnement.

— Certes, monsieur, un tel moment ne doit jamais s'oublier, jamais... ce qui est seulement assez difficile, c'est d'en conserver la mémoire, — dit Croustillac en souriant.

Le colonel ne put retenir un mouvement d'indignation et s'écria :

— Vous souriez! vous souriez! lorsque c'est au prix du

plus noble sang que vous êtes ici... Ah ! telle sera donc toujours la reconnaissance des princes ! ! !

— Je dois vous déclarer, monsieur, — reprit impatiemment Croustillac,— qu'il ne s'agit pas de reconnaissance ou d'ingratitude dans cette affaire, et que... Mais, — reprit Croustillac, craignant de dire quelque bévue, — mais il me semble que nous nous écartons singulièrement de la question... je préfère parler d'autre chose...

— Je conçois qu'après tout un tel sujet d'entretien soit désagréable pour Votre Grâce.

— Il y en a de plus gais, monsieur... certainement ; mais revenons au motif qui vous amène : que voulez-vous de moi ?

— J'ai l'ordre, monseigneur, de vous conduire à la Barbade : de là vous serez transporté et incarcéré à la tour de Londres, dont Votre Grâce a dû conserver le souvenir.

— Mordioux ! en prison... — se dit Croustillac, que cette perspective était loin de séduire ; — en prison... à la Tour de Londres... Je vais avertir cet animal hollandais de sa méprise ; le quiproquo ne me convient plus. Diable ! à la tour de Londres !... c'est payer Votre Grâce et milord-duc un peu trop cher !

— Je n'ai pas besoin de vous dire, milord-duc, que vous y serez traité avec les respects qui sont dus à vos malheurs et à votre rang ; sauf la liberté, qui ne vous sera jamais rendue, vous serez entouré de soins, d'égards...

— Après tout, — se dit Croustillac, — pourquoi me hâterais-je de dissuader cet ours du Nord ? Je n'ai aucun espoir, hélas ! d'intéresser la Barbe-Bleue à mon martyre. Il me semble que j'entrevois vaguement que l'erreur de ce Flamand à mon endroit peut servir cette adorable petite créature. Si cela était, j'en serais ravi... Une fois arrivé en Angleterre la méprise sera reconnue, et on m'élargira. Or, comme il faut, après tout, que je retourne en Europe, j'aime bien mieux, si cela se peut, y retourner en prince, en milord, qu'en passager-gratis de maître Daniel. J'y gagnerai au moins de ne plus mettre de fourchettes en équilibre sur le bout de mon nez et de ne plus avaler de bougies allumées.

Le colonel, prenant le silence méditatif du Gascon pour de l'accablement, lui dit d'un ton moins brusque :

— Je conçois que Votre Grâce envisage avec peine l'avenir qui lui est destiné.

—Il y a bien de quoi, monsieur, ce me semble ; éternellement prisonnier à la tour de Londres !

— Oui, milord-duc... Pourtant... vous ne jouissez pas ici d'une extrême liberté ; peut-être cette vie d'angoisses et d'inquiétudes continuelles n'est pas à regretter beaucoup.

— Vous voulez me dorer la pilule, monsieur, comme on dit vulgairement ; le motif est louable... mais vous me paraissez bien certain de m'emmener à la Barbade, et de là à la tour de Londres.

— Pour remplir cette mission, milord-duc, j'avais amené avec moi un homme déterminé. Il est mort... mort d'une mort affreuse.

Et Rutler frémit malgré lui au souvenir de la mort de John.

— De sorte, monsieur, que maintenant vous êtes réduit à vous-même pour accomplir cette expédition.

— Oui, milord-duc.

— Et vous vous flattez à vous tout seul de m'enlever d'ici ?

— Oui, milord-duc.

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement sûr.

— Et par quel miracle ?

— Il n'est pas besoin de miracles, milord, rien de plus simple.

— Puis-je savoir ?

—Sans doute, vous devez être instruit de tout, milord-duc, puisque je compte principalement sur vous.

— Pour vous aider à m'emmener ?

— Oui, milord-duc.

— Le fait est que, sans me vanter ,je puis dans cette circonstance, si je veux m'en mêler, vous être de quelque secours.

Après un moment de silence, Rutler reprit :

— L'on ne m'avait pas exagéré la fermeté de Votre Grâce... il est impossible de montrer plus de résolution et de sang-froid dans la mauvaise fortune, milord-duc.

— Je vous assure, monsieur, qu'il me serait difficile de la supporter autrement.

— Si je vous fais cette observation, milord, c'est qu'étant vous-même homme de sang-froid et de résolution, vous comprendrez mieux qu'un autre, qu'on peut beaucoup entreprendre avec du sang froid et de la résolution or, je n'ai pas d'autre ressource pour vous enlever d'ici...

— Voyons, monsieur, si le moyen est bon, je serai le premier à le reconnaître. Un moment pourtant : vous semblez oublier que je ne suis pas seul ici ?

— Je le sais, milord : madame la duchesse vient de vous quitter... elle peut revenir d'un moment à l'autre.

— Et non pas seule, je vous en préviens.

— Fût-elle accompagnée de cent hommes armés jusqu'aux dents, je ne crains rien.

— Vraiment.

— Non, milord... je ne dirai plus... je compte beaucoup sur le retour de madame la duchesse pour vous décider à me suivre, dans le cas ou vous hésiteriez encore.

— Monsieur, vous parlez en énigmes.

— Je vous en dirai tout à l'heure le mot, milord : mais, auparavant, je dois vous prévenir que l'on est à peu près au courant de tout ce qui vous est arrivé depuis votre fuite de Londres.

— En lui niant ceci, je le forcerai à parler, et j'apprendrai quelque chose,— dit le chevalier. Il reprit tout haut :

— Quant à cela, monsieur, je ne le crois pas... c'est impossible.

— Écoutez-moi donc, milord-duc ; il y a quatre ans, vous avez épousé, en France, la maîtresse de cette maison. —Que ce mariage soit légal ou non, ayant été contracté après votre exécution à mort, et par conséquent pendant le veuvage de votre première femme... cela ne me regarde pas, c'est une affaire de conscience et de théologie.

— Décidément, mon Sosie, le milord-duc, s'est mis dans une position exceptionnelle, —se dit Croustillac, —on peut le tuer parce qu'il est mort, et il peut se remarier parce que sa femme est veuve de lui. Je commence à avoir les idées singulièrement embrouillées, car depuis hier il se passe autour de moi des événemens bien étranges.

—Vous voyez, milord-duc, que mes renseignemens sont exacts.

— Exacts... exacts... jusqu'à un certain point ; vous me supposez capable de m'être remarié après mon exécution à mort, c'est au moins hasardé. Que diable ! monsieur, savez-vous qu'il faut-être bien sûr de son fait, au moins, pour prêter aux gens de pareilles originalités.

—Tenez, milord-duc, vous ne vous croyez pas sans doute en mon pouvoir... et vous plaisantez. Votre gaieté ne m'étonne pas, d'ailleurs ; Votre Grâce a conservé sa liberté d'esprit dans des circonstances plus graves que celle-ci.

— Que voulez-vous, monsieur ! la gaieté est la richesse du pauvre.

— Milord-duc ! — s'écria le colonel d'un ton sévère, — le roi mon maître ne mérite pas ce reproche...

— Quel reproche ? monsieur,—demanda le Gascon stupéfait.

— Votre Grâce dit que la gaieté est la richesse du pauvre.

— Eh bien ! monsieur, je ne vois pas en quoi cela insulte le roi votre maître.

— N'est-ce pas dire, milord, que parce que vous vous voyez au pouvoir de mon maître, vous vous regardez comme dépouillé de tout ?

— Vous êtes susceptible, monsieur. Rassurez-vous. Cette

réflexion était purement philosophique, et n'avait nullement trait à ma position particulière.

— C'est différent, milord-duc ; aussi m'étonnais-je de vous entendre parler de votre pauvreté.

— Parbleu ! cela m'irait bien de crier misère ! — dit Croustillac en riant.

— Peu de fortunes égalent encore la vôtre, monseigneur. Les sommes énormes que vous avez tirées de la vente d'une partie de vos pierreries seront conservées à vous et aux vôtres. Guillaume d'Orange, mon maître, n'est pas de ceux qui enrichissent leurs créatures par la confiscation des biens d'enemis politiques.

— Je ne te savais pas si riche, pauvre Croustillac ! — se dit le Gascon.— Si j'avais prévu cela, combien j'aurais peu avalé de bougies pour la plus grande récréation de cet animal marin de maître Daniel ! — Puis il ajouta tout haut : — Je reconnais à cela la générosité de votre maître ! monsieur. Ainsi, mes grands biens, mes trésors...—Et le Gascon ajouta tout bas :— Cela fait toujours plaisir de dire une fois dans sa vie : mes grands biens, mes trésors.

— Le roi, mon maître, milord-duc, m'a ordonné de vous dire que vous pourriez faire freter un navire pour conduire en Angleterre toutes vos richesses.

— Oh ! mes vieux bas roses ! mon vieux justaucorps vert ! mon feutre pelé et ma vieille rapière, — se dit Croustillac ;—voilà mon vrai domaine, mes vrais meubles et immeubles. Il ne faudra pas une flotte marchande pour les transporter.— Puis il reprit tout haut : — Mais revenons, monsieur, au sujet qui vous amène, et aux découvertes que vous avez faites sur ma vie passée.

— Il y a trois ans, milord-duc, vous êtes venu habiter cette île, restant invisible pour tous et faisant répandre, par un flibustier et autres gens à votre solde, les bruits les plus étranges sur votre habitation, afin d'en éloigner les curieux.

— Je n'y comprends plus rien du tout, — pensa Croustillac; — la Barbe-Bleue... non... la veuve... c'est-à-dire non... la duchesse, ou plutôt la femme du mort... qui est veuf... non... enfin la femme de n'importe qui... n'est donc pas du dernier mieux avec ces trois drôles? Pourtant j'ai vu... de mes yeux ses étranges privautés avec eux... j'ai entendu... Allons, allons, pour peu que cela dure, j'en deviendrai fou... je commence à me trouver stupide, et à voir une infinité de chandelles romaines dans l'intérieur de mon cerveau.

XIX

LE QUIPROQUO.

Rutler continua :

— Les manœuvres de vos émissaires furent couronnées d'un plein succès, milord-duc, et il fallut le plus grand hasard pour que votre existence fût révélée à mon maître, il y a deux mois, et pour lui apprendre qu'à votre insu, ou de votre plein consentement, on voulait faire de vous, milord-duc... un dangereux instrument...

— De moi ! un instrument ? Et quel instrument, monsieur?

— Votre Grâce le sait aussi bien que moi ; les politiques du cabinet de Versailles et de la cour papiste de Saint-Germain ne reculent devant aucun moyen ; peu leur importe que la guerre civile déchire longtemps un malheureux pays, pourvu que leurs projets réussissent. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage, milord.

— Si, monsieur ! si, je désire que vous m'en disiez davantage, je veux voir jusqu'à quel point on a abusé de votre crédulité. Expliquez-vous, monsieur, expliquez-vous.

— La preuve que l'on n'a pas abusé de ma crédulité, milord, c'est que ma mission a pour but de ruiner les projets d'un envoyé de France qui, d'accord ou non avec Votre Grâce, doit arriver d'un moment à l'autre dans cette île.

— Je vous donne ma parole de gentilhomme, monsieur, que j'ignorais l'arrivée de cet envoyé français.

— Je dois vous croire, milord. Pourtant, certains bruits avaient autorisé le roi mon maître à penser que Votre Grâce, oubliant ses anciens ressentimens contre Jacques Stuart son oncle, avait écrit à ce roi détrôné pour lui offrir ses services.

— Jacques Stuart étant détrôné, — dit Croustillac avec un accent rempli de dignité, — cela changeait singulièrement la face des choses, et j'aurais pu ainsi condescendre envers... mon oncle... à des démarches que ma fierté ne m'aurait pas permises auparavant.

— Aussi, milord, de votre point de vue à vous, votre résolution n'eût-elle pas manqué de générosité.

— Sans doute, j'aurais pu parfaitement, sans me commettre, me rapprocher de... d'un roi détrôné, — reprit intrépidement Croustillac, — mais je ne l'ai pas fait, je vous en jure ma foi de gentilhomme.

— Je crois Votre Grâce.

— Eh bien ! alors, votre mission n'ayant plus de but...

— Vous comprenez, milord-duc, que, malgré la garantie de votre parole, les circonstances peuvent changer, et vos résolutions changer comme les circonstances. L'espoir d'arriver au trône d'Angleterre peut faire oublier bien des engagemens ou éluder bien des promesses, milord-duc. Loin de moi la pensée de vouloir récriminer le passé ; mais Votre Grâce sait ce qu'elle a sacrifié lorsqu'elle a voulu porter une main audacieuse sur la couronne des Trois-Royaumes !

— Peste ! — se dit Croustillac, — il paraît que je n'y vais pas de main morte, et que décidément je suis un gaillard à encager bel et bien. Si je savais comment tout ceci finira, je m'amuserais beaucoup.

— Le roi mon maître ne peut pas oublier, milord-duc, que vous avez porté vos vues jusque sur le trône.

— Eh bien ! c'est vrai ! — s'écria Croustillac avec une expression de franchise spontanée, — c'est vrai, je ne le nie pas. Que voulez-vous ! l'ambition, la gloire, l'entraînement de la jeunesse. Mais, croyez-moi, monsieur,—ajouta-t-il avec un soupir, en parlant d'un ton mélancolique et élégiaque, — croyez-moi, l'âge nous mûrit, nous rend sages : avec les années, l'ambition s'éteint, on vit content de peu dans la retraite. Une fois tranquille dans le port, jetant un regard philosophique sur les orages des passions, on cultive les champs paternels... quand on en a... ou du moins on regarde couler en paix le fleuve de la vie... qui va bientôt se perdre dans l'océan de l'éternité. En un mot, vous comprenez, monsieur, que si, dans notre première jeunesse, nous avons pu nous laisser aller à d'audacieuses visées, il ne s'ensuit pas que dans notre âge mûr nous n'en reconnaissions pas la vanité, toute la vanité. Je vis obscur et tranquille au sein de mon intérieur, avec une jeune femme charmante, aimé de ceux qui m'entourent, faisant un peu de bien. Ah ! monsieur, voilà la seule existence qui me convienne ; je n'hésiterai donc pas, en confirmation de ces paroles, à vous jurer de ne jamais élever la moindre prétention au trône d'Angleterre ; vrai, foi de gentilhomme ! je n'en ai pas la moindre envie.

— Je n'ai malheureusement pas, milord-duc, le droit d'accepter votre serment : le roi mon maître peut seul le recevoir et y voir, si bon lui semble, une garantie suffisante contre de nouveaux troubles. Quant à moi, j'ai ordre de conduire Votre Grâce à Londres, et je dois remplir ma mission.

— Vous êtes persévérant, monsieur. Quand vous avez une idée, vous y tenez beaucoup.

— A quelque prix que ce soit, milord-duc, je remplis les ordres qui me sont donnés. Vous devez voir, au calme qui préside à notre entretien, que je ne doute pas du succès de

mon entreprise ; à cette heure que Votre Grâce sait les motifs qui me font agir, je ne doute pas qu'elle ne me suive sans faire la moindre résistance.

Croustillac avait prolongé l'entretien autant qu'il l'avait pu ; il lui fallait décidément suivre le colonel ou lui avouer la vérité. Le Gascon dit à Rutler :

— En supposant, monsieur, que je consente à vous suivre de bon gré, quel sera notre ordre de marche, comme on dit ?

— Votre Grâce, toujours ainsi les mains liées, me permettra de lui offrir mon bras gauche ; je tiendrai mon poignard à la main droite, afin d'être prêt à vous frapper en cas d'alerte, milord, et nous nous dirigerons vers votre maison.

— Ensuite, monsieur?

— Une fois arrivé chez vous, milord, vous ordonnerez immédiatement à un de vos esclaves d'aller avertir vos nègres pêcheurs de préparer leur barque ; elle nous suffira pour nous transporter à la Barbade. Dans cette île, nous trouverons un bâtiment de guerre qui m'attend, et à bord duquel, monseigneur, vous serez transporté à Londres et remis entre les mains du gouverneur de la tour.

— Et vous vous imaginez sérieusement, monsieur, que je donnerai moi-même l'ordre de préparer tout ce qu'il faut pour mon enlèvement?

— Oui, monseigneur, par une raison fort simple. Votre Grâce sent la pointe de ce poignard ?

— Oui, sans doute... vous en revenez toujours là... vous vous répétez beaucoup, monsieur.

— Nous autres Flamands, nous avons peu d'imagination... que voulez-vous !... il n'y a rien de plus brutal que nos procédés ; mais réussir, voilà l'important ; or, ce brin d'acier me suffit, car si vous refusez d'obéir à la moindre de mes injonctions, milord-duc, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous en prévenir, je vous tue sans miséricorde...

— J'ai aussi déjà eu l'honneur de vous dire, monsieur... que votre moyen ne manquait pas d'originalité... mais j'ai des esclaves... des amis, monsieur, et vous sentez bien que malgré votre bravoure...

— Mon Dieu ! milord... si je vous tue... il est évident que je serai tué à mon tour, soit par vos esclaves, soit par vos âmes damnées de la flibuste ou du boucan, soit enfin par les autorités françaises, qui seront parfaitement dans leur droit de me faire fusiller, car je suis Anglais, et je m'introduis en temps de guerre dans cette île, qui est considérée comme une place forte.

— Vous voyez donc bien, monsieur, ma mort ne serait pas impunie.

— En acceptant cette mission, j'ai fait d'avance le sacrifice de ma vie ; tout ce que je veux, milord-duc, c'est que vous ne soyez plus pour mon maître un sujet de crainte... pour l'Angleterre un sujet de troubles ; le roi Guillaume n'aime pas le sang, mais il hait la guerre civile. Votre réclusion perpétuelle ou votre mort peuvent seules le rassurer : choisissez donc, milord-duc, entre le poignard ou la prison ; il le faut... vous serez mon captif ou ma victime. Encore un mot : si vous n'étiez pas absolument en mon pouvoir, je ne vous dirais pas, au prix de ma vie, ce que je vais vous dire.

— Parlez, monsieur.

— Cette confidence, en vous prouvant le mal que vous pourriez faire à l'Angleterre, milord-duc, vous prouvera aussi de quel intérêt il est pour le roi Guillaume qu'un ennemi tel que vous soit dans l'impossibilité d'agir : les partisans de votre première révolte, qui vous ont vu décapiter sous leurs yeux, gardent encore de vous les plus chers souvenirs.

— Vraiment?... ça ne m'étonne pas de leur part, et c'est d'autant plus désintéressé à eux qu'il y avait tout lieu de croire que je ne pourrais jamais les remercier... — Puis le Gascon se dit : — Il faut que ce Flamand, qui parle du reste assez sagement, ait un coup de marteau... une idée fixe à l'endroit de mon exécution.

Le colonel reprit :

— Ah ! milord-duc, vous payez cher votre influence.

— Fort cher, très cher, trop cher, monsieur... pour ce qu'elle est véritablement.

— Pourquoi vouloir le nier, milord, puisque vos ennemis mêmes la reconnaissent ?... Quand on songe que vos partisans conservent comme de pieuses reliques des lambeaux de vos vêtemens imprégnés de votre sang, que chaque jour ils pleurent votre mort... que serait-ce donc si vous reparaissiez tout à coup à leurs yeux? Que d'enthousiasme n'exciteriez-vous pas ? Je vous le répète, milord, c'est parce que votre influence peut être fatale dans ces temps de troubles, qu'on doit à tout prix la neutraliser.

— Poignarder quelqu'un ou l'emprisonner éternellement, vous appelez ça *neutraliser une influence*, — dit Croustillac. — A la bonne heure !... ça se dit probablement comme ça en politique... Après tout, je conçois la défiance que je vous inspire, car je suis un incorrigible conspirateur. On me coupe la tête devant mes partisans, croyant que ça va peut-être m'amender ! Point ! Au lieu de tenir compte de ce paternel avertissement, je conspire de plus belle ; il est évident que ça doit finir par impatienter votre maître... Eh bien ! monsieur, il s'impatiente à tort ; car, une dernière fois, je vous déclare solennellement et à la face du ciel que je ne conspire pas, qu'il peut dormir en paix sur son trône, et que sa couronne ne me fait pas le moins du monde envie... Ceci est-il assez clair et assez catégorique, monsieur?

— Très clair et très catégorique, milord : mais je dois exécuter les ordres que j'ai reçus. Lorsque nous serons chez vous tout à l'heure, j'aurai l'honneur de vous communiquer une lettre autographe de S. M. le roi Guillaume, qui ne vous laissera aucun doute sur le but et l'autorité de la mission dont je suis chargé... Allons, milord, résignez-vous, c'est le sort de la guerre. D'ailleurs, si vous hésitez, je compte sur un puissant auxiliaire...

— Et lequel ?

— Instruite par moi du sort qui vous menace, vous voyant sous le coup de mon poignard...

— Toujours son éternel poignard... il est insupportable avec son poignard ! — pensa Croustillac : — il n'a que ce mot-là... à la main...

— Madame la duchesse, — reprit Rutler, — aimera mieux vous voir prisonnier que tué... On sait combien elle vous aime, combien elle vous est dévouée... Elle donnerait sa vie pour vous ; elle contribuera donc, j'en suis sûr, à vous faire envisager sagement votre position... Maintenant, milord-duc, choisissez : ou appelez quelques-uns de vos gens s'ils peuvent vous entendre, ou conduisez-moi chez vous, car il faut hâter votre départ...

Nous devons le dire à la louange de Croustillac, apprenant que la Barbe-Bleue était mariée à un grand seigneur invisible qu'elle aimait passionnément, et qu'on le prenait pour ce grand seigneur, il se résolut généreusement à être utile à la jeune femme, en prolongeant le plus possible le quiproquo dont il était victime, et en se faisant emmener prisonnier à la place du milord-duc inconnu. Heureux de songer qu'Angèle lui aurait une grande obligation, le Gascon se résigna donc courageusement à subir toutes les conséquences de la position qu'il avait acceptée ; seulement, il ne savait de quelle manière sortir du Morne-au-Diable sans que son stratagème fût découvert.

— Milord-duc, je suis à vos ordres ; il faut absolument partir à l'instant, — dit le colonel avec impatience.

— C'est moi qui suis à vos ordres, — reprit le chevalier, qui voyait avec un certain effroi arriver le moment critique de cet entretien.

Une idée lumineuse frappa Croustillac ; il crut avoir trouvé le moyen d'échapper à ce danger et de sauver le mystérieux mari de la Barbe-Bleue.

— Ecoutez-moi, monsieur, — dit l'aventurier en prenant un air digne et pénétré, — je vous donne ma parole de gentilhomme que je vous suivrai librement partout où vous me conduirez ; mais je voudrais que la duchesse, ma

femme, ne fût instruite de mon arrestation qu'après mon départ.

— Comment! milord-duc, vous vous résigneriez à abandonner madame votre femme... sans lui faire connaître votre triste position?

— Oui, à cause de raisons à moi connues... et puis, je tiens à m'épargner des adieux toujours déchirans.

— Mes ordres ne concernant que vous, milord-duc, — dit le colonel, — vous êtes libre d'agir, au sujet de madame la duchesse, comme bon vous semblera. Rien de plus facile, ce me semble, que d'atteindre le but que vous vous proposez. Si madame votre femme s'étonne de votre départ, vous prétexterez de l'impérieuse nécessité d'un voyage de quelques jours à Saint-Pierre... Quant à ma présence ici... vous l'expliquerez aisément... Nous partons... et votre chaloupe nous conduit à la Barbade...

— Sans doute, sans doute, — dit le Gascon embarrassé, car il voyait une foule de périls dans les propositions que lui faisait le colonel, — sans doute, mon départ pourrait s'expliquer facilement ainsi; mais, pour donner des ordres aux nègres pêcheurs, il faudra faire du bruit dans la maison, éveiller ainsi l'attention de ma femme... Elle est extrêmement craintive et s'alarme de tout... Votre présence ici, monsieur, où personne au monde ne peut s'introduire, lui donnera des soupçons... et ils amèneront nécessairement la scène pénible à laquelle je voudrais échapper à tout prix.

— Mais alors, milord, comment faire?

— Il y a un moyen infaillible, monsieur; quelque dangereux que soit le chemin par lequel vous vous êtes introduit ici, prenons-le; nous sortirons de l'île à l'aide du moyen dont vous vous êtes servi pour y entrer. Une fois à la Barbade, j'instruirai ma femme de l'événement... du cruel événement qui me sépare d'elle à jamais, et vous me jurerez à votre tour qu'elle ne sera pas inquiétée après mon départ.

— Malheureusement, milord, ce que vous me proposez est impossible.

— Comment cela?

— Je suis venu par la caverne du pêcheur de perles, milord.

— Eh bien! allons-nous-en par la caverne du pêcheur de perles.

— Il est donc vrai!... milord... vous ignoriez la communication secrète qui existait entre cette caverne et l'abîme qui cerne votre parc?

— Je l'ignorais complétement... mais puisque cette communication existe, servons-nous-en pour partir.

— Mais c'est impossible, milord; on ne peut parvenir dans l'intérieur de cette caverne qu'en s'abandonnant aux vagues, qui vous précipitent au fond d'un lac souterrain après vous avoir fait franchir une cataracte.

— Et pour sortir de cette caverne?

— Il faudrait, milord, remonter une chute d'eau de vingt pieds de haut...

— C'est trop fort pour moi... Ainsi, le bâtiment qui vous a amené en dehors de cette caverne...

— Est parti pour la Barbade, milord... Il n'avait pu approcher de cette partie de l'île, malgré les croiseurs français, que parce que cette côte est inabordable...

— Je conçois que ce chemin ne soit guère praticable, fit le chevalier accablé.

— Si vous m'en croyez, milord, vous vous bornerez à annoncer à madame la duchesse que vous vous absentez pour quelques jours seulement. J'ai foi dans votre parole de gentilhomme que vous ne ferez aucune tentative pour vous échapper de mes mains.

— Je vous ai donné cette parole, monsieur.

— J'y crois, milord... et mon poignard me répond de son exécution.

— J'aurais été en effet bien étonné si le poignard n'avait pas reparu, — pensa Croustillac. — Il croit parfaitement à ma parole... ce qui ne l'empêche pas de croire autant à son poignard... Mordioux! cette défiance... Mais il ne s'agit pas pas de cela. Que faire?... que faire?... la duchesse n'est pas prévenue; les esclaves ne m'obéiront pas si je les commande. C'est fini... me voici au bout de mon rouleau de mensonges...

Force fut à Croustillac de se résigner à toutes les suites de son quiproquo. Il regretta sincèrement de n'avoir pu se dévouer plus efficacement pour la Barbe-Bleue, car il ne doutait pas que sa ruse ne fût découverte au moment où il mettrait le pied dans la maison. Il eut bientôt une autre crainte. Le Caraïbe, voyant Croustillac revenir accompagné d'un étranger armé jusqu'aux dents, pouvait attaquer le colonel. Or, ce dernier avait nettement expliqué à l'aventurier comment, à la première agression, il serait obligé de le tuer sans miséricorde. Le chevalier commença à trouver son rôle moins divertissant, et à maudire la sotte curiosité, l'imprudente étourderie qui l'avaient ainsi jeté au milieu d'une position aussi compliquée que dangereuse.

XX

LE DÉPART.

L'esprit de Croustillac était trop mobile et trop aventureux pour s'appesantir longtemps sur de craintives et tristes pensées; il fit le raisonnement suivant:

— Cejourd'hui, comme toujours, j'ai peu ou prou à perdre; si je parviens à sortir de la maison, je continue de passer pour le mystérieux milord-duc et je suis traité en prince jusqu'à ce qu'on s'aperçoive de ma supercherie; alors je redeviens Gros-Jean comme devant, et j'ai rendu un grand service à cette jolie petite Barbe-Bleue qui s'est moquée de moi, mais qui m'a ensorcelé, car elle m'intéresse plus que je ne voudrais, plus qu'elle ne le mérite peut-être; car, malgré son amour pour ce mari invisible, elle m'a paru furieusement tendre avec le boucanier et cet autre animal d'anthropophage. Enfin il n'importe! si c'est mon caprice de me dévouer pour cette petite femme, j'en suis bien le maître; oui... Mais si, au contraire, je ne puis sortir de céans, mais si le Caraïbe s'en mêle, ça se gâte... il est clair que je suis tué comme un chien par cet épais Flamand. Comment donc faire pour échapper à cet inconvénient? Dire maintenant à l'homme au poignard que je ne suis pas son milord-duc?... cela me sauverait peut-être... mais non, non, ce serait une lâcheté, et de plus une lâcheté inutile, car, pour m'empêcher de jeter l'alarme dans la maison, ce buveur de bière m'expédierait immédiatement... oui, oui... malgré ma parole de gentilhomme de ne pas chercher à m'échapper, il me serre toujours de près. Mordioux! que cet homme-là est donc ridicule avec son poignard!... Bah!... son poignard... il ne me tuera qu'une fois, après tout. Allons courage... courage, Croustillac... et surtout ne réfléchis pas, cela te porte malheur; tu ne fais jamais de plus lourdes sottise, de plus énormes bévues que lorsque tu raisonnes... Abandonne-toi à ton étoile, comme toujours ferme les yeux, et va de l'avant. — Raffermi par cette belle logique, le chevalier reprit tout haut: — Eh bien! monsieur, puisqu'il faut absolument passer par la maison pour sortir d'ici... marchons.

— Monseigneur, — dit le colonel après un moment d'hésitation, — vous m'avez donné votre parole de gentilhomme de ne pas vous échapper.

— Oui, monsieur!

— Mais vos gens peuvent vouloir vous délivrer.

— Ma vie est entre vos mains, monsieur, vous avez ma parole; je ne puis rien de plus.

— C'est juste, monseigneur... mais alors, dans votre intérêt, prévenez vos esclaves que leur moindre tentative

contre moi vous coûterait la vie car j'ai juré aussi, moi, de vous emmener mort ou vif.

— Ce ne sera pas ma faute, monsieur, si vous ne tenez pas votre serment... Marchons...

Et le chevalier et le colonel s'avancèrent vers la maison. Rutler tenait le bras de Croustillac sous son bras gauche, et avait toujours la main sur son poignard; non qu'il doutât de la parole de son prisonnier, mais les esclaves du Morne-au-Diable pourraient vouloir délivrer leur maître. Croustillac et Rutler n'étaient plus qu'à quelques pas de la maison, lorsqu'au détour d'une allée ils virent s'avancer une femme vêtue de blanc. Le colonel s'arrêta, serra fortement les bras de son prisonnier, et lui dit tout bas :

—Qui est là? monseigneur. Avertissez cette femme, prenez garde qu'elle crie.

— C'est la Barbe-Bleue, je suis perdu! elle va pousser des cris de paon et tout découvrir, — pensa Croustillac.

A son grand étonnement, la femme s'arrêta et ne dit mot. Le Gascon s'écria :

— Qui donc est là?

— Fait-il donc si noir que monseigneur ne reconnaisse pas Mirette? — dit la voix bien connue de la Barbe-Bleue.

Croustillac resta muet, confondu. La Barbe-Bleue l'appelait aussi monseigneur, et elle prenait le nom de Mirette.

— Mordioux !—se dit-il, — je n'y comprends plus rien, mais plus rien du tout, du tout... cela devient de plus en plus obscur. C'est égal, tenons-nous ferme et jouons serré.

— Quelle est cette femme? — lui dit tout bas le colonel.

— C'est... c'est la femme de confiance de ma femme, — répondit le chevalier.

Angèle reprit :

— Monseigneur, je venais dire à Votre Grâce que madame la duchesse dort à cette heure.

— Tout nous sert, monseigneur, — dit le colonel à voix basse à Croustillac, — madame la duchesse dort, vous pouvez partir sans qu'elle s'aperçoive de rien.

Angèle, qui s'était approchée, reprit d'un air effrayé en reculant vivement :

— Ah! mon Dieu! mais Votre Grâce n'est donc pas seule?

— Monseigneur, — dit le colonel, — si elle pousse un cri, c'est fait de vous!

— N'aie pas peur, Mirette, — dit le chevalier, — n'aie pas peur... Pendant que tu étais auprès de ma femme, monsieur est entré; il arrive du Fort-Royal pour... des affaires très pressées; il faut que je sorte à l'instant pour l'accompagner.

— Si tard, monseigneur! mais vous n'y songez pas... Je vais prévenir madame.

— Non... non... je te le défends; mais, dis-moi, j'aurais tout de suite besoin des nègres pêcheurs et de leur chaloupe... fais-les prévenir.

— Mais, monseigneur...

— Obéis.

— Ce n'est pas difficile... c'est demain matin jour de pêche en haute mer, les noirs doivent être demain prêts à partir... pour être avant le jour à l'anse aux Caïmans, où est mouillé leur bateau.

— Monseigneur, tout nous seconde, vous le voyez; partons, — dit le colonel à voix basse.

— C'est étonnant comme la Barbe-Bleue va au-devant de mes demandes, et comme elle facilite mon départ, — se dit Croustillac. — Il y a là-dessous quelque chose de bien étrange... Je n'avais peut-être pas tout à fait tort de l'accuser de magie ou de nécromancie... — Puis il reprit tout haut : — Tu vas nous faire ouvrir les portes du dehors, Mirette, et ordonner aux noirs de se préparer à l'instant même. — Eh bien! ajouta Croustillac en voyant la jeune femme rester immobile, — ne m'as-tu pas entendu?

— Certainement, monseigneur; mais, comment! Votre Grâce veut absolument...

— Monseigneur, Ma Grâce!... Voilà une heure que tu m'appelles ainsi devant un étranger, — dit le Gascon d'un air courroucé, pensant faire un coup de maître; — que serait-il arrivé si monsieur n'était pas dans le secret?

— Oh! je sais bien que si cet étranger est ici à cette heure, c'est qu'on peut parler devant lui comme devant Votre Grâce et devant madame. Mais est-ce bien possible, monseigneur, vous voulez absolument partir...

— La fine mouche veut avoir l'air de me retenir pour mieux jouer son rôle, — pensa Croustillac. — Mais qui l'a instruite, qui lui a si bien tracé ce rôle? Décidément, il doit y avoir de la nécromancie là-dedans.

— Mais, monseigneur, reprit Mirette, — que dirai-je à madame?

— Tu lui diras, — reprit le pauvre Croustillac avec un attendrissement que le colonel attribua à des regrets bien naturels, — tu lui diras, à cette chère et bonne femme, de n'avoir pas d'inquiétude, entends-tu bien, Mirette, pas d'inquiétude; assure-la bien que le petit voyage que je vais faire est absolument dans son intérêt; dis-lui enfin de penser quelquefois à moi.

— Quelquefois, monseigneur? mais madame y pense, y pensera toujours, — répondit Mirette d'une voix émue, car elle comprenait le sens caché des paroles de Croustillac.— Soyez tranquille, monseigneur; madame sait combien vous l'aimez, et elle n'oublie rien. Mais vous serez ici demain, avant son réveil, n'est-ce pas?

— Oui, — dit Croustillac, — certainement, demain matin. Allons, Mirette, dépêche-toi de prévenir les nègres pêcheurs et de faire ouvrir la porte de la voûte; il faut que nous partions sans délai.

— Oui, monseigneur; en même temps je vous apporterai votre épée et votre manteau dans le salon, car la nuit est froide dans la montagne. Ah! j'oubliais, voici votre bonbonnière, que vous portez toujours avec vous, et que vous aviez laissée chez madame.

En disant ces mots, Angèle donna au Gascon une petite boîte, lui serra vivement la main et disparut.

— Vive-Dieu! milord-duc, les choses ont mieux tourné que je ne l'espérais, — dit le colonel. — La maison est-elle encore éloignée?

— Non, après avoir monté cette dernière rampe nous y arrivons.

En effet, au bout de quelques minutes, Rutler et son captif entrèrent dans le salon; le chevalier y trouva Angèle coiffée d'un madras et vêtue d'une longue simarre qui cachait sa taille; la jeune femme montra au chevalier un manteau qu'elle avait déposé sur un fauteuil.

— Voici votre cape et votre épée, monseigneur, — dit-elle à Croustillac en lui remettant une rapière magnifique. Maintenant je vais voir si les esclaves sont prêts.

Ce disant, Angèle sortit.

L'épée dont on vient de parler était aussi riche par sa matière que curieuse par sa forme; la garde était d'or massif; sur la coquille, on voyait émaillées les armes royales d'Angleterre; la poignée représentait un lion debout, et sa tête, surmontée d'une couronne royale, servait de pommeau : le baudrier, d'une grande richesse, quoique terni par un fréquent usage, était de velours rouge brodé de perles fines, au milieu desquelles les lettres C. S. étaient plusieurs fois reproduites. Avant que de passer le baudrier, Croustillac dit au colonel :

— Je suis votre prisonnier, monsieur, puis-je garder mon épée? Je vous réitère ma parole de n'en faire aucun usage contre vous.

Sans doute cette arme historique était connue du colonel, car il répondit:

— Je savais que cette royale épée était entre les mains de Votre Grâce; j'avais ordre de la respecter dans le cas où vous me suivriez de bon gré, monseigneur.

— Je comprends, — se dit Croustillac, — la Barbe-Bleue continue à agir en fine mouche. Elle me décore ainsi d'une partie de la défroque du milord-duc mystérieux, pour augmenter encore l'erreur de cet ours flamand; tout mon regret est de ne pas connaître mon nom. Je sais, il est vrai, que j'ai eu le cou coupé: c'est déjà quelque

chose, mais cela ne suffit pas pour constater mon identité, comme disent les gens de loi. Enfin ceci durera ce qu'il plaira à Dieu; une fois que j'aurai tourné les talons, la Barbe-Bleue mettra sans doute son mari en sûreté; c'est le principal. Maintenant, affublons-nous du manteau, et mon déguisement sera sans doute complet.

Ce vêtement, d'une coupe particulière, était bleu, avec une sorte de camail en drap rouge galonné d'or; on voyait qu'il avait dû longtemps servir. Le colonel dit au chevalier :

— Vous êtes fidèle au souvenir de la journée de Bridge-Water, monseigneur!

— Hum... hum!.. fidèle, comme ci, comme ça... cela dépend de la disposition dans laquelle je me trouve.

— Pourtant, monseigneur, — reprit le colonel, — je reconnais là le manteau des cavaliers rouges qui combattirent si valeureusement sous vos ordres à cette fatale journée.

— C'est ce que je vous disais: selon que j'ai froid ou chaud, je porte ce manteau, mais c'est toujours pour moi une manière de commémoration de cette bataille, où les cavaliers rouges ont, comme vous le dites, si vaillamment combattu sous mes ordres.

Le chevalier avait posé sur une table la bonbonnière que la Barbe-Bleue lui avait donnée. Il prit cette boîte et la regarda machinalement; sur la couverture, il reconnut une figure bien caractérisée, qu'il avait plusieurs fois vue reproduite en gravure ou en portrait. Après avoir un peu cherché, il se ressouvint que ces traits étaient ceux de Charles II d'Angleterre.

Rutler lui dit :

— Monseigneur, que Votre Grâce me pardonne de l'arracher à des pensées qu'il est facile de deviner en voyant le portrait qui est sur cette boîte; mais les momens sont précieux.

Angèle rentra au même moment, et dit à Croustillac :

— Monseigneur, les nègres sont là, avec un fanal pour vous éclairer.

— Partons, monsieur, — dit le chevalier, en prenant son chapeau des mains de la jeune femme, qui lui dit tout bas :

— Après mon mari, c'est vous que j'aime le plus au monde; car vous l'avez sauvé...

Bientôt les portes massives du Morne-au-Diable se refermèrent sur le chevalier et sur le colonel, qui se mirent en route, précédés de quatre noirs, dont l'un portait un fanal pour éclairer la route. . . . .

Pendant que l'aventurier, prisonnier du colonel Rutler, quitte le Morne-au-Diable, nous introduirons le lecteur dans l'appartement le plus secret de la Barbe-Bleue. C'était une vaste pièce très simplement meublée; çà et là, pendues aux boiseries, on voyait des armes de prix. Au-dessus d'un lit de repos, était un très beau portrait du roi Charles II d'Angleterre; plus loin, une miniature représentant une femme d'une beauté ravissante. Dans un cadre d'ébène, plusieurs esquisses au crayon, assez habilement dessinées, avaient reproduit toujours le même profil; il était facile de deviner qu'on avait ainsi tâché de faire un portrait de souvenir. Le cadre était supporté sur une sorte de cartouche d'argent ciselé représentant de funèbres allégories, au milieu desquelles on lisait cette date: 15 juillet 1685. Cet appartement était occupé par un homme dans la force de l'âge, grand, svelte, robuste. Ses nobles proportions rappelaient singulièrement la stature et la taille du capitaine l'Ouragan, du boucanier Arrache-l'Ame, ou du Caraïbe Youmaalë.

En colorant les beaux traits de l'homme dont nous parlons de la teinte cuivrée du mulâtre, du roucouage du Caraïbe, ou en les cachant à demi sous l'épaisse barbe noire du boucanier, on aurait cru revoir ces trois individus dans ce même personnage. Nous dirons donc au lecteur, qui déjà, sans doute, a pénétré ce mystère, que les déguisemens du boucanier, du flibustier et du Caraïbe avaient été successivement portés par le même homme, qui n'était autre que le fils naturel de Charles II, Jacques, duc de Monmouth, *exécuté* à Londres, le 15 juillet 1685, comme coupable de haute trahison.

Tous les historiens s'accordent à dire que ce prince était très brave, très affable, d'un caractère très généreux, et d'une figure noble et belle. « Telle fut la fin d'un seigneur (dit Hume en parlant de Monmouth) que ses grandes qualités auraient pu rendre l'ornement de la cour, et qui eût été capable de bien servir sa patrie. La tendresse que le roi son père avait eue pour lui, les caresses d'une nombreuse faction, et les amorces de l'affection populaire, l'avaient engagé dans une entreprise supérieure à ses forces. L'amour du peuple le suivit dans toutes les variétés de sa fortune; après son exécution même, ses partisans conservèrent l'espérance de le revoir un jour à leur tête.»

Nous expliquerons plus tard les causes de la singulière espérance des partisans de ce prince, et comment Monmouth avait, en effet, survécu à son exécution. Ayant dépouillé son déguisement de Caraïbe et le roucouage qui cachait ses traits, Monmouth portait une ample simarre de tabis bleu à fleurs orange, et lisait attentivement plusieurs papiers étalés devant lui. Pour expliquer le quiproquo dont le chevalier était la victime volontaire, nous dirons que Croustillac, sans ressembler beaucoup à Monmouth, était du même âge, de la même taille, brun comme lui, mince comme lui, et que le duc avait, comme le Gascon, le nez hardiment accusé, et le menton saillant. Tout autre que le colonel Rutler, officier hollandais arrivé des Provinces-Unies à la suite de Guillaume d'Orange, aurait donc pu tomber dans la même erreur, surtout en voyant entre les mains de Croustillac certains objets précieux connus, que l'on savait avoir appartenus au fils de Charles II.

Quant au choix de Rutler, on conçoit que, pour remplir une pareille mission dans toutes ses conséquences, il fallait un homme sûr, intrépide, aveuglément dévoué, et capable de pousser le dévouement presque jusqu'à l'assassinat; le choix de Guillaume d'Orange se trouvant très circonscrit par de telles exigences, il lui avait été probablement impossible de trouver un homme qui connût personnellement Monmouth et qui ne reculât devant aucune des terribles extrémités que pouvait amener cette périlleuse et cruelle entreprise. Monmouth était profondément absorbé dans la lecture de quelques journaux anglais. Tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit, et Angèle se précipita à son cou en s'écriant :

— Sauvé! sauvé! — Puis fondant en larmes, riant et sanglotant tour à tour, baisant les mains, le front, les yeux de son mari, elle répétait d'une voix entrecoupée : —Sauvé... mon Jacques bien aimé... sauvé!... Il n'y a plus de danger pour toi... mon amant, mon époux, mon frère! Dieu soit loué! le péril est passé... mais quelle terreur a été la mienne! hélas, j'en tremble encore...

Effrayé de l'exaltation d'Angèle, Monmouth lui dit avec une tendresse inquiète :

— Qu'as-tu, mon enfant... que veux-tu dire?

Mais, sans lui répondre, Angèle s'écria :

— Maintenant, ce n'est pas tout, il faut fuir, entends-tu?... Le roi Guillaume d'Angleterre est sur tes traces... demain il nous faut quitter cette île. Tout sera préparé; je viens de donner l'ordre à un de nos nègres pêcheurs d'aller dire au capitaine Ralph de tenir *le Caméléon* tout prêt à mettre à la voile; il est mouillé à l'anse aux Caïmans... en deux heures nous pouvons avoir quitté la Martinique.

XXI

LA TRAHISON.

Le duc de Monmouth pouvait à peine croire ce qu'il entendait, il regardait sa femme avec angoisse.

— Que dis-tu? — s'écria-t-il enfin, — le roi Guillaume sait que j'habite cette île?

— Il le sait... Un de ses émissaires s'était introduit ici... cette nuit... Mais calme-toi... il est parti, il n'y a plus aucun danger, — s'écria Angèle en voyant Monmouth courir à ses armes.

— Mais, cet homme? cet homme?...

— Il est parti, te dis-je... le péril est passé... Serais-je ici sans cela?... Non... tu n'as plus rien à redouter... quant à présent, du moins. Mais sais-tu qui m'a aidé à conjurer ce menaçant orage?

— Non... de grâce! explique-moi...

— C'est ce pauvre aventurier dont nous avons fait notre jouet.

— Croustillac?

— Oui, sa présence d'esprit nous a sauvés. Dieu soit loué!.. le péril est éloigné.

— En vérité, Angèle, je crois rêver.

— Ecoute-moi donc: il y a une heure, lorsque tu m'as eu quittée pour lire ces papiers venus d'Europe, je suis descendue avec le chevalier dans le jardin... J'avais un pressentiment de notre danger, j'étais triste et rêveuse... je voulais me débarrasser de notre hôte le plutôt possible... n'étant plus disposée à le railler; je lui dis que je ne pouvais lui expliquer le mystère de mes veuvages, que ma main n'appartiendrait à personne, et qu'il devait quitter cette maison demain au point du jour. Notre but était ainsi rempli; le Gascon, par ses récits naturellement exagérés sur ce qu'il avait vu ici, donnerait plus de créance aux bruits qui circulent depuis trois ans dans l'île, bruits absurdes, mais précieux, qui, jusqu'à présent, hélas! nous avaient sauvegardés, en jetant une telle confusion dans les événemens, qu'il avait été impossible de démêler le vrai du faux.

— Sans doute, mais par quelle fatalité ce mystère?... Achève... achève.

— Après avoir annoncé au chevalier qu'il ne pouvait plus rester ici, je lui dis que nous voulions néanmoins lui laisser un riche souvenir de son séjour au Morne-au-Diable. A mon grand étonnement, il refusa, d'un air si péniblement humilié qu'il me fit pitié. Sachant combien il était pauvre, et voulant, par cela même qu'il témoignait quelque délicatesse, l'obliger à accepter un présent, j'étais revenue chercher ici un médaillon entouré de diamans, où se trouve mon chiffre, espérant que le chevalier ne me refuserait pas. J'allais lui porter ce cadeau, lorsqu'en approchant de l'endroit où je l'avais laissé, au bout du parc, près du bassin... Ah! mon ami, j'en frémis encore.

Et la jeune femme jeta ses deux bras autour du cou de Jacques, comme si elle eût voulu le protéger encore contre ce danger passé.

— Angèle, je t'en supplie, calme-toi, — dit tendrement Monmouth, — termine ce récit.

— Eh bien! — reprit-elle, — lorsque je m'approchai du bassin, j'entendis parler; effrayée, j'écoutai.

— C'était cet émissaire, sans doute.

— Oui, mon ami.

— Mais comment s'est-il introduit ici? comment en est-il sorti? comment a-t-il confié ses desseins au Gascon?

— Il a pris le chevalier pour toi.

— Il a pris le chevalier pour moi? — s'écria Monmouth.

— Oui, Jacques. Sans doute il aura été trompé par la ressemblance de taille, et par cet habit que le Gascon avait endossé, et que tu avais fait faire pour satisfaire un de mes caprices en t'habillant comme le portrait dont tu m'avais parlé.

— Oh! — dit Monmouth en passant sa main sur son front avec accablement, — oh! tu ne sais pas les souvenirs terribles que tout ceci éveille en moi. — Puis après avoir jeté un long soupir et regardé tristement le cadre d'ébène incrusté d'argent qui renfermait l'esquisse d'un portrait, le duc reprit: — Mais quelle a été l'issue de cette étrange rencontre? le chevalier, qu'a-t-il dit? toi-même, qu'as-tu fait? En vérité, sans ta présence, sans tes paroles qui me rassurent, j'irais moi-même...

Angèle interrompit le duc:

— Encore une fois, mon Jacques bien-aimé, serais-je là si calme, s'il y avait quelque chose à craindre à cette heure?

— Eh bien! je t'écoute, mais tu conçois mon impatience.

— Je ne la ferai pas durer longtemps, je continue. A quelques mots que je surpris, je devinai que le chevalier, en laissant notre ennemi dans l'erreur, ne savait comment le faire sortir de cette maison, craignant de ne pas être obéi par nos gens. Comptant avec raison sur l'intelligence du Gascon, je me suis présentée à lui au moment où il s'approchait de la maison, ayant soin de le prévenir indirectement qu'il devait me prendre pour Mirette. Ayant remarqué que l'émissaire de Guillaume, croyant s'adresser à toi, appelait le chevalier milord-duc ou monseigneur, je l'ai appelé ainsi; j'ai fait ouvrir les portes, et, pour compléter l'illusion, j'ai prêté au Gascon ton épée, ta boîte à portraits, et ce vieux manteau auquel tu tiens tant.

— Ah! qu'as-tu fait, Angèle! — s'écria le duc, — l'épée de mon père, une boîte qui m'a été donnée par ma mère, et le manteau qui a appartenu au plus saint, au plus admirable martyr qui se soit jamais sacrifié à l'amitié!

— Jacques, mon ami, pardon, pardon! je croyais bien agir, — s'écria Angèle, — désolée de l'expression d'amertume et de chagrin qu'elle lisait sur les traits de Jacques.

— Pauvre ange bien-aimée, — reprit Monmouth en lui serrant les mains avec tendresse, — je ne t'accuse pas; mais, j'ai un tel respect pour ces saintes reliques, qu'il m'est cruel de les voir profaner par un mensonge, même pendant quelques momens. Ah! je le répète, tu ne sais pas les souvenirs terribles qui se rattachent surtout à ce manteau... hélas! je ne t'ai pas tout dit.

— Tu ne m'as pas tout dit! — s'écria Angèle surprise.

— Quand tu es venu me chercher en France au nom de mon second père, de mon bienfaiteur, mort sur un champ de bataille, — et Angèle soupira tristement, — ne m'as-tu pas offert de partager ta vie avec moi, pauvre orpheline! ne m'as-tu pas dit que tu m'aimais? que m'importe le reste! S'il ne s'était pas agi de ton salut, de ta vie, aurais-je jamais songé à te parler de ta condition, de ta naissance? Je t'ai épousé proscrit, fuyant la haine acharnée de tes ennemis... Nous avons échappé à bien des périls, dérouté les soupçons, grâce à mes prétendus mariages, à tes déguisemens divers. Maintenant, que peux-tu m'avoir caché? Si c'est quelque nouveau danger, Jacques, mon ami, mon amant, je ne te le pardonnerais pas, car je dois tout partager avec toi, bonne et mauvaise fortune. Ta vie est ma vie, tes ennemis mes ennemis. Quoique cette fatale tentative soit heureusement déjouée, maintenant ils connaissent ta retraite, ils vont recommencer à te poursuivre avec acharnement. Il faut fuir. Dans deux heures *le Caméléon* sera prêt à mettre à la voile.

Profondément préoccupé, Monmouth n'entendait pas Angèle; il marchait à grands pas, se disant:

— Il n'y a pas à en douter, on sait que j'existe. Mais comment Guillaume d'Orange a-t-il pu pénétrer ce mystère, qui n'était plus connu que de moi et du père Griffon, puisque le saint martyr avait emporté ce secret dans sa tombe, et que de Crussol, dernier gouverneur de cette île, est mort? Quand je songe que pour plus de sûreté j'ai

même caché mon véritable nom à cette femme adorablement dévouée, qui a donc pu me trahir? Le père Griffon est incapable d'un tel sacrilége, car c'est sous le sceau de la confession que le gouverneur lui a fait cette révélation. — Après quelques momens de silence et de méditation, le duc reprit : — Et de quel moyen s'est servi le chevalier pour découvrir les desseins de l'émissaire de Guillaume d'Orange?

— Ses desseins! ô mon ami, cet homme ne s'en est pas caché; je l'ai entendu, il voulait t'enlever mort ou vif, et te conduire à la tour de Londres.

— Plus de doute: depuis la révolution de 1688, on craint que je ne me rapproche du roi détrôné, les papiers publics annoncent même que mes anciens partisans s'agitent, — dit Monmouth en se parlant à lui-même. — Je reconnais là la politique de mon ancien ami Guillaume d'Orange. Mais de quel droit me soupçonne-t-il capable de visées ambitieuses? Encore une fois, qui a pu éveiller dans l'esprit de Guillaume ces défiances si injustes, ces craintes si mal fondées? — Après un moment de silence, il dit à Angèle : — Dieu soit loué, mon enfant! l'orage est passé, grâce à toi, grâce à ce brave aventurier. Néanmoins, je ne sais si, malgré le dévouement qu'il vient de montrer dans cette occasion, je puis lui confier une partie de la vérité; peut-être serait-il plus prudent de la lui laisser toujours ignorer, et de le persuader que l'émissaire lui-même avait été abusé par de faux renseignemens. Qu'en penses-tu, Angèle? dois-je paraître aux yeux du chevalier sous d'autres traits que ceux de Youmaalë, ou bien te chargeras-tu du soin de voir et de remercier encore ce brave homme? Quant à sa récompense, nous trouverons moyen d'y pourvoir sans blesser sa délicatesse.

Angèle regardait son mari avec un étonnement croissant. Monmouth ne l'avait pas comprise, il croyait que le Gascon était parvenu à éloigner du Morne-au-Diable l'émissaire de Guillaume d'Orange, mais il ne savait pas qu'il l'eût accompagné comme prisonnier.

— Je ne sais pas quand reviendra le chevalier, mon ami. Il fera sans doute durer cette méprise le plus longtemps possible pour nous donner le temps de fuir.

— Le chevalier n'est donc plus ici? — s'écria le duc.

— Mais non, mon ami, il est parti prisonnier sous ton nom avec cet homme. Nos nègres pêcheurs les accompagnent jusqu'à l'anse aux Caïmans, où l'émissaire s'embarquera pour la Barbade, dans une de nos chaloupes, avec le chevalier.

Le duc semblait ne pas croire à ce qu'il entendait.

— Parti prisonnier sous mon nom! — s'écria-t-il. — Mais cet émissaire, en reconnaissant son erreur, sera capable de sacrifier le chevalier. Par le ciel! je ne le souffrirai pas. Trop de sang, mon Dieu! a déjà coulé pour moi.

— Du sang! ah! ne crains pas cela; le chevalier ne peut courir aucun danger. Malgré mon désir d'éloigner de nous le péril dont nous étions menacés, jamais je n'aurais exposé cet homme généreux à une perte assurée.

— Mais, malheureuse femme! — s'écria le duc, — tu ne sais pas de quelle terrible importance est le secret d'Etat que possède maintenant le chevalier.

— Mon Dieu! que dis-tu?

— Ils sont capables de le tuer.

— Ah! qu'ai-je fait, mon Dieu? Mais où vas-tu? — s'écria la jeune femme en voyant le duc s'apprêter à sortir.

— Je veux les rejoindre, délivrer ce malheureux aventurier. J'emmènerai quelques noirs avec moi. A peine le Gascon a-t-il une heure d'avance.

— Jacques, je t'en supplie, ne t'expose pas.

— Comment! j'abandonnerais lâchement cet homme qui s'est dévoué pour moi, je le livrerais aux ressentimens de l'envoyé de Guillaume!... jamais! Ah! tu ne sais pas, malheureuse enfant, que certains sacrifices imposent une reconnaissance aussi douloureuse qu'un remords. Va, je t'en prie, dire à Mirette d'ordonner à quelques esclaves de se tenir prêts à me suivre à l'instant. Grâce à la marée, le chevalier ne pourra pas mettre en mer avant le point du jour, je pourrai encore l'atteindre.

— Mais cet envoyé est capable de tout! s'il te voit venir délivrer le chevalier, il devinera peut-être, et alors...

— Ce n'est pas Jacques de Monmouth, mais le flibustier mulâtre, qui va courir sur leurs traces. D'ailleurs j'ai bravé, je crois, d'autres dangers que ceux-là.

Ce disant, le duc rentra dans un cabinet attenant à son appartement; là se trouvait tout ce qui lui était nécessaire pour son déguisement.

Restée seule, Angèle se livra aux regrets les plus cruels. Elle n'avait pas cru que les suites de l'erreur où le Gascon avait jeté Rutler pussent être si fatales. Elle craignait aussi que, malgré son déguisement, Monmouth ne fût reconnu. Au milieu de ses angoisses, elle entendit tout à coup frapper violemment à la porte extérieure de l'appartement où elle se trouvait, appartement rigoureusement fermé à tous les gens de la maison. Angèle courut à cette porte et y vit Mirette. La mulâtresse, d'un air effrayé, dit à Angèle que le père Griffon demandait absolument à entrer, ayant les choses les plus importantes à lui apprendre. L'ordre fut donné d'introduire à l'instant le religieux dans le salon du rez-de-chaussée. Presque au même instant, Monmouth, méconnaissable, sortait de sa chambre sous les traits du flibustier mulâtre.

— Mon ami, — s'écria Angèle dès que la jeune mulâtresse fut partie, — le père Griffon arrive, il a les choses les plus importantes à nous révéler. Au nom du ciel! attendez-le, parlez-lui!

— Le père Griffon! — s'écria le duc.

— Vous savez qu'il ne vient jamais ici que dans les circonstances les plus impérieuses; je vous en supplie... voyez-le...

— Il le faut bien... et pourtant chaque minute de retard peut compromettre la vie de ce malheureux chevalier! — s'écria le duc.

Il descendit avec Angèle; le père Griffon, pâle, agité, épuisé de fatigue, était dans le salon.

— Dans un quart d'heure ils seront ici! — s'écria le religieux.

— Qui cela, mon père? — demanda Monmouth.

— Ce misérable Gascon! — dit le père.

— Ah! Jacques! tout est découvert, tu es perdu! — dit Angèle en poussant un cri déchirant; et elle se jeta dans les bras de Monmouth. — Fuyons... il en est encore temps.

— Fuir! et par où? il n'y a qu'un chemin pour venir au Morne-au-Diable et pour en sortir. Je vous dis qu'ils me suivent, — répondit le père; — mais du calme, rien n'est encore désespéré.

— Expliquez-vous, mon père, qu'y a-t-il? de grâce, parlez, parlez! — dit Angèle.

— Mon père, vous seul aviez mon secret, — dit gravement le duc, — j'aime mieux croire à l'impossible que de douter un moment de votre sainte probité.

— Et vous avez raison de ne pas en douter, mon fils... il y a là un mystère inexplicable... qui s'éclaircira un jour, croyez-moi; mais les momens sont trop précieux pour rechercher quelle est la cause du malheur qui vous menace. J'accours près de vous, donc je ne vous ai pas trahi! songeons au plus pressé. Sous ce déguisement, il est impossible que l'on vous reconnaisse, — dit le curé. — Mais ce n'est pas tout, votre position est devenue presque inextricable.

— Que dites-vous?

— Ce Gascon est un traître! un infâme!... Que Dieu me pardonne de m'être ainsi trompé sur lui, et de vous avoir fait partager mon erreur!... Maudit soit ce misérable hypocrite!...

— Mais, au contraire, — s'écria Angèle, — c'est le plus généreux des hommes!... il s'est volontairement dévoué pour mon mari.

— Oui, il a pris votre nom, — dit le père Griffon au prince; — mais savez-vous dans quel but odieux?

— Oh! dites... dites, je meurs d'effroi, — s'écria Angèle.

— Ecoutez-moi donc, — dit le religieux, — car les minutes s'écoulent et le danger approche. Ce matin, j'ai reçu au Macouba une lettre de maître Morris, du Fort-Royal, selon l'ordre qu'il a reçu de vous de me prévenir de tous les arrivages de navires et de ce qui pourrait lui sembler extraordinaire; il m'a dépêché un exprès pour m'apprendre qu'une frégate française était restée en panne et en vue de la rade, après avoir envoyé à terre un personnage inconnu. Ce personnage, ensuite d'une longue conférence avec le gouverneur, s'est mis en route, à la tête d'une escorte, dans la direction du Morne-au-Diable; en un mot, il vient ici.

— Un envoyé de France! — s'écria Monmouth, — qu'aurais-je à craindre maintenant, même si mon secret était connu à Versailles? La France n'est-elle pas en guerre avec l'Angleterre?

— Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous! — s'écria Angèle.

— Ecoutez... écoutez... Je me suis mis en route en toute hâte, — reprit le père, — pour vous avertir, espérant arriver avant cet homme et son escorte, dans le cas où il se serait réellement rendu ici. Malheureusement... ou heureusement peut-être, je le joignis au pied du morne. Me reconnaissant à ma robe, il me dit qu'il était envoyé du roi de France, qu'il venait remplir une mission d'Etat, et il me pria de vouloir bien lui servir de guide et d'introducteur, puisque je connaissais les habitans de cette maison. Je ne pouvais le refuser sans éveiller ses soupçons; je restai près de lui; il me dit alors qu'il se nommait monsieur de Chemeraut; il commençait à me faire quelques questions très embarrassantes sur vous et sur votre femme, monseigneur, lorsque tout à coup, à quelque distance de nous, nous entendîmes une voix forte crier : « Qui vive! — Envoyé du roi de France, — répondit monsieur de Chemeraut. — Trahison! — reprit la voix, et un sourd gémissement vint jusqu'à nous avec ces mots : — Je suis mort... — Aux armes! » — cria monsieur de Chemeraut en mettant l'épée à la main, et en courant sur les traces de deux de nos matelots qui nous servaient d'éclaireurs. Je le suivis... Nous trouvâmes le Gascon étendu sur un côté du chemin, quatre nègres agenouillés, éperdus d'épouvante, tandis que nos deux matelots d'avant-garde terrassaient et contenaient à peine un homme robuste vêtu en marin.

— Et le chevalier, — s'écria Monmouth, — était donc blessé?

— Non, monseigneur; et, quoique ce soit un bien méchant homme, il faut rendre grâce au ciel du miraculeux hasard qui l'a sauvé. L'homme au costume de marin, en entendant le bruit de notre troupe et les paroles de monsieur de Chemeraut... qui lui avait répondu : « Envoyé du roi de France... » s'était cru trahi et conduit dans une embuscade; il avait alors donné au Gascon un si furieux coup de poignard, que ce misérable aventurier eût été tué si la lame ne se fût brisée sur son baudrier. Néanmoins, renversé par la violence du choc, il tomba en s'écriant : « Je suis mort, » et il resta sans mouvement. C'est à cet instant que nous arrivâmes près de ce groupe. En nous voyant, l'assassin du Gascon s'écria avec un rire féroce, en poussant du pied le corps de celui qu'il croyait sa victime : « Monsieur l'envoyé de France, vos desseins avaient été pénétrés, ils sont déjoués... vous veniez chercher Jacques, duc de Monmouth, pour en faire un drapeau de sédition; le drapeau est brisé... relevez ce cadavre, monsieur; c'est moi, Rutler, colonel au service du roi Guillaume, que Dieu garde! qui ai commis ce meurtre. — Malheureux! — s'écria monsieur de Chemeraut. — Je m'en fais gloire de ce meurtre, — reprit le colonel. — Ainsi j'ai renversé les odieux projets des ennemis du roi mon maître! Grâce à moi, l'épée de Charles II, que Jacques de Monmouth portait à son côté, ne sera plus tirée contre l'Angleterre. — Colonel, vous serez fusillé dans vingt-quatre heures, — dit monsieur de Chemeraut. — Je connais mon sort, — répondit le colonel, — un traître est mort. Vive le roi Guillaume et la vieille Angleterre! »

— Mais le chevalier? — s'écria le duc.

— Lorsqu'il entendit ces paroles du colonel Rutler, il fit un léger mouvement, poussa un soupir; et, pendant qu'une partie de l'escorte garrottait le colonel, qui hurlait de rage en s'apercevant que sa victime n'était pas morte, monsieur de Chemeraut s'empressa de secourir le Gascon, et lui dit : « Monseigneur, êtes-vous grièvement blessé? » Je compris à l'instant, sans deviner le but de ce déguisement, que le chevalier jouait votre rôle et avait pris votre nom; cette erreur pouvait vous servir, je me tus. « Le coup a glissé sur le baudrier de l'épée de mon père, — dit le drôle d'une voix faible pendant qu'on le relevait. — Milord-duc, appuyez-vous sur moi, — répondit monsieur de Chemeraut; — je viens vers vous au nom du roi de France, mon maître. Le mystère est maintenant inutile. En deux mots, je vous dirai, monseigneur, le sujet de ma mission, et vous jugerez ensuite que nous devons retourner le plus tôt possible au Fort-Royal pour nous y embarquer. — Je vous écoute, monsieur, » dit le chevalier en feignant un léger accent anglais, sans doute pour mieux jouer son personnage. Puis, au bout de quelques momens d'entretien secret, le Gascon dit à voix haute : « Puisqu'il en est ainsi, monsieur, je ne puis maintenant me séparer de madame ma femme, et je désire formellement aller la chercher au Morne-au-Diable. Elle m'accompagnera... puisque telle est la destination qui m'est réservée. »

— Le misérable! — s'écria Angèle.

— Puis il ajouta, — reprit le père Griffon : — « Je me sens étourdi de ma chute, je me reposerai un moment chez moi. — Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, monseigneur, — a dit monsieur de Chemeraut. Puis, s'adressant à moi : « Voulez-vous, mon père, être assez bon pour aller prévenir madame la duchesse de Monmouth que monseigneur va venir la chercher pour l'emmener; qu'elle veuille donc se préparer en hâte, car nous devons être au point du jour au Fort-Royal, et mettre à la voile ce matin même... » Maintenant, — dit le père à Monmouth, — comprenez-vous le projet de ce traître? il veut abuser du nom qu'il a pris pour vous ravir votre femme. Et vous serez obligé, ou de déclarer qui vous êtes... ou de consentir au départ de madame la duchesse.

— Plutôt mourir mille fois! — s'écria Angèle.

— Maudit soit le Gascon! — reprit le père Griffon; — moi qui ne le croyais que sot et aventureux, et c'est un monstre d'hypocrisie.

— Ne nous désespérons pas, — dit tout à coup Angèle. — Mon père, veuillez retourner dans les bâtimens extérieurs, et ordonner à Mirette d'ouvrir au Gascon et à l'envoyé quand ils se présenteront. Je me charge du reste.

XXII

LE VICE-ROI D'IRLANDE ET D'ÉCOSSE.

Pendant que le duc de Monmouth et sa femme, instruits par le père Griffon de l'infâme trahison de Croustillac, cherchent à échapper à ce nouveau danger, nous rejoindrons l'aventurier, qui, négligemment appuyé sur le bras de monsieur de Chemeraut, gravissait les pentes escarpées du Morne-au-Diable. Le colonel Rutler, furieux d'avoir échoué dans son entreprise, était conduit et gardé par deux soldats de l'escorte. Monsieur de Chemeraut ne connaissait pas Croustillac; ne pouvant élever le moindre doute sur l'identité du Gascon avec le personnage de Monmouth, l'action, les paroles de Rutler, confirmaient son erreur. On trouva sur le colonel un ordre de la main de Guillaume d'Orange, au sujet de l'enlèvement de Jacques, duc de

Monmouth. Quelle défiance monsieur de Chemeraut pouvait-il donc concevoir, dès qu'un envoyé du roi Guillaume reconnaissait si formellement Croustillac comme duc, qu'il allait payer de sa vie sa tentative d'assassinat contre ce prétendu prince?

En voyant la nouvelle face que prenait cette aventure, Croustillac sentit la nécessité de s'observer davantage, pour compléter l'illusion qu'il voulait produire et pour arriver à ses fins. Il savait du moins le nom du personnage qu'il représentait, et à quelle nation il appartenait. Ces renseignemens ne furent cependant pas d'une excessive utilité pour l'aventurier, car il ignorait absolument l'histoire contemporaine; mais, du moins en apprenant que l'homme dont il jouait le rôle était Anglais, il tâcha de modifier sa prononciation gasconne, et il lui donna une manière d'accent britannique qui rendait son parler si étrange, que monsieur de Chemeraut était à mille lieues de soupçonner qu'il causait avec un Français. Croustillac, pour ne pas compromettre son rôle, jugea prudent de se renfermer dans un laconisme extrême. Monsieur de Chemeraut n'en fut guère étonné, il connaissait le peu d'expansion du caractère anglais.

Quelques mots de l'entretien de ces deux personnages, qui cheminaient en tête de l'escorte, donneront une idée de la nouvelle et assez embarrassante situation du chevalier.

— Dès que nous serons arrivés chez vous, monseigneur, — disait monsieur de Chemeraut, — je mettrai les pleins pouvoirs dont Sa Majesté m'a chargé sous les yeux de Votre Altesse.

— Altesse? diable! — pensa Croustillac, — cet homme me plaît beaucoup plus que l'autre; outre l'inconvénient de son éternel poignard, il m'appelait seulement monseigneur ou Votre Grâce, tandis que celui-ci m'appelle Altesse. Il y a progrès; j'avance, je frise le trône.

Monsieur de Chemeraut continua :

— J'aurai aussi l'honneur de vous communiquer, monseigneur, bon nombre de lettres d'Angleterre, qui vous prouveront que jamais le moment n'a été plus favorable pour une insurrection.

— Je le savais, — dit effrontément le Gascon en se souvenant de ce que lui avait dit Rutler, — je le savais, monsieur; mes partisans s'agitent, s'agitent même énormément.

—Monseigneur est mieux informé que je ne le pensais des affaires d'Europe.

— Je ne les ai jamais perdues de vue, monsieur, jamais.

— Votre Altesse me remplit de joie en parlant ainsi. Il dépend de vous, monseigneur, de vous assurer de l'éclatante position qui vous est due, et qui vous serait acquise si vous remportez un avantage décisif.

— Et comment cela, monsieur?

— En vous mettant à la tête des partisans de votre royal oncle, Jacques Stuart; en oubliant les dissentimens qui vous avaient jadis séparés, monseigneur, car le roi ne veut plus voir maintenant en vous que son digne neveu.

— Et entre nous il a raison, il faut toujours en revenir à sa famille. Mon Dieu! que chacun y mette un peu du sien, et tout finira par s'arranger.

— Aussi, monseigneur, le roi Jacques vous donne-t-il une marque de haute confiance en vous chargeant de la défense de ses droits et de ceux de son jeune fils (1).

— Mon oncle est détrôné, il est malheureux, cela fait oublier bien des choses! — dit philosophiquement Croustillac; — aussi je ne trahirai pas ses espérances; je me dévouerai à la défense de ses droits et de ceux de son jeune fils, si toutefois les circonstances le permettent.

— Votre Altesse ne conservera pas le plus léger doute sur l'opportunité de cette tentative, lorsqu'elle aura entendu à cet égard bon nombre de ses anciens compagnons d'armes, de ses partisans les plus exaltés.

—Le fait est qu'ils seront à même, mieux que personne, de me donner... des renseignemens certains. Mais, hélas! avant que je puisse les revoir, ces braves, ces fidèles, ces loyaux serviteurs, il se passera malheureusement beaucoup de temps.

— Je vais causer à Votre Altesse une bien douce surprise.

— Une surprise?

— Oui, monseigneur. Plusieurs de vos partisans, ayant appris par quelle admirable occurrence les jours de Votre Altesse avaient été préservés, ont demandé au roi la faveur de m'accompagner.

— De vous accompagner? — s'écria le chevalier. — Et où sont-ils donc, monsieur?

— Ils sont ici, à bord de la frégate qui m'a amené, monseigneur.

— A bord de votre frégate! — reprit Croustillac avec une expression de surprise que monsieur de Chemeraut interpréta dans un sens très favorable aux souvenirs affectueux du chevalier.

— Oui, monseigneur; je conçois votre étonnement, votre bonheur, votre joie, de retrouver bientôt vos anciens compagnons d'armes.

— En effet, vous n'avez pas idée de l'impatience avec laquelle j'attends le moment où je les reverrai, monsieur, — dit Croustillac.

— Et leur conduite justifie bien votre empressement, monseigneur; ils vous apportent le vœu de tous vos amis d'Angleterre, et ils vont vous mettre bien vite au courant des affaires de ce pays. Qui pourrait mieux vous renseigner à ce sujet que les Dudley, les Rothsay?...

— Ah! ah! ce cher Rothsay est aussi venu? — dit le Gascon d'un air dégagé.

— Oui, monseigneur; et pourtant il est si souffrant de ses anciennes blessures, qu'il peut à peine marcher; mais il a dit : « Il n'importe que je meure, si je meurs aux pieds de notre duc; » car c'est ainsi qu'il vous appellent, dans la familiarité de leur dévouement, monseigneur.

— Ce pauvre Rothsay, toujours le même ! — dit Croustillac en passant la main sur ses yeux d'un air attendri. — Ces chers amis!

— Et lord Mortimer donc, monseigneur! était comme un fou. Sans les ordres du roi, qui étaient de la dernière sévérité, il m'eût été impossible de l'empêcher de descendre à terre avec moi.

— Mortimer aussi, ce brave Mortimer!

— Et lord Dudley, monseigneur.

— Lord Dudley est aussi enragé que les autres, je le parie.

— Il parlait de venir à la nage, monseigneur; le capitaine s'était vu obligé de lui refuser une embarcation.

— C'est un vrai caniche pour la fidélité et pour l'amour de l'eau qu'un pareil ami, — pensa Croustillac très désappointé.

— Ah! monseigneur, et demain?

— Eh bien! quoi, demain?

— Quel beau jour ce sera pour vous, monseigneur!

— Oui, superbe, superbe.

— Ah! monseigneur, quelle touchante entrevue! quel moment pour vous et pour ceux qui vous sont si dévoués! Heureux! heureux les princes qui retrouvent de pareils amis dans l'adversité!

— Oui, ce sera en effet une entrevue très touchante, — dit tout haut Croustillac. Puis il ajouta tout bas : — Au diable cet animal de Mortimer et ses compagnons! Mordioux! voilà des amis bien stupides! quelle mouche les a piqués? Ils vont me reconnaître, et je serai perdu, maintenant que je connais le secret d'Etat de monsieur de Chemeraut.

— La présence de ces vaillans seigneurs, — reprit monsieur de Chemeraut, — a encore un autre but. Votre Altesse ne doit pas l'ignorer.

— Parlez, monsieur, ils me paraissent en veine d'excellentes idées, ces chers amis.

(1) Le prétendant, né en 1688.

— Connaissant votre courage, votre résolution, monseigneur, le roi mon maître et le roi votre oncle m'ont commandé de vous faire une ouverture que vous ne pouvez manquer d'accueillir.

— Faites, monsieur, faites; tout ceci s'annonce à ravir.

— Non-seulement vos partisans les plus intrépides sont à bord de la frégate qui est en rade, monseigneur, mais ce bâtiment est rempli d'armes et de munitions de guerre; des intelligences sont ménagées sur les côtes de Cornouailles; tout ce comté n'attend qu'un signal pour s'insurger en votre faveur. Que Votre Altesse débarque à la tête de ses partisans et donne aux populations de quoi s'armer; le mouvement se répand jusqu'à Londres, l'usurpateur est chassé du trône, et vous rendez la couronne au roi votre oncle.

— J'en suis, pardieu! bien capable. Certes, voilà un projet magnifique, mais il peut y avoir des chances contraires, et avant tout je dois être avare, très avare de la vie de mes partisans et du salut des peuples de mon oncle.

— Je reconnais la générosité habituelle du caractère de Votre Altesse; mais il n'y a pour ainsi dire pas de chances contraires à redouter: tout est préparé, les esprits agités; vous serez accueilli avec enthousiasme. Votre souvenir est resté, dit-on, si présent au peuple de Londres, que jamais il n'a voulu croire à votre exécution, monseigneur, quoiqu'il y eût assisté. Vivez donc pour cette noble nation qui vous chérit, qui vous a si profondément regretté, et qui attend votre venue comme le jour de sa délivrance!

— Allons, lui aussi, — pensa Croustillac, — il veut que j'aie été exécuté; mais il est plus raisonnable que l'autre, qui voulait me tuer au nom des regrets que ma mort avait laissés; au moins celui-ci me demande de vivre au nom de ces mêmes regrets. J'aime mieux cela.

— En un mot, monseigneur, faisons voile de la Martinique pour la côte de Cornouailles; et si, comme tout le fait croire, la population anglaise se soulève à votre nom, le roi mon maître appuyera cette insurrection avec des forces imposantes, et rendra ce mouvement décisif.

— Ah! ah! je te vois venir, mon drôle, je te vois venir... Quoique je ne sois pas un fin politique, — se dit le Gascon, — dans mon petit jugement je devine que le roi, ton maître et le mien, veut me lancer en manière de brûlot, d'enfant perdu... Si je réussis, il m'appuyera; si je ne réussis pas, il me laissera parfaitement bien pendre... c'est égal, ça me tente; mon ambition s'éveille... Au diable les Mortimer, les Rothsay et autres amis forcenés!... Sans ces bélîtres, j'aurais été curieux de voir Polyphème de Croustillac révolutionnant la Cornouailles, chassant Guillaume d'Orange du trône d'Angleterre... et rendant généreusement ce même trône au roi Jacques, sans être tenté de m'y asseoir... hum!... peut-être m'y serais-je assis... un peu... pour voir... Allons, allons Polyphème... pas de ces idées-là; rendez son trône à ce vieillard... Polyphème, rendez-lui son trône... Soit, je le lui rendrai, mais, décidément, depuis quelque temps, il m'arrive de singulières aventures, et *la Licorne*, qui m'a amené ici, pourrait bien être un bâtiment enchanté. — Le chevalier reprit tout haut d'un air méditatif: — Ceci est une détermination très grave, au moins, monsieur; il y a certainement aussi beaucoup à dire pour... il y a certainement aussi beaucoup à dire contre... Je suis loin de vouloir temporiser outre mesure; mais il serait, je crois, d'une bonne politique de réfléchir... plus mûrement, avant de donner le signal de cette insurrection.

— Monseigneur, permettez-moi de vous le dire, les circonstances sont pressantes, il faut se hâter d'agir: les vues secrètes du roi mon maître ont été trahies; Guillaume d'Orange avait donné au colonel Butler la mission de vous enlever mort ou vif, tant il craignait de vous voir le chef d'une insurrection; monseigneur, il nous faut donc frapper un coup rapide, décisif, tel qu'un brusque débarquement sur les côtes de Cornouailles. Monseigneur, je vous le répète, cette tentative faite au nom du roi Jacques sera accueillie avec enthousiasme, et la toute-puissante influence de Louis XIV consolidera la révolution que vous aurez si glorieusement commencée; et, grâce à vous, le roi légitime de la Grande-Bretagne remonte sur son trône.

— Ceci me paraît immanquable... si mon parti a le dessus...

— Et il l'aura, monseigneur, il l'aura...

— Oui, à moins qu'il n'ait le dessous... et, alors, si je suis tué cette fois, ce sera sans rémission... Ce n'est pas par un vil égoïsme que je fais cette réflexion, monsieur; vous comprenez que, d'après les antécédens qu'on me prête, je dois être furieusement habitué à la mort, mais... je ne voudrais pas laisser mon parti orphelin... Et puis, songez-y donc, monsieur, replonger encore ce malheureux pays dans les horreurs de la guerre civile! Ah! — Croustillac poussa un soupir douloureux.

— Sans doute, monseigneur, cette pensée est triste; mais à ces troubles passagers succédera le calme le plus profond. Sans doute la guerre a des chances fatales, mais elle en a d'heureuses... Et puis quel avenir vous attend, monseigneur! Les lettres que je dois vous remettre vous prouveront que la vice-royauté d'Irlande et d'Ecosse vous est destinée, sans nombrer d'autres faveurs que vous réservent et mon maître et Jacques Stuart, votre oncle, lorsqu'il sera remonté sur le trône qu'il vous devra.

— Peste! vice-roi d'Ecosse et d'Irlande, — se dit Croustillac, — avec cela mari de la Barbe-Bleue, et par-dessus le marché fils et neveu de roi... Ah! Croustillac, Croustillac, je le l'avais bien dit... ton étoile se lève... il est dommage que ce soit pour un autre! Allons toujours... tant que cela pourra durer.

Monsieur de Chemeraut, voyant l'hésitation du chevalier, employa un moyen décisif pour le forcer d'agir conformément aux vues des deux rois, et lui dit:

— Il me reste, monseigneur, à vous faire une dernière communication... et, si pénible qu'elle soit... je dois obéir aux ordres du roi mon maître.

— Parlez, monsieur...

— Il vous est presque impossible de refuser de vous mettre à la tête de l'insurrection, monseigneur... on a brûlé vos vaisseaux!

— On a brûlé mes vaisseaux!

— Oui, monseigneur; c'est une métaphore...

— Très bien, monsieur, je comprends; le roi votre maître m'a mis dans la nécessité d'agir selon ses vues?

— Votre perspicacité habituelle ne pouvait pas vous tromper, monseigneur. Dans le cas où vous ne croiriez pas devoir suivre les conseils pressans du roi mon maître, dans le cas où vous prouveriez ainsi à S. M. le roi Jacques que vous ne voulez pas lui faire oublier de fâcheux et tristes souvenirs, en vous dévouant à sa cause comme il l'espérait...

— Eh bien! monsieur? — dit l'aventurier devenu très soucieux, en pensant qu'il allait connaître, comme on dit, le revers de la médaille.

— Eh bien! monseigneur, le roi mon maître, par d'imminentes raisons d'Etat, se verrait, quoique bien à regret, obligé de s'assurer de votre personne... Voilà pourquoi je m'étais fait suivre d'une escorte...

— Monsieur... de la violence!!!...

— Malheureusement, monseigneur, mes ordres sont précis... Mais je suis sûr d'avance que Votre Altesse ne me mettra pas dans la dure nécessité de les exécuter... — Cette menace fit réfléchir Croustillac. Monsieur de Chemeraut continua: — Je dois ajouter, monseigneur, que la prudence voulant (vu votre exécution à mort) que vos traits restassent désormais invisibles, on vous couvrirait le visage d'un masque que vous ne quitteriez jamais. Enfin, d'après l'ordre de Sa Majesté, j'aurais l'honneur de conduire directement monseigneur aux îles Sainte-Marguerite, où vous resteriez éternellement prisonnier... Je vous laisse à penser les regrets de vos partisans, qui étaient venus ici dans l'espoir de vous revoir bientôt à leur tête.

Après être resté longtemps dans l'attitude d'un homme qui médite profondément et qui lutte intérieurement contre plusieurs pensées contraires, Croustillac releva fièrement la tête, et dit à monsieur de Chemeraut d'un air majestueux :

— Toute réflexion faite, monsieur, j'accepterai la vice-royauté d'Irlande et d'Ecosse, vous avez ma parole. Ne croyez pas surtout que ce soit la crainte d'une prison perpétuelle qui me force d'agir ainsi. Non, monsieur, non. Mais, après de mûres réflexions, je viens de me convaincre que je serais coupable de ne pas me rendre aux vœux des peuples opprimés qui me tendent les bras... et de ne plus tirer l'épée pour leur défense, — ajouta l'aventurier d'un ton héroïque.

— Puisqu'il en est ainsi, monseigneur, — s'écria monsieur de Chemeraut, — vive le roi Jacques et S. A. R. monseigneur le duc de Monmouth! vive le vice-roi d'Ecosse et d'Irlande!

— J'en accepte l'augure, — répondit gravement le chevalier. Et il ajouta tout bas : — Diable d'homme! avec son air doucereux! je ne sais si je n'aimais pas mieux l'autre, malgré son éternel poignard... Ça se gâte singulièrement... Aller avec le Flamand prisonnier à la tour de Londres, ça n'était pas difficile... tandis que mon rôle se complique et devient diabolique, grâce à mes enragés de partisans, qui sont là comme des grues à m'attendre à bord de la frégate : demain peut-être tout sera découvert... Et la Barbe-Bleue? moi qui croyais avoir fait un tour de maître en venant la chercher au Morne-au-Diable!... Mordioux! que va-t-il arriver de tout ceci? Bah! après tout, que peut-il m'arriver? d'être prisonnier... ou pendu... Prisonnier, ça me fait un avenir... Pendu... c'est un zeste... un clin d'œil... un bâillement... Allons, allons, Croustillac, pas de lâcheté; dédommage-toi, mon garçon, en te moquant, à part toi, de ces gens-là, et en t'amusant des étranges aventures que le diable t'envoie... C'est égal... maudits soient mes partisans! Sans eux, cela allait tout seul... Voyons s'il n'y aurait pas moyen de les envoyer... m'aimer ailleurs. Dites-moi, monsieur, — reprit-il tout haut, — à bord, mes partisans sont-ils nombreux?

— Monseigneur, ils sont onze.

— Cela doit bien vous gêner : eux-mêmes doivent être très mal à l'aise...

— Ce sont des soldats, monseigneur, ils sont habitués à la rude vie des camps; d'ailleurs le but qu'ils se proposent est si important, si glorieux, qu'ils ne songent pas aux privations que la vue de Votre Altesse leur fera bientôt oublier...

— C'est égal, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de les caser ailleurs... de leur destiner un autre navire où ils seraient infiniment mieux, tandis que moi et ma femme nous nous accommoderions de la frégate?... Et puis, pour des raisons à moi connues, je ne me révélerai à ces chers et bons amis qu'au moment de débarquer en Angleterre.

— C'est impossible, monseigneur! Pour être sur le bâtiment où vous serez, vos amis coucheraient sur le pont dans leurs manteaux.

— Il est désespérant d'inspirer de pareils dévouemens, — se dit Croustillac. — Alors, n'y pensons plus, — dit-il tout haut, — je serais désolé de contrarier de si fidèles partisans. Mais quel logement nous destinez-vous, à moi et à ma femme?

— Ce logement sera bien modeste, monseigneur, mais Votre Altesse daignera être indulgente, en songeant à l'impérieuse nécessité des circonstances. D'ailleurs, l'attachement bien connu de Votre Altesse pour madame la duchesse de Monmouth, — ajouta monsieur de Chemeraut en souriant, — vous fera, j'en suis sûr, monseigneur, excuser l'exiguité de l'appartement, qui ne se compose que de la chambre du capitaine.

L'aventurier ne put s'empêcher de sourire à son tour, et il reprit :

— Cette chambre, en effet, nous suffira, monsieur.

— Ainsi, Votre Altesse est toujours décidée à emmener madame la duchesse?

— Plus que jamais, monsieur; quand j'étais prisonnier du colonel Rutler, quand j'étais destiné à périr peut-être, j'avais dû laisser ignorer mes périls à ma femme, et l'abandonner sans la prévenir du sort qui m'attendait.

— Ainsi madame la duchesse ignorait...?

— Tout, monsieur... la pauvre femme ignorait tout... Surpris par le colonel Rutler pendant qu'elle reposait, je lui avais fait dire, en quittant le Morne-au-Diable, que mon absence ne durerait qu'un jour ou deux... Mais les circonstances ont tout à coup changé. Ce ne sont plus des dangers stériles que je vais courir. Je connais ma femme, monsieur : gloire et périls, elle voudra tout partager; en venant la chercher pour l'emmener avec moi, je devance son plus cher désir.

XXIII

MONSIEUR DE CHEMERAUT.

Pendant quelque temps, monsieur de Chemeraut et Croustillac marchèrent en silence, en continuant leur route vers le Morne-au-Diable. Bientôt l'escorte atteignit les derniers escarpemens du rocher. De cet endroit, on découvrait au loin la plate-forme et la muraille de clôture de l'habitation de la Barbe-Bleue.

En voyant cette espèce de fortification, monsieur de Chemeraut dit au chevalier :

— Cette retraite était habilement choisie, monseigneur, pour éloigner et dérouter les curieux; sans compter que les bruits que vous aviez fait répandre par trois drôles qui étaient à votre service ne devaient pas beaucoup encourager les visiteurs.

— Vous voulez sans doute parler, monsieur, d'un boucanier, d'un flibustier et d'un Caraïbe?...

— Oui, monseigneur, on dit qu'ils vous sont dévoués à la vie et à la mort.

— En effet, monsieur, ils me sont singulièrement attachés. — Avec tout cela, — pensa Croustillac, — je ne sais pas encore à quel titre ces trois misérables sont dans l'intimité de la duchesse, ni surtout comment son mari, monseigneur le duc de Monmouth, pouvait souffrir que de pareils bandits fussent aussi indécemment familiers avec madame sa femme... la tutoyassent... l'embrassassent... Le Caraïbe surtout, avec son air sérieux comme un âne qu'on étrille, était celui qui avait particulièrement le don de m'agacer les nerfs... Encore une fois, comment le duc de Monmouth permet-il ces privautés?... Sans doute cela déroute... cela sauve les apparences... mais, mordioux! il me semble à moi que cela déroute un peu trop... Ah! Croustillac, Croustillac, vous êtes toujours de plus en plus amoureux, mon ami!... c'est surtout la jalousie qui vous monte contre ces bandits... Allons, il y a encore un mystère que je découvrirai peut-être tout à l'heure... En attendant, tâchons d'apprendre comment l'on a su que le prince était caché au Morne-au-Diable. Monsieur, — dit Croustillac à monsieur de Chemeraut, — j'ai une question très importante à vous faire.

— Monseigneur, je vous écoute...

— Dans le cas où vos ordres vous permettraient de me répondre, toutefois, apprenez-moi donc comment on a su à Versailles que j'étais caché à la Martinique.

Après un moment de silence, monsieur de Chemeraut répondit :

— En vous instruisant de ce que vous désirez connaître, monseigneur, je ne trahis en rien un secret d'Etat... ni le roi, ni ses ministres ne m'ont rien confié à ce sujet; non, monseigneur, c'est par une circonstance qu'il serait trop

long de vous raconter ici que j'ai découvert ce qu'on avait cru devoir me laisser ignorer, je puis néanmoins compter que Votre Altesse gardera le silence à ce sujet.

— Vous pouvez en être sûr, monsieur.

— D'abord je crois savoir... monseigneur, que le dernier gouverneur de la Martinique, feu monsieur le chevalier de Crussol, vous avait connu en Hollande, où il vous avait dû la vie... lors de la bataille de Saint-Denis, où vous commandiez une brigade écossaise dans l'armée du stathouder, tandis que le chevalier de Crussol servait dans l'armée de monsieur le maréchal de Luxembourg.

— Cela est vrai de tout point, monsieur, — dit imperturbablement Croustillac. — Poursuivez.

— Je crois encore savoir, monseigneur, que feu monsieur le chevalier de Crussol ayant été, par suite des événemens, nommé gouverneur de cette colonie, et ayant cru de son devoir de s'enquérir de l'existence mystérieuse d'une jeune veuve surnommée la Barbe-Bleue, se rendit au Morne-au-Diable, ignorant complétement que vous y fussiez réfugié...

— C'est encore vrai, monsieur; vous voyez que je suis franc... — dit Croustillac charmé de pénétrer peu à peu ce mystère.

— Il paraît enfin certain, monseigneur, que feu monsieur de Crussol, reconnaissant en vous le prince qui lui avait sauvé la vie, vous jura de vous garder le secret...

— Il le jura, monsieur... et si quelque chose m'étonne de la part d'un si galant homme... c'est qu'il ait manqué à sa parole, — dit sévèrement le Gascon.

— Ne vous hâtez pas d'accuser monsieur de Crussol, monseigneur...

— Je suspendrai donc mon jugement, monsieur.

— Vous savez, monseigneur, qu'il y avait peu d'hommes plus sincèrement religieux que monsieur de Crussol?

— Sa piété était proverbiale, monsieur. C'est ce qui fait que je m'étonne de son manque de parole.

— Au moment de mourir, monseigneur, monsieur de Crussol se fit un cas de conscience de n'avoir pas donné connaissance au roi son maître d'un secret d'État de cette importance; il confessa toute la vérité au révérend père Griffon.

— Je sais tout cela, monsieur... passons, — dit Croustillac, qui ne voulait pas laisser paraître la dévorante curiosité avec laquelle il écoutait monsieur de Chemeraut.

— Aussi, monseigneur, je ne parle de ces précédens que pour mémoire. J'arrive à certaines particularités ignorées, je crois, de Votre Altesse. Sur le point de mourir, monsieur le chevalier de Crussol, voulant, autant que possible, vous continuer la protection dont il vous avait entouré pendant sa vie, et craignant que son succcesseur ne commençât une nouvelle enquête contre les mystérieux habitans du Morne-au-Diable, monsieur de Crussol, dis-je, écrivit une lettre au gouverneur actuel, qu'on attendait d'un jour à l'autre. Dans cette lettre, il lui affirmait, sous sa garantie et sous celle du père Griffon, que la conduite de la Barbe-Bleue ne devait être nullement suspectée ni inquiétée. On a cru savoir enfin, monseigneur, que monsieur de Crussol vous avait prévenu que des scrupules de conscience l'ayant obligé de tout avouer au père Griffon, sous le sceau de la confession, il ne croyait pas avoir forfait à la parole qu'il vous avait donnée.

— S'il en est ainsi, monsieur, ce pauvre monsieur de Crussol est resté jusqu'à la fin de sa vie ce que je l'ai toujours connu, un religieux, un loyal gentilhomme, — dit Croustillac d'un ton pénétré; — mais faudrait-il donc maintenant accuser le père Griffon d'une indiscrétion sacrilége... Cela serait cruel, je m'y résoudrais avec peine, monsieur...

Après un moment de silence, monsieur de Chemeraut dit à l'aventurier :

— Connaissez-vous, monseigneur, le jeu de l'aiguillette empoisonnée?

Le Gascon regarda l'envoyé d'un air surpris.

— Est-ce une plaisanterie, monsieur?

— Je ne prendrais pas cette liberté, monseigneur, — dit monsieur de Chemeraut en s'inclinant.

— Alors, monsieur, quel rapport?

— Permettez-moi, monseigneur, de vous apprendre quel est ce jeu, et, à l'aide de cette figure, je pourrai peut-être expliquer à Votre Altesse la fortune du secret d'État dont il s'agit.

— Voyons cette figure, monsieur.

— Eh bien! monseigneur, ce jeu de l'aiguillette empoisonnée consiste en ceci : un cercle d'hommes et de femmes est rassemblé; un homme prend une des aiguillettes de son pourpoint, et il s'agit de la glisser dans la poche de son voisin le plus subtilement possible, car la personne qui se trouve en possession de l'aiguillette est condamnée à une pénitence.

— Très bien, monsieur, — dit le Gascon; — l'habileté du jeu se réduit à se débarrasser le plus lestement possible de l'aiguillette, en la passant adroitement à un autre.

— Vous y voilà, monseigneur.

— Mais je ne vois pas quel rapport il y a entre le secret d'État qui me concerne et ce jeu-là.

— Pardonnez-moi, monseigneur. Pour quelques consciences scrupuleuses et timorées, certaines confidences... ou plutôt certaines confessions font le même effet que l'aiguillette dans le jeu de ce nom, lesdites consciences ne songeant qu'à se débarrasser du secret dans une conscience voisine, afin de se mettre à l'abri de toute responsabilité.

— Très bien, monsieur, je commence à saisir l'analogie; il se pourrait qu'on eût joué à l'aiguillette empoisonnée avec la confession de ce malheureux chevalier de Crussol.

— C'est justement ce qui est arrivé, monseigneur. Le père Griffon, se voyant dépositaire d'un secret d'État si important, s'est trouvé dans un mortel embarras; il craignait de commettre une action coupable envers son souverain en se taisant; il craignait, en parlant, de violer le sceau de sa confession et de vous perdre. Dans cette alternative, voulant mettre sa conscience en repos, il résolut d'aller en France, de tout confesser au général de son ordre, et de se décharger ainsi sur lui de toute responsabilité.

— Je comprends très bien maintenant votre comparaison, monsieur. Mais, pour que ce secret se soit ébruité, il faut nécessairement, pour suivre toujours votre comparaison, que quelqu'un ait triché.

— Je puis affirmer à Votre Altesse que, il y a quelques mois, le père Griffon, ainsi qu'il l'avait résolu, est arrivé en France et a tout confié... au général de son ordre; celui-ci, prenant alors sur lui toute la responsabilité, a déchargé complètement le père Griffon en lui recommandant le plus grand secret.

— Et à qui diable le général de l'ordre a-t-il passé l'aiguillette? — dit le Gascon que ce récit amusait beaucoup.

— Avant de répondre à Votre Altesse, je dois lui dire que don Sanche, le général de l'ordre, cache sous les dehors les plus austères une ambition effrénée; que peu d'hommes possèdent à un plus haut degré le génie de l'intrigue, se jouent plus audacieusement de ce que le monde révère. Une fois maître de l'importante confession que le père Griffon avait dû lui faire comme à son supérieur spirituel pour le repos de sa conscience, don Sanche voulut se servir de ce secret pour son élévation personnelle. Intimement lié avec le confesseur de Sa Majesté le roi Jacques, le père Briars, jésuite madré qui connaît parfaitement l'état des partis en Angleterre, il amena un jour la conversation sur la position de ce pays, et don Sanche demanda au père Briars si, dans le cas où vous eussiez encore vécu, monseigneur, vous n'auriez pas eu beaucoup de chances pour rallier autour de vous les partisans de Stuarts, et vous mettre ainsi à la tête d'un mouvement contre le prince d'Orange. Le père Briars répondit à don Sanche que, si vous aviez vécu, votre influence eût été immense, dans le cas où vous seriez sincèrement dévoué à la cause du roi

Jacques; que ce prince déplorait souvent votre mort, en pensant aux services que vous auriez pu rendre à la cause des Stuarts. Vous concevez, monseigneur, quelle fut la joie de don Sanche... le secret de la confession fut trahi, et votre existence révélée, monseigneur.

— Mais c'est un abominable homme que ce don Sanche! — s'écria Croustillac.

—Sans doute, monseigneur; mais il ambitionnait le chapeau de cardinal, et, comme premier monteur de l'entreprise, il sera prince de l'Église si le roi Jacques, votre oncle, remonte sur le trône d'Angleterre. Il est inutile de vous dire, monseigneur, qu'une fois le père Briars maître du secret, il s'en prévalut auprès de son royal pénitent, et que le reste des dispositions fut concerté entre Louis XIV et Jacques Stuart.

— Tout s'éclaircit maintenant, — se dit Croustillac. — Je ne m'étonne plus de l'inquiétude du père Griffon lorsque je voulais absolument aller au Morne-au-Diable. Connaissant tous les mystères de cette habitation, il me prenait sans doute pour un espion; je m'explique aussi maintenant les questions dont-il m'accablait pendant la traversée, qui me semblaient si saugrenues.

Monsieur de Chemeraut attribuant le silence de Croustillac à l'étonnement où le plongeait cette révélation, lui dit :

—Maintenant tout doit se dérouler clairement à vos yeux, monseigneur. Sans aucun doute, les préparatifs de l'entreprise n'auront pas été si secrets que Guillaume d'Orange n'en ait été instruit par ses espions, qui pénètrent dane le cabinet de Versailles, jusqu'au sein de la petite cour de Saint-Germain. Pour déjouer des projets qui reposent entièrement sur Votre Altesse, l'usurpateur a donné au colonel Rutler la mission qui a failli vous être si fatale, monseigneur. Vous voyez qu'en tout ceci le père Griffon est complétement innocent; on a fait de sa confidence un abus sacrilége. Mais, après tout, monseigneur, il faut-être indulgent, car c'est à cette révélation que vous devrez un jour la gloire d'avoir rétabli Jacques Stuart sur le trône d'Angleterre.

Quoique cette confidence eût satisfait la curiosité de l'aventurier, il regrettait alors de l'avoir provoquée : s'il était découvert, on lui ferait sans doute payer cher le secret d'État qu'il avait involontairement surpris; mais Croustillac ne pouvait revenir sur ses pas, il devait s'engager de plus en plus dans la voie dangereuse où il marchait. L'escorte arriva sur la plate-forme, au pied de la muraille de l'habitation du Morne-au-Diable. Il fut convenu que Rutler, toujours garrotté, resterait en dehors, et que six soldats et les deux marins accompagneraient monsieur de Chemeraut et Croustillac. Arrivé au pied du mur, le Gascon appela résolûment.

— Holà! les esclaves!

Après quelques momens d'attente, on descendit l'échelle. L'aventurier et monsieur de Chemeraut, suivis de leurs gens, entrèrent dans la maison; la porte voûtée de l'habitation particulière de la Barbe-Bleue fut ouverte par Mirette. Le chevalier pria monsieur de Chemeraut d'ordonner aux six soldats de rester en dehors de la voûte. Mirette, prévenue par sa maîtresse de ce qu'elle avait à faire, à dire et à répondre, parut frappée de surprise en apercevant le Gascon, et s'écria :

— Ah! monseigneur!

— Tu ne m'attendais pas! Et le père Griffon?

—Comment! monseigneur, c'est vous?

— Certainement, c'est moi; mais le père Griffon, où est-il?

— En apprenant tout à l'heure que vous étiez parti pour quelques jours, madame m'avait dit de ne laisser absolument entrer personne.

— Mais le révérend, qui vient de venir ici de ma part, n'a-t-il donc pas vu ta maîtresse?

— Non, monseigneur; madame m'avait dit de ne laisser entrer personne; alors on a conduit le révérend dans une chambre des bâtimens extérieurs.

— Ainsi ta maîtresse ne s'attend pas du tout à mon retour.

— Non monseigneur, mais...

— C'est bon, laisse-nous.

—Mais, monseigneur, je dois aller prévenir madame de...

— Non, c'est inutile; j'y vais, moi, — dit le Gascon en passant devant Mirette et en se dirigeant vers le salon.

— Vous allez, monseigneur, causer une adorable surprise à madame la duchesse, qui ne vous attend que dans quelques jours, et changer ainsi ses regrets en une joie bien douce, — dit monsieur de Chemeraut, — puisque le père Griffon n'a pu parvenir jusqu'à madame votre femme.

— Elle est toujours ainsi... pauvre chère amie! elle devient d'une sauvagerie inimaginable, — dit tendrement Croustillac.—Dès que je ne suis plus là, il lui est impossible de voir une figure humaine... pas même ce bon religieux; ma plus légère absence lui cause une douleur, un chagrin, une désolation, des larmes... qui quelquefois m'inquiètent... C'est tout simple... depuis que j'étais condamné à cette retraite absolue... je ne quittais jamais ma femme... et cette absence d'aujourd'hui, de si peu de durée qu'elle la croie... lui est horriblement pénible... pauvre chère âme!...

—Mais, aussi, monseigneur, quelle surprise charmante! Si Votre Altesse me permet de lui donner un avis, je l'engagerai à supplier madame la duchesse de consentir à partir à la hâte, cette nuit même... car, monseigneur, vous le savez, notre entreprise ne peut réussir que grâce à une extrême célérité dans l'action...

— Mon désir est aussi d'emmener ma femme le plus promptement possible.

— Ce départ si précipité causera malheureusement sans doute quelques dérangemens à madame la duchesse.

—Elle n'y pensera pas, monsieur... il s'agit de me suivre, — répondit Croustillac d'un air triomphant.

Monsieur de Chemeraut et l'aventurier arrivèrent dans la petite galerie qui précédait le salon où se tenait habituellement la Barbe-Bleue. Nous l'avons déjà dit, cette pièce n'était séparée de ce salon que par des portières; d'épais tapis de Turquie recouvraient les planchers. Monsieur de Chemeraut et Croustillac s'approchaient donc sans bruit, lorsqu'ils entendirent tout à coup des éclats de rire prolongés. Le chevalier reconnut la voix d'Angèle, il saisit vivement la main de monsieur de Chemeraut, et lui dit à voix basse :

— C'est ma femme!... écoutons..

— Madame la duchesse me paraît moins accablée que monseigneur le supposait...

— Peut-être, monsieur... Il y a des sanglots, voyez-vous, qui, dans leur explosion, ont quelque chose d'un éclat de rire convulsif... Ne bougez pas... je veux la surprendre dans la naïveté de sa douleur, — ajouta le Gascon, en faisant signe à son compagnon de rester immobile et de garder le plus profond silence.

XXIV

L'ENTRETIEN.

Pour expliquer la confiance du Gascon, nous devons dire qu'en entendant Mirette l'appeler monseigneur, il s'était persuadé avec raison que la Barbe-Bleue était sur ses gardes, que Monmouth était bien caché, et, quoique en eût dit la mulâtresse, Croustillac était convaincu, encore avec raison, que le père Griffon avait appris à Angèle que son soi-disant mari venait la chercher. Cette circonstance était trop grave pour que le révérend, au fait de tous les mystères du

Morne-au-Diable, n'eût pas insisté pour prévenir la Barbe-Bleue du nouveau péril qui la menaçait. Si Mirette avait affirmé que le père Griffon n'avait pas vu la Barbe-Bleue, c'est qu'il entrait dans les vues de celle-ci que le religieux ne parût pas avoir communiqué avec les habitans du Morne-au-Diable. Nous expliquerons tout à l'heure ce qui doit sembler très contradictoire dans la conduite de Croustillac, et nous répondrons à cette question : S'il voulait abuser du nom qu'il avait pris pour enlever la Barbe-Bleue, pourquoi l'avait-il fait avertir de son dessein par le père Griffon ?

Croustillac, ayant donc recommandé à monsieur de Chemeraut de rester muet, s'avança sur la pointe du pied, tout auprès de la portière entr'ouverte, et regarda ce qui se passait dans le salon, car les éclats de rire venaient encore de se faire entendre. A peine eut-il jeté les yeux dans l'appartement qu'il se retourna vivement du côté de monsieur de Chemeraut, et, la figure décomposée, il lui dit d'un air indigné.

— Voyez et écoutez, monsieur ! voyez à quoi servent les surprises ? J'avais un pressentiment en envoyant ici le père Griffon !... Par l'enfer ! les maris prudens devraient toujours se faire précéder par une escouade de cymbaliers pour annoncer leur retour...

Malgré l'ironie de ces paroles, les traits de Croustillac étaient bouleversés, sa physionomie exprimait un singulier mélange de douleur, de colère et de haine. Après avoir jeté un rapide coup d'œil dans le salon, monsieur de Chemeraut, malgré son assurance, baissa les yeux, rougit, et resta quelques momens complétement interdit. Qu'on juge du spectacle qui causait la confusion de monsieur de Chemeraut, et la rage, non pas feinte, mais sincère, mais cruelle, du Gascon qui, nous l'avons dit, aimait passionnément la Barbe-Bleue, se dévouait généreusement pour elle, et n'était pas encore au fait des déguisemens du prince. Monmouth, sous les traits du capitaine l'Ouragan, le flibustier mulâtre, était négligemment étendu sur un canapé ; il fumait une longue pipe de caroubier, dont le fourneau reposait sur un tabouret doré. Angèle, agenouillée auprès de ce tabouret, avivait la flamme de la pipe du flibustier avec une longue épingle d'or.

— Bon, ça va, ça va maintenant, — dit Monmouth, que nous appellerons l'Ouragan pendant cette scène. — Ma pipe est allumée ; maintenant, à boire...

Angèle prit sur une table une large coupe de verre de bohême et une carafe de cristal, s'approcha du divan, et, pendant que le flibustier aspirait vivement quelques bouffées de tabac, la duchesse lui versa avec une grâce charmante plein un verre de vin de muscatelle. L'Ouragan le vida d'un trait, après quoi il embrassa cavalièrement Angèle en lui disant :

— Le vin est bon, la femme jolie, au diable le mari !

En entendant ces mots trop significatifs, monsieur de Chemeraut voulut se retirer. Croustillac le retint et lui dit à voix basse :

— Restez, monsieur, restez ; je veux les confondre, les surprendre, les misérables !

La figure de Croustillac s'assombrissait de plus en plus. L'alerte qu'il avait donnée au Morne-au-Diable, en priant le père Griffon d'aller avertir la Barbe-Bleue qu'il se préparait à venir la chercher, cachait un dessein très louable, très généreux, que nous expliquerons tout à l'heure. La vue du flibustier, en exaltant la jalousie de l'aventurier jusqu'à la rage, changea brusquement ses bonnes intentions. Il ne se rendait pas compte de l'audacieux sang-froid de la jeune femme. Il ne pouvait se refuser à l'évidence des privautés du mulâtre, qu'il n'avait pas encore vu ; il se souvenait des familiarités non moins choquantes du Caraïbe et du boucanier : il se persuada qu'il était dupe d'une créature affreusement dépravée ; il crut que Monmouth, son mari, n'existait plus ou n'habitait plus au Morne-au-Diable, et que si Angèle avait secondé son stratagème (à lui Croustillac), ç'avait été pour se débarrasser d'un témoin importun.

Furieux d'être pris pour jouet, douloureusement blessé dans un amour vrai, Croustillac résolut de se venger sans pitié, et d'abuser cette fois véritablement du nom et de la situation qu'il avait pris par un motif si honorable. Il dit à monsieur de Chemeraut, d'une voix sourde, émue, avec une expression de colère concentrée, qui rentrait admirablement bien dans l'esprit de son rôle :

— Pas un mot, monsieur ! je veux tout entendre parce que je veux tout punir sans miséricorde.

— Mais, monseigneur...

Un geste impérieux de Croustillac ferma la bouche à monsieur de Chemeraut ; tous deux prêtèrent une oreille attentive à la conversation d'Angèle et du flibustier, qui, nous devons le dire, savaient parfaitement être écoutés.

—Enfin, ma belle infante, — disait l'Ouragan — te voilà libre au moins pour quelque temps.

— Si ce n'est pour toujours, — répondit la Barbe-Bleue en souriant.

— Pour toujours ! que veux-tu dire, mauvais petit démon ? — dit le flibustier.

Angèle vint s'asseoir auprès du mulâtre ; en causant, elle lui passa une main dans les cheveux, avec une câlinerie coquette qui fit bondir le malheureux Croustillac.

— Monseigneur... un mot, et mes gens vous débarrasserons de ce sacripant, — dit tout bas monsieur de Chemeraut qui avait pitié du Gascon.

—Je saurai bien me venger moi-même, — dit sourdement l'aventurier, qui ne put voir se prolonger cette scène, et, s'adressant à monsieur de Chemeraut : — monsieur, laissez-moi seul... avec ces deux misérables.

— Mais, monseigneur, cet homme a l'air robuste et déterminé...

— Soyez tranquille, monsieur, j'en aurai bon compte.

— Si vous m'en croyez, monseigneur... nous partirons à l'instant ; vous abandonnerez à ses remords une femme assez malheureuse pour oublier ainsi ses devoirs.

—L'abandonner ?... Non, pardieu ! monsieur. De gré ou de force, elle me suivra... ce sera ma vengeance.

— Que Votre Altesse me permette une observation... Après un événement... si scandaleux, la vue de madame la duchesse ne peut vous être qu'à tout jamais odieuse... monseigneur. Partons, partons; oubliez une coupable épouse,.. la gloire vous consolera.

— Monsieur, — dit impatiemment le Gascon, — je désire parler à ma femme.

— Mais, monseigneur, ce misérable...

— Encore une fois, monsieur, suis-je un homme sans courage et sans force, pour qu'un pareil drôle m'intimide? Je veux rester seul avec eux. Certains débats domestiques doivent être murés. Veuillez m'attendre dans la pièce voisine ; avant un quart d'heure je suis à vous.

Croustillac prononça ces mots d'un accent si impérieux, sa physionomie était tellement désolée, que monsieur de Chemeraut s'inclina sans oser insister davantage. Il entra dans une chambre dont le chevalier lui avait ouvert la porte, qu'il referma aussitôt sur lui. Traversant le salon à grands pas, l'aventurier entra brusquement dans la pièce où se tenaient le mulâtre et la Barbe-Bleue.

— Madame, — s'écria le Gascon, la figure contractée par une douloureuse indignation, — votre conduite est abominable !

Le mulâtre, qui était couché sur le canapé, se releva brusquement; il allait répondre... Angèle, d'un coup d'œil, le supplia de n'en rien faire. Autant Monmouth avait voulu généreusement s'opposer au sacrifice du chevalier lorsqu'il croyait ce sacrifice désintéressé, autant il était résolu à ne pas se faire connaître alors qu'il croyait l'aventurier capable d'une indigne trahison.

— Monsieur, — dit froidement Angèle au Gascon, — l'envoyé de France peut encore nous entendre : passons dans une autre pièce.

Elle ouvrit la porte de l'appartement particulier de Monmouth, et y entra, suivie du flibustier et de Croustillac. La porte fermée, l'aventurier s'écria :

— Je vous répète, madame, que vous avez indignement abusé de ma délicatesse.

— J'ai à vous demander compte de votre déloyale conduite, monsieur, — dit fièrement Angèle. — Mais expliquez-vous d'abord.

Pendant cette scène, Monmouth, gravement préoccupé, se promenait les bras croisés, dans la chambre, les yeux fixés sur le parquet.

— Vous voulez que je m'explique, madame? oh! ce ne sera pas long. D'abord, apprenez... qu'à tort... ou à raison... je vous aimais, madame! — s'écria Croustillac avec une explosion de tendresse et de colère.

— C'est-à-dire que vous vous étiez vanté à vos compagnons de voyage d'épouser la riche veuve du Morne-au-Diable, monsieur!

— Soit, madame : à bord de *la Licorne*, mon langage a été impertinent, mes prétentions ont été absurdes, cupides, je vous l'accorde... Mais quand je parlais ainsi, mais quand je pensais ainsi, je ne vous avais pas vue.

— Ma vue, monsieur, ne vous a pas donné des idées beaucoup plus honorables, — dit sévèrement Angèle, toujours persuadée que Croustillac voulait cruellement abuser de la position où il se trouvait.

— Écoutez-moi, madame... Je vous aimais véritablement... C'est vous dire que j'étais capable de tout pour vous prouver cet amour, tout grotesque, tout stupide qu'il vous parût... Oui... je vous aimais parce que mon cœur me disait que je faisais bien de vous aimer, parce que je me sentais meilleur en vous aimant... Vous pouviez railler cet amour... j'étais assez payé par le bonheur qu'il me donnait... Quand vous m'avez dit : « Monsieur, je me suis moquée de vous, je vous ai pris pour un jouet... vous êtes un pauvre diable, je vous ferai l'aumône, et vous serez trop content... »

— Monsieur...

— Quand vous m'avez dit cela... ne croyez pas que j'aie été humilié, madame... non, cela m'a fait mal... bien mal, mais j'ai vite oublié cette injure, dès que j'ai vu que vous compreniez que, tout pauvre que j'étais, je pouvais être sensible à autre chose qu'à l'argent... Alors vous m'avez dit quelques bonnes paroles, vous m'avez appelé votre ami, votre ami!... Après ce mot-là, je me serais jeté dans le feu pour vous, et cela pour le seul plaisir de m'y jeter; car je n'avais plus rien à espérer de vous, moi... le bon temps de ma folie était passé... je voyais trop clair dans mon cœur pour ne pas reconnaître que j'étais une espèce de mendiant bouffon... je ne pouvais jamais avoir rien de commun avec une femme aussi belle, aussi jeune que vous!... Ma seule ambition, et celle-là n'offensait personne... eût été de me dévouer pour vous... Mais comment avoir un pareil bonheur, moi!... moi... vagabond! qui n'ai que ma vieille épée, mon vieux chapeau et mes bas roses?.. Eh bien! pourtant, par un hasard que j'ai d'abord béni, le soir, le colonel Rutler me prend pour celui qu'on nomme votre mari; l'erreur du colonel peut vous être utile... Jugez de ma joie... je puis sauver un homme que vous aimez passionnément... J'aurais préféré sauver autre chose... mais je n'avais pas le temps de choisir... Je risque tout, y compris l'éternel poignard du colonel. J'augmente par tous les moyens possibles sa double méprise. Vous venez à mon aide, c'est-à-dire que vous m'enfoncez dans le bourbier jusqu'au cou, au moyen de bagatelles dont vous me harnachez... C'est égal... j'y vais de tout cœur... je me trouve satisfait comme ça, et je quitte cette maison sans espoir de jamais vous revoir, avec la potence ou la prison en perspective, sans compter l'éternel poignard du Flamand... Eh bien! malgré tout, je vous le répète, j'étais content... Je me disais : Je ne sais pas ce qui m'attend, corde ou cachot; mais je suis bien sûr que la Barbe-Bleue se dira : « C'est heureux, mordioux! bien heureux pour nous, au moins, que cet original de Gascon soit venu ici... Pauvre diable! que lui sera-t-il arrivé?... » Voilà quelle était mon ambition... Mais je ne demandais pas même un regret... un souvenir seulement... un souvenir, — dit le Gascon en s'attendrissant malgré lui.

— Aussi, monsieur, — dit Angèle, — tant que je vous ai cru réellement généreux, ma reconnaissance ne vous a pas manqué.

Ces mots parurent redoubler la colère du Gascon : il s'écria :

— Votre reconnaissance, madame! Mordioux! parlons-en... elle est belle! Mais je continue : Nous sortons d'ici avec le Flamand... En descendant du morne, nous rencontrons l'envoyé de France; Rutler se croit trahi, il commence par m'allonger un coup furieux de son éternel poignard... Ce sont les profits du dévouement. Si la lame ne s'était pas brisée, j'étais tué. Rien de plus simple : quand on se sacrifie aux gens... ça n'est probablement pas dans l'espérance d'être prochainement couronné de roses ou caressé par des nymphes silvestres. Enfin le poignard se brise, on garrotte Rutler, je me trouve face à face avec l'envoyé de France... Je ne perds pas la tête, il s'agissait de vous et d'un malheureux proscrit que vous aimiez passionnément... J'aurais toujours mieux aimé qu'il se fût agi de monsieur votre père ou de monsieur votre oncle... Mais je continuais à n'avoir pas le choix... D'ailleurs, la conscience d'être utile à deux jeunes gens intéressans faisait taire mon égoïsme... Plus ça se compliquait, plus je mettais d'amour-propre à vous sauver... Il fallait redoubler d'aplomb, d'audace... ça m'allait... Les monstrueux mais honnêtes mensonges que je faisais pour vous m'absolvaient de tous ceux que j'avais faits dans de mauvaises intentions... Le bon Dieu s'en mêla, il m'inspira les plus énormes bourdes qu'on puisse imaginer, elles furent avalées comme une manne céleste par l'envoyé de France; je jouai mon rôle de mon mieux : monsieur de Chemeraut me dit en deux mots le sujet de sa mission : une insurrection appuyée par le roi de France était prête à éclater en Angleterre; si le duc de Monmouth se mettait à la tête du mouvement, le succès était certain. — Monmouth fit un mouvement et échangea à la dérobée un regard avec Angèle. Le Gascon continua : — Quand je m'en allais en prison en Angleterre en compagnie du Flamand et de son poignard, je n'avais pas soufflé mot... je m'étais bien gardé de vouloir revenir ici; mais monsieur de Chemeraut me confiait une chose peut-être avantageuse pour le prince... je n'avais pas le droit de refuser pour lui... Je commençai donc par accepter en son nom toutes sortes de vice-royautés. Mais s'il voulait réellement prendre part à ce mouvement, comment le prévenir? monsieur de Chemeraut désirait mettre à la voile sur-le-champ. Par quel moyen pouvais-je revenir ici avec l'envoyé de France sans exposer le duc, qui, ignorant ma dernière rencontre et me croyant toujours prisonnier du Flamand, pensait, sans doute, être ici en sûreté? Une idée me vint; je dis à monsieur de Chemeraut : « Les choses ont changé de face. Je veux emmener ma femme avec moi, allons la chercher au Morne-au-Diable! » C'était le seul moyen d'avoir une entrevue avec vous, madame... et d'avertir le prince de ce qu'on lui proposait. S'il acceptait, je me ***déprincipalisais;*** s'il refusait, je refusais comme devant, et il était sauvé...

— Comment! monsieur, — s'écria Angèle, — telle était votre généreuse intention? vous vouliez...

— Oh! attendez, madame... attendez... ne me croyez ni plus sot ni plus généreux que je ne le suis, — dit amèrement le Gascon. — Je priai donc le père Griffon de venir vous avertir, madame, que je désirais vous emmener. Monsieur de Chemeraut m'écoutait; je ne pouvais en dire davantage au religieux, mais cela suffisait. De deux choses l'une, ou vous me comprendriez... ou vous me croiriez capable de cette infamie. Dans tous les cas, vous étiez sur vos gardes... et le prince était sauvé... car c'était mon idée fixe...

— Ainsi, monsieur, — s'écria Angèle en regardant Croustillac avec autant d'étonnement que de reconnaissance, — votre intention n'était véritablement pas... d'abuser de...

Le Gascon interrompit brusquement.

— Non... madame, non ; je n'avais alors aucune méchante intention, quoique certaines particularités de votre existence me parussent très inexplicables... Je vous croyais sincèrement attachée à un prince malheureux, et à tout prix j'aurais sauvé le duc.

— Ah ! monsieur, combien je vous ai mal jugé ! Vous êtes le plus généreux des hommes ! — s'écria Angèle.

L'aventurier poussa un éclat de rire sardonique qui stupéfia la jeune femme : puis il continua d'un air sombre :

— Dieu merci !.. mes yeux se sont ouverts. Je vois maintenant que généreux veut dire stupide, que dévoué veut dire niais. Je profiterai de la leçon. Polyphème de Croustillac se venge rarement... mais quand il se venge, il se venge bien... surtout lorsque la vengeance est aussi charmante que celle qui l'attend.

— Vous venger, monsieur ! — dit Angèle, — et de quoi ?

— De quoi, madame ? Vous avez l'audace de me le demander, vous ?

— Mais, sans doute ; que vous ai-je fait ? pourquoi cette haine ?

L'aventurier frappa du pied avec tant de violence, que le mulâtre fit un pas vers lui ; mais Croustillac concentra sa colère, et dit à Angèle d'une voix brève, avec une amère ironie :

— Ecoutez, madame, il me semble que, sans être possédé d'un orgueil infernal, je pouvais espérer un souvenir de votre part, lorsque pour vous je me jetais, de gaieté de cœur, au milieu des positions les plus dangereuses. Il me semble, madame, — ajouta le Gascon en ne pouvant contenir son indignation, qui augmentait à mesure qu'il parlait, — il me semble, madame, que ce n'était pas au moment même où, au risque de ma vie, je faisais tout au monde pour sauver ce mari que vous aimez si passionnément, dit-on, que ce n'était pas alors que vous deviez oublier toute pudeur...

— Monsieur...

— Oui, madame... oublier toute pudeur, toute honte, pour vous jeter dans les bras d'un misérable mulâtre... et pousser l'abjection jusqu'à lui allumer sa pipe... En vérité, j'étais bien brute ! — ajouta le Gascon avec une recrudescence de fureur. — Par dévouement pour madame, je risquais ma peau pour le mari de madame... pendant que madame, qui se moque outrageusement de son époux et de moi, fait ici d'abominables orgies avec un tas de bandits... Allons donc, mordioux !.. le fils de ma mère ne mériterait pas d'être né dans mon pays, et d'avoir rôti le balai, comme on dit, dans la capitale de l'univers, s'il ne trouvait pas à son tour de quoi rire dans cette aventure... En un mot, madame. — reprit-il durement, — vous pouvez me supposer les plus méchantes intentions du monde... et vous ne serez jamais au-dessous de la vérité... car je vous suis aussi hostile que je vous étais dévoué... Du reste, j'aime mieux cela... rien n'est plus gênant que les beaux sentimens... J'aurais à recommencer mes bergerades et mes sonnets de ce matin... que je m'en garderais bien... Je préfère, mordioux ! la façon dont je vous aime maintenant à celle de tantôt, — ajouta Croustillac en jetant un regard étincelant sur Angèle.

XXV

RÉVÉLATION.

Le pauvre Gascon, emporté par la colère et par la jalousie, se faisait beaucoup plus méchant qu'il ne l'était réellement ; malheureusement, la duchesse de Monmouth ne le connaissait pas assez pour deviner l'exagération de ces féroces apparences.

Angèle crut l'aventurier capable de regretter sérieusement de s'être montré généreux ; dans ce doute, elle hésita naturellement à calmer la jalousie du Gascon en lui dévoilant le secret du déguisement de Monmouth. Cet aveu pouvait tout perdre si le chevalier n'était pas de bonne foi ; il était donc prudent de se tenir encore sur la réserve.

— Monsieur, — dit Angèle, — vous vous trompez... il y a dans ma conduite des mystères que je ne puis vous expliquer encore.

Ces mots redoublèrent l'irritation de Croustillac ; depuis trois jours il ne se trouvait que trop mêlé à de mystérieux événemens ; aussi s'écria-t-il :

— J'ai assez de mystères comme cela ! j'en ai trop de ceux qui vous regardent surtout ; je ne veux pas être plus longtemps votre dupe, madame ! Je ne sais pas quel sort m'attend, je ne sais comment tout ceci finira, mais, par l'enfer, vous me suivrez !

— Monsieur...

— Oui, madame, j'ai les inconvéniens du rôle de vôtre époux bien-aimé, j'en aurai du moins les agrémens ; quant à cet indigne scélérat de mulâtre... qui ne dit mot, qui fait le sournois et n'en pense pas moins, je le livrerai à monsieur de Chemeraut, et il m'en tiendra bon compte. Si ce n'était souiller l'épée d'un gentilhomme que de la tremper dans le sang esclave, je me serais chargé moi-même de cette vengeance !

Angèle échangea un coup d'œil rapide avec Monmouth, dont l'imperturbable sang-froid exaspérait le Gascon. Tous deux sentirent la nécessité de calmer le chevalier ; sa colère pouvait devenir dangereuse ; il fallait le calmer toutefois sans lui découvrir le secret du déguisement du prince. La jeune femme dit donc à l'aventurier :

— Tout va s'expliquer, monsieur. Mon plus grand, mon seul tort envers vous, a été de douter de la générosité de votre caractère, de la loyauté de votre dévouement. Le père Griffon (quoiqu'il eût répondu de vous, monsieur) a été, comme moi, trompé sur le véritable motif de vos intentions ; nous avons cru... et nous avons eu tort de croire... que vous étiez capable d'abuser du nom que vous aviez pris... Pour échapper au nouveau danger dont vous sembliez nous menacer, il fallait tenter un moyen, bien incertain sans doute, mais qui pouvait réussir. Je ne pouvais fuir, c'était aller à votre rencontre ; je donnai donc les ordres nécessaires pour que vous fussiez introduit ici avec monsieur de Chemeraut, espérant que vous me surprendriez à l'improviste, et qu'ainsi témoin de la tendre intimité qui m'attachait au capitaine...

— Comment ! c'est exprès que vous m'aviez ménagé cette agréable perspective ! — s'écria le Gascon furieux ; — et vous osez me dire cela en face... Mais c'est le dernier terme de la dégradation et du dévergondage, madame !... Et dans quel but, s'il vous plaît, teniez-vous à me prouver l'abominable intimité qui vous lie à ce bandit ?

— Afin, monsieur, qu'il vous fût impossible de m'emmener avec vous. Monsieur de Chemeraut étant témoin de ma coupable liaison avec le capitaine l'Ouragan, vous ne pouviez pas... vous qui passez pour le duc de Monmouth, reprendre, aux yeux de l'envoyé français, une femme aussi coupable que je le paraissais... aussi coupable que je le suis...

— Vous l'avouez donc, madame ?

— Oui !... eh bien ! oui, monsieur ! ne soyez pas généreux à demi... Que vous importe que j'aime... un esclave, comme vous dites !...

— Comment, madame, que m'importe... mais vous avez donc juré de me mettre hors de moi... Que m'importe ? Et à quoi sert-il alors que je joue le rôle de votre mari ? existe-t-il seulement ? est-il ici ? ne vous servez-vous pas de l'erreur dont je suis victime pour vous débarrasser de moi ? n'est-il pas déjà bien loin en sûreté, ce mari ? Mais c'est à devenir fou ! — s'écria le Gascon d'un air égaré ; —

à chaque instant je crois que ma tête est sens dessus dessous; je suis ou non depuis deux jours le jouet d'un abominable cauchemar... Qui êtes-vous? où suis-je? que suis-je? suis-je Croustillac? suis-je milord? suis-je le prince? suis-je vice-roi... ou même roi? ai-je eu le cou coupé, oui ou non?... qu'on s'explique; il faut que cela finisse! s'il y a un duc de Monmouth, où est-il? montrez-le-moi!... — s'écria le malheureux aventurier dans un état d'exaltation impossible à décrire, mais facile à concevoir.

Angèle, effrayée et moins disposée que jamais à tout avouer au Gascon, dit en hésitant:

— Monsieur, certaines circonstances mystérieuses...

Croustillac ne la laissa pas continuer, et s'écria:

— Encore des mystères!... je vous le répète, j'ai assez de mystères comme ça... Je ne crois pas avoir la cervelle plus faible qu'un autre, mais que cela dure une heure encore, et je deviens fou.

— Monsieur, veuillez donc comprendre...

— Madame, je ne veux pas comprendre, — s'écria le chevalier en frappant du pied avec fureur, — c'est justement parce que j'ai voulu comprendre que ma tête se dérange...

— Monsieur, — reprit Angèle, — je vous en prie, calmez-vous, réfléchissez.

— Je ne veux ni comprendre ni réfléchir! — s'écria Croustillac avec une nouvelle exaspération; — à tort ou à raison j'ai mis dans ma tête que vous m'accompagneriez; et vous m'accompagnerez... Je ne sais pas où est votre mari, je ne veux pas le savoir... ce que je sais, c'est que vous n'êtes cruelle ni pour les Caraïbes, ni pour les boucaniers, ni pour les mulâtres... eh bien! vous ne le serez pas davantage pour moi... Vous voyez bien cette pendule, si dans cinq minutes vous ne consentez pas à m'accompagner, je dis tout à monsieur de Chemeraut, et il en arrivera ce qu'il pourra... Décidez-vous, je ne parle plus jusque-là, je me fais sourd, car ma tête crèverait comme une grenade au moindre propos.

Et Croustillac se jeta dans un fauteuil, mit ses mains sur ses oreilles pour ne rien entendre, et attacha ses yeux sur la pendule.

Monmouth n'avait pas cessé de se promener dans la chambre avec agitation; il était, ainsi qu'Angèle, dans une affreuse perplexité.

— Jacques, peut-être est-ce un honnête homme, — lui dit tout bas Angèle; — mais son exaltation m'épouvante, regarde comme il a l'air égaré.

— Il faut risquer de nous confier à sa loyauté, il parlera sans cela.

— Mais s'il nous trompe? mais s'il parle?

— Angèle, entre deux dangers, il faut choisir le moindre.

— Oui, s'il consent à passer pour toi... tu es sauvé... cette fois du moins.

— Mais, dans ce cas, je ne puis le laisser au pouvoir de monsieur de Chemeraut.

— Oh! c'est un abîme... un abîme!

— Jamais je ne consentirai maintenant à rallumer la guerre civile en Angleterre... j'aimerais mille fois mieux la prison... la mort... mais te quitter... mon Dieu!...

— Que faire, Jacques? Quel danger court cet homme?

— D'immenses... possesseur d'un pareil secret d'Etat!

— Mais alors... il faut te perdre... ou le suivre. Ah! que faire? Jacques, l'heure s'avance.

Après un moment de réflexion, Monmouth dit:

— Il n'y a pas à balancer, disons-lui tout; s'il consent encore à jouer mon rôle pendant quelques heures, je suis sauvé, et j'ai le moyen de le mettre à l'abri du ressentiment de l'envoyé de France.

— Jacques, si cet homme était un traître? Mon Dieu! prends garde...

A ce moment, l'aventurier, voyant l'aiguille marquer la cinquième minute, se leva et dit à Angèle:

— Eh bien! madame, à quoi vous décidez-vous? Un oui ou un non, car je suis incapable d'entendre ou de comprendre autre chose; voulez-vous me suivre ou ne le voulez-vous pas? répondez.

Monmouth s'approcha de lui d'un air grave et imposant:

— Je vais, monsieur, vous donner une preuve de haute estime et de...

— Ton estime, scélérat! — s'écria Croustillac indigné en interrompant le duc, — est-ce bien à moi que tu oses parler ainsi? Ton estime...

— Mais, monsieur...

— Pas un mot de plus, — s'écria Croustillac indigné en se retournant vers Angèle. — Madame, voulez-vous me suivre? Est-ce oui, est-ce non?

— Mais, écoutez...

— Est-ce oui, est-ce non? — s'écria-t-il en se dirigeant vers la porte, — répondez, ou j'appelle monsieur de Chemeraut.

— Mais, par saint Georges! — s'écria Montmouth.

Le chevalier allait ouvrir la porte, lorsque la jeune femme lui saisit les deux mains d'un air si suppliant, qu'il s'arrêta malgré lui.

— Eh bien! oui... oui, je vous suivrai, — dit-elle avec épouvante.

— Enfin! — dit le Gascon, — à la bonne heure... Donnez-moi votre bras, et partons; monsieur de Chemeraut doit trouver le temps long.

— Mais, un instant... il faut que vous sachiez tout, — dit la pauvre femme en toute hâte. — Le Caraïbe n'était autre chose que le flibustier... ou plutôt le boucanier et le Caraïbe ne sont que...

— Ah çà! vous recommencez; vous voulez-donc que ma raison y reste! — s'écria le Gascon en faisant un effort désespéré et en courant vers la porte pour appeler monsieur de Chemeraut.

Le prince se précipita sur Croustillac, lui saisit ses deux poignets dans une de ses mains, et lui mit l'autre sur la bouche au moment où le chevalier criait:

— A moi, monsieur de Chemeraut!

Puis il lui dit à voix basse:

— C'est moi, monsieur, qui suis le duc de Monmouth.

Le prince croyait mettre le chevalier au fait de tout en prononçant ces paroles; mais, au point d'exaspération où était Croustillac, il ne vit dans la révélation du prince qu'une nouvelle ruse ou une nouvelle injure, et il redoubla d'efforts pour se dégager. Quoique beaucoup moins vigoureux que le duc, le chevalier ne manquait pas d'énergie; il commençait à se débattre d'une manière inquiétante, lorsque Angèle, épouvantée, courut prendre un flacon, mit sur son mouchoir une goutte de liqueur, et, frottant la main du prince, enleva la couleur de bitume qui s'y trouvait, et la peau redevint blanche.

— Comprenez-vous enfin, monsieur, que les trois personnages n'en font qu'un? — dit le prince en cessant de bâillonner Croustillac, et en lui montrant sa main blanchie.

Ces mots furent un trait de lumière pour l'aventurier: il comprit tout. Malheureusement, au moment où le prince ôta sa main de la bouche du Gascon, celui-ci n'avait pu retenir ce cri: « A moi, monsieur de Chemeraut! » Le bruit de la lutte avait déjà éveillé l'attention de l'envoyé de France; en entendant le cri du Gascon, il se précipita dans la chambre, l'épée à la main. Il est impossible de peindre la stupéfaction, l'effroi de ces trois personnages, lorsque monsieur de Chemeraut parut. Le duc mit la main sur son poignard; Angèle tomba assise dans un fauteuil en cachant son visage dans ses mains; Croustillac regarda autour de lui d'un air désolé, regrettant, mais trop tard, sa maladresse.

Néanmoins, la présence d'esprit de l'aventurier lui revint peu à peu; de même qu'il suffit d'un vif rayon de soleil pour dissiper un épais brouillard, du moment où le bon chevalier eut la clef des trois déguisemens du prince, tout s'éclaircit à ses yeux; son esprit, jusqu'alors si douloureusement agité, se calma, ses doutes offensans sur la

Barbe-Bleue cessèrent, il ne lui resta que le chagrin de l'avoir accusée, et la volonté de se dévouer pour elle et pour le prince. Avec une merveilleuse spontanéité d'invention (nous nous intéressons trop maintenant au Gascon pour dire avec une merveilleuse faculté de mensonge), Croustillac basa son plan de campagne contre monsieur de Chemeraut, qui, toujours l'épée à la main, se tenait sur le seuil de la porte, et répétait pour la seconde fois :

— Qu'y a-t-il, monseigneur?... qu'y a-t-il donc? je croyais avoir entendu le bruit d'une lutte, et votre voix qui criait à l'aide...

— Vous ne vous étiez pas trompé, monsieur... — dit Croustillac d'un air sombre.

Monmouth et sa femme étaient dans une horrible anxiété. Ils ignoraient les projets du Gascon; connaissant le secret de Monmouth, il était alors complétement maître de leur sort. Pourtant, si Angèle et son mari avaient eu assez de sang-froid pour bien examiner la physionomie de Croustillac, ils y auraient remarqué une sorte de joie maligne et triomphante, qui se trahissait malgré lui à travers les rides menaçantes dont il assombrissait son front. Monsieur de Chemeraut lui demanda pour la troisième fois pourquoi il l'avait appelé.

— Je vous ai appelé, monsieur, — lui dit le chevalier d'une voix lugubre, en ayant l'air de sortir d'une profonde rêverie, — je vous ai appelé pour me venir en aide...

— Monseigneur... serait-ce ce misérable? — dit l'envoyé en montrant Montmouth, qui, debout, les bras croisés, se tenait près du fauteuil où était Angèle, prêt à la défendre et à vendre chèrement sa vie; car, nous l'avons dit, il ignorait encore les projets de l'aventurier.—Dites un mot, monseigneur, — reprit monsieur de Chemeraut, — et je le mets entre les mains de mon escorte.

Le Gascon secoua la tête, et répondit :

— Je me charge de cet homme, son sort me regarde... Ce n'est pas contre un pareil bandit que je vous ai appelé à mon aide, monsieur, c'est contre moi-même.

— Que voulez-vous dire, monseigneur?

— Je veux dire que j'ai peur de me laisser fléchir par les larmes de cette femme, aussi... dangereusement hypocrite... qu'audacieusement coupable.

— Monseigneur, il faut souvent du courage... beaucoup de courage... pour être juste.

— Vous avez raison, monsieur... c'est pour cela que je redoute tant ma faiblesse. Je vous ai appelé afin que votre vue rallume mon indignation, renflamme ma colère; car vous avez été témoin de mon déshonneur, monsieur... Aussi... venez... venez me dire que, si je pardonnais, je serais un lâche... que je mériterais mon sort... N'est-ce pas, monsieur?

— Monseigneur...

— Je vous comprends... vous avez raison... oui, par saint Georges! — Croustillac se souvenait d'avoir entendu le prince faire ce serment,—par saint Georges!... je saurai me venger...

Angèle et le duc respirèrent; ils comprirent que le chevalier voulait les sauver.

— Monseigneur, — dit sévèrement monsieur de Chemeraut, — je ne crains pas de répéter à Votre Altesse, devant madame, ce que j'avais l'honneur de vous dire il y a quelques instans... Une barrière insurmontable vous sépare maintenant... d'une épouse coupable, — ajouta l'envoyé avec effort, pendant qu'Angèle cachait sa confusion en se mettant le visage dans son mouchoir.

Croustillac releva la tête, et s'écria d'une voix déchirante :

— Trompé! par un mulâtre... encore... monsieur, par un misérable mulâtre... un sang mêlé... un teint cuivré!

— Monseigneur!

— Enfin, monsieur, — ajouta Croustillac en s'adressant à l'envoyé d'un air d'indignation douloureuse, — vous saviez pourquoi je revenais... quels étaient mes projets... ce que je voulais mettre sur la tête de madame; eh bien! n'est-ce pas une affreuse raillerie de la destinée... qu'à ce moment là justement... une épouse... criminelle...

— Monseigneur, — s'écria monsieur de Chemeraut en interrompant le Gascon, — maintenant ces projets doivent être un secret pour madame.

— Je le sais, je le sais... mais enfin... quelle horrible surprise! je rentre, le cœur battant de joie, dans le foyer domestique, dans mes paisibles lares... Eh bien! qu'est-ce que j'entends!

— Monseigneur!...

— Vous l'avez entendu comme moi. Ce n'est pas tout... qu'est-ce que je vois?

— Monseigneur, monseigneur, calmez-vous.

— Vous l'avez vu comme moi, un bandit mulâtre!!! Mais cela ne se passera pas ainsi. Non, non, par saint Georges! Oui, j'ai bien fait de vous appeler, monsieur. Maintenant ma colère bouillonne, les projets les plus cruels s'offrent en foule à mon imagination. Oui, oui, c'est cela, — dit Croustillac d'un air méditatif, — j'y suis enfin : j'ai trouvé une vengeance digne de l'offense!

— Monseigneur, le mépris...

— Le mépris! cela vous est bien facile à dire, monsieur, le mépris! Non, monsieur, il me faut autre chose... j'ai trouvé mieux, et vous m'aiderez.

— Monseigneur, tout ce qui dépendra de mon zèle, sans nuire aux ordres que j'ai reçus et au succès de ma mission.

— Je renonce à emmener cette indigne femme. De ce jour, de ce moment, tout est à jamais fini entre elle et moi.

— Vive Dieu! monseigneur, — s'écria monsieur de Chemeraut ravi de cette détermination, — vous ne pouviez plus sagement agir.

— Demain, au point du jour, — dit le Gascon d'une voix brève, — elle et son odieux complice s'embarqueront à bord d'un de mes bâtimens.

XXVI

LE DÉVOUEMENT.

— Oui, monsieur, — répéta le Gascon, — demain ma femme et ce misérable s'embarqueront sur un de mes bâtimens... voilà toute ma vengeance, — ajouta-t-il en appuyant sur ces mots avec une sauvage ironie. — Oh! je sais ce que je fais. Mon Dieu! oui, monsieur, elle et son complice, tous les deux, comme s'ils étaient véritablement mari et femme, les misérables! ils seront embarqués ensemble. Quant à la destination du bâtiment, — ajouta le chevalier avec un regard d'une si épouvantable férocité que monsieur de Chemeraut en fut frappé, — quant au sort qui attend les coupables, je ne puis vous le dire, monsieur, cela ne regarde que moi. — Puis, prenant rudement Angèle par le bras, Croustillac s'écria : — Ah! vous voulez pour amans des mulâtres, madame la duchesse, eh bien! vous en aurez... Et toi, scélérat, il te faut des femmes blanches, des duchesses! eh bien! tu en auras. Vous ne vous quitterez plus, tendres amans, non, plus jamais... mais vous ne savez pas à quel prix terrible vous serez réunis!

— Monseigneur, que prétendez-vous faire?

— Cela me regarde, monsieur, votre responsabilité sera à couvert; le reste se passera sur un terrain neutre, — ajouta le Gascon avec un sourire mystérieux et farouche, — oui, dans une île déserte; et puisque ce tendre couple s'aime, s'aime à la mort, il aura du temps de reste pour se le prouver... jusqu'à la mort.

— Ah! monseigneur, je crois comprendre; ce serait terrible en effet, — dit monsieur de Chemeraut, qui pensa

que Croustillac voulait faire mourir de faim sa femme et le mulâtre.

— Terrible! vous l'avez dit, monsieur. Tout ce que je vous demande, et comme témoin de mon outrage vous ne pouvez me refuser, c'est de me prêter main-forte pour conduire ces deux coupables à bord d'un de mes navires. Je tiens à les remettre moi-même au capitaine, et à lui donner des ordres, des ordres auxquels il n'oserait peut-être pas obéir si je ne les lui donnais personnellement.

Monsieur de Chemeraut, malgré sa finesse, fut dupe de la feinte colère de Croustillac; il lui dit avec une fermeté respectueuse :

— Monseigneur, la justice est sévère, mais elle ne doit pas être cruelle.

— Qu'est-ce à dire, monsieur?—reprit fièrement Croustillac, — ne suis-je pas seul juge de la peine que méritent ces coupables? me refusez-vous votre concours lorsqu'il s'agit seulement de conduire cet homme et sa complice à bord d'un bâtiment qui m'appartient?

— Non, monseigneur, mais je fais observer à Votre Altesse qu'il serait peut-être plus généreux de...

Angèle, voyant qu'elle ne devait pas rester inactive, se jeta aux pieds de Croustillac en criant: « Grâce! » pendant que Monmouth semblait se renfermer dans un morne et sombre silence; puis, s'adressant à monsieur de Chemeraut, la jeune femme ajouta :

— Ah! monsieur, vous qui paraissez sensible et bon, intercédez pour moi auprès de mon cher lord; qu'il me condamne aux peines les plus cruelles, j'ai tout mérité, je souffrirai tout, mais que mon cher lord...

— Je vous défends de m'appeler votre cher lord, madame, — dit amèrement Croustillac, — je ne suis plus votre cher lord.

— Eh bien! monseigneur, ne me faites pas conduire à bord de ce bâtiment dont vous parlez.

— Et pourquoi cela, madame?

— Mon Dieu! parce que c'est le brigantin *le Caméléon*, commandé par le capitaine Ralph, monseigneur; cet homme est cruel, il a remplacé le flibustier l'Ouragan dans ce commandement.

— Et c'est justement pour cela que j'ai choisi *le Caméléon*, madame; c'est justement parce que le capitaine Ralph est le plus cruel ennemi de votre indigne amant, — dit Croustillac, qui comprenait à merveille l'intention d'Angèle.

— Mais, monseigneur, vous savez bien que ce bâtiment sera mouillé demain matin ici tout près, presque au pied du morne, à l'anse aux Caïmans.

— Oui, madame, je le sais.

— Eh bien! monseigneur, vous voulez me forcer à m'embarquer là, lorsque pour rien au monde je n'aurais seulement osé approcher de ce rivage. Oubliez-vous donc, grand Dieu, les affreux souvenirs qui pour moi se rattachent à cet endroit?

— Oh! la fine mouche! — pensa Croustillac, — cela veut dire, ce que je ne savais pas, qu'il y a justement un bâtiment à elle appelé *le Caméléon*, dont le capitaine lui est dévoué, et qui sera demain mouillé près d'ici. J'y suis... Il s'agit probablement de ce navire qu'elle avait fait préparer en toute hâte pour assurer sa fuite et celle du duc lorsqu'elle m'avait vu emmené par le colonel Rutler; un des nègres pêcheurs était sans doute parti en avant pour donner des ordres en conséquence. — Le Gascon reprit tout haut, après un moment de réflexion : — Oui, ces souvenirs sont affreux pour vous, je le sais, madame.

— Eh bien! monseigneur, aurez-vous donc le courage?

— Oui, oui, — s'écria le chevalier avec une explosion de fureur, — oui, point de pitié pour l'infâme qui m'a indignement outragé. Tant mieux, ma vengeance commencera plus tôt. Je vais vous prouver que vous n'avez aucune pitié à attendre, vous allez voir.

Il frappa sur un gong.

— Qu'allez-vous faire, monseigneur?

— Votre fidèle Mirette va venir, vous-même lui donnerez l'ordre d'envoyer dire au capitaine Ralph de tout préparer à bord du *Caméléon* pour mettre à la voile au point du jour.

— Ah! monseigneur, donner moi-même un tel ordre! C'est de la barbarie.

— Obéissez, madame, obéissez!

Mirette parut. Angèle donna l'ordre d'un air abattu.

— Je vous ai obéi, monseigneur. Eh bien! maintenant, par pitié, accordez-moi une dernière grâce, au nom de notre amour passé!

— Oh! oui, par saint Georges! — s'écria Croustillac, — passé... oh! bien passé!

— Accordez-moi, monseigneur, la faveur d'un moment d'entretien.

— Non, non, jamais.

— Monseigneur, ne me refusez pas, ne soyez pas impitoyable.

— Arrière, femme infidèle!

— Monseigneur! — dit Angèle en joignant les mains.

— Monseigneur! — dit monsieur de Chemeraut, — au moment de quitter madame pour jamais, ne lui refusez pas cette dernière consolation.

— Vous aussi, monsieur de Chemeraut, vous aussi!... et pourtant vous avez été témoin... Eh bien! j'y consens, madame, mais à une condition.

— Ordonnez, monseigneur.

— C'est que votre complice restera là pendant notre conversation.

— Peste! ceci n'est pas maladroit, je pense, — se dit Croustillac, — j'espère bien que la duchesse va me comprendre, et d'abord refuser.

— Mais, mon cher lord, — dit en effet Angèle, — le dernier entretien que je vous supplie de m'accorder ne doit être entendu que de vous.

— A merveille! oh! elle comprend à demi-mot, — se dit Croustillac; et il reprit tout haut :—Et pourquoi donc, madame, notre entretien serait-il secret? auriez-vous quelque chose de caché pour votre bien-aimé, pour l'amant de votre choix?

— Mais si j'ai à implorer votre pardon, monseigneur?...

— Eh bien! madame, vous l'implorerez devant votre complice; plus vous vous accuserez, plus vous reconnaîtrez votre conduite comme déloyale, infâme, indigne, plus vous constaterez l'abjection de votre choix. Ce sera la punition de ce scélérat et la vôtre.

— Mais, monseigneur...

— C'est mon dernier mot, — répondit Croustillac.

— Ne craignez-vous pas le désespoir de cet homme? — dit tout bas monsieur de Chemeraut.

— Non, non, les traîtres sont lâches : voyez celui-ci, quel air morne, atterré! il n'ose pas seulement lever les yeux sur moi. En tout cas, monsieur, envoyez, je vous prie, quelques hommes de votre escorte au dehors de cette galerie, et qu'à mon premier signal ils entrent. — Puis, ayant l'air de se raviser, et croyant faire un coup de maître, Croustillac dit : — Au fait, si vous assistiez aussi à cet entretien, monsieur de Chemeraut, la punition des coupables serait plus cruelle encore.

— Oh! monseigneur, par pitié, ne me condamnez pas à cet excès de honte et d'humiliation! — s'écria Angèle avec un accent désespéré. — Et vous, monsieur, ayez la générosité de ne pas accepter, — dit-elle à monsieur de Chemeraut.

Celui-ci eut la délicatesse de s'excuser auprès du Gascon; il sortit, et laissa ensemble Monmouth, sa femme et l'aventurier.

A peine l'envoyé de France fut-il sorti, que Monmouth, après s'être assuré qu'il ne pouvait pas être entendu, tendit cordialement la main à Croustillac, et lui dit avec effusion :

— Monsieur, vous êtes un homme d'esprit, de courage

et de résolution ; merci à vous, et pardonnez-nous de vous avoir un moment soupçonné.

— Oh ! oui, pardonnez-nous notre injuste défiance, — dit Angèle en prenant de son côté la main du Gascon dans les siennes. — Nous étions si inquiets, et puis vous aviez l'air si furieux, si égaré !...

— Nous avions tous raison, madame la duchesse, — dit l'aventurier ; — vous aviez raison d'être inquiète, car mon retour n'annonçait rien de bien rassurant ; j'avais raison d'être furieux, car je prenais monseigneur pour un bandit ; quant à mon air égaré, mordioux ! soit dit sans reproches, vous avouerez qu'il s'est passé ici assez de choses étranges, depuis deux jours, pour qu'à la fin j'aie bien pu m'ahurir un peu. Heureusement que mon aplomb est revenu, quand j'ai vu que je n'étais qu'un sot et que je risquais de tout perdre.

— Brave et excellent homme ! — dit Monmouth.

— Brave, c'est dans le sang des Croustillac, monseigneur ; excellent, ma foi ! je n'en sais rien ; si cela est, ce n'est pas ma faute, c'est l'ouvrage de madame votre femme, qui m'a donné l'envie d'être meilleur que je ne l'étais. Ah çà ! prince, les momens sont précieux, tout est prêt pour soulever une province d'Angleterre en votre faveur ; Louis XIV appuiera cette insurrection. On vous offre en perspective la vice-royauté d'Ecosse et d'Irlande, et toutes sortes d'autres faveurs.

— Jamais je ne consentirai à profiter de ces offres... Les guerres civiles m'ont coûté trop cher ! — s'écria Monmouth. Puis, regardant Angèle, il ajouta : — Et je n'ai plus d'ambition.

— Monseigneur, réfléchissez bien... Si le cœur vous en dit, vous ôtez de votre visage cet enduit couleur de bronze, vous dites au Chemeraut que des raisons à vous connues vous ont obligé de garder l'incognito jusqu'ici ; vous lui prouvez qui vous êtes, je vous rends votre duché, et je vous demande la grâce d'aller me battre à vos côtés en Cornouailles, ou ailleurs, afin de vous servir, comme on dit, de cuirasse humaine... Je suis sûr que ça fera plaisir à madame la duchesse.

— Et nous le soupçonnions ! — dit Angèle en regardant son mari.

— Il faut qu'il nous pardonne, — dit le duc, — les hommes comme lui sont si rares... qu'il est permis de douter qu'on les rencontre...

— Ah ! tenez, mordioux ! monseigneur... vous allez m'embarrasser... Parlons affaires... Acceptez-vous, oui ou non, les vice-royautés ?... Après ça, n'allez pas croire que je vous presse de dire... oui... monseigneur, pour me débarrasser de votre rôle ; il me plaît, il m'amuse... j'y suis fort habitué. Maintenant, ça me ferait même un effet désagréable de ne plus m'entendre dire monseigneur, sans compter que je ris dans ma moustache en pensant à toutes les bourdes que je fais avaler au bonhomme Chemeraut avec son air important. Si j'insiste, monseigneur, pour vous prier de reprendre votre rang, c'est qu'il paraît qu'on a furieusement besoin de vous en Angleterre pour faire le bonheur du peuple en général, et celui des Cornouaillais en particulier... vous devez savoir ça mieux que moi...

— Ah ! je connais trop ces vains prétextes que l'on offre à l'ambition.

— Mais, monseigneur, ça a l'air cette fois d'être parfaitement préparé. La frégate qui a amené le bonhomme Chemeraut est remplie d'armes et de munitions de guerre ; il y a là-dedans de quoi armer et révolutionner tous les Cornouaillais du monde ; de plus, vous pouvez compter sur une douzaine de vos partisans...

— De mes partisans ! et où cela ? — s'écria Monmouth.

— A bord de la frégate de Chemeraut. Ces braves gens m'attendent, c'est-à-dire vous attendent, monseigneur, avec une impatience incroyable. Il y a surtout un forcené, nommé Mortimer, que Chemeraut a eu toutes les peines du monde à retenir à bord, tant cet enragé était possédé du désir de me serrer... je veux dire de vous serrer dans ses bras, monseigneur, car *je nous* confonds toujours.

Angèle, voyant l'air accablé de son mari, lui dit :

— Mon Dieu ! mon ami, qu'avez-vous ?

— Il n'y a plus à hésiter, — dit Monmouth, — je dois déclarer toute la vérité à monsieur de Chemeraut...

— Grand Dieu ! Jacques, que dis-tu ?

— Vous voulez être vice-roi ! A la bonne heure, monseigneur.

— Non, monsieur... je veux vous empêcher de vous perdre pour moi ; ma reconnaissance n'en sera pas moins éternelle pour le service que vous avez voulu me rendre...

— Comment ! monseigneur, ce n'est pas pour être vice-roi que vous me dépossédez de ma principauté ?

— Mes partisans sont à bord de la frégate ; si j'acceptais votre offre généreuse, monsieur, demain vous seriez reconnu... perdu...

— Mais, monseigneur..

— Sans cette circonstance qui, je vous le répète, doit vous faire découvrir d'un moment à l'autre... j'aurais peut-être accepté votre généreux dévouement ; l'erreur de monsieur de Chemeraut eût au moins duré quelques jours,.. et je pouvais vous mettre à l'abri de ses ressentimens ; mais accepter votre offre, monsieur, sachant la présence de mes partisans à bord de la frégate, ce serait vous exposer à un danger certain... Je n'y consentirai jamais.

— Monseigneur, vous oubliez donc qu'il s'agit pour vous d'une prison perpétuelle, si vous ne voulez pas vous mettre à la tête de ce soulèvement ?

— C'est parce qu'il s'agit pour moi d'échapper à un danger, que je ne veux pas vous sacrifier, monsieur. Lorsque j'appris que vous étiez parti prisonnier du colonel Rutler, j'allais courir à votre poursuite, afin de vous enlever de ses mains.

— Mon Dieu, Jacques ! pensez-y donc, la prison... une prison éternelle ! mais c'est impossible, et moi, moi, que deviendrai-je, si l'on m'empêche de vous accompagner ? Non, non, vous ne refuserez pas le sacrifice de cet homme généreux.

— Angèle, — dit le prince d'un ton de reproche, — Angèle !.. Et cet homme généreux... l'abandonnerons-nous lâchement, lorsqu'il se sera dévoué pour nous ? Pour échapper à la prison... le condamnerons-nous à une captivité éternelle ?...

— Lui ?...

— Mais sans doute... N'est-il pas maintenant possesseur d'un secret d'État ? Monsieur de Chemeraut ne sera-t-il pas furieux de se voir joué ? Je vous dis qu'il n'échappera pas à une prison perpétuelle lorsque la méprise sera découverte.

— Mordioux ! monseigneur, mêlez-vous de ce qui vous regarde, s'il vous plaît, — s'écria Croustillac, — et ne m'ôtez pas le pain de la bouche, comme on dit... Prisonnier d'État ! peste ! vous êtes bien dégoûté... Mais vous ne savez donc pas que ça me fera une retraite assurée... un abri certain pour mes vieux jours ? Franchement, la vie aventureuse m'ennuie. Il faut une fin, je voulais quelque chose de stable... jugez si cela me convient... Prisonnier d'État ! diable ! ne l'est pas qui veut, monseigneur ; par pitié, je vous le répète, n'ôtez pas cette dernière ressource à mes vieux ans... ne détruisez pas mon avenir !

— Ecoutez-moi, brave et digne chevalier, — lui répondit affectueusement Monmouth en lui serrant la main, — je ne suis pas dupe de vos ingénieuses défaites...

— Monseigneur, je vous jure...

— Ecoutez-moi, je vous en prie ; lorsque vous m'aurez entendu, vous ne vous étonnerez plus de mon refus... vous verrez que je ne puis accepter votre généreux sacrifice sans être doublement coupable... vous comprendrez les douloureux souvenirs, pour ne pas dire les remords... que vos offres de dévouement, que les événemens présens éveillent en moi... Et vous, Angèle, mon enfant bien-aimée... vous apprendrez enfin un secret que, jusqu'à présent, j'ai dû vous cacher ; il faut une circonstance aussi grave que

celle où nous nous trouvons pour me forcer à vous faire cette douloureuse révélation.

XXVII

LE MARTYR.

— Mon Dieu! Jacques, que voulez-vous dire? vous m'effrayez, — dit Angèle en voyant l'agitation de Monmouth.

— Vous savez, — dit le prince à Croustillac, — par suite de quels événemens politiques j'ai été arrêté et mis à la tour de Londres en 1685?

— Vous m'excuserez, monseigneur, si je n'en sais pas un mot; je suis ignorant comme une carpe à l'endroit de l'histoire contemporaine, ce qui, soit dit en passant, et sans me vanter, rendait mon rôle outrageusement difficile... car j'avais toujours peur de dire quelque ânerie... et de compromettre ainsi, non ma réputation de savant, je n'en ai cure, mais votre fortune, dont je m'étais imprudemment chargé.

— Eh bien! donc! — dit Monmouth, — après la mort de mon père, lorsque le duc d'York, mon oncle, monta sur le trône sous le nom de Jacques II, j'entrai dans une conspiration contre lui. Je ne chercherai pas à justifier ma conduite... aujourd'hui les années, les réflexions m'ont éclairé; je le reconnais, j'étais aussi coupable qu'insensé; le jeune comte d'Argyle était l'âme de ce complot; tout se tramait pour ainsi dire sous les yeux du prince d'Orange, alors stathouder, à cette heure roi d'Angleterre... Argyle connaissait mon action sur le parti protestant, mon ambition, mes ressentimens contre Jacques II; il n'eut pas de peine à m'associer à ses desseins; bientôt, grâce à mon nom, à mon influence, je fus le chef de la conjuration... J'avais des intelligences en Angleterre... on n'attendait plus, disait-on, que ma présence pour renverser du trône un roi papiste, et pour me proclamer à sa place. Je partis du Texel avec trois bâtimens chargés de soldats que j'avais embauchés; Argyle, m'ayant devancé en Ecosse, avait payé de sa tête l'audace de sa tentative. J'abordai en Angleterre à la tête de quelques partisans dévoués. Je reconnus alors combien j'avais été trompé. Trois ou quatre mille hommes, au plus, se joignirent à la poignée de braves qui s'étaient associés à mon sort, et parmi lesquels on comptait Mortimer, Rothsay, Dudley. Le fils de Monck, le jeune duc d'Albemarle, s'avança contre moi à la tête de l'armée royale; je voulus brusquer la fortune, tenter un coup décisif; j'attaquai l'ennemi à Sedgemore, près de Bridge-Water, je fus battu... malgré des prodiges de valeur de ma petite armée, et surtout de ma cavalerie, commandée par le brave lord Georges Sidney...

En prononçant ce mot, la voix du prince s'altéra, une douloureuse émotion se peignit sur ses traits.

— Georges Sidney! mon second père... mon bienfaiteur! — s'écria Angèle, — c'est en combattant pour toi qu'il est mort! C'est donc à cette bataille qu'il a été tué?... tel était donc le secret que tu me cachais?...

Le duc baissa la tête, garda un moment le silence et reprit :

— Tout à l'heure tu sauras tout, mon enfant... Notre déroute fut complète. Blessé, j'errai au hasard, ma tête était mise à prix. Je fus arrêté le lendemain de cette fatale défaite et conduit à la tour de Londres; on instruisit mon procès. Reconnu coupable de haute trahison, je fus condamné à mort.

— Ah! — s'écria Angèle en poussant un cri d'effroi et en se précipitant dans les bras de Jacques, — tu m'as trompé! Mon Dieu! je te croyais seulement exilé!

— Calme-toi, calme-toi, Angèle!... oui, je t'avais caché cette condamnation, autant pour ne pas t'inquiéter que pour... — Puis, après un moment d'hésitation, Monmouth ajouta :—Tu vas tout savoir... Il me faut du courage, oui, bien du courage, pour te faire cette révélation.

— Pourquoi? qu'as-tu donc à craindre? — dit Angèle.

— Hélas!... pauvre enfant, lorsque tu m'auras entendu, peut-être, tu me regarderas avec horreur.

— Toi! toi! Jacques, crois-tu cela? mon Dieu! le pourrais-je jamais?

— Enfin, — reprit Monmouth avec effort, — quoiqu'il arrive, je dois parler... au moment peut-être de nous séparer pour toujours.

— Jamais!... oh! jamais! — dit Angèle avec désespoir.

— Mordioux! je jetterai plutôt monsieur de Chemeraut du haut en bas du Morne-au-Diable, sous le plus mince prétexte, — s'écria Croustillac. — Ensuite de quoi, avec vos esclaves, nous aurons bon marché de l'escorte. Mais j'y pense... voulez-vous tenter ce moyen? Combien avez-vous d'esclaves capables de s'armer, monseigneur?

— Vous oubliez, chevalier, que l'escorte de monsieur de Chemeraut est considérable; les nègres pêcheurs sont partis, il n'y a pas ici plus de quatre ou cinq hommes... Toute violence est impossible... La Providence veut sans doute que j'expie un grand crime... Je me résignerai.

— Un crime! toi, Jacques, coupable d'un grand crime! Jamais je ne le croirai! — s'écria Angèle.

— Si mon crime fut involontaire, il n'en fut pas moins horrible... Angèle, à cette heure, il est de mon devoir de te révéler tout ce que je dois à Sidney, à ton noble parent, qui prit tant de soin de ton enfance, pauvre orpheline! Pendant que tu achevais ton éducation en France, où il t'avait conduite, Sidney, que j'avais vu en Hollande, s'était attaché à mon sort; une singulière conformité de goûts, de principes, de pensées, nous avait rapprochés; mais il était si fier, que je fus obligé d'aller au-devant de lui. Combien je me félicitai de lui avoir, le premier, serré la main... Jamais âme humaine n'approcha de la beauté de l'âme de Sidney! Jamais il n'existera de caractère plus noble, de cœur plus ardent, plus généreux! Rêvant le bonheur des peuples, trompé comme je le fus peut-être moi-même sur la véritable portée de mes desseins, il crut servir la sainte cause de l'humanité, il ne servit que la funeste ambition d'un homme! Pendant que la conspiration s'organisait, il fut mon émissaire le plus actif, mon confident le plus intime. Te dire, mon enfant, l'attachement profond, aveugle, de Sidney pour moi, serait impossible; une seule affection luttait dans son cœur avec celle qu'il m'avait vouée : c'était sa tendresse pour toi, toi, sa parente éloignée, qu'il avait recueillie; oh! combien il te chérissait! A travers les agitations et les périls de sa vie de soldat et de conspirateur, il trouvait toujours quelques momens pour aller embrasser son Angèle. A son retour... c'était toujours les larmes aux yeux qu'il me parlait de toi... Oui, cet homme d'une folle intrépidité, d'une énergie indomptable... pleurait comme un enfant en me disant tes grâces naïves, les qualités de ton cœur, ta jeunesse studieuse et triste, pauvre petite abandonnée! car tu n'avais au monde que Sidney... A la fatale journée de Bridge-Water, il commandait ma cavalerie; après des prodiges de valeur, il fut laissé pour mort sur le champ de bataille; quant à moi... emporté par un flot de fuyards, grièvement blessé, il me fut impossible de le retrouver.

— N'est-ce donc pas à cette journée qu'il mourut? — dit Angèle en essuyant ses yeux.

— Ecoute, écoute, Angèle... Oh! tu ne sais pas comme mon cœur se brise à ces souvenirs...

— Et le nôtre donc, monseigneur! — dit Croustillac. — Brave Sidney!... un je ne sais quoi me dit qu'il n'était pas mort à cette journée de Bridge-Water... et que nous le retrouverons encore...

Monmouth tressaillit, resta un moment accablé, et reprit :

— Allons, courage! Je vous le disais donc, Sidney fut laissé pour mort sur le champ de bataille; je fus arrêté, condamné, et mon exécution fut fixée au 15 juillet 1685. On m'avait signifié ma sentence, je devais être exécuté le lendemain, j'étais seul dans ma prison. Au milieu des funèbres méditations où j'étais plongé durant les heures terribles qui précédèrent le moment de mon supplice... je te le jure, Angèle, je te le jure devant Dieu qui m'entend, si quelques pensées douces et consolantes vinrent me calmer... ce furent celles que je donnai au souvenir de Sidney, en évoquant les beaux temps de notre amitié... Je le croyais mort, et je me disais : « Dans quelques heures, je serai pour jamais réuni à lui... » Tout à coup la porte de mon cachot s'ouvrit, Sidney parut...

— Mordioux!... tant mieux... J'étais bien sûr qu'il n'était pas mort! — s'écria Croustillac.

— Non... il n'était pas mort, — répondit le duc avec un soupir. — Plût au ciel qu'il fût mort en soldat sur le champ de bataille! — Angèle et l'aventurier regardèrent Monmouth avec étonnement. Celui-ci continua : — A la vue de Sidney, je crus être le jouet d'une vision produite par l'agitation de mes esprits; mais je sentis bientôt ses larmes couler sur mes joues, mais je me sentis bientôt serré dans ses bras. « Sauvé!... vous êtes sauvé!... » me dit-il à travers des pleurs de joie. « — Sauvé? » lui dis-je en le regardant avec stupeur. « — Sauvé! oui... Ecoutez-moi... » reprit-il; et voici ce qu'il me raconta : Le roi, mon oncle, ne pouvait ouvertement m'accorder ma grâce, la politique s'y opposait; mais il ne voulait pas faire périr le fils de son frère sur l'échafaud. Instruit par un de ses courtisans, qui était néanmoins de mes amis, de la ressemblance qui existait entre Sidney et moi, ressemblance qui t'a si vivement frappée la première fois que je t'ai vue, chère enfant, — dit Monmouth à Angèle, — le roi Jacques avait secrètement procuré à Sidney les moyens de s'introduire dans ma prison; cet ami dévoué devait prendre mes vêtemens, je devais prendre les siens et sortir de la tour à l'aide de ce stratagème. Le lendemain, apprenant mon évasion, le dévouement de Sidney resté prisonnier à ma place, le roi le ferait mettre en liberté et ordonnerait de me rechercher activement; mais ces ordres ne seraient qu'une apparence; on favoriserait en secret mon départ pour la France. Je devais seulement écrire au roi pour lui donner ma parole de ne jamais rentrer en Angleterre.

— Eh bien! — dit Angèle intéressée au dernier point par ce récit, — tu acceptas l'offre de Sidney, et il resta prisonnier à ta place!...

— Hélas! oui, j'acceptai, car tout ce que me disait Sidney ne me paraissait que trop vraisemblable; sa présence à cette heure dans la tour, malgré la sévère surveillance dont j'étais environné, devait me faire croire qu'une volonté toute-puissante concourait mystérieusement à mon évasion.

— N'en était-il donc pas ainsi! — s'écria Angèle.

— Rien ne me semble pourtant plus naturellement arrangé, — dit Croustillac.

— En effet, — dit Monmouth en souriant avec amertume, — rien n'était plus naturellement arrangé; il ne fut que trop facile à Sidney de me persuader... de détruire mes objections.

— Et quelles objections pouvais-tu faire? — dit Angèle, — qu'y avait-il donc d'étonnant à ce que le roi Jacques ne voulût pas faire couler ton sang sur l'échafaud, en facilitant secrètement ta fuite?

— Et puis, Sidney aurait-il pu s'introduire si facilement auprès de vous, monseigneur, sans le secours d'une suprême influence? — ajouta l'aventurier.

— Oh! n'est-ce pas, — s'écria le duc avec une triste satisfaction, — n'est-ce pas que tout ce que me disait Sidney devait me sembler... probable, possible? n'est-ce pas que je pouvais le croire?

— Mais, sans doute! — dit Angèle.

— N'est-ce pas, — continua le prince, — n'est-ce pas qu'on pouvait ajouter foi à ses paroles sans être égaré par la peur de la mort, sans être entraîné par un lâche, par un horrible égoïsme? Et encore, je vous le jure, oh! je vous le jure, je ne me rendis pas tout d'abord à ce que me disait Sidney! avant d'accepter la vie et la liberté qu'il venait m'offrir au nom du roi mon oncle, je me demandai quel serait le sort de mon ami si Jacques ne tenait pas sa promesse; je me dis que la plus grande punition que pût mériter un homme capable d'en avoir fait évader un autre était la prison... Alors... en admettant cette hypothèse, une fois libre, quoique réduit à me cacher, je disposais d'assez de ressources pour ne pas quitter l'Angleterre avant d'avoir, à mon tour, délivré Sidney... Que vous dire de plus! L'instinct de la vie... la peur de la mort sans doute, obscurcirent mon jugement... troublèrent ma raison... j'acceptai, car je crus à tout ce que me disait Sidney. Hélas! combien j'étais insensé!

— Insensé! mordioux! c'est en n'acceptant pas que vous auriez été un insensé! — s'écria Croustillac.

— Qui donc, mon Dieu! aurait hésité à ta place? — dit Angèle.

— Non, non, je vous dis que je ne devais pas accepter; mon cœur, sinon ma raison, devait se révolter à cette proposition trompeuse. Mais que sais-je!... une sanglante fatalité... peut-être un affreux égoïsme me poussaient... J'acceptai... je serrai Sidney dans mes bras, je pris ses vêtemens et je lui dis : « A demain!... » avec la conviction que le lendemain je le verrais. Je sortis de ma chambre, le geôlier m'attendait à la porte; grâce à ma ressemblance avec Sidney, il ne s'aperçut de rien et me conduisit à la hâte par un chemin secret jusqu'à une sortie de la tour; j'étais libre... J'oubliais de vous dire que Sidney m'avait indiqué une maison de la Cité où je pourrais en toute sûreté l'attendre... car il devait, disait-il, revenir le lendemain me rejoindre pour concerter notre départ; enfin, dans cette maison de la Cité, je retrouverais mes pierreries que j'avais confiées à Sidney à mon départ de Hollande, et dont la valeur était énorme... Enveloppé de son manteau, manteau que vous portiez tout à l'heure et qui est resté sacré pour moi, je me dirigeai vers la maison de la Cité. Je frappai; une vieille femme vint m'ouvrir, me conduisit dans une chambre écartée, et me remit un coffret de fer dont Sidney m'avait donné la clef; j'y trouvai mes pierreries. Brisé de fatigue, car les insomnies qui précèdent le jour du supplice sont bien affreuses, je m'endormis... Pour la première fois depuis ma condamnation à mort, je cherchai le sommeil sans me dire que l'échafaud m'attendait au réveil... Lorsque je me levai, le lendemain, il était grand jour, un brillant soleil pénétrait à travers mes rideaux; je les ouvris, le ciel était pur, il faisait une radieuse journée d'été... Oh! j'eus alors des élans de bonheur et de joie impossibles à rendre... J'avais vu ma tombe ouverte et j'existais! j'aspirais la vie par tous les pores. Eperdu de reconnaissance, je me jetai à genoux, et j'enveloppai dans la même bénédiction Dieu, le roi, Sidney! Je m'attendais à voir cet ami si cher... d'un moment à l'autre; je ne doutais pas, oh! non, je ne pouvais pas douter de la clémence du roi... Tout à coup j'entendis au loin la voix de ces crieurs qui annoncent les événemens importans; il me sembla qu'ils prononçaient mon nom... je crus que c'était une illusion... c'était bien mon nom. Oh! alors un effroyable pressentiment me traversa l'esprit, mes cheveux se dressèrent sur ma tête... j'étais resté à genoux, j'écoutais avec d'horribles battemens de cœur; les voix approchèrent... j'entendis encore mon nom mêlé à d'autres paroles; un éclair de joie aussi folle que mon pressentiment avait été horrible changea ma terreur en espoir... Insensé... je crus que l'on criait les détails de l'*évasion du duc de Monmouth*. Dans mon impatience, je descends dans la rue, j'achète cette relation; je remonte, le cœur palpitant, serrant ce papier entre mes mains.

En disant ces mots, Monmouth devint d'une pâleur effrayante : il se soutint à peine; une sueur froide inonda son front.

— Eh bien! — s'écrièrent Angèle et Croustillac qui ressentaient une angoisse poignante.

— Ah! — s'écria le duc avec une explosion déchirante,— c'étaient les détails de l'exécution du duc de Monmouth.

— Et Sidney? — s'écria Angèle!

— Sidney était mort... pour moi... mort martyr de l'amitié... Son sang, son noble sang avait coulé sur l'échafaud au lieu du mien... Maintenant, Angèle, malheureuse enfant! comprends-tu pourquoi je t'ai toujours caché ce funeste secret (1)?

En disant ces mots, le prince tomba assis dans un fauteuil, en cachant sa figure dans ses mains. Angèle se jeta à ses pieds en étouffant ses sanglots.

XXVIII

L'ARRESTATION.

Le chevalier, profondément attendri par le récit de Monmouth, essuya furtivement ses larmes, et se dit :

— Je comprends maintenant ce que voulait me dire cet animal de Rutler, avec son éternel poignard, lorsqu'il me parlait de mon exécution...

— Angèle, Angèle, mon enfant, — dit le duc en relevant son noble visage baigné de larmes et en serrant la jeune fille entre ses bras, — pourras-tu jamais me pardonner le meurtre de Sidney, mon ami, mon frère, ton seul parent, ton seul protecteur?

— Hélas! ne l'avez-vous pas remplacé auprès de moi... Jacques?... J'avais pleuré sa mort, croyant qu'il avait été tué sur un champ de bataille. Croyez-vous que mes regrets seront plus cruels maintenant que je sais qu'il a sacrifié sa vie pour vous, qu'il a fait ce que je ferais pour toi avec tant de bonheur... Jacques, mon amant, mon époux!

—Ange bien-aimée de toute ma vie!—s'écria le duc,— tes paroles n'apaisent pas la violence de mes remords, mais au moins tu sauras quelle reconnaissance religieuse j'ai toujours eue pour Sidney, pour ce saint martyr de l'amitié. Que te dirai-je de plus! Je passai deux jours dans un état voisin de la folie; lorsque je revins à moi, je trouvai une lettre de Sidney. Il avait fait en sorte qu'elle ne me fût remise que le soir du jour où il périssait pour moi; il m'expliquait son pieux mensonge, il n'avait pas vu le roi Jacques.

— Il ne l'avait pas vu! — s'écria Angèle.

— Non; tout ce qu'il m'avait dit était faux... Aussi, tu comprends si j'ai raison de maudire toujours la coupable facilité avec laquelle je me suis laissé persuader. Maintenant qu'il est mort pour moi... la fable à laquelle j'ai cru me semble folle, monstrueuse... Non, il n'avait pas vu le roi. Dépositaire de mes pierreries, il en avait distrait de quoi se procurer une somme considérable, grâce à laquelle il avait gagné un des officiers de la tour, lui demandant pour toute grâce de me voir une dernière fois... Cet officier était-il d'accord avec Sidney pour la substitution de personne qui devait me sauver? fut-il aussi dupe de notre ressemblance et ne s'aperçut-il de rien? je ne le sais... Le lendemain on vint chercher Sidney; il suivit ses bourreaux, mais il refusa de parler, de peur qu'on ne le reconnût à sa voix... — ajouta Monmouth en essuyant ses larmes, qui avaient encore coulé à ce récit. —Je quittai Londres secrètement, et je me rendis en France sous un faux nom, pour t'y chercher, Angèle... Sidney m'avait donné tout pouvoir pour la retirer des mains des personnes auxquelles il l'avait confiée, — dit le prince en s'adressant à Croustillac.—Frappé de sa beauté, de sa candeur, de ses adorables qualités, me sentant digne et capable de remplir les derniers vœux de Sidney en faisant le bonheur de son enfant d'adoption... j'épousai cet ange, nous partîmes pour les colonies espagnoles. Je croyais y être en sûreté. Tout en prenant les plus grandes précautions pour n'être pas reconnu... le hasard me fit rencontrer à Cuba un capitaine anglais que j'avais vu à Amsterdam. Je me crus découvert... Nous partîmes. Après quelques mois de voyage, nous vînmes nous établir ici. Afin de dérouter les soupçons, de pouvoir veiller sur ma femme et de n'être pas soumis à une réclusion qui m'eût été mortelle, je pris tour à tour les déguisemens que vous savez, et je pus impunément parcourir l'île... Grâce à mes pierreries, nous achetâmes plusieurs petits navires, par l'intermédiaire de maître Morris, homme sûr et probe, qui savait, sans être dans le secret, à quoi s'en tenir sur les prétendus veuvages de ma femme. Non-seulement nos armemens de commerce augmentèrent peu à peu notre fortune... que nous pouvions avoir un jour à transmettre à des enfans... mais ils nous permirent d'avoir toujours à notre disposition un moyen d'évasion... *Le Caméléon* n'a pas été construit dans u nautre but... et je l'ai même, au grand effroi d'Angèle, commandé comme flibustier dans une rencontre avec un pirate espagnol... Nous vivions donc ici très heureux, presque tranquilles, lorsque j'appris que le chevalier de Crussol, à qui j'avais autrefois sauvé la vie, arrivait comme gouverneur... Quoiqu'il fût homme d'honneur, je craignis de me découvrir à lui... Mon premier mouvement fut de quitter la Martinique avec ma femme... mais j'appris alors la déclaration de guerre de la France contre l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande, et... que certains bruits commençaient à circuler en Angleterre sur la manière miraculeuse dont j'avais été sauvé... Mes partisans s'agitaient, disait-on; je n'avais aucune justice à attendre de Guillaume d'Orange, je devais donc me croire plus en sûreté dans cette colonie que partout ailleurs... J'y demeurai, malgré la présence de

(1) Voici comment finit le paragraphe de Hume déjà cité : « Après son exécution, ses partisans conservèrent l'espérance de le revoir à leur tête; ils se flattèrent que le prisonnier qu'on avait exécuté n'était pas le duc de Monmouth, mais qu'un de ses amis qui lui ressemblait beaucoup avait eu le courage de mourir pour lui. »

— Sainte-Foix, dans une lettre sur le Masque de fer (Amsterdam, 1768), ajoute : « Il est certain que le bruit courut dans Londres qu'un officier de l'armée de Monmouth qui lui ressemblait beaucoup, fait prisonnier et sûr d'être cendamné à mort, avait reçu la proposition de passer pour lui avec autant de joie que si on lui eût accordé la vie, et que, sur ce bruit, une grande dame, ayant gagné ceux qui pouvaient ouvrir son cercueil, et lui ayant regardé le bras droit, s'écria : — Ah! ce n'est pas le duc de Monmouth! »

Enfin, Sainte-Foix, qui cherche à prouver que le Masque de fer n'était autre que le duc de Monmouth, cite un passage d'un autre ouvrage anglais, par Pyms, et dans lequel on lit : « Le comte Danby envoya chercher le colonel Skelton, qui avait eu ci-devant la lieutenance de la tour, et à qui le prince d'Orange l'avait ôtée pour la donner au lord Lucas. — Skelton, lui dit le comte Danby, hier au soir, en soupant avec Robert Johnston, vous lui dîtes que le duc de Monmouth était vivant et enfermé dans quelque château en Angleterre. — Je n'ai point affirmé cela, puisque je n'en sais rien, dit Skelton, mais j'ai dit que, la nuit d'après la prétendue exécution du duc de Monmouth, le roi, accompagné de trois hommes, vint lui-même le tirer de la tour, et que le duc fut emmené par lui. »

Sainte-Foix cite encore une conversation du père Tournemine, et ajoute : « La duchesse de Portsmouth dit au père Tournemine et au confesseur du roi Jacques, qu'elle reprocherait toujours à la mémoire de ce prince l'exécution du duc de Monmouth, après que Charles II, à l'heure de la mort et prêt à communier, avait fait promettre devant l'hostie, que Huldeston, prêtre catholique, avait secrètement apportée, avait fait promettre au roi Jacques (alors duc d'York) que, quelque révolte que tentât le duc de Monmouth, il ne le ferait jamais punir de mort. — Aussi le roi Jacques ne l'a-t-il pas fait mourir, répondit le père Sunders. »

Nous ne publierons pas les citations. Nous voulions seulement établir que la donnée de ce récit n'était pas absolument une fiction romanesque, et que si elle ne reposait pas sur une certitude historique absolue, elle était du moins basée sur une possibilité vraisemblable.

monsieur de Crussol, mais en redoublant de précautions. Les prétendus veuvages de ma femme, les fréquentes visites du flibustier, du Caraïbe et du boucanier, formèrent un ensemble de faits si incompréhensibles, qu'il fut impossible de deviner la vérité; ce qui nous servait d'un côté... nous fut cependant presque fâcheux. Monsieur de Crussol, curieux de connaître la femme étrange dont on parlait de tant de façons différentes, vint au Morne-au-Diable; la fatalité voulut que j'y fusse alors, sous les traits du boucanier; je ne pus éviter la rencontre du gouverneur, que nous étions loin d'attendre. Malgré la barbe épaisse qui déguisait mes traits, monsieur de Crussol avait conservé de moi un trop vif souvenir pour me méconnaître complétement; aussi, pour s'assurer de la vérité, il me dit brusquement : « Vous n'êtes pas ce que vous paraissez être. » Craignant que tout ne fût révélé à Angèle, qui me savait proscrit, mais qui ignorait les dangers auxquels j'étais exposé si mon existence était connue, je dis à monsieur de Crussol : « Au nom d'un service passé, je vous demande le silence... mais je vous dirai tout... » En effet, je ne lui cachai rien. Il me jura sur l'honneur de me garder le secret et de faire son possible pour que nous ne fussions pas inquiétés... Il a tenu sa promesse... mais, en mourant...

— Il a tout avoué au père Griffon par scrupule de conscience, — dit le chevalier.

— Comment savez-vous cela,— dit le duc.

Croustillac raconta alors à Monmouth comment le mystère de son existence avait été révélé au confesseur du roi Jacques, et comment le père Griffon avait involontairement causé cette trahison.

—Maintenant, chevalier,—dit Monmouth, —vous savez au prix de quel admirable sacrifice je dois cette vie que j'ai juré de consacrer à Angèle... je vous ai dit les affreux remords que me cause le dévouement de Sidney; vous comprendrez, je l'espère, chevalier, que je ne veuille pas m'exposer à de nouveaux et cruels regrets en causant votre perte.

— Ah ! vous croyez, monseigneur, que ce que vous venez de nous raconter là est fait pour m'ôter l'envie de me dévouer pour vous? Mordioux! vous vous trompez furieusement!

— Comment! — s'écria le duc, — vous persistez?

— Si je persiste! je persiste doublement, s'il vous plaît, et par une raison toute simple... Tenez, monseigneur... pourquoi vous cacherais-je cela!... Tout à l'heure, c'était bien plus pour l'amour de madame la duchesse que je voulais vous servir que par dévouement raisonné pour vous; ça ne doit pas vous offenser, monseigneur, je ne vous connaissais pas... mais maintenant que je vois ce que vous êtes, maintenant que je vois comment vous regrettez vos amis et comment vous reconnaissez ce qu'ils font pour vous, madame votre femme serait une véritable Barbe-Bleue, elle serait le diable en personne, elle serait amoureuse de tous les boucaniers, de tous les anthropophages des Antilles, que je ferais pour vous tout ce que je faisais pour madame la duchesse, monseigneur!

— Mais, chevalier...

— Mais, monseigneur... tout ce que je puis vous dire, c'est que vous me donnez envie d'être pour vous un second Sidney... voilà tout... Eh, mordioux ! c'est tout simple, on n'inspire jamais ces dévouemens-là sans les mériter.

— Je veux vous croire, chevalier ; mais on est indigne de ces dévouemens-là... quand on les accepte volontairement.

— Ah ! mordioux ! monseigneur, sans reproche... vous êtes aussi têtu avec votre générosité que cet ours de Flamand était insupportable avec son poignard... Voyons... raisonnons un peu. Ce que vous voulez avant tout, n'est-ce pas ! c'est me sauver de la prison ?

— Sans doute.

— Car je ne crois pas que vous soyez très pressé d'abandonner madame la duchesse. Eh bien ! en disant qui vous êtes au bonhomme Chemeraut, me sauverez-vous ? Je ne suis pas un grand clerc, mais il semble que toute la question est là, n'est-ce pas, madame la duchesse ?

— Il a raison, mon ami, — dit Angèle en regardant son mari d'un air suppliant.

— Je poursuis, — reprit fièrement Croustillac. — Or, vous dites donc au bonhomme Chemeraut : « Monsieur, je suis le duc de Monmouth, et le chevalier que voici n'était qu'un mauvais plaisant... » Soit... jusque-là ça va bien. A cette ouverture, le Chemeraut vous répond : « Monseigneur, consentez-vous, oui ou non, à être le chef de l'insurrection en Angleterre »

— Jamais... jamais ! — s'écria le duc.

— Très bien, monseigneur. Maintenant, je sais ce que vous a coûté l'insurrection... maintenant j'ai le bonheur de connaître madame la duchesse; comme vous, je dirais : « Jamais. » Seulement, que répond le bonhomme Chemeraut à ce : « Jamais ? » le bonhomme Chemeraut vous répond : « Vous êtes mon prisonnier... » Est-ce vrai ?

— Malheureusement, cela est possible, — dit Monmouth.

— Hélas! cela n'est que trop réel ! — dit Angèle.

— « Quant à ce drôle, quant à cet intrigant, » continuera le bonhomme Chemeraut en s'adressant à moi, — dit Croustillac, — « quant à cet imposteur, à ce chevalier d'industrie, comme il s'est impudemment joué de moi, comme je lui ai confié une demi-douzaine de secrets d'Etat plus importans les uns que les autres, et particulièrement comme quoi les confesseurs de deux grands rois ont joué à l'*aiguillette empoisonnée* avec la confession de leurs pénitens... il va être traité selon ses mérites... » Or, ledit bonhomme Chemeraut, d'autant plus furieux que je lui aurai fait avaler une plus énormes quantité de couleuvres, ne me ménagera pas, et je m'estimerai très heureux s'il me fait pourrir dans un cul de basse fosse au lieu de me faire pendre haut et court, vu ses pleins pouvoirs, ce qui serait une autre manière de me réduire au silence.

— Ah ! ne parlez pas ainsi... cette idée est affreuse!... — s'écria Angèle.

— Vous le voyez bien, généreux insensé, — dit à son tour le duc avec attendrissement,—vous reconnaissez vous-même l'imminence du danger auquel vous vous êtes exposé pour moi.

— D'abord, monseigneur, — reprit le Gascon avec un flegme imperturbable, — ainsi que je le disais tout à l'heure à madame la duchesse lorsque je la croyais affolée d'un certain drôle à figure cuivrée, d'abord, il est clair que l'on ne se dévoue pas pour les gens dans le seul but d'être couronné de roses et caressé par des nymphes silvestres; c'est le péril qui fait le sacrifice... Mais la question n'est pas là. En vous livrant prisonnier au bonhomme Chemeraut, encore une fois, m'épargnez-vous la prison ou la potence, monseigneur ?

— Mais, chevalier...

— Mais, monseigneur, je vous poursuivrai incessamment de cet argument *ad hominem* (c'est tout mon latin), comme le Flamand me poursuivait de son éternel poignard.

— Vous vous trompez, mon digne et brave chevalier, en croyant votre position aussi désespérée lorsque je me serai livré à monsieur de Chemeraut.

— Prouvez-moi cela, monseigneur...

— Sans insister trop sur mon rang et sur ma position, ils sont tels qu'on sera toujours obligé de compter avec moi. Aussi, lorsque je dirai à monsieur de Chemeraut que je désire... que je veux que vous ne soyez pas inquiété pour un trait qui vous honore, je ne doute pas que monsieur de Chemeraut ne s'empresse de m'agréer en cela, et de vous mettre en liberté.

— Monseigneur... permettez-moi de vous dire que vous vous abusez complétement.

— Mais que pourrait-il vouloir de plus? ne serais-je pas en son pouvoir ? que lui importera votre capture ?

— Monseigneur, vous avez été homme d'Etat, vous avez

été conspirateur, vous êtes très grand seigneur, par conséquent vous devez connaître les hommes, et vous raisonnez, pardonnez ma hardiesse, comme si vous les ne connaissiez pas du tout... ou plutôt votre généreux vouloir à mon endroit vous aveugle...

— Non, certes... chevalier.

— Écoutez, monseigneur : vous m'accorderez, n'est-ce pas, que les intelligences qu'on s'est ménagées en Angleterre, que la part que prend Lous XIV à toute cette intrigue, prouvent l'importance de la mission du Chemeraut ?

— Sans doute...

— Vous m'accorderez encore, monseigneur, que le Chemeraut doit compter le bon succès de cette mission pour beaucoup dans sa fortune.

— Cela est vrai...

— Eh bien! monseigneur, en refusant de prendre part à l'insurrection, vous ne laisserez à Chemeraut qu'un rôle de geôlier ; votre capture ne fait pas réussir la vaste entreprise à laquelle les deux rois portent un si vif intérêt. Aussi, croyez-moi, vous seriez mal venu à demander une grâce au Chemeraut, surtout dans le premier moment, où il sera furieux de voir ses espérances détruites ; surtout lorsqu'il saura que l'homme en faveur de qui vous intercédez lui a fait voir d'innombrable étoiles en plein midi... Croyez-moi donc, monseigneur, en acceptant toutes les propositions du Chemeraut, en secondant les projets de deux rois, vous pourriez à peine espérer d'obtenir ma grâce...

— Jacques... ce qu'il dit est plein de sens, — reprit Angèle, — je ne voudrais pas te donner un conseil égoïste et lâche ; mais, encore une fois, il a raison, tu ne peux le nier.

Le duc baissa la tête sans répondre.

— Je le crois bien, madame, que j'ai raison,—dit Croustillac. — Je déraisonne assez souvent pour qu'une fois par hasard j'aie le sens commun.

— Mais, pour l'amour du ciel! envisagez donc au moins à votre tour ce qui arrive si j'accepte ! — s'écria le duc en prenant les deux mains du Gascon dans les siennes ; — vous me conduisez, moi et ma femme, à bord du *Caméléon*, nous mettons à la voile, nous sommes sauvés...

—A la bonne heure, mordioux! à la bonne heure ! voilà comme j'aime à vous entendre parler, monseigneur.

— Oui, nous sommes sauvés; mais vous, malheureux, vous revenez avec monsieur de Chemeraut à bord de la frégate, on vous présente à mes partisans, votre ruse est découverte, et vous êtes perdu.

— Peste ! monseigneur, comme vous y allez. Sans reproche, vous me regardez donc comme un piètre sire? vous me destituez donc de toute imagination, de toute adresse? Si je ne me trompe, il y a très loin de l'anse aux Caïmans au Fort-Royal.

— Trois lieues environ, — dit le duc.

— Eh bien! monseigneur, dans ce pays, trois lieues, c'est trois heures... et, en trois heures, un homme comme moi a au moins six chances de s'échapper; j'ai les jambes longues et nerveuses comme un cerf. Le camarade Arrache-l'Ame m'a appris à marcher dans les halliers, — ajouta le Gascon avec un air malicieux. — Or, je vous jure qu'il faudra que l'escorte du bonhomme Chemeraut fasse de fières enjambées pour m'atteindre.

— Et vous voulez que je vous laisse jouer votre vie sur une chance aussi douteuse que celle d'une évasion, lorsque trente soldats habitués à ce pays seront à l'instant sur vos traces ? — dit le duc. — Jamais!

— Et vous voulez, monseigneur, que je mette mon salût sur une chance aussi incertaine que la clémence du bonhomme Chemeraut?

— Ainsi, du moins, je ne vous sacrifie pas à coup sûr, et les chances sont égales, — dit le duc.

— Egales! — s'écria l'aventurier avec indignation, — égales, monseigneur! Osez-vous bien vous comparer à moi? Qui suis-je? A quoi est-ce que je sers ici-bas, si ce n'est à traîner sur mes talons une vieille rapière... et à vivre çà et là aux crochets du genre humain?... Je ne suis rien, je ne fais rien, je ne tiens à rien... A qui ma vie est-elle utile? qui s'intéresse à moi ? qui saura seulement si Polyphème Croustillac existe ou n'existe pas?

— Chevalier, vous n'êtes pas juste... et...

— Eh! mordioux! monseigneur, vous vous devez à madame la duchesse, à la fille adoptive de Sidney! S'il est mort pour vous, c'est bien le moins que vous viviez pour celle qu'il aimait comme son enfant! Si vous la réduisez au désespoir, elle est capable de périr de chagrin, et vous aurez à pleurer deux victimes au lieu d'une.

— Mais, encore une fois, chevalier...

— Mais, — s'écria Croustillac en faisant un signe d'intelligence à Angèle, et en se mettant tour à tour à crier à tue-tête et à parler avec une volubilité extrême pour couvrir la voix du duc, — mais tu es un misérable, un insolent, de me parler ainsi !... A moi ! à moi !... à l'aide ! au secours !... — Puis Croustillac dit tout bas et rapidement au duc : — Vous m'y forcez... pardon, monseigneur, mais je n'ai pas d'autre moyen.

Le prince, abasourdi, restait immobile et le regardait avec stupeur.

Aux cris du Gascon, six hommes de l'escorte, que monsieur de Chemeraut avait mis en sentinelle dans la galerie, sur la demande de Croustillac, six hommes, disons-nous, se précipitèrent dans la chambre.

— Bâillonnez ce scélérat! bâillonnez-le à l'instant! — s'écria Croustillac, qui tremblait que monsieur de Chemeraut n'entrât pendant cette opération.

Les soldats avaient l'ordre d'obéir au chevalier; ils se précipitèrent sur le duc, qui s'écria en se débattant avec une force herculéenne :

— C'est moi qui suis le prince... c'est moi qui suis Monmouth.

Heureusement, ces dangereuses paroles furent étouffées par les cris assourdissans du chevalier, qui, depuis le commencement de cette scène, feignait d'être en proie à une profonde colère, et frappait des pieds avec fureur.

Un des soldats, au moyen de son écharpe, réussit facilement à bâillonner le duc; il fut ainsi mis dans l'impossibilité de remuer et de parler.

Monsieur de Chemeraut, attiré par ce tumulte, entra bientôt ; il trouva Angèle pâle, horriblement agitée. Quoiqu'elle prévît l'issue de cette scène, de cette lutte, elle ne pouvait s'empêcher d'en être cruellement émue.

— Qu'y a-t-il donc, monseigneur? — s'écria Chemeraut.

— Il y a, monsieur, — dit le Gascon, — que ce misérable a osé me tenir des propos d'une si abominable insolence, que, malgré le mépris qu'il m'inspire, j'ai été obligé de le faire bâillonner !

— Monseigneur, vous avez eu raison... mais j'avais prévu que ce misérable sortirait de son farouche silence.

— Cette scène, d'ailleurs, — s'écria Croustillac, — n'aura pas été inutile, monsieur. J'hésitais encore. Oui, je l'avoue, j'avais cette faiblesse... Maintenant, le sort en est jeté, les coupables subiront la peine de leur crime. Partons, monsieur, partons pour l'anse aux Caïmans ; j'ai envoyé mes ordres au capitaine Ralph : je ne serai content que lorsque j'aurai vu embarquer sous mes yeux ces deux criminels ; alors nous retournerons au Fort-Royal.

— Décidément, monseigneur, vous voulez assister à ce triste embarquement?

— Si je veux y assister, monsieur! mais je ne donnerais pas pour le trône d'Angleterre le moment précieux, inestimable, où là, devant moi, je verrai le bâtiment qui porte ces deux coupables mettre à la voile pour la destination où le souffle de ma vengeance les conduit!

— Décidément, monseigneur, vous l'exigez? — dit monsieur de Chemeraut en hésitant encore.

— Décidément, monsieur de Chemeraut, — s'écria Croustillac d'un ton véritablement imposant et menaçant, tout à fait dans l'esprit de son rôle, — j'aime à être obéi quand je ne demande rien que de juste. Faites tout préparer pour le départ, je vous en prie; si ce misérable ne veut pas

marcher, on le portera à bras, mais, surtout, bâillonnez bien serré, car il profère de si horribles paroles, que je ne voudrais les entendre à aucun prix.

Un des soldats s'assura que le bâillon était solidement attaché; on lia les mains du duc derrière son dos, il fut emmené par les gardes.

— Êtes-vous prêt, monsieur de Chemeraut? — dit Croustillac.

— Oui, monseigneur; il faut seulement que je distribue les postes de la marche de l'escorte.

— Allez donc, monsieur, je vous attends; j'ai d'ailleurs quelques ordres à donner ici.

Le gouverneur salua et sortit.

XXIX

LE CAMÉLÉON.

Angèle et le chevalier restèrent seuls.

— Sauvé... sauvé par vous! — s'écria Angèle.

— J'aurais voulu employer d'autres moyens, madame la duchesse; mais, sans reproche, le duc est aussi opiniâtre que moi... Il était impossible d'en finir autrement... Il ne nous reste que quelques momens, Chemeraut va revenir, songeons au plus pressé... Vos diamans, où sont-ils? Allez vite les chercher, madame... emportez-les. Une fois tout ceci découvert, gare la confiscation!

— Ces pierreries sont là... dans un meuble secret de l'appartement du duc.

— Courez donc les y prendre; je vais sonner Mirette pour qu'elle vous prépare quelques habillemens.

— O généreux... généreux ami!... Et vous, mon Dieu!... et vous!...

— Soyez tranquille; une fois que je n'aurai plus à veiller sur vous, je veillerai sur moi. Mais vite, vite, vos diamans; Chemeraut peut revenir. Je vais sonner Mirette.

Le chevalier frappa sur un gong.

Angèle entra chez Monmouth.

Mirette parut.

— Mon enfant, — lui dit Croustillac, — apporte tout de suite ici un grand panier caraïbe renfermant tous les objets nécessaires à ta maîtresse pour une petite absence, et n'oublie pas surtout de m'appeler toujours monseigneur.

Mirette fit un signe tête affirmatif.

— Ah! — dit Croustillac, en ôtant l'épée et le baudrier du roi Charles, qui appartenait à Monmouth et auquel le duc tenait beaucoup, — tâche que le panier soit assez grand pour contenir cette épée.

— Oui, monseigneur.

— Et puis demande aussi à la mulâtresse qui m'a reçu hier ici ma vieille épée de fer, mon justaucorps vert, ma paire de bas roses et mon feutre gris... j'ai laissé cette défroque dans l'appartement où je me suis habillé en arrivant... Sauf l'épée, que tu m'apporteras, tu feras mettre le tout dans un autre panier, dont un des soldats se chargera.

Mirette sortit.

Le chevalier se dit :

— C'est un enfantillage, mais je tiens énormément à ce pauvre vieil habit; je l'endosserai avec d'autant plus de plaisir qu'il me rappellera les aventures du Morne-au-Diable... et que ce sera mon unique vêtement; car, une fois tout ceci éclairci, je me débarrasse de ce velours noir à manches rouges, qui est un peu trop voyant. — Après un moment de silence et un profond soupir, le chevalier reprit : — Allons, Croustillac... c'est bien... du courage, mordioux! du courage!... Elle est bien jolie, cette petite duchesse, bien jolie... oui. Oh! cette fois, ça me tient là, au cœur... Je le sens bien, jamais je ne l'oublierai... c'est de l'amour... oui, c'est vraiment de l'amour. Heureusement que ce danger, ces émotions, tout cela m'étourdit... Ah! la voici.

Angèle rentrait en effet, portant un coffret.

— Nous avions toujours tenu ces pierreries en réserve dans le cas où nous serions obligés de fuir précipitamment, — dit-elle au chevalier. — Notre fortune est mille fois assurée. Hélas! pourquoi faut-il que vous... — La jeune femme s'arrêta, craignant d'offenser le Gascon; puis elle ajouta tristement, les larmes aux yeux : — Vous devez me trouver bien lâche, n'est-ce pas, d'avoir accepté sans hésiter votre admirable sacrifice?... mais vous serez bon et indulgent. Il s'agit de sauver ce que j'ai de plus cher au monde. Il s'agit de l'homme pour qui je donnerais mille fois ma vie... Mais tenez, ce que je vous dis là est d'un affreux égoïsme. Vous parler ainsi, à vous, à qui je dois tout... et qui allez peut-être vous perdre pour nous... je suis folle... pardonnez-moi...

— Plus un mot de cela, madame, je vous en supplie... Voici l'épée du duc, c'est celle de son père; voilà aussi cette petite boîte à portrait qui lui vient de sa mère... Ce sont de précieuses reliques. Mettez tout cela dans le grand panier.

— Homme excellent et généreux! — s'écria Angèle attendrie, — vous songez à tout...

Croustillac ne répondit rien; il détourna les yeux pour que la duchesse ne vît pas les grosses larmes qui coulaient de ses joues hâlées. Il tendit ses grandes mains osseuses à la jeune femme, en lui disant d'une voix étouffée :

— Adieu... et pour toujours adieu... Vous oublierez, n'est-ce pas, que je suis un pauvre diable de bouffon, et vous vous souviendrez quelquefois de moi comme...

— Comme de notre meilleur ami... comme de notre frère, — dit Angèle en fondant en larmes. — Puis elle tira de sa poche un petit médaillon où était son chiffre, et dit à Croustillac : — Voici ce que j'étais revenue chercher ce soir; je voulais vous offrir ce gage de notre amitié : c'est en l'apportant que j'ai entendu votre conversation avec le colonel Rutler... acceptez-le, ce sera un double souvenir de notre amitié et de votre générosité...

— Donnez... oh! donnez! — s'écria le Gascon en pressant le médaillon sur ses lèvres; — je suis trop payé de ce que j'ai fait pour vous... et pour le prince...

— Ne nous croyez pas ingrats... Une fois le duc en sûreté, nous ne vous laisserons pas au pouvoir de monsieur de Chemeraut, et...

— Voici Mirette... à notre rôle! — s'écria Croustillac en interrompant la duchesse.

Mirette entra, suivie de la mulâtresse portant à la main la vieille épée de Croustillac; un soldat était chargé du panier renfermant les habits du chevalier.

Angèle mit le coffre de diamans et l'épée de Monmouth dans la vanne caraïbe.

Monsieur de Chemeraut entra en disant :

— Monseigneur, tout est prêt.

— Monsieur, offrez votre bras à madame, je vous prie, — dit le chevalier à monsieur de Chemeraut d'un air sombre.

Angèle parut frappée d'une idée subite, et dit au chevalier :

— Monseigneur, je voudrais dire quelques mots en secret au père Griffon... me refuserez-vous cette dernière grâce?

— Justement, monseigneur, — dit monsieur de Chemeraut, — le révérend, éveillé par le bruit, venait de faire demander à parler à madame la duchesse.

— Il est là! — s'écria Angèle, — Dieu soit loué!

— Qu'il entre, — dit le Gascon d'un air sombre.

Monsieur de Chemeraut fit un geste, un garde sortit. Le père Griffon entra; il était grave et triste.

— Mon père, — lui dit Angèle, — veuillez me donner quelques momens d'entretien.

Ce disant, elle passa avec le religieux dans une pièce voisine,

— Monseigneur, — dit monsieur de Chemeraut en montrant un papier au Gascon, — voici une lettre saisie sur le colonel Rutler : elle ne laisse aucun doute au sujet des projets de Guillaume d'Orange contre Votre Altesse... Rutler sera fusillé à notre arrivée au Fort-Royal.

— Nous reparlerons de cela, monsieur, mais je pencherais pour la clémence à l'égard du colonel... non par faiblesse, mais par politique. Je vous expliquerai d'ailleurs mes idées à cet égard.

— J'attendrai les ordres de Votre Altesse à ce sujet : — dit monsieur de Chemeraut. Puis il ajouta : — N'emportez-vous rien, monseigneur?

— Un soldat de l'escorte est chargé de ce que j'ai de plus précieux, — dit le chevalier, — mes papiers... mes diamans... Quant à cette maison et à ce qu'elle renferme, je donnerai par écrit mes instructions au père Griffon ; pour rien au monde, je ne voudrais revoir jamais quoi que ce soit qui pût me rappeler les horribles lieux où j'ai été si affreusement trahi.

— Madame la duchesse ayant une chaise pour être transportée, monseigneur, j'ai fait renfermer le mulâtre dans la litière, où il est gardé à vue. Vous et moi, monseigneur, nous escorterons à cheval.

— Très bien, monsieur ; voici ma criminelle épouse.

En effet, Angèle sortait avec le père Griffon, elle avait les yeux pleins de larmes..... Au grand étonnement de monsieur de Chemeraut, ce religieux sortit gravement sans adresser une parole à Croustillac, qui dit tout bas à l'envoyé français :

— Le révérend blâme ma conduite, son silence est très significatif... mais il n'ose prendre le parti de ma femme contre moi. Voulez-vous offrir votre bras à madame? — ajouta le Gascon.

Angèle, monsieur de Chemeraut et le Gascon sortirent ainsi du Morne-au-Diable. Les différens personnages dont nous nous occupons gardèrent un profond silence pendant le temps qu'ils mirent à se rendre à l'anse aux Caïmans. Tous, à l'exception de monsieur de Chemeraut, étaient gravement préoccupés de l'issue de cette aventure. La petite baie où était mouillé *le Caméléon* n'était pas très éloignée de l'habitation de la Barbe-Bleue. Lorsque l'escorte y arriva, l'horizon se rougissait des premières lueurs du soleil levant.

Le Caméléon, brigantin léger et rapide comme un alcyon, se balançait gracieusement sur les vagues, amarré à un coffre de sauvetage, ce mode de mouillage pouvant rendre son appareillage beaucoup plus prompt. Non loin du *Caméléon*, on voyait un des gardes-côtes de l'île qui croisait toujours dans ces parages, seul point de la Cabesterre qui fût abordable. La chaloupe du *Caméléon*, commandée par le second du capitaine Ralph, attendait au débarcadère ; quatre marins la montaient, tenant leurs avirons levés, prêts à nager au premier signal.

Le cœur du Gascon battait à se rompre... Au moment de recueillir le prix de son sacrifice, il tremblait qu'un accident imprévu ne renversât le fragile échafaudage de tant de stratagèmes. Enfin, la litière où était renfermé Monmouth arriva sur le rivage, et fut bientôt suivie de la chaise d'Angèle. Les soldats de l'escorte se rangèrent le long de l'embarcadère ; le Gascon dit à Angèle d'une voix émue :

— Embarquez-vous, madame, avec votre complice. Ce paquet (il le remit au patron du canot) instruira le capitaine Ralph de mes derniers ordres... Pourtant, — dit le chevalier tout à coup, — attendez... une idée me vient...

Monsieur de Chemeraut et Angèle regardaient Croustillac d'un air surpris. L'aventurier croyait avoir trouvé le moyen de sauver le duc et d'échapper lui-même à monsieur de Chemeraut ; il ne doutait pas de la résolution et du dévouement des cinq marins de la chaloupe, il pensait à s'y précipiter avec Angèle et Monmouth, et à ordonner aux matelots de faire force de rames pour rejoindre *le Caméléon* afin d'appareiller en toute hâte... Les soldats de l'escorte, quoique au nombre de trente, devaient être tellement surpris de cette brusque évasion, que le succès en était possible. Un nouvel incident vint renverser ce nouveau projet du chevalier. Une voix, d'abord assez lointaine, mais très retentissante, s'écria :

— Au nom du roi, arrêtez; que personne ne s'embarque !

Croustillac se retourna brusquement du côté d'où venait la voix, et, à la faveur de l'aube naissante, il vit accourir un officier de marine qui sortait d'une redoute placée près de l'anse aux Caïmans.

— Au nom du roi, que personne ne s'embarque! — s'écria-t-il de nouveau.

— Soyez tranquille, lieutenant, — répondit un factionnaire que l'on n'avait pas aperçu jusqu'alors, car il était caché par l'avancée des pilotis de l'embarcadère ; — je n'aurais pas laissé la chaloupe pousser au large sans votre ordre, lieutenant; elle attend, les avirons bordés.

— C'est bien, Thomas ; et d'ailleurs, — ajouta l'officier en tirant un coup de fusil en manière de signal, — le garde-côte n'eût pas laissé mettre le brigantin à la voile.

Il est inutile de peindre l'affreuse angoisse des acteurs de cette scène. Croustillac reconnut que son projet d'évasion était impraticable, puisqu'au moindre signal le garde-côte se fût opposé au départ du *Caméléon*.

L'officier dont nous avons parlé arriva auprès de Croustillac et de monsieur de Chemeraut, et leur dit :

— Au nom du roi ! je vous somme de me dire qui vous êtes et où vous allez, messieurs; d'après l'ordre de monsieur le gouverneur, personne ne peut s'embarquer ici sans un permis de lui.

— Monsieur, — lui dit monsieur de Chemeraut, — l'escorte dont je suis accompagné se compose des gardes du gouverneur; vous le voyez, je n'agis pas sans son agrément.

— Une escorte! monsieur, — dit l'officier d'un air étonné, — vous avez une escorte?

— Là... près du môle, monsieur, — dit Croustillac.

— Oh! c'est différent... monsieur ; le jour était tout à l'heure si faible, que je n'avais pas remarqué ces soldats. Veuillez m'excuser, monsieur, veuillez m'excuser. — Cet homme, qui semblait extrêmement bavard, s'approcha des gardes du gouverneur, les examina un instant, et continua avec une excessive volubilité : — Mon planton m'avait seulement averti que plusieurs personnes se dirigeaient vers l'embarcadère; et comme justement *le Caméléon*, brave navire du reste, qui appartient à la Barbe-Bleue et qui a bravement coulé un pirate espagnol ; et comme *le Caméléon*, dis-je, était venu cette nuit s'amarrer sur un corps mort (1)...

— Monsieur, je vous en supplie, faites taire ce bavard insupportable, — dit le chevalier à monsieur de Chemeraut, — vous devez comprendre combien cette scène m'est pénible.

— Vous le voyez, monsieur, — dit monsieur de Chemeraut au lieutenant, — les personnes qui vont s'embarquer s'embarquent sous ma responsabilité personnelle. Je suis monsieur de Chemeraut, commissaire extraordinaire du roi et chargé de ses pleins pouvoirs.

— Monsieur, — dit le lieutenant, — il est inutile de justifier de vos titres... Cette escorte est une garantie suffisante, et.....

— Alors, monsieur, levez donc la consigne.

— Rien de plus juste, monsieur; la consigne étant maintenant sans aucun but, il est inutile de la maintenir. Thomas, — s'écria le parleur éternel à son factionnaire, — tu sais bien la consigne que je t'ai donnée?

— Laquelle, lieutenant?...

— Comment, tête sans cervelle!

— Mais, monsieur, mes momens sont comptés, il faut

(1) Sorte de coffre destiné à l'amarrage des navires.

que je retourne à l'instant au Fort-Royal, — dit monsieur de Chemeraut.

Le lieutenant continua intrépidement :

— Comment ! tu as oublié la dernière consigne que je t'ai donnée ?

— La dernière... non, lieutenant.

— Non, lieutenant... Eh bien ! répète-la donc, voyons, cette consigne ! — Puis, s'adressant à monsieur de Chemeraut, il lui dit en montrant son soldat : — Il n'a pas plus de mémoire qu'un oison, je ne suis pas fâché de lui donner cette petite leçon devant vous, elle lui profitera.

— Morbleu ! monsiuer, je ne suis suis pas venu ici pour faire l'éducation de vos factionnaires, — dit monsieur de Chemeraut.

— Eh bien ! Thomas, cette consigne ?

— Lieutenant, c'est de ne laisser embarquer personne.

— Allons donc, c'est bien heureux... Eh bien ! je la lève, cette consigne.

— Embarquez-vous, madame, à l'instant ! — s'écria Croustillac, ne pouvant modérer son impatience.

Angèle jeta un dernier regard sur lui. Le duc fit un mouvement désespéré pour rompre ses liens, mais il fut vivement entraîné dans la chaloupe par les marins de l'escorte. A un signe de la Barbe-Bleue, les marins firent force de rames et se dirigèrent vers *le Caméléon.*

— Monseigneur, vous êtes satisfait, maintenant ? — dit monsieur de Chemeraut.

— Non, non... pas encore, monsieur ; je ne serai complétement satisfait que lorque j'aurai vu le bâtiment mettre à la voile, — répondit le Gascon d'une voix altérée.

— Le prince est implacable dans sa haine, — pensa monsieur de Chemeraut, — il tremble encore de colère, quoique sa vengeance soit assurée.

Tout à coup le ciel s'enflamma des reflets d'une lumière ardente, qui rendit plus sombre encore la ligne d'azur que formait la mer à l'horizon... le soleil commença de s'élever majestueusement, en inondant de torrens de clarté vermeille les eaux, les rochers, la baie...

En ce moment, *le Caméléon*, qui avait été rejoint par la chaloupe, déployait à la brise ses légères voiles blanches, filant par le bout le câble qui l'amarrait à la bouée... Le brigantin, dans sa gracieuse évolution, vira lentement de bord... pendant quelques secondes il masqua complétement le disque du soleil et parut enveloppé d'une éblouissante auréole... puis le léger navire, tournant sa poupe vers l'anse aux Caïmans, commença de s'avancer vers la haute mer.

Croustillac restait immobile, dans une contemplation douloureuse, les yeux attachés sur le bâtiment qui emportait cette femme qu'il avait si brusquement, si follement aimée. L'aventurier, grâce à sa vue perçante, put apercevoir un mouchoir blanc qu'on agitait vivement à l'arrière du brigantin. C'était un dernier adieu de la Barbe-Bleue. Bientôt la brise devint plus fraîche... Le petit navire, d'une marche supérieure, s'inclina sous ses voiles et commença de s'éloigner si rapidement qu'il s'effaça peu à peu, au milieu de la vapeur chaude et brumeuse du matin... Puis il entra dans une zone de lumière torride que le soleil jetait sur les flots.

Pendant quelque temps, Croustillac ne put suivre des yeux *le Caméléon*... lorsqu'il le revit, le brigantin s'enfonçait de plus en plus à l'horizon, et ne paraissait plus qu'un point dans l'espace. Enfin, doublant la dernière pointe de l'île, il disparut tout à fait. Lorsque le pauvre Croustillac n'aperçut plus rien, il ressentit une émotion profondément douloureuse ; son cœur lui sembla vide et désert comme l'Océan.

— Maintenant, monseigneur, — lui dit monsieur de Chemeraut,— allons retrouver vos partisans, qui vous attendent si impatiemment... Dans une heure nous serons à bord de la frégate.

XXX

REGRETS.

Tant que Croustillac s'était trouvé en face de son sacrifice, tant qu'il avait été exalté par les périls et soutenu par la présence d'Angèle et de Monmouth, il n'avait pas envisagé les suites cruelles de son dévouement ; mais lorsqu'il fut seul, ses réflexions devinrent pénibles ; non qu'il redoutât les dangers dont il était menacé, mais il regrettait amèrement la présence de la femme pour laquelle il allait tout braver... Sous le regard d'Angèle, il eût gaiement affronté les plus grands périls, mais il ne devait plus jamais la revoir... telle était la seule cause de son morne abattement. Les bras croisés sur sa poitrine, la tête baissée, le regard fixe, l'air sombre, l'aventurier restait muet et immobile... Par deux fois, monsieur de Chemeraut lui dit :

— Monseigneur, il serait temps de partir. — Croustillac ne l'entendit pas. Monsieur de Chemeraut, voyant l'inutilité de ses paroles, lui toucha légèrement le bras, en répépétant plus haut : — Monseigneur, il nous reste plus de quatre lieues à faire avant d'arriver au Fort-Royal.

— Mordioux ! monsieur, que voulez-vous ? — s'écria le Gascon en se retournant avec impatience vers monsieur de Chemeraut.

La figure de ce dernier exprima tant d'étonnement en entendant l'homme qu'il prenait pour le duc de Monmouth prononcer cette bizarre exclamation, que le Gascon comprit l'imprudence qu'il avait commise, il retrouva bientôt son sang-froid, regarda monsieur de Chemeraut d'un air impassible ; puis, comme s'il fût sorti d'une distraction profonde, il lui dit d'un ton bref :

— Maintenant, monsieur, partons.

Et, remontant à cheval, le Gascon prit la route du Fort-Royal, toujours suivi de l'escorte et accompagné de monsieur de Chemeraut. Croustillac n'était pas homme, malgré son chagrin, à désespérer complétement du présent.

Monsieur de Chemeraut, revenu de sa surprise, attribuait la sombre taciturnité du Gascon aux pénibles pensées que devait lui causer la criminelle conduite de la duchesse de Monmouth, tandis que l'aventurier, envisageant les chances de salut qui lui restaient, analysait l'état de son cœur et faisait le raisonnement suivant :

— La Barbe-Bleue (je l'appellerai toujours ainsi ; c'est ainsi que je l'ai entendu nommer pour la première fois, lorque j'ai pensé à elle sans la connaître), la Barbe-Bleue est partie... bien partie, je ne la reverrai jamais, au grand jamais... c'est évident... Il me sera impossible d'échapper à son souvenir... je sens que je suis pincé au cœur. C'est absurde, c'est stupide, c'est inimaginable, mais cela est... la preuve de cela... c'est que cette petite femme m'a bouleversé complétement. Avant de la connaître, j'étais insoucieux, babillard et gai comme l'oiseau sur la branche... très peu scrupuleux à l'endroit de la délicatesse, et maintenant me voilà triste, morose, taciturne... et d'une délicatesse si outrée que j'avais une peur horrible que la Barbe-Bleue m'offrît en partant quelque rémunération autre que le médaillon dont elle a eu la générosité d'ôter les pierreries. Hélas ! désormais ce souvenir fera toute ma joie... triste joie... Quel changement ! ! ! moi qui, autrefois, tenais d'autant plus à la braverie des ajustemens que j'étais mal troussé ; moi qui aurais fait mes beaux jours de cet habit de velours noir garni de riches boutonnières d'or, j'aspire au moment où je pourrai revêtir mon vieux justaucorps vert et mes bas roses ; fier de me dire : Je suis sorti de ce Potose... du Morne-au-Diable, de cette mine de diamans, tout aussi gueux que lorsque j'y suis entré. N'est-il donc pas, mordioux ! bien clair qu'avant de connaître la Barbe-Bleue je

n'aurais jamais eu de ma vie ces pensées-là?... Maintenant, que me reste-t-il à espérer? — se dit Croustillac en adoptant selon son usage la forme interrogative pour faire ce qu'il appelait son examen de conscience. — « Voyons : sois franc, Polyphème! tiens-tu beaucoup à la vie? — Eh!... eh!... — Que t'en dirait d'être pendu? — Hem! Hem! — Voyons, franchement! — Franchement? Eh bien! la potence pourrait, à la rigueur, m'agréer, si la Barbe-Bleue était à même de me voir pendre. Et encore, non... c'est une mort ignoble, une mort ridicule : on tire la langue! on gigotte! — Polyphème, vous avez peur... d'être pendu? — Non, mordioux! mais pendu tout seul, pendu à l'écart... pendu comme un chien enragé, pendu sans que deux beaux yeux vous regardent, sans qu'une jolie bouche vous sourie... — Polyphème, vous êtes un fat et un stupide; croyez-vous pas que Sa Grâce madame la duchesse de Monmouth serait venue applaudir à votre dernière danse? Encore une fois, Polyphème, vous rusez, vous cherchez toutes sortes d'échappatoires... Vous avez peur d'être pendu, vous dis-je. — Soit, allons... oui, j'ai bien peur de la potence, j'en conviens, n'en parlons plus. . Ecartons ces probabilités-là... n'admettons pas dans notre avenir cette crainte exagérée, mordioux! On ne vous pend pas pour si peu... tandis que la prison est possible, pour ne pas dire probable... Parlons donc de la prison. — Eh bien! que vous semble de la prison, Polyphème? — Eh!... eh!... la prison est monotone en diable; je sais bien que j'aurai la ressource de penser à la Barbe-Bleue, mais j'y penserais autant, j'y penserais même mieux dans la paisible solitude des bois, dans le calme de la vallée paternelle... La vallée paternelle! oui, décidément, c'est là que je veux finir mes jours, rêvant à la Barbe-Bleue. Seulement, la retrouverai-je cette vallée paternelle? Hélas! les brouillards de notre Garonne sont si épais, que j'errerai longtemps, sans doute, sans retrouver cette chère vallée. — Polyphème, vous divaguez à dessein, vous voulez échapper à la prison aussi bien qu'à la corde, malgré votre phébus philosophique. — Eh bien! oui, mordioux! j'y veux échapper; à qui avouerai-je cela, si n'est à moi-même? qui me comprendra, si ce n'est moi-même? — Ceci admis, Polyphème, comment éviterez-vous le sort qui vous menace? — Jusqu'à présent cette route n'est guère propre à une évasion, je le sais... à droite des rochers, à gauche la mer; derrière moi l'escorte; devant moi... mon cheval n'est pas mauvais; s'il était meilleur que celui du bonhomme Chemeraut, je pourrais essayer de lutter de vitesse avec lui. — Et puis, Polyphème? — Et puis je laisserais en route le bonhomme Chemeraut. — Et puis? — Et puis, abandonnant ma monture, je me cacherais dans quelque caverne, je gravirais les rochers; j'ai de longues jambes et des jarrets d'acier... — Mais Polyphème, on retrouve bien les nègres *marrons;* vous qui n'avez pas leur habitude de cette vie nomade, on vous retrouvera facilement, à moins que vous ne soyez dévoré par les chats-tigres ou tué par les serpens. Telles sont vos deux seules chances d'échapper à la *battue* qu'on fera pour vous rattraper. — Oui... mais au moins j'ai quelque chance d'échapper, tandis que, suivant le bonhomme Chemeraut, comme le mouton suit le boucher qui le mène à la tuerie, je tombe en plein au milieu de mes partisans. Le Mortimer me saute au cou, non pour m'embrasser, mais pour m'étrangler en voyant qui je suis, ou plutôt qui je ne suis pas... tandis que, en tentant de m'échapper, je puis réussir... et, qui sait! aller rejoindre peut-être la Barbe-Bleue? Le père Griffon lui est dévoué, par lui je saurai toujours où elle est, s'il le sait... — Mais, Polyphème, vous êtes fou, vous aimez cette femme sans aucun espoir; elle est passionnément amoureuse de son mari, et, quoiqu'on vous ait pris complaisamment pour lui, il est aussi beau, aussi grand seigneur, aussi intéressant, que vous êtes laid, ridicule et homme de peu, quoique de race antique... Polyphème. — Eh! mordioux! que m'importe!.. En revoyant la Barbe-Bleue, je ne serai pas heureux, c'est vrai... mais je serai content... Est-ce qu'on ne jouit pas d'un beau site, d'un admirable tableau, d'un magnifique poëme, d'une musique enchanteresse, quoique ce site, ce tableau, ce poëme, cette musique, ne soient pas vôtres? Eh bien!.. telle sera l'espèce de mon contentement auprès de la divine Barbe-Bleue. — Une dernière observation, Polyphème? Votre fugue, heureuse ou non, n'éveillera-t-elle pas les soupçons de monsieur de Chemeraut? Ne compromettrez-vous pas ainsi ceux que vous avez, je l'avoue, assez habilement sauvés? — Il n'y a rien à craindre de ce côté : *le Caméléon* marche comme un albatros; il est déjà le diable sait où; l'on mettrait à ses trousses tous les gardes-côtes de l'île qu'on ne saurait où le chercher. Ainsi donc, je ne vois aucun inconvénient à essayer si mon cheval va plus vite que celui du bonhomme Chemeraut... le bonhomme me semble justement très cogitatif à cette heure, la grève est belle et droite. Si je partais?... Voyons... essayez... Partez, Polyphème! »

A peine l'aventurier se fut-il donné mentalement cette permission, qu'appuyant plusieurs coups de talon à son cheval, il partit brusquement avec une grande rapidité. Monsieur de Chemeraut, un moment surpris, regarda fuir le chevalier; puis, ne comprenant rien à cette bizarrerie du prince, il se mit à sa poursuite. Monsieur de Chemeraut avait longtemps fait la guerre et était excellent écuyer... Son cheval, sans être supérieur à celui de Croustillac, étant beaucoup mieux conduit et mené, regagna bientôt l'avance que le chevalier avait déjà prise.

Monsieur de Chemeraut courut sur les traces de l'aventurier, en criant :

— Monseigneur... monseigneur... où allez-vous donc?

Le chevalier, se voyant serré de près, hâtait de toutes ses forces la course de sa monture. Bientôt l'aventurier fut obligé de s'arrêter court, la grève formait un coude en cet endroit, et le Gascon se trouva en face d'énormes blocs de rochers qui ne laissaient qu'un passage étroit et dangereux.

Monsieur de Chemeraut rejoignit son compagnon :

— Morbleu! monseigneur, — s'écria-t-il, — quelle mouche a piqué Votre Altesse? pourquoi ce courre si furieux et si subit?

Le Gascon répondit froidement et hardiment :

— J'ai grande hâte, monsieur, de rejoindre mes partisans... Ce pauvre Mortimer surtout, qui m'attend avec une si vive impatience... Et puis... malgré moi... je suis assiégé de certaines idées fâcheuses à l'endroit de ma femme, et je voulais les fuir, ces idées... les fuir! à toute force!.. — dit le Gascon avec un douloureux soupir.

— Il me paraît, monseigneur, que moralement et physiquement vous les fuyez à toutes jambes; malheureusement le chemin s'oppose à ce que vous leur échappiez davantage.

Monsieur de Chemeraut appela le guide.

— A combien de distance sommes-nous du Fort-Royal? — lui demanda-t-il.

— Tout au plus à une lieue, monsieur.

Monsieur de Chemeraut tira sa montre, et dit à Croustillac :

— Si le vent est bon, à onze heures nous pourrons être sous voile, et en route pour la côte de Cornouailles, où la gloire vous attend, monseigneur.

— Je l'espère, monsieur, sans cela il serait absurde à moi d'y aller. Mais, à propos de notre entreprise, il me semble que ce serait mal commencer que de l'inaugurer par un meurtre.

— Que voulez-vous dire, monseigneur?

— Je verrais avec peine fusiller le colonel Butler. Je suis superstitieux, monsieur; cette mort me semblerait d'un fâcheux présage... Son attentat m'a été tout personnel. Je vous demande donc formellement sa grâce.

— Monseigneur, son crime a été flagrant, et...

— Mais, monsieur, ce crime n'a pas été commis; j'insiste pour que le colonel ne soit pas fusillé.

— Il expiera du moins, monseigneur, par une détention perpétuelle, son audacieuse tentative.

— En prison... soit... on en peut sortir, Dieu merci !... ou on l'espère du moins, ce qui abrége infiniment le temps. D'ailleurs, le colonel pourrait ébruiter ma prochaine descente en Cornouailles, ce qui serait vraiment dommage.

— Il sera fait à ce sujet ainsi que vous le désirez, monseigneur.

— Autre chose, monsieur... Je suis superstitieux, je vous l'ai dit... J'ai remarqué dans ma vie certains jours fastes et néfastes; le jour d'aujourd'hui, comme disent les bonnes gens, est néfaste... Or, pour rien au monde je ne voudrais commencer une entreprise aussi importante que la nôtre sous l'influence d'une heure que je me crois fatale... D'ailleurs, je me sens fatigué, vous devez le concevoir, en songeant aux émotions de toutes sortes qui m'assiégent depuis hier.

— Quels sont donc vos desseins, monseigneur ?

— Ils contrarieront peut-être les vôtres, mais je vous saurai gré de faire ce que je désire... c'est-à-dire de ne mettre à la voile que demain au soleil levant.

— Monseigneur...

— Je sais, monsieur, ce que vous allez me dire... mais vingt-quatre heures de plus ou de moins ne sont pas d'un grand intérêt... et puis enfin je suis décidé à ne pas mettre aujourd'hui le pied en mer... je vous apporterais le sort le plus funeste, j'attirerais sur votre frégate tous les ouragans des tropiques... Je passerai donc la journée chez le gouverneur, dans une retraite absolue... j'ai besoin d'être seul, — ajouta le chevalier d'un ton mélancolique,— seul, oui, toujours seul. Et je dois commencer mon apprentissage de la solitude.

— La solitude ? mais, monseigneur, vous ne la trouverez pas dans les agitations qui vous attendent.

— Eh ! monsieur, — répondit philosophiquement Croustillac, — le malheureux trouve la solitude même au milieu de la foule, lorsqu'il s'isole dans ses regrets... Une femme que j'aimais tant ! — ajouta-t-il avec un profond soupir.

— Ah ! monseigneur, — dit monsieur de Chemeraut en soupirant aussi pour se mettre à l'unisson de Croustillac, — c'est terrible, mais le temps cicatrise de pires blessures !

— Vous avez raison, monsieur, le temps cicatrise de pires blessures : j'aurai du courage. Bien reposé, bien remis de mes fatigues et de mes cruelles agitations, demain je me consolerai, j'oublierai tout en embrassant mes partisans.

— Ah ! monseigneur, demain sera un beau jour pour tous.

La position du chevalier commandait trop d'égards à monsieur de Chemeraut pour qu'il ne se rendît pas aux observations de son compagnon : il acquiesça donc, quoiqu'à regret, aux volontés de Croustillac. Le Gascon, en reculant l'heure où sa fourberie serait découverte, espérait trouver l'occasion de fuir ; il se souvenait que la Barbe-Bleue lui avait dit : « Nous ne serons pas ingrats ; une fois le prince en sûreté, nous ne vous laisserons pas au pouvoir de monsieur de Chemeraut ; seulement, tâchez de gagner du temps. »

Quoique le chevalier ne comptât pas beaucoup sur la promesse de ses amis, sachant toutes les difficultés qu'ils auraient à vaincre et à braver pour le secourir, il voulait, en tout cas, ne pas sacrifier cette chance de salut, si incertaine qu'elle fût. Ainsi que l'avait annoncé le guide, on arriva au Fort-Royal au bout d'une heure de marche.

Le palais du gouverneur était situé à l'extrémité de la ville, du côté des savanes ; il fut facile d'y parvenir sans rencontrer personne. Monsieur de Chemeraut envoya un des gardes prévenir en toute hâte le gouverneur de l'arrivée de ses deux hôtes.

Le baron avait encore mis sa longue perruque et revêtu son lourd justaucorps pour recevoir monsieur de Chemeraut et le chevalier. Il regardait ce dernier avec une curiosité féroce, et était surtout intrigué de ce justaucorps de velours noir à manches rouges. Mais, songeant que monsieur de Chemeraut lui avait parlé d'un secret d'État où se trouvaient mêlés les habitans du Morne-au-Diable, il n'osait envisager Croustillac qu'avec une profonde déférence. Le baron, profitant d'un moment où le chevalier jetait sur la fenêtre un regard mélancolique, tout en tâchant de voir si elle pourrait servir à son évasion, le baron dit à demi-voix à monsieur de Chemeraut :

— Je comptais sur une dame, monsieur. Cette litière que vous aviez emmenée... ?

— Eh bien ! monsieur le baron, vous comptiez malheureusement sans votre hôtesse.

— Vous avez dû avoir bien chaud par ce coup de soleil matinal ? — ajouta le baron d'un air dégagé, quoiqu'il fût piqué de la réponse de monsieur de Chemeraut.

— Très chaud, monsieur, et votre hôte aussi. Vous devriez lui offrir quelques rafraîchissemens.

— J'y avais songé, monsieur, — dit le baron ; — j'ai fait mettre trois couverts.

— Je ne sais, monsieur le baron, si monsieur, — et il montra le chevalier, — daignera nous admettre à sa table.

Le gouverneur stupéfait regarda Croustillac avec une nouvelle et ardente curiosité.

— Mais, monsieur, il s'agit donc d'un grand personnage ?

— Monsieur le baron, je me vois malheureusement dans la nécessité de vous rappeler encore que j'ai mission de vous faire des questions et non de...

— Il suffit, il suffit, monsieur. Voulez-vous demander à l'hôte que j'ai l'honneur de recevoir, s'il veut me faire la grâce d'accepter ce déjeuner ?

Monsieur de Chemeraut transmit la demande du baron à Croustillac; celui-ci, prétextant sa fatigue, demanda de déjeuner seul dans son appartement. Monsieur de Chemeraut dit quelques mots à l'oreille du baron, qui aussitôt offrit son plus bel appartement à l'aventurier. Croustillac pria le baron de lui faire apporter le panier caraïbe dont un de ses gardes avait été chargé, et qui, on le sait, ne renfermait que les vieux habits du Gascon. Monsieur de Chemeraut se trouvait dans l'appartement du Gascon lorsqu'on lui remit ce panier.

— Qui dirait, à voir ce modeste panier, qu'il renferme pour plus de trois millions de pierreries ? — dit négligemment Croustillac.

— Quelle imprudence, monseigneur ! — s'écria monsieur de Chemeraut. — Ces gardes sont sûrs, mais...

— Ils ignoraient le trésor qu'ils portaient, il n'y avait donc rien à craindre.

— Monseigneur, je dois vous annoncer que l'intention du roi n'est pas que vous usiez de vos ressources personnelles pour mettre fin à cette entreprise. Le trésorier de la frégate a une somme considérable destinée au payement des recrues qui y sont embarquées, et aux dépenses nécessaires, une fois le débarquement opéré.

— Il n'importe ! — dit Croustillac. — L'argent est le nerf de la guerre. Je n'avais pas prévu cette disposition du grand roi, et je voulais mettre au service de mon roya oncle ce qui me restait de sang, de fortune et d'influence !

Après cette ronflante péroraison, monsieur de Chemeraut sortit.

XXXI

LA LICORNE.

Croustillac se mit à la table qu'on lui avait servie, mangea peu et se coucha, espérant que le sommeil le calmerait, et lui donnerait peut-être quelque heureuse idée d'évasion ; il avait reconnu avec chagrin l'impossibilité de

fuir par la fenêtre de la chambre qu'il occupait; les deux factionnaires de l'hôtel du gouverneur se promenaient toujours au pied du bâtiment.

Une fois seul, monsieur de Chemeraut se prit à réflécéhir sur les événemens bizarres dont il venait d'être le témoin. Quoiqu'il ne doutât pas que le Gascon fût le véritable duc de Monmouth, la conduite de la duchesse lui sembla si étrange, les manières et le langage de Croustillac, quoiqu'assez adaptés à son rôle, sentaient parfois tellement l'aventurier, que, sans le concours des preuves évidentes qui devaient lui démontrer l'identité de la personne du chevalier, monsieur de Chemeraut aurait conçu quelques soupçons. Néanmoins il résolut de profiter de son séjour auFort-Royal pour interroger de nouveau le gouverneur au sujet de la Barbe-Bleue, et le colonel Rutler au sujet du duc de Monmouth.

Le baron ne fit que lui répéter les bruits publics, à savoir: que la veuve était du dernier mieux avec les trois bandits qui hantaient le Morne-au-Diable. Monsieur de Chemeraut fut réduit à déplorer la dépravation de cette jeune femme et l'aveuglement du malheureux prince, aveuglement qui avait sans doute duré jusqu'alors.

Quant à Rutler, son arrestation par Chemeraut, la venue de cet envoyé de France au Morne-au-Diable, loin de l'ébranler, avaient encore affermi sa conviction à l'endroit de Croustillac; aussi, lorsque monsieur de Chemeraut vint l'interroger en lui annonçant qu'il ne serait pas fusillé, le colonel concourut-il de son côté, et à son insu, à donner plus d'autorité encore au mensonge de l'aventurier.

Le soleil était sur le point de se coucher; monsieur de Chemeraut, complétement rassuré sur le résultat si satisfaisant de sa mission, pensait aux avantages qu'elle devait lui rapporter, en se promenant sur la terrasse de l'hôtel du gouverneur, lorsque le baron, essoufflé d'avoir monté si haut, vint arracher son hôte aux idées ambitieuses dont il se berçait.

— Monsieur, lui dit le gouverneur, un capitaine marchand, nommé maître Daniel, et commandant le trois-mâts *la Licorne*, arrive de Saint-Pierre avec son navire; il demande à vous entretenir un moment pour affaires très pressées.

— Puis-je le recevoir sur cette terrasse, monsieur le baron?

— Parfaitement, monsieur; il y fait beaucoup plus frais qu'en bas. — Puis, s'avançant vers l'escalier par lequel il était monté, le baron dit à un de ses gardes: — Fais monter maître Daniel.

Nous avons oublié de dire que la frégate avait reçu l'ordre de mouiller à l'extrémité de la rade, dès que le chevalier avait eu manifesté le désir de passer la nuit à terre. Au bout de quelques instans, maître Daniel, notre ancienne connaissance, parut sur la terrasse de l'hôtel du gouverneur. La physionomie de maître Daniel, ordinairement joyeuse et franche, trahissait un assez grand embarras.

Le digne capitaine de *la Licorne*, si souverainement roi à son bord, semblait gêné, mal à son aise; ses joues, toujours vermeilles, étaient légèrement pâles; le tressaillement imperceptible de sa lèvre supérieure agitait son épaisse moustache grise, signe physiologique qui annonçait chez maître Daniel une grave préoccupation; il portait des chausses et une casaque de toile rayée bleue et blanche; à sa ceinture de coton rouge était passé un long couteau flamand; un mouchoir des Indes noué à la marinière entourait son cou couleur de brique; enfin il donnait machinalement les formes les plus bizarres au flexible et large chapeau de paille qu'il tortillait entre ses deux mains.

Le digne maître, faisant de nombreuses révérences, s'approchade monsieur de Chemeraut, dont la figure sèche et dure, dont le regard perçant, semblaient l'intimider beaucoup.

— Je suis sûr que ce pauvre homme est en nage, — dit tout bas le gouverneur à monsieur de Chemeraut d'un ton pitoyable.

En effet, de grosses gouttes de sueur couvraient les veines saillantes du front chauve et hâlé de maître Daniel.

— Que voulez-vous? — lui dit brusquement monsieur de Chemeraut.

— Voyons, parle, explique-toi, maître Daniel, — ajouta le baron d'un ton plus doux en voyant le capitaine marchand de plus en plus intimidé.

Enfin celui-ci finit par dire d'une voix étranglée par l'émotion, et en s'adressant à monsieur de Chemeraut:

— Monseigneur...

— Je ne suis pas monseigneur, mais monsieur, — dit celui-ci; — parlez, je vous écoute.

— Eh bien! donc, mon bon monsieur, j'arrive à l'instant de Saint-Pierre avec un chargement, un riche chargement: sucre, café, poivre, girofle, tafia.

— Je n'ai pas besoin de savoir l'inventaire de votre chargement; que voulez-vous?

— Voyons, maître Daniel, mon garçon, rassure-toi, explique-toi, et essuie-toi le front; tu as l'air de sortir de l'eau, — dit le baron.

— Or, monseig.... or, mon bon monsieur, quoique j'aie douze petits canons de huit et quelques sacrets ou pierriers, ma cargaison est d'une telle valeur, que je viens, mon bon monsieur, dans la crainte des corsaires et des pirates...

— Eh bien!...

— Mais va donc, maître Daniel. Je ne t'ai jamais vu ainsi.

— Je viens, mon bon monsieur, vous demander la permission de faire voile de conserve avec la frégate qui a mouillé tantôt en grande rade.

— Peste! je crois bien que tu es embarrassé pour faire une telle demande, maître Daniel, — dit le baron; — on t'en donnera des frégates de Sa Majesté pour servir d'escorte à ta cargaison!

Monsieur de Chemeraut regarda fixement Daniel, haussa les épaules, et répondit:

— C'est impossible! la frégate marche vite, elle ne pourrait diminuer de voiles pour attendre votre bâtiment: vous êtes fou!

— Oh! monsieur, si ce n'est que cela, ne craignez rien. Sans médire de la frégate de sa Majesté, puisque je ne la connais pas, je puis bien m'engager à la suivre, quelle que soit la voilure qu'elle fasse, quelle que soit la brise ou la mer qui s'offre à ses voiles ou à sa proue.

— Je vois que vous êtes fou. *La Fulminante* est de la première vitesse.

— Mon bon monsieur, ne me refusez pas, — dit Daniel d'un ton suppliant. — Si cette fière frégate marche plus vite que *la Licorne*... eh bien! cette guerrière abandonnera la pauvre marchande, mais au moins j'aurai été un bon bout de chemin à l'abri du pavillon du roi, et les rôdeurs de mer ne sont surtout à craindre que dans les débouquemens... Ah! monsieur, une cargaison de plus d'un million, dont profiteraient les ennemis de notre bon roi, s'ils s'emparaient de *la Licorne!*

— Mais je vous répète que la frégate, quoique bâtiment de guerre, n'aurait pas le temps de vous défendre si vous étiez attaqué; sa mission est telle qu'elle ne doit pas s'embarrasser d'un convoi.

— Oh! mon bon monsieur, — reprit maître Daniel en joignant les mains, — vous n'aurez pas d'embarras à cause de moi, je ne risque pas d'être attaqué, si l'on me voit sous votre canon... il n'y a pas un corsaire qui oserait seulement m'approcher en me voyant si bravement accompagné: sauf votre respect, monsieur, les loups n'attaquent les brebis que quand les chiens ne sont pas là...

— Pauvre brebis de maître Daniel! — dit le gouverneur.

— Ah! mon bon monsieur, qu'il ne soit pas dit qu'un bâtiment de guerre du roi notre maître repousse un mal-

heureux marchand qui ne lui demande que l'abri de son pavillon tant qu'il pourra suivre ce pavillon.

Monsieur de Chemeraut pouvait difficilement se refuser à cette demande, qui ne gênait en rien la liberté de la manœuvre de la frégate, le capitaine Daniel s'engageant à suivre la marche de *la Fulminante*, ou à être abandonné.

Néanmoins, monsieur de Chemeraut refusa.

— Vous savez bien, — dit-il à maître Daniel, — que si, malgré notre escorte, un corsaire vous attaquait, un bâtiment du roi ne pourrait pas vous laisser sans défense. Encore une fois, vous gêneriez la manœuvre de la frégate... c'est impossible.

— Mais, monsieur, ma riche cargaison...

— Vous avez des canons, défendez-la... Je ne vous convoierai pas, c'est impossible...

— Hélas, mon bon Dieu! moi qui suis venu exprès de Saint-Pierre pour vous faire cette demande, — dit Daniel d'un ton douloureux.

— Eh bien! vous attendrez une autre occasion... mais je ne vous couvrirai pas de mon pavillon.

— Pourtant, mon bon monsieur...

— Assez! — dit monsieur de Chemeraut d'un ton haut et rude.

Maître Daniel fit une dernière révérence, et, se retirant à reculons jusqu'à l'entrée de l'escalier, il disparut.

— A-t-on vu ces traficans! A les entendre, il n'y a pas d'autres intérêts que ceux de leurs cargaisons, — dit monsieur de Chemeraut.

— Il y a pourtant, monsieur, peu de circonstances où l'on refuse l'escorte, — dit le gouverneur d'un air étonné.

— Il y en a très peu, en effet, monsieur le baron, mais il y en a, — dit brusqmement monsieur de Chemeraut en se retirant.

Croustillac avait été conduit dans le plus bel appartement de l'hôtel. Lorsqu'il se réveilla, la nuit était venue, la lune brillait d'un si vif éclat qu'elle éclairait parfaitement sa chambre.

Le chevalier alla regarder par ses fenêtres; les deux factionnaires se promenaient paisiblement au pied de la muraille.

— Diable! — se dit le chevalier, — il m'est décidément impossible de m'évader de ce côté; il y a au moins vingt pieds à descendre, pour tomber sur le dos des sentinelles. Et elles trouveraient singulière cette manière de quitter l'hôtel du gouverneur. Voyons donc d'un autre côté.

Croustillac s'approcha de la porte d'un pas léger; mais une vive lueur qui se projetait sur le parquet lui apprit que la pièce voisine était éclairée, et probablement occupée.

A l'aide d'un briquet qu'il trouva sur la cheminée, le chevalier alluma une bougie, et revêtit ses anciens habits avec une sorte de satisfaction mélancolique; ils exhalaient la senteur aromatique et forte des plantes et des herbes odoriférantes au milieu desquelles Croustillac avait si longtemps marché en se rendant au Morne-au-Diable.

— Mordioux! le hasard est furieusement bien nommé le hasard, — se disait le Gascon. — Il m'a toujours eu en singulière affection. S'il était béatifié... j'en ferais mon saint et mon patron... *Hasard-Polyphème, sire de Croustillac*. Lorsqu'à bord *de la Licorne*, j'avais parlé d'épouser la Barbe-Bleue, qui aurait prévu que cette folle gageure serait presque gagnée? car enfin, aux yeux de l'homme au poignard et de monsieur de Chemeraut, j'ai passé, je passe pour le mari de l'habitante du Morne-au-Diable... Comme tout s'enchaîne dans la destinée! Lorsque j'ai quitté le presbytère du père Griffon, le nez au vent, le jarret tendu, ma gaule à la main pour chasser les serpens, qui diable m'aurait dit que je partais (non pas directement, il est vrai) pour aller révolutionner les Cornouaillais sous le nom du duc de Monmouth, au profit du roi Jacques et de Louis XIV!!!... Mordioux! on a bien raison de le dire, les vues de la Providence sont impénétrables! Qui aurait pénétré ceci? Ah çà! le moment critique approche... Je suis quelquefois tenté de tout découvrir au bonhomme Chemeraut! Mais, je pense que chaque heure gagnée éloigne le duc et sa femmede trois ou quatre lieues de plus de la Martinique. Je pense encore qu'ici, à terre, mon procès peut être fait immédiatement, et ma potence dressée en un clin d'œil, tandis qu'en pleine mer il n'y aura peut-être pas de gens aptes à me juger; je pense enfin que si la Barbe-Bleue a prié, je suppose, le père Griffon de tâcher de me retirer des griffes du bonhomme Chemeraut, une révélation intempestive de ma part pourrait tout gâter... Mieux vaut donc garder le silence. Oui, tout bien considéré, — reprit Croustillac après un moment de réflexion, — faire durer l'erreur de Chemeraut le plus longtemps possible... c'est le meilleur parti que j'aie à prendre. — Durant ces réflexions, Croustillac s'était habillé... — Maintenant, dit-il, voyons s'il y a moyen de sortir secrètement d'ici.

En disant ces mots, le chevalier ouvrit doucement la porte, et vit avec désappointement les valets du gouverneur, qui se levèrent à son aspect. L'un courut chez le baron; l'autre dit à Croustillac :

— Monsieur le gouverneur avait défendu d'entrer dans la chambre de monsieur avant qu'il eût appelé; monsieur le baron va venir à l'instant même.

— C'est inutile, mon garçon, indique-moi seulement la porte du jardin; il fait très chaud, je voudrais prendre un peu le frais... et encore, non... Il y a sans doute des arbres dans le jardin; je préférerais l'espace, la savane... le grand air...

— C'est bien facile, monsieur : en descendant la galerie, on se trouve dans le jardin, qui a une sortie sur les champs.

— Très bien : alors, mon garçon, conduis-moi vite : j'aspire après les champs comme un oiseau en cage...

— Ah! c'est inutile, monsieur, voici monsieur le baron; il vous conduira lui-même, — dit le laquais.

— Au diable le baron! — pensa Croustillac.

Le gouverneur n'était pas seul, monsieur de Chemeraut l'accompagnait.

— Ma foi! monsieur, — dit celui-ci, — heureusement vous voici levé, nous venions vous éveiller.

— M'éveiller... et pourquoi?

— Le vent et la marée n'attendent personne : la marée descend à trois heures du matin... il est deux heures et demie, il nous faut une demi-heure pour nous rendre au môle, où la chaloupe nous attend; nous avons juste le temps de partir, monsieur.

— Allons, le sort en est jeté, — dit Croustillac, — tâchons seulement de gagner encore quelques heures avant d'être présenté à mes enragés partisans. Monsieur, je suis à vos ordres, — ajouta le chevalier en se drapant dans un manteau brun qu'il avait trouvé avec ses habits.

Le baron crut de son devoir d'accompagner et de faire escorter monsieur de Chemeraut et le mystérieux inconnu jusqu'au môle; la fuite du Gascon devint ainsi absolument impossible. Au moment de quitter le gouverneur, monsieur de Chemeraut lui dit :

— Monsieur le baron, je rendrai compte au roi du parfait concours que vous m'avez prêté; je peux maintenant vous le dire, les indications qui m'avaient été données se sont trouvées de la dernière exactitude, le secret en avait été parfaitement gardé.

— Mais, monsieur, puis-je savoir quelles étaient les indications? — s'écria le baron, si médiocrement renseigné sur ce qu'il brûlait de savoir.

— Vous pouvez être certain, monsieur le baron, — ajouta monsieur de Chemeraut en lui serrant cordialement la main, — que le roi saura tout... et qu'il ne dépendra pas de moi que vous ne soyez récompensé selon vos mérites.

Ce disant, monsieur de Chemeraut fit pousser la chaloupe au large.

— Si le roi sait tout, il sera plus avancé que moi, — dit le baron en regagnant lentement son hôtel. — Ce que j'ai appris par ceux des gardes de l'escorte n'a fait qu'aug-

menter ma curiosité. C'était bien la peine de suer sang et eau, et de rester sur pied toute la nuit pour être si mal instruit des choses de la dernière importance, et qui se passent dans mon gouvernement encore!

XXXII

LA FULMINANTE.

La lune jetait une clarté brillante sur les eaux de la rade de Fort-Royal. La chaloupe qui portait Croustillac et sa fortune s'avança rapidement vers *la Fulminante*, que l'on voyait mouillée à la sortie de la baie. Le Gascon, enveloppé dans son manteau, occupait la place d'honneur de l'embarcation, qui semblait voler sur les eaux.

— Monsieur, — dit-il à monsieur de Chemeraut, — je voudrais mûrement réfléchir au discours que je compte prononcer à mes partisans; vous comprenez... il faut que je leur expose une sorte de manifeste où je leur déroule mes principes politiques, que je leur dise mes espérances pour les leur faire partager, que je leur donne enfin une manière de plan de campagne; or, tout ceci a besoin d'être longuement élaboré. Ce sont les bases de notre entreprise. Il faut encore leur développer toutes... les conséquences de l'alliance, ou plutôt de l'appui moral, c'est-à-dire matériel, que nous prête l'Angleterre, ou plutôt la France... Enfin, — dit Croustillac, qui commençait à s'embrouiller singulièrement dans sa politique, — je désire ne recevoir mes partisans que demain, dans la matinée... je voudrais même que mon arrivée à bord fût le moins bruyante possible.

— Il est très probable, monseigneur, que tous ces braves gentilshommes seront couchés, car on ignorait à quelle heure Votre Altesse devait arriver.

— Cet enragé.... c'est-à-dire ce brave Mortimer, est capable de m'avoir attendu toute la nuit, — dit Croustillac avec inquiétude.

— Il n'y a pas à en douter, monseigneur, pour qui sait l'ardente impatience avec laquelle il désire votre retour.

— Tenez, monsieur, — dit le Gascon, — entre nous, je connais mon Mortimer; il est très nerveux, très impressionnable; je craindrais pour lui. . une révolution, un effet de joie trop subite... si je paraissais inopinément à sa vue. Aussi, en montant à bord, j'aurai la précaution de bien m'encaper afin d'échapper à ses regards... et même, s'il vous demande si j'arrive bientôt, obligez-moi de lui répondre d'une manière évasive... De cette façon on pourra le préparer à une entrevue qui, sans ces ménagemens, pourrait être funeste à cet ami dévoué.

— Ah! ne craignez rien, monseigneur, l'excès de la joie ne peut jamais être funeste...

— Eh bien! vous vous trompez, monsieur; sans compter mille faits généraux dont je pourrais corroborer mon opinion, je vous citerai à ce sujet un fait tout personnel, et justement particulier à l'homme dont nous nous occupons.

— A lord Mortimer?

— A lui-même, monsieur... Je n'oublierai jamais que je l'ai vu une fois saisi de convulsions épouvantables, dans une circonstance presque semblable... C'étaient des soubresauts nerveux,.. des évanouissemens...

— Pourtant, monseigneur, lord Mortimer est d'une constitution athlétique.

— D'une constitution athlétique? Allons, il ne me manquait plus que de rencontrer un Hercule dans ce Pylade acharné, — pensa Croustillac. Il reprit tout haut : — Vous n'ignorez pas, monsieur, que ce sont justement les hommes d'une force extrême qui ressentent le plus vivement ces secousses; je vous dirai même... mais cela tout à fait entre nous, au moins...

— Monseigneur peut être sûr de ma discrétion...

— Vous comprendrez ma réserve, monsieur.... je vous dirai donc que, dans l'occasion dont je vous parle... ce malheureux Mortimer fut tellement stupéfait... (sans notre étroite amitié, je dirais stupide) en revoyant subito quelqu'un qu'il n'avait pas rencontré depuis longtemps... que sa tête... vous comprenez...

— Comment! monseigneur, sa raison?...

— Hélas! oui, dans cette circonstance seulement... Vous comprenez maintenant pourquoi je vous demande le secret?

— Oui, oui, monseigneur.

— Mais ce ne fut pas tout, le saisissement de ce pauvre Mortimer fut tel, qu'après être resté quelques momens comme abasourdi de surprise, il ne reconnut plus cette personne... Non, monsieur, il ne la reconnut plus, quoiqu'il l'eût vue mille fois!

— Serait-il possible, monseigneur? — dit monsieur de Chemeraut d'un ton de doute respectueux.

— Cela n'est, hélas! que trop vrai, monsieur, car vous n'avez pas d'idée de l'exaltation de ce garçon-là... Aussi, moi qui suis son ami, je dois veiller à ce qu'il ne lui arrive rien de fâcheux... Jugez un peu... si je l'exposais à ne pas me reconnaître... Mortimer est maintenant ce que j'aime le plus au monde, et vous savez, hélas! monsieur, si les consolations de l'amitié me sont nécessaires.

— Encore ce funeste souvenir, monseigneur?

— Oui, je suis faible, je l'avoue.... c'est plus fort que moi...

— Quel est donc ce bâtiment mouillé non loin de la frégate, — demanda monsieur de Chemeraut au patron de la chaloupe, afin de changer la conservation, par égard pour le prince.

— Monsieur, c'est une hourque marchande arrivée hier au soir de Saint-Pierre, dit le patron en ôtant respectueusement son bonnet.

— Ah! je sais... — reprit monsieur de Chemeraut, — c'est probablement le navire de cet imbécile de capitaine marchand qui demandait notre escorte... Mais nous voici à bord, monseigneur... Toutes les lumières sont éteintes... Vous n'êtes pas attendu...

— Tant mieux! tant mieux!... Pourvu que Mortimer ne soit pas là!

— Il me semble que je l'aperçois sur le pont, monseigneur.

Croustillac releva son manteau presque sur ses yeux.

— Ah! voici l'officier de quart à l'escalier. Quel dommage d'arriver si tard, monseigneur... C'est au bruit des tambours, aux fanfares des buccins que vous auriez dû être reçu par l'équipage sous les armes.

— A demain les honneurs... à demain, — dit Croustillac, — l'heure de ces frivolités vient toujours assez tôt...

Monsieur de Chemeraut s'effaça pour laisser le Gascon monter le premier à l'échelle. Celui-ci respira en ne voyant sur le pont qu'un officier de marine, qui le reçut, chapeau bas, d'un air profondément respectueux. Croustillac répondit très dignement, et surtout très brièvement, en s'enveloppant de toutes ses forces dans son manteau, et en jetant autour de lui des regards inquiets, craignant de voir apparaître le terrible Mortimer. Heureusement, il ne vit que des matelots causant ou à demi couchés le long des canons. L'officier, qui s'était entretenu à voix basse avec monsieur de Chemeraut, saluant de nouveau Croustillac, lui dit :

— Monseigneur, puisque vous l'exigez, je n'éveillerai pas le capitaine, et j'aurai l'honneur de vous conduire dans votre appartement.

Croustillac inclina la tête.

— A demain, monseigneur, — lui dit monsieur de Chemeraut.

— A demain, — répondit l'aventurier.

L'officier descendit par le panneau d'arrière dans la batterie, ouvrit la porte d'une belle et vaste chambre parfaitement éclairée par une verrine, et dit au Gascon :

— Monseigneur, voici votre appartement; il y a deux autres petites pièces à droite et à gauche.

— C'est à merveille, monsieur; veuillez, je vous prie donner les ordres les plus sévères pour que personne n'entre chez moi, demain, avant que je n'appelle..... Personne... monsieur... vous entendez... absolument personne!... ceci est de la dernière importance.

— Très bien, monseigneur... Votre Altesse ne désire pas qu'on avertisse un de ses gens pour la déshabiller?

— Je suis soldat, monsieur, — dit fièrement Croustillac, — et je me déshabille tout seul.

Le jeune officier s'inclina, prenant cette réponse pour une leçon de stoïcisme; il sortit, ordonna à l'un des plantons de ne laisser entrer personne dans l'appartement du prince, et remonta sur le pont rejoindre monsieur de Chemeraut.

— C'est un véritable Spartiate que votre prince, mon cher Chemeraut, — lui dit-il; — comment, il n'a pas emmené même un laquais!

— C'est juste, — répondit monsieur de Chemeraut; — il s'est passé de si étranges choses à terre, que ni lui ni moi n'y avons songé; mais je lui donnerai un de mes gens. A cette heure, l'important est de mettre à la voile.

— C'est aussi l'avis du capitaine. Il m'a donné ordre de l'éveiller si vous jugiez nécessaire de partir promptement.

— Nous partirons à l'instant même, car le vent et la marée sont favorables, je pense? répondit Chemeraut.

— Si favorables, — dit l'officier, — que, cette brise durant, demain, au soleil levant, nous n'apercevrons plus les terres de la Martinique.

Une demi-heure après l'arrivée du Gascon à bord, *la Fulminante* appareillait par une excellente brise de sud-ouest. Lorsque monsieur de Chemeraut vit la frégate sortir de la rade, il ne put s'empêcher de se frotter les mains en se disant :

— Ma foi!... ce n'est pas que je sois vain et glorieux, mais j'aurais donné cette mission en cent aux plus habiles... Déjouer les projets de l'envoyé anglais.... vaincre les scrupules du prince, l'aider à se venger d'une épouse criminelle, l'arracher à force d'éloquence aux accablantes idées que cet accident conjugal avait fait naître dans son esprit, le ramener en Angleterre à la tête de ses partisans... ma foi! Chemeraut, mon ami, c'est affaire à toi!! Ta fortune était déjà en bon chemin, la voici à tout jamais assurée; ce bon succès me ravit d'autant plus que le roi regarde cette affaire comme très importante. Encore une fois, bravo!...

Chemeraut, le cœur joyeux, l'esprit allègre, s'endormit doucement, bercé par les plus séduisantes et par les plus ambitieuses espérances...

Il était dix heures et demie du matin; la brise était fraîche, la mer un peu forte, mais très belle; *la Fulminante* laissait derrière elle un étincelant et rapide sillage. On n'apercevait plus aucune terre des Antilles, on naviguait en plein Océan. L'officier de quart, armé d'une longue-vue, examinait avec attention un trois-mâts éloigné de deux portées de canon environ, qui tenait absolument la même route que la frégate et marchait aussi vite qu'elle, quoiqu'il portât même quelques voiles légères de moins.

A l'extrême horizon, l'officier remarquait aussi un autre navire, qu'il distinguait encore vaguement, mais qui semblait suivre la même direction que le trois-mâts dont nous venons de signaler la manœuvre. Voulant voir si ce dernier bâtiment était toujours décidé à imiter les mouvemens de *la Fulminante*, l'officier ordonna au timonnier de laisser porter un peu plus au nord... Le trois-mâts laissa porter un peu plus au nord. L'officier fit porter presque entièrement à l'ouest. Le trois-mâts porta presque entièrement à l'ouest.

Plus impatienté qu'effrayé de cette obsession, car ce navire n'était pas de force à lutter avec une frégate, l'officier, par ordre du capitaine, fit virer de bord et marcher droit à cet importun bâtiment... L'importun vire de bord pareillement, continue d'imiter scrupuleusement les évolutions de la frégate et de marcher de concert avec elle, mais toujours hors de portée de ses canons. Le capitaine, irrité, fit forcer de voiles et courir sur le trois-mâts. Le trois-mâts prouva qu'il était, sinon meilleur, du moins aussi bon marcheur que la frégate, qui ne put jamais rapprocher la distance qui les séparait.

Le capitaine, ne voulant pas perdre un temps précieux à cette chasse inutile, fit remettre le cap en route. Le fâcheux navire remit le cap en route. Ce mystérieux bâtiment n'était autre que la paisible *Licorne*... Le capitaine Daniel, malgré les refus de monsieur Chemeraut, avait jugé convenable de s'attacher opiniâtrément à *la Fulminante* jusqu'à la sortie des débouquemens.

Un nouveau personnage parut sur le pont de la frégate. C'était un homme de cinquante ans environ, grand, replet, portant un buffle, de larges chausses écarlates, et des bottes de basane; il avait les cheveux et la moustache d'un roux ardent : son teint coloré, ses yeux bleu clair, dont le globe était veiné de fibrilles que la moindre émotion devait injecter de sang, témoignaient d'un naturel violent et passionné...

Nous nous hâterons d'apprendre au lecteur que cet athlétique personnage était le plus fanatique des fanatiques partisans de Monmouth, et qu'il eût été mille fois heureux du sort de Sidney; en un mot, cet homme était lord Percy Mortimer. Son inquiétude, son agitation, son impatience, étaient inexprimables; il ne pouvait rester une minute en place.

Vingt fois le lord était descendu à la porte de la chambre de Croustillac, pour savoir si milord-duc ne l'avait pas fait demander. En vain il avait supplié l'officier de faire dire au duc que Mortimer, son meilleur ami, son ancien compagnon d'armes, désirait se jeter à ses pieds; les vœux du lord avaient été vains, on exécutait à la rigueur les ordres du malheureux Croustillac, qui regardait chaque minute gagnée comme une conquête précieuse. Monsieur de Chemeraut monta aussi sur le pont, revêtu d'un habit magnifique, l'air radieux, triomphant; il semblait dire à tous : « Si le prince est ici, c'est grâce à mon habileté, à mon courage. » En le voyant, Mortimer s'approcha vivement de lui.

— Eh bien! monsieur, — lui dit-il, — sait-on enfin à quelle heure milord-duc nous recevra?

— Le prince a défendu d'entrer chez lui sans son ordre.

— Je suis sur des charbons ardens, — reprit Mortimer; — je ne me pardonnerai jamais de m'être couché cette nuit et de n'avoir pas été le premier à serrer notre Jacques dans mes bras, à me jeter à ses pieds... à baiser sa main royale.

— Ah! lord Mortimer, vous aimez bien notre brave duc, — dit Chemeraut, — des partisans comme vous sont rares!

— Si j'aime notre Jacques! — s'écria Mortimer en devenant d'un rouge sanguin et apoplectique, — si je l'aime! Tenez! moi et Dick Dudley, mon meilleur ami, qui aime le duc, non pas autant que moi (nous nous sommes battus une fois parce qu'il soutenait cette folle prétention), moi et Dudley, vous dis-je, nous nous demandions encore tout à l'heure si nous aurions la force de revoir notre Jacques sans faiblir... comme des femmelettes?

— Le duc avait raison, — pensa Chemeraut. — Quelle exaltation! Ce n'est pas de l'attachement, c'est de l'acharnement.

Mortimer reprit avec véhémence :

— Ce matin, en nous levant, nous nous embrassions, nous faisions mille extravagances en songeant que nous le reverrions aujourd'hui. Nous ne pouvions le croire, et encore à cette heure j'en doute... Ah! quel jour! quel jour!... Revoir en chair et en os un ami... un compagnon de guerre qu'on a cru mort, qu'on a pleuré pendant cinq ans! Ah! vous ne savez pas comme il était chéri et regretté, notre Jacques! comme on se souvenait de sa bravoure, de son courage, de sa gaieté! Quel bonheur de ne pas dire *c'était*... mais *c'est* un cœur de roi, un vrai cœur de roi que notre duc!

— Et il faut que cela soit bien vrai, milord, puisqu'à

l'exception de vous, de lord Dudley et de ce pauvre lord Rothsay, qui, tout malade qu'il est de ses anciennes blessures, a voulu vous accompagner, les autres gentilshommes qui viennent offrir leur bras, leur vie, leur fortune à notre duc, ne le connaissent que de réputation...

— Et je voudrais bien voir que, sur son seul renom et sur notre garantie, ils ne l'aimassent pas autant que nous l'aimons : ce qui me rappelle qu'autrefois je me suis battu avec mon ami Dick Rothsay, parce qu'il avouait qu'il m'aimait un peu plus que notre Jacques.

— Le fait est, milord, — dit monsieur de Chemeraut, — que peu de princes sont capables d'exciter un pareil enthousiasme seulement par leur renom.

— Peu de princes, monsieur ! — s'écria lord Mortimer d'une voix redoutable, — peu de princes ! Dites donc aucun prince... Demandez à Dudley.

Lord Dudley paraissait en ce moment sur le pont. Les cheveux et la moustache de ce lord étaient noirs et commençaient à grisonner : il y avait une grande conformité de taille, d'embonpoint et de force entre lui et Mortimer, véritable type (physiquement parlant) de ce qu'on appelait les gentilshommes fermiers.

— Qu'est-ce qu'il y a, Percy ? — dit familièrement lord Dudley à son ami.

— N'est-ce pas, Dick, qu'aucun prince ne peut être comparé à notre Jacques ?

— En exceptant nos dignes amis et alliés de ce vaisseau, tout chien qui oserait soutenir que Jacques n'est pas le meilleur des hommes, je le sanglerais de coups de fouet et je le couperais en quartiers, — dit le robuste personnage en frappant d'un de ses poings velus sur le plat-bord du navire. Puis, s'adressant à monsieur de Chemeraut : — Mais maintenant vous le connaissez comme nous, vous l'élu, vous le bienheureux qui l'avez vu le premier... Votre main, monsieur de Chemeraut, votre brave et loyale main, plus brave et plus loyale s'il est possible, depuis qu'elle a touché celle de notre duc...

Dudley secoua rudement la main droite de monsieur de Chemeraut, pendant que Mortimer secouait non moins rudement la main gauche. Rien de plus contagieux que l'enthousiasme ; les partisans du duc étaient peu à peu montés sur le pont et s'étaient groupés autour des deux lords ; tous voulaient à leur tour serrer la main qui avait touché celle du prince.

— Ah ! messieurs, je conçois que monseigneur recule le moment de vous voir, — dit Chemeraut, — il craint l'émotion inséparable d'un pareil moment.

— Et nous, donc ! — s'écria Dudley. — Enfin, voici tantôt quarante jours que nous sommes partis de La Rochelle, n'est-ce pas ? eh bien ! que je meure si j'ai dormi plus de trois ou quatre heures par chaque nuit, et encore d'un sommeil à la fois agréable et agité comme celui dont on dort la veille d'un duel... où l'on est sûr de tuer son homme... Du moins, tel est l'effet que cette impatience a produit sur moi ; et toi, Percy ? — dit le robuste gladiateur à Mortimer.

— Moi, Dick, — répondit celui-ci, — ça m'a fait un effet contraire ; à chaque instant je me réveillais en sursaut... Il me semble que je dormirais ainsi la veille du jour où je devrais être fusillé.

— Moi, — dit un autre gentilhomme, — je ne connais le duc que d'après son portrait.

— Moi, d'après son renom.

— Moi, dès que j'ai su qu'il s'agissait de marcher sous ses ordres contre les orangistes, j'ai tout quitté, amis... femme... enfant...

— C'est comme nous...

— Ah ! monsieur, c'est qu'aussi Jacques de Monmouth, — dit un autre, — c'est un nom qui résonne comme un clairon.

— Il suffira de prononcer ce nom dans la vieille Angleterre, — reprit un autre, — pour chasser tous ces rats de Hollande dans leurs marécages !

— A commencer par le Guillaume...

— D'honneur ! milords, — dit monsieur de Chemeraut, — vous me rendriez presque orgueilleux d'avoir si bien réussi dans une entreprise qui, j'oserais le dire, est assez délicate... Je ne veux pas attribuer à mes raisonnemens, à mon influence, la résolution du prince... mais croyez du moins, milords, que j'ai su faire valoir auprès de lui l'enthousiasme que son souvenir vous avait inspiré.

— Aussi, notre ami... n'oublierons-nous jamais ce que vous avez fait ! Vous nous l'avez amené ici... notre duc ! — s'écria cordialement Mortimer.

— Pour cela seulement nous vous devons une reconnaissance éternelle, — ajouta Dudley...

— Le voir ! le voir ! — s'écria Mortimer dans un nouvel entraînement ; — le revoir, lui que nous avions cru mort... le revoir bien en face, retrouver devant nos yeux cette noble et fière figure, si belle ; le revoir au milieu du feu... le... le... ah !... Eh bien ! oui, je pleure... je pleure, — s'écria le brave Mortimer en ne contraignant plus son émotion. — Oui, je pleure comme un enfant, et mille tonnerres écrasent ceux qui ne comprennent pas qu'un vieux soldat pleure ainsi !...

L'attendrissement est aussi contagieux que l'enthousiasme.

Dick fit comme son ami Percy, et les autres gentilshommes firent comme Dick et comme son ami Percy...

XXXIII

LE JUGEMENT.

Un nouveau personnage vint augmenter le nombre des admirateurs passionnés de Monmouth. On vit s'avancer, soutenu par deux serviteurs, un homme jeune encore, mais que de nombreuses blessures condamnaient à de précoces infirmités. Lord Jocelyn Rothsay, malgré ses souffrances, avait voulu se joindre aux partisans du prince, et sinon combattre pour la cause que Monmouth allait défendre, du moins venir au-devant du duc, et être des premiers à le féliciter sur sa résurrection.

Les cheveux de lord Rothsay étaient blancs, quoique son pâle visage fût encore jeune et que sa moustache fût aussi noire que ses yeux brillans et hardis. Enveloppé d'une longue robe de chambre, il s'avança péniblement, appuyé sur les épaules de deux serviteurs.

— Voilà le brave Rothsay, qui a autant de blessures que de poils à sa moustache ! — s'écria lord Dudley.

— Par le diable ! qui ne m'emportera pas du moins avant que j'aie vu notre duc, — dit Rothsay ; — je serai comme vous l'un des premiers à lui serrer la main. N'aurais-je pas, dans ma verte jeunesse, risqué ma vie pour hâter d'un quart d'heure un rendez-vous d'amour ? Pourquoi ne la risquerais-je pas pour voir notre duc un quart d'heure plus tôt ?

Un homme à physionomie inquiète parut sur le pont peu de temps après lord Rothsay.

— Milord ! — lui dit-il d'un ton suppliant, — milord ! vous exposez votre vie par cette imprudence ! Le moindre mouvement violent peut renouveler l'hémorragie de cette ancienne blessure que...

— Au diable ! docteur, où mon sang coulera-t-il mieux et plus noblement qu'aux pieds de Jacques de Monmouth ? — dit Rothsay avec exaltation.

— Mais, milord, le danger...

— Mais, docteur, il s'agirait de sa damnation que Jocelyn Rothsay ne serait pas un des derniers à embrasser notre duc. Je n'ai pas fait ce voyage pour autre chose. Dick me prêtera une épaule, Percy une autre, et c'est soutenu par ces deux braves champions que je viendrai dire à Jac-

ques : « Voilà trois de tes fidèles soldats de Bridge-Water... »

Ce disant, le jeune homme abandonna ses deux domestiques, et s'appuya en effet sur les deux robustes lords.

Un roulement de tambours, auxquels se joignirent ques fanfares de buccins et le bruit aigre des sifflets des maîtres d'équipage, annoncèrent que les marins et les troupes d'infanterie de la frégate s'assemblaient; bientôt ils montèrent en grande tenue sur le pont, et se rangèrent à leur poste, officiers en tête.

— Pourquoi cette prise d'armes? — demanda Mortimer à monsieur de Chemeraut.

— Pour rendre hommage au duc et le recevoir sur le pont avec les honneurs de la guerre, lorsqu'il viendra tout à l'heure passer les troupes en revue.

Le capitaine de la frégate s'avança vers le groupe des gentilhommes :

— Messieurs, je viens de prendre les ordres de monseigneur.

— Eh bien? — fut-il dit tout d'une voix.

— Son Altesse nous recevra à onze heures précises, c'est-à-dire dans cinq minutes.

Il est impossible de rendre l'exclamation de joie profonde qui souleva toutes les poitrines.

— Tiens, maintenant, Dick, je me sens faible, — dit Mortimer.

— Diable! fais attention, Percy, — dit Rothsay, — ne va pas tomber, tu es une de mes jambes.

— Moi, — dit Dudley, — j'ai comme le vertige...

— Écoutez, Dick; écoute, Jocelyn, — dit Mortimer, — ces dignes compagnons n'ont jamais vu notre duc : soyons généreux, laissons-les passer les premiers, nous l'apercevrons d'abord de loin; ça nous donnera le temps de nous faire à sa vue... Est-ce dit?

— Oui, oui, — répétèrent Dick et Jocelyn.

Onze heures sonnèrent. Le pont de la frégate offrit un spectacle véritablement grand et beau, pendant quelques momens. Les soldats et les marins en armes couvraient les passavans du navire. Les officiers, tête nue, précédant le groupe des gentilshommes, descendirent lentement l'escalier étroit qui conduisait à l'appartement destiné au duc de Monmouth. Enfin, derrière ce premier groupe s'avançaient Mortimer et Dudley, soutenant, au milieu d'eux, le jeune lord Jocelyn, dont la taille voûtée, la démarche maladive, contrastaient avec la haute stature et l'air mâle de ses deux soutiens.

Pendant que les autres gentilshommes encombraient l'étroit escalier, les trois lords, ces trois nobles types de fidélité chevaleresque, restèrent un moment sur le pont.

— Écoutons... écoutons, dit Dudley, peut-être entendrons-nous la voix de Jacques...

En effet, le plus profond silence régna d'abord, mais il fut bientôt interrompu par des exclamations de joie auxquelles se mêlèrent de vives et attendrissantes protestations. Enfin l'escalier fut libre. Modérant à peine leur impatience par égard pour lord Jocelyn, qui descendait péniblement, les deux lords arrivèrent dans la batterie, et entrèrent à leur tour dans la grande chambre de la frégate, où Croustillac donnait audience à ses partisans. Pendant quelques momens, les trois lords restèrent stupéfaits devant le tableau qu'ils eurent sous les yeux. Au fond de la grande chambre, éclairée par cinq fenêtres de poupe, Croustillac, vêtu de son justaucorps vert et de ses bas roses, se tenait fièrement debout à côté de monsieur de Chemeraut; celui-ci, dans l'orgueil du succès, semblait présenter triomphalement le chevalier aux gentilshommes anglais. Un peu en arrière de monsieur de Chemeraut étaient le capitaine de la frégate et son état-major.

Les partisans de Monmouth, pittoresquement groupés, entouraient le Gascon. L'aventurier, bien qu'un peu pâle, payait toujours d'audace; ne se voyant pas reconnu, il reprenait peu à peu son assurance habituelle, et se disait :

— Le Mortimer se sera vanté de me connaître intimement pour se donner des airs de familiarité avec un seigneur de ma sorte... Allons toujours, mordioux! cela durera ce que ça pourra.

La force de l'illusion est telle, que, parmi les gentilshommes qui se pressaient autour de l'aventurier, les uns lui trouvaient un air de famille assez décidé avec Charles II; d'autres, une ressemblance frappante avec ses portraits.

— Milords et messieurs, — dit Croustillac en montrant Chemeraut, — monsieur, en m'apportant vos vœux, m'a décidé à me rendre au milieu de vous.

— Milord-duc, c'est entre nous à la mort! — crièrent les plus exaltés.

— J'y compte, milords; quant à moi, ma devise sera : « Tout pour l'Angleterre et... »

— C'est trop d'impudence! sang et massacre! — s'écria lord Mortimer d'une voix tonnante en interrompant le chevalier et en se précipitant vers lui l'œil sanglant, les poings fermés, pendant que Dudley soutenait lord Jocelyn.

L'apostrophe de Mortimer fit un effet foudroyant sur les spectateurs et sur les acteurs de cette scène.

Les gentilshommes anglais se retournèrent vivement vers Mortimer.

Chemeraut et les officiers se regardèrent avec étonnement, ne comprenant rien encore aux paroles du lord.

— Mordioux! nous y voici, — pensa Croustillac, — rien qu'à voir cette brute avinée, je sens le Mortimer d'une lieue.

Le lord arriva au milieu du vide que les gentilshommes avaient laissé entre eux et le Gascon en se reculant; il se planta devant lui, les bras croisés, l'œil étincelant, le regardant face à face, et il s'écria d'une voix tremblante de rage :

— Ah! tu es Jacques de Monmouth... toi!... c'est à moi... Mortimer... que tu dis cela?

Croustillac fut alors sublime d'impudence et de sang-froid. Il répondit à Mortimer, avec un accent de reproche mélancolique :

— L'exil et l'adversité m'ont donc bien changé!... que mon meilleur ami ne me reconnaît plus? — Puis, se tournant à demi vers monsieur de Chemeraut, le chevalier ajouta tout bas : — Vous le voyez, je vous l'avais dit : l'émotion a été trop violente... sa pauvre tête est encore déménagée. Hélas! ce malheureux-là me méconnaît.

Croustillac s'était exprimé avec tant d'assurance et de naturel que monsieur de Chemeraut hésitait encore à se croire dupe d'une si énorme imposture; il ne conserva pas longtemps de doute à ce sujet. Lord Dudley et lord Rothsay se joignirent à Mortimer et aux autres gentilshommes pour adresser au malheureux Gascon les apostrophes et les injures les plus furieuses.

— Ce misérable vagabond ose se dire Jacques de Monmouth!

— L'infâme imposteur!

— Le scélérat l'aura égorgé afin de se faire passer pour lui!

— C'est un émissaire de Guillaume!

— Un tel gueux, Jacques, notre duc!

— Quelle audace!

— Oser faire un tel mensonge!

— C'est à lui arracher la langue!

— Nous tromper si impudemment, nous autres qui n'avions jamais vu le duc!

— Cela crie vengeance!

— Puisqu'il prend son nom, il doit savoir où il est.

— Oui, il nous répondra de notre duc.

— Nous le jetterons à la mer s'il ne nous rend pas Jacques.

— Nous lui arracherons les ongles pour le faire parler.

— Se jouer ainsi de ce qu'il y a de plus sacré!

— Comment aussi monsieur de Chemeraut a-t-il donné dans un piége si grossier?

— Ce misérable m'a indignement trompé, messieurs!

— cria monsieur de Chemeraut en tâchant en vain de se faire entendre. — Il payera cher son audace, messieurs.

— Alors, expliquez-vous, monsieur.

— Faites d'abord enchaîner ce traître.

— Il m'a abusé par les plus exécrables mensonges. Messieurs, tout autre que moi y eût été pris!

— On ne se joue pas ainsi de la croyance de braves gentilshommes qui se sacrifient à la bonne cause.

— Monsieur de Chemeraut, vous êtes aussi coupable que ce misérable fourbe.

— Mais, milords, l'envoyé anglais a été trompé comme moi.

— C'est impossible, vous êtes son complice.

— Milords, vous m'insultez!

— Un homme de votre expérience, monsieur, ne se laisse pas berner à ce point!

— Il faut nous venger.

— Oui, vengeance!... vengeance!

Ces accusations, ces reproches partirent et se croisèrent si rapidement, causèrent un tel tumulte, qu'il fut impossible à monsieur de Chemeraut de se faire écouter au milieu de tant de cris furieux. L'attitude des gentilshommes anglais devint même si menaçante envers lui, leurs récriminations si violentes, qu'il se rangea près des officiers de la frégate, et tous mirent la main à la garde de leur épée. Croustillac, seul entre les deux groupes, était en butte aux invectives, aux attaques, aux malédictions des deux partis.

Intrépide, audacieux, les bras croisés, le nez au vent, l'œil hardi, l'aventurier écoutait gronder et éclater ce formidable orage avec un flegme impassible, en se disant intérieurement :

— Voici que ça se gâte énormément; ils peuvent me jeter par la fenêtre, c'est-à-dire en plein Océan ; le saut est périlleux, quoique je nage comme un triton, mais je ne puis plus rien... ça devait arriver tôt ou tard, et d'ailleurs, ainsi que je le disais ce matin, on ne se sacrifie pas aux gens dans le seul but d'être couronné de fleurs et caressé par des nymphes silvestres.

Quoiqu'à son comble, le tumulte fut pourtant dominé par la voix tonnante de Mortimer, qui s'écria :

— Monsieur de Chemeraut, faites d'abord pendre ce misérable, vous nous devez cette satisfaction.

— Oui, oui, qu'on l'accroche à la grande vergue, — répétèrent les gentilshommes anglais, — nous nous expliquerons après.

— Vous m'obligerez beaucoup en vous expliquant avant! — s'écria Croustillac.

— Il parle... il ose parler! — cria-t-on.

— Eh! qui donc, mordioux! parlera en ma faveur, si ce n'est moi, — reprit le Gascon ; — serait-ce vous, par hasard, mon gentilhomme?

— Messieurs! — s'écria monsieur de Chemeraut, — lord Mortimer a raison en proposant de faire justice de cet imposteur abominable.

— Il a tort, je soutiens qu'il a tort, cent mille fois tort! — s'écria Croustillac... — c'est un moyen usé, rebattu, vulgaire...

— Te tairas-tu, malheureux! — s'écria l'athlétique Mortimer en saisissant les deux mains du Gascon.

— Ne touchez pas un gentilhomme, ou, par la mort! vous payerez cher cet outrage! — s'écria Croustillac avec colère.

— Ton épée, misérable fourbe! — dit monsieur de Chemeraut, pendant que vingt bras levés menaçaient l'aventurier.

— Au fait, un lion ne peut rien contre cent loups, — dit majestueusement le Gascon en rendant sa rapière.

— Maintenant, messieurs, — reprit monsieur de Chemeraut, — je continue. Oui, l'honorable lord Mortimer avait raison de vouloir faire pendre ce drôle.

— Il a tort! tant que je pourrai élever la voix je protesterai qu'il a tort! c'est une idée cornue et biscornue... c'est un raisonnement de cheval. Le bel argument qu'une potence! — cria Croustillac en se débattant entre deux gentilshommes qui le tenaient au collet.

— Mais, avant d'en faire justice, il faut l'obliger à nous révéler la trame indigne qu'il a ourdie... il faut qu'il nous dévoile les circonstances mystérieuses à l'aide desquelles il a effrontément surpris ma bonne foi.

— A quoi bon? morte la bête, mort le venin, — dit rudement Mortimer.

— Je vous dis que vous raisonnez aussi ingénieusement qu'un boule-dogue qui saute au col d'un taureau, — cria Croustillac.

— Patience, patience!... c'est une cravate de bon chanvre qui t'empêchera de prêcher tout à l'heure, — répondit Mortimer.

— Croyez-moi, milords, — dit monsieur de Chemeraut, — un conseil va se former... on interrogera ce fourbe ; s'il ne répond pas, nous aurons bien les moyens de l'y contraindre ; il y a plus d'une sorte de tortures.

— Ah! comme ça je suis de votre avis, — dit Mortimer, — je consens à ce qu'il ne soit pas pendu... avant d'avoir été mis à la torture, ça fera deux choses au lieu d'une.

— Vous êtes généreux, milord, — dit le Gascon.

En songeant à la fureur dont devait être possédé monsieur de Chemeraut, qui voyait complétement échouer une entreprise qu'il croyait avoir si habilement conduite, on comprend, sans l'excuser, la cruauté de ses résolutions envers Croustillac.

Les esprits étaient si montés, le désappointement avait été si irritant, si douloureux même, pour la plupart des partisans de Monmouth, que ces gentilshommes, assez humains d'ailleurs, se laissèrent aller, dans cette occasion, à l'entraînement d'une colère aveugle, et peu s'en fallut que le malheureux Croustillac ne fût pas même cité devant une espèce de conseil de guerre, dont la réunion donnait au moins une apparence de légalité à la violence dont il était victime.

Cinq lords et cinq officiers s'assemblèrent immédiatement, sous la présidence du capitaine de frégate. Monsieur de Chemeraut se mit à droite, le chevalier se tint debout à gauche. La séance commença.

Monsieur de Chemeraut dit d'une voix brève et encore tremblante de colère :

— J'accuse l'homme ici présent d'avoir faussement et méchamment pris les noms et titres de Sa Grâce le duc de Monmouth, et d'avoir ainsi, par son odieuse imposture, renversé les desseins du roi mon maître, et ce, dans de telles circonstances, que le crime de cet homme doit être considéré comme un attentat à la sûreté de l'État. En conséquence, je demande que l'accusé ici présent soit déclaré coupable de haute trahison et puni de mort.

— Mordioux! monsieur, vous concluez vite et bien ; voici qui est net et bref, — dit Croustillac, dont le courage naturel s'élevait à la hauteur des circonstances.

— Oui, oui, cet imposteur mérite la mort; mais, avant, il faut qu'il parle, et qu'on le mette tout de suite à la question, — reprirent les lords.

Le capitaine de frégate qui présidait le conseil n'était pas, comme monsieur de Chemeraut, sous l'influence d'un ressentiment personnel ; il dit aux Anglais :

— Milords, nous n'avons pas encore à voter une peine ; il faut auparavant interroger l'accusé, écouter sa défense, s'il peut se défendre ; après quoi, nous aviserons à la peine qui devra lui être infligée. N'oublions pas que nous sommes juges et qu'il n'est pas encore reconnu coupable.

Ces paroles froides et sages plurent moins aux lords que l'emportement de monsieur de Chemeraut ; néanmoins, ne pouvant élever aucune objection, ils se turent.

— Accusé, — dit le capitaine au chevalier, — quels sont vos noms?

— Polyphème, chevalier de Croustillac.

— Un Gascon! — dit monsieur de Chemeraut entre ses dents ; — j'aurais dû m'en douter à son impudence. Avoir été le jouet d'un tel misérable!

— Votre profession? — continua le capitaine.

— Pour le moment, celle d'accusé devant un tribunal que vous présidez dignement, capitaine, car vous ne voulez pas, avec raison, que l'on pende les gens sans les entendre.

— Vous êtes accusé d'avoir sciemment et méchamment trompé monsieur de Chemeraut, chargé d'une mission d'État pour le service du roi notre maître.

— C'est monsieur de Chemeraut qui s'est trompé lui-même : il m'a appelé monseigneur, et j'ai répondu innocemment à ce nom.

— Innocemment ! — s'écria monsieur de Chemeraut en fureur ; — comment ! misérable, tu n'as pas abusé de ma confiance par les plus atroces mensonges ? tu ne m'as pas surpris les secrets les plus importans par ton impudente trahison ?

— Vous avez parlé, j'ai écouté... Je dois même déclarer, pour ma justification, que vous m'avez paru singulièrement bavard... Si c'est un crime de vous avoir entendu, vous avez rendu ce crime énorme...

Le capitaine fit signe à monsieur de Chemeraut de contenir son indignation ; il dit au Gascon :

— Voulez-vous révéler ce que vous savez relativement à Jacques, duc de Monmouth ? voulez-vous nous apprendre par suite de quels événemens vous avez pris ses noms et ses titres ?

Croustillac voyait sa position devenir très inquiétante ; il eut envie de tout révéler : il pouvait s'adresser aux partisans dévoués du prince, s'assurer de leur appui en leur annonçant que le duc avait été sauvé grâce à lui. Mais un scrupule honorable le retint ; ce secret n'était pas le sien, il ne lui appartenait pas de trahir les mystères qui avaient caché et protégé l'existence du prince, et qui pouvaient la protéger encore.

XXXIV

LA CHASSE.

Lorsque le capitaine intima de nouveau à Croustillac l'ordre de révéler tout ce qu'il savait sur le duc, l'aventurier répondit cette fois avec une fermeté pleine de dignité :

— Je n'ai rien à dire à ce sujet, capitaine ; ce secret n'est pas le mien.

— Tonnerre et sang ! la question va te faire parler, — s'écria Mortimer. — Qu'on allume deux mèches soufrées : je les lui mettrai moi-même, s'il le faut, sous le menton, ça lui déliera la langue... et nous saurons où est notre Jacques... Ah ! j'avais bien un pressentiment que je ne le verrais pas.

— Je dois vous faire observer, — dit le capitaine au Gascon, — que si vous vous obstinez dans un coupable silence, vous compromettrez ainsi de la manière la plus grave les intérêts du roi et de l'État, et l'on sera forcé de recourir à de dures extrémités pour vous faire parler.

Ces paroles calmes, prononcées par un homme à figure vénérable, qui, depuis le commencement de cette scène, avait tâché de calmer la violence des adversaires de Croustillac, firent sur celui-ci une vive impression : il frissonna légèrement, mais sa résolution ne fut pas ébranlée ; il répondit d'une voix assurée :

— Excusez-moi, capitaine, je n'ai rien à dire, et je ne dirai rien.

— Capitaine, — s'écria monsieur de Chemeraut, — au nom du roi, dont j'ai les pouvoirs, je déclare formellement que le silence de ce criminel peut porter un grave préjudice aux intérêts de Sa Majesté et de l'État. J'ai trouvé cet homme dans la propre maison de milord-duc de Monmouth, nanti même d'objets précieux appartenant à ce seigneur, tels que l'épée de Charles Ier, une boîte à portraits, etc. ; tout concourt enfin à prouver qu'il a, sur l'existence de Sa Grâce le duc de Monmouth, les renseignemens les plus précis. Or, ces renseignemens sont de la plus haute importance relativement à la mission dont le roi m'a chargé... Je requiers donc que l'accusé soit immédiatement contraint de parler, par tous les moyens possibles.

— Oui, oui, la question ! — répétèrent les lords.

— Réfléchissez bien, accusé, — dit encore le capitaine, — ne vous exposez pas à de terribles rigueurs ; vous pouvez tout espérer de notre indulgence si vous dites la vérité. Sinon, prenez garde !

— Je n'ai rien à dire, — reprit Croustillac ; — ce secret n'est pas le mien.

— Il s'agit d'une cruelle torture, — dit le capitaine ; ne nous forcez pas de recourir à ces extrémités.

Le Gascon fit un signe de résignation et répéta :

— Je n'ai rien à dire.

Le capitaine ne put dissimuler son chagrin d'être obligé d'employer de pareilles mesures. Il sonna ; un planton se présenta.

— Ordonnez au prévôt de venir ici, à quatre hommes de se tenir dans la batterie, près du fanal de l'avant, et dites au maître canonnier de préparer des mèches soufrées.

Le planton sortit. Ces ordres étaient d'un positif effrayant.

Malgré son courage, Croustillac sentit chanceler sa détermination ; le supplice dont on le menaçait était affreux. Monmouth était alors sans doute en sûreté : l'aventurier pensait qu'il avait déjà beaucoup fait pour le duc et pour la duchesse. Il allait peut-être céder à la crainte de la torture, lorsque son courage lui revint à cette réflexion, grotesque sans doute, mais qui, dans la circonstance où elle se présentait à son esprit, devenait presque héroïque : « On ne se sacrifie pas pour les gens dans le seul but d'être couronné de fleurs. »

Le prévôt entra dans la salle du conseil. Croustillac frissonna, mais son regard ne trahit aucune émotion. Tout à coup, trois coups de canon très rapprochés les uns des autres retentirent longuement dans la solitude de l'Océan. Les membres du tribunal improvisé bondirent sur leurs siéges. Le capitaine courut aux fenêtres de la grande chambre, déclara la séance suspendue... Partisans et officiers, oubliant l'accusé, montèrent en hâte sur le pont. Croustillac, non moins curieux que ses juges, les suivit. La frégate avait reçu l'ordre de mettre en panne jusqu'à l'issue du conseil qui décidait du sort du chevalier.

Nous avons dit que *la Licorne* s'était obstinée depuis la veille à suivre *la Fulminante ;* nous avons dit aussi que l'officier de quart avait signalé à l'horizon un bâtiment d'abord presque imperceptible, mais qui s'était bientôt rapproché de la frégate avec une rapidité presque merveilleuse. Lorsque *la Fulminante* mit en panne, ce bâtiment, léger brigantin, n'était tout au plus qu'à une demi-lieue d'elle ; à mesure qu'il approcha, on distingua sa mâture extraordinairement élevée, ses voiles très larges, très hautes, sa coque noire, étroite, effilée, qui sortait à peine hors de l'eau : en un mot, on reconnut dans ce petit navire toutes les apparences d'un pirate.

A l'apparition du brigantin, *la Licorne* alla se mettre dans ses eaux, à un signal qu'il lui fit. On était en temps de guerre : le branle-bas de combat fut fait en un moment à bord de la frégate. Le capitaine, voyant l'étrange manœuvre des deux bâtimens, n'avait pas voulu s'exposer à une surprise hostile. Le léger navire s'approcha, ses voiles à demi carguées, ayant à sa proue un pavillon parlementaire.

— Monsieur de Sainval, — dit le capitaine à un de ses officiers, — ordonnez aux canonniers de se tenir à leurs pièces, la mèche allumée... Si ce pavillon parlementaire cache une ruse, ce bâtiment sera coulé bas.

Monsieur de Chemeraut et Croustillac partagèrent le

même étonnement en reconnaissant *le Caméléon*, à bord duquel s'étaient embarqués le mulâtre et la Barbe-Bleue. Le cœur de Croustillac battait à se rompre : ses amis ne l'avaient pas abandonné, ils venaient le secourir, mais par quel moyen ? Bientôt *le Caméléon* fut à portée de voix de la frégate et lui passa à poupe. Un homme de haute taille, magnifiquement vêtu, était debout à l'arrière du brigantin, qui mit alors en panne comme *la Fulminante.*

— Jacques... notre duc ! ! ! Le voilà ! ! ! — s'écrièrent avec enthousiasme les trois lords, qui, penchés sur le couronnement de la frégate, venaient de reconnaître le duc de Monmouth.

Le brigantin mit alors en panne ; les deux navires restèrent immobiles. Lord Mortimer, lord Dudley et lord Rothsay avaient poussé des cris de joie délirans à la vue du duc de Monmouth.

— Jacques ! notre brave duc ! te revoir... te revoir enfin ! !...

— Serait-ce possible ? vous seriez le duc de Monmouth, monseigneur, — s'écria monsieur de Chemeraut.

— Oui, monsieur, — dit le duc, — ainsi que vous le prouvent les joyeuses acclamations de mes amis.

— Oui, voilà notre Jacques !

— C'est bien lui, cette fois !

— C'est bien notre duc, notre véritable duc, — reprirent les lords.

— Monseigneur, — reprit Chemeraut, — j'ai été indignement abusé depuis avant-hier... par un misérable qui avait pris votre nom.

— Oui, et nous allons le faire pendre en ton honneur ! — s'écria Dudley.

— Gardez-vous-en bien, — dit Monmouth ; — celui que vous appelez un misérable m'a sauvé avec le plus généreux dévouement... et je viens, monsieur de Chemeraut, prendre sa place à votre bord, s'il court quelques dangers pour avoir pris la mienne.

— Certainement, monseigneur, — répondit monsieur de Chemeraut, saisissant cette occasion de s'assurer de la personne du prince, — il faut que Votre Altesse vienne à bord, c'est le seul moyen qu'elle ait de sauver ce vil imposteur.

— A moins pourtant que ce vil imposteur ne se sauve lui-même ! — s'écria Croustillac en se redressant debout sur le couronnement et en sautant à la mer.

Ce mouvement fut si brusque que personne ne put s'y opposer. Le Gascon plongea sous les vagues et reparut à très peu de distance du brigantin, vers lequel il se dirigeait à la nage. Il y avait peu de distance entre les deux navires, *le Caméléon* était presque au niveau de la mer ; le chevalier, aidé par le duc de Monmouth et par quelques marins, se trouva sur le pont du petit navire avant que les passagers de la frégate fussent revenus de leur surprise.

— Voilà mon sauveur, le plus généreux des hommes ! — dit Monmouth en serrant Croustillac dans ses bras. Puis Jacques dit quelques mots à l'oreille du Gascon, et celui-ci disparut avec le capitaine Ralph. Le duc, s'avançant à l'extrémité de la poupe de son brigantin, s'adressa à monsieur de Chemeraut : — Je sais, monsieur, les projets du roi mon oncle, Jacques Stuart, et ceux du roi votre maître... Je sais que ces braves gentilshommes viennent m'offrir leurs bras pour m'aider à chasser Guillaume d'Orange du trône d'Angleterre.

— Oui, oui, lorsque tu seras à notre tête nous chasserons ces rats hollandais, — s'écria Mortimer.

— Viens, viens, notre duc, avec toi nous irions au bout du monde, — dit Dudley.

— Monseigneur, vous pouvez compter sur l'appui du roi mon maître. Une fois à bord, je vous communiquerai mes pleins pouvoirs, — s'écria Chemeraut, ravi de voir que sa mission, qu'il avait crue désespérée, renaissait avec toutes ses chances de réussite. — Monseigneur, voulez-vous qu'on vous envoie la chaloupe ? ou bien allez-vous venir dans une de vos embarcations ? — ajouta Chemeraut, — et puisque Votre Altesse s'intéresse à ce misérable fourbe, sa grâce est assurée.

— Dépêche-toi, noble duc...

— Viens comme tu voudras, Jacques, notre Jacques, mais viens tout de suite !

— Oui, viens ! — s'écria Mortimer, — ou bien nous ferons comme ce drôle à la casaque verte et aux bas roses : nous sauterons à l'eau comme une bande de canards sauvages, pour être plus tôt près de toi.

— Pas d'imprudence, mes vieux amis, pas d'imprudence ! — s'écria Monmouth, qui cherchait à gagner du temps depuis que le Gascon avait disparu.

Enfin le capitaine Ralph vint dire un mot à l'oreille du prince ; celui-ci donna un nouvel ordre à voix basse d'un air radieux.

— Monseigneur, on va faire mettre la chaloupe à la mer, — dit Chemeraut qui brûlait d'impatience de voir le duc à bord.

— C'est inutile, monsieur, — dit le prince. Puis, s'adressant aux lords avec un accent profondément ému : — Mes vieux amis, mes fidèles compagnons, adieu, et pour toujours adieu !... J'ai juré, par la mémoire du plus admirable martyr de l'amitié, de ne jamais prendre part aux troubles civils qui pourraient ensanglanter l'Angleterre ; je ne serai pas parjure à ma promesse ! Adieu, brave Mortimer ; adieu, bon Dudley ; adieu, vaillant Rothsay ; mon cœur se brise de ne pouvoir vous embrasser une dernière fois... Oubliez cette apparition ! Que désormais Jacques de Monmouth... soit mort pour vous comme il l'a été pour le monde pendant cinq ans !... Encore adieu... et pour toujours adieu !... — Puis, se retournant vers son capitaine, le duc s'écria vivement d'une voix sonore : — Ralph, toutes voiles dehors !...

A ces mots, Ralph saisit la barre du gouvernail ; les voiles du brigantin, préparées à l'avance, furent bordées et orientées avec une prestesse merveilleuse... Grâce à la brise et à ses avirons de galère, *le Caméléon* était sous voile avant que les passagers de la frégate fussent revenus de leur surprise. Le brigantin, en s'éloignant, se maintint dans la direction de la poupe de la frégate, afin de n'être pas exposé à son artillerie. Il est impossible de peindre la rage de monsieur de Chemeraut, le désespoir des lords, en voyant le léger navire s'éloigner rapidement.

— Capitaine, — s'écria monsieur de Chemeraut, — couvrez la frégate de voiles, nous atteindrons ce brigantin : il n'y a pas de meilleure marcheuse que *la Fulminante.*

— Oui, oui, — s'écrièrent les lords, — à l'abordage.

— Reprenons notre duc.

— Lorsque nous l'aurons, nous le forcerons bien à se mettre à notre tête.

— Il ne refusera pas ses vieux compagnons !

— Mes enfans, deux cents louis pour boire à la santé de Jacques de Monmouth, si nous rejoignons cette mouche de mer, — s'écria Mortimer en s'adressant aux matelots et en leur montrant le petit navire.

Le Caméléon se trouva bientôt hors de portée du canon de la frégate ; il quitta la direction qu'il avait d'abord prise, et, au lieu de se tenir au plus près du vent, il laissa largement arriver. Cette manœuvre découvrit *la Licorne*, qui, pendant l'entretien du duc et de monsieur de Chemeraut, était constamment restée dans les eaux du *Caméléon* et absolument dans la même ligne que lui. C'est à bord de ce dernier bâtiment que nous conduirons le lecteur ; il pourra ainsi assister à la chasse que la frégate va donner au brigantin. Polyphème de Croustillac était sur le pont de *la Licorne*, en compagnie de son ancien hôte, le capitaine Daniel, et du père Griffon, embarqué de la veille sur ce bâtiment.

On se souvient du plongeon que le chevalier avait fait en sautant du haut du couronnement de la frégate dans la mer afin de rejoindre Monmouth. Pendant que le Gascon se secouait, se frottait les yeux et se laissait cordialement embrasser par le duc, celui-ci avait dit :

— Allez vite m'attendre à bord de *la Licorne*. Ralph va vous conduire.

Croustillac, encore étourdi de sa chute, ravi d'avoir échappé à monsieur de Chemeraut, suivit le capitaine Ralph. Celui-ci le fit descendre dans une petite yole pagayée par un seul marin. Ce fut ainsi que l'aventurier aborda *la Licorne*. Afin de ne pas perdre de temps, Ralph avait ordonné au marin de suivre le chevalier et d'abandonner la yole ; le transbordement du Gascon fut donc exécuté très rapidement. Le duc n'avait donné l'ordre de déployer les voiles du brigantin que lorsqu'il avait su Croustillac en sûreté, car il prévoyait que monsieur de Chemeraut abandonnerait évidemment l'ombre pour le corps, le faux Monmouth pour le véritable, *la Licorne* pour *le Caméléon*.

Maître Daniel, à la vue du Gascon, s'écria :

— Il est dit que je ne vous verrai jamais arriver à mon bord que par des moyens étranges ! En partant de France vous m'êtes tombé des nues ; en quittant les Antilles vous me sortez de l'onde comme un dieu marin, comme *Neptunus* en personne !

Très surpris de cette rencontre, et surtout de revoir le père Griffon, qui, debout sur la dunette, observait attentivement la manœuvre des deux navires, le chevalier dit au capitaine :

— Mais comment diable vous trouvez-vous ici à point nommé pour me recueillir au sortir de cette coquille de noix que voici là-bas, flottant à l'aventure ?

— Ma foi ! à vrai dire, je n'en sais à peu près rien.

— Comment cela, capitaine ?

— Hier matin, le correspondant de mon armateur de La Rochelle m'a demandé si mon chargement était complet. Je lui ai dit que oui ; alors il m'a ordonné d'aller au Fort-Royal, où était une frégate en partance, et de lui demander instamment son escorte ; si elle me refusait, je devais me faire escorter tout de même, en restant toujours en vue de ladite frégate, quoi qu'elle fît pour m'en empêcher. Enfin, je devais me conduire envers elle à peu près comme un chien galeux qui s'attache à un passant ; le passant a beau le chasser, le chien se tient toujours à longueur de pied... ou de pierre, court quand le passant court, marche quand il marche, se sauve quand il le poursuit... s'arrête quand le passant s'arrête, et finit par rester malgré lui sur ses talons... Voilà comme j'ai manœuvré avec la frégate... Ce n'est pas tout... mon correspondant m'avait encore dit : « Vous suivrez la frégate jusqu'à ce que vous soyez rejoint par un brigantin ; alors vous resterez dans ses eaux beaupré sur poupe ; il se peut que ce brigantin vous envoie un passager (ce passager, je vois maintenant que c'était vous) ; alors vous le prendrez et vous ferez voile à l'instant pour la France, sans vous occuper du brigantin ni de la frégate... sinon le brigantin vous enverra d'autres ordres, et vous les exécuterez. » Je ne connais que la volonté de mes armateurs ; j'ai suivi la frégate depuis le Fort-Royal. Ce matin, le brigantin m'a rejoint, tout à l'heure je vous ai repêché, maintenant je fais voile pour la France.

— Le duc ne viendra donc pas à bord ? — demanda Croustillac.

— Le duc ? quel duc ? Je ne connais d'autre duc que mon armateur ou son correspondant, ce qui est tout comme... Ah çà ! dites donc, voilà la frégate qui appuie une fameuse chasse au petit navire.

— Abandonnez-vous donc ainsi *le Caméléon ?* — s'écria Croustillac, — si la frégate l'atteint, n'irez-vous pas à son secours ?

— Moi, non, de par Dieu ! quoique j'aie ici douze bonnes petites pièces de huit qui diraient leur mot tout comme d'autres, et que les quatre-vingts gaillards qui composent mon équipage vaillent bien les marins du roi... Mais il ne s'agit pas de cela... Je ne connais que les ordres de mon armateur... Ah çà ! mais voilà maintenant le brigantin qui donne du fil à retordre à la frégate, — dit Daniel.

XXXV

LE RETOUR.

La Fulminante poursuivait *le Caméléon* avec acharnement. Soit calcul, soit ralentissement forcé dans sa marche, plusieurs fois le brigantin fut sur le point d'être atteint par la frégale ; mais alors, reprenant sans doute une allure qui convenait mieux à sa construction, il regagnait l'avantage qu'il avait perdu.

Tout à coup, par une brusque évolution, le brigantin vira de bord, vint droit à *la Licorne*, et en peu d'instans la rejoignit à portée de voix.

Qu'on juge de la joie de l'aventurier lorsque, sur le pont du *Caméléon*, qui vint passer à poupe du trois-mâts, il vit la Barbe-Bleue, vêtue de blanc, appuyée sur le bras de Monmouth, et qu'il entendit la jeune femme lui crier d'une voix émue :

— Adieu, notre sauveur... adieu !... Que le ciel vous protége !... Nous ne vous oublierons jamais !

— Adieu, notre meilleur ami....., — dit Monmouth, — Adieu, digne et brave chevalier !

Et *le Caméléon* s'éloigna... tandis qu'Angèle avec son mouchoir et le duc avec sa main faisaient un dernier signe d'adieu à l'aventurier.

Hélas ! cette apparition fut aussi courte que ravissante...

Le brigantin, après avoir ainsi un moment rasé l'arrière de *la Licorne*, retourna sur ses pas et marcha droit à la frégate, qu'il prolongea presque à portée de canon avec une hardiesse incroyable.

La Fulminante, à son tour, vira de bord. Sans doute le capitaine, furieux de cette chasse inutile, voulut la terminer à tout prix.

Un éclair brilla, un coup sourd et prolongé se fit entendre au loin, et la frégate laissa derrière elle un nuage de fumée bleuâtre.

A cette démonstration significative, *le Caméléon*, ne s'amusant plus à ruser devant la frégate, se lança au plus près du vent, allure qui lui était particulièrement favorable, et prit sérieusement chasse.

La Fulminante le poursuivit, tous deux se dirigèrent vers le sud.

La Licorne avait le cap au nord-est. Elle marchait supérieurement, on comprend donc qu'elle laissa bientôt et bien loin derrière elle les deux bâtimens s'enfoncer de plus en plus dans les profondeurs de l'horizon. Croustillac était resté les yeux attachés sur le navire qui emportait la Barbe-Bleue. Il le suivit d'un regard avide et désolé, jusqu'à ce que le brigantin eût tout à fait disparu dans l'espace. Alors deux grosses larmes roulèrent sur les joues de l'aventurier. Il laissa tomber sa tête dans ses deux mains, dont il se couvrit le visage. . . . .

Le capitaine Daniel vint brusquement interrompre la douloureuse rêverie du chevalier ; il lui frappa joyeusement sur l'épaule, et s'écria :

— Ah çà ! notre hôte, *la Licorne* est en bon chemin, si nous descendions boire un coup de sangria au madère en attendant l'heure du souper ? J'espère que vous allez me faire encore de vos drôles de tours qui me font tant rire, vous savez ! quand vous faites tenir des fourchettes toutes droites sur le bout de votre nez. Allons boire un coup.

— Je n'ai pas soif, maître Daniel, — dit tristement le Gascon.

— Tant mieux, vous n'en boirez qu'avec plus de plaisir ; boire sans soif, c'est ce qui distingue l'homme de la brute, comme on dit.

— Merci, maître Daniel, mais je ne saurais...

— Ah çà, morbleu ! qu'avez-vous donc ? vous avez l'air

tout drôle ; est-ce parce que vous n'avez pas fait fortune, vous qui vous étiez vanté d'épouser la Barbe-Bleue avant un mois ? Dites donc, vous souvenez-vous ? vous aurie joliment perdu votre pari ! vous n'avez pas seulement osé aller au Morne-au-Diable, j'en suis bien sûr.

— Vous avez raison, maître Daniel, j'ai perdu mon pari.

— Comme vous n'aviez rien parié du tout, ça ne vous ruinera pas de le payer, heureusement. Ah ! dites donc j'ai depuis un quart d'heure quelques questions sur le bout de la langue. Comment étiez-vous à bord de la frégate ? Comment le capitaine du brigantin vous a-t-il recueilli ? vous le connaissiez donc ? et puis cette femme et ce seigneur qui vous ont dit tout à l'heure adieu, qu'est-ce que tout cela signifie ? Oh ! après ça, si ça vous gêne, ne me répondez pas ; je vous demande cela, c'est seulement pour le savoir. S'il y a un secret, *motus*, n'en parlons plus...

— Je ne puis rien vous dire à ce sujet, maître Daniel.

— Mettons alors que je n'ai rien demandé, et vive la joie ! Allons, riez donc, riez donc... Qu'est-ce qui vous attriste ? est-ce parce que vous voilà encore avec votre même habit vert et vos mêmes bas roses, qui ont joliment déteint à l'eau de mer, soit dit sans vous offenser ? Je vais vous prêter de quoi changer, quoiqu'il fasse une chaleur d'étuve, car ce n'est pas sain de laisser ses habits sécher sur son corps. Allons, allons, quittez donc cet air soucieux ! Voyons, est-ce que vous n'êtes pas mon hôte, puisque vous êtes ici par ordre de mon armateur ? Et, quand même, est-ce que je ne vous avais pas dit que vous pouviez rester à bord de *la Licorne* tant que ça vous plairait ? car, vrai Dieu ! j'adore votre conversation, vos histoires, et surtout vos tours. Ah ! dites donc, j'ai justement une espèce d'étoupe faite avec du fil d'écorce de palmier, ça brûle comme une amorce, ça sera fameux ; vous avalerez ça, et vous nous cracherez de la flamme et de la fumée comme un vrai démon, pas vrai ?

— Le chevalier ne paraît pas disposé à vous égayer beaucoup, maître Daniel, — dit une voix grave.

Croustillac et le capitaine se retournèrent : c'était le père Griffon, qui, de la dunette, avait assisté à la poursuite du brigantin, et qui descendait sur le pont.

— Il est vrai, mon père, je me sens un peu triste, — dit Croustillac.

— Bah ! bah ! si mon hôte n'est pas en train, il le sera tout à l'heure, car il n'est guère mélancolique de son état... Je vais toujours préparer le sangria, — dit Daniel.

Et il quitta le pont.

Après quelques moments de silence, le religieux dit à Croustillac :

— Vous voici encore l'hôte de maître Daniel... Vous voilà aussi pauvre qu'il y a dix jours.

— Pourquoi serais-je plus riche aujourd'hui qu'il y a dix jours, mon père ? — demanda le Gascon.

Il faut le dire à la louange de Croustillac, ses regrets amers étaient purs de toute pensée cupide ; quoique pauvre, il était heureux de songer qu'à part le petit médaillon de la Barbe-Bleue, son dévouement avait été complétement désintéressé.

— Je crois, — dit le père Griffon, — que le duc de Monmouth sera fâché de n'avoir pu récompenser votre dévouement comme il le devait. Mais ce n'est pas tout à fait sa faute, les événemens se sont tellement pressés...

— Vous ne parlez pas sérieusement, mon père. Pourquoi le prince aurait-il voulu humilier un homme qui a fait ce qu'il a pu pour le servir ?

— Vous avez fait pour le prince ce qu'un frère aurait fait ; pourquoi, vous sachant pauvre, ne serait-il pas en frère venu à votre aide ?

— Pour mille raisons j'en aurais été désolé, mon père. Je compte même sur l'agitation de la vie que je vais mener plus aventureuse que jamais pour me distraire, et j'espère...

Le Gascon n'acheva pas, et cacha de nouveau sa tête dans ses mains.

Le religieux respecta son silence et s'éloigna. . . . .

Grâce aux vents alizés et à une belle traversée, *la Licorne* fut en vue des côtes de France environ quarante jours après son départ de la Martinique.

Peu à peu la tristesse morne du chevalier s'était calmée.

Avec un instinct de grande délicatesse, instinct aussi nouveau pour lui que le sentiment qui l'avait sans doute développé, le chevalier avait réservé pour la solitude les pensées mélancoliques et douces qu'éveillait en lui le souvenir de la Barbe-Bleue, car il ne voulait pas exposer ces précieuses rêveries aux grossières plaisanteries de maître Daniel ou aux interprétations du père Griffon.

Au bout de huit jours, le chevalier était redevenu aux yeux des passagers de *la Licorne* ce qu'il avait été durant la première traversée. Sachant qu'il devait payer son passage par sa bonne humeur, il mit cette espèce de probité qui lui était particulière à amuser maître Daniel ; il se montra si bon compagnon, que le digne capitaine voyait arriver avec désespoir la fin de la traversée.

Croustillac avait formellement déclaré qu'il irait prendre du service en Moscovie, où le czar Pierre accueillait alors parfaitement les soldats de fortune.

Le soleil était sur le point de se coucher lorsque *la Licorne* se trouva en vue des côtes de France.

Maître Daniel, par prudence, préféra d'attendre le lendemain pour aller au mouillage.

Peu de temps avant le moment de se mettre à table, le père Griffon pria le Gascon de venir avec lui dans sa chambre.

L'air grave, presque solennel, du religieux parut étrange à Croustillac.

La porte fermée, le père Griffon, les yeux humides de larmes, tendit ses bras au Gascon et lui dit :

— Venez, venez, excellente et noble créature ; venez, mon bon et cher fils.

Le chevalier, à la fois attendri et étonné, serra cordialement le religieux dans ses bras et lui dit :

— Qu'avez-vous donc, mon père ?

— Ce que j'ai ? ce que j'ai ? comment ! vous, pauvre aventurier, vous que votre vie passée devait rendre moins scrupuleux qu'un autre, vous sauvez la vie du fils d'un roi, vous vous dévouez avec autant d'abnégation que d'intelligence ; et puis, cela fait, vos amis en sûreté, vous revenez à votre obscure et misérable vie, ne sachant pas même à cette heure, à la veille de rentrer en France, où vous coucherez demain ! et cela sans avoir dit un mot, un seul mot pour vous plaindre, ou de l'ingratitude, ou du moins de l'oubli de ceux qui vous doivent tant !

— Mais, mon père...

— Oh ! je vous ai bien observé, moi, pendant cette traversée ! jamais une parole amère, jamais seulement l'ombre d'un reproche ; comme par le passé, vous êtes redevenu insouciant et gai. Et encore... non... non... Oh ! je l'ai bien vu, votre joie est factice ; vous avez même perdu dans ce voyage votre seul bien, votre seule ressource... cette insouciante gaieté qui vous aidait à supporter l'infortune.

— Mon père, je vous assure que non.

— Oh ! je ne me trompe pas, vous dis-je. La nuit, je vous ai surpris seul, assis à l'écart, sur le pont, y rêvant tristement. Autrefois, est-ce que vous rêviez jamais ?

— N'ai-je pas, au contraire, pendant la traversée, diverti maître Daniel par mes plaisanteries, mon bon père ?

— Oh ! je vous observai bien ; si vous avez consenti à amuser maître Daniel, c'était pour reconnaître comme vous le pouviez l'hospitalité qu'il vous donnait... Ecoutez, mon fils... je suis vieux, je puis tout vous dire sans vous offenser, eh bien ! une conduite telle que la vôtre serait déjà très belle, très digne de la part d'un homme que ses antécédens, que ses principes rendraient naturellement délicat ; mais de votre part, à vous qu'une jeunesse oisive, peut-être coupable, semblait devoir destituer de toute élévation, cela est doublement noble et beau, c'est à la fois l'expiation du passé et la glorification du présent. Aussi de

pareils sentimens ne pouvaient rester sans récompense... l'épreuve a trop duré, oui ; je m'en veux presque de vous l'avoir imposée.

— Quelle épreuve, mon père?

— Encore non... cette épreuve vous a permis de montrer une délicatesse aussi noble que touchante.—On frappa à la porte du père Griffon. — Qu'est-ce ?

— Le souper, mon père.

— Allons, venez, mon fils, — dit le père Griffon en regardant Croustillac d'un air singulier, — je ne sais pourquoi il me semble que la journée se terminera heureusement pour vous.

Le chevalier, assez surpris de ce que le révérend l'avait fait descendre dans sa chambre pour lui tenir le discours que nous avons rapporté, suivit le père Griffon sur le pont.

Au grand étonnement de Croustillac, il vit l'équipage en habit de fête ; des fanaux allumés étaient suspendus aux haubans et aux mâts.

Lorsque l'aventurier parut sur le pont, les douze pièces d'artillerie du trois-mâts tirèrent en salut.

— Mordioux ! mon père, qu'est-ce que cela ? — dit Croustillac, — sommes-nous attaqués ?

Le père n'eut pas le loisir de répondre à l'aventurier; le capitaine Daniel, en habit de gala, suivi de son lieutenant, de son officier et des maîtres et contre-maîtres de *la Licorne*, vint respectueusement saluer Croustillac, et lui dit avec un embarras mal dissimulé :

— Monsieur le chevalier, vous êtes mon armateur, ce bâtiment et la cargaison vous appartiennent.

— Au diable! compère Daniel, — répondit Croustillac,— si vous êtes ainsi fou avant souper, que sera-ce donc après boire, notre hôte?

— Je vous demande bien des pardons, monsieur le chevalier, — continua Daniel, — de vous avoir fait faire des tours d'équilibre sur votre nez, et de vous avoir induit à mâcher de l'étoupe pour cracher du feu pendant la traversée. Mais, aussi vrai que nous sommes en vue des côtes de France, j'ignorais que vous fussiez le propriétaire de *la Licorne*.

— Ah çà ! mon père, m'expliquerez-vous... ? — dit Croustillac.

— Le révérend vous expliquera d'autant mieux les choses, monsieur le chevalier, — reprit Daniel, — que c'est lui qui m'a remis tout à l'heure une lettre de mon correspondant du Fort-Royal, qui m'annonce qu'en vertu de la procuration qu'il a toujours eue de mon armateur de La Rochelle, il a vendu *la Licorne* et sa cargaison aux fondés de pouvoirs de monsieur le chevalier Polyphème de Croustillac; ainsi donc *la Licorne* et sa cargaison vous appartiennent, monsieur le chevalier. Vous me donnerez reçu et acquit de ladite *Licorne* et de ladite cargaison lorsque nous aurons touché à tel port de France ou de l'étranger qu'il vous conviendra de désigner, lequel reçu et acquit je remettrai à mon armateur pour ma complète décharge dudit navire et de ladite cargaison. — Après avoir prononcé cette formule légale tout d'une haleine, maître Daniel, voyant Croustillac rêveur et soucieux, crut que le chevalier lui gardait rancune ; il reprit avec un nouvel embarras : — Que le père Griffon, qui me connaît depuis des années, vous l'affirme, et vous le croirez, monsieur le chevalier, je vous jure qu'en vous demandant d'avaler de l'étoupe et de cracher du feu, j'ignorais que j'avais affaire à mon armateur et au maître de *la Licorne*. Non, non, monsieur le chevalier, ce n'est pas à celui qui possède un bâtiment qui, tout chargé, peut valoir au moins deux cent mille écus...

— Ce bâtiment et sa cargaison valent ce prix ? — dit l'aventurier.

— Au bas prix encore, monsieur le chevalier, au plus bas prix... à vendre en bloc et tout de suite ; mais en ne se pressant pas on aurait cinquante mille écus de plus.

— Comprenez-vous maintenant, mon fils?— dit le père Griffon. — Nos amis du Morne-au-Diable, apprenant que de graves intérêts me rappelaient subitement en France, m'ont chargé de vous faire accepter ce don de leur part. Pardonnez-moi, ou plutôt félicitez-moi d'avoir si bien éprouvé l'élévation de votre caractère, en ne vous révélant qu'à cette heure le bienfait du prince.

— Ah ! mon père, — dit Croustillac avec amertume en tirant de son sein le médaillon que la duchesse lui avait donné, et qu'il portait suspendu à un pauvre lacet de cuir, — avec cela j'étais récompensé en gentilhomme... pourquoi maintenant me traitent-ils en vagabond en me faisant cette splendide aumône? . . . .

Le lendemain, *la Licorne* entra dans le port.

Croustillac, usant de ses nouveaux droits, emprunta vingt-cinq louis à maître Daniel sur la cargaison, et lui défendit de descendre à terre avant vingt-quatre heures.

Le père Griffon alla loger au séminaire.

Croustillac lui donna rendez-vous pour le lendemain à midi.

A midi, le chevalier ne parut pas, mais il fit remettre ce billet au religieux, par un garde-note de La Rochelle.

« Mon bon père, je ne puis accepter le don que vous m'avez offert. Je vous envoie un acte en règle qui vous substitue à tous mes droits sur ce bâtiment et sur sa cargaison. Vous emploierez le tout en bonnes œuvres, selon que vous l'entendrez. Le tabellion qui vous remettra ce billet se consultera avec vous pour les formalités, il a mes pouvoirs.

» Adieu, mon bon père ; souvenez-vous quelquefois du Gascon, et ne l'oubliez pas dans vos prières.

» Chevalier de CROUSTILLAC. »

Et le père Griffon n'entendit plus parler de l'aventurier.

ÉPILOGUE.

XXXVI

L'ABBAYE.

L'abbaye de Saint-Quentin, située non loin d'Abbeville et presque à l'embouchure de la Somme, possédait les plus belles propriétés de la province de Picardie ; chaque semaine, ses nombreux tenanciers lui payaient en nature une partie de leurs redevances.

Pour représenter l'abondance, un peintre aurait pu choisir le moment où cette dîme énorme était apportée au couvent.

A la fin du mois de novembre 1708, environ dix-huit ans après les événemens dont nous avons parlé, les tenanciers étaient réunis, par une brumeuse et froide matinée d'automne, dans une petite cour située à l'extérieur des bâtimens de l'abbaye et non loin de la loge du portier.

Au dehors, on voyait les chevaux, les ânes, les charrettes qui avaient servi à transporter l'immense quantité de denrées destinées à l'approvisionnement du couvent.

Une cloche sonna, tous les paysans se pressèrent au pied d'un petit escalier de quelques marches, situé sous un hangar qui occupait le fond de la cour. Le perron de cet escalier était surmonté d'une voûte en ogive par laquelle on sortait de l'intérieur du cloître.

Le père cellerier, accompagné de deux frères lais, parut sous cette voûte.

La figure grasse, rubiconde, animée du père, se détachait à la Rembrandt sur le fond obscur du passage à l'extrémité duquel il s'était arrêté ; de crainte du froid, le moine avait rabattu sur sa tête le chaud capuce de son camail noir. Une moelleuse soutanelle de laine blanche se drapait largement autour de son énorme obésité.

Un des frères lais portait une écritoire à la ceinture, une plume derrière l'oreille, et un gros registre sous son bras; il s'assit sur une des marches de l'escalier, afin d'inscrire les redevances apportées par les fermiers.

L'autre frère lai classait les denrées sous le hangar, à mesure qu'elles étaient déposées, tandis que le père cellerier, du haut du perron, présidait solennellement à leur admission, ses mains cachées dans ses larges manches.

Il est impossible de nombrer et de dépeindre cette masse de comestibles déposés au pied de l'escalier.

Ici, c'étaient d'énormes poissons de mer, d'étang ou de rivière qui frétillaient encore sur les dalles de la cour ; là, des chapons magnifiques, des oies monstrueuses, des dindons énormes, couplés par les pattes, s'agitaient convulsivement au milieu de montagnes de beurre frais et d'immenses paniers d'œufs, de légumes et de fruits d'hiver. Plus loin étaient garrottés deux de ces moutons engraissés dans les prés salins qui donnent tant de haut goût à leur chair succulente ; les pêcheurs roulaient de petits barils d'huîtres sortant du parc ; plus loin, c'étaient des coquillages de toute espèce, puis des homards, des langoustes, des écrevisses, qui soulevaient les clayons d'osier où ils étaient renfermés.

Un des gardes de l'abbaye, à genoux devant un daim d'un an, en pleine venaison et tué de la veille, en soupesait un quartier, afin d'en faire admirer la pesanteur au père cellerier ; auprès du daim gisaient deux chevreuils, bon nombre de lièvres et de perdreaux, tandis qu'un autre garde dépaillait des bourriches remplies de toute espèce de gibier de marais et de passage, tels que canards sauvages, bécasses, sarcelles, pluviers, etc.

Enfin, dans un autre coin de la cour, s'étalaient des offrandes plus modestes, mais non moins utiles, telles que des sacs du plus pur froment, des légumes secs, des chapelets de jambons fumés, etc.

Un moment, ces richesses gastronomiques s'entassèrent tellement qu'elles atteignirent le niveau de l'escalier où se tenait le père cellerier.

En voyant ce moine replet, au visage enluminé, au vaste abdomen, debout sur ce piédestal de comestibles qu'il couvait d'un œil gourmand, on eût dit le génie de la bonne chère.

Selon la qualité ou le choix de sa redevance, chaque tenancier, après avoir reçu un blâme ou un éloge du père cellerier, se retirait après une légère génuflexion.

Le révérend daignait même quelquefois tirer de ses longues manches sa main rouge et grasse pour la donner à baiser aux plus favorisés.

L'appel que faisait le frère lai touchait à sa fin...

On venait d'apporter au père cellerier un savoureux chaudeau dans une écuelle d'argent portée sur une assiette du même métal. Le révérend avait avalé ce consommé, parfait spécifique contre la froidure et la brume du matin. A ce moment, le frère lai se plaignit d'avoir en vain appelé par deux fois Jacques, tenancier de la métairie de Blaville, qui redevait six poulardes, trois sacs de blé et cent écus pour son terme de fermage.

— Eh bien ! dit le père cellerier, où est donc Jacques ? Il est ordinairement exact. Depuis quinze ans qu'il tient la métairie de Blaville, il n'a jamais manqué à ses échéances.

Les paysans appelaient encore Jacques.

Jacques ne parut pas.

De la foule des fermiers sortirent deux enfans, un jeune garçon et une jeune fille âgés de treize à quatorze ans ; tremblans de confusion, ils s'avancèrent au pied de l'escalier, redoutable tribunal, en se tenant par la main, les yeux baissés et gros de pleurs.

La petite fille roulait un des coins de son tablier de grosse toile bise, qui recouvrait sa jupe de laine blanchâtre à larges raies noires ; le jeune garçon serrait convulsivement son bonnet de laine brun.

Ils s'arrêtèrent au pied de l'escalier.

— Ce sont les enfans du métayer Jacques, — dit une voix.

— Eh bien ! et les six poulardes, et les trois sacs de blé, et les cent écus de votre père ? — dit sévèrement le révérend.

Les deux pauvres enfans se serrèrent l'un contre l'autre, se poussèrent le coude pour s'encourager à répondre.

Enfin le jeune garçon, ayant plus de résolution, releva son noble et beau visage, que la grossièreté de ses vêtemens rendait plus remarquable encore, et dit tristement au religieux :

— Notre père est bien malade depuis deux mois, notre mère le soigne... il n'y a pas d'argent à la maison... nous avons été obligés de prendre le blé de la redevance pour nourrir un journalier et sa femme, qui ont remplacé mon père dans les travaux de la métairie ; et puis il a fallu vendre les poulardes pour payer le médecin.

— C'est toujours le même refrain lorsque les tenanciers manquent à leurs redevances, — dit brusquement le religieux. — Jacques était bon et exact fermier, voilà qu'il se gâte tout comme les autres ; mais, dans l'intérêt de l'abbaye comme dans le sien, nous ne le laisserons pas s'égarer dans la mauvaise voie.— Puis, s'adressant aux enfans, il ajouta sévèrement : — Le père trésorier avisera... attendez là.

Les deux enfans se retirèrent dans un coin obscur du hangar.

La jeune fille s'assit en pleurant sur une borne ; son frère se tint debout auprès d'elle, appuyé au mur, en regardant sa sœur avec une morne tristesse.

L'appel achevé, les moines rentrèrent dans l'abbaye, les paysans regagnèrent les chevaux et les charrettes qui les avaient amenés, les deux enfans restèrent seuls dans la

cour... attendant avec une douloureuse inquiétude la résolution du trésorier à l'égard de leur père.

Un nouveau personnage parut à la porte de la petite cour.

C'était un grand vieillard à larges moustaches blanches et barbe négligée; il marchait péniblement à l'aide d'une jambe de bois, et portait un vieil uniforme vert à collet orange; un sac de peau attaché sur son dos contenait son modeste bagage : il s'appuyait sur un gros bâton de cornouiller, et était coiffé d'un gros bonnet hongrois, d'une fourrure noire et râpée, qui, descendant jusque sur ses sourcils, lui donnait l'air du monde le plus sauvage : ses cheveux, aussi blancs que sa moustache, rattachés par un nœud de cuir, formaient une longue queue qui lui tombait au milieu des épaules ; son teint était hâlé, ses yeux vifs, et l'âge avait courbé sa haute taille.

Ce vieillard entra dans la cour sans voir d'abord les enfans; il regardait autour de lui, comme un homme qui cherche à s'orienter; apercevant les deux petits paysans, il alla droit à eux.

La jeune fille, effrayée de cette figure étrange, ou plutôt de cet énorme bonnet de poils tout hérissés, jeta un cri de frayeur : son frère lui prit la main pour la rassurer, et, quoique la pauvre enfant voulût la retirer, il s'avança résolûment au-devant du vieillard.

Celui-ci s'était arrêté, frappé de la beauté de ces deux enfans, et surtout des traits délicats de la jeune fille, dont le visage, d'une finesse, d'une régularité parfaite, était couronné de deux bandeaux de cheveux blonds à demi cachés sous un pauvre petit béguin d'indienne de couleur brune ; elle portait, comme son frère, de gros sabots et des bas de laine.

— Vous avez donc peur de moi, mordioux! vous ne voulez donc pas m'enseigner où est l'abbaye de Saint-Quentin ? — dit le vieux soldat.

Quoiqu'il fût loin de vouloir intimider ces enfans, le ton de ses paroles effraya davantage encore la jeune fille, qui, se serrant contre son frère, lui dit à demi-voix :

— Réponds-lui, Jacques, réponds-lui, vois comme il a l'air méchant.

— N'aie pas peur, Angèle, n'aie pas peur,—dit le jeune garçon ; puis il dit au soldat : — Oui, monsieur, c'est ici l'abbaye de Saint-Quentin ; mais si vous voulez entrer, la loge du frère portier est de l'autre côté, en dehors de cette cour.

L'enfant aurait pu parler longtemps encore sans que le soldat fît attention à ses paroles.

Lorsque la jeune fille avait appelé son frère Jacques, le vieillard avait fait un mouvement de surprise : mais lorsque Jacques, à son tour, appela sa sœur Angèle, le vieillard tressaillit, laissa tomber son bâton, et il eut besoin de s'appuyer au mur, tant son saisissement fut violent.

— Vous vous appelez Jacques et Angèle... mes enfans ? — dit-il d'une voix tremblante.

— Oui, monsieur, — répondit le jeune homme tout à fait rassuré, mais assez étonné de cette question.

— Et vos parens ?

— Nos parens sont tenanciers de l'abbaye, monsieur.

— Allons, —se dit le soldat, que le lecteur a sans doute déjà reconnu, — je suis un vieux fou... mais aussi, mordioux! la réunion de ces deux noms...Jacques... Angèle... Allons, allons, Polyphème, vous perdez la tête, mon ami; parce que vous rencontrez deux petits paysans en sabots, vous vous imaginez... — et il haussa les épaules ; — c'est bien la peine d'avoir cette large barbe blanche au menton pour donner dans de pareilles visions! Si c'est pour faire de telles découvertes que vous revenez de Moscovie, Polyphème, vous auriez tout aussi bien... fait... de...

En se parlant ainsi à lui-même, Croustillac avait examiné avec une avide curiosité; de plus en plus frappé d'une ressemblance qui lui semblait incompréhensible, il attachait sur Angèle des regards étincelans.

La jeune fille, effrayée de nouveau, dit à son frère en cachant sa tête derrière son épaule :

— Mon Dieu! voilà qu'il me fait encore peur.

— Pourtant ces traits, — disait Croustillac en sentant son cœur battre à la fois de doute, d'anxiété, de crainte et d'espoir,—ces traits charmans me rappellent... mais non... c'est impossible... impossible! Quelle probabilité? décidément, je suis un vieux fou... Des fermiers!... Allons, le coup de sabre que j'ai reçu sur la tête au siége d'Azof m'a dérangé la cervelle. Après cela, il y a des hasards si étranges! et certes, plus que personne, j'ai le droit de croire aux bizarreries du hasard ; je serais un ingrat d'en médire ; oui, le hasard peut faire que des paysans donnent à leurs enfans certains noms plutôt que d'autres, mais le hasard ne fait pas de ces ressemblances... Allons, c'est impossible... Après tout, je puis bien leur demander, et, en vérité, en leur demandant, je ris de moi-même; c'est stupide... Mes enfans, dites-moi comment s'appelle votre père?

— Jacques, monsieur.

— Oui... Jacques... mais... Jacques... quoi?

— Jacques, monsieur.

— Jacques, tout court?

— Oui, monsieur, — répondit l'enfant en regardant Croustillac avec surprise.

— Voilà qui est de plus en plus étrange, — dit Croustillac en réfléchissant. — Et il y a longtemps qu'il est en France?

— Mais il y a toujours été, monsieur.

— Allons, j'étais fou, décidément j'étais fou. Est-ce que votre père était soldat, mes enfans?

Angèle et Jacques se regardèrent encore avec étonnement.

Le jeune garçon répondit :

— Non, monsieur, il a toujours été fermier.

A ce moment, la porte qui communiquait dans l'abbaye s'ouvrit, l'un des frères lais parut au haut de l'escalier.

Ce frère était le type du moine ignoble, sensuel, grossier... Il fit un signe aux enfans, qui s'approchèrent tout tremblans.

— Viens ici, la petite, — dit-il.

La pauvre enfant, après avoir jeté un regard craintif sur son frère, qu'elle ne pouvait se décider à quitter, monta timidement les marches de l'escalier.

Le moine lui prit insolemment le menton dans sa grosse main, lui redressa la tête, qu'elle tenait baissée, et lui dit :

— La belle enfant, tu préviendras ton père que s'il ne paye pas, d'ici à huit jours, sa redevance en nature et cent écus qu'il doit, il y a un fermier plus solvable que lui qui demande la métairie et qui l'obtiendra. Comme ton père est un bon sujet, on lui donne huit jours... Sans cela, on l'aurait mis dehors aujourd'hui.

— Mon Dieu! mon Dieu! — dirent les enfans en pleurant et en joignant les mains,— il n'y a pas d'argent chez nous. Notre pauvre père est malade; hélas! comment ferons-nous?

— Vous ferez comme vous pourrez, — dit le moine, — c'est l'ordre du prieur, — et il fit signe à la jeune fille de descendre.

Les deux enfans se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en sanglotant et en disant :

— Notre père en mourra... mon Dieu! il en mourra.

Croustillac, à demi caché par un pilier du hangar, avait été à la fois touché et indigné de cette scène.

Au moment où le moine allait fermer la porte de l'ogive, le Gascon lui dit :

— Mon révérend, un mot... c'est ici l'abbaye de Saint-Quentin?

— Oui, après? — dit le frère d'un ton brutal.

— Vous voudrez bien, n'est-ce pas, me donner un gîte jusqu'à demain?

— Hum!.. toujours des mendians! — dit le moine. — Eh bien! va sonner à la porte du portier, on te donnera une botte de paille et on te trempera une soupe.— Puis il

ajouta : — Ces vagabonds sont la plaie des maisons religieuses.

L'aventurier devint cramoisi, redressa sa grande taille, enfonça d'un coup de poing son bonnet de fourrure jusque sur ses yeux, frappa la terre de son bâton, et s'écria d'une voix menaçante :

— Mordioux ! mon révérend, connaissez un peu mieux votre monde, au moins.

— Qu'est-ce que c'est que ce vieux porte-besace? — dit le moine irrité.

— Parce que je porte besace, il ne s'ensuit pas que je vous demande l'aumône, mon révérend, — s'écria Croustillac.

— Que veux-tu donc alors?

— Je demande à souper et un abri, parce que votre riche couvent peut bien donner du pain et un abri aux pauvres voyageurs. La charité le commande à votre abbé. D'ailleurs, en hébergeant les chrétiens... vous ne donnez pas... vous restituez. Votre abbaye est assez engraissée par les dîmes.

— Veux-tu te taire, vieil hérétique, vieil insolent !

— Vous m'appelez vieil insolent ! Eh bien ! apprenez, dom Bourru que j'ai encore un écu dans ma besace, et que je puis me passer de votre paille et de votre soupe, dom Ribaud.

— Qu'entends-tu par dom Ribaud, drôle que tu es ? — dit le frère lai en s'avançant sur le perron.—Prends garde que j'aille un peu secouer tes guenilles.

— Puisque nous nous tutoyons, dom Biberon, prends garde à ton tour, dom Glouton, que je te fasse tâter de mon bâton de cornouiller, dom Bedaine, tout infirme que je suis, dom Brutal...

Le vigoureux moine fut au moment de descendre pour châtier le Gascon, mais il haussa les épaules et dit à Croustillac :

— Si tu as jamais l'audace de te présenter à la loge du frère portier, tu seras étrillé d'importance. Voilà l'hospitalité que tu recevras désormais à l'abbaye de Saint-Quentin.—Puis, s'adressant aux enfans : — Et vous, dites bien à votre père que dans huit jours il ait à payer ou à sortir de la métairie, car, je vous le répète, il y a un fermier plus solvable qui la demande.

Et le moine ferma brusquement la porte.

— Je ne puis dire cela à ces enfans, — reprit l'aventurier en se parlant à lui-même, — ce serait d'un mauvais exemple pour cette jeunesse; mais j'avais comme un petit remords d'avoir contribué à la rôtisserie d'un couvent dans la guerre de Moravie... eh bien ! je me plais à me figurer que les rôtis ressemblaient à cet animal dodu et pansu, et je me sens tout allègre... Le drôle !... traiter si durement ces pauvres enfans. Il est bizarre combien je m'intéresse à eux... Si j'avais moins de raison, je me laisserais aller à des espérances. Après tout, pourquoi ne pas éclaircir mes doutes ? Qu'est-ce que je risque... J'ai un excellent moyen. Ah çà ! mes enfans, — dit-il aux jeunes paysans, — votre père est malade et pauvre ; il ne sera pas fâché de gagner une petite aubaine ; quoique je porte la besace, j'ai un boursicot... Eh bien ! au lieu d'aller coucher et dîner à l'auberge... (que la foudre m'écrase si je mets jamais les pieds dans cette abbaye, que Dieu confonde !) j'irai dîner et coucher chez vous ! je ne vous gênerai pas, j'ai été soldat, je ne suis pas difficile ; un escabeau au coin de feu, un morceau de lard, un verre de cidre, et pour la nuit une botte de paille fraîche, à la douce chaleur de l'étable, voilà tout ce qu'il me faut... ça sera toujours une pièce de vingt-quatre sous qui entrera dans votre ménage... Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Mon père n'est pas hôtelier, monsieur — répondit le jeune garçon.

— Bah ! bah ! mon enfant, si le bonhomme a du sens, si la bonne mère est ménagère, comme elle doit l'être, ils ne regretteront pas ma venue; cette aubaine fera toujours bouillir votre marmite pendant un jour... Allons, conduisez-moi à la métairie, mes enfans; votre père ne vous grondera pas de lui amener un vieux soldat.

Malgré sa rudesse apparente et sa figure hétéroclite, le chevalier inspira quelque confiance à Jacques et à Angèle; les deux enfans se prirent par la main, marchèrent devant l'invalide, qui les suivait absorbé dans une profonde rêverie.

Au bout d'une heure de route, ils arrivèrent à l'entrée d'une avenue de pommiers qui conduisait à la métairie.

XXXVII

RÉUNION.

Jacques et Angèle étaient entrés dans la métairie afin de savoir si leur père consentait à donner l'hospitalité au vieux soldat.

En attendant le retour des enfans, l'aventurier examinait l'extérieur de la ferme.

Tout y paraissait tenu avec soin et propreté : à côté des bâtimens d'exploitation était la maison du métayer, deux énormes noyers ombrageaient sa porte et son toit de chaume velouté de mousse verte, une légère fumée s'échappait de la cheminée de briques ; au loin on entendait gronder l'Océan, car la ferme s'élevait presque sur les falaises de la côte.

La pluie commençait à tomber, le vent murmurait; un petit pâtre ramenait deux belles vaches brunes, qui regagnaient leur chaude étable en faisant tinter leurs clochettes mélancoliques.

L'aventurier se sentit ému à l'aspect de cette scène paisible ; il enviait le sort des habitans de cette ferme, quoiqu'il sût leur gêne momentanée.

L'aventurier vit venir à lui une femme pâle et de petite taille, d'un âge mûr, vêtue comme les paysannes de Picardie, mais avec une extrême propreté. Son fils l'accompagnait, sa fille s'était arrêtée au seuil de la porte.

— Nous sommes bien fâchés, monsieur...

A peine cette femme avait-elle dit ces mots, que Croustillac devint pâle comme un spectre, étendit les bras vers elle sans prononcer une parole, abandonna son bâton, perdit l'équilibre, et tomba subitement à la renverse sur un tas de feuilles sèches qui se trouva heureusement derrière lui.

L'aventurier était évanoui.

La duchesse de Monmouth (c'était elle), ne reconnnaissant pas d'abord le chevalier, attribua sa faiblesse à la fatigue ou au besoin, et s'empressa, aidée de ses deux enfans, de secourir l'inconnu.

Jacques, garçon vigoureux pour son âge, appuya le vieillard au tronc de l'un des noyers, pendant que sa mère et sa sœur allèrent chercher un cordial.

En ouvrant l'uniforme du chevalier pour faciliter sa respiration, Jacques vit attaché avec un lacet de cuir le riche médaillon que l'aventurier portait sur sa poitrine.

— Ma mère, regardez donc le beau reliquaire ! — dit le jeune garçon.

La duchesse s'approcha et fut à son tour stupéfaite de reconnaître le médaillon qu'elle avait autrefois donné à Croustillac. Puis, regardant le chevalier avec plus d'attention, elle s'écria :

— C'est lui ! c'est l'homme généreux qui nous a sauvés !

Le chevalier revint à lui.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, ils étaient inondés de larmes.

Il est impossible de peindre le bonheur, les élans de joie du bon Croustillac.

— Vous ! sous ce costume, madame; vous que je revois après tant d'années ! Quand j'ai entendu ces enfans s'appe-

ler Jacques et Angèle, le cœur m'a battu si fort... mais je ne pouvais croire... espérer... Et le prince?

La duchesse de Monmouth mit un doigt sur ses lèvres, secoua tristement, la tête et dit :

—Vous allez le voir. Hélas! pourquoi faut-il que le plaisir de vous revoir soit attristé par la maladie de Jacques! sans cela ce jour eût été beau pour nous.

— Je n'en reviens pas, madame; vous sous ces habits! dans cette pénible condition !

— Silence! mes enfans pourraient nous entendre... mais attendez-moi un moment ici, je vais préparer mon mari à vous recevoir.

Après quelques minutes, l'aventurier entra dans la chambre de Monmouth ; ce dernier était couché dans un de ces lits à baldaquin de serge verte, comme on en voit encore dans quelques maisons de paysans.

Quoiqu'il fût amaigrie par la souffrance, et qu'il eût alors plus de cinquante ans, la physionomie du prince offrait toujours le même caractère gracieux et élevé.

Monmouth tendit affectueusement ses mains à Croustillac, et lui montrant un fauteuil à son chevet, lui dit :

— Asseyez-vous là, mon vieil ami! A quel miraculeux hasard devons-nous cette heureuse rencontre? Je ne puis en croire mes yeux... Enfin, chevalier, nous voici réunis, après plus de dix-hnit années de séparation! Ah! bien souvent Angèle et moi nous avons parlé de vous, de votre généreux dévouement... Notre chagrin était de ne pouvoir dire à nos enfans la reconnaissance que nous vous devons... et qu'il vous doivent aussi.

— Ah çà! monseigneur, songeons au plus pressé,— dit le Gascon ;— chacun son tour.

Ce disant, il prit son couteau dans sa poche, dégrafa son justaucorps, et fit gravement dans la doublure de son habit une large incision,

— Que voulez-vous faire? — demanda le duc.

Le chevalier tira de sa poche secrète une espèce de bourse de cuir, et dit au duc :

— Il y a là-dedans cent doubles louis, monseigneur; mon autre revers en contient autant. C'est le fruit de mes épargnes sur ma paye, et le prix de la jambe que j'ai laissée l'an passé à la bataille de Mohiloff, après le passage de la Bérésina; car, il faut être juste, Pierre le Grand, bien nommé, paye généreusement les soldats de fortune qui s'enrôlent à son service et qui lui font hommage de quelqu'un de leurs membres.

—Mais, mon ami, je ne vous comprends pas,—dit Monmouth en repoussant doucement la bourse que l'aventurier lui tendait.

— Je vais être clair, monseigneur : vous êtes en arrière de cent écus de redevance, et vous êtes menacé d'être renvoyé de cette métairie sous huit jours. C'est un animal dodu, pansu, ventru et barbu, vêtu d'une robe de moine, qui a fait cette menace à vos pauvres chers enfans; cela tout à l'heure, devant moi, à la porte du couvent.

— Hélas! Jacques, cela n'est que trop probable,! — dit tristement Angèle à son mari.

— Je le crains,—dit Monmouth,—mais ce n'est pas une raison, mon ami, pour acccepter.

—Mais, monseigneur, il me semble que vous m'avez, il y a quelque dix-huit ans, fait un assez joli cadeau pour que nous partagions aujourd'hui; et, puisque nous parlons du passé, pour vous débarrasser tout de suite de ce qui me regarde, et causer ensuite de vos affaires tout à notre aise, monseigneur, en deux mots, voici mon histoire. En arrivant à La Rochelle, le père Griffon m'a dit que vous me donniez *la Licorne* et sa cargaison.

— Mon Dieu! mon ami, c'était si peu de chose auprès de ce que nous vous devions, — dit Jacques.

— Pouvions-nous seulement essayer de reconnaître ce que vous aviez fait pour nous? — reprit Angèle.

— Sans doute c'était peu, ça n'était rien, rien du tout... un tasse de café bien sucrée, avec du rhum pour l'adoucir, n'est-ce pas? seulement la tasse était un navire, et pour la remplir il y avait en café, en sucre et en rhum le chargement d'un bâtiment de 800 tonneaux, le tout valant environ 200,000 écus ; vous avez raison, c'était moins que rien. Mais, pour en finir avec les mauvaise paroles, monseigneur, et pour parler franc, mordioux! ce don-là m'a blessé.

— Mon ami...

— J'étais payé par ce médaillon, n'en parlons plus. D'ailleurs, je n'ai plus le droit de vous en vouloir, j'ai fait un acte de donation du tout au père Griffon, afin qu'il en fît à son tour donation aux pauvres, ou à des couvens, ou au diable si cela lui plaisait.

— Serait-il possible que vous ayez refusé? — s'écrièrent les deux époux.

— Oui, j'ai refusé... et je suis sûr, monseigneur, quoique vous fassiez l'étonné, que vous auriez agi comme moi. Je n'étais pas déjà si riche en bonnes œuvres pour ne pas garder le souvenir du Morne-au-Diable pur et sans tache!... c'était un luxe un peu cher, si vous voulez, mais j'avais été Jacques de Monmouth pendant vingt-quatre heures, et il m'était resté quelque chose de mon rôle de grand seigneur.

— Noble et excellent cœur! — dit Angèle.

— Mais,— reprit Monmouth, — vous étiez si pauvre!

— C'est justement parce que j'avais l'habitude de la pauvreté et d'une vie aventureuse que ça ne me coûtait pas... Je me suis murmuré à l'oreille : « Polyphème... suppose que tu as rêvé que cette nuit tu étais riche à 200,000 écus. » J'ai supposé le rêve, tout a été dit... et ça m'a fait bien du bien. Oui, souvent, en Russie... quand j'avais de la misère... du chagrin... ou que j'étais cloué sur mon grabat par une blessure... je me disais, pour me réconforter et me ragaillardir : « Après tout, Polyphème, tu as fait quelque chose de noble et de généreux une fois dans ta vie... » eh bien! vous me croirez, ça me redonnait du courage. Mais voilà que je me vante, et, qui pis est, que je m'attendris... revenons à mon départ de La Rochelle... Je vous l'avoue, et je vous en remercie... j'ai néanmoins profité un peu de votre générosité. Comme il ne me restait rien de mes trois malheureux écus de six livres, et que c'était peu pour aller en Moscovie, j'empruntai vingt-cinq louis à maître Daniel sur la cargaison ; je payai mon passage à un hambourgeois, de Hambourg à Fallo; je m'embarquai pour Revel sur un suédois; de Revel j'allai à Moscou. J'arrivai comme marée en carême ; l'amiral Lefort recrutait des enfans perdus pour renforcer la *polichnie* du czar, autrement dit la première compagnie d'infanterie équipée et manœuvrant à l'allemande qui ait existé en Russie. j'avais fait la campagne de Flandre avec les reîtres, je connaissais le service; je fus donc enrôlé dans la *polichnie* du czar, et j'eus l'honneur d'avoir ce grand homme pour serre-file, car il servit dans cette compagnie comme simple soldat, vu qu'il avait l'habitude de croire que pour savoir un métier, il faut l'apprendre... Une fois incorporé dans l'armée moscovite, j'ai fait toutes les guerres. Vous pensez bien, monseigneur, que je ne vais pas vous raconter mes campagnes. vous parler du siége d'Azof, où je reçus un coup de sabre sur la tête; de la prise d'Astrakan sous Schérémétoff, où j'ai gagné un coup de lance dans les reins; du siége de Narva, où j'ai eu l'honneur d'ajuster Sa Majesté Charles XII et le bonheur de le manquer, et enfin de la grande bataille de Dorpat. Non, non, ne craignez rien, monseigneur; je garde ces beaux récits-là pour endormir vos enfans pendant les veillées d'hiver, au coin du feu, quand la bise de mer fera rage dans les branches de vos vieux noyers. Tout ce qu'il me reste à vous dire, monseigneur, c'est que j'ai fait la guerre depuis que je vous ai quitté, d'abord comme bas officier, puis comme lieutenant; je la ferais peut-être encore, si, l'an passé, je n'avais pas oublié une de mes jambes à Mohiloff. Le czar m'a donné généreusement le capital de ma pension, et je suis revenu mourir en France, parce que après tout, c'est encore là que l'on meurt le mieux... quand on y est né; je m'en allais pédestrement, en flânant, regagner ma vallée paternelle, couchant et gîtant dans les abbayes, pour

ménager mon boursicot, lorsque le hasard... cette fois, non, —dit le chevalier d'un ton grave et pénétré, qui contrasta avec son langage ordinaire, — oh ! cette fois, non, ça n'a pas été le hasard... mais c'est la providence du bon Dieu qui m'a fait rencontrer vos enfans, monseigneur ; ils m'ont amené jusqu'ici... je suis tombé à la renverse sur un tas de feuilles sèches en reconnaissant madame la duchesse... et me voilà ! Maintenant, voici mon projet... si vous y consentez toutefois, monseigneur. Ma vallée paternelle est bien déserte, mon père et ma mère sont morts depuis longtemps, j'aimerais donc furieusement m'établir auprès de vous... Quoique éclopé, je serais encore bon à quelque chose, quand ça ne serait qu'à servir d'épouvantail pour empêcher les oiseaux de manger vos pommes et vos cerises ; j'oublierais que vous êtes *monseigneur ;* je vous appellerais maître Jacques ; j'apellerais madame la duchesse dame Jacques ; vos enfans m'appelleraient le père Polyphème, je leur conterais mes batailles, et ça durerait comme ça jusqu'à *vitam æternam.*

— Oui... oui... nous acceptons, vous ne nous quitterez plus, —dirent à la fois Jacques et Angèle, les yeux mouillés de larmes.

— Mais à une condition,— dit le chevalier en essuyant aussi ses yeux,—c'est que, moi qui suis orgueilleux comme un paon, je vous payerai d'avance ma pension, et que vous accepterez ces deux cents louis que vous m'avez refusés, total 6,000 livres ; à 500 francs par an, douze ans de pension... dans douze ans nous ferons un autre bail.

— Mais, mon ami...

— Mais, monseigneur, c'est oui ou non. Si c'est oui, je reste, et je suis plus heureux que je ne le mérite. Si c'est non, je reprends mon bâton, mon bissac, et je pars pour la vallée paternelle, où je crèverai, mordioux ! tristement, tout seul, dans un coin, comme un vieux chien qui a perdu son maître.

Si grotesques que fussent ces paroles, elles furent prononcées d'un ton si ému, si pénétré, que le duc et sa femme ne purent refuser l'offre du chevalier :

— Eh bien ! donc, j'accepte.

— Hourra !— cria Croustillac d'une voix de stentor, et il accompagna cette exclamation moscovite en jetant en l'air son bonnet de poil.

— Oui, j'accepte de grand cœur, mon vieil ami, — dit Monmouth ;—et pourquoi vous le cacher ? ce secours inattendu que vous nous offrez si généreusement... me sauve peut-être la vie... sauve peut-être ma femme et mes enfans de la misère, car cette somme nous remet à flot, et nous pouvons braver deux années aussi mauvaises que celle qui a été la cause première de notre gêne. La fatigue, le chagrin, l'inquiétude de l'avenir m'avaient rendu malade... Maintenant, tranquille sur le sort des miens... assuré d'un ami comme vous... je suis sûr que ma santé va renaître.

— Ah çà ! mordioux ! monseigneur, comment se fait-il qu'avec ces énormités de pierreries que vous aviez, vous soyez réduits... ?

— Angèle va vous raconter cela, mon ami ; l'émotion à la fois si douce et si vive que je ressens m'a fatigué...

— Après vous avoir laissé à bord de *la Licorne,* — dit Angèle, — nous fîmes voile en toute hâte pour le Brésil ; nous y séjournâmes quelque temps, mais, pour plus de prudence, nous résolûmes de partir pour l'Inde à bord d'un bâtiment portugais. Nous avions vécu trois ans dans ce pays, très ignorés, très heureux, très tranquilles, lorsque je tombai sérieusement malade. Un des meilleurs médecins de Bombay déclara que le climat de l'Inde deviendrait mortel pour moi, l'air natal pouvait seul me sauver. Vous savez combien Jacques m'aime ; il me fut impossible de vaincre sa résolution ; il voulut à toute force revenir en Europe, en France, malgré les dangers qui le menaçaient. Nous partîmes du Cap sur un bâtiment hollandais faisant voile pour le Texel. Nous possédions une somme très considérable, provenant des ventes de nos pierreries. Notre traversée fut très heureuse jusque sur les côtes de France ; mais là une tempête horrible nous assaillit. Après avoir perdu ses mâts, après avoir été pendant trois jours battu par les flots, notre navire échoua sur la côte, à un quart de lieue d'ici. Par un miracle du ciel, moi et Jacques nous échappâmes seuls à une mort presque certaine. Plusieurs passagers furent, comme nous, jetés sur la grève pendant cette nuit horrible. Tous périrent. Je vous le répète, mon ami, il fallait un miracle pour nous sauver, moi et Jacques, moi surtout si souffrante. Les tenanciers que nous remplaçons dans cette ferme nous trouvèrent mourans sur la plage ; ils nous transportèrent ici. Le navire était englouti avec toutes nos richesses ; Jacques, ne s'occupant, que de moi, avait tout oublié ; nous ne possédions plus rien ; j'étais orpheline, sans aucune fortune ; Jacques ni pouvait s'adresser à personne sans être reconnu. Ce que nous restait à la Martinique avait sans doute été confisqué... et puis comment réclamer ces biens ? pour toute ressource il nous restait une bague que je portais au doigt lors du naufrage ; nous chargeâmes les fermiers de cette métairie, qui nous avaient recueillis, de vendre ce diamant à Abbeville ; ils en tirèrent environ quatre mille livres ; c'était tout notre avoir. Ma santé était tellement altérée, que nous fûmes obligés de nous arrêter ici ; cette mesure conciliait d'ailleurs la prudence, l'économie ; les métayers étaient bons, pleins de soins pour nous, peu à peu je me rétablis complétement. Presque sans ressources, nous pensâmes à l'avenir avec effroi ; pourtant, nous étions jeunes, le malheur avait redoublé notre amour ; la vie simple, obscure, paisible de nos hôtes nous frappa ; ils étaient vieux, sans enfans, nous leur proposâmes de prendre la moitié de leur métairie, et de faire sous leur direction notre apprentissage, leur avouant que nous n'avions pas d'autres ressources que ces quatre mille livres, que nous partagerions avec eux. Touchés de notre position, ces braves gens voulurent d'abord nous dissuader de ce projet, nous représentant combien cette vie était dure et laborieuse. J'insistai, je me sentais pleine de force et de courage ; Jacques avait trop longtemps vécu d'une vie pénible pour ne pas s'accoutumer à celle des champs. Nous accomplîmes notre dessein, je fus tranquille pour Jacques. Comment chercher le duc de Monmouth dans une ferme obscure de Picardie ? Au bout de deux ans, nous avions fait notre apprentissage, grâce aux leçons et aux enseignemens de nos braves devanciers ; leur petite fortune, augmentée de nos deux mille livres, était suffisante... Ils nous firent agréer pour leurs successeurs par le trésorier de l'abbaye, et nous prîmes la métairie tout entière.

—Ah ! madame, quelle résignation ! quelle énergie ? — s'écria le chevalier.

— Ah ! si vous saviez, mon ami, — dit Monmouth, — avec quelle admirable sérénité d'âme, avec quelle douce gaieté Angèle supportait cette vie si rude, elle habituée à une existence somptueuse ! Si vous saviez comme elle savait toujours être gracieuse, élégante et charmante, tout en surveillant les travaux du ménage avec une admirable activité ; si vous saviez enfin quelle force je puisais dans ce cœur vaillant et dévoué, dans ce doux regard toujours attaché sur moi avec une admirable expression de bonheur et de contentement, si précaire que fût notre position ! Ah ! qui récompensera jamais cette conduite si belle ?

— Mon ami, — dit tendrement Angèle, Dieu n'a-t-il pas béni votre vie laborieuse et paisible ? ne nous a-t-il pas envoyé deux petits anges pour changer nos devoirs en plaisirs ? Que vous dirai-je enfin, — reprit Angèle, s'adressant au chevalier ; — depuis bientôt seize ans que dure cette vie uniforme qui chaque jour amène son pain, comme disent les bonnes gens, jamais un chagrin n'était venu la troubler, lorsque, l'an passé, de mauvaises récoltes nous gênèrent beaucoup. Nous fûmes obligés de renvoyer deux de nos gens de ferme par économie. Jacques redoubla d'ardeur, de travail ; ses forces le trahirent, il s'alita ; nos petites ressources s'épuisèrent. Une mauvaise année, voyez-vous, pour de pauvres fermiers, — dit Angèle en souriant doucement, — c'est terrible. Enfin, sans vous, je

ne sais comment nous aurions pu échapper au sort dont on nous menaçait, car l'abbé de Saint-Quentin est inflexible pour les tenanciers en retard ; et pourtant nous mettions notre orgueil à lui payer toujours un terme d'avance. Cent écus... tout autant... et cent écus, chevalier, ne s'amassent pas aisément.

— Cent écus ? cela ne payait pas la broderie d'un baudrier ! — dit Jacques avec un sourire mélancolique. — Ah ! que de fois... en voyant ma pauvre Angèle et ma fille travailler à leur dentelle une partie de la nuit pour parfaire cette somme... que de fois j'ai regretté le bien que j'aurais pu faire, en éprouvant ce que c'est que le malheur.

— Ecoutez, monseigneur, — dit gravement Croustillac, — je ne suis pas cagot. J'ai tout à l'heure manqué de secouer la robe d'un moine ; j'ai fait des irrégularités pendant ma campagne de Moravie, mais je suis sûr qu'il y a quelqu'un là-haut qui ne perd pas de vue les honnêtes gens. Or, il est impossible qu'après dix-huit ans d'une vie de travail et de résignation, à cette heure que vous voilà vieux avec deux beaux enfans, vous pensiez rester à la merci d'un moine avare ou d'une année de grêle. En vous écoutant, il m'est venu une idée. Si j'étais le fanfaron d'autrefois, je dirais que c'est une idée d'en haut... mais je crois tout bonnement que c'est une idée heureuse. Qu'est devenu le père Griffon ?

— Nous l'ignorons, nous ne sommes pas retournés à la Martinique.

— Il appartient à l'ordre des frères Prêcheurs ; il doit être au bout du monde, — dit Monmouth.

— Moi qui n'ai aucune nouvelle de France depuis dix-huit ans, j'en ignore comme vous, monseigneur, mais voici pourquoi je m'en inquiète. Je lui ai laissé le prix de *la Licorne*. C'est un bon et honnête religieux ; s'il vit encore, il doit lui en rester quelque chose, car il aura été prudent et ménager dans ses aumônes. Mon avis serait donc de tâcher de savoir où est le révérend, car, si le bon Dieu voulait qu'il eût gardé quelque bon morceau de *la Licorne*, avouez, monseigneur, que ça ne serait pas un méchant manger à cette heure ! si ce n'est pour vous, du moins pour ces deux beaux enfans ; car le cœur me saigne de les voir avec leurs sabots et leurs bas de laine, quoique ça leur tienne les pieds plus chauds que des bottes de basane à éperons dorés, ou des souliers de satin avec des bas de soie, fussent-ils roses ces bas ! roses comme ceux que je portais en 1690, — ajouta le chevalier avec un soupir. Puis il reprit : — Eh bien ! monseigneur, que dites-vous de mon idée ?

— Je dis, mon ami, que c'est un fol espoir. Le père Griffon est sans doute mort ; il aura légué sans doute votre fortune à quelque communauté religieuse.

— A l'abbaye de Saint-Quentin, peut-être ? — dit Angèle.

— Mordioux ! il ne manquerait plus que ça. J'irais mettre sur l'heure le feu au couvent.

— Ah ! fi... fi... chevalier ! — dit Angèle.

— C'est qu'aussi je rage d'avoir fait ce que j'ai fait à l'endroit de vos deux cent mille écus ; mais pouvais-je alors m'imaginer que je retrouverais fermier un fils de roi qui remuait des diamans à la pelle ? Ah çà ! il ne s'agit pas de philosopher, mais de retrouver le père Griffon, s'il existe.

— Et comment le retrouver ? — dit Monmouth.

— En le cherchant, monseigneur. Moi qui n'ai aucune raison pour me cacher, dès demain, je me mettrai en quête, clopin clopant... Rien n'est plus simple, en vérité, je suis stupide de n'y avoir pas songé plus tôt. Je m'adresserai directement au supérieur des Missions étrangères, à Paris ; ainsi nous saurons à quoi nous en tenir... Le supérieur m'apprendra du moins si le bon père est en vie ou non ; et même, à ce sujet, je ferai demain une visite à votre voisin l'abbé de Saint-Quentin ; il me dira comment m'y prendre... pour avoir ces renseignemens. Je lui porterai vos cent écus, ce sera une bonne manière d'entamer l'entretien.

La journée se passa entre les trois amis. On laisse à penser les récits, les souvenirs, gais ou touchans ou tristes, qui furent évoqués.

Le lendemain, Croustillac, qui s'était déjà fait un ami du jeune Jacques, partit pour l'abbaye. Le montant de la redevance, bien proprement empaqueté en beaux louis d'or, fut un excellent passe-port pour arriver jusqu'au père trésorier...

— Mon père, — lui dit Croustillac, — j'aurais une lettre très importante à remettre à un bon religieux de l'ordre des frères Prêcheurs ; je ne sais s'il vit, s'il est mort ; s'il est en Europe, ou au bout du monde ; à qui faut-il s'adresser pour être renseigné à ce sujet ?

— A un de nos chanoines, mon fils, qui a fait partie des missions, et qui, après de longs et pénibles travaux apostoliques, est venu depuis six mois se reposer dans un canonicat de notre abbaye.

— Et quand pourrai-je voir ce vénérable chanoine, mon père ?

— Ce matin même... Demandez, en descendant dans la cour du cloître, qu'un frère lai vous conduise chez le père Griffon, et...

Croustillac donna un si furieux coup de bâton sur le plancher, en poussant trois fois son exclamation moscovite : « Hourra, hourra, hourra ! » que le père trésorier fut effrayé, et sonna précipitamment, croyant avoir affaire à un fou.

Un père entra.

— Pardon, mon bon père, — dit Croustillac, — ces cris sauvages et ce coup de bâton non moins sauvage vous peignent l'état de mon âme, mon étonnement... ma joie !.. C'est justement le père Griffon que je cherche.

— Conduisez donc monsieur chez le père Griffon, — dit le trésorier.

Nous renonçons à peindre cette nouvelle reconnaissance, si importante pour les résultats qu'en attendait le Gascon.

Nous dirons seulement que le bon religieux, chargé du fidéicommis de Croustillac, et craignant que le chevalier ne vînt un jour à regretter son désintéressement, mais voulant pourtant exécuter jusque-là ses intentions charitables et ne pas priver les malheureux de cette riche aumône, avait chaque année distribué aux pauvres les revenus du capital, qu'il se réservait d'employer à une fondation pieuse si le Gascon ne reparaissait pas.

La vente de *la Licorne*, faite prudemment, avait rapporté sept cent mille livres environ. Le père, trouvant par hasard une vente domaniale avantageuse aux environs d'Abbeville, non loin de l'abbaye de Saint-Quentin, en avait profité. Il s'était donc rendu acquéreur d'une fort belle terre appelée Châteauvieux.

Au retour de ses longs voyages, six mois environ avant l'époque dont il s'agit, le père Griffon avait demandé de préférence un canonicat en Picardie, afin d'être plus à portée de surveiller les biens qu'il gérait, ignorant toujours si le Gascon était vivant ou mort, mais penchant plutôt pour cette dernière supposition, d'après un silence de dix-huit ans.

Le père Griffon, bien vieux, bien infirme, ne quittait l'abbaye que pour aller visiter le domaine de Châteauvieux.

Depuis six mois qu'il logeait à l'abbaye de Saint-Quentin, il n'était jamais allé du côté de la métairie dont Jacques de Monmouth était le fermier.

La reconnaissance du père Griffon, du duc et de sa femme, fut aussi touchante que celle de l'aventurier.

Après mainte discussion, il fut résolu que la moitié du domaine appartiendrait à Jacques, l'autre moitié à Croustillac, sous le nom duquel il resterait.

Le Gascon testa immédiatement en faveur des deux enfans de Monmouth, à condition que le fils prendrait le nom de Jacques Châteauvieux.

Pour expliquer ce brusque changement de fortune aux yeux des gens de l'abbaye et des environs, il fut convenu

que Croustillac passerait ponr un oncle d'Amérique, qui était venu incognito éprouver ses neveux, pauvres cultivateurs.

Jacques céda sa métairie au tenancier qu'on lui avait destiné pour remplaçant, et partit avec sa femme, ses enfans et son oncle Croustillac pour Châteauvieux.

Les trois amis vécurent longuement, heureusement, dans le domaine, et leurs enfans et petits-enfans y vécurent après eux.

Le chevalier ne quitta jamais Monmouth et sa femme. Une fois l'an, le père Griffon venait passer quelques semaines à Châteauvieux.

Un seul jour, chaque année, assombrissait cette vie paisible et heureuse. C'était l'anniversaire du 15 juillet 1685, anniversaire du sacrifice du courageux Sidney. Jamais le fils de Jacques de Monmouth ne sut que son père descendait de race royale. Le secret fut toujours gardé par Jacques, par sa femme, par Croustillac et par le père Griffon.

L'âge avait tellement changé le duc, tant d'années avaient d'ailleurs passé sur les événemens de la Martinique, qu'il ne fut plus jamais inquiété.

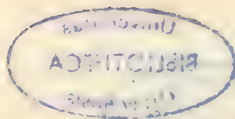
Quelquefois seulement les enfans et les petits-enfans de Jacques de Monmouth ouvraient des yeux étonnés, lorsque leur bon et vieil ami, le chevalier de Croustillac, s'adressant à la duchesse de Monmouth d'un air d'intelligence, lui disait, en ne pouvant cacher une larme d'attendrissement, ces mots d'une apparence véritablement cabalistique :

BARBE-BLEUE,

L'OURAGAN, ARRACHE-L'AME, YOUMAALÈ,

LE MORNE-AU-DIABLE.

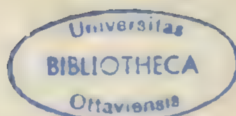
FIN DU MORNE-AU-DIABLE.

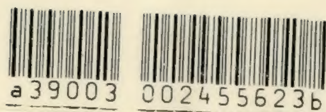


TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE MORNE-AU-DIABLE.

FIN DE LA TABLE DU MORNE-AU-DIABLE.




a39003 002455623b